



**CAL STATE HAYWARD LIBRARY**

**THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE STAMPED BELOW**

Failure to return books on the date due will  
result in assessment of overdue fees.

---



CSU HAYWARD LIBRARY



3 0050 01547 1013

CALIFORNIA STATE COLLEGE  
AT HAYWARD  
LIBRARY









ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ERNEST RENAN

TOME IX





ŒUVRES COMPLÈTES.  
DE  
ERNEST RENAN

TOME IX

ÉDITION DÉFINITIVE ÉTABLIE PAR  
HENRIETTE PSICHARI

CALMANN-LÉVY, ÉDITEUR  
3, RUE AUBER, PARIS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ERNEST RENAN

TOME IX

ÉDITION PRÉPARÉE ET CORRIGÉE PAR  
HENRIETTE PSCHIAV

Tous droits de traduction, adaptation et reproduction réservés  
pour tous pays, y compris la Russie (U. R. S. S.).

*Imprimé en France.*

CALIFORNIA STATE COLLEGE  
AT HAYWARD  
LIBRARY

*C E V O L U M E C O N T I E N T :*

CAHIERS DE JEUNESSE

MA SŒUR HENRIETTE

LETTRES DE FAMILLE

FRAGMENTS INTIMES ET ROMANESQUES





# CAHIERS DE JEUNESSE

1845-1846

Les *Cahiers de Jeunesse*, publiés en 1906, et les *Nouveaux cahiers de Jeunesse*, publiés en 1907, ont fait l'objet de publications posthumes. Nous les réunissons aujourd'hui sous le premier de ces titres. Ces neuf cahiers ont été écrits par Renan entre juin 1845 et la fin de l'année 1846. Un seul de ces cahiers est daté (7 mars 1846), mais l'ordre chronologique a pu être reconstitué grâce aux événements dont ils font mention. Les mots placés entre crochets manquent sur le manuscrit ou n'ont pu être déchiffrés. Les notes en italique sont de Renan ; les notes en romain sont le fait des éditeurs.





## PREMIER CAHIER

לקט

### MOISSON

#### I

**J**E craindrais d'exagérer une idée vraie, en disant que la plupart des discours rapportés dans les premiers chapitres de la *Genèse*, jusque vers le temps d'Abraham et au-delà, sont en vers, ou du moins dans ce style qu'on appelle parabolique ou sentencieux, et qui constitue la poésie hébraïque. Par exemple, les paroles d'Adam à la vue d'Ève (*Genèse*, II, 23) (1), n'offrent-elles pas le parallélisme le plus frappant, au moins dans la première phrase ? Ils ont de plus le tour mystérieux de toutes les poésies anciennes. — Autres traces analogues dans les discours de Dieu à Caïn (*Genèse*, IV, 7). Nul doute pour le discours de Lamech (*Genèse*, IV, 23), non plus que pour les bénédictions de Noé (*Genèse*, IX, 26). De plus, tout le récit de la tour de Babel, même ce qui n'est pas mis dans la bouche des travailleurs, est empreint de cette couleur. Autres vestiges plus vagues dans le discours d'Abraham à Loth (*Genèse*, XIII, 8). Quant aux vers isolés, rien de plus fréquent. Ce sont ces fréquents proverbes dont il est fait mention, par exemple celui de Nemrod (*Genèse*, X, 9), et tous les vers prononcés à la naissance des enfants, et qui font allusion à leurs noms (2). On y trouve au moins le

(1) *Ita etiam Talm. In Pent. Intr.*, § 17.

(2) *Les mêmes caractères se retrouvent encore dans le discours d'Abraham* (Gen., XV, 2). *Il est plein de jeux de mots et d'archaïsmes, comme celui de Lamech et de Noé. Voyez encore le petit discours d'Abraham* (Gen., XVII, 17).

jeu de mots, qui paraît élément essentiel de cette poésie (voir *Genèse*, IV, 1, et surtout *Genèse*, XXI, 6, et *alibi multaties*). Donc le genre humain a d'abord parlé en vers.

Voir n° 22.

## 2

Remarquez, sur le verset 2 du chapitre XIV de la *Genèse*, ces mots **בְּלַע הִיא-צֶעַר** (1) ; c'est un de ces endroits où l'auteur de la *Genèse* ajoute le nom moderne au nom ancien. Mais remarquez l'emploi du prénom féminin **הִיא**, qui n'est pas familier à Moïse. Cela prouverait que ce nom et ses autres analogues sont des interpolations. Pourtant au verset 8 de ce même chapitre il y a **הוּא**.

## 3

Je remarque dans les pensées de Balaam beaucoup d'analogie avec les pensées de Job ; ce dernier pourrait bien être de cette époque ; ce fait de Balaam nous montre aussi quelle était la couleur des idées des peuples étrangers à Israël par rapport au vrai Dieu ; elle est très conforme à la veine de *Job*.

## 4

Le passage (*Exode*, XVII, 14) dont on se sert pour établir l'authenticité du *Pentateuque* (voir Glaire, *Introduction à l'Écriture sainte*, t. III, p. 14, 1<sup>re</sup> éd.), est d'autant plus fort qu'il y a l'article à **בִּסְפָּר**, dans le livre ; c'était le journal que Moïse composait au fur et à mesure. On en parle comme

(1) Béla, qui est Tsoar.

de chose connue. Pourtant ce qui suit... שִׁים בְּאָזְנֵי (1), etc., est bien singulier et difficile à entendre.

## 5

Le passage (*Nombres*, xxxiii, 1) dont on se sert pour établir que Moïse a écrit le *Pentateuque* est plutôt une objection contre. Car le morceau qui suit est évidemment le journal du désert, qu'on s'est contenté de copier ; l'antéchronisme le prouve. Or, il est surprenant que sur ce morceau on fasse comme une remarque intéressante, c'est que Moïse l'a écrit. Pourquoi dire cela, s'il a écrit tout le reste ? Cela favoriserait l'hypothèse de ceux qui ne lui assignent que des fragments.

## 6

Le verset 17 du chapitre xv de la *Genèse* est remarquable : 1<sup>o</sup> il fait une sorte d'antéchronisme et coupe désagréablement le récit ; 2<sup>o</sup> il est empreint fortement de la couleur des visions prophético-chaldaïques et apocalyptiques.

## 7

Remarquez, dans le commencement du chapitre xvi de la *Genèse*, versets 4, 5, le fréquent usage de cette locution וַתֵּרָא כִּי הָרְתָה (2), Remarquez aussi que l'histoire d'Agar et d'Ismaël est coupée pour conserver l'ordre chronologique de l'histoire d'Abraham (3). Cela est très fort pour prouver que la *Genèse* n'est pas une simple compilation ;

(1) Mot à mot : « et place dans les oreilles de Josué », c'est-à-dire « fais entendre à Josué ».

(2) Et quand elle (Agar) vit qu'elle avait conçu...

(3) Si par exemple le chapitre xvii était un monument séparé du chapitre xvi, comment se fait-il qu'il y est partout question d'Ismaël comme d'un personnage connu et que l'on suppose les faits du chapitre xvi ?

car alors évidemment les chapitres xvi et xxi, verset 9, se feraient suite, comme partie d'un même monument. Cela prouve un dessein de composition.

## 8

*Genèse*, chapitre xvi, verset 8. Emploi de la locution אִימָה (1), comme en *Job*, chapitre ii, verset 2.

## 9

Remarquez le rapport frappant qu'il y a entre *Genèse*, xvi, ii, et *Isaïe*, vii, i4. Comparez encore *Genèse*, xvii, i9.

Évidemment Isaïe a calqué : pourtant cela pouvait être une formule. De plus, cette formule n'indique pourtant pas un enfantement futur, mais une grossesse actuelle par rapport à Agar. *Ecce nunc gravida es...* Cela affaiblit le sens messianique. — Que signifie ce קָרָאת (2) à la deuxième personne du féminin ? Enfin remarquez le rapport frappant des lettres de יִשְׁמָעֵאל (3) et עֲמַנוּאֵל (4).

Tout cela est si singulier que je croirais volontiers que le prophète ayant pris de la *Genèse* le premier membre : *Ecce...* a voulu aussi prendre le second en changeant un peu le nom.

## 10

*Genèse*, xvii, 5, אֲבִרְהָם (5) n'était pas hébreu du temps de Moïse, puisque, dans l'explication étymologique, il l'oppose à אֲבִי־הָמֶן (6).

Au contraire, quand les deux mots sont hébreux, il a

(1) D'où viens-tu ?

(2) Tu nommeras.

(3) Ismaël.

(4) Emmanuel.

(5) Abraham.

(6) Père d'une multitude.

soin de les répéter dans l'explication : ainsi *Genèse*, xvi, 13 et *alibi*. Il faut donc dire ou que c'était un mot perdu du temps de Moïse, ou un mot tout étranger et faisant partie de la langue que parlait Abraham. Il est remarquable d'ailleurs que, quand Moïse rapporte un jeu de mots fondé sur un archaïsme, il conserve cet archaïsme ; ainsi par exemple *Genèse*, xv, 2 (voir Preiswerk, *Grammaire hébraïque*, p. xxiv).

## II

Il est évident pour moi : 1<sup>o</sup> que le *Livre de Josué* suppose les livres de Moïse, au moins le *Deutéronome* ; 2<sup>o</sup> que c'est du *Deutéronome* et non de toute la loi qu'il s'agit dans presque tous les endroits où la loi de Moïse est citée dans les autres livres. Non que j'entende מִשְׁנֵה (1) dans le sens de *Deutéronome*, mais bien de copie (voir *Deutéronome*, xvii, 18 ; *Josué*, viii, 32). Ce qui prouve qu'il s'agit du *Deutéronome*, c'est qu'il est toujours question des bénédictions et des malédictions qui y sont contenues. Or, ce trait est caractéristique par rapport au *Deutéronome* isolé, et ne l'est pas par rapport à toute la loi (voir Glaire, *Introd.*, tous les endroits cités dans les pages 15, 16, 1<sup>re</sup> éd.).

Ainsi Josias, dans la lecture du texte, n'a été frappé que de cela. Bien plus, il semble souvent qu'on ne désigne sous ces noms que les derniers chapitres seuls du *Deutéronome*. — L'endroit de *Josué*, viii, 30, qui suppose évidemment un passage de la loi de Moïse, s'explique bien mieux en le comparant au *Deutéronome* qu'à l'*Exode*, où la même ordonnance se trouve. — Il est vraiment difficile de récuser l'authenticité du *Deutéronome*. Si l'on admet, par exemple, la fraude d'Helcias, il faut dire aussi que l'auteur des *Juges* : 1<sup>o</sup> est postérieur à Helcias ; 2<sup>o</sup> qu'il croyait bonnement ce livre de Moïse, etc. La collation des chapitres viii de *Josué* et xxvii du *Deutéronome* le prouve invinciblement, surtout la circonstance des malédictions



(1) Un double.

qui suivent la cérémonie de l'autel dans les deux textes, textuellement dans le *Deutéronome* et par allusion dans *Josué*.

## 12

Remarquez que le pronom relatif *qui* se retranche en breton, comme en hébreu. *En ini ra*, celui (qui) fait. Ils n'ont pas de mots pour *qui*, *que*.

## 13

En confirmation de l'étymologie mosaïque de בָּבֶל (1), cf. גַּג (2), כֶּכֶר (3) (voir Léopold), עֲזָאִיל (4) (voir Gesenius). Cf. insuper  syriac à , (גִּינֵל à גִּלְל *eadem identica forma*).

## 14

Preuve que la ponctuation de יהוה est יְהוָה. C'est la terminaison des noms propres en יָה ou יְהוּ. La première représente יָה, la seconde יהוה. Donc on disait Iaou ; les trois voyelles primitives.

## 15

J'ai longtemps eu peine à découvrir l'unité du *Psaume Nisi Dominus aedificaverit*, parce que je voulais à force subjuguer la deuxième partie à la première ; mais je viens

(1) Babel.

(2) Toit plat ou terrasse d'une maison.

(3) Cercle, région environnante.

(4) Azazel, nom probable d'un mauvais esprit habitant le désert ; cf. *Lévitique*, xvi, 8, 10, 26.

de découvrir que c'est au contraire la première qu'il faut subjuguier à la seconde ; en entendant בִּנְיָה בֵּית dans le sens de *aedificare familiam* comme en *Exode*, ch. I, *versus finem*. — Alors la suite est parfaite. C'est une chanson pour la naissance des enfants. Le premier verset offre une métaphore suivie fort agréable, et quoique l'expression figurée fût passée en diction propre, on se permet d'y faire suite comme métaphore.

## 16

*I Cor.*, XIV, 10. — *Nihil sine voce est* ; cela est pris, je crois, du psaume *Caeli enarrant*, verset 3, que la Vulgate rend : *Non sunt loquela*, etc. Cela serait important ; car saint Paul aurait rendu selon l'hébreu. Il faudrait voir les Septante.

## 17

Un fait bien singulier des peuples anciens, c'est que toutes les races historiques, par exemple, celles dont parle la *Genèse*, en arrivant dans le pays qu'elles ont ultérieurement habité, y ont presque toujours trouvé une race antécédemment établie. Ainsi le rapportent les annales chinoises, indiennes, grecques. Ainsi, avant les Pélasges et les Hellènes, il y a les autochtones et les aborigènes. De même ceux qui occupèrent l'Arménie avec Haïk y trouvèrent déjà une race établie. Le nom d'autochtones que prenaient certains peuples ne signifie donc autre chose, sinon qu'ils n'étaient pas de ces races qui de mémoire d'homme s'étaient surajoutées à des races préexistantes, par opposition aux autres peuples. — Ce fait est difficile à expliquer, et ne peut absolument l'être qu'en supposant que la *Genèse* ne fait l'histoire que d'une partie de la race humaine, sans s'occuper de ce qui était en dehors, et sur lesquels [*sic*] le Déluge a pu ne pas s'étendre. Ces races antérieures seraient alors antédiluviennes.



## 18

Rapprochez **בהדריקדש** (1) (*Psaume Dixit Dominus*) ... **אתה כהן** (2), etc., et la circonstance que les fils de David étaient **כהנים** (3), il en résultera, pour le personnage de David, une sorte de couleur sacerdotale, qui est juste ce que je demandais pour expliquer le *Dixit*... D'ailleurs toute sa vie cadre avec cela. Poète, prophète, union de la royauté et du sacerdoce en Orient.

## 19

Un fait curieux à relater dans l'histoire de la philosophie : au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'emploi de la méthode psychologique a été taxée de *prétention à la profondeur* et de néologisme ridicule, au séminaire Saint-Sulpice, à Paris. Il faut avouer que la circulation est bien lente dans certaines parties du corps humain.

## 20

Remarquez l'attention de l'écrivain sacré à faire toujours ressortir l'opposition du nom de **יִצְחָק** (4) avec ses différentes actions, par exemple, *Genèse*, xxvi, 8, et au commencement de l'histoire d'Isaac, à son sèchement, etc. Cela sent la légende orientale.

Voir n<sup>o</sup> 24

## 21

Voici, je crois, le sens de **טובתי בל-עליך** (5), etc., dans le *Conserva me*. Il faut prendre **על** et **ל** dans le sens de

(1) Avec des ornements sacrés. *Ps. CX*, 3.

(2) Tu es sacrificateur.

(3) Sacrificateurs.

(4) Isaac.

(5) « Je n'ai pas de bien au-dessus de toi. » *Ps. XVI*, 2.



*devoir à...* Tu dois mon bonheur aux saints habitants de la terre..., etc. C'est un prophète fidèle qui a résisté à tous ses concitoyens idolâtres (voir verset suivant), lesquels pour cela le persécutent, et il dit à Dieu que, s'il ne le sauve, ce sera un scandale qu'il doit éviter aux saints. C'est cette pensée qui revient si souvent dans les *Psaumes*. *Me expectant justi, donec retribuas... Ut non extendant justi ad iniquitatem manus suas*, etc. Il y a alors suite parfaite avec ce qui précède, et c'est identiquement la même pensée que *Conserva me, quoniam speravi in te*. Moi qui ai espéré en toi, ce serait un scandale, si... Il n'y a plus de difficulté alors que pour expliquer **בל** qui semble être de trop. On pourrait peut-être rendre par *nonnisi* et faire jouer à **עליך** comme deux rôles : Mon bien est ton affaire à toi seul, il te regarde toi seul (1) (Cf. *Jérémie, Lamentations, O vos omnes*), tu le dois aux saints habitants ; cela ne me semble pas trop dur d'un verset à l'autre. La construction est comme changée. — Alors **אֲדִירִי** (2) se construit avec ce qui suit, ce qui est urgent pour l'exactitude grammaticale. L'explication de Gesenius est impossible. Toutes les fois qu'il y a ainsi *ejus* ou un génitif sous-entendu, on met l'absolu. Ainsi dans le *Nisi Dominus aedificaverit domum* : **שָׁכַר פְּרִי הַבֶּטֶן** (3) pour **שָׁכַר יְהוָה** ou **שָׁכְרוּ**. C'est à peu près le sens de M. Le Hir, seulement il n'a pas l'idée de scandale, etc., laquelle est juive, et lui l'applique aux âmes des limbes, ce qui n'est pas juif. D'ailleurs, alors, il y aurait **תַּחַת הָאָרֶץ** (4) et non **בְּ** qui n'a pas ce sens ; surtout avec **אָרֶץ**, cela fait une locution comme consacrée, *sur la terre*. On défie de trouver un seul exemple, où **בָּאָרֶץ** signifie *sous la terre*.

## 22

Suite du n<sup>o</sup> 1,

Remarquez surtout *Genèse*, xxvii, 23, et xxvii, 27 et suivants. Tout ce morceau de bénédiction d'Isaac est en

(1) Cf. Tu sustentas ratem meam, toutes pensées identiques.

(2) Grand, puissant, l'élite.

(3) Il a récompensé le fruit des entrailles.

(4) Sous la terre.

vers ; on a tort de ne pas le rapprocher des autres bénédictions de Noé, Jacob, Moïse. Ce qu'il y a de remarquable, c'est tous ces endroits traditionnels, des dictons, comme chez nous, certains dits de l'histoire (par exemple : « Tout est perdu, fors l'honneur », etc.). Cela complète la couleur légendaire.

## 23

L'esprit humain est d'une prodigieuse activité : c'est pour cela que c'est le faire délirer que de le resserrer dans un cercle trop étroit. Par exemple, les juifs, restreignant toute la science à un livre, ont dû extravaguer, car, n'ayant pas beaucoup en étendue, ils ont dû puériliser pour avoir de l'aliment, s'attacher aux lettres, aux signes, etc., pour s'occuper. C'est l'affamé qui, après avoir mangé tout son pain, en cherche minutieusement les miettes. Les subtilités de la scolastique ressortent de la même cause ; on n'avait que la théologie, et comment féconder sans subtilités un champ infécond ? Les rêveries de certains mystiques, les trappistes, par exemple, de même. Et même les délires de la vieille science, vu que chacun était exclusif en son cercle.

## 24

Le chapitre xxxii de la *Genèse* est peut-être le plus remarquable pour les étymologies singulières et les allusions nominales. Quand Moïse cite un nom propre, il semble qu'il veuille toujours y faire allusion par quelque mot du récit. Prétend-il donner ce mot comme étymologie réelle ? Je crois que, très orthodoxement, on peut dire que ce n'était pas là son intention pour tous, et en effet, critiquement, cela ne paraît pas. Ainsi מַחֲנִים (1), voyez l'attention continuelle à répéter dans le récit מַחֲנוֹת מַחֲנֶה,

(1) Mahanaïm, et les mots de la même famille.

Ainsi surtout יֵבֶק (1) auquel il fait allusion par la racine אִבֵּק, employée en un sens si singulier exprès pour le jeu de mots (voir Gesenius à יֵבֶק et אִבֵּק). Ainsi encore יִשְׂרָאֵל (2). Remarquez la coupe symétrique du verset 29 ; ce sont évidemment des vers (surtout le rejet de וְיִתְּכֶלָּ (3). C'était un dicton légendaire. Rapprochez ce que j'ai dit au numéro 20. Voilà ce qui fait le curieux de ce livre.

## 25

Comparez le tableau des usages de sauvages comparés avec ceux des Germains, donné par M. Guizot (*Civilisation en France*, I, p. 218, etc.), avec plusieurs traits des mœurs hébraïques. Par exemple, il paraît que, chez les Hébreux aussi, ou plutôt en Orient, c'était le mari qui donnait pour avoir la femme. (Voir *Genèse*, xxxiv, v. 11 et 12 ; voir Guizot, p. 220.) Comparez les mots מָהַר (rac. מָהַר vendre) et מָתָן avec ce qu'il dit qu'on *vendait* les femmes. Comparez l'usage de la Guyane qu'il rapporte ; c'est tout à fait le trait de Jacob chez Laban. — Comparez Tacite, *Mœurs des Germains*, chapitre xix, avec ce qui est dit de la femme adultère en Moïse, à laquelle le grand prêtre démêlait les cheveux. (Voir note sur Chiarini (4), § De la connaissance interne du judaïsme.) — Pour le Goël, comparez ce qui est dit en Tacite : *Germains*, chapitre xxi, et en Guizot, I, p. 222, et en mes notes d'Écriture sainte (Législation mosaïque). — Rapprochez encore l'usage de la composition avec les parents du mort, la loi du talion, etc., lois auxquelles s'appliquent parfaitement les considérations de M. Guizot sur ces lois primitives où tout est livré au droit individuel qu'a chacun de se faire justice, etc., etc. (5).

(1) Iabbok.

(2) Israël.

(3) Et tu as vaincu.

(4) Dans sa *Théorie du judaïsme appliquée à la réforme des Israélites de tous les pays d'Europe* (1830).

(5) Voyez aussi *Annales de philosophie chrétienne*, t. I, p. 192, versus *medium*, sur l'île de Tricopia en Océanie.

## 26

J'ai trouvé dans M. Guizot une pensée qui m'a toujours frappé ; c'est la tendance de toutes les législations anciennes à absorber l'individu dans l'État, à le saisir par tous les côtés, à ne lui laisser presque aucune liberté de développement. Idée qu'on retrouve dans les politiques modernes qui ont calqué les anciens : Fénelon, Bossuet même (celui-ci par un autre motif, il a calqué la Bible). Voyez ce que je disais là-dessus en mes notes sur Cousin, *Cours de 1818* (à propos de l'indépendance des arts). C'est des Germains qu'est venue la tendance contraire dans les sociétés modernes, car eux exaltaient fort l'individu.


## 27


*Échevins* vient de *scabtni* (nom qui paraît surtout sous les premiers Carlovingiens), dont la racine est probablement *scab* (*escabeau*), *scabellum* (*ellum* n'est que le diminutif de *scabum*). Celtique *Scabel* = *scamnum*.

## 28

*Solivi*, pièce de monnaie du temps des Francs. De là, *soldi*, d'où *solde* (*solder*, *soldat*, *soudoyer*), breton *soudard* (nom du moyen âge) ; de là, *sol* = *sou*. Il a passé en cet état en *soudoyer* = *soldoyer*.

## 29

Il est dit dans la règle de saint Benoît (ch. LVIII) que les novices qui ne savent pas écrire doivent faire une croix, pour signature, au bas de leur pétition d'entrée. Comparez ce que dit Gesenius au mot  (י).

(1) La dernière lettre de l'alphabet hébreu, qui, dans l'ancienne écriture phénicienne, a souvent la forme d'une croix. Dans *Ézéchiél*, IX, 4, le mot  a le sens de croix.

## 30

Saint Avitus, en son poème sur le Paradis terrestre, etc., place le Paradis dans l'Inde, et y met aussi le Nil (גִּיחוֹן) (1), etc. (Voir Guizot, II, p. 70.)

## 31

Je soupçonne qu'il y a un jeu de mots en ces paroles de saint Paul (*Éphésiens*, v, 16). *Redimentes tempus*, à cause de la racine רָצַח (2) qui, en syriaque, signifie également *emere*, *redimere* et *tempus*, quoique la *Peschito* ne l'ait pas conservé.

## 32

La confusion du כ en ס dans le verset 3 du *Psaume IV* par les Septante prouve bien que le texte dont ils se servirent était écrit en alphabet carré et que, partant, cet alphabet est ancien. Car on ne trouve pas en d'autre alphabet une ressemblance si frappante de ces deux lettres, si ce n'est dans le maronite (syrien actuel), lequel n'est pas, je crois, bien ancien.

Voir n° 39

## 33

Lisez ceci.

Si les différents êtres individuels sont des substances (3), comme ces êtres individuels ont une naissance, il faut donc dire qu'il naît des substances ; ainsi des substances d'hommes, des substances d'animaux. On ne songe pas à cela. On regarde la génération dans les faits, sans songer à la substance. — Cela semble bien induire à l'unité de

(1) Gihon.

(2) Zban.

(3) *Rapprochez ici les systèmes des anciens sur l'origine de l'âme* (voir Phil. Lugd.).

substance et à la multiplicité des phénomènes. Alors l'homme, etc., ne seraient que des faits, des productions sur un fond commun et un. On ne peut nier que cela ne soit plus philosophique. Car cette production de cette substance renverse nos idées. La production de l'embryon, en effet, n'est d'abord qu'un fait, lequel ne diffère en aucune façon de telle ou telle combinaison chimique ; il faudrait donc dire qu'arrivé à un certain point, ce fait attire en soi, se forme une substance propre. — Cela se conçoit au contraire fort bien, en disant que c'est la substance une et universelle qui s'individualise là. — Il est bien sûr au moins que le corps de tel et tel homme n'est pas une substance individuelle : c'est un agrégat en perpétuelle variation. Il n'y a pas de masse de matière que l'homme puisse se dire propre. Ce sont des molécules qui passent tour à tour à son service, et se casent dans un moule préexistant, mais non matériel. — De là une conséquence importante : s'il n'y a dans l'homme que le corps, il n'y a pas d'individualité substantielle de l'homme ; l'homme n'est qu'un fait sur la substance universelle. Donc, le panthéisme suit nécessairement, logiquement, du matérialisme. — Mais l'homme a la conscience intime de sa substance individuelle (voilà une théorie importante de psychologie à prouver ; et qu'on ne le croie pas prouvé du premier coup ; car il est évident que l'homme a conscience de son individualité, mais de son individualité en tant que substance ?). Je le prends pour prouvé. — Donc il y a en l'homme autre chose que le corps, en quoi réside sa substance. Donc il y a une substance spirituelle ou une âme. — Si on admet cette individualité de substance, il faudrait s'en occuper plus qu'on ne le fait, et de même qu'il y a une science des faits et de leur production, de même il devrait y avoir une science des substances et de leur production. — Je regarde cette remarque comme un point de vue nouveau et fort important. C'est la seule induction scientifique selon moi à la spiritualité de l'âme (ou, pour bien formuler le problème, à l'existence de l'âme), encore repose-t-elle sur une hypothèse. Aussi est-ce là une question presque de pure spéculation. Voyez mon travail là-dessus.

*Voir n° 35*



## 34

Plan d'une analyse psychologique de l'acte libre.

L'examiner : 1<sup>o</sup> en ce qui le précède ; 2<sup>o</sup> en lui-même ; 3<sup>o</sup> en ce qui le suit, ses conséquences. I. 1<sup>o</sup> Besoin de l'aliment vital (désir du boulimique, Bautain, *Philosophie morale*, I, § 15) ; 2<sup>o</sup> appétence vague de la volonté vers l'objet capable de satisfaire ce besoin ; 3<sup>o</sup> action de l'objet sur le sujet, d'où résultent les motifs (cf. Bautain sur ces trois éléments. Cf. *etiam*, I, § 19 et *alibi*). — II. Puis vient l'acte pur, isolé (voir Guizot, *Civilisation en France*, leçon sur le pélagianisme). — III. Puis les conséquences morales (imputabilité, mérite et démerite. Voir Dugald Stewart). — Cette analyse n'est que la réunion de celle de M. Bautain et de M. Guizot. Le premier ayant surtout considéré ce que le second a renfermé en général sous le titre de motif.

## 35

*Note importante et bonne.*

Je suppose un corps : est-ce une substance ? Non, car je le conçois coupé en deux ; cela ferait donc deux substances au lieu d'une, ce qui est absurde. — Je prends l'atome physique, supposé étendu, est-ce une substance ? Non, car Dieu pourrait le couper en deux de la même manière, par un miracle philosophique. — Donc, rien de ce qui est étendu et partant divisible n'est une substance ; sans doute, on doit dire : « Il y a là-dessous de la substance (1). » Mais ce n'est pas une substance *individuelle*. Donc, toute substance individuelle est simple. — Donc, si l'on veut conserver dans la matière différentes substances individuelles distinctes, il faut en venir à des éléments simples et réellement existants. — Seulement, je prétends qu'on ne les trouvera qu'au bout de la division à l'infini (élément infinitésimal), car au bout d'un nombre fini de divisions, on n'arrivera

(1) Comparez le principe de Stahl, Bautain. *Philosophie morale*, § 28.

jamais à zéro ; car c'est un théorème que la progression  $1/2, 1/4, 1/8, 1/16, 1/32$  n'arrivera jamais à zéro qu'à la limite de l'infini. D'ailleurs, comment composer de l'étendue avec un nombre *fini* de zéros d'étendue ? Au lieu qu'avec un nombre *infini* de zéros, cela se conçoit par les principes mathématiques. — Ce seraient donc ces éléments infinitésimaux qui sont zéro par rapport à nous, mais non en soi, que je ferai les substances des corps. — Les expressions zéro et infini ne sont pas univoques : il y a zéro absolu, c'est le néant, et zéro relatif, c'est l'infiniment petit par rapport au néant, lequel pourtant existe, et est infini par rapport à l'ordre inférieur. Ainsi dix est zéro devant  $\infty$ , et pourtant dix est quelque chose de réel. — Pourtant tout cela s'explique mieux par l'unité de la substance, au moins de la substance matérielle. On y retombe par tous les côtés, et en vérité, je crois qu'il faut y venir, si l'on veut se former une idée non contradictoire de la substance. — Alors tous les corps ne seraient que des faits sur le fond commun, ce qui ne contredirait pas le principe de substance (au contraire, c'en serait la haute réalisation), ni la perception des sens, puisqu'en effet on percevrait une substance. Cela expliquerait aussi pas mal la multilocation : car un fait n'est pas fixé par sa nature à tel point de l'espace. Rien de contradictoire à ce que le même fait identiquement se passe en plusieurs endroits à la fois.

Voir nos 50 et 55

### 36

Le vrai pronom personnel de la troisième personne en latin est *h* (*i*, *ae*, etc.). Le *c* de *hic*, *haec*, etc., n'est pas essentiel, car il disparaît en *hi*, *hae*, *horum*, etc. Rapprochez-le en cet état de הִיא, etc., des langues sémitiques, et cela est probablement de la langue primitive, car il était naturel de désigner par l'aspiration non encore articulée. — D'où peut donc venir le *c* de *hic* ? La vraie forme est, je crois, *hicce*, d'où, par abréviation, *hic*. Et ce n'est que le pronom démonstratif הִיא, הֵן [chaldéen], etc., *zé* celtique, *ce* en français, de



toutes les langues. (Le  $\text{r}$  = le  $c$  doux des Français, suivant les grammairiens allemands.) Alors *hic* serait composé du pronom personnel de la troisième personne, et du pronom démonstratif : *lui-ce*. Or, remarquez que cette composition est identique à celle du mot *celui* en français, seulement renversé, *Ce il*, ce personnage-là qui est *lui*.

## 37

Remarquez le mot  $\text{בִּיטָן}$  en hébreu. Il signifie proprement habiter, et par suite marque l'*habitude*, la *familiarité* (voir Gesenius). — Même série de sens dans le mot *wohnen* en allemand. Habiter = être accoutumé à. — En français : *habiter*, *habitué* à, — un *habitué* (un familier), avoir *habitude* avec quelqu'un, appartiennent à la même racine. Et cette racine est *habitus* en qui se réunissent aussi ces divers sens.

## 38

*Philippiens*, II, 6. — *In formâ Dei esset*. — Cet *in* est probablement le  $\text{ב}$  *essentiae* des Orientaux (Deus est *in* potentatu, en arabe). Cela égale donc : *Qui cum formâ Dei esset*.

## 39

*Psaume XVI*, verset 4. Les Septante semblent avoir lu  $\text{אֶסֶף}$  pour  $\text{אֶסֶד}$ . Rapports du  $\text{כ}$  et du  $\text{פ}$  encore seuls possibles en notre alphabet, autrefois surtout où le  $\text{פ}$  n'avait pas d'appendice. (Voir note de M. Le Hir sur *Genèse*, III, 15,  $\text{שֹׁרֵף}$ ) (1).

Voir n° 32

(1) *Insidiari*, et par suite broyer, écraser.

Concept de la création. — Au commencement existe l'idée divine, simple fait de l'intelligence divine, concevant les êtres possibles, mais idée qui n'a encore nulle existence personnelle. — Puis la volonté, le *fiat* créateur se combine avec cette idée, et de cette combinaison naît l'idée réalisée, existante. — L'être réel n'est donc que le résultat du contact simultané de la volonté divine posant une affirmation et de l'idée divine qui correspond à son être. — Or tel est aussi ce qui se passe dans la production de l'acte humain ; il n'est que le résultat de la volonté en contact avec une conception.

A l'enfance des peuples, on fait peu de cas de la vie. On tue et on reçoit la mort sans cérémonie. Manières rondes sur ce sujet des premiers hommes (*Genèse*), sous David, les Juges, Josué, couleur des guerres. Supplices des captifs. Peintures égyptiennes, gouvernement des monarques d'Assyrie, etc. (*Daniel*, II). En général, ton des Orientaux qui a passé en leurs contes. Les cinquante Barmécides. — Indiens d'Amérique ; on se tue en cérémonie. On y va froidement. Le moyen âge. Plus la civilisation avance, plus on tient à la vie. Philosophie de ce fait. C'est qu'alors le sentiment de l'individualité est peu développé, la conscience est faible ; la personnalité est d'autant plus aiguë que la civilisation progresse. De là l'égoïsme, le soin du moi, la concentration. Suivez l'induction de cette progression, et vous arriverez au commencement, au spontané de MM. Cousin et Bautain. — D'abord la conscience humaine dormait ; puis peu à peu elle s'éveille. En un mot, la loi du développement de l'humanité a été celle du développement de l'enfance ; il y a un temps où nulle conscience, ou du moins si vague que nul souvenir ; on ne peut les ressaisir qu'à priori et par déduction. Aussi l'homme ne se souvient de lui-même que depuis trois mille ans au plus.

Avant, c'était un enfant sans connaissance, presque animal.  
*O qui mihi det ut dicam quod de nostrâ origine sentio !*

## 42

Je crois bien que les démoniaques de l'Évangile n'étaient que des *fous* ordinaires. En effet : 1<sup>o</sup> ils en [ont] tous les caractères, et ce qu'il y a de mieux, c'est qu'on ait spécifié les principales espèces, les uns furieux, autres tristes, etc. ; 2<sup>o</sup> il n'est jamais parlé de *fous* proprement dits dans les malades guéris par Jésus ; or pourtant il y en a tant et on en fait des énumérations si longues et faites si à dessein (par exemple *Matthieu*, iv, 24, etc.), qu'il est impossible qu'ils eussent omis cette infirmité, supposé qu'ils eussent eu un mot propre pour l'exprimer, autre que démoniaque ; 3<sup>o</sup> le mot ܡܕܝܢܐ qui en syriaque signifie démoniaque, en persan (et même aussi en syriaque) signifie un fou ; 4<sup>o</sup> enfin cela était tout à fait bien dans l'esprit de ces temps. Des fous... On n'avait pas l'idée du phénomène naturel. Il y a là du surnaturel, et comme l'idée d'esprits supérieurs les dominait, [ainsi] de suite. Ce procédé est tout simple.

Tout cela est encore confirmé par le mot *lunatique*. Celui-ci désigne, je crois, non ceux qui subissent de prétendues influences de la lune, mais bien les somnambules qui vont passer la nuit sur les toits, etc., à la belle étoile et sous la lune. Probablement aussi qu'ils s'imaginaient que ces gens faisaient cela par quelque attraction de la lune, ou par quelque influence secrète de cet astre. Ce qui confirme cette explication, c'est le tour ܡܕܝܢܐ ܕܡܕܝܢܐ<sup>1</sup> (I) (*Matthieu*, iv, 24), ceux qui logent dehors sur les toits, usité en syriaque pour traduire *lunaticus*. — Donc les démoniaques et les lunatiques sont les fous et les somnambules.

## 43

La *Peschito* (*Matthieu*, iv, 24) a rendu le mot grec παραλυτικός par ܡܕܝܢܐ = les déliés, les dissous, les relâ-

(I) Mot à mot : le fils du toit.

chés. Éclaircissez par là l'expression hébraïque : les liens de ses reins se relâchent, c'est-à-dire se paralysent. La paralysie était pour eux un relâchement des liens du corps, qui empêchait de les remuer.

## 44

Le mot *pacifici* de l'Évangile n'a pas exactement le sens que nous lui donnons. Mais *facere pacem*, **ܦܥܡܐ ܕܥܡܐ** en syriaque : en agir bien avec quelqu'un. De même *Dicere pacem* (voir Gesenius), parler bénévolement.

## 45

L'idée de charité tendre pour les coreligionnaires et de répulsion pour les dissidents, si importante dans le monde moderne, nous est venue des juifs. Cf. saint Paul qui en est empreint, les livres des juifs, la réponse de Salameh à M. de Sacy. Celui-ci lui avait dit : « Afin que notre manière de lire soit une comme notre cœur est un. » — Salameh répond : « Quant à ce que vous ajoutez en disant : Comme nos cœurs et vos cœurs ne sont qu'un, sachez, mon frère, qu'un tel discours ne peut être tenu que par une personne qui observe notre loi, et qui ait la même croyance que nous. » Cela est très caractéristique.

## 46

*Haec est virtus Dei quae vocatur magna.* C'est le Metatron, le grand **מלאך** que, selon Reland, les Sadducéens et les Samaritains actuels entourent de certaines puissances de Dieu. Voir de Sacy, *Mémoire sur les Samaritains*, des anges, etc.

## 47

Voici mon interprétation du *Schilo* : *Non recedet sceptrum de Judâ, ne baculus legislatorius ex inter pedes ejus donec veniat populator ejus, cui subjicientur omnes gentes.* — 1<sup>o</sup> Je

soutiens que שילה doit être considéré comme composé de שיל et de l'affixe ה. Ces terminaisons en ת si fréquentes en ce morceau de Jacob et qui toutes sont des affixes, forment une induction suffisante. Cela posé, comment entendre שיל ? Ce mot étant totalement inconnu, il faut en chercher l'explication dans les racines voisines ; or la racine de שיל est שיל ou שול elle-même inusitée. La racine qui a le plus d'affinité avec שול est incontestablement שולל par l'affinité des quiescens et défectifs de la médiate (שולל a même cela de particulier qu'il se conjugue indifféremment comme venant de שולל ou de שול) ; il y a aussi affinité avec נשל et שלה (voir Gesenius). Enfin, on trouve en Michée, 1, 8, le mot שיל en chethib pour שולל. Donc, je suis autorisé à identifier ces racines. D'après cela, שיל signifierait *vastator*, *populator*, un conquérant : « Jusqu'à ce que vienne son grand conquérant, le conquérant issu de sa race », et auquel ילו doit certainement s'entendre aussi pour un relatif. — J'entendrais alors ce passage de l'attente du règne messianique qui préoccupait les esprits à l'époque probable de la rédaction de ce morceau (temps de David et de Salomon). Je ferai observer que cette interprétation est même indépendante du sens que je donne à שיל. C'est, pour la suite du sens et le fond de l'idée, celle de Gesenius, sauf qu'il rapporte ילו à Juda, etc. Mais *tranquillitas* ne va pas aussi bien en son sens. Du reste il faut poser en principe que *Schilo*, de quelque manière que ce soit, désigne le roi-Messie. Seulement nos théologiens sont absurdes.

Oui, le sauvage nous représente l'état primitif de l'humanité, ses rêves, le sommeil de sa raison, ses idées de merveilles. Comparez les croyances de l'Océanie à celles des peuples primitifs dans la *Genèse*, par exemple. De part et d'autre, c'est l'enfance. Oui, l'humanité est née et a été longtemps à l'état d'enfance, rêvant le miracle et la

prophétie, voyant partout le surnaturel, sans raison. Puis la raison est née en Grèce, etc. Mais par une précieuse circonstance, cet état primitif est demeuré encore dans certains lieux : car l'humanité ne marche pas tout d'une pièce ; il y a des peuplades qui sont aujourd'hui ce qu'elles étaient au premier jour de l'apparition de l'homme. Cela disparaîtra ; qu'on se hâte donc d'étudier ce précieux état primitif qui peut seul résoudre le problème de l'origine de l'homme. Il y a là une science à fonder, et certes ce ne sont pas les faits qui manquent.

## 49

Dans son enfance, l'homme et l'humanité ne conçoivent pas *la loi de la nature*. Il voit partout une action surnaturelle, Dieu partout (1). De là les religions, les croyances fabuleuses, les génies, les apparitions, le merveilleux en un mot. — Dans son second état, il remarque par l'observation et l'induction *la loi*, alors il chasse Dieu du monde ; car il croit n'en avoir plus besoin. — De là la philosophie athée ; ses formes sont : la nature substituée à Dieu, etc., néanmoins elle est plus avancée, quoiqu'elle se trompe plus. — Dans son troisième état, il conserve le résultat acquis dans le second, et qui est vrai ; seulement il rattache les lois elles-mêmes à Dieu, cause universelle, véritable *effecteur*. De là la vraie science, complète. Ses formes sont : L'être agis-

(1) *Ce premier état a duré jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, le second a commencé là, et n'a acquis sa plénitude qu'au XVIII<sup>e</sup>. Nous y sommes ; des individus peuvent avoir atteint le troisième, mais les masses sont plongées dans le second et peut-être pour des siècles. Mais qui soutiendra l'humanité pendant ce temps ? L'intérêt et la force. — Mais nos publicistes catholiques disent : Cela ne se peut, ces moyens ne sont pas moraux, logiques. Idiots ! qu'importe ? et ceux qu'elle avait auparavant, l'étaient-ils ? L'humanité est condamnée dans sa marche à se nourrir d'illogicités, de contradictions, de misérables superficialités. — Mais elle se déchirera ! Qu'importe ? elle marchera tout de même. Qu'importe l'individu qui en est victime ? oh ! qu'il est peu de chose quand on voit l'ensemble des choses ! — Il faut, dit-on, une doctrine qui donne un solide fondement à la vie humaine. Non. L'humanité peut être condamnée à vaciller, à être sans logique et sans principes durant des siècles, car rien ne peut avancer une idée qui n'est pas encore mûre. Cela est dur, mais c'est une nécessité de fer. L'homme n'est rien, l'humanité est tout. Elle se trompe nécessairement à certaines époques.*



sant suivant les lois les plus parfaites, et par conséquent suivant des lois constantes. — De bons esprits, quand l'esprit humain est parvenu au second état, consentent bien à rattacher aux lois ce qu'ils voient assez clairement s'en déduire, mais les différents phénomènes qui, vu l'imperfection de la science, ne s'expliquent pas encore parfaitement de cette manière, ces bons esprits, par un secret attachement, qui en un sens leur fait honneur, pour le premier concept, s'obstinent à les soustraire aux lois, et à les appeler *surnaturels*, parce qu'ils sont *naturellement encore inexplicables* (1). Ainsi l'origine du langage, la création de l'homme, certains faits historiques singuliers, le christianisme, la conservation du peuple juif; M. de Bonald, M. de Maistre. — Cela est faux et petit : car enfin, si tout le reste s'explique bien par les lois, si à mesure que nous avançons, nous voyons se ranger sous les lois les faits qui auparavant y semblaient rebelles, c'est une invincible induction que les faits qui y échappent encore s'y soumettront, et que leur inexplicabilité n'est que subjective et un simple effet de notre ignorance. Cela est si vrai qu'on entrevoit de plus en plus la lueur de l'explication légale.

Ce sont ces vieilles îles merveilleuses, sur lesquelles le lointain conservait le brouillard d'un beau mystérieux, qui se dissipe en s'en approchant, et ne laisse plus qu'un réel semblable à tout autre réel. — Oui, il faut bannir du monde le Dieu à fantaisies qu'avaient rêvé nos pères. Pardonnons-leur leur simplicité. Dieu, depuis qu'il a créé les êtres et leurs lois, n'a pas révoqué une seule fois le cours de ces lois, n'a pas mis une seule fois la main à son œuvre : ç'a été assez pour lui d'en avoir préalablement calculé le mécanisme ; et c'est par là qu'il y fait tout ce qu'il veut, puisque ce qu'il veut est ce qu'il a voulu, et que ce qu'il a voulu a été la donnée qui a servi à résoudre le problème du monde. — Oui, le monde semble, au premier coup d'œil, n'obéir qu'à des lois aveugles et l'observation avec la plus fine induction ne peut arriver à la notion d'un être qui le gouverne intentionnellement, tel que le donnait l'instinct

(1) Voir Dupanloup : Conférences sur le peuple juif.

premier. Il est remarquable que cet instinct n'est pas faux ; ce qui cadre bien avec nos idées sur le spontané et le réflexe. Aussi les philosophes qui n'ont fait qu'observer et induire, tels qu'il faut qu'il y en ait au second état de l'humanité, lequel est exclusif, ont nié Dieu. Pardonnons-leur comme Dieu leur pardonne. Dieu ne peut sortir de l'expérience ; il est une conclusion métaphysique tirée de la vraie notion de cause efficiente : aussi bien est-ce une conclusion de prime abord. Les bons esprits dont je parlais s'effraient et voudraient replacer Dieu sur son vieux trône anthropomorphique. Non, non ; nous autres aussi, nous avons notre Dieu, raison, faisant tout par des lois qui sont la raison. C'est nous qui sommes les vrais théistes, et vous êtes encore anthropomorphistes, par une crainte peu fondée d'être athées. Malebranche avait déjà vu cela. — L'instinct voit Dieu partout et la loi nulle part ; l'observation voit la loi partout (de là son ton moqueur et fier) et Dieu nulle part. La vraie philosophie voit Dieu partout, agissant librement partout par des lois invariables, parce qu'elles sont parfaites. — Voilà la vraie providence, plus belle, plus vraie, moins poétique peut-être que celle de nos pères, mais plus rationnelle, et plus digne de Dieu ; je dirai même plus agissante et plus vaste. — Les anciens, occupant Dieu de l'homme et de certaines grandes choses, l'éliminaient au moins dans le concept grossier des petits faits, qui semblaient pouvoir bien se faire sans lui. Nous, nous le mettons partout. Il faut qu'il *agisse* dans le mouvement d'un atome. Agir ! mot tout relatif.

## 50

L'homme a conscience de sa personnalité. Or le corps organique n'est pas une personnalité. Nul corps ne l'est : il n'y a qu'une substance matérielle, existant sous des individus (1) ; mais l'individualité matérielle n'est qu'un mode, un fait (voir n<sup>o</sup> 35). A fortiori le corps organique, qui

(1) Il y a de la substance là-dessous ; mais ce n'est pas UNE substance.



n'est qu'un agrégat transitoire d'atomes en passage. Nul n'appellera une ville, une maison une substance, on y aurait autant de droit qu'à appeler le corps humain une substance. — C'est un entonnoir, où passe de la matière. L'entonnoir peut-il dire : cette eau est à moi, elle est de moi ? Il n'y a qu'une forme, là est l'unité, la personnalité ; et cela ne peut être matière (*ex dictis*). Donc il y a une âme immatérielle. — Pourtant qui sait si la perception de l'individu, l'âme, n'est aussi qu'un fait sur une substance unique, résultant de l'organisation de la matière ? Nous ne le comprenons pas ; mais on n'oserait dire qu'impossible. Au moins il faut admettre la spiritualité de l'âme ou être panthéiste. Une substance sur laquelle l'individualité apparaît comme un fait. L'âme, si elle existe, serait donc cette forme qui sert d'entonnoir à la matière.

Voir n<sup>o</sup> 56

51

Il est certain qu'il y a certains devoirs, qui ne sont pas susceptibles d'une légitimation à priori. Par exemple l'amour de la patrie. Quand on envisage cela rationnellement, cela paraît un pur préjugé sans fondement, et même ridicule. Cela est vrai, il n'y a que le point de vue qui soit faux. Cela explique le ton railleur et superficiellement profond des philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle là-dessus. Héritiers du faux de l'idée de Descartes, ils voulaient que tous nos devoirs *eussent raison* ; or cela est impossible à montrer de tous, et alors ils les sabraient. M. Guizot a beau dire, il y a plusieurs penchants en nous qui n'auront jamais *raison*, à moins qu'on ne dise que le seul fait de leur existence en nous est une raison suffisante, ce qui est le vrai. — Donc il y a des devoirs purement relatifs, fondés sur un simple fait psychologique, et les Écossais ont rendu un immense service à la philosophie en apprenant cela au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ainsi l'amour de la patrie est un devoir et n'est pas rationnel à priori. — Mais n'y a-t-il pas d'autres devoirs en l'homme, susceptibles d'une légitimation à priori, par exemple l'équité, la

véracité, les devoirs envers Dieu ? Les Écossais, suivant leur idée, ont dit : Non. Ces devoirs comme les premiers sont fondés sur un fait psychologique. La question est difficile, car je suis porté à croire qu'aucune déduction rationnelle ne peut fonder un devoir, il faut pour cela une faculté spéciale. Néanmoins peut-être faudrait-il distinguer deux classes de devoirs en l'homme : 1<sup>o</sup> Devoirs relatifs, fondés sur un simple fait psychologique et non susceptibles d'autre légitimation rationnelle que celle-ci : Il faut obéir au fait psychologique ; 2<sup>o</sup> Devoirs absolus, susceptibles d'une légitimation rationnelle à priori. — Les philosophes anciens voulaient tout faire rentrer dans la seconde classe ; les Écossais ne reconnaissent que la première.

## 52

Rien ne montre mieux la manière dont l'homme primitif moulait le non-moi sur le moi que l'application des genres masculin et féminin aux objets inanimés. Il a voulu y voir aussi des sexes. Cette remarque est d'Adelung (*Introduction au Mithridate*) qui prétend qu'il a été déterminé à cela, selon que l'objet était agent ou patient.

## 53

Le mot **נִפְשִׁי** en hébreu, tout comme **נַפְשִׁי**, se prend pour *moi-même*, etc. Ainsi dans la langue des Kalmouks, pour dire : *toi*, on dit : ton corps. (Voir *Mithridate* d'Adelung, I, p. 513.) Ainsi encore en *Talmud* **עצם** et **גרם** ; ainsi surtout **גִּיפִי** ; **גִּיפִי** pour *moi-même*.

## 54

Les Tahitiens, comme les Grecs modernes, les Arabes, les anciens de la Bible, improvisent souvent en vers. Voyez-en un exemple en *Mithridate* d'Adelung, I, p. 634. Ils ont la rime.

Je ne sais si l'on ne conçoit pas un être étendu, qui soit substance, être individuel. Il est vrai qu'étant étendu, il est divisible ; mais cette divisibilité ne tombe que sur l'une de ses qualités, et se réduit à dire qu'une substance peut avoir du plus et du moins dans ses qualités, ce qui est évident (1). — Voilà une molécule étendue et que Dieu a faite substance, Dieu ne la conçoit pas divisée et existante ; ce serait une contradiction. Dieu la conçoit bien divisée, mais alors elle est anéantie. — Mais Dieu conçoit une *autre* substance, qui n'ait que la moitié de son étendue. De même je conçois une mémoire double d'une autre, et pourtant le sujet de la mémoire est bien simple. En un mot, Dieu conçoit la qualité-étendue divisible et un autre être qui n'en ait que la moitié ; mais il ne conçoit pas la substance restant substance divisée quant à son étendue. S'il la conçoit, il conçoit que par là elle perdra son titre de substance.

Je ne crois pas beaucoup à tout cela ; je viens même d'éprouver en moi un fait singulier, et qui me caractérise bien ce que fait la dispute dans la recherche de la vérité. Je craignais de pousser trop loin mes idées, de peur de voir crouler mon château. C'est que j'ai eu la sottise de disputer là-dessus avec M. Le Hir, et le hasard m'a amené à soutenir ceci. O Dieu, tu sais que cela ne fait pas coutume en moi et que je respecte le vrai.

C'est une hypothèse singulière, mais séduisante, que celle de Stahl, adoptée et exposée par M. Bautain (*Philosophie*

(1) Mais il suivrait de ce concept, ou que la substance est comme un être spirituel surajouté au corps, ce qui irait à tout composer de corps et d'âme ; ou que ce n'est qu'une abstraction et alors tout ceci croule par le fond. En vérité, nous ne comprenons de substance individuelle que sous la condition d'être inétendue, ou il faut dire qu'il n'y a qu'une substance et alors toutes les substances individuelles ne sont que des phénomènes, des résultantes.

*morale*, I, p. 115) (1). L'âme, cause organisatrice, *agente* de l'organisation du corps, sans en avoir conscience. A ce point de vue, la spiritualité de l'âme ne me répugne plus ; car ce qui me blesse en cette doctrine, c'est l'*union* de ces deux substances ; cela m'a l'air des hypothèses fautives où on suppose plus d'agents qu'il n'en faut, par ignorance. Mais ici ce n'est pas proprement une *union* ; il n'y a qu'une substance en l'homme, c'est l'âme ; mais cette âme se fait une forme, se symbolise dans le monde, etc. Ajoutez que cela est parfaitement d'accord avec ce que je crois avoir démontré sur la substance en l'homme, qui en aucune façon ne saurait être le corps. (Cf. *supra*, nos 35 et 50.) Il n'y a pas alors un *corps* et une *âme* ; il y a un *corps de l'âme* (voir Bautain, I, p. 117). Je viens de trouver ce que je cherchais depuis longtemps, et la spiritualité de l'âme (ou plutôt l'existence de l'âme) a un sens pour moi. Mais je tiens toujours mon principe, auquel j'avais raison de tenir : il n'y a qu'une substance en l'homme. J'avais raison, mais je viens de découvrir que le corps n'est point une substance. C'est une forme transitoire, et en flux perpétuel de molécules qui s'échangent dans le moule où l'âme les fait passer. — L'âme *informe* le corps, ou plutôt assemble des molécules, qui ne lui appartiennent pas, mais dont elle se sert en passant, pour se faire une forme extérieure. La seule difficulté qui me reste, c'est sur la *naissance*. Car alors la conception d'une âme serait une création de substance, et non un simple fait matériel organique, comme on l'a toujours supposé. En effet on a toujours pensé que l'embryon commençait (2) ; puis qu'à un moment quelconque l'âme y venait. Cela m'a toujours paru absurde. Mais l'autre, la naissance de la substance, est aussi bien bizarre. Cette hypothèse de Stahl, etc., entendue comme j'ai dit, supposerait, je crois, l'éternité des âmes, pour être bien satisfaisante.

Du reste, le but de cette formation du corps par l'âme ne serait pas seulement de se *manifeste*r extérieurement,

(1) Lisez tout le § 28 de Bautain, c'est le plus remarquable du livre.

(2) M. Bautain le suppose lui-même page 122 au bas ; mais c'est une grosse contradiction ou inadvertance ; la vieille manière de parler l'a séduit et lui a fait oublier que cela n'avait plus de sens en son hypothèse.

mais encore de développer sa vie, de se créer des moyens nécessaires d'action ; sans cela l'empire de fait qu'exerce l'organisme sur l'âme serait inexplicable. L'âme se forme un corps, mais c'est qu'elle en a besoin, et, quand [il] vient à lui manquer, tant pis pour elle. Elle pourra bien n'être pas détruite pour cela, mais elle retombera dans l'état où elle était avant que son corps pût encore la servir convenablement, c'est-à-dire perdra la conscience. Ainsi donc on pourrait induire de là, au moins négativement, l'immortalité de la substance de l'âme, mais non l'immortalité de sa conscience.

Pareille explication devrait s'appliquer à tout ce qui a vie, animaux, plantes. Tous réaliseraient par une forme extérieure l'idée de leur être ; et en eux tous serait un principe actif. Ce serait là une explication générale de la vie, partant de l'idée divine, et se terminant aux manifestations réelles et extérieures, homme, animal, plante, etc. — Fidèle à sa théorie, M. Bautain voit dans les instincts et mouvements organiques, indépendants de la volonté, des actes de cette force secrète de l'âme, qui *agit* sans conscience. Ainsi les besoins naturels ne sont que des expressions de ces instincts. Cette manière de voir est belle et séduisante. Du reste la preuve de cela dépend de la physiologie. C'est à elle à nous dire s'il y a dans la vie organique quelque fait auquel ne suffisent pas les simples lois mécaniques et chimiques de la matière. Dites-en autant des instincts conservateurs, médicateurs, de M. Bautain (voir § 33, etc.). De là aussi sa manière de placer toujours l'idée avant l'organisation dans la constitution morale de chaque être, en quoi il a raison (voir p. 153). — D'après cela, la définition de l'homme serait : Un être se manifestant, agissant et se développant sous et par une forme matérielle. Cet être ne peut être lui-même un corps ; autrement la question recommencerait ; je l'appelle donc un *esprit*.

M. Bautain a des idées lumineuses sur certaines branches de recherches à créer dans les sciences. Voir par exemple page 121, page 147, etc. Voyez surtout page 161. Là il donne l'idée d'une vraie science nouvelle à créer, science dont j'avais aussi eu l'idée. C'est une physique générale, une physiologie du monde, s'occupant non de l'analyse des éléments, mais de leur synthèse dans le monde, qui serait à la physique et à la chimie telles qu'elles existent ce que la physiologie est à l'anatomie. — C'était le point de vue des anciens ; il les a conduits à faux, car il ne fallait pas commencer par là ; mais nous devons maintenant finir par là. En un mot, il y a un rapport du composé comme il y a un rapport du simple. La chimie étudie le rapport du simple ; la physique les rapports des composés ; mais celle dont je parle parlerait de rapports des composés de composés.



DEUXIÈME CAHIER

ܕܡܝܬܐ

NOUVELLE MOISSON

ܩܕܡܐ ܕܡܝܬܐ

Deuxième cahier (1).

באורך נראה אור

« A ta lumière nous voyons la lumière. »  
(*Psaume XXXVI*, 10.)

I

LA fondation de la société et de la famille a évidemment sa raison psychologique dans la constitution de l'homme. En est-il de même de la fondation des *nations* ? Sans doute il y a des facultés de l'homme qui n'acquièrent leur plein développement que moyennant cette forme de société. Pourtant le fait primitif de sa fondation ne me semble pas avoir été un résultat de cette constitution psychologique, la forme nécessaire de la réalisation d'un besoin. Voici comme je conçois son origine. La famille existait primitivement. Dès lors les intérêts des diverses familles durent

(1) Renan emploie aussi le mot *Moisson* pour le titre du deuxième cahier, mais transcrit en caractères syriaques, et il ajoute, en syriaque, la mention *Deuxième cahier*, ܩܕܡܐ ܕܡܝܬܐ signifiant volumen, codex, rouleau.

se contrecarrer. Or, dans cette lutte, il dut nécessairement arriver que plusieurs familles par le fait de leur voisinage, et aussi par suite de leur parenté, eurent des intérêts communs à défendre contre d'autres familles qui avaient aussi un intérêt commun. De là l'union des familles, les nations. — Ce fut d'abord une fédération, où chacune était libre : mais dans telle expédition, telle extrémité, un homme par sa supériorité avait été porté au pouvoir ; il le garda, de là la monarchie, la centralisation. — Ainsi la société n'aurait pas eu dans l'origine une raison psychologique, quoique cette raison existât dans la nature de l'homme. (Voir Dugald Stewart, *nescio ubi*, aut Th. Reid, *qui secundum punctum ostendunt*, et Bautain, *Philosophie morale*, I, p. 256.)

## 2

Voici pourquoi les vieillards sont maintenant si peu respectés (1). Cela aura lieu à toutes les époques où l'humanité marchera vite. — En effet, le vieillard ne marche plus (voir Bautain, *Philosophie morale*, § 39). J'ai soixante ans en 1840 ; je serai encore pour les idées de 1840 quand j'aurai quatre-vingt-dix ans en 1870. Or, en 1870, le siècle sera énormément loin de 1840, en sorte que je serai de deux ou trois siècles d'idées en arrière : or cela impatienté la jeunesse de voir ces cippes-là vivants : on se résigne volontiers à pardonner aux morts : même il y a dans ce pardon une certaine vanité philosophico-pédantesque qui plaît beaucoup, et où notre siècle excelle d'une façon tout à fait comique (respect pour le passé ! nous sommes des géants, nous autres ; pardonnons à ces pauvres idiots ; ils n'étaient pas cause de n'avoir pas tant d'esprit que nous ! Les éclectiques excellent surtout en ceci). Mais les vivants impatientent.

(1) Voir Jouffroy, Cours de droit naturel. Du scepticisme actuel, 12 mars 1834.



## 3

Autrefois j'ai été souvent choqué de voir l'homme venant au monde, et soumis à telle ou telle destinée, telle ou telle loi civile, etc., sans qu'on l'eût consulté et [lui eût] demandé s'il y consentait. J'aurais même trouvé *juste* (quoique le bon sens pratique me fit juger du premier abord la chose impossible) que ceux qui ne veulent pas participer à la vie civile, eh bien ! on les laissât libres, ne participant ni aux avantages, ni aux inconvénients ; ce que, je le répète, je percevais contradictoire de fait ; mais enfin, me disais-je, si c'était possible, ce serait juste. — En vérité, c'est un enfantillage. C'est le *Contrat* de Rousseau. — Il faut en tout cas admettre que l'homme soit coarcté par bien des nécessités auxquelles il ne peut se soustraire. Nul ne trouve mauvais d'être *né*, d'être *né homme*, ni avec telle loi intellectuelle (il y a bien ici une différence, car ces lois intellectuelles sont absolues, et ne peuvent être autrement). Nul ne trouve mauvais d'avoir des facultés affectives, etc. Or la société est-elle moins dans la nature de l'homme que tout cela ? Si vous ne vous plaignez pas de la constitution de vos facultés, ne vous plaignez pas de la société. Il faut se prendre tel qu'on est. Or, on est sociable.

## 4

L'idée de M. Bautain sur le péché originel (*Philosophie morale*, I, p. 260) est parfaitement d'accord avec la théorie de M. Icard, et avec la raison. Suivant M. Bautain, l'homme ne naît pas *méchant* (malice positive), il naît *animal*, avec les instincts et les penchants de l'animalité. Or cela est un désordre, et ce désordre est le péché originel, qui n'est par là rien de positif.

## 5

Le procédé de l'Église, toujours raffinant, au pratique surtout, chargeant de scrupulosités ce où la primitive Église marchait droite et simple, et cela par des procédés en apparence fort logiques (ces généralités correspondent, dans mon esprit, à certains faits, par exemple : arguties scolastiques, ressortant fort naturellement en apparence du fond du dogme, du moment où on le moule à nos concepts, et auxquelles pourtant les anciens ne pensaient pas, scrupules pour la messe, la confession, etc., etc., qui bien sûr n'auraient pas eu de sens du temps de Clément d'Alexandrie et des Pères philosophes, etc., etc.), ce procédé, dis-je, est identique à celui qui engendre mes scrupules intellectuels. Je pars d'un point de vue juste et bon ; mais je veux le trop préciser, le catégoriser, prévoir tous les cas, en éliminer tout l'inexact, et alors cela devient faux et gênant. — Cette identité m'apparaît avec un jour étonnant. Mais qui peut commander à son esprit ? Je comprends bien comment les hommes, surtout ceux qui sont peu intellectuels, sont malheureux sans savoir pourquoi. — L'esprit humain est une machine trop compliquée pour qu'un homme puisse le bien gouverner, il en est embarrassé, et d'une fausse direction prise par les facultés naît nécessairement de la fièvre. Voilà l'utilité de la psychologie.

## 6

On se moque de la science rabbinique, et on a raison. Mais en vérité en quoi différent-ils de nos théologiens ? Je trouve qu'ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau. — Mêmes habitudes intellectuelles. N'attacher de prix qu'à leur science, tout le reste ne signifie rien ; tous les non-théologiens sont des hommes superficiels, qui n'y entendent rien. Rien n'égale un bon théologien (un bon talmudiste, disent les autres), qui sait bien argutier. —

Je crois voir M. Gallet, type du théologien, un rabbin catholique. — Et en vérité, quelle différence entre ces questions sur la matière des sacrements, etc., et certaines questions du *Talmud* ? (1) Ajoutez que les commentateurs catholiques que les théologiens acceptent pour leurs frères sont de purs talmudistes. Cornelius a Lapide, qui pourtant a écrit à un siècle où la raison était plus développée, est un pur rabbin. — Oui, toute la différence est du plus au moins.

Ajoutez que la forme est identique, formules scolastiques du *Talmud* et des rabbins. (Voir note sur Chiarini.) Sans doute, il est arrivé que, par aventure et comme par accroc, les théologiens ont touché la philosophie, et alors ils ont trouvé du beau et du vrai. C'est que telle est la nature de la philosophie que de force on la retrouve partout, et qu'on y est ramené par toutes les recherches, même les plus puériles. Mais on peut en dire autant du *Talmud*. Il y a des pages fort belles. *Du plus au moins*, je le répète. — Ceci du reste ne s'applique qu'aux petits théologiens classiques ; les grands ont été philosophes, mais ce qu'ils ont de beau appartient à la philosophie. Je ne parle pas non plus des Pères philosophes.

## 7

Il y a deux manières de concevoir l'homme. 1<sup>o</sup> En vertu de certaines lois physiques se forme dans un sein de femme un être organisé qui par des degrés insensibles et inscrutables acquiert la vie, et parvient peu à peu à la conscience de son individualité et de sa vie. La liberté et la pensée sont alors des faits résultant de l'organisation. C'est un mystère, mais en tout cas, il en faut admettre un. — L'homme alors est un corps organisé qui produit la pensée et

(1) Remarquez aussi l'emploi singulier de certains mots de part et d'autre, le jeu de mots dogmatique, par exemple תָּגָא (\*), la couronne pour la Loi ; Baptismus fluminis, flaminis, etc.

(\*) Tagga, mot d'origine persane, souvent employé dans le *Talmud*, désignant une couronne, une tiare, et les couronnes ou ornements des lettres hébraïques.

la liberté. — 2<sup>o</sup> Un être un, substantiel, indivisible, existe, mais sans conscience de lui-même. En vertu des lois qui le régissent, il se manifeste sous une forme sensible, en s'appropriant successivement des molécules sous une certaine forme, qui s'appelle le corps. C'est par cette manifestation, sous cette forme, que cet être parvient à son plein développement de pensée et de liberté. L'homme alors est un être qui se développe sous et par une forme sensible.

La première de ces hypothèses exige qu'on admette un fait inconcevable ; c'est comment la matière par son organisation peut produire la conscience d'une identité, la liberté et la pensée. Mais elle est plus scientifique, car l'homme est alors un pur effet de lois, et non une création dans le temps. L'individualité n'est alors qu'un fait, la substance une, et par conséquent le panthéisme est la conséquence de cette première hypothèse.

La deuxième est plus psychologique, plus concevable ; mais elle exige une donnée inscientifique, c'est la création d'une substance dans le temps ou bien qu'on admette la préexistence des âmes, ce qui est au moins gratuit. Oui, cela répugne aux notions de lois, la formation de l'homme serait un miracle. En tout cas, l'homme n'est *qu'une* substance ; dans le premier cas, il est *corps*, dans le second, *esprit* ; mais non corps et esprit, ce qui est à la fois inconcevable et inscientifique. Voir cahier I, *versus finem*.

## 8

Une difficulté m'a longtemps arrêté dans ma cosmogonie ; la voici, et comment je la lève. — Je répandais d'abord des atomes pondérables dans tout l'espace ; séparés par d'immenses distances, leur attraction devait être très faible, et l'éther répandu entre eux devait avoir une prépondérance considérable, en sorte que tout était à l'état gazeux. Puis, par des diminutions successives de la force expansive de l'éther, j'expliquais le rapprochement des atomes pondérables, dont la force attractive augmen-

taît par là. De là, la formation des systèmes nébuleux, solaires, planétaires, globes, etc., et sur chaque globe, des corps solides, liquides et gazeux. Mais une difficulté m'arrêtait. Comment expliquer cette diminution successive de la force de l'éther ? Il faut bien aussi lui donner une cause. Or, s'il remplissait uniformément l'espace, en vérité, on ne la conçoit pas.

Voilà comment je lève cette difficulté, en modifiant le système ci-dessus énoncé (1). Au lieu de concevoir le monde premier dans un état de grande expansion, je le conçois au contraire dans un grand état de concentration, en sorte que les atomes pondérables et toute la masse d'éther fussent d'abord comprimés dans un fort petit espace, ce qui devait produire un prodigieux dégagement de calorique. Du reste, il suffirait de supposer l'éther seul ainsi comprimé dans des bornes au sein de l'espace. On peut pourtant supposer que les molécules pondérables l'étaient aussi, et que ce serait par la force expansive de l'éther répandu entre elles qu'elles se seraient écartées dans l'espace occupé par le système pondérable de l'univers, non par le choc de l'éther, puisqu'il n'a pas de masse, mais par la force répulsive.

Tel fut l'état natif du monde, mais l'éther en vertu de sa force expansive dut immédiatement chercher à se répandre dans l'espace environnant. De là une grande diminution de calorique et le refroidissement successif. C'est donc par le rayonnement de la chaleur dans l'espace ou par la diffusion de l'éther que j'explique ce refroidissement. Ce refroidissement continue donc encore et continuera à l'infini, puisque l'espace est sans bornes, et que l'éther avec sa prodigieuse vitesse n'en atteindra jamais les limites. Mais ce refroidissement, qui d'abord dut s'opérer sur une échelle fort rapide, a dû par la suite beaucoup se ralentir. D'abord parce qu'en se répandant, sa force expansive a diminué, comme la vapeur d'eau perd de sa force plus elle

(1) On conçoit qu'il n'est pas nécessaire de supposer une force comprimante à l'origine. Ce fut le simple fait de la création. La masse moléculaire fut créée en un espace restreint; ses bornes étaient sa seule force comprimante, et son expansion commença immédiatement.



se répand dans un grand espace. De plus, cette expansion s'opère maintenant sur une circonférence immense, en sorte qu'un accroissement prodigieux de cette circonférence, par exemple celle qui aura lieu en mille années, fera moins d'effet sur le tout que celle qui dans l'origine s'opérait en quelques secondes, en sorte qu'au centre du système, occupé par les globes pondérables, cette diminution sera à peu près insensible. C'est à ce moment que l'homme naquit.

Néanmoins, ce refroidissement continuant toujours, il arrivera, au bout d'un nombre inimaginable de siècles, que la force de l'éther perdra le degré d'élasticité nécessaire pour faire équilibre à la force d'attraction moléculaire. Alors cette force, libre de s'exercer, rapprochera les molécules pondérables et comme elle va s'augmentant en raison inverse du carré des distances, il s'ensuit qu'elle rapprochera les molécules jusqu'au contact parfait ; alors, elle deviendra *infinie*, et les molécules ainsi unies seront physiquement inséparables. De là, une molécule composée de deux autres, et qui aura une force attractive double, attirera par conséquent les autres, et ainsi toute la masse pondérable s'agglomérera en une masse solide et pleine, une seule molécule ; l'éther au contraire devenu impuissant remplira l'espace. Que si de plus l'on admet l'hypothèse dynamique de la constitution des corps, qui fait de chaque molécule un simple centre dynamique, il s'ensuit que cette jonction de plusieurs molécules en une ne sera que leur destruction quant à l'étendue. Donc alors toute étendue pondérable disparaîtra, et il ne restera que l'éther. Tous les corps pondérables seront réduits à un point mathématique, faute de force expansive qui contrebalance la force attractive des différents centres.

Voir n<sup>o</sup> 10

Il y a beaucoup d'éléments dans l'humanité qui ne sont que restrictifs, destinés à arrêter son mouvement. Ainsi

plusieurs parties gouvernementales, etc., etc. Or pourtant, il ressort de l'analyse de l'humanité qu'elle est faite et organisée pour le progrès. Comment expliquer cela ? C'est qu'en effet elle irait trop vite sans cela, elle n'approfondirait pas assez chaque point de vue. Le mode de sa marche est celui-ci. C'est de s'attacher exclusivement à telle ou telle face des choses, pour le travailler de son action ; le mâcher, le digérer, s'en assimiler tout ce qu'il contient de bon, et en éjecter tout ce qu'il y a de mauvais ou inutile. C'est le phénomène pur de la digestion. Or si elle ne gardait pas assez longtemps le même point de vue, elle ne prendrait pas le temps de faire son analyse à loisir. Or pourtant elle est très remuante ; elle veut toujours passer à autre chose ; car le point de vue où elle est l'ennuie sitôt qu'elle y est ; elle court à un autre. Il est bon qu'il y ait là quelqu'un pour lui mettre des entraves et ralentir sa marche, ou même pour lui couper les ailes, sûr qu'il est qu'elles repousseront plus fortes. Grâce donc à l'Inquisition, aux institutions du moyen âge, etc. — Je pense même que le progrès de notre siècle n'est pas pour cela de bon aloi. Il n'approfondit pas assez, il marche trop vite, et peut-être sera-t-on obligé de revenir par la suite à ce qu'il aura mâché, digéré et jeté ; car jeté trop vite, il y a là beaucoup de nutritif qu'il n'a pas pris le temps de s'assimiler. Or cela est un grand mal, il serait bon qu'on le mît un peu au constringent. — Oui, il ne faudra pas renoncer à l'idée du progrès, supposé que dans cent ans on en revienne au point où nous en sommes, car, je le répète, nous digérons trop vite. Grâce donc à toutes ces attaches qui nous tirent en arrière, au clergé, à la scolastique, etc. C'est un vilain rôle, mais il est utile. Ces hommes sont détestés, mais ils rendent un vrai service.

Une chose importante à noter dans la formation des divers systèmes, c'est que tous se sont probablement formés par des masses abandonnées sur l'équateur d'une



sphère primitive. Ainsi les satellites, et l'anneau des planètes qui en ont, les planètes autour du soleil, tous les corps de la voie lactée en forme de meule aplatie : telle est la figure de toutes les nébuleuses. Toujours les corps situés sur un même plan.

## II

Il y a deux manières dont les peuples ont envisagé la religion : 1<sup>o</sup> Tolérance universelle. Toutes les religions sont bonnes, chaque nation a la sienne, dieux locaux, seulement il y a des dieux plus forts les uns que les autres. On ne s'élève pas encore à l'idée d'un être pur et supérieur. On va même jusqu'à des dieux de *famille*. Toute la Bible en est empreinte ; les peuples étrangers aux juifs le professent naïvement, et les juifs eux-mêmes en ont bien quelque teinte. (Le Dieu de Jacob ; seulement le leur est celui qui a fait les cieux et la terre, ceci les distingue ; ils ont un dieu particulier, national ; mais ce dieu, c'est le grand Dieu.) On trouve ce système chez tous les peuples sauvages (Océanie, etc.), et en général il a dominé jusqu'au christianisme, et encore aujourd'hui là où règne le fétichisme. 2<sup>o</sup> Religions exclusives. Il y a *une vraie* religion, et les autres fausses. La première apparition de ce système a lieu chez les juifs, à l'époque de la captivité, il se fortifie et apparaît dans toute sa force sous Antiochus. Le christianisme le porte à son plus haut point, et aujourd'hui il domine toutes les religions régulières, christianisme, judaïsme, islamisme, bouddhisme, lamaïsme, etc. L'ancien système était bon et simple, plus moral et plus aimable. (Voir Krummacher, *Le saint nom de Dieu, le Parsi, le Juif et le Christ*, etc.). Le second témoigne des idées plus fixes et plus avancées. Un dieu ferme et vrai ; non cette fluctuation polythéiste. — Une idée souveraine et absolue de la vérité, qui est ou n'est pas, une vue ferme et dure, scolastique, scientifique, demandant oui ou non, et déclarant sans flouter que deux contradictoires ne sont pas vraies

en même temps. Cela fait honneur à ces temps, car ils sont préoccupés de la vérité. Les autres n'y pensent pas ; le réflexe a succédé à l'instinct là aussi.

Voir n° 13

12

J'ai trouvé (fin de ללקט, *Moisson*, cahier 1) qu'il n'y a de substances que les substances inétendues, je viens de trouver qu'il n'y a de forces que les forces libres. Toutes les autres sont des causes occasionnelles (1). L'homme est une cause efficiente, une force réelle ; mais la force matérielle n'est qu'un à propos de quoi Dieu agit. Essayez de la concevoir autrement ; vous serez forcé de la concevoir libre. — Appliquez cela au système dynamique sur la constitution des corps. — Il faut alors opter en ce système ou entre faire les centres dynamiques des êtres libres ; c'est alors la pure monadologie de Leibniz ; ou entre les faire pures causes occasionnelles, à propos desquelles, autour desquelles la force de la nature (l'efficient des lois, Dieu) attire. Alors il n'est pas nécessaire de faire de ces centres des substances ; il suffit d'en faire des points mathématiques ; des positions dans l'espace, autour desquelles s'exerce la force de la nature. Le corps n'est alors qu'un pur phénomène (2), et il n'y a réellement nulle substance matérielle, ce qui bouleverse, et mène au scepticisme. Donc la monadologie n'est pas si absurde. — O Dieu ! quand pourrai-je éclaircir mes vues sur tout cela ? Là est la clef du monde. Les mots *substance* et *force*.

Voir n° 14

(1) L'erreur des occasionnalistes est d'avoir appliqué leur système à l'homme. Lui commence le mouvement.

(2) C'est Dieu qui fait continuellement le corps.

Suite du n<sup>o</sup> 11.

Cette différence tient à ce que nulle religion avant la judaïque et la chrétienne ne s'est dite *révélée* d'en haut. C'étaient des cultes instinctifs, non réguliers, chacun faisait son dieu et son culte à sa manière, suivant son tour d'esprit. Mais depuis la captivité, on les envisage autrement ; c'est une révélation de Dieu. Ce point de vue est donc juif ; et depuis il a été essentiel à toutes les religions, et ç'a été par leur révélation qu'on a cherché à prouver leur révélation. La question adressée à leur fondateur a été : Prouve ta mission. Cela fait donc deux époques bien nettes dans l'histoire des religions. Première époque : religions instinctives, ne se donnant pas pour révélées, ni exclusivement vraies ; cet esprit règne seul jusqu'à la captivité et s'est continué depuis parallèlement avec l'autre système ; aujourd'hui on ne le trouve que chez les peuples sauvages. Deuxième époque : religions réfléchies, se donnant pour révélées et exclusivement vraies. — Cet esprit commence vers la captivité chez les juifs, s'élargit par le christianisme et devient loi universelle pour toutes les religions nouvelles des peuples réflexes. Ainsi le mahométisme, les religions modernes. Ces deux souches de religions se distinguent encore à d'autres caractères ; par exemple à ce que les premières ont admis le polythéisme, ce qui se comprend ; c'était le culte spontané. (Voir Cousin, *Cours de 1818*.) — Toutes les secondes ont pour base l'unité de Dieu, et c'est du moment où ce dogme a été profondément conçu par les juifs que leur religion a pris cette couleur ; car auparavant elle se teignait fort de l'esprit général. — Mais pour classer les religions, il vaut mieux les classer par le caractère de leur méthode que par leurs dogmes. — Cela servirait de base à un ouvrage précieux sur l'*histoire des religions*. Que de recherches inappréciables d'importance, grosses d'induction, sont enfouies par l'inapplication de notre siècle !

## 14

Il n'y a pas de milieu. Ou faites l'atome cause occasionnelle, et alors il n'y a plus de substance matérielle, ou faites-le cause efficiente, et alors c'est la pure monade de Leibniz (1). Or, la première hypothèse me semble inadmissible. Car nous voyons dans l'univers une gradation de causes ; l'homme... l'atome. (Ici mon raisonnement sur les dégradations. Voir travail sur la spiritualité de l'âme.) Donc aussi à l'intérieur, il y a une cause qui va en diminuant de conscience et de liberté, jusqu'à l'atome, où sa conscience est tout à fait obscure. — De plus, que devient dans la première hypothèse la notion de substance ? Je dis à la vue d'un corps, il y a là une substance ; non, en cette hypothèse, il y a un fait produit par la cause universelle, qui est alors la seule substance en dehors des âmes. Il est vrai pourtant que ce n'est pas le scepticisme sur l'existence des corps, car il y a encore en cette hypothèse une réalité extérieure en dehors du moi. Mais ce n'est qu'un fait. — Alors aussi la substance serait vraiment la force ; c'est le principe de Leibniz, de Maine de Biran, etc., dont du reste nous sommes partis, pour arriver à ce point, posant qu'une substance qui n'*agit* pas n'est pas une substance.

## 15

*Suite du précédent.*

En somme, je trouve le système de Leibniz plus probable ; il faut faire vivre et agir l'atome. Il y a des perceptions et des volitions obscures et toutes spontanées, comme l'embryon dans le sein de sa mère. — Cela change toutes

(1) En un mot, la question est de savoir si l'atome est cause ou simple occasion d'un fait. Newton avait hautement que, par son attraction, il n'entendait exprimer qu'un fait, non une cause, pour éviter les qualités occultes. Ces qualités occultes étaient en effet ridicules ; car ce n'étaient ni de simples faits ni des causes efficientes ; or, il faut l'un ou l'autre.

les idées que je m'étais faites sur la force et la cause dans le monde physique. J'imaginai tout le physique comme cause occasionnelle, et la cause (extra-naturelle) en dehors (Dieu sans doute), ayant tout l'effectif, et agissant suivant les lois. Maintenant je vois la force, la cause dans tout atome (Dieu n'en a pas moins tout, comme créateur). Cela explique mieux le mélange de l'organique et de l'inorganique. Car enfin, l'homme est cause, l'animal est cause, et, par les dégradations, je suis amené à dire que la plante aussi, en un sens, est cause, et pourtant je n'y vois que du physique. Donc, le physique n'exclut que la liberté et non la causalité intrinsèque.

## 16

Mille faces du monde, mille points de vue, mille tours de science, également vrais, mais non également beaux. — Le point de vue ancien, non analytique, voyant l'ensemble du monde, le point de vue scientifique moderne voit tout sous forme de loi. C'est exact et scientifique ; mais non beau. Le fait, dit-elle, est tout. Par exemple, dans le corps, il y a l'étendue ; cela suffit. Mais qu'est-ce ? Quel est le sens de ce mot ? Qu'y a-t-il d'être là-dessous ? qu'importe ? le fait seul importe. En un sens, notre science est un peu subjective. — Les molécules s'attirent : fait. Mais, qu'est-ce qui est cause de ce fait ? Qu'importe ? — Il est vrai que ces questions ultérieures sont transcendantes, c'est-à-dire non résolubles par l'expérience. Néanmoins, elles sont abordables. De là deux sciences, ou plutôt deux faces de la science unique, celle du monde ; science des faits, science des causes et des substances. Celle-ci est la philosophie au sens restreint, ou la métaphysique.

## 17

Il me semble que, pour discuter la possibilité de l'amour pur, il faut distinguer deux sortes de motifs à l'amour :



1<sup>o</sup> Je suis un être aimant, et il y a des *raisons* en moi pour que je le sois ; ainsi, *motifs* de l'existence en moi de la faculté d'aimer (1). — 2<sup>o</sup> J'aime telle ou telle personne, et j'ai des *motifs* de l'aimer. Ainsi, il y a les raisons pour lesquelles j'aime en général, et les raisons pour lesquelles j'aime telle ou telle personne, ou telle ou telle idée, chose, etc. — Les seconds motifs peuvent, je crois, être désintéressés, en tant que motifs ; car le moi trouvera toujours sa part dans l'amour, mais sa place peut n'être pas dans le motif. Les premières raisons ne le sont pas. Ce qui fait que je suis aimant, c'est le besoin de ma nature, cherchant à s'assimiler ce qui lui manque, à se compléter. (Voir Bautain, *Philosophie morale*, t. I, § 69, *initio*.) En un mot, cette faculté a une cause finale dans le moi. Si l'homme avait été fait par suite d'une volonté spéciale et séparée du tout, je conçois qu'on pourrait trouver en lui des facultés isolées, n'ayant d'autre cause finale qu'elles-mêmes. Mais il n'en est pas ainsi. L'homme s'est fait par le développement des lois du tout ; dès lors, toutes ses facultés sont une résultante du reste de sa constitution. Voilà une veine de recherches immenses qui s'ouvre ; tout consiste dans le progrès philosophique à ouvrir de ces veines nouvelles : tant qu'on reste au même point de vue, on ne voit rien de nouveau à trouver. Mais il faut changer de point de vue (Écossais, philosophie allemande moderne), découvrir dans le reste de la constitution humaine la cause finale de chaque faculté spéciale. — Dans le cas actuel, je le répète, la cause finale est intéressée, en sorte que si j'aime, je suis spontanément intéressé (*ex dictis*) ; mais ce qui m'engage à aimer telle ou telle personne peut être désintéressé.

## 18

*Bonne analyse d'un fait psychologique négligé.*

On donne comme propre aux affections bienveillantes un sentiment agréable qui les accompagne — et aux

(1) Équivoque de raison et motif, la pensée est bonne néanmoins.

affections malveillantes un sentiment désagréable. Il semble pourtant, au premier coup d'œil, qu'il y ait aussi des affections malveillantes qui soient accompagnées d'un sentiment agréable. Par exemple, on se plaît à la lecture d'un discours, qui excite la haine, l'indignation. C'est là un des motifs des plaisirs du théâtre. Il m'est arrivé souvent d'être préoccupé d'une pensée d'antipathie, de haine, d'indignation contre telle personne ou chose, et de ne pouvoir m'en débarrasser quand je le voulais, et cela parce que j'y trouvais du plaisir, j'y trouvais du goût, j'en étais comme friand. J'explique pourtant ce plaisir, non par l'affection malveillante elle-même, qui avait bien quelque chose de désagréable, mais par le sentiment de justice, sur lequel cette affection malveillante s'appuyait, en sorte qu'il y avait là, dans la racine, comme une contrepartie bienveillante, qui produisait le sentiment agréable. Ainsi, dans l'indignation contre un tyran, il y a l'affection malveillante avec son sentiment désagréable ; mais le motif de cette indignation est l'amour de la justice, le zèle pour l'opprimé, etc., affection bienveillante, accompagnée du sentiment agréable. De plus, il y a le plaisir de se trouver généreux, qui, au fond, se confond avec le sentiment agréable susdit, et en est, en tout cas, la racine.

## 19

Voici comment j'explique le plaisir qui accompagne le sentiment de la pitié. Les Écossais se contenteraient du fait ; mais il a sa raison, et le psychologue ne doit pas se contenter de poser des faits les uns à côté des autres, il doit, autant que possible, les dériver les uns des autres. — Dans la pitié, je me mets à la place de celui qui souffre, je crois souffrir comme lui. Puis par un retour expérimental, qui suit immédiatement le premier fait (et en effet si l'on s'arrêtait à ce premier fait, il n'y aurait que du pénible dans la pitié), je reconnais l'illusion, et j'éprouve la même chose que dans le passage du malheur au bonheur, c'est-à-dire un sentiment des plus doux. Tu as un analogue



parfait dans le réveil d'un songe pénible. Alors le principe de ce sentiment agréable de la pitié serait le même que celui par lequel le passage du malaise au bien-être est doux, combiné avec une illusion sympathique. Alors aussi ce sentiment serait tout intéressé, un pur retour sur le moi ; une congratulation sur soi-même. — Je crois pourtant qu'il y a quelque chose de plus, savoir la joie de se trouver bien fait, généreux, etc., et autre chose encore. Oui, tous ces faits ne sont pas de simples juxtapositions faites par le créateur, comme les Écossais l'ont envisagé. En *fait*, cela est vrai ; cela n'est pas arbitraire quant à la cause, comme ils ont semblé le penser. Ils ont bien senti et bien développé la cause *finale*, mais, outre la cause finale, il y a la cause d'existence, et celle-là est encore en l'homme (voir n<sup>o</sup> 17). — Ils ont eu tort, s'ils ont cru qu'elle n'existait pas ; ils ont eu raison, si en attendant que la science y amène ils se sont arrêtés au fait, attendant qu'il engendrât l'hypothèse, et s'ils ont eu horreur des causes insuffisantes (comme celles que j'énumérais) qu'on cherche à assigner. On peut dans ces cas-là assigner telle ou telle cause ; mais le mal est de dire : voilà tout. La machine de l'esprit humain est trop compliquée pour qu'on puisse parler ainsi.

Cela est bien, disent les Écossais, qui est en la nature. Or, les affections malveillantes, la haine, la colère, etc., sont tout aussi naturelles, aussi psychologiques que les affections bienveillantes, l'amour des parents, par exemple. — Donc cela est bon ; les Écossais sont forcés de l'admettre, et de chercher à montrer, en effet, comment le mal ne naît que de l'abus. — Au moins cela est important à signaler comme fait : d'après le système écossais, la colère, la haine est tout aussi bonne que l'amour. Le christianisme seul a détruit cette haine naturelle, qui semble licite. En cela sa doctrine morale a dépassé la nature. — Les anciens, en effet, ne blâmaient pas la vengeance, plusieurs la regardaient comme une vertu. Les peuples primitifs, sauvages,

anciens Germains, etc., de même. Faire du bien à qui fait du bien ; faire du mal à qui fait du mal, voilà l'équité, la morale naturelle, psychologique, l'égoïsme pur. (Voir Bautain, *Philosophie morale*, t. I, § 81 et § 82, p. 446.)

## 21

Le ridicule seul ne prouve rien. Car ou il naît de l'opposition de son objet au sens commun, ou au sens particulier. (Voir Bautain, *Philosophie morale*, t. I, p. 458.) — Dans le second cas, la chose est évidente ; dans le premier il faut prouver que cette opposition existe, et pour cela entrer dans l'intrinsèque de la question, sans s'en tenir à l'écorce extérieure du ridicule. Avec d'autres preuves, il vaudra ; seul il ne dit rien. Donc, quand le ridicule n'est que dans la forme, c'est-à-dire quand des preuves réelles sont traitées sous forme de ridicule, elles valent, mais non *par* le ridicule. — Les catholiques protestaient d'abord contre le ridicule (XVIII<sup>e</sup> siècle), car ils ne savaient pas en faire. Maintenant on a trouvé le fin mot, on sait que cette arme est pliable en tout sens, et ils y appellent. De là le ton ridicule de ces jeunes superficiels.

## 22

La connaissance spontanée a pour objet le positif. Puis, par la vue antithétique du négatif, on passe au réflexe, qui ne consiste qu'en cela. J'ai vu d'abord l'infini, mais obscurément, car spontanément. — Puis j'ai vu le fini, et par là j'ai connu *clairement* l'infini. — Les empiristes triomphent à montrer que ceci est primitif. Ils ont raison ; car ils ne parlent que de la connaissance claire ou réflexe. Mais le spontané a précédé. (Voir Bautain, *Philosophie morale*, I, p. 472.) Pourtant il y a certaines idées où les deux termes antithétiques ont toujours été et seront toujours en antithèse, sans progrès, par exemple cause et effet ; substance et phénomène.

## 23

Chose bizarre que Dieu ne puisse ressortir de la psychologie. J'ai des facultés pour mes semblables, pour les idées supérieures, etc., mais je n'en ai pas pour Dieu. (Voir *tamen* Bautain, p. 506.) — Dieu est métaphysique, et ne peut ressortir de la pure expérience. — De là résulte ou le panthéisme auquel même ceci donnerait une sorte de vérification psychologique, qu'il n'a guère encore, ou la nécessité d'une révélation ; car, en vérité, la simple nature ne dit rien, et la métaphysique, ah ! qui y croit ?

## 23 bis

Logiquement et psychologiquement parlant, nous ne pouvons être que *reconnaissants* envers Dieu (et par conséquent pas d'amour pur) à raison de ses bienfaits. Repassez tous les motifs d'amour de Dieu, ce ne sont que des motifs de reconnaissance. On *n'aime* réellement que ses semblables. De là la nécessité de l'*homification* de Dieu, supposé qu'il voulût se faire aimer. — L'excellence de la personne (que fait si fort valoir Fénelon pour l'amour pur, et qui en effet serait en dehors de la *reconnaissance*) n'est pas vraiment un motif d'amour, mais d'admiration.

## 24

*Très important, vraie découverte, je crois.*

Explication de la différence intrinsèque des corps et surtout de la cristallisation dans le système dynamique. — Il faut supposer une *polarisation* de la force dynamique, comme dans la lumière (1). Elle acquiert des pôles, par

(1) Cette polarisation serait un fait primitif du corps, résultat de ses perceptions-volitons ; de même qu'il y a des êtres qui se développent en arbres de telle sorte, de même ceux-là se développent en telle forme. Ils tirent dans ce sens-là, par leur instinct secret.

exemple, s'exercera suivant un hexagone ✱ ; les atomes s'*orientent* entre eux. — Le rayon a *des côtés*, disait M. Arago. — Alors deux sortes d'atomes : ceux qui ne polarisent pas, ce sont ceux qui forment les corps ordinaires, qui ne cristallisent pas, et ceux qui polarisent, et forment les corps cristallisants. — La cristallisation est alors un résultat de la *polarisation* des forces dynamiques, et non de la forme de l'atome.

Voir n° 26

25

Pourrait-on rapprocher ירקק (pâle) de יָרָא (syriaque désirer), comme en כָּסַף sens de pâleur et de désir ; car on pâlit de désir.

26

Suite du n° 24.

Tu diras : cela suppose des *côtés* dans l'atome inétendu ; donc de l'étendue. — Non ; les divers diamètres d'un cercle ont bien une position relativement au centre, et pourtant le centre n'est pas étendu. — L'atome n'est pas étendu ; mais ses *effets*, sa force se développant dans l'espace sera obligée d'avoir des positions par rapport à lui, puisque lui-même a une position dans l'espace. Du reste, je n'admets pas cette polarisation comme constante dans les corps pas plus que dans la lumière ; seulement elle peut s'y manifester sous l'empire des circonstances. Seulement plus facilement en tel corps qu'en tel autre. Car la cristallisation est un fait accidentel de tous les corps (du plus ou moins), et non un fait essentiel de la constitution de certains corps.

27

Dans le système de l'atome dynamique, l'action de l'homme (je dis l'homme et non l'âme, car cela est mieux),

sur le corps, se conçoit sans plus de difficultés que l'action de deux atomes l'un sur l'autre. Deux atomes en présence s'attirent *par leur force*. De même l'âme, étant *force*, meut la matière.

## 28

Difficulté contre la spiritualité de l'âme, ou l'existence de l'âme. — L'analogie de l'univers montre que l'homme est un simple produit de ses lois se développant dans le temps. Il apparut, quand le monde en fut mûr. Or, en cette hypothèse, ce serait son corps qui aurait été ainsi formé, avec sa vie végétative et peut-être animale. Mais s'il y a une autre substance qui préside à la vie intellectuelle, et qui [soit] jointe au corps, cette substance n'existait donc pas auparavant ; elle a été créée alors. Or cela répugne aux analogies du monde. Il faut admettre que l'homme fut le résultat des lois du monde, sous des causes occasionnelles singulières, et que la pensée, etc., est aussi un résultat de ces lois. Il n'y a pas de milieu entre ces deux systèmes (1) : ou admettre la création de l'homme avec son âme longtemps après celle de l'univers, ce qui répugne au système des lois — ou admettre ce système, et expliquer l'origine de l'homme par la simple physique. — Cela dégrade l'homme, dit-on. — Non, je vous le jure ; les faits n'en sont pas moins distincts.

## 29

Vraiment non, je ne puis approuver les psychologues qui font l'homme parfaitement bon en naissant. Et pourtant je n'admets pas (*in meo philosopho*) la théorie chrétienne, au moins dans son exposé cru et dogmatique. Il faut dire que l'homme va en s'améliorant. Toujours l'erreur de considérer l'humanité comme un sujet identique, comme si les premiers

(1) Voir Bautain, Philosophie morale, t. II, p. 44.

hommes et ceux qui existent maintenant étaient le même être, au point de vue du fait psychologique.

## 30

Voyez en M. Bautain (*Philosophie morale*, t. II, p. 79 et suiv.) une excellente idée sur la distinction de la perception dans l'homme, et dans les autres êtres de la nature, qui peuvent avoir des perceptions. — Deux regards de l'intelligence : 1<sup>o</sup> regards *hors de soi* ; on voit l'objet dehors ; 2<sup>o</sup> regard *en soi* ; on se *réfléchit*, là on analyse, on acquiert la science (1). Le premier est le spontané de M. Cousin ; le second son réflexe. Or l'animal, etc., aurait la première vue, et non la seconde, propre à l'homme, et cela car il est l'image de Dieu, qui se réfléchit en son verbe. (Voir p. 80.) Cette vue est excellente.

## 31

En un sens, le philosophe ne reçoit rien de l'autorité. Non sans doute que les autres ne lui *apprennent* ; mais c'est en l'amenant à *voir* ; ils sont causes occasionnelles de sa vue philosophique. — Au moins pour les faits historiques, direz-vous, il reçoit. Non ; car c'est sa philosophie qui lui ordonne de croire de tels témoins.

## 32

Les théologiens dans la question de la transsubstantiation ont tout à fait confondu le sens philosophique et vulgaire du mot *substance*. En vulgaire, on dit : la substance du pain, mais en philosophique, cela n'a pas de sens. Il n'y a de substance que dans l'atome simple et individuel. — Or les théologiens ont pris substance au premier sens, et ils

(1) Voyez encore Bautain, même volume, page 159, une même distinction pour l'activité des animaux.



brouillent tout avec cela, en raisonnant comme au second sens. Tant ils sont grossiers en philosophie, même en métaphysique. -

## 33

Principe métaphysique que je crois vrai. — Dans un être actif, mais non libre, et non développable en faits successifs, comme l'atome primitif, tout ce qui y est, toutes propriétés appartiennent à l'essence. Car cette essence est roide et ne peut briser sans changer. Dans l'être libre, ou développable en faits successifs (la plante, par exemple), une modification succède à l'autre, la substance reste. Dans l'autre, non ; le changer, c'est le briser. Car tout ce qu'il est, il l'est par nature et *immédiatement* par nature, et non en vertu du développement de cette nature. Tout est premier en lui, rien de conséquence. La nature est tout ; le développement rien, car ce développement par hypothèse n'existe pas. Or ces deux choses seulement font les diversités des êtres.

## 34

Je concevais l'atome simple comme force, en tout actif, aussi bien dans sa force indéterminée, que dans la détermination de cette force (supposé qu'elle soit polarisée, voir n° 24), à tel ou tel sens ; mais je crois qu'on pourrait peut-être restreindre son activité à la première force, et regarder la détermination comme passive, et déterminée de Dieu dès l'origine, par un fait unique, et persévérant par l'effet de l'inertie. Alors cette détermination ne serait pas l'effet de l'essence (ou de la volition nécessaire) de l'atome, mais l'effet d'un fait extérieur persévérant. Alors tous les atomes seraient identiques quant à l'essence. Voir *plura de his*, et de n° 24 *apud* D. Billion, *ut qui simul haec elaboravimus*.



## 35

Voici mon principe fondamental de vie intérieure religieuse. Le religieux n'est pas une faculté à part, une case à part dans l'homme (comme semblent le faire Cousin, en l'étouffant sous les autres, et Bautain, en étouffant le reste sous lui), mais c'est une face de tout, de tous les devoirs, de tout exercice de faculté, etc. Si on admettait le premier point de vue, il faudrait la théorie de nos plus durs mystiques, M. Olier, etc. Couper, trancher tout dans l'homme, et ne laisser que le religieux. Car tout le reste n'étant pas le religieux, et le religieux seul ayant une valeur réelle, le reste est futile, et il n'y a que des superficiels qui puissent, en admettant ces principes, cultiver la science, l'esprit, prendre intérêt à la vie, etc. Les mystiques les regardent en pitié, et ils ont raison ; car cela augure en eux une tête bien faible, peu de rigueur de conséquence, une modération flasque. Mais, dans l'autre principe, il faut conserver et cultiver tout l'homme, ne *renoncer* à rien, mais tout élever au religieux. A cette limite, le sacré et le profane disparaissent. Distinction qui n'a de sens que pour les esprits bornés. Tout est sacré par une face, par toutes mêmes, si l'on veut, profane par une autre. (Voir Cousin, *Cours de 1818, versus finem.*) La science des faits pourrait correspondre au profane, et la philosophie au sacré, mais mieux vaut dire que ces deux mots n'ont pas de sens, comme tous les mots qui expriment des distinctions non réelles.

## 36

Le littérateur, le philosophe, l'artiste, le savant disent tous que leur partie est le tout ; tout est pour eux littérature, philosophie, art, science. Ils peuvent n'avoir pas tort, et les grands génies qui, parmi eux, ont dit cela, n'avaient pas tort, certes. En effet, ces différents mots désignent non des matières différentes intrinsèquement ; leur matière commune, c'est l'être (le monde, l'homme et Dieu) ; mais des

points de vue différents ; en sorte que le grand littérateur, le grand philosophe, le grand poète, etc., sont universels quant au sujet de leurs travaux, et ils peuvent fort bien dire que leur art est tout. Mais les petits en ces divers genres ne l'entendent pas ainsi, et restreignent, en effet, leur matière, non seulement leur point de vue. Le sublime serait d'embrasser le tout à tous ses points de vue. O Dieu ! donne-le-moi, et je souffre tout. Mais le désolant est de n'être pas sûr ; et le serait-on de soi, peut-on l'être du dehors ?

## 37

Ce qui caractérise l'apparition d'une nouvelle école de philosophie, c'est moins une nouvelle manière de résoudre les anciens problèmes, que l'apparition de nouveaux problèmes. L'esprit humain est une mine inépuisable, qu'il s'agit d'explorer. C'est la philosophie qui l'explore.

Chaque école y pousse une mine, une galerie en son sens. L'école suivante entrera-t-elle par l'ouverture de sa devancière, et cherchera-t-elle à pousser sa mine un peu plus loin ? Non ; mais elle en ouvrira une autre ; ce qui en somme est plus profitable pour l'exploration de l'esprit humain. Ainsi, l'école écossaise ne cherche pas à résoudre les problèmes du cartésianisme, mais ouvre une nouvelle veine de problèmes. Transportez ce concept en théologie. Les Pères ont vu des problèmes à leur guise dans le dogme chrétien. Les scolastiques en ont vu à leur guise. De là cette forêt de questioncules dont sont hérissés les scolastiques, et dont on ne trouve pas trace dans les Pères. Quel ridicule de s'y arrêter ! Cela était bon de leur temps. Mais il serait temps d'ouvrir une nouvelle veine. Et le fonds tout de même serait unique, le dogme chrétien ; ce qui n'empêche pas la variété des veines des problèmes. C'est là un point de vue d'orthodoxie raisonnable ; quant aux vieux scolastiques, il n'y a rien à en faire.

Ces orthodoxes m'indignent avec leur mauvaise foi scientifique. Ils rient des solutions de M. Glaire, de M. Garnier contre les mythologues, ils haïssent les épaules, ils auraient honte d'y faire attention, ils lisent la brochure pendant ce temps. Ah ! superficiels !... Ils se ferment les yeux là-dessus, ils appellent cela des antiquailles, et Dieu sait s'ils ont raison. Mais ne voient-ils pas que c'est leur dogme ? Oui, mais ils s'en font une affaire de parti. Que cet état du clergé français est remarquable ! Il se ferme les yeux sur des parties essentielles de son dogme ; ainsi il m'est scientifiquement évident que l'explication orthodoxe de l'Écriture est insoutenable. Mais ces superficiels ne regardent pas cela, ils sont là-dessus d'une ignorance honteuse, et ils crient contre les rationalistes et les mythologues. Quelques-uns d'entre eux ont étudié ces matières, et pour être orthodoxes, ils sont obligés de passer par d'affreuses petites choses (1). Leurs confrères s'en moquent, ils leur imposent l'orthodoxie, et quand les autres, pour être orthodoxes, sont ridicules, ils s'en moquent, et s'ils ne sont pas orthodoxes, ils les difament, les déchirent, déclament en généralités contre eux. Ils se figurent, par exemple, qu'on pourrait donner de meilleures réponses. O sottise ! ô ignorance ! Oui, du jour où on étudiera sérieusement la Bible en France, il ne restera plus à la vieille orthodoxie que ces esprits avortés, qui n'ont pas le sens critique à son plus infime degré, de vrais talmudistes. Car en vérité, nos exégètes et les rabbins, c'est tout un. C'est là où il faut les battre. Il y a là une horrible mauvaise foi, une superficialité, un tour d'esprit horrible, un crime ou une ineptie.

(1) Voilà leur ton, des généralités déclamatoires, là où il faudrait de l'analyse, un sot à priori, décidé à ne pas céder à toutes les difficultés qu'on lui montrera. O Allemagne ! qui t'implantera en France ! Mon Dieu, mon Dieu, pourrai-je faire ce que je veux ? moi si faible, si pauvre, isolé là du monde, ne connaissant personne ? Mais Luther a été comme moi. Jésus, soutiens-moi.

Il y a deux classes d'hommes parmi les orthodoxes ; les hommes qui n'analysent pas, mais se tiennent à certaines généralités vagues et inexactes, qui envisagent le christianisme comme une action et un moyen d'action. Ainsi nos évêques, les acritiques (Dupanloup, Combalot (1), etc.) ; 2<sup>o</sup> ceux qui l'analysent, nos théologiens non exégètes, qui y voient une sorte de science (Garnier, Glaire, etc.). La position de ces deux classes vis-à-vis l'une de l'autre est bizarre. Les premiers imposent aux seconds l'orthodoxie, qui est nécessaire pour leur action, et dont ils ne voient pas les inconvénients. Les seconds, fort timides, car ils dépendent des premiers, sont orthodoxes, et tombent pour cela dans d'inconcevables petitesse, alors les premiers s'en moquent et soupirent après de plus grands hommes (2). Ils font des projets magnifiques, de faire revivre la science ecclésiastique, etc., etc., de hautes considérations (mais la critique toujours de côté), ils appellent des hommes et ne voient pas que ces misères sont le défaut des dogmes et non des hommes, que les réponses de nos exégètes sont *aussi bonnes qu'elles peuvent être*. Mon Dieu, mon Dieu, rends ma pensée pour moi, ou donne-la-moi aussi bien rendue que tu me la donnes forte et vraie ! Mais ces superficiels sont décidés à ne pas critiquer. Ils ne voient pas qu'ils veulent deux choses contradictoires, un esprit haut et philosophique et l'orthodoxie. Ils trouvent mauvais qu'on ne soit pas orthodoxe, et mauvais qu'on soit petit. Expliquez-moi, par exemple, Monseigneur, l'histoire de Samson d'une façon orthodoxe, et sans faire rire (3). Vous y prendrez garde. On laisse ces choses-là sous un voile respectueux. Autre tour qu'ils prennent pour ces choses, et qui est le plus impayable de

(1) Théodore Combalot, prédicateur (1798-1873).

(2) *Caractéristique ; oh ! que ne puis-je peindre !*

(3) *Encore, par exemple, si quelqu'un s'avisait, aujourd'hui, de faire des difficultés là-dessus, on verrait ces curés exaspérés, fanatiques, déclamer, se moquer à outrance, crier à la renaissance du XVIII<sup>e</sup> siècle, ce qui est une injure, et c'est leur dogme.*

tous, c'est de dire : ces difficultés-là ont été cent fois pulvérisées. Puis on renonce à Guénin et Bullet, dont on se garde bien de citer les misères, qu'on ne voudrait pas copier, de peur de se couvrir de ridicule (1). On renvoie à des auteurs dont on se moque, sûr que le lecteur n'ira pas à la recherche. O mauvaise foi ! ô superficialité ! Oui, il y a de ces choses sur lesquelles on convient de dire : Ah ! c'est une difficulté cent fois terrassée, quoique jamais on n'y ait répondu ; et on traite d'esprits rétrogrades ceux qui y reviennent. Rien ne m'exaspère plus contre les orthodoxes que ce procédé. Car c'est eux qui sont nécessairement et logiquement rétrogrades, et ils jettent aux autres le titre qui leur convient, par un de ces tours d'hommes superficiels *qui se reposent sur la superficialité des autres*. Remarquez ces derniers mots ; [cela] peint tout un état intellectuel de ces hommes. Jésus, je t'ai pourtant reçu ce matin, mais ceci est pour ma partie rationnelle.

Dimanche 20 juillet 1845.

40

Ce qui s'est passé en moi, en écrivant les deux numéros précédents, me montre typiquement comment on peut passer par des degrés insensibles d'un point de vue vrai au faux, ou au non pur. — Et ce qu'il y a de terrible, c'est qu'on ne peut abandonner un point de l'orthodoxie, sans les abandonner tous. — Oui, désormais, il n'y aura plus que des superficiels, des acritiques qui analyseront le christianisme. Car tous les autres y perdront la foi. Et si je ne me montre, le mouvement rationnel et scientifique qui se manifeste dans quelques parties du clergé, et à la tête duquel est M. Affre, aboutira à une nouvelle forme du christianisme.

(1) Je n'exagère pas : Guénin et Bullet étaient forts contre des auteurs de leur temps, mais contre Eichhorn et Ewald !



## 41

Autant l'individu est humble en soi, au point de vue individuel, dans le catholicisme, autant le corps est orgueilleux. Il n'y a pas d'orgueil à comparer à la fierté religieuse du catholique ; M. Le Hir, par exemple. Cette intolérance méprisante ; nous seuls les élus ! De là leur fureur, quand ils ne règnent pas ! de se voir soumis à un ministre *des cultes* ! Quoi ! on nous met de pair avec ceux-là !

## 42

Si l'on admet que tous les êtres vivants, plantes, animaux, l'homme, ont un principe d'individualité, simple et actif, qui se forme cette figure corporelle extérieure, suivant l'idée de Stahl, il faut admettre l'éternité de ces principes ; car on ne conçoit pas cette formation dans le temps, *amenée par des faits*. Considérez que la formation des corps est un fait amené par des causes occasionnelles. Et ce seraient ces causes qui amèneraient la création d'une âme. D'abord ceci ne serait plus un simple fait, comme nous l'entendons ; car fait n'implique jamais création, mais mouvement et changement. D'abord on ne peut admettre qu'il y ait création dans le temps, les théologiens eux-mêmes le reconnaissent ; et d'ailleurs s'il y avait création, il est à peine croyable qu'elle fût amenée par de telles causes occasionnelles. Donc ou les âmes sont éternelles, ou l'individualité n'est qu'un fait. La théorie vulgaire est inadmissible.

*Cinq mois d'intervalle — Vacances — Sortie du séminaire.*

## 43

Fait bizarre, qui montre comment c'est par la mémoire de l'intérieur que nous mesurons le temps (1). Quand

(1) Cf. Locke et notes du cours de M. Garnier.



j'entends parler, quand j'assiste à un cours par exemple, que le professeur s'arrête, et que mes réflexions poursuivent vivement quelque objet pendant son court silence, qu'il recommence ensuite à parler, il me semble un réveil, et qu'il a été fort longtemps en silence : je mesure aux pensées qui ont rempli l'interruption...

C'est une consolation pour moi de remarquer qu'au milieu des cruelles actualités qui me tourmentent, j'ai assez de courage et de foi à la science pour poursuivre si froidement ma ligne spéculative.

## 44

Tours de points de vue où les anciens devaient complètement différer de nous. Par exemple, on ne conçoit pas que ces Grecs étaient pour la plupart artisans ou cultivateurs, et qu'alors ces monuments, ces trophées, etc., appartenaient à des cultivateurs et à des artisans. Il n'en est pas de même chez nous, où la nation est représentée par une certaine classe, le peuple ne regardant pas les Tuileries, par exemple, comme son œuvre (1) ; tout cela n'a pas de sens pour lui.

## 45

Toutes les littératures ont eu leurs écoles grammaticales antagonistes : littérature grecque : écoles d'Alexandrie et de Pergame. Littérature hébraïque : écoles de Tibériade, de Babylone, de Sora, de Nehardea, de Pumbeditha. Littérature arabe : écoles de Coufa et de Basra. (Voir *Commentaire de Hariri*, p. 537.)

## 46

Remarquez l'étonnante ressemblance de la pièce de poésie de Hariri, pages 536 et 537, avec le ton du *Cantique des Cantiques*. Les mêmes comparaisons, le même ton passionné.

(1) C'est bien là l'esclave déshérité de la nation.

Plusieurs faits de l'histoire littéraire actuelle sont très caractéristiques de l'adoption des auteurs français du <sup>xvii</sup>e et même du <sup>xviii</sup>e siècle, comme classiques panthéonisés. Par exemple le prix proposé par l'Académie pour ses dictionnaires de locutions de ces divers auteurs, par exemple de Molière, appuyé sur ce considérant exprimé en toutes lettres. C'est là un fait fort général d'histoire littéraire : l'apothéose des auteurs d'une époque un peu antérieure ; il se retrouve dans la littérature grecque, latine, française et même dans les littératures orientales. Les siècles ne se regardent pas actuellement comme ayant une valeur composante. Mais ces siècles postérieurs qui ne sont pas classiques le deviennent par la suite. Par exemple, les auteurs grecs et latins des époques postérieures.

Ces siècles-là ont alors dans l'actuel une valeur critique. En un sens, la critique est supérieure à la composition, car elle est science et philosophie plus réflexe et plus analytique. Jusqu'ici la critique s'est tenue humblement en servante *et pedisequa* ; peut-être serait-il temps qu'elle se comprît, et s'exaltât elle-même au-dessus de ceux qu'elle juge. Ainsi ce siècle est peu composant en fait de fictions originales classiques ; est-il inférieur ? Non, car il est plus philosophe.

Voici, je crois, le fait tel qu'il se passait dans la tête de ces barbares, et ce qui leur fit naître l'idée que le pape disposait des couronnes. Nous sommes tous des voleurs ; or, pourtant, il y a une justice ; car, au fond, ces peuples avaient de la probité, de la conscience, bien plus que les nations anciennes, par exemple, qui prenaient, ne trouvant rien au monde de plus simple, et ne voyant rien au-delà. Celles-ci, au contraire, songeaient qu'il y a un droit, un supérieur qui investit, un grand suzerain là-haut. Or, nous autres voleurs voudrions bien posséder légitimement.

Il serait bien commode si quelqu'un pouvait nous procurer cela. Qui le pourra ? Oh ! bien sûr, ce grand prêtre qui est là-bas, ce saint homme qui porte croix, tiare, etc. C'est Dieu ; qu'il nous investisse, et alors nous serons contents. Pas de scrupules, c'est chose convenue. Et comme les simples sont très portés à s'en tenir ainsi sur tout à une décision extérieure (Cf. ce que tu voyais au séminaire où ces idiots demandaient en tout des textes bien nets et qu'il ne fallût pas discuter), on trouva cela fort commode. Ainsi les Normands à Naples, Robert Guiscard, le pape qui envoie la couronne à Étienne I<sup>er</sup> de Hongrie, etc. Les voleurs trouvaient cela fort commode, et les papes aussi. Et ils dormaient tranquilles après, et puis, une couronne de ce saint homme ! Rapprochez la joie des sauvages quand ils ont reçu un petit présent de nous autres. Ils le portent deux ou trois jours à leur cou, tant ils s'en trouvent honorés. Jugez combien on consentait volontiers à la vassalité après cela. Étienne I<sup>er</sup>, par exemple, une couronne apostolique qui vient de là-bas, loin, du saint homme !

## 49

E. Souvestre dans son livre : *Le monde tel qu'il sera*, a parfaitement saisi un des vices du tour intellectuel et pratique de notre siècle, savoir la mécanique. On croit trouver des moyens mécaniques et artificiels même pour la psychologie la plus pure. On prétend, par exemple, améliorer l'homme mécaniquement, comme on mûrit des fruits, ou on améliore le vin en cave. Ces prisons cellulaires, par exemple, ce sont des serres à moralisation. Oh ! quel monstre ! des recettes pour rendre bon !

*Voir n° 51*

## 50

Exemple de la cire de Descartes pour faire comprendre la permanence de la substance sous le flux de la qualité.

Mais en vérité, en entendant la substance comme Descartes, pourquoi dire que la cire fondue est la même substance que la cire solide ? Je coupe une pierre en deux ; cela fait deux substances pour lui, et ma cire fondue, si je la mettais en deux vases, cela ferait deux substances. O inintelligibilité ! Se peut-il qu'un homme qui réfléchit ne voie pas cela du premier coup ? Et M. Garnier qui n'en est pas frappé ! Voyez les notes de ses leçons du 19 et 20 janvier 1846, où il répondit à une lettre que je lui avais adressée.

## 51

*Suite de 49*

C'est par un fait analogue que, dans toutes les branches administratives, l'individu est circonvenu de règlements qui ne lui laissent la liberté d'aucun membre. On veut que tout marche par mécanique et par règlements, et que l'individu intelligent soit pour le moins possible, de sorte qu'un homme de bois en fût tout autant, si on pouvait le styler à la manivelle. Ainsi, par exemple, dans l'instruction, le professeur sera si bien délimité par ses règlements, qu'il ne pourra aller ni à droite ni à gauche, en sorte que les différences des hommes deviennent par là peu importantes. Bon, mauvais, médiocre, c'est tout un. Il y a en tout cela du bon et du mauvais, et cela tient à la grande horreur que nous avons conçue de l'arbitraire. Voilà aussi contre quoi (cet esprit délimiteur, artificiel, de plâtrage humain) M. de Maistre s'impatientait si fort.

## 52

*Première visite rendue à M. Garnier (21 janvier 1846).*

Correction à faire aux idées de Th. Reid. 1<sup>o</sup> Sur la perception et la conception. La perception n'est qu'une conception à laquelle la croyance est jointe. Erreur, car

alors la perception ne serait plus un fait simple et primitif. 2<sup>o</sup> Distinction des qualités secondes n'est pas réelle : toutes les sensations, odeur, vue, etc., nous font percevoir un extérieur. Vue. Ne percevons l'étendue que par la couleur. M. Ampère seul a dit : « ... Dans toutes les langues, la couleur s'objective. Le son de même... L'enfant entendant le son cherche à le palper. Le son se localise, on distingue d'où il vient ; il s'exerce suivant telle direction. Une voix pleine, celle qui remplit l'espace, une voix perçante, celle qui s'exerce suivant un sens. — « Donc il y a là une réalité extérieure. » — Je lui répondis : « J'avais toujours cru en effet que l'ouïe, etc., nous faisaient connaître quelque chose d'extérieur, mais non pas un corps. — Je me suppose, par exemple, privé du sens du tact, et n'ayant que l'odorat. L'odeur me ferait conclure une existence non-moi, mais ne me ferait pas conclure un corps. » — Il me répondit : « Sans doute, si vous appelez corps quelque chose d'étendu, ces sensations, ne donnant pas d'étendue, ne vous donneront pas de corps. Cela dépend des habitudes de langage. »

La conversation roula sur Kant : M. Garnier l'apprécie peu. Ce qu'il a de bon est fort commun et fort ordinaire. Il ne se distingue que par une terminologie nouvelle. Il n'a pas été plus loin que Hume.

M. Cousin. Caractère de sa philosophie, toute fragmentaire, de beaux aperçus sur une foule de sujets philosophiques, mais pas de système formé. Il travaille actuellement à un grand ouvrage en six ou sept volumes, où il résumera toute sa philosophie. (Son cours de 1818 est un cadre assez exact de ses idées ; c'est pour cela que je me chargeai de le rédiger) (1). Lorsque je me trouvais à l'École normale, on me demanda plusieurs fois de rédiger un ensemble de ses idées. Cela me fut impossible. Contradictions entre les diverses parties. C'est une âme ardente, un esprit prompt, une imagination riche qui saisit avec feu tout ce à quoi elle pense sur le moment. M. Cousin d'abord à l'École normale. M. de La Romiguière, condillacien.

(1) C'est M. Garnier qui parle dans tout ce passage.

Puis, M. Royer-Collard, Écossais, il ne parle que de méthode exacte, etc. Puis l'invasion de 1815. Les idées étrangères. M<sup>me</sup> de Staël prononce pour la première fois le nom de Kant. M. Cousin prend un maître d'allemand, s'enthousiasme de Kant, grandit cette figure. Il fallait un poète comme M. Cousin pour rendre intéressante une philosophie si sèche. Puis M. Maine de Biran. M. Cousin adopte de premier abord son idée fondamentale : le moi est dans la volonté, ce que [je] n'adopte pas. En d'autres endroits, il semble poser au contraire le moi dans la volonté, l'intelligence et la sensibilité, comme tous les philosophes. Ainsi, son caractère est de s'enthousiasmer des idées avec lesquelles il est en contact.

Sensibilité, mot mal fait, qu'il faudrait bannir de la philosophie.

Le grand conseil qu'il me donne, c'est de lire et de relire les anciens et les modernes philosophes.

Il me parle de M. Dupanloup. Il ne l'a pas trouvé assez grave, un *peu trop mondain* (c'est son expression). Il me parle entre autres de son cours, l'endroit où il parla des affiches.

## 52 bis

Dans les époques de décadence littéraire, le critique se mêle toujours au compositeur. Il pense à ce qu'il dirait, s'il avait tel sujet à analyser. De là ces expressions : La nature m'emporte, je pleure... etc. Pourquoi le dire ? Ces époques de décadence sont fortes en critique, souvent même plus fortes que les grands siècles, mais par là même elles sont faibles en composition ; car celle-ci ne se fait pas par critique, mais la critique est postérieure. A cela il n'y a pas de remède, car, une fois qu'on s'est mis au point de vue critique, plus moyen d'en sortir. Les efforts ne font qu'y enfoncer plus profondément et il n'en résulte qu'un raffinage pire encore. (Voir leçon de M. Saint-Marc Girardin sur *la Thébaïde* de Stace, ce qui m'a donné occasion de former ce concept.)



## 53

Les époques analytico-critiques ont un grand désavantage littéraire et moral. Car pour aller naïvement aux effets de la nature, il faut n'en voir pas les ressorts ; croire que tout cela vient on ne sait d'où. Or, quand les rouages sont mis à nu, tout paraît mécanique. Le psychologue me montre l'affection comme un appendice attaché à toute perception ; cela me fait craindre qu'en m'y livrant je ne sois le jouet d'une machine ; or, de cette idée, on passe vite, quoique faussement, à celle de dupe, et comme on n'a horreur de rien tant que de paraître dupe, on se décide à ne pas se laisser toucher. De même, en littérature, il ne faut pas procéder par analyse de rouages. Mais cette analyse est postérieure. (Voir la pensée précédente.) — Après cela, je crois que ceci tient à l'époque de transition, et que viendrait l'époque du plein de l'analyse et de son enthousiasme.

## 54

La poésie épique se plaît davantage à peindre les grands caractères, et la poésie tragique les grands caractères (*sic*). (Cf. Saint-Marc Girardin, p. 97.)

## TROISIÈME CAHIER

### ΗΘΑΥΧΡΗΣΤΑ

## UTILE A BEAUCOUP DE CHOSES

### I

**I**L y a deux espèces de littératures : l'une toute belle, toute spontanée, naïve expression de tout ce qu'il y a de poétique dans l'humanité, toute vraie, sans retour sur elle-même, ne songeant qu'à exprimer l'idéal qui la possède, exhalation de l'humanité. Homère, les cantiques bibliques, *Job*, notre littérature chevaleresque. Une autre, réfléchie, calculée, qui voit l'effet et y vise, qui veut le beau, qui se sent, qui étudie. Celle-ci, naturellement, cherche à induire des moyens de l'observation des autres, elle est critique et plus elle marche, plus elle tend à la critique, jusqu'à ce qu'elle s'y absorbe. — La première n'est pas une composition ; aussi tout ce qui nous en reste est traditionnel et non un ouvrage d'un tel. Ce sont des idées préoccupant l'humanité à une époque, qui se moulent en telle forme, s'agglomèrent autour de tel noyau ; mais chacun a la sienne, il n'y a pas de cadre écrit ; telle province chante Roland de telle manière, telle autre de telle autre. Ces poèmes marchent ; tel siècle chante Roland de telle manière, tel autre de telle autre. Où est l'unité ? c'est en Roland. Roland est le poème, mais ce n'est pas tel composé de quatre mille vers, ni plus ni moins. Chaque poète le chante, en se moulant au thème reçu. Il en est ainsi,

*mutatis mutandis*, des poèmes homériques, et même des plus anciens cantiques bibliques. (Voir mes idées sur ce sujet dans mes travaux bibliques, et la leçon de M. Geruzez sur Roland, qui m'a suggéré ces idées.)

Cf. n° 4

2

Voyez dans mes notes du cours de M. Egger *ad Odys.*, vers 52 et suivants jusqu'à 62, des notions fort importantes sur la mythologie ancienne. Ce sont exactement les procédés hébreux pour la formation des mythes et surtout la légende étymologique qu'il a caractérisée d'une manière si exacte, sans songer à l'hébreu, que je souffrais indiciblement en voyant ma pensée exprimée hors de moi et sans moi (car en passant, ceci me fait beaucoup souffrir ; je ne souffre pas d'entendre du beau, quand cela ne tombe pas juste dans ce que je dirais ; mais je souffre quand c'est mon bien que je vois là hors de moi). — Par exemple, la légende étymologique d'Odyseus. Comme il dit fort bien, on n'a pas attaché à cette source de mythes assez d'importance. Le mythe d'Atlas me paraît avoir une origine analogue. Ce nom était celui de hautes montagnes, de là on leur fait porter le ciel, par l'étymologie de leur nom. *On a tort de croire en une foule de cas que c'est le nom qui a suivi et résumé le mythe, c'est le nom qui a précédé et produit le mythe.* Oh ! que j'ai d'idées sur ce sujet ! Ah ! s'il avait su l'hébreu ! Je prendrais volontiers ce seul sujet pour sujet d'une thèse de docteur (1). Cela aussi chez les Indiens et les Scandinaves. Trace de mythologie étymologique en Virgile, *Énéide*, I, 267-268. Une des lois de ces mythes, c'est que

(1) Légende étymologique sur le mot Sachs (Saxons) = Couteau. Cf. Com. d'Ozanam, des Saxons, commencement, fin.

On veut en ces mythes expliquer par un nom propre les noms qui ont une autre étymologie. C'est là l'idée qui se présente la première aux étymologistes et le procédé le plus commode. Gallus, Britannus, le dixième chapitre de la Genèse. Cf. par exemple la mer Égée, on la tire d'Égée qui s'y jette, non de αἴετ = tempête.

l'étymologie soit philologiquement fausse, et d'ordinaire le faux vient de vouloir expliquer les mots en mots composés, au lieu d'une racine simple. Ainsi les rabbins voient en hébreu [une] foule de mots composés, שמים, etc., tandis qu'il y en a fort peu. Cf. *Cratyle* de Platon (418 c) Étymologie qu'il donne *ἡμείποναι*. L'ignorance est très portée à ce procédé grossier, qui en effet est le premier qui se présente et le plus commode.

3

Comparez l'anacrouse de la métrique grecque (Cf. notes de M. Rossignol, sur l'*Oreste*, 1<sup>er</sup> chœur), avec la première syllabe qui commence le grand vers en breton, qui a treize syllabes, mais dont la première est comme séparée du vers.

4

*Suite du n° 1.*

Ah ! que j'aime cette littérature première, naïve expression de l'homme qui s'empreint hors de lui ! Et l'arrangement de ces poèmes n'est pas moins à remarquer que leur production. D'ordinaire, la légende poétique n'a d'unité que dans le héros ou le fait autour duquel elle se groupe, la guerre de Troie, Ulysse, Roland, Charlemagne. Puis un homme vient qui réunit tous ces membres épars, met avant, après, ce qu'il juge, et fait le corps. C'est l'Homère. Ainsi donc, dans l'*épopée*, la grande épopée, non celle qui est une création artificielle et individuelle, mais celle qui peint une nation, qui est son expression, son empreinte en poésie, son excitation et sa gloire, qu'elle s'identifie comme une part de sa nationalité, l'épopée, dis-je, existe avant d'être faite. Le peuple fait ses membres, le poète la met en corps, et le peuple sanctionne, car lui ne saurait pas faire cela. Il trouve bien que tel le fasse pour lui.

Ah ! ne me parlez pas de ces épopées plâtrées, que tel

esprit du XVIII<sup>e</sup> siècle a conçues quelque soir dans quelque salon, où il veut artificiellement tout tirer de sa tête. L'épopée nationale est à mon sens quelque chose de saint, comme la religion des ancêtres, c'est une sorte de Capitole pour la nation, qui enflammera dans les âges à venir le courage et la vertu (1).

Pourquoi donc n'en avons-nous pas ? Ah ! c'est que nous avons renoncé aux sources d'où nous pouvions la tirer. Il faut deux choses pour l'épopée, les membres légendaires, ouvrage du génie national, le poète collecteur. Les premiers, nous les avons abondamment. Roland, Charlemagne, la Pucelle, autant de noyaux incomparables autour desquels se groupait tout cet ensemble d'héroïsme, de merveilleux, d'amour, de religion, d'idéal en un mot qui fait l'épopée. Ajoutez l'éloignement convenable. Mais le poète a manqué. Car ce poète a besoin d'un langage formé ; or, du temps où furent créées les légendes, on ne l'avait pas. Et quand on l'eut, on méprisait ces traditions respectables. Quel poète du temps de Louis XIV eût osé emprunter les membres de son poème à ces vieux cycles poétiques ? Soyez sûr qu'une bonne satire de Boileau, assaisonnée d'une tirade dans l'*Art poétique*, eût tancé de la bonne sorte ce poète ignorant,

*Qui de tant de héros alla chercher Roland.*

Et quand au XVIII<sup>e</sup> siècle, le poète du jour voulut traiter le plus pur, le plus ravissant, j'ajouterai le plus original et le plus unique de ces sujets, la Pucelle, il ne sut que l'humecter de sa bave. Ah ! infâme ! et sans cela nous eussions eu un poème qui n'eût ressemblé à aucun autre, un poème qui eût chanté une héroïne, etc... Ce qui est tout à fait neuf et beau.

Mais on ne songe pas assez qu'en tout cela l'homme est

(1) L'épopée de Virgile n'est pas une de ces épopées natives, faites par le peuple. Ce n'est pas une épopée nationale, bien qu'elle ait pour sujet la nation. C'est une œuvre artificielle et individuelle.

peu de chose, et l'humanité est tout (1). Le collecteur même n'est pas en une telle œuvre un personnage de grande apparence. Il s'efface. Et les auteurs des fragments légendaires, ils sont presque toujours inconnus. Ah ! que cela est significatif ! Les érudits regrettent beaucoup qu'on ne sache pas leur nom en toutes lettres et syllabes, leur pays, leur condition, s'ils étaient mariés ou non, riches ou pauvres, etc. En vérité, j'en serais fâché parce qu'alors on dirait très positivement l'*Iliade* d'Homère, le *Roland* de Turol, etc. Ce qui serait surtout insupportable, si ces poèmes étaient parfaitement délimités, et qu'on pût dire : « Turol composa telle année un poème de quatre mille vers (2). » Alors on attribuerait ces poèmes à un homme, et cet homme y a été pour si peu. Ce serait une fausseté historique. C'est l'esprit de la nation, son génie, si l'on veut, qui est le véritable auteur. Le poète n'est que l'écho harmonieux, je dirais presque le scribe qui écrit sous la dictée du peuple, qui lui raconte de toutes parts ses beaux rêves (3). Et comme toutes ces poésies primitives se ressemblent ! (Elles ont souvent d'abord la forme de l'ode. Car la forme épique est particulière à la Grèce. Ossian, nos troubadours, les chants primitifs hébreux sont lyriques (4).) Comparez,

(1) Ces idées sont merveilleusement d'accord avec celles de Herder. « La poésie n'est pas la propriété individuelle de quelques hommes distingués, mais un don inné dans tous les peuples de la terre. » (Cf. notice de Mme de Carlowitz, p. xvi.)

(2) Même manière aussi d'envisager le poème national, épique si l'on veut. Une forme que se crée chaque nation, pour lui représenter l'idéal. C'est son Dieu, sa vertu, sa morale. Donc essentiellement religieuse et légendaire. (Cf. Poésie des Hébreux, p. 12.)

(3) Les airs nationaux non plus n'ont pas de noms d'auteur. Ils ont été faits par tous, modifiés par chacun, comme les rythmes des danses sauvages. C'est la nation s'exprimant en sons, comme en poésie la nation se peignant par des mots rythmés.

(4) Appliquez les mêmes observations à la composition fragmentaire, commune, sans nom d'auteur, des légendes du Renard, au moyen âge. (Cf. leçon de M. Gerusez sur ce sujet.) Cette composition est même plus frappante en lui que dans les autres, puisque nous en possédons cinq ou six rédactions fort différentes. Lui, représente le côté satirique et rieur de la nation, car une nation ne se peint pas seulement par son côté moral, héroïque, épique ; l'humanité a plusieurs faces ; le sublime moral en est une ; une autre, c'est rire et se moquer ; or toutes ces faces ont leur peinture dans la poésie primitive.



par exemple, le chant des Escualdunac (1) sur leur victoire à Roncevaux ; c'est absolument le cantique de Débora, pour le dramatique, l'enthousiasme, etc. En vérité, j'aurais presque envie de prendre ces poésies primitives comparées pour sujet de ma thèse (2). Hébreux, Francs, Germains, Grecs, Scandinaves, Indiens, etc., etc. Les Romains sont les plus pauvres ; car peu de nations ont moins de chants à leur berceau ; il n'y a que des prêtres, des soldats, des magistrats. La légende même n'est pas héroïque. Il y a des traits de courage héroïque, mais prosaïque ; Décimus même n'est pas épique, et Scipion, etc., le malheureux Silius l'a prouvé.

J'ai désormais mes idées arrêtées sur le développement de la littérature française au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle, et je regrette qu'en se polissant pour la forme, elle ait rejeté la tradition où seulement elle pouvait puiser force, vie et surtout sainteté. Voyez, notre littérature n'a rien de saint ; elle est une affaire de salon, de coterie, d'académie, elle rit, plaisante, niaise, fait des phrases. Mais la conception haute des choses, Homère et la Bible, Hamann et Goëthe, Herder et Roland, le vrai, le haut, le beau où l'on ne pense pas au ridicule, où sont-ils ? Le saint nous manque ; car tout est plâtrage, travail individuel, on réfléchit, on se bat les flancs (3), Boileau s'excitant à l'enthousiasme pour

(1) Les Escualdunac sont les Basques, et Renan fait allusion au chant d'Altabiscar, poème en langue basque, qui célèbre la défaite infligée par les Basques en 778 à Charlemagne. On a cru longtemps à l'authenticité de ce poème, qui était censé avoir été composé peu après 778. Il a servi à étayer les idées de Wolf et de Herder sur la « poésie primitive », et Victor Hugo y a pris plusieurs traits du début d'*Aymerillot*. Par malheur, ce chant d'Altabiscar est une mystification de l'époque romantique, de la même espèce que les faux de Mérimée et de Hersart de la Villemarqué. L'auteur du chant des Escualdunac était Garay de Monglave, qui le composa en 1828 ; la supercherie fut démontrée en 1866 par J.-F. Bladé. (Note de Joseph Bédier.)

(2) Appliquez aussi ces idées aux poèmes arthuriens. Cf. en mes notes ce qu'en ont dit MM. Ozanam et surtout Geruzez.

(Cf. M. de Barante, *Littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle*, p. 96 et suiv., éd. de 1832. Cf. aussi M. Villemain, *XVIII<sup>e</sup> siècle, à propos de la Henriade.*)

(3) Voyez aussi la ressemblance dans la manière de traiter ces conceptions légendaires. Édition critique, Diaskevaste. (Cf. de his omnibus, notes du cours de M. Geruzez, passim dans les notes du cours du vendredi et de l'explication des textes, le samedi.)

Voyez l'accord parfait de ces idées avec celles de M. Fauriel. (Cf. l'article

l'ode sur la prise de Namur, Voltaire, Fontenelle, etc., et le Dieu, où est-il ? Ne croyez pas que j'entende l'Apollon classique. J'entends l'Apollon d'Homère.

Voir n° 13

5

Singulière époque que la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (1760-1789). Ce qui m'y frappe surtout, c'est que le siècle se censure lui-même, se porte avec une incroyable activité à ce qui est son contraire. Le grand seigneur n'aime à entendre parler que de bienfaisance, de soin du peuple, etc. (Cf. le tableau de M. Michelet dans son *Précis*, et notes de M. de Loménie, sur l'impression que produisit Figaro. Ce dernier fait est caractéristique.)

6

Rien ne prouve mieux combien la Grèce avait le sens du fini et manquait profondément de celui de l'infini, que la conception de ses dieux, limités, finis de toutes parts, supérieurs les uns aux autres, ayant des spécialités, des départements à part, et Jupiter même comme un grand suzerain, mais lui-même ayant ses limites, ayant des *avantages*, mais rien que cela. Rapprochez de cela le Dieu de *Job* et des *Psaumes*.

7

Peut-être que ceux qui prennent le moral à plein et catégoriquement en absolu n'embrassent qu'une forme transitoire, qui tend à se transformer en une autre plus avancée, dont nous n'avons pas d'idée. Il y aura eu alors nécessité d'une transition, et les futurs nous jugeront comme placés de force dans l'alternative ou de se reculer sur le cher passé, ou de se tenir en un vide affreux. On

de M. Ozanam, p. 12 et suiv.) Rapprocher des exemples susdits l'épopée espagnole du *Cid*. (Cf. l'article d'Ozanam, p. 22 et 28.)

donnera alors raison et tort sur un point aux hommes spéculativement moraux et immoraux (les pratiquement immoraux seront toujours horribles, infâmes, haïssables) ; mais on aimera et exaltera les moraux, l'intérêt se déversera sur eux, d'autant plus que de beaucoup ils auront été le plus près de la forme d'alors, ou de la vérité plus avancée. C'est pourquoi, sainte morale, je t'aime, je t'embrasse. Ah ! mon cœur sera toujours pour toi, quand mon esprit te répudierait, ce qu'il ne fera pas. Je serai pur, bon, aimant, chaste comme tant de belles âmes que tu as formées et épurées. Que mon âme, à les voir en moi-même, s'exalte ! Ah ! elles me font aimer encore l'humanité. Ma mère et ma sœur, que j'aime comme un enfant, épureront ma vie. Car l'amour est vraiment pour le cœur ce que la science est pour [l'esprit], il le forme, l'élève, l'agrandit, c'est son éducation.

## 8

La théorie des songes fournit une frappante confirmation du système de Maine de Biran, sur le moi résidant dans la volonté. — En effet, je prends pour accordée la théorie de Dugald Stewart sur les songes et le sommeil, en sorte que le sommeil plus ou moins complet ne serait qu'un retrait plus ou moins complet de la volonté. Ceci posé, observez que la conscience dans le sommeil est exactement en raison inverse de la profondeur du sommeil, laquelle est elle-même en raison inverse du reste de la volonté. Donc la conscience du moi est en raison directe de la volonté, et, quand la volonté cesse entièrement, le moi cesse entièrement.

## 9

Rien ne prouve mieux la théorie de Dugald Stewart sur les songes que ce fait qu'il a, je crois, omis, quoiqu'il le suppose, à savoir qu'après un sommeil profond les idées se

rattachent immédiatement à celles de la veille et cela de degré à degré, en raison inverse, au lieu qu'après un sommeil léger on est sur un tout autre terrain. C'est qu'on a marché durant le sommeil. Les pensées ont suivi leur filière, et on se trouve loin d'où l'on était en partant.

IO

Pourquoi Dugald Stewart n'a-t-il pas résolu aussi la difficulté grave qu'il se pose contre sa théorie, difficulté tirée de la mémoire des songes, laquelle suppose attention, et par conséquent volonté ? Cette mémoire n'a lieu qu'après le sommeil partiel, car après le sommeil complet, bien que très probablement il y ait eu des songes, il n'en reste aucun souvenir. Ce fait concorde merveilleusement avec la théorie. Car là où il y a un reste de volonté, il y a un reste de souvenir, là où il y a oblitération complète de la volonté, il ne reste nul souvenir. On eût dû même le conclure a priori de l'hypothèse. Cette réponse me paraît pourtant si simple qu'il est évident que Stewart l'eût donnée. Je suis fâché de n'avoir pas le texte sous les yeux, pour y voir de plus près.

II

Envisagée à un certain point de vue, la mythologie antique est belle et pure. Elle n'est que la consécration allégorisée de tout ce qu'il y a dans la vie de l'homme de suave et de saint. C'est un énoncé poétique de belles vérités morales. Par exemple, Jupiter Xénius, Vesta = Ἑστία = le foyer domestique, le feu, auquel on rendait hommage par une libation avant le repas. (Cf. Virgile, le morceau sur l'origine de Phalerne.) C'était l'expression poétique et concrète de deux beaux sentiments de l'homme, la religion de l'étranger et du suppliant, la religion du foyer domestique. Ainsi entendu, il y aurait peu de religions plus pures de toute concrétion, n'étant chargée d'aucune révélation, ne se composant que du culte de ce que la nature de l'homme élève et sanctifie.

## 12

Mon Dieu ! que la critique littéraire est petite qui admire trop l'homme et pas assez les choses et l'humanité dans les œuvres littéraires. On veut toujours faire la part de l'individu, et chercher ce qui est de lui, tellement que s'il a tout reçu de l'humanité on lui refuse le mérite. Ah ! que m'importe le mérite de l'homme ! le vrai mérite est que cela me peint les choses et Dieu. Goethe et Herder sentaient bien cela dans leur discussion sur Ovide. (Cf. Notes sur Herder en tête de la traduction de la *Poésie des Hébreux*, par Mme de Carlowitz.) Voyez aussi dans le second Faust la scène d'Homunculus, où la différence des Grecs et des romantiques est mise supérieurement dans les idées des peuples. Homère, par exemple, où est son mérite ? Dans une diction belle et harmonieuse, peut-être, mais celui-là m'importe peu ; le beau est dans ces peintures cycliques du monde, formes si belles de l'humanité. Là est le vrai beau, et celui-là n'est pas du poète. Ovide de même. Ah ! malheureux rhéteurs qui allez aux mots et à l'artificiel !

## 13

M. Ozanam a parfaitement développé, dans sa leçon d'aujourd'hui, ce que je disais (nos 1 et 4) sur la création des poèmes nationaux. Arthur et Merlin sont des exemples absolument analogues à Roland. — Il a aussi parfaitement mis au jour le caractère fondamental de ce genre de littérature, c'est d'être tout national ; une nation qui s'y peint, qui fait elle-même spontanément son portrait. Comparez la composition de ces œuvres par exemple à celle d'un ouvrage de Fontenelle, vous serez frappé sûrement du caractère tout individuel qui frappe ; d'un côté, un homme fait tout ; de l'autre, une nation fait tout ; aussi l'homme se met-il avec une juste modestie de côté.



14

Le principe littéraire de M. Saint-Marc Girardin, qu'il répète sans cesse dans ses leçons et ses ouvrages, à savoir la prééminence de l'émotion dans toute œuvre littéraire, ou plutôt l'unique valeur de l'émotion, est faux en tant que partiel. Car il y a encore une autre loi des œuvres littéraires, à savoir l'intérêt, fort distinct de l'émotion. Ainsi il est certain que le théâtre antique émeut tout autant que le théâtre moderne, mais il intéresse moins, à cause de son extrême simplicité. Ainsi se résout la question par un sage éclectisme. La Harpe a raison en un sens, et M. Saint-Marc en un autre.

15

On se contente d'ordinaire dans la biographie des grands hommes d'écrire leur vie terrestre, mais il faudrait d'ordinaire y ajouter une autre vie, bien plus intéressante encore, dans le point de vue de l'humanité. C'est leur vie d'outre-tombe, leur influence sur le monde, leurs diverses fortunes, le tour qu'ils ont donné aux esprits, le fanatisme enthousiaste ou hostile qu'ils ont inspiré, le mouvement qu'aux diverses époques leurs écrits ont donné à la pensée. Ainsi par exemple, Platon, Aristote, saint Augustin, Descartes. — Les chrétiens ont bien compris cela qui disent que toute l'histoire de l'Église est l'histoire de Jésus-Christ continuée. C'est très vrai, quoique quelquefois on ait été bien loin de l'auteur premier. Mais le genre était là.

16

Remarquez que la pauvre théologie moderne est tout à fait éclectique. Rappelez-vous-en les types, M. Icard, M. Carrière, etc. Quelle était leur méthode ? chercher de nouvelles hypothèses comme Suarez, etc. ? Non. Il semble que le temps en soit passé, et que la lutte soit close ; mais



c'est combiner, modifier ces hypothèses l'une par l'autre, prendre des milieux en homme sage qui pèse tout et prend garde de s'attacher à telle ou telle école. N'est-ce pas exactement la manière de nos éclectiques, proclamant qu'il ne s'agit plus de créer de nouvelles hypothèses, mais de travailler sur les anciennes ? De part et d'autre en un mot, le forger de nouveaux systèmes serait mal vu, à moins que ce système n'ait pour objet que quelque questioncule peu importante.

## 17

Le fait de ce peuple juif, tout sacré, ne pensant, ne vivant que par Jéhovah, mêlant Jéhovah à tout, et cela sans aucun spiritualisme ou mysticisme, mais par ce concept simple qui attribue tout à Dieu, et le voit comme cause de tout, serait inexplicable sans le peuple arabe, et ce qu'il est encore aujourd'hui. Mais là c'est identiquement le même fait. Toujours Dieu fait tout, Dieu précède tout, la religion embrasse tout. C'est donc là un caractère de race et de climat. Par exemple cette habitude de ne jamais nommer Dieu, sans la doxologie, etc., etc. Là est aussi le nœud du rabbinisme et du mahométisme, nœud qui est fort étroit. Le ton des moralistes arabes est absolument celui des rabbins, sauf le bon sens que ceux-ci n'ont pas.

## 18

Comme le beau dans la poésie hébraïque a une forme tout à part ! Elle n'est pas dans un ensemble produisant un effet, mais dans un trait vif, sublime en lui-même, une image admirable et qui ravit prise à part. Par exemple *Jérémie*, ch. IV ; les deux versets 13 et 19 sont incomparables, présentent une sublime [et] ravissante image. Mais c'est en eux-mêmes.

## 19

Il y a une foule de faits dans la nature qui semblent indiquer volonté et choix dans la nature inorganique ou végétale, par exemple l'électricité prenant le plus court chemin, la plante se dirigeant vers la lumière, vers l'eau, vers la terre, etc. (l'arbre sur le rocher, comment savait-il qu'il y avait terre près de lui?). Expliquer cela par une volonté animale, c'est peu probable. Il semblerait donc qu'on serait amené à considérer le choix animal comme un résultat de lois telles que celles qui gouvernent la plante et l'inorganique. Cela rapprocherait de l'unité et n'avilirait pas, si au lieu d'abaisser le premier au second, on élève le second au premier.

## 20

J'ai observé ce soir de curieux faits de songe. M'étant couché préoccupé de mes pensées de grammaire hébraïque, et après m'être fixé, comme cela m'arrive souvent, deux ou trois choses que je devais écrire le lendemain matin sur mes *memorialia*, mon sommeil en fut tout rempli. Je combinais des shevas, des daguesch (1), je découvrais des règles nouvelles, je me les marquais encore bien distinctement pour les écrire le lendemain matin ; je m'éveille, car mon sommeil était fort léger, *les pensées plus fatiguées qu'elles ne l'auraient été après des heures de travail*. (Ceci est le fait important pour l'explication scientifique.) Je cherche à me rappeler ces règles si précises, que je voulais écrire le lendemain, impossible ; ce n'étaient que des *formes* des choses qui m'occupaient. Pareille chose m'est souvent arrivée pour les mathématiques. Je découvrais en rêvant la solution d'un problème, une démonstration ; au réveil, je n'en puis découvrir la suite ; ce n'était rien de logique. Autre remarque importante : c'est que ce premier sommeil me parut immensément long ; lorsque je me réveillai, je

(1) Points diacritiques en hébreu.

croyais être tard à me lever ; je regarde, tout est obscur. J'entends sonner une heure et je m'étais couché à onze heures et demie. Ce dernier fait est encore de la plus haute importance ; je n'ai pas besoin de dire combien ces faits confirment ma théorie qui est celle de Dugald Stewart sur le sommeil et les songes. — Cf. ma lettre à M. Garnier sur la mesure de l'étendue, etc.

## 21

Fait de la critique hellénistique tout analogue à un autre tout semblable de la philologie grecque. C'est le recueil de gnomiques, vers sentencieux, extraits de grands poètes, tragiques surtout, et auxquels on faisait quelques petites variantes, qui s'introduisent ensuite dans le texte premier. Rapprochez cela du fait tout semblable des citations liturgiques des versets de la Bible, qui a introduit bien des variantes. Par exemple, dans les bénédictions de Moïse, *regnabit a ligno*, etc. Cf. note M. Rossignol, *ad Orestem*, vers 285 et 309, etc.

## 22

M. Geruzez vient d'expliquer merveilleusement en sa séance d'aujourd'hui, par de nombreux exemples, mes idées des numéros 1, 4, etc. (1) ; comment dans nos vieilles légendes héroïques étaient les germes d'une vraie poésie nationale, par suite négligés et restés dans le domaine du vulgaire, qui, lui, n'abjure jamais sa nationalité, mais qui décolore et trivialise ce qu'on lui laisse. Ainsi les quatre fils d'Aymon, Ogier devenu le valet de cartes, tombant dans la bibliothèque bleue, tandis que les grands esprits vont chercher leur inspiration dans la mythologie païenne. Oui, ce fut malheureux, mais ce fut nécessaire ! (Voir *supra* nos 1, 4, etc.)

(1) *Leçons sur le poème de Gérard de Vienne, Émery de Narbonne et les quatre fils d'Aymon. Cf. hæc.*

Rien ne prouve mieux combien les chrétiens au moyen âge sentaient la supériorité des Sarrasins pour la civilisation matérielle que les récits merveilleux qu'ils en faisaient, et les travaux qu'ils leur attribuaient. Voyez par exemple la mise en scène du poème d'Émery de Narbonne, les choses fantastiques qu'on leur attribue. Il y a là vingt mille Turcs, c'est tout dire, on les suppose presque invulnérables. Puis trois souterrains qui vont jusqu'à Saragosse et Orange, etc. On ne craint pas de leur attribuer les choses les plus merveilleuses, car on les croit capables de tout. Il est vrai que l'éloignement et la vague connaissance, joints aux récits grossissants de ceux qui faisaient le voyage d'Orient et qui devaient forcément rapporter de l'extraordinaire, purent contribuer à cette opinion, autant peut-être que la réalité. Il y a dans cette question historique un nœud psychologique fort délicat, et c'est un exemple de la nécessité pour l'histoire de la fine psychologie.

Je repousse entièrement ce point de vue qui blâme comme oisifs tous ceux qui ne se mêlent pas à la vie active, *ne font rien*, comme on dit, pourvu qu'ils spéculent et contemplent. On reproche par exemple aux ordres monastiques de favoriser l'indolence et la paresse. Il faut s'entendre. Embrasser une vie tranquille pour ne rien faire ou pour faire des choses qui ne sont pas travail est honteux sans doute. Mais mépriser le travail pour s'élever aux choses d'en haut, pour contempler, c'est s'ennoblir. A bas les manœuvres ! Soyez, il est vrai, plutôt maçon, si c'est votre talent. Mais c'est triste tout de même d'être maçon. Or tous ceux-là sont maçons qui ne contemplent pas, banquiers, mécaniciens, industriels, etc., tous en un mot, excepté les savants, les philosophes, les poètes, les penseurs, et l'homme moral et pur, qui sent. Car un beau sentiment vaut une belle pensée. Revenons donc aux moines. L'institu-

tion fut sublime, et la philosophie la désirera toujours. Saint Benoît à ses yeux est bien au-dessus de tous les industriels modernes, qui appellent cela mort de la société. Pour la pensée, saint Benoît est au ciel, et l'industriel dans la boue. Après cela, vinrent les hommes ; des paresseux, pour bien dormir et bien manger, s'en mêlèrent, et ne firent rien, et ne spéculèrent pas. Oh ! ceux-là sont dégoûtants, mais que me font-ils ? Ils ne sont pas de ma caste. — Tous ceux-là sont de ma caste qui ont creusé le supérieur, sous quelque forme que ce soit. On est sot aujourd'hui : on n'apprécie ces institutions que par leurs services matériels, leurs défrichements, par exemple. Idiot, ne vois-tu pas que ceci pour eux n'était rien, ils faisaient cela accidentellement, sans l'avoir pour but, parce qu'il fallait faire quelque chose ; et d'ailleurs en soi, c'est peu de chose.

## 25

Un des traits caractéristiques de La Fontaine, qui le distinguent et lui font un rôle tout à part dans la littérature du siècle de Louis XIV, c'est que lui se rattache aux vieux auteurs français, il est fils des conteurs et pour le fond et pour le style. Voyez sa sédulté à recueillir les vieux mots et vieux proverbes, provinciaux, gascons, picards. Il n'est pas, lui, exclusivement de la cour, comme Racine, etc. Il est Champenois, vieux provincial, il regrette les vieux mots français, comme *enseigner*, etc. Il se rattache à la vraie tradition de la littérature française, tandis que les autres vont se fourvoyer en Grèce ou à Rome. C'est le fils du vieux Renard.

Aussi il est remarquable qu'il n'obtint rien de Louis XIV, et que Boileau n'en a pas fait une seule fois mention. Il n'était pas de leur espèce.

## 26

Il y a, il faut l'avouer, dans nos vieilles épopées romantiques, des choses qui font rire, qui ne paraissent pas dignes,

des épithètes de remplissage, etc. Mais en vérité, Homère en a bien plus, voyez ses choses risibles, ses grossièretés, ses formules de remplissage aussi. — Pourquoi pardonner tout d'un côté, et ne rien pardonner de l'autre ? Mais en vérité, il n'y a rien à pardonner d'aucun côté, car ce ne sont pas des fautes, et Dieu nous garde de les regretter. Ce sont [des] empreintes de la vraie et spontanée nature qui rendent le tableau vrai et original. Par exemple, l'épisode du mannequin d'Ogier, qui se retrouve textuellement dans la légende de Carcassonne. (Cf. *Histoire des croisades contre les Albigeois*, par le P. Langlois.) C'est de l'Arioste. Mais l'histoire d'Ὀγῆς ressemble-t-elle moins à un conte pour rire ? Ces vieux simples aiment un certain rire. Voir les contes arabes. (Cf. n° 58.)

27

Cette Méditerranée a eu un singulier rôle dans le monde, et quand tout le monde sera en jeu, on en parlera avec beaucoup d'intérêt. Placée là, entre toutes les nations vivantes du monde antique, sillonnée par leurs vaisseaux qui ne croyaient pas sortir de chez eux, tant qu'ils ne franchissaient pas ses limites, c'était une espèce de lac au milieu du monde d'alors; ajoutez que par ses nombreuses découpures, ses îles variées, elle semblait faite exprès pour délimiter les nationalités et mouler le monde si découpé d'alors. — Comment un fait purement matériel peut avoir influence sur tout un développement de l'esprit. Que de choses ont tenu à l'existence de cette mer, et l'existence de cette mer n'a peut-être tenu qu'à tel petit fait de telle période géologique, perdu dans la nuit des âges *O cunabula mundi* ! Quel sujet de réflexion que ces époques reculées où sourdement et sans témoin se préparaient les destinées de l'humanité avant qu'elle existât ! Les faits les plus importants de son histoire se sont passés alors.

28

Le christianisme, en s'introduisant chez les peuples celtiques, éprouva peu de persécutions, mais il eut à lutter



contre la mauvaise humeur des bardes, des guerriers, des prêtres, des hommes durs de l'ancien système qui réagissaient vivement contre ces chanteurs de psaumes doux et humbles. Ce fait se peint merveilleusement dans les chants des anciens bardes, dans les colloques de Merlin et de Colomban, d'Ossian et de saint Patrice. Les deux conversations avec saint Patrice sont très caractéristiques. Il se passa alors un fait tout analogue à celui que j'ai toujours vu le christianisme dévot produire sur les esprits forts, les hommes durs : ils croient y voir du féminin, ces moines par leur pliant froissent leur raideur, cet habit blanc, cet air simple et calme les exaspèrent ; et pourtant ils voudraient bien, mais ils craignent le féminin.

## 29

Le XIX<sup>e</sup> siècle peut réellement être considéré comme la réaction du XVIII<sup>e</sup>, mais en trois sens divers, que les réagisseurs se sont partagés ; car nul n'a réagi dans tous les sens à la fois. 1<sup>o</sup> Réaction philosophique, Royer-Collard, Maine de Biran, Jouffroy, Cousin ; — 2<sup>o</sup> réaction religieuse : de Maistre, de Bonald, de Lamennais ; — 3<sup>o</sup> littéraire : Mme de Staël, Chateaubriand.

## 30

On aura beau faire, les conceptions matérielles de notre poésie seront toujours moins belles que celles des Grecs, et cela tient même à notre climat, qui fait grelotter, qui fait rester chez soi. Ceci s'applique surtout à l'Allemagne. Ainsi quand Goëthe dans *Faust* a voulu lutter de conception (Cf. la scène d'Homunculus), il a été obligé de se jeter dans le laid, qui, il est vrai, ne manque pas de beauté, mais qui enfin est le laid. Méphistophélès et ce qu'il aime sont tout germaniques. — Non, ne luttons pas avec eux sur ce point ; nous n'en avons pas besoin ; nous avons l'intérieur, le cœur, l'âme, l'esprit, la science, la philosophie, la vraie science de

l'intérieur. Je parle surtout de la Germanie. Car elle seule est originale. La France est ou germanique ou grecque ; et en tant que germanique, elle vaut peu.

31

Il ne faut pas confondre la littérature *spontanée primitive*, dont je parlais dans plusieurs numéros précédents, avec la littérature *populaire* qui s'implante bien sur celle-là, mais qui lui est postérieure, et suppose toujours comme contrepartie une grande littérature *réfléchie*. Ainsi les quatre fils d'Aymon appartiennent d'abord à la littérature *primitive*, et sont ensuite tombés dans la littérature populaire. Celle-ci tient ferme aux vieilles traditions : car là elle trouve son semblable. Les quatre fils d'Aymon, sous leur forme populaire, délecteront les villages bien plus que l'*Andromaque* de Racine. Exemple de cette littérature populaire, nos cantiques de Marseille, nos chansons populaires. Ce n'est plus le primitif. Roland était bien populaire, mais il était héroïque, et maintenant le populaire n'est plus héroïque. Cela ne veut pas dire que la littérature populaire elle-même soit sans valeur. Non, elle hérite de plusieurs parcelles des beautés du primitif.

32

« Dans le cas où je ne pouvais être de leur avis, dit Herder, *j'ai été du mien*. » Inimitable naïveté. (Préface de la *Poésie des Hébreux*, p. 6, éd. Carlowitz.)

33

Nulle part on ne sent mieux l'opposition des deux faces de l'esprit humain : science et esthétique, que dans leur manière d'envisager et de chercher leur objet dans le corps humain. L'esthéticien (artiste ou poète) le considérant dans

son tout, dans sa vie avec ses couleurs, et y cherchant le beau sous le sensible. — Le savant le prenant hideux, puant, le découpant et cherchant le vrai dans ses muscles et ses tendons. Le sensible est ici hideux, mais il y a du vrai, donc du beau ; il cherche le beau sous le vrai, beau plus caché, mais réel. Voyez aussi l'opposition de deux méthodes, synthétique du premier point de vue, et analytique du second. Non qu'il n'y ait aussi un beau scientifique synthétique, mais on s'en est occupé trop peu. Il y aurait une science du corps humain en général, du monde en général, mais on ne s'en occupe pas.

## 34

Cf. Sénèque, *Épistulae*, 58. — Vous y trouverez expliquées avec une merveilleuse clarté, comme en citation de Platon, mes idées sur la substantialité des corps. En vérité, je croyais n'être que de l'avis de Leibniz, et voilà que je suis de celui de Platon. — Je comprends maintenant ces axiomes, que ce qui passe ne mérite pas le nom d'être, etc. Cela est vrai, si on entend par là la substance, car toute substance est éternelle et identique. Ce sont mes principes. — Voici en somme comme je conçois le monde. Assimilons la substance universelle foncière à l'espace, supposons l'espace découpé par de petites cloisons qui y forment d'innombrables petits espaces cubiques remplis tous par cette substance, ou, si vous voulez, assimilez-la à la mer, et supposez ces compartiments pleins d'eau ; alors il n'y aura qu'un espace et qu'une mer, et pourtant il y aura *des individus*, limitant une partie de la substance générale, le déterminant, et lui faisant dire : Moi. — C'est l'idée de Spinoza, la bouteille dans la mer. On pourrait aussi admettre que ces délimitations renfermeraient plus ou moins d'êtres, qu'elles seraient plus ou moins délimitées, et qu'enfin certaines parties seraient comme *extravagantes*, en dehors des limites, entre leur contour extérieur et n'ayant d'autres limites que celles des êtres environnants, comme les vides compris dans les piles de boulets. Ce serait la substance ayant à peine conscience

d'elle-même, la matière par exemple. Car les compartiments seraient de formes diverses, et par ces formes diverses de propriétés différentes, ainsi l'être étant réparti symétriquement, dans un moule sphérique, ce devra être un être calme et équilibré; dans un moule pyramidal, au contraire, l'équilibre ne sera pas aussi parfait : ce sera un être à activité inquiète, l'homme par exemple.

35

Il semble que les poésies primitives des deux souches indo-germanique et sémitique aient pris à part comme deux formes différentes, et il faut avouer que la distinction de langue et la communauté de langue dans l'intérieur du groupe n'est pas leur seul trait spécifiant : le tour de leur littérature n'est pas moins distinct. Les Sémites ne conçoivent pas la forme épique, leurs premiers chants sont sans action, sans récits; leur forme est la lyrique. Tous les Indo-Germains, au contraire, ont chanté par des faits, non seulement nos Occidentaux, mais les Orientaux. Les poèmes épiques de l'Inde, le *Mahabharata*, etc., le poème épique des Persans, Homère, les *Nibelungen*, Roland et nos anciens poèmes, etc. Ce n'est donc pas là une spécification d'Orient et d'Occident, mais une spécification de race. Tout est ainsi fait au monde des causes qui se croisent; il faut suivre le fil de chacune.

36

M. Sainte-Beuve, au commencement de son portrait littéraire de Molière, a parfaitement senti selon moi le caractère de la littérature latine, toute d'emprunt, d'imitation; rien d'original, de national; c'est la littérature classique française. Elle est type pour moi de la littérature réfléchie, c'est une vraie *littérature*, et ses auteurs sont des littérateurs, littérateurs *de goût* et d'étude, comme dit M. Sainte-Beuve; on dira de tous les littérateurs latins qu'ils ont du goût, et

on ne songera pas à le dire d'Homère, non qu'il n'ait pas de goût, mais il a bien autre chose. C'est, comme disent les théologiens, la nature divine qui efface tellement la nature humaine, qu'il n'en est plus question, quoiqu'elle existe dans l'homme-Dieu.

## 37

Comme ces vieux magnifiques symbolismes se déforment en passant à nos âges où ils ne sont plus de saison en tant qu'objets de conviction littérale ! Par exemple, ces vieilles lois d'abstinence d'animaux assommés, de sang, etc., c'est fort beau, très moral ; c'est l'éducation humaine de l'humanité, il ne faut pas s'en moquer, et maintenant quel est le résultat de ces institutions merveilleuses jadis ? C'est de faire qu'il faudra pour telle classe un boucher particulier, qui tue d'une certaine façon. Voilà comme la plus belle conception devient, dans la conception matérialisante, pétrifiante des religionnaires, une pure affaire d'abattoir ou de cuisine.

## 38

Babrius, fable 11 ; une idée tout analogue à la circonstance des renards dans le mythe de Samson.

## 39

Dans l'état actuel de la société, le public possède, et souvent loue aux individus. En poussant cette conception, j'arrive à concevoir comme possible un état où le public posséderait tout, et où les individus ne seraient que locataires. La richesse serait possible, ce ne serait pas la communauté absolue, mais le public aurait l'arbitrage. Cet état est possible non seulement en lui-même, mais encore quant à son établissement. Car le public, étant plus riche que tous les

particuliers, arriverait facilement, au jour où fantaisie lui en prendrait, à déposséder graduellement et sans violence les particuliers.

40

Les *travaux* d'Hercule me semblent le mythe le plus significatif de l'antiquité. Et d'abord cette forme démonstrative de *travaux* est inimitablement caractéristique, outre que leur contenu est très diaphane, par exemple la corne arrachée à Achéloüs devient la corne d'abondance, d'où sortent fruits et fleurs. Rien ne peint mieux que ces douze travaux la lutte primitive de l'humanité contre la nature, hydres, marais, oiseaux du lac Stymphale, sanglier de Calydon, ours de Némée, etc., et le mérite qu'elle attachait à ses premières victoires; c'est elle qui est Hercule, avec ses forces et ses faiblesses, pleurant auprès d'une femme, grandissant par les peines; un Dieu ennemi l'y expose, elle en profite pour se grandir et se fortifier. Elle étouffe les serpents qui doivent la piquer à mort.

41

Comme les partis politiques et religieux font commettre de singulières contradictions et plier à tous sens une chose qui est en effet pliable à tous sens ! Par exemple, les jésuites seraient les plus libéraux d'opinion, leur cause s'identifierait avec la liberté qu'on les détesterait. Le clergé de même. On plaidera contre eux la cause de la force et de la répression. On criera au scandale, à la révolte, à l'infraction des lois de l'État. Et demain ce scandalisé se révoltera. Et que dirait-on, s'ils s'avisait de prêcher la soumission aveugle ? On sera scandalisé qu'ils attaquent M. Dupin, l'Université, et demain on fera un libelle contre ceux-ci. Au fond, il y a bien une certaine logique dirigeante en tout cela; on hait le système, mais on hait encore plus le jésuitisme, et on se laisse alors [aller] comme enfants à ces deux tendances,



qu'on n'est pas assez fort pour gouverner. Les petits esprits qui se tourmentent de politique sont comme cela, dupes d'eux-mêmes, croyant se gouverner par raison, quand ils sont jouets d'une perpétuelle piperie. Pauvres gens ! qu'ils sont bêtes ! Je ne parle pas de ceux qui sont en haut de la roue ; car ceux-là font aussi marcher le monde. Cf. en spécimen les brochures publiées contre M. Cormenin en 1845.

## 42

Grave erreur qu'a commise aujourd'hui M. Barthélemy Saint-Hilaire, de prétendre qu'il y a des sciences qui n'ont pour but que de contenter la curiosité et l'utilité. Non, il n'y en a pas de telles ; toutes sont philosophiques, l'esprit philosophique ne saurait marcher sans toutes, toutes révèlent une face du monde. Et sans cela, il ne faudrait pas les étudier. S'il y en a une qui ne soit que *curieuse* et *utile*, je déclare que je ne l'étudierai pas. Mais heureusement il n'y en a pas, pas même le blason. En quoi telle dissertation sur tel mot grec importe-t-elle à la philosophie ? Voici : la connaissance exacte des mots grecs est nécessaire pour la connaissance du grec, la connaissance du grec, qui niera qu'elle importe à la philosophie ? — Et une dissertation sur un tel mot thibétain ? La connaissance du thibétain est utile et pour nous faire connaître les productions littéraires de cette nation, une des facettes du monde, et puis pour la linguistique générale. Or la science des langues ne peut s'établir que par des détails. A bas les à-peu-près ! Le philosophe ne dérogera pas à sa dignité en lisant un tel mémoire, je le fais et je le ferai.

Voir n° 45

## 43

On dit souvent (M. Barthélemy Saint-Hilaire et M. Garnier entre autres) : Spinoza a défini la substance de telle manière, il était libre, Leibniz, de même. Seulement leurs

conséquences ne seront qu'hypothétiques à leur définition de mots. C'est faux ; ce n'est pas là un objet de définitions de mots. Nous avons l'idée réelle, déterminée, que nous ne faisons pas, que nous décrivons, des substances ; nos définitions, et nos grands hommes l'entendaient, vont à dire ce qu'est cette idée, à la représenter, et non à donner une appellation à tel produit artificiel de notre intelligence. Ne dites donc pas avec M. Garnier qu'on peut appeler substance ce qu'on veut. Non ; appelez substance ce que vous concevez comme substance, puis approfondissez la notion, et là trompez-vous ou ne vous trompez pas. Spinoza s'est trompé, Leibniz non ; mais il y avait matière à se tromper.

44

La critique de notre siècle a un ton singulièrement niais, en voulant jeter sur ses personnages ce vernis bâtard d'intérêt, qui fait croire le critique un fin et habile personnage, qui ne s'y laisse pas prendre, et qui est bien supérieur à celui qu'il critique. Voyez par exemple M. Sainte-Beuve, qui pourtant est si délicat. — Ce qu'il y a de pis, c'est que cela a passé en philosophie, et c'est le tour qui domine beaucoup de nos jeunes têtes philosophiques. Dans ces Vies, par exemple, qui doivent de règle précéder les éditions. J'en excepte MM. Damiron, Barthélemy Saint-Hilaire, Garnier, vraiment graves. — Et voyez comme les époques diverses prêtent diversement à cet intérêt. Là en est la vanité ; c'est de l'arbitraire, de la mode, de la sensation. Ah ! sérieux, sérieux ! La vie n'est pas de l'intérêt, c'est du sérieux, de la morale, de la science. Oui, la littérature est vanité, si elle n'est que littérature. Mais elle est le bras droit du philosophe ; alors elle n'est plus littérature, mais science et esthétique. M. Sainte-Beuve me peint merveilleusement ce type de frivolité spirituelle, qui me fait passer une sorte de frisson amer par la poitrine. Il faut alors que je pense à Socrate, et Jésus-Christ. Il y a en ces hommes un fonds de scepticisme. Voyez par exemple le portrait de Léonard (*Portraits littéraires*, t. II, p. 327), la dernière page, on serait tenté de ne

plus croire, et [de] regarder la vie d'une manière mondaine, la littérature aussi comme la vie, qui a sa verdeur, puis n'est plus bonne à rien. M. Sainte-Beuve fait même quelque part la comparaison. Ah ! ce serait affreux alors : à bas les littérateurs de salon, fades, imphilosophes ! — L'éternel seul a du prix. Et quelle est la fin pour tous ces hommes ? C'est ce que je cherche toujours avec anxiété. L'argent — la floraison — la gloriole, dont on sent la vanité, dont ils se moquent ? Et quand ils prennent ce petit ton narquois, ne pensent-ils pas que dans vingt [ans] on dira bien pis d'eux ? Et s'ils pensent à cela, comment peuvent-ils écrire ? Ah ! c'est pour le jour d'aujourd'hui. Célébrité de quelques années. Je fleurirai huit ans, puis adieu. Et quelle induction plus sûre à tirer du passé ? Et on croit cela, et on vit ! Ah ! quelle vanité ! Ces hommes en sont pétris. Non, si l'éternel vrai n'était pas là, je renoncerais à la culture intellectuelle, j'embrasserais la morale et le cœur, je me ferais bon et simple paysan. *Deus ! Deus meus !*

## 45

Quel esprit, par exemple, peut être complet sans l'étude de la physique ? Peut-on sans cela avoir une idée complète des *lois* de la nature ? C'est là leur merveilleuse acquisition. — Auparavant on voyait tout le monde fortuit et intentionnel ; c'est là le premier point de vue grossier ; puis on conçoit du stable, mais on admet les dérogations fréquentes. C'est moins grossier, mais c'est grossier. Puis on atteint la loi de constance absolue. Quelle est, direz-vous, l'expérience physique qui la prouve ? Aucune. Mais c'est le résultat de toutes, leur esprit, leur induction forcée.

## 46

Chacun chez soi ! Les traditions grecques étaient merveilleuses chez les Grecs. Mais leur imitation est sotte et insupportable chez nous. A quoi bon, je vous demande, ces

tragédies d'Électre et d'Atrée, chez nous qui n'avons nul intérêt à ces personnages ? Ce ne sont pas nos pères. Et n'avons-nous donc pas de traditions ? Sommes-nous sans aïeux ? — On dira : c'est localiser le beau. Non : il y a deux choses en toute œuvre littéraire, le fonds esthétique et moral, c'est l'homme ; ainsi l'homme souffrant et la vertu, la lutte en l'homme, Dieu là-haut, etc. Voilà le fonds éternel, le même chez nous qu'en Grèce. Puis il y a une forme traditionnelle, le mythe, ceux-ci [*sic*] doivent varier ; chaque peuple doit avoir les siens et laisser les siens aux autres. Ainsi en Grèce, Électre, Œdipe, Oreste sont à leur place ; chez nous, ils n'y sont pas.

Mais ce qui est partout à sa place, c'est la peinture de la fatalité, de la passion, de la vertu, du remords. Je ne veux pas dire pourtant que toutes ces sources mythiques, toutes ces formes soient également belles. Non, il y aurait lieu à comparaison, non seulement pour les différences de manière, mais encore pour la valeur esthétique. Mais une pauvre chanson informe de Roland sera plus poétique et plus intéressante en France, qu'une tragédie d'Ajax ou d'Œdipe. Et ceci n'empêcherait pas d'admirer les littératures les uns des autres, toutes auraient leur valeur ; on s'imiterait même ; mais pour le fonds commun, et non pour la forme mythique spéciale à chaque région. Imiter Homère n'est pas parler d'Achille ou d'Hector, c'est peindre l'homme comme lui. Alors on saisit le vrai absolu de l'art. — Bizarrerie que quelques hommes s'imaginent qu'il est essentiel au beau de s'attacher au nom d'Achille, d'Œdipe ou de Priam.

Le merveilleux est de fort peu d'emploi dans nos poèmes du moyen âge. Autant il est prodigué dans les légendes miraculeuses, autant ici son rôle est chétif. L'intervention divine s'opère toujours par le ministère des anges : le christianisme avait trop éloigné de l'anthropomorphisme païen pour permettre les apparitions personnelles. — Et ces anges ont des rôles fort secondaires. Ils n'entrent jamais dans le

nœud principal de l'action, comme dans Homère et Virgile ; ce n'est que dans les détails ; ainsi dans Gérard de Vienne, pour mettre fin au duel de Roland et d'Olivier, qu'il fallait terminer honorablement pour les deux ; dans Ogier, pour sauver le fils de Charlemagne, au moment critique où Ogier va le tuer ; dans Roland, à la mort des guerriers et spécialement de Roland. Les poésies germaniques et bretonnes ont aussi peu de merveilleux comme l'entendaient les Grecs, et c'est sans doute pour cela que nos modernes ont tant de répugnance à y recourir et y sont si maladroits.

## 48

Les poésies françaises du moyen âge ont un vrai caractère *classique*, si on les compare aux œuvres de la même époque chez les Allemands (*Nibelungen*) et en Bretagne, Irlande, etc. Celles-ci sont vagues, indéterminées, sans arrangement, on dirait un crayon de barbare d'une horrible grossièreté ; les nôtres, au contraire, c'est une belle figure gothique, qui a ses défauts au point de vue géométrique de l'art, mais absolument belle à un autre point de vue.

Voir n° 56

## 49

Il y aurait un ouvrage à faire tout expérimental sur la psychologie de l'enfant depuis sa naissance jusqu'à sa pleine connaissance. Ce serait substituer l'histoire au roman dans la genèse de nos facultés. Pour cela, il faudrait avoir plusieurs enfants sous les yeux, et les *expérimenter* et *observer* sans cesse.

## 50

Tous les caractères de ces vieux poèmes se ressemblent, sans qu'on puisse supposer la moindre imitation. C'est la



nature épique toujours la même. Ainsi Achille, Nestor, Ajax, Agamemnon, se retrouvent merveilleusement dans nos vieilles épopées romantiques. Et aussi dans les *Nibelungen*. Dans Ogier, Agamemnon, c'est Charlemagne, obligé de descendre aux prières auprès d'Achille, dont l'absence est un fléau, nécessaire pour le salut commun. Dans les *Nibelungen*, l'Achille, c'est Siegfried, etc.

51

Le vieux français est aussi riche que le latin en inversions. C'est dans le travail postérieur et artificiel de la langue qu'elle a perdu cette propriété. Il serait donc possible de la lui rendre. Tout ce que l'homme a fait, il peut le défaire.

52

Les épithètes homériques, ce que nous appelons le *pur remplissage* est de l'essence de tout poème épique. Nos poèmes du moyen âge en sont pleins. Il faut en dire autant des répétitions pléonastiques si fréquentes en Homère : Il fit et ne désobéit pas. Il reconnut et ne méconnut pas. Dis-le-moi afin que je le sache et que je ne l'ignore pas. — Cf. ce vers de Guillaume de Hautcourné (1) :

L'âme s'en va, n'y peut plus demeurer.

C'est une licence poétique pour remplir les mesures, comme des épithètes. Toutes les poésies à rythme sévère sont comme cela. Par exemple, le *nom de Dieu* porte sans cesse l'appendice : Qui oncques ne mentit. C'est le νεφεληγερέτα quant à la manière. Les polis seuls, Virgile, etc., s'en font scrupule.

(1) C'est Guillaume « au court nez » (Guillaume d'Orange), qui est ici désigné. Renan avait en vue un passage de la chanson d'Aliscans, où l'enfant Vivien meurt sur le champ de bataille entre les bras de son oncle, Guillaume au court nez. Voir le texte, d'après l'édition de P. Guesard et A. de Montaiglon (1870), vers 860 ss. (Note de Joseph Bédier.)



## 53

Les combats singuliers sont de règle dans tous les poèmes du moyen âge et les poètes y excellent dans leur description. Le Tasse aussi.

## 54

Que cette manière de concevoir le traité purement moral telle qu'elle se retrouve dans Sénèque est froide ! Comment un homme a-t-il le cœur de déclamer dans tout un livre sur la colère ou la clémence ! Qui supporterait cela aujourd'hui ? Cela ne se retrouve guère que dans quelques moralistes français de la famille de Port-Royal, Abbadie par exemple. Comparez à cela comme bien supérieur le genre moraliste des Allemands, bien plus profond et plus impressionnant. Des ouvrages de la première sorte, il ne me reste plus rien ; c'est de l'eau tiède.

## 55

Rapports singuliers des légendes bretonnes et de celles de l'Irlande (petite Bretagne). La ville d'Ys ensevelie, les clochers à la surface, les îles préservées de serpents (île Saint-Maudé), tout cela se retrouve de part et d'autre. Ajoutez un tour tout analogue de fiction. — Leur enfer se ressemble fort. L'enfer de ce prédicateur de Saint-Nicolas qui le comparait à une chaudière où le sang, les os, etc., faisaient le bouillon, se retrouve presque littéralement dans les poèmes irlandais de voyages à l'autre vie. Ajoutez encore la communauté des saints, saint Patrice fort honoré en Bretagne, etc., et la ressemblance du caractère. Saint Brandan aussi fort populaire en Bretagne.

Par exemple, l'Irlande ne sait pas prendre le ton épique ; ses poèmes du cycle de saint Patrice et de saint Brandan sont de pures fictions idéales, sans texture, ni action suivie. Ce sont des épisodes. Et puis, comme leurs lignes sont mal définies ! Je ne blâme pas ceci, mais je dis ce qui est, et je trouve que c'est fort beau, quand c'est naturel. — Ces moines blancs, cette terre de promesse, ce voyage après l'autre monde, ah ! mon Dieu ! que cela me transporte ! Je pense à ma belle mer de Bretagne, à mes rochers de Bréhat, et j'ai presque envie de pleurer. Ah ! que je conçois bien que ces lieux aient inspiré ces conceptions vagues, tristes, contemplatives, pleines d'espérance pour l'avenir d'au-delà. — La mer produit cet effet : on se demande : « Qu'y a-t-il là-bas ? » Oh ! les reverrai-je, ces côtes où sont attachées mes plus belles pensées, ce rocher là-bas, que je vois, cette charmante baie, et Tréguier, son beau clocher, et cette belle cathédrale où j'ai porté l'habit blanc ? On rira de moi. Ah ! les méchants, ou plutôt les sots !

Mais aussi, quelle folie d'avoir cru si longtemps que ces peuples n'avaient pas de littérature ! On se figure que cela seul est monument littéraire qui est écrit en tel ou tel nombre de vers. Mais les vraies productions littéraires des peuples enfants ne sont pas des compositions, mais des idées mythiques courant sur le peuple, constituant pour eux l'idéal placé là-haut, Dieu qu'ils se sont fait à leur guise, sur leur idée, et qu'ils suivent, ne consistant que dans l'idée, la forme dépendant de chacun et n'ayant pas de valeur. Ainsi, Achille et les héros pour les Grecs, Roustem pour les Perses, le chevalier pour la France du moyen âge, les légendes mystérieuses d'outre-tombe pour l'Irlande, les chants lyriques pour la Bretagne et l'Orient, etc. Par exemple, ma Bretagne, on serait tenté de croire qu'elle n'a pas de littérature, parce qu'il lui serait difficile de fournir un catalogue étendu de livres réellement anciens et originaux. Mais qu'importe ; les idées non écrites, courant le peuple, voilà une littérature réelle, *traditionnelle*. Ceci me semble important. Oui, il y a

une littérature traditionnelle, la plus curieuse peut-être à étudier ; celle-là est dans les légendes miraculeuses, dans les contes, dans les poèmes flottant çà et là. Mais, chose remarquable ! aussitôt que la littérature réfléchie, écrite, polie, se fonde, la spontanée disparaît, s'avilit. Ainsi notre littérature traditionnelle française est devenue la dégoûtante *bibliothèque bleue*, au lieu qu'en Bretagne elle est encore pure. C'est que son vis-à-vis ne l'a pas encanaillée, ne l'a pas réduite à la banalité des villages.

Du reste, ce fait tient bien plus à la *vulgarisation* de la vie simple chez nous, qu'à un fait littéraire. Dans les environs de Paris, la vie du paysan m'inspire le plus horrible dégoût ; elle me fait mal au cœur ; un mélange ignoble de grossièreté, de prétention, de banalité. Au contraire, le simple et grossier paysan breton me ravit. Comparez, par exemple, les fêtes patronales des environs de Paris aux pardons de la Bretagne. Eh bien ! une telle atmosphère vulgarise aussi la littérature traditionnelle ; l'autre, au contraire, la conserve pure et belle. — Il est aussi acquis pour moi que le siècle de Louis XIV n'a pas tout réuni, et qu'en montrant dans un beau jour une face de l'humanité, il est sec, peu intéressant, car le spontané n'y est pas, rien de traditionnel, ou tout le traditionnel est roide, systématique, dogmatique, pire que le neuf. J'aime mieux encore le siècle hardi qui méprise le passé et marche à la découverte ; mais le pur est de tenir au passé, et de se pousser néanmoins en avant.

## 57

Vraiment, M. Ozanam nous a fait aujourd'hui une incomparable leçon sur cette délicieuse littérature irlandaise, toute pure, vague, blanche. — Le christianisme éteint les vieux bardes guerriers, mais jette une teinte toute poétique et douce ; mœurs monacales, regard pur vers en haut, et un matérialisme tout spirituel. Ah ! que je n'aime pas les hommes positifs et durs qui ne comprennent pas cela : M. Barthélemy Saint-Hilaire, par exemple, quoique d'ailleurs si philosophe ; je suis sûr qu'il ne se complairait pas

entièrement en cela. M. Ozanam a justement touché ma corde.

58

Oui, sûrement, Homère ressemble cent fois plus qu'on ne le pense à nos vieux poètes romantiques et légendaires. Surtout son *Odyssée*, le lotus, Scylla et Charybde, et tout cela se retrouve identiquement dans le voyage de saint Brandan. Tout cela également mythique, fables primitives, de même couleur, sauf la différence de climat. — Je parie que M. Le Clerc est en fureur de ce que les deux cours, peut-être les plus brillants et les plus suivis de la Faculté, ne s'occupent que de ces primitivités dont il doit faire peu de cas. Et M. Saint-Marc Girardin, ah ! ce diable de spirituel, je ne l'aime pas. Il rit, il veut faire le fin ; ah ! la sottise engeance, que celle de ces gens à demi-mot, qui ne prennent jamais la vie à plein, parce qu'ils ne sont ni assez forts ni assez vrais.

59

Zalmoxis, civilisateur, fondateur de religion, prophète, sorte de dieu des Gètes, sorte de Mahomet ; chaque nation a ainsi le sien.

60

Oui, la littérature entendue comme les frivoles est vanité, affaire de goût et de salon, qui passe comme une mode, et *qui devient ridicule quand elle est passée*. Il est de règle que les littérateurs immédiatement précédents soient méprisés, jusqu'à ce que leur antiquité leur donne de l'intérêt. Misérable cercle ! Ce sont absolument les modes. Que faire pour l'éviter ? tout philosophiser, rattacher tout à la vie, placer l'homme et sa perfection en tout cela, et du sérieux. — La

preuve la plus forte du point de vue ci-dessus, c'est la manière dont les critiques de nos jours traitent la chose : ils avouent, avec une naïveté extrême, la relativité de leur affaire.

## 61

L'épisode de Glaucus et de Diomède (*Iliade*, VI<sup>e</sup> livre) est la preuve la plus frappante de la composition de l'*Iliade* par sutures. — Tous ou presque tous l'expliquent par *transposition* ; ce mot, si on se l'explique, n'a pas de sens pour un poème qui n'était pas encore délimité à une forme. Ce sont exactement les sutures du premier chapitre de la *Genèse*.

## 62

La consécration spéciale à un dieu que les Grecs exprimaient par δωρος, Διδωρος, Ἀπολλόδωρος, etc., était exprimée par les Orientaux par עֶבֶר. Encore aujourd'hui en arabe, ils se consacrent de la sorte non plus à un dieu spécial, puisqu'ils n'en ont qu'un, mais à un attribut de Dieu : Abd-el-Kader, Abd-el-Rahman, etc. Cf. l'inscription phénicienne bilingue d'Athènes. (Kopp, *Palaeographia critica*, t. I, *sub finem*, et Gesenius, dans *Monumenta phoeniciae*).

## 63

La terminaison *icum* dans *Armoricum* est purement finale, comme le prouve et l'étymologie Ar-mor, et le nom encore conservé d'*Armor* dans une petite partie de la Bretagne. Il ne faut pas y voir le diminutif Ar-moric.

## 64

Plusieurs des noms propres des villes qui ensuite devinrent pluriels, sont encore singuliers dans Homère, par exemple

Θήβη (*Iliade*, VI, 397 et 416). Ceci confirme l'hypothèse de ceux qui expliquent ces pluriels par des agrandissements successifs, et comme par multiplication de la ville première. (Cf. notice de M. Rossignol, *ad Orestem sub init.*)

65

Ce qui anime les hommes et surtout les savants, les uns contre les autres, ce n'est pas précisément d'être d'avis opposé sur tel ou tel point : voici deux psychologues en dissentiment sur tel point, ils ne s'en donneront pas moins des éloges à tour de bras. Mais ce qui exaspère, c'est d'être d'une nature d'esprit différente et de faire fi de la marchandise les uns des autres. Alors ces hommes sont ennemis sans s'être jamais vus, et écument l'un contre l'autre. Car ils poussent le monde en sens contraire. Par exemple un théologien et un psychologue, un orientaliste et un homme à la Souvestre. Ceux-là parlent des langues différentes, et pourtant toutes les langues disent vrai. Il faudrait voir qu'il est ridicule de se disputer parce que l'un parle français, l'autre grec, l'autre hébreu.

66

Je déteste souverainement tous les artifices d'éducation et surtout ceux de la mnémotechnie. C'est surcharger l'esprit de double bagage, dont l'un est insignifiant, et ne sert que de passeport à l'autre. C'est construire une maison pour servir d'échafaudage à une autre maison, et ce qu'il y a de pis, c'est que la véritable maison ne pourra subsister sans son échafaudage. Donnez-moi des procédés pour apprendre ; par exemple, dites-moi : lisez peu, et ne le quittez pas que vous ne le sachiez, etc., fort bien ; alors vous n'introduisez rien d'hétérogène ; mais ne me faites pas apprendre A pour retenir B, quand même A serait plus facile que B à apprendre. Car l'échafaudage, fût-il de petit bois, dépare l'édifice ; c'est de la scorie que vous mettez là dans l'esprit. Et puis cela



désintellectualise et mécanise tout. M. E. Souvestre a fort bien fait sentir ce travers dans *Le monde tel qu'il sera*.

## 67

Il n'y a pas au monde de rapports plus singuliers que ceux que les institutions catholiques font intercéder entre le prêtre et la religieuse. Le sexe féminin s'imagine avoir le monopole de la dévotion, et se rengorge à la vue du peu qui peut rester de viril dans le directeur. Aussi est-il l'objet d'une critique sévère et fine s'il en fut jamais. — Lui à son tour réagit d'ordinaire par son côté ferme et roide, et se moque de la flexibilité féminine, outre qu'il prend son empire par le monopole du doctorat qu'il s'est réservé. Il y a là une lutte de préséance intérieure fort curieuse, chacun prétendant posséder le solide.

## 68

La voix des cloches. — J'entendais l'autre jour ces enfants se disputer sur ce que disaient les cloches, et chacun y adaptait merveilleusement la phrase de son goût. Ah ! mon Dieu ! que c'est beau, et que voilà réellement la voix du ciel ! On croit qu'elle vient de bien haut, et elle vient du fond de nous. C'est le cœur qui fournit le fond, mais la forme, le rythme est tout céleste. C'est l'inspiration, produit de l'homme coulé dans une forme céleste. Oh ! qu'elle est douce, cette voix qui dit à chacun ce qu'il veut, qui balance le cœur triste dans sa tristesse, bondit avec l'allègre, parle du ciel à celui qui s'y promène, et semble tomber toute d'en haut, tandis que le plus important monte de nous-mêmes ! C'est comme dans la foudre, où tantôt le nuage foudroie l'homme, mais aussi l'homme foudroie souvent le nuage.

69

Bizarre philosophie que cette philosophie écossaise, qui semble n'avoir d'autre but que de donner sur chaque point de la psychologie la phrase la plus exacte possible, et qui se croirait parfaite, quand cette phrase serait définitivement arrêtée. La philosophie qui se dit à elle-même : *Alors*, je serai *définie*, peut-elle être la véritable philosophie ? Non, puisque la face devra toujours changer, tant que nous serons dans le partiel. L'unité commencera à s'établir d'abord dans les philosophies, qu'on a déjà commencé à reconnaître pour identiques, et de là passera à tout le reste de l'esprit humain. On reconnaîtra alors que tous disent la même chose en des langues différentes.

70

Il y a dans la poésie, dans toute œuvre intellectuelle, comme dans la peinture, la sculpture, etc., un peu de métier. Je veux dire la partie mécanique et matérielle de l'art, qui pour la poésie est la manipulation des mots, du mécanisme. Mais il y a outre cela et au-dessus l'idéal divin. Or les choses prennent les noms de leur partie supérieure. — Mais le pur serait la contemplation pure et sans concrétion de forme extérieure. (Cf. Cousin, *Cours de 1818*.)

71

M. Garnier a parfaitement raison (*Critique de Thomas Reid*, pp. 99 et 100, et note sur la perception du nécessaire) de dire que les deux principes de cause et de substance renferment une concrétion, et qu'il faut encore les purifier : par cette purification, on arrive, comme il le montre fort bien, à leur identité dans l'affirmation d'un être éternel. Ainsi se trouve vérifiée la réduction de toutes les idées pures à l'idée de l'être par MM. Rosmini, Bautain et Cousin.

En vérité, toute cette philosophie psychologo-écossaise-éclectique n'est qu'une table de chapitres ; toutes les discussions roulent sur des coupes de chapitres, sur des intitulés. On n'est pas à la vie. La critique pensante historico-littéraire, la philosophie scientifique et littéraire me paraît plus près de la vie. Ainsi M. Ozanam me paraît bien plus près de la philosophie par l'ordre des questions qu'il traite (quoique je récusé plusieurs solutions) que M. Garnier. La première sera ma manière, outre qu'elle est plus universelle, et renferme dans ses accolades la seconde. Il semble que cette philosophie psychologique, que M. Garnier me représente fort bien, prétende arriver définitivement à fixer le nombre, les titres des chapitres et articles dont se composera la philosophie parfaite. J'aime la psychologie, mais dilatée. Et puis, il faut aussi bien chercher la vérité par en dehors que par en dedans. L'origine du monde, la série de la nature, sa loi, son terme, l'origine de l'homme, voilà questions qui me semblent sûrement plus philosophiques que de savoir si l'abstraction diffère de la conception et s'il faut en faire une faculté à part. Ceci a son utilité, mais comme tout le reste, et pas plus. Ce n'est donc pas la philosophie, ou du moins toute la philosophie. Jean-Jacques Rousseau, Herder, etc., voilà encore des hommes qui, au mètre actuel, ne seraient pas des philosophes, et assurément ils le sont plus que tel ou tel psychologue. Conception de l'homme, de la morale, du beau, diverses proportions de tous les éléments, n'est-ce pas là qu'est l'âme ?

Les difficultés contre la spiritualité de l'âme ne sont plus pour moi dans l'intérieur, mais dans les sciences de l'extérieur. Car il semble résulter des sciences cosmologiques et physiologiques que l'homme est un corps d'abord, qu'il passe par tous les degrés de la création, que l'âme *arrive* ;

cet empirisme détruit mon système de l'homme-monade, et du corps-appendice ; car il semble induire que l'âme se *surajoute*. (Voir réponse de M. Garnier à l'archevêque) (1)

74

Qu'est-ce à dire qu'une circonférence ne peut être déployée exactement en ligne droite ? Cela veut-il dire qu'il n'y a pas une ligne droite possible, qui soit égale au cercle ? Non sans doute, mais cela veut dire que cette égalité ne peut avoir lieu qu'en prenant l'élément infinitésimal pour unité. Or ceci n'a jamais lieu dans le calcul ordinaire. — Rapprochez de ceci cette assertion : qu'il n'est pas prouvé que graphiquement le côté et le diamètre soient incommensurables. (Cf. Cirodde, *Géométrie*.) Je n'ai pas le temps de presser plus pour le moment.

75

Le passage du Coran (III, v. 30-43) est des plus remarquables pour les rapports du christianisme et de l'islamisme, et la manière dont Mahomet puisa aux traditions de l'Orient. Les commentaires musulmans et spécialement celui d'Abderrahman Souyouti sur ce passage sont aussi fort curieux. Ce dernier indique la conception immaculée avec une netteté qui ferait bondir de joie l'orthodoxe. Le verset 37 aussi est frappant : c'était lui sans doute que nous avait cité M. Le Hir. — La tradition de l'épreuve des prétendants relativement au mariage de la sainte Vierge se retrouve singulièrement métamorphosée. Ce sont les docteurs qui jettent leur plume dans le Jourdain. Pourtant un léger changement dans la traduction, adopté par Kasimirski, rendrait ce récit absolument conforme à la tradition chrétienne. La valeur critique de tout ceci est évidemment celle de traditions qui avaient cours en Orient. M. Caussin suppose que Mahomet

(1) Monseigneur Affre, archevêque de Paris depuis 1840.

aurait imaginé tout cela de pleine tête. Mais c'est inadmissible, bien que le verset 39 semble l'induire, puisque ces faits y sont qualifiés de mystères inconnus à tous. — Cf. sur ces versets les notes fort curieuses, avec citations des commentaires, que j'ai recueillies au cours de M. Caussin. Quant aux rapports avec l'Évangile, ils sont patents. *L'Évangile de l'enfance* existe en effet en arabe ; et c'est probablement à cette source que Mahomet a puisé, mais je ne sais si l'original est arabe. Le verset 43 rapporte un trait des Évangiles apocryphes : l'oiseau de boue (1). Il paraîtrait que Mahomet aurait surtout connu le christianisme par ces Évangiles, et en effet, il n'y a pas plus de différence de ses récits aux autres, que d'un texte évangélique à un [autre] texte. Les idées sur la présentation de la sainte Vierge, et sa claustration, qui sont, comme on sait, d'origine byzantine, sont aussi très frappantes en ce morceau, spécialement aux versets 31, 32.

## 76

Fait bizarre et qui se retrouve dans toutes les critiques anciennes et orientales, c'est que nous autres Occidentaux, pour qui ces langues sont mortes, trouvons à redire de bon droit aux critiques indigènes : par exemple, nos hébraïsants d'Allemagne font la leçon aux rabbins de plusieurs siècles avant Jésus-Christ qui parlaient *presque* l'hébreu ; nos arabisants rejettent sans scrupule telle explication du Coran par les commentateurs musulmans. Et nos hellénistes critiquent sans pitié les scoliastes qui parlaient grec. Rien ne prouve mieux l'ἀκρισία de ces peuples.

## 77

Comme le peuple a l'esprit traditionnel et national ! Pendant que nos lettrés méprisaient leurs pères pour aller comme

(1) Allusion aux miracles de Jésus enfant, faisant des oiseaux et leur enjoignant de voler.

l'Homunculus de Goëthe courir en Grèce, nos bonnes gens s'occupaient encore de leurs vieilles légendes, et on en riait. Tant mieux que maintenant on rie aussi des autres. — J'aime beaucoup ce naïf attachement du peuple pour ses vieux pères, ses saints, par exemple, saint Patrice en Irlande, saint Éloi, etc. Il les couronne de ses mythes, ce sont ses consolateurs, il leur rend ce qu'il en reçoit. De même ses vieux rois, il les mythise. Charlemagne, Clovis, voyez les beaux vers du poëme de Witikind sur la dignité du roi de France. Dieu sacra le premier roi de France au chant des anges, etc. — Il est vrai que ces rois en France étaient proprement siens, et qu'il s'y appuyait contre ses tyrans aristocratiques.

78

Fait de songes. — Cette nuit, un bruit subit m'a réveillé, au moment où mon sommeil n'était pas encore profond. En me réveillant, il m'a été complètement impossible de dire si ce bruit s'était passé réellement à côté de moi, ou si je l'avais rêvé. Il m'est en effet arrivé quelquefois d'en entendre de pareils dans mes rêves, surtout au moment du réveil, sans nulle *réalité extérieure*.

79

Le français, dans sa formation, s'est donné une extrême licence relativement au sens intrinsèque des mots, ne faisant pas difficulté de faire violence absolue à ce sens, suivant le besoin, considérant à la rigueur les mots comme des signes *vides*, je prends le mot au sens scolastique. Par exemple : je me suis présenté. La logique voudrait : je m'ai présenté = j'ai présenté moi ; mais l'euphonie ne s'en arrangeait pas ; on a mis : je me suis ; quoiqu'en soi, ce soit une étrange absurdité ; mais on s'était mis à ce point de vue que *être* et *avoir* sont des auxiliaires, des serviteurs, dont l'un supplée à l'autre, et qui conservent à peine un reste d'individualité.



De même dans mon âme = ma âme, etc., etc. Le premier fait est fort remarquable et aboutit à cette loi de l'assimilation réciproque des verbes auxiliaires, en tant qu'ils ne sont qu'auxiliaires.

## 80

Fait curieux que cette adoption que fit Rome de tout le polythéisme grec, lorsqu'elle se grécisa pour l'esprit. Il est sûr qu'avant son contact avec la Grèce son culte était plus indigène, quoique les idées premières fussent communes d'origine. Mais ensuite les deux peuples s'embrassèrent. Voir, par exemple, dans les odes religieuses d'Horace, comme le culte grec et romain, les lieux consacrés dans les deux pays se confondent ; par exemple livre I, ode 21. Du reste, Rome fit de même pour les autres dieux, en les baptisant de ses noms. Elle ne comprenait pas l'intolérance, tout dieu était dieu pour elle. Ce qu'il y a de plus frappant, c'est que les Romains consentent à faire naître leurs dieux en Grèce ; Apollon à Délos. Il est évident que c'est là un dieu transplanté.

## QUATRIÈME CAHIER

נפתלי

### NEPHTHALI

נפתולי אלהים נפתלתי

« J'ai lutté des luttes de Dieu. »

(Genèse, XXX, 8.)

7 mars 1846

#### I

LES nations sont naïves dans leur développement actuel ; elles y vont avec bonne foi et conviction, croyant faire vrai. Mais en critiquant le passé, elles se moquent de sa naïveté, comme l'ayant dépassée. Elles devraient songer que l'avenir fera de même à leur égard : mais cela décolorerait la vie et en ôterait le ressort, en brisant la spontanéité naïve : il est donc fort heureux qu'elles fassent cette illusion. Par exemple, nos modernes qui s'enthousiasment pour le moyen âge, en réparent les ruines avec un soin religieux, raillent et blâment le siècle de Louis XIV, qui, lui, adorait l'antique. Les nôtres font cela avec naïveté et conviction, croyant réellement que le beau n'est que dans leur fétiche. Mais la plus simple induction ne devrait-elle pas leur faire conclure que, dans quelques années, on se moquera d'eux tout aussi bien, qu'ils seront objets de critique, jugés à un point de vue supérieur, et traités en arriérés ! Non, ils y vont bonnement, comme s'ils tenaient l'absolu d'une main ferme. C'est heu-

reux ; car cette relativité tue, et le philosophe qui l'a conçue est dans une défiance perpétuelle, craignant d'être le jouet d'une mécanique qui le fait tourner à sa façon sans qu'il s'en doute. Or rien n'est affreux comme de craindre d'être dupe. Il y a comme cela un certain esprit qui passe comme un vent sur un siècle, et emporte sans qu'on s'en doute, et sans qu'on croie que jamais cela deviendra ridicule.

## 2

Viendra un temps où on dira comme ceci : athées, théistes à la façon ancienne, également [à] tort. L'athée par réaction contre le théiste de travers ; théiste de travers par réaction contre l'athée ; tous deux faux et vrai. Et nous, nous avons raison.

## 3

Idée de la culpabilité du meurtre involontaire, chez les anciens. Cf. Œdipe, Pélée, Télamon, et même chez les Hébreux, mais adouci : mort du bœuf homicide.

## 4

La littérature est réellement tout image, toute parabole, et il faut dépasser la lettre, si on veut la comprendre. Par exemple, un poème militaire, son but est-il de louer la guerre ? Non ; la guerre n'est qu'une forme, un moule matériel. Son but est un idéal sous la guerre. Sans doute littérature serait bizarre, elle qui chante toujours ce qui n'est pas elle : comment cela serait-il supérieur à tout, qui n'a de prix qu'en prenant tout pour objet, et en s'y adjoignant comme appendice ? J'attache une valeur à un poème militaire, ou anacréontique, quoique la guerre ou l'anacréontisme aient peu ou point de valeur. L'éloquence de même est-elle [de] faire des discours, même beaux ? Non, ce serait métier.

L'éloquence est la science et l'art du beau dans le discours. Ainsi en une harangue de Démosthène, son intérêt n'est pas la circonstance, mais le beau sous l'écorce. Il est vrai que ce beau n'a pu se produire qu'à condition qu'on n'y ait pas pensé et que la circonstance seule ait été voulue.

## 5

De même que le christianisme a été nécessaire pour faire l'éducation de l'humanité, il est nécessaire pour faire l'éducation de chaque homme, et celui-là ne sera jamais complet, qui n'a pas été chrétien dans son enfance. Dites-en autant des études classiques. L'esprit humain de la Renaissance a été à peu près deux siècles au collège, en classe de seconde et de rhétorique. Ce maigre dîner leur suffisait, et ces hommes, Abstémius (1), Muret, etc., s'en contentaient avec une rare bonhomie d'écoliers.

## 6

Il faudrait tenter une classification psychologique des hommes historiques, comme en histoire naturelle ; ce serait une expression d'une foule de lois belles et profondes de l'histoire littéraire surtout. L'important et le difficile serait de trouver la base de classification, comme en histoire naturelle. Il faudrait prendre garde de forcer les choses en se tenant trop scrupuleusement à tel ou tel genre de coupe, à l'exclusion des autres ; car chaque coupe a sa part de vérité. La chronologie ne devrait pas être la base ; mais la base devrait être telle que la chronologie fût respectée, car rien de plus significatif qu'une date ; c'est la clef des faits. Je ferai ce travail pour moi, et ce sera fort compréhensif ; les autres blâmeraient peut-être, mais pour moi, cela me dira beaucoup. Du reste, inutile de remarquer que les transitions seraient ici également insensibles, et que certains métis, et

(1) Lettré du xve siècle ; son vrai nom était Bevilacqua.

ce seraient les plus grands hommes, uniraient toutes les familles. Là est le défaut de toute classification, si on la prend dans ses formes mathématiques et non comme partielle, ne disant qu'une partie du vrai.

## 7

C'est étonnant comme mon imagination me présente toujours le même point de vue relativement à la conception matérielle du monde des faits : action et réaction universelles, chaque homme englobé dans le tourbillon, tel fait se passant là-bas au fond de l'Allemagne qui réagira sur moi, ce fait causé par exemple en première cause par le mouvement d'un atome, le mouvement de cet atome causé par exemple par tel fait passé en Amérique, et tout l'univers y intéressé ; les révolutions anté-adamiques ; alors se décidèrent les plus grandes choses, mon sort eut dès là sa première donnée. Je serais prêtre, si je n'étais venu à Paris. — Je ne serais pas venu à Paris, si Henriette n'y était pas venue. — Henriette n'y serait pas venue sans ses rapports avec M<sup>lle</sup> Brunot. Ses rapports avec M<sup>lle</sup> Brunot dépendent de telle petite circonstance ; celle-ci d'une autre, etc. Tout est ainsi effet et cause ; j'aime à me pavaner de cela, et j'énumère avec un orgueil comique les différentes causalités que j'ai pu exercer dans le monde : 1<sup>o</sup> au collège à Tréguier, j'avais grande influence, par mon type qui entraînait l'imitation, et portait à la vertu et à l'étude, et depuis mon départ, cette influence aura continué ; 2<sup>o</sup> influence par mon départ ; 3<sup>o</sup> influence à Issy par certaines directions ; tels et tels me prenant pour type ; 4<sup>o</sup> à Saint-Sulpice plus encore, M. Cognat surtout, et lui pourra faire quelque chose ; 5<sup>o</sup> ma classe d'hébreu ; 6<sup>o</sup> ma sortie du séminaire ; 7<sup>o</sup> ce que je prépare... On verra.

Je me délecte dans cette imagination ; c'est mon plaisir ; j'aime à me voir les bras étendus, comme le poulpe dans le monde, et agissant çà et là, et cela augmentant. — Et encore : je mange tel brin de confiture, les atomes en sont peut-être venus du fond de la France, et ces atomes, etc. ;

telle goutte de vin, de même, pour cela tel vigneron a travaillé pour moi et tant d'autres. Et cet habit... — De même pour mes contacts avec tel venu d'Amérique ou de Gibraltar, et ce point d'intersection engendrant des effets en nous deux ; ainsi tout concourt à tout ; et chacun peut dire sans orgueil qu'il aura concouru plus ou moins, à la fin de l'humanité, à la mener à son grand terme, même l'idiot, qui n'a presque contribué qu'au mouvement atomique. Encore a-t-il contribué avec ses consorts à faire étudier la folie, et par là faire avancer la science de l'homme ; il a tenu une place dans une maison de fous ; or ces maisons font comme le reste partie du tourbillon.

Ah ! si j'étais là-bas, dans une cabane bâtie au milieu de la lande, sur le bord de la mer, en pente, les rochers vis-à-vis, et des arbres au sommet morts sur le fossé, près de la Clarté (1) !

### 7 bis

Les perceptions des songes ont souvent un air logique fort trompeur : j'ai cru par exemple y trouver souvent des démonstrations de mathématiques, des solutions de problèmes ou des idées nouvelles que je m'arrêtais pour reproduire quand je serais éveillé, puis éveillé, impossible de me rappeler autre chose que le sujet sur lequel elles roulaient, mais la série logique était nulle. L'adhésion qui les accompagnait durant le sommeil n'était pas sans doute le fait psychologique de la veille, résultant logiquement de la voie claire des prémisses, mais un simple fait volant comme tous les autres dans le vague du songe, et ramené par la roue à la suite des perceptions qu'il a coutume d'accompagner dans la veille.

### 8

L'épreuve de l'éloquence n'est pas littéraire ; c'est un fait. A-t-elle entraîné où elle voulait ? Les hommes les plus

(1) Église située près de Perros-Guirec (Côtes-du-Nord).



éloquents pour moi sont les prédicateurs des Croisades, quoique nous n'ayons pas un seul de leurs discours. Cela dut être d'une incomparable spontanéité. Je songeais à une croisade de nos jours pour la Pologne ; mais où trouver celui qui la prêcherait, sans songer à lui, entraîné tout entier par un idéal placé là-haut, hors de lui ? Nous ne pouvons plus rien faire sans retomber à l'instant sur nous-mêmes.

## 9

Oh ! la bizarre philosophie que cette philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle, prenant une sorte de plaisir, que je ne sais par quelle épithète caractériser, à déprimer l'homme, à lui ôter toute force vive, toute création, à lui faire tout emprunter à la nature, la parole et le chant aux oiseaux ; en sorte que le merle aurait eu naturellement ce que l'homme fut réduit à lui emprunter. Merci.

## 9 bis

Je veux que mon épitaphe soit :

נַפְתוּלִי אֱלֹהִים נִפְתַּלְתִּי... גַּם יִכְלְתִּי (1)

## 10

Comme les nations se peignent bien par la couleur de leurs miracles ! Comparez les miracles de la mythologie grecque, fleuris et sensuels, ceux des Hébreux, grands et divins, ceux de l'Évangile, bienfaisants, ceux des rabbins, plats, communs, vulgaires, d'une couleur bizarre comme la leur, ceux des Évangiles apocryphes du même genre, les miracles byzantins, ternes et sans poésie, ceux de l'Occident chrétien, pleins de douceur et d'idéal. Les légendes des saints d'Ir-

(1) J'ai lutté des lutttes de Dieu... même j'ai eu la victoire. *Genèse*, xxx, 8.

lande, etc. Psychologie. Comparez aussi la légende syriaque (vie de saint Ephrem, etc.) ; la légende des Pères du désert (couleur particulière) ; la légende indienne. La légende espagnole : sainte Thérèse, ses miracles.

## II

Cruelle destinée que celle qui lie le penseur aux résultats acquis de son temps, et le force à conquérir à ses risques les données plus avancées. Par là la plus noble intelligence épuise souvent ses forces à conquérir une vérité, qui sera dans quelques siècles le domaine des enfants. Par exemple, si je critiquais le christianisme, dans cinq cents ans je serais en dehors du cercle, je n'aurais plus de valeur, car le problème sera résolu dans les données communes. Mais c'est toujours honorable. La statue reste, quand tout à l'entour a été balayé.

## 12

Il n'y a que les enfants et les esprits vides de choses qui s'ennuient. L'intellectuel est toujours en activité.

## 13

Toute classification naturelle renferme pour moi une très riche part de vérité. Mais ce n'est qu'à condition qu'on ne s'en tiendra pas à la lettre et à la forme matérielle, car celle-ci prise carrément est fausse. En effet tout est un dans la nature ; le monde n'est pas un tout divisé par casiers à lignes de démarcation, c'est un tableau où toutes les couleurs se varient de cent façons et par nuances insensibles. Et remarquez que la même nuance, le même type peut être ramené plusieurs fois par diverses dégradations, de même que le cercle peut s'amener par les dégradations d'une foule de courbes, par exemple, des sections de tous les corps

ronds (1) ; par exemple, dans les sections coniques et annulaires, il est fils de courbes différentes. De même en histoire naturelle, et ailleurs : le cétacé par exemple. Là, la classification est évidemment en défaut, et son échelle, en exprimant la moitié de la vérité, est un défaut pour l'autre moitié, coupant des parentés pour en sauver d'autres. Des classifications multiples faites sous diverses faces et se complétant suppléeraient seules à ce défaut. Ces multiplicités sont utiles. Du reste cette loi d'unité de la nature, ne formant qu'une série continue, un tableau sans lignes rigoureuses, mais pourtant réelles, quand on ne s'attache pas à la rigueur, lignes réelles pour le spectateur, mais non géométriques, cette loi, dis-je, règne dans tous les ordres. En histoire naturelle elle est la plus frappante (en zoologie et botanique) ; dans la minéralogie aussi, dégradation des formes des cristaux sur les angles (Cf. leçons de M. Delafosse). Dans la linguistique également (voyez mes diverses notes sur la dégradation des procédés linguistiques tout analogue à celle des organes physiologiques). Dans les courbes également. Aussi dans les classifications d'hommes (Voir *supra* n° 6). Tout accuse un fond unique.

## 14

La situation extérieure qui convient le mieux au penseur est décidément celle de simple particulier, ne dépendant d'aucune personne ni institution. En effet, qui prend un casier du monde prend un moule, et force lui sera de se plier bras et jambes pour y entrer. Jugez comme c'est gênant. Et puis on s'y prépare d'avance, et on y est préparé, et on voit des parents qui font comme les saltimbanques qui

(1) *La nature n'est pas réellement une ligne, mais un centre rayant, d'où tout part en se croisant et décroissant, et souvent un seul naît de deux côtés, les classes ne s'ajoutent pas bout à bout, la transition se fait souvent par le milieu ou par le haut. La série n'est pas linéaire ; elle est à embranchements. Mais il y a série en ce sens que tout est lié, et naît d'un précédent. Mais la filiation fondamentale n'est pas encore mise au jour, et d'ailleurs elle n'est pas unique.*

brisent les os de ceux qu'ils veulent loger dans ces étroits réduits. — Ah ! que cela m'a fait souffrir aujourd'hui ! j'ai cru découvrir à un moment que j'avais perdu mon idéal supérieur, et que je ne pensais plus qu'à m'emparer d'un casier. Cela m'a fait horreur, et cette horreur même m'a rassuré. La vie m'est apparue hideuse et sèche comme une cour poudreuse en été. *Dominus pars haereditatis meae et calicis mei !... Haereditas mea placet mihi.*

## 15

Les catholiques provoquent sans cesse les philosophes à lutter avec eux en bonnes œuvres, à aller visiter les pauvres, par exemple, etc. En vérité, étrange méprise. Le penseur ne rend-il pas un bien plus grand service à l'humanité par la découverte d'une vérité ? Les soins et les besoins matériels sont-ils donc les premiers ? Eux-mêmes se garderaient de le dire. (Cf. *Discours sur les rapports de la foi et de la raison*, Daunou, pp. 32, 33.)

## 16

Oui, plus j'avance, plus je suis frappé de la ressemblance des critiques des commentateurs du Coran avec celle des commentateurs de la Bible : même manière de distinguer l'obligatoire et l'abrogé (le conditionnel des nôtres), même manière de lever les contradictions.

## 17

Tout au monde est fait par les lois de l'homme ou du monde : il n'y a que deux sciences, psychologie et physique. L'histoire est psychologie, et c'est par elle qu'on arrive de la manière la plus vive à concevoir l'ordre psychologique ; car il est évident qu'il y a là un édifice tout à fait en dehors des corps. Il y a marche, causalité prise de l'esprit à l'esprit.

Le physique au contraire dans l'état actuel n'édifie pas : il est toujours le même. Mais il a eu aussi son développement successif, et à la rigueur, quoique actuellement en équilibre, il se développe toujours. — Cet équilibre est-il établi, en sorte que notre système soit acquis désormais à l'univers, et que celui-ci aille ainsi toujours s'enrichissant, ou bien y a-t-il vicissitude de formation et destruction ? deux systèmes qui me paraissent également [probables]. Dans le premier, l'univers se perfectionnerait, dans le second, il serait stable, dans son universalité, bien que notre nébuleuse suivît sa route.

## 18

Je viens d'assister à une thèse de docteur (1). Quel assaut d'érudition ! MM. Le Clerc, Villemain, Guigniaut, Garnier, Damiron, Lacretelle, Ozanam ; vue là, l'Université s'impose ; et puis, quel goût exquis, quel ton excellent ! M. Villemain surtout m'a ravi ; M. Le Clerc est un rhéteur ; mais M. Villemain s'est élevé du premier coup au vrai et haut point de vue, il a placé l'éloquence dans la *vérité*, non dans la *vérité* du fait, mais dans la *vérité* de l'homme (la conviction). Il a merveilleusement dépeint la couleur de ces rhéteurs grecs, *artisans dans l'art de la parole*, art infini de style. — Son idée sur la critique est aussi fort belle. La critique pour lui ne peut rien faire produire : elle analyse (2). Il repousse en cela la théorie des Allemands (sans les nommer) qui croient qu'elle peut enfanter : le génie seul. On voit l'homme de goût exquis. Il blâme ces recherches purement d'érudition ; aussitôt qu'au milieu du fatras scientifique

(1) Il s'agit de la thèse de M. Ch. Benoît, soutenue en Sorbonne le 11 mars 1846, et intitulée : *Essai historique sur les premiers manuels d'invention oratoire*.

(2) Il blâme l'objet de la thèse : *Rhéteurs avant Aristote*. M. Guigniaut au contraire le loue, à un point de vue juste, comme recherche historique. M. Villemain trouve le sujet mal choisi comme ne conférant en rien à la vraie éloquence. — M. Guigniaut le trouve bien choisi comme objet d'érudition. C'est très bien. Le candidat le remercie d'avoir rétabli le vrai point de vue de sa thèse.

un trait esthétique paraît, il s'écrie : c'est beau, cela ! il semblait dormir auparavant. Comme qui dirait : ceci est mon bien.

Excellente conception de l'éloquence : la rhétorique de Fénelon, La Bruyère, opposée à celle des rhéteurs anciens. — De l'improvisation : qu'elle ne s'exerce pas sur un cadre tracé d'avance ; trois plans d'actes dans les facultés de l'improvisateur, ce qu'il dit, ce qu'il dira, étude de l'auditoire. Étudiez-le dans la lettre de Cicéron, où il raconte ses luttes au Sénat...

Les autres, M. Le Clerc, M. Guigniaut, étaient plus scientifiques et [à] un certain point de vue, on aurait pu rire (1). Mais enfin je ne riais pas, par mes idées sur l'érudition. Mais M. Villemain est tombé dans ma veine, et à certains moments, nous consonnions merveilleusement. — C'était digne d'être vu ; le peu d'appareil extérieur contrastait avec la gravité et le sérieux, le haut ton de cet exercice. M. Ozanam paraissait dans une singulière solitude d'idées.

Voilà les פתים (2) que j'ai recueillis au vol.

École littéraire hollandaise analogue à l'école allemande : grandes thèses. — Sprengel, Τεχνὼν συναγωγῇ. — L'abbé Vatry, Gédoyen, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions. — M. Le Clerc. Belin de Ballu superficiel. Thèse de M. Gros.

Le traité *De Officiis*, un des plus vivaces au moyen âge. Quand le christianisme recueille la succession païenne, celui-ci en première ligne. Philosophes qui proposent de détruire les œuvres de Cicéron comme favorisant le christianisme.

*De Officiis* de saint Ambroise (*Ministorum*) cadre de Cicéron, s'y astreint, pour les clercs ; termine par magnifique morceau : s'il est permis de vendre vases sacrés pour racheter esclaves : qu'il est beau de voir ces rachetés du Christ. A l'époque des barbares, basiliques pleines des affranchis (Ozanam).

Platon entrevoit quelque part le gouvernement représentatif, la pondération des pouvoirs. Esclave : Platon en ses

(1) Belle réminiscence de M. Lainé... Je m'en vais éteindre mon âme...

(2) Les *Pittim* sont les morceaux, les fragments, *frustum cibi*. Cf. *Lévitique*, II, 6.



lois discute si permis d'en avoir : il doute. — Aristote dit que s'il y a des nations qui soient l'une vis-à-vis de l'autre ce que le corps est vis-à-vis de l'âme, les premières doivent servir les secondes comme le corps l'âme. Mais il ne décide pas s'il y en a, ou s'il y en aura toujours. (Cf. ma note *ad Senec. Epistulae*, 47.)

Progrès dans les mœurs romaines : par exemple dans la famille, lois s'adoucissent, autorité paternelle diminue ; mariage de même ; d'abord femme vendue, puis dot. Que les modernes n'ont pas traité leurs esclaves révoltés autrement que les anciens. — Je pense, dit M. Garnier, que si au lieu de pourchasser les sauvages du Nord de l'Amérique qui disparaissent par dix mille, on leur avait appliqué un vaste système de servage, on les eût conservés.

M. Saint-Marc ne dit que des sottises, en voulant faire le beau. — Il prétend que les jansénistes avaient bien raison, que c'est une secte charmante, et qu'ils ont un fondement inébranlable dans l'*Épître de saint Paul aux Romains*. Ces hommes de l'Université sont bizarres vis-à-vis du christianisme. Ils l'attaquent jusqu'au petit point où il serait tué : mais là ils s'arrêtent, n'y croient pas, veulent jouir du droit le plus large possible, et se soucient peu d'inconséquence. « Jesuiscatholique, mais j'en n'admets pas la bulle *Unigenitus*. » Mauvaise foi. — Le stoïcisme pour M. Saint-Marc donnait aussi beaucoup de place au cœur.

*Rhétorique à Alexandre*. Lettre en tête : qu'il envoie deux ouvrages, l'un de lui, l'autre de Corax. — Est-elle d'Aristote ? M. Le Clerc fait grave difficulté contre : les exemples y sont inventés et non pris des auteurs plus anciens, ainsi qu'Aristote le fait en sa *Rhétorique* (1). Cet usage ne peut être d'Aristote, si bon observateur. C'était l'usage des sophistes.

*Rhétorique à Hérénnius*, mise sous le nom de Cornificius à cause d'un passage de Quintilien.

(1) D'ailleurs il y est dit que la narration doit être courte : or, Aristote se moque de ceux qui le disent, en sa grande *Rhétorique*. Car cela convient à toutes les parties, il l'appelle *χρηστόν*. Donc se serait contredit (Cf. Thèse, p. 66).

Collection des rhéteurs latins, ne font souvent que traduire les Grecs.

Critias le tyran, rhéteur et poète (quelques-uns lui attribuent le *Sisyphé* d'Euripide) ; on trouve parmi les rhéteurs latins une traduction d'un traité de lui.

Division que M. Villemain voulait introduire parmi ces rhéteurs : ceux qui ont précédé — ceux qui ont suivi les grands maîtres. Il en fait infiniment peu de cas. — Les Grecs jouant avec la parole. Il y a toujours un peu de sophistes chez les Attiques, Platon sophistise en combattant les sophistes. — Jeu de mots, synonymes, étymologies. Prodicus, Thucydide. On dirait Thucydide rapproché des sophistes par ses jeux de synonymes, etc. Une leçon de grammaire.

Vague avec lequel Épictète parle de l'autre vie. — Passage de Cicéron où il laisse percer un doute désolant. Dans un dialogue, l'interlocuteur paraît convaincu des preuves. Mais lui !...

Perte des dialogues d'Aristote.

Que nous avons peut-être peu de chose du style d'Aristote. Ce sont souvent ses notes pour ses leçons du soir ; souvent les rédactions de ses élèves, souvent les deux rédactions sont juxtaposées ; de là, la répétition. Quand Ptolémée Philadelphe recueillit ses œuvres, il ne dut pas se montrer difficile, et y admit les *écrits de l'école*.

Ainsi la *Rhétorique à Alexandre* est un écrit aristotélicien.

Fait curieux de palimpsestes. Un parchemin où était écrite la *République* de Cicéron avait reçu en seconde couche les commentaires de saint Augustin sur les *Psaumes*. Audessus de cette phrase : *Res publica, inquit Africanus, res est populi* — on lisait celle-ci de saint Augustin ; *Omnia in Christo unum corpus*. C'est le progrès.

On lui reproche de n'avoir pas assez fait ressortir en sa thèse le rôle d'Homère parmi les anciens rhéteurs qui tous se rattachent à lui, et veulent le faire père de la rhétorique.

Procédés artificiels, par exemple, formules quand on excite des murmures, etc. La *Réthorique à Alexandre* entre dans des détails, la grande *Rhétorique*, non. Hécaton, stoïcien, se demande si en famine on peut laisser esclaves [mou-

rir] : répond oui ; Cicéron n'en dit rien. — Et dans un naufrage, faut-il les jeter à la mer de préférence à un bon cheval ? Oui, si le cheval est de prix. — Vers d'Agathon, que le candidat supposait tirés d'un poème épique en iambique, sont peut-être d'une tragédie. Les anciens, piqués de curiosité pour la critique, avaient cet usage : Euripide, par exemple.

Ménandre, poète mélancolique. — *Rudens* de Plaute, charmante pièce. Que les anciens avaient de la critique littéraire plus qu'on ne pense : qu'ils n'adoptaient pas aveuglément tel ouvrage pour être de tel auteur. Le *quæ circumfertur* de Quintilien a servi de texte pour douter d'une foule d'authenticités anciennes. — Qu'à Athènes le peuple eût volontiers consenti à entendre seulement des phrases harmonieuses, quand même peu de sens et pas au sujet. Phrases pour phrases. (Cf. la dernière note de la thèse imprimée. )

## 19

Rien ne prouve mieux le syncrétisme primitif que le caractère des livres sacrés de tous les peuples, productions évidemment primitives.

Tout y est dans tout, psychologie, théodicée, morale, etc. (1). Rien de mis à part, ce sont tous les éléments de l'humanité en ébullition, puis vient la [chimie] qui sépare ; c'est plus avancé, mais ce n'est pas tout.

## 20

Rien de plus sot qu'un écolier romantique ; se battre les flancs romantiquement me donne la nausée.

## 21

Les esprits réfléchis, pénétrants et originaux ont une aptitude singulière à se mouler à toutes les formes de compo-

(1) *Il n'y a pas un chapitre de psychologie, de morale, etc., et pourtant il y a de la psychologie et de la morale.*

sition et à tout imiter. J'ai observé cela en moi ; je prends volontiers toutes les formes, antique, moderne, etc. Les Allemands ont cela aussi : Voss, etc. De là cette manière de leur littérature : un système de critique s'établit, une production d'ouvrages dans le même sens la suit toujours. Auteurs qui se moulent à la forme nouvelle. Goethe, par exemple, adopte indifféremment toutes les formes, grecque, etc. De même nos romantiques, orientaux, occidentaux, homériques, moyen âge, etc.

## 22

La dévotion islamique présente absolument la même couleur que la dévotion catholique. (Cf. Coran, II, ce qui concerne le pèlerinage, v. 190 et *circa*.) Que ces réunions religieuses sont puissantes pour élever l'enthousiasme religieux par le contact ! Le christianisme a connu cela. Ce débordement (1) de l'Arafat, etc., me représente trait pour trait une mission en Bretagne. J'espère le voir un jour : ce sera précieux.

## 23

Comparez à la forme du *Pirké Aboth* : Un tel dit ; un tel dit, etc., la forme du livre chinois [de] Louen-Yu, ou entretiens philosophes, absolument la même.

## 24

Mahomet veut que les êtres chargés, en enfer, de tourmenter les damnés soient des anges et non des hommes, *afin qu'ils soient exempts de toute compassion*. Magnifique expression d'un beau théorème psychologique. La sym-

(1) Allusion aux foules qui descendaient de cette montagne. Coran, II, v. 194.

pathie ne s'exerce que de semblables à semblables. (Cf. Coran, LXXIV, v. 31, et la note de Kasimirski.)

## 25

Les êtres fantastiques comme Gog et Magog d'*Ézéchiel* et de l'*Apocalypse* se retrouvent dans le Coran ; par exemple Ad et Thémoud. (Coran, *Init.*) Cela est oriental et sacré.

## 26

Il y a dans le Coran une certaine largeur de casuistique fort remarquable : il s'occupe souvent de résoudre des scrupules, d'adoucir sa morale, de leur dire ; Ne soyez pas si sévères. Il y a bien là quelque chose qui confirmerait le point de vue orthodoxe : car cela sentirait l'homme qui veut faire passer sa marchandise. Jésus-Christ, au contraire, charge et appesantit son fardeau. (Cf. Coran, II, v. 190, note de M. Reinaud.)

## 27

L'intolérance, j'entends l'intolérance de l'épée, est de l'essence, ou du moins la conséquence de l'essence des religions. La tentation, dit Mahomet, est pire que le carnage. (Coran, II, v. 187 et 214.) L'Évangile laisse la chose en germe, ou plutôt n'en dit rien ; mais l'Église l'a dit. Avant tout et à tout prix sauver les âmes. Or les âmes ne se sauvent que chez nous. Donc, épée, inquisition, quand elles pourront contribuer à sauver. — Singulière manière de sauver, dit l'esprit fort. — Vous ne comprenez pas l'orthodoxe, il ne veut pas sauver celui qu'il tue ; l'enfer à celui-ci. Mais il veut préserver les autres. J'entendais M. Gallet développer cette pensée très franchement et rondement. Et pour ma part, je crois que, si l'on est orthodoxe, il faut admettre cela,

et même que cela ne peut pas faire difficulté à l'orthodoxe qui réfléchit et se pénètre de l'esprit de sa religion.

## 28

Injustice de l'esprit de parti qui pardonne tout à celui-ci et rien à celui-là ! L'empereur de Russie est persécuteur ; l'aristocratie catholique n'en parlera pas ; si [Louis] Philippe en avait fait autant, tyran, Néron, Dèce. Louis XIV a fait presque autant que Napoléon contre Rome, le premier est un grand roi qui a eu quelques torts ; le second un persécuteur. — Te rappelles-tu ce salon des Roquefeuille (1), où tu entendis un prêtre fonder tout l'espoir des bonnes causes sur l'empereur de Russie ? L'Angleterre, au contraire, disaient-ils, n'y pourra rien, car elle est protestante, et le tsar, est-il donc catholique ?

## 29

Quand je suis ma logique, je serais porté à un concept dur et tranché pour le christianisme ; mais un instinct supérieur me retient ; je sens que [si] je suivais cela, l'avenir me dépasserait et on m'accuserait de n'avoir pas tout vu. Je fais donc comme si j'avais tout vu, je me dis chrétien, j'admets et j'explique le christianisme, bien que logiquement, je le répète, je dusse l'envisager en faux et élimination. Je chasse le vrai point de vue.

## 30

J'éprouve un singulier sentiment pénible devant une existence incomplète, j'entends une existence qui semble manquer d'un [illisible]. Par exemple, en face du *Talmud*. C'est un monstre, la nature humaine tronquée, il y a de

(1) Famille de Trégulier.



l'homme et pas de l'homme, un cyclope, vue fantastique. Cela effraie. Les vieux docteurs du moyen âge encore. Descartes même. Bacon plus encore. L'homme qui n'a pas conçu un grain de pratique effraie. On dirait qu'il y a quelque chose chez nous qui [n'est] pas chez eux. Un vide dans l'humanité.

## 31

Remarquez que nos rhéteurs et érudits, M. Le Clerc, etc. (vrai *grammairien* d'autrefois), s'attachent surtout à ce qui dans l'antiquité a le moins de prix et de valeur. Les auteurs qu'ils étudient le plus sont les auteurs de la littérature *artificielle* (rhéteurs, orateurs-rhéteurs, écrivains de la décadence, etc.), et non les primitifs (rappelez-vous ma distinction), Homère, etc. Une dissertation sur les sophistes, les rhéteurs, les plus creux des hommes, aura plus de prix à leurs yeux, fera plus fortune qu'un [travail] sur Homère, ou quelque grande chose. Par exemple, thèses de MM. Meyer, Benoît. Ce qu'il y a de plus puéril dans l'histoire littéraire de l'antiquité. Savoir pour savoir, et briller parce qu'on sait, et consacrer sa vie à cela, sans autre espérance : M. Le Clerc, par exemple ; il me préoccupe, cet homme ; où est son mobile ? M. Villemain, je le comprends. L'érudition pourtant, l'érudition. Ah ! M. Villemain avait touché le point. Non que tout cela n'ait sa valeur comme érudition.

Nous nous moquons de la subtilité des grammairiens d'autrefois, qui ne s'occupaient que d'anciens auteurs, et cela *imphilosophiquement* : à fortiori, combien ridicules ceux qui ne s'occupent que des sophistes (1).

(1) *Grammairiens, sophistes devenus à leur tour thème de dissertation, eux qui avaient pour propre de poser ces thèmes sur les autres. Développer ceci en gradation : le présent efface le ridicule de cela. Si c'était d'autrefois, on en rirait comme on rit des sophistes. Et pourtant cela a du prix.*

## 32

Il y a une certaine contradiction entre la manière dont les trouvères du cycle carlovingien représentent les rapports de Charlemagne et de ses vassaux, et celle dont les représentants les chroniqueurs. Voyez les passages de ceux-ci que rapportent M. Guizot (*Civilisation en France*). Ils semblent supposer dans les vassaux un silence profond sous Charles, un respect qui eût étouffé l'idée seule de révolte. Les trouvères, au contraire, nous représentent sans cesse une aristocratie fière, contre laquelle Charles est en lutte perpétuelle, auxquels (*sic*) il peut à peine tenir tête, poussant la liberté jusqu'à l'insolence, et triomphant souvent de l'empereur, comme dans *Ogier*.

C'est probablement un tour que les trouvères donnèrent aux faits pour plaire aux seigneurs féodaux, dont ils recevaient les faveurs ; outre que cela représentait la royauté d'alors. Ils durent mettre du temps de Charlemagne ce qu'ils voyaient sans cesse de leur temps. Aussi de tous les poèmes relatifs à Charlemagne n'y a-t-il que *Roland* et *Emery de Narbonne* qui n'aient pas pour objet des révoltes de vassaux. *Gérard de Vienne*, *les Quatre fils d'Aymon*, *Ogier*, sont tous bâtis sur ce thème. Et encore dans les deux premiers, le roi n'est pas offensé, mais il est effacé. (Cf. Geruzez, leçon finale, récapitulation sur les chansons de geste.)

## 33

Que le mot de *grand homme* renferme une variété infinie, et c'est justice. Le but étant l'avancement des choses, les rôles ont dû être partagés, et les grandeurs diverses. Par exemple, les fondateurs de sociétés, Minos, Zalmoxis, Moïse, etc., quels types à part ! Et faut-il donc, pour être grand, ressembler à nous ? Et ceux-là étaient-ils moins grands ? Je les trouve plus grands. Bizarre communauté de

but qui placera le type Orphée à côté de Laplace ou de Kant.

## 34

Saint Gall, dans son discours au peuple de Constance pour refuser l'épiscopat, fait absolument comme Étienne dans son discours aux juifs : il leur reprend chronologiquement toute l'histoire de la religion. J'ai fait observer ailleurs, à propos de plusieurs autres discours des *Actes des Apôtres*, que c'était là une sorte de discours typique, une sorte de lieu commun chrétien, comme ceux des Grecs. Il paraît que cette habitude se prolongea beaucoup. Cela était en effet naturel, à une époque de peu d'érudition, d'encyclopédiser ainsi ce qu'on savait, et de le coller comme une décoration, ou un *sceau de science* (rappelez-vous les sceaux pendants du moyen âge) à ce qu'on voulait dire, quoique cela n'y eût aucun rapport.

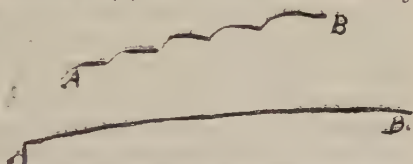
## 35

Nous plaçons toujours le bonheur où nous ne sommes pas, parce que nous ne l'avons pas où nous sommes. C'est une perpétuelle piperie que nous entretenons avec nous-mêmes, Paris, Bretagne, Bretagne, Paris. Car on oublie le passé et on sent le présent. (Cf. le même fait dans les portraits de Léonard et Bernardin de Saint-Pierre dans M. Sainte-Beuve.) En Europe, leur bonheur là-bas ; là-bas, leur bonheur en Europe.

## 36

C'est une fausse manière d'envisager l'histoire que de la croire composée d'états stables et de transitions. En suivant cette façon de voir on est amené à tout appeler transi-

tion. Par exemple, la Fronde, transition à Louis XIV, et Louis XIV, est-ce stable? (1) Non, certes : il n'y a pas dans l'histoire d'état stable : la courbe n'est pas ainsi



mais bien ainsi

C'est une marche continue, tout faisant transition. Mais pourtant l'humanité demeure longtemps sur certaines idées, comme pour les couvrir. Oui, mais c'est un oiseau de paradis, qui couve en volant.

37

Celui qui veut aller de Panama à Carthagène par mer est plus près de Carthagène au cap Horn qu'à Panama, et pourtant il n'a fait qu'y tourner le dos à pleines voiles. De même pour l'humanité. Reculer est pour elle avancer.

38

On étend trop facilement aux développements [des] nations modernes les inductions tirées des nations anciennes (grecque et romaine). Sans doute, il y a des lois générales du développement de tous les peuples. Mais deux exemples ne suffisent pas pour éliminer ce qu'il y a de particulier dans leur développement, et n'en conclure que le fonds commun. L'Allemagne, par exemple, échappe à la plupart de ces lois. La France aussi.

39

Le sauvage n'a pas l'idée de la stabilité des lois de la nature. Cf. le récit des sauvages sur La Pérouse dans l'expé-

(1) C'est, dit-il, transition à la royauté absolue ; mais royauté absolue est-elle donc stable ? Il est sot de délimiter ainsi des buts partiels à l'humanité. Elle a un but général, mais elle ne s'arrête à aucun but partiel.

dition de Dillon. Ils leur supposent sans plus de difficulté un nez de deux ou trois palmes, c'était le bout de leur chapeau, etc. Les Barbares de même ; voyez leurs poèmes, celui de Beowulf, des Saxons, par exemple ; tout est surnaturel, incroyable : ils ne vivent pas dans le naturel : ils n'en ont pas l'idée. (Cf. leçon de M. Ozanam sur ce sujet : deuxième sur les Saxons, c'est frappant.) Les nations orientales en sont là aussi, mais c'est le religieux qui les élève au surnaturel, et chez les peuples du Nord, c'est l'imagination, le tour d'esprit ; car tout cela ne se rapporte pas à Dieu, mais à des êtres fantastiques, devant lesquels Dieu s'efface. On ne pense que fées, serpents, dragons, etc. De grand dieu, d'Allah ou de Jéhovah, il n'y en a pas.

## 40

Quand on voit la nature soigner l'accroissement de l'être vivant, puis l'abandonner à sa période décroissante, on dirait que son but est le centre plein de sa vie. Mais ce n'est là qu'un point. Le but est donc toute la vie, et il faut la prendre toute tout de bon.

## 41

Il y a, à mon sens, trois grandes époques dans l'histoire de la critique littéraire. Dans la première époque, elle n'est qu'un répertoire de lieux communs (Rhétorique de Corax, Protagoras. Gorgias ; Cf. thèse de M. Benoît). Gorgias a pourtant déjà un traité sur l'opportunité, *καὶρός* ; 2<sup>o</sup> Aristote introduit par sa *Poétique* et sa *Rhétorique* la théorie philosophique de l'art : mais elle est encore chez lui dans des formes barbares, peu esthétiques, quelquefois mesquines ; 3<sup>o</sup> L'Allemagne fonde proprement l'esthétique.

## 42

La quantité a évidemment pour élément l'infiniment petit, l'élément infinitésimal. Cela est capital. Comment

alors distinguer le *plus* du *moins* ? c'est un mystère. — En ce sens, je trouve l'appellation de quantités continues et discontinues peu juste : car le nombre a aussi bien pour expression l'élément infinitésimal que l'étendue. Par exemple, de six à sept je marche par l'infini des fractions intermédiaires, entre lesquelles il n'y a pas plus de distance discontinue qu'entre les points infiniment petits d'une ligne. Étendue et quantité sont absolument parallèles.

## 43

Platon et Aristote admettaient-ils la spiritualité de l'âme, la création, etc. ? Questions mal posées. Car le problème ne se présentait pas à eux sous cette face. Laissez-les dans leurs moules, et ne les déformez pas en les passant aux nôtres. Il y a là une réforme à faire à l'histoire de la philosophie. Voici ce qu'on fait : on a là les moules, les casiers modernes, certains nombres de questions posées pour nous ; puis on coule les anciens dans ces [moules], et on voit ce qu'ils donnent. C'est mal, car cela altère leur couleur. Et puis cela ne met en jour souvent que leur accessoire. Car souvent notre capital était leur accessoire. Alors on juge mal ; car on n'a pas la proportion où tout cela était chez eux. Laissez-leur leur moule ; ce qu'ils n'ont pas dit, ne cherchez pas ce qu'ils en ont pensé. Par exemple, la spiritualité, la création, si grands problèmes pour nous, ne se posaient pas pour eux, au moins sous cette forme ; aussi il faut pêcher ça et là les bouts de phrases qu'ils en ont dits. Jugez comme cela les présente mal, quand même on citerait et comprendrait bien. Les variations de la philosophie ont été bien moins dans les solutions que dans le posé des problèmes.

Ces cahiers sont mes vomitoires. J'y vomis ma pensée. C'est pénible ! Par brouées ; aussi je viens et reviens par saccades, croyant n'avoir jamais bien récuré le fond. Je cherche à retourner le sac, pour voir s'il ne reste rien, et cela est très pénible. Plût à Dieu qu'on pût voir la pensée de chacun ! qu'alors on s'entendrait bien ! plus de disputes !



## 44

Môn Dieu ! Comme je prends la vie sérieusement, vivement, naïvement, à plein ! C'est merveilleux. Aussi je suis heureux. Ma pauvre mère seule me fend le cœur. Ah ! maman ! maman ! Ce qu'il y a de curieux, c'est mon affreuse position ; souliers percés, sous comptés, et mon affreuse vie extérieure en cette maison (1) avec des bambins et un ogre.

## 45

On n'est jamais sûr de ce qui aura valeur un jour. Avant nos goûts de livres, d'antiquité, au moyen âge, on ne le comprenait pas. Là-bas on ne le comprend pas. Le comprendra-t-on ? Peut-être ce que nous méprisons aura valeur. Le siècle de Louis XIV ne pouvait comprendre que les vieilles cathédrales redevinssent intéressantes. Les barbares en brûlant les livres ne savaient pas qu'on regretterait [*inachevé*].

Je viens d'éprouver une impatience indiciblement pénible. Je ne connais rien qui fasse plus souffrir.

## 46

Pouqueville rapporte (à propos de Marc Botzaris) que les Grecs sont encore aujourd'hui comme autrefois dans l'usage de peigner leur chevelure avant le combat. Rapportez aux conjectures de M. Le Hir sur **בפרוע פרעות** (2).

## 47

Aussi bien, mon ami, prends garde que l'érudition ne te dissipe. Car enfin, c'est se promener, c'est courir le monde,

(1) La pension Crouzët.

(2) Traduction courante de ce verset : « Bénissez l'Éternel de ce que les chefs ont pris le commandement en Israël. » Juges, V, 2.

c'est se distraire (1) ; on en revient comme d'une promenade, et si dans tes idées, le commerce du monde est peu pour le philosophe, l'érudition n'est-elle pas un commerce du vieux monde ? Du reste, je ne dis pas absolument que le salon n'apprend rien pour la philosophie. On lui attribue deux choses, dont une seule à mon sens a valeur : 1<sup>o</sup> polir le caractère et le style ; 2<sup>o</sup> apprendre l'homme et le monde. Ceci est précieux. Le premier est pâle et fade. Ne me parlez pas de ces hommes lettrés de salon, à la phrase mate et régulière, comme les a faits le siècle de Louis XIV. Kant, Herder, Goethe, étaient-ils des hommes de salon ?

## 48

Il est maintenant évident pour moi que la vraie explication de יְהוָה צְבָאוֹת est dans le *rab halamina* des Arabes : *halamina* en effet est pris ici pour désigner les ordres des créatures, les anges, l'homme et les génies, etc. Voir n<sup>o</sup> 96. (Cf. not. Caussin, *ad Cor.*, III, v. 90.) יְהוָה צְבָאוֹת est pris évidemment dans le même sens : l'armée des êtres existants. Or l'expression susdite est perpétuelle chez les musulmans comme l'autre chez les Hébreux. C'est donc un même [sens]. Audran avait déjà donné cette explication, (*Grammaire arabe en tableaux*, fin du 5<sup>e</sup> tableau.)

## 49

L'état religieux du monde sous le polythéisme gréco-romain nous représente réellement l'état de religion naturelle, au moins dans les têtes un peu réfléchies. D'abord, dès le commencement de la philosophie, tous les philosophes n'envisagent le polythéisme et ses fables que comme des mythes. De plus, vers l'époque d'Auguste, tous s'en étaient à peu près détachés, et ces cultes, qui sous Tibère et les empereurs postérieurs firent fortune à Rome, étaient précisément des

(1) Cf. Sainte-Beuve, Bayle, Portraits littéraires, I, p. 360.

cultes étrangers, plus mystiques, plus profonds, plus dogmatiques que ces imaginations poétiques et évidemment fictives. Aussi quand Julien voulut dogmatiser ces fables, il les orientalisa. — Remarquez en outre un trait tout à fait unique de ce polythéisme ; c'est qu'elles ne se donnent aucun caractère de révélation ; *c'est peut-être la seule religion qui n'ait pas son livre sacré*. Et quand ils voulurent en avoir, ou plutôt quand ils suivirent le penchant de l'esprit humain qui lui rend nécessaire un fétiche qu'il adore, les grammairiens se donnèrent Homère et les anciens poètes. Donc la majeure partie du genre humain a vécu des siècles sans *religion positive*.

## 50

*Visite à M. Damiron.*

Un homme grave et bon, réfléchi et peu attentif à l'extérieur. — Réserve extrême sur le point délicat de l'orthodoxie, sur lequel roulait ma lettre. Il élude toujours de toucher aucun des points que j'y traitais, en la couvrant d'éloges généraux. Il m'engage à concourir pour le prix de l'Institut. — Nous nous contactons peu, mais nous nous comprenons fort bien ; car nous sommes tous deux pénétrables au contact lent. Bonté franche et sans appareil. Couleur haute et ferme, capitalité de la question de la foi. Je suis très content et j'en sors moralisé. Parole remarquable et très fine sur la manière de faire la philosophie par l'histoire de la philosophie (1). « L'histoire de la philosophie est un *texte*, non un *prétexte*. » Ceci peint très bien une idée délicate : prendre occasion de là.

*Visite à M. Garnier.*

Diverses discussions psychologiques. — Il m'explique comment l'imagination poétique et oratoire se fonde dans

(1) *L'idée dominante sur l'histoire de la philosophie aurait peu de valeur si n'était qu'érudition.*

l'imagination coloriste. Je lui objecte M. Cousin. C'est un poète, dit-il. Il fuit l'analyse exacte, et croit que c'est dégrader la philosophie.— Conception de la figure géométrique : je lui expose mes idées par généralisation éliminative (Voir *alibi*, *not. ad* Cousin, *Cours de 1818*.) Il objecte la conception de la ligne droite, qu'on ne peut reconnaître droite, à moins d'un concept spécial. Instinct des sauvages, des enfants, qui en traçant droit, ne copient rien.

Mes objections sur le devoir, le droit, la sanction, etc. — Cf. notes de sa leçon sur l'idéal moral, où il trace la démarcation du devoir et du surérogatoire par la sanction extérieure, et pense que la répression extérieure peut s'appliquer à la tempérance, etc. Il répond à mes objections, en élargissant le sens de son mot de *répression extérieure*. Il l'applique non seulement à la répression légale, mais à la répression paternelle et à la répression divine. Cela est mal que la société, le père ou Dieu au moins peut punir, ou en d'autres termes : cela est mal qui est punissable. Mais comment ensuite ajoute-t-il : ce qui est punissable, c'est le mal, ce qui est méritoire, c'est le dévouement ? — Voici donc sa théorie : le mal est ce qui est punissable. — Qu'est-ce qui est punissable ? c'est le mal. C'est aller de B en A et de A en B. — M. Havet arrive, tandis que nous discutons la question des figures géométriques. — M. Havet se trouve fort embarrassé, et cherche aussi à mêler son mot, et à improviser toute une théorie avec une bonhomie novice toute curieuse ; mais en se posant modestement comme non compétent, et traitant la chose de son haut sans y tenir, en se plaignant finement d'être dans la maïeutique. Il y aurait eu là une sorte de mépris de notre question, si M. Garnier n'eût relevé sa valeur, en y témoignant de l'intérêt, et regrettant qu'il n'y ait pas de ces discussions établies sur des sujets philosophiques. Il nous fait part à ce propos d'un projet qu'il avait eu de réunir les professeurs de philosophie de Paris et établir unité d'enseignement. Mais ce sont des gens qui font de la philosophie pour leur compte.

La conversation s'engage ensuite sur l'histoire. M. Garnier ne conçoit pas comment une nation tombe en décadence, et s'imagine que si venait invasion de Cosaques Paris resterait

toujours l'Athènes... Choses insignifiantes... On aborde le christianisme, car il en faut venir là. Il y a décadence pour ces messieurs de Cicéron à saint Augustin, mais progrès dans la morale de Platon à Cicéron, parce que ce n'est qu'à celui-ci qu'on voit des traités complets. Oh! l'homme aux traités complets! On sent le psychologue à traités classiques. M. Havet surtout est scandalisé de sa crédulité superstitieuse pour les devins (1). M. Garnier trouve dans la société romaine, même sous l'empire, un progrès scientifique. Il veut à force le progrès continu, sans songer au progrès en spirale, idée pourtant si simple. Il cherche à établir la tradition, mais ne peut; car il convient que ce n'est pas par les Alexandrins. Lui tient pour le progrès, idées qu'il a prises dans Condorcet, Turgot, Saint-Simon, etc. Que les chrétiens de cette époque sont inférieurs, que la *superstition nouvelle* s'insinuera par ignorance, qu'il y aurait à établir dans le christianisme une chaîne de traditions philosophiques, bien supérieure aux conciles. *Ceux-ci adoptent toujours le dogme le plus superstitieux*. Malheureusement, en en venant aux faits, il ne trouve que saint Justin et est obligé de sauter à Boèce et Cassiodore. Néanmoins il pense qu'on trouverait! M. Havet est bien plus sage. Il aime les Pères et saint Augustin, sauf sa superstition; pour M. Garnier, c'est un exalté, rempli de contradictions, sur la grâce, etc. — Je ne suis pas dupe, dit-il, de la foi de Bossuet. Il croyait que c'était utile, et puis il y était engagé par l'extérieur. Mais nulle foi aux superstitions chrétiennes. Saint Chrysostome de même. — O Dieu! quelle sottise! Je ne crois plus, mais bonté du ciel! s'il faut, pour être incrédule au christianisme, dire des sottises comme celles-là, ah! je n'en suis plus. Il est clair qu'il a voulu faire la bravade d'incrédulité devant moi, montrant qu'il était bien ferré sur ce point. — Par exemple, si j'étais évêque (dit M. G.), je ne saurais pas gré à ceux qui croient pour la morale. Car cette morale était faite avant le christianisme, elle ne lui appartient pas. Son propre, c'est le surnaturel, la grâce, etc.

Ah! mon Dieu! qui me donnera de pouvoir faire un

(1) La crédulité de saint Augustin.



livre du christianisme, qui dira définitivement comment il est temps de le prendre ! Je le louerai, l'exalterai, le baiserais, mais l'humaniserai. L'homme ou Dieu, c'est tout un, même sans panthéisme. Je réagirai contre tous ces hommes quand il en sera temps. J'aime bien mieux Ozanam, quoique je ne sois pas orthodoxe. Lui au moins sent le poétique. Cette âme au contraire est prosaïque, toute moderne, aimant la civilisation, ne voyant rien de plus beau. Il n'y a pas d'élévation ; joignez une superficialité extrême d'érudition et une fanfaronnade qui n'est pas le vrai. — M. Hâvet m'a plu davantage, encore je n'ai pas vu une possession intellectuelle notable ; il vit encore, je crois, dans le monde. Cette vie laïque (car j'en suis encore à cette distinction) m'est apparue froide et pâle.

On parle aussi de M. Jouffroy. Renseignements que M. Garnier a dû prendre auprès de sa veuve pour sa biographie, dont il est chargé pour le *Dictionnaire des sciences philosophiques* de M. Franck. — Peu de renseignements qu'il a recueillis. A l'âge de cinq ou six ans, M. Jouffroy lisait l'histoire ancienne de Rollin avec si grand intérêt que, quand le jour tombait, et qu'il n'y avait pas encore de lumière, il s'approchait et lisait à la flamme du feu. Puis il sortait et, avec des tas de pierres, faisait les armées des Romains et des Carthaginois. Cela présageait son esprit d'observation. Articles de géographie de M. Jouffroy, dans *Le Globe*. Le Chili ; le dépeint à merveille, comme s'il y avait été. Une langue de terre entre montagnes et mer, fleuves descendant des montagnes, vallées, villes agglomérées sur leurs bords. Le reste, sables et déserts. — Aussi une description de l'Algérie, avant qu'elle fût occupée par les Français. Trouvée très exacte. Morceau lu à l'Académie des Sciences morales et politiques sur la lutte de l'indépendance de la Grèce, si exact, que des Grecs présents vinrent lui demander s'il n'avait pas été en Grèce, et ne pouvaient croire que non. Environs de Tripolizza, armées turques, etc., d'après les récits. — M. Dubois va publier une sorte de biographie de M. Jouffroy, en y insérant ces divers morceaux.

Il est aussi question du docteur de l'autre [jour], de l'originalité de M. Ozanam, qui a osé seul tenir tête contre tous,



de M. Cousin venant patauger dans la thèse sans l'avoir lue.

Longue dissertation sur l'Exposition (1). Idées assez fines sur l'art. Marguerite dans l'église. L'épaule cédant sous le doigt de Méphisto. Telle tête éclairée par derrière, alors transparence des chairs, comparée à une vessie où il y a une chandelle. Il faut alors des teintes très fermes.

J'ai découvert dans tout cela une putridité indéfinissable. Outre une sorte de corporation à liens secrets, enchaînant l'individu. *Moriamur in simplicitate nostra*. — Monsieur se destine-t-il aux fonctions de l'Université ?... — J'en suis sorti peu moralisé, il m'a fallu me remonter, et me fortifier, bien loin que ce fût un levier extérieur. Pourtant l'amour-propre dans ces deux visites a eu sa bien large part, et en fait d'encouragements, je n'ai rien à désirer. — Demain, j'irai voir M. Souvestre, et après-demain M. Dupanloup. Et puis il n'y a dans ces hommes nul goût de morale, nulle ardeur de se perfectionner sur ce point, par exemple comme Herder et Goethe, Hamann, etc. Et puis pas de développement d'un même homme. On voyait ce pauvre M. Havet, qui ne songeait qu'à bien faire toute sa vie son cours de littérature latine, sans songer à encyclopédiser ses idées, ni à se philosophiser sur divers systèmes comme nos Allemands du grand siècle, si féconds, si multiples, si ardents dans la voie de l'esprit.

## 51

Ah! mon Dieu! où donc trouverai-je un homme qui me plaise! Ces hommes à la superficie m'attirent, puis me répulsent. C'est comme dans l'électricité quand la balle de sureau s'est saturée. Mes bons Allemands même me font cet effet. Eh bien, je serai seul, mais je serai ce que je suis. On sera étonné quand on me verra paraître armé de toutes pièces. Car jusque-là on ne me verra que par un côté. *Faxit Deus!*

(1) Salon de 1846.

## 52

Le but de la science n'est pas de fournir des données à l'homme d'action. C'est une de ses *utilités*, mais non son but. Son but est en elle-même. Ainsi les sciences morales et politiques n'ont pas pour but la morale et la politique pratiques, car alors elles seraient inférieures à la morale et à la politique pratiques. Or celles-ci sont un art, qui emprunte à la science, et la science n'est pas un appendice de l'art. — Il faut donc s'entendre quand on dit que les sciences ne sont vitales qu'en touchant à la morale et à la politique. Oui, pourvu qu'on n'entende pas par là la pratique. — La morale du reste est loin pour moi d'être la pratique, elle entre dans le cercle idéal, c'est un des membres de la trinité, qui font l'homme beau et heureux.

C'est l'utile que j'abhorre. Blasphème que de soumettre la science à *rien d'utile* ! — Il y a une révolution à faire dans le monde, en ressuscitant l'esprit des anciens âges, mépris de tout ce qui n'est pas du cercle supérieur. Mais il faut élargir ce cercle, et y faire entrer la science, le cœur, l'amour, la morale, le beau, etc. Il faut être stoïcien *large*. — Les vieux âges avaient raison de couper autour de l'homme, mais tort de couper des pousses bonnes et saintes. Le nôtre a tort de tout laisser pousser pêle-mêle, car le saint est alors chétif sous le luxe profane de la vie pratique. Il faut couper tout ce qui n'est pas saint, mais tout est saint, excepté l'utile. — Que je déteste ces philosophes terre à terre, qui donnent une valeur à la vie, à l'actif, au commerce du monde, ce XVIII<sup>e</sup> siècle par exemple, et ses rejets ! Ah ! je préférerais mes moines et mes ascètes, s'ils réalisaient bien leur type.

## 53

Je ne sais pourquoi je souffre quand j'entends prononcer des paroles dures contre le christianisme, par exemple le traiter de superstition. J'aime à trouver un homme distingué qui en fasse profession. Et pourtant je ne puis m'empê-

cher de le traiter alors de superficiel, qui n'a pas analysé. — Ce que j'aime le mieux, c'est de l'entendre louer, exalter en général, mais sans venir au fin de mot, d'y croire tout de bon. C'est que c'est mon vieil ami, voyez-vous.

## 54

*Visite à M. Souvestre.*

On sent ici l'homme politique et pratique, antiscientifique ; il en vient toujours à l'observation fine et sociale. Idées critiques fort superficielles. Il se persuade trop (erreur qui domine son ouvrage *Le monde tel qu'il sera*) que la critique n'a pas de valeur s'appliquant à l'antiquité. Critique, fondée en un sens, de la direction des études classiques. Il est bon et simple ; mais le contact s'établit difficilement entre nous sur l'intime ; aussi bien je ne suis pas content de moi-même ; je ne me suis pas montré. Et pourtant il y a bien en cet homme quelque chose qui me plaît et m'attire, m'élève même au milieu de la sphère assez simple où nous nous tenons. Lors même que je veux élever le niveau du sujet, il l'abaisse. Je n'aime pas cela ; car il est pénible à l'inférieur de hausser ainsi le cran. J'aime bien mieux d'autres, M. Dupanloup, par exemple, qui haussent toujours ce que vous leur dites, et le saisissant, partent de là pour plus haut. — Quelques observations très fines relativement à l'intérêt que les diverses nations ont attaché à la vie humaine, à propos de la statistique des bâtiments perdus par an : France, un sur cinquante ; Angleterre, un sur vingt ; Amérique, un sur quatorze, à cause de la navigation en bateaux à vapeur sur fleuves. La vie mise à bon marché. On dit : il y a eu tel accident ; nul n'a été tué : le chauffeur seul a été mis en pièces : c'est une partie de la machine, et puis cela ne gêne pas les voyageurs et n'empêche pas que l'on s'embarque demain.

## 55

L'adoption d'un livre comme sacré est un fait excessivement curieux à étudier dans son progrès. — Il s'entoure de nuages, etc., enfin (ceci est fort remarquable), on en vient à regarder les lettres comme sacrées. D'abord, c'est l'esprit général qu'on fait venir de Dieu, comme toute composition littéraire chez les Orientaux (Cf. le Coran : ceux à qui Dieu a donné de savoir écrire; tout don d'esprit vient de Dieu); ici l'inspiration est naturelle et ne renferme aucun sens faux; c'est poésie. Puis chaque pensée devient inspirée, puis chaque mot, puis chaque lettre et chaque incident orthographique et calligraphique devient sacré et mystérieux, on en fait une sorte de jeu de loto, de thème mathématique, comme dans la théorie des permutations. (Cf. le *notarikon* et la *gematria*.) Ce fait se dessine avec une merveilleuse fermeté dans la critique talmudique et cabalistique, même chrétienne et aussi, je pense, dans la musulmane. *Refer ad alia hujusmodi in meo themati.*

## 56

Il faut bien s'entendre quand on parle de siècles de goût : le goût (en ces siècles) ne domine jamais que dans une certaine sphère ; au-dessous, s'agite un très mauvais goût. En Grèce, par exemple, du temps des Sophocle, des Périclès, il y avait les sophistes et les rhéteurs, un Gorgias, le mauvais goût personnifié, qui charmaient pourtant le goût public. Il faut dire qu'en Grèce, le goût ne fut jamais absolument pur à aucune époque ; les plus grands auteurs ont des fautes de goût, et le mauvais goût leur co-existait et leur était co-admiré. Au siècle d'Auguste de même. (Cf. les dernières pages de la brochure de M. Patin sur Horace.) Ceci est bien plus frappant que sous Louis XIV. Ici, il y a mauvais goût, mais il se tient dans sa sphère ; non pourtant, car le public l'admirait avec Bossuet, etc. On admirait Gorgias et Sophocle, donc le goût n'était pas pur.

Ceci prouve aussi combien est inexacte la conception qui délimite ainsi l'histoire de tout développement littéraire. Mauvais goût d'essai, l'époque de goût, mauvais goût de décadence. En Grèce, le *mauvais goût* de décadence a précédé et accompagné le bon goût. (Cf. la thèse de M. Benoît, ch. III, IV, etc., cette phrase si caractéristique : *on se croirait en pleine décadence*, ce qu'il dit surtout de Gorgias, etc., au style dithyrambique et guindé, pire que les Arabes.) Aussi bien ces Grecs eurent toujours un certain ton qui les rapprocha du goût oriental et même du goût arabe. Ce n'est que chez les Romains que l'atticisme pour le goût a été parfait. Aussi c'est tout émoussé et artificiel. Aussi cette littérature latine n'est-elle pour moi qu'un prolongement de la littérature grecque, en une langue voisine, un de ses dialectes.

## 57

Anecdotes grammaticales des grammairiens arabes, trait caractéristique. Rapprochez aussi l'anecdote du vizir auquel on demanda la lettre sans *r*, etc., encore jeu de synonymes. Remarquez spécialement les anecdotes à synonymes, où on fait entrer tous les synonymes d'un mot. Voyez-en la plus curieuse, par exemple en Hariri, *Commentaires*, p. 551. Remarquez le rapport frappant de toutes ces habitudes avec celles des sophistes de la Grèce : jeu de synonymes, Thucydide, Platon, Prodicus surtout. (Cf. thèse de M. Benoît, p. 77.)

## 58

*Excellent suivant moi.*

Il n'est pas étonnant que l'amour de la patrie soit cher à tous, même aux plus petits, aux plus humbles, aux enfants du peuple, aux manoeuvres. Voici en quoi ; cela tient à l'amour de la gloire. Il faut de la gloire à chacun ; nul ne



peut vivre sans cela ; te rappelles-tu ce gardeur de porcs de Tréguier, qui était le plus glorieux, comme on dit, de tous ceux de sa classe ? C'est aussi nécessaire que le pain. Or, pour l'humble, la source de gloire est comme tarie ; que fera-t-il, que dira-t-il ? Eh bien ! il y a là une réserve commune de gloire, un dépôt commun où vont puiser ceux qui n'en ont pas, c'est le surabondant des grands hommes qui est placé là sous l'étiquette France, et mis à la disposition de tous. Eh bien ! le peuple va là chercher sa gloire. Et, en effet, ne sont-ce pas les hommes du peuple qui se pavent le plus des gloires nationales ? toujours Napoléon à la bouche, car sa gloire est en partie la leur. Aussi, voyez comme ils se le fraternisent. Je voyais l'autre jour une enseigne de cabaret, où il était représenté donnant une poignée de main à un crocheteur, avec un air de camaraderie fort comique. Après une victoire nationale encore, où éclate le plus de joie et de vanité ? chez le peuple ; c'est que lui y gagne plus que les autres. L'académicien a sa gloriole ailleurs, il y sera peu sensible. Et j'avoue pour ma part que j'y suis fort indifférent. Je vendrais la France pour trouver une vérité qui fit marcher la philosophie. Que de fois j'ai fait fi de ces hommes qui sont assez fous pour chercher leur gloire hors d'eux ! Et pourtant, de force j'y ai été ramené quelquefois. Que les Cosaques viennent, pourvu qu'ils me laissent les bibliothèques, des penseurs pour commercer, une académie pour m'entendre (voir n° 65) et liberté de penser et de dire ! Je m'anoblirai intérieurement ; que m'importe que la vanité s'attache au *nom* de France ou de Cosaques ! J'entends ceci grandement et intellectuellement, et non vaniteusement et pédamment. Philosophie vitale, science du contemplateur qui n'embrasse rien pour critiquer tout, et cela pourtant avec feu et enthousiasme. Le spectacle du monde comme aux jeux olympiques. Scruter les choses et non vanité.

C'est en cette manière d'envisager l'amour de la patrie dans l'homme du peuple que réside le secret de l'influence morale de cet amour. En effet, la gloire est nécessaire à l'élévation morale de l'homme. Les hommes qui ne peuvent se glorifier de rien, les classes séquestrées, avilies, sont tou-



jours méprisables et démoralisées. Grâce donc à ce qui permet au peuple de s'exalter en lui-même ! Et, en effet, en ces moments-là, il est meilleur et plus haut ; il ne voudrait pas faire une action honteuse. — *L'homme veut à toute force être ce que l'on croit qu'il est.* Que de fois j'ai éprouvé cela ! Telle opinion que je savais que tel autre avait de moi, était un feu qui me brûlait pour être ce qu'il pensait. Et aussi, combien de fois ai-je combattu contre la pensée de telle fausse appréciation qu'on faisait de moi ! Un poids terrible me portait à être ce que je croyais que l'on pensait de moi, quand même je croyais que ce n'était pas moi. — Cela est frappant dans les enfants : faites entendre à un enfant que vous avez telle opinion de lui, que vous le regardez comme espiègle, méchant, sournois, studieux, aimable, il se brisera le cou pour le devenir. C'était frappant à Saint-Nicolas. Cela tient à ce que les enfants se regardent comme trop heureux d'être considérés par des personnes raisonnables, comme réalisant un type. Rien de plus cher à l'homme ; n'importe quel type, pourvu qu'il en ait un. Rien de plus affreux pour celui qui la mène que vie qui n'est pas caractérisée. — Le peuple ainsi. Dites-lui : le Français a telle réputation, il est brave, etc., il se tuera volontiers pour être tel. Cela se voit sur une grande échelle dans les batailles. Le soldat se fait gaiement hacher pour deux ou trois mots de son général, qui le pipe en l'identifiant avec je ne sais quelle chimère ; pauvres gens ! Respectons pourtant, car cela est de l'humanité. Mais le philosophe est là-haut, regardant, critiquant et s'enthousiasmant ; mais prenant garde de s'y laisser prendre les doigts. — M. Michelet a parfaitement et très finement senti ce fait dans son livre *Le peuple* (p. 266). Mais lui l'apprécie en homme du peuple. — « Ne dites pas, je vous prie, que ce ne soit rien du tout que d'être né dans le pays qu'entourent les Pyrénées, les Alpes, le Rhin, l'Océan. Prenez le plus pauvre des hommes, mal vêtu et affamé, celui que vous croyez uniquement occupé des besoins matériels. Il vous dira que c'est un patrimoine que de participer à cette gloire immense, à cette légende unique qui fait l'entretien du globe. » (Ce dernier trait n'est plus philosophique, car il sort de la loi générale qui est vraie pour toutes les nations

et ne s'applique [pas] qu'à la France. Ce qui suit ne vaut non plus que comme exemple.) — « Il sait bien que s'il allait au dernier désert du globe, sous l'équateur, sous les pôles, il trouverait là Napoléon, nos armées, notre grande histoire, pour le couvrir et le protéger... » — C'est étonnant comme la longue paix et le régime heureux et tranquille où j'aurai fait mon éducation intellectuelle auront influé sur ma tournure d'esprit ; paix à tout prix, mesquinité de la politique, etc.

## 59

Le peuple, les écoliers, les enfants ont une habileté extrême pour forger des mots très pittoresques, sans radical préalable. Les savants, au contraire, s'astreignent à ne faire autre chose que combiner les racines, soit de leur langue, soit d'une autre ; par exemple, je les défie de faire des mots comme ceux qui composent les dictionnaires de l'argot des collèges, cafard, etc.

## 60

La littérature de nos jours a une tendance à cesser d'être un *art*. Tels et tels, M. Souvestre, par exemple, ne comprendraient pas l'application de ce mot à de telles compositions. M. Michelet également dans son *Peuple*. Souvent, au pratique, un livre est une action sociale. L'art est relégué en peinture, sculpture, musique. J'aime pourtant ce mot, et il faut le conserver à la poésie, Littérature est plus pâle.

## 61

On me dira : Quoi ! tu t'occupes du passé, tu donnes valeur à l'érudition s'appliquant à des objets non littéraires, aux guerres, aux usages des peuples, etc., et tu ne donnes pas de valeur à ces objets ? — Ce n'est pas à l'érudition seule en elle-même que j'attache valeur, mais ce à quoi elle me

conduit, ce dont elle est la condition. Sans telle longue dissertation sur tel sujet en apparence puéril, je ne marcherais pas aussi droit que possible.

## 62

Si l'on peut me trouver une ombre de ressemblance entre les compositions des rhéteurs, sophistes et grammairiens anciens et celles de seconde et rhétorique dans nos collèges, froides compositions qui ne disent rien de l'âme, je veux bien [*lacune*]. Éloge du café, etc. (Cf. la thèse de M. Benoît, ch. III et IV.)

## 63

La légende religieuse patriotique est la racine naturelle de tout peuple. De là ce soin à consacrer tous les lieux qui furent son berceau par des récits traditionnels. Ainsi à Rome le Capitole, la Roche Tarpéienne, les pères mythiques du peuple; en France, Saint-Denis, Saint-Remi à Reims, etc. (1). Ce sont là les *racines* d'un peuple, et plus elles sont fermes et profondes, plus le peuple tient ferme. Ah! respectez-les. Ce travail spontané est d'une beauté indicible. J'aime à me perdre dans sa contemplation. Mystère de poésie et de religion.

## 64

Prodiges que ces commentateurs catholiques de la Bible ! Ils sont pour moi le type de l'ἀκρισία. Le Père Carrière, par exemple, qui s'en va introduire des ellipses scolastiques

(1) Les saints, par exemple, sont les racines d'un peuple, ses pères, ses ancêtres, ses consécrateurs, les maintiens de sa nationalité. Or nationalité est chose au moins poétique. Peut-être un jour sera-t-elle effacée; mais elle aura été bonne et belle, et sera toujours poétique. Mais nous avons rompu avec eux, et recommencé une nouvelle nation.

dans les vagues éructations orientales. Non, pour les scolastiques, il faut que les prophètes aient eu à l'esprit la distinction du matériel et du formel, de la promesse absolue et conditionnelle, etc.

## 65

Ah ! Dieu ! Je n'ai pas dit ce que je disais au numéro 58 dans l'esprit plat-érudit de M. Quatremère, par exemple, qui verrait volontiers le monde en feu, pourvu qu'il eût dix personnes à son cours de persan. Non, non, je pensais à l'idéal vital et beau.

## 66

L'impression la plus durable et la plus ancienne qui me soit restée de mon premier abord à la philosophie, c'est l'insuffisance et la grossièreté du posé de la plupart des problèmes, auxquels je trouvais une mine paysanne et scolastique, par exemple, union de l'âme et du corps, spiritualité de l'âme, existence de Dieu, etc., tous posés qui me semblaient grossiers et faux. Je sentais donc, et c'est là mon idée native, le besoin d'une autre forme philosophique. Je l'ai trouvée dans l'école écossaise ; mais elle ne me suffit plus. Quant à la compléter, je trouve précisément que les nôtres ne la complètent qu'avec ces vieux posés qui me répugnent. De là un instinct secret, un amour sans connaissance qui me porte vers l'Allemagne pour voir si je trouverai là ma forme. En attendant, je la fais en moi, en laissant mon esprit [poser] ses problèmes sous leur forme naturelle.

## 67

Le secret de la vie organisée, le passage du brut au vital est toujours ce qui m'a le plus préoccupé. Le problème de la science est là pour moi. Je ne puis croire que l'organi-

sation ne soit qu'un arrangement physique et mécanique. La vie est là. C'est mon idée fixe ; j'aime à m'y perdre.

## 68

Cet enthousiasme d'illuminisme, qui s'est emparé de quelques écrivains pour la France (Michelet, Quinet, etc.), est un fait fort remarquable et ressemble beaucoup à celui des juifs pour leur nation à l'époque du christianisme. Le salut est de nous. Cela présagerait-il quelque chose ? Ce sont des fous ; mais les fous font quelquefois des choses très bizarres et très fortes.

## 68 bis

Habitude des peuples de donner des noms propres aux animaux. Quelquefois ce nom propre est devenu leur nom commun. Par exemple, *Renard* de *Renardus vulpes* du moyen âge (voir Geruzez). *Renardus* était le nom propre. Cf. les sobriquets du chat, etc., dans *Macbeth*. — *Isengrin*, nom du loup dans le poème du *Renard* est probablement *Isegrinus*, sobriquet du loup en allemand. Cf. Lessing, *Fables, Histoire du vieux loup*. Voir ailleurs une note sur ce sujet, fort intéressant et très typique. *Isengrin*, nom propre assez commun en Allemagne et même en France.

## 69

Comparez au passage du *Psaume* : *Et sicut potentatibus, usque ad septuaginta... amplius laboret dolor*, à cette allégorie d'un auteur arabe (1), citée par un auteur latin, où la vie est comparée à un pont de soixante-dix arches, et au-delà

(1) Cette allégorie, la vision de Mirza, se trouve dans Addison (*Spectator*, n° 159), plus tard dans les *Palmenblätter*, de Liebeskind, Herder et Krummacher.

d'arches à demi rompues jusqu'à cent. Des trappes semées dans le pont, d'abord beaucoup à l'entrée, puis beaucoup à la fin, moins au milieu, et à la fin quelques-uns allant en boitant çà et là sur les arches ruinées. Remarquez bien aussi en ces tours concrets et précisés, ces allégories matérielles, la différence du génie arabe et classique. Il est facile de sentir ici l'allégorie de l'Orient. Comparez la roue de la citerne et l'amandier dans l'*Ecclésiaste* (1).

## 70

Quelques poésies modernes, par exemple celles de M. de Lamartine, me représentent fort bien la synthèse en poésie. Les poésies primitives sont le syncrétisme ; tout y est mêlé et en chaos. Puis vient l'analyse, qui sépare les genres, épique, lyrique, élégiaque, etc., puis enfin une synthèse qui les fond tous, et rend fausses toutes ces catégories. Ainsi les *Méditations* de M. de Lamartine, son *Childe Harold*, qu'est-ce ? Élégie, ode, etc., c'est tout cela, ou plutôt rien de tout cela et tout cela à la fois. C'est pourquoi il est très injuste de juger ces compositions sur le pied des anciennes catégories, comme font les classiques, et de dire : L'ode ne comporte pas cela, l'élégie ne comporte pas ceci, car ce ne sont ni des odes ni des élégies. Si vous voulez attaquer, attaquez l'idée même de la composition synthétique, mais vous n'auriez pas raison.

## 71

Mon Dieu ! que j'aimerais cet Ozanam, s'il n'était pas si dur orthodoxe et s'il ne faisait pas cause commune avec toute la coterie de l'Université et s'il n'en prenait pas le ton. Je ne sors jamais de sa leçon, sans être plus fort, plus haut, plus décidé au grand, plus courageux et plus allègre à la conquête de la vie et de l'avenir. Ah ! que je suis heureux

(1) Lorsque l'amandier pousse ses fleurs, c'est-à-dire lorsque les cheveux blanchissent. Voir *Ecclésiaste*, XII, 7, 8.



alors ! Je me vois professeur de littératures orientales à la Faculté des Lettres, assis à la table en hémicycle, et dissertant, critiquant, admirant. — Mon Dieu ! qu'à cet âge on prend la vie allégrement et à plein : c'est vrai, sans retour, sans réflexion. Car on n'a pas encore été répercuté par les obstacles. Je vois cela dans ma lettre à Henriette ; je ne suis que feu, espérance, vie et avenir. La vie est là devant, qui excite l'appétit : c'est l'oiseau de proie qu'on amène en lui présentant la curée. Il y a quelque chose de creux qui appelle la satiété et cherche à engloutir, attirer. Je ne parle pas du matériel. Idéal, Dieu. Puis quand on est plein, je conçois qu'on détourne la tête.

Voir n° 74.

72

L'impression qu'on éprouve en lisant les grands ouvrages romantiques (M. de Lamartine) est pénible : elle n'est pas pleine et finie, comme pour Racine par exemple. Vous sentez que toute la chose est épuisée, la pensée est cadrée dans son cercle : ici, au contraire, il y a un vide, un creux, car le cadre est infini. On ne pose pas à plein, on voudrait plus, on a faim, et avec les classiques on n'a pas faim. Tout est content. C'est qu'ils sont finis, et les romantiques sont infinis. Or, l'infini est plus. J'aime mieux le sentiment infini du romantisme que le sentiment borné et tranquille de l'autre. L'un est une hyperbole, l'autre un cercle.

73

Le christianisme, ayant été une forme de l'esprit humain, est nécessairement un monde, et fait à lui seul toute une science. De là notion de *science ecclésiastique*, et des esprits fort larges peuvent s'en contenter, quant à l'étendue, je ne parle pas de la critique intérieure. Du reste toutes religions en sont là. Islamisme aussi. Mais christianisme a tout : philosophie, archéologie, histoire, littérature. etc.

## 74

Cette édacité de la jeunesse, quand elle a un objet haut et pur, est noble et bonne. C'est la spontanéité native qui se développe sans calcul. Je conçois qu'ensuite, quand on a goûté de tout, on fasse le dégoûté, et qu'après avoir été obligé de tourner les obstacles, on ne puisse plus se figurer que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre. — Rêves ! mais combien de grandes choses les rêves ont-ils fait faire, sans parler des doux moments qu'ils ont fait couler (1) ! L'idéal entraîne, on ne l'atteint pas, mais on monte haut. Quand ils ne serviraient qu'à me faire oublier M. Crouzet et ses bambins, ce serait déjà beaucoup.

## 75

La nation grecque, athénienne surtout, est la nation de la *parole* ; elle en avait un sens exquis ; c'était plaisir pour elle. Phénomène qu'un *peuple* qui a pour plaisir l'harmonie du beau dire. Voyez des faits curieux, thèse de M. Benoît. Périodes harmonieuses suffisent ; c'est du bonbon pour eux, et quand on leur en donne, on a toujours raison. Cela assurément a nui chez eux au vrai et au grand. Ils n'ont pas été aussi vigoureux penseurs. Platon lui-même est sophiste. Pour Socrate, il est en dehors de tout.

## 76

Quand j'ai remarqué en moi quelque chose d'affecté, je réagis très vivement contre par un ton intérieur, calme, froid et vrai, tellement qu'alors le fort non affecté, mais qui pourrait en avoir l'air, suffit pour me donner la nausée.

(1) *Le Saint Graal. Les Croisades. Les croisés ne trouvèrent pas ce qu'ils cherchaient, mais ils trouvèrent mieux. Alchimie.*

## 77

Il m'arrive souvent, à la vue d'un objet, de l'épurer, ou mieux d'en absolutiser le type. Nul objet ne représente parfaitement un type, mais quelques-uns de ses traits rappellent le type; alors on élimine de lui tout ce qui n'est pas du type, on y met ce qui est dans le type et qu'il n'a pas. — Quelquefois la ressemblance est si parfaite, qu'on croit retrouver sa création : la joie alors est grande.

## 78

Il faut se garder de considérer les droits de l'humanité comme quelque chose de constant et d'invariable. Aristote disait : « S'il existe des nations qui soient relativement à d'autres ce qu'est le corps vis-à-vis de l'âme, elles doivent servir ces dernières, comme le corps l'âme. » C'est très profond. Si donc ces nations viennent à se polir et à s'élever, ce droit se perd. — Ainsi aujourd'hui que l'humanité est mûre, il n'y a plus de droit d'esclavage. Autrefois il y en avait. Et qu'est-ce qui montre que l'humanité est mûre ? c'est le fait même de l'abolition, car si le droit est la légitimation du fait, le droit n'est jamais la cause qui fait accomplir le fait. L'abolition de l'esclavage ne résulte pas d'une thèse faite sur ce sujet : elle est le résultat des tendances combinées du siècle qui trouve légitime tout ce à quoi il est porté. Maintenant si l'on veut postérieurement examiner la question spéculative du droit, le fait nous servira de base. Là est le mariage du droit et du fait. Le droit n'est pas cause efficiente, le fait le devance et, s'il est l'œuvre d'un siècle, il *manifeste* un droit, sans le *constituer*. De même pour le droit de conquête d'une nationalité, il avait lieu autrefois, plus maintenant.

Le droit est donc variable à la manière de Pascal ? Non. Le juste est là-haut invariable ; mais le sujet auquel il s'applique change : l'humanité passe par diverses phases, l'homme n'a pas toujours eu mêmes droits et mêmes devoirs ;

car l'absolu se diversifie en s'appliquant au relatif. C'est le rayon blanc se réfractant en couleurs diverses en traversant le milieu. Erreur donc que ces sottes questions générales de droit de l'homme. *Les droits de l'homme vont se fondant*, à mesure que l'homme avance : il en est tant d'autres qu'il ne possède pas encore, et à la conquête desquels il s'avance. — Ceci me semble capital, et sert de clef, de solution à une foule d'embarras. — Du reste, je le répète, le droit n'est jamais l'initiative. Une nation ne se lève pas un beau jour, parce qu'on lui aura prouvé qu'elle a droit à ceci, mais parce qu'elle se sent mûre. Comme le jeune lion se lève pour la chasse quand il se sent assez fort, sans qu'on le lui dise. Le droit est toujours conforme à cette spontanée exertion de forces. La volonté du peuple *ne légitime* pas ses actes. C'est dire inexactement ; car l'homme ne légitime rien. Mais la volonté du peuple dans sa tendance générale et ses résultats généraux qui ne sont pas œuvre de tels et tels, est conforme au légitime, et dans l'ordre de connaissance, c'est elle qui nous fait connaître le légitime. Ainsi ce qui constitue objectivement la légitimité de la Révolution française, ce n'est pas le fait de son accomplissement ; mais ce qui nous fait connaître cette légitimité, c'est ce fait même. — Il y a dans cette distinction un germe très fécond, qui peut encore s'appliquer à une foule d'autres questions.

## 79

Ce qui fait la différence des poètes et penseurs (1), c'est le genre qu'ils adoptent, et la hiérarchie des genres est celle des hommes, car les forts sont ordinairement parfaits dans leur genre. Boileau, par exemple, étant ce qu'il est, ne pouvait être plus parfait qu'il est : en quoi est-il inférieur à M. de Lamartine, par exemple ? En ce que son genre est infiniment inférieur à celui de ce grand poète. Voyez, par

(1) *Je ne suis pas encore à même de bien définir ma pensée. Elle n'a pas l'acumen nécessaire ; je la vois se dessiner comme une pointe de poignard sous un voile, une statue sous un voile.*

exemple, son épître à ses vers (*Épître X*). Classiquement, c'est admirable : mais comme poésie et pensée, que c'est froid ! La poésie donnée comme un art d'agrément, une affaire de procédés et de machines. Par exemple, le procédé qu'il donne à ses vers pour réussir : « Vous pourrez vous sauver épars dans le volume. » Pauvres pensées ! et il y en a qui se nourrissent de ces misères et y trouvent un suc. Pensées ingénieuses ingénieusement dites. Pauvres gens !

## 80


M. Cousin a un trait de caractère très nettement dessiné et qui le peint tout entier. C'est d'être un homme à s'enthousiasmer des autres grands hommes et à se monter à leurs idées. Cela explique d'abord tous ses voyages philosophiques et donne, en outre, la clef de son idée de l'éclectisme. En effet, quand on a ainsi successivement admiré tous les grands hommes, on est tout porté à trouver du vrai dans tous, à les faire tous s'embrasser, comme on les aime tous, et cela n'est-ce pas l'éclectisme pur ? D'ailleurs, c'est un érudit en philosophie et l'érudit doit chercher à donner de la valeur à tous les objets de ses études. Donc tout philosophe a valeur. Moi-même je suis porté à cela.

## 81

Dieu dure-t-il ou ne dure-t-il pas ? Équivoque de mots : si durer, c'est avoir un fond permanent d'existence avec une surface de phénomènes passagers, alors Dieu ne dure pas ; si durer, c'est continuer d'exister, Dieu dure. Mais en ce second cas, y a-t-il succession ? Ou, en d'autres termes, y a-t-il succession dans l'existence sans succession dans les phénomènes de l'existence ?

Ce qu'on regarde comme le réel de la connaissance n'est que bouffissure. Quand on pousse au fond, en généralisant toujours, et abstrayant, on arrive réellement à  $A = A$ , qui n'est rien. Pour saisir du réel, il faut monter à une certaine boursoufflure qui couvre cela ; là, on se croit dans le positif ; puis, si on dépasse, on retombe dans le néant. Qu'est-ce donc que la connaissance ? Cette pensée m'a souvent fait souffrir, quand je la voyais ainsi se fondre. En mathématiques de même ; cela paraît du positif, et, en pressant, tout s'en va ; on arrive à  $A = A$ , ce qui est horriblement creux. Ce tour m'est arrivé cent fois en cent choses différentes. Ah ! que ne puis-je dire la chose comme elle me paraît ! Se fondre, se dissoudre, le nœud seul a valeur, dénouez-le, il ne reste rien. — Cela s'expliquerait peut-être par les idées de Kant : que raison n'est que forme, et qu'on ne trouvera que creux si on n'y met le positif du fait. (Voir 83 et 89.)

Comparaison qui rend merveilleusement ma pensée ; une équation qui, au fond, est identique, mais qui, dans ses termes actuels, renferme une grande complication de termes. Le *saisissable* n'est que là : poussez-le, vous arrivez à  $a = a$ , ce qui n'est rien.

$\infty^\infty$  ne représente pas, comme je l'avais pensé, l'infini absolu, car on peut poser  $\infty^{2^\infty}$  et on poussera toujours, à moins qu'on ne pose un signe  pour l'infini *quo nil majus in nullo ordine* ; alors il y aurait contradiction à pousser plus loin. — Si l'espace, comme le veut Leibniz, n'est que relation, on ne peut pas lui appliquer le nom d'infini. — Voici mon idée : je perçois une distance infinie qui n'est que relation, et par abstraction immédiate, je passe à la distance de points successifs sans limite, ce n'est donc que relation fictive, et [qui] pourtant est nécessaire,



puisque la série des points possibles est nécessaire, en tant que points, bien qu'ils ne soient nul être. — O abîme ! quand on creuse tout cela, tout se confond et se réduit à l'unité, se fond et se réduit en un point ; c'est cruel. Métaphysique, je reviens à mon aversion. Morale et science, là au moins, on tient quelque chose, et quand on analyse, on trouve  $0 = 0$ .

## 84

Rien de plus ridicule que l'emploi du mot *mysticisme* dans les philosophes superficiels de nos jours, ceux qui n'y entendent pas grand'chose. On dit : il faut le juste milieu, ni fanatisme ni mysticisme, etc. — C'est fade : il faut tout ou rien ; il faut être tout au supérieur ; quel goût prendre à la vie sans cela ? Tout sacré, tout est saint : [malheur] à ceux qui partagent entre Dieu et le monde ! Mais aussi bien conservé-je tout, en faisant tout entrer dans le sacré, le cœur, ma mère, mes livres, etc. — Il faut tout bénir, rien de profane. — Or cela est mysticisme : il faut donc être mystique. Voyez tous les mystiques, ils sont saints et beaux. Ce sont les hommes tout à Dieu, quoi de plus pur ? — L'erreur est dans la méthode : aussi Böhm est admirable pour la tendance, faux dans le procédé ; car ce sont creuseries. Il faut être mystique avec le positif et la méthode scientifique. Mystique en ce sens qu'on est tout à Dieu et à l'idéal. — Là est encore le combat du fond et de la forme, comme dans le littérateur penseur, mais non savant, et le savant non enthousiaste et poète.

A bas le juste milieu, et ce mot bête dans son emploi, dont on croit nous faire injure !

## 85

Le sentiment de Leibniz semble différer du sentiment de Kant sur l'espace, car Leibniz l'appelle relation ; or relation est en dehors de l'esprit : néanmoins il y revient, car cette

relation n'étant qu'entre des possibles, elle ne diffère plus d'une conception : c'est une œuvre de l'esprit.

## 86

Supposer Jésus-Christ ou Socrate préparant leur discours, quel affreux contresens ! et que cela fait bien comprendre la différence du spontané et du réfléchi !

## 87

Quand on songe qu'on renferme sous le mot *littérature* des hommes si divers qu'Homère et Mécène, par exemple, celui-ci type de la littérature futile, voluptueuse, sans morale (Cf. Sénèque, *Epistulae*, 114), envisageant la littérature comme un appendice de ses plaisirs, un *dessert*. O horreur !

## 88

Le livre sacré est admirable ; mais rien de plus sot que le commentaire sacré du livre sacré.

## 89

Quand on songe que le fond de la connaissance humaine n'est qu'un petit fait tout prosaïque ! Où est donc la poésie et le vrai ? C'est une sorte d'écume moussée qui s'élève par-dessus, qui n'est rien quand on presse, qui n'est rien que par le vide interpolé.

## 90

Qu'il est peu d'hommes pour qui tout ait valeur ; science, morale, poésie, philosophie, tout, même l'action. C'est qu'il

est peu d'hommes qui soient tout, et chacun nie ce qu'il n'est pas.

## 91

Il y a les infinis d'ordres, soumis aux lois du calcul différentiel, et l'infini *quo nihil majus*, qui est la limite que nous concevons. Je le double, dites-vous. Non, c'est vous contredire.

## 92

Je suis assez fort pour apprécier tout et donner valeur à toute science en théorie ; néanmoins j'ai peine à le faire quant au sentiment en tel ou tel moment : par exemple, quand je suis en hébreu, j'ai peine à goûter un théorème de statique. — Au fait, je ne suis pas encore bien assis sur la valeur de chaque science : par exemple, sciences physiques, que valent leurs résultats, quel vital renferment-elles ? Elles en renferment sûrement, et je crois que le reste s'y moulera ; car il a été naturel que les corps ouvrirent la voie. En vérité, le dogmatique n'est-il pas un phantasiaste qui se prend à ceci ou cela par pile ou tête, et qui alors y tient à pieds et dents ?

## 93

Mahomet n'a pas pris les traditions chrétiennes et ju-daïques telles qu'elles sont dans la Bible, mais telles qu'elles sont dans la tradition exégétique, grossissant les mythes, mythes de mythes, légende de légende, *acrisia* complète, imagination plastique.

Voir n° 96

## 94

Le mythe s'augmentant, se nourrissant par *intussusception* ou allant grossissant par agglomération, comme le cristal que X... X... *nourrissait* sous un bocal. (Voir cours de M. Delafosse, note, je crois.)

## 95

Habitude des écrivains du Nouveau Testament de désigner le jour du jugement (qu'ils croient proche), par ces mots : *Le jour...* par excellence, ou autre tour analogue. — Comparez chez les musulmans ; ce jour s'appelle par excellence *le jour*. Par exemple, Coran, III, v. 102. — Voir *tamen*, note Caussin, *ubi non* יום [jour], *κατ'ἐξοχήν*, *intelligit. Inde quo*, etc.

## 96

Mahomet a pris le côté talmudique du judaïsme et du christianisme. Ainsi ses idées sur hommes, anges, génies et supériorité de l'homme, qu'il tire : 1<sup>o</sup> de ce qu'Adam apprit aux anges les noms des choses, et de ce que Dieu ordonna aux anges de se prosterner devant lui. L'ange rebelle Iblis seul refuse, et c'est là son crime. Qui ne voit que rien de tout cela n'est dans l'Écriture ? Mais c'était une pousse que l'esprit mystique avait germée à côté, et lui la défigure encore : car cette adoration des anges devant l'homme est évidemment la tradition chrétienne de l'ordre donné par Dieu aux anges d'adorer son Christ en sa nature humaine, et le crime de quelques-uns fut de ne pas y consentir (1). — Ainsi ce sont les légendes chrétiennes plutôt que les écrits chrétiens que Mahomet adopta et légendisa encore. Quel singulier fait que cette marche des religions marchant par

(1) Cf. Coran, III, v. 104. Notes de M. Caussin.

le rêve, sans critique, suivant leur imagination légendaire, défigurant peu à peu le défiguré, et suivant ainsi la courbe la plus incertaine, comme la raison suit sa ligne ! — Encore les légendes musulmanes sur Abraham, c'étaient traditions de l'Orient, sur la sainte Vierge, etc. (Voir *supra*.) C'est en effet en Orient qu'on a commencé à mettre en légendes la vie de Marie. La présentation au temple, sa vie solitaire, etc., sont des créations de l'Orient ; elles sont empreintes du goût de vie solitaire qui s'y répandit vers le iv<sup>e</sup> siècle ; probablement ces légendes sont des produits de cet esprit. Les solitaires voulant faire la sainte Vierge aussi belle et vertueuse que possible durent la faire solitaire.

## 97

Il est impossible que l'érudit ne trouve pas beau ce qui lui a coûté tant de peines. Quoi ! j'aurais donc tant travaillé pour rien : non, non, c'est que cela a en effet un prix supérieur.

## 98

Bientôt nous serons à faire le commentaire des commentateurs. Histoire des commentateurs d'Aristote, etc.

## 99

Il n'y a qu'un côté sous lequel le christianisme fit rétrograder, c'est l'article de la superstition. Je n'entends pas par ce mot le merveilleux des dogmes : ceci rien d'étonnant ; mais le merveilleux de générosité, en dehors de l'orthodoxie, devins, sorciers, crédulité, etc., comme celui de nos vieilles femmes, et même quelquefois merveilleux sans raison, on ne sait pourquoi, sans but ; celui-ci, si fréquent dans les légendes, apparaît déjà dans les Pères. C'est une preuve de l'affaiblissement des esprits. Il ne faut pas tout exagérer, Il

est sûr que les Pères, même les plus philosophes, saint Augustin, saint Ambroise, etc., sont plus superstitieux que les penseurs païens, Cicéron, Sénèque, etc. Cela tenait à ce que le merveilleux était leur élément, et comme de droit commun dans le christianisme.

C'est le seul point sur lequel M. Havet et M. Garnier avaient raison.

## 100

Il n'y a qu'une nuance insensible du capital au puéril dans l'ordre de l'intelligence. — Par exemple, il y a tel problème de philosophie qui à deux doigts de distance fera hausser les épaules ou se fera regarder comme le tout de l'homme. De même en littérature : le professeur de rhétorique passe par une insensible contiguïté du creux pédantisme à ce qui a valeur réelle. Le mieux est de ne hausser les épaules de rien.

## 101

Toute science n'a réellement sa pleine valeur que pour le philosophe qui y reste extérieur comme spécialité ; mais qui en délibère le résultat. Il serait bien bizarre en effet que la science ne fût ainsi réservée qu'à servir d'aliment partiel et individuel à tels et tels. Il faut que ceux-ci ne soient qu'instrument, souverainement utiles, mais enfin ne s'ayant pas pour fin. Les savants non philosophes ne comprendraient pas cela. Aussi remarquez que tous rentrent dans ces deux types ; vaniteux, immoraux, faisant science par gloriole ; bonnes gens orthodoxes qui, regardant chrétiennement cela comme vanité, en font tout de même, on ne sait pourquoi, par goût sédentaire, bibliomanie fort vaine. Le savant a du prix, mais relativement au philosophe ; il est bien entendu du reste que jamais il n'entendra cela, et qu'il voudra toujours tout confisquer à son profit. — Mais songez-y ! que ce serait bizarre ! La science arabisante existe pour donner à M. Reinaud l'occasion de s'amuser en mémoires savants ;



la science archéologique pour tel autre, etc. Ce serait un monstre : ou ces choses sont puériles et sans valeur, ou elles en ont une autre que celle-là : or elles ont grande valeur.

L'utilité pratique, par exemple, de l'arabe pour relations des sciences physiques, est encore bien moins que ce que je disais tout à l'heure, et fort heureusement les savants le sentent ; car ils traitent foule de questions spéculatives qui n'ont pas de sens relativement à la pratique. Les superficiels-pratiques-grossiers en haussent les épaules. Le vrai est qu'il y a une science vitale, qui est le tout de l'homme, et que cette science a besoin de s'asseoir sur toutes les sciences particulières, qui sont ses membres, et sont belles d'ailleurs en elles-mêmes. C'est l'Église gallicane de Bossuet, belle en elle-même, belle surtout dans son tout.

## 102

Fatalisme des nations orientales, sentiment de la personnalité peu dessinée, opposé à l'individualité si énergique et si vivement sentie de nos nations européennes. (Voir note *ad Cor.*, II, v. 216, cours de M. Reinaud.) Par exemple, ce respect qu'ils ont pour les fous, comme des inspirés, comme d'autant plus près de Dieu, qu'ils ont moins le sentiment de leur personnalité.

## 103

Ridicule critique que celle qui reproche à la poésie moderne de n'avoir pas d'épopée, ou autres reproches semblables. Ou bien vous entendrez la forme épique ou le génie de l'épopée : si 1<sup>o</sup> c'est bien petit reproche ; si 2<sup>o</sup> c'est faux, c'est faux. *Faust*, par exemple. Ne pas trop attacher d'importance à ces casiers, ni y ramener tout. (Voyez quelques réflexions fort justes de Henri Blaze, préface de *Faust*, p. 17.)

## 104

Gœthe est Jupiter ; Schiller, Apollon.

## 105

Critique ancienne du temps de Corneille, Louis XIV, etc., absurde, petite, mécanique, prenant l'ouvrage comme un [*lacune*]. Une image que je ne peux rendre. C'est surtout en ces choses que l'expression abstraite ne peut rien, et qu'il faut mettre en scène. Par exemple ce vers de Lamartine :

On n'entendait que le silence

quand il suppose tous les hommes détruits ; ils auraient dit : Il n'y avait personne là pour entendre. Ils prenaient la poésie en thème de rigueur. (Voyez les critiques de Corneille sur ses pièces.)

## 106

On dit : pousser trop loin, c'est subtilité, erreur ; juste milieu, arrêtez-vous, pas trop de rigueur. — Cela ne peut être vrai dans l'expression ; il y aura une meilleure manière de lire cela ; car le fond pratique est bon.

## 107

Nos astronomes trépignent contre ces noms de constellations, qui n'ont rien de scientifique, et qui ont mis toute une poésie dans le ciel. Gens qui manquent d'un sens. Voyez par exemple les noms qu'ils ont donnés aux constellations du pôle austral, le triangle, le sextant, etc. Quel prosaïsme ! Comparez le Cygne, Orion, etc., ou même les noms populaires, la Poussinière, les Trois Rois, le Bâton de Jacob. — Chacun voit dans le ciel ce qui l'occupe : la mythologie ses

mythes ; le peuple ses légendes et ses habitudes, le mathématicien ses instruments.

## 108

Poésie, c'est grandeur et faiblesse de l'homme ; car c'est l'homme, voilà son thème. Aussi toute vraie poésie se rapporte à cela. Lamartine par exemple voyage sans cesse de l'un à l'autre. Il peut y avoir poésie avec un seul des deux ; mais alors l'impression est pénible et incomplète. L'art est de réunir et combiner les deux de manière à produire une impression unique qui est l'homme.

## 109

La loi de continuité, ou plus simplement la loi de dégradation rudimentaire (tel membre en rudiment, puis se développe), qui se retrouve partout dans l'anatomie comparée, la linguistique comparée, la psychologie comparée (classification des caractères), dans l'ethnographie comparée (races d'hommes liées entre elles par des transitions insensibles) *a prouvé l'unité de tous les systèmes de choses où on les trouve, la génération commune*. Car dans le juxtaposé artificiel, il y aurait des lignes nettes et crues ; telle chose serait ici qui ne serait pas là. Or tout est en tous. Unité des langues, des races, du règne animal (je n'examine pas si la nature n'a voulu développer qu'un type ; on pourrait admettre plusieurs embranchements sortant de types différents, comme M. Milne-Edwards, sans rejeter la loi de développement rudimentaire dans l'intérieur d'un type, et [c'est] là alors qu'il faudrait restreindre l'unité). — Ceci est capital, à mon sens ; pour les langues surtout. (Voir נסתרות (I) grammaire hébraïque, *passim*.)

(1) Les choses cachées, *Deutéronôme*, xxxix, 28.

## II O

La calligraphie a dû être nécessairement un art fort développé et fort important chez les peuples où il y eut beaucoup de copistes, par exemple, au moyen âge, dans les monastères. Car on cherche toujours à enjoliver et pousser à la perfection ce qu'on fait habituellement. Cela explique les enjolivements sans nombre de la calligraphie arabe. Iakut et Rahhan. — Supposez un copiste de profession enfermé dans sa cellule ; que faire si ce n'est d'imaginer de nouvelles queues et liaisons, etc. ? (Cf. Rosenmüller, *Gr. ar.*, p. 6.)

De là cette incroyable profusion de petits détails qui surchargent la calligraphie du moyen âge, leurs vignettes surtout ; sitôt qu'il y restait un peu de blanc, il fallait y faire une arabesque, etc. Dans leur gravure de même, pas de simplicité, remplir tout d'ornements.

## III

Quand j'en entends comme M. Souvestre parler contre l'érudition et s'en moquer finement, je suis tenté de me mettre de la famille, car la plaisanterie qui a un certain fond a beaucoup de pouvoir sur moi ; puis j'en sors par mon point de vue ordinaire.

## II 2

La philosophie du juste milieu est la plus commode de toutes, et très accessible aux superficiels. Rien de plus commode et de plus flatteur pour la vanité que de se poser à dire sans examen : A a tort, B a tort, moi seul j'ai raison. On sous-entend en cette méthode : moi, je suis l'infailible, l'homme créé exprès pour frapper juste, le modérateur des errants. Idiot ! ne vois-tu pas que tu es tout de même

obligé de décider en dogmatique, et que demain viendra un nouveau chercheur de moyennes proportionnelles, qui te mettra toi aussi en compte, comme un *extrême*. — Méthode grossière que celle qui réduirait la philosophie à un compte grossier, sans examen intrinsèque. Rien ne supplée à celui-ci.

## II3

On déprime l'individuel ; on dit : il ne faut voir que le général, faire marcher les choses, etc. Ces vues pourraient effacer cette autre chose : c'est que l'individu est pourtant but, car quand on parle de *plusieurs*, de généralité, cela veut dire plusieurs individus, pas autre chose. Le bien des individus est donc le dernier mot ; ainsi je me disais : que je n'avais encore fait que peu, car j'avais peu agi dans le tout, ne comptant pour action que le général ; mais c'est du plus au moins et non du oui au non. Sans doute, celui qui agit dans le général agit plus, parce qu'il agit sur plus d'individus. Mais celui qui agit sur sa mère, sa sœur, son frère et deux ou trois encore, celui-là agit aussi et fait partie du monde, en proportion de cinq à six avec le nombre d'individus contenus dans le général où l'autre agit. Ainsi un acte de l'autocrate fait mouvoir des millions, un acte de lui fait mouvoir cinq à six ; mais enfin il a sa part.

## II4

Il y a le commentaire critique, herméneutique, philologique, historique et archéologique, esthétique : il est bien difficile d'allier certains de ces aspects. Par exemple l'union du commentaire savant (qui résume tous les premiers aspects), avec l'esthétique est bien difficile ; voyez par exemple à quel misérable avortement il aboutit en M. Ros-signol. M. Ozanam réunit mieux à mon sens tous ces aspects, et ce n'est pas un de ses moindres mérites à mes yeux. Ah ! serai-je aussi un jour attelé à cette chaîne ? Bizarrerie qu'au

XIX<sup>e</sup> siècle, pour dire sa pensée au public, il faille se cacher derrière un autre ; tous nos cours en effet ne sont qu'histoire littéraire et commentaires.

115

Il y a des philosophes qui posent Dieu comme ceci :

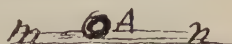


$m - n$  est le sol, A, c'est Dieu, poids énorme, et A, B, C, un petit fil de laiton courbe, sur lequel on le fait tenir. (Clarke, par exemple, qui vous conduit par un fil d'araignée de raisonnement de l'athéisme à Dieu.) — D'autres le posent comme ceci :



$m - n$  est le sol, l'âme, A, c'est Dieu, B C, un piédestal fort, court et solide. C'est la méthode cartésienne.

Autre manière qui est la bonne :  
A pose sur le sol.



116

Quand on se demande ce qu'a fait cette psychologie dont on promettait tant de merveilles, on est surpris quelquefois de trouver si peu. — Il est vrai, la psychologie est admirable comme méthode. En ce sens, elle a fait révolution en philosophie en faisant partie de l'observation du moi. Mais comme science constituée, c'est peu de chose.

C'est précieux comme méthode, mais non comme corps de science : les problèmes de la philosophie restent ce qu'ils ont été, seulement une nouvelle méthode y est appliquée.

117

Rien de plus cruel que la partialité nécessaire [à] toute vie. Tout à l'heure j'avais un sentiment si vif de la vieille vie



féodale au fond d'un manoir, que je languissais d'y désespérer. — Puis j'ai eu le sentiment de la vie de chaumière en Bretagne, puis de barque et boussole, et je n'aurai que la vie sèche de Paris et des livres. Ah ! pourquoi n'ai-je qu'une vie ! Que ne puis-je tout embrasser ! Quand je pense qu'il faut dire pour certaines formes : jamais ! jamais !

## 118

Ces peuples orientaux me tuent par ce caractère tout sacré que je sens si vivement et que je ne puis rendre. — Ils sont entés dans le surnaturel, c'est leur sphère, Dieu : les Arabes et les anciens Hébreux, c'est tout un : en tout : Dieu est Dieu, et Mahomet son prophète. Dieu partout ; vivre là-haut, on tient peu à la terre. Fatalisme, comme il couronne bien tout cela : c'est la conséquence. — Vivre en contact perpétuel avec le surnaturel, et par conséquent pas d'idée de la *loi physique*. Nous autres, au contraire, nous posons à plein ici-bas, et même au moyen âge où le miracle règne, il y a des exertions vives qui sont toutes terrestres et physiques.

## 119

Besoin de tradition qui tourmente toutes les écoles théologiques. Par exemple, dans la controverse protestante, on leur objecte : Vous n'avez pas d'ancêtres durant dix siècles ; alors eux, au lieu d'accepter le fait, et de dire : qu'importe ? vont, par un des traits de critique les plus ridicules que je connaisse, se [chercher] à tout hasard des ancêtres, s'attacher à des fils d'araignée et donner par ces absurdes raisons gain de cause à leurs adversaires, qui les réfutent en riant sur ce faux terrain. Idiots ! dites donc ce qui est vrai ; l'homme a toujours les mêmes droits, quand le mouvement d'en haut arrive, toujours il est perfectible.

## 120

Il y a un anthropomorphisme psychologique comme il y a un anthropomorphisme matériel. Dieu est-il libre ? Question qui n'a pas de sens : c'est demander : la pierre a-t-elle des affections bienveillantes ou malveillantes ? L'erreur vient de ce qu'on dit : Dieu est esprit. Donc il est soumis à toutes les lois des esprits. — Non, ne dites pas : Dieu est esprit. Esprit est pour nous un mot connu négativement. Esprit, c'est tout ce qui n'est pas corps. C'est comme si on divisait le règne animal en cheval et ce qui n'est pas cheval, et qu'on raisonnât ainsi : tigre n'est pas cheval, tortue n'est pas cheval. Donc tigre et tortue sont de même espèce, et on peut raisonner de l'un à l'autre.

## 121

J'en suis venu à ce point de pouvoir passer de ma grammaire hébraïque à la lecture de Lamartine sans me sentir brusqué ; tant mieux. Pourtant que je passe aux mathématiques, je sens une pénible secousse.

## 122

Il y a une certaine pointe de pensée qu'il est impossible de rendre par des mots, du moins en conservant quelque air du discours vulgaire. La plupart prennent alors le parti de supprimer cela, et en effet on n'en trouve nulle trace dans des penseurs même fins, mais véreconds pour le style. D'autres au contraire prennent leur parti, mais alors leur style est étrange, et leur pensée si poussée qu'elle semble n'être que pour eux. C'est alors Jean-Paul et Hamann, preuves frappantes de l'insuffisance du langage humain ; car ces hommes ne *parlent pas*. Il y a pareillement de certaines impressions poétiques, sensibles, à certain tour indicible qu'on ne peut exprimer directement. Ceux qui le font

(et plusieurs le font, Victor Hugo par exemple) font du pathos inintelligible, et qui fait descendre le langage de son rôle social ; d'autres prennent le bon parti (car ici il y a différence du premier cas, il y a moyen de s'en tirer sans se taire), et expriment la chose indirectement par un tour de poésie, un ton senti, qui n'aborde [pas] de front la touche susdite, mais qui la peint de côté. C'est comme ceux qui voudraient peindre le sublime en lui-même, ce serait fort embarrassant ; faites mieux, faites une scène sublime. De même Lamartine rend par le ton de ses *Méditations* certains tons inexprimables, directement. Cela revient au principe de *symbole* ou d'interprétation. Telle scène est significative de telle chose, quoique concrètement cette chose n'y soit pas. Par exemple, dans tel tableau, il y a le personnage A, B, C, mais le tendre, ou le terrible n'y est pas nommé, il y est signifié.

C'est quand j'arrive à ces divers tons ou pointes de pensée que je m'irrite. Je cherche alors les mots les plus vagues, ton, pointe, schéma, forme, pour rendre ma pensée ; car ces mots, ayant le sens le moins défini, sont le moins inexact, et m'opposent le moins un sens contraire bien net et déterminé.

### 122 bis

L'arrière-pensée littéraire gâte tout, en Massillon par exemple.

### 123

Horrible tendance que celle qui voudrait faire de nous tous des commis de magasin ou des machinistes. — *Les fils ardents et affamés du XIX<sup>e</sup> siècle*, disait un article de *La démocratie pacifique* (article sur M<sup>lle</sup> Ulliac). — Oh ! la vilaine épithète, monsieur. Le philosophe a besoin de tout cela ; il est fort aise que quelques-uns aient la bonhomie de s'en occuper. Mais il s'en moque. C'est l'homme spirituel de saint Paul qui juge tous, et n'est jugé par personne.

Ernest, tu tombes peut-être dans le défaut de ceux qui, étant partiels, nient ce qu'ils n'ont pas. Assurément, nul n'est plus large [que] moi dans l'intérieur de l'idéal ; mais en dehors, je déclare que c'est vanité. J'ai presque scrupule de dire ce mot. Peut-être rien n'est-il vanité.

## 124

C'est dommage que les femmes ne s'appliquent pas aux sciences, à la philosophie avec attention et profondeur. Elles y trouveraient du vrai comme nous : mais pas le même vrai, ce serait une face de plus. Car le vrai que trouverait la femme ne serait pas celui que trouverait l'homme, et cela complèterait ; un jour peut-être ce sera là un élément essentiel qui produira toute une face nouvelle. Car de même que la vie complète se compose d'homme et femme, de même, peut-être, la science complète et philosophique aussi. Jusqu'ici la science a été dans un sévère célibat, qui a été utile pour son éducation, mais peut-être un jour... Horreur qu'on dise, à des êtres humains : Vous n'êtes bons que pour le rôl et le potage. — De deux choses l'une, ou il y aurait de la valeur en ces vanités ou il faut que la femme ait aussi sa fin dans l'idéal. Il est vrai qu'elle a le beau du sentiment et la morale.

## 125

Je voudrais faire un poème sur l'humanité, qui serait ainsi conçu : ce serait un homme (Adam) qui, partant du commencement du monde, et ne mourant pas (comme l'humanité), poursuivrait sa route à travers les phases diverses des diverses époques et des divers peuples, apprenant et s'améliorant partout et tantôt se détériorant, mais pour s'améliorer. Il s'enthousiasmerait pour toutes les formes actuelles, Grec enthousiaste chez les Grecs, Scythe chez les Scythes, etc., passant ainsi par toutes les formes exclusives et procédant par élimination. — Ce serait le

poème de l'histoire de l'humanité. Il y aurait du merveilleux. Dieu ayant l'œil sur lui, à certaines époques le tirant de la fondrière, etc. La fin du poème serait très caractéristique ; il resterait coupé, brusquement inachevé au milieu d'un vers, ou même d'un mot, comme l'humanité à chaque point de sa route. Car pour l'humanité, il n'y a ni coupe de phrases ni de mots. Tout pour elle va à la file et ne fait qu'un mot sans coupe. Il n'y a pas *marche et repos* ; mais *marche continue*.

## 126

Le brillant me semble avoir quelque chose de solide, quand tous l'admirent. Car tous ne peuvent convenir à admirer ce qui n'est pas admirable. Il a cette qualité, qui est réelle, d'être *brillant*. Une autre forme a le solide. Chacun a sa part, plus ou moins belle. Rien n'est faux dans l'homme, et tout ce qu'il admire est admirable.

## 127

C'est surtout relativement à Dieu que toutes nos notions se confondent, et que tous nos problèmes se fondent en nos sens : Dieu est-il simultanément, création, conservation, etc., mots mousseux.

## 128

Peut-être pourrait-on hasarder cette explication du *secundum ordinem Melchisedech* ; car en vérité, c'est très bizarre. Peut-être sorte de jeu de mots étymologique sur מלכי־צדק *secundum morem regis justi*, iod étant paragogique du construit, comme dans le mot précédent דְּבָרָי (1).

(1) « ... à la manière de Melchisédek. » Cf. *Psaume CX*, 4 ; *Épître aux Hébreux*, V, 6 ; VII, 1, 11, 15.

## 129

Les penseurs politiques ne songent qu'à créer des moules, des formes où entrent beaucoup d'individus, et cela avec un certain mépris des individus. Ils seront heureux là... Je pense à la manière dont M. Ozanam traite les choses.

## 130

Il est évident que **an** (1) est le nom de l'Égypte et non un nom d'homme, et c'est par son système de rattacher toutes les nations aux Noachides et sa manie des éponymes que l'auteur du chapitre X (2) en fait un fils de Noé.

## 131

Voyez dans les notes de M. Garnier une excellente exposition du système de Hobbes.

O l'affreux cauchemar que ce système psychologique moral et politique de Hobbes ! Jamais je n'en éprouvai de tel. Et pourtant quelle invincible liaison ! Quelle logique ! Pas un anneau qu'on puisse remuer. La politique sort nécessairement de la morale, la morale nécessairement de la psychologie. C'est la réfutation la plus complète du sensualisme, car c'en est l'exposition la plus conséquente et la plus pressée. Ce vigoureux Hobbes l'a mis au pressoir, il lui a fait suer tout son jus ; dans d'autres, il est latent et caché sous un frais embonpoint. — Vivent les sévères raisonneurs ! Ils rendent le plus grand service à la philosophie, en faisant crever la bourrique, en la poussant à bout. Tels autres au contraire sont si lents, que le vrai et le faux restent pour eux dans un éternel syncrétisme. Tant mieux, en un sens, car il vaut mieux que les hommes soient inconséquents que

(1) Cham.

(2) De la *Genèse*.

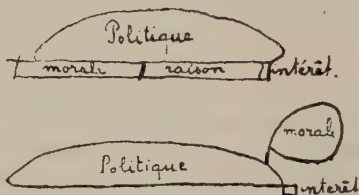


pervers. Tant pis en un autre sens, car s'ils poussaient ferme, l'horreur les convertirait.

Ce Hobbes est aussi type de la philosophie qui n'a pas l'idée d'une partie de l'homme. la faculté morale. Il faut alors tout construire sur la moitié de l'homme. Car il est remarquable que pour le philosophe, le plan de l'édifice est d'avance tout tracé. Il se dit d'avance, quel qu'il soit, qu'il faut arriver à construire la morale, la société, l'État, à légitimer ce qui est, de manière ou d'autre. Nul ne pousse la méthode scientifique jusqu'à se dire : J'arriverai là-dessus où je pourrai. — Réduit donc à tout bâtir sur la moitié, on fait des ligatures par des fils d'araignée, et il faut que cela tienne. Il y a bien encore un certain air ; car au fond tout pose sur tout, et réellement la morale est liée à l'intérêt et pose bien aussi sur la déduction, mais non comme base naturelle. Alors la jonction s'opère par telle ou telle [pointe], par-ci par-là. Mais c'est une jonction linéaire et non une jonction à plein.

Voilà le vrai.

Puis le système partiel est comme ceci :



Et le lien qu'il établit est d'ordinaire vrai, mais futile, et il y en a un autre qui est le fondamental.

### 131 bis

Coran, II, 234, 235, exemples des endroits où le Coran élargit la morale, donne comme précepte positif du laxatif. *Refer alibi supra*. Une loi religieuse pour *prémettre*, lever un scrupule. Il y a dans tout ce livre un ton de morale fort relâchée. C'est singulier. Ce n'est pas le pur moral de l'Évangile. Ici, croire à Mahomet est tout : il ne pense qu'à cela, et sur ce point-là il est d'une aimable éloquence.

## I32

Il faut décidément détruire l'anthropomorphisme psychologique : Providence par exemple, liberté en Dieu, expressions toutes humaines, qui n'ont plus de sens en Dieu. Est-il dans le temps ou non ? même remarque : seulement, j'aime [mieux] dire qu'il n'y est pas : et même en se tenant dans ce négatif, on ne se trompe pas. Non que ces dogmes n'aient du vrai, mais leur forme est détestable ; c'est comme si nous disions que la matière *aime* la matière : ce serait vrai quant au fait, car les choses se passent comme si elle aimait, mais ce serait faux quant à l'explication comme appliquant un fait psychologique à ce qui n'en est pas susceptible.

Tout est loi, rien que loi ; une main libre, hors l'homme, ne s'est pas interposée dans le monde depuis sa création. Le gouvernement providentiel serait un *miracle*. On ne l'admet pas dans l'ordre physique, pourquoi dans l'ordre moral ? et en vérité l'orthodoxe est plus conséquent qui l'admet dans les deux. — Et pourtant le fond du fait de la providence est vrai. Ce sont les mots *providence, gouverner*, etc., qui sont faux. Car le constituteur des lois agit par ses lois et dans ce sens Dieu fait tout. — Providence est vraie [soit] au sens moral, soit au sens physique ; un jour on les réunira tous deux, et ce sera plus vrai. En attendant, soyons purs, moraux, et bons analystes.

## I33

Ressemblance de la forme des commentaires arabes avec celle du *Pirké Aboth* : *Un tel a dit* : etc. (Cf. par exemple celui de Hariri, p. 554 ou 555.)

## I34

Il faut établir comme idiotisme des langues sémitiques l'usage de désigner les nations par un nom d'homme épo-

nyme, réel ou fictif : Koréich — la tribu des Koréich, etc. Cela a eu lieu, même quand l'éponyme n'avait pas été réel : ainsi עֶכְרִי étymologie donnée à עֶכְרִי. (*Nombres*, XXIV, 24.) Cela explique tout le chapitre X de la *Genèse*. C'est [un] *stemma* ethnographique, construit d'après cette locution. (Voir *varia supra*, et in *Gram. heb. Idiot.*)

## 135

Le *lieu commun*, qui caractérise l'éloquence grecque, caractérise aussi éminemment leur poésie ; elle est toute renfermée dans certains cycles reçus, Alcéméonides, Labdacides, Tantalides, tout à cela. C'était toujours la même chose maniée et remaniée. Prodige qu'on ne s'ennuyât pas plus que du lieu commun oratoire.

## 136

Les anciens disaient des morts : Ils sont descendants *en bas* ; nous disons : Ils sont là-haut. — La terre pour eux, c'était ἐνθάδε, par opposition à ἔνω et κάτω, ou même la terre était quelquefois ἔνω (je n'en ai pourtant pas d'exemple) en haut, en commençant à compter à partir de l'enfer. Pour nous, c'est *ici-bas* ; c'est que nous partons du ciel. (Cf. Euripide, *Oreste*, vers 608 et note de M. Rossignol.)

## 137

Mauvaise méthode de disputer avec Moïse, Jésus-Christ, les religions, etc. Vous prétendez que ceci est à vous. — Non, c'est à Platon. — Non, c'est aux Pères de l'Église. Sottise. Laissez donc à chacun ce qui lui appartient. Tout est à nous. L'homme a tout fait : Moïse ou Platon. Nom pour nom. — Jusqu'à quand répudierons-nous ces grands hommes, ces hommes de religion, parce que les religions disent : Ils sont à nous ? — Et à nous aussi. Tout est à nous ;

il n'y a qu'un esprit humain. — Les religions naïves sont inexcusables de ce vilain tour : mais les philosophes ne le sont pas moins : car quelle bêtise, je vous demande, de se laisser prendre à la grosse idée de ces acritiques ! M. Barthélemy Saint-Hilaire, par exemple. Ils mettent de l'humeur à tout ôter à Moïse, etc., pour tout donner à Platon (et sont injustes), comme si Moïse n'était pas à eux, aussi bien qu'à Platon. Quelle honte de se laisser influencer et réactionner par ces idiots ! — Soyez donc bons éclectiques, et prenez tout.

Voir n<sup>o</sup> 145

### 138

Un peuple n'acquiert ses droits qu'après avoir existé quelque temps ; c'est comme la prescription pour la propriété. Qui s'avise de réclamer contre la destruction du royaume des Bourguignons par les fils de Clovis ? et le démembrement de la Pologne est un crime. — D'ailleurs, il en est de ces droits, comme de tous ceux de l'homme. Ils vont se fondant. L'esclavage était de droit autrefois, car l'humanité n'était pas mûre encore pour l'affranchissement. (Cf. *supra*. Cf. la pensée d'Aristote.) De même chez les anciens, les droits des nations n'étaient pas à beaucoup près aussi sacrés qu'ils le sont devenus depuis l'exaltation de l'humanité.

### 139

Les facultés *civiles* sont l'exemple le plus frappant comment l'homme a acquis de nouvelles facultés, ou du moins comment des facultés anciennes en lui se sont développées en facultés nouvelles. Ces facultés, en effet, ne durent pas être primitives dans *leurs formes*, puisque l'état civil n'est pas primitif. Mais ce fut la famille qui, en se développant, devint la tribu ou la cité. Les affections civiques ne sont donc qu'une transformation des affections de famille,

placées dans des circonstances différentes. C'est en cela que l'homme n'est pas homogène aux diverses parties de son histoire. Car il est progressif ; il y a l'homme de telle époque et de telle époque, il se fait.

## 140

Arganthonius, roi des Tartessiens. Si Tartesse était une colonie de Tyr, ce nom devrait avoir une explication sémitique.

## 141

Un des plus curieux *mythes poétiques* est celui de Daphnis, personnification de la vie pastorale en Sicile, et sur lequel s'agglomèrent toutes sortes de traditions contradictoires, mais toutes relatives à ce genre de vie. Cette contradiction dans l'unité d'esprit du mythe est un de ses traits distinctifs.

## 142

Je viens de toucher l'immortalité à un moment où, vivement pénétré des pensées supérieures et du but supra-sensible de l'homme, j'ai perçu que tout cela n'avait pas de sens sans l'immortalité. Là est ma preuve.

## 143

Tout étant créé de Dieu, la matière et les petites choses comme tout le reste, le complet serait de donner du prix à tout, de l'aimer et de le goûter. Le contraire renferme une sorte de manichéisme : car pourquoi réprouver la matière, si elle est bonne ? La solution chrétienne par la chute répond assez bien à tout cela, mais elle est acritique. — Un jour l'homme complet embrassera tout cela ; mais maintenant,

dans l'état partiel où nous sommes, cela ne se peut, car l'un étoufferait l'autre, et réduit à choisir, il faut choisir le meilleur. L'antagonisme est fâcheux, mais c'est une condition imposée.

## 144

A l'état philosophique et religieux où je me trouve, je ne suis aucunement disposé à rendre un culte à quoi que ce soit. J'admire l'*adoration*, mais j'ai peine à y monter. J'admire, mais je ne puis me prosterner. Je me pose en quelque façon comme partie de ce qui est admiré, j'en suis, moi, absolument comme le Français dans la France ; il admire la France, mais il ne l'adore pas ; car il en est. De même je suis là, debout dans le temple, écoutant de toutes parts. Ah ! quand tomberai-je à genoux ? Ce ne sera pas quand je le voudrai, mais quand je le ferai spontanément.

## 145

Énorme faute de cette malheureuse philosophie contemporaine de se priver par je ne sais quelle forme de respect factice de tout ce qu'il y a de plus beau et pur. On parle de Socrate et Platon, on se met sous leur patronage, on idéalise la mort du premier. Mais Jésus-Christ, oh ! qu'il vaudrait bien mieux ! — Pourquoi donc laisse-t-on de côté cet incomparable ? Voici, c'est qu'il n'était pas philosophe : c'est pour les théologiens. O Dieu, quelle bêtise ! Oh ! quelle rage je conçois contre une telle absurdité ! J'imagine ce que dirait cet imbécile de Garnier, si on lui parlait de Jésus-Christ. O Jésus, tu les dépasses tous, et je le montrerai. Pourquoi donc s'en priver ? Ah ! il est à nous ; que si, pour être philosophe, il faut se priver de la moitié du vrai et du bien, ah ! je ne veux pas l'être : car j'ai droit à tout et je veux tout. Pauvre philosophie qui de propos délibéré se condamne à ne voler que d'une aile ! On dit : mais c'est théologique. Imbéciles, qu'importe ? Voilà le fin mot ; c'est



que pour adopter Jésus-Christ, il faudrait l'introduire en philosophie, tout humaniser et naturaliser. Or ce serait briser la lance avec l'orthodoxie, et on ne le veut pas.

Moi, je serai plus hardi, je serai philosophe, mais Jésus-Christ néanmoins sera à moi, j'en userai et j'en parlerai. Quoi ! on entend un an ces hommes, Barthélemy Saint-Hilaire, Garnier, et on n'entend pas le nom de Jésus, et celui de Socrate et de Platon, mille et mille fois. O pauvre position de l'esprit humain ! Tout est à nous, tout est à nous. Ah ! petits esprits, que vous me révoltez. *Quis dabit ut intelligar ?...*

Quelle fureur j'éprouve dans ces moments ! c'est comme une étincelle électrique, mais qui passe vite, et une seconde après, je suis calme. Toute la faute en est à cette dure, sèche, sottise, revêche théologie, qui gêne même ceux qui la frondent et les met dans le faux.

## 146

Il y eut sous Napoléon et la Restauration une époque où les langues orientales furent cultivées en France avec assez de goût, mais avec une touche singulièrement superficielle et une érudition étonnamment écolière, surtout pour l'hébreu. Rapprochez Fabre d'Olivet, Volney, Audran, etc. Quelles misères, et songez à ce qui se passait alors en Allemagne !

## 147

La loi de continuité (Voir *supra*), si sensible dans toute la nature, règnes, intérieur de règnes, langues, races, classifications psychologiques, etc., se retrouve dans les parties du discours ; nul passage coupé de l'une à l'autre : toute une série une ; verbe devient nom par le participe et l'infinitif ; nom devient adjectif et participe, etc., τὸ πάλαι.

## 148

Les vieux peuples (juifs, etc.) confondaient le prédictif avec le causatif. Car ils se mettaient en colère contre les prophètes qui leur prédisaient malheur, et ils semblaient dire : s'il n'eût pas prédit, cela ne fût pas arrivé, Balaam de même. Voir l'histoire des rois de Juda et d'Israël. C'est le perpétuel épisode des faux et vrais prophètes. Nous autres faisons de même pour la prescience de Dieu.

## 149

Deux manières de considérer le monde : de près à la loupe ; alors singulière complication d'êtres et de faits : mais de loin, tout cela se fond en une belle couleur homogène. Selon donc qu'on se place à l'un des deux aspects, on peut dire que c'est ou que ce n'est pas un, et tous les deux ont raison.

## 150

Quand je vois les petites des littérateurs entre eux, leurs petites jalousies, ligue, cabales, etc., je serais tenté de maudire le mot littérature, n'y voyant qu'amour-propre, dans le genre des enfants du peuple qui émulent qui sera le plus fort. Mais je pense alors à la littérature primitive : Ossian, Homère, les poètes vraiment inspirés, transportés par l'idéal, pour qui tout cela n'était pas jeu et feinte. Ah ! quel ciel de différence !

## 151

Un des plus grands ridicules de cette superficielle Université, et une des choses qui montrent le mieux sa manière de juger tout extérieure, toute réactive, toute fondée sur des

considérations extrinsèques, c'est son engouement pour Port-Royal. D'ailleurs je mets en fait que rien de plus antipathique à l'esprit général de l'Université : jamais héritage ne fut plus illégitime. Mais il y a communauté de haines et cela suffit. Il faut trouver contre le clergé et les jésuites des ancêtres dans le passé ; il y a les jansénistes et Port-Royal. Cela suffit ; nous sommes frères. L'intrinsèque n'importe.

A ce deuxième point de vue, même erreur. Port-Royal est un des exemples les plus frappants de la manière dont une énorme réputation se fonde, lorsque le hasard ou les circonstances rattachent à *un parti*. Les ouvrages de Port-Royal qu'on prône tant comme des prodiges de bon sens, de profondeur et de science, sont à mon sens tout ce qu'il y a de plus creux, de plus plat, de plus mat et de moins savant. Par exemple cette *Grammaire générale*, cette *Logique*... Oh ! en vérité ceci est inimitable : des têtes creuses, des hommes à bluettes, Jules Janin, Sainte-Beuve (*Histoire de Port-Royal*, par Sainte-Beuve), etc., Garnier même qui se mettent de la partie, et tombent en pâmoison devant Port-Royal ! Voilà des hommes, des travailleurs ! Si ç'avaient été des jésuites, ah ! certes, quelle différence ! On eût assombri les couleurs, c'eût été un repaire de rebelles, de fakirs, de sombres et moroses rigoristes, de savants sans zèle de la science (oui, oui), de froids écrivains. Mais ce furent les récalcitrants contre Rome et les jésuites, cela suffit. Oh ! que ne puis-je rendre la rage que je conçois contre ces idiots, ces bêtes, ces imbéciles, ces hommes du dehors, et la rage surtout que j'éprouve à ne pouvoir manifester la vérité que je vois sur ce point avec la force crue et dure avec laquelle je la souffre ! Oui, ce Port-Royal me donne la nausée. Voyez par exemple cette préface de la *Logique*, avec quel mépris, je vous prie, on fait ce qu'on fait, sans y tenir, c'est vanité. Science n'est rien, ils le répètent. Idiots ! Ah ! mon Dieu ! je crierai sur ce point, et je montrerai que l'on radote. Et la sainte Épine, et sœur Angélique, et le *directeur*, ah ! si c'étaient des jésuites, qu'eût-on dit ? et les convulsions, et les miracles ! Je le répète, rien au monde ne me semble si caractéristique. Croyez-vous que je préfère Ignace ? — Non : de Maistre a raison contre Port-Royal, tort pour Ignace. Et

je préfère encore Ignace à Port-Royal. O Dieu du ciel ! je n'en reviens pas ! On admire ces hommes dans l'Université et les journaux du XIX<sup>e</sup> siècle. Et cet imbécile de Saint-Marc Girardin, qui est bien l'être le plus nauséabond (Voir *supra* n<sup>o</sup> 18) que je connaisse, va nous l'exalter l'autre jour jusqu'aux nues, et crier à la calomnie. Ah ! Dieu, qui me donnera de pouvoir me faire entendre, et de me déchirer avec eux ! Je ferai un ouvrage sur Port-Royal et je renverserai cette idole, non au point de vue partial de Maistre ; celui-ci est tout aussi faux, parti pris pour parti pris ; mais au point de vue critique, et surtout je me moquerai de ces sots ouvrages, qu'on érige en chefs-d'œuvre, de cette sottise et plate science, petite érudition étiolée. Voyez par exemple cette *Grammaire générale* ; quand il parle de l'hébreu, quelles sottises (p. 263, éd. Petitot), et ailleurs, petite érudition écolière fière de savoir cinq ou six petites choses et qui les groupe en jouant.

Je rage contre eux tous.

Allemagne ! Allemagne ! Herder, Goëthe, Kant.

Il faut souffleter cette creuse et pédante Université, ces sots de Français qui ne savent ce qu'ils veulent ni ce qu'ils doivent dire, qui flottent au vent du moment pour savoir s'ils loueront ou blâmeront. La fortune du jansénisme et de Port-Royal en est l'exemple le plus frappant.

Et les superficiels, les enfants qui s'enthousiasment de ce qu'ils entendent corner à leur maître, assez forts pour saisir une raison extrinsèque, mais non une critique réelle, qui disent : oh ! oh ! Port-Royal !

## CINQUIÈME CAHIER

נפשי

### MOI-MÊME

#### I

**L**A philosophie est objectivement la base de tout, mais non subjectivement. Toute pratique en effet suppose, avant de s'exercer ou de se développer en tel ou tel sens, des principes spéculatifs posés et discutés. Qu'est-ce que l'homme, Dieu, le monde, constitution des facultés, valeur de la morale ? Bien plus, tout système de conduite suppose implicitement une manière générale de voir sur tous ces points, en sorte que tout homme, même le plus pratique, renferme réellement en lui un système spéculatif complet, mais obscur, dont il n'a pas conscience, dont sa conduite est la traduction claire et concrète. Il nie le premier, car il est instinctif ; mais sans s'en douter il est mené par lui. — En ce sens donc la philosophie mène le monde. — Mais si on l'entendait d'une action ouverte et déclarée, cela ne serait pas toujours vrai. Car *la plupart des hommes d'action ne se proposent pas le problème spéculativement*. Ils s'en tiennent au sentiment intérieur, qu'ils regardent comme infaillible, et se moquent même de ceux qui cherchent sur ces points une conviction réfléchie. Vous eussiez dit aux hommes de notre Révolution qu'avant de faire ce qu'ils faisaient il fallait d'abord se poser comme Fichte ou Schelling, pour se demander d'abord s'il *valait la peine* ou non, puis..., etc., qu'ils eussent ri assurément. — C'est que tous ces praticiens sont des mécaniques ; la vraie liberté n'est que dans la philosophie.

*Beau germe. Prêterait à un beau développement.*

L'homme de génie est la plus belle preuve d'immortalité. Si je ne considérais que le vulgaire, j'en douterais peut-être. Mais quand je vois le génie souffrant, et le plus malheureux des hommes (j'entends intérieurement, car pour l'extérieur, on pourrait dire que c'est accidentel), c'est le martyr perpétuel, déshérité ici-bas ; rien n'est fleur pour lui :

Du nectar idéal sitôt qu'il a goûté...

Heureux le simple qui caresse en passant chaque fleur, et s'y donne par l'amour simple et naïf ! Mais le génie, c'est une faim perpétuelle. Le génie ne serait donc qu'une dérision sans l'immortalité : ce serait une folie, une *extravagance*, dans le sens étymologique, *absolument comme celui qui dévorait sa vie de dépit parce qu'il n'a pas les ailes de l'oiseau*. C'est identique. — Or je mets en mineure que les génies sont les princes et non les fous de l'humanité. Donc ils n'aspirent pas après une chimère. — Immortalité prouvée par *la poésie et les poètes*.

Ah ! mon Dieu ! que je voudrais être une pauvre petite religieuse, toute simple et pure, priant, aimant et ne pensant pas ! Voilà que je hérissé ma vie au milieu d'une science âpre et dure ou d'une philosophie terrible. Ah ! qu'elle est heureuse, Béatrix : aujourd'hui le jeudi saint, elle est là-bas à l'église, au coin du pilier, saintement agenouillée, avec son livre. Et moi au milieu de mes daguesch (1), Gesenius, Buxtorf, Leibniz.

Ah ! Dieu, j'étais fait pour sentir dans ce joli petit cercle. Plût à Dieu que le christianisme eût été un peu flexible ! J'aurais pu y rester pour le cœur et la vie extérieure, en gardant ma critique. Mais non, il va tout d'une pièce. — Plût à Dieu donc que je n'eusse pas eu de critique ! Et ma pauvre mère, je parie qu'elle pleurera aujourd'hui en pen-

(1) Voir ci-dessus, p. 89, note.



sant à moi. Oh ! si je revenais à croire, c'est alors qu'on tue-rait le veau gras. — Ma jolie vie pure et poétique est toute là-bas, et adieu pour toujours !

Marchons, philosophie, science ; allons, c'est beau et fort, sérieux et ferme. Allons ! je suis tout cela aussi. Il faut marcher.

Je n'oublierai jamais le jour où, assis là-bas auprès de la chapelle des Cinq-Plaies, au pied d'un arbre, je lisais M. de Bonald : maman, avec cet instinct maternel qu'ont les mères, me tira le livre des mains. Le ton l'effrayait, et elle voyait à la manière dont je le prenais que cela me tournerait la tête. « Lis donc de jolies choses », me disait-elle.

## 3

Les critiques de nos jours, Sainte-Beuve, ont, en parlant de la littérature du passé, un certain ton moqueur, affectant la supériorité, et supposant ceci : tous les autres furent frivoles et superficiels. Nous seuls sommes dans le vrai. Rien ne montre mieux la vanité de toute littérature. Car ne doivent-ils pas se dire qu'un jour il en sera de même d'eux ?

Alors, qu'est-ce qui les console ? La gloriole du jour qui demain sera oubliée. Horreur ! — Oh ! que je sens bien ce certain ton intéressant de traiter par exemple les vogues passées, la protection des auteurs passés entre eux, etc. Lisez, par exemple, le portrait de Fontanes par Sainte-Beuve. C'est du précieux. — C'est pour ne pas prendre la manière qui prend les choses à plein.

## 4

Les poètes classiques avaient bien saisi quelque chose du simple et de l'agréable de la campagne. Mais son vrai poétique, son poétique *psychique*, ils n'y entendaient rien. Rien chez eux avant Bernardin de Saint-Pierre et Fontanes qui présageât le sentiment de la nature, tel qu'il se trouve dans Lamartine. Comparez, par exemple, la campagne dont parle

quelque part Boileau, froide et sans âme, ou mieux encore Fontenay de Chaulieu (1) à *la Retraite* de M. de Lamartine.

Il est sur la colline  
Une blanche maison...

C'est la différence de l'âme au corps.

## 5

Rien de plus curieux que d'examiner ce que devinrent dans la tourmente révolutionnaire les littérateurs de l'époque antérieure. On dirait un naufrage, où chacun a ses aventures ; il y aurait là un curieux tableau comparatif et classification à faire, Bernardin, Fontanes, La Harpe, Chénier, etc., les uns dans un sens, les autres dans un autre. Voici le tracé graphique :



C'est comme un point d'arrêt commun dans la vie de toute la génération. Là on se demande : que devint-il ? Que fit-il ?

## 6

Ne serait-il pas à désirer que le contact des deux sexes eût lieu même dans l'éducation ? Ce serait peut-être le seul moyen de tempérer un peu la revêcherie écolière des petits garçons, ce ton brusque, grossier du collègue. — Au fait, il est clair que ceci n'est réalisable que dans la famille ; aussi plus je vais, plus j'en viens à préférer l'éducation domestique. L'éducation publique des collèves n'est pas tenable. Pas de milieu : ou une effroyable licence, ou une haine horrible de l'élève à ses tyrans. Le ton paternel et

(1) Auffrye de Chaulieu était né à Fontenay.

doux est impossible. Il faut la manière dure et rude du régiment. Or ceci est affreux, horrible, me fait bondir d'indignation. Ce régime pesant et aigu est capable de tuer toute pensée noble et morale. Le père au contraire a tout ce qu'il faut pour maintenir l'ordre entre deux ou trois frères, il n'est pas besoin de recourir à cet horrible système de répression. Mille sanctions ont de la valeur dans la famille qui n'en ont pas dans le collège. Je conçois que pour *l'instruction*, on envoie l'enfant aux établissements publics : mais l'éducation ne se fera jamais qu'au foyer domestique. — Là seulement sont la mère et la sœur. Or, est-ce sans raison que Dieu a mis tout cela dans la famille ? N'est-ce pas que tout cela est nécessaire pour que l'homme soit complet ? — Au contraire, que fait-on ? Dès l'âge de sept à huit ans, on vous séquestre l'enfant entre des murs tout noirs, barbouillés d'encre, avec des livres qu'il abhorre. Plus de maman, plus de petite sœur, plus de jeux au coin du foyer. Un régime au tambour.

« Grâce, grâce pour les petits enfants ! » (Michelet). Plus de fleurs. Une fois par semaine, on s'en va en rang, et le surveillant à côté. C'est faire l'exercice. Cela, dit-on, forme l'homme constitutionnel, du *xix<sup>e</sup>* siècle, sentiment de l'égalité. — Soit, mais cet homme est horrible. Ah ! que M. Souvestre a bien compris cela. On prend la vie mécaniquement, comme un chemin à enfiler tout droit, exactement l'esprit du régiment. Plus de ces jolies pousses vertes, poétiques et tendres. Quelque chose d'uni et de mat, sans morale, sans ciel, sans idéal. Un honnête horloger, un bon négociant, voilà ce qu'on fait. Mais l'homme pur, le génie céleste, un Krummacker, un Herder, nos collègues l'étoufferaient. Il faut passer au moule hideux de la vulgarité. Oh ! que je remercie Dieu de m'avoir préservé de ces étouffoirs ! Le séminaire est bien meilleur pour celui qui sait se maintenir indépendant.

Le poète et le penseur ne peuvent exprimer que la plus petite partie d'eux-mêmes. Le plus précieux, l'intraduisible,

l'inexprimable, la fine touche de sentiment, le vif *acumen* qui n'a pas de nom, tout cela est là, caché. C'est ce qui fait le désespoir des poètes. Car c'est un besoin pour lui de s'exprimer *au dehors* et ceci n'est pas petit amour-propre. C'est sentiment primordial de la nature, comme l'instinct de sociabilité, etc.

## 8

J'ai une nature excessivement réflexe, et aussitôt que j'ai éprouvé spontanément quelque sentiment, ou quelque mouvement, je me replie sur moi-même pour l'étudier et le discuter.

## 9

Les politiques ne considèrent jamais que le bien de leur nation, et jamais celui de l'humanité. Il serait bien neuf si l'on entendait quelque jour, à la Chambre des tribunes, dire : « Ceci est notre avantage, mais ce n'est pas celui de l'Europe, ne le faisons pas. » Il faut pourtant dire ainsi, comme l'a fort bien saisi M. Garnier. — Ainsi il faudrait faire des vœux pour que notre patrie fût anéantie, si cela était utile au reste du monde. Il ne faut vouloir le bien de son pays que pour celui de l'humanité. Arrière les petits esprits qui n'ont de frères que dans la limite tracée par le hasard !

## 10

Le nom de *Caucase* est, chez les anciens, un des plus caractéristiques de la géographie par à peu près, étendant la dénomination. (Cf. Tharsis et Ophir, et *quae alibi disserui*.) Toute montagne orientale et lointaine était pour eux Caucase. On le retrouve dans l'Inde, au Paropamise, etc.

Rapporter à mes recherches sur les procédés de géographie ancienne.

## II

Ma philosophie à moi, c'est à peu près ce que d'autres appellent littérature. Le cycle d'idées d'Ozanam, par exemple, répond bien mieux à mon type que ce qu'on spécifie du nom particulier de philosophie, comme Garnier, par exemple.

## I2

On a beau dire, l'humanité et la philosophie vont toujours s'enrichissant de résultats de plus en plus précieux. Il est vrai que quand ces résultats sont bien acquis, on n'y pense plus, et on est tenté de croire que ce n'est rien, tant c'est clair : on ne considère alors que ce pourquoi on lutte encore, ce qui n'est pas passé encore en droit commun. — L'unité de Dieu (quel que soit le sens de ce théorème, vrai certainement), la dignité de l'espèce humaine, la fraternité de tous les hommes, les principes de liberté politique. — Au contraire, la spiritualité de l'âme, l'immortalité de l'âme sont encore à conquérir. C'est le *bravium*, posé là au milieu et pour lequel on se bat.

## I3

Désormais, pour exercer une vraie influence, il faudra mêler la science et la critique à la poésie, à la création idéale. Un seul poète, construisant à ses seuls frais, ne fera rien. Le passé occupe trop de place, pour qu'il ne soit pas imposé à chacun d'en dire son mot. C'est comme un système qui ne dirait rien de Dieu.

## I4

Dans quelques siècles, il sera beau de traiter ce sujet :  
*De la position des hommes du XIX<sup>e</sup> siècle vis-à-vis des religions,*

*et du christianisme en particulier.* Non que je croie qu'alors on sera dans une pareille veine de questions.

## 15

Je suis né romantique. Non, jamais je ne me contenterai d'un système intellectuel qui s'en tienne à la forme, et ne fasse que charmer par l'harmonie, système tel que Boileau, par exemple, le dessine dans son *Épître* au marquis de Seignelay. Non, il me faut l'âme, quelque chose qui me mette au bord de l'abîme.

## 16

Quand vous prononcez le mot *forte*, *porte*, etc., quelle différence y a-t-il entre la prononciation de *for* et celle de *te* ; c'est que *te* se prononce tout bas : la preuve, c'est que si vous essayez après avoir prononcé le mot *forte* de reprendre le dernier son que vous avez émis, vous serez obligé de parler comme si vous parliez bas. Ce mélange de syllabes prononcées *tout haut* et d'autres prononcées *tout bas* est plus remarquable qu'on ne le pense. Avait-il lieu dans les langues anciennes ? — Cette réflexion m'a frappé en lisant un passage de la *Grammaire raisonnée de Port-Royal*, ch. VI, 1<sup>re</sup> partie. — Il voudrait qu'on donnât pour nom à *t* ce qu'on prononce dans la dernière syllabe de *forte*. Cela ne se peut. Car c'est dire que pour nommer *t* il faudrait parler tout bas, ce qui est ridicule. Il entend parler de *te* prononcé comme dans *tenir* ; mais alors ce n'est plus la dernière syllabe de *forte*.

## 17

Il n'y a rien qu'on craigne tant que d'être dupe. Il n'y a pas de forme d'insinuation qui prenne cours plus facilement que celle-ci : vous êtes des sots, vous vous laissez prendre par des fripons. On le croit sans examen, tant on



trouve horrible le rôle du dindon. — Cela éloigne du bien une foule de gens, par la crainte d'y être dupés ; on se défie de tout pour n'être pas pris. C'est déplorable. Car il vaudrait cent fois mieux être dupé sans cesse que de ne plus croire à la vertu. Au point de vue moral, il est sublime d'avoir été dupé ; mais il faut que ce ne soit pas par bêtise.

## 18

Il y a certains tours de phrase ironiques qui peuvent s'appliquer à tout, et qui ont je ne sais quelle fascination pour empêcher qu'on ose aller contre. Par exemple, tout ce que l'on dit, surtout parmi les catholiques, pour se moquer des stoïciens se montant au ton de la vertu, etc. On se croirait dupe en défendant des gens moqués. De même pour les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle. Depuis qu'on s'en est moqué, on dirait qu'il est de mauvais ton de rien dire pour eux. Voilà encore un tour fort adroit de cette superficielle école religieuse. C'est de présenter cela comme de l'arriéré tué par le ridicule. Cousin aussi, c'est de l'arriéré, ce qu'on disait l'an dernier, c'est de l'arriéré ; ce qu'on disait hier, c'est de l'arriéré. Bonne tactique, pour en donner de l'horreur. Car un autre épouvantail, c'est de passer pour un homme du vieux temps. Pauvres gens ! c'est eux qui en sont. Et on s'est encore bien plus moqué d'eux. Voilà comme va le monde. On se relève en se moquant de ceux qui nous ont tués en se moquant. Misère !...

Ah ! que je me représente cela vivement, et que je trépigne de ne pouvoir transpirer tout l'acide de ma pensée. Au fait, depuis quelque temps, j'éprouve cela très fréquemment. Ces mouvements ne sont pourtant pas éminemment vrais : ils sont mêlés de vrai et de faux. Le vrai est dans le point de vue idéal qui les excite ; le faux dans le fait auquel je les applique. Par exemple, je me figure tel idéal contre lequel j'écume de rage ; cela est vrai et bon ; car cet idéal est odieux. — Puis j'applique cet idéal à telle réalité extérieure, qui a été la cause occasionnelle de sa conception, et ceci est souvent historiquement faux.

## 19

Il est dit dans Théocrite, *Idylles*, 4, v. 10 (voir note de Casaubon et de Geoffroy, etc.) qu'Egon, entreprenant un voyage de trente ou quarante jours, emporte avec lui vingt brebis pour se nourrir. Cela montre bien le mode de boucherie de ce temps. On tuait au besoin, et l'animal ne servait que pour la circonstance actuelle. Nous retrouvons exactement la même chose en Orient, et dans l'*Odyssée*.

## 20

Je commence à croire que les folies et l'ἀκρισία que j'attribuais en propre aux commentateurs des livres sacrés appartiennent à tous les commentateurs, à toute cette race de suceurs qui s'attachent aux grandes œuvres, et veulent de force en extraire un jus qui souvent n'y est pas. Aussi ils n'en laissent qu'un squelette desséché. — Ils arrivent tous à supposer dans leurs auteurs une sorte d'infailibilité, de vérité absolue. Par exemple, Barus commentant le passage d'Anacréon, *Odes*, 43, v. 3, où il dit que les cigales *boivent* la rosée pour toute boisson, cite un grand nombre de textes, où il est dit que les cigales *mangent* la rosée pour toute nourriture. Terrible difficulté ! Il en cite alors une série d'autres qui ont dit comme son poète, que les cigales *boivent*. — Puis il propose cet admirable projet de conciliation : c'est de supposer que les cigales *boivent* et *mangent* la rosée. On dirait exactement la méthode de Cornelius a Lapide, ou autres de son espèce. C'est juste le principe que dans les contradictions apparentes qui ne sont pas des contradictions absolues, il faut affirmer les deux simultanément (1) ; absolument comme on affirme simultanément des deux généalogies de Jésus-Christ. — Cela me rappelle aussi cet autre trait d'un commentateur de Dante, qui à l'endroit où le poète dit

(1) *Jamais on ne songe à dire : selon lui. Voyez les remarques analogues que j'ai faites sur la définition de la tragédie par Aristote, et sur le dissentiment des commentateurs à cet égard.*

qu'il tint dans l'enfer plusieurs discours *qu'il est beau de taire, comme il était beau alors de les dire*, se pose le *quaeres* : quels étaient ces entretiens (1) ? Ceci ressemble encore de la manière la plus frappante aux *quaeres* des commentateurs catholiques. (Ouvrez au hasard Cornelius a Lapide.) Toujours cette manie de supposer une vérité intrinsèque dans l'auteur : ce petit membre de phrase est un *aphorisme* irréfragable ; cet autre aussi... donc. — Comparez les commentateurs alexandrins d'Homère, leurs *ἐρωτήματα* et leurs *ἀπορίαι*. — On peut noblement commenter ; mais il faut avouer qu'un petit esprit qui s'en mêle tombe dans d'étranges petitessees ; car il faut de force trouver un petit article à chaque mot de l'auteur. Or cela tue. — Pour d'autres exemples curieux de la sottise des commentateurs. (Cf. la note de Nicolas Heinsius, *Juro per Theocriti veneres* au vers 84 de la 1<sup>re</sup> Idylle de Théocrite, ou celle de Tonp au vers 11 de la 4<sup>e</sup> Idylle). — Les deux endroits sont dans les notes d'Edwards. — Ces sottises me tuent ; je ne puis m'en séparer, tant je les sens vivement, et ne puis aussi les exprimer.

## 21

Sur l'usage de l'antiquité de désigner les chansons par leurs premiers mots, comme dans les titres des *Psaumes*. (Cf. Théocrite, *Idylles*, IV, v. 32 et 33 ; et Virgile, *Eglogues*, *Cujum pecus*. *Eglogues* V, v. 86 et 87. Cf. notes, *quae collegit* Edwards, Reiskii et Palmerii et Wartonii.)

## 22

A un certain point de vue, la littérature n'est qu'une critique de formes et l'histoire littéraire une histoire de mots. Quel n'est pas en effet le creux de la plupart des objets qu'on lui donne ? Bizarrerie qu'une science sérieuse comme

(1) Commentateurs de Dante : se demandent ce qu'il disait en enfer quand Dante le tait. (Passage que j'ai entendu d'Ozanam.)

l'histoire littéraire et la critique ait pour objet des fariboles, comme un rondeau ou un madrigal, ou des faiseurs de cela. La critique est ici plus sérieuse que son objet. Cela m'étonne toujours. Quoi ! je porterai un nom qui me sera commun avec La Fare et Chaulieu ! En vérité, je ne vois guère en tout cela que le mérite historique. Cela est bien ou mal dit, voilà tout ; car pour y trouver du plaisir, cela n'est rien, et d'abord il n'y en a pas en dehors de l'érudition. Et quand il y en aurait, ce ne serait pas un mérite ; car rien de ce qui est plaisir n'est intellectuel : il faut entièrement et absolument bannir ce mot du domaine de l'intelligence. Aussi comme je trépigne contre ces sots, qui présentent la littérature comme un amusement, dont on *se lasse moins que des autres*, et auquel on revient plus volontiers (M. Saint-Marc Girardin). Horreur ! Ma fin serait donc quelque chose qui devrait être assimilé à une soirée ou à une partie de plaisir ! Et si ce n'est pas ma fin, qu'est-ce qui l'est ? La morale ? Mais elle est sèche et incomplète si elle n'est pas alliée à science et philosophie. Et pourquoi plutôt la morale que les autres perfectibles de l'homme ? Or la fin seule est digne de regard : seule elle n'est pas vanité. Mettez-y donc beaucoup de choses.

## 23

Je souffre horriblement aussitôt que je peux trouver en moi quelque chose d'affecté, un ton pris, surtout visant au bon et au sublime. Oh ! alors tout me devient suspect, et comme j'aimerais mieux mille fois la mort que de renoncer au grand, je suis dans une cruelle alternative. Il est remarquable que je redoute l'affectation pour le beau, mais que je ne la redoute jamais pour le bon. Je ne me reproche jamais de me moraliser de propos délibéré, comme je me reprocherais de me poétiser de propos délibéré et factice-ment. Quant au vrai, cela n'aurait pas de sens.

Il faut décidément que je prenne sur ce point mon parti, et que bon gré mal gré je marche au beau. Qu'importe que j'aie été affecté une minute ? Et au fait, quel mal y

a-t-il à cela, au sens que je l'entends ? Cette affectation n'est autre chose que la volonté réfléchie et délibérée de viser à quelque chose de grand et de beau. Les vulgaires s'en moquent, comme de tant d'autres choses, et ici encore les rieurs ont cet incroyable avantage d'être crus sur parole. Épouvantable tyrannie qu'exercent ces gens ! Ce sont tous des hommes peu idéaux, communs, sans élévation, entichés d'idées positives et sans poésie, et c'est à de tels gens qu'on remet le sceptre pour juger si telle chose est ou non de bon aloi. Laisse-les, laisse-les se moquer de ces naïfs efforts que fait une âme pour s'élever. Ils n'en sont pas capables, et leur rire ne prouve rien. Cuirasse-toi contre ce rire, car tu peux être sûr qu'on rira beaucoup de toi.

## 24

Quand vient la richesse de détail, le seul moyen d'y mettre de l'ordre, c'est la division et le classement divisé. Par exemple, les sciences. Il en sera de même pour les bibliothèques. Elles me représentent parfaitement le syncrétisme primitif où se trouvent pêle-mêle *omnia scibilia*. On reconnaîtra bientôt que le seul moyen sera de former des bibliothèques à diverses fins, des bibliothèques spéciales pour les mathématiques, les auteurs classiques, etc. Alors le lecteur saura où s'adresser.

## 25

Nous n'admirons proprement que ce qui consonne avec nous. Quand nous trouvons dans un auteur exprimée avec force une pensée que nous avons eue, alors nous admirons. Cela ne veut guère dire autre chose que : « Il est de mon avis, c'est juste ce que je pensais. » Au moins j'éprouve cela personnellement d'une manière frappante. Admirer, c'est d'ordinaire me retrouver. — De même, ce que nous admirons surtout dans les anciens, c'est quelque pensée ou quelque expression qui se rapproche de nous d'une



manière plus saillante. Par exemple, une phrase qui souffre d'être traduite en une phrase au tour moderne. Au fait, j'ai observé ceci surtout dans les superficiels, et l'admiration que je décrivais tout à l'heure, je l'éprouvais surtout dans mon commencement ; maintenant j'admire plus hors de moi.

## 26

Chose frappante quand on songe que tous les caractères, les faits généraux d'un siècle se touchent et se tiennent, et qu'un jour, par exemple, on montrera synthétiquement que tous les faits qu'il est aisé d'observer dès maintenant en celui-ci sont tous fleurs d'une même tige. On verra alors comment aux siècles antérieurs il dut succéder un siècle vif et passionné pour l'actuel, peu soucieux de l'avenir (chacun travaille pour soi), et pourtant ne parlant que d'avenir. Comment alors une foule de rapports qui avaient lié l'ancien monde se relâchèrent, par exemple la famille, comme institution, la religion, le lien gouvernemental. De ce côté ce fut un siècle de dissolution.

## 27

Oncques ne vis rien de plus sot, de plus pédant, d'une fadeur plus exaspérante que ces professeurs du collège Henri IV et, je crois, tout ce genre professeur vu à la distance de la pension au collège. Manie d'affecter le savant vis-à-vis de ces enfants, avec qui rien de plus facile que d'en acquérir la réputation ; car celui-là est savant qui sait ce que nous ne savons pas ; manière de faire le difficile et l'insatisfaisable, tant on a le goût pur et le sentiment vif du beau ; manière d'affecter une sévérité d'Aristarque qui se vante de trouver vingt fautes dans ce qui se passe pour assez bien ; manière d'attacher une valeur supérieure à toutes ces nippes classiques et de se poser en savant



consciencieux et approfondi vis-à-vis des personnes de leur société (ici j'induis, car je n'ai pu observer), manière de s'adonner tout entier, avec un zèle d'agréé tout frais, à ces misères. Vie horrible, type dégoûtant. Rien de plus fade que ces grammairiens. Ils me soulèvent le cœur, et pourtant je leur pardonnerais peut-être si à cela ne se joignait la sotte prétention de se poser comme les premiers hommes, les hommes solides... Ce professeur de sixième surtout (M. Vérien) me fait cet effet d'une manière spasmodique. Il donne ce matin à ses élèves (de sixième) une version d'Horace, et y ajoute pour éclaircissement d'un ton doctoral et savant cette addition lumineuse et profonde : « Vous saurez que les poètes prennent la partie pour le tout. » Aussi bien le type se complète-t-il en lui par des publications pédagogiques. — Le professeur de seconde, lui (M. Theil), affecte une autre manière : il donne dans le grand genre auteur, et n'entretient ses élèves que des grands ouvrages qu'il a sur le chantier, et dont il reçoit les épreuves tous les jours de chez Firmin-Didot. — Il a aussi une affectation toute remarquable de singer l'enthousiasme, et la *haute intelligence* des moralistes, tels que Duclos, Vauvenargues, etc. (1), ces médiocrités révoltantes, types de la France étiolée. (J'ai fait remarquer ailleurs que cette mode était générale maintenant dans l'Université. Voyez les épigraphes de la thèse de M. Benoît.) On voit qu'il a la prétention vis-à-vis de son petit monde de s'y rattacher. Lisez aussi dans la préface de ses morceaux choisis sa manière adroite de se rattacher à Rollin. O Dieu ! quel comique (2) ! — Le professeur de rhétorique (Feugère) a, lui, la manie de singer l'homme grave, qui n'a pas besoin pour aliment de choses fortes, qui se contente d'une nourriture légère et substantielle. Aussi rien de plus creux que tous les sujets sur lesquels il exerce ses élèves, etc. Tout cela joue en moi une comédie singulièrement vive ;

(1) Ajoutez encore, suivant la vogue courante, l'habitude de revenir sans cesse à Aristote. C'est l'homme à la mode.

(2) Des embarrasseurs, comme on dit en Bretagne. Ce mot est parfaitement expressif.

je regrette que je ne me sois pas exercé à la flexibilité de la forme pour la transporter à l'extérieur (1).

Je me convaincs toujours de plus en plus que cette éducation est radicalement fausse, que ces hommes sont pitoyables et d'une prétention inexprimablement comique. Rhéteurs et grammairiens, pas autre chose. L'éducation en est au point où elle était dans les premiers siècles de notre ère, livrée à de pitoyables trafiqueurs de paroles. Et la morale... pour y suppléer, on se rattache à Rollin ; et savez-vous quelles sont les lectures que ces bons et pieux Rollin font en classe à des élèves de sixième et quatrième ? c'est celle des romans d'Eugène Sue (*Plick et Plock*, par exemple, c'est historique), et de Paul de Kock. Voilà nos Rollin.

Ah ! quand je compare à cela mes grands hommes si vrais, si beaux et si élevés au-dessus de toute prétention, ces grands hommes lacérés par la pitoyable admiration de ces médiocres, Platon et Aristote servant à la petite vanité d'un professeur de sixième ou d'un jeune docteur ès lettres ! Misère ! Vérité, vérité, où es-tu ? Mon Dieu ! que je souffre ! exprime donc ma pensée avec le feu et le fiel qui rongent mon âme en la concevant, faute de pouvoir la jeter au dehors !

### 27 bis

Du reste à mon sens, l'éducation est quelque chose de très mort pour la science, et qui s'y [donne] à plein se tue pour la science. C'est un *caput mortuum* fort pauvre. — Aussi il faut voir comme je m'en moque, en ayant l'air d'y marcher. Ce n'est pour moi qu'un gagne-pain de

(1) Encore je ne les vois que de si loin et réfractés par les élèves qui ne sentent pas ce ridicule ; je suis obligé d'induire des moindres circonstances. — Oh ! si je pouvais les voir directement : il y aurait là mille traits précieux à recueillir ; car vis-à-vis de ces enfants, ils ne se contraignent pas et peuvent être pédants sans crainte, même en se moquant d'eux-mêmes, comme cela arrive souvent, car ces enfants n'ont pas le tact assez fin pour sentir l'affecté et le faux. Alors ils peuvent tirer riche parti de l'ignorance des auditeurs.

quelques années, et je prends mon âme à témoin, que je m'en serai toujours moqué. Ozanam, Fauriel, Damiron, etc., voilà mes types, voilà où je marche.

*Voir suite au n° 29*

## 28

Si on suivait le point de vue éclectique, on arriverait, de peur de se tromper, à *émousser* toutes les propositions, et à émousser encore ce qui aurait été émoussé, sous prétexte d'éliminer l'exagéré. Pauvres résultats que cela amènerait, sans force, sans vivacité, sans physionomie ! J'aime mieux encore la manière ronde et ferme, qui s'échauffe et prend feu. Il y a beaucoup d'erreur, mais avec beaucoup de vérité, et là-bas, il n'y a rien.

## 29

Ce type classique universitaire, quand il est pris sur une haute échelle comme dans M. Le Clerc et les autres sommités, a bien quelque chose de beau et de bon ; car alors il touche à la science, il est science. Or science est de l'idéal (vous m'entendez). Mais, rapetissé dans ces petits hommes, comme il a dû en exister d'innombrables pour l'enseignement, cela a produit le type pédant-professeur, qui, encadré dans le siècle, si différent, produit l'effet du monde le plus grotesque.

## 30

Mon Dieu ! on pourrait peut-être croire à la manière âcre dont je parle de ces choses, qui sont parties de la science, que je fais peut-être peu de cas de cette science elle-même ou d'une de ses parties ; non certes. Science, science, science pour elle-même, sans vue de l'utile. Il y en a qui voudraient transformer nos séances de l'Académie

des Inscriptions en séances d'agriculture. Oh ! horreur ! — Ce qui m'exaspère, c'est qu'on soit exclusif, qu'on s'enterre de gaieté de cœur dans l'antiquité, et qu'on se résigne si volontiers à être incomplet. Alors je m'exaspère, contre M. Le Clerc, par exemple. Je ne m'exaspère pourtant pas contre Job Ludolf, qui a été bien plus exclusif encore dans une branche bien plus restreinte de la science : c'est que celui-ci ne s'établit pas en force qui s'impose. — Ah ! mon type sublime, où es-tu, mon étoile ? Herder, mon *penseur-roi*, régnant sur tout, jugeant tout et n'étant jugé par personne !

## 31

Qu'un ouvrage sorte actuellement de l'Université, ce sera une raison pour que toute une classe de personnes dise : Cela n'est pas pour moi ; c'est bon pour les écoles. On le dit même des ouvrages philosophiques. C'est bon à lire au collège. C'est affreux ! Quoi ! La philosophie est-elle donc affaire d'école ! — Moi, je ferai de telle sorte que je doive et puisse être lu de tous les penseurs ; pour tous les non-intellectuels, d'école ou non, je m'en moque. — Remarquez qu'un livre qui n'est que pour l'école n'a qu'une valeur toute relative. Car la science n'est pas pour l'école, comme on serait tenté de le croire à certains tours du siècle, mais l'école pour la science. La science qui s'arrête à l'école n'est rien ; le but est ultérieur à l'école ; les pensants formés, voilà le public des philosophes et des vrais écrivains. Un ouvrage qui n'est qu'élémentaire n'est pas un ouvrage dans le grand sens du mot ; seulement il arrive toujours par accident qu'il renferme des choses qui ont de la valeur pour tous. Mais le but est les non-étudiants. Ce qui est pour ceci est entaché de mécanisme et de vue pratique. Car *apprendre* (enseigner) n'est pas si noble que philosopher (en son sens large).

## 32

L'Asie Mineure non grecque offre un caractère religieux et philosophique fort remarquable. C'est une sorte de milieu entre la Grèce et l'Orient, et c'est là surtout et en Égypte que se fit la fusion des deux esprits, par le christianisme, etc. L'Asie Mineure en effet nous offre une foule de cultes mystiques et orientaux : le culte de Cybèle de Pessinunte, les mystères, Apamée, les fables se rapportant à l'ancienne Phrygie, toutes mystérieuses, le prêtre de Comana, le nœud gordien, etc., etc. Les hommes également ont un caractère à part ; Apollonius de Tyane, etc. Là aussi, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, etc. — Tous ces faits ont une couleur à part très caractérisée ; ce n'est pas la Grèce et ce n'est pas l'Orient, milieu mat, quoique ayant son [côté] poétique.

## 33

Toutes les fois que l'homme s'occupe de quelque chose pour l'utilité d'abord, il ne peut s'empêcher d'y mêler ensuite quelque chose de non utile, un luxe de science ou de beauté qui lui fait honneur, car cela prouve que l'utile n'est pas tout pour lui, et qu'il y a le beau par-delà, vers lequel tend tout effort. Par exemple, beaucoup d'hommes n'envisagent les sciences physiques que comme *utiles*, et pourtant ne peuvent leur défendre ou se défendre un luxe de recherches qui n'ont aucune utilité d'application. Dans l'étude des langues orientales vivantes de même. Dans les soins (du reste fort comiques) que notre siècle a entrepris pour l'amélioration de la race chevaline, de même. On va au luxe, à la beauté des formes ; or luxe est déjà plus près du beau que l'utile. — L'utile est trop près de l'homme, son élan ne peut s'y arrêter, il se porte nécessairement au-delà dans la sphère idéale où est le beau, avec ses compagnons.



Il faudrait bien prendre garde de prendre au sérieux toutes les diatribes, injures, etc., d'usage des journaux actuels contre la branche régnante. Ce n'est pas une haine vraie, comme sous la Restauration, par exemple. C'est une affaire de ton. Et la preuve, c'est qu'aussitôt que cette famille éprouve quelque malheur, on est touché, on la plaint ; on s'en moque pour tout le reste, surtout dans leurs fêtes, etc. Voici comment tout cela s'explique : nous les avons faits, alors il est impossible que nous ayons du *respect* pour eux ; c'est bon pour ces vieux trônes qui semblent venir de Dieu, mais celui-ci est trop jeune et d'ailleurs trop plâtré de main d'homme. Nous disons : C'est nous... nous serions bien naïfs de respecter ce que nous avons fait, nous sommes plus que lui, puisque nous l'avons fait ce qu'il est : « Les enfants, dit Pascal, qui s'effraient de la figure qu'ils ont barbouillée ne sont que des enfants. » D'ailleurs, il devrait même suivre de là qu'on s'en moquerait à force : c'est comme dans les petits corps, une académie d'institution, etc., où les dignités sont électives. On dit : je suis autant que lui et je suis pourtant fâché de n'être pas en sa place ; je m'en vais m'en venger, en lui rendant la place désagréable. Et puis c'est comme cela : une puissance qu'on a faite, un rang d'honneur *qu'on a donné soi-même*, est un but placé à tous les traits. On veut retirer ce qu'on a prêté. — Il fallait donc qu'on se moquât à force de cette dynastie, surtout quand elle prospérait et élevait un peu la tête. Pour les autres qui *nous étaient imposées*, on ne se moquait pas, on s'exaspérait. Voyez la manière dont M. Souvestre a caractérisé ce fait dans la séance des Femmes sages, sous la présidence de M<sup>lle</sup> Spartacus.

Les anciens n'ont jamais cette teinte de sentiment pure, élevée, mélancolique, qui fait réellement du malheur



quelque chose de divin et de céleste, une vraie religion, un état où l'on est plus près de Dieu. Voyez, par exemple, Cicéron dans son exil : pas une pensée qui s'élève comme un rayon de philosophie. Voyez sa lettre à Pœtus : que c'est plat, tout réel, toute vue au bonheur mat ici-bas, non matériel sans doute, mais bonheur physique !

## 36

Cicéron a parfaitement senti une manière d'envisager la *gloire*, et de lui donner une valeur morale, réelle et absolue. C'est, dit-il, l'écho de la vertu ; le [son] que rend celle-ci : cela est parfaitement juste, et c'est en ce sens qu'il faut aimer la gloire, mais non la vanité. Celle-ci est horrible, et trop souvent on confond.

## 37

*Excellente idée peu développée.*

Il n'est pas étonnant que l'orthodoxe puisse serrer plus fort ses croyances que le philosophe. Celui-ci est obligé de s'arrêter à un certain point, faute de quoi tout se dissoudrait et se réduirait à zéro. L'orthodoxe, au contraire, met toute sa provision vitale dans un tube dur d'extérieur, qui est un fait palpable et protecteur, et on sent dès lors qu'il pourra serrer dessus tant qu'il voudra. C'est une écorce qui protège, au lieu que là-bas tout est à vif. Il englobe toute sa philosophie dans une carapace, la révélation, et celle-là peut-être, tant qu'on veut se tenir à la vue spéculative, peut être serrée. Mais malheur au jour où il viendra à gratter la carapace avec le stylet de la critique ! elle cédera, et le stylet pénétrera du coup jusqu'à la chair vive ; alors quels élancements ! Il faut d'ailleurs pour lui plus de temps, afin que la chair vive s'habitue à vivre à l'air sans carapace. Cette tendance à donner à tout une concrétion extérieure, forte mais grossière, est caractéristique de l'orthodoxe. Un

homme qui aurait une carapace comme une tortue ne serait pas beau, mais il serait plus difficile de le blesser que l'homme nu, dans la simple beauté de ses formes, à moins qu'on ne s'y prît à lui ôter sa carapace. Ce serait là le seul moyen de le percer.

## 38

Le monde est composé de classes d'hommes qui ne se comprennent pas. Par exemple l'homme d'action ne comprend pas l'homme intellectuel, et réciproquement. — Par exemple voyez Louvois vis-à-vis de Lulli. Lulli n'est qu'un homme qui sait faire rire. Pour un intellectuel exclusif comme moi, l'homme d'action n'a pas de sens non plus ; c'est un fou, un sot, un hors-d'œuvre. Dans ce point de vue n'est pas le vrai complet ; car dans le vrai complet, nul représentant d'une face des choses ne peut être un sot. Mais je ne puis encore m'élever jusqu'à donner une valeur à l'action en tant qu'action pure et sans influence sur l'esprit. J'y arrive bien par cette déduction purement extérieure, mais je ne peux y arriver par l'intrinsèque. La politique, il est vrai, agit si fort sur l'esprit, elle entre pour tant dans la marche du monde, que je consens à la peser ; mais l'action inférieure, commerce, industrie, etc., tout cela, si je suis ma pure vue spéculative, je dirais que c'est sottise et occupation d'idiots, quoique je reconnaisse que cela soit nécessaire, comme il est nécessaire aussi qu'il y ait des cordonniers, etc.

## 39

Je viens de me confesser et je suis fort content, quoiqu'un peu troublé. Il semble que je sois tout dépaycé. J'ai parlé très nettement à Jésus, dans l'hostie ; car je ne peux me figurer, après avoir cru si longtemps, qu'il n'y ait qu'un pain ordinaire. C'est là un fait psychologique très remarquable : à la lettre, je n'ai pas pu me le figurer. Mais j'ai

mieux aimé parler encore à Jésus de l'Évangile : oh ! cette fois-là il m'a percé, et j'ai vu dans quelle étonnante position j'étais vis-à-vis de lui. C'est le seul homme devant lequel je me ploie. Je le lui ai dit, et je pense que cela lui aura plu. C'est vrai, pour rien au monde je ne voudrais faire hommage de supériorité à qui que ce soit des autres hommes présents ou passés, à peine futurs. Mais pour lui, oh ! c'est de bon cœur. Je lui ai dit : Tu es mon maître en morale, qui est le capital, tu es un Dieu auprès de moi. J'ai bien une idée de plus que toi, que tu ne pouvais ni ne devais avoir, c'est *science*, qui a aussi ses droits ; car enfin l'enfant est aimable et sublime, mais la science doit être maintenue vis-à-vis. Mais, Dieu ! que tu me surpassais dans la grande science vitale ! Oh ! si je t'avais connu ! comme j'eusse été ton disciple ! Aime-moi, je t'en prie, allons ! fléchis-moi, si tu veux, je ferai ce que tu voudras pour que je te plaise.

Allons ! veux-tu que je me fasse petit enfant. que je renonce même à la science ? je veux bien, mais je ne puis croire que tu le demandes de moi. Que je voudrais savoir si tu m'aimes ! car enfin tu ne peux pas être mort. Qu'es-tu donc ? Tant mieux, si tu es Dieu ; mais alors, fais-le-moi connaître. Ah ! si je pouvais te voir, oh ! Dieu ! je consentirais volontiers à passer le reste de ma vie sans consolation. Fais-moi croire de toi tout ce qu'il faut croire pour te plaire. Fais que tu puisses m'aimer : dis-moi donc, veux-tu être mon ami ? Mon Dieu, que ne peux-tu me répondre ? Tu me dirais au moins ce qu'il faudrait faire pour être ton ami. Car tu n'es pas de ces dédaigneux qui rebutent ceux qui veulent avoir part à leur amitié. Tu me trouves peut-être roide et trop entiché de science. Mais qu'y faire ? Nous sommes comme cela maintenant, et je te jure que, pour t'aimer, je t'aime. J'ai même du simple et du pur dans l'esprit, la science ne me dessèche ni ne me défleurit ; oui, vraiment, je crois que nos cœurs sont faits l'un pour l'autre. Tu sais bien que quand j'entends les sots de notre temps qui ne te connaissent pas, mal parler de toi, ou n'en pas parler, ce qui est plus ridicule et plus superficiel, je hausse les épaules. Je ne t'ai jamais blasphémé, apparais-moi une fois dans ma vie, et je suis content. A ma mort, au moins. J'espère que dans l'autre

vie nous serons amis, et réunis sensiblement. Tu me pardonneras tout alors, n'est-ce pas ? Mais il faut que je croie que dès maintenant tu m'aimes.

## 40

*Pour ma séance d'ouverture — Ma profession de foi.*

Je crois [en] un Dieu, supérieur à l'humanité.

Mais ni anthropomorphisme matériel ni psychologique. Dieu n'est homme ni de corps ni d'esprit.

Oui, si je savais qu'en acceptant le titre de cette chaire j'eusse contracté l'engagement de poser une limite à mes recherches et à ma pensée, j'y renoncerais à l'instant, et je reprendrais ce rôle libre et fier du libre penseur, qui, dans son indépendance, ne reconnaît d'autres limites que celles mêmes de l'intelligible (qui sont aussi peut-être celles de Dieu).

Je parlerai souvent du christianisme. Et comment n'en parlerais-je pas ? C'est la gloire du christianisme d'occuper encore la moitié de nos pensées sérieuses, et au XIX<sup>e</sup> siècle d'occuper l'attention de tous, soit croyant, soit luttant, et ceux qui luttent lui font peut-être plus d'honneur que ceux qui croient.

Un mot sublime, ravissant, immensément compréhensif, quand on lui fait exprimer tout son sens, et qu'on ne restreint pas à quelques rameaux ce grand arbre qui a ses racines dans l'esprit de l'homme, religion.

*Attendons pour le reste.*

## 41

Rien de plus niais que de vouloir imiter les produits spontanés de l'inspiration primitive, la poésie antique par exemple. J'ai besoin pour admirer ces choses de savoir qu'elles sont originales ; si je vois percer l'imitation, j'ai la

nausée. Eh ! quoi, dira-t-on, si on imite bien et sans affectation, *Télémaque* par exemple ? Non, non, tout cela était significatif dans Homère, mais chez vous, c'est du placage. C'est comme si vous disséquiez par petits morceaux de sculpture tout un beau temple grec, et que vous veniez en tapisser un musée. Je n'admirerai [pas] votre édifice, bien que je puisse admirer vos petits morceaux dans leur place primitive que j'arrive à concevoir. — Eh ! quoi, direz-vous, est-ce parce qu'Homère a dit cela que c'est beau ? N'est-ce donc beau que dans Homère ; dans Fénelon, ne sont-ils pas également beaux ? Vos petits morceaux de marbre ne sont-ils beaux qu'à tel degré de latitude ? Cela m'a longtemps arrêté. Mais il faut prendre son parti. J'admire profondément une cathédrale gothique ; car rien de plus expressif du temps d'alors. Mais une église gothique bâtie il y a deux ans par singerie et goût capricieux me donne la nausée. Qu'est-ce à dire ? La beauté n'est donc pas intrinsèque, et dépend-elle de la main et du temps ? Qu'y faire ? Bien sûr, je n'admirerai pas votre église plâtrée, que quelque architecte en redingote a calculée à force de tête et en racolant des fragments du vieux temps. Au contraire, cette belle et naïve expression de l'humanité d'alors, c'est sublime. Oui, il faut savoir pour admirer si ceci est expressif du vrai, et pour cela il faut savoir de qui c'est. Appliquez ces principes à Ossian et Macpherson. Celui-ci me déplâit, car qu'est-ce que c'est qu'un homme qui vient ainsi me mentir, et se mentir [à] lui-même ? — Ce n'est pas que je n'admire *Télémaque*, mais ce que j'y admire, c'est le génie moderne tout juste (car lui aussi est admirable), mais non la forme ancienne ; par exemple, j'admire l'esprit chrétien qui dicte les Champs Élysées, j'admire la politique si avancée de Fénelon. Mais je ne puis admirer telle description, ou telle comparaison prise à Homère ou Virgile. Tout ce que je pourrai dire, ce sera d'ajouter froidement et sans admirer : voilà un homme qui possédait bien délicatement le goût antique.



## 42

L'attention et l'ardeur de savoir est quelque chose qui s'irrite, comme une glande salivaire, c'est une vraie déman-gaison, un besoin qui se décuple par la nourriture. C'est ce qui explique la passion des mathématiques. « Quand Archimède était appliqué à son tableau de démonstrations, il fallait que ses esclaves l'en arrachassent pour le frotter d'huile ; mais lui, traçait les figures géométriques sur son corps ainsi frotté. »

## 43

Τὸ εἰμαρμένον διαφυγεῖν ἀδύνατον. Ζήνων γοῦν δοῦλον ἐμαστίγου ἐπὶ κλοπῇ· τοῦ δὲ εἰπόντος· Εἴμαρτό μοι κλέψαι. Καὶ δαρῆναι, Ζήνων ἔφη. — Admirablement expressif.

## 44

Je ne vois pas au monde de plus affreuse dégénération, de tour plus corrupteur donné à un point de vue, que celui qui métamorphosa la puissance publique en pouvoir absolu. Considérez cette horreur. La société existe et exige un pouvoir. Ce pouvoir peut très raisonnablement se confier à un seul, et celui-ci, à qui l'on donne la force pour pouvoir remplir son office, s'en sert pour se faire de sa charge et de ses sujets une PROPRIÉTÉ, un bien, qui lui appartient, auquel il a des *droits*, qu'il maintient contre leur volonté, pour défendre lesquels il fait venir des gardes étrangers, etc. C'est horrible. Voyez surtout ces royautes orientales, où le roi se regarde comme possesseur de son royaume, etc. C'est un monstre pour moi, je ne vois pas d'exemple plus terrible de la dégénérescence des meilleures institutions. Le plus horrible fléau de l'humanité n'est que la chose la plus nécessaire un peu déviée de son premier sens. Car remarquez que le pas était insensible. Il faut un roi, ce roi doit avoir la



force, ce roi doit pouvoir se défendre contre les attaques, même des rebelles intérieurs qui voudraient tout brouiller sur un caprice individuel ; de là à s'envisager comme possesseur du droit, ce qui est Léviathan, il n'y a qu'un fil. — Au fait, toute cette histoire que je faisais n'est qu'idéale, et, dans la réalité, la royauté a été primitivement une conquête. Mais alors, c'est bien pis encore. C'est l'ouvrage de la force, privant l'homme de son droit. Le christianisme a heureusement métamorphosé ce point de vue dur ; il a dit : c'est Dieu qui l'a établi, jetons le voile sur l'origine. Et je ne sais quel dur et inintellectuel légiste a dit encore, il y a peu : Le roi règne par la grâce de Dieu et de son épée.

Ah ! infâme, nous sommes donc des peuples conquis ! Mais il fallait dans cet ouvrage parler contre le clergé ! On pouvait tout dire. — Cet antagonisme est déplorable et il durera jusqu'à ce que le clergé soit abattu. Ce n'est qu'alors qu'on parlera raisonnablement sur bien des choses, car alors seulement la passion extérieure ne s'en mêlera plus ; alors seulement, on ne se verra plus cerné extérieurement par des antipathies, ou des opinions pratiques arrêtées, qui vous obligent à dire ceci ou cela, en dehors de la recherche intrinsèque. Par exemple, le christianisme, Jésus-Christ et une foule d'autres choses sur lesquelles les catholiques, en discutant, disent d'inénarrables sottises, et se contredisent sottement par réaction. Oh ! ceci est du dernier curieux, et je ne peux exprimer ce que je sens sur ce sujet. En luttant avec le parti catholique, ils ne craignent pas d'être les plus inconstitutionnels des hommes, d'invoquer des actes de despotisme, d'exalter les principes d'autrefois, le droit divin, etc., etc. (Cf. *Oui et Non*, de M. de Cormenin (1), et rappelle-toi tes réflexions sur ce sujet.) Ah ! si un catholique s'avisait de se rattacher à de pareils principes et autorités, quels cris de fureur contre ce rétrograde !

(1) Louis de Cormenin, auteur, sous le nom de Timon, de plusieurs écrits politiques, et d'une brochure intitulée *Oui et Non* (1845).

## 45

Il est de l'essence de tout parti de chercher à dominer, même de celui qui prétend n'avoir pour enseigne que la liberté. Il veut imposer tyranniquement ses idées libérales. Cela se voit bien dans la querelle actuelle de l'enseignement. Au fait, ce n'est que le prosélytisme tout naturel.

## 46

Toujours deux mots en antithèse dans les écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle, la *raison* et le *préjugé*. (Voyez, par exemple, Duclos, *Commentaire de la Grammaire de Port-Royal*, surtout le cinquième chapitre de la première partie.)

## 47

Quatre classes d'hommes dans le XVIII<sup>e</sup> siècle : 1<sup>o</sup> la garde avancée, criant et tempêtant, réforme de tout, portant la hache à la religion par la philosophie, Voltaire, etc. ; 2<sup>o</sup> les philosophes déclamant aussi contre les abus du passé, mais plus modérés, parlant comme les autres pour les généralités, mais moins conséquents dans l'application, Duclos, etc. ; 3<sup>o</sup> la classe spirituelle antiphilosophique, bons vivants, peu soucieux de la marche des choses, Piron, etc. ; cf. M. Villemain et Saint-Marc Girardin (*Littérature dramatique*, I, ch. IX) ; 4<sup>o</sup> les aboyeurs contre la marche nécessaire de l'esprit, et ayant un air triomphant, car, en effet, d'un côté, cet esprit était mauvais, mais il était plus avancé.

## 48

Toutes nos idées sont antithétiques, en ce sens qu'elles ont toutes leurs contreparties négatives. *Bien* — *mal*. Alors les esprits se partagent exclusivement entre les deux mem-

bres de l'antithèse. Tout est bien, tout est mal. Dieu partout, le démon partout (comme les jésuites, le Père Bougeant, etc.). De là, les systèmes exclusifs, ne voyant qu'un côté du monde. De là, la nécessité de la synthèse éclectique. Mais il y a trois manières de faire cette synthèse : 1<sup>o</sup> Dire : il y a du bien, il y a du mal latéralement, mais non syncrétiquement, c'est-à-dire : voici le monde, c'est un bigarré où tel point est noir, tel point blanc, et de là résulte une teinte générale grise. Mais chaque point individuel est très décidément noir ou blanc. Il y a des yeux qui ne sont faits que pour percevoir les points noirs ou blancs ; 2<sup>o</sup> non, chaque point lui-même est gris, et le même syncrétisme qui rend le monde gris rend chaque point gris. Il y a des yeux qui ont un certain pouvoir absorbant pour certaines couleurs, et qui ne voient que le blanc ou le noir ; 3<sup>o</sup> c'est bien plus synthétique encore que vous ne le dites : non seulement il y a du noir et du blanc dans le monde ; non seulement il y a du noir et du blanc dans chaque point ; mais ce qui plus est, cela même qui est blanc est aussi noir, et ce qui est noir est aussi blanc. Le mal, cela même qui est mal est bien par une de ses *vues*, et ce qui est bien est mal par l'autre. Donc, direz-vous, il y a une face blanche et une face noire. Non : c'est l'esprit qui voit blanc ou noir ; la décomposition ne se fait que dans l'œil. Dans l'objet, il n'y a ni blanc ni noir ; mais la pensée n'existe qu'à condition de l'analyse : alors on donne des faces au zéro-objet, et on dit 1, 2, 3... J'ai déjà dit ailleurs comment nos notions n'étaient que l'écume du champagne moussé, où la division des parties fait seule le volume.

Cette dernière manière est effrayante : c'est un gouffre qui absorbe tout. C'est, en choquant les extrêmes, les anéantir. En chimie, au moins, il reste le sel neutre.

Voyez Coran, III, verset 119 et suivants et verset 134 et suivants, l'admirable manière dont les religions savent s'y prendre pour expliquer les faits à leur point de vue. Les musulmans ont été vainqueurs à Bedr ; alors ce sont les anges

qui ont combattu pour eux, etc., on les a vus avec des turbans jaunes, etc., toutes les légendes miraculeuses. Ils ont été vaincus à Ohod : grande objection, quand on pose la victoire en preuve, on a même crié un instant : Mahomet est tué... Voyez le tour habile que Mahomet donne à ce fait. « Si la blessure vous a atteint, eh ! mon Dieu ! elle en a atteint bien d'autres. Chacun son tour, rien de plus naturel, et croyez-vous donc qu'on va au paradis si commodément... etc. ? » C'est un autre ton. Tout à l'heure, il s'élevait avec mépris [contre] le naturel, en s'appuyant du surnaturel. Ici, il s'appuie sur le naturel comme défensive contre le surnaturel qui n'a pas eu lieu. Rien de plus simple ; c'est le *sort des choses*. Mais, tout à l'heure, ce sort n'existait pas contre les croyants.

De même, nous disons : Il est heureux et vertueux, c'est fort juste, il le mérite. Il est malheureux et vertueux, c'est une épreuve. Je ne parle pas d'une foule de circonstances de l'histoire miraculeuse du christianisme, où la défaite est absolument la même que celle de Mahomet.

## 50

Mardi 22 mars, je reçois une lettre de M. Garnier, où il m'invite à me rendre demain chez lui pour copier sous sa dictée sa notice sur Jouffroy. Quelle joie ! Me voilà lancé ! Mais le père Crouzet ! Il y a retenue ! Grâce à Dieu, cela s'arrange, il n'est pas de trop bonne humeur. N'importe.

Le jeudi j'y vais. — Je suis charmé, en somme, de ma séance. Cordialité charmante, questions très intimes et témoignant un sensible intérêt. Peut-être pourtant (et cela seul fait ombre) ne me prend-il pas sur un ton assez relevé. Je voudrais qu'il me mesurât mieux. Il ne me connaît pas encore. Je suis comme cela. Je ne m'ouvre d'abord qu'à demi ; puis, quand on a vu une face, j'en ouvre une autre, puis une autre, etc. Allons ! dit-il, j'espère que nous ferons de vous un professeur en philosophie. Rien que cela ! Ah ! bon Dieu ! Cela suffit extérieurement. Mais intérieurement ! Ah ! si tu avais dit un philosophe !

Détails philosophiques fort instructifs. — Paroles magnifiques de M. Jouffroy : « Ce n'est pas le doute qui m'accable, c'est la confusion. » Tout ce que vous dites là est contestable, disait-il à M. Franck (1), lors de son concours d'agrégation : mais c'est très bien, car c'est très net. Cette parole exprime merveilleusement bien ce que j'éprouve en abordant quelques théories philosophiques, ce que je cherche même dans mes théories. Je consens volontiers à croire ma théorie fausse, pourvu qu'elle soit moulée dans des cases nettes et bien tranchées, qui permettent d'espérer de la réformer. — Il m'invite à une seconde séance, jeudi, et à dîner. C'est la première invitation d'homme que je reçois. La dame aussi est fort aimable et elle me parle de ma mère ! O maman, maman ! — Que ces femmes ont le tact délicat ! Son mari lui avait conté sans doute mon histoire. — Votre évêque, me dit-elle, doit être fâché maintenant de vous avoir laissé venir à Paris ; car si vous étiez resté dans votre pays, vous seriez peut-être resté au giron... Elle n'acheva pas la phrase. M. Garnier interrompit. Ah ! Ah !... Où donc, dit-elle, avez-vous puisé vos inspirations philosophiques ? Ah ! que ces femmes sont fines, sans être intellectuelles !... Et le père Crouzet pour jeudi !

## 51

Je voudrais faire un poème philosophique où l'on montrât ainsi la marche de l'esprit individuel et son histoire. L'esprit type s'appliquerait d'abord au beau, et s'y trouverait à l'aise. Il ne respirerait que beauté de toute sorte. Mais bientôt cette nourriture, qui seule est trop peu substantielle, le lasserait et il éprouverait la faim, tout en mangeant toujours. — Cette faim lui révélerait le vrai, qu'il chercherait alors en vrai chevalier des idées. Il serait savant maintenant. D'abord zèle ardent, confiance entière, rassasiement complet d'une moitié de lui-même, l'autre donnant, puis

(1) Adolphe Franck (1809-1893), professeur à la Sorbonne et au Collège de France.



la science fondant entre ses mains, il désespère ; eh bien ! le bien me reste : je ne puis savoir avec certitude, au moins je puis faire le bien : je le sens, je le touche : oh ! celui-là est à moi. Alors il se précipiterait dans le bien et la morale. D'abord rassasiement complet, satisfaction entière d'une partie de lui-même, tandis que l'autre dort. Puis celle-ci se réveille de nouveau. De nouveau l'équilibre est rompu, où ira-t-il ? A la mort. Il mourra là. Faire augurer que par la mort il va, en effet, à ce dont il a besoin, à ce qu'il réclame pour être rassasié, la réunion harmonique des trois. — Il ne serait pas nécessaire de le mettre seul en scène : on pourrait grouper autour de lui des personnages qui fissent ressortir et servir d'objet à ses trois passions (*sic*).

## 52

Duclos, dans son *Commentaire de la grammaire de Port-Royal*, chapitre v, voulant parler de la mauvaise orthographe ne suivant aucune règle, mais seulement l'oreille, l'appelle l'*orthographe des femmes*, par opposition de l'orthographe des savants. Cela est fort caractéristique de l'éducation des femmes à cette époque.

## 53

La seule cause claire pour l'enfant, c'est lui-même. Il ne s'arrête jamais dans ses *pourquoi*, que quand on arrive à une cause intentionnelle et volontaire comme lui. Pourquoi un arbre pousse-t-il ? — Pourquoi... ? Les causes physiques et occasionnelles que vous lui donnerez ne l'arrêteront jamais. Il poussera toujours au-delà, jusqu'à *quelqu'un* qui fasse la chose, comme lui fait son action. Voilà une cause satisfaisante pour lui. Et c'est très philosophique. C'est nous qui nous abusons en répondant à une question de cause par une cause dite *physique*.



## 54

Lisez le chapitre VI (1<sup>re</sup> partie) du *Commentaire* de Duclos sur la *Grammaire de Port-Royal*. Il est caractéristique, au XVIII<sup>e</sup> siècle, à propos d'une vétille grammaticale. Toujours guerre intentée aux préjugés dits vulgaires au nom de la raison. Rien de ce qu'on fait par habitude n'est bon, c'est à la raison de tout réformer. — « Mais, dit-il, il faudra du temps, parce que cela est raisonnable. » On sent que ces hommes sont en effet accablés sous le poids et l'autorité des idées dominantes d'alors, qu'ils sentent fort bien réformables. Alors ils tournent et aiguïsent toutes leurs facultés de ce côté, ils n'ont que cette idée.

## 55

*Grammaire de Port-Royal*, 1<sup>re</sup> partie, chapitre I (vers le milieu). — Passage important où il laisse entrevoir la réforme de l'ancienne division de nos facultés, en conception, jugement, raisonnement. 1<sup>o</sup> Il fond le raisonnement dans le jugement, et avoue que l'on ne fait *guère* de conceptions que pour juger. Donc le jugement est la forme pure de l'acte intellectuel. Il ne restait qu'à le dire nettement. — Il dit même dans la suite : *que le jugement est proprement l'action de notre esprit, et la manière dont nous pensons*, et il continue sur le même ton.

## 56

La critique littéraire et philosophique a pris de nos jours une forme tout historique et a absolument abandonné la manière théorique. C'est un progrès au moins pour la première, mais ce ne peut être qu'une transition. Qu'en résultera-t-il pour l'avenir ? Une nouvelle forme plus avancée.

## 57

J'attendais hier dans un fort beau salon mondain, sec et froid, et je vois au mur des gravures très fines représentant tout ce qu'il y a de plus délaissé, de plus délicat, de plus naturel et de plus naïf dans la campagne. Eh bien! voilà ce qui plaît à ces gens. La représentation du château de Versailles serait froide dans un salon. Ils croient ainsi combler ce qui leur manque.

## 58

Le temps où s'est fait mon éducation intellectuelle aura profondément influé sur mon tour d'esprit. Cette profonde paix qui règne sur l'Europe depuis que je me connais m'a fait concevoir le monde tout d'une certaine façon. Je connais qu'il en eût été tout différemment, si j'eusse traversé l'Empire en mon enfance, par exemple. La liberté aussi me paraît toute simple, toute claire. Il n'en eût pas été de même si j'eusse traversé la Restauration. Mais cette stagnation m'a fait concevoir la vie sans lutte extérieure, toute là-haut, voyageant de nuage en nuage.

## 59

Oui, décidément, l'éclectisme dans son large [sens] et non étymologique est la formule la plus générale de la bonne méthode maintenant à suivre. Plus de négation absolue, ne plus être positivement d'un avis. Il est de fait que quand j'aborde une controverse, il m'est désormais complètement impossible de m'enrôler sous l'un des deux étendards opposés; il faut partager, mais non à la petite manière, qui prend et mêle. Sottise. Petits esprits. Non : mais être d'un avis quand il y en a deux en face, c'est bonhomie et mauvais goût. C'est un reste de la vieille ergoterie.

## 60

Je suis toujours malgré moi en garde, de peur de donner prise par quelque côté au ridicule. Je m'en débats, en me rattachant au bon esprit allemand, mais c'est cruel pour un Français de prendre son parti sur ce point. Mais ce qui me cuirasse contre, c'est que je ne me sens jamais moins ridiculisable que quand je me moque, ou que je prends mon ton critique frondeur. Donc le ridiculisable ou non ne dit rien de la valeur intrinsèque.

## 61

Voir dans *Portraits littéraires* de M. Sainte-Beuve, t. I, p. 407, semées, quelques réflexions très lumineuses sur les werthériens. Il y a moyen d'être werthérien en théorie sans l'être en pratique, et cela même sans farce, car ceci serait trop ridicule. Non, tout de bon, on peut l'être, sans le coup de pistolet. C'est qu'on a l'esprit perçant et susceptible de prendre intérêt à la pensée. Goethe par exemple, croyez-vous qu'il eût envie de se tuer ? Non certes. Je suis un peu de même ; je ne puis encore m'empêcher d'admirer Werther, parce qu'il est philosophe par un côté ; mais l'imiter, merci ; car la vie est colorée pour moi ; je tiens à la morale et au vrai, même quand je suis sceptique, et puis il y a tant de plaisir à décrire tout cela, qu'on cesse de souffrir ce qu'on souffre en le décrivant.

## 62

Comme le plaisir est bien ménagé par la loi des choses pour faire faire à chaque époque ce qu'il est nécessaire qu'on fasse, et qu'on ne ferait point sans le plaisir ! Par exemple, le travail de nos premiers grammairiens, des premiers humanistes-éditeurs de la Renaissance, quel *pistrinum* pour nous ! Un homme qui, avec nos idées actuelles, y donnerait sa vie

serait un héros de la science. Ceux d'alors l'étaient-ils ? Non. Ils s'y plaisaient. Providence du gouvernement de la science ! Le christianisme par son austère doctrine de mortification a aussi contribué à faire exécuter ces sévères travaux. Si ces bons moines n'avaient eu le courage de dévorer de longues heures de travail ardu, nous n'aurions pas ces travaux, *matériels* en un sens, mais qui facilitent si fort ceux de l'esprit.

## 63

Des hommes très superficiels et très creux ne peuvent-ils pas opérer un très grand mouvement dans le monde ? Ils le peuvent, et c'est ce qui me fait croire à la possibilité de l'influence révolutionnante du socialisme, Michelet, Quinet, etc.

## 64

Je ne serais pas étonné qu'après la période de liberté assez raisonnable dont nous jouissons depuis seize ans, il n'y ait une réaction de resserrement dans l'autorité. (Voir n° 66.) On s'étonnera dans la suite des temps que durant cette période de liberté, si peu de productions originales et vraiment libres aient paru. Il semble que l'esprit ne soit jamais plus hardi et plus fier que quand il sent un peu la main qui pèse sur lui ; voyez le XVIII<sup>e</sup> siècle, les œuvres réactionnaires de la Restauration qui assurément dépassent les nôtres, l'Allemagne. Laissez carte blanche, on court à l'aventure, tant on est content, et on ne songe qu'au plaisir d'être libre et à défendre ce plaisir, sans songer à mettre à profit la liberté. Voyez une vue très fine de M. Villemain se rapportant à ceci. *Cours du XVIII<sup>e</sup> siècle*, 1<sup>re</sup> partie, leçon 6<sup>me</sup>, presque au commencement. « Cette liberté fait naître plus de tracasseries, etc. »

## 65

C'est chez les nations primitives et incultes qu'il naît le plus de *grands hommes par nature*. C'est là qu'il naît le plus

de ces natures fortes et énergiques, si peu vulgaires, si exaltées, si originales, qui ont de ces éclairs uniques qui semblent sortir de l'homme. C'est comme cela : l'homme est naturellement barré dans un cercle ; mais par moment il peut jeter l'œil vif au-delà, et cet œil vif a son sens dans l'action comme dans la spéculation. Or cela se trouve plus dans les nations premières. Chez les Grecs modernes, par exemple, voyez ces natures extraordinaires et gigantesques de Botzaris, de Canaris, d'Odyssée, etc. Oui, chez ces peuples, l'homme n'est pas si délimité, ses limites ne sont pas si bien tracées, Il *naît des monstres* qui sont sublimes et présentent des natures à part, inappréciables pour le psychologue. Il ne faut pas croire en effet que l'homme soit un être tellement à part qu'il n'ait pas de voisins, et que ses dégradations ou ses exagérations ne touchent à d'autres êtres. Excès sublimes !

עברות (1). Voir n° 69

## 66

L'homme conquiert ses résultats par oscillations. Il oscille de liberté à servitude, mais de telle sorte que l'oscillation de servitude qui suit aille toujours moins loin que l'oscillation de liberté, en un mot qu'il y ait toujours conquête de liberté. Quelle manière pénible ! Mais qu'y faire ?

## 67

L'union de deux, le mariage, est partout la condition de la fécondité. En zoologie et botanique, dans les procédés de l'esprit humain, mariage du subjectif et de l'objectif, du fait expérimental et du principe, nécessaire pour enfanter quelque chose, dans la littérature, mariage de deux esprits divers pour enfanter les grands siècles : Rome et la Grèce, la France et l'antiquité.

(1) Superbia, orgueil, fierté, insolence. *Isaïe*, XVI, 6.

## 68

Que les littératures classiques sont les moins autochtones. Voir dissertations préparatoires à la licence. — Prédilection pour les anciens auteurs.

Y rattacher mon point de vue du partage intellectuel entre les nations. Éclectisme.

## 69

J'ai je ne sais quelle manière toute singulière d'envisager la possibilité, la production de ces hommes extraordinaires qui, par certains côtés, sortiraient de l'homme, et auraient une vue immense. Non, l'homme n'est pas barré, et telle singulière circonstance, en apparence effet du hasard, circonstance d'éducation, par exemple, pourrait faire naître un de ces hommes uniques tels qu'il en naît chez les sauvages et les nations primitives, natures extraordinaires qui seraient sublimes si elles étaient chez nous, qui ne se tournent pas à la pensée, mais à une action tout extraordinaire, placées sur la limite de l'homme, voyant avec des principes presque différents des nôtres, ouvertes par conséquent à d'autres combinaisons.

## 70

Fait psychologique. — Il arrive souvent que nous nous ressouvenons de nos songes de la manière suivante. Nous les avons d'abord complètement oubliés, et nous n'y aurions jamais pensé sans la circonstance suivante. Une pensée se présente à nous dans la veille, ayant un rapport avec l'une de celles du songe. A l'instant nous saisissons ce rapport, avant de saisir encore la pensée du songe ; mais nous voyons bien que ce n'est pas là une pensée isolée dans notre esprit, qu'elle *se lie* à quelque chose, que nous ne connaissons pas



encore. C'est un **חֶסֶד** (1) comme disent les Hébreux, un branchage qui va en embrasser un autre. Cela nous met à la piste du rêve, nous cherchons, nous trouvons. Ainsi c'est un rapport perçu confusément de ce que nous percevons actuellement avec ce que nous avons perçu qui nous fait souvenir du rêve : c'est dans la rigueur des mots une *réminiscence* qui amène un *souvenir*. Remarquez aussi que, si nous déclarons que cette seconde perception est un rêve, c'est que ne trouvant pas à la placer dans la veille qui a précédé, nous déclarons qu'elle n'a pu avoir eu lieu que pendant le sommeil. Rapprochez tout ceci de la théorie de Dugald Stewart sur les songes, et la manière dont on s'en souvient, qui l'embarrasse si fort. Pour lui, c'est aussi *parce qu'on ne peut pas la placer ailleurs*, qu'on déclare aussi que la perception a été un songe.

## 71

On est plus heureux quand l'affection n'est pas partagée entre plusieurs, et qu'on se déverse tout simplement sur un seul. — Il y a embarras du choix, et tel serait plus heureux s'il n'avait qu'un à aimer. Faut-il souhaiter... O horreur ! Égoïsme ! Il serait plus heureux, mais aime-t-on pour être heureux ?

## 72

Il me revient par coups des élancements au cœur au souvenir de ma chère Bretagne, au printemps surtout. Je songe aux petits chemins de derrière, aux bords du Guindy, le chemin de Saint-Yves, à la chapelle des Cinq-Plaies, aux trois pins sur la colline, au peuplier tout près de la fontaine, où maman m'arracha un livre de philosophie ! Les endroits les moins rians même sont ceux qui me rient le plus. Le sec

(1) Ce mot, surtout employé au pluriel : **חֲסָדִים** désigne les pensées qui assaillent l'esprit pendant la nuit. *Job*, IV, 13.

et l'aride se colorent par le regret. Et dire que c'est pour toujours, que la cruelle opinion est là qui me tiendra à jamais exilé. Et pourtant jamais je ne m'attacherai à aucune autre terre. Allons, mon âme, attachons-nous au ciel. Songe que c'est pour la vertu et le devoir que tu as sacrifié ta Bretagne et ta mère. O Dieu, était-ce là ce que tu devais me demander ? Ne me le rendras-tu pas ? Jésus, tu dois m'aimer.

## 73

Mon Dieu ! mon Dieu ! quand j'envisage les mille mystères et les prodigieuses découvertes sur le seuil desquelles pose l'histoire naturelle, je suis tenté de tout quitter pour elle. — Oui, je persiste à croire que l'Océanie dans ses animaux bizarres, l'ornithorynque, l'aptérix, etc., nous offre encore un reste d'une création détruite, reste précieux d'un vieux monde. Là les races et les familles flottantes, syncrétisme des formes. L'analyse n'a pas encore été appliquée par la nature aux organes. Tout est confus. L'oiseau, le reptile, etc., mêlés. — Oui, oui, dans ces époques précédentes s'est faite la génération des espèces. Oui, ce qui maintenant nous paraît espèces *juxtaposées* a été lié par filiation. Les espèces se sont engendrées à une époque où elles n'étaient pas encore déterminées (le système de ceux qui nient les classifications et les espèces est faux dans le présent, vrai dans le passé), où toutes étaient syncrétiquement confondues (toujours et partout les mêmes lois, pour l'esprit humain aussi : syncrétisme, analyse). Oui, oui, alors tous les êtres étaient frères. L'accouplement était bien plus large que maintenant, vu que les espèces étaient bien plus larges. De cet accouplement de dissemblables, naissent des dissemblables un monde en chaos, des espèces mal limitées. Mon Dieu ! que ne puis-je dire tout ce que j'ai sur le cœur, tout ce que j'entrevois sur ce point, l'histoire de la nature, la généalogie des êtres, tout s'engendrant, l'apparition et l'analyse des espèces, etc. ! Plût à Dieu que j'eusse dix vies pour en consacrer une à chacune des faces du monde ! Mais il m'en faudrait plutôt mille, ou l'éternité ! Or, que dis-je ? je l'ai.

## 74

L'immense quantité d'espèces, que l'on découvre tous les jours, et qui semble réellement tout à fait indéfinie, semble bien donner quelque apparence au système qui nie l'espèce et la classification. Mais cela n'attaque que le point de vue faux qu'on voudrait tirer de la classification, envisageant la nature comme composée de casiers nets et séparés par des lignes, mais non le point de vue qui l'envisage comme un tableau à *masses de couleurs* se fondant l'une dans l'autre par dégradation. Or, ces masses de couleurs, ce sont les espèces.

## 75

Ce matin j'ai dû passer ma matinée à faire des vers latins pour cette malheureuse licence (1). Le sujet (qui a été proposé en concours) était d'exprimer les sentiments d'Andronicus, poète de Tarente, qui vivait, il y a à peu près deux mille ans. Bonté du ciel ! Se peut-il qu'on nous impose encore ces chaînes ! Nous obliger, nous autres modernes, si pleins de pensées et de sentiments, du présent et du passé, tout pleins de choses, à exprimer des sentiments si loin de nous, dans une forme morte, et *où de force nous devons être barbares*. Car que sont nos meilleurs vers latins, jugés absolument, et qui d'ailleurs les jugera absolument ? En vérité, je suis tenté d'être de l'avis de M. Souvestre, et de me demander s'ils peuvent se regarder sans rire.

## 76

Fait curieux de l'histoire littéraire que la vraie fureur qui s'est emparée du goût de notre temps pour les littératures non classiques. Non qu'on ne porte quelque intérêt aux littératures grecques, latines, françaises, mais c'est surtout aux époques anté-classiques et post-classiques qu'on les

(1) Renan passa sa licence, le 23 octobre 1846.

cultive. Cela seul a vogue ; M. Patin, M. Geruzez, M. Nisard, etc. Il faut une dose toute spéciale de constance pour oser aborder à plein les siècles dits *grands* et classiques. — Tout l'intérêt s'attache à ce qu'on appelle les origines et les décadences. C'eût été juste le contrepied autrefois, et on eût regardé comme un grand courage celui qui eût osé aborder le moyen âge, par exemple.

## 77

On s'est trop accoutumé à n'envisager la science que pour *l'enseignement*. Cela tient toujours à ce misérable point de vue de l'utile. Ainsi il y a des gens qui ne conçoivent le savant qu'*enseignant* ; les sciences, classiques et littéraires surtout, ne progressent qu'au profit du collège. Misère ! La science est pour elle-même. Elle veut bien se prêter au collège et se rapetisser pour entrer par sa porte, mais c'est une grâce de sa part. La science est une partie du tout de l'homme fait : or il arrive, par accident, qu'elle a de plus une utilité secondaire : c'est de servir dans l'éducation. Eh bien ! elle s'y prête : mais distinguez toujours cet emploi accessoire de son office principal, distinguez le professeur (qui n'est que professeur) et le livre élémentaire du savant du livre de science.

## 78

La linguistique et l'histoire naturelle sont les deux sciences qui se ressemblent le plus pour la philosophie générale et la méthode. Elles provoquent les mêmes problèmes de méthode sur la classification, etc. Pourtant peu de sciences diffèrent davantage pour *l'objet*. Au fait, toute science expérimentale, quel que soit l'objet, se ressemble un peu pour la méthode. Seulement les objets à *grouper* constituent une variété spéciale, qui entraîne classification, etc., etc.

Il y a des gens médiocres, qui ont aussi une toute petite idée d'eux-mêmes, se laissent fouler, acceptent tout, ne se tiennent humiliés de rien. Ils sont estimables, mais ils se jugent bien. — Il y a des gens médiocres, qui font grand cas d'eux-mêmes, se regardent comme gens de qualité, et prennent feu et flamme à la première offense. Ils sont ridicules et coupables. — Il y a des gens distingués qui sont fiers. Ils se sentent et se tueraient plutôt que de plier. Par exemple ils mourront de faim plutôt que d'accepter une position vulgaire et en apparence humiliante qui leur donne du pain ; ou qui serve à les mener ultérieurement à leur fin. Ceux-là sont à plaindre, et n'ont pas atteint le *summum philosophicum*. Ajoutez qu'ils sont sur la limite d'un suprême ridicule. Car s'ils ne sont pas en effet des génies, comme ils le croient (et qui les en assure, car combien d'autres l'ont cru comme eux sans l'être ?) ils sont les plus sots, les plus ridicules, les plus insipides des fats, comme tous ces types à la Chatterton, ces *jeunes gens de génie* qui trouvent tout au-dessous d'eux, et fulminent contre la société parce que la société ne leur fait pas un douaire convenable pour se livrer à leurs sublimes pensées (ô Dieu ! que ce type est horrible, et qu'il m'inspire une prodigieuse horreur !) Ajoutez que ce sont ordinairement des oisifs, qui se font gloire d'être peu travailleurs, et qui voudraient être nourris pour fumer et ne rien faire, et qui trouvent en cela du bon ton. Ah ! si c'étaient de sérieux travailleurs, oui, et qui pour rien au monde n'accepteraient un de ces emplois vulgaires, humiliants, durs, mais non déshonorants, qui n'empêchent pas de penser et de sentir, et de conduire son génie.

Enfin il y a les vrais génies, qui se sentent, s'estiment et sont *intérieurement fiers*. Mais extérieurement, ils ne tiennent à rien. La Providence leur a-t-elle refusé la fortune nécessaire, ils souffrent, mais se plient sans rien dire, se font tout ce qu'on veut, souffrent tout ce qu'on veut, toutes injures, mépris, boutades, sans rien dire, mais en conservant toute leur dignité intérieure. Ils ont fait le sacrifice entier de ce



qui n'est pas eux-mêmes. Ils méprisent trop le caprice d'un maître et le maître lui-même pour y être sensibles. S'exaltant en eux-mêmes, ils méprisent tout, et croiraient faire trop d'honneur à ces vulgaires en se tenant humiliés de leurs outrages. Ils se moquent de celui qu'ils servent, et lui sont par là supérieurs : mais ils ont bien soin de se taire et de ne pas faire comme le superficiel qui s'en tient blessé, et est assez bon pour réagir contre ces misères. Ame faible, ne vois-tu pas que tu t'égalas à lui, en lui faisant l'honneur de réagir contre lui ? On s'égale à celui contre qui on s'irrite ou auquel on est sensible. On n'est pas sensible à l'injure du fou parce qu'on se sait trop supérieur. Il n'y a que les gens du peuple qui soient sensibles aux injures des petits polissons, car ils sont leurs égaux. Assurément un homme d'esprit est moins choqué de l'injure qu'un crocheteur lui dit en passant que de l'injure d'un homme d'éducation. — Allons donc ! fierté du sage tout intérieure : c'est là qu'il se pose supérieur à tout, au dehors il sert tout et tous, en se moquant d'eux tous. Par là aussi il conduira bien sa vie, arrivera à ses fins, la modeste indépendance, et évitera l'horrible type des Chatterton-singes.

Mon ami Ernest, règle-toi sur ces principes. Méprise ces hommes médiocres et positifs, qui passent par toute voie, toute humiliation dépressive pour de l'argent, par exemple celui-là, qui trouvait mauvais que tu cherchasses une place qui te laissât beaucoup de temps pour penser et travailler, et qui se citait pour exemple, lui qui, disait-il, avait accepté dans sa jeunesse une place qui ne lui laissait qu'une heure libre par jour, et qui trouvait que c'était beaucoup. — Méprise aussi ces jeunes écervelés qui se croient du génie parce qu'ils ne veulent rien faire, et qui te regarderaient en pitié, toi, pauvre pion de pension. Je suis sûr qu'ils feraient à ta vue, s'il leur venait à l'esprit de se comparer à toi, une éloquente protestation. Et s'ils connaissaient M. Crouzet, que ne diraient-ils pas ? Ils te traiteraient de bas et d'avili, de souffrir tout cela *sans rien dire*. Et moi, je prétends que je serais un sot, si je disais quelque chose. Allons ! allons ! un jour viendra où les Chatterton ne seront rien, seront *immoralement pauvres*, obligés pour vivre d'avoir recours à l'im-



moral, pour n'avoir pas voulu employer le permis, où surtout ils ne seront rien dans l'estime et la science, et où toi tu seras dans les idéaux. O Dieu ! ô Dieu ! que de consolations tu réserves à ceux qui souffrent pour toi ! Oui, c'est pour toi que je souffre. Ah ! si j'avais voulu, je serais là-bas aux Carmes, choyé, le premier en tout et partout, plein d'espérances. Eh bien non ! je suis ici au dernier degré de l'échelle sociale, tracassé par un vrai tyran, jouet de ses caprices, n'importe. C'est pour ma conscience. *Dominus pars haereditatis meae et calicis mei ; tu es qui restitues haereditatem meam mihi.*

## 80

Quand nos modernes veulent se faire fins, ils deviennent insaisissables. Toujours dans ces hommes l'intention d'être quelque chose, ils ne sont rien sans le savoir. Voyez Sainte-Beuve par exemple, il faut supposer en lui mille finesses et arrière-pensées. Ah ! je ne puis exprimer ma pointe de pensée sur ce sujet. Oui, par exemple, on sent qu'il résulte de telle phrase tel effet qu'il a ou non voulu. Cet effet s'est peut-être présenté à son esprit, et il s'est dit : Cela résultera de la phrase, ce n'est pas ma manière ordinaire, ce n'est pas conforme à mes principes littéraires ; laissons pourtant. Ah ! que ne puis-je peindre le fait psychologique ? C'est à ce néotrope (ce sera désormais mon mot reçu) qu'appartient le tour par lequel les écrivains de ce genre ne sont jamais à plein d'une conviction ; ils la prennent toujours de côté et par forme, comme un chien un tapis qu'il traîne à terre. Scepticisme au fond de tout cela. — Par exemple dans certains moments ils se donneront un bon ton de finesse en faisant des concessions immenses aux classiques, ils laisseront volontiers croire qu'ils le sont, *comme pour dérouter* leurs lecteurs, leur faire croire qu'eux-mêmes sont des hommes petits et médiocres à esprit partiel, qui s'étaient d'abord trompés grossièrement sur *tel homme* et qui sont obligés de réformer leur premier jugement. Cela n'est pas : le lecteur a eu le bon esprit en portant ces deux jugements ;

l'auteur seul n'a pas eu de caractère, ou s'en est joué. — Oui, ces auteurs *aspirent à laisser croire* au lecteur une foule de choses. Ils le veulent, et sont contents, quand ils pensent que cela sera, serait-ce contradictoire, n'importe ! L'homme à veines secrètes dans lequel les pensées se contrepèsent si bien qu'on ne sait trop ce qu'il est, voilà ce qu'ils veulent être.

## 81

Ah ! que je voudrais être accoutumé au *mécanisme* du vers pour faire une petite ode-élégie à l'hirondelle qui a son nid là-bas, en Bretagne, auprès de la fenêtre de maman, qui, en couvant ses petits, voit ma mère triste de n'avoir pas les siens, qui est témoin de tout ce qu'elle se dit et de tout ce qu'elle fait ! Ah ! reste, reste, petit oiseau, ne quitte pas cette douce et tranquille demeure ! Ne viens pas à Paris. Oh ! qu'il est joli d'être hirondelle ! On s'accroche au monde, sans rien y entendre, on est en *contubernium* avec lui sans entrer dans ses finesses et ses ruses. Comme ces oiseaux qui ont les nids sous les toits et dans les cheminées des Tuileries. C'est poétique ! Mais ma petite hirondelle est de la famille. Maman l'aimait si fort, s'intéressait à toutes les particularités du nid — qui sait si quelque petit méchant ne le lui aura pas enlevé ? Ah ! pauvre mère !

## 82

J'ai un certain tour réfléchi et de psychologue qui me recourt toujours et m'empêche d'être largement ou facilement poétique. Il n'y a que la haute, ferme et grande poésie de l'homme où je sois dans mon élément facile. Ailleurs mon tour habituel (acquis) d'esprit s'oppose à la manière tout extérieure de la poésie.

## 83

Cette poésie antique tout extérieure, toute répandue sur le monde, pouvait suffire à ces peuples anciens tout extérieurs, mais non à nous, nations psychologiques par excellence. Il nous faut l'âme partout.

## 84

Ce qui me console quand je vais pour me désespérer de mes succès extérieurs en voyant combien je diffère du monde intellectuel qui m'entoure, c'est que ce monde ne restera pas toujours le même. Combien de fois n'a-t-il pas changé depuis quarante ans ! il est sûr qu'il changera tout autant dans les quarante ans qui vont suivre. Et peut-être je serai de ceux qui font révolution. C'est pourquoi ne t'altère pas par système, laisse-toi aller et laisse le siècle venir à toi, sans aller vers lui.

Il est remarquable que ce sont assez souvent des jeunes gens qui, tout en se posant à leur entrée dans le siècle, en prenant position d'après leurs devanciers et leurs contemporains, ont mieux que la génération avancée le sentiment de l'avenir. Combien M. de Chateaubriand et M. Cousin dès leurs premiers coups d'œil n'étaient-ils pas plus avancés que toute la littérature et la philosophie de leur époque ! Cela se comprend très bien. Une vue d'avenir ne s'acquiert que par induction du présent et du passé. Les générations passées ont bien ces éléments sous les yeux : mais elles n'ont plus de mobilité, elles sont plantées à jamais, leur point de vue est fait, et elles ne le quitteront plus. Eh ! mon Dieu ! rien de plus simple, car chacun en s'attachant à un point de vue est obligé de s'y attacher d'une manière absolue ; autrement il ne s'y attacherait pas avec force et conviction, ce ne serait que plâtrage froid. Il faut qu'il croie très fermement et absolument. Or dès lors, il ne peut plus marcher à autre chose. Le jeune homme au contraire, qui arrive, et qui ne voit [pas] plus de raison pour s'attacher

à tel système actuel, regardé comme absolu, qu'à tel autre qui a précédé, se met au point de vue pur inductif, il met tout à profit et en balance, même l'actuel que les autres sont obligés de regarder comme absolu, et que par conséquent ils ne contrepèsent avec rien. De là leur liberté absolue pour marcher à l'avenir. — Mais eux-mêmes seront obligés de prendre en absolu le système de choses auquel ils arriveront, ils deviendront mûrs dans un absolu plus avancé que d'autres renverseront par le même procédé, pour avancer toujours.

## 85

Bizarrerie que cette vue d'affectation qui se mêle à tout et qui fait que nous ne sommes pas pleinement satisfaits d'un beau sentiment s'il n'est vu que de nous. Il y a pourtant en cela différence d'un beau et poétique sentiment et d'un *bon* sentiment. Celui-ci se suffit à lui-même. Je me suppose souvent seul dans un état où je serais sublime, mais ce qui me gêne, c'est comment je ferais pour le faire savoir, sans paraître avoir voulu le faire savoir, ce qui gênerait tout. Toujours donc être pour paraître. Néanmoins cela agrandi n'est pas si faux qu'on le pourrait croire. Non ; il y a du vrai dans l'homme. — Évidemment ma pensée mue, elle ne sait plus parler : cela lui est déjà arrivé plusieurs fois ; périodes successives où j'exprime facilement ma pensée, ou bien où je ne peux l'exprimer. Par exemple au sortir de ma rhétorique, je savais dire tout à fait à mon gré ce que je voulais dire.

## 86

La manière de charger le tableau dans la satire, comme dans *Le monde tel qu'il sera* de M. Souvestre, n'est pas mauvaise. Car les lignes dans la réalité sont si fines qu'on a peine à les voir, ou les faire sentir. Il n'est pas mal de les grossir un peu.

## 87

Appliquez ma loi des *rudiments* aux genres de littérature chez les différents peuples. Tous sont chez tous, seulement chez plusieurs en germe, par exemple satire en plein chez les Romains, en germe chez les Grecs (Cf. mon travail sur ce sujet).

## 88

Les Orientaux sont sujets à prendre l'image particulière, restreinte, particularisée, par exemple un verger qui aura telle circonstance spéciale, d'être acclivé sur une colline, et relevé par un mur, etc.; les classiques, au contraire, ne prennent jamais que la comparaison générale : comme un verger. Je suis un peu porté à faire en ce point comme les Orientaux.

## 89

Oh ! j'ai vu ce soir en rêve un idéal dont mon âme est encore suavement remplie. J'ai rêvé que Jésus, de retour parmi les hommes, avait été de nouveau condamné à mort et qu'il allait être exécuté dans nos formes, et j'étais là. Tout était représenté avec une incroyable expressivité. De hauts magistrats arrivent en grands costumes, et trait caractéristique, des enfants en costume militaire à côté d'eux, comme qui dirait leurs fils, brandissant leur épée de joie de ce qui allait se passer (trait fort psychologique de l'enfant qui se monte d'enthousiasme, sur les traces de son père) (1). Puis paraissait la victime entourée de gardes. Oh ! quel sentiment j'éprouvai alors, et en vérité un sentiment en songe ou non est toujours vrai ; *la per-*

(1) Ce trait bizarre venait, je le reconnais, de la singulière plaisanterie de Garres contre les enfants de l'Université de France... à propos de la sainte robe de Trèves.

*ception est fausse en songe, le sentiment jamais*, et c'est ce qui fait qu'en se réveillant on en est encore tout frappé. Oh ! que je l'aimais ! La musique militaire surtout m'exaspérait. Tous se taisaient : je m'élançai ; je parle pour lui ; les uns riaient, les autres étaient sérieux. Je me rappelle quelques phrases de mon discours. Je parlai de sa jeunesse, de son air pur et doux ; la fin surtout m'est demeurée. J'allais commencer ma phrase qui cherchât à exprimer la force du sentiment que j'éprouvais, mais désespérant de la rendre, je l'interrompis tout à coup par ces mots : « Mais on ne me croira pas », dits d'un air froid et concentré, et je rentrai dans mon rang (1).

Ici les lignes du rêve se confondirent. Le condamné devint tantôt Guyomard (2), tantôt un jeune homme pur et céleste, condamné pour avoir violé une loi qu'il ignorait, presque pour de pures formalités en un mot. (Il est remarquable qu'en songe, il n'y a aucune identité de personnes, et que la même joue simultanément plusieurs rôles.) Même sentiment, je le défendis encore, et cette fois le condamné était avec le prêtre à côté de moi. Quand le moment fut arrivé, le prêtre me fit agenouiller avec lui et le condamné pour prier. Oh ! je priai bien cette fois ! Je l'embrassai, nous étions comme deux frères, je lui dis tout bas qu'il demandât à Dieu pour moi la foi que j'avais perdue.

Je souhaitais qu'il m'aimât.

Ici tout se confondit. Tout ce qui suivit pourtant se refléta. Je voyais un monastère qui lui avait servi de prison, un festin funèbre de ses amis ; moi seul, j'en étais exclu, ce qui m'affligeait beaucoup. Puis je fus reçu, et on m'appela son ami, ce qui me ravit. Ayant eu occasion de passer devant un miroir, je me vis et je me trouvai d'une beauté angélique, depuis que je l'avais défendu. Enfin une foule de circonstances dont toutes étaient prodigieusement

(1) *Je dois ajouter aussi que je ressentis un mouvement très vif de contentement de cette conclusion ex abrupto, laquelle sembla faire impression sur l'auditoire. La vanité (mot impropre) dort avec nous, même dans nos moments les plus vrais.*

(2) Camarade d'Ernest Renan au séminaire.



expressives du touchant et du pur. J'en suis embaumé, je ne rêve plus qu'idéaux dans ce genre, je rêve que l'occasion se présente de défendre quelque type analogue, je suppose qu'on m'objecte qu'il représente une forme arriérée puisqu'il est condamné par le présent : « Et les bourreaux de Jésus, représentaient-ils donc une forme plus avancée quand, au nom de la superstition et de haines sacerdotales, ils immolèrent le plus pur des philosophes, le plus céleste des moralistes... » ? Ma péroraison : « O mon fils, je t'ai défendu. Mais je te souhaite de mourir. Il ne manque plus que cela pour couronner ton idéal, va, complète ta beauté par ce dernier trait... Ah ! que ne m'est-il donné de te suivre ; mais ma vie n'est pas assez pure pour mériter une telle fin... » Enfin je continuai tout éveillé le sentiment si fort et si persistant de mon rêve.

Une chose qui me perce le cœur, et à laquelle je ne fis hier presque aucune attention. Je fus amené par *les nécessités de phrases de la conversation* (car j'ai dit souvent que, n'ayant pas l'habitude de la conversation solennelle bien familière, je suis souvent forcé, pour ne pas me trouver embarrassé, de dire le contraire de ce que je suis, et qu'ainsi le cœur me fait mal, comme si j'avais renié mon idéal, et comme si je ne pouvais plus désormais professer ce que j'ai renié ; j'ai d'ailleurs un invincible penchant à conformer ma pensée intérieure à ce que j'ai été amené à professer extérieurement, et souvent j'ai eu à lutter contre cela) à dire que j'avais lu le docteur Strauss, et un tour que je donnai malgré moi, avec l'intention de le corriger, laquelle m'échappa, sembla dire que j'adoptais sa critique. O Jésus, non, aurais-je pu te renier ? Oh ! mon cœur en est navré. Il me faut que tu aies vécu, et vécu dans l'idéal qu'on [nous] a laissé de toi. Cet idéal qui me ravit, ah ! si ce n'était qu'un type ! Non, il me faut, pour t'aimer, que tu aies été mon semblable, ayant comme moi un cœur de chair.

Oui, tu es mon frère, mon ami. Ah ! qui aurais-je donc, si même au-delà de tes dix-huit siècles tu m'échappais ? Où trouverais-je le pur désintéressé, l'amour chaste qui m'échappe en ce monde, qui par moment me semble un affreux désert de bêtes naturellement féroces, adoucies

seulement par l'empire des conventions qu'ils acceptent ? Oui, en ce moment, je respire un idéal tout pur, je voudrais quelqu'un à côté de moi pour l'aimer, Guyomard par exemple. Mon Dieu ! pauvre ami, où es-tu donc ? m'entends-tu, m'aimes-tu encore ? Me pardonnes-tu ? Oh ! que ton parfum est doux ! que ton visage pâle et languissant est aimable ! Et toi, mon autre ami (1), qui reposes là-bas sur cette jolie colline, à l'ombre de la croix du cimetière et de l'église rustique. C'est la tombe du diacre. De là tu vois Tréguier et ces lieux que je ne reverrai plus, et la maison de maman, et tous les dimanches, on va s'agenouiller sur ta tombe ! Mon Dieu ! tout cela est flétri pour moi ! ce monde n'est qu'un barbouillage de badigeonneur. Rien de vrai, rien de céleste. Oh ! que je te remercie, toi qui envoies les songes, de m'avoir réveillé par celui-ci. Autrefois on eût appelé cela une vision. Ah ! je veux bien accepter le mot.

## 89 bis

Durant la journée entière, je suis embaumé de ce rêve, je ne suis qu'à moitié de la terre. — Mon Dieu ! je ne sais ce que je cherche, mais je cherche quelque chose. Ce jeune homme qui m'est apparu triste, mais calme, pur et céleste, je le vois toujours me regardant avec cet air d'une tendresse concentrée, qui ne consent pas tout de suite à aimer, mais qui s'y montre tout disposé. Il me rappelle mes amis d'enfance, ces charmants types que je ne retrouve plus, Grainville, Guyomard, Liart, me regardant doucement et me serrant timidement la main, faibles de corps, faibles aussi d'âme, sentant vivement, compléments de mon acier par leur flexibilité, doux et chastes. O Dieu ! qu'à certains moments j'éprouve d'étranges sentiments, c'est de l'amour *sans objet*, un vase plein qui ne sait de quel côté déborder et dont la liqueur hésite, incertaine sur les lèvres. Idéal, idéal, que n'es-tu chair à mes côtés ! Et on veut

(1) François Liart, camarade de Renan au séminaire.

m'arracher Jésus ! Et que m'importe qu'il ait vécu, s'il n'a pas vécu tel que le peint l'Évangile ? O Dieu, romps donc ces cruelles lois de la nature, montre-moi malgré la mort un de ces types célestes qui ravissent mon âme sans la contenter. Autrefois les morts apparaissaient... Ou plutôt fais-moi mourir tout de suite si tu veux, afin que j'aie les voir et les embrasser. Oh ! quel sentiment nouveau et pur vient de jaillir en mon âme en ce moment de délicieux transport ; un goût suave de la mort, un hyménée, un baiser à ces chastes amis. Roses effeuillées que je ne sais comment réunir d'une tige commune, fleurs éparses auxquelles il ne manque qu'un fil pour former une ravissante guirlande ! Plût à Dieu que j'eusse dix vies, pour en consacrer une à faire de tout cela une épopée, à en rattacher les feuilles éparses... Elle est dans mon cœur, mais dans ses formes vagues, et sans lien extérieur.

Une pensée vient de me faire sentir tout à l'heure l'horreur qu'il y aurait à ce que l'homme ne fût pas immortel. Supposez que Jésus-Christ *n'existe plus*, qu'il soit mort, et bien mort, dans toute la force du mot *mort*, qu'il n'y ait plus *rien*, exactement rien dans l'univers qui puisse s'appeler Jésus-Christ, que toutes les molécules qui le formaient se sont éparpillées et qu'il n'est plus rien. J'ai fait l'expérience, j'ai voulu très fixement me figurer cela, et je vous jure que cela m'a été impossible. Ce serait une si effroyable contradiction que j'aimerais autant supposer que l'homme de boue égale l'homme de l'esprit. Ce serait un monstre. C'est le monde sans Dieu de Jean-Paul ; car la parité des deux raisonnements est frappante, et je dirais volontiers, comme Jean-Paul, que si jamais j'étais assez malheureux pour douter de mon immortalité, je penserais à Jésus, je me rappellerais cet effroyable recul que j'éprouvai en songeant qu'il n'était plus, et je dirais comme saint Paul : Il vit. Donc je vivrai. *Si Christus resurrexit*, etc.

Il faudrait mettre ceci en forme, et cela égalerait Jean-Paul. Voici comme on le pourrait.

Je me suppose transporté au-delà du monde, je veux savoir des nouvelles de ceux qui sont morts. Je m'informe, et le premier : où est Jésus ?...

Jésus, me répondrait un génie, était composé comme tous les hommes de molécules, d'hydrogène, etc. Tu sais bien que les juifs le prirent, l'attachèrent à une croix, etc., et que la cause de mort étant suffisante, il mourut. On le mit en terre, son corps se pourrit, ses molécules s'en allèrent à droite et à gauche, ces terres ont été souvent bouleversées ; dans ces bouleversements, elles ont achevé de se disperser ; les unes sont dans les airs, les autres aux quatre coins du monde, en sorte qu'il n'y a plus rien au monde qui s'appelle Jésus.

Que cette affreuse manière toute matérialiste est hideuse et quel cauchemar elle fait du monde ! Expérimentalement parlant, n'est-ce pas faux ? Est-ce tout le monde ? Le monde peut-il être comme cela ? Non : cela est faux.

Même raisonnement pour Socrate. Le poison descendit dans l'estomac, il décomposa, etc., son sang s'altéra, il mourut, puis ses molécules s'en allèrent, quoi ! voilà tout. Mais est-ce là Socrate ? Oui, exposer dans sa crudité le matérialisme, c'est le réfuter.

Frappez-vous la tête de cette pensée, vous en verrez l'horreur. Jésus-Christ n'était qu'un agrégat de molécules. — J'ai essayé de me figurer. Impossible. Je l'ai senti, je l'ai touché, il est mon ami.

J'ai éprouvé ce soir (plusieurs mois après) un rêve tout analogue, au moins quant à l'expression.

Une jeune fille simple et belle, à l'œil grand et noir, plein de sensibilité, mais sans rien d'intellectuel, condamnée à mort pour rien, presque rien, qu'elle avait commis par simplicité (quelque chose de Marguerite de *Faust*), sans savoir. Je la voyais, je la connaissais beaucoup, c'est Dorothée de *La Pucelle*, c'était à certains moments une amie d'Henriette, Claire Brunot, M<sup>lle</sup> Ulliac, par les métamorphoses ordinaires des songes. Elle était calme et résignée, d'une certaine résignation inexprimable, *venant de faiblesse et de passivité*. Allons ! je suis entre leurs mains, qu'ils fassent de moi ce qu'ils voudront. (Manière extrêmement touchante de se poser vis-à-vis des hommes et de la souffrance, que j'ai souvent éprouvée. On se recueille comme voué à toutes les douleurs et injustices, de telle

sorte que désormais elles ne font plus d'impression, faiblesse qui n'a pas la force de réagir contre ce qui la fait souffrir.) Elle jouait presque avec l'instrument de supplice qui était là, elle en parlait, ainsi que des circonstances matérielles de sa mort, avec une inexprimable simplicité. Mais surtout cet air de souffrir et de se résigner par faiblesse et simplicité était singulièrement touchant (1). Ajoutez que par son association vague à M<sup>lle</sup> Ulliac, etc., je lui supposais des antécédents moraux et beaux.

Voici pourquoi j'ai tant de difficulté à exprimer mes pensées intimes. C'est que j'entreprends d'exprimer ce qui n'est guère exprimable, *l'image* intérieure qui accompagne toute pensée et tout sentiment. Car, remarquez-le, ce qui fait la facilité ou la difficulté des styles, ce n'est pas une qualité subjective de l'écrivain, mais bien la qualité objective de ce qu'il essaie d'exprimer ; tentative d'exprimer le mystérieux, confus, obscur de l'âme, voilà ce qui rend difficile et obscur.

## 90

On se dit disciple de Platon, de Descartes, etc., sans les adorer, pourquoi ne se dirait-on pas disciple de Jésus, sans l'adorer, le regardant comme le plus grand des hommes, le moraliste par excellence, et s'attachant à lui ? En ce sens, tout homme doit être chrétien.

## 91

Les idées constitutionnelles en gouvernement ne me semblent que l'application de la méthode scientifique inductive à la politique. Le roi est le représentant de Dieu, voilà l'*a priori* ; le roi est le premier fonctionnaire de l'État : voilà le point de vue expérimental, et les deux sont pour tant vrais.

(1) [Ajouté en] 1848. J'ai éprouvé de nouveau un sentiment tout analogue, une nuit que je venais de finir le livre Jocelyn, le mariage céleste de la fin.



Je me convaincs toujours de plus en plus que le roman est la forme la plus apte pour faire jouer la fine psychologie, et peindre un caractère. — J'en ferai un, comme Woldemar, où je peindrai un caractère que je saisis merveilleusement, et qui sera d'une frappante originalité. Ce ne sera pas un type général, mais une nature exceptionnelle, d'où ressortiront de grands enseignements. Je prendrai probablement la forme de lettres comme la plus psychologique, entremêlées de pièces, fragments, etc., comme si c'étaient seulement des matériaux rassemblés. Par exemple, à propos de telle circonstance, il y aura des pages du cahier vital de mon Woldemar, des fragments de ses confessions... Je témoignerai aussi un grand dédain pour toutes les circonstances extérieures : je n'en ferai presque pas entrer dans la fable. Ce sera un roman tout psychique : on y verra l'âme dans ses phases, à peu près comme les personnages [de] Goethe : *le Roi, le Père*, etc. Ainsi, par exemple, je ne m'embarrasserai pas que Woldemar, ou tel autre personnage, soit banquier ou châtelain, n'importe. C'est tel caractère. Soin de ménage que tout cela ! — Savez-vous que le roman est bien plus psychologique que le drame même, et qu'il prête bien plus à la peinture de l'intérieur ?

Veine froide, inanimée, imphilosophique que toute cette littérature universitaire : histoire de telle chose, fragments de critique et d'histoire littéraire, livres élémentaires, manuels de philosophie et d'histoire, voilà tout. Décidément ces hommes n'ont-ils d'autre but par leurs exercices littéraires que de former de bons professeurs ? Ah ! c'est qu'alors je n'en suis pas. Je serai professeur pour avoir du pain, mais je passe acte par-devant notaire que je m'en moque. — Où trouver des ouvrages dans la veine de ceux-ci : Des religions... De l'homme... Morale... De la direction



et du but de la vie ? — Ah ! mon Dieu ! je vois bien que je ne ferai pas fortune extérieure, n'importe, je tiendrai ferme, je jurerais qu'on reviendra à moi.

## 94

Il ne faut pas du tout que nous nous figurions l'état actuel du monde plus stable que celui qui a précédé. Au contraire, ces changements sont une induction de plus pour que ce qui a eu lieu se représente, et se représente avec une accélération nouvelle. — Par exemple, est-il impossible que, de même quel'univers tend vers l'unité, et le commerce mutuel, de même [une] relation s'établisse entre les différents mondes du système solaire, etc. ? qu'on juge ce que deviendrait alors l'univers. Notre imagination peut-elle se le représenter ? Comparons la société moderne à la société troglodyte et déclarons hardiment que la distance qui sépare l'une de l'autre se retrouvera bien plus grande encore entre l'actuel et l'état d'alors. Oh ! que ce sera beau, brillant ! (Non que j'imagine que les misères n'y soient aussi en proportion.) — Il faudra prendre garde seulement que les astronomes qui feront le voyage ne se métamorphosent en satellites ou plutôt en comètes. — Ce serait quelque chose de fort gentil et de très conforme au goût antique, que M. Arago ainsi transformé en astre errant.

## 95

La France s'ennuie, a-t-on dit. Oui, c'est très vrai. Mais pourquoi ? Je [ne] m'ennuie jamais, moi, je souffre souvent, mais m'ennuyer, jamais.

## 96

Serait-il possible que nos universitaires se fussent dit à eux-mêmes : Restreignons-nous à notre rôle négatif ;

ce n'est rien, mais il faut que le *modérateur* soit modeste ? Comme les sulpiciens, qui par système se circonscrivent en un cercle étroit ; car la jeunesse est folle, il faut la corriger par l'excès contraire. Mais qu'il faut être bon pour en agir ainsi ! Oh ! pour moi, jamais ; je serai strictement et rigoureusement vrai ; or cela n'est pas vrai : on ne se laisse pas pousser à vrai, on se coupe dans un but préimposé. Ces vues ultérieures faussent l'homme.

## 97

Il est temps décidément de ne plus envisager une langue comme une loi faite et immuable qui s'impose à l'écrivain, de telle sorte qu'il soit obligé de s'y mouler. Il faut l'envisager comme un ensemble de moyens à lui offerts pour se faire entendre, et qu'il peut tripoter et manier à son gré. La langue n'est qu'un instrument et non une loi, *une limite* ; par exemple je n'ai pas de mot qui rende ma pensée ; il devrait être permis à chacun de faire son mot, mais de le faire intelligible. Ainsi la langue deviendrait à la lettre *infinie* en richesse ; ce serait par un tout limité, *ce serait un procédé comme la numération, donnant des moyens pour tout exprimer*, mais n'exprimant pas tout officiellement. Et de quel droit vient-on attenter à ma liberté ? Où sont les lettres patentes des grammairiens ? Le grec et l'allemand par leur composition de mots me retracent quelques traits de cet idéal.

## 98

Ces caractères austères, probes, sévères, mais sans fleur de beau, d'intelligence ou d'idéal moral tels que ceux dont notre ancienne magistrature présente tant de types, me déplaisent. Car ils ne sont que négatifs. Deux choses imposées à l'homme : 1<sup>o</sup> être probe, condition *sine qua non*, mais qui seule n'est rien ; 2<sup>o</sup> être beau, pur, idéal, refléter Dieu par tous les côtés. Or ces Caton froids et mats n'ont

rien de beau ni d'élevé. Il aura pu se faire qu'à une époque cela ait suffi ; mais absolument parlant, cela ne peut suffire. Il faut, pour être vraiment homme, de la poésie, du vivant, du flexible, du céleste, de l'amour.

## 99

Les lignes tranchées ne valent rien. Par exemple, nos *aprioristes* disent nettement : Homme, animal ; l'homme a ceci, l'animal cela ; ce qui est à l'homme n'est pas à l'animal ; ce qui est à l'animal n'est pas à l'homme. — Pauvreté ! Le sentiment moral, par exemple, est en trace dans l'animal. Ah ! cet œil triste et morne, ce front obscurci et pensif cache quelque chose de confus, dans les nuages duquel il y a bien sûr quelques étincelles. C'est-à-dire que la nature est composée de grandes masses de couleur, formant des placards ; sur ces grandes masses s'étend comme un réseau d'autres divisions, qui ne correspondent pas aux premières. Ces secondes marquent les facultés qui règnent également par masses sur certaines régions des espèces. Par exemple, les affections sympathiques, etc., s'étendent évidemment sur l'homme et l'animal, etc. Ce sont comme deux filets à mailles inégales, qu'on étendrait l'un sur l'autre, ou deux cartes de géographie qu'on superposerait.

## 100

Rien de plus bête que les arguments d'autorité dont les absolutistes prétendent appuyer leur thèse, par exemple Homère qui a εἰς κόλπον, etc., la Bible, tous les peuples primitifs, les animaux, les abeilles, etc. Pauvres sots, belle autorité ! C'était bon alors ! Mais dommage qu'Homère n'ait pas ajouté au vers suivant : je sais bien qu'un jour on en viendra au système constitutionnel. — Ah ! que je déteste ces médiocres qui découpent les génies pour s'en faire des parements à leur mode ! — Qu'ils disent aussi : Homère, la Bible, l'antiquité, les animaux aussi (les four-

mis par exemple) ont usité et *approuvé* ou du moins supposé légitime l'esclavage. Donc, il faut le rétablir, et notre système ne vaut rien.

## 101

Il est souvent utile dans l'enseignement de ne pas donner le bon et le beau tout à fait purs, mais de le mêler à du son et à du foin pour le bien de la digestion. Par exemple dans nos rhétoriques, les exemples seuls à peu près sont efficaces, et pourtant s'il n'y avait qu'eux, ils feraient peu d'effet (1). Cela s'applique dans une foule de cas : il faut tempérer le nutritif par du non-nutritif pour donner aux facultés excrémentielles l'occasion de rejeter quelque chose.

## 102

Quand on entreprend de légitimer la cause finale de tous les penchants de l'homme, il ne faut pas essayer de le faire dans l'individu, mais bien dans l'ensemble de l'humanité comme progressive. Il y a des facultés qui ne s'expliquent qu'à ce point de vue. Par exemple, le *désir de domination* considéré isolément serait mauvais et très mauvais, puisque enfin sa tendance serait de détruire les libertés qui sont le droit de chacun. Au contraire, dans l'ensemble de l'humanité, cela a été nécessaire, vu que cela a été cause des guerres et des conquêtes, leviers si puissants de progrès, toutes choses qui elles-mêmes sont horribles au point de vue de l'individu, mais si profitables à l'humanité. Au fait, si de toutes les facultés naturelles à l'homme il en est une qu'il soit difficile de légitimer, c'est bien celle que je disais, et, je répète, cela est impossible dans l'homme considéré isolément.

(1) *Sot exemple.*

## 103

Deux manières de juger : absolument, éclectiquement : je prends tantôt l'une, tantôt l'autre, et j'aurais peine à me restreindre à l'une.

## 104

Rien ne m'est plus antipathique que tout ce système d'éducation antique, de Lycurgue, etc., absorbant la liberté individuelle, considérant l'homme comme une plante, un *sujet* qu'il faut dresser ; l'expérience de Lycurgue sur les deux jeunes chiens qu'il montra aux Spartiates est fort caractéristique de ce système. L'homme est un être composé d'instincts qu'il s'agit de développer en tel sens ; mais pourquoi plutôt en tel qu'en tel autre, s'il n'y a là-haut devant lui un idéal sublime ? De ces deux chiens, l'un courut à la chasse après un lièvre qui était là, l'autre sauta sur un plat de viandes ; le premier était pour Lycurgue le vertueux. C'est absurde, et pourquoi, je vous prie, y a-t-il plus de vertu à l'un qu'à l'autre ? Tous ces peuples à l'éducation austère (joignez-y notre ancienne magistrature, etc.) partaient d'un concept éminemment faux de la vertu. Ils ont trouvé, les Spartiates surtout, le moyen d'être vertueux sans profonde moralité. Le Spartiate était vertueux on ne sait trop pourquoi. Pour sa patrie ? mais quelle sottise ! Liberté, beauté, vérité, idéal, voilà la morale. — Je porte ici un jugement absolu : on ne l'acceptera pas, et on reviendra au sens éclectique.

105 (*Suite*)

Ces vieilles mœurs des Caton, etc., me sont tout à fait odieuses. C'est pour moi le type de la fausse vertu. Voyez ces maximes par exemple sur les esclaves : c'est affreux. Il n'y a rien de plus [*lacune*] que l'enthousiasme dont on

s'éprend pour ces durs hommes, ces vieilles mœurs romaines, qu'on regarde comme type de la liberté : c'était au contraire la servitude sous une oligarchie dure et méprisante. Si nos républicains de 93 avaient bien vu l'histoire romaine, assurément ils auraient eu moins d'enthousiasme pour Brutus, quand ils l'auraient vu ne détruire un tyran que pour satisfaire une superbe aristocratie : la cause du peuple était bien plus dans César que dans Brutus et les conjurés. Mais on s'en tient aux aspects des choses, et d'ailleurs l'esprit de parti n'est pas si difficile pour choisir ses types et ses objets d'enthousiasme. Les libéraux s'enthousiasment encore pour la Pologne, sans songer que leurs secours ne feraient qu'aller en aide d'une aristocratie insupportable. Évidemment tout ce vieux parti romain était odieux, gothique, absurde, ridicule même dans sa décrépite et opiniâtre vieillesse.

## 106

Quand je vois des esprits que je suppose peu étendus s'occuper de philosophie avec une certaine prise de tête, cela me fait peine et m'inspire du dégoût. Par exemple, ces bonnes gens que je vois discuter en Sorbonne. Cela se revêt alors pour moi d'une couleur sénile, et comme c'est mon bien, mon affaire propre, jugez de l'horreur. Mon Dieu ! il est sûr que dans l'homme médiocre la contention spéculative a une couleur très misérable ; on est tenté d'en hausser les épaules et de dire : Pauvres gens, qui s'échauffent ! qu'importe au monde ! Dans l'homme supérieur, même qui fait fi de l'action extérieure, il n'en est pas ainsi, et d'ailleurs laissez le ridicule, il ne prouve rien. *Le rôle de Faust est en tout le plus commode et le plus à couvert du ridicule* : aussi tant de gens aiment-ils à s'y réfugier. En vérité, là est ma tentation : car ce Faust se pose nécessairement en supérieur à ceux dont il rit : or qu'il est affreux de soupçonner quelque chose de supérieur à soi ! du moment où on en a l'idée, on est invinciblement entraîné à s'y mouler. Il faut du sérieux et de la bonne foi pour ne pas prendre ce



rôle. Et remarquez que les hommes d'action tombent bien moins sous le coup de ce *rire* que les hommes de spéculation : plusieurs croient s'échapper par là, et font fi du savant pour s'imaginer qu'en agissant, en cherchant à être ministre par exemple, ou mieux encore en jouant un grand rôle d'opposition, il échappera aux étreintes de Faust. En effet, les rieurs mesquins ne rient que des savants, mais [non] des flambards du monde ; mais les rieurs fermes et supérieurs rient de tout cela de la même manière : un ministre est pour eux tout aussi *dupe* de lui-même qu'un savant. Ainsi donc tout est risible, et c'est par ici qu'expulsé de mon type j'y rentre par une hardiesse remarquable, et qui dans mille circonstances m'a servi de principe de solution : car si tout est risible, le penseur ferme et froid, le Goethe olympien qui rit de tout ne saurait l'être : donc le penseur est au-dessus de tout et ne peut être ri. Ainsi je rattrape mon idéal par son sommet, après l'avoir lâché un moment par sa base (la science) ; or, comme en cet idéal tout se tient, et que la base est condition nécessaire du sommet, en reconquérant le sommet, je reconquiers par là-même la base, au lieu qu'en tenant la base seule et abstraitement, je ne serais pas sûr d'avoir le sommet.

## 107

*Loi des transitions insensibles* se retrouvant dans les nuances des sectes religieuses et philosophiques. Par exemple, le christianisme a un centre ferme, fort et très individuel, puis sur les bords il expire par teintes mourantes, et il y a telle secte qui touche soit au naturalisme, soit même à des doctrines fatalistes et funestes, par exemple le socinianisme. Ce dernier trait est remarquable : car c'est tout l'analogie de l'histoire naturelle où les fonctions se font souvent par des parties assez infimes et par plusieurs points : aussi le christianisme se joint et au plus haut spiritualisme et au dernier fatalisme par des nuances délicates. — Réunir ceci à tant d'autres analogues.

## 108

Nous avons besoin qu'il y ait un être, de qui nous puissions porter l'affirmation de tout ce qui est beau, dans sa fermeté, et sans restriction, dont nous puissions dire, par exemple, cela est beau, donc il l'est ; cela est plus beau, donc il l'est ; cela est bon, item. Cet être est Dieu. De là la nécessité de Dieu pour l'homme, au moins comme idée.

## 109

Non, ces feuilles ne contiennent pas la plus belle partie de moi-même, celle qui s'enflamme, s'idéalise, à la pensée de certaines choses, de ma douce, faible, et pensive enfance par exemple. Oh ! alors j'éprouve des sentiments qui dépassent toute expression, et je n'essaie même pas de leur en donner.

## 110


Bizarre privilège accordé aux anciens de tout dire, sans qu'on s'en scandalise. Si un moderne était ordurier comme Catulle ou Properce, on vous le balaierait de la bonne sorte, et on a vu de bons moines, des respectables ecclésiastiques, etc., consacrer leur vie à l'étude de ces dégoûtantes priapées. C'est fort bizarre, et encore aujourd'hui, on voit nos Rollin-singes les prendre pour leurs auteurs de goût. Cet élève de l'École normale qui s'en va leur dicter de mémoire, par fanfaronnade de goût antique, une élégie de Properce.

## 111

Supposé que nous n'eussions que la vue, nous percevrions par la vue *éduquée* les trois dimensions ; mais nous ne percevrions proprement que deux dimensions, et conclurions la troisième. — Les deux premières seraient naturelles, la troisième perception acquise. (Cf. Reid.)

## II2

Trois phases de la science : syncrétisme, analyse, synthèse. Dans la première, on est en un sens plus près de la perfection que dans la deuxième, car on proclame l'unité, et

on est complet  , A est le point de départ, C le point

de perfection, B l'analyse, et A est plus près de C que B quoique relativement au chemin à faire, B soit plus près. — Du reste, l'analyste peut aussi se rapprocher du vrai; il n'est pas lié à l'erreur, et voici comment. Prenons l'exemple de l'école écossaise, sur laquelle voici mon éclectisme : l'Écossais dit : Ceci, cela, ceci, cela, donc il y a quatre ou cinq dans l'esprit humain ; l'*aprioriste* dit du premier coup : Non, il y a *un*. L'*aprioriste* est en un sens plus près du vrai, mais l'Écossais est plus près du vrai si en s'en tenant à ses *ceci, cela*, il ne les présente que comme des *vérités de méthode* ; dans l'état actuel de la science, il y a ceci, cela, mais je déclare, par une vue à priori et qu'il me serait impossible de légitimer actuellement, que *tout cela est un*. Ce *praenotanda* sauve tout ; car si l'Écossais disait : l'esprit humain est comme cela, ce serait affreux et l'*aprioriste* aurait beau jeu. Mais qu'il dise au sens du chimiste : pour moi, il en est ainsi, et *attendons* que nous arrivions là. Ainsi les uns ont raison comme principe, les autres comme méthode.

L'éclectisme règne dans tout cela, et voit que tous ont raison et que tous ont tort.

## II3

De la mauvaise science étymologique des rabbins, etc., rapprochez le *Cratyle* de Platon, par exemple celle de αἰσχροίς et surtout dans les lois de Manou, livre V, 55, une curieuse étymologie du mot qui signifie *chair*, en sanscrit.

## II4

Les hommes ne diffèrent réellement ou supérieurement que par l'idéal qu'ils ont posé à la vie. Ainsi l'un, la pâle science, l'autre, la science vitale ou philosophique, etc. — Là sont les degrés hiérarchiques des hommes. J'ai éprouvé ceci en lisant Gatien-Arnoult (1) qui comprend les choses bien plus pâlement et moins vitalement que moi. Quand ma pensée est obscure, j'aime à ajouter à la suite l'endroit de ma lecture qui l'a suscitée, afin de la ressusciter en relisant ou en me ressouvenant.

(1) Gatien-Arnoult, professeur de philosophie à la Faculté de Toulouse, joua un rôle politique libéral sous l'Empire.

## SIXIÈME CAHIER

חיי

### MA VIE

I

IL semble que ce soit la grandeur du théâtre littéraire sur lequel on se produit qui influe sur l'écrivain; en effet les productions de Lyon par exemple (M. Audin, etc.) (1), se rapprochent beaucoup plus du bon goût parisien que celles des autres petits centres provinciaux, comme Toulouse, Dijon, etc. (Gatien-Arnoult, etc.). Quelle singulière constitution littéraire et intellectuelle que celle de la France toute centralisée, condamnant le reste à la nullité! Il en résulte que nos provinces sont entièrement étrangères aux choses intellectuelles, plongées dans un fade positivisme ou une agitation politique de très mauvais goût (comme dans le Midi), parce qu'elle est sans efficacité. La même raison qui fait leur mauvais goût en littérature le fait dans les affaires politiques. Ils ont les bras coupés. Comparez à cela l'Allemagne, où chaque petite ville de trois mille âmes est un centre littéraire avec imprimerie, bibliothèque et souvent université, Altenbourg, Giessen, etc. Cette organisation a encore un bien grand avantage, c'est de détruire la démarcation de *goût de la capitale* et *goût de province*,

(1) Audin, libraire catholique de Lyon, auteur de plusieurs ouvrages historiques.

distinction funeste aux deux, car si le goût de province est fade et faux, le goût de la capitale en antithèse est artificiel — au lieu qu'au dehors de ces antithèses est le naturel.

## 2

Le polypier n'est qu'un animal collection d'animaux, voilà donc une individualité résultant de plusieurs individualités accolées et réunies par des fonctions communes : l'annelé se ramène au même type, puisque chaque anneau coupé revit et se complète, se pousse une tête par exemple ; pourtant, il y a une apparence de centralisation. Puis la centralisation va se perfectionnant. Cela est bien type de la manière dont je conçois l'individualité comme *résultante* ; ce n'est qu'un fait, dira-t-on, mais dans le polype, l'animal connu n'est pas seulement un fait ou un être de raison. Qui dira la limite de l'être de raison et de l'être réel ? Où naît la substance et où elle finit ? Qu'est-ce qui n'est que psychologique et qu'est-ce qui est objectif ?

J'ai deux manières d'expliquer le monde : 1<sup>o</sup> Substances unes et [individuelles], monades substantielles, et certaines parmi elles se formant des croûtes avec d'autres, comme le ver à soie qui file son cocon : alors les individualités sont des substances ; 2<sup>o</sup> Il y a de l'être, une substance à la surface *de laquelle* se limitent des individualités, des choses qui se terminent, des bulles d'écume qui ne sont que l'océan et qui pourtant sont une, et qui pourraient dire *moi*. Ici il n'y a qu'une substance, et l'individualité n'est qu'un fait, une limitation de cette substance, un anneau dans la ligne infinie.

La première hypothèse cadre mieux avec nos idées reçues et nécessaires et d'ailleurs ne contredit pas nos faits psychologiques. Mais elle ne cadre pas avec la couleur de certains faits physiques. En envisageant la naissance et la mort des êtres, on n'est guère porté à dire avec Stahl que c'est l'âme qui fait son corps. D'ailleurs voyez le fait de la succession des êtres dans l'univers. La nature à ses diverses époques produit tout un système d'êtres divers ; par



exemple, à telle époque l'homme n'existait pas, etc. Or, dans l'hypothèse monadiste (telle que je l'entends), vous êtes obligé de dire que tous les êtres qui se sont développés aux périodes successives existaient dès le commencement, que toutes les monades-hommes par exemple existent depuis le moment de la création, mais qu'elles n'ont trouvé qu'à telle époque les circonstances favorables pour se développer. Or, que cela est pénible et embarrassé, et qu'il est plus simple de dire que chaque âge a formé ses êtres, résultant des forces de cet âge ! Si l'on veut se tirer de cette difficulté en retenant l'individualité substantielle et première des substances, il faut dire que les monades peuvent indifféremment s'infléchir à telle ou telle forme, que par exemple la monade A à diverses époques pourra être un dinotherium ou un homme. Ceci est admissible dans une certaine limite (ainsi une monade-chat pourra être indifféremment un tigre ou un lion, je l'accorde), mais il faut admettre une limite, et pour répondre à l'objection, il faudrait supposer qu'il n'y en a pas ; bien plus, il faudrait supposer l'absolue identité des monades quant aux propriétés, dire par exemple qu'une monade métallique pourrait devenir un homme. Car il y eut une époque où il n'y eut pas d'organisation : supposez donc ou bien qu'à cette époque toutes les monades qui devaient être les principes d'unité et d'individualité des êtres organisés existaient déjà, ou bien que ce sont les monades qui, inorganisées à cette époque, sont devenues, non pas organisées (ce qui n'aurait pas de sens), mais principes d'organisation. Or ceci attaque la permanence des substances, qui est pourtant partie intégrante du système monadiste. D'ailleurs, envisagez l'organisation dans ses degrés inférieurs, vous serez bien tenté d'y voir non un principe d'unité, une monade centrale, mais un arrangement doué d'une certaine virtualité. Or ce qui est vrai des derniers degrés est vrai de degrés supérieurs, sauf la série du progrès. Il en est ainsi : la considération physique mène au panthéisme ; la considération psychologique mène au théisme-crétioniste-monadiste.

Heureux qui par son honnête scepticisme envisage ces

abîmes sans horreur et voit apparaître en souriant ces fantômes qui troublent le cerveau de l'inexpérimenté en philosophie ! Il peut, celui-là, se permettre des débauches de spéculation, interdites à l'homme vulgaire ; car la morale lui reste, pure, chaste et sublime ; il la prend à vrai, et s'appuie contre elle pour vivre. Heureux surtout si une vie intérieure morale et douce, une mère, etc., vient calmer ses hardiesses ! Il faut qu'à certains moments le philosophe soit ami, fils, homme de bien, non pas par hors-d'œuvre, et qu'il dise par exemple : Je vais cesser un instant de philosopher pour aller faire une bonne œuvre. Si cette bonne œuvre détournait un instant d'être philosophe, il ne faudrait pas la faire, car il ne faut pas cesser un demi-instant d'être ce qu'on doit être, et aussi bien ce serait si dur que ce serait insupportable ; mais en ces moments on est tout aussi philosophe.

J'ai oublié de parler d'une troisième hypothèse, relative à la précédente explication du monde ; c'est celle qui compose le monde de *corps* et d'*âmes*, mais celle-ci est si vieille et si grossière, qu'elle me semble indigne d'occuper l'attention. Il a fallu toute la grossièreté d'analyse du passé, le vague avec lequel on a entendu ces mots *corps* (surtout) et *esprit* pour lui donner un instant de vie. Toutes les objections que je faisais contre le monadisme tombent dessus centuplées et l'assomment. La génération, la *naissance* surtout lui est mortelle. Car c'est donc une âme qui se crée au quarantième jour par exemple !!! (Voir *alibi... et quae scis.*)

... Oui, il faut au penseur une mère, une sœur, un ami, une petite vie bien jolie et bien simple, bien peu préoccupante, pour ne pas devenir fou.

Et qu'on ne dise pas que la vie est dans une maîtresse-partie, parce que la vie suivrait cette maîtresse-partie ; d'ailleurs ce serait une sorte de confédération dont il n'y a pas d'exemple dans la nature, des êtres consociés sans une individualité supérieure qui les reconnaît.

Voyez donc comme cette difficulté est immense contre la substantialité des substances : on voit ici les substances *qui se font*. Pour les atomes matériels, pas de difficulté ; car

là ils sont permanents depuis le commencement des choses ; mais pour les substances qui commencent, comme par exemple les unités d'organisation, un arbre, un animal, quelle difficulté ! Pour l'homme, par exemple. *L'origine* de l'âme, comme disent les scolastiques, est une preuve que l'âme n'est pas une substance. En effet, à tel point du développement matériel, elle apparaît. Et où était-elle donc ? Préexistait-elle ? Elle est alors venue s'attacher au corps *formé d'abord sans elle* ; oh ! horreur ! le corps se formant [dans] l'air, s'unissant à l'âme au hasard, sans savoir s'ils sont faits l'un pour l'autre ; il faut au moins reconnaître en toute hypothèse qu'il existe entre le corps et l'âme la corrélation la plus absolue. Dira-t-on qu'elle est créée sur le moment ? mais il ne se crée plus de substance ; dites donc aussi qu'à chaque arbre qui se forme, qu'à chaque ver, etc., Dieu crée un être *un* qu'il y attache. Quel tissu de sottises ! Qu'il est plus simple de dire que *l'individualité résulte en eux*.

Quant à la propre hypothèse scolastique, *Anima infundendo creatur*, etc., je me sens en toute force pour la détruire complètement. Mon Dieu ! Mon Dieu ! comment tous n'ont-ils pas vu l'absurdité de cette hypothèse ! Des substances qui apparaissent à tout instant dans le monde, et n'y étaient pas auparavant. C'est le problème qui a si fort embarrassé les scolastiques, sous le nom d'origine de l'âme, et sur lequel on peut voir leurs hypothèses du reste fort remarquables (celle de saint Augustin par exemple, qui rentre bien dans la mienne, substance qui *s'allume* à une autre substance, mais aussi qui renverse la substantialité de l'âme). Prenons l'anneau par exemple. Voici un anneau coupé, *c'est un animal* ; laissons-le pousser, se compléter, il y a huit anneaux, je suppose, ce sont huit animaux et de plus il y a un animal total qui n'est aucun d'eux, et toutes ces individualités sont des substances : voilà donc une substance totale qui s'est faite et comment ? Peu à peu, à mesure que les individualités partielles se complétaient ; bien plus, quand il n'y avait que deux, trois anneaux, il y avait aussi un animal *un* de deux ou trois anneaux (puisque si ç'avaient été deux ou trois anneaux juxtaposés et

consociés, c'eût été une fédération comme je disais tout à l'heure, et comment y expliquer l'unité de *volonté et d'action* ?) Dites donc que la substance totale s'est formée par moitiés, tiers et quarts. O mon Dieu ! que c'est fort ! et l'hypothèse que cela suscite, n'est-ce pas de dire que cette individualité générale résulte, et non que c'est un *être* un qui vient là s'ajouter, sorte d'entité assez scolastique. Et si vous rejetez l'exemple de l'annelé, prenez l'exemple du polypier composé de polypes, ou même de la génération de l'homme ; car c'est la même difficulté ; une substance qui peu à peu se fait, se développe. Inadmissible qu'à un moment, un être vienne là se marier.

Ces difficultés qui, sous une forme ou sous une autre, m'avaient toujours arrêté dans ce qu'on appelle la spiritualité de l'âme (expression fort sottie), j'avais d'abord cru y échapper par mon système des monades. Mais [il] n'explique pas mieux *l'apparence physique* du fait. Car, 1<sup>o</sup> un animal, un arbre, un centre d'individualité quelconque est alors une monade, qui s'assimile d'autres monades. Qu'est à dire ? Est-ce la monade centrale qui commence ? Mais l'apparence physique est toute contre. Est-ce le fait physique qui commence ? Mais alors il faut renoncer à toute induction ou dire que la substance est un progrès de ce fait. D'ailleurs, autre difficulté capitale. Cette monade, qui est l'individualité de l'être organisé, il faut que vous la localisiez quelque part. Dire : *mon Moi* est quelque part, à tel ou tel point, cela répugne. Au contraire, si l'unité du Moi et la conscience ne sont pas des êtres, mais des faits, rien de plus simple ; car un fait n'est pas quelque part, *l'âme* n'aurait alors nul rapport avec l'espace, comme en effet elle n'en a pas. Oui, je reviens à mon ancien dire : Les consciences et les individualités sont des faits résultants. Tous les faits physiques mènent à cela. Et pourtant je voudrais leur conserver le nom et les propriétés de substances. Car là est le nœud mystérieux ; qui sait jusqu'à quel point un fait n'est pas ?

J'ai sur tout cet ensemble de choses qui occupe toute la philosophie, substance, Dieu, âme, corps, une série d'idées, que j'essaierai de réunir en corps ; car vraiment elles font

corps, et embrassent tout. Mais pour les vieux concepts scolastiques, je sens que je les ai dépassés une bonne fois et pour toujours.

Voir suite n° 4

### 3

Il ne faut pas considérer la production de mythes comme particulière à une *époque synchronique* de l'humanité, mais à un état par lequel elle passe dans ses diverses parties (ceci tient à ce principe plus général que l'humanité n'est pas synchronique dans toutes les parties de son développement). Ainsi les conversions des peuples barbares (à propos d'une victoire, etc., Tolbiac). La conformité singulière de ces récits coulés au même moule est une preuve frappante qu'ils sont mythiques (Edwin de Northumberland, sainte Ampoule, etc.). Voilà des mythes aussi bien caractéristiques que les plus fameux de l'antiquité. Seulement la couleur est toute spéciale.

### 4

Suite du n° 2

Oui, la substance ayant conscience n'est qu'un fait, une limitation produisant l'individualité. Il y a un fonds commun d'êtres, un océan, se formant en écume à sa surface, une matière commune *se répandant dans des moules*, qui la *découpent en individus*, ayant conscience dans ces limites ainsi découpées. Au moins, si vous voulez des substances individuelles et réelles, dites qu'il y a les monades sans conscience, mais que les substances personnelles, ayant conscience d'unité d'action, ne sont que des résultantes des premières. Les théologiens expliquent ainsi la Trinité : un être *un*, résultant de trois personnes (qui sont êtres) dis-



tinctes. (Ceci est remarquable.) Quoi qu'il en soit, il est presque admis chez moi que la conscience n'est qu'une résultante, qu'elle se fait et qu'une substance substantielle ne se fait pas, que c'est *l'individualité* et que l'individualité *résulte*. Nous arrivons ici au nœud ; être de raison, classification mentale, famille artificielle et être réel, famille étant être.

## 5

Il faut avouer que c'est une fière absurdité que de nous obliger à écrire en latin, surtout en observant un strict tullianisme, et en nous défendant l'emploi de ces expressions modernes latinisées nécessaires pour exprimer les idées nouvelles. On nous oblige ainsi à déformer entièrement notre pensée pour la mettre dans un moule qui n'est pas le sien. Supposent-ils que toutes les idées peuvent passer dans toutes les langues ? Sans doute, en un sens. Mais elles n'y passent qu'en dépouillant leur couleur propre, leur *vultum proprium*. O quel crève-cœur de travailler ainsi à *désoriginaliser* sa pensée ! Ah ! diables de grammairiens, comme je rage contre eux !

## 6

Deux sortes d'explications du monde : 1<sup>o</sup> Explication s'attaquant aux faits, expliquant faits par lois. C'est l'explication au point de vue de Newton par exemple ; 2<sup>o</sup> Explication des êtres s'attaquant à la substance, c'est celle des monades de Leibniz par exemple, ou tout autre telle que celles que j'agite. Ici ce n'est plus seulement la matière, mais réellement *l'univers* physique et psychologique qui entre en cause.



## 7

L'humanité marche comme une armée. Les grands hommes forment les éclaireurs avancés, le gros suit de plus ou moins loin. Voilà pourquoi les grands hommes sont ordinairement mal vus de leur siècle ; car ils ne sont pas à région. Il y a aussi les retardataires qui sont mal vus, mais pour la raison opposée.

## 8

Oui, le mythe végété, s'assimile, comme le cristal que tel cristallographe *nourrissait*.

## 9

Duclos, parlant d'un des faits les plus généraux du langage (la distinction des genres) : « Il y a là dedans, dit-il, une déraison, dont l'habitude seule nous empêche d'être révoltés. » Voilà bien la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle, voulant réformer par la raison réflexe tout l'ouvrage de la raison spontanée.

(Note de *Grammaire de Port-Royal*, 2<sup>e</sup> partie, ch. v.)

## 10

Plan d'un cours de littérature isolée, par exemple arabe, syriaque, etc. Présenter *tout le système de la vie* de ce peuple dans sa littérature, sa religion, ses lois civiles, ses croyances supra-sensibles, ses fantastiques, son culte, etc., son tour moral, ses passions ; disséquer un peuple dans ces différents casiers, et y rattacher les divers rameaux de sa littérature.

Chaque nation considérée comme un casier, une *faculté*. Chaque nation avec son temple, ses dieux, sa poésie de l'humanité, sa tradition, considérée comme une unité, une

façon de prendre la vie humaine. Chaque nation, outre sa vie matérielle, a sa gerbe de spiritualité, son temple, sa littérature.

## II

Le temps est uniforme puisqu'il n'y a pas de raison pour qu'il aille plus vite à tel moment qu'à tel autre. L'espace doit l'être aussi, ou du moins il doit avoir quelque propriété qui corresponde à l'uniformité. Qu'est-ce? Ce ne peut être que cette propriété d'être étendu partout sur le même schématisme, c'est-à-dire de n'être pas plus dense à tel point qu'à tel autre, ce qui n'est pas une propriété aussi creuse qu'on croit, quoiqu'on ne conçoive pas son absence avec autant de facilité que pour le temps. Car on se figure facilement que le temps pourrait aller plus vite, mais on ne peut concevoir que l'espace soit plus *resserré* qu'il n'est.

## I2

M. Saint-Marc Girardin est un des hommes qui excitent avec le plus de vivacité ma critique analytique. Quand je suis devant lui, je suis tout occupé à le creuser, à le perforer dans tous les sens, car il est plein de détours curieux et pourtant facilement pénétrables; je cherche son système de vie, je fais cadrer l'hypothèse avec ce que je vois. Je n'y trouve rien d'absolu. Une manière de dire : « On me considérera ainsi (c'est un type intéressant et peu vulgaire); bien sûr que je n'aurai pas atteint l'absolu, pas plus que ceux que je critique, mais le tout était d'avoir réussi de hautes choses. Je n'y appuie pas. » Cela est plus avancé que le dogmatisme. Car ne doit-il pas tirer l'induction qu'il sera dépassé, indépendamment de toute vue intrinsèque? Affectation à tenir à *la vie moyenne*, et à faire croire qu'on ne voit pas tout ce qui est caché dessous. En définitive un fond d'égoïsme et d'amour-propre. Se donne quelquefois le ton de l'*homme libre*, tout en faisant l'universitaire sage pour la forme et

en voulant bien qu'on sache que c'est pour la forme; par exemple, son affectation à citer ou à lire des auteurs ou des passages licencieux, pourvu qu'ils soient classiques. Quelle différence à la manière tout érudite, mais simple, dont Bayle et les érudits se plaisent aussi à citer ces scabrosités.

Voir n<sup>o</sup> 16

13

*L'Apologie pour tous les grands hommes qui ont été faussement soupçonnés de magie*, de Naudé (1625) (1), fut alors un livre de circonstance, de controverse vivante, courageux même. Je m'imagine que, dans quelques siècles, on en dira autant d'un livre qui serait fait aujourd'hui pour combattre directement le surnaturalisme. On en rira au point de vue d'alors, on le trouvera badaud de s'être amusé à attaquer en face et de dessein dessiné. On eût voulu qu'il eût supposé le contraire, mais qu'il n'en eût [pas] parlé, tout en rapprochant le fait comme trait caractéristique de l'époque. Ainsi vont les choses; quand un résultat est acquis, on ne conçoit plus combien il a fallu de peine pour le conquérir. Rien ne paraît plus simple. C'est l'œuf de Christophe Colomb.

14

Oh ! lisez cette lettre de Fichte où il décrit à son ami son genre de vie, son bonheur dans sa misère, etc., son exubérance de joie, l'absence d'ennui, le goût qu'il trouve à la vie, etc. Oh ! que je comprends bien cela ! Il a touché mon système de vie. C'est admirable. Il m'est supérieur en ce qu'il a beaucoup moins de réflexion sur lui-même, plus de spontanéité, il va en ligne droite au vrai ; vrai stoïcien, vrai et sans arrière-pensée de considération propre.

(1) Cf. article sur Naudé, par M. Sainte-Beuve, Portraits littéraires, I, p. 473.

## 14 bis

Il est curieux d'étudier les divers mots qui, chez les divers peuples, expriment le mariage ; ils peignent absolument la manière dont ils l'envisagent. Ainsi :  $\text{קָנָה}$  en hébreu = acheter (à cause de la dot regardée comme un achat). (Cf. Guizot, *Civilisation en France*, mœurs des Germains et mes notes sur cet endroit.) En arabe  $\text{مَلَكَ}$  = posséder, régner. En latin *conjug*, etc. (Cf. Coran, IV, 3, un passage curieux à rapprocher de l'endroit susdit de M. Guizot. Voyez notes de M. Caussin, sur la fin de la sourate troisième et le commencement de la quatrième, où il y a détails curieux sur *la dot inverse, l'achat de l'épouse*.)

## 15

Singulière position du mystique et de l'homme pratique vis-à-vis l'un de l'autre, haussant les épaules, prenant pitié l'un de l'autre. Donc cette manière de juger superficielle ne suffit pas, elle milite de part et d'autre ; il faut aller au fond, et non s'en tenir à telle tendance qui n'est qu'un fait. Eh ! mon Dieu ! en arrivant au fond, que trouvera-t-on encore qu'une tendance ? Ah ! pour moi, je suis pour mystique et me moque de ces hommes qui posent pour but à la vie d'être ministre, lettré ou antiquaire. Oh ! c'est ceux-là qui sont ridicules. Mon Dieu ! qu'ils sont bêtes avec ce mot de mysticisme ! Il y a dans l'emploi qu'ils en font une inexprimable fadeur. Il est ce qu'était fanatisme au XVIII<sup>e</sup> siècle.

## 16

M. Le Clerc est aussi un des hommes qui sollicitent le plus vivement ma propension analytique. Quand je suis devant lui, je le perce. Car il est éminemment type.

## 17

On s'impose une direction philosophique ; c'est la volonté qui y fait presque tout ; on se dit : Je serai dogmatique, je serai sceptique... et on s'y porte par caprice, *par réaction surtout*, car au fond, on sent qu'il y a autant de raisons pour que contre ; pourtant il y a en plus pour le scepticisme ; car absence de raison pour le dogmatisme, c'est raison triomphante pour le scepticisme. Tout homme pensant est sceptique par moment et il le serait toujours, s'il ne se donnait le coup d'éperon pour en sortir. Et ce qui fait donner le coup d'éperon, c'est d'ordinaire une motion étrangère.

## 18

Quelle plate manière que ce système de vie intellectuelle qui se contente de *ruminer*, mastiquer, s'occuper, tripoter des classiques, sans chercher sous tout cela le résultat vivant et scientifique, sans organiser sa recherche à un but. Connaître, lire pour avoir quelque chose de bon dans l'esprit, et se tenir dans une sphère sans théories ni théorèmes, comme nos moralistes français, Vauvenargues, etc. M. Cruice (1) m'est type de ce genre ; ce misérable écrivain, professeur de seconde à Henri IV aussi. Ah ! les misérables !

## 19

*Thèse de M. Francisque Michel, professeur de littérature étrangère à la Faculté de Bordeaux (2).*

Virgile au moyen âge est regardé comme enchanteur (3). Sentiment de Legrand d'Aussy, précédé d'autres qui ont

(1) Cruice était un théologien français, né en Irlande, qui plus tard écrivit un ouvrage sur Renan.

(2) Cette thèse fut soutenue en Sorbonne le 13 mai 1846.

(3) *Bollandistes le prétendent [reconnaître] en vie d'un saint qui fut abbé de Monte-Virgilio.*

*L'abbé Bouget et aussi Martin Franc qui l'a soutenu.*

voulu séparer le Virgile poète du magicien. On a prétendu que c'était Virgile de Salzbourg : on a fait ainsi deux ou trois Virgile. Preuves du contraire. La plupart des faits du magicien ont leur raison dans les écrits du poète. D'abord il a écrit la *Pharmaceutria*... Nécromancien (Νεκρομαντεία dans Homère). Regardé dès les premiers temps du christianisme comme un prophète. Il fallait que ce fût déjà une longue tradition pour qu'Eusèbe ait pu prêter à Constantin un discours sur ce sujet au concile de Nicée. Sorte de culte religieux qu'a toujours conservé Virgile. Ces traditions sont d'origine italienne, et même napolitaine. Foule de traditions locales encore aujourd'hui. Ils montrent la grotte de Virgile, de petits rochers en cercle, ce sont les sièges des élèves, [l'un] un peu plus élevé, c'est celui de Virgile. Au moyen âge, on voulut plusieurs fois *faire la levée du corps*, comme pour un saint, mais toute la côte trembla ; il paraît qu'en effet, vers cette époque, il y eut plusieurs commotions sur la côte, fait important pour l'histoire géologique du pays. Jardin enchanté par Virgile, et où il fallait marcher avec précaution, de peur de se laisser prendre au charme. Bains près de Pouzzoles, où chacun des jets guérissait une maladie, qu'il fit sortir d'un coup de baguette. Au-dessus de chaque jet se trouvait écrit le nom de la maladie. Mais l'école de Salerne par jalousie les fit effacer. Rapports avec saint Paul mis en prose latine. *Miracula Virgilii*, ouvrage rare.

Il est parlé en ces légendes d'un jardin qui avait un mur *d'air*, lequel pourtant n'était pas transparent. C'est évidemment le nuage d'Énée. Il est facile ainsi de retrouver trait pour trait les traits de la légende dans ses poèmes. La légende le fait consul à Rome et gouverneur de la Campanie, comme le peuple d'Italie s'obstine encore à dire qu'Horace fut un simple marchand de vin chez eux. Comment ces fables vont toujours grandissant. Précautions qu'il faut prendre avant de déclarer un manuscrit autographe. Belges qui prétendent avoir celui de Sigebert de Gemblours, non, suivant M. Le Clerc. Qu'en bibliographie, il ne faut mettre en italique que les titres en langues étrangères.

Époque du commencement des idées de Virgile, considéré comme magicien, le XI<sup>e</sup> ou XII<sup>e</sup> siècle. M. Le Clerc pense



qu'on pourrait remonter plus haut, quoiqu'il n'ait rien. — Au XIII<sup>e</sup> siècle, sont courantes ; l'expédition de Charles VIII en Italie leur donne recrudescence. Jean de Mehun = Joannes Magdunensis, Mehun = Magdunum. Un autre seulement Meunius, mais c'est barbare. Ouvrage de Naudé, *Apologie des grands hommes accusés de magie*, vingt pages intéressantes sur Virgile (1). Ne s'appuyer sur ces anciens auteurs que sauf à les réviser.

### 19 bis

*Deuxième thèse. Histoire des races maudites de France et d'Espagne.*

Ancienne manière des anciens d'écrire l'histoire, recherches personnelles, enquête faite par soi, et non compilation (bonne remarque de M. Guizot). Il raconte ses aventures personnelles avec une impayable naïveté.

Cagots des Pyrénées. Recherches personnelles, informations sur les lieux. Aryens d'origine. Passage de Grégoire de Tours sur un roi de Galice : il était arien et pour cela plus lépreux que les autres. Toujours confusion de ces deux lèpres. Ces races séquestrées s'emparèrent du monopole de certains métiers, et par là devinrent les plus riches, et exclurent les autres. Des recherches sur ce point naîtront des lumières pour l'origine du *compagnonnage*. Ce nom de *races maudites* se retrouve dans les actes officiels. Bénitier à part dans l'église, porte à part. Exclut encore des fonctions de marguilliers, de maires. Un maire choisi dernièrement parmi eux : sorte de révolte, obligé de le destituer. Malédiction religieuse, origine de la civile, et même de la physique. En effet, ces races, acculées dans des endroits malsains, contractent des maladies, engorgements de la lymphe, etc., et comme ils ne se marient qu'entre eux, ces maladies se perpétuent. De là les goitreux (*a gutture*).

(1) Cet examen a mauvaise couleur. Triste, peu nourri, goût peu délicat, sens ni lettré, ni scientifique.

Ces races nommées *chrestia* dans les Pyrénées. C'est le mot *crétin* du Jura. Étymologie : chrétien (*crétus*, masculin de Christine). M. Le Clerc veut que ce soit de *cristatus*, parce qu'ils portaient un morceau d'étoffe rouge à l'épaule. Étymologie vivement combattue par M. Le Clerc et M. Guigniaut. M. Guigniaut fait observer que plusieurs familles de Franche-Comté portent ce nom. Cette coïncidence est remarquable et semble dire que de propre devenu appellatif. M. Guigniaut fait observer la fausseté de toutes les anciennes étymologies, surtout populaires ; depuis la Bible, pleine de faux jeux étymologiques. Haines de races. Castes des Indes se retrouvent chez nous. Parias des Indes ne sont qu'une branche des races proscrites.

Plusieurs races superposées et souvent les dernières venues se fondent. Cagots se rattachent aux Cacoux, Cagneux, Cacaux de Bretagne. (M. Cacault qui joua si grand rôle dans les affaires de Rome et rendit tant de services à la Bretagne.) Noms propres tirés souvent d'énormités grossières. Race du bas Poitou, analogue (se retrouverait, selon M. Michel, dans les moissonneurs errants de la Pierrache qui vont à l'époque des moissons, sous prétexte de travailler, piller les campagnes, comme les paysans d'Italie à cette époque vont rançonner et chercher de quoi vivre pour le reste [de l'année]). M. Le Clerc se moque beaucoup de cette idée. Ce sont tout bonnement des paysans qui vont se louer pour le travail et peuvent bien commettre quelque dégât. Des témoignages nombreux confirment M. Le Clerc à la fin de la séance. Vie errante, couchent sous leurs charrettes en troupe, lâchent leurs chevaux en prairies sous la conduite de l'un d'eux et le reste dort. *Pierrachien* est bien une injure dans le pays, mais par la mauvaise consonance finale du mot, comme *Autrichien* chez le gamin de Paris et d'ailleurs (1). Crétins, de Palcy, pays de M. Guigniaut, familles séparées, aux environs de Lyon. Sorte de cercle embrassant toute la France. A Lyon, aversion de la population pour les gens du Midi : ne se regardent pas comme du Midi. Le peuple regarde comme injure d'être appelé un Provençau (finale remarquable ;

(1) Bohémiens, que l'on retrouve partout, même en Afrique.

Cf. *quae dixit Geruzez*, notes). A mesure qu'on descend ainsi, on trouve hostilité de village à village et presque de famille à famille.

Quand on demande Cagots dans le Midi (1), ils renvoient toujours au village voisin (Cf. en Bretagne, *quae scis*). Vieux mots celtiques conservés dans le patois du pays de M. Guigniaut. Cités à M. Amédée Thierry, le frappèrent beaucoup. Le mot *cagot* est assez moderne dans le sens qu'on lui donne (2). Auparavant, c'était *papelard*. Ott, comte et non duc (ou réciproquement) de Gueldre, demanda à un de ses envoyés en France un portrait de saint Louis, tel qu'il était. « *Vidi illum papelardum regem* (je le vis, ce roi papelard), agenouillé devant un religieux et le cou courbé » : en même temps, il voulait imiter le roi et la légende, dit qu'il garda toujours le torticolis. Le peuple était fort mécontent de la protection que saint Louis accordait aux dominicains et aux franciscains, on l'appelait comme eux le roi *papelard*. Nombreuses recherches de M. Le Clerc sur ce point, pour compléter l'article de Du Cange, *habere lardum*. Les étymologistes anciens grossiers, Abélard = Aboyer (après le) lard, Colbertus (couillard, nom d'esclave, de valet de comédie), d'où Colbert : Ménage, ayant donné cette étymologie en [ses] étymologies françaises, vit sa pension rayée et Colbert ne lui pardonna jamais. Nous l'y lisons encore. Ménage le retrancha. Ailleurs : *Colbertus nomen servi est*. — Peut-être allusion à cela dans les satires sanglantes que l'on fit contre Colbert et où il est toujours appelé *esclave*. *Bigot* vient de Wisigoth ; au Midi, on appelle les gens ridicules *Goth*, *Bisigoth* et *Astrogoth*. Ordinairement ces noms ridicules sont des noms de personnages excommuniés ou hérétiques. Peut-être aussi dans le Nord, le mot aurait-il une autre origine normande, *beigaud*, et les deux coïncideraient-elles ? Cela n'est pas sans exemple en ces étymologies populaires. — Au

(1) *Les Cagots n'ont pas de langue à part : ceux qui se trouvent sur les provinces basques parlent basque et ainsi de suite, ce qui prouve, selon moi, qu'ils ne sont pas une race à part, mais une classe maudite, comme les cagneux de Bretagne ne sont pas une race, mais une classe de métiers, comme les cordiers, etc. (Cf. Chevalier, E. Souvestre, etc.)*

(2) *Caco = chapon, dans Martial. Cacus = basse latinité.*

moyen âge, on se faisait un mérite de souffleter un juif ; avant de partir pour la Croisade, on les exterminait. M. Francisque Michel, éditeur du meilleur texte du poème de Roncevaux. M. Monier, thèse à la Faculté sur ce sujet. Beauté de ces races des Pyrénées, yeux bleus plus grands que Catalans.

## 20

Voyez note de M. Caussin, *ad Cor.*, III, 193, où il y a des détails curieux sur la condition de la femme dans l'islamisme. Ajoutez pourtant qu'il semble dans toutes les descriptions du paradis, si fréquentes dans les derniers chapitres du Coran, que les femmes en soient exclues. En effet, il n'y est jamais parlé que des hommes et des houris. Or celles-ci ne paraissent pas être des femmes ordinaires. Ainsi les hommes seuls sont à table, etc.

## 21

Coran, II, v. 284. La théorie de saint Paul toute pure. Il pardonnera à qui il voudra, punira qui il voudra. *Ergo quem vult indurat, et quem vult reprobât.*

## 22

Tout le monde de notre temps prend le ton critique supérieur, jugeant les hommes haut placés de sa hauteur. On voit, on démêle fort bien leurs sottises... Cela est la conséquence nécessaire de nos mœurs d'égalité. Car tous se sachant égaux, il serait bien sot de *susplicere* les haut placés.

Il faut donc ne pas leur céder le pas ; or rien de plus facile pour cela que la critique, par laquelle on se pose *ipso facto* en supérieur du critiqué. Le moindre journaliste se croirait aujourd'hui déshonoré s'il se croyait moins de talent politique que M. Guizot. Aussi quel air à relever leurs fautes

d'écoliers! Ajoutez que cela expose peu. C'est là le commode de la critique.

Plus habile à blâmer que savant à bien faire...

## 23

Un de ces creux blancs-becs se plaignait tout à l'heure devant moi qu'en ce moment-ci, par une particularité remarquable, il n'y avait actuellement aucune *chanson nouvelle* qui eût vogue. Cela est caractéristique. Besoin d'une nourriture nouvelle quand on a un peu digéré la vieille. C'est même la littérature du jour. Tout du moment, aliment nouveau, et on admire tout de même l'actuel tout en sachant que bientôt on le rejettera. Et en le rejetant même, on l'admire.

## 24

Je ne mets sur ce cahier que mes résultats les plus superficiels. Mes acquisitions plus profondes et plus solides, plus brillantes souvent, mais qui sont chez moi à l'état d'*habitude*, celles-là je ne [les] dis pas, que par cause occasionnelle.

## 25

Si on prend rigoureusement et catégoriquement en absolu nos *idées de la substance*, telles que se la figure une psychologie dogmatique, il faut admettre mon monadisme. Mais, si on est plus large (et je crois qu'il faut craindre d'ériger trop cet ordre d'idées), il y a du large pour le panthéisme qui, il faut l'avouer, satisfait bien mieux d'autres choses. Là est mon *bivium*.



## 26

La générosité, la libéralité sont toujours comparées chez les Arabes à la pluie (voyez *Hariri*, page 559 et *circa*), ce qui y donne lieu à de singulières métaphores. Rapports frappants avec la fable de Danaé. Je pense que la métaphore est née chez les Arabes de la rareté de la pluie chez eux, laquelle la leur fait regarder comme le plus grand des bienfaits. C'est ainsi que les fleuves sont dans le Coran l'ornement habituel et le plus sensible du paradis.

## 27

En toute école, il y a deux régions : le maître et les faibles disciples. Ceux-ci tombent dans de nombreux ridicules, qui étaient bien en germe dans le maître, mais qui n'étaient pas tout. Ceux qui se posent en antagonisme de l'école la prennent par ces basses régions et ils en ont bon marché, avec même quelque apparence de raison, car cela était en germe dans le maître. Ce qui est vrai des pygmées a sa racine dans les maîtres. Ainsi l'éclectisme : on lui reproche de n'être qu'une compilation pâle et de mauvais goût ; cela est vrai des derniers travailleurs, de ces petits professeurs, mais l'idée même de l'éclectisme est tout autre chose. C'est un principe de critique historique très vrai, et non une théorie philosophique. (Voir M. Barthélemy Saint-Hilaire, 1<sup>re</sup> leçon du deuxième semestre, notes.) Du reste, il est clair qu'un tel système devait éclore de la tête de M. Cousin, génie tout esthétique, sans fermeté, se laissant remorquer par l'idée qu'il admire. L'*admiration* est chez lui tyrannique et c'est ce qui l'asservit à tous les systèmes qu'il a parcourus ; il les a admirés, et il a dû être amené à les croire tous vrais, au moins en partie. — Il a fait comme le sceptique ; il a parcouru tous les systèmes, non pour les croire faux et les rejeter mais pour les croire tous vrais. Singulier homme, unique vraiment ! Il devra mourir hors de la philosophie, dans une incapacité absolue, et c'est ce qui arrive déjà.



## 28

Il y a des esprits qui raisonnent ainsi : tel ouvrage est bon et admiré. Donc on peut faire comme cela, le citer à force, etc. M. Le Clerc, par exemple. Sa *Rhétorique* n'est que cela. Or que c'est misérable et petit !

## 29

Deux âges dans toute religion : l'époque de sa naissance, où elle est une idée spéculative et pratique s'emparant des hommes. Elle n'a pas de symbole alors ; elle est sans limite. Puis l'enthousiasme tombe ; l'idée perd sa force originale et native, on sent le besoin de lui faire haie ; on dresse des symboles qui ne sont que des limites, *définissant* de toutes parts, et tombant dans un ridicule positivisme. C'est l'âge du symbole. Comparez par exemple l'Évangile au symbole de saint Athanase ou aux canons de concile de Trente. Est-ce le même monde ? Quel tort s'est fait le christianisme en se définissant ainsi dans un moule scolastique ! Aussi bien ce moule, ces symboles ont été dépassés ; mais le christianisme primitif, le christianisme en Jésus-Christ, en l'Évangile, qui ne tomberait à genoux devant lui ? Pas un seul, des plus antichrétiens, qui ne s'incline devant celui-là ! Oh ! quel homme !

## 30

Qu'il est remarquable de voir ainsi l'homme, par un instinct naturel, chercher un supérieur, pour s'incliner devant lui, s'imaginer un roi, être *délimité*, analogue à lui-même, trônant là-haut, comme le roi ici-bas ! Est-ce là une tendance passagère qui n'aura dû préoccuper l'humanité qu'à une époque de sa vie ? Cela expliquerait suffisamment le fait ; mais il reste les preuves directes. Comme hypothèse, cela suffit. L'homme, c'est Dieu qui se fait ; durant sa for-

mation, il a dû mettre Dieu hors de lui, afin de courir après lui, tendre à lui. C'était bien vu et nécessaire. Il se mettait à genoux, devant ce qu'il se faisait là-haut hors de lui... Qui sait ? Hypothèse, rien que cela. Bizarrerie que l'homme placé ainsi dans le mystère. Oh ! ne regardez pas l'homme comme un être stable, étant objet d'une science stable qui serait la psychologie scientifique. *L'homme se fait*, comme l'individu se fait ; sa science doit donc être historique, et suivre les diverses phases de son existence ; la psychologie de l'enfant est-elle celle de l'homme fait ? Non. De même la psychologie de l'enfance de l'humanité n'est pas celle de son âge mûr. L'objet de la psychologie varie ; là est la grossièreté de l'école écossaise. Ils étudient l'homme comme en histoire naturelle un animal ou une plante, ou un minéral, où l'espèce est toujours identique à elle-même. Mais il y a une psychologie historique, qui seule est la *science de l'homme*. Et qui sait si ce n'est pas aussi la science de Dieu ?

## 31

J'ai décidément arrêté mon jugement sur le style moderne et ses formes saillantes, vives, originales et neuves. Il est bon et pur dans l'homme qui y est mené de force pour donner à sa pensée son vêtement natal. Chez celui-là, il est vrai, c'est la forme de l'homme. — Mais chez celui qui affecte ce tour pour se donner un air d'originalité, et couvrir sa médiocrité sous un vernis de prétendue distinction, oh ! quelle misère, et quelle fadaise ! Ces misérables prédicateurs par exemple, affectant, s'affublant des grandes formes, et avec cela creux et pleins de vanité.

## 32

Je ne peux souffrir qu'on s'impose d'avance une méthode dans l'étude. La méthode est le résultat de l'étude. Et cette première étude a-t-elle été faite sans méthode ? Non. Là est le cercle vicieux, le fatal. L'homme ne se fait pas seul ; il est fait en grande partie.

## 33

L'histoire littéraire s'occupe fort souvent de choses et d'hommes qui ne sont nullement littéraires — et les hommes qui sont l'objet de l'histoire littéraire s'occupèrent d'ordinaire d'objets qui ne furent nullement littéraires. Assurément Homère qui ne s'occupe que de batailles occupe plus de place en histoire littéraire que Marcius Capella, *Noces de Mercure et de la philologie*. Virgile est littérateur en ses *Géorgiques*, et il l'est en se proposant un sujet non littéraire. Littérature n'est-elle donc que forme ? En un sens ; c'est le beau se montrant à propos de n'importe quel fond. Cf. une pensée de נפשי (*Moi-même*), de נפתלי (*Nephthali*) ou du Πολύχρηστα (*Utile à beaucoup de choses*), relativement à l'éloquence qui n'est vraie que quand elle cherche à n'être pas littéraire ; cf. un passage de M. Ozanam (notes), fin de sa deuxième leçon sur les institutions anglo-saxonnes.

## 34

Rien de plus bizarre et de plus contraire à la conception à priori des choses que l'idée de conquête. Quoi ! des gens qui vont s'emparer d'une autorité gouvernementale comme d'un domaine, un bien au plus offrant ? Le gouvernement n'est qu'une institution pour le besoin du peuple, et on en fait une proie. C'est un monstre pour moi.

## 35

Des gens ignorants et sans esprit scientifique qui disent faux sur ce qu'ils ont vu, pas sûr pour cela qu'ils soient des imposteurs. Les théologiens à gros sabots le répètent, mais c'est une erreur, ou plutôt une indécatesse. L'imagination

chez ces hommes est si dominante, si vague, si facile à changer ses rêves en réalité (conception en perception). C'est comme nous dans le rêve ; ils sont, eux, dans un rêve perpétuel, un peu plus réel. Voyez, par exemple, la fable de Joinville sur le Nil et l'Égypte (1). Il l'a vu pourtant. Est-ce un imposteur, le bon Joinville qui oncques ne mentit ? Non, mais l'imagination croit avoir vu vingt fois plus qu'elle n'a vu : on est le premier trompé.

## 36

Il y en a qui prennent les choses bonnement et lourdement, mais à plein, sans arrière-pensée ; ce sont les savants lourds et dogmatiques. D'autres prennent les choses plus finement, et se croiraient de mauvais ton, s'ils appuyaient des deux pieds et de tout leur poids sur quelque chose. Ils n'ont pas d'assise, pirouettant sans cesse, et semblant prendre plaisir à cacher le fond de leur système, par exemple, nos fins critiques-sceptiques, M. Sainte-Beuve, etc. Il y a les esprits durs, tristes, destructeurs, toujours le poing fermé et menaçant ; ce sont les grands sceptiques. Il y a les supérieurs qui appuient sur tout, embrassant tout, sans s'en laisser dominer comme les lourds, mais en s'appuyant sur tout pour aspirer à l'idéal.

## 37

Suite de cette pensée où je délimitais le *goût* et le *génie*. Que le génie est tout analogue à la *nature brute*, et le goût à la culture, le génie et le goût réunis à la nature cultivée sans excès, et sans cesser d'être nature. (Cf. Buffon, *De la nature brute et de la nature cultivée*.) Ce n'est pas sans raison qu'on assimile le *génie* à la *nature* et le *goût* à la *culture* ; c'est la plus exacte similitude.

(1) *Histoire de saint Louis*, éd. N. de Wailly, p. 103.

Habitude de la poésie hébraïque et de l'arabe d'insérer à tout propos certaines locutions formulatives qui n'ont nul rapport au sujet actuel, mais qui sont amenées par quelque expression, etc. Ainsi en *Job* : *Quorum sententia procul sit a me*. A propos de *impïi*, et ils ne comprirent pas, ils ne sauront pas, insérés à tout propos, et sans qu'il faille s'embarrasser de leur faire faire une suite rigoureuse avec le contexte environnant. De là une foule d'erreurs herméneutiques; on veut relier cela à la pensée actuelle, et on a tort, ce sont des parenthèses obligées de tel mot. Voyez par exemple, *Job*, xvii, 4, second membre *על-כן לא תרומם* ne fait nulle suite dans l'endroit actuel, mais il fait une suite générale à l'idée de *folie* qui précède (1). De même en Coran, ces formules qui terminent la plupart des versets : peut-être comprendrez-vous ?... Dieu est puissant et savant, etc. Comparez les vers formulatifs d'Homère, s'insérant aussi sans relation au passage actuel, *mais à propos de tels mots*, les détails géographiques, etc. qui se répètent (dont, il est vrai, la plupart sont interpolés). Cf. aussi *Job*, x, 7. Le second membre n'a nul rapport à la série du reste du discours; c'est un hémistichie de *remplissage*. Pensée vraie, donc, disaient-ils, on peut la mettre partout.

Voyez suite n° 40

Il faut bien que les *professeurs* prennent garde de faire littérature à part, de regarder la science comme un monopole à eux réservé. Non, la science est le propre domaine des savants, et les savants sont du public. Les professeurs sont les initiateurs. Il est vrai que, de fait, il n'y a presque que les *professeurs qui cultivent* la science. Mais c'est un malheur purement extrinsèque.

(1) *Job*, xvii, 4 : Tu as fermé leur cœur à l'intelligence ; c'est pour-quoi tu ne les feras pas triompher.

## 40

*Cantique des Cantiques*, I, 5-6, commencement. L'épouse dit qu'elle est noire, et se met à énumérer les causes, elle a gardé la vigne, etc. et conte à ce propos toute son histoire. Cela veut-il dire que c'était une négresse, ou bien qu'elle avait été esclave, etc., etc. ? Non ; tout cela qui est si bien circonstancié peut n'être qu'un lieu commun, introduit là d'après le principe du numéro 38, pour faire suite à l'idée d'une noire. Elle était brune probablement ; à ce propos, le poète introduit un élégant petit épisode pour en donner une explication fictive. Il faudrait bien prendre l'esprit de ces peuples pour comprendre leur poésie, et ne pas y aller avec notre matière classée et rigoureusement inductive. Elle dit qu'elle était noire et qu'elle a gardé la vigne, donc elle était noire et elle a gardé la vigne.

## 41

Singularité que la littérature comme l'entendent certaines gens, sorte de catalogue, de *musée des productions souvent assez plates du passé*. Un tel, tel chansonnier, etc., a écrit, cela suffit, il a droit à mémoire ; on conserve et on loue, pour louer et conserver. C'est bizarre.

## 42

Rien ne prouve mieux combien tout dans le monde est logique, c'est-à-dire réglé par des lois, faisant des suites non arbitraires, que la possibilité de la science. Michel-Ange avec un bras construit une statue, Cuvier avec un os construit un monde ; c'est que tout se suit et se tient. L'homme ne peut saisir toute la suite ; mais elle est saisissable, et c'est admirable *combien* il peut en saisir. Cuvier est une démonstration de la *légalité* de la nature.



## 43

La question de la couleur locale est encore pour moi pendante. Je tiens pour ce dilemme : ou n'imitiez pas tel peuple, ou imitez-le bien. Vous prenez une scène générale du cœur humain, et vous la placez chez les Arabes. Dès lors faites parler vos gens en Arabes. Vous étiez libre de ne pas la mettre là, mais une fois fait, vous êtes lié ; n'allez pas vous donner le plaisir de mal représenter les choses. Ces classiques sont ridicules. D'ailleurs, voyez leur couleur. Quelle est celle qu'ils veulent nous imposer ? C'est une couleur toute particulière, nationale comme une autre : la grecque. De quel droit, je vous prie, prétendre que le costume grec est le costume obligé de tous les peuples, et qu'il faille s'en affubler pour paraître sur la scène ? J'entendais M. Saint-Marc Girardin se moquer de ceux qui ont substitué le vin de Syracuse (Lucrece Borgia) à *la coupe classique des tyrans* ; en vérité, pourquoi ? Pourquoi, je vous prie, obliger à peindre le moyen âge avec des traits grecs ? si c'étaient des couleurs générales, peut-être, mais ce n'en est pas. C'est mentir pour le plaisir de mentir. Les classiques, du reste, veulent bien d'une certaine couleur locale, mais pâle et à peine marquée. Mais alors c'est sans originalité. (Voyez leçon de M. Saint-Marc Girardin sur *Abufar* de Ducis, et les réflexions que j'y ai insérées.)

## 44

On se moque du mélancolique, de la nature poétique et triste et il faut avouer que c'est voisin du ridicule (ce qui, comme on sent, n'y fait rien). On ne se moque pas de l'homme positif, d'être banquier, capitaliste, grand seigneur, ministre. Pourquoi cela ? C'est que dans le premier ordre des choses il y a, à côté des natures vraies et sublimes, des nuées fades et faibles d'affectés ; au contraire, dans le second ordre des choses, l'affectation n'a pas de place ; on n'affecte pas d'être ministre, millionnaire, etc. Ah !

troupe maudite de sots et de singes, que vous faites de mal à la nature vraie et jalouse de la beauté de son type ! Elle est entraînée à l'idéal, et elle craint de vous ressembler en s'y livrant. En France surtout, c'est terrible. Combien de belles natures pudiques, mais timides, que la crainte de ce ridicule a arrêtées ! Il faut s'y aguerrir. Mais aussi qu'il y a là de filets tendres et délicats ! Qui saura saisir la fine et imperceptible ligne du vrai et du beau ?

## 45

Ma théorie de la polarisation des forces de la monade explique merveilleusement l'affinité chimique ; il est facilement explicable que des monades polarisées suivant une figure analogue s'attachent.

## 46

Dans la vieille hypothèse spiritualiste, où le corps et l'âme sont des substances, on est obligé de créer *les substances par couples*. A tout être animé, deux substances créées et mariées. Quelle sottise ! Et appeler un corps une substance ! Si on dit que l'âme seule est substance, ce qui est au moins bien plus raisonnable, dites donc aussi que, depuis l'homme jusqu'au dernier animal, des âmes sont créées à chaque individualisation. Que cela est antipathique avec la couleur du fait physiologique en ces cas ! Oui, j'en reviens à dire que l'âme n'est qu'une résultante, une limitation, un fait.

## 47

Composition, structure intime des corps, problème que nous odorons. Il est posé ; des hypothèses ont été faites pour remplir les cases : elles ne les remplissaient pas, mais enfin les cases étaient bien faites. Il est résolvable.

## 48

L'étude des langues étrangères fut plus soignée à Port-Royal qu'elle ne l'était généralement en ce siècle. Ainsi la grammaire raisonnée pour une connaissance étendue des langues modernes vivantes, espagnol et italien. L'anglais y paraît à peine ; [l'allemand] quelquefois (2<sup>e</sup> partie, ch. xxii, *bis*, *circa init.*, etc.) — Arnauld d'Andilly traduisant sainte Thérèse. Louis Racine, élevé à Port-Royal, était très versé dans les littératures modernes, lisait Lope de Vega et Shakespeare. (Cf. Villemain, *XVIII<sup>e</sup> siècle*, 1<sup>re</sup> partie, leçon 10<sup>e</sup>.)

## 49

Quand je vois un type faux et affecté, j'éprouve un singulier sentiment de répulsion extrêmement désagréable, et pourtant un attrait irrésistible qui me porte à le regarder, à le sonder, à le percer. Ainsi à la Sorbonne, ce monsieur qui a un air insupportable d'affectation, faisant le pédant intéressant. Il m'exaspère et je ne puis lever les yeux de dessus lui. J'ai du reste déjà éprouvé cela ; certaines personnes qui m'étaient horriblement antipathiques et que je ne pouvais m'empêcher de regarder avec une avidité extrême. De même ceux-là, même quand je vois qu'ils me voient et qu'ils tirent parti pour leur vanité de mon regard, je ne puis m'en détacher, ils m'excitent comme un attrait, deux électricités contraires qui se retiennent puissamment ; je m'acharne sur eux, à les creuser, à les perforer dans tous les sens. (Cf. quelques numéros plus haut, ce que je disais de M. Saint-Marc Girardin.)

## 50

J'ai remarqué que toutes les fois que j'entends un homme pour la première fois, que j'entre en premier commerce intellectuel avec lui, soit aussi par la lecture, je l'aime et m'enthousiasme pour lui. Puis, je m'en éloigne. C'est que ne le connaissant que sur quelques traits, je l'*édifie en type* comme Dieu bâtit la côte en femme (tour hébreu admirable), je l'idéalise et je l'aime. Puis quand je l'ai expérimenté davantage, je trouve une foule de faits en lui qui ne cadrent pas avec mon idéal que j'avais fait complaisamment sur ma connaissance incomplète, alors que je n'étais pas limité par les faits. Mais le fait vient déflourir mon homme et je ne l'aime plus. J'ai observé cela d'une manière frappante pour Jules Simon et plusieurs de mes Allemands, que j'ai ainsi édifiés en types avec une générosité et une rapidité et une force incroyables. Ronge par exemple (1). Rappelez-vous la lettre de M. Cognat. Les premiers faits prêtent tant à l'illusion : puis le nombre vient faire tort. Il faut rabattre à la vue du réel. N'importe, vive l'idéal ! M. Philarète Chasles est un des professeurs que j'aime le mieux, sans doute parce que je ne l'ai entendu qu'une fois. Effectivement, j'ai récidivé, et je l'aime mille fois moins. Il m'a paru faible et superficiel. M. Geruzez m'était très agréable la première fois ; maintenant il m'est tiède ; sauf la science qui est toujours science.

## 51

L'humanité est attachée à un poteau avec une chaîne enroulée autour du [poteau, et elle tourne ; heureusement chaque tour déroule un peu de la chaîne et élargit son cercle ; parfois aussi elle tourne accidentellement et par nécessité en sens contraire et alors sa circonférence diminue ;

(1) Johannes Ronge (1813-1887), ecclésiastique allemand qui fonda une « Église catholique allemande » et fut excommunié.

mais son mouvement propre est d'élargir. Ainsi elle va, toujours limitée, retenue, mais tendant à une plus grande liberté. Terrible pensée que celle de cette nécessité de fer, qui tient le penseur attaché aux données de son âge, lié, retenu invinciblement dans la circonférence de son siècle. Inutile, inutile *attendre est tout*. (Cf. les idées de Jouffroy sur la philosophie dans l'article de M. Garnier.)

## 52

Décidément je blâme la traduction qui cherche à rendre les phrases et les mots de l'auteur, et je veux la plus libre de toutes, celle qui, après avoir lu une page, cherche à se mettre exactement au point de vue de l'auteur, et puis à exprimer en français toutes les pensées et toutes les opinions de l'auteur, sans en excepter une seule, et sans modifier aucun de ses points de vue. Il est vrai que ce ne serait pas là la traduction classique, celle qui n'est qu'un secours pour l'intelligence littérale du texte, mais ce serait la traduction littéraire; *le traducteur serait un homme parlant français sur les pensées de l'auteur*, sans en omettre ou modifier une seule, mais s'inquiétant peu de bouleverser entièrement ses mots et ses phrases. Mais on dira : c'est là tuer un auteur ; car l'auteur n'est-il pas profondément empreint dans ses phrases ? Je réponds qu'en effet si un tel système amenait à confondre les styles, si par exemple la traduction de Tacite ne différait pas de celle de Tite-Live, il faudrait le rejeter. Mais de bonne foi, est-ce en rendant mot à mot, qu'on conserve mieux ces nuances ? Non, voici le vrai : il y a en français un style et un esprit analogues à celui de Tacite, comme il y a un style et un esprit analogues à celui de Tite-Live. Eh bien ! quand vous traduisez Tacite, mettez-vous au premier esprit et écrivez du français dans cet esprit ; car tous les styles ont leurs analogues dans toutes les langues ; seulement ce n'est pas en traduisant mot pour mot telle phrase que vous aurez ce style. En un mot, *que ce soit le style qui correspond en français à celui de Tacite, appliqué aux pensées de Tacite, présentées*

sous le jour et dans l'ordre général de Tacite, voilà tout. D'ailleurs, en suivant le principe des traducteurs littéraires, où s'arrêter ? Conservez-vous aussi l'inversion ? Et si vous rejetez l'inversion parce qu'elle est contraire au génie de la langue, pourquoi ne rejetez-vous pas aussi la servilité au tour des phrases, laquelle n'est pas moins contraire au génie de la langue ? Qu'on ne sente pas la traduction, si ce n'est à la nature même des pensées, car celles-là sont sacrées, ainsi que leur *tour*.

## 53

Poésie petite classique, admirablement caractérisée dans la première lettre de la correspondance de Boileau au comte de Brienne (1). C'est un jeu sans conséquence, une vanité, un amusement. O idéal, idéal ! Le grand poète qui adore son œuvre, et y met sa vie tout entière. Ce n'est pas amour-propre chez lui, mais il déclare que là il est tout, et que cela seul n'est pas vanité, car c'est son Dieu ! Le reste est sottise ou platitude : poésie est tout. Ah ! mon Dieu ! je le veux, ce mot a aussi sa sainteté, et on peut tout mettre sous lui.

Voyez encore sa lettre à Colbert sur le Privilège de l'art poétique. Sa paresse. Faire des vers est un travail pour lui, qui l'ennuie (2). (Voir Sainte-Beuve qui a fort bien saisi ce trait : c'était un paresseux.) Du reste, toutes ces lettres sont singulièrement contournées (3). Voyez encore un trait curieux de la manière dont on entendait alors la poésie dans

(1) *Œuvres complètes de Boileau*, Paris, 1829, tome III, p. 175. Exemple annoté par Renan (B. N.).

(2) *Lisez encore la préface du Dialogue des héros de roman. Évidemment cet homme faisait de la poésie comme passe-temps, pour rire. Mais songeant qu'au-dessus de tout cela était le sérieux, le christianisme, dur, froid. Voilà la vie sérieuse pour lui. Ah ! pauvres gens ! condamnés par leur esprit de divorce à n'avoir qu'une poésie futile et une religion sèche et froide. Dites que tout cela n'est qu'un, Dieu, l'idéal, philosophie, poésie. Alors tout est sérieux, et pur, et beau, et vrai. Tout est la fin de l'homme et il peut sans inconséquence tout aimer et exercer son activité dans toutes les voies.*

(3) *Il en soutient le sérieux, bien plus sérieux que ses vers.*



la lettre de Boileau à Racine, où il lui raconte sa visite au Père de La Chaise pour son épître de *l'Amour de Dieu*. La grande objection du Père, c'est la hardiesse qu'il y a de traiter *en vers une matière si délicate* (1). Les vers ne sont bons aux yeux du Père que pour plaisanter ou jouer aux mots.

Que de choses dont l'analyse directe par la parole est impossible, mais qu'un tact délicat peut seul révéler ! Un trait est ici l'analyse pour ceux qui comprennent. Si on aborde le ton discursif, c'est long, interminable, et ce qu'on dit est personnel. Les autres n'y entendent rien. C'est là la pointe personnelle qui n'est que pour soi.

## 54

Les grands hommes, je dis les supérieurs, ont comme deux caractères dans l'opinion, selon que vivants ou morts. Cela tout à leur égard. Morts, moins d'actualité, moins d'enivrement, quelque réserve compassée de morts : ils passent aux résultats acquis. Mais aussi bien plus calmes et purs.

## 55

Je ne sais pourquoi les faits et incidents extérieurs, les péripéties survenantes, sans être un pur développement psychologique, me choquent dans le roman et le drame. Je voudrais que ce fût le simple développement de la passion se peignant par des faits extérieurs. Ainsi, dans les pièces de Molière, j'admire tout ce qui est du caractère ; je n'aime pas les *incidents* qui viennent brouiller la série des faits psychologiques ; par exemple, dans *Tartuŕe*, tous les incidents

(1) *Ce Parnasse encore où ne siègent que des fous et des rieurs, et encore pas des rieurs fins et malins, mais des faiseurs de rires. Et cette révolte de MM. de la Chancellerie et de Louvois pour recevoir Lulli, dont tout le mérite, comme disait Louvois, était de faire rire. Tout cela est caractéristique.*

qui compliquent si fort la situation d'Orgon. Encore pire dans *Le Malade imaginaire*. La mort feinte d'Argan, c'est détestable à mon sens, outre que cette fin fourmille d'in vraisemblances comme celle du *Bourgeois gentilhomme*. Quand ces incidents sont amenés au hasard ou arbitrairement, je blâme net, et même quand ce ne sont pas des échappatoires de l'auteur pour se tirer d'affaire, je ne les aime pas. Par exemple, dans *Hamlet*, à la fin, le troc des épées, c'est tout fortuit, tout arbitraire. Johnson eût préféré le poison, mais c'est tout un. — De même l'empoisonnement de la reine, etc., et *alia in omnibus tragoediis* (1).

## 56

Il y a quelque chose de faux dans la manière dont on prend d'ordinaire la mythologie grecque. On la constitue de toutes les fictions des poètes ; or, on ne songe pas que ce ne sont là réellement que des fictions qu'eux-mêmes imaginent, ou qu'ils savent fort bien avoir été inventées avant eux. Ainsi chacun des poètes dramatiques a sa tradition, qu'il exploite à sa façon selon le besoin de sa pièce. Regarder cela comme des mythes religieux est tout aussi ridicule que le procédé de celui qui compterait pour partie intégrante du christianisme tout le merveilleux chrétien, voire même les fictions de nos poèmes épiques modernes, comme Klopstock, etc. Il y avait une foule de personnages donnés par la tradition populaire comme chez nous, et on les arrangeait à sa façon pour la texture de sa fable, comme Milton. Ce qui le prouve, c'est la forme tout artistique de ces récits ; évidemment le poète était à l'aise, et n'était pas restreint au rôle d'historien. Quel ridicule alors d'admettre

(1) Je voudrais instituer un système dramatique où il n'y eût d'arbitraire et de fortuit que le posé des caractères et leurs relations primordiales et qu'ensuite tout se développât par une conduite intérieure sans intervention de causes fortuites extérieures. *Athalie* me satisfait à peu près sous ce rapport. Cf. Aristote (Poétique, ch. XIV, § 6 et 7), sa pensée est, je crois, celle que j'exprimais tout à l'heure. C'est remarquable de la manière dont c'est dit.

indiscrètement tout cela comme dogme national ! C'était une carrière où le poète taillait à l'aise ses sujets, obélisques, statues, etc. ; et non une tradition formulée qu'il n'eût qu'à raconter. Il est vrai qu'à une époque, la création et la collection fut close (*sic*), et que les poètes postérieurs comme Ovide, Claudien, etc., ne firent plus que *traiter historiquement* ce qui était donné (1). Encore se donnaient-ils licence au moins de combiner différemment. Ainsi Virgile. Les Furies, les Nymphes, etc., tout cela au moins était à la main du poète. Il pouvait les faire manœuvrer comme il voulait. Euripide au contraire inventait à sa manière, et contredisait souvent ses devanciers.

## 57

Les froids réalistes se moquent des exaltés rêveurs, en les traitant d'affectés ; les exaltés se moquent des réalistes en les traitant d'épiciers et d'hommes de ménage (2). Qui a raison ? Le vrai, qui est l'homme et tout l'homme, l'exalté qui n'est pas affecté ; mais qu'il n'essaie pas de prouver par deux et trois à l'autre qu'il ne l'est pas ; qu'il soit ce qu'il est ; cela se verra bien ; et qu'il abandonne les singes au fouet.

## 58

Bizarre manie des siècles de la décadence de faire de la forme pour la forme, de faire par exemple des poèmes purement descriptifs, racontant ou exposant en beaux vers ce que tout le monde sait, comme Claudien, sur l'enlèvement de Proserpine. Qui est-ce qui ne savait cela ? Le poète ne songeait donc qu'à attirer l'attention sur ses vers.

(1) Pourquoi pas alors y mettre aussi les fictions de Claudien et des derniers poètes, les machines poétiques de ces poètes ; il y a plus : les fictions mythologiques des humanistes modernes. Assurément les uns étaient tout aussi libres que les autres. Il y a une démarcation entre la mythologie et la fiction poétique, et on ne l'a pas assez sentie.

(2) Jeunes gens, chaleur de sang ; vieillards froids.

## 59

Il y a soixante corps simples, disent les chimistes, cela est bon relativement ; mais jamais je ne me résoudrai à croire que Dieu ait fait vingt, vingt-cinq, trente, trente-deux corps plutôt que trente-cinq, trente-sept, etc. En un mot, un nombre borgne est ridicule pour tout cela, et un nombre rond est rond seulement relativement à nous. Je jurerais qu'il n'y a qu'un corps simple, un élément dont tous les autres ne sont que combinaisons stables, comme en règne animal et végétal, je jurerais que tout est venu d'un type, ce qui n'empêche pas qu'il y ait des types (non primitifs) régulièrement constitués. Il faut toujours jurer l'unité à priori ; mais dans l'ordre de la science il faut entendre, et ne pas imposer cet à priori qu'on n'y soit forcé. Ainsi je dis avec le chimiste : il y a soixante *corps simples* relativement à l'état de la science. C'est toujours la manière de parler. (Voyez Haüy) (1). Mais, comme philosophe, j'ajouterai : mais je sais que tout cela n'est qu'un. Mais, comme chimiste, je ne torturerai pas mes corps pour les réduire à un. Sans cet à priori, le chimiste est un misérable morceleur de la nature ; sans cette sage retenue, le philosophe n'est qu'un faiseur d'hypothèses.

## 60

« Je souhaite qu'il y ait parmi vous des poètes, pas beaucoup pourtant », disait M. Saint-Marc Girardin. Est-il possible que l'on se laisse si fort préoccuper par la crainte du faux ? Car enfin on ne peut craindre le vrai poète, et que l'humanité serait grande et belle, si tous étaient des Homère, des Virgile, des Corneille, des Milton, des Herder, des Goethe ! Mais on pense à ces fous qui font les poètes et on recule.

(1) René-Just Haüy, minéralogiste, 1743-1822.

## 61

Διακονέω est, suivant moi, composé de διά et de κονέω, pour πονέω, travailler, par le changement de π en κ. (Cf. *Gesenius, not. meam sub. שמע*) Une difficulté, c'est la disposition de l'augment, qui n'est jamais διεκόνησα, comme il devrait être, mais διηκόνησα et ἐδιακόνησα, souvent les deux. (Cf. Alexandre *Lexique*, et Burnouf, § 211, 4<sup>o</sup>.) L'augment ἐδιακόνησα s'expliquerait facilement : car le verbe venant de διάκονος, la composition s'est oblitérée, et on l'a considérée comme un mot simple. Quant à l'autre, c'est une anomalie, et la réunion des deux de même. Il faut dire que διάκονος s'est formé d'abord de διακονέω, travailler. Puis διακονέω s'est perdu dans son sens général ; διάκονος est resté et διακονέω n'a plus été considéré que comme un dérivé de nominatif de διάκονος. On rencontre souvent des erreurs analogues dans les formations spontanées des langues avant qu'elles soient réglementées par les grammairres. Puis les grammairres les adoptent, car c'est l'usage, tout en les reconnaissant illogiques et elles ont raison.

## 62

Rien ne prouve mieux combien la force de la pensée influe sur les moindres détails du style, que la froideur et le mauvais style de la plupart des traductions. Pourquoi la traduction d'un morceau admirable de chaleur et de vérité est-elle froide et faible ? C'est que l'auteur en l'écrivant était saisi, obsédé par sa pensée, et son style fut beau sans qu'il le cherchât. Le traducteur au contraire est là froid ; il n'est pas sous l'empire de sa pensée, mais sous l'empire d'une loi extérieure, une lettre qui le guide. Il calcule sa phrase, il cherche à se plier servilement à un autre, ce qu'il écrit ne jaillit pas de veine pure et native, et c'est pour cela que c'est faux et faible.

## 63

La règle des préférences artistiques est bien souvent celle de l'agrément des impressions que l'on reçoit. Ainsi nous trouvons beau tout ce qui flatte notre imagination, une vieille ruine peu belle intrinsèquement, mais qui fait rêver et nous représenter typiquement un certain monde bien loin de nous. Ainsi une vieille mesure d'église, mal bâtie, sera préférée par bien des personnes à Saint-Sulpice. C'est leur impression qu'elles aiment et admirent, et par concomitance, l'objet qui l'excite.

## 64

Ah ! que la vie est pâle et profane en France ! On se figure au monde pour faire ses affaires, bâtir des maisons, et ces maisons ont des fenêtres carrées, elles sont carrées ; je voudrais que les maisons fussent comme des églises, qu'on prît la vie comme une chose sainte, et qu'on mît à la porte ce maudit point de vue profane, qui fait rire, jouer aux cartes, fumer, que l'on envisageât tout en sainteté ; oh ! que ce serait beau alors !

## 65

Il est remarquable que les circonstances de la vie vraiment poétiques, la mort, etc., ne produisent pas de *pièces* de poésie. Nous avons des pièces du poète mourant, etc., mais c'est fictif. Il semble que le seul fait de se mettre la plume en main suffise pour couper la vérité à la racine.

## 66

Il paraît que les Romains du temps d'Auguste avaient l'habitude comme nous de prendre des noms étrangers,



grecs, etc., surtout les noms littéraires, ceux qui jouaient grand rôle dans les classiques d'alors : Cyrus, etc. Voyez tous les noms qui figurent [chez] Horace. Ce ne sont plus seulement les vieux noms romains, Junius, Paulus, etc.

## 67

Les natures fines sont souvent fort enthousiastes, et fort crédules sur certains points. Où trouver un type *plus fin* que Fénelon ? Voyez-le à la cour : nul courtisan ne l'égale. Mais il a le haut sens des hautes [choses], il sera crédule sur ce qui tiendra à ces hautes choses, l'apparence lui en suffira. Il se laissera prendre à M<sup>me</sup> Guyon (que du reste je ne regarde pas comme un imposteur), comme aurait fait un bon dévot. Moi aussi, je me suis souvent laissé prendre à des charlatans de philosophie.

## 68

Nous sommes toujours portés à chercher quelque chose de substantiel et de réel à toutes nos impressions. Ainsi, par exemple, les émotions de lieux : j'ai toujours éprouvé que, quand je me trouvais aux lieux célèbres par de grands souvenirs, j'éprouvais une sorte de creux insatiable, quelque chose de non satisfait. Cela venait de ce que je voulais saisir réellement et substantiellement l'impression que je sentais que je devais éprouver. Je m'étais laissé dire que là on éprouvait une émotion, et je cherchais à la toucher comme une plante du pays. De même pour le synchronisme dont je suis aussi fort curieux. Il m'arrive sans cesse de me demander : que fait-on maintenant à Tréguier, à Saint-Malo, à Saint-Sulpice, à la Sorbonne, à l'Académie, etc. ? Mais, par cette tendance à tout substantialiser, je me tourmente encore à vouloir toucher tout cela. De même pour les éphémérides, on se dit : A pareil jour, telle chose eut lieu, et cela fait impression. Pourquoi cela ? Est-ce convention ? Car en soi qu'importe que ce soit le trois cent soixante-quatrième

ou le trois cent soixante-cinquième jour, d'autant plus que, selon les occurrences, cela ne se correspond [pas] ? Moi par exemple, le jour de l'ordination. Or le jour de l'ordination d'un ami ne répond pas astronomiquement à celui de l'autre. Nous cherchons en tout cela du réel ; celui qui ne voudrait que du réel devrait s'en moquer ; il n'y a en tout cela que du psychologique. De même encore quand on se dit : J'ai été ou je suis dans un lieu : j'ai laissé et pris des molécules à Paris, en Océanie, en Pologne. C'est plus que si c'était en Bretagne ; car, pour un Polonais, il y avait le même prestige à en avoir laissé en Bretagne.

## 69

Je remarque une différence essentielle entre le dessin des caractères de Molière et celui des poètes plus modernes, de Collin d'Harleville par exemple. Prenez l'optimiste et le pessimiste dans les deux. Molière les fait agir, sans presque y songer. Il ne les pose pas explicitement sur le chevalet pour les peindre. Il ne s'est pas dit : voilà mes types ; l'autre au contraire se l'est dit : il les peint de propos délibéré, et après l'avoir annoncé d'avance. On sent l'art plus réflexe, qui compose au point de vue de la critique.

## 70

Mon Dieu ! que je me préoccupe toujours de l'état de l'érudition à venir ! S'occupera-t-on encore de langues ? Serons-nous objet d'érudition ? Embrassera-t-on tout ? ou bien décidera-t-on solennellement une élimination ? ou bien le partage du travail se fera-t-il, ou des méthodes faciliteront-elles la compréhension de l'omniscience ? Enfin, il faudra bien quelque nouveauté, car mathématiquement parlé, la progression croissante rendra l'érudition universelle impossible. Ou bien la marche de l'histoire amènera-t-elle quelque procédé de simplification, un déluge de barbarie

(pas besoin d'aller les chercher bien loin ; la Révolution, ce fut cela auregard des lettres), pour balayer les bibliothèques ? Car enfin, qu'on s'arrête à celles-ci. Il est sûr que si on suit le même procédé pour celles-ci, elles seront tellement encombrées qu'elles seront inutiles. Déjà la Bibliothèque royale. Tout cela sera en coïncidence.

## 71

J'ai assez l'habitude, quand je veux estimer un littérateur du jour, de voir s'il est en crédit public, s'il est de l'Académie, par exemple ; s'il a quelque emploi officiel dans les bibliothèques, les cours, etc., etc., afin d'avoir un critérium entre le bon aloi et la littérature étiolée. Mais ce critérium qui séduit les contemporains est très mauvais, comme le prouve l'expérience. Que d'auteurs détestables ou médiocres furent ainsi officiellement préconisés, depuis Chapelain pensionné, etc. ! La postérité ne se tient nullement dans cette démarcation. Ce n'est rien pour elle. Que de croûtes ridicules ont fait partie des Académies, etc. ! Quand on voit les misères qui la remplissaient du temps de Louis XIV, par exemple, on est tout surpris qu'un siècle qu'on présente comme si prodigieusement riche n'ait pas fourni le contingent de quarante hommes au moins distingués.

## 72

Usage du *lieu commun* prodigieusement étendu dans la poésie hébraïque. En *Job*, par exemple, chaque interlocuteur, quand il n'a plus rien à dire, se met à parler de Dieu, des impies, etc. On n'a pas assez compris cela, quand on a voulu chercher des suites rigoureuses et logiques dans tous ces discours.

*Voir une pensée précédente analogue (Nos 38 et 40).*

## 73

Le mythe étymologique n'est pas toujours dirigé à cette fin d'expliquer une étymologie, mais aussi souvent ce sont de pures légendes fondées sur un son. Ainsi le mythe de la mâchoire d'âne dans Samson, sur l'équivoque de להי (1). (Cf. Herder, p. 439. Trad. Carlowitz.)

## 74

Les nations où le vulgaire est le plus lourd, où l'intelligence est le moins de droit commun, sont celles où l'apparition de génies originaux et excentriques est le plus commun. Ainsi en Allemagne, où le peuple est très bête (rappelle-toi le dire de M. Souvestre), la Bretagne. Opposez à cela la précocité et la facilité qui, chez le Parisien, est de droit commun.

## 75

Une fois que, dans un état libre, un homme s'est élevé, résolu de dominer les autres, il faut que le principat l'emporte. En effet, on résistera au premier ambitieux, mais pour lui résister, on se fera *un chef*, et croyez-vous que le premier ambitieux abattu, le second se démettra volontiers de ce qu'il a été (2) ? Non, non. Ainsi la République fait Pompée contre César. Après César, les républicains demandent encore un chef. C'est très naïvement dit dans les lettres de Cicéron à Atticus. Ainsi, dès lors, c'est fait d'une république. Il se pourra faire que ce ne soit pas le premier ambitieux qui réussisse, mais il en amènera un autre qui réussira.

(1) Renan fait ici allusion au mot hébreu להי, qui est à la fois un nom propre de lieu, *Lechi*, à la frontière de la Philistie, et un nom commun, *mâchoire*; cf. *Juges*, XV, 14-19.

(2) C'est la fable de l'homme et du cheval implorant le secours de l'homme qui lui met la bride pour le mieux venger. Je garde; une fois constitué, je reste.

Ainsi, on peut empêcher tel ou tel d'y arriver, mais on n'empêchera pas quelqu'un d'y arriver. C'est comme le mouvement des choses. Vous lui boucherez telle issue, telle issue, mais non toutes les issues. Oh ! mauvais métier que de lutter contre cette force ! Malheur à ceux qui s'y laissent embarquer par les circonstances ! Car on ne peut reculer, et avancer c'est faire l'office de celui qui veut boucher tous les trous d'une vieille digue contre laquelle le flot s'élève. Tandis qu'on calfeutre un endroit, un autre crève, puis un autre, puis enfin de tous côtés, et adieu !

## 76

La phrase régulière est-elle la vraie forme régulière de la pensée, ou n'est-elle pas un moule gênant qui lui est imposé, et ne serait-il pas plus commode d'aller *lege solutus*, pourvu qu'on se fit entendre ? Adieu alors la *littérature*, dans le sens restreint. Il n'y aurait plus que des penseurs, des savants et des poètes. Ce serait là la littérature.

SEPTIÈME CAHIER (I).

שעפ"ם

PENSÉES

I

TOUT mon système intellectuel, moral et politique est fort bien lié. Par exemple, c'est en vertu de ma conception des gouvernements comme purement répressifs, que j'arrive à mon type de perfection toute spéculative et idéale. Si je croyais qu'il fût de l'office du politique de moraliser les hommes, je voudrais être le [politique]. Cela a pu être, mais cela ne doit pas être. Le politique est chargé d'empêcher les hommes de se voler et de se tuer, et les nations de s'entre-déchirer, et cela non parce que c'est immoral, mais parce que cela ne serait pas tenable sans cela. — Au philosophe et au prêtre la morale, qu'on rend fort suspecte en accordant l'apostolat au politique. On se figure alors que c'est une machine pour attraper les nigauds. — On voit donc que le politique est fort peu de chose, et que l'homme de la morale est tout.

(1) Renan intitule ce cahier, שעפ"ם, *Pensées*; le mot hébreu ici employé désigne surtout les pensées qui assaillent l'esprit pendant la nuit et il a servi déjà à Renan à expliquer la manière dont nous nous souvenons de nos songes. Voir ci-dessus page 231.



## 2

Rien de plus ridicule que les niais quand ils veulent se monter au ton poétique. Ils ont ouï dire que ceci, cela est poésie, ou plutôt ils l'ont senti, car d'ordinaire ce l'est en effet, et alors ils vont singer cela, croyant que la poésie qui est dans la veine originale est aussi dans la singerie. Ainsi cet imbécile qui, la tête farcie de certaines idées, s'en allait sur les tours de Notre-Dame se battre les flancs pour méditer poétiquement et chanter sur Paris. Ces néo-catholiques surtout sont forts pour ces sottises. — Voilà de ces psychologies qui ne peuvent se peindre en langage abstrait et direct. Il faut les mettre en action ; une comédie sur ce sujet serait la bonne manière de peindre ce fait.

## 3

La missreprésentation des grands écrivains du siècle de Louis XIV a ses antécédents et son explication dans la missreprésentation bien plus impardonnable encore des écrivains antérieurs, Quinault, les romanciers, etc., métamorphosant en galants les héros de l'antiquité, etc. (Cf. Boileau, *Dialogue des héros de roman*, et M. Saint-Marc Girardin, leçons sur Quinault.)

## 4

Ce genre actuellement si en vogue d'*histoire* ou de *critique littéraire* est réellement fort moderne. Les premiers essais s'en trouvent en La Harpe, puis dans les critiques de la Restauration et de l'Empire, mais affaibli ; M. Villemain lui a définitivement donné sa forme brillante. Il est réellement le créateur de cette manière brillante, mais superficielle, de parler de littérature, sans loi ni règle, à tort et à travers, n'importe, pourvu qu'on parle de choses littéraires et qu'on en parle littérairement. C'est le caprice même.

## 5

Les chimistes et physiciens de bonne roche regardent la matière comme quelque chose de très substantiel, ferme ; c'est quelque chose, cela, parce que c'est *bien dur*. Pauvres gens ! voilà bien de ces idées claires qui, approfondies, apparaissent d'une incroyable superficialité. — J'incline, moi, à regarder la matière comme un *fait permanent*, et peut-être la *substance* aussi de même.

## 6

Quand une question s'est quelque temps agitée dans certains termes, sans avoir été résolue décidément et sans avoir été admise au rang des résultats admis, il devient tout à coup de mauvais ton de l'agiter dans ces termes. C'est une sorte de lassitude qui s'empare, et il passe pour convenu, on ne sait pourquoi, que ces termes sont usés, que cette manière de poser la question est fausse et mesquine, on traite d'arriérés ceux qui s'en occupent encore. Par exemple, pour le romantique et le classique, la question en est aux mêmes termes qu'il y a vingt-cinq ans, mais maintenant il serait de mauvais goût de s'en occuper dans ces termes, et les intéressants, comme Saint-Marc Girardin, etc., riraient bien sûr de ce ferrailleur du vieux temps. — Voilà encore un des moyens les plus fins pour se donner un bon ton : c'est, en survenant dans un débat, de se poser en supérieur aux deux partis, de les traiter en gens qui n'y entendent rien, et se battent en l'air, qui ont tous deux tort et raison, d'en faire des types de mauvais goût pour se faire type de bon.

On n'est nulle part si porté à généraliser que dans cet ordre de considérations morales. Un fait suffit pour qu'on l'érige en loi. Au moins pour moi, j'opère ainsi. Ainsi, pour la loi que j'exprimais dans cette pensée, je n'ai qu'un exemple, celui du classique et du romantique, mais cela me suffit : car je jurerais que cela se reproduit en tous les cas, vu que je sens que cela tient aux lois générales. Ici on

sait la loi générale, car on la trouve en soi, le cas particulier y fait penser, non la tirer par induction. Il nous fait penser à ce que nous portons en nous. Voilà ce qui fait que les études des moralistes ne doivent pas être conduites par l'induction psychologique. Ici la loi est en nous, le tout c'est de la voir, et pour la voir, un seul fait-occasion suffit.

## 7

Rien de plus sot que ces préceptes absolus de poétique ou de littérature, qui ne sont que des limitations. Ainsi, par exemple, on dit qu'un caractère tout beau, sans ombre de passion, comme Jésus-Christ par exemple, n'est pas poétique, ne peut être sujet d'épopée. C'est absurde. Je conçois l'épopée de la perfection même. Savez-vous d'où nous sont venues ces règles ? C'est que dans la plupart des épopées, dans Homère surtout, les héros en effet ont été mélangés. Alors on érige cela en loi. Mais dites donc que c'est là une *espèce d'épopée*, mais qu'il y en a mille autres, qui peuvent être conçues sur un système tout différent. Voilà bien cette misérable idée des littératures réfléchies et de seconde formation, c'est de s'imaginer que les prédécesseurs font loi, qu'on ne peut faire autrement qu'ils ont fait, qu'ils ont tracé des limites aux genres, etc. Et, mon Dieu ! que de genres encore à naître, et que de combinaisons des genres existants ! Les sots rhéteurs nous viennent dire : L'ode ne veut pas cela, donc c'est une faute. L'épître en vers veut une lacune qui ne soit pas trop élevée ; donc c'est une faute d'y déployer les ailes. Pauvres sots ! Mais ma pièce ne sera pas une ode, une épître en vers si vous voulez, ce sera quelque chose de nouveau, voilà tout. *Si les Grecs et les Romains avaient eu l'idée de faire quelque chose de semblable, on en eût fait une catégorie* et voilà qui eût été fini. Mais ils ne l'ont pas fait, c'est péché. — Non, il ne faut pas admettre de limites en littérature. C'est l'esprit s'exerçant dans toute son étendue, dans les seules limites du beau, qui ne sont pas des limites.

## 8

La prépondérance décidée qu'a aujourd'hui acquise la méthode historique en littérature, témoigne très sensiblement combien la méthode *préceptive* qu'on usait autrefois est morte et *antiquata*. Ainsi nul aujourd'hui n'aurait le courage de faire un cours de *préceptes*. Tous se précipitent dans l'historique, et pour les ouvrages aussi. C'est que cela est *critique*, et de fait, c'est plus avancé.

## 9

On s'abuse de propos délibéré sur la certitude des vérités morales. Car, d'une part, tout penseur interrogé répond : Elles sont aussi certaines que les mathématiques. Et pourtant on *crain*t, et on l'avoue, et qu'est-ce que craindre, sinon douter ? Il y a diverses espèces de certitudes. C'est absurde. — Oui, par rapport au motif ; mais le fait au fond est toujours le même. Il n'y a pas deux manières d'être certain.

## 10

Décidément je crois que j'ai dépassé le simple point de vue des *sciences expérimentales*, restreintes à leur manière et à leur positivisme, lequel pourtant me charmait tant autrefois, et me satisfaisait complètement. Je ne le trouve plus *assez beau*. Les physiciens sont curieux avec leur manière dédaigneuse de croire qu'eux seuls ont le bon esprit du vrai. N'y a-t-il pas autant de vrai dans la poésie et le transport de l'âme ?

## 11

Il est remarquable que presque toutes les questions philosophiques peuvent être considérées comme embrassant et

résumant en elles, au moins par conséquence, toute la philosophie. Le problème de la substance, par exemple (qu'est-ce ?), qui maintenant me préoccupe, est tout en vérité. Dieu, l'âme, le monde, etc., tout est en lui.

## 12

Il n'y a qu'un point sur lequel je suis rebelle à l'induction et à l'indifférence scientifique. C'est sur le point de la valeur de la philosophie et de l'exercice intellectuel. Je suis obligé pour me contenter et avoir paix de moi-même de me dire que tout, absolument tout est là, et que cela seul a du prix. Oui, si je donnais une valeur directe à l'industrie, par exemple, je me trouverais dans une assiette de vie insupportable, tout mon système serait ébranlé. Il faut que je me déclare que tout cela est vanité. Le fait est que je le crois. Je ne puis réellement trouver en tout cela aucun prix direct, si ce n'est en tant que cela sert au philosophe à mieux philosopher. Il faut avouer que mon système paraîtrait un *portentum* aux industriels. Mais eux à leur tour me paraissent un *portentum*. Mon Dieu ! se pourrait-il que nous fussions deux mondes fermés l'un pour l'autre, ayant raison tous deux, mais partiellement ? Je ne puis le croire, et je jure que moi seul je tiens le solide. Mais au fait, je dirais la même chose, quand ce que je disais tout à l'heure serait. C'est fâcheux. Je voudrais avoir un garant extérieur. — Je suis comme M. Le Hir déclarant que son monde surnaturel seul vaut quelque chose. Pardieu ! il a raison : c'est ainsi qu'il faut dire. Et puis, il faut que chacun absolutise ainsi sa théorie de bonheur. Bon gré, mal gré il faut qu'il en soit ainsi.

## 13

Principe d'unicité, dans le système de Leibniz. Centre d'agglomération de monades. C'est exactement ce que je concevais. Mais est-ce une autre monade ? Alors elle est

localisée. N'en est-ce pas une ? Alors *une substance naît de substances*. (Voir *alibi at in* [illisible]).

## 14

Il y a actuellement dans la grande salle de la Sorbonne un congrès agricole ; grand fora (1), le grand amphithéâtre regorge. Et la salle de philosophie compte quatre à cinq auditeurs. O Dieu ! se peut-il ? Ah ! si c'était religion, on se remuerait plus, au moins : merveilleuse puissance des noms. Décidément il faut que la philosophie se fasse religion pour remplir sa fin ; car le vulgaire est décidé à ne la prendre que sous cette forme-là.

## 15

L'hypothèse du flambeau de saint Augustin pour expliquer *l'origine de l'âme* est très naïve et très nettement caractérisée. Jamais on n'a mieux trahi l'embarras où l'on est pour expliquer *le commencement d'être d'une substance*. Le bon saint en fait *un fait*, ce qui est bien plus commode ; car il n'imagine pas, j'espère, que c'est la substance du père qui lui passe un peu du sien, pas plus que le flambeau source ne donne de sa flamme au flambeau qu'on y allume. C'est donc le simple fait d'un... [inachevé].

## 16

Il y a deux sortes de philosophies : 1<sup>o</sup> Les objectives, sortant franchement de l'âme, et discourant scientifiquement du monde et des choses, Leibniz par exemple ; 2<sup>o</sup> Les sub-

(1) Le manuscrit porte *fora* ou *fara*, qui ne figurent pas dans les dictionnaires. Dans le patois du Midi, *forai* ou *forail* est la place du marché, l'endroit où l'on vend des bestiaux, du latin *forum*. Peut-être faut-il voir ici un mot forgé par Renan, conformément à son habitude de créer les mots dont il a besoin.



jectives, ne sortant pas d'elles-mêmes : criticisme de Kant. Elles ne peuvent se décider à franchir le seuil. Les autres, plus hardies, courent et discourent.

## 17

Il y a des caractères qui sont des mélanges bizarres de vérité et d'affectation, d'orgueil, de vanité même, d'égoïsme et d'enthousiasme désintéressé. Dieu seul a la clef de ces âmes-là. J.-J. Rousseau. Moi-même je suis faux quelquefois, et je songe au δοκεῖν. Et pourtant aussi j'ai un grand fond de vrai.

## 18

C'est fort singulier ; l'homme de lettres n'a pas les lettres pour objet ; ainsi l'archéologue, le linguiste, etc. *Supposent-ils donc que ces choses ont plus de valeur dans l'être connu que dans l'être ?* Et s'ils supposent que l'être en a plus, comment peuvent-ils vivre dans leur système ? Le penseur même n'est-il pas lettré en ce sens ? M. Lamennais, par exemple ? Il n'y aurait en ce sens que les critiques et les historiens littéraires qui seraient proprement lettrés. Le bibliophile ne s'arrange pas de cela. Mon Dieu ! je sens le nœud de tout cela. Mais je n'ai pas le temps de le dire.

## 19

Il n'y a qu'un fil qui tient les hommes liés. Voilà ces soldats qui font l'exercice au soleil et à la poussière, qui meurent d'ennui : qu'est-ce donc qui les tient là, puisque à eux est le nombre ? Et dans la société où tous s'ennuient réciproquement, pourquoi n'est-on pas franc une bonne fois l'un avec l'autre ?

## 20

Éviter bien de donner à la science un air de monopole de corps, quelque chose qui n'a de sens et de prix que pour une classe d'hommes, qui s'en nourrissent entre eux. Non : c'est la fin et le but posé à toute l'humanité : seulement *accidentellement*, tous n'y peuvent atteindre.

## 21

*Très bon.*

Voici une loi qui me semble très générale en politique, et qui explique une foule de faits, et qui est liée à toute la vraie théorie historique du progrès. — Les beaux rôles sont les rôles d'opposition : car quand un état est constitué, comme la Restauration par exemple, en vertu de la perfectibilité, on aspire à mieux, et les hommes les plus avancés se mettent en opposition. Ils réussissent, le vieux système est renversé. Alors de trois choses l'une, ou ces hommes qui ont renversé l'ancien ordre devenu odieux, meurent à ce moment. Ceux-là sont les bienheureux pour la gloire ; car ils ont tout le mérite de la destruction de l'ancien système, et ils n'ont pas l'odieux qui bientôt s'attachera au nouveau. Car en vertu de la perfectibilité, celui-ci ne satisfait pas plus que le premier ; 2<sup>o</sup> D'autres entrent en plein dans le système qu'ils ont cherché à établir ; ils s'y attachent, en profitent et participent à tout l'odieux qui bientôt rejaillira sur ce nouveau système. Ils sont comme ceux qui ont fait faire un pas à la philosophie, mais qui, croyant avoir atteint l'absolu par ce pas, ne veulent plus en bouger, et sont bientôt dépassés. *Tout homme ne peut guère faire qu'un pas dans sa vie au-delà du point où il a pris les choses humaines.* Il lui a fallu en faire plusieurs pour en arriver à ce point ; mais, partant de là, il n'en fera qu'un. Là il se posera en borne, et les nouveaux venus le pousseront rudement, sans pouvoir le faire avancer ; 3<sup>o</sup> D'autres, après avoir renversé le vieux système, ne renoncent pas au rôle brillant d'opposition. Ils préfèrent l'opinion à la fortune, et agissent contre le nouveau système qui, quoique plus avancé que l'ancien, est bientôt pourtant

en retard. Les systèmes de choses en effet ne forment pas une marche continue, et l'humanité au contraire marche d'une marche continue.

La ligne de A en B représente la marche continue de l'humanité. Les points *a, b, c, d*, les divers systèmes de gouvernement. De A en B', l'humanité ou une portion de l'humanité sera régie par la forme *a*, de B' en C', par la forme *b*, etc. On voit donc que l'humanité toujours est en avant de sa forme. Unis en *x*, au-delà de A, point correspondant de *a*, ce n'est qu'au point indivisible A que le système *a* suffi. *Le lendemain d'une révolution, il en faut une autre*, on en demande une autre. Ce sont comme les quantités continues et discontinues en mathématiques. — Voilà pourquoi toute forme actuelle est vieille, *rétrograde*, pourquoi le type *conservateur*, le juste milieu, est regardé comme perruque, de mauvais goût. Le stable exaspère, car l'humanité n'est pas stable. Oh ! que je vois cela fortement ! Aussi les hommes d'opposition sont toujours favorablement jugés. Tous les partis font bénévolement cause commune avec eux. Et les superficiels qui n'ont pas de raison pour faire opposition en font tout de même pour cela. C'est d'une manière analogue qu'il faut expliquer la nécessité de temps en temps des révolutions dans les gouvernements. — Car les gouvernements n'ont pas la même flexibilité que l'humanité, ils ne peuvent correspondre toujours à sa marche, au bout d'un certain temps, il faut rompre. D'abord ils étaient l'expression du besoin actuel, le lendemain [ils] cessent de l'être. — (Cf. de Barante, *Littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle. Versus initium.*) Il exprime cela merveilleusement : « Le cours de cet astre amène, etc... » jusqu'à : « Nous avons été témoins. »

Observations pour compléter celles que j'ai faites ailleurs (1) sur la tendance de Mahomet à tout adoucir,

(1) Voir ci-dessus page 127, 128.

pour faciliter les abords. C'est, par exemple, le soin qu'il prend, à chaque prescription qui pourrait révolter, de prémettre (١) *إِلَّا مَا قَدْ سَلَفَ*, (2), sauf le passé. Il semble craindre de blesser. Il ajoute toujours un correctif à côté d'une loi un peu dure, et s'applique immédiatement à détruire un scrupule possible. Dieu est clément et miséricordieux, en un mot, partout un ton de morale relâché. Jésus, au contraire, serre partout. Il ne dilate que l'âme, le sentiment ; or, celui-là n'est pas en Mahomet. Il n'est pas dominé par un sentiment moral, mais par une pensée forte, un tour d'esprit et d'âme énergique, et un ton de poésie brûlant vers la fin.

## 23

Les philosophes se trompent grossièrement en prétendant que l'homme est d'abord tout renfermé dans le moi, et que ce n'est que par la suite qu'il sort hors de lui. Buffon, par exemple, en son morceau du premier homme racontant ses premières impressions. — Non sûrement ; il paraît bien au contraire que l'homme était tout hors de lui, tout répandu sur la nature, se possédant à peine lui-même, n'étant pas encore entré en possession de son moi. Le sauvage est tout hors de lui. L'enfant aussi ; le moi n'est pas l'état primitif comme le voudrait la symétrie des systèmes : le fait est là : c'est bizarre, mais il en est ainsi.

(1) Ce mot, difficile à lire dans le manuscrit, pourrait être la francisation du latin *praemittere* = placer devant, dire avant.

(2) Citation textuelle du Coran, relative au mariage illicite : *excepté* ou *si ce n'est l'événement accompli*. Cf. Coran, IV, 26 : « N'épousez pas les femmes qui ont été les épouses de vos pères ; c'est une turpitude... *toutefois laissez subsister ce qui est déjà accompli* », et Coran, IV, 27 : « Il vous est interdit d'épouser vos mères, vos filles... *Si le fait est accompli* Dieu sera indulgent et miséricordieux. » Le même verbe *salafa* se rencontre encore, avec le même sens, dans Coran, VIII, 39 : « Dis aux infidèles que, s'ils mettent fin à leur impiété, Dieu leur pardonnera le passé. »

## 24

Le celto-breton renferme une foule de mots qui ne sont que du vieux français, par exemple, *ler*, voleur, se trouve sous cette forme dans le *Roman de la Rose*. De là est venu *larron* qui s'y trouve aussi. — *Gwennek* = blanc, six blancs (pièce de monnaie), et une foule d'autres qui font ressembler cette langue à du français qui n'aurait pas changé. Mais cela seulement pour certains mots.

## 25

Oh ! Dieu ! que mon imagination est frappée de ce trait des temps primitifs, de peu tenir à sa vie et à celle des autres, de jouer la vie et sa mort pour un rien, un mot, une énigme, par exemple. Voyez l'Edda, le combat d'Odin et du géant, — le combat poétique de la Wartbourg — le pauvre Henri dans M. de Montalembert, et plusieurs autres traits encore de sa sainte Élisabeth. — A peine se sent-on séparé du tout par la réflexion individuelle. Ce n'est que plus tard qu'on se centralise en soi, et qu'on se trouve important à soi-même. On prend la mort vaguement (1). Couleur des fragments chaldéens de *Daniel* (2), tout à fait à ce ton : histoires arabes et persanes *idem*. Mais surtout la Wartbourg. Le landgrave au haut de l'estrade, le minnesinger au milieu, le bourreau avec sa hache au bas, et cela pour des énigmes, etc. (3).

(1) Dureté de notre ancienne législation. Manière indifférente de faire et de voir une exécution. (Cf. par exemple, Monsieur de Pourceaugnac, de Molière, acte III, scènes II et III. Cf. Villemain, XVIII<sup>e</sup> siècle, I<sup>re</sup> partie, 2<sup>e</sup> volume, p. 82, 12<sup>e</sup> leçon bis.)

(2) Le livre biblique de *Daniel* est écrit en deux langues, alternativement en hébreu et en araméen ou chaldéen. Les fragments chaldéens sont : II, 4, — VII, 28, et concernent les destinées des gentils, tandis que les chap. I-II, 4 et VIII-XII, conservés en hébreu, se rapportent de préférence aux juifs. De là, d'après quelques exégètes, la différence des idiomes employés dans le même livre.

(3) La facilité avec laquelle on condamne à mort dans les législations primitives pour des crimes très légers, ou même pour des choses qui n'étaient pas des crimes : de même chez les sauvages. Grande extension de la peine de mort chez les primitifs ; chez les civilisés, on y regarde à deux fois et on se demande même tout de bon si cela...

Réflexions sur les lois bourguignonnes et ripuaires. Peu de cas qu'elles faisaient de la mort (1).

## 26

Rien n'est plus caractéristique de la manière partielle de voir les choses que les déclamations de nos publicistes modernes contre la barbarie et la manière dure et froide de traiter les condamnés, contre la peine de mort, etc. (Cf. Eugène Sue, *Mystères de Paris*, 10<sup>e</sup> partie, chap. 1. Émile Souvestre, *Le monde tel qu'il sera*.) On dirait, à les lire, que c'est tourmenter à plaisir ; c'est un cauchemar... Mais songez donc aussi à l'assassinat et à la victime palpitante, à ses cris... Voilà qui n'est pas moins horrible. *Voyez donc tout.*

## 27

Oh ! quel monstre que cette royauté absolue se soutenant contre le peuple, et se moquant pour cela des individus, donnant le knout à celui-là, exilant l'autre en Sibérie, sans y regarder, pourvu qu'elle tienne ! Oh ! si les peuples savaient ! et quand on pense que la *force* est à eux, et le prestige et l'opinion seulement pour les autres, c'est affreux ! Oh ! si je tenais ce tsar (2), je vous le souffletterais, je lui cracherais au visage, je le ferais bafouer et juger, condamner à mort par la populace, noyer au milieu des huées. Ah ! ah ! majesté, n'est-ce pas que les hommes sont aussi quelque chose ? Fais maintenant le majestueux ! Voyez cette pose ! Horreur, horreur que ce point de vue de voir les sujets comme des bêtes qu'il faut bien tenir et dont il faut se garer ! Vive La Boétie (3) !

(1) La légende du songe des âmes blanches qui sortaient de la terre, à l'endroit où l'on exécutait, et mille autres circonstances qui montrent qu'on y regardait à peine. De même pour supplices : on se soucie peu d'en faire souffrir, quand on se soucie peu d'en souffrir.

(2) Nicolas I<sup>er</sup>, 1825-1855.

(3) La Boétie, dans le *Discours sur la servitude volontaire*, s'élève avec véhémence contre les abus du pouvoir absolu.



## 28

Quelle mauvaise foi dans la raillerie ! Ces imbéciles se moquent du fini, de l'infini et de leur rapport dans M. Cousin, eh quoi ! tel point du christianisme ne prête-t-il point plus encore au sarcasme ? Quand on vous raille, vous criez à la mauvaise foi, au blasphème, à la superficialité d'esprit ; vous prenez le ton haut et sérieux qui se met au-dessus de la raillerie. Puis, quand vous raillez les autres, vous voulez que cela compte pour bonne raison et vous appelez sots ceux qui prennent au sérieux les objets de vos fades plaisanteries. Comment appelleriez-vous celui qui sur la foi des plaisanteries de Voltaire ferait fi sans examen du christianisme ?

## 29

Magnifique idée morale de l'islamisme. L'esclave y est puni moitié moins que l'homme libre. (Cf. Coran, iv, 30 et note. Caussin *ad hunc locum*.) Il a moins de faculté morale (ceci est le mélange impur), il mérite moins, donc il démérite [moins]. Conséquence merveilleusement bien déduite sur des prémisses déplorablement fausses. C'est la pensée d'Aristote : le maître est plus grand, car il a plus de devoirs. Le plus noble est celui qui est le plus punissable, s'il pèche. C'est beau. Nos aïeux ne l'entendaient pas ainsi.

## 30

C'est une chose affreuse qu'entre tous les gouvernants, depuis saint Louis peut-être, il n'en est pas un seul que l'on puisse regarder *comme ayant pris moralement sa charge*. Thiers est par sa franchise de ce point de vue : croire et laisser croire sans se gêner que  *finesse*  est tout. Les autres, Guizot, par exemple, cachent au moins tout cela sous de la théorie, ce qu'on appelle des principes. Et on veut avec cela que les inférieurs aient de la morale. Allons, comment

voulez-vous qu'on ne regarde pas cela comme du machinisme, et qu'on n'abhorre pas cet attrape-nigauds ? Un historien de l'histoire moderne a-t-il jamais songé à attribuer à une vue morale un acte de gouvernant, de Louis XIV, de Richelieu, etc. ? Mon Dieu ! quand donc verra-t-on un homme *vertueux* gouvernant par des principes de morale ? Je vous jure qu'on le respecterait. Car pourquoi crie-t-on après nos hommes ? C'est qu'on voit bien qu'ils ne songent qu'à faire leurs affaires. Un type ancien, à la Phocion, est-ce encore possible, proposant de se retirer quand on ne voudrait plus de lui, n'y tenant pas, comme le vieillard de Crète de Fénelon ? Un député seulement de cette espèce serait une pièce rare et belle.

## 31

Un gouvernement n'est établi que pour faciliter le développement d'un peuple. Quel monstre donc qu'un gouvernement qui croit ne pouvoir [se] maintenir qu'en le déprimant, et qui, pour son égoïsme, l'écrase, étouffe tout progrès, tient pour suspect toute tentative d'éveil, cette Pologne par exemple ! Rien au monde ne me paraît un plus affreux bouleversement. Que ceux-là y demeurent froids qui s'imaginent que le but de l'humanité est de vivre petitement, isolément, stationnairement, chacun chez soi, fin de momie ! Les absolutistes sont obligés de professer cela, et alors ils ont quelque... [*inachevé.*]

## 32

Oh ! que ce charlatan que j'ai vu tout à l'heure à la barrière, en conduisant ces enfants, m'a suggéré de rapprochements frappants avec des charlatans d'un autre ordre ! Habit rouge galonné d'or, accoutrement bizarre, parole grosse et forte, grand tintamarre sur la voiture, emploi de termes scientifiques, désintéressement affecté : Je fais tout pour mon amour-propre, comme Napoléon, notre

grand empereur (ceci d'ailleurs est typique, cet homme est devenu définitivement mythe populaire). Et pourtant je vous jure qu'on le croyait. On voyait les physionomies crédules, et d'autres à côté qui cherchaient à faire les fines et à ne pas croire, mais qui au fond croyaient aussi, et à la fin, j'en suis sûr, auront acheté sa drogue. Oh ! c'était impayable !

## 33

Les distinctions des choses ne sont que dans leurs degrés inférieurs et médiocres : ainsi joie et douleur n'existent que dans les sentiments modérés. Quand ces deux sentiments s'élèvent à une certaine hauteur, les distinctions antithétiques disparaissent, et on éprouve quelque chose qui n'est ni joie ni douleur, mais les deux syncrétiquement mêlées. De même pour sacré, profane. De même pour le génie sublime, toutes les lignes se confondent. Il n'y a plus de beau, de laid, de grand, de petit, mais tout cela en *un*. De même l'idéal est à la fois science, philosophie, poésie, vie. En un mot, toutes choses partent d'un centre où elles sont l'une [dans] l'autre, et vont en descendant de là se différenciant en espèces. Le plus haut sommet des facultés humaines est cette confusion syncrétique qui fut aussi son état natif. Car à l'enfance de l'humanité, il n'y a non plus aucune distinction : tout est fondu en un. Un même fait psychologique était sentiment, sensation, réflexion, jugement, tout. L'analyse est l'état intermédiaire.

## 34

Deux manières d'expliquer la multiplicité d'animaux dans un animal : 1<sup>o</sup> c'est une vertèbre qui domine les autres en effaçant leur personnalité ; 2<sup>o</sup> c'est l'unité, un être, un résultant de plusieurs, mais n'étant lui-même aucun des plusieurs. La première hypothèse n'explique pas le fait dans son ordre infime ; comment dans l'animal où il n'y a

*pas centralisation* y a-t-il unité ? Pourquoi monarchie, là où je ne vois qu'égalité ? Pourquoi *une* volonté ? Pourquoi n'y a-t-il pas combat de ces individus égaux ? La deuxième hypothèse au contraire (l'hypothèse panthéiste) explique fort bien ce fait : c'est l'égalité même de ces parties qui produit une personnalité supérieure. Mais elle n'explique plus rien aussitôt que la centralisation commence à paraître. Car dès lors on voit évidemment telle vertèbre qui domine, la tête par exemple chez le vertébré. Ainsi l'une des hypothèses explique le bas de l'échelle, et l'autre le haut ; l'autre le haut et non le bas, et pourtant elles s'excluent.

## 35

Ceux qui ont gagné dans les révolutions veulent absolument qu'elles ne servent qu'à fonder un autre ordre de choses, lequel, lui, soit permanent ; ceux qui n'y ont rien gagné n'entendent pas de cette oreille, et prétendent que tout est à recommencer. Théoriquement, ceux-ci ont raison ; car rien n'est stable dans le gouvernement des choses. C'est un besoin perpétuel de révolution dont l'une appelle l'autre.

*Voir supra, n° 21.*

## 36

C'est incroyable comme l'enfant tient à la propriété. Un de ces bambins s'est fait au pied d'un arbre un petit jardinet de quelques pouces d'étendue, où il a semé quelques fleurs, qui poussent misérablement et ne produisent que quelques petites fleurs étiolées ; il en a à côté de magnifiques dans le grand parterre, eh bien ! il ne les regarde pas, il n'a d'amour et d'admiration que pour ses pauvres fleurs. Et quand il a vu qu'elles poussaient, il avait peine à le croire, c'était une admiration ! C'est qu'il les avait semées. Et cet autre avec son serin. Il étudie, admire tous ses mouvements. Quand il a vu qu'il avait des œufs, c'était

une joie folle, à ne pas se contenir. Et cet autre qui avait enfoui une poignée de terre dans son pupitre, et y faisait pousser quelques lentilles. Il les caressait, les admirait. C'était à lui ! Il s'y mêlait aussi beaucoup de satisfaction de son action propre, et même cela dominait la propriété. L'enfant a peine à croire que son action compte déjà pour quelque chose dans la nature, il s'imagine que rien de ce qu'il fait n'est de bon aloi et sérieux, et il est ravi quand il voit que ce qu'il a fait vaut autant que ce qu'ont fait les grandes personnes. C'est pour cela qu'on fait tant de plaisir aux enfants en les attachant à quelque chose qui soit leur œuvre, aux arbres, etc. J'ai éprouvé cela autrefois. Quand je jardinais, dans mon enfance, je ne pouvais croire que ce que j'avais fait réussît comme ce qu'avait fait le jardinier.

## 37

On a trop dit que le grand homme est celui qui donne l'impulsion à son siècle et le mène. Cela était bon du temps de Charlemagne. Désormais le grand homme sera celui qui prendra le ton de son siècle et s'y conformera. (Cf. Préface du *Tableau de la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle* par M. de Barante.)

## 38

Il faut bien prendre garde aujourd'hui, surtout quand on parle pour la morale, de prendre le ton rhétoricien, laissant un voile de séparation entre l'auteur et son sujet, où tout n'est [pas] vérité, contact immédiat. Autrement on dira : C'est un thème de ses compositions classiques, une forme, un moule qu'il a appris au collège, et désormais nulle impression n'est possible. C'est sa *figure* de rhétorique, dira-t-on, s'il se permet les anciennes formes comme parallèles annoncés et cadrés, etc. Remarquez que les premiers classiques ne faisaient pas ainsi. Ils faisaient des

portraits et des parallèles, mais sans les encadrer avec intention. Les nôtres, au contraire, on dit aussitôt : Ah ! ici il a voulu faire un parallèle, là un portrait. Ce sont des formes belles et vraies reproduites artificiellement et faussées.

*C'est là une des choses qui contribuent le plus à donner gain de cause au scepticisme fin et railleur.*

## 39

Il y aurait une curieuse étude psychologique à faire sur lord Byron, bien plus curieuse encore que sur J.-J. Rousseau. L'expérimentation, en effet, n'est jamais plus facile que quand elle peut s'exercer sur le manque, pour voir ce que produit ce manque. Par exemple, elle ôte le cerveau à tel animal pour voir ce qu'il fait, etc. C'est l'expérimentation des fonctions de l'organe enlevé. Eh bien ! on peut faire cela sur Byron. Car ce fut un monstre, un prodige, mais en qui il manqua quelque chose. La morale. Jésus-Christ.

## 40

Un résultat n'est bien acquis pour moi que quand j'ai passé deux fois dessus. Il faut une sorte de nœud, un premier bout qui s'égare, et attend qu'un second se noue à lui.

## 41

L'esprit spiritualiste est évidemment vrai, seul digne de l'homme. Mais la science matérialiste est vraie aussi. Tout cela, je le jurerais, sera concilié. J'ai entrevu tout à l'heure le nœud dans un éclair. Cabanis et Gall seraient maintenus pour les faits, la science ; Cousin et Hegel pour la manière de voir. Tout cela vrai à la fois dans son ordre.



## 42

Fait d'association d'idées ; je ne puis jamais entendre donner le soir la leçon de musique, sans me rapporter aux premiers temps de mon séjour en cette maison (1), si tristes ! Car alors je les entendais pour la première fois, et ils se liaient à mes impressions d'alors avec force, car ces impressions étaient fortes, et cela faisait alors beaucoup d'impression sur moi.

## 43

Le siècle de Louis XIV considéra les vers absolument comme nous faisons les vers latins, amusement et exercice d'esprit utile, intéressant, auquel certains hommes conservent du goût, mais au fond frivolité et indigne d'être tout un homme. Voyez la *Correspondance* de Boileau. — Le XVIII<sup>e</sup> siècle en fit une fleur de salon. Voyez la correspondance de La Harpe avec [le] grand-duc et Schowalow. — Puis on a dit : C'est le son de l'âme, c'est la vie, c'est l'homme, c'est Dieu.

## 44

Que le mot d'homme de lettres et de littérature est large et renferme de nuances différentes ! Scaliger, un jésuite de collègue, un bénédictin, un docteur de Sorbonne, Racine, Molière, un membre de l'Académie des Inscriptions, Chapelle, Voltaire, Chaulieu, Montesquieu, M. de Chateaubriand, Schlegel, Goethe, M. Villemain, un professeur de rhétorique, un feuilletoniste, etc., etc. — Ne prenez que deux nuances, ce sera assez pour être frappé. Prenez Chapelle ou Chaulieu, littérature est secondaire. Plaisir

(1) La pension Crouzet.

est le but, et on fait des vers pour le plaisir. Et cette école, c'est le XVIII<sup>e</sup> siècle, une bonne partie du XVII<sup>e</sup>, et on a cru, et nous avons encore des bonnes gens qui croient (M. Tissot (1) me semble bien dans ce type) que le type homme de lettres, c'est d'être poli, tendre, galant, un salonnier faisant des vers. Opposez à cela Herder, Schlegel ; Dieu est notre forteresse (2) !

## 45

Je tourne toujours sans pouvoir me fixer autour de ce singulier problème : La littérature a-t-elle valeur par elle-même, ou bien par ce qu'elle exprime, en sorte que le prince soit le littérateur ou l'homme, Homère ou Achille ? Il est sûr que la forme nue n'est rien, et que le beau, c'est le beau, le moral, le sublime qui est dans les choses et non dans l'œuvre littéraire. Ainsi J.-J. Rousseau est sublime, Byron aussi, et pourtant ils ne sont pas littérateurs. C'est pour cela que ce mot est décidément funeste et à bannir.

## 46

Saint-Marc Girardin est type pour moi de la manière de faire les choses avec une vue supérieure affectée : on fait un cours, des examens, etc., on se fait pédant, sans y croire, mais parce qu'on affiche que c'est utile, et on veut bien que les autres sachent que soi-même on n'en fait pas un cas absolu, mais qu'on le fait parce qu'il faut cela. Machine à *prendre* les gens ; oh ! que j'ai horreur de cette manière de prendre les choses ; vrai, vrai, vrai !

(1) Pierre-François Tissot (1768-1854), suppléant de l'abbé Delille au Collège de France.

(2) Allusion aux premiers mots du choral de Luther, très répandu chez les Allemands protestants : *Eine feste Burg ist unser Gott*.

## 47

La non-liberté de la presse, la coaction de l'erreur, etc., est souverainement logique dans ceux qui croient *de foi* posséder l'absolue vérité, et que rien en dehors ne peut être vrai, ni rien au-delà non plus. Car alors c'est un service même à rendre aux hommes que d'empêcher qu'on ne leur enlève cette vérité vitale, ce qu'il y a de plus précieux. Ils sont très conséquents, et les fidéistes libéraux ne le sont pas. — Mais c'est leur point de vue qui est petit et misérable. L'homme conquiert la vérité, c'est l'arrêter que de le retenir dans un factice absolu. Ainsi la seule bonne manière de combattre l'inquisitionniste, c'est de renverser sa foi. *Toute religion a été, doit être et sera intolérante*. Pour types, cf. les docteurs romains, Marchetti (1), et cet autre imbécile dont j'ai oublié le nom, auquel Henrion a emprunté des dissertations sur l'Inquisition, etc.

## 48

La missreprésentation est toujours un mensonge inutile. Car toute chose a sa poésie native et originale, qui est tout aussi belle en son ordre. Ainsi le poème du Tasse est certainement missreprésentatif; il nous présente les petits princes d'Italie de son époque; et pourtant quelle poésie n'y avait-il pas dans ces bandes errantes, allant sans but, marchant *vaguement* vers la Jérusalem, tellement dénuées de toute idée réflexe qu'elles ne songent même pas à un chef! Il y a dans ce vague et triste état de l'humanité toute une poésie, singulièrement belle et première. Mais était-ce une épopée régulière qui la devait représenter? Non, il fallait une forme à part, comme le fond était à part, et savez-vous qui est-ce qui pouvait la trouver?

(1) Marchetti était un prélat italien, conseiller de Pie VII, qui fut emprisonné par Napoléon. Il s'agit probablement ensuite du baron Henrion, auteur de plusieurs écrits d'histoire religieuse d'un esprit fort sectaire.

Les hommes de l'époque seuls. Car ces peintures après coup, et par des hommes dont l'état habituel est si éloigné de celui qu'ils peignent, qui sont obligés de se faire violence, de se tordre l'esprit pour se reporter à ces époques, sont nécessairement faibles et plaquées.

La vraie poésie d'une époque est la sienne, celle du lieu et du temps ; et si elle n'en a pas, ou plutôt n'en a pas conservé, c'est que cette poésie n'était pas scriptible ou conservable ; et c'est déjà une missreprésentation de l'écrire. En un mot, trois sortes de poésies épiques : 1<sup>o</sup> celles qui sont l'expression native d'une époque, Homère, Roland, les *Niebelungen*, Beowulf, etc. (1) ; 2<sup>o</sup> celles qui copient une époque antérieure et cherchent à passer par les moules de son enthousiasme. A peine y en a-t-il un exemple. Poèmes de Klopstock où il imite l'ancien germain ; 3<sup>o</sup> celles qui prennent un sujet ancien, sans se soucier de la missreprésentation, Virgile, le Tasse.

## 49

Les hommes du monde traitent de pédants les professeurs de choses classiques surtout. Est-ce eux ou le professeur qui sont les normaux, les vrais juges ? Sommes-nous pédants, ou bien eux superficiels ? Car tous deux le prétendent. Qui est dans le vrai ? En somme, à mon sens, les monopoleurs de la science, disant : la science est pour nous, *entre nous*, une affaire de professeurs, sont des misérables. Les savants ne sont pas le but de la science ; ils sont les artisans destinés à faire entrer les résultats dans le courant de la circulation. Ils sont les domestiques, les manœuvres de la philosophie, et les philosophes, eux, sont l'homme normal.

*Savant, oui, professeur, fi !*

(1) Remarquez que le sujet de l'épopée peut être plus ancien que l'époque de l'épopée, et alors c'est l'époque du poète qui est peinte, ainsi pour Homère, Roland, les *Niebelungen*.

## 50

C'est un malheur que, par un faux respect engendrant par réaction un injuste dédain, on n'ait pas fait des religions un objet de science historique, tout comme la philosophie et les lettres. Histoire comparée des religions, classification des religions, lois du progrès des religions, marche des religions, philosophie des religions.

## 51

Quelle est la cause des faits moraux ? Par exemple de l'impulsion au bien ? On s'illusionne là-dessus par fausse clarté ; on s'imagine avoir tout expliqué par le mot faculté. Mais faculté, est-ce une cause ? Non, il faut un effectif, et qui serait-ce, si ce n'est Dieu ? Il est vrai que la considération empirique revient ici : c'est, dit-on, succession de faits : à propos de tel fait, tel autre.

## 52

Le moyen âge ne renferme réellement que l'espace du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle au <sup>xiii</sup><sup>e</sup>, des successeurs de Clovis à la mort de saint Louis. Car immédiatement après la mort de saint Louis, il y a une réaction très sensible contre tout le système politique, religieux, moral, littéraire qui a précédé. C'est la transition à l'esprit moderne, qui apparaît décidément sous Charles VII. — Au contraire, toute l'autre période se fait corps et suite. — Après Clovis, nuit profonde ; Charlemagne, éclair, laissant des germes féconds, qui ne meurent plus, et qui, se développant, produisent le beau siècle des Croisades et la belle époque du moyen âge dont l'apogée est saint Louis. Puis réaction. — Quelque chose d'analogue au progrès de la royauté de Philippe le Bel à Louis XIV. Puis réaction. Et de même que la réaction ne s'opère pas immédiatement après saint Louis, mais se prépare pendant

un pâle intervalle ; de même le pâle Louis XV entre Louis XIV et la Révolution. Il en est ainsi : les réactions naissent immédiatement de leurs contraires, mais elles couvent quelque temps avant d'éclater. On croit que c'est l'ancien système qui continue, et on se trompe. Ce n'est qu'apparence. Le ver y est caché et travaille sourdement.

## 53

Les infinis du calcul différentiel ne sont que des incommensurabilités, des impossibilités de mesurer *en grand* (c'est-à-dire, il n'y a pas de quantité assez grande pour servir de commune mesure), comme les quantités incommensurables ne le sont que parce qu'il n'y a pas de quantité assez petite pour les mesurer. La commune mesure de deux quantités incommensurables (comme la diagonale et le côté, ou la racine incommensurable avec *l'unité*) est à l'infiniment petit.

## 54

Mathématiques, science de forme et rien que de forme. Ne peuvent rien créer. Rendent ce qu'on y met. Définitions de *mots*, abréviations, jeu de synonymes. N'apprennent rien. Voyez par exemple la physique mathématique. Elle y mêle toujours le fait pour féconder. C'est une précieuse forme ; mettez-y du réel, cela vous donnera d'admirables déductions logiques, mais en soi, ce n'est que forme ; précieuses comme telles : car du moment où on y met du réel, c'est l'enchaînement des choses, ou plutôt choses enchaînées. Car posé une des choses de la chaîne, toutes les autres choses de la chaîne suivent. J'imagine les mathématiques comme une chaîne vide ○—○—○—○—○—○. Mais remplissez un quelconque des anneaux ●—●—●—●—●—●, tous les autres à l'instant se trouvent remplis.



## 55

Ce que j'admire le plus dans la Grèce, c'est ce culte pur de l'idéal, qui est pour eux parfaitement un et homogène, centre où se reflètent simultanément le beau, le bon, le religieux. Les nations chrétiennes leur sont bien inférieures sous ce rapport ; elles scindent l'idéal ; il y a le profane, renfermant le beau, le vrai, le bon *naturel*, et le sacré renfermant tout cela au degré surnaturel (1). Scission fausse et mesquine. Car le sacré devient alors roide, dur, incomplet, et le profane à ce point de vue n'est que vanité (la moins vaine des vanités). Tous les tours par lesquels les orthodoxes cherchent à donner quelque valeur aux lettres sont ridicules de subtilité et souverainement injurieux au *profane*. — Chez les Grecs au contraire, il n'y a pas de religion délimitée et exclusive ; la *poésie* est une religion, comme la religion est poésie ; Homère est lu dans les cérémonies religieuses, comme un livre sacré (Cf. Notice sur M. Fauriel, par M. Ozanam, p. 14.). La morale est naturelle ; on écoute Socrate et les moralistes de bonne foi et tout de bon ; chez nous, un laïque moralisant naturellement est quelque chose d'assez vain aux yeux des préventions théologiques. Enfin culte, religion, théologie, morale, poésie, philosophie, tout cela était fondu en *un* pour eux ; et pour nous c'est coupé en deux mondes, dont l'un se prétend seul valable.

Encore si la scission se faisait de telle sorte que la théologie dogmatique eût son domaine à part, et laissât au *profane* tout le sien ! Mais non ! la scission s'opère dans le cœur même de chacune des branches de l'idéal. Ainsi une moitié de la morale est sacrée, l'autre profane. — Une moitié du beau, de la poésie, est sacrée, l'autre profane, etc. — Et ils sont si superficiels et si sots qu'il leur suffit de presque rien pour ranger une chose profane à un rang

(1) Cf. M. de Barante, *Littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle*, p. 206 et suiv., surtout p. 208 (éd. de 1832). *Le caractère et les habitudes du philosophe ancien*, etc. Cette séparation de la science humaine rabaisse beaucoup la philosophie, etc. (Vers le milieu du livre, plus près de la fin.)

sacré ; il leur suffit par exemple que cela ait quelque rapport éloigné avec leurs livres sacrés ou leurs dogmes (1). Bizarre point de vue qui n'accorde de valeur à l'étude des langues, des sciences physiques, etc., qu'autant qu'elles servent à entendre un certain livre ! Pauvres gens ! ils ne savent pas combien ils sont bêtes ! Mais ils sont bien superficiels de ne pas le savoir. On se cache cela par certains tours gonflés et déclamatoires, lieux communs sonores, suffisants pour émousser la vue la plus claire.

## 56

Quelque langue que nous traduisions en français, nous sommes obligés d'insérer des mots supplémentaires. En faut-il conclure que notre langue soit plus prolixe que les autres ? Non. Car je suis persuadé que les autres nous traduisant mot à mot font de même. Les longueurs d'expressions ne se correspondent pas en effet dans les diverses langues. Ce qui est long dans la langue A sera long dans la traduction en B, qui voudra pour être fidèle tout rendre ; ce qui est court dans la langue A sera long dans la langue B, qui, n'ayant pas ce tour court, sera obligée de prendre des circuits. Ainsi la traduction littérale est nécessairement prolixe.

## 57

Mille passages du Coran prouvent la difficulté que trouva Mahomet pour obtenir la foi de ses premiers sectateurs. On voit deux partis fort bien dessinés, puisqu'ils ont un nom, les *mounâfiq* et les *mouhâdjir*. — Cf. Coran, iv, circa v. 63 et suiv. et note Caussin, *ad hos versiculos*. Les fervents et les infidèles. Parti d'opposition (2). — Rappro-

(1) *Tout est sacré dans l'ordre de l'intelligence.*

(2) *Mounâfiq*, pl. *mounâfiqou'n*, signifie « hypocrite ». Ce que le Prophète entendait par « les hypocrites » est développé dans la sourate LXIII, qui porte précisément ce titre. — Les *Mouhâdjir*, pl. *mouhâdjiroûn*, sont notamment ceux qui ont suivi le Prophète lorsqu'il quitta la Mecque pour se réfugier à Médine (Hégire). Les *Mouhâdjir* occupent le premier rang parmi les compagnons du Prophète.

cher aussi ces perpétuels serments que fait Mahomet, sur la vérité de sa mission. Il sent qu'il a besoin de le répéter sans cesse, etc., etc.

## 58

Singulier système intellectuel que le mien tout de même ; déclarer rondement que tout ce qui de près ou de loin n'est pas pensée n'est que sottise, avocats, procureurs, députés, négociants, tout ce monde enfin ne sont que des sots qui aspirent du vent. Nier les neuf dixièmes de l'humanité ! Qu'y faire ? J'ai beau regarder de bonne foi, je ne puis trouver en tout cela une ombre de solide, quoique par une induction extrinsèque je suppose bien qu'il y en ait. Tant pis s'il y en a. Car je ne serai pas tout alors, et je veux être *le normal*.

## 59

La philosophie, dans son entente ordinaire, tient d'un côté aux sciences, de l'autre aux lettres, et il est curieux d'étudier comment les différents hommes qui se sont dits et ont été dits philosophes sont arrivés par les sciences ou les lettres. Cela en fait deux classes parfaitement distinctes pour l'esprit et les tendances. Philosophes par les sciences : Bacon, Descartes, Reid et les Écossais, etc. Par les lettres : M. Cousin et les contemporains, etc. Les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle y arrivent par les deux côtés, en vertu de l'alliance remarquable que tenta ce siècle entre les sciences et les lettres, et dont Voltaire est le type. — Inutile de dire qu'en opposant sciences et lettres, je prends les mots au sens vulgaire, car les lettres, à ma manière de voir, renferment aussi une partie toute scientifique, ce qui fait l'objet de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Deux sortes de sciences : physiques et littéraires, ou plutôt *historiques*. Car [quant] à la partie esthétique des lettres, elle n'est pas science.

## 60

Singulier fait psychologique. — J'entends une charrette passer dans la rue avec une cloche suspendue au-dessus, et tintant pour avertir... Cela me rappelle par une association d'idées très vive tous mes souvenirs de Bretagne, où les charrettes de campagne ont ainsi une cloche. Ajoutez que le tintement était le même. Tout à coup je me rappelle par une conception *se rapportant aux yeux* que j'ai vu quelquefois cette charrette dans la rue, et qu'elle n'a rien d'analogue pour la vue avec la Bretagne. Je cherche de nouveau la vue avec la Bretagne. Je cherche de nouveau à réexciter l'association d'idées d'après *l'ouïe*, et, chose singulière, je ne puis; le souvenir de la vue est plus fort, et ce n'est que quand ce souvenir est oblitéré que j'ai retrouvé mon association d'idées par les oreilles.

## 61

Le trait final est devenu un procédé tellement de règle dans les compositions modernes, qu'à la lettre il n'en est pas une où on n'en sente l'intention, non que toujours il y en ait; mais on sent que c'est par intention qu'il n'y en a pas, et c'est là une autre espèce de trait final, simplicité affectée. En un mot, sitôt que l'esprit s'est posé en habitude de songer toujours au trait final, on le sentira toujours, soit par sa présence, soit par son absence. M. de Lamartine n'a, par exemple, pas une pièce où l'intention ne perce.

## 62

Quel monstre contre l'intrinsèque que ces gouvernements qui s'envisagent comme *possédant* leurs peuples, et toujours attentifs à les tenir opprimés de peur qu'ils ne lèvent la tête. « Tout Polonais qui sait lire est suspect. » C'est-à-dire que tout homme, s'il est homme, est suspect; suivez la

progression, vous arriverez à souhaiter qu'ils se changent tous en bêtes. Cela ferait un beau royaume. « Se débarrasser des nobles par les paysans, puis pendre les paysans. » Même système, *détruire les hommes pour n'avoir rien à craindre* ; oh ! c'est charmant ! Suivez encore ce principe et vous arriverez à souhaiter un pur désert, où il n'y ait même pas de bêtes. Magnifique idéal ! Le prince est un fonctionnaire public. Non qu'historiquement il en ait été ainsi : les premiers rois *conquirent*. La conquête n'est pas un gouvernement, c'est vol, tyrannie ; mais il arrive que les deux choses se confondent en apparence, et que la force conquérante remplissant les fonctions de gouvernement, on s'imagine que c'est là en effet une forme normale de gouvernement. Et j'appelle conquête toute forme du pouvoir qui s'envisage comme *possédant* le peuple, et non comme délégué par le peuple.

## 63

C'est extraordinaire avec quelle facilité naïve on reconnaît en histoire et en politique qu'on ne se laisse guider que par des considérations d'intérêt personnel, et non par la vue intrinsèque des choses. Par exemple, nous tenons à telle race, donc tout ce que cette race a fait était le bon, et ce qu'elle a renversé n'était que vieillesse ; au contraire, ce qu'on a fait contre elle était sacrilège et meurtre. A-t-on pour cela des raisons intrinsèques ? Non. Mais c'était nous, donc c'était le bon. De même pour noblesse et roture, etc.

## 64

Rapprochez de l'habitude que j'ai signalée dans les écrivains du Nouveau Testament, etc., de remonter toujours *ab ovo* de l'histoire biblique dans leur exorde (discours de saint Étienne, etc. ; cf. *supra*, dans ces cahiers), l'habitude des chroniques du moyen âge de commenter la chronique de la petite ville ou du monastère, par l'histoire depuis le commencement du monde.

## 65

L'attachement de Pascal pour le christianisme était trop frénétique pour être solide. Et puis cet homme secouait trop dur pour rester longuement dans un système. Le fait est que ce fut le douteur le plus avancé ; seulement il se rattacha : mais je suis sûr que si le XVIII<sup>e</sup> siècle avait dit son mot, il eût aussi lâché la colonne à laquelle il se tenait cramponné par désespoir. Ces fois par pis-aller, par tutiorisme (voyez son morceau des *chances*), ne sont pas bien fermes. J'ai passé par ce chemin-là, et j'ai abouti à l'incroyance.

(Voir M. Sainte-Beuve, Portraits littéraires, Molière, t. II, p. 9. Très bien dit.)

## 66

Les religions sont des philosophies amalgamées d'éléments hétérogènes et *par eux-mêmes* de nulle valeur, dogmes concrets, cultes, pratiques, mythes, superstitions même, si on veut se servir de ce mot. C'est comme le nutritif mêlé dans l'aliment au non-nutritif, lequel n'est bon qu'à faire passer le nutritif. Et quoique le nutritif soit du *bon vrai*, il n'en est pas moins vrai que, mêlé au non-nutritif, il est meilleur *relativement* à l'estomac humain. De même, qui pourrait digérer la pure fine fleur ? et ceux qui l'essaient, s'ils n'y mêlent rien, soit de religion, soit de fantaisie mystique individuelle, demeurent toujours un peu secs. — Pas de milieu entre ces trois parties : être philosophe religieux, philosophe mystique (or le mysticisme n'est qu'une religion individuelle ; c'est un individu qui, au lieu de prendre les mythes, dogmes concrets, etc., de telle ou telle religion, s'en fait à sa guise), ou philosophe sec comme un terrain poudreux et jaune en été.



## 67

Mon Dieu, mon pauvre ami, ton idée est maintenant de rentrer bravement, en fier-à-bras, dans le christianisme, la lance au poing ; peut-être que tu y rentreras comme une petite fille,

## 68

Quand on parle de primitif en poésie, il faut se garder de croire qu'il s'agisse de l'âge primitif de l'homme. Cet âge se reproduit à l'enfance de tous les peuples. Ainsi la poésie des Grecs modernes est tout aussi primitive que celle des anciens Hébreux, avec couleur différente, s'entend. Le primitif indique un état des peuples. Or l'humanité n'est pas synchrone dans sa marche, et les faits qui ont signalé son enfance signaleront toutes les enfances qui suivront dans une de ses parties. Au fait, que l'on y songe, il n'y a guère que trois mille ans que quelques nations ont progressé ; qu'est-ce que cela relativement à l'âge total de l'enfance, et qui sait si les nations encore barbares ne sont pas des nations qui ont prolongé un peu plus longtemps leur enfance ? — Ce qu'il y a de sûr, c'est que la poésie de *tous les peuples*, n'étant encore que peuple, et non encore tombée entre les mains des lettrés, est partout primitive.

## 69

Je me représente l'esprit relativement à l'acquisition du *Silva rerum* (I) comme un arbre qui, au lieu de branches ou de bourgeons, aurait des crocs de fer, l'étude est comme un fleuve de choses de mille couleurs et mille formes tombant

(I) C'est-à-dire la matière dont on se sert dans un discours. Allusion à un passage de Cicéron, *Orator*, XII.

d'en haut sur cet arbre. Les crocs ne retiennent pas tout, ni pour toujours. Tel oripeau, après y avoir pendu quelque temps, tombe, et c'est le tour d'un autre. C'est ainsi que l'esprit, à ses différentes époques de culture, se trouve empanaché comme un étalage de marchand en plein vent d'un assortiment différent.

## 70

L'établissement des Turcs en Europe peut être considéré comme la dernière *invasion des barbares* (sortant de la Tartarie, etc.). Ainsi Constantinople eut le sort du reste de l'empire, seulement plus tard. Différence encore bien remarquable. C'est que le premier effort de ces peuples étant tombé sur les Arabes, ils n'entrèrent pas du premier coup en contact avec la civilisation chrétienne. Or la première civilisation conquérait le barbare : ils durent donc être musulmans, de là la singularité d'une nation musulmane en Europe.

## 71

Que cela est remarquable ! *Pas une seule école de philosophie latine* ; vous avez des *philosophes* latins, mais pas une *école latine*. Ils sont tous stoïciens, académiciens, etc.

## 72

Rapprochez Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, Molière, t. II, p. 48, bas, 49, de ce que je disais de Molière, l'opposant à Collin d'Harleville par exemple, mettant en relief les caractères avec intention.

## 73

On dit : *Equitare in arundine longâ*, c'est une catachrèse, car *equitare* a conservé son sens étymologique. Mais il faudrait dire alors que tous les mots sont catachrèses, car en tous il y a ce transport abusif, seulement en beaucoup l'étymologie première a disparu. Par exemple, un *pot de fleurs*, ce n'est pas une catachrèse et pourtant *pot* = *potus* = idée de boire. Mais le mot *pot* est pris comme primitif, indépendamment de son étymologie ultérieure. Ce n'est donc que par plus ou moins que l'on désigne ces [illisible] (1).

## 74

Il faut avouer qu'il n'y a rien de plus radicalement sot que nos *latineurs* (comme dit Ronsard). Je vous prie, à quoi se réduit le procédé de ces hommes qui mettent un point d'honneur collégien à faire du bon latin ? A retenir un certain nombre d'expressions des auteurs et à les combiner de toutes les façons possibles. Quel pastiche ! Remarquez bien que chez ces gens ce n'est pas la pensée qui mène la phrase, mais au contraire : on a un recueil de tours, et c'est pour le tour qu'on écrit. Je ne connais rien de plus bête... Un tel de la conférence de M. Egger qui choisit un sujet, *faux de son aveu*, mais qui *prêtait à faire du latin* (délicieux !) et cela pour se préparer à l'agrégation.

## 75

La rhétorique n'est que la classification technique et morte du vivant. Quand Cicéron, qui, en ceci, est type, vous dit : « Dans telle circonstance, faites telle chose », c'est

(1) Le dernier mot, inachevé, commence par *ch...* ou *ch...* et peut être lu *ch[oses]* ou *c[atac]h[rèses]*, d'après le sens général du contexte.

moins un procédé, ce qui serait trop bête, qu'une remarque : « J'ai souvent fait comme cela (1). » Dressons cela en règle : c'est une fausse manière de voir. Toute la théorie des figures de même. Application à faux de l'analyse. La figure est belle dans l'auteur, mais quelque chose de pitoyable dans le rhéteur.

## 76

Ce qui fait la sécurité de la vie, c'est que les hommes sont *liés* ; aussi quand je me trouve au milieu d'une troupe qui semble se délier, par exemple, qui fait de grands gestes, qui crie d'un air libre, cela m'effraie, je crois voir l'homme se délier, et involontairement je me dis : Gare !

Oui, ce concept est juste : sans ces liens intérieurs et extérieurs, l'égoïsme réaliserait le cauchemar de Hobbes. — Ainsi j'aime les gens *religieux*, ils sont bien *liés*, ceux-là : je voudrais une femme religieuse et exaltément religieuse de sentiment, comme Béatrix (2), je ne dis pas une dévote dans le sens vulgaire. Le plus de lien possible, pour plus de sûreté.

## 77

Encore un exemple de l'association *inverse* d'idées. — L'autre jour, j'avais, durant mon sommeil, un mal d'estomac et de cœur fort analogue au mal de mer ; eh bien ! je

(1) Cela tient à l'erreur où l'on est porté, de dresser en règle tout ce qui arrive souvent, par exemple en grammaire (Voir not. plurimas quas in Gramm. hebr. v. g. (\*) cah. 13 ad Enallag. (\*\*\*) passim dispersi).

J'ai senti une propension incroyable à cela dans mes moments d'analyses contentieuses pour ma grammaire.

(2) Voir ci-dessus p. 195. Béatrix est un nom imaginaire, qui figure dans beaucoup d'écrits de la jeunesse de Renan.

\* V. g. = *verbi gratia* = par exemple.

\*\* Énallage, terme de grammaire, désignant une construction offrant un changement de mode du verbe. Le cahier 13 désigne sans doute une partie du manuscrit de la Grammaire hébraïque de Renan. Ce manuscrit consiste en 16 cahiers, dont le treizième est intitulé « Syntaxe du verbe ».

rêvais que j'étais en mer. Mer entraîne mal d'estomac. — Mal d'estomac entraîne pensée de mer. — Cf. *supra*, beaucoup de faits analogues dont voici la formule : le sentiment A accompagne d'ordinaire le fait B ; eh bien ! le sentiment A se produisant par une autre occasion que le fait B, on y associe néanmoins le fait B ; appliquez la formule à l'exemple ci-dessus. A = mal d'estomac, B = la navigation en mer.

## 78

Je pensais tout à l'heure à un enfant que j'ai vu au bain et qui avait un vésicatoire au bras, et à l'instant j'ai senti les humeurs se porter très vivement à cette partie. J'ai plusieurs autres expériences analogues. Mon mal aux glandes salivaires parce qu'on m'avait parlé de je ne sais qui, qui y avait eu un fort vilain mal. Mon imagination s'y portait de force et cela me faisait saliver jusqu'à m'épuiser et me faire mal, et en y pensant, je le fais encore, et je sens qu'il ne tient qu'à un fil que je retombe dans le malheureux tournant dont on ne peut sortir, analogue à celui qui me fit si longtemps craindre de me rendre somnambule en y pensant.

## 79

L'érudit proprement dit est rarement un penseur. Il n'est donc pas le normal, il n'est pas pour lui-même ; est-il donc nul ? Individuellement, oui, car il n'est pas arrivé au but de la vie. — Mais dans le tout, non, car il sert au penseur. Mais en soi, individuellement, que c'est triste ! C'est aussi profane, sauf l'utilité ultérieure, que le banquier et l'épicier.

## 80

Décidément il n'est pas nécessaire de recourir comme M. Garnier à une conception idéale pour expliquer la conception des figures régulières. Par exemple, le sauvage cher-

chera à réaliser les formes du triangle isocèle, équilatéral, de la ligne droite même, du plan, du cercle, de préférence par ce principe qu'il n'y a pas plus de raisons de dévier d'un côté que de l'autre, et que l'homme ne peut se décider à rien faire sans raison. Ainsi ce goût des figures régulières se rattache au principe de causalité ou plutôt de *motif*. Rien sans motif. Par exemple, de ce que le toit des maisons primitives est en coupe isocèle, M. Garnier conclut la conception idéale de la figure régulière que ne donne pas la nature. Non, C'est *qu'il n'y avait pas plus de raison de faire incliner plus l'arête d'un côté que de l'autre*, et quand il y avait une raison, on le faisait sans scrupule. De même pour la ligne droite : il n'y a pas plus de raison d'aller à droite qu'à gauche, allons devant. Cf. article de M. Garnier sur l'idéal (*Revue nouvelle*). Rappelle-toi la discussion que tu eus avec lui sur ce sujet et à laquelle M. Havet se mêla.

## 81

Singulier fait psychologique. J'ai ces jours-ci la tête pleine de notules à retenir pour reporter ça et là sur mes divers travaux : or il m'arriva hier soir que, m'étant couché sur cet esprit, sans avoir pourtant aucune note dans l'esprit fixée et étiquetée, j'en ai formé une, je l'ai décidée pensée remarquable et cotée, chiffrée pour être inscrite. Depuis ce moment, tout mon sommeil qui a suivi en a été plein ; c'était comme quelque chose qui m'était imposé, bien plus encore que quand je l'ai fixée la veille, un poids pesant sur mon esprit, et dont il ne pouvait se débarrasser. A mon réveil, j'ai examiné cette prétendue pensée, et j'ai trouvé que ce n'était rien qu'un creux rapprochement, très bizarre, qui n'avait nul fond. Je n'ai pu même me la dessiner nettement. C'est absolument comme quand j'ai eu en rêve la solution de tel problème de géométrie et qu'en me réveillant je ne trouvais plus nulle suite. Des linéaments vagues en songe se lient et se complètent pour nous. C'est singulier que nous puissions voir du logique là où il n'y en a pas.



## 82

Quantités continues et discontinues, leur rapport, leur parallélité, voilà le vrai mystère des mathématiques. Comment croissent les quantités ? Est-ce par petits soubresauts ? Le continu, qu'est-ce ? Là, toute la difficulté. Les parallèles. Le calcul différentiel. Cf. article de M. Garnier sur l'idéal (*Revue nouvelle*) et Locke, *loco ibi citato. Essai...* L. II, ch. xvi, et L. II, ch. xvi, § 4.

## 83

Il est remarquable que le passage des règnes, par exemple de l'animal au végétal, se fait dans la chaleur *humide*, dans les eaux échauffées, éponge, etc. Les bons anciens avaient de ces expressions qui semblent grossières par vulgarité, et qui ne laissent pas d'exprimer des faits importants.

## 84

Ah ! que j'ai fait aujourd'hui chez M. Garnier une délicieuse rencontre ! C'est un pauvre juif allemand, M. Reich, traducteur d'allemand et d'anglais, pauvre, mourant de faim, cassé de misère, vieil habit râpé, tout humble et modeste, osant dire à peine qu'il sait et peut quelque chose, et pourtant parlant du ton de celui qui se sait. Il savait tout, médecine, etc., psychologie surtout, toutes les *sciences de l'homme*, comme il disait. Il nous racontait ses projets, comment ils avaient tous échoué, comment M. Cousin l'avait joué. Oh ! mais ce qui m'a touché au cœur, c'est quand il a fallu nous dire qu'il était juif. Comme il a tourné le désolant aveu ! « Vous êtes allemand, monsieur ? — Non. — Vous avez fait au moins vos études en Allemagne ? — Oui, à Breslau, à Berlin, où j'ai connu Stevens, etc., qui m'a recommandé. — Votre famille est allemande, alors ? — Non. » Il y a quelque chose qui n'est pas clair, phrase entrecoupée,

mots sans suite, gestes d'embarras dissimulé, et le mot *juiif* inséré furtivement dans une phrase incidente. Il avait les larmes aux yeux, le pauvre homme ! Oh ! que je l'eusse embrassé volontiers ! Que j'eusse aimé à pleurer avec lui ! Car aujourd'hui je suis bien triste. Henriette m'a appris des choses cruelles. Enfin mon pauvre M. Reich, que j'aime de tout mon cœur, qui m'a exalté, enlevé, ravi de moralité, m'a rappelé Moïse Mendelssohn. Aussi comme il aimait à en parler ! Encore ajoutait-il pour correctif : Oh ! je ne veux pas dire que la réponse de Mendelssohn est bonne (celle à Jacobi) (1). Pauvre homme, bien sûr je te rendrai service. Peut-être travaillerons-nous ensemble. M. Garnier nous a suggéré des idées à tous deux sur Jacobi. Il voudrait se naturaliser. Et comme il répétait sans cesse qu'il n'avait rien à faire, qu'il venait d'être malade, que ce serait à bien bon marché, et sa bien maladroite proposition de traduire à M. Garnier les lettres de Gessner sur le paysage, qui sont toutes traduites, parce que M. Garnier les avait citées dans un cours ! Pauvre homme, que Dieu doit t'aimer ! Il demeure place Cambrai, n° 8.

*Heureusement M. Garnier l'a très bien reçu. Nous lui avons fait sentir que nous étions frères.*

## 85

Il est décidément acquis pour moi que je ne m'attacherai à aucune forme particulière. La preuve que mon esprit n'a pas de forme exclusive, c'est qu'à chaque branche que j'ai délibérée successivement, j'ai toujours juré dans l'actuel que ce serait ma spécialité, littérature, mathématiques, sciences physiques, et dans celles-ci chacune de celles que j'explorais successivement, hébreu, langues orientales. Puis, en philosophie, je jurai que je n'en aurais pas d'autre, et effrayé par l'induction de mes changements passés, je me

(1) Jacobi (1742-1819) fut ami de Goethe, et eut une polémique avec Moïse Mendelssohn.

demandais si cela ne changerait pas aussi, et je ne pouvais concevoir comment cela se ferait. Mais c'était la philosophie technique. Est venue la littérature au sens élevé, je l'ai embrassée de même. Donc nul particulier ne m'enlèvera. La philosophie vitale et compréhensive à mon sens sera seule ma reine.

## 86

Langue = *procédés* et non *systèmes imposés*, infinis comme la numération ; pas de lieu de limite, *pourvu qu'on s'entende*. Voilà ce que je voudrais.

*Voir supra.*

## 87

L'enfant tire vanité de s'être beaucoup amusé, et s'en fait gloire vis-à-vis de ses condisciples, et même c'est là souvent ce qui lui fait trouver du plaisir dans ses plaisirs ; c'est de pouvoir *s'en vanter*. C'est que c'est là pour lui un avantage ; or, la vanité se tire de tout avantage.

## 88

Il y a toujours dans la culture intellectuelle d'une époque quelque chose d'artificiel et de pure convention, qui devient ridicule pour les époques suivantes. Par exemple, le goût de citer les poètes anciens, de trouver un goût exquis à faire de la petite érudition classique, qui rend si insupportables nos professeurs. En un mot, érudition pour érudition, tout cela sera flagellé, et les professeurs seront un jour mis sur le niveau des rhéteurs et sophistes grecs, seulement avec une supériorité honnête.

## 89

Le septième chapitre de *Daniel* est évidemment un morceau dans le goût des poèmes apocalyptiques et doit être rangé dans leur cycle, comme plusieurs morceaux de ce livre, et les troisième et quatrième livres d'Esdras (1 à 5). — Cf. surtout *Daniel*, VII, 8, *Os loquens grandia*, littéralement en l'*Apocalypse* et *innumera alia*. Item cf. v. 43, *Venit cum nubibus*. Voir *nota quarta*. Ce morceau chaldéen du reste paraît fort peu ancien.

## 90

L'énorme variété de l'homme me frappe : Homère, un chevalier, un poète moderne, Auguste, une religieuse, Jésus-Christ, Voltaire, un chiffonnier, un paysan, un tala-poin, un yogui, un Samoyède, sainte Thérèse, un banquier, un bourgeois, un politique, Job, Mahomet, moi...

(1) Foule d'expressions en ce chapitre qui ne sont pas dans le reste de *Daniel*.

(2) Cf. *nota*. v. g. אֲרוּ = ecce et בְּאַתֵּר = post (syriaque) \* Cf. et v. 25 se retrouve en cet endroit indéchiffrable de l'*Apocalypse*. Tempus et dimidium temporis, etc. Toutes ces formules se retrouvent ici. Je suis persuadé que ce עֲדֵן et tempus signifient une année, comme souvent en chaldéen.

Voir *not.* et חֶסֶן (v. 18 et 22).

(3) Cycle de poèmes apocalyptiques : les apocalypses gnostiques, les livres susdits, les livres sibyllins ; Cf. Ficker \*\*, *Ibi varia habet.*, p. 21. Cf. surtout Thorlacius \*\*\*.

(4) Ce morceau semble pourtant avoir été écrit sous la domination perse. Cf. *not.* deuxième année, ad vers. 10.

(5) Foule de locutions en *Apocalypse* qui ne s'expliquent que par une traduction littérale et non comprise des chaldaïsmes de ce morceau. Cf. par ex. v. 25, v. *notas*.

Cf. *not.* 2<sup>e</sup> année. C'est frappant.

(\*) Le syriaque ܐܬܪܐ, ܐܬܪܐ correspond en effet exactement à l'araméen בְּאַתֵּר  
post, pone, in vestigio.

(\*\*) *Histoire abrégée de la littérature ancienne*, trad. Theil, Paris, Hachette 1837. Exemple annoté par Renan (B. N.).

(\*\*\*) *Libri sibyll. crisi, quatenus monumenta christiana sunt, subjecti*, Hanovre, 1815.

## 91

Blâmer un point de l'histoire, c'est s'obliger [à blâmer] tout ce qui a précédé, et en remontant, à blâmer Dieu même qui a posé la première condition et le premier genre de tout en créant l'univers et l'homme tel qu'il est. Cf. de Barante, *Littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle*, vers le commencement.

## 92

Quelques doutes me sont venus sur l'emploi du raisonnement dans les matières politiques. On part d'un point de vue, celui des républiques antiques par exemple, et on bâtit là-dessus des *séries logiques*. Rousseau par exemple. Vient l'absurde. Les républiques anciennes s'en tenant au fait n'allaient pas ainsi. — Toute la question est de savoir s'il y a un absolu en politique. Car s'il y en a un, on peut lui appliquer le procédé des déductions, tous les procédés logiques, et si on s'en sert bien, on ne *peut arriver qu'au vrai*.

## 93

Il est vrai de dire que la plupart des questions et des questions les plus animées ne sont que des questions de mots, et que tous deux disent ordinairement la même chose en termes différents. Mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait entre les deux une différence, une séparation réelle; car si l'un prend telle expression plutôt que telle autre, cela n'est pas insignifiant, et marque une tendance à insister plus dans un sens que dans un autre. Ainsi entre orthodoxes, tolérants, etc. Ces *mots* disent une tendance d'esprit, un *tour d'imagination*, un penchant à attacher plus à tels mots qu'à tels autres, rien de plus entre eux.

## 94

C'est incroyable comme le temps est ce qu'il y a de plus efficace pour répandre irrésistiblement les opinions. Ainsi nos idées démocratiques modérées; progrès lent, pénétrant de toutes parts, mais irrésistible, faisant tomber toujours quelque petit plâtrage de l'édifice opposé. Quelque chose de gagné sur chaque nouvelle génération. Les enfants moins aristocrates que leurs pères. Et puis obligés de recourir pour eux aux principes opposés.

*Voir alibi.*

## 95

Il serait curieux de faire conjecturalement le catalogue de ce qui sera toujours de l'humanité ou de ce qui n'est que transitoire. Par exemple : La peine sera-t-elle toujours la condition du bonheur et de la vertu ? Je ne pense pas, au moins je conçois changements en cela, et qu'on nous catégorise un jour dans l'époque où il fallait arracher la vertu à la pointe de l'épée.

## 96

Observation se rapportant à la leçon XI<sup>e</sup> du *Cours de 1818* de M. Cousin (éd. 1846, t. II, 1<sup>re</sup> série). — Non : entre l'abstraction comparative ne mettant dans le général que les divers éléments individuels qu'elle a observés dans le particulier, et l'abstraction immédiate, il y a un milieu. L'esprit perçoit du beau individuel, il généralise ; ce n'est pas encore l'idéal parfait : mais il y arrive par la faculté qu'il a d'*infiniter* ses notions, d'*ajouter un etc.*, *après avoir marché quelque temps*, sans qu'il y ait raison de s'arrêter. Voilà du beau fini, j'en conçois du plus beau, du plus beau, du plus beau, etc., etc., enfin, pour clore, un plus beau au-delà duquel il n'y a plus de plus beau. Ainsi de toutes nos



notions infinies (excepté *cause* et substance, qui ne peuvent pas se dire infinies). On marche quelque temps dans le fini, puis, fatigué, on saute d'un coup... comme on fait en représentant mathématiques : 2 : 4 : 8 : 16...  $\infty$  ... Et remarquez que ce n'est guère là qu'une fiction. Car on ne conçoit pas ce terme extrême ; on le jette, terme obscur, sorte de *mot*, et rien de plus, pour combler l'abîme, et s'envelopper la tête quand elle tourne.

## 97

Il faut avouer que la croyance à l'immortalité de l'homme s'expliquerait bien comme beau rêve dans le libre champ des conjectures. Là-bas, au-delà, naturel de s'étendre, dans le cas où ce ne serait que cela. Mais *nous ne pouvons* à la lettre le croire.

## 98

Mythe étymologique sur "Ελευσις, *quia eo venit, adlata est* (ἐλεῦσις) *frumenti inventio*. Cf. une version du *Conciones* de sixième (volume comprenant des thèmes, versions latines, vers latins, versions grecques, etc.).

## 99

La critique littéraire envisagée comme rédaction des règles est singulière. Elle constitue, par exemple, les règles de l'épopée par l'étude des poètes épiques (1), elle pose sa définition, et comme ces formes roides et carrées ne peuvent cadrer au réel, elle s'en va durement décider :

(1) *Et est-il surprenant que les épiques, etc., n'ayant pas travaillé sur une poétique commune, diffèrent notablement dans la contexture de leurs poèmes, et que la poétique faite sur l'un ne cadre pas entièrement avec la poétique moulée sur l'autre ?*

l'*Iliade* n'est pas un poème épique; enfin, avec sa méthode, rien ne serait un poème épique. C'est cette sotte manière de définir qui fait le faux et l'absurde, comme si les genres de littérature étaient des petits casiers bien délimités. Pauvres gens !

## 100

Rapprochez toute ma théorie des littératures représentant le fini et l'infini de celle de M. Cousin sur le beau et le sublime (*Cours de 1818*).

## 101

On serait tenté de croire que le jugement et le sentiment du beau ne sont pas aussi universels que la raison et le sentiment, et qu'ils n'existent dans le vulgaire qu'incomplets et à peine développés. Sans doute il y est bien petit et bien dégradé; mais il y est très caractérisé. Voyez cette attention à mettre de l'ornement dans les objets où il semble qu'on ne cherche pas l'utile, dans un chaudron, une savate, etc. Voyez les sauvages : ils ornent tout. Singulier sentiment que j'éprouve dans un comptoir, une écurie, un bureau de messageries et autres lieux de cette espèce; ma première idée est de chercher s'il y a là quelque chose qui ne soit là que pour le beau, une corniche, une rainure, etc. et j'en trouve toujours, ne fût-ce que la *régularité des formes*. *Instinct d'orner tout.*

## 102

Le style de l'Évangile ressemble tout à fait au style de la Mischna. Dans l'un et dans l'autre, vous avez de ces tours qui ne sont pas logiquement analysables, indiquant une pensée vraie par à peu près, mais non mathématiquement exacte. Par exemple, *Marc*, III, 4 : Est-il permis de faire

quelque chose de bon ou mauvais ? — Le *Pirké Aboth* eût dit de même, et ce n'est pas rigoureusement analysable.

## 103

Ce qui fait que l'on prend mal les règles en littérature, ce n'est souvent que la forme dans laquelle elles sont exprimées. Ainsi on dit : *Il n'est pas permis* de faire telle chose dans une tragédie. C'est mal dit ; car on a l'air de porter une loi prohibitive, arbitraire ; mais si on disait : Telle chose excite peu l'intérêt, refroidit, etc., on ne pourrait être taxé de rien, et la conséquence : donc, il faut l'éviter, se sous-entendrait d'elle-même.

## 104

Quand même il serait vrai que notre poésie et notre littérature seraient en pleine décadence, dans le genre de la décadence latine par exemple, les classiques-critiques-aigres-méprisants-acariâtres, Le Clerc, Nisard, auraient encore tort, et même dans cette hypothèse la postérité les tancerait de leur humeur revêche et serait plus favorable aux producteurs. Car enfin le *classique* est désormais devenu métaphysiquement impossible ; car ce serait imitation ; or rien de plus insipide, rien de moins classique (dans le beau sens) que le classique imité : atticistes, etc. Ainsi donc, l'option est ou de ne rien faire (si ce n'est des *gradus*, des grammaires ou des dictionnaires pour messieurs de l'Université) ou de produire originalement, quelle que soit la nature de cet original. Reconnaissance donc à ceux qui ne désespèrent pas de l'esprit humain (1).

## 105

J'ai encore éprouvé cette nuit le fait que j'ai déjà relaté, comment tel fait physiologique amène tel rêve, de même

(1) Oui, je jurerais que la postérité sera pour les producteurs.

que réciproquement. (Voir *supra*.) Pourtant je n'affirmerai pas que ce n'était pas le rêve qui amenait le fait physiologique.

## 106

Il faut avouer qu'il y a eu quelque chose de funeste dans la manière dont s'est développée la littérature française au *xvi<sup>e</sup>* siècle et au commencement du *xvii<sup>e</sup>*. — Le peuple s'est tenu en dehors de tout ce mouvement ; ç'a été une affaire de savants, d'érudits, de grammairiens, de beaux esprits. De là une espèce de monopole qui s'est établi dans le bon goût, une scission entre le goût populaire et le goût des gens d'esprit, un ton bourgeois et mesquin, déterminé par l'antithèse du ton académique. Il n'en était pas ainsi à Athènes, par exemple, où il n'y avait qu'un goût, où le peuple jugeait en dernier ressort au théâtre, etc. (Cf. Aristote, *Poétique*, ch. xvi, § 1<sup>er</sup>, et *quod adnotavi* (1). Ce petit mot les peint à merveille), où il n'y avait pas scission entre le ton de la vie ordinaire et le ton littéraire. Chez nous, au contraire, la littérature a pris un ton distingué ; elle se garde de fatiguer, c'est une grande dame à paniers et à falbalas. — De là, la nullité littéraire du peuple, n'osant porter un jugement critique que quand il sait comment en ont jugé les gens d'esprit.

## 107

Les langues suivent leur loi de renouvellement continu. Les grammairiens s'en offensent, et voudraient toujours ramener au point fixe du classique. Tentative inutile et ridicule ; car enfin ne devraient-ils pas induire du passé, et

(1) Dans l'exemplaire annoté par Ernest Renan (B. N.), il y a en marge cette note : « Bien caractéristique de ce peuple d'Athènes, esthétique et capricieux par excellence. Et après cela, loi absolue en critique. Chez nous, le vulgaire n'ose avoir un sentiment propre dans les choses de l'esprit, et attend que les habiles décident. »

voir que rien ne peut mettre une barrière à la loi des choses ? Or la postérité est bien sévère pour ceux qui n'ont fait que *tirer en arrière* inutilement.

## 108

Ma première pensée à la vue d'un homme, c'est toujours de me demander la valeur de son système intellectuel, *cui bono* ? Comment se légitime-t-il sa valeur à lui-même ? Sur quoi la fonde-t-il ? Ces réflexions me viennent surtout à la bibliothèque de l'Institut, quand j'entends jaser tous ces académiciens. Ce membre de l'Académie des Inscriptions que j'entendais hier s'engoncer si curieusement dans son érudition, proclamant fort nettement que l'Académie devait être grecque et latine. Mon Dieu ! sur quoi donc ces hommes basent-ils leur valeur à leurs propres yeux ? Sur le dire, je crois. Rien d'intrinsèque ; seulement il est reçu que le savant a de la valeur, donc il est probable que c'est vrai, et nous pouvons nous regarder comme des normaux.

## 109

Il est incontestable que la *littérature classique française* a suivi exactement la même voie que la littérature grecque et latine, que par conséquent il faut la tenir pour dûment morte, enterrée et irressuscitable ; donc ceux-là sont des sots : 1<sup>o</sup> qui la veulent ressusciter, car ils ne seront jamais que copistes affectés et fades, 2<sup>o</sup> qui ne songent qu'à arrêter le progrès dans les voies différentes, à hargner et tirer par le pan ceux-ci qui s'efforcent de créer du nouveau (Nisard, etc.) (1). — Mais je ne veux pas que l'on tire la conclusion

(1) Voilà bien les grammairiens ne pouvant se résigner aux lois nécessaires des choses, prétendant que l'effort délibéré peut quelque chose contre les lois nécessaires, que les littératures se font, et se font telles et telles par des hommes qui ont imaginé de les faire telles ou telles, et croyant en conséquence qu'eux, grammairiens, seront bien capables d'en infléchir le cours. Pauvres gens !

d'après l'induction de l'antiquité : donc il n'y a plus de littérature pour la France. Les deux littératures antiques ont été *uniques* dans leurs nations ; il n'est pas impossible que chez nous, modernes, qui sommes plus forts, poussent sur le même tronc deux, trois littératures, parlant des langues à peu près les mêmes, mais toutes différentes d'esprit. Ainsi ce qui est mort est bien mort, mais le génie n'est pas mort. Un nouvel idéal. L'Allemagne l'a bien fait...

Une autre différence immense qui sépare notre *décadence classique* de la décadence latine et grecque, c'est l'admirable progrès philosophique et scientifique qui a coïncidé avec notre décadence littéraire au sens susdit : tellement que longtemps j'ai cru que la vie littéraire était finie, que sots étaient ceux qui espéraient encore de la littérature, mais que l'immense différence avec l'antiquité était qu'à la vie littéraire épuisée allait succéder la vie philosophique et scientifique. Maintenant j'ai des espérances même pour la littérature, et je crois que, sans renouvellement des nations, elle peut refleurir. Gardez-vous de croire que tout sera fini avec nous aussi vite qu'avec les anciens : nous avons plus de vie qu'eux, nous en avons assez pour fournir à deux ou trois formes d'existence.

## II O

Mon Dieu ! si la littérature n'était que cette petite critique, rumination fade et sans création, oh ! qu'il vaudrait mieux pour moi reprendre les sciences à mon ancien point de vue, comme M. de Humboldt, par exemple. Laissez faire, j'arriverai à la vie par quelque côté.

## III

Nous autres qui raisonnons et induisons au sein de notre civilisation, nous sommes portés à ne pas songer assez aux sauvages, aux nègres, etc., parties mortes de l'humanité, *qui sont là pour faire nombre*. Que cela est remarqua-



ble ! Que l'œuvre de l'humanité ne soit pas l'œuvre de tous ! Cela tient à ce *luxé de nombre* dont j'ai parlé ailleurs. Il convenait que les formes ne se représentassent pas chichement, mais avec superfétation, comme le plâtrier qui gâche à tort et à travers. Pourvu que le nécessaire attrape, c'est tout ce qu'il faut.

## 112

J'ai dit ailleurs comment j'entendais que le renversement du droit divin en politique et l'introduction du dogme de la souveraineté du peuple me représentaient l'analogie en politique de la méthode expérimentale dans les sciences. De même dans la littérature, l'avènement analogue, c'est l'avènement de la méthode historique (cf. Villemain, Patin, *Mélanges*, init.) à la place de la critique verbale. C'est encore en un sens quitter l'hypothèse pour les faits. Car l'histoire littéraire, tels sont les faits en littérature, au moins, c'est une classe de faits : il y a d'autres faits du ressort de la littérature et qui sont de l'individu. Comme la psychologie est double, dans l'homme individuel (psychologie proprement dite), dans l'humanité (histoire), de même la littérature. Or on ne songe jamais à étudier la littérature dans l'individu, on ne la suit que dans sa marche générale et historique.

## 113

Il me semble qu'une des choses qui doivent être les plus ennuyeuses à la mort, c'est la position fausse où l'on se trouve. On excite la pitié, or, rien de plus cruel. Et puis on songe qu'on vous regrettera, cela est dur. Et si on songe qu'on ne vous regrettera pas, oh ! c'est bien plus affreux encore. Enfin c'est un moment embarrassant, pénible ! On pleure sur vous, on dit : Pauvre un tel ! Oh ! que l'orgueil souffre ! et puis on est sot, on est traité comme [tel] en effet, et puis *porté* comme un fardeau par des gens qui

tirent le bras en faisant des grimaces comme pour remuer une pièce de bois.

## 114 manque

## 115

Singulière manière dont se développent les systèmes métaphysiques. Un germe qui paraît mort, sans fécondité, puis en pesant dessus, c'est un monde, on écrirait des volumes dans tout un monde de choses : temple creusé dans le roc ; bientôt on n'est embarrassé que de sa vastité.

## 116

Singulière chose ! Qu'est-ce donc qui fait le poétique d'un pays ? Il y a un je ne sais quoi répandu dans l'air, un ton, sylphes, gnomes. — Ainsi cet air de Paris est prosaïque ; au contraire, aussitôt que mon imagination odore un coteau de ma Bretagne, oh ! c'est tout un ciel, tout un idéal, une fleur, un jonc, un fossé, un ruisseau, tel détour de chemin, tel arbre, dont les racines étaient à nu, la croix de pierre sur la hauteur, tout cela schéma poétique indéfinissable. Et tout cela vole dans l'air, vie vague, sans grande activité, plaisir de se réfléchir, de vivre en zigzag, sans se presser. Ah ! je ne reverrai jamais ! Oh ! quelle langueur triste, mais non amère, cela met en mon cœur ! — Au point de vue physique, tout cela s'explique par des associations d'idées. Pour un autre qui aurait traversé la Bretagne dans une autre disposition, la Bretagne serait tout autre : c'est nous-mêmes que nous trouvons partout hors de nous.

## 117

Il y a certaines choses pour lesquelles le tout, c'est d'en avoir l'idée. Quand on parle aux sots de formes possibles,

littéraires, politiques, etc., dans l'avenir, ils demandent : lesquelles, par exemple ? Mais, sot, ne vois-tu pas que si je pouvais te le dire, elle serait trouvée du coup : c'est une contradiction. C'est comme pour l'Amérique, en avoir l'idée, c'était la découvrir. Comme la gravitation, et la plupart des grandes découvertes en science.

## 118

Mon Dieu ! quel spectacle d'inépuisables méditations que celui de ces races primitives, courant les mers avec *leur religion* ! Ceci est capital ; des dieux et des cultes colportés avec leurs idées fondamentales, un *seposui*, le plus curieux de tous, le plus précieux titre pour la gloire future, sens de l'infini ; colonies égyptiennes, portant en Grèce dieux de l'Égypte, etc.

## 119

Thèse de docteur de M. Bonafous, professeur de rhétorique à Marseille. — Thèse latine sur *Ange Politien* (1). Élevé chez les Médicis : on a prétendu qu'il y entra sous Cosme, et fut élevé avec Marsile Ficin. C'est faux, il n'y entra que plus tard. — Reproches qu'on lui a adressés et son apologie. — 1<sup>o</sup> Reproche de plagiat : on l'a accusé d'avoir volé plusieurs ouvrages. Anecdote : Un jour Politien faisant une leçon sur la vie d'Homère, dans la chaire de Démétrius Chalcondyle, aurait emprunté d'un bout à l'autre la vie d'Homère par Hérodote. Nul ne s'en serait aperçu ; seulement à sa leçon se trouvaient quelques Grecs, entre autres Lascaris, lesquels s'attribuaient alors le monopole absolu de la science grecque (grand mépris qu'ils témoignaient pour les Latins qui s'en occupaient). À la sortie de la leçon, Lascaris s'approcha de lui et lui dit : Comment oses-tu te parer ?... Politien lui aurait

(1) Thèses soutenues en Sorbonne le 22 juillet 1846.

répondu : Ne vois-tu (pas) que dans l'auditoire il n'y avait que deux ou trois capables de reconnaître le larcin ? Origine probable de cette fable (suivant M. Le Clerc). Belles leçons en vers par lesquelles Politien commençait ses cours sur Homère. Les Grecs ayant entendu ses leçons, et jaloux, auront dit : Tout cela est dans Hérodote. — En effet, la similitude est frappante entre les traditions que rapporte Hérodote sur Homère et celles qu'adopte Politien ; errant de ville en ville, etc. Du reste l'accusation de plagiat était de mode alors contre tous les grands hommes.

Accusation d'athéisme et d'incrédulité, aussi portée contre tous les grands hommes d'alors, à commencer par le pape. Ils y donnaient occasion par leur manière de parler toute païenne, et puis se donnant un certain ton de mépriser ce qui n'était pas pur latin (1). Leur enthousiasme pour le classique alla presque jusqu'à en adopter la religion, au moins quant au langage. Bembo le pousse jusqu'au ridicule, ne jure jamais que *per deos immortales*, etc. Sérieusement parlant, eût-il voulu cependant amener le polythéisme ? Non, sans doute. (Il y a là un fait psychologique fort remarquable. Sorte de rodomontade que prennent les savants d'une partie, par rapport à la religion sur ce point-là. Mon Dieu ! je ne serais pas surpris que ces hommes eussent à certains moments de vanité classique regretté le paganisme et fait un *fi* pédant de la religion d'alors.) Politien aurait dit qu'il ne récitait pas son bréviaire, de peur que cela ne lui gâtât son latin (2). Mais c'est faux

(1) On était d'ailleurs fort libre alors dans la conversation : avant la réforme du concile de Trente, foule de choses permises qui plus après, comme anciens Pères avant conciles contiennent erreurs.

(2) Anecdote de cette époque toujours prêts à recueillir les dires hardis des hommes célèbres, car dans leurs livres, ils ne les disaient pas, ils étaient plus retenus. Varillas (sur Varila, cf. note à La Bruyère, chap. 1, des Ouvrages de l'esprit, fin, p. 48, éd. Hachette) en cite beaucoup et d'autres encore. (Cf. Boileau, I, p. 266, note 2 sur ce Varillas. Est-ce le même ? Celui de Boileau vivait sous Louis XIV.)

Politien était chanoine de la cathédrale de Florence, Santa Maria Maggiore (ouvrage sur les [églises] de Florence à consulter).

(M. Le Clerc prétend bien et avec raison que cela peut être très vrai). Quel ecclésiastique avouera qu'il ne dit pas ses Heures ? Lettre de lui, où il dit qu'il divise sa nuit en trois parties : la première pour dormir, la deuxième *stylo*, pour écrire, la troisième *horario*, mot alors employé pour le bréviaire. Jamais ils n'eussent dit : *breviarium*. *Horarium* plus ancien, entende qui peut, ainsi pour une foule d'autres choses. 3<sup>o</sup> Accusation d'immoralité. Il aurait conçu (c'est le récit de Paul Jove en ses tableaux) une passion pour un de ses élèves, aurait fait une monodie, [à la] mort de l'élève. Politien serait mort ou en se frappant la tête contre un mur en récitant sa monodie, ou en se jetant par la fenêtre, ou gagné une fluxion de poitrine, en récitant sa monodie sous les fenêtres du jeune homme, etc. — Cette monodie existe, mais elle s'applique évidemment à la mort de Laurent de Médicis. Il y est appelé *juvenis*, bien qu'il eût quarante-six ans, mais les Latins donnaient bien ce nom à des hommes faits, [à] César à quarante ans. Cette pièce diffère des autres de Politien en ce qu'elle est moins soignée, et la douleur y est plus vraie. Cette pièce semble calquée sur quelque chant ou rythme populaire d'alors, car [elle] n'est pas sur un rythme ancien. Jeux que faisaient les savants de la cour de Laurent sur son nom, *sub Lauro*, etc. Il y en a un de cette espèce dans cette pièce. La malignité aura travesti le ton tendre qui y domine en ton de passion infâme.

Il paraît que Politien, dans les dernières années de sa vie, se serait converti, et que le pape aurait songé à le faire cardinal. Mais ceci ne dit pas grand'chose. Toutes les biographies italiennes d'alors se terminent par ces mots : « C'est bien dommage qu'il soit mort à cette époque, car il allait être fait cardinal. » — A sa mort, il se dit revêtir de l'habit de Saint-François (coutume universelle alors). Pièce précieuse de franciscains sur sa mort, inductions qu'on en peut tirer. Car les franciscains étaient alors fort sévères à Florence. Leur général était Savonarole, et celui dont la pièce de Politien est signée est ce fameux de Peccia qui joue un si grand rôle à côté de Savonarole. Ces deux noms passés de l'histoire particulière dans l'histoire



générale. Sévérité de ces franciscains, réaction vive qu'ils témoignent contre les humanistes relâchés. Immense autodafé de livres exécuté par suite des prédications de Savonarole sur la place, devant le palais du duc. Le tas s'élevait, dit-on, jusqu'au troisième étage. Les enfants y mirent le feu. C'est à cet autodafé qu'on attribue la perte d'une foule d'ouvrages devenus aujourd'hui d'une rareté extrême; par exemple, l'*editio princeps* de Boccace, devenue introuvable, achetée par une Anglaise, etc. De plus les franciscains alors en lutte acharnée avec les dominicains. Duels proposés entre les deux ordres. Traverser un bûcher : Savonarole élude : une fois, c'est la pluie qui éteint, une autre fois, Savonarole consent, mais à condition qu'on lui permettra de porter en main une hostie consacrée ; le magistrat s'y oppose. Savonarole et de Peccia brûlés plus tard, mais non plus par épreuve, mais par la victoire de leurs rivaux. Grand rôle que prirent les bûchers dans l'histoire d'alors. — Singulière erreur de Balzac sur Politien.

Qu'à toutes les époques de la chrétienté, il y a eu un théâtre, et des représentations (M. Ozanam). Murotari montre bien des drames composés, mais il prétend que pas représentés. L'analogie de toutes les nations prouve qu'aussi représentés.

### II9 bis

Thèse française : *L'Astrée et Honoré d'Urfé*. — Que nul travail ne peut dispenser de lire *l'Astrée*. M. le doyen avoue pourtant qu'il ne l'a pas lu et ne le lira jamais. Histoires enchevêtrées comme dans Boccace et l'Arioste. Quelques-unes fort jolies. Céladon, Astrée, c'est un berger déguisé en bergère et agissant comme tel. — Histoire de *l'Astrée*. Vogue qu'il eut. Anecdote des *Mémoires* du cardinal de Retz. Du temps de la Fronde, des seigneurs venant de se battre entrent chez la duchesse de Longueville : ils y trouvent d'autres aussi couverts de poussière, et pourtant il y avait des violons, on dansait : « Bah ! disent-ils, nous sommes donc ici *en pleine Astrée*, voyons ! — Oui, leur répond-on, M<sup>lle</sup> de Longueville représente assez bien Vénus,



mais M. de la Rochefoucauld représente assez mal Céladon. » Passage de la *Suite du Menteur* de Corneille, où il y a des allusions fréquentes. « Quoi ! tu lis *les romans* » (elle ne dit pas : *des romans*, mais ceux du temps, ceux en vogue, il s'agit de *l'Astrée*). Fin de la vogue de *l'Astrée* à l'époque de Louis XIV. Ce qui le tua, ce fut l'esprit de ce siècle. Pourtant il y en eut [des] éditions jusqu'en 1740. Et tous ces exemplaires sont fort usés par la lecture, on y voit la trace des doigts. Six mille pages sans compter les suites. — Mlle de Scudéry, etc., en dérivent en droite ligne ; la seule différence, c'est qu'au lieu de bergers, elle emploie les héros de l'antiquité. Brutus en madrigaux. Du moment où il fut dit : « Rien n'est beau que le vrai », *l'Astrée* dut tomber. (*Ita* Guigniaut.)

Cours d'amour au moyen âge. — Discussions auxquelles leur existence a donné lieu. — Réunion où on prononçait des cas d'amour, des tensons. Livre intitulé : *Arresta Amorum*. — Il y en avait de cette sorte de beaucoup plus anciens ; d'Urfé ne les connut probablement pas. — Tensons chevaleresques. — Romans du moyen âge. Ce ne sont pas toujours faits controuvés, etc. Quelques-uns de ces romans ou plutôt poèmes sont charmants. Falsifications grossières ; qu'on a continué d'en faire aux *xvi<sup>e</sup>* et *xvii<sup>e</sup>* siècles, et qui ont formé la bibliothèque bleue. Bergers du Lignon. — D'Urfé commence par avertir que ce ne sont pas des bergers véritables, mais des personnes de qualité, absolument, dit-il, comme les bergers qu'on voit sur le théâtre habillés de soie. Il s'autorise toujours de l'exemple du théâtre. Voilà en quoi il est faux. Ce n'est pas la vie pastorale comme en Théocrite, pas même comme en Virgile, quoique déjà la couleur soit altérée. C'est un mensonge perpétuel. — Bourgeois du temps de la rue Saint-Antoine, qui vendit son bien, acheta un jardin, et se fit avec sa femme berger et bergère, gardant un troupeau imaginaire. Roman satirique qui fut fait contre lui et en partie contre d'Urfé. On y voit le fils d'un épicier de la rue Saint-Denis qui se fait berger, etc. — Aventure de J.-J. Rousseau aux bords du Lignon. Quand il demande aux environs : « Où est le Lignon ? » on lui répond : « Monsieur veut-il se faire apprenti serrurier ? c'est un bon pays, » — Des

bergers du Lignon viennent les bergers de Racan et de Segrais. Pastorale fausse, au milieu d'un ton détestable, ils ont des vers charmants. (*Ita* Patin.)

Rapports de d'Urfé avec Le Camus, évêque de Belley. — Camus dit l'avoir vu à Lyon et fait un éloge magnifique de son amabilité, de sa politesse, etc. Saint François de Sales conseille à Camus de faire des histoires dévottes. Camus dit que d'Urfé s'en serait tiré à merveille ; car, dit-il, « il a montré tant de tendresse de cœur... et d'ailleurs dans ses dernières années, dit Camus, il se montre disposé à composer des histoires dévottes en *réparation* de son *Astrée* ». Il paraît donc qu'il considérait son ouvrage comme dangereux. En effet, quelques passages scabreux ; pourtant les amours pures sont seules récompensées, et les amours grossières punies. La famille de d'Urfé s'en crut déshonorée et on trouva l'ouvrage dangereux. Lequel est le plus dangereux, ou d'un ouvrage où les vices sont représentés comme aimables (d'Urfé), ou d'un autre, où les vertus sont ridicules (Camus), tenson proposé par M. Le Clerc au récipiendaire ? Réponse : le second. Les romans de Camus (énormément fécond, plus de trente), insipides. Il n'écrit pas si bien que d'Urfé. — Le style de d'Urfé est vraiment fort bon, et cela contribua beaucoup à sa vogue. — *Gens qui n'ont d'autre occupation que de faire l'amour*, voilà les héros de d'Urfé. Jamais on n'avait eu pareille idée. — Mœurs horribles de l'époque qui précéda d'Urfé. Peut-être fut-il un progrès. *L'Astrée* peut-il passer pour un roman moral ? — Épisodes historiques de *L'Astrée*. Épisode qui se passe à la cour d'Enric, roi des Wisigoths. L'amour y tient beaucoup de place, pourtant n'est pas tout. L'auteur de la thèse prétendait que cet épisode extrait de l'ouvrage ferait un roman historique excellent, à comparer à ceux de Walter Scott. — En ceci, il est vivement attaqué. Ridicule de supposer des intrigues amoureuses à cette époque de la barbarie. — M. Ozanam lui fournit pourtant un argument : c'est le poème de Waltha d'Aquitaine, dont la scène est en pleine barbarie. Attila y figure. Mœurs horriblement féroces, massacres, et au milieu de cela, une scène d'amour très caractérisée. Fleur recueillie en pleine barbarie opposée à celles un peu plus

fanées de l'herbier de d'Urfé. — La rédaction de ce poème est fixée par M. Fauriel (*Littérature provençale*) au ix<sup>e</sup> siècle ; mais on ne peut la reculer plus loin que le xi<sup>e</sup> avant les Croisades. Les Allemands qui le revendiquent ne vont pas au-delà. Rédaction est en vers latins. — Qu'on ne peut en tout cas le comparer à Walter Scott. Car en d'Urfé il y a foule de traits qui faussent la couleur historique ; or cela n'arrive jamais dans les grands romans historiques de Walter Scott. — Ses meilleurs romans historiques sont ceux où il ne fait pas paraître de personnages historiques, comme *Ivanhoe*, là pas un trait faux ; dans les autres, comme celui de la cour d'Élizabeth, il est moins vrai.

Comparaison de d'Urfé avec les romans du jour. — Réflexion du doyen ; que dans cent ans, on ne fera pas de thèses sur le roman du jour, comme on en fait sur d'Urfé. (Ceci est très étroit et très faux, je ne comprends pas cette fois M. Le Clerc. Du moment où tout cela sera devenu antiquité, il sera sérieux de consacrer ses travaux à l'étude de ce qu'il aura été frivole de lire. Induction du passé ; érudits lourds et sérieux, commentant romanciers grecs, Apulée, d'Urfé, etc.).

Biographie de d'Urfé a été donnée par un autre, M..., aussi de Marseille, je crois, dans une dissertation spéciale sur ce sujet. Autre ouvrage de d'Urfé : *Épîtres morales*, dans le genre de Sénèque. Exercice de style. Sénèque, en effet, excellent exercice de se mouler sur lui. Malherbe aussi a traduit les *Épîtres à Lucilius*. Trait remarquable de cet ouvrage de d'Urfé ; c'est qu'il n'y a aucun trait de christianisme. Cela étonne d'autant plus que d'Urfé se mêla aux guerres de religion, fut prisonnier comme catholique, etc., d'autant plus encore qu'à cette époque les adversaires des catholiques leur reprochaient fort leur ton païen. Cela s'explique par des analogues ; ainsi Boèce en sa *Consolation de la philosophie* n'a pas un seul trait qui rappelle le christianisme ; lui pourtant théologien et cité des orthodoxes comme interprète des Écritures. — Que *l'Astrée* avait pour les contemporains l'intérêt des personnalités. Céladon était un tel. — Il y a même des *clefs*. La perte de cet intérêt a bien pu contribuer à sa chute.

## HUITIÈME CAHIER

באר יוסף

### LA CITERNE DE JOSEPH (1)

I

*J'ai trouvé du cœur  
et du feu pour plu-  
sieurs vies, tant mieux !*

LE plus grand ridicule que je trouve en moi ce sont mes rêves de vanité, d'ordinaire fort éloignés de mon caractère, et par là même ayant pour moi un certain attrait comme insolite, et d'autant plus que je sens que cela n'est pas sérieux en moi. Mais en vérité, c'est fort comique.

2

A en croire certaines gens, le type de la vie serait de la laisser couler sans la sentir, doucement occupé de soins extérieurs, pas assez occupé pour être harassé, pas assez

(1) Nous traduisons ainsi le titre hébreu de Renan, bien que la traduction courante du mot באר soit *puits*. Or, dans l'histoire de Joseph, il n'est pas question de puits ; mais bien de citerne ; et celle dans laquelle il fut jeté avant d'être vendu par ses frères n'avait pas d'eau ; le récit biblique le dit expressément (*Genèse*, xxxvii, 24). On voudra bien observer en outre que le mot hébreu בור employé dans le récit en question est quelquefois orthographié באר (cf. Gesenius, s. v. בור).

inoccupé pour pouvoir penser. Mais mon Dieu ! quel but, je vous prie, donné à l'homme ! Vivre pour ne pas se sentir vivre, pour engourdir d'opium le peu de sensibilité que nous avons. Ah ! plutôt à Dieu que je la pusse multiplier à sa millième puissance ; je souffrirais plus, mais tant mieux. Ce sont des sensualistes, méprisez-les ; ils ne songent qu'au plaisir. A bas les soins extérieurs qui empêchent de vivre et nous endorment ! J'ai eu cette peine qui me frappe plus que je ne puis dire, en songeant à ce bon curé-type que j'allai voir aux vacances dernières avec maman.

## 3

Exemple de la manière dont un même fait peut être présenté d'une manière superficielle et profonde. Soit qu'il s'agisse du mouvement qui a porté la littérature dans ces dernières années vers ses origines. Première expression superficielle. Après avoir admiré les milieux normaux (fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, admiration exclusive du siècle de Louis XIV et de Voltaire) il était naturel d'admirer les extrêmes anormaux : *homerica*, *ante-homerica*, *post-homerica*. — Deuxième expression profonde : besoin de remonter à son enfance, après une correction pâle et fade.

## 4

Le poète disparaît plus, quand il fait agir de grands caractères, que quand il ne met en scène que des personnages ordinaires auxquels lui seul donne la vie. Car dans le premier cas, on suit l'action de ces grands caractères, on s'intéresse à eux directement, et c'est autant d'enlevé au poète. Dans *Candide*, par exemple, on pense plus au combineur qui fait tout que dans le *Cid*, où les facteurs font tout.

Division de la poésie en deux grands genres : 1<sup>o</sup> Genre où il y a une *fable*, action (épopée, drame, roman, etc.) ; 2<sup>o</sup> Genre pur, sans fable (ode, élégie, satire, etc.). Voilà



la vraie division, fiction et poète en scène. (Voyez n° 6.) C'est la division subjective et objective des Allemands, Cf. Ficker, t. I, p. 42, et Patin, opuscule sur Horace, discours d'ouverture (non inséré en *Mélanges*).

## 5

Habitude d'associer dans l'antiquité l'idée de festin à celle de sacrifice. — Manger animal était conçu comme action sacrée, car le *tuer* auparavant, c'était le sacrifice. Cf. dans Homère : Ils immolaient les victimes, pour : Ils tuaient les animaux. — Cf. en hébreu **זְבַח־יָיִב** (1) — *festins* où l'on dispute (Cf. Gesenius, *sub* **זָבַח**) (2). — On était passé de l'une à l'autre idée.

## 6

La classification que je donnais au n° 4 n'est que par la forme. Il y en aurait une autre bien plus profonde par le fond des choses qu'emploie le poète. Par exemple, selon que le poète emploie un fonds de traditions populaires, ou qu'il n'emprunte qu'à lui-même une inspiration. Le premier genre *épique* ; cela expliquerait comment Dante et Milton doivent être évidemment classés dans la même famille, quoique si différents pour la forme.

## 7

C'est un fait au premier coup d'œil difficile à expliquer que celui de certains poètes dont les vers sont constamment

(1) *Proverbes*, xvii, 1. Un morceau de pain sec, avec la paix, vaut mieux qu'une maison pleine de *viandes avec des querelles*.

(2) Sacrifice sanglant. Le *zēbah* (**זָבַח**) représente un repas sacrificiel, tandis que la *minehah* (**מִנְחָה**) serait l'offrande non sanglante, et que l'holocauste (**עֹלָה**) désigne le sacrifice dans lequel on brûle la victime tout entière.



*durs* ; car enfin quelle singularité que les mots durs se présentent à ceux-là de préférence ! Voici, je crois, l'explication. Il se présente tout autant de duretés aux meilleurs poètes ; mais ils ne les adoptent pas ; quand un tour dur se présente, ils ne songent seulement pas à l'adopter : au contraire, quand le même tour dur se présentait à Chape-lain ou La Mothe, ils ne s'apercevaient pas de sa dureté et l'adoptaient. C'est donc dans la *κρίσις* et non dans l'*εὔρεσις* qu'est la différence. Les mêmes sons se présentent à tous ; seulement les uns sentent et rejettent les sons durs, les autres n'ont pas l'organe si délicat, et ne s'aperçoivent pas de la dureté.

## 8

Dans la composition, on suit souvent un procédé analogue à celui que je décrivais dans le numéro précédent. C'est-à-dire que tout se réduit à la *κρίσις* de ce qui se présente à l'esprit. Les mêmes choses se présentant, cela suffit pour différencier, et là même est la différenciation bien plus que dans l'*εὔρεσις*.

## 9

Trois manières d'en agir vis-à-vis de la religion de son pays : 1<sup>o</sup> Y croire sans finesse (affirmation absolue), ni vue ultérieure ; 2<sup>o</sup> N'y croire pas du tout et la rejeter comme absolument fausse et superstitieuse (négation absolue) ; 3<sup>o</sup> Y croire comme Platon. Voyez la doctrine de Socrate sur l'explication des mythes au commencement du *Phèdre* (critique).

## 10

Il n'y a pas de lieu commun qui n'ait sa vérité. Je viens d'éprouver tout à l'heure d'une manière tout à fait vive et

originale ce qu'il y a de pénible dans le perpétuel changement des choses, le cercle de l'année, les jours croissant pour décroître, etc. Or quoi de plus commun ? — Pareillement, ce qui chez nous est pastiche et banal était autrefois vrai et beau. Par exemple, un écolier fait des comparaisons du lion, de l'aigle, etc., et c'est fade ; car il a pris cela dans les livres. Mais les poètes primitifs qui prirent tout cela dans la nature, qui voyaient familièrement le lion, l'aigle, etc., c'est tout autre chose.

## II

Les individus inventent beaucoup moins en littérature qu'on ne pense. On l'accorde volontiers pour Virgile et les littérateurs des époques postérieures. Mais Homère et autres, on serait tenté de croire qu'ils inventèrent de toutes pièces. Pas du tout ; nuls peut-être ne reçurent plus : la tradition leur donna presque tout. C'est le peuple, le genre humain, le grand inventeur en littérature comme en tout.

## I2

Celui qui à la vue du renouvellement de l'humanité, de la vie, de la mort, etc., ne sentirait pas que l'individu n'est rien, et que le grand but est dans l'humanité permanente, la grande substance collective, se faisant sous tout cela, celui-là n'a pas la vue pénétrante des choses.

## I3

Fait singulier. Je fus amené par des nécessités de convention, il y a plusieurs années, à faire à mon désavantage un mensonge à mon oncle Forestier, lequel mensonge tendait à montrer en moi peu de générosité pour le bien de mes semblables. — Eh bien ! croiriez-vous que cela me revenant

aujourd'hui, et songeant à la figure que je pourrais faire dans l'avenir devant mon oncle, cela me donnait la tentation de renoncer au beau, au désintéressé sacrifice. Tentation de se conformer à ce que l'on croit être dans l'opinion d'autrui. Quelle force ! En enfance surtout. (Cf. *quod dixi alibi*.)

## 14

J'aime à trouver qu'il y a du vrai, du positif en l'âme humaine, qui n'est pas une tautologie, un jeu mécanique, le balancement de deux plateaux de balance. — Par exemple, je me demandais si les sentiments tendres et poétiques que j'ai pour les lieux où j'ai passé n'étaient pas pur effet mécanique, ou bien si cela dépendait de telle poésie particulière relativement à moi, à ces lieux, ou bien l'effet d'une loi générale. L'expérience à faire était de voir si tous les lieux la produisaient également. Alors j'ai songé à ma petite maison de la rue Trenit (1), à ma mansarde de Tréguier, à ma chambre de Saint-Nicolas, d'Issy, de Saint-Sulpice, et j'ai trouvé une fort grande différence entre les impressions. Celles de ma mansarde effaçaient immensément toutes les autres. Cela m'a fait plaisir. Donc je ne suis pas mécanique en tout cela. Je ne suis pas jouet de lois qui me dominant. Ah ! que je... [*inachevé*].

## 15

Tout est chez nous réfléchi : nous avons tout analysé, et cela nous donne dans la création un air gauche et affecté. Autrefois on réformait la philosophie, les sciences, etc., sans le dire, sans y penser presque ; on faisait sans critique ni analyse ce qu'on faisait. [Maintenant] qu'en étudiant le passé on a vu comment les choses se passaient, où les termes généraux d'organisation, de construction, recon-

(1) *Trenit*, ou *Trinité*, est le nom d'une rue de Lannion, et signifie Trinité.

struction, création, etc., sont passés en usage, on ne peut plus rien faire de tout cela, sans y penser et le dire. De là tous ces hommes qui se croiraient petits esprits, s'ils ne se posaient pour mission de reconstituer, créer, etc., en tout ordre de choses. De là ces sots qui, se mettant ces idées-là dans la tête, se rendent ridicules; autrefois cette caste-là n'existait pas, car les grands hommes seuls créaient, les petits ne s'en mêlaient pas, vu qu'on ne suivait que sa vocation intime, laquelle est toujours infailible. Mais ces vocations qu'on s'impose *en vertu d'idées reçues*, et dans des types vulgaires, ce n'est que sottise et misérable jeu.

## 15 bis

Une pensée m'alarme, et affaiblit un de mes motifs supérieurs d'action, la foi dans l'humanité et ses destinées éternelles, et dans l'éternité de l'individu par l'œuvre à laquelle il travaille, c'est la probabilité qu'il y a que le monde périra. Voyez les arguments de Lucrèce, livre V, init. Il en est de terribles, par exemple celui des phénomènes continus, s'accumulant. (V, 381 et suiv. Ses exemples sont mal choisis.) Si cela est, quel goût à travailler pour la mer, ou le volcan, ou les glaces, ou les flammes ? Oh ! si je pouvais dire que mon action passagère aura des résultats éternels !... J'en suis sûr au moins pour mon action physique, mais quelle petite sphère et que c'est peu ! — Eh bien ! il y a toujours l'idéal, le beau, l'éternel (1). Ce but au moins, qui me l'arrachera ? *Neque creatura poterit nos separare a charitate.*

## 16

Il est évident que toutes les cosmogonies mythologiques doivent contenir quelque vérité générale. En effet, il ne se

(1) Que le monde finisse ou non, l'idéal a sa valeur. Quant au développement de l'humanité, c'est une bulle sur la surface de l'infini.

peut que les premiers hommes n'aient singulièrement chéri les traditions de leur origine, et qu'il n'en soit resté quelque chose, au moins de ce que l'homme a pu voir, comme l'inondation, à la suite de laquelle il est né, etc. Puis on a brodé à l'entour la garniture mythique.

## 17

Quand nous voyons les rêves cosmologiques des anciens philosophes et ceux où l'imagination aime tant à se plonger sur ce sujet, on est tenté de croire que tout cela est rêve, et que la réalité n'a rien de semblable! Eh bien! c'est une erreur; peut-être, quant au déterminé du système, tout cela est rêve; mais le sûr est que la réalité dépasse bien le rêve, et que de manière ou d'autre elle est. Oh! réflexion frappante, que tout cela est *vrai*, existant de manière ou d'autre. Qu'il y a un mouvement relatif, absolu, un tour... [*inachevé*].

## 18

On ne se figure pas quelle immense différence mettent entre les esprits nos résultats acquis, dont nous sommes imbibés comme en naissant, quelle différence par exemple mettent entre deux esprits ou les idées modernes sur la constitution du monde, ou celles de ce temps où masse de feu, métaphore pour soleil. (Voir notes de Pongerville *ad Lucr.*, V, p. 381-382.) Cela est pour nous fantastique, et de là qu'elle différente manière de voir la nature, d'envisager l'existence ?

## 19

Les arguments intrinsèques par lesquels on cherche à fixer la date d'un ouvrage n'ont pas la même valeur pour les ouvrages de toutes les époques. Aux époques de litté-

rature originale, ces arguments sont très forts ; car là le style est libre, nul ne se contraint, ne s'impose un style étranger. Au contraire pour les ouvrages des époques d'imitation, comme l'époque alexandrine par exemple, ces arguments n'ont plus aucune force, car les écrivains s'imposent un moule étranger, qui détruit toute l'originalité de l'époque. Ainsi les atticistes. Il sera facile par exemple de reconnaître si un ouvrage est des Alexandrins ; mais de quelle date juste, impossible. (Voyez une excellente note dans les conférences de M. Egger. Conférence 12<sup>e</sup>, sur Babrius.)

## 20

Comme des circonstances extérieures et indifférentes influent sur certains jugements spéculatifs ! Tel nourri de profane tombe sur des auteurs ecclésiastiques, et trouve cela nouveau, y trouve suc, admire. Tel nourri de ceux-là d'abord se convertit au profane, et trouve ceux-là fades, insupportables.

## 21

L'enfance a une foule de conceptions physiques inexactes qui restent comme souvenir dans l'esprit, entourées de beaucoup de charme. Et les lieux où on les attache participent au même poétique. Je comprenais la terre autrefois comme composée de grains, comme le sable, et cette conception m'est revenue associée à un certain champ, qui m'a paru fort poétique.

## 22

Les anciens sont incomparables pour la *forme* ; dans les genres où il n'y a guère que la forme, ils sont rois, à peine les égalons-nous, l'éloquence par exemple, au sens res-



treint. — Mais pour le fond, nous sommes plus riches, nous avons acquis. En histoire, par exemple, ils nous égalent pour la forme ; mais pour le fond, quelle différence ! Chez eux, il n'y a dans l'histoire qu'une forme littéraire. Pour nous, c'est une science. Voyez une pensée analogue, ailleurs.

## 23

Fable ou apologue est le genre qui ressemble le plus à l'épopée, pour sa manière traditionnelle, indépendante de la forme, de se conserver. On conserve le *récit* et non la forme. Cela ne se concevrait pas pour une ode où la forme est essentielle et inséparable. — Esope n'écrivit probablement rien. Lokman de même. Là aussi un auteur mythique, sur le dos duquel on met tout. (Cf. Ficker, t. I, p. 59. Cf. et Egger, conférence 12<sup>e</sup> sur Babrius, etc.)

## 24

Cause qui donne aux professeurs et en général au genre pédagogique un air à part, pédant, moins libre. — C'est qu'en présence d'enfants, prêts à censurer tout en eux, ils sont obligés de se surveiller en tout. Jamais de ces abandons, de ces imperfections avouées, et qu'on ne cherche pas à celer. Cela tient aussi souvent au caractère, mais l'habitude y fait beaucoup. Deux sortes d'hommes : les uns se posant en principe de ne jamais laisser voir en eux, si ce n'est malgré eux, d'imperfections. D'autres pas si difficiles, s'en faisant même une sorte de bon ton ; par là moins fardés ; car moi qui suis de la première classe, je sens souvent que je me rafistole aux yeux d'autrui. — Les seconds plaisent plus. *Et reliquae.*

## 25

Singulière idée qu'ont certaines gens de scinder l'esprit humain, d'en tourner la moitié contre lui-même. On croit

hostiles à l'esprit humain ceux qui soutiennent le moyen âge, par exemple, comme si ce n'était pas toujours lui. Cela est petit, mesquin, et cela durera tant *que les idées que les diverses époques personnifient* seront en conflit extérieur. La paix faite, on verra la paix et la fraternité d'origine de tout ce qui est pensée, psychologie — et que plaider pour une face, c'est plaider pour l'autre. Mais aujourd'hui on croit servir l'une en déprimant l'autre.

## 26

Les littératures jeunes prennent toujours leur objet hors d'elles ; les littératures vieilles au contraire prennent les littératures pour objet de littérature. Ainsi au XVIII<sup>e</sup> siècle et sous l'Empire, fureur de chanter les écrivains antérieurs. De même dans la littérature latine : *Silves* de Stace (I), *Genethliaque de Lucain*, le morceau où il passe en revue les auteurs, *furor arduus Lucreti*, etc.

## 27

Il est évident pour moi qu'un pas en arrière en politique est impossible. Par exemple, supposez la liberté de la presse abolie, qu'y profiterait le gouvernement pour sa sûreté ? Rien du tout. On en penserait, et on parlerait dix fois plus. Ce ne pourrait pas être comme autrefois sous l'Empire, où on faisait croire ce qu'on voulait aux gens en muselant la presse. D'un autre côté, un gouvernement établi est impossible avec une si large bride donnée aux passions individuelles, qui chercheront toujours à dénigrer et renverser l'état où elles n'auront pas la plus large part. De là je conclus : 1<sup>o</sup> D'effroyables bouleversements ; 2<sup>o</sup> Une régénération religieuse, qui rendra possible avec les éléments actuels ce qui ne l'est pas actuellement.

(1) Stace a écrit une *Silve* intitulée *Genethliacon de Lucain*, jour de naissance de Lucain, *Silve*, II, VII, où on lit, au v. 76, les mots cités ici.

## 28

Il fallait que Napoléon n'eût pas compris un mot de l'histoire moderne, pour former ce ridicule projet d'extension au-delà des limites. Nous croyait-il donc au temps de Sésostris, etc., où la grandeur d'une nation était d'aller courir bien loin, de reculer ses frontières, etc. ? C'est ridicule. Désormais la grandeur d'une nation ne peut pas être à sortir de chez elle, mais à briller chez elle. Cet homme n'est grand qu'aux yeux de l'imagination. Mais là il est sublime. C'est une pyramide.

## 29

Quelle sottise d'envisager les œuvres littéraires indépendamment de leurs circonstances d'originalité, de temps, de lieu, etc. On se demande par exemple pourquoi on ne verrait pas de nos jours une oraison funèbre de Bossuet, etc. Cela ne signifie rien. Car supposez-en une tout intrinsèquement semblable, elle ne sera plus sublime. Ne regardez pas la littérature d'une manière absolue, mais à un jour tout relatif, *productions du temps et du pays*. Ceci est neuf. Cela coupe par la base les procédés classiques-imitateurs. Ne rien forcer : laisser l'époque pousser son germe. Ce sera là, quoi qu'en fassent les rhéteurs, la production originale.

M. Guizot remarque fort bien que la littérature originale du <sup>ve</sup> et <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, ce n'est pas les restes des écoles grammaticales et rhétoriques, mais les légendaires, etc. De même chez nous, pas les classiques-imitateurs, mais les produits du siècle.

## 30

Voici un fait incroyable d'associations d'idées, auquel j'ose à peine croire. — J'ai eu besoin d'ouvrir la *Physique* de M. Pinault (1), que je portais autrefois au cabinet de

(1) Professeur de Renan au séminaire.

physique pour les leçons. Or il y avait toujours répandue dans ce cabinet une odeur très forte d'éther. Eh bien ! il m'est arrivé qu'aussitôt que j'ai ouvert le livre, j'ai cru ressentir une odeur d'éther, et pourtant il est physiquement impossible que le livre qui a fait depuis plusieurs voyages, qui a passé par tant de mains (et puis il y a plus de trois ans) en ait conservé la moindre odeur. Il faut dire aussi que toutes les fois que je pense à ce cabinet, l'odeur d'éther s'en présente à moi comme le trait caractéristique, et que, réciproquement, toutes les fois que je sens l'éther, je pense à ce cabinet.

## 31

L'exemple le plus frappant d'une veine poétique entièrement éteinte pour nous, c'est à mon sens le *symbolique*. Voyez les peintures égyptiennes, indiennes, etc., les planches de Creuzer (1) par exemple, tout est symbole, idéal ; on ne songe pas au réel. Cherchez dans toutes nos expositions, vous ne trouverez rien d'analogue à cela, pas même dans nos tableaux religieux tout secs ; si j'étais peintre, je voudrais ramener ce genre.

## 32

C'est une erreur de mouler l'idée qu'on se fait de la littérature grecque sur le type froid et compassé qu'on se fait des littératures classiques. Cette littérature est vraiment originale et primitive ; production naïve de l'humanité, représentant une de ses faces à son enfance. Ainsi rien de moins classique que ses chants spontanés, primitifs, ses odes, etc., etc., et les anciens classiques étaient fort embarrassés pour les soutenir contre ceux qui les attaquaient sur leur non-conformité à ce moule.

(1) Auteur de la *Symbolique ou mythologie des peuples de l'antiquité et surtout des Grecs* (1771-1853).

## 33

La fonction du vrai critique est de faire ressortir le beau des ouvrages d'esprit. Malheureusement la plupart croient que leur office est de faire ressortir les défauts. De là ces esprits acariâtres qui se croient critiques par excellence, quand ils ont trouvé quelque paillette dans le blé. (Cf. le conte de Boccalini) (1). Longin fait assez bien sentir cela, en son *Traité du sublime*, dans la discussion (*sub finem*) des fautes dans le sublime.

## 34

Parmi les sauvages, quelques-uns ayant à peine le sentiment de leur individualité, perdus dans la tribu. Chez quelques peuplades, il n'y a pas de noms individuels (?), pas de vanité personnelle, promiscuité, moins d'égoïsme que chez nous (le sentiment du moi enraciné à proportion de la civilisation), on joue, on danse, on mange dans la tribu. Pareillement leur royauté n'est pas établie par l'idée à priori d'autorité, ni par la nécessité sentie de cette autorité, ni par la conquête ; mais idée vague.

Mon Dieu ! que mon esprit est attiré invinciblement de ce côté ! Oui, je les étudierai avant qu'ils ne meurent. Car ils vont s'effacer. Et quel malheur qu'on n'ait point fixé auparavant leur psychologie !

## 35

Je crois que j'ai réellement les associations d'idées plus fortes que les autres. Par exemple à peine ouvré-je cette boîte que l'odeur du bois neuf qu'elle exhale et que je sentis autrefois dans ma mansarde de Tréguier, quand elle était neuve, me rappelle mes vacances, ma Bretagne, etc.

(1) Il s'agit sans doute de Boccalini, érudit italien du xvi<sup>e</sup> siècle, célèbre par son esprit caustique.

## 36

Ce sera, je crois, une époque qui marquera dans l'histoire littéraire que celle où les écrivains du siècle de Louis XIV ont été définitivement reconnus comme classiques, et comme tels panthéonisés parmi nous. M. Cousin a fort bien saisi, senti ce point littéraire, et l'a fait admettre en droit commun. Voyez *Des pensées de Pascal*, Init.

## 37

Singulières révolutions qui arrivent par suite de la panthéonisation des classiques et de la manie des rhéteurs. Un Molière, si ennemi des savants en *us*, etc., devenant les délices des érudits, etc. Dites-en autant de tant d'anciens, Horace, Homère par exemple. Quelle serait leur surprise de se voir ainsi devenus *objets* d'érudition!

## 38

Exemple singulier de ce que peuvent la mode et la nouveauté. Le quinquina n'est pas fort délicieux ; eh bien ! qui croirait que lors de son introduction en France sous Louis XIV, laquelle avait été si vivement combattue par la Faculté, ce fut la mode de le prendre en guise de café ! Voyez des choses incroyables dans la correspondance de Racine et de Boileau, *passim*, et surtout dans les lettres XII, XV, XVI. Rien de plus caractéristique de l'engouement premier qui fait le goût. Lisez ces endroits et vous sentirez ce qui dans ma remarque prise isolément paraît pâle et sot.

## 39

M. Cousin est de tous les contemporains celui chez qui se sentent le mieux les inconvénients de la réflexion sur la



ligne de vie, donnant à cette ligne un air artificiel, plâtré. Voyez ses *Arguments* de Platon, où il marque la ligne de Platon, sa dédicace à Santa-Rosa, etc. On voit qu'il a réfléchi là-dessus, et qu'il sait bien s'en faire l'application à lui-même. (*Refer ad aliud, quod scripsi prius in aliqua cartulâ.*)

## 40

Je m'explique ainsi la singulière et *sincère* admiration et affection dont se trouva pris tout le siècle de Louis XIV pour ce prince. Lisez par exemple la correspondance de Racine et de Boileau. C'est un intérêt réel, sincère, comme d'ami et ami, et cela empreint d'une teinte de devoir, et de tout cela résulte pour nous quelque chose de singulièrement niais. Qu'ils étaient simples, disons-nous, ces bonnes gens, d'aimer cet égoïste, qui se moquait d'eux en les exploitant à son profit ! Voilà le fin mot. Par suite de circonstances historiques, il était arrivé que chacun avait attaché sa gloire à participer plus ou moins à la faveur de cet homme, dès lors il fut de l'intérêt de chacun de l'exalter ; c'était s'exalter soi-même, à peu près comme les domestiques des grands... De même que ceux-ci, après leur disgrâce, en disent pis que pendre, de même ceux de Louis XIV après leur disgrâce. La Feuillade, Bussy-Rabutin (1). De là aussi le besoin de voir en tout cela quelque chose de sérieux, et de le prendre à-plomb, avec une sorte de probité, qui pour nous est comique.

## 41

Ma confiance dans l'humanité commence à s'ébranler. Je crois à son perfectionnement, car c'est un fait ; mais j'ai

(1) Ils s'aimaient eux-mêmes en aimant Louis XIV, et quant à dire comment il était arrivé qu'ils s'aimaient ainsi eux-mêmes en un autre, et dans le roi, c'était l'histoire qui l'avait fait. C'est à elle à l'expliquer, et [c'est] pourquoi cela n'a pas lieu maintenant, ni toujours.

conçu des doutes énergiques sur l'hypothèse que j'y adjoignais, à savoir la déification au terme. La lecture de Lucrèce m'a fait réfléchir et m'a converti sur ce point. C'est misérable, mais qu'y faire ? Il est physiquement certain que le monde finira. Et que deviendra alors tout le progrès ? Il s'éteindra, et ce sera à recommencer. On aura [travaillé] des milliers d'années en pure perte. Non, pas en pure perte. Ç'aura été un essai détruit comme tant d'autres, mais replaçons le progrès au-delà. Un autre monde progressera sur le nôtre, et ainsi jusqu'au parfait. Ainsi pas trop de confiance dans le progrès de l'humanité en tant qu'humanité. Il ira tant qu'il pourra, mais on lui coupera court. C'est grossier, mais qu'y faire ? Mais confiance absolue dans le progrès du tout ou de Dieu.

## 42

Adieu la gloire individuelle ! Pitié de voir ces pauvres individus luttant dans ce grand tohu-bohu. Pas possible de se faire entendre, du moins longtemps. Le tout commence à exister ; adieu les pauvres petits membres. C'est triste, mais en vérité, qui de nous parlera aux siècles à venir ?

## 43

Il y a bien du vrai dans le mot de M. Dupin (1) : « Quand Fabricius dînait dans un plat de terre, il n'y avait pas de manufacture de porcelaine. » On a fort mal apprécié les anciens exemples de frugalité et de vertu romaines. Et ce sont les écrivains latins eux-mêmes qui sont la cause de l'erreur. Écrivant à une époque de luxe, ces Cincinnatus à la charrue, ces Curius, etc., leur parurent des prodiges. En effet, c'en eussent été, si le siècle des Curius eût été le siècle d'Auguste. Mais alors cela avait fort peu de mérite :

(1) Il s'agit sans doute du président de la Chambre de 1832 à 1840.

c'était la manière générale, et il eût été bien difficile qu'il en eût été autrement. C'est comme si l'on faisait un grand mérite à un chef de sauvages de sa vie dure, etc.

## 44

Deux manières d'induire la spiritualité de l'âme : 1<sup>o</sup> Faits divers demandant causes diverses ; 2<sup>o</sup> Unité de conscience (fait) demandant un principe un, ou bien l'unité n'est-elle qu'à la surface, dans le fait ? De ces deux manières, la seconde seule est légitime quant à la méthode. Maintenant est-elle bonne ?

## 45

Supposé que des corps fortement constitués soient des avantages dans un État, je crois qu'un moyen de leur donner de l'efficacité, ce serait de leur accorder une représentation dans les assemblées gouvérnantes, que, de même qu'il y a des députés *locaux*, il y eût des députés de corps, par exemple du corps enseignant, de la magistrature, etc. Peut-être même serait-ce tout un système qu'on pourrait substituer au système de représentation locale ; ce serait de représenter les corps de citoyens et non les pays. Cela ferait une sorte de fédération non de castes ou de pays, mais d'états, d'occupations, et par conséquent de natures d'esprits.

## 46

Il y a en nous quelque chose qui dit : Moi. Or ce quelque chose n'est pas le corps. Donc, l'âme est. Oui, si le moi n'est pas un phénomène. Or oui ou non sur ceci, c'est toujours une hypothèse. Telle est la philosophie ; elle repose sur quelque chose dont on peut dire oui ou non à son choix. *Et choisir !* On se prend de tête pour l'un, et alors on a un

système, et on y tient. Mais c'est artificiel. Vive la critique !  
Au moins celle-là est sûre, mais elle est toute négative.

## 47

Singulier état psychologique que celui où je me suis trouvé ce soir. Sang fort agité, sommeil sans cesse interrompu, et à chaque intervalle un songe. Mais ce qu'il y avait d'excessivement remarquable, c'était la manière dont la péripétie des rêves correspondait à l'interruption. La plupart de ces rêves étaient des démonstrations géométriques ou des explications d'auteurs, etc. Eh bien ! au moment où l'état physiologique amenait le réveil, ces rêves prenaient tout à coup un tour effrayant. Or pourtant ce tour ne pouvait être la cause du réveil, puisque c'était forcé chez eux, une vraie contorsion du sujet. Je ne puis dire comme cette harmonie de simultanéité me frappait. Ajoutez dans tous les rêves un sentiment de désordre, une crainte vague, trouvant tout mal arrimé autour de moi et dans ma vie.

## 48

La presse périodique et la tribune, auxquelles on peut joindre le pamphlet, ont décidément tué chez nous *le livre*, en tant que moyen d'action. Il ne reste plus que comme moyen de *science*.

## 49

La singulière position que prennent les gens peu instruits, mais pourtant tant soit peu réfléchis, vis-à-vis des religions. C'est un demi-accord très bizarre. Ils voient le ridicule où tombe l'excès religieux, ils le sentent, et disent : c'est mal. Incapables de pousser à bout leurs conséquences, ou d'instituer une solide argumentation sur les bases, ils se disent pourtant que ces religions ont bien l'air grave et important,

et qu'il leur faut faire une part, mais éviter les excès. De là une demi-manière de se poser vis-à-vis d'elles, qui est fort curieuse.

## 50

Les rhéteurs consentent très volontiers à avouer que la veine du génie et du bon goût est perdue, sans s'en attrister pour eux-mêmes, et sans songer qu'ils en sont eux-mêmes un malheureux indice.

## 51

Deux manières d'avoir de la vérité. L'énoncé moral et à peu près, comme celui des moralistes, Pascal, les poètes ; là-dessous il y a toujours du vrai, mais impossible de dire le trait fin qui est vrai, estompe grossière, où un trait fin est vrai. L'analyse vient, et veut démêler le trait fin. Elle y gagne et elle y perd ; car cet alliage n'était pas sans servir à quelque chose, ne fût-ce qu'à appuyer la main. On tenait une grosse corde dans laquelle se trouvait, on ne savait où, le filet fin et vital. On le tenait pour sûr. Y a-t-il grand avantage à disséquer la grosse corde, pour n'y prendre que le fin filet ? Ah ! sans doute les sots qui prennent toute la grosse corde au vrai sont des sots. Mais qui fait en général l'analyse, que lui dire ? Ces manières de parler portent par à peu près, appuyant sur du vrai et du faux, en vertu du défaut du langage. L'algébriste au contraire donne le *vrai pur*, mais si ténu et si sec qu'il ne sert de rien. L'or est trop mou si on ne lui allie quelque autre métal. Le nutritif ne suffit pas, il faut du grossier. Un filet ténu ne sert de rien, mais entourez-le de cette bourre, et il agira comme un câble. Autre comparaison où une grosse inutilité apparente ne sert qu'à donner du corps à un filet délicat et précieux, qui pourtant est l'âme.

## 52

Il y a des critiques que radote sans cesse la critique littéraire par une sorte de routine, et qui sont appuyées sur ce faux concept de lois s'imposant à chaque genre, et de la nécessité prétendue où l'on est pour tout ouvrage de se caser dans un genre. Le *Télémaque*, par exemple, est un ouvrage à part qui n'est d'aucun genre. Mais nos critiques n'entendent pas cela. Il faut que le *Télémaque* soit quelque chose; ce sera une épopée, et on la critiquera comme telle, ce qui sera bien facile, puisque ce n'est pas ce qu'a voulu faire l'auteur. On reprochera par exemple les longues prédications de Mentor, mais, imbécile, c'est l'idée même du poème, un *poème moral*. C'est là son originalité. Ah! que ces gens sont bêtes! Il faut juger chaque ouvrage par le plus ou moins d'élévation de l'idée qu'il réalise, mais non pas en examinant s'il réalise ou non tel genre arbitrairement consacré.

## 53

Les impressions des songes et les vagues images du demi-sommeil me représentent autant que possible la *forme* nue, sans matière subjacente. Hier, en me réveillant sur une de ces impressions, laquelle me sembla remarquable et que je voulais noter, je me souvenais bien de la forme de cette impression, son tour, son schème, son algorithme, mais le fond m'avait totalement échappé, je ne pus me rappeler de quoi il s'agissait. Le même fait s'est reproduit la nuit suivante, absolument analogue. Même fait encore, mais des circonstances singulières et difficiles à décrire. Je croyais lire des textes [*illisible*], je décidais des notes, etc.

## 54

L'amour de la patrie pourrait peut-être se réduire à l'amour de la communauté dont on fait partie, *esprit de*



*corps*, esprit d'*association* partielle ; c'est ce qui expliquerait comment les patries artificielles, qui n'ont pour lien ni communauté d'origine, ni de langue, etc., n'attachent pas moins que celles [qui] ont la plus ancienne formation. Un état se forme, à l'instant tous ses membres y attachent leur intérêt, et on fera des prodiges. Souvent même la communauté d'intérêt suffira, comme aux États-Unis. Or l'esprit de corps, l'amour de l'association partielle dont on fait partie, qu'est-il autre que l'amour-propre, le moi s'aimant dans le corps ? Les anciens réducteurs à l'unité eussent été ravis de cette découverte. Pour moi, je la suspecte.

## 55

Il est certain qu'il y a eu dans l'humanité un immense progrès de la forme au fond. Les anciens parfaits dans la forme, mais faibles sur le fond. Les modernes, le fond seul. Voilà pour les arts. Pour la science, les anciens préoccupés de la forme seule : voyez leurs rhétoriques, leurs dialectiques toutes de *formes creuses*, ils ne connaissaient que les *τρόποις*. La nôtre au contraire (j'entends celle de nos orateurs), n'est que la connaissance du fond. Aussi bien négligeons-nous peut-être trop la forme. Voyez nos livres de science par exemple. Le parfait sera de marier les deux. Le *Cosmos* de Humboldt est type en ce genre, premier essai,

## 56

On peut être à Paris bien plus seul qu'au fond d'un désert. Car ce n'est pas de voir des hommes qui fait la société, mais de les connaître et commercer avec eux. Or ici, c'est comme une forêt d'arbres qui marchent. Il n'en est pas ainsi dans une petite ville : quand on ne voit que peu d'hommes, on lie société plus étroite avec eux. Mais en voir trop, c'est comme n'en voir pas du tout. Les deux excès se touchent.

## 57

La plus grande partie de ce qui se dit et s'écrit entre amis est faux à la surface, car on songe à le dire, à son style, à sa manière : on réfléchit ce qu'on dira, c'est parce qu'on l'a voulu et calculé. Mais c'est vrai au fond ; et cette forme fausse est une nécessité de notre constitution, d'après laquelle l'*expression* requiert travail et combinaison. Mais au fond, sans cela, ce serait naïveté pure et effusion sincère.

## 58

La *composition* n'est guère qu'un *choix* qu'on fait des mille pensées et expressions qui se présentent en foule à l'esprit, or ce choix, c'est le goût. De là son importance. La faculté qui produit cette moisson, c'est le goût. Spicilège, c'est le génie.

## 59

L'important n'est pas de glaner çà et là des idées particulières, mais de saisir un *esprit*, qui renferme tout implicitement. Je n'ai lu que quelques lignes des Allemands, et je sais leurs théories comme si j'avais lu vingt volumes, car je me mets à leur point de vue. Quelques mots que j'ai dits à M. Cognat lui ont fait deviner mon esprit, et il juge de tout comme moi, comme si je lui avais dit mon jugement sur tout. Or un esprit, quand on est fait pour lui, se devine à un mot, et tout vient à la suite. Moi, pour les Allemands, que je ne connaissais presque que par M<sup>me</sup> de Staël, et j'induisais toutes leurs théories. Quelqu'un qui m'eût entendu parler eût cru que j'avais lu cinquante volumes de critiques allemands.

## 60

Le point sur lequel nous avons le plus gagné sur le siècle de Louis XIV, c'est incontestablement sur les idées de liberté en tout. On attachait alors du prix à la restriction comme à quelque chose de positif ; voyez ce que dit Bossuet, en son discours de réception, du dictionnaire de l'Académie. Nous autres, nous croyons que toute limitation qui n'est que limitation n'est bonne à rien, qu'il faut donner toute liberté et accorder tous les moyens qui peuvent contribuer à la production du beau. Il y a excès à fuir de part et d'autre : 1<sup>o</sup> Attacher de la valeur à la limite ; 2<sup>o</sup> En rejetant la prescription-limite, rejeter aussi la prescription de la raison. — Le vrai c'est : nulle limite arbitraire, mais des limites rationnelles. Celles-ci ont droit imprescriptible. C'était bien là le point de vue de Fénelon et c'est en cela qu'il était avancé. (Voyez *Lettre à l'Académie* Excès du temps de Louis XIV, notre excès. Éclectisme entre les deux.)

## 61

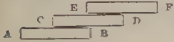
Deux manières de prendre son parti vis-à-vis du problème de la réalité objective de la certitude. Voyageurs arrivent au bord d'un fleuve. L'un s'arrête à regarder l'eau qui coule, et ce tournant qui engloutit tout ; l'autre s'élance bravement pour aborder où il peut. C'est un parti pris ; singulier résultat que le dernier mot de la certitude soit un *parti à prendre*.

## 62

Sottise d'instituer des espèces de certitude ; comme si l'on établissait des espèces de richesses, selon qu'on les a acquises par le commerce, l'industrie, etc.

## 63

Les diverses phases de l'humanité vont se différenciant l'une de l'autre, sans pouvoir toutefois se dispenser d'avoir quelques points communs. Ainsi nous différons en beaucoup des anciens ; c'est autant de conquis, mais nous leur ressemblons encore en beaucoup. Viendront d'autres qui différencieront sur d'autres points et ne ressembleront pas sur ceux-là. Ce sont deux lignes qui se superposent par le procédé de la proposition troisième de Legendre, et vont toujours ainsi



etc., etc. Part de la tradition et de la création nouvelle.

## 64

Commencement d'un éloge académique. — Un éloge ne peut plus désormais être qu'une *critique* : aussi bien la critique des grands hommes est-elle leur plus bel éloge. Diviser ainsi : 1<sup>o</sup> ce qu'il y eut dans N d'universel, *vrai*, résultat acquis ; 2<sup>o</sup> ce qu'il y eut de son siècle, scorie temporaire de nulle valeur, qui tombe, particulier, etc. Bossuet par exemple.

## 65

Que le caprice est tout dans les révolutions esthétiques. Esprits qui y obéissent, en croyant percevoir et marcher librement. Et ceux qui cherchent le plus à se mettre en dehors de l'accidentel de leur siècle y obéissent malgré eux. Par exemple, la révolution esthétique en faveur du moyen âge et des poésies barbares. On est en fureur contre Voltaire qui s'en moquait. Mais, mon Dieu ! pouvait-il deviner de pareilles incalculabilités ? C'est le vol du papillon. Et nous, savons-nous où convolera un caprice ultérieur, et comment on nous jugera alors ? A mon sens, ces caprices ne sont caprices qu'à demi. Car il y a du beau en tout ; mais la

sottise, c'est d'absolutiser et exclusiver tout cela, comme Montalembert par exemple.

## 66

C'est un défaut que dans un ouvrage la marche soit si embarrassée qu'elle demande pour être comprise une dissertation particulière, ou bien qu'à chaque pas l'auteur soit obligé de s'y arrêter pour en rendre compte, comme dans les œuvres scolastiques, où il semble que les divisions, etc., soient *but* et non pas *moyen* de clarté.

## 67

Calderon, type de la conception vague et spontanée de la vie, par exemple son Héraclius : en cette vie, tout est vérité et mensonge, état de rêve (1). Cf. la deuxième journée par exemple, le château enchanté, la fin de la première journée. Il semble qu'on soit en dehors des conceptions ordinaires de l'esprit humain. Cela me rappelle Jean Clair.

## 68

Deux manières de réagir contre une philosophie qui s'égare et se dévergonde. 1<sup>o</sup> A la manière de Locke, des positivistes (philosophie positive de notre temps). — Rap-peler l'homme des planasmes célestes à la connaissance vulgaire mais certaine. — 2<sup>o</sup> La réaction à la manière de Socrate, Toute morale. *Quod supra nos, quid ad nos*. Je ne sais rien, sinon que je ne sais rien. — Celle-ci la bonne et la belle. Nous en aurons, je crois, une comme cela. Un homme

(1) Cf. par exemple Voltaire, éd. Didot, p. 782, première colonne au bas. Le titre : Tout est vérité et mensonge, résume parfaitement l'idée générale et la couleur générale. Vie dans les nues. Cf. par exemple p. 785, première et deuxième colonne. Jeu de [lacune] ; qu'il meure et ne meure pas, répété à divers endroits, enfin les derniers mots de la pièce.

moral, qui s'élèvera enfin, et rappellera l'homme au vrai, au pur, simple et chaste.

## 69

Rien de plus curieux que ce mouvement d'espérance et d'activité demi-scientifique qui travaille en ce moment les orthodoxes. Ils se fondent sur cet aveu, proposition qui sert de base secrète à tous leurs points de vue : « Nous sommes pauvres, mais *nous pourrions* être riches. » De là leurs vagues espérances. Pauvres gens ! ils ne voient pas qu'ils sont usés, et que s'ils n'ont pas d'hommes, ce n'est pas sans raison. Une bonne cause, bons défenseurs.

Voir n<sup>o</sup> 71

## 70

Manière *dogmatique, critique, historique*, faces successives de la critique littéraire. (Voir *Rem. ad Orator.* de Cicéron.)

## 71

Singulier milieu où se trouve l'orthodoxie, et d'où elle ne sort que par une espérance. Les néo-catholiques d'un côté : mais l'Église les répudie. Les orthodoxes-scolastiques de l'autre : ils sont ridicules, et on l'avoue. On ne peut donc se tenir ni dans l'un ni dans l'autre parti. — Alors on en espère un troisième. Mais c'est en vain : car si ce troisième est orthodoxe, comme il devra être pour être logique, il retombera dans la scolastique, non sans doute quant à la forme, mais quant au fond. Ils ne s'aperçoivent pas que le ridicule de leurs orthodoxes stricts ne tombe pas seulement sur la forme de leur enseignement, mais encore sur la matière même de leur enseignement. Orthodoxie est devenue toute négation, c'est une limite, et si restreinte qu'il n'y a plus moyen de sortir des vieilles formes, même quant aux



mots : car ils sont presque tous consacrés. Démenez-vous dans ces étreintes. Mais comme ce sont des gens de parti, ils se soucient peu de l'orthodoxie, et en font implicitement bon marché, et l'orthodoxie, avec son habitude de ne pas condamner tout ce qui est condamnable, les laisse faire en les regardant de travers. Mais tout cela est illogique. Singulière chose et pourtant parfaitement vraie qu'aucun théologien n'admettrait une apologie faite aujourd'hui. Ils lisent cela comme n'étant pas pour eux, et se disent, toujours sur ce ton que j'ai souvent signalé comme impliquant une affreuse mauvaise foi : « En se défendant sur ce pied-là, on blesse l'orthodoxie, mais il faut laisser dire ; les incrédules, qui ne savent pas cela, s'y prendront ; ils seront illogiques, n'importe : on peut être sauvé sans cela. » Ah ! quelles gens ! Les théologiens sont tout négatifs comme leur système qui se formule en condamnations ; ne pas dire d'erreurs, voilà tout pour eux ; dites, après cela, des sottises tant qu'il vous plaira.

## 72

Conception du monde comme une immense combinaison de forces, tirant en tous sens, se croisant, se combinant, se détruisant, se modifiant, et chaque homme est une de ces forces plus ou moins énergiques. Et enfin tout cela a une résultante plus ou moins énergique. — J'ai aussi conçu désormais la ligne de l'humanité dans l'espace à trois dimensions, et non sur un plan comme je le faisais autrefois. J'imagine une sorte de carte dans l'espace, où seraient localisées les notions générales de beau, bon, utile, vrai, spontané, etc., avec toutes leurs infinies nuances, tout cela formerait une vraie carte, un système fixe, qu'on peut supposer réuni par des lignes, lesquelles constitueront le système des ordonnées et des abscisses, et alors on déterminera la situation de l'humanité par les différents degrés de rapprochement où elle se trouvera de ces lignes normales. Une question préalable et que je ne saurais résoudre serait de savoir si cette ligne est continue, et si, en adoptant un

pareil système de coordonnées, la détermination ne se réduirait pas à des points épars, ou du moins n'aurait pas des solutions de continuité. Peut-être, la vraie relation comme ligne se rapporterait-elle à un autre système de coordonnées ; je ne le crois pas pourtant.

## 73

Fait qui prouve combien la notion différenciée d'un fait physique est plus nette que celle des faits psychologiques. C'est que dans le dictionnaire d'une langue à une autre, par exemple *grec*, les mots qui ont un sens physique n'ont jamais à côté d'eux qu'un seul équivalent très déterminé, ce qui n'a pas lieu pour les mots qui représentent les faits moraux. Là, c'est une foule de nuances souvent fort différentes, et qui embarrassent énormément les commençants. En un mot, le fait n'est pas délimité, comme pour les verbes physiques. Dans l'intérieur de toute langue, il en est ainsi ; il y a mille manières de dire les choses morales ; il n'y en a qu'une de dire les choses physiques. Cela peut-être ne tient pas aussi seulement au plus ou moins de distinction de nos idées, mais aussi à la nature des choses. Le fait moral est bien plus délicat, plus nuancé, il a mille faces, et le physique est un plan.

## 74

Similitude de deux faits : l'annelé coupé qui se recomplete, et la bouture qui pousse des racines. C'est absolument le même fait : un être qui complète ses organes pour arriver à sa constitution normale, à son moule complet. Toute une plante *en puissance* dans la bouture, comme dans l'anneau isolé. Que c'est frappant !

## 75

On admire trop les productions des grands hommes en elles-mêmes ; il vaudrait mieux les admirer plus histori-

quement, dans leur génie. Par exemple Pascal ; ce qu'il dut y avoir de beau, ce fut l'intérieur de la pensée de cet homme. Voilà qui devait être sublime. Ce sublime ne se livre à nous que par des fragments incohérents, qui sont sublimes sans doute, mais le sont bien moins que sa pensée, que l'état dont ils ne sont qu'une faible peinture. En un mot la *pensée* de Pascal était bien plus admirable que les *pensées* de Pascal.

## 76

Même difficulté en nous pour la faculté morale que pour la liberté. Facile de prouver son existence ; quand on en vient à se demander où elle est, impossible ; l'intérêt, au moins la *récompense* envahit tout comme là-bas le motif. Plût à Dieu que pas de récompense ! alors on serait sûr. — Du reste il est clair que dans le système de vertu = intérêt bien entendu, la vertu irréductible est supposée. En effet, quand je fais le sacrifice, je suis sans doute mon intérêt, si la vertu à laquelle je fais le sacrifice est réelle en elle-même ; mais si elle n'est que l'intérêt, je suis un sot, si j'y *sacrifie* : je dois faire la chose immédiatement utile. En d'autres termes, le sacrifice se conçoit, si ce à quoi je sacrifie est réel. Mais si ce à quoi je sacrifie n'est rien, le sacrifice est une sottise.

## 77、

(Cf. Cicéron, et Brutus, ch. XIX.) Il dit que les origines de Caton faisaient mention de chansons, à la louange des hommes illustres, chantées autrefois dans les festins. C'est une des rares traces d'une poésie latine primitive. Cela prouve que *pas même* les Romains n'ont été sans poésie à leur enfance. On serait du reste tenté de le croire, tant ils en ont peu. Épopées niebuhriennes (1).

(1) Allusion aux hypothèses de Berthold-Georges Niebuhr (1776-1831) qui, à la suite de Beaufort, émit des doutes sur l'histoire des premiers siècles de Rome.

## 78

Il y a certaines occurrences que nous sommes naturellement portés à regarder comme *solennelles*, et correspondant à quelque fait objectif. Par exemple, je regardai ma montre ce matin, au moment où les deux aiguilles étaient en ligne droite, et je me sentis porté à dire : « Moment remarquable, même en soi, objectivement. » Puis, par des considérations géométriques, je me demandai si ce moment avait géométriquement lieu. On est porté, on ne sait pourquoi, à objectiver ces choses, y faire correspondre quelque fait hors soi. Cela explique une foule de croyances populaires, consacrant certains moments comme objectivement mystérieux, par exemple, ce qu'il se figure se passer à minuit, la nuit de Noël, etc., ce qu'il croit encore de certaines concurrences, par exemple, ce conte de mon enfance : « Si le coq chantait, le vent tournait, la cloche sonnait, etc. » Naturellement, l'homme objective beaucoup, ce n'est que bien tard qu'il arrive à soupçonner que tout cela n'est qu'en lui ; par exemple, Malebranche sur les qualités secondes, etc., et une foule d'autres choses analogues, *quae scis*. Cela est réfléchi.

## 79

En supposant même que la règle de l'unité de temps et de lieu pour le théâtre fût formulée chez les anciens, dans Aristote, par exemple (ce qui n'est pas), elle ne serait pas applicable à pair à notre théâtre. Cela était bon pour le théâtre ancien où il n'y avait ni scènes ni actes, où souvent un seul personnage restait sur la scène d'un bout à l'autre : par exemple dans *Œdipe à Colone*, dans *Prométhée*, dans les *Suppliantes*, etc., où au moins le chœur établit la permanence et la *continuité* de l'action. Mais chez nous, l'action est coupée, morcelée ; alors cette règle n'a plus de sens.

## 80

Il faut bien s'entendre sur la manière dont les grands hommes antérieurs servent aux grands hommes postérieurs : par exemple, Corneille à Racine. Ce n'est certainement pas une imitation directe, c'est par une influence secrète, qui s'exerce sur tout le temps. Corneille a avancé les choses ; Racine s'est trouvé à ce point ; et en est parti, mais en est parti par un jet tout aussi original, et non en corrigeant le beau de Corneille. Non, c'est un autre ordre de beau, seulement qui n'a pu apparaître qu'enté sur un beau antérieur. — De deux génies, également originaux, dans des époques également fortes au même point de vue, le second est toujours supérieur, car il est plus avancé. J'ajoute ces restrictions, *car au point de vue littéraire*, Voltaire est au-dessous de Racine, bien que, *somme toute*, plus avancé.

## 81

Il y a toujours dans toute constitution politique un côté faible, qui, en multipliant de malignité, amène sa ruine : par exemple, à [Athènes], démocratie folle ; à Rome, droits peu délimités des différents ordres, rompant sans cesse l'équilibre, et enfin les résultats en se grossissant amènent la catastrophe finale.

## 82

Le roman est l'épopée des époques réfléchies, où la grande veine de poésie est éteinte ; on n'a plus de force pour enfler cette grande machine de l'épopée. Épopées étiolées. Ou bien encore, c'est l'épopée individuelle, où le héros est le cœur de chacun. (Cf. Villemain, *Études littéraires. Romans grecs.*)

## 83

Même fait que j'ai observé tant de fois dans le sommeil, le fait physiologique entraînant le fait psychologique.

## 84 manque.

## 85

Les premiers philosophes rationalistes semblent à la fois *restreindre* et *épurer* l'idée de Dieu. Le Dieu d'Anaxagore, par exemple, est moins étendu que le Dieu du vulgaire et, par là, aussi pur. On croyait, et c'était tout naturel, qu'on ne pouvait épurer Dieu qu'en en retranchant. C'était l'analyse : la vraie synthèse sera quand en mettant tout sous ce mot, bien loin d'en rien retrancher, on fera pourtant un Dieu pur. C'est le Dieu concret du vulgaire qui, lui, est grossier !

## 86

Défaut de la preuve de l'existence de Dieu ontologique ou hypothèse de Descartes. C'est de prendre l'*existence comme un attribut*, une qualité, et de l'appliquer comme substantialité à un être. — Sans doute, *supposé qu'il soit substantiellement*, il sera *étant*, comme qualité, mais ce n'est qu'une qualité, et tandis que vous n'avez pas la certitude par ailleurs de son existence substantielle, ce n'est qu'une *qualité hypothétique*. Voilà, je crois, le fin mot. On peut faire, je le sais, à cela la réponse ordinaire de Descartes, mais on peut faire l'instance, et cette fuite à l'infini prouve au moins contre la preuve.



## 87

Nos anciens tragiques sont excessivement pauvres, faibles même pour le spectacle (ῥψις, comme dit Aristote, *Poétique*, ch. VI, 2). La plupart de leurs pièces se passent dans des antichambres ; froides pièces à dialogue. Nous, au contraire, nous varions et soignons le décor ; c'est pour nous la moitié de la pièce ; les anciens mettaient toute la pièce dans les acteurs et la peinture de l'homme. Nous autres, nous voulons aussi la nature. Dans Corneille et Racine, tout porte sur les interlocuteurs.

## 88

Le fait de Mithridate sachant vingt-deux langues, attesté par toute l'antiquité (Quintilien, liv. XI, ch. II, etc.) nous étonne en ce qu'on nous dit que ces vingt-deux langues étaient parlées par vingt-deux nations *soumises à son empire*. (Quintilien, loc. cit.). Or cet empire ne paraît pas avoir été bien étendu. Je m'explique cela en supposant qu'il s'étendait sur ces nations du Caucase, vraies *montagnes de langues*, comme les appelle Aboulféda, où chaque petite tribu a la sienne. (Cf. Balbi, *Atlas ethnographique*.)

## 89

Jamais un ami ne nous est plus cher, ni plus idéal que quand il est mort ; car alors ses facultés attractives conservent seules leur effet, les répulsives sont effacées. Et puis, l'usage affadit, émousse.

## 90

L'homme vis-à-vis de Dieu, quant à l'origine, comme le poème vis-à-vis du poète. Ce n'est que le poète exprimé. Car le poème n'est pas la lettre. Ou encore comme la pensée et

la parole. La parole n'est pas le son, [mais] la pensée exprimée, le verbe. Après cela, de même que dans la parole il y a le son et le signifié, de même, n'y aurait-il pas dans le monde le concret et l'esprit, celui-ci seul étant l'expression de Dieu ?

## 91

Différence entre les génies littéraires (poètes, orateurs, etc.) et les génies scientifiques, philosophiques. Ceux-ci sont plus tôt en possession d'eux-mêmes. Descartes, à vingt-trois [ans], a toute sa méthode, etc. Malebranche, il est [vrai], se cherche longtemps, mais cela vient de ce qu'il a été en dehors de l'influence de développement possible. Or, ma loi ne s'applique que supposé cela : je suppose que nul obstacle extérieur n'obste, que tous les contacts nécessaires ont lieu, etc. Eh bien ! je dis que si posé tout cela, un homme n'a pas sa vocation de savant ou de philosophe à vingt ans, il ne le sera jamais. En un mot, ici, sitôt contact, feu, mais encore longtemps fumée. En littérature, au contraire, un homme peut se traîner longtemps dans le médiocre, avant d'atteindre le haut sublime. Car là, il y a du flottant, on est ballotté entre différentes eaux, et on n'attrape le beau parfait qu'à la dérobée. Par là s'explique que des médiocres aient souvent fait de fort belles choses ; il y a un peu de hasard et de bonne chance. En philosophie et science, non, si ce n'est celle du contact et de la cause occasionnelle qui est tout extérieure. Et puis, en littérature, parmi les œuvres d'un tel, il y a fatras et épis durs ; non ainsi en philosophie et science. Tout n'est que la répétition d'une pensée, des variations d'un même air, tout est beau. Parmi les œuvres des philosophes (en tant que philosophes, car entre [les] *Dialogues* de Platon, par exemple, mais en tant qu'artiste), il n'y a pas cette inégalité, qui se remarque entre les œuvres d'un poète, orateur, etc.

## 92

Voyez *Magasin pittoresque*, année 1834, 19<sup>e</sup> livraison, p. 148, un dessin de stalles, et des détails, tout analogues à celles de Tréguier, et que je regarde comme si curieuses sous le rapport archéologique.

## 93

Les entretiens des anciens, tels que Platon, Cicéron, etc. nous en donnent le type, paraissent avoir été bien plus sérieux que ceux de nos sociétés. Une symposie serait maintenant impossible, ou serait factice. Cela tient au commerce des femmes, qui jamais chez les anciens ne paraissaient dans les assemblées sérieuses, ni ne se mêlaient aux conversations. Chez nous, au contraire, et d'après la règle qu'il ne faut rien dire au-delà de la portée supposée des assistants, il n'est plus permis de dire en société que des sottises, parler pour parler, sans rien dire. Cela est singulier, caractéristique du Français. Se réunir pour parler, être l'un avec l'autre. J'imagine que cela changera.

## 94

Chacun, les grands hommes surtout, se font tous une certaine topique à part. Pascal, par exemple. Voyez ce que dit M<sup>me</sup> Périer, il s'était fait des règles, etc.

## 95

Voyez dans une mauvaise histoire des États-Unis d'Amérique, par un M. Nougaret, un trait caractéristique de l'indifférence du sauvage pour la vie, tête pour tête, chez les Chactas : il y a une gravure, et le trait est à côté. Lisez, il est *particulièrement* caractérisé.

## 96

Le doute est si beau que je viens de prier Dieu de ne jamais m'en délivrer : car je serais moins beau, bien que plus heureux.

## 97

Sottise aux philosophies de disputer avec les religions, pour savoir qui a le plus fait, qui a eu le plus de martyrs, etc., puisque c'est toujours l'esprit humain. Mon Dieu ! quand sentira-t-on donc cela, et que c'est le combat de deux langues l'une contre l'autre ? mais on s'attache à des mots, et on s'en fait un drapeau, et il faut disputer.

## 98

Nous ne concevons le dépit et l'indignation que pour des choses où nous sentons que nous n'avons [pas] bien la raison et le beau de notre côté. Un persécuté pour sa croyance n'a nulle rage contre ses persécuteurs ; un homme qui s'est attaché par hasard à un parti politique, ce parti tombant, bien qu'il ne lui en résulte aucun mal, il en pourra concevoir une telle rage que sa vie en perde tout ressort. C'est qu'ici c'est pur préjugé pris à pile ou tête, et là-bas il y a des raisons. On s'attache d'autant plus à une idée, qu'on a moins de raison de s'y attacher, on s'identifie alors avec elle, et on attache sa gloire au triomphe de cette idée. Ceux qui ont une conscience politique sont beaucoup moins rageux. J'ai vu cela en Bretagne.

## 99

On a beau, par des subtilités, détruire le grand fait qui correspond au mot de *barbarie*, on peut, en l'analysant, ne

trouver presque plus où le placer ; il n'en est pas moins vrai qu'il énonce un fait, et désigne un état du monde, dont on trouve les linéaments fort bien dans son esprit, bien qu'en l'analysant on soit tenté de dire que nul d'entre eux n'est spécifique, comme appartenant à d'autres époques. Moyen âge, par exemple. Ozanam.

## 100

On fait trop de l'histoire littéraire l'histoire des auteurs ; par là on ne saisit pas les nuances, les transitions qui sont à proprement parler l'histoire. Par exemple, pour la littérature latine, on nous donne un article sur Perse, etc., Lucain, après les auteurs du siècle d'Auguste, et on ne s'occupe pas de montrer comment on est passé d'ici là. Nisard, collection de tableaux sans lien. Or l'histoire devrait être un tableau de plusieurs scènes, pas même comme les tableaux multiples et à imagettes du moyen âge, mais d'une plus grande unité.

## 101

Singulier caractère de l'admiration qu'ont certaines époques pour les classiques. Par exemple la nôtre, celle de Quintilien pour Cicéron. *Il est reçu* que ces auteurs sont supérieurs, de premier ordre, c'est reçu ; mais pour les imiter, c'est une autre histoire. Il y a plus ; cette admiration, au moins dans certains esprits (je ne dis pas dans Quintilien et ses successeurs), est un mensonge qu'ils se font à eux-mêmes. Ils les admirent parce que c'est imposé, mais non bien cordialement. Car combien y a-t-il d'hommes qui sont capables d'*admirer originalement* ? On sait que tels grands esprits les admirent, c'est la mode ; donc... [*inachevé*].

## 102

Le scepticisme fait hausser les épaules aux bonnes gens. Nature humaine, disent-ils, se peut-il gens si fous ? Pour-

quoi les appellent-ils fous ? C'est qu'ils refluent leur nature. C'est mal de leur part, car au fond c'est croix ou pile : mais cela signifie un fait important, à savoir combien des principes sont conçus comme nécessaires, et entraînant forcément l'assentiment, et combien le doute objectif est peu dans la nature humaine, etc.

## 103

Rien ne met plus clairement au jour le penchant inné de véracité que les *efforts* que font les gens crédules pour ne pas croire, dans certains cas. J'ai vu des gens du peuple autour d'un charlatan. Les uns croyaient du premier coup. Les autres, un peu plus faisant les fins, ne *voulaient* pas d'abord croire ; ils se doutaient que c'était de mauvais ton. Sur ce, en arrivant, ils riaient, se moquaient. Au bout de quelques phrases, l'assaut de crédulité devenait terrible. Cet homme parlait si *στρογγύως*. On les voyait lutter contre le *penchant* qui les entraînait à croire, ils disaient : « Non, non », riaient, se moquaient, faisaient les fendants ; on voyait une vraie bataille contre un penchant qui les entraînait malgré eux. Enfin, le charlatan raconta une anecdote *très circonstanciée* de guérison ; dès lors, c'est fini, ils sont vaincus. J'ai vu cela dans des simples et des enfants. ConteZ-leur une histoire merveilleuse, ils feront effort d'abord pour ne pas croire. « Oui, mais ce n'est pas vrai cela », tout en écoutant à grands yeux, et ayant bien envie de croire. Au bout de quelque temps, le penchant l'emporte : car un effort d'*époque* chez les simples est ce qu'il y a de plus pénible, plus encore qu'un effort d'*attention*. Ils se raidissent d'abord contre la merveille, puis lâchent. Et si ce n'est pas trop merveilleux, ils croiront bien vite.

## 104

*Majestati naturae par ingenium*. C'est faux. La nature n'est pas seulement d'une majesté calme, urbaine et pou-



drée comme Buffon ; elle est aussi sauvage, fantastique, hardie, et belle : par là Goethe me la représente mieux que Buffon. Voyez les montagnes, la mer, cela ressemble-t-il à Buffon ? Le Jardin des Plantes n'est pas la *nature*. Or Buffon n'est qu'un jardin.

## 105

Pourquoi dans nos sociétés modernes n'avons-nous plus le type du philosophe ancien, qui n'écrit plus, mais remplit une fonction sociale, Socrate, Stilpon, Antisthène, Pyrrhon, etc. ? Ils parlaient et tenaient école, voilà tout. — C'est que 1<sup>o</sup> christianisme ; 2<sup>o</sup> les livres tuent l'école. (Voir *alibi quae notavi, et quae Socrates in Phaedro descripsit.*)

## 106

C'est un procédé commode d'attribuer au christianisme tout ce qui est en temps modernes et n'était pas en temps anciens. En effet, voici comme on raisonne : voici un avantage que nous avons sur les anciens. Donc sa cause doit être quelque chose qui est chez nous et n'était pas chez les anciens. Or parmi ces choses, ce qui crève le plus les yeux, c'est le christianisme. Nous avons des lois, des républiques. Donc, c'est christianisme cause de tout cela. Avec une si grossière méthode, il faudrait aussi dire que tout le mal qui est chez nous et n'était pas chez les anciens vient du christianisme, ce qui serait très faux. Cf. Guizot, *Histoire de la civilisation en France*, où il blâme cet exclusivisme, et reconnaît trois ou quatre causes de nos institutions : les institutions romaines, le christianisme, les institutions barbares, etc. L'autre système ressemble à ces vieilles hypothèses qui voulaient en psychologie et physique tout faire porter sur un point. La bonne méthode (écossaise) est de rétablir la pluralité des causes quand on ne peut scientifiquement tout réduire à une.

*Ici mon développement. Scis.*

## 107

L'épicurisme n'aura jamais faveur auprès du peuple. Dites à un pauvre : amusez-vous, il vous tournera le dos. C'est bon pour les riches. Pour le peuple il faut une doctrine triste, qui pleure avec lui, le christianisme, par exemple. Cela prouve que l'épicurisme n'est pas le vrai, car le vrai est pour tout le monde. Donc, dira l'orthodoxie, le christianisme seul est vrai, et non ta philosophie, qui n'est pas non plus pour tous. Mais ce n'est qu'une différence de forme, mêmes idées morales, et cela suffit ; car c'est par là seulement qu'il faut communiquer avec le vulgaire.

## 108

Singulier mot que Dieu. Sans article, nom propre ? nom commun ? Jéhovah, nom propre. (Voir *alibi*, *not. ad class. explicat.*)

## 109

Il n'est presque rien qu'on ne puisse trouver admirable et profond. Mais cela n'est pas *permis* de tout. Les classiques sont ceux sur qui on est invité à faire ce facile effort. Là, cherchez des beautés, on ne vous dira rien ; mais dans tel moderne, vous serez ridicule. En vérité, le lecteur *fait* les trois quarts de ces beautés. Ah ! vive la science !

## 110

Voici comment une école arrive à traiter des questions toutes différentes de celles qui l'occupaient d'abord, par exemple les platoniciens du souverain bien, etc. Platon n'en a pas parlé, mais la question est ensuite soulevée par d'autres écoles ; on sent le besoin de la résoudre soi-même,

et on répond dans les principes du maître, comme il eût fait lui-même, ou du moins comme on suppose. Ainsi se font les modifications des écoles. (Voyez Cicéron, *De Legibus*, l. I, ch. XX.)

## III

Corneille, type du génie sans goût, *produisant* beaucoup, beau et mauvais, et ne sachant pas faire l'élimination, choix, prenant tout. Rappelez ma théorie. Goût, ciseaux triant dans le synérétisme.

## II2

Toutes les fois qu'un homme dit à un autre : C'est un sens que vous n'avez pas, et que je ne puis ni vous définir ni vous prouver, ils doivent s'arrêter et clore la dispute. Car l'un se retranchera en son doute méthodique, *donec probetur*. Et l'autre aura droit d'exiger qu'il ne se moque pas, car l'aveugle aussi... Ainsi prouver à quelqu'un la poésie, le beau, l'idéal, la vertu, et, prétendent les orthodoxes, la foi, c'est impossible. Les orthodoxes n'ont pas tort en cela, et on ne peut les évincer, qu'en prouvant positivement qu'ils ont tort. Mais leur incapacité de prouver ne prouverait rien, si elle était seule : car avec cela, ils pourraient avoir raison. Et ce serait cercle vicieux de les attaquer. Ils ne prouvent pas, direz-vous ; mais s'ils ont raison, ils ne doivent pas prouver. Or, s'ils ont raison est la question. Prouvez donc qu'ils n'ont pas raison. Un éristique eût inventé sur cette roulette un joli sophisme.

Voir en « Ernest », à l'épisode Nollin, commencement d'une lettre semblable (1).

(1) Allusion à une ébauche de roman : *Ernest et Béatrix*, où le héros se nomme Ernest, et où ce Nollin, camarade du séminaire Saint-Nicolas, joue un rôle secondaire. Voir ci-dessous p. 1500.

## 113

Il y a une manière originale de puiser son inspiration dans les livres de ses devanciers littéraires, Car enfin, si l'inspiration prise occasionnellement aux beautés de la nature ne détruit pas l'originalité, pourquoi les beautés intellectuelles ne seraient-elles pas causes occasionnelles de création du beau ? Mais il faut qu'elles ne soient que causes occasionnelles et non thème à copier, ou imiter ou extraire. On s'enflamme par leur contact, mais on ne prend pas leur flamme, flambeau qui s'allume à un flambeau.

## 114

Singulière idée de notre siècle de ne regarder comme vraiment sérieuse que la politique et encore en action. On se préoccupe que l'humanité nous pèse sur les bras à chacun, et qu'il s'agit de mettre la main à la pâte. Sur tout le reste, on rit,

## 115

Demi-cauchemar fort remarquable. Je voyais des choses horribles, mais, comme les circonstances physiologiques n'étaient pas assez décidées pour les faire apparaître comme réelles, j'imaginai que c'était un spectacle où j'assistais et où je voyais tout cela représenté. Ce tour est fort remarquable. Il m'a fait saisir une vue rapide de la manière dont se forment les songes. Une image vague et sans aucune liaison, fournie par l'association des idées, mais tout cela ne formerait qu'un non-sens complet. L'induction agit sur ce chaos, complète, coordonne, elle supplée le nécessaire que ne donnait pas l'association des idées. Ici par exemple l'idée de voir tout cela en spectacle ne pouvait venir de cette association ; mais c'était une conséquence tirée, une espèce de cheville ajoutée pour mettre toute cette inco-

hérence en édifice. J'ai souvent observé des efforts d'arrangement analogues venant d'une faculté combinante dans les songes, faculté qui agit ainsi : cela ne peut être ni ainsi, ni ainsi, ni ainsi... Donc il faut que ce soit ainsi. Et quand même ce dernier *effugium* serait fort invraisemblable, la faculté l'adopte, car elle n'est pas difficile en rêve, par la faiblesse de l'attention.

## 116

Toutes les religions suivent la loi de la *dégradation rudimentaire*. Par exemple, offrandes de légumes, fruits, etc., essentielles en anciens cultes ; en christianisme, ont à peine un rôle : offrande d'épis, etc., mais presque rien, et à peine consacré par un rite reçu et consacré.

## 117

Il y a dans cette tentative de *Fleurs animées* une grande vérité philosophique supposée, c'est l'identité foncière de toutes formes, facilité à transformer une forme de fleur en une forme humaine, un même type caché, ou plutôt *une même idée* représentée par telle fleur et tel genre de beauté (1). Cet Allemand (2) qui faisait série à transition insensible de la face humaine à la grenouille. — Cet autre qui en deux ou trois traits de crayon changeait l'une en l'autre. Où ai-je vu cela ? N'est-ce pas en M<sup>me</sup> de Staël ? Là est la philosophie du dessin.

## 118

Le siècle où la critique est le plus avancée n'est pas toujours celui où la production littéraire l'est le plus. Ainsi

(1) Voir surtout l'œillet.

(2) Probablement Lavater.

assurément nos critiques sont plus avancés que ceux du xvii<sup>e</sup> siècle ; ils aperçoivent de magnifiques théories, ils sont fins ; les Allemands ont, à mon sens, découvert de nouvelles régions dans le pays du beau ; mais elles n'ont été qu'aperçues, non encore explorées. Voir une veine de beautés n'est pas la traiter. La haute théorie romantique, comme je l'entends, du beau positif, est sûrement admirable, mais qui l'a pratiquée ? Donnez-moi une *production* qui égale notre idéal. Ah ! j'y suis. C'est que précisément notre idéal est inattingible. Le vôtre, qui est fini, limité, est bientôt atteint ; le nôtre est par-delà les bornes. Tous nos ouvrages seront imparfaits et en cela plus sublimes, plus ressemblants à notre idéal. Ici mes idées sur ce sujet. (Voir *alibi*.)

## 119

Tout ce qu'on dit pour prouver historiquement la nécessité d'une religion ne prouve que pour le peuple. Car je puis vous citer huit siècles durant lesquels les esprits éclairés ont été absolument dénués de religion. Dans le polythéisme grec et romain, évidemment les hommes instruits ne croyaient à rien de supranaturel dans la religion. Ils participaient au culte reçu, mais leur religion n'était que la *pure religion naturelle*. C'est l'époque qu'on pourrait caractériser ainsi : époque de la religion naturelle. Le peuple lui-même n'avait que la morale naturelle, puisque le polythéisme n'avait pas de morale.

## 120

Les littératures formées par imitation ne peuvent avoir une longue durée. Car, au siècle suivant, on ne songe plus à imiter les modèles primitifs, mais à imiter les modèles secondaires qu'a produits le siècle classique. Ainsi au xviii<sup>e</sup> siècle on n'imité plus les anciens, mais on reçoit les traditions du xvii<sup>e</sup> siècle. Au siècle de Stace, etc., on



n'imité pas les Grecs (du moins on n'en a plus l'esprit), mais les auteurs du siècle d'Auguste. Or ces essences, passant par tant de mains, perdent toute vertu. Il n'en est pas de même chez les Grecs, car là, c'est production primitive, jusqu'à l'époque alexandrine. A ces époques, l'esprit de la littérature qui a déjà servi de type est presque perdu. Du temps de Stace, on ne songe plus aux Grecs, au moins en le lisant. En lisant Crébillon, on ne songe plus aux anciens. Stace est plus latin peut-être (et en général les auteurs de la décadence latine sont plus originaux que ceux d'Auguste ; voyez mon travail sur ce sujet ; originalité de littérature latine), et par là plus faible, plus écolier. On ne conserve plus qu'un fonds vague et morne, qui peut-être est mieux le génie de la nation, mais tout mutilé. Ainsi assurément si la littérature latine primitive se fût développée librement, elle nous eût produit autre chose que Stace ou Lucain, et la littérature française du moyen âge autre chose que Crébillon et de Belloy et Lemierre (1).

## 121

J'ai remarqué que les plus mauvais auteurs de la décadence latine, Sénèque le Tragique, Stace, etc., bien loin de nous être désagréables quand ils sont traduits, nous plaisent plus que ceux du siècle d'Auguste. C'est que nous demandons dans la traduction je ne sais quelle emphase, ce qu'on appelle du beau style, des épithètes à effet, etc. Or, ces auteurs en sont pleins. De plus, ces auteurs se rapprochent beaucoup de notre manière. De plus, leurs défauts s'effacent en traduction. Lisez les tragédies de Sénèque et aussi sa prose traduite en français, et vous la trouverez magnifique, plus avancée que tout ce qui a précédé. Cela explique les faux jugements de ceux qui ne connaissent ces auteurs qu'en la traduction, M<sup>me</sup> de Staël, par exemple. Son jugement sur la littérature latine (qu'elle

(1) P.-Laurent Buirette de Belloy (1727-1775). Ant.-Marin Lemierre, poète et auteur dramatique (1723-1793).

dit si supérieure à la philosophie grecque. Est-ce en *De l'Allemagne* ? (1)

*Huet le rapporte en Études sur l'antiquité, si je ne me trompe.*

## 122

Singulière manière qu'ont les rhéteurs de juger les contemporains. Ce qui est dans la vieille manière, beau mérite, disent-ils, ce n'est pas du xix<sup>e</sup> siècle, c'est du xviii<sup>e</sup>, c'en est le prolongement. — Si c'est du goût actuel, horreur, anathème. Avec cette méthode-là, rien ne sera beau de l'actuel. Il faut qu'il ait cent ans. M. Sandras me peint cela au naturel. Je ne concevais pas encore que le ridicule pût aller jusque-là.

## 123

Il est sûr qu'il y a des traits de ressemblance entre nos auteurs modernes, Byron, etc., et ceux de la décadence latine. Par exemple, cette raideur, ces statues d'airain, qui ne pleurent plus, mais prennent les choses durement, avec un gros feu, sans sensibilité proprement dite. La différence de Sénèque à Virgile. Mais aussi bien Virgile est un peu enfant. Philosophie aussi dans Sénèque et les nôtres, mais quelle différence ! Là-bas déclamatrice, ici tient au cœur. Allons, mon cher ! Le seul moyen de produire encore du beau durable, c'est de penser et de sentir. Un philosophe qui a pris la vie moralement et au sérieux est bien placé à tous les siècles. Mais les rhéteurs sont la pire espèce de toutes. Saint Augustin n'est-il pas plus avancé que tant d'autres du temps d'Auguste ? Rapportez ici ma pensée sur le progrès pour tout l'ensemble de l'esprit humain, bien qu'isolément pas sensible en telle branche. Ainsi en

(1) *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, 1<sup>re</sup> partie, ch. 4.

littérature cela paraît décadence, car on ne considère qu'une face.

## 124

Que les traductions soient plus longues que l'original, cela ne prouve pas que la langue dans laquelle on traduit soit plus diffuse que celle de l'original. Car, pour *tout* rendre, il faut nécessairement prendre des circuits, toute chose n'ayant pas en toute langue sa rigoureuse expression correspondante. Alors il faut allonger. Mais si on exprimait des pensées qui ont des expressions directes, on pourrait n'être pas plus long. Il faudrait voir si deux auteurs originaux composant sur le même sujet dans les deux langues mettraient plus ou moins de mots à dire à peu près autant de choses l'un que l'autre ; ou plutôt il faudrait examiner et analyser le mécanisme du style, pour voir de part et d'autre ce qu'il y a de part et d'autre d'exubérant.

## NEUVIÈME CAHIER

Παιδίδωρον

### CADEAU D'ENFANT

#### I

SINGULIÈRE destinée des mots (et [ce sont] les mots qui font les idées ou au moins leur couleur). Par exemple, *blasphème*, mot qui joue grand rôle en notre style oratoire. Il est biblique, mais grec; biblique dans l'acception sacrée que nous lui donnons. Ainsi cela a dépendu du caprice d'un vieux traducteur qui a voulu rendre tel mot hébreu par celui-là. Souvent même le contresens joue un grand rôle. Ainsi, en tant de mots bibliques entendus de travers. Petite peuplade de l'Orient. Et le mot hébreu du hasard qui offrit le son imitatif dans telles circonstances physiques à tel patriarche. *Catena rerum*.

#### 2

Les appréciations de Voltaire vis-à-vis du christianisme sont types de la vue partielle. Il n'a vu que les ridicules, les ordres mendiants, des Père Nicodème, etc. (Voyez la préface aux *Contes*, Guillaume Vadé, etc.). Tout ce qu'il dit est vrai. Chateaubriand a vu la face opposée, tout le beau, le poétique. Chateaubriand eût paru un fou à Voltaire, et Voltaire paraissait un acharné à Chateaubriand, et les deux ont raison.

## 3

De tous les hommes de l'antiquité, je n'en vois pas de plus vrai en son ordre, et qui ait été moins dépassé qu'Horace. Je me pâme devant cette grâce, cette prodigieuse délicatesse. Par exemple, *O saepe mecum* me semble le *nec plus ultra* du bon cœur. Ah! que la vie est jolie et gracieuse prise en ce jour!

## 4

Il est remarquable qu'étant tout à fait seul, et en se mettant en dehors des religions établies, on est porté à s'en faire une à soi-même, à prier avec des signes extérieurs, etc. Voilà *la religion naturelle*. Ceci qu'on appelle ordinairement de ce nom est mal nommé. C'est de la philosophie pure.

## 5

J'ai aperçu tout à l'heure une petite colline sur laquelle, se plaçant, on voyait la littérature et la philosophie sur le même plan, comme deux antithèses concordantes, la forme littéraire et philosophique. Mais c'était sans doute un effet de parallaxe. Il n'en est pas moins vrai qu'en prenant toutes ces parallaxes et les combinant, on arriverait à la vraie relation des choses.

## 6 manque.

## 7

Notre réalisme trouve absurde tous les sacrifices que l'homme fait de son bien-être matériel sans savoir à quoi.

Mais j'aime cela ; c'est supposer qu'il n'y a rien au-delà de l'utile. J'aime la libation antique ; jeter un peu de son bien on ne sait à qui. Maintenant on dirait : *Ut quid perditio haec ?* C'est inutile. Ah ! inutile ! L'invisible n'est donc rien ? J'aime qu'on y sacrifie, ne fût-ce que pour sauver la réalité de ce qui n'est pas palpable.

*J'aime à voir... à genoux devant rien.*

## 8

X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles m'apparaissent comme ciel gris, où les idées flottent dans le vague, demi-lueur brillante, incertaine comme j'ai vu en Bretagne. Les idées sont dans les nuages. Froid avec cela, on se ramasse, sans feu. Pas de mobiles. Subnervés.

## 9

Le sauvage ne conçoit pas l'homme civilisé qui se lamente sur la perte de la vie et le civilisé le sauvage qui la perd vaguement. C'est frappant. Cela peint les deux états réflexes et spontanés. Dites-en autant des *exécutions collectives* de l'Orient et de notre justice individuelle. Nous disons : Ils ont tort ; c'est impropre, ils voient d'un état et nous d'un autre. Eux encore à l'état de vie collective, et nous à l'état de vie individualisée.

## 10

Crainte qu'on éprouve toujours que tout ce qui est poésie et impression ne soit qu'en nous, notre œuvre, et rien dans l'objet, par exemple, l'impression des lieux, voyages, etc. En effet, en classifiant les faces des choses, on voudrait dire : Face scientifique ou des choses ; face poétique ou de l'âme. J'éprouve cela en lisant le *Voyage* de M. de Lamartine en Orient.



## II

Phénomène singulier que j'observe à ma lampe. Des corpuscules légers flottent entre la flamme et le verre, suspendus en l'air, allant de haut en bas le long de la paroi intérieure avec une régularité remarquable. Observer si c'est constant. J'explique par la sortie vibratoire du courant d'air, comme dans la musique du gaz, et dans mon expérience de la plaque s'attachant à l'orifice.

## I2

Cf. Lamartine, *Voyage en Orient*, t. II, p. 214 (éd. Gosselin, 1835). Une remarque remarquable, qui se rapporte bien à mes idées sur les littératures *finies* et *infinies* (à propos du poème d'Antar).

## I3

Nous sentons que toute forme exclusive est partielle, par exemple telle et telle manière d'écrire l'histoire. Mais nous voulons que cette connaissance ne sorte pas de la critique. Un écrivain qui écrirait dans tous les systèmes en conséquence de ce résultat critique nous déplairait ; par exemple, un historien qui écrirait séparément dans tous les genres. Après cela, *une* œuvre qui synthétiquement renfermerait tout cela, qui par exemple serait à la fois esthétique, scientifique, etc., plairait et serait plus avancée.

## I4

La religion supplée à tout pour le peuple. Elle est sa philosophie, son sens esthétique. Pour lui, pas de haut en dehors, syncrétisme de tout l'intellectuel dans le religieux. — Pour le savant, analyse d'où le religieux est banni.

Pour l'ultérieur, synthèse en tout cela se réunit de nouveau, mais qui n'a pas encore de nom. Ce ne sera même pas celui de philosophie, car il est partiel.

## 15

Voyez Michelet, *Histoire de France*, fin du quatrième volume, 1422, quelques faits précieux et merveilleusement sentis et décrits sur les faits psychologiques contagieux. *Danse contagieuse* (1).

## 16

Sur l'*Anchialus*, voyez *Anthia et Abrocome*, où ce mot se trouve.

## 17

Le fait du duc de La Feuillade suspendant une lampe devant la statue de Louis XIV, et bien d'autres de ce règne, par exemple, l'espèce de religion sincère et de cœur avec laquelle on en parlait (Voyez lettres de Boileau et de Racine), le vernis d'hétérodoxie que l'on jetait sur les disgraciés du roi, etc., nous font comprendre à merveille comment on en est venu en Orient à adorer les rois. Fait resté en Occident à l'état rudimentaire. En effet, du moment où, par l'effet des circonstances, un homme en est venu à tenir dans sa main le bonheur et la gloire de tous les individus d'une nation et aussi leur vie jusqu'à un certain point (cette dernière condition n'a lieu pleinement qu'en Orient, et c'est pour cela sans doute que l'Occident n'a jamais pleinement adoré ses rois), il est naturel de lui rendre le souverain hommage et de l'appeler le maître de la vie, comme on fait en Orient.

(1) Il s'agit de la description par Michelet du phénomène de danse contagieuse (année 1422).

Il faut avouer qu'il y a bien des ressemblances entre notre état littéraire et celui de la décadence latine et grecque ; et je conçois que M. Villemain, dans son discours du Concours (1), il y a quelques années, ait prévu cela comme une objection. (Et sa réponse par le christianisme n'est pas satisfaisante, puisque ce n'est pas là que la littérature actuelle va puiser ses inspirations régénératrices.) Ainsi manie de l'histoire littéraire, Hésychius, etc. (Ficker, I, 332), manie des recueils (Photius-Noël, Ficker, I, 325), manie des *abrégés* (I, 336) (2). — Scolastes se retrouvent chez nous avec tout leur caractère (Ficker, I, 320, Despois, etc.). Les *sophistes* surtout ont leur parfait analogue, les sophistes s'occupent de politique, occupent de grandes charges, etc., Dion Chrysostome, Thémistius surtout ; ils sont penseurs jusqu'à un certain point (Cf. Ficker. *Philos. Sophistes grecs*. Voir Ficker, I, p. 315 et suiv.). La philosophie est base de tout ; on est philosophe généralement plus réfléchi, et pourtant il n'y a plus de philosophes. En un sens, on est plus avancé ; plus de critique, plus de science, des vues plus avancées en religion que les anciens siècles classiques ; ceux-ci, comme notre siècle classique, avaient eu peu de critique, crédulité, croyance à des fables. Maintenant on n'y croit plus. Il y a même des préfaciars (Ficker, I, 278).

Enfin *Lucien*, type de notre littérature. Voyez Ficker, son rôle. Style pur, en apparence classique, sans singerie pourtant. Effort pour ramener la vieille langue et arrêter le penchant, bien inutile sans doute. On parlera un jour de nos classiques universitaires comme de pauvres hommes qui tentaient l'impossible, rétinacles de l'esprit humain. Nous parlons avec mépris des grammairiens et sophistes des anciens, et les nôtres, ce sont des hommes honorables. C'est qu'il est des genres littéraires qui gagnent au vivant

(1) Concours général, 16 août 1842.

(2) Toutes les citations se rapportent à l'Histoire de la littérature ancienne, par Ficker, traduite par Theil, 1837.

ou à la mort de l'auteur. Le poète gagne à la mort. Le rhéteur et le grammairien-sophiste y perdent tout. Durant leur vie, c'est quelque chose : après leur mort, ce n'est rien. Nos thèses, nos mémoires de l'Académie des Inscriptions, qu'est-ce autre chose que des ouvrages dans le goût des sophistes anciens ? Il n'est donc pas étonnant que les sophistes de nos jours aient cherché à relever les sophistes du vieux temps, Villemain, par exemple. Et, en effet, je ne dis pas qu'ils ont tort ; je n'apprécie pas, je signale une ressemblance. — Autre ressemblance. Mouvement vers les littératures étrangères ; grande influence étrangère (Ficker, II, 117). Vues psychologiques (Ficker, II, 135). Envahissement de la philosophie et des philosophes de profession à Rome, sous les empereurs (Ficker, II, 158) et 173 (exotique). Parcourez aussi Ficker, II, les deux dernières périodes, vous verrez tous les lettrés dans des positions politiques. *Non ita* sous Auguste et Louis XIV. Cela a son bien et son mal ; car c'est la preuve que la littérature s'est agrandie ; cercle plus large.

## 19

La littérature des peuples primitifs, ou pour mieux dire du peuple en tant que peuple, c'est la religion. La religion est éminemment synthèse, c'est la conglobation de toutes les nécessités intellectuelles de l'homme. Elle est à la fois littérature, science, philosophie, esthétique. Voyez au moyen âge, par exemple, la religion seule résume tout l'intellectuel. Il y a la matière et la force ; le reste, c'est la religion. Mystère, etc., toute esthétique est religion. C'est le syncrétisme. A un état plus avancé, vient l'analytique, où science, littérature, philosophie, etc., sont des mondes à part, et où la religion, qui n'était que leur compréhension sous un mot général, s'évanouit par la séparation des parties. — Puis viendra la *synthèse* où tout cela se refondra sous un nom nouveau.

Voir n° 21

## 20

Philosophie et pensée n'est qu'une forme, un moule divers d'enfermer et d'encadrer les choses. Ma pensée précédente me fait saisir cela d'une manière spéciale.

21 (*suite de 19*)

Les sacerdoces représentant les religions représentent aussi l'intellectuel dans ces âges primitifs. Cela a lieu chez tous les peuples, même chez les Romains, qui paraissent avoir manqué du sens esthétique (Cf. Ficker, II, p. 43.)

## 22

Nous apprécions par deux faces l'imitation des Grecs par les Romains, et la réaction que Caton, par exemple, y opposa. Au côté littéraire, nous la regrettons, la voyons de mauvais œil. Et pourtant, au côté des mœurs, nous reconnaissons funeste l'influence contraire. Pourquoi cela ? c'est petit. Car tout est un. Il faut prendre les choses en bloc, comme elles sont.

## 23

C'est quelque chose de singulier que *cet amour royal tragique*, dont il y a si peu d'analogie dans la vie réelle, et dont les Français ont fait la base de leur tragédie. On dira un jour : Ce fut *une passion faite*.

## 24

Hommes dont écrire n'est pas le but : Bossuet, Molière. Ils ne font pas de *livres*. Pour l'action d'abord. Pièces à

tiroirs, qu'ils arrangent de cent façons, ce qui ne se peut en livres. Voyez pour Molière, Sainte-Beuve, et, pour Bossuet, les pièces justificatives de Bausset, première pièce du deuxième volume (ou du deuxième livre) sur les *Sermons*.

## 25

Il y a des hommes dans l'histoire intellectuelle qui ne servent à rien créer, mais seulement à continuer la tradition littéraire, à transporter les idées, par exemple, les derniers hommes de la littérature latine : Boèce, etc. Ces hommes ont été les portefaix, portant sur leur dos l'ancien bagage et nous le transmettant.

## 26

Manière des Romains d'accepter un système philosophique en gros, pour se dispenser d'un examen de détails, dont ils n'étaient pas capables.

## 27

Les feuilles de papier sur lesquelles je faisais mes compositions de licence m'attachaient peu ; car elles n'avaient rien de différencié ; les mêmes pour tous. Il faut, pour attacher, du différencié, de l'individuel. Là est une ficelle de notre nature ; c'est fâcheux. Car de ces sortes de choses nous concluons tout de suite que nous sommes gouvernés en machines.

## 28

Délicatesse du mot d'Auguste à Tite-Live : C'est un Pompéien (1). Il recule de deux crans le débat : au lieu

(1) Allusion à un passage de Tacite, *Annales*, IV, 34.



de dire : c'est un Antonien. Comparez le mot de Napoléon à Fontanes : Il est pour les anciens, lui ! (Sainte-Beuve.)

## 29

Combien Auguste eut peu d'influence sur le goût du peuple. Ne peut rien changer au théâtre. Le *princeps* a son goût ; nous le nôtre. *Ita* avec modification, sous Louis XIV, pour le peuple qui n'avait de goût presque pour rien, si ce n'est encore pour ses vieilles traditions.

## 30

La liberté pourrait reproduire chez nous ce que l'enthousiasme religieux a fait en âges passés. Croisade de liberté. On le verra, j'en suis sûr. Ces idées-là sont actuellement seules puissantes. Que cinq cent mille têtes exaltées à ce ton se lèvent, figurez-vous ce que cela ferait. Ce serait un mouvement religieux.

## 31

Comment l'*objectif* de Descartes et des cartésiens est notre *subjectif*. Voyez Cousin, *Fragments cartésiens*, p. 153 et 154. Il en fait la remarque expresse. Voyez aussi p. 154 et suivantes, emploi de ce mot par Retz. — Notre *objectif* est exprimé par *l'être en soi*, dans ce fragment.

## 32

Les sciences mettent bien plus dans les idées du progrès que les lettres et une certaine philosophie. Nos savants y sont en plein, jusqu'à en être niais. M. Dumas, par exemple, sa manie intellectuelle, etc., son discours d'ouverture à l'École de Médecine (1846). Nos lettrés non ainsi, M. Le Clerc, M. Barthélemy Saint-Hilaire.

## 33

Singulière association en songe. M. Duchesne, mon professeur de rhétorique (1), s'y est trouvé mêlé et, par suite, je me suis trouvé exactement dans l'état intellectuel où j'étais sous lui ; révolutionnaire, mécontent, etc., tellement qu'en me réveillant je ne me reconnaissais plus.

## 34

Je viens de concevoir dans un instant furtif comment il se pouvait que le progrès de la pensée ne fût qu'une sorte de végétation sans but. La pensée est posée comme fait, et il résulte de ce fait qu'elle s'étend et s'élargit. Ceci serait *conséquence*, mais non *fin*.

## 35

Je me suis cru transporté en songe cette nuit dans mon passé chrétien, et c'est étonnant comme l'illusion était complète. J'avais toutes les manières de sentir d'alors avec un ensemble et une unité admirables. Ajoutez que ce rêve était plein d'allégories fines et très symboliques, de *lumière*, *père*, etc., et j'y donnais le sens. Il faisait un *jour intermittent*, et tantôt je n'y voyais pas, au milieu d'une foule de chevaux, etc., en grand émoi. Enfin, je suis entré au cabinet de lecture de la rue de Vaugirard où M. Jules Simon pérorait pour l'*Église carbonariste*. (Singulière création d'imagination.)

## 36

Voici comme j'entends le commerce des diverses sciences, et comment la linguistique, par exemple, peut servir à l'histoire naturelle. — Il y a certains problèmes communs

(1) Au petit séminaire Saint-Nicolas.

à toutes les sciences, les parcourant toutes, ou du moins dont l'analogie se retrouve en toutes. Ainsi la question des espèces et leur unité primitive, etc. — Or il se peut qu'en certaines sciences la solution soit facile, en d'autres, au contraire, très difficile, faute de données. Alors quand le problème a été résolu en une science, il ne faut qu'une attention délicate pour l'appliquer, *mutatis mutandis*, aux autres.

## 37

Chaque chose est fin vis-à-vis d'elle, et moyen vis-à-vis de tout le reste. Or comme elle est bien peu de chose vis-à-vis du reste, la fin s'anéantit presque en elle devant le moyen. Je fais toujours cette réflexion en parcourant les rues de Paris : ce qui fait que telles rues sont plus fréquentées que d'autres n'est pas souvent leur importance intrinsèque, mais l'importance et le nombre des lieux où elles conduisent. Mais, direz-vous, c'est déplacer l'importance, car au moins les lieux où elles conduisent sont fins. Pourquoi la rue en question ne le serait-elle pas aussi ? Oui, mais c'est que leur nombre est énorme, relativement à la rue en question. Ainsi dans la théorie générale des êtres. De là la nullité de l'individu dans le tout.

## 38

L'esprit humain a réellement fait *sa seconde et sa rhétorique*, par les humanistes du xvi<sup>e</sup> siècle ; *sa logique* par Port-Royal et le xvii<sup>e</sup> siècle, ou plus généralement *sa philosophie* par Descartes ; ses mathématiques et physique spéciale par le xviii<sup>e</sup> et les savants de la Révolution et de l'Empire. Mais cela pas successivement, mais à la fois, sur divers points. Ces points de vue sont exacts, pourvu qu'on ne les réduise pas à un concept trop assimilé et trop matériel.

## 39

Il faut s'habituer à couper les littératures non par peuples, mais par développements complets. Ainsi la littérature française est un mauvais mot. Il faut dire la littérature classique qui est finie et sur laquelle en France naît une seconde littérature. — Ce qui trompe, c'est que chez les anciens cela n'a pas eu lieu ; il n'y a eu pour chacun qu'une littérature. Mais les peuples modernes sont bien plus féconds. Ils peuvent fournir deux ou trois vies. Au fait, vous avez aussi chez les anciens : *littérature des Pères de l'Église*. Voilà un développement tout en dehors du temps et de la nation. — De même, chez nous, le classique se prolonge encore. Et puis éviter les coupes dures ; tout cela est un mélange nuancé par dégradation insensible à toute époque. Ainsi maintenant la physionomie est une et pourtant il y a classique et l'autre.

## 39 bis

Les Orientaux ne connaissent pas la différenciation fine des *caractères*. *Job* par exemple ; il n'y a pas de caractères. Nous, nous voyons la différence des hommes. Et encore est-ce surtout en notre siècle. Poussons même à l'excès en nos œuvres d'art, on voit partout l'affectation d'agencer les caractères.



# APPENDICE





IL est évident que ce dixième chapitre de la *Genèse* n'est qu'un thème généalogique dans le goût ancien : les trois quarts, sinon tous les noms qui y sont compris, sont des noms de nations, qui ont été métamorphosés en éponymes, et rattachés à un stemma fictif. — Par exemple יון est évidemment le nom des Ioniens. — Mais c'est bien fictivement qu'on l'a rattaché à Japhet. Car les Grecs, dont le stemma peut avoir ici plus d'autorité, le font frère de Dorra et d'Æolus, tous fils d'Hellen. Le stemma est lui-même évidemment synonyme et signifie tout simplement que la race hellène se divisait en trois branches, comme on disait : παῖδες Ἑλλήνων, on a dû dire παῖδες Ἑλληνος. L'hébreu ne veut donc dire autre chose, quant au fond de la pensée, si ce n'est que, obligé de rattacher les Grecs à une de ses trois branches noémiques, il les a rattachés à Japhet.

Pourquoi a-t-il désigné les Grecs par cette locution partielle ? Rien de plus simple, et c'est là un fait très général de la géographie ancienne : Cf. (1) כְּתִיּוֹם, תְּרַשִּׁישׁ, (2) etc. — on aborde à Cittium ; comment s'appellent les habitants ? Cittiens, on applique le nom à toute l'île. — De même les Orientaux en rapport avec les Grecs ne connurent probablement que les Ioniens. De là on appelle tous les Grecs *Iavan*. Fait important et très général : *partialité* des dénominations géographiques.

(1) Kittim = Κίτιον, Chypre.

(2) Tarsis, Tartessus, lieu de commerce établi par les Phéniciens en Espagne ; colonie de Tyr ; on s'y rendait sur des bâtiments qui portaient de Joppe (Jaffa). Par extension, ce mot est devenu synonyme d'Espagne. Voir ci-dessus, p. 188.

\* \* \*

Pourquoi l'espace a-t-il trois dimensions et ne concevons-nous pas la possibilité d'une quatrième, en sorte que, le mouvement du point engendrant la ligne, le mouvement de la ligne la surface, le mouvement de la surface le solide, le mouvement du solide n'engendre que le solide ? — Forme de l'esprit. Telle autre intelligence pourrait concevoir quatre dimensions, comme nous comprenons plusieurs puissances au-delà de trois. — En effet, pour les lignes, surfaces, solides, l'analogie est complète pour les trois premières puissances des nombres. Puis l'analogie cesse. Voici comme j'explique ce fait : La conception des puissances est absolue, et ne dépend pas d'une certaine conception psychologique. La conception des trois dimensions de l'espace au contraire est toute relative : c'est un fait de notre constitution psychologique, une forme toute relative. Ce fait mathématique est une des preuves les plus frappantes de la relativité de nos idées d'espace (celle de puissance au contraire est absolue). Il prouve aussi comment les faits mathématiques peuvent servir à la psychologie.

\* \* \*

Affinités chimiques expliquées par la polarisation des forces.

Cristallisation est souvent déterminée par le choc. Pourquoi cela ? C'est sans doute que le choc *rompt comme un lien* qui empêchait les molécules de s'orienter suivant leurs pôles amis. Le choc opère une sorte de brisement, qui les laisse libres de se diriger, comme un ébranlement sur un vase qui contiendrait des aiguilles magnétiques. Rapprochez aussi le fait de la congélation de l'eau.

La molécule *étendue* est une superfétation. (Cf. Garnier, *Critique de Th. Reid*, endroit noté à la marge par un trait.)

Il y a deux degrés en ma théorie :

1<sup>o</sup> Nulle agrégation de molécules ne peut être appelée substance. Cette proposition est la fondamentale et suffit

à elle seule pour mes vues capitales sur la composition de l'homme, etc. ;

2<sup>o</sup> Question purement scientifique : ces atomes sont-ils étendus ou non ? Ici, montrer que l'étendue de la molécule est inutile, et que cela n'existe pas. — Suivre cette division dans mon travail futur sur cette matière.

Sur les treize (?) équations du choc, et l'hypothèse d'élasticité, cf. *Un million de faits*, Mécanique, à l'article des pressions.

Remarquez qu'en mon hypothèse tout est vide dans la nature, vu que l'atome ne remplit aucun espace, et on ne peut supposer une matière dernière qui remplisse les interstices (et d'abord ce mot n'a pas de sens ; car il suppose du plein), comme je l'avais supposé ; car cette matière ne serait plus substance.

En supposant toutes les monades identiques de nature, ayant toutes en puissance les facultés des autres, on adoucit les difficultés cosmologiques et physiologiques contre mon système. Car alors c'est une monade comme les autres qui fait l'homme, seulement seule elle se trouve dans les circonstances favorables. Comme une graine ne germe que *positis ponendis*. — Ce serait comme dans le système des animaux spermatiques, où d'une infinité d'hommes en germe, un seul est assez heureux pour enfiler la bonne route. — Mais cela ne résout pas tout ; car il semble résulter des inductions susdites que l'âme *résulte*, et qu'à l'origine l'organisation a résulté de telle combinaison atomique. Car admettre une création ou infusion d'âmes à la façon scolastique, *nauseat*. — Sur les douze équations d'équilibre du choc des corps et l'ἀπορία résultant de là ; cf. *Un million de faits*, pp. 283, 284 ; cf. *et loca ibi citata*.

\* \*

Décidément, toute cette critique française du xvii<sup>e</sup> et du xviii<sup>e</sup> siècle était d'une inimitable sottise. — Voyez-en un inimitable exemple dans l'*Essai* de Petitot, en tête de sa *Grammaire générale de Port-Royal*, p. 123 et 127, 129, etc., et partout ; quelle esthétique ! Comparez Schlegel

et cf. aussi portrait de Fontanes, par Sainte-Beuve ; les critiques qui lui furent adressées par La Harpe, etc. Purs grammairiens mécanistes, même quand ils parlent de pathétique. Sainte-Beuve est sans doute superficiel. Au moins il sent et fait sentir. (Cf. Petitot, p. 137, note.)

\* \* \*

Loi du Goël chez les Tartares ; Cf. Guizot, *Mœurs des Germains (Civilisation en Europe)*. Mes rapprochements sur ce sujet (Voir notes d'Écriture sainte, cours de M. Carbone (1), cours sur le *Pentateuque*, Goël).

\* \* \*

Le théâtre de nos jours a cessé d'être quelque chose de littéraire, comme au siècle de Louis XIV et de Louis XV, où on y allait en connaisseur. Maintenant c'est une affaire du peuple, du public illettré. M. Souvestre est bien à ce point de vue. Plus d'art, plus de science critique. Je ne regrette pas l'art classique de Voltaire, etc. Mais la profondeur tout aristocratique et fort impopulaire de Goethe, etc., qui ne la regretterait ? Il est sûr que si je ne puis m'en tenir au système froid des classiques, je m'accommode encore moins de ce genre plat et populaire, d'illettrés et de gens sans goût, peu intellectuels, hommes d'affaires ou de plaisir. C'est misère. Le vrai est dans la manière grande, élevée, savante, mais non exclusivement classique.

\* \* \*

Oui, je crois que nous touchons à une forme sérieuse, grande, belle et hardie, de la poésie, de l'art, de la philosophie, de la morale, forme dérivant d'une ferme conviction, et qui dépassera ses précédentes. Il est d'abord impossible qu'on stationne dans l'état actuel, qui a tous les caractères de transition, et l'instabilité des esprits flottant sans cesse d'une forme à l'autre, la rapide succession des manières qui, au bout de dix ans, sont regardées comme

vieillies, tous symptômes d'un estomac malade qui se dégoûte vite, pour lequel il faut sans cesse essayer de nouvelles combinaisons culinaires, tout cela prouve assez que l'équilibre n'est qu'instable. Or il faut qu'un état plus ferme suive. *O quando lucescet tuus...*

\* \* \*

La littérature chinoise a l'entrée interdite au pathétique par le tour qu'ils donnent aux sentiments et aux dénouements. (Cf. M. Saint-Marc Girardin, *Cours de littérature dramatique*, I, XVII.) Ils n'y sont pas une *affection* ou *passion* vive et puissante, mais une sorte de calcul de devoir. C'est un système intellectuel tout différent du nôtre, qui ne peut s'expliquer qu'en le voyant en action.

Il serait utile d'étudier ainsi tous les peuples et de classer le genre humain en zones affectives, suivant leurs divers systèmes de passions.

\* \* \*

Je le répète, tout ce mouvement du XIX<sup>e</sup> siècle en France n'est pas de bon aloi. Il ne comptera pas, il faudra y revenir, car ce n'est pas assez digéré. On ne laisse pas assez l'humanité couvrir ses diverses formes ; on engouffre avec une effrayante voracité, sans mastiquer. Aussi il y aura une effroyable indigestion, et ce sera à recommencer. Toujours nous autres Français nous aurons marché en tête, ce que nous aurons fait, on le refera, mais en soi n'aura rien valu. Nos plus lents voisins, l'Allemagne, vont mieux. Voilà, j'imagine, comme on jugera les Français dans quelques siècles : des fous marchant et courant dans tous les sens en tête de la grosse masse du monde qui les suit. Ils battent la route et abattent les ronces, mais le mouvement n'est accompli que quand la grosse masse a passé dessus.

\* \* \*

Non, cet esprit français, même lorsqu'il est le plus brillant, M. Guizot, M. Villemain, etc., ne me satisfait pas.



Ah ! que j'aime mieux mon Allemagne toute pure et belle, prenant au vrai la science et la morale, que cette manière qui subordonne tout à l'action et se fait idolâtre de je ne sais quel progrès plat et sans idéal poétique.

\*  
\* \* \*

Trois sortes de poésie lyrique : 1<sup>o</sup> l'antique, s'inspirant d'un grand fait extérieur, patriotique surtout, et chantant les sentiments de tout un peuple, ou bien encore ses croyances religieuses : Débora, quelques psaumes, les prophètes, les anciens cantiques hébreux, toutes les poésies lyriques primitives, les odes chrétiennes des premiers siècles et du moyen âge, quelques rares traces en Pindare et Horace ; — 2<sup>o</sup> la moyenne, se chantant elle-même, mais sans se chercher bien à fond, se contentant de dire ce qu'elle sent et de s'y plaire : le *Cantique des Cantiques*, les poésies arabes, Anacréon, Horace par excellence et les poésies légères des modernes ; — 3<sup>o</sup> la moderne, chantant l'âme, tout hymne, non plus à une religion extérieure, mais à l'intérieur, toute contemplation. Un grand nombre de psaumes, Sapho, Synésius, saint Basile, et quelques poésies chrétiennes des iv<sup>e</sup> et v<sup>e</sup> siècles, les poètes allemands, M. de Lamartine par excellence. Types des trois : 1<sup>o</sup> le poète hébreu ; 2<sup>o</sup> Horace ; 3<sup>o</sup> de Lamartine. — Révolution d'avoir fait passer l'ode de l'extérieur à l'intérieur. Intermédiaire superficiel et voluptueux. Quant aux autres essais lyriques, de Pindare, Horace, J.-B. Rousseau, Malherbe même, etc., il faut les évincer de la poésie lyrique. C'est calcul de tête.

\*  
\* \* \*

Faire observer que ces trois manières d'odes se sont chronologiquement succédé, bien qu'elles aient plus ou moins coexisté. Par exemple, la poésie lyrique extérieure s'éteint avec la poésie primitive, mais revit avec le christianisme et la poésie primitive du moyen âge. Car il ne faut pas croire que ce soit la succession chronologique des

années qui décide les faits de l'histoire littéraire, mais bien l'état du monde à telle époque. — La poésie lyrique *égoïste* commence proprement au déclin de la primitive dans la Grèce voluptueuse, aurait son apogée en Horace, et s'étendrait jusqu'à l'école moderne allemande romantique, mais elle est interrompue par tout le christianisme et le moyen âge, et ne renaît qu'avec les successeurs immédiats de la littérature païenne. — La poésie lyrique, *psychique* enfin, bien qu'elle soit de nos jours, a été sublimement précédée à vingt-six siècles d'intervalle par le psalmiste (*Quia tristis es, anima mea*). — On en entend quelques accents dans les penseurs sentimentalistes du christianisme, et enfin elle vit pleinement dans la pensée mélancolique et rêveuse des nations modernes et chrétiennes. Rome et la Grèce n'en offrent pas une trace. — On s'étonnera peut-être que je caractérise la poésie lyrique classique par cette poésie horatienne, qui n'y occupe pas pourtant la plus grande place en apparence. C'est qu'à mon sens, là seulement est la *vraie* poésie lyrique de ces époques. Nul autre de leurs enthousiasmes n'est *vrai*. Horace, par exemple, à mon sens, est bien plus lyrique dans *O jons Bandusiae* ou *Nunc est bibendum* que dans *Qualem ministrum*. (Cf. Villemain, XVIII<sup>e</sup> siècle, 1<sup>re</sup> partie, I, p. 71-72, ce qu'il dit de Lagrange-Chancel.) C'est bien aussi le point de vue de M. Patin (brochure sur Horace). Chaulieu à mon sens est de même plus lyrique *vrai* que Rousseau.

\* \* \*

On dit : Commerce est nécessaire, industrie est nécessaire, etc.; littérature, art, etc., est nécessaire. — C'est un pitoyable point de vue. Si littérature n'est que quelque chose de partiel, comme tout le reste, je n'en veux pas. Il y a un tout, un ensemble de choses qui est le but et la fin divine de l'homme. — Cela est science, morale, littérature, philosophie ; voilà ce que je veux être. Et je prétends bien que ce ne soit pas une affaire de goût. C'est là le vrai et le seul vrai, le reste est sottise. Il faut qu'il en soit ainsi. Car si je voyais en dehors de tout cela quelque chose de vrai et

de bon, je l'embrasserais. Bonnes gens que ceux qui disent : Moi je suis né littérateur, j'ai du goût pour cela, je veux l'être ! Idiot ! tu es homme avant tout. Sois ta fin, peux-tu te contenter d'une fin partielle ? Il faut être *homme* dans toute l'extension du mot. Petit et mesquin qui se contente d'être musicien ou littérateur. Il est bon qu'il y ait de tout cela, mais ils ne sont pas dans l'état normal.

\* \* \*

Je suis souvent tenté de dire : il ne s'agit plus maintenant de littérature. Mais je retire mon dire. Car je craindrais qu'on ne l'entendît en ce sens que je veux éliminer l'idéal, et réduire l'homme au positif. O Dieu ! ce serait bien pire encore ! Non, si je veux oblitérer la littérature, c'est pour mettre en sa place quelque chose que je ne puis nommer, ce dont Dieu est l'objet, religion peut-être.

\* \* \*

La psychologie n'emploie pas assez l'*expérimentation*. Elle devrait plus étudier les états extrêmes, insolites, de l'âme, le sommeil, le somnambulisme, l'extase, afin d'en déduire les lois non seulement de ces extraordinaires, mais de l'ordinaire. Car les effets qui, dans l'état ordinaire, sont comme effacés par leur pâleur, apparaissent là d'une manière bien plus sensible par leur exagération. Il en est ainsi dans les sciences physiques. Étudie-t-on le galvanisme sur les faibles dans la nature ? non, on le *multiplie*, et on l'étudie dans cet état avec plus de facilité, puis par cette induction que les lois de l'état naturel sont les mêmes que celles de l'état exagéré, on applique ces lois observées sur l'état extraordinaire, à l'état ordinaire. — C'est là l'expérimentation, étudiant les états factices, artificiels, opérant des rapprochements et des exagérations.

\* \* \*

A en croire les méthodologues, toute la vie se passerait à apprendre. Dans l'enfance, ce n'est que cela, puis ulté-

rieurement toujours cela. Il semble que tout le travail et toutes les épreuves n'aient pour objet que de former des *capacités*. — On ne vous demande pas l'érudition, disent-ils, mais que vous prouviez capacité à l'acquérir. Or, cette capacité seule n'a de prix qu'en vue du fond même. Quand donc aborde-t-on celui-ci ? En vérité, je ne sais. — Rappele-toi divers dires de M. Egger.

\* \* \*

Il y a des littérateurs à prétention, qui ont toujours l'air d'avoir une pensée de réserve. On ne peut jamais prendre à plein ce qu'ils disent : rien ne m'impatiente davantage. Ce petit ton mondain, de l'homme qui fait le fin, est souverainement imphilosophique et sans vérité. M. Saint-Marc Girardin, M. Sainte-Beuve, par exemple. Toujours l'air de ne vider leur âme qu'à moitié, et de temps en temps le demi-aveu, qui semble dire que leur fond, c'est de la boue, plaisir, vanité, argent, que le reste, c'est de l'écorce qui est là pour les sots. Voyez, par exemple, Saint-Marc Girardin, *Poésie dramatique*, page 170. — Sainte-Beuve, fin du portrait de Léonard.

\* \* \*

Ce qui caractérisera le développement intellectuel de notre époque, ce sera le point de vue historique; ainsi en critique littéraire (Voir Ch. Labitte, *De l'étude des poèmes latins*, p. 1) ; la philosophie, etc. C'est la science de l'humanité qui se fonde, car cette science, c'est l'histoire; mais ce nom se perdra comme trop peu expressif et compréhensif. — Voyez, par exemple, tous les cours de la Faculté des Lettres et du Collège de France. Tous se bornent à l'étude de l'histoire et qui dira que l'histoire est futile ? — Il est vrai qu'à tout autre point de vue, c'est futile.

\* \* \*

Les affectés me font un mal indicible. Ils me donnent jusque la tentation de renoncer au grand, de peur de leur

ressembler. Quand j'en ai vu un de cette espèce, par exemple, celui que je vis l'autre jour à la bibliothèque Sainte-Genève, qui est bien le plus dosé que j'aie jamais vu, je suis quelques jours en défiance, craignant de trouver en moi quelques traits de cette dégoûtante singerie. Mon originalité me devient suspecte. Mais je me relève par la foi que j'ai en moi-même. Car cette défiance passe; mais cette foi reste. — Il est sûr que, pour généraliser, le mauvais et le faux ont fait un tort immense au bon, faible et timide, qu'ils étouffent par la crainte qu'a celui-ci de leur ressembler. M. Droz (1) émettait une pensée semblable sur les réformateurs; les faux arrêtent les bons.

\*  
\* \* \*

M. Fauriel a réellement créé en France la littérature comparée, et la science des origines littéraires, le point de vue d'envisager la littérature comme une science historique, bien supérieur sans doute à la fade critique littérale et mesquine de La Harpe, Geoffroy, Petitot, et même de Marmontel et Voltaire. — M. Ozanam est son légitime héritier, Saint-Marc Girardin, au contraire, me représente le fade littérateur qui fait le fin, et se donne le ton méprisant.

\*  
\* \* \*

Il faut bien envisager la littérature comme quelque chose qui n'est pas purement *littéraire*, au sens classique du mot. C'est l'idéal du peuple, quelque chose de parallèle à sa religion, une quasi-religion nationale. — La littérature exclusivement classique et imitée du siècle de Louis XIV ne comprend pas cela. Littérature n'était pour elle que travail artificiel d'esprit, sorte de chose agréable, destinée à charmer les beaux esprits et les seigneurs. — Ce point de vue doit reformer bien des jugements littéraires, et dimi-

(1) Joseph Droz (1773-1850), auteur des *Pensées sur le christianisme* (1844).



nuer beaucoup l'importance qu'on attache au goût, dans le sens classique. — Le grand poète sera celui qui aura vivement saisi et peint cet idéal, et non celui qui aura observé telles règles arbitraires, et cela se jugera en grande partie par le fait : a-t-il excité l'enthousiasme ? Lope de Véga, par exemple, choque souvent sans doute le goût classique, mais il charma et éleva la portion de l'humanité que les temps et les lieux lui soumirent, cela suffit ; il fut grand poète. — Boileau au contraire. Citez-moi un exemple d'enthousiasme qu'il ait excité. — Il en est de même des orateurs ; saint Bernard, Pierre l'Ermite furent dans le grand sens aussi éloquents que Cicéron, et plus assurément que Lysias ou Fléchier.

\*  
\* \*

J'aime qu'on mette le bonheur par-delà, dans l'île enchantée et inabordable. Cela prouve qu'il est là-bas, plus loin que la vie. En Europe, il est à l'Île-de-France ; à l'Île-de-France, en Europe, Bernardin de Saint-Pierre, Léonard. C'est beau.

\*  
\* \*

Il convenait que les formes du genre humain fussent représentées avec exubérance, et profusion, par des masses plutôt que par des individus en petit nombre. De là, ces masses qui semblent oisives, mais qui servent à enrichir le coloris du monde, par exemple, les prolétaires oisifs, ces millions qui végètent en province, enfermés dans une forme obscure, mais souvent assez pure. Les religieuses, par exemple. C'est toujours à leur propos que cette pensée me vient. Une religieuse paraît bien la roue la moins mouvante du monde. Non. Car elle fait partie d'un tout qui fait grande et noble figure dans un tout plus vaste. Les mendiants de même. Il n'en est pas de même des animaux.



\* \* \*

Je voyais ces prolétaires s'amuser bonnement aux Champs-Élysées, et stagner bénévolement dans ce tiède milieu, et je me disais : J'ai *au moins gagné* de ne pouvoir prendre plaisir à ces sottises. Disais-je bien ? Est-ce gagner, de ne pouvoir prendre goût à quelque chose ? Oui, morbleu, oui, quoi que j'en dise.

\* \* \*

Le socialisme m'apparaît comme pouvant être fécond, et devenir une des formes du genre humain. Il est vrai que je trouve ses adeptes faibles, superficiels, grossiers ; mais on en disait autant des disciples de Jésus. Il faut bien se figurer qu'à l'apparition d'une doctrine vraie, il y a toujours une classe, et c'est la plus nombreuse, qui s'est fermée par son tour d'esprit naturel et acquis l'entrée à son point de vue. Le sort est jeté entre les deux. Qui peut assurer de n'être pas de ce nombre ? Il ne faut donc jamais affirmer trop rondement, car, qui t'assure de n'être pas du nombre de ceux pour qui existe l'obstacle invincible ?

\* \* \*

La France, avant la Révolution, était plus marquée que maintenant. Les *corps* qui composaient le tout avaient une individualité plus marquée ; noblesse, tiers état, magistrature, corporations de métiers, etc., tout cela était réellement *un*. On regrette de voir effacer ces individualités, qui avaient quelque chose de beau, mais c'est la marche ; on aime maintenant les tapisseries toutes d'une couleur, non coloriées de diverses couleurs.

\* \* \*

Je comprends maintenant comment le philosophe est si peu brave à la guerre. Ce que dit Mme de Staël de

l'Allemagne. En effet, outre que la réflexion attache à la vie, il faut remarquer que la bravoure militaire tient beaucoup de l'instinct ; c'est une sorte d'entraînement mécanique, tambour, transport. Or, l'étude tue tout ce qui n'est pas de l'âme et de conviction intime.

\* \* \*

Je ne sais pourquoi j'aime et j'admire le système moderne, de M. Victor Hugo, par exemple, sur l'intérêt et la grandeur du crime, dans *Lucrèce Borgia*, par exemple. — Et pourtant j'ai mes principes de morale parfaitement absolus. — Tout à l'heure j'ai failli me détacher pour toujours de ce genre byronien, en songeant à tous les affectés ridicules qui s'en sont infatués, et qui se donnent alors ce ton ridicule... L'homme aux mauvaises passions impétueuses, mais au fond duquel il y a du bien. Tu sais ces insupportables intéressants que tu as connus. Oh ! que la pensée seule de cet affreux type, et l'impossibilité où je suis de décharger la rage que je conçois contre lui me font trépigner ! Je saisis un type avec une force incroyable ; je ne puis le supporter. — Aussi je crains l'approche de ces conceptions, je voudrais les éviter, j'en viens à chercher un état calme de l'âme où elle ne soit pas ainsi obsédée par la pensée.

\* \* \*

Quant à ce que je disais, à savoir que ces affectés ont failli me brouiller avec le genre byronien, j'ai pris décidément mon parti, et je me suis décidé à *ne plus rien quitter* parce que des affectés s'en sont affublés. Quand je suis obsédé par un des types susdits, je suis fort heureux quand j'ai trouvé un nom propre qui le représente ; c'est un signe alors, une vérité nommée ; ma création est fixée ; c'est un langage. C'est la vraie manière de représenter les types ; les désigner par ceux qui les représentent. Ceux-ci sont *leurs noms*.

\*  
\* \*

J'ai encore ressenti cette nuit, d'une manière très caractérisée, le fait que j'ai raconté ailleurs. J'ai cru avoir durant mon sommeil une pensée importante à noter, je l'ai bien casée dans mon esprit, afin de ne pas l'oublier. Puis, au réveil, impossible d'en retrouver de trace. Je sais seulement que c'était une opposition fort caractérisée de deux choses qui, au premier abord, auraient dû être semblables.

Quelques jours après, je viens de l'éprouver d'une manière plus frappante encore. J'avais cru faire en rêve une observation très délicate sur un passage d'un auteur que je notais très distinctement, dont je voyais la place absolue et la place relative (j'entends relativement à d'autres passages). Cette impression a continué durant le demi-sommeil absolument comme durant le sommeil complet, même lorsque j'étais presque éveillé. Puis, entièrement éveillé, je n'ai pu me rappeler ni l'auteur ni le passage, ni ce dont il s'agissait. Je sais seulement que le livre ressemblait par le caractère typographique et tout l'extérieur à un La Bruyère dont je me servais hier.

\*  
\* \*

Singulier tour d'imagination que celui qui enfanta les mythes. Collation d'un fait rare avec un fait sensible vulgaire. Tel était ordinairement le procédé. Lyncée est un métallurge célèbre; c'est qu'il voit sous terre, etc. C'est le génie de la métaphore à sa plus haute puissance.

\*  
\* \*

Ce n'est pas sans raison que les hommes tombent à genoux devant les grands hommes, en font des sortes de mythes, d'idoles. Napoléon, par exemple. Ces hommes sont la gloire de ceux qui n'en ont pas. On se glorifie de la communauté avec eux. Cela exalte le titre d'homme que l'on porte. Ce titre suffit, quelque large qu'il soit, pour

instituer communauté. — Ce ne sera que quand la masse des individus sera parvenue à un certain niveau que les grands hommes s'effaceront.

\* \* \*

Voici peut-être le fait le plus caractérisé que l'on reproche aux Grecs des époques civilisées en fait de sacrifices humains, c'est celui de ces *καθάρματα*, criminels que l'on réservait pour être précipités dans la mer par forme d'expiation, en cas de peste, etc.

\* \* \*

Singulier spectacle que la vie locale, s'agitant par-ci, par-là, diverse, variée. Ici telle province, telle couleur. Vie riante, folâtre, là sombre. Le Lapon, le Méridional, l'Arabe, le Cafre, et tout cela l'humanité. Et tout cela se multipliant dans la durée, dans l'histoire. Il y aurait un poème à faire sur ce thème.

\* \* \*

Voici quelque chose d'affreux qui est tacitement au fond de toutes les intelligences les plus distinguées. — Me voilà, je critique témérairement et froidement ceux qui m'ont précédé. Ceux qui viendront après moi feront de même de moi. Moi, je suis donc là, rutilant, flamboyant pour les yeux d'aujourd'hui, et cela me fait plaisir, et je sais qu'un jour il n'en sera pas ainsi, et je n'en tiens pas compte, je suis gai tout de même. Un tel état ne peut s'expliquer qu'en supposant ou que 1<sup>o</sup> le grand homme, comme on dit, ne soupçonne pas que sa fortune passera, comme celles qui ont précédé, ce qui est trop bête ; 2<sup>o</sup> [ou qu'il vit] en se disant : Vivre, c'est vivre. Vive la vie ! Adieu ! l'avenir. Vivre aujourd'hui ! Malheureux ! c'est là leur base !

\* \* \*

Rien de plus inexact que d'établir des axiomes absolus en politique, comme : l'État n'a pas droit sur ceci ; il a droit sur cela, etc., l'idée de la société est ceci, cela. — Cela change : à telle époque, mille choses ont rentré dans la société, qui n'y rentreront plus, l'éducation, la religion, etc., qui [sait] ce qui arrivera un jour ; l'idée, et par conséquent le pouvoir de la société civile, change avec les époques. Qui sait si un jour le droit international ne s'étendra pas à ce que chaque nation soit sensible comme un membre à tout ce qui se fera dans les autres, qu'une injustice intérieure arme toutes les nations et que ce soit alors regardé comme un progrès acquis ? Mille autres choses qu'on ne peut prévoir : car, pour tout cela, on ne peut avoir l'idée de la chose qu'après qu'elle est arrivée. Ce sont des détours subits de chemin déroutant toute prévision et ouvrant subitement de nouveaux horizons. Choses où en avoir l'idée, c'est les créer. L'idée suit le fait, l'avènement de la chose, et non le fait l'idée. On ne systématise que sur le fait arrivé.







MA SŒUR HENRIETTE



## MA SŒUR HENRIETTE (1)

LA mémoire des hommes n'est qu'un imperceptible trait du sillon que chacun de nous laisse au sein de l'infini. Elle n'est cependant pas chose vaine. La conscience de l'humanité est la plus haute image réfléchie que nous connaissons de la conscience totale de l'univers. L'estime d'un seul homme est une partie de la justice absolue. Aussi, quoique les belles vies n'aient pas besoin d'un autre souvenir que de celui de Dieu, on a toujours cherché à fixer leur image. Je serais d'autant plus coupable de ne pas rendre ce devoir à ma sœur Henriette que seul j'ai pu connaître les trésors de cette âme élue. Sa timidité, sa réserve, cette pensée chez elle arrêtée qu'une femme doit vivre cachée, étendirent sur ses rares qualités un voile que bien peu soulevèrent. Sa vie n'a été qu'une suite d'actes de dévouement destinés à rester ignorés. Je ne trahirai pas son secret; ces pages ne sont pas faites pour le public, et ne lui seront pas livrées. Mais ceux qui ont été du petit nombre à qui elle se révéla me feraient un reproche si je ne cherchais à mettre par ordre ce qui peut compléter leurs souvenirs.

### I

Ma sœur Henriette naquit à Tréguier le 22 juillet 1811. Sa vie fut de bonne heure attristée et remplie d'austères

(1) Cet opuscule est la réimpression de la plaquette qu'Ernest Renan fit imprimer et tirer à cent exemplaires, en septembre 1862, sous le titre *Henriette Renan; Souvenir pour ceux qui l'ont connue*. On y relève, dès les premières lignes, la phrase suivante : « Ces pages ne sont pas faites pour le public et ne lui seront pas livrées. »

Mais en 1883, dans la préface des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Ernest Renan exprima le désir que cet opuscule fût réimprimé après sa mort et publié avec les lettres de sa sœur. Voir O. C. tome II, 715.

devoirs. Elle ne connut jamais d'autres joies que celles que donnent la vertu et les affections du cœur. Elle tenait de notre père une disposition mélancolique, qui lui laissait peu de goût pour les distractions vulgaires, et lui inspirait même une certaine disposition à fuir le monde et ses plaisirs. Elle n'avait rien de la nature vive, gaie, spirituelle que ma mère a conservée dans sa belle et forte vieillesse. Ses sentiments religieux, d'abord renfermés dans les formules du catholicisme, furent toujours très profonds. Tréguier, la petite ville où nous sommes nés, est une ancienne ville épiscopale, riche en poétiques impressions. Ce fut une de ces grandes cités monastiques, à la façon galloise et irlandaise, fondées par les émigrés bretons du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle. Elle eut pour père un abbé Tual ou Tugdual. Quand Noménoé, au <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècle, voulant fonder une nationalité bretonne, transforma en évêchés tous ces grands monastères de la côte du Nord, le *Pabu-Tual*, ou monastère de Saint-Tual, fut du nombre. Au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> et au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, Tréguier devint un centre ecclésiastique assez considérable et le rendez-vous d'une petite noblesse locale. A la Révolution, l'évêché fut supprimé; mais, après le rétablissement du culte catholique, les vastes constructions que la ville possédait en refirent un centre ecclésiastique, une ville de couvents et d'établissements religieux. La vie bourgeoise s'y est peu développée. Les rues, sauf une ou deux, sont de longues allées désertes, formées par de hauts murs de couvents, ou par d'anciennes maisons canoniales, entourées de jardins. Un air général de distinction perce partout, et donne à cette pauvre ville morte un charme que n'ont pas les villes de bourgeoisie, plus vivantes et plus riches, qui se sont développées dans le reste du pays.

La cathédrale surtout, très bel édifice du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, avec ses nefs élevées, ses étonnantes hardiesses d'architecture, son joli clocher, prodigieusement élancé, sa vieille tour romane, reste d'un édifice plus ancien, semblait faite exprès pour nourrir de hautes pensées. Le soir, on la laissait ouverte fort tard aux prières des personnes pieuses; éclairé d'une seule lampe, rempli de cette atmosphère humide et tiède qu'entretiennent les vieux édifices, l'énorme vaisseau vide était plein d'infini et de terreurs. Les environs de la

ville sont riches en belles et étranges légendes. A un quart de lieue est la chapelle élevée près du lieu de naissance du bon avocat saint Yves, le saint des Bretons du dernier âge, devenu dans la croyance populaire le défenseur des faibles, le grand redresseur de torts ; près le là, sur un point fort élevé, la vieille église de Saint-Michel, détruite par la foudre. On nous y menait chaque année le jeudi saint. C'est une croyance que ce jour-là toutes les cloches, pendant le grand silence qui leur est imposé, vont à Rome demander la bénédiction du pape. Pour les voir passer, on montait sur le tertre couvert de ruines ; on fermait les yeux et on les voyait traverser l'air, doucement inclinées, laissant flotter mollement derrière elles leur robe de dentelle, celle-là même qu'elles portèrent le jour de leur baptême. Un peu plus loin, s'élève la petite chapelle des Cinq-Plaies, dans une charmante vallée ; de l'autre côté de la rivière, près d'une ancienne fontaine sacrée, Notre-Dame du Tromeur, pèlerinage très vénéré.

Une forte disposition pour la vie intérieure fut chez ma sœur le résultat d'une enfance passée dans ce milieu plein de poésie et de douce tristesse. Quelques vieilles religieuses, chassées de leur couvent par la Révolution et devenues maîtresses d'école, lui apprirent à lire et à réciter les psaumes en latin. Elle apprit par cœur tout ce qu'on chante à l'église ; sa réflexion s'exerçant plus tard sur ces vieux textes, qu'elle comparait au français et à l'italien, l'avait amenée à savoir beaucoup de latin, quoiqu'elle ne l'eût pas régulièrement appris. Son éducation, néanmoins, serait restée forcément très incomplète, sans une heureuse fortune qui lui donna une institutrice supérieure à toutes celles que le pays avait eues jusque-là. Les familles nobles de Tréguier étaient revenues de l'émigration complètement ruinées. Une demoiselle appartenant à l'une de ces familles, dont l'éducation s'était faite en Angleterre, se mit à donner des leçons. C'était une personne distinguée par le goût et les manières ; elle laissa chez ma sœur une trace profonde et un souvenir qui ne s'effaça point.

Les malheurs dont elle fut de bonne heure entourée augmentèrent cette tendance à la concentration qui était innée



chez elle. Notre grand-père, par le côté paternel, appartenait à une sorte de clan de marins et de paysans qui peuple tout le pays de Goëlo. Il fit une petite fortune avec sa barque et vint s'établir à Tréguier. Notre père servit sur les flottes de la République. Après les désastres maritimes du temps, il commanda des navires pour son compte, et se laissa peu à peu entraîner à un commerce considérable. Ce fut une grande faute. Complètement inhabile aux affaires, simple et incapable de calcul, sans cesse arrêté par cette timidité qui fait du marin un véritable enfant dans la pratique de la vie, il vit la petite fortune qu'il tenait de sa famille se fondre peu à peu dans un gouffre qu'il ne mesurait pas. Les événements de 1815 amenèrent des crises commerciales qui lui furent fatales. Sa nature sentimentale et faible ne tenait pas contre ces épreuves : il retirait peu à peu son enjeu de la vie. Ma sœur assista heure par heure aux ravages que l'inquiétude et le malheur exerçaient sur cette âme douce et bonne, égarée dans un genre d'occupations qui n'était pas le sien. Elle acquit dans ces rudes expériences une précoce maturité. Dès l'âge de douze ans, c'était une personne sérieuse, fatiguée de soucis, obsédée de pensées graves et de sombres pressentiments.

Au retour d'un de ses longs voyages dans nos mers froides et tristes, mon père eut un dernier rayon de joie : je naquis en février 1823. La venue de ce petit frère fut pour ma sœur une grande consolation. Elle s'attacha à moi de toute la force d'un cœur timide et tendre, qui a besoin d'aimer. Je me rappelle encore les petites tyrannies que j'exerçais sur elle, et contre lesquelles elle ne se révolta jamais. Quand elle sortait parée pour aller aux réunions de jeunes demoiselles de son âge, je m'attachais à sa robe, je la suppliais de revenir ; alors elle rentrait, tirait ses habits de fête et restait avec moi. Un jour, par plaisanterie, elle me menaça, si je n'étais point sage, de mourir ; et elle fit la morte, en effet, sur un fauteuil. L'horreur que me causa l'immobilité feinte de mon amie est peut-être l'impression la plus forte que j'aie éprouvée, le sort n'ayant pas voulu que j'aie assisté à son dernier soupir. Hors de moi, je m'élançai et lui fis au bras une terrible morsure. Elle poussa un cri que j'entends en-

core. Aux reproches que l'on m'adressait, je ne savais répondre qu'une seule chose : « Pourquoi donc étais-tu morte ? Est-ce que tu mourras encore ? »

En juillet 1828, les malheurs de notre père aboutirent à une affreuse catastrophe. Un jour, son navire venant de Saint-Malo rentra au port de Tréguier sans lui. Les hommes de l'équipage, interrogés, déclarèrent que depuis plusieurs jours ils ne l'avaient plus revu. Un mois entier ma mère le chercha avec d'inexprimables angoisses ; enfin elle apprit qu'un cadavre avait été trouvé sur la côte d'Erquy, village situé entre Saint-Brieuc et le cap Fréhel. Il fut constaté que c'était celui de notre père. Quelle fut la cause de sa mort ? Fut-il surpris par un de ces accidents si communs dans la vie de l'homme des mers ? S'oublia-t-il dans un de ces longs rêves d'infini qui, chez les races bretonnes, confinent au sommeil sans fin ? Crut-il avoir mérité le repos ? Trouvant qu'il avait assez lutté, s'assit-il sur le rocher en disant : « Celle-ci sera la pierre de mon repos pour l'éternité ; ici je reposerai, car je l'ai choisie » ? Nous ne le savons pas. On le déposa dans le sable, où deux fois par jour les flots viennent le visiter ; je n'ai pas encore pu élever là une pierre pour dire au passant ce que je lui dois. La douleur de ma sœur fut profonde. Elle tenait sa nature de notre père ; elle l'aimait tendrement. Chaque fois qu'elle en parlait, c'était avec larmes. Elle était persuadée que son âme si éprouvée fut toujours juste et pure aux yeux de Dieu.

## II

A partir de ce moment, notre état fut la pauvreté. Mon frère, qui avait dix-neuf ans, partit pour Paris et commença dès lors cette vie de travail et de constante application qui ne devait pas avoir toute sa récompense. Nous quittâmes Tréguier, dont le séjour avait pour nous trop de tristesse, et nous allâmes habiter Lannion, où ma mère avait sa famille. Ma sœur avait dix-sept ans. Sa foi était toujours vive, et plus d'une fois la pensée d'embrasser la vie religieuse avait fortement préoccupé son esprit. Le soir, en hiver, elle

m'amenait à l'église sous son manteau ; c'était pour moi une grande joie de fouler la neige ainsi abrité de toutes parts. Sans moi, elle eût sans contredit adopté un état qui, vu son instruction, ses dispositions pieuses, son manque de fortune et les coutumes du pays, semblait pour elle tout à fait indiqué. C'était surtout vers le couvent de Sainte-Anne, à Lannion, joignant le soin des malades à l'éducation des demoiselles, que se tournaient ses désirs. Hélas ! peut-être, si elle eût suivi cette pensée, eût-elle mieux travaillé pour son repos ! Mais elle était trop bonne fille et trop tendre sœur pour préférer son repos à ses devoirs, même quand des préjugés religieux qu'elle partageait encore devaient la rassurer. Dès lors, elle s'envisageait comme chargée de mon avenir. Un jour, trouvant mes mouvements embarrassés, elle vit que je cherchais timidement à dissimuler le défaut d'un vêtement usé. Elle pleura ; la vue de ce pauvre enfant destiné à la misère, avec d'autres instincts, lui serra le cœur. Elle résolut d'accepter le combat de la vie, et s'imposa la tâche de combler à elle seule l'abîme que la mauvaise fortune de notre père avait creusé devant nous.

Le travail manuel d'une jeune fille était pour cela tout à fait insuffisant. La carrière qu'elle embrassa fut la plus amère de toutes. Il fut résolu que nous retournerions à Tréguier et qu'elle y exercerait les fonctions d'institutrice. De toutes les conditions qu'une personne bien élevée et sans fortune peut choisir, l'éducation des femmes dans une petite ville de province est sans contredit celle qui demande le plus de courage. On était aux premiers temps qui suivirent la Révolution de 1830. Ce fut pour ces provinces écartées un moment de crise fâcheuse. La noblesse, sous la Restauration, voyant son privilège incontesté, avait pris franchement part au mouvement du monde. Maintenant, se croyant humiliée, elle se vengeait en se retirant dans un cercle étroit et en appauvrissant le développement général de la société. Toutes les familles légitimistes affectaient de ne confier leurs enfants qu'à des communautés religieuses. Les familles bourgeoises, pour suivre la mode et faire comme les gens de qualité, adoptèrent bientôt le même usage. Incapable de descendre à ces moyens d'habileté vulgaire sans lesquels il

est presque impossible que les maisons d'éducation privée réussissent, ma sœur, avec sa rare distinction, son profond sérieux, son instruction solide, voyait sa pauvre petite école abandonnée. Sa modestie, sa réserve, le ton exquis qu'elle portait en toute chose, étaient ici des raisons d'insuccès. Aux prises avec des susceptibilités mesquines, obligée de compter avec les plus sottes prétentions, cette noble et grande âme s'usait dans une lutte sans issue contre une société abaissée, à laquelle la Révolution avait enlevé les meilleurs éléments qu'elle possédait autrefois, sans lui porter encore aucun de ses bienfaits.

Quelques personnes supérieures aux petites du pays savaient l'apprécier. Un homme fort intelligent et dégagé des préjugés qui règnent sans contrepoids dans les villes de province, depuis que l'aristocratie a disparu ou s'est par réaction faussée et abêtie, conçut pour elle un sentiment très élevé. Ma sœur, malgré une marque de naissance à laquelle il fallait quelque temps pour s'habituer, avait, à cet âge, un charme extrême. Les personnes qui ne l'ont connue que tard et fatiguée par un climat rigoureux, ne peuvent se figurer ce que ses traits avaient alors de délicatesse et de langueur. Ses yeux étaient d'une rare douceur, sa main était la plus fine et la plus ravissante qui se pût voir. Des propositions furent faites; des conditions discrètement indiquées. Ces conditions auraient eu pour effet de la détacher en quelque sorte des siens, pour lesquels on supposait qu'elle avait assez travaillé. Elle refusa, quoique la netteté et la justesse de son esprit lui inspirassent un vrai penchant pour des qualités toutes semblables qu'elle rencontrait. Elle préféra la pauvreté à la richesse non partagée avec sa famille. Sa situation cependant devenait de plus en plus pénible. Les salaires qui lui eussent été dus étaient si irrégulièrement payés que par moment nous regrettions d'avoir quitté Lannion, où nous avions trouvé plus de dévouement et de sympathie.

Elle résolut alors de boire le calice jusqu'à la lie (1835). Une amie de notre famille, qui fit vers cette époque le voyage de Paris, lui parla d'une place de sous-maîtresse dans une petite institution de demoiselles. La pauvre fille



accepta. Elle partit à vingt-quatre ans, sans protection, sans conseils, pour un monde qu'elle ignorait et qui lui réservait un apprentissage cruel.

Ses débuts à Paris furent horribles. Ce monde de froidur, de sécheresse et de charlatanisme, ce désert où elle ne comptait pas une personne amie, la désespéra. Le profond attachement que nous autres Bretons portons au sol, aux habitudes, à la vie de famille, se réveilla avec une déchirante vivacité. Perdue dans un océan où sa modestie la faisait méconnaître, empêchée par sa réserve extrême de contracter ces bonnes liaisons qui consolent et soutiennent quand elles ne servent pas, elle tomba dans une nostalgie profonde qui compromit sa santé. Ce qu'il y a de cruel pour le Breton dans ce premier moment de transplantation, c'est qu'il se croit abandonné de Dieu comme des hommes. Le ciel se voile pour lui. Sa douce foi dans la moralité générale du monde, son tranquille optimisme est ébranlé. Il se croit jeté du paradis dans un enfer de glaciale indifférence ; la voix du bien et du beau lui paraît devenue sans timbre ; il s'écrie volontiers : « Comment chanter le cantique du Seigneur sur la terre étrangère ! » Pour comble de malheur, les premières maisons où le sort la conduisit n'étaient pas dignes d'elle. Qu'on se figure une tendre jeune fille, n'ayant jamais quitté sa pieuse petite ville, sa mère, ses amies, jetée tout à coup dans un de ces pensionnats frivoles où ses idées sérieuses sont à chaque moment blessées, où elle ne trouve chez les directrices que légèreté, insouciance, sordide intérêt. Elle avait gardé de cette première expérience des jugements fort sévères contre les maisons d'éducation de femmes à Paris. Vingt fois elle fut sur le point de repartir ; il fallut son invincible courage pour rester.

Peu à peu, cependant, elle fut appréciée. La direction des études d'une maison d'éducation, cette fois très honnête, lui fut confiée ; mais les obstacles qu'elle trouva pour la réalisation de ses vues dans les petites inséparables d'établissements privés, presque toujours soutenus par leurs propriétaires en vue de gains chétifs, l'empêchèrent de jamais prendre beaucoup de goût à ce genre d'enseignement. Elle travaillait seize heures par jour. Toutes les épreuves pu-

bliques imposées par les règlements, elle les subit. Ce travail n'eut pas sur elle l'effet qu'il aurait eu sur une nature médiocre. Au lieu de l'éteindre, il la fortifia, et amena chez elle un grand développement d'idées. Son instruction, déjà très étendue, devint exceptionnelle. Elle étudia les travaux de l'école historique moderne, et il me suffit plus tard de quelques mots pour lui donner le sens de la plus fine critique. Du même coup ses idées religieuses se modifièrent. Elle vit par l'histoire l'insuffisance de tout dogme particulier; mais le fond religieux qui était en elle par le don de la nature et par le fait de l'éducation première était trop solide pour être ébranlé. Tout ce développement, qui eût pu être dangereux chez une autre femme, fut ici sans venin; car elle le garda pour elle seule. La culture de l'esprit avait à ses yeux une valeur intrinsèque et absolue; elle ne songea jamais à en tirer une satisfaction de vanité.

Ce fut en 1838 qu'elle me fit venir à Paris. Élevé à Tréguier, par d'excellents prêtres qui y dirigeaient une sorte de petit séminaire, j'annonçai de très bonne heure des dispositions pour l'état ecclésiastique. Les succès de collègue que j'obtenais enchantaient ma sœur qui en fit part à un homme bon et distingué, médecin de la maison d'éducation où elle était, et catholique très zélé, le docteur Descuret, l'auteur de *La médecine des passions*. M. Descuret parla à M. Dupanloup, qui alors dirigeait d'une façon si brillante le petit séminaire Saint-Nicolas du Chardonnet, de l'acquisition possible d'un bon élève, et revint annoncer à ma sœur qu'une bourse au petit séminaire m'était offerte. J'avais quinze ans et demi. Ma sœur, dont les croyances catholiques commençaient à s'ébranler, voyait déjà avec quelque regret la direction toute cléricale de mon éducation. Mais elle savait le respect que mérite la foi d'un enfant. Jamais elle ne me dit un mot pour me détourner d'une ligne que je suivais en toute spontanéité. Elle venait me voir chaque semaine; elle portait encore le simple châle de laine verte qui en Bretagne avait abrité sa fière pauvreté. C'était la même jeune fille aimante et douce, mais avec un degré de fermeté et de raison que les épreuves de la vie et de fortes études y avaient ajouté.



La carrière de l'éducation est si ingrate pour les femmes, qu'au bout de cinq années passées à Paris, après plusieurs maladies contractées par l'excès du travail, ma sœur était loin encore de suffire aux charges qu'elle s'était imposées ; il est vrai qu'elle les avait conçues d'une façon qui eût découragé toute autre qu'elle. Notre père avait laissé un passif qui dépassait de beaucoup la valeur de notre maison paternelle, la seule propriété qui nous restât. Mais notre mère était si aimée et toutes les affaires se traitaient encore en ce bon pays d'une manière si patriarcale qu'aucun créancier ne songea à presser une solution. Il fut convenu que ma mère garderait la maison, payerait ce qu'elle pourrait et quand elle pourrait. Ma sœur ne voulait entendre parler de repos que quand tout ce lourd passé serait liquidé. C'est ainsi qu'elle fut amenée à écouter des propositions qui lui furent faites en 1840 pour une éducation particulière en Pologne. Il s'agissait de s'expatrier pour des années et d'accepter la plus lourde des sujétions. Mais elle avait fait un bien plus grand effort quand elle quitta la Bretagne pour se lancer dans le vaste monde. Elle partit en janvier 1841, traversa la Forêt Noire et toute l'Allemagne du Sud couverte de neige, rejoignant à Vienne la famille à laquelle elle s'était attachée, puis, franchissant les Carpathes, arriva au château de Clemensow, sur les bords du Bug, triste demeure où elle devait, durant dix années, apprendre combien l'exil est amer, même quand on a pour le soutenir un motif élevé.

Cette fois, du moins, le sort lui réserva une compensation pour tant d'autres injustices, en la plaçant dans une famille que je puis bien désigner, puisqu'à son illustration historique elle vient d'ajouter une gloire contemporaine qui met son nom sur toutes les bouches : ce fut la famille du comte André Zamoyski. L'amour avec lequel elle embrassa ses fonctions, l'affection qu'elle conçut pour ses trois élèves, le bonheur de voir ses efforts fructifier, en particulier dans celle qui, par son âge, fut appelée à recevoir le plus longtemps ses leçons : Mme la princesse Cécile Lubomirska, la rare estime qu'elle obtint de toute cette noble famille, qui, après son retour en France, ne cessa point de recourir à ses lumières et à ses conseils, l'affinité qu'il y avait, par le

sérieux et la droiture, entre son caractère et celui de la maison où elle vivait, lui firent oublier les tristesses inséparables de ces sortes de positions et les rigueurs d'un climat très contraire à son tempérament. Elle s'attacha à la Pologne et conçut en particulier beaucoup d'estime pour le paysan polonais, en qui elle voyait une créature bonne, pleine de hauts instincts religieux, rappelant le paysan breton, mais avec moins d'énergie.

Les voyages qu'elle fit en Allemagne et en Italie achevèrent de mûrir ses idées. Elle résida à plusieurs reprises à Varsovie, à Vienne, à Dresde ; Venise et Florence lui causèrent un vrai enchantement. Mais ce fut Rome surtout qui l'attacha. Cette ville, si profondément inspiratrice, l'amena à concevoir avec beaucoup de sérénité la séparation que tout esprit philosophique est obligé de faire entre le fond de la religion et ses formes particulières. Elle aimait à l'appeler, avec lord Byron, « chère cité de l'âme » ; comme tous les étrangers qui y ont résidé, elle était même devenue indulgente pour ce que l'établissement moderne de la papauté entraîne de détails niais et puérils.

### III

En 1845, je quittai le séminaire Saint-Sulpice. Grâce à l'esprit sérieux et libéral qui préside à la direction de cet établissement, j'avais poussé très loin mes études philologiques ; mes opinions religieuses s'en trouvèrent fort ébranlées. Henriette fut encore ici mon appui. Elle m'avait devancé dans la voie ; ses croyances catholiques avaient complètement disparu ; mais elle s'était toujours gardée d'exercer sur moi aucune influence à ce sujet. Quand je lui fis part des doutes qui me tourmentaient et qui me faisaient un devoir de quitter une carrière où la foi absolue est requise, elle fut ravie, et m'offrit de me faciliter ce difficile passage. J'entrais dans la vie à près de vingt-trois ans, vieux de pensée, mais aussi novice, aussi ignorant du monde qu'il est possible de l'être. A la lettre, je ne connaissais personne ; l'avance la plus simple que possède un jeune homme de

quinze ans me manquait. Je n'étais même pas bachelier ès lettres. Il fut convenu que je chercherais dans les pensions de Paris une occupation qui me mît au pair, comme l'on dit, c'est-à-dire me donnât la table et le logement, en me laissant beaucoup de temps pour le travail. Douze cents francs qu'elle me remit devaient me permettre d'attendre et suppléer à ce qu'une telle position pouvait d'abord avoir d'insuffisant. Ces douze cents francs ont été la pierre angulaire de ma vie. Je ne les ai jamais épuisés; mais ils me donnèrent la tranquillité d'esprit nécessaire pour penser à mon aise, et me dispensèrent de me surcharger d'une besogne qui m'eût étouffé. Ses lettres exquises furent, à ce moment décisif de ma vie, ma consolation et mon soutien.

Pendant que je luttais contre des difficultés aggravées par ma totale inexpérience du monde, sa santé souffrait de rudes atteintes par suite de la rigueur des hivers en Pologne. Une affection chronique du larynx se développa et prit, en 1850, assez de gravité pour que son retour fût jugé nécessaire. Sa tâche, d'ailleurs, était accomplie; les dettes de notre père étaient complètement éteintes, les petites propriétés qu'il nous avait laissées se trouvaient, dégagées de toute charge, entre les mains de notre mère; mon frère avait conquis par son travail une position qui promettait de devenir la richesse. La pensée nous vint de nous réunir. En septembre 1850, j'allai la rejoindre à Berlin. Ces dix années d'exil l'avaient toute transformée. Les rides de la vieillesse s'étaient prématurément imprimées sur son front; du charme qu'elle avait encore quand elle me dit adieu dans le parloir du séminaire Saint-Nicolas, il ne lui restait que l'expression délicieuse de son ineffable bonté.

Alors commencèrent pour nous ces douces années dont le souvenir m'arrache des larmes. Nous prîmes un petit appartement au fond d'un jardin, près du Val-de-Grâce. Notre solitude y fut absolue. Elle n'avait pas de relations et ne chercha guère à en former. Nos fenêtres donnaient sur le jardin des Carmélites de la rue d'Enfer. La vie de ces recluses, pendant les longues heures que je passais à la Bibliothèque, réglait en quelque sorte la sienne et faisait son unique distraction. Son respect pour mon travail était ex-

trême. Je l'ai vue, le soir, durant des heures à côté de moi, respirant à peine pour ne pas m'interrompre ; elle voulait cependant me voir, et toujours la porte qui séparait nos deux chambres était ouverte. Son amour était arrivé à quelque chose de si discret et de si mûr que la communion secrète de nos pensées lui suffisait. Elle, si exigeante de cœur, si jalouse, se contentait de quelques minutes par jour pourvu qu'elle fût assurée d'être seule aimée. Grâce à sa rigoureuse économie, elle me fit, avec des ressources singulièrement limitées, une maison où rien ne manqua jamais, et qui même avait son charme austère. Nos pensées étaient si parfaitement à l'unisson que nous avions à peine besoin de nous les communiquer. Nos vues générales sur le monde et sur Dieu étaient identiques. Il n'y avait nuance si délicate dans les théories que je mûrissais à cette époque qu'elle ne comprît. Sur beaucoup de points d'histoire moderne, qu'elle avait étudiés aux sources, elle me devançait. Le plan général de ma carrière, le dessein de sincérité inflexible que je formais était si bien le produit combiné de nos deux consciences que, si j'eusse été tenté d'y manquer, elle se fût trouvée près de moi, comme une autre partie de moi-même, pour me rappeler mon devoir.

Sa part dans la direction de mes idées fut ainsi très étendue. Elle était pour moi un secrétaire incomparable ; elle copiait tous mes travaux et les pénétrait si profondément que je pouvais me reposer sur elle comme sur un *index* vivant de ma propre pensée. Je lui dois infiniment pour le style. Elle lisait en épreuves tout ce que j'écrivais, et sa précieuse censure allait chercher avec une délicatesse infinie des négligences dont je ne m'étais pas aperçu jusque-là. Elle s'était fait une excellente manière d'écrire, toute prise aux sources anciennes, et si pure, si rigoureuse, que je ne crois pas que depuis Port-Royal on se soit proposé un idéal de diction d'une plus parfaite justesse. Cela la rendait fort sévère ; elle admettait très peu des écrivains de nos jours, et quand elle vit les essais que j'avais composés avant notre réunion et qui n'avaient pu arriver jusqu'à elle en Pologne, ils ne lui plurent qu'à demi. Elle en partageait la tendance, et en tout cas, elle pensait que dans cet ordre de pensées

intimes, exprimées avec mesure, chacun doit donner ce qui est en lui avec une entière liberté. Mais la forme lui paraissait abrupte et négligée ; elle y trouvait des traits excessifs, des tons durs, une manière trop peu respectueuse de traiter la langue. Elle me convainquit qu'on peut tout dire dans le style simple et correct des bons auteurs, et que les expressions nouvelles, les images violentes viennent toujours ou d'une prétention déplacée, ou de l'ignorance de nos richesses réelles. Aussi, de ma réunion avec elle date un changement profond dans ma manière d'écrire. Je m'habituai à composer en comptant d'avance sur ses remarques, hasardant bien des traits pour voir quel effet ils produiraient sur elle, et décidé à les sacrifier si elle me le demandait. Ce procédé d'esprit est devenu pour moi, depuis qu'elle n'est plus, le cruel sentiment de l'amputé, agissant sans cesse en vue du membre qu'il a perdu. Elle était un organe de ma vie intellectuelle, et c'est vraiment une portion de mon être qui est entrée avec elle au tombeau.

Dans toutes les choses morales nous étions arrivés à voir avec les mêmes yeux et à sentir avec le même cœur. Elle était si bien au courant de mon ordre de pensée qu'elle devançait presque toujours ce que j'allais dire, l'idée éclochant chez elle et chez moi au même instant. Mais, en un sens, elle me surpassait de beaucoup. Dans les choses de l'âme je cherchais encore matière à des luttes attachantes ou à des études d'art ; pour elle, rien ne ternissait la pureté de sa communion intime avec le bien. Sa religion du vrai ne souffrait pas la moindre note discordante. Un trait qui la blessa dans mes écrits fut un sentiment d'ironie qui m'obsédait et que je mêlais aux meilleures choses. Je n'avais jamais souffert, et je trouvais dans le sourire discret, provoqué par la faiblesse ou la vanité de l'homme, une certaine philosophie. Cette habitude la blessait, et je la lui sacrifiai peu à peu. Maintenant je reconnais combien elle avait raison. Les bons doivent être simplement bons ; toute pointe de moquerie implique un reste de vanité et de défi personnel qu'on finit par trouver de mauvais goût.

Sa religion était arrivée au dernier degré d'épuration. Elle rejetait absolument le surnaturel ; mais elle gardait



au christianisme un haut attachement. Ce n'était pas précisément le protestantisme, même le plus large, qui lui plaisait. Elle conservait un charmant souvenir du catholicisme, de ses chants, de ses psaumes, des pratiques pieuses dont elle avait été bercée en son enfance. C'était une sainte, moins la foi précise au symbole et les étroites observances. Un mois environ avant sa mort, nous eûmes avec l'excellent docteur Gaillardot une conversation religieuse sur la terrasse de notre maison de Ghazir. Elle me retenait sur la pente des formules d'un Dieu inconscient et d'une immortalité purement idéale, où je me laissais entraîner. Sans être déiste à la façon vulgaire, elle ne voulait pas qu'on réduisît la religion à une pure abstraction. Dans la pratique, au moins, tout pour elle devenait clair : « Oui, nous dit-elle, à ma dernière heure, j'aurai la consolation de me dire que j'ai fait le plus de bien possible ; s'il y a quelque chose qui ne soit point vanité, c'est cela. »

Un sentiment exquis de la nature était la source de ses plus fines jouissances. Une belle journée, un rayon de soleil, une fleur suffisaient pour l'enchanter. Elle comprenait très bien l'art délicat des grandes écoles idéalistes de l'Italie ; mais elle ne pouvait se plaire à l'art brutal et violent qui se propose autre chose que la beauté. Une circonstance particulière lui donna une rare connaissance de l'histoire de l'art du moyen âge. Elle rassembla pour moi toutes les notes du *Discours sur l'état des Beaux-Arts au XIV<sup>e</sup> siècle*, qui fera partie du tome XXIV<sup>e</sup> de l'*Histoire littéraire de la France* (1). Pour cela, elle dépouilla avec une patience et une exactitude admirables les grandes collections archéologiques publiées depuis un demi-siècle, recueillant tout ce qui se rapportait à notre objet. Ses vues, qu'elle consignait en même temps, étaient d'une rare justesse, et je n'ai eu presque toujours qu'à les adopter. Nous fîmes ensemble, pour compléter nos recherches, un voyage dans le pays où s'est formé l'art gothique, dans le Vexin, le Valois, le Beauvaisis, la région de Noyon, de Laon, de Reims. Elle déployait dans ces recherches, qui l'intéressaient, une surprenante

(1) Voir O. C., tome VIII, p. 598-783.



activité. Son idéal était une vie laborieuse, obscure, entourée d'affections. Elle répétait souvent le mot de Thomas A Kempis : *In angello, cum libello*. Elle coula dans ces tranquilles occupations de bien douces heures. Sa pensée alors était pleinement rassérénée, et son cœur, d'ordinaire inquiet, entraînait dans un plein repos.

Sa capacité de travail était prodigieuse. Je l'ai vue, durant des journées entières, ne pas quitter la tâche qu'elle s'était imposée. Elle prenait part à la rédaction de journaux d'éducation, surtout à celui que dirigeait son amie, M<sup>lle</sup> Ulliac-Trémadeure. Elle ne signait jamais de son nom et il était impossible qu'avec sa grande modestie elle arrivât en un tel genre à conquérir autre chose que l'estime d'un petit nombre. Le goût détestable qui préside en France à la composition des ouvrages destinés à l'éducation des femmes ne lui laissait d'ailleurs espérer ni grandes satisfactions, ni grands succès. C'était surtout pour obliger son amie, vieille et infirme, qu'elle faisait ses travaux. Les écrits où on la trouvait tout entière étaient ses lettres. Elle les écrivait dans la perfection. Ses notes de voyage étaient excellentes aussi. Je m'étais fié à elle pour raconter la partie non scientifique de notre voyage d'Orient ; hélas ! toute la conscience de ce côté de mon entreprise, que j'avais déposée en elle, a péri avec elle. Ce que j'ai trouvé à ce sujet dans ses papiers est très bon. Nous espérons pouvoir le publier en le complétant par ses lettres. Nous publierons ensuite un récit qu'elle écrivit des grandes expéditions maritimes du x<sup>v</sup><sup>e</sup> et du xvi<sup>e</sup> siècle. Elle avait fait pour ce travail des recherches très étendues, et elle y avait porté une critique bien rare dans les ouvrages destinés aux enfants. Elle ne faisait rien à demi ; la droiture de son jugement se montrait en tout par un goût exquis du solide et du vrai.

Elle n'avait pas ce qu'on appelle de l'esprit, si l'on comprend par ce mot quelque chose de narquois et de léger, à la manière française. Jamais elle ne s'est moquée de personne. La malignité lui était odieuse ; elle y voyait quelque chose de cruel. Je me rappelle qu'à un pardon de basse Bretagne, où l'on allait en bateau, notre barque était précédée d'une autre où se trouvaient des dames

pauvres qui, ayant voulu se faire belles pour la fête, étaient tombées dans des arrangements de toilette chétifs et de mauvais goût. Les personnes avec qui nous étions en riant, et les pauvres dames s'en apercevaient. Je la vis fondre en larmes : accueillir par le persiflage de bonnes personnes qui oubliaient un instant leurs malheurs pour s'épanouir et, qui, peut-être, se mettaient dans la gêne par déférence pour le public, lui sembla une barbarie. A ses yeux, l'être ridicule était à plaindre ; dès lors elle l'aimait et elle était pour lui contre le railleur.

De là sa froideur pour le monde et sa pauvreté dans les conversations ordinaires, presque toutes tissées de malices et de frivolités. Elle avait vieilli avant le temps, et elle avait l'habitude d'exagérer encore son âge par son costume et ses manières. Il y avait chez elle une sorte de religion du malheur ; elle accueillait, cultivait presque chaque motif de pleurer. La tristesse devenait pour elle un sentiment long et facilement doux. En général, les personnes bourgeoises ne la comprenaient pas et lui trouvaient quelque chose de raide et d'embarrassé. Rien de ce qui n'était pas complètement bon ne pouvait lui plaire. Tout était chez elle vrai et profond ; elle ne savait pas se profaner. Les gens du peuple, les paysans au contraire, la trouvaient d'une exquise bonté, et les personnes qui savaient la toucher par ses grands côtés arrivaient bien vite à voir la profondeur de sa nature et sa haute distinction.

Parfois elle avait de charmants retours de femme ; elle redevenait jeune fille ; elle se rattachait à la vie presque en souriant, et l'écran qui était entre le monde et elle semblait s'abaisser. Ces moments fugitifs de délicieuses faiblesses, lueurs passagères d'une aurore évanouie, étaient chez elle pleins de mélancolique douceur. En cela elle était supérieure aux personnes qui professent dans sa morne abstraction le détachement prêché par les mystiques. Elle aimait la vie ; elle y avait du goût ; elle pouvait sourire à une parure, à un souci de femme, comme on sourit à une fleur. Elle n'avait pas dit à la nature cet *abrenuntio* frénétique de l'ascétisme chrétien. La vertu pour elle n'était pas une tension austère, un effort voulu ; c'était l'instinct natu-

rel d'une belle âme allant au bien par un effort spontané, servant Dieu sans crainte ni tremblement.

Ainsi nous vécûmes durant six années d'une vie très élevée et très pure. Ma position était toujours extrêmement modeste ; mais c'était elle-même qui le voulait. Elle ne m'eût pas permis, quand même j'y eusse pensé, de sacrifier à mon avancement la moindre partie de mon indépendance. Les malheurs qui frappèrent inopinément notre frère et entraînèrent la perte de toutes nos économies ne l'ébranlèrent pas. Elle eût repris le chemin de l'étranger, si cela eût été nécessaire au développement régulier de ma vie. Mon Dieu ! ai-je fait tout ce qui dépendait de moi pour lui procurer le bonheur ? Avec quelle amertume je me reproche maintenant de n'avoir pas été avec elle assez expansif, de ne pas lui avoir dit combien je l'aimais, d'avoir trop cédé à mon penchant vers la concentration taciturne, de n'avoir pas mis à usure chaque heure qui m'était laissée ! Oh ! si je pouvais retrouver un seul de ces moments que je n'ai point passés à la rendre heureuse ! Mais je prends à témoin son âme élue qu'elle fut toujours au fond de mon cœur, qu'elle régna sur toute ma vie morale comme il ne fut jamais donné à personne de régner, qu'elle fut toujours le principe de mes tristesses et de mes joies. Si j'ai péché envers elle, ce fut par suite d'une raideur de manières à laquelle les personnes qui me connaissent ne doivent pas s'arrêter, et par un sentiment de respect déplacé qui me faisait éviter avec elle tout ce qui eût ressemblé à une profanation de sa sainteté. Elle-même était retenue à mon égard par un sentiment semblable. Ma longue éducation cléricale, pendant quatre ans absolument solitaire, m'avait donné à cet égard un pli de caractère que sa réserve délicate l'empêchait de combattre autant qu'elle l'aurait pu.

#### IV

Mon inexpérience de la vie, et surtout l'ignorance où j'étais des profondes différences qu'il y a entre le cœur de l'homme et celui de la femme, m'amènèrent à lui demander

un sacrifice qui eût été au-dessus des forces de toute autre qu'elle. Le sentiment que j'avais de mes devoirs envers une telle amie était trop profond pour qu'il pût me venir à l'esprit de changer sans son aveu quelque chose à notre état. Mais ce fut elle-même qui prit les devants avec sa noblesse de cœur accoutumée. Dès les premiers temps de notre réunion, elle m'engagea fortement à me marier. Elle y revenait souvent ; elle causa même, à mon insu, avec un de nos amis d'une union qu'elle avait projetée pour moi et qui ne se réalisa point. L'initiative qu'elle prit en cette circonstance m'entraîna dans une véritable erreur. Je crus sincèrement qu'elle ne serait pas blessée le jour où je viendrais lui dire que j'avais trouvé une personne de mon choix, digne de lui être associée. En la laissant me parler de mariage, je n'avais jamais compris qu'elle me quittât. J'avais toujours entendu qu'elle resterait pour moi ce qu'elle avait été jusqu'alors, la sœur accomplie et bien-aimée, incapable de prendre ni de donner ombrage, assez complètement sûre des sentiments qu'elle m'inspirait pour ne point être blessée de ceux qu'une autre obtiendrait. Je vois maintenant l'erreur d'une telle conception. La femme n'aime pas comme l'homme ; toute affection est chez elle exclusive et jalouse ; elle n'admet pas une diversité de nature entre les différentes amours. Mais j'étais excusable ; j'étais trompé par mon extrême simplicité de cœur et aussi un peu par elle. A vrai dire, n'était-elle pas elle-même dupe de son courage ? Je le crois. Quand le mariage auquel elle avait songé pour moi fut écarté, elle en eut un certain regret, bien que ce projet eût, à quelques égards, cessé de lui sourire. Mais, ô mystère des cœurs de femmes ! l'épreuve au-devant de laquelle elle avait couru lui devint cruelle quand elle lui fut offerte. Elle avait bien voulu du calice d'absinthe que ses mains avaient préparé ; elle hésitait maintenant devant celui que je lui offrais, quoique j'eusse mis tout mon art à le rendre doux pour elle. Terrible conséquence des délicatesses exagérées ! Ce frère et cette sœur qui se sont tant aimés furent un jour amenés, pour ne s'être point parlé avec assez de franchise, à se tendre des pièges sans le savoir, à se chercher et à ne se trouver pas. Ce furent là pour nous des jours très

amers. Tout ce que l'amour peut avoir d'orages, nous le traversâmes. Quand elle me disait qu'en me proposant un mariage elle n'avait voulu qu'éprouver si je lui suffisais, quand elle m'annonçait que le moment de mon union à une autre personne serait celui de son départ, la mort entraînait dans mon cœur. Est-ce à dire que le sentiment qu'elle éprouvait fût simple, qu'elle voulût réellement faire obstacle à l'union que j'avais désirée ? Non certes. C'était la tempête d'une âme passionnée, la révolte d'un cœur violent dans son amour. Dès qu'elle et Mlle Cornélie Scheffer se virent, elles concurent l'une pour l'autre le sentiment qui devait plus tard devenir si doux pour toutes les deux. Les façons grandes et élevées de M. Ary Scheffer la saisissaient et l'enlevaient. Elle reconnaissait qu'il n'y avait point de place ici pour des petites bourgeoisies, pour de mesquines susceptibilités. Elle voulait ; mais au moment décisif la femme se retrouvait ; elle n'avait plus la force de vouloir.

Un jour enfin, je dus sortir de cette cruelle angoisse. Forcé de choisir entre deux affections, je sacrifiai tout à la plus ancienne, à celle qui ressemblait le plus à un devoir. J'annonçai à Mlle Scheffer que je ne la reverrais plus si le cœur de mon amie ne cessait de saigner. C'était le soir ; je revins dire à ma sœur ce que j'avais fait. Une vive révolution s'opéra en elle ; avoir empêché une union désirée par moi, et par elle hautement appréciée, lui inspira un cruel remords. Le lendemain matin, de très bonne heure, elle courait chez M. Scheffer : elle passait de longues heures chez ma fiancée ; elles pleuraient ensemble ; elles se quittaient joyeuses et amies. Après comme avant mon mariage, en effet, tout fut commun entre nous. Ce furent ses économies qui rendirent possible notre jeune ménage. Sans elle, je n'aurais pu faire face à mes nouveaux devoirs. Ma confiance en sa bonté était telle que la naïveté d'une telle conduite ne m'apparut que beaucoup plus tard.

Ces alternatives furent longues ; souvent encore le cruel et charmant démon d'inquiétude amoureuse, de jalousie, de révoltes subites, de soudains repentirs qui habite le cœur des femmes, se réveilla pour la torturer. Souvent l'idée de se séparer d'une vie où elle prétendait, à ses heures



d'amertume, être devenue inutile, se présentait dans ses discours attristés. Mais c'étaient là des restes de mauvais rêves, qui se dissipaient peu à peu. Le tact délicat, le cœur exquis de celle que je lui avais donnée pour sœur, remportèrent un plein triomphe. Dans les moments de passagers reproches, la charmante intervention de Cornélie, sa gaieté pleine de naturel et de grâce changeaient nos larmes en sourires ; nous finissions par nous embrasser tous les trois. La droiture de cœur et de sens que développaient devant moi ces deux femmes, aux prises avec le problème le plus délicat de l'amour, faisait mon admiration. Je finissais par bénir les angoisses qui m'avaient valu ces beaux retours. La naïve espérance que j'avais eue de voir une autre que moi compléter son bonheur et introduire dans sa vie une gaieté et un mouvement que je ne savais pas y mettre, se trouvait par moment réalisée. Plus heureux qu'avisé, je voyais mes imprudences se tourner en sagesse, et je goûtais le fruit de mes témérités.

La naissance de mon petit Ary acheva d'effacer la trace de toutes ses larmes. Son affection pour cet enfant fut une vraie adoration. L'instinct maternel qui débordait en elle trouva ici son épanchement naturel. Sa douceur, sa patience inaltérable, son goût de ce qui est simple et bon lui inspiraient pour l'enfance des tendresses indicibles. C'était une sorte de culte religieux, où sa nature mélancolique trouvait un charme infini. Quand naquit mon second enfant, une fille que je perdis au bout de quelques mois, elle me dit plusieurs fois que cette petite venait pour la remplacer près de moi. Elle aimait la pensée de la mort et y prenait mille complaisances : « Vous verrez, chers amis, nous disait-elle, que la petite fleur que nous avons perdue nous laissera un très suave parfum. » L'image de cette douce petite morte fut pour elle longtemps sacrée. Ainsi mêlée à nos joies et à nos peines de toute la force de son exquise sensibilité, elle était arrivée à faire complètement sienne la nouvelle vie à laquelle je l'avais associée. Je compte entre mes grandes satisfactions morales d'avoir pu réaliser par les deux femmes que le sort a attachées à ma vie ce chef-d'œuvre d'abnégation et de pur dévouement. Elles s'ai-



mèrent d'une vive affection, et aujourd'hui j'ai la consolation d'avoir à mes côtés un deuil presque égal au mien. Chacune d'elles eut près de moi sa place distincte, et cela pourtant sans partage ni exclusion. Chacune d'elles à sa manière fut tout pour moi. Quelques jours avant sa mort, à un moment où elle eut comme un pressentiment de sa fin prochaine, ma sœur me dit des paroles qui témoignaient que tout était cicatrisé, et qu'il ne lui restait des amertumes passées qu'un souvenir.

## V

Quand l'Empereur m'offrit, en mai 1860, une mission scientifique dans l'ancienne Phénicie, elle fut une des personnes qui me conseillèrent le plus d'accepter. Ses opinions politiques étaient d'un libéralisme très ferme ; mais elle pensait que toutes les susceptibilités de parti doivent être mises de côté, quand il s'agit de réaliser un dessein que l'on croit bon et où l'on n'a que des dangers à recueillir. Il fut décidé tout d'abord qu'elle m'accompagnerait. Habitué à ses soins et à l'excellente collaboration qu'elle me donnait dans tous mes travaux, j'avais en outre besoin d'elle pour surveiller les dépenses et tenir la comptabilité. Elle le fit avec un soin minutieux, et, grâce à elle, je pus, durant une année entière, mener à fin une entreprise fort compliquée, sans être un moment arrêté par des soucis matériels. Son activité étonna tous ceux qui la virent. Sans elle, incontestablement, je n'aurais pu remplir en si peu de temps le programme, trop étendu peut-être, que je m'étais tracé.

Elle ne me quitta pas un moment. Sur les sommets les plus escarpés du Liban, comme dans les déserts du Jourdain, elle me suivit pas à pas, vit tout ce que je vis. Si j'étais mort, elle eût pu raconter mon voyage presque aussi bien que moi. Les épouvantables routes de la montagne et les privations inséparables de ces sortes d'explorations ne l'arrêtèrent jamais. Mille fois le cœur me faiblit en la voyant vaciller au-dessus des précipices ; elle était à cheval d'une solidité extraordinaire. Elle faisait huit ou dix heures de

marche par jour. Sa santé, habituellement assez frêle, résistait, soutenue par l'énergie de sa volonté ; mais le système nerveux tout entier contractait une excitation qui se traduisait par des névralgies violentes. Deux ou trois fois, en plein désert, elle tomba dans des états qui nous épouvantèrent. Son courage nous faisait illusion. Elle avait embrassé mon plan de recherches avec tant de passion que rien ne put la séparer de moi avant qu'il fût parfaitement accompli.

Ce voyage fut, du reste, pour elle, la source de jouissances très vives. Ce fut, à vrai dire, sa seule année sans larmes et presque la seule récompense de sa vie. La fraîcheur de ses impressions était entière ; elle s'abandonnait aux sensations de ce monde nouveau avec la joie naïve d'un enfant. Rien n'égale, en automne et au printemps, le charme de la Syrie. Un air embaumé pénètre tout et semble communiquer à la vie quelque chose de sa légèreté. Les plus belles fleurs, surtout d'admirables cyclamens, sortent en touffes de chaque fente de rocher ; dans les plaines du côté d'Amrit et de Tortose, le pied des chevaux déchire des tapis épais composés des plus belles fleurs de nos parterres. Les eaux qui coulent de la montagne forment avec l'âpre soleil qui les dévore un contraste plein d'enivremens.

Notre premier séjour fut le village d'Amschit, à trois quarts d'heure de Gébeil (Byblos), fondé, il y a vingt-cinq ou trente ans, par le riche maronite Mikhaël Tobia. Zakhia, l'héritier de Mikhaël, nous rendit ce séjour extrêmement agréable. Il nous donna une jolie maison, d'où l'on dominait Byblos et la mer. La douceur de mœurs des habitants, leurs attentions de tous les jours, l'affection qu'ils conçurent pour nous et en particulier pour elle la touchèrent profondément. Elle aimait à revenir à ce village, et nous en fîmes en quelque sorte notre centre d'action dans toute la région de Byblos. Le village de Sarba, près Djouni, où réside la bonne et honnête famille Khadra, bien connue de tous les Français qui ont voyagé en Orient, devint aussi pour elle un lieu favori. Cette délicieuse baie du Kesrouan, avec ses villages qui se touchent, ses couvents suspendus à chaque sommet, ses montagnes qui plongent dans la mer, ses flots

si purs, la ravissait ; toutes les fois que nous y débouchions, en venant de Gébeil, par les rochers du Nord, c'était un hymne de joie qui s'échappait de son cœur. En général, elle s'attacha beaucoup aux maronites. Sa visite au couvent de Bkerké, où résidait alors le patriarche, au milieu d'évêques d'une agreste simplicité, lui laissa un très agréable souvenir. Au contraire, elle prit en grande aversion les petits commérages européens de Beyrouth et la sécheresse des villes où domine le type musulman, telles que Saïda. Les grands spectacles dont elle fut témoin à Tyr l'enchantèrent ; du haut pavillon qu'elle occupait, elle était à la lettre balancée par la tempête. La vie nomade, à la longue si attrayante, lui était devenue chère. Ma femme inventait chaque soir des prétextes pour la décider à ne pas rester seule dans sa tente ; elle cédait en résistant un peu ; elle se plaisait en cette étroite et commune atmosphère, près de ceux qui l'aimaient, au milieu de la sauvage immensité.

Mais ce fut surtout son voyage en Palestine qui la passionna. Jérusalem, avec ses souvenirs incomparables, Naplouse et sa belle vallée, le Carmel, si fleuri au printemps, la Galilée surtout, paradis terrestre dévasté, mais où le souffle divin est sensible encore, la tinrent durant six semaines sous un vrai charme. De Tyr et d'Oum-el-Awamid, nous avions déjà dirigé plusieurs petites campagnes de six à huit jours vers ces vieilles terres d'Aser et de Nephtali qui ont vu s'accomplir de si grandes choses. Quand je lui montrai pour la première fois, de Kasyoun, au-dessus du lac Huleh, toute la région du haut Jourdain et, dans le lointain, le bassin du lac de Génésareth, berceau du christianisme, elle me remercia et me dit que je lui avais donné le prix de toute sa vie en lui montrant ces lieux. Supérieure au sentiment étroit qui fait attacher les souvenirs historiques à des objets matériels, presque toujours apocryphes, ou à des localités précises, qui n'ont souvent aucun titre solide à la vénération, elle cherchait l'âme, l'idée, l'impression générale. Nos longues tournées dans ce beau pays, toujours en face de l'Hermon, dont les ravins seuls se distinguaient sur l'azur du ciel en lignes de neige, sont restées dans notre mémoire comme des rêves d'un autre univers.

Au mois de juillet, ma femme, qui depuis le mois de janvier était avec nous, dut nous quitter pour d'autres devoirs. Les fouilles étaient finies, l'armée avait évacué la Syrie. Nous restâmes seuls ensemble pour veiller à l'enlèvement des objets, achever l'exploration du haut Liban et préparer pour l'automne suivant une campagne à Chypre. Je déplore maintenant de mes larmes les plus amères le parti que je pris de prolonger ainsi notre séjour durant les mois qui sont, en Syrie, les plus dangereux pour l'Européen. Notre dernier voyage dans le Liban la fatigua beaucoup. Nous demeurâmes trois jours à Maschnaka, au-dessus du fleuve Adonis, logés dans une hutte de boue. Le passage continu des vallées froides aux rochers torrides, la mauvaise nourriture, l'obligation de coucher la nuit dans des maisons très basses où, pour ne pas étouffer, il fallait tenir tout ouvert, lui donnèrent le germe de douleurs nerveuses, qui se développèrent bientôt. Au sortir des vallées profondes de Tannourin, après avoir couché au couvent de Mar-Iakoub, sur une des dents les plus abruptes de ces parages, nous entrâmes dans la région brûlante de Toula. Ce brusque contraste nous accabla. Vers onze heures, au village de Helta, elle fut prise de vives souffrances. Je la fis reposer dans la pauvre case du curé ; plus loin, pendant que j'allais recueillir les inscriptions, elle essaya de dormir dans un oratoire. Mais les femmes du pays ne lui laissèrent pas de repos ; elles venaient la voir, la toucher. Enfin nous atteignîmes Toula. Là, elle passa deux jours dans d'atroces douleurs. Nous étions dénués de tout secours ; la grossière simplicité des habitants ajoutait à son supplice. N'ayant jamais vu d'Européen, ils envahissaient la maison, et, pendant que je sortais pour mes recherches, ils la tourmentaient d'une façon insupportable. Dès qu'elle put se tenir à cheval, nous gagnâmes Amschit, où elle éprouva quelque soulagement. Mais son œil gauche était atteint ; la vision de cet œil était affaiblie et par moment elle souffrait d'une véritable diplopie.

L'énorme chaleur qu'il faisait sur toute la côte et l'état de fatigue où nous étions me décidèrent à aller fixer notre résidence à Ghazir, point situé à une grande hauteur au-

dessus de la mer, au fond de la baie de Kesrouan. Nous prîmes congé de nos bonnes gens d'Amschit et de Gébeil. Le soleil baissait quand nous arrivâmes à l'embouchure du fleuve Adonis ; nous nous y reposâmes. Quoique ses douleurs fussent loin d'avoir disparu, le calme voluptueux de ce bel endroit s'empara d'elle ; elle eut un moment de douce gaieté. Nous montâmes au clair de lune la montagne de Ghazir ; elle était très contente, et nous croyions, en quittant le rivage brûlant, laisser derrière nous les causes de souffrances que nous y avions trouvées.

Ghazir est sans contredit l'un des endroits les plus beaux du monde ; les vallées voisines sont d'une verdure délicieuse, et la pente d'Aramoun, un peu plus haut, est le plus charmant paysage que j'aie vu dans le Liban ; mais la population, gâtée par le contact des familles prétendues aristocratiques du pays, n'a pas les bonnes qualités ordinaires du peuple maronite. Nous y trouvâmes une petite maison, avec une jolie treille. Là nous prîmes quelques jours d'un bien doux repos. Nous avions de la neige des crevasses de la haute montagne. Nos pauvres compagnons de voyage, sa bonne jument arabe, ma mule Sada, paissaient sous nos yeux. Pendant les premiers quinze jours, elle souffrit encore beaucoup ; puis les douleurs s'apaisèrent, et Dieu lui montra enfin, avant de quitter cette terre, quelques jours de bonheur pur.

Ces jours m'ont laissé un inexprimable souvenir. Les lenteurs inséparables des difficiles opérations que nous achevions en ce moment me laissaient beaucoup de loisir. Je résolus d'écrire toutes les idées qui, depuis mon séjour dans le pays de Tyr et mon voyage de Palestine, germaient dans mon esprit sur la vie de Jésus. En lisant l'Évangile en Galilée, la personnalité de ce grand fondateur m'était fortement apparue. Au sein du plus profond repos qu'il soit possible de concevoir, j'écrivis, avec l'Évangile et Josèphe, une *Vie de Jésus* que je poussai à Ghazir jusqu'au dernier voyage de Jésus à Jérusalem. Heures délicieuses et trop vite évanouies ; oh ! puisse l'éternité vous ressembler ! Du matin au soir, j'étais comme ivre de la pensée qui se déroulait devant moi. Je m'endormais avec elle, et le premier rayon



de soleil paraissant derrière la montagne me la rendait plus claire et plus vive que la veille. Henriette fut confidente jour par jour des progrès de mon ouvrage ; au fur et à mesure que j'avais écrit une page, elle la copiait : « Ce livre-ci, me disait-elle, je l'aimerai ; d'abord, parce que nous l'aurons fait ensemble, et puis, parce qu'il me plaît. » Jamais sa pensée n'avait été si haute. Le soir, nous nous promenions sur notre terrasse, à la clarté des étoiles ; là elle me faisait ses réflexions, pleines de tact et de profondeur, dont plusieurs ont été pour moi de véritables révélations. Sa joie était complète, et ce furent là sans doute les plus doux moments de sa vie. Notre communion intellectuelle et morale n'avait jamais été à un tel degré d'intimité. Elle me dit plusieurs fois que ces jours étaient le paradis. Un sentiment de douce tristesse s'y mêlait. Ses douleurs n'étaient qu'assoupies, elles se réveillaient par moment comme un avertissement fatal. Elle se plaignait alors que le sort fût pour elle si avare et lui reprît les seules heures de joie parfaite qu'il lui eût concédées.

Dans les premiers jours de septembre, le séjour de Ghazir me devint fort incommode, par suite des nécessités de la mission, qui exigeaient ma présence à Beyrouth. Nous dîmes adieu, non sans larmes, à notre maison de Ghazir, et nous parcourûmes une dernière fois cette belle route du fleuve du Chien, qui depuis un an nous avait été si familière. Quoique la chaleur fût très forte, nous passâmes encore à Beyrouth quelques bons moments. Les journées étaient accablantes, mais les nuits étaient délicieuses, et, chaque soir, la vue du Sannin, revêtu par le soleil couchant d'une atmosphère olympienne, était une fête pour les yeux. Les opérations de transport étaient presque achevées ; il ne me restait plus à faire que le voyage de Chypre. Nous commençons à parler de retour ; nous rêvions déjà de doux et pâles soleils, la fraîche et moite impression des automnes du Nord, ces vertes prairies des bords de l'Oise qu'à pareille époque, deux ans auparavant, nous avions traversées. Elle revenait avec complaisance sur la joie d'embrasser le petit Ary et notre vieille mère. Elle avait des espèces de retour mélancolique, où tous ses souvenirs de famille se croisaient ; à



ces moments, elle me parlait de notre père, de son âme bonne et profonde, tendre et douce. Je ne l'ai jamais vue plus attrayante, plus élevée.

Le dimanche, 15 septembre, l'amiral Le Barbier de Tinan me fit prévenir que le *Caton* pouvait consacrer huit jours à de nouveaux efforts pour l'extraction de deux grands sarcophages de Gébeil, dont l'enlèvement avait d'abord été jugé impossible. Ma présence à Gébeil, durant ces huit jours, n'était pas nécessaire; il eût suffi que je me fusse embarqué sur le *Caton* pour fournir quelques indications, sauf à revenir ensuite par terre à Beyrouth. Mais je savais que ces sortes de séparations lui déplaisaient. Comme elle aimait d'ailleurs beaucoup le séjour d'Amschit, je conçus un autre plan : partir tous les deux par le *Caton*, aller passer les huit jours à Amschit et revenir par le *Caton*. Nous partîmes en effet le lundi. Depuis la veille, elle était légèrement indisposée ; mais la traversée lui fit du bien. Elle jouit beaucoup de la vue du Liban dans toute la splendeur de l'été, et pendant que j'allais, avec le commandant, régler ce qui concernait l'enlèvement des sarcophages, elle se reposa fort doucement à bord. Le soir, quand le soleil fut tombé, nous montâmes à Amschit. Nos bons amis, qui croyaient ne plus nous revoir, nous reçurent à bras ouverts. Elle était très contente. Après le dîner, nous passâmes une partie de la nuit sur la terrasse de la maison de Zakhia. Le ciel était admirable; je lui rappelai ce passage du *Livre de Job* où le vieux patriarche se vante, comme d'un rare mérite, de n'avoir jamais porté la main à sa bouche en signe d'adoration, quand il voyait l'armée des étoiles dans sa splendeur et la lune s'avancer avec majesté. Tout l'esprit des cultes antiques de la Syrie semblait ressusciter devant nous. Byblos était à nos pieds ; vers le sud, dans la région sacrée du Liban, se dessinaient les dentelures bizarres des rochers et des forêts du Djébel-Mousa, où la légende plaçait la mort d'Adonis ; la mer, se courbant au nord vers Botrys, semblait nous entourer de deux côtés. Ce jour fut le dernier jour pleinement heureux de ma vie ; désormais, toute joie me reportera sur le passé et me rappellera celle qui n'est plus là pour la partager.

Le mardi, elle fut moins bien. Cependant je n'étais pas

encore inquiet; cette indisposition ne semblait rien auprès de celles que je lui avais vu endurer. Je m'étais remis avec passion à ma *Vie de Jésus*; nous travaillâmes toute la journée, et le soir elle fut encore plus gaie sur la terrasse. Le mercredi, le mal augmenta. Je pris alors le parti de prier le chirurgien du *Caton* de venir la voir. Il ne me laissa concevoir aucune inquiétude. Le jeudi, elle fut dans le même état. Mais ce qui nous rendit ce jour funeste, c'est que je fus frappé à mon tour. J'étais parvenu à la fin de ma mission sans maladie grave. Par une fatalité dont le souvenir me poursuivra toute ma vie comme un cauchemar, le seul moment où j'allais me manquer à moi-même était celui où j'aurais eu à veiller sur son agonie.

J'eus besoin, le jeudi matin, de descendre à la rade de Gébeil pour conférer avec le commandant. En remontant à Amschit, je sentis que le soleil, répercuté par les rochers brûlants qui forment la colline, me saisissait. L'après-midi, j'eus un violent accès de fièvre, accompagné de fortes douleurs névralgiques. C'était au fond le même mal que celui qui tuait ma pauvre sœur. Le médecin du *Caton*, tout habile qu'il était, ne sut pas le reconnaître. Ces fièvres pernicieuses se présentent en Syrie avec des caractères que les médecins qui ont résidé dans le pays peuvent seuls discerner. Le sulfate de quinine donné à très haute dose nous eût peut-être à cette heure sauvés tous les deux. Le soir, je sentis ma tête s'échapper. J'en fis part au médecin, qui, complètement aveuglé sur la nature de notre mal, n'y attacha pas d'importance et nous quitta. J'eus alors en une vision terrible l'appréhension de ce qui trois jours après allait devenir une affreuse réalité. J'entrevis avec frisson les dangers que nous courions si nous tombions seuls, sans connaissance, entre les mains de bonnes gens dénués de toutes lumières, dominés par les idées les plus folles en fait de médecine. Je dis adieu à la vie avec un sentiment plein d'angoisse. La perte de mes papiers, et en particulier de ma *Vie de Jésus*, m'apparut comme certaine. Notre nuit fut affreuse; il semble cependant que celle de ma pauvre sœur fut moins mauvaise que la mienne, car je me rappelle que, le lendemain matin, elle eut encore la force de me dire : « Toute ta nuit n'a été qu'un gémissement. »

Les journées du vendredi, du samedi et du dimanche flottent pour moi comme les branches éparses d'un rêve pénible. L'accès qui faillit m'enlever le lundi suivant eut une sorte d'effet rétroactif, et effaça presque totalement la mémoire des trois jours qui précédèrent. Un sort funeste voulut que le médecin nous vît à des moments de rémission, et ne pût pas prévoir la crise qui se préparait. Je travaillais encore, mais j'avais conscience que je travaillais mal. J'en étais dans le récit de la Passion à l'épisode de la Cène. En relisant plus tard ces lignes, j'y trouvai un trouble étrange. Ma pensée roulait dans une sorte de cercle sans issue, et battait comme le bras d'une machine détraquée. Diverses autres particularités me sont restées en mémoire. J'écrivis aux sœurs de la charité de Beyrouth pour leur demander du vin de quinquina, qu'elles seules savaient faire en Syrie ; mais je sentais moi-même l'incohérence de ma lettre. Il ne semble pas que nous eussions ni l'un ni l'autre un sentiment bien précis de la gravité de notre mal. Je décidai que nous partirions pour la France le jeudi suivant : « Oui, oui, partons, dit-elle avec une pleine confiance. — Oh ! malheureuse, dit-elle à un autre moment, je vois que je suis destinée à souffrir beaucoup. » Un de ces deux jours, vers le moment du soleil couchant, elle put encore aller d'une chambre à l'autre. Elle s'étendit sur le canapé du salon où je couchais et travaillais d'ordinaire. Les volets étaient ouverts, nos yeux tournés vers le Djébel-Mousa. Elle eut à ce moment un pressentiment de sa fin, mais non pas d'une fin si prochaine. Ses yeux se mouillèrent de larmes ; sa figure, exténuée de souffrances, reprit un peu de couleur, et elle jeta avec moi sur sa vie passée un regard triste et doux. « Je ferai mon testament, dit-elle, tu seras mon légataire ; je laisse peu de chose, quelque chose cependant ; de mes épargnes je veux que tu fasses un caveau de famille ; il faut nous rapprocher, que nous soyons près les uns des autres. La petite Ernestine doit revenir avec nous. » Puis elle fit un calcul dans son esprit, marqua du doigt la disposition intérieure et sembla vouloir douze places. Elle me parla en pleurant du petit Ary, de notre vieille mère. Elle m'indiqua ce que je devais donner à sa nièce ; elle

chercha quelque chose qui pût plaire à Cornélie, et elle pensa à un petit livre italien (les *Fioretti* de saint François) que M. Berthelot lui avait donné : « Je t'ai beaucoup aimé, me dit-elle ensuite; quelquefois mon affection t'a fait souffrir; j'ai été injuste, exclusive; mais c'est que je t'ai aimé comme on n'aime plus, comme on ne doit peut-être pas aimer. » Je fondais en larmes; je lui parlais du retour; je la ramenais au petit Ary, sachant que cela l'émouvait doucement. Elle abondait dans ce sens, et s'attachait aux circonstances qui la touchaient le plus. Elle rappela encore le souvenir si cher de notre père. Cet éclair fut le dernier pour nous deux. Nous étions dans l'intervalle de deux accès de fièvre pernicieuse; l'accès final n'était plus qu'à quelques heures. En dehors des moments où venait le médecin, nous étions seuls, entre les mains de nos domestiques arabes et des gens du village, toutes les autres personnes de la mission étant parties ou occupées ailleurs.

Je n'ai que peu de souvenirs distincts de la journée fatale du dimanche, ou pour mieux dire il a fallu que d'autres aient fait revivre ces traces pour moi d'abord totalement oblitérées. Je continuai d'agir durant tout ce jour, mais comme un automate gardant l'impulsion qu'il a reçue. Je me rappelle encore distinctement le sentiment que j'éprouvai en voyant les paysans aller à la messe; d'ordinaire, à ce moment, quand on savait que nous y allions, on se réunissait pour nous faire fête. Le médecin vint le matin. Il fut décidé que le lendemain, avant le jour, on enverrait des matelots avec un cadre pour prendre ma sœur, et que le *Caton* nous ramènerait immédiatement à Beyrouth. Vers midi, je dus travailler encore, dans la chambre de ma pauvre amie, car on m'a dit que c'est là qu'on trouva mes livres et mes notes éparses à terre sur la natte où j'avais coutume de m'asseoir. Dans l'après-midi, ma sœur se trouva beaucoup plus mal. J'écrivis au médecin de venir en toute hâte, lui parlant d'accidents du côté du cœur. Je n'ai aucun souvenir d'avoir écrit cette lettre et quand on me la présenta plusieurs jours après, elle ne réveilla rien en moi. Je vivais cependant encore, car Antoun, notre domestique, m'a dit que je fis transporter ma sœur dans



le salon qui me servait de chambre, que je l'aidai à la porter et que je restai longtemps près d'elle. Peut-être à ce moment nous dûmes-nous adieu, et m'adressa-t-elle des paroles sacrées, que le terrible coup d'éponge qui allait passer sur mon cerveau aura effacées. Antoun m'assura qu'elle n'eut à aucun moment conscience de sa mort ; mais il était si peu intelligent et savait si peu le français qu'il aura pu ne pas voir ce que nous nous serons dit l'un à l'autre.

Le médecin arriva vers six heures, accompagné du commandant. Tous les deux pensèrent qu'il ne fallait pas songer à transporter ma sœur le lendemain à Beyrouth. Par une coïncidence étrange, l'accès me prit pendant qu'ils étaient avec nous ; je perdis connaissance entre les bras du commandant. Ces deux personnes, pleines de droiture et de jugement, mais jusque-là trompées sur la gravité de notre état, tinrent conseil. Le médecin, se reconnaissant loyalement incapable de soigner un mal dont la marche lui échappait, demanda au commandant de revenir à Beyrouth pour en repartir aussitôt avec de nouveaux secours. Le commandant adopta cet avis. Tenant trop de compte seulement des formalités de la pratique turque, à laquelle les autres marines, même en l'absence de motifs graves, ne se soumettent pas, il ne partit que le lundi à quatre heures du matin. À six heures, il était à Beyrouth, prévint l'amiral Pâris, qui, avec sa rare courtoisie, lui ordonna de repartir après qu'il aurait pris le docteur Louvel, de l'*Algésiras*, médecin en chef de l'escadre, et le docteur Suquet, médecin sanitaire français à Beyrouth, reconnu de tout le monde pour celui des médecins français qui a étudié le plus profondément les maladies de la Syrie.

À dix heures et demie, tous ces messieurs étaient à Amschit. Presque en même temps, le docteur Gaillardot y arrivait de son côté par terre. Depuis la veille au soir, nous étions étendus tous les deux sans connaissance, vis-à-vis l'un de l'autre, dans le grand salon de Zakhia, soignés uniquement par Antoun. La bonne famille Zakhia était rangée autour de nous, pleurant et nous défendant contre le curé, espèce de fou qui avait la prétention de nous soigner. On m'a assuré que ma sœur ne donna absolument

aucun signe de connaissance pendant tout ce temps. Le docteur Suquet, auquel on laissa naturellement la direction des soins à nous donner, reconnut bientôt, hélas ! qu'il était trop tard pour elle. Toute tentative pour provoquer une réaction fut inutile. Le sulfate de quinine, qui, administré à haute dose, est le remède suprême de ces crises terribles, ne put être absorbé. Oh ! se peut-il que quelques heures plus tôt ces soins nouveaux l'eussent sauvée ! Une pensée cruelle du moins me poursuivra toujours. C'est que si nous fussions restés à Beyrouth, la crise n'eût pas sans doute été évitée, mais que, selon toutes les probabilités, le docteur Suquet, appelé à temps, aurait su en triompher.

Toute la journée du lundi, ma noble et tendre amie alla s'éteignant. Elle expira le mardi 24 septembre, à trois heures du matin. Le curé maronite, appelé au dernier moment, lui fit des onctions selon son rite. Il ne manqua pas près de son cadavre de larmes sincères : Mais, ô Dieu ! qui m'eût dit qu'un jour mon Henriette expirerait à deux pas de moi sans que je pusse recueillir son dernier soupir ! Oui, sans le fatal évanouissement qui me prit le dimanche soir, je crois que mes baisers, le son de ma voix, eussent retenu son âme quelques heures encore, assez, peut-être, pour attendre le salut. Je ne puis me persuader que la perte de la conscience fût chez elle si profonde que je ne l'eusse vaincue ! Deux ou trois fois, dans les rêves de la fièvre, je me suis posé un doute atroce : j'ai cru l'entendre m'appeler du caveau où son corps fut déposé ! La présence de médecins français au moment de sa mort écarte sans doute cette horrible supposition. Mais qu'elle ait été soignée par d'autres que par moi, que des mains serviles l'aient touchée, que je n'aie pas conduit ses funérailles et attesté à la terre, par mes larmes, qu'elle fut ma sœur bien-aimée ; qu'elle n'ait pas vu mon visage, si un moment son œil s'est éclairci encore pour le monde qu'elle allait quitter, voilà ce qui pèsera éternellement sur moi et empoisonnera toutes mes joies. Si elle s'est vue mourir sans moi près d'elle, si elle a su que j'étais à l'agonie à ses côtés sans qu'elle ait pu me soigner, oh ! c'est l'enfer au cœur que cette créature céleste a dû expirer. La conscience est chose si différente et de ses



apparences et du souvenir qui en reste, qu'à cet égard j'ai peine parfois à être entièrement rassuré.

Moins épuisé que ma sœur, je supportai la dose énorme de sulfate de quinine qui me fut administrée. Je repris quelque sentiment le mardi matin, une heure à peu près avant celle où ma bien-aimée expirait. Ce qui prouve que dans la journée du dimanche et même pendant mon délire j'eus bien plus de conscience que ne l'attestent mes souvenirs, c'est que ma première question fut pour demander comment allait ma sœur. « Elle est très mal », me répondit-on. Je répétais sans cesse la même question dans le demi-sommeil où j'étais. « Elle est morte », me répondit-on enfin. Chercher à me tromper était inutile, car on se disposait à m'enlever pour me porter à Beyrouth. Je suppliai qu'on me la laissât voir ; on me le refusa absolument ; on me mit sur le cadre même qui avait dû servir à la transporter. J'étais dans un état de complet étourdissement ; l'affreux malheur qui venait de me frapper ne se distinguait pas pour moi des hallucinations de la fièvre. Une soif horrible me dévorait. Un rêve brûlant me reportait sans cesse avec elle à Aphaca, aux sources du fleuve Adonis, sous les noyers gigantesques qui sont au-dessous de la cascade. Elle était assise près de moi, sur l'herbe fraîche ; je portais à ses lèvres mourantes une timbale pleine d'eau glacée ; nous nous plongeions tous deux dans ces sources de vie, en pleurant et avec un sentiment de mélancolie pénétrante. Ce n'est que deux jours après que je repris une pleine conscience et que mon malheur se présenta à moi comme une effroyable vérité.

M. Gaillardot resta à Amschit après notre départ pour veiller aux funérailles de ma pauvre amie. La population du village, à laquelle elle avait inspiré beaucoup d'attachement, suivit son cercueil. Les moyens d'embaumement manquaient tout à fait ; il fallut songer à un dépôt provisoire. Zakhia offrit pour cela le caveau de Mikhaël Tobia situé à l'extrémité du village, près d'une jolie chapelle et à l'ombre de beaux palmiers. Il demanda seulement que, quand on l'enlèverait, une inscription indiquât qu'une Française avait reposé en ce lieu. C'est là qu'elle est encore.

J'hésite à la tirer de ces belles montagnes où elle a passé de si doux moments, du milieu de ces bonnes gens qu'elle aimait, pour la déposer dans nos tristes cimetières, qui lui faisaient horreur. Sans doute je veux qu'elle soit un jour près de moi ; mais qui peut dire en quel coin du monde il reposera ? Qu'elle m'attende donc sous les palmiers d'Amschit, sur la terre des mystères antiques, près de la sainte Byblos.

Nous ignorons les rapports des grandes âmes avec l'infini ; mais si, comme tout porte à le croire, la conscience n'est qu'une communion passagère avec l'univers, communion qui nous fait entrer plus ou moins avant dans le sein de Dieu, n'est-ce pas pour les âmes comme celle-ci que l'immortalité est faite ? Si l'homme a le pouvoir de sculpter, d'après un modèle divin qu'il ne choisit pas, une grande personnalité morale, composée en parties égales et de lui et de l'idéal, ce qui vit avec une pleine réalité, assurément c'est cela. Ce n'est pas la matière qui est, puisqu'elle n'est pas une ; ce n'est pas l'atome qui est, puisqu'il est inconscient. C'est l'âme qui est, quand elle a vraiment marqué sa trace dans l'histoire éternelle du vrai et du bien. Qui, mieux que mon amie, accomplit cette haute destinée ? Enlevée au moment où elle atteignait la pleine maturité de sa nature, elle n'eût jamais été plus parfaite. Elle était parvenue au sommet de la vie vertueuse ; ses vues sur l'univers ne seraient pas allées plus loin ; la mesure du dévouement et de la tendresse pour elle était comble.

Ah ! ce qu'elle eût dû être, sans contredit, c'est plus heureuse. Je rêvais pour elle de petites et douces récompenses ; je concevais mille chimères selon ses goûts. Je la voyais vieille, respectée comme une mère, fière de moi, reposant enfin dans une paix sans mélange. Je voulais que ce bon et noble cœur, qui saigna toujours de tendresse, connût enfin une sorte de retour calme, je suis tenté de dire égoïste. Dieu n'a voulu pour elle que les grands et âpres sentiers. Elle est morte presque sans récompense. L'heure où l'on recueille ce que l'on a semé, où l'on s'assied pour se souvenir des fatigues et des douleurs passées, ne sonna pas pour elle.

La récompense, à vrai dire, elle n'y pensa jamais. Cette vue intéressée, qui gâte souvent les dévouements inspirés par les religions positives, en faisant croire qu'on ne pratique la vertu que pour l'usure qu'on en tire, n'entra jamais dans sa grande âme. Quand elle perdit sa foi religieuse, sa foi au devoir ne diminua pas, parce que cette foi était l'écho de sa noblesse intérieure. La vertu n'était pas chez elle le fruit d'une théorie, mais le résultat d'un pli absolu de nature. Elle fit le bien, pour le bien et non pour son salut. Elle aima le beau et le vrai sans rien de ce calcul qui semble dire à Dieu : « N'étaient ton enfer ou ton paradis, je ne t'aimerais pas. »

Mais Dieu ne laisse pas ses saints voir la corruption. O cœur où veilla sans cesse une si douce flamme d'amour ; cerveau, siège d'une pensée si pure ; yeux charmants où la bonté rayonnait ; longue et délicate main que j'ai pressée tant de fois, je frissonne d'horreur quand je songe que vous êtes en poussière. Mais tout n'est ici-bas que symbole et qu'image. La partie vraiment éternelle de chacun, c'est le rapport qu'il a eu avec l'infini. C'est dans le souvenir de Dieu que l'homme est immortel. C'est là que notre Henriette, à jamais radieuse, à jamais impeccable, vit mille fois plus réellement qu'au temps où elle luttait de ses organes débiles pour créer sa personne spirituelle, et que, jetée au sein du monde qui ne savait pas la comprendre, elle cherchait obstinément le parfait. Que son souvenir nous reste comme un précieux argument de ces vérités éternelles que chaque vie vertueuse contribue à démontrer. Pour moi, je n'ai jamais douté de la réalité de l'ordre moral ; mais je vois maintenant avec évidence que toute la logique du système de l'univers serait renversée, si de telles vies n'étaient que duperie et illusion.





# LETTRES DE FAMILLE

Les éditeurs ont groupé sous ce titre la correspondance qu'Ernest Renan échangea avec sa mère, sa sœur, son frère Alain et plus tard avec sa femme. Cette correspondance, ou plutôt ce choix de lettres, a fait l'objet de publications posthumes : *Lettres du séminaire* (1902), *Lettres intimes* (1896), *Nouvelles lettres intimes* (1922), *Lettres à son frère Alain* (1925) et *Lettres familières* (1947). On a ajouté en outre les *Lettres à Liari* publiées dans les *Fragments intimes et romanesques* (1914) et quelques lettres qui ont paru dans divers périodiques.





## HENRIETTE RENAN A ERNEST RENAN (I)

Paris, 31 août 1838

Mon Ernest,

Ma lettre te semblera d'une folle, mais la joie m'ôte toute raison. Tu viens d'être nommé il y a trois heures pour une bourse entière au séminaire de Paris ; elle t'est accordée jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, mais à la condition expresse que tu seras ici le 6 ou le 7 au plus tard : cette époque passée, la place redeviendrait vacante. Je t'en conjure, mon ami, aussitôt ma lettre reçue, monte dans le courrier avec le plus d'effets que tu pourras emporter ; le reste viendra plus tard, mais, sale ou blanc, emporte tout ton linge. C'est une providence inespérée qui a travaillé pour nous, car l'ami qui a agi en ma considération t'a fait connaître de personnages qui peuvent tout dans ton avenir. Mon Ernest, encore une supplication ; tu recevras ma lettre dimanche soir, sois à Guingamp pour le courrier de lundi et monte sans faute dans la malle-poste ; je t'attends mercredi soir ou jeudi. Tu prendras de l'argent chez mon oncle Forestier à qui j'écris de t'en prêter : je le lui rembourserai à mon passage qui sera au plus tard le 15. Dis à maman que c'est un avenir tout entier pour son enfant et que mon voyage en Bretagne aura maintenant un autre but, celui de ne point la laisser dans la situation où elle se trouve.

Adieu, pars, je t'attends et te chéris.

HENRIETTE

Que maman ne se tourmente point pour ce qui te manque, j'y suppléerai. Emporte tout ce que tu possèdes, et surtout arrive. Ne reste pas réfléchir, aie confiance en moi qui t'aime plus que ma vie. Si tu ne me trouves point au [bureau] des postes rue Jean-Jacques Rousseau, demande de suite un fiacre qui te transportera ici avec tes malles ; mais surtout sois dans la malle-poste lundi soir.

## 2

## ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, le 8 septembre 1838

Ma chère maman,

Me voilà donc loin de vous, dans Paris, dans ce gouffre immense, au milieu de ce fracas qui contraste si singulièrement avec la tranquillité de notre petite ville ; il est vrai que je n'entends rien de tout ce bruit et que je vous écris bien tranquillement du séminaire de Saint-Nicolas où je suis entré hier. Vous m'accuserez peut-être, ma bonne mère, de négligence, en voyant combien j'ai tardé à vous écrire, mais je n'ai pu le faire plus tôt, car en arrivant je me suis couché ; aussitôt mon réveil nous sommes allés chez le monsieur qui m'a procuré une bourse et qui est le médecin d'Henriette. Ce bon monsieur, à qui sa grande vertu a procuré beaucoup de connaissances parmi les ecclésiastiques de la capitale, nous a témoigné la plus grande bonté.

J'ai eu une bien grande joie, ma bonne mère, d'apprendre qu'Alain (1) venait à Paris ; nous serons donc tous les trois réunis ici, quand vous serez seule en Bretagne, mais consolez-vous, excellente mère, bientôt vous les verrez auprès de vous, et moi, j'espère aussi vous revoir bientôt, car vous n'allez sans doute pas rester si loin de nous, ô ma bonne mère. Il faut que je vous fasse une confidence, ma chère maman, j'ai eu beaucoup de courage jusqu'à mon entrée au séminaire, mais là, je vous l'avouerai, ce courage m'a

(1) Alain-Clair Renan, frère aîné d'Ernest Renan, né à Tréguier le 10 janvier 1809, mort à Neuilly, le 9 mars 1883.

totalelement abandonné. Je vous le dis, ma chère bonne mère, non pour que vous vous chagriniez, mais j'avais besoin d'épancher mon cœur. J'ai eu tout à l'heure un grand soulagement, j'ai été dans la chapelle de la sainte Vierge dont nous célébrons aujourd'hui la fête, lui exposer ma peine, et elle m'a soulagé extrêmement.

Le séminaire est parfaitement tenu; j'ai été frappé de la grande piété de tous les élèves. Le supérieur, M. Dupanloup, joint une grande vertu à une grande affabilité. Mon professeur, M. Bessières, est un homme d'un grand mérite; j'ai entendu tous les élèves faire le plus grand éloge de sa capacité. J'ai trouvé dans les élèves beaucoup d'affabilité. Enfin quand je serai habitué, ma bonne mère, je suis sûr que je serai bien. S'il faut juger de la force du collège par les auteurs qu'on y explique, il doit être très fort, mais je ferai mon possible, et alors je n'aurai rien à me reprocher.

J'ai eu bien du chagrin, ma chère maman, de voir que l'on ne voyait pas du tout les mathématiques dans le séminaire et qu'on les réserve pour Saint-Sulpice où l'on entre en sortant de Saint-Nicolas; je crois cependant qu'on voit l'histoire naturelle, mais ce n'est point précisément là des mathématiques, encore ne suis-je pas sûr si on l'étudie.

Que dirais-je à tous les professeurs de mon ancien et cher collège, à M. Pasco, mon excellent professeur, à M. Duchêne, mon bon et patient professeur de mathématiques? Dites-moi, s'il vous plaît, ma chère maman, s'il se porte mieux et veuillez lui rendre les livres qu'il a à la maison et qui consistent en cinq volumes de l'*Histoire ancienne* de Rollin, et en un volume du *Cours de mathématiques* de Reynaud. Faites de même mes compliments à M. Gouriou, que je suis bien fâché de n'avoir pas vu avant mon départ, au bon M. Potier, à M. Brouster, et particulièrement à M. Delangle. Dites à ce bon monsieur qui me portait tant d'intérêt que je n'oublierai jamais tout ce qu'il a fait pour moi. N'oubliez pas le bon M. Urvoy, non plus que MM. Brémoy, Quémen, Gourio, Stephan. Quant à M. Auffret, ma bonne mère, remerciez-le bien pour moi de la bonté qu'il m'a toujours témoignée pendant le temps heureux que j'ai passé à son collège. Dites à M. Desbois que je ferai sa commission, peut-

être un peu plus tard que je l'aurais voulu, mais que je n'y manquerai pas. Assurez tous ces messieurs que, quoique je ne sois plus dans leur établissement, mon cœur y sera toujours attaché.

Dites au cher Guyomard que la prochaine fois je lui écrirai, quand il sera rentré en classe. Hélas ! je le quittai bien gaiement, je ne savais pas que c'était pour si longtemps. Mille amitiés de ma part à mon ancien confesseur M. Le Borgne. N'oubliez pas M. le recteur et M. Guichet. Je n'ai pu encore me rendre chez M. Tresvaux, je m'y rendrai le plus tôt que je pourrai. J'ai donné la lettre de M. le recteur à Henriette pour la faire passer à M. Tresvaux, craignant qu'elle ne fût pressée.

Faites mes compliments à toutes les personnes qui s'intéressent à moi, et n'oubliez pas tante Périne, ni aucun de mes parents de Guingamp, non plus que ma tante Morand.

Ah ! ma bonne mère, qu'il est dur d'être séparé de vous, mon cœur est bien triste. Adieu, adieu, mon excellente mère. Votre fils qui vous aimera toujours, oui, toujours.

ERNEST

3

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, le 11 septembre 1838

Ma chère maman,

Je commence de bonne heure à vous écrire, parce que je trouve une grande douceur à m'entretenir avec vous ; d'ailleurs je ne tarderai pas à expédier ma lettre, car Henriette devant passer par Saint-Malo, s'y arrêtera peut-être, et vous tarderez trop à recevoir celle que je vous ai écrite par elle. O ma chère mère, qu'il est pénible d'être séparés, je le sens bien maintenant ! Quand je pense à la vie douce et heureuse que j'ai menée avec vous à Tréguier, mon cœur est pris d'une tristesse qui ne laisse pas d'avoir pour moi quelque charme. Comme j'avais de l'ardeur pour l'étude, comme j'étais heureux, quand j'étais avec vous, comme nous

avons passé d'heureuses soirées, d'heureux moments, et nos petites promenades, comme elles étaient douces, encore que je me reproche qu'elles aient été si peu fréquentes, et que j'aie toujours montré si peu d'empressement pour aller faire avec vous de petits tours de promenade, quand je me rappelle Liart, Guyomard, Le Gall, et tant d'autres, quand je pense à un collège où j'ai été si heureux, à cette ville où j'ai goûté tant de bonheur, je m'écrie de tout mon cœur : Ah ! j'étais heureux à Tréguier !

Le souvenir de tout cela me fait plaisir, mon excellente mère, quoiqu'il me remplisse de tristesse. Car, ma chère maman, il me vient quelquefois une pensée déchirante, c'est que ce bonheur ne reviendra plus pour nous. Enfin, soumettons-nous à la volonté de Dieu qui a voulu nous séparer et qui nous réunira aussi quand il lui plaira.

Le 13 septembre

Je ne veux rien cacher, mon excellente mère, de tous mes chagrins, et vous voyez comme je viens de vous ouvrir franchement mon cœur. Oh ! je vous en prie, usez-en de même à mon égard ; je suis résolu, pendant que nous serons séparés, de vous dire tout franchement et sans vous rien cacher, soyez-en bien assurée, ma chère maman. Je ne sais trop, ma chère maman, où vous adresser ma lettre, peut-être serez-vous à Guingamp, attendant Henriette, peut-être aussi serez-vous à Tréguier ; probablement, à présent que vous avez embrassé Alain et Henriette. O ma bonne mère, quelle joie vous avez dû ressentir à les revoir après avoir été si longtemps séparée d'eux ! Je suis un peu consolé de notre séparation par l'espérance de vous voir sans tarder. Car je pense que vous viendrez bientôt ici. Je tremble quand je pense que vous êtes seule à Tréguier où vous n'avez personne pour vous soigner et vous tenir compagnie ; je sais bien que la bonne M<sup>me</sup> Le Dû aura bien soin de vous, mais il n'en est pas moins vrai que vous ne pouvez rester ainsi seule.

D'un autre côté, ma bonne mère, j'aimais à songer à vous à Tréguier, au milieu de vos amies. Si vous venez à Paris, je n'ai plus d'espoir de mener jamais cette vie heureuse que



nous avons menée ensemble dans notre modeste demeure. Si vous venez à Paris, je n'ai plus l'espérance de passer des vacances si douces dans ma ville natale que j'aime tant. Mais il est vrai, ma bonne mère, vous seule, n'importe où vous serez, suffisez pour me rendre heureux. Cependant, ma chère maman, venez, venez, nous passerons des moments bien doux ensemble, j'ai besoin de votre présence et la chère Henriette aussi sera bien contente. Enfin, ma bonne mère, vous savez mieux que moi ce que vous devez faire, faites comme vous jugerez le mieux, tout ce que vous ferez sera bien fait. Nous avons composé avant-hier, demain on donnera les places. J'attendrai le résultat pour expédier ma lettre. Le collège est extrêmement fort, et si quelque chose sur la terre pouvait me consoler d'être séparé de vous, ce serait la manière paternelle dont on est traité ici. La pension est très bonne, les dortoirs d'une propreté admirable. Nous avons des lits de fer qui sont extrêmement commodes. L'établissement a une maison de campagne à Gentilly où nous allons nous promener. Enfin, on prend tous les moyens de rendre heureux les élèves. Mais, hélas ! je ne peux l'être loin de ma chère maman.

Et toi, mon cher Liart, toi avec qui j'ai passé de si doux moments, que j'ai souvent pensé à toi ! Tu ne m'as pas aussi oublié, j'en suis sûr, ton cœur est trop bon pour cela. Je t'ai écrit par ma sœur, je ne sais si tu as déjà reçu ma lettre, mais ne manque pas de m'écrire, je t'en prie. Fais mes compliments à tous nos condisciples, quand tu les verras, n'oublie pas surtout les professeurs du collège. Ah ! quand nous reverrons-nous ? Espérons en Dieu, mon bon ami, il ne nous abandonnera pas. — Je reviens à vous, ma chère maman. Je sors de chez mon confesseur, qui m'avait appelé non pour me confesser, mais pour faire connaissance avec moi. Quelle bonté et quelle douceur j'ai trouvées dans ce monsieur ! Qu'il me rappelle bien le bon M. Le Borgne ! Nous ne voulons pas, dit-il, avoir des écoliers, mais des enfants. Cet esprit d'affection pour les élèves règne chez tous les professeurs comme chez ceux du collège de Tréguier. Adieu pour ce soir, ma chère maman, je vais travailler à mon devoir, je continuerai demain.

15 septembre

J'ai éprouvé un petit échec, ma bonne mère, j'ai été le cinquième, dans la première composition en version latine sur vingt élèves. J'espère réparer mon honneur la semaine prochaine, dans la composition en vers latins, quoique je sois un triste poète. Hier au soir surtout, j'étais plein d'ardeur, car ici on donne les places devant toutes les classes rassemblées ; ce matin, je vous l'avouerai, j'ai un peu moins d'ardeur, en pensant à vous, à Tréguier, à Liart, à Guyomard et à tant d'autres choses ; car tel est mon état : il y a des moments où j'ai du courage, d'autres où je suis abattu. Les matinées me sont ordinairement pénibles et les soirées plus calmes. Enfin, ma chère maman, venez vite à Paris ; je crois que quand je vous aurai vue, j'aurai plus de courage. Oh ! qu'il est pénible d'être séparés ! Adieu, adieu, mon excellente mère. Votre fils qui vous porte le plus grand respect et le plus grand attachement.

ERNEST

## 4

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, le 16 septembre 1838

Ma chère maman,

Vous serez peut-être étonnée de recevoir ainsi lettre sur lettre de moi, mais je ne vous écris qu'un mot à la hâte pour vous informer d'utiles innovations qui ont été introduites dans le séminaire. Les mathématiques et l'histoire naturelle vont y être décidément enseignées, et vous sentez que je ne me ferai pas beaucoup prier pour les étudier. On va aussi enseigner l'allemand, l'anglais et l'italien et on a dit à ceux qui désiraient apprendre ces langues d'écrire aussitôt à leurs parents. Je vous prie donc, ma chère maman, de me faire connaître laquelle de ces trois langues vous préférez que j'apprenne, pour moi peu m'importe absolument. On ensei-

gnera aussi le dessin et la musique instrumentale, telle que le piano, etc. (1). Dites-moi si vous jugez à propos que je suive ces cours, ainsi que celui d'histoire naturelle, que je pourrais bien peut-être garder pour l'année prochaine. Enfin, ma chère maman, j'attends votre décision ; et je suivrai tout à fait vos conseils. Je n'ai encore aucun détail sur tout cela, on vient de nous en avertir, et à l'instant je vous écris. Tout cela me fait bien plaisir, surtout les mathématiques. Je ne sais encore quelles parties on étudiera.

Oh ! ma chère maman, si je ne vous écris pas longuement, ce n'est que le temps qui me manque, mon cœur a toujours de quoi vous dire. Je vous apprendrai aussi, ma bonne mère, que j'ai maintenant plus de courage, quand je pense que je vous verrai bientôt. Oh ! que mon espérance ne soit pas déçue, je vous en prie. Je me réjouis de pouvoir bientôt embrasser une mère qui fait l'objet de toutes les pensées de son Ernest.

P.-S. — Alain et Henriette sont avec vous et pourront vous donner leur avis.

Que Liart ne m'oublie pas et qu'il prie quelquefois pour moi. Quand vous verrez Guyomard, assurez-le que je pense bien souvent à lui. Adieu, ma bonne mère, adieu.

Je compose demain en vers, et je me propose de laver mon honneur ; je ferai toujours mon possible ; malheureusement quelquefois Pégase est rétif.

Oh ! que je vous aime, ma chère maman. Adieu.

ERNEST

5

ERNEST RENAN A FRANÇOIS LIART

Séminaire Saint-Nicolas, 1838

A mon cher Liart,

Mon cher Liart, je ne t'écris qu'un mot, car je suis pressé. Mais je ne puis laisser passer une si belle occasion sans t'écrire. O mon cher Liart, qu'il est dur d'être séparé de ses

(1) Le petit séminaire Saint-Nicolas ne recevait pas seulement de futurs prêtres, mais aussi des jeunes gens non destinés aux ordres.

parents, de ses amis ! Quand je pense que je suis si loin de vous, et pour si longtemps, mon cœur se fend. Mais consolons-nous, ô mon bon ami, nous nous reverrons, et dix mois s'écouleront bien vite. Ne m'oublie pas, écris-moi souvent ; de ma part, n'aie pas peur, je ne t'oublierai pas.

Tu n'as jamais vu une plus grande piété que celle qui règne dans cet établissement, j'ai été extrêmement édifié de cette piété générale et sincère qui s'étend jusqu'aux plus petits, qui semblent perdre la légèreté de leur âge quand il s'agit d'exercice de piété. C'est, nous disait M. Dupanloup, notre supérieur, une famille, dont le bon Dieu est le père, la bonne Vierge la mère, et nous, en parlant des supérieurs, les frères aînés.

La cloche sonne, je ne sais si j'aurai le temps de finir ma lettre. Adieu, mon cher Liart, ton ami pour toujours.

ERNEST

Je viens encore te dire un mot, mon cher ami, puisque j'en ai le temps. Dis à Guyomard que je lui écrirai plus tard, qu'il soit persuadé que ce n'est que le temps qui m'en empêche, et qu'aussitôt qu'il sera rentré en classe je lui écrirai. O mes chers amis, que nous serons heureux quand nous nous reverrons ! Je te l'avouerai, mon cher Liart, j'ai été bien triste ces jours-ci, en ce moment mon chagrin est un peu calmé, mais je suis dans un drôle d'état, il y a des moments où je suis content, d'autres où je suis abattu et triste. Il me faudrait maman, toi et Guyomard, oh ! alors je serais content. Enfin espérons en Dieu, il nous réunira. Adieu, adieu, mon excellent ami.

Le collège est très fort, je serai peut-être forcé de doubler ma troisième. Les auteurs, quoique je ne les connaisse pas encore, seront sans doute bien forts. On compose tous les huit jours et nous allons commencer mardi ou mercredi.

## ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, le 16 octobre 1838

Ma chère maman,

Quel agréable déluge de lettres est venu pleuvoir sur moi ! Oh ! je vous promets que je n'ai jamais passé de récréation plus délicieuse que celle d'aujourd'hui que j'ai employée à lire ces lettres chéries. Joignez à cela le plaisir de voir Henriette et de la voir bien portante, et vous jugerez du bonheur que j'ai eu dans cette journée. Les nouvelles que j'ai reçues m'ont rempli de plaisir. J'ai vu que vous vous portiez bien, ma chère maman, et cette pensée me console d'être éloigné de vous. Mais hélas ! je ne puis penser sans être attristé que vous êtes seule, et qu'à cette heure où je vous écris vous êtes peut-être tristement à penser à vos enfants. Henriette m'a dit qu'elle ne vous croyait pas éloignée d'aller passer quelques mois auprès d'Alain à Saint-Malo. Vous savez ce que vous avez à faire, ma bonne mère, faites tout pour le mieux, mais je souffre en pensant que vous êtes seule.

Nous avons reçu la semaine dernière une bien grande grâce, je veux parler d'une retraite qui a eu lieu dans le séminaire, qui a commencé mardi soir et fini hier. Je me trouve bien plus tranquille et plus calme depuis ce saint exercice ; je m'étais imposé pour règle non d'oublier ma chère maman, mais de faire trêve à mes regrets pour ne penser qu'à mon Dieu. Hélas ! je n'y ai pas toujours été fidèle, mais enfin le bon Dieu a béni mes efforts en me donnant une paix profonde et plus de courage qu'auparavant. Je vous assure que j'ai trouvé bien du plaisir ce matin à penser plus librement à vous et à me rappeler tous mes souvenirs. Je commence à m'habituer non à être séparé de vous, ma bonne mère, mais à mon nouveau genre de vie qui serait bien doux si je pouvais être près de vous. La communion de la retraite a été donnée par Monseigneur l'archevêque, et le soir nous avons eu une instruction faite par M. Tresvaux,



qui est le protecteur particulier du séminaire. Ce bon monsieur me témoigne le plus grand intérêt, et j'ai bien du plaisir à m'entretenir avec lui dans le langage de notre bon pays. J'oubliais toujours de vous dire que j'avais eu le plaisir de le voir, cependant je vous assure que ses visites me font bien plaisir.

Vous m'avez l'air assez contente de mes places, ma chère maman, mais j'ai encore baissé ; imaginez-vous que dans une détestable composition en version grecque j'ai été le dixième, je me suis un peu relevé en fable française, où j'ai été septième. Tout cela ne vaut pas grand'chose, mais demain nous composons en fable latine, et je suis résolu de combattre de toutes mes forces pour me relever. Mon excellent professeur tâche de m'inspirer du courage, et me disait avant la retraite, qu'une fois ce saint temps passé, il voulait me faire obtenir les mêmes succès que j'avais obtenus à Tréguier. Je ne sais si sa prédiction se vérifiera, mais de mon côté je ferai tous mes efforts. Vous savez, ma chère maman, que c'est quand j'ai reçu quelque échec que je suis le plus enflammé pour relever mon honneur. Aussi, vais-je travailler en enragé, ne craignez pas que je me décourage. Nous aurons cette semaine trois promenades, l'une demain après la composition jusqu'au soir, l'autre jeudi pour toute la journée, et enfin une petite promenade vendredi après-midi. Mais j'emporte toujours de quoi travailler. Quand on va à la maison de campagne, je fais bien quelque chose, mais quand on va au Jardin des Plantes, je vous assure que j'ai assez à faire à regarder toutes les merveilles qui m'entourent, serres, plantes, ménageries, lions, tigres, éléphants, girafes, ours blancs, etc. Toujours je pense que vous êtes avec moi ainsi que Liart et Guyomard, et cette pensée me remplit de plaisir.

Faites bien mes compliments, ma chère maman, à tous mes excellents professeurs, n'oubliez pas surtout le bon M. Pasco, avec qui j'ai passé deux années si heureuses ; M. Potier qui, je crois, m'aimait bien, malgré les étourderies que j'ai commises à son égard, quand j'étais son élève ; M. Duchêne, dont j'ai tant exercé la patience. Je le prie de me pardonner toute la craie que je lui ai cassée. N'oubliez



pas le bon M. Gouriou et remerciez bien M. Auffret de toutes ses bontés pour moi.

Je recommande bien à la bonne dame Le Dû d'avoir bien soin de vous et de vous tenir compagnie. N'oubliez pas toutes les autres personnes qui s'intéressent à moi.

Il n'y a encore rien de réglé dans le séminaire par rapport aux divers cours ; quand tout cela sera arrangé je vous le ferai connaître. Hélas ! ma chère maman, je n'ai plus que dix minutes d'étude et je n'ai rien dit à mes chers camarades Liart et Guyomard. La prochaine fois, je réparerai ma négligence, oh ! qu'ils ne croient pas que c'est mon cœur qui les oublie. Que je passerais volontiers à m'entretenir avec eux la récréation que j'aurai après mon souper ! mais la règle ne le permet pas. Que Liart m'informe bien de tout ce qui se passera en classe, de celui qui aura été le premier (il est vrai, je suis sûr que c'est lui). Guyomard me parlera de la congrégation et tous deux prieront bien le bon Dieu pour moi.

Adieu, ma chère maman, le papier et le temps me manquent, oh ! mais mon cœur trouve toujours de quoi vous dire. Adieu, quand il plaira à Dieu de nous réunir, oh ! que nous serons heureux ! Adieu, adieu, soyez persuadée du respect et de l'attachement de votre Ernest.

J'oubliais, ma chère maman, quelque chose de bien important. Le règlement exige quatre paires de souliers et plusieurs autres choses qu'Henriette vous indiquera ; vous serez peut-être bien gênée pour me procurer tout cela, et c'est bien dommage que le règlement exige tant de choses ; enfin il faut se conformer aux règles, mais ne vous faites pas de privations, ma bonne mère, ah ! je vous en prie. Prenez tous les jours votre petite goutte de café, quand vous aurez mal à la tête et quand vous n'aurez pas. Quand vous aurez mal, pour le chasser, et quand vous n'aurez pas, pour l'empêcher de venir. Envoyez-moi aussi par Henriette mes autres livres, je trouverai place où les mettre. Faites mes compliments à la bonne dame Le Dû et à ma tante Moullec. Que j'aurais eu du plaisir, si j'avais été à Tréguier, à causer sur les classes, les mathématiques et la physique avec Alain. Mais Dieu ne l'a pas voulu et il m'a encore fait une grande

grâce en envoyant, contre notre attente, ce cher Alain à Paris. Ah ! ma bonne mère, comment pourrai-je vous témoigner mon affection et mon respect ? Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'après Dieu, vous, Henriette et Alain, vous occupez tout mon cœur.

ERNEST

7

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, le 5 novembre 1838

Ma chère maman,

Il y a bien longtemps que je n'ai goûté la plus grande des jouissances qui est de recevoir des lettres de vous. Henriette, que j'ai vue samedi dernier, était fort inquiète, et moi, mon excellente mère, je vous assure que je ne le suis pas moins. Quoique je cherche à chasser les pensées noires, hélas ! ma chère maman, bien des inquiétudes viennent encore m'agiter. Seriez-vous malade ? Oh ! si vous l'étiez, écrivez-nous, je vous en supplie, et ne nous cachez rien. Qu'il est pénible, ma bonne mère, d'être séparés !

Quand j'ai vu Henriette, elle était très bien portante, seulement il y a à peu près huit jours elle avait eu une indisposition qui n'a pas eu de suites. Je ne puis vous exprimer les soins qu'a pour moi cette excellente sœur. Vraiment elle vous remplace auprès de moi, ma chère maman. Je lui ai occasionné bien des frais soit pour compléter mon trousseau, soit pour acheter des livres dont il faut ici une quantité prodigieuse, mais je tâcherai, ma bonne mère, de n'être point ingrat envers elle et de faire en sorte qu'elle ne se repente pas de tous ses soins pour moi. Oh ! quel bienfait le bon Dieu m'a accordé en me donnant une si bonne sœur !

Je vous prie, ma chère maman, de m'envoyer mon extrait de baptême, et cela le plus tôt possible. On le demande dans l'établissement. Je continue à me bien porter et à me plaire, quoique encore quelquefois, pensant à vous, à mes

amis de Tréguier, à mon collègue, je sois un peu attristé ; mais ce sont de petits nuages qui se dissipent, et quand je pense au plaisir que j'aurai à vous revoir, cela me donne un nouveau courage. D'ailleurs, on est si bien dans cet établissement qu'il y aurait une véritable ingratitude à ne pas s'y plaire. Courage donc, ma chère maman, l'espérance de n'être pas toujours séparé de vous me soutient, mais quand je pense que vous êtes seule, je ne puis m'empêcher d'être attristé. Je supplie la bonne M<sup>me</sup> Le Dû d'avoir bien soin de vous ; ne vous laissez manquer de rien, ma chère maman, l'hiver approche, déjà même il s'est fait fortement sentir ici, je vous en prie, ne vous laissez pas souffrir du froid. Si votre petite provision de bois était diminuée, renouvez-la, ma bonne mère, en un mot n'épargnez rien pour nous conserver une santé si précieuse. Ne manquez pas tous les jours de prendre la guttule, oh ! je vous en prie, ma chère maman. Mes places n'ont pas été brillantes depuis ma dernière lettre. J'ai été le quatrième, mais ensuite j'ai bien baissé, j'ai été deux fois douzième. Mais ici il ne faut point s'effrayer de ces mauvaises places, car tous les élèves font de ces sortes de sauts : ainsi dans une composition un élève, après avoir été premier, fut le dix-septième, un autre, après avoir de même occupé la première place, passa à la quatorzième. Aussi je ne me décourage pas, ma chère maman, d'autant plus, je vous l'avouerai sans vanité, que mon professeur, qui à la plus grande bonté joint un rare mérite, me donne de bonnes espérances. Enfin, ma bonne mère, je travaillerai de mon mieux, la volonté de Dieu soit faite pour le reste.

... Je ne vous écris qu'une demi-lettre, ma chère maman, réservant l'autre moitié pour Henriette à qui je vais la faire passer. Adieu, ma bonne, mon excellente mère, ah ! quand pourrai-je vous revoir, vous embrasser ! En attendant cet heureux moment, soyez persuadée du respect et de l'attachement que vous porte votre

ERNEST RENAN

10 novembre

La réception de votre heureuse lettre, mon excellente mère, vient tout changer. Henriette me l'a fait passer et me dit en même temps de ne point vous écrire que je ne l'aie vue. J'ai eu ce plaisir avant-hier. Elle m'a chargé de vous dire qu'elle se porte bien et qu'elle vous écrira dans quelque temps, quand elle aura quelque chose de positif à vous annoncer. Elle m'a dit de vous dire que la bonne que vous lui aviez proposée pour M<sup>lle</sup> Ulliac (1) ne lui est pas nécessaire, cette demoiselle en ayant déjà une.

La mort de M. Desbois m'a fait le plus grand chagrin. Hélas ! ma chère maman, je ne pensais pas en l'embrassant quand je partis que ce fût pour la dernière fois. C'est une bien grande perte pour le collège, mais il faut espérer qu'il la réparera. Je vois aussi avec bien de la peine que le collège est toujours chancelant, mais j'espère qu'on ne réussira pas dans les tracasseries qu'on lui suscite. Vous me demandez, mon excellente et chère maman, si ma santé est toujours bonne et si j'ai aussi bon appétit qu'à l'air de la mer. S'il faut juger de la santé par l'appétit, je vous assure qu'aucun n'en a une meilleure que moi. La pension est fort bonne et je vous promets que je lui fais honneur. D'ailleurs on a tant de soins pour la santé, que pour être malade il faut avoir commis quelque imprudence.

J'ai tardé à vous écrire jusqu'à aujourd'hui, ma chère maman, pour pouvoir vous donner le résultat d'une composition en vers que j'ai faite mardi dernier, et je suis bien content d'avoir attendu pour laver la honte de mes deux autres places : j'ai été le troisième. Enfin voici le résumé des places que j'ai eues depuis le commencement de l'année : en version latine, cinquième, douzième. Vers latins : sixième, troisième. Version grecque : seizième. Fable latine : septième. Fable française : quatrième. Histoire et géographie : douzième. J'ai bon courage, ma bonne mère, et si le bon Dieu veut bien m'aider, je tâcherai de ne point déshonorer Tréguier.

(1) Voir ci-dessus, p. 460.

Je suis bien content de voir que mes anciens professeurs ne m'oublient pas. Dites-moi dans votre prochaine lettre si M. Duchêne se porte mieux et remerciez M. Pasco de m'avoir donné de si bons principes qui m'ont mis en état, sinon d'être fort, du moins de me soutenir. Je vous assure que j'aime bien à penser à tous ces bons messieurs. Dites à M.M. Gouriou et Delangle qu'il y a dans le séminaire trois congrégations : l'une des Saints-Anges, une autre de la Sainte-Vierge, et enfin une troisième pour les plus grands et les plus parfaits, et qui est du Sacré-Cœur. Mais les règles sont différentes de celles de Tréguier, ainsi on ne se présente pas quand on veut pour aspirant, il faut avoir été choisi après un certain temps passé dans la maison. Je tâcherai de me rendre digne d'être admis dans celle de la Sainte-Vierge.

Ma bonne mère, le temps me manque, je n'ai plus que quatre minutes et je veux que ma lettre parte aujourd'hui. Adieu, mon excellente mère, soignez bien votre santé, ayez bon courage, oh ! que le bon Dieu vous soutienne, que nous serons heureux en nous revoyant ! Adieu, adieu.

ERNEST

8

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, le 3 février 1839

Ma chère maman,

C'est toujours avec bien du plaisir que je vois arriver la fin de chaque mois, parce que c'est l'heureuse époque où vous m'avez dit de vous écrire et aussi où j'ai le bonheur de recevoir de vos lettres. Aussi vais-je passer ce soir avec vous une soirée délicieuse, car je vous avoue que rien ne m'est plus doux que de m'entretenir avec ma bonne mère. Le cher Guyomard, à qui toutes les fois je promets une lettre, en recevra cette fois, je l'espère, et je pourrai répondre à son aimable lettre. Comme je vous l'avais promis, je vous parlerai cette fois de mes études et je vous donnerai des



détails qui, j'en suis sûr, vous intéresseront. Hélas ! autrefois quand j'étais auprès de vous, je pouvais vous en parler à loisir. Vous rappelez-vous, ma bonne mère, ces douces soirées qu'à peu près à pareille époque nous passions ensemble au coin du feu, vous rappelez-vous ces doux entretiens que nous avions ensemble ? Ils sont passés, mais consolons-nous, Dieu a tout fait pour le mieux.

J'ai eu le plaisir de voir Henriette jeudi dernier, car c'est le jeudi l'heureux jour où je puis m'entretenir avec elle. Cette bonne sœur continue à avoir pour moi les soins les plus tendres, et elle me le prouve bien en traversant presque tout Paris, souvent par un temps effroyable, pour me voir. Je vois avec bien de la joie que sa santé s'améliore de jour en jour. Ses couleurs lui reviennent, la fièvre, qui la tracassait encore, diminue sensiblement et va bientôt, nous l'espérons, la quitter entièrement. Réjouissez-vous donc, ma chère maman, et consolez-vous d'être séparée de vos enfants, puisqu'ils sont bien et continuent d'aimer leur excellente mère.

J'ai écrit, il y a peu de temps, quelques mots à Alain. Ce bon frère, je ne lui avais pas encore écrit : c'est vraiment une négligence impardonnable, mais j'espère qu'il aura égard à mes nombreuses occupations.

Je vais maintenant, ma chère mère, vous donner l'emploi de ma journée, comme vous me l'aviez demandé. A cinq heures dix minutes, le lever, seulement le mercredi, le lendemain des promenades, c'est à cinq heures et demie. A cinq heures et demie, la prière et la méditation. A six heures, la sainte messe. A six heures et demie à peu près, étude jusqu'à sept heures et demie. A sept heures et demie, déjeuner suivi d'une récréation jusqu'à huit heures. A huit heures, classe jusqu'à dix heures. A dix heures, récréation jusqu'à dix heures et quart. A dix et quart, étude jusqu'à midi moins quatre minutes. Pendant ces quatre minutes, examen particulier de la matinée. A midi, le dîner suivi d'une récréation jusqu'à une heure et demie. A une heure et demie, étude jusqu'à trois heures. A trois heures, classe jusqu'à quatre heures et demie. A quatre heures et demie, goûter (ou collation) suivi d'une récréation jusqu'à cinq



heures. A cinq heures, étude jusqu'à sept heures. A sept heures, lecture spirituelle jusqu'à sept heures et demie. A sept heures et demie, souper. A huit heures, récréation jusqu'à huit heures et demie. A huit heures et demie, prière du soir jusqu'à neuf heures moins un quart. A neuf heures moins un quart, le coucher. Le mardi matin, composition jusqu'à dix heures et demie, puis étude jusqu'à midi.

Vous voyez, ma chère maman, l'emploi de ma journée pour l'ordinaire. Le mardi après midi, nous allons en promenade jusqu'au soir. Vers six heures, étude jusqu'à sept heures; le reste à l'ordinaire. Le vendredi soir, promenade aussi, mais plus courte. Vers quatre heures, étude jusqu'à six heures un quart ou six heures et demie. A six heures un quart, ou six heures et demie, lecture publique devant toute la maison, des places de la semaine, ainsi que des notes que chacun a méritées pour ses leçons, ses devoirs, son explication et sa conduite. Le reste à l'ordinaire. Voici maintenant le règlement des dimanches. Le lever, la méditation et la prière à l'ordinaire. A six heures, messe basse et instruction. Vers sept heures, étude. A huit heures, déjeuner et récréation jusqu'à huit heures et demie. A huit heures et demie, étude jusqu'à neuf heures moins un quart. A neuf heures moins un quart, récréation jusqu'à dix heures et quart. A dix heures et quart, étude jusqu'à midi moins un quart. A midi moins un quart, dîner précédé de quatre minutes d'examen. Après dîner, récréation jusqu'à une heure et demie. A une heure et demie, étude jusqu'à deux heures. A deux heures, catéchisme, vêpres et bénédiction du saint Sacrement. A sept heures dix minutes, lecture spirituelle, le reste à l'ordinaire. Vous êtes peut-être étonnée, ma chère maman, de voir que nous n'avons pas de grand-messe le dimanche matin. Mais toute cette journée est un exercice de piété continuel. Toutes les études sont consacrées à l'étude de la religion et au catéchisme; on nous fait des instructions, dont nous faisons des analyses, ce qui occupe tout notre temps d'étude, si ce n'est le temps qu'il faut pour apprendre le catéchisme et l'Évangile. Les jours de fêtes, nous avons grand-messe, et le soir, salut et instruction très solennels.

Vous m'aviez aussi prié, ma bonne mère, de vous dire les auteurs que j'explique, je m'empresse de vous les faire connaître. Ces auteurs sont différents pour chaque trimestre. Ainsi, dans le premier trimestre, nous avons expliqué en latin l'admirable discours de Cicéron pour Archias, quelque chose de Virgile et de Phèdre, quelques odes du second livre d'Horace. En grec, nous avons expliqué la première *Olynthienne* de Démosthène, le III<sup>e</sup> livre de l'*Iliade* d'Homère et quelques fables d'Ésope. Dans le second trimestre, nous voyons les narrations de Tite-Live, le III<sup>e</sup> livre d'Horace, quelques satires et épîtres, l'*Art poétique* du même auteur, que nous comparons avec celui de Boileau. En grec, nous voyons le XII<sup>e</sup> livre de l'*Iliade* et l'*Apologie de Socrate* par Platon. Tacite est réservé pour le troisième trimestre. Ces auteurs, presque tous nouveaux pour moi, m'ont donné bien de la difficulté ; mais maintenant j'y suis habitué et je les trouve beaucoup plus faciles.

Nous voyons en seconde les différents genres de littérature, car ici on regarde cette classe comme une première année de rhétorique. Dans le premier trimestre, nous avons vu la fable, l'allégorie, la poésie pastorale et les petits genres de littérature : l'épigramme, le rondeau, le madrigal, le sonnet, etc. Dans ce second trimestre, nous verrons la poésie lyrique, la satire, l'épître en vers, le genre épistolaire, la poésie didactique, la chronique, la légende, etc. Enfin, dans le troisième trimestre, nous verrons la narration et quelques autres petits genres. Cette manière d'enseigner est extrêmement intéressante, et contribue beaucoup à former à la composition par la variété des matières. Notre excellent professeur emploie tous les moyens pour nous rendre l'étude agréable, et en effet, il y a dans notre classe comme dans toutes les autres une émulation étonnante. Le samedi soir, nous avons, en seconde seulement, une classe particulière de littérature. Les élèves de cette classe qui ont pu, dans leurs moments de loisir, composer quelque pièce, n'importe sur quel sujet, la lisent ce jour en classe ; et on nomme un bureau de trois élèves, qui examinent ensuite ce devoir, et en font le rapport qui est lu le samedi suivant. Si le devoir est jugé digne, on le met sur le cahier

d'honneur de la classe, où l'on met les bons devoirs ; et s'il est jugé d'un mérite supérieur, il est présenté à l'Académie (1), qui, si elle le juge à propos, l'admet dans les immortelles pages de son superbe cahier.

J'ai attendu à la fin de ma lettre, ma chère maman, pour vous apprendre une grande nouvelle, une nouvelle que je ne vous ai pas encore annoncée depuis mon départ, une nouvelle qui vous comblera de joie, une nouvelle que je vous annonçais plus souvent autrefois, une nouvelle que je tâcherai de vous annoncer plus souvent désormais. Devinez-la... Je ne veux pas vous tenir plus longtemps en suspens. Cette grande nouvelle, c'est que... c'est que dans une composition en lettre latine, j'ai été... Enfin, il faut vous le dire, j'ai été le premier. J'espère que cette croix s'est assez longtemps fait attendre ; mais enfin elle est venue. En la quittant, j'ai pensé lui dire adieu pour toujours ; mais cependant j'en ai encore approché assez près pour être le second en version latine. Mais ce petit succès ne doit pas me faire croire que je suis un aigle, car quoique en ces deux compositions j'aie élevé mon vol assez haut, hélas ! en lettres françaises et en histoire, j'ai été obligé de raser encore la terre, car j'ai eu deux mauvaises places en ces matières. Mais je tâcherai de réparer cela, encouragé par mon bon professeur, digne successeur du bon M. Pasco.

Ce que vous me dites dans votre lettre, ma chère maman, de l'intérêt que me portent tous les professeurs de Tréguier, me fait le plus grand plaisir. C'est à eux et non pas à moi que revient la plus grande partie de l'honneur de ma primauté. Car il faut remarquer que tous les élèves qui viennent ici des autres collèges ou séminaires redoublent leur classe et ne sont pas encore les plus forts. Remerciez pour moi le bon M. Pasco de tous les soins qu'il m'a donnés, surtout de m'avoir tant exercé sur les vers latins. Je voudrais voir le poète Liart rivaliser avec nous ; ce serait pour moi un bien grand bonheur, quoique je ne veuille pas l'enlever à mon ancienne et chère classe. Dites bien des choses de ma

(1) Les élèves du petit séminaire avaient formé entre eux une société qu'ils appelaient l'Académie.

part à tous ces messieurs, particulièrement à M. Duchêne ; je ne sais ce qui fait que je pense si souvent à mon excellent professeur de mathématiques. Ah ! ce sont sans doute les soins extrêmes qu'il a eus de moi.

J'ai vu avec le plus grand plaisir M. l'abbé Romand. Malgré tous ses efforts, il n'a pu, je crois, voir Henriette. Le peu de temps que j'ai passé avec lui m'a fait plaisir et j'ai trouvé dans ce bon monsieur toute la bonté et tout l'intérêt qu'il m'avait témoignés à Tréguier. Je vois aussi assez souvent M. Tresvaux, qui vient souvent au séminaire, dont il est très zélé protecteur. Je ne puis vous exprimer le plaisir que je ressens en m'entretenant en notre langue bretonne avec ce bon monsieur.

Permettez, chère maman, que Liart trouve ici un souvenir pour lui. Je lui écrirai sans tarder. Ce cher ami a bien des occupations, mais je suis persuadé qu'elles ne lui feront pas trop souffrir pour ses classes. Je vois aussi avec terreur approcher l'époque où il doit tirer au sort. Indiquez-la-moi au juste, s'il vous plaît. Oh ! j'espère que Dieu le protégera. Adieu, chère maman, adieu. Dans cinq mois nous nous reverrons.

5 février

Je vous réitère, ma chère maman, mes prières et mes supplications de vous bien soigner. Je vous en conjure, ne vous laissez manquer de rien. Chauffez-vous bien surtout ; je sais combien cela vous est nécessaire. N'épargnez rien, ma chère maman, pour votre santé ; elle nous est plus précieuse que tout le reste. Je n'ai pas encore la soutane ; j'aurais été bien content si elle eût pu être prête pour la fête de la sainte Vierge, mais Dieu ne l'a pas voulu et cela suffit. Je pense que je l'aurai sous Pâques, qui est une des grandes époques auxquelles on la prend. Enfin, j'espère que Dieu arrangera tout pour le mieux. Ne manquez pas, s'il vous plaît, ma bonne mère, d'assurer M. le recteur et ses vicaires que je pense souvent à eux.

J'ai composé aujourd'hui en vers latins, mais ni la beauté du sujet, ni mes efforts superflus n'ont pu m'inspirer. Le

sujet était la chute des feuilles et on nous avait donné un magnifique morceau de vers français par Millevoye. J'ai cru que les muses avaient fait avec moi une éternelle rupture tant elles m'ont oublié aujourd'hui, mais une lettre de ma chère maman les fera revenir, j'en suis sûr.

Hélas ! mon papier me manque, ma chère maman, et j'ai encore tant de choses à vous dire ; mais il faut finir. Adieu, ma chère maman, je vous aime au-dessus de toute expression.

ERNEST

9

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 30 mai 1839, deux heures après midi

Ma chère maman,

Je serais inquiet de votre long silence si la bonne Henriette, que je viens de quitter, ne m'avait rassuré sur votre compte, en m'apprenant que vous étiez à Guingamp, durant l'absence de mon oncle et de ma tante Forestier qui, comme je le vois, ont fait un voyage au long cours. Henriette m'a fait espérer de voir mon oncle ces jours-ci ; il y a déjà quelques jours qu'il parut à Paris, mais comme un éclair, en sorte que je ne pus le voir ; mais comme cette fois il doit faire un séjour de quelques jours dans la capitale, j'espère avoir le plaisir bien précieux pour moi de voir ce bon oncle, dont je n'oublierai jamais les bontés. Mon paquet de lettres partira par son occasion.

Il approche, ma chère maman, le jour où il me sera permis de vous embrasser et de revoir ma chère Bretagne. Dans un mois, je serai presque à la veille de mon départ. Ah ! ma chère maman, quel bonheur pour vous et moi, car je sais combien vous aimez à nous revoir, hélas ! après une trop longue séparation. Ce temps s'écoulera bien vite, ma très chère maman, car maintenant les compositions des prix vont m'occuper, les grandes promenades vont être multi-



pliées, les fêtes sont assez nombreuses, enfin il me semble que je suis déjà à la veille de vous voir. Il ne reste plus à régler que la manière dont je me rendrai près de vous. J'attends vos ordres dans votre prochaine lettre. En allant par la Normandie, j'aurais le plaisir de faire une nouvelle route, et surtout, ce qui est infiniment au-dessus, j'aurais le bonheur de voir mon cher Alain en passant par Saint-Malo, mais la difficulté serait d'aller de Saint-Malo à Tréguier. En allant par la route ordinaire, c'est-à-dire par Rennes, j'aurais une route bien plus directe, et moins coûteuse, mais je ne verrais pas mon bon frère. Le monsieur dont je vous ai parlé et qui est de Bretagne, ira peut-être visiter son pays natal, vous sentez combien il serait précieux pour moi de l'avoir pour mentor durant mon voyage, mais je crois qu'il ira par les bords de la Loire et par Nantes. Enfin, ma chère maman, arrangez tout cela pour le mieux, et en même temps ne vous gênez pas trop pour moi, car vous sentez que cela empoisonnerait bien mon bonheur.

Je ne puis vous exprimer combien j'ai de reconnaissance à ce bon compatriote dont je viens de vous parler, pour un bienfait dont je vais vous faire part et dont je ne serai pas le seul à être content. Figurez-vous qu'avant-hier nous nous promenions ensemble durant la récréation de midi, et nous causions, je crois, de la Bretagne. « Ah ! me dit-il, quand vous irez en vacances, il faudra que vous ameniez avec vous quelques-uns de vos anciens condisciples qui auraient en même temps de l'aptitude aux sciences et surtout de la piété et du goût pour l'état ecclésiastique ». Vous sentez, ma chère maman, que Guyomard et Liart me sont venus à l'esprit. « Hélas ! lui dis-je, il y en a beaucoup qui le désirent, un surtout, malheureusement les fortunes ne sont pas assez fortes en Bretagne pour qu'on puisse payer huit cents francs de pension par an. — Ah ! me dit-il, que cela ne vous gêne pas, pourvu qu'ils veuillent venir à Paris, je me charge du reste, et je leur promets ou une bourse entière ou une demi-bourse, selon qu'ils en auront besoin, ils donneront ce qu'ils pourront. » N'est-ce pas là, ma bonne mère, une preuve évidente de la Providence ? Pour moi, j'ai de suite attribué cette grâce précieuse à l'intercession de la très sainte Vierge,



que ces deux chers amis auront sans doute priée avec ferveur durant le beau mois qui vient de s'écouler. Vous trouverez de plus grands détails dans les lettres que je leur écris à tous les deux. Ah ! ma chère maman, que Dieu est bon, que la très sainte Vierge est puissante ! Mais la cloche m'avertit que la classe commencera dans une demi-heure, il m'est temps d'apprendre mes leçons. Adieu pour quelques heures, mon excellente mère.

Cinq heures du soir

Nous avons eu dernièrement une promenade dont je veux vous parler. A l'occasion du mois de Marie, nous avons fait un pèlerinage à une chapelle qui lui est dédiée sous le nom de Notre-Dame des Anges. Mais devinez où est située cette chapelle ? Au milieu d'une immense forêt, la forêt de Bondy, à quatre lieues et demie de Paris ; heureusement nous avions des voitures pour ceux qui étaient fatigués. Je n'ai jamais eu plus de plaisir. Nous sommes partis à quatre heures du matin, et vers huit heures nous avons déjeuné chez un de nos condisciples demeurant à Rosny. Puis nous avons vu et traversé le Raincy, magnifique maison de campagne appartenant à Louis-Philippe. Enfin, après avoir dîné dans la forêt, nous nous sommes dispersés avec nos professeurs dans les bois et nous avons fait une énorme excursion dans toutes ces belles campagnes. Nous avons parcouru dans notre après-midi trois départements : Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne. Enfin nous avons repris la route de Paris, et nous sommes arrivés à onze heures et demie du soir. Vous voyez, ma chère maman, que nous avons eu une belle journée.

J'ai encore eu depuis ma dernière lettre un plaisir bien sensible, c'est d'assister à une grande ordination faite dans la magnifique église de Saint-Sulpice, par Monseigneur l'évêque de Versailles, car Monseigneur l'archevêque était malade. L'ordination était excessivement nombreuse puisqu'il y avait deux cents ordinants, parmi lesquels nous comptons quelques-uns de nos professeurs et six de nos condisciples pour la tonsure, car on a soin qu'il y ait tou-

jours un certain nombre de tonsurés parmi les élèves du petit séminaire. Mais figurez-vous que parmi ce grand nombre d'ordinants, il n'y en avait presque aucun pour le diocèse de Paris, tous étaient pour des diocèses étrangers.

Il me reste, ma chère maman, à vous parler d'une affaire de la plus grande importance, et à laquelle il est grand temps de songer. Vous recevrez par mon oncle Forestier les papiers nécessaires pour obtenir mon excorporation du diocèse de Saint-Brieuc. Vous sentez que le diocèse de Paris m'accordant le bienfait d'une éducation gratuite, il est bien juste qu'il exige que je me consacre à lui. Mais il faut que l'évêque de Saint-Brieuc déclare qu'il consent à ce que je quitte son diocèse, car sans cette excorporation il pourrait me rappeler après que j'aurais fini mes études, en sorte que le diocèse de Paris n'aurait rien gagné en m'élevant. D'ailleurs, cette formalité est absolument nécessaire pour que je continue à jouir de mon privilège dans la maison. Vous aurez donc, ma chère maman, la bonté de faire tous vos efforts pour que je l'obtienne ; je pense que vous avez eu l'intention de m'agréger au diocèse de Paris, quand vous avez consenti à vous séparer de moi. D'ailleurs, cette excorporation n'est nullement un obstacle à notre réunion, car, ma bonne, mon excellente mère, vous viendrez nous rejoindre à Paris. Des raisons bien puissantes vous engagent à y consentir : vous voyez combien le diocèse de Paris a besoin de prêtres ; sans doute il y a des âmes à sauver en Bretagne, mais la capitale est encore plus importante puisqu'elle donne l'exemple aux autres. Quelquefois d'énormes populations n'ont qu'un seul prêtre ; il n'est pas étonnant qu'il y ait tant de désordres dans ce pays. Enfin, ma chère maman, j'espère que vous ferez votre possible pour que cela réussisse. Si vous pouviez trouver quelque ecclésiastique pour présenter la demande à Monseigneur, cela vaudrait peut-être mieux, mais tâchez que cela fasse le moins de bruit possible à Tréguier, car on pourrait s'y opposer. Dieu fera tout pour le mieux ; que sa sainte volonté soit faite !

J'ai eu le bonheur, à la fête de la Pentecôte, de prendre l'habit ecclésiastique, ce qui m'a causé une joie véritable. J'ai joui dimanche dernier du privilège de ceux qui le portent

et j'ai assisté à la grand'messe à la cathédrale, dans l'antique église de Notre-Dame, car tous les dimanches on envoie un certain nombre d'entre eux pour y assister. J'éprouve toujours un sentiment indéfinissable sous ces voûtes majestueuses, à la vue de cette grande architecture et aux souvenirs qui se pressent en foule à mon esprit. Quand y verrai-je Guyomard et Liart à côté de moi ? Pourraient-ils se refuser à l'offre avantageuse qu'on leur fait ? Et je dois vous dire, ma chère maman, que cette offre ne s'adresse pas seulement à eux, mais encore à tous ceux qui, dans les classes un peu élevées, telles que rhétorique, seconde, troisième, voudraient venir au petit séminaire. Vous ferez, ma chère maman, une œuvre admirable en nous en procurant un certain nombre ; mais toujours deux conditions : de la piété et des moyens. Il faudrait autant que possible faire les demandes avant les vacances, car les places pourraient être données à d'autres. Pressez surtout Guyomard et Liart ; oh ! que le bon Dieu bénisse vos efforts !

Vous avez sans doute appris les troubles qui ont agité Paris (1). Ne soyez nullement inquiète pour moi ; car je vous assure que ce n'est point là ce qui nous gêne. Une chose bien remarquable, c'est que nous étions tous infiniment plus gais ce jour-là que les autres ; nous composions le lundi, quand l'émeute n'était pas encore absolument calmée, et notre excellent professeur nous engageait à bien travailler en nous disant qu'en ces temps d'émeute on semblait ne toucher à terre que de la plante des pieds, et en effet il est certain qu'on a l'esprit beaucoup plus dégagé. Néanmoins, j'ai horreur de ces troubles, car on frémit quand on pense que chaque coup de canon qu'on entend a donné la mort à beaucoup de nos frères qui peut-être n'y étaient pas disposés. Mais ne craignez rien, ma bonne mère, ces troubles sont absolument terminés. Adieu, ma chère maman, je vous laisse jusqu'à samedi, car demain nous avons promenade toute la journée.

(1) L'insurrection de Barbès et de Blanqui, du 12 mai 1839.

Samedi, onze heures du matin.

Je viens, ma très chère maman, vous dire un dernier mot ; j'ai composé ce matin en version latine pour les prix et je ne peux mieux m'en délasser qu'en m'entretenant avec vous. Hier nous avons eu la clôture du beau mois de Marie, que nous avons vu s'achever avec douleur. On a hier donné les places d'une composition en narration française dans laquelle j'ai été le troisième. Vous savez qu'au séminaire de Saint-Nicolas ce n'est pas la composition des prix qui décide entièrement des prix, elle compte seulement pour trois compositions. Tout se prépare pour la grande fête de demain ; j'espère aller la célébrer à Notre-Dame. Mais cette fête n'est pas à beaucoup près aussi belle que dans les provinces, car il n'est pas permis de faire la procession dans les rues.

J'attends bientôt une lettre de vous, ô mon excellente mère ; quel bonheur quand je pense que dans peu je vous embrasserai ! En attendant, soyez persuadée que jamais une mère n'a été plus aimée et plus respectée que vous ne l'êtes de votre

ERNEST

P.-S. — Tâchez, ma bonne mère, qu'on ne sache pas trop au collège l'affaire de Guyomard, Liart, etc.

Ma bonne mère, remarquez que pour l'affaire de Guyomard, je ne la donne pas comme parfaitement certaine, mais comme une espérance bien fondée.

Adieu, adieu, ma chère maman.

10

ERNEST RENAN A FRANÇOIS LIART

Paris, 1<sup>er</sup> juin 1839

A mon cher Liart,

Te rappelles-tu, ô mon cher Liart, combien nous versâmes de larmes en nous quittant, te souviens-tu combien elle fut déchirante cette séparation de deux amis qui s'aimaient si

tendrement ? Eh bien ! mon très cher, Dieu nous offre un moyen de nous réunir et il a tout arrangé dans sa bonté de manière que tu puisses venir dans cette sainte maison sans te gêner. Car, mon cher ami, si tu veux venir parmi nous, tu obtiendras une bourse ou une demi-bourse selon que tu en auras besoin. Ce bienfait, tu dois l'attribuer, non pas à moi, car je n'aurais pu l'obtenir tout seul, mais à un de nos compatriotes, qui est placé dans le séminaire. Il m'engageait à attirer à Paris quelques-uns de mes anciens condisciples ; je lui répondis que plusieurs le désiraient sans doute, mais que tous ne pouvaient payer 800 francs de pension. « Oh ! me dit-il, que cela ne vous gêne pas, je me charge de leur procurer une bourse dans la maison. » Pourrais-tu te refuser à une occasion si pressante ? Te voilà libre, mon cher ami, tu as tiré au sort ; une circonstance bien douloureuse peut encore te détacher de la Bretagne ; tu n'as plus de parents qui puissent t'y retenir. Il est vrai que ta bonne sœur ne se séparera de toi qu'avec bien de la peine, mais, mon cher, ne pourras-tu faire ce sacrifice ? d'ailleurs puisque ta sœur est décidée à demeurer à la campagne, vous ne pouvez être réunis d'une manière très durable.

Allons, mon cher Liart, un peu de courage, tu verras combien tu seras heureux dans cette sainte maison. Sous le rapport de la piété, c'est la maison la plus admirable qui existe, sous le rapport des études, tu verras combien on y est fort. Je te conseille de redoubler la seconde, je me repens de n'avoir pas redoublé ma troisième, et il n'est pas impossible que je redouble ma seconde. Cependant si tu désirais entrer en rhétorique, tu es absolument libre.

Je ne voudrais pas, mon cher Liart, te bercer d'une fausse espérance, aussi je te dis que ceci n'est pas encore parfaitement certain. Écris-moi si tu y consens, et le monsieur dont je t'ai parlé fera les démarches nécessaires, je te le donne comme une espérance bien fondée, car il est presque sûr de réussir.

Je t'en ai dit assez pour te persuader, ô mon cher ami, songe que je t'aime de tout mon cœur, et que je ne t'écirais pas ceci, si ce n'était pour ton bonheur.

Adieu, mon excellent Liart, dans peu, nous [nous] rever-



rons, mais nous séparerons-nous de nouveau ? j'espère bien que non, mon bon ami, adieu, adieu.

Ton meilleur ami.

ERNEST

*Laudetur Jesus Christus.*

Tâche que ceci ne fasse pas trop de bruit au séminaire de Tréguier. Dis-moi aussi dans ta lettre ce que tu pourras payer, car si tu pouvais payer quelque chose, tu devrais le faire. Les frais accessoires de 120 francs et l'entretien seront en tout cas à ton compte.

Fais bien mes compliments à Le Gall ; j'eusse bien voulu pouvoir lui écrire, mais le temps me manque absolument, qu'il soit persuadé que je l'aime de tout mon cœur.

Adieu, mon très cher, adieu.

II

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 2 juillet 1839

Très chère maman,

Me voilà donc en vacances ! La voilà donc passée, cette année qui m'a semblé si courte, tant elle a été heureuse pour moi ! Aussi je bénis sans cesse le bon Dieu d'avoir permis que je redoublasse ma seconde, puisqu'en redoublant j'ai trouvé une classe choisie, et conservé un professeur bien aimé. La bonté de M. Bessières, l'affection que je crois avoir trouvée en lui pour moi, et qui me rappellerait si bien celle de mes anciens professeurs, laissera en moi un bien profond souvenir, et excite aussi dans mon cœur un vif regret d'être obligé de le quitter. D'un autre côté, la classe de seconde était vraiment l'élite des classes. Figurez-vous vingt-trois jeunes gens, tous sincèrement et solidement pieux, plusieurs d'une vertu supérieure, parmi lesquels cinq ont été jugés dignes de recevoir la tonsure,



tous se destinant à la vocation du sacerdoce, peut-être à une seule exception près. Ajoutez à cela que, parmi ces vingt-trois élèves, il y en a plusieurs doués de talents très remarquables, d'une intelligence étonnante, deux ou trois qui, j'en suis sûr, seront des hommes supérieurs; au milieu de tout cela une variété surprenante de caractères, chacun ayant le sien bien déterminé, et néanmoins tous étant unis pour le bien et pour une même intention; voilà la classe de seconde; jugez si c'est à tort que j'y suis si attaché.

Cette année si heureuse s'est heureusement achevée et même, je dois l'avouer, le succès a surpassé mon attente. Il ne m'appartiendrait pas de vous annoncer les succès que j'ai pu obtenir; cependant je vous dirai que j'ai obtenu le second prix d'excellence, les premiers prix de version latine, version grecque et narration latine, ainsi que le second d'histoire; j'ajouterai même, vanité à part, que je crois que personne dans la classe n'en a obtenu autant. Je n'ai rien eu en vers latins, narration française et examens, pas même un accessit. Vous savez que les compositions des prix comptent autant que la moitié de toutes celles de l'année. Ainsi, si on a composé six fois en une faculté, celle des prix comptera pour trois. Le second prix d'excellence, je l'ai obtenu *ex aequo* avec Henri Nollin; Alfred Foulon (1) a obtenu le premier. Il est impossible de se suivre de plus près que nous ne l'avons fait durant cette année, surtout vers la fin. Nollin et moi nous étions toujours à deux ou trois points de différence; pour Foulon, il a conquis au second trimestre un certain avantage sur nous deux. J'ai été hier chez ce cher ami, conduit par un autre de mes condisciples, qui partait pour Chartres. Je l'ai trouvé, rue Notre-Dame des Victoires, dans une petite chambre très propre, mais sans luxe, au quatrième, assis et lisant auprès de sa mère, qui travaillait auprès de la fenêtre. Ceci m'a rappelé votre souvenir, ma chère maman, et j'ai trouvé une conformité singulière entre la vie d'Alfred Foulon et

(1) Joseph-Alfred Foulon fut plus tard cardinal-archevêque de Lyon et primat des Gaules, de 1887 à 1893.

la mienne, quand j'étais auprès de vous. Qu'il est heureux ! il est auprès de sa mère ! J'ai cru vous voir là-bas dans vos mansardes, ma bonne et excellente maman !

Nous partons aujourd'hui pour Gentilly, chère maman. J'espère bien m'amuser ces vacances ; plusieurs de ceux qui restent sont mes amis particuliers ; Foulon lui-même doit y venir bientôt, car le séjour de Paris n'est favorable ni à la santé, ni aux délassements, ni surtout à la vertu, durant les vacances. Je vous écrirai plus souvent, et je vous donnerai de plus amples détails sur nos amusements, Le mardi est consacré à de grandes promenades, soit à Versailles, soit à Saint-Germain, Saint-Denis, Vincennes, Montmorency, etc. Par semaine, on a trois classes, d'une heure chacune, et quelque petit temps d'étude. Toutes les après-midi de tous les jours sont consacrées à la promenade ; ainsi vous voyez que ce n'est point le travail qui peut nous faire mal. Le très cher Guyomard va venir avec nous à Gentilly ; depuis quelque temps il est beaucoup mieux, et j'espère que l'air de la campagne lui fera du bien. J'envie le bonheur du cher Liart, qui va bientôt vous voir, ainsi que sa chère Bretagne. Henriette m'a dit qu'Alain avait déjà fait son voyage à Tréguier ; mais ce n'a été qu'une courte apparition, à ce qu'il paraît ; j'ai été bien surpris et en même temps peiné, quand j'ai appris que notre bon frère n'avait pu passer plus longtemps avec vous.

Notre distribution de prix a été très belle et très nombreuse. Monseigneur l'archevêque nommé de Paris, plusieurs autres prélats, parmi lesquels l'internonce du pape, y assistaient. La séance a commencé par plusieurs lectures fort intéressantes de pièces de la composition des élèves. J'ai eu de beaux ouvrages pour prix : les *Œuvres choisies de saint Augustin*, en deux volumes, *Homélies choisies de saint Jean Chrysostome* (un volume), *la Perfection chrétienne*, traduite de l'espagnol, du Père Rodriguez ; enfin la *Bibliothèque du prédicateur* (deux volumes), que j'ai échangée contre l'*Histoire des variations des Églises protestantes* (trois volumes) par Bossuet.

Adieu, ma très chère maman, vous savez combien je vous

aime, je n'ai pas besoin de vous le répéter ; adieu, une dernière fois.

Votre fils bien respectueux et dévoué sans réserve.

ERNEST

12

ERNEST RENAN A FRANÇOIS LIART

*M. François Liart, chez M. de Geslin, Tréguier  
(Côtes-du-Nord)*

Gentilly, 16 août [1839]

Pardon, mille fois pardon, mon très cher Liart, pour tous les délais que j'ai mis à vous écrire. Mais j'avais commencé ma lettre, puis je l'ai perdue dans un dérangement à l'étude, puis j'ai voulu attendre celle de Laviron (1), puis, puis, je n'en finirais pas. Enfin, il faut que nous nous entretenions ensemble quelques instants, comme nous le faisons, vous rappelez-vous, auprès de la pompe, dans la cour de Saint-Nicolas. Comme nous en avons dit de toutes les couleurs par là !

J'espère, mon cher, que vous avez fait un chique (*sic*) voyage, mais ce que j'envie surtout, c'est votre arrivée à Tréguier. Oh ! que j'eusse voulu être avec vous ! Voilà que vos anciens condisciples sont en vacances, en sorte que vous pourrez avoir des compagnons. Nous avons reçu des palmarrès, sur lesquels nous avons reconnu l'écriture de M. Gouriou, que je vous prie de bien remercier pour nous. J'ai admiré les combats des deux antagonistes Lequellec et Cavigilly. Si vous aviez été là, mon cher Liart, vous auriez eu aussi votre grande part. Enfin, espérons que l'an prochain... Mais je reviendrai sur ce point : causons d'autre chose. J'ai été ébahi et affligé en même temps de l'enrôlement de Le Goff ; aurions-nous jamais pu prévoir pareille

(1) Un condisciple de Saint-Nicolas.

chose, quand nous faisons ensemble notre cinquième sous M. Pothier ? Je n'ai pas été moins étonné du projet de quelques séminaristes de Saint-Brieuc de se rendre au séminaire de Versailles. Et le petit Collen ? l'avez-vous vu ? peut-être n'a-t-il pas votre adresse et ne peut-il pas vous répondre. Au reste, je suis dans les mêmes dispositions où vous m'avez vu à cet égard. Parlons maintenant de Guyomard.

Je trouve qu'il va un peu mieux depuis quelques jours, mais au commencement des vacances, j'étais loin de voir en lui toute l'amélioration que son séjour à la campagne m'avait fait attendre. Il était toujours faible, souffrant, maintenant il me semble un peu plus fort, mais cependant je vous promets que je ne puis être sans inquiétude sur toutes ces longueurs de sa maladie. Du reste, il ne semble pas sentir son fâcheux état, ni s'en trop inquiéter. Mon cher Liart, serait-il possible que nous perdissions cet excellent ami ? Vous avez dû avoir bien de la peine pour cacher son état à ses parents.

Vous vous amusez bien plus que moi en vacances, mon cher Liart, cela est tout simple, puisque vous êtes en Bretagne. Mais cependant de mon côté, je ne m'ennuie pas non plus. Les vacances se passent très agréablement à Gentilly. Nous avons fait les promenades les plus intéressantes ; il y a quinze jours aujourd'hui, nous allâmes voir jouer les grandes eaux de Versailles. Voilà, mon cher, quelque chose à voir, et qui complète l'enchantement autour de ce magnifique palais. Le bassin de Neptune est incroyablement beau. Mardi dernier, nous avons fait une charmante promenade à Montmorency ; en allant, nous avons visité dans les plus grands détails l'abbaye de Saint-Denis, avec toutes ses magnificences, ses caveaux, son trésor, où nous avons vu des vases sacrés d'une beauté merveilleuse, sa sacristie, la plus belle de France. C'était justement le jour de la distribution des prix à Tréguier, en sorte que je visitais les tombeaux de nos rois au moment même où mes anciens condisciples allaient cueillir leurs lauriers. En visitant ces caveaux, on est saisi d'indignation contre les vandales qui ont profané les cendres de nos

anciens monarques et ôté presque tout leur intérêt à ces antiques tombeaux. L'endroit qui m'a fait le plus d'impression est celui où sont réunis pêle-mêle les ossements des rois, qui avaient été jetés dans la même fosse, lors de la Révolution ; je dois y ajouter le caveau où repose le corps du grand Condé. Mais quittons ces sombres souvenirs pour parler d'une belle cérémonie dont j'ai été le témoin, il y a peu de jours, je veux parler du sacre de Monseigneur Affre. Il a été magnifique. Dix évêques y assistaient, et le cardinal archevêque d'Arras a été le consécrateur. Le sacre a eu lieu dans la nef (1), à l'entrée du chœur, sur des autels et dans une enceinte préparés à cet effet. D'abord nous étions on ne peut plus mal placés ; mais ensuite, grâce à l'industrie de M. Simonin, qui se démenait comme un possédé, faute de rien voir, nous avons été sans contredit les mieux placés, ayant eu des places dans les travées, ou galeries. J'étais perché dans une étroite galerie, tout près de la grande rosace, qui est au-dessus des portails latéraux, en sorte que mon œil plongeait sur la cérémonie et sur la nombreuse et brillante assemblée qui s'élevait de tous côtés en amphithéâtre et inondait toute la cathédrale.

Maintenant que je vous ai parlé de mes vacances, parlons un peu du grand point. Vous m'avez compris, il s'agit de la fine affaire, c'est-à-dire de revenir près de nous. Mon cher, je suis loin de vous engager à commettre une improbité manifeste en vous proposant de revenir avec le dessein bien formé de ne pas vous attacher au diocèse de Paris ; mais il me semble que le plus scrupuleux ne pourrait vous blâmer, si vous revenez dans l'incertitude de ce que vous ferez par la suite, car enfin il me semble que c'est juger bien légèrement que de se dégoûter sur une année d'essai, surtout quand on a fait le pas que vous avez fait. Et pour preuve, je connais plusieurs élèves qui jouissent du même privilège que vous dans la maison, et qui n'ont pas encore leur excorporation. Je vous estime trop pour vous faire valoir les raisons d'intérêt ; je vous rappellerai au moins

(1) A Notre-Dame.



que vous trouverez ici bien des avantages pour votre éducation, sinon à Saint-Nicolas, pour ne pas choquer vos idées, du moins à Saint-Sulpice, et ceci, je pense que vous ne le nierez pas. Je vois bien que vous êtes converti sur plusieurs points, mais qu'il n'y a que la question de l'avenir qui vous embarrasse : mais pensez que votre retour ne sera pas une fixation (mot de ma fabrique) irrévocable, que vous pouvez avoir jugé par prévention, que si le ministère exercé dans le monde vous déplaisait, il y a bien d'autres branches, où vous n'auriez pas les mêmes inconvénients que vous craignez. Enfin, mon bien cher ami, pensez, maintenant que vous êtes dans le repos de l'âme, réfléchissez, consultez même et priez Dieu de vous éclairer.

J'espère que dans quinze jours nous aurons le plaisir de vous embrasser, n'est-ce pas, mon excellent Liart ? Du courage !

Adieu, mon bon ami, vous savez que je vous aime depuis longtemps.

ERNEST RENAN

13

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 20 septembre 1839 (1)

Mon Dieu ! ma chère maman, que j'ai du chagrin de voir que vous en avez ! Ah ! sans doute, ma chère maman, moi aussi j'ai eu un bien vif chagrin en vous quittant, et jusqu'à Saint-Malo, je vous l'avouerai, ma douleur a été très sensible ; depuis ce moment, quoique un peu diminuée, elle n'a pas laissé de m'arracher des soupirs ; mais que votre lettre m'a déchiré le cœur, quand j'ai vu que vous étiez encore inconsolable ! Je pensais que vous seriez restée plus longtemps auprès de ma bonne tante Morand et dans son agréable campagne de Trovern. Je vous assure que bien souvent je m'y suis transporté en pensée ; et je ne sais pour-

(1) Ernest Renan avait passé la fin des vacances en Bretagne.



quoi, même l'an dernier, j'aimais particulièrement à songer au vieux manoir de Trébeurden. C'est sans doute parce que j'y ai passé d'heureuses années auprès de vous, ô mon excellente maman. Tréguier, comme je le vois, ne vous a pas beaucoup consolée, et vous y avez vu peu de monde ; je crois que si vous sortiez plus souvent, cela pourrait vous distraire et même vous faire du bien pour la santé ; la promenade, je crois, vous est favorable. Sortez donc quelquefois, ma bonne mère ; vous avez de bons amis que vous pouvez visiter ; oh ! je vous en prie, ne restez pas toujours dans votre pauvre chambre, oh ! maman, je vous en prie. Pendant l'hiver qui s'approche (les froids commencent déjà ici), je vous conjure, par la tendresse que vous avez pour moi, de ne pas vous laisser manquer de rien ; chauffez-vous bien, et pendant longtemps. Oh ! que j'aime à me figurer ma bonne mère auprès d'un bon feu, et lisant une lettre d'Alain, d'Henriette, ou d'Ernest ! et je crois que cela ne vous déplaît pas non plus, ô ma tendre mère. Vous rappelez-vous les projets que nous formions, et d'après lesquels je devais vous fournir votre petite provision de bois ? Hélas ! que ne le puis-je ! vous en auriez à pleine cave, à plein grenier, à plein foyer. Oh ! ma chère maman, que je vous aime ! Ce qui doit un peu vous consoler, c'est l'espérance, peut-être prochaine, d'être réunis. Oui, ma bonne mère, cela me soutient, et doit aussi vous soutenir ; oh ! que nous serions heureux ensemble ! D'ailleurs, si nous sommes séparés, c'est Dieu qui l'a voulu, et c'est pour Dieu, puisque c'est pour sa gloire, que je vous ai quittée ; c'est la seule solide consolation que j'ai goûtée ; qu'elle soit aussi la vôtre, ô ma chère maman.

Je m'empresse de satisfaire aujourd'hui, ô ma chère maman, à toutes les questions que vous m'adressez, et que mon laconisme peu ordinaire de la dernière fois m'a fait omettre. Vous me demandez d'abord des détails sur mon voyage. Il a été on ne peut plus heureux, ô ma bonne mère, et Guyomard et moi, nous sommes arrivés à Saint-Malo sans le moindre obstacle. Seulement je vous conseille, quand vous viendrez à Paris, de ne pas prendre l'omnibus de Saint-Brieuc à Dinan. Oh ! la maudite voiture ! On y est fort incommodé-

ment, et, pour comble de malheur, nous avons pensé verser en route dans une montée fort longue. Les chevaux n'auraient pas avancé pour un coup de canon, et voilà un d'entre eux qui trouve plus commode de s'étendre par terre. Du reste, nous en fûmes pour la peur, et pour descendre de voiture. J'ai vu, à Dinan, ma tante Moullec et Armand, qui m'ont fait un accueil très bienveillant. Ma tante est bien logée et semble assez bien. Après avoir admiré les environs pittoresques et charmants de Dinan, nous nous sommes embarqués sur le bateau à vapeur et nous avons remonté la Rance, dont les bords sont si agréables, par le contraste des deux rives, dont l'une est parfaitement cultivée, et l'autre a l'aspect le plus sauvage et le plus négligé. Toute cette côte est beaucoup plus mouvante que notre pays de Tréguier, si mort et si peu mouvant. Partout ce sont des chantiers, des bateaux que l'on remorque, des bois que l'on fait avancer en radeaux ; tout présente l'aspect d'un pays riche et parfaitement cultivé. Enfin, nous avons aperçu le rocher de Saint-Malo ; je suis de nouveau descendu sur cette côte, que j'ai visitée autrefois encore si jeune. Par un bonheur inexprimable, au moment où je débarquais, Alain sortait de la Grand'Porte, en sorte que j'ai eu le plaisir d'embrasser mon frère, avec qui j'ai passé réellement trop peu de temps. Nous nous sommes promenés ensemble, et nous avons visité le tombeau d'un poète illustre, de Chateaubriand, qui, quoique plein de vie, s'est fait construire un tombeau fort simple dans une petite île, à l'entrée du port de Saint-Malo. Cela m'a procuré le plus grand plaisir. J'ai vu le bon M. Gilbert, qui nous a reçus on ne peut plus amicalement, et a bien voulu faire avec nous, en l'absence d'Alain, le tour des murs de Saint-Malo, et nous montrer et nous expliquer les travaux du magnifique bassin, qui fera bientôt de Saint-Malo un des plus beaux ports de France. Je pense qu'il vous a remis la clef de la cuisine ; dites-moi que vous me pardonnez cette sottise qui n'a pas de nom. Je reviens à mon, ou à notre voyage, car le cher Liart nous avait rejoints. Le cher Alain, en se donnant des peines infinies, qui montrent et son amour pour nous et en même temps son adresse à se tirer d'affaire, était parvenu à nous

trouver trois places jusqu'à Paris ; ce qui est fort difficile. A demain, ma bonne mère, je reprendrai demain mon voyage depuis Saint-Malo.

1<sup>er</sup> octobre 1839

Un jour s'est écoulé, ma bonne et excellente mère, depuis que je ne me suis entretenu avec vous, et ce jour, je l'ai passé à la maison de campagne avec mes condisciples. Je reviens avec plaisir à notre chère causerie, qui a pour moi tant de charmes. Je quittai donc le cher Alain à Saint-Malo, à sept heures du soir, et bientôt nous perdîmes de vue le port et les remparts ; au bout de trois lieues à peu près, nous fûmes témoins d'un magnifique spectacle qui frappa tous les voyageurs ; c'était la lune se levant sur la baie de Cancale, et ressemblant à un incendie éloigné, dont les reflets se propageaient sur cette immense nappe d'eau. Rien n'est plus beau que cette baie, et c'est certainement un des plus beaux points de vue de France. Nous passâmes bientôt l'antique ville de Dol, la jolie ville d'Avranches, mais la nuit nous empêcha de les voir attentivement. Le lendemain matin, nous étions déjà dans le Calvados et nous déjeunâmes à Vire. Tout ce pays est magnifique et fort peuplé ; on rencontre partout de gros bourgs et des villes assez considérables. Enfin, vers deux heures après midi, nous arrivâmes à Caen, où nous restâmes cinq heures. Quand on entre dans la ville, les faubourgs n'en donnent pas une idée fort avantageuse, mais l'intérieur est bien différent et réellement c'est une ville charmante, habitée généralement par des personnes aisées et retirées, et surtout par des savants, car Caen a toujours été célèbre sous ce rapport et elle a donné naissance à un grand nombre d'hommes célèbres. Nous y vîmes de très beaux monuments, de jolis environs, et surtout des églises magnifiques. La cathédrale de Saint-Pierre est remarquable par son antiquité, sa majesté, et surtout ses superbes flèches, mais ses portails mesquins la déparent un peu, à mon avis. J'y vis encore d'autres églises fort belles, des promenades agréables, et un superbe lycée, où je me rendis pour la commission d'Henriette ; mais l'élève était allé en vacances.

Le soir, nous partîmes de Caen, et nous vîmes son port, qui est assez considérable, quoique les navires un peu considérables ne puissent y remonter. Nous continuâmes de parcourir les beaux pays de Normandie, d'une fertilité admirable; et nous traversâmes la vallée la plus fertile de France. Après avoir dîné à Mantes, ville assez considérable, et où nous vîmes une église gothique très remarquable par ses tours extrêmement légères, nous continuâmes de longer les bords charmants de la Seine, que nous avions déjà souvent rencontrés; nous traversâmes tous les villages qui la bordent; nous vîmes ses charmantes îles de peupliers et de saules, et enfin nous arrivâmes au célèbre château de Saint-Germain; ce charmant village est bâti en amphithéâtre sur une colline, au pied de laquelle commence le chemin de fer. Nous vîmes arriver un long convoi de wagons, mais pour nous, nous préférâmes la route ordinaire et nous traversâmes Poissy, où saint Louis fut baptisé; la forêt de Saint-Germain, Nanterre, patrie de la patronne de Paris; Neuilly, résidence ordinaire de Sa Majesté durant l'été, et remarquable par ses sites et ses îles délicieuses; tout cela fut bientôt loin derrière nous, et déjà dans le lointain on pouvait apercevoir la masse imposante de l'Arc de Triomphe, le dôme élançé du Panthéon, la flèche dorée des Invalides; bientôt nous avons franchi les barrières et nous sommes dans la capitale. Nous traversons les plus beaux quartiers, les boulevards; nous voyons la Madeleine, la Chambre des députés, et enfin nous voilà dans la cour des messageries, où nous attendait la chère Henriette. De là, le long de la tumultueuse rue Montmartre, nous regagnâmes notre tranquille demeure, et enfin nous arrivâmes au séminaire. J'aurais voulu, ma bonne mère, que vous eussiez vu l'air ébahi de Liart et de Guyomard, à la vue du fracas effroyable de tous ces quartiers. Ces chers amis ont eu le plaisir de voir Paris, ou du moins quelque chose. Que n'étiez-vous là pour nous voir courir les rues, visiter les monuments, regarder à droite, à gauche; ajoutez à cela l'air étonné de Liart, les questions innombrables de Guyomard, et vous aurez l'air et l'aspect de nos trois provinciaux parcourant les rues de Paris. Ils ont surtout admiré les Tuileries, et peu s'en est fallu que



nous n'ayons monté dans les appartements mêmes de Louis-Philippe, actuellement à Neuilly. Quelle faveur c'eût été pour nous, n'est-ce pas, ma chère maman ? quel respect, quelle vénération, quels sentiments de joie n'auriez-vous pas eus, en pensant que votre Ernest aurait visité l'appartement de Sa Majesté le roi des Français ?... Le Panthéon, le dôme des Invalides les ont aussi remplis d'admiration ; mais toute mon éloquence n'a pu leur faire admirer les murs pauvres et nus de l'antique Notre-Dame. Quelques jours après notre rentrée, nous avons fait une petite course de trois lieues pour porter la lettre à M. Raoul. Figurez-vous qu'il demeure au delà de l'Arc de Triomphe, qui déjà est raisonnablement éloigné de chez nous. Mais il faut s'habituer aux longues courses dans Paris.

Voilà, je l'espère, ma bonne mère, un récit bien complet de mon voyage ; quand à Liart et à Guyomard, ils se sont très bien portés durant la route, ce qui m'a fait le plus grand plaisir, surtout pour Guyomard, dont la santé est si faible. Ces chers amis, Guyomard surtout, se sont faits très vite au régime et à l'ordre de la maison ; Liart a regretté et regrette un peu plus sa chère Bretagne, mais je ne doute pas qu'il ne se plaise parfaitement ; les commencements sont toujours un peu amers. Ils comptaient vous écrire, mais ils n'ont pas eu le temps, et m'ont chargé d'y suppléer. M. Grabot me disait hier encore : « Quand vous écrirez à votre maman, rappelez-moi bien à son souvenir, et dites-lui que je n'ai oublié ni Bréhat ni le plaisir qu'elle m'y a procuré. » Ce bon monsieur a pour nous toutes sortes de bontés. Il faut aussi que vous sachiez, ma bonne mère, que cette année est réellement et en vérité une colonie bretonne.

Outre les Trécorois, on y voit en foule des élèves de Morlaix, de Dinan, de Rennes, de Nantes, et aujourd'hui encore, on en attend un de Vannes. Quelle affluence ! La Bretagne sera bientôt transplantée sur le sol parisien.

Comme vous le savez, ma chère maman, j'ai eu le plaisir de doubler ma seconde sous M. Bessières ; c'est pour moi un sensible bonheur ; notre classe est d'une force remarquable, et cette année M. Dupanloup est résolu de rendre les études du petit séminaire aussi fortes que celles de tous

les collèges de Paris, et même, dit-il, de l'Europe; c'est pour cela qu'un grand nombre d'autres élèves ont redoublé, entre autres Henri Nollin, qui refait aussi sa seconde avec moi, quoique l'an dernier il ait eu le second prix d'excellence. Ce sera pour moi un terrible antagoniste, mais peut-être encore moins terrible qu'Alfred Foulon, et d'autres, qui paraissent résolus de tenter les derniers efforts pour ne pas céder aux anciens. A la première composition, j'ai été le premier, mais j'ai un peu laissé ralentir mon feu; et aux deux autres j'ai été le cinquième.

Mon Dieu! ma chère maman, il faut que je finisse, l'heure va sonner. Adieu, ma bonne, mon excellente, ma mère bien chérie. Je ne peux vous dire combien je vous aime, adieu, adieu.

ERNEST

14

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 10 novembre 1839

Ma très chère et bien bonne maman,

Vous avez donc été inquiète de notre long silence; mais Henriette m'a tranquilisé en me disant qu'elle vous avait écrit et que vous auriez reçu sa lettre avant l'époque où vous deviez entrer en retraite. Cette chère sœur! elle est si occupée qu'elle peut bien rarement écrire; mais pour moi, ma chère maman, je ne sais depuis quand je vous ai écrit, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a un temps immémorial que je n'ai eu le bonheur de vous écrire. J'allais vous écrire le jour de la Toussaint, lorsque j'ai reçu votre douce lettre, qui m'a obligé de retarder de huit jours le plaisir que j'aurais eu de m'entretenir avec vous. Enfin je puis le faire en liberté. Je vais donc entrer en matière et commencer mon journal.

J'ai éprouvé une joie solide et bien sincère, ma bonne et tendre mère, en apprenant que vous étiez allée faire une



retraite chez les sœurs de la Croix. Vous aurez dû en tirer quelque consolation à vos privations et à vos chagrins ; car la religion et la piété seules, ô ma bonne mère, peuvent seules nous consoler. Je ne doute pas que vous n'ayez entendu de belles instructions, et qu'on ne vous ait parlé sur les vérités de notre sainte religion avec éloquence, surtout de la bonté et de la miséricorde de Dieu. C'est un si bon père, ô ma chère maman, que nous ne pouvons jamais ni trop l'aimer, ni trop avoir confiance en lui. Vous aurez sans doute éprouvé une grande joie, lors de la clôture de cette retraite, et vous en serez sortie avec une tranquillité d'âme dont on ne peut assez exprimer les charmes. C'est l'ordinaire, ma chère maman, je crois que le jour le plus heureux et le plus content de l'année, c'est celui de la clôture d'une retraite, car on est calme, tranquille, sans agitation, sans trouble, et on peut enfin méditer les mystères consolants de la religion, après en avoir médité les plus terribles. Je l'ai bien éprouvé dernièrement, ma bonne mère, car nous aussi nous avons eu une belle retraite. Elle a été prêchée par un homme d'un mérite extraordinaire, d'une éloquence entraînante, forte, irrésistible, je veux parler de M. Pététot, curé de Saint-Louis d'Antin, l'une des principales paroisses de Paris. Je n'ai rien entendu de plus profond, de plus solide, de plus substantiel que ses instructions, aussi, cette retraite a-t-elle produit des fruits admirables dans la maison. Elle s'est terminée par une fête délicieuse pour nos cœurs.

A propos de retraite, j'ai éprouvé un plaisir très sensible en assistant, il y a quelque temps, à la clôture de la retraite ecclésiastique du diocèse de Paris. Plus de trois cents prêtres s'y trouvaient, aussi la cérémonie fut magnifique. Elle eut lieu dans la grande et magnifique église de Saint-Sulpice. En ma qualité d'académicien, j'eus le privilège d'y assister, et je crois que dans cette immense assemblée, il n'y en avait pas un seul mieux placé que moi, soit pour voir les cérémonies, soit surtout pour entendre le sermon. Il fut prononcé par un jésuite célèbre, et je n'ai pu assez admirer le talent, la fermeté, la solide éloquence du prédicateur. Sa voix, cependant, est naturellement un peu faible, et néanmoins on l'entendait parfaitement dans cette vaste enceinte.

La cérémonie eût été encore plus belle, si la santé de Monseigneur l'archevêque lui eût permis d'y assister ; mais malheureusement sa maladie continue et donne des inquiétudes. Quelle perte pour l'Église de Paris et pour toute la France si nous venions à le perdre !

Vous me demandez des détails sur mes classes, ma bonne mère ; je vous dirai d'abord que cette année elles ne me présentent que des fleurs, au lieu des épines de l'an dernier. J'ai toujours pour professeur l'excellent M. Bessièrès et pour condisciples les enfants les plus aimables, les plus spirituels, les plus honnêtes qu'il y ait au monde. Nos classes sont vraiment délicieuses, et par la bonté du professeur et par la docilité des élèves. Il me semble que c'est la plus forte classe de la maison et cette année les classes ont encore acquis une nouvelle force au petit séminaire. M. Dupanloup est décidé à nous rendre les plus forts élèves de la France, et quelques expériences que l'on a faites cette année prouveraient que nous ne le cédon's nullement aux collèges de Paris. Pour en revenir aux détails de mes études, je vous dirai encore que j'ai eu aussi quelques légers succès. J'ai été premier en histoire et en version latine, et comme celui qui est trois fois premier de suite obtient des faveurs extraordinaires, entre autres celui de porter un soleil au lieu d'une croix, une ligue terrible s'est formée contre moi ; tous se sont réunis pour arrêter le soleil. Que pouvais-je faire seul contre vingt-trois élèves ? Cependant, à force d'efforts, j'ai dissipé leur ligue, et j'ai triomphé des secondes de l'an dernier. Mais, ô douleur ! ici s'avance un ancien combattant, un de ceux qui comme moi redoublent leur seconde, c'est le terrible Henri Nollin ; sous ses coups je succombe, le soleil est arrêté, tout est perdu. Néanmoins, ma défaite n'a pas été trop honteuse, j'ai obtenu la troisième place. Les plus redoutables antagonistes sont ce fameux Henri Nollin, qui redouble sa seconde, et le jeune mais célèbre Alfred Foulon. Nous avons déjà commencé les grands et beaux devoirs, dont notre professeur a une si ample collection, nous en avons un magnifique depuis près d'un mois, c'est sur la vieillesse d'Homère ; on nous l'a rendu ce soir, afin que ceux qui doivent conserver leurs devoirs dans nos annales les

retouchent et les recorrigent. L'Académie a été morte ou du moins profondément endormie depuis le commencement de l'année. Mais enfin, elle va se réveiller, et la première séance solennelle est fixée au 21 de ce mois, jour de la Présentation de la très sainte Vierge, l'une des fêtes les plus solennelles de la maison, comme de tous les séminaires. On doit nous y distribuer des décorations magnifiques, toutes brillantes d'or et de vermeil, et que l'un des principaux artistes de la capitale est occupé actuellement à faire. Edmond Jorand, président de l'Académie, paraît décidé à mettre un zèle et une ardeur, qui peut-être nous ont un peu manqué l'an dernier, et aussi à faire valoir ses droits et ses privilèges. Mais en voilà, je pense, assez sur ce chapitre, passons à autre chose.

Vous saurez que M. Dupanloup a obtenu dernièrement de Louis-Philippe la permission d'avoir cent élèves de plus dans la maison, en sorte que désormais nous ne sommes plus exposés à aucune tracasserie sous ce rapport. Une telle augmentation a été et devait être regardée comme une faveur spéciale de Dieu et de la sainte Vierge.

Une petite confidence : Guyomard, à peine arrivé dans la maison, s'est fait tout de suite au régime et au règlement si doux du séminaire, et sur la demande qu'on lui a faite de demander son excorporation à Saint-Brieuc, après y avoir mûrement réfléchi, surtout pendant la retraite, il a cru devoir la demander, et il l'a obtenue. Le cher Liart, pour des raisons que je ne dois pas pénétrer, a cru devoir différer et MM. les directeurs du séminaire y ont consenti volontiers. Je ne crois pas que les parents de Guyomard en sachent rien, aussi je vous prie de ne pas leur en parler, non plus qu'à personne, s'il vous plaît, ma bonne mère. Il serait peut-être mécontent si le bruit s'en répandait, et ses parents pourraient s'en alarmer inutilement. De quel air les messieurs de Tréguier recevront-ils cette nouvelle ?

Je ne vous dis rien de Liart, car il doit vous écrire ces jours-ci. Je ne sais si Guyomard le fera. Sa santé s'améliore beaucoup ; on lui a conseillé de se faire traiter pour cette faiblesse de poitrine, qui lui est naturelle, et il a été soumis à une espèce de traitement qui lui a fait beaucoup de bien.

Il est déjà beaucoup mieux, et il réussit fort bien en rhétorique. Il a eu de très bonnes places, ainsi que le bon Liart en seconde.

Ma chère maman, je viens encore vous renouveler mes recommandations sur cet hiver ; sur ce point, je suis intarissable. Je crains bien que ce pavillon aérien, où vous êtes montée, ne soit bien exposé au froid. Je vous conjure, par toute la tendresse que vous nous portez, et que nous vous portons, de ménager votre santé. Oh ! ma douce mère, je vous en supplie, ne me refusez pas cette grâce que je vous demande ; ne vous privez pas pour nous. Hélas ! ma bonne mère, si vous étiez comme je le voudrais ! mais le cœur me fend, quand je pense que vous souffrez peut-être et que je ne suis pas là pour vous soulager. O chère mère, voilà en quoi notre séparation est pénible ! Que ne suis-je auprès de vous pour vous prodiguer mes soins ! Je vous supplie, au nom du ciel, encore une fois de vous soigner, oh ! bénis soient ceux qui ne vous abandonnent point dans votre solitude. Que je prierai pour eux de bon cœur ! O ma bonne mère, si vous saviez combien je vous aime !

Mercredi, 13 novembre

Quelle longue interruption dans ma missive, ô mon excellente mère, mais je vous assure qu'il n'a nullement dépendu de moi de vous expédier ma lettre ; je crains bien que vous ne soyez inquiète, ô ma bonne mère, cependant je me rassure en pensant que ma lettre n'a tardé que de deux jours. Nous profiterons de l'occasion dont vous nous parlez pour vous envoyer nos diverses commissions. Vous allez sans doute, ma chère maman, m'accuser de négligence, quand vous saurez que je n'ai pas encore remis la lettre de M. Le Vincent. Mais, Monseigneur ne résidant plus à Paris, mais à la campagne, à cause de sa santé, j'ai toujours différé afin d'avoir le plaisir de le voir en même temps. Comme j'en perds enfin l'espérance, je vais la lui expédier ces jours-ci.

Vous me demandez, ma bonne mère, si j'aurai besoin d'une lévite cet hiver. Je crois certainement que je pourrai m'en passer : mais il est possible qu'on exige de moi une

redingote d'hiver. Comme vous, j'aurais préféré attendre, et même je ferai mon possible pour qu'il en soit ainsi ; mais comme j'ai encore deux ans à rester à Saint-Nicolas, j'aurai le temps d'user une redingote d'hiver, au lieu que, si j'attends à l'an prochain, cette redingote ne sera pas usée quand j'irai à Issy, où elle ne me sera plus d'aucun usage. Enfin je tâcherai de différer le plus possible, d'autant plus que vous pourriez alors m'avoir une soutane neuve vers Pâques. Au reste, ma bonne mère, ce que vous ferez sera bien fait.

Ma bonne mère, je ne puis terminer, sans vous renouveler encore mes recommandations pour votre santé. Si vous saviez combien elle nous est chère ! Cette saison est vraiment cruelle pour moi, par les inquiétudes qu'elle me donne pour vous. O chère maman, soignez-vous bien, je vous en supplie, je vous en conjure. Adieu, ma bonne mère, c'est par là que je veux finir ma lettre, et soyez sûre du respect et du tendre attachement que vous porte votre

ERNEST RENAN

15

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 2 mars 1840

Mon excellente et très chère maman,

Quel bonheur pour moi de vous dire encore combien je vous aime, combien vos lettres sont pour moi le plus doux des plaisirs. Je vous assure que j'ai surtout pensé à vous durant ces jours-ci, car vous n'avez pas sans doute oublié que voilà dix-sept ans, à pareille époque, vous m'avez donné le jour, ô ma très chère mère. Dix-sept ans déjà écoulés, toutes les bontés que vous avez eues pour moi, toutes les grâces que Dieu m'a faites, tout cela a suscité en moi de sérieuses réflexions. J'ai prié pour vous aussi, ma bonne mère, car vous savez combien je vous aime !

Quand j'ai eu le plaisir de voir la chère Henriette jeudi dernier, elle m'a montré la lettre que vous lui aviez écrite,



et j'y ai vu que vous aviez été *légèrement* indisposée. Oh ! ma bonne mère, je vous conjure, je vous supplie de soigner votre santé, ne nous refusez pas cela, ma chère maman, et surtout ne nous cachez rien ; ce serait ajouter encore à nos inquiétudes. A propos d'Henriette, elle comptait vous écrire ces jours-ci : mais comme je lui ai dit que je le ferais, elle a remis la sienne ; elle a tant d'occupations, cette bonne sœur ! « Si maman, disait-elle, savait quelle privation c'est pour moi de ne pas lui écrire plus souvent ! mais cela ne dépend pas de moi. » Du reste sa santé est toujours excellente, à l'exception de quelques migraines que l'habitude ne fait point regarder comme des indispositions. Que nous aimons à parler de vous, ma chère maman !

Vous me demandez des détails sur l'oraison funèbre de Monseigneur l'archevêque (1) ; eh bien ! ma bonne mère, j'ai eu le plaisir d'aller l'entendre à Notre-Dame. L'auditoire était immense. Figurez-vous une vaste nef remplie d'une foule innombrable de personnages de tout rang, les bas-côtés, les galeries entièrement occupés, et au milieu de tout cela un seul homme, d'un extérieur assez ordinaire. Il se lève, et aussitôt le plus profond silence règne dans l'assemblée. Tous les yeux, tous les esprits étaient attachés sur lui, et on attendait impatiemment qu'il commençât son discours. Enfin un mot est sorti de sa bouche, et alors je n'essaierai pas de vous dépeindre toute l'éloquence vive et pathétique qu'il a su déployer. J'ai admiré son action vive, ses gestes énergiques, la force et la concision de ses paroles. Quelques passages ont été sublimes et ont rappelé le grand Bossuet, surtout quand il a dépeint Monseigneur au milieu des cholériques et prodiguant ses soins à ceux mêmes qui, quelques années auparavant, avaient détruit son archevêché. Un endroit qui m'a ravi, c'est la manière pleine de délicatesse dont il a effleuré ces événements malheureux dont le récit ne fait pas honneur au gouvernement actuel (2). « Les cendres mêmes du prélat, dit-il, me défendent de rappeler ici des injures qu'il a pardonnées. »

(1) Monseigneur de Quélen, archevêque de Paris de 1821 à 1839.

(2) Le palais épiscopal avait été saccagé par deux fois en 1830 et 1831. Le choléra éclata en 1832.



Au reste, ma bonne mère, comme je pense que cela vous fera plaisir, je tâcherai de vous envoyer un exemplaire de l'oraison funèbre, qui aussitôt a été imprimée, et peut-être aussi de sa vie, que l'on vient d'écrire. Mais pour cela il faudrait une occasion. Cependant il faut avouer que ce discours perdra beaucoup à être lu, tant la manière dont l'orateur l'a déclamé y ajoutait de prix et de beauté. Encore M. de Ravignan n'était-il pas là dans son fort, car c'est surtout quand il faut raisonner qu'il est d'une éloquence écrasante. J'espère avoir le plaisir d'aller pendant le carême l'entendre à la cathédrale, où il prêche tous les dimanches, grâce à mon privilège académique.

Grâce à ce même privilège, j'ai eu au commencement de ce mois un plaisir bien sensible. Il faut d'abord vous dire que nous avons eu une magnifique séance, comme nous n'en avions jamais vu. Une foule d'étrangers de distinction y assistaient, entre autres quatre ou cinq prélats. Jamais pareille chose ne s'était vue au séminaire : Monseigneur l'archevêque d'Auch, qui, quelques jours auparavant, était venu célébrer avec nous la fête de la Purification ; l'inter nonce du pape, et Monseigneur l'ablégat qui porte un nom bien cher à la religion ; c'est le neveu du cardinal Pacca, dont vous avez lu les Mémoires. Peu s'en est fallu que l'archevêque de Lyon même ne s'y soit trouvé.

Quelques jours après, l'Académie a eu promenade extraordinaire. Elle est montée en fiacre à la porte du séminaire, et de là des coursiers fougueux l'ont transportée à la Madeleine. J'ai donc eu le plaisir de voir l'intérieur de cette nouvelle église, qui n'est point encore livrée au public. L'extérieur est d'une grande simplicité et par là même d'une beauté ravissante. C'est un bâtiment presque carré, entouré de colonnes prodigieusement grandes. Mais l'intérieur ne répond pas à l'extérieur, et voici pourquoi. Quand on entre dans ce grand édifice, on est ébloui par les dorures, les sculptures, les peintures, les colonnades, les coupoles, etc. Mais je trouve que les ornements sont beaucoup trop prodigués. Il faut avoir vu ce monument, qui peut être regardé comme le chef-d'œuvre de l'architecture de notre siècle, pour se former une idée de sa richesse. Vous n'y trouveriez pas un

pouce (ceci est à la lettre) qui ne soit ou marbre, ou sculpture, ou peinture, ou surtout dorure, car presque toute la voûte en est couverte. Mais il faut avouer que ce n'est pas là une église. Il n'y a ni bas-côtés, ni même de chapelles, c'est une grande salle, toute d'une pièce, dont on va faire une église, mais jamais elle n'en aura ni la forme ni la figure.

Mais poursuivons notre promenade. Auprès de la Madeleine, un de ces nobles chars, auxquels on a donné le nom d'omnibus, nous offre un transport doux et facile. C'est dans ce char de triomphe que nous parcourons les boulevards, c'est-à-dire le quartier le plus brillant de la capitale. Mais où allions-nous donc ? Ah ! ma bonne mère, nous allions voir quelque chose de bien beau, ou plutôt nous allions assister à quelque chose de bien beau. A quoi donc ? devinez : à la messe de minuit ! au mois de février. Voilà au moins un prodige, n'est-ce pas ? Et cependant rien de plus vrai. Nous sommes allés au Diorama, où on nous a représenté la messe de minuit en l'église Saint-Étienne du Mont, si bien et avec des effets si merveilleux de lumière, qu'on y croirait assister réellement. On voit d'abord, en un tableau, l'église en plein jour, éclairée par le soleil, puis peu à peu le jour baisse, et enfin on la voit au clair de la lune, et cela si bien qu'on se demande si cela n'est pas effectivement. Enfin on la voit dans une profonde obscurité ; mais bientôt on voit une petite lumière apparaître ; c'est le sacristain qui vient allumer les cierges ; peu à peu tous les quinquets, les cierges, les lampes s'allument comme par enchantement. En même temps les sièges auparavant vides se remplissent de personnes, et on voit l'église pendant la messe. Quelque temps après, les cierges et les lumières s'éteignent, et l'obscurité recommence. Mais bientôt le jour reparaît et l'on se retrouve au matin. Figurez-vous tout cela représenté dans un petit espace de quelques pieds, avec une perfection et un naturel vraiment étonnants. Voilà donc l'Académie sortie du Diorama. De là elle se rend à la nouvelle église de Saint-Vincent de Paul que l'on bâtit près de là, et après avoir visité cette église, qui n'est pas trop de mon goût, elle visite encore une autre église, c'est Notre-Dame de Lorette. Cette église est fort petite, mais très riche. Du

reste, son architecture, qui est très moderne, manque absolument de grandeur et de majesté. C'est un salon et non pas une église. Ce fut la dernière visite de l'Académie ; elle remonte en fiacre et s'en retourne en traversant presque tout Paris revoir ses pénates chéris.

Voilà, j'espère, une narration bien suivie et bien détaillée de notre promenade académique ; mais j'aime bien, ma bonne mère, à vous donner des détails sur toute ma vie, car je sais que vous les aimez. A propos de l'Académie, je vous dirai encore qu'on vient de lui faire cadeau d'une salle magnifique, où elle tiendra ses séances, et qui sera entourée des portraits de tous les grands hommes du siècle de Louis XIV.

J'ai un petit voisin à l'étude, qui, en voyant la longue lettre que je vous écris, vient de me dire : « On est bien content dans votre pays, quand on reçoit de longues lettres comme cela. » Je n'ai pas pu m'empêcher de rire. J'espère que vous pardonneriez à ce petit voisin d'avoir violé la loi du silence pour me dire ce petit mot.

Guyomard m'a dit de vous faire ses compliments bien sincères. Il y a bien longtemps qu'il n'a reçu de nouvelles de chez lui. Si vous pouviez lui écrire et lui envoyer la lettre de sa sœur, je crois que ça lui ferait plaisir. Du reste, il se porte beaucoup mieux et il continue à se plaisir parfaitement. Liart est aussi très bien. Nous avons vu M. Tresvaux il n'y a pas longtemps. Vous me demandez de ses nouvelles, ma bonne mère, et je m'empresse de vous en donner. Je ne puis vous exprimer combien il témoigne d'affection et d'attachement pour nous. Quand il vient au séminaire, il nous demande toujours, et toujours la conversation commence en breton. La mort de Monseigneur a été pour lui un coup bien sensible ; comme sa charge était attachée à la personne même de l'archevêque, il n'a pu comme tous les autres vicaires généraux la conserver après sa mort. Mais il a été choisi pour gouverner avec trois autres vicaires généraux le diocèse de Paris pendant que le siège sera vacant. Mais quand l'archevêque sera nommé, il pourra ne pas être réélu. On parlait de le faire évêque dans quelque diocèse, et il est certain qu'il obtiendra cette haute fonction qu'il mérite si bien par son zèle, ses talents et ses vertus,

et qu'il remplira si dignement. Je n'ai jamais connu personne qui ait plus de simplicité, plus de douceur que ce bon monsieur, qui cependant occupe un rang si élevé. Je vois qu'on ne l'oublie pas à Tréguier et assurément il le mérite bien.

Veuillez, ma bonne mère, assurer de mes sentiments respectueux les personnes de notre connaissance, qu'il est inutile de rappeler ici. Assurez-en surtout les messieurs du Collège. Le souvenir de leur bonté me revient sans cesse à l'esprit, et me remplit pour eux de reconnaissance.

Hélas ! ma bonne mère, il faut nous séparer. L'heure et plus encore le papier m'en avertissent. Adieu, très chère maman, je ne puis vous dire combien je vous aime. Mais vous le comprendrez bien, n'est-ce pas, ma chère maman ? Adieu encore une fois.

Votre fils respectueux,

ERNEST

16

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 6 juin 1840

Excellente et très chère maman,

Une belle occasion se présente à moi pour vous écrire, et assurément il est impossible à mon cœur de la manquer ; je vais donc encore un instant m'entretenir avec vous, hélas ! moins longtemps que je ne le voudrais, car imaginez-vous, très chère maman, que la distribution des prix est presque dans trois semaines, et vous savez que c'est toujours un grand surcroît d'ouvrage ; mais il faudrait que je fusse bien pressé, pour ne pas trouver un instant pour m'entretenir avec la meilleure des mères.

Hier, je descendais précipitamment de chez M. Bessières, qui venait de m'exercer à la lecture d'une pièce, j'allais me rendre à la salle d'Académie, qui devait avoir une séance solennelle, lorsqu'un des concierges me dit d'aller au par-

loir de la part de M. le supérieur. Me voilà embarrassé, mais enfin je me détermine à faire attendre l'Académie, je cours au parloir, et j'y trouve M. Le Vincent qui venait m'avertir de son prochain départ. J'enviai son bonheur, chère maman, mais enfin un si grand plaisir ne peut se procurer tous les ans ! J'ai vu aujourd'hui la très chère Henriette, qui m'a dit qu'elle ne pouvait pas non plus aller revoir sa bonne mère, mais elle m'a consolé en me faisant espérer que vous verriez auprès de vous notre bon frère. Que cela me fait plaisir ! Quel bonheur pour vous, ma chère maman ! Cela adoucit ma peine, je ne puis vous dire combien. Ce sacrifice, vous sentez bien, coûte beaucoup à mon cœur ; mais ne croyez pas que je sois ni triste, ni découragé, ni abattu ; je saurai me soumettre à la volonté de Dieu, et d'ailleurs mon caractère n'est pas naturellement porté à la mélancolie. C'est une mauvaise herbe, dont j'ignore heureusement le goût.

Il faut que je vous quitte pour aujourd'hui, ma très chère maman, voilà que la cloche m'annonce la fin prochaine de l'étude. A demain, je finirai ma lettre le grand et beau jour de la Pentecôte.

Dimanche 7 juin

Je sors de la messe de communion et au moment où je vous écris, mon Dieu réside encore dans mon cœur. Aujourd'hui nous avons au séminaire la grande solennité de la confirmation, qui sera donnée par Monseigneur l'archevêque de Chalcédoine, puisque Monseigneur Affre, nommé archevêque de Paris, n'est pas encore sacré. Vous avez appris, je pense, sa nomination. Sa profonde science, sa fermeté et toutes ses vertus promettent un digne successeur de Monseigneur de Quélen, que peut-être il ne remplace pas pour les qualités extérieures, mais ce n'est point là l'important. Je l'ai vu plusieurs fois au séminaire, et toujours j'ai remarqué en lui une charmante simplicité, lorsque d'ailleurs je connaissais ses talents et sa haute capacité. Je ne sais quel évêque fera, samedi prochain, l'ordination. A ce propos, je vous apprendrai que Guyomard va recevoir la ton-



sure, malgré l'état fâcheux où sa maladie a réduit ce cher ami ; on est si satisfait de lui, de sa piété, de sa haute vertu ! En effet, depuis qu'il est ici, il a encore fait des progrès rapides dans la vertu, dans la patience entre autres, qu'il a si souvent occasion d'exercer, au milieu de ses souffrances. Il ne pense plus qu'au bonheur qu'il va avoir de se consacrer à Dieu. Aussi dans la maison est-il aimé plus que je ne saurais vous le dire. Pauvre ami ! pourquoi est-il toujours tourmenté par cette malheureuse poitrine !

Dans votre dernière et bien chère lettre, ma bonne mère, vous me demandez encore des détails sur ce M. de Ravignan, que nous avons eu l'insigne bonheur de posséder parmi nous. Je ne sais pas, ma bonne mère, où il est né : mais il occupait une place très distinguée dans le barreau de Paris, et même M. le premier président le désignait toujours pour son successeur. Il se distinguait dès lors par son talent pour la parole, et une gravité de mœurs qui rappelait ces vénérables magistrats du siècle de Louis XIV. C'est alors que, pressé par la grâce de Dieu, il abandonna toutes ses brillantes espérances pour se consacrer à Dieu. Il se retira au séminaire d'Issy où il connut M. Dupanloup, au grand étonnement du monde, qui ne pouvait concevoir ce qui, à ses yeux, paraissait une folie ; mais son étonnement redoubla, quand il apprit que ce même M. de Ravignan venait de quitter cette retraite de Saint-Sulpice, pour en embrasser une encore plus entière et plus profonde, dans la Compagnie de Jésus. Puis, durant dix années, il a été caché aux yeux du monde, et il n'est sorti de cette espèce d'exil volontaire que pour reparaître dans les chaires les plus célèbres et éclairer les peuples par la lumière de sa divine parole.

Vous me demandez aussi quelques détails sur le mois de Marie, ma bonne mère. Comme toujours, il a été magnifique. Tentes superbes, fleurs naturelles, fleurs artificielles, draperies élégantes, lustres étincelants, tout cela a été prodigué pour fêter notre bonne mère. Nous avons eu un beau pèlerinage à Notre-Dame des Anges, dans la forêt de Bondy, mais ce qu'il y a de plus beau, c'était de voir la ferveur de tous ces vieux séminaristes.



Voilà qu'on vient me déranger, adieu, tendre mère, adieu, adieu ! que ma lettre est écourtée ! ce n'est rien, mais adieu.

ERNEST

17

HENRIETTE RENAN A SA MÈRE

1<sup>er</sup> juillet 1840

O ma pauvre mère ! que n'avez-vous pu partager la joie si pure que j'ai hier ressentie ! Notre bon et cher enfant a été cinq fois couronné et applaudi, et moi, témoin de son triomphe, je mêlais à des larmes d'émotion heureuse celles du regret en songeant au bonheur qui dans ce moment était ravi à ma bonne mère. Du moins, le cher bien-aimé pouvait être assuré que dans ce moment-là un cœur ami battait à l'unisson du sien. Je lui laisse, chère maman, le soin de vous donner le détail de la distribution des prix et des récompenses qu'il a obtenues ; j'ai pu, cette année, être présente à ses succès et à toute la longue cérémonie. A la fin de la semaine, il part pour la campagne avec ceux de ses condisciples qui restent pendant les vacances et au nombre desquels est le pauvre Guyomard, qui est un peu mieux, mais dont cependant la maigreur et la pâleur sont effrayantes. Je l'entrevis hier dans les rangs des séminaristes, il fait pitié. Ernest est tout joyeux de le voir un peu moins faible et se flatte que l'air des champs lui sera salulaire. Pendant leur séjour à Gentilly, je vais voir plus rarement notre gros garçon, il est vrai que lors même qu'il resterait à Paris, je serais sans doute obligée de supprimer quelques-unes de mes visites régulières à cause de l'approche de nos prix qui va absorber tous mes instants. Nous sommes convenus qu'il m'écrira la veille chaque fois qu'il devra revenir à Paris, et que, comme toujours, je me rendrai au séminaire, dont je dois connaître le chemin.

Notre bon Alain vous a déjà quittée, je pense, ma bonne mère. Combien de fois j'ai gémi de voir que ses malen-

contreux amis vous auront privée de toute tranquillité pendant son séjour près de vous ! Que de fatigues pour vous ! S'ils étaient à la maison, il y avait de quoi vous rendre malade. Donnez-moi de vos nouvelles, je vous en prie. Si j'ai le temps d'aller jusqu'au séminaire demain, je remettrai à Liart quelques paires de bas blancs qui sont dans le plus triste état. S'il y en avait qui puissent être réparés, cela me ferait bien plaisir ; n'importe comment, je porte toujours des brodequins. J'ai pu mettre en ordre ceux d'Ernest, mais les miens, je n'y puis pas penser.

J'attends de vos nouvelles, chère maman, il me semble qu'il y a bien longtemps que je n'en ai reçu. Adieu, bonne et chère maman, croyez que mon plus grand sacrifice n'est pas de me priver de vous embrasser cette année, mais de ne pouvoir vous envoyer notre excellent enfant ; il y a longtemps que ses joies me sont plus chères que les miennes. Adieu encore et bonsoir, ma mère bien-aimée ! Je vous envoie mille baisers chaleureux comme mon affection pour vous. J'embrasse ma bonne Emma ; elle sait avec quelle amitié. Avez-vous eu les Forestier ? Il ne faudrait plus que cela pour vous abattre entièrement.

## 18

## ERNEST RENAN A SA MÈRE

Gentilly, 25 juillet 1840

Très chère et très bonne maman,

Je ne sais pourquoi, depuis que je suis en vacances, j'aime surtout à penser à vous. C'est sans doute parce que mon esprit libre de tout souci se porte naturellement vers ce qu'il aime, ou que mon cœur a besoin de vous voir ; ce qu'il y a de bien sûr, c'est que mon plus grand plaisir est de penser à vous, et surtout de recevoir de vos lettres. Écrivez-moi souvent, je vous en supplie, très chère maman, c'est mon plus grand bonheur, ne me le refusez pas.

Du reste, bonne et chère maman, je m'amuse beaucoup,

grâce aux soins de tous ces messieurs, qui prennent toutes les peines du monde pour nous procurer quelque délassement. Nous avons fait trois grandes promenades du plus grand intérêt. La première, qui a été la moins considérable, a eu pour but le château de Vincennes, cette antique demeure de saint Louis. Mais ce qui nous a surtout intéressés, c'est l'exercice d'artillerie dont nous avons été témoins, car derrière le château se trouve un très beau parc d'artillerie. Rien de plus intéressant que de voir ainsi faire l'exercice au boulet ; ce que nous avons vu peut nous donner une parfaite idée d'un siège ; aussi y sommes-nous retournés une seconde fois. La seconde promenade nous a encore plus enchantés par son extrême variété. Partis à cinq heures du matin, nous nous sommes d'abord rendus au Bois de Boulogne, où nous avons déjeuné sous l'ombrage. Le Bois de Boulogne est célèbre par le nombre de ses promeneurs. Aussi à chaque porte du Bois y a-t-il un grand nombre de chevaux pour la commodité des personnes qui veulent y faire des cavalcades. On nous a procuré ce plaisir, et les uns montés sur des chevaux, les autres sur de plus humbles montures (des ânes), nous voilà trottant, galopant à travers les allées de la forêt. Moi-même, ma chère maman, je montais un coursier, mais rassurez-vous, il n'y avait rien à craindre, car vous sentez que ce ne sont pas les chevaux les plus fringants que l'on met ainsi aux portes du Bois de Boulogne. De là nous nous sommes rendus au petit village de Suresnes, où nous avons passé la Seine. Ce petit village est situé au pied du mont Valérien que nous n'avons pu visiter, car il faut pour cela un billet du ministère, et nous n'avions pas songé à nous en procurer. Nous nous contentâmes donc de côtoyer la Seine qui devait nous mener jusqu'à Saint-Cloud, mais voici le plus bel incident de la promenade. Déjà nous avions remarqué sur la route plusieurs piquets de gendarmerie, plusieurs soldats qui allaient et venaient à cheval. Tout à coup nous entendons partir d'une bouche ce mot : « Le roi va passer. » Et en effet après avoir attendu une heure environ, nous avons vu dans le lointain un nuage de poussière ; c'était la voiture du roi qui allait de Neuilly à Saint-Cloud. Le roi a une figure

assez bonne et surtout très fine, mais il m'a semblé très vieux. Du reste rien de plus ressemblant que son effigie sur les monnaies ; à cela seul on pourrait le reconnaître. Une réflexion m'a frappé en le voyant ainsi réduit à ne pouvoir se promener qu'en voiture, très rapidement, entouré et suivi d'une escorte : c'est qu'un roi de France ne puisse pas seulement se promener tranquillement comme un de ses sujets, de peur des attentats. Voilà un triste sort, et un triste peuple à conduire ! La suite n'est pas très brillante et n'a pas la majesté des anciennes cours. J'ai été bien content d'avoir vu le roi parce qu'après tout c'est un personnage historique dont on parle et dont on parlera beaucoup, et qu'il faut respecter, ou, au moins, la place qu'il occupe, soit justement, soit injustement. Aussi Alfred Foulon et moi, nous indignions-nous de voir la majesté royale ainsi avilie et méconnue parmi la nation française, autrefois si fidèle à son roi.

Telles étaient nos réflexions sur les bords de la Seine ; mais continuons notre route vers Saint-Cloud. Après avoir dîné sous ses charmants ombrages, nous allons visiter la charmante manufacture de Sèvres, d'où sortent ces merveilleuses porcelaines, que les souverains seuls peuvent acheter, tant elles sont précieuses. J'y ai vu des ouvrages d'une délicatesse, d'un fini incroyables. Un petit tableau en porcelaine long tout au plus de trois pieds, large de deux pieds, est estimé cinquante mille francs. Je n'en finis pas, si je voulais vous faire l'énumération de toutes les pièces curieuses que j'y ai vues, et tout ce que je pourrais vous en dire ne pourrait guère vous en donner une idée. Les belles terrasses de Meudon ont, après Sèvres, attiré nos pas, et de là nous sommes revenus à Gentilly ; il était onze heures du soir, quand nous nous sommes couchés.

Telle a été notre seconde promenade, mais la troisième que nous avons faite mardi dernier a été encore plus belle et plus amusante. Elle a eu pour but Saint-Germain, ville assez considérable, située au milieu d'un pays très agréable, à six lieues de Paris. La route pour y aller a été on ne peut plus charmante. Le magnifique pont et les îles charmantes de Neuilly ont d'abord au sortir du Bois de Boulogne attiré

notre attention. Puis nous sommes allés déjeuner à Nanterre ; vous savez que c'est la patrie de sainte Geneviève, cette antique patronne de Paris ; on y voit encore un puits que la tradition fait remonter jusqu'à elle. Vous sentez que nous n'avons pas manqué de goûter en passant le fameux gâteau de Nanterre, dont la réputation est si bien établie. Dans cette promenade nous avons encore eu le plaisir de voir la Malmaison et le tombeau de l'impératrice Joséphine. Vous savez que c'est là qu'elle se retira pour pleurer ses malheurs, et que c'est de là aussi que Napoléon partit pour l'exil. Non loin de la Malmaison, nous avons admiré ce que peut l'industrie humaine en voyant la célèbre machine de Marly. Elle est mue par la vapeur et, quoique de la plus grande simplicité, elle fait monter l'eau à six cents pieds d'élévation et en fournit à tous les jardins et à la ville de Versailles. On voit encore les restes de la machine de Louis XIV qui était beaucoup plus compliquée ; la nouvelle est étonnante de simplicité et de force. C'est surtout aux environs de Marly, le long de la Seine, que nous avons joui de la vue des plus agréables paysages. Ce ne sont partout que coteaux fertiles, parcs magnifiques, superbes maisons de campagne, le tout offrant une admirable variété. M. Crabot, lui-même, qui a vu presque toute l'Italie, assurait n'y avoir rien vu de plus beau ni de plus riant. Enfin nous voilà à Saint-Germain ; mais je m'abstiens de vous parler des souvenirs historiques qui s'y rattachent, je ne vous parlerai pas davantage de son vieux château qui n'a rien de remarquable quand on a vu Versailles et les autres résidences royales qui entourent la capitale ; je ne vous dirai même rien de la vue magnifique dont on jouit du haut de ces terrasses, ni des cavalcades que plusieurs d'entre nous ont faites dans la forêt, j'en viens bien vite au retour. Oh ! ma chère maman, mais que dis-je ?... je vous ai désobéi... Vous savez qu'une des grandes recommandations que vous me fîtes, c'était de fuir les chemins de fer ; et cependant voilà que je suis revenu de Saint-Germain à Paris en wagon... Grand Dieu ! si vous l'aviez su, vous eussiez frémi ; n'est-ce pas, très chère maman, lorsque vous m'eussiez vu courant ainsi tantôt sur terre, tantôt par-dessus, et faisant six lieues



en vingt-sept minutes ? Mais rassurez-vous, il n'y a aucun danger, et tous ceux qui y montèrent mardi dernier sont encore maintenant en parfaite santé à Gentilly, et prêts à recommencer. Ainsi vous voyez qu'on peut voyager en chemin de fer sans faire le sacrifice d'un bras ou d'une jambe.

Lundi 27 juillet

Voilà, j'espère, un ample et détaillé récit de toutes nos promenades ; hier je suis sorti dans Paris avec Alfred Foulon pour voir le fameux char funèbre qui doit servir à la comédie de demain (1), car on ne peut guère lui donner d'autre nom. Il sera, je crois, fort beau, lorsqu'il sera achevé. Au reste je ne pense pas aller voir le convoi, car outre l'immense concours qui se fera aux environs, je n'aime pas à me mêler à de pareilles cérémonies. Mais mercredi prochain, nous pourrons voir le feu d'artifice des hauteurs de Gentilly ; nous en avons vu un petit ces jours-ci à la barrière de Fontainebleau, et je l'ai trouvé fort beau ; que sera-ce de celui qui sera lancé en présence de tout Paris !

J'ai encore profité des vacances pour visiter plusieurs monuments, qui m'ont fait grand plaisir à voir : la Bourse, très bel édifice, presque carré, et entouré d'une colonnade. L'intérieur est tout à fait grandiose, surtout lorsqu'il est rempli de tous ces négociants et hommes de finances, qui viennent s'y livrer à leurs spéculations ; le murmure confus des voix, me disait Liart qui l'avait visité avant moi, ressemble au bruit des flots de la mer quand elle est agitée ; la comparaison est parfaitement juste. J'ai aussi parcouru un grand nombre de salles de la Bibliothèque royale, incroyable collection de six cent mille volumes et de cent mille manuscrits ; j'y ai vu des choses très curieuses : d'antiques peintures, des momies égyptiennes, des médailles, des armures, des antiquités de toute espèce. J'ai encore visité plusieurs autres curiosités, entre autres la célèbre manufacture des Gobelins, où j'ai vu de précieux

(1) Le dimanche 26 juillet, le corbillard contenant les restes des victimes des journées de juillet parcourut Paris. La cérémonie officielle eut lieu le 28, placé de la Bastille.



tapis, l'église Saint-Eustache, où j'ai assisté au salut hier avec Foulon (c'est son ancienne paroisse), l'église Saint-Germain l'Auxerrois, qui est maintenant sens dessus dessous, etc.

Vous voyez que jusqu'ici je me suis beaucoup amusé, et qu'il ne m'a manqué que vous, excellente mère, pour jouir d'un bonheur presque parfait. Il y a bien longtemps que je n'ai vu la bonne Henriette, mais elle m'a souvent écrit, et jeudi, j'espère définitivement la voir; elle a maintenant encore un surcroît d'occupation; mais enfin ses vacances approchent, et elle pourra alors au moins se reposer un peu. Je suis extrêmement empressé de la voir; car vous pouvez juger combien nous aimons à nous trouver ensemble.

Je viens tout à l'heure de voir le cher Guyomard. Je l'ai trouvé assez bien aujourd'hui. Il est toujours bien faible, il est vrai, mais enfin il n'est pas plus mal. Il se promène dans le parc, et ceci ne peut que lui faire du bien. Il m'a prié de le rappeler à votre souvenir, ainsi qu'à celui du cher Liart. Je ne lui écris pas cette fois-ci, j'attends qu'il m'informe de son voyage et de son arrivée. Je pense bien qu'il s'amuse beaucoup en vacances, et j'espère qu'il me racontera tout cela. Très cher ami, je vous prie d'assurer toutes nos anciennes connaissances du collège, spécialement Le Gall et Jeffroy, que bien souvent je pense à eux; dites surtout à messieurs les professeurs que jamais je n'oublierai tous les soins qu'ils m'ont prodigués. Moi aussi j'eusse bien désiré les voir pendant mes vacances, et leur dire par moi-même quelle est pour eux ma reconnaissance.

Et vous, très chère maman, quand pourrai-je vous revoir? Cette espérance me soutient, et après tout, un an passe bien vite. Ne soyez pas triste, je vous en supplie; quelquefois je me figure vous voir seule, et je crains que vous ne vous livriez à l'affliction: pourquoi le feriez-vous, très bonne mère? Le bon Dieu, qui nous a séparés pour notre bien, saura bien aussi nous réunir, quand il le jugera à propos. Du courage donc, excellente mère, il viendra pour nous dans des jours meilleurs et il l'a dit lui-même: ceux qui sèment dans les larmes recueilleront dans l'allégresse.

J'attends sans tarder une lettre de vous et aussi du cher

Liart. Vous vous plaigniez, dans votre dernière, que je ne vous eusse pas donné plus de détails sur la distribution des prix; je me fiais sur Henriette, et Henriette probablement sur moi. Du reste maintenant, pendant les vacances, on donne assez peu de temps aux études, comme il convient de le faire, afin de recommencer avec plus de vigueur à la rentrée. Voilà déjà près de la moitié des vacances écoulée; mais du reste je vois approcher le commencement de l'année avec joie: j'y reverrai mes condisciples, mes maîtres chéris, je retrouverai mes études et mes classes. Après les fleurs de la seconde, je vais enfin cueillir les fruits de la rhétorique. Que ne puis-je passer encore cette année avec l'excellent M. Bessières! Mais je ne puis l'espérer; je m'attends toutefois à trouver, dans celui qui doit le remplacer auprès de moi, un professeur éclairé et zélé. Son nom m'est déjà cher depuis longtemps (il s'appelle M. Duchesne), et il semble déjà me témoigner beaucoup d'intérêt. Mais M. Bessières était si bon que je ne puis m'empêcher de le regretter amèrement.

Allons, bonne mère, il faut pourtant finir, j'ai bien tardé à mettre ma lettre à la poste; elle ne partira que le 29; mais enfin j'ai tenu à vous envoyer un journal complet. Adieu, excellente mère, je vous aime plus que je ne puis vous le dire; mais vous le sentez, et cela me suffit.

Votre fils respectueux et dévoué sans réserve,

ERNEST

P.-S. — Si vous pouviez par quelque occasion m'envoyer quelques coquillages, vous feriez plaisir à l'un de mes amis. Il en désire fort peu, pourvu qu'ils soient jolis et petits.

19

ERNEST RENAN A FRANÇOIS LIART

Paris, 7 septembre 1840

Voilà bien longtemps, mon très cher Liart, que je retarde toujours à vous écrire; enfin, malgré le long devoir que M. Duchesne nous a donné, je veux soustraire un moment

à mon travail pour m'entretenir doucement avec vous, puisque j'ai été frustré dans la douce espérance de vous revoir au commencement de l'année. Je vais encore perdre le bon Guyomard, en sorte que je vais me trouver bien isolé, moi qui croyais tout le contraire. Pauvres amis, quel service je vous ai rendu à tous deux ! Pardon, mon cher Liart, de vous avoir causé tant de pertes et tant d'ennuis, mais mon intention était bonne et d'ailleurs votre séjour à Paris, quoique si triste, n'a pas laissé de vous être utile, j'en suis persuadé. Enfin, mon cher, je conçois parfaitement vos raisons et ne croyez pas que je vous en veuille du tout ; sans doute, je le regrette pour moi et peut-être pour vous, mais je vous ai souvent répété que si je vous voyais sortir dans les dispositions où vous êtes maintenant, mon chagrin serait mille fois plus amer. Enfin, mon cher, oublions le passé, et qu'il n'en soit plus question entre nous, si ce n'est quand vous voudrez encore être des nôtres, si par hasard un beau jour il vous en prenait envie. Seulement, mon cher, je vous supplie de ne pas discontinuer d'être mon ami, soyons toujours ce que nous avons été l'un pour l'autre, et que ce soit pour la vie. J'attends avec impatience la lettre où vous me direz ce que vous comptez faire cette année.

Si les nouvelles de Saint-Nicolas peuvent encore avoir quelque intérêt pour vous, je vous dirai que la rhétorique a fait son premier essai sous M. Duchesne ; plus tard, je vous dirai ce qu'elle en pense, mais ce qu'il y a de certain, c'est que ce n'est pas le genre de M. Bessières. A propos de M. Bessières, il est revenu, et professe encore la seconde, à son grand déplaisir, car sa classe est loin d'égaliser celle de l'an dernier. M. Simonin est professeur de troisième, M. de Chaillac sera, dit-on (car il n'est pas encore arrivé) préfet de discipline. La maison de Gentilly est envahie par les ouvriers, qui bientôt auront fini leurs réparations, et alors la huitième, la septième, la sixième et cinquième division s'y transporteront. M. Debeauvais y sera supérieur, et sera remplacé dans sa charge de préfet des études par M. Crabot jeune. Quand tout se sera formé plus décidément, je pourrai encore vous en parler. J'ai vu Bertin, au retour des vacances, vous savez qu'il les

a passées avec d'Estampes, il est parti pour la Bretagne.

Plusieurs de vos anciens condisciples ont témoigné un regret sincère de ce que vous ne reveniez pas, entre autres Féron, Teppe, Laviron et plusieurs autres. La classe est composée comme l'an dernier, à l'exception d'Hugonin et de Trillat, qui, au lieu de monter, sont descendus en troisième, et de quelques nouveaux qui sont venus en augmenter le nombre. Nous avons aussi pour condisciple Léon Billion, qui a passé de troisième en rhétorique. Il sera, je crois, assez fort, et pourrait fort bien suppléer au déficit de la classe pour un directeur de l'Académie. Meigneux a pensé ne pas revenir ; on n'a pas entendu un mot de lui durant les vacances ; enfin nous l'avons encore.

Voilà bien des noms propres ; j'espère que vous me rendrez la pareille dans votre réponse, en me donnant force détails sur le pays. Je vous promets qu'il m'en a coûté singulièrement, et plus que je ne m'y attendais, de ne pas aller respirer mon air natal durant les vacances ; néanmoins, malgré quelques petits accès de mal du pays, tout n'a pas mal été sous le rapport de l'amusement.

Adieu, mon très cher Liart, croyez à l'affection sincère de celui qui ne cessera jamais d'être votre ami dévoué et véritable.

ERNEST RENAN

20

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 4 octobre 1840

Ma très chère maman,

Quel plaisir ! Je viens de me procurer une grande et ample feuille de papier, qui va me permettre de m'entretenir à loisir avec vous. Je m'y prends un peu tôt, même avant l'époque que vous m'aviez fixée, et à laquelle je vous promets d'être fidèle pour ma part ; mais j'ai cette fois une raison spéciale. La semaine qui commence sera presque entièrement occupée par la retraite, en sorte que

je ne pourrais vous écrire qu'aujourd'hui en huit, tout au plus. Ce serait trop retarder, et quoique je désirasse bien vous donner des détails de notre retraite, je sacrifie ces détails à la crainte de vous inquiéter.

J'ai reçu des nouvelles d'Henriette datées de son petit séjour d'Auteuil, qui doit être fort agréable, par ce que j'en connais et ce qu'elle m'en a dit. Il y a assez longtemps que je ne l'ai vue, à cause du temps qui ne favorise pas trop ses visites, qui maintenant exigent un plus long voyage ; mais j'ai tout lieu de croire que sa santé va toujours en s'améliorant. Si je pouvais la voir demain, que je serais content !

J'ai été charmé d'apprendre l'heureuse arrivée de notre cher Guyomard. Que je suis impatient de savoir de lui des nouvelles plus détaillées ! Le départ de mes deux amis a laissé sans doute un grand vide dans ma vie, mais ne vous imaginez pas que je m'en attriste trop. J'ai toujours de bons et sincères amis, qui me consolent de leur absence. Leur présence m'était sans doute bien chère, parce que je les aimais et qu'ils me rappelaient ma Bretagne et ma bonne mère ; mais quant à l'agrément de ma vie, je n'en pouvais tirer beaucoup de l'un d'eux, toujours triste et chagrin, de l'autre toujours indisposé ; malgré cela, mon cœur leur est sincèrement attaché, et le sera toujours. Je ne me pardonnerais pas de les avoir emmenés loin de leur pays, pour si peu de chose, ou plutôt pour rien du tout, si la droiture de mes intentions, quand j'agissais ainsi, ne venait me rassurer. Mais ne craignez pas, chère maman, je me plais toujours, et mon bonheur serait parfait si je pouvais vous voir et vous avoir près de moi.

A propos de Bretagne, j'ai vu ces jours-ci un compatriote, et qui plus est, un ancien condisciple. Il était déjà venu au séminaire quand Liart et Guyomard y étaient, mais je ne me rappelle pas pour quelle raison je ne le vis pas. C'est un nommé Lemer cier, qui est maintenant à Paris, au séminaire du Saint-Esprit, pour les missions. Il était au collège à Tréguier en même temps que moi ; mais bien plus avancé. Il est venu une fois chez nous autrefois, pour prendre un cahier de mathématiques, et se rappelle fort



bien vous avoir vue et avoir causé avec vous de ce malheureux pays d'Erquy, où il est né. Triste souvenir, chère maman ! mais néanmoins j'ai éprouvé le plus grand plaisir à m'entretenir avec lui de tout cela. Il est venu me voir au séminaire, et m'a engagé à aller lui rendre visite, ce que j'ai fait vendredi dernier. Il m'a beaucoup parlé de M. Constant Ollivier, et autres messieurs de Saint-Brieuc.

Parlons maintenant de Saint-Nicolas. Je vous dirai d'abord que nous sommes bien plus au large dans la maison ; et cependant nous sommes bien plus nombreux que l'année dernière ; comment concilier ces deux propositions ? Mais M. Dupanloup, qui a toujours des ressources toutes prêtes, a trouvé moyen de les concilier en envoyant les petits à Gentilly. Il a obtenu de l'archevêché les sommes nécessaires pour les réparations qu'exigeait la maison, et on en a fait un véritable palais. Les trois basses classes, huitième, septième et sixième, y sont installées depuis mardi dernier. Nous sommes maintenant bien plus commodément dans la maison de Paris, et pour les récréations et pour tout le reste. J'ai maintenant une chambre fort agréable, bien située, au second étage qui est le plus beau de tous, vis-à-vis de la chambre de M. Crabot, qui durant l'hiver ne me refusera pas, je pense, d'aller quelquefois faire la cour à son foyer.

Un mot de la classe de rhétorique. Déjà plusieurs combats se sont livrés et les succès ont été balancés. A la première composition, en version latine, j'ai été le premier : voilà sans doute un beau commencement ; nous verrons si le reste y correspond. A la seconde composition, en version grecque, je n'ai obtenu que la seconde place, et à la composition suivante, en vers latins, j'ai encore été le troisième. Jusque-là, il n'y avait pas de mal ; mais voici les revers qui arrivent. Il s'agissait d'une grande composition en discours français, la première que nous eussions faite en cette matière. Par un coup surprenant du sort, une révolution soudaine s'est opérée, les *malins* de la classe (c'est ainsi qu'on appelle vulgairement les forts) se sont oubliés et se sont laissé vaincre, Henri Nollin se place le septième, Alfred Foulon, naguère invincible, est rejeté à la dixième place, et moi... ? Devinez ma place. J'ai peine à vous le dire et à le



croire... je suis le treizième. Voilà, n'est-ce pas, un bel acte d'humilité ? Malheureusement, il a été assez involontaire. Mais ce qui me console dans mon malheur, c'est qu'il est partagé, et que mes deux concurrents à l'excellence en ont aussi eu de mauvaises. Tout cela demande une revanche, que j'espère prendre après la retraite, dans une composition en discours latin. Du reste, la classe marche très bien : nous voyons de très belles matières, nous étudions les plus grands modèles, Bossuet, Massillon, etc. Nous expliquons des auteurs du plus haut intérêt ; ce sont surtout les tragiques grecs. Ces jours-ci, nous avons expliqué des passages d'Aristophane d'un charme inexprimable. Nous n'avons pas encore fait beaucoup de discours, mais cela viendra. Notre professeur est un homme de la plus grande science et de la plus haute capacité. Il est même plus instruit, je crois, que M. Bessières, quoique celui-ci fût un si excellent professeur. Mais ce n'est plus la même méthode.

M. Duchesne est beaucoup plus sérieux : il ne plaisante pas autant, il n'amuse pas autant, mais il sait remplacer ce qui manque à ses classes sous ce rapport par l'intérêt qu'il porte à ses élèves, et l'habileté avec laquelle il sait leur faire sentir les beautés des auteurs, car il a pour cela un talent tout particulier. Au reste, je me plais beaucoup sous lui, et j'espère passer une bonne année.

5 octobre

Vous me demandiez dans votre lettre si Henriette est bien amaigrie, si elle est bien pâle, bien changée. Une si grande maladie, chère maman, n'a pu passer sans laisser des traces de son passage ; mais, néanmoins, la dernière fois que je l'ai vue, je l'ai trouvée fort bien, et ce qui prouve qu'elle était assez forte, c'est qu'elle a pu faire le trajet de chez elle au séminaire, qui après tout est encore de longueur raisonnable. Maintenant, elle doit être presque aussi forte et aussi bien portante qu'auparavant. J'attends bien impatiemment sa visite, mais je ne pourrai la recevoir avant lundi prochain, à cause de la retraite. Cela me contrarie bien, mais j'ai eu soin de l'en avertir, afin qu'elle ne fît pas une visite inutile.

C'est mon plaisir le plus sensible que de voir cette chère et excellente sœur. Quand je suis avec elle, et que nous caissons de vous, je crois vous voir, ma chère maman, avec nous deux dans le parloir de Saint-Nicolas. J'aime bien souvent à me faire cette illusion. Quand je vais quelque part, que je suis tout seul, je me dis : Si maman était ici avec moi... Hélas ! ce n'est qu'une illusion, très chère mère, quand sera-ce une réalité ? En attendant, je me console en pensant souvent à vous. Je crois vous voir là-bas toute seule, quelquefois triste, quelquefois plus contente. Plût à Dieu que vous le fussiez toujours ! Dites-moi, tendre mère, comment vous vous trouvez, quelle est votre vie, si vous êtes bien, si vos maux de tête ne vous tracassent pas trop, si vous êtes assidue à la petite goutte de café. Ne me cachez rien, ma chère maman, car rien ne me déchire le cœur comme de penser que vous êtes triste, que dans l'instant peut-être où je ris, vous pleurez. C'est un des grands maux de l'absence : on ne sait en quel état est la personne que l'on aime, et cette pensée empoisonne bien toutes les satisfactions. Enfin, du courage, chère maman ! le terme où je dois vous voir n'est pas si éloigné, et alors nous pourrons causer à loisir. Trois mois et demi de vacances ! Certes en voilà de belles. Que je suis changé, n'est-ce pas ? Je désire maintenant les vacances, non pas pour ne plus travailler, ce qui ne m'arrivera jamais, non pas davantage pour quitter le séminaire, où je me plais parfaitement : mais pour vous voir, excellente mère. Mais il paraît que je rêve, car voilà que je parle de vacances, et il n'y a qu'un mois que l'année est commencée. Cela ne fait rien ; quand je vous écris, j'aime à vous dire tout ce qui me passe par la tête, comme je le faisais autrefois. Demain, nous avons promenade depuis le matin jusqu'à trois heures après-midi. Le soir on chante le *Veni Creator* et on commence la retraite. Priez pour moi, chère maman, afin que je la fasse bien ; au reste, c'est peut-être ce qu'il y a de plus édifiant dans la maison, que la manière simple, douce, paisible et tranquille dont on y fait les retraites.

Je vous ai consacré la plus belle partie de ma lettre, chère maman ; je le devais, et ç'a été pour moi un bonheur. Je vais maintenant donner le côté de l'adresse à mes deux

chers amis Liart et Guyomard. Adieu donc, excellente mère, adieu, la plus chérie des mères ; car je ne crois pas exagérer en parlant ainsi du respect et de l'amour que vous porte votre

ERNEST

21

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 8 novembre 1840

Quelle triste nouvelle, chère maman, nous a apportée votre dernière lettre ! quelle peine le bon Dieu nous réservait ! Hélas ! je ne prévoyais que trop en quittant mon cher Guyomard que je ne le reverrais plus. Et ses parents... quelle douleur pour eux ! je ne me consolerais pas de cette perte si douloureuse, si je pouvais croire que ce fût moi qui eusse occasionné la mort de mon meilleur ami, en l'attirant à Paris : mais je puis me rendre le témoignage qu'en cela je ne lui ai fait que du bien, et qu'il m'en est reconnaissant devant Dieu. Lui-même souvent me l'a exprimé. Si la mort est venu le séparer de nous, ce n'est pas que les soins lui aient manqué ici, mais sa santé était si faible ! Quand je pense que je ne reverrai plus Guyomard, que je ne lui parlerai plus, que je n'ai pas assisté à ses derniers instants, cela me fait une peine que je ne puis vous rendre. Vous savez, chère maman, que depuis longtemps nous nous aimions. Mais ce qui doit nous consoler, sans toutefois tarir nos larmes, c'est qu'il est maintenant dans le ciel : et il suffit de l'avoir connu pour n'avoir aucun doute à cet égard. Quelle vertu dans une si grande jeunesse ! Dieu n'a pas voulu le laisser plus longtemps à la terre. Que je m'estimerais heureux si à la fin de ma vie je pouvais en être où il était ! Sa mort a beaucoup affligé les bons enfants de Saint-Nicolas, surtout ceux qui étaient unis plus étroitement avec lui. C'était un samedi soir, et je n'en savais encore rien, lorsque M. le supérieur, à la réunion pour la lecture spirituelle, nous annonça sa mort bienheureuse devant Dieu. Jugez de ma

douloureuse surprise. Il nous consola en nous rappelant toutes ses vertus : « Il ne vivait, dit-il, que d'amour de Dieu, et ceux d'entre nous qui le connaissaient plus intimement peuvent lui rendre ce témoignage. » Le soir même, monsieur son professeur, qui est actuellement le mien, m'appela pour lui donner divers détails sur ce que je savais de sa vie : je le satisfis aussi amplement que je le pus, et le lendemain à la sainte messe, il nous fit à l'Évangile, au lieu d'instruction, le récit abrégé de sa vie et de ses vertus, d'après les quelques détails que je lui avais fournis. Toute la maison en fut édifiée. Le mardi, un service solennel fut célébré en son intention. Monsieur son confesseur, qui est aussi le mien, officia, assisté de tous les membres de la congrégation du Sacré-Cœur, dont il faisait partie, et qui communiaient tous à son intention. C'est ainsi que nous lui avons prouvé notre sincère attachement : son souvenir vivra longtemps parmi nous, et pour moi, ma chère maman, je n'oublierai jamais le meilleur ami que j'aie jamais eu, après vous, chère maman, et mon frère et ma sœur. Il était pour moi comme un second frère.

J'ai vu aujourd'hui même notre chère Henriette. Sa santé va très bien, et ses affaires s'avancent. Ne vous inquiétez pas de ce qu'elle éprouve des retards ; si elle avait voulu elle serait maintenant partie, mais elle agit avec prudence, et a bien raison. Quelles offres avantageuses on lui propose ! Hélas ! mais faudra-t-il encore nous séparer ? Oh ! n'en parlons pas encore, je vous en supplie. Mais je vous supplie d'être sans nulle inquiétude sur son compte sous tous les rapports.

Que j'aime à penser à vous, ma bonne mère ; je vous écrirais des lettres entières si je voulais vous dire combien je vous aime. Mais parlons de quelque chose de positif. La rhétorique va toujours son train : nous faisons de beaux discours, nous étudions d'admirables modèles. Les combats littéraires continuent avec un acharnement incroyable. Sept concurrents surtout se battent à outrance. Chaque composition amène une révolution, car il est rare qu'il s'en passe une où quelqu'un de ces sept *malins* ne tombe un peu bas, dans les quinzisième, les treizième, les seizième, etc. J'ai

eu mon tour à cette fameuse composition en discours français où j'ai été treizième. À la suivante composition, en discours latin, j'espérais prendre ma revanche. Point du tout : je fus le septième. Alors une sainte fureur s'empare de moi, je fais un dernier effort, et je suis le second en histoire et le premier en version latine et en version grecque consécutivement, tandis que MM. Nollin et Foulon vont complaisamment se placer les onzième, quatorzième, etc. De si rudes coups portés à mes rivaux m'ont reconquis l'excellence, que j'avais perdue par mes revers passés ; j'ai même un avantage assez marqué sur Henri Nollin, qui me talonne de plus près, car Alfred Foulon s'est un peu laissé enfoncer. Néanmoins, je tremble : la fortune est changeante, mes adversaires s'endorment, mais si ce petit Alfred Foulon venait à se réveiller, quels coups de griffes il me porterait ! Il n'y a rien de plus terrible qu'un lion qui s'éveille en colère.

Le séminaire vient de faire une perte bien difficile à réparer dans la personne de mon bien aimé professeur de seconde, M. Bessières, que Monseigneur l'archevêque vient d'appeler à un autre ministère. Il vient d'être établi chef des catéchismes de la paroisse de la Madeleine, place de la plus haute importance, et autrefois remplie par M. Dupanloup avant qu'il fût supérieur du petit séminaire. Je me réjouis bien que ceci ne soit point arrivé pendant les deux ans que j'ai passés sous lui. C'était un si excellent professeur ! Il aimait tant sa classe ! Mais cette année il n'avait plus le même goût à professer ; car il s'en faut bien que la seconde actuelle vaille celle de l'an dernier, pour la force des élèves. Nous avons reçu cette année quelques nouveaux Bretons, qui m'ont tant soit peu consolé de la séparation de nos deux chers compatriotes. L'un est en rhétorique, et a déjà fait sa philosophie en Bretagne. Il est tonsuré, et a l'esprit le plus juste et le coup d'œil le plus fin qu'on puisse imaginer. Il est à côté de moi à l'étude, et, en récréation, nous aimons bien à parler ensemble de la Bretagne. Un autre plus jeune et moins avancé est encore arrivé ; c'est un excellent enfant, qui, je pense, s'habituerà bien, mais qui souffre les épines des premiers temps. Du reste je les appelle compatriotes, parce qu'ils sont Bretons de pays et de caractère, mais il



s'en faut bien que nous soyons nés du même côté. L'un est de Lorient, l'autre d'Auray, du pays de M. Crabot. Ce bon M. Crabot continue à me montrer beaucoup d'intérêt. C'est lui qui, le soir même où l'on nous annonça la mort de Guyomard, me remit le petit mot qui m'appartenait. M. le supérieur avait défendu qu'on me le remît auparavant, voulant être le premier à annoncer cette triste nouvelle à la communauté.

Voilà donc Liart à Saint-Brieuc. Je lui souhaite de s'y plaire, et j'espère que mon souhait sera accompli. J'aimerais bien à recevoir une lettre de lui, car, quoiqu'il ait jugé à propos de s'éloigner de moi, je veux toujours demeurer son ami. Quelquefois je pense à lui écrire, d'autres fois je veux attendre une lettre de lui. Je ne crois pas qu'il se soit refroidi à mon égard, à cause d'un parti que je lui avais proposé pour son bien, et qu'il n'a pas dépendu de moi de faire réussir.

J'attends, ma bonne mère, bien impatiemment une lettre de vous. Vous me direz comment va votre santé et toutes vos affaires. Vous sentez que c'est là tout ce qui m'intéresse, quoique je sois loin d'être indifférent pour toutes nos bonnes connaissances de Bretagne. Comment passerez-vous votre hiver ? Cette triste saison m'effraie pour vous ; ne négligez rien, je vous en prie, chère maman, je ne me lasse pas de vous le répéter, pour ne point souffrir de la rigueur du froid. Pour nous, nous avons de bons calorifères, nous prenons de l'exercice en récréation, de sorte que le froid n'a guère d'accès auprès de nous. Que ne puis-je être certain qu'il en sera ainsi de vous !

Allons ! ma chère maman, il faut nous séparer. Quand serons-nous réunis pour plus longtemps ! En attendant, recevez les tendres et respectueux embrassements de votre

ERNEST



ERNEST RENAN A FRANÇOIS LIART

*M. François Liart, en philosophie, au grand Séminaire, Saint-Brieuc.*

Paris, 22 novembre 1840

Je ne savais que penser, mon cher ami, de votre long silence, quoique je n'aie pu vous soupçonner un moment de m'oublier. Mais il y avait si longtemps que j'attendais une lettre de vous ! Jugez donc de la joie que m'a causée votre dernière, et aussi du plaisir que j'ai à vous consacrer mon étude du dimanche soir, qui, comme vous vous le rappelez peut-être, est un peu lourde à porter.

Quelle perte douloureuse le Seigneur nous a fait éprouver, mon cher ami, en nous enlevant notre meilleur ami. Pauvre Guyomard ! Je l'aimais bien pendant qu'il vivait, mais il me semble que maintenant je l'aime mille fois davantage. Le souvenir de ses vertus revient sans cesse à mon esprit, et il faut avouer que je suis bien coupable de n'être pas meilleur que je ne suis, quand il m'a été donné de contempler de près le spectacle touchant d'une âme si pure. Je l'ai toujours regardé comme un jeune homme d'une éminente piété, mais quelques conversations que j'ai eues avec lui durant les dernières vacances que nous avons passées ensemble m'ont appris jusqu'où allaient sa perfection et son détachement entier des créatures. Je ne puis me consoler de n'avoir pas assisté à ses derniers moments. Hélas ! je ne prévoyais que trop en lui disant adieu, que cet adieu serait éternel !

La nouvelle de votre installation au grand séminaire m'a comblé de joie, mon bien cher ami. Hum ! vous voilà en philosophie ! Il ne faut plus que je badine avec vous ! Je crois vous voir grave, sérieux, absorbé dans des profondes études, en un mot philosophe. Pour moi, qui ne suis encore qu'en rhétorique, il m'est encore permis de rire. Cependant j'espère que les sublimes méditations auxquelles il se livre n'empêcheront pas mon cher Liart de penser quelquefois à son

ancien ami, et de lui écrire de temps en temps. Oh ! ce serait pour moi une trop grande privation ; au moins, puisque je ne puis avoir de compatriotes pour me livrer avec eux aux *dulces susurri*, qu'il me soit permis de les entretenir par lettres ! J'ai bien à côté de moi, à l'étude, un Breton, assez dans le même genre que Bertin, aussi spirituel, quoique bien plus grave. Mais dois-je appeler compatriote quelqu'un qui est né à plus de trente lieues, de notre bonne ville de Tréguier ! Du reste, il est assez breton de caractère et d'esprit, et montre le jugement le plus droit et le plus sain qu'on puisse imaginer. Pas besoin de vous dire qu'il n'est [plus] en rhétorique, puisqu'il a déjà fait sa philosophie et qu'il a reçu la tonsure. Il a été condisciple de Bertin, qui, comme vous le savez probablement, est à Saint-Sulpice. Tous ses autres condisciples, les rhétoriciens de l'an passé, sont à Issy, à l'exception d'Arnaud et d'Edmond de Nanteuil, de Louis Wirquin et d'Henri Avenel. Pour le premier, *speratur*, pour Wirquin, *dubitatur*, quant à Avenel, *desperatur*, idem d'Edmond de Nanteuil.

Quant à la rhétorique actuelle, rien de nouveau, sinon que Nollin est directeur de l'Académie, ou directrice, comme on l'a malignement appelé. A propos d'Académie, nous avons eu hier une séance qui nous a vivement intéressés, par la présence de plusieurs personnages distingués et surtout d'un homme que j'ai été ravi de voir. Je vous le donnerais en cent, vous ne le devineriez pas. Cependant si je vous disais que c'est un trappiste, je crois que vous finiriez par nommer le Père de Géraambe, car il est assez rare de voir des trappistes présider des séances académiques. Il n'était pas en habit religieux, parce que, partant ces jours-ci pour Rome, il les a fait partir devant lui. Il a un air extrêmement distingué et il a assez répondu à l'idée que je m'étais formée de lui d'après ses ouvrages.

J'espère, mon cher Liart, que dans votre prochaine lettre vous voudrez bien me donner quelques détails sur votre vie actuelle, sur vos études, etc., car tout ce qui vous touche m'intéresse. C'est un bien grand plaisir pour vous de vous trouver au milieu d'anciens condisciples et compatriotes, et surtout de vivre avec M. Constant Ollivier. Le nom de mon-

sieur votre professeur me fait juger des agréments que vous devez avoir à étudier avec lui.

J'ai reçu, il n'y a pas bien longtemps, une lettre de ma chère maman, mais elle ne m'apprenait rien de nouveau sur Tréguier. Une vieille nouvelle cependant me revient. Il paraît que ce bon Père Duchêne, notre professeur de mathématiques, vous a suivi, ou plutôt précédé dans les régions briochaines, car j'ai appris qu'il avait quitté le professorat et qu'il était maintenant à Langneux. Je ne sais pourquoi, c'est le professeur dont j'ai conservé et conserverai toujours le plus doux souvenir, avec M. Bessières ; vous saurez que ce dernier n'est plus à Saint-Nicolas. Il désirait quitter le professorat et, en effet, au bout de deux mois, M. l'archevêque nous l'a retiré pour le mettre à la tête des catéchismes de la Madeleine, place qu'a autrefois occupée M. Dupanloup.

M. Lemercier, que j'ai vu il y a quelque temps, m'a prié de vous dire mille choses amicales, ainsi qu'à tous ces messieurs du séminaire, qu'il a connus autrefois. Veuillez aussi assurer M. Ollivier et tous nos anciens condisciples que leur souvenir m'est bien cher, et que quelquefois je désirerais bien leur être adjoint, quoique je me plaise parfaitement ici.

Pour vous, mon bien cher et excellent ami, je vous supplie de croire à la sincère et bretonne affection de votre

ERNEST

23

ERNEST RENAN A FRANÇOIS LIART

*M. François Liart, élève de philosophie au grand Séminaire, Saint-Brieuc.*

Paris, 5 février 1841

J'ai bien tardé, mon bon ami, à répondre à ta lettre du premier jour de l'an. Excuse-moi, je t'en prie, à cause des préoccupations qui, depuis quelque temps, sont venues m'assaillir, et je t'assure qu'elles durent encore. Le départ

de ma chère Henriette (1) et le vide que son absence laisse dans ma vie, m'ont un peu assombri les idées, et je t'assure qu'il s'est passé je ne sais quel changement dans mon esprit depuis quelque temps. Je commence à tout voir d'un autre œil, et l'avenir ne me sourit plus guère comme autrefois. Ton départ, celui de notre pauvre Guyomard, le départ de ma bonne sœur, tout cela m'a attristé, et j'aime à te le dire, parce que je ne te cache rien. Je n'ai jamais tant soupiré après les vacances, j'ai faim en quelque sorte de revoir la Bretagne et ma chère maman, et toi, mon cher Liart. Mon imagination vole sans cesse vers ces lieux où nous nous promenions ensemble, et c'est mon plus doux loisir de me laisser aller à ces pensées. Enfin, mon cher ami, dans cinq mois, nous serons ensemble.

J'ai reçu hier une lettre de maman, où elle me parle de toi. Elle t'a vu à Saint-Brieuc, et m'a exprimé le regret de n'avoir pu voir M. Ollivier. Elle t'aura sans doute appris comment j'ai été frustré de l'espérance de la voir à Paris ; cette excellente mère me propose sans cesse pour me tranquilliser de venir habiter ce pays, si mon isolement me paraît insupportable, mais il faudrait qu'en effet il soit bien insupportable pour que je consente à ce voyage, qui me rendrait, il est vrai, pleinement heureux, mais je croirais mon bonheur acheté trop cher par les ennuis et la vie désagréable que ma pauvre maman serait obligée de mener.

Je vois que les études de philosophie ne sont pas aussi accablantes par le travail qu'on se plaît à l'imaginer. Je suis presque tenté de te féliciter de n'avoir pas fait de rhétorique : rien n'est plus ennuyeux, plus pédantesque, plus monotone, plus absurde, plus exécrable : il paraît bien que je ne suis pas bâti pour être orateur, et souvent je doute de la vérité de cet axiome : *Fiunt oratores*. Quoi qu'il en soit, cela ne va pas du tout ; pas moyen de tirer un pauvre petit discours de cette tête sèche et aride. Oh ! la diabolique invention que la rhétorique ! Ne valait-il pas mieux parler tout bonnement, tout simplement, sans aller chercher ce fracas de périodes rondes, carrées, cornues, biscornues, et

(1) Henriette Renan était partie pour la Pologne en janvier 1841. Voir ci-dessus, p. 454.

tout cet assortiment de mots baroques à vous rompre la tête ! Quoique la peinture que tu me fais de la philosophie ne soit pas très délicate, je l'appelle cependant avec empressement ; ne crois pas pour cela que je m'ennuie trop : la rhétorique, je le répète, n'a jamais eu d'élève plus revêche et moins apte que moi à saisir ses leçons, mais la *littérature*, que je distingue fort de la rhétorique, fera toujours mes délices, et me fait passer encore de bien doux moments. Du reste le succès répond assez à ces belles dispositions, et si j'en ai eu quelques-uns, c'est toujours dans des matières étrangères à la rhétorique.

Je suis de bien mauvaise humeur aujourd'hui, n'est-ce pas, mon cher Liart ? Dame, vois-tu, c'est qu'un Breton prend difficilement racine dans une terre où il est seul de son espèce. Je t'avais parlé d'un nouveau, qui avait remplacé Bertin à Saint-Nicolas ; pas moyen de le garder ; il nous échappe un beau jour, et est allé revoir sa Bretagne. Quant à Bertin, il paraît qu'il se trouve admirablement bien à Saint-Sulpice. Je ne t'engage pas à fortifier celui dont tu me parlais dans ta dernière lettre dans son attraction vers Paris ; d'autant plus que je crois que les motifs de l'attraction ne sont pas très purs ; crois-moi, n'écris pas pour lui ; s'il persiste dans son envie, il écrira à qui bon lui semblera. Quoique je continue à estimer la maison où Dieu m'a placé, et que j'apprécie tous les jours de plus en plus le supérieur qui la dirige, je n'engagerai personne à y venir, parce qu'on peut s'y plaire ou s'y déplaire, d'après mille circonstances diverses, très indépendantes de la volonté de l'individu. La maladie de Monseigneur de Saint-Brieuc m'a fait naître une drôle de pensée : si M. Dupanloup allait devenir évêque de Saint-Brieuc, comme cela a déjà pensé arriver pour un autre diocèse, ce serait une affaire un peu comique pour nous deux. Mais assurément, c'est là fiction très gratuite.

Rien de nouveau parmi nous, tout va sur le même pied. Mes condisciples sont les mêmes, et je te promets qu'ils ne t'ont pas oublié. Girard, Tefte et Féron me demandent souvent de tes nouvelles. Quand nous serons vieux (si toutefois nous le sommes jamais) je crois que nous rirons volontiers de cette singulière année que nous aurons passée ensemble



à Paris dans notre jeunesse ; nous en sommes trop rapprochés pour nous en égayer. Je n'ai pas songé à adresser à Garot la question que tu me faisais sur son frère ; mais je serais pour ma part assez porté à donner la victoire à ton adversaire, dussé-je blesser les droits sacrés de l'amitié. Je suis même presque certain qu'il ne reçut pas à la fois plusieurs ordres sacrés.

Je te prie de dire mille choses affectueuses à tous mes anciens condisciples, qui sont encore les tiens. N'oublie pas aussi M. Ollivier, qui sans doute aura ressenti bien vivement la perte de notre ami commun, le cher Guyomard. Je regarde comme une des faveurs les plus insignes que j'ai reçues de Dieu, d'avoir pu connaître un jeune homme d'une si grande vertu : j'espère qu'il prie dans le ciel pour la conversion de son ancien ami Ernest.

Pour toi, mon cher, n'oublie pas, je t'en supplie, l'affection que je t'ai toujours portée, et ne crains pas que jamais elle s'altère. J'avais deux amis, le bon Dieu m'en a enlevé un, que sa volonté soit faite, puisqu'il m'en reste encore un autre, dont je connais l'affection et le bon cœur. Ainsi donc, mon bon Liart, adieu, en attendant les vacances.

ERNEST RENAN

A propos ! Mille pardons de ma négligence ! Figure-toi que j'ai dans ma malle une redingote que je crois être la tienne. Elle y est depuis assez longtemps : que dois-je en faire ?

24

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 12 février 1841

Ma très chère maman,

Vous voilà donc rentrée dans votre solitude de Tréguier. Votre dernière lettre m'a fait la plus grande peine en m'apprenant l'inquiétude où je vous avais laissée faute de vous



écrire. Le départ de notre chère Henriette en a été la cause, ô ma tendre mère. Hélas ! où est-elle maintenant ? Je la crois bien à Vienne, quoique je n'aie encore reçu aucune nouvelle. Chaque jour, je rappelais tous mes souvenirs géographiques, pour la suivre dans son voyage, et si je ne me suis pas trompé dans mes calculs et mes conjectures, je crois que nous devons recevoir une lettre vers dimanche ou les premiers jours de la semaine prochaine, mais pas auparavant. Comme nous avons eu une triste entrevue le soir de la veille de son départ ! Pauvre Henriette, quand j'aurai reçu une lettre, je serai un peu consolé ! Mais j'avoue que je n'en ai jamais été si impatient. Du reste, je crois que nous ne devons pas nous alarmer des retards que nous éprouvons à en recevoir ; car nous devons bien considérer qu'un pareil voyage ne se fait pas tout d'un trait, et sans s'arrêter.

J'aime bien, ma bonne mère, que vous me disiez que vous vous plaisez à Tréguier : car trop souvent mon imagination se représente ma pauvre mère triste, seule, sans consolation. Hélas ! bonne maman, que ne puis-je vous voir mener une vie plus heureuse ! Enfin je prie le bon Dieu qu'il vous la rende agréable, et qu'il se charge lui-même de vous l'adoucir, car il est le meilleur consolateur. Dites-moi, je vous prie, bien franchement dans vos lettres si vous vous ennuyez, si vous êtes triste. Ne craignez pas de me faire de la peine ; sans doute que votre chagrin m'en ferait aussi beaucoup, mais rien ne m'en ferait plus que de croire que vous cherchez à me faire illusion pour me consoler.

Nous avons eu aujourd'hui une très brillante séance académique, présidée par Monseigneur l'archevêque de Paris, et à laquelle assistaient l'internonce du pape et plusieurs autres personnages distingués. Les prières que vous me promettiez de faire afin que le bon Dieu me fît mieux réussir en rhétorique ont été exaucées, du moins en partie, ma bonne mère. J'ai eu à cette séance un devoir, le meilleur que j'aie fait jusqu'ici, et qui n'a pas semblé trop mal. Je vous semble peut-être un peu grossier de faire mon éloge moi-même, mais je vous le dis pour votre consolation, et d'ailleurs tout passe entre nous. C'était une espèce de discours

historique sur Philippe et Alexandre. C'était le sujet d'une composition dans laquelle j'ai été le premier.

Du reste, tout va comme à l'ordinaire en classe. Alfred Foulon, qui s'était endormi au commencement de l'année, s'est réveillé en sursaut, et son réveil a été terrible. Du reste, nous continuons à être fort grands amis, et je crois que nous le serons, parce qu'il est droit et qu'il a un bon cœur, et de la générosité dans le caractère. Son caractère diffère cependant du mien sous plusieurs rapports ; j'ai encore un autre ami, qui a un esprit à peu près tourné comme le mien et pour lequel j'ai un très sincère attachement. C'est un Bourguignon, ce qui n'empêche que ce soit un excellent jeune homme. Ces bonnes amitiés me sont une légère consolation dans mon exil. Mais ce qui m'est une grande consolation, c'est de penser à vous et à notre réunion. S'étendra-t-elle au-delà des vacances ? c'est ce que sait le bon Dieu ; c'est bien aussi ce que je désire, mais... nous en parlerons à loisir dans cinq mois.

Mon Dieu, qu'il est dur d'être séparés ! Mais il faut avouer que ç'a été une bien bonne invention que celle de s'écrire des lettres. C'est une vraie conversation qui supplée à la conversation de vive voix. Aussi quel plaisir quand je reçois des lettres de vous : je les lis, je les relis, je les dévore. Quel plaisir aussi d'en recevoir d'Henriette ! Mais, hélas ! je crains bien qu'elles ne soient trop rares. C'est une triste chose d'être séparés de six cents lieues.

Je travaille maintenant à un devoir qui a bien du charme pour moi. C'est une touchante coutume au séminaire, quand on a perdu un élève, de charger un de ses condisciples de faire son éloge funèbre, de rappeler ses vertus, les circonstances de sa vie, etc. Cet éloge est lu dans une séance académique. On m'a chargé d'accomplir ce pieux devoir envers notre cher Guyomard, et assurément il est impossible d'avoir plus ample matière pour les éloges et les regrets. J'y ai déjà travaillé et je l'achèverai pour la prochaine séance. Ces devoirs ont toujours un grand intérêt pour les étrangers, et ce sera pour moi une consolation de me livrer à un travail qui me rappellera le souvenir d'un si excellent ami. Si je suis content de mon ouvrage, j'en garderai un exemplaire

pour vous le montrer. Peut-être même serait-il convenable d'en offrir un à son frère. Mais avant tout, il faut le faire, et quoique le sujet soit bien beau, ce genre est aussi très difficile.

Vous me faites le plus grand plaisir quand vous me dites que ces messieurs du Collège n'oublient pas leur ancien enfant. Leur affection me sera toujours précieuse et je n'oublierai jamais le respect et la reconnaissance dont je leur suis redevable. Plus j'avance, plus je reconnais qu'aucune reconnaissance ne saurait payer dignement un maître de ses soins et du bienfait inappréciable d'une éducation sérieuse et solide, telle qu'on la reçoit à Tréguier. Assurez aussi ces messieurs du presbytère et spécialement M. Le Borgne de mon respect et de mon attachement.

Adieu, ma chère, ma bonne, mon excellente mère ! Du courage ! soutenons-nous mutuellement. Espérons que le bon Dieu nous réunira. En attendant, soyez persuadée de l'affection vive et tendre et du respect filial de votre

ERNEST

25

ERNEST RENAN A FRANÇOIS LIART

*M. Liart, en philosophie, au grand Séminaire, Saint-Brieuc.*

Paris 24 février 1841

Mon cher Liart,

Je reçois ta sublime lettre ; tu me reproches ma négligence à t'écrire, tu as raison ; à l'instant, je te réponds.

Il paraît que la philosophie aime fort à s'allier avec la rhétorique, ou du moins que tu sais merveilleusement les unir, car tu as orné la belle épître dont tu viens de me réga-

ler d'une prosopopée magnifique, et, je t'avoue, d'un prodigieux effet. Cette évocation de tous les grands hommes se réunissant pour accabler le faible et téméraire détracteur de l'éloquence, m'a frappé de terreur, car les traits de la peinture étaient si frappants, les reproches qu'ils m'adressaient étaient si foudroyants, que j'en ai été terrassé. C'en est fait, tu m'as converti. C'est sans doute dans les foudres de la logique que tu as composé ces foudres de raisonnement, par lesquels tu renverses le chétif et misérable échafaudage de mes déclamations ; je l'avoue, j'avais bonne opinion de toi sous tous les rapports, mais je ne te croyais pas si éloquent. Grand Dieu ! tu m'as presque monté au ton lyrique... Immortel Bossuet, quel rival pour toi !

Mais tout franchement, tu m'as converti. Il est vrai que la conversion avait déjà été préparée. Figure-toi que cette belle déclamation, dans laquelle j'avais déchargé tout le venin de mon âme, avant de te parvenir, a été vue par M. le supérieur, qui probablement a été informé par M. Millault de la curiosité de la pièce, très rare en son genre, et avant même que tu l'eusses reçue, on m'en parlait de toutes parts. De là plusieurs conversations très amicales, où il m'a développé fort au long une réfutation méthodique du beau morceau, dont je ne prétendais faire part qu'à toi seul. Mais ce n'était là que le corps du discours, et j'avoue qu'il allait presque me laisser inflexible, si la péroraison pathétique et sublime que tu es venu y ajouter n'avait porté le dernier coup à mon âme ébranlée. A toi donc la gloire de ma conversion ! Mais dis-moi, je t'en prie, où vas-tu donc chercher ces belles figures, ces phrases magnifiques, qui abondent sous ta plume ? Je voudrais bien que tu m'apprisses ton secret pour que je pusse en profiter.

Du reste, la classe de rhétorique commence (il faut le dire sans rancune) à être fort intéressante. On rit assez pour pouvoir supporter le fardeau de la vie (j'avais envie de te faire une belle phrase, et je n'ai pu réussir. Le mot *vie* est cent fois trop court pour finir une période. Tu vois ma pauvreté...) Tiens ! je vais m'en venger en te racontant deux belles anecdotes, l'une vient de se passer sous mes yeux et à mes oreilles, l'autre a eu lieu hier, mardi gras, et je puis

t'en affirmer l'authenticité ; j'ai été témoin oculaire, non auriculaire. Je commence par cette dernière.

*Première anecdote, très piquante.* — Tu connais sans doute une jolie petite pièce de Gresset, intitulée *Le Lutrin vivant*, qui donne assez dans le comique ; eh bien ! c'est pareille chose que je vais te raconter. Ne te scandalise pas : c'était le mardi gras (circonstance atténuante). Or donc, hier mardi gras, nous assistions, selon l'antique usage du séminaire, à la grand'messe dans l'église paroissiale Saint-Nicolas du Chardonnet. Tu sais jusqu'à quel point les épigrammes du *Lutrin* de Boileau peuvent s'appliquer aux chantres et autres officiants de cette belle paroisse ; mais ce n'est là que le préambule, voici mon histoire. Le hasard voulut que ce jour-là il manquât un personnage important dans les cérémonies de la paroisse, un sixième indut (1). M. le curé, fertile en expédients, envoie chercher un enfant de chœur : on affuble l'honorable marmot, ce fut l'affaire d'un moment. Mais le pauvre enfant, soit par distraction, soit une autre cause, avait oublié de se précautionner contre les besoins de la nature. On en était déjà au *Credo*, lorsque l'importune nécessité devint plus pressante que jamais. Que faire ? Il tourne de toutes parts son œil inquiet, et aperçoit notre professeur, M. Duchesne, qui non loin de là lisait son bréviaire. Alors il lui fait des doigts ce joli petit craquement (tu sais bien, je me rappelle que tu avais une aptitude particulière pour ce signe) « M'sieu, M'sieu, lui dit-il, je ne puis plus me retenir. — Eh bien ! allez vite », répondit M. Duchesne avec un sérieux imperturbable, et le marmot de s'enfuir avec une ardeur inconcevable, et d'aller je ne sais trop où retourner le feuillet.

*Autre.* — Hier, M. le directeur de l'Académie papillonnait, rossignolait dans la cour, selon son habitude, autour de son ami, M. Bernard Garot. C'était merveille de le voir. Je ne sais à quel propos M. B. Garot prononça le mot *stoïque*.

(1) Nom donné aux ecclésiastiques qui assistent aux messes hautes, revêtus d'aubes et de tuniques, pour servir le diacre et le sous-diacre.



M. le directeur, qui n'est pas très malin en histoire, et qui du reste a une âme très candide, se scandalisa de ce mot nouveau pour lui ; il s'imagina, je crois, que c'était un jurement, et peu s'en fallut qu'il ne s'écriât : « Ne blasphémez pas, Dieu ! » Mais prenant son ton sucré : « Toujours, mon bon ami, vous avez des mots nouveaux et extraordinaires, ainsi aujourd'hui en classe, vous parliez du *scepticisme* ; ces mots-là m'ont l'air suspect. » Tu vois que notre Académie, au moins dans son chef, est sévère sur le chapitre du néologisme.

(Ne cherche pas de transition, s'il te plaît.)

J'aurai soin de te garder ta redingote. Je l'ai confrontée avec le signalement que tu me donnes dans ta lettre, et je l'ai trouvée à peu près conforme. Je m'étonne cependant que la marque du n<sup>o</sup> 4 ait disparu. Enfin, je te l'apporterai en tout cas, et tu verras ce que tu auras à faire.

Lundi 1<sup>er</sup> mars

Voilà une certaine interruption de temps, mon bon ami, mais je crois que l'unité n'est pas rigoureuse pour les lettres, surtout pour celles que l'on s'écrit entre amis. J'ai été hier à Notre-Dame entendre M. de Ravignan : je ne l'ai jamais trouvé si beau, peut-être parce que je ne l'ai jamais si bien compris. Voici la proposition du discours : Le christianisme, c'est l'Église, l'Église, c'est le christianisme ; il l'a prouvé par la nature même du christianisme, par le bon sens, par l'histoire, par les Pères, et a réfuté avec une grande vigueur le système de certaines écoles modernes qui ont voulu séparer ces deux noms inséparables. Il a poussé sa preuve par le bon sens et la raison avec une force incroyable, et il en a tiré le plus beau mouvement oratoire que j'aie entendu. Tout l'auditoire en a été vivement saisi. Nous espérons bien que nous aurons encore cet éloquent prédicateur pour nous prêcher notre retraite. Mais j'ai eu il y a peu de jours un effroyable dépit : M. Lacordaire prêchait à Notre-Dame et nous n'y avons pas été. Il est vrai que la manière de ce dernier n'est pas exempte de défauts, et surtout de mauvais goût, mais il a tant de réputation que je ne puis me



résoudre à croire qu'elle ne soit pas tant soit peu méritée.

Il paraît que la philosophie prend tous les jours de nouveaux charmes pour toi. J'en suis enchanté pour toi et pour moi. J'étais bien aussi de ton avis sur l'union de la rhétorique et de la philosophie, et ce que j'ai vu depuis quelque temps en fait de préceptes m'a bien confirmé. J'en ai même des exemples sous les yeux. Nous avons dans notre classe plusieurs nouveaux qui ont déjà fait un ou deux ans de philosophie, et qui, avec de très grands moyens, ont bien de la peine à réussir. Pourquoi ? Ils disent eux-mêmes que c'est pour s'être livrés trop exclusivement à cette étude, et avoir oublié entièrement la littérature, au sortir de leurs classes. Il paraît qu'il est bien difficile, quand on est lancé dans ces hautes spéculations, d'avoir encore quelque temps à donner à des études moins sérieuses, quoique peut-être plus attrayantes ; du moins, c'est ce qu'ils m'ont appris ; cependant, je prends souvent la résolution de ne jamais cesser de lire ces admirables auteurs que nous avons entre les mains, Tacite, Bossuet, Horace, etc. Mais peut-être, quand j'y serai, ne penserai-je plus à mes belles résolutions.

Nous avons expliqué ces jours-ci en classe deux morceaux qui m'ont fait la plus grande impression. Le premier est un fragment du *Prométhée* d'Eschyle ; je n'ai jamais rien vu de plus terrible, ni de plus gigantesque. Je t'engage bien, si tu en as jamais l'occasion, à lire quelques fragments et ce morceau, aussi bien que tous ceux du même auteur, pour lequel je me suis pris d'une belle passion. L'autre est un morceau de Tertullien. Que j'aime cet homme-là ! Je ne m'étonne plus de l'admiration que professait Bossuet pour ce dur Africain. C'est une force et une verdeur de génie, dont rien ne peut te donner l'idée, si tu ne l'as pas encore lu. C'est le premier morceau que j'en explique ; mais j'espère que ce ne sera pas le dernier que je lirai.

Tu as eu bien tort de croire d'après un passage de ma dernière lettre que j'allais rester jusqu'aux vacances prochaines sans t'écrire. Dieu m'en préserve, mon bon ami ! Dieu te préserve aussi de rester jusque-là sans me répondre. Je suis encore chargé par plusieurs rhétoriciens de te dire mille choses amicales : Alfred Foulon m'en a spécialement

chargé, et m'a demandé l'honneur de mettre l'adresse à ta lettre ; franchement, je ne crois pas que ce soit pour faire parade de son talent de calligraphe, il n'y a pas de quoi : regarde comme c'est droit. Enfin, j'espère qu'elle t'arrivera, et c'est tout ce qu'il faut.

Adieu, mon excellent ami, adieu, mon bon Liart, aime-moi toujours, souviens-toi de ton ami exilé et qui soupire après le plaisir de t'embrasser.

ERNEST RENAN

26

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 7 mars 1841

Mon excellente maman,

Je suis vraiment dans la saison des lettres, par conséquent dans une bien douce saison ; lettres de Liart, d'Alain, d'Henriette et de vous, ma bonne mère, il m'en vient de tous les coins du monde. Jugez de mon bonheur à les recevoir, et aussi à y répondre. J'y suis d'une exactitude admirable ; ces jours derniers, j'ai écrit à Alain et à Henriette, et aujourd'hui c'est votre tour, ma bonne mère. Entrons donc en matière sans trop long préambule.

Vous avez bien raison de dire que nous devons des actions de grâces à Dieu pour l'heureuse arrivée de notre Henriette. Sa bonne lettre me l'a apprise et m'a tiré de l'inquiétude où je commençais à être sur son compte. Elle me donne sur son voyage des détails intéressants ; et Alain me dit dans sa lettre que celle qu'elle lui a écrite en contenait de plus curieux encore, et il regrettait de ne plus l'avoir pour m'en faire part. Il paraît qu'elle a reçu un accueil charmant ; du reste, je m'y attendais bien, d'après tout ce qu'elle m'avait dit avant son départ. Puisse-t-elle être heureuse là-bas ! Elle y mènera sans doute une vie bien plus tranquille et plus favorable à sa santé, et c'est là l'important. Elle aura acheté assez cher le bonheur dont elle mérite de

jouer, en s'éloignant de tout ce qu'elle aime, de sa patrie, de sa famille. Mais quel vide son départ a laissé dans ma vie ! Qu'il est dur pour moi de renoncer tout d'un coup à ces douces visites, qu'elle me prodiguait surtout vers l'époque de son départ. Pauvre sœur, que je t'aime, et que tu mérites d'être aimée ! La lettre d'Alain m'a aussi fait le plus grand plaisir. Comme il regrette de ne pouvoir *encore* se réunir à vous ! Comme il me témoigne une tendre affection, ainsi qu'à la chère Henriette ! Mon Dieu, il est vrai qu'il est bien dur d'être séparés quand on s'aime tant ; mais dites-moi, ma bonne mère, ne vaut-il pas mieux souffrir les tourments de l'absence et s'aimer, que d'être réunis de corps sans l'être de cœur ? Ne sommes-nous pas encore plus heureux que d'autres familles qui ne s'aiment pas et ont entre elles ces froids calculs d'intérêt que nous ne connaissons même pas ? Vous voyez donc que nous pouvons encore remercier Dieu, au milieu de nos peines.

Je suis enchanté que vous ayez passé quelques jours à Lannion ; cela vous aura distraite, ma bonne mère. Je ne suis effrayé que quand je vous sais seule à Tréguier. Alors j'avoue que mon imagination s'alarme terriblement. O ma mère, moi aussi j'attends les vacances avec impatience pour vous voir, vous embrasser et reposer ma tête sur votre sein. Je ne les ai jamais tant désirées ; sans doute parce que je n'ai jamais été si longtemps sans vous voir. Voilà deux ans, ma bonne mère, que nous ne nous sommes vus. C'est bien long ! Au moins nous nous verrons à loisir. Le voyage de Trovern et celui de Bréhat me sourient étonnamment. Sans doute le plaisir de vous voir est le grand motif qui me fait tant appeler les vacances, vous voir est tout pour moi, ma chère maman, mais j'aurai aussi grand plaisir à revoir notre bon pays, et surtout la mer. J'ai éprouvé que ceux qui sont nés sur les bords de ce terrible et magnifique élément éprouvent comme un besoin de revoir ce grand spectacle. C'est ce qui fait que notre voyage de Bréhat est un de ceux que je fais chaque année avec le plus de plaisir, surtout quand vous êtes avec nous, chère maman ; sans vous, tout est indifférent pour moi. Maintenant un mot de mes classes.

L'examen du second trimestre est demain en huit. Les

travaux de cet examen m'ont empêché de pousser vigoureusement le devoir de notre bon Guyomard, mais je ne manquerai pas de l'achever immédiatement après. Je vous avais déjà parlé d'une composition en histoire où je n'avais pas trop mal réussi ; j'ai eu le même succès dans une autre composition sur la même matière, où j'ai encore été le premier. Le sujet était de montrer l'action de la justice de Dieu sur les nations de l'antiquité, sujet très difficile et très beau. Nous travaillons maintenant avec une grande ardeur à notre examen. J'ai été aujourd'hui et dimanche dernier entendre M. de Ravignan à Notre-Dame. Je l'ai trouvé plus éloquent que jamais. Mais j'ai perdu dernièrement une bien belle occasion d'entendre M. Lacordaire. Nous y serions allés, si nous ne nous y étions pris trop tard. Du reste il s'en faut beaucoup que la manière de prêcher de ce dernier soit aussi pure que celle de M. de Ravignan : il a plus de mouvement et de brillant, mais bien moins de goût et de raisonnement. J'espère que nous aurons encore cette année M. de Ravignan pour nous prêcher la retraite de la semaine sainte. C'est un inestimable bonheur.

Nos classes de rhétorique sont maintenant d'un très grand intérêt. Monsieur notre professeur a une excellente méthode : il fait presque tout faire par les élèves en classe, se réservant seulement de réparer les fautes qu'ils pourraient avoir faites. Vous sentez quelle facilité donne cet exercice pour parler en public et sans préparation : ce qui est si important pour la suite. Il me procure aussi quelquefois un plaisir bien sensible en m'appelant chez lui pour lire ensemble l'*Odyssée* d'Homère. C'est si beau, et il m'en fait si bien remarquer les beautés que je passerais volontiers ma vie entière à cela. J'espère bien la relire durant les vacances au bord de la mer, et dans nos belles campagnes, ce qui ajoutera encore au charme de la lecture, surtout quand je serai assis à côté de mon excellente mère.

Liart dans sa lettre m'avait déjà appris la maladie de Monseigneur de Saint-Brieuc, et il paraît que ses craintes n'étaient que trop fondées. Croyez-vous que M. Auffret le remplace ? Je ne doute pas qu'il n'ait tout ce qu'il faut pour remplir un si haut ministère, je le crois capable de

tout, et c'est assurément avec M. Dupanloup l'homme que j'ai le plus appris à estimer. Qu'est-ce qui sera professeur de rhétorique à Tréguier en remplacement de M. Urvoy ? Dites-moi, s'il vous plaît, tout cela, car tout ce qui tient à ces maîtres chéris et respectés m'intéresse singulièrement. D'après les lettres de Liart, je crois qu'il se plaît très bien à Saint-Brieuc, et qu'il continue à m'aimer comme auparavant. Il ne faut pas lui savoir mauvais gré de ne s'être pas plu ici : cela a tenu à des circonstances indépendantes de sa volonté, et dans cette affaire, ni nous, ni la maison où il n'a pu se plaire n'ont eu tort. Il a très bien fait de n'y pas revenir, puisqu'il ne s'y plaisait pas ; ce qui ne prouve rien, encore une fois, ni contre lui, ni contre le séminaire.

Je crains bien que les lettres qu'Henriette m'adressera ne soient un peu rares ; alors je vous prie, ma bonne mère, quand vous le jugerez à propos, de m'envoyer dans les vôtres celles qu'elle vous écrira, lorsque le paquet n'en deviendra pas trop volumineux. Il n'est nullement nécessaire que vous affranchissiez les lettres ; j'ai assez de finances pour subvenir jusqu'à la fin de l'année à toutes ces petites dépenses. Mon Dieu ! je voudrais les bien employer toutes en port de lettres, c'est l'emploi que j'aime le mieux leur donner.

Pauvre maman, que je vous aime, et que je désirerais vous savoir heureuse ! Comment vous trouvez-vous à Tréguier ? Comment passez-vous votre temps pour ne pas vous ennuyer ? Êtes-vous longtemps seule ? Avez-vous souffert cet hiver ? Enfin, le voilà passé ce temps que toujours je redoute pour vous. Cependant je sais qu'en Bretagne l'hiver se prolonge plus longtemps qu'ici. Je me console en pensant que vous avez été assez peu de temps seule durant cette triste saison. Que vous me faires plaisir, quand vous me dites les soins qu'ont pour vous nos amis de Tréguier. Je leur en garde une éternelle reconnaissance, comme du service le plus signalé qu'ils puissent me rendre, puisqu'ils contribuent à vous rendre heureuse, ô mon excellente mère !

Assurez mes bons amis du Collège et spécialement Jeffroy



et Le Gall de ma vive affection. Toujours leur souvenir me fait le plus grand plaisir ; il me rappelle aussi des temps bien heureux et de doux moments que j'ai passés avec eux. J'ai toujours eu le bonheur d'avoir d'excellents amis et c'est une grande grâce de Dieu. Notre pauvre Guyomard était le modèle des amis ; Liart me sera toujours aussi cher que je lui suis cher. Et ces bons amis dont je vous ai parlé tout à l'heure... Et ici j'ai aussi trouvé d'excellents amis, deux entre autres qui semblent taillés pour moi : sans cela, je ne pourrais pas vivre éloigné de vous, ma bonne mère ; mais avant tout, par-dessus tout, mille fois plus qu'eux, je vous aime, chère maman, de tout mon cœur et de toute mon âme ; j'aime Alain et Henriette, et comment pourrais-je ne pas les aimer, quand ils font pour moi de si grands sacrifices ? Quelle âme généreuse et grande a cette chère Henriette ! Oh ! non ! jamais je n'oublierai tout ce qu'elle m'a dit avant son départ. Je vous raconterai tout cela dans quelque temps, ô ma bonne mère, quand nous pourrons causer à loisir.

Mais je m'aperçois que le temps passe et j'ai mon examen à préparer. Ah ! mon Dieu ! si je me laissais aller, je le passerais avec vous. Mais il faut cependant que j'étudie quelque chose. Il faut donc nous séparer, ma bonne mère. Hélas ! quand serons-nous réunis pour ne plus être sujets à ces dures séparations ? Dieu le sait ; pauvre maman, prions-le que ce soit bientôt. O ma bonne mère, je vous embrasse de toute mon âme, de toutes mes forces, de tout mon cœur ; je vous aime et vous aimerai toujours ; adieu, adieu, votre fils respectueux et tout dévoué pour jamais.

ERNEST RENAN



## ERNEST RENAN A SA MÈRE

Dimanche, 9 mai [1841] (1)

Ma bonne et excellente mère,

Je vous assure que j'ai été bien inquiet les jours derniers : il n'y avait guère plus longtemps qu'à l'ordinaire que je n'avais reçu de lettre de vous ; cependant je ne sais pas pourquoi j'étais tourmenté. Figurez-vous qu'à l'époque où je reçus votre avant-dernière, je fus pendant huit jours à recevoir des lettres presque tous les jours, de vous, d'Alain et même celle d'Henriette, et aussi de Liart ; puis j'ai été un mois entier à n'en plus recevoir. Jugez combien ce long jeûne de lettres m'a été pénible, justement après qu'on m'avait gâté par leur abondance. Enfin votre bonne lettre est venue, et j'ai été consolé. J'ai écrit hier à notre chère Henriette, par l'occasion de Mlle Antheaume, qui a eu la bonté de me faire avertir de son départ pour Vienne ; du reste point de nouvelles de cette bonne sœur, depuis l'heureuse lettre qu'elle m'avait fait parvenir par occasion. Mon Dieu ! que je suis pressé d'en recevoir ; je ne suis pas inquiet, car il n'y a pas sujet de l'être ; mais je vous assure qu'il m'est bien pénible de ne recevoir de lettres d'elle que trois ou quatre fois par an, moi qui étais accoutumé à causer avec elle toutes les semaines. Pauvre Henriette, comme nous devons prier le bon Dieu pour elle !

J'en viens maintenant à l'ordre du jour. Depuis ma dernière lettre, ma chère maman, il m'est arrivé presque coup sur coup plusieurs heureux événements, comme il arrive toujours à cette époque de l'année ; j'appelle ainsi certaines occasions extraordinaires, dont j'aime à m'entretenir avec vous. Et pour suivre l'ordre chronologique, je vous

(1) Nous plaçons ici cette lettre non datée, le baptême du comte de Paris ayant eu lieu le 2 mai 1841. Il était né le 24 août 1838 mais le baptême avait été retardé à cause d'une maladie de l'enfant (Trognon, *Vie de Marie-Amélie*, Paris, 1871, p. 293).

parlerai d'abord du baptême du comte de Paris. Grâce à l'industrie et à l'obligeance de mon professeur d'histoire, qui a eu la bonté de revenir exprès de Notre-Dame pour m'apporter un billet à moi et à son frère, il m'a été donné d'être du petit nombre de ceux qui y ont assisté ; car il était d'une extrême difficulté de se procurer des billets. En assistant à cette belle et imposante cérémonie, où je voyais sous mes yeux tout ce que la France, pour ne pas dire le monde, a de plus distingué, je n'avais qu'un regret : c'était de ne pas vous y voir à côté de moi, ou dans les galeries de la cathédrale, où je marquais des yeux votre place ; je me disais : C'est là que maman serait bien placée : de là elle verrait à son aise le roi, la reine, la famille royale : d'ici elle verrait mieux la cérémonie du baptême ; de là elle entendrait mieux la musique, etc., etc. Oh ! maman, vous eussiez vu quelque chose de bien beau. Figurez-vous une immense nef, tendue en velours rouge, partout des draperies brodées d'or, des lustres éclatants, des tapis d'une beauté étonnante, des lampes d'argent, des baldaquins, etc., etc., et au milieu de tout cela des amphithéâtres couverts de la plus haute société. Ici les cours de justice, avec leurs robes rouges et leurs hermines, là les divers corps enseignant, l'Académie, la Sorbonne, etc., avec leurs costumes divers ; plus loin les députés, les pairs, les conseillers d'État, les ministres, les maréchaux, les généraux, tout chamarrés d'or et chargés d'une incroyable multitude de décorations. Ici les ambassadeurs de toutes les nations du monde, avec leurs costumes d'une richesse et d'une variété surprenantes ; plus loin, les évêques, les cardinaux, le patriarche de Jérusalem, etc., etc. Enfin, au bruit du canon, qui tonnait derrière la cathédrale, le roi et toute la cour, s'avancant précédé de l'archevêque de Paris. Il y eut un moment où je crus voir une féerie : ce fut à l'arrivée du roi, quand je vis les dragons qui formaient son escorte défilier au grand galop devant la cathédrale, jetant un éclat éblouissant avec leurs casques et leurs armes qui étincelaient au soleil, et quand je vis arriver l'une après l'autre toutes les voitures de la cour, au bruit des fanfares et aux roulements du canon. Pendant presque tout le baptême, j'ai vu le roi et le petit enfant,

qui est fort gentil et ne paraissait pas peu étonné de voir tant de monde autour de lui ; il ne savait pas que c'était à cause de lui qu'on s'était mis en si grands frais. Le baptistère était celui-là même où saint Louis reçut le baptême. Je n'ai pu assister à la réception du roi, ni aux compliments accoutumés que s'adressent le roi et l'archevêque ; mais au sortir, j'étais fort près de Sa Majesté et de la reine. J'aurais été bien fâché de manquer une si belle occasion, qui ne se présente pas tous les jours ; je puis me flatter maintenant d'avoir vu une des plus belles assemblées du monde. Mais vous n'y étiez pas, et j'éprouvais un vide. Quand je serai auprès de vous, je serai bien plus content encore, et ce sera bientôt. Je reviens à mon journal.

Vous avez pu voir sur les journaux que M. Dupanloup est nommé professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne ; ce qui se réduit à faire chaque semaine un cours public d'une heure. J'ai eu le plaisir d'assister au discours qu'il a prononcé dans l'église de la Sorbonne, en présence de Monseigneur l'archevêque, du ministre de l'Instruction publique et des cultes, et d'une grande partie du clergé de Paris, lors de l'ouverture de la Faculté de Théologie, dont son cours fait partie. Le sujet était la science sacrée ; il l'a traité avec une grande supériorité, tant pour le plan qui était magnifique et d'une grandeur étonnante, que pour l'exécution qui était pleine de chaleur et de force, en même temps que d'imagination. De plus, la rhétorique a assisté, vendredi dernier, à la première leçon qui a ouvert son cours d'éloquence et qu'il a donnée dans l'amphithéâtre de la Sorbonne, en présence d'une nombreuse assemblée. Il y a exposé le plan et l'idée du cours qu'il commence, et qui doit durer plusieurs années. Deux fois il a été interrompu par les applaudissements des auditeurs. Pour moi, je trouve qu'il s'est surpassé lui-même, et je ne sais auquel donner la préférence, ou de son discours solennel, ou de cette leçon. Il continuera ainsi tous les vendredis : bien entendu qu'il ne cessera pas pour cela d'être supérieur du séminaire. J'espère que nous continuerons régulièrement à aller l'entendre tous les vendredis, ce qui nous sera d'un immense profit. Vous savez ce que c'est que tous ces cours de la

Sorbonne ; c'est là que se font tous ces cours publics dont vous avez entendu parler ; les chaires de théologie et d'éloquence sacrée, qui depuis longtemps étaient renversées, viennent récemment d'être rétablies, et M. Dupanloup a été nommé pour occuper cette dernière. Quel homme le bon Dieu m'a fait connaître en lui ! C'est l'âme la plus belle et l'esprit le plus élevé que j'aie connus jusqu'ici.

Lundi 10 mai

J'espère que cette fois j'ai été fécond en détails, mon excellente mère. Bientôt je ne serai plus restreint par les bornes étroites d'une lettre, et ce sera même peut-être plus tôt que nous ne le pensons ; car *on dit* que les vacances sont encore avancées, et commenceraient dans un mois, M. Dupanloup ayant dessein d'agrandir les bâtiments et les cours du séminaire, devenus trop étroits pour le nombre des élèves. Toutefois je ne sais encore rien de certain sur cet article. Nous causons ensemble de la grande question de redoubler ma rhétorique, pour laquelle je ne penche plus autant ; je consulterai mon professeur, et M. Dupanloup, qui me connaît a fond, me dira ce dont j'ai besoin ; pour moi, je suis complètement indécis. Ne vous inquiétez pas toutefois, ma bonne mère, quoi qu'il arrive, ce ne pourra être que pour mon bien.

Les études vont leur petit train ; on commence ces joursci à composer pour les prix.

Le mois de Marie se célèbre avec beaucoup de magnificence. Nous avons surtout dans notre chapelle un tableau de Murillo, l'un des plus grands maîtres de l'école espagnole, qui est d'une beauté si ravissante, qu'on ne peut se rassasier de le regarder. Je voudrais que vous le vissiez : c'est une grâce et une tendresse inexprimables !

Adieu, ma chère maman, je mets fin à mon bavardage, pour le recommencer de plus fort dans quelques semaines. En attendant, je vous embrasse en esprit, mais de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces.

Votre fils tendre et respectueux,

ERNEST RENAN

On dit qu'il est arrivé un affreux événement au chemin de fer de Versailles ; soyez tranquille, je n'y étais pas (1).

Vous savez que vous n'avez pas à vous gêner avec les frais de voyage des vacances ; la bonne Henriette m'a dit à son départ qu'elle aurait soin pour cette époque de me faire passer un billet pour toucher les fonds nécessaires. Ainsi soyez sans crainte à cet égard. La chère Henriette a pourvu à tout. Elle m'a aussi laissé tout l'argent nécessaire jusqu'à la fin de l'année. Quelle sœur ! Mon Dieu, je vais prier pour elle !

28

ERNEST RENAN A FRANÇOIS LIART

*M. l'abbé Liart, au Séminaire, Saint-Brieuc.*

Issy, 6 novembre 1841

Tu trouveras peut-être, mon cher Liart, que j'ai bien tardé à t'envoyer ton excorporation (2) ; mais je voulais attendre la parfaite conclusion de l'affaire, et être certain que tu avais reçu la fatale pièce avant de m'en entretenir avec toi. Enfin je sais maintenant que tu l'as reçue ; M. Dupanloup est venu aujourd'hui à Issy voir ses anciens enfants, et m'a annoncé qu'il te l'avait expédiée. Dieu soit loué, mon pauvre ami, maintenant tu es sûr de ton affaire et sans inquiétude. Pour moi, j'ai la plus vive joie de te savoir délivré ; car j'en souffrais d'autant plus, que je m'accusais d'en être en partie la cause. Maintenant n'y pensons plus : ceci soit dit sans conséquence pour l'avenir dont je ne m'occupe guère : il y aura tant de changements, d'ici au temps où nous pourrions être réunis. A quoi bon s'inquiéter

(1) Parti de Versailles vers 6 heures du soir, le dimanche 9 mai, un train bourré de voyageurs frappa violemment le heurtoir à la gare de Paris. Il n'y eut pas de blessés graves, mais l'accident causa une certaine panique.

(2) Il s'agissait pour l'abbé Liart de passer dans le diocèse de Saint-Brieuc après avoir été incorporé à celui de Paris.



pour des choses si incertaines et soumises à tant de circonstances imprévues ? Espérons donc, mon bon ami, et vivons tranquilles. M. Dupanloup ne m'a pas dit s'il avait répondu à la seconde partie de ta lettre ; je n'ai pas osé le lui demander ; tu me le diras dans ta prochaine. J'ai remis tes trente francs à M. Garot, actuellement économiste du séminaire.

Voilà les affaires, mon cher Liart, causons maintenant un peu. O mon Dieu ! que j'ai de choses à te dire ! Si tu savais tout ce qui m'est passé par la tête et par le cœur depuis que je t'ai quitté ! Voilà bien assurément le mois le plus singulier de ma vie. Passer de la Bretagne à Paris, de la vie de vacances à celle du séminaire, des étourdissements du voyage à tomber au beau milieu d'une retraite ; voilà, il faut l'avouer, des transitions un peu brusques. Néanmoins, à part la première impression de mon arrivée, et quelques petits moments un peu durs à avaler, tout n'a pas été trop mal. Quand j'arrivai à Issy, la retraite était commencée de la veille. Une retraite de huit jours après trois mois et demi de vacances ! Mais heureusement, les retraites se font ici très simplement et très facilement. On passe presque tout le temps dans sa chambre, et sauf la différence des études, la vie est à peu près la même qu'en temps ordinaire. D'ailleurs j'avais pour consolation le plaisir de retrouver tous mes condisciples, qui déjà étaient au complet. Personne n'a manqué à l'appel, sauf ceux qui l'avaient annoncé, et qui sont : Meigneux, Hersen, Duchesne et Gordon. Si, d'une part, la retraite était sérieuse, je t'assure du moins qu'en récréation les conversations ne l'étaient pas trop.

Du reste, mon cher ami, j'ai éprouvé depuis trois semaines combien sont faux les jugements de l'opinion, et combien on se tromperait en agissant d'après eux. Cet Issy, dont on se faisait des monstres à Saint-Nicolas, est une maison où l'on est mille fois mieux qu'à Saint-Nicolas, où l'on mène une vie fort douce et fort agréable. Du reste, comme je crois te l'avoir dit, c'est un bonheur pour nous que de ne pas nous en être formé d'abord une idée trop avantageuse : nous avons été moins difficiles à contenter, et en effet, de tous les rhétoriciens de l'an dernier, il n'en est pas un seul qui ne se trouve ici fort bien. On y vit dans une honnête



liberté, sous le régime d'un règlement assez large, et sans la moindre gêne ni contrainte. C'est même ce qui caractérise Issy. Chacun y marche comme il veut, sans qu'on se mêle de lui, au moins en apparence. D'abord, cela m'a semblé un peu froid ; mais ensuite j'en ai senti les avantages. Messieurs les sulpiciens sont tous d'une bonté et d'une politesse extrêmes. Le plus petit élève est traité comme un homme raisonnable. Jamais on ne vous dit rien, quand même on vous trouverait en opposition flagrante au règlement. Tu trouveras peut-être singulier que je compte pour un avantage la facilité de manquer au règlement. Je suis bâti comme cela ; il suffit que je me sache *forcé* au bien pour que ce bien me soit pénible. M. le supérieur (M. Gosselin) est un homme d'une finesse extraordinaire. Il a un tact et une délicatesse admirables, joints à une grande vivacité d'esprit. Il y joint la plus grande érudition ; c'est une vraie forêt de choses. Aussi tout ce qu'il dit est d'une rare solidité, toujours appuyé sur l'Écriture sainte ou les Pères. Il ne s'échauffe pas comme M. Dupanloup, mais sa logique est plus serrée et le fond est bien plus riche. M. Tresvaux me conseilla de le prendre pour directeur : ne connaissant personne, j'ai suivi son conseil, et je m'en suis bien trouvé. Ce choix est ici de la plus grande importance ; le directeur est tout pour chaque élève.

Ce qui m'a encore frappé en arrivant ici, c'est la ténacité à garder les usages et, par suite, l'originalité parfois comique, de certaines choses. Les temps ont changé, mais Saint-Sulpice est encore tel que M. Olier l'a vu (1). Voilà ce qui fait qu'on n'y vit pas comme les autres chrétiens. Nous sommes en retard d'au moins deux siècles. Ainsi, par exemple, à la lecture du règlement, il y a des articles où il est d'*usage* de rire, parce qu'en effet, ils sont fort risibles ; ainsi, par exemple, celui qui défend d'assister à la messe en pantoufles, et ainsi de suite. Ajoutez à cela qu'on est entouré d'antiquités : la maison est si vieille qu'on s'attend un beau jour à la voir crouler, les escaliers sont couverts de peintures les

(1) Jean-Jacques Olier, curé à Paris (1608-1657), fondateur du séminaire Saint-Sulpice.

plus comiques du monde, et les corridors sont comme un musée d'images toutes plus drôles les unes que les autres. Je t'assure que les nouveaux ont de quoi s'en égayer. Il n'y a de beau ici que le parc et les chapelles. Chacune d'elles est un vrai petit bijou, et il y en a à n'en pas finir, au moins deux ou trois à chaque étage, sans compter celles du parc, qui pour sa part en a quatre ou cinq, cela à cause du grand nombre de prêtres qui se trouvent, soit ici, soit à la Solitude (1), et qui, disant leurs messes presque en même temps, ont besoin chacun de leur chapelle. Quant au parc, tu sais combien il est agréable ; pour moi, je l'ai trouvé plus délicieux que jamais. Quelle différence avec la petite cour de Saint-Nicolas !

Les classes de philosophie et de mathématiques sont commencées. Mais cela ne va pas bien rondement. L'inconvénient que je craignais n'a pas eu lieu. Il y a deux classes, l'une pour les commençants, l'autre pour les redoublants. La première année, on voit la logique et la théodicée, avec les mathématiques ; la seconde, on voit la psychologie et la morale, avec la physique. Après donc quelques définitions préliminaires sur la définition et la division de la philosophie, nous avons donc commencé la logique, et nous avons commencé la logique par la dialectique. L'idée, le terme, le jugement, la proposition, l'extension, la compréhension des idées et des termes, les divers genres de propositions, voilà tout ce que nous avons vu jusqu'ici. Ce n'est pas fort difficile, mais c'est bien sec, ce sont de vraies mathématiques. Nous suivons la *Philosophie de Bayeux* abrégée. Mais on ne la suit pas scrupuleusement ; le professeur dicte des thèses, et on va puiser dans les différents philosophes français : Bossuet, Fénelon, Pascal, la *Logique de Port-Royal*, les conférences de M. de Frayssinous, dont on nous fait analyser les plus belles. Nous avons à analyser la seconde sur *Les causes de nos erreurs*. Notre professeur est un esprit sérieux, solide, réfléchi, mais très peu brillant, et l'homme le moins fanfaron que je connaisse : c'est une simplicité et une modestie rares. On ne fait pas

(1) Lieu de retraite dans le séminaire d'Issy.

d'objections en classe ; on les réserve pour les conférences, qui commencent demain, qui sont comme un résumé des leçons, et où les élèves argumentent entre eux. Je ne peux pas te donner là-dessus grands détails, car il n'y en a pas encore eu, et je ne m'en forme pas trop d'idée. Quant aux mathématiques, elles ont aussi des conférences ; mais je t'assure que ce cours ne m'est pas fort utile. Je les ai aussi bien faites à Tréguier. Celui de physique me le sera davantage ; M. Pinault, le professeur, est extrêmement fort. Son ouvrage est très estimé.

Voilà, mon cher Liart, les principaux détails que je te donnerai cette fois-ci sur mon nouveau séjour. Tu peux en conclure que je ne suis pas fâché d'y être. On y est fort bien sous tous les rapports. En toute sincérité, j'avouerais pourtant que la longueur excessive de certains exercices de piété, la rareté des récréations (il n'y en a pas avant midi) et la brièveté des études, surtout quand les classes de chant et les conférences seront commencées, me causent quelquefois un peu de peine ; mais je m'y habituerai, et ce sont de petits inconvénients compensés par des avantages plus réels.

J'attends impatiemment ta réponse, qui m'apprendra comment tu te trouves dans ta nouvelle demeure, avec tes nouvelles études et tes nouveaux professeurs. N'oublie pas de me parler de toutes nos connaissances, auprès desquelles je te prie aussi de ne pas m'oublier. Assure spécialement de mon souvenir M. Ollivier et les autres séminaristes de Tréguier, ainsi que Lissillour, et tous nos anciens condisciples.

Pour toi, mon cher ami, crois à la sincérité de mon affection, et au désir que j'ai de te revoir. L'espérance de le voir accompli me soutient ; et tu partages avec ma bien chère maman le plus ardent de mes vœux. Adieu, mon cher Liart, je t'embrasse de tout mon cœur ; écris-moi bien vite, et ne m'oublie pas dans tes bonnes prières.

Ton ami véritable

E. RENAN

Je n'ai encore pu voir M. Le Graët. Nous sommes en promenade de notre côté quand les sulpiciens viennent ici : il

m'est difficile alors de le voir. Une fois pourtant je l'aurais bien pu ; mais comme il est nouveau, et qu'ils sont prodigieusement nombreux cette année, j'ai en vain demandé à plusieurs anciens s'ils le connaissaient ; on n'a pas pu me l'indiquer. J'espère être (*vide retro*) (1) plus heureux une autre fois. J'ai vu Bertin ; il était comme un vrai papillon, le petit manteau sur l'épaule, etc. Il est toujours le même ; il me dit qu'il regrettait beaucoup de ne pas te voir à Saint-Sulpice, qu'il était sûr que tu t'y plairais. Il en est enchanté. Laviron m'a aussi parlé de toi fort amicalement, ainsi que nos anciens condisciples.

M. Crabot, de Paris, est nommé directeur des catéchismes à Saint-Roch, M. Millault, chanoine honoraire de Paris, M. Debauvais, chanoine de Paris et d'Évreux. M. Ollivier l'a nommé curé des Andelys et grand vicaire de son diocèse. Il a refusé le tout et accepté le canonicat.

Il suffit pour mon adresse de mettre : au séminaire d'Issy, près Paris.

## 29

## ERNEST RENAN A SA MÈRE

Issy, le 12 janvier 1842

Ma très chère maman,

Que j'ai de joie en songeant qu'au moment où je vous écris vous êtes auprès de nos bons parents ! Là au moins vous n'êtes pas isolée comme dans votre solitude de Tréguier, surtout pendant cette triste saison d'hiver. Oh ! j'aurais trop craint, si vous y fussiez restée, que le froid ou la tristesse ne se fussent emparés de ma bonne mère. Je suis bien content maintenant que vous ayez remis votre séjour à cette époque, quoique dans le moment, quand vous vîntes me conduire, je vous visse partir avec regret

(1) Ernest Renan indique par ces mots qu'il faut chercher la suite de la phrase sur un feuillet antérieur.

d'auprès de nos amis qui auraient un peu adouci les premiers moments de notre séparation. Enfin, ma chère maman, tout s'est arrangé pour le mieux.

Pour moi, ma bonne mère, je n'ai à vous donner que les nouvelles accoutumées : c'est-à-dire que tout va toujours à merveille. Ni l'ennui, ni le chagrin ne m'approchent point ; le froid même, quoique assez vif ces jours, je suis en état de le défier. Du reste nous y sommes beaucoup plus exposés qu'à Paris : Issy est situé sur une hauteur exposée au vent du nord, ce qui y rend l'air très pur et très sain, mais aussi extrêmement froid. Toutes les pièces d'eau du parc sont devenues de vraies glaciers, et la Seine qui coule à deux pas de nous charrie d'énormes glaçons. Malgré tout cela, nous ne souffrons aucunement du froid. Chacun est libre ou de faire du feu dans sa chambre, ou de descendre à une grande salle, continuellement échauffée au poêle. Je participe aux deux avantages. Car quoique je travaille d'ordinaire à la salle du poêle, néanmoins comme on aime quelquefois à être seul, et que d'ailleurs il y a un grand charme à tisonner au coin du feu, de temps en temps je vais puiser à ma petite provision de bois. Du reste, on peut se chauffer ici à peu de frais ; pour cinq francs j'en aurai très suffisamment. C'est une petite dérogation au système économique ; pour une fois, c'est pardonnable, n'est-ce pas, ma bonne mère ?

Mes études ont toujours de plus en plus d'attrait pour moi. J'ai retrouvé tout mon ancien goût pour les mathématiques. Nous les voyons fort rapidement, et ceux qui ne les ont pas déjà étudiées doivent avoir beaucoup de peine à suivre le cours ; fort heureusement que je n'en suis pas à mon apprentissage : je n'ai que la peine de réveiller mes vieux souvenirs. Quant à la philosophie, j'y suis un peu plus novice ; mais j'y trouve tout autant de plaisir qu'aux mathématiques, d'autant plus que jusqu'ici nous n'avons encore rencontré aucune grande difficulté. C'est incomparablement la plus belle des études et la plus digne de l'homme. L'importance des questions qu'on y traite, qui sont le fondement de tout, l'élévation avec laquelle ces questions sont traitées, l'intérêt qui naît de la variété des



systèmes, tout contribue à en faire quelque chose de ravissant. C'est surtout dans la discussion ou l'argumentation que réside le plaisir. Deux élèves se prennent corps à corps sur une question, puis s'engage un duel à outrance, où l'on combat à coups d'arguments ou de raisonnements jusqu'à ce que l'un soit forcé de s'avouer vaincu. C'est vraiment fort intéressant. Tous les dimanches on le fait en public, et tous les jours on se réunit à sept ou huit pour le faire en particulier. Du reste, on n'est pas pressé d'ouvrage : j'ai assez de temps de reste. Pourtant je n'ai pas encore mis à exécution le dessein que j'avais formé d'apprendre l'allemand. Cela me serait d'autant plus facile qu'il y a dans la maison plusieurs élèves qui le savent déjà, et qui pourraient me donner des conseils. Mais il faudrait acheter plusieurs livres, dictionnaires, etc., et les finances se refusent à une si vaste entreprise : je n'en serais pas quitte pour moins de quinze ou vingt francs.

Vous me demandiez dans votre lettre, ma chère maman, si j'étais fidèle à faire de temps en temps quelque visite à Paris. Oui, sans doute, ma bonne mère. Dernièrement encore, à l'occasion du jour de l'an, nous sommes allés en colonie à Saint-Nicolas : j'y ai d'ailleurs fait plusieurs visites particulières. J'y trouve toujours beaucoup de plaisir, quoique depuis le départ de M. Dupanloup, j'y trouve un grand vide. On a reçu de lui des nouvelles fort satisfaisantes ; le climat de l'Italie a bientôt rétabli sa santé ; mais il y restera au moins pour y passer le reste de l'hiver. D'ailleurs une des raisons qui l'ont déterminé à ce voyage, c'était d'avoir plus de temps pour achever des ouvrages qu'il a commencés : il y restera probablement jusqu'à ce qu'ils soient terminés.

Du reste, ces messieurs de Saint-Sulpice l'ont dignement remplacé dans ses soins pour moi. Il est impossible de voir une plus grande bonté, une affabilité plus constante. C'est un autre genre qu'à Saint-Nicolas et cela doit être : mais on n'en est que mieux. On s'occupe moins de chacun sous certains rapports ; on laisse chacun agir à sa façon : mais cela ne diminue rien de l'intérêt des directeurs pour les élèves. En un mot, on n'est plus traité comme des élèves,



mais d'une manière plus grave et plus raisonnable. Plus je vais, plus j'admire notre supérieur : c'est un homme vraiment admirable, pour son incroyable érudition. Il n'y a rien qu'il ne sache : c'est un orientaliste des plus renommés et les savants eux-mêmes viennent souvent le consulter et lui envoient leurs ouvrages pour qu'il y fasse ses corrections. Il a fait quelques ouvrages prodigieux par la science qui y est déployée ; et il en prépare encore plusieurs. Il est moins brillant que M. Dupanloup ; mais il a un fonds de connaissances beaucoup plus vaste. Aussi sa conversation est-elle d'un intérêt ravissant : mettez-le sur n'importe quoi, il en parlera savamment.

J'entends une voiture rouler dans la cour. C'est M. le supérieur général de Saint-Sulpice qui arrive. Car c'est aujourd'hui jour de promenade, où tous ces messieurs de Paris viennent à la maison de campagne ; et M. le supérieur est trop âgé pour y venir à pied. C'est un vénérable vieillard de quatre-vingts ans, mais fort bien conservé, et ayant autant de présence d'esprit qu'un jeune homme de vingt ans. Le jour de l'Épiphanie, il vint, selon l'usage, passer la journée avec nous ; puis nous montâmes dans sa chambre, où il nous adressa quelques paroles charmantes : enfin il nous donna sa bénédiction en nous souhaitant d'arriver tous à son âge. Il aime surtout ceux qui sont les plus jeunes : « Autrefois, dit-il, je n'aimais pas beaucoup les enfants, mais depuis que je suis vieux, je les aime beaucoup plus ; ils commencent ce que je finis. » A ce titre, je devrai être de ses amis ; car je suis, je crois, le plus jeune de la maison.

Passons à autre chose. Vous me demandiez, ma chère maman, si j'ai écrit à notre chère Henriette. Hélas ! ma bonne mère, vous allez me gronder, mais je n'en suis pas la cause. J'ai demandé à Alain de m'envoyer sa lettre, lorsqu'il écrira, et je l'attends tous les jours pour y insérer la mienne. Mais je n'attendrai plus longtemps, car si je ne la reçois pas bientôt, j'écris directement et sans rien attendre. Il y a si longtemps que je n'ai écrit à cette bonne sœur ! Vous m'avez fait grand plaisir en m'apprenant qu'elle était enfin de retour à Vienne, après son long voyage. Pauvre Henriette, que je pense souvent à elle, quand je passe par

les quartiers où elle demeurerait, quand je pense aux agréables entrevues que nous avons ensemble ! Quant à notre cher Alain, je lui ai écrit, il n'y a pas fort longtemps, je reçois aussi de temps en temps de ses lettres.

Vous me parliez dans votre dernière lettre de l'achat d'une soutane, et me demandiez le prix. Ma pauvre chère maman, soyez bien sûre qu'il m'en coûte d'ajouter encore à l'embarras de vos petites affaires ; mais par le fait, j'en ai assez besoin. Celle-ci ira bien encore assez longtemps à l'ordinaire ; mais pour mes visites, elle n'est pas supportable ; d'ailleurs, comme je la porte continuellement, elle a besoin de fréquentes réparations, et alors je suis assez embarrassé. Car encore que je puisse me mettre en redingote, je n'aime pas beaucoup cela. Pour cinquante francs j'aurai une soutane ; mais je vous avoue qu'elle sera à peine présentable : il faut y mettre soixante francs au moins pour avoir quelque chose de bon et de propre. Ne vous gênez pas, ma chère maman ; voilà la première de mes recommandations. J'aurai besoin aussi, sans tarder, d'une paire de souliers ; mon Dieu ! qu'il m'en coûte de vous tracasser ainsi. Du reste, quand j'aurai cette soutane, j'irai jusqu'à la fin de l'année sans avoir besoin de faire aucune dépense bien considérable. Peut-être vous-même êtes-vous gênée, ma bonne mère. Dieu ! que de dépenses j'ai eues cette année ! Des livres en foule, dont plusieurs très chers, dix francs, par exemple, pour un seul. Encore, rappelez-vous que les sœurs de la Croix m'avaient donné une lettre pour la librairie Périsse, pour acquitter un compte qu'elles avaient avec ce libraire. J'ai été, selon leur demande, prendre des livres pour cette somme qui était, je crois, de dix francs et quelque chose. Il faudra encore leur rembourser cela : mais je ne pense pas que cela soit si pressé. Allons, il est temps de laisser cela de côté.

Que mon oncle et ma tante Forestier ne doutent jamais de la tendre affection de leur Ernest et de sa reconnaissance pour tous les soins qu'ils ont de sa bonne mère. Quant à la chère Aline, je n'ai qu'un souhait à former pour elle, et j'espère qu'il sera réalisé. Pour Alcide père et fils, je n'ai qu'à leur souhaiter continuation. Embrassez pour moi mon

futur élève, l'espérance de ma postérité. Il aura sans doute fait des progrès surprenants depuis mon départ. Combien de fois a-t-il été le premier ? cela ne se compte plus sans doute.

Allons, ma bien chère maman, il faut nous séparer. M'écrirez-vous bientôt ? Je vous aime plus que jamais, je pense à vous sans cesse, je vous embrasse de tout mon cœur.

Votre fils bien-aimé,

ERNEST

30

ERNEST RENAN A FRANÇOIS LIART

Issy, 24 janvier 1842

Mon cher ami,

Cette fois encore mes félicitations seront-elles vaines ? J'ai été hier à Saint-Nicolas ; j'ai parlé à M. Millault de ton excorporation, et il m'a dit qu'il te l'avait envoyée. Si tu ne l'as pas, je ne sais plus qu'en penser. Ta dernière lettre m'a fait tomber des nues : M. Dupanloup m'avait pourtant dit positivement : *J'ai envoyé à François Liart ce que vous m'avez demandé pour lui*. Qu'est-ce que tout cela signifie ? Ce retard t'a peut-être gêné ; sans cela, tu eusses peut-être reçu la tonsure à Noël ; encore si j'étais sûr que tu l'eusses maintenant, je serais consolé et rassuré. Ah ! quelle pièce diabolique ! N'en parlons plus.

Les détails que tu m'as donnés sur tes études et ton séminaire m'ont vivement intéressé. Je vois que tu portes partout la même ardeur et le même goût pour tes études présentes : du reste, cela ne m'étonne pas pour la théologie, d'après ce que tu m'en dis ; comme ce que tu me disais de la philosophie ne m'étonne plus, d'après ce que je vois. C'est un vrai plaisir que de faire sa philosophie (1) ; ce n'est

(1) N. B. J'ai changé d'avis là-dessus depuis le commencement de ma lettre ; depuis que nous sommes enfoncés dans la certitude, je trouve au contraire que c'est *fort difficile*.

pas vraiment difficile, jusqu'ici du moins ; car nous ne sommes pas encore bien avancés. Nous avons achevé assez promptement la dialectique ; et nous en sommes au traité de la certitude, qui est bien plus intéressant et sur lequel aussi nous nous arrêtons beaucoup plus. Nous avons vu surtout avec beaucoup de soin un traité spécial sur la certitude du témoignage humain et la certitude historique, à cause de l'importance de ces deux certitudes dans l'examen des preuves de la religion. Car c'est là le point de vue sous lequel d'ordinaire on nous fait envisager notre cours : c'est-à-dire comme une introduction à la théologie et à l'étude de la religion. Aussi, tous les dimanches, avons-nous une conférence sur les fondements de la foi où M. le supérieur nous expose d'une manière tout à fait philosophique et logique une défense du christianisme et une réfutation des erreurs philosophiques du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle, qu'il a étudiées à fond. Il suit en cela un très beau plan, d'une dialectique inflexible, et dont le développement occupe deux années. Quant à la philosophie, quoique j'y trouve un attrait fort sensible, je suis loin pourtant d'être satisfait de ce que nous voyons, et j'éprouve à peu près ce que tu me témoignais dans une de tes lettres de l'an dernier. Tout l'effet qu'a produit sur moi ce que nous avons vu jusqu'ici (j'excepte la dialectique qui est tout à fait distincte du reste et qui est une vraie géométrie), n'a été que de trouver des difficultés partout, là même où auparavant je n'en voyais pas l'ombre : quant à leur solution, j'espère qu'elle viendra plus tard. Voilà ce que j'ai appris, c'est qu'il y a des objections et des difficultés en tout.

Ainsi, par exemple, la certitude du témoignage humain sur les faits contemporains, qu'est-ce qu'il y a de plus clair au monde ? j'aurais joliment ri au nez de celui qui eût prétendu qu'il ne faut pas se tenir pour *certain* d'un fait sur la déposition de mille témoins ; eh bien ! maintenant, quoique je sois loin de soutenir le contraire, je vois en cela des difficultés insolubles, que tu sais mieux que moi. Pour le pyrrhonisme encore, autrefois, j'en riais de tout mon cœur, je ne concevais pas qu'il y eût eu des hommes assez absurdes pour donner dans de pareilles idées, maintenant je n'en ris

plus. Cela ne veut pas dire que je sois sceptique, mais enfin j'ai pris ces exemples pour te dire combien j'avais encore peu profité en philosophie, puisque je n'ai appris qu'à voir des difficultés partout. Il faut avouer que nous serions bien malheureux s'il fallait rejeter tous les systèmes contre lesquels on peut faire des objections. Mais heureusement, nous avons appris le contraire en logique.

Ce que nous avons vu sur les premiers principes de certitude me satisfait aussi peu : notre auteur veut qu'on regarde le sens intime, l'évidence, la mémoire, la relation des sens, et l'induction comme premiers principes de certitude, d'accord en cela avec l'école écossaise, et fort hostile à Descartes dont il cherche à détruire le système de toutes les façons ; mais pour moi, je ne me résoudrai jamais à en admettre un si grand nombre : il est impossible qu'il n'y en ait pas un qui les résume et qui en soit le fond commun. Sa grande preuve est qu'on ne peut pas prouver la légitimité de ces motifs sans cercle vicieux, ou d'autres inconvénients de ce genre ; mais, outre que ce n'est pas quelquefois trop clair et trop bien prouvé, je ne vois pas qu'il soit juste de conclure de ce qu'on ne l'a pas encore bien prouvé, qu'on ne le puisse absolument faire. Vraiment tout cela est fort épineux, et celui qui croit le comprendre est celui qui ne le comprend pas. Il y en avait un qui me disait l'autre jour : Je comprends tout cela *trop vite*. Ce mot m'a semblé fort juste : car en effet, quand on voit ces choses pour la première fois et superficiellement, on croit les voir claires comme le jour ; mais si on veut les étudier un peu, les difficultés pullulent.

Nous en sommes maintenant à la réfutation des divers systèmes contraires au nôtre ; quelques-uns sont assez bien réfutés ; d'autres, comme celui de Kant et de Descartes, le sont si mal que je pencherais plutôt vers eux, surtout vers celui du second ; car celui du premier n'est pas fort orthodoxe. Un accident arrivé au commencement de l'année nous a privés de celui qui devait être notre professeur de philosophie, et qui est assez remarquable pour ses talents : on nous en a donné un autre en attendant son rétablissement. C'est un homme que j'aimerais extraordinairement ailleurs



que dans sa chaire de philosophie : il a une simplicité, une candeur qui me plaisent beaucoup ; il n'est pas du tout charlatan, du reste, comme tous ces messieurs de Saint-Sulpice ; c'est ce qui me plaît singulièrement en eux : ils sont tous Bretons sous ce rapport-là. Mais comme il ne s'attendait pas à faire la philosophie, il y était moins préparé. Le professeur du second cours est tout à fait distingué ; pour lui, il est rompu au métier ; ses élèves assurent qu'on ne peut désirer mieux.

Ici, on ne peut guère juger de la force des élèves : pourtant on en peut juger assez pour signaler quelques renversements : ainsi le directeur de l'Académie ne le serait probablement plus ici, s'il y en avait : les poètes mélancoliques sont aussi un peu déroutés. Ceux qui soutiennent le mieux leur rang sont Garot et Bellanger, le premier surtout. C'est un esprit vraiment solide. Les autres se tiennent au niveau ou au-dessous du médiocre. Du reste, parmi les autres élèves, qui ne sont pas nicolaïtes, il y en a plusieurs vraiment distingués. Ici, bien plus encore qu'à Saint-Nicolas, il y a une étonnante variété d'hommes et d'esprits : car, comme on y vient de toute la France et de tous les pays (ceci s'applique surtout à la maison de Paris) il y en a de toutes les couleurs. Nous avons parmi nos condisciples d'anciens professeurs ; et, chose curieuse, des journalistes qui ont quitté le métier. Il y en a deux de cette sorte : l'un est ancien collaborateur de MM. Lamennais, Lacordaire, etc., dans *l'Avenir*. C'est le plus singulier personnage qu'on puisse se figurer. Il a des idées, des idées incroyables, et qui sentent un peu son école. On en riait d'abord, tant cela paraissait singulier ; mais on n'en rit plus, tant il les soutient avec sérieux, je dirai plus, avec talent. Vraiment je voudrais que tu le connusses. C'est l'être le plus singulier que j'aie jamais vu ; mais je suis loin de le regarder maintenant comme un fou, ce que je crus d'abord. Nous en avons encore quelques-uns assez remarquables, entre autres un ancien professeur d'histoire, d'un esprit fort élevé, à cela près qu'il ne peut pas digérer notre thèse sur la certitude historique. Il dit qu'il suffit d'avoir un peu étudié l'histoire pour devenir sceptique sur ce point.



Puisque nous en sommes à l'article des personnages singuliers, je dois te parler d'un de nos directeurs, dont j'ai peut-être prononcé le nom devant toi, c'est M. Pinault, professeur de physique. C'est un vieux bonhomme, tout cassé, tout tortu, criblé de goutte et de rhumatismes. Tu trouveras peut-être que j'en parle avec bien peu de respect ; mais il ne veut pas qu'on en parle autrement : il ne s'appelle jamais que le vieux grison, le vieux bossu, etc. Les nouveaux ont d'abord peur de lui ; mais dès qu'il leur a dit quelques mots, c'est tout autre chose. Je n'ai jamais vu d'homme qui ait plus de talent pour prendre les gens et les mettre à l'aise ; aussi sert-il de directeur universel à toute la maison. Il parle continuellement de piété en récréation, et d'une manière si admirable, que quelquefois (je le dis sérieusement et sans exagération), je ne la crois pas humaine. C'est une familiarité, une facilité, une hauteur (et aussi une originalité) sans pareilles. C'est un homme vraiment unique dans son genre. Ajoute à cela qu'il est dans sa partie d'une force peu commune. C'est un professeur à l'École normale ; mais c'est à quoi il ne pense guère, et quoiqu'il ait une passion incroyable pour les mathématiques, la physique, etc., il n'en dit jamais un mot. Du reste, on a ici des conversations pour tous les goûts : quand on veut parler de piété, on va avec M. Pinault ; quand on veut parler de littérature, on va avec un autre directeur, et quand on veut parler science ou philosophie, on va avec M. le supérieur, qui est d'une érudition ébahissante. Oh ! si nous l'avions pour professeur de philosophie ! C'est cela qui serait un professeur ! Nous apprenons plus de philosophie au cours qu'il fait tous les dimanches, qui pourtant n'a pas directement la philosophie pour objet, que dans une semaine entière de classes.

Or ça, mon cher, je suis un bavard de première force : il est temps cependant de me restreindre, car l'espace va bientôt me manquer. J'avais hier un tas de choses à te dire, et je ne me rappelle plus rien aujourd'hui. Enfin tu les devineras, si tu veux. Figure-toi que je n'ai vu encore une fois M. Le Graët. Pourtant, comme, la plupart du temps, nos promenades sont libres, je me trouve ici avec lui ; mais ou

je n'ai pas le talent de le reconnaître dans la foule, ou il a le talent de se cacher. — J'ai aussi à t'annoncer la mort d'un de nos anciens condisciples, même d'un de ceux qui nous allaient le mieux, c'est le pauvre Teppe, qui, après avoir traîné depuis le commencement des vacances dernières, a enfin succombé à une espèce de maladie de consommation, qui l'a miné insensiblement. — Fais bien mes compliments à toutes nos connaissances, et spécialement à M. Ollivier, s'il est encore au séminaire. Félicite aussi de ma part Mathieu Le Cornec d'avoir un compagnon de chambre si accompli sous tous les rapports : dis-lui que j'envie son bonheur, et recommande-lui bien d'imiter un si beau modèle.

Adieu, mon bon Liart. Tu ne sais pas ce qu'on vient de me dire ? Il faut d'abord que je te dise que je t'écris de ce qu'on appelle la *salle du poêle*, rendez-vous des frileux, qui ont froid dans leur chambre. Cela posé, mon voisin (pardonne-lui d'avoir manqué au silence, tu vas voir que cela en valait la peine) vient de me dire, en voyant la longueur de ma lettre : « Quel bavardage ! Il y en a trop pour que ce soit bon. » Il y a du vrai là-dedans, surtout dans la première proposition : quel bavardage, quant à la seconde, tout est bon entre nous. Ce voisin-là n'est pas Breton ; autrement il saurait qu'ils n'aiment pas à s'écrire par cérémonie, et simplement pour s'écrire. Ils s'écrivent pour causer ensemble ; du moins, c'est là mon goût ; est-ce aussi le tien ? je le présume, et j'espère que tu vas bientôt me le prouver par une volumineuse réponse ; du reste, je suis content de toi sous ce rapport-là (et sous tous les autres aussi) ; tes lettres sont comme je les aime. Dans ta dernière pourtant, si j'ai l'œil fin, j'ai cru voir que tu étais un peu tracassé par cette maudite affaire de l'excorporation, et que tu me parlais moins à cœur nu. Mon pauvre ami, c'est que j'étais fou aussi de te féliciter d'une chose que tu n'avais pas, et si je n'étais pas encore fou, je ne te dirais pas encore cela ; mais, mon cher, c'est que je t'aime si sincèrement que je ne puis te rien cacher. Allons, là-dessus, je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton ami véritable

## ERNEST RENAN A SA MÈRE

Issy, 26 février 1842

Ma bien chère maman,

J'étais réellement inquiet de votre long silence : mais votre bonne lettre est venue me tranquilliser. J'allais bientôt vous écrire, tant je commençais à avoir d'appréhensions ; enfin, ma chère bonne mère, tout cela est fini ; je sais que vous êtes bien, et je suis consolé. J'ai reçu le billet d'Alain. Pauvre maman, cela vous aura bien tracassée et peut-être gênée dans vos affaires. Mon Dieu ! si vous saviez comme cela me coûte ! mais maintenant j'en ai pour longtemps. Notre cher Alain, qui m'a écrit un petit mot en m'envoyant le billet, me paraissait bien chargé d'ouvrage à cette époque ; mais il me disait que bientôt il allait être soulagé, et qu'alors il pourrait aller passer avec vous quelques jours de vacances. Il me fixait l'époque vers Pâques. Oh ! ma chère maman, que j'en suis content ! Ce pauvre Alain est si isolé là-bas à Saint-Malo ! Et vous, ma pauvre bonne mère, qui ne l'êtes pas moins : cela vous soutiendra tous les deux. Et le grand projet de votre réunion pourra bien s'arranger alors. C'est mon grand désir, ma chère maman. Je vais répondre à Alain aujourd'hui ou demain. Quant à notre chère Henriette, je n'ai pas encore reçu de ses nouvelles directement, et je n'ose hasarder une lettre, craignant qu'elle ne lui parvienne pas. D'ailleurs comme j'en attends une d'elle tous les jours, j'aimerais mieux avoir reçu la sienné afin d'y répondre. Pourtant quelquefois j'ai envie de risquer tout. Et par malheur nous sommes si loin l'un de l'autre, ma bonne mère, que je ne puis voir les lettres qu'elle vous écrit, en sorte que je suis privé presque totalement de m'entretenir avec ma bonne sœur, nous qui avions ensemble de si doux entretiens.

Vraiment, ma bonne mère, c'est bien mal à moi de vous

avoir écrit avec de l'encre aussi blanche. Cette fois-ci au moins, je pense que vous pourrez lire ma lettre. Du reste, ma chère maman, je n'ai pas grande nouvelle à vous annoncer. Les événements ne sont pas fréquents à Issy ; c'est le type d'une vie pacifique, d'autant plus que nous sommes peu nombreux, ce qui donne à la vie quelque chose de plus calme et aussi de plus agréable. Si vous voulez toutefois des nouvelles, je vous dirai que nous avons les oreilles charmées par les concerts qui traversent le village dans tous les sens, à la fête des conscrits, qui, tout couverts de rubans, sont les rois de la fête. C'est singulier, nous entendons ici cent fois plus de bruit qu'à Paris ; dans la maison, s'entend ; car au fond du parc on croirait être au fond d'un désert, mais du désert le plus gracieux. Autre nouvelle : l'autre jour, tout le monde était en grand émoi : un des petits poissons dorés qui peuplent notre pièce d'eau était mort, et montrait à la surface de l'onde son cadavre flottant. « Avez-vous vu le poisson mort ? » se demandait-on avec empressement ; quelle nouvelle, n'est-ce pas ?

N'allez pas croire cependant, ma chère mère, que nous soyons encore enfants comme à Saint-Nicolas. L'étude de la philosophie est très propre à mettre du sérieux dans l'esprit : c'est même là son propre caractère. On y traite des plus grandes questions, de Dieu, de l'âme humaine, de notre esprit, de nos sens, de la vérité, de la certitude, qui nous occupe actuellement, et où nous suivons les divers philosophes dans tous leurs systèmes. Figurez-vous, ma bonne mère, qu'on s'y demande sérieusement : Est-il vrai que j'existe ? N'est-ce pas un rêve, une illusion ? Je crois voir ma chère maman s'indigner : certainement que mon Ernest existe ; je voudrais bien voir quelqu'un qui s'avisât de le nier. C'est que, voyez-vous, les philosophes sont les plus drôles de gens du monde : ils doutent de tout. Mais n'ayez pas peur, ma chère mère, je n'en suis pas encore là, et si jamais je devais douter de quelque chose, ce ne serait pas assurément de votre affection ni de la mienne.

Nous jouissons ici d'un temps admirable, un ciel pur, un beau soleil. Notre parc commence à être délicieux ; il n'y manque que le feuillage et des fleurs, et la saison va bientôt



ramener l'un et l'autre. La pièce d'eau a rompu ses liens de glace, et les habitants dorés, longtemps captifs, commencent à venir s'ébattre au soleil. La partie sans contredit la plus agréable du parc est celle que l'on appelle le bois ; en été surtout, elle est délicieuse par sa fraîcheur et par l'ombrage dont on y jouit. C'est un bosquet de hauts buis et de tilleuls où se réfugient en été des milliers d'oiseaux ; car ici ils n'ont pas à craindre pour leurs nids les dangers qu'ils redoutent ailleurs, nous les laissons en paix faire leur petit ménage. Cette hospitalité nous en attire des troupes innombrables. Tout le parc est parsemé de statues, de grottes peintes, de petites chapelles. Vous me demandiez si on y entre. Oui, oui, ma chère maman ; ce sont de petits bijoux à l'intérieur, toutes peintes, toutes dorées, bleues comme le ciel. Nous avons aussi une grotte de rocailles et de coquillages, décorée avec beaucoup d'art, mais remarquable autant parce que Fénelon et Bossuet y ont eu plusieurs conférences avec d'autres personnages célèbres, lors de leur fameuse controverse. Leurs deux statues y sont placées avec l'acte qu'ils dressèrent à la fin de leurs conférences, et qui est revêtu de leurs signatures.

Un autre agrément dont on jouit ici, c'est la beauté de la vue. D'un côté, ce sont les collines de Meudon couvertes de bois ; de l'autre, le parc de Saint-Cloud ; de l'autre, la Seine et le mont Valérien, qui termine l'horizon ; de l'autre, enfin, Paris et tous ses monuments que nous dominons et que nous aimons à voir enveloppés de brouillards pendant que nous jouissons de l'air le plus pur. Le dôme des Invalides, le Panthéon, l'Arc de Triomphe, le Val-de-Grâce, les tours de Saint-Sulpice, tout éclatants des reflets du soleil, forment un agréable contraste avec les collines de Meudon et de Saint-Cloud toutes couvertes de sombres bois. Ce qu'il y a encore de délicieux, c'est le calme de ces allées et de ces bosquets à côté du plus effroyable tumulte qu'il y ait sur la terre. On n'entend absolument d'autre bruit que le roulement majestueux et rapide du chemin de fer, qui passe fort près de notre parc. Car nous sommes ici au milieu des chemins de fer et des fortifications, on ne voit que cela de tous côtés : chemins creusés de plus de cent pieds, ponts

jetés sur des vallées profondes et d'une hauteur gigantesque, voilà nos environs. Cela n'empêche pas qu'il s'y trouve des bois charmants, très solitaires et très fourrés. Les terrasses des châteaux de Meudon et de Saint-Cloud sont d'ordinaire le but de nos promenades : on y jouit d'une vue admirable, plus belle encore que la nôtre, c'est tout dire. Ceci semble contredire ce que je vous ai dit souvent des environs de Paris, qui généralement sont horribles, jusqu'à une certaine distance. Et en effet, depuis les barrières jusqu'à Issy, le pays n'est rien moins qu'agréable ; mais au-delà d'Issy, de l'autre côté commence la campagne, et là elle est charmante.

Vous voyez donc, ma chère maman, que rien ne manque ici pour l'agrément extérieur : il en est de même sous les autres rapports : ces messieurs sont d'une bonté, d'une simplicité ravissantes : ici les professeurs sont absolument comme les élèves, il n'y a pas de différence : ils mangent au milieu d'eux, ils prennent toutes leurs récréations avec eux ; la seule différence est qu'en classe ils parlent et que les autres écoutent. Du reste, ils sont tout à votre service ; toujours prêts à vous écouter, leur bibliothèque est celle des élèves, et une des choses qui m'arrangent le mieux ici, c'est la facilité que l'on a de se procurer tous les livres que l'on veut. C'est encore mieux à Saint-Sulpice à Paris, puisqu'il y a une immense bibliothèque, où chacun va puiser quand il veut.

M. Dupanloup n'est pas encore de retour : il prend goût à la vie romaine, à ce qu'il paraît. Du reste nous en avons de fréquentes nouvelles par les journaux et les correspondances. Saint-Nicolas désire vivement son retour, et en a bien besoin. J'irai mercredi prochain lui rendre visite, et je profiterai de l'occasion pour aller entendre M. de Ravignan à Saint-Roch. Voilà le désagrément d'Issy : l'éloignement ne permet pas d'être aussi assidu qu'à Saint-Nicolas aux conférences et aux sermons. Mais je vais m'en dédommager mercredi.

J'ai recommandé ma soutane, ma bien chère maman ; elle me revient un peu cher, mais je suis sûr que c'est du bon, et elle est même assez belle. C'est ce qu'il me fallait pour



le moment : celle-ci ira à tous les jours jusqu'à la fin de l'année et même au-delà : il m'en fallait une pour sortir et pour les jours extraordinaires. Je la conserverai bien, en sorte qu'elle me servira pour m'habiller cette année et l'an prochain ; et nous en serons quittes pour m'acheter l'an prochain une commune de quarante à cinquante francs pour tous les jours. Celle-ci me revient à soixante-cinq francs. Mais je n'aurais pas eu à moins quelque chose de bien présentable. Je me ferai faire aussi une paire de souliers ; quant au chapeau, j'en ai moins besoin, on en use assez peu ici. Il m'en faudrait peut-être un pour les sorties ; car pour nos promenades, comme elles se font à la campagne, l'autre est tout ce qu'il faut. J'aimerais mieux acheter quelques livres ; car en philosophie on n'en a jamais assez, et quoique j'en aie acheté un certain nombre, il m'en resterait encore plus à acheter, si je voulais avoir tous ceux qui me seraient utiles. Lorsque vous m'enverrez le petit paquet, vous pourrez y insérer quelques-uns de ceux qui sont restés, sans cependant le trop grossir ; quelques auteurs grecs surtout ; je n'en ai pas ici et il me sera agréable d'y jeter de temps en temps quelques coups d'œil.

J'avais oublié de vous dire d'avertir M. le recteur que sa commission était faite à Notre-Dame des Victoires. Vous pouvez l'en prévenir et lui dire que je suis fâché d'avoir attendu si tard à l'en informer. Vous l'assurerez en même temps de mon profond respect, ainsi que messieurs ses vicaires. Quant à ces messieurs du Collège, je ne puis vous dire combien leur souvenir me vient fréquemment à l'esprit, et combien je leur conserve de reconnaissance. Après Dieu et vous, ma bonne mère, il n'y a personne à qui j'en doive davantage. Si j'ai en effet plus de facilité que d'autres pour l'étude, c'est aux excellents principes que j'en ai reçus que je le dois. Renouvelez-leur donc l'assurance de mon sincère attachement.

Pour vous, ma bonne mère, mon repos et mon délassement sont de penser à vous. Je me reporte sans cesse en esprit vers votre solitude, et j'aime à vous embrasser, à causer avec vous d'imagination. Oui, le plus beau présent que Dieu ait fait à l'homme, c'est une mère, surtout quand

on en a une comme la mienne. Chère bonne mère, dites-moi, dans votre prochaine, comment vous vous trouvez, si vous êtes bien logée, bien servie : oh ! que tout cela m'intéresse ! L'hiver ne vous a pas trop fait souffrir, vos affaires ne sont pas trop chargées ? Pauvre bonne maman, quand je pense que j'ai peut-être contribué à les embarrasser par ce maudit envoi, qui pourtant m'était nécessaire, cela me fait une peine que je ne puis exprimer. Au moins, ma bien chère maman, soyez sûre que pour le respect et l'amour que je vous porte, jamais rien ne pourra les affaiblir en mon cœur. Je vous embrasse de toute mon âme.

Votre fils respectueux et aussi affectionné que chéri.

ERNEST RENAN

32

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M. le comte André Zamoyiski, palais Palfi, place Joseph, Vienne (Autriche)*

Issy, 23 mars 1842

Enfin, ma chère Henriette, je l'ai reçue, cette lettre si désirée. Figure-toi que depuis plus d'un mois, maman et Alain me flattaient de l'espérance prochaine de la recevoir ; tous les jours, j'étais en attente, j'épiais l'arrivée du courrier, sans soupçonner qu'une aussi malencontreuse circonstance retardait mon bonheur. Cette attente a été aussi la cause du long retard que j'ai mis à t'écrire, car je tenais à ne le faire qu'après la réception de ta lettre. Enfin, ma chère Henriette, je la tiens et je suis content ; je me hâte d'y répondre et vais consacrer une de nos longues après-midi à m'entretenir avec toi. Qu'il y a longtemps que je n'ai eu ce plaisir !

Encore un éloignement, ma chère Henriette. Vienne était encore trop rapproché de nous ; il fallait que l'Europe entière nous séparât. Pour le coup, j'espère que c'est fini,

et que tu vas t'arrêter au moins en Pologne. Il ne fallait rien moins que la Russie pour me rassurer et mettre des bornes à tes voyages. Mon imagination s'effraie quand je pense aux espaces immenses qui nous séparent. Qui nous eût dit, quand nous étions au fond de la Bretagne, que dans quelques années tu eusses été jetée au fond de la Pologne, celui-là nous eût paru un beau rêveur. Il eût dit vrai pourtant. Singulière existence ! Je ne puis te dire toutes les réflexions que cela me fit faire, surtout quand je rapprochais les temps jusqu'où pouvaient se porter mes souvenirs : celui où nous cachions notre misère à Lannion, celui, non moins malheureux, où nous languissions à Tréguier et où la seule pensée d'un éloignement de cent vingt lieues nous faisait trembler, celui enfin où nous sommes séparés, non plus par quelques provinces, mais par des royaumes et des peuples. Voilà la vie humaine. Encore si tout cela pouvait se terminer au bonheur, qui pour nous est d'être réunis, nous serions trop heureux. Si nous n'y arrivons pas, ce ne sera pas ta faute, ma bonne Henriette ; d'ailleurs, j'en ai la douce, la ferme espérance. Je sais bien que jamais tu ne te résoudras à embrasser un genre de vie oisif, sans nerf, sans ressort : oh ! non, je te connais trop bien pour croire que jamais cela soit de ton goût (non plus du reste que du mien). Ce n'est pas là ce que j'entends. Mais aussi je crois que tout est fade, vain, creux, sans cette douceur de la vie qui ne se trouve que dans l'amitié, laquelle n'est jamais aussi solide, aussi assurée, qu'entre ceux que le sang a unis. Voilà donc, ma chère Henriette, le terme que j'aime à me figurer après les travaux. Toujours dans l'avenir : nous sommes incorrigibles : nous ne sommes jamais dans le présent, et nous ne faisons qu'aspirer après un bonheur à venir. Et après tout, nous n'avons pas tort ; car ce présent est si triste, si misérable, qu'il est bon au moins d'en alléger le fardeau par la vue d'un avenir qu'on se fait toujours plus beau. Ah ! que Pascal avait raison de dire : « Nous ne vivons pas, mais nous espérons de vivre ». L'espérance en effet est notre vie et notre seule vie.

Je viens presque, ma chère Henriette, de te faire là une thèse de philosophie : elle eût pu peut-être être mieux placée.

Mais j'aime à m'entretenir avec toi de ce qui m'occupe, et la philosophie est maintenant mon étude, je dirai même mon étude de goût. Grâce aux préjugés qu'on nous donnait en rhétorique, je croyais en y entrant n'y trouver qu'une étude ennuyeuse et pénible, hérissée d'abstractions, et aussi barbare en sa doctrine qu'elle l'est quelquefois en sa langue. Mais certes, c'est un préjugé dont je suis bien revenu, et tant s'en faut que je regrette d'avoir échangé la rhétorique pour la philosophie, que pour rien au monde je ne voudrais désormais retourner aux déclamations de la rhétorique. C'est la science des mots opposée à celle des choses. Il est vrai que l'imagination qui faisait fortune en rhétorique est ici d'un usage minime : la raison seule règne en philosophie. Mais assurément celui-là ne se connaît pas en jouissances de l'esprit, qui préfère les plaisirs de l'imagination à ceux de la raison. Toutefois il ne faut pas s'attendre à trouver en philosophie cette certitude absolue qui distingue par exemple les mathématiques : les nombreux *systèmes* de philosophie en sont la preuve : là où il y a certitude, il n'y a pas de système : quelques parties, il est vrai, sont d'une logique aussi inflexible et d'un raisonnement aussi rigoureux que celui des mathématiques : cependant on y sort rarement du monde des hypothèses. Mais ces hypothèses elles-mêmes ont un grand intérêt, et semblent souvent s'approcher de la vérité autant qu'il est donné à notre faible raison. D'ailleurs le propre de la philosophie est moins de donner des notions bien assurées, que de lever une foule de préjugés. On est tout étonné, quand on commence à s'y adonner, de voir que jusque-là on a été le jouet de mille erreurs, enracinées par l'opinion, la coutume, l'éducation ; c'est la mort du beau idéal, on voit les choses telles qu'elles sont, et on est fort surpris de voir les jugements qui paraissaient les plus certains mis au rang des problèmes. A la vue de ces innombrables erreurs, la première impression est de vouloir douter de tout ; mais c'est mal raisonner, et les philosophes germaniques, qui, assurément, ne sont pas prodiges de certitude, ne vont pas jusque-là. Kant lui-même, le père des sceptiques modernes, est plus réservé. C'est ce besoin de vérité, que la philosophie excite, et pourtant ne satisfait



qu'à demi, qui inspire tant d'ardeur pour l'étude des mathématiques ; et là au moins on la trouve absolue, *nécessaire*. Aussi forment-elles le complément indispensable d'un cours de philosophie. J'ai retrouvé pour elles tout mon ancien goût, que trois années de littérature n'avaient pu éteindre entièrement. Je n'ai pour ainsi dire qu'à ranimer mes anciens souvenirs. Nous voyons, cette année, les mathématiques pures ; l'an prochain, nous les verrons appliquées à la mécanique, à la physique, etc. — Quant à l'étude de la langue allemande, j'en suis encore aux premiers éléments, et quoi que tu en dises, je crois que de longtemps tu n'auras pas à craindre en moi un rival. Je n'ai guère pu, jusqu'ici, y donner un temps considérable ; j'ai vu en commençant une étude aussi importante que la philosophie, que ce n'était pas trop d'y donner tous mes soins. Maintenant que j'en ai la clef, je pourrai y donner beaucoup plus d'application. Du reste, nous avons ici de grandes facilités pour apprendre les langues vivantes, vu la diversité de nation de ceux avec qui nous vivons, ce qui nous fournit l'avantage de converser avec eux dans leur langue maternelle, et de nous former à leur prononciation, partie si épineuse de l'étude des langues modernes.

Après t'avoir longuement exposé l'objet de mes études, il ne me reste plus, ma bonne Henriette, qu'à te dire un mot de mon nouveau séjour, dont tu ne peux guère te former l'idée d'après Saint-Nicolas. Ce sont deux maisons totalement dissemblables. Autant Saint-Nicolas est rétréci, triste et borné, quant au séjour, autant Issy est spacieux, agréable et riant. Autant à Saint-Nicolas la différence du maître à l'élève était sensible, autant ici elle est imperceptible. Autant à Saint-Nicolas les études étaient légères, autant ici elles sont sérieuses. Mais aussi il y a bien quelques compensations. Autant à Saint-Nicolas les soins personnels pour chaque élève étaient grands, autant ici ils sont oubliés. On est complètement livré à soi-même pour les études, les soins matériels, etc. Et je conçois qu'il doive en être ainsi, car on n'a plus affaire à des enfants comme à Saint-Nicolas. Les professeurs et directeurs ne sont en rien distingués des élèves ; c'est le règne de l'égalité, non seulement d'élève à

élève, mais d'élève à professeur. Cela donne à la vie quelque chose de plus libre, de moins contraint. Quant aux élèves, ils sont beaucoup plus sérieux qu'à Saint-Nicolas ; il en est parmi eux plusieurs de grand talent ; c'est même ce qui distingue le séminaire Saint-Sulpice. Comme c'est le séminaire de toute la France et non pas spécialement de Paris, chaque évêque y envoie ses sujets les plus distingués pour y recevoir un enseignement plus complet ; cela fait que la plupart des élèves y sont, pour les talents, au-dessus de l'ordinaire. Le petit esprit y est excessivement rare, ce qui est un vrai prodige pour un séminaire.

Il ne me manquerait que tes chères visites pour compléter l'ensemble de ma vie ; mais je t'avoue que j'éprouve un grand vide de n'avoir personne à qui je puisse dire un petit mot de ceux que j'aime. Aussi les lettres font mon bonheur. Alain t'a-t-il parlé du projet qu'il avait de se réunir à notre chère maman ? Il m'en dit un mot lorsque je le vis à la fin des vacances ; depuis lors, je n'en ai rien entendu. Je désire pour ma part qu'il le mette à exécution, car la vie de notre pauvre mère est vraiment bien triste et bien isolée.

Je te remercie, ma bonne Henriette, de ton attention à songer à moi. Ton billet arrivera fort à propos : car, quoique notre chère maman m'ait fait, il y a peu de temps, une remise, comme j'ai été obligé d'acheter une soutane, etc., elle s'est trouvée assez vite à fond. Il me permettra aussi de monter ma bibliothèque allemande, dont l'insuffisance paralyse en partie mes progrès. Je te devrai tout, ma pauvre Henriette : tu auras été ma seconde mère ; aussi, avec notre bonne mère et notre cher Alain, tu partages toutes mes affections. J'ai souvent pensé que c'est un grand bonheur pour nous, condamnés à vivre séparés, de nous aimer comme nous le faisons. La peine de la séparation en est mille fois diminuée. Tâche de couvrir en quelque manière ton éloignement de Vienne à notre chère maman : atténue-lui la distance ; j'ai été témoin durant les vacances de l'impression que faisaient sur elle tous ces voyages. Épargnons-lui autant que nous le pouvons toutes les inquiétudes : après une vie aussi agitée que la sienne, elle a bien besoin d'un peu de repos.



Adieu, ma chère Henriette. Ta pensée est mon plus cher entretien : le plaisir que je ressens en recevant ta lettre est bien troublé, quand je songe que plusieurs mois s'écouleront peut-être, avant que j'en reçoive une autre. Maintenant que tu sais mon adresse, procure-moi ce plaisir un peu plus souvent. Directement, indirectement, peu importe, pourvu que je les reçoive. Adieu encore une fois ; tu sais combien mon cœur t'aime : toujours, mon excellente Henriette, tu seras ma joie et mon bonheur.

Ton frère bien-aimé,

E. RENAN

N. B. — Tu peux m'écrire en toute liberté : on n'ouvre pas les lettres avant de les remettre ; on les reçoit immédiatement.

33

ERNEST RENAN A FRANÇOIS LIART

Issy, 3 mai 1842

Mon très cher Liart,

Tu vas peut-être croire que j'ai voulu mettre à l'épreuve ta fidélité à ta parole : tu me disais dans ta dernière que ta réponse me parviendrait dans la quinzaine, quand même je t'écrirais dans huit jours. Je te remercie de ton exactitude, je ne doute pas que tu ne misses à exécution tes promesses, mais je te dispense d'une aussi grande célérité. Je me suis dit à moi-même : Liart va être tonsuré, il va passer les jours précédents dans le recueillement et la retraite ; il ne faut pas que ma lettre vienne troubler sa paix et son repos dans une occasion aussi solennelle : écrivons-lui le plus tôt possible, et il nous répondra après sa tonsure. N'est-ce pas bien, mon cher ? Sur ce, entrons en matière.

Je te félicite, mon cher ami, d'être appelé à la sainte cérémonie de la tonsure. Je conçois que pour qui y est pré-

paré, c'est un grand bonheur. Tu me demandes mes prières. Hélas ! mon cher ami, tu t'adresses bien mal ; s'il ne fallait pour les rendre efficaces, que t'aimer, ah ! je t'assure qu'elles le seraient. Mais c'est plutôt moi qui réclame les tiennes. Je ne serai pas aussi heureux que toi cette année ; pour plusieurs raisons, dont la première est qu'on ne m'en a pas jugé digne, et la seconde que je ne l'aurais pas voulu de si tôt. Je suis trop pauvre de piété, pour me hâter de faire une pareille démarche, surtout quand rien ne me presse. Je ne pourrai t'indiquer au sûr ceux de tes anciens condisciples de Saint-Nicolas qui seront tonsurés, car il n'en est pas un seul de ceux qui ont été appelés dont l'acceptation ne soit encore douteuse. Félicite bien de ma part Le Clech et Lissilour. Pour toi, mon cher ami, je ne te demande qu'une part à tes prières le jour où tu te consacreras à Dieu : demande-lui surtout qu'il me fasse persévérer dans la vocation où il semble m'avoir appelé. Nulle prière ne peut m'être plus utile dans mon état présent.

Tu me dis, mon cher, que la théologie est la plus dange-reuse des études : cela m'étonne, car je croyais que c'était là le privilège spécial de la philosophie. Je t'assure que qui n'a pas la foi ferme n'a qu'à s'y adonner pour la perdre tout à fait. Jamais je n'avais eu tant de difficultés, et même tant de doutes positifs. Je m'explique cela par la similitude des estomacs faibles, qui, n'étant pas habitués aux nourritures fortes, ces nourritures, au lieu de les soutenir, leur donnent des indigestions, jusqu'à ce qu'ils y soient habitués. Mais quoi qu'il en soit, je t'assure que je suis dans un drôle d'état : je suis tour à tour déiste, panthéiste, autothéiste, idéaliste, matérialiste. Il n'y a que deux choses qui me confirment dans la foi ; c'est la lecture de la Bible, que j'ai commencée d'une manière suivie, il y a quelque temps, et où je trouve un charme inexprimable, et celle de Pascal. Il est sûr que Dieu s'est servi de cet homme pour me conserver la foi : sans lui, je ne l'aurais plus, il y a plus de six mois. Le cours de religion que nous fait M. le supérieur, et qui me satisfaisait beaucoup au commencement de l'année, parce qu'alors j'étais encore un peu entêté de lieux communs, ne me satisfait plus du tout : il n'y donne que de ces preuves

qu'on appelle *preuves de bon sens*, que je ne peux plus supporter. Avec ces preuves-là, on peut prouver tout ce qu'on veut : je suis persuadé que la vérité est loin de ce qu'on appelle bon sens, qui n'est qu'un ramas d'opinions, d'habitudes, de conventions : quand nous la verrons, la vérité, nous serons tout étonnés de la trouver, et chacun dira : Je ne croyais pas que ce fût cela. C'est là l'idée qui me domine : le peu de certitude de nos connaissances, le peu de vérité que nous possédons, et sur ce point la lecture de Pascal est loin de me déromper. On a beau dire : cet homme-là est presque sceptique ; cela est frappant ; la plus forte tête qui ait existé n'a osé presque rien affirmer ; et il est de fait que plus un homme est savant, plus il a approfondi les connaissances humaines, moins il est affirmatif, plus il tremble, plus il restreint ce fameux chapitre du bon sens, qu'on voudrait faire si large. Les ignorants au contraire ne doutent de rien, ils tranchent tout, tout est évident, clair comme le jour ; il faut avoir perdu l'esprit pour ne pas voir cela : voilà leurs formules. D'où par analogie, je suis tenté de faire ce raisonnement : quand on ne sait rien, on ne doute de rien ; quand on sait peu, on doute peu ; quand on sait beaucoup, on doute beaucoup ; donc, si on savait tout, on douterait de tout, et toute la science se réduirait à voir l'incertitude de toute science. C'était bien cela dans l'esprit de Pascal. Oh ! qu'il a de belles choses là-dessus ! voilà un homme qui était au-dessus des préjugés, et pourtant il a été chrétien, cela est démonstratif.

Tu vois que j'ai une propension violente au scepticisme, ou plutôt au kantisme, car c'est surtout le système de Kant qui me fait impression, et il est de fait que je n'ai rien vu de décisif contre sa philosophie, du moins jusqu'ici. M. de Bonald, dit-on, l'a vivement combattu ; mais je n'ai pas pu encore me procurer ses ouvrages. — Nous voyons actuellement en classe la théodicée, pour laquelle nous suivons la *Philosophie de Lyon* (1) ; nous l'avons suivie aussi pour

(1) Ouvrage en trois volumes, rédigé par l'ordre de M. de Montazet, archevêque de Lyon, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il faisait partie d'un cours complet d'études ecclésiastiques. Voir *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, O. C., II, 843, 845.

le peu d'ontologie par lequel nous avons commencé ce semestre. On la trouve ici plus irréprochable en cette partie, que dans la logique ; sauf son opinion sur l'espace, qu'elle regarde comme n'étant autre chose que l'immensité de Dieu ; opinion qui, ayant un certain air de panthéisme, a de suite alarmé ces messieurs : on est ici d'une timidité incroyable en fait d'opinions ; dès qu'une idée a la moindre apparence de n'être pas entièrement, et absolument conforme à l'orthodoxie, on s'en effraie, l'erreur fût-elle à mille lieues du principe : tu le comprendras en sachant qu'on trouve la *Philosophie de Lyon* trop hardie. Assurément, c'est être bien scrupuleux. Nous avons changé de professeur à Pâques : celui que nous avions ne l'était que par intérim, en attendant le rétablissement de l'autre, à qui il était arrivé un effroyable accident durant les vacances, dans un voyage. Il fait beaucoup mieux la classe que l'autre ; c'est un jeune prêtre, de grand talent, que M. de Quélen avait pris en grande affection, et qui, après sa mort, est entré dans la compagnie de Saint-Sulpice. Dans dix ans, ce sera un professeur très distingué ; il travaille beaucoup, et déjà même, c'est un très bon professeur. Il se nomme M. Gottofrey. C'est une ancienne conquête de M. Dupanloup ; aussi ils s'aiment beaucoup. — Quant à nos condisciples, les caractères se sont mieux dessinés touchant la philosophie. Parmi les nicolaïtes, il n'y a absolument que M. Billion qui ait l'esprit philosophique ; mais lui, il l'a dans toute la force du terme ; Garot l'avait bien un peu mais il est parti fort malade pour la Bourgogne et on n'est pas même sans inquiétude sur son compte. Les autres ne sont que des beaux parleurs, qui veulent mettre du bon sens et des preuves de sentiment partout, même en géométrie. Ce n'est pas qu'il n'y ait ici plusieurs élèves vraiment forts : au contraire, presque tous ceux qui ne sont pas nicolaïtes sont remarquables pour les talents, et il y en a deux ou trois vraiment transcendants. Il y en a un surtout (c'est un Breton, de Nantes) qui est l'esprit le plus fort que j'aie connu jusqu'ici : il a surtout un esprit d'investigation extraordinaire ; quand il étudiait les mathématiques, il ne voulait absolument que les définitions et les principes,

puis avec cela, il marchait à la découverte. Nous avons encore un autre Breton, de Saint-Malo, qui est aussi très fort ; mais il est par trop original. Du reste, c'est assez le caractère des Bretons par ici, et on me fait généralement compliment en me disant que je suis le moins original des Bretons de Saint-Sulpice. Nous en avons encore un du diocèse de Saint-Brieuc, qui est bien le plus singulier personnage que j'aie connu. Il est à Paris, et j'eus l'autre jour une conversation de deux heures avec lui, où il me conta toute son histoire. Il est de Quintin, et se nomme Latour. Il connaît beaucoup M. Sanseverin.

Je t'ai donné dans mes lettres précédentes des détails sur mon séjour : je n'y reviens pas, il est sûr que sous le rapport de l'agrément des lieux, il est incomparable. Nous sommes comme au milieu de la campagne, à cent lieues de Paris. Notre parc est ravissant, surtout maintenant au printemps : sous ce rapport, il est vraiment impossible de désirer mieux. Plus je vais, plus j'apprends à respecter cette admirable compagnie de Saint-Sulpice. C'est une bonté, une patience, un dévouement sans bornes aux séminaristes. Ils ont l'esprit antique dans toute la force du terme : il n'y a pas jusqu'à leurs appartements qui ne soient meublés à l'ancienne manière : ils sont immuables, comme l'Église. L'usage est ici le juge en dernier ressort, surtout parmi les anciens d'avant la Révolution, à la tête desquels se trouve le supérieur général, M. Garnier ; mais ils disparaissent à vue d'œil : la semaine dernière, il en est mort deux, qu'on est venu enterrer à Issy, selon l'usage, au cimetière de Lorette (1). L'un d'eux était M. Boyer, dont tu connais peut-être quelques ouvrages, et qui était le plus fameux distrait dont l'histoire fasse mention. Il est mort en partie victime de sa distraction. J'ai fait connaissance l'autre jour avec M. Carbon, futur successeur de M. Garnier, et directeur du séminaire de Paris. C'est un homme qui ressemble comme deux gouttes d'eau à M. Auffret, au physique et au moral, c'est-à-dire un homme qui n'a plus de passions, la

(1) Il y avait dans le parc d'Issy une imitation de la *Santa Casa* de Lorette et un petit cimetière.



raison personnifiée. Il pousse jusqu'à un point incroyable l'esprit d'ordre et de règle. Il ressemble en cela à notre supérieur, M. Gosselin, quoiqu'il ne lui ressemble guère en tout le reste. M. Gosselin est un salpêtre, M. Carbon est l'homme impassible par excellence. Mais ils poussent tous deux cet esprit de règle jusqu'à des détails qu'on ne peut pas figurer. Je te ferais rire, si je te racontais ce qu'on raconte et ce qu'on remarque de M. Gosselin. Ainsi il ne perd jamais la plus petite minute ; même en se faisant la barbe, il se fait lire, et ainsi du reste. Voilà comme il a acquis une incroyable érudition, surtout dans l'histoire ecclésiastique, qui est sa partie. Il est en correspondance avec les savants de tous pays, avec le docteur Lingard (1), et les plus fameux professeurs des universités d'Allemagne, qui sont venus exprès le consulter.

Je viens de te faire le panégyrique de la compagnie de Saint-Sulpice ; en effet, je ne connais rien de plus vénérable ; il y a pourtant une chose que je n'aime pas ici, quoique je sente qu'elle soit nécessaire ; c'est qu'on vous examine beaucoup pour vous connaître, sous tous les rapports, et qu'on ne vous témoigne jamais rien, si on est content ou mécontent. Dût-on vous renvoyer le lendemain, on vous ferait aussi bon visage et aussi bon accueil la veille. Je sens que c'est nécessaire avec de grands jeunes gens, comme le sont la plupart, surtout ceux de Paris, qui ne demandent pas à être traités comme des enfants : néanmoins il y a en cela je ne sais quoi de politique et de caché qui ne me plaît pas du tout. A part cela, il est sûr que Saint-Sulpice serait le plus délicieux des séminaires, surtout sous le rapport des directeurs.

J'ai vu M. Dupanloup depuis son retour de Rome : il est pourtant presque invisible, tant il a d'affaires ; voilà plus d'un mois qu'il promet pour tous les jours de congé de venir nous voir avec M. Ratisbonne, toujours il y a quelque empêchement : tantôt M. Ratisbonne est malade, tantôt c'est lui qui ne peut pas venir ; enfin je ne sais quand nous recevrons cette visite. Je suis fort pressé de voir ce fameux

(1) John Lingard historien anglais, (1771-1851).



converti, et d'entendre de sa bouche le récit d'un fait aussi miraculeux. Il entré probablement l'an prochain à Saint-Sulpice.

M. Dupanloup a recommencé son cours à la Sorbonne ; il paraît qu'il fait fureur. L'autre jour, il lui est arrivé une singulière aventure : il parlait contre les poètes modernes, qui abusent, disait-il, des noms les plus sacrés pour cacher la plus affreuse corruption. Puis il fit là cette belle citation de Platon : « Que les femmes les couronnent de fleurs, pour nous, nous les *bannirons* de notre république. » A ce mot, deux jeunes gens de l'auditoire (poètes sans doute) ont pris leur chapeau, et se sont levés avec grand appareil comme pour protester contre ce qui se disait. Ils espéraient sans doute que d'autres les suivraient ; pas du tout, au moment où on les a vus sortir, ç'a été un effroyable hourra d'applaudissements des pieds, des mains, etc., en sorte que ç'a été une scène vraiment comique.

J'ai vu l'autre jour M. de Ravignan, pour la seule fois de cette année : c'était un sermon de charité ; résumé : un trait vraiment sublime, deux beaux mouvements, le reste médiocre.

Malgré ce que tu disais dans ta dernière, j'espère bien, mon cher ami, que nous aurons le plaisir de passer nos vacances ensemble. Elles commenceront à peu près en même temps ; car ici on n'a aussi que deux mois : à Saint-Sulpice, on n'a même que six semaines, mais tous partent auparavant. J'espère même obtenir du père Gosselin de partir quinze jours d'avance, vu la longueur du voyage. Je ne te donne pas toutefois mon voyage comme certain : il est possible même que le grand désir que j'en ai me fasse y voir plus de probabilité qu'il n'y en a. Enfin je l'espère ; oh ! quel plaisir ! Vraiment, je suis fâché de n'avoir pas été ton condisciple en philosophie ; nous y suppléerons durant les vacances, quoique je ne sois encore que demi-philosophe, car on ne voit dans la première année que la logique, un peu de métaphysique, et la théodicée ; la psychologie rationnelle et expérimentale et la morale sont réservées pour la seconde. Du reste, je suis charmé de faire deux ans de philosophie, surtout en y entremêlant l'étude des mathéma-

tiques et de la physique. Ce sont des choses inséparables ; je ne puis t'exprimer surtout le plaisir que j'ai éprouvé à revoir les mathématiques : là au moins on trouve le vrai nécessaire et absolu. Je ne m'étonne plus que les grands philosophes aient été mathématiciens, physiciens, etc., tout cela se tient invinciblement.

Assure toutes mes connaissances au séminaire de mon sincère attachement, et spécialement Le Clech, dont le souvenir m'est resté fort agréablement. Tes anciens condisciples me parlent souvent de toi, et me demandent si tu ne viendras pas à Saint-Sulpice. Alors je leur dis : « Ah ! si vous le voyiez, vous ne le reconnaîtrez plus ; il est maintenant théologien, etc., etc. Il est joliment fort en philosophie, allez ! c'est lui qui m'en disait pendant les vacances ! il était le plus fort de sa classe. Quant à Saint-Sulpice, il n'y viendra pas de sitôt : possible qu'il vienne y faire une exploration, quand il sera diacre ou sous-diacre ; encore tâtera-t-il soigneusement le terrain, et il aura raison. D'ailleurs notre diocèse n'est pas enclin au sulpicianisme. Je ne sais pas, il n'y a pas d'affinité. Enfin, j'espère bien que nous le verrons : je ne doute pas qu'il [ne] s'y plaise, quand il aura peu de temps à y passer. » Voilà mes prophéties : seront-elles accomplies ? *postulatum*.

N'est-ce pas que je suis un bavard de première qualité ? Je ne sais jamais tarir, quand je m'entretiens avec toi. Je ne sais trop si ma lettre est arabe ou française, le fait est que son principal mérite n'est pas dans l'ordre et la finesse des transitions. Heureusement que ce n'est pas non plus l'essentiel entre nous. Il faut pourtant que j'achève : on va sonner la lecture spirituelle, et il faut que je la mette à la poste ce soir. Adieu, mon cher Liart, tu connais ma vraie et sincère affection ; je me dispense de t'en renouveler les assurances ; je t'embrasse de tout mon cœur, et de toute mon âme, mon cher et excellent ami.

E. RENAN.

Je te le répète : j'attends une bonne part à tes prières le jour de l'ordination. Je penserai bien à toi, je te suivrai en esprit. Demande à Dieu de me conserver ce qu'il m'a donné.

ERNEST RENAN A FRANÇOIS LIART

*M. Liart, au Séminaire, Saint-Brieuc.*

Issy, 15 juillet 1842

Mon cher Liart,

Je m'étais avancé trop tôt à te donner mon voyage pour certain : je m'étais aussi trop hâté de me le promettre à moi-même, car il m'a fallu renoncer à la flatteuse espérance de t'embrasser et de revoir ma bonne mère et mon cher pays. Que veux-tu, mon cher ami ? ce sera pour l'an prochain ; je ne suis pas d'ailleurs fâché de passer un an mes vacances à Issy, et à choisir, j'aime beaucoup mieux sacrifier cette année que l'année prochaine. Néanmoins, quand je pense à la Bretagne, à mes amis, à maman, ma philosophie et toutes les meilleures raisons du monde se trouvent en défaut. Je me console en pensant au redoublement de plaisir que me causera la vue de ces chers objets après une plus longue absence ; car au fait il me semble que je suis encore au lendemain de les avoir quittés. Tu vas dire que le temps ne me dure guère : soit, je te le permets ; mais il est sûr que jamais au bout d'un an mes impressions de Bretagne n'avaient été aussi fraîches. Cela vient probablement de ce que l'air de Saint-Sulpice a plus d'affinité avec celui de Bretagne que celui de Saint-Nicolas, et je pense que tu n'auras pas de peine à le croire.

Si j'étais nouvelliste, et que la politique eût quelque jour dans notre correspondance, je te parlerais de l'impression vive qu'a faite sur les esprits le terrible accident arrivé avant-hier au duc d'Orléans (1) ; mais sans doute il y a longtemps que tu le sais ; peut-être même l'as-tu su avant nous ; à

(1) La mort de Ferdinand-Philippe d'Orléans, survenue à Neuilly le 13 juillet 1842.

peu de distance du lieu de l'accident, il a fallu deux jours pour que la nouvelle en ait transpiré jusqu'à nous. Cela peut te donner une idée du fréquent commerce d'Issy avec le monde. Je ne m'en plains pas du reste, car c'est assez de mon goût. Mais il est de fait que je ne crois pas qu'il y ait un endroit au monde où l'on mène une vie plus pacifique ; nulle part on ne se sent plus soi-même, ou n'est plus livré à soi-même ; pourtant le temps n'y dure guère ; je laisse à ta sagacité à concilier tout cela. Nous sommes extrêmement peu nombreux ; les départs pour les vacances, qui depuis la Fête-Dieu sont presque journaliers, vont bientôt nous réduire à une trentaine ; en sorte que bientôt chacun aura pour lui un corridor. On est dispersé dans une maison très vaste, qui pourrait contenir au moins cent vingt élèves, ce qui donne à tout un aspect de calme et d'une tristesse inexprimable. En pleine récréation, quand on est dispersé dans le parc, on dirait un vrai désert. Nous attendons que les vacances de Saint-Sulpice, qui commencent le 16 août, nous envoient une colonie de demeurants pour les vacances ; du reste, je ne le désire pas ; cette vie-ci me plaît fort, et quoi qu'en disent ces messieurs de Paris, qui prétendent qu'on y est beaucoup mieux, je doute fort que je m'y trouve aussi bien. Il y a à Issy une simplicité et une franchise qui me vont fort bien ; je ne crois pas qu'il y ait dans ces pays un lieu qui ressemble mieux à la Bretagne. Comme les nicolaïtes n'y dominant pas, l'esprit nicolaïtique y est presque étouffé ; car il est bon que tu saches qu'il y a ici (comme à Saint-Sulpice) deux classes assez distinctes : ceux qui ont été à Saint-Nicolas, et qui ne peuvent que fort difficilement cesser d'être ce qu'ils sont, c'est-à-dire Parisiens de pays ou au moins d'esprit et de cœur ; et les autres qui viennent des divers diocèses de France, envoyés par leurs évêques, et qui ont généralement beaucoup plus de simplicité, de franchise, et aussi incomparablement plus de capacité, surtout pour les études sérieuses. Ce n'est pas que ces scissions soient apparentes, à Issy surtout, où il y a plus d'unité. Quant au séminaire de Paris, d'après ce que j'en ai pu juger par les promenades du mercredi, où ces messieurs viennent nous rendre visite, son caractère propre, c'est un incroyable

mélange de tous les esprits et de tous les caractères. Chacun peut y trouver son goût ; c'est une vraie tour de Babel, aussi bien pour la confusion des langues, car il y en a de tous les pays, que pour celle des esprits. Et au milieu de tout cela, ces impassibles sulpiciens, qui sont bien la patience personifiée. Aussi je les respecte plus que je ne saurais le dire.

Nous sommes ici plus près du centre de leur esprit, qui est la Solitude, où ils vont passer un an avant d'exercer leurs fonctions. Ils sont d'une bonté et d'un dévouement admirables, si humbles et si modestes qu'il est impossible de les distinguer des élèves, à moins qu'on n'en soit averti ; aussi cela ne manque jamais de donner lieu à des scènes comiques de la part des nouveaux. Tous sont des esprits solides, et plusieurs des hommes vraiment distingués, surtout les têtes de la compagnie, M. Carbon, M. Gosselin, M. Carrière. Cela n'empêche pas qu'ils sont fins comme des merles ; il leur passe tant de sujets entre les mains, qu'ils ne sont pas longtemps à vous connaître à fond, pour les talents, l'esprit, le caractère, etc. Mais jamais on ne vous en dit rien, et seriez-vous le plus pitoyable sujet sous tous les rapports, vous n'aurez ni plus ni moins que le plus excellent. Du reste, pendant les vacances, je vais étudier plus facilement l'esprit de la maison de Paris ; car il en reste beaucoup, et surtout un grand nombre de messieurs les directeurs.

Quant à la philosophie, nous allons à pas comptés ; depuis Pâques, nous n'avons vu que la métaphysique générale et la théodicée, et encore assez en abrégé. On n'a rien à faire ici, et il est sûr que je ne donne pas plus d'une demi-heure à la préparation de la classe, tant de mathématiques que de philosophie, et cela suffit largement ; aussi celui qui ne sait pas s'occuper indépendamment de sa classe est bien désœuvré ; mais les matières que nous voyons sont si fécondes qu'il est facile d'y trouver de l'occupation. Il est vrai que, cette année, j'ai plus soigné les mathématiques que la philosophie, surtout depuis Pâques ; il est bien plus facile de les étudier en particulier, car là c'est du positif, au lieu qu'en philosophie, c'est toujours beaucoup moins précis ; il faut de la finesse en philosophie, au lieu qu'en mathématiques, il suffit de l'attention, du bon sens et du travail. D'ail-



leurs je suis plus persuadé que jamais que les mathématiques sont inséparables de la philosophie ; aussi du premier coup d'œil il est facile de distinguer un ouvrage de philosophie fait par un philosophe mathématicien, ou par un autre qui ne l'était pas. Ainsi le traité *De l'existence de Dieu* de Fénelon est certainement admirable, mais on voit bien néanmoins que son auteur n'avait pas fait dix ans de géométrie ; au contraire, celui de Clarke sur le même sujet dénote peut-être moins de génie : mais aussi comme c'est concluant ! cela va par axiomes, théorèmes, corollaires ; aussi l'ai-je lu avec un plaisir infini. Cette différence des mathématiciens et des autres, se voit également parmi les élèves. Ainsi M. Billion, qui est d'une force supérieure en mathématiques, est aussi très remarquable en philosophie.

Tu ne t'es pas trompé, mon cher Liart, en jugeant le Parisien (qui toutefois ne l'est pas, puisqu'il est Corse, c'est un ancien officier de Napoléon, dont il était même parent, à un degré éloigné), dont tu reçus dernièrement la visite, comme un original fieffé ; tu ne t'es pas trompé non plus en établissant quelque association d'idée entre lui et Saint-Nicolas ; il en a été supérieur durant dix-huit ans (1) ; mais tu as pu le juger trop sévèrement sur les singularités de sa personne et de son esprit. C'est un homme d'une érudition rare, surtout dans l'Écriture sainte et les Pères, et universel dans toute la force du terme. C'est aussi un penseur, et un homme de méditation, s'il en fût jamais ; mais, par cela même, il a sur certaines choses des idées qui sortent du commun et le font mal venir auprès de ceux qui n'y ont pas pensé comme lui. Il a été professeur d'Écriture sainte à la Sorbonne, après être sorti de Saint-Nicolas, et a publié plusieurs ouvrages, qui le peignent tout entier. C'est une érudition, une hardiesse de vue très remarquables, et toujours quelque chose de très grand, de très fort, et de très peu commun ; malheureusement, il a un esprit de système qui va quelquefois jusqu'au ridicule, surtout sur la craniologie ; toutefois il ne faut pas s'en moquer ; car il a beaucoup

(1) Peut-être l'abbé Frère. Voir *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, O. C., II, 804.



étudié ces matières, et je le croirais plus volontiers que ceux qui ne s'y connaissent pas et ne jugent que par les apparences.

16 juillet

Ma foi, mon cher, j'ai trop tardé à t'envoyer ma lettre ; je crains bien que tu ne la reçoives pas à Saint-Brieuc ; car je crois que c'est le 18 que tu pars ; je vais néanmoins la hasarder, comme elle n'a rien de fort pressé, peu importe qu'elle ait un retard de quelques jours en allant te poursuivre en vacances. Où les passeras-tu ? A Tréguier sans doute. Tu diras à maman que je suis en parfaite santé, et que je vais lui écrire dans quelques jours. Tu me répondras, quand tes vacances auront pris une couleur. Tu vas voir ces messieurs du Collège : assure-les bien de ma part du respect et de l'attachement que je leur porte, et de la privation que j'éprouve à ne pas les voir cette année. Mille choses aussi à nos anciens condisciples, et spécialement à Lissillour et Le Clech, ainsi qu'à Le Gall, quand tu le verras.

Je n'ai aucune nouvelle à t'annoncer : Bertin a été ordonné sous-diacre à la Trinité ; Heude a quitté le séminaire ; il va, dit-on, entrer à l'École de médecine : quelle perte pour l'Église de France ! Quel gain pour la Faculté ! Tu as probablement entendu parler de toutes les affaires de M. Dupanloup à la Sorbonne : il est probable qu'il cessera désormais d'y professer, car il est à croire que cela vient de plus haut, et des chefs de l'Université eux-mêmes, quoiqu'ils aient paru blâmer ces excès. C'est fâcheux, car on dit qu'il faisait son cours plus admirablement que jamais. Du reste, je ne l'ai pas entendu ; mais ces messieurs de Paris, dont plusieurs y allaient, m'en ont parlé. L'autre jour, il vint nous voir, et me parla de toi avec beaucoup d'amitié.

Il est possible que je t'envoie les livres que tu m'as demandés par l'occasion de Le Goff, celui qui est à l'École vétérinaire, car l'autre est aussi à Paris, et ils m'ont écrit dernièrement pour me promettre une visite. L'un d'eux va en vacances, et il est possible que je l'en charge, si cela n'est pas trop volumineux.

Adieu, mon cher ami ; quelque part où te trouve ma lettre, puisse-t-elle te trouver heureux et content ! Crois à ma sincère et fidèle affection.

E. RENAN.

## 35

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*M<sup>lle</sup> Renan, chez M. le comte André Zamoyski, par Cracovie, Zawichost. — à Zwierzyniec (Pologne)*

Issy, 15 septembre 1842

Je n'ose me plaindre, ma bonne Henriette, de la rareté de tes lettres, tant l'espace qui nous sépare est désespérant. Pourtant, qu'il m'en coûte de n'avoir de toi que des nouvelles indirectes par maman et Alain ; elles suffisent, il est vrai, à me rassurer sur les inquiétudes que je pourrais concevoir, mais elles ne peuvent satisfaire au besoin que je m'étais fait de m'entretenir seul à seule avec toi. Je voudrais des volumes, et à peine ai-je quelques mots. Si nos cœurs étaient faits autrement, nous devrions presque être étrangers l'un à l'autre ; mais, ma très chère Henriette, entre nous, c'est un malheur que nous n'aurons jamais à craindre.

Tu sais probablement que, cette année, je ne vais pas passer mes vacances en Bretagne. La privation de voir ma bonne mère et des amis auxquels je suis sincèrement attaché a bien pu me coûter quelques regrets ; mais ils ont dû céder aux avantages réels de transporter le voyage à l'an prochain. Car, puisque nos finances ne nous permettent pas de l'exécuter chaque année, j'aime beaucoup mieux y renoncer en faveur de l'an prochain. Alors j'aurai achevé ma philosophie et mon séjour à Issy, et, étant sur le point d'entrer au séminaire de Paris, le voyage de Bretagne formera une fort agréable transition. De plus, cette année a passé si vite qu'il me semble encore être à mon retour de Bretagne : jamais mes impressions n'avaient été si fraîches. D'ailleurs, ma bonne Henriette, comment me plaindre quand je pense

à toi et au courage avec lequel tu supportes ton exil, bien plus long et plus pénible que le mien, qui, après tout, n'en est un que par mon éloignement des objets que j'aime.

Du reste, Issy est fort propre à passer d'agréables vacances. La position en est agréable, le parc vraiment délicieux. On y jouit d'un repos et d'une tranquillité qui entrent merveilleusement dans mes goûts. On peut y penser et y étudier à son aise. La société y est assez choisie, on y trouve même d'agréables délassements, et la liberté y est pleine et entière. Du reste, je m'y trouve si bien que j'ai peine à en sortir, comme pendant l'année où il m'arrivait de passer des trois et quatre mois sans sortir de la maison. Les courses par ici sont si longues et pour moi presque toutes si indifférentes depuis ton départ, que je manque de courage toutes les fois qu'il faut sortir, et que je me réduis au strict nécessaire en fait de visites.

Nous avons couronné dernièrement notre première année de philosophie et de mathématiques. C'est une chose singulière que la révélation que ces études opèrent dans l'esprit au sortir des études frivoles de la rhétorique. On y fait autant de chemin en un an que le genre humain en un siècle. On voit les choses d'une manière si différente ; on reconnaît tant de préjugés et d'erreurs, là où l'on ne croyait voir que vérité, qu'on serait tenté d'embrasser un scepticisme universel. C'est là la première impression de l'étude de la philosophie. On est frappé de l'incertitude des connaissances humaines et du peu de fond de toutes les opinions qui ne sont fondées que sur la raison. On serait porté à douter de tout, si la nature le permettait et si rejeter toute vérité n'était pas plus absurde encore que d'embrasser toutes les erreurs. C'est là, il est vrai, un résultat bien négatif et peut-être faudrait-il être sobre de louanges envers la philosophie, si elle n'avait d'autre effet que d'ébranler toute conviction. Mais elle en a d'autres infiniment précieux, surtout quand on y joint l'étude des mathématiques qu'on ne doit jamais en séparer, non plus que la physique. Elle forme à une raison inflexible, elle apprend à tout voir à nu et sans voile, ce qui est aussi rare que difficile, à observer les faits, à les combiner, à raisonner sur ces faits, et surtout

à ne pas vivre en aveugle au milieu des merveilles et des singularités qui nous environnent de toutes parts, plus encore dans l'ordre intellectuel que dans l'ordre physique, et auxquelles on ne fait aucune attention. C'est encore là une des impressions les plus vives de l'étude de la philosophie, c'est de montrer des singularités partout. Si elle ne donne pas la solution des problèmes, au moins apprend-elle à les voir. J'aime beaucoup la manière de tes penseurs allemands, quoique un peu sceptiques et panthéistes. Si tu vas jamais à Königsberg, je te charge d'un pèlerinage au tombeau de Kant.

Cette disposition d'esprit à la réflexion, jointe à la tranquillité et à la liberté d'esprit dont on jouit ici, vu qu'aucune occupation n'est imposée, m'a permis de réfléchir un peu sur moi et sur mon avenir. Jusqu'ici, je l'avoue, j'y avais peu pensé, et je m'étais contenté de suivre les impulsions que l'on me donnait ; j'ai commencé enfin à y porter un examen attentif. J'ai d'abord été frappé de l'influence prodigieuse des premiers actes de la vie sur cet avenir, et pourtant de la légèreté avec laquelle on les fait. Je me suis alors rappelé tout ce que tu m'as souvent répété, mais que je ne comprenais guère autrefois. J'ai d'abord craint d'avoir fait quelques démarches téméraires, et je me suis réjoui de n'en avoir fait aucune de décisive et d'irrévocable. Toutefois, après y avoir mûrement réfléchi, après avoir étudié mes goûts et le fond de mon caractère, après avoir examiné l'esprit de l'état que je voulais embrasser, les diverses carrières qu'il pourrait m'offrir, et le caractère de ceux que j'aurais pour collègues, enfin après avoir bien pesé mes convictions (quelque ébranlées qu'elles aient pu être par les premières études de la philosophie, qui donnent toujours un peu de fièvre), j'ai cru que je n'avais pas à me repentir des premiers pas que j'avais faits, et que si j'étais à refaire le choix, je ferais le même.

Ce n'est pas que sur tous les points que j'ai mentionnés je n'aie trouvé d'immenses inconvénients : j'avouerais même à une sœur pour qui je n'ai rien de caché, qu'il y a bien des choses que l'opinion a classées dans l'esprit de cet état et qui jamais ne sauraient entrer dans le mien ; que si

j'étais condamné à vivre avec plusieurs de mes futurs collègues, dont je connais la frivolité, la duplicité, le caractère courtisan et rampant, j'aimerais mieux vivre à jamais séparé des hommes. Je ne me suis pas caché que je me soumettais à une autorité quelquefois ombrageuse, et qui ne me fera jamais plier si en pliant il faut faire une bassesse. Mais ces énormes inconvénients, je les rencontrais ailleurs, avec mille autres qui méritaient moins d'être appelés inconvénients qu'impossibilités ; j'ai cru remarquer qu'aucun autre état ne me mettait plus à portée de me livrer à mes goûts. Une vie retirée, libre, indépendante des volontés ou caprices d'un autre, utile toutefois, en un mot une vie d'étude et de travail, tel est depuis longtemps mon but et mon désir. J'ai cru découvrir avec certitude que je n'étais pas fait pour vivre dans ce qu'on appelle vulgairement le monde, c'est-à-dire les cercles et les salons. Il faut pour cela tout ce que je n'ai pas, et tout ce que j'ai y est complètement inutile. D'ailleurs mes goûts y répugnent. Je ne suis pas né pour des fadaises et des niaiseries, et j'ai cru remarquer que ce monde, puisqu'il faut l'appeler ainsi, en était pétri.

Je ne dis pas ceci par le zèle d'une dévotion spirituelle : oh ! non ; ce n'est plus là mon défaut ; la philosophie est merveilleusement propre à en corriger les excès, et une réaction trop violente sur ce point est seule à craindre. Autrefois, je l'ai haï par principe de religion : maintenant, je le hais par principe de raison et de philosophie, et, je le reconnais, aussi par goût. Une pareille vie où l'on ne pense pas, où l'on ne réfléchit pas, où l'on ne vit pas un moment avec soi est donc incompatible avec le fond de mon être. Cela posé, je dois donc regarder comme fermée pour moi toute carrière qui n'est pas d'étude et de méditation. Dès lors, la question est bien simple et le choix facile ; de plus, la sublimité du sacerdoce, quand on le regarde d'un œil élevé et vrai, m'a toujours frappé ; quand même le christianisme ne serait qu'une rêverie, le sacerdoce n'en serait pas moins un type divin. Je sais bien que s'il est si grand par lui-même, les hommes l'ont fait bien petit ; il fallait bien qu'ils l'abaissassent à leur niveau : je m'explique même fort bien, tout en le regardant comme une prévention, le mépris que



quelques-uns ont pour lui : mais cela ne regarde que les hommes qui l'exercent, et il est clair que dès qu'un ministère quelconque exigera de nombreux ministres, il se trouvera parmi eux des âmes basses et viles, qui le rabaisseront aux yeux de ceux qui, ne regardant les choses que superficiellement, mettent toujours l'homme à la place de son ministère ; mais il faut regarder les choses en elles-mêmes : d'ailleurs, ce n'est là qu'une opinion, et, grâce à Dieu, je crois être au-dessus de l'opinion.

Je viens de t'exposer, avec toute l'ouverture de cœur que tu me connais comme toi, le résultat de mes réflexions sur cet article important : ce n'est pas que j'aie cessé d'y penser : je cherche, au contraire, à m'éclairer et à raffermir de plus en plus mes idées sur ce point ; mais jusqu'ici, voilà ce que j'ai trouvé de plus positif. Je t'en prie, ne parle pas à maman de ces hésitations ; si elles n'ont d'autre résultat que de me confirmer dans les dispositions du passé, il vaut mieux qu'elle les ignore : elles lui causeraient de l'inquiétude ; toutefois, ne crois pas qu'elle ait jamais influencé mes décisions sur ce point ; on ne peut désirer une liberté plus entière que celle qu'elle m'a laissée.

J'ai reçu, avant-hier, une lettre de cette bonne mère ; elle m'y paraissait contente et en bonne santé ; la veille, j'en avais reçu une d'Alain, également satisfaisante, sauf, toutefois, le torrent d'occupations dont il se plaignait et qui ne lui laissaient pas un moment de liberté. Quand donc ce pauvre Alain jouira-t-il d'un peu de repos et de lui-même ! — Je me flatte de recevoir bientôt une lettre de toi : j'ai bien quelque crainte, en t'expédiant celle-ci, qu'elle ne puisse te parvenir ; je l'affranchis toujours jusqu'à Huningue, peut-être vaudrait-il mieux prendre une autre frontière. Dis-le-moi dans ta prochaine.

Adieu, ma bonne et chère Henriette ; quand même tout l'univers serait entre nous, je ne t'en aimerais pas moins, ta pensée ne m'en serait pas moins présente à tout moment. Je ne cherche pas à t'exprimer mon amitié, tu la sais mieux que je ne pourrais la dire.

Ton frère et ami,

E. RENAN



HENRIETTE RËNAN A ERNEST RENAN

30 octobre 1842

Il y a environ douze jours que ta lettre du 15 septembre m'est parvenue, mon Ernest bien-aimé ; puisses-tu, en lisant ces lignes, comprendre la joie qu'elle m'a donnée ! Oui, cher ami, un monde nous sépare, et, à voir la rareté de nos lettres, un indifférent pourrait croire que, pour nous aussi, l'éloignement a entraîné l'oubli ; nos cœurs seuls sentent qu'un tel malheur ne peut nous atteindre, car tu ne saurais hésiter à croire que, dans tous les lieux, j'aurai pour toi une tendresse sans égale, un dévouement sans limites. Mon pauvre enfant ! je ne vis que de souvenirs ; mais aussi la pensée de ceux que j'aime ne me quitte jamais : qu'est-ce qui pourrait en détacher mon âme ?...

Ta lettre, mon Ernest, est, depuis que je l'ai reçue, l'objet de mes continuelles réflexions. Involontairement, je frissonne en lisant les questions qui s'agitent dans ton esprit et en songeant que tu es livré à ces graves pensées dans l'âge où la vie est ordinairement insouciant et frivole ; et, cependant, malgré toute ma tendresse pour toi, je ne puis qu'être heureuse en te voyant envisager sérieusement ce que tant d'autres ne jugent qu'avec légèreté ou d'après les passions de leur cœur. Oui, mon bon ami, les premiers débuts de la vie ont une influence souvent irréparable sur toute l'existence et je le sentais profondément lorsque j'appelais sans cesse tes réflexions sur cette vérité. On prend pour un goût inné les velléités que témoigne un adolescent de quatorze à seize ans, sans songer que l'homme de seize ans et celui de trente ans sont deux êtres presque différents.

Je ne saurais trop te le répéter, mon Ernest chéri, et te le demander avec une tendresse presque maternelle : que rien de précipité ne te lie ; que tu sois capable de connaître, avant de les accepter, les engagements qui fixeront ton

sort. Je pourrais peut-être, cher ami, employer envers toi l'ascendant que me donnent mon amitié et l'expérience d'une vie éprouvée ; mais j'en serai sobre parce que je crois en ta raison et que je me contenterai toujours d'y faire appel. Tu le dis avec vérité, mon Ernest, tu n'es point né pour une vie légère, et je conviendrais avec toi que celle dont tu te fais l'idée serait peut-être la meilleure pour tes goûts, si elle pouvait se réaliser. Plus que tout autre, ta sœur est capable de comprendre le charme d'une vie *retirée, libre, indépendante, laborieuse* et surtout *utile* ; mais où la trouver ?... Partout je crois cette indépendance, sinon impossible, du moins accordée à un bien petit nombre, et pour ma part je ne l'ai jamais connue ; comment donc puis-je espérer qu'elle sera ton partage dans une société dont la hiérarchie est la première base et où tu entrevois avec raison une autorité soupçonneuse ?...

Il ne faut pas se faire d'illusion ; cette autorité existe dans toutes les carrières ; mais ici n'est-elle pas plus à redouter qu'ailleurs, puisqu'un serment indélébile oblige de s'y soumettre ? Je ne te pose ceci qu'en question, te laissant entièrement la liberté d'y répondre, le droit d'en décider. A cette demande j'en ajouterai une autre qui en dépend : un ecclésiastique peut-il disposer de lui-même ? n'est-il pas obligé de suivre la direction que lui donnent ses supérieurs ? Je ne combattrai point ce que tu me dis de l'élévation de ce ministère ; certainement, si tous ceux qui l'embrassent l'envisageaient comme toi, rien ne serait plus grand, plus digne d'une âme supérieure de consacrer sa vie à alléger le malheur, à propager et à mettre en pratique les sublimes vérités de l'Évangile : je n'ajouterai qu'un mot à tes réflexions. Tu souffres, mon Ernest, en découvrant personnalité et ambition où ton cœur droit et pur n'avait rêvé qu'abnégation et dévouement ; tu as senti qu'une grande partie de ceux qui semblent voués à cette mission sont loin de la comprendre et de la pratiquer dignement ; mais te sera-t-il accordé de choisir la voie que tu voudras suivre ? n'y a-t-il pas un chemin tracé duquel il ne faut en rien s'écarter ? Le nombre et la coutume n'entraînent-ils pas la minorité et le devoir ?... Je te le répète, mon ami, je ne te pose ici que des questions ;

puissent ta raison et ta conscience t'aider à les résoudre !... J'ai beaucoup vécu, je t'aime comme un cœur dévoué sait aimer — et pourtant je m'arrête lorsqu'il s'agit en cette circonstance de te donner des conseils. Si précédemment il avait dépendu de moi de guider ta carrière, je ne me serais pas contentée de te laisser une entière liberté, car tu n'étais encore qu'un enfant ; j'aurais cru devoir résister longtemps avant de céder aux goûts que tu témoignais ; — aujourd'hui, j'agis différemment parce que je te crois une raison au-dessus de ton âge et que je sens qu'il faut que ta détermination vienne de toi seul et non des convictions d'autrui. Mais, mon bon Ernest, c'est un motif de plus pour te supplier de ne rien hâter en un sujet de telle importance. Laisse venir l'âge où tu seras homme et capable de juger ce que tu repousses, ce que tu acceptes. Lors même que tu persisterais dans tes opinions présentes, ne te serait-il pas toujours nécessaire d'avoir acquis l'expérience de la vie avant de te trouver chargé d'y conduire les autres ? Comment un jeune homme de vingt-quatre ou de vingt-cinq ans, qui ne serait jamais sorti d'une studieuse retraite, serait-il capable de servir de guide ou d'appui à ceux qui ont sans cesse à lutter contre mille orages ?

Qu'aucune considération sur l'intérêt de ta famille ne puisse t'arrêter ; je te demande en grâce de ne point exposer le bonheur de ta vie entière pour calmer les craintes de ton bon cœur : ne trouvé-je pas un allègement à mes travaux en songeant que le fruit en peut être utile à ceux que je chéris, à mon enfant d'adoption, à mon Ernest bien-aimé ? Un jour, ce sera ton tour, si je reste longtemps sur la terre ; d'ailleurs, pense-t-on à s'acquitter envers ceux que l'on aime ?

Sois parfaitement tranquille sur le secret que tu me demandes à l'égard de maman ; j'en sens toute l'importance. Tu sais que, sans agir avec dissimulation, j'aime à ne lui rien faire connaître de ce qui peut troubler son repos. Sa tranquillité est le bien de ma vie. Dis-moi toujours ta pensée tout entière et sois sûr qu'elle ne sortira jamais de mon cœur. Écris-moi plus souvent, je t'en supplie ; j'ai besoin de lire dans ton âme, de me sentir encore et toujours ta première amie. Dans mes réponses, il m'arrivera sans doute, comme

aujourd'hui, de te redire des choses que je t'aurai déjà exprimées plusieurs fois ; mais je ne te les répète que parce qu'elles occupent vivement ma pensée. Mon pauvre enfant ! Souviens-toi que, quoi qu'il arrive, tu as pour tout partager avec toi une sœur dont tu seras toujours l'affection chérie ! Reçois ce que je pourrai te dire comme étant dépouillé de tout sentiment personnel et dicté par le plus tendre intérêt, par le plus grand désir de te voir heureux. Heureux !... l'est-on sur cette terre de troubles et de douleurs !... Et sans compter les coups des hommes et du sort, ne trouve-t-on pas dans son propre cœur une source intarissable d'agitations et de misères ?...

Ce que tu me dis de ton goût pour les philosophes germaniques me fait plaisir sans m'étonner : l'Allemagne est la terre classique de la tranquille rêverie et des raisonnements métaphysiques. Difficilement les autres nations de l'Europe élèveront leur école philosophique à la hauteur où s'est placée l'école allemande ; son humeur contemplative, ses mœurs tranquilles, son climat même, tout tend à développer chez l'Allemand du Nord cette liberté d'esprit qui fait partie de son être et dont il jouit entièrement. Notre esprit français si vif, si aimable, si prompt à tout saisir, est généralement trop léger pour être profondément philosophe ; l'Anglais est froid, calculateur, soumettant tout au plus glacé des raisonnements ; mais l'Allemand, conservant partout sa bonhomie, même dans les questions les plus élevées, se laisse aller à sentir, à penser, à tout poétiser. Si tu continues tes études dans la langue de Kant, de Hegel, de Goethe et de Schiller, tu trouveras bien de douces distractions dans cette littérature si riche et si variée : je ne puis saisir que des parcelles de ces richesses, mais ce peu-là m'a fait souvent bien plaisir. Malheureusement, loin d'avancer, je recule depuis mon séjour en Pologne ; nous habitons un désert où il m'est impossible d'avoir un maître, et en étudiant seule je me trouve arrêtée à chaque pas. — L'étude, mon bon Ernest, fait oublier bien des dégoûts ; on vit alors dans un monde idéal qui, quel qu'il soit, vaut toujours mieux que le monde positif. Moins il m'est possible de m'y livrer, plus j'en apprécie le charme et la douceur.

J'ai passé à Varsovie, dont nous sommes à environ soixante lieues, le mois d'août et une partie de septembre : nous ne sommes de retour que depuis environ un mois. — Pour te former une idée du pays que j'habite, il faut, mon bon ami, te représenter d'immenses et monotones plaines de sable qui feraient penser à l'Arabie ou à l'Afrique, si d'interminables forêts de sapins et de bouleaux ne venaient, en les interrompant, rappeler qu'on se trouve dans le voisinage du nord. D'ailleurs, le climat ne le laisse pas oublier : il a déjà fait froid, mais froid comme à Paris à la fin de décembre. Le 30 avril, j'ai vu tomber de la neige en traversant la Galicie, et, le 14 octobre, j'ai revu des glaçons, en me promenant à midi sur le bord de la rivière. Le printemps, l'été et l'automne occupent ici un intervalle de cinq mois ; l'hiver prend tout le reste.

Nous passerons celui qui commence dans cette solitude dont rien en France ne peut donner une idée. C'est une fort belle demeure entourée d'immenses forêts et où l'on vit entièrement séparé du reste de l'univers. Ceci me serait bien égal si les correspondances n'y étaient si lentes et si difficiles : ce ne sont point les nouvelles de ce pays que je regrette, ce sont celles de ma famille chérie et si éloignée ! Il est des lettres qui m'arrivent assez promptement, mais d'autres ne me parviennent qu'ouvertes, retardées...

Tu vois, mon cher Ernest, que mes goûts laborieux et sédentaires sont ici un bienfait. Qu'irais-je d'ailleurs chercher au dehors ? Le paysan polonais est l'être le plus pauvre, le plus abruti que l'on puisse se représenter ; les deux tiers de la population des villes sont formés de juifs, malpropres et dégoûtantes créatures qui vivent dans un état d'abjection inimaginable. Nulle part, on ne pousse plus loin que dans ce pays l'esprit de fanatisme et de haine religieuse ; nulle part, on ne couvrit plus souvent les passions des hommes du nom de la divinité : battre un juif est une action méritoire pour un chrétien ; voler un chrétien est le seul but de l'israélite. Ce n'est pas tout encore : les dissidences du christianisme ne sont guère plus tolérantes entre elles, et partout on voit se former des haines au nom



de celui qui n'a enseigné que paix et charité. « Pardonnez-leur, Seigneur, ils ne savent ce qu'ils font ! »

J'ai reçu hier une lettre de maman, du 22 septembre ; elle paraît bien portante et tranquille. De Varsovie, je lui ai fait une remise sur laquelle je la priais de t'envoyer cent cinquante francs pour ton commencement d'hiver. Je lui demandais cependant de ne pas se gêner, et, en réalité, si elle ne te les a pas envoyés, je trouverai un autre moyen pour te les faire parvenir. Dis-le-moi franchement et n'en parle qu'à moi seule. Sois tranquille, mon bon enfant, tout cela m'est possible. Je fais peu de dépenses personnelles : quoique obligée de vivre dans le monde que tu appelles avec raison vain et frivole, j'y porte mes goûts de simplicité ; il est impossible que je croie acquérir un mérite de plus en m'entourant d'une robe plus brillante. Adieu, mon bon Ernest ! j'ai peine à me séparer de toi. Pour t'écrire plus longuement, j'ai rétréci mon écriture, j'ai rempli tous les coins de mon papier. — Conserve-moi ton souvenir et ton affection et ne doute jamais de mon inaltérable amitié. Adieu ! oh ! bien tendrement adieu !

H. R.

37

ERNEST RENAN A FRANÇOIS LIART

*M. l'abbé Liart, au Séminaire, Saint-Brieuc.*

Issy, 31 octobre 1842

Mon cher Liart,

Je profite des moments libres que me laissent enfin les embarras de l'installation pour m'entretenir avec toi. Nos vacances sont terminées depuis le 18, mais les huit jours suivants ont été occupés par la retraite, en sorte que c'est à peine si nos occupations ont repris leur cours accoutumé. Du reste, c'est avec bien du plaisir que je les reprends. Les autres années, quand je passais mes vacances en Bretagne,



je redoutais la fin des vacances, qui devait me séparer de ma mère, de mes amis, de mon pays ; pour cette année, elles n'avaient rien qui pût m'attacher, et même je les ai vues finir avec joie.

Tu croiras peut-être, d'après [cela], que je me suis ennuyé durant ces vacances. Il est bien clair que je ne me suis guère amusé, mon seul amusement étant de revoir mon pays, ma mère et mes amis ; toutefois il n'est guère possible de s'ennuyer avec le régime que l'on suit ici durant les vacances ; c'est une complète et absolue liberté depuis le matin jusqu'au soir ; il n'y a d'exercices communs que la méditation, la messe et les repas ; ce qui permet à chacun de se livrer à ses goûts, et avec cela on ne peut s'ennuyer. J'en ai profité pour travailler tranquillement et à mon aise. Les promenades, etc., ne sont guère de mon goût, surtout connaissant à peu près tout ce qu'on peut voir à Paris ou aux environs ; j'ai donc mené des vacances fort sédentaires. Il n'eût fallu que transplanter ma chambre de cent vingt lieues pour me rendre pleinement heureux. Du reste, si j'ai presque fui la société, c'est un peu sa faute (du moins la société du séminaire). Figure-toi une communauté d'environ quarante ou cinquante personnes, sur laquelle deux tiers d'Anglais, avec lesquels impossible de se faire entendre ; les autres ou inconnus ou indifférents, à peine deux ou trois connaissances avec qui je pusse m'entretenir. Tu jugeras par là que ce qui faisait le charme de mes vacances passées, savoir la société et l'entretien de mes amis, m'a bien manqué cette année. Ce n'est pas qu'il n'y ait ici et à Paris des jeunes gens que j'aime et que j'estime ; mais ils étaient presque tous partis, et il ne restait presque que ceux que l'extrême éloignement de leur pays en avait empêchés. Autant que j'ai pu conclure de mes observations, je me suis confirmé dans le jugement que je faisais du séminaire de Paris. C'est une vraie arche de Noé, remarquable au moins par la variété de ses habitants. Tout s'y trouve : des jeunes gens d'une conduite et d'une piété édifiantes, d'autres d'une légèreté inconcevable ; plusieurs d'une solidité d'esprit et quelques-uns d'un talent remarquables ; d'autres plus que médiocres, ou ce qui est pis, d'une frivolité à donner la nausée ; les uns

d'un excellent ton, aisé, facile, sans grossièreté ni affectation ; d'autres ou d'une afféterie ridicule, ou d'une inurbanité sensible. Ces différences, je le sais bien, se retrouvent partout où il y a des hommes réunis, mais ici elles sont plus tranchées et plus sensibles que partout ailleurs. Tout ceci n'empêche pas que je n'estime singulièrement le séminaire Saint-Sulpice, et que je ne me réjouisse de devoir y faire mon séminaire, premièrement à cause de cette variété même : on vit avec des gens qui ont été dans toutes les positions, avocats, médecins, journalistes, poètes à élégies, quasi-romanciers ; cela apprend à connaître les hommes, sinon toujours à les estimer. D'ailleurs il suit de cette variété même que sur le nombre il doit s'en trouver avec qui on est heureux de vivre. Le second avantage que j'y trouve, c'est d'y être dirigé par des hommes d'une bonté, d'une simplicité, d'une solidité d'esprit admirables ; et cela est sans exception. Il y a sans doute parmi eux des degrés pour les talents, la capacité, et même je t'avouerai franchement qu'à part deux ou trois, qui sont remarquables, il est très facile de trouver ailleurs des professeurs plus forts ; mais je n'en connais pas un seul qui n'ait cette candeur, cette bonté, cette patience, ce sérieux qui constitue l'esprit de leur compagnie. Un autre avantage du séminaire Saint-Sulpice, qu'on peut regarder comme frivole, mais que je tiens pour réel, c'est qu'il est situé à Paris. Je crois que cet avantage est immense. Pourquoi ? *Nescio*. Mais je le sens. Cela est si vrai, que je suis très content d'avoir fait trois ans à Saint-Nicolas, quoique je regarde maintenant cette maison comme très médiocre, et infiniment au-dessous de celle où j'avais fait mes premières études.

Tout ce que j'ai dit de Saint-Sulpice, quant aux élèves, ne s'applique pas à Issy. Ce sont deux maisons totalement différentes et qui ne se ressemblent en aucune façon. Nous sommes cette année fort peu nombreux, surtout dans notre classe. Il nous est arrivé pour la philosophie un incident bien fâcheux. Nous devions avoir pour la psychologie et la morale un professeur très habile et très exercé, et voilà que par un sort malencontreux, il demande cette année à professer la logique, c'est-à-dire la première année. Nous serons

donc réduits à notre professeur de l'an dernier, qui est bien jeune et bien nouveau. C'est un échange qui m'a bien contrarié, moi et bien d'autres, car le professeur que nous perdons est un homme que j'aime autant que j'estime, d'une érudition philosophique et d'un jugement rares. Nous sommes plus heureux pour la physique : nous avons le Père Pinault, qui est un vieux routier là-dessus. Comme il a été à l'École normale et à l'École polytechnique, il a tout à fait l'esprit de la science, et la possède à fond. De plus, comme il a connu autrefois les sommités scientifiques de l'époque, il a tout à fait le ton et le genre de l'Université. Il est si drôle et si original avec cela, qu'il nous fait pâmer de rire pendant toute la classe.

J'ai reçu il y a quelques jours une visite bien inattendue. C'est celle d'un élève du séminaire de Saint-Brieuc, nommé Fayet, maintenant au séminaire de Versailles, et que j'avais vu une fois ou deux en Bretagne. Il vint me chercher pour me prier d'aller avec lui faire sa première excursion à Paris, ce que j'ai fait avec plaisir. Il m'a beaucoup parlé de toi, et m'a parlé d'une colonie de Bretons qui, à ce qu'il paraît, est venue se fixer à Versailles. J'avais formé le projet d'aller les voir, avant la fin de mes vacances. Mais ma paresse a expiré devant l'exécution.

Je n'ai absolument aucune nouvelle intéressante à t'annoncer. Bertin est professeur à Gentilly. Heude, après bien des hésitations, et avoir essayé toutes les carrières, s'est enfin fixé à celle de l'enseignement, qu'il a jugé lui mieux convenir, et il faut convenir qu'il a bien choisi. Son établissement est rue Saint-Denis, n° 384. Si tu as quelque pupille à placer, cette indication, je n'en doute pas, te sera utile. J'ai vu son prospectus : en voici quelques phrases textuelles : « M. A. Heude, bachelier ès lettres, professeur gradué de l'Académie de Paris, a l'honneur de vous informer que, sous la direction de cette Académie, il vient de succéder à M\*\*\* dans l'institution... Cet établissement, fondé depuis plus d'un siècle, et avantageusement connu par les sujets distingués qui en sont sortis, l'expérience que M. Heude a acquise depuis plusieurs années dans les meilleures institutions de l'Académie de Paris, les fonctions de

précepteur qu'il a aussi antérieurement exercées avec succès et distinction, les nombreux élèves qui déjà ont été formés par ses soins, sont autant de titres qui lui ont *toujours mérité et obtenu l'estime publique*, et qui en ce moment lui donnent la ferme assurance qu'il répondra avec succès à la confiance dont vous voudrez bien l'honorer... Madame la directrice (mon épouse) exerce sur les enfants une surveillance toute maternelle et de tous les instants, et a pour eux, sous tous les rapports, les attentions les plus minutieuses... etc., etc... » Voilà ce qui s'appelle mentir effrontément.

Assure de mon amitié toutes nos connaissances de Saint-Brieuc, spécialement Le Clech. M. Gouriou m'a appris, dans une lettre que j'ai reçue dernièrement de lui, que le Collège avait envoyé cette année un renfort considérable au séminaire. S'il en est parmi eux de notre connaissance, tu leur diras bien des choses de ma part. Pour moi, mon ami, tu sais quelle est mon affection pour toi. Ne m'oublie pas dans tes prières au commencement de cette année, qui sera bien importante pour moi. Demande à Dieu qu'il ajoute de nouvelles lumières à celles qu'il lui a déjà plu de me donner par mon directeur sur le point le plus important pour moi, celui de ma vocation. Qu'il est difficile de prendre des décisions sur des choses de si grande conséquence, et qu'on est heureux de trouver des hommes qui les prennent pour vous et ne vous laissent pas languir dans le doute ! J'ai eu ce bonheur dans M. Gosselin. Il m'a conduit en tout cela avec une clarté et une simplicité admirables. C'est une grande grâce que Dieu m'a fait de trouver un homme qui m'aille aussi parfaitement.

Adieu, mon cher ami, la cloche m'appelle ; je ne te renouvelle pas les protestations de mon amitié, tu sais combien elle est vive et sincère.

E. RENAN.

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M. le comte Zamoycki, Zwierzyniec-Zawichost, par Cracovie (Pologne)*

Issy, 17 janvier 1843

Depuis que j'ai reçu ta dernière lettre, ma très chère Henriette, elle m'est un continuel entretien. L'affection sans bornes dont j'y retrouve l'expression est une bien douce consolation pour mon cœur, et les réflexions si sages et si vraies que tu m'y proposes sont le perpétuel objet de ma pensée. Je ne puis t'exprimer tout ce que sa lecture répétée a fait naître en mon âme de sentiments contraires, de désirs qui se combattent.

Depuis longtemps, j'avais commencé à regarder d'un œil sérieux ce qu'auparavant je n'avais fait qu'entrevoir, ce que j'avais même évité d'approfondir : ta lettre est venue me plonger plus avant encore dans ces importantes réflexions.

Le tableau que tu me traces des innombrables difficultés auxquelles m'expose le choix de l'état ecclésiastique n'offre aucun trait que mon imagination ne m'eût déjà présenté. Une autorité ombrageuse et souvent crédule, un lien indissoluble, l'obligation (si c'en est une) de suivre les voies tracées, fussent-elles les moins droites, la nécessité d'appeler ses frères et ses collègues ceux que souvent on est forcé de mépriser, tout cela m'avait apparu, grossi même peut-être par la surprise de l'imagination étonnée de trouver des difficultés là où auparavant elle ne voyait nul obstacle. La singulière conformité de la peinture que tu m'en fais avec les impressions qui me dominaient m'a étonnamment frappé, et m'a fait redouter qu'elles ne fussent que trop vraies. J'ai désiré bien des fois que le coup décisif eût été porté d'un côté ou de l'autre pour trancher tant de pénibles incertitudes, quoique plus souvent je me sois réjoui d'avoir



encore en mon pouvoir cette liberté, le plus précieux de tous nos biens, et par là même le plus difficile à conserver.

Quand je traite la grande question qui occupe mes pensées les plus sérieuses, je pose toujours en principe que chacun, pour connaître l'état auquel il est destiné, doit chercher dans l'étude de lui-même la solution de ce problème, le plus important et le plus négligé de tous. Les goûts et les penchants de chaque homme en sont les véritables données, et je crois qu'il n'y a si peu d'hommes à leur place que parce qu'il y en a si peu qui se connaissent. Ceci étant démontré pour moi, je cherche de toutes mes forces et avec toute l'application dont je suis capable, à connaître mes inclinations et mes penchants. Or, je le répète, une seule chose a ressorti pour moi de cet examen, c'est un goût constant et exclusif pour une vie retirée et tranquille, pour une vie d'étude et de réflexion. Toutes les occupations ordinaires des hommes me paraissent fades et insipides, leurs plaisirs feraient mon ennui, les mobiles qui les gouvernent dans leurs diverses conditions ne m'inspirent que du dégoût : d'où je conclus sans hésiter que je ne suis pas fait pour elles.

La carrière de l'instruction elle-même, quoique mieux accommodée à mes goûts studieux et sédentaires, me répugne par les manœuvres qu'elle nécessite pour sortir de la poussière de l'enseignement élémentaire. Mais, me diras-tu, l'état ecclésiastique t'offre-t-il plus de facilité pour te livrer à tes goûts chéris ? Hélas ! ma bonne Henriette, je te le répète, je ne me flatte point le tableau : j'ai vu et je vois encore les choses de trop près pour me livrer à des illusions, qui seraient désormais impardonnables comme provenant d'une réflexion manifeste. Mais, que veux-tu donc que je fasse ? Une de ces carrières toutes remplies d'occupations extérieures répugne à mes goûts ; là, on ne vit point avec soi, on ne réfléchit pas, on est étranger à soi-même. Une vie toute privée, si je peux le dire, ferait bien mon bonheur ; mais elle me paraît entachée d'égoïsme : là on vit bien avec soi, mais aussi on ne vit que pour soi ; d'ailleurs pourrais-je soutenir la pensée d'être à charge à ceux que j'aime ? L'état ecclésiastique, au contraire, en réunit tous les avan-



tages, sans en avoir les inconvénients : le prêtre est le dépositaire de la sagesse et des conseils, c'est l'homme de l'étude et de la méditation, et c'est avec cela l'homme de ses frères.

Cet heureux mélange de vie privée et publique, de solitude pour soi, de sacrifice pour les autres, constituerait pour moi le beau idéal de la vie heureuse et parfaite. Pourquoi faut-il que la malice des hommes vienne le troubler ! Du reste, c'est une chose à laquelle il faut s'attendre : tout ce qu'il y a de plus beau et de plus pur s'altère et se corrompt en passant par leurs mains. Quoi de plus bienfaisant et de plus grand que la religion ! quoi de plus funeste et de plus petit, si on la considère dans les hommes, qui en font l'instrument de leurs passions, et la rabaissent au niveau de leur petitesse ! Quoi de plus sublime que le sacerdoce ! quoi de plus vil si on l'envisage en ceux qui l'exercent par un méprisable intérêt ! Mais il faut s'accoutumer à s'élever au-dessus de ces vues superficielles, faire abstraction des hommes, et voir les choses en elles-mêmes, si on veut trouver quelque chose de bon et de beau.

Les hommes qui m'entourent (je parle des directeurs de la maison) seraient du reste assez propres à me faire concevoir des préventions favorables, si je ne me souvenais qu'il en est bien peu qui leur ressemblent. Les séminaires de Saint-Sulpice et d'Issy sont dirigés par une congrégation de prêtres indépendante de l'autorité épiscopale et toujours connue par sa modération. M. Cousin vient de faire paraître un ouvrage où il en fait un éloge mérité. La parité que j'ai reconnue entre mes aspirations et celles de notre supérieur m'a fait prendre en lui une grande confiance. Je l'ai poussée jusqu'à m'ouvrir à lui sur le sujet qui nous occupe, avec la réserve, toutefois, qui ne doit jamais être exclue qu'en famille : « Monsieur, lui ai-je dit avec simplicité, je vous avoue que j'aimerais bien à n'être comptable qu'à moi-même de mes actions : une vie libre et indépendante serait bien de mon goût. — Hélas ! mon cher ami, me répondit-il, où la trouverez-vous ? » Il avait l'air de me dire : « Moi aussi, je l'ai cherchée, et je l'ai cherchée en vain. » Je le reconnais, pour être libre dans un siècle comme le nôtre, il faut commander : cela seul serait capable de me donner de

l'ambition. Du reste, c'est une réflexion que je fais souvent et qui me console. L'homme a toujours une ressource assurée : c'est de se retrancher en lui-même, et là de se venger, en jouissant de lui, de toutes les servitudes extérieures. C'est un bienfait inestimable de celui qui est l'auteur de notre être d'avoir cette liberté intérieure à l'abri de toute force extérieure, du moins pour qui sait la conserver : car ce bien encore, combien peu en jouissent !

Si je faisais cet examen froidement et en parfait équilibre, il ne me serait pas aussi pénible. Mais ce qui me cause une peine indicible, c'est que je ne sens que trop que le bonheur de ma pauvre mère en dépend. Cela ne m'influencera pas : car ma conscience me le défend. Mais il me faut, pour l'empêcher, recueillir toutes les forces dont je suis capable. Car je t'assure bien, du fond de mon âme, que s'il ne s'agissait que de mon bonheur, je consentirais volontiers à être malheureux toute ma vie, plutôt que de lui causer une heure de déplaisir.

Continue, je t'en prie, ma bonne Henriette, à m'entretenir avec toute ta franchise. Dis-moi ta pensée tout entière et ne crains pas d'indiscrétion. Tu peux me faire parvenir les lettres directement : elles ne sont point ouvertes ; d'ailleurs nous pouvons aller les prendre chez le concierge, à l'heure où le courrier les remet. Je t'envoie cette lettre par l'entremise d'Alain : l'affranchissement jusqu'à la frontière est une affaire trop compliquée pour l'esprit du domestique que je suis obligé d'en charger ; j'ai toutes les peines du monde à la lui faire comprendre et plus de crainte encore qu'il ne sache pas l'exécuter.

L'étude de la philosophie et de la physique qui m'occupe cette année continue à avoir pour moi le même attrait et m'est un véritable soutien. Ce que tu me dis dans ta lettre des charmes de l'étude est d'une ravissante vérité, et j'en fais tous les jours l'expérience. Notre professeur de physique est un homme de premier mérite : ses digressions sur l'histoire de la science et l'esprit propre qui la caractérise sont du plus grand intérêt. Quant à la philosophie, notre professeur en est à ses premiers essais : mais je me convaincs de jour en jour que, pour la philosophie, la médiocrité du

professeur est un fort mince inconvénient : pour bien faire la philosophie, il faut à la lettre la faire soi-même : nulle part le dire du professeur ne doit avoir moins d'influence. Je lis en ce moment avec un extrême plaisir les œuvres philosophiques de Malebranche, qui était bien le plus beau rêveur et le plus terrible logicien qui ait jamais existé. J'y trouve une double joie : Malebranche était sans doute un hardi penseur, et pourtant il était prêtre, bien plus, membre d'une congrégation religieuse, et il vécut tranquille à une époque où le concours de l'autorité séculière et l'esprit du siècle donnaient à l'autorité ecclésiastique encore plus de fierté et de pouvoir. Voilà comme l'homme est porté par son propre poids vers l'espérance.

L'espace me manque, ma chère et excellente Henriette ; je m'effraie en songeant que, dans un mois peut-être, cette lettre ne te sera point parvenue, et que plusieurs mois s'écouleront peut-être avant qu'il me soit donné d'en recevoir la réponse. Je te supplie que ce soit le plus tôt possible. Adieu, ma très chère Henriette ; mon bonheur est de me reposer dans ta pensée : ton amitié fait toute ma joie ; puisses-tu comprendre combien je te paie de retour !

E. RENAN

39

HENRIETTE RENAN A ERNEST RENAN

12 mars 1843

Mon Ernest,

Ta dernière lettre est arrivée dans mon désert depuis environ quinze jours. Comme nul doute sur ma tendresse pour toi ne peut, je l'espère, entrer dans ton cœur, je ne te répéterai point que recevoir un témoignage de ton amitié est l'une des joies les plus vives qui puissent m'être accordées. Oui, c'est une douce pensée que celle d'avoir une affection à l'abri de tout changement au milieu d'une vie

où tout est si instable, si incertain ; eh bien ! mon bon frère, ce bonheur-là, le seul qu'il me soit donné de t'offrir, tu peux toujours y compter en t'appuyant sur ma vieille et dévouée amitié. Rappelle-toi quelquefois ce souvenir qui me fortifie fréquemment et qu'il me serait si précieux de t'inspirer. Que ne m'est-il possible de partager plus directement ce qui a tant d'écho dans ma pensée, ce qui est toujours dans mon cœur !... Pauvre ami ! comme, en lisant ta lettre, j'ai cruellement senti combien il est dur d'être séparés quand l'esprit et l'âme ont besoin d'appui !

Je reviens, cher bien-aimé, aux idées que ta lettre m'exprime. Tu as parfaitement raison en disant que les goûts et l'inclination de chaque homme sont la base sur laquelle doit s'appuyer toute décision relative à son sort. Cela est tellement vrai que tout le monde trouvera naturellement cette conclusion que ce qui ferait la félicité des uns ne serait souvent pour les autres qu'une source de malheurs. En te répétant souvent que ta décision ne peut venir que de toi seul, j'ai appliqué ce principe à ce que j'ai de plus cher sur la terre, à ton repos, à ton avenir, mon pauvre ami. Cependant, sois-en certain, autant je désire que tes déterminations viennent de toi-même, autant je suis résolue à te dire toujours sans restriction mon avis et mes craintes. Jamais je n'ai eu ni n'aurai la pensée de te les imposer ; je ne veux qu'appeler ton attention sur ce qui me frappe, et te laisser ensuite la plus grande liberté d'action en ce qui touche mes conseils. Que ceci, je t'en prie, soit bien entendu dans toutes les circonstances.

Oui, mon ami, une vie de solitude pour soi, de dévouement pour autrui, d'indépendance envers tous serait certainement la réalité des rêves de toute âme généreuse ; malheureusement, elle n'existe pas sur notre terre. L'indépendance, ce premier des biens, est à elle seule une brillante chimère, et le supérieur qui s'est attiré ta confiance avait bien raison de te dire : « Hélas ! où la trouverez-vous ? » Que de fois, comme toi, je l'ai désirée au-dessus de tout ! Que de fois, dans un salon magnifique ou près d'une table somptueuse, je me suis écriée dans mon cœur : « Mon Dieu ! du pain, du repos et la jouissance de soi-même ! »

Vains désirs, que bien d'autres ont sans doute inutilement formés et qui ne doivent se réaliser que pour un petit nombre. Je dirai avec toi qu'il est heureusement en nous des facultés que nul homme ne peut contraindre et dont le témoignage nous fait oublier bien des injustices ; mais, crois-moi, mon Ernest, je puis, par expérience, t'assurer qu'il faut bien des combats pour mettre cette liberté intérieure à l'abri de toute investigation et qu'il est bien difficile de faire comprendre à ceux qui paient qu'il est des choses dont on ne doit compte qu'à Dieu et à sa conscience.

Ces vérités sont pénibles à dire, plus pénibles encore à sentir ; mais cela *est*, il faut donc avoir le courage de l'envisager. Cependant, alors même que les conditions humaines enchaîneraient toujours, il y aurait encore la grande différence du plus au moins. Comme femme et comme institutrice, j'ai dû n'avoir en partage que le minimum ; mais, mon bon Ernest, je suis loin d'être convaincue que, par opposition, la plus grande part de cette chère indépendance se trouve dans la carrière que tu dois embrasser. Là particulièrement, la subordination me fait peur, parce qu'il ne reste aucun moyen de s'y soustraire. Je sais, mon ami, qu'on peut opposer beaucoup d'objections à mes craintes, et, si je ne le pensais pas, mon langage serait probablement plus explicite encore ; je sais aussi que je puis être accusée de juger ce que je n'ai pas pu examiner de près ; — mais tu avoues toi-même que bien des espérances que tu avais formées se sont évanouies sous tes yeux ; comment donc ne serais-je pas portée à craindre pour l'avenir de nouvelles déceptions ? Mon Ernest, mon bien cher ami, pardonne-moi d'ajouter mes inquiétudes à celles de ton propre cœur, sans te rien dire qui puisse résoudre tant de difficultés. Je m'accuse souvent de creuser de plus en plus l'abîme de tes pensées en te portant à les sonder, en les approfondissant avec toi ; mais, mon ami, il me serait impossible de te dissimuler la moindre de mes impressions ; pourrais-je par conséquent te cacher celles qui tiennent le premier rang dans mon cœur ?...

Tu dis avec beaucoup de vérité, cher Ernest, que les manœuvres qui font réussir dans la plupart des carrières, et



même dans celle de l'enseignement, répugneraient à tes sentiments ; j'ajoute qu'elles pourraient souvent aussi blesser la droiture de ton âme — L'instruction publique, prise à une certaine hauteur, offre une voie attrayante et noble en ce qu'elle permet une vie studieuse et qu'elle comporte les moyens d'être utile ; mais y arriver est fort difficile, et tout ce qui n'est pas à cette élévation est bien rebutant : comme moi, tu as pu voir ceci de bien près. Remarque cependant que, si je parle de grandes difficultés pour arriver au professorat, je suis loin de croire qu'on ne puisse pas y atteindre ; d'autres y arrivent, ce n'est donc pas une chose impossible. D'ailleurs, il faut bien penser qu'il n'est pas une profession où les premiers pas ne soient difficiles. L'enseignement privé est, pour un homme, une carrière sans perspective qui souvent ne lui laisse pas la possibilité de songer aux jours à venir, et qui l'expose par conséquent à être bien à plaindre dans sa vieillesse. C'est encore une vie où la dépendance et l'assujettissement sont poussés à l'extrême, où il faut sans cesse renoncer à ses goûts et faire le sacrifice d'études chéries pour surveiller ou accompagner des élèves dont l'instruction est souvent hérissée de difficultés par la faiblesse de leurs parents. Elle exige moins de travaux et de fatigue que la carrière de l'enseignement public, et cependant, je crois que, pour un homme, cette dernière est bien préférable.

Je ne cherche, mon pauvre ami, à t'embellir aucun tableau ; partout, hélas ! je me vois forcée de dire que vivre c'est souffrir et combattre, que se faire un sort est une chose difficile. Cependant, il ne faut pas perdre courage, bien au contraire : si la route est pénible, nous avons beaucoup de forces pour en franchir les obstacles. Avoir en tout une conscience droite, un but louable, une volonté ferme et constante, c'est avoir déjà acquis le fond principal sur lequel l'édifice doit reposer. Quoi qu'il arrive, mon bon, mon cher Ernest, tu auras, en tout cas, une coopération active et dévouée. Malheureusement ce que je puis est bien borné, mais du moins ce peu-là ne te faillira jamais. Courage, mon ami, continue à marcher avec droiture, raison et prudence, et, quel que soit ton choix, tu seras toujours un



honnête homme. N'affaiblis jamais ta confiance en moi ; sois bien certain qu'elle me sera toujours chère et sacrée. J'y compterai toute ma vie, comme sur la réciprocité de l'affection sans bornes que je te porte ; il est si doux de se sentir une telle force et de pouvoir s'y appuyer sans aucun mélange de crainte !

Depuis bien longtemps, je n'ai pas de nouvelles de notre bonne et chère maman. Sans en concevoir aucune inquiétude particulière, j'en suis profondément attristée, et cela parce que je semble être coupable envers elle d'une négligence qui m'est pourtant bien involontaire. — Depuis près de trois mois, je lui ai promis une remise de fonds que je m'étais mise en demeure de lui adresser. Comme j'habite un pays où je ne connais presque pas une âme et où par conséquent je ne puis rien par moi-même, j'ai été obligée, et je le suis toujours en pareil cas, de m'adresser au père de mes élèves. Il y a d'abord mis beaucoup de retard, comme les riches en mettent toujours, sans mauvaise intention, en affaires d'argent ; puis il s'est absenté et n'est pas encore de retour. Notre pauvre mère m'accuse peut-être, tandis que je n'ai rien négligé pour être exacte à remplir ma promesse ; il n'est pas un moment où je ne songe qu'elle est peut-être dans l'embarras, et que toi-même... Mon Dieu ! cela me désole !... Pourquoi donc les grands ne peuvent-ils pas penser que ceux qui n'ont d'autre fortune que le fruit de leur travail ont besoin de le recevoir régulièrement ? C'est qu'hélas ! mon cher ami, l'homme ne sait entrer que dans les peines qu'il a souffertes, tout le reste n'existe pas pour lui ; que de fois j'ai eu l'occasion de reconnaître cette vérité ! Ceci n'est une accusation contre personne ; au contraire, c'est une excuse. — J'espère que bientôt je pourrai lever cette difficulté qui me pèse si lourdement.

Dis-moi, mon ami, à quelle époque commencent tes vacances ; je n'oublie pas que tu dois les passer cette année près de notre bonne mère et je veux à l'avance prendre mes mesures pour la réalisation de ce cher projet. Écris-moi, je t'en supplie, quand cela te sera possible. Ah ! si tu savais comme je suis heureuse en recevant une lettre de toi ! Pauvre Ernest ! que mon cœur a souffert en te quittant !

Adieu, mon bien cher ami ! Aime-moi toujours, et sois bien assuré que j'invoque souvent ton souvenir dans les moments où mon âme est oppressée de cette tristesse que l'on retrouve fréquemment sur la terre étrangère, quels que soient les efforts que l'on fasse pour la vaincre. Que ceci ne t'attriste pas, cher Ernest ; si j'ai rencontré bien des difficultés dans ma vie, j'ai aussi trouvé en moi bien du courage, et j'en puise de nouveau dans la pensée de ta bonne amitié. — Adieu encore ! n'oublie jamais que je serai toujours ta première amie.

H. R.

Donne de mes nouvelles à maman, je te prie. Voici mon adresse exacte ; il n'est pas nécessaire d'affranchir pour que les lettres me parviennent :

M<sup>lle</sup> R..., au château de Clemensow, poste de Zwierznice, près Zamosc (Pologne).

40

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Issy, 28 avril 1843

Ma bien chère maman,

Le lendemain de la réception de votre dernière lettre, j'ai reçu le petit paquet que vous m'annonciez. Que j'ai été désolé de voir que vous vous étiez peut-être gênée pour m'envoyer soixante-quinze francs, qui y étaient renfermés. Je suis sûr que vous vous êtes mise à sec pour me faire cet envoi. Savez-vous ce qui me l'a fait deviner ? Il y avait trois francs, trois petites pièces ; quand j'ai vu cela, j'en ai presque pleuré. Mon Dieu, je suis sûr, me suis-je dit aussitôt, que cette pauvre bonne mère s'est dépouillée pour moi de ses derniers deniers. Oh ! si j'avais vu cela, ma bonne maman, je ne vous l'aurais pas dit. Mon Dieu ! mon Dieu ! peut-être êtes-vous encore dans l'embarras, et j'en suis la cause !

J'ai maintenant à vous parler d'une bien grande affaire, ma très chère maman. Quoiqu'il en ait été rarement question entre nous, depuis longtemps son approche excitait en moi de graves pensées, et vous-même peut-être y avez-vous souvent réfléchi. La fin de mon séjour à Issy a ramené l'époque où j'ai dû, suivant l'usage, être invité à recevoir la tonsure. Vous concevez que cette invitation n'est et ne peut être un ordre : c'est une simple permission donnée par les supérieurs, et c'est ensuite à chacun à examiner avec son directeur particulier s'il doit ou non y accéder. C'est donc entre M. Gosselin et moi que roule maintenant la décision de cette importante affaire. Je n'ai rien négligé et ne négligerai rien pour le mettre en état de m'indiquer sur ce point la volonté de Dieu ; après quoi, sa volonté sera ma règle. Quoiqu'il n'y ait encore rien de décidé, j'ai pourtant lieu de prévoir une réponse affirmative. Mais je ne veux pas, ma bonne mère, qu'une décision si importante dans ma vie se fasse sans votre conseil. Les conseils d'une mère ont quelque chose de trop sacré pour n'être pas consultés, quand il s'agit d'un engagement si important. Voici donc à quoi je m'engage : pesez-le attentivement, ma bonne mère, afin de me faire ensuite connaître votre décision.

En recevant la tonsure cléricale, je ne contracte aucun engagement irrévocable. C'est une simple promesse et non un vœu : c'est un engagement d'honneur et non une obligation stricte et indissoluble. Mais vous sentez que, pour un cœur bien né, une promesse équivaut presque à un engagement, à plus forte raison, lorsque cette promesse s'adresse à Dieu lui-même. S'il ne faut donc pas d'un côté s'exagérer ses obligations, il ne faut pas non plus, sous prétexte qu'elles sont révocables, les contracter à la légère et sous peine de s'en repentir. Prendre Dieu pour mon partage, me consacrer à son service, et reculer ensuite, serait une infidélité que je me reprocherais toute ma vie : je ne me la permettrais pas même envers un homme. Vous voyez donc, ma bonne mère, qu'il est de la plus haute importance de faire ce premier pas avec sens et jugement. Je n'ai pas voulu qu'il se fît un acte important dans ma vie dont vous ne fussiez en quelque sorte la conseillère : pesez donc ce que je

viens de vous dire, et examinez devant Dieu la réponse que vous devez y faire. Vous sentez que toute vue humaine, toute considération qui n'aurait pas pour fin la pure volonté de Dieu serait ici plus que déplacée.

Du reste, je le répète, ma bonne mère, il n'y a encore rien de décidé. Les délais et les réflexions, si utiles en toutes les affaires, sont ici strictement indispensables. Aussi M. Gosselin ne m'a-t-il donné encore aucune réponse décisive. Sa prudence, sa sagesse, son expérience sont des garants suffisants de la confiance que j'ai mise en lui. En ces choses, la vocation divine doit seule être consultée, et la vocation divine ne se connaît que par la volonté d'un sage directeur. Je crois qu'en cet état de choses vous feriez bien de tenir la chose secrète : on ne se repent jamais d'avoir retardé la publicité, et on se repent souvent de l'avoir trop hâtée. Or vous savez que, pour la publicité, il suffit à peu près qu'une ou deux personnes le sachent, toutes les autres en sont bientôt instruites. Consultez toutefois, ma bonne mère : on ne le peut trop en ces circonstances, mais secrètement et sans bruit. Je vous recommande surtout M. Le Borgne, mon ancien directeur, dont je respecterai infiniment les conseils. Vous pourrez lui remettre en même temps le petit billet ci-inclus. Aussitôt que la décision sera portée, je vous le ferai connaître, mais je désire recevoir auparavant votre réponse.

En tout cas, ma bonne mère, voici les pièces qui me seront nécessaires. Quoique encore dans le doute, je crois que vous feriez bien de vous les procurer le plus tôt possible et de me les envoyer ; en attendant la décision absolue, vous m'exposeriez à ne pas les recevoir à temps, ce qui m'obligerait nécessairement à retarder d'un an la réception de la tonsure. Ces pièces sont au nombre de deux : 1<sup>o</sup> un extrait de naissance légalisé au tribunal de 1<sup>re</sup> instance ou à la préfecture ; 2<sup>o</sup> un extrait de baptême, légalisé à l'évêché, lequel extrait doit faire mention expresse du mariage légitime des parents à l'église. Toutes ces conditions vous paraîtront peut-être singulières, mais comme ces pièces doivent passer par divers bureaux, il faut qu'elles soient remplies avec une scrupuleuse exactitude. Je crois que vous

feriez bien de vous y prendre de bonne heure : afin que s'il y manquait quelque chose, nous eussions le temps d'un second envoi. Je pense que l'occasion de Liart pour Saint-Brieuc pourra être commode, s'il n'est pas parti lors de la réception de cette lettre. Je dois aussi vous dire que l'ordination a lieu à la Trinité, c'est-à-dire à peu près dans un mois et quelques jours.

Voilà, ma bonne mère, ce que j'avais à vous communiquer. Une affaire d'une aussi grande portée m'occupe sérieusement, sans contention toutefois : les excellents avis de M. Gosselin me la font éviter. J'appelle avec impatience le moment où il nous sera donné de parler de tout cela à notre aise. Il approche, ma bonne mère : mais que ne puis-je vous avoir en ces moments auprès de moi ! c'est maintenant que votre présence me serait chère et précieuse. Je supplée à votre absence par la vivacité de mes désirs, ma pensée est toujours dirigée vers vous. Maman est-elle heureuse ? maman est-elle contente ? Adieu, ma tendre mère, vous êtes ma joie et mon bonheur, je sacrifierais tout, excepté Dieu, pour vous plaire.

Votre fils tendre et respectueux,

E. RENAN

#### 41

M<sup>me</sup> VEUVE RENAN A ERNEST RENAN

*M. Renan, maison des Sulpiciens, Issy, près Paris.*

Tréguier, 4 mai 1843

Que ta lettre me rend heureuse, mon enfant bien-aimé ! Mon Dieu ! le vœu que j'avais formé dans ma pensée va donc commencer à se réaliser. Depuis l'époque de la cruelle maladie qui avait failli te ravir à la tendresse de ta pauvre mère, de ta bien aimante sœur et à ton excellent frère, j'avais promis dans le secret de mon cœur de ne jamais mettre d'obstacle si le bon Dieu te réservait à son service. Je ne t'en ai jamais parlé, je voulais que ta vocation vînt



de Dieu seul. Te rappelles-tu, pauvre enfant, l'état où tu étais à la suite de cette cruelle maladie, le vœu et le pèlerinage que nous avons faits à Notre-Dame de Bon Secours ? J'ai souvent pensé depuis ce temps que le bon Dieu avait des vues sur toi. Plusieurs personnes qui se rappellent de te voir tout perclus me le disent encore. Ernest, mon cher Ernest, suis les inspirations de la grâce ; ici, il n'y a nul motif humain ; ton frère, ta sœur sont dans des positions honorables et lucratives, c'est la Providence qui les a pourvus, elle ne t'aurait pas non plus abandonné, ni eux non plus. Mais, mon enfant, un plus digne emploi t'est réservé, servir le bon Dieu dans son sanctuaire, là où il plaira à sa sainte volonté, voilà toute mon ambition.

J'ai pris quelques jours de réflexion, je n'étais pas en état de te répondre les premiers jours. Ta lettre m'a bien vivement émue dans le premier moment, mais je me suis bien vite remise. Elle me rend si bien les dispositions de ton cœur, ta vive et tendre affection. Tout cela m'est bien nécessaire, mes chers enfants, dans mon isolement. Sais-tu, mon enfant, qui j'ai consulté ? M. Pasco, qui t'a élevé, qui a dirigé tes classes, ton cœur, ton esprit. Je lui ai fait un plaisir que je ne puis te rendre, il m'a accordé au moins deux heures d'entretien desquelles je l'ai bien remercié. « Écrivez à Ernest, dit-il, madame Renan, il est appelé au sacerdoce, je l'ai toujours pensé. Comment, dit-il, lui direz-vous combien je l'aime ! oh ! il le sait bien, dites à Ernest que je suis et que je serai toujours son véritable ami. » Mais, mon cher Ernest, M. Gouriou a deviné aussi notre affaire, mais sois tranquille, ils ne diront rien à personne que lorsque tu le diras. J'ai remis à M. Le Borgne ton petit billet, il est occupé de la pâque des enfants, il te répondra plus tard. Mais le bon saint homme ne sait de quel côté tourner avec l'ouvrage : c'est le confesseur de tous les enfants de la ville.

Tu recevras incessamment les papiers que tu me demandes. Je n'ai pas pu profiter de l'occasion de Liart, qui est parti ce matin. Je suis obligée de tirer de Lannion l'extrait de mon mariage à l'église ; c'est là que je me suis mariée. Sois sûr que je ferai mon possible pour que rien ne manque. Monsieur le recteur a eu l'attention de prendre le

cahier de 1823 pour faire lui-même l'extrait ; Jean-Louis n'en saura rien. Comme tous ces messieurs sont bons pour nous, sous le rapport des attentions et des égards ! Je t'assure que l'on t'attend ici bien ardemment, peut-être que tu pourras venir peu de temps après l'ordination de la Trinité. Qu'en dis-tu, mon Ernest ?

Je vais te quitter, mon bien bon enfant, je veux aller moi-même affranchir cette lettre. Sois tranquille sur ma position, mon fils, sur ma santé, sur tout, pauvre petit. Adieu, mon ange. Ta mère,

V<sup>ve</sup> RENAN

42

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Issy, 12 mai 1843

Ma bonne mère,

Tout est enfin décidé. Quelques jours avant la réception de votre lettre, M. Gosselin m'a donné sa décision définitive ; comme la mienne ne dépendait que de vos conseils et des siens, elle a dès lors été arrêtée. Je ne puis vous exprimer ce que je dois en cette affaire importante à la sagesse et à la bonté de cet excellent supérieur. Dans les nombreux entretiens que nous avons eus à ce sujet, ç'a été une affection, une simplicité, un abandon, et ce qui est plus précieux encore, une prudence vraiment inestimables. J'en ai reçu les conseils les plus importants, et dont je conserverai toute ma vie le souvenir. C'est la Providence, ma bonne mère, qui m'a ménagé en lui un directeur aussi parfaitement adapté à mes goûts. J'ai une grande reconnaissance à M. Tresvaux de me l'avoir indiqué : car ce fut lui qui me le conseilla lorsque j'arrivai pour la première fois à Issy sans connaître qui que ce fût. Je lui ai tout exposé : mes goûts, mes souhaits, tout, jusqu'à ma première éducation. Figurez-vous que lui aussi a été élevé sous l'aile de sa mère : son enfance fut entièrement malade, et il ne doit qu'à sa mère la

conservation de sa vie. Aussi il faut voir comme il l'aime ! Il a donc été en état de comprendre tout ce que j'ai pu lui dire.

Enfin il m'a déclaré qu'il croyait devoir me conseiller de faire ce premier pas de la consécration sacerdotale. Comme je l'avais rendu arbitre absolu de la décision, j'ai pris sa volonté pour la voix de Dieu même, et dès ce moment je n'ai plus attendu que la volonté de ma bonne mère. Enfin votre bonne lettre m'est parvenue, et a levé tous mes doutes. Dieu soit donc loué, ma bonne mère ! Je ne puis croire qu'il eût permis que les personnes qui ont sur moi l'autorité de la tendresse et de la raison me conseillassent un acte si important, si réellement sa volonté ne m'y avait appelé. Espérons donc, ma chère maman, qu'il achèvera, pour sa gloire et votre bonheur, ce qu'il a si bien commencé. C'est la pensée qui me soutient au milieu des idées de sacrifice, toujours pénibles à la nature. Jusqu'ici, il nous a si bien conduits en tout, que ce serait folie de ne pas désormais nous laisser conduire à sa sainte Providence. Rappelez-vous, bonne mère, comme il a tout disposé pour notre plus grand bien, jusqu'aux circonstances les plus indépendantes de notre volonté. Si parfois les obligations du sacerdoce m'effraient, la patience si souvent éprouvée de celui qui m'y appelle me rassure et me fortifie. Que je vous remercie, ma bonne mère, de la manière dont vous m'avez conduit en tout cela, de m'avoir laissé une si entière liberté pour un acte qui ne dépend que de Dieu et de la conscience ! Que vous rendrai-je pour ce que je vous dois ? Puissiez-vous être la conseillère et la confidente de mon dernier pas (si Dieu veut que je le fasse) comme vous l'êtes de mon premier. C'est à vous, après Dieu, que je le devrai, ma bonne mère. Ce sont les goûts paisibles et studieux que j'ai puisés à vos côtés qui m'ont conduit vers le sacerdoce. Mais, après vous, la plus grande part de reconnaissance est pour ces maîtres respectés et chéris dont les exemples et les leçons excitèrent en moi le désir de les imiter. Remerciez spécialement M. Pasco des conseils qu'il a bien voulu vous donner. Qu'il me tarde de pouvoir exprimer moi-même à tous ces messieurs toute l'affection et la reconnaissance que je leur ai conservées !

Il n'y a plus qu'un mois, ma tendre mère, jusqu'au terme que nous attendons. Comme vous, j'ai éprouvé la plus vive émotion dans les premiers moments où l'on m'a annoncé cette grande affaire. Depuis que je l'ai traitée à loisir avec M. Gosselin, je commence à l'envisager avec plus de calme. Du reste ne craignez pas que ma tranquillité en ait été altérée. Je n'ai pu me défendre d'une vive impression, mais grâce à Dieu, le trouble et la crainte ne m'ont pas approché. Je vois même venir avec joie le moment définitif. Le tout est de prendre un parti et de ne plus regarder en arrière.

J'ai reçu, il y a quelques jours, la visite de M. l'abbé Romand. Il part, à ce qu'il paraît, pour la Bretagne vers le milieu ou la fin du mois de juin : il espérait me procurer le plaisir de voyager avec lui ; mais vous comprenez que c'est trop prématuré, ma bonne mère ; la cérémonie serait à peine terminée. Cela me prive d'une agréable compagnie de voyage. Mais ce qui m'eût été plus précieux encore, c'eût été de voler plus tôt dans les bras de ma bonne mère. Vous comprenez, bonne maman, qu'il faut mettre un petit intervalle. Comme les vacances finissent ici plus tard qu'à Saint-Nicolas, elles commencent aussi un peu plus tard. Ma charge de maître des conférences sera aussi un petit obstacle à l'avancement de mon départ : je ne puis guère quitter ma conférence, surtout à cause de l'examen qui a lieu à la fin de l'année. Croyez bien, ma bonne mère, que mon désir comme le vôtre serait d'avancer le plus possible le moment heureux. Que ne puis-je surtout vous avoir à côté de moi, au grand jour de la tonsure ! Tant d'autres auront leurs mères présentes à leur consécration, moi seul je ne serai uni à la mienne que par le cœur et la pensée. Mais notre bonheur n'est qu'un peu retardé, ma bonne mère. J'espère que mon départ ne sera guère rejeté plus d'un mois au-delà de la Trinité, et ensuite nous gagnerons par l'autre bout ce que nous aurons perdu par celui-là. Pauvre mère ! cela vous satisfait-il ? Dites-le-moi ; je vous en supplie. Si vous n'étiez pas contente, tout me serait possible, pour que rien ne manquât à votre bonheur.

Adieu, ma bonne mère, l'heure du courrier me presse.

Puissiez-vous être heureuse autant que je le souhaite ; je n'en puis dire davantage.

Vous savez mon amour et mon respect,

E. RENAN.

## 43

## ERNEST RENAN A SA MÈRE

Issy, 6 juin 1843

Ma mère, ma tendre mère, c'est dans votre sein que je viens épancher la plus grande peine que j'aie éprouvée et que j'éprouverai peut-être de ma vie. Vous seule pourrez m'en consoler. Le jour que nous appelions de nos vœux, le jour qui pour nous devait être si beau, s'enfuit devant nous. O maman, ma bonne maman, qu'allez-vous dire ? Pourquoi donc, direz-vous, m'avoir bercée de si douces espérances pour me les ravir ? Ma mère, écoutez-moi et soyez juge de mes motifs.

Depuis la grande époque où l'on me parla pour la première fois de l'affaire qui fait aujourd'hui notre peine, mille réflexions et mille agitations se sont partagé mon âme. Tantôt le doute prévalait ; tantôt les irrésolutions faisaient place à quelque chose de plus décisif. Ma première lettre a pu vous exprimer quelque chose de cet état d'anxiété et d'incertitude. Toutefois je ne vous l'exposais pas à nu, car, me disais-je à moi-même, à quoi bon fatiguer ma mère de mes hésitations, si après tout elles aboutissent à une solution affirmative ? J'avais peut-être tort, ma mère, ma bonne, mon excellente mère. Si cela est, au nom du ciel, pardonnez-moi. Les conseils de mon directeur, malgré sa haute sagesse, ont dû participer à cette incertitude. Toutefois, à certains moments, il semblait pencher très fortement pour l'affirmation et c'est dans un de ces moments que je vous ai écrit cette lettre fatale, où je vous donnais des espérances, que je suis maintenant obligé de vous ravir. Mes craintes cependant n'ont pas tardé à renaître, et lorsque le



jour de la résolution définitive est arrivé, maman, ma chère maman, je vous en prie, pardonnez-moi... j'ai reculé. De nouvelles considérations, que je n'avais peut-être pas assez pesées, examinées de nouveau entre Dieu et ma conscience, m'ont fait redouter un pas dont j'avais compris l'importance. J'ai donc cru devoir différer. Oui, *différer*, ma mère ; car Dieu sait que mon cœur est toujours à lui, que le sacerdoce est toujours le plus ardent de mes vœux, la plus douce de mes espérances. Ce n'est qu'un délai, et peut-être un délai bien court. Je suis encore bien jeune, ma bonne mère ; on se repent rarement d'avoir attendu, quand surtout en attendant on ne fait que se rendre plus digne. O maman, que je voudrais vous montrer le fond de mon âme ! Vous y verriez combien il m'en a coûté de renoncer à la douce attente que j'avais conçue. Mais j'ai cru le devoir faire, et je n'ai pas pu résister à un ordre impérieux de ma conscience.

Oh ! que dans ces cruels moments j'ai souvent appelé ma mère ! Que j'ai souvent dit à Dieu : Mon Dieu, montrez-la-moi un quart d'heure, un petit quart d'heure, pour que je puisse épancher mon cœur dans le sien et lui dire tout ce que je souffre. Mais voici surtout la pensée qui me déchire. Dans une autre peine, je me reposerais au moins par la pensée sur votre sein, et je serais soulagé. Mais en celle-ci, je n'ai pas même cette consolation. Car toute ma peine vient de celle que je vous cause. Je me figure voir maman, l'unique objet de ma tendresse, me repoussant presque. Oh ! que cette pensée est déchirante ! Tout ce qui me soulage, c'est de songer que je souffre pour Dieu et pour vous ; pour Dieu, dont j'ai cru reconnaître la volonté dans ce délai ; pour vous, ma mère : c'est la pensée de votre douleur qui fait la mienne. Oh ! si je savais que maman consentît à m'appeler son Ernest, son cher Ernest, que j'endurerais mon chagrin avec courage ! Mais je vous avoue que jusqu'à ce que je l'aie entendue, cette parole de paix et de bénédiction, cette parole de pardon dont mon cœur est altéré, il n'y aura pas de bonheur pour moi.

Je me jette donc à vos genoux, ô ma tendre mère, je vous expose le fond de mes motifs, placez-vous entre Dieu et

moi et soyez juge. Si j'avais été un de ces cœurs insensibles, incapables de sentir l'importance d'un acte aussi grand, j'aurais été exempt de toutes ces peines. Mais, grâce à Dieu, grâce à vous, maman, je ne suis pas de ce nombre. Je ne crois pas qu'il y ait de honte à reculer, quand on ne recule que pour obéir à sa conscience. Je ne doute pas que toutes les personnes que vous aviez faites confidentes de notre affaire n'entrent dans ces raisons. La réserve qu'impose le secret de la direction, et que je voudrais pouvoir rompre avec vous, ô ma mère, me commande le silence sur le détail de ces motifs : c'est le secret de Dieu et de mon directeur ; tout ce que je puis dire, c'est que l'obéissance et le désir du bien m'ont seuls dirigé. Je pourrai avoir à en pleurer, mais non pas à m'en repentir. On ne se repent que d'une faute, et Dieu connaît mes intentions. Du reste, ces bons messieurs du séminaire l'ont parfaitement compris ; ils semblent en avoir redoublé pour moi d'estime et d'amitié. Rien du reste n'est moins rare ici que ce que j'ai cru devoir faire en cette occasion.

Le bon M. Gosselin, en qui j'ai trouvé un père en l'absence de ma mère, a pris comme ami une vraie part à ma peine. Je la lui ai exposée sans réserve ; celle surtout qui provenait de ma mère chérie, et qu'il est si bien capable de comprendre. Il a bien voulu contribuer à la soulager, et m'a prié de laisser quelques lignes blanches au bas de ma lettre, afin de les remplir lui-même. Ces lignes vous témoigneront, ma bonne mère, qu'en tout ceci je n'ai pas agi à l'aventure et contre l'avis de mes directeurs. Du reste, je vous le répète, ô ma très chère mère, ne voyez en tout ceci qu'un délai, et non un pas en arrière. M. Gosselin m'a toujours fait soigneusement discerner ces deux choses. L'état ecclésiastique, qui jusqu'ici, comme vous le savez, a été mon unique pensée, est encore celle que je nourris le plus chèrement au fond de mon cœur. Au contraire, la réserve que je veux mettre avant d'y entrer vous doit être une preuve que mes idées à cet égard ne sont pas des velléités et des imaginations. Courage donc, ma mère ! Je vous avais demandé un sacrifice ; vous me l'aviez accordé ; c'est un autre plus pénible peut-être que je vous demande maintenant ; c'est

que vous offriez à Dieu la peine qui résultera pour vous de ce retard. O ma mère, songez que c'est pour bien peu de temps, et songez au bonheur tout nouveau que nous éprouverons quand le moment sera venu. Il viendra, tendre mère. Dieu ne m'a pas amené jusqu'ici pour m'abandonner. Il n'eût pas permis que toutes les personnes qui jusqu'ici ont eu autorité sur moi se fussent méprises sur ses desseins à mon égard. Cette pensée, qui est la plus ferme de celles qui me dominant, me soutient et me console. Dites à M. Pasco que les bonnes paroles qu'il a bien voulu me transmettre par vous vivront toujours au fond de mon âme, et seront toujours pour moi l'expression de la volonté de Dieu. Elles sont ma joie et mon espérance : et ce serait m'arracher pour ainsi dire le fond de ma nature, ce serait détruire la moitié de moi-même que de me faire envisager un autre but. Telles sont mes dispositions actuelles, et j'espère que Dieu me les conservera. Ce délai donc, ma chère maman, ne doit pas vous faire concevoir aucune crainte, aucune inquiétude pour l'avenir. Je serais désolé que vous l'envisageassiez de la sorte.

Je compte les jours et les heures jusqu'au moment où je pourrai recevoir votre réponse. Elle seule peut faire renaître le calme en mon âme. Je ne commencerai à respirer que quand vous m'aurez dit que vous m'aimez toujours autant et que vous êtes résignée, et je ne serai pleinement heureux, que quand j'en aurai lu de mes yeux l'assurance sur votre front. Ce moment n'est pas loin, tendre mère : oh ! que je l'appelle avec ardeur ! Il ne sera pas aussi doux qu'il aurait pu l'être, et ce sera ma faute. Cette pensée me déchire. Pourtant, ma bonne mère, nous jouirons l'un de l'autre, et cela ne nous suffit-il pas ? Adieu, tendre mère, je ne suis malheureux que parce que je songe que vous l'êtes : mais jamais je ne vous ai tant aimée.

E. RENAN

[Ajouté de la main de M. Gosselin.]

Je ne puis qu'approuver la résolution que prend aujourd'hui M. Renan, de différer pour quelque temps son entrée

dans l'état ecclésiastique, afin de pouvoir faire un jour cette démarche avec plus de maturité. J'ai la confiance que ce délai ne l'empêchera pas d'exécuter plus tard le dessein qu'il a depuis longtemps de se consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique.

A. GOSSELIN

Exposez mes sentiments à tous ces messieurs du Collège et du presbytère. Il me tarde infiniment de pouvoir m'en entretenir avec eux. Puissent-ils voir le fond de mes motifs ! Je supplie le bon M. Gouriou de prier pour moi, le jour de la Trinité, comme il eût fait si j'avais été tonsuré. — Maman, maman, votre pensée me déchire. Il est bien doux d'aimer sa mère, comme je l'aime : mais aussi on souffre doublement de ses peines. Quand pourrons-nous nous dire à loisir tout ce que nous pensons ? Au nom du ciel, une lettre le plus tôt possible ! Ne soyez pas inquiète de moi, ma santé est excellente, j'ai assez de fermeté pour supporter tout ceci. Croyez surtout qu'aussitôt votre lettre reçue, la joie renaîtra en mon âme. Mais promettez-moi, ma bonne mère, que vous me direz tout ce que vous pensez, comme je viens de vous dire tout ce que j'avais sur le cœur.

Adieu, mon excellente mère.

ERNEST RENAN

44

M<sup>me</sup> VEUVE RENAN A ERNEST RENAN

Tréguier, 8 juin 1843

Ernest, mon fils bien-aimé, dans quel état je te vois ! Quoi ! pauvre enfant, ta bonne conscience toujours en paix est troublée, bouleversée, et tu penses que je t'en aimerai moins ! Bien au contraire, tu ne m'avais jamais été si cher. Pour l'amour du ciel, remets-toi, regarde tout ceci comme une épreuve que le bon Dieu t'envoie pour éprouver ta vocation, et si je ne te voyais dans une position si accablante, j'en serais bien aise, parce qu'il n'y a point de victoire sans

combats. Tu fais bien d'attendre, tout ce que tu feras d'après l'avis de ton bon et digne supérieur sera approuvé par ta tendre mère. Courage, cher fils, ne te laisse pas abattre ! Le retard ne me fait rien, c'est l'état où je te vois ! Mon Dieu ! mon Dieu ! soutenez mon pauvre enfant, ou il succombera ; je suis plus courageuse que toi, mon Ernest. Si je n'avais vu l'état de ton pauvre cœur, j'aurais regardé ce retard comme rien, je dirais tout bonnement que tu attendras tes vingt et un ans. Très peu de personnes le savent, il n'y aura que M. Pasco et M. Gouriou qui verront ta lettre ; ils prieront le bon Dieu pour toi ainsi que ta pauvre maman. Tout ce que je te demande, c'est de ne point te faire de peine pour moi, mon enfant. Je suis résolue à tout ce que le bon Dieu voudra sur ton compte, j'avais même comme un scrupule de t'avoir manifesté mes désirs si ouvertement. Ernest, mon enfant chéri, consulte ta conscience et tes supérieurs et voilà tout. Ta pauvre mère se contentera de tout ce que le bon Dieu voudra. Que rendrai-je à M. Gosselin pour toutes les marques d'intérêt qu'il te porte ! Que les lignes qu'il a eu la bonté de tracer au bas de ta lettre m'ont fait plaisir ! je les lis et relis avec bonheur ; dis-lui qu'il a toute la reconnaissance d'une mère qui aime bien tendrement son cher Ernest.

Pour ton voyage, tu feras absolument comme tu voudras ; si tu veux rester jusqu'à la fin, tu me le diras ; si tu préfères venir plus tôt, dis-le-moi encore. Henriette charge Alain de te faire compter cent cinquante francs à Paris et quatre cents ici pour remonter ton trousseau. J'ai dit à Alain de t'envoyer deux cents francs. Ce ne sera pas trop si tu te décides à avoir une soutane ; si tu aimes mieux, tu attendras. Ne tarde pas à m'écrire, je suis pressée de recevoir une lettre de toi ; je voudrais celle-ci dans tes mains. C'est dommage qu'il n'y ait point ici de pigeons voyageurs. Il sera bien dimanche avant que tu la reçoives...

... Je te quitte, mon cher Ernest ; j'ai tant de peur de manquer le courrier. Adieu, fils chéri. Ta mère,



ERNEST RENAN A SA MÈRE

Issy, 11 juin 1843

Mon excellente mère,

Comment vous exprimerai-je le bonheur que m'a causé votre lettre si ardemment désirée ? Autant avant sa réception mon âme était troublée et agitée, autant elle est maintenant calme et tranquille. Vous seule, ô ma mère, aviez le droit de me consoler : il n'y avait qu'un mot de vous qui pût faire renaître la joie en mon cœur. Béni soit Dieu puisque je l'ai reçu. Oh ! maman, j'ai beaucoup souffert, mais je n'ai tant souffert, Dieu le sait, que parce que je pensais que vous souffriez : votre douleur faisait la mienne. Aussitôt que je vous ai vue contente et résignée, aussitôt que j'ai entendu cette chère voix de ma mère, qui seule sait guérir toutes les plaies de mon cœur, dès lors toute ma peine a disparu. Oui, ma bonne mère, c'est Dieu qui a permis tout ceci, je n'en peux plus douter. Il voulait confirmer par l'épreuve des pensées enracinées et délibérées, il est vrai, mais qui n'avaient pas encore passé au creuset. Jamais, ma chère maman, mes idées n'avaient été plus fixes, jamais je n'avais reçu de mes supérieurs tant d'encourageantes paroles. Ce n'est plus un simple attrait d'enfance, sentiment passager et précaire, qui me porte vers le sacerdoce. Si tels eussent été mes motifs, ils eussent cédé à cette épreuve. Bénissons Dieu, ma bonne mère, qui a bien voulu par ce détail, pénible il est vrai pour le moment, mais après tout utile et salutaire, confirmer ce qu'il m'avait donné. C'est de cette manière que l'excellent M. Gosselin m'a fait envisager tout ceci. Je ne puis vous dire, chère maman, toute l'amitié que j'ai trouvée en cette occasion en messieurs les directeurs. Tous les jours, je recevais quelque visite de l'un d'eux qui venait me consoler et m'encourager. M. Gosselin surtout m'a témoigné une bonté toute paternelle, et comme il était

mieux dans la confiance et qu'il savait quelle était la corde sensible, c'était toujours sur la bonne mère qu'il faisait tomber l'entretien. Enfin, ma bonne mère, il semble que je leur en sois devenu plus cher à tous. Ce n'est que dans cette peine que j'ai appris vraiment à connaître leur affection pour moi.

Du reste, ma bonne mère, rien n'est plus commun ici que ce que j'ai fait en cette occasion. Un très grand nombre attendent à Saint-Sulpice pour recevoir la tonsure. Sur 12 qui composent notre classe, 4 ont été appelés et un seul a cru devoir accepter. Ainsi, vous voyez que je ne suis pas dans les exceptions. Dans presque aucun séminaire du reste ce n'est l'usage de recevoir la tonsure en philosophie, c'est l'apanage de la théologie. Je crois donc, ma bonne mère, que nous n'aurons pas à nous repentir d'avoir attendu ; jusqu'ici, vous le savez, nous ne nous sommes jamais pressés pour nos classes, etc. et pourtant, nous sommes toujours arrivés à temps : espérons qu'il en sera encore ici de même. Tout ce qui m'alarmait, ma bonne mère, c'est que vous ne comprissiez pas mes motifs, que vous ne donnassiez une fausse interprétation à cette démarche. Croyez bien qu'il m'a fallu un grand courage pour exposer ma tendre mère à une semblable douleur. Jamais Dieu ne m'avait demandé un si grand sacrifice. Du reste, ma chère maman, ce que vous me dites des scrupules que vous aviez de m'avoir manifesté trop ouvertement vos désirs est tout à fait sans fondement. Vos volontés, ma mère, ne peuvent que m'être mille fois plus sacrées encore, quand je les trouve si bien en harmonie avec celle de Dieu et mes propres désirs. Ne craignez pas, très chère maman, de gêner la conscience de votre fils en lui parlant ainsi : oh ! non, vous ne faites que l'encourager et le soutenir.

Consolons-nous donc, ma bonne mère, et ne songeons plus qu'au bonheur qui s'avance tous les jours pour nous. Oh ! que cette pensée est pour moi pleine de douceur ! Il y a si longtemps qu'il ne m'a été donné d'embrasser ma tendre mère ! Deux ans, chère maman, mais notre joie n'en sera que plus vive. Voilà l'avantage des longues séparations : hélas ! ce n'est pas trop de ce faible adoucissement

pour en compenser les peines : les réunions en acquièrent un nouveau prix. L'embarras tiré de l'examen de la fin de l'année vient d'être levé par la prévoyance de messieurs les directeurs. Comme un très grand nombre demandaient à partir avant l'époque définitive du départ, on vient d'établir qu'il y aurait désormais deux départs et deux examens et que ceux qui auraient à faire de longs voyages pourraient passer au premier. Ainsi, voilà notre grande difficulté levée. Quelle sera l'époque de cet examen ? Je ne puis vous le fixer encore avec certitude, cela dépendra probablement de la plus grande activité avec laquelle nos professeurs termineront leurs cours de philosophie et de physique. Mais j'espère bien qu'un mois ne se sera pas écoulé avant que nous ayons eu le bonheur de nous embrasser. Oh ! ma mère, que n'est-ce dès ce moment ! Je ne pense qu'à nos doux entretiens, à nos petites promenades, à notre vie si douce et si calme. Et notre voyage de Saint-Malo... Savez-vous, bonne mère, que tout cela s'est arrangé à merveille ? C'est un vrai miracle qu'un plan formé si longtemps d'avance ait pu recevoir un si plein accomplissement. Vous avez eu bien raison d'adopter le second itinéraire qui place ce voyage pour clôture, nous ressentirons moins la séparation. Pauvre mère ! faut-il qu'avant d'être réunis, il faille déjà parler de départ ? Mais consolez-vous, nous n'en sommes pas encore là : ce ne sera qu'à la mi-octobre.

La somme que vous avez dit à Alain de m'envoyer est trop considérable, bonne mère, il est vrai que j'en serai quitte pour vous en rapporter le reste : cent cinquante francs m'eussent largement suffi même dans le cas où j'eusse dû faire l'achat d'une soutane. Vraiment, je suis embarrassé sur ce point. Mes deux soutanes, l'une en drap, l'autre en mérinos, sont toutes deux très propres, pas assez toutefois pour s'habiller ; pourtant, je vous assure qu'elles pourraient très bien aller. Si donc, ma bonne mère, si vous étiez le moins du monde gênée ; mais je dis le moins du monde, nous pourrions éliminer cet achat. Pourtant, il faudrait le faire vers le commencement de l'an prochain, et alors il vaut presque autant le faire avant les vacances. Quelquefois aussi, j'aurais presque envie d'attendre à mon

arrivée en Bretagne ; je lui épargnerais les chiffonneries du voyage et j'évitais de charger ma malle qui sera déjà fort serrée. Peut-être serait-il prudent d'emporter la houppe-lande : je ne serais pas étonné que le climat de la Bretagne la supportât, puisque ce matin encore j'étais fort aise de m'en garantir. Il fait ici un véritable temps d'hiver.

La classe m'appelle, ma bonne mère, il faut nous séparer. Oh ! puissiez-vous comprendre tout ce que Dieu a mis dans mon cœur d'affection et de tendresse pour la meilleure des mères.

E. RENAN

46

ERNEST RENAN A ALAIN RENAN

Issy, 14 juin 1843

Mon cher Alain,

Tu excuseras mon long silence, quand tu en sauras le motif. Maman t'a communiqué les graves pensées qui m'occupaient ; effectivement, mon cher Alain, j'ai été du nombre de ceux que MM. les directeurs ont jugé à propos d'appeler à la tonsure cléricale. Mais tu conçois bien que cette invitation ne suffisait pas pour me déterminer à une démarche aussi importante, quoique non irrévocable. On ne me demandait il est vrai qu'une simple promesse, mais c'était une promesse, et une promesse faite à Dieu approche bien d'être un vœu. J'ai donc dû n'épargner ni les réflexions ni les conseils, et je crois que sur ce point je n'ai rien à me reprocher. Enfin, après bien des incertitudes, j'ai cru à un moment pouvoir annoncer quelque chose de plus décisif, et c'est alors que j'en ai fait part à notre bonne mère. Mais te dirai-je le reste, mon cher Alain ? A peine la décision a-t-elle été prise que j'en ai été en quelque sorte effrayé. Toutes mes perplexités antérieures me sont revenues plus fortes que jamais ; enfin, mon cher, je me suis décidé à attendre.

Peut-être taxeras-tu ma conduite d'irrésolution : mais

considère, je te prie, l'importance de la démarche et la maturité qu'elle exige. Rien du reste ne me forçait d'avancer : un grand nombre de mes condisciples se sont également décidés à attendre leur théologie : c'est même partout l'usage le plus ordinaire. Du reste, mon cher Alain, voici une observation que je crois importante, de peur que tu n'interprètes faussement ma conduite. Je te prie de ne voir en tout ceci qu'un *délai*. Comme je n'ai rien de caché pour toi, je dois te dire que plus que jamais mes désirs et mes pensées me portent vers le sacerdoce. Ce qui d'abord n'avait été qu'une sorte d'instinct irréfléchi est devenu par la réflexion et la conviction une idée fixe et raisonnée. Si donc tu comprends ma démarche, tu y verras non un pas en arrière, mais plutôt un délai salutaire pour faire avec plus de fermeté et d'une manière moins indigne le pas que j'ai depuis longtemps entrevu, et depuis quelque temps arrêté. Si j'avais envisagé les choses à la légère et sans conscience, je n'eusse pas apporté toutes ces précautions ; elles doivent te prouver que les idées qui décideront de ma vie entière ne sont pas de simples velléités d'enfance, et que j'ai compris ce que je faisais. Je puis te dire en effet que depuis que j'ai pris ma détermination par rapport au délai en question, mes idées sont plus arrêtées, et les conseils de mes directeurs plus positifs que jamais. J'ai voulu te donner cette explication, non comme une excuse : la parfaite liberté où, grâce à Dieu, j'ai toujours été laissé sur ce point, m'en ôte jusqu'à l'idée — mais comme un simple énoncé des dispositions où je me trouve, et que j'ai voulu communiquer au meilleur et au plus chéri des frères.

Je me fais un bonheur, mon bon Alain, de la pensée que dans quelques mois je pourrai m'entretenir avec toi plus à loisir, et faire enfin connaissance avec celle que tu m'as donnée pour sœur, et qui possède déjà toute mon affection, par cela seul qu'elle a su mériter la tienne. Assure-la, je te prie, que le plus vif de tous mes désirs est de voir cette aimable liberté de famille, qui ne peut s'acquérir qu'en vivant ensemble, s'ajouter à l'estime et à l'amitié que je lui porte déjà, et que je lui ai portées du moment où tu l'as choisie pour être la compagne de ta vie. Quoique ce soit là



le plus empressé de mes souhaits, je ne puis qu'approuver, mon cher Alain, l'itinéraire que tu as tracé et qui place notre entrevue à la fin des vacances. Je serai ainsi délivré de l'affligeante pensée de laisser maman isolée. Quant au projet de passer par Saint-Malo, en allant en Bretagne, quoiqu'il me sourie sous plusieurs rapports, je pense pourtant qu'il souffre plusieurs inconvénients, entre autres celui d'allonger le voyage et surtout de rendre les moyens de communication moins directs, ce qui retarderait le plaisir de notre bonne mère. J'éprouverai d'ailleurs un grand plaisir à te revoir en sa compagnie. Je pense que l'époque de mon départ sera vers la mi-juillet.

Ton affaire avec M. Lemonnier m'a fait le plus grand plaisir. Quoique, en cette matière je sois plus que novice, je me figure pourtant qu'elle te doit être fort avantageuse. Toutes ces améliorations si subites et si considérables survenues dans ta fortune, mon bon Alain, me prouvent, mieux que quoi que ce soit, qu'on peut fort bien ne jamais se presser, et pourtant arriver toujours à temps.

Ne m'oublie pas, je te prie, auprès de la famille Chevalier. Mille amitiés surtout à notre bon et cher Alcide. Pour toi, mon cher, tu sais avec quelle vérité je me dis ton frère et ton ami.

E. RENAN

47

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, au château de Clemensow, poste de Zwierzieniec, près Zamosc (Pologne)*

Issy, 16 juin 1843

Ma bonne Henriette,

Tu me pardonneras mon long silence quand tu en connaîtras les motifs. Depuis nos derniers entretiens, il s'est passé bien des choses qui, dans une vie aussi paisible que la

mienne, peuvent passer pour des événements, et dont je sens plus que jamais le besoin de m'entretenir avec toi. Je n'avais jamais si bien senti quel mal est l'isolement de ses proches, que dans ces moments de perplexité, dont je vais me soulager en t'offrant le récit. Oh ! que je me suis souvent rappelé avec envie ce temps heureux où mes peines n'étaient jamais longues ; car je pouvais, en te les confiant, les calmer aussitôt. C'est maintenant, ma bonne Henriette, que j'aurais besoin de ta présence et de tes conseils. Mon Dieu ! c'est donc un sort jeté que nous n'apprécierons jamais nos biens que quand il ne nous est plus donné d'en jouir.

La fin de mon séjour à Issy a amené l'époque où l'usage de la maison est d'appeler à la tonsure ceux que l'on en a jugés dignes : effectivement j'ai été du nombre de ceux que MM. les directeurs ont cru devoir inviter à faire ce premier pas de la carrière ecclésiastique. Tu conçois que ceci ne pouvait être un ordre, à peine même un conseil : ce n'était qu'une simple permission dont l'usage était laissé aux réflexions de chacun et aux conseils de son directeur particulier. Tu peux sentir, mais je ne peux t'exprimer toutes les incertitudes et les perplexités où une telle proposition a dû me plonger. Je ne crois ni m'être exagéré, ni m'être dissimulé l'importance de la démarche qui faisait l'objet de mes réflexions. L'engagement que l'on me proposait n'était pas irrévocable : ce n'était pas un vœu, mais c'était une promesse, une promesse faite sur l'honneur et la conscience, une promesse faite à Dieu : or une telle promesse approche bien d'être un vœu. J'ai donc cru qu'elle exigeait avant d'être faite les plus sérieuses méditations, et ma conscience ne me reproche d'avoir omis aucun des moyens qui étaient à ma portée pour m'éclairer.

Les conseils ne m'ont pas manqué : Dieu m'a ménagé un trésor également rare et inestimable dans un directeur d'une sagesse et d'une bonté remarquables : j'ai trouvé en lui un caractère simple et vrai, parfaitement en harmonie avec le mien, et surtout un tact fin et exercé, habile à comprendre et à sentir ce qui ne peut se dire qu'à demi en des matières aussi délicates. Ses conseils ont d'abord penché vers une décision affirmative : à un certain moment même ils ont été

positifs ; mais mes tentations et mes incertitudes semblaient redoubler à mesure que j'envisageais avec plus de fixité une détermination d'une aussi haute portée.

J'avais d'ailleurs l'exemple de plusieurs de mes amis, qui s'étaient décidés à attendre leur séjour à Saint-Sulpice et l'époque de leurs études théologiques (suivant l'usage généralement établi), pour prendre leur premier engagement. En un mot toutes les difficultés qui m'avaient occupé se sont de nouveau présentées en foule à mon esprit : tes conseils, mes propres réflexions, tout contribuait à augmenter mon anxiété. Je dois, il est vrai, à la vérité de dire que l'idée de faire un pas en arrière de la carrière sacerdotale ne s'est pas présentée à moi : je n'ai jamais envisagé la question que comme un *délai*, et mon directeur m'a engagé à ne pas l'envisager autrement. Mais je n'ai pu lui cacher que ce délai était devenu presque un besoin pour moi. Enfin les nouvelles considérations que je lui ai présentées l'ont emporté sur son premier avis, et il m'a déclaré que puisqu'il n'y avait aucun inconvénient à attendre, et qu'il pouvait y en avoir à précipiter dans ma disposition actuelle, il consentait au délai que je lui demandais. « Mais toujours, ajoutait-il, séparez la question qui nous occupe de celle de votre vocation à l'état ecclésiastique ; elles sont entièrement et absolument distinctes, et vous savez ma décision sur la seconde. »

Voilà, ma bonne Henriette, le simple récit de ce qui s'est passé. Peut-être traiteras-tu ma conduite d'irrésolution : reconnais au moins que le sujet le comportait, s'il en fut jamais. Dieu sait si l'inconstance et la légèreté ont eu quelque part à mes motifs. Si j'ai commis quelque faute, en tout ceci, c'est, peut-être, lorsque l'affaire sembla prendre une tournure plus décisive, de l'avoir présentée à maman sous un point de vue trop positif, et peut-être d'avoir fait naître en elle des espérances qui lui étaient chères et que j'ai été obligé ensuite de lui ravir. C'est là, je te l'avoue, le point qui m'a été de beaucoup le plus sensible : il m'a fallu rappeler tout mon courage pour suivre la voix de ma conscience, contre celle du sang et de la tendresse, dans une occasion où je craignais de causer une vive peine à la plus

chérie des mères. Ses lettres ont semblé me témoigner qu'elle n'en avait pas été trop affectée ; néanmoins les terribles appréhensions que j'en ai conçues seront pour moi une grande leçon pour l'avenir.

Du reste, ma bonne Henriette, tu vas peut-être être surprise, quand je te dirai que jamais mes idées sur l'état ecclésiastique n'avaient été plus arrêtées que depuis cette première épreuve à laquelle je viens d'être soumis. Jamais je n'ai cru plus intimement, jamais mes supérieurs ne m'ont assuré avec plus de concert que la volonté de Dieu était que je fusse prêtre. Ce n'est pas que je m'y construisse un idéal de bonheur humain. Ni mon caractère, ni l'expérience ne m'y portent. Mais après tout, ma bonne Henriette, c'est folie de nous amuser à courir après une telle chimère, puisqu'elle n'est pas d'ici-bas. Le devoir, la vertu et les jouissances inséparables de l'exercice des facultés nobles, voilà tout ce qu'il est permis et raisonnable à l'homme de rechercher ; la jouissance, dans le sens le plus étendu du mot, n'est pas faite pour lui, il s'épuise en vain à la poursuivre. Le christianisme une fois posé, comme cela se peut rationnellement, il a bien une autre fin à remplir. Rien ne me prouve mieux la divinité de la théorie chrétienne de l'homme et du bonheur, que les reproches mêmes que lui font si amèrement les écoles modernes, d'obliger l'homme à sortir sans cesse de lui-même, à refluer, pour ainsi dire, contre sa nature, à placer son bonheur hors du moi et des jouissances. En vérité, je leur pardonne bien volontiers de n'admettre pas le christianisme ; l'homme n'est pas chrétien par lui-même, mais par Dieu ; ce n'est donc qu'à demi leur faute ; mais je ne leur pardonne pas de n'avoir pas vu que cette théorie n'est que l'expression d'un fait, la déchéance et la misère actuelles de l'homme ; la simple étude expérimentale de l'homme aurait dû les y conduire.

Ce point établi, le christianisme prouvé, et la volonté de Dieu manifestée, comme j'ai lieu de croire qu'elle l'a été pour moi, la conséquence logique est, ce me semble, inévitable. Il est pourtant une difficulté qui m'a souvent occupé. Supposé même, comme je le crois, que la crainte de me priver de quelques douceurs et peut-être de m'attirer bien des



peines, ne soit pas une raison suffisante pour reculer, au moins, me suis-je dit à moi-même, le désir de conserver cette douce liberté et cette honnête indépendance si nécessaires pour la pleine action des facultés intellectuelles et morales, ne pourrait-il pas suffire pour me dispenser d'embrasser une carrière où je ne puis me dissimuler que je ne saurais guère les trouver ?

Voici ce que je me suis répondu : Il y a deux sortes d'indépendance : d'esprit l'une, hardie, présomptueuse, frondant tout ce qui est respectable : celle-là, mon devoir de prêtre me l'interdit ; mais, quand même j'embrasserais une autre voie, ma conscience et l'amour sincère de la vérité me l'interdiraient encore ; ce n'est donc pas de cette sorte d'indépendance qu'il peut être question. Il en est une autre plus sage, respectant ce qui est respectable, ne méprisant ni les croyances ni les personnes, examinant avec calme et bonne foi, usant de sa raison puisque Dieu la lui a donnée pour s'en servir, ne rejetant ni n'adoptant jamais une opinion sur une simple raison d'autorité humaine. Voilà celle qui est permise à tous, et pourquoi ne le serait-elle pas au prêtre ? Il est vrai qu'il est soumis sur ce point à un devoir de plus que les autres. C'est de savoir se taire à propos et de garder pour lui sa pensée : car le nombre de ceux qui s'effarouchent de ce qu'ils ne comprennent pas est infini. Mais après tout, est-il donc si pénible de ne penser que pour soi, et n'est-ce pas par un secret mobile de vanité que l'on est si empressé de communiquer ses réflexions aux autres ? La loi de silence dont je viens de parler, tout homme qui veut vivre en paix ne doit-il pas se l'imposer ? « Il faut avoir une pensée de derrière, dit Pascal, et juger du tout par là, en parlant cependant comme le peuple. » C'est aussi ce que me disait l'habile directeur dont je t'ai déjà dit quelques mots, et qui a tant appuyé sur ce point qu'il semblait en parler par expérience : « Mon cher, me disait-il, si je savais que vous n'eussiez pas la force de vous taire, je vous supplierais de ne pas entrer dans l'état ecclésiastique. — Monsieur, lui ai-je répondu, je me suis consulté, et j'ai cru pouvoir me répondre de la trouver. »

Voilà, ma bonne Henriette, le récit historique de l'état où je me trouve. C'est pour moi une indicible consolation, de



songer que j'aurai au moins toujours dans ton cœur un refuge où je pourrai trouver cette liberté qu'il est si difficile de rencontrer hors de soi. Je crois que c'est par un effet tout spécial de bienveillance, que Dieu a ménagé à l'homme, dans les jouissances et l'abandon de la famille, une compensation aux contraintes auxquelles il est nécessairement soumis par les conditions de la société. J'éprouve souvent beaucoup de plaisir à rêver à ces vieux temps où elle constituait l'unique lien social. On a, dit-on, beaucoup progressé depuis : en vérité, tout est relatif.

Une consolation un peu moins chimérique est celle que j'éprouve à songer qu'avant peu je jouirai de ma bonne mère et de notre cher Alain. Jamais, je crois, je n'avais désiré avec tant d'empressement de les revoir. Les itinéraires sont déjà dressés. Il est décidé que j'irai directement à Tréguier et que, vers la fin des vacances, nous nous rendrons, maman et moi, à Saint-Malo. Maman y fera quelque séjour après mon départ. Serait-ce ici un acheminement à une réunion plus décisive ? Je me permettrai de l'espérer, si les considérations pleines de prudence dont tu me faisais part en ta dernière lettre ne me rendaient bien circonspect en mes désirs dans une affaire aussi délicate. Enfin, ce sera toujours un essai, lequel, comme tu l'as bien senti, devait en être le préliminaire indispensable.

Tu as sans doute appris l'heureuse affaire qu'Alain vient de conclure, en se chargeant de la suite des opérations commerciales de M. Lemonnier. Quoique je sois bien peu à portée d'en apprécier les suites, je m'imagine pourtant qu'elle devra lui être fort avantageuse.

Rassure-moi, ma bonne Henriette, sur les alarmes que m'avait fait concevoir un passage de ta dernière lettre. Tu semblais m'y dire à demi-mot, du moins j'ai cru comprendre, que la famille à laquelle tu t'es attachée semblait peu attentive à payer de retour les immenses sacrifices que tu as faits pour elle, et qu'il te fallait bien des combats pour mettre à l'abri de toute investigation cette liberté intérieure qui est notre premier bien. O mon Henriette, serait-il possible que l'on payât ainsi tes services et que ce fût là le prix de ton exil ! Dis-moi tout, je t'en supplie, ne mets pas plus de

réserve à m'exposer tes peines, que je n'en mets à te confier les miennes. Je souffrirai moins en voyant la triste réalité qu'en songeant que, peut-être, tu en es réduite à concentrer en toi-même des chagrins d'autant plus vifs qu'ils supposent une indigne ingratitude en ceux à qui tu as consacré ta vie. C'était là la plus terrible de mes appréhensions. Faudrait-il qu'elle se fût vérifiée ? Rassure-moi, je t'en prie. Alain m'a fait passer un billet de deux cents francs pour les frais du voyage et de la fin d'année, et maman m'a parlé d'un envoi plus considérable que tu lui avais fait pour remonter ma garde-robe. C'est donc sur toi que tout cela doit retomber de droit ? Pauvre Henriette, que te rendrai-je pour tout ce que je te dois ! Dieu sait que le plus grand sacrifice que je lui fais en me consacrant à lui est de renoncer à la pensée, non de te payer de retour, mais de le faire autant que tu le mérites. Ma tendresse y suppléera.

Mon départ aura lieu du 20 au 28 juillet ; si donc ta réponse, d'après tes calculs, ne pouvait me parvenir avant cette époque, tu me l'adresseras en Bretagne. J'aimerais pourtant beaucoup à la recevoir ici. Dis-moi donc un peu, est-ce que tu n'aurais pas quelque lueur d'espoir d'un voyage en France avant quelques années, soit en accompagnant tes élèves, ou la famille, ou autrement ? Tu m'en avais parlé lors de ton départ. Cette pensée me revient très souvent. Dis-moi si c'est un rêve.

Adieu, ma chère, mon excellente Henriette. Puisque l'unique consolation ici-bas est d'aimer et d'être aimé, aimons-nous sans réserve. Espérons aussi : espérer est toujours un bonheur et souvent un acte de courage. Soustenons-nous par ces pensées : pour moi, je n'aurai jamais de peine incurable tandis que je pourrai m'appuyer sur ton affection. Puisses-tu comprendre combien je sais la reconnaître !

E. RENAN

ERNEST RENAN A FRANÇOIS LIART

*M. Liart, au Séminaire, Saint-Brieuc.*

Issy, 20 juin 1843

Mon cher ami,

J'en aurais cette fois bien long à te conter, si la perspective de notre prochaine réunion ne me promettait plus de loisir pour m'entretenir avec toi. Jamais, je t'assure, les événements et les réflexions n'avaient été aussi serrés dans ma vie, que depuis quelques semaines. J'éprouve un grand besoin, mon cher, de m'en ouvrir avec toi, car tout cela n'a pu se passer sans que j'aie beaucoup souffert, et d'autant plus que, dans certains moments, l'isolement a pesé sur moi d'une manière véritablement effrayante. Je n'avais jamais si bien senti quel mal c'est d'être loin de ses proches et de ses amis.

Tu as su, mon cher ami, que messieurs les directeurs avaient jugé à propos de m'appeler à la tonsure ; mais la suite, tu l'ignores encore probablement. Après les premières réflexions que me suggéra l'invitation à une démarche que je m'étais accoutumé à regarder comme fort importante, j'eus recours au moyen si salutairement établi en ces sortes de rencontres : j'en communiquai avec mon directeur. Je trouvai toujours en lui sa bonté et sa sagesse ordinaires, il me marqua les divers points sur lesquels je devais spécialement m'examiner, et nous eûmes ensemble quelques conférences dans lesquelles il ne voulut pas encore me donner de décision positive. Tout allait à merveille ; il n'y avait qu'un petit point qui faisait quelque difficulté, et sur lequel roulèrent presque tous nos entretiens. Je lui exposai la chose aussi crûment que je pus, il y réfléchit, et enfin il crut devoir me donner une décision affirmative. Comme je m'étais astreint à suivre ses conseils, je ne songeai plus qu'à

prier Dieu de me préparer à un acte dont je me sentais si profondément indigne, et je chassai même de ma pensée la difficulté qui m'avait si fort agité auparavant.

Tel était mon état, lorsque, quelques jours avant la retraite de l'ordination, survint un incident fort singulier, qui me replongea d'abord dans d'indicibles anxiétés, mais que j'ai béni ensuite comme ménagé par la Providence, qui procure notre bien par les moyens qui y semblent les plus contraires. Pour une raison presque fortuite (1), je fus amené à un entretien particulier avec mon professeur ; le sujet que nous traitions nous amena à toucher le point scabreux : quelques mots de son entretien réveillèrent toutes mes anciennes craintes plus fort que jamais, me voilà replongé dans toutes mes perplexités. De nouvelles considérations viennent aggraver les anciennes, la vue plus fixe d'un engagement qu'auparavant je n'envisageais que dans le doute, tout cela m'effraie, je cours chez M. Gosselin : « Qu'avez-vous donc, mon cher, me dit-il, vous avez l'air tout troublé. — Ah ! monsieur, lui dis-je, M. Gottofrey vient de me dire quelque chose qui me met dans un état terrible — Quoi ! est-ce qu'il vous a dit de ne pas approcher de la tonsure ? — Oh ! non, mais il m'a dit quelque chose qui me fait trembler d'en approcher. » Là-dessus s'ouvre l'explication, où ce bon M. Gosselin tâche de me calmer et de me rassurer. « Écoutez, mon cher, me dit-il en finissant, je vous ai donné ma décision, et je ne m'en repens pas ; si pourtant vos craintes continuent, comme vous êtes jeune et que rien ne presse, je vous permets d'attendre. Consultez Dieu et songez-y sérieusement. »

C'est alors, mon bon ami, que je me suis trouvé dans un état difficile à décrire. Jamais je n'avais rien éprouvé de semblable ; je ne savais à qui m'adresser, je n'avais d'autre consolation que d'aller pleurer aux pieds de la sainte Vierge dans sa chapelle. Je t'assure que cela m'a appris combien on peut souffrir, je n'en avais guère d'idée auparavant. J'ai été jusqu'à trois fois en une matinée trouver M. Gosselin ; enfin je lui déclare que je n'y puis plus tenir, et que j'aime mieux

(1) Cf. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, O.C., II, 850.

attendre. Du moment où la décision fut prise, ma peine fut un peu soulagée; mais alors m'en survint une autre, d'autant plus vive que j'avais dû sévèrement la bannir, et n'en tenir aucun compte. J'avais annoncé la chose à maman comme certaine, cette bonne mère qui s'en faisait une fête, il faut que je lui ôte cette chère pensée. Jamais Dieu ne m'avait demandé un si grand sacrifice; je me serais imposé quelque peine que ce fût pour épargner la douleur à ma mère, et ici il m'était même défendu de tenir compte de celle que je lui causerais, je devais la compter pour zéro dans la balance. O mon Dieu, que cela m'a fait passer des moments cruels! j'étais obligé de faire abstraction complète du sentiment le plus cher à mon cœur. Mais j'ai cru que c'était un devoir, et je l'ai fait. M. Gosselin a eu la bonté d'insérer quelques mots dans la lettre que j'écrivais à maman, pour la consoler et la rassurer. Toutefois, je n'ai pu avoir de paix que lorsque j'ai reçu une lettre de cette bonne mère, dans laquelle elle m'assurait qu'elle n'en était pas trop affectée.

Voilà, mon cher Liart, le simple récit de ce qui s'est passé. Eh bien! croirais-tu que cet état si terrible a fait place à un état tout contraire, et que maintenant je remercie Dieu de tout ce qui s'est passé? Il en est pourtant ainsi, mon cher ami. Une fois ma décision prise, toute ma peine a été du côté de maman, laquelle ayant été à son tour calmée par les lettres que j'en ai reçues, il ne m'est plus resté que la joie d'avoir sacrifié tout ce que j'avais de plus cher à ma conscience et à ce que je croyais mon devoir. D'ailleurs j'ai retiré de tout ceci des avantages immenses: premièrement, j'ai appris à souffrir, ce qui est le plus grand bien qui puisse arriver à un homme; en second lieu, j'ai appris en outre une foule de choses qu'il est aussi très utile de savoir, et qu'on ne peut apprendre qu'à ses dépens; enfin le plus grand avantage que j'en ai retiré, c'est que tout cela a singulièrement affermi ma vocation. Le croirais-tu, mon cher ami? N'est-ce pas une contradiction? C'est pourtant la vérité, quoique je ne puisse m'en rendre compte à moi-même. Toutes les hésitations que je pouvais avoir auparavant ont comme disparu depuis cette crise. J'en avais besoin probablement, puisque Dieu l'a permise. Du reste, je dois te le dire: ce n'a jamais



été là la vraie difficulté, et M. Gosselin m'a toujours fait distinguer comme deux questions séparées celle de ma vocation et celle de mon acceptation de la tonsure pour le moment. Toutefois, ceci m'a singulièrement affermi, et j'en avais besoin à certains moments.

Du reste, mon cher, je ne crois pas avoir bien réussi à te faire comprendre mon affaire. Il y a eu en tout cela des circonstances si singulières que je ne puis m'empêcher d'y reconnaître le doigt de Dieu. Nous en parlerons plus à notre aise dans quelques semaines. Les lettres ne peuvent expliquer tout cela qu'imparfaitement. Il me faudrait un préambule de plus de dix pages. Quel est ce fameux petit point qui est devenu ensuite une montagne ? Je te le dirai. Encore c'est avec toi que j'ai été le plus explicite. Comme je n'aurais pu expliquer la chose en entier à maman, et qu'une explication incomplète lui eût fait s'en former une fausse idée, mon directeur m'a dit de lui dire simplement que de nouvelles considérations m'avaient fait reculer, sans lui en indiquer l'occasion : n'étant pas dans la position, elle n'aurait pu la comprendre. Ainsi, avec elle et avec les autres, fais comme si tu ne connaissais de ma lettre que la phrase précédente : il n'y aura probablement au monde que toi et mon directeur qui saurez le tout.

Du reste, je dois aussi te parler d'une consolation que j'ai reçue en tout ceci, et qui m'a été bien sensible : c'est l'amitié que j'ai trouvée en messieurs les directeurs. Ces bons sulpiciens, on dirait qu'ils sont froids comme glace, mais c'est quand on est dans la peine, qu'on sent combien ils sont bons. Cela m'a appris que ceux qui parlent le moins du cœur sont ceux qui en ont le plus, et *vice versa*. Je recevais à tout moment la visite de quelqu'un d'entre eux qui venait me soutenir et me consoler. Les uns avaient l'air de m'approuver, les autres de me désapprouver ; enfin j'ai fait ce que j'ai cru devoir faire. Du reste, je n'ai pas été une exception ; cette année, ç'a été une maladie générale, surtout parmi les anciens ; sur quatre qui ont été appelés de notre classe, un seul a cru devoir accepter. Je ne puis te dire, mon cher, tout ce qui a roulé dans ma tête depuis toutes ces affaires. Tu rirais, si je te disais toutes les pensées folles et extravagantes

qui me sont venues. Mon Dieu ! si c'est comme cela par la suite, comment ferai-je pour arriver jusqu'au bout ? Mais j'espère que ceci comptera une fois pour toutes. Ah ! mon cher Liart, comme il y a à souffrir en ce bas monde ! Je t'assure que cela m'a fait envisager sérieusement bien des choses, et faire fi de plusieurs. Cela m'a valu la meilleure retraite, et la meilleure tonsure, au moins pour les fruits.

Je ne puis te dire combien ta pensée m'a poursuivi en tout ceci. Voilà, me disais-je, Liart sous-diacre, et moi, je ne suis rien du tout, Liart, qui a presque fini sa théologie, et moi j'ai à peine fini ma philosophie ; cela ne fait rien, il ne m'en aimera pas moins, je pense. Je t'assure que j'aurais acheté bien cher un quart d'heure de ta présence à certains moments. J'ai soif de te voir, ainsi que maman et ma chère Bretagne. Issy pourtant emportera de moi des regrets sincères ; quoique j'y aie beaucoup souffert, j'en emporterai de doux souvenirs, plus doux certes que de Saint-Nicolas ; j'y ai trouvé plus d'amitié, de vérité et surtout de tranquillité. Je ne sais ce qu'il sera de Saint-Sulpice : tout ce que je sais, c'est que les deux maisons ne se ressemblent guère.

Mon départ pour les vacances aura lieu probablement entre le 20 et le 28 juillet. Comme les vacances étaient ici réellement trop courtes, elles duraient à peine six semaines, on a établi un nouveau règlement, d'après lequel il y aura vers la fin juillet un premier examen et un premier départ pour ceux qui auraient quelque raison d'anticiper. Je pense être de ce nombre. Il est possible qu'à mon passage à Saint-Brieuc tu sois déjà parti ; si tu y étais encore, compte bien sur ma visite ; il est possible que nos jours se rencontrent, de manière que nous partions ensemble de Saint-Brieuc. Enfin nous verrons cela. Mais il y a une pensée qui me préoccupe, mon bon ami. Passeras-tu tes vacances à Plouguiel (1) ou à Tréguier ? Au nom du ciel, tâche que ce soit à Tréguier ; nous serons sans doute en tout cas assez rapprochés l'un de l'autre, mais néanmoins pas comme dans la ville. Ah ! si c'était à moi à arranger l'affaire ! je te la recommande, entends-tu ? Je serais désolé si tu préférais

(1) Plouguiel se trouve à un kilomètre de Tréguier.

Plouguiel. Tout l'espoir de mes vacances est fondé sur toi et maman; ne m'enlève pas la moitié de leur douceur.

Adieu, mon bon ami, tu connais la vérité de mon affection : j'ai éprouvé une grande douceur à te dire *aperto corde* tout ce que j'avais dans l'âme : j'espère que c'est un bien que Dieu voudra bien me conserver toujours ; j'en serai plus fort pour soutenir les peines qu'il voudra m'envoyer.

E. RENAN

Mille amitiés à nos connaissances, et surtout à Le Clech, Lissillour, etc. J'ai oublié de te remercier de toutes les peines que tu as prises pour mes papiers.

Je désirerais bien que nous pussions nous arranger pour nos voyages, peut-être pourrions-nous faire ensemble le voyage Saint-Brieuc à Tréguier. Tâche que maman sache le jour de ton départ, si tu ne m'écris pas avant nos vacances.

Adieu, mon cher ami.

49

M<sup>me</sup> VEUVE RENAN A ERNEST RENAN

Tréguier, 24 juin 1843

Maintenant que nous commençons à respirer, mon enfant bien-aimé, je réponds à ta bonne petite lettre tant désirée. Je vois que tu es bien, Dieu en soit loué, mon enfant chéri, tu as beaucoup souffert, et ta mère aussi. Remercions le bon Dieu de nous avoir soutenus, n'en parlons plus. Remettons cette heureuse époque, quand il plaira à Dieu et que tes supérieurs le jugeront convenable. C'est l'affaire du voyage qui va maintenant nous occuper. Dis-moi le plus tôt que tu pourras l'époque de ton départ, que je compte les jours en attendant de compter les heures. J'ai déjà commencé mes arrangements, j'ai retiré tes livres de la bibliothèque, brossé, épousseté tes prix, récompense de tes travaux, que tu venais déposer sur mes genoux avec bonheur, le grand jour des

distributions des prix. Te rappelles-tu les yeux d'Argus d'Henriette, qui lisait à une grande distance de M. Desbois, que tu avais l'excellence ? Tout cela est encore présent à ma mémoire. J'étais dans cette heureuse occupation, quand M. Gouriou est arrivé. Comme il m'a consolée ! Dites à Ernest, dit-il, combien je l'aime, combien je suis pressé de le voir. Lui aussi a eu de rudes épreuves, pauvre monsieur, comme il est bon ! Il était venu me procurer une occasion pour Paris, je n'ai pu en profiter. M. Le Borgne, qui a pris une part bien sensible dans nos chagrins, était si regrettant de ne t'avoir point écrit que j'ai voulu attendre sa lettre.

Revenons au voyage et aux finances qui doivent être à leurs fins. Il est temps, je pense, de t'envoyer de l'argent ; tu auras besoin d'une soutane, mais je ne sais que te dire, je crois que tu en auras une à meilleur compte à Paris, et, je crois, mieux faite ; enfin fais comme tu voudras, en priant le tailleur de la plier et de la ramasser dans une serviette, elle ne serait pas très chiffonnée, et je pense que tu en auras aussi besoin à Paris. Tu auras quelques personnes à voir avant ton départ ; as-tu conservé quelques relations avec M. Descuret, M. Tresvaux, Saint-Nicolas ? Tu sais, tâche de n'oublier personne. J'ai différé de quelques jours à t'écrire parce que M<sup>me</sup> Ropers attendait son fils, et je pensais que je recevrais une lettre par son occasion. Mais au lieu de venir avec M. Romand, il attend la fin des classes qui doit avoir lieu à Versailles le 4 juillet. C'est bien dommage que tu ne puisses venir si tôt, c'eût été une agréable compagnie de voyage. Je vois, mon enfant, que tu te trouveras à voyager tout seul, ne va, je t'en supplie, ni sur chemin de fer ni en bateau à vapeur, les noms seuls me font frémir. M<sup>me</sup> Ropers adresse aussi cette défense à son fils. Tu auras aussi quelques petites emplettes à me faire, surtout une carte de Paris avec ses fortifications, s'il est possible. On m'a fait, mon pauvre Ernest, un larcin infâme ; j'avais dans une caisse dans un petit grenier isolé toutes les cartes que tu avais faites, tes gravures, ma carte de Paris qui m'amusait beaucoup ; je notais la capitale de ma chambre sans crainte d'être cou-doyée, ni les filous dont on parle tant. Ils se sont trouvés dans mon grenier, les indignes, j'aurais mieux aimé les voir

à Paris où la police leur fait la guerre. J'ai été très sensible à la perte de tes cartes que tu as eu tant de peine à faire et qui étaient si bien soignées. Et ma pauvre carte d'Algérie que j'avais portée la veille. Je suivais nos armées sans craindre les Bédouins et leurs yatagans. Tout est parti, mon fils, j'ai trouvé ma caisse vide. J'avais entendu du bruit dans le grenier, je montai en toute hâte, je trouvai mes gamins qui couraient dans le grenier de Tallibart au lieu d'aller voir si on m'avait pris quelque chose, ce que je n'aurais jamais imaginé. J'ai mis avec grand empressement un cadenas sur la porte; plus tard, quand je suis allée chercher ma carte d'Alger, je n'ai rien trouvé. Je suis restée comme stupéfaite; j'en ris encore comme une sotte. Je m'imagine, mon enfant chéri, que je cause avec toi, ce moment-là arrivera aussi, s'il plaît à Dieu. Je vois la place où tu seras assis et moi près de toi sans désespérer. Mon Dieu, quel tourment pour les pauvres enfants qui ont des mamans si sottes que la tienne ! Adieu, cher ange,

Y<sup>ve</sup> RENAN

50

ERNEST RENAN A FANNY RENAN

Tréguier, 21 août 1843

Ma chère Fanny,

Si j'ai longtemps différé à vous exprimer les sentiments d'affection et de respect que le choix de notre cher Alain m'a déjà fait concevoir pour vous, et le désir que j'ai d'y ajouter par une plus ample connaissance l'aimable intimité de famille, la seule cause en a été dans l'isolement qui me tient habituellement éloigné des objets les plus chers à mon cœur. L'éloignement n'affaiblit pas l'amitié ; il ne fait que la condamner au silence. Aujourd'hui que, rendu au sein de ma bonne mère, je crois retrouver en elle tous ceux que j'aime, je veux enfin commencer, pour ne plus l'interrompre,



ce doux commerce qui me permettra encore d'adresser à quelqu'un en France le doux nom de sœur, que depuis une séparation bien cruelle, je suis privé de prononcer. Ce sera un prélude aux relations plus précieuses encore qui viendront dans quelques jours mettre le comble à ma joie. Croyez bien, chère Fanny, que cette aimable perspective, jointe à celle d'embrasser la plus tendre et la meilleure des mères, a été le principal attrait qui m'a fait attacher du prix à ces vacances et au voyage qui me procurait à la fois ces deux bonheurs. Aujourd'hui, je me console de voir s'écouler avec rapidité les jours que j'ai à passer auprès de ma bonne mère, quand je songe qu'en s'écoulant ils me rapprochent de celui que j'ai depuis si longtemps appelé de mes souhaits. Jamais, je vous l'avoue, la fin de mon séjour en Bretagne ne m'avait semblé si douce.

Une autre nouvelle que j'ai apprise à mon arrivée, c'est que, grâce à Dieu et à vous, chère Fanny, le nom de Renan va être sauvé de l'oubli qui le menaçait. Je m'étais permis depuis longtemps de l'annoncer à maman : mais j'ignorais encore que ma prédiction fût une prophétie. Jugez de ma joie, lorsque je l'ai appris. S'il faut augurer le bonheur de la mère à celui de la grand-mère, croyez, chère Fanny, qu'il sera bien grand, mais il serait plus grand encore, si mes souhaits pouvaient en être la mesure.

Je m'unis par la pensée à la fête que doit causer dans la famille la présence de mon oncle et de ma tante Forestier. J'ai éprouvé la plus vive peine d'avoir, par les délais de mon voyage, empêché leur prompte réunion au cher Alcide, et retardé le plaisir dont vous jouissez en les possédant. Permettez, chère Fanny, qu'ils trouvent ici l'expression de la sincère affection que je leur porte.

Quant à M. Renan père, adressez-lui mon compliment de sa prompte fécondité. Peut-être serait-ce lui que je devrais charger de vous l'adresser. Mais les félicitations ne perdront rien à être partagées par les deux. Un bonheur commun demande des félicitations communes.

Adieu, chère Fanny ; le moment où je pourrai vous embrasser ajoutera beaucoup sans doute à ma joie et à mon

bonheur, mais ne saurait plus rien ajouter à la vivacité et à la sincérité de mon affection,

Votre frère tendre et dévoué,

51

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 13 octobre 1843 (1)

Ma bonne et chère maman,

Nous voilà donc encore une fois séparés l'un de l'autre. Qu'ils ont été courts, ces moments heureux qu'il nous a été donné de passer ensemble ! C'est un véritable rêve pour moi. Le souvenir du bonheur dont j'y ai joui auprès de vous, ma tendre mère, me poursuit sans cesse et excite en moi de tristes quoique bien doux regrets. Ce n'est pas, ma bonne mère, que je ne me plaise en mon nouveau séjour (2) ; au contraire, le peu d'instant que j'y ai passés est bien propre à me faire augurer une vie douce et agréable. Mais qui est-ce qui peut remplacer une mère, et une mère comme la mienne ? Bonne maman, vous m'avez rendu si heureux que, désormais, je serai difficile sur le compte du bonheur. Oui, c'est auprès de vous que j'ai passé les jours les plus heureux de ma vie ; jamais je n'avais goûté une joie aussi pure, un contentement aussi entier que celui que j'ai ressenti durant ces trop courts instants. Vous avez fait mon bonheur, ma chère maman : comment donc ne pleurerais-je pas la séparation douloureuse qui y a mis un terme ? J'avais un grand besoin d'aller me reposer en votre sein : la longueur de l'absence, les petites peines que vous avez devinées, m'avaient fait un besoin de m'épancher auprès de ma tendre mère : jugez de ma joie quand j'ai pu le faire sans réserve, quand

(1) Ernest Renan avait passé les vacances en Bretagne auprès de sa mère.

(2) Le séminaire Saint-Sulpice.

j'ai trouvé ce cœur si bon, si tendre, si aimant, quand j'ai pu oublier, dans les embrassements maternels, toutes les peines passées. Le souvenir de notre vie si douce, si tranquille, de nos petites promenades solitaires, de nos entretiens du soir, de nos voyages même, me revient sans cesse : oh ! ma chère maman, assurez-moi que bientôt nous en jouirons encore. Il n'y a aucun sacrifice qui puisse me coûter, quand il s'agira de me procurer un pareil bonheur. Toute ma joie, ma chère maman, est de vous rendre heureuse : si je n'ai pas fait tout ce qui dépendait de moi pour vous procurer tout le contentement possible, oh ! soyez sûre au moins que je n'avais pas de volonté plus arrêtée ni de désir plus ardent.

Je n'ai bien senti, chère maman, tout ce que j'avais perdu en vous quittant, que dans le cours de ce triste voyage, où chaque pas m'éloignait de tout ce que j'ai de plus cher. Les embarras inséparables d'un départ nous avaient tellement étourdis qu'à peine nous avons pu nous embrasser à notre aise. Fallait-il que nous fussions privés de cette dernière consolation, de passer au moins paisiblement ensemble nos dernières heures de bonheur ! Mais c'est quand je me suis vu emporté loin de ma mère chérie, quand j'ai dit adieu à notre terre de Bretagne, quand je me suis vu lancé dans un monde nouveau, où je ne trouvais ni un visage connu, ni un regard ami, c'est alors que j'ai commencé à souffrir. Les distractions du voyage étaient bien impuissantes, je vous l'assure, à soulager ma peine ; j'avais le cœur trop gros pour pouvoir m'y attacher. Quand je voyais la joie de quelques-uns de mes compagnons de voyage, qui allaient revoir leur famille, que je les regardais d'un œil d'envie ! Sans doute, en retrouvant ici mes anciennes connaissances et des supérieurs pleins de bonté, j'ai éprouvé un léger soulagement, mais il n'est rien comme une mère, rien ne saurait y suppléer, l'amitié même y est impuissante. Oh ! chère maman, quand pourrions-nous enfin jouir l'un de l'autre, sans craindre la séparation ! Espérons, tendre mère : Dieu n'eût pas dirigé nos désirs vers le même terme, si son dessein n'avait été de les satisfaire. Ce sont ces rêves qui me consolent : assurez-moi au moins que dans dix mois je serai encore heureux.

J'ai éprouvé une bien grande contrariété en voyage : si je m'étais dirigé vers ma mère, j'y eusse été bien peu sensible : mais en m'éloignant de vous, chère maman, tout me tourmentait. Un retard que nous avons éprouvé à Caen nous a fait manquer le convoi du chemin de fer qui devait nous transporter de Louviers à Paris ; nous avons donc été obligés d'attendre le convoi suivant, en sorte qu'au lieu d'arriver à cinq ou six heures, nous sommes arrivés à minuit. Jugez de mon embarras à cette heure. Il était impossible de se rendre au séminaire ; j'ai donc été obligé d'aller passer le reste de la nuit à l'hôtel, au grand détriment de ma bourse. Je suis sûr que, tout compté, il s'en est suivi plus de cinq francs d'augmentation dans les frais. Du reste, je n'ai eu que dix-huit sous d'excédent. J'ai retrouvé tous mes effets.

Dans ma prochaine, je serai plus à même de vous donner des détails sur mon nouveau séjour. Il y a si peu de temps que j'y suis que c'est à peine si j'ai pu m'y reconnaître. Je suis à peu près complètement installé dans ma chambre. Elle donne sur la rue du Pot-de-Fer et est fort agréable, sauf le bruit des voitures. J'y vois pendant la nuit comme en plein jour, grâce aux tuyaux de gaz qui se trouvent vis-à-vis. Elle a un caractère commun avec notre logement de Tréguier et de Saint-Malo : c'est d'être fort haut placée ; elle est située au quatrième étage ; ce sera un exercice utile à la santé. C'est l'avantage que me fit observer M. Carbon, directeur du séminaire, en me la donnant. « Vous avez besoin d'exercice, me dit-il, je veux vous mettre dans une position convenable pour en prendre. » Si cela me gêne, je la changerai plus tard. Du reste, toutes les chambres ici sont parfaitement semblables. Elles sont d'une propreté et d'une commodité remarquables. Chacun a deux espèces d'armoire pour serrer les effets, une cheminée à la prussienne, d'une construction très ingénieuse, etc. Nous sommes fort nombreux, au moins deux cent vingt, mais je suis exactement le seul des Côtes-du-Nord.

Si vous restez trois ou quatre jours à Saint-Malo après la réception de ma lettre, vous me feriez bien plaisir en m'écrivant. Une lettre de vous, ma bonne mère, me sera un grand soulagement : voilà désormais où sera mon bonheur. Si

vous partiez immédiatement, vous m'écrieriez de Guingamp ou de Tréguier. Enfin, ma bonne mère, le plus tôt possible, s'il vous plaît ! Je me croirai rendu à nos chers entretiens, en lisant encore dans votre cœur. J'éprouve une grande joie en pensant que vous êtes encore auprès de vos chers enfants. J'aimerais bien, je vous l'avoue, à vous y voir continuer votre séjour, si la saison qui s'avance ne me faisait craindre les voyages d'hiver. Je tremble en songeant à l'isolement qui suivra ; pauvre mère, songeons que ce n'est que pour huit à dix mois.

Adieu, ma chère et excellente mère, que ne puis-je encore en vous embrassant vous exprimer mieux que par mes paroles toute ma tendresse et mon respect. Oh ! que j'achèterais cher un baiser de ma mère ! On ne sent bien son bonheur, chère maman, que quand on en est privé. Dieu, qui a fait mon cœur, sait seul combien il vous aime. Adieu, bonne mère, toute ma joie en cette vie.

E. RENAN

52

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 6 novembre 1843

Ma bonne et tendre mère,

Je ne puis vous exprimer la joie que m'a causée la réception de votre dernière lettre. Je l'attendais avec une indicible impatience : en la lisant, je me suis cru transporté auprès de vous, dans ce tranquille séjour, où nous avons passé ensemble des moments si heureux. Rien, ma bonne mère, ne saurait effacer de mon esprit le souvenir des douceurs que j'ai goûtées auprès de vous, et toujours je dirai que c'est à ma mère que je dois les instants les plus heureux de ma vie. Quelque douceur que l'on trouve ailleurs, on n'y trouve pas une mère, et qui peut compenser une mère ? On n'y trouve pas cette tendresse si pure, cette confiance si entière, cet abandon sans réserve. Oh ! ma chère maman,



dites-moi souvent que ce bonheur reviendra pour nous, et que ce sera sans trop tarder. C'est un besoin pour moi : jamais je ne l'avais si bien senti que cette année, sans doute parce que jamais je n'avais goûté tant de bonheur auprès de vous. Aussi les premiers jours où j'ai été sevré de ces douceurs m'ont semblé bien durs : votre lettre a fait renaître la joie et l'espérance dans mon cœur.

Il faut maintenant, ma tendre mère, que je vous parle de ma nouvelle demeure et du genre de vie que j'y mène. J'ai voulu attendre que tout fût en plein exercice, pour pouvoir vous donner de plus amples détails. La maison que nous habitons est un très bel édifice occupant un côté de la place Saint-Sulpice, et attenant à l'église de ce nom. Elle a été construite il y a quelques années, et on s'aperçoit bien à sa commodité, à sa parfaite régularité, aux savantes combinaisons de sa distribution, qu'elle l'a été par d'habiles architectes. Elle forme un carré parfait, au milieu duquel se trouve une grande cour pour les récréations, laquelle est entourée de galeries couvertes, ressemblant assez au cloître de Tréguier, pour s'y promener en temps pluvieux. Tout ici est d'une élégance admirable et d'une propreté qui va presque jusqu'au luxe : pourtant elle s'arrête sur les limites convenables. La chapelle est d'un goût et d'une richesse remarquables. Les chambres des élèves sont aussi d'une propreté et d'une commodité exquises. Tout a été prévu, jusqu'aux moindres détails, et avec un soin admirable.

Messieurs les directeurs m'ont reçu en arrivant avec beaucoup de bonté, et me témoignent déjà beaucoup d'affection. Le pauvre M. Garnier est si âgé et si faible qu'il ne s'occupe plus de rien. Nous allons lui tenir compagnie pour l'égayer et lui adoucir ses longs ennuis ; car il a une maladie qui a pour effet d'attrister beaucoup ceux qui en sont atteints. Il n'y a que les plus jeunes séminaristes qui aient le privilège de dissiper sa mélancolie. Il est envers eux d'une bonté et d'une douceur ravissantes. M. Carbon, qui remplit en sa place les fonctions de directeur, est un homme d'une sagesse et d'une franchise remarquables. Il me rappelle beaucoup, pour l'extérieur et pour la tournure d'esprit, notre ancien

principal, M. Auffret. La plupart des autres professeurs et directeurs sont aussi des hommes fort distingués. Celui que j'ai choisi pour directeur est en particulier d'une science et d'une bonté remarquables. Il veut que j'aille souvent dans sa chambre pour causer avec lui sur les études, et lui rendre compte de mes travaux, auxquels il prend beaucoup d'intérêt. Parmi les élèves, il y a aussi des jeunes gens d'un mérite distingué, et aussi remarquables par leur cœur et par leur piété que par leur esprit. En somme, ma chère maman, je suis parfaitement bien pour la compagnie et l'entourage.

Tous les dimanches, nous assistons aux offices à la grande église Saint-Sulpice, que plusieurs regardent comme la plus belle de Paris, et qui est au moins la deuxième ou la troisième. Les offices y sont d'une magnificence étonnante, surtout les offices du soir les jours de fête. L'église est alors tout illuminée par une quantité innombrables de lustre et de girandoles en vermeil, qui produisent un effet magique. La musique est grave et solennelle. Nous y entendons aussi les sermons des meilleurs prédicateurs : toutefois, jusqu'ici nous n'avons rien eu d'extraordinaire sur ce point.

Les études de théologie sont en plein exercice. Nous avons le matin une classe de morale, et le soir une classe de dogmes. C'est une étude attachante, quoique un peu sèche. Si elle n'a pas le haut intérêt et la beauté de la philosophie, elle n'en a pas non plus les difficultés. Il y a pourtant quelques traités qui égalent la philosophie en hauteur et en importance.

Il y a une autre étude que j'ai entreprise et qui a pour moi le plus grand des charmes : c'est celle de l'hébreu, la plus ancienne et une des plus singulières des langues connues. On se figurerait que cette étude devrait être hérissée de difficultés ; il n'en est pourtant pas ainsi ; dès qu'on est familiarisé avec l'écriture bizarre et étonnamment compliquée de cette langue, elle n'offre plus que des difficultés médiocres. Nous avons pour professeur un des meilleurs orientalistes de notre époque, M. Le Hir. C'est un Breton, comme son nom l'indique assez ; il est né à Morlaix ;

c'est par conséquent le plus proche compatriote que j'aie à Saint-Sulpice.

J'ai encore, ma bonne mère, une autre occupation dont il faut que je vous parle, quoiqu'il me soit assez difficile de l'expliquer, vu que nous n'avons rien d'analogue dans notre pays. Il y a à la paroisse Saint-Sulpice ce qu'on appelle un catéchisme de persévérance, c'est-à-dire une réunion de jeunes gens de douze à vingt ou vingt-deux ans, qui s'assemblent tous les dimanches, pour entendre des instructions religieuses sur les fondements de la foi et l'exposition du dogme et de la morale chrétienne. Quoique cette réunion porte le nom de catéchisme, cela n'y ressemble nullement, ce sont des espèces de conférences, composées de différents exercices, et surtout d'instructions ou espèces de sermons sur les vérités de la foi. Or, il faut vous dire que ce sont les séminaristes de Saint-Sulpice qui, au nombre de cinq, sont chargés de la direction de ces conférences, et que, contre mon attente, dès ma première année, j'ai été choisi pour être de ce nombre. Me voilà donc, ma bonne mère, déjà lancé dans un ministère qui n'est pas sans difficulté. Nous avons à peu près à parler tous les quinze jours, et cela devant une assemblée nombreuse ; c'est du reste un excellent exercice pour la prédication. M. Dupanloup nous disait qu'on distinguait toujours dans la suite ceux qui avaient passé par les catéchismes de Saint-Sulpice de ceux qui n'y avaient pas passé. Nous avons eu hier notre première séance, qui a été fort belle et fort nombreuse. Elles ont lieu le dimanche à neuf heures du matin dans une chapelle souterraine de l'église Saint-Sulpice. Vous pouvez croire, ma bonne mère, combien j'ai été content d'avoir été choisi pour cette charge, malgré le surcroît d'occupations qu'elle m'occasionnera pour préparer mes instructions. Mais c'est un travail si utile... Aussi mon sort a-t-il été bien envié, car ces places sont ici fort recherchées.

Je remets à ma prochaine de plus amples détails sur mon nouveau genre de vie et mes occupations. L'espace me manque et j'ai encore une foule de choses à vous dire. — Voici, ma bonne mère, les objets que je désirerais que vous missiez dans le futur paquet : 1<sup>o</sup> une corne à souliers que

j'ai oubliée ; 2<sup>o</sup> la brosse à dents et l'éponge ; 3<sup>o</sup> les livres et surtout les papiers que j'avais mis à part dans un étage particulier de la bibliothèque ; je vous recommande surtout les papiers, auxquels je tiens beaucoup. Je n'ai trouvé dans mes paquets que cinq paires de bas, n'en avions-nous pas apporté davantage à Saint-Malo ? Quant à la bourse, elle a éprouvé de terribles échecs, comme vous allez en avoir une idée par le tableau ci-joint.

Diligence .....	40	francs.
Frais de route, hôtel .....	9	—
Frais d'installation .....	6	—
Une théologie .....	8	—
Livres hébreux .....	13	—
Bois à feu .....	10	—
Blanchissage .....	2	—
Menus frais de détail (chandelles, papier, etc.) .....	6	—
TOTAL.....		94 francs.

Croyez pourtant, bonne mère, que je n'ai fait que le strict nécessaire, et que sur bien des points j'ai été plutôt juste que généreux. Heureusement que maintenant mes grands frais sont passés ; en sorte que ce qui me reste me suffira pour longtemps : c'est pourquoi il n'est pas nécessaire que vous m'envoyiez quoi que ce soit dans le paquet, les six francs qui me restent iront désormais loin. Du moins, bonne mère, ne vous gênez en aucune façon, car je vous dis que j'ai le nécessaire. On n'est pas encore venu prendre les cinquante francs de M<sup>lle</sup> Ulliac. On n'est pas venu non plus prendre les médailles, quoique j'aie expédié la lettre dès mon arrivée.

Adieu, ma bonne et tendre mère ; l'espace me manque pour vous dire combien je vous aime ; et d'ailleurs, comment pourrais-je vous l'exprimer ? Mais vous le comprenez et cela me suffit. Adieu, maman, l'être le plus cher que j'aie au monde.

ERNEST RENAN A ALAIN ET FANNY RENAN

Paris, 16 novembre 1843

Mon cher Alain et ma chère Fanny,

Depuis que je vous ai quittés, le souvenir des moments si agréables que j'ai passés au milieu de vous me revient sans cesse à la pensée. Je les compterai toujours au nombre des plus heureux de ma vie, et quoique le voyage en Bretagne eût eu jusqu'ici bien des douceurs pour moi, j'avoue pourtant que jamais il ne m'avait été aussi cher et aussi précieux, jamais il ne m'avait porté à désirer son retour avec tant d'ardeur. J'espère que mes désirs se réaliseront, et qu'à mon prochain voyage, j'aurai un nouveau surcroît de joie en embrassant le futur soutien de notre nom, que je me hasarde déjà à appeler mon neveu, quoiqu'une nièce après tout me fût aussi fort agréable. L'avenir décidera si j'aurai été prophète.

Le plaisir que j'avais goûté auprès de vous m'avait rendu difficiles les premiers jours sur le compte du bonheur. Plusieurs désagréments que j'avais éprouvés en voyage, les ennuis inséparables d'un nouveau séjour où l'on n'a pas encore fixé ses habitudes, et surtout l'absence de cet abandon qu'on ne trouve que dans sa famille, m'ont rendu le contraste un peu pénible. Mais tout cela s'est dissipé, lorsque mes occupations ont repris leur cours, et ma vie son train accoutumé. En somme, je préfère mon nouveau séjour à celui que j'ai quitté. S'il y a moins d'agréments pour les lieux de promenade, il y en a aussi beaucoup plus pour la variété des compagnies, la distribution des occupations et le ton général de la maison. Les cours y sont variés et professés avec un soin remarquable. La théologie est une fort belle étude, quoique je lui préfère pourtant la philosophie. J'ai aussi entrepris une autre étude extrêmement curieuse, c'est celle de la langue hébraïque. Nous avons pour professeur un



des meilleurs orientalistes de l'époque, et après tout, cette étude qu'on se figurait être si pénible, n'offre que de médiocres difficultés, lorsqu'on s'est habitué à la bizarre écriture qui y est employée. Mais j'avoue que ce point n'est pas des plus faciles. Figurez-vous un livre écrit sans voyelles, où chaque lettre a deux ou trois sons différents, et vous aurez une idée de la lecture de l'hébreu.

Parmi la foule nombreuse de Bretons qui se trouve à Saint-Paul (*sic*), il en est un des environs de Dol. Il se nomme Richard. Je lui ai demandé s'il connaissait la famille Lair et il m'a répondu très affirmativement.

J'espère que notre Alain ne me laissera pas manquer de nouvelles de la chère Fanny, surtout aux approches de la grande époque, vers laquelle se tournent déjà toutes mes pensées. La dernière lettre de maman m'a appris que tout continuait à aller à merveille, j'espère que tout se terminera de même.

Mille amitiés à notre cher Alcide. Présentez aussi, je vous prie, mes respects à M. et M<sup>me</sup> Lair, M. et M<sup>me</sup> Carouge et M<sup>me</sup> Chevalier.

Adieu, mon cher Alain ; adieu, ma chère Fanny. La pensée de votre bonheur prochain me rend heureux moi-même. Croyez à l'affection sincère et à la vive amitié de votre frère tout dévoué.

## 54

ERNEST RENAN A FRANÇOIS LIART

*M. l'abbé Liart, au Séminaire, Saint-Brieuc.*

Paris, 18 novembre 1843

Mon cher ami,

Depuis que nous nous sommes dit adieu, bien des impressions différentes se sont croisées dans mon âme, et c'est à peine si maintenant j'en suis complètement rassisi. Passant par-dessus mon voyage de Saint-Malo et l'apparition ins-

tantanée que je fis au séminaire de Saint-Brieuc, où je n'eus pas le plaisir de te voir, j'arrive immédiatement à Saint-Sulpice, c'est-à-dire à un séjour nouveau pour moi sous presque tous les rapports. Je t'avoue, mon cher ami, que les premiers jours que j'y ai passés n'y ont pas été agréables. Le bonheur dont j'avais joui auprès de ma bonne mère et dans mon pays m'avait rendu difficile. Jamais en effet je n'avais passé des vacances aussi douces, peut-être à cause de leur contraste avec les peines qui les avaient précédées. Quoi qu'il en soit, tu peux concevoir que la transition de cette vie si heureuse, si tranquille, si riche en affections, à une autre où je ne trouvais que de l'indifférence, ou une amitié de règle, m'a dû être bien pénible. J'ai presque eu le mal du pays, au moins durant la retraite, et ce n'est que quand j'ai recommencé à tenir l'esprit occupé par l'étude, que le cœur a cessé de crier famine. C'est un remède que j'avais déjà employé, et dont j'ai mieux que jamais reconnu l'excellence. O mon cher, que cela m'a fait faire des réflexions, et que j'ai bien compris que ceux-là sont vraiment heureux qui mettent leur bonheur en Celui que l'on trouve partout, et que l'on ne saurait perdre ! Il y a dans cette théorie une si profonde connaissance du cœur humain, que je crois qu'elle suffirait pour convaincre de sa divinité un homme qui y réfléchirait. Je me demandais à moi-même : Et si ma pauvre mère venait à mourir, que deviendrais-je ? Je ne pouvais y penser sans frémir. Heureux ceux que Dieu a détachés de tout pour les attacher à lui seul ! Mais cela ne vient pas de l'homme, *et non datur omnibus*.

Le temps que j'ai passé dans cette maison m'a suffi pour me faire connaître et le ton général qui y règne et la couleur des années que je devais y passer. En somme, je m'en étais fait une idée assez peu juste, n'ayant tiré mes inductions que de la maison d'Issy, et des vacances que j'y avais passées avec quelques élèves de cette maison. Il y a plus de piété que je ne croyais, et surtout une piété plus solide. L'esprit y est bon, exempt de cette critique et de cette causticité que je me figurais être un de ses défauts. L'esprit nicolaïtique, dont il restait quelques vestiges à Issy, est ici complètement noyé dans la foule, vu que les nicolaïtes ne

font qu'un point imperceptible au milieu de ceux qui viennent des autres diocèses, et qui ont généralement un meilleur esprit et des têtes plus solides. Après cela, tu conçois qu'il doit y avoir un peu de bigarrure; nous avons même plusieurs types dignes de l'analyse psychologique. Mais après tout, au milieu de ce mélange, il y a plus de simplicité qu'on n'en devrait attendre. Il y a quelques jeunes gens d'un talent remarquable, et surtout des travailleurs fieffés, mais peu de têtes philosophiques et ruminantes, comme nos Bretons.

La vie après tout serait ici assez douce, sans la froideur qui règne dans les relations des élèves avec les directeurs ou des élèves entre eux. La plupart n'étant ici que pour passer un ou deux ans, et devant après cela retourner dans leur pays, se soucient peu de lier des affections qu'ils seraient obligés de rompre bientôt. D'ailleurs on est si nombreux, qu'on se connaît à peine (nous sommes environ deux cent vingt, et il en arrive tous les jours). On se trouve peut-être l'un avec l'autre une fois tous les deux mois, et voilà comme la vie se passe. Ce sont des égards parfaits, et même on est d'abord surpris du décorum qui règne dans le ton de la maison; ce peu de familiarité a même un avantage; c'est que par là sont exclues des conversations toutes les petitesse, qui en font le sujet ordinaire, quand on est du même pays et qu'on se connaît dès l'enfance; mais, je t'assure, et tu peux bien le sentir, cela laisse un grand vide; sans doute, si l'on se trouve avec des parfaits, ils vous témoigneront beaucoup d'affection; mais on voit que c'est une affection de commande, et pour satisfaire au règlement. Or dire à quelqu'un : Je vous aime, parce que c'est la règle, c'est à peu près lui dire : Je vous aime, mais je ne vous aime pas. D'ailleurs les directeurs ne devant avoir presque aucune relation avec les élèves après leur sortie de la maison, et en voyant tant passer sous leur main, font cela par devoir, ont pour vous toutes sortes de soins, des attentions même, auxquelles on ne s'attendrait pas; mais au fond, on sent que c'est comme mécanique, et qu'ils en feront tout autant au premier venu. En un mot tout est de forme et de règle.

Du reste, j'ai été surpris du nombre d'hommes distingués

et savants qui se trouvent parmi eux : ils sont tout entiers à leurs études, et à une ou deux exceptions près, de vieux professeurs, dans toute la force du mot. M. Carbon, directeur-supérieur (M. Garnier n'en ayant plus que le titre), ressemble assez à M. Auffret, pour l'extérieur et la manière générale. Son abord est froid et même dur : mais, quand on le connaît, c'est le plus excellent homme du monde, d'une franchise inimitable, et d'autant plus frappante, que ce n'est pas l'esprit du gouvernement de Saint-Sulpice, et en général du gouvernement ecclésiastique. Il vous dit les choses crûment, mais si rondement que cela plaît beaucoup. Notre professeur de morale est un homme d'une finesse et d'une sagacité, sinon d'une profondeur, remarquables, outre qu'il a la plus longue habitude du professorat. Quant au professeur de dogmes, nous avons le malheur d'avoir un commençant, ce qui me contrarie d'autant plus que nous devons voir sous lui les deux traités pour lesquels j'aurais le plus de goût, et sur lesquels même je comptais d'une manière toute spéciale pour ma satisfaction personnelle, savoir la religion et l'Église. Les traités que nous voyons en morale sont les traités généraux, savoir : actes humains, lois, conscience, péchés, et le commencement du *Décalogue*. Au cours d'Écriture sainte, nous voyons les *Épîtres* et l'*Apocalypse*. J'ai entrepris, mon cher, une autre étude, pour laquelle j'ai beaucoup d'attrait, et que je crois fondamentale pour l'étude de l'Écriture sainte, au moins de l'Ancien Testament : c'est celle de l'hébreu. Nous avons un professeur de force étonnante ; c'est un véritable érudit, il sait la plupart des langues orientales et plusieurs langues modernes, en sorte que ses classes ont un intérêt ravissant. C'est un vrai cours d'Écriture sainte, et d'après ce qu'il nous a dit et ce que je vois, il me semble que, sans cette étude, on n'entend pas grand'chose à la Bible. Aussi vais-je y travailler très vigoureusement cette année. Après tout, les difficultés n'y sont que médiocres, quand on s'est familiarisé avec la bizarre écriture de cette langue. Figure-toi un livre où il n'y a que des consonnes, et où chaque lettre a deux ou trois sons différents, et tu auras une idée d'une bible hébraïque. Mais cette langue est si curieuse par sa singu-

larité, la profondeur de ses règles, et surtout par les résultats auxquels mène son étude, que je ne regrette pas le temps que je serai obligé d'y donner.

A tout cela vient encore se joindre un surcroît d'occupations, dont il faut que je te parle. Tu sauras qu'il y a sur la paroisse Saint-Sulpice plusieurs catéchismes, tant pour la première communion, que ceux dits de persévérance, où se réunissent tous les dimanches des jeunes gens de douze à vingt ans pour entendre des instructions suivies, homélies, etc., enfin à peu près comme à Saint-Nicolas, au ton près qui est fort différent. Tu sauras de plus que, de temps immémorial, la direction de ces catéchismes, le soin des instructions, etc., a été confié aux élèves du séminaire Saint-Sulpice. Tu sauras en troisième lieu que j'ai été choisi pour être du nombre de ceux qui en sont chargés. La première proposition qui m'en fut faite me mit dans un terrible embarras, et croyant que c'était pour un catéchisme de première communion, et me sentant incapable de prendre avec ces enfants le ton convenable, je refusai, alléguant pour raisons : 1<sup>o</sup> l'impossibilité susdite, 2<sup>o</sup> que ne me croyant pas appelé au ministère paroissial, je croyais que mon temps serait mieux employé à autre chose. A la première raison, on me répondit qu'on y avait pourvu en me mettant à la persévérance, à la seconde, on opposa divers arguments, qui me décidèrent à accepter à titre d'essai. Nous avons déjà eu deux séances, et je vois à peu près ce que c'est. Le ton en est assez sérieux pour que le temps qu'on donne à leur préparation ne soit pas un temps perdu ; et en somme, je crois qu'il en résulte une utilité réelle pour tous ceux qui y sont employés, et une utilité incalculable pour ceux qui se destinaient au ministère de la parole. Toutefois je suis encore à me demander si j'ai bien ou mal fait d'accepter. Nous sommes cinq catéchistes, et environ deux cents catéchisés. On a à peu près à parler tous les quinze jours, soit pour instructions, soit pour homélies, etc. Tu peux concevoir d'après tout cela, que je n'ai pas beaucoup de temps à perdre.

On m'a encore appelé à la tonsure pour Noël. Mon pauvre ami, me voilà retombé dans mes anciennes perplexités. Je



n'avais été heureux durant les vacances qu'en secouant cette pensée. Je crois que je reculerais encore. Plus je vais, mon cher, plus je crains. Plût à Dieu que ce fût uniquement par des vues de foi ! Mais ce que je redoute par-dessus [tout], c'est l'autorité ecclésiastique, les engagements que l'on prend, surtout par l'esprit et la pensée, l'obligation irrévocable de soutenir une cause que l'on croit vraie, étant jeune homme, mais que l'on serait comme obligé de soutenir encore, quand la maturité de la raison mènerait à une autre conclusion. Ce n'est pas que je doute actuellement, grâce à Dieu, mais qui peut jurer de l'avenir ? Sans doute, il me paraît bien que cela n'arrivera pas ; mais cela devrait arriver, que les choses me paraîtraient de la même manière. Je t'assure que cela me fait faire de cruelles réflexions, et que je remercie Dieu de ne m'avoir pas permis de marcher. Prie pour moi, mon bon ami ; je n'aurai pas de paix, que cela ne soit décidé ; il faudra qu'il le soit ou à peu près pour la Présentation. Ne dis à personne qu'il est question pour moi de la tonsure, je n'en ai dit mot à maman, et si j'accepte, je ne lui en parlerai que la veille ou l'avant-veille du jour où je la recevrai. Mon Dieu ! mon cher, que je voudrais t'avoir ici, pour causer avec toi là-dessus. Ce qui me fait croire que ces difficultés sont des sophismes, c'est que si elles étaient bonnes, personne ne devrait se faire prêtre, conséquence un peu dure. Mon directeur me dit encore d'avancer, mais je ne sais pas s'il a bien compris mon véritable état.

L'espace me manque, mon cher Liart. Je te le répète, prie pour moi, c'est le meilleur service que tu puisses me rendre en l'embaras où je me trouve. Adieu, tu connais l'affection et l'abandon sans réserve de ton ami,

E. RENAN.

J'ai vu il y a quelque temps M. Laouénan. J'ai aussi reçu la visite de M. Le Turdu, envers qui je me suis acquitté de ta commission, et qui m'a chargé de mille amitiés pour toi et M. Périchon, à qui je te prie aussi de présenter l'assurance de mon respect et de mon affection, ainsi qu'à toutes

nos anciennes connaissances. Nous sommes ici un très grand nombre de Bretons, même Bretons bretonnants, mais aucun des Côtes-du-Nord. Nous avons pourtant un habitant, non natif, de Quintin, nommé M. Chesnel. C'est un jeune homme de moyens, chef du catéchisme dont je fais partie. En somme, mon plus prochain compatriote, c'est le professeur d'hébreu, né à Morlaix, et nommé M. Le Hir.

Écris-moi bientôt, s'il te plaît.

## 55

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

M<sup>lle</sup> Renan, palais Zamoyiski, Varsovie (Pologne)

Paris, 27 novembre 1843

C'est avec bonheur, ma chère Henriette, que je reprends la suite de nos entretiens, qu'avaient interrompus les divers changements qui, depuis quelques mois, sont venus rompre la monotonie accoutumée de mon existence. Mon départ d'Issy, mon voyage à Tréguier et à Saint-Malo, mon installation à Saint-Sulpice sont autant d'événements, qui m'ont fait de très vives, quoique bien différentes impressions. Maintenant que je suis enfin rentré dans le cours ordinaire de ma vie, je viens, ma bonne Henriette, repasser un instant avec toi sur le passé, et essayer de te donner quelque idée de mon état présent. Tu es peut-être le seul être au monde à qui je puisse en faire l'entière confidence, sans voile et sans ménagements.

Le temps de mon séjour à Tréguier a été pour moi, chère Henriette, un vrai temps de bonheur. Il est vrai que j'en avais un extrême besoin : le travail sérieux et assidu auquel je me suis livré durant mes deux années d'Issy, le manque de vacances de l'année dernière — car je ne compte pas pour vacances celles que j'y ai passées dans une solitude presque absolue — et surtout des peines sensibles que j'ai éprouvées sur la fin de ma seconde année m'avaient tellement abattu au physique et au moral, que j'en étais devenu

méconnaissable. J'ai presque effrayé toutes nos connaissances, et je n'ai pas été peu surpris à la question qu'on m'a parfois adressée, si j'étais enfin remis de ma *maladie*. Tu sais comme dans ce pays on est fécond en hypothèses, surtout sur le compte d'autrui. Quoi qu'il en soit, les soins de notre bonne mère m'ont complètement remis de mes fatigues, et les douceurs que j'ai goûtées auprès d'elle ont dissipé au moins momentanément les soucis qui depuis longtemps obsédaient ma pensée. Je ne crois pas, en effet, avoir jamais passé deux mois plus heureux dans ma vie, surtout à cause du contraste qu'ils faisaient avec le passé.

J'y ai trouvé une vie douce et tranquille, accommodée à mes goûts, une amitié franche et sincère, le plaisir de revoir ma Bretagne, auquel je serai toujours sensible, et par-dessus tout j'y ai trouvé ce cœur si bon, si aimant, si attentif, si sensible qu'on ne saurait trouver qu'en une mère et dont la nôtre est vraiment le modèle. C'est à peine si je l'ai quittée durant ces deux mois; je ne trouvais nulle part autant de douceur qu'avec elle, car nulle part je ne trouvais tant d'abandon, de simplicité, de vérité. J'ai été ravi, ma chère Henriette, de l'état satisfaisant où j'ai trouvé notre mère sous tous les rapports. Sa santé est aussi bonne qu'elle peut l'être à son âge et après une vie comme la sienne; elle a dans le caractère un courage et même une gaieté qui lui font parfaitement supporter son isolement, et d'ailleurs elle est entourée de tous les égards possibles de la part de nos parents et de tous ses compatriotes: enfin, ma bonne Henriette, c'est un bonheur pour moi d'avoir vu tout cela de mes yeux, et de pouvoir me rassurer complètement sur son état; je suis persuadé que, tant qu'à être séparée de ses enfants, il est impossible que nulle part elle soit mieux.

J'en viens maintenant, ma bonne Henriette, à ce qui me concerne personnellement, et vais commencer par te dire quelques mots de la nouvelle maison que j'habite. Elle ne ressemble guère aux deux par lesquelles j'ai déjà passé. Le régime y est plus large et plus général qu'à Issy. Tout ce qui sentait encore à Issy la maison d'éducation est ici éliminé; en effet, ce sont tous des jeunes gens de vingt à

trente ans, ayant, pour la plupart, terminé leurs études ecclésiastiques, et travaillant en leur particulier. Aussi chacun a-t-il, pour ainsi dire, sa vie particulière. Le ton des élèves est excellent ; ce sont des égards parfaits, mais une froideur et une indifférence remarquables. L'immense majorité venant des provinces pour y passer un ou deux ans, on se soucie peu d'y faire des connaissances qu'on ne reverrait plus. C'est donc une vie absolument particulière. D'ailleurs, on est si nombreux (environ deux cent vingt), qu'on se voit à peine l'un l'autre tous les deux ou trois mois. Tu peux juger, d'après cela, que les intimités sont rares. Tu conçois aussi que sur ce grand nombre il doit y avoir bien du *mélange*. Cela est vrai, pourtant le mauvais esprit, l'esprit intrigant, l'esprit envieux, etc., est comprimé, sinon étouffé.

La vie n'a pas ici cette monotonie qui rendait le séjour d'Issy insupportable à ceux qui ne savaient pas réfléchir. Pour moi, je me plaindrais plutôt de sa dissipation, et si je regrette quelque chose à Issy, c'est la douce quoique un peu triste tranquillité dont on y jouissait, à cause du petit nombre d'élèves et du calme des lieux. Quant aux directeurs, ce sont encore des attentions et des soins admirables, mais on sent que tout cela est mécanique, que ce sont des hommes accoutumés, depuis vingt à trente ans, à en faire autant au premier venu, et qui n'envisagent en vous que l'élève confié à leur soin, et non votre individualité personnelle. Du reste, j'ai été surpris du nombre d'hommes distingués et savants qui se trouvent ici réunis. De tous les professeurs, il n'en est aucun qui n'ait un mérite réel, et quelques-uns sont remarquables par leurs talents et leur érudition. Les cours sont faits avec un soin extrême, et l'instruction y est beaucoup plus complète qu'en aucune autre maison ecclésiastique ; en un mot, on y trouve toutes les facilités possibles pour le travail. Quant au matériel, tout est parfait ; la propreté même y approche du luxe, tout en s'arrêtant à la limite convenable.

Quant aux études, l'unique, à proprement parler, qui soit ici professée, c'est la théologie avec tous ses accessoires, droit canon, Écriture sainte, etc. L'hébreu est la seule

science, indépendante de la théologie, qui y ait un cours spécial. Il y a dans la théologie deux parties bien distinctes, aussi différentes par leur objet que par leur méthode, et pour lesquelles aussi je suis bien différemment disposé. L'une est ce que j'appellerais, pour ainsi dire, partie de démonstration ou apologétique, laquelle établit les principes généraux, les preuves de la religion, de l'Église, etc. La seconde, que j'appellerais partie d'exposition, laquelle, supposant la première, expose des décisions, les dogmes définis par l'Église ou contenus dans les Écritures. La première de ces parties est grande et belle : c'est une vraie philosophie, nécessitant des analyses de l'homme, de la société, des discussions de critique, des recherches tout expérimentales, en un mot. Elle est liée aux plus hautes questions qui ont préoccupé l'esprit humain, et me semble indispensable à tout homme qui veut réfléchir.

Il n'en est pas de même de la seconde. Sans doute, rien de plus profond que les dogmes qui en font la matière, mais c'est précisément là la source du mal. L'esprit humain a voulu pénétrer ces abîmes et s'y est perdu. En voulant catégoriser et soumettre à la forme de son entendement ce qui est d'un autre ordre de choses, il n'a enfanté que d'inconcevables subtilités, d'inintelligibles explications. Telle est cette seconde partie de la théologie, tout empreinte de la scolastique du moyen âge, moulée encore, pour ainsi dire, sur les formules abstraites et creuses de l'école. Heureusement que cette forme ne fait rien au fond des choses ; il y a eu une théologie dogmatique sans scolastique, rien n'empêche qu'elle s'en rende de nouveau indépendante. Rien n'en prouve mieux la possibilité que la forme si belle et vraie de la théologie apologétique, toute fondée sur des faits et des inductions, ce qui n'empêche pas qu'elle soit d'une profondeur étonnante ; car c'est, à mon sens, une des plus grandes marques de vérité du christianisme, que, pour en prouver la vérité, il faille analyser tout ce qu'il y a de plus profond dans l'homme : son nœud est là. S'il était faux, au contraire, l'analyse ne pourrait que le détruire.

A l'étude de la théologie, j'ai ajouté celle de l'hébreu, et



je compte donner à cette dernière une ample part de mes heures de travail. Nous avons un excellent professeur d'une érudition immense et au courant de tout ce que la science moderne a ajouté à cette étude. Il nous a parlé plusieurs fois de ce M. Latouche, dont, ceme semble, j'etais souvent entendu parler. J'ai entre les mains son ouvrage sur la grammaire hébraïque, et j'ai pris connaissance de sa méthode en général. Ses principes me semblent vrais, mais, autant que j'en puisse juger, c'est une tête trop ardente pour construire l'édifice d'une science : il a outré presque tous ses principes, quoique, je le répète, parfaitement vrais en eux-mêmes. Toutefois, il y a là des vues excellentes, et surtout une pénétration et un esprit d'observation et de généralisation vraiment rares. C'est aussi le jugement de notre professeur. Nous suivons pour texte des leçons un abrégé français de la grammaire du célèbre Gesenius. Ici encore la palme aux Allemands : ce sont eux qui ont fait de l'hébreu une vraie science, toute rationnelle, une géométrie en un mot. Aussi la mémoire y joue-t-elle un rôle très minime. Après tout, les difficultés n'y sont que médiocres, dès qu'on s'est accoutumé au mode bizarre de l'écriture sans voyelles, et à la variété des sons qui sont communs à une même lettre. Du reste, cette étude mène à des lois de linguistique si importantes, et est d'une si indispensable nécessité pour entendre le plus ancien et le plus singulier, quand même on ne dirait pas le plus respectable des livres, qu'on ne saurait se repentir d'en payer les avantages par quelques travaux.

Tu t'étonneras peut-être qu'ayant déjà commencé l'allemand, j'aie entrepris l'étude d'une autre langue avant d'avoir poussé un peu loin la première. S'il faut te faire ma confession, voici le fait. Tu sauras qu'à l'époque où je commençai cette étude, les finances étant en souffrance, je vécus d'abord en parasite pour les livres, c'est-à-dire qu'au lieu d'acheter grammaire, dictionnaire, auteurs d'explication, etc., je me contentai de les emprunter à un de mes condisciples, qui avait fort cultivé cette étude. Mais il est arrivé par malheur que ce condisciple a quitté la maison, emportant avec lui toute ma bibliothèque allemande. Force donc m'a été d'interrompre pour un temps. Arrivé à Saint-

Sulpice, j'aurais pu reprendre la suite de mes études ; mais comme j'avais ici l'avantage d'un cours spécial d'hébreu, fait avec un soin et un talent remarquables, tu comprends que j'ai dû préférer la seconde langue à la première, dans laquelle je n'eusse pu me diriger que par mes études particulières.

L'espace va bientôt me manquer, ma bonne Henriette, et je ne t'ai encore rien dit de la grave pensée qui occupe mon esprit, durant tous les instants où il n'est pas rempli par l'étude. Tu la devines sans peine. De nouvelles invitations, quoique nullement impératives, de faire un premier pas m'ont été adressées presque dès mon entrée dans la maison. Me voilà donc rejeté dans toutes mes incertitudes et mes troubles. Je n'avais été heureux durant les vacances qu'en m'imposant la loi de la plus sévère abstraction à cet égard. C'est maintenant un devoir pour moi de reprendre l'examen, quelque pénible qu'il puisse être. Mon Dieu ! qu'il est dur de se décider si jeune sur une question qui doit avoir l'influence la plus immédiate sur toute l'existence. Mais enfin, ma bonne Henriette, c'est une nécessité entièrement inévitable et, de quelque côté que je me tourne, je suis obligé de la subir. Car enfin, l'éviterais-je en renonçant à l'état ecclésiastique ? Non sans doute ; c'est une décision pour une décision, mais toujours une décision : or ce mot est terrible.

S'il y avait un parti pour éviter la décision, bien certainement je le prendrais ; mais il n'y en a pas : c'est un dilemme d'une inflexible rigueur. A droite ou à gauche, c'est toujours un abîme. Jamais je n'avais compris combien l'action de la Providence est puissante sur les destinées de chaque homme, qu'en voyant combien l'acte le plus influent sur cette destinée est peu en son pouvoir. Car enfin, je ne puis me cacher à moi-même que toutes mes réflexions ne peuvent que fort médiocrement me diriger, vu que l'avenir, qui seul pourrait me donner un point fixe en cette recherche, m'est impitoyablement caché. Oui sans doute, nous sommes *menés*... Heureusement que le chrétien peut ajouter : nous sommes *bien menés*. Voilà à vrai dire la seule consolation logique et vraiment solide.

Du reste, mes idées sont à peu près les mêmes. Les choses en elles-mêmes, abstraction faite des faits, l'à priori m'attire, mais l'expérience m'épouvante. Mes réflexions et les faits dont je suis journalièrement témoin ne font que confirmer ces deux tendances opposées. Croirais-tu que déjà j'en puisse appeler sur ce point à ma propre expérience ! Si l'espace me le permettait, ma bonne Henriette, je te raconterais diverses choses qui te feraient comprendre que mes craintes ne sont pas imaginaires, et que si je persévère, ce ne sera pas sans sacrifice de moi-même. Il te suffira de savoir que l'envie et le petit esprit ont bien empoisonné les derniers mois de mon séjour à Issy. Heureusement qu'après tout l'avantage m'est resté devant ma conscience et même devant les hommes.

Adieu, ma bonne Henriette. J'attends sans tarder une lettre de toi. Il m'a semblé par les dates que mentionnait le billet de M<sup>lle</sup> Ulliac que les lettres parviennent plus rapidement de Varsovie. Je serai donc en attente dans quelques jours. Oh ! si tu savais comme tes lettres me rendent heureux ! Ce sont des époques dans ma vie.

Adieu : encore une fois tu connais la confiance sans bornes et la tendre affection de ton

ERNEST

56

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 1<sup>er</sup> janvier 1844

Ma bonne et chère maman,

C'est à vous que j'ai voulu consacrer la première action de l'année qui commence pour nous. Et à qui pouvais-je mieux en offrir les prémices qu'à celle qui, après Dieu, en fera toute la joie et le bonheur ! Me reposer dans les tendres embrassements de ma mère, jouir de sa présence chérie, ne fût-ce que quelques instants, voilà quelles seraient les étrennes selon mes souhaits. Privé de ce bonheur, j'ai voulu

suppléer au moins par la pensée aux douces jouissances que l'absence me rendait impossibles. Du reste, ma tendre mère, quel que soit l'éloignement qui nous sépare, nos cœurs se comprennent : quand on s'aime comme nous nous aimons, on s'entend sans parler. Mes souhaits, vous les devinez ; mon affection, vous la connaissez ; elle n'est pas de celles qui s'effacent avec les années et que le temps emporte. Chaque jour, chaque année qui s'écoulent ne font qu'ajouter à sa tendresse ; car chaque jour et chaque année me font sentir de plus en plus que là est toute ma joie, là est tout mon bonheur. Si j'entre avec joie dans la nouvelle année qui s'ouvre devant nous, c'est à cause de l'aimable perspective qu'elle ne s'achèvera pas sans qu'il m'ait été donné de me reposer dans les bras de ma mère, et de lui ouvrir mon cœur à loisir. Puisse-t-elle amener au plus tôt ces jours tant désirés ! Croyez que jusque-là je ne me plaindrai pas de sa rapidité.

Maintenant, tendre mère, oublions un instant le premier jour de l'an et l'heureux avenir qu'il nous présage, pour reporter nos regards sur les derniers jours de l'année qui vient de s'écouler, et qui l'ont si heureusement terminée. Si le cours de cette année déjà loin de nous a pu amener pour moi quelques jours tristes et amers, l'heureuse conclusion qui l'a couronnée en a bien effacé la passagère amertume, et ne me laisse d'autres souhaits à former, sinon que l'année qui commence se continue aussi heureusement que la précédente s'est terminée. Oui, ma bonne mère, autant les pénibles incertitudes et les douloureux combats qui avaient précédé le grand acte de ma première consécration à Dieu avaient altéré la paix de mon cœur, autant j'ai retrouvé de calme et de joie en le prenant enfin pour mon partage et me consacrant à lui sans retour. Il semblait que, par ces salutaires quoique bien pénibles épreuves, Dieu voulût me rendre plus sensible l'heureux dénouement qui devait y mettre fin. Presque aussitôt mon arrivée à Saint-Sulpice, on m'invita de nouveau à faire ce premier pas de la carrière ecclésiastique et néanmoins, bonne mère, je ne vous en ai parlé qu'à la dernière extrémité, et presque à la veille de l'accomplissement ; je n'eusse pu vous donner aucune déci-

sion positive et c'eût été vous livrer à des inquiétudes et à des préoccupations inutiles. Croiriez-vous, bonne mère, qu'en vous expédiant la lettre où je vous annonçais ma détermination, je tremblais encore de renouveler l'imprudence que j'avais commise l'année dernière, et que plus d'une fois je fus tenté d'aller la retirer des mains du portier qui devait la remettre à la poste ? Eh bien ! chère maman, ce fut le dernier de mes combats : aussitôt qu'elle fut partie, je ne regardai plus en arrière, tous mes doutes se dissipèrent et se changèrent en une heureuse confiance, et, le grand jour étant arrivé, je m'avançai avec un calme et une joie dont je pouvais à peine me rendre compte moi-même, tant ils contrastaient avec les troubles qui avaient précédé. Et depuis ce moment, pas un mouvement de regret, pas le plus léger sentiment de crainte ; mais un calme et une sécurité qui m'étaient depuis longtemps inconnus. Eh bien ! chère maman, c'est donc une chose faite. Il n'y a plus à reculer. Que je suis heureux d'être délivré de ces hésitations, très justes sans doute, mais aussi si pénibles, par un pas décisif ! Ce n'est pas que je m'exagère les obligations que je me suis imposées, je sais que cette première promesse n'est pas irrévocable, mais j'espère aussi que celui qui m'a donné la force de faire le premier pas, me soutiendra jusqu'au bout. C'est tout mon désir et mon plus cher espoir. Remercions-le pour le passé, et prions-le d'achever ce qu'il a commencé.

Je ne puis vous dire toute la reconnaissance que je dois à mes directeurs tant de Saint-Sulpice que d'Issy pour les bons conseils et les encouragements que j'en ai reçus et les marques d'intérêt qu'ils m'ont données. Que de fois, en sortant de chez eux, j'ai retrouvé la confiance et la paix ! Ce sont les sollicitations de mon directeur particulier qui m'ont donné l'assurance de prendre une détermination en une affaire d'une telle importance. C'est ce que je lui disais en allant l'embrasser après l'ordination ; il ne m'appelle plus que du nom de *mon tonsuré* ; en effet, lui disais-je, c'est *votre* ouvrage. L'ordination s'est faite dans la chapelle du séminaire par Monseigneur l'archevêque de Paris. Elle était fort belle et assez nombreuse, quoique l'ordination de



Noël le soit d'ordinaire moins que celle de la Trinité : nous étions environ cinquante ordinands.

J'ai encore une bonne nouvelle à vous annoncer, inattendue mère. C'est que le jour même de l'ordination, au moment où je sortais de la chapelle, on m'a remis une lettre de notre chère Henriette. Elle m'est parvenue avec une rapidité inaccoutumée, en huit ou dix jours. Sa santé est toujours excellente ; elle passe l'hiver décidément à Varsovie. Je ne puis vous exprimer combien cette lettre reçue si à propos m'a causé de joie. C'est toujours le même cœur et la même affection. Plus de la moitié de sa lettre est consacrée à me parler de vous. Je voudrais que l'espace me permît de vous en citer quelques passages. Mais je me trouve inopinément arrêté au milieu de ma causerie. Adieu donc, bonne mère. Comment vous exprimerais-je toute l'affection de mon cœur, et combien votre pensée m'a été chère durant ces jours ! Elle a été ma compagne fidèle, jusqu'à l'autel, au moment solennel. Adieu encore une fois, ma bonne, mon excellente mère.

Vous sentez ce que je ne vous dis pas.

E. RENAN  
Clerc tonsuré.

## 57

ERNEST RENAN A FRANÇOIS LIART

*M. l'abbé Liart, sous-diacre, au Séminaire, Saint-Brieuc.*

Paris, 29 mars 1844

Mon cher ami,

J'ai été ravi, mais non surpris en apprenant que tu avais fait enfin le pas irrévocable. Je n'avais jamais douté que toutes les inquiétudes dont tu étais agité, et qui devront toujours s'élever dans l'âme de celui qui envisagera sérieusement le sacerdoce, ne dussent aboutir à ce résultat. Ce

sont des épreuves bien pénibles, mais au fond honorables et salutaires, et je n'estimerai pas beaucoup celui qui arriverait au sacerdoce sans les avoir éprouvées. La peinture que tu me fais de l'état de paix et de calme qui a succédé à tes perplexités m'a d'autant plus frappé que j'ai cru y trouver la description des sentiments qui se sont succédé dans mon âme à l'époque de ma tonsure. Il est difficile d'éprouver plus de peines et des inquiétudes mieux fondées que celles que j'éprouvais, puisque, comme je crois te l'avoir laissé entrevoir, c'était par les fondements mêmes, par la foi que j'étais attaqué. Il ne s'agissait pas seulement pour moi des idées et des projets les plus chers et les plus enracinés dans mon âme, mais de ces croyances dont j'étais comme imbu, pénétré dès mon enfance, qui avaient fait l'objet perpétuel de mes pensées, le fondement de ma vie et de mon bonheur. Voilà ce qu'une force indépendante de moi ébranlait en moi de la manière la plus cruelle. Oh ! mon bon ami, que ces tentations sont cruelles, et comme j'aurais des entrailles de compassion, si Dieu m'amenait jamais quelque malheureux qui en fût travaillé ! Comme ceux qui ne les ont pas éprouvées sont maladroits envers ceux qui en sont les victimes ! Et cela est tout clair, mon cher ; on ne sent bien que ce qu'on a éprouvé, et ce point surtout est si délicat, que je ne crois pas qu'il y ait deux hommes au monde plus incapables de s'entendre qu'un croyant et un doutant, quand ils se trouvent en face l'un de l'autre, quelle que soit leur bonne foi et même leur intelligence. Ils parlent deux langues inintelligibles l'un pour l'autre, si la grâce de Dieu ne veut bien être l'interprète entre eux deux. Que j'ai bien senti combien ces grands maux sont inaccessibles à tout remède humain, et que Dieu seul s'en est réservé le traitement : *manu mitissima et suavissima pertractans vulnera mea*, comme dit saint Augustin, qu'on s'aperçoit bien avoir passé par cette cruelle filière, à la manière dont il en parle ! Quoi qu'il en soit, mon bon ami, tout s'est évanoui, quand j'ai dit *Dominus pars...* et aux jours peut-être les plus agités de ma vie, ont succédé les jours les plus heureux et les plus tranquilles que depuis longtemps j'eusse connus. Que si,

depuis cet heureux temps, l'*Angelus Satanae qui me colaphizet* s'est encore parfois réveillé, que veux-tu, mon pauvre ami ? c'est le sort : *Converte te infra, converte te supra*, il faut passer par là. La vie de l'homme et surtout du chrétien est un combat, et en somme, je crois que toutes ces tempêtes lui sont bien plus avantageuses qu'un trop grand calme où il s'endormirait, et qui lui ferait croire qu'il est arrivé au port. D'ailleurs, je le répète, depuis que j'ai pris sur moi de prononcer le mot décisif, ces épreuves ont pris un tout autre caractère, bien moins âcre et plus supportable.

Je n'en reviens pas, mon cher ami, en songeant qu'avant un an tu seras prêtre. Toi, mon ami Liart, qui as été mon condisciple, etc., etc. Dieu ! que je voudrais être là pour te servir ta première messe ! Comme le temps passe, mon bon ami ; cela vraiment me fait pâmer. Enfin décidément, nous voilà à plus de la moitié de notre vie, selon l'ordre ordinaire des choses, et l'autre moitié ne sera probablement pas la plus agréable. Comme cela est efficace pour nous engager à regarder ce qui passe comme n'étant pas, et à ne pas crier trop fort pour des peines de quelques jours, dont nous rirons dans quelques années, et auxquelles nous ne penserons pas dans l'éternité ! Niaiserie des niaiseries, et tout est niaiserie.

En somme, mon cher, je me trouve fort bien ici. Le ton de la maison est bon, également éloigné (je parle de la généralité, de ce qui constitue la couleur générale, et non de quelques individus) de la rusticité, d'un égoïsme grossier, et de l'afféterie. On se connaît peu, et le cœur est un peu à froid ; mais les conversations sont dignes et élevées ; il s'y mêle peu de banalités et de commérages. On chercherait en vain entre les directeurs et les élèves l'affection cordiale, qui est une plante qui ne croît guère qu'en Bretagne ; mais ils ont un certain esprit large et bon, qui plaît et convient parfaitement, je crois, à l'état moral des jeunes gens tels qu'ils leur arrivent. Leur gouvernement est à peine sensible ; c'est la maison qui marche et non eux qui la conduisent. Le règlement, les usages et l'esprit de la maison font tout ; les hommes sont très passifs, ils sont seulement pour conserver. C'est une machine bien montée depuis deux cents ans,

elle marche toute seule, et le mécanicien n'a qu'à veiller autour d'elle, ou tout au plus à tourner la manivelle, et huiler les ressorts. Ce n'est pas comme à Saint-Nicolas par exemple, où on ne laissait jamais la machine aller seule ; le mécanicien était là, voltigeant à droite, à gauche, mettant le doigt par-ci par-là, s'essouffant en pure perte, parce qu'on ne songeait pas que la machine la mieux montée est celle qui va avec le moins d'action de la part du moteur. Aussi que de misères ! Je t'en dirais long là-dessus, si j'avais du temps et du papier à perdre.

Un autre avantage que je trouve ici, c'est que je trouve dans toutes les circonstances qui m'entourent toutes les facilités désirables pour le travail, lequel est devenu désormais un besoin pour moi, et eu égard à mon état moral, un devoir. Notre professeur de morale fait sa classe d'une manière remarquable : c'est tout le contraire pour le dogme, où nous avons l'avantage d'étrenner un professeur, ce qui, joint à l'importance majeure et personnelle pour moi des traités de la religion et de l'Église, et à l'imperfection immense et avouée de tous de notre auteur (Bailly), m'arrangerait très mal, si je ne trouvais avec ces autres messieurs moyen d'y suppléer. Mais l'avantage que je trouve ici vraiment inappréciable, c'est le cours d'hébreu, non pas peut-être tant en lui-même que par le mérite vraiment éminent du professeur. Il métamorphose sa classe d'hébreu en une vraie classe d'Écriture sainte, où il développe une érudition et une pénétration qui quelquefois font tomber d'admiration le petit nombre de ses auditeurs. Je le regarde comme un vrai savant, qui, si Dieu lui donne encore dix ans de vie, ce qui me paraît assez douteux, car c'est un vrai squelette hébraïsant, sera à opposer à tout ce que la science critico-biblique de l'Allemagne a de plus colossal : car c'est surtout de ce côté qu'il a dirigé ses recherches. Il joint à cela le talent de faire de l'étude de l'hébreu, l'étude la plus facile, incomparablement, qu'il y ait sur la terre. Je t'avoue que je n'ai pas été peu surpris en apprenant le témoignage tout contraire que t'en avaient rendu ceux de tes confrères qui s'y appliquent. Cela m'a fait penser qu'ils n'avaient pas l'avantage d'une bonne méthode et d'un bon professeur ;

car, en vérité, cela m'a fait tomber des nues, quand j'ai vu cette langue si [simple], sans construction, presque sans syntaxe, la pure idée dans son expression nue, en un mot une vraie langue d'enfant. Tu sais comme parlent les enfants par propositions de deux ou quatre mots : voilà l'hébreu. Aussi, sitôt qu'on sait lire, on sait traduire. Je ne puis te dire quelle joie j'ai éprouvée, quand j'ai pu pour la première fois comprendre dans leur langue native ces divines paroles, qui prennent une nouvelle sublimité de l'idiome simple et naïf dans lequel elles sont exprimées. Il est vrai que, pour les parties historiques, la Vulgate les rend avec fidélité, et même les fait sentir : mais il faut avouer aussi que pour toutes les parties poétiques, *Psaumes*, etc., sans déroger au respect dû à la version adoptée par l'Église, en la lisant, on ne lit pas l'original. Nous expliquons la *Genèse* en classe. J'espère avant la fin de l'année le savoir, à peu près comme un bon élève sait le grec en sortant de sa rhétorique, et pourtant je suis loin de m'y donner exclusivement.

Quel bavardage ! mon ami ! Je me trouve à la fin de ma lettre, sans y songer. Tu vas voir maman dans quelques jours : dis-lui que je me porte bien ; cela sera vrai pour le moment, pourtant tu pourras te dispenser de mettre le superlatif ; ma santé s'est singulièrement délabrée, je suis en butte à des misères continuelles, qui, je t'assure, m'ont déjà fait bien des fois réfléchir sérieusement. Ceci soit dit entre nous : ne va pas dire cela à maman, m'entends-tu ?

Mille amitiés à tous nos amis. J'ai vu M. Laouénan, il y a deux ou trois jours. Quel excellent jeune homme ! Il a un vrai zèle apostolique. Tu présenteras mes respects à ton vénérable recteur et à Monsieur son vicaire, ainsi qu'à tous ces messieurs du Collège. Maman m'a annoncé des choses si sinistres sur les destinées du Collège, dans cette rude passe où nous sommes en ce moment, que je n'ai pu y croire. Que cela me ferait de la peine !

Adieu, mon très cher Liart, dans quelques mois, nous causerons encore ; mon Dieu ! comme à certains moments j'achèterais cher quelques minutes de ta présence ! Adieu, encore une fois, tu sais comme je t'aime. E. RENAN



ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, palais Zamoycki, Varsovie (Pologne)*

Paris, 16 avril 1844

Ma bonne et chère Henriette,

Je viens me reposer quelques instants avec toi des études et des réflexions qui m'absorbent. Jamais peut-être je n'avais senti plus vivement le besoin de ce doux entretien qu'après six longs mois d'un isolement, qui peut paraître intolérable à celui qui ignore ce que peuvent l'habitude et l'assujettissement de l'esprit par la volonté, pour nous familiariser avec les situations les plus pénibles. Figure-toi que depuis que j'ai dit adieu à notre bonne mère, je n'ai pu trouver que dans tes lettres et dans les siennes cet échange d'affection véritable et désintéressée dont notre pauvre cœur a un besoin si impérieux. Pas un de ces chers entretiens, où deux cœurs se parlent et s'entendent, sans un intermédiaire embarrassant de formes artificielles et d'un langage d'emprunt. Parmi tous ceux qui m'entourent, les uns (heureusement peu nombreux) ne sont guère dignes de posséder mon amitié et ma confiance ; les autres, jetés ici en passant, ont leurs affections ailleurs, ou peut-être n'en ont pas du tout, et se soucient fort peu de celui que le hasard a fait asseoir à côté d'eux, et qui sera toujours pour eux un étranger. Figure-toi une de ces vieilles murailles romaines, qu'on dit être composées de pierres juxtaposées sans ciment, voilà exactement l'image de la maison où je passe la plus grande partie de ces années, que le monde appelle les plus belles années de la vie. La contiguïté de lieu est l'unique lien qui réunit ces éléments souvent disparates et que des vues bien différentes ont rapprochés les uns des autres.

Aussi, c'est vers toi, ma bonne Henriette, c'est vers notre

mère chérie, que se porte comme par son propre poids ma pensée, sitôt qu'elle peut en liberté se tourner où l'appellent ses affections. Que de fois je me suis surpris, au milieu de travaux ardues et d'études abstraites, transporté dans cette Pologne dont tu me fais de si tristes tableaux, mais que je ne puis m'empêcher de faire belle et riante, en songeant qu'elle possède l'objet de mes affections ! Que de fois encore je me suis figuré réuni avec toi et maman, complétant le délicieux trio ! C'est une loi de notre nature de suppléer par des rêves à la réalité. Croirais-tu, ma bonne Henriette, qu'à un moment je me suis cru au moment de les voir s'accomplir ? Il y a environ un mois je reçus une lettre de notre bonne mère, et juge avec quel étonnement et quelle joie j'y lus ces mots : « Henriette m'annonce qu'elle va faire un voyage en France ; nous tâcherons que ce soit à l'époque des vacances », etc., etc., etc., en un mot le plus admirable projet qui ait jamais été conçu. Il n'y avait pas jusqu'aux dates, jusqu'au nombre de jours qui n'eût été calculé.

Un si grand projet si peu attendu, si subitement concerté, me fit tomber de surprise ; toutefois tu peux croire qu'il flattait trop agréablement mes désirs les plus chers pour trouver beaucoup de difficultés dans ma croyance ; je crus donc, et moi aussi je me mis à dresser des plans, à enchérir presque sur les rêves de notre bonne mère : il paraît que cette maladie est contagieuse. Toutefois, je ne pouvais m'empêcher d'éprouver parfois quelques arrière-pensées : si par hasard notre bonne mère avait plus écouté ses souhaits que les règles de l'interprétation !... si elle avait métamorphosé l'expression d'un désir en une réalité !... Cette possibilité me faisait d'autant plus appréhender, qu'en conférant avec le projet en question mes souvenirs du passé, je ne pouvais m'empêcher d'y voir de trop nombreuses invraisemblances. Enfin une nouvelle lettre m'a prouvé que mes craintes étaient trop bien fondées : « Hélas ! mon pauvre Ernest, m'y disait notre bonne mère, j'avais mal compris le passage de la lettre d'Henriette : M<sup>me</sup> Gauguin m'a fait remarquer que ce n'est qu'à condition que la famille se décide au voyage de France !... » Quelle déception, ma pauvre Henriette ! Cela m'a mis de si mauvaise humeur, que j'ai

pensé renoncer pour toujours aux châteaux en Espagne.

Par une coïncidence bien singulière, ma bonne Henriette, ta dernière lettre m'est parvenue le jour, je dirai presque à l'heure même, où, après de longues et pénibles incertitudes, je venais de faire le premier pas de la carrière ecclésiastique. L'avant-veille, j'étais encore dans l'hésitation la plus accablante ; maman, personne au monde, excepté celui avec qui j'en devais conférer, n'en savait rien. Je ne ferais que te répéter ce que je t'ai si souvent dépeint, si je voulais te représenter les pensées et les impressions qui se sont succédé dans mon âme, à l'occasion de cette démarche importante. Je ne l'ai faite que parce que je voyais que ne pas la faire, c'était faire la démarche contraire, à laquelle après tout je me sentais plus opposé. J'ai donc dû me décider : d'autant plus que l'engagement que je contractais n'avait encore absolument rien d'irrévocable devant Dieu et devant les hommes : ce n'était tout au plus que l'expression d'une intention actuelle, sauf l'avenir ; or, cette intention, ma conscience me la témoignait.

D'ailleurs, je le répète, reculer encore une fois devant ce pas si peu décisif eût été faire en arrière le pas le plus décisif, eu égard aux circonstances, quoique je puisse t'assurer que je n'ai obéi à nulle détermination étrangère. En me consacrant à Dieu et à ce que je crois la vérité, en la prenant pour mon partage et la portion de mon héritage, selon les paroles que j'ai dû prononcer, en renonçant pour elle aux vanités et aux superfluités, aux folles joies et à ce qu'on appelle les plaisirs, je n'ai fait après tout que ce que j'ai toujours sans hésitation voulu faire. Je n'ai jamais hésité que pour savoir où *était* la vérité, ou si elle voulait que je la servisse dans l'Église, en dépit des difficultés humaines que je ne pouvais me dissimuler. Mais, soit que j'eusse embrassé ou non l'état ecclésiastique, je dis plus, quels qu'eussent été mes sentiments sur la religion dans laquelle j'ai cru trouver la vérité, une vie sérieuse et retirée, éloignée des superfluités et des plaisirs eût toujours fixé mon choix : or voilà tout ce que j'ai promis, et ces promesses me paraissent comme le préambule nécessaire de toute recherche vraiment sé-

rieuse, l'initiation indispensable à une vie consacrée à la vérité et à la vertu.

Si j'eusse été chef de quelque école de philosophie, j'eusse imposé à mes disciples la cérémonie que l'Église a instituée au premier pas de la consécration sacerdotale, puisque son esprit se résume dans le renoncement à ce qui n'est ni beau, ni bon, ni vrai, et que, sans ce renoncement, il n'y a pas de philosophie. Si jamais je devenais un homme vain et futile, attaché à ces méprisables biens d'un jour, ou à une opinion plus misérable encore (je ne parle pas de la gloire, qui n'est pas une vanité, quand on sait l'entendre), alors seulement je croirais avoir manqué à ma promesse.

J'ai longtemps réfléchi, ma bonne Henriette, sur la proposition que tu me faisais dans ta dernière lettre par rapport à l'acceptation de quelque place qui me fournit l'occasion de voyager avant mon entrée définitive dans l'état ecclésiastique. Tu conçois, ma bonne Henriette, que, sans pouvoir te donner sur un point si important une décision positive, qui d'ailleurs ne pourrait avoir son effet immédiatement, je conserve précieusement pour l'avenir la possibilité d'user d'une offre si avantageuse. Je crois comme toi que rien n'est plus propre à faire connaître les hommes et les choses et à former en nous cette raison qui ne saurait être le fruit que de l'expérience et du contact avec les hommes. Ce n'est pas, je te l'avoue, que je me croie jamais destiné à être un homme d'action proprement dit ; je crois que la pensée serait plutôt mon domaine ; mais je ne laisse pas de croire que, même sous ce rapport, la pratique, sinon l'habitude des voyages, n'ait encore de grands et appréciables avantages, en élevant l'esprit au-dessus des préjugés partiels et bornés, où est comme resserré de force celui qui n'a respiré que l'atmosphère des opinions de son pays.

Toutefois, je me demande souvent si, eu égard à l'avenir vers lequel se tourneraient mes goûts, ces années qui resteraient à ma disposition ne pourraient pas être plus utilement employées à d'autres études. Dans l'état actuel de mes idées, je n'oserais répondre ; tu sens bien que, par là, je ne veux nullement préjudicier à la liberté que je me réserve de prendre à l'avenir une résolution sur ce point. En tout cas,



ce ne pourrait guère être avant dix-huit mois ; car je désire encore passer l'année prochaine tout entière à Saint-Sulpice, pour y avancer mes études théologiques et perfectionner celle de l'hébreu, pour laquelle on y trouve des facilités toutes particulières.

Il est plus que probable que l'on me proposera d'aller passer quelques années comme professeur à Saint-Nicolas : cette offre même pourrait assez peu tarder ; mais, quoique ce parti ne fût pas sans avantages, je ne le désire que médiocrement sous d'autres rapports. M. Dupanloup est un homme que j'estime et que j'aime pour l'esprit et pour le cœur : il joint à une pénétration remarquable une générosité de sentiments et une élévation assez rares dans le siècle où nous vivons : mais c'est un fait reconnu de tous que c'est l'homme le plus impérieux que la terre ait porté. Il est vrai que quelques désagréments fort sensibles qu'il vient d'éprouver en suite de ce caractère peuvent porter à croire qu'il profitera de la leçon, si un pareil défaut est corrigible. D'ailleurs, il règne parmi la plus grande partie des professeurs de cette maison un esprit de petitesse, quelquefois limitrophe du commérage, et qui s'accommoderait fort peu avec le mien. Néanmoins, comme je ne prétendrais pas disputer à M. Dupanloup le gouvernement de sa maison, et que, pour le second inconvénient, on peut toujours s'en mettre à couvert, au moins quant aux influences intérieures, en s'isolant, je ne répugnerais pas à y passer une ou deux années, afin de pouvoir, durant ce temps, fréquenter certains cours, et me livrer à certaines recherches qui ne peuvent se faire commodément qu'à Paris : après quoi, mon rêve serait d'aller m'ensevelir quelque temps au fond de notre Bretagne avec notre mère, pour y ruminer à l'aise les faits que j'aurais amassés et mûrir certaines idées. Je crois que les recherches doivent se faire à Paris, et la méditation et l'élaboration dans le silence et la tranquillité que je ne pourrais mieux trouver que dans notre petit réduit, auprès de ma pauvre mère ; d'ailleurs, cela la rendrait quelque temps heureuse, et moi aussi. Mais tu sens bien, ma chère Henriette, que je comprends trop bien notre position, pour oser entrevoir la réalisation de ce dernier point



autrement que comme un souhait, tout au plus comme une espérance bien éloignée. Ç'a pourtant été depuis longtemps un élément de tous mes projets. Que de rêves, ma chère Henriette, et que nous serions ridicules si en les formant nous n'en riions nous-mêmes !

Quant à un avenir plus éloigné, bien souvent, il est vrai, il attire aussi ma pensée ; mais je me suis imposé la loi de ne m'en laisser jamais préoccuper. Toutefois, je crois qu'il est utile d'y jeter parfois un coup d'œil pour régler sa marche d'après le point où l'on vise. Or, j'ai déjà des données importantes qui m'assurent que je ne serai pas contre mes inclinations engagé dans une sphère d'occupations disproportionnée à mes goûts et à mes besoins intellectuels. La principale de ces données est l'opinion bien formulée de mes directeurs sur mes aptitudes et la tendance de mon caractère, opinion qui, tu peux le croire, a la plus décisive influence sur l'avenir. Ils me l'ont souvent formellement déclaré, et je me l'étais dit avant eux : le ministère ordinaire, ce qu'on peut appeler le ministère des paroisses, ne serait nullement la fonction convenable à mon esprit.

Mais, dit-on, en dehors de ce ministère, il n'y a que l'instruction, et l'instruction en général, l'instruction surtout pour un ecclésiastique, *dans les circonstances actuelles*, n'est pas une perspective bien riante. Cela est vrai, ma bonne Henriette ; mais je crois qu'il y aurait quelque milieu possible entre ce ministère auquel Dieu ne m'a jamais appelé et la carrière épineuse de l'éducation. Sans le définir, je crois en entrevoir au moins la possibilité. L'archevêque de Paris mûrit actuellement un grand projet ; c'est la fondation d'une maison de hautes études, dont les fins seraient assez nombreuses et assez larges pour satisfaire tous les goûts. Mon directeur actuel au séminaire, homme d'un mérite assez distingué, est destiné à en être une des colonnes, et il m'a donné à entendre par plusieurs mots couverts, quand je lui exprimais la crainte qu'on ne m'appliquât à des fonctions peu en harmonie avec mes goûts, qu'il ferait en sorte que, supposé que je le voulusse, la porte m'en fût ouverte. Mais j'avoue que je serai difficile et qu'avant d'y entrer j'en étudierai de près l'esprit et les

constitutions. En tout cas, j'ai un pis aller : ce serait d'entrer au moins pour quelques années dans la société de Saint-Sulpice, où je suis *sûr* d'être reçu à bras ouverts, d'après les propositions même assez explicites que j'en ai reçues, mais auxquelles je n'ai eu garde de rien répondre. Comme ces messieurs ne sont chargés que des grands séminaires, le professorat n'y a pas les épines que présente nécessairement l'enseignement élémentaire et classique. Mais je n'y entrerais qu'à la condition de n'être employé que dans les séminaires du diocèse de Paris, et avec l'intention de m'en retirer au bout de quelques années, comme le font la plupart de ceux qui s'y attachent ; car, quoique la réunion de ces messieurs porte le nom de société, parmi eux comme parmi les élèves, la juxtaposition est le seul lien d'agrégation, il n'y a ni engagement ni promesses.

Sans cela, je n'en voudrais pour rien au monde ; je veux absolument me réserver l'espérance de mener un jour cette vie solitaire et privée qui, dans un cercle peu nombreux, mais présidé par l'amitié, a tant de charmes pour celui qui sait penser et sentir. O ma bonne Henriette, c'est là que je te retrouve comme élément nécessaire de mon bonheur ! C'est toi que Dieu m'a donnée afin d'aimer et d'être aimé de cette amitié pure, que la nature, c'est-à-dire la Providence elle-même, a instituée, et dont elle est d'ailleurs si peu prodigue. Je t'ai exposé tous les rêves qui occupent mon esprit dans ces moments d'oisiveté. A qui les dirais-je, sinon à la confidente de mes pensées les plus intimes, à celle qui ne partage qu'avec une autre un cœur que Dieu a fait capable d'aimer ? Quelle qu'en soit la réalisation, ce que je désire par-dessus tout, ce à quoi je me sens prêt à tout sacrifier, ce que je veux toujours conserver, quoique je sente bien que cela soit au-dessus des forces de la nature, ce sont ces principes de droiture et de vérité qui mettent le bonheur au-dessus des événements fortuits et de tous les efforts des hommes.

J'ai reçu, il y a peu de temps, une lettre de notre bonne mère. Elle est toujours bien portante, gaie, contente, ne vivant que de nous et par nous. Cette pauvre mère est déjà tout en fête, en songeant que dans quelques mois elle me

possédera encore : tu penses bien que ma joie ne serait pas moindre que la sienne. Mais, ma pauvre Henriette, je t'avoue que c'est pour moi une pensée bien pénible de songer que c'est au prix de tes fatigues et de ton exil que nous goûtons tout ce bonheur. Cette pensée m'empêche de m'y livrer sans une sorte de scrupule. Quand donc cesseras-tu d'être la seule à ne pas jouir de tes travaux ?

Adieu, mon excellente Henriette. Je remercie le ciel de m'avoir donné, dans ton amitié, la compensation de bien des peines, et, dans la confiance dont je peux user envers toi, une ample compensation de la réserve et du silence imposés à mon cœur dans ma vie habituelle. Je calcule les jours qui s'écouleront avant que tu reçoives ma causerie, et je cherche à en induire l'époque où je puis espérer une réponse. Tu conçois combien je le désire. Adieu encore une fois. Celui qui m'a donné mon affection pour toi comprend seul combien elle est vive.

E. RENAN

59

HENRIETTE RENAN A ERNEST RENAN

Varsovie, 9 mai 1844

Je relis et j'embrasse encore une fois ta lettre, mon bon et mille fois cher ami, cette lettre si longtemps désirée et enfin reçue avec une si vive joie ! Mon cœur n'existe que dans ma correspondance ; quand cet aliment vient à lui manquer, il mesure avec une double amertume l'immense solitude qui l'entoure. Hélas ! oui, mon bon Ernest, la vie, pour beaucoup du moins, s'écoule au milieu de personnes avec lesquelles il n'est d'autres rapports possibles que ceux d'une froide politesse, et ni toi ni moi ne sommes de ceux que ces sortes de relations peuvent satisfaire. S'accoutumer à vivre ainsi est longtemps et peut-être toujours rude et pénible ; puisse le ciel permettre que l'épreuve que tu en fais ne soit que temporaire ! Déjà, je compte souvent les mois qui te séparent du moment où tu verras notre bonne

mère, et je le vois approcher avec une joie égale à la sienne. Vous savoir heureux tous deux, n'est-ce pas la plus vraie satisfaction que je puisse éprouver ?

Je me demande en vain, mon Ernest, quel passage de mes lettres a pu donner à maman l'idée du beau rêve dont tu me parles et dont elle m'avait aussi écrit quelque chose ; on ne saurait créer un plus doux projet, mais malheureusement, il n'en est pas de moins fondé. Tu penses bien, mon pauvre ami, que je n'ai jamais pu parler de *dates* à maman, quand rien ne permet à mon cœur la moindre espérance raisonnable. Courage, attente et résignation sont sur ce point ce qui nous reste à répéter. Loin de marcher vers notre patrie, je vais de nouveau prendre un chemin opposé. Nous quittons demain Varsovie pour retourner à ce château désert où j'ai déjà passé deux étés, et quoique cette résidence ne soit guère qu'à soixante lieues d'ici, je me sens le cœur tout oppressé en tournant encore le dos à cet Occident où j'ai laissé toutes mes affections ; mes lettres aussi m'arrivent là-bas avec un plus long retard, ce qui est pour moi la plus grande punition. Excepté ces deux causes, rien n'obtiendra mes regrets à Varsovie ; j'y mène une vie aussi retirée qu'à la campagne, et, depuis que je suis en Pologne, je suis devenue de la plus complète indifférence pour tous les séjours ; il n'en est pas un où je retrouve un cœur ami... En conséquence de ce départ, je te prie, mon Ernest, de m'adresser désormais mes lettres comme il suit : M<sup>lle</sup> R..., au château de Clemensow, près Zamosc, Pologne. Je te demande aussi de vouloir bien faire la même recommandation à maman et à Alain, car je crains beaucoup pour les lettres qui viendraient me chercher après mon départ ; rien n'est plus irrégulier que le service des postes dans ce pays.

Notre frère m'avait déjà dit, en quelques mots, que tu t'étais décidé, cher Ernest, à prononcer ce premier engagement dont tu me parles aussi dans ta lettre. Je n'ai pas à y revenir, mon pauvre ami, pas plus qu'à te conseiller dans ceux qui t'attendent : mon premier devoir, mon premier désir est de laisser en liberté pleine toutes tes décisions. Pourquoi faut-il seulement que tu doives les prendre dans



un âge où l'on connaît si peu les rudes sentiers de la vie !... En relisant ma dernière lettre, tu as pu voir, mon ami, que la perspective de voyage dont je te parlais n'était nullement rapprochée, et que je t'ouvrais plutôt une idée que je ne te traçais une voie. Il en sera toujours ainsi, mon bon enfant. Je te dirai tout ce qui paraîtra mériter considération ; tu resteras, ensuite, parfaitement libre d'en décider ce que tu voudras : je n'ai jamais compris les conseillers qui trouvent mauvais qu'on ne suive pas leurs avis.

La pensée de te voir accepter si jeune une place de professeur à Saint-Nicolas ne me sourit nullement. Il faudrait, pour que cette place fût de quelque avantage, qu'il y eût par ailleurs la possibilité de continuer de hautes études, car, sans cela, mon bon ami, que pourrais-tu acquérir dans le poste si rebutant de maître d'études, ni même dans l'enseignement d'une classe élémentaire de latin ? Ne serait-il pas malheureux d'y consacrer un temps qui pourrait être employé plus utilement ? Ton désir, après tes études, d'aller les mûrir dans la solitude de notre terre natale, n'est nullement inexécutable, cher Ernest. Que Dieu m'accorde vie et santé, qu'il conserve son aide à mon courage, et tu me trouveras heureuse de seconder ce projet, comme tous ceux que tu pourrais former.

Pénétrer dans un avenir plus éloigné serait peut-être une recherche vaine : tant de circonstances peuvent le modifier ! Mais, laisse-moi pourtant te conjurer, mon pauvre ami, de ne jamais t'engager dans aucune agrégation qui t'ôterait toute liberté d'agir et t'enlèverait ainsi et à ta propre raison et à ceux qui t'aiment. N'oublie pas que celui qui s'engage dans une association abdicque tout jugement personnel, et se trouve souvent dans l'obligation de faire pour *un corps* ce qu'il n'eût jamais entrepris comme homme privé. Le dernier malheur de ma vie serait de te voir entraîné dans des voies qui ne sont point celles de ton âme, et forcé de prendre part dans des querelles auxquelles, je l'espère, tu désireras toujours rester étranger. — Dis-moi souvent, mon Ernest, pour calmer les sollicitudes de mon triste cœur, que tu veux toujours conserver ton esprit de droiture et de vérité, que nul n'y saurait porter atteinte et



que si le ciel nous réunit un jour, je trouverai encore en toi le frère que j'ai tant aimé et que je ne cesserai jamais de chérir.

Rends-moi un service d'*érudition*, mon bon ami. Aie la bonté de m'inscrire les principaux historiens grecs et latins, en notant l'époque de l'histoire que chacun d'eux a embrassée, et envoie-moi ce travail le plus tôt qu'il te sera possible sans te déranger ni te fatiguer. J'ai lu (en traduction bien entendu) les œuvres de plusieurs d'entre eux, mais je crains encore d'avoir fait quelque omission importante, et j'ai recours à toi pour y remédier. Ne t'étonne pas de cette demande, cher Ernest; *seule*, j'ai eu à remplir bien des lacunes de mes premières études, et seule aussi j'ai dû me mettre à la hauteur d'une tâche immense. Après avoir fait beaucoup de recherches historiques, j'en suis revenue aux sources premières, aux purs classiques, comme un écolier de septième. Rien, mon cher ami, ne peut me rebuter pour le bien des jeunes esprits que je cultive, pour l'accomplissement de la mission qui m'a été confiée. D'ailleurs, dans ma vie isolée, l'étude est une immense consolation, la seule peut-être qui me reste dans un pays où les mœurs, les goûts, l'état social, tout enfin est si différent de ce qui m'entourait dans notre patrie. Je pense souvent qu'ici, je voudrais ne vivre que dans ma chambre ou dans la salle de travail de mes élèves. Malheureusement, cela ne m'est pas toujours possible, quoique j'aie pris mon parti sur le brevet d'originalité que mes goûts de solitude m'ont fait obtenir. Il serait au-dessus de mes forces de gaspiller mon temps comme je le vois faire autour de moi, ou de passer de longues heures dans des conversations vides et futiles.

Je m'aperçois souvent que mes lettres mêmes se ressentent de cette disposition d'esprit; je ne te dis presque rien de ce qui me frappe au dehors, d'abord parce qu'il me faut être fort circonspect sur ce point, ensuite, parce que je ne puis croire qu'il y ait pour toi quelque intérêt dans la description des Cosaques de toutes formes, des Orientaux de toutes couleurs qui frappent à chaque instant mes regards. Lorsque, pendant l'hiver, je voyais passer de longues files de traîneaux devant la grille de cette riche demeure, je me suis

souvent surprise à les regarder en me demandant si j'étais encore dans le même hémisphère où j'avais jusqu'alors vécu. J'ai fréquemment l'occasion de m'arrêter au même doute : heureusement, j'ai pris le parti de ne m'occuper que de ce qui concerne l'avancement de mes élèves ; tout le reste m'est absolument égal. Être utile à ceux que j'aime, leur consacrer toutes mes forces, leur réserver toutes mes affections, voilà les premiers mobiles de ma vie, voilà l'intérêt que je n'oublie jamais et que je retrouve avec la même vivacité sous tous les climats. Sois pour moi sans inquiétudes, mon bon Ernest ; il est peu de choses qui m'ébranlent quand il ne s'agit que de moi-même. Pardonne le décousu de cette lettre, mon ami ; je la termine dans la nuit qui précède notre voyage, et au milieu de tous les embarras d'un départ. Puisse-t-elle du moins te prouver que ma tendresse pour toi est toujours la même et que je ne saurai jamais tarder à te le dire !

J'espère que tu m'écriras avant les vacances ; dis-moi à quelle époque elles commencent et combien de temps tu pourras passer près de notre pauvre mère. Toutes les personnes qui la voient m'assurent qu'elle est bien et ta lettre me le confirme ; crois, mon bon enfant, qu'il ne faut rien moins que cette unanimité pour calmer des inquiétudes qu'il faut avoir supportées pour les comprendre. Du reste, ses lettres sont calmes et joyeuses même, lorsqu'elle a l'espérance de te revoir. Elle m'a annoncé qu'elle doit aller t'attendre à Saint-Malo. — Adieu, mon bien cher Ernest ! Sois assuré que la confiance et l'amitié que ta lettre m'exprime raniment et fortifient mon cœur. Tu sais qu'elles ne tombent pas dans une terre ingrate et qu'à jamais tu auras les premières affections de ta sœur, de ta vraie amie.

H. R.

J'emploie pour te faire parvenir cette lettre le même moyen que j'ai déjà mis en usage pour les précédentes. N'oublie pas, mon ami, d'envoyer mon adresse à maman et à Alain. Dans deux ou trois mois, tu les embrasseras pour moi.

## ERNEST RENAN A SA MÈRE

*M<sup>me</sup> Veuve Renan, à Tréguier, Côtes-du-Nord.*

Paris, 27 mai 1844

Ma bonne et tendre mère,

Il y a quelques mois, à la veille du jour solennel de l'ordination, je vous causai une douce surprise en vous annonçant que j'allais enfin faire le premier pas dans la carrière ecclésiastique, en me consacrant à Dieu par la tonsure cléricale. C'est un motif analogue qui me fait encore déroger aujourd'hui à la régularité accoutumée de nos correspondances. Il y a déjà quelque temps, ma bonne mère, que mes supérieurs jugèrent à propos de m'engager à faire un pas de plus vers le sacerdoce par la réception des ordres mineurs. Quoique le nouveau lien où l'on me proposait de m'engager n'eût rien encore d'indissoluble, et ne m'imposât aucune obligation nouvelle, je n'ai pas cru néanmoins devoir accepter sans m'éprouver moi-même par de sérieuses réflexions, et sans m'éclairer d'avis salutaires. Grâce à Dieu, chère maman, je suis enfin arrivé à une décision, et les ordres formels de mon directeur m'ont fait un devoir de ne plus reculer. Que si j'ai tardé si longtemps, bonne mère, à vous en communiquer l'heureuse nouvelle, ce n'a été que pour conserver jusqu'au bout cette liberté d'esprit qui s'effraie d'une détermination précise, quand elle ne pourrait la rétracter sans causer une amère déception à ce qu'on a de plus cher. Le passé m'a rendu sage sur ce point et je n'oublie pas ce que nous avons souffert l'an dernier à pareille époque. Enfin, ma tendre mère, je n'ai pas dû différer davantage : vous saurez donc que samedi prochain je dois recevoir les quatre ordres mineurs. Quoique ces circonstances doivent toujours réveiller bien des craintes dans l'esprit de celui qui en comprend l'importance, cependant,

bonne mère, cette fois la détermination que j'ai prise a été exempte de ces alarmes qui avaient accompagné ma première initiation au sacerdoce. L'époque rapprochée de ces deux premiers pas n'en a pour ainsi dire pour moi fait qu'une seule et même action : les réflexions que j'ai dû faire pour l'un m'ont servi pour l'autre, et l'élan que j'avais pris m'a porté pour ainsi dire de lui-même et sans nouvel effort au second degré. D'ailleurs, j'avais toujours là mon directeur, m'animant et m'éclairant, me soutenant et me dirigeant. C'est donc presque sans trouble, avec calme et tranquillité, que j'ai pris cette fois ma détermination. Puisse la même paix m'accompagner à l'autel, où j'irai une seconde fois me consacrer à Dieu et à l'Eglise. Il ne manquerait rien pour compléter mon bonheur, sinon que je puisse, avant de m'en approcher, demander à ma mère sa bénédiction, comme le plus sûr garant de celle de Dieu. Privé de ce bonheur, je veux au moins, ma tendre mère, le recevoir en esprit. Je m'agenouille en esprit à vos pieds, pour recevoir la bénédiction de celle qui est pour moi la plus vive image de Dieu sur la terre et par sa bonté et par sa tendresse. C'est sous cette aimable sauvegarde que je veux faire un pas de plus vers le sanctuaire redoutable où Dieu a voulu que je tendisse.

Du reste, je le répète, ma bonne mère, l'engagement que je contracte n'a encore rien d'irrévocable : je pourrais reculer sans trahison ni sacrilège. Mais j'ai déjà un pied sur le seuil et le premier pas que je serai appelé à faire sera désormais sans retour. L'ordre que je vais recevoir n'a d'autre effet que d'en conférer les grâces nécessaires pour faire dignement ce grand pas que l'avenir me fait déjà entrevoir. Mais sans anticiper sur l'avenir, priez Dieu, bonne mère, que je profite dignement de la grâce qu'il m'offre pour le présent.

En annonçant ma résolution à ces messieurs du Collège et du presbytère, recommandez-moi bien à leurs prières. Je me recommande spécialement à M. Pasco, M. Gouriou, M. Le Borgne et à notre ami Liart. Je lui écrirai deux ou trois jours après l'ordination et je profiterai de la même occasion pour vous en transmettre les détails.

Adieu, tendre mère, la pensée de votre maternelle affection est celle sur laquelle mon âme se repose avec le plus de douceur; après Dieu, vous êtes ma joie et mon repos; votre fils le plus tendre et le plus respectueux des fils.

E. RENAN

J'allais oublier, bonne mère, une autre nouvelle non moins heureuse. Pour comble de bonheur, j'ai reçu une lettre de notre Henriette. Elle est parfaitement bien : bonne, aimante, heureuse et contente, autant qu'on peut l'être loin des siens. Elle me charge de vous annoncer, ainsi qu'à Alain, qu'elle a quitté Varsovie, et ainsi de ne plus y adresser les lettres, mais bien au château de Clemensow, près Zamosc, Pologne. Si vous lui aviez adressé quelque lettre qui n'eût pas dû lui parvenir avant le 9 mai, époque de son départ, elle vous avertit de ne pas compter qu'elle l'ait reçue, vu le service irrégulier des postes en ce pays. Faites-en part à Alain : j'attends une réponse de lui. Adieu, adieu, tendre et excellente mère.

61

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Issy, 5 juin 1844

Peut-être, ma tendre mère, l'expérience de mes incertitudes passées vous fait-elle désirer une confirmation plus explicite de la bonne nouvelle que je vous annonçais dans ma dernière et peut-être ne vous livrez-vous qu'avec une sorte de crainte à la joie qu'elle a pu vous causer. Ces quelques lignes, bonne mère, détruiront toutes vos appréhensions, en vous apprenant que, selon l'annonce que je vous en avais faite, j'ai reçu samedi dernier les ordres mineurs. Ainsi, bonne mère, le pas est fait, il n'y a plus à reculer, et quoiqu'il n'ait encore rien d'irrévocable, j'espère bien que je ne me repentirai jamais, et qu'il me préparera à d'autres



démarches autrement importantes et décisives. Dieu soit loué, chère maman, de ce qu'il a daigné opérer en moi. C'est sa main, je l'ai reconnu, qui m'a dirigé en tout cela. Les décisions précises et répétées de mon directeur auraient dû suffire pour m'en assurer ; mais la consolation et la douceur que j'ai éprouvées en m'attachant encore à l'Église par ces nouveaux liens ne m'ont plus permis de douter que ce ne fût la main de Dieu qui m'y encourageait. Puisse-t-il achever ce qu'il a commencé !

Que j'ai souvent envié, bonne mère, durant l'ordination, le sort de ceux qui s'approchaient de l'autel sous les yeux de leurs parents, et comme offerts par eux au Dieu auquel ils se consacraient ! Combien de fois aussi ma pensée s'est-elle portée vers vous, songeant que la vôtre me suivait également ! Un jour peut-être, il nous sera donné de nous suivre dans ces grandes occasions d'une manière plus effective. La cérémonie de l'ordination s'est faite dans la grande église Saint-Sulpice, et a été vraiment magnifique. Figurez-vous une longue nef garnie des deux côtés, d'un bout à l'autre, par deux cent cinquante ordinands ; joignez-y l'ordre et la beauté de ces augustes cérémonies, si capables de faire impression même sur ceux qui y sont étrangers et indifférents, et vous comprendrez sans peine la vive impression qu'elle a semblé faire sur la foule nombreuse qui y assistait, quoique plusieurs de ceux qui la composaient n'y eussent peut-être été amenés que par la curiosité. Elle m'a fait une si agréable impression que c'est à peine si j'ai senti les sept heures consécutives qu'elle a duré. Son souvenir, je vous l'assure, restera longtemps gravé dans mon souvenir et dans mon cœur.

Il y a deux jours, bonne mère, que je vous ai écrit encore quelques lignes, mais elles vous parviendront peut-être longtemps après celles-ci. C'est par l'entremise de M<sup>me</sup> Romand. J'ai reçu, quelques jours avant l'ordination, une carte de visite où elle m'indiquait son adresse, et me priant de la charger de mes commissions. Je n'ai pu lui rendre sa visite en personne, à cause de la retraite de quelques jours qui a accompagné l'ordination ; d'ailleurs, le style des quelques lignes qu'elle avait ajoutées derrière

la carte de visite m'annonçait qu'elle ne le trouverait pas mauvais, que même elle ne s'y attendait pas. Mais néanmoins j'ai voulu profiter de son offre, afin d'avoir occasion de lui témoigner par écrit ma reconnaissance de son attention ; et d'ailleurs, bonne mère, cela me fournit l'occasion de vous dire encore quelques mots, ce qui est pour moi un bonheur.

J'ai aussi reçu dimanche dernier la visite de M. Mauffray qui m'a fait grand plaisir.

Mon Dieu ! que ne puis-je aussi quelque jour recevoir la vôtre, ma tendre et bonne mère ; oh ! que je serais heureux ce jour-là ! Mais quoi, c'est moi qui vais bientôt vous la rendre. Cette délicieuse espérance me fait tressaillir. Adieu, bonne mère, en attendant que nous nous embrassions ; vous savez tout l'amour, tout le respect, toute la tendresse que Dieu a mis dans mon cœur pour la meilleure des mères.

Votre fils tendre et respectueux.

E. RENAN  
Cl. m.

62

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, au château de Clemensow, près Zamosc  
(Pologne)*

Paris, le 11 juillet 1844

Je veux, avant d'aller embrasser notre bonne mère, ma chère et excellente Henriette, m'entretenir encore une fois avec toi. Je pense que quand tu recevras ces lignes, je serai bien près de me réunir à elle, mon départ étant fixé du 20 au 25 de ce mois. Cette pensée depuis longtemps m'occupe tout entier ; elle est le centre naturel où se portent mes désirs et mes espérances, dans les moments où je les laisse libres de suivre leur pente naturelle. La vie solitaire a sans doute ses douceurs ; mais quand elle est dénuée de ces douces affections qui sont la vie de l'âme, et quand, avec cela, elle est longtemps prolongée, elle devient un cruel supplice.

Figure-toi que, pendant les dix mois que je viens de passer ici, il ne m'a pas été donné une seule fois de voir un visage connu, hors ceux qu'un concours fortuit a amenés ici simultanément avec moi. Triste amitié que celle qui n'est fondée que sur un rapprochement si étranger au cœur !

Je ne me plains pas de la privation de ces visites indifférentes, qui peuvent suffire à ceux qui ne cherchent, dans le commerce du dehors, qu'une occasion de sortir d'eux-mêmes et d'étouffer l'ennui inséparable de la réflexion sur le moi. Celles-là, je me réjouis d'en être privé. Mais celles dont l'absence me fait éprouver un vide cruel, ce sont celles de ces personnes qu'une affection si pure et si légitime m'a attachées ; ce sont ces doux entretiens où l'âme peut parler à une autre comme elle se parle à elle-même, tels, en un mot, que Dieu me les avait accordés, au temps où il voulait m'acclimater à une vie si nouvelle pour moi, et dont pourtant j'ignorais encore alors toutes les épines. Mais j'ai honte, ô ma bonne Henriette, de te parler des souffrances de l'isolement, quand je songe que c'est toi qui les souffres dans toute leur amertume, privée même de ce repos annuel qui vient interrompre pour moi la série accoutumée de ma pauvre vie. La pensée du bonheur dont je vais jouir ne me revient jamais, qu'elle ne me rappelle que celle à qui je le devrai en sera elle-même privée, peut-être encore durant des années. Cette pensée m'est bien pénible, ma bonne Henriette, et je n'y trouve d'adoucissement que par l'espérance et la conscience de cette affection qui est le seul retour par lequel on peut payer le dévouement. Te rappelles-tu qu'il y a cinq ans, quand je te quittai pour aller revoir notre bonne mère, tu pleurais ? Je n'y pense jamais sans en faire presque autant. Pauvre Henriette, que dirions-nous maintenant ? Oh ! que ta pensée nous sera présente durant les doux instants qui s'approchent. L'an dernier, c'était là que se tournaient toutes nos conversations.

Je dois t'apprendre, ma chère Henriette, que, depuis ma dernière lettre, j'ai fait un pas de plus dans la carrière ecclésiastique. Mais celui-ci ne m'a pas coûté les soucis et les longues alternatives de doute qui avaient accompagné le premier. Il n'en est, pour ainsi dire, que l'annexe, et n'a

ajouté aucun lien, aucune obligation à l'état qui le précède, et qui n'entraîne lui-même aucun lien, ni aucune obligation. Je n'ai donc pas dû beaucoup hésiter. Mais désormais il n'en sera plus de la sorte. Le premier pas qui se présente maintenant à moi, sera définitivement irrévocable (1) ; heureusement qu'il ne se montre encore à moi que dans un avenir bien éloigné, dont le *strict minimum* est une année, mais qui, je le pense, s'étendra au-delà. Je ne peux y penser sans crainte, et, quand je pense aux angoisses du passé, ô mon Dieu ! mon Dieu ! m'écrié-je, éloignez de moi ce calice. L'hésitation est si cruelle quand elle a pour objet une démarche qui pèsera sur la vie entière. Cependant que sa volonté soit faite et non la mienne. Tu me soutiendras, n'est-ce pas, mon Henriette, au moins en m'assurant que tu m'aimes ?

Parmi les pensées d'avenir qui nous ont occupés dans nos dernières correspondances, il y en a une, ma bonne Henriette, sur laquelle je sens le besoin de revenir ; car je ne veux pas du tout que tu te méprennes sur mes vrais sentiments sur ce point. Ils sont parfaitement arrêtés et les voici. Quand je te manifestai le goût qui m'entraînait vers une vie studieuse et retirée, de préférence aux fonctions du ministère extérieur, tu semblas craindre que je ne cherchasse la réalisation de ce projet en m'agrégeant à quelque congrégation ou société religieuse. Cette pensée t' alarma, et je le conçois ; car je t'assure que, tout aussi bien que toi, je suis singulièrement éloigné de ce genre de vie qui absorbe l'individu dans un être abstrait ; un corps détruit, comme tu le dis si bien, tout sentiment personnel, et oblige celui qui s'y engage à faire pour un corps ce qu'il n'eût jamais entrepris comme homme privé. Je te le répète, j'ai sur ce point des idées fort décidées, car je les crois justes. Je suis persuadé que les corporations religieuses, utiles pour certains temps et pour certaines personnes, sont tout à fait déplacées et incompatibles avec d'autres temps et d'autres personnes. Et je crois de plus que notre époque est du nombre de ces temps, et que, moi, je suis du nombre de ces personnes.

(1) Le sous-diaconat



Je pense que le pur chercheur de vérité évitera toujours ces liens qui lui imposent le devoir (ou plutôt la nécessité, car devoir c'est autre chose) d'adhérer non à la vérité, auquel l'amènera sa raison, mais [à] la doctrine de telle ou telle école. Au milieu de ces vives controverses, qui occupent l'opinion publique de notre pays, et que je regarde après tout comme un de ces futiles aliments, nécessaires à ceux dont les passions ont besoin d'être stimulées par un objet quelconque, quoique je reconnaisse que l'observateur qui sait s'en moquer et s'en tenir en dehors puisse en tirer des inductions utiles, au milieu, dis-je, de ces controverses, sur lesquelles j'ai réfléchi, j'ai pu me former un sentiment également éloigné et des furibondes déclamations de ceux qui voient souvent du mystère où il n'y en a pas, et des panégyriques ridicules de ceux qui ont l'esprit assez petit pour voir dans une institution humaine le type de la souveraine perfection.

Les uns et les autres me semblent ignorer également ces deux grandes lois de la nature humaine : 1<sup>o</sup> que chercher une œuvre humaine, quelque nom qu'elle porte, fût-il celui de Jésus-Christ, quel que soit son objet avoué, fût-il le plus saint, quelques moyens qu'elle emploie, fussent-ils les plus purs, où les passions humaines n'aient leur contingent d'influence et d'action, que chercher, dis-je, une telle œuvre, c'est chercher l'impossible ; 2<sup>o</sup> que l'humanité marchant toujours, et que les institutions ne marchant pas, il s'ensuit nécessairement que les institutions de tel siècle seront en désaccord avec le siècle suivant, et qu'alors vouloir les soutenir, c'est s'amuser à réchauffer un cadavre et faire preuve d'un bien petit esprit. Telle est mon idée, dont le corollaire pratique est de me tenir à part et complètement en dehors de ces mouvements intéressés et passionnés, qui sont si insupportables à celui qui cherche le vrai, et qui croirait trop faire bonheur à des niaiseries, en s'échauffant la tête pour elles. Quand ils seront morts, et que je serai mort, cela leur servira et me servira beaucoup que j'aie perdu pour eux le peu de calme qui fait le charme de nos quelques instants ici-bas, et qui cherche sans cesse à nous échapper ! Je veux donc me tenir tout à fait à l'écart de ces vaines



controverses qui ne servent qu'à éloigner l'homme de sa fin, et pour cela n'y être jamais partie intéressée. Mais, ma bonne Henriette, je ne renferme pas sous le nom de congrégation religieuse ces réunions d'hommes assemblés par un même but extérieur, par la similitude des occupations, et qui ne sont liés entre eux par d'autre lien que par une juxtaposition purement temporaire et rescindable à volonté. On ne croit pas enchaîner sa liberté en s'agrégeant à un corps enseignant, tel que l'Université, etc. Or, je cherche en vain quelque lien plus étroit entre les membres des sociétés auxquelles je fais ici allusion : le fait est qu'il n'y en a pas.

Du reste, ma bonne Henriette, quelques événements, préluant à de plus importants, et qui ont commencé à se dessiner depuis ma dernière, changeront probablement du tout au tout mes plans pour l'avenir. Je ne t'en parle pas cette fois, car ils sont encore dans le vague des oui-dire, et d'ailleurs la réponse à la demande scientifique que tu m'adressais et que tu trouveras ci-incluse, m'oblige à être cette fois plus laconique : ce sera l'objet de notre prochain entretien.

Pardonne-moi, je te prie, le désordre qui règne dans les seconds paragraphes des notes que je te transmets : il était facile de garder une méthode suivie en parlant des grands historiens ; mais pour l'observer au milieu du déluge des écrivains secondaires, il eût fallu consacrer à un travail de pur arrangement un temps et des soins auxquels j'ai pensé que ta perspicacité suppléerait. Permets-moi de te demander aussi un service analogue. Si tu avais quelques relations avec quelque ecclésiastique *instruit*, du pays que tu habites, pourrais-tu connaître de lui quel est l'*enseignement général* des écoles de la Pologne et des pays environnants sur les questions théologiques suivantes : 1<sup>o</sup> les décrets dogmatiques des souverains pontifes doivent-ils être considérés comme des *règles de foi infaillibles et irréformables* par elles-mêmes, ou bien est-il nécessaire que le consentement de l'Église universelle s'y ajoute, pour qu'ils méritent ce titre ; 2<sup>o</sup> quel est le pouvoir du souverain pontife par rapport aux *canons de discipline*, et peut-il obliger une église particulière à renoncer à ses usages et libertés ; 3<sup>o</sup> le pape

est-il ou non supérieur au *concile œcuménique* en fait de dogme et de discipline ; 4<sup>o</sup> le pape a-t-il un pouvoir direct ou indirect sur le *temporel* des rois, et, s'il n'en a aucun, comment expliquer les faits nombreux où il se l'est arrogé au moyen âge. Sont-ce de vraies *usurpations* ou des *effets du droit public* qui régissait la société civile à cette époque ? Je voudrais savoir si la réponse que font les théologiens français à ces questions, et qui est connue sous le nom de *doctrine gallicane*, leur est réellement *exclusivement propre*. C'est un point de fait actuellement fort contesté, et sur lequel j'ai pensé que tu pourrais me fournir quelques renseignements. Tu comprends dès lors que je demande l'*enseignement* des écoles et non le sentiment de tel ou tel en particulier, ou l'appréciation intrinsèque des doctrines ci-dessus énoncées. Ma question ne roule que sur le fait.

Il faut nous séparer, ma chère et excellente Henriette. J'espère que tu ajouteras au bonheur dont je vais jouir auprès de ma bonne mère celui de recevoir une lettre de toi. Je lui écris aujourd'hui même pour lui apprendre une prochaine arrivée. Ce n'est que par la conscience de cette amitié réciproque, qui franchit les distances, que je me console du vide irrémédiable qui se mêlera à notre bonheur. Adieu, ma très chère Henriette ; puisses-tu comprendre toute l'affection et toute la tendresse qui vivent dans le cœur de ton Ernest pour la meilleure des sœurs.

E. RENAN

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, au château de Clemensow, près Zamosc  
(Pologne)*

[Été 1844]

Ma bonne et chère Henriette,

Je veux aussi te dire quelques mots. Que de joies j'ai éprouvées depuis les dernières lignes que je t'écrivis de mon séjour habituel ! Embrasser notre mère chérie, revoir des lieux qui ne manquent jamais d'exciter de douces associations d'idées, retrouver ces habitudes domestiques, qui sont si puissantes pour répandre sur l'âme une certaine suavité, qui la fléchit sans l'amollir, c'était plus qu'il n'en fallait pour me remettre des fatigues de ma vie ordinaire, et de la trempe un peu raide que mes pensées tendent à y prendre. Il semble que les paroles de la mère aient une efficace toute particulière pour tout adoucir, lors même qu'elles semblent y viser le moins. D'ailleurs, où chercher l'affection pure et désintéressée, si ce n'est sur son sein ? Comme c'est un besoin du cœur de l'homme, il était juste que Dieu réservât à chacun un cœur où il pût être sûr de trouver ce qu'il chercherait en vain ailleurs. Jamais aussi je n'avais eu l'esprit plus libre : les facultés intellectuelles tiennent par des liens secrets aux facultés morales et affectives, et ressentent le contrecoup de la souffrance ou du bien-être de ces dernières. Ce sont deux systèmes faits pour marcher ensemble et non pour se suppléer. Que l'étude, en nourrissant l'intelligence, puisse adoucir les souffrances de la partie affective privée d'aliment, cela est vrai ; mais c'est en trompant la faim et non en la rassasiant. Enfin, ma bonne Henriette, béni soit Dieu qui nous avait réservé ce doux repos, ce remède à tous les maux. Je fais trêve aux pensées d'avenir ; ce n'est pas que dans l'état de ma vie habituelle

ces pensées me troublent : je tâche de les maîtriser et de m'en occuper sans en être occupé. Mais ici, si quelques occasions les ramènent à ma pensée, c'est plutôt pour y rêver que pour y penser, et après tout le rêve n'est pas un mal, surtout en vacances. — J'ai trouvé notre bonne mère parfaitement bien : son isolement, quoique si profond, elle le supporte à merveille. C'est le plus heureux caractère que j'aie connu de ma vie. Sa santé m'a semblé aussi dans un état très satisfaisant. — Sa tendresse fait à elle seule tout l'agrément de mes vacances. Je suis difficile sur le choix de ceux à qui j'accorde ma confiance et mon amitié ; et le caractère de ceux qui m'entourent me porte peu à lier parmi eux de nouvelles connaissances. Le clergé de ce pays, quoique respectable, est circonscrit dans un cercle de vues si étroites, que je craindrais qu'un contact trop immédiat ou trop prolongé ne finît par m'y renfermer avec eux. Je ne connais qu'une chose à laquelle ils seraient éminemment propres : ce serait à prêcher une croisade contre l'Université : je ne doute pas qu'ils ne le fissent dès demain, s'ils étaient sûrs de trouver des soldats. Quoi qu'il en soit, ils y mettent un enthousiasme et un zèle désintéressé tout à fait comiques. J'aime beaucoup à en rire, et cela m'a fourni l'occasion de faire des observations psychologiques assez curieuses sur la manière dont se forment les opinions des hommes, et sur la simplicité avec laquelle des hommes innocents se jettent de la poudre aux yeux sur les motifs secrets qui les dirigent.

J'ai choisi pour occupation des vacances la continuation de mes études hébraïques. Mes travaux de l'an dernier m'ont mis en état de m'élever au-dessus des difficultés littérales et de goûter cette littérature si antique et si pure. Je m'applique surtout à la poésie et spécialement aux *Psaumes*, qui en sont les plus précieux restes. C'est une source inépuisable d'admiration et même d'observations scientifiques, pour celui qui sait y voir les premiers chants de l'enfance du genre humain et la langue dans laquelle il balbutia ses premiers mots. Envisagés à ce point de vue, ces antiques fragments ont une valeur inestimable, et si quelque psychologue s'occupait jamais de développer la théorie

de l'une des facultés les moins étudiées de l'homme, la faculté d'inspiration spontanée ou de poésie, c'est là qu'il devrait chercher ses matériaux. Car, à mon sens, cette faculté était une faculté d'enfance qui a disparu du monde, qui n'existait que dans le monde antique, et dont ceux qui se disent maintenant poètes ne sont que les imitateurs quant à la forme. Mais pour le fond, qui est l'inspiration, elle s'est éteinte, et nos poètes n'ont d'autre ressource que de nous dire en beaux vers qu'ils sont inspirés, à défaut d'inspiration réelle. Voilà pourquoi, comme dit Pascal, les honnêtes gens ne mettent guère de différence entre le métier de poète et celui de brodeur.

J'attends avant notre départ pour Saint-Malo une réponse à la lettre que je t'avais écrite de Paris et à ces quelques lignes. Ce sera le complément de mes agréments de vacances. J'ai laissé à maman les affaires sérieuses ; nous en dissertons pourtant à loisir dans nos promenades et nos conversations. Puissent-elles se terminer pour le mieux ! Adieu, ma bonne et chère Henriette, tu sais que le cœur de ton Ernest est partagé entre bien peu de personnes et tu sais aussi quelle place tu y occupes.

E. RENAN

64

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 11 octobre 1844

Ma bonne et tendre mère,

Je suis à Paris depuis hier au soir, et à Saint-Sulpice depuis ce matin. Mon voyage s'est effectué très heureusement, et tous mes objets sont fort bien conservés. Étant arrivé hier fort tard, j'ai pris le parti fort peu économique, mais le seul possible, de passer la nuit à l'hôtel. J'y ai dormi comme vous pouvez le croire, et, ce matin, je me suis trouvé complètement remis de mes fatigues. J'ai été reçu avec beaucoup d'affection par tous mes amis et mes supérieurs.



Mais vous dirais-je, ma bonne mère, tout le vide que mon cœur éprouve depuis qu'il est sevré des douceurs qu'il goûtait auprès de vous ? Vous seule, chère maman, savez jeter quelque charme sur le sérieux de ma vie ; en vous perdant, j'ai perdu tout ce qui me la rendait douce et aimable. Jamais je n'ai éprouvé un serrement de cœur comparable à celui que j'ai éprouvé quand je me suis vu seul, isolé, jeté de nouveau dans une autre vie, dont je ne me plains pas sans doute, car jamais je ne me plaindrai de mon devoir, mais bien sèche et bien froide si je la compare à la vie parfaitement heureuse dont vous m'avez fait jouir. O bonne mère, croyez bien que si je semblais avoir hâte de revenir ici, c'est que le devoir m'y appelait ; mais je sentais bien alors, et je sens maintenant plus vivement que jamais, que rien ne saurait compenser pour moi la présence de ma mère, de la meilleure et de la plus chérie des mères. Oh ! que j'achèterais cher maintenant quelques minutes de cette présence aimable, qui faisait mon bonheur ! Quand il me sera donné de nouveau d'en jouir, que je me garderai d'en laisser échapper la moindre partie ! Je me reproche presque les courts instants que j'ai passés sans vous, quoique Dieu sache que ç'a été toujours malgré moi, et que mes plus doux moments ont été ceux que j'ai passés avec vous. C'est maintenant, bonne mère, que j'aime à reposer ma pensée sur notre projet favori. Savez-vous bien que cette pensée m'est nécessaire pour me soutenir ? Sans elle, je crois, le courage me manquerait. Ce sera l'an prochain, n'est-ce pas, bonne mère ? A peine étais-je parti que je regrettais de ne pas l'avoir mis à exécution cette année. C'est mon pauvre cœur, chère maman, qui fait ses folies. Pardonnez-le-lui, vous l'avez si bien gâté.

Adieu, chère maman, l'heure avancée m'empêche de m'entretenir plus longtemps avec vous. Au nom du ciel, soignez-vous bien, et songez que ma vie dépend de la vôtre. Adieu encore une fois, bonne mère, que ne puis-je vous exprimer combien je vous aime !

E. RENAN  
Cl. m.

## ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, au château de Clemensow, poste de Zwierzaniec, près Zamosc (Pologne)*

Paris, 1<sup>er</sup> décembre 1844

J'ai quelque temps tardé à t'écrire, ma bonne et chère Henriette, parce que j'espérais tous les jours une lettre de toi. Il me semblait me souvenir que, dans les dernières lettres que nous reçûmes de toi durant les vacances, tu me promettais une longue réponse pour les premiers jours qui suivraient mon retour au séminaire, c'est-à-dire les premiers jours de novembre. C'est sans doute une erreur, puisqu'en effet je ne l'ai pas reçue; il me sera arrivé ce qui m'arrive bien souvent, c'est de prendre mes désirs pour des réalités et, à force de souhaits, d'arriver à espérer. Mon attente voyage ainsi d'un courrier à l'autre, et l'heure des visites, auparavant si indifférente pour moi, réveille tous les jours mon impatience, parce que j'espère qu'elle m'amènera le message de Mlle Ulliac, qui déjà si souvent m'a porté la bonne nouvelle. J'espère bien qu'il ne tardera plus longtemps; mais je n'ai pas voulu reculer plus longtemps le plaisir de m'entretenir de nouveau à loisir avec toi.

J'ai donc quitté notre bonne mère il y a environ six semaines. Je crois t'avoir déjà dit, ma bonne Henriette, quelle avait été ma joie en la retrouvant toujours la même pour la santé et la gaieté. Avec quel bonheur je l'entendais reconnaître elle-même le contraste de ses dernières années avec les jours si agités et si douloureux qui avaient jusqu'ici rempli sa vie et en attribuer la cause après Dieu à ses enfants bien-aimés. Maman est vraiment un des plus beaux types de mère que je puisse imaginer. Elle ne vit que par nous, elle s'identifie avec nous. La seule différence que j'aie trouvée en elle à ce voyage, c'est que la solitude commence à lui peser davantage : elle ne me l'a pas dit, mais je l'ai induit de plusieurs petites circonstances.

La vie douce et calme que j'ai menée pendant les vacances m'a complètement remis de l'état d'épuisement où je me trouvais l'an dernier dans les derniers mois de l'année. Ma santé n'a jamais été plus parfaite et même je me trouve maintenant beaucoup plus fort qu'à l'époque de la rentrée. Pourtant, les premiers jours ont été bien pénibles. J'étais étonné, après avoir passé tant de fois par ce douloureux moment, de me trouver encore si faible. Tout un autre monde de pensées tristes, dures, souvent aigres et inquiètes, se réveillait en moi après s'être longuement assoupi. Enfin, au bout de quelques jours, j'étais de nouveau enfoncé dans l'étude et cela m'a rendu un peu de nerf. Du reste, ma bonne Henriette, il s'est opéré cette année en ma position un changement que je considère comme important, moins sans doute en lui-même que par les suites qu'il peut avoir sur mon avenir et que j'ai déjà pu entrevoir. Je t'ai déjà parlé de mes études dans la langue hébraïque et des progrès assez rapides que j'y avais faits. En effet, quoique je n'aie encore qu'un an d'études, le professeur d'hébreu, se trouvant trop occupé par les deux cours qui se font dans cette langue au séminaire, m'a fait charger par les directeurs de professer l'un de ces cours.

Je n'ai pas hésité à accepter, tant pour l'utilité scientifique que j'en pouvais retirer que parce que j'aperçus sur-le-champ que cela pouvait mener à quelque chose de plus. D'ailleurs, j'ai pour principe d'entrer toujours dans le chemin qui s'ouvre devant moi, parce que l'on ne sait pas où il mène. Bien d'autres l'ont envisagé comme moi, et tous ceux qui m'ont félicité n'ont pas manqué de me faire remarquer que le professeur actuel d'hébreu à la Sorbonne a commencé de la même manière. On m'a même déjà fait la proposition du reste d'accepter une place de professeur de la même langue, au moins d'abord comme suppléant, dans une sorte de faculté de théologie qui serait en projet dans la tête de M. Affre, archevêque de Paris ; mais ce projet me paraît si vague pour le temps, pour la manière, etc., que je n'en sais trop que penser. On assure pourtant qu'il doit s'ouvrir inmanquablement dans un an. Nous verrons. Tu comprends, du reste, que je n'ai pas dit non. Cette place,

si elle réalisait ce que je conçois sans toutefois l'espérer, me procurerait ce que j'ai toujours souhaité, une vie d'étude et de réflexion, sans entrer dans une société religieuse, à quoi je répugne plus que jamais.

Il paraît du reste que la position de ces professeurs serait honorable sous tous les rapports. Sans faire plus de fond sur ce projet que sur un autre, je puis certainement conclure de ce que je vois autour de moi à mon égard, de l'opinion de mes condisciples et de mes supérieurs, de l'espèce de réputation que m'a faite la manière assez remarquable dont on dit que je fais la classe, que je n'ai plus rien à craindre par rapport à mon genre de vie à venir. Et ce qui me rassure contre les illusions qu'on se fait naturellement à soi-même, c'est que je n'ai jamais reconnu que je fusse grandement optimiste. Du reste, je te le répète, je ne fonde pas mes espérances précisément sur le projet que je t'ai ci-dessus spécifié : plusieurs raisons, au contraire, me portent à m'en défier. Je me contente d'en induire d'autres possibilités.

Je ne fus pas peu étonné quand le supérieur, en me proposant la charge dont je t'ai parlé, voulut en même temps me faire accepter une rétribution pécuniaire, vu que je continue comme les autres élèves mon cours de théologie, que je ne suis pas censé, par conséquent, sortir de leur rang. Il me proposa d'abord deux cents francs. Tu comprends que j'aurais accepté volontiers et pour toi et pour moi. Mais je crus remarquer, au tour qu'il donnait à sa proposition, que la *Compagnie* consentait bien volontiers à faire cela et même plus pour moi, espérant qu'un jour je ne lui serais pas inutile. Je sais d'ailleurs qu'elle fait de même pour plusieurs autres qui se destinent à en faire partie. Ce tour me déplut et j'évitai soigneusement d'entrer dans ce point de vue, pour cela je refusai. Pressé par les instances du supérieur, je consentis à accepter cent francs, afin, disais-je, d'acheter quelques ouvrages considérables, dont ma classe nécessitera l'achat. Pour nous mettre d'accord, il fixa définitivement la somme à cent cinquante francs. J'ai préféré perdre cinquante francs et les recevoir à titre de gratification bénévole et non comme membre futur de la société. Une promesse même implicite, une simple reconnaissance envers une



société me fait peur, car après tout, je ne vois pas comment on peut la lui témoigner, si ce n'est en y entrant. Or, il vaut mieux refuser un bienfait que de s'exposer à ne pas pouvoir le reconnaître. J'ai supposé ton consentement tacite ; car enfin, bonne Henriette, en un sens, cela te regardait plus que moi.

J'ai aussi commencé cette année à m'occuper sérieusement de l'étude de l'allemand. J'y ai fait déjà quelques progrès, et, d'après l'usage invariable, j'ai abordé il y a quelques jours les fables de Lessing. En somme, il n'y a que la bizarrerie de la construction et l'anomalie des verbes irréguliers qui me paraissent des difficultés réelles. J'ai un secours fort utile dans plusieurs condisciples allemands, qui m'aident de leurs conseils. Je pense fort souvent à la proposition que tu me fis il y a quelque temps par rapport aux voyages, etc., et je voudrais être en état de l'accepter au jour où je croirais y voir mon avantage. J'en suis, je te l'avoue, moins éloigné que jamais.

Malgré toutes ces occupations, ma bonne Henriette, c'est vers toi et vers notre bonne mère que j'aime à diriger ma pensée, quand elle a besoin de repos, ce qu'elle chercherait vainement ailleurs. C'est une triste chose d'être réduit à étouffer ses facultés l'une par l'autre, faute de pouvoir les développer toutes. Dieu me garde jamais de l'essayer : quelquefois, j'en suis comme tenté ; mais alors ton souvenir et celui de maman sont ma sauvegarde. Je ne serai jamais dans mon état normal que quand je pourrai joindre à l'étude et à la pensée les joies du cœur et de l'amitié. Les vacances passées ont été sous ce rapport l'idéal sur lequel je modèle mes souhaits d'avenir. Aussi que de rêves nous y avons formés, notre pauvre mère et moi ! Tu en étais toujours partie intégrante. Dis-moi donc dans ta prochaine lettre quelles seraient tes pensées par rapport à l'avenir et à la France. J'ai souvent voulu conjecturer sur ce point ; mais faute de données, je n'ai pu arriver à rien de satisfaisant. Tu évites toujours de nous en parler. — Adieu, ma bonne et chère Henriette, tu connais la vérité de mon affection : c'est la seule reconnaissance que je puisse t'offrir pour tout ce que tu as fait pour moi. Puissé-je un jour te la prouver selon mes désirs.

Ton frère et ami, E. RENAN



ERNEST RENAN A ALAIN RENAN

Paris, 10 janvier 1845

Mon cher Alain,

J'ai besoin de ton indulgence pour excuser mon long silence. Moi-même, je me le reproche, et ne me le pardonnerais pas, si je savais que l'indifférence ou la négligence y eussent eu quelque part. Mais telle, j'en suis sûr, n'a jamais été ta pensée, et en effet tu eusses bien mal jugé des dispositions de mon cœur. J'ai passé avec toi et la chère Fanny des jours trop agréables pour en perdre si tôt le doux souvenir. J'aime encore au milieu des travaux sérieux et multipliés qui m'occupent, à y reporter ma pensée, aux moments où elle est libre de se promener à son gré. La vie de famille m'a toujours été chère, et je n'ai pu voir sans en être heureux moi-même, tout le bonheur qu'il t'est donné d'y goûter. Maman en a remporté la même impression, et elle me l'a témoigné en ses dernières lettres; sa petite-fille surtout lui tenait fort au cœur; et elle paraissait regretter beaucoup les offices de grand-mère.

Tu auras probablement su par les lettres que j'ai adressées à maman à Saint-Malo, la nouvelle fonction dont on a voulu me charger au séminaire, en me confiant l'un des cours de langue hébraïque. J'ai accepté avec joie, moins pour l'importance de la chose en elle-même, que par les facilités qu'elle peut me donner pour l'avenir, et par l'avantage qu'elle me procure pour continuer mes études sur ce point. C'est surtout dans les langues que le professorat est la meilleure méthode pour apprendre.

Je mets toute mon application à bien faire ma classe; car je crois que l'homme est coupable de négliger les occasions, même les plus éloignées, qui peuvent le mener à quelque chose de distingué. Du reste, jusqu'ici les élèves et

les professeurs sont assez contents les uns des autres. — C'est pour moi en un sens un surcroît de travail ; mais d'un autre côté cela m'a aussi valu plusieurs privilèges, qui m'ont donné beaucoup de large.

J'ai reçu tout dernièrement une lettre de notre Henriette. Elle contenait les nouvelles les plus satisfaisantes, sauf qu'elle était désespérée d'être encore condamnée à passer l'hiver dans son désert de Clemensow. Je lui avais écrit auparavant, et ma lettre a croisé la sienne.

Que la chère Fanny soit persuadée de l'affection que je lui porte, et de l'agréable souvenir que j'ai conservé de l'amitié qu'elle nous a témoignée. Elle m'a tenté de souhaiter un baptême *annuel*, pour clore dignement mes vacances. Mais en y réfléchissant, je me suis résigné à être plus raisonnable. Je la prierai seulement d'embrasser pour moi l'aimable petite nièce dont je lui suis redevable.

Pour toi, mon bon Alain, tu connais aussi toute la tendresse et la sincérité de mon affection,

Ton frère,

67

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, au château de Clemensow, poste de Zwierzniec, près Zamosc (Pologne)*

Paris, 13 février 1845

Ta dernière lettre, ma bonne Henriette, m'a causé une peine bien vive, en m'apprenant les inquiétudes que t'avait causées notre long silence. Fallait-il encore ajouter cette autre souffrance à toutes celles que tu t'imposes pour nous ? Je ne puis, en vérité, comprendre comment nous avons pu négliger de t'écrire, alors que tu étais présente à toutes nos pensées et à tous nos entretiens. Sois bien sûre, chère Henriette, que désormais je saurais t'épargner une peine, dont mieux que tout autre je comprends l'amertume.

Je devance un peu cette fois l'époque de ma lettre, parce que je veux conférer plus sérieusement avec toi d'un avenir qui vient enfin m'obliger impérieusement de penser à lui. Jusqu'à ce jour, j'ai suivi passivement la ligne qu'une force supérieure traçait devant moi, et après tout je ne puis me résoudre à m'en repentir. Peut-on reprocher à l'homme encore incapable de faire une démarche avec sens et jugement, de ne pas résister à la force des circonstances souvent plus sage que lui, et qui saura bien après tout l'obliger à céder ? Mais enfin l'époque est venue, où le devoir m'oblige à insérer mon action dans la décision de ma destinée et à prendre un rôle actif dans ma propre vie.

On a donné suite à la proposition dont je t'ai déjà parlé, et en vertu de laquelle j'aurais occupé dès l'an prochain une chaire d'hébreu dans la maison des hautes études, qui doit, dit-on, éclore des projets de M. Affre. Un terme si rapproché m'avait toujours paru chimérique, et la réponse a été celle que je prévoyais. On m'a assuré pour l'avenir de l'accomplissement de l'offre qui m'avait été faite, mais seulement lorsque j'aurais achevé le temps du séminaire. En vérité, comment ne l'avaient-ils pas compris du premier coup ? Ce n'a pas été, je t'assure, une espérance déçue ; j'en ai même été satisfait, car je conserve ainsi ma liberté, et d'ailleurs la couleur de cette maison ne me plaît pas : j'y vois des vues d'antagonisme, et je ne veux pas être un homme de parti.

D'un autre côté, je vois approcher l'époque où l'on m'offrira de faire le pas irrévocable dans l'état ecclésiastique. Pour les démarches préliminaires que j'ai déjà faites, une raisonnable probabilité fondée sur de sages conseils a dû me suffire ; mais désormais une certitude absolue, résultat non d'influences étrangères ou des circonstances, mais d'une conviction intime, d'une volonté libre et personnelle, m'est devenue nécessaire. Et cette résolution, comment l'aurais-je ? Tu as paru conclure du silence que je gardais sur ces pénibles questions, que les irrésolutions avaient enfin disparu de mon cœur. Hélas ! ma bonne Henriette, que ce silence rendait mal ma pensée habituelle ! Mais aussi pourquoi répéter toujours de tristes pensées, dont le remède

n'est pas au pouvoir de l'homme ? Dans ces pénibles alternatives, mon grand mot est toujours celui de l'irrésolu : attendre, attendre encore. Je commence pourtant à sentir qu'il n'est plus de saison. Serait-ce quand, par mes délais, j'aurais fermé toutes les issues, que je voudrais retourner en arrière ? J'ai donc dû tourner mes souhaits vers une position qui me laissât la liberté et l'expectative et servît en même temps à adoucir la transition et à m'ouvrir quelque issue, dans le cas où le devoir m'obligerait à reculer. Concilier ces deux choses, tel est maintenant le but de tous mes projets, et, pour les réaliser, c'est vers toi, ma bonne Henriette, vers toi à qui je dois tout, et à qui je voudrais tout devoir, que j'ai tourné ma pensée.

Je me suis rappelé la proposition que tu m'avais souvent répétée, d'une place qui, en me procurant l'avantage de ne rien précipiter, me fournît aussi les moyens d'étudier le monde sur un théâtre plus vaste et souvent plus vrai que celui des livres, où j'ai seulement appris jusqu'ici à le connaître. D'ailleurs, ce serait un moyen d'acquérir des données sans lesquelles on ne peut vraisemblablement résoudre le problème de sa vie. Je crois que, si l'exécution en était encore possible, le moment où je me trouve serait le plus favorable. Libre de tout engagement, l'esprit suffisamment cultivé par des études suivies et des connaissances variées, parvenu à cet âge où l'on a assez de fermeté pour ne pas flotter au premier vent qui souffle, et assez de flexibilité pour saisir le bien et le beau partout où on le trouve, et pour se modeler sur lui, je trouverais dans l'exécution de ce plan le complément d'une éducation incomplète sous quelques points de vue, et une heureuse transition de l'éducation à la vie.

Outre ces avantages intellectuels, j'y trouverais encore le moyen le plus simple de faire agréer un refus au moins momentanément à des supérieurs que la prudence me défendrait de choquer, quand même la probité ne me commanderait pas envers eux la reconnaissance. D'ailleurs, pourrais-je ne pas désirer de soulager le plus tôt possible ceux qui se sont imposés pour moi des sacrifices ? Enfin, chère Henriette, tu comprends aussi bien que moi tous les avantages que

j'en pourrais retirer, puisque c'est toi-même qui m'en as suggéré l'idée. J'ignore entièrement quelle peut être la nature de la position que tu songeais alors à me procurer, ou quelles sont les modifications que le temps a pu apporter à tes projets primitifs. Je me garderai donc d'entrer dans aucun détail ; je t'accorde plein et absolu pouvoir. Je me suis jusqu'ici trop bien trouvé de ce que j'ai reçu de ta main pour ne pas m'y confier sans réserve. Il est inutile de te dire que la place qui me laisserait le plus de temps pour mes études particulières, ou qui ne m'occuperait qu'à des études fructueuses pour moi, serait celle qui me conviendrait le mieux ; car mon progrès intellectuel sera toujours la plus chère de mes intimes pensées.

Les parties auxquelles je m'appliquerais le plus volontiers, et dont je crois être capable de donner des notions étendues, sont les langues et les littératures anciennes, les langues orientales, les sciences mathématiques et physiques, l'histoire (quoique mes études y soient moins complètes) et surtout la philosophie. Enfin, je me fie assez à ma facilité et à l'habitude que j'ai des diverses études, pour oser promettre d'être bientôt capable de diriger un autre dans l'étude d'une branche quelconque. Quant à des études classiques élémentaires, je m'y *résignerais*. Le pays où le mouvement intellectuel serait le plus avancé, l'Allemagne par exemple (j'entends les universités), serait aussi le séjour qui me plairait davantage ; d'autant plus que j'aurai bientôt une connaissance assez étendue de la langue de ce pays, et que j'ai toujours été surpris de voir mes pensées en parfaite harmonie avec les points de vue de ses philosophes et écrivains. Enfin, bonne Henriette, j'abandonne tout à tes soins maternels ; tout ce que tu feras, je l'approuve, je l'accepte comme l'œuvre d'une Providence bienveillante, qui a toujours voulu se servir de ta médiation pour me faire du bien.

Peut-être pourtant serait-il prudent de ne pas encore agir d'une manière décisive. Jusqu'à deux ou trois mois, je ne suis pas encore sûr de moi ; on pourrait me faire telle proposition, que je ne pourrais absolument refuser, sans tout briser. Si tu peux agir comme *incertaine encore de mon*



*consentement*, agis : sinon, je te promets une réponse définitive dans quelques semaines. Malgré cette incertitude, j'ai voulu te mettre au courant des choses, afin que tu puisses toi-même me conseiller, et tout diriger en conséquence. Je pense que l'époque la plus propice pour l'exécution serait le commencement de l'année (classique) prochaine. Je ne répugnerais pourtant pas du tout à passer encore ici une grande partie de l'année prochaine. La facilité qui m'a été accordée d'assister à différents cours de la Sorbonne et du Collège de France m'en rend le séjour utile et très supportable.

Que de projets, pauvre Henriette, pour un avenir que je ne verrai peut-être pas ! Cette pensée de la mort me poursuit toujours ; je ne sais pas ce qui fait cela : heureusement qu'elle ne m'attriste pas beaucoup. Je commence à envisager la vie avec plus de fermeté, quoique l'incertitude m'accable. Il est si pénible de marcher les yeux bandés, sans savoir où l'on va ! Il y a des moments où je regrette le peu de liberté qui a été laissé à l'homme pour influencer sur sa vie : je voudrais que sa destinée eût été ou tout à fait fatale, ou entièrement dépendante de lui, au lieu que maintenant il est assez fort pour y résister, et pas assez fort pour diriger ; et cette ombre de liberté n'aboutit qu'à le rendre malheureux. — Puis je me console, et je pense que Dieu fait bien ce qu'il fait. — Adieu, ma bonne et chère Henriette ; ton amitié me console et me soutient dans ces pénibles moments. Oh ! quand pourrons-nous à loisir nous dire toutes nos pensées ? Tu connais la sincérité et la tendresse de mon affection.

E. RENAN

Notre mère est très bien : elle paraît fort contente. — Je lui avais parlé durant les vacances de notre affaire, comme d'une possibilité, et elle n'en parut pas éloignée ; car elle l'envisageait comme temporaire. La pensée de cette bonne mère me remplit de douceur ; car elle se lie à tous mes rêves de bonheur. Mais aussi, quelquefois elle me navre de tristesse. Grand Dieu ! que deviendrait-elle en telle hypothèse ? — Que l'opinion est cruelle d'ajouter tant d'importance

aux démarches d'un enfant ! Je sacrifierais tout au bonheur de cette bonne mère, même le bonheur de ma vie entière. Je n'excepte que le devoir ; puisse-t-il ne pas me forcer à ce que lui seul pourrait m'arracher ! Adieu, ma très chère Henriette.

## 68

HENRIETTE RENAN A ERNEST RENAN

28 février 1845

Je t'écrivais encore il y a quelques heures, mon Ernest bien-aimé, au moment où ta dernière lettre m'a été remise. J'abandonne trois ou quatre pages, que je t'avais déjà adressées, pour répondre à cette lettre si affectueuse dont chaque mot, chaque pensée est entrée au fond de mon âme. Bon et cher ami ! il y a aujourd'hui vingt-deux ans que tu ouvris les yeux à cette vie qui, pour toi aussi, devait avoir tant d'amertume ; depuis ce temps, quelle est l'heure où tu n'as pas été ma première, ma plus tendre préoccupation ? Oh ! que tu as raison de tourner vers moi ta pensée, quand tu te sens oppressé par la douleur ! C'est me prouver que tu as compris comment je t'aime ; c'est me rendre avec usure tout ce que je t'ai donné. — Oui, mon Ernest, avant d'aller plus loin dans la carrière où tu es entré, avant de faire un pas irrévocable dans une telle voie, il faut, comme tu le sens toi-même, que toute influence étrangère cesse d'agir sur ton esprit, que ta détermination vienne d'une volonté éclairée et libre. Or, pour qu'elle soit libre, il faut que tu sortes, pour quelque temps au moins, de l'atmosphère où tu as jusqu'à présent vécu, et, pour qu'elle s'éclaire, il est de toute nécessité que tu puisses connaître quelque peu ce monde où tu dois passer ta vie : il est des choses que tous les livres de l'univers ne sauraient enseigner. L'exécution de l'idée que je t'avais suggérée n'est aujourd'hui ni plus difficile ni plus impossible que lorsque je t'en parlai ; et, du moment que tu goûtes ce projet, mon bien

cher ami, tu peux être assuré que je vais mettre tout en œuvre pour le rendre réalisable.

Sois parfaitement tranquille à l'égard du secret que tout nous commande, pour qu'aucune responsabilité ne pèse sur toi, pour que rien ne compromette ta position déjà si difficile; j'agirai en tout en mon propre et privé nom; je te conserverai ta liberté entière; tu ne seras pour rien dans mes démarches; moi seule aurai tout pensé, tout fait. Il y a plus: je n'emploierai peut-être pas d'abord l'intermédiaire de M. D... qui m'en avait le premier parlé, afin d'être bien assurée qu'aucune indiscretion ne sera commise; ce n'est pas la seule de mes connaissances dont je puisse réclamer les services. J'agirai donc, sois-en certain, mais sans que tu paraisses en rien, sans être sûre de ton consentement ni de ta participation.

Quoi qu'il en puisse être du résultat de mes démarches, je crois fermement que tu dois rester entièrement libre de tes engagements actuels pour toute l'année prochaine. Crois-tu que je recule devant l'idée de te savoir étudier et vivre librement pendant une année soit à Paris, soit à l'étranger? Nullement, mon Ernest, et j'y reviendrai certainement, si je ne réussis pas à te trouver une position telle que je la désire. Toutes mes ressources t'appartiennent, elles me permettront *même ceci*, et je serai trop heureuse de les consacrer à porter quelque calme dans ton cœur, où je lis du fond de ma solitude et où je vois tant de troubles et de souffrances. J'ai eu l'âme navrée en lisant dans ta lettre que des pensées de mort traversaient ton esprit et que tu ne t'en attristais point. Hélas! ami, qui désirerait vivre s'il ne songeait qu'à lui seul?... Mais n'est-ce donc rien qu'une tendresse comme celle que je te porte! Lorsque tu te complais dans de telles idées, penses-tu aux deux êtres dont tu es le premier bien, la plus vive affection?... L'une de *tes mères*, tu parviens à lui persuader que tu es heureux; mais celle qui dans ce moment pleure si douloureusement avec toi, ne mérite-t-elle pas aussi que tu relèves ton courage en lui donnant un souvenir? Ranime-toi donc, mon Ernest, en pensant que tu n'es pas seul au monde, que tu as pour partager toutes tes peines, pour les alléger autant

qu'elle le pourra, une sœur que le sort n'a pas épargnée, et dont tu seras toujours la plus chère consolation. J'ai joué en tout ceci le triste rôle d'une Cassandre : j'ai prévu, j'ai prédit la cruelle incertitude qui t'accable ; nul n'a voulu me croire, et seule je ne pouvais résister.

Non, mon ami, non, l'opinion, quoique bien aveugle et bien injuste, n'est pas assez cruelle pour attacher aux démarches d'un enfant la responsabilité qui arrachait de ton cœur un cri si douloureux. J'ai connu des hommes honorables et honorés qui avaient reculé devant les liens qu'on te propose, et personne ne songeait à leur faire un crime d'une délicatesse de conscience qui n'est malheureusement que trop rare. Quelle âme honnête oserait le faire aujourd'hui, quand on voit, dans l'arène des partis et des querelles, ceux qui ne devraient connaître que des paroles de paix et de charité ?... Ne t'effraie donc pas à cette idée. Je ne veux ni t'offrir, ni te conseiller une rupture, mais si tes convictions et ta conscience t'y poussaient, ne crains pas le blâme de ceux dont l'opinion doit seule compter.

Ne redoute pas non plus les difficultés pécuniaires : il n'en est pas que je ne sois prête à lever, du moins dans la sphère où mes faibles moyens me permettent d'atteindre. Quant à te créer une autre perspective, notre frère et moi nous serions encore tes appuis, et nous réussirions, je l'espère, non pas peut-être au gré de nos désirs ; mais enfin, mon Ernest, tout sort n'est-il pas momentanément acceptable quand il donne du pain et de l'indépendance, ces deux premières nécessités de la vie ? Je te le répète, bon et cher ami, mon but en tout ceci n'est de te pousser à rien : je veux seulement, je désire par-dessus tout que tu sois libre pendant deux années, que tu puisses juger sainement ce qu'on te propose ; puis, si tu voulais reprendre la même voie, je n'aurais plus la moindre observation à faire, dès que tu y rentrerais avec une résolution personnelle et éclairée. Je ne puis croire qu'un pareil arrangement coûte des larmes à notre mère ; je ne puis pas me représenter qu'il y ait quelque chose qu'elle désire plus que ton repos et la tranquillité de ton âme... D'ailleurs, tu l'as senti, quand une chose devient un *devoir*, toute autre question,

quelque délicate qu'elle soit, s'affaiblit et disparaît devant cette loi impérieuse. Quand cela deviendra nécessaire, nous traiterons plus longuement ce point si cher et si important.

Je pense, mon ami, qu'il n'est pas nécessaire de résumer ce que je t'ai dit avec tant de longueurs. Tu as compris, je l'espère, qu'en toute hypothèse tu trouveras un appui et la plus tendre assistance. Je me flatte d'avoir tout prévu; et alors même que de nouvelles difficultés surgiraient encore, elles me trouveraient prête à y opposer un nouveau courage. Ne te laisse donc point abattre, mon bien cher enfant ! La vie est une bien rude épreuve; de bonne heure la tienne est amère; mais songe que tu n'es pas seul à en supporter le poids. Lorsque tu croiras qu'une indiscretion sera moins à craindre pour les démarches que je vais commencer, dis-le-moi, mon bon Ernest, afin que je puisse réclamer les services de la personne qui m'avait conseillé la première de mettre un intervalle entre tes études et tes engagements. D'ici là, je ne lui en parlerai point; mais j'agirai par ailleurs. Je pense même que, près de lui aussi, il me serait possible de faire une première demande sans te compromettre en rien. Je verrai... Tu comprends bien, n'est-ce pas, que j'ai plusieurs cordes à mon arc et que, dans tous les cas, des études libres te seront toujours possibles. Ernest, mon bon enfant, que ne puis-je te voir au moins pendant une heure ?... Je te sais accablé de tristesse et de tourments, et je suis à cinq cents lieues de toi. Mon Dieu, soyez pour lui ce qu'il ne m'est plus permis d'être, la voix qui console, l'ami qui soutient ! — De tout ceci, mon bon Ernest, tu concluras facilement avec quelle anxiété j'attendrai de tes nouvelles. Écris-moi donc quand cela te sera possible, et surtout si quelque nouveau chagrin venait encore bouleverser ton âme. Je ne sais plus prévoir que des douleurs.

Le même jour où j'ai reçu ta lettre du 1<sup>er</sup> décembre, j'eus aussi des nouvelles de notre bonne mère; et aujourd'hui encore je reçois une autre lettre d'elle, en même temps que la tienne. Elle se dit bien, très bien, et un petit mot d'Emma achève de me rassurer pour sa santé et sa position. Le courrier précédent m'avait aussi porté des nouvelles de notre frère et de sa femme; eux du moins sont heureux. Puissent-



ils l'être toujours ! — Donne de mes nouvelles à maman ; dis-lui que je l'embrasse tendrement et que j'ai reçu sa lettre. Ajoute aussi que j'attendrai un peu à y répondre, puisqu'elle saura par toi que je me porte bien. — Je t'écris à une heure bien avancée, mon pauvre enfant, et j'ai encore peine à te quitter. Adieu ! Courage et confiance en ceux qui t'aiment ! Il n'est pas possible que tu sois complètement malheureux avec une affection comme celle que je te porte. Dans ta vie, mon Ernest, j'ai confondu toute la mienne ; crois que je ne l'en séparerai jamais. — A toi toujours et de toute mon âme !

H. R.

69

ERNEST RENAN A FRANÇOIS LIART

*M. l'abbé Liart (1)*

Paris, 22 mars 1845

Mon bon ami,

Je profite de l'occasion de M. Crechriou pour te faire passer ton livre, qui depuis longtemps n'attend qu'un départ pour la Bretagne. Je l'adresse à maman, afin d'éviter deux courses à celui qui veut bien s'en charger. Notre bouquiniste me l'a procuré d'occasion, mais à peu près neuf, et j'ai préféré l'acheter ainsi, vu qu'il coûte beaucoup plus cher chez le libraire, et encore seulement broché. Prix : 5 francs. Inutile de te dire qu'il ne faut pas savoir tout cela pour être bachelier. Je l'ai choisi de préférence parce qu'il tient lieu d'une petite encyclopédie classique. Pour l'histoire surtout, tu auras soin d'éliminer bien des choses.

Ma position au séminaire n'a reçu depuis nos derniers entretiens aucun notable changement. Mes occupations me

(1) Renan a ajouté sur la partie de la lettre formant enveloppe : « Cette lettre n'arriva à Tréguier que quand mon ami était mourant. Il ne l'a jamais lue. »

la rendent assez agréable. J'ai la faculté d'assister à plusieurs cours de la Sorbonne et du Collège de France, où l'on peut gagner infiniment. Je suis même régulièrement le cours de syriaque de M. Quatremère, le plus célèbre orientaliste de nos jours, au Collège de France, et j'y trouve un intérêt ravissant. Cela me sert à bien des fins, à acquérir des connaissances belles et utiles, à me distraire de certaines choses en m'occupant à d'autres, et à faire des connaissances sans lesquelles on ne peut faire un pas dans les carrières universitaires. Ici comme partout, la protection des *grands*, j'entends les grands en science, est nécessaire aux petits : heureusement que c'est peut-être la seule branche où on puisse la gagner sans bassesse ni charlatanisme.

Il ne manquerait donc rien à mon bonheur, si les désolantes pensées que tu sais ne m'affligeaient continuellement l'âme, et cela dans une effrayante progression d'accroissement. Je suis bien décidé à ne pas accepter le sous-diaconat pour la prochaine ordination ; cela ne devra paraître singulier à personne, puisque, après tout, l'âge m'obligerait à mettre un intervalle entre quelques-uns de mes ordres. Du reste, que m'importe l'opinion ? Il faut que je m'habitue à la braver, pour être prêt à tout sacrifice. Je passe bien des moments cruels ; cette semaine sainte surtout a été pour moi bien douloureuse, car toute circonstance qui m'arrache à ma vie ordinaire, me replonge dans ces anxiétés. Je me console en pensant à ce Jésus, si beau, si pur, si souffrant, qu'en toute hypothèse j'aimerai toujours. Même si je venais à l'abandonner, cela devrait lui plaire, car ce serait un sacrifice fait à la conscience, et Dieu sait s'il me coûterait ! Je crois que toi au moins tu saurais le comprendre.

O mon ami, que l'homme est peu libre dans la détermination de sa destinée ! Voici un pauvre enfant, qui n'agit encore que par impulsion et imitation. Et c'est à cet âge qu'on lui fait jouer sa vie : une puissance supérieure l'enlace dans d'indissolubles liens ; elle poursuit son travail en silence, et avant qu'il commence à se connaître, il est lié sans savoir comment. A un certain âge, il se réveille, il veut

agir, impossible !... ses bras et ses mains sont pris dans d'inextricables réseaux ; c'est Dieu même qui le serre, et la cruelle opinion est là, faisant un irrévocable arrêt des velléités de son enfance, et elle rira de lui, s'il veut quitter le jouet qui amusa ses premières années. Oh ! encore s'il n'y avait que l'opinion ! mais tous les liens les plus doux de la vie entrent dans le filet qui l'entoure, et il faudra qu'il arrache la moitié de son cœur, s'il veut s'en délivrer. Que de fois j'ai désiré que l'homme naquît totalement ou nullement libre ! Il serait moins malheureux, s'il naissait comme la plante, fixée au sol qui doit la nourrir ; avec ce malheureux lambeau de liberté, il est assez fort pour résister, pas assez pour agir, justement ce qu'il faut pour être malheureux. O mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? Comment concilier tout cela avec l'empire d'un père ? Il y a là des mystères, mon ami, heureux qui peut ne les sonder qu'en spéculation !

Il faut que tu sois mon ami pour que je te dise tout cela. Je pense aussi que tu pourras le comprendre, ce qui n'est pas donné à tous. Je n'ai pas besoin de te demander le silence le plus sacré, même sur le refus que je compte faire du sous-diaconat. Tu comprends qu'il faut arranger tout cela à ma bonne mère. J'aimerais mieux mourir que de lui causer une minute de peine ; ô Dieu ! aurai-je la force de lui préférer mon devoir ? ou plutôt me mettez-vous dans la cruelle alternative de sacrifier l'un à l'autre ? Je te la recommande, mon ami ; elle aime beaucoup les attentions, c'est le plus grand service que tu puisses me rendre.

Adieu, mon bon et cher ami, tu connais mon affection sincère et éternelle.

E. RENAN  
Cl. m.

Il paraît, mon pauvre ami, que tu as aussi bien des épines dans ta vie. C'est un sort commun, mon cher. Songe que plusieurs envient encore ton sort

*O passi graviora, dabit Deus his quoque finem*

Voilà une chose qu'on ne peut pas se figurer quand on est enfant ; on croit à la possibilité d'une vie heureuse.

Rappelle-moi au souvenir de M. Périchon, dont la société doit être pour toi d'un si grand soulagement. Présente mes respects à M. Pasco et à tous ces messieurs.

## 70

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*M<sup>lle</sup> Renan, au château de Clemensow, poste de Zwierzaniec, près Zamosc (Pologne)*

Paris, 11 avril 1845

Que ta dernière lettre, mon excellente sœur, est venue à propos pour soulager mon pauvre cœur et relever ses espérances ! Non, Dieu ne m'a pas délaissé, puisqu'il m'a conservé une affection si grande et si généreuse ; jamais je ne renoncerai à l'espoir du bonheur tant que je pourrai compter sur elle. Rassure-toi donc, machère Henriette, sur les souffrances intimes et les cruelles perplexités que ton cœur a devinées dans le mien. Je suis trop vrai avec toi pour nier que mon âme en ait ressenti les plus dures atteintes. Mais ton amitié qui m'est témoignée d'une manière si douce et si efficace, suffirait pour en tempérer l'amertume. D'ailleurs, bonne Henriette, jamais toute lueur d'espérance n'est sortie de mon cœur ; et même dans ces rares moments où la mort m'a semblé le seul remède à mes maux, eh bien ! même alors il y avait encore au fond de mon être une région assez calme. C'est dans ces moments qu'on est heureux d'être capable d'une pensée morale. Si la fin de l'homme était la joie, la vie serait insupportable à qui le sort l'a refusée ; mais quand on a placé le terme de sa vie dans un monde plus haut, on est moins ému des tempêtes qui agitent les régions inférieures. Je me consolais en songeant que je souffrais pour ma conscience et pour la vertu. La pensée de ce Jésus de l'Évangile, si pur, si calme, mais si peu compris de ceux même qui l'adorent, m'était surtout

d'un admirable soutien. Quand je retraçais à ma pensée ce sublime idéal de souffrance et de vertu, je sentais mes forces renaître, et je consentais à souffrir encore. — Mon Dieu, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ; pourtant que votre volonté soit faite, et non la mienne !

Je dois d'abord t'annoncer, ma bonne Henriette, que, conformément à tes conseils et à ce que j'ai cru mon devoir, j'ai refusé d'avancer cette année au sous-diaconat, auquel j'ai été invité, et qui, comme tu le sais peut-être, compte pour le pas irrévocable. Cette démarche n'aura, j'en suis sûr, aucune suite fâcheuse. — Avant d'entrer dans la discussion de nos projets, je veux, bonne Henriette, compléter les notions que je t'ai déjà données sur mes dispositions actuelles, afin que cette connaissance serve à te diriger dans les démarches que tu veux bien entreprendre pour moi. Je ne me rappelle pas t'avoir jamais exposé les motifs pour lesquels la carrière ecclésiastique a cessé de me sourire ; je veux le faire aujourd'hui avec toute la netteté d'une âme franche et droite, parlant à une intelligence capable de la comprendre. Eh bien ! le voici en un seul mot : je ne crois pas assez. Tandis que le catholicisme a été pour moi la vérité absolue, le sacerdoce s'est montré à moi entouré d'un éclatant prestige de grandeur et de beauté. Quelques circonstances accidentelles, provenant des hommes et non des choses, ont pu ralentir quelques instants l'élan spontané de mon âme ; mais ce n'étaient que de légers nuages, qui se sont dissipés, aussitôt que j'ai compris que toutes les conditions de la vie étaient assujetties à ces épreuves, et à de plus cruelles encore. Maintenant plus que jamais je me sentirais prêt à les mépriser et, si Dieu m'accordait en ce moment cette illumination intérieure, qui fait toucher l'évidence et ne permet plus le doute, oui, dès ce moment, je me consacrerai au catholicisme, et je me dévouerais non pas à la mort, puisqu'il ne s'agit plus de cela, mais au mépris et à la raillerie, pour défendre une cause qui aurait ravi ma conviction.

Mais au lieu de tout cela, ma pensée poursuivait un immense travail. Du moment où ma raison se réveilla, elle réclama ses droits légitimes, tels que tous les temps et toutes



les écoles les lui ont accordés ; j'entrepris dès lors la vérification rationnelle du christianisme. Dieu, qui voit le fond de mon âme, sait si j'y ai procédé avec attention et sincérité. Comment, en effet, juger légèrement et en se jouant les dogmes devant lesquels dix-huit siècles se sont prosternés ? Certainement, si j'avais à me défendre de quelque partialité, elle leur était favorable et non hostile. Tout ne me portait-il pas à être chrétien ? Et le bonheur de ma vie, et une longue habitude, et le charme d'une doctrine dont on s'est nourri, qui a pénétré toutes les idées de la vie ? Mais tout a dû céder à la perception de la vérité. Dieu me garde de dire que le christianisme est faux ; ce mot dénoterait bien peu de portée d'esprit : le mensonge ne produit pas d'aussi beaux fruits. Mais autre chose est de dire que le christianisme n'est pas faux, autre chose qu'il est la vérité absolue, au moins en l'entendant comme l'entendent ceux qui se portent pour ses interprètes.

Je l'aimerai, je l'admirerai toujours ; c'est lui qui a nourri et réjoui mon enfance ; il m'a fait ce que je suis ; sa morale (j'entends celle de l'Évangile) sera toujours ma règle ; toujours j'aurai en aversion ces sophistes qui emploient contre lui la calomnie et la mauvaise foi, car il y en a qui le font ; ceux-là le comprennent bien moins encore que ceux qui se livrent à lui en se fermant les yeux. Jésus surtout sera toujours mon Dieu. Mais quand on descend de ce christianisme pur, qui, bien entendu, ne serait que la raison elle-même, à ces idées mesquines et étroites, à toute cette mythologie qui tombe devant la critique... Henriette, pardonne-moi de te dire tout cela : je n'adhère pas à ces pensées, mais je doute et il ne dépend pas de moi de voir autrement que je vois. Et pourtant ils vous disent qu'il faut admettre tout cela, qu'on n'est pas catholique sans cela. O mon Dieu, mon Dieu, que faut-il être donc ?... Voilà mon état, ma pauvre Henriette... Il ne s'agit pas entre nous de toute cette théorie ; mais tu comprends maintenant ma position. Oui, je te le répète, c'est là l'unique cause qui m'éloigne du sacerdoce. Humainement, tout m'y sourirait ; la vie qu'il impose ne serait pas bien différente de celle qu'en tout cas je mènerai ; je serais sûr en l'embrassant d'un avenir parfaitement

conforme à mes goûts, toutes les circonstances semblent réunies pour m'aplanir les voies ; je puis même te le dire, une réputation commencée, qui m'assure que je parviendrais à sortir de cet insipide vulgaire... Mais tout doit céder au devoir. Il n'y a que maman qui me déchire le cœur ; là il n'y a pas de remède.

Arrivons à nos projets, ma bonne Henriette. Je suis d'avis que tu avances, mais doucement, et surtout en ne présentant ma démarche que comme un délai à certaines personnes. Le fait est qu'il en est ainsi, et que s'il fallait faire un pas décisif en arrière, j'attendrais encore. Comment faire après cela, si des réflexions ultérieures amenaient un revirement ? Je n'accepterai jamais le parti que tu me proposes, d'une année d'études libres : Dieu sait s'il me plairait, envisagé en lui-même ; mais il me désolerait en songeant aux sacrifices qu'il t'imposerait.

Non, bonne Henriette ; je suis bien au séminaire, on y est plein d'égards pour moi. D'ailleurs j'y puis rester en conscience, puisque j'hésite seulement et que si tous les hésitants devaient en sortir, il serait bien désert.

Un préceptorat ordinaire ne me plairait qu'autant qu'il m'offrirait des avantages pour mon progrès intellectuel. Car tu comprends qu'il ne m'avancerait pas à grand'chose pour l'avenir. J'ai quelquefois songé à prendre mes grades ; quelques semaines me suffiraient pour le baccalauréat. Mais l'Université ne me plaît qu'à demi ; non que je partage les idées exagérées de nos déclamateurs ; mais je sais qu'elle exerce une inquisition considérable sur ses membres, et que tout s'y fait par faveur. Si je me soustrais à une autorité, ce n'est pas pour me soumettre à une autre. Une nouvelle porte s'est depuis quelque temps ouverte devant moi. J'assiste deux fois par semaine au cours de langues orientales de M. Quatremère au Collège de France. Comme le nombre de ses élèves n'est que de quatre ou cinq, j'ai bientôt fait sa connaissance, appuyé sur la recommandation du premier professeur de langue hébraïque au séminaire, lequel est avec lui en commerce scientifique. Comme il a à peu près la direction de ces études en France, j'espérerais qu'il pourrait m'y avancer. Cette branche me plairait

d'autant plus, que j'y ai fait des progrès considérables. Mais je ne voudrais m'arrêter décidément à aucun de ces projets avant de les avoir étudiés de plus près. Or, c'est ce que je pourrai, moyennant l'exécution du plan que tu travailles à réaliser pour moi. Tout le reste ne peut être que d'une exécution ultérieure. J'attends donc, ma chère Henriette, le résultat de tes démarches. Pourvu que le secret soit gardé à l'égard du séminaire et surtout de maman, et que la chose soit présentée sous le jour que je t'ai dit, c'est-à-dire comme délai et épreuve, il n'y a rien à craindre. Pauvre Henriette, que ne puis-je t'ouvrir ma pensée tout entière ! Je me console quand je pense qu'il nous faut un mois entier pour échanger une pensée. Adieu, ma bonne et chère Henriette. Sur toi reposent toutes mes espérances de bonheur. Pourrai-je un jour te rendre tout ce que tu as fait pour moi ? L'avenir me désole par son incertitude. Au moins tu posséderas toujours la tendresse la plus vive de mon cœur ; c'est le seul retour que je puisse te promettre.

E. RENAN

71

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 2 mai 1845

Ma bonne et tendre mère,

J'ai reçu mercredi dernier votre petit paquet avec la lettre qui y était renfermée. Il arrivait à propos au secours de mon trousseau ; quoique pourtant je n'aie éprouvé aucune pénurie de linge. La somme que vous y avez renfermée, bonne mère, me sera presque suffisante pour attendre l'époque des vacances, où j'aurai encore à recevoir ici un versement de cinquante francs pour mon dernier quartier. Il me faudra donc assez peu de chose à cette époque. Quelle joie vous avez répandue dans mon âme, chère bonne mère, en me rappelant qu'à une époque si

rapprochée, nous aurons le bonheur de nous embrasser ! Figurez-vous, bonne mère, que j'avais peur que cette année nous fussions privés de cette joie par les déboursés si considérables qui ont pesé sur nous. Et je n'osais vous faire la question, de peur de vous mettre dans la dure nécessité de me dire un *non*, aussi cruel pour vous que pour moi. Je me figurais que vous n'osiez m'en parler à cause de cela. Béni soit Dieu, chère maman ; maintenant je n'ai plus rien à désirer, que la prompte arrivée de ce moment heureux ; et j'espère qu'il ne tardera pas. Les vacances seront probablement avancées cette année par le nouveau supérieur qui va être élu dans quelques semaines. Espérance ! bonne mère ! — Je dois aussi vous annoncer, chère maman, que l'on m'a jugé digne d'approcher cette année de l'ordre du sous-diaconat, et que l'on m'en a fait la proposition officielle. Que j'aurais voulu, bonne mère, conférer avec vous sur un sujet si important ! Voici les réflexions que j'ai faites, et sur lesquelles je vous prie, chère maman, de me dire franchement votre sentiment.

Il est évident que l'âge m'obligera à mettre un intervalle entre quelqu'un de mes ordres avant le sacerdoce ; il ne me reste donc qu'à choisir entre lesquels le placer. Voici, bonne mère, les raisons qui m'ont fait croire qu'il valait mieux le placer avant le sous-diaconat. Vous savez que cet ordre impose des obligations graves et nombreuses, devant lesquelles je ne reculerais pas sans doute, mais qui avec mes occupations actuelles me surchargeraient énormément. Le bréviaire, comme vous savez, demande à peu près une heure et demie au moins par jour, ce qui, ajouté à mes classes de théologie, d'hébreu et aux cours auxquels j'assiste me laisserait à peine respirer. J'ai donc pensé, bonne mère, qu'il valait peut-être mieux différer à une époque où mes occupations seraient moins nombreuses, puisque d'ailleurs ce retard ne pourrait avoir *le moindre inconvénient*, et qu'à Noël prochain je pourrais en tout cas accepter. Qu'en pensez-vous, bonne mère ? J'ai fait part de ces raisons à mes directeurs, qui ont témoigné les approuver. Néanmoins, bonne mère, rien de décisif n'est encore fait, et si votre prudence me suggérait un autre conseil, croyez que

je ne ferais aucune difficulté d'obéir à une voix que j'ai toujours été si heureux de suivre.

J'ai reconnu, bonne mère, la sollicitude d'une sage et tendre mère, dans l'inquiétude que vous avez témoignée, en sachant que j'assistais aux cours du Collège de France. Voici, chère maman, quelques éclaircissements propres à vous rassurer sur ce point. D'abord c'est avec la permission et même par l'ordre de mes supérieurs que j'y assiste, puisque c'est là, et non à la Sorbonne, que M. Quatremère fait son cours. Vous comprenez par là, bonne mère, qu'on exagère le mal qu'on dit de cette maison, puisqu'elle compte parmi ses professeurs les plus religieux des savants de notre époque. Parmi les vingt ou trente cours qui s'y font, il y en a en effet deux, ceux de messieurs Quinet et Michelet, qui ne sont que des déclamations perpétuelles contre tout ce qu'il y a de saint et de respectable. Aussi Dieu me garde de souiller mes oreilles en les ouvrant à de telles calomnies, et à de tels blasphèmes ! Mais les autres cours de cette maison célèbre ne sont que des cours de sciences, où l'on n'entend jamais une parole hostile à la religion et aux mœurs. Pour vous rassurer complètement, je dois vous dire que M. Le Hir les a fréquentés pendant plus de cinq ans consécutifs. Et d'ailleurs la permission de mes supérieurs doit vous ôter toute inquiétude ; car certainement Saint-Sulpice ne sera jamais accusé de relâchement sur ce point. Il en est de cette maison, comme de tout à Paris. Le bien et le mal y sont mêlés ; en sorte que celui qui cherche le mal y trouve le mal ; celui qui cherche le bien y trouve le bien.

Je continue à trouver un intérêt ravissant au cours de M. Quatremère, qui me témoigne une affection toute paternelle. M. Le Hir, qui le connaît intimement, m'a recommandé à lui, et m'a chargé pour lui de diverses commissions qui m'ont mis en rapports fort intimes avec lui. Ils sont tous deux en commerce scientifique.

Ce que vous me dites, bonne mère, des tristes préoccupations qui paraissaient dominer Henriette, quand elle vous a écrit, me fait bien de la peine. Mais je suis persuadé, bonne maman, que vous ne devez pas vous en inquiéter.



Ce sont de ces tristes impressions qui sont inséparables de la séparation. Comment quelques tristes pensées ne traverseraient-elles pas de temps en temps une âme isolée de ceux qu'elle aime ; et comment ne chercherait-elle pas à les déposer dans le sein de ceux qui comprennent son affection ? Je puis vous assurer, bonne mère, que ses dernières lettres (et vous savez que j'en ai reçu une assez récemment) n'étaient pas plus tristes qu'à l'ordinaire. C'était toujours la même force et le même courage. Pauvre Henriette, quand pourrai-je lui rendre ce que je lui dois !

J'ai reçu il y a quelques jours la visite de M. Quémén. Ce pauvre monsieur est dans une position bien pénible. Je lui ai fait mes propositions ; il n'a pas paru les goûter beaucoup ; au moins il veut encore attendre le résultat d'autres démarches qu'il a tentées ailleurs.

Quand vous verrez Liart, assurez-le, bonne mère, des vœux que je forme pour son prompt rétablissement. Il aura un petit mot dans ma prochaine. Assurez aussi toutes les personnes qui veulent bien se souvenir de moi, de mon affection et de mon respect.

Adieu, excellente mère. Mon cœur voudrait vous exprimer sa tendresse. Mais vous la sentez et cela lui suffit. Vous êtes ma pensée de tous les instants, ma joie, mon espérance, mon repos. Béni soit Dieu qui m'a donné pour vous tant de tendresse ! Adieu, adieu, bonne mère.

E. RENAN  
Cl. m.

1<sup>er</sup> juin 1845

Rien ne peut ajouter à la tendresse que je te porte, mon Ernest bien-aimé ; mais si cela était possible, rien aussi n'y eût été plus propre que ta dernière lettre. Oui, mon ami, ouvre-moi ta pensée en tout, toujours, entièrement ; et sois assuré qu'elle sera non seulement comprise, mais partagée avec la plus douce sympathie. Il y a déjà plus d'un mois que je l'ai reçue, cette preuve de confiance qui m'a

été si chère; si je ne t'ai point dit plus tôt tout ce qu'elle m'a fait éprouver, c'est que je voulais, cher ami, attendre la réponse d'une lettre que j'ai écrite à Vienne, et dans laquelle je demandais si quelqu'un dont le cœur m'est tout dévoué pouvait me seconder dans des démarches que je lui indiquais. J'ai reçu cette réponse et je vais t'en parler tout à l'heure. D'abord, mon bon Ernest, je dois te dire que, d'après ta dernière lettre, je me suis décidée à ne pas m'adresser à M. Des... Ce que nous jugeons avec notre cœur et notre conscience n'est pour lui, comme pour bien d'autres, qu'une affaire de parti. J'ai eu bien de la peine à le croire, mais il m'a fallu me rendre à l'évidence. Je ne pouvais compter sur sa discrétion à l'égard des personnes qui t'entourent; au contraire, il m'est à peu près certain qu'avant toute chose il leur en eût parlé. J'ai donc tourné ailleurs ma pensée, et la réponse que j'ai reçue me fait part des démarches empressées que l'on a faites et dont il n'y a maintenant qu'à attendre le résultat. Sois parfaitement tranquille; tu n'y es pour rien; tout a été fait en mon nom personnel, et, quoi qu'on ait agi, tu ne te trouves nullement engagé. Tout cela marche, cher Ernest, comme doit marcher une telle affaire, avec la plus grande circonspection, la plus grande prudence. Maintenant, mon ami, revenons à ta lettre, et voyons si, d'après ce que tu me dis, l'idée d'un préceptorat est la meilleure à suivre. Comment, mon bon Ernest, pourrais-je te blâmer du doute qui agite ta pensée? Ne sais-je pas par expérience que nous ne sommes point les maîtres de repousser ce que notre conscience nous suggère, ce que l'amour de la vérité nous inspire? Il y a bien plus : dès que cette voix de la vérité se fait entendre, il ne dépend plus de nous d'y fermer l'oreille, elle nous oblige de suivre en tout ses inspirations. Crois donc, mon pauvre ami, que nul plus que moi ne peut prendre part à tout ce que tu me confies.

Je ne veux te rien dire de plus sur le fond même de tes agitations, car je crois sincèrement qu'en matière aussi délicate, toute influence extérieure, viendrait-elle des êtres qui nous sont les plus chers, doit se taire et disparaître. Je prends donc la question au point où il me semble qu'était ton esprit au moment où tu m'écrivais ta dernière lettre, et

je t'avoue que, d'après ce que j'ai entrevu, j'ai peine à croire que tu reviennes à ta première manière de voir, à tes précédentes dispositions. Lorsque certaines idées ont été agitées, elles laissent toujours quelques traces, et *la moindre* de ces traces, mon Ernest, doit suffire pour t'arrêter. Cette croyance me porte à me demander si un préceptorat, emploi certainement avantageux dans le présent, le serait aussi pour l'avenir. Sans rien décider, mon ami, je sou mets à ton jugement les considérations que soulève cette question pour nous si importante. Un pareil emploi aurait le grand avantage de te rendre à ta liberté d'examen et d'action sans secousse, sans bruit, sans rupture, et peut-être même sans explication, du moins pour le moment; il te procurerait en outre, ce dont nous avons souvent parlé, la possibilité de connaître, d'étudier le monde sur une scène plus étendue, de perfectionner tes études par la comparaison. Mais si, comme je suis portée à le croire, cher Ernest, tu marches vers une voie différente de celle où l'on avait voulu t'engager, je crains que ce même emploi ne t'éloigne de toute autre route, et à lui seul il n'offre qu'une perspective bornée. Tu me parles de tes études de langues orientales, de la connaissance de M. Quatremère, de la possibilité qu'il y aurait peut-être de te créer des moyens d'avancement de ce côté : ne craindrais-tu pas, en t'éloignant, mon bon Ernest, de rompre tes rapports avec le savant professeur dont tu me parles, de rendre ensuite impossible toute reprise d'une telle connaissance ? Je t'avoue que je le redoute, et c'est là certainement le premier motif qui m'empêche de désirer ardemment la réussite des démarches que j'ai faites. Les études libres que je te proposais, et sur lesquelles je reviens encore, laissaient subsister ces rapports et permettaient même de les accroître; — il est vrai que, d'un autre côté, elles feraient, j'en conviens, pressentir une rupture à ceux qui ont tout intérêt à ne point te perdre et qui ne manqueraient pas de s'en alarmer. Voilà, mon bon et cher Ernest, les deux idées sur lesquelles j'appelle toutes tes réflexions. Elles peuvent se résumer ainsi : un préceptorat ne peut laisser soupçonner à personne la moindre hésitation de ta part, et, lorsque deux ou trois ans seront

écoulés, il sera infiniment plus facile d'amener tous les esprits, même celui de maman, à un changement qui les frapperait davantage s'il était brusque ; en supposant tes idées de changement à peu près arrêtées, cette même occupation ne t'éloignerait-elle pas d'une autre carrière, en te reculant encore de deux ou trois années ? Pense à cela, mon bon, mon cher Ernest, pendant que je laisserai agir mes amis, et communique-moi, sans la moindre restriction, toutes tes réflexions, tous tes sentiments. Quant aux craintes délicates qui t'empêchent d'accepter mon offre d'études libres, laisse-moi les combattre, mon ami, en te disant que te créer un avenir est ma première pensée, mon premier désir, le seul but de tous mes travaux ; pourrais-je donc être arrêtée par la considération d'une dépense bien minime, quand on songe qu'il s'agit de toute ton existence ? Un jeune homme rangé et studieux peut vivre une année à Paris avec douze cents francs ; faudrait-il multiplier deux ou trois fois cette somme pour te procurer une carrière, tu penses bien, cher ami, que je n'hésiterais pas un instant : ne serais-je pas trop heureuse de la voir clairement tracée ? Tout ceci, sois-en sûr, se passerait *exclusivement* entre toi et moi ; et n'avons-nous pas dit depuis longtemps qu'entre nous tout doit être commun ?... Maman m'écrit que tu t'es décidé à ne point avancer cette année vers des liens indissolubles ; je t'assure, je te proteste qu'elle n'en est ni surprise ni affectée ; avec du temps, on l'amènerait facilement à d'autres vues, et c'est en cela qu'un séjour à l'étranger serait particulièrement utile. Cependant, mon bon Ernest, il ne faudrait pas tourner le dos à un autre chemin pour s'arrêter entièrement à cette considération. Je ne puis croire que maman soit aussi affligée que tu le crains d'un changement dans tes résolutions : comme je pressentais toujours ce qui arrive, je lui ai dit plusieurs fois qu'il fallait s'y attendre, et jamais elle n'a cessé de me répéter qu'elle voulait avant tout te voir agir librement. Rassure-toi donc un peu sur ce point ; d'ailleurs, cher ami, il s'agit ici d'une chose sur laquelle il est impossible de transiger. « Devoir, mot sublime ! tu n'offres rien d'agréable à l'homme, tu ne lui parles que de sacrifices, et cependant toi seul lui révéles

sa dignité, sa liberté ! » Reconnaîtras-tu Kant dans cette maxime ?

Je t'écris en arrivant à Varsovie, où je suis de nouveau pour cinq ou six semaines. Ce voyage, les embarras d'une installation, les dérangements qu'un séjour à la ville ajoute toujours à mes occupations, ont beaucoup retardé ma lettre; cette pensée me désole, mon Ernest, quand je songe que tu l'attends. Je la continue au milieu de mille interruptions, ne désirant rien plus vivement que d'envoyer vers toi quelques mots de calme et de tendre affection. Que je te remercie, mon ami, d'avoir écouté ma voix et celle de ta conscience, d'avoir repoussé les engagements qu'on voulait déjà t'imposer !... Je n'ose te rien dire de plus; ma lettre est pleine de restrictions, parce que je suis convaincue que le secret de ma correspondance n'est pas respecté. Que Dieu et ta raison t'inspirent ! Que l'amour du bien et de la vérité te suggère les avis que mon éloignement ne me permet plus de te donner ! Ernest, viendra-t-il un temps où nous pourrons laisser parler sans contrainte deux cœurs qui sauront s'apprécier, qui seront heureux de s'éclairer, de se soutenir l'un par l'autre ?... Quel rêve ! Adieu, cher bien-aimé ! Crois que tu es dans toutes mes pensées; crois que je veille sur toi avec la sollicitude la plus tendre, avec l'affection la plus dévouée. A toi toujours et de toute mon âme.

H. R.

J'espère que cette lettre te parviendra sans retard, puisque je la fais partir de Varsovie. Je serai ici jusque vers le 10 juillet, c'est-à-dire que, si tu m'écris dans le courant de juin ou les premiers jours de juillet, il faut m'adresser ta lettre : M<sup>lle</sup> R..., palais Zamoycki, à Varsovie. Fais en sorte, mon ami, que j'aie ta réponse avant de retourner à la campagne. Dès que j'aurai quelques nouvelles des démarches que l'on fait pour nous en Allemagne, je te les communiquerai immédiatement. Si tu étais incertain sur l'adresse qu'il faudrait employer après le 2 ou 3 juillet, sers-toi toujours de celle de Varsovie : si j'étais partie, on m'enverrait mes lettres, et il faut toujours qu'elles passent par ici. Mille amitiés, cher Ernest.



## 73

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, palais Zamoycki, Varsovie (Pologne)*

Paris, 21 juillet 1845

Dieu soit béni, ma chère Henriette, de m'avoir donné au monde quelqu'un qui me comprenne ! Oui, en toi seule j'ai trouvé cette intelligence parfaite de mon état, qui devine ces nuances délicates que l'on ne peut rendre, et cette appréciation large et sincère qui ne cherche pas à dénigrer des intentions que je crois pures, et que tant d'autres interpréteront si mal. Que leur jugement m'importe peu, quand je jouirai de l'assentiment de ma conscience et de ceux dont j'estime l'opinion, tandis que je pourrai me rassurer sur la pureté de mes actions par le témoignage d'une amie, en qui je trouve le sens de la vraie morale plus éclairé qu'en tant d'autres qui passent pour habiles ! J'aurai fait au moins ce que bien peu auront fait dans une position comme la mienne. J'aurai secoué avec courage une destinée qui s'est imposée à moi bien fatalement, et sous laquelle j'en vois tant d'autres succomber. Parviendrai-je à la surmonter ? Quoi qu'il en soit, mon devoir, à qui j'aurai tout sacrifié, me consolera de toutes les peines qui m'attendent. Admirable disposition de celui qui a créé l'homme, d'avoir caché la plus douce et la plus pure des jouissances sous les plus amers sacrifices ! Heureux qui a le courage de l'acheter à ce prix !

Les réflexions que tu me proposais sur les deux alternatives qui s'offrent à moi seront celles que fera spontanément tout homme sensé qui verra ma position, et j'en ai fait l'expérience. Le préceptorat en Allemagne pourvoit merveilleusement au présent, mais non à l'avenir. Le parti contraire, d'après lequel je prendrais immédiatement une voie plus arrêtée vers telle ou telle carrière, offre bien des difficultés dans le moment actuel, mais il est rassurant pour

l'avenir. Voici exactement ma position actuelle ; nous en tirerons ensuite les conséquences pour la pratique. Outre le préceptorat d'Allemagne, il y a trois voies principales qui s'ouvrent devant moi, et sur lesquelles il faut que j'aie des données plus positives, avant de prendre une décision quelconque. Je t'ai déjà parlé de mes relations avec M. Quatremère; elles se sont encore resserrées vers la fin de l'année, où je suis resté presque son *unique* auditeur, et j'étais décidé à m'ouvrir à lui sur mes intentions, à la suite de l'une des dernières séances, lorsqu'un malencontreux incident y a mis obstacle. Il nous a fait annoncer subitement qu'il ne pouvait plus continuer son cours, et ainsi tous mes plans ont été déjoués. Mais je suis décidé au commencement de l'année prochaine à tenter une démarche de ce côté. Cette voie ne me mènerait peut-être pas vite; mais je suis sûr d'y réussir, et le petit nombre des concurrents m'y dispenserait de cette rivalité ardente et intéressée, qui dévore tout dans les autres carrières, et qui déplaît à l'esprit moral et philosophique. Content d'être ce qu'il est, il n'aime pas à se mesurer avec cette tourbe d'adversaires.

Un second parti, sur lequel j'insiste davantage, m'a été conseillé par l'un de mes professeurs, celui qui certainement témoigne l'esprit le plus juste et le plus impartial. Il m'a nettement déclaré que ma place était à l'*École normale*. Un pareil conseil donné à Saint-Sulpice et dans les circonstances actuelles, prouve, ce me semble, un esprit assez libre. La difficulté la plus apparente contre ce parti est évidemment celle de mon éducation tout *ecclésiastique*. Mais je doute bien qu'elle fût infranchissable. Je pense d'abord que messieurs de l'Université ne feraient pas difficulté de passer sur ce point, supposé qu'on leur manifestât l'intention de s'agréger à leur corps; j'ai de nombreux exemples qui m'autorisent à le croire, et c'est ainsi que, dans un des passages de ma dernière lettre, dont l'extrême concision a dû te paraître inexplicable, j'ai pu identifier mon initiation aux grades universitaires avec mon agrégation à l'Université. D'ailleurs quand cela serait impossible, tout ce qu'il aurait de plus onéreux serait de me faire inscrire, moyennant la rétribution ordinaire, dans une de

ces maisons préparatoires, où l'on est censé faire en six mois la rhétorique et la philosophie universitaires. Pendant ce temps, je me préparerais à mes examens d'admission.

Cette carrière me plairait beaucoup. Car, je crois te l'avoir déjà dit, mes habitudes intellectuelles, contractées depuis tant d'années, et favorisées par mon genre de vie, me font un besoin indispensable d'une vie d'étude et de pensée. L'homme ne vit pas seulement de pain, et je crois que je me passerais plus facilement du pain du corps que de celui de l'esprit. L'instruction publique me laisserait libre de satisfaire ce besoin, non sans doute avec cette large et pleine liberté du savant libre, qui pousse ses études et sa pensée avec une entière indépendance; cet état, qui est mon rêve, est maintenant impossible en France à quiconque est obligé de songer à se procurer le pain du corps avec le pain de l'esprit. Mais enfin, j'y trouverais la possibilité de me faire un plan de vie à mon gré, outre que le cadre du professeur respecte assez la liberté individuelle. L'École normale renferme, comme tu sais, trois sections; lettres, sciences physiques et mathématiques, philosophie. J'embrasserais cette dernière, où mes études sont le plus avancées, et qui convient le mieux à mes goûts. Ceux qui me connaissent me disent que je percerais. La difficulté d'une transition aussi brusque, l'impossibilité de me voiler sous le prétexte de l'expectative, les anathèmes du clergé qui, pour le coup, me déclarerait hérético-schismatique, ne m'arrêteraient peut-être pas, si cela ne faisait pas de peine à maman. Mais que ne ferais-je pas céder à cette considération ? Je vois là un devoir, et n'y verrais-je qu'une faiblesse, je ne sais si je serais assez fort pour la vaincre. J'espère pourtant qu'il y aurait moyen de calmer ses craintes par des espérances. Je sonderai durant les vacances ce point délicat.

Je t'ai parlé, chère Henriette, d'une troisième voie, qui m'offrirait peut-être quelque issue; mais celle-ci ne me présente encore rien de déterminé; ce ne sont que des possibilités. Je n'ai encore rien dit à M. Dupanloup de mon état ni de mes projets, et ne puis le faire actuellement, car il n'est pas à Paris. Or, j'ai assez bonne opinion de l'élévation de

son esprit pour croire qu'il y prendra intérêt. J'ai vu plusieurs jeunes gens, mes anciens condisciples, dans des positions analogues à la mienne, à qui il a rendu d'immenses services, soit en les secondant dans la carrière qu'ils avaient embrassée, soit en leur ouvrant quelque issue. Il est naturellement généreux et grand, et son influence est fort étendue, même parmi ceux que le parti où il est engagé l'oblige à combattre : tu sais que les protections des opposants ne sont pas les plus mauvaises.

Je pense donc qu'il serait prudent de ne rien décider, avant de lui en avoir parlé. Néanmoins, ma chère Henriette, le parti que tu me proposes est incontestablement celui qui me sourit le plus. L'avantage de tout pacifier pour le moment, le plaisir de voir l'Allemagne et de compléter mes points de vue en me transportant sur un théâtre plus large, la facilité d'acquérir la connaissance des hommes et du monde l'emporteront, je le pense, dans mon esprit sur toute autre considération, outre que je ne sais quel instinct me porte à suivre l'impulsion de cette main qui m'a toujours si bien mené.

Je n'ai encore fait dans l'intérieur du séminaire aucune démarche officielle. Trois directeurs seulement le savent à titre de confidence, et ils s'attendent à ce que je revienne l'an prochain, au moins pour commencer l'année. Quant à maman et Alain, je ne leur en ai pas dit un mot.

Tel est, ma bonne Henriette, l'état actuel de ma position. Il me semble que voici la conséquence pratique qui en ressort naturellement. — Je ne puis guère prendre une décision avant le commencement de la prochaine année scolaire, puisque une foule de données qui me sont nécessaires pour me déterminer ne me seront fournies qu'à cette époque. Mon dessein serait donc de revenir vers la fin des vacances, et alors de faire les démarches décisives. Je consulterais M. Dupanloup, M. Quatremère, je prendrais des informations sur l'École normale, j'arrangerais tout avec les directeurs du séminaire ; car la position que j'ai prise vis-à-vis d'eux m'oblige à beaucoup d'égards, et j'espère que ma décision serait prise vers le commencement de novembre. Tu conçois d'ailleurs que je suis bien aise que tous ces pro-

jets restent dans un certain vague durant tout le temps que je vais passer avec ma bonne mère. Si j'avais pris une décision positive, je ne pourrais la lui cacher ; et tout cela se fait mieux de loin que de près.

Mais une grande question sur laquelle je suis fort indécis, est de savoir si je dois rentrer au séminaire. Étant décidé à n'y pas rester, cette démarche en elle-même semble équivoque ; je m'en ferais même une sorte de conscience, si ces messieurs du séminaire ne m'y engageaient très fortement, malgré l'exposition claire et nette que je leur ai faite de mes desseins. J'avoue bien que cela aurait des avantages : je négocierais plus facilement avec M. Dupanloup et ces messieurs du séminaire, etc., etc. D'ailleurs, cela rassurerait notre bonne mère. Mais en vérité, je ne sais pourquoi, j'y répugne : rentrer ainsi pour quelques semaines me paraît une démarche détournée et peu sincère. L'expérience des vacances servira beaucoup à me déterminer sur ce point. Il y a près de Saint-Sulpice un bon hôtel, sur lequel j'ai pris des informations, et où je pourrais passer à peu de frais trois semaines ou un mois ; je suis persuadé qu'il ne me faudra pas davantage pour prendre une résolution en toute connaissance de cause. Cette dépense m'effraie, bonne Henriette, et si tu ne pouvais me donner qu'au bout de quelques mois une réponse pour le préceptorat, j'en parlerais à ces messieurs qui me recevraient au séminaire à bras ouverts ; car, quand j'ai touché ce point, ils ont cherché de toutes les manières à combattre là-dessus mes délicatesses. — Ta lettre contribuera beaucoup à me décider.

Dans deux jours, ma chère Henriette, je pars pour rejoindre notre bonne mère. Voici encore un point bien difficile, et sur lequel j'ai dû réfléchir longtemps avant de découvrir la vraie ligne de conduite que j'y devais tenir. Voici celle à laquelle je me suis arrêté. Presque aussitôt mon arrivée, je parlerai à maman de notre projet pour l'Allemagne. Je suis *certain* qu'elle en sera satisfaite ; je lui en avais déjà parlé vaguement autrefois, et ce projet parût beaucoup lui sourire. Quand je lui ai dit que j'apprenais l'allemand, elle me fit d'elle-même la réflexion que cela me



serait utile pour ce projet, et surtout, disait-elle, pour me rapprocher de toi. Cette bonne mère s'imagine que dès que je serais en Allemagne, nous serions près l'un de l'autre. Plût à Dieu que ce ne fût pas une illusion de son bon cœur ! Je lui laisserai, de plus, entrevoir que bien des incertitudes travaillent mon âme, qu'il serait possible, etc. En un mot je lui présenterai la chose aux termes où elle en était il y a six mois, comme une excellente place d'expectative. Mais je ne lui dirai absolument rien de tous nos autres projets, et en effet je regarde comme bien probable que celui de l'Allemagne aura la préférence. D'ailleurs, s'il venait à se rompre, il aura servi au moins de transition à des démarches plus tranchées, et qu'il serait imprudent de présenter dès le premier abord.

Ta lettre, bonne Henriette, que je recevrai durant les vacances, servira beaucoup à la faire entrer dans cette manière de voir. Je t'en supplie, conforme-toi au point de vue que je viens de te présenter, et que je crois le seul praticable. Écris-moi comme tu m'aurais écrit il y a six mois ; présente cette place comme une manière utile d'employer des années où je ne puis encore prendre une détermination irrévocable. Ne suppose pas la possibilité, ou au moins l'existence d'autres hypothèses. Sois sûre que je comprendrai tout. Si tu ne veux pas que je rentre au séminaire, tu m'y engageras, me conseillant seulement de retourner à Paris vers la fin des vacances, afin d'arranger l'affaire avec mes supérieurs. Quant à l'affaire du préceptorat, tu la présenteras telle qu'elle est, mais comme à peu près immanquable, supposé qu'on ait la patience d'attendre.

Quant à l'École normale, si tu approuves mon projet, tu me conseilleras de *prendre mes grades*, cette phrase sera pour moi synonyme de faire des démarches de ce côté. La chose ainsi présentée ne pourra alarmer maman. — Mon Dieu ! qu'il m'en coûte de dissimuler ainsi quelque chose avec celle pour qui je n'eus jamais rien de caché ! Que ces détours pèsent à la sincérité de mon cœur ! Mais n'est-ce pas un devoir pour moi de ne rien négliger pour adoucir à cette bonne mère un coup si rude, que le plus strict devoir m'oblige à lui porter ? Ne dois-je pas au moins taire tout

ce qui peut se taire ? Oh ! que je me soumettrais volontiers à la position la plus pénible, supposé que je susse lui épargner quelques instants de peine !

Tel est, ma bonne Henriette, le plan de conduite auquel je me suis arrêté après de bien sérieuses réflexions. Agis de ton côté comme tu l'as déjà commencé. Si tu trouves une place réellement avantageuse, qui me laisse le temps et m'offre la facilité de continuer mes études et le cours de mon perfectionnement intellectuel, accepte sans hésiter : sois bien persuadée que tout ce que tu feras sera pleinement ratifié par moi. Si tes recherches n'amenaient pas encore un résultat conforme à tes désirs, agis comme incertaine de mon consentement. Du reste, ton instinct délicat te guidera bien mieux en tout cela que tout ce que je pourrais te dire. Il a dû me suffire de te mettre au courant de ma position actuelle.

Que toutes ces pensées, ma chère Henriette, préoccupent mon âme et la jettent dans de cruelles perplexités ! Je suis peut-être plus calme qu'au temps où j'hésitais encore ; mais plus que jamais l'avenir, que je n'avais pas encore vu de si près, me remplit de crainte. Moi si faible, si inexpérimenté ; moi isolé de tout appui, n'ayant d'autre soutien que toi, mon Henriette, toi à cinq cents lieues de moi, chercher à briser des liens si forts, m'arracher à la voie où jusqu'ici une force supérieure m'a conduit !... Je m'effraie quand j'y songe ; mais je ne reculerai pas. Et puis, crois-tu que je peux me séparer sans regret de ces croyances, de ces projets, qui ont fait si longtemps ma vie et mon bonheur ? Et tout ce monde dans lequel je m'étais naturalisé, et qui va me renier !... Et l'autre monde voudra-t-il de moi ? Le premier m'aimait et me choyait ; que ne me dit-il pas encore ? Henriette, ma bonne Henriette, soutiens mon courage. Oh ! que dans ces moments-là où la vie m'apparaît ainsi sèche et triste j'ai besoin de penser à toi ! Car enfin, si je ne t'avais, je serais seul au monde. Encore si j'étais sûr de pouvoir réaliser mon idéal, d'être ce que je veux être ! Mais quand je serais sûr de moi, serais-je sûr des circonstances ? Que de fois j'ai maudit le jour où je commençai à penser, et j'ai envié le sort des simples et des enfants,

que je vois autour de moi si contents, si paisibles. Dieu les préserve de ce qui m'est arrivé, et pourtant je l'en remercie.

Adieu, bonne et chère Henriette, fais-moi espérer encore des jours de bonheur.

Ton frère et ami,

E. RENAN

Je pense revenir à Paris vers le 10 octobre, ou même auparavant. A cette époque, j'espère de toi une nouvelle lettre, où nous pourrons causer en liberté. Tu y discuteras tout ce dont je te parle en cette lettre. Si tu veux même, tu l'adresseras à Alain, en lui prescrivant de ne me la remettre qu'à mon passage à Saint-Malo, lors de mon retour ; cela préviendrait les incertitudes pour l'adresse.

[En marge:] Tu semblais craindre, bonne Henriette dans ta dernière lettre, que le secret de notre correspondance ne fût violé. Je peux t'assurer que cela est impossible physiquement, sans qu'au moins je m'en aperçoive, pour l'intérieur du séminaire, et que, pour maman, je ne lui ai pas dit un mot. Je présume bien ce qui aura pu te le faire croire ; c'est une malheureuse lettre que j'écrivais à un de mes amis du collège, à Tréguier, à qui je pouvais tout dire, car il était dans une position assez semblable à la mienne. Une maladie rapide l'a enlevé, avant que ma lettre lui fût parvenue, et elle est restée entre les mains de maman. Encore n'y faisais-je aucune mention de nos projets.

HENRIETTE RENAN A ERNEST RENAN

[En haut de la page externe et formant suscription.]

Pour mon Ernest, pour lui *seul*.

De nouveau, je recommande vivement ces lignes à ma chère Emma, en la priant de se rappeler la demande de ma lettre.

5 août 1845

Aujourd'hui même, mon bien cher ami, je reçois ta lettre après laquelle je soupirais vivement. Au moment où elle m'est parvenue j'écrivais à ma bonne Emma, et je profite de cette circonstance pour la prier de te remettre confidentiellement ces quelques mots, en attendant la réponse que je t'adresserai dès que cela me sera possible. Ces lignes sont pour toi *seul*; n'en parle point. Ta lettre, mon Ernest, m'a fortement émue; mais elle m'a donné une grande joie, car j'y vois percer enfin de la résolution, j'y trouve quelques traces de cette énergie, de cette force de volonté que j'ai tant désirées pour toi et sans lesquelles nous ne sommes toute la vie que de grands enfants. Courage, oh ! courage, mon bien bon ami ! Oui, la foi du devoir est immuable, et lorsqu'elle parle on ne peut sans crime rejeter ses suggestions. Quoique je prenne des précautions pour que ces lignes ne passent que sous tes yeux, je n'ose y parler en toute liberté. Je te dirai seulement que le projet de *prendre tes grades* a plus que mon approbation, qu'il a toutes mes sympathies, que c'est celui qui me sourit le plus, celui qui me donnerait pour toi le plus de tranquillité, qu'il n'est rien que je ne sois disposée à faire pour te seconder. Tu as raison : c'est un honnête homme celui qui, dans la position où il se trouve, a pu te donner un tel conseil; s'il n'y a pas d'obstacle *insurmontable*, écoute et suis ce sage avis. — Ton plan de retourner à Paris avant la fin des vacances est parfaitement bon et raisonnable; mais il faut *absolument*, mon ami, que tu prennes un logement libre, non seulement pendant l'espace de temps dont tu me parles, mais bien au-delà, si cela devient nécessaire. Pas de voies détournées, pas de faux calculs sur ce point. J'en parlerai dans ma prochaine lettre, mais sache seulement que je regarde ceci comme *essentiel*. Tu trouveras à Saint-Malo des avis plus détaillés, et tu verras que j'aurai pourvu au plus pressé. Si l'hôtel dont tu me parles ne te convient pas, je puis facilement te faire chercher dans une maison convenable une chambre et ta pension; tu serais peut-être mieux; d'avance, je prierai toujours de faire quelques recherches; elles n'en-

gageront à rien. Mais, de grâce, n'accepte pas l'autre proposition que l'on t'a faite. Si tu désirais écrire à M. Quatremère, j'aurais un moyen de lui faire parvenir ta lettre. Je connais personnellement M. Stanislas Julien qui, comme tu le sais sans doute, est chargé de la chaire de langue chinoise au Collège de France ; je l'ai entendu nommer M. Quatremère comme quelqu'un avec qui il avait de fréquents rapports ; si cela pouvait être utile, je lui demanderais sans crainte de vouloir bien se charger de faire parvenir ta lettre... ; mais, en y réfléchissant, je pense que tu seras à Paris avant que j'aie pu recevoir ta réponse et adresser de si loin cette demande. Tes démarches personnelles vaudront mieux et seront plus promptes que tout le reste. Ne néglige pas d'en faire de ce côté et dès ton arrivée à Paris, s'il est possible ; le plus tôt que tout cela sera éclairci sera le mieux, car alors seulement nous saurons avec précision dans quel chemin nous devons marcher, et c'est une bien bonne chose à savoir. Puissent les personnes auxquelles tu auras affaire se trouver à Paris dans les premiers jours d'octobre ! Je n'ai point de nouvelles d'Allemagne, mais je suis sûre que l'on agit ; je laisserai continuer les démarches, libre à nous ensuite, d'après ce que tu dois éclaircir, de prendre la décision que nous croirons la meilleure. Sois tranquille pour maman ; tu verras les bons raisonnements que j'aurai dans ma prochaine lettre. Si plus tard il fallait aller plus loin, je me chargerais encore de beaucoup. Dans la lettre que je t'adresserai, *prendre tes grades* semblera employé dans le sens propre ; mais tu démêleras sans peine le motif de ma diffusion. Ma lettre de Saint-Malo y sera avant la fin de septembre. Ernest, c'est de toute mon âme que je me reporte vers toi ! oh ! pourquoi sommes-nous séparés dans un tel moment !... Encore une fois, ami, courage ! on n'est *homme* qu'à la condition d'avoir beaucoup lutté. Mon frère, mon ami, mon enfant bien-aimé ! appuie-toi toujours sur mon bras et sur mon cœur, et sois certain que ni l'un ni l'autre ne te manqueront jamais... Écoute avec patience les observations de chacun ; mais qu'elles ne puissent pas t'ébranler, ni surtout te faire sortir de la ligne que tu *dois* suivre. Je te le répète : certains voiles une fois soulevés ne



se replacent jamais. A quelques jours, mon bon ami ! A toi constamment. Emma ne saura point pourquoi je t'adresse cette lettre en confidence ; elle croit qu'il s'agit de moi.

## 75

HENRIETTE RENAN A ERNEST RENAN

15 août 1845

Ta dernière lettre, mon bien cher ami, remplit trop vivement ma pensée pour que je tarde à y répondre. La situation où tu te trouves — ou plutôt où nous nous trouvons, car ce qui te concerne ne saurait manquer de nous être personnel — cette situation demande que nous y réfléchissions avec le plus grand calme, que nous appliquions à y trouver remède, tous les efforts de notre raison et de notre conscience : n'oublions pas que ces deux voix sont en nous celle de Dieu. D'avance je conjure notre bonne mère de peser mûrement avec toi les réflexions que je vais te soumettre, et de me pardonner si je parle devant elle de conseils et d'expérience. Si je le fais, c'est d'abord parce que ton bonheur et son repos sont ici-bas ma première pensée, et ensuite parce que les agitations de ma vie ont doublé pour moi ce que les années font acquérir, la connaissance des événements, des choses et surtout du cœur humain : oh ! puisse le résultat de telles observations, de telles épreuves, être utile à ceux pour lesquels je serais si heureuse de tout sacrifier !...

De tout temps, mon bon Ernest, je n'ai cessé d'appeler ta pensée sur le danger qui t'attendait au terme de tes études, celui d'un engagement aveugle et précipité ; ton âme droite devait me comprendre, et tes dernières lettres m'ont prouvé qu'en l'espérant je n'ai pas été trompée ; j'en rends au ciel de vives actions de grâces. J'ai toujours pensé, et des années de réflexion n'ont servi qu'à me convaincre de plus en plus, qu'il faut un point d'arrêt entre l'éducation et la vie, le temps enfin d'envisager raisonnablement et sans influence étrangère ce qu'on s'impose pour toujours.

Si dans quelque circonstance le cours des événements oblige à s'éloigner de cette sage maxime, la faire taire ou l'anéantir serait un crime à mes yeux quand il s'agit d'une carrière exceptionnelle comme celle vers laquelle ta jeunesse a été guidée. Oh ! de quelle responsabilité se chargerait la conscience d'une famille qui oserait pousser dans un lien indissoluble et sacré un jeune homme encore incapable de le comprendre ! — Te laisser le temps de te reconnaître, et employer ce temps d'une manière utile pour ton développement intellectuel, telle fut ma pensée lorsque je te parlai, il y a déjà environ deux ans, d'un préceptorat en Allemagne ; jamais, mon ami, je n'ai eu l'idée de te présenter cet emploi comme une carrière, mais toujours comme une place temporaire. Tu as su comprendre, cher Ernest, tu as senti que ton bien est en tout mon premier but, mon premier besoin : oh ! que je t'en remercie ! — Mes amis de Vienne, auxquels je n'ai eu qu'un mot à dire pour être assurée de leur concours, sont, comme moi, persuadés que leurs démarches mettront certainement à notre disposition ce que je t'ai proposé. Il s'agira seulement d'attendre peut-être quelques mois. Les grands seigneurs d'Allemagne passent tout l'été dans leurs terres et ne reviennent à la ville que vers la fin de l'année ; c'est donc à cette époque seulement et dans les mois qui suivront que les recherches pourront devenir fructueuses. — Mais ce retard même, loin de nous être préjudiciable, te rendra possibles, mon bon ami, des démarches et des études que je regarde comme *essentiels* en ce moment, quelles que puissent être tes résolutions ultérieures. J'ai toujours désiré vivement, et je crois te l'avoir dit plusieurs fois, te voir en mesure de prendre tes grades universitaires, chose qui est généralement regardée comme le début de toute carrière : ecclésiastique ou séculier, un homme qui a fait ses preuves d'instruction n'en vaut toujours que davantage aux yeux de ceux dont le jugement compte. Le baccalauréat est la première épreuve à subir, et c'est elle vers laquelle je te demande de tendre en ce moment, dès ton retour à Paris. Je sais que les classes que tu as faites sont un obstacle pour que tu te présentes immédiatement aux concours de la Sorbonne ; mais

je sais aussi, et tu sais comme moi, qu'il y a des moyens de se mettre en règle, et, en dernier lieu, moyennant des inscriptions dans une maison préparatoire : je ne m'étends pas là-dessus, mon ami ; ceci t'est parfaitement connu. J'insiste seulement sur la nécessité du diplôme de bachelier et je te conjure, cher Ernest, d'y donner tous tes soins et immédiatement. Faudrait-il y employer six mois — un an même — n'importe ; je te le répète, c'est de la plus haute importance. L'affaire d'Allemagne sera *toujours* à notre disposition : j'ai là les meilleures connaissances et les plus dévoués des amis ; tu comprends d'ailleurs de quel poids seraient dans leurs recommandations un examen subi et un diplôme obtenu.

Pour ces démarches si importantes, pour les travaux et les études préparatoires aux examens, il est de toute nécessité, mon Ernest, que tu sois entièrement libre ; aussi mon avis est-il que tu ne reprennes pas à la rentrée ta chambre et ta table au séminaire. Ce serait entraver ce que je te demande, ou du moins t'imposer une gêne nuisible, lorsque tu as besoin de toute ta liberté d'action. Je crois que le parti le plus sage, ou plutôt le seul moyen à employer pour arriver au résultat d'un examen, serait de prendre une chambre d'étudiant et de rester entièrement libre de toute autre occupation.

Une autre raison que celle du baccalauréat me porte encore à désirer que tu suives mes conseils en ce point : tu m'as dit à diverses reprises que tes études historiques sont fort incomplètes ; il est de la plus haute importance que tu t'y adonnes cette année, et que tu suives autant que possible les grands cours publics qui ont lieu à Paris. Ceci est encore *en première ligne* ; l'histoire est l'enseignement de tous, et notre époque, où les recherches historiques tiennent une si grande place, *exige* de hautes connaissances sur ce point. Pour cette étude, mon bon Ernest, comme pour les démarches du baccalauréat, il est indispensable que tu puisses à toute heure disposer de toi-même, et aller chercher les renseignements qui te manqueront dans nos riches bibliothèques publiques et dans les autres grands centres d'instruction. Je voudrais donc, mon ami, que tu te ren-

disse à Paris vers la fin des vacances pour t'entendre sur ce point avec les supérieurs du séminaire, arranger avec eux cette affaire, et t'occuper ensuite activement de ce que je te conseille avec toute l'activité de ma tendresse pour toi et tout le poids d'une expérience que les événements ont développée. Tu sais comme moi que rien n'est plus facile pour un jeune homme que de s'établir à Paris de la manière dont je te parle ; mais afin de t'épargner tout embarras, j'ai demandé des informations et des renseignements détaillés que je t'adresserai dès qu'ils me seront parvenus et qui ne te laisseront, je l'espère, rien à désirer. Comme il se peut que je ne les reçoive pas assez tôt pour qu'ils te trouvent à Tréguier, je les enverrai à Alain qui te les donnera à ton passage. Qu'aucun faux calcul d'économie ne t'arrête en ceci, mon bon Ernest ; ce serait bien mal entendre nos *intérêts*, même en prenant ce mot dans son sens purement *matériel*. Rends-toi capable de fonctions élevées, dans quelque voie que tu veuilles ensuite t'engager, et crois qu'en ceci, *épargner la semence* ne serait pas seulement une bien fatale spéculation, ce serait aussi une grande faute morale. « On demandera beaucoup à celui qui a beaucoup reçu », dit l'Évangile... et à l'égal d'un dissipateur fut puni celui qui avait enfoui son talent. Mon Dieu, Ernest, quels enseignements dans ce livre, et que d'hommes s'en éloignent!... Faisons, ami, faisons, nous du moins, tout ce qu'il nous est possible de faire pour développer les dons que le ciel t'a accordés. Quelle que soit plus tard ta résolution définitive, sois sûr qu'elle aura mon approbation — je dirai plus, qu'elle me rendra heureuse — dès qu'elle viendra d'un esprit éclairé et capable de discernement ; mais te voir précipité dans l'irrévocable, à ton âge, et avec une telle ignorance du monde, de la vie, de tout ce que les livres ne peuvent enseigner, ce serait là, mon Ernest, une douleur qui pèserait sur mon existence entière. Et moi aussi j'entendrais au fond de mon âme une voix qui me dirait : « Qu'as-tu fait de ton frère?... » Épargne-moi de tels regrets, cher bien-aimé ; épargne-les surtout à notre bonne mère en dirigeant sagement et prudemment tes premiers pas dans la vie. Il est impossible — complètement impos-

sible, à moins d'abdiquer toute raison — que tu t'engages, à vingt-deux ans et avec ton inexpérience absolue, dans une carrière où tout retour est interdit, où une longue expérience suffit à peine pour donner l'élévation nécessaire à l'esprit, à l'âme, à la pensée. Ce point une fois posé, je crois assurément que les moyens que je t'indique sont les meilleurs pour utiliser le temps d'attente et réflexion. Ne rejette donc pas mes conseils, je t'en supplie. Ils sont dictés par une amitié si vraie, si exempte de toute pensée personnelle, que je ne puis craindre de les voir méconnus ni par toi, mon bon Ernest, ni par notre excellente mère. Oh ! que ne puis-je être au milieu de vous, ne serait-ce qu'un jour, une heure !... Il me semble qu'à force de conviction je saurais aussi vous convaincre !

Quant aux arrangements de finances, tout sera prévu, mon cher ami ; Alain aura les premières instructions, les autres te parviendront directement à Paris ; j'ai là-dessus toutes les données nécessaires, et tout cela est beaucoup moins effrayant que tu ne pourrais te l'imaginer. Partout avec de l'ordre et de la régularité on vit avec économie, et des milliers de jeunes gens de ton âge suivent à Paris, sans grands frais, l'existence studieuse que je te recommande pour quelque temps. Tu sais que tous les cours de la Faculté des Lettres et de la Faculté des Sciences sont gratuits, que tous les grands dépôts de la science humaine, que toutes les bibliothèques de Paris sont ouvertes au public tous les jours de la semaine, que l'on peut y lire, y compulsier, y prendre des notes dans la plus parfaite tranquillité (et à ce propos je te rappellerai en passant que la bibliothèque Sainte-Genève est éclairée et chauffée jusqu'à dix heures du soir). Profite donc, puisque cela est possible, de ces précieuses ressources. Encore une fois, les mesures que je t'offre ne sont que transitoires : toi seul dois adopter celles qui seront définitives ; mais sachons au moins employer fructueusement ces temps de transition, souvent si nécessaires à prolonger quand on ne veut pas compromettre tout son avenir. Je m'étendrais indéfiniment là-dessus, mon cher ami, car mon cœur est plein de ce que je t'exprime ; puisses-tu le comprendre comme moi !... Je t'ai écrit des



pages pour te dire ce qui se résumerait facilement par ces mots : *Prends tes grades*, et suis pour cela des études libres, au moins pendant quelques mois; sans ces études, il serait impossible de les obtenir, et dans toutes les hypothèses je les regarde comme le premier pas à faire. Je me flatte, mon bon Ernest, que tu ne méconnaîtras pas ma voix, que tu ne fermeras pas l'oreille à mes raisonnements; j'ai besoin de le croire pour calmer les vives, les constantes sollicitudes auxquelles ta situation me livre. Que Dieu t'inspire, ainsi que notre chère maman ! J'espère tant de la droiture de vos âmes et de vos intentions !

Je ne te parle jamais de nos affaires d'argent, mon bon ami, ne voulant pas te fatiguer l'esprit de chiffres inutiles ; mais aujourd'hui je t'en dirai quelques mots, espérant que l'exposé de notre situation te décidera à suivre mes avis, ce qui est en tout ma première, ma dominante pensée. Je t'assure, mon bon Ernest, que je puis, sans imprévoyance et sans aucune gêne, mettre à ta disposition ce qui est nécessaire pour l'exécution de cet utile et cher projet. Nos affaires de famille doivent être bien avancées; j'ai adressé à notre frère une remise qui devait les couvrir en grande partie, et il m'avait promis de s'en occuper particulièrement pendant son séjour près de notre chère maman. D'un autre côté, je me suis arrangée avec les parents de mes élèves, de manière à n'être pas complètement sans ressources quand je me séparerai de leurs enfants. Accepte donc sans crainte, je t'en supplie ; je te le demande les larmes aux yeux et avec les instances de la plus tendre amitié. Un jour viendra, ami, où tu me rendras tout cela avec usure, si Dieu prolonge au-delà de mes forces une vie dont tu es et dont tu as toujours été depuis longtemps le premier mobile. J'espère, cher Ernest, oui, j'espère t'avoir fait comprendre que le conseil que je te donne est sur tous les points sage, prudent et réalisable ; puisse ta raison te dire le reste et ton amour du vrai te porter à l'exécuter ! Je te quitte pour notre bonne mère, cher ami, ou plutôt je continue avec elle la longue causerie dont je t'ai adressé les premières pages, car les deux lettres vous sont communes, comme l'est aussi mon dévouement.

Adieu, ami, tu comprendras avec quelle anxiété j'attends de tes nouvelles. A toi toujours et de toute mon âme.

H. R.

76

ERNEST RENAN A ALAIN RENAN

Tréguier, 4 septembre 1845

Mon bon Alain,

Je t'aurais reproché depuis longtemps la rareté de tes lettres, si je ne connaissais les nombreuses occupations qui réclament tous tes moments. Tu auras peut-être été tenté de m'adresser le même reproche; mais permets-moi de te faire observer que, si j'ai été près d'une année sans t'écrire, c'est que durant tout ce temps j'ai attendu la réponse à la première lettre que je t'avais écrite. Quoi qu'il en soit, mon bon Alain, accordons au passé une réciproque amnistie, et posons bien en principe que la vivacité et la sincérité de notre affection ne sont pas en raison de l'activité de notre correspondance; sauf le bon propos pour l'avenir. Je suis donc venu sur tes traces visiter aussi le foyer maternel. J'ai trouvé notre bonne mère enchantée de ton séjour auprès d'elle: sa brièveté seule lui a laissé des regrets. Ils sont aussi bien agréables les jours que je passe avec elle. Tu connais ce pays, et tu sais que celui qui aime la vie calme et tranquille y est dans son élément. Rien de plus simple que le genre de vie que j'y mène; mais rien de plus doux; car j'y trouve de toutes les affections la plus pure et la plus tendre. Heureux celui qui a mis le centre de son bonheur dans ces jouissances du cœur et de la pensée, à mon sens, les seules véritables! Heureux surtout, si les exigences de la destinée extérieure ne l'obligent jamais à s'y arracher! Mais un tel bonheur est bien rare, et ceux qui pourraient en jouir ne savent guère l'apprécier. Du reste, c'est peut-être une heureuse fatalité que ces joies si pures aient été mises, comme

toutes les autres jouissances nobles, au prix du sacrifice. Il vaut donc mieux avoir recours à une vue supérieure, qui est celle du devoir, et mettre là le mobile de sa vie.

Nous attendons incessamment une lettre de notre Henriette. Il y a bien longtemps que nous n'en avons reçu. Quand cessera-t-elle aussi d'être exclue de nos joies ? Consolons-nous, mon bon ami, par notre affection mutuelle, des douloureux sacrifices qui nous furent imposés à tous. La paix et l'amitié qui ont toujours régné entre nous ne sont-elles pas capables de compenser bien des peines ?

La peine que j'éprouve en songeant que dans quelques semaines il faudra me séparer de ma mère est adoucie par l'espérance de t'embrasser ainsi que la chère Fanny. Maman ne compte pas cette année exécuter le voyage de Saint-Malo : il lui suffit d'avoir vu ses enfants auprès d'elle. J'espère te revoir dans les premiers jours d'octobre, et passer quelques jours avec toi. Je serai obligé de regagner Paris vers le 10.

Nous venons d'exécuter aux environs quelques petites promenades qui m'ont été fort agréables, à Bréhat, à Lézardrieux, etc. Le peuple de ce pays est si simple et si bon que c'est un plaisir de l'étudier de près. L'observateur peut trouver là une ample moisson à faire. Gilles Renan nous a fait à Lézardrieux une réception très cordiale, et nous a procuré le plaisir de voir l'antique château de la Roche-Jagu. Je n'ai pas été peu surpris de trouver sur ces murailles vénérables ton nom écrit en gros caractères. Après m'être épuisé à te chercher des homonymes, j'en suis revenu à l'hypothèse d'un voyage que tu aurais exécuté jadis à ces curieuses ruines ; mais la date, il me semble, doit en être bien reculée.

J'espère trouver à Saint-Malo mon oncle et ma tante Forestier. Assure-les, ainsi que le cher Alcide, de mon affection et du plaisir que j'aurai à les revoir. L'affection que la bonne Fanny m'a témoignée à tous les voyages me fera toujours désirer de passer quelques jours avec elle. J'ai été fort heureux d'apprendre qu'elle nous préparait encore une augmentation de famille. Il eût été fâcheux en effet de s'arrêter en si belle voie. Je fonde sur le nouveau venu

beaucoup de châteaux en Espagne ; car tu ne refuseras pas, j'espère, de nous faire part de ton abondance. Embrasse d'avance pour moi la petite Aline, dont j'entends partout vanter les belles qualités. Elle a laissé une vraie réputation dans ce pays.

Quant à toi, mon cher Alain, ne doute jamais de l'affection vive et sincère de ton frère et ami,

E. R.

## 77

HENRIETTE RENAN A ERNEST RENAN

A Ernest, pour lui être remis à son arrivée seulement.

12 septembre 1845

Enfin, mon bien cher Ernest, je puis t'écrire en toute liberté, je puis te dire sans restriction ce que ta dernière lettre a présenté depuis un mois à ma pensée ! Assurément, dans ce que je t'écrivais dernièrement, il n'y avait pas un mot qui ne fût vrai ; mais il m'en coûtait beaucoup de m'arrêter si souvent, d'appuyer sur ce qui n'était pas mon idée dominante, de parler d'*irrésolution*, lorsqu'en réalité ce que tu m'as écrit me prouve qu'il ne peut plus y en avoir. J'arrive donc vite, mon ami, à considérer notre position telle qu'elle est réellement, et à en tirer les conséquences qui en dérivent, c'est-à-dire à fortifier les idées que tu m'as exprimées dans ta dernière lettre.

J'espère que maintenant deux grands points sont établis : d'abord, que maman sait au moins que tu *hésites beaucoup*, et ceci je n'en doute pas, puisqu'elle en a parlé à Alain pendant son séjour à la maison et qu'elle n'en paraissait nullement affectée ; en second lieu, j'espère qu'il est bien décidé aussi que tu vas t'établir librement à Paris dès ton arrivée. Partant de ces deux bases, parlons d'abord de ton installation. Je t'ai écrit que j'ai adressé à mes amis la prière de chercher une maison convenable et tranquille où tu puisses trouver, pour tout le temps nécessaire, une

chambre et peut-être même ta pension. Cette demande a été faite le jour même où j'ai reçu ta dernière lettre; mais à la distance épouvantable où je suis, je n'ai pu recevoir encore de réponse. Prends donc provisoirement, cher ami, une chambre dans l'hôtel dont tu m'as parlé; dès que la réponse que j'attends me sera parvenue, je l'enverrai à notre bon Alain, qui aura plus vite que moi ton adresse, et tu décideras alors ce que tu voudras sur les renseignements que je te transmettrai.

Tes premières démarches à Paris doivent consister à tout terminer *dignement*, mais à *tout terminer* avec la maison où tu étais, à voir M. Dupanloup, M. Quatremère, et à prendre toutes les informations relatives à l'École normale. Si M. Quatremère te dit qu'en t'adonnant entièrement à l'étude des langues orientales il serait possible de te créer un avenir, je verrais comme toi, dans cette carrière, le grand avantage de n'avoir pas à lutter contre la foule des concurrents, que tu trouveras presque partout, et avec lesquels le combat est d'autant plus pénible que l'on sent en soi-même plus de mérite réel. Tes idées là-dessus sont fort justes, ne les oublie pas, mon Ernest, si tu voyais de ce côté quelque issue, et songe aussi qu'en ceci, comme en toute chose, tu me trouveras prête à faire tout ce qui dépendra de moi pour aplanir les difficultés des premiers temps. Vois, d'un autre côté, si ton entrée à l'École normale est possible; encore en ceci, envisage l'avenir, puis réfléchis, pèse et *juge*, mon bien cher ami, puisqu'il ne m'est pas donné de le faire avec toi.

Oh! que dans ce moment cette horrible séparation oppresse mon pauvre cœur! Que de nuits je passe à songer à toi! Que les jours me paraissent longs jusqu'à celui où je me dirai enfin que nous sommes sortis de l'état cruel où je te vois depuis si longtemps! Je ne te rendrai jamais, mon Ernest, le bien que m'a fait ta dernière lettre en me prouvant que notre incertitude va finir, qu'à tant de *ballottages* entre ta raison et les volontés d'autrui, va succéder une détermination qui te sera toute personnelle. Quant au préceptorat d'Allemagne, permets-moi, mon bon ami, de te supplier de n'y songer que dans le cas où toute autre voie



n'offrirait aucune issue. Je te le répète, je n'ai jamais pu te l'offrir que comme un moyen de gagner le temps de la réflexion, car je prévoyais toujours que tôt ou tard ce qui a eu lieu devait arriver; mais aujourd'hui que la réflexion est venue, qu'elle a porté ses fruits, ce ne serait plus *gagner du temps*, ce serait en perdre et rendre peut-être impossible l'entrée d'une autre carrière. D'ailleurs, mon cher ami, puisqu'il s'agit de t'épargner des heures amères, je n'hésite pas à te dire que cette vie sous le toit, dans la famille, à la table d'autrui, est horriblement pénible et difficile... Si tout venait à nous manquer, nous reviendrions certainement à ce projet; mais ne néglige rien pour que ce ne soit pas nécessaire, et, pour une épargne présente, ne va pas compromettre tout *notre* avenir. Oui, *notre* avenir, cher Ernest, car je ne puis croire qu'aucun événement puisse séparer désormais ni nos intérêts ni nos cœurs.

J'arrive à mes supplications ordinaires pour l'article finances : de grâce, n'aie pas d'hésitations mal entendues sur ce point. J'ai chargé Alain de te remettre trois cents francs pour tes frais de voyage, d'installation, et pour ton premier mois de séjour. En outre, j'attends tous les jours de Varsovie une lettre de change de quinze cents francs que j'y ai demandée; dès qu'elle me sera parvenue, je l'adresserai à Paris à une personne sûre qui croira que cette somme est à toi seul, et qui te remettra tous les deux ou trois mois (plus ou moins souvent, si tu le désires), ce qui te sera nécessaire : à dater de la fin d'octobre, ces fonds seront à ton entière disposition. A moins d'imprévu, ils formeront le budget d'une année, et, si Dieu me prête vie, avant ce temps, j'aurai songé à la suivante. Sois tranquille; je ferai en sorte que, quoi qu'il arrive, tu ne seras pas dans l'embarras. J'ai aussi pensé que d'autres *toilettes* vont te devenir nécessaires; je crois même qu'il vaudrait mieux en faire l'emplette à Saint-Malo, afin d'arriver à Paris vêtu *comme tout le monde*, ne le crois-tu pas avec moi ?

J'en ai dit quelque chose à Alain, à qui je ne voulais ni ne devais plus, mon ami, taire entièrement notre situation présente; je lui ai dit qu'il serait à désirer que tu eusses

deux costumes complets, en arrivant à Paris, l'un pour mettre à l'ordinaire, l'autre convenable, pour te présenter chez les personnes que tu dois voir; que ton peu d'expérience en pareille matière me faisait désirer que ces objets fussent achetés à Saint-Malo, que je laissais cela entièrement à ton goût; que si tu pensais comme moi, je le priais de s'en occuper et d'ajouter tout cela à mon compte; que si, au contraire, tu préfères acheter à Paris, je lui demande d'ajouter cent cinquante ou deux cents francs à la somme qu'il doit te remettre. Quelle que soit ta décision sur ce point, laisse-moi te dire en passant, mon bon ami, qu'il me semble qu'une redingote de couleur foncée, tout le reste du costume noir, serait ce qu'il y aurait de mieux et pour toi de plus convenable. Enfin, mon pauvre ami, je crois avoir tout prévu; si quelque détail m'a échappé, ne l'attribue qu'à la préoccupation de mon esprit, et dispose entièrement du peu que j'ai, car ce peu t'appartient autant qu'à moi-même.

En fait d'argent, sois toujours bien à l'aise avec notre frère : tout ce qu'il te remet m'est passé en compte, et ta bourse et la mienne ne doivent jamais faire qu'une. Oui, mon pauvre cher ami, il y aura pour nous des jours heureux, il y en aura certainement dans notre existence, tant que notre amitié, notre union seront toujours les mêmes; et ce qui se passe dans ce moment n'est propre qu'à les cimenter de plus en plus. Je sens, je comprends, je partage tout ce qui oppresse ton âme : oui, il est bien cruel, le moment où il faut rompre avec ce qui a rempli les rêves et fait la joie du passé; longtemps cette rupture laisse au cœur un vide désolant; mais nul ne peut éviter une telle douleur, quand ses yeux se sont ouverts, quand la voix de la conscience se fait entendre. « La vérité connue devient pour l'intelligence une loi qu'elle n'est pas maîtresse de rejeter; il ne m'appartient point d'ouvrir ou de fermer la porte à la vérité comme il me plaît; dès qu'elle s'est nommée, elle entre et m'ordonne de lui soumettre mon action. » C'est de l'œuvre d'une femme que j'ai retenu ces mots : ils n'en sont ni moins vrais ni moins justes. Je rends à Dieu les plus vives actions de grâces pour avoir fait naître en toi, pendant

qu'il en était temps encore, les pensées qui ont déterminé ta résolution.

Ernest, pour trouver consolante ta situation du moment, songe au sort d'un honnête homme qu'un lien irrévocable oblige à enseigner, à imposer ce que sa raison et peut-être même sa conscience ne lui permettent pas d'admettre... Ce malheur pouvait être le tien; puis-je trop remercier le ciel de t'en avoir préservé? Sois donc courageux, ami; oui, ta voie est épineuse, mais à chaque pas, comme à l'entrée, tu trouveras le cœur, la tendresse, l'appui de ta sœur, de ta première amie, de celle qui, après le souhait de te voir heureux, n'en forme pas de plus vif que de conserver une large part dans ton amitié. Que cette idée te soit chère; que je retrouve toujours en toi ce que tu m'as donné jusqu'ici, et j'oublierai bien des larmes versées, et je retrouverai bien des espérances, bien des dédommagements dans l'avenir!

Ai-je besoin, mon Ernest, de te supplier de m'écrire, de te demander en grâce de m'envoyer ton adresse aussitôt qu'il te sera possible? Si tu comprends mon affection, tu comprendras à quel point tu remplis ma pensée. En attendant que j'aie pu recevoir ton adresse à Paris, j'enverrai à notre frère tout ce que j'aurai à te communiquer; ainsi, ne manque pas de lui dire sans retard où il devra te les adresser. J'espère que tu m'écritas quelques mots de Saint-Malo; mon Dieu! quelle douleur que cet éloignement!... Et si cette lettre allait être perdue!... Je t'ai écrit deux fois dans le courant du mois dernier; l'une par Emma qui a dû te remettre un petit billet destiné à toi seul; l'autre par maman. Tout cela t'est-il parvenu? Je tremble toujours pour ce que j'écris, et je n'ai que trop raison de craindre.

En relisant ma lettre, je m'aperçois que je t'ai peu parlé aujourd'hui de l'École normale; n'en conclus pas que j'ai changé d'avis depuis ma dernière lettre: cette voie aurait toujours mes sympathies; mais, ne sachant pas s'il y a pour toi possibilité d'admission, je n'insiste pas plus longuement sur ce que je t'ai déjà dit; cependant ne l'oublie pas. Agis et décide, mon bon Ernest; j'ai toute confiance en ton jugement, en ta raison. Oui, bien des clameurs vont t'en-

tourer ; mais, de grâce, ne t'en effraie point. Qu'est-ce que tout cela ? de vaines paroles dont il ne sera plus question au bout de quelques semaines ; des colères d'un moment qu'on méprise bien facilement quand on a pour soi le témoignage de sa conscience et l'approbation d'un cœur ami et dévoué. Laisse donc dire, mon pauvre enfant, et n'en crois que ta raison et mon cœur.

A toi toujours, mon Ernest bien-aimé ; à toi de toute mon âme !

Écris-moi au château de Clemensow, près Zamosc (Pologne).

H. R.

78

HENRIETTE RENAN A ERNEST RENAN

A Ernest,

Recommandée aux meilleurs soins de notre frère.

16 septembre 1845

Très cher ami,

Je ne me trompais pas dans mes prévisions en t'écrivant il y a quatre jours que j'attendais incessamment de Paris des renseignements relatifs à ton logement et à ta pension ; la réponse sur laquelle je comptais me parvient aujourd'hui, et je m'empresse de te la communiquer, au risque de te faire recevoir mes deux lettres par le même courrier. C'était encore à M<sup>lle</sup> Ulliac que je m'étais adressée, car elle aussi est douée d'un cœur qu'on ne trouve jamais en défaut, et son dévouement pour moi est sans changement et sans limites. Le M. Gasselin dont il est question en tout ceci est le même qui t'a porté mes lettres durant les deux dernières années. Voici ce que m'écrit mon amie.

« Je viens de voir M. Gasselin. Il connaît, rue de La Harpe, un pharmacien qui loue des chambres garnies à des jeunes gens rangés, attendu qu'il faut passer par sa boutique pour

entrer et pour sortir; il connaît à côté un restaurant tranquille; il recommandera, si vous le désirez, votre frère dans ces deux maisons et il ira le voir. Enfin, M. Gasselin veut bien se charger de lui compter ses trimestres et de lui rendre tous les services d'un ami. C'est un excellent homme, vulgaire par l'éducation, ou plutôt par le manque d'instruction, mais bien par le cœur... D'un autre côté, j'ai aussi pensé qu'il ne serait peut-être pas désagréable à monsieur votre frère d'entrer comme pensionnaire en chambre dans une institution de jeunes gens, chez M. Galeron, par exemple, successeur de M. Hailays-Dabot. Je puis le recommander là de façon qu'il soit soigné et sous le rapport intellectuel et sous le rapport matériel. Beaucoup de jeunes gens se placent ainsi pour suivre les cours et prendre leurs inscriptions. Dans tous les cas, je m'assurerai si M. Galeron l'accepterait à titre de pensionnaire en chambre. Nous connaissons aussi, vous et moi, M. et M<sup>me</sup> Pataud; ce sont de bonnes gens, vous le savez; là aussi des soins lui seraient assurés... Il y a moyen, vous le voyez, de lui arranger cette vie matérielle qu'il doit ignorer complètement, d'après la manière dont il a passé sa jeunesse... Tout ceci doit vous rassurer, chère amie. Engagez donc monsieur votre frère, s'il a pris décidément son parti, à venir nous voir au retour. Nous monterons chez M. Gasselin et tout s'arrangera. D'ici là, des informations auront été prises, et votre frère ne sera pas obligé de se placer en hôtel garni proprement dit. »

Tu le vois, mon cher ami, voilà bien des ressources; voilà surtout une obligeance, une amitié parfaites. Je ne t'impose rien là-dessus, je ne t'oblige nullement à aller chez M<sup>lle</sup> Ulliac; je veux seulement te dire qu'en cas d'embarras tu trouveras chez elle de l'argent *qui t'appartient*, des amis intelligents et tout dévoués à t'être utiles, des renseignements précieux, et au milieu de tout cela des nouvelles de ta sœur. Peut-être, dans les premiers jours, préféreras-tu encore l'hôtel dont tu m'as parlé; je laisse cela absolument à ton choix; j'ajouterai seulement qu'il vaudrait mieux, ce me semble, choisir un autre moyen d'établissement, si, comme je n'en doute point, tes études libres doivent se



prolonger. M<sup>lle</sup> Ulliac demeure dans la même maison que M. Gasselin ; voici son adresse : M<sup>lle</sup> Ulliac Trémadeure, boulevard Montparnasse, 40. C'est entre le jardin du Luxembourg et l'Observatoire. Si cela te contrariait d'aller chez elle, tu pourrais lui écrire un mot, en lui demandant, avec toute la politesse possible, de prier M. Gasselin d'aller jusqu'à toi : je suis certaine qu'il s'y rendrait de grand cœur, et je suis certaine aussi que M<sup>lle</sup> Ulliac t'accueillerait avec une bonté accomplie ; je te demande seulement de n'aller chez elle qu'en habits *semblables à ceux de tout le monde*.

J'arrive maintenant à une autre partie de sa lettre qui n'est pas moins importante, mon bon Ernest, et qui te prouvera que j'ai en elle une *vraie amie*. Je t'ai dit que je connais personnellement M. Stanislas Julien, professeur au Collège de France ; M<sup>lle</sup> Ulliac le connaît encore davantage, et, comme je sais qu'il est très lié avec M. Quatremère, j'ai encore voulu t'aplanir les voies de ce côté. J'ai donc prié M<sup>lle</sup> Ulliac d'aller trouver pour moi M. Julien et de lui demander en mon nom qu'il veuille bien te recommander à M. Quatremère, en lui disant que tu appartiens à une honnête famille dont il connaît un membre, et que ton changement actuel, loin de t'être imputé à crime, n'est que l'effort d'une âme droite et généreuse. M. Julien, ainsi que sa femme, m'a toujours accordé et témoigné une estime honorable ; je suis certaine qu'il me rendra ce service avec toute la délicatesse que nous pourrions désirer. Voici ce que M<sup>lle</sup> Ulliac me répond à ce sujet : « Avant d'avoir su ce que vous me demandez pour monsieur votre frère, j'avais pensé de suite à le recommander à M. Julien ; ainsi c'est une chose convenue. Oui, l'étude des langues orientales est peu commune. Je vous promets, sans avancer rien de trop, que M. Julien s'intéressera vivement à votre frère ; je vous promets aussi d'intéresser à lui, lorsque la grande affaire sera décidée, M. Victor Mauvais, astronome adjoint à l'Observatoire et ancien élève du séminaire ; M. Mathieu, beau-frère de M. Arago, et M. Regnaud, professeur de physique au Collège de France. Votre frère est travailleur ; il prend l'étude au sérieux ; ces messieurs le prendront,

lui, en grande considération, et il fera son chemin dans le monde. Lorsque ses liens seront rompus, je le verrai avec beaucoup de plaisir, et alors bien des choses se trouveront simplifiées. »

Tu le vois, mon Ernest, dans ce monde, nouveau pour toi, où tu craignais tant l'abandon, il se trouvera aussi quelques voix pour t'encourager. M. Julien n'est pas seulement un savant érudit, c'est un honnête et bien bon homme. Ouvre donc ton cœur à l'espérance, mon pauvre ami; tu vois que de loin comme de près ta sœur cherche en tout à veiller sur toi. Je voudrais donner des ailes à mes lettres pour qu'elles aillent bien vite te fortifier, te dire que nulle part tu ne seras abandonné tant qu'il me restera un souffle de vie. Ernest, ne me désole point : ne commets ni faiblesse, ni imprudente concession ; moi qui connais le fond de ta pensée, je les regarderais comme coupables, et je ne puis croire que mon opinion soit à tes yeux de nulle valeur. Songe qu'il s'agit non seulement de toute ta vie, mais du repos de la mienne, du seul bonheur que la terre puisse me donner. Je suis dévorée d'inquiétude. La seule chose qui me donne quelque consolation, c'est de te voir enfin résolu, d'espérer que tu vas suivre mes conseils, de penser que tu vas prendre, au moins pendant six mois ou un an, une petite chambre d'étudiant, et que tu emploieras ce temps à obtenir ton diplôme de bachelier, à suivre les grands cours des facultés des Lettres et des Sciences, et enfin à te préparer aux examens d'admission à l'École normale. M<sup>lle</sup> Ulliac, qui voit si sainement en tant de choses, approuve aussi ce projet. « L'idée de l'École normale est très bonne, me dit-elle ; c'est une carrière, cela. » Mais, je te le répète, mon ami, je ne serais pas moins satisfaite en te voyant t'adonner exclusivement aux langues orientales, si le savant professeur que nous avons si souvent nommé entrevoit pour toi une issue dans cette route. Pardonne toutes ces redites, mon Ernest ; mon cœur, mon esprit, ma pensée, tout en moi est plein de ton souvenir. Je voudrais donner à ma parole l'accent qui persuade, envoyer vers toi la voix de mon âme... Pauvre cher ami, que Dieu place toujours dans ta vie des affections aussi

sincères, aussi désintéressées que la mienne ! Adieu ! J'ai passé une grande partie de la nuit à t'écrire tout ceci, et encore je te quitte à regret. Par le même courrier, je vais envoyer à M<sup>lle</sup> Ulliac le billet de quinze cents francs dont je t'ai parlé ; je l'ai reçu hier ; il est payable au 10 novembre, chez MM. de Rothschild. Si tu as besoin de cette somme en une fois, tu n'as qu'un mot à dire ; je l'ai adressée à mon amie parce qu'il faut toujours à Paris se méfier des gens de service, particulièrement dans les chambres de jeunes gens, attendu qu'elles sont toujours moins bien fermées que les maisons moins banales. Encore une fois, adieu ! cher Ernest. Je crois et j'espère n'avoir rien oublié de ce qui dépend de moi ; puissent ta raison et la droiture de ta conscience faire le reste ! Mille souvenirs, mon ami, mille tendresses.

H. R.

Ne communique l'adresse de M<sup>lle</sup> Ulliac à *qui que ce soit*, c'est pour toi seul.

Tu connais sans doute de réputation l'institution Hal-lays-Dabot et Galeron ; c'est l'une des plus célèbres de Paris ; elle est située place de l'Estrapade. M. Pataud, que je connais, tient aussi une institution de jeunes gens, rue Neuve-Sainte-Genève, près la rue des Portes ; mais elle est beaucoup moins nombreuse et moins renommée. Ceci t'importerait peu, puisque tu ne dois pas suivre les cours de l'établissement. Ces deux pensions vont au collège Henri IV.

Tréguier, 22 septembre 1845

Ma chère amie,

Jamais témoignage d'une amitié plus profonde et d'un dévouement plus généreux ne me parvint dans des cir-

constances plus douces et plus graves à la fois, que celui dont ta dernière lettre était la vive expression. C'est dans une des situations les plus décisives de ma vie, c'est entre les bras d'une mère bien-aimée, qu'elle est venue me rappeler quel soutien Dieu m'avait réservé dans une sœur qui, pour le bonheur des siens, ne refuse pas d'accumuler les sacrifices. Et ne m'aurait-elle appris, pour la conduite de ma vie, rien autre chose, si ce n'est jusqu'où pouvait aller cette tendresse pure et désintéressée, et jusqu'à quel point je pouvais compter sur elle, ne serait-ce point assez, ma chère Henriette ? Est-ce donc sur la mesure d'un intérêt positif qu'il faut tout apprécier ici-bas, et les plus saintes affections de l'âme n'ont-elles d'autre valeur que celle d'un calcul personnel ? Non, ma bonne amie, l'assurance de ton amitié sera toujours mille fois plus précieuse pour moi que tous les avantages réels que je pourrais en retirer, et quand même les circonstances me défendraient d'en profiter jamais, n'en aurais-je pas retiré le fruit le plus doux, la conscience d'un cœur qui m'aime ?

Je goûte depuis deux mois un bonheur bien doux et bien pur auprès de notre bonne mère. J'ai été heureux de la retrouver toujours la même ; sa santé me paraît assez bonne, et elle supporte avec tout le courage possible son pénible isolement. Elle vit de notre pensée. Que ne peux-tu assister à quelqu'un de nos chers entretiens ! Si parfois l'avenir vient mêler quelque pensée amère aux joies du présent, c'est la même amitié qui inspire et la joie et la tristesse, et les rend également douces. Pussions-nous toujours préférer ces jouissances qui sont toujours en notre pouvoir, lors même qu'en apparence nous en faisons le sacrifice, à tant d'autres moins pures, qui ne sauraient être le partage de tous, et qui nous seront peut-être à jamais refusées. Dieu sait si je les désire autrement que comme condition des premières.

J'aborde maintenant, ma chère Henriette, la discussion des projets dont tu me faisais la proposition dans ta dernière lettre. Elle est grave, je le sais ; aussi les motifs tirés de la plus sérieuse raison seront-ils les seuls qui pourront exercer sur moi leur influence. Par rapport à la place d'Al-

lemagne, j'en suis toujours aux termes où j'étais dans mes dernières lettres, et que tu as fort bien saisis. Il ne peut être question pour nous d'une carrière, mais simplement d'un emploi transitoire, qui me laisse la liberté de compléter mes études à l'étranger. Par conséquent, toute place qui absorberait tellement tous mes instants, qu'elle me laisserait peu de liberté pour des études tant soit peu libérales, toute place qui ne me mettrait pas à portée de saisir le mouvement des esprits dans le pays que j'habiterais, toute place en un mot qui ne serait qu'un simple préceptorat élémentaire, ne me semble guère pouvoir être acceptée, à moins d'avantages compensatifs, dont je te laisse le plein arbitrage. Mais pour moi, j'ai peine à en concevoir de suffisants. Bien plus, d'après les notions que j'ai pu acquérir sur l'état intellectuel de l'Allemagne, l'Autriche ne serait nullement le pays qui me sourirait le plus. Je ne fais guère, ma chère amie, que te répéter ce que déjà je t'ai souvent exprimé, et tu me trouveras peut-être bien difficile. Mais les principes que tu énonçais dans ta dernière lettre, et qui sont aussi les miens, m'assurent que nous tomberons d'accord sur les conséquences. Ne serait-ce pas un bien mauvais calcul, même au point de vue économique, que celui qui sacrifierait à des avantages pécuniaires les années de ma vie qui peuvent être pour moi les plus fructueuses, même à ce point de vue si mesquin ? D'ailleurs, ma conscience intellectuelle s'y oppose ; je me le reprocherais comme un crime. Ainsi donc, chère amie, si tu trouves une place qui réunisse les conditions ci-dessus énoncées, tu peux accepter et être sûre du consentement de ma bonne mère et du mien. Mais j'avoue qu'elles me semblent assez difficiles à réunir, et c'est pour cela que ce voyage me paraît encore fort problématique.

Il n'en est point de même du projet en vertu duquel je consacrerai l'année qui va suivre à *prendre mes grades* dans l'Université. Depuis longtemps je le nourrissais dans mon esprit, et maman elle-même m'en parla, avant que tu nous en eusses fait aucune communication. C'est une chose *arrêtée*. Le seul point qui puisse souffrir difficulté, c'est le mode de son exécution. Celui que tu me proposes, chère



Henriette, et d'après lequel je m'établirais dans Paris comme un étudiant libre, tout en me prouvant jusqu'où peut aller ta générosité pour moi, souffre, il faut l'avouer, de graves difficultés, lesquelles ont tout d'abord alarmé notre bonne mère. Je n'y aurai recours qu'à la dernière extrémité, et après avoir essayé tous les autres. Quels peuvent être ceux-ci ? Je ne puis encore, chère amie, te le dire d'une manière positive : ce ne sera qu'après un séjour de quelque temps à Paris, et après en avoir conféré avec toutes mes connaissances, que je pourrai avoir là-dessus des données précises. Voici pourtant les partis possibles que j'entrevois. Rester à Saint-Sulpice serait le plus simple, mais de beaucoup le moins avantageux. Il me serait difficile de m'y livrer à tous les travaux et de suivre les cours nécessaires pour atteindre notre but. Quand même ces messieurs me dispenseraient de toute étude théologique, ce qui n'est guère probable, le train général de la vie est loin d'y être accommodé à l'exécution d'un pareil dessein.

M. Dupanloup pourrait mieux m'offrir pour cela une position convenable. Aussitôt que je lui en parlerai, il est indubitable qu'il me proposera une place dans sa maison, car je sais que son personnel est cette année loin d'être au complet. Mais je n'accepterai que fort difficilement une place quelconque ; ce serait, comme tu le sens bien, me rendre impossible l'exécution de notre plan. Tout au plus, me chargerais-je de faire, trois ou quatre fois la semaine, un cours de mathématiques ou d'histoire, vu que le premier objet ne réclamerait de moi d'autre temps que celui de la classe, et que les études requises pour le second me seraient profitables. Quant aux autres charges de surveillance, etc., appendices ordinaires du professorat, je demanderais à en être absolument débarrassé. Ce ne serait donc pas comme professeur, mais à peu près comme *pensionnaire rendant des services* que j'aimerais à me poser. Plusieurs exemples m'autorisent à croire à la possibilité de cette position ambiguë.

Déjà l'an dernier, plusieurs jeunes gens de Paris et des provinces y résidaient de cette manière, précisément dans un but analogue au mien. Ils formaient le noyau d'une

maison que M. Affre devait fonder avec cette destination spéciale, et pour laquelle des propositions m'ont été faites plusieurs fois. Mais ce n'est encore qu'un projet, et M. Affre en forme bien plus qu'il n'en exécute. — De tout cela réuni, j'entrevois néanmoins une possibilité pour la réalisation de notre projet, sans pouvoir préciser où elle se trouve. J'ai encore conçu quelques autres plans ; mais avant de t'en parler, je veux avoir quelques données sur leur possibilité. Je les aurai, je l'espère, dans quelques semaines, et je te les communiquerai immédiatement. Sois assurée, chère amie, que les vues les plus graves et les plus consciencieuses seront les seules qui me dirigeront en ces démarches, pour lesquelles tes conseils me seraient si nécessaires. Je pressentirai ceux que tu me donnerais, et je les suivrai.

Tout en me préparant de loin, et autant que les circonstances locales me le permettent, à mes grades universitaires, je consacre spécialement mes études des vacances à étendre mes connaissances sur la littérature allemande. Les difficultés de l'interprétation littérale commencent à s'évanouir pour moi ; je suis maintenant capable d'en apprécier l'esprit, et cette initiation marquera une époque dans ma vie. J'ai cru entrer dans un temple, quand j'ai pu contempler cette littérature si pure, si élevée, si morale, si religieuse, en prenant ce mot dans son sens le plus relevé. Quelle haute conception de l'homme et de la vie ! Qu'ils sont loin de ces points de vue mesquins, où la fin de l'humanité est ramenée aux misérables proportions du plaisir et de l'utilité ! Ils me semblent constituer, dans l'histoire de l'esprit humain, la réaction immédiate contre le XVIII<sup>e</sup> siècle, en substituant la morale pure et l'idéal aux conceptions trop réelles et au positivisme matériel de ce dernier.

La même réaction qui a lieu en France par M. Cousin et l'éclectisme n'a, comme toutes les imitations, que des couleurs bien pâles ; et puis quelle différence pour la pureté du concept moral ! C'est la différence de Jésus-Christ et de Socrate. L'école française s'est tenue trop en dehors du christianisme, rebutée sans doute par les formes âpres et sèches de l'orthodoxie française : le philosophe aime la latitude, et le christianisme du Nord de l'Allemagne en

laisse autant qu'on peut en désirer. Aussi la philosophie allemande est-elle, en sa morale, imprégnée de christianisme, au moins pour l'esprit général d'amour, de douceur, de contemplation chaste et désintéressée. Ah ! qui ne serait chrétien comme cela ! Je les aime surtout quand ils stigmatisent ces systèmes qui voudraient refuser à l'homme le sens de l'infini et faire régner dans la littérature, dans l'art, dans la morale, un grossier réalisme.

En vérité, il ne vaudrait pas la peine de vivre, si l'homme n'avait de facultés que pour ce qui se touche. Ce qui me charme encore en eux, c'est l'heureuse combinaison qu'ils ont su opérer de la poésie, de l'érudition et de la philosophie, combinaison qui constitue selon moi le véritable penseur. Herder et Goethe sont ceux où je trouve la plus haute réalisation de ce mélange ; aussi attirent-ils surtout mes sympathies. Le second pourtant n'est pas assez moral. *Faust* est admirable de philosophie, mais désolant de scepticisme ; le monde n'est pas comme cela : il y a une vérité et un bien absolus ; il faut croire la première et pratiquer le second. Supposer le monde sans cela, c'est un cauchemar, et *Faust* n'est pas autre chose. Mais quelle peinture des angoisses du doute ! Il y a des endroits où je crois en le lisant raconter mon histoire intérieure. Je ne lis jamais l'admirable monologue : « Pourquoi, sons célestes », etc. et surtout le beau vers : « *Das Wunder ist des Glaubens liebtes Kind* », sans en être touché au fond de l'âme. — Cette initiation à un esprit nouveau m'a beaucoup soutenu dans les moments pénibles que j'ai dû traverser. Que serait-on à certains moments de la vie, si l'étude et la culture intellectuelle ne formaient un alibi à l'âme fatiguée de lutter contre les difficultés extérieures ? Du reste, ma bonne amie, il ne me faudrait pour me les rendre supportables que l'assurance de posséder en toi un cœur qui sait les comprendre et y compatir. Puissé-je te prouver un jour que tu n'auras pas aimé un ingrat.

Ton frère et ami,

[Sur un petit papier à part.]

Ceci est entre nous deux, ma bonne amie. Maman a dû voir le reste de ma lettre; tu sauras donc y faire les modifications nécessaires. — Le projet d'Allemagne lui a d'abord fort peu souri; elle commence à se réconcilier avec lui. — Celui des études dans Paris l'alarme encore bien davantage; mais maintenant j'ai su l'amener à n'en être plus effrayée; toutefois, je le lui présente encore comme peu probable, et comme un pis aller. — J'ai exagéré exprès ses difficultés, et présenté les autres un peu en beau. Mon Dieu! mon amie, comme je souffre! Je t'écris ceci à la dérobée, sans y voir presque; j'espérais trouver l'occasion de le faire plus à l'aise; mais je n'ai pu. Pourrai-je en dérober l'insertion? Il faut que je descende à Saint-Sulpice. Là, je ferai comme je t'avais dit dans ma dernière lettre de Paris. Les difficultés se hérissent devant moi bien plus terribles que je ne pensais; j'entends du côté de maman. Une sécularisation brusque est inabordable. J'ai un procédé qui achèvera de faire passer le projet des études libres: ce sera une lettre que je lui ferai écrire par mon directeur, en qui je lui ai fait prendre beaucoup de confiance. J'avais déjà employé ce procédé à Issy, dans une circonstance difficile.

J'attends beaucoup de tes détails de Saint-Malo. Prends les informations dont tu parlais dans ta dernière pour un hôtel ou pension, elles me seront utiles. — Mon Dieu, dans quel filet tu m'as conduit! Je n'y vois d'issue qu'en perçant le cœur de ma mère. Je cherche à l'égayer; j'ai été bien obligé d'adoucir les couleurs pour ne pas la désoler! Et intérieurement que de luttes! Crois-tu que je n'ai pas souvent été près de faire volte-face? Je ne puis en dire plus; elle est là à deux pas; Dieu sait si je l'aime et la respecte du fond de mon âme. Jamais affection filiale ne fut plus vive; elle ne sert qu'à me faire souffrir. Adieu, amie.

ERNEST RENAN A ALAIN RENAN

Tréguier, 2 octobre 1845

Mon cher Alain,

Je me trouve à la veille de partir pour me réunir à toi. Nous eussions bien désiré avant notre départ recevoir une lettre de toi ; mais nous expliquons sans peine les motifs de ton silence : tes occupations et celles de Fanny seront toujours pour nous des excuses suffisantes. — Je pars demain pour Saint-Brieuc, et samedi matin je partirai pour Saint-Malo, par la voiture qui passe par Dinard. On m'a assuré qu'elle arrive assez tôt pour que les voyageurs puissent profiter du dernier passage du bateau. Ce sera donc samedi soir, mon cher Alain, que nous aurons le plaisir de nous embrasser. J'aurais bien désiré partir un peu plus tôt, pour augmenter un peu le nombre des jours que je passerai auprès de toi ; mais l'occasion de samedi nous a tentés ; on nous a dit que le trajet était fort commode.

Mes vacances se sont terminées, comme elles avaient commencé, fort simplement et agréablement. La santé de notre bonne mère a été très satisfaisante. Je ne sais si nous t'avons annoncé dans notre dernière lettre que nous avions reçu des nouvelles de notre Henriette. Je te parlerai plus au long de leur contenu, lorsque nous serons ensemble. En aurais-tu reçu aussi de ton côté ? Je le pense.

Assure mon oncle, ma tante et Alcide du plaisir que je me promets en les revoyant. Embrasse pour moi le petit Alcide. Pour toi, mon ami, tu connais toute la tendresse et la sincérité de mon affection.

Ton frère et ami,



[Sur la même lettre, à la suite] :

Ma chère Fanny,

C'est une fête pour moi de me voir à la veille de vous embrasser encore. Il ne fallait rien moins que le plaisir que j'éprouve à ces heureuses réunions de famille pour me rendre supportable la cruelle séparation d'avec ma mère chérie. Vous seule, chère Fanny, étiez capable de nous décider à faire le sacrifice de ces derniers jours que nous pouvions encore passer ensemble, et qui nous eussent été si précieux. Je n'ai pas besoin, ma bonne Fanny, de vous rappeler que ma présence auprès de vous et auprès de mon frère ne doit vous causer nul embarras, et ne rien ajouter d'extraordinaire au train du ménage. A ce moment, plus qu'à aucun autre, je serais désolé de vous causer le moindre surcroît d'occupations. Embrassez bien pour moi ma chère petite nièce, que je suis bien désireux de revoir, afin de juger de ses progrès en taille et en sagesse. Quant au futur rejeton, que je n'ose encore nommer ni du masculin ni du féminin, dites-lui tout bas, s'il peut vous entendre, que par avance il possède toute mon affection.

A bientôt, chère Fanny ; vous savez avec quelle amitié vive et sincère je suis votre frère tout affectueux.

81

HENRIETTE RENAN A ERNEST RENAN

10 octobre 1845

Le dernier courrier m'a porté la lettre de maman et la tienne, cher Ernest ; tout naturellement, c'est sur ton petit billet que mon attention s'est arrêtée, le reste n'étant point l'expression entière de ta pensée. Que moi aussi j'ai souffert en trouvant dans cette lettre moins de résolution que dans les précédentes, en voyant tes forces fléchir devant les premiers obstacles ! De toute l'ardeur de ma tendresse pour toi, je forme des vœux pour que les deux lettres que je t'ai

adressées à Saint-Malo aient pu t'y parvenir : puissent-elles ranimer ton courage ! puissent-elles surtout te préserver de nouvelles fautes ! — Je ne te fais point de reproches, mon pauvre enfant, car je te vois bien à plaindre ; mais laisse-moi te supplier de te faire moins de mal, et de tâcher enfin de trouver assez d'énergie pour mettre fin à un état de choses qui doit faire ton supplice.

Je te vois sur le point d'accepter une de ces positions mixtes qui ne sont rien par elles-mêmes, qui ne conduisent à rien, et qui, après avoir absorbé une ou deux précieuses années, nous laisseront dans le même embarras qu'aujourd'hui. Qu'en résultera-t-il, mon ami ? Que tu auras acquis, il est vrai, une plus grande certitude de l'impossibilité qu'il y a pour toi de suivre la voie où l'on t'a poussé ; mais aussi que tu auras rendu les autres routes plus difficiles, par le temps perdu ou employé sans but déterminé. Qui sait d'ailleurs si, dans cet intervalle, le sort ne me réserve pas quelque nouvelle rigueur ! S'il me laissera la possibilité de faire alors ce que j'étais si heureuse de faire aujourd'hui ! — Enfin, mon Ernest, pas plus que ma manière de voir je ne veux t'imposer ma manière d'agir ; je désire seulement te conjurer d'être en garde contre la faiblesse, qui a souvent des suites si fatales, même pour ceux en considération desquels on s'en est rendu coupable.

Pour leur épargner une peine sans fondement, et, par conséquent, de courte durée, on leur prépare des douleurs amères et réelles. Il m'est impossible de comprendre ce qu'il y aurait de si cruel pour maman à te voir te former une carrière, lorsqu'il est de toute évidence que celle où tu es entré ne saurait désormais te convenir. Sois assuré, mon bon ami, que j'aime et que je respecte notre mère autant qu'il est possible de le faire, et cependant, en pareille occurrence, je n'aurais pas hésité à lui écrire moi-même et sans avoir recours à aucun intermédiaire. Je ne puis aller plus loin, parce qu'il me manque ce que nul ne peut donner ; il ne dépend de personne de *s'obliger à croire*. C'est le sens de ce que tu m'as dit, et il ne m'a fallu aucun effort pour comprendre que tu ne trouverais dorénavant qu'infortune dans les liens qu'on voulait t'imposer. J'espère encore que

mes deux dernières lettres auront ranimé ton courage et t'auront arrêté sur la pente si dangereuse des concessions.

Dans la seconde, je t'adressais les détails que ma bonne M<sup>lle</sup> Ulliac m'a envoyés relativement à un logement et à une pension. Je crains seulement que cette lettre ne t'ait plus trouvé à Saint-Malo, et, à tout événement, je prie M<sup>lle</sup> Ulliac de te faire répéter par M. Gasselin ce que je te disais de sa part. Tu verras par ces renseignements que tu n'as à craindre aucun embarras de ce genre ; l'obligeant messager de M<sup>lle</sup> Ulliac a trouvé, je crois, ce qu'il te faut, et chaque fois que tu auras besoin de lui, il te suffira d'écrire un mot à mon amie pour que son voisin arrive aussitôt vers toi. Dans ma dernière lettre, je t'ai donné l'adresse de M<sup>lle</sup> Ulliac ; pourvu que tout cela arrive jusqu'à toi !

D'esprit et de cœur je ne te quitte pas un instant ; je suis plongée dans la plus cruelle incertitude, et par un étrange concours de circonstances cette incertitude va être pour moi de bien longue durée. Le voyage d'Italie dont je disais quelques mots à maman est tout à fait décidé ; nous partons dans douze ou quinze jours, et malgré toute l'anxiété avec laquelle j'attends une lettre de toi, je suis obligée de renoncer pour longtemps à cette consolation. Ne m'écris plus ici, mon bon Ernest, après la réception de ces lignes ; mais si tu l'as déjà fait ne t'en inquiète pas : on m'enverra ta lettre à Vienne où nous devons séjourner deux ou trois semaines. Si quelque chose est décidé dans les premiers jours de novembre, écris-moi à Vienne, en mettant ta lettre sous une enveloppe portant l'adresse suivante : M<sup>lle</sup> Catry, chez S. A. la princesse de Liechtenstein, hôtel Razumowsky, Landstrasse, à Vienne (Autriche) (1). Cette amie sera prévenue, elle me remettra fidèlement tout ce qu'elle recevra pour moi ; l'adresse intérieure ne devra porter que ces mots : à M<sup>lle</sup> Renan. Je te rappelle seulement que pour l'Autriche il faut affranchir jusqu'à la frontière, autrement les lettres ne parviendraient pas. Tu peux m'adresser ainsi jusqu'au 15 novembre, en comptant que ta lettre sera huit jours à me parvenir. Si je reçois de tes nouvelles ou si j'ai quelque

(1) M<sup>lle</sup> Catry était une amie d'Henriette Renan, qui habitait Vienne.

chose à te communiquer, je t'écirai de Vienne. Ce n'est pas, mon Ernest, que je pense dans ce moment à stimuler le zèle des personnes que j'avais priées d'agir pour toi. Un préceptorat, quel qu'il puisse être, ne serait qu'une mesure transitoire, et c'est quelque chose de définitif que je regarde aujourd'hui comme *essentiel*. J'avais bien compris de suite, mon pauvre ami, que ce n'est pas l'Autriche qui te convient ; aussi j'avais demandé qu'on fit des démarches pour Munich, ne pouvant pas espérer qu'on en pût faire dans le Nord de l'Allemagne, où malheureusement je ne connais personne. Je dis *malheureusement* sans le regretter beaucoup, car, dans la situation actuelle, je ne verrais aucun avantage à accepter un emploi qui ne t'ouvre aucune perspective.

Mon bon ami, laisse-moi te le répéter, songe, songe surtout à te créer une carrière, un avenir, et n'épargne pour cela aucun sacrifice. C'était sous ce point de vue que l'École normale ou l'étude exclusive des langues orientales me souriait tant ; il me serait bien douloureux d'y renoncer pour toi. Tu absorbes tellement toutes mes idées, mon cher Ernest, que je pense à peine à l'immense voyage que je vais entreprendre. Oh ! que mon cœur serait soulagé, si avant de partir je recevais une lettre de toi, et que cette lettre m'apprît que tu es enfin résolu, comme je l'espère et le désire ! Sois sûr, mon ami, que revenir au passé t'est complètement impossible ; dès lors, il faut songer, et raisonnablement, à tirer parti de la situation présente. Ta dernière lettre m'a affligée ; mais j'espère encore en ton bon sens, en ta raison, en ta droiture...

Au décousu de ces lignes, tu t'apercevras, mon ami, que je t'écis au milieu de mille soins, de mille préoccupations ; mais en tout une idée fixe me poursuit : toi, mon Ernest, et toujours toi !

Je pense que tu ne te seras pas présenté chez M<sup>lle</sup> Ulliac, puisque je te priais de n'y aller que dans le cas où tes liens seraient rompus, et que ta dernière lettre m'apprend qu'ils ne le sont pas encore. Tu ne m'as point parlé, mon Ernest, de quelques lignes confidentielles que j'avais chargé Emma de te remettre : ne te seraient-elles point parvenues ? Dis-moi toujours, je t'en prie, quelles sont les lettres que tu as

reçues de moi dans l'intervalle de tes réponses; quel supplice de trembler toujours ainsi pour ce qu'on écrit !

Adieu, mon ami; je ne puis terminer ma lettre, et il faut qu'elle parte aujourd'hui. A toi, mon Ernest, à toi de toute mon âme.

H. R.

Envoie, je te prie, ce billet à maman. Je ne sais pas ce que j'écris; je n'ai même pas le temps de relire ma lettre.

82

ERNEST RENAN A ALAIN RENAN

Paris, 11 octobre 1845

Mon bon ami,

J'aurais attendu quelques jours à t'écrire pour te donner des nouvelles plus décisives, sans une distraction dont je viens de m'apercevoir et qui demande à être réparée sur-le-champ. Le billet qu'Henriette a fait passer à M<sup>lle</sup> Ulliac n'est payable qu'au 10 novembre; or, tu comprends qu'il m'en coûte de lui demander une avance, et pourtant c'est maintenant surtout que des fonds me seraient nécessaires pour l'achat d'un costume laïque et pour mes frais d'hôtel provisoire. Si donc tu pouvais me faire passer une couple de cent francs, tu me tirerais d'embarras. Je te demande avec confiance une somme aussi forte, parce que ma volonté absolue, mon bon Alain, est que tu m'envoies ces fonds de dessus l'argent d'Henriette, et alors ce sera d'autant moins de pris sur les quinze cents francs. Que si tu me donnais du tien, je te les renverrai dans un mois, quand le terme du billet sera échu. Je le veux absolument, mon bon et cher Alain, tu me ferais une peine infinie en me refusant cela.

Depuis deux jours que je suis à Paris, les choses ont avancé avec une rondeur incroyable, et à laquelle je ne m'attendais guère. Aussitôt que j'arrive au séminaire, on



m'apprend que je suis choisi avec un petit nombre d'autres pour faire partie d'une maison d'études spéciales que l'archevêque de Paris vient de fonder pour les jeunes gens sur lesquels il conçoit des espérances, qu'en conséquence je ne fais plus partie du séminaire, et l'on m'intime l'ordre d'aller dans la journée rendre visite à l'archevêque, et lui faire connaître ma réponse. Juge de mon embarras. Il fut plus grand encore quand, quelques heures après, j'apprends que l'archevêque est arrivé au séminaire et demande à nous voir. Donner la vraie raison du refus était chose impossible, et je répugnais à en donner une fausse. J'eus recours à l'intermédiaire du supérieur, qui me tira fort heureusement d'affaire, et m'épargna cette pénible entrevue. Voilà, mon ami, bien des liens rompus en quelques heures ; j'étais effrayé moi-même de cette rapidité. Je n'ai pas cru en conséquence devoir demeurer plus longtemps à Saint-Sulpice, et je suis entré à l'hôtel pour quelques jours. J'ai écrit à M. Dupanloup, à M<sup>lle</sup> Ulliac, j'attends les réponses. J'ai été charmé de l'accueil de ces messieurs de Saint-Sulpice, et de l'estime qu'ils m'ont témoignée. Mon Dieu ! que d'impressions se pressent en mon âme, quel moment ! mon cher ami ! quels sacrifices exige de moi mon devoir, surtout quand je me reporte en arrière, quand je songe aux jours si heureux que j'ai passés avec maman et toi, à ces impressions si douces de la vie de la famille, dont je me vois si cruellement privé, ah ! mon bon Alain, que mon cœur souffre ! Moi, si simple et si doux, jeté au milieu de ce tourbillon de froides complications. Et qui m'aimera ? Les jours passés me désolent, et pourtant je pense forcément à eux. Je suis fâché parfois de n'avoir pas prolongé mon séjour près de toi : jamais je n'en avais rapporté une si douce impression. Je me reproche de ne pas te l'avoir assez témoigné ; j'avais l'air froid ; j'avais tant de choses dans la tête, pauvre ami. La chère Fanny aura cru que je ne l'aime pas autant que je l'aime. Adieu, mon ami, écris-moi de suite, je t'en prie ; le retard du billet pourrait prolonger mon séjour à l'hôtel lequel est fort dispendieux. Je voudrais qu'il ne dépassât pas huit jours (3,50 par jour). Adieu, encore une fois, bon et cher ami, tu sais si je t'aime.

Mon adresse : Hôtel de M<sup>lle</sup> Céleste, rue du Pot-de-Fer Saint-Sulpice, n<sup>o</sup> 1, adresse au séminaire si tu veux.

[Sur la même lettre, à la suite]

Ma chère Fanny,

Que je vous remercie [pour le si agréable] séjour que vous m'avez procuré ; [je vous assure que j'ai rapporté] (1) de ce charmant voyage de Saint-Malo le plus délicieux souvenir : tout ce qui va au cœur, tout ce qui est paix et affection m'attendrit et m'enchanté. Ah ! que je sens bien, maintenant que je suis isolé, lancé dans cette vie si sèche et si dénuée des joies de famille, tout ce qu'il y a de charme au foyer domestique. Oui, la pensée que j'aurai toujours un frère et une sœur qui me les feront goûter, ces joies douces et pures, me soutiendra, m'animera, moi que Dieu a déshérité de ce bonheur calme et doux. Mais qui est maître de son sort ? qui peut faire sa destinée ? Croyez, ma chère Fanny, que mon affection ne souffrira jamais de la brièveté des jours que nous pourrons passer ensemble. Je souffrais ces jours derniers de la pensée que peut-être ma chère Fanny ne savait pas combien je l'aimais. Embrassez bien pour moi ma charmante petite nièce. Et vous, ma chère Fanny, croyez bien que ni le temps, ni l'éloignement, ni les circonstances n'affaibliront jamais l'affection vive et sincère que je vous porte,

Votre frère plein de tendresse

83

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*M<sup>lle</sup> Renan, au château de Clemensow, près Zamosc (Pologne)*

Paris, rue du Pot-de-Fer, 13 octobre 1845

Enfin, ma bonne et chère amie, je puis te parler sans réserve, et te dire à cœur ouvert toutes les angoisses qui

(1) Le papier, à ces deux endroits, est déchiré.

dévorent mon âme. Les jours qui viennent de s'écouler compteront dans ma vie; peut-être en ont-ils été les plus décisifs; mais certainement ils en ont été les plus pénibles. Tant de faits importants se sont croisés dans ce court espace, qu'il me suffira presque cette fois de t'en faire le récit. Ce sera pour moi un grand soulagement; car mon isolement, maintenant, est terrible, et mon cœur seul et fatigué trouve une douceur infinie à s'appuyer sur le tien.

Un mot encore, chère amie, de ces vacances, qui ont été à la fois pour moi si douces et si pénibles. Ma position durant ce temps a été des plus singulières. Jouir de ma bonne mère, la soigner, l'embrasser, l'égayer par des rêves, est pour moi si doux que j'oublierais, je crois, auprès d'elle les peines et les inquiétudes les plus actuelles. Et puis, j'éprouve là, en ce lieu natal, un sentiment indéfinissable de bien-être. Toute mon enfance, si simple, si pure, si insoucieuse, est là, et ce retour sur mon passé me charme et m'attendrit. La vie de ce pays est vulgaire; mais il s'y trouve un fond de repos et de bien-être, où la pensée et le sentiment, quand on ne les enferme pas dans le cercle étroit de cette vie mesquine, s'exercent avec beaucoup de suavité. Ah! que je sens maintenant ce qu'elle a de douceur! Je suis faible, bonne Henriette. Quelquefois je serais tenté de me contenter d'une vie simple et commune, que je saurais ennoblir par l'intérieur; mais je pense à toi, et cela me relève.

Pourtant, au milieu de cette vie si douce et si calme, tu comprends sans peine ce que ma position vis-à-vis de maman a dû avoir de pénible. Elle n'avait encore que de très vagues soupçons de mon état, et elle cherchait à deviner ma pensée sous chacune de mes paroles et de mes démarches. Et moi, je craignais de laisser voir, et pourtant je le devais... Juge combien je souffrais. La *nécessité* de lui faire entendre ce qui est, et la crainte de la désoler m'entraînaient dans des démarches presque contradictoires, et cette bonne mère, avec une habileté qui me désolait, savait tout interpréter suivant le désir de son cœur. Elle ne voulait rien entendre à demi-mot. Il a fallu qu'un certain jour, à certaine heure, que je n'oublierai jamais, j'aie été plus explicite. J'ai dit

nettement qu'il était douteux... et qu'il fallait *attendre*. Eh bien ! depuis ce temps, elle a été plus calme ; le voyage d'Allemagne, qui a été le thème fondamental, le projet des études libres ne l'ont pas effrayée comme d'abord, je savais tourner tout cela vers ses idées chéries, notre réunion, l'avancement de mes études, etc.

Enfin, bonne Henriette, j'ai été très satisfait du progrès opéré dans son esprit, et avec des précautions infinies, nous pourrons lui épargner une douleur trop vive. Souviens-toi bien, en lui écrivant, de deux choses : 1<sup>o</sup> que, vis-à-vis d'elle, je suis *indécis* ; 2<sup>o</sup> que les études libres sont des préliminaires au voyage d'Allemagne, lequel n'est lui-même qu'un passe-temps, une place d'expectative. Ne lui dis pas même, jusqu'à nouvel ordre, que je suis à l'hôtel. Mon Dieu ! chère amie, que j'aime cette bonne mère ! Là est ma plus grande douceur ; mais là aussi est ma peine la plus amère. J'aurais horreur d'être vulgaire par aucune des parties de ma constitution interne ; mais sûrement je ne le suis point par celle-là.

Le voyage de Saint-Malo a été pour moi, ma bonne Henriette, le premier pas de ma rupture avec mon passé. J'y ai trouvé tes lettres, qui m'ont admirablement soutenu, car tu penses bien, bonne amie, que j'avais eu bien des moments de faiblesse, et je n'en rougis pas, car la cause m'en paraît honorable. J'ai tout dit à notre Alain, qui a tout apprécié et saisi du premier coup avec son bon sens admirable. Il est tombé entièrement d'accord avec toi et moi sur le fond de nos projets et la manière de les mettre à exécution. Son amitié profondément vraie, sa pénétration et sa droiture m'ont été d'un grand soutien ; Fanny a été aussi fort bonne. Mais j'ai été difficile sur le chapitre des offres pécuniaires que notre bon frère n'a pas manqué de me faire pour te soulager un peu dans l'onéreux de notre plan. Henriette, me le pardonneras-tu ? Je me suis rappelé que tu me disais que nous n'étions qu'un. Oui, mon amie, un jour aussi j'aimerai à te le dire.

C'est le 9 octobre au soir que je suis arrivé à Paris. C'est surtout depuis cette époque, ma chère Henriette, que les événements se sont pressés avec une effrayante rapidité ;

moi-même, malgré la décision prise et quoique je comprisse que cette rapidité ne faisait qu'en avancer l'exécution, j'eusse voulu parfois en arrêter la marche précipitée. Comme je te le disais dans ma dernière lettre, j'ai dû, pour suivre le plan de ménagements auquel je m'étais arrêté, prendre encore Saint-Sulpice pour mon but d'arrivée. Je t'avoue franchement que je croyais encore en être réduit pour longtemps aux demi-mesures, et je ne pensais pas qu'un événement imprévu allait hâter malgré moi mes pas un peu lents. A mon arrivée à Saint-Sulpice, on m'apprend que je ne fais plus partie du séminaire, que M. Affre m'a choisi avec quelques autres pour commencer cette maison d'études dont je te parlais en ma dernière lettre, et qu'il va, à ce qu'il paraît, décidément réaliser. On m'intime en même temps l'ordre d'aller dans la journée lui rendre visite et lui porter réponse. Juge de mon embarras. Il redouble encore, quand, quelques heures après, on m'apprend que l'archevêque est au séminaire et demande à me voir. Ma conscience me faisait un devoir de refuser, mais il m'était impossible d'exposer la vraie raison de mon refus, laquelle, présentée isolément et sans aucune connaissance préalable de mon caractère, eût été fort mal reçue. Ainsi du moins en jugèrent ceux à qui j'en parlai et qui se chargèrent avec bonté d'être mes entremetteurs auprès de l'archevêque. Tout se termina sans orage, et Monseigneur me fit même porter quelques paroles d'encouragement et d'espérance.

Après une démarche aussi nette et aussi franche aux yeux de tous, je crus devoir continuer immédiatement et sans détour ce que les circonstances avaient si bien commencé pour moi, et, dès le jour même, j'annonçai à mes directeurs l'intention de ne pas passer l'année au séminaire. Le soir, j'étais à l'hôtel. Que de liens, ma bonne amie, rompus en quelques heures ! Je ne me repens de rien ; je goûte au contraire le calme supérieur qui suit l'accomplissement d'un sacrifice, car c'en fut un pour moi. Tout me souriait si bien dans cette voie, et maman eût été si contente, et moi si tranquille ! Et puis il y avait des moments où mon passé reprenait son empire, mes doutes semblaient disparaître, et alors ma démarche me semblait mauvaise ;



mais je sentais que ce n'était là qu'un effet momentané de ma fatigue intellectuelle et morale, et qu'au jour où je serais tranquille en ma chambre, je reviendrais à ma critique.

Les jours suivants, j'ai terminé dignement et gravement mes relations avec ces messieurs de Saint-Sulpice. J'ai été charmé de l'estime et de l'affection qu'ils m'ont témoignées. Je n'eusse pas cru à tant de largeur dans le centre de la plus stricte orthodoxie. Ils sont persuadés, eux, que je reviendrai; mon Henriette, croirais-tu que, moi, j'aime à me le figurer, et que quand ils me le disaient, cela me faisait plaisir? Accuse-moi de faiblesse, si tu veux; je ne suis pas de ceux qui ont un parti pris et qui sont résolus à n'en changer jamais, à quelque résultat scientifique qu'ils arrivent, et, après tout, tel est le christianisme, que je conçois fort bien qu'un même homme puisse en porter des jugements divers, suivant ses différentes phases d'instruction. Mais actuellement je ne puis croire à un revirement, du moins assez fort pour me porter jusqu'à l'orthodoxie catholique et sacerdotale.

Du moment où mes liens ont été rompus, j'ai dû tourner mes pensées et mes efforts vers un nouvel avenir. Telle est, en effet, maintenant l'occupation habituelle de mon activité et de mes réflexions. Tout marche promptement, chaque heure amène presque un nouveau résultat, qui avance la solution; rien pourtant n'est encore terminé. Mais j'entrevois des possibilités très rapprochées qui me rassurent. Je continue mon journal.

Dès le lendemain de ma sortie du séminaire, j'écris à M. Dupanloup et à M<sup>lle</sup> Ulliac. N'ayant point encore d'habits laïcs, je n'ai pu me rendre auprès d'elle en personne. Je la priais de me procurer une visite de M. Gasselin. Le lendemain, elle me répond par une lettre pleine de bonté et d'obligeance : j'ai cru t'entendre toi-même; oh! mon Henriette, comme elle parle de toi! comme elle t'aime! M. Gasselin me le disait aussi. Que je suis heureux de voir que nous ne sommes pas les seuls à t'apprécier! Le ton si pur, si simple, si moral de ses petits billets me touche et me soutient. Lundi, 13, je reçois la visite de M. Gasselin;

il me sert d'intermédiaire pour l'achat de mes habits laïques.

Je n'ai point encore reçu de réponse de M. Dupanloup ; cet homme est si occupé, qu'on ne peut l'aborder. Une visite que je lui ai faite a été pareillement inutile. — Une proposition à laquelle je donnerai suite, m'a été faite par le supérieur du séminaire. Il veut me faire entrer à quelque titre au collège Stanislas, et me promet toutes sortes de recommandations auprès du proviseur, M. Gratry, qu'il connaît personnellement et intimement. Tu comprends que je ne puis accepter qu'à condition que la charge ne soit pas trop onéreuse, et me laisse de longues heures pour le travail. Néanmoins, j'essaierai. — M. le professeur d'hébreu et d'Écriture sainte au séminaire m'a aussi promis de me recommander incessamment et très instamment à M. Quatre-mère, qu'il va voir fort souvent. Il tient beaucoup à moi comme à son élève favori. J'ai été fort souvent l'intermédiaire de son commerce scientifique avec le savant professeur du Collège de France. Du reste, ma chère Henriette, il y a, si je ne me trompe, pour nous, deux questions fort distinctes : premièrement celle du lieu où je fixerai mon séjour ; sera-ce le collège Stanislas, la pension Galeron, etc. ? Et, en second lieu, quelle sera ultérieurement la branche à laquelle je m'attacherai ? Sera-ce l'École normale, les langues orientales ? La solution de la seconde devra évidemment suivre celle de la première, vu qu'elle nécessite une foule de renseignements que je ne puis obtenir sur-le-champ. Ce ne sera que quand j'aurai mes habits convenables que je pourrai conférer directement de tout cela avec M<sup>lle</sup> Ulliac. Ce terme ne peut être éloigné au-delà de deux ou trois jours, et je suis persuadé que j'aurai à peine passé, en tout, huit jours à l'hôtel. Celui où je me trouve est du reste peu dispendieux, quoique fort convenable (1).

Je dois aussi t'assurer, bonne amie, que mon intention positive est de ne pas passer cette année entière absolument à ta charge, et que je suis décidé à prendre quelque emploi provisoire qui ne m'absorbe que peu d'instant, et puisse

(1) Voir *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, O. C., II, 884.

d'ailleurs m'être de quelque utilité. Quelques mots de M<sup>lle</sup> Ulliac m'en ont fait entrevoir la possibilité. — En somme, bonne amie, je suis satisfait de la tournure que prend notre affaire, et mes peines sont loin de venir de ce côté. Mais quels avantages extérieurs pourraient compenser pour moi la peine que je suis obligé de faire à ma pauvre mère et le froissement de cœur que j'éprouve à dire adieu à mon aimable passé ! Ah ! que de sources de joie sont désormais taries pour moi ! Et pour ces sources grossières et vulgaires, jamais, jamais je n'y toucherai. — Je termine ici, bonne amie, le journal du 13. Te l'expédier immédiatement serait peut-être m'obliger à t'écrire encore demain ; car demain sera peut-être le jour décisif ; d'un autre côté, ce calcul me porterait peut-être de jour en jour à reculer trop loin son départ ; d'ailleurs il y a longtemps que tu n'as reçu de lettre de moi, et ma dernière, je me le rappelle, n'était pas rassurante. A demain donc, mais à demain irrévocablement.

Mercredi, 15

Toutes ces affaires me font l'effet du mirage ; je crois voir devant moi le moment où elles vont se terminer, et ce moment fuit toujours. Hier, je croyais que tout finirait aujourd'hui, et je voulais attendre à t'envoyer ma lettre. Aujourd'hui je crois que tout finira demain ; mais je suis résolu à ne pas t'inquiéter plus longtemps par mon silence. Nos affaires ont grandement avancé. J'ai vu M. Dupanloup, qui m'a ravi. Il m'a accordé une conférence d'une heure et demie, ce qui est de sa part une vraie merveille. Oh ! qu'il m'a bien compris ! Qu'il m'a fait de bien ! Il m'a remis dans ma haute sphère, d'où ces préoccupations actives et le positif de ceux avec qui j'ai dû traiter m'avaient un peu tiré. J'ai été très franc et très explicite, et il a été fort content de moi. J'ai reconnu l'homme supérieur dans la ligne nette et décidée qu'il m'a conseillée. Il m'a promis *tout ce qu'il pouvait*. J'ai vu aussi M. Galeron. Il ne prend pas de pensionnaires libres ; mais il m'a adressé à un maître de pension de sa connaissance, M. Crouzet, rue des

Deux-Églises (1) (tu dois connaître cette pension), qui m'a offert dans sa maison une place en vertu de laquelle je serais défrayé de la table, du couvert et du blanchissage. Mais l'onéreux compensatif est aussi fort honnête.

Enfin, j'ai vu le proviseur et plusieurs directeurs du collège Stanislas. On m'y a recommandé; j'y ai trouvé d'anciennes connaissances qui ont parlé de moi. Je t'avoue que je suis séduit. Là, bonne amie, je serai traité moralement et honorablement. Tu craindras peut-être, car ce collège est en partie ecclésiastique pour le personnel; mais il est tout universitaire pour la constitution. Et puis, j'ai été fort net, en expliquant au proviseur le motif de ma sortie du séminaire. Regarde quelle admirable transition : nul ne sera étonné de me voir passer de Saint-Sulpice au collège Stanislas, nul ne sera étonné de me voir passer de Stanislas dans une autre maison universitaire. Et maman serait enchantée, elle m'en avait parlé, et m'avait beaucoup engagé à y entrer. Je ne t'en dis pas davantage cette fois. J'attends l'ultimatum de M<sup>lle</sup> Ulliac et de M. Dupanloup, sans lesquels je ne puis rien faire. Je t'avoue que j'espère et désire la réussite. — Pardonne, ma bonne amie, l'horrible désordre de mes pensées. Tout ce positif m'accable. J'ai voué mon culte à une idée supérieure à ces misères; j'y serai fidèle au milieu de toutes les traverses. Que serait la vie, si elle n'était que cela !

Adieu, ma bonne et chère Henriette. Ton souvenir, la lecture de tes lettres, la pensée que toi, qui n'es qu'une femme, as encore plus souffert, relève mon courage. Écris-moi bientôt, par Alain, par M<sup>lle</sup> Ulliac, n'importe. J'espère que dans quelques jours, peut-être par le même courrier que celle-ci, tu recevras une autre lettre, qui t'annoncera le résultat définitif. A bientôt, bonne et chère amie; tu connais toute ma tendresse.

E. RENAN

N'écris pas à maman avant d'avoir reçu ma prochaine lettre; ou, si tu lui écris, fais comme si j'étais à Saint-

(1) Aujourd'hui rue de l'Abbé-de-l'Épée.

Sulpice. Laisse-moi, je t'en prie, avancer encore quelque temps en ce point délicat. Je te dirai le moment où il faudra que tu ailles plus loin que moi.

## 84

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

Paris, 17 octobre 1845

Enfin, ma bonne amie, je puis te donner une réponse définitive. Tout ce qui pouvait et devait actuellement se décider, est conclu; il ne nous reste plus que les questions ultérieures, qui devront se discuter à loisir, et après avoir vu les choses de près. Toutefois, je me hâte de te le dire, nul engagement ne m'enchaîne, et dès demain ce qui est fait pourrait se défaire.

C'est au collège Stanislas, bonne amie, que je compte cette année fixer mon séjour. Au nom du ciel, ne t'arrête pas à ce mot, qui, m'a-t-on dit, pourrait t'être désagréable; laisse-moi continuer. J'y ai accepté une place de maître d'étude. Je sais tout ce que ce mot a de peu sonore, et tout ce que la réalité enferme de misères; mais il faut du courage, et ne pas s'attendre à des roses dès les abords. Ceux qui s'y connaissent m'ont assuré que je trouverais, malgré cet emploi, tout le temps que je pourrais désirer. J'aurai six heures par jour entièrement libres, et, de plus, chaque étude étant peu nombreuse, et celle que je présiderai étant composée des jeunes gens les plus avancés, je pourrai en toute liberté continuer mes travaux durant ce temps. J'ai d'ailleurs une certaine habitude qui me permet de travailler au milieu de préoccupations extérieures, et même d'un certain bruit. Mes appointements seront de six cents francs, par an, outre la pension, le chauffage, etc. Telle est, ma chère Henriette, la place que j'ai acceptée. Laisse-moi maintenant t'énumérer les motifs qui ont dû m'y porter; j'ajouterai ensuite ceux qui m'en ont fait un *devoir* et une *nécessité*.

Premièrement, ma bonne amie, je trouverai là toutes les



facilités nécessaires pour prendre mes grades, des cours *spéciaux* pour la licence, cours institués spécialement pour tous les employés, qui *étudient* encore, une bibliothèque spéciale pour la même fin. Ces cours sont professés par le proviseur, un autre par M. Lenormant, un autre par M. Ozanam ; ces deux derniers sont professeurs à la Sorbonne. Là je me trouverai en contact avec des hommes distingués et influents, dont les conseils pourront me guider dans cette carrière universitaire, qui est plus compliquée qu'on ne le pense. Là enfin, je serai traité honorablement et moralement ; le caractère religieux et demi-ecclésiastique de la maison m'en est une sûre garantie, et mes premiers rapports avec les directeurs me l'ont également prouvé. Il faut le reconnaître, chère amie, il y a, dans les chrétiens et dans les ecclésiastiques respectables, une bonté, une charité, comme ils disent, qu'on ne trouve pas ailleurs. Que ce contraste m'a paru avec évidence ces jours-ci, où je me suis trouvé en contact avec les deux classes de personnes ! Tes maîtres de pension, par exemple, je n'y ai trouvé qu'un positivisme dégoûtant. N'auraient-ils pas voulu faire de moi un instrument de leurs spéculations ? Impossible, bonne Henriette, impossible ! Il me faut de la morale en moi et autour de moi. — De plus, bonne amie, un collègue est un point central, où le mouvement de la vie étant plus actif ramène plus souvent les occasions favorables ; je suis censé commencer dès à présent mes services dans l'enseignement ; or tu sais que dans toutes les carrières, le nombre des années est d'un grand poids. Tous ces motifs, il me semble, sont graves et auraient dû suffire pour me décider. Mais en voici d'autres, qui n'ont pas dû me laisser hésiter.

L'affaire du baccalauréat n'est pas du tout aussi simple que nous le supposons, du moins quant à l'obtention des certificats nécessaires. On m'avait induit en erreur par rapport aux maisons préparatoires dont je t'ai parlé. Ces maisons se chargent bien il est vrai de donner, en cinq ou six mois, la *capacité* scientifique nécessaire pour passer ses examens, *supposé qu'on ait ses certificats d'ailleurs*, mais elles ne donnent point de certificats. Ainsi me l'ont fort bien expliqué MM. Galeron et Crouzet, à qui j'en ai parlé,

et qui doivent être mieux que personne au courant de ces sortes d'affaires. Ils n'ont vu absolument d'autre moyen à employer que celui d'un certificat d'études domestiques, par lequel mon frère attesterait que j'ai fait *sous ses yeux* deux années distinctes de rhétorique et de philosophie, et ferait légaliser la pièce par le maire. Mais, en vérité, je n'aurai jamais recours à ce moyen ; comme me le disait hier M<sup>lle</sup> Ulliac, si j'ai fait des sacrifices pour obéir à la droiture dans de grandes choses, le dois-je moins dans les petites ? Voilà donc une bien grave difficulté, ma bonne amie. Eh bien ! chère Henriette, tout est levé en entrant à Stanislas ; le proviseur m'a promis que, si j'entraais comme employé dans l'établissement, il m'obtiendrait une *dispense spéciale* du Conseil royal de l'Instruction publique, en vertu de laquelle je passerais mon baccalauréat quand je voudrais. Or, pour les grades ultérieurs, je n'ai plus d'autre pièce à exhiber que mon diplôme de bachelier. Celui-ci donc une fois obtenu, je serai libre et je pourrai marcher à mon aise.

Enfin, ma chère Henriette, une dernière raison, que j'ai envisagée presque comme un devoir. C'est que cet arrangement va merveilleusement plaire à notre mère. Nous avions parlé de ce projet, et elle en parut ravie. Je ne doute pas qu'il ne lui fasse encore beaucoup de plaisir. Ne semble-t-il pas que ce soit là, en effet, une transition ménagée exprès, pour ne heurter aucune susceptibilité ? Nul ne peut trouver étrange de me voir passer de Saint-Sulpice à Stanislas ; au contraire, tous les hommes de mon passé me l'ont conseillé. Nul ne pourra davantage trouver étrange de me voir passer de Stanislas à une autre branche d'instruction, et ainsi tout finira sans éclat. Mais cela me ravit pour ma pauvre mère. Oh ! je suis soulagé d'un fardeau épouvantable, en songeant que le coup est encore reculé et par conséquent bien adouci. Et puis, quand elle verra s'ouvrir devant moi une carrière dans le monde, elle sera moins affectée. Ce qui l'effrayait, c'était de me voir *sur le pavé*, comme elle disait, et repoussé de tous les emplois, et elle me faisait des rapprochements qui, en effet, me faisaient frissonner. De là dérive, bonne amie, vis-à-vis d'elle, toute

une ligne de conduite. Il ne faut rien témoigner d'extraordinaire, rien de plus que par le passé : j'hésite, j'attends, et je suis dans une position qui me permet d'hésiter et d'attendre à mon aise, puisqu'en tout cas une issue s'ouvre devant moi. Voilà, ce me semble, comme nous devons nous poser vis-à-vis d'elle. Je suis sûr, je le répète, qu'en suivant cette ligne, tout se fera sans qu'elle souffre trop.

Je ne sais, bonne Henriette, si j'ai réussi à te prouver ma thèse. Car je t'avoue que c'est avec bien de la peine que j'ai appris de M<sup>lle</sup> Ulliac que cela te serait peut-être désagréable. Si je l'avais cru, chère amie, je t'assure, dans toute la sincérité de mon âme, que je n'eusse pas accepté. Mais, obligé d'interpréter ta volonté, j'ai dû croire que les motifs que je t'ai énumérés étaient plus que suffisants pour te faire surmonter une légère antipathie plus instinctive que réfléchie. Tel a été aussi l'avis définitif de M<sup>lle</sup> Ulliac. « Acceptez, dit-elle, mais sans engagement, et écrivez-en à Henriette. » C'est ponctuellement ce que j'ai fait. La grande objection était que ce collègue est un collègue de jés... Oh ! bonne amie, se peut-il qu'au XIX<sup>e</sup> siècle une femme de l'esprit le plus distingué s'amuse à de pareils enfantillages ! En vérité, plus que tout autre, je suis peu sympathique à cette société ; je ne l'aime pas, dans toute la force du terme. Mais, je ne puis que rire de tout mon cœur de ces imaginations fantastiques, qui en font une sorte d'ogre-épouvantail, pour faire peur aux enfants. C'est là, pour moi, un fait psychologique très remarquable, et que je classe sous la même faculté qui a imaginé les contes de Barbe-Bleue et cent autres histoires merveilleuses : c'est l'amour du mystérieux et le besoin de voir partout du fantastique. N'y a-t-il pas des gens qui prennent le roman d'Eugène Sue pour une histoire ? Oh ! mon amie, ne nous assimilons pas à ces badauds. Le collègue Stanislas est un collègue tout comme les autres. Si tu lis les journaux français, tu as dû y voir les succès qu'il a remportés au dernier grand concours. Il y a quelques ecclésiastiques, surtout dans le personnel dirigeant et surveillant, mais tous les professeurs sont des hommes tout comme les autres. Assez sur ce point, bonne amie ; il faut pourtant

que je te dise encore un mot de mes rapports avec le fournisseur (l'abbé Gratry) ; ils ont été fort singuliers, et m'étonnent moi-même. Dans notre première entrevue, je laissai échapper quelques mots qui le frappèrent ; quelques heures après, il me fit rappeler, et il s'ensuivit une longue conférence, où le contact parfait s'opéra entre nous. C'est un homme fort instruit et fort distingué ; il m'a pris en singulière affection et me traite sur un ton dont je ne reviens pas. C'est d'autant plus bizarre que je n'ai jamais vu la confiance expansive s'établir entre un autre et moi qu'après un long commerce, pendant lequel nous nous explorions à distance. J'ai été franc et net ; et, remarque-le bien, car ceci est capital, ce n'est pas à titre d'ecclésiastique que je suis reçu dans la maison, ce n'est point une *faveur* que j'y reçois comme tel. Je me serais fait une délicatesse d'accepter encore une faveur à ce titre. J'y porterai l'habit ordinaire de tout le monde, et ceux-là seuls à qui je voudrai en faire part sauront ce que j'ai été.

Que je te dise maintenant un mot de cette délicieuse visite que j'ai faite hier soir à M<sup>lle</sup> Ulliac. O ma bonne amie, qu'elle m'a ravi ! J'ai trouvé un idéal d'une beauté, d'une pureté délicieuses, dans la vie extérieurement si simple de cette âme si belle et si élevée avec sa mère. Cela m'a rappelé ma pauvre maman ; j'ai failli en pleurer. Oui, cette visite fera époque dans ma vie. Elle m'a révélé toute une sphère nouvelle de moralité et de vertu. J'ai compris là qu'il y a quelque chose dans la vertu de la femme qui n'est pas dans la vertu de l'homme, et que ce quelque chose est extrêmement doux et pur. Elle a été pour moi d'une bonté charmante, ainsi que sa vieille mère, qui ne pouvait se lasser de parler de toi. Elles m'ont supplié de leur faire de fréquentes visites et d'envisager leur maison comme une maison maternelle. Que je te remercie, chère amie, de m'avoir introduit dans ce monde simple et pur. Ah ! que cela m'a fait de bien ! J'étais fatigué du commerce fade que je venais d'avoir avec des hommes d'une banalité intérieure tout à fait intolérable, quoique fort distingués à l'extérieur. Ici, j'ai trouvé tout réuni. J'irai encore ce soir ou demain leur porter ma lettre. M<sup>lle</sup> Ulliac m'a aussi procuré aujour-

d'hui la visite de M. Stanislas Julien. C'est encore un excellent homme, d'une vivacité et d'un abandon tout à fait agréables. Malheureusement une tierce personne, qui était là présente, nous a beaucoup gênés. Il a fallu se tenir dans les généralités, dans des promesses de privilèges par rapport à la Bibliothèque royale et à celle de l'Institut; mais nous n'avons pu aborder la question délicate : comment un jeune homme, qui doit *vivre de sa science*, doit-il s'y prendre pour suivre la carrière des langues orientales ? Il paraît qu'il peut en parler pertinemment; car ç'a été, dit-on, sa position. Je dois lui rendre bientôt une seconde visite pour prendre les lettres qui doivent m'obtenir les privilèges promis, et alors j'aborderai le point délicat. Je souffre moins maintenant à l'intérieur : le souvenir de maman ne m'est plus que doux et triste; il ne me désole plus. La bonté que j'ai trouvée en tant de personnes me révèle et me soutient. J'ai besoin qu'on me parle doucement et moralement. Ce sont ces hommes sans vie supérieure qui me tuent. Ah ! vive l'amateur qui peut penser à son aise, sans s'inquiéter de son pain matériel ! Tous les philosophes devraient naître avec trois mille francs de rente à Paris et deux mille en province, ni plus ni moins. — Adieu, ma bonne et chère amie; écris-moi bien vite, si tu ne l'as déjà fait. Dis-moi franchement ce que tu penses de ma nouvelle position, et je ferai ce que tu me diras. Oui, chère amie, j'y suis décidé. Tu connais ma tendresse vive et pure. Ton frère et ami,

E. RENAN

Les quinze cents francs resteront intacts. L'argent que m'a donné mon frère est plus que suffisant pour mes frais d'installation, et puis, je recevrai mes quartiers. J'aurai plus tard recours à toi, bonne amie, car tu conçois que le projet des études libres n'est que retardé, et qu'il faudra un jour y revenir, si je peux pousser un peu loin. Mais il sera mieux placé plus tard.



## ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 17 octobre 1845

Ma bonne et chère maman,

J'ai cette fois de grandes nouvelles à vous annoncer. Ne craignez rien, elles sont bonnes, et vous feront, je crois, plaisir. Aussitôt arrivé à Saint-Sulpice, je conférai avec ces messieurs de nos projets, du voyage d'Allemagne, des grades, etc. Comme je le prévoyais, ils leur donnèrent toute leur approbation, et m'engagèrent à les exécuter au plus tôt. M. Carbon et M. Dupanloup se chargèrent de me procurer toutes les facilités possibles, et avant tout une place où je pusse le faire commodément ; car Saint-Sulpice, comme ils le reconnurent eux-mêmes, n'était pas ce qu'il fallait pour cela. Le résultat de leurs recherches a été, bonne mère, une place qu'ils m'ont obtenue au collège Stanislas. Vous savez bien que nous en parlions ; mais je n'osais encore espérer avec quelque certitude la réussite de cette affaire, au temps des vacances. Ces messieurs ont été pour moi admirables de bonté et d'affection. Ils m'ont chargé de recommandations pour ces messieurs du collège Stanislas, et j'y suis déjà connu avant d'y entrer. Voici, chère maman, en quoi consiste cette place. Je serai dans la maison à titre de fonctionnaire, je serai défrayé de la pension, du chauffage, du blanchissage, etc., et je recevrai en outre six cents francs par an d'appointements. Ne vous avais-je pas bien dit, bonne mère, que je trouverais un moyen plus économique que celui que me proposait Henriette ? Mes occupations seront pourtant fort peu nombreuses, et me laisseront presque tout mon temps libre. J'aurai quelques répétitions à donner, quelques classes à faire, en qualité de suppléant, et une légère surveillance à certaines heures. C'est juste ce qu'il faudra pour me distraire de mes études et me détendre l'esprit.

Le collège Stanislas est tenu presque exclusivement par des ecclésiastiques; nous sommes une foule de jeunes étudiants, absolument dans la même position, et nous préparant tous à nos grades. Il y a pour cela des cours spéciaux, dont l'un est fait par M. Lenormant, dont je vous ai tant parlé, avec qui j'ai voyagé, et qui s'est porté à Saint-Brieuc comme candidat pour être député. Ce sera une connaissance toute faite. Il est aussi professeur à la Sorbonne, comme vous savez. Outre cela, il y a encore une bibliothèque spéciale pour ceux qui se préparent à leurs grades, en un mot, tous les secours nécessaires. J'ai retrouvé encore une foule d'anciennes connaissances de Saint-Nicolas, qui y sont maintenant, entre autres ce fameux portier, aux dépens duquel ce pauvre Liart nous égayait si bien, celui qui me disait : « Ma sœur », quand Henriette venait me voir. Vous rappelez-vous, bonne mère ? Sa première question a été : « Et la sœur, où est-elle maintenant ? » Il s'est chargé de toute mon installation. Le proviseur, M. l'abbé Gratry, m'a témoigné dès l'abord beaucoup d'affection. Ma conversation lui a plu, et il s'est chargé spécialement de moi; il me fait appeler à tout moment pour causer avec lui. Il veut absolument me pousser lui-même pour les études. Enfin, bonne chère mère, tout s'annonce parfaitement; on me témoigne d'avance beaucoup d'affection et d'égards. Je ne devais pas d'abord occuper la place que je vais occuper maintenant. On m'en avait obtenu une autre pour laquelle j'eusse été seulement défrayé de tout, sans recevoir d'appointements; c'est M. Gratry lui-même qui a voulu me donner celle-ci, après avoir causé avec moi. Enfin, bonne mère, un avantage immense que je trouverai en cette maison, ce sera de pouvoir passer mes examens sans aucune difficulté, quoique j'aie fait toutes mes études dans des séminaires. C'était là une difficulté grave, qu'ailleurs on ne pouvait lever, et plusieurs personnes au courant de ces sortes d'affaires m'ont déclaré n'y avoir aucun remède. Eh bien ! M. Gratry s'est chargé de tout, il fera lui-même une demande d'exception au Conseil royal de l'Instruction publique, et il est sûr de l'obtenir.

Vous voyez, bonne et chère maman, que tout s'arrange

à merveille. Je vais entrer dans deux ou trois jours dans ma nouvelle position. Ces messieurs de Saint-Sulpice, tout en témoignant me regretter, paraissent fort contents. Je conserverai toujours beaucoup de rapports avec eux, et viendrai les voir fort souvent. Il n'y a pas trop loin du collège Stanislas à Saint-Sulpice. Il n'y a que le Luxembourg à traverser. Le collège est situé dans un quartier charmant, tranquille et retiré, rue Notre-Dame des Champs, vis-à-vis la rue Vavin. A deux pas est le vaste et beau jardin du Luxembourg, qui offre un but charmant de promenade. Il est bien décidé, bonne mère, que ce sera celui-ci votre quartier et le mien, quand nous serons à Paris. On y est comme à la campagne ; pas de bruit, beaucoup de jardins, le meilleur air de tout Paris. La rue est presque entièrement occupée par des établissements religieux, qui ont tous des églises charmantes, lesquelles sont ouvertes au public. Oh ! que nous serons bien là, chère maman ! Qui sait, bonne mère, cela n'est peut-être pas loin ? Courage ! J'écris aujourd'hui à notre Henriette, qui va être bien contente. Je dois vous dire, bonne mère, qu'il ne faut plus songer à l'Allemagne. Henriette n'en parlait presque plus dans sa dernière lettre, et d'ailleurs il me faut au moins deux ans pour prendre tous mes grades, et alors ce sera trop tard. Je vous le disais bien, bonne mère ; ne suis-je pas prophète ? Bénissons Dieu, chère maman, qui a tout arrangé pour le mieux. Pouvions-nous nous attendre à un si heureux arrangement ? Et puis songez que, dans un an, nous serons ensemble : notre bonheur des vacances reviendra, oui, mère chérie, il reviendra. Je vous enverrai bientôt un petit acompte, quand j'aurai touché mes quartiers. Les quinze cents francs d'Henriette resteront intacts. Les six cents francs seront entre nous deux ; moi, je n'ai pas besoin de grand'chose, puisqu'on fait tout pour moi. Soignez-vous bien, chère mère, l'argent ne vous manquera pas.

M. Baudier n'est pas, comme on le disait, parti pour Lyon, il est à Conflans, tout près de Paris, comme aumônier des dames du Sacré-Cœur. C'est une place magnifique ; il y est parfaitement bien ; ce sera un plaisir pour moi d'aller le voir. Il n'est qu'à une petite demi-lieue de la barrière, sur

le bord de la Seine, dans un fort joli village. Ce sera un but charmant de promenade pour moi.

Écrivez-moi bientôt, chère maman, s'il vous plaît. Dites-moi si vous êtes contente de mon nouvel emploi. J'espère dans quelques semaines vous annoncer que je serai bachelier. Courage, bonne mère, nous serons heureux un jour.

Mettez-vous bien, bien belle le dimanche, tout comme pendant les vacances ; la robe de soie et le grand châle, entendez-vous, bonne mère ?

Adressez-moi votre prochaine lettre, si vous voulez, au collège Stanislas. Mais en l'adressant au séminaire, elle me parviendrait également.

Veillez, s'il vous plaît, bonne mère, faire un ballot de tous mes livres classiques que vous pourrez trouver et qui seront en un état passable, pour me les envoyer le plus tôt possible ; presque tous ceux qui sont sur les rayons de la bibliothèque du bureau, excepté les insignifiants. Demandez aussi, si vous voulez, ceux qu'avait Richard.

Adieu, bonne et tendre mère. Assurez de mon amitié toutes les personnes qui s'intéressent à moi et qui vont vous voir. C'est envers celles-là que je suis reconnaissant ; elles font ce que je ne puis faire. Et vous, chère et bonne mère, vous avez tout ce que le cœur de votre fils renferme pour vous de respect, de tendresse et d'amour.

E. RENAN

A toi, toute à toi, mon enfant bien-aimé, maintenant que je me possède un peu ; ta bonne lettre m'a toute ravie de joie. Tu n'iras pas en Allemagne, oh ! que je suis heureuse ! après dix longs mois d'isolement, le bonheur de te posséder ne me sera point ravi. C'est que ton frère, ta belle-sœur, tous sont enchantés que tu restes à Paris ; tout s'est parfai-

tement arrangé. Tu as encore bien des choses à me dire, mon pauvre Ernest. Faut-il se lever à cinq heures au collège ? Mon Dieu ! quel tourment ! J'ai des jours, je me réveille à cette heure, il y a un petit souvenir de pitié pour toi ; indigne que je suis, je fais un petit somme après au lieu de suivre l'exemple de mon enfant ; je n'en ai pas le courage, mon enfant.

J'ai réuni quelques livres, ils sont en si mauvais état que j'ai de la paresse à te les expédier ; ils sont entiers, mais sales, je crains qu'ils ne donnent une odeur de vétusté dans ta chambre qui t'incommodera, mais puisque tu les veux, je vais te les expédier. Il y a dans Boileau une lettre pour faire passer à M. Tresvaux de la part de Jean-Louis Bizu. Tu la feras passer de suite, il est si bon pour moi, le pauvre Jean-Louis, il me donne des ouvrages fort intéressants à lire. Je lis dans ce moment la vie de M. de Quélen qui est très bien, parfaitement bien. Il faut que je dise sous quelle impression j'étais quand j'ai reçu ta lettre ; j'étais triste comme une mourante, je regardais les champs, la mer, le port, rien de tout cela ne pouvait me distraire, quand j'ai entendu les pas du facteur de la poste. Mon Dieu ! si j'avais une bonne lettre de mon Ernest pour me remettre un peu ! C'était précisément ce qu'il me fallait, parce que tout s'est arrangé au mieux ; j'ai été aussi bien contente d'apprendre que M. Baudier était resté aux environs de Paris ; j'étais désolée de te voir perdre un si bon ami ; comme tu dis, ce n'est qu'une promenade de Paris ; on parle beaucoup de Conflans dans la vie de M. de Quélen.

Dis-moi dans ta première lettre comment sont arrivés tes effets à Paris, surtout les coquillages et la boîte aux confitures ; tu as été contrarié à Saint-Malo, j'ai trouvé la clef de ta caisse dans ta poche.

Je viens de recevoir une lettre de Saint-Malo ; ils me font part de l'agréable souvenir qu'ils ont conservé de ton trop court séjour près d'eux, et qu'ils aiment bien mieux ton affaire du collège Stanislas qu'un pèlerinage en Allemagne. Moi qui croyais le contraire, que tous voulaient te voir partir. Je viens aussi d'apprendre le retour des Forestier chez eux. Comment les as-tu trouvés à Saint-Malo ? Étaient-ils



satisfaits de te voir ? As-tu entendu parler du mariage d'Alcide ? je n'ose pas leur en parler.

J'ai inséré dans le paquet une paire de bas que j'ai arrangée à la hâte, quand il n'y aura pas d'autres de bons, on la trouvera. Je n'ai eu que bien peu de livres de Richard ; il me semble qu'il en avait davantage, il paraît qu'il les aura emportés à Saint-Brieuc ; nous n'avons trouvé que les *Leçons de littérature* dont les deux volumes sont si mauvais que je n'ai pas voulu te les envoyer. Tu feras emplette de quelque chose de plus nouveau dans ce genre. Je suis inquiète, je crains que tu n'aies trop peu d'argent pour attendre la fin du trimestre. Je suis désolée de n'avoir pas mis quelques pièces dans le paquet. Tu n'as eu que cent vingt francs à Saint-Malo, c'est peu pour le voyage, ton installation. Je suis sûre, pauvre ange, que tu es sans le sou. Le port de ton paquet est payé, si je suis assez tôt, j'affranchirai cette lettre. Dans ta première, tranquillise-moi à ce sujet. Hier, je n'y pensais pas du tout.

J'ai vu hier M. Pasco, il est enchanté que tout se soit si bien trouvé ; personne, dit-il, ne sait se tirer comme Ernest. Je n'ai fait part à personne des démarches que se propose de faire le proviseur près du ministre, dans la crainte qu'il ne réussisse point... Tu vas avoir encore bien de l'ouvrage, mon pauvre Ernest ; pour l'amour de moi, mon enfant chéri, ménage ta santé, n'économise pas ton linge ni ta confiture, tu as besoin de beaucoup de rafraîchissants et de beaucoup de propreté, ne te sers pas de tes taies en coton, si on te fournit le linge de lit, sers-toi toujours de tes taies d'oreiller qui sont en toile ; soigne-toi bien, je te le demande en grâce.

La bonne demoiselle Le Brigant est la cause que ma lettre n'est point partie hier, il faut lui pardonner en faveur de ses complaisances soutenues pour moi.

J'ai eu beaucoup de visites depuis ton départ.

M. Guichet me dit de te dire mille choses de sa part ; quand tu auras fait une visite à M. Baudier, tu me diras s'il a conservé pour toi l'intérêt qu'il te portait. Comme j'ai été contente d'apprendre qu'il ne s'était pas très éloigné de Paris, j'avais éprouvé du chagrin quand tu me dis qu'il

était parti pour Lyon. Tu m'accuseras réception de ton petit paquet qui t'arrivera presque aussitôt ma lettre.

Fidèle à ton aimable recommandation, demain, les grandes bannières sortiront pour la première fois depuis ton départ. Comment es-tu habillé à Stanislas ? Mon Dieu ! quel changement dans ta vie ! Qu'il doit y avoir de bruit et de mouvement dans cette maison auprès de Saint-Sulpice (1) !

## 87

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

Collège Stanislas, 31 octobre 1845

Je viens de recevoir, il y a quelques heures, ma bonne et chère Henriette, ta lettre du 11 octobre. Elle m'a gravement inquiété en me faisant craindre que tu ne fusses encore longtemps privée de recevoir de mes nouvelles dans un moment si critique pour nous deux. Je tremble quand je songe que tu es peut-être encore sous l'impression de cette lettre que je t'écrivis d'auprès de notre mère, et qui t'offrait un tableau bien triste, parce qu'il était vrai, de mon état d'alors. Qui sait si ces lignes ne te parviendront pas avant celles que je t'écrivis dans les premiers jours après mon arrivée, et qui auraient pu te rassurer un peu ? Elles t'auraient au moins appris, bonne amie, comment, par un singulier concours de circonstances, tous mes liens se trouvèrent rompus avec une rapidité qui m'étonnait moi-même, comment je pus immédiatement faire les démarches nécessaires pour me procurer une position convenable à nos nouveaux projets, comment enfin, par les soins des personnes qui me sont attachées, et spécialement de M<sup>lle</sup> Ulliac, plusieurs voies s'ouvrirent simultanément devant moi. Enfin, bonne amie, la seconde de ces lettres t'aurait appris comment, de tous ces projets divers, celui

(1) Cette lettre ne paraît pas terminée.

d'après lequel je devais me fixer au collège Stanislas avait eu la préférence. Je reprends ici la narration des faits qui ont suivi, et qui sont venus remettre en question tout ce que je croyais terminé.

Voici bien exactement comment j'envisageais ma position au collège Stanislas. C'était, me disais-je, une position en elle-même très décidément *laïque*, mais qui, aux yeux de ceux dont il serait besoin, pourrait bien se colorer d'une teinte ecclésiastique, et je m'applaudissais d'avoir trouvé en elle le vrai terme de solution du problème que je poursuivais si péniblement : concilier ce qu'exigent de moi les rigoureuses prescriptions de ma conscience avec les ménagements que me commandent mes affections les plus chères. Hélas ! mon amie, je me suis trompé, et je vois maintenant que je cherchais une impossibilité. Peu s'en est fallu que je n'aie vu se renouer tous mes liens extérieurs ; mais ne t'effraie pas ; le récit des faits va te prouver que si tu as pu avec quelque raison m'accuser de faiblesse, cette fois-ci j'ai été ferme et décidé, même plus que le strict devoir ne m'obligeait à l'être.

Je fus grandement surpris quand, lors de mon entrée au collège, le proviseur me fit observer que je devais garder l'habit ecclésiastique dans mes fonctions intérieures. Je n'avais, je l'avoue, nul motif de le soupçonner, et des exemples positifs m'autorisaient à n'avoir là-dessus nulle inquiétude. Je combattis vivement cette singulière injonction, je rappelai l'exposition franche et nette que j'avais faite de mes dispositions actuelles, lorsque nous en étions aux premières ouvertures ; j'opposai nominativement des exemples. Il me fut répondu à tout cela d'une de ces manières qui ne laissent plus à l'inférieur possibilité de réplique pour le moment. Fallait-il rompre subitement au point où en étaient les choses, ou fallait-il entrer provisoirement, afin de garder quelques apparences ? Je pris ce dernier parti. Fis-je bien ou mal ? Je serais encore embarrassé pour le décider. Au moins, si je fis mal, ce fut une maladresse, mais non une faute morale ; car j'étais fermement décidé à tout rompre au bout de quelques jours, si je ne pouvais obtenir raison sur le point difficileux ; et même

si ce fut une maladresse, elle aura eu peu de fâcheuses conséquences.

L'expérience de quelques jours me prouva, en effet, qu'il n'y avait pas de milieu pour moi entre sortir de la maison et conserver toute *l'apparence* ecclésiastique. D'où je concluais avec une inflexible netteté que je ne pouvais y rester. Quelques jours après, je le déclarai positivement au proviseur ; et dès lors commença, ou plutôt se continua entre lui et moi une suite de rapports fort singuliers, et où j'ai trouvé l'occasion de faire des remarques psychologiques fort importantes. Je sens que mes raisons ne peuvent rien sur lui ; car il est persuadé et me proteste qu'au bout de quelques mois de rapports intellectuels avec lui, j'aurai changé d'idée. Mais moi qui sais ce qu'il en est, je ne puis davantage appuyer sur de pareilles raisons. Cela nous met tous les deux dans une position unique, où il nous est aussi impossible de nous entendre qu'à deux hommes qui parlent une langue différente. Et pourtant cet homme est fort distingué ; c'est un docteur ès lettres, ancien élève de l'École polytechnique, etc. Pour conclusion pratique, il a exigé de moi un séjour expectatif de quelques mois ; mais j'ai à peine promis quelques jours. Du reste, il m'a promis de faire pour moi les démarches nécessaires pour le baccalauréat, soit que je reste, soit que je ne reste pas, et il m'a rendu un vrai service en me faisant faire la connaissance de M. Lenormant et de M. Ozanam. Celui-ci sera, *dans quelques jours*, mon examinateur pour le baccalauréat.

En vérité, ma bonne Henriette, quand je réfléchis sur ce singulier épisode, je n'en reviens pas. Il faut toujours qu'il m'arrive des aventures uniques au monde. On dirait une ronce qui me poursuit. Du reste, c'est là, je t'assure, la seule raison qui m'oblige à sortir de ce collège ; car j'y étais parfaitement bien sous tous les rapports, et je fais un vrai sacrifice en abandonnant une position parfaitement appropriée à ma situation actuelle, pour me rejeter dans des embarras qui m'avaient été si pénibles, et dont la réussite paraissait si incertaine. Mais c'est un devoir, et après avoir embrassé un grand sacrifice, je ne dois point reculer devant un moindre.

Dès lors, j'ai dû recommencer les démarches que j'avais interrompues, pour me procurer dans Paris une position convenable pour l'exécution de nos plans actuels. Je ne puis te donner encore rien de définitif sur ce point ; mais je suis sans aucune inquiétude, parce que j'ai l'option entre deux places également avantageuses, et qui ne peuvent me manquer à la fois.

La première serait chez M. Crouzet (rue des Deux-Églises), dont je t'ai déjà parlé, et avec qui j'ai renoué les rapports que mon entrée à Stanislas m'avait fait rompre. Il ne me propose plus la même place qu'auparavant, mais une autre qui, à mon sens, est bien préférable, quoique pécuniairement plus onéreuse. Je serais dans sa maison comme pensionnaire entièrement libre. Seulement, le soir, je donnerais une heure et demie de répétition aux élèves très peu nombreux de rhétorique et de seconde qui sont dans sa pension ; moyennant quoi, il me donnerait ma pension à trente francs par mois. Et même, il promet encore quelques répétitions à moi particulières de mathématiques, qui me mettraient, comme l'on dit, *au pair*. Remarque bien que je ne suis pas fonctionnaire, mais bien pensionnaire de la maison, que, par conséquent, je n'ai aucune des charges des fonctionnaires même enseignants, telles que surveiller, coucher au dortoir, etc. J'y suis absolument comme dans un hôtel garni, libre de suivre tous les cours qu'il me plaira, etc. Seulement, une heure et demie par jour, je suis occupé.

Encore ce travail sera-t-il loin de m'être inutile, et quand même je n'en devrais retirer aucun avantage pécuniaire, il me semble que je le désirerais pour la simple utilité scientifique. La vie d'étude et de pensée demande, pour être agréable et fructueuse, une occupation peu onéreuse et intellectuelle, qui vienne de temps en temps couper la vie. Il est vrai que cet homme me plaît peu, mais après tout j'aurai peu de contact avec lui, et que m'importe ? J'ai d'ailleurs pu remarquer qu'il me traitait comme les maîtres de pension traitent non pas leurs employés, mais leurs pensionnaires. Or tu sais pour qui sont les égards. Je crois qu'il prétend y trouver un avantage pécuniaire. Tant mieux pour lui et pour moi.



Le second parti, qui ne saurait me manquer, au cas que le premier fût défaut, serait d'accepter une place analogue chez M. et M<sup>me</sup> Pataud, à qui M<sup>lle</sup> Ulliac a eu la bonté de m'adresser. J'y serais occupé quatre heures par jour, et, deux jours par semaine au moins, cela irait à six heures. Et ce serait une surveillance, peu pénible il est vrai, sur dix jeunes gens, tous en rhétorique ou en philosophie. Pour les arrangements pécuniaires, je serais au pair. Mais considère, je te prie, la différence du temps et de la nature des occupations, et tu tomberas d'accord que la première place est plus avantageuse. Ici en effet, je suis *employé*, obligé de coucher au dortoir, ayant à *peine* une chambre à moi.

Il est vrai que M. et M<sup>me</sup> Pataud ont l'air d'excellentes gens. Ils m'ont témoigné beaucoup d'amitié, sitôt qu'ils ont su que j'étais ton frère, et m'ont parlé de toi avec les marques d'un grand intérêt. Je suis persuadé que ma vie y serait fort douce, et c'est ce dont m'assurait M<sup>lle</sup> Ulliac qui, avec sa simplicité si délicate et si fine, m'a dit là-dessus des choses inénarrables, prétendant qu'il était absolument nécessaire pour moi de me trouver en rapport avec une femme bonne et aimable. J'en ris, mais non pas pour m'en moquer. Je me sens plus facilement vertueux et bon auprès de maman, et puis, sais-tu bien que tu me seras un jour nécessaire pour compléter ma vie morale et intellectuelle ! Il n'est pas bon à l'homme d'être seul ; mais est-il seul quand il a une sœur ? Sais-tu bien, bonne amie, que quand nous nous retrouverons, nous nous reconnaitrons à peine, je dis en esprit ? Nous n'avons réellement fait connaissance que dans nos lettres. Observe beaucoup, et tu me diras ce que tu auras vu et senti ; moi, je te dirai ce que j'aurai pensé, et cela fera une belle et douce vie.

Revenons au présent, bonne amie. Tu vois qu'il s'ouvre assez favorablement ; car les avantages des deux places dont je t'ai parlé se compensent si bien que, quelle que soit celle qui manque, je n'aurai aucun regret : je préfère pourtant, je te l'avoue, la première. Peut-être demain tout sera-t-il décidé ; peut-être, dans quelques jours, serai-je installé dans ma nouvelle position. Les provisoires me sont devenus insupportables.

Je travaille très activement à ma préparation immédiate au baccalauréat. Je suis surpris de la facilité que j'y trouve ; je serais prêt dès à présent à passer mon examen ; mais je n'ai pas encore mes papiers ; j'espère n'être point retardé au-delà de la mi-novembre. Je t'exposerai dans ma prochaine tout mon plan d'études, pour les grades ultérieurs.

Je veux me borner cette fois, bonne Henriette, à te parler de ce qui a trait à la solution de la première question que nous avons dû nous poser : Quelle est la position temporaire que je dois prendre dans Paris pour pouvoir exécuter nos projets ultérieurs ? Maintenant, quelle sera pour l'avenir la carrière spéciale (le genre n'est pas douteux) à laquelle je devrai m'attacher : autre question bien plus grave dont la solution n'est pas encore possible et, après tout, n'est pas urgente ; car, ce que je fais, il faudrait le faire en toute hypothèse. Du reste, j'ai déjà sur ce point des données très précieuses, recueillies de mes relations avec MM. Stanislas Julien, Quatremère, et plusieurs membres de l'Université que j'ai consultés. Mais, je te le répète, je réserve tout cela pour la prochaine, où je traiterai la question dans toute son étendue.

Et notre pauvre mère ! Ah ! ma chère amie, voici le point désolant, et où je n'entrevois pas de remède. Je m'applaudissais surtout pour elle de mon entrée à Stanislas ; que va-t-elle dire, quand elle saura que j'en suis sorti ? Néanmoins, le séjour que j'y aurai fait aura bien contribué à lui adoucir le passage. Voici comme je compte lui arranger la chose. J'attendrai à lui en parler que je sois reçu bachelier ; alors, je lui ferai entendre que ce qui a suffi pour le baccalauréat ne suffit pas pour la licence, qu'il faut, pour celle-ci, des études spéciales, qu'il est même requis d'avoir assisté pendant un an aux cours de la Sorbonne, etc., et que tout cela ne peut se faire commodément à Stanislas ; toutes choses qui sont vraies dans une certaine limite. Je saurai ensuite colorer convenablement ma nouvelle situation ; mais, au nom du ciel ! laisse-moi toujours marcher en avant, et crains de dire un mot qui soit plus avancé que ne le demande la marche progressive que j'ai adoptée. Tu trouveras peut-être, bonne amie, dans plusieurs points de

ma conduite, et spécialement dans celui-ci, quelque faiblesse. Avoue au moins que, si jamais elle fut pardonnable, c'est dans les circonstances où je me suis trouvé. Mais je n'en suis point à demander pardon pour elle; je l'aime et je m'en fais honneur. Saint Paul était certes une âme énergique, et n'a-t-il pas dit : « Je me glorifie dans mes faiblesses » ? Oui, il y a une faiblesse sainte et vertueuse, nécessaire pour compléter la parfaite harmonie de la nature humaine. L'homme parfait serait, ce me semble, un peu faible, et le Christ ne l'a-t-il pas été ? Il n'y a que les barres de fer qui ne fléchissent jamais.

Quant à mon état intérieur, chère Henriette, il est beaucoup plus calme que je n'aurais pu l'espérer, et à toutes ces révolutions extérieures n'a correspondu aucune révolution intérieure. J'ai appris plusieurs choses, mais je n'ai changé en rien sur le système général de vie intellectuelle et morale. Ma tente s'est élargie, mais elle est toujours posée sur le même terrain. Mon éloignement de l'orthodoxie, qui aura exercé l'influence la plus décisive sur ma vie extérieure, en aura eu fort peu sur tout mon système intérieur. Je l'apprécie comme un changement d'opinion sur un point historique important, changement qui n'empêche pas de vivre sur les mêmes bases qu'auparavant. J'accepte et je conserve toutes les traditions pratiques et spéculatives de mon passé, me réservant de les contrôler avec les résultats ultérieurs de mes études et de mes pensées. Mais j'espère que, désormais, ces résultats ne m'obligeront plus à les traduire au dehors par des ruptures extérieures aussi pénibles que celles auxquelles je me suis vu condamné.

Adieu, bonne et chère amie. Écris-moi de Vienne, et donne-moi les instructions nécessaires, pour que je sache où t'adresser mes lettres. — Je n'ai pas encore songé à te dire combien j'ai été enchanté de voir s'effectuer ton voyage d'Italie. Puisse-t-il t'adoucir un peu les tourments de l'exil. Et la France !... chère amie. Qui peut savoir l'avenir ? Aimons-nous et espérons, et puis laissons couler le fleuve des choses. Il nous mènera quelque part.

Tu connais ma tendresse.

ERNEST RENAN A ALAIN RENAN

Paris, 3 novembre 1845

Mon bon ami,

J'ai encore cette fois à te mander des nouvelles bien graves. Ma dernière t'a appris comment mes premières recherches avaient abouti à me placer au collège Stanislas. Tu seras peut-être surpris d'apprendre que je suis à la veille d'en sortir. Mais ne t'effraie pas, je perds peu à l'échange, et si cette démarche peut offrir au premier coup d'œil quelques apparences d'inconstance, l'exposé des motifs qui me l'ont commandée suffira, j'espère, pour les dissiper. — Je fus grandement surpris, quand, lors de mon entrée au collège, le proviseur me fit observer que je devais garder l'habit ecclésiastique dans mes fonctions intérieures. Il n'en avait été nullement question, et j'avais les meilleures raisons pour ne pas le soupçonner. Conserver un extérieur qui était un mensonge était contraire à ma conscience, et peu s'en fallut que je ne rompis sur-le-champ tous les arrangements convenus : si je ne le fis pas, ce fut pour garder quelques apparences de ménagements et dans la ferme résolution de ne point céder sur un point aussi important. Bientôt en effet l'expérience m'apprit qu'il n'y avait pas de milieu entre quitter la fonction que j'occupais dans la maison, ou conserver tout l'extérieur ecclésiastique. Dès lors, je ne dus plus hésiter, et j'en ai fait la déclaration au proviseur. Tout s'est fort bien passé, sans choc, ni rupture ; j'ai parlé raison, il a entendu raison, et m'a témoigné me conserver beaucoup d'intérêt. C'est un sacrifice, mon ami, ajouté à tant d'autres ; car en vérité j'étais fort bien dans cette maison. Mais je pense que tu comprendras qu'il m'était commandé, et qu'après avoir embrassé de grands sacrifices je ne devais pas reculer devant un moindre. — Pardonne-moi, mon cher Alain, de te présenter ces faits

d'une manière si succincte que je crains bien que tu ne puisses en saisir parfaitement la couleur ; mais j'ai tant de choses importantes à te mander, que les limites d'une lettre et surtout celles du temps que j'y puis consacrer me paraissent bien étroites. — Quelle est maintenant la position qui doit succéder à celle que je quitte ? La voici, mon cher ami, et j'espère qu'elle ne te paraîtra pas moins avantageuse. — Un maître de pension, homme fort recommandable, veut bien me recevoir chez lui comme pensionnaire libre ; mais je donnerai dans sa pension durant deux ou trois heures par jour des répétitions, au moyen desquelles il me met *au pair*, comme l'on dit ici, c'est-à-dire, que je n'aurai rien à déboursier pour pension, blanchissage, etc. Bien plus ; toutes les répétitions dont je pourrais me charger en dehors de celles dont nous sommes convenus seront pour moi et il m'en promet d'assurées. Du reste, nulle surveillance, nulle part à prendre à tout ce qui se passe dans la maison. J'y suis comme dans un hôtel garni, sauf la petite occupation qui m'est imposée. Si tu considères le peu de temps qui m'est demandé, le genre de vie que j'y peux mener, la nature de mes occupations, qui seront loin de m'être inutiles, car ces répétitions je les donnerai à des élèves de rhétorique, de seconde et de troisième, tu ne trouveras pas cette place inférieure à celle que je quitte, quoique pécuniairement moins avantageuse. Ici, en effet, j'étais loin d'avoir tout le temps que j'eusse désiré, et mes occupations étaient moins libérales. J'eusse été certainement obligé de les échanger contre celles de *suppléant*, qui sont bien moins onéreuses, mais qui aussi ne m'eussent mis *qu'au pair*. Or je préfère bien la place que j'accepte à celle d'un suppléant dans cette maison, surtout, je le répète, eu égard à l'avantage personnel que je retirerai de ces répétitions. Les détails seront pour la prochaine fois.

Voici, mon bon ami, ce qui en ce moment me préoccupe par-dessus tout, et à quoi je me hâte d'en venir. Des personnes fort influentes, entre autres le proviseur de ce collège, ont fait les démarches dont je crois t'avoir déjà parlé, pour me faire passer mon examen du baccalauréat, indépendamment de l'illégalité de mes études, et la non-



réussite de ces démarches m'a fait comprendre la difficulté d'obtenir une exception positive. Ces messieurs veulent bien ne pas se rendre difficiles sur la vérification des pièces, mais il leur faut l'apparence de la légalité, autrement, disent-ils, la loi n'aurait aucun effet. Ce malheureux contretemps me force donc d'avoir recours à un moyen que tout le monde me conseille, mais pour lequel d'abord j'éprouvais une grande répugnance. C'est le certificat d'études domestiques. Sur ce point, mon ami, tout le monde sait à quoi s'en tenir, et le but même de son institution n'a été que d'ouvrir une issue en apparence légale à ceux qui n'auraient point fait leurs études dans l'Université. Le père, le frère ou l'oncle atteste que son fils, frère ou neveu a fait *sous sa direction* un cours de rhétorique et de philosophie. Or que le père, frère ou oncle ait présidé par lui-même ou qu'il s'en soit reposé sur tel ou tel professeur de petit séminaire, etc., cela est à peu près indifférent. Et d'ailleurs l'opinion est tellement arrêtée là-dessus que l'on sait fort bien au ministère que les  $\frac{3}{4}$  de ces certificats sont faux quant à la forme. Et quand ils m'ont refusé l'exception dont je te parlais, ils m'ont engagé à prendre ce moyen, quoiqu'ils vissent bien évidemment que je ne pouvais l'employer en toute vérité puisque autrement je n'aurais pas eu recours à cette exception. Cette interprétation tacite, reçue de tous, est un fait si notoire, cette pratique est si universelle, elle m'a été conseillée par des personnes d'une probité et d'une droiture si exactes, qu'en vérité je n'y éprouve plus aucun scrupule, et quand j'en parle, tout le monde en rit, comme d'une fausse délicatesse. — Mais voici le point sensible, mon cher ami, il me faut tout l'abandon et toute la liberté que j'ai avec toi, il me faut toute la confiance que j'ai dans ta franchise pour oser t'adresser la question suivante : serait-ce demander de toi une démarche trop pénible que de te prier de signer le certificat en question, et (voici le point épineux) de le faire signer et légaliser du maire de Saint-Malo ? Au nom du ciel, mon ami, si tu prévois qu'il puisse en résulter pour toi une ombre de désagrément, dis-le-moi franchement, et je frapperai à une autre porte. Je puis bien t'affirmer que cela se fait tous les jours, que

les autorités sensées n'y font pas attention, que lors même que l'inexactitude de la pièce vient à être reconnue, cela ne peut avoir aucune fâcheuse conséquence pour les signataires. Bien plus, je t'engage à ne pas chercher à en imposer au maire de Saint-Malo ; dis-lui ce qu'il en est ; il me semble d'ailleurs difficile qu'un fait de ce genre pût être soustrait à sa connaissance dans une ville aussi peu considérable. D'ailleurs, mon ami, cela ne peut sortir de Saint-Malo ; la signature du maire sera sans contrôle ; nous n'avons rien à faire avec Rennes. Il est vrai qu'après avoir reçu ces papiers, j'aurai encore des formalités à remplir ; car d'après leur teneur, je devrais passer mon examen à Rennes ; mais tout ceci ne se passera qu'à Paris, entre le ministère et la Sorbonne. C'est le ministre qui accorde les dispenses sur la demande du doyen de la faculté. Si donc tu peux me procurer cette pièce, toutes les difficultés seront levées. Ton certificat doit être précédé d'une demande de ma part, que tu trouveras ci-incluse, il te suffira d'écrire sur la même feuille la formule suivante :

« Je soussigné..... domicilié dans la commune de..... département de..... certifie que mon frère a été élevé dans ma maison et sous mes yeux ; je certifie de plus qu'il a fait sous ma direction et sous la direction de M... (nommer quelqu'un) depuis (telle époque...) juillet 1843 au 30 septembre 1845 (au moins deux ans) jusqu'à..... (telle autre), un cours de rhétorique, philosophie, mathématiques et physique élémentaires, analogue à ceux qui ont lieu dans les collèges royaux et autres établissements où l'enseignement est complet.

A Saint-Malo, le.... novembre 1845

A. RENAN »

« Je soussigné, maire de la commune de Saint-Malo, atteste qu'il est à ma parfaite connaissance que M. E. Renan a été élevé dans la maison de son frère, et qu'il y a reçu l'instruction déclarée dans le certificat ci-dessus.

A Saint-Malo, le..... »

(Signature du maire)

Quoique telle soit la formule officielle de la légalisation du maire, je crois que toute autre serait suffisante. Du reste, tâche de te procurer un programme ou un manuel du baccalauréat, et tu y trouveras tous les renseignements nécessaires. — Je te prie aussi d'expédier tout cela le plus vite possible, car je suis prêt à passer mon examen, et ma patience est à une rude épreuve. Et puis j'éprouverai encore ensuite un retard de quelques semaines au moins, pour l'obtention de la dispense dont je t'ai parlé. En vérité ces formalités sont insupportables. Elles m'auront coûté cent fois plus de peine que la préparation même de mon examen. Écris-moi courrier pour courrier si tu regardes ou non comme possible la réussite de cette affaire, afin que je sache à quoi m'en tenir. Pauvre ami, quel service je demande de toi ! Je tremble de te causer le moindre désagrément. Mais aussi pourquoi des lois si absurdes ?

J'ai reçu des nouvelles de notre Henriette, mon bon Alain. Le voyage d'Italie est définitivement arrêté ; ils sont déjà à Vienne. J'en suis enchanté. J'aurais mille choses à te dire sur tout cela, sur tout ce que m'a appris M<sup>lle</sup> Ulliac, qui est d'une bonté ravissante. Mais ce sera pour la prochaine, qui ne tardera pas. Que ma chère Fanny croie à la sincérité et à la vivacité de mon affection. Toutes ces affaires positives m'enlèvent la possibilité de lui dire tout ce que mon cœur voudrait lui dire. Pour toi, mon Alain, tu connais l'amitié tendre et dévouée de ton frère et ami.....

Ne dis pas encore à maman que j'ai quitté Stanislas. Je me charge de le lui dire quand il en sera temps. Je t'expliquerai cela.

J'oubliais de te donner ma nouvelle adresse : c'est chez M. Crouzet, chef d'institution, rue des Deux-Églises (inutile de mettre le numéro). Mais tu peux encore adresser à Stanislas. Je t'expliquerai tout cela quand nous aurons le loisir.

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

Paris, 5 novembre 1845

Quoiqu'il y ait bien peu de jours que je t'ai écrit, chère amie, j'éprouve encore le besoin de le faire, et pour t'annoncer les nouveaux événements qui ont fixé définitivement ma position, et pour te communiquer les mille réflexions qui m'occupent. Jamais circonstances n'avaient été plus propres à en susciter de sérieuses.

Oui, chère Henriette, j'ai accepté définitivement l'une des deux places dont je te parlais dans ma dernière lettre, et c'est précisément celle pour laquelle je témoignais dès lors une certaine préférence. De nouvelles modifications apportées à nos premiers arrangements me l'ont fait encore envisager comme plus avantageuse. J'entre donc chez M. Crouzet, à titre de pensionnaire libre et de répétiteur. Mais il a désiré qu'au lieu de me charger uniquement de la répétition des classes supérieures, j'acceptasse aussi celle des classes inférieures, pour la partie des études grecques, dans laquelle le second répétiteur n'est pas fort exercé. De plus, il y a ajouté une leçon de mathématiques trois fois par semaine à un seul élève ; et, en raison de ces additions, il m'a mis au pair. Toutes ces occupations ne pourront jamais me prendre plus de deux heures et demie ou trois heures par jour. Encore aucune mesure de temps ne m'est-elle imposée : si je peux m'en acquitter en moins de temps, tant mieux pour moi. Or, ayant commencé hier à remplir mes fonctions, j'ai pu juger que je n'aurais jamais besoin d'atteindre ce maximum, et qu'une heure et demie par jour me suffirait pour les répétitions du soir, indépendamment de la leçon de mathématiques.

Je ne suis chargé en tout que de sept élèves. Je n'ai donc aucune crainte, chère amie, que ces fonctions m'enlèvent le temps qui m'est actuellement si nécessaire. Du reste, je le répète, nulle surveillance, nulle part à tout ce qui se fait

dans la maison, ce dont je ne suis pas fâché; car, il faut l'avouer, cette pension est sur un pied fort médiocre. Les élèves sont d'une extrême faiblesse, le maître de pension n'est rien moins qu'un homme supérieur. Mais tout cela m'importe assez peu, je ne suis pas chargé de leur donner de l'esprit. Le matériel de la vie, qui est presque le seul à considérer pour moi, puisque c'est le seul par lequel je ferai partie de la maison, y est du reste fort honnête. Je t'avoue que quand je songe qu'aux mêmes conditions pécuniaires on me demandait, chez M. Pataud, quatre et quelquefois six heures de *surveillance* par jour, et avec cela de coucher au dortoir, de n'avoir pas de chambre à moi, je ne puis regarder ce que je viens d'accepter que comme fort avantageux, et M<sup>lle</sup> Ulliac en porte le même jugement. Du reste, je laisse à l'avenir à décider la question.

Quand nos affaires, chère amie, s'aplanissent d'un côté, il semble qu'elles doivent se compliquer de l'autre. L'affaire du baccalauréat devient maintenant très sérieuse. Avant de tenter des démarches près du ministre, M. Gratry a voulu en parler à M. Rendu, membre du Conseil royal et protecteur spécial de la maison. Or M. Rendu l'a fortement dissuadé d'employer cette voie. Une exception positive serait, d'après lui, très difficilement accordée, quels que fussent les motifs de la demande. On veut bien ne pas se rendre difficile sur la vérification des pièces, mais il faut au moins les apparences de la légalité; autrement les lois n'auraient, disait-il, aucun effet. En outre, une telle démarche ne pourrait être tentée qu'avec la certitude absolue de la réussite, car ce serait se fermer pour l'avenir toute autre issue, supposé que celle-ci ne menât point au but. Que dirait-on, par exemple, en voyant paraître au ministère le certificat d'études domestiques de M. R... qui, il y a quelques semaines, demandait une dispense sans restriction, laquelle dispense supposait évidemment qu'il n'avait à présenter ni études domestiques, ni études universitaires? On m'a cité dans ce genre des faits effrayants. M. Rendu déclarait donc que, si je ne pouvais ou ne voulais me procurer un certificat d'études domestiques, ce que j'avais de plus court à faire était de me faire inscrire dans



un collège *pour deux années*, et de me hâter de le faire, afin que celle-ci pût compter. Quelle infamie, chère Henriette ! Quelle absurdité de rendre un jeune homme responsable du lieu où la fatalité l'a placé, sans tenir compte de ce qu'il a pu faire pour lutter contre elle. Enfin, chère amie, il ne s'agit pas de raisonner ; nous avons affaire à des faits malheureusement trop réels. Que faire donc ? Le certificat d'études domestiques me répugnait d'abord outre mesure, surtout par la position difficile où je mettais notre Alain : tu sais en effet qu'il faut que ce certificat soit légalisé par le maire de la commune. Et puis cette démarche me paraissait peu droite et vraie. Des personnes d'une probité très exacte ont cherché à lever mes scrupules sur ce point. Il est de fait que tout le monde sait fort bien à quoi s'en tenir sur ces certificats, et s'il y a mensonge, il n'est que dans les termes. Nul ne s'y laisse tromper, et ceux qui les reçoivent savent fort bien que les trois quarts sont faux quant à la forme. C'est une issue échappatoire que la loi a ménagée, pour diminuer l'odieux d'une exclusion aussi brutale, et cela est si vrai que le texte littéral de la loi dénote évidemment l'intention de se laisser tromper, toutes les fois que le bon sens l'exigera. Aussi, toutes les fois que j'ai parlé de mes scrupules sur ce point, tout le monde en a ri ; car on cesse de tromper du moment où l'on se sert d'une formule qui, quoique fausse en elle-même, est réduite par tous à sa juste valeur. Or ces études domestiques sont devenues, dans l'usage, synonymes de toute étude faite avec l'assentiment des parents hors de l'Université. Qu'importe, en effet, que mon père ou frère m'ait fait enseigner la philosophie sous ses yeux par tel ou tel, ou qu'il m'ait envoyé à telle maison qu'il lui plaisait pour prendre des leçons ? D'ailleurs, le cas était si pressant et l'injustice si manifeste, que je n'ai pas cru devoir me priver d'une faculté que tous les autres s'accordent, et qui semble même concédée par l'intention tacite du législateur. J'ai donc écrit à notre Alain. Mais juge de mon embarras, chère amie ; quelle demande à faire à ce pauvre ami ! Je l'ai supplié, au cas où il prévît le moindre désagrément pour lui, de me le dire franchement, et de ne faire aucune démarche. Il est certain

que toutes les autorités sensées ne font jamais la moindre difficulté ; et d'ailleurs, la signature du maire est sans contrôle ; on n'informe jamais pour vérifier l'exactitude de son assertion, surtout quand l'examen se passe dans une académie différente de celle où les études domestiques sont censées avoir été faites. J'ai craint, il est vrai, longtemps d'être obligé d'avoir recours à Rennes, en vertu de *mes études faites à Saint-Malo* ; mais des informations plus exactes, prises au secrétariat de la Faculté des Lettres, m'ont appris que cela n'était pas nécessaire, et que tout pouvait se passer entre la Sorbonne et le ministère, sur une pétition présentée au ministère, par le doyen de la Faculté. Ceci n'est plus qu'une formalité, qui ne souffre jamais de difficulté, mais qui entraîne malheureusement bien des longueurs. Je m'estimerais fort heureux si je pouvais passer mon examen dans un mois, ce qui lasse terriblement ma patience ; ces ennuyeuses formalités m'auront coûté dix fois plus de peine et d'inquiétude que la préparation scientifique de l'examen. Encore si j'étais sûr au bout de mes peines d'arriver au terme ! J'attends avec une grande anxiété la lettre de notre frère.

A toutes ces inquiétudes de tête s'en est jointe une autre, chère Henriette, bien plus pénible encore, parce qu'elle m'attaquait au cœur, et que toi-même en étais l'objet. Un mot d'un petit billet de M<sup>lle</sup> Ulliac me parlait de ta santé *fort altérée*. J'ai été sur-le-champ demander l'explication de cette terrible réticence, et il m'a été révélé des mystères. Quoi ! Henriette, mon amie, tu as souffert, et nous n'avons rien su ; moi surtout, devais-tu me le cacher ? Je conçois notre mère... mais moi ? Écoute, chère amie ; ce que je vais te dire est sérieux, c'est ma résolution intime, c'est le résultat d'une longue conversation que nous avons eue, M<sup>lle</sup> Ulliac et moi, d'une *ligue*, comme elle dit, que nous avons formée ; de deux choses l'une : ou bien le voyage d'Italie se prolongera jusqu'en France, et alors ce sera ton voyage de retour ; car compte bien ne jamais nous quitter. Ou bien il se bornera à l'Italie, et alors tu diras adieu aux Zamoyiski dans ce beau pays, et tu nous viendras au printemps prochain. Entends-tu, chère amie ? Ceci est arrêté,

immuable, sans appel. Dis donc un adieu éternel aux lieux que tu parcoures, et livre-toi à cette délicieuse impression qui doit accompagner le retour de l'exil.

J'imagine tout ce que ton dévouement pourra objecter contre notre résolution commune. Oh ! que ne puis-je te convaincre, comme je suis convaincu moi-même, que c'est en vertu même de ce dévouement que tu dois nous revenir et nous rester. Il est évident que ta santé n'y résisterait pas ; or, ma pauvre amie, que serais-je sans toi ! O Dieu, cette pensée me fait horreur : elle s'empara de mon imagination au moment où je lisais le mot fatal de M<sup>lle</sup> Ulliac, et je n'oublierai jamais l'affreux cauchemar que j'éprouvai. Henriette, que serais-je sans toi, et à présent, et dans l'avenir surtout ? Je te déclare qu'à l'instant où je ne t'aurai plus, je renonce à tout intérêt à la vie ; elle devient pour moi décolorée, sans nerf et sans ressort, je me suicide en un mot pour la société. Mon Dieu ! que de fois j'en ai eu la tentation ; mais ton souvenir me sauvait et me faisait prendre la vie en estime et en affection. Je deviendrais égoïste, chère amie, égoïste d'une manière affreuse ; ah ! sauve-moi de ce malheur. Réfléchis à cela, bonne Henriette ; songe que ma vie est attachée à la tienne, et tu seras convaincue que la première marque par laquelle tu peux me témoigner ton affection, c'est de te conserver pour moi.

Opposerais-tu notre état financier ? Amie, laisse-moi te combattre encore sur ce point. D'abord, je ne m'imaginerai jamais que ces grands seigneurs te laissent partir les mains vides et sans ressource pour l'avenir ; ce serait inouï. Et moi, chère amie, si dès la première année je suis au pair, il n'est pas probable que j'aïlle par la suite en rétrogradant, surtout quand j'aurai mes grades. Un licencié ne peut manquer de trouver des places fort avantageuses, au moins comme expectative. J'ai déjà de fort bonnes connaissances dans les classes, qui peuvent m'être les plus utiles : MM. Julien, Quatremère, Galeron, Guihal, me témoignent beaucoup d'intérêt. C'est par M. Galeron que je suis arrivé à la place que j'occupe ; M. Guihal m'a tout promis, quand j'aurai ma licence ; et puis, chère amie, j'ai des projets dont je te parlerai. Enfin, j'espère bien que désormais je pourrai

au moins me suffire, et que, dans une couple d'années, je pourrai rapporter à mon tour au fonds commun. Tout ceci sans préjudice de mon avenir et sans suicide intellectuel.

D'ailleurs, chère Henriette, j'imagine bien qu'il ne serait guère dans tes goûts ni dans tes intentions de te condamner à l'oisiveté après ton retour. M<sup>lle</sup> Ulliac m'a parlé de plusieurs projets, tous plus beaux les uns que les autres. Il n'y en a qu'un seul qui m'ait fort peu souri : c'est celui du pensionnat. Aussi m'a-t-elle dit qu'il était fort peu probable. Au nom du ciel, délivre-nous de cette engeance. Elle m'a parlé de cours publics à donner à des jeunes personnes ; c'est magnifique, chère Henriette ; d'un journal, également pour les jeunes personnes ; encore plus beau. M<sup>lle</sup> Ulliac a un nom, des connaissances, tout ce qu'il faut en un mot pour bien entamer une affaire. Elle me parlait de tout cela avec un enthousiasme à ravir ; seulement, son Henriette était nécessaire à tout ; sans elle rien ne pouvait se faire. Reviens, chère amie ; je te donnerai des matériaux tant que tu voudras, du grec, de l'allemand, du latin, de l'hébreu, de la philosophie, de la philologie, de la théologie même au besoin ; je t'abandonne la propriété de tous mes travaux ; seulement, reviens. C'est là mon *delenda Carthago*. Ce sera la péroraison de toutes mes lettres, jusqu'à ce que j'aie réussi à te convaincre.

Oh ! je n'oublierai jamais ce soir du 2 novembre où M<sup>lle</sup> Ulliac m'a ouvert les yeux. O mon Henriette, que tu as souffert ! Et à Paris... elle me racontait tout cela, et moi, je tombais de surprise. Nos soins seuls, bonne amie, peuvent te remettre des peines que tu as endurées pour nous. Nous la *dorloterons*, disait cette excellente amie. Oui, oui, chère Henriette, il est temps que ce cœur si aimant se voie entouré de cœurs qui lui répondent ; il est temps que ce corps affaibli par les sacrifices reçoive les soins de ceux pour qui il a tant souffert. — Autre raison, chère amie, qui depuis longtemps me préoccupe, et sur laquelle aussi M<sup>lle</sup> Ulliac insistait beaucoup. C'est l'état politico-religieux de cette Pologne. Je ne pouvais t'en parler tandis que tu y étais ; mais combien de fois j'ai frissonné en lisant les journaux, et songeant que mon Henriette était là ! Tu comprends sans que



j'en dise davantage. Y retourne qui veut, mais une Française n'y peut plus revenir.

Je reviens aux considérations financières ; car là, je le crains, sera le fort du combat. Mais serions-nous obligés durant quelque temps de subvenir péniblement au présent, l'avenir compenserait. M<sup>lle</sup> Ulliac paraît ne manquer de rien, excepté de fonds. Eh bien ! faudrait-il pour commencer l'exécution des projets communs, vendre notre petit patrimoine, qui l'empêcherait ? Nos deux parts réunies feraient encore quelque chose, et maman le verrait avec plaisir, si elle pouvait y voir un acheminement à ton établissement parmi nous. C'est là sa pensée dominante, et je te dirai par la suite tous les plans qu'elle a formés pour la réaliser. Et puis, chère Henriette, Alain nous aime et nous rendrait au moins des services. — Allons, bonne amie, laisse-toi aller à envisager l'avenir sous des couleurs moins sombres. Ne faut-il pas aussi se confier un peu dans celui qui gouverne ce monde, et qu'on nous a appris à appeler un père : « Considérez les oiseaux des cieux ; ils ne sèment ni ne moissonnent, et votre père céleste leur donne la pâture. Considérez les lis des champs ; ils ne travaillent ni ne filent, et pourtant, je vous le dis, Salomon dans toute sa gloire n'était pas vêtu comme l'un d'eux. Que si Dieu prend ce soin d'un peu d'herbe qui demain sera jetée au feu, combien plus de vous-mêmes, gens de peu de foi ! » D'ailleurs, je le répète, chère amie, car c'est ici la raison solide et positive : songe qu'il s'agit de ta vie, et par conséquent de la mienne.

Je ne te parlerai point encore cette fois, chère amie, de mes projets ultérieurs, non plus que de mon plan d'études. J'ai encore quelques informations à prendre, avant qu'il soit parfaitement arrêté. J'assiste assidûment aux examens qui se font en ce moment à la Sorbonne pour le baccalauréat et la licence ès lettres et ès sciences, pour régler mes calculs. J'ai pris hier possession de ma petite chambre d'étudiant. Elle est tout à fait agréable. On y respire l'air pur du quartier du Luxembourg ; la vue est charmante : le Luxembourg, l'Observatoire, des parcs, des jardins, et là-bas, au coin, la petite maison carrée de M<sup>lle</sup> Ulliac. J'ai sous mes fenêtres



le parc de l'Institution des sourds-muets : ma récréation est de considérer les jeux de ces pauvres enfants.

Me voilà donc, chère amie, dans cette position que tu rêvais pour moi. Elle est, comme tu le sais, parfaitement analogue à mes goûts ; l'isolement seul la rend pénible ; mais, au fait, je t'aurai bientôt. Quelques mois passent bien vite ; car c'est ainsi que je compte, chère Henriette. J'éprouve parfois, vers le soir surtout, des moments d'une indicible tristesse quand je me rappelle maman, mon Henriette, mon passé si doux et si pur, quand je jette les yeux sur ce monde froid et sans intelligence du divin qui m'entoure. Et puis, il est si dur de poser ainsi sur le sol sans y tenir ! J'éprouve bien en ce moment la vérité de ce que tu me disais sur la vie de voyage : l'homme tend à se fixer, à prendre racine partout, et, quand la rapidité des relations vient l'en empêcher, il souffre. L'habitude est si douce ! et l'habitude ne se forme que sur un sol où l'on peut s'asseoir et fixer sa tente. C'est maintenant que je comprends combien ta vie depuis dix ans a dû être pénible, et encore, quelle différence avec la mienne ! Ma position est excessivement douce et agréable en elle-même, et la tienne... O Dieu, quand j'y pense !... Quel bonheur, le jour où la vie domestique te sera rendue avec toutes ses douceurs ! Nous serons heureux ensemble, bonne amie ; mon caractère est bon, doux ; et tu me laisseras mener ma vie simple et pensive, et je te dirai tout ce que je pense et ce que je sens. Et puis, nous aurons des amis distingués et purs, qui embelliront notre vie. Enfin, chère amie, il n'y a pas de beau trait dont je n'embellisse mon idéal ; mais songe que, sans toi, tout l'édifice s'écroule.

Adieu, bonne et chère amie. Je me berce d'espérances qu'il dépend de toi de réaliser. Mais tu sais à quelle condition. Ma pensée se repose avec complaisance sur ce voyage d'Italie, qui, ce me semble, te sera fort agréable et fort salutaire. Mais pour achever de l'embellir, figure-toi bien, chère amie, que c'est le retour. Écris-moi souvent, je te prie, des différentes stations de ton voyage. Il me semble que maintenant l'espace qui nous sépare n'est plus rien. Nos lettres au moins, je l'espère, ne seront plus des mois à nous parve-

nir. Appuie-toi sur mon amitié, comme je m'appuie sur la tienne. Ton frère, ton ami.

E. RENAN

Notre pauvre mère a fort bien accueilli la nouvelle de mon entrée à Stanislas, et ce qu'il y a de plus significatif c'est qu'elle croyait pourtant que cette entrée était purement laïque. Il y a un progrès réel. Mais il faudra mille précautions; ne lui dis pas encore que j'ai quitté Stanislas. Le voyage d'Italie, et plus que tout cela, le retour en France fera oublier bien des choses. Et puis, je lui colore l'avenir. Que ne dépend-il de moi de la rendre heureuse ! Juge combien j'ai souffert quand j'ai cru que j'étais obligé de la rendre malheureuse pour toujours. Heureusement, tout s'est adouci, et j'espère que les joies de l'avenir effaceront la peine passagère.

M. Dupanloup vient, par une révolution soudaine, de quitter le petit séminaire, avec tous ceux qui ne faisaient qu'un avec lui. Il a éprouvé ce qu'éprouveront dans ce corps tous les hommes supérieurs.

90

ERNEST RENAN A ALAIN RENAN

Paris, 16 novembre 1845

Mille fois merci, mon bon Alain, pour l'immense service que tu viens de me rendre. A toi je devrai d'avoir surmonté une des difficultés les plus capitales de ma vie. J'ai été ravi d'apprendre que ces démarches ne t'avaient coûté aucune difficulté; car j'eusse été désolé de réclamer de toi un service qui eût pu te devenir pénible en quelque chose. Aussitôt leur réception, j'ai porté ces papiers à la Sorbonne où on les a reçus sans difficulté. Tout y était parfaitement en règle. Ils sont actuellement au ministère et je n'attends que l'ordre de passer mon examen, lequel se fera encore attendre quelques semaines. Mais, grâce à Dieu, tout cela ne sera plus qu'ennuyeux.

Maintenant, mon bon ami, que ce tourbillon des premières difficultés commence à tomber un peu, nous pourrons causer plus tranquillement du présent et de l'avenir. — Il y avait pour moi, mon bon Alain, dans le moment critique de la vie que je viens de traverser, deux questions très distinctes à résoudre, et tu l'auras sans doute compris toi-même. La première avait pour objet la position transitoire que je devais occuper dans Paris, pour m'y préparer à une carrière ultérieure, et la seconde, le but plus éloigné vers lequel je devais faire tendre mes études et mes efforts. La première de ces questions est heureusement résolue et, sans m'y arrêter plus longtemps, je puis te dire qu'après une expérience de plusieurs jours je suis réellement très satisfait de ma nouvelle position. Mes répétitions me demandent infiniment moins de temps que je ne pensais ; j'en suis quitte pour une heure et demie ou deux heures le soir ; j'ai donc toute ma journée à moi, je puis suivre les cours que je désire, et me livrer à mon aise à tous mes travaux. En outre j'aurai bientôt quelques autres répétitions en dehors de celles qui sont de règle ; et celles-là bien entendu pour moi seul. Il y a peu d'agréments à avoir avec les maîtres de cette maison ; mais ma position me met aussi à l'abri de tout désagrément. Enfin, mon bon ami, je bénis la Providence, qui m'a si bien piloté dans la passe difficile où m'avait mis mon devoir. Les souffrances éprouvées ont au moins cet avantage, d'apprendre à se réjouir de peu de chose.

Il ne me reste donc, cher ami, à me préoccuper que de la seconde des questions que je t'ai indiquées, et qui est sans contredit la plus importante ; je veux parler de la détermination de ma carrière ultérieure. Tel est actuellement l'objet de mes pensées les plus sérieuses. Je t'indiquai déjà lors de mon passage à Saint-Malo les deux principales voies qui s'ouvraient devant moi : l'étude des langues orientales et mon agrégation à l'Université. Je n'ai négligé de prendre aucun renseignement pour me mettre en état de faire entre ces deux partis un choix éclairé. — Par rapport au premier, j'ai consulté M. Quatremère, mon professeur au Collège de France, et M. Julien, professeur de chinois, et ami particulier de notre Henriette et de M<sup>lle</sup> Ulliac. Ils m'ont assuré

qu'avec du temps et du travail, je ne pouvais manquer d'y réussir ; mais ils m'ont aussi avoué franchement que fonder sur ces études l'espoir d'un avenir prochain serait me faire illusion. Le nombre de places auxquelles on peut arriver par ces études est excessivement restreint. Elles sont toutes occupées et probablement pour longtemps. Ces messieurs m'ont fait passer en revue tous les orientalistes célèbres de l'époque, et m'ont fait remarquer, qu'à part ceux à qui leur fortune avait permis de poursuivre leurs études en amateur, tous les autres n'étaient arrivés au rang qu'ils occupent, qu'après avoir longtemps subsisté aux dépens d'un autre enseignement. Ils m'ont donc conseillé de prendre une position assurée dans quelque branche de l'enseignement, me réservant le loisir de poursuivre mes études orientales. Puis, quand l'occasion se présenterait, je pourrais me montrer. Je crois du reste t'avoir déjà fait observer, que mon intention n'aurait jamais été de m'attacher à ces études d'une manière exclusive et purement érudite, quoique j'y attache une haute importance, et que je ne regrette pas en toute hypothèse les études que j'y ai faites. Aujourd'hui plus que jamais le succès dans les carrières intellectuelles est attaché à la variété des connaissances. Mais j'ai déjà à peu près renoncé à faire de celle-ci ma spécialité officielle ; j'attends pourtant encore le résultat de démarches que mon ancien professeur d'hébreu à Saint-Sulpice, lequel m'avait déjà recommandé à M. Quatremère, a voulu tenter encore auprès de M. Garcin de Tassy, professeur de turc et de persan. Mais j'en espère peu de chose. — J'ai donc tourné mes projets du côté de l'Université. Ici de nombreux avantages et de nombreux inconvénients se faisaient équilibre. La plupart des branches de l'enseignement universitaire, la philosophie et peut-être les sciences exceptées, ne sont point parfaitement ce que réclameraient mon goût et mes aptitudes. Une chaire de faculté serait seule de mon goût, et, quoique je ne désespère pas d'y arriver, il faut avouer que l'abord de ces places n'est pas facile. D'ailleurs ces messieurs de l'Université ont un type d'après lequel ils apprécient les hommes, et ce type n'est peut-être pas exactement le mien. Or il me sera impossible



de me dépouiller jamais de mon indépendance d'esprit, au moins intérieure. Néanmoins, mon cher ami, comme l'Université m'ouvre l'issue la plus directe vers la position dont j'ai fait mon idéal, comme elle m'assure une existence honnête et honorable, supposé que les circonstances, qui sont si puissantes, m'empêchent de parvenir à mon but, telle sera, je pense, la voie définitive à laquelle je m'arrêterai. — Le moyen le plus sûr et le plus court d'y réussir serait assurément de passer par l'École normale. J'ai donc été moi-même consulter le directeur de cette école, et j'en ai recueilli des renseignements précieux. Mon âge me permettra encore de concourir à la fin de cette année pour l'année prochaine. Toutes les entrées de la maison sont au concours. Mais, quoique l'examen d'admission soit beaucoup plus facile que celui de la licence, néanmoins je le redoute beaucoup plus, parce que le genre des compositions est beaucoup moins analogue à ma nature d'esprit. Ce sont de pures compositions de rhétorique ; or rien ne me fut jamais plus antipathique. D'ailleurs le séjour dans la maison doit être de trois ans, ce qui ajouté à mon année d'attente et de préparation reculerait bien loin ma période d'expectative. Il est vrai que tous les élèves jouissent d'une bourse ou d'une demi-bourse, mais que de sacrifices malgré cela à imposer à ceux à qui je dois tant, et à qui je voudrais au moins cesser d'être à charge le plus tôt possible ! En prenant mes grades hors de l'École normale, supposé même que le nombre des années qui me seraient nécessaires pour arriver à l'agrégation de philosophie fût aussi considérable, l'expectative au moins ne serait pas aussi onéreuse. Un licencié dans Paris ne peut manquer de trouver des places fort avantageuses. D'ailleurs en entrant à l'École normale, on s'engage à se vouer à l'enseignement pour dix ans, et le choix de la carrière n'est pas livré à la liberté complète du candidat. Il est vrai qu'en sortant de cette école on ne peut manquer d'être placé d'une manière fort honorable, et si on s'y est distingué, du premier coup on arrive fort haut. Voilà bien des inconvénients, mon ami, et ils suffiraient pour me faire renoncer à ce projet, si des avantages non moins réels ne m'attiraient aussi vers lui.



Le premier de tous, c'est l'excellence de l'enseignement et de la direction qu'on y reçoit ; ici il n'y a ni comparaison, ni concurrence possibles. Cette école est pour les lettres et la philosophie ce que l'École polytechnique est pour les sciences exactes. Un autre avantage qui me frappe beaucoup, c'est qu'en entrant à cette école je trouverai le moyen sans intrigue ni détours de me faire des connaissances et des protections. Les yeux des hommes supérieurs étant sans cesse fixés sur cette école, il est impossible d'y passer inaperçu, supposé que l'on s'y distingue. Or, ce qui m'effraie en continuant solitairement mes études, c'est l'obscurité où je m'expose à rester longtemps : mon caractère timide et retiré répugne à se pousser en avant, et bien sûrement on ne viendra pas me chercher. — Voilà, n'est-ce pas, mon bon ami, des questions bien graves. Quel malheur qu'il faille si jeune jouer sa vie sur un peut-être ! Mais c'est notre destin. — Du reste, mon cher Alain, la solution de ces questions n'est pas encore urgente, et ne m'est pas nécessaire pour diriger actuellement mes études et ma conduite. Les travaux de préparation pour la licence et l'École normale sont à peu près les mêmes. Je n'ai donc qu'à travailler en ce sens, et, si à la fin de l'année j'échouais pour le concours, ce qui, comme je te l'ai dit, m'étonnerait assez peu, je me présenterais au commencement de l'année (scolaire) suivante à la licence, et là j'ai bon espoir.

Ma longue causerie m'a fait oublier le nombre des pages. Il faut pourtant que je te parle de notre Henriette. J'ai reçu de notre bonne amie une lettre datée des derniers jours de son séjour à Clemensow. Tout en me confirmant la nouvelle du voyage d'Italie, et en me donnant son itinéraire (Vienne, Venise, Rome...), elle semble insister avec beaucoup plus de confiance sur son voyage en France, et quand je rapproche le ton assuré avec lequel elle en parle, des précautions qu'elle a toujours prises pour ne point nous bercer de dangereuses illusions, je ne puis m'empêcher de regarder nos espérances sur ce point comme autre chose que des rêves. Bien plus, M<sup>lle</sup> Ulliac prétend avoir découvert à demi-mot que ce voyage d'Italie n'est qu'un prétexte qu'ont pris les Zamoy-ski pour quitter cette malheureuse Pologne et venir s'éta-

blir en France. L'affreuse position de ce pays donnerait bien à cette hypothèse quelque apparence de vraisemblance. Je n'ose pourtant l'envisager encore que comme une heureuse imagination de cette excellente amie. Plût à Dieu qu'elle se réalisât. — Un mot encore des finances. Nous avons touché le billet d'Henriette à son terme. Mais que faire de cet argent ? Il m'est presque en entier inutile. On m'a conseillé de le mettre à la caisse d'épargne ; mais je préférerais te l'envoyer. Tu en prélèverais le montant de la lettre de crédit de Mallet frères que je continuerais à toucher au besoin et tu ferais valoir le reste à ta banque. Dis-moi lequel vaut le mieux. Si je ne reçois pas de réponse, je t'enverrai le tout. — Adieu, cher et bon ami, toi sur qui mon cœur aime à s'appuyer dans ces jours difficiles. Ton frère et ami.

[Sur la même lettre, à la suite]

Chère Fanny,

Ce qui est dit à Alain vous est dit à vous-même. Il faut pourtant que je vous remercie du petit neveu que vous venez de me donner, et que, comme vous le savez, je désirais si fort. Sa naissance aura coïncidé avec une époque bien pénible de ma vie ; je l'en aimerai davantage. Rien selon moi de plus joyeux qu'une naissance, parce que l'on peut à son gré bâtir les plus beaux châteaux sur le nouveau venu. Qui sait ? Ce sera peut-être un jour mon élève, peut-être mon successeur, si j'arrive où je veux. Il faudra bien, chère Fanny, que vous m'en donniez un que je formerai à ma façon et dont je vous ferai un savant. Il suffira bien, j'espère, d'un seul pour les finances. Si donc celui-ci y est destiné par droit d'aînesse, rappelez-vous, chère Fanny, qu'il m'en faut un autre. Ce serait d'ailleurs bien dommage de s'arrêter en si belle voie. — Embrassez bien pour moi ma petite Aline et son petit frère. Pour vous, chère Fanny, vous savez que mon cœur fut toujours pour vous celui d'un frère, comme votre affection et vos soins furent toujours ceux d'une sœur.

Avec notre bonne mère, rien encore de nouveau. Tout comme par le passé. Mon adresse exacte : rue des Deux-Églises, 8.

91

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

Paris, 15 décembre 1845

Je t'écris, ma chère amie, dans une bien grande inquiétude. Ton long silence est pour moi une étrange énigme et je m'épuise en conjonctures pour y trouver quelque explication qui calme un peu mon anxiété. Voilà plus d'un mois que nous eussions dû recevoir ta lettre de Vienne. N'y serais-tu pas encore ? Ta lettre se serait-elle égarée dans ces malheureuses postes ? Quelque incident inattendu serait-il venu retarder ou empêcher le voyage projeté ? Telles sont les hypothèses auxquelles j'aime de préférence à m'arrêter. Mais quand je songe à ta santé déjà si fort altérée, à ces longues souffrances, dont tu m'avais dérobé le secret, ô ma bonne Henriette, c'est alors que je me livre à de cruelles angoisses. Mon imagination se crée des fantômes ; je me figure ma sœur, ma meilleure amie, souffrante, épuisée, loin de sa patrie et de ceux qui l'aiment.

S'il en était ainsi, mon excellente Henriette, je t'en supplie, au nom de notre amitié, ne tarde pas à me le faire savoir ; je vole près de toi ; nul sacrifice devrait-il être considéré dans une telle circonstance ? Que je sache tout, ma bonne amie, sans restriction ni réserve. Le temps n'est plus où tu pouvais craindre, en me dévoilant toutes tes souffrances, d'influer fatalement sur ma vie, en m'engageant plus avant dans la voie que je suivais alors. Maintenant, cette connaissance ne peut plus être qu'un aiguillon pour hâter mes pas et m'exciter à travailler pour y mettre un terme.

M<sup>lle</sup> Ulliac est la seule à qui je puisse faire confidence de mes inquiétudes, et ses craintes redoublent les miennes, car elle en sait plus que moi sur le fatal sujet de tes souffrances.

Oh ! de quel poids je serai soulagé, si je puis encore apprendre que mon Henriette nous est conservée, et qu'elle s'achemine heureuse et contente vers la France. Oui, la France, chère amie, et pour toujours ! Je suis ravi sans doute de la perspective de ton voyage en Italie ; mais ce qui en fait pour moi le plus grand charme, c'est que je ne l'envisage que comme un agréable détour dans le voyage qui doit te ramener à ta patrie. Je l'ai dit, et je le maintiens, tu ne peux plus retourner en Pologne. Mais, mon Dieu ! qui sait si tu n'y es pas encore ? Je ne sais à la lettre à quel coin de l'Europe ma pensée doit s'adresser pour trouver ce qu'elle a de plus cher. J'ignore même complètement où ces lignes te rencontreront, et je n'ai tant tardé à te les adresser que parce que je pensais qu'elles ne te trouveraient déjà plus à Vienne. Oh ! si aujourd'hui, si demain je recevais la lettre bienheureuse ! Mais il y a déjà si longtemps que cette espérance me fait reculer de jour en jour, que je craindrais enfin de te causer à toi-même les mêmes inquiétudes que celles auxquelles je suis en proie.

Je n'ai guère de courage, chère amie, dans cette pénible attente, pour raisonner froidement avec toi sur les projets importants, qui occupent toutes mes pensées, quand des sujets bien plus sensibles ne viennent pas les absorber. Je dois pourtant te présenter l'esquisse des faits les plus importants qui se sont passés depuis nos derniers entretiens, et te dire les pensées qu'ils ont suscitées dans mon esprit. De longtemps peut-être nous ne pourrons entretenir de correspondance régulière, à cause des perpétuels déplacements du voyage.

Je te dirai d'abord une fois pour toutes, chère amie, que je me trouve fort bien dans cette maison, et qu'en fait de provisoire je ne pouvais réellement m'attendre à mieux. L'expérience m'a fait confirmer tous les jugements que j'en avais portés dès le premier abord. Ce maître de pension est un honnête homme, mais fort peu élevé d'esprit et de sentiments. Il est en cela du grand nombre. Il faut que je t'avoue que j'ai éprouvé de singulières déceptions en me trouvant définitivement en contact avec les hommes. Jusqu'ici j'avais été obligé d'en juger par conjecture, et de

les supposer tels ou tels : les faits me montrent maintenant que, dans mes hypothèses, je les faisais trop fins et trop intellectuels. Je croyais d'abord avoir affaire à autant de phénix, et je calculais mes pas et mes paroles avec toutes les précautions d'un novice. Maintenant que j'ai mesuré mes gens, je commence à poser le pied avec assurance. Ma manière, je le sais, est très différente des autres, mais je ne veux pas la changer, car c'est le vrai pour moi, et elle me réussit fort bien.

Je suis réellement surpris des égards que l'on a ici pour moi, d'autant plus que cet homme n'en a pas pour tout le monde. Tout, comme tu sais, dépend de la première pose que l'on prend, et il est toujours plus ou moins au pouvoir de quelqu'un de donner le ton sur lequel il veut être traité. Lors de mes négociations avec le chef de l'établissement, je l'engageai à aller prendre quelques renseignements sur moi auprès de mes anciens professeurs de Saint-Nicolas ; il y alla, et on lui conta des merveilles ; tout cela m'a merveilleusement servi. Je suis aussi tout à fait bien avec les élèves, et mes rapports avec eux ne peuvent avoir rien de désagréable. J'ai déjà pour mon pécule une répétition à moi particulière qui me rapporte vingt-cinq francs par mois, elle n'a lieu que trois fois par semaine. J'en espère encore quelques autres. Mais tout ceci n'est qu'un jeu, bonne amie ; je ne puis rien prendre au sérieux de toutes ces misères ; parlons, parlons de l'avenir.

La détermination générique de ma carrière ultérieure n'avait jamais été, chère amie, un problème pour toi ; tu sais que, dès les premiers instants où nous commençâmes à remuer ces graves questions, je te déclarai nettement qu'il fallait qu'elle fût de celles que j'appelle intellectuelles. Mais ce mot, comme tu le sens, supporte bien du choix, et laissait encore un champ bien vaste à mon indécision. Les circonstances le restreignirent, et nous sommes convenus bien des fois que notre élection n'avait guère à s'exercer qu'entre l'étude des langues orientales et mon agrégation à l'Université. J'ai donc dû rechercher ce que chacune des deux voies offrait d'avantages et de chances de réussite. Mes informations se portèrent d'abord du côté des langues



orientales, pour lesquelles tu semblais marquer une sorte de prédilection, et j'eus le bonheur de pouvoir recueillir les documents qui m'étaient nécessaires de la bouche des hommes assurément les plus capables d'en juger pertinemment. La recommandation de mon professeur d'hébreu au séminaire, et ma qualité de son ancien élève, me permirent d'en conférer avec M. Quatremère, et la bonne amitié de M<sup>lle</sup> Ulliac, ainsi que ton bon génie, qui semble être partout mon introducteur, m'ouvrit entrée auprès de M. Stanislas Julien. Je fus frappé de la parfaite conformité des réflexions que l'un et l'autre me proposèrent et de la similitude de leurs conclusions. Il semblait qu'ils se fussent entendus, et cette singulière coïncidence, s'ajoutant à la parfaite justesse de leurs observations, devint pour moi une irréfragable autorité.

L'un et l'autre, après m'avoir engagé à continuer mes études dans cette partie, avec tout le zèle que déploient les érudits pour leur spécialité, m'avouèrent avec franchise que je commettrais une grave imprudence en fondant sur ces études l'espoir d'un avenir prochain. Ces études, étant actuellement fort peu suivies, ne pouvaient ouvrir la voie qu'à un nombre de places excessivement restreint. Croirais-tu que, tout calcul fait, je n'ai guère trouvé dans toute la France qu'une seule chaire, celle de M. Quatremère lui-même, à laquelle je pusse aspirer par les langues que j'ai étudiées et vers lesquelles je voudrais continuer à diriger mes études, c'est-à-dire les langues *anciennes* de l'Orient. Or, M. Quatremère a déjà *adopté* son futur successeur ; c'est M. Emmanuel Latouche, le neveu de l'abbé, dont j'ai fait la connaissance à son cours ; et quand même la concurrence serait possible, même malgré le choix du prédécesseur, je ne voudrais avoir l'air de supplanter personne.

Les langues orientales modernes offrent, il est vrai, plus de places. Les unes sont des chaires au Collège de France ou à l'École des langues orientales annexée à la Bibliothèque royale, les autres sont des places de consuls, d'interprètes, etc. Quant aux chaires, elles sont toutes remplies, et, suivant la naïve expression de M. Julien, elles semblent l'être pour longtemps. — Les deuxièmes places n'ont aucun

caractère scientifique, et ne sont évidemment pas ce que nous pouvons désirer. De plus, ces langues modernes sont beaucoup moins riches en résultats que les langues anciennes, et je ne pourrais, en vérité, me résoudre à consacrer ma vie à des études auxquelles on poserait un but aussi mince que celui de favoriser quelques relations commerciales.

Le conseil pratique auquel s'arrêtèrent donc les deux savants fut que je devais continuer en sous-œuvre mes études orientales, mais cependant embrasser quelque autre carrière qui se chargeât provisoirement de pourvoir à la vie, et qu'ensuite, quand l'occasion s'en présenterait, je serais là tout prêt à la saisir. Ils me firent passer en revue tous les orientalistes célèbres de l'époque, et me firent remarquer qu'à part ceux à qui leur fortune avait permis de suivre ces études en amateurs, telle avait été pour tous la marche qu'ils avaient suivie. Ce sera aussi la mienne, bonne amie, du moins quant à ces deux premiers points; car il pourrait fort bien se faire que je ne m'adressasse jamais à cette partie de mes connaissances pour me créer une position extérieure.

Mais toute science a son prix, dans son rapport avec les autres, et celles-ci me seront d'autant plus précieuses, que je serai presque seul dans le corps universitaire qui en possède une connaissance étendue. Or, il y a dans le rapport de ces langues avec les langues classiques toute une veine de recherche que l'ignorance où sont plongées à leur égard nos sommités gréco-latines a empêché d'exploiter. D'ailleurs, il y a, dans l'enseignement du Collège de France, deux ou trois lacunes qui nécessiteront de nouvelles chaires, et, dans celui qui les remplira, la connaissance de ces langues, comme, par exemple, philologie comparée, exégèse biblique, *littérature* et *poésie* hébraïques, programme qui n'est nullement rempli par le cours de *langue* hébraïque, lequel est tout grammatical. J'ai, sur ces points divers, des travaux que je crois neufs et susceptibles d'être heureusement développés. Or telle est la constitution du Collège de France qu'on y crée assez facilement des chaires pour ceux qui émettent des idées nouvelles et avancées sur quelque point que les chaires déjà existantes ne sont pas censées embras-

ser. Tout ceci n'est que rêves, bonne amie ; mais j'ai voulu te montrer comment il était au moins possible que ces études me fussent d'une utilité même extérieure et actuelle, et que je ne devais nullement regretter le temps que j'y avais consacré.

Après cette élimination, il ne me restait donc plus de choix à faire ; toutes mes pensées et tous mes efforts ont dû se tourner du côté de l'Université. Je ne t'énumère pas ici les nombreuses difficultés et répugnances qui auraient pu m'en dissuader, puisque, après tout, nécessité sera de n'en tenir aucun compte. J'avouerai franchement que la carrière universitaire ne me sourit qu'à demi, qu'elle n'a pas dans toutes ses parties un caractère scientifique, que l'enseignement secondaire n'est qu'un pis aller que j'endure, parce que seul il peut donner la liberté d'étude, que la plupart des matières classiques ne seront pas mes spécialités, etc., etc. Tout cela n'empêche pas que je suis décidé irrévocablement à suivre cette voie, d'autant plus que nulle de ces difficultés n'est sans remède.

Mais, dans l'enseignement universitaire, quelle sera la partie à laquelle je m'attacherai ? Autre problème bien plus difficile, et sujet à bien plus de discussion. Le cadre universitaire contient quatre branches principales, ou classes d'agrégation : 1<sup>o</sup> études classiques littéraires, 2<sup>o</sup> histoire, 3<sup>o</sup> philosophie, 4<sup>o</sup> sciences mathématiques et physiques. Les trois premières branches constituent la faculté des lettres ; la quatrième constitue la faculté des sciences, et se subdivise en agrégation ès sciences mathématiques, physiques et naturelles. Telle est de plus la nature des examens que, pour réussir dans l'une des divisions d'une faculté, il faut être fort versé dans les autres branches et cette même faculté ; ainsi, par exemple, les épreuves de l'agrégé en philosophie sont identiquement les mêmes, sauf la dernière, que les épreuves de l'agrégé en histoire. Il suit de cet arrangement que le choix n'a guère à s'exercer qu'entre les deux facultés, et c'est là qu'a été en effet pour moi le champ d'une vaste controverse intérieure.

Les sciences ont pour moi tant d'attraits, je leur accorde une si haute supériorité au-dessus de la littérature qui n'est

que littérature, que j'ai longtemps hésité si je ne m'attacherais point définitivement à elles. J'ajoute qu'en me consacrant à cette partie, je puis dire sans présomption que j'étais moralement certain d'y arriver, avec le temps, assez haut, cette branche étant moins suivie que celle des lettres, et de plus mon esprit n'y trouvant pas, comme dans la faculté des lettres, des parties qui lui sont presque antipathiques. Mais, hélas ! tout ce à quoi elle pouvait me mener n'était pas la philosophie. La philosophie, voilà ce qui m'a déterminé pour les lettres et qui l'a emporté sur les considérations, d'ailleurs si puissantes, qui m'en détournaient. Mon esprit ne pouvait se contenter d'une chaire de physique ou autre semblable, même la plus brillante que je puisse espérer, dans une faculté par exemple. Toute la vie n'est pas là, et que servira à l'homme d'avoir été savant dans la nature, s'il n'a été savant dans lui-même et dans Dieu, s'il n'a été philosophe ?

Une étude exclusive ne pourra jamais me captiver ; celle-là seule me possédera tout entier, qui est la reine de toutes les autres, leur couronnement et leur résumé, qui parle de Dieu, de l'âme et de la morale. Je suis loin de croire que la philosophie, telle qu'on l'enseigne dans la classe, telle qu'elle doit être dans l'enseignement d'un professeur, remplisse ce programme ; mais enfin, c'est, de toutes les branches de l'enseignement universitaire, celle qui s'écarte le moins de mon idéal d'études ; j'ai donc dû m'y attacher. Bien souvent j'ai maudit l'ordre de choses qui assujettit et associe mon étude bien-aimée à d'autres études qui sont loin d'être ses sœurs les plus immédiates, et mon esprit, plus scientifique que littéraire, eût désiré ou que la philosophie formât une faculté à part, ou qu'elle fût associée à la faculté des sciences. Mais outre qu'il faut apprendre à se faire une consolation de la nécessité, je suis loin de regarder comme inutiles ou peu assorties à mon esprit la plupart des études qu'on y associe. L'histoire et la haute littérature critique, telle qu'elle est dans Schlegel, Kant, etc., me sont tout aussi chères que la philosophie, parce que c'est déjà la philosophie même.

Tout ce qui me répugne, c'est cette pédante rhétorique,



pour laquelle nos universitaires ont un respect tout à fait risible suivant moi. Plusieurs d'entre eux regarderaient, je crois, comme le premier homme du monde celui qui tournerait le mieux une de ces froides harangues qui servent d'exercice à la verve écolière des élèves de rhétorique et de seconde. J'ai failli avoir une faiblesse quand il a fallu exhumer de leur poussière ces vieilles nippes classiques. Que tout cela paraît froid et vide, quand on a goûté le nectar idéal de la seule science vitale !

Revenons aux faits, chère amie. Le choix des moyens par lesquels je pourrai arriver à l'agrégation ne m'a pas moins occupé que la détermination même de la partie à laquelle je m'agrègerais. Le plus brillant et le plus sûr de ces moyens, c'est incontestablement l'entrée à l'École normale. Aussitôt donc que j'ai joui de la liberté nécessaire, je me suis hâté de prendre à ce sujet toutes les informations possibles, et, pour plus d'exactitude, j'ai voulu aller moi-même voir le directeur de l'École. Il m'a parfaitement reçu, et le récit naïf que je lui ai fait de mon histoire lui a beaucoup plu. Il faut que tu saches, bonne amie, que c'est là, partout où je me présente, mon préambule obligé ; car la première question est toujours pour me demander *où j'ai fait mon éducation*. J'ai du reste remarqué que le nom de Saint-Nicolas, associé à celui de M. Dupanloup, sonne partout fort bien. Le directeur de l'École (M. Vacherot), avec une obligeance et un intérêt qui me ravirent, me donna tous les renseignements et les programmes nécessaires, en les accompagnant de quelques paroles fort significatives sur la *haute libéralité de l'Université*, qui saisisrait, dit-il, avec empressement, l'occasion de montrer qu'elle ne répudie pas les sujets formés à un autre enseignement que le sien.

Il y a bien du pour et du contre dans le projet d'entrée à cette École. Un espace de trois années, ajouté à une année de préparation, rejette dans un éloignement qui m'effraie l'époque où je cesserai de peser sur des êtres chers, que je voudrais au contraire soutenir le plus tôt possible par des secours réels. Quoi ! chère amie, ce ne serait qu'après quatre longues années, à l'âge de vingt-sept ans, que je pourrai



commencer à te rendre ce que tu as fait pour moi ? Au contraire, en prenant mes grades en dehors de l'École normale, en supposant même, ce que je ne pense pas, que le terme de mon agrégation fût reculé jusque-là, je pourrais, par des provisoires avantageux, tempérer l'onéreux de ces expectatives.

En outre, chère amie, n'es-tu pas effrayée comme moi de ces dix ans d'engagement ? Et si quelque coup de vent inattendu venait à souffler, si quelque heureuse circonstance s'offrait à moi, et que je me visse retenu par ce fatal lien ? D'ailleurs, tu le sens, une obéissance plus passive est par là imposée ; on risquerait de se voir gêné dans ses goûts et son développement intellectuel, et on m'en a bien cité quelques exemples. D'ailleurs, si mes études, faites solitairement, avaient un cachet plus personnel et moins accommodé à la manière de ceux qui en jugeront, elles auront aussi plus d'indépendance et d'originalité, et j'éviterai de les faire passer à ce moule commun, que je redoute par-dessus tout.

En un mot, chère amie, en restant indépendant, je me réserve beaucoup plus de largeur ; par exemple, j'ai une foule de travaux ébauchés et en germe, conçus à un point de vue original, que je désirerais continuer, et qui, présentés à des juges compétents, pourraient commencer quelque chose ; si je continuais mes études librement, rien ne serait plus facile, au moins quand j'aurais passé ma licence ; si, au contraire, j'entre à l'École normale, il faut y renoncer pour longtemps. Le seul avantage réellement considérable que j'y trouve, c'est la considération que donne ce titre, et les connaissances qu'il fait faire sans effort et sans intrigue. Mon caractère retiré et simple me rend les démarches pour me pousser en avant excessivement pénibles. Dans ces malheureuses positions isolées, loin des centres, il faut chercher à se faire voir, capter, pour ainsi dire, l'attention de ceux dont on peut attendre quelque chose. Combien n'est pas préférable une position où l'on est naturellement en vue, et où il suffit d'être ce que l'on est pour attirer les yeux.

Telle est l'École dont nous parlons : il est certain que quiconque s'y distingue n'a qu'à continuer paisiblement ses études et se décharger de ce que j'appelle le coup

d'épaule, de cette inquiétude pratique dont nulle philosophie ne peut légitimement délivrer. Car enfin, il est bien clair que j'aurais beau, par mes études, devenir un savant de premier ordre, nul ne viendra jamais me chercher ni m'avancer comme tel, si je ne prends soin de le faire savoir aux autres. La science ne s'inscrit pas sur le front, il faut la contraindre à se montrer, et c'est un supplice quand la position que l'on occupe ne le fait pas d'elle-même.

Quant à l'examen d'admission, et aux chances de réussite que je puis m'en promettre, voici, chère amie, bien nettement ma pensée. Quoique généralement mon défaut ne soit pas la défiance de mes forces, j'avoue que je n'envisage cette épreuve qu'avec une certaine crainte. — Cet examen est sans contredit plus facile que celui de la licence, puisque les élèves qui l'ont passé sont encore censés consacrer un ou deux ans à se préparer à ce dernier ; or mon intention serait, si je n'entrais pas à l'École normale, de me présenter à la licence dans un an. A plus forte raison donc, diras-tu, ne devrais-je pas craindre l'examen d'admission. Il n'en est pas ainsi, chère amie, et l'axiome : qui peut plus peut moins, ne saurait s'appliquer ici. Cela tient à la nature différente des épreuves, et surtout des compositions écrites, qui en forment la partie réellement grave et difficile. — Les compositions de la licence sont des dissertations critiques et philosophiques tout à fait assorties à la nature de mon esprit ; celles de l'admission, au contraire, sont des devoirs dans le genre de la rhétorique, pour lesquels j'ai toujours eu une antipathie très prononcée. D'ailleurs, les candidats sont la plupart des jeunes gens sortant de rhétorique et de philosophie et pleins d'une verve juvénile ; moi, au contraire, je suis déjà vieux, et je ne puis que rire de cette chaleur écolière. Tout, néanmoins, dépendra du sujet et il est tel que je crois pouvoir le traiter avec beaucoup de succès en l'adaptant à ma manière de concevoir. Quant aux épreuves orales, je ne les redoute nullement ; je suis tout à fait au-dessus d'elles.

Malgré ma fluctuation entre ces raisons contraires, dont les unes et les autres ont tant de valeur, ma conduite, chère amie, n'a pas néanmoins à hésiter sur la ligne qu'elle doit

suivre. En effet, mon travail préparatoire devra être à peu près le même, soit que je me destine à l'École, soit que j'aborde directement la licence; la décision prise entre ces deux partis ne changerait que fort peu de chose à ma direction pratique. Nous avons donc tout le temps nécessaire pour nous déterminer et prendre encore de nouvelles informations. Je viens de découvrir que l'un de mes anciens condisciples faisait actuellement partie de l'École : je compte aller dans quelques jours lui demander des renseignements qui ne seront pas, je crois, sans quelque intérêt. De plus, j'ai fait il y a quelques jours la connaissance de M. Feugère, professeur de rhétorique au collège Henri IV (et dont je corrige les élèves), par l'entremise d'un de mes anciens condisciples et de mes meilleurs amis de Saint-Sulpice, dont il est le très proche parent. Il avait d'abord été question qu'il me donnerait quelques conférences pour les préparations qui m'occupent; mais il n'a pas voulu s'en charger d'une manière régulière et par conséquent rétribuée, ce qui était le premier plan concerté entre moi et mon ami de Saint-Sulpice; mais il a consenti avec beaucoup de plaisir à me donner tous les conseils dont j'aurais besoin et m'a engagé à faire moi-même les devoirs qui me plairaient parmi ceux qu'il donne à ses élèves et qui doivent tous me passer par les mains, se chargeant de les voir et d'y joindre ses observations. Pour les conférences régulières, il m'a adressé à M. Egger, professeur de littérature grecque à la Sorbonne et célèbre helléniste, lequel a établi une conférence de cette espèce pour les jeunes gens qui se préparent à la licence et à l'agrégation en dehors de l'École normale. Je me suis immédiatement rendu chez M. Egger, auquel M. Feugère avait déjà eu la bonté de me recommander oralement. Malheureusement, sa conférence, limitée à quinze auditeurs par autorité supérieure, est complète. Mais la première place vacante m'est assurée. Ce sera à raison de cent francs par an; mais, en vérité, je crois que nulle dépense ne pourra être mieux placée. Ce qu'il y a de plus important, c'est que M. Egger est en même temps maître de conférences (c'est-à-dire professeur) à l'École normale et par conséquent fait partie du conseil d'admission.

Je m'oublie, chère amie, et pourtant que de choses encore j'aurais à te conter ! J'ai oublié de te dire que tout est terminé par rapport à mes papiers du baccalauréat. J'ai reçu de notre frère ceux que je lui avais demandés et, présentés à la Sorbonne, ils n'ont souffert aucune difficulté. Mais mes études ayant été faites dans l'académie de Rennes ont nécessité une dispense du ministère pour passer mon examen à Paris. De là, de longues formalités qui ne sont plus qu'ennuyeuses. J'attends de jour en jour l'ordre de passer mon examen.

C'est encore ton bon ange, chère amie, qui m'a guidé dans cette affaire ; j'ai trouvé au ministère un excellent homme, M. Soulice, qui a conservé de toi un souvenir fort affectueux. M<sup>lle</sup> Ulliac m'a adressé à lui et il m'a rendu plusieurs services importants. Sans lui, j'eusse été prodigieusement retardé, et maintenant il est impossible que les plus longs délais dépassent le 1<sup>er</sup> janvier. Du reste, ma préparation est depuis longtemps achevée et m'a coûté assez peu de travail.

Voici mon adresse exacte : rue des Deux-Églises, 8.

Quant à mes travaux, bonne Henriette, je t'en réserve le détail à ma prochaine lettre ; celle-ci a déjà atteint un volume menaçant. Je suis très régulièrement les cours de la Faculté des Lettres à la Sorbonne, et ceux du Collège de France qui cadrent avec mon but actuel. Les cours de la Sorbonne ont cette année un intérêt et une activité toute nouvelle, la presse quotidienne ayant attiré sur eux l'attention publique qui s'en était un instant écartée. D'ailleurs, un contre-coup est venu du Collège de France : l'interruption *volontaire*, mais sciemment amenée, du cours de MM. Michelet et Quinet a fait refluer sur la Sorbonne la classe remuante et tapageuse du peuple étudiant, ceux qui vont à un cours pour battre des mains, frapper des pieds et pousser des cris.

Si la Sorbonne y a gagné des auditeurs, elle n'y a pas gagné beaucoup d'ordre, et elle a vu dans ses paisibles enceintes se passer des faits presque inouïs dans ses fastes. J'ai été témoin moi-même, au cours de M. Lenormant, d'une scène inqualifiable et indescriptible, vrai type du



XIX<sup>e</sup> siècle ; un professeur remarquable par sa liberté d'esprit, quoique je sois bien loin d'adopter toutes ses opinions, interpellé, durant toute la durée de son cours, par de grossières injures et de furieuses clameurs, sans qu'on sût trop pourquoi. C'était évidemment un complot formé entre les meneurs pour obliger celui-ci à quitter la chaire, jusqu'au moment où on leur aurait rendu M. Quinet. C'était M. Quinet qu'ils lui redemandaient à grands cris, comme s'il eût dépendu de lui de lui rendre la parole. Les journaux français, s'ils parviennent jusqu'à toi, t'auront sans doute porté le retentissement lointain de ces querelles d'école.

Mon Dieu ! ma chère amie, je m'endors dans ces longues causeries, et pourtant une pensée cruelle vient en troubler la douceur. Peut-être celle à qui je les adresse est maintenant souffrante, épuisée. Qui sait si elle pourra seulement les lire !... Compare les dates, chère amie : aujourd'hui 16 décembre, et ta dernière lettre du 28 octobre, qui semblait m'en promettre une autre dans un terme assez rapproché ! J'attends, j'attends avec impatience : l'heure du courrier est tous les jours pour moi une heure solennelle. Maman et notre frère partagent aussi mon inquiétude.

Notre bonne mère est bien, et je vois avec plaisir qu'elle trouve l'occasion de faire de petits voyages à Lannion et à Guingamp, lesquels servent un peu à la distraire. Elle me croit encore à Stanislas, et je ne puis lui colorer ma sortie de cette maison que quand j'aurai passé mon baccalauréat. Aie donc bien soin, en lui parlant de moi, de te conformer à ce point de vue. Là, chère amie, est la plaie irrémédiable, et ma pensée ne peut se tourner de ce côté sans un cruel déchirement. Il me faut beaucoup de force de volonté interne pour en faire abstraction. Notre frère me soutient et m'encourage d'une manière tout amicale. Il a pris aussi de son côté des renseignements sur l'École normale, et me supplie d'y entrer. Je lui ai fait passer les quinze cents francs de Rothschild, lesquels m'étaient devenus complètement inutiles. En cas de besoin imprévu, il m'a ouvert un crédit chez Mallet frères. J'ai préféré ce système, qui mettra *nos* fonds en sûreté et les fera fructifier.

M<sup>lle</sup> Ulliac est bien ; je l'ai vue il y a peu de jours : elle



attend ta lettre pour te répondre. M<sup>me</sup> Ulliac est bien souffrante. Je trouve toujours en elles bonté et affection parfaites. Mon délassement hebdomadaire est de me rendre les mercredis soir à leurs séances magnétiques, dont pourtant, il faut l'avouer, le plus grand charme résulte pour moi de la société que j'y trouve ; car, je suis moins *croyant* qu'en y entrant, quoique ayant été moi-même le sujet d'expériences personnelles. Si tu ajoutes à cet agréable délassement une séance le dimanche soir au cabinet de lecture pour prendre connaissance des journaux de la semaine, tu auras le tableau complet de ma vie récréative.

Adieu, excellente amie, toi sur qui mon cœur aime à s'appuyer dans ses moments de faiblesse. Oh ! Henriette ! que j'ai besoin de te voir ! Conserve-toi, au nom du ciel, pour celui dont la vie ne serait sans toi qu'un affreux désert. Oh ! si je te disais tous mes châteaux en Espagne ! Tu verrais a belle place que tu y occupes. Adieu, chère amie, adieu.

E. RENAN

92

ERNEST RENAN A ALAIN RENAN

Paris, 23 décembre 1845

J'aurais bien désiré, mon bon et cher ami, attendre pour t'écrire que j'eusse reçu une lettre de notre exilée, dont le long silence me cause de cruelles inquiétudes. Voilà bien plus d'un mois que nous eussions dû recevoir de ses nouvelles de Vienne et ce retard devient pour moi inexplicable. Je m'épuise en conjectures pour me dissimuler ce qu'il y a d'alarmant, sans pouvoir y réussir. J'ai vu aujourd'hui M<sup>lle</sup> Ulliac qui est aussi fort inquiète, elle m'a pourtant dit quelque chose qui me rassure un peu : c'est qu'elle a reçu ces jours derniers une lettre d'une amie que notre Henriette a à Vienne, laquelle lui apprenait qu'à une époque assez rapprochée les Zamoisky n'étaient pas encore arrivés à Vienne, et qu'ils avaient éprouvé un retard en Galicie.

Du reste nous aurons certainement dans quelques jours des nouvelles positives, M<sup>lle</sup> Ulliac ayant écrit à cette amie, pour la prier de nous transmettre immédiatement ce qu'elle sait de notre Henriette. Ce ne sera qu'alors que je serai complètement rassuré ; car, il faut que je te l'avoue, quelque soin que notre amie ait mis à nous le cacher, j'ai découvert que sa santé avait été gravement altérée. Quand pourrons-nous mettre un terme à cette vie de souffrances et d'exil ? C'est le grand objet qui préoccupe ma pensée, et sur lequel je n'ose encore former que de bien vagues espérances.

J'aurais désiré aussi, mon ami, pouvoir te mander cette fois le résultat définitif de mon épreuve du baccalauréat. Mais ces expectatives sont horriblement longues, et je n'ai pas encore reçu du ministère l'autorisation qui m'est nécessaire pour passer mon examen. Je l'attends de jour en jour, et on me promet à la Sorbonne qu'elle ne peut tarder au-delà du 1<sup>er</sup> janvier, vu qu'à cette époque commence une séance d'examen, et qu'ordinairement on attend ces époques au ministère pour expédier les autorisations. Quoi qu'il en soit ce n'est plus qu'un exercice de patience, et je suis trop heureux d'en être réduit à ces termes.

Parlons maintenant de nos affaires, mon bon et cher ami. — Je te remercie infiniment des informations que tu as bien voulu prendre relativement à l'École normale ; je les ai trouvées parfaitement exactes et entièrement conformes à celles que j'ai moi-même recueillies, quoique pourtant bien des personnes aient été bien loin de me la présenter comme l'*unique* voie de succès dans la carrière universitaire. Un des hommes placés à la tête de l'enseignement philosophique, à qui j'ai osé m'adresser, m'a même conseillé de n'y pas entrer, si je voulais m'attacher à la philosophie. Mais j'ai lieu de soupçonner en son jugement quelque aversion personnelle pour cette école, et je me serais définitivement attaché à ce plan, sans un incident tout à fait inattendu, survenu depuis deux jours, et qui va peut-être changer bien des choses dans nos projets d'avenir. — Il faut que tu saches, cher ami, que tandis que je professais l'hébreu à Saint-Sulpice, j'avais rédigé pour mon

cours des notes fort étendues, lesquelles réunies forment une grammaire hébraïque à peu près complète, sur un plan neuf et original. Ainsi du moins en jugèrent ceux qui m'entendirent. Mon ancien professeur d'hébreu, lequel est demeuré pour moi un excellent ami, a désiré voir ces notes et en a été tellement satisfait qu'il m'a fait une proposition à laquelle je n'aurais jamais songé de moi-même. Il m'a fortement engagé à les publier, et pour vaincre mes premières répugnances, il m'a fait des propositions que je n'ai pu trouver que fort avantageuses. Et d'abord il se chargeait de faire publier l'ouvrage par *son* éditeur (car il est auteur lui-même) comme sien propre, bien qu'il demeure en tout ma propriété ; de plus, et c'est ici le point capital, il me promet avec certitude de le faire adopter comme ouvrage élémentaire pour l'enseignement de l'hébreu dans tous les séminaires de la compagnie de Saint-Sulpice, lesquels sont au nombre de 20 ou 22. Tu comprends l'importance de cette dernière clause, et combien, indépendamment de l'intérêt pécuniaire, elle contribuerait à la publicité du livre. J'ai de plus sur ce sujet tant de recherches intéressantes, tant d'idées que je crois justes et neuves, je crois en un mot pouvoir si bien réussir, que je n'ai pu résister à la tentation de faire au moins un essai. Tu comprends, cher ami, que ce serait une excellente initiative pour ma vie. Tant d'autres ont commencé de la sorte ! c'est un excellent moyen pour se faire connaître sans intrigues et sans jactance ; on est introduit par là dans ce monde savant et lettré, qui a son agrégation, et pour lequel j'ai remarqué qu'un livre était le meilleur introducteur. Sa composition en effet oblige à consulter une foule de savants qui ne sont jamais plus flattés que quand on va ainsi rendre hommage à leur science, et par sa dédicace on peut encore se faire des amis et des protecteurs élevés. — Quant au travail, il ne sera pas excessif ; toutes mes bases sont fort bien arrêtées et, si je ne tenais pas à donner à l'ouvrage toute la perfection dont je suis capable, quelques mois pourraient y suffire. Mais comme je ne veux commencer par rien de médiocre, et que le travail ne me fera jamais reculer devant ce que je croirai utile au perfectionnement de telle ou telle branche de mes

connaissances, je veux m'obliger à toute une nouvelle série de recherches laborieuses et approfondies, lesquelles pourront bien retarder jusqu'au terme de 18 ou 20 mois l'achèvement de mon travail. Ma position, il est vrai, est bien précaire; mais elle est suffisante, avec les améliorations que le temps a déjà commencé à y apporter. La véritable difficulté ne serait pas dans le présent; elle serait peut-être plutôt dans l'avenir. Ma première question a été : A quoi cela me mènera-t-il ? et je conçois que ceux qui ne veulent jamais marcher qu'à pied ferme trouveraient plus simple que je m'attachasse le plus tôt possible à l'Université, au risque de végéter longtemps ignoré dans quelque collège. Mais je n'aime pas qu'on se délimite d'une manière si positive le champ de toute une vie, j'aime que l'on laisse aux éventualités et aux circonstances cette large part que la prévoyance ne saurait atteindre, et je pense que le travail de l'homme doit consister à se tenir prêt à tout événement et à se précipiter dans la première issue qui s'ouvrira devant lui. Supposé même que par la suite, ce que je regarde comme à peu près certain, je ne m'applique pas exclusivement aux langues orientales, mes travaux dans ce genre, travaux dont un ouvrage serait le meilleur brevet, seraient pour moi une excellente recommandation. J'ai encore dans le même genre quelques travaux que je crois intéressants et neufs, et pour lesquels je ne doute pas que plusieurs publications scientifiques ne m'ouvrent leurs colonnes, aussitôt que je pourrais produire une preuve écrite de mes connaissances. De plus une foule de places, comme par exemple celle de professeur dans les facultés, ne se confèrent entre les candidats admissibles que d'après l'examen de leurs publications antérieures. — D'ailleurs, mon bon ami, je ne renoncerais pas pour cela à mon projet de prendre mes grades dans l'Université : le baccalauréat, je le regarde comme passé, quant à la licence, les travaux dont je t'ai parlé pourraient bien en retarder un peu l'époque, mais je pense néanmoins que je pourrais encore passer mon examen dans le courant de la prochaine année scolaire. Au-delà, il n'y a plus que le doctorat, qui n'est plus qu'un travail d'amateur, livré au choix de chacun. J'ai toujours

observé cette règle dans la direction de mon travail, d'avoir une œuvre principale et unique, que je poursuive comme mon but actuel; mais d'avoir toujours à côté d'elle un travail secondaire, que je conduise en sous-œuvre, dans les moments d'interruption que doit nécessairement souffrir le travail principal. Quant aux facilités pour mes recherches, je n'en peux désirer davantage. M. Julien m'a fait obtenir la permission d'*emporter* des livres de la Bibliothèque de l'Institut, et un autre de mes amis, frère d'un des bibliothécaires de Sainte-Genève, m'a procuré la même facilité pour cette dernière. J'ai de plus à ma disposition tous les cours possibles, et je suis fort assidûment entre autres ceux qui se font au Collège de France et à la Bibliothèque royale de la langue arabe, dont je ne possédais qu'une connaissance imparfaite, et qui me sera nécessaire pour mon travail. Je suis également par délassement tous les cours soit de la Sorbonne, soit du Collège de France, qui peuvent m'être utiles pour ma licence. Ces cours ont cette année un intérêt et une vie toute particulière, à cause de certaines circonstances politiques et littéraires du moment.

## 93

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

Paris, 25 décembre 1845

Je n'y peux plus tenir, chère Henriette. J'écris à M<sup>lle</sup> Castry pour la supplier de me dire la vérité telle qu'elle est. Il faut absolument que je sorte de cet état d'angoisse, qui m'est presque aussi pénible que la plus accablante réalité. Henriette, ma chère Henriette, qu'as-tu donc ? Je suppose quelque retard dans le voyage, quelque séjour fait en Galicie, etc. Mais enfin, les lettres ne peuvent-elles parvenir de tous les pays ? Je m'effraie quand je songe que tous ces affreux cauchemars auxquels j'ai laissé aller mon imagination sont peut-être d'affreuses réalités. Notre mère est aussi horriblement tourmentée; M<sup>lle</sup> Ulliac ne sait que penser. Je compte les jours qui me rapporteront la lettre de M<sup>lle</sup> Ca-



try ; grand Dieu ! s'il faut attendre jusque-là ! Encore si je savais où te trouver, où m'adresser directement pour savoir quelque chose de toi ! Mais j'ignore tout ; qui sait même si M<sup>lle</sup> Catry pourra me donner aucun renseignement ? Oh ! si quelque heureuse nouvelle met fin à mes inquiétudes, que je jurerai de bon cœur que c'est pour la dernière fois, et que ces affreux éloignements ne viendront plus ainsi nous navrer d'angoisse. France ! France ! chère amie ; c'est une immuable résolution ; je croirais jouer la vie de ma sœur bien-aimée, en souffrant que plus longtemps elle l'expose pour moi. J'aurais cette fois à t'annoncer une nouvelle tout à fait singulière et inattendue, et je le ferais avec bien du plaisir sans l'état où je me trouve, lequel défleurt tout pour moi. Oh ! si en ce moment une heureuse nouvelle venait calmer mon cœur, comme je t'en parlerais avec transport ! Voici le simple fait.

Tandis que je professais l'hébreu à Saint-Sulpice, j'avais rédigé pour mon cours des notes fort étendues, lesquelles forment une grammaire hébraïque à peu près complète, sur un plan que je crois neuf et original ; ainsi du moins en jugèrent ceux qui m'entendirent. Mon ancien professeur d'hébreu, lequel est demeuré pour moi un excellent ami, m'a demandé ces notes et les a trouvées si bien faites qu'il m'a fortement engagé à les publier ; j'avoue que je n'y aurais pas songé de sitôt ; mais il a combattu mes objections par des propositions si avantageuses, qu'en vérité j'ai dû céder, au moins pour le moment. Et d'abord, il se chargerait de faire accepter comme *sien propre* l'ouvrage à son éditeur (car il est auteur lui-même), bien qu'il demeure en tout ma propriété. De plus, et c'est ici le point capital, se trouvant chargé de la direction des études hébraïques dans les séminaires qui dépendent de la compagnie de Saint-Sulpice, il me promet de le faire adopter comme *ouvrage classique* pour l'enseignement de l'hébreu dans toutes ces maisons, et, en effet, il n'existe actuellement aucun ouvrage qui satisfasse pleinement sur ce point aux besoins de l'enseignement. Tu comprends combien cette dernière clause est capitale ; j'avoue qu'elle m'a ébloui et que je n'ai plus trouvé de termes pour refuser. D'ailleurs, chère amie, j'ai

sur ce sujet tant d'idées que je crois justes et neuves, j'ai recueilli tant de matériaux et de recherches intéressantes, que je ne doute pas que je ne réussisse parfaitement. Tous ceux qui suivirent mon cours en firent tant de cas, qu'ils eurent la patience de copier ces notes tout entières malgré leur étendue. Depuis, j'ai encore enrichi mon répertoire d'une foule de faits nouveaux; enfin, chère amie, j'y jetterai tout mon feu, j'y mettrai tout moi-même, et j'ai l'instinct du succès. Tu conçois quelle initiative cela serait pour ma vie entière. Un livre est le meilleur introducteur dans le monde savant. Sa composition oblige à consulter une foule de savants, qui ne sont jamais plus flattés que lorsqu'on va ainsi rendre hommage à leur science. On peut encore, par sa dédicace, se faire des amis et des protecteurs élevés. Mon intention serait de dédier le mien à M. Quatremère. J'ai sur le même sujet, ou des sujets voisins, une foule de recherches et de travaux qui ne pourraient trouver place dans une grammaire, quoique je la conçoive sur un cadre fort large, et je ne doute pas que, quand je pourrai offrir des témoignages écrits de mes connaissances, ils ne puissent trouver place dans les colonnes de l'une des publications scientifiques, qui s'occupent spécialement de l'Asie. Je ne t'énumère pas, chère amie, tous les avantages qui en découleraient : tu les comprends toi-même. Je dois te dire, d'un autre côté, que le travail est à peu près fait, et que, si je ne désirais pas donner à ma première œuvre toute la perfection dont je suis capable, un travail de quelques mois y suffirait. Mais comme je désire ne commencer par rien de médiocre et que, d'ailleurs, je veux tout faire avec conscience, je m'obligerai à toute une nouvelle série de recherches, laquelle pourra bien reculer l'achèvement de mon travail jusqu'au terme de dix-huit ou vingt mois.

Il est vrai que ma position actuelle est bien précaire ; mais elle est suffisante, ou du moins le deviendra avec les améliorations que le temps y apportera. La véritable difficulté n'est pas dans le présent, elle serait plutôt dans l'avenir, et ma première question a été de me demander à moi-même : Où cela me mènera-t-il ? Ceux qui ne veulent jamais marcher qu'à pied ferme trouveraient peut-être plus

sûr que je m'attachasse le plus tôt possible à l'Université, au risque de végéter peut-être longtemps dans quelque collège. Mais je n'aime pas que l'on se délimite d'une manière si précise le champ d'une vie entière; je veux que l'on laisse aux circonstances et aux éventualités cette large part que nulle prévoyance humaine ne saurait atteindre, ni calculer. Laissons marcher les choses, et mettons-nous seulement en état de nous précipiter dans les issues, à mesure qu'elles s'ouvriront. D'ailleurs, chère amie, l'exécution de ce projet ne me forcerait à renoncer à aucun de nos plans primitifs. L'École normale devrait être seule éliminée; je n'en suis qu'à demi fâché; j'ai pris les renseignements dont je te parlais en ma dernière lettre auprès de mon ancien condisciple qui s'y trouve, et le résultat n'a guère été engageant. Quant au projet de prendre mes grades, je veux absolument le réaliser. Je regarde le baccalauréat comme passé. Quant à la licence, elle serait bien un peu retardée, mais j'espère encore pouvoir passer mon examen dans le courant de l'année (scolaire) prochaine. C'est une règle que j'ai toujours observée dans la direction de mon travail, d'avoir toujours une étude principale et dominante, mais d'y allier en même temps quelques travaux secondaires, qui remplissent tous les intervalles que doit toujours souffrir l'étude principale. — Après la licence, il ne reste plus que le doctorat, qui n'est qu'un travail d'amateur, laissé au libre choix de chacun. — En supposant même, chère amie, ce que je regarde comme peu probable, que les langues orientales ne forment jamais mon occupation exclusive, tu comprends combien un livre estimé deviendrait pour moi une excellente recommandation dans une carrière quelconque de l'intelligence. Il y a une foule de places où le concours ne se décide entre des candidats que par l'examen de leurs publications; telles sont les chaires de faculté, auxquelles on peut aspirer aussitôt que l'on possède le diplôme de docteur ès lettres. Quant aux recherches qui me sont nécessaires, je trouve toutes les facilités nécessaires dans ma position actuelle. M. Julien m'a procuré entrée à la Bibliothèque de l'Institut, pour y consulter de précieux manuscrits, et un de mes anciens condisciples de Saint-Sulpice, frère de l'un des bibliothé-

caires de Sainte-Geneviève, m'a fait obtenir la permission d'en *emporter* les livres dont j'aurais besoin, en les prenant sous son nom. M. Emmanuel Latouche, dont je t'ai déjà parlé, est préposé à la partie des langues sémitiques à la Bibliothèque royale et au Collège de France, et j'y ai fait déjà des connaissances utiles et agréables. Ces cours sont éminemment propres à cela par le petit nombre des auditeurs. M. Le Hir (c'est le nom du professeur de Saint-Sulpice) m'avait d'avance recommandé à M. Caussin de Perceval, professeur d'arabe au Collège de France, son ancien professeur et ami. Enfin, M. Julien a été charmé quand je lui ai parlé de mon projet, et m'a promis toutes les lumières dont j'aurais besoin relativement aux langues tartares. Je le vois fort souvent à la Bibliothèque royale, où il passe une bonne partie de ses journées. — Tu vois, chère amie, que ma vie d'études est sur un excellent pied, et que l'avenir, sans se dessiner encore, offre pourtant des lueurs rassurantes. Mon Dieu ! mon Dieu ! oui, si mon Henriette est là pour compléter mon bonheur ! Tout ce mouvement intellectuel me place dans une sphère d'activité que j'aime beaucoup ; mais quand je songe à ma pauvre amie, que peut-être je ne reverrai jamais, toute ma joie tombe, et la vie m'apparaît pâle et triste. Je serai bien heureux, quand l'espérance me sera rendue. — J'oubliais de te dire, chère amie, ce nouveau projet, si je l'exécute, servira merveilleusement à colorer bien des choses à notre mère. Elle me croit toujours à Stanislas, et, bien que cette feinte, qui n'est qu'un *silence*, soit fort innocente, elle me pèse horriblement. Je suis sûr que cette nouvelle perspective lui sourira, surtout voyant qu'elle se lie si pacifiquement à mon passé : il sera facile de lui faire entendre alors qu'une position plus libre m'est nécessaire pour mes recherches et mes travaux. Elle se complaisait beaucoup à mes travaux dans ce genre, et je suis sûr qu'elle en sera ravie. — Chère amie, je n'ai plus le courage de t'entretenir d'autre chose. Il ne me reste plus qu'à te faire la même prière que celle que je t'adressais dans ma dernière lettre. Au nom du ciel, si tu es malade, dis-le-moi simplement, franchement et rien ne saura m'arrêter. Henriette chérie, je t'en supplie, non seulement pour



toi, mais pour moi-même. Oh ! si ma sœur ne me connaissait jamais ! Adieu, bonne et chère amie ; je n'attends qu'un mot de ta part pour que ma tristesse se change en joie et en espérance. Ah ! si je t'aimais moins, je ne souffrirais pas tant. Adieu, chère Henriette.

Ton ami,

E. RENAN

94

ERNEST RENAN A ALAIN RENAN

Paris, 27 décembre 1845

Cher ami,

Une circonstance légère en elle-même, mais qui pourrait devenir grave, me porte à t'adresser encore quelques mots, malgré la proximité de ma dernière lettre. Étonné des retards qu'éprouvait mon autorisation pour le baccalauréat, je me suis rendu moi-même au ministère pour en connaître la cause, et l'on m'a répondu, sans témoigner toutefois aucune défiance, que, suivant l'usage, on avait écrit à Rennes pour *consulter*, et que l'on attendait la réponse. La discrétion m'a défendu de demander des éclaircissements sur ce mot, pour savoir s'il impliquait des informations sur l'exacte véracité des pièces. J'ai peine à le croire ; toutefois, mon bon ami, j'ai voulu t'en informer, afin de prévenir tout inconvénient possible. Si tu imagines à qui l'on pourrait s'adresser à Saint-Malo pour les informations, tâche de parer le coup. Si tu connais quelqu'un qui puisse même agir à Rennes, auprès de l'Académie, quelques démarches de ce côté pourraient peut-être être utiles : mais il faudrait bien prendre garde en paraissant craindre et détourner les recherches, de les provoquer par là même. Il me semble que si, par l'entremise de quelqu'un, tu pouvais faire *hâter* l'affaire, cela aurait un double avantage : d'abord celui de prévenir les informations, et ensuite celui de mettre un terme à d'insupportables délais. Il est de la



plus haute importance que je passe mon examen dans le mois de janvier, afin de prendre cette année mes inscriptions de licence, et de pouvoir passer mon examen l'année prochaine. Enfin, cher Alain, je laisse tout cela à ta prudence.

J'ai reçu avant-hier une lettre de notre bonne mère. Elle m'écrivait de Lannion où elle a dû faire quelque séjour. Par une malheureuse coïncidence, elle m'y parlait des répugnances qu'elle éprouvait plus que jamais à me voir m'établir dans Paris comme étudiant libre; il en avait été légèrement question entre nous durant les vacances. Je ne sais si je ne serai obligé de retarder encore l'époque où je lui en parlerai. Attends donc encore à lui en parler, et dis-lui seulement, si tu veux, que tu *présumes* qu'un séjour plus libre sera nécessaire pour mes nouveaux travaux. Je ne puis t'exprimer combien ma pensée est attristée quand elle se porte de ce côté. Si j'aimais moins ma pauvre mère, si je tenais moins à ne lui causer que le moins de peine possible, je souffrirais aussi beaucoup moins.

Toujours sans nouvelle de notre Henriette. Je suis terriblement inquiet.

Je fais trêve des souhaits de bonne année, parce que tu sais, aussi bien que la chère Fanny, que mes vœux et mes souhaits sont continuels pour le bonheur de ceux que j'aime. Embrasse pour moi la jeune famille. Hélas! quand pourrai-je la revoir et l'embrasser à mon tour? Adieu, bons et chers amis, continuez, je vous en prie, à me soutenir de votre amitié, et les épreuves me seront moins pénibles. Votre frère tout affectueux.

## 95

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 3 janvier 1846

Chère et excellente mère,

Les premiers jours de mon année ont été employés à rendre à mes anciens maîtres et bienfaiteurs les devoirs

que la reconnaissance m'imposait envers eux. Maintenant que toutes mes visites sont achevées, je viens, chère bonne mère, m'entretenir doucement et tranquillement avec vous. Ah! que ne m'est-il donné, comme à tant d'autres, d'inaugurer l'année par un baiser donné à ma mère et en lui présentant les souhaits que mon cœur forme pour elle! Hélas! je ne puis que franchir en esprit la distance qui nous sépare, pour me jeter dans vos bras, et là, chère maman, vous ouvrir mon cœur tout entier. Vous voyez sa tendresse, vous connaissez ses souhaits. Ah! que ne dépend-il de moi de vous rendre le bonheur dont vous êtes pour moi l'heureuse cause! Que Dieu vous rende tous les instants délicieux que vous m'avez fait passer, que toutes vos journées soient aussi belles et aussi pures que celles que j'ai passées auprès de vous! Vous souhaiter une bonne année, c'est m'en souhaiter une à moi-même. Notre bonheur n'est-il pas indissolublement uni, et la joie de l'un n'est-elle pas celle de l'autre? Maintenant, bonne maman, je m'en vais vous donner mes étrennes; ce seront deux bonnes et excellentes nouvelles qui, j'en suis sûr, vous causeront bien du plaisir.

La première, c'est que j'ai reçu de Vienne une lettre de notre chère voyageuse, où elle m'annonçait que dans peu de jours elle comptait aussi vous écrire. Ce qui a causé ce long retard, c'est un séjour que la famille a fait en Galicie, et le désir qu'elle avait de nous donner quelque chose de certain relativement à son voyage d'Italie; car il paraît qu'à Vienne, tout a été remis en question. Enfin, chère mère, tout est décidé, et voici son itinéraire, tel qu'elle me le trace : Vienne, Gratz, Laybach, *Trieste*, *Venise*, Padoue, Ferrare, Bologne, *Florence*, Sienné, Viterbe et *Rome*. Les noms soulignés sont ceux des villes où ils feront un plus long séjour. Le retour aura lieu par Florence, Gênes, Nice, la France et *Paris*. Ah! quelle joie! chère maman, imaginez-vous que toutes ces espérances que nous prenions pour des rêves vont enfin se réaliser. Nous la verrons, il n'y a plus aucun doute, et bien plus, nous la verrons dans peu de temps, car j'espère qu'ils choisiront le printemps pour effectuer leur voyage, les chaleurs de

l'été étant insupportables en Italie. Ce serait donc dans quatre mois à peu près que nous reverrions notre amie. Concevez-vous ce bonheur, chère maman ? Pour moi, j'en reviens à peine, je crois rêver encore, et il faut que je relise sa lettre bienheureuse, pour me convaincre du contraire. Courage donc, chère mère, nous compterons encore des jours heureux. Mais j'ai encore à vous annoncer une excellente nouvelle qui vous surprendra peut-être encore davantage.

Il faut que vous sachiez, chère mère, que tandis que je professais l'hébreu à Saint-Sulpice, j'avais rédigé pour mon cours des notes assez étendues, lesquelles, réunies, forment une grammaire hébraïque à peu près complète. M. Le Hir m'a demandé de les voir, et les a trouvées si bien faites, qu'il m'a fait une proposition à laquelle je n'aurais jamais songé de moi-même, mais qui m'a séduit par les offres avantageuses qu'il y a jointes. Il m'a fortement engagé à les publier, en me promettant de faire accepter l'ouvrage à son éditeur, comme venant de lui-même, car il est déjà auteur, et ensuite de le faire adopter comme ouvrage élémentaire pour l'enseignement de l'hébreu dans tous les séminaires de la Société de Saint-Sulpice, qui sont fort nombreux. Cette dernière proposition, comme vous comprenez, est de la plus haute importance et assurerait à l'ouvrage une publicité très considérable. Je n'ai pu refuser, chère mère ; vous sentez en effet quels immenses avantages pourrait avoir pour toute ma vie la réalisation de ce projet, surtout si je réussissais, comme j'en ai l'espérance. Je crois posséder sur ce sujet des idées neuves et ingénieuses : ainsi du moins en jugèrent ceux qui suivirent mon cours, et qui eurent la patience de copier ces notes d'un bout à l'autre, malgré leur excessive longueur. Le travail, d'ailleurs, est déjà fort avancé, et il ne me reste qu'à compléter et mettre en ordre les matériaux que j'ai recueillis. Néanmoins, comme je désire faire ce travail avec toute la perfection dont je suis capable, je veux m'obliger à toute une nouvelle série de recherches, lesquelles pourront bien en reculer l'achèvement jusqu'à un an ou dix-huit mois. Mais ce travail m'est agréable, chère mère, et je trouverai

dans Paris tous les secours possibles. La bibliothèque de Saint-Sulpice est à ma disposition ; et d'ailleurs j'ai dans les bibliothèques de Paris d'immenses répertoires, où je pourrai puiser à volonté. J'ai fait la connaissance de M. Stanislas Julien, professeur de chinois au Collège de France, et qui, par un hasard bien singulier, connaît beaucoup notre Henriette, ses deux filles ayant été ses élèves. Il me témoigne beaucoup d'amitié et m'a procuré entrée à la bibliothèque particulière de l'Institut. Un de mes condisciples de Saint-Sulpice, frère de l'un des bibliothécaires de Sainte-Geneviève, m'a aussi procuré la permission, rarement accordée, d'en emporter des livres chez moi. Enfin, chère mère, j'ai déjà commencé à suivre différents cours, qui me seront nécessaires pour l'exécution de mon projet, entre autres les cours d'arabe de la Bibliothèque royale et du Collège de France. L'excellent M. Quatremère m'encourage aussi fortement à exécuter mon projet et se propose de me fournir des renseignements précieux. Vous voyez, chère maman, que je suis bien appuyé de tous côtés, et que j'ai de raisonnables espérances de succès. Jugez de l'avantage qu'il y a à s'introduire ainsi dans le monde savant par un ouvrage utile et estimé. Et d'ailleurs, chère mère, cela ne m'empêchera pas de prendre mes grades littéraires, d'après mon premier plan. Je regarde le baccalauréat comme déjà passé, quoique mon autorisation se fasse toujours attendre ; mais elle ne peut plus tarder longtemps, et d'ailleurs ma préparation est terminée. Quant à ma licence, je la passerai peut-être un peu plus tard que je ne l'aurais fait sans ce nouvel incident, mais j'espère néanmoins la passer encore l'année prochaine. Quant au projet de voyage d'Allemagne, vous comprenez qu'il est à jamais oublié. Ne vous disais-je pas bien, bonne mère, que je trouverais moyen de le faire tomber dans l'eau le mieux du monde ?

Mais il y a un petit point, chère mère, qui m'inquiète, parce que je ne sais pas s'il vous sera agréable. Il faut avouer que ma position actuelle n'est pas ce qu'on pourrait demander de plus commode pour les recherches que je vais être obligé de faire. Ces messieurs de Saint-Sulpice,

pour lesquels je travaille, l'ont si bien senti, qu'ils m'ont cherché et trouvé tout de suite une place dans une pension voisine de Saint-Sulpice, où les avantages pécuniaires seraient au moins les mêmes qu'au collège Stanislas, et où je n'aurais absolument que deux heures de répétition par jour, et encore serait-ce le soir, de sept heures à neuf heures; en sorte que j'aurais toute ma journée à moi pour mes cours et mes visites aux bibliothèques. Je n'ai rien voulu accepter sans avoir consulté ma bonne mère. Je suis bien fâché que l'espace ne me permette pas, chère maman, de combattre cette fois les difficultés que vous m'opposiez dans votre dernière lettre, et de vous rassurer sur vos craintes. Pouvez-vous croire, chère mère, que je m'assimile à cette jeunesse méprisable et turbulente, qui ne va à un cours que pour pousser des cris et frapper des pieds ! En vérité, si vous voyiez ceux auxquels j'assiste vous les trouveriez bien plus paisibles. Nous ne sommes, dans la plupart, que trois ou quatre personnes, qui toutes nous connaissons, ainsi que le professeur, et tout se passe sur un ton fort aimable. Oh ! je vous en prie, chère mère, estimez assez votre Ernest, croyez assez à la gravité et au sérieux de son caractère pour croire qu'il ne se mêlera jamais à ces honteuses menées. Je suis désolé, bonne mère, que le manque d'espace vienne interrompre notre agréable conversation. Mais il faut que je témoigne à M. Pasco, et par lui à tous mes anciens maîtres, toute ma reconnaissance pour les soins que j'ai reçus d'eux. Vous vous chargerez, n'est-ce pas ? bonne mère, de présenter mes respects et mes souhaits à ces messieurs du presbytère, ainsi qu'à tous nos parents et amis. — Adieu, bonne et excellente mère, croyez que ce qui fait ma plus grande joie dans les heureuses nouvelles que je viens de vous communiquer, c'est que je crois qu'elles vous seront agréables. Vous connaissez la tendresse que Dieu a mise pour vous dans le cœur de votre fils respectueux et soumis.

E. RENAN

Les coquillages et les confitures avaient parfaitement fait le voyage. Les premiers excitent l'admiration de tout



le monde, et les secondes rafraîchissent mes longues séances d'étude et me font penser à ma mère. Il y a déjà un pot mis à sec.

96

M<sup>me</sup> VEUVE RENAN A ERNEST RENAN

Tréguier, 18 janvier 1846

Mon Dieu, mon pauvre Ernest, que tu me mets dans une pénible position entre prononcer contre ma pensée et contre le désir que tu me témoignes de quitter le collège Stanislas; tu m'avais fait un récit si ravissant de la réception que tu avais reçue, des bontés et de l'intérêt que te témoignait le supérieur, que je suis tout étonnée que tu veuilles quitter un établissement qui te procure l'avantage d'obtenir tes grades littéraires. Je relis ta délicieuse lettre du 17 octobre que j'avais, dans ma folle joie de mère, communiquée aux nombreuses personnes qui s'intéressent à toi. Tu paraissais si heureux, si content, c'était ce qui me flattait le plus; et maintenant, mon pauvre Ernest, où vas-tu te caser? Le mieux que tu pourras, j'en suis bien persuadée, mais je n'ai pas grande opinion de toutes les maisons de pension, où tout est spéculation, et cela est fort juste. Si tu y as ta pension, on te fera faire de l'ouvrage en conséquence (ta pauvre sœur pourrait t'en donner des nouvelles). Si tu y payes ta pension, il en coûtera à ta pauvre bourse, tu voudras la ménager et cela par une délicatesse bien placée. Dans ton empressement de quitter Stanislas, tu crois que tu seras nourri et payé pour deux heures par jour de travail. Cela est impossible; enfin, mon Ernest, je te laisse libre, persuadée que tu feras ton possible pour faire amener tout à une bonne fin. Tâche toujours d'être bien couché, et ménage ta santé, et soigne-toi bien.

Mon Dieu! quel changement dans ta vie, à peine si j'en reviens! Prends courage, mon cher enfant, tu vas aussi avoir ta petite part des tribulations, des déceptions, enfin ce qu'a tout le monde sur cette pauvre terre. Tu les cacheras

à ta pauvre bonne mère (qui les devinera), comme s'il fallait que son enfant soit entouré d'une auréole de bonheur pour être aimé d'elle. Dis-moi les choses telles qu'elles sont, mon Ernest, je partagerai tes peines comme j'ai partagé tes joies. En avons-nous eu, mon fils ? Oui, de bien réelles. Espérons que le bon Dieu nous en réserve encore. Conserve toujours ce grand, ce joli caractère qui charme tous ceux qui te connaissent, et ne mets point de barrière entre tes premiers amis et toi. Cela, mon fils, ne t'obligera en rien, ils reconnaîtront en toi ce noble caractère qui est le partage des âmes bien nées, parce que, enfin, mon bon Ernest, il ne t'est pas venu dans l'idée que je veuille te faire entrer dans le saint état du sacerdoce malgré toi ? Tu avais nourri mon cœur et ma pensée de cette douce, de cette délicieuse espérance ; si elle m'est ravie, eh bien ! mon enfant chéri, tu me dédommageras par ta tendresse, et par le zèle que tu mettras à tâcher de te faire une carrière, puisque nous sommes sans fortune sur cette pauvre terre. Ne reste pas tard dans les bibliothèques, je t'en prie, les gazettes sont remplies d'attaques de nuit dans les rues de Paris.

J'ai eu aussi une lettre de ma pauvre bonne fille, la veille de son départ de Vienne. Il y a encore bien loin d'ici au moment où nous la verrons. Comme le bon Dieu dans sa douce, dans son aimable bonté a prévu le temps où sa chère présence nous sera nécessaire, même indispensable ! Mon Dieu ! abrégez ce moment le plus que vous voudrez dans votre bonté !

Me voilà bien embarrassée pour l'adresse de ma pauvre lettre, parce que j'ai dans l'idée que tu as quitté Stanislas. Peut-être qu'elle va m'être retournée. Pars toujours, pauvre lettre, et puisses-tu trouver mon pauvre Ernest heureux et content ! Adieu, cher ange ; courage d'un côté, résignation de l'autre, et tout ira bien. Je t'embrasse bien tendrement. Ta mère et meilleure amie.

V<sup>e</sup> RENAN

J'ai reçu, mon bon enfant, tes charmantes étrennes. Garde ton argent, pauvre petit, tu en auras bien besoin.

## ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, le 25 janvier 1846

Chère et excellente mère,

Je m'empresse de vous écrire pour vous annoncer une bonne et heureuse nouvelle : c'est que j'ai passé avant-hier mon examen du baccalauréat avec un plein succès. Aussitôt que j'ai reçu du ministère l'autorisation dont j'avais besoin, je me suis fait inscrire, et presque aussitôt j'ai passé mon examen. La réussite, bonne mère, a été complète, et j'ai pu m'apercevoir que les examinateurs étaient hautement satisfaits. J'en connaissais du reste déjà quelques-uns, et j'ai trouvé en eux la plus parfaite bienveillance. C'étaient tous des professeurs de la Sorbonne et des célébrités littéraires, M. Ozanam pour la composition écrite, M. Lacretelle pour l'histoire, MM. Garnier et Damiron pour la philosophie et la littérature, M. Lefébure de Fourcy pour les mathématiques, la physique et la chimie. M. Garnier a eu la bonté de m'inviter à la fin de l'examen à aller le voir, afin de causer plus longuement avec lui. J'ai accédé à son invitation, et j'ai passé une heure bien agréable avec un homme si aimable et d'un esprit si élevé. Il s'est offert à me donner tous les conseils dont j'aurais besoin pour la direction de mes études. Vous voyez, bonne mère, que la première épreuve m'a parfaitement réussi ; j'espère qu'il en sera de même des suivantes. Je me suis fait inscrire immédiatement pour la licence ; il est de règle qu'il y ait un an d'intervalle entre le baccalauréat et cet autre grade, et ce n'est pas trop pour la préparation sérieuse qu'il exige. Néanmoins, j'espère obtenir une dispense pour le passer à la séance d'octobre prochain.

Ce second grade, bonne mère, est de la plus haute importance, et quand on l'obtient, c'est un titre tout à fait hono-

nable. Aussi est-il fort difficile à obtenir, à Paris surtout. Mais aussi arrivé là, tout est à peu près fini, car le doctorat qui vient après n'est plus qu'un travail d'amateur, livré au choix de chacun. On prend une thèse, que l'on travaille à sa manière. Puis on la fait imprimer, et on la soutient en Sorbonne. Voilà en quoi consiste cette dernière épreuve, qui n'est plus qu'un exercice honorifique. Vous voyez donc, chère mère, que la fin de tous ces examens n'est pas aussi loin de nous que nous aurions pu le croire, puisque l'année prochaine, à cette même époque, j'aurai passé le seul grade réellement difficile, qui est la licence. Mais n'anticipons pas si vite sur l'avenir.

Pauvre bonne mère, comme votre dernière lettre m'a percé le cœur, en m'apprenant que le projet dont je vous parlais en ma dernière vous avait fait de la peine ! Quoi ! il sera donc vrai que j'aurai peut-être fait verser des larmes à ma bonne, à mon excellente mère. Maman, chère maman, je me jette à vos genoux pour vous en demander pardon. Oh ! s'il dépendait de moi de ne jamais vous causer la moindre ombre de peine, que je serais heureux de l'acheter même au prix du bonheur de ma vie entière ! Eh quoi ! un quart d'heure de joie causée à ma mère, ou bien un instant de chagrin que je lui aurais épargné ne suffiraient-ils pas pour compenser toutes mes peines ? Il n'y a que le devoir et la conscience qui ne puissent être sacrifiés à rien ici-bas. Oh non ! mère chérie, Dieu ne m'imposera jamais une si cruelle épreuve que de me placer entre ma mère et mon devoir. Toujours ces deux voix sacrées me parleront le même langage, toujours elles me conduiront de concert au bonheur. Maman, ma chère maman, que ne puis-je en ce moment vous voir pour rassurer votre tendresse alarmée ! Pouvez-vous craindre un instant, chère mère, pour le cœur de votre Ernest ! Ne sera-t-il pas toujours bon, pur, élevé, aimant ? Obéira-t-il jamais à d'autres voix qu'à celles du devoir et de la conscience ? Vous paraissez craindre, bonne mère, la nouvelle position que j'avais crue nécessaire pour l'exécution de mes projets. Mais, maman chérie, songez-vous que ce sont ces messieurs de Saint-Sulpice qui me la proposent et pouvez-vous croire que je me trouve mal en

sortant d'une main qui m'a toujours si bien dirigé ? Ces messieurs du collège Stanislas ne seront nullement mécontents : aussitôt que je leur parlai du projet que m'avait suggéré M. Le Hir, ils le comprirent eux-mêmes et tout en me félicitant de cette heureuse fortune, ils me témoignèrent le regret qu'ils éprouveraient, si l'exécution de ce projet m'obligeait à me séparer d'eux. Ils me témoignent toujours la plus parfaite amitié, et me font sans cesse promettre qu'aussitôt ce travail achevé, et mes grades obtenus, je rentrerai parmi eux. Mais ils sentent fort bien qu'il n'est pas possible que je continue à remplir le poste que j'occupe et que je me livre en même temps à ce travail. Néanmoins, chère mère, je suis résolu à ne rien faire sans votre plein consentement. Si vous éprouvez de la peine à me voir accepter cette nouvelle place, eh bien, chère maman, je dirai à M. Le Hir qu'il m'est impossible d'exécuter le plan qu'il m'avait proposé, et il n'en sera plus question. J'avais déjà pourtant si bien commencé ! N'importe, bonne mère, tout cédera à un désir de votre part. Peut-être, chère mère, n'avez-vous pas compris combien ce projet de la grammaire hébraïque était avantageux. Pour moi, j'y ai vu du premier coup un moyen sûr et prompt de hâter notre réunion et de terminer l'exil de notre amie. Vous ne m'en parlez pas dans votre dernière, bonne mère, il semblait que vous en fissiez peu de cas ; je croyais que vous en seriez ravie.

Vous avez peine à croire, bonne mère, que pour deux heures de travail on me donne ma pension et des appointements. Voici, chère maman, l'exacte vérité : pour les deux heures de répétition du soir, on me défraie de la pension et de tout le reste, et l'on m'assure, en outre, des répétitions particulières que je donnerai quand je voudrai et dont tout le profit sera pour moi. Vous ne sauriez croire, bonne mère, comme ces répétitions se paient ici énormément cher. Vous saurez qu'une heure par jour (sans compter les jours de congé, etc.), se paie à raison de soixante francs par mois, et que les appointements ordinaires d'un répétiteur *licencié* et *externe* qui fait exactement ce qu'on me propose de faire sont de deux mille francs par an. Comme



je n'ai pas encore le grade de licencié et que d'ailleurs je prendrai ma pension dans la maison (ce qu'on évalue ici à douze ou quinze cents francs), je n'ai pas dû porter si haut mes prétentions. Cela doit au moins vous faire comprendre que les propositions que l'on me fait sont au contraire fort modiques. Quant aux égards, ils me sont assurés par ma position même, j'aurai fort peu de contact avec les élèves et jamais la moindre surveillance à exercer. Et puis, bonne mère, comprenez-vous combien ces répétitions me seront profitables à moi-même pour me préparer à ma licence ? Je ne les ferai qu'aux élèves des quatre classes supérieures ; tout le monde convient que c'est le plus utile des exercices.

Quant à l'isolement, ne le craignez pas trop, bonne mère. Comme je vous l'ai dit, je serai très près de Saint-Sulpice, et je pourrai aller aussi souvent que je le voudrai voir ces messieurs et passer ma récréation avec eux. Vous me demandez, bonne mère, si j'ai quelque ami. Eh ! bonne mère, n'ai-je pas trouvé autant d'amis fidèles dans toutes les personnes avec lesquelles je me suis trouvé lié jusqu'ici ! M. Dupanloup a été pour moi d'une bonté charmante dans toutes les visites que je lui ai faites ; la distance m'empêche de voir M. Baudier aussi souvent que je voudrais ; mais à sa place, M. Le Hir est devenu mon directeur habituel, et je ne puis vous dire quel trésor d'amitié et de bonté j'ai trouvé dans cet excellent cœur. Enfin tous ces messieurs de Saint-Sulpice et d'Issy sont pour moi autant de pères et d'amis. Enfin, mes anciens condisciples, avec lesquels je vais d'ordinaire passer une partie de la soirée du mercredi soir, me témoignent plus d'affection que jamais. Quant aux conseils qui pourraient m'être nécessaires dans une autre sphère, je les trouverai abondamment dans M. Garnier, M. Julien, M. Quatremère, et enfin, bonne mère, dans l'excellente amie de notre Henriette, M<sup>lle</sup> Ulliac-Tréma-deure, avec qui j'ai enfin fait connaissance. Quel cœur d'or, chère maman, et quelle affection pour notre pauvre exilée ! Oh ! quel bonheur j'ai eu à causer avec elle ! Elle me parle sans cesse de vous, ainsi que sa bonne vieille mère, qui me demande toujours de vos nouvelles, et qui est fort empressée

de vous connaître. Quand donc, me demande-t-elle chaque fois, est-ce que M<sup>me</sup> Renan viendra à Paris? Ah! pauvre mère, pauvre mère, adieu. Il faut nous séparer. Que ne puis-je vous envoyer mon cœur au lieu de ma lettre, et vous y faire lire comme dans un cristal bien transparent : vous y verriez au moins la plus tendre, la plus sincère, la plus vive et la plus pure des affections.

E. R.

Maman chérie, répondez-moi bientôt, s'il vous plaît. Je ne serai heureux que quand vous m'aurez dit que vous êtes contente de moi. Adressez sans aucune crainte vos lettres au collègue Stanislas. Mère chérie, mère chérie, si vous saviez combien je vous aime !

98

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M<sup>me</sup> la comtesse Zamoyaska, Altmarkt, 2, Dresde (Saxe)*

Paris, 26 janvier 1846

Enfin, chère amie, il nous est donné de pouvoir nous entretenir et nous soutenir l'un l'autre. Cette longue interruption de notre correspondance coïncidant avec des situations si cruelles pour moi, n'a pas été, je t'assure, une de mes moindres épreuves. Fallait-il que dans le moment le plus critique de ma vie, je me visse privé des conseils et des encouragements de celle qui pouvait seule animer mon courage! Ajoute à cela que l'énorme retard qu'éprouva ta lettre de Vienne, retard dont je connais maintenant la cause, me causa les plus vives inquiétudes. Les lettres que je t'écrivis coup sur coup, et qui sont arrivées à Vienne, après ton départ, te diront les sombres pensées qui traversèrent alors ma pauvre imagination. Je ne pus même m'em-

pêcher d'écrire à M<sup>lle</sup> Catry, pour la supplier de me dire l'exacte vérité, quelle qu'elle fût. J'en ai reçu une lettre parfaitement bonne et aimable, où elle s'étend avec une complaisance qui m'a ravi sur une foule de détails relatifs à toi, et dont je n'ai pas dû soupçonner l'exacte vérité.

Les deux lettres dont M<sup>lle</sup> Catry est dépositaire, et qu'elle m'a promis de te faire passer, aussitôt qu'elle connaîtrait ton adresse définitive, t'auraient fait connaître, chère amie, les faits principaux qui, depuis mon entrée chez M. Crouzet, ont modifié ma position et mes projets. La première t'aurait appris les démarches que j'ai faites pour connaître quelles issues pouvait m'offrir la carrière des langues orientales, ou celle de l'École normale. La seconde t'aurait annoncé un fait inattendu, qui m'aurait fait renoncer à tenter l'entrée de cette École, bien que je fusse admissible. Voici le fait en deux mots : on m'a fait des propositions extrêmement avantageuses pour la publication d'une grammaire hébraïque, que j'avais ébauchée à Saint-Sulpice, et dont l'essai a obtenu l'approbation des experts. Je n'ai pu résister à la tentation, chère amie, je me suis chargé du travail, et il est déjà vigoureusement entamé. Néanmoins, comme il est possible que de longtemps encore, et peut-être jamais, ces études ne me créent une position proprement dite, je n'ai pas dû renoncer aux grades universitaires, qui me seront assurément nécessaires pour l'exécution de mes projets. La lettre où je te faisais part de ces nouveaux plans t'apprendra comment ces études en apparence si dissemblables pourront m'être également utiles pour me conduire à un seul et même but. D'ailleurs, je n'ai point à craindre que leur simultanéité nuise à l'une ou à l'autre, vu que j'ai résolu de subordonner le travail de ma grammaire hébraïque à ma préparation à la licence, jusqu'à ce que j'aie passé ce second examen. Quant au baccalauréat, chère amie, j'ai subi avant-hier cette première épreuve, avec un plein succès. J'y fais peu d'attention; car en vérité, c'est quelque chose de trop commun. Néanmoins, quand je songe aux difficultés extérieures dont cette première démarche a été hérissée pour moi, je n'y puis songer sans quelque sentiment de joie. D'ailleurs, j'ai

trouvé dans les examinateurs beaucoup de bienveillance, et certains égards qu'ils n'ont peut-être pas pour tout le monde. C'étaient tous des célébrités littéraires ou scientifiques de l'époque : M. Ozanam, M. Lacretelle pour l'histoire ; M. Garnier et M. Damiron pour la philosophie et la littérature ; M. Lefébure de Fourcy pour les mathématiques, la physique et la chimie. Je connaissais déjà M. Garnier ; je te dirai tout à l'heure à quel propos, et j'ai pu m'apercevoir qu'il m'avait fait connaître aux autres. J'ai pris immédiatement mes premières inscriptions pour la licence, et j'espère que la concurrence du travail dont je t'ai parlé ne m'empêchera pas de passer ce nouvel examen à la session d'octobre prochain. Il est vrai que l'intervalle voulu entre le baccalauréat et la licence est d'un an ou de quatre inscriptions ; mais on obtient facilement une dispense sur ce point. Je me suis déterminé, chère amie, à pousser vigoureusement ce travail de préférence même à celui de ma grammaire, parce que ce titre m'est nécessaire pour me faire une position provisoire supportable. Alors il sera facile de faire une halte. Le doctorat, en effet, est après la licence le seul grade qui reste à prendre, et ce n'est plus qu'un travail d'amateur, abandonné au libre choix de chacun. De tous les grades, la licence est le seul réellement difficile à obtenir, à Paris surtout. Mais aussi c'est un titre fort honorable, et le prélude comme assuré de celui de docteur, qui est le sommet des honneurs académiques. Quant à l'agrégation, c'est une épreuve d'une autre nature, un *concours* et non plus un *examen*, et on ne s'y présente d'ordinaire, qu'après avoir déjà professé à titre de licencié. Tu vois donc, chère amie, que je ne suis pas aussi loin que j'aurais pu le croire de la fin de cette situation transitoire, qui du reste, à part ce qu'elle a de précaire, n'a rien pour moi de désagréable. Et puis, bonne Henriette, quand je t'aurai à côté de moi pour raviver mon âme, cela décuplera mes forces. Il n'y aura rien alors que je n'ose, et du reste, je vais tous les jours m'enhardissant, et appuyant le pied plus fortement sur le sol. — Il faut à ce propos, chère amie, que je te raconte la manière tout à fait distinguée dont j'ai fait la connaissance d'une de nos sommités philosophiques,

M. Garnier, professeur de philosophie à la Sorbonne. Je me permis une fois de lui envoyer quelques observations sur un point important qu'il avait touché dans l'une de ses leçons. A la séance suivante, il eut la bonté de lire ma lettre et de la commenter de la manière la plus obligeante pour l'auteur inconnu. Quelques jours après, je reçus de lui une lettre où, en me remerciant de mes premières observations, il me pria de continuer à lui en adresser, afin de relever par ces débats l'intérêt de ses sévères leçons; il m'invitait en même temps à aller le voir, afin de faire plus ample connaissance avec moi. J'ai dû accéder aux deux invitations, et quelques jours après, je lui ai envoyé une seconde lettre philosophique sur une autre question fort importante, qui prêtait à de graves difficultés. La discussion de celle-ci a occupé deux séances, et ce n'est pas sans le plus vif intérêt que, perdu dans la foule de son nombreux auditoire, inconnu à tous et au professeur lui-même, j'observais les différents mouvements que faisait naître la lecture des divers passages de ma lettre. J'étais tout fier, moi si petit et si chétif, de m'entendre citer du haut d'une telle chaire, et d'occuper l'attention d'un si grave auditoire. — Quelques jours après, je lui ai rendu la visite à laquelle il avait bien voulu m'inviter, et j'ai été ravi de l'amabilité et de la bonté qu'il m'a témoignées. Il s'attendait, je crois, à trouver un homme de trente ou quarante ans et mon air tout jeune (car tous me donnent dix-huit à vingt ans) l'a d'abord surpris; mais il ne m'en a témoigné que plus d'intérêt. Il a fallu comme d'ordinaire faire mon histoire; elle lui a beaucoup plu, et il m'a *félicité* de ce que j'avais fait. Enfin, chère amie, j'ai passé avec lui une heure délicieuse, qui a suffi à m'élever et à m'exalter pendant plus de huit jours, et dont le souvenir me soutient, quand je tombe. Il est si nécessaire de trouver en dehors de soi quelque cause excitatrice. Le contact des esprits forme seul les esprits. Après m'avoir donné d'excellents conseils sur la direction de mes études philosophiques, et m'avoir surtout fortement engagé à m'agréger en philosophie, en me présageant les plus heureux succès, il m'invita à continuer à lui présenter de nouvelles observations, lorsque l'occasion s'en présenterait, et surtout



à lui rendre de fréquentes visites, pour le tenir au courant de mes études.

J'ai dû t'apprendre dans une autre lettre comment j'avais fait connaissance d'une manière analogue avec M. Egger, professeur de littérature grecque à la Sorbonne, lequel m'a renouvelé à une seconde visite la promesse qu'il m'avait faite à une première de m'admettre à sa conférence de licence, aussitôt qu'elle offrirait une place vide. Tu vois donc, chère amie, que je ne suis pas complètement privé de tout appui extérieur. Et puis, chère amie, c'est là le fruit que j'ai retiré de ma vie solitaire et concentrée, c'est de trouver des forces en moi-même, et de suppléer par l'activité intérieure à celle du dehors. Eh quoi ! suis-je seul, quand j'ai auprès de moi Kant, Herder, Platon, Leibniz ? Où trouver des hommes comme ceux-là, et où parlent-ils plus intimement que dans leurs livres ? Je m'écrie en conversant avec eux :

*Que mon âme à les voir en moi-même s'exalte !*

et dans ma pauvre petite chambre nue et déserte, je passe certains moments avec une incroyable plénitude de bonheur. Puis accourent les tristes réalités ; mais j'en fais peu de cas, quand je spéculé. Ah ! que je remercie Dieu d'avoir mis mon bonheur à penser et à sentir ! — Une seule chose me désole, chère amie, c'est ma pauvre mère. J'avais voulu la préparer à ma sortie du collège Stanislas, et j'en reçois une lettre désolante. C'est qu'elle m'aime, cette pauvre mère, Dieu sait combien ! Mais moi, que pouvais-je contre ma conscience ? Ah ! je le répète du fond de mon âme, s'il n'eût été question que du bonheur de ma vie, je l'eusse sacrifié de grand cœur. Ton voyage sera sous ce rapport une providence ; j'espère qu'il guérira tout. Mon Dieu, devrais-je penser que vous m'imposeriez pour devoir d'accabler de peine celle pour qui vous aviez mis tant d'amour en mon cœur ! — Il faut nous séparer, chère Henriette. Plusieurs passages de cette lettre seront peut-être pour toi des énigmes, faute de connaître les deux lettres qui l'ont pré-

cédée. La suite expliquera tout. Adieu, chère amie, adieu. Tu connais le cœur de ton frère et ami.

E. R.

Quant à ma position actuelle, les deux lettres que tu recevras te diront qu'elle est supportable. Je n'ai pas de désagréments; on me prend peu de temps, et encore est-il employé à des occupations utiles. — Quelques répétitions, à moi particulières, me font un petit pécule mensuel assez honnête. Mais comme tous mes honoraires passent par les mains du maître de pension, le paiement n'en est pas fort régulier. Je n'ai pas encore touché la moindre chose. Cette circonstance, jointe aux dépenses nécessaires qui m'ont été imposées pour le baccalauréat, les inscriptions de licence, etc. et surtout pour les livres, qui sont ma ruine, mais aussi, tu le sens, ma première nécessité, m'ont forcé à faire plus d'emprunts que je n'aurais voulu à notre fonds commun. Tu sais ou tu sauras que notre Alain en est dépositaire, et que je touche et verse tout chez Mallet frères. Je n'ai du reste pris que cent francs sur les quinze cents francs et j'espère que désormais je n'aurai plus qu'à verser.

99

M<sup>me</sup> VEUVE RENAN A ERNEST RENAN

Tréguier, 3 février 1846

Comme je suis contente, mon cher Ernest, que tu m'aies écrit plus tôt que de coutume ! Je ne sais pourquoi, j'éprouvais une grande impatience de recevoir ta lettre; un instant avant de la recevoir, je comptais avec tristesse les longs jours qu'il fallait encore attendre avant d'arriver à nos époques accoutumées. Je t'en remercie mille fois; en récompense de ton exactitude, tu n'attendras pas bien longtemps la réponse.

Voilà donc un pas de fait, mon cher enfant, dans la carrière littéraire; je ne m'attendais pas que cela fût arrivé si tôt. Tu auras travaillé comme un pauvre misérable; Ernest,

mon bon enfant, ménage ta santé ; elle m'est mille fois plus précieuse que la mienne. Tu travailles, je suis sûre, nuit et jour. C'est pour cela que j'ai regretté pour toi Stanislas, où je pense que toutes les heures sont marquées. Je sais que tu l'as quitté il y a longtemps, ainsi n'en parlons plus. Je t'en supplie, dis-moi si tu t'es bien trouvé, je suis persuadée que oui, puisque les messieurs de Saint-Sulpice t'ont adressé à cette maison. Donne-moi quelques détails sur ta nouvelle position ainsi que sur les cours que tu suis. Vas-tu quelquefois au cours d'un jeune professeur de littérature française duquel on fait un éloge charmant ; voici ce qu'en dit la presse : « M. de Loménie a ouvert aujourd'hui son cours au Collège de France en présence d'un nombreux auditoire. Le jeune professeur a exposé dans un discours remarquable par l'élévation des idées et la générosité des sentiments l'objet de son enseignement de cette année. Les tendances progressives et en même temps modernes de M. de Loménie ont entraîné d'une manière complète les sympathies du public. Il exposera cette année l'histoire de la littérature française depuis Beaumarchais jusqu'à nos jours. » La feuille précédente, en l'annonçant comme suppléant à M. Ampère, faisait l'éloge d'un ouvrage, plein de charme et de profondeur, sous le titre modeste de *Un homme de rien* (1). J'ai beaucoup de plaisir avec le journal que je vois maintenant. Avec les villes et les campagnes, il s'occupe beaucoup d'instruction et la Chambre aussi. M. de Carné disait, il y a quelques séances, que le tiers au moins des jeunes gens qui se présentaient aux examens du baccalauréat n'était pas reçu, faute d'instruction aux collèges universitaires ; on lui a répondu : preuve que l'on est difficile, et que les examinateurs font leur devoir.

Courage, mon pauvre Ernest, je ne suis point d'avis que tu prennes beaucoup de répétitions cette année, surtout puisque tu t'occupes de l'hébreu. Je suis bien aise que tu t'occupes de cette étude, je suis fâchée maintenant de t'avoir privé du livre que tu m'as laissé ; peut-être qu'il

(1) M. de Loménie (1815-1875) publiait alors la *Galerie des contemporains illustres*, par « Un homme de rien » (1840-1847).

t'est utile. S'il t'est utile, je pourrai te le faire passer sous bande par la poste. Cela ne coûtera presque rien ; j'avais été bien tentée l'autre jour de profiter de l'offre obligeante des demoiselles Kerguézec pour te l'envoyer ; je craignais que leur frère n'ait pu te trouver.

Je suis toujours sans lettre de notre chère voyageuse depuis la lettre de Vienne du 26 décembre. C'est bien ennuyeux. Dieu sait quand ils seront à Rome. Pauvre bonne fille, comme je suis pressée de lui écrire ! Depuis la lettre que nous lui avons envoyée d'ici pendant le congé, je ne lui ai pas écrit ; il y aura bientôt six mois. Je lui dirai de ne plus me condamner à un si pénible silence. Il paraît que tu lui avais écrit à Vienne ; tu as été plus fin que moi. J'en avais eu aussi grandement l'idée, mais je croyais que leur séjour devait être de peu de durée. De Saint-Malo je n'ai pas non plus de nouvelles, je vais leur écrire pour savoir ce que signifie ce silence. Je leur ai envoyé un gâteau et divers objets en tricot pour les enfants, je ne sais pas seulement s'ils les ont reçus. Il n'y a que toi qui m'écris, mon pauvre Ernest.

Mon Dieu ! que j'étais contente de recevoir ta lettre ! Il faudra, mon fils, que tu te procures du papier plus léger que le dernier ; on m'a fait compter le double port, c'est-à-dire la moitié de plus : un franc vingt au lieu de quatre-vingts centimes ; dis-moi si les miennes te coûtent plus que quatre-vingts centimes, nous y mettrons ordre. Parle-moi aussi, mon pauvre enfant, de tes petites finances. Comment fais-tu pour avoir de l'argent quand tu en as besoin ? Tu t'adresses à Alain, je pense bien ; peut-être que je ferais bien d'affranchir mes lettres, tu me le diras. Tu auras eu besoin de hardes parce que je crois bien que tu ne vas pas en soutane aux cours publics et tu as raison. Tu sais quel train il y a eu au cours de M. Lenormant qui l'a forcé à donner sa démission. Toutes les nuances le regrettent, on peut regarder sa défaite comme un triomphe. Elle est motivée sur ce que M. Le Clerc, doyen de la Faculté des Lettres, lui a refusé son appui moral et lui a même déclaré qu'il désapprouvait son enseignement ou sa doctrine. M. Lenormant a encore eu la générosité de lui adresser dans sa lettre au

ministre des remerciements pour ses loyales explications.

Pauvre Ernest, peut-être que je t'ennuie avec tout cela. Que te dirai-je encore, mon enfant bien-aimé ? Te rassurer sur tout ce qui peut avoir rapport à ta position future ? Non, mon enfant, tu ne seras pas mis dans la cruelle alternative de prononcer entre ta conscience et les vœux que j'avais formés. Je remets le sceptre entre tes mains, persuadée que tu ne le laisseras pas tomber dans la fange. Je t'ai manifesté quelques craintes ; je n'ai pu, mon pauvre petit agneau chéri, m'empêcher de regretter pour toi les gras pâturages de Saint-Sulpice. Maintenant, gare à ta pauvre petite toison, si belle, si douce, si charmante ! Puis, encore quelque chose que j'ai regretté, la jolie chambre que je m'étais formée dans mon esprit : la cheminée à la prussienne, un joli feu sans besoin, mais pour le plaisir de tisonner comme ta pauvre mère, les jolis petits rideaux de fenêtre, idem sur le lit, place à tout, à la nombreuse bibliothèque ! Maintenant je te vois dans un long dortoir plein d'élèves qui ronflent aux deux extrémités, toi qu'une pauvre petite souris empêchait de dormir. Je ris comme une pauvre vieille sotte, eh bien ! tant mieux, alors on n'a de chagrin avec rien. Malgré la longueur de ma lettre, il faut que je manifeste ma joie de ce que M. Le Hir et toi soyez en communauté de science, et que tu l'aies choisi pour ton ami. Consulte-le quand tu te trouveras embarrassé ; comme je crois te l'avoir déjà dit, cela ne t'engage à rien, mais il faut un ami à un cœur aimant comme le tien. Présente-lui mes respects et témoigne-lui ma reconnaissance.

Me voici embarrassée ; je ne sais pas si je vais mettre ma lettre dans une enveloppe, dans la crainte qu'elle ne te coûte vingt-quatre sous, je vais essayer. Alors je vais te parler de nos affaires ici. Les cerbères ont délogé, si bien que tout est fermé, à l'exception de la petite cuisine où ils ont logé une pauvre malheureuse famille avec cinq enfants qui ne jouit pas d'une trop bonne réputation. Et qu'importe ? je m'arrangerai bien avec eux ; si leur voisinage me fatigue, j'irai passer trois mois au couvent, en attendant votre arrivée, mes enfants. Mon Dieu ! le joli rêve ! nous sera-t-il donné, mon enfant chéri, de le voir se réaliser ? Pauvre



filles, depuis près de huit ans que je ne l'ai vue ! Si tu as des nouvelles avant moi, tu m'en feras part. Je suis enchantée de la visite que tu as faite aux dames Ulliac et du souvenir qu'elles ont conservé pour Henriette. Cela fera bien plaisir à ta pauvre sœur et à moi aussi, mon fils. Comme tu dis, ce doit être un grand caractère, d'après ses ouvrages ; présente-leur aussi mes respects quand tu auras occasion de les voir.

Tu me donneras dans ta prochaine ta nouvelle adresse, il ne faut pas abuser de l'autre adresse. Ne tarde pas trop à m'écrire, puisque je ne reçois de lettre que de toi, et que je n'ai pas d'autre consolation au monde que de recevoir des nouvelles de mes enfants. Ma lettre est commencée depuis hier et ne partira que demain matin, enfin tu l'auras dimanche. Adieu, mon enfant chéri, puisses-tu ne jamais oublier la vive et sainte tendresse que te porte ta bien tendre mère.

V<sup>o</sup> RENAN

100

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 8 février 1846

Mère chérie,

Il faut que tout de suite je vous écrive encore pour décharger mon cœur et vous dire toutes les impressions que votre dernière lettre que j'ai reçue aujourd'hui même a excitées dans mon cœur. Et puis, chère mère, j'ai une bonne nouvelle que je ne puis vous cacher plus longtemps, c'est que j'ai reçu des nouvelles de notre amie, datées de Florence. Jugez de mon bonheur ! Je vous envoie sa lettre même, où vous trouverez les détails ravissants de son voyage. Elle est à Rome depuis longtemps, et nous ne tarderons pas à recevoir d'elle une lettre datée de la ville éternelle. Mon Dieu ! chère mère, c'est maintenant que j'aime à penser à

elle, à ses agréments et surtout aux joies qui suivront. Dans trois ou quatre mois, chère mère, y songez-vous ?

Pauvre bonne mère, qui a pu déjouer l'innocent artifice par lequel je croyais vous éviter quelques moments de peine ! Ah ! mère chérie, que je me reproche maintenant d'avoir usé une fois envers vous de ce petit détour ! Maman, bonne maman, me le pardonnerez-vous ? Dieu m'est témoin que je n'avais d'autre intention que de vous épargner quelque peine. Mon Dieu ! mon Dieu ! ma bonne mère aura peut-être pleuré, et son Ernest en aura été la cause, oh ! j'en serai toujours inconsolable ! Mais, maman chérie, voyez la position où je me trouvais. Quand on me proposa la place que j'ai acceptée, on ne me laissa pas de délai. Il fallait tout de suite un oui ou un non. Et je ne pensais pas alors que cela fît du côté de ma bonne maman aucune difficulté. Mon Dieu ! je fis peut-être mal, puisque maman n'a pas été contente. Mais au moins je croyais bien faire, mon intention était pure. Ah ! si je pouvais voler là-bas dans cette mansarde chérie, m'asseoir au coin du feu, à côté de la petite table, auprès de ma mère chérie, et là lui ouvrir mon cœur ! Maman chérie, êtes-vous contente ? Mon Dieu ! que cette alternative me désole ! Ah ! quelle épreuve, chère mère ! Et pourtant ma conscience est tranquille et pure. Je n'ai fait qu'obéir à ce que je croyais mon devoir, je n'ai fait que suivre la ligne que des mains qui m'ont toujours si bien guidé traçaient devant moi. M. Le Hir et M. Dupanloup surtout ont été mes grands instigateurs, et je pourrais vous envoyer telle lettre de M. Dupanloup, où il m'en donnait l'ordre formel. Et puis, chère mère, quelle idée vous vous êtes faite de la place que j'occupe ! Figurez-vous bien qu'elle est cent fois plus agréable et plus douce que celle que j'occupais au collège Stanislas. Nulle surveillance à exercer, rien que des répétitions, ce qu'il y a de plus utile et de plus agréable, et j'ajouterai de plus lucratif. Je ne suis nullement obligé, bonne mère, de coucher au dortoir ; j'ai une petite chambre charmante, avec lit, cheminée, etc. Elle me rappelle nos mansardes par sa forme, sa tapisserie et aussi par son rapprochement du ciel ; elle est au troisième étage, mais je ne regrette pas ; on a la vue et l'air pur, on est

élevé au-dessus des cris et du caquetage de la rue, quoiqu'il n'y en ait guère dans la rue que j'habite. Si vous voulez trouver cette rue, prenez votre plan de Paris, chère mère, dirigez vos regards vers cet ancien quartier qui vous était connu du temps où notre Henriette habitait encore ces lieux. Vous êtes dans la rue Saint-Jacques, n'est-ce pas ? mais vous n'êtes pas encore dans ma rue. Vis-à-vis la rue Saint-Jacques, vous voyez une autre longue rue, qui se dirige parallèlement à la première, et qui longe le jardin du Luxembourg ; c'est la célèbre rue de l'Enfer, dont le nom ne doit pas vous effrayer, et d'ailleurs rassurez-vous, ce n'est pas encore ma rue. Entre ces deux longues rues, n'en voyez-vous pas une petite qui traverse de l'une à l'autre, à la hauteur de l'église Saint-Jacques du Haut-Pas, et de l'institution des Sourds-Muets ? Cette rue, si vous lisez bien, s'appelle la rue des *Deux-Églises*. Eh bien ! chère mère, prenez le n° 8 de cette rue, et vous aurez le domicile de votre pauvre Ernest.

Cette rue, chère mère, a des propriétés et des qualités toutes particulières et bien rares à Paris. C'est, je crois, la plus tranquille et la moins populeuse de cette vaste cité. Vous saurez, d'abord, qu'il n'y a de maisons que d'un côté, parce que l'autre côté est occupé par le mur des Sourds-Muets ; ce qui est un immense avantage pour l'agrément de la vue qui s'étend au loin. Et puis, bonne mère, croiriez-vous que toutes les maisons du côté habité se réduisent à *deux*, une institution de demoiselles, et celle que j'habite. Il y a pourtant huit numéros, parce que l'église Saint-Jacques et la sacristie, qui sont aussi de notre côté, en forment deux. Voilà donc, chère mère, une véritable rue de petite ville ; on dirait la rue Stanco ou la rue des Frères. Après cette description topographique, si vous voulez, chère mère, vous faire une idée de ma jolie vue, approchez-vous avec moi de ma fenêtre, levons les persiennes, dont on se passe encore au soleil de février, et regardons ensemble. Quel est cet immense édifice qui est là à notre droite ? C'est, chère mère, cette institution célèbre où par des procédés habiles on parvient à donner aux malheureux sourds-muets les bienfaits de l'éducation. Je vois, bonne mère, ces

pauvres enfants, tous les soins que l'on prend d'eux pour développer leur intelligence, et je suis quelquefois touché jusqu'aux larmes de leur air simple et ingénu. J'ai sous mes fenêtres leur vaste parc, orné de pièces d'eau et de bosquets touffus, ma récréation est de les regarder se livrant à leurs jeux muets et silencieux, mais gais et paisibles, et animés par les signes qu'ils s'adressent et la cordialité qu'ils se témoignent.

Mais continuons, chère mère, notre petite revue. Tous-jours à notre droite, nous entrevoyons tout près de nous le clocher et l'église de Saint-Jacques, la paroisse de notre Henriette autrefois, et, là-bas, derrière l'institution des Sourds-Muets, le vaste dôme du Val-de-Grâce. Enfin, bonne mère, j'entrevois là une maison qui m'est bien chère et sur laquelle j'arrête bien souvent mes regards. C'est celle que notre Henriette a habitée durant les dernières années de son séjour à Paris, celle où je l'ai vue malade, triste et souffrante. Ah ! maman, que de souvenirs et de réflexions ! Avançons ; devant nous, là-bas, dans le lointain, au-delà de ce petit bois, où s'amuse nos petits sourds-muets, quelles sont ces masses graves et imposantes ? C'est l'Observatoire, chère mère, et au-dessus d'énormes échafaudages. C'est que l'on construit là, bonne mère, sur la plate-forme, une chambre à M. Arago, dont les toits et les murs seront tout en cristal. Il passera les nuits là, avec sa lunette, à regarder la lune et les étoiles. Avançons, chère mère ; voyez-vous, là-bas, au coin du boulevard du Mont-Parnasse, une petite maison carrée, à un étage, comme les maisons de Tréguier, située au milieu des arbres et des jardins ; c'est, chère mère, la maison des dames Ulliac, si bonnes, si simples, si pleines d'affection pour nous. — Et, à notre gauche, bonne mère, que verrons-nous ? De beaux arbres qui bientôt seront verts, des promeneurs, des dames qui lisent le journal au soleil de février, des petits enfants dans des voitures traînées par des chèvres, etc. C'est le Luxembourg, chère mère, charmante promenade bien tranquille et fréquentée par toutes les personnes du meilleur ton. C'est que ce quartier, bonne mère, est le plus sain de tout Paris, à cause du voisinage des arbres et des pro-

menades. Enfin, bonne mère, n'entrevoyez-vous pas là-bas, bien loin, du côté de la Bretagne, ces hautes collines couvertes de bois ? C'est hors de Paris, bonne mère, ce sont les collines de Meudon et de Saint-Cloud, où j'allais me promener autrefois, quand j'étais à Issy. Et ces grosses cloches que nous entendons ? Ce sont, bonne mère, les cloches de Saint-Sulpice, dont le beau son me fait palpiter le cœur. Pauvre mère, voilà que j'ai perdu mon temps à me promener ainsi avec vous sur tout mon horizon et je n'ai pas songé à vous parler de choses plus importantes.

Le premier soin, bonne mère, d'un cœur élevé et honnête, ce sont les égards et les bons procédés; je n'ai qu'à me louer sous ce rapport de tout ce qui m'environne. J'ai peu de rapports avec les maîtres de la maison; je ne les vois guère qu'aux repas; mais ils sont pleins d'attentions et de soins pour moi. Ce sont surtout des gens très religieux, et leur institution est connue partout sous ce rapport. Quant aux élèves, ils m'aiment beaucoup; je les caresse et les encourage, et cela leur plaît beaucoup. Au premier jour de l'an, j'ai été accablé de dragées et de bonbons. Pauvre mère, il faut finir, je réserve pour ma prochaine lettre une foule de choses intéressantes. Mon adresse : rue des Deux-Églises, 8, institution Crouzet; mais il n'est pas nécessaire d'ajouter ceci. Maman chérie, une lettre le plus tôt possible, n'est-ce pas ? Mon cœur ne pense qu'à vous. Courage, mère chérie, bientôt... bientôt... Et puis, mère, au nom du ciel, n'allez pas au couvent, non, j'aime mieux encore vous savoir dans vos mansardes. Voyez-vous quelqu'un pour vous distraire ? Bientôt... bientôt... bonne mère ! Adieu, maman chérie, adieu, la meilleure des mères, puissiez-vous être aussi heureuse que le voudraient mes souhaits. Puissent vos jours être désormais filés de soie ! J'attends tout, bonne mère, de l'avenir, et d'un avenir fort rapproché. Adieu, une dernière fois, votre fils tendre et respectueux.

E. R.



101

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 24 février 1846

Chère bonne mère,

Presque aussitôt que j'ai reçu votre lettre, il faut que je vous écrive ; chacune d'elles produit sur moi de si vives impressions que c'est une nécessité pour moi de les verser dans le cœur de ma mère. Je laisse donc les badauds courir après le bœuf gras et son cortège, et je viens passer délicieusement mon après-midi avec vous, ô la plus chère et la meilleure des mères. O maman chérie, que j'avais besoin de recevoir votre dernière lettre, et pourtant elle m'a fait bien de la peine en m'apprenant que vous aviez souffert et que votre Ernest en avait été la cause bien involontaire. Vous me *pardonnez*, dites-vous, pauvre chère maman ; hélas ! j'ai donc commis une faute ; une faute envers ma mère, oh ! j'en serai toute ma vie inconsolable. Mon Dieu ! que ne puis-je vous faire comprendre la circonstance difficile où je me suis trouvé, M. Dupanloup, M. Le Hir m'entraînant d'un côté, la crainte de déplaire à ma pauvre mère me retenant de l'autre. Ah ! si j'avais su que cela dût lui coûter des larmes, mon Dieu ! je leur aurais dit non de bon cœur. J'en étais tout en colère contre ceux qui m'y avaient entraîné, M. Dupanloup surtout qui me poussait l'épée dans les reins. Je ne puis vous dire tous les moyens qu'il a employés pour me retirer de Stanislas, jusqu'à me proposer d'aller passer huit jours à la campagne avec M. de Ravignan, pour colorer ma sortie aux yeux de ces messieurs. Mais cela n'a pas été nécessaire. Et puis, chère mère, savez-vous que le projet était tentant ? Plus j'avance, plus je vois que l'affaire de notre grammaire hébraïque est inappréciable. Elle sera finie bien plus tôt que je ne le pensais et je suis parfaitement satisfait de ce que j'en ai déjà fait. Je l'ai communiqué à M. Le Hir qui en a été

enchanté. J'y reviendrai, bonne mère, mais auparavant, il faut que je vous rassure encore sur ma position actuelle.

En vérité, chère mère, vous vous la dépeignez sous de bien noires couleurs. Eh bien ! je puis vous assurer dans toute la franchise de mon âme, que, quoique je fusse fort bien à Stanislas, néanmoins je suis incomparablement mieux ici. Presque tout mon temps est à moi, et le temps qui m'est pris est employé utilement : ces répétitions, bonne mère, données aux classes avancées sont le meilleur exercice pour les grades littéraires. Et puis, bonne mère, savez-vous que le titre de répétiteur des classes d'un collège n'est nullement à dédaigner ; on n'y admet d'ordinaire que des licenciés, et ce n'est qu'après avoir reçu de Saint-Nicolas les renseignements les plus satisfaisants sur mes études qu'on s'est décidé à me confier cette charge, plus difficile en un sens que celle du professeur, qui peut préparer sa classe autant que bon lui semble, au lieu que le répétiteur est obligé de prendre les devoirs tels qu'on les lui envoie, sans savoir quels ils seront. Du reste tous les élèves sont enchantés de la manière dont je m'en tire, et je leur fais beaucoup de bien par la manière douce et morale dont j'agis avec eux. Mon Dieu ! chère mère, quelle idée vous vous êtes faite des pensions ; en vérité, peu m'importe ce que sont les autres ; mais celle-ci est, je peux vous l'assurer, la maison la plus honnête, la plus rangée, la plus religieuse qu'on puisse voir. M. Crouzet a fait lui-même des études théologiques dans un séminaire. Elle est du reste si peu nombreuse, qu'on croirait la maison déserte ; il y a à peine dix-huit à vingt élèves, ce qui, comme vous le comprenez, est ce qui me convenait le mieux. Ce sont tous des enfants de bonne famille, et parfaitement élevés. Je n'ai jamais vu une réunion d'enfants d'un caractère plus souple et plus facile à manier ; mais aussi ils ont généralement le défaut du caractère parisien : d'une amabilité charmante, mais mous et faibles comme de la paille mouillée. Impossible de les appliquer aux choses sérieuses — heureusement que ce n'est pas mon affaire. Quand je compare cela à nos petits paysans, si intelligents sous leur écorce grossière, je regrette que tant de natures riches et éner-

giques ne viennent pas supplanter ces petits enfants de salon. Ils contrastent singulièrement avec mes lurons de Stanislas, qui étaient bien la troupe la plus éveillée et la plus spirituelle, mais aussi la plus espiègle du monde. Cette pension dépend du collège Henri IV, et c'est là que les élèves vont en classe ; ce sont donc les devoirs de ce célèbre collège que je corrige tous les jours ; je me suis trouvé par là en rapport avec les professeurs les plus fameux de Paris.

Vous avez l'air de croire, bonne mère, que ma chambre est une mansarde suspendue entre ciel et terre, sans cheminée, etc. Non, non, bonne mère, c'est une fort jolie chambre, avec cheminée en marbre, etc. Il y a plus, c'est que j'ai autour de moi deux ou trois chambres vides, dont je puis user à mon gré. La pension, comme je vous l'ai dit, est fort peu nombreuse, et pourtant notre immense maison pourrait contenir une soixantaine d'élèves. A peine le premier étage est-il occupé par les besoins de la pension, tout le reste est vide, en sorte que c'est un repos que je n'avais pas encore trouvé depuis que j'ai quitté Issy. Si on n'entendait au loin le roulement des voitures, et les chanteurs en plein vent, qui inondent par essaim ces quartiers de gens retirés, on se croirait à cent lieues de Paris. J'ai pourtant porte à porte de ma chambre un voisin des plus aimables. C'est un jeune homme, qui se prépare à prendre ses grades dans la science, après avoir remporté au lycée Henri IV et au grand concours les plus brillants succès. C'est le fils d'un des plus célèbres médecins de Paris, M. Berthelot. J'ai connu peu de jeunes gens aussi distingués, aussi religieux, aussi graves ; il semble que nous fussions taillés l'un pour l'autre. Aussi après nous être longtemps étudiés l'un l'autre, en nous tenant dans les limites de la politesse, nous avons reconnu que nous étions dignes d'être amis. Au milieu de nos longues études, nous allons nous délasser en passant un quart d'heure au coin du feu l'un de l'autre. Souvent même nous travaillons ensemble, le soir surtout. Il a voulu à toute force que je lui apprenne l'hébreu, et il m'aide beaucoup dans le travail de ma grammaire.

Pauvre chère mère, j'ai tant de choses à vous dire que je

ne sais par où commencer pour débrouiller ce chaos. Je vous ai parlé de ma grammaire hébraïque ; c'est qu'elle avance étonnamment, bonne mère, j'ai été surpris en relisant mes notes de voir que je n'avais presque rien à y changer. Mais je veux les enrichir de recherches nouvelles. Pour cela, je fais de longues séances dans les bibliothèques ; demain j'irai passer ma journée à la Bibliothèque royale ; car celle-là est si loin, qu'il faut partir dès le matin, et ne revenir que le soir ; j'entends à trois heures, parce que toutes les bibliothèques ferment à cette heure. Ainsi ne soyez pas inquiète sur mes courses de nuit ; je n'en fais absolument aucune. Si je n'avais pas autre chose à faire, ma grammaire serait, je crois, achevée vers le mois d'août ; mais, comme je travaille aussi à ma licence, que je passerai probablement au mois d'octobre, je serai obligé d'en retarder un peu l'achèvement ; du reste, le travail ne pourra qu'y gagner, et il serait difficile d'ailleurs que l'impression fût terminée pour le commencement de la prochaine année scolaire. Car les épreuves de ces ouvrages sont énormément longues à corriger. C'est là qu'il faudra de la patience, bonne mère !

Je suis très assidûment les cours de la Sorbonne et du Collège de France, qui me sont utiles pour ma licence. Je vous en parlerai avec détail la prochaine fois. C'est vraiment ravissant ; figurez-vous deux ou trois heures passées tous les jours avec ce que le monde littéraire possède de plus distingué. Tous ces brouillons, qui au commencement de l'année venaient empester notre paisible salle, ont été heureusement mis à la porte, et maintenant nous sommes tranquilles. Il n'y a que le digne M. Lenormant qui en ait pâti ; mais les gens sensés sont pour lui, et j'ai pu voir de mes propres yeux tout le dégoût que témoignaient les personnes graves contre les menées de sept à huit mauvais sujets ; car je peux certifier qu'ils n'étaient pas davantage ; mais vous comprenez que sept à huit brouillons peuvent faire du bruit comme cent, au lieu que les gens sages se taisent. Mais ce silence à lui seul est bien éloquent. Le cours de M. Ozanam surtout est ravissant ; aussi est-il interrompu par des applaudissements



continuels, et pourtant ce n'est qu'une apologie constante de tout ce qu'il y a de plus saint et de plus respectable. Je vous envoie sous bande, bonne mère, le programme de tous les cours qui se font dans Paris; j'ai marqué d'un petit trait ceux où je suis le plus assidu. Vous pourrez me suivre ainsi suivant tous les jours de la semaine. Je vous donnerai la prochaine fois plus de détails.

Cette fois, bonne mère, il faut que je vous donne encore l'ordre de ma journée. Cet ordre n'est pas le même pour tous les jours, bonne mère, parce que les cours et les bibliothèques ne sont pas aux mêmes heures; je vous donnerai la prochaine fois l'ordre pour chaque jour de la semaine. Voici généralement comme se passe chaque journée. Le premier déjeuner, bonne mère, a lieu à huit heures; il suffit donc que je sois levé pour ce moment; mais je ne dépasse jamais six heures et demie ou sept heures; cela dépend de l'heure où je me suis couché la veille. A huit heures, un premier déjeuner, qui se compose du lait chaud et du petit pain mollet. Puis je travaille jusque vers neuf heures et demie ou dix heures. Alors j'ai ordinairement quelque cours, où je me rends trois fois par semaine, mardi, jeudi, samedi, je donne aussi à onze heures une répétition de mathématiques à un élève qui se prépare à entrer à l'École polytechnique. A midi, a lieu ce qu'on appelle ici le *déjeuner*; c'est un vrai dîner, plat de viande, plat de légumes, dessert, etc. — Puis je vais à mes cours de l'après-midi, qui m'occupent ordinairement jusqu'à trois ou quatre heures. Alors je reviens, je travaille dans ma chambre, et à trois [*sic*] heures a lieu notre *dîner* (nous autres nous dirions souper); potage, plat de viande, plat de légumes, dessert. Après le dîner, quelques moments de causerie avec M. Berthelot dans le parc, ou au coin du feu, s'il fait mauvais temps. Puis je travaille jusqu'à sept heures. A sept heures, je vais donner mes répétitions qui m'occupent ordinairement jusque vers neuf heures. Alors je remonte dans ma chambre et je pousse mon travail aussi loin que bon me semble. Néanmoins je dépasse rarement minuit. Quand il n'y a pas de cours le matin ou le soir, je vais à quelque bibliothèque, soit Sainte-Geneviève, Mazarine ou de l'Ins-



titut, pour laquelle M. Stanislas Julien, à qui j'ai été porter félicitations de son nouvel honneur, m'a procuré entrée : car celle-ci n'est ouverte qu'aux membres de l'Institut, ou à ceux qui s'y présentent avec une lettre de l'un d'eux.

Quoique cette vie soit fort occupée, chère mère, elle ne me fatigue pas du tout. C'est pour moi un exercice fort salulaire d'aller et de venir quatre ou cinq fois par jour de la Sorbonne, du Collège de France ou des bibliothèques. Pendant ce temps-là, je pense à ma mère, je me délecte de charmantes espérances, je nourris mes chères réflexions ; car dans ces rues de Paris, où l'on n'est connu de personne, on est libre comme dans sa chambre. Et puis, chère mère, j'ai à côté de moi l'église Saint-Jacques, où je vais prier Dieu et reprendre des forces. Souvent aussi je vais à Saint-Sulpice, surtout le dimanche, et puis régulièrement tous les huit jours, pour voir M. Le Hir. Mon Dieu ! chère mère, quel ami j'ai trouvé en lui, je ne puis vous dire tout ce que je lui dois. Il parle de moi à tout le monde, à M. Quatremère, etc. Il veut absolument me pousser dans les langues orientales, aujourd'hui si peu cultivées. Vous comprenez qu'un ouvrage sera le meilleur introducteur. — Mon Dieu ! mon Dieu ! l'espace me manque, je crains même d'avoir dépassé les limites du poids, et j'aurais encore tant de choses à dire à ma pauvre mère ! Je n'ai encore reçu aucune nouvelle de notre chère voyageuse de Rome. Que je vous remercie, chère mère, de m'avoir fait part des vôtres. J'en attends tous les jours. Que j'aime à me reporter vers elle dans cette capitale du monde et des arts ! Jugez de ce qu'elle aura à nous raconter, bonne mère, dans un jour qui n'est pas loin. Adieu, adieu, chère maman, je vous envoie mon cœur ; lisez-le et voyez s'il vous aime. Une lettre bientôt, mère, pour me dire que vous êtes contente. Adieu, adieu.

Votre fils tendre et respectueux,

E. RENAN

## HENRIETTE RENAN A SA MÈRE

Rome, 15 mars 1845

J'ai bien des lettres en retard, bien des réponses arriérées, ma bonne mère, mais je les remets toutes pour vous écrire au plus tôt, vous voyant livrée à des inquiétudes que j'espère diminuer beaucoup par mes explications, et peut-être même dissiper entièrement. Ces seuls mots vous diront que je veux vous parler d'Ernest et de ce qui s'est passé relativement à lui depuis quelques mois. En effet, chère maman, j'ai connu successivement et les motifs qui le faisaient agir et les différentes déterminations qu'il a prises. Dès les premiers moments, j'aurais voulu qu'il vous les communiquât de même; je le lui ai fortement conseillé, attendu que les détours, même les plus innocents, ne sont à mes yeux que des détours, c'est-à-dire des choses qu'il faut éviter avec soin. La crainte de vous faire de la peine, de vous affecter trop vivement par une nouvelle inattendue, l'espérance de vous amener sans secousse à envisager un changement possible dans son avenir, voilà ce qui l'a retenu, ce qui l'a porté à me supplier avec les plus vives instances de garder pour moi seule ce qu'il me confiait. Maintenant, chère maman, que je vois dans quelles incertitudes vous avez été plongée, je regrette, et de toute mon âme, de n'avoir pas suivi mon impulsion personnelle, car je vous assure, ma bonne mère, en toute sincérité, qu'il n'y a rien à cacher, qu'il n'y a rien d'affligeant dans ce que j'ai à vous apprendre. Vous le penserez comme moi, lorsque je vous aurai raconté les différentes phases de cette affaire.

Il y a environ dix-huit mois que j'ai vu poindre pour la première fois dans les lettres d'Ernest de l'hésitation à s'engager dans la carrière vers laquelle on avait, peut-être imprudemment, dirigé son enfance. Aucune répulsion ne fut d'abord exprimée, mais il se plaignait de l'opinion qui rend un jeune homme responsable des actions d'autrui, puisqu'il porte la peine de décisions qui ont été prises dans

un âge où sa raison n'était pas encore développée. Je devais répondre, je répondis qu'en effet cette opinion serait une barbarie si elle existait, mais qu'une âme honnête ne pouvait la partager ; que nul d'entre nous n'avait eu l'intention, ne pouvait avoir le désir de décider de son sort ; qu'au nom de tout ce qu'il y a de plus respectable, je le suppliais de n'écouter, en matière si grave, que les inspirations qui lui seraient propres, que les enseignements de sa raison et de sa conscience.

Dans les premiers mois de l'année dernière, il m'écrivit de nouveau et me dit qu'il était résolu à s'arrêter un peu, à se donner le temps d'envisager ce qui l'attendait, ce qui avait été tracé pour lui dans un temps où il n'était certainement pas d'âge à choisir. Comme je le devais, j'applaudis beaucoup à cette résolution, je l'engageai à tout juger par lui-même, en lui répétant, ce qui est parfaitement vrai, que toute influence devait cesser ici, que *lui seul* devait approfondir et décider. J'ajoutais que j'étais toute prête à le seconder *matériellement*, et que je laissais à sa disposition de passer deux ans à l'étranger ou de se livrer pendant le même temps à des études libres dans Paris. Et lui et moi nous penchâmes d'abord pour le premier des moyens ; puis, nous revînmes au second, comme plus propre à lui former une nouvelle carrière, s'il se décidait pour un changement, ce qui à chaque lettre me paraissait de plus en plus probable. Plusieurs mois s'étaient écoulés dans cette correspondance : les vacances approchaient ; je l'engageai à les passer près de vous, chère maman, et à profiter de ce temps pour vous parler franchement de sa situation. Je cherchai à l'encourager en lui disant, ce qui ne peut être que juste, ce me semble, qu'une mère aime son enfant pour lui et non pour elle, que dans sa tendresse il n'y a pas de personnalité, et que par conséquent vous ne sauriez être affligée de le voir s'éloigner d'une carrière qui ne pouvait pas le rendre heureux. J'ajoutai que si cet aveu lui était pénible, je me chargeais de vous l'écrire, persuadée que vous ne pouviez désirer que le voir agir avec sagesse et prudence. Ce fut alors qu'il me demanda en grâce de me conformer à ce qu'il désirait pour vous, chère maman, et ce fut alors aussi que

je lui adressai à Tréguier cette lettre que vous avez vue et dans laquelle je lui conseillais, à son retour à Paris, de s'établir dans une chambre d'étudiant et de faire les démarches ainsi que les études nécessaires pour obtenir ses grades dans les facultés des lettres et des sciences. Un peu plus tard, je lui adressai à Saint-Malo des détails et des renseignements relatifs à son logement, à sa pension, à tout ce qui pouvait lui causer quelque difficulté. D'abord, il modifia un peu les conseils que je lui avais donnés, mais bientôt il dut y revenir. Vous savez, chère maman, qu'à son arrivée à Paris il se rendit dans la maison où il avait passé les deux ou trois dernières années et qu'il en ressortit presque aussitôt pour entrer au collège S... Le motif qui lui a fait quitter ce second établissement n'est pas celui qu'Alain exprimait dans sa lettre à mon oncle Forestier. Ernest connaissait cette maison, et s'il avait craint l'entourage dont il était question, il n'y serait pas entré. Sa rupture avec les directeurs de ce collège est tout à fait à son avantage, et je ne puis que l'en approuver hautement. Il mérite sur ce point d'autant plus d'éloges qu'il a agi de lui-même, sans avoir l'appui de mes conseils : les déplacements de mon voyage ont été cause que j'ai reçu presque en même temps la nouvelle de son entrée dans cet établissement et celle de sa sortie. Et ceci, chère maman, je ne puis pas le justifier par des détails, car j'écris une lettre qui sera lue à la poste; mais je vous dirai seulement, et j'espère qu'en attendant mieux vous me croirez sur parole, qu'on a manqué envers lui de bonne foi, et qu'il était de son devoir de quitter cette maison.

Il revint alors aux conseils que je lui avais donnés pendant les vacances ; mais, délicatement, ne voulant pas puiser dans la bourse que je lui ouvrais de grand cœur, il prit sa chambre d'étudiant dans une institution parfaitement honorable où il s'est fait une position temporaire telle qu'il pouvait la souhaiter. Il trouve dans cette maison égards et convenance dans la vie matérielle; il y donne deux ou trois heures de leçons dans chaque journée, et reçoit en retour sa pension, sa chambre, son blanchissage, etc. En outre, il a dans le même établissement quelques



répétitions particulières qui lui donnent chaque mois ce qui lui est nécessaire pour ses autres dépenses, et même au-delà, d'après ce qu'il me dit. J'ai appelé sa situation présente *position temporaire*, parce qu'il est bien entendu qu'elle n'a été acceptée que pour le temps qu'il doit consacrer à obtenir ses grades. Il vient de passer l'examen du baccalauréat; au mois d'octobre il peut subir celui de la licence, et une fois licencié il peut prétendre à un enseignement élevé, sa carrière se trace tout naturellement et sans difficulté. Vous le voyez donc, ma chère maman, il n'y a d'inquiétudes à se faire ni dans le présent, ni dans l'avenir. Dans le présent, il se suffit, il a le temps de se livrer à des études, de suivre tous les cours d'enseignement supérieur, et il est dans un établissement que j'ai toutes les données nécessaires pour bien juger. Dans l'avenir, il a en perspective certaine, mais sans aucune obligation, une carrière qui lui attirera de l'estime, de la considération, et qui lui donnera une existence indépendante et assurée. Je ne l'ai poussé à rien, je ne l'ai engagé à rien, bien loin de là, je n'ai cessé de lui répéter que lui et *lui seul* devait décider de son avenir, que nul ne doit ni ne peut avoir d'influence en pareille matière, puisque ce qui semble du bonheur à l'un est souvent du malheur pour un autre; mais j'ai dû lui prêter mon appui, l'aider de toutes mes facultés, du moment qu'il m'a dit que sa conscience pourrait lui faire un devoir de ne pas suivre l'impulsion qu'on lui avait donnée. Dieu m'a donné la possibilité d'accomplir cette grande tâche : matériellement, en lui envoyant des fonds auxquels il n'a pas voulu toucher, mais qui ne cesseront d'être à sa disposition tant que cela pourra être utile, en lui fournissant des renseignements sur tout ce qui pouvait être pour lui une cause d'embarras; intellectuellement, en le recommandant à des hommes éminents et distingués dont la bonne volonté pour moi ne pouvait m'être suspecte. Un de nos savants orientalistes que j'ai beaucoup connu à Paris ainsi que toute sa famille, a, pour moi, parfaitement accueilli notre Ernest et l'aidera en toutes choses pour les langues anciennes de l'Orient qui peuvent lui être une si grande ressource; un autre homme excellent, dans lequel, ainsi que dans sa



femme, je trouvais une très agréable société, lui a déjà rendu un grand service et est tout disposé à lui en rendre encore au ministère de l'Instruction publique où il occupe une place élevée; un troisième se charge des détails relatifs aux choses positives de la vie; enfin jamais jeune homme de vingt-trois ans ne fut plus entouré d'appuis et de bienveillance. Tout ceci, très chère maman, je ne vous le dis que pour vous prouver qu'il n'est raisonnable de concevoir pour lui aucune inquiétude; j'ai été trop heureuse de lui épargner quelques épines, et d'ailleurs je n'ai fait que mon devoir qui était de lui dire : « Toi seul dois décider et agir, mais moi, je dois te rendre possible de le faire avec liberté et discernement. »

J'ai la certitude, et nous devons l'avoir tous, qu'Ernest sera un honnête homme, un homme distingué et supérieur dans la voie qu'il suivra; c'est tout ce que pour nous-mêmes nous pouvons lui demander : je n'ai jamais compris qu'il nous dût autre chose, quoique je sache combien son âme est généreuse et dévouée. C'est de lui qu'il s'agit en ceci, et nullement de nous; vous le sentirez comme moi, ma bonne mère, et ce serait vous faire injure que d'insister. Une de vos lettres, chère maman, celle où vous lui avez annoncé que vous le saviez dans un établissement privé, lui a fait beaucoup de peine; de grâce, tranquillisez-le; l'idée de vous affliger le bouleverse, et pourtant il ne peut obéir en ceci à des suggestions qui viennent du dehors, quelque sacrée qu'en soit la source. Le malheureux garçon m'écrivait ici il y a environ six semaines : « Une seule chose me désole, chère amie; c'est ma pauvre mère. J'avais voulu la préparer à ma sortie du collège S... et j'en reçois une lettre désolante. C'est qu'elle m'aime, cette pauvre mère, Dieu sait combien ! Mais moi, que pouvais-je contre ma conscience ? Ah ! je le répète du fond de mon âme, s'il n'eût été question que du bonheur de ma vie, je l'eusse sacrifié de grand cœur... Mon Dieu ! devais-je penser que vous m'imposeriez pour devoir d'accabler de peine celle pour qui vous avez mis tant d'amour en mon cœur ! » Ma chère maman, nous nous aimons comme on s'aime rarement dans ce triste monde, ne nous faisons donc pas

tant de mal ! Écrivez-lui que vous serez heureuse pourvu qu'il soit toujours ce qu'il ne peut cesser d'être, un fils aimant et bon, un homme probe et consciencieux, et vous lui ferez un bien inexprimable, infini, et je vous en remercierai avec la plus tendre, la plus vive reconnaissance. Croyez-moi, ma bonne mère, les agitations de ma vie m'ont fait beaucoup voir, beaucoup connaître, beaucoup observer ; j'ai acquis plus d'expérience que bien des personnes qui ont vécu quatre-vingts ans dans notre chère province ; eh bien ! c'est avec cette expérience, cette raison mûrie par les événements que je vous assure qu'il n'y a rien à craindre pour notre Ernest, que dans toutes les voies il sera toujours digne d'être votre enfant bien-aimé, d'être le frère et presque le fils de mon adoption... Écrivez-lui donc quelques bonnes paroles ; je vous en supplie encore en finissant. Il a lutté avec courage, il est dans un bon chemin ; soutenons-le, nous qui devons l'aimer pour tout le monde ici-bas. Notre Alain a peut-être eu tort dans les formes de la lettre que vous avez vue par un si malheureux hasard, mais je vous assure qu'il a été bien bon pour Ernest, et s'il était possible de rien ajouter à la tendresse que je porte à mon excellent ami, je l'aimerais doublement pour le soutien qu'il a donné à notre bon enfant dans un moment où son âme était cruellement abattue. Ma mère, vous le voyez, vous méritez, vous mériterez toujours d'être appelée une *mère heureuse* ; ne désolerez donc pas ce pauvre Ernest aux yeux duquel rien ne peut compenser une larme qu'il vous aurait fait verser. J'en laisse couler moi-même en vous écrivant ceci... Oh ! dites-moi que ma demande est exaucée, que vous êtes tranquille et que vous tranquillisez notre cher et laborieux ami ! Si vous saviez comme il travaille, comme il pense à nous !

J'apprends avec beaucoup de peine, chère maman, que vos maux de tête sont toujours aussi cruels et aussi fréquents. C'est une bien malheureuse disposition de santé dont j'ai complètement hérité, ma bonne mère, et que j'ai retrouvée sous tous les climats. Si j'étais au moins seule à les éprouver ! Mais penser que vous y êtes en proie m'est extrêmement pénible. Et à cet ennuyeux mal il n'y a aucun

remède à indiquer ; je sais par expérience qu'il résiste à tous les traitements. Pendant longtemps, j'avais, chaque mois, deux ou trois violentes migraines avec de forts vomissements de bile, et le reste du temps j'étais à peu près tranquille. Maintenant je n'ai plus que très rarement ces grands accidents, mais je ressens dans la tête une douleur à peu près continue qui me semble parfois bien fatigante, et qui me laisse regretter les migraines d'autrefois. Pourquoi faut-il, chère maman, que dans ces mauvais instants je sois réduite à penser que vous souffrez peut-être encore davantage ?

Rome a été oubliée dans cette longue causerie, ma bonne mère ; c'est que tant de choses passent avant elle dans mon esprit et dans mon cœur ! D'ailleurs, je n'avais aujourd'hui en vous écrivant qu'un but et qu'un désir : c'était de mettre fin à vos incertitudes par le récit de la vérité, et de calmer vos craintes en vous assurant que rien ne les justifie. Le ciel récompenserait tous les sacrifices de ma vie en m'accordant le bonheur de réussir. J'espère tout de votre droiture, de votre jugement, de votre raison, et surtout de votre tendresse pour nous. Oh ! dites-moi que je ne me suis pas trompée !

Écrivez-moi toujours ici, chère maman, à la même adresse ; nous ne sommes pas près de quitter Rome, c'est-à-dire que nous y resterons certainement jusqu'au mois de mai. Ce voyage nous a épargné bien des peines, ma bonne mère, de bien tristes événements se passent dans le malheureux pays que j'habitais, et notre correspondance eût été à peu près impossible (1). La Pologne ne m'a pas toujours offert ce que j'aurais pu en attendre, mais je n'en ai pas jugé moins impartialement son triste sort, son épouvantable destinée. Tous les jours de notre vie, ma chère maman, remercions Dieu de nous avoir fait naître sur le sol de la France. Mille baisers du cœur, ma bonne mère, en attendant mieux dans un prochain avenir... Écrivez-moi ; je vous en prie.

HENRIETTE RENAN

(1) L'oppression de la Pologne par la Russie suscitait des révoltes perpétuelles chez les Polonais. Elles devaient aboutir au soulèvement de Posen (22 février 1846).

103

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 22 mars 1846

Bonne chère mère,

Il faut encore que je vous écrive presque de suite; mon cœur est si plein de choses à vous dire qu'il attend sans cesse vos réponses afin de pouvoir y répondre encore à mon tour. Il redoute toujours de ne pas avoir assez fait comprendre à sa mère chérie combien il l'aime, comment il ne songe qu'à elle et à son bonheur, comment il ne se laissera gouverner que par les motifs supérieurs du devoir et de la tendresse. Pauvre bonne mère, vous avez souffert et j'en ai été la cause; oh! que cette pensée m'est cruelle: je ne me la pardonnerais jamais, si la légèreté ou l'inconstance en avaient été la cause. Non, non, chère mère, jugez mieux votre Ernest; eh quoi! ne le connaissez-vous pas? Son cœur fut-il jamais un problème pour vous? Que Dieu soit interprète entre nous deux, et vous fasse comprendre tout ce qu'il y a au fond de mon cœur de doux, d'aimant et de pur. Ne craignez rien, chère mère, je serai toujours tel: tout ce qui n'est pas aimable et bon me fait horreur, je serai toujours cet Ernest qui a fait son éducation morale doucement et paisiblement sur les genoux de sa mère, et avec ses livres, là-bas, dans cette chère mansarde, où ma pensée vole sans cesse. Maman, chère maman, je ne serai heureux que quand je saurai que votre cœur n'a pas douté un instant du mien. Courage aussi, chère mère, il viendra bientôt le jour heureux que nous attendons depuis si longtemps, il est peut-être bien proche, courage, courage!

J'ai reçu il y a deux ou trois jours, chère mère, une lettre de notre chère amie de Rome. Sa santé est parfaite, l'air d'Italie, me dit-elle, serait capable de ressusciter les morts, jugez donc quel bien il fait aux vivants. Elle me donne des détails charmants sur Rome et ses monuments. Je ne vous

les répète pas, chère mère, car je suis persuadé que vous en avez encore bien plus sur ce sujet dans votre lettre. Mais ce qu'il y a pour nous de plus intéressant, c'est que son retour en France est décidément et irrévocablement arrêté. Si elle ne vous en parlait pas encore dans sa lettre, chère mère, c'est sans doute qu'elle pensait que vous le saviez déjà. Quelle providence, chère mère, qu'elle ait quitté si à temps cette malheureuse Pologne ! C'est bien là, j'espère, ce qu'on appelle prendre son moment. Avez-vous vu le massacre des seigneurs à Zamosk même ? Bon Dieu ! j'en ai frémi. Je suis persuadé pour ma part que les Zamoyski étaient informés de tous ces complots, et que le voyage d'Italie n'était qu'un prétexte pour se tirer du grabuge. Il y a plus, chère mère, j'ai idée qu'ils ne retourneront plus en Pologne, et qu'ils vont définitivement retourner en France. Ils seraient bien fous en vérité de remettre le pied sur cette terre malheureuse. Quel bonheur, chère mère, si ce rêve se réalisait, et voyez pourtant combien il est vraisemblable. Ce qu'il y a de sûr au moins, c'est que dans quelques mois nous aurons embrassé notre amie. N'en doutez plus, chère mère, la chose est indubitable. Ne songeons donc plus qu'à notre bonheur.

Mes travaux, chère mère, avancent avec une rapidité merveilleuse. On dirait que mon bon ange en fait la moitié pour moi tant que je dors. J'ai eu presque la tentation de passer ma licence au mois de juillet ; seulement on m'accorderait peut-être difficilement de passer mon examen si peu de temps après mon baccalauréat. Vous avez vu avec peine, chère mère, que l'époque des examens d'octobre coïncidait malheureusement avec celle où nous goûtions d'ordinaire le bonheur d'être ensemble. C'est vrai, bonne mère, et moi-même j'en suis bien contrarié. Mais cela ne ferait que différer d'assez peu notre bonheur ; car qui m'empêchera d'aller me reposer avec vous, après avoir passé mon examen ? Ce n'est plus comme autrefois où nous étions obligés de nous renfermer dans les vacances. Et puis, chère mère, je vous avoue que pour ma part je suis persuadé que c'est vous qui cette fois viendrez me trouver, et peut-être plus tôt que vous ne pensez : je parierais cent contre un que



loin que notre entrevue soit différée, elle sera avancée. Nous ne pourrons bien décider tout ceci, que quand nous connaîtrons l'itinéraire de notre amie et les circonstances de son voyage en France.

Vous me demandiez, chère mère, si j'avais reçu mon diplôme de bachelier. Oui, chère mère, je suis en possession de ce précieux parchemin, en bonne et due forme, signé et contresigné de M. de Salvandy, etc., et cela sans condition ni restriction, comme si j'avais fait mes études dans le premier collège royal. Vous voyez que voilà une grande difficulté levée, chère mère. Maintenant il ne me reste plus que ma licence, c'est là le grand pas et le plus difficile, car après cela il ne restera plus que la thèse de docteur, et cette dernière épreuve est de toutes la plus facile et la plus honorable. Le candidat choisit à son gré un sujet, sur lequel il fait une thèse ou dissertation imprimée, et puis il soutient sa thèse devant la Faculté des Lettres. J'ai déjà mon sujet tout choisi, et je m'en occuperai aussitôt après ma licence. Vous voyez donc que le but n'est pas si éloigné de nous. Quant aux positions, chère mère, ne craignez rien, elles se présenteront en foule à moi aussitôt que j'aurai mes grades. Croiriez-vous que déjà on m'a fait des propositions les plus avantageuses ! Le chef d'une institution ecclésiastique très florissante vient d'obtenir du ministre l'établissement de sa maison *en plein exercice*, c'est-à-dire qu'elle jouisse de tous les droits des collèges. Mais pour cela il lui faut un licencié ès lettres, au nom duquel la maison soit passée. Eh bien ! chère mère, voilà la place que l'on m'a offerte. Vous savez combien sont avantageuses ces places où l'on joue le rôle de *personnage indispensable*. On m'a fait entendre que l'on me donnerait ce que je demanderais, et sur l'observation que j'avais une famille à laquelle je désirais me réunir, on m'a répondu que rien n'était plus facile, que je pourrais prendre mon domicile en dehors de la maison, et que le traitement serait augmenté en proportion. Malheureusement, chère mère, ce ne serait pas à Paris, ce serait en province et à la campagne ; or, je tiens à Paris comme à ma vie. Néanmoins je me suis gardé de donner une réponse négative. On a en effet poussé la bonté jusqu'à me laisser un an ou deux pour

prendre mes grades à mon aise, terminer ma grammaire hébraïque, etc. J'ai donc du temps pour délibérer, et la place sera toujours à ma disposition. Il est bien probable, chère mère, que dans l'intervalle je trouverai tout aussi bien, et cela dans Paris même. Ceci au moins doit nous suffire pour nous faire bien augurer de l'avenir. Un licencié ès lettres ne peut jamais se trouver embarrassé pour une place : en ce moment, on se les arrache, car ils sont encore assez rares. L'espace me manque, chère mère, pour vous dire toutes les espérances plus brillantes encore que j'ai droit de concevoir, et les connaissances illustres que je viens de faire il y a quelques jours. Ce sera pour la prochaine fois. Il faut donc nous dire adieu, chère mère. Ah ! quand ce terrible mot sera-t-il effacé entre nous ? En attendant, que la tendresse la plus pure et la plus dévouée supplée au bonheur de la présence mutuelle. Ah ! chère mère, celui-là n'est pas l'heureux pour qui le sort a tout disposé à souhait : mais celui-là qui a beaucoup souffert et en même temps a beaucoup aimé. A ce titre, nous avons droit à l'espérance. Votre fils plein de respect et de tendresse.

E. RENAN

104

ERNEST RENAN A ALAIN RENAN

Paris, 1<sup>er</sup> avril 1846

Mon bon ami,

Je n'attribue nullement à négligence de ta part le long silence que tu gardes à mon égard. Je sais mieux que qui que ce soit apprécier les excuses qui peuvent naître d'occupations graves et multipliées. D'ailleurs, ton affection et celle de la chère Fanny me sont trop bien connues pour que rien puisse jamais en ébranler en moi la croyance inaltérable. J'ai d'ailleurs besoin de me reposer sur cette pensée, pour me soutenir dans les luttes et les travaux qui remplissent mon existence actuelle. Une lettre de toi, cher

Alain, me serait bien douce; elle me rappellerait encore ce beau passé, qui s'enfuit si tristement pour moi, et me reporterait aux jours heureux que j'ai passés dans ces lieux, où ma pensée se reporte sans cesse. Je l'espère, cher ami.

Ma position extérieure est toujours la même, et je ne pouvais pour le moment y désirer ni espérer de changement. Le véritable progrès est pour moi dans celui de mon travail, qui seul peut m'ouvrir une position plus avantageuse, et celui-là, cher ami, avance de la manière la plus satisfaisante. J'espère pouvoir passer mon examen de licence au mois d'octobre prochain, si toutefois j'obtiens du ministère la dispense nécessaire pour cela. Ce sera un grand pas, cher ami, car outre que c'est le plus difficile, je ne doute pas que je ne trouve alors des provisoires très supportables. Si j'en trouvais un tel que je le désire, il serait possible que je misse alors une interruption de quelques mois dans la poursuite de mes grades universitaires, pour l'achèvement de ma grammaire hébraïque, que je pousse toujours concurremment avec mes autres travaux, dont j'ai même déjà achevé la première rédaction sommaire, mais que je voudrais terminer en y consacrant quelques mois d'un travail exclusif. — D'ailleurs l'épreuve du doctorat, qui seule me reste à subir en fait de grades proprement dits après ma licence, ne m'alarme nullement; j'ai déjà ma thèse et mes matériaux tout prêts. Je tiendrais à prendre ce titre avant mon agrégation. C'est plus honorable et plus avantageux. — Quant à l'École normale, cher ami, plus j'avance, plus je regrette peu d'y avoir renoncé. Deux de nos sommités philosophiques, tous deux professeurs à la Sorbonne, et dont j'ai fait la connaissance de la manière la plus honorable, m'ont fortement dissuadé d'y entrer. Aussi bien l'École normale actuelle n'est plus celle d'autrefois. D'ailleurs je me privais par là d'une foule d'occasions heureuses qui pourront surgir et dont j'entrevois déjà la vraisemblance. Je voudrais que le temps me permît de t'en entretenir; mais ce ne sont encore que des possibilités, et je ne veux te dire que des réalités. L'engagement de dix ans d'ailleurs était intolérable, surtout à la veille d'une révolution

comme celle qui pourra survenir sous peu dans le corps enseignant. Car, il faut le dire, l'Université comme le corps n'est pas trop solide, et tous les partis semblent se réunir au moins pour la modifier. Dans ces moments, l'important est de ne tenir à rien et de pouvoir dire avec le vieux philosophe : *Omnia mecum porto*. C'est le moyen de déménager plus lestement.

J'ai reçu, cher ami, des lettres de notre Henriette, datées de Rome. Quel bonheur qu'elle ait quitté si à temps cette Pologne ! Je frémis quand j'y pense. Pourra-t-elle y revenir ? Je ne puis croire que la famille Zamoyski y songe, et si elle y songeait, notre amie pourrait-elle les suivre ?... Elle t'en a peut-être parlé. Ne songeons maintenant qu'au bonheur que nous aurons de l'embrasser bientôt : car il paraît que c'est désormais indubitable. La question sera de savoir si elle ira vous voir, ou si vous viendrez la voir. J'attends avec impatience des détails plus précis.

Parlons, maintenant de notre pauvre mère. Mon Dieu ! cher ami, quelle plaie dans mon cœur, quand je tourne de ce côté ma pensée. Elle a découvert, je ne sais en vérité comment, que je n'étais plus au collège Stanislas. Ce fut un coup de foudre pour moi, quand elle m'en parla. Je préparais tout juste mes moyens pour le lui annoncer et me décharger d'un secret qui m'était devenu plus que pénible. Mais une première tentative malheureuse que j'avais déjà faite pour tâter le terrain, m'avait forcé à reculer encore. Juge de mon embarras, quand je reçus la lettre fatale. Alors je lui ai dit tout ce qu'il en était. Je serais inconsolable de tous ces détours, et surtout de la peine qu'ils ont causée à ma pauvre maman, si le devoir le plus strict n'avait en tout cela guidé ma conduite, et ne m'avait permis de pactiser avec aucune considération. Cette pensée suffit à rassurer ma conscience ; mais pour ma tristesse, elle ne sera calmée que quand j'aurai essuyé les larmes de ma pauvre mère en l'embrassant. Elle m'a dit qu'elle t'avait écrit pour te demander où j'étais. Tu auras peut-être été embarrassé. Pauvre ami ! Console-la, je t'en prie, et rassure-la.

J'ai été obligé de faire quelques emprunts aux Mallet

frères. Croirais-tu que je n'ai encore rien reçu d'ici pour mes répétitions. Il me répugne bien de prendre l'initiative, pourtant il faudra en venir là. Un des élèves à qui je donnais des répétitions particulières est aussi malheureusement parti ; mais j'espère en avoir d'autres après Pâques.

Adieu, cher ami, écris-moi, dis-moi ce que t'a dit ma pauvre mère, comment elle a découvert le malheureux secret si tu le sais. Conserve-moi ton amitié ; elle m'est bien nécessaire. La mienne, tu le sais, t'est assurée pour toujours.

Ton frère et ami

105

ERNEST RENAN A ALAIN ET FANNY RENAN

Paris, 1<sup>er</sup> juin 1846

Mon-cher Alain et ma chère Fanny,

Je me hâte de répondre à votre aimable lettre, pour vous faire part de l'heureuse nouvelle, qui aujourd'hui même vient de me parvenir. C'est que notre voyageuse est maintenant en France ; je ne puis encore en dire davantage. Une lettre que je reçus de Rome, il y a trois semaines, m'apprenait tout son itinéraire par Gênes et Nice. Nous recevons aujourd'hui, M<sup>lle</sup> Ulliac et moi, une lettre datée de Nice, où elle nous apprend qu'elle est à la veille de passer la frontière, et qu'elle sera à Paris *dans les premiers jours de juin*. Ce terme si rapproché est pour moi un rêve ; je ne puis croire que je sois à la veille d'un jour que j'ai si longtemps appelé de mes vœux. Notre amie toutefois ne pouvait encore nous fixer le jour avec certitude, et nous avertissait même de ne pas nous inquiéter, supposé que son arrivée tardât beaucoup au-delà des limites indiquées. Lyon surtout pourrait bien les arrêter quelques jours. Mais enfin ces retards ne sauraient se prolonger longtemps ; désormais donc notre bonheur, *le mien* au moins, ne saurait être différé. Je dis le mien, chers amis, car hélas ! un pas-



sage fatal de sa lettre semblait indiquer un bien court séjour, une *apparition*, dit-elle. Je ne puis croire pourtant qu'ils fassent un si long voyage pour peu de jours, surtout les jeunes comtesses n'ayant pas encore vu Paris, et j'espère bien que je n'aurai pas le monopole de ses embrassements. Quant aux projets ultérieurs, chers amis, voici bien précisément quelles sont ses intentions. Il est tout à fait décidé qu'elle retournera avec la famille en Allemagne. Elle ne peut, comme elle le dit fort bien, abandonner la comtesse à cinq cents lieues de sa famille, vu surtout qu'elle n'a aucune expérience soit du voyage, soit de l'éducation de ses filles. D'ailleurs, il est, dit-elle, de la plus haute importance qu'elle voie le comte pour régler ses affaires avec lui. Elle ne veut pas lui offrir l'occasion de se venger d'elle, et il est certain qu'à l'étranger tout recours lui serait presque impossible. Voilà donc un premier point arrêté : un autre qui ne l'est pas moins, c'est qu'elle ne retournera plus en Pologne. Mais aussi bien, il semble que la famille y ait renoncé pour elle-même. Quant aux projets de M<sup>lle</sup> Ulliac, notre amie hésite encore à les accepter, et je conçois que l'on hésite toujours à quitter une position certaine pour une autre qui n'est encore appuyée que sur des chances probables de succès. Heureusement que les projets de son amie auront le temps de mûrir durant tous les voyages qui suivront celui de Paris, et avant qu'Henriette ait pu revoir le comte. Pour ma part, je suis sur ce point singulièrement partagé : d'un côté je la verrais avec bien de la joie délivrée de cet esclavage, qui est plus pénible que nous ne pouvons croire, et que des circonstances particulières dont elle vous aura sans doute fait part, lui rendent plus insupportable encore. D'un autre côté, quel malheur si notre amie ne faisait qu'échanger sa position actuelle contre une autre plus pénible encore, et assurément moins avantageuse ! Je suis ravi de la voir, ne fût-ce que pour m'entretenir avec elle sur ce point important, nous vous ferons part de toutes nos réflexions, si elle n'a pas le bonheur de le faire de vive voix.

Je suis obligé, mes bons et chers amis, d'être bien bref sur des sujets sur lesquels j'aurais tant à vous dire. Mais

il faut absolument que par ce même courrier je vous écrive ainsi qu'à maman. Je serais désolé de la priver d'un jour de l'heureuse nouvelle. J'ai pourtant encore à vous parler d'une affaire qui m'est personnellement fort importante, et sur laquelle mon cher Alain pourra peut-être me donner quelques renseignements utiles. J'ai retrouvé à la conférence à laquelle j'assiste toutes les semaines chez M. Egger pour la licence, un de mes anciens amis de Saint-Nicolas, que j'avais entièrement perdu de vue et qui est actuellement précepteur d'un des fils de M. de Salvandy. Peu de jours après, il m'a fait demander instamment une visite, et voici la proposition qu'il m'a faite, laquelle assurément suffirait pour en tenter bien d'autres. C'est une place de précepteur dans une famille très liée avec celle de M. de Salvandy, et dont il connaît lui-même personnellement quelques membres. Par une coïncidence singulière, il se trouve que cette famille ne doit pas vous être entièrement inconnue, au moins de nom. Ce serait chez M. Bertois, le député de Saint-Malo. Mon ami n'a pu me donner encore aucun renseignement bien positif ; je dois le voir jeudi prochain pour de plus amples détails. La place serait d'environ dix-huit cents francs, l'enfant a douze ans ; il ira l'an prochain au collège, circonstance importante, qui me laissera beaucoup de liberté. Je l'ai surtout prié d'insister sur les *heures* d'occupation ; car c'est là la considération capitale, puisqu'un préceptorat ne saurait être pour moi qu'une position transitoire. Lui-même se présente cette année au concours d'agrégation, quoique sa place chez M. de Salvandy fût plus occupée que ne le sera probablement la mienne. Il faut avouer que, malgré toute l'aversion que j'ai toujours eue pour les éducations particulières, il y a bien là au moins de quoi faire réfléchir. Si mon bon Alain sait quelque chose qui puisse m'engager ou me dissuader, je le prie de m'en faire part : dites-moi en tout cas votre avis sur ce point important. Je n'en ai point encore parlé à maman. — Adieu, mon bon Alain, adieu, ma chère Fanny, croyez à l'affection vive et sincère de votre frère. Mille embrassements à la petite famille.

## ERNEST RENAN A ALAIN RENAN

Paris, 11 juillet 1846

Je t'écris à la hâte, bon ami, pour t'annoncer le départ définitif de notre amie. Je n'y veux pas mettre un instant de retard, car je crains que la nouvelle du terrible accident qui vient d'arriver sur le chemin de fer du Nord ne te jette dans de graves inquiétudes. Effectivement, cher ami, il avait été décidé que l'on partirait ce jour-là même. Mais heureusement le départ a été différé, comme il l'était depuis si longtemps. Il y a en effet plus de huit jours qu'il était tous les jours décidé que l'on partirait le lendemain. Bienheureux caprices, qui ont prolongé de quelques jours mon bonheur. Tous les soirs nous nous disions adieu, sans savoir si ce n'était pas pour la dernière fois. Hier enfin le départ a été définitivement arrêté pour ce matin; mais j'y croirais à peine encore si je n'avais reçu, il y a quelques minutes, un petit billet de notre amie, écrit au moment de monter en voiture; elle m'y confirmait une bien rassurante nouvelle; c'est que l'on a renoncé à faire le trajet par le chemin de fer, qui du reste, ces jours-ci, ne prend pas de voitures. Je t'avoue que je le craignais beaucoup, vu que l'accident est arrivé non par un cas fortuit, mais par le défaut même du chemin. Seulement elle m'avertit que nous ne devons pas nous inquiéter, supposé que nous soyons longtemps sans recevoir de ses nouvelles; car ils ne s'arrêteront qu'à Francfort, et ils seront longtemps à y arriver.

Je ne puis te dire, cher Alain, tout le courage que j'ai puisé dans ces trop courts moments qu'il m'a été donné de passer avec notre amie, et bien que, je te l'avoue, je sois maintenant plus inquiet qu'auparavant touchant sa position dans ce malheureux pays, je regarde ce voyage comme un des plus grands bonheurs qui puissent m'être réservés. Jamais en effet je ne sentis plus vivement combien il était urgent d'y mettre un terme, jamais aussi je n'y dévouai

aussi ardemment toutes mes pensées et tous mes efforts. Henriette t'aura dit sans doute toutes les épines d'une pareille situation, et il ne faut rien moins que son courage et l'état actuel de nos affaires pour avoir pu la décider à y revenir encore. Mais c'était imprudence de quitter un présent certain, malgré tout ce qu'il peut avoir de pénible pour des projets dont le succès est plus que problématique. Espérons, bon ami, que l'avenir et un avenir assez rapproché nous réservent des jours meilleurs. — J'ai été profondément affligé, bon Alain, d'apprendre par notre sœur l'état fâcheux où étaient ses finances, sans qu'il y ait de la faute à aucun de nous. Sois persuadé, bon ami, que de mon côté je ferai mon possible pour les aggraver le moins que je pourrai. Plus j'avance, plus j'aperçois avec certitude que je ne puis manquer d'atteindre mon but : malheureusement ce ne peut être qu'au prix de longues et libres études. C'est en me plaçant à ce point de vue, cher ami, que je me suis décidé à suivre ton conseil et celui de notre Henriette, en refusant la place qui m'était offerte chez M. Bertois. Elle m'éloignait du but, et tout en rendant le présent moins onéreux, elle rendait l'avenir plus incertain. Mes plans sont du reste toujours les mêmes, et je persiste à vouloir passer mon épreuve de licence au mois d'octobre prochain.

Je me hâte de terminer, cher ami, de peur de prolonger l'inquiétude où tu es peut-être relativement à notre amie. A peine ai-je le temps de dire à la chère Fanny toute l'affection que je ressens. Quelle joie j'ai éprouvée à entendre de la bouche de mon Henriette toute l'affection et le bonheur qu'elle avait trouvés dans la maison de mon frère et de mon autre sœur. Adieu, cher Alain, tu connais la sincérité de mon affection.

Ton frère et ami,

ERNEST RENAN A ALAIN RENAN

Paris, 15 août 1846

Mon cher ami,

Maman t'aura sans doute fait part de la lettre qu'elle a reçue de notre amie, et qui nous annonçait son arrivée à Francfort. Je n'ai depuis reçu aucune nouvelle, ce qui prouve qu'ils ne sont encore arrêtés fixement nulle part; car elle m'avait promis de m'écrire aussitôt qu'elle pourrait me donner une adresse définitive. Ce sera probablement à Dresde qu'ils passeront le reste de l'été, et peut-être au-delà; car le comte leur a fait défense absolue de songer à se rapprocher de la Pologne. C'est en vérité tout ce que nous pouvions désirer de mieux.

Quoiqu'il y ait longtemps que je n'aie reçu de tes nouvelles, je présume, cher ami, que tout va bien dans la petite famille. J'ai reçu dernièrement une lettre de maman où elle me témoignait la joie qu'elle éprouvait de l'espérance de te voir à la Saint-Michel : elle me faisait part aussi du projet d'aller passer quelques semaines de l'hiver avec toi. Vous pourrez alors combiner à loisir le projet de changement de domicile, sur lequel elle paraît irrévocablement fixée. Je n'en suis pas fâché, mon ami, je le désirais même. Si je n'étais pas accablé de travail en ce moment, je causerais plus longuement avec toi sur ce sujet : mais je suis forcé d'être laconique, tous mes moments sont comptés jusqu'à mon examen de licence, et je n'en puis détourner un seul. Sois du reste tranquille sur ma position. Je vais être quelque temps seul dans la maison : le maître de pension va dans son pays, et il ne reste que deux élèves : j'aurai très peu de soins à leur donner, et d'ailleurs aussitôt l'arrivée du maître de pension, qui aura lieu vers le 5 septembre, j'aurai à mon tour vacances pleines et entières, c'est-à-dire pleine liberté de travail. Cela se rencontre tout juste avant l'époque décisive, qui est vers la mi-octobre.



La bonne Fanny m'excusera cette fois de garder le silence à son égard. Aussi bien tout ce que je dis pour Alain est dit pour elle. Je réparerai tout, sitôt que quelque loisir me sera rendu.

J'ai été obligé de prendre cinquante francs chez les Mallet, pour m'acquitter des conférences de M. Egger. Il m'était bien dû cent francs pour répétitions. Mais comme rigoureusement on ne devait me les payer que quelques jours après, j'ai préféré faire cet emprunt que de demander une avance. Il me sera dû à la fin d'août cent autres francs pour une autre répétition que je continue à donner durant les vacances ; aussitôt que j'aurai touché ces différentes sommes, j'irai les déposer chez les Mallet. Car je n'aime pas à conserver chez moi des sommes tant soit peu fortes. Une chambre d'étudiant n'est jamais bien sûre, surtout durant les vacances, au milieu de domestiques qui changent tous les mois.

Adieu, mon bon et cher ami, sois persuadé de ma vive et sincère affection.

Ton frère et ami.

Mille embrassements à mes petits neveu et nièce.

108

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 3 septembre 1846

Chère et excellente mère.

Je désirais d'abord attendre à vous écrire que j'eusse reçu une lettre de notre amie ; car jusqu'à ce qu'elle soit établie quelque part d'une manière stable, je serai l'entre-metteur de toute la correspondance ; mais je craindrais en reculant encore d'être obligé de retarder trop longtemps, et d'ailleurs, excellente mère, j'éprouve un besoin si pressant de m'entretenir avec vous que les moindres intervalles qui s'écoulent entre les lettres que je vous écris et que je reçois de vous me semblent des siècles. Oui, chère mère, ils me

semblent bien amers, ces jours qui les années passées étaient pour moi si pleins de charmes. Quand j'oppose les joies pures que je goûtais alors à la sécheresse de ma vie présente, un sentiment bien pénible remplit mon cœur, surtout quand je songe que je ne puis procurer à ma mère chérie les joies qu'elle témoignait lui être si précieuses. Oui, mère chérie, là est le plus pénible de tous les sacrifices que le devoir m'a jamais imposés. S'ils n'eussent eu pour effet que de retrancher aux douceurs de ma vie, je les eusse patiemment soufferts; mais me condamner à attrister ma mère, moi qui voulais consacrer ma vie à embellir ses jours... C'était m'attaquer, bonne mère, dans la partie la plus sensible de mon âme; mais que faire contre mon devoir, ou du moins contre ce que j'ai cru tel ? Ah ! sans doute j'eusse été bien plus infidèle à mon passé si suave et si pur, si du moment où le doute a commencé à agiter mon âme, j'eusse poursuivi une carrière qui exige la plus absolue conviction. Ne croyez pas, chère mère, que le moindre changement se soit opéré dans mon cœur. Je suis toujours le même que vous avez formé; mes goûts, mes affections n'ont pas changé de place; les principes de ma vie étaient placés trop haut pour que la tempête qui a agité les régions inférieures ait pu les atteindre. Eh quoi ! pourriez-vous croire que la vertu ne puisse se séparer de telle ou telle croyance particulière, et que le père que nous avons au ciel ne puisse être adoré que sous un seul nom ?

Ma vocation, dites-vous, mère chérie, semblait m'appeler ailleurs ? Chère mère, je ne connais qu'une vocation pour l'homme : c'est de réaliser l'idéal de sa nature, c'est de s'élever du cercle méprisable des jouissances vulgaires au monde supérieur de la vertu et de la science. Voilà le but que j'ai toujours proposé à ma vie, voilà celui qui me guidera jusqu'à mon dernier soupir. Ah ! si un jour j'y étais infidèle, oh ! c'est alors que la voix de ma mère me reprochant un passé plus pur porterait jusqu'au fond de mon âme le regret et la honte. Mais tandis que la chaste beauté du devoir et les jouissances d'un cœur noble et pur seront le mobile de mon existence, non, je ne croirai jamais avoir renié mon passé, ni manqué à la voix de la Providence.

Gardons-nous de croire, chère mère, que l'homme naisse sous une étoile fatale, qui lui marquât invinciblement sa place dans l'ordre de l'univers. Sa vocation particulière n'est-elle pas celle qui, à chaque phase de son existence, résulte de ses croyances actuelles et des besoins de son cœur ?

O ma mère, ô ma mère chérie, vous à qui se rattachent ces pures et célestes pensées, qui gouverneront et soutiendront toujours ma vie, comment vous convaincrai-je que pas une fibre n'a changé dans mon cœur ? Si ma langue ni ma plume ne peuvent trouver de mots pour dévoiler ma pensée, au moins que ce cœur de mère, qui sait deviner par sympathie le cœur de son fils, m'éprouve et me rende témoignage. Répétez-moi souvent, bonne mère, que je suis le même pour vous, comme je suis le même au fond de mon cœur. Et puis, mère chérie, ne croyez plus que mon âme renferme pour vous aucun mystère. Elle n'en a jamais eu, chère mère ; si j'ai voulu laisser conclure certaines choses sans les dire, si j'ai voulu tarder à dire ce qu'on pouvait retarder, une seule pensée m'a guidé : celle d'épargner à ma mère d'inutiles alarmes ; si j'ai mal réussi, j'ai été malheureux, mais non pas coupable, non pas dissimulé. Ah ! quand pourrons-nous dans l'abandon du tête-à-tête, où tout se dit et se comprend, nous expliquer l'un à l'autre ce que nous avons souffert, et passer enfin l'éponge sur cette déplorable, mais nécessaire catastrophe de ma vie ! Je dis déplorable, car ma mère en a souffert ; quant à moi, que m'importerait le reste ? Ma conscience et mon cœur me suffisent. Une seule cause, et elle est honorable, m'a fait quitter la voie où mes convictions d'enfance m'avaient engagé : que cette cause cesse, et j'y rentre avec joie et bonheur ; oui, chère mère, à l'instant même, à l'heure même. En attendant, quel est l'honnête homme qui ne m'approuverait et ne m'estimerait en me voyant sacrifier à ma conscience le bonheur et le charme le plus doux de ma vie ?

Je me suis oublié, chère mère, à vous découvrir mon âme, et à peine me reste-t-il de l'espace pour vous donner des détails sur la manière dont je passe mes vacances. Elle est agréable, chère mère, mais surtout très laborieuse. Songez

que c'est dans six semaines que je passe mon examen de licence. Je vous en parlerai plus en détail dans ma prochaine lettre. M. Crouzet arrive dimanche prochain et alors j'aurai vacances pleines et entières. — Adieu, mère chérie, mon âme est toute pleine de l'espérance de vous voir. La nuit dernière, je rêvais que je vous embrassais à Paris. Quelle était ma joie ! Mais hélas ! ce n'était qu'un rêve ; espérons qu'un jour ce sera une réalité. Adieu encore une fois, bonne mère. Votre fils plein de respect, de tendresse et d'amour.

ERNEST RENAN

109

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M<sup>me</sup> la comtesse Zamoyska, Altmarkt, 2, Dresde (Saxe)*

Paris, 23 octobre 1846

Bonne nouvelle, chère amie. Je suis licencié depuis quelques heures, et cela dans un rang fort honorable. Laisse-moi me délasser de ces longues et pénibles épreuves, en t'en faisant le récit, ou pour mieux dire le journal. Tu ne saurais croire de quel poids je me sens délivré, et dans quelles angoisses j'ai passé ces derniers jours. Car je voyais qu'il y avait des inconvénients fort sérieux à n'être pas reçu, et j'ai cru un instant en avoir la fatale certitude. Reprenons.

La préparation à laquelle j'avais pu me livrer durant les vacances était loin de m'avoir satisfait, et je balançai longtemps si je ne différerais pas à une autre session une épreuve si difficile. Plusieurs même, à qui je fis part de mes craintes, m'engagèrent, si je voulais être reçu immédiatement, à aller passer mon examen dans quelque faculté de province, où il est infiniment plus facile. On me cita des noms célèbres dans la philosophie, entre autres M. Vacherot, directeur de l'École normale, qui n'avaient jamais pu parvenir autrement au titre nécessaire pour l'agrégation, et je t'avoue

que j'ai longtemps balancé ce parti. Je n'y ai renoncé qu'à cause des longues formalités qu'il eût entraînées. Quel bonheur, chère amie, et que je m'en suis félicité depuis ! Mes craintes redoublèrent quand, aux approches de l'examen, j'appris que ni M. Garnier, ni M. Damiron, que j'avais espéré avoir pour examinateurs, n'étaient du bureau, bien plus, qu'ils ne seraient à Paris que vers la fin du mois d'octobre, et qu'ainsi je serais même privé de leur recommandation, et obligé de paraître devant des juges auxquels j'étais entièrement inconnu. Jamais, je t'avoue, je ne vis plus mal s'annoncer aucune tentative, jamais je ne conçus moins l'espérance du succès.

Les épreuves écrites ont commencé, comme je te l'avais annoncé, le lundi 19 octobre. Le nombre des candidats, le premier jour, était d'environ trente-cinq, mais plusieurs perdirent courage et se retirèrent ; en sorte que vingt-neuf seulement terminèrent toutes les compositions écrites. Sur ces vingt-neuf, se montraient en première ligne douze élèves de l'École normale, terrible avant-garde qu'il fallait percer pour arriver aux premières places. C'était d'autant plus formidable que le nombre des reçus ne pouvant dépasser douze ou quatorze, il restait à peine quelques places disponibles. Mais ce qui acheva de me faire perdre presque tout espoir, ce fut la nature des sujets de dissertation, entièrement en dehors de ma manière de penser et d'écrire, et tellement maigres et chétifs, que je ne puis concevoir encore comment j'en ai pu tirer deux discours qui aient mérité quelques éloges. Je te les donne par curiosité : 1<sup>o</sup> Dissertation latine : Pline le Jeune a-t-il bien fait de ne pas ranger ses lettres par ordre chronologique ? (quatre pages in-folio obligées) ; 2<sup>o</sup> Dissertation française : Expliquer cette pensée de La Bruyère : C'est une marque de médiocrité d'esprit que de toujours conter. — On avoue que jamais si minces sujets ne furent proposés à une licence, et j'étais tellement mécontent de mon travail que, regardant un refus comme inévitable, je ne jugeai pas à propos d'aller assister à la proclamation des admissibles. Quel fut mon étonnement, lorsque me rendant quelques heures après à la Sorbonne pour voir ceux de mes amis qui l'étaient, un des élèves de



l'École normale me rencontre et m'annonce que je suis du nombre des élus. Le fait est que sur les vingt-neuf concurrents, seize avaient été déclarés admissibles à l'examen oral, et que j'étais du nombre. On ne donne publiquement cette première liste que par ordre alphabétique, en sorte que je n'ai jamais su exactement ma place dans cette première série d'épreuves. Seulement les élèves de l'École normale qui avaient vu la liste par ordre de mérite entre les mains de M. Vacherot me disaient placé honorablement ; les uns même me disaient le troisième. Grâce à ma lettre initiale, j'eus encore quelque temps pour revoir les matières de l'examen oral, et ce n'est que ce matin, à neuf heures, que j'ai subi cette seconde épreuve, qui n'est rien, il faut l'avouer, en comparaison de la première. Elle a été, chère amie, des plus satisfaisantes et des plus honorables, et je la préfère de beaucoup à celle des compositions écrites, bien que celles-ci m'aient valu beaucoup d'éloges. On a commencé par m'en rendre compte. Mon thème grec a paru irréprochable à M. Guigniaut, un de nos premiers érudits, et a été placé dans les premiers, peut-être même le premier ; car ils ne disent jamais les places partielles au juste. — Mes vers latins m'ont valu moins d'éloges ; M. Ozanam n'y a trouvé que de la correction et de l'exactitude, mais peu de composition. Il est vrai que je ne formais en les composant qu'un seul vœu : c'est que ce fussent les derniers de ma vie. Ma composition latine m'a obtenu de grands éloges de la part du sévère M. Le Clerc. La question lui a paru traitée à fond, et il m'a fait compliment de la connaissance que j'avais montrée des lettres de l'auteur en question. Je me suis gardé d'ajouter que je n'en avais jamais eu le recueil entre les mains. — Enfin M. Patin a trouvé dans la composition française une instruction variée et étendue ; en effet, j'avais eu l'art d'y rattacher quelques idées tirées de mes connaissances des littératures orientales, ce qui les aura ébahis par la rareté du fait. — Je n'ai pas écouté moins curieusement toutes les conversations qu'ils tenaient entre eux pendant que je passais ; le nom de *petit séminaire* y revenait souvent, je te dirai tout à l'heure à quel propos, mais ne semblait causer aucun mauvais effet, grâce aux explications que

j'avais données. Quant à l'examen oral lui-même, j'ai surtout satisfait M. Guigniaut, qui m'a examiné sur le grec. J'ai moins bien réussi sur les questions minutieuses que l'on m'a adressées sur la littérature latine; mais je me suis pleinement relevé pour la littérature française, où un heureux sort m'a fait tomber sur l'auteur et les matières qui m'étaient le plus familiers : Descartes et la philosophie française.

Enfin, bonne amie, voici le dernier résultat, tel qu'il a été définitivement proclamé. Sur les seize admissibles, quatorze ont été reçus, et sur ces quatorze, je suis placé le quatrième. Les deux premiers sont de l'École normale : elle a pourtant cette fois éprouvé un échec, comparative-ment à ses succès passés; car plusieurs de ses candidats ont été éliminés, soit à l'examen oral, soit aux épreuves écrites. Je n'ai qu'à me louer des égards et de la bienveillance de mes juges, bien que je ne leur fusse recommandé par personne. Comme on doit inscrire en tête de sa copie de composition le nom de l'établissement où l'on a fait son éducation, j'ai dû parler du petit séminaire, mais comme on aurait pu en conclure que je me destinais à la carrière ecclésiastique (équivoque d'autant plus facile que quelques autres ecclésiastiques faisaient partie du concours), j'ai écrit une lettre à M. Le Clerc, où je lui ai donné en quelques lignes significatives tous les éclaircissements nécessaires. J'ai songé quelque temps à profiter de cette circonstance pour lui faire une visite. Mais j'ai trouvé le prétexte trop vague : cela ne compterait que pour visite de formalité, et n'aurait pas eu de suite. Je m'en créerai dans quelques jours une occasion plus naturelle et plus personnelle.

Et l'avenir, bonne amie? tel est désormais l'objet de mes réflexions. Quel plan vais-je adopter pour mes études?... Chercherai-je à améliorer immédiatement une position qui n'est qu'à peine tolérable?... Il m'est impossible d'avoir sur tous ces points une décision arrêtée avant quelques jours. Il faudra que j'en cause avec M. Garnier, M. Egger, avec qui je me suis lié durant les vacances d'une manière plus intime, et même avec M. Le Clerc, à qui j'écrirai à ce sujet. Il est très accessible, et je sais d'ailleurs qu'il est très flatté qu'on lui demande des conseils. — L'agrégation à laquelle

j'ai assisté durant les vacances m'encourage à me présenter le plus tôt possible ; je crois franchement que je pourrais être reçu à la fin de cette année scolaire, mais peut-être pas dans les premiers ; or ceci est nécessaire pour rester à Paris. En attendant deux années, je puis concevoir les espérances les plus fondées de succès. D'ailleurs je pourrais alors préparer plus à loisir mon baccalauréat ès sciences, qui du reste ne m'inspire aucune inquiétude, et enfin continuer plus à l'aise mes travaux sur les langues orientales dont je compte spécialement parler à M. Le Clerc. Si je parviens à me faire un provisoire honnête, ce sera, je crois, le parti que je prendrai. — Quant à ma thèse de docteur, comme elle est facultative, il vaut mieux la remettre. Ce ne serait qu'au cas où je trouverais un provisoire *très* honnête que je la préparerais avant mon agrégation. J'en parlerai à M. Garnier et à M. Damiron que j'ai vu durant les vacances. Je vais aussi tâcher de voir bientôt M. Cousin, auquel il est indispensable de se présenter quand on se destine à la philosophie. Il n'était pas malheureusement de l'examen de licence.

Je n'oublie pas aussi, chère amie, que désormais mon titre me donne droit à une place dans l'Université. C'est une sécurité pour moi de songer qu'au premier jour où une nécessité quelconque viendrait m'obliger de mettre un terme à mon état actuel, je n'aurais qu'à envoyer requête au ministère pour recevoir un emploi suffisant à une vie honnête. Il y a plus : comme je suis le premier des licenciés de la dernière session qui soient *actuellement disponibles* (les deux premiers étant encore pour deux ans à l'École normale, et le troisième ne se destinant pas à l'Université), je songe très sérieusement à faire immédiatement cette démarche, mais en faisant observer qu'il m'est impossible d'accepter pour la province, et que je me contenterai pour Paris d'une place bien inférieure à celle que je pourrais réclamer indépendamment de cette restriction. Mes études dans les langues orientales me serviront ici à merveille. J'oserais même espérer que M. Quatremère voudrait bien attester que j'ai fait des études spéciales dans cette partie, et cette simple attestation serait plus que suffisante. M. Reinaud, de la Bibliothèque royale, excellent homme, qui m'a

toujours témoigné beaucoup d'intérêt, ne me refuserait pas, je l'espère, le même service. Mon seul embarras est de trouver une place qui convienne à ma position actuelle. Une chaire de professeur est trop occupée [*sic*], et d'ailleurs je ne pourrais obtenir qu'une classe inférieure. Une place de professeur suppléant, ou de maître de conférences dans un collège pourrait seule me convenir. Je vais faire toutes les recherches nécessaires, et toi aussi, chère amie, écris-moi ton avis le plus tôt possible.

J'ai outre mesure à me plaindre de mon maître de pension. Je lui fais durant les vacances trois fois plus de service que je ne lui en devais, leurré par la promesse qu'il me déchargerait des retenues et des services extraordinaires, et ensuite il vient me dire que cela est impossible, qu'il faut continuer comme par le passé. Bien plus ; le peu que je gagne, non seulement ne peut m'arriver à temps, mais ne peut m'arriver tout entier. Par des manœuvres dont je t'épargne le détail, parce que je ne puis les appeler que des friponneries, il m'enlève une partie de ce qui m'était dû pour des instants si précieux pour moi, et que j'ai libéralement dépensés à son profit. Il exploite ma réserve, et arrange les choses de manière à ce que je ne puisse m'en tirer qu'en lui disant équivalement qu'il est un fripon ; car il sait fort bien que je ne le lui dirai jamais. D'ailleurs il m'est presque matériellement impossible de garder cette année les retenues, vu qu'elles interdisent les longues séances à la Bibliothèque royale, lesquelles sont pourtant indispensables pour mes travaux.

Aussitôt, chère amie, que ce moment de fluctuation aura amené un résultat, je t'en ferai part. Il y a un an à cette époque que je me trouvais dans un état presque semblable ; mais quelle différence, chère amie ! Le chemin fait me console, et me fait marcher avec confiance vers l'avenir, qui après tout ne peut être pire que le passé. — Quand on a su que j'étais admis à l'examen oral, on est venu de nouveau me solliciter pour l'affaire de Bourges (1), en m'offrant

(1) On avait offert à Renan une place dans un établissement libre à Bourges. Voir ci-dessus, page 910.



la chaire de rhétorique, mais j'ai refusé, disant que ma famille y mettait obstacle. En effet j'aurais droit à la même place en province dans un collège de l'Université. — Ayons confiance, chère amie, des jours meilleurs nous attendent.

24 octobre 1846

J'ai vu hier soir les dames Ulliac. Je ne voulais pas expédier ma lettre avant de leur avoir annoncé que je t'écrivais. M<sup>lle</sup> Ulliac était tellement occupée qu'elle n'a pu trouver un instant pour t'écrire. Elle demande avec empressement les divers travaux que tu lui as promis pour son journal, et spécialement celui des catacombes de Rome. Il en est un surtout sur lequel je réclamerai ton assiduité; c'est celui des énigmes historiques. Car M<sup>lle</sup> Ulliac, qui a voulu t'en réserver la propriété exclusive, me charge de suppléer à tes lacunes, ce qui me met dans un terrible embarras. Juge avec quel plaisir, quelques jours avant mon examen, j'en reçus d'elle la demande, à laquelle pourtant je ne pouvais me refuser. Je suis enfin parvenu à nouer un invraisemblable imbroglio sur Valentine de Milan. Il ne me reste plus qu'à en donner l'explication, plus ennuyeuse encore. Au nom du ciel, délivre-moi de cette corvée !

J'ai reçu il y a deux ou trois jours des nouvelles de notre mère. Elle paraît toujours décidée au voyage de Saint-Malo, et ravie surtout de ce que tu l'y engages. Rassure-moi dans ta prochaine sur ta santé, qui ne cesse pas de me laisser toujours des inquiétudes. La mienne s'est bien soutenue, malgré ces fatigues : je prends maintenant quelques jours de demi-repos, que je consacre à mes affaires, et à mes visites, que depuis bien longtemps j'ai laissées s'arriérer. Ma prochaine lettre te fera connaître mon plan d'études ultérieur, lequel dépendra nécessairement de la résolution que je prendrai.

L'heure du courrier me presse, chère amie. Les visites amies ont occupé presque toute ma matinée. Plusieurs de ceux qui ont été reçus à la licence m'étaient spécialement connus. Nous nous réunissions durant les vacances en longues et studieuses conférences, et nous avons tous fort



bien réussi. Nous nous voyons maintenant avec beaucoup de plaisir. J'étais le seul d'entre eux qui n'eût pas déjà échoué, et mon succès est regardé comme une exception honorable.

Adieu, chère amie, sois bien persuadée que la joie que je ressens de ces bonnes nouvelles n'est si vive que parce que je songe que tu la partages. Je m'estime heureux quand je songe que je puis causer quelque douceur à celle à qui je dois tant ! Adieu, tu connais ma tendresse.

Ton frère et ami,

E. RENAN

110

ERNEST RENAN A ALAIN RENAN

Paris, 5 novembre 1846

Mon cher Alain,

Je vais aujourd'hui rendre sa visite à M. Simon et lui remettre cette réponse à son aimable lettre. Je pense en effet qu'il doit être près de son départ. Au moment où j'allais commencer à t'écrire, je reçois une lettre de notre amie datée de Dresde. Sa santé paraît complètement rétablie et il n'est pas encore question de départ. J'espère qu'ils se détermineront à passer l'hiver soit à Dresde, soit à Vienne.

J'ai fait depuis ma dernière lettre, cher ami, plusieurs démarches importantes qui m'ont éclairé pour l'avenir, mais n'ont amené aucun résultat sur le présent. J'ai d'abord agi au ministère auprès d'une connaissance que j'y ai, et voici quel a été le résultat des informations : 1<sup>o</sup>. — Que le moment est très peu favorable : tous les placements sont faits, et je ne pourrais trouver dans l'Université qu'une de ces places qui restent encore flottantes dans les premiers mois par suite de mon acceptation ou de demandes de changement ; 2<sup>o</sup>. — Néanmoins qu'en me faisant appuyer, je ne pouvais manquer avant un mois ou deux d'obtenir dans un collège de province quelque chaire de rhétorique

ou de philosophie ; 3°. — Qu'il y aurait impossibilité absolue à trouver une place à Paris, quand même j'aurais tous les titres et toutes les recommandations possibles. Que par conséquent je ferais mieux, si je tenais à rester à Paris, de passer cette année encore dans des établissements particuliers, et d'adresser de bonne heure ma requête pour l'année prochaine. Je m'y suis résigné, cher ami, malgré tous les inconvénients de ma situation actuelle. Les places de province m'offraient sans doute des positions plus honnêtes et plus avantageuses. On me disait au ministère que je pouvais espérer 2 000 à 2 500 francs. Plusieurs autres propositions m'ont été faites par des chefs d'établissements particuliers en province, et pouvaient aussi me procurer les mêmes avantages pécuniaires. Mais il est de la plus haute importance, cher ami, que je continue mon séjour à Paris. Le succès de mon agrégation serait gravement compromis par mon absence. Ne passant pas par l'École normale, il est indispensable que je cultive les connaissances que j'ai pu faire, surtout celle de M. Cousin que je viens de voir pour la première fois et qui exerce un empire absolu dans toute cette partie de l'enseignement. D'ailleurs mon séjour en province m'empêcherait de continuer mes études orientales, et pourtant je me confirme de plus en plus dans la pensée qu'elles me seront un jour fort utiles. Patientons donc encore un peu et supportons le présent en vue de l'avenir. — J'ai au moins longtemps hésité si je ne chercherais pas dans un autre établissement particulier une position plus supportable que celle de l'année passée. Je n'aurais pas eu de peine, je crois, à trouver mieux. Mais j'aime si peu le changement, ces recherches sont si désagréables, tout cela occasionne de si grandes pertes de temps, de nouveaux travaux si nombreux sont venus tomber sur moi, que je n'y ai guère songé. Je trouverais des positions plus agréables, mais aucune peut-être qui, aux mêmes conditions pécuniaires, me laisse plus de temps libre. Je n'ai guère plus de deux heures et demie par jour d'occupées, et avec cela je suis au pair ; maintenant toutes les répétitions que je donne en dehors sont pour moi et suffiraient à couvrir les frais courants, si elles m'étaient exactement payées.

Mais malheureusement cette dernière condition est la plus difficile de toutes. Après avoir attendu trois et quatre mois, on ne peut encore réussir à recevoir intégralement ce qui vous est dû. Ajoutez que le maître de pension sait toujours se faire l'intermédiaire entre la famille et le répétiteur, et sait garder pour lui la portion congrue. J'ai ainsi perdu 60 francs sur les répétitions que j'ai données depuis le mois de juillet. Tous ces maîtres de pension sont de véritables fripons, qui exploitent la délicatesse de tout ce qui tombe entre leurs mains. Et malheureusement le mien ne fait pas exception ; c'est ce qui me rend assez paresseux à tenter l'échange.

Il est donc très possible, cher ami, que je tente à la fin de cette année un essai pour l'agrégation en philosophie. Cela dépendra du programme qui n'est pas encore publié. M. Egger m'a aussi procuré la collaboration à une publication savante le *Journal général de l'Instruction publique* et j'y insère en ce moment un article sur les langues orientales. Il m'est fort important de me faire connaître dans cette partie, avant mon agrégation ; car ces travaux ne pouvant absolument se poursuivre qu'à Paris, ce sera un excellent motif pour demander à y rester.

J'ai présenté à M<sup>lle</sup> Ulliac les remerciements dont tu m'avais chargé pour elle. Elle m'a ensuite adressé une question qui m'a fort embarrassé : Monsieur votre frère prend-il un abonnement ? J'ai répondu, maladroitement peut-être, que cela était renfermé implicitement dans ta réponse. C'est une si bonne amie pour notre Henriette, et elle m'a rendu tant de services que je cherche de toutes les manières à lui témoigner des égards, excepté pourtant quand il faut payer de ma personne pour suppléer à la collaboration irrégulière de notre Henriette, ainsi que j'ai été obligé de faire la dernière fois. Alors, je l'avoue, elle me trouve un peu revêche.

Adieu, cher Alain, adieu, chère et bonne Fanny. Conservez, je vous prie, le souvenir de votre frère qui n'a souvent d'autre joie que de songer à ceux qu'il aime. Embrassez pour moi la petite famille et croyez à mon affection vive et sincère.

## III

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

Paris, 24 novembre 1846

J'ai reçu presque consécutivement, chère amie, tes trois dernières lettres, qui m'ont causé un extrême plaisir. Mieux que tout autre, tu dois comprendre de quel prix est, durant la séparation, une correspondance fréquente et amie. J'en avais besoin, chère Henriette, au moment où je savais ta santé encore ébranlée de la dernière secousse. Je pense que tu ne cherches pas à nous rassurer par une de ces illusions qui sont toujours un si mauvais calcul, alors même qu'on le fait par amitié. Qu'avec moi, du moins, chère amie, tu n'uses point de ces réticences qui me donneraient de si cruelles inquiétudes et pourraient avoir de si terribles résultats ! J'ai besoin de croire à ta parfaite sincérité sur ce point pour continuer à marcher tranquillement vers le but de nos efforts par les voies dont nous sommes convenus.

J'ai lu avec un extrême plaisir, chère Henriette, l'article que tu as envoyé à M<sup>lle</sup> Ulliac sur les catacombes. Ton style est tout à fait ferme et viril, et en vérité bien supérieur à ce qu'il faut pour ces frivoles publications. Un archéologue de profession n'aurait pas mis plus d'exactitude dans les explications sur lesquelles tu conservais quelque doute. Quant au mot d'*anagramme*, j'avais compris avant d'avoir reçu ta dernière lettre que c'était une distraction, pour *monogramme*, et j'avais déjà suppléé celui-ci à la place du premier. M<sup>lle</sup> Ulliac trouve l'article fort intéressant, mais un peu court, défaut dont, dit-elle, elle a rarement à se plaindre. Elle se propose en conséquence d'y ajouter quelque chose. Ces journaux sont de vrais lits de Procuste : tout n'est qu'allongement ou retranchement, outre que M<sup>lle</sup> Ulliac aime beaucoup à faire le coup de ciseau. Elle a fait à l'énigme historique et à l'explication que j'avais été condamné à lui fournir les plus singuliers changements, et

ne s'est pas aperçue qu'elle faussait la vérité historique. Heureusement que je lui en abandonne de grand cœur toute la responsabilité et propriété.

J'ai fait, depuis ma dernière lettre, chère amie, plusieurs démarches fort importantes ; et si elles n'ont pas amené de grands résultats dans ma position actuelle, au moins elles m'ont fourni beaucoup de lumière pour l'avenir et m'ont arrêté sur le plan que je devais suivre. Avant même d'avoir lu les réflexions si exactes que tu faisais dans ta dernière lettre, j'avais compris, chère Henriette, qu'une place inférieure et peu occupée dans l'Université et à *Paris* serait ce que je pourrais désirer de mieux et j'ai fait au ministère toutes les démarches nécessaires pour m'éclairer sur la possibilité du succès. M. Soulice a bien voulu me seconder, et voici quel a été le résultat très positif des renseignements qu'il a recueillis. 1<sup>o</sup> Que le moment n'était pas favorable pour solliciter, toutes les nominations officielles étant déjà faites. 2<sup>o</sup> Que pourtant un grand nombre de places seraient encore flottantes jusqu'à quelques semaines, soit par refus d'accepter, soit par demandes de changements, etc., les premiers placements n'étant jamais définitifs ; que, par conséquent, en faisant appuyer ma demande, je ne pouvais manquer d'obtenir assez promptement une place de professeur de rhétorique ou de philosophie en province, dont le traitement fixe serait d'environ dix-huit cents francs, sans compter l'*éventuel* (avantages que la ville fait au professeur du bien superflu dans les revenus du collège, que les employés se partagent entre eux), lequel dans certains collèges est assez considérable. 3<sup>o</sup> Que, quant à une place à Paris, il serait absolument impossible d'y songer, quand même j'aurais tous les titres et toutes les recommandations possibles, quand même le ministre lui-même le voudrait. Les places de Paris sont en effet prises les premières, et soigneusement gardées par ceux qui les ont obtenues. Que par conséquent ce que j'avais de mieux à faire était, si je ne voulais pas quitter Paris, de passer encore cette année dans des établissements particuliers, et d'adresser de bonne heure ma requête pour l'année prochaine.

Je prévoyais bien ce résultat, chère amie ; en effet, en



parcourant les diverses positions que peut offrir l'enseignement des colléges, j'y trouvais quatre classes de personnes, dans chacune desquelles il me serait assez difficile de trouver une place convenable : 1<sup>o</sup> les maîtres d'études ; 2<sup>o</sup> les régents de classes inférieures ; 3<sup>o</sup> les professeurs de classes supérieures ; 4<sup>o</sup> les professeurs suppléants. Je ne devais point songer aux premières de ces places. Les secondes sont fort occupées et fort épineuses ; elles ne m'eussent point laissé la liberté nécessaire pour poursuivre mes travaux et elles sont si peu lucratives que la compensation n'eût pas été suffisante. Les troisièmes sont réservées aux agrégés. Il ne me restait donc guère que celles de professeurs suppléants, lesquelles sont fort rares. Ce sera une de ces dernières, chère amie, que je solliciterai pour l'année prochaine, si rien de mieux ne s'est présenté jusque-là. Je ne désespère même pas d'obtenir une suppléance de philosophie, si je puis parvenir auparavant à me faire connaître honorablement. Quant à quitter Paris, chère amie, je n'y ai pas songé un instant, d'après tes conseils qui d'ailleurs sont si bien d'accord avec mes propres inclinations. L'autre jour encore, je refusais une chaire de rhétorique, dans un établissement de plein exercice, bien vu de l'Université, avec deux mille francs d'appointements, sans compter la table et le logement, et cela à une classe par jour. Mais plus que jamais, chère Henriette, je vois l'absolue nécessité de ne pas céder sur ce point si capital pour mon avenir, quelle que soit celle de mes deux branches d'études qui m'amène à une position fixe.

D'après ces données, chère amie, quelle résolution actuelle ai-je dû prendre, et quel plan adopter pour mes études ? M. Soulice me conseillait fortement de tenter l'agrégation à la fin de cette année. Ce ne sont pas seulement les agrégés qui sont avantageusement placés, me disait-il. Ceux d'entre les ajournés qui ont obtenu un rang honorable le sont aussi bien, ou au moins on tient de leur épreuve le plus grand compte dans le placement. Je te l'ai déjà dit, chère amie, je suis persuadé qu'en me présentant à la fin de cette année, j'aurais des chances de réussite. Mais je croirais présomption d'oser espérer les premières places. Et il est

nécessaire d'être dans les premiers pour rester à Paris. En attendant encore une année au contraire, je puis former les plus solides espérances. Les épreuves de l'agrégation, que j'ai suivies avec beaucoup d'attention durant les vacances dernières, sont tout à fait dans ma manière et ma tournure d'esprit, et elles ne m'inspirent pas ces craintes venant d'antipathie que j'éprouvais devant celles de la licence. Bien des fois il m'arrivait, en entendant le candidat, de regretter de n'être pas à sa place; je sentais que je ne m'en serais déjà pas trop mal tiré. De plus, en attendant à l'année prochaine, j'aurais pu me faire connaître davantage, peut-être même pourrais-je prendre le titre de docteur qui serait une bonne recommandation. C'est essentiel qu'avant mon agrégation je me sois fait connaître par mes études dans les langues orientales. Ce sera le seul moyen d'éviter la province à laquelle n'échappent pas quelquefois, au moins pour quelque temps, les premiers agrégés. Comme je te le disais tout à l'heure, la voie va m'en être actuellement tout ouverte. De plus, j'ai encore à passer le baccalauréat ès sciences, qui est, il est vrai, très peu de chose. Mais encore faut-il repasser ses matières. Et mes travaux dans les langues orientales, je serais obligé de les interrompre... Tous ces motifs réunis, chère amie, m'éloignent, je l'avoue, de tenter si tôt une épreuve si difficile. J'attends toutefois pour me décider que le programme du concours pour cette année soit publié.

Le conseil de toutes les personnes que j'ai pu consulter s'est du reste trouvé parfaitement d'accord avec mon propre sentiment. J'ai vu M. Damiron et M. Garnier. Le premier m'a répété le conseil qu'il m'avait déjà donné de concourir avant l'agrégation pour l'un des prix de philosophie décernés par l'Académie des Sciences morales et politiques. Quant au second, aussitôt que je lui ai dit que je pouvais sans inconvénient attendre encore une année, il a fortement appuyé mon avis. Il est vrai que je ne l'ai pas encore vu seul, et que je n'ai pu par conséquent en causer en toute liberté avec lui. Après une visite inutile que je lui avais rendue, j'ai reçu de lui une fort aimable lettre, par laquelle il m'invitait à dîner avec une société choisie de ses

amis. Pour la première fois, j'y ai compris ce que pouvait être une réunion d'hommes instruits et pensants. J'y ai appris une foule de choses fort importantes pour ma conduite à venir, que dix années d'études et de réflexions ne m'auraient point apprises. Je n'ai point encore pu voir M. Le Clerc, parce qu'à la session de licence a succédé celle du baccalauréat, qui n'est pas encore terminée et durant laquelle on ne peut le voir que très brièvement et pour affaires. J'ai préféré attendre.

Il me reste à te faire part, chère amie, d'un projet que je méditais depuis longtemps, mais auquel je n'osais m'arrêter, faute de renseignements assez précis. Je les ai enfin obtenus, et mon plan est désormais fixé à cet égard. Je savais que l'Institut distribuait annuellement un prix fondé par Volney au meilleur ouvrage de linguistique proposé à son examen, et dès longtemps, je songeais à présenter à ce concours mon travail sur la langue hébraïque. J'ignorais seulement si par sa nature un tel travail serait apte à concourir à un prix décerné sous le titre de *philologie comparée*. Je me suis d'abord adressé à M. Julien, qui n'a pu me donner que peu de renseignements, n'ayant jamais fait partie de la commission d'examen pour ce prix. Mais il m'a donné deux excellents conseils, le premier, de m'adresser à M. Eugène Burnouf, le neveu du célèbre helléniste, et professeur de sanscrit au Collège de France, qui préside la commission. Je l'ai fait, chère amie, et j'ai reçu de lui une réponse bienveillante et remplie d'excellents conseils, se terminant par une invitation à présenter l'ouvrage avec confiance, sa nature n'ayant rien qui l'empêchât de concourir. Mais je dois à la bonté de M. Julien cette faveur bien plus précieuse encore. Il m'a adressé avec une lettre au secrétariat de l'Institut et m'a fait remettre entre les mains pour le parcourir à mon aise le cahier des procès-verbaux de toutes les séances d'examen de la commission, depuis la fondation, ou plutôt depuis la modification de ce concours. Outre l'intérêt de ces récits quelquefois fort piquants, j'y ai trouvé les renseignements les plus précieux, sur l'esprit qui préside à cet examen, sur les défauts contre lesquels la commission se montre surtout sévère, sur la nature et le

tour des ouvrages qu'elle se plaît à couronner, etc. J'en ai conclu plusieurs modifications importantes pour mon plan, et je me suis décidé, non pas à présenter une grammaire complète, mais une théorie générale des systèmes de la langue, supposant les grammaires connues d'ailleurs. Ainsi conçu et exécuté comme je l'entends, l'ouvrage me semble avoir des chances assez probables de succès. Le nombre des concurrents est toujours peu considérable, et la plupart des ouvrages présentés paraissent fort superficiels, à leur titre et surtout à la critique qui en est faite. Depuis trois années, le prix a été remporté par des ouvrages allemands. J'ai vu le titre du seul ouvrage présenté jusqu'ici pour le concours de cette année : assurément, ce ne sera pas un concurrent redoutable. Son titre seul sera sa condamnation aux yeux d'un tribunal sérieux et savant. J'ai aussi recueilli des renseignements importants sur la composition du bureau d'examen. Il se compose de quatre membres de l'Institut, qui se partagent l'examen des ouvrages, suivant leur spécialité. De leur nombre est M. Reinaud, professeur d'arabe à la Bibliothèque royale, et qui m'a toujours témoigné un intérêt tout spécial. Je le vis à la Bibliothèque le jour même où j'allai voir M. Julien et il m'engagea très fortement à suivre la carrière des langues orientales et *surtout à suivre son cours* ; mes conférences de licence m'avaient empêché d'assister à la fin de l'année dernière. Il est certain que mon ouvrage lui tombera en partage pour l'examen, et je ne doute pas que le sujet ne lui en soit agréable. D'ailleurs, chère amie, un échec ne peut avoir le plus léger inconvénient. On présente son manuscrit sous l'anonymat avec une devise, et on y joint une lettre cachetée où se trouve le nom correspondant à la devise. Si l'ouvrage réussit, on vérifie le nom de l'auteur ; sinon, la défaite, qui d'ailleurs n'a rien de honteux, n'a absolument aucune publicité. Je veux garder sur ceci, bonne amie, le secret le plus absolu. Je t'en parle à toi seule, et te prie de n'en rien dire ni à notre mère ni à notre frère. — Tu comprends quels immenses avantages résulteraient de ce premier succès, soit pour une position dans l'Université, soit pour mon avancement dans les langues orientales. Je



ne parle pas des avantages pécuniaires, ils ne sont pas considérables, le prix n'est que de douze cents francs. Mais après ce succès, l'ouvrage serait avantageusement accepté par un éditeur. Tous les ouvrages doivent être remis avant le 1<sup>er</sup> mars, et le compte rendu sera fait à la grande séance solennelle des cinq Académies, le 2 mai. J'ai le temps, mais je n'ai que le temps de mettre la dernière main à mon travail.

J'oubliais de te dire que dès ce moment je publie mon premier essai dans les langues orientales. J'avais présenté à M. Egger un travail sur quelques éclaircissements importants que l'on peut tirer des langues sémitiques pour la philologie gréco-latine. Il l'a trouvé fort intéressant et l'a fait adopter au *Journal général* publié au ministère de l'Instruction publique. J'ai été aujourd'hui même m'entendre avec les directeurs sur plusieurs dispositions matérielles et entre autres sur les nombreux caractères orientaux renfermés dans le texte du morceau. On espère obtenir les caractères de l'Imprimerie royale, auxquels on a recours pour toutes les publications officielles. On m'a aussi promis de m'en tirer à part un certain nombre d'exemplaires, que je puisse distribuer à qui je voudrais. J'en désirais surtout pour M. Quatremère, à qui je dois la première idée de ce travail. J'ajoute que l'article tire un intérêt particulier des circonstances actuelles et se rapporte à quelques innovations dans l'enseignement de la langue grecque qui font beaucoup parler le monde professoral. En dépit de tous, il est dans le sens ministériel.

Une question beaucoup moins importante que j'ai dû agiter était de savoir si je resterais dans cette pension, ou si je chercherais dans le même ordre de choses une position plus convenable. Je m'étais d'abord décidé à ce dernier parti, les travaux auxquels je suis obligé de me livrer étant absolument incompatibles avec cette retenue que j'étais obligé de faire, au cœur de la journée, et qui m'empêchait de me rendre à la Bibliothèque royale. Avant de faire aucune autre recherche, j'en ai fait la déclaration expresse à M. Crouzet, qui aussitôt a changé de ton, et m'a promis tout arrangement, et en effet, au bout de quelques jours,



j'ai vu arriver un troisième maître, qui me débarrasse de tout le service que je faisais en dehors des répétitions. Dans ces nouveaux termes, chère amie, ma position est fort soutenable, et je n'ai pas vu de raison suffisante à un changement qui peut-être ne serait pas une amélioration. Car malheureusement, il faut le dire, ce maître de pension ne fait pas exception dans son espèce. D'ailleurs, ces changements exigent des démarches si pénibles et entraînent de si grandes pertes de temps que je ne m'y déciderai jamais sans raisons très graves. Mes occupations sont maintenant peu nombreuses, elles ne se montent pas à une heure et demie par jour, sans compter tous les jours de congé qui sont entièrement libres. Le grand avantage surtout est de pouvoir tout faire le matin, avant la classe, et ainsi d'avoir le corps de la journée pour vaquer à mes travaux. Jusqu'au 1<sup>er</sup> mars, je pourrai prendre fort peu de répétitions supplémentaires. Il me reste heureusement une honnête réserve de celles que j'ai données l'an dernier et durant les vacances.

J'ai ponctuellement observé tes recommandations relativement à la toilette. Un accident arrivé peu après ton départ m'avait obligé à l'achat d'un autre pantalon noir. J'en ai ajouté un autre après la réception de ta lettre, en sorte que le nombre prescrit se trouve rempli. J'avais aussi déjà fait transformer en redingote la seule pièce qui me restât de mon ancien costume et j'en ai fait faire une neuve pour mes visites. Enfin, dès les premiers froids, j'avais acheté un paletot. Pour ceux-ci, il n'y a nul inconvénient à les acheter tout faits, et c'est toujours une économie. Je comprends comme toi, chère amie, l'importance de ce point en apparence si frivole, surtout à mesure que mes relations s'étendent.

L'espace seul, chère amie, m'oblige à mettre fin à notre longue causerie. Je réserve pour une autre fois tout ce dont je ne puis cette fois te faire le récit. Il m'est si doux de t'écrire ce qui fait l'objet perpétuel de mes pensées et se termine toujours à l'espérance de nous voir un jour heureux ensemble.

Ton frère et ami,

E. R.

[Sur un papier à part.]

Peut-être liras-tu avec plaisir le rapport adressé par le doyen de la Faculté des Lettres au ministre relativement au premier examen de licence. Je te l'extrais littéralement du *Journal général de l'Instruction publique*.

Sorbonne, 25 octobre 1846

Monsieur le ministre,

Des épreuves pour la licence ès lettres ont eu lieu à la Faculté du 19 au 23 octobre 1846. Étaient présents au jugement des compositions, et aux séances de l'exercice public, outre le doyen président, MM. les professeurs Patin, Saint-Marc Girardin, Guigniaut, Ozanam.

Des vingt-neuf candidats qui s'étaient présentés, sur lesquels il y avait un ecclésiastique, et onze élèves de l'École normale, treize ont dû être éliminés pour l'insuffisance des compositions ; deux, après l'examen sur les auteurs grecs, latins et français, ont été ajournés. Les quatorze autres ont été déclarés dignes d'obtenir le grade de licenciés ès lettres dans l'ordre suivant : MM\*\*\*, \*\*\*, l'abbé Foulon, Renan.

Les diverses épreuves ont été en général intéressantes. Le nombre de ceux qui n'ont point échoué dans les compositions écrites est plus considérable qu'à l'ordinaire ; la plupart, surtout parmi les premiers, se sont montrés capables d'expliquer les textes des trois littératures avec intelligence, et de répondre aux questions de philosophie, d'histoire et de littérature.

Six élèves de l'École normale ont été reçus, entre autres les deux premiers. M\*\*\* est maître surveillant à cette école. M. Renan, qui a fait preuve de facilité et de justesse dans l'examen oral, est un ancien élève du petit séminaire de Paris. Le jeune ecclésiastique, M. l'abbé Foulon, ancien élève du même séminaire, et formé depuis par les conférences instituées sous l'autorité archiépiscopale et sous la direction de M. l'abbé Cruice, docteur de notre Faculté,

dans la maison des Carmes de Paris, aurait disputé et peut-être obtenu le premier rang, s'il ne s'était exposé dans les épreuves grecques à une certaine infériorité.

Je suis avec un profond respect, M. le ministre, etc., etc.

#### V. LE CLERC

Le but politique de ces notes individuelles qui ne sont pas d'ordinaire d'usage, est assez facile à démêler. Ils ont voulu faire de notre succès une *preuve de justice*, et fermer la bouche aux accusations contraires qu'on ne cesse de répéter tous les jours. J'ai su d'ailleurs que tous les examinateurs, et surtout M. Guigniaut, étaient d'avis de me faire passer au troisième rang après l'examen oral et que M. Le Clerc seul s'y est opposé. C'est lui-même qui l'a dit à mon condisciple, lequel a été lui rendre visite.

#### II 2

#### HENRIETTE RENAN A ERNEST RENAN

*M. Renan, rue des Deux-Églises, 8, à Paris (France)*

Dresde, 8 décembre 1846

Je t'adresse un énorme paquet, mon Ernest, dans lequel tu trouveras une lettre pour M<sup>lle</sup> Ulliac, et un article que, malgré la frivolité du sujet, je te prie encore de parcourir avant de le lui remettre. Puisse celui-ci être dans les proportions voulues ! Une phrase de la dernière lettre de M<sup>lle</sup> Ulliac m'ayant laissé penser qu'elle faisait allusion au port qu'elle a payé pour l'article des catacombes, j'envoie tout ceci sous ton couvert, mon bien cher ami : quand on oblige, il ne faut pas le faire à demi. — Comme tu penses, mon Ernest, je lui donne tous les droits possibles sur mes catacombes, quoiqu'il ne me soit pas facile de comprendre ce que deviendra ma pensée délayée dans celle de M. Peigné. Enfin, il en arrivera que pourra ! Je n'y mets aucune prétention. Je prévoyais tout ceci lorsque je persistai à rester

cachée sous un pseudonyme : vois comme j'avais raison ! Je viens de lire ton *explication* sur Valentine de Milan : elle est très jolie, très bien dite. Sophie avait deviné l'énigme. J'ai facilement reconnu les passages que M<sup>lle</sup> Ulliac a dû tronquer. C'est une singulière manie ; heureusement qu'il ne s'agit de rien d'important. — Tout ce que tu m'as écrit m'a causé une grande joie, mon Ernest ; oui, quoi qu'on puisse t'offrir, il faut tenir *invariablement* à rester habiter Paris. En ceci est *tout* ton avenir, cher ami ; ne l'oublie jamais, je t'en conjure. Comme toi, je crois qu'il est beaucoup plus sage d'ajourner à deux ans ton concours d'agrégation : alors encore, je voudrai pour toi une place à Paris, il faut donc se donner toutes les chances d'arriver aux premiers rangs. En rien, mon bien cher Ernest, ne compromettons ta carrière par trop de précipitation. D'ailleurs, tes projets pour remplir ces deux années sont excellents, faudrait-il même les passer entièrement dans un établissement privé. Je vais suivre avec un bien tendre intérêt les phases du concours pour le prix Volney : sois sûr que je ne commettrai aucune indiscretion. S'il était possible, je te verrais aussi avec beaucoup de plaisir suivre l'avis de M. Damiron pour l'Académie des Sciences morales et politiques. Une simple mention dans un tel concours serait d'un grand poids pour ton placement futur dans l'Université. Mon bon Ernest, tu es ma joie, mon orgueil, ma plus chère pensée ! Si tu savais avec quelle vénération je prononce le nom de tous ces hommes distingués qui sont bons pour toi, qui t'aident et t'encouragent dans ces premiers pas toujours si épineux ! — Dans ce moment, je regrette de n'être qu'une *ignorante*, de ne pouvoir comprendre le premier travail que tu publies. — Pauvre cher ami ! que Dieu place dans ta vie beaucoup d'affections comme celle que je te porte ! mais cela serait-il possible ? — D'après tes nouveaux arrangements, je crois avec toi, mon Ernest, qu'il vaut mieux rester dans cette pension que d'en essayer encore une autre. Tous ces changements sont bien désagréables et n'amènent en réalité aucun *changement* réel. Dès que tu pourras avoir un emploi dans l'Université, ce sera tout autre chose. Il n'est pas un jour où je ne me sente

plus heureuse de l'accord qu'il y a entre ta pensée et la mienne, relativement à ta carrière et à tous les moyens de la former. Cela me prouve, mon bon ami, que nous ne nous trompons ni l'un ni l'autre. Maman aussi m'exprime une joie réelle de ce qui vient de se passer. Hier encore, j'ai reçu d'elle une lettre où se trouvent ces mots, à la suite d'une page consacrée aux détails de ton examen : « Ernest me croit beaucoup plus affligée que je ne le suis de son changement. » Et Emma, qui n'a aucun intérêt à me tromper, aucun désir de le faire, me dit aussi : « Ta mère est ravie depuis que les succès de ton frère viennent lui prouver que son avenir sera aussi brillant qu'elle l'avait rêvé. » — Courage donc, ami, courage ! Ne t'inquiète pas de ma santé, elle va bien.

M<sup>lle</sup> Ulliac me dit que tu lui as remboursé quarante francs qu'elle avait avancés pour moi. Je vais écrire à notre frère de t'envoyer pour moi cent francs qui acquitteront cette somme, et serviront en outre à payer vingt-quatre francs que je dois, soit à M<sup>lle</sup> Ulliac, soit au bureau du *Journal des jeunes personnes*, pour les abonnements de mon élève. Le reste servira pour les nombreux ports de lettres que je te fais payer. — Adieu, ami ! j'ai encore mille choses à te dire, mais il me faut finir. A toi, comme toujours !

H. R.

### 113

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

M<sup>lle</sup> Renan, chez M<sup>me</sup> la comtesse Zamoyska, 2, Altmarkt, Dresde (Saxe)

Paris, 14 décembre 1846

Je reçois le même jour, très chère amie, tes deux dernières lettres dont l'une accompagnait le paquet de M<sup>lle</sup> Ulliac. J'ai fidèlement accompli tes prescriptions quant à ce dernier et j'ai été immédiatement le porter à son adresse, où il a été reçu avec beaucoup de joie et d'amitié.



J'ai aussi lu avec beaucoup de plaisir tes deux articles dont le fond et la forme m'ont semblé également intéressants. Le second surtout peint avec beaucoup de vérité une des scènes les plus pittoresques qui se puissent imaginer. J'espère aussi que cette fois on leur trouvera la dimension convenable, car, autant que j'ai pu m'en apercevoir, le principal mérite d'un article de journal est de n'être ni trop long, ni trop court.

J'ai été bien heureux, chère amie, de voir que tu approuvais mes plans pour mon travail de cette année. La réflexion n'a fait que m'y confirmer davantage. Il est essentiel qu'avant mon agrégation je me sois fait connaître avantageusement, soit dans les langues orientales, soit dans la philosophie. D'ailleurs, chère amie, il est bien probable que, dès l'année prochaine, je trouverai à me placer convenablement, soit dans un collège, soit dans un établissement particulier. Je suis résolu à la fin de l'année scolaire à faire activement toutes les démarches nécessaires. Si ces démarches n'entraînaient pas d'immenses pertes de temps, je t'assure que je les eusse immédiatement tentées. Car bien que je puisse trouver difficilement une place où les occupations fussent moins nombreuses, ma position est peu lucrative et d'ailleurs sujette à tant de désagréments de toute sorte, que c'est, je crois, un acte de courage d'y rester. Mais j'évalue à quinze jours la perte de temps que cela me causerait, et un tel retard me serait fatal pour le travail que j'ai entrepris. Du reste, bonne amie, je crois t'avoir déjà dit que je suis infiniment peu sensible à toutes ces misères et n'était la peine que j'ai à faire solder mon compte et surtout à obtenir intégralement ce qui m'est dû, je passerais, je crois, volontiers, sur tout le reste. L'avenir et l'espérance me consolent du présent, et ta pensée aussi, chère Henriette. Rien ne m'est plus pénible, quand je songe que toutes ces épines passagères me préparent un bonheur qui ne sera pas pour moi seul.

Mon travail avance, chère amie, d'une manière satisfaisante; je suis content de la tournure qu'il prend, et je crois qu'il sera dans le bon genre. Néanmoins le terme est bien court pour les développements que je voulais lui don-

ner, et à la lettre, je n'ai plus un instant à perdre. Ce qui me rassure un peu, c'est que j'ai remarqué dans les procès-verbaux de la commission que souvent elle accordait la préférence moins à des ouvrages achevés et complets, qu'à ceux qui pouvaient prêter à d'heureux développements et en contenaient le germe. M. Reinaud, que je vois fort souvent depuis l'ouverture des cours, se doute de l'affaire. Il était placé à côté de M. Julien, à la Bibliothèque royale, lorsque je lui en parlai pour la première fois, et il entendit toute notre conversation; il n'est guère facile, en effet, de parler bas avec M. Julien. Depuis, il me témoigne des égards tout particuliers à son cours, et toutes les fois qu'il me rencontre travaillant à la Bibliothèque de l'Institut, il examine mes travaux avec une curiosité fort significative. Tu comprends, chère amie, que le succès en un tel concours ne peut toujours être que fort incertain; mais qui n'agirait jamais sur des probabilités, par crainte exagérée d'un échec, se priverait de la possibilité du succès.

Quelques lettres que j'ai reçues dernièrement de notre mère, me prouvent qu'en effet la peine qu'elle avait pu éprouver de mes nouvelles résolutions est bien adoucie. Ses projets de Saint-Malo paraissent l'occuper beaucoup. Elle paraît décidée à choisir l'été prochain pour l'époque de son déménagement. La société de ma tante Forestier, qui, comme tu sais, est déjà établie à Saint-Malo, contribuera beaucoup, je l'espère, à lui en rendre le séjour agréable.

Je ne sais si je t'ai parlé de l'utile connaissance que l'on m'a fait faire d'un Allemand fort distingué de Brême, venu en France pour se perfectionner dans la langue française, et qui échange avec moi des leçons d'allemand contre des leçons ou plutôt des conversations françaises. Il a en outre attiré à nos conférences un professeur de philosophie à Osnabrück, envoyé en France dans le même but par son gouvernement. Nous avons ainsi des séances fort intéressantes et surtout fort utiles qui me procurent l'avantage que je désirais depuis longtemps d'apprendre l'allemand d'un Allemand même. D'ailleurs c'est un moyen commode d'obtenir tous les éclaircissements dont j'ai besoin pour les

passages des auteurs allemands que je suis obligé de consulter pour mon travail, et dont la pensée abstruse et compliquée ne laisse pas quelquefois de m'embarrasser.

Je serai obligé de me confiner si étroitement pour mon travail jusqu'au mois de mars que jusque-là je ne pourrai guère étendre le cercle de mes relations extérieures. Aussi bien je préfère attendre pour me produire plus avant que j'aie à présenter quelque titre honorable. Je serai également obligé, chère amie, de me condamner avec toi à un laconisme qui m'est bien pénible, lorsque j'aurais tant de choses dont je voudrais m'entretenir avec toi. Mais tu sais que ni l'un ni l'autre nous ne pouvons prendre nos désirs pour règle de notre conduite, trop heureux encore d'entrevoir une issue à ce pénible état. Tant d'autres sont plus à plaindre et le sont sans espérance. La seule pensée qui m'afflige est de songer aux cruels sacrifices que tu es obligée de t'imposer pour moi et pour les tiens. Sois bien persuadée, bonne amie, que les raisons les plus graves pourront seules me décider à prolonger un état si pénible pour toi. Mais serait-ce bien calculer que d'accepter à mon âge une de ces positions qu'on peut appeler avantageuses pour le présent, mais qui n'ont presque pas d'avenir, et qui d'ailleurs nous fournirait à peine les moyens de mener une vie convenable ? Il est bien dur, chère amie, d'être obligé de répéter sans cesse : Patience, patience ! mais qu'y faire, quand c'est en effet le seul moyen de se frayer une voie honorable ? Un jour, espérons-le, bonne amie, nous éprouverons une grande et douce joie, en nous rappelant les sacrifices par lesquels nous aurons acheté quelques instants de bonheur. En attendant, ma chère Henriette, soutenons-nous en nous aimant et nous encourageant l'un l'autre ; pour moi, il me semble que rien ne saurait m'arrêter, tant que je pourrai recevoir de toi ces conseils et ces bonnes paroles qui portent la vie et la joie jusqu'au fond de mon cœur. Adieu, bonne amie, tu connais la tendresse sincère et sans bornes de ton frère et ami.

## II4

HENRIETTE RENAN A ERNEST RENAN

*M. Renan, rue des Deux-Églises, 8, à Paris (France)*

Dresde, 29 décembre 1846

Je viens encore te tourmenter, très cher ami; mais cette fois du moins je ne pousserai la tracasserie qu'à moitié, car je commence par te supplier de ne point me répondre, de ne pas détourner en ma faveur un seul des instants que tu emploies si utilement, si bien, et qui sont d'une si grande valeur dans la conjoncture où tu te trouves. Dieu me préserve de mettre jamais ma propre satisfaction en parallèle avec tes plus visibles intérêts ! — Ceci posé, mon Ernest, je te demande de vouloir bien remettre encore à M<sup>lle</sup> Ulliac la lettre et les récits ci-joints. Ne te donne pas la peine de lire de pareils enfantillages : ce serait te prendre dix minutes, et tes minutes sont précieuses, pauvre cher ami. Si je pouvais faire autrement, sois bien sûr que je ne te prendrais pas le temps qu'il faudra pour aller faire cette commission. — Sur les mêmes *frais*, mon bon Ernest, rends-moi un autre service. Dans une note du « Carnaval à Rome », je parle de cet homme d'esprit dont Voltaire disait « le président Desbrosses et sa Sallusterie (1) ». De mémoire, j'ai écrit Desbrosses; et depuis j'ai vu dans une autre citation Debrosses. Vois, je te prie, dans le Cours de M. Villemain si c'est moi qui me suis trompée; et corrige, s'il y a lieu. Je ne sais pourquoi, je crois encore que c'est Desbrosses. Pardonne, mon bon ami; il m'en coûte de te détourner pour de pareilles misères, mais je n'ai que toi à qui je puisse m'adresser. Tu t'étonnes peut-être du peu d'intervalle que je mets entre mes envois à M<sup>lle</sup> Ulliac. C'est que, mon Ernest, une fois en Pologne je ne pourrai que bien diffi-

(1) Le président de Brosses, auteur des *Lettres historiques et critiques*, écrites d'Italie, avait reconstitué une certaine époque de l'histoire romaine à l'aide de Salluste.



lement lui rendre ce petit service, et que je tiens au moins à faire preuve de bonne volonté avant d'aller plus loin encore. La pauvre amie ! que ne puis-je faire mieux pour elle ! — Elle me dit dans sa lettre que tu ne lui parles jamais de ce qui te concerne : je le comprends facilement, cher ami, d'après le peu de mesure qu'elle met trop souvent dans son désir d'obliger. Il m'a été bien douloureux, pendant mon séjour à Paris, de voir les immenses changements que les six années de notre séparation ont amenés dans le jugement de cette femme excellente et distinguée. C'est un déclin dont je m'apercevais sans cesse, et qui me cause une bien vive peine, car je l'aime sincèrement... Son cœur seul est toujours parfait. — Ne laisse subsister aucune trace de ces tristes mots, je t'en conjure : c'est à peine si je puis convenir avec moi-même que cette chère amie n'est plus ce qu'elle a été. — Ce que tu me dis de ton maître de pension me désole. Dieu seul sait ce que tu éprouves de dégoûts dans cette maison, ce que tu y souffres de froid, d'ennui, d'injustices ! — Depuis que le temps est rigoureux, je pense à toi sans cesse. De grâce, ami, allège mes tourments en t'entourant de ce qui peut au moins diminuer ces souffrances. Dis-moi que tu réchauffes un peu cette chambre où tu travailles tant, que tu t'es mis, autant, hélas ! qu'il t'est possible, à l'abri de ce froid si cruel. Ma pensée est bien triste quand je te vois ainsi livré à la plus grande fatigue de l'esprit, sans que personne songe à adoucir celle du corps... Oh ! Ernest, fortifions-nous souvent par la pensée de jours meilleurs ! Pour toi surtout, ceux-ci me semblent bien rudes à passer. — Encore une fois, je t'en conjure, je t'en supplie, achète des vêtements chauds, ménage une santé qui est *mon bien* le plus cher et de laquelle je me préoccupe sans cesse. — Je suis très aise, mon ami, que tu aies fait la connaissance de quelques Allemands. Je pense souvent que dès que tu pourras t'absenter un peu sans nuire à tes travaux d'avenir, tu devras voyager dans leur patrie ; en conséquence, il est bon que tu y aies quelques visages et quelques esprits connus à retrouver. En général, les Allemands sont d'une bonne et loyale nature. J'ai toujours eu beaucoup à me louer de mes rapports avec eux ; malheu-



reusement, quoique au sein de l'Allemagne, je n'en vois et n'en connais ici presque aucun.

Si *matériellement* je ne te voyais si mal, je ne cesserais, mon ami, de me féliciter du raisonnable parti que tu as pris pour tes études de cette année. Oui, c'était là le seul moyen d'arriver à ce que nous désirons ; mais qu'il t'en coûte, mon pauvre Ernest ! — Je te vois en excellent chemin ; et pourtant mon cœur n'est pas pleinement satisfait, car il renferme une rude épine. O mon ami, puisse l'année qui commence avancer ton avenir autant que l'a fait celle qui s'enfuit, et puisse-t-elle en même temps te procurer une situation plus douce et plus convenable ! Je termine ces lignes dans la dernière nuit de cette année qui nous a momentanément réunis, et j'ai beau sonder mon cœur, je n'y trouve pas un vœu plus ardent que celui que je viens de t'exprimer. Adieu et courage, mon bon Ernest ! Pour réussir au gré de toutes nos espérances il ne te faut plus que *continuer*, et je sais que tu n'es pas de ceux qui se lassent. Vois, ami, que de choses ont été faites en quinze mois et par la seule force de ta volonté ! Après un tel début, qui pourrait s'effrayer du reste ? Dis-moi, mon bien cher, et sans une hésitation qui me serait douloureuse, dis-moi si la somme qui était chez les Mallet a besoin d'être renouvelée. Je tiens pour cela en réserve un billet de mille francs dont je puis me départir sans la moindre gêne. Me parler de ceci à cœur ouvert serait me prouver que tu as compris l'affection sans limites de ta sœur et amie.

As-tu reçu les cent francs que j'ai chargé notre frère de te rembourser ?

J'ai vu que le nom de la rue que tu habites doit être changé. Faut-il dès maintenant mettre sur ton adresse rue de l'*Abbé-de-l'Épée* ?

## ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M<sup>me</sup> la comtesse Zamoyska, 2, Altmarkt, Dresde (Saxe)*

Paris, 11 janvier 1847

Mlle Ulliac a désiré te répondre immédiatement, chère amie, pour te demander à terme fixe l'article que tu lui as promis sur la semaine sainte à Rome. Je ne puis me décider à t'envoyer sa lettre sans y joindre quelques mots, ne fût-ce que pour te donner signe de vie et d'amitié. D'ailleurs je sens le besoin de me délasser un instant de mes travaux arides et continus en m'entretenant avec celle dont la pensée fait toute ma consolation. Quand je suis trop fatigué, je m'arrête et je pense à toi; telle est, chère amie, la seule récréation que je doive et que je veuille me permettre. Je t'assure du reste que je n'en désire pas d'autre. Quand je songe aux sacrifices bien plus pénibles que tu t'imposes pour nous, je rougis de faire si peu, moi homme, et plus jeune que toi. Mais un jour ce sera mon tour, bonne amie, oui, il faut que je me le dise, pour me rassurer et me contenter moi-même.

Mon travail avance d'une façon satisfaisante, bonne amie. Cette fois comme toujours il m'arrive qu'à mesure que j'avance, le cadre s'élargit et devient à la lettre infini. Heureusement que, ne m'étant point engagé à être complet, je trouverai toujours moyen de finir, en conservant une certaine unité. Le volume devient réellement formidable; j'ai dépassé hier le chiffre de 400 pages, très grand format, et pour ce qui me reste, la rédaction étant beaucoup plus facile, j'irai bien plus rapidement encore. Plus j'avance, chère amie, plus je suis satisfait d'avoir entrepris ce travail. Le succès, je le répète, en un pareil concours, est toujours fort incertain, d'autant plus incertain que l'on n'apprécie point la bonté des ouvrages, mais leur bonté comparative, qu'un médiocre ouvrage peut réussir, si les autres sont

encore pires que lui, et qu'un bon travail peut échouer, s'il s'en présente de meilleurs. Mais j'ai au moins la conscience que ce travail sera honorable et témoignera des études assidues. Or c'est beaucoup, chère amie, que je sois connu des hommes spéciaux pour avoir fait dans cette partie des études avancées. Les manuscrits déposés au concours restent à la bibliothèque de l'Institut, avec toute liberté de les reprendre momentanément pour l'impression. C'est donc comme un titre déposé en bon lieu, et auquel on peut en appeler au besoin. Enfin, bonne amie, supposé que je n'en retire aucun avantage, le temps que cela m'aura pris aura été bien court, puisque j'y aurai à peine consacré trois mois entiers. Et l'exercice intellectuel et moral que cela m'aura coûté me restera toujours.

Merci, mille fois merci, chère Henriette, de la proposition pécuniaire que tu me faisais dans ta dernière lettre. De longtemps encore, j'espère, bonne amie, je ne serai obligé d'y avoir recours. Il reste chez les Mallet une somme assez considérable, et il m'est dû cent vingt-cinq francs encore pour répétitions. Je cherche à retirer ceux-ci peu à peu, car j'imagine ce que ce serait, si je venais à quitter la maison, mais j'ai toutes les peines du monde. Je crois pourtant qu'ils ne seront pas perdus. Pourquoi donc, bonne amie, m'as-tu envoyé ces cent francs qui me sont tombés du ciel, sans que je susse ni d'où ni pour quelle cause ? J'imaginais d'abord que ta prochaine lettre me ferait connaître la destination à laquelle tu les réservais. Je t'assure, chère Henriette, que la somme déposée chez les Mallet est très suffisante pour subvenir longtemps encore à mes besoins, que je fais, tu le sens bien, les plus restreints possible, sans toutefois me rien refuser du nécessaire. Les livres forment ma dépense la plus ruineuse ; le cours de M. Renaud que je dois suivre plus régulièrement, m'a surtout obligé à des achats fort dispendieux ; les libraires orientaux sont dans l'habitude de se dédommager sur le petit nombre d'amateurs du grand nombre qui ne leur achète rien. Néanmoins, chère Henriette, n'aie sur ce point aucune inquiétude. Je te promets du reste de te le dire tout franchement, du moment où les fonds feront déficit.

Tu ne me parlais pas de ta santé dans ta dernière lettre, chère amie. Dis-moi, je te prie, si elle n'a rien éprouvé depuis la cruelle secousse qui l'a dernièrement ébranlée. Je frémis en songeant au froid terrible qui doit se faire sentir dans le pays que tu habites, et dont il ne se peut faire que tu ne ressenties plus ou moins les atteintes. Rassure-moi, je t'en prie, dans ta prochaine sur ce point le plus capital pour moi.

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt les divers articles que tu as envoyés à M<sup>lle</sup> Ulliac, et j'attends impatiemment ceux que tu lui promets encore. C'est un vrai bonheur pour moi que tes lettres se multiplient au moment même où la plus urgente nécessité m'empêche de t'écrire aussi longtemps que je le voudrais. Heureusement tu sauras t'expliquer ce laconisme forcé, et loin d'y voir l'indifférence, tu l'interpréteras par la confiance d'une affection qui s'entend à demi-mot. Adieu, chère amie, j'entends mon travail qui me rappelle et voudrait me reprocher les courts instants que j'ai passés avec toi; mais Dieu sait si j'aurais le courage de supporter tant d'heures laborieuses et ardues, s'il ne m'était donné de temps en temps de venir reprendre des forces dans ton cher entretien. Tu connais ma tendresse.

Ton frère et ami,

E. RENAN

116

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 24 janvier 1847

Ah! ma très chère mère, que vous aviez été longtemps sans m'écrire, et que j'étais inquiet de votre long silence. Je ne puis vous dire que de pensées sinistres ont traversé mon esprit durant mes longues heures de solitude. J'allais vous écrire le jour même où je reçus votre bienheureuse lettre, qui me tira enfin de mes mortelles angoisses. Et pourtant, chère mère, elle ne m'a pas encore rassuré et je suis persuadé que vous avez été malade. Maman chérie,

au nom du ciel, dites-le-moi en toute franchise ! Pas de réticences, bien plus pénibles que les nouvelles même les plus fâcheuses, parce qu'elles font toujours exagérer le mal par l'imagination. Vos pauvres doigts, dites-vous, étaient gelés. Que n'étais-je là pour les réchauffer de mon haleine et les serrer entre les miens ! Et quoi ! maman bien-aimée, n'avez-vous pas votre provision de bois ? Hélas ! je n'ai vu tout cela que depuis deux ans ; je sais bien qu'alors tout cela était en bon ordre, mais depuis, Dieu sait comment ma pauvre mère aura négligé de se soigner. Je vous en supplie, sinon pour vous-même, du moins pour vos enfants, ménagez une santé qui leur est si précieuse. Pour moi surtout, bonne mère. Songez que sans vous la vie serait pour moi sans charme et décolorée, je la supporterais comme un devoir, mais les joies douces et chéries auraient à jamais fui pour moi...

Je suis dans ce moment fort occupé pour quelques travaux dont je me trouve chargé, et que je dois avoir fini à terme fixe. Je me prépare aussi tout doucement à mon baccalauréat ès sciences, qui me sera nécessaire pour l'agrégation en philosophie. Mais cet examen n'est rien du tout, chère mère, c'est un jeu véritable. Je ne sais pas trop encore quand je me déciderai à le passer ; ce sera probablement vers Pâques. Je n'avais pas voulu le passer avant la licence ès lettres, bien qu'il n'y ait pas de comparaison entre eux pour la facilité, afin de ne pas interrompre le cours de mes travaux littéraires.

Je ne sais comment il se fait, chère mère, que vous ayez de si grands froids en Bretagne. Pour nous, à l'exception de quinze jours où il a fait réellement froid, nous avons eu un hiver fort supportable, et depuis quelques jours nous sommes en vrai printemps. Vous aurez éprouvé bien du retard cette fois, chère mère, à recevoir le numéro de votre journal. Il y a eu un malentendu au bureau. On avait cru que je n'avais pas fait de demande au commencement de l'année, que je ne renouvelais pas. Mais M<sup>lle</sup> Ulliac a mis ordre à l'affaire, et hier j'ai enfin reçu le numéro de janvier. J'irai demain même l'affranchir au grand bureau. Il n'y a pas encore d'article d'Henriette dans celui-ci,



Mais il y en a un déjà d'imprimé pour l'autre numéro, lequel sera fort intéressant. Je veux vous laisser le plaisir de la surprise. Nous avons reçu d'elle ces jours-ci encore de nouveaux articles, qui paraîtront plus tard. Cela nous fait avoir des nouvelles plus fréquentes que de coutume. Elle était fort bien, chère mère, et paraissait fort satisfaite de son séjour à Dresde...

Adieu, très bonne et très excellente mère. Écrivez-moi le plus tôt possible, s'il vous plaît, pour me tirer tout à fait d'inquiétude.

E. RENAN

117

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M<sup>me</sup> la comtesse Zamoyaska, Altmarkt, 2, Dresde (Saxe)*

12 février 1847

Cette fois, bonne amie, je serai encore réduit au laconisme; mais c'est, j'espère, la dernière lettre que je t'écris dans ces proportions. Tout va bien, très bien même, chère amie. J'ai fait l'autre jour à M. Reinaud une visite des plus fructueuses. Je désirais lui demander s'il était possible d'obtenir un sursis au terme fixé pour la remise des compositions, sursis que l'on m'avait dit au secrétariat de l'Institut impossible à obtenir. Il a trouvé un excellent moyen pour tout concilier : je remettrai à terme la partie de l'ouvrage terminée (et ce sera presque le tout), et ensuite je lui remettrai en mains propres tous les suppléments que je jugerai à propos. Néanmoins je tiens à ce que tout soit au complet vers le 10 mars; les additions trop tardives, et n'arrivant que quand le jugement serait déjà formulé, seraient comme non avenues. Cet excellent homme me témoigne réellement un intérêt qui me ravit. Croiras-tu quelle est la question qu'il a abordée, immédiatement après celle du concours? Celle assurément que

j'aurais le moins osé entamer, la future succession du cours d'hébreu au Collège de France ! et cela dans des termes d'une précision qui m'étonne encore. Cet important entretien m'a prouvé au moins deux choses : 1<sup>o</sup> que nul choix n'est arrêté, puisque M. Reinaud, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions *et cette année président*, chargé en outre de toute la direction de la Société et du Journal asiatiques, et par conséquent mieux à la portée que qui que ce soit de connaître tous les concurrents, me déclarait en termes exprès qu'il n'en voyait pas un seul qui pût se mettre sur les rangs ; 2<sup>o</sup> que l'on a déjà songé à l'Institut à la future élection, puisqu'il m'énumérait avec un ton très significatif tous les différents partis que l'on avait déjà songé à prendre, et qui se réduisaient à ces trois-ci, appeler un Allemand, ou un juif, ou un ecclésiastique, contre lesquels il me déduisait au long des séries de difficultés que j'étais assez disposé à comprendre. Il faut te dire que ces élections se font par le ministre, sur la présentation du Collège de France et de l'Institut (classe des Inscriptions et Belles-Lettres). Celui qui réunit les deux présentations est sûr d'être élu. Sur l'observation que je lui fis que j'avais déjà pris quelques grades universitaires, et que je prendrais bientôt celui de docteur, il s'est émerveillé, et m'a dit que dès lors j'étais sûr d'avoir pour moi tous les anciens universitaires, soit de l'Institut, soit du Collège de France. Enfin, bonne amie, j'ai pu tirer de tout ce que j'ai appris depuis quelques jours, plusieurs inductions importantes, dont je raisonnerai plus tard plus au long avec toi. Il faut tout dire pourtant ; tout ce que j'avais pu tirer de mes rapports avec M. Quatremère m'avait amené à un résultat contraire. Je ne dois pas désirer qu'il se choisisse un suppléant. Je lui ai parlé l'autre jour de mon travail, et il en a paru satisfait.

Il m'a de plus appris un fait important. Le ministre a dû *le* consulter sur les moyens de relever en France les études orientales, et lui, avec sa manière toujours aigrie, a dû répondre *qu'il n'y en avait pas*, ce dont il m'a fort au long exposé les raisons. Ceci prouve au moins qu'on y a songé, et que des connaissances dans cette partie

seront une bonne recommandation même dans l'Université. Je ne te parle que de moi, bonne amie, et j'aurais pourtant tant à te demander sur ton propre compte. L'empressement que tu mets à envoyer tes articles à M<sup>lle</sup> Ulliac me fait craindre qu'il ne soit question d'un départ prochain. Éclaircis-moi, je te prie, sur ce point inquiétant. Se pourrait-il, pauvre amie, que tu fusses encore obligée de rentrer dans ce malheureux pays ! Amie chérie, que ne puis-je dès à présent ce que j'espère pouvoir un jour ! Tout à toi de cœur et de pensée.

E. RENAN

118

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 28 février 1847

Très excellente mère,

J'attendais bien impatiemment votre dernière lettre, bien qu'avec moins d'inquiétude que la précédente, parce que je pensais que le voyage de Lannion vous empêchait de m'écrire, et que vous attendiez pour le faire que vous fussiez de retour à votre petit réduit. Je suis loin cependant d'avoir déposé toutes mes appréhensions, et je ne sais pourquoi je persiste à croire que vos indispositions ont été plus graves que vous ne voulez nous le dire. Maudit hiver, qui n'a pas épargné ma mère chérie...

Voilà aujourd'hui même vingt-quatre années que je reçois de vous cette vie déjà traversée par tant de réflexions et d'événements divers, mais dont tous les instants, j'en ai la conscience, ont été consacrés à vous aimer et à songer à votre bonheur. Qu'amèneront les années qui vont suivre ? Dieu le sait, chère mère. Ne cherchons point à pénétrer des secrets qui importent peu à notre bonheur et à l'accomplissement de notre devoir. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il n'y aura jamais scission entre ma vie passée et ma vie à venir. Elles ne feront jamais qu'une même vie,

et que pas un instant de l'une n'aura été perdu pour l'autre. Ne croyez pas que les années passées aient été perdues pour mon avenir et que je sois réduit à réparer le temps malheureusement employé. Non, non, pas un de ces instants n'a été malheureusement employé ; tous forment une pierre nécessaire de l'édifice que je veux construire. Et puis, songez bien que je ne suis pas du tout en retard. J'étais très certainement le cadet au dernier examen de licence, et si je voulais me présenter à la fin de l'année au concours d'agrégation, j'ai, je vous l'assure, toutes les chances de réussite. Or, c'est là l'épreuve définitive, après laquelle une place de quatre à cinq mille francs est la moindre à laquelle on ait droit, et qui d'ailleurs entraîne un traitement fixe, soit qu'on occupe un emploi, soit qu'on n'en occupe pas. Il est probable que j'attendrai encore un an, afin de prendre auparavant le titre de docteur, bien qu'il ne soit pas nécessaire pour se présenter à ce concours, vu que d'ailleurs je suis encore un peu jeune pour les fonctions importantes auxquelles on est appelé par ce titre. Quant au baccalauréat ès sciences, je vous promets que c'est mon moindre souci ; voilà plus de deux mois que je n'y ai songé, aussitôt que je pourrai disposer de deux ou trois semaines libres, je le passerai. Ce n'est rien, surtout après les deux années d'études que j'ai faites dans cette partie à Issy, et qui me sont encore très fraîches. Je ne vous parle point d'espérances plus brillantes encore qui s'offrent d'un autre côté, mais sur lesquelles je n'aime pas à insister parce qu'elles ne dépendent pas de moi comme les précédentes. Il suffira de vous dire que depuis quelques jours surtout je puis fonder des espérances très raisonnables sur la suppléance de M. Quatremère à la chaire d'hébreu, syriaque et chaldéen au Collège de France. J'ai eu dernièrement sur ce point une longue et importante conférence avec M. Reinaud, mon professeur d'arabe et président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, de laquelle ressort la nomination à cette chaire. Il a pris lui-même l'initiative de m'en parler, en me déclarant qu'il ne voyait absolument personne qui pût se mettre sur les rangs. Et pourtant, lui, directeur de la Société asiatique, un des premiers orien-

talistes de l'Europe, doit être plus à portée que qui que ce soit de connaître ceux qui cultivent cette partie.

J'ai vu par les journaux les grands événements de notre pays et la déconfiture du pauvre M. Jules Simon (ou Suisse, comme vous voudrez) dont je suis très fâché. Je le connais beaucoup, et c'est un homme fort distingué. Qu'est-ce que c'est que ce M. Tassel, qui a été élu ? Il paraît qu'il y a eu des cabales étranges et un singulier renversement de votes. ConteZ-moi tout cela ; j'en suis fort curieux.

M<sup>lle</sup> Ulliac a reçu il y a deux ou trois jours un envoi d'Henriette. Elle était fort bien. J'attends un moment libre pour écrire à Saint-Malo. Dans huit ou quinze jours, je serai débarrassé de mes grands travaux. Adieu, très chère mère. Mon Dieu, que ne puis-je dire à bientôt ! Mais cela viendra, chère maman, cela viendra.

Votre fils tendre et respectueux,

E. RENAN

119

HENRIETTE RENAN A ERNEST RENAN

*M. Renan, rue des Deux-Églises, 8, à Paris (France)*

Dresde, 8 mars 1847

Enfin, mon pauvre ami, je puis en t'écrivant entrevoir un peu de calme dans ta pensée, un peu de loisir dans tes jours ! Le dernier terme pour la remise de ton travail expire aujourd'hui ou demain et j'en ressens une vraie joie, car te savoir occupé à ce point était souvent pour moi une source d'inquiétudes. Attendons maintenant la décision, et quelle qu'elle puisse être, félicite-toi toujours, mon ami, d'avoir pris le parti de concourir. Tu vois comme cette résolution a déjà porté de bons et d'heureux fruits ! Sous tous les rapports, elle n'en saurait avoir d'autres. — Les dernières lignes que tu m'as adressées m'ont fait un



bien inexprimable, cher Ernest. Merci, ami, merci du soin que tu prends de ranimer mon pauvre cœur en me faisant partager tes espérances. Oui, tes travaux seront récompensés, bon et courageux ami; et c'est désormais sans inquiétude que j'envisage ton avenir. Souvent, mon Ernest, souvent je pense que j'ai assez vécu puisque ce moment a lui pour moi !

Dans sa dernière lettre M<sup>lle</sup> Ulliac me parle d'une affaire sur laquelle je veux te consulter, cher ami. Il s'agit d'acheter une demi-action du *Journal des jeunes personnes*, et M<sup>lle</sup> Ulliac, quoiqu'elle n'y soit plus intéressée, m'engage fortement à faire cette acquisition. Comme dans tout ce qui est incertain, j'hésite et je réfléchis. L'affaire va bien, très bien; les intérêts seront très forts, et iront au moins au double de ce qu'on peut espérer dans un autre placement; mais le capital court nécessairement toutes les chances que court une somme placée dans une *entreprise commerciale*. La société actuelle, dans laquelle il s'agit d'entrer, est formée pour dix ans. Si au bout de ce temps le journal a plus de valeur qu'il n'en avait l'an dernier, je gagne sur mon avance; s'il en avait moins, je perds. Crois-tu, mon ami, que je puisse, que je doive exposer deux mille ou deux mille cinq cents francs (je ne sais pas au juste le prix) sur de pareilles chances? Dis-moi franchement ton avis. Il n'est plus question d'*obliger* M<sup>lle</sup> Ulliac, dès lors je puis aussi facilement dire *non* que *oui*. C'est, je te le répète, une affaire de commerce, trouves-tu prudent que j'y prenne part? M<sup>lle</sup> Ulliac me témoigne le désir de me racheter plus tard une partie de cette action; mais ceci ne m'engage à rien... Dans cette année les abonnés du journal ont presque doublé; le tout est de savoir si cela se soutiendra. — Communique-moi là-dessus, mon ami, ta pensée tout entière.

Oui, cher Ernest, il me faudra très prochainement reprendre la route de Pologne. Rien n'est encore décidé pour l'époque de ce retour, mais désormais ce ne saurait être chose éloignée. Un grand événement nous y ramène : l'aînée des jeunes comtesses se marie, et son mariage conclu ici ne sera célébré que lorsque nous aurons rejoint son père.

Je pense que bien peu de temps après Pâques il faudra se diriger vers cette triste frontière. — N'importe, cher ami, partout je penserai à ton amitié; dès lors je trouverai du courage.

J'ai reçu, il y a deux jours, une lettre de notre frère; il se plaint de ton silence dont il ne devine pas le motif : comme tu le penses, j'ai scrupuleusement gardé ton secret. Tout est arrangé pour le local de maman; elle habitera le second étage de la maison qu'occupe notre ami. D'après ce qu'il me dit, ses affaires ont été magnifiques dans le courant de l'année dernière. Remets, je te prie, la lettre ci-jointe à M<sup>lle</sup> Ulliac.

Adieu, bon et très cher ami ! Écris-moi quand cela te sera possible, et crois que par le cœur je vis mille fois plus en toi qu'en moi-même. — Quand je te saurai heureux, mon Ernest, le plus vif souci de ma vie aura disparu, le plus cher désir de mon âme sera exaucé. — Sois tranquille pour ma santé; elle est vraiment bonne, et s'est en général beaucoup améliorée depuis quelques mois. Adieu, ami, adieu ! — J'envoie vers toi mes meilleurs souvenirs, ma plus vive tendresse.

H. RENAN

120

ERNEST RENAN A ALAIN RENAN

Paris, 21 mars 1847

Je serais tout à fait inexcusable, cher ami, d'avoir si longtemps tardé à t'écrire, sans les nombreuses occupations qui, depuis quelques mois ont absorbé tous mes instants et m'ont à peine laissé le temps de respirer. Je suis enfin délivré du plus pressé et je puis donner quelques instants à ceux dont le souvenir m'est toujours si cher lors même que je suis condamné à leur égard au silence. Nul événement important n'est du reste survenu dans ma vie depuis nos dernières correspondances. Mes travaux continuent sur le même pied et d'une manière satisfaisante. C'est là à vrai

dire ce qui peut m'arriver de plus important dans ma situation actuelle et je m'occupe fort peu de rechercher des changements qui n'amèneraient qu'une assez médiocre amélioration à ma position, et me feraient perdre des jours qui me sont si précieux. Je suis pourtant décidé à rechercher pour l'an prochain une position plus confortable, et j'espère réussir à me la procurer, mais toujours à la condition de ne point quitter Paris. Plus que jamais cette clause me devient indispensable. La possibilité de me créer une carrière par les langues orientales s'est depuis quelque temps présentée à moi d'une manière beaucoup plus probable. M. Reinaud, mon professeur d'arabe, et président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, de laquelle relève la nomination à ces places, a pris lui-même l'initiative de m'en parler, et m'a engagé à songer sérieusement à la future succession de M. Quatremère au Collège de France, me déclarant qu'il ne voyait absolument personne qui pût se mettre sur le rang, et me promettant tout appui de sa part et de celle de ses confrères. Je fais beaucoup moins de cas de ses promesses que du fait important qu'il m'a signalé, et qui prouve le peu de candidats qui jusqu'ici ont pu faire leurs preuves dans cette partie. D'ailleurs outre le problème qui s'attache toujours à la réalisation de telles espérances, le terme peut encore en être fort éloigné. Je maintiens donc la pensée de me faire par ailleurs une position au moins provisoire. J'ai toutefois renoncé à me présenter cette année aux concours d'agrégation, et il est probable que je prendrai auparavant le titre de docteur.

J'ai reçu il y a deux ou trois jours des lettres de Dresde. Je ne te parle pas du mariage de l'ainée des jeunes comtesses, ni du fatal retour en Pologne, qui en est la conséquence, parce que je pense que tu en es instruit. D'un autre côté je suis ravi de voir notre amie débarrassée de celle de ses élèves dont les soins lui étaient le plus pénibles. — Ma-mam paraît enchantée de son futur déménagement, et surtout des excellents arrangements de domicile dont vous avez eu l'heureuse idée.

Qu'il y a longtemps, chère Fanny, que je n'ai eu le loisir de vous adresser quelques lignes ! Mais ma vie est tellement

occupée que j'ai à peine le temps de songer à moi-même et à ceux qui me sont les plus chers. J'aime à croire qu'ils savent comprendre mon silence, et n'y voient qu'un sacrifice de plus ajouté à tant d'autres que je dois m'imposer pour poursuivre le but de ma vie. Un jour, j'espère, je leur prouverai que les instants dont je dus être forcément si avare ne furent point perdus. Je pense que nul événement important n'est survenu dans la petite famille, puisque je n'en ai point reçu la nouvelle. Croyez bien, chère amie, que vers elle se dirigent mes plus douces et chères pensées, et qu'une de mes plus grandes joies est de songer que je goûterai désormais réunis les deux bonheurs dont je ne jouissais autrefois qu'isolément, celui de revoir à la fois la maison du frère et celle de la mère. En attendant le jour désiré, mais encore bien éloigné peut-être où ce bonheur me sera accordé, soyez persuadés, chers amis, de l'affection vive et sincère de votre frère tout dévoué.

Donne-moi, je te prie, mon cher Alain, dans ta prochaine l'état de mes comptes, pour lesquels je suis entièrement dérouté.

121

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M<sup>me</sup> la comtesse Zamoyaska, 2, Altmarkt, Dresde (Saxe)*

Paris, 25 mars 1847

Voilà déjà quelques jours, chère amie, que j'ai remis définitivement les dernières parties de mon travail, sans qu'il m'ait été possible de trouver le temps nécessaire pour m'entretenir quelques instants avec toi, tant j'avais laissé s'accumuler les affaires les plus importantes, qui n'étaient point l'objet direct de mon travail. Je puis enfin respirer quelques instants, et j'en profite pour renouer ces chères confidences, dont la douceur m'était même depuis quelque temps refusée. Il me sera impossible, chère amie, d'épuiser



cette fois tout l'arriéré de nos causeries ; je réserve à compléter le reste de ma lettre pour laquelle je t'annoncerai le résultat définitif de mon travail, et qui peut-être ne tardera pas longtemps.

Ce n'est que le 15 de ce mois, chère amie, que j'en ai remis les dernières parties à M. Reinaud. C'est d'après son invitation même que j'ai tardé si longtemps. Aussitôt qu'il a vu les premiers cahiers, il m'a invité à achever sans me gêner ce qui me restait à faire, et j'en ai profité pour vider entièrement ma pensée sur ce sujet. Je n'ai strictement rien omis de ce que je voulais y insérer, et contre mon attente, je n'ai eu aucune élimination à opérer dans les innombrables paillettes que j'avais recueillies. Je ne puis t'exprimer la joie que j'ai éprouvée, chère amie, quand le lundi 15 mars, à trois heures du matin, j'ai complètement achevé ce premier-né de mon travail, qui m'a coûté trop de peine pour qu'il ne me soit pas bien cher. Appendices, additions, notes explicatives, tables analytiques, rien n'y manque, et quel qu'en soit le succès, j'aurai au moins la satisfaction d'avoir conduit à son complet achèvement une œuvre de patience. Il se compose de quatre cahiers, formant en tout mille cinq cent dix-huit pages, grand in-4°. Le titre sous lequel je l'ai fait inscrire est : *Essai historique et théorique sur les langues sémitiques en général, et sur la langue hébraïque en particulier*. Après de longues hésitations, chère amie, je me suis décidé à y mettre mon nom en toutes lettres. Il est important que l'on sache qu'il existe quelqu'un capable d'exécuter sur la langue hébraïque un travail considérable, quel que soit d'ailleurs le résultat comparatif de ce travail.

Bien que nulle décision n'ait été encore prise par la commission, tu conçois que je puis déjà tirer bien des inductions sur le succès futur. Aucune pourtant n'est assez péremptoire pour m'ôter tout espoir ou toute crainte. Je me suis d'abord informé, lorsque la liste a été close, du nombre et de la nature des ouvrages concourants. J'en ai vu la série complète, et voici le résultat de cette première recherche, comme tu le conçois, la plus importante de toutes. Les ouvrages présentés sont au nombre de huit, en y



comprenant le mien. — Tous les auteurs, à l'exception d'un seul, sont complètement inconnus dans la science. — Enfin, parmi les mémoires présentés, il en est trois ou quatre qui ne me paraissent nullement redoutables, et que plusieurs paroles de M. Reinaud me prouvent avoir été écartés de prime abord. Mais il en est *un*, chère amie, dont la présence fut pour moi un coup de foudre, qui m'ôta d'abord toute espérance, et maintenant encore ne m'en laisse que fort peu. C'est un ouvrage de M. Pillon, bibliothécaire à la Bibliothèque royale, helléniste célèbre, vieil érudit de soixante ans, et dont les travaux sont devenus classiques. En vérité, chère amie, j'ai joué de malheur, et je puis t'assurer que jamais pareil fait ne s'est produit dans les annales de ce concours. Un savant, dont la réputation est faite, se présentant pour un prix destiné surtout à encourager les débutants ! C'est à peu près comme si M. Cousin se présentait au concours de philosophie. Si je n'étais partie intéressée, je dirais que c'est de fort mauvais goût. Il est clair, chère amie, que ce nom m'écrasera. Car tu comprends bien que les considérations étrangères sont aussi puissantes dans ces sortes de concours que l'examen intrinsèque des ouvrages présentés, et ceci à vrai dire peut n'être pas une injustice. Or M. Pillon est un savant honorable et laborieux s'il en fût jamais. Une vie entière de travaux, signalée par la production des ouvrages les plus utiles, est assurément plus qu'il n'en faut pour décider la préférence dans un pareil concours, ajouté à cela ce que je sais d'ailleurs, que M. Pillon est très peu favorisé du côté de la fortune, et cette démarche seule en serait une preuve : car ce ne peut sans doute être l'honneur qu'il a recherché dans ce concours, après tant de témoignages qui lui rendaient celui-ci très superflu. — D'ailleurs, je dois l'avouer, quel que soit le mérite de mon travail, mérite dont je ne suis point le juge, il est bien évident que celui de M. Pillon est le résultat de plus *longues* et plus mûres recherches que les miennes, et je suis persuadé que s'il l'emporte, ce sera justice sous tous les rapports.

Voilà donc un côté, chère amie, sous lequel les probabilités ne nous sont guère favorables. Mais il en est un autre qui

ferait renaître en moi quelques espérances, si je pouvais m'habituer à ne pas regarder comme un phénomène impossible celui d'un nom inconnu placé avant celui de M. Pillon, devenu si justement honorable. Dès les premiers instants, chère amie, M. Reinaud me témoigna la plus grande satisfaction de mon travail. Depuis, à mesure qu'il en prend une connaissance plus étendue, ses compliments deviennent de plus en plus flatteurs, et sont même quelquefois si significatifs que je serais tenté de concevoir des espérances qu'un seul instant après je traite de chimériques. Un seul point a suscité quelques nuages, je t'en parlerai tout à l'heure. Du reste, je le répète, il est impossible de recevoir de témoignages plus honorables d'un homme qui n'est pas prodigue d'expressions admiratives. Aujourd'hui surtout, il m'a dit très positivement que deux ouvrages seulement disputaient le prix, et a ajouté immédiatement : « Si vous l'emportiez, ce serait fort honorable à votre âge. » Une autre question qu'il m'avait également adressée il y a quelques jours, et dont je ne vis pas d'abord toute la portée m'a semblé aussi très significative, rapprochée de ce qu'il ne cesse depuis de me répéter. Il me demanda quand je songeais à publier mon travail. — Je répondis que c'était une question sur laquelle je ne pouvais avoir rien d'arrêté, que très probablement je mettrais peu d'empressement à le faire. — Mais, ajouta-t-il vivement, l'Académie ne peut pas couronner un ouvrage qui serait destiné à rester définitivement en manuscrit. — A quoi je me hâtai de répondre qu'un jugement favorable de la part de la commission changerait entièrement mes dispositions à cet égard. Depuis, il ne cesse de me répéter avec une persistance qui m'étonne, et comme s'il voulait sonder mes dispositions sur ce point, que je dois publier mon travail le plus tôt possible, qu'il peut m'être très honorable, que ce sera un titre scientifique, qu'il y a très peu de choses à y faire pour l'amener à sa perfection. Enfin, chère amie, je suis au moins rassuré par ce côté qu'une partie de mon but est atteinte, et que mon travail a mérité l'estime de ses juges. Tout cela ne suffit point à vaincre dans mon esprit la suprême invraisemblance que je vois à ce qu'il obtienne la première place; mais je crois pouvoir au

moins sans présomption me tenir assuré de la mention honorable.

Je t'ai dit, bonne amie, qu'un seul point avait fait difficulté aux yeux de M. Reinaud. Oui, chère amie, et ç'a été pour moi la source de réflexions bien pénibles, beaucoup moins pour le présent que pour l'avenir. Il faut te dire que ce cher M. Reinaud est bien le meilleur homme du monde, comme il me l'a surabondamment prouvé; c'est même un érudit fort estimable; mais pour de la fine critique et de la philosophie, ce n'est guère chez lui qu'il faut en chercher, et j'ai souvent pu m'apercevoir que ce qu'il apprécie surtout dans mon travail n'est guère ce qui à mes yeux a le plus de valeur. Avec cela il est très fortement attaché à l'orthodoxie, comme la plupart des savants de cette trempe. Or, chère amie, je me suis trouvé amené par la nécessité de mon sujet, et tout en écartant avec le plus grand soin toute apparence d'antagonisme, à énoncer certains résultats qui ne sont que critiques, mais qui aux yeux de l'étroite orthodoxie française passeraient pour des hardiesses. Je le répète, chère amie, j'ai cherché à fuir ces occasions périlleuses, et depuis longtemps, je me suis assez accoutumé à garder pour moi seul les résultats qui me sont acquis avec le plus de certitude pour que ce ne soit plus là pour moi un sacrifice. Mais enfin il est certains points que je n'ai pu éviter, et du moment où j'en parlais, je n'ai pas dû fausser ma pensée pour débiter de fausses et insignifiantes vieilleries. Aussi bien étais-je certain que ma méthode critique plairait beaucoup aux autres membres de la commission et spécialement à M. Burnouf, le plus influent de tous. La plupart de ces prétendues hardiesses étaient assez finement voilées sous une apparence respectueuse pour qu'elles aient échappé à la censure; une seule, et heureusement la moins importante et la plus facile à corriger, a offensé les oreilles pieuses du correcteur. Du reste il est impossible de trouver une bonté plus paternelle que celle que m'a témoignée en cette occasion cet excellent homme. Il m'a proposé de me rendre le manuscrit et il m'a indiqué les corrections à faire. Je me suis généreusement exécuté, mais juge de mon plaisir en effaçant les deux ou trois pages que je jugeais les plus déli-

cates de mon travail et en placardant à leur place les plus insignes platitudes. Je souffrais d'autant plus que j'étais certain que ce passage serait parfaitement vu des autres membres de la commission, et spécialement de M. Burnouf, qui, dans la lettre qu'il m'avait adressée, m'avait conseillé tout à fait dans ce sens. Néanmoins, chère amie, comme il ne s'agissait que d'un point purement scientifique et ne tenant nullement à des convictions trop intimes pour souffrir la moindre dissimulation, j'ai cru devoir céder, et M. Reinaud en a paru enchanté. — Tout ceci n'est qu'un enfantillage, chère amie, mais m'effraie, en me révélant l'immense difficulté qui entourera pour l'avenir tous mes travaux dans cette partie. Mentir à ma pensée, et taire des résultats fins, nouveaux, intéressants, pour répéter d'insupportables vieilleries, me sera toujours impossible; et d'ailleurs ce serait mal calculer, puisque je me priverais par là des suffrages auxquels je tiens avant tout, ceux des hommes vraiment philosophes et critiques, qui après tout sont les plus influents dans le présent, et le seront surtout dans l'avenir. D'un autre côté, quelque modération que j'emploie, je m'expose, si je dis toute ma pensée, à de furieuses attaques, et ils s'imagineraient faire une bonne œuvre en entravant toute ma carrière. Leurs injures m'effraient peu; mais hélas! je dois redouter des effets plus réels. — Le mieux, n'est-ce pas, serait de me taire? Mais, pauvre amie, c'est au contraire le pire de tout, puisque c'est le moyen de rester dans l'ombre, et d'empêcher qu'on ne songe à moi. Je serai condamné par ma position à me montrer de bonne heure. Il n'est guère probable qu'on vienne me chercher, si je n'avertis point de mon existence. Il y a là une immense difficulté, chère amie. Mais à vrai dire, elle est peut-être plus grave encore du côté de la philosophie que du côté des langues orientales.

Je craindrais, chère amie, de grossir outre mesure ma lettre, en entamant un autre sujet important, le plan d'étude que j'adopterai pour la fin de cette année scolaire, et les démarches que je compte faire pour mon placement de l'année prochaine. D'ailleurs je ne puis avoir rien de bien arrêté sur ces deux points, avant de connaître défini-



tivement le résultat du concours. Je remets donc à t'en parler à ma prochaine lettre, qui t'annoncera le résultat définitif. Malheureusement les vacances de Pâques qui vont intervenir rendront mes entrevues avec M. Reinaud moins fréquentes. Du reste, chère amie, j'attends, je te l'assure, ce résultat avec beaucoup de calme, et sois bien persuadée qu'un mauvais succès n'influencera en rien sur ma conduite à venir. Mes résolutions sont prises, irrévocablement prises. Rien ne saurait désormais me les faire changer. Le succès définitif ne saurait être qu'à la condition de ne point se décourager des revers.

M<sup>lle</sup> Ulliac te dit sans doute que la proposition relative à l'action du journal ne peut plus avoir lieu. Je ne le regrette pas, chère amie, bien que je t'eusse engagée à accepter. Mais en vérité l'incertitude de toutes ces spéculations compense abondamment ce qu'elles peuvent avoir d'avantageux. — La nouvelle du retour en Pologne m'a désolé, chère amie, bien que la cause m'en ait été agréable. J'imagine, chère amie, que la cause des principaux désagréments du passé est désormais enlevée. Soutiens-moi toujours par la promesse, chère amie, que tu ne laisseras point ces désagréments et surtout la fatigue de ta santé dépasser une certaine limite. Hélas ! que ne puis-je te dire quelque chose de plus efficace ! Toute mon espérance est de le pouvoir un jour ! Adieu, très chère amie. Appuie-toi sur la tendresse sans bornes de ton frère et ami,

E. RENAN

122

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 12 avril 1847

Très chère mère,

Je n'ai pas la patience d'attendre pour vous écrire, tant je suis empressé de vous annoncer une heureuse et importante nouvelle qui va, je l'espère, vous surprendre agréa-



blement. Je n'ai pas voulu vous parler d'avance du projet dont la réussite me cause en ce moment une joie bien vive, parce que cette réussite me paraissait tellement incertaine que je n'osais y compter et que je voulais vous épargner la peine qui eût pu résulter d'un échec. Vous savez que pendant l'hiver je vous disais que j'étais terriblement occupé et, en effet, vous allez voir que je n'ai pas perdu mon temps. J'ai achevé durant ce temps mon travail sur la langue hébraïque, dont je vous avais parlé autrefois, mais que mes travaux de licence m'avaient obligé d'interrompre. Ce travail a de beaucoup dépassé les proportions que je m'étais d'abord proposées; j'ai développé les parties historiques, j'y ai semé de nombreux aperçus philosophiques sur les langues en général et il en est résulté un grand ouvrage, sous le titre : *Essai historique et théorique sur les langues sémitiques en général et sur la langue hébraïque en particulier*, dont le manuscrit forme en tout 1 520 pages.

Maintenant, qu'est-ce que j'en ai fait, bonne mère ? Je m'en vais vous le dire. Il faut que vous sachiez que l'Institut distribue tous les ans un prix de linguistique à l'ouvrage qui lui a semblé le plus digne parmi ceux qui lui ont été présentés. Or, j'ai offert le mien à ce concours, et j'ai la satisfaction de vous annoncer que le prix m'a été décerné. Il consiste en une médaille d'or du prix de mille deux cents francs. C'est bien peu de chose, et, à vrai dire, ce n'est pas du tout cela que je considère; mais vous comprenez quel immense avantage ceci peut me procurer pour mon avenir dans les langues orientales. Les membres de l'Institut, qui ont été chargés de l'examen de mon ouvrage et dont j'ai reçu les compliments les plus flatteurs, m'ont assuré qu'ils ne voyaient personne qui pût offrir un titre comme le mien, supposé que la chaire du Collège de France vînt à vaquer. Enfin, quand je voudrai publier mon ouvrage, vous pensez bien que je ne manquerai pas de faire valoir auprès des éditeurs le prix que vient de lui décerner l'Académie, et que de là résultera un avantage pécuniaire bien supérieur au prix en lui-même. Du reste, vous comprenez que la médaille n'est là qu'une forme honnête de présenter la gratification,

et qu'il est bien entendu qu'on va l'échanger à l'Hôtel des monnaies contre du numéraire.

Le résultat du concours sera annoncé publiquement à la séance solennelle des cinq Académies, qui a lieu le lundi 3 mai, c'est-à-dire aujourd'hui en trois semaines, où le prix se distribue. Je vous raconterai tout cela quand nous y serons. En attendant, je ne puis vous dire tous les témoignages honorables que j'ai reçus des examinateurs et spécialement de M. Reinaud, mon professeur d'arabe, qui a été chargé de faire le rapport sur mon ouvrage à la commission du concours. M. Eugène Burnouf, le premier linguiste de France, professeur de sanscrit au Collège de France, et le secrétaire de la commission ont aussi vigoureusement poussé mon affaire, bien qu'ils ne me connussent pas. Mais sur le rapport de M. Reinaud, il a voulu lire mon ouvrage et il en a été on ne peut plus satisfait. Je sors à l'instant de chez lui et je ne puis vous dire toute la considération qu'il m'a témoignée et les espérances qu'il m'a données pour l'avenir. Ils me pressent tous de publier l'ouvrage le plus tôt possible; mais je prendrai mon temps, afin de l'amener à sa perfection. Ce qui rend ce succès plus honorable, c'est qu'il y avait au concours un autre ouvrage très bien, et dont l'auteur est déjà connu depuis longtemps dans le monde savant; c'est M. Alexandre Pillon, conservateur à la Bibliothèque royale. Aussitôt que je vis ce nom, je me crus écrasé, parce que je pensais qu'on ne me ferait point passer, moi inconnu, avant le vieil érudit de soixante ans, dont le nom est si honorablement connu. Je m'étais résigné à mon sort, et je n'espérais plus qu'une *mention honorable*, qui s'accorde à l'ouvrage qui a le plus approché du prix. Mais la commission a jugé mon ouvrage supérieur, et a pensé d'ailleurs qu'il fallait encourager les efforts des débutants. Néanmoins, afin de ne pas faire au vieux savant l'affront d'un rejet, la commission a décidé que par extraordinaire il y aurait cette année deux prix, tous de mille deux cents francs, mais que j'aurais la première nomination. Ainsi, ce n'est point un *ex-æquo* puisque chacun a son prix sans partage. Je vais ce soir voir M. Quatremère pour lui annoncer cette bonne nouvelle, dont il sera très

flatté, puisque je suis son élève. Je ne lui en avais pas parlé, et il ne faisait pas partie cette année de la commission pour le concours, ce que je regrettais beaucoup. Quant à M. Le Hir, mon premier professeur d'hébreu, il est enchanté. C'est lui, vous vous rappelez, qui m'avait donné la première idée de ce travail et il avait beaucoup goûté mon projet de le présenter à l'Institut.

Je pense que cette nouvelle va vous causer quelque joie et c'est, je vous assure ce qui m'en cause le plus à moi-même. Quand pourrais-je vous annoncer des nouvelles encore plus importantes pour notre bonheur à tous ? Aussitôt après la séance, j'écirai au ministre pour demander quelque emploi provisoire, mais peu occupé, qui me laisse le temps de poursuivre mes travaux et surtout mon doctorat, que je vais maintenant pousser vivement. Songez que mon travail m'a tenu sans désespérer depuis le 4 décembre jusqu'au 15 mars, et cela sans un moment de relâche. La liste des ouvrages devait se clore le 1<sup>er</sup> mars, mais la bonté de M. Reinaud m'a procuré un sursis. J'ai remis mon ouvrage au secrétariat de l'Institut le 27 février, inachevé, comme il était. Puis, il me l'a rendu en cachette pour l'achever à mon aise.

Adieu, chère mère, j'attends bientôt une lettre de vous. Votre fils plein de respect, d'amour et de tendresse,

E. RENAN

123

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M<sup>me</sup> la comtesse Zamoyka, Altmarkt, 2, à Dresde (Saxe)*

Paris, 12 avril 1847

Le succès a dépassé mon attente, chère amie. Le prix m'a été définitivement décerné et avec des circonstances plus honorables que je n'aurais jamais osé l'espérer. La

difficulté de M. Pillon, dont la commission a été très préoccupée, ainsi que je le présumais, n'a point arrêté ; il a été décidé que, par une exception unique, il y aurait cette année, deux prix, l'un et l'autre de douze cents francs, mais que je conserverais la première nomination, que la commission m'avait tout d'abord décernée. MM. Reinaud et Burnouf se sont accordés à me dire de la manière la plus expresse que *j'avais le prix*, et que mon ouvrage avait été unanimement jugé supérieur. L'accord auquel on s'est arrêté était du reste rendu possible par une réserve de fonds provenant d'une des années précédentes, où le prix n'avait point été distribué, faute d'ouvrage qui le méritât. Pour ma part, chère amie, je préfère de beaucoup cet arrangement, qui associera mon nom à un autre déjà honorablement connu, à une simple primauté qui eût exprimé seulement la valeur comparative de mon travail relativement à d'autres ouvrages, la plupart assez médiocres.

Du reste, chère amie, la joie que j'éprouve de cet heureux succès est beaucoup moindre que la satisfaction intime que m'ont causée les témoignages honorables de tous mes savants examinateurs. M. Reinaud m'a raconté tout le détail des séances de la commission, et m'a assuré que mon ouvrage a fait la meilleure impression, et que tous avaient conclu qu'il fallait me soutenir au début de ma carrière, en vue surtout de l'avenir. Sur le rapport avantageux que fit M. Reinaud de mon ouvrage, M. Burnouf, secrétaire de la commission, et auquel jusqu'ici les autres membres s'en étaient généralement remis pour la décision, a demandé à voir mon ouvrage. Ç'a été pour moi un grand bonheur, chère amie ; il a merveilleusement compris ma pensée, et a pris mon ouvrage par le côté que je désirais, et que n'avait nullement saisi M. Reinaud. Il a fait à son tour son rapport, et tout a été conclu. Sur le conseil de M. Reinaud, j'ai été ce matin faire une visite à M. Burnouf. Je ne saurais te dire, chère amie, combien cette heure passée avec cet homme vraiment supérieur me sera à jamais précieuse. A te parler franchement, je préfère de beaucoup la satisfaction profonde qu'elle m'a procurée, à tous les autres avantages extérieurs qui pourront résulter pour moi de ce succès. Et



pourquoi, chère amie ? parce que j'ai trouvé dans ses paroles la confirmation de mes pensées les plus intimes, parce qu'il m'a prouvé que ces principes et cette méthode qui désormais sont chez moi arrêtés, ne sont point des imaginations conçues dans un travail solitaire, mais qu'ils se trouvent conformes aux idées de la plus solide science, qu'ils sont en un mot ceux de tous les hommes à la fois philosophes et érudits. Les succès partiels ont sans doute leur valeur ; mais ils ne sont rien, chère amie, comparés à l'avantage d'être à l'unisson de son siècle ; c'est ici le garant le plus sûr du succès définitif et durable, et, ce qui vaut mieux encore, de la vérité dans ses formes les plus avancées. Tu comprends combien une vérification aussi sûre que le contrôle de mes idées par celles d'un homme aussi éminent a de prix à mes yeux. Or je ne puis te répéter, chère amie, dans quels termes flatteurs il a donné son approbation à toutes mes vues, m'assurant qu'elles étaient en parfaite harmonie avec les siennes, que c'était là la vraie manière philosophique et élevée. Tu seras peut-être surprise, chère amie, de trouver ces termes à propos d'un sujet en apparence purement grammatical. Mais mon plan a été de fondre les détails techniques dans un exposé théorique et raisonné, et d'insister surtout sur le côté historique, si fécond en aperçus importants. De là un aspect tout nouveau, où je voulais faire consister toute l'originalité de mon travail. C'est ce que n'avait nullement compris M. Reinaud, qui n'attachait de prix qu'aux patientes collections philologiques que j'ai faites sur quelques points. Il ne pouvait par exemple me savoir assez gré d'avoir prouvé par des nuées d'exemples et par des passages décisifs des auteurs anciens que l'*r* et l'*s* permutaient dans une foule de circonstances. Il est revenu plus de vingt fois sur cette misérable vétille, parce qu'elle fournissait une preuve décisive en faveur d'une dissertation où il avait essayé de prouver que le *Kaniska* des Indiens est identique au *Kanerkès* des Grecs, personnages qui sont, je crois, nommés l'un et l'autre sur de vieilles médailles indéchiffrables !!! Cet exemple peut te faire comprendre sous quel jour cet homme, si excellent du reste, et auquel je dois tant de reconnaissance,



avait envisagé mon travail, ce qui ne l'avait pas empêché de lui donner les plus grands éloges. Mais les éloges sur les points accessoires nous touchent peu, quand nous croyons les mériter par des côtés plus importants. Juge donc combien ceux de M. Burnouf ont eu pour moi de prix, quand je les ai vus porter sur ce qui fait le fond de ma pensée la plus chère. Il a donné le dernier coup de marteau à tout mon système intellectuel, et l'a consolidé dans les parties où il pouvait être encore ébranlé. Il y a joint d'ailleurs les offres de services les plus obligeantes, l'invitation à lui faire part de tous les travaux que j'entreprendrais désormais, et enfin les sollicitations les plus pressantes de persévérer dans la branche d'études où mon premier essai me posait d'une manière si honorable (ce sont ses expressions). C'est surtout en cette circonstance que j'ai compris, chère amie, ce qu'il y a dans les savants de notre pays de bienveillance, d'affabilité dans l'accueil, d'empressement à soutenir les timides efforts de celui qui entre dans la carrière. J'ai aussi compris que la meilleure recommandation pour plusieurs carrières, et spécialement pour celle des langues orientales, était d'être jeune.

J'ai fait part cet après-midi à M. Quatremère du jugement favorable dont mon travail a été l'objet. Sans quitter sa froideur habituelle, il en a paru surpris, et m'a témoigné en être satisfait; j'ai remarqué immédiatement une grande différence dans sa manière d'agir à mon égard. Il m'a témoigné le regret de n'avoir point été membre de la commission, et a semblé agréer avec plaisir la proposition que je lui ai faite de lui porter le manuscrit, quand il serait à ma disposition. Veux-tu que je te dise toute ma pensée, chère amie? Je ne puis expliquer les divers traits de la conduite de M. Quatremère jusqu'ici à mon égard, et spécialement cette affectation qu'il mettait à m'éloigner en quelque sorte de ces études, et à me déclarer qu'elles ne pouvaient mener à rien, qu'en supposant qu'il a des vues sur quelqu'un, et qu'il verrait avec peine quelqu'un qui pût entraver son candidat favori. Toutefois d'autres faits me prouvent aussi que ce choix ne doit point être chez lui entièrement arrêté, et j'ai la certitude qu'il ne l'a point

manifesté dans le monde savant, puisque M. Reinaud, qui doit être le plus versé dans ces matières, m'a encore assuré de la manière la plus expresse qu'il ne voyait personne qui pût présenter un titre à comparer au mien.

Reste toujours, chère amie, la grave difficulté dont je t'ai parlé dans ma dernière lettre, et qui préoccupe toutes mes pensées. Tronquer mes résultats critiques me coûtera toujours outre mesure, d'autant plus que l'exposition nette et pleine de ma pensée, dans les formes modérées et respectueuses dont je ne sortirai jamais, sera, je le vois maintenant mieux que jamais, le moyen le plus sûr de m'acquérir les suffrages qui sont à mes yeux les plus honorables. D'autre part, M. Reinaud ne cesse de me prêcher le système des précautions, et je sens bien qu'il n'a pas tout à fait tort quant au *fait* des obstacles que cela pourrait me susciter. Je réfléchis beaucoup sur ce sujet, à propos du choix de mes sujets de thèses de doctorat, auxquelles je songe définitivement, et que je devrai prendre dans le monde des littératures sémitiques. Mon intention est de faire l'une d'elles, la thèse latine, exclusivement érudite; et de faire l'autre philosophique et littéraire. Comme l'usage des dédicaces est passé en loi pour ces sortes d'ouvrages, il serait possible, si j'en voyais par la suite la convenance, que je dédiasse la première à M. Quatremère. Quant à la seconde, je la dois à M. Garnier. Les divers sujets qui se présentent à moi, sans qu'aucun d'eux fixe encore mon choix d'une manière définitive, sont : *De la philosophie rationnelle chez les Sémites ou chez les Hébreux.* — *Histoire littéraire et philosophique de Babylone* (son influence sur le développement intellectuel de l'Orient et du monde). *Comparaison de l'ancien génie poétique des Grecs et des Hébreux.* — *Du commerce intellectuel et mythique des Grecs et des Sémites*, etc. Quant à la thèse latine, si je l'offre à M. Quatremère, je prendrai probablement : *Influence de la langue et de la littérature grecques sur la langue et la littérature syriaques.* — Je ne puis arrêter mon choix avant d'avoir parlé à M. Garnier, à M. Le Clerc, et à plusieurs autres personnes. Or je ne dois point faire cette démarche avant la séance du 2 mai, c'est-à-dire aujourd'hui en trois semaines. — Je m'occupe en attendant

d'un travail assez intéressant dont on m'a chargé pour le *Journal de l'Instruction publique*, et où j'ai trouvé moyen de rassembler un fragment considérable de mon ouvrage. Comme j'ai mis dans mon travail un peu de tout, ce sera pour moi un excellent répertoire, où je pourrai puiser au besoin. C'est un grand avantage d'avoir ainsi un travail en réserve; car en vertu de la connexité de toutes les questions de la science, celui qui en a traité une seule à fond est déjà riche pour la solution de toutes les autres.

Quelque temps après la séance, j'écrirai aussi au ministère pour présenter ma requête pour l'année prochaine. Je crois, chère amie, qu'une place dans une bibliothèque serait plus commode pour moi qu'une place subalterne dans un collège. Je me mettrai à la disposition du ministre, lui indiquant seulement mes vues et l'absolue nécessité où je suis de ne pas quitter Paris, ce qui serait renoncer à mes études orientales. A défaut de résultat de ce côté, je m'adresserai aux grands établissements particuliers, mais universitaires, et relevant des collèges, tels que Sainte-Barbe, l'institution Jauffret, etc., où les places de répétiteur équivalent presque à des places de professeur dans les collèges.

— J'ai reçu il y a quelques instants une lettre d'Alcide qui vient d'arriver à Paris, en poursuite de mariage. La même occasion m'a apporté des nouvelles de la famille de Saint-Malo. Elles sont satisfaisantes, sauf relativement au petit Henri, qui reste toujours très faible. — Mes longues narrations m'empêchent de causer plus longuement avec toi de plusieurs autres sujets importants. Adieu, chère amie; j'attends incessamment une lettre de toi, je ne sais où te trouvera cette lettre; puisse-t-elle au moins te causer quelque joie, et te faire comprendre toute l'affection et le dévouement de ton frère et ami,

E. RENAN

13 avril, au matin

Je reviens à l'instant d'une conférence gratuite de philosophie, dirigée par M. Jacques, un des meilleurs professeurs de Paris, à laquelle M. Egger m'a procuré une entrée. On

y a longuement parlé du nouveau projet de loi lu hier à la Chambre, et dont j'ai été prendre connaissance au cabinet de lecture. C'est incroyable, chère amie. Tout est bouleversé. La philosophie surtout est équivalement rayée de l'enseignement, par l'arrêt du Conseil d'État qui accompagne ce projet. Tous les membres de la conférence ont paru mettre en question s'il valait la peine désormais de se préparer à l'agrégation. Et ce qu'il y a de pis, c'est que M. Cousin, dit-on, est résolu de donner les mains à ce fatal arrangement. Tout cela me fait beaucoup réfléchir. Je t'en parlerai, quand tout sera mieux dessiné.

124

ERNEST RENAN A ALAIN ET FANNY RENAN

Paris, 13 avril 1847

Mon cher Alain et ma chère Fanny,

Je viens de recevoir par l'entremise d'Alcide votre dernière lettre, au moment où j'allais moi-même vous écrire, pour vous faire part d'une heureuse nouvelle, dont j'ai reçu il y a quelques jours la notification officielle. Je ne veux point attendre au départ d'Alcide à vous la communiquer : ma diligence cette fois servira de réparation et d'excuse aux négligences du passé.

Vous vous rappelez, chers amis, les nombreuses occupations qui, durant tout l'hiver dernier, ont rendu ma correspondance si rare et si laconique. J'ai employé ce temps à rédiger définitivement le travail que j'avais projeté sur les langues orientales et la langue hébraïque en particulier, mais sur un plan tout nouveau et sur des proportions beaucoup plus larges. Il en est résulté un manuscrit de 1 520 pages sous le titre de : *Essai historique et théorique sur les langues sémitiques en général et sur la langue hébraïque en particulier*, présentant tous les résultats de philosophie générale que la linguistique peut recueillir de ces langues. Voici maintenant l'usage que j'ai fait de ce manuscrit, qui m'a coûté tant de peines et de recherches.



L'Institut distribue annuellement un prix de linguistique à l'ouvrage qui lui en a semblé le plus digne parmi ceux qui lui ont été présentés. J'ai eu l'idée de présenter mon ouvrage à ce concours, et j'ai eu la satisfaction d'apprendre que le prix lui avait été décerné. Ce prix n'est pas très considérable, chers amis : c'est une médaille d'or de douze cents francs que bien entendu on échange ensuite pour du numéraire ; mais enfin, c'est déjà quelque chose pour les finances d'un débutant, et d'ailleurs je considère beaucoup plus les heureux effets que ce succès peut avoir pour toute la suite de ma carrière orientale. J'ai vu les membres de la commission, chargée de l'examen des ouvrages, et spécialement le secrétaire M. Eugène Burnouf, professeur de sanscrit au Collège de France et notre premier linguiste. Tous m'ont assuré que c'était là un début des plus honorables, et qu'en cas de vacance ils ne connaissent personne qui pût présenter un titre égal au mien. Je compte bien aussi tirer parti de ce succès pour mon placement provisoire dans l'Université.

Vous serez peut-être surpris, chers amis, que je ne vous aie pas fait part plutôt de mes projets à cet égard. Mais le succès me paraissait si incertain, que je m'étais imposé la loi du silence le plus absolu. D'ailleurs une circonstance particulière avait achevé dans les derniers temps de me faire perdre courage. Un vieil érudit de soixante ans, M. Alexandre Pillon, conservateur à la Bibliothèque royale, et depuis longtemps honorablement connu par d'importants travaux, a eu l'idée de présenter un ouvrage qu'il a dernièrement publié, au même concours. Or, je n'osais espérer qu'on préférât un nom inconnu à celui d'un savant si estimable. La commission a trouvé moyen de tout concilier, en décidant que cette année par une exception unique il y aurait deux prix, tous deux de douze cents francs ; mais en me conservant la première nomination qui m'avait été tout d'abord accordée. Tous les membres que j'ai pu voir m'ont affirmé que mon ouvrage avait été unanimement jugé supérieur.

Je n'ai pas voulu tarder plus longtemps, chers amis, à vous faire part de cette bonne nouvelle, qui peut avoir



quelque importance pour l'avenir. Que je vous remercie de l'amitié dont vous m'assurez dans votre dernière lettre, ainsi que des invitations aimables que vous m'y adressez ! Croyez bien, chers amis, que si je ne m'y rends point, c'est que je ne le pourrai pas. Malheureusement il m'est impossible de prévoir si je pourrai me procurer quelques moments de liberté. Tout dépendra de la place que j'accepterai pour l'année prochaine. Ne parlez pas, s'il vous plaît, de ces doutes à maman ; car je lui ai fait promesse que l'année ne se passerait pas sans que je l'eusse embrassée, et j'espère bien après tout que de manière ou d'autre je pourrai réaliser ma promesse.

Je serai très exact à la commission dont ma petite nièce m'a chargé. Je l'aurais prévenue depuis longtemps, si les occasions pour Saint-Malo étaient plus fréquentes. Embrassez bien pour moi toute la petite famille. J'ai eu un extrême plaisir à causer avec Alcide de Saint-Malo et de tout ce que j'y ai de cher. Assurez mon oncle et ma tante Forestier du souvenir affectueux que je leur conserve. Leur amitié me sera toujours bien précieuse, et il m'a été bien doux d'apprendre qu'ils me l'ont gardée. Pour vous, chers amis, vous connaissez toute la tendresse et le dévouement de votre frère et ami,

Le résultat du concours n'est proclamé publiquement qu'à la séance solennelle des cinq académies, le 3 mai, où les prix annuels se distribuent.

125

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M<sup>me</sup> la comtesse Zamoyaska, Altmarkt, 2, Dresde (Saxe)*

[Timbre de la poste, 23 avril 1847]

J'aurais désiré attendre à te répondre, bonne amie, que la séance du 3 mai eût eu lieu, afin de t'en communiquer les détails. Mais M<sup>lle</sup> Ulliac a voulu te répondre immédiate-

ment, et aussi bien j'aurais craint moi-même qu'en attendant à cette époque, ma lettre ne t'eût plus trouvée à Dresde. Néanmoins, il est probable que je hasarderai encore quelques mots vers cette date, surtout s'il s'y passe quelque incident important. Je vois avec effroi approcher le moment où tu te rapprocheras de ce malheureux pays. Les détails que tu nous transmets m'ont fait frémir, quand je songeais que quelques lieues seulement allaient te séparer de ces canibales. Oui, bonne amie, il faut ton dévouement pour te résigner à un pareil sacrifice, surtout quand ceux qui t'entourent font si peu pour l'adoucir. J'ai besoin de songer souvent aux promesses que tu nous fais relativement à tous les dangers éventuels, pour me rassurer sur une si alarmante position. Inutile, bonne amie, de te répéter à ces égards mes supplications. Tu as compris que c'était de la prudence la plus vulgaire, et que le dévouement cesserait d'en être dans une pareille circonstance.

Rien de bien important, bonne amie, ne s'est passé pour moi depuis ma dernière lettre. J'ai revu diverses fois M. Reinaud, qui m'a procuré plusieurs connaissances scientifiquement utiles, entre autres celle d'un savant allemand dont les écrits m'avaient beaucoup servi, et qui se trouve actuellement à Paris. Je ne répands point trop la nouvelle du résultat du concours, je préfère la laisser obtenir auparavant une publicité officielle. Une heureuse circonstance m'a préparé les voies, il y a quelques jours, pour la démarche que je compte faire au ministère. M. Egger m'y avait fait recommander, sans m'en rien dire, et j'ai été fort surpris lorsque j'ai reçu samedi dernier l'invitation de me rendre aux bureaux de l'Instruction secondaire. Il s'agissait de me proposer une chaire de rhétorique au collège de Vendôme. Les conditions qu'on y ajoutait relevaient beaucoup l'importance de cette offre. Car bien que cet établissement ne dépende pas directement de l'Université, la présentation des places a été dévolue au ministère ; et j'y aurais été comme membre de l'Université. Sur ce point donc, je n'avais rien à craindre, et à vrai dire de toutes les propositions qui m'avaient été faites jusqu'ici, celle-ci était de beaucoup la plus avantageuse. Mais j'ai

tenu ferme à nos principes, chère amie; j'ai déclaré que je ne pouvais accepter, et j'ai profité de l'occasion pour en exposer les motifs, et expliquer la nécessité où j'étais de demeurer à Paris. Mes raisons ont été goûtées, et l'on m'a conseillé de persister dans mon plan, tout en insistant sur la difficulté de trouver à Paris une position avantageuse dans l'enseignement. Néanmoins on m'a promis de songer à moi lorsque l'occasion pourrait se présenter. Ceci ne m'empêchera pas, chère amie, d'adresser directement ma demande au ministre après la séance du 3 mai, car il peut disposer d'un bien plus grand nombre de places que le bureau partiel auquel j'ai été adressé. Je consulterai sur les formes les plus avantageuses à suivre dans cette démarche les diverses personnes de ma connaissance qui peuvent être compétentes dans cet ordre de choses. Je persiste toujours, bonne amie, à faire passer ma thèse avant mon agrégation, peut-être même le premier titre pourrait-il me dispenser de prendre le second, ce qui serait avantageux; car dans la carrière des langues orientales, ce dernier me serait plus nuisible qu'utile. D'ailleurs les bouleversements auxquels est soumis de nos jours le système universitaire, et surtout l'anéantissement presque total des études philosophiques, et par suite le rang secondaire de ses professeurs me font, je l'avoue, beaucoup hésiter. J'attends très impatiemment que je puisse voir M. Garnier pour m'ouvrir à lui sur tous ces points; mais je ne puis le faire avant le 3 mai. Le moment présent est vraiment fâcheux, chère amie; un esprit étroit, mesquin, exactement analogue à celui des dernières années de la Restauration domine toute l'administration de l'enseignement. Il se passe des choses incroyables à l'École normale. On en viendra bientôt aux billets d'orthodoxie, délivrés par l'aumônier. On s'y confit de dévotion, disait devant moi M. Egger, et cela uniquement à cause d'un ministre qui veut paraître dévot. Une prompt réaction est, il est vrai, inévitable; mais elle sera également fâcheuse et confondra bien des choses. Dans le moment actuel, tout cela ne peut, il est vrai, me porter aucun préjudice; mais s'il s'agissait d'arriver plus haut, cette considération serait capitale. Attendons, bonne amie; pour ce qui ne dépend

point de nous, la patience est le seul parti raisonnable. Je suis du reste entièrement résolu à n'afficher aucun parti, et à n'attendre mon succès du triomphe d'aucun d'eux. Je ne demande que la liberté d'énoncer mes idées et leur appréciation impartiale.

J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre de notre mère, où elle semblait exprimer le désir que je lui fisse quelque envoi d'argent. J'ai promis, bonne amie, de ne le point faire sans t'en parler, et j'y tiendrai ferme. Mais quand ce sera entendu entre toi, Alain et moi, il n'y aura, je crois, à cela nul inconvénient. Ce que fera l'un, l'autre le saura et le tiendra pour fait par lui-même. J'en écrirai aussi à Alain, et j'attendrai votre réponse à tous deux avant de rien faire. Mais par-dessus tout, ne dis pas un mot de tout ceci à maman.

Adieu, très chère amie, ta pensée me soutient et me fait attacher du prix au succès et le désirer. Il me serait presque indifférent, si je ne savais qu'il fait la joie de celle en qui se concentre toute mon affection la plus vive.

Ton frère et ami.

E. R.

126

ERNEST RENAN A ALAIN RENAN

26 avril 1847

Cher ami,

Je te fais passer le petit mot ci-inclus de notre Henriette, qu'elle me prie de t'envoyer sur-le-champ. Elle s'inquiète beaucoup de ce que je lui ai dit dans ma dernière lettre sur la santé du petit Henri, d'après la lettre de Fanny, et qu'elle prend (du moins je le pense et le désire) trop au sérieux. — Rien de bien important depuis ma dernière lettre. On m'a appelé il y a quelques jours au ministère de l'Instruction publique pour me proposer une place de professeur de rhétorique au collège de Vendôme. Fidèle à

nos principes, je n'ai pas dû accepter. Mais cela m'a fourni une occasion naturelle de me recommander pour Paris, et d'exposer les raisons péremptoires qui m'empêcheraient de rien accepter ailleurs. Je n'ai pu faire valoir encore ma réussite à l'Institut, qui n'est pas encore connue officiellement. D'ailleurs je me réserve pour une requête que je compte adresser directement au ministre après le 3 mai.

J'ai reçu, cher ami, une lettre de notre mère, où elle semble m'exprimer à demi-mot le désir de recevoir de moi quelque envoi pécuniaire. J'ai promis à Henriette de n'en faire jamais aucun, sans vous en parler à tous deux, et je suis résolu à tenir ma promesse. Mais une fois la chose entendue entre nous, il me paraît indifférent que ce soit moi ou vous qui fassiez l'envoi. Veux-tu donc me dire ce que je pourrai faire à cet égard ; mais avant tout, que maman ignore que je t'en ai parlé. Je préfère pour la même raison faire l'envoi directement de Paris. Parle-moi de ceci dans ta prochaine qui, j'espère, ne tardera pas.

Tout à toi et à la bonne Fanny,

Ton frère et ami

127

ERNEST RENAN A SA MÈRE

3 mai [1847]

Il vient de se terminer, chère mère, ce brillant tournoi, où toutes nos sommités intellectuelles viennent se donner en spectacle à une foule avide des jouissances de l'esprit. C'était la première fois que j'assistais à ces réunions solennelles et j'y assistais comme vous savez avec un intérêt spécial. J'ai été frappé beaucoup moins de la pompe extérieure, du cérémonial tout antique, qui préside à ces solennités, que de ce ton exquis qui ne saurait se rencontrer qu'à Paris, et qui établit une si vive sympathie entre les acteurs et les spectateurs de ces scènes brillantes. La séance a eu lieu dans la grande salle du palais de l'Institut. Un côté était occupé par les cinq académies (Académie des



Sciences, des Sciences morales et politiques, des Inscriptions et Belles-Lettres, des Beaux-Arts et l'Académie française) ; tout le reste disposé en amphithéâtre et en tribunes par la plus brillante société de Paris, et surtout par des dames, qui abondent plus que les autres à ces solennités. Quelques jours avant la séance, on m'avait envoyé une grande quantité de billets pour tous les amphithéâtres et toutes les tribunes ; mais trois seulement pour le centre, c'est-à-dire pour les places réservées ; l'une pour moi ; les deux autres pour les deux personnes qui m'accompagneraient, pour le père et la mère, me disait-on dans la lettre !!! Quel vide, chère mère, je trouvais à côté de moi ; c'était vous et Henriette que j'aurais voulu y voir à mes côtés ! J'ai offert l'un à M<sup>lle</sup> Ulliac, qui l'a accepté pour une autre personne, mais n'a pu y venir à cause de sa surdité, qui l'empêche de prendre intérêt à ces solennités. L'autre a été pour Alcide qui a voulu m'accompagner. Quant aux autres billets, j'en ai généreusement gratifié tous mes amis et connaissances, et avant tout M. Le Hir, que j'ai eu le plaisir d'y voir. La séance a été présidée par M. de Tocqueville, président de l'Académie. Le président a ouvert la séance par un discours de circonstance, sur l'objet de la réunion. Immédiatement après, il a donné lecture du rapport sur le concours de linguistique, en supprimant bien entendu les noms des rivaux malheureux. Je n'ai pas cru qu'il fût de bon goût de sortir de sa place pour aller recevoir le prix ; j'ai préféré rester dans la foule pendant qu'on me proclamait ; c'est du reste l'usage généralement reçu. Le prix de linguistique était le seul qui se décernât à cette séance ; car c'est le seul qui soit décerné par l'Institut en corps, et non par telle ou telle académie en particulier. Immédiatement après la lecture du rapport, ont commencé les lectures des différents académiciens, représentant les cinq académies : ces lectures consistent en fragments encore inédits, ou en pièces composées pour la circonstance. M. Brongniart, pour l'Académie des Sciences, a lu un fragment sur les révolutions du globe ; M. Amédée Thierry, de l'Académie des Sciences morales et politiques, a lu une appréciation historique de la politique de Cons-

tantin ; M. Victor Le Clerc (le doyen de la Faculté des Lettres), de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, a lu un morceau sur quelques lettres familières du XIII<sup>e</sup> siècle ; M. Raoul-Rochette, de l'Académie des Beaux-Arts, a lu une biographie intéressante du célèbre graveur Tardieu ; enfin, M. Viennet, de l'Académie française, a terminé la séance par la lecture de quelques fables pleines de finesse et d'à-propos.

4 mai

Je viens de voir les journaux du matin, afin de voir comment ils parlaient de la séance. J'espère, chère mère, que vous serez satisfaite à cet égard. Du reste, en voyant *La Presse* et *Le Constitutionnel*, vous aurez vu tous les autres, car ils se sont tous copiés, ou plutôt ils ont tous copié le rapport de la commission. Quant au *Journal des villes et des campagnes*, comme il est littéralement impossible de le trouver dans un cabinet de lecture à Paris où son nom même est inconnu, je ne puis savoir s'il en parle. Mais je pense qu'il copiera les autres à son tour. J'envoie par le même courrier un exemplaire du rapport à M. Pasco, cela vous dispensera de le lui annoncer vous-même...

Quant à la médaille d'or, chère mère, voici ce qui en est. Comme presque tous les lauréats l'échangeaient contre du numéraire et que cela leur faisait une perte vu que la façon était en diminution de la valeur intrinsèque, on a trouvé plus simple de ne pas la faire frapper d'avance ; on verse donc les mille deux cents francs en espèces ; et chacun peut ensuite faire frapper la médaille d'or s'il le désire ; car il existe pour cela des matrices spéciales à l'Hôtel des Monnaies, ou en faire frapper une en argent ou en bronze, ou d'un moindre volume, ou, s'il le préfère, tout conserver en monnaie plus cursive. Vous comprenez bien que ce dernier parti est celui que nous adopterons. J'ai été ce matin au secrétariat où l'on m'a tout remis en billets de banque.

Je suis très mécontent d'Alain. Il abuse étrangement de son droit d'aïnesse. Je lui avais écrit pour le charger de faire passer à mon compte les sommes qui vous sont nécessaires ; et il m'a répondu en vrai cadet qu'il ne voulait

pas me le permettre, comme si j'étais encore trop petit homme pour cela. Laissez faire, nous ferons cela entre nous; seulement ne lui parlez pas de ceci. L'espace me manque; adieu, chère mère, vous savez si je vous aime.

128

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*M<sup>lle</sup> Renan, chez M<sup>me</sup> la comtesse Zamoyska, Atlmarkt,  
2, Dresde (Saxe)*

Paris, 3 mai 1847

Elle s'achève, chère Henriette, cette journée que nous attendions depuis si longtemps, et qui laissera dans ma vie de si durables souvenirs. J'en consacre les dernières heures à en causer avec toi; car au milieu de toutes les satisfactions qu'elle m'a procurées, un grand vide s'est fait sentir à mon cœur. Tu me manquais, chère amie, bien que je trouvasse autour de moi dans cette vaste salle des visages connus et amis, je m'y croyais seul, du moment où tu en étais absente. J'y voyais ta place à côté de moi, et je songeais combien ma joie eût été augmentée de la tienne. C'était la première fois, bonne amie, que j'assistais à un de ces brillants tournois littéraires, où toutes nos sommités intellectuelles viennent se donner en spectacle à un public raffiné et avide des jouissances de l'esprit. J'ai été frappé beaucoup moins de l'appareil extérieur, du cérémonial tout antique qui préside à ces solennités, que du ton exquis qui y règne dans les acteurs et les spectateurs, de ce vernis de bon goût qui ne se trouve qu'à Paris, et dans la société lettrée avec un cachet spécial. Ce n'est pas ce qu'on peut appeler le ton du grand monde; au contraire, l'homme du monde trouverait cette manière pédante, vieillie, ennuyeuse. C'est quelque chose de beaucoup moins arbitraire que ce qui constitue la mode, résultant d'un degré avancé de culture intellectuelle, bien plus que de la longue habitude qui peut seule façonner au ton facile de la société. Tous ces vieux académiciens, avec leurs

costumes et leurs formes d'autrefois, leurs manières d'un autre monde, leur originalité qui fait quelquefois sourire, sont loin de représenter le ton à la mode ; mais ils représentent quelque chose de mieux, la délicatesse dans les choses de l'esprit, la finesse, le tact exquis, et ce qui vaut mieux encore, la science, la pensée, la philosophie. La séance a été présidée par M. de Tocqueville, qui est cette année président de l'Académie française : il était assisté de MM. Villemain et Rémusat, le premier, secrétaire perpétuel, le second, chancelier de l'Académie. Le président a ouvert la séance par un discours ou plutôt un court préambule académique sur l'objet de la séance et le sens élevé du mot *Institut*, envisagé comme une création éminemment française. — Immédiatement après, il a donné lecture du rapport du concours Volney. L'imprimé qui accompagne cette lettre, et qui, j'espère, te parviendra sans encombre, me dispense de te donner sur ce point de plus longs détails. Ce rapport, chère amie, est l'œuvre de M. Burnouf, secrétaire de la commission. Toutefois je suis porté à croire que M. Reinaud a mis la main même à sa rédaction, et que la formule qui me concerne est en grande partie de lui. J'y ai reconnu ses locutions, et surtout l'habitude qu'il a de confondre dans son langage la linguistique ou la science générale des langues et la *grammaire générale*, deux choses très distinctes, et que n'eût pas confondues M. Burnouf, puisque à la fin il recommande aux futurs candidats d'éviter les pures considérations de grammaire générale. Quant au rapport en lui-même, je n'ai vraiment qu'à m'en louer, et je puis dire que de tous ceux que j'ai vus pour les années précédentes, nul n'était aussi riche en éloges ; quant au laconisme, il est de règle, je ne m'attendais même pas à ce qu'on dît si explicitement que j'avais *le prix*, et je croyais qu'à cet égard on se contenterait de m'en faire la confidence. Tu comprends, chère amie, que les moindres petits détails devenaient ici importants. Cette feuille me servira de titre un jour, supposé surtout que je fusse obligé de faire valoir des titres, avant d'en pouvoir présenter qui soient connus de tous. — Le prix Volney est le seul qui se distribue à la séance du



3 mai : la raison en est, je crois, que c'est le seul prix qui relève de l'Institut tout entier, et qui ne soit pas décerné par telle ou telle Académie. En effet, bien que ce soit l'Académie des Inscriptions qui domine dans la formation de la commission, toutes les autres, et surtout l'Académie française, y sont représentées. — J'étais bien décidé, chère amie, à suivre ton conseil, et à ne pas me présenter lors de la proclamation : je n'ai point du reste fait en cela exception ; l'usage en a presque fait une loi, et c'est à vrai dire la seule manière convenable.

A la lecture du rapport, d'où l'on a, bien entendu, retranché la liste des ouvrages malheureux, ainsi que les dispositions qui terminent, ont succédé des lectures faites par divers membres de l'Institut, représentant les cinq Académies, et consistant en fragments plus ou moins longs d'ouvrages encore inédits ou composés pour la circonstance. M. Brongniart, représentant l'Académie des Sciences, a lu un aperçu rapide sur les révolutions du globe avant son état actuel. — M. Amédée Thierry, représentant l'Académie des Sciences morales et politiques, une appréciation très délicate de la politique et de la vie de Constantin. — M. Victor Le Clerc, représentant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, un fragment sur quelques lettres familières en langue vulgaire du XIII<sup>e</sup> siècle, par lui découvertes dans la poudre des bibliothèques. — M. Raoul Rochette, représentant l'Académie des Beaux-Arts, a lu une notice biographique et artistique sur le célèbre graveur Tardieu. — Enfin M. Viennet, de l'Académie française, a terminé par la lecture de quelques fables inédites, et qui ont beaucoup plu par leur finesse et leurs allusions délicates.

Quelques jours avant la séance, j'ai reçu une énorme masse de billets ; il y en avait jusqu'à 24, pour toutes les parties de la salle ; mais trois seulement pour le centre ; c'est-à-dire pour les places réservées ; l'un était pour moi, l'autre pour les deux personnes qui devaient m'accompagner. J'ai dû proposer l'un à M<sup>lle</sup> Ulliac, qui l'a accepté avec un grand nombre d'autres, mais sans en disposer pour elle-même. Sa surdité l'empêche de prendre aucun intérêt à ces séances. J'ai donné l'autre à Alcide, qui souhaitait m'ac-



compagner. Quant à la *médaille* d'or, chère amie, voici ce qui en est. Comme presque tous les lauréats ne manquaient pas de l'échanger pour du numéraire, on a trouvé plus simple de ne plus la faire frapper d'avance, vu surtout que les frais de façon étaient en diminution pour le lauréat de la valeur intrinsèque. On verse donc les douze cents francs en espèces, et je suis invité à aller demain matin les toucher au secrétariat de l'Institut. Chacun peut ensuite ou faire frapper la médaille d'or, s'il le désire; car il existe pour cela des matrices spéciales à l'Hôtel des Monnaies; ou en faire frapper une en argent ou en bronze, ou d'un moindre volume, ou s'il le préfère, tout conserver en monnaie plus cursive. Je suis très décidé, chère amie, à prendre ce dernier parti : que me servirait une malheureuse médaille en bronze qui girait au fond de mon armoire? S'il ne s'agit que de souvenir, je puis te jurer que je le conserverai bien sans cela. Ce premier événement de ma vie littéraire a fait en moi de trop vives impressions pour que je l'oublie sitôt.

Oui, chère amie, j'éprouve une bien vive satisfaction, bien moins pour un succès que je n'apprécie pas au-delà de ce qu'il vaut que pour l'approbation donnée à mes vues par des hommes compétents et habiles, et surtout pour avoir déjà fait et terminé quelque chose. Tu me croiras, chère amie, quand je t'assurerais que j'éprouvai une satisfaction bien plus vive encore que celle que m'a procurée le succès, au moment où le 15 mars, à trois heures du matin, j'écrivis les derniers mots de ce travail, pour lequel j'avais dû surmonter tant de mouvements de doute, d'hésitation, de défiance. L'exercice moral qu'à cela m'a donné vaut bien mieux que les avantages qui peuvent résulter du succès. Quand je pense que ces lignes, je les ai tracées les doigts gelés, et désespérant presque du succès, ici, dans cette froide et triste chambre, n'étant encouragé de personne, si ce n'est de mon pauvre ami Berthelot, qui venait de temps en temps me demander à quelle page j'en étais, lire ce que j'écrivais, et m'apporter les tisanes qu'il me préparait, je me félicite d'avoir été capable de ne pas abandonner une œuvre une fois entreprise, et de la pousser à bout, malgré tout, malgré moi-même. Le souvenir de tout cela

est ma vraie jouissance, la seule à laquelle j'attache quelque prix.

Tu avais fort bien deviné, chère amie, en supposant que *sémitiques* venait de *Sem*. C'est une dénomination très fautive, comme je l'ai montré dans mon introduction. Mais enfin elle est consacrée par l'usage de tous les savants, et je n'ai pas dû m'en écarter. Elle est fautive, dis-je; car d'une part, elle est fondée sur une pure hypothèse, celle de l'ethnographie mosaïque; et de l'autre, elle est même fausse au point de vue de cette hypothèse, puisque plusieurs des descendants de Sem, Élam, Lud, Arphaxad, ou plutôt les peuples dont ils sont les éponymes ne parlaient pas de langues sémitiques, et que d'autre part des peuples sortis de Cham, comme les Chananéens et plusieurs tribus arabes, parlèrent des langues sémitiques. C'est ce que j'ai longuement prouvé dans mon introduction. Leur vrai nom, formé sur l'analogie de celui de la famille indogermanique, où le tout est désigné par le nom des deux extrêmes, eût été *araméo-arabiques*, mais l'euphonie ne le permettait pas, et d'ailleurs l'autre dénomination n'a pas d'inconvénient, du moment où l'on s'entend sur sa vraie valeur.

Tu seras peut-être curieuse de savoir le sens de l'épigramme que j'ai mise à mon manuscrit. Le voici, mais dénué de l'élégance qui en fait le charme, et qui ne peut pas se traduire : *Elles n'ont pas toutes les mêmes traits, et pourtant n'ont pas des traits divers, comme il convient à des sœurs*. Ces vers qui dans Ovide (1) s'appliquent aux trois Grâces, je les applique aux langues sémitiques, qui ont toutes entre elles un air évident de parenté, bien que chacune ait sa physionomie distincte.

Je vais consacrer les jours qui vont suivre, chère amie, à toutes les démarches dont je t'ai parlé dans mes dernières lettres. Un heureux hasard a voulu que, sans le chercher, je me sois trouvé placé à la séance tout près de MM. Garnier

(1) Ovide, *Métamorphoses*, II, 13-14.

*Factis non omnibus una, non diversa tamen,  
Qualem decet esse sororum.*

Ovide parle non des Grâces, mais des nymphes de la mer.

et Egger. Ils connaissaient du reste ma réussite avant la proclamation par les programmes qui se distribuaient à la porte à tout entrant. M. Garnier a très bien pris la chose, et m'a amicalement reproché de ne pas lui en avoir parlé. Je suis ravi de n'être pas obligé de prendre avec eux l'initiative de le leur annoncer, chose toujours fort embarrassante.

Adieu, chère Henriette; la nuit est bien avancée, mais je ne veux pas retarder d'un jour la joie que pourra te causer ce courrier. D'ailleurs, qui sait si un jour de retard n'empêcherait pas toutes ces bonnes nouvelles de t'arriver avant ton départ ? Adieu, chère amie.

129

ERNEST RENAN A ALAIN RENAN

[Mi-mai 1847]

Cher ami,

J'ai voulu attendre le départ d'Alcide pour répondre à tes dernières lettres. J'ai suivi tes conseils en tout ce qui était possible. Car quant à la médaille, on m'a dispensé de te désobéir. Comme presque tous les lauréats commettaient l'acte de vandalisme qui te semblait si barbare, et qu'il en résultait pour eux une certaine perte, vu que les frais de façon étaient en déduction de la valeur intrinsèque, on s'est déterminé à compter désormais la somme en espèces. Libre ensuite à chacun de faire frapper la médaille, s'il le désire; car il existe pour cela des matrices spéciales à l'Hôtel des Monnaies, ou de la faire frapper en argent ou en bronze, ou d'un moindre volume, etc., ou bien encore de garder le tout en format plus portatif. Ce dernier parti, cher ami, est celui que nous prendrons. Si la médaille eût été donnée officiellement toute faite, je conçois qu'il y eût eu quelque peu de barbarie à la mettre en monnaie; mais la monnaie étant donnée, il y aurait aussi quelque prétention à la changer en médaille. S'il ne s'agit que de souvenir,

sois bien persuadé que ce premier travail m'a trop coûté de peines, et a fait sur moi de trop vives impressions pour que j'en perde sitôt la mémoire.

Quant à maman, cher ami, j'ai suivi tes conseils. Je pense qu'elle m'aura écrit avant de t'avoir parlé des cent cinquante francs. Tu comprends, cher ami, que tout ce que j'ai voulu, c'était de prendre part de mon côté à une œuvre qui devrait nous être commune, et à laquelle je ne pourrais contribuer encore que pour une part bien minime. Un jour, je l'espère, je réparerai l'arriéré. J'ai reçu hier une lettre d'Henriette. Le séjour à Dresde est prolongé; le mariage y sera célébré; en sorte que le départ n'aura lieu que vers la fin de mai. Elle en paraissait fort satisfaite, surtout afin d'y recevoir encore de nos nouvelles.

Le dernier paragraphe du rapport de l'Institut a pu te donner quelque inquiétude, en faisant supposer qu'on ne me rendrait pas mon manuscrit. Tranquillise-toi, cet article n'est pas rigoureusement exécuté. Le manuscrit, sur ma demande, va m'être rendu, sauf à le déposer à l'Institut aussitôt que je n'en aurai plus besoin, c'est-à-dire quand je voudrai.

J'ai fait ces jours-ci plusieurs visites importantes pour tâter le terrain avant de faire aucune démarche décisive, soit auprès du ministère de l'Instruction publique, soit ailleurs. Aussitôt que j'aurai un résultat, je te le ferai connaître. — J'ai versé mille cinquante francs chez les Mallet. Le reste, je l'ai gardé pour frais de toilette; car tout ceci m'en a exigé de très considérables.

Il est à peu près décidé que je vais travailler à mes thèses de docteur. J'en ai parlé à quelques professeurs de la Faculté, qui ont approuvé mon dessein. Le choix des sujets seul est encore incertain. Je dois avoir à ce sujet une conférence avec le doyen, lundi prochain.

Merci, chers amis, des aimables propositions que vous me faites pour les vacances. Il m'est encore impossible, je le répète, de dire à quelle époque précise nous pourrons nous revoir, bien que j'aie toute confiance que ce bonheur ne me sera pas refusé. — J'envoie à ma petite nièce la commission dont elle m'avait chargé. J'espère qu'elle va

faire des progrès rapides, et qu'aux vacances, je la trouverai bien avancée.

Adieu, chers amis, vous connaissez mon affection, vive et sincère.

Votre frère et ami,

130

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

M<sup>lle</sup> Renan, chez M<sup>me</sup> la comtesse Zamoyska, Altmarkt, 2,  
Dresde (Saxe)

[Timbre de la poste : 19 mai 1847]

J'ai tardé quelques jours, chère amie, à t'envoyer la lettre ci-jointe de M<sup>lle</sup> Ulliac parce que je voulais attendre que les démarches que je fais en ce moment au ministère eussent amené quelque résultat, ou au moins se fussent nettement dessinées. Mais je craindrais, en reculant plus longtemps, que ma lettre ne te trouvât plus à Dresde. Aussi bien, attendrais-je peut-être longtemps, si je voulais attendre la solution complète de toute cette affaire, à peine encore entamée. Je n'ai pas été fâché de voir s'écouler quelques jours entre la séance et ma pétition, afin de laisser les journaux officiels en parler, et surtout le *Journal de l'Instruction publique* et des *Débats*. Ils l'ont fait de la manière la plus favorable que je pouvais espérer, c'est-à-dire en copiant textuellement et sans retranchement le rapport de la commission. M. Philarète Chasles, en rendant compte de la séance dans le *Journal des Débats*, a ajouté au nom de M. Pillon une longue série d'éloges qui contraste singulièrement avec la brièveté du compte rendu du premier ouvrage. Mais il est trop clair qu'il en devait être ainsi, et je me tiens fort honoré des témoignages d'estime rendus à mon rival. Il vient de recevoir la décoration de la Légion d'honneur. Du reste, ce nom et cet ouvrage inconnus ont, à ce qu'il paraît, intrigué plusieurs personnes; car plusieurs sont venues trouver M. Reinaud pour lui demander où ils



pourraient se le procurer, croyant qu'il était publié. Une de ces demandes m'a spécialement flatté ; c'est celle qui a été faite au nom du comte de Paris, c'est-à-dire sans doute des personnes chargées de son éducation. Plusieurs personnes m'ont aussi demandé le manuscrit, et je ne m'en rends pas avare. Il est en ce moment entre les mains de M. Egger, à qui M. Burnouf en avait parlé de la manière la plus favorable, et qui m'en a fait toutes sortes de compliments. Il en lit les passages les plus intéressants aux élèves de l'École normale, à qui il fait un cours de grammaire générale, et je l'ai rencontré ce matin s'y rendant, mon manuscrit sous le bras. Je trouve quelque chose de si bon goût à cette demi-publicité de lectures et de ouï-dire que j'attendrai probablement longtemps avant de lui en donner une autre bien plus redoutable.

Quant à M. Quatremère, chère amie, il m'est arrivé un tour fort singulier. J'ai eu la maladresse de dire à M. Reinaud que je comptais lui présenter mon manuscrit ; à ce mot il s'est récrié d'un air presque comique, me disant que c'était *un homme terrible* (ce sont ses curieuses expressions), qu'il ne me rendrait pas mon manuscrit, etc., et il me citait à ce propos des histoires à faire peur. J'ai beaucoup ri de ces naïves hyperboles par lesquelles le bon homme cherchait à me dissuader d'une démarche, par laquelle j'avais l'air de me mettre sous le patronage d'un autre. M. Quatremère est assez mal avec la plupart de ses confrères de l'Institut, de la Bibliothèque royale et du Collège de France, et spécialement avec M. Reinaud, à qui il ne pardonnera jamais d'être le successeur de M. de Sacy, qui semblait l'avoir désigné, lui M. Quatremère, comme seul capable de lui succéder. Que de petitesesses et de coteries, chère amie, là où on croirait qu'il y en a le moins ! Quoi qu'il en soit, j'hésite beaucoup à présenter mon manuscrit à M. Quatremère, non pas sans doute à cause des épouvantails de M. Reinaud, mais bien plutôt parce que je suis persuadé qu'il abordera très mal disposé un ouvrage que d'autres ont approuvé, tandis qu'il semblait de son ressort, qu'il ne songera qu'à le critiquer, et qu'à ce point de vue il prendra fort mal les vues philosophiques, qui sont tout à fait en

dehors de sa manière, et auxquelles il est toujours possible de se refuser, quand on y est décidé d'avance. Quant à M. Burnouf, chère amie, la manière pleine de distinction et de bon goût dont il agit avec moi me ravit. Il fait actuellement son séjour à la campagne, mais il m'a donné rendez-vous pour les vendredis à l'Institut, et là nous avons ensemble de précieux entretiens de philologie, de littérature, etc. C'est vraiment un esprit de premier ordre, chère amie, et pour l'érudition et pour la portée philosophique. Il y joint cette bienveillance, cette suavité de mœurs qui complète l'idéal. Avec cela, il est jeune encore, plein de vie et d'ardeur, de foi en la science et d'amour désintéressé pour elle. Enfin, chère amie, j'ai trouvé en lui l'homme que je cherchais, le vrai philosophe savant, qui me représente ce que je voulais être, ce que je veux m'efforcer d'être, selon la mesure de mes forces.

Toutes ces digressions, chère amie, m'ont presque fait perdre de vue l'objet principal dont j'avais à te parler, mes démarches au ministère. Je me suis déterminé à les faire dans la forme que je t'avais indiquée, c'est-à-dire sans spécifier absolument la place que je désirais. M. Egger, que j'ai consulté, m'a fortement conseillé cette forme. Ce n'est pas du reste que je n'aie trouvé contre elle une grave autorité, en fait d'administration; c'est celle de M. Soulice (1), qui m'a engagé à spécifier davantage ma demande, me disant que ces requêtes générales étaient souvent fort négligées et oubliées dans les bureaux, vu qu'elles n'en concernent aucun directement. Cela m'a fait modifier un peu mon premier tour, et voici celui auquel je me suis arrêté. J'ai laissé, il est vrai, la chose à l'arbitrage du ministre, mais j'ai ajouté que, s'il m'était permis de faire un choix, toutes mes préférences seraient pour une place dans une bibliothèque, bien qu'à défaut je fusse prêt à accepter toute autre place à Paris. En spécifiant davantage, j'aurais risqué d'insister sur la place qui me convenait le moins, ou qui est impossible à obtenir pour le moment, faute de voir tous

(1) M. Soulice, ami d'Henriette Renan, était chef de bureau au ministère de l'Instruction publique.

les innombrables casiers dont peut disposer la volonté ministérielle. M. Egger a voulu mettre au bas de ma requête quelques lignes flatteuses, et m'a en outre engagé à la faire appuyer par quelque orientaliste et surtout par M. Burnouf, le premier de tous. J'y avais bien pensé, mais je ne sais si, indépendamment de ce conseil, je m'y fusse décidé, tant la convenance d'une pareille démarche me paraissait suspecte. Enfin je l'ai hasardée, et M. Burnouf y a consenti avec le plus grand empressement. Comme il est à la campagne, j'ai dû lui faire passer ma requête, et c'est aujourd'hui que je dois la recevoir. J'espère que je l'aurai avant l'heure du courrier et qu'ainsi je pourrai t'en parler. Les choses en sont là, chère amie. Tout cela va un peu lentement, mais au fond j'ai bon espoir, et je trouve que l'affaire prend une fort bonne couleur.

J'ai commencé à agiter avec les personnes compétentes une autre question importante, celle de mes thèses de docteur. J'en ai d'abord parlé à M. Garnier, qui m'a ensuite procuré la visite de M. Le Clerc. Je suis très content de cette dernière, chère amie; je l'avais longtemps différée, parce que je désirais être précédé par quelque chose. Le témoignage de l'Institut et la recommandation de M. Garnier ont été plus qu'il n'en fallait. Nous avons longuement discuté ensemble les sujets des thèses. Le doyen a préféré ceux que je préférais moi-même, c'est-à-dire : les études grecques chez les Syriens, pour la thèse latine, et la philosophie rationnelle chez les peuples sémitiques, pour la thèse française. Je suis presque fâché pour le second, tant il est dangereux, et je suis à cet égard dans un grand embarras. Le choix des thèses qui d'ordinaire est si libre et si large est pour moi singulièrement restreint par ces trois conditions très limitantes : 1<sup>o</sup> de prendre un sujet dans la région de mes études orientales ; 2<sup>o</sup> de le faire pourtant accessible à la Faculté qui ne s'occupe que d'études classiques, et de le prendre par conséquent limitrophe entre l'Orient et la Grèce ; 3<sup>o</sup> de ne pas choquer *trop ouvertement* l'orthodoxie. Sur ce dernier point tous se sont réunis à me recommander les précautions extérieures, surtout au moment où nous sommes, bien qu'ils

m'aient avoué en particulier que, pour le fond même, je n'aurais sur ce point à combattre aucun des membres de la Faculté, si ce n'est un seul, qui encore est assez tolérant pour ne voir en cela qu'une différence d'opinion. Je veux m'expliquer encore une fois avec M. Garnier et M. Le Clerc de ce que je veux mettre dans la périlleuse thèse précitée, pour qu'ils jugent si cela peut échapper à la censure, je ne dirai pas de la Faculté, celle-là, j'ai peu à la redouter, mais à une autre bien plus terrible et à laquelle rien de nos jours ne saurait échapper. — Je ne puis te dire, chère amie, quelle exaspération il y a en ce moment dans le corps universitaire et surtout chez les professeurs de philosophie que l'on veut sacrifier pour tous les autres, contre les nouvelles mesures et tout l'esprit qui conduit en ce moment l'administration de l'Instruction publique. Les professeurs de philosophie de Paris ont envoyé une réclamation au ministre et elle a été fort mal reçue.

Très chère amie, l'espace manque encore à mes longues causeries, et j'ai la douleur de songer qu'elles vont devenir plus rares, moins sûres, moins régulières. Que ce nouvel éloignement me remplit de tristesse ! L'espérance seule me soutient, chère amie. Ah ! que ne puis-je avancer les années !

Ton frère et ami,

E. RENAN

131

ERNEST RENAN A ALAIN RENAN

3 juin 1847

Cher ami,

Je reçois à l'instant même une lettre de notre amie, qui m'écrivait trois jours avant son départ de Dresde ; en sorte que maintenant elle doit être en route pour s'éloigner de nous. Elle ignorait encore complètement vers où l'on se dirigeait, ou plutôt quelle route l'on suivrait ; car elle ne

savait que trop que le terme définitif était la Pologne. Il se peut donc que bien longtemps encore nous soyons privés d'adresse pour lui écrire.

Elle me charge de t'annoncer, cher ami, que deux jours après le départ de sa lettre, elle mettait pour toi à la poste un billet de deux mille francs tiré par la maison Michel Kaskel de Dresde sur la maison de Rothschild de Paris, payable à vue, et portant le numéro 2 656 du banquier de Dresde. Elle tenait à te donner cet avis, afin que s'il n'était pas reçu à temps, tu pusses faire quelques démarches pour en arrêter le paiement, ce qui serait pourtant difficile, puisqu'il est payable à vue. Quelques nouvelles de vols commis dans les bureaux de poste, qu'elle a vues dans les journaux, lui ont inspiré ces précautions.

Il y a huit jours, cher ami, que j'ai définitivement envoyé au ministère ma requête, revêtue et accompagnée des recommandations et des lettres les plus pressantes de la part de divers membres de l'Institut. Il ne nous reste plus qu'à attendre patiemment la réponse. Mais il se peut faire qu'elle se fasse très longtemps attendre. Je ne sais pourquoi j'augure assez mal depuis qu'elle est présentée, bien qu'auparavant je fusse plein d'espérance. Quelques refus dont j'ai eu connaissance depuis peu m'inspirent quelques craintes. En tout cas, cher ami, j'aurai toujours les institutions particulières, où je pourrai toujours me faire une position supportable.

D'après la dernière lettre de maman, il semblait que son départ pour Saint-Malo dût s'effectuer longtemps avant l'époque que je présumais. Je m'en réjouis, chers amis, en songeant que l'époque où il me sera permis de vous embrasser en sera rapprochée si toutefois ce bonheur m'est accordé comme je l'espère. En tout cas, chers amis, croyez à la sincère et tendre affection de votre frère et ami.



ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, palais Zamoyiski, Varsovie.*1<sup>er</sup> juillet 1847

Je reçois avec bonheur, chère amie, ta lettre si longtemps attendue, laquelle m'annonce enfin une halte dans ta vie voyageuse. Malheureusement je vois qu'elle ne sera pas de longue durée ; aussi m'empressé-je de te répondre, sans même attendre la réponse d'Alain relativement à la question que tu me chargeais de lui adresser. J'ai pensé que les demandes réitérées de promptitude que tu m'adressais à la fin de ta lettre abrogeaient sur ce point les recommandations des premières pages écrites à une date antérieure. J'écris à Alain par le même courrier, et le supplie de me répondre de même, supposé qu'il n'eût pas reçu le billet. Si cela était, chère amie, je te promets de t'écrire immédiatement après la réception de sa lettre, au risque de ne plus te trouver à Varsovie ; si tu ne reçois aucune lettre, interprète-le favorablement ; c'est que la réponse aura été affirmative.

Nous avons eu une inquiétude passagère à ton égard, chère amie, laquelle nous faisait encore désirer plus ardemment de recevoir de tes nouvelles. Maman lut dans le journal un article d'après la *Gazette universelle de Berlin* annonçant un grave accident sur le chemin de fer de Varsovie à Czentochowa. La date coïncidait d'une manière effrayante avec celle que nous pouvions supposer à ton voyage, et la direction pouvait aussi bien être celle que tu suivais. Maman m'écrivit en toute hâte, et je fus assez heureux pour trouver un indice qui nous tira tous d'inquiétude. Je recourus à la *Gazette de Berlin*, où je reconnus avec bonheur que l'accident est arrivé en venant de Varsovie à Czentochowa, d'où je conclus que tu ne pouvais faire partie du convoi fatal. Si j'avais connu les lignes assez capricieuses

que tu suis dans ton voyage, j'aurais beaucoup moins insisté sur cette induction, quelque évidence qu'elle me parût posséder.

Rien de décisif n'est survenu relativement à moi depuis nos dernières correspondances. J'envoyai ma pétition au ministère quelques jours après ma dernière lettre. Sur le conseil de M. Burnouf, je m'adressai aussi à M. Reinaud pour la faire appuyer. Non seulement, il y consentit; mais il voulut y joindre une lettre écrite en son propre nom au ministre, où il faisait lui-même la demande, en l'appuyant des recommandations les plus flatteuses. Je me suis servi pour faire parvenir ma lettre au ministre, et éviter les détours des bureaux, de l'intermédiaire de cet ami, dont je t'ai parlé, et qui remplit chez lui les fonctions de précepteur de l'un de ses fils, lequel y a joint les explications nécessaires, en insistant plus que je ne pouvais faire sur le choix spécial d'une bibliothèque. Je l'ai revu depuis, et il m'a assuré que la demande avait été parfaitement reçue, et que j'étais à peu près certain d'en obtenir une, aussitôt qu'il y aurait des vacances. Il ne faut pas se faire illusion sur ces places, chère amie, elles sont infiniment peu lucratives, surtout dans les commencements. Il se pourrait très bien, chère amie, que la place qui me serait offerte fût pécuniairement moins avantageuse que celle que j'occupe, et que j'évalue (y compris mes répétitions particulières, s'entend) à une place de dix-huit cents francs sans le logement et la pension. Mais ce serait une place officielle, par conséquent un titre à un avancement ultérieur, outre que ma position extérieure serait et plus convenable et plus agréable. Ce n'est pas du reste que depuis quelque temps j'aie ici à me plaindre sous le rapport des égards; mais enfin à mesure que mes relations s'étendent, je sens de plus en plus l'inconvénient d'un pareil domicile, surtout pour les visites que je reçois. Ils semblent oublier qu'une impolitesse à l'égard d'une personne qui s'adresse à moi m'est bien plus sensible que si elle m'était faite à moi-même. Et ce qu'il y a de pis, c'est qu'on me supprime un grand nombre de visites, et qu'on ne m'avertit jamais de celles qui m'ont été faites durant mon absence. — Quoi qu'il en soit, chère

amie, si je ne reçois pas de réponse du ministère avant quelques semaines, je commencerai à être fort embarrassé relativement à l'année prochaine. Cet homme me demande s'il peut compter sur moi pour le retour des vacances, et il est tout naturel qu'il en veuille être instruit d'avance. D'autre part il m'est difficile de prendre un engagement quelconque dans une autre pension, puisque au premier jour je puis recevoir une réponse du ministère. Il est probable, chère amie, que je me déciderai à demander une place de répétiteur dans quelque grande pension, comme Sainte-Barbe, ou la pension Jauffret, place qui ne serait pas incompatible avec celle que je peux attendre du ministère, et qui me ferait un fond assuré. Ces places n'occupent guère qu'une heure et demie, et cela de très bon matin, de six heures à sept heures et demie, en sorte que tout le corps de la journée reste libre. On a son domicile hors de la pension.

La décision la plus importante qui soit survenue depuis ma dernière lettre, chère amie, est relative à mes thèses de doctorat. Elles sont définitivement cadrées et acceptées, et rien ne saurait plus désormais me les faire changer. Plus j'y ai réfléchi, chère amie, plus j'ai reconnu l'absolue nécessité d'y éviter tout contact avec les susceptibilités théologiques. Voici enfin les sujets auxquels je me suis arrêté, et qui ont beaucoup plu à M. Le Clerc, dans la transformation définitive que je leur ai fait subir. J'ai fait une thèse française de mon ancienne thèse latine élargie, avec le titre : *Histoire des études grecques chez les peuples orientaux* ; en voici le rapide sommaire : Premières études juives d'Alexandrie, Philon, Josèphe, etc. Études syriennes ; avènement d'Aristote à la royauté intellectuelle en Orient. — Études arabes ; ils ont pour maîtres les Syriens. Traductions innombrables d'auteurs grecs. De la philosophie grecque chez les Arabes, Avicenus, Averroès, etc. — Études persanes. Cour letrrée de Chosroès Noushirwan. Savants grecs réfugiés chez lui, lors de la persécution de Justinien contre les philosophes. — Études arméniennes : traductions nombreuses d'auteurs grecs actuellement perdus : possibilité de les restaurer. — Géorgie, idem — Inde ; influence du royaume grec de Bactriane, après le démembrement de l'empire d'Alexandre.

— Coptes, Abyssins, etc. — J'ai déjà recueilli la plus grande partie des matériaux relatifs à ce travail, qui n'est pas aussi difficile qu'on pourrait le penser. — Quant à la thèse latine, chère amie, elle aura pour sujet une monographie sur Averroès, le célèbre philosophe arabe, envisagé comme commentateur d'Aristote, et surtout sur la destinée de l'averroïsme et son influence en Occident dans la philosophie scolastique. C'est surtout M. Le Clerc qui m'a engagé à prendre ce sujet, m'assurant qu'il plairait beaucoup à M. Cousin, qui se plaignait à lui il y a quelques jours qu'il n'y eût sur ce point aucun travail accessible à ceux qui ne sont point initiés aux langues orientales. Dès lors je n'ai plus hésité, quelle que soit la difficulté du sujet. Averroès n'est pas publié en original; il n'en existe que d'inintelligibles traductions hébraïques, et des traductions latines, faites sur l'hébreu et plus barbares encore. Les manuscrits arabes du texte sont excessivement rares; la Bibliothèque royale n'en possède que fort peu de chose, celles de Florence et de l'Escurial sont les seules qui en contiennent des parties importantes. Mais la partie relative à l'histoire de l'averroïsme en Occident est peut-être plus difficile encore, les matériaux en étant beaucoup plus dispersés. Mais aussi ce travail peut m'être tout à fait utile, et influencer d'une manière très importante sur toute ma carrière. Quant au succès des deux thèses, chère amie, je suis, je te l'avoue, fort peu inquiet; une fois que les sujets ont été agréés du doyen, on a peu à craindre; car le choix est ici presque tout. C'est peut-être de toutes les épreuves que j'aurai eu à subir, la moins périlleuse, bien que ce soit celle qui exige le plus long travail. Je dois pourtant excepter pour l'assurance du succès, mais non pour le travail, le baccalauréat ès sciences, que je passe dans quelques jours (1), mais qui est très peu à redouter.

Voilà donc, chère amie, le plan de mon travail pour l'année prochaine parfaitement arrêté, quelle que soit la position extérieure. Je serai content si j'ai pu passer mes deux thèses et me préparer à l'agrégation. Ce dernier concours,

(1) Le diplôme de Renan est daté du 12 octobre 1847.



chère amie, demande peu de préparation *spéciale*, mais beaucoup de préparation générale. On pourrait voir en un mois toutes les matières indiquées sur les programmes ; mais ce qui ne peut s'improviser, et ce qui fait l'essentiel de cette épreuve, c'est l'habitude générale des matières philosophiques et la culture de l'esprit. Le travail de ma thèse sera donc loin de m'être inutile sous ce rapport, sans parler de l'appui extérieur prêté par le titre de docteur. Les expériences que je fais chez M. Jacques m'encouragent beaucoup. Ces messieurs s'étonnent que je ne me présente pas cette année ; et en effet je puis dire, sans vanité, que je ne suis pas inférieur à beaucoup d'autres, qui ont des chances raisonnables de succès.

Quant à mon ouvrage, chère amie, je reçois toujours les sollicitations les plus pressantes de le livrer à la publicité. Je persiste toutefois dans mon plan primitif, qui est d'attendre encore. On ne me reprochera pas d'avoir parlé trop tôt sur ces graves matières, quand je le ferai avec poids et mesure, et de manière à forcer les gens à le prendre en considération, et à ne pas s'en sauver par des fins de non recevoir. D'ailleurs, chère amie, il est essentiel que ce travail soit imprimé à l'Imprimerie royale ; nul éditeur français ne le pourrait faire avec les nombreux caractères orientaux qu'il renferme. Or, pour ceci, chère amie, il faut un certain poids, indépendant de celui de l'ouvrage. Une commission spéciale est chargée de l'examen des ouvrages à admettre à ce privilège. Là, je retrouverai encore MM. Burnouf et Reinaud, dont l'appui m'est assuré. M. Reinaud m'en a précisément parlé. Je serai encore appuyé d'un autre membre de la commission, qui l'autre jour prit l'initiative de me faire à cet égard ses offres de services : c'est M. Édouard Biot, fils du célèbre physicien, et lui-même sinologue distingué. J'ai fait sa connaissance en rendant compte dans le *Journal de l'Instruction publique* d'un ouvrage fort savant qu'il vient de publier sur l'histoire de l'Instruction publique en Chine. Il est depuis quelques jours membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Quand je l'en félicitai, il ajouta fort poliment qu'il espérait avoir un jour de manière ou d'autre à me donner son suffrage.



Tout en différant cette grave démarche, chère amie, je ne voudrais pourtant pas l'ajourner indéfiniment. Le titre qui peut résulter pour moi de ce travail n'aura toute sa valeur que quand l'ouvrage sera public. Au début, un prix décerné par l'Institut, même sans la publicité de l'ouvrage, peut avoir un poids réel ; mais à un âge plus avancé, et pour une place plus importante, ce serait peu de chose, sans une sanction plus générale et dont chacun pût être juge. Aussitôt que j'aurai tous mes titres, et que je serai convenablement placé, ce sera mon premier soin, mais pas auparavant.

2 juillet

Très chère amie, que de fois dans ces jours je songe qu'il y a une année je te possédais auprès de moi, que nous parcourions ensemble ces mêmes rues, qui sont maintenant désertes pour moi (1). Je m'en console en songeant que le temps passé n'a pas été inutile, et qu'il a contribué à avancer le moment où se réunissent tous nos désirs, et qui te verra enfin réunie aux objets de ton affection. Les vacances approchent, chère amie ; notre mère m'annonce qu'elle sera dans un mois à Saint-Malo, et m'invite à m'y rendre. Il ne me sera pourtant guère possible que j'y sois avant la mi-août, et même tel arrangement pour l'année prochaine pourrait déranger tous ces plans. Nous en parlerons plus longuement dans notre prochaine lettre, chère amie. — J'ai vu hier soir M<sup>lle</sup> Catry, dont la santé est assez bien rétablie. Elle a en effet éprouvé une pleurésie, mais dont il ne lui reste plus qu'un point de côté qu'on dit sans danger. Je suis fâché que l'espace me manque pour te raconter comment ils sont arrivés à savoir que j'étais leur voisin, et surtout comment je me suis retrouvé en rapport avec M. Descuret, actuellement à Paris. Ce sera pour notre prochaine correspondance, bonne amie. Adieu, excellente sœur ; appuie-toi sur ma tendresse, comme j'ai besoin de le faire sur la tienne. Ton frère tout affectueux.

E. RENAN

(1) Voir la lettre du 11 juillet 1846.

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, au château de Clemensow près Zamosc  
(Pologne)*

Paris, 11 août 1847

Ma chère amie,

Te voilà donc parvenue au terme de ces longs voyages qui ont occupé deux années de ta vie. Bien que je puise dans cette pensée une sorte de sécurité, je ne puis songer sans un sentiment pénible à l'impression d'ennui et de monotonie qu'aura dû causer sur toi le retour à ton ancienne vie, après la variété animée de celle que tu as menée depuis longtemps. Je crois sans doute, ainsi que tu nous l'as exprimé tant de fois, que la vie de voyage est plutôt pénible qu'agréable, au moment même du voyage ; mais enfin elle ne peut manquer d'avoir quelque charme pour l'esprit cultivé et capable d'observer. C'était donc un intérêt jeté sur ta vie froide et uniforme. Que sera-ce maintenant, dans ce monde de glace, qui ne sait payer qu'en argent des services qui devraient être avant tout payés d'égards et d'affection ? Pauvre amie ! je ne me console de ce triste présent qu'en songeant à un avenir plus heureux. Mais hélas ! quand viendra-t-il ?

J'ai encore plusieurs jours à passer à Paris, chère amie, et il me serait impossible de préciser l'époque de mon départ ; car je suis résolu à ne partir que quand mes affaires auront pris un tour décisif, ou au moins quand ma présence sera tout à fait inutile à leur réussite. Elles ont beaucoup marché depuis quelques jours, chère amie, non pas aussi directement que je l'aurais voulu, mais enfin, dans ces sortes d'affaires, où l'on n'avance que par ricochets, le recul est quelquefois un progrès. J'ai reçu avant-hier, et M. Reinaud a reçu ce même jour, la réponse officielle du

ministère à la requête que nous y avions adressée. Bien qu'elle soit négative, et suppose un étrange malentendu, elle nous a peu déconcertés, parce que le refus porte sur ce que nous ne demandions ni n'espérions. En voici la première phrase, laquelle te fera comprendre avec quel soin on lit au ministère les pétitions qui y sont adressées. « M..., j'ai reçu la lettre par laquelle vous nous adressiez la demande d'une chaire de philosophie dans un des collèges royaux de Paris. » — Où ils ont pu trouver dans ma requête quelque chose qui ressemblât à une pareille demande, c'est ce que je suis encore à me rendre compte. Ainsi que je te l'ai dit, je m'étais rigoureusement astreint à ne spécifier aucune demande; ajoutant seulement à la fin que s'il m'était permis d'exprimer un vœu en particulier, tous mes souhaits seraient pour une place dans une bibliothèque. Je disais, il est vrai, que je me préparais à l'agrégation en philosophie. Mais il est trop clair que je ne pouvais demander une place à laquelle, même avec le titre d'agrégé, je ne pouvais aspirer que par une faveur spéciale. J'ai tout lieu de croire, chère amie, que ce malentendu, que pour ma part je crois *très volontaire* de la part de celui qui l'a commis, est le fait du chef de bureau qui m'a répondu. C'est un moyen comme un autre de se débarrasser des gens que d'entendre à l'envers ce qu'ils demandent, et de tourner si bien leurs requêtes qu'elles ne puissent être accordées. Voici, chère amie, ce qui me confirme dans cette idée, et aussi ce qui va servir de correctif à ce malheureux début. Quelques jours avant la réception de cette lettre, j'allai voir M. Soulice, qu'un changement dans le personnel a porté précisément dans les bureaux où il peut m'être le plus utile. Je doute beaucoup qu'il ait vu ma pétition, mais il en avait eu certainement quelque connaissance par ouï-dire. Car il insista d'abord sur l'impossibilité d'obtenir une place réellement avantageuse dans un collège de Paris, et puis m'ouvrit *comme une idée toute nouvelle* le projet d'une bibliothèque. Quand je lui dis que tel était l'objet principal de ma demande, il en parut surpris, et me dit que ma pétition avait été envoyée aux bureaux du personnel de l'instruction secondaire, que par conséquent elle avait été considérée comme une pure

demande de place dans un collège. Continuant ensuite à m'indiquer les moyens de réussir dans ma *nouvelle* demande pour une bibliothèque, il m'engagea très fortement à m'enquérir moi-même des places vacantes et à faire la demande spéciale de telle ou telle place, et non d'une place en général. Il me laissa du reste concevoir des espérances fondées sur le succès de démarches ainsi faites. Quelquefois en effet, en ces sortes d'affaires, un premier refus est un titre. Mieux vaut donc qu'il ait porté sur ce dont je me souciais assez peu.

Que me reste-t-il donc à faire, chère amie, dans cet état de choses ? J'ai cru d'abord devoir écrire au ministère, pour faire remarquer la méprise commise sur le sens de ma demande, et prier de faire passer mes pièces au bureau chargé de l'administration des bibliothèques, afin que les recommandations qui les accompagnaient et surtout la lettre de M. Reynaud ne restassent pas inutiles. Ensuite, chère amie, je m'occupe activement des recherches que m'a indiquées M. Soulice. Il n'est guère que trois bibliothèques où je puisse trouver une place convenable, celles de Sainte-Geneviève, de la Sorbonne, et la bibliothèque particulière de l'Institut. Celle-ci serait mon idéal ; mais le petit nombre des employés me laisse peu d'espérance. Quelque pénibles, singulières même, que puissent paraître des démarches de la nature de celles que je suis obligé de faire, je m'y résigne chère amie ; seulement je les fais par écrit, m'adressant au conservateur comme pour un renseignement. Le conservateur n'ayant aucune influence directe dans la nomination du personnel, je ne puis me permettre une autre forme.

Quant à celle de l'Institut, je me réserve d'en parler à M. Julien, qui y a été employé, avant d'obtenir sa chaire du Collège de France. Que résultera-t-il de tout cela, chère amie ? il serait difficile de le dire. Mon incertitude à cet égard est telle que je ne puis entreprendre rien d'important d'un autre côté, pour me faire dans un établissement particulier une position plus acceptable. J'ai pris quelques renseignements sur Sainte-Barbe ; j'ai été surpris du bas prix dont les répétitions y sont payées. Ce que je fais dans cette maison ne me serait guère payé que sur le pied de six ou sept cents francs par an. Or j'évalue au moins à mille francs



ce dont je suis défrayé dans cette maison. Quant à la question d'agrément, je suis bien décidé à ne la compter pour rien dans mes déterminations. Le gain d'une demi-heure par jour me fera passer sur toute considération de cette nature. Je te l'ai déjà dit : il est difficile d'être moins occupé que je ne l'ai été l'an dernier dans cette maison. Terme moyen, je ne donnerais pas à la pension une heure par jour. Quant aux répétitions particulières, c'est mon affaire, et je règle leur nombre sur l'urgence de mes travaux. Ainsi donc, chère amie, du côté des occupations, je ne puis désirer rien de mieux que ce que j'ai ici : sous les autres rapports, je l'avoue, d'autres pourraient croire une amélioration tout à fait indispensable. Mais, je te le répète, je fais tellement dominer le premier point de vue sur le second, que celui-ci disparaît presque à mes yeux.

Autant, chère amie, tout ce qui tient à ma position extérieure avance lentement et péniblement, autant mes études et le genre de réputation qu'elles m'ont fait vont toujours prospérant. Je suis surpris des témoignages flatteurs que je reçois de personnes auxquelles je me croyais totalement inconnu. Ces articles que j'ai insérés au *Journal de l'Instruction publique* sur l'ouvrage de M. Biot fils ont fait fortune. Comme M. Biot fils n'était pas à Paris lorsqu'ils parurent, j'en envoyai les épreuves à M. Biot père, qui me les renvoya, en y ajoutant quelques lignes des plus encourageantes, que j'ai conservées. L'autre jour, je le vois accourir vers moi avec de grands gestes selon sa coutume à la Bibliothèque de l'Institut, et m'adresser les compliments les plus flatteurs. Ce fut une énigme pour moi, quand il me vint à parler de *ma sœur qui était en Pologne*; mais la suite de la conversation me prouva que tout cela venait de M. Julien. M. Biot, qui s'est fait une si grande réputation comme physicien, a fini par devenir polygraphe. Membre à la fois de l'Académie des Sciences et des Inscriptions, professeur au Collège de France, etc., il s'occupe un peu de tout, avec une activité que l'âge n'a pas affaiblie, et qui en fait le type de ces esprits variés et féconds qui ne peuvent maîtriser leur louable impatience de toucher à tout. C'est un des hommes les plus influents dans tous les corps dont il fait



partie, par sa vivacité et sa prodigieuse souplesse d'esprit.

Vendredi prochain, 13 août, chère amie, je dois être reçu membre de la Société asiatique. Je dois cette faveur à MM. Reinaud et Burnouf, qui m'y ont présenté et fait agréer. Ils seront, suivant l'usage, mes introducteurs. Cette société, fondée il y a vingt-cinq ans par MM. de Sacy et Abel Rémusat, sous le patronage de celui qui était alors duc d'Orléans, est célèbre dans toute l'Europe par l'importance de ses travaux, et le nom des orientalistes qu'elle a comptés dans ses rangs. Elle publie une revue mensuelle, où les membres peuvent insérer leurs travaux, et leur offre en outre une riche bibliothèque spéciale pour les langues orientales, avec la facilité de correspondre avec toutes les autres sociétés analogues, fondées à son imitation dans les diverses parties de l'Europe. Les séances particulières ont lieu tous les mois. M. Burnouf veut à toute force, chère amie, m'avoir pour élève. Il voudrait même que, sans abandonner mes études sémitiques, je me consacrasse spécialement aux langues et aux littératures de l'Inde. Il prétend que je n'aurai pas fait du sanscrit pendant six mois, que ma vocation serait décidée, et que je ne voudrais plus être qu'indianiste. Il y met une insistance si bienveillante que je devrai l'an prochain suivre le cours de sanscrit au Collège de France. J'avais formé auparavant le projet de suivre le cours de persan de M. Quatremère à la Bibliothèque royale; mais si je ne puis faire les deux, je préférerai le sanscrit et M. Burnouf. Il est bien entendu que je n'entends pas par là renoncer à mes études précédentes, qui m'ont été et peuvent m'être encore très utiles. Le travail de mes thèses avance de la manière la plus satisfaisante. J'ai fait des trouvailles fort intéressantes, surtout dans les manuscrits de la Bibliothèque royale. Tous les sentiers de la science sont si battus que, bien que je suive les moins parcourus, c'est encore merveille d'y trouver quelque chose de nouveau. J'éprouve une bien vive tentation, chère amie. L'Académie des Inscriptions dans sa dernière séance publique du 30 juillet, a annoncé pour sujet de prix pour 1848 un sujet fort rapproché de celui que j'ai choisi pour thèse française. Les recherches que je ferai sur ce dernier travail m'amèneront à

en faire sur le sujet proposé ; il faudrait peut-être assez peu de choses pour les compléter et accomplir ainsi les deux fins à la fois. Le peu d'intérêt philosophique du sujet proposé (il s'agit de l'étude de la langue grecque en Occident durant le moyen âge), et la crainte de ne pouvoir en une seule année faire mes deux thèses, qui seront longues et difficiles, préparer mon agrégation et achever ce travail, pourraient seuls me détourner de ce projet. Quant au sujet proposé pour 1849, il est très probable que je l'entreprendrai ; mais nous avons le temps d'y songer. Ce sujet est l'histoire de la ruine du paganisme en Orient depuis Constantin. Ce point ne peut être bien traité qu'en consultant les historiens syriaques, que fort peu de gens en France lisent commodément.

Adieu, chère amie, l'espace me manque pour continuer notre causerie : tu connais mieux que je ne saurais l'exprimer la vivacité de mon affection.

Ton frère et ami,

E. R.

Laisse-moi te faire compliment, chère amie, des articles de voyages que tu as publiés dans le *Journal*, et surtout du dernier. C'est dit et senti à merveille. Tu as dans le style quelque chose de ferme et de mâle, bien rare chez les femmes. Tu parles français comme quelqu'un qui sait le latin.

134

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

Paris, 21 octobre 1847

Qu'il y a longtemps, chère amie, que nous ne nous sommes entretenus ensemble ! et avec quelle joie je reprends l'ordre accoutumé de notre correspondance interrompue par la vie toute nouvelle que j'ai menée depuis quelques semaines ! Ce n'est pas, chère amie, que j'aie à t'annoncer de ces heureuses nouvelles dont il m'aurait été si doux de te faire part à mon arrivée. Les choses en sont à peu près au même point

où elles étaient à mon départ, et c'est dire qu'elles ne sont pas fort avancées. Mais c'est là même ce qui m'inspire un si vif besoin de converser avec toi, et de te confier toutes les peines que j'éprouve, comme je l'ai fait, hélas ! trop rarement, pour les courtes joies que j'ai ressenties. Jamais ta pensée, chère Henriette, ne m'a été plus présente que depuis mon retour à cette vie extérieurement si triste, si déflourie, et rendue maintenant si pénible par le contraste de la vie que je viens de quitter.

Mes vacances, chère amie, ont été fort douces et fort agréables. J'ai trouvé dans la famille de notre frère un accueil affectueux et vrai. Leur union, leur prospérité toujours croissante, la vue de leurs jolis enfants ont été pour moi un spectacle vraiment délicieux, et qui me laisse de très chers souvenirs. J'ai aussi retrouvé notre mère telle qu'elle fut toujours. Pas un nuage, pas un retour pénible sur le passé ; tout au contraire, une certaine joie du nouvel ordre de choses, depuis qu'il se colore plus avantagusement. Je pensais toujours qu'il en serait ainsi, chère amie, et que maman oublierait tout, sitôt qu'elle me verrait réussir dans ma nouvelle carrière. Mais la vraie difficulté à mes yeux était d'opérer la transition, et de couvrir à ses yeux les premiers instants, qui devaient avoir dans son esprit de si fâcheuses couleurs. Enfin c'est chose achevée, qu'il n'en soit plus question. — Je ne me suis pas cru obligé dans cette circonstance, chère amie, par la promesse que je t'avais faite relativement aux envois d'argent. Faisant séjour chez maman, il était juste que je la défrayasse de toute chose ; elle m'avait d'ailleurs témoigné qu'elle s'y attendait, et c'était encore un moyen d'achever de tout cicatiser. Je suis persuadé que la gestion des finances sera maintenant plus régulière, et qu'ainsi ce que l'un fera sera autant de moins à faire pour l'autre.

Tu vas être surprise d'apprendre, chère amie, que la malheureuse démarche que j'avais faite au ministère, et à laquelle on avait fait une réponse négative, a failli se renouer de plus belle, dans le sens même où on l'avait d'abord interprétée, et qui l'avait fait ajourner. Le fait est que dans le courant du mois d'août, et quelques jours après la lettre qui

me notifiât l'ajournement, mes pièces (à l'exception de la lettre de M. Reinaud) ont été transmises à M. Auvray, inspecteur de l'Académie de Paris, afin qu'il en fît son rapport au ministère. Comment une demande refusée dans un sens pouvait-elle encore être objet de rapport dans le sens même où elle était refusée (car j'étais présenté à M. Auvray comme demandant une place dans un collège de Paris), c'est ce que je ne me charge pas d'expliquer, chère amie ; toute cette affaire est un vrai labyrinthe dont le fil en certains endroits est pour moi tout à fait rompu. Quoi qu'il en soit, M. Auvray désira quelques renseignements précis sur mon âge, le lieu de ma naissance, etc., et s'adressa pour cet effet à M. Crouzet, car j'étais déjà parti à cette époque. M. Crouzet promit de m'écrire, et prétend qu'il l'a fait en effet. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'ai rien reçu, et que la lettre n'a pourtant pu être égarée à Saint-Malo. C'est un nouveau procédé ajouté à tant d'autres, qui m'imposent envers cet homme une éternelle reconnaissance. Il dit pour s'excuser qu'il ne sait pas s'il a mis l'adresse à Saint-Lô ou Saint-Malo !!! Enfin, chère amie, aussitôt mon arrivée à Paris, c'est-à-dire quelques jours avant la rentrée des classes, je me rends chez M. Auvray. Celui-ci avait déjà expédié son rapport, mais défectueux en quelques points par suite du manque de renseignements. Il l'a immédiatement complété sur mes indications, en insistant sur les mêmes conclusions, qui, à ce qu'il m'a assuré, étaient très favorables. En effet, il m'a semblé très bien disposé, et m'a écrit deux ou trois jours après une lettre fort obligeante où il me conseillait d'insister par moi et mes connaissances pour une place dans une bibliothèque, croyant qu'elle me conviendrait mieux qu'une place dans un collège. Quoi qu'il en soit, j'espère peu de chose, chère Henriette, de ce prolongement inopportun d'une démarche avortée. Je les laisse faire, mais vraiment je compte très peu sur toute cette administration paperassière, où les formalités étouffent la véritable appréciation des choses. Quant aux bibliothèques, il m'a encore été impossible d'obtenir aucun renseignement exact, M. Constant Berrier, chef de ce bureau, n'étant pas de retour de la campagne. Voilà donc une année qui com-



mence assez mal, chère amie. Il est inutile de te dire que provisoirement j'ai dû reprendre mes fonctions de l'an dernier, malgré les motifs sérieux qui rendraient un changement urgent pour tout autre. Mais je trouverais, je crois, difficilement ailleurs une place qui me donnât si peu d'occupations, à cause surtout de la diminution continuelle du nombre des élèves. D'ailleurs, chère amie, il n'est que trop vrai que tous ces établissements particuliers se valent, et que ceux qui ont quelque renom n'offrent pas à ceux qui y sont employés des avantages beaucoup plus grands que ceux qui sont placés au dernier rang. Il était dans les données des choses, et probablement aussi de mon caractère, que ma position extérieure serait longtemps disproportionnée à ma vie intérieure. J'accepte comme une fatalité cette loi pénible, et quelque dure qu'elle soit pour le présent, je ne m'en effraie pas trop, je te l'avoue, pour l'avenir. Cela devait être du moment où, tout bien balancé, je me décidais à ne pas suivre la voie commune, qui est celle de l'agrégation le plus vite possible, et du séjour en province. Mais ce que nous avons fait, nous l'avons fait avec réflexion, et nous n'en sommes pas à le regretter.

Quelque position que je doive occuper cette année, le plan de mes études est désormais, chère amie, très décidément arrêté. Je suis décidé à me présenter à tout prix au prochain concours d'agrégation. Supposé même que ce titre ne me soit pas directement nécessaire, comme dans le cas où je serais appelé à une bibliothèque, il peut m'être néanmoins fort utile, comme donnant accès à plusieurs autres places de l'Université, dont quelques-unes ne sont que d'honorables sinécures, et que l'on peut facilement cumuler avec d'autres. Enfin, chère amie, ma position est telle que je dois parer à tout événement, et me ménager mille issues. Il est du reste bien entendu que le travail de mon agrégation ne sera pas ma seule occupation, surtout dans ces premiers mois. Après bien des délibérations, je me suis décidé à exécuter le projet que je t'avais confié relativement à la question proposée par l'Institut. Il y avait bien à cela, je l'avoue, de graves inconvénients. Cette question, quoique intéressante, n'est pas des plus importantes,



elle ne rentre pas directement dans le cadre de mes études, elle me force à reculer le travail de mes thèses, etc. Mais une raison décisive l'a emporté dans mon esprit. J'ai fait durant mes vacances, chère amie, des trouvailles fort curieuses, et même importantes, lesquelles assureraient au moins à mon travail le mérite de la nouveauté. Je savais que la bibliothèque du mont Saint-Michel, riche en très anciens manuscrits, avait été transportée à Avranches. Or l'abbaye du mont Saint-Michel, comme celles du Bec, de Conches, et tant d'autres de la Normandie, était une abbaye savante, où surtout l'étude du grec paraît avoir été assez florissante. J'ai donc eu la curiosité de voir ces manuscrits, et à mon retour j'ai passé à Avranches deux journées à compulsuer ces précieux documents. Mon attente n'a pas été trompée, j'ai même fait des découvertes tout à fait inattendues, et auxquelles, je crois, on n'aurait guère songé. Ainsi, par exemple, j'ai rencontré un ouvrage inédit du célèbre helléniste et philosophe Jean Scot Erigène, qui vivait du temps de Charles le Chauve, un autre manuscrit avec des gloses *autographes* de ce même personnage, un dictionnaire grec-latin totalement inconnu, du x<sup>e</sup> siècle, et ce qu'il y a de plus curieux peut-être, la copie d'un thème grec de quelque écolier du xi<sup>e</sup> siècle, servant de couverture à un manuscrit. J'ai transcrit ce curieux document, remarquable par les solécismes et les barbarismes qui lui donnent un nouveau prix, et nous introduisent, pour ainsi dire, dans les écoles du temps. Ces documents joints à une foule d'autres également précieux, sont, je crois, de nature à assurer à mon travail un rang à part. — Tous les ouvrages doivent être remis au 1<sup>er</sup> avril. Je n'emploierai pas tout le temps qui doit s'écouler jusque-là à ce travail, et je pourrai avancer en même temps les recherches de mes thèses. Toutefois il est encore douteux pour moi si je pourrai en exécutant ce travail, et me préparant à l'agrégation et commençant l'étude du sanscrit, achever et surtout faire imprimer mes thèses avant ce concours. C'est là, je l'avoue, un inconvénient qui renverse tous mes plans primitifs. Mais aussi, si le jugement de l'Institut m'était favorable, ce serait un antécédent qui équivaldrait sans doute aux yeux des juges

au titre de docteur. Le résultat sera proclamé les premiers jours d'août, c'est-à-dire quelques jours avant l'ouverture du concours. J'entremêlerai à ces travaux d'autres essais moins importants pour diverses revues. J'achève en ce moment mon travail sur l'origine du langage, qui doit paraître dans le premier numéro de la *Revue philosophique*. Je ne sais si je t'ai parlé de cette nouvelle publication entreprise sous l'influence de M. Cousin par ses élèves les plus distingués. Ce fut M. Jacques, l'un d'eux, qui me demanda la rédaction d'une leçon que j'avais faite sur ce sujet à la conférence que nous tenions chez lui l'an dernier. Tiré à part, cet article formera une brochure de longueur raisonnable, qui me sera d'autant plus utile que je pourrai ne la communiquer qu'à qui je voudrai. J'ai affaire à des personnes si différentes que ce qui convient aux unes ne convient pas aux autres. L'important, c'est qu'elle m'introduira définitivement chez M. Cousin. — Je viens aussi d'être admis comme collaborateur pour la partie orientale dans la *Revue encyclopédique*, publiée chez Firmin Didot.

Que je te dise maintenant, chère amie, une inquiétude qui depuis quelque temps me tourmente cruellement, et me fait suivre les feuilles publiques avec une pénible anxiété : ce sont les rapides progrès du choléra dans la direction fatale qu'il avait déjà suivie, et qui le mènerait dans les contrées que tu habites. Tantôt on le dit à Odessa, tantôt à Jassy, tantôt à Moscou, on parle de précautions sur la frontière de Galicie. Grand Dieu ! on regarde donc l'au-delà comme sacrifié. Chère amie, songe bien qu'aucun calcul ne devrait tenir, si le fléau recommençait ses premières fureurs, qui, je me le rappelle, furent terribles en Pologne. J'ose croire quelquefois que les opulents chez qui tu habites calculeraient peu dans une pareille circonstance pour avoir la vie sauve. Je t'assure que je suis bien tourmenté de ces fatales nouvelles. Ce serait manquer cruellement à notre affection, chère amie, que de ne pas fuir le danger. Songe donc, ma sœur bien-aimée, ce que je serais sans toi ! Mon imagination se trouble quand j'y pense. Adieu, chère amie.

E. R.

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, au château de Clemensow, près Zamosc  
(Pologne)*

Paris, 5 décembre 1847

Chère amie, bien que la lettre de Mlle Ulliac m'ait été remise il y a quelques jours, j'ai différé ma réponse jusqu'au dimanche, afin de pouvoir y consacrer un loisir que ce jour seul peut m'offrir. En effet les cours auxquels j'assiste et les recherches que je fais dans les bibliothèques me laissent dans la semaine bien peu de moments disponibles. Je ressentais pourtant le besoin de m'entretenir longuement et d'une manière suivie avec toi des mesures que tu me proposes relativement à la position difficile où je me trouve.

Les offres que tu me faisais dans ta lettre, chère amie, m'ont profondément touché, et m'ont fait mieux comprendre que jamais combien j'avais été privilégié dans mon malheur même, en trouvant à mon entrée dans la vie un appui comme le tien. Toi seule, excellente sœur, ne te fatigues jamais de sacrifices ; mais c'est une raison de plus qui doit m'imposer la plus grande délicatesse quand il s'agit de les accepter. Eh bien ! chère amie, après avoir mûrement réfléchi aux considérations que tu me présentes, je suis loin de les croire suffisantes pour déterminer un changement de position, qui amènerait une si forte augmentation dans notre budget. Sans doute, il y a dans ma position actuelle des inconvénients réels, et non seulement des désagréments, car pour ceux-ci, je me ferais conscience d'en tenir compte. Le plus grave est sans doute celui qui rend difficiles et souvent très embarrassantes mes relations extérieures. Mais bien qu'il devienne tous les jours plus sensible, comme il est au fond le seul qui mérite une considération sérieuse, je ne pense pas qu'il doive l'emporter sur les graves raisons qui me détournent d'un changement. Mes occupations dans la maison sont si peu multipliées et dis-

posées si commodément pour moi, qu'elles n'apportent pas le plus léger obstacle à mes travaux ; je l'ai dit, et je le répète, nulle part, je ne trouverai mieux sous ce rapport, toute proportion gardée. Ce point capital sauvé, qu'importent, chère amie, des inconvénients, des manques d'égard, auxquels je suis souverainement indifférent ? Ma pensée, je t'assure, est trop occupée, pour s'arrêter un instant sur ces misères. Je vis plus haut, et j'ai le privilège de ne songer guère à ce triste monde qui m'entoure. Puisque donc, chère amie, rien ne nécessite absolument un changement si onéreux, patientons encore. Déjà, en me bornant au strict nécessaire, mon entretien que je ne puis plus négliger, et surtout mes frais de livres m'entraînent dans des dépenses qui m'étonnent. Celles-là, je les regrette peu, parce qu'elles sont nécessaires ou fructueuses. Mais pour celles que je puis éviter, elles me seraient trop pénibles. Viendra peut-être un jour où ce sacrifice sera plus nécessaire ; sachons nous réserver pour tout événement. Sois persuadée, chère Henriette, que je saurai apprécier au juste le moment où un changement deviendra réellement nécessaire, et qu'alors je ne tarderai plus un jour.

Rien de nouveau, chère amie, relativement aux événements qui seuls pourraient rendre ce changement agréable et avantageux. J'ai à peu près la certitude qu'il n'y a pas de place vacante dont je puisse faire la demande, et quand il y en aurait, en vérité je ne sais si je devrais espérer sous l'administration actuelle, où l'incurie et le désordre sont portés à un point incroyable. J'appris l'autre jour sur ce sujet des choses étranges de la bouche même d'un membre du conseil royal. Voilà ce que c'est que d'avoir pour ministres de *grands hommes*, qui regardent ces soins de ménage comme au-dessous d'eux. Quand on est chargé de réorganiser l'instruction en France, on a bien autre chose à faire qu'à s'occuper de pareils détails. Et ce qu'il y a de curieux, c'est que les bureaux déclarent qu'ils ne peuvent rien faire sans le ministre, et que d'autre part le ministre n'est jamais au ministère, et cela pour bonnes causes (1). Du reste, mon

(1) Le ministre de l'Instruction publique était alors M. de Salvandy.



plan, chère amie, est toujours le même. L'agrégation m'est définitivement nécessaire; et lors même que je ne pourrais avoir immédiatement une place en titre à Paris, j'aurai toujours mon traitement fixe, et je pourrai être attaché à quelque collègue comme agrégé divisionnaire. Il est une place, chère amie, à laquelle je pourrai offrir quelque titre et pour laquelle le titre d'agrégé me sera nécessaire. C'est la conférence de grammaire générale à l'École normale, laquelle sera vacante dans une ou deux années. Elle est maintenant occupée par M. Egger, que je connais particulièrement, et qui m'a dit lui-même qu'il ne la conserverait plus longtemps, désirant l'échanger contre une autre. Si cette vacance survenait après ma thèse de doctorat, et supposé que j'ajoute une nouvelle couronne académique à celle qui m'a déjà été décernée, le succès sur ce point ne serait pas impossible, grâce surtout à M. Egger dont l'appui m'est assuré, et avec qui je suis en rapports scientifiques très intimes. — Le programme de l'agrégation est publié; il est le même que les années précédentes. J'espère trouver moyen de faire quelques classes comme suppléant, afin de m'exercer à la manière. Un de mes amis, professeur au collège Rollin, m'en a fait entrevoir la possibilité dans ce collège, que du reste je n'aurais point choisi, si j'avais eu à choisir.

Ainsi que je te l'ai dit, chère amie, je pousse activement mes recherches pour mes thèses et le travail que je dois présenter à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1). Ce travail simultané a de grands avantages, et m'a donné une foule de résultats auxquels je ne fusse point arrivé par un travail isolé. Je continuerai mes recherches sans rien rédiger jusqu'aux environs du premier jour de l'an; alors je commencerai la rédaction de mon travail académique, laquelle ne m'occupera pas si exclusivement jusqu'au 1<sup>er</sup> avril, terme fixé, que je ne puisse encore faire simulta-

(1) L'Académie avait mis au concours la question suivante : Histoire de l'étude de la langue grecque en Occident, depuis la fin du v<sup>e</sup> siècle jusqu'à celle du xiv<sup>e</sup>. Le mémoire de Renan avait pour épigraphe ce vers d'Ovide : « *Emendaturus, si licuisset, eram* », et fut couronné le 1<sup>er</sup> septembre 1848.



nément plusieurs recherches pour mes thèses. En somme, à cette époque, j'aurai à peu près rassemblé tous les matériaux qui devront me servir à composer ces dernières. A partir du 1<sup>er</sup> avril, je les complèterai encore, et surtout, je donnerai une attention spéciale à mon agrégation. Ce ne sera qu'après cette épreuve que je m'occuperai de la rédaction définitive de mes thèses; je pense que dans un an à cette époque, je serai bien près de les soutenir. Voilà pour mes travaux suivis. En seconde ligne, et comme variété, j'ai mes différents cours de langues orientales. J'en aborde cette année deux nouvelles, le sanscrit sous M. Burnouf, et le persan sous M. Quatremère. J'avais d'abord cru que l'étude de la première me forcerait de renoncer à la seconde; mais ensuite je me suis décidé à les faire marcher de front. Enfin je suis encore un autre cours d'une nature toute différente, mais dont j'ai souvent ressenti le besoin : c'est le cours de paléographie à l'École des chartes (1). Tous nos manuscrits importants datant du moyen âge, il est indispensable pour les déchiffrer de posséder des notions spéciales, qui font l'objet de ce cours. Du reste il ne réclame absolument que l'assistance. Tu trouveras, peut-être, chère amie, que j'entreprends bien des choses à la fois; mais j'ai pour cela mes raisons. Aborder une nouvelle étude, *en commençant*, est toujours chose pénible, et dans telle position, c'est presque impossible. Il est donc avantageux de profiter des premières et jeunes années, où nul respect humain ne peut arrêter. D'ailleurs qui sait jusqu'à quand je pourrai disposer ainsi librement de mes heures? Ma grande maxime, c'est de profiter du moment, pour parer à toutes les éventualités de l'avenir.

M. Garnier m'a procuré, il y a quelques jours, une jouissance des plus délicates en me faisant dîner et passer la soirée avec les hommes les plus distingués, MM. Patin, Saint-Marc Girardin et plusieurs autres, dont la conversation fine et animée m'a ravi. M. Saint-Marc Girardin, surtout, est encore plus spirituel qu'à son cours. Il a été question de mes thèses et on les a trouvées fort bien choisies.

(1) En 1847, il y avait deux professeurs de paléographie à l'École des chartes, M. Guérard et M. Lacassagne.

Le sujet de la thèse française a plu surtout à M. Saint-Marc.

Parlons maintenant économie domestique. Maman m'a parlé du nouvel arrangement, et en a paru sincèrement très contente. Et à vrai dire, chère amie, il n'en pouvait être autrement. Il semble que tu cherches, excellente sœur, à te disculper, quand tu parles de ces choses. Mais, ma pauvre Henriette, nous sommes tous de ton avis ; ce que tu dis, c'est le simple bon sens, et il faudrait être bien malheureux pour ne pas le comprendre. Jamais, je t'assure, je n'ai vu dans ta conduite à cet égard que la prudence et la raison même. Il est trop évident que l'ordre et l'entente étaient la condition nécessaire pour ne point faire de folies, et je me réjouis de voir établi un système qui concilie toute chose. Crois bien, chère amie, qu'autant qu'un autre je sens le prix de ce qui coûte tant à gagner, et forme une condition si indispensable de la vie. La position où je me suis trouvé durant les vacances était exceptionnelle ; rien n'était encore établi, et d'ailleurs comme cet argent a été employé aux frais de déménagement et d'installation, ç'aura été autant d'épargné sur le fonds commun. Du reste le nouveau règlement coupera court à l'avenir à cet abus, puisque abus il y a. — J'ai eu beaucoup de dépenses au commencement de cette année, en livres surtout. Les livres sanscrits sont d'un prix fabuleux. Croirais-tu que pour un dictionnaire, en un seul volume, le seul complet qui existe, on m'a demandé trois cents francs ! Bien entendu que je m'en passe. Mais je n'ai pu faire de même pour les livres usuels, et surtout pour le texte d'explication du Collège de France, le *Ramayana*, lequel m'est revenu tout juste à quatre-vingt-dix francs. Encore trois livraisons seulement ont paru sur six qui doivent composer l'ouvrage total. Pour le persan, même cérémonie, quoique à des taux moins élevés. J'espère bien, chère amie, que le billet que je tire sur l'Académie viendra combler ces déficits. J'ai bien, il faut l'avouer, quelque probabilité de succès, et j'y compte plus que l'an dernier à pareille époque. Le prix est, je crois, de deux mille francs ou au moins de mille cinq cents francs.

Les progrès du choléra m'alarment toujours, chère amie. Il paraît décidément qu'il est à Saint-Pétersbourg. D'autres

même le disent en Galicie, c'est dire qu'il est dans le pays que tu habites. Je te rappelle à ta promesse; ta raison suffira, j'espère, pour te faire éviter un danger que toi seule peux apprécier. Sinon pour toi, du moins pour les tiens et pour moi surtout, chère amie, n'épargne aucun sacrifice dans une telle circonstance. Si tu pouvais voir, chère amie, combien ta pensée fait partie essentielle de ma vie, combien elle influe sur toute ma direction et mes plans ! Grâce à toi, je forme encore des rêves, et je les fais bien beaux, je t'assure. Adieu, très chère amie, pense à ton frère et ami, et conserve-toi pour son affection.

E. RENAN

136

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, au château de Clemensow, près Zamosc  
(Pologne)*

Paris, 2 janvier 1848

J'ai encore retenu quelques jours, chère amie, la lettre de M<sup>lle</sup> Ulliac, par l'impossibilité absolue où j'ai été ces jours-ci de trouver un moment pour t'écrire. Admis depuis quelque temps à emprunter des livres à la Bibliothèque royale, j'ai profité des quelques jours de vacances qu'amène le nouvel an pour emporter chez moi et dépouiller en vue de mes divers travaux les grandes collections bibliographiques, qui, aux termes du règlement, ne doivent jamais sortir de la Bibliothèque, mais que l'on m'a permis par exception d'emporter durant ces jours fériés, où ils ne sont point nécessaires au service du public. Je viens de terminer ce long et pénible travail, et veux te consacrer les restes de cette soirée. Ma première lettre de la nouvelle année aura été pour toi, chère amie. Que de réflexions sur le passé et sur l'avenir n'a point éveillées chez moi ce passage qui ne laisse personne indifférent ! L'année qui s'ouvre sera-t-elle plus heureuse ? Amènera-t-elle dans ma vie quelque révolution importante ? Avancera-t-elle notre commun bon-

heur ? Réjouissons-nous, chère amie, que l'obscurité qui nous cache l'avenir nous permette l'espérance, et ne laisse pas une vue trop précise glacer nos efforts. J'éprouve un sentiment de tristesse en voyant ainsi les années s'accumuler ; elles sont déjà bien avancées pour moi, celles qu'on a coutume d'appeler les belles années. Chose singulière, chère amie, qu'une moitié de la vie doive être employée à acheter l'autre ! Et encore celle-ci, la possède-t-on ? Ah ! que la vie est triste, prise sous certains jours ! J'aurais bien besoin de toi, ma bonne Henriette, dans ces moments où elle me paraît si défléurie. Car ma philosophie est triste, et le point de vue scientifique qui me commande ne fait guère encore que critiquer et détruire. Il construira sans doute plus tard ; mais en attendant nous aurons souffert.

J'aurais désiré attendre à t'écrire, chère amie, jusqu'au dénouement d'une tentative qui, d'après certaines apparences, paraîtrait devoir amener le résultat après lequel nous avons fait depuis longtemps d'inutiles efforts. Mais j'ai éprouvé tant de déceptions que je suis devenu, comme tout homme qui a été souvent trompé, très sceptique sur les réussites éventuelles. Une place de surnuméraire est venue à vaquer à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Cet ami que j'ai auprès du ministre, et qui remplit chez lui les fonctions de précepteur, en a eu connaissance et lui a rappelé ma demande. Le ministre m'aurait d'abord accordé la place en question, en exprimant le regret de n'avoir que si peu de chose à m'offrir. En effet ces places n'ont point d'appointement, et d'autre part il est reçu que le surnuméraire ne va jamais à la Bibliothèque ; mais elles donnent droit aux prochaines places vacantes. Quoi qu'il en soit, le ministre contremanda le lendemain son premier dire, sous apparence qu'une telle place ne pouvait me convenir, et annonça qu'il allait me nommer employé en titre à la Sorbonne. Il y a dix ou douze jours de cela, et depuis je n'ai reçu aucune nouvelle. Il est certain, chère amie, que de toutes les bibliothèques de Paris, celle-ci serait celle qui me conviendrait le mieux. Elle est très peu fréquentée, et tout le service actif de recherche des livres y est fait par des employés inférieurs ; en sorte que les bibliothécaires



n'ont jamais à se déplacer, et que tout leur service se réduit à consulter le catalogue ou à donner des indications dans les cas difficiles ou douteux. Enfin, chère amie, une foule de raisons me feraient désirer la réalisation de cette promesse. Malheureusement je n'ose l'espérer. Je soupçonne dessous encore quelque machine, et je n'y croirai que quand j'en aurai l'acte officiel en bonne et due forme. J'avais d'abord résolu de ne point te parler d'une possibilité aussi chanceuse; mais pourquoi te cacherais-je, chère amie, les moindres espérances qui viennent me sourire? En tout cas, la place serait assez minime; les appointements, bien qu'on n'ait pu me les fixer précisément, ne dépasseraient guère mille francs. Mais aussi je n'aurais de service que trois fois par semaine, et ce service, je le répète, loin de m'être une charge, serait une facilité pour mes travaux. Je fais maintenant des séjours bien plus longs dans cette bibliothèque ou dans d'autres, et avec bien moins de commodités que je ne le ferais comme bibliothécaire. Une circonstance à laquelle j'avais peu songé jusqu'ici, a failli modifier considérablement mon plan d'études pour cette année. On vient de publier le programme d'un concours d'agrégation devant la Faculté des Lettres de Paris, lequel s'ouvrira le 1<sup>er</sup> octobre prochain. Cette agrégation est toute différente de l'agrégation des collèges, à laquelle seule j'aurais songé, sans les instances de M. Garnier, qui de lui-même m'a engagé à choisir la première, et qui y met une insistance qui m'étonne. Quant au fond des matières, cette épreuve n'est pas plus difficile que celle des collèges; au contraire le programme proposé pour la première me conviendrait beaucoup mieux que celui de la dernière. La difficulté vient uniquement de la force des antagonistes, qui naturellement doit être ici bien supérieure. M. Garnier, qui connaît la plupart de ceux qui doivent se présenter, m'assure qu'aucun d'eux n'est réellement redoutable, et que je trouverais difficilement une occasion préférable. La seule considération qui me fasse impression, c'est la rareté de ces concours, qui ne se présentent qu'à d'assez longs intervalles. Il est toutefois bien difficile que je suive ce conseil. Car le titre de docteur est requis pour se présenter à ce concours. Or, je ne pourrais



en neuf mois achever le travail que j'ai commencé pour l'Académie, faire mes deux thèses et me préparer à cette difficile épreuve. Quelquefois je songe à sonder le terrain pour voir s'il ne serait pas possible d'obtenir une dispense sur l'article des deux thèses, surtout en faisant valoir mes titres académiques. Dans la Faculté des Sciences, il est reçu que deux mémoires insérés au recueil des savants étrangers à l'Académie des Sciences équivalent au titre de docteur. Deux mémoires couronnés n'en pourraient-ils faire autant dans la Faculté des Lettres ? Je ne demande pas le titre, je passerais plus tard mes thèses, mais seulement à subir l'épreuve sous condition. Je pourrais même passer une de mes thèses avant le terme fixé ; car rien n'oblige à passer les deux simultanément. Ces considérations seraient, ce me semble, d'autant plus fondées, que c'est par mon choix que j'ai pris des sujets de thèse aussi difficiles, et qu'il eût dépendu de moi d'en choisir d'autres, qui au bout de quelques mois de travail m'eussent valu le même titre. Toutefois je comprends que ces motifs qui seraient décisifs, s'il ne s'agissait que d'un *examen*, souffrent de graves difficultés pour un *concours* ; car ici vient se mêler une question de justice pour les autres candidats. Après tout, le travail des deux agrégations est à peu près le même, et je ne m'engagerais à rien en essayant la première.

La revue dont je t'avais parlé a éprouvé bien des traverses pour son apparition. Les patrons ont trouvé la jeune école trop explicite pour les circonstances ; la jeune école a accusé ses maîtres de timidité. MM. Cousin et Rémusat ont déclaré que si l'article prospectus restait tel qu'on l'avait fait d'abord, ils retireraient leur concours et leur patronage. Enfin un virulent article de politique qui terminait le premier numéro a achevé de tout gâter. J'ai cru prudent de retirer mon article qui devait d'abord paraître en ce premier numéro qui a soulevé tant d'orages, et j'ai prié ces messieurs de l'ajourner à un ou deux mois, c'est-à-dire au temps où la marche régulière et calme aura commencé. Le premier numéro a paru il y a quelques jours.

Adieu, très chère amie ; j'attends sans tarder une lettre de toi. Je te ferai part immédiatement du dénouement de

l'affaire dont je t'ai parlé, s'il en vaut la peine. Appuie-toi, chère amie, sur ma constante affection ; espérons l'un et l'autre qu'un avenir plus heureux succédera aux épines du présent ; soutenons-nous l'un par l'autre, et continuons de nous aimer,

Ton frère et ami,

E. RENAN

J'ai lu avec un extrême plaisir ton article sur Rollin et l'histoire ancienne. C'est parfait, chère amie. Je lisais il y a quelques jours dans le *Moniteur* un article sur le *Journal des J. P.* où l'on parlait de la série d'articles que tu vas y insérer, avec des éloges sur leur auteur, auquel il ne manquait qu'un nom propre.

137

ERNEST RENAN A ALAIN RENAN

Paris, 8 janvier 1848

Cher ami,

J'ai bien tardé à t'envoyer la note des livres pour Calcutta. Mais nous avons eu vacances du cours de sanscrit à l'occasion de la nouvelle année, et je n'ai pu voir qu'hier, à la réouverture, la personne qui désire en faire venir avec moi. M. Burnouf, notre professeur, m'avait promis également de m'envoyer une note de quelques demandes qu'il désirait faire. Mais elle n'arrive pas et l'heure du courrier presse. Or, si le navire part le 10, il est urgent que ma lettre soit expédiée aujourd'hui. Je te remercie infiniment, cher ami, de cette heureuse occasion que tu nous as découverte. Car, bien que la Société asiatique se charge de faire venir les livres imprimés aux frais de celle de Calcutta, pour les autres livres, nous n'avons d'autre moyen de communication que l'intermédiaire des libraires de Londres, lequel est long et dispendieux. Il ne faudrait pas que la personne qui se chargera de la commission s'étonnât si elle ne trouvait pas des ouvrages demandés, ou si on lui en demandait des

prix très considérables. Ce sont des livres fort rares, épuisés depuis longtemps en Europe, et qui par conséquent n'ont pas de prix fixe. Le premier se vendrait à Paris environ cent francs et le deuxième deux cents francs. Mais à Calcutta, ils ont, je pense, des prix inférieurs. Tu jugeras s'il est à propos de donner ces chiffres, pour la gouverne de l'acheteur.

Reçois, cher ami, l'expression de mes souhaits pour la nouvelle année qui commence, et prie la chère Fanny de les accepter également. J'espère bien que l'indisposition dont tu ressentais encore les suites lors de ta dernière lettre n'aura pas eu de conséquences, et qu'elle est maintenant oubliée. Embrasse pour moi la petite famille, et rappelle-moi au souvenir de tous nos parents et amis.

Adieu, très cher ami, crois, ainsi que la chère Fanny, à toute mon affection.

M. Kellgren, celui qui devait faire une demande avec moi, sort d'ici. Il se trouve que sa demande est plus compliquée que nous ne pensions. La note ci-jointe t'en instruira. Vois si c'est possible.

## 138

HENRIETTE RENAN A ERNEST RENAN

*M. Renan, rue de l'Abbé-de-l'Épée, 8, à Paris (France)*

Clemensow, 22 janvier 1848

Qu'il me semble y avoir longtemps que je ne t'ai écrit, mon Ernest si cher et si aimé, et qu'il me serait douloureux que tu entrevisses quelque chose qui m'accuse dans ce silence si pénible et si involontaire ! Ma vie, tu le sais, est toujours un enchaînement de nécessités, et dans ces jours-ci un changement de résidence, un très prochain départ pour Varsovie, m'a obligée à des prévisions qui sont toujours une nouvelle cause de tracas. Pour tout compléter, dans le même temps, M<sup>lle</sup> Ulliac me demande avec instances et *promptement* le travail ci-inclus, et quoique ce soit chose

très peu importante, il fallait encore trouver le temps de le faire. — Oh ! sois-en certain, mon Ernest, ma pensée du moins ne te quitte jamais, et ce qu'il y a de plus affectueux dans mon cœur est sans cesse près de toi !

Je te parlerai d'abord d'une vive contrariété que j'ai ressentie, qui dure encore, et qui a aussi contribué à retarder cette lettre. Je ne puis, très cher ami, m'empêcher de penser souvent que les fonds que tu avais à ta disposition doivent être certainement épuisés ; et cette idée, tu n'en saurais douter, me jette dans les plus pénibles inquiétudes. J'avais donc pris la résolution de joindre une remise de cinq cents francs à ma lettre de fin d'année. Il me fallait, il est vrai, compter sur la présence du père de mes élèves à Varsovie, pour avoir le billet que je désirais si vivement ; mais comme il devait se rendre dans cette ville vers le 15 décembre, tout me permettait de continuer à rêver mon cher projet... Hélas ! ce voyage qui devait se faire en décembre n'a lieu qu'à la fin de janvier ; le comte ne part qu'avec nous... je n'ai pas, pour insérer dans ma lettre, le billet que j'aurais été si heureuse d'y joindre. Je l'obtiendrai certainement dans quelques jours ; mais je crains trop de te tourmenter réellement pour attendre jusque-là à t'écrire. — Mon Ernest, ne me dis pas *non*, ne me refuse pas, je t'en supplie. J'espère devancer ta réponse où je crains de trouver des objections ; j'espère, dans dix ou douze jours, être plus heureuse que je ne l'ai été depuis six semaines. Il est impossible, absolument impossible que cette faible somme ne te soit pas nécessaire. La saison est cruellement rigoureuse ; je te demande, au nom de la plus vive amitié, de ne pas exposer ta santé en ne prenant aucune précaution contre ce froid si redoutable. Soigne aussi un peu ta toilette, cher ami. J'ai lu avec bien du plaisir dans ton avant-dernière lettre, que M. Garnier avait eu l'aimable et bienveillante pensée de t'inviter chez lui avec une société d'élite. De pareilles circonstances peuvent se reproduire, cher Ernest, et je le désire de toute mon âme ; il faut donc que tu sois toujours en mesure de n'être en pareil cas différent de personne. J'ai souvent pensé que, pour des circonstances semblables, il serait peut-être bon que tu eusses un *habit* noir ;

remarque si les autres invités sont en redingote, et mets-toi comme eux, je t'en supplie. Quelle que soit l'élévation des choses dont on s'occupe, il faut, dans des petites choses de cet ordre, tenir strictement à être *comme tout le monde*. C'est bien futile, mais c'est indispensable, surtout dans la jeunesse. Remarque la mise des autres, et aie soin, je t'en conjure, de t'y conformer. Quant à des vêtements chauds, je ne saurais croire que tu aies envers moi *l'ingratitude* de t'en refuser. — J'ai aussi pensé, mon bon ami, que, sur cette somme, il serait peut-être possible d'acheter le dictionnaire sanscrit qui te serait utile (ce dictionnaire de trois cents francs). Pourquoi non, mon Ernest, si cela peut t'épargner quelques travaux et donner quelque allègement à mes inquiètes sollicitudes ? — Je m'épouvante à la pensée des études si diverses que tu entreprends à la fois ; les alléger en quelque chose serait pour moi une si douce consolation ! Encore une fois, ne me refuse pas, mon bon ami, comme tu l'as fait pour la demande que t'adressait ma dernière lettre. Les joies sont clairsemées dans ma vie, ne me prive pas de celle-ci qui sera si bien goûtée ! — Au reste, je n'insiste plus, étant bien décidée à agir sans attendre ta réponse, ce sera pour moi le plus sûr moyen de remporter la victoire.

Les diverses et nombreuses vicissitudes d'espérance et de déceptions par où tu viens de passer, très cher ami, la tristesse que ces cruels mécomptes t'imposent, m'affligent profondément. Oui, l'expérience des choses de ce monde est rude et épineuse ! mais pourquoi faut-il que tu le saches déjà ? — Il paraît que le ministre en question n'a pas oublié ce qu'on appelait jadis *l'eau bénite de cour*, et que sa dernière promesse n'était pas autre chose. C'est triste à penser et à dire, mais je crois qu'il faut envisager la nécessité d'espérer ailleurs et par conséquent d'espérer différemment. — Qu'as-tu résolu, très cher ami, pour le concours supérieur d'agrégation auquel M. Garnier te conseillait de te présenter ? Il s'agit ici de choses si délicates, si difficiles, que je ne puis même t'aider du plus léger conseil. Pauvre Ernest ! comprendras-tu ce qui se passe en moi quand je te vois triste, découragé, retombant sur toi-même, et que je sens



l'impossibilité de te relever par un avis positif et éclairé ? Je n'ai à t'offrir qu'une amitié inaltérable, et que cette amitié est souvent stérile, malgré tous mes efforts ! — Il me semble peu probable, cher ami, qu'en un concours si important on accorde une dispense, même momentanée, du grade de docteur, ceci serait alors un obstacle matériel. Tu le sais peut-être maintenant. — Sûre de la prudence et de la raison que tu mets à décider toute chose, je ne te fais qu'une recommandation, mon bien bon Ernest ; c'est de songer quelque peu à ta santé et à tes forces, et de ne pas entreprendre au-delà de ce qui est humainement possible. S'il faut attendre un peu plus, sachons le faire, quoique ce soit bien douloureux, mais n'exposons pas ce qui est si nécessaire et qui ne se retrouve jamais une fois détruit. Pense, ami, pense quelquefois à mes craintes pour tempérer ton courage. — Je n'ai pas besoin de te dire, cher Ernest, que recevoir tes lettres est ma plus vive, presque exclusivement ma seule joie. Je ne veux pourtant point la ressentir, cette satisfaction chère et désirée, aux dépens de tes forces et de ta vie. Ne m'écris donc point, mon bon et précieux ami, quand il faudra pour t'occuper de moi ajouter à tes veilles et à tes fatigues. Je ne puis hésiter entre un sacrifice personnel et une atténuation quelconque à tes immenses et continuels travaux. Je ne douterai jamais de ton cœur, même quand tu paraîtras me négliger ; — mais aussi avec quelle ardeur d'affection je lis tout ce qui me permet d'entrer dans ce pauvre cœur froissé et souffrant !...

Voici, cher ami, la nouvelle adresse sous laquelle il faut maintenant me faire parvenir tes lettres. M<sup>lle</sup> R..., chez M. le comte André Zamoyski, Nouveau-Monde, à Varsovie. — Cette fois nous n'habiterons point le vieux palais Zamoy-ski, qui appartient au grand-père de mes élèves ; nous allons prendre domicile dans une magnifique demeure que le comte André a fait bâtir pendant l'absence de sa femme. Cela s'appelle, je crois, le nouveau palais Z. ; mais il vaut mieux s'en tenir à ce que j'ai écrit plus haut. Le *Nouveau-Monde* est le nom du plus brillant quartier de Varsovie. — Envoie, je te prie, cette adresse à notre frère ou à notre mère, en leur annonçant mon nouveau déplacement. Nous

partons le 26 ou le 27, à moins qu'il ne survienne un de ces revirements auxquels je dois toujours m'attendre ; mais il est bien positif que je serai à Varsovie quand cette lettre te parviendra. On dit que nous y resterons jusqu'au mois de juillet. — Nous avons éprouvé ici des froids atroces, de vingt et vingt-cinq degrés au-dessous de zéro, et cela pendant si longtemps ! Il y a plus de deux mois que le thermomètre n'a pas été à moins de dix degrés, et plus de trois que, sans interruption, la glace a tout envahi. Oh ! que Dieu éloigne de toi et de notre patrie de pareilles calamités, qui sont ici toutes naturelles ! — Remets, je te prie, l'envoi ci-inclus à M<sup>lle</sup> Ulliac, et prie-la de m'excuser si je ne réponds pas aujourd'hui à son affectueuse et bonne lettre. Non seulement le temps me manque complètement pour le faire ; mais l'espace aussi m'oblige de finir. Je ne pourrais rien ajouter à ce courrier sans m'exposer à payer douze ou quinze francs à la poste exigeante où l'on dépose mes lettres. Depuis mon retour, on me fait payer des prix si exorbitants pour les lettres que je fais partir, qu'il m'eût fallu prendre la triste résolution d'écrire moins souvent si nous n'étions pas allés à Varsovie. A l'occasion du premier de l'an, on m'a remis un mémoire qui m'a consternée ; heureusement qu'où nous allons, c'est un peu moins exagéré.

J'envoie vers toi, ami excellent et apprécié, les plus affectueux, les plus fréquents souvenirs. Redis pour moi mille tendresses à notre mère. Tu es presque le seul, mon Ernest, qui me donnes des nouvelles de notre famille ; de Saint-Malo je n'en reçois que très rarement. Je comprends, au reste, que maman devienne paresseuse à écrire. Adieu, ami, adieu ! Tu es la joie, l'orgueil, toute l'espérance de ta vieille sœur, de ta constante amie,

H. R.

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*M<sup>lle</sup> Renan, chez M. le comte André Zamoycki, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

[Timbre de la poste : Paris, 21 février 1848]

Cette fois encore, chère amie, j'ai retenu quelques jours la lettre de M<sup>lle</sup> Ulliac. Huit jours se sont écoulés sans que j'aie pu trouver un moment de loisir. A mesure que le terme où je dois remettre mon travail approche, mes instants deviennent plus rares. J'en trouverai cependant toujours, chère amie, pour m'entretenir avec toi. Si quelque délassément est nécessaire, nul assurément ne peut m'être plus doux. Mon travail avance d'une manière fort satisfaisante ; mais il me prend beaucoup plus de temps que je ne pensais. Je n'ai rigoureusement que le temps nécessaire pour l'achever : je pense toutefois qu'il ne serait pas impossible d'employer cette année le procédé qui m'a valu l'année dernière une prolongation au-delà du terme fixé. Je n'en ai encore parlé à personne. Ce travail est difficile, minutieux, pénible, peu dans mes goûts et dans mes habitudes d'esprit ; je suis quelquefois fâché de l'avoir entrepris : mais il m'en eût trop coûté de laisser inutiles les documents curieux et en grande partie inédits que j'avais rassemblés sur ce sujet. Quelques bonnes fortunes sont encore depuis survenues, et m'ont fait un devoir de continuer. Je t'ai, je crois, déjà dit que M. Egger m'avait remis les notes qu'il avait lui-même recueillies sur ce sujet, tandis qu'il songeait à le traiter. Un heureux hasard m'a fait hériter encore des recherches bien plus précieuses de M. Ozanam qui avait songé aussi à le traiter de compagnie avec M. Egger. Ayant eu besoin de quelques renseignements sur les études classiques au moyen âge dans les Iles Britanniques, sujet dont il a fait une étude spéciale, je me suis trouvé amené à lui dire que je traitais le sujet de l'Académie. C'est alors qu'il m'a invité à aller prendre tous les documents qu'il avait lui-même recueillis. Ils sont d'un très grand prix, et portent sur les points les plus obs-

curs et les plus difficiles. Quelques-uns aussi (et c'est là ce qui fait le prix en ces sortes de travaux) sont *inédits*, provenant d'un voyage qu'il a fait dernièrement en Italie, en remplissant une mission scientifique dont le but était fort analogue au sujet proposé, et tandis qu'il était encore dans l'intention de le traiter. Ces secours, dont je ne fais pas un plagiat, donnent de la valeur au fond du travail. Je suis loin toutefois de compter sur le succès avec certitude, vu que je ne suis pas ici dans ma spécialité. Heureusement l'anonymat est de règle pour ces concours. On joint à son travail une lettre cachetée portant la répétition de l'épigraphie avec le nom de l'auteur. On l'ouvre d'office pour le prix ; les autres restent à tout jamais scellées ; la mention honorable n'est même publiée nominalement que du consentement de l'auteur.

Comme tu le prévoyais, chère amie, j'ai de très fortes objections à te faire contre l'envoi d'argent dont tu me parles dans ta dernière lettre. Et d'abord, bonne Henriette, la somme que j'ai chez Alain est loin d'être épuisée. Sans pouvoir dire au juste combien il reste encore, je présume que la somme s'élève au moins à trois ou quatre cents francs. Or cette somme m'est largement suffisante pour le reste de cette année scolaire, en supposant même que rien ne vienne la grossir. Je n'ai plus de dépenses considérables à faire. J'ai pris un autre moyen pour le dictionnaire sanscrit. Alain m'a procuré une excellente occasion pour Calcutta, où ces livres se vendent à beaucoup meilleur marché. J'ai depuis longtemps un habit. Effectivement, chère amie, il m'a été nécessaire pour les réunions dont tu me parlais, et qui se renouvellent, M. Garnier m'ayant invité en général pour tous les jours où il reçoit le soir, et qui sont les premier et troisième mercredis de chaque mois. Le costume de règle est l'habit noir et le gilet blanc, et je m'y étais conformé du premier coup. Tu vois donc, chère amie, que je n'ai devant moi aucun déboursé important à faire. Je te supplie donc de retarder cet envoi maintenant inutile, et qui, je l'espère, le sera encore plus tard. Tu comprends bien, chère amie, qu'au jour où j'en aurai besoin, je ne ferai nulle difficulté de te le dire. Tu me répètes souvent que nos comptes

ne font qu'un ; j'accepte, chère amie, et j'espère qu'un jour aussi j'aimerai à te le rappeler.

Explique-moi dans ta prochaine lettre les règlements de la poste polonaise relativement aux lettres. Le poids accordé est-il le même qu'en France ? Comment se fait-il que tu paies des prix exorbitants pour les lettres que tu envoies, tandis qu'on paie en France le port entier ou une partie du port ? Entendons-nous, pour ne pas enrichir le Trésor à nos dépens. Vaut-il mieux affranchir chacun de son côté ou ne pas affranchir ? explique-moi tout ce matériel, bonne amie.

Si tu voyais dans l'histoire de Pologne, que tu connais nécessairement mieux que moi, ou dans ses antiquités, quelque fait qui allât au sujet de mon travail (*grec au m. â.*), tu me ferais un extrême plaisir en m'en faisant part. Les races slaves ayant été converties au christianisme par des apôtres grecs, il faut bien que cette langue joue un grand rôle dans leurs annales religieuses et littéraires. J'ai fait peu de recherches sur ce point : car il ne rentre dans mon sujet que comme appendice. Le programme ne parle que de l'Occident. Or la Pologne se rattache déjà au monde gréco-oriental. Néanmoins j'aimerais à avoir sur ce point quelques documents.

Paris est fort agité ces jours-ci. On craint beaucoup pour demain, jour du banquet du douzième arrondissement, que le ministère s'est engagé à arrêter. Sois sans inquiétude, quoi qu'il arrive. D'une part des forces si formidables sont accumulées à Paris que tout mouvement sérieux est impossible. D'autre part, au fond de ce tranquille quartier, on est aussi à l'abri qu'au fond d'une province.

Adieu, excellente amie ; appuie-toi sur mon amitié, comme je m'appuie sur la tienne. Tu connais la tendresse et le dévouement sans bornes de ton frère et ami,

E. RENAN



140

ERNEST RENAN A SA MÈRE

*M<sup>me</sup> Veuve Renan, à Saint-Malo (1)*

Paris, 25 février 1848

Chère mère,

Je me hâte de vous écrire pour vous rassurer sur les inquiétudes que vous avez pu concevoir en apprenant les événements qui viennent de se passer à Paris. Tout est fini, au moins pour le moment : la révolution est faite et irrévocablement faite ; il n'y a plus de retour possible des hommes d'autrefois. Je viens de parcourir les lieux qui ont été le théâtre de cette révolution singulière. Paris offre un spectacle impossible à décrire. C'est un enthousiasme qui se conçoit à peine. Ceux qui ont vu la Révolution de Juillet disent que les transports de joie qui la suivirent n'étaient rien en comparaison de ceux qui éclatent de toutes parts. Ces pauvres gens croient être libres à tout jamais ; ils ne songent pas que l'égoïsme les exploitera encore comme il les a déjà exploités. A part cette joie bruyante et un peu turbulente, souvent même burlesque, tout est calme et sûr. La garde nationale, à laquelle s'est rallié tout le peuple, fait le service de sûreté, et maintient fort bien l'ordre. Ce peuple armé est effrayant sans doute ; mais il y a dans le Parisien des instincts généreux et bons qui le maintiennent, surtout quand il se croit quelque importance. On lui dit qu'il est chargé de l'ordre public ; c'est assez pour qu'il se montre zélé pour l'ordre, à peu près comme ces enfants qui sont tout fiers quand on les charge de quelque petite fonction. On est tout surpris de voir ces hommes en haillons, à la figure rébarbative, de vrais types des *Mystères de Paris*, affublés de lambeaux, de costumes militaires arrachés à la troupe, montant la garde et maintenant l'ordre, comme le ferait la sentinelle la plus vigilante. Voilà pour le moment : quant à l'avenir, je n'en dis rien. Les cris de « Vive la Répu-

(1) M<sup>me</sup> Renan était allée habiter Saint-Malo. Voir la lettre du 2 juillet 1847.

blique ! » sont unanimes : il est vrai que ceux qui n'en veulent pas ne le crient pas. Le caractère des hommes qui composent le gouvernement provisoire est honorable et rassurant. Il suffit pour maintenir l'ordre au moins pour quelques jours. Je ne regarde pas comme impossible (et si j'avais un désir dans ce moment difficile, ce serait le mien) une continuation du système constitutionnel par le comte de Paris et sa mère pour régente (1). On n'est point exaspéré contre, et la plupart des hommes modérés tourneront, je pense, de ce côté. Il est vrai qu'ils ne seront pas les plus forts dans le premier moment. De manière ou d'autre, je pense que l'on arrivera à une forme de gouvernement qui rende l'ordre possible.

En somme, peu de sang a été versé. La troupe de ligne n'a fait presque aucune résistance : elle fait cause commune avec le peuple. La garde municipale seule a chargé : il règne contre elle une irritation incroyable : elle est dissoute par les nouvelles ordonnances du gouvernement provisoire. Notre quartier a été fort agité : la rue Saint-Jacques, où se trouve la mairie du XII<sup>e</sup> arrondissement (2), offrait à tout moment passage à des bandes d'hommes armés qui, mêlés aux gardes nationaux, s'élançaient vers le centre de Paris, avec des chants et des cris qu'on ne saurait imaginer. Mais on s'y est peu battu. Quelques coups de fusil ont seulement été tirés au Val-de-Grâce et au Panthéon. Maintenant encore elle (3) présente le spectacle le plus bruyant, traversée sans cesse par des bandes armées et hurlantes, portant en triomphe des lambeaux de draperies, de fauteuils et même d'ustensiles de cuisine qu'ils ont enlevés aux Tuileries et au Palais-Royal. Mais ce spectacle n'est que comique et n'a rien d'alarmant. Loin que ces fous se portent à aucune violence, ils sont pleins d'égards pour le public, j'aurais presque envie de dire qu'ils sont honnêtes. La circulation est parfaitement sûre. Notre petite rue est toujours déserte comme d'ordinaire, sauf quand il prend envie aux triomphateurs

(1) Louis-Philippe avait abdiqué la veille, 24 février, en faveur de son petit-fils, le comte de Paris.

(2) Le XII<sup>e</sup> arrondissement était alors formé par le faubourg Saint-Germain.

(3) La rue Saint-Jacques.

d'y venir promener leurs trophées. Mais comme ils y ont peu de spectateurs, la fantaisie ne leur en prend pas souvent.

Inutile de vous dire, chère mère, que je n'ai couru pour ma part aucun danger. Je ne suis pas sorti ces jours-ci, si ce n'est pour faire quelques visites autour du Luxembourg, où il n'y a pas eu le moindre mouvement. Comptez sur ma prudence, qui, lorsqu'il s'agit de ces dangers matériels et provenant de la force brute, est presque timidité. Je réserve ma force d'âme pour d'autres occasions moins brutales. Cette révolution, qui m'est préjudiciable par plusieurs côtés, parce qu'elle jette dans l'ombre les hommes qui m'appuyaient, peut m'être profitable sous un autre rapport. Il est à croire que, du moins dans les premiers temps, toute place ne sera point la récompense de l'intrigue et un moyen d'achat, comme cela avait lieu sous l'ignoble ministère qui vient d'expié si cruellement ses fautes.

Adieu, bonne et tendre mère ; soyez parfaitement tranquille : vous savez que je ne suis pas un meneur, et le danger ne vient guère chercher ceux qui ne le cherchent pas.

E. RENAN

P.-S. — Une nouvelle importante vient d'arriver et calme de très vives inquiétudes. Vincennes, où le duc de Montpensier (1) était retranché avec son artillerie, vient de se rendre sans résistance.

141

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez le comte André Zamoyiski, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

Paris, 26 février 1848

Ta dernière lettre, chère amie, réclame une prompt réponse, et d'ailleurs les graves événements qui viennent de se passer à Paris me font un devoir de te rassurer. Des raisons que tu devines sans doute me défendent la moindre

(1) Fils de Louis-Philippe.

réflexion. Les faits, tu les connaîtras d'ailleurs ; je ne te parlerai donc que de ce qui m'est personnel.

Inutile de te dire, chère amie, que je n'ai couru aucun danger dans la révolution dont Paris a été le théâtre. Je ne suis sorti que pour aller au Collège de France, où l'admirable M. Burnouf continuait encore ses cours, au milieu des cris, des attroupements et des barricades. Notre quartier (j'entends la rue Saint-Jacques et la rue d'Enfer) a été fort agité, et servait de passage aux bandes armées qui se précipitaient vers le centre de la capitale. Mais on ne s'y est point battu : quelques coups de fusil ont seulement été tirés au Val-de-Grâce et au Panthéon. Paris est maintenant fort bruyant, mais la sûreté y est parfaite. La garde nationale nous sauve. Quant à l'avenir, les plus prévoyants n'osent en rien dire. En toute hypothèse, sois tranquille, chère amie. Tu connais mon caractère : quand il s'agit de lutter contre une force brute, je suis d'une prudence qui approche de la timidité. Je réserve ma force d'âme pour d'autres combats. Chacun ne cherche à lutter que par le côté où il se sent fort. Dans le cas où des levées extraordinaires auraient lieu en France, tu seras peut-être bien aise de savoir qu'un prix de l'Institut est expressément mentionné parmi les motifs d'exemption de la conscription. Ces réflexions ne sont pas lâcheté, tu le comprends ; je vaudrais très peu par mon bras ; mille autres me surpassent sous ce rapport ; il est clair que je dois préférer servir mon pays par les dons qui me sont spéciaux.

Je suis loin d'être aussi rassuré sur ton compte, chère Henriette, que tu dois l'être sur le mien. Dans quelques mois peut-être, des armées rivales nous sépareraient, si tu ne le prévenais par un prompt retour. Je regarde une guerre européenne comme imminente. Au nom du ciel, chère amie, fais-y réflexion. J'accepterais une place en province et nous vivrions. Peut-être le séjour de Paris ne sera-t-il plus longtemps désirable. La science va être bien troublée. M. Burnouf paraissait désespérer d'elle ; et quand en arrivant hier, nous avons trouvé notre paisible salle transformée en poste militaire, et gardée par des misérables en haillons, il me dit avec une grande tristesse que de longtemps nous n'y ren-

trierions point. Je ne partage pas toutes ses craintes au même degré. Toutefois, il est incontestable que tous ces mouvements sont fort préjudiciables à la science, et peut-être dans quelque temps le séjour d'une ville tant soit peu lettrée de province sera-t-il sous ce rapport préférable à celui de Paris. Ma résolution, quoi qu'il arrive, n'en restera pas moins fixe de poursuivre à tout prix mon développement intellectuel. Je ne vis que par là : sentir et penser, c'est tout mon être, c'est ma religion, c'est mon Dieu. La scène désolante dont tu me parles dans ta dernière lettre, chère amie, est un nouveau motif ajouté à tant d'autres pour embrasser le parti que je te propose, et que je ne regarde pas après tout comme impraticable. Plût à Dieu qu'il dépendît de moi de le rendre plus facile. Oui, excellente amie, il te faut un courage à toute épreuve pour supporter de pareilles injustices ! Quand pourrons-nous nous en consoler ensemble, et en parler comme de misères d'autrefois ? Cela viendra, excellente sœur, j'en ai la douce espérance. Le moment actuel sera dur peut-être, mais après tout je ne sais si au point de vue de mon intérêt personnel (j'évite soigneusement de mêler ici toute autre considération) je dois me réjouir ou être fâché de ce qui s'est fait. On a souvent fait la remarque que les capacités trouvaient un débouché beaucoup plus facile à l'époque de notre première révolution, que durant l'époque de calme que nous venons de traverser. Il va y avoir de terribles revirements dans la haute Université, il me serait téméraire de viser si haut, mais ceux qui remplissent les places vides laisseront eux-mêmes des vides. J'épierai, sois-en sûre, le moment favorable. Mais Dieu me garde d'avoir l'air d'entrer dans les dépouilles de personne ! Les personnes sur lesquelles je pouvais compter vont malheureusement être jetées dans l'ombre, à moins d'un retour aux formes constitutionnelles, lequel n'est pas, il est vrai, absolument impossible.

Je continue toujours mon travail pour l'Institut. Peut-être travaillé-je pour moi seul. Arrivera que pourra. Il me faut, je t'assure, de la force de volonté pour appliquer ma pensée à des recherches aussi spéciales au milieu de ces profondes émotions. Tandis que la fusillade retentissait de



tous côtés, je discutais l'intéressante question, si Abélard avait su le grec ; des politiques me trouveraient bien petit, mais il n'y a rien de petit pour la science bien entendue. — Le concours d'agrégation aura-t-il lieu ? Le titre de docteur conservera-t-il une valeur officielle ? Tout cela peut être mis en question par le temps qui court. Quelques membres du nouveau gouvernement ne voudraient pas moins que changer toute la forme de l'enseignement. Mais il est à croire qu'au moins dans les premiers temps rien ne sera innové.

Il n'est plus besoin, chère amie, que je te prie de ne pas m'envoyer le billet de cinq cents francs. Les dangers qu'il pourrait courir en route, et plus encore le besoin que tu en peux avoir selon les éventualités, seront des raisons que tu comprendras sans doute. Ma dernière lettre a dû te prouver d'ailleurs qu'il m'était pour le moment parfaitement inutile.

27 février

Tout est fort calme. Le gouvernement fonctionne : un autre est déjà formé, Lamartine en tête : l'ancienne gauche s'y rallie. Je regarde comme très regrettable l'union du ministère des Cultes et de l'Instruction publique. La tolérance et le respect commandés dans la première de ces divisions pourront amener dans la seconde des mesures fort intolérantes. Ajoutez que le parti religieux triomphe et paraît tout disposé à confisquer à son profit tout ce qu'il pourra. D'ailleurs, le peuple comprend si peu la liberté de la science ! Ce sera peut-être la dernière qu'on obtiendra, et d'autant plus que les savants ne prendront pas le fusil pour la conquérir.

J'attends sans tarder une lettre de toi, excellente amie. Les circonstances présentes m'en font un besoin. Parle-moi surtout de ce qui te concerne. En cas de guerre, le dernier moment où tu pourrais fixer ton départ serait, ce me semble, celui où le consul français quitterait Varsovie, si tant est qu'il la quitte. Ce serait à ta prudence à voir si tu devrais le devancer. Songe qu'en prenant tes précautions, tu fais pour nous plus que pour toi. Adieu, excellente sœur ; ton ami tout affectionné,

E. RENAN

142

ERNEST RENAN A SA MÈRE

*M<sup>me</sup> Veuve Renan, à Saint-Malo.*

Paris, 4 mars 1848

Très chère mère,

Je reçois aujourd'hui même une lettre de notre amie, qui en contient une pour vous. Je ne veux pas retarder d'un instant votre joie, et je vous l'expédie immédiatement. La date est déjà un peu ancienne : les événements qui viennent d'émouvoir l'Europe, et qui auront fait redoubler de vigilance les polices soupçonneuses de l'Allemagne et de la Pologne sont sans doute la cause de ce retard.

Aucun événement nouveau n'est venu depuis ma dernière lettre troubler le repos de la capitale. Jamais Paris n'avait été plus calme et plus sûr. Et pourtant les barricades ne sont point encore abattues ; les pavés révolutionnaires n'ont pas encore repris leur place : une heure suffirait pour les dresser de nouveau. Tout le peuple est armé : une contre-révolution est absolument impossible. A quelque parti que l'on ait appartenu, il n'y a plus qu'un parti, c'est le parti de l'ordre, et l'ordre serait inconciliable avec le rappel de l'une des dynasties déchues. Il est incontestable qu'aucune d'elles ne pourrait tenir un jour dans Paris. C'est l'avis unanime de toutes les personnes avec lesquelles j'ai causé des événements, même de celles qui les ont vus avec peine. La Régence, qui dans les premiers jours n'eût point été absolument impossible, l'est devenue, depuis qu'on a montré aux ouvriers et au peuple la république comme un âge d'or. Plaise à Dieu que la déception ne vienne pas trop vite ! L'enthousiasme est toujours le même dans le peuple : ce sont des ovations continuelles, des promenades triomphales, des assemblées populaires, des clubs, etc. Mais la classe éclairée est mécontente du gouvernement provisoire. Les

actes d'égoïsme et de vil intérêt qui ont amené la chute de l'ancien gouvernement se reproduisent, et il fallait bien du reste s'y attendre. La curée des places est plus scandaleuse qu'elle n'avait été après la Révolution de Juillet. M. de Lamartine seul conserve son noble caractère ; il est devenu le représentant de tout le parti honnête et vraiment libéral. Je pense que le calme se maintiendra jusqu'à la réunion de l'Assemblée nationale. Alors sera le moment critique ; car il est à croire que le peuple ira leur faire des visites, le premier jour armé d'une pétition, le second jour de baïonnettes. Jusqu'ici tout a beaucoup plus ressemblé à une comédie qu'à une tragédie ; mais la tragédie pourra venir. Le salut sera, au dire de tous les gens éclairés, dans l'union des partisans de l'ordre, non pas pour ramener un gouvernement vieilli et peu regrettable en lui-même, mais pour diriger la nation dans les voies nouvelles qu'elle s'est ouvertes. Les folies recommenceront, si les honnêtes gens, pour de vains regrets et pour des prétentions irréalisables, laissent le peuple à lui-même, et imitent la folle conduite des légitimistes sous le régime de Juillet. Laisser faire et se mettre à l'écart, c'est dans ce cas se déclarer vaincu.

Tout le monde est ici fort préoccupé de l'avenir. Du reste aucun acte de violence ou de brigandage n'est encore à déplorer, grâce à la justice expéditive du peuple, qui fusille sans forme de procès les voleurs. Mais la banlieue est le théâtre de graves désordres. Les journaux n'en parlent pas, pour ne pas alarmer la province. Le peuple des campagnes est loin d'égaliser celui de Paris en bon sens et en droiture. J'ai confiance que tous ces désordres trouveront leur fin, quand nous serons arrivés à une forme de gouvernement stable. En attendant, soyez bien rassurée, excellente mère, s'il devait y avoir du danger quelque part, soyez sûre qu'il y en aurait moins à Paris qu'en province. D'ailleurs il ne va pas chercher ceux qui ne le cherchent pas.

Adieu, bonne et tendre mère, vous savez toute la tendresse de votre fils respectueux et aimant.

E. RENAN

ERNEST RENAN A HENRIETTE R  NAN

*Mlle Renan, chez M. le comte André Zamoyiski, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

Paris, 10 mars 1848

Excellente amie,

La date de ta lettre me fait croire que celle que je t'ai écrite le 27 février ne te sera pas parvenue. Que celle-ci te rassure, ma bonne Henriette, si ma précédente ne l'a déjà fait. Je n'ai couru aucun danger, je n'en puis courir aucun. Laissons ce point qui ne peut faire difficulté, et parlons de toi, excellente sœur.

Ton retour me semble désormais tout à fait indispensable. Peut-être même les choses sont-elles bien avancées, et un jour de retard pourrait-il désormais être funeste. Je viens de voir dans les journaux d'aujourd'hui que les sujets russes ont tous quitté Paris. Veux-tu que j'aille au-devant de toi, excellente amie ? Il est dans les devoirs du comte de te faire reconduire jusqu'à une certaine limite. Ne serait-il pas nécessaire que pour le reste du chemin un homme t'accompagn  t ? Il est vrai que par ma mine et mon inexpérience, je puis à peine m'appeler un homme. Mais je suis ton frère, cela me donnera de la force. Réponds-moi immédiatement sur ce point important. Mais quelle que soit ta décision sur cette question secondaire, maintenons comme définitivement arrêté le point capital, le retour, et le retour sans délai. Il me semble maintenant que tu ne dois pas attendre le départ du consul ; les événements qui se pressent et se préparent sont de telle nature qu'il n'y a qu'à se serrer le plus vite possible, sans compter sur quoi que ce soit. Au nom du ciel, ma bonne amie, ne me cause pas de mortelles angoisses, ne m'expose pas à une éternelle douleur. Que ferons-nous ensuite ? C'est ce que nous examinerons, chère amie. Sois persuadée que nous trouverons quelque honorable moyen d'existence. Et quand même notre état serait

moins que de l'aisance, la sécurité avant tout. Je suis bien inquiet sur le mode de paiement des sommes qui te sont dues. Sans doute tu n'auras point à les emporter en espèces ; mais toutes les relations sont devenues difficiles dans le moment où nous sommes. Au nom de tout ce que tu as de plus cher, n'expose pas par des retards imprudents des intérêts plus précieux encore. Il est d'ailleurs si évident qu'il faudrait tôt ou tard, et dans un terme rapproché, en venir de force à ce parti extrême.

Sois absolument sans inquiétude sur moi, bonne amie. Paris est dans ce moment le lieu le plus sûr de la France, peut-être du monde. Ne crains pas, je te répète, de m'appeler auprès de toi, si tu crois qu'un compagnon te soit utile ou nécessaire dans ce long et périlleux voyage. Qu'aucune considération ne t'arrête. Tu ne dérangeras même pas mes travaux : celui qui m'occupait depuis quelques mois est achevé dans ses parties essentielles, et pourrait être remis dans quelques jours. D'ailleurs, que sont de telles considérations en présence de telles circonstances ? Réponds-moi immédiatement, chère amie, je ne veux qu'un oui, parce qu'il n'y a pas de discussion possible. Adieu, peut-être à bientôt, ma bonne et bien-aimée sœur ; mon Dieu ! que de choses ! et n'en pouvoir parler ! Tu connais ma tendresse et mon dévouement sans bornes,

E. RENAN

144

HENRIETTE RENAN A. ERNEST RENAN

12 mars 1848

A mon Ernest.

Les quelques lignes que je t'ai adressées par l'entremise de M<sup>lle</sup> Ulliac, celles que j'ai écrites à notre frère en le priant de te les faire parvenir, te prouveront une fois encore, mon Ernest, à quelles souffrances mon cœur est en proie quand c'est pour toi qu'il est réduit à craindre. J'ai reçu ta lettre quelques heures après le départ de la dernière de mes



missives. Merci, mille fois merci, bon et très cher ami, d'avoir aussi vite que possible allégé mes terreurs, adouci mon cruel supplice. J'ai vu promptement que ce n'était pas toi qui te trouvais en retard ; c'est la lettre qui a été plus longtemps que de coutume à venir de tes mains dans les miennes. Pardonne-moi ce qui pourrait ressembler à un reproche dans le peu de mots que j'ai écrits pour toi à notre bon Alain ; j'étais si malheureuse !... Dans ces deux lettres, mon ami, aux premiers bruits des événements qui donnent à tous une si profonde et si juste émotion, je te suppliais de te rendre près de notre mère, de chercher près d'elle une sécurité que je ne croyais pas possible à Paris. Quelque peu de calme (d'apparence de calme au moins) ayant depuis succédé à la grande tempête, je doute que tu aies accédé à ma prière ; cependant j'adresse encore ces lignes à M<sup>lle</sup> Ulliac : je serai ainsi certaine qu'elles te parviendront.

Les détails de la terrible explosion qui vient une fois encore d'ébranler notre patrie ne me sont que très imparfaitement connus. Je ne puis plus avoir de journaux français, et tu comprendras facilement que ceux de l'Allemagne me laissent beaucoup à désirer dans un pareil moment. Quel coup de foudre, mon Ernest ! quel profond bouleversement en toutes choses ! Impossible, mon pauvre ami, de rien entrevoir dans ce sombre et redoutable avenir. Attendre est tout ce que nous pouvons en cette conjoncture, attendre dans notre très modeste sphère, en nous félicitant presque d'être si petits, de n'avoir par conséquent qu'une moindre chute à redouter... Au nom de la dignité de ton avenir, mon Ernest, je te supplie de ne point continuer en ce moment les démarches que tu avais commencées avant la crise ; bien plus : j'ai envie de te prier de ne rien accepter, lors même que l'occasion de le faire viendrait à se présenter. Quel fond y a-t-il à espérer sur un sol de lave brûlante ?... Ne vaudrait-il pas mieux prolonger ta situation présente, quoiqu'elle soit si remplie de tristesse, plutôt que de se fier à une amélioration qui ne serait peut-être, hélas ! que de courte durée ?... Pourquoi, mon Ernest, craindrais-tu de disposer, pour un ou deux ans d'attente, du peu que nous possédons ?... Ce peu nous restera-t-il longtemps ? Ne le

verrons-nous pas disparaître dans quelque faillite, dans quelque nouvelle tempête, dans quelque nouveau système ? car nous ne sommes pas au bout... Réfléchis à tout cela, mon Ernest si cher et si aimé : j'ai foi, tu le sais, foi souveraine en ta haute et calme raison ; je ne fais donc que t'exprimer mes craintes, en avouant que ma tendresse pour toi peut les exagérer, mais je ne puis manquer d'appeler ta pensée sur le sujet même de ces craintes. — Relativement à moi, mon bien cher ami, ne conçois aucune inquiétude, je t'en prie. Si la guerre éclatait sur les territoires qui nous séparent, je ferais en sorte de ne pas mettre d'infranchissable muraille entre moi et ceux que je chéris si vivement ; jusque-là je dois aussi tout laisser dans l'état actuel, lors même que cet état serait plus pénible encore. Tout disparaît devant les nuages menaçants qui viennent de se former au-dessus de toutes les têtes. Quel moment, grand Dieu ! J'ai bien de l'inquiétude pour notre frère : ses affaires qui prospéraient si heureusement vont être, je le crains, bien fatalement ébranlées. O Ernest, que de fois en ces derniers dix jours, en ces dix cruels jours, j'ai trouvé une pensée consolante à considérer que nous du moins avons en nous-mêmes nos principales ressources ! Que sont aujourd'hui toutes les autres ?... Quoi qu'il arrive, mon frère bien-aimé, nous pourrions toujours nous procurer le nécessaire, nous vivrions enfin ;... peut-être pas à Paris, si le bouleversement était trop profond ; mais s'il le fallait absolument, si la force devenait encore la loi souveraine de l'Europe, notre affection et l'étude ne pourraient-elles pas nous faire soutenir l'obscurité et la retraite ?... J'espère que, grâce au ciel, il n'en faudra pas venir là ; je le demande à Dieu de toutes les forces de mon âme : voir dans l'ombre les admirables qualités de ton esprit serait, ce me semble, le complément de ma triste vie ; mais que n'envisage-t-on pas quand des commotions semblables à celles qui agitent le monde viennent à se faire sentir ?... Je t'écris tristement, mon bien cher Ernest, parce que je suis profondément triste. J'aime ardemment notre patrie, et je la vois sur le bord d'un abîme... ; je ne vivais que dans ton avenir, et je le sens retardé comme toute chose qui ne peut s'établir par la

violence... Cependant je ne perds pas tout courage, sois-en bien certain. Je ne puis croire, je ne puis admettre que l'humanité se guide par elle-même, qu'il n'y ait pas une force supérieure qui l'agite et la fait agir. Espérons donc en cette main divine qui nous a été si souvent propice. Si l'histoire de l'univers doit nous faire frissonner, la destinée qui semble dévolue à la France ne peut-elle pas aussi nous donner quelque assurance ?

Je m'oublie à t'exprimer mes tristes impressions, mon Ernest, et je viens me résumer en te disant encore une fois qu'il me semble préférable de ne pas poursuivre dès à présent tes démarches au ministère de l'Instruction publique. Avant la fin de l'année scolaire quelque éclaircie se laissera peut-être apercevoir, et il y aurait alors plus de convenance réelle à avoir attendu. Quant à ton travail pour l'Institut, en **admirant la force** de ton esprit et de ta volonté, je t'engage fortement à le poursuivre. Le concours pourrait être retardé ; mais, à moins de nouveaux et prochains bouleversements, je ne crois pas qu'il manque d'avoir lieu. D'ailleurs, mon ami, tôt ou tard un pareil travail te sera certainement utile. Dans mon chétif petit cercle, je n'ai jamais fait la moindre recherche qui, directement ou indirectement, ne m'ait été fructueuse... Ce que je dis, mon ami, de l'ouvrage que tu prépares pour le concours de l'Institut, je l'entends aussi pour tes thèses de doctorat. Poursuis donc, si tu le peux ; comment d'ailleurs remplacer l'étude pour quelqu'un qui sait s'y livrer ?

Donne-moi de tes nouvelles, mon bien cher ami ; tu pressentiras sans doute que j'en ai besoin. Donne des miennes à notre mère. — As-tu vu M. Garnier depuis les grands événements ?

Je reçois à l'instant de M<sup>lle</sup> Ulliac une lettre qui me tranquillise un peu. Elle paraît elle-même rassurée ; elle me dit que tu es bien portant ; elle m'affirme que Paris revient continuellement à un état moins agité. J'augure de là que tu n'en es pas sorti. Oh ! puissent mes sombres prévisions n'être que les rêves d'une imagination attristée !

Adieu, mon Ernest !... Par quels mots te dirai-je jamais ce qu'il y a pour toi de tendresse et de sollicitude dans mon cœur ?

H. R.

Je prie M<sup>lle</sup> Ulliac de permettre que tu lui rembourses le port de cette lettre ; je te l'aurais certainement adressée si je n'avais la pensée des sollicitations que je t'ai faites pour que tu te rendisses près de notre mère. — Les cours du Collège de France sont-ils de nouveau ouverts ? As-tu revu M. Burnouf ?

145

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*M<sup>lle</sup> Renan, chez M. le comte Zamoycki, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

Paris, 19 mars 1848

Encore pour te supplier de revenir, excellente amie. Plus un jour, plus une heure de retard. Indique-moi la ville où je te rencontrerai ; car il me semble indispensable que tu sois accompagnée. Si tu le préfères, nous ferons partir Alain. Son âge et sa pratique le rendent plus apte que moi à ce voyage. Mais sa famille et ses affaires seraient pour le moment un sérieux embarras. Insiste pour que le comte te fasse accompagner jusqu'à la frontière du pays que tu habites ; car j'ai appris qu'il est difficile aux étrangers d'y entrer, et qu'ils doivent attendre à la frontière que leurs passeports aient été à Varsovie et en soient revenus. Tu préférerais, je pense, la voie du nord par Berlin. Je t'annonce, très chère Henriette, que si dans vingt jours à partir d'aujourd'hui je n'ai reçu de réponse ni à cette lettre ni à celles que je t'ai précédemment expédiées, je pars, sans plus rien attendre, par la route susdite. J'écris à Alain aujourd'hui même, pour lui parler de tout ceci, et le prie de préparer doucement notre mère sans l'inquiéter.

Adieu, excellente amie, à bientôt peut-être. Tu connais là tendresse et le dévouement sans bornes de ton frère, de ton meilleur ami,

E. RENAN

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M. le comte André Zamoyski, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

Paris, 21 mars 1848

J'ai reçu hier ta lettre du 15 mars, chère amie, et ç'a [été] une grande joie pour moi de voir que nos communications ne sont point encore interrompues. J'admire ton calme et ton courage, excellente sœur ; mais je pense que depuis le départ de cette lettre tes dispositions auront changé, relativement à ton retour et à la nécessité d'en hâter l'époque. Je ne puis que te répéter aujourd'hui avec des motifs plus pressants encore ce que je te disais il y a deux jours. S'il s'agissait en ce moment de guerres qui se déclarent régulièrement, à la bonne heure ; on pourrait prévoir huit jours à l'avance le moment extrême. Mais le moyen d'échapper à une éruption volcanique, est-ce de l'attendre ? Les nouvelles de Vienne et de Berlin, que tu as sues avant nous, me causent les plus vives inquiétudes, et me font craindre qu'il ne soit déjà bien tard. J'espère quelquefois que cette lettre ne te trouvera plus à Varsovie. Mon excellente amie, il ne s'agit ici, tu le comprends, que de la prudence la plus vulgaire. Les motifs que je pourrais t'exposer sont si faciles à deviner, tu dois les comprendre si bien, que je m'abstiens de te les développer. Aussi bien les détails où ils me forceraient d'entrer pourraient compromettre le sort de cette lettre. J'attends impatiemment la lettre où tu m'annonceras ton retour, et tes dispositions à cet égard. Plus que jamais, il me paraît indispensable que tu ne sois pas seule.

Comme toi, je pense, chère amie, que notre patrie devra traverser une époque de bouleversement avant d'arriver à une forme stable. Toutefois l'accélération du mouvement de l'humanité et l'admirable logique du peuple français me font espérer que nous verrons la société nouvelle, qui, je



n'en doute pas, sera plus avancée que celle qui s'est écroulée. Mais, pour arriver là, il faudra traverser des jours bien durs. La scission est déjà parfaitement caractérisée, et elle se trahit par des démonstrations publiques. Il y a des Montagnards et il y a des Girondins, et ils ont des représentants dans le gouvernement provisoire. L'Université est à peu près désorganisée. Dans une immense réunion de tout l'enseignement de Paris qui a eu lieu il y a quelques jours à la Sorbonne, elle s'est reniée comme corps, tous les mots qui pouvaient rappeler la moindre idée de corporation étaient repoussés et hués par la plèbe (maîtres d'études, etc.) qui, ici comme partout, forment la majorité. Les têtes sont désolées, consternées. Nulle part, la démocratie n'est plus complète. Plusieurs collèges sont licenciés, tous le seront probablement sans tarder. Je m'abstiens de tout. Relativement aux démarches au ministère, mes vues sont exactement les tiennes. Mon travail de l'Institut est presque terminé ; je n'aurai besoin de sursis que pour faire quelques appendices. M. Burnouf réunit *chez lui* son studieux auditoire. Il n'y a plus de place pour les cours au Collège de France. Toutes les salles sont affectées à des clubs ou à des corps de garde ! Mais nous nous retrouvons toujours les mêmes. Adieu, excellente amie, une lettre le plus tôt, et surtout un prompt retour.

E. R.

J'ai été dîner, il y a quelques jours, chez M. Garnier. C'était une profonde tristesse. Tous les habitués du salon étaient les satisfaits du passé ; quelques-uns même attachés personnellement à la cour ; M. Garnier, du reste, s'occupe peu de politique ; M. Saint-Marc Girardin, qui devait faire partie du ministère Molé, est désolé. M. Cousin parle déjà du sort de Socrate,

147

ERNEST RENAN A SA MÈRE

*M<sup>me</sup> Veuve Renan, à Saint-Malo.*

Paris, 29 mars 1848

Excellente mère,

Je veux d'autant moins tarder à vous répondre que je viens de recevoir aujourd'hui même une lettre de notre chère amie de Varsovie. Elle est fort bien, chère mère, et le pays qu'elle habite jouit du plus grand calme. C'est un privilège qui est maintenant bien rare en Europe et qu'on achèterait du reste trop cher en étant les sujets du tsar. Toujours est-il que notre amie est en parfaite sûreté pour le moment, et que nous ne devons avoir sous ce rapport aucune inquiétude. Il est bien convenu du reste qu'à la première apparence de danger, elle nous reviendrait. Le comte la ferait conduire jusqu'à Vienne ou Berlin, et j'irais l'accompagner pour le reste du chemin. Mais il faut espérer, chère mère, que nous ne serons pas obligés d'en venir là, et que tout pourra continuer comme par le passé.

Paris est toujours fort bruyant, mais au fond assez tranquille. On ne vit que de nouvelles, et il faut avouer qu'elles ne font pas défaut. Nuit et jour on n'entend que des chants patriotiques, des décharges en l'air, des promenades militaires parcourant la ville en criant et en chantant. Mais tout cela est fort inoffensif, et il ne se commet pas le moindre désordre. La seule classe qui souffre réellement, c'est le commerce, qui est dans une déplorable stagnation. Il faut espérer que quand l'Assemblée sera réunie la confiance se rétablira.

J'ai vu dans les journaux que votre paisible ville de Saint-Malo avait failli être le théâtre d'une émeute à cause des

embarquements pour l'Angleterre, mais qu'enfin force était restée au bon sens. Il paraît que tout le monde se mêle de faire des révolutions. Soyez tranquille, chère mère, nous ne sommes pas révolutionnaires, nous autres. J'ai renoncé exprès à mon droit d'électeur, pour ne pas être obligé de faire partie de la garde nationale. Imaginez mon embarras s'il eût fallu m'affubler du bonnet à poil et porter l'arme au bras. J'ai esquivé le dernier recensement, ainsi je suis libéré pour longtemps (1).

Adieu, excellente mère ; vous savez la tendresse vive et sincère que vous porte votre fils bien-aimé. Écrivez-moi bien souvent, n'est-ce pas, bonne mère ?

E. RENAN

148

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M. le comte André Zamoycki, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

Paris, 3 avril 1848

Tes deux dernières lettres m'ont un peu rassuré, chère amie, bien qu'elles soient loin d'avoir calmé toutes mes inquiétudes. Je ne serai tranquille que quand tu seras près de nous. Dans ces jours de bouleversement, il ne reste qu'à se serrer l'un contre l'autre, et à attendre le sort commun. Je sais, chère amie, combien l'éloignement grossit les terreurs, et nos journaux, il faut l'avouer, exercent terriblement sous ce rapport nos imaginations. Il y a quelques jours, on nous contait avec détail comment Varsovie avait été bombardée et était en cendres. Par un rare bonheur, j'avais ton avant-dernière datée du jour même où avait dû se passer cette terrible catastrophe. Je fais justice de ces bruits sans autorité qu'on sème pour éveiller notre public, en promettant la confirmation au lendemain ; mais avoue

(1) Voir ci-dessous page 1069.

toutefois, chère amie, que sans être alarmiste, il y a de quoi s'effrayer. Je persiste, chère Henriette, à regarder comme impossible la prolongation de ton séjour dans le pays que tu habites. Le voyage s'effectuerait-il plus facilement en ce moment qu'un peu plus tard ? je reconnais que tu es sur ce point meilleur juge que nous. Je te l'abandonne ; mais au nom du ciel, bonne amie, ne te laisse arrêter par aucune considération dans de pareilles circonstances, et ne laisse pas arriver les choses au point extrême, où les difficultés seraient peut-être insurmontables. Il est trop tard pour échapper au tremblement de terre, quand on ressent déjà les premières secousses. Ce qui me rassure, excellente amie, c'est que tout cela n'est que du simple bon sens, et que tu le comprends tout aussi bien que moi.

Notre patrie continue à être calme, au moins en apparence. La situation financière et commerciale est seule des plus alarmantes : les capitaux se cachent, et on ne conçoit que trop pourquoi. C'est pourtant là un fort mauvais calcul. L'atteinte à la propriété viendra le jour où le peuple se fâchera décidément de cette mauvaise humeur trop bien dissimulée, et ira chercher sous les verrous l'or qu'on y recèle. La plus grande difficulté vient des promesses imprudemment faites aux travailleurs, promesses qu'il sera également impossible et de retirer et de réaliser. Le dissentiment de la province et de Paris est fort sensible, mais ne se traduit par aucune hostilité. Les élections de Paris seront des plus démocratiques : l'aristocratie et le clergé ont pris une immense influence sur celles des provinces : tu ne saurais croire à quel point le second de ces corps est redevenu puissant. Il est indubitable qu'un grand nombre d'évêques et de prêtres siégeront à l'Assemblée. Il n'est aussi que trop vraisemblable que cette Assemblée ne sera pas du goût des clubs de Paris, et qu'elle sera traitée comme le furent nos premières assemblées délibérantes par la commune. Qu'en résultera-t-il ? Une pétition se couvre de signatures dans l'Ouest, à l'effet d'obtenir que l'Assemblée ne siège pas à Paris, et qu'elle soit protégée par des délégués de toutes les gardes nationales du pays. C'est une bien malheureuse idée : mais il est sûr qu'il y a là un danger réel et une diffi-

culté presque insoluble. L'enthousiasme du peuple de Paris est impossible à décrire. C'est un délire, auquel rien ne résisterait.

Ces circonstances sont bien mauvaises pour nous tous, chère amie. Je suis aussi fort inquiet des affaires de notre frère. Ses lettres sont sur ce point très laconiques : il me dit seulement qu'il n'a ressenti aucun contre-coup des sinistres commerciaux qui ont affligé le pays, mais que toute affaire est impossible. Ce que me dit maman est moins rassurant, et sans qu'il ait fait de pertes directes, la position de notre frère serait fort difficile, les capitalistes retirant leurs fonds, et les débiteurs ne pouvant payer. J'espère toutefois que si la crise ne continue pas trop, la prudence de notre ami le préservera de tout malheur. — L'enseignement continue à se désorganiser de la manière la plus déplorable. La philosophie est très sérieusement menacée dans les collèges, où déjà il avait été question de la supprimer. L'agrégation aura pourtant lieu comme d'ordinaire. Je vais commencer bientôt ma préparation immédiate. Lors même que la philosophie serait supprimée, il serait pourvu d'une façon équivalente à la position des agrégés. Si la désorganisation était complète, chère amie, que ferions-nous ? Une pensée m'est souvent venue, et bien que je m'y arrête peu, je te la communiquerai. Un établissement particulier, où se continuerait la tradition des bonnes études et de la culture libérale au milieu du bouleversement, serait sans doute une noble et honorable création. Les fonctions de chef d'institution dans l'état ordinaire des choses seraient sans doute celles qui me seraient le plus antipathiques : mais tu conçois que dans de telles circonstances le point de vue serait tout autre, et que de telles fonctions pourraient être singulièrement relevées aux yeux de la morale et de l'intelligence. Pourquoi ne nous réunirions-nous pas pour cela ? Tu dirigerais la maison, et moi je dirigerais les études. Si tes fonds ne suffisaient pas, nous trouverions, je pense, des actionnaires parmi les hommes instruits. M. Garnier, j'en suis sûr, nous arrangerait cela. Mais tout ceci ne serait qu'au cas où l'enseignement classique serait entièrement interrompu : car en toute autre circonstance, ces sortes d'établis-



sements ne sont qu'une vile exploitation de cuisine.

J'ai porté aujourd'hui mon mémoire à l'Institut. Je suis le seul, non seulement pour le concours prorogé, mais pour le prix courant de cette année. Je ne sais trop quels sont dans ce cas les règlements ; mais il est bien probable que l'Académie décerne le prix au concurrent quoique unique, lorsqu'elle juge la question suffisamment traitée. J'ai donc de nombreuses chances de réussite. J'ai été admis d'ailleurs à présenter un supplément après le terme. Tout sera terminé dans quinze jours ; encore ce qui me reste à faire est-il fort peu important. Le prix est de deux mille francs. — Mon article sur la philosophie du langage sera inséré dans le prochain numéro de *La Liberté de penser*. Tiré à part, il formera une brochure d'une quarantaine de pages compactes. — Les cours ont recommencé la semaine dernière d'une manière à peu près régulière. M. Burnouf est membre de la nouvelle commission des études. Mais l'esprit de ceux qui la composent est si peu libéral, les tendances du ministre sont si grossièrement populacières qu'il s'abstient d'y aller. Je le vis le jour de la fameuse circulaire qui a soulevé ton indignation, ainsi que celle de tous les esprits éclairés : il était hors de lui. Ce M. Carnot (1) est un homme fort ignorant et sans idées, ne voyant d'autre but à l'instruction publique que de républicaniser les masses.

Adieu, excellente et bien chère amie : écris-moi fréquemment : à bientôt peut-être ; tu connais ma tendresse.

E. RENAN

Le médecin français de la maison du comte est-il parti ?  
Et le consul de France ?

(1) Lazare-Hippolyte Carnot, fils du grand Carnot.

149

ERNEST RENAN A SA MÈRE

*M<sup>me</sup> Veuve Renan, à Saint-Malo.*

Paris, 19 avril 1848

Excellente mère,

Que je souffre de vous voir ainsi inquiète et tourmentée ! Rassurez-vous, bonne et chère maman ; l'orage passera, et grâce à Dieu, nous sommes assez petits pour qu'il puisse passer sans nous atteindre. Notre sollicitude pour Henriette est bien fondée, je l'avoue. Mais ses lettres m'assurent, excellente mère, qu'il n'y a pas de danger réel pour le moment. Il ne faut pas croire les gazettes, chère mère, surtout quand elles parlent de la Pologne. Voulant trouver partout des révolutions, elles en inventent là où les choses sont le plus tranquilles. Vous avez vu ce prétendu bombardement de Varsovie. J'en ai aussi été fort effrayé ; heureusement, j'ai reçu une lettre de notre amie datée du jour même où devait avoir lieu ce terrible événement, et où elle m'annonçait que tout était tranquille et que tout mouvement était impossible en Pologne. Quant au voyage que je pourrais faire pour aller la chercher, oh ! vraiment, chère mère, il n'y a pas à cela le moindre danger. Les pays que j'aurais à traverser sont civilisés et sûrs. Seulement, vous comprenez que notre amie seule serait exposée à mille désagréments que je pourrais lui éviter. Du reste, rassurez-vous, chère mère, il ne paraît pas que ni elle ni moi soyons obligés sans tarder de faire le voyage. Je vous envoie celle de ses dernières lettres qui renferme le plus de détails et les plus rassurants. Cette lettre doit d'autant plus vous tranquilliser qu'elle a été mise à la poste à Posen. Je vous envoie en même temps un petit billet que j'ai reçu, il y a deux ou trois jours par l'entremise de M<sup>lle</sup> Ulliac.

Quant à moi, chère mère, soyez rassurée. Tout ceci ne

m'atteint pas. Au contraire, pour le moment, je ne puis qu'y gagner, et même j'y ai déjà gagné. Depuis quinze jours, je suis professeur suppléant de philosophie au lycée Descartes (autrefois collège Louis-le-Grand), en remplacement du professeur qui se présente comme candidat pour l'Assemblée nationale, et qui est un de mes meilleurs amis (1). S'il est élu, je continuerai à le remplacer; sinon ç'aura toujours été autant. Ces suppléances sont fort bien payées, surtout quand on est suppléant en titre, comme je le serais, si je continuais après Pâques. Je reste toujours à mon ancien domicile; car mes occupations sont si peu de chose qu'elles ne m'empêchent nullement de vaquer à ces nouvelles fonctions. Les élèves de la pension n'ont pas sensiblement diminué en nombre. Je le répète, chère mère, ces événements ne sont pas réellement préjudiciables à mon avenir, surtout si l'ordre se rétablit promptement. Quant à l'avenir de notre chère bien-aimée Henriette, soyez aussi rassurée, excellente mère. D'abord la lettre que je vous envoie vous donnera des renseignements sur les moyens qu'elle aura pour faire rentrer son argent en France. Il est vrai qu'elle a peu de chose chez Alain. Mais vous savez que le comte lui devra à son départ autant de mille francs qu'elle aura passé d'années auprès de ses filles, et comme d'ailleurs elle a dépassé ce qu'elle devait en se chargeant de la plus jeune, le comte lui a souvent assuré qu'il lui en tiendrait compte. D'ailleurs, chère mère, je serai là, n'ayez pas peur. Nos intérêts, comme nos cœurs, ne seront jamais séparés. Dès aujourd'hui, si je voulais écrire au ministère, j'aurais droit *en province* à une place qui nous ferait vivre tous les trois honnêtement. Mais laissez faire, nous ne perdrons rien à attendre. D'un jour à l'autre, je puis obtenir à Paris une place plus avantageuse et plus honorable encore.

Ne vous alarmez pas, chère mère, de ce qu'on dit des troubles de Paris. Ce sont des contes que font les gazettes pour tenir les provinciaux éveillés. Paris est ébouriffant de gaieté, de folie. C'est à mourir de rire, d'entendre tous les

(1) Amédée Jacques, professeur de philosophie, fondateur avec Jules Simon de *La liberté de penser*.

quolibets qui se débitent, de voir toutes les caricatures qui couvrent les murs. Il y a des émeutes, mais c'est pour jouer ; on bat la générale, on croit que tout est perdu, la garde nationale se rassemble, puis il se trouve qu'il n'y a rien du tout, et on s'en revient bras dessus, bras dessous en chantant et en criant : « Vive la République ! » Les curieux vont voir cela pour s'amuser, c'est le plaisir de la saison. Hier on disait que les communistes allaient prendre d'assaut le gouvernement provisoire. Tout le monde était sous les armes ; on marche, et on ne trouve personne. Et puis, chère mère, notre quartier est aussi sûr que le fond d'une province. Adieu, excellente mère ; vous savez si je vous aime.

Votre fils tout amour,

E. RENAN

150

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M. le comte André Zamoycki, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

Paris, 23 avril 1848

Excellente amie,

A combien d'angoisses je suis encore livré sur ton compte, et combien je regrette que tu aies cru devoir différer ton départ ! Ce n'est pas que j'ajoute une foi entière à tout ce qu'on nous raconte. Mais c'est précisément ce qui fait ma peine ; je ne sais à la lettre à quoi m'en tenir. Mon Dieu ! ma sœur bien-aimée, réfléchis-y pendant qu'il est temps encore. Ne vaut-il pas mieux faire dès à présent ce qu'il faudra faire dans un délai assez court, et peut-être avec beaucoup plus de difficulté que maintenant ? Je sais que toi seule, chère amie, peux porter un jugement sur tout ceci avec connaissance de cause : mais je redoute que ton dévouement ne t'aveugle et ne te fasse oublier la prudence. Que veux-tu dire, chère amie, quand tu me dis dans ton dernier

billet que tu ne peux que partager le sort de cette famille ? Qu'y a-t-il sous ces mots ? Veux-tu exprimer un fait malheureusement trop vrai pour le moment, ou une résolution pour l'avenir ? Les assurances que tu m'as données dans tes lettres précédentes me font espérer que ce n'est pas ce dernier sens que tu y attaches. Plus encore, ton bon sens m'assure que tu n'as pu nous oublier à tel point. Je comprends parfaitement, chère amie, tout ce que peut avoir d'inconvénients le retour dans un pareil moment. Je ne te l'aurais peut-être pas conseillé, si je n'avais eu d'autres motifs que ceux tirés de la conduite du comte à ton égard, bien que ceux-ci fussent sans doute plus que suffisants pour décider ton départ. Ce sont d'autres considérations qui me déterminent, tu le comprends, et contre celles-là nulle autre ne peut tenir. Qu'il me tarde de savoir si de nouveaux événements n'ont pas changé à cet égard tes résolutions ! Nos journaux ont parlé d'arrêtés concernant les Français dans le pays que tu habites, mais d'une manière si contradictoire et si obscure, que je ne sais que croire. Selon quelques-uns, les Français qui n'auraient pas profité immédiatement de la facilité de départ qui leur était offerte, devraient être à l'avenir considérés comme sujets russes. Je ne puis le croire. Éclaircis-moi sur ce point. Tu ne m'as pas encore répondu sur cette question que je t'adressais : Le consul français et le médecin sont-ils partis ?

Un événement assez heureux pour moi s'est passé depuis ma dernière lettre. M. Jacques, qui se porte comme candidat à l'Assemblée nationale dans le département de Seine-et-Oise, et qui, pour soutenir cette candidature, a été obligé de quitter Paris, m'a choisi pour son suppléant dans sa chaire de philosophie au lycée Descartes (collège Louis-le-Grand), et je remplis cette fonction depuis quinze jours. S'il est élu (ce qui malheureusement me semble peu probable), je pourrai obtenir une nomination officielle pour cet emploi et par conséquent le traitement fixe. Il me l'a lui-même assuré, bien que cela ne dépende pas uniquement de lui. Quant à la difficulté dont tu m'as souvent parlé et dont je suis tombé d'accord, celle d'accepter quoi que ce soit sous l'administration actuelle, elle n'existerait pas, tu le



comprends, pour une fonction où j'aurais été porté par le titulaire, et où je n'aurais besoin que de l'agrément du ministre, lequel dans ce cas suit presque toujours celui du proviseur. En tout cas, j'aurai toutes les suppléances éventuelles, et M. Jacques, qui s'occupe beaucoup des affaires, ne se fera pas faute de m'en laisser. Cela m'exerce pour la prochaine agrégation. Mes élèves, dont quelques-uns sont fort intelligents, paraissent très contents, et moi, de mon côté, je suis bien aise de voir levée une appréhension que j'avais toujours eue et qui m'inspirait de l'aversion pour le professorat des collèges, celle de ne pouvoir maintenir la discipline dans une classe de cinquante grands gamins. Je n'ai pas eu le moindre sujet de plainte, et pourtant la position du suppléant est sous ce rapport des plus épineuses, et le collège susdit était, il y a quelques jours, en pleine révolte.

Cette occupation m'a empêché de remettre aussitôt que je l'aurais voulu le supplément à mon travail de l'Institut. J'en suis pourtant à mes dernières pages, et j'irai le porter demain ou après-demain. Un autre travail de circonstance dont je suis chargé pour notre *Revue philosophique*, et qui doit être fini de toute nécessité dans dix jours, me tient en haleine, et m'oblige encore bien malgré moi à réduire les proportions de cette lettre. — Pas de nouvelle, bien entendu, du travail envoyé; le bureau n'est pas encore formé. Il est question d'une réorganisation de l'École des Langues orientales sur un pied plus satisfaisant. Que je regrette de ne pouvoir te parler plus longuement de ce qui s'est fait pour le Collège de France ! Je ne puis résister cependant au désir de t'en faire au moins l'historique. Dès les premiers instants de la nouvelle organisation, on conçut le plan et on annonça la réalisation prochaine d'une École d'administration, ayant pour but de fournir aux carrières administratives, comme l'École polytechnique fournit au génie militaire, aux Ponts et Chaussées, etc. Jean Reynaud, le président de la commission des études, homme assez distingué, et qui est beaucoup plus ministre que le ministre lui-même, fit à ce sujet un rapport où il proposait d'annexer la nouvelle école au Collège de France, mais sans détruire le caractère libre et scientifique des cours actuels. Ces cours seraient suivis

facultativement par les élèves, et on y adjoindrait sept nouveaux cours, qui constitueraient à vrai dire la nouvelle école. Cela était sans doute attaquable ; c'était briser l'unité de cet établissement célèbre ; mais aussi c'était le sauvegarder contre l'inintelligence, peut-être la barbarie populaires, en lui donnant un air officiel et pratiquement *utile*. Car on ne conçoit plus que cela. M. Burnouf, qui connaît intimement Jean Reynaud, m'a assuré que cette pensée conservatrice avait été celle qui en effet l'avait dirigé. Malheureusement M. Carnot n'a pas été aussi intelligent : quelques jours après le projet, parut un déplorable arrêté, dans lequel tout l'esprit de la proposition était faussé. Ce n'est plus une école annexée au Collège, mais c'est le Collège qui devient école d'administration. Des cours sont supprimés (cours de poésie latine, d'économie politique, de législation comparée, de turc) sous les prétextes les plus frivoles ; mais en réalité par animosité personnelle contre les professeurs qu'on ne pouvait briser qu'en brisant leurs chaires ; les nouveaux cours sont établis, et remplis presque tous par des membres du gouvernement provisoire. Enfin l'institution nouvelle est présentée comme une réorganisation, c'est-à-dire une désorganisation de l'ancien établissement. L'enseignement scientifique n'est plus là évidemment qu'une superfétation, un appendice inutile qu'on conserve pour la forme. Il n'y a plus de Collège de France. Un règlement ultérieur a cherché, il est vrai, à rattacher l'une à l'autre ces deux parties trop disparates. Il a été réglé que tous les professeurs de littératures anciennes feraient un nombre déterminé de leçons (quinze pour le sanscrit, cinq pour le persan, quinze pour l'hébreu, etc.) accessibles au commun, et où les élèves de l'école pussent assister. Mais ce n'est qu'un expédient ridicule, dont on s'est moqué. Que signifie d'obliger de futurs employés du ministère à écouter quinze leçons sur Rama et Vichnou ? Évidemment, cela n'est établi que pour mettre un lien artificiel entre les deux parties de l'école, dont l'une tendra toujours à expulser l'autre. Pour ma part, chère amie, je serais désolé de cette nouvelle institution, si je croyais qu'elle dût durer. Mais je ne le pense pas, et peut-être aura-t-il été utile que le Collège de France ait traversé

l'orage sous le couvert d'un nom protecteur aux yeux de nos barbares.

Adieu, excellente amie, tu sais avec quelle affection je suis ton frère et meilleur ami.

E. RENAN

151

HENRIETTE RENAN A ERNEST RENAN

1<sup>er</sup> mai 1848

Que de soupirs, mon Ernest bien-aimé, après le moment qui m'apporte une lettre de toi ! quelle joie encore, au milieu de tant de douleurs, lorsque ta voix se fait entendre à ta vieille amie ! — Merci, mon bien bon, merci de tes soins à me donner de tes nouvelles, à me dire tes impressions dans cet épouvantable moment. Tes deux dernières lettres me sont régulièrement arrivées, mais il paraît que l'une des miennes à notre frère a été perdue. J'ai enfin reçu de ses nouvelles et de celles de notre mère. Tout ce qu'il me dit, surtout ce qu'il me laisse entendre, est bien triste ; cependant j'ai été comparativement *heureuse* en recevant de lui quelques lignes. Oh ! quel coup nous a tous frappés, mais lui surtout !... Cher et malheureux ami ! Je ne dirai jamais ce que je souffre de sa peine. Dis-moi, mon Ernest, dis-moi, je t'en supplie, tout ce que tu sauras de ses affaires. Je n'ose lui demander de réponse, je n'ose en attendre, et cependant je suis sans cesse pour lui dans les plus cruelles anxiétés. Toute l'Europe est tellement bouleversée, que je ne puis même mettre à sa disposition une année de mes appointements, que j'ai presque intacte entre les mains du père de mes élèves : on ne trouve plus un banquier, un seul, qui veuille donner une lettre de change sur Paris, tant il est certain qu'elle ne sera pas payée. Voilà où en est notre France !... J'offre à Alain d'employer la voie d'Angleterre, je lui propose de lui faire une remise sur Londres, s'il croit que ce moyen présente sécurité et puisse lui être utile. Malheureusement ce que je puis est si peu de chose ! — Il

faut, mon Ernest, il faut que dans ma dernière lettre j'aie bien mal exprimé ma pensée, pour que tu aies pu croire que je séparais ma destinée de la tienne, afin de l'associer à des âmes indifférentes qui m'environnent. Non, mon très cher ami, non : dans la phrase dont tu me parles, il ne s'agissait nullement de l'avenir ; il ne s'agissait même du présent que pour te rassurer relativement à ce qui se dit et se passe dans ce triste moment. Quand je t'ai écrit que je ne pouvais que partager le sort de cette famille, j'entendais qu'il ne pouvait m'arriver plus de mal qu'à eux ; que le comte ne laisserait pas ses enfants dans un danger manifeste, et que je ne puis pas en être séparée ; en un mot qu'ils ne m'abandonneront jamais à un péril qu'ils ne partageraient point. Voilà, mon bon Ernest, la seule idée que j'ai voulu exprimer, que j'ai pu ressentir. Ah ! mon ami, en pareilles choses ce n'est pas sur mon bon sens que je te supplie de compter ; c'est surtout sur mon cœur, sur ce cœur si plein de toi, si rempli du besoin d'améliorer ton existence ! Que de fois, mon bon frère, avant ces événements cruels et subversifs, que de fois j'ai été sur le point de t'offrir notre réunion immédiate, de te proposer de vivre ensemble, pendant tes années d'attente, avec ce que le père de mes élèves me devra au moment de notre séparation !... Une seule chose (et Dieu sait qu'elle ne m'était en rien personnelle), une seule chose, dis-je, mais bien grave, m'a toujours retenue : je ne voulais pas que tu sentisses ta destinée irrévocablement fixée à la mienne ; je désirais te laisser au fond de l'âme le sentiment que j'avais séparément du pain si tu songeais quelque jour à te créer une autre famille. Tu vas te récrier, mon Ernest..., ce n'est pas non plus que je le croie... ; mais enfin je ne voulais pas que par ta vieille sœur quelque obligation te fût imposée. Voilà, mon cher, mon bien cher Ernest, les seuls motifs qui m'ont fait prolonger mon exil, jusqu'à l'heure foudroyante où tout a, une fois encore, changé dans ma vie.

Maintenant, je dois rester, mon Ernest, par ce motif toujours, et malheureusement par beaucoup d'autres ; parce que ton avenir s'est assombri, parce que celui de notre frère est presque brisé, parce que le fruit de mon travail est



à peu près la seule de nos ressources qui ne soit pas anéantie. Ne crois pas tous les bruits des journaux, mon ami; je ne suis nullement inquiétée. Relativement à nos compatriotes, je n'ai entendu parler que d'un seul ordre, et tu vas voir qu'il ne pouvait nullement m'atteindre. Tout Français arrivé dans cette contrée depuis 1830 devait justifier les motifs qui l'y retenaient; faire valoir une industrie ou une occupation quelconque, ou encore trouver des personnes connues qui répondissent de sa moralité. J'ai une occupation honorable, le père de mes élèves eût répondu pour moi devant le ciel et la terre, dès lors cette mesure ne me regardait en rien; je n'en ai même entendu parler que vaguement, et je ne crois pas qu'il ait été question de l'exécuter. Sois donc tranquille, je t'en supplie. Notre consul est toujours ici; nous ne sommes en rien tracassés, moi du moins qui ne me mêle des affaires de personne. Le médecin français de la maison du comte s'est marié, il y a peu de temps, à une Polonaise, et ne songe plus par conséquent à retourner en France; cependant il ne voudrait pas plus que moi perdre sa nationalité... mais il n'est question de rien de semblable. Je voudrais être assurée que les journaux exagèrent autant la situation de notre patrie, qu'ils amplifient celle de cette contrée. — La mesure qui a frappé le Collège de France m'a causé une inexprimable douleur, quoiqu'il me semble souvent que mon âme doit être émoussée par l'excès de la souffrance. Où marchons-nous, grand Dieu ! où précipite-t-on notre belle et infortunée patrie !... Oh ! les misérables qui l'ébranlent ! Oh ! les barbares, quel compte ils auront à rendre à Dieu, à l'univers et à la postérité !... Ce que tu me dis pour la chaire de M. Jacques m'a fait au moins quelque plaisir, m'a apporté quelque consolation. Oui, c'est chose très importante pour toi, mon ami, que d'avoir fait cet essai, d'avoir franchi ce premier pas, ce début. Dis-moi si tu as pu continuer à n'en avoir aucun désagrément, car il n'y a plus ni ordre ni discipline en rien. — Je ne réponds point, mon ami, à l'idée de pension dont tu me parlais dans ton avant-dernière lettre, parce que tu t'y arrêtes peu toi-même, et que j'ai encore besoin d'espérer qu'il n'en faudra pas en venir à une extrémité si douloureuse. Ces mots te diront,



mon ami, qu'il faudrait encore bien des malheurs pour me gagner à un pareil projet, malheurs généraux, destruction complète de toutes mes espérances pour toi; cependant je ne le repousse pas complètement, car aujourd'hui on ne peut se permettre de rien repousser. — Adieu, mon bon Ernest, adieu ! A toi en tout et toujours.

H. R.

## 152

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M. le comte André Zamoyski, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

Paris, 9 mai 1848

Que je te remercie, chère Henriette, de ton assiduité à m'écrire, dans ce moment de cruelle perplexité. Sans me rassurer complètement (car qui peut ne rien craindre dans les jours que nous traversons?), elles adoucissent au moins mes inquiétudes, et calment mes alarmes présentes. J'ai toujours pensé, chère amie, que les journaux de l'ouest de l'Europe ne comprennent pas et exagèrent les affaires du pays que tu habites. Toutefois en faisant les réserves nécessaires, que de motifs encore à de trop justes craintes ! Celles que tu conçois sur l'état présent de notre pays sont, je t'assure, moins fondées. Non pas que je sois des plus optimistes; mais on ne peut nier qu'il n'y ait maintenant autant de chances pour que contre un rétablissement satisfaisant des affaires. Les élections ont occasionné beaucoup de troubles, même sanglants, en province; mais, rien de tout cela ne pouvait avoir de conséquence. La majorité est centre gauche, gauche et légitimiste. Le clergé à la lettre a fait les élections en province. Il y a beaucoup plus à craindre la réaction que l'ultra. Cette Assemblée paraît fort nulle; des esprits faibles, légers, sans entente des affaires, des jeunes gens dont chacun se croit seul capable de régénérer son pays. Ils n'ont pu encore s'entendre sur les choses

les plus simples. Attendons... Des explications postérieures ont un peu corrigé ce que la nouvelle organisation du Collège de France avait d'alarmant pour la science. L'adjonction de la nouvelle école a été présentée comme quelque chose d'analogue à l'organisation de l'ancienne École normale, organisation d'après laquelle elle était annexée à la Sorbonne, et n'avait d'autres cours que ceux de la Faculté. Dans ces termes, on n'aurait rien à dire, si ce n'est que l'École normale et la Sorbonne allaient tout naturellement ensemble, au lieu qu'on ne voit aucun rapport entre une école administrative et une école toute scientifique. — La réorganisation de l'École des Langues orientales vivantes, qui, il faut l'avouer, était tombée très bas dans les dernières années, est en bonne voie. Nous avons rédigé et présenté au ministre un nouveau projet, à la rédaction duquel j'ai eu quelque part. L'École dans ce nouveau plan offrirait quelques places de plus. Mais comme on s'y propose surtout l'usage pratique des langues actuellement parlées en Asie, et que ce point de vue m'a très peu occupé, je n'ai jamais songé bien sérieusement à cette École pour mon avenir. — Tout mon travail est à l'Institut : la commission est nommée depuis quelques jours ; je n'en connais encore que deux membres, MM. Victor Le Clerc et Hase. — Le travail de mon agrégation me préoccupe surtout en ce moment. J'ignore totalement quelle sera la couleur des juges du concours, ce qui en philosophie forme un véritable embarras. Le programme de l'agrégation est tout cousinien ; il se compose presque exclusivement de questions qui n'ont de sens qu'au point de vue de la philosophie éclectique. Ceci toutefois m'inquiète peu. Si M. Cousin est remplacé dans la présidence et la direction, ce sera par le parti qui l'a abandonné comme arriéré, et non par ceux qui l'anathématisent comme novateur. Il faut le dire, cet homme si intelligent et si élevé s'était endormi dans son fauteuil de satisfait. Il est détrôné avec les autres. Il serait aussi inopportun de vouloir prolonger son règne qu'injuste de méconnaître les services qu'il a rendus. Il a d'ailleurs assez de vie pour fournir une nouvelle carrière intellectuelle, et je crois qu'il le fera. Dans cet interrègne de la philosophie,

que je regretterai peu de voir se prolonger, ma résolution est prise de ne pas me gêner pour la libre manifestation de mon esprit et de mes opinions. Dans le temps où nous sommes, les calculs et la politique sont devenus à peu près inutiles; car le calcul fait en vue d'aujourd'hui sera un embarras pour demain. Ce qu'il y a de plus court, c'est de jouer cartes sur table. Que je suis heureux d'être resté complètement à l'écart des faveurs officielles de l'ancien régime ! Ce sont maintenant de mauvais précédents.

J'imprime beaucoup en ce moment. La prodigieuse surexcitation de la presse quotidienne laisse les revues et les autres publications scientifiques dans une sorte de pénurie. Je n'ai qu'à leur couper des tranches dans les travaux divers que j'ai dans mes cartons. Sans m'occuper directement de questions pratiques, je ne fais pas difficulté de me mêler un peu de l'actuel, en ne sortant jamais, bien entendu, des principes. Si j'avais du loisir, je grouperais sous ce titre : *De l'avenir de la science*, une foule d'idées qui me travaillent sur ce sujet, depuis le grand éveil. Somme toute, chère amie, ne t'alarme trop ni pour notre patrie ni pour moi. Je ne puis te parler ici que de ce qui m'est personnel ; mais je t'assure que je me demande encore si, au point de vue de mon intérêt, je dois regretter ou accueillir avec joie ce qui s'est fait. — M. Jacques n'est pas nommé, ainsi que je le prévoyais ; je n'ai donc que les suppléances éventuelles ; mais elles sont assez fréquentes. — Notre frère ne m'écrit guère ; mais, d'après les lettres de notre mère, il ne souffrirait que de la cessation absolue des affaires. Depuis quelques jours, tout reprend vie, la Bourse est bonne ; je pense qu'il en est de même au fond de notre province. Excellente amie, ne t'inquiète pas trop pour nous, et songe davantage à toi-même. Je ne suis pas encore content de ta dernière lettre ; tu ne dis pas assez catégoriquement qu'un danger seulement probable suffirait pour déterminer ton départ. Au nom du ciel, songe à moi, songe à nous tous. Adieu, excellente sœur. L'heure me presse, j'ai déjà tardé d'un jour, et je crains même d'être encore aujourd'hui en retard. J'aurais eu pourtant bien des réflexions à te communiquer sur ta dernière lettre, et des protestations sur les éventualités que tu y

supposais sur ma vie à venir. Non, chère amie, si tu me manquais, ma vie serait à jamais solitaire. Quelle autre au monde que toi, comprendrait mes goûts, mon caractère, mes pensées ? Toi seule, et pour toujours, délicieuse amie.

E. RENAN

153

ERNEST RENAN A SA MÈRE

*M<sup>me</sup> Veuve Renan, à Saint-Malo.*

Paris, 14 mai 1848

Excellente mère,

J'ai d'autant plus de hâte à vous répondre que j'ai reçu il y a peu de jours des nouvelles de notre amie que je tiens à vous communiquer, parce qu'elles calmeront peut-être un peu les inquiétudes que vous me témoigniez dans votre dernière lettre. Ces nouvelles sont vraiment bonnes, chère mère; tout est encore tranquille en Pologne, du moins dans la partie qui appartient à la Russie; et quant à ses fonds, chère mère, elle me dit bien que pour le moment, il lui serait difficile d'en faire passer, mais puisque le comte a des fonds en France, je ne vois pas qu'elle ait rien à craindre pour ceux qui lui reviendront lors de son départ. Paris est ces jours-ci tout en émoi à cause de la Pologne. Il doit y avoir demain une procession monstre de cent ou cent cinquante mille hommes qui partiront de la place de la Bastille pour aller porter une pétition pour elle à l'Assemblée (1). Tout est du reste assez tranquille, à cela près qu'on n'est guère content des représentants, et qu'on compte bien un de ces beaux jours les renvoyer honnêtement à leurs départements respectifs. Il faut avouer qu'il y a de bien mauvais choix. Si

(1) La pétition en faveur de la Pologne fut le point de départ de l'émeute du 15 mai.

cet Armand Fresneau (1), que vos électeurs nous ont envoyé est un petit jeune homme de vingt-cinq ou vingt-six ans, que je connais, je ne leur en fais pas compliment. Comment peut-on élire de pareils blancs-becs ? Je suis ravi que Jules Simon ait été nommé : nous nous voyons fort souvent depuis quelque temps : je travaille à une revue mensuelle dont il est le rédacteur en chef.

Ne vous effrayez pas, chère mère, de tous ces bruits de guerre. D'abord, je ne les crois pas fondés, et puis vous savez que quand il y aurait des levées en masse, mon prix de l'Institut constitue une exemption expressément mentionnée par la loi. Tout ira bien, si nos gouvernants ne font pas de trop fortes reculades. Paris n'est plus aussi gai : les folies commencent à disparaître, on devient sérieux. Ce sont les clubs qui maintenant attirent les curieux. C'est en effet fort intéressant. Figurez-vous d'immenses amphithéâtres pouvant contenir de douze à quinze cents personnes, lesquelles applaudissent ou sifflent et huent avec rage, selon que l'orateur parle dans leur sens ou en sens contraire. C'est charmant, surtout pour celui qui ne se met pas de la mêlée. Je crois voir la mer du haut des murs de Saint-Malo. J'ai été avant-hier à l'Assemblée (2), grâce à M. Simon, qui m'a procuré une carte d'entrée. Rien, je vous assure, n'inspire moins le respect. C'est un brouhaha à n'y rien comprendre. Ils se coupent la parole les uns aux autres comme on ne le ferait pas dans une conversation d'estaminet. Tous d'ailleurs tiennent à parader à la tribune avec une vanité d'enfant. Ajoutez qu'il n'y en a pas cinquante qui écoutent ce qui se dit. Les autres causent entre eux, ou se promènent dans les jardins et les salles attenantes. J'y ai vu Lamartine faisant les cent pas avec autant de calme et de majesté que s'il soupirait une Méditation.

Ne vous effrayez pas trop, chère mère, et soyez surtout bien rassurée sur moi. N'ayez pas peur que nous soyons livrés au pillage : ce ne serait sans doute que par les Co-

(1) Armand Fresneau, député à la Constituante de 48, puis à la Législative de 49, était un défenseur de la politique monarchiste et catholique.

(2) L'Assemblée constituante, élue le 4 mai 1848.



saques, et, grâce à Dieu, ils ont du chemin à faire auparavant. Le peuple de Paris est bon, intelligent, plein de bon sens et de droiture. Terrible dans sa colère, il ne songe qu'à rire et à chanter après sa victoire. Plût à Dieu qu'il en fût de même de la populace de province ! Celle-là est bien plus à craindre. Adieu, ravissante mère, vous connaissez toute l'affection et le dévouement filial du cœur de votre

ERNEST

154

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

Paris, 6 juin 1848

Je commençais à être inquiet de ton silence, excellente amie. La lettre que vient de recevoir M<sup>lle</sup> Ulliac m'a rassuré. Les mois s'écoulaient, sans que les événements auxquels se lie notre destinée se tranchent d'une manière définitive. J'accorde bien, chère amie, que durant cette période d'hésitation, tu doives rester dans ta position, mais je ne doute pas en même temps que le moment ne vienne, et bientôt peut-être, où tu devras la quitter. C'est alors, excellente sœur, que je te supplie de ne plus tarder un moment. Plus j'avance, chère amie, plus je me convaincs que, même sans quitter Paris, nous pourrions trouver à vivre honorablement, surtout si j'obtenais à la fin de l'année le titre d'agrégé. Lors même qu'avec ce titre je ne pourrais obtenir à Paris de position officielle, le traitement fixe qui y est attaché, des suppléances dans les collèges, quelques préparations pour le baccalauréat et l'école administrative, et enfin des articles donnés de temps en temps à la presse périodique pourraient, je t'assure, nous dispenser de toucher durant les premières années à notre fonds de réserve. Il ne serait là que pour parer à toute éventualité, et nous rassurer sur ce qu'une telle position aurait nécessairement de précaire. Quelques places de bibliothèques viennent d'être supprimées : il reste donc peu d'espoir de ce côté ; mais d'autre part, le cumul

est aboli de fait, et le sera bientôt légalement. Il est à peine croyable à quel point ce fléau des carrières savantes était poussé sous le régime de favoritisme et d'achat qui a disparu. On se jette maintenant dans l'extrémité opposée; et non content de poser des limites pour l'avenir, on fait dégorger un peu brutalement ceux qui avaient trop pris des faveurs de l'ancien régime. Je n'aime pas ces effets rétroactifs; mais le mal était extrême, et le principe est excellent, pourvu qu'on ne l'exagère pas.

Depuis quelques jours, nos affaires marchent assez péniblement. La folle tentative du 15 mai a fait beaucoup de mal. Je commence à me détacher de l'ancienne gauche, qui dans les premiers jours de la Révolution obtenait mes sympathies. Ils se conduisent avec un égoïsme et une petitesse de vues vraiment singuliers dans des esprits aussi cultivés. Ce qui manque au parti plus avancé, ce sont les hommes. Là, je l'avoue, je crois voir l'avenir. Un nouveau tiers état est formé; la bourgeoisie serait aussi folle de lutter contre lui que la noblesse le fut jadis de lutter contre elle. Liberté et ordre public ne suffisent plus. Il faut l'égalité dans toute la mesure possible; il faut qu'il n'y ait plus de déshérités ni dans l'ordre de l'intelligence ni dans l'ordre politique: si l'inégalité des fortunes est un mal nécessaire, au moins faut-il que la vie de chacun soit garantie, et que les voies soient élargies. Cela est juste, par conséquent cela triomphera, quoi qu'en disent les boutiquiers. L'inintelligence des *libéraux* d'autrefois me fait peine; elle ressemble à l'aveuglement volontaire des privilégiés qui ne veulent rien lâcher de ce qu'ils possèdent, et préparent ainsi d'épouvantables catastrophes.

Que nous sommes heureux, chère amie, de pouvoir dire avec ce vieux sage : « Je porte tout avec moi ! » Il est certain que par le temps qui court, c'est là l'espèce de fonds la plus portative et la plus assurée. La pensée de notre frère m'est beaucoup plus pénible. La nature de son commerce est si intimement liée à la forme actuelle de la société, que tous les coups portés à cette forme m'affligent d'un côté par le contre-coup qu'ils ont sur lui. Après tout, il se peut que le mode de transaction actuellement usité se prolonge au-delà du temps où il restera dans les affaires; et d'ailleurs son

expérience et son intelligence le rendront toujours propre à tout.

Que j'aurais besoin de toi, chère Henriette, de ta parole et de tes conseils, dans ces difficiles moments ! Que je comprends bien maintenant la fatalité des temps de révolution, et l'effrayante force d'attraction de ce gouffre ! Sans rien modifier au plan général de ma vie, ces événements ont exercé sur moi une prodigieuse influence, et m'ont fait apercevoir tout un autre monde. Je regrette bien, chère amie, que l'éloignement t'empêche d'assister au remarquable mouvement des esprits dont nous sommes témoins. Ce n'est pas comme autrefois une simple affaire de coterie entre gens du même parti ou au moins de mêmes principes ; il y a de la doctrine là-dessous et peut-être plus encore.

Il y a vingt ans, M. Jouffroy écrivait un admirable morceau : *Comment les dogmes finissent* ; il y en aurait un autre non moins de circonstance à écrire aujourd'hui : *Comment les dogmes se forment*.

Adieu, excellente amie, écris-moi bientôt et continue-moi cette affection qui fait le charme de ma vie. Que de fois ta pensée m'est nécessaire pour tenir ferme le gouvernail, et ne pas tout confier au vent qui souffle ! Tout pour toi, excellente sœur.

E. RENAN

155

ERNEST RENAN À SA MÈRE

M<sup>me</sup> Veuve Renan, à Saint-Malo.

Paris, 15 juin 1848

Excellente mère,

J'étais bien pressé en effet de recevoir votre dernière lettre, car votre long silence commençait à m'inquiéter.

Voilà encore deux ou trois échauffourées depuis ma dernière lettre, chère mère. Elles sont comme vous voyez à

l'ordre du jour. Paris est fort agité, mais tout cela n'a rien de grave, parce qu'il n'y a ni but, ni plan suivi. D'ailleurs rien n'est troublé pour cela dans l'ordre habituel des choses. On passe à travers l'émeute pour ses affaires, ou bien on prend un petit détour, comme on ferait pour un embarras de voiture, sans plus ni moins d'émotion. Il est clair que presque tous les meneurs sont payés par les prétendants et par les mécontents de toutes les couleurs. C'est Louis Bonaparte qui est vraiment à la mode; ce sera pour quelques jours; il n'y a que des badauds qui crient pour lui, sans trop savoir pourquoi. Il y a déjà plus de dix journaux napoléoniens qui s'affichent sur tous les murs; mais leur ridicule les tue par avance. Quant aux autres prétendants, ils sont tout à fait dans le discrédit, et quiconque ose ouvrir la bouche ou afficher pour eux, se fait bourrer de la bonne façon. Quoi qu'il arrive, chère mère, ne soyez jamais inquiète, vous savez que je ne me mêle pas de ces sortes d'affaires, surtout quand elles sont aussi insignifiantes que celles-ci.

J'ai reçu, il y a quelques jours, des nouvelles de notre exilée. Elle était bien, et ne nous disait, du reste, rien de nouveau. La lettre était adressée à M<sup>lle</sup> Ulliac, en sorte que je ne peux vous l'envoyer. Que dites-vous, excellente mère, qu'elle ne reviendra jamais en France? Il n'est pas possible qu'elle ait voulu dire cela, quand elle me répète sans cesse le contraire. Il est vrai que les circonstances présentes ne rendant pas un retour tout à fait urgent, comme nous l'avions cru d'abord, elle a préféré rester encore, et elle a fait sagement. Mais renoncer à l'espoir de la voir au milieu de nous, et cela dans deux ou trois années, oh ! non, chère mère, cela ne se peut pas. Soyez donc tranquille à cet égard, chère mère, nous la posséderons, et le jour n'en est peut-être pas bien loin.

Je continue toujours à suppléer assez fréquemment au lycée Descartes. Le professeur que je remplace a échoué dans sa candidature, comme je m'y attendais, mais, comme il s'occupe beaucoup de politique, il est obligé de s'absenter fort souvent, et c'est moi qui alors tiens sa place. J'imprime beaucoup en ce moment dans diverses publications périodiques. Il est impossible par le temps qui court de ne pas

chercher à tirer son coup de fusil dans la mêlée : heureusement ceux-ci ne sont pas aussi dangereux que bien d'autres, et ils ne blessent personne.

Adieu, bonne et ravissante mère; écrivez-moi bientôt, et croyez à ma tendre et filiale affection.

RENAN

156

ERNEST RENAN A ALAIN RENAN

Paris, 15 juin 1848

J'ai reçu tes deux lettres, excellent ami, et t'en remercie. J'ai été ce matin pour voir M. Marion, mais je n'ai trouvé que son secrétaire; j'y retournerai dans quelques jours. Je te remercie beaucoup de m'avoir fait faire sa connaissance. J'ai vu par les journaux le triomphe de M. Meaule, qui, à ce qu'il paraît, n'a pas été remporté sans combat. Il paraît que les Quatre-Barbistes ont vigoureusement défendu le terrain. Les légitimistes auraient besoin de faire un voyage à Paris je ne dis pas pour se convertir, la chose est difficile, mais pour perdre toute espérance. On risque ici de se faire assommer en prononçant le seul nom de Henri V. Depuis quelques jours, Louis-Napoléon est devenu fort à la mode; mais c'est je crois, un prétendant peu redoutable, malgré son apparente popularité. On a pris le bon moyen pour le couler bas; c'est de le laisser venir et prouver lui-même son incapacité. Ce pourra être une occasion de troubles peut-être sérieux; mais il n'y a là aucun avenir. Un parti ne pourra désormais triompher qu'en représentant des doctrines; des noms et des souvenirs ne suffisent plus.

Je suis bien aise que tu m'assures, cher ami, que tes affaires n'ont pas trop souffert de ces commotions. Si nous pouvons éviter la guerre, tout sera sauvé sous ce rapport. Or rien ne semble la faire présager dans un avenir rapproché. Quant à moi, tout ceci ne peut pas m'être préjudiciable, surtout si le calme se rétablit sous un régime libéral. Le cumul va être aboli; or le cumul était le fléau des carrières



littéraires et savantes, surtout pour les débuts. Après tout, les conditions seront toujours meilleures que sous le régime de favoritisme et d'achat qui a disparu, et où toute place était une chaîne ou une récompense de servilité.

Mille souvenirs affectueux à la chère Fanny, et baisers à la petite famille, à qui je souhaite un prompt rétablissement.

Tout à toi d'affection et de cœur.

16 juin. La séance d'hier a été fort orageuse, et la nuit fort agitée. Notre quartier est bien moins tranquille depuis que nous avons la commission exécutive pour voisine au Luxembourg. Paris est en grand émoi aujourd'hui. Les murs sont tapissés d'affiches napoléoniennes. Mais leur niaiserie sera leur mort.

157

HENRIETTE RENAN A ERNEST RENAN

18 juin 1848

Pour mon frère.

Oh ! que j'ai besoin de t'écrire, mon Ernest bien-aimé ! que j'ai trouvé long et pénible le silence que je me suis si sottement imposé envers toi le mois dernier ! Vingt fois avant la réception de ta seconde lettre, j'ai été sur le point de le rompre, tant me semblait douloureux ce retard à chercher près de toi quelques forces, et tant aussi il me paraissait déraisonnable de me causer une telle peine sans une nécessité absolue. Je te promets bien que je ne retomberai plus dans la même faute ; elle m'a coûté un trop grand surcroît de tristesse pour que je l'oublie.

Tu ne me parles point du concours de l'Institut, mon bon Ernest ; c'est sans doute parce que tu n'avais encore reçu aucune réponse. Hélas ! tout ce qui touche à la science est désormais dans l'ombre ! Comment en effet se préoccuper d'abord de la culture de l'intelligence, quand il faut chaque jour tout défendre contre des attaques forcenées ? — La

journée du 15 mai m'a de nouveau plongée, très cher ami, dans un état de terreur et d'angoisse que je ne saurais jamais t'exprimer. A quoi tient donc la dernière ombre de sûreté qu'il y ait dans notre malheureuse patrie ? A quelles épreuves est-elle réservée ? Ma vie est tissée d'épouvante... à peine même si tes lettres peuvent me rassurer. Il vivait, me dis-je, au moment où il traçait ces lignes, mais maintenant ?... Qui sait si Paris n'est pas au pouvoir des destructeurs ? si la flamme et le fer n'en ont pas fait un immense tombeau ? — Et c'est le Paris que je parcourais si paisiblement avec toi il y a deux années, où je suis réduite à entrevoir de telles scènes ! Pauvre, pauvre France ! — Ne crois pas, mon ami, que mes cheveux blanchissants soient les principaux inspirateurs de la cruelle tristesse que j'éprouve et dont je laisse échapper quelque partie dans notre correspondance. Non, très cher Ernest, non ; ce n'est pas seulement parce que je vieillis que je vois des tempêtes à l'horizon ; avec toi je saluerais de grand cœur un nouvel avenir, si j'y voyais poindre ce qu'on y promet, si, vu du présent, il paraissait devoir renfermer autre chose que des ruines ; mais, à en juger par ce qui se passe, je n'y puis raisonnablement placer aucune espérance, nul ne le peut encore. Ce beau mot de fraternité qui semblait à tous les grands cœurs devoir être la base du nouveau dogme, ce mot que mon âme aussi est capable de comprendre, qu'a-t-il produit depuis quatre mois ? Des spoliations, des pillages, la mise en action de l'ancien *vae victis* (excuse mes fautes de latin, si j'en fais), les querelles journalières et personnelles de l'Assemblée nationale, la nécessité, pour le père de famille laborieux, d'avoir sans cesse l'arme au bras pour défendre la vie des siens et le fruit de ses peines. Je ne saurais mieux résumer la situation actuelle qu'en te mettant sous les yeux le fait suivant. Après sept années de séparation des miens, d'éloignement de tout ce que j'aime, de travaux incessants, d'exil douloureux, j'étais parvenue l'an dernier à réunir la très modeste somme de deux mille cinq cents francs que notre frère a pour moi placée sur hypothèque. Grâce à un décret que tu connais sans doute, je suis forcée de donner le cinquième des intérêts que je devais recevoir

cette année pour entretenir l'oisiveté des ateliers soi-disant nationaux. Étends ce qui est ici personnel à toute la partie laborieuse de la société, et tu auras une juste idée de la manière dont la fraternité fait son entrée dans le monde.

L'égalité est aussi une bien belle chose à proclamer; mais s'il s'agit, comme jusqu'à présent, d'amener tout le monde au niveau de la misère; s'il s'agit uniquement de faire descendre les uns et non d'élever les autres; s'il s'agit, comme depuis février, de faire prédominer la force des muscles ou des poumons sur l'intelligence, de créer une société où un fort de la halle vaille mieux que toi; alors, mon pauvre ami, je n'ai encore qu'à pleurer, car ce n'est pas là ce que j'espérais. Et malheureusement c'est là ce qui est. — Tu regrettes, mon Ernest, que je ne puisse juger de près l'immense mouvement de cette transformation sociale. Assurément c'est là un grand et instructif spectacle; mais en le voyant de loin je le juge aussi beaucoup plus comme la postérité le jugera. J'ai eu souvent occasion de remarquer que la distance des lieux fait une grande partie de l'effet que produit la distance des temps : je ne vois point les rouages; comme nos successeurs, je ne vois que les faits, et la plupart de ces faits sont au moins navrants quand ils ne sont pas honteux. A la distance où je suis, je puis connaître l'impression produite sur les autres nations par la crise effroyable où notre patrie a été jetée, et je dois dire que là encore je ne trouve que sujets de douleur. Notre France infortunée inspire une *pitié* profonde à tous ceux qui ont pour elle quelque sympathie, et une joie sans égale à ceux qui la haïssent (ces derniers sont très nombreux). Là-dessus toute illusion serait folie; mais comprends-tu ce que je souffre en voyant la France inspirer de la pitié ? en entendant prononcer les mots de dissolution et de *pourriture* ? — O mon Ernest, que nous avons besoin de force, car nous ne sommes qu'au début ! que nous aurons à passer par des jours cruels !... Tu es jeune, très cher ami; tu peux espérer de voir l'ordre et la prospérité sortir de ce chaos; mais s'ils doivent luire encore pour notre patrie, ce ne sera certainement que sur ma tombe : voilà la justification de

ma souffrance. — Pardonne-moi, mon Ernest, de n'avoir à t'exprimer que des appréhensions; je suis loin de les donner pour des prophéties, et je n'ai jamais plus désiré avoir tort dans ma manière d'entrevoir l'avenir. Comme toute l'espèce humaine, je ne puis juger qu'un moment, qu'un coin du tableau; puisse l'Esprit éternel qui voit le tout, conduire notre chère patrie aux jours libres et prospères que je n'ose plus espérer, mais que je n'en désire pas moins vivement ! J'ai prononcé plus haut le mot de *transformation*; peut-être est-il la clef de tout ce que nous voyons; peut-être la convulsion actuelle n'est-elle qu'un inévitable passage pour arriver à un ordre meilleur; mais je n'en suis pas moins excusable d'avoir peur de l'effrayant inconnu où l'on nous précipite d'une façon si peu rassurante. Aux yeux de l'homme intérieur, la mort aussi n'est qu'une transformation; et pourtant qui a vu mourir sans terreur ?

Je te remercie, mon Ernest, de m'avoir donné des nouvelles de notre frère; il est dans ces jours agités l'objet de mes plus pénibles sollicitudes. J'ai reçu sa lettre du mois de mai; j'y ai vu que pour le moment sa situation n'est pas trop mauvaise; mais comme le mal est loin d'être à terme, il est toujours bien à craindre qu'il ne recueille la ruine pour prix de ses courageux travaux. Et l'infortuné a des enfants auxquels il avait eu la juste espérance de laisser un avenir souriant et prospère.

Quant au tien, mon bon Ernest, qui m'apparaissait aussi sous de rassurantes couleurs, il faut nécessairement se résigner à attendre. Aux bibliothèques il n'y a plus à penser : je voyais dernièrement dans les journaux, que pour trois ou quatre places vacantes, il y avait je ne sais combien de centaines de candidats. Garde-toi, mon ami, de faire figurer ton nom sur ces listes; encore une fois, il s'agit de la dignité de ton avenir, de ta vie tout entière. On a crié à toutes forces (peut-être même justement) contre la corruption du régime déchu ; et la curée recommence comme de plus belle : il n'y a que les noms de changés. S'il ne s'agissait pas de la France, je trouverais ce spectacle parfois amusant. Tous les jours, c'est le frère, la sœur, le

cousin d'un gouvernant qu'on voit arriver à quelque poste bien lucratif. Sur un autre air, c'est toujours le même refrain... Attends, mon pauvre ami, attends; c'est triste, mais pour nous il n'y a pas autre chose à faire. Le concours de fin d'année peut seul désormais être notre boussole. — Avec toi, mon Ernest, j'applaudis hautement au système d'organisation qui doit dispenser sur plus d'individus les places de la science; rien n'est plus juste, et rien ne serait mieux si l'on procédait avec modération et surtout si l'on se gardait d'attaquer le passé : malheureusement c'est la seule chose qu'on ait faite jusqu'ici, et comme toi, j'ai horreur des mesures rétroactives. — Dis-moi, très cher ami, dans quelles publications tu insères les articles détachés que tu fais paraître; dans quelque circonstance favorable, je pourrais peut-être me les procurer, du moins celles qui sont à ma portée. — Dis-moi aussi si je dois continuer à t'envoyer mes lettres sous le couvert de M<sup>lle</sup> Ulliac, comme je l'ai fait depuis les grands événements, ou si tu préfères que je te les adresse directement. Parle-moi franchement, mon bon Ernest; je ne suis jamais plus heureuse qu'en sentant que je lis ta pensée exempte de contrainte. En tout, pauvre cher ami, n'es-tu pas mon premier but, l'objet de toutes mes prévisions et de toutes mes craintes ?

22 juin

Encore des jours d'anxiété cruelle ! — encore de fatales nouvelles de Paris !... Oh ! mon Ernest, comprendras-tu jamais ce que j'éprouve en te sachant au milieu de cette ville malheureuse, qui après avoir touché à l'apogée de l'éclat, de la richesse et de la civilisation, se précipite d'elle-même dans le gouffre de l'anarchie et du néant ? — Les dernières élections, les derniers événements de Paris sont à détruire toute leur d'espérance. — Que le ciel veuille sur toi ! et aussi sur notre pauvre patrie !... Donne de mes nouvelles à notre mère, cher et précieux ami, et demande-lui si elle a reçu une lettre que je lui ai adressée le 29 mai par l'intermédiaire d'Emma. Elle a dû la recevoir dans les



premiers jours de juin. Adieu ! très cher Ernest, adieu !... Puisses-tu, au milieu de tant de difficultés, trouver quelque force dans la pensée d'une affection qui ne te manquera jamais. — A toi, comme toujours !

H. R.

158

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 24 juin 1848

*M<sup>me</sup> Veuve Renan, à Saint-Malo.*

Quel spectacle, pauvre mère ! Un vrai massacre qui prend toujours des proportions plus effrayantes. Rassurez-vous toutefois sur mon compte. Il n'est pas douteux que le parti de l'ordre ne doive triompher ; d'ailleurs je ne me mêle de rien, et les propriétés particulières sont inviolables pour tous les partis. Depuis plus d'un jour, on se bat dans notre quartier, où semble cette fois s'être concentré tout le fort de l'insurrection. Pendant toute la journée d'hier et la nuit dernière, le combat le plus acharné s'est livré sur la place du Panthéon et à la place Saint-Michel, à quelques pas d'ici. La fusillade n'a pas cessé un moment, et la canonnade s'y mêlait par intervalle. Le nombre des morts et des blessés qu'on emporte est effrayant. Dès huit heures du matin, les insurgés repoussés des quartiers du centre se sont repliés dans la rue Saint-Jacques et la rue d'Enfer, en élevant d'énormes barricades et en cédant le terrain pied à pied. Les feux de peloton de la garde mobile se succèdent sans interruption, les balles sifflent dans les deux rues adjacentes à la nôtre, et s'embarquent dans toutes les portes cochères. De près ce sont les meilleures gens du monde ; ils sont pleins d'égards pour les habitants du quartier, et rapportent eux-mêmes les blessés de l'autre parti avec une humanité touchante. A deux heures, la garde mobile arrive à la hauteur de l'église Saint-Jacques, et engage une vive fusillade sur le portail. La barricade qui barrait l'extrémité de notre rue est enlevée à la baïonnette. A l'heure où j'écris ces lignes

(3 heures), les insurgés sont refoulés dans le faubourg, les fenêtres se rouvrent de tous les côtés, on cause aux portes, on revit. Mais on se tromperait si l'on croyait que tout est fini. L'insurrection est très forte dans la rue Mouffetard et au faubourg Saint-Antoine, ils ont des canons et des barricades comme des forteresses. Notre quartier est d'ailleurs dans une exaspération terrible, et bien que la majorité des habitants ne veuille pas le succès de l'émeute, la garde nationale de cet arrondissement a refusé de marcher, et les officiers eux-mêmes sont à la tête des barricades.

Je n'essaierai pas, bonne mère, de vous décrire l'affreux, le lugubre spectacle que Paris offrait durant ce lamentable drame. Un silence morne, pas un chant, pas un cri, toutes les maisons fermées et comme abandonnées, rien que le bruit des armes, le tocsin et la générale. Depuis quelques minutes, tout semble revivre. Je ne sais toutefois si je pourrai aller jusqu'au bureau porter cette lettre. Je ne puis vous en dire plus long cette fois; soyez tranquille, je vous écrirai demain ou après-demain.

Adieu, excellente et bien-aimée mère, à vous tout mon amour, toute ma tendresse.

ERNEST RENAN

159

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M. le comte Zamoycki, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

Paris, 25 juin 1848

Quel affreux spectacle, chère amie ! Durant une journée entière, n'entendre que le sifflement des balles et le bruit du tocsin, ne voir passer que des morts et des blessés ! Sois toutefois bien rassurée. Bien que notre quartier, surtout les environs du Panthéon et de la rue

Saint-Jacques soient le centre de l'émeute, ne crains rien, chère Henriette. La propriété privée est scrupuleusement respectée.

Du reste, en ce moment, tout semble assoupi, et il n'est pas douteux que la force ne reste au gouvernement établi. On devait le désirer, et pour ma part, alors même [que] l'insurrection semblait triomphante, je n'en ai jamais douté. Le nombre des morts et des blessés est incalculable. Je ne puis t'en dire davantage, chère amie, je profite d'une éclaircie, pour aller jeter cette lettre à la poste, n'espérant pas toutefois qu'elle puisse partir aujourd'hui. Je t'écirai quand nous aurons un résultat. A toi tout entier, ma sœur bien-aimée. Ah ! que j'ai besoin de songer à toi dans ces tristes moments !

Ton frère et ami,

E. RENAN

26 juin

Il m'a été impossible, chère amie, de mettre hier ma lettre à la poste. A peine avais-je fait quelques pas que j'ai entendu la fusillade recommencer tout près d'ici. D'ailleurs toute communication était interceptée entre ce quartier et le reste de la ville et les postes n'y fonctionnaient pas. La soirée et la nuit dernières ont été plus terribles que jamais ; il y a eu un massacre à la barrière Saint-Jacques et surtout à la barrière de Fontainebleau. Je t'épargne les détails. Sans doute ils sont coupables, ces pauvres fous, qui versent leur sang, sans savoir même ce qu'ils demandent, mais ceux-là le sont bien plus à mes yeux qui les ont tenus dans l'ilotisme, qui par système ont abruti en eux les sentiments humains, et qui, pour servir les intérêts de leur égoïsme, ont créé une classe d'hommes dont l'intérêt est dans le désordre et le pillage. Laissons ces réflexions, chère amie. Qu'il est cruel de vivre entre deux partis qui nous condamnent à les haïr également ! Je ne désespère pas néanmoins ; je verrais l'humanité en lambeaux et la France expirante, que je dirais encore que les destinées de l'humana-

nité sont divines, et que c'est la France qui marchera la première pour leur accomplissement.

Aujourd'hui tout paraît fini. On circule dans quelques rues, mais moyennant les précautions les plus minutieuses. Je reçois à l'instant même une lettre de M<sup>mes</sup> Ulliac. Elles me chargent de te dire qu'elles n'ont couru aucun danger, et qu'Emma t'écrira à la fin de la semaine. Je le ferai aussi, et suppléerai alors à ce qui manque à ces lignes qui ne pourront t'apprendre que le désordre de ma pensée. Oh ! qui peut voir de tels spectacles sans pleurer sur les victimes, fussent-elles les plus coupables des hommes ! Adieu, chère amie, à quelques jours. Mon Dieu ! que j'ai besoin de penser à toi ! Voulant parer à toute éventualité, j'ai mis ces jours-ci dans une cassette à part tous les papiers que je voudrais sauver à tout prix. Je suis tombé sur tes lettres, et j'ai passé presque une nuit entière à les relire. L'étude m'a beaucoup servi à maintenir la pensée en état, au milieu de ces affreuses scènes, dont le bruit retentissait à mes oreilles.

Adieu, excellente sœur,

Ton meilleur ami,

E. RENAN

*Midi.* La nouvelle officielle de la pacification complète et de la capitulation du faubourg Saint-Antoine vient d'être apportée dans tous les quartiers.

160

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M. le comte Zamoyski, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

Paris, 1<sup>er</sup> juillet 1848

L'orage est passé, ma chère amie ; mais qu'il laissera longtemps après lui de funestes traces ! Paris n'est plus reconnaissable : les autres victoires n'avaient que des chants

et des folies; celle-ci n'a que deuil et fureurs. Les atrocités commises par les vainqueurs font frémir, et nous reportent en un jour à l'époque des guerres de religion. Une vraie Terreur a succédé à cette déplorable guerre, le régime militaire a pu déployer à son aise tout l'arbitraire et toute l'illégalité qui le caractérisent : quelque chose de dur, de féroce, d'inhumain s'introduit dans les mœurs et le langage. Les personnes *d'ordre*, ceux qu'on appelle les *honnêtes gens*, ne demandent que mitraille et fusillade; l'échafaud est abattu, on y substitue le massacre; la classe bourgeoise a prouvé qu'elle était capable de tous les excès de notre première Terreur, avec un degré de réflexion et d'égoïsme de plus. Et ils croient qu'ils sont vainqueurs pour jamais; que sera-ce le jour des représailles?... Et pourtant, telle est la terrible position où nous a mis la force des choses, qu'il faut se réjouir de cette victoire, car le triomphe de l'insurrection eût été plus redoutable encore. Non pas qu'il faille croire tous ces contes à faire peur, inventés par la haine et par de ridicules journaux. J'ai vu de près les insurgés; nous avons été un jour et une nuit entre leurs mains, et je puis dire qu'on ne peut désirer plus d'égards, d'honnêteté, de droiture, et qu'ils surpassaient infiniment en modération ceux qui les combattaient, et qui, sous mes yeux, ont commis des atrocités inouïes sur les personnes les plus inoffensives. Non, le pillage, l'assassinat, l'incendie n'eussent pas été à l'ordre du jour; il y eût eu des vengeances, des mesures violentes; les brigands soudoyés qui, cette fois comme toujours, formaient une bonne partie de la troupe insurgée eussent été difficilement retenus; mais, d'autres hommes fussent venus, et le mouvement eût été de nouveau dirigé. Je ne crois donc pas aux exagérations qu'il est de mode ces jours-ci de répéter partout, et que, bien entendu, je répète comme tout le monde. Mais la difficulté, l'invincible difficulté eût été du côté de la France, qui certes n'eût point consenti à la révolution de Paris; et en supposant même que dans quelques grandes villes, comme Lyon, Rouen, etc., l'insurrection populaire eût eu des appuis, une épouvantable guerre civile eût été nécessaire pour faire triompher violemment et prématurément



une cause qui doit tout attendre du temps. C'est donc un grand bonheur que l'insurrection ait été comprimée, et, je le répète, si la douzième légion n'eût point fait défection il est probable que j'eusse travaillé avec elle, au moins à ramener ces insensés à la raison. Je ne suis pas socialiste, je suis convaincu qu'aucune des théories qui se posent comme devant réformer la société n'arrivera, dans sa forme absolue, à triompher. Toute idée nouvelle doit revêtir la forme de *système*, forme partielle, étroite, qui n'arrive jamais à une réalisation pratique. Ce n'est que quand elle a brisé cette première écorce, qu'elle est devenue dogme social, qu'elle devient une vérité universellement reconnue et appliquée.

Qu'y a-t-il de plus systématique que la politique du *Contrat social* ? Et pourtant tout le régime constitutionnel, qui désormais est une vérité acquise, qu'est-ce autre chose que cette politique, au *système* près ? C'est ce qui arrivera au socialisme. Il est maintenant étroit, inapplicable, une pure utopie, vraie par un côté, fausse par l'autre, vraie dans ses principes, fausse dans ses formes. Le jour n'est pas loin où il deviendra une loi évidente et reconnue, dégagée d'exagérations et de chimères. Qui alors aura triomphé ? Seront-ce les partisans, qui soutenaient le faux comme le vrai, et voulaient réaliser l'impossible ? Seront-ce les adversaires, qui niaient le vrai à cause du faux, et voulaient entraver l'épuration de la forme nouvelle ? Ni les uns, ni les autres ; ce sera l'humanité qui aura fait un pas de plus, et conquis une forme plus avancée et plus juste. — Mettons de côté toute idée de justice et d'humanité ; prenons la question uniquement comme économistes et politiques. N'est-il pas évident que le seul, l'unique remède, au terrible mal que notre société renferme dans son sein, est de détruire cette classe qui fera une guerre éternelle à la richesse ; de la détruire, dis-je, non pas par des massacres, ce qui serait à la fois atroce et impossible, mais par l'éducation morale et un bien-être suffisant ? N'est-ce pas une chose affreuse que la majorité de l'humanité soit forcément déshéritée des jouissances intellectuelles et morales, forcément refoulée dans la crapule et le désordre ?

Ces jouissances, dira-t-on, sont permises à tous. Non certes ; comment veut-on que le misérable qui a grandi dans cette hideuse atmosphère, sans éducation, sans morale, ignorant la religion, qui d'ailleurs serait sans force sur lui exposé à mourir de faim, et à qui il est *absolument impossible de sortir de cet état, quelque effort qu'il fasse*, comment veut-on que ce misérable se console par la vue d'un monde supérieur dont il n'a pas le sens, et qu'il ne cherche pas à acquérir par le crime ce qu'il ne peut obtenir par des voies légitimes ? Ce serait un ange de vertu, qu'on pourrait à peine l'attendre de lui, et la vertu lui est impossible !... Car l'honnêteté même est devenue chez nous un monopole, et on ne peut être honnête homme qu'avec un habit noir et un peu d'argent. Nous trouvons insoutenable le privilège de l'ancienne noblesse vis-à-vis de la classe bourgeoise. Mais n'est-il pas aussi affreux de voir une portion considérable de l'humanité, des enfants de Dieu tout comme nous, condamnés à l'avilissement, et fatalement réduits à ne pouvoir sortir de ce cercle de fer ? Il est prouvé physiquement que celui qui entre dans le monde sans avoir, ou sans que d'autres fassent des avances pour lui, ne pourra jamais vivre que du travail manuel le plus grossier ; c'est-à-dire ne vivra qu'à peine. Il est physiquement prouvé qu'une femme, qui n'a pas de secours extérieur, *ne peut* vivre du travail de ses mains, que par conséquent elle n'a qu'à choisir entre le vol ou la prostitution. Comment veux-tu après cela, ma pauvre amie, que nous n'ayons pas un peu de chaleur contre les égoïstes, qui refusent de faire entrer tout cela dans leur économie politique, qui s'obstinent à ne faire de cette science que la science de la richesse, et refusent de voir dans de pareils besoins un droit à des sacrifices ? Comment veux-tu que nous désirions le retour de cet âge d'or des agioteurs et des spéculateurs, où les soins mercantiles absorbaient tout, et où l'intelligence était étouffée sous les sacs d'or ?

Voilà mes principes, chère amie. Je pense qu'il est temps de détruire le règne exclusif du capital, et de lui associer le travail ; mais je pense aussi qu'aucun des moyens d'application n'est encore trouvé, qu'aucun système ne les four-

nira, et qu'ils sortiront tout faits de la force des choses. Tout cela est certes bien loin de la Montagne et de la Terreur. C'est cette foi à l'humanité, ce dévouement à son perfectionnement et par là à son bonheur, que j'appelle la religion nouvelle. C'est au spectacle de cette solennelle et sainte apparition que je désirais te voir assister.

Je sais bien, chère amie, qu'il est des tableaux qui demandent à être vus de loin, et que les révolutions sont de ce nombre. Mais prends garde qu'il n'y ait un prisme entre toi et nous. Quel journal vois-tu ? Ou même vois-tu des journaux français ? Si c'était par hasard *le Constitutionnel*, je te supplie de ne croire un mot ni des faits, ni des appréciations. Ce journal est devenu une risée par les canards dont il remplit à loisir ses pages. Si c'étaient les *Débats*, je serais moins fâché. Il est au moins de bon goût, et respecte assez la France pour ne pas inventer des calomnies. Mais tu conçois que ce n'est guère lui qui doit être propre à apprécier le présent. Quant à *la Presse*, ce n'est qu'un petit homme dépité, qui dit des sottises. Je ne suis pas des plus optimistes, chère amie ; je suis surtout très peu enthousiaste des hommes, et en vérité c'est un peu leur faute. Mais je n'en persiste pas moins à croire qu'à travers toutes les petites passions, à travers les ambitions personnelles, à travers les malheurs et même les crimes, il s'accomplit une grande *transformation*, pour le plus grand bien de l'humanité.

Nous sommes, je crois, d'accord sur ceci, chère et excellente amie. Mais tu conçois des craintes exagérées, tu crois que cette révolution ne s'accomplira que par d'épouvantables catastrophes ; tu dis (ce mot m'a percé le cœur) que si la prospérité doit sortir de ce chaos, ce ne sera que sur ta tombe ! Non, ma fille bien-aimée ; toi-même tu en profiteras : ces beaux jours luiront pour nous tous ; bien plus, nous ferons mieux que d'en jouir ; nous y aurons travaillé, et nous aurons souffert en attendant. Et quoi ! Henriette, n'es-tu pas toi-même une triste victime de ce déplorable état social que nous voulons changer ? Si, avec tes rares et toutes viriles facultés ; si, avec ton instruction et ton caractère ; si, après tant de sacrifices et de si pénibles

dévouements, l'avenir peut encore t'attrister, oh ! n'est-on pas en droit d'en accuser un peu une constitution sociale où de telles injustices sont possibles ? L'organisation nouvelle, je te l'assure, ne peut que nous être favorable, lors même que nous devrions d'abord traverser de mauvais jours. Quant à notre frère, comme son commerce est fondé non sur les hautes spéculations financières, dont la saison est passée pour longtemps, mais sur le petit commerce et l'industrie honnête, je ne doute pas qu'il ne puisse arriver à une très belle aisance, sinon à l'opulence. Courage donc, chère amie, aimons-nous et ne désespérons jamais.

S'il était permis dans de telles circonstances d'en appeler au sentiment artistique, je dirais que Paris offre ces jours-ci le plus étrange, le plus indescriptible spectacle. Je visitai, quelques heures après la fin du combat, les lieux qui en avaient été le théâtre. Il faut avoir vu cela, chère amie, pour se faire une idée des grandes scènes de l'humanité. Dans la rue Saint-Martin, dans la rue Saint-Antoine et dans la partie de la rue Saint-Jacques qui s'étend du Panthéon jusqu'aux quais, pas une maison qui ne fût labourée de boulets. Quelques-unes en étaient à la lettre percées à jour. Toutes les devantures, toutes les fenêtres étaient criblées de balles ; de larges traces de sang, des armes brisées ou abandonnées marquaient encore les lieux où le combat avait été le plus acharné. Les barricades construites avec un art merveilleux, non plus de pavés, mais avec les pierres des trottoirs, présentaient l'aspect de forteresses à angles rentrants et saillants, et se succédaient tous les cinquante pas. La place de la Bastille surtout offrait l'image la plus effrayante du chaos. Tous les arbres en étaient coupés, ou tordus par le boulet ; ici, des maisons abattues et dévorées par les flammes ; là, de vraies tours construites de madriers, de voitures renversées et de pierres entassées ; au milieu de tout cela un peuple étourdi et se possédant à peine au milieu de ces scènes qui dépassent l'imagination, des soldats endormis de fatigue sur le pavé presque sous les pieds du peuple, la rage des vaincus se trahissant sous une tranquillité affectée, le désordre des vainqueurs se frayant un chemin sur les barricades renversées, ailleurs la pitié publique réclamant l'aumône pour les



blessés, et recueillant le linge qui convient à leurs blessures, tout se réunissait pour offrir un de ces spectacles d'une sublime originalité, où tous les tons de l'humanité se font entendre à la fois dans un admirable désordre, avec cette vérité supérieure qui écarte toute idée de convenance ou de convention, où l'homme est en face de l'homme à nu et avec ses seuls instincts primitifs. Jamais la nature humaine ne résonne plus vraiment que dans ces moments-là, et c'est là qu'il faut chercher pour la trouver sans ce voile artificiel dont la vie est enveloppée.

Je me suis fait inscrire il y a quelques jours pour l'agrégation. C'était la veille du jour où la liste devait être close, et j'étais le premier !... J'en conclus que nous ne serons pas fort nombreux. Il y aura deux ou trois élèves de l'École normale; peut-être seront-ce là mes seuls rivaux; j'ai quelquefois peur que le combat n'ait pas lieu, faute de combattants. — Je n'ai pas de nouvelles de l'Institut. Tous ces événements ne sont guère propres à accélérer la décision. Comme la séance n'a lieu qu'au mois d'août, j'ai encore le temps d'attendre, d'autant plus que, ne connaissant intimement personne dans la commission, la confiance ne me sera pas faite avec autant d'empressement qu'elle le fut par M. Reinaud. — C'est surtout dans le *Journal général de l'Instruction publique* et dans la *Revue philosophique* dont je t'ai, je crois, parlé, que j'insère des articles; quelquefois aussi dans la *Gazette de l'Instruction publique* publiée par Delalain et le *Journal asiatique*, où je n'ai toutefois encore inséré que quelques notices anonymes peu importantes. J'ai aussi quelques articles manuscrits à la *Revue encyclopédique* de Firmin Didot; mais je crois qu'ils me reviendront; car cette pauvre revue en est à ses derniers soupirs. La *Revue philosophique*, qui depuis quelque temps s'intitulerait mieux *Revue politique*, est la seule où je traite des questions actuelles. Ce n'est pas que sa couleur politique soit exactement la mienne. Ils sont plus républicains, mais moins favorables que je ne suis au remaniement de la constitution sociale. J'avoue que ce dernier point l'emporte de beaucoup sur le premier dans ma pensée, et que les formes politiques sont pour moi chose assez secondaire. Je ne jure-



rais pas aussi énergiquement sur l'avenir des formes républicaines, bien que j'y tienne, que sur la nécessité d'une réforme sociale et sa future réalisation.

Que cette longue conversation avec toi, excellente amie, m'a ranimé et consolé ! Tu es peut-être, avec un seul ami, mon fidèle et pénétrant Berthelot, la seule personne à qui je dise ma pensée. Avec tous les autres, je suis de leur opinion. Plus que jamais, j'aspire après ton retour, je l'appelle, je le rêve, je l'espère. Continue de m'aimer, excellente amie, et compte sur ma tendre et inaltérable affection.

E. RENAN

161

HENRIETTE RENAN A ERNEST RENAN

1<sup>er</sup> juillet 1848

Pour mon frère.

O mon Ernest, à quelle existence suis-je donc désormais condamnée !... Toujours trembler pour toi, ne plus connaître une ombre de sécurité ! La nouvelle des événements effroyables du 23, 24 et 25 juin arrive jusqu'à moi ; essaierai-je de te dire dans quel état elle me laisse ?... Existes-tu, mon pauvre ami, et faudra-t-il que je sois encore plusieurs jours dans cet état d'atroces angoisses ? On s'est horriblement battu dans le quartier que tu habites ; qu'es-tu devenu au milieu de ces boucheries ?... Infortuné Paris !... Pauvre France !... Tout est donc fini pour elle ; — nous avons vu ses derniers jours de grandeur ; — le reste ne sera désormais que les convulsions de l'agonie — de l'agonie du suicide. — Ah ! quel état social, grand Dieu ! Mort et pillage ! voilà désormais le cri de deux cent mille de nos concitoyens, et l'on ne peut s'applaudir d'une victoire que sur des flots de sang français ! — Jamais aucune expression ne rendra la douleur dont mon âme est saisie. — Mon Ernest, que ne puis-je obtenir de toi de t'éloigner de Paris ? — Que peux-tu faire au milieu de ces scènes de destruction et d'horreur ?

Quelle place peut-il y avoir pour les travaux de la pensée, dans une malheureuse ville où tout est chaque jour soumis à une question de force ou de hasard ?... Aujourd'hui l'ordre, ou plutôt l'esprit d'ordre, reste maître du champ de bataille, un autre jour ce sera le triomphe de la violence, et alors tout sera dit : de Paris, de la merveille de l'Europe moderne, il ne restera qu'un monceau de ruines. Quel problème que ces sociétés humaines qui tendent sans cesse à la grandeur, et qui ne semblent songer qu'à la détruire dès qu'elles l'ont entrevue ou atteinte ! — La province, me diras-tu, ne t'offre aucune ressource ; hélas ! Paris t'en offrira-t-il longtemps ? La plus épouvantable misère ne plane-t-elle pas sur celle qui était, il y a six mois, l'une des plus riches cités du monde ?... Je ne t'impose rien, mon Ernest bien-aimé ; je n'ai désormais foi qu'en ton cœur et en ta raison ; — mais laisse-moi te dire encore une fois que je suis bien à plaindre.

Je t'écris par une occasion que je n'ai connue qu'au moment de son départ ; aussi ne puis-je que t'adresser quelques mots à la hâte. Ai-je besoin de te prier de m'écrire ? Serait-il possible que je dusse attendre une réponse à cette lettre pour avoir de tes nouvelles ?... Je ne saurais le croire : ce serait, en vérité, trop souffrir... Adieu, mon pauvre ami, adieu ! Ton nom est toujours présent à ma pensée, et Dieu seul peut savoir ce qu'il y rappelle !

H. R.

Je te prie, très cher ami, de donner de mes nouvelles à notre pauvre mère, et de dire à notre bon Alain qu'il m'est absolument impossible de lui faire maintenant la remise dont je lui parlais dans ma dernière lettre. On me demande 12 % d'escompte pour une lettre de change sur Paris ; et encore on est loin de m'en garantir le paiement. Les maisons de banque d'ici n'offrent plus aucune sécurité en cas de retour ; et d'ailleurs il faudrait toujours perdre l'escompte, ce qui serait insensé. La maison de banque de Paris où le père de mes élèves avait des fonds a suspendu ses paiements ; mais le comte m'a assuré que, dès que le dividende des créanciers serait fixé, il me ferait recevoir par cette voie,

et sans frais, ce que je veux faire parvenir en France. Seulement, cela pourra être fort long ; car au lieu d'aller de mieux en mieux, les affaires de finance vont encore bien souffrir des derniers événements. — Quel temps ! quelle vie ! — Envoie, je te prie, ces mots à notre bon frère ; qu'il comprenne les obstacles qu'il y a sous mes pas, et l'état où sont les affaires dans toute l'Europe.

Mes chers amis, je vous conjure de n'être pas trop inquiets pour moi si les troupes russes viennent à passer la frontière prussienne, c'est-à-dire si la guerre éclate sur les territoires qui nous séparent (1). J'espère toujours pouvoir vous donner de mes nouvelles par une autre voie ; et lorsqu'il n'y aura plus de communications possibles, je me rapprocherai, soyez-en certains. D'ailleurs rien de positif n'annonce encore que cette guerre doive éclater. Courage donc et résignation ! — A vous tous de cœur et toujours !

H. R.

162

ERNEST RENAN A ALAIN RENAN

Paris, 3 juillet 1848

Excellent ami,

Celle-ci sera pour affaires. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de notre chère mère, où elle m'exprime la peine qu'elle éprouve de voir peser sur toi seul la charge de sa pension annuelle, et me laisse en conséquence entrevoir le souhait, trop légitime d'ailleurs, que je t'aide à la supporter. Effectivement, cher ami, si ce devoir, qu'il nous est d'ailleurs si doux de remplir, pèse sur toi seul, cela est tout à fait injuste, et nous devons nous hâter d'y mettre fin, surtout dans la circonstance présente. J'avais toujours compris que les douze cents francs que tu comptes à notre mère étaient répartis entre nous trois à parts égales. S'il n'en est pas

(1) La situation était tendue entre les deux États, du fait des bonnes relations entre les libéraux allemands et prussiens et les nationalistes polonais.

ainsi, je te supplie de le faire, ou au moins de m'y compter pour ma part. Écris-moi ce qu'il en est, à cet égard; car je ne me rappelle pas ce que tu m'en dis, lorsque les conventions nouvelles furent faites ou même je ne sais si tu m'en parlas. — Voici maintenant ce que j'ajoute : si les douze cents francs ne suffisaient pas à notre mère, à cause de dépenses extraordinaires, etc., je te prie de prendre sur mon compte tout l'excédent de cette somme; moi seul veux en être chargé, lors même que les fonds que j'ai chez toi ne suffiraient pas à le couvrir; auquel cas tu me ferais avance suivant les règles de ton commerce. J'écirai dans ce sens à notre bonne mère, sitôt que j'aurai reçu ta réponse.

Envoie-moi aussi dans cette lettre l'état actuel de mon compte, qui doit être bien près de zéro, s'il n'est même *négalif*. Il m'est dû cinq ou six cents francs de divers côtés; mais il m'est terriblement difficile de les faire rentrer en ce moment, surtout à cause des égards que l'on doit aux personnes.

Croirais-tu que je n'ai pas encore reçu un sou des leçons que j'ai données depuis le commencement de cette année scolaire ?

Je continue toujours mes travaux. Encore un peu de patience; le jour n'est peut-être pas loin où j'en recueillerai quelque fruit. Paris est tranquille, et ne témoigne que par sa tristesse de l'affreuse commotion qui vient encore de l'agiter.

Tout à toi, cher frère, ton meilleur ami.

163

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M. le comte André Zamoyiski, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

Paris, 16 juillet 1848

Que je te remercie, excellente amie, d'avoir immédiatement songé à m'écrire ! Jamais je n'avais eu plus grand besoin d'entendre ta voix consolatrice que dans ces déplo-

rables et cruelles circonstances. Il est des moments où la sensibilité est un grand supplice, et où les âmes égoïstes qui rient de tout pourvu qu'elles ne soient point atteintes, sont singulièrement privilégiées. Au fond, chère amie, j'apprécie à peu près comme toi la circonstance présente. C'est un très grand malheur que l'insurrection ait été tentée, mais c'eût été un malheur plus grand encore qu'elle eût triomphé. Les principes ne sont pas mûrs, les hommes ne sont pas formés, les symboles ne sont pas arrêtés. Je ne regretterai pas la société présente quand je la verrai remplacée par une forme plus avancée; mais en attendant que les nouvelles idées soient devenues acceptables et sociales, je veux qu'on conserve les bases actuelles, car cet état vaut encore mieux que le chaos; et d'ailleurs il n'est pas impossible que, sans renversement radical, par la seule force des choses et en vertu de la réaction que les idées exercent sur ceux mêmes qui les combattent, la transformation s'opère légalement et sans secousse. Il y a une immense différence entre l'état actuel et celui de 89. Le progrès avait alors à combattre une *caste* parfaitement une et délimitée, se fondant sur la naissance et par là étonnamment vivace (elle vit encore!). Telle n'est pas la bourgeoisie. C'est un esprit, et non une caste. Il suffira de circonstances nouvelles pour détruire ce que cet esprit a de funeste au progrès de l'humanité. Tout n'y est pas d'ailleurs à détruire : la bourgeoisie est intelligente, instruite, spirituelle, active, industrieuse, animée de l'esprit d'ordre, possédant à un haut degré les vertus de la famille. Mais elle n'a pas d'originalité : elle n'a rien créé et elle ne créera rien en poésie ni en philosophie, elle n'est que critique, parce qu'elle n'est que fine et spirituelle. Elle n'a d'ailleurs aucune croyance, et ne fait qu'en simuler le dehors. Elle résistera cruellement à la religion nouvelle; elle n'a pas d'enthousiasme, elle n'aime pas l'humanité, elle ne frémit pas en voyant l'abaissement nécessaire d'une partie de ses semblables, elle ne pense qu'à prolonger systématiquement cet état, qu'à empêcher la portion déshéritée de s'éclairer et de s'élever : elle aime mieux avoir sous elle des bêtes que des hommes, sauf, quand la bête rompra sa chaîne, à se faire déchirer par elle.



Elle comprend parfaitement la liberté, car elle la veut pour elle : ç'a été là sa mission; c'était la milice qu'il fallait pour exalter cette idée dans le monde. Elle comprend quelques côtés de l'égalité, car elle en a besoin contre la noblesse; mais elle ignore complètement la fraternité.

Le peuple est ignorant et grossier, paresseux (il ne travaille pas pour lui), mais est-ce sa faute? Il ne comprend pas la liberté véritable, qui est une conséquence de l'esprit critique, il est très partiel et très dogmatique, plein de vie, d'enthousiasme, de passion, d'originalité. Il y a là mille fois plus de création que dans toute la littérature officielle. Le peuple est la force vive, vraie et naturelle, la matière du monde futur; seul il crée encore. Il ferait la *Marseillaise*, si elle était à faire. Que toutes les académies, tous les littérateurs de la *Revue des Deux Mondes*, tous les rédacteurs du *Journal des Débats* se réunissent pour faire un chant comme celui-là ou comme le *Chant du Départ*, ou une chanson comme celles de Béranger (je veux dire celles où *le peuple a été sa muse*), on verra... Je le répète, je n'oppose pas une caste à une caste, puisqu'il n'y a pas de ligne de démarcation entre les deux, et que les représentants les plus éminents de l'esprit populaire appartiennent à ce qu'on appelle la classe bourgeoise, j'oppose un esprit à un esprit, et je cherche celui auquel appartient l'avenir.

Le moment de l'histoire auquel je trouve la plus parfaite analogie avec l'état actuel est le moment où le christianisme et le paganisme étaient en présence. D'un côté, des hommes simples, grossiers, des hommes du peuple en un mot, parlant en vrais massacres [*sic*], sans finesse ni respect humain, vilipendés par les gens de bon ton, sans critique, ni études, mais pleins de croyance, d'enthousiasme et d'amour. De l'autre, tous les gens d'esprit, les heureux, les riches, les *honnêtes gens*, les littérateurs, les poètes officiels, soutenant pour la forme une religion vermoulue à laquelle ils ne croyaient pas, sans foi ni amour. Tu as lu Tacite, te rappelles-tu comme il parle de la race antisociale des chrétiens ou des juifs (car tu sais qu'on les confondait)? Tous les gens d'esprit des quatre premiers siècles ne firent-ils pas de même? Porphyre, Julien, etc. Et pourtant qui a vaincu?

Qui a survécu ? Quel est à nos yeux le plus grand philosophe, de saint Paul ou de Sénèque, le plus grand poète, de saint Jean ou de ces versificateurs insipides, qui étaient couverts d'applaudissements dans les réunions littéraires de l'époque des empereurs ? Qu'aurait dit Tacite, si on eût soutenu devant lui que ces misérables sur lesquels il jetait en passant de si amères paroles devaient un jour posséder la terre, et qu'ils travaillaient pour la civilisation ?

Il ne faut pas voir de trop près ces grands enfantements de l'humanité. L'apparition du christianisme nous paraît exclusivement pure, sainte et surnaturelle ; elle le fut en effet, mais dans son ensemble : de loin, elle nous paraît toute blanche et belle ; mais si nous pouvions la voir de près, penses-tu que nous n'y trouverions pas bien des taches ? A côté du tronc principal, d'où sortent les Évangiles, les épîtres, etc., que de sectes folles, extravagantes, immorales, monstrueuses ! et pourtant à certains moments il n'y eut pas de démarcation nette entre ces rameaux empoisonnés et les rameaux vivants et sains. Tout coexistait dans la plus confuse unité : le gnosticisme a sa racine dans le Nouveau Testament tout comme l'orthodoxie. Ce n'est que plus tard que la séparation s'est opérée, que le pur et l'impur se sont opposés. De même dans l'apparition nouvelle, il y a des gnostiques (phalanstériens, communistes, etc.) ; comme on en est encore à la lutte, les sectes ne s'excommunient pas ; cela viendra après le triomphe. Mais en attendant, les infamies des sectes perdues, égarées, retombent en calomnies sur tout l'ensemble de doctrine dont elles ne sont que l'exagération ou la corruption. La plupart des bruits affreux qu'on semait sur la moralité des premiers chrétiens, n'étaient pas des inventions ; c'était réellement des pratiques gnostiques ; et pourtant c'étaient des calomnies ; car on attribuait à la doctrine essentielle ce qu'elle-même anathématisait.

Nous voilà bien loin, chère amie, des tristes journées de juin et des spectacles affligeants que nous avons encore sous les yeux. Attache peu d'importance, je te prie, à l'amertume et aux accès d'humeur que j'ai pu laisser échapper dans mes lettres contre l'un des partis, contre celui-là même

avec lequel je faisais au fond cause commune (et c'est précisément parce que je faisais cause commune avec lui, que j'étais plus révolté de ses actes blâmables). Tu les comprendras facilement, j'étais sous l'impression immédiate d'atrocités, d'horreurs. Je suis toujours pour ceux qu'on massacre, lors même qu'ils sont coupables. Ivres de sang, les gardes mobiles ont commis dans ce quartier des indignités, qu'on hésite à raconter. Postés sur la terrasse de l'École des Mines, après la bataille finie, ils s'amusaient à tirer à loisir et par forme de délassement sur les personnes qui se présentaient dans toute la longueur des rues adjacentes où la circulation n'était pas encore interdite. Encore était-ce là un reste des fureurs du combat. Mais ce qu'il y a d'affreux, d'épouvantable, ce sont les hécatombes de prisonniers qui ont été immolés deux et trois jours après. Durant des après-midi entiers, j'ai entendu d'incessantes fusillades dans le jardin du Luxembourg, et pourtant on n'y combattait pas... Cela m'exaspérait à tel point que je voulus m'en éclaircir ; j'allai voir une de mes connaissances dont les fenêtres donnent sur le jardin. Hélas ! c'était trop vrai, et si je ne le vis pas de mes yeux, j'y vis quelque chose de plus affreux encore, quelque chose qui ne s'effacera jamais de ma mémoire, et qui, si je ne m'élevais à un point de vue plus général, laisserait dans mon âme une haine éternelle. Des malheureux entassés dans les combles, sous les plombs, étouffant, manquant d'air, mettaient la tête à une étroite lucarne pour respirer. Eh bien ! chaque tête qui paraissait servait de point de mire aux gardes nationaux placés en bas, et était accueillie par une balle. Je dis après cela que la bourgeoisie est capable des massacres de septembre, et encore... les septembriseurs tuaient ceux qu'ils croyaient les ennemis de la France ; les épiciers tueront ceux qu'ils croient les ennemis de leur boutique. Je te conte ces horreurs, chère amie, pour m'excuser de l'aigreur que j'ai pu laisser percer, et qui, je l'avoue, était plutôt une affaire d'humeur que de raison. Ah ! je t'assure que j'ai enduré de cruelles agaceries intérieures, surtout quand j'entendais les personnes sages, les conservateurs, demander plus encore, parler de ces horreurs avec un certain contentement et des

termes de raillerie pour les victimes, dire avec un air de mystère qu'on entendait de fortes fusillades dans les environs de Paris, et qu'il fallait se hâter; car dans quelques jours cela ne serait plus possible... etc. Tout ceci te paraîtra incroyable, chère amie, et tu ne le verras sans doute pas dans les journaux par une raison fort simple. Nous n'avons pas la liberté de la presse, et tout journal qui consacrait quelques lignes à défendre les insurgés des crimes dont on aggravait celui dont ils sont coupables par leur rébellion, ou qui citait quelque fait peu honorable aux défenseurs de l'état actuel était immédiatement arrêté et suspendu. De là ces monstrueuses calomnies, sur lesquelles l'opinion publique est du reste universellement revenue.

Mon Dieu ! j'en reviens toujours à ces tristes souvenirs. C'est qu'ils ont profondément ébranlé mon âme, et détruit les douces illusions que je m'étais faites sur la douceur de nos mœurs, et la civilisation de notre temps. Le travail de mon agrégation occupe heureusement ma pensée, et la soutient en l'empêchant de se dévorer elle-même. Il est probable que M. Garnier sera président du bureau, et que M. Jacques en fera aussi partie. Je ne pouvais désirer mieux. Le concours s'ouvre d'ordinaire le 21 août. Il y a deux élèves de l'École normale qui se présentent. Voilà tout ce que je sais.

Il est inutile de te répéter, chère amie, la prière que je t'ai déjà tant de fois adressée, de revenir parmi nous, sitôt que le moindre danger pourrait rendre notre jonction difficile. Les tristes pressentiments de ta dernière lettre m'affligent profondément. Mon Henriette bien-aimée, espère toujours; cet hiver passera; les beaux jours viendront. Que ne puis-je te dire quelque chose de plus réel? Bientôt peut-être. Ne désespère pas surtout de notre patrie; nous explorons le terrain; comme toujours, nous nous chargeons à nos dépens des premières expériences. Il est très facile aux étrangers de rire ou de hausser les épaules de nos chutes dans ces chemins nouveaux, tout en se réservant d'y marcher après nous quand le chemin sera battu. Ne firent-ils pas de même lors de la première Révolution, et maintenant ne profitent-ils pas eux-mêmes des résultats acquis par



notre sang ? Après tout, il vaut mieux marcher, bien qu'avec quelque risque, que de rester éternellement stationnaire dans le mal ou le médiocre. Celui qui reste dans sa chaise ne fait jamais de faux pas. Adieu, chère et excellente amie ; continue de m'aimer, et toute peine, toute attente me semblera légère.

E. RENAN

C'est moi qui effaçai quelques lignes de ma dernière lettre, craignant la censure *française*. On a exercé sur ce quartier une telle inquisition, que je n'ai osé compter durant quelques jours sur le secret de la correspondance.

164

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*M<sup>lle</sup> Renan, chez M. le comte André Zamoycki, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

Paris, 30 juillet 1848

J'ai reçu ta lettre il y a quelques heures, chère amie. Elle me remplit d'une si profonde tristesse, et me suggère tant de réflexions, que je veux immédiatement consacrer à y répondre ma longue après-midi du dimanche, sauf à ne la faire partir que dans quelques jours. Non, excellente sœur, nos opinions ne diffèrent pas autant que tu le penses. Nos principes sont au fond les mêmes ; nous ne nous séparons que sur quelques questions de fait, sur lesquelles il serait bien difficile d'être complètement d'accord à une aussi grande distance. Tu comprends bien qu'en acceptant la révolution qui s'est accomplie et les tendances nouvelles qu'elle a réveillées, je suis loin de faire l'apologie des hommes et des moyens qui jusqu'ici ont été mis en œuvre. Des barricades et des forçats sont sans doute d'étranges instruments ; mais tu sais bien, chère amie, qu'il ne faut tenir aucun compte dans l'histoire des moyens par lesquels sont conquises les améliorations successives de l'humanité.



Ne jouissons-nous pas depuis un demi-siècle des bienfaits désormais incontestés, je pense, d'une première révolution, qui employa bien d'autres moyens... la proscription, l'échafaud ? En acceptant les améliorations, avons-nous accepté les horreurs qui furent nécessaires pour les conquérir ? C'est la loi des révolutions.

*Malheur à qui les fait, heureux qui les mérite !*

a dit un illustre poète (1), qui a déjà dû se rappeler ce vers avec amertume. Faut-il reculer et rendre le bien impossible, par crainte des maux transitoires qu'entraîneront les réformes ? ce serait imiter cet empereur byzantin, qui pleurait à l'instant d'une bataille sur les morts qu'elle coûterait. Pleurer est très bien, l'humanité le veut, et certes plus qu'aucun autre je suis porté à écouter en révolution la voix de l'humanité. Mais il ne faut pas que ces pleurs empêchent d'agir et de marcher en avant.

La question, chère amie, est ici toute théorique, elle se réduit à ces deux termes : 1<sup>o</sup> L'état social actuel renferme-t-il des abus et des injustices ? 2<sup>o</sup> Est-il possible de remédier à ces abus et à ces injustices, sans renverser les conditions nécessaires de la société ? Qui peut nier la première question, chère amie ? Tu sembles supposer que dans la période qui vient de s'écouler, et qui peut-être doit durer encore, il suffisait de vouloir, pour sortir de la boue, lorsqu'on y était né ; tu me cites des exceptions, des hommes doués de facultés supérieures, et qui d'ailleurs n'étaient pas dès l'origine dans cet état complet de dénûment où naît au moins un cinquième de notre population. Sérieusement, chère amie, peux-tu dire que l'enfant abandonné des campagnes, le fils du journalier, de l'ouvrier manuel, auquel le père ne pouvait donner d'éducation, eût la moindre chance de sortir de son état, et de naître par l'aisance à la vie intellectuelle et morale ? N'est-il pas évident qu'il y avait au fond des campagnes et dans les faubourgs de nos villes toute une classe d'hommes condamnée aux carrières par le vice

(1). Voir ci-dessous, page 1154.

même de sa naissance, et qui ne pouvait jamais avoir l'esprit d'en sortir ? Faut-il trouver mauvais que ces gens n'aient ni moralité, ni intelligence, ni esprit d'ordre et de travail ? L'esclave ancien, qu'on ne regardait pas comme capable de vertu ou de vice, avait-il la responsabilité de ses actes ? Non ; on le punissait, comme une bête domestique, pour le dresser, mais non comme une personne morale. Il y a un verset du Coran qui me frappa d'admiration la première fois que je le vis. L'esclave, y est-il dit, aurait-il fait les mêmes actes coupables qu'un homme libre, ne recevra dans l'autre vie que la moitié des châtiments que recevra l'homme libre. De même ces misérables étaient fatalement condamnés à n'être hommes qu'à demi. Ne crois pas, chère amie, que j'aime le peuple tel qu'il est ; que je veuille ramener la société à un type grossier et populacier, je l'aime pour ce qu'il peut devenir, je l'aime en vue de l'état à venir, dont il sera l'élément principal.

A l'époque où les barbares renversaient la vieille société romaine, pouvait-on les aimer ? Fallait-il désirer que la société descendît à leur niveau ? Non sans doute ; et pourtant celui qui aurait vu l'avenir aurait dû dire : « Là est le germe de la fleur nouvelle ». Certes, si les barbares fussent restés tels qu'ils étaient, leur invasion n'eût été qu'un immense malheur ; mais ils étaient jeunes, pleins de vie et d'avenir, tandis que la vieille société serait morte de vieillesse, lors même qu'ils n'en eussent point accéléré la fin. Ce que nous voulons donc, ce n'est ni assimiler le peuple à la bourgeoisie, et pour cela le rendre raisonnable, prévoyant, économe, ni assimiler la bourgeoisie au peuple, et pour cela détruire sa culture, sa politesse, ses qualités pratiques, c'est former une société nouvelle, qui ne soit ni le peuple, ni la bourgeoisie, et qui soit composée de l'un et de l'autre, comme les civilisations modernes sont composées d'éléments romains et barbares. Nous voulons en un mot augmenter la masse de l'humanité et par là sa quantité de mouvement, en y introduisant tout ce surplus négligé jusqu'ici, et qui a droit comme tout le reste de trouver dans son sein la vie et les jouissances de l'intelligence.

Je t'avais parlé de la position des femmes, qui est à mes

yeux la preuve la plus frappante de l'iniquité de la société actuelle. Il faut que je me sois mal exprimé, puisque à mon hypothèse d'une femme sans ressources extérieures et n'ayant pour vivre que le travail de ses mains, tu me réponds par ton propre exemple. Mais ton éducation, chère amie, n'équivalait-elle pas à un fonds, puisque avec elle tu as pu dès ta première jeunesse suffire à toi et à ta famille ? D'ailleurs tes rares facultés, ta pénétration, ta force de caractère ne te placent-elles pas dans cet état exceptionnel dont on ne peut jamais conclure à l'universalité des personnes ? Quelle femme peut être coupable de n'avoir ni ton intelligence, ni ton courage ? Je parle uniquement, je le répète, de celle qui n'ayant pu recevoir d'éducation, n'ayant que les facultés très bornées des femmes du commun, et ne possédant aucun appui extérieur, n'a pour vivre que le travail le plus grossier. Eh bien ! sais-tu combien cette femme peut gagner par jour (sans compter les chômages forcés, maladies, etc.) ? Le prix est réglé, universel à Paris. Elle reçoit trente-cinq centimes par jour. Et quand elle est vieille, qu'elle a les organes affaiblis, elle reçoit dix centimes ! Or, qui peut vivre avec cela ? Faut-il s'étonner ensuite que les statistiques témoignent qu'il en est quinze mille à Paris qui ont recours pour vivre à l'affreux moyen qui soulevait ton indignation ? Ces chiffres ne sont pas fictifs : ils se lisent dans tous les ouvrages d'économie politique ; je les tiens de M. Berthelot père, qui est employé fort activement au bureau de bienfaisance de son arrondissement.

Tu me diras, excellente sœur, que cela est triste, déplorable sans doute ; mais qu'on ne peut tenir compte de ces maux particuliers, qui après tout n'atteignent que la minorité de la nation. Je dis d'abord que si cette minorité forme un chiffre aussi élevé que dans l'état actuel, la simple prudence économique suffirait pour commander les réformes. Mais je vais plus loin, et dussé-je en ceci te paraître un peu philosophe, c'est-à-dire théoricien exagéré, je soutiens qu'un état social qui consacrerait légalement une seule injustice *nécessaire*, qui pourrait amener des circonstances où *un seul* individu se trouvât privé de ses droits d'homme (c'est-à-dire de la possibilité de vivre et de développer dans une

mesure suffisante), et cela sans qu'il y eût de sa faute, et sans qu'il y pût remédier, je soutiens, dis-je, qu'un tel état social devrait être changé, coûte que coûte. Je n'y mets qu'une condition ; c'est que le remède fût possible et n'entraînât pas la ruine totale de l'humanité.

Or ceci n'est jamais à craindre. S'il y a dans la politique des problèmes insolubles pour le penseur solitaire, il n'y en a pas pour l'humanité. Toutes les fois qu'elle aborde une difficulté, soyez certain qu'elle en viendra à bout. Elle pourra adopter passagèrement des solutions fausses, et par suite beaucoup souffrir. Mais ce n'est pas acheter trop cher la solution définitive, si cette solution rétablit un droit et redresse une injustice. La meilleure preuve que la question est soluble, c'est donc que l'humanité se l'est posée.

Quant au mode de solution, il est certain qu'on ne l'aperçoit point encore. Je ne suis point économiste pour discuter les solutions proposées ; j'en sais seulement assez pour juger que pas une n'est praticable dans sa forme actuelle. Là-dessus, je n'ai point d'opinion. Mon erreur, si je me trompe, est purement théorique et spéculative. Je crois que les socialistes préparent *de loin* la solution, à peu près comme Robespierre préparait les constitutions modernes, mais je suis convaincu qu'ils ne la donnent pas. Quant au communisme, je le regarde non seulement comme une impossibilité, mais comme une folie, ou pour mieux dire comme une création fantastique. Le fait est qu'il n'y a pas en France un seul homme non insensé qui soit communiste, dans le vrai sens du mot. C'est un grand diable de paille que les partis ont élevé pour faire peur aux badauds. Quoi qu'il en soit, je regarde la propriété comme chose tellement essentielle à l'humanité, que je ne conçois même pas sa transformation ; et cette transformation pourtant, je la conçois pour tout le reste, religion, philosophie, morale même, dans une certaine mesure. Au nom du ciel, chère amie, ne fais pas sur ce point injure à mon bon sens ; rien ne me serait plus sensible. Les mots de socialisme et de communisme vont être maintenant exploités, comme l'ont toujours été certains mots-épouvantails, comme l'était autrefois, par exemple, le mot de panthéisme contre la philosophie de



l'Université. Quiconque parlera de progrès le plus timidement du monde sera immédiatement communiste, et les bonnes gens en passant à côté de lui remercieront Dieu de leur avoir donné du bon sens préférablement à ce misérable.

Tu sembles supposer, chère amie, que la facilité avec laquelle j'accepte les innovations tient à ce que je n'y ai rien à perdre, et que je peux espérer y gagner. Je reconnais tout le premier, chère amie, que celui qui est enchaîné dans la vie par des liens tenant à la réalité ne peut pas avoir en révolution l'humeur aussi aventureuse ni aussi chevaleresque que celui qui n'a pour tout bien que son casque et son bouclier. Celui-ci dit : *Omnia mecum porto* (tu connais sans doute ce latin-là), avec un stoïcisme admirable. La fortune et la famille rendent toujours un peu plus conservateur. Mais est-ce d'avoir quelque chose qui *rend* tel ; ou de n'avoir rien du tout qui *rend* novateur ? La question est délicate et subtile. Elle se réduit à savoir si tout homme naît conservateur ou réformiste, ce qu'il importe assez peu de résoudre. Du reste, ma chère amie, il faut entendre en quel sens je peux avoir à gagner en tout ceci. Ce n'est certes pas au point de vue pécuniaire. L'âge d'or du cumul, des sinécures, etc., est passé. Les traitements baisseront sans doute, et il ne sera guère plus possible de se faire ces fortunes universitaires ou bureaucratiques dont nous avons vu des exemples. Je le regrette peu : pourvu que nous ayons l'honnête suffisant, avec de quoi donner un peu à la fantaisie, que nous importe ? Tout le somptuaire va évidemment baisser proportionnellement en toute chose en France.

Et la science, qui, avec l'affection des personnes qui me sont chères, fait tout le fond de ma vie, que va-t-elle devenir ? Ah ! certes, si je croyais que ces révolutions dussent lui faire tort, je ne le leur pardonnerais pas. Mais je suis loin de le penser. Sans doute les mauvais jours que nous traversons lui seront préjudiciables comme à tout le reste, mais elle ne pourra que gagner ultérieurement à un posé plus vrai de la condition humaine. La bourgeoisie la cultivait avec goût comme un passe-temps ou une curiosité, mais non comme un moyen philosophique, comme un besoin sérieux de notre nature. M. Cousin, par exemple, cet homme si éminent, que



j'admire presque autant que ses disciples, est-il autre chose qu'un curieux de philosophie ? M. Villemain est-il autre chose qu'un curieux de littérature ? Je n'entends point faire une critique ; ces hommes ont une finesse d'aperçus à laquelle notre génération atteindra à peine. Mais la grande et profonde inspiration, la conviction élevée leur manque. Ce sont des surfaces qui se superposent, en se reflétant la lumière par mille jeux divers et agréables. Percez au delà, vous trouverez le vide du scepticisme.

Quant aux inquiétudes que tu as pu concevoir pour ma conduite au milieu de ces orages, sois parfaitement rassurée. Voici au clair et au net les principes dont je ne m'écarterai jamais. 1<sup>o</sup> Ne prendre le fusil pour aucun parti, lors même que je croirais voir dans l'un d'eux les droits les plus sacrés, les intérêts les plus précieux de l'humanité. Ce ne sont pas là, chère amie, les armes qui me conviennent ; j'en ai de meilleures. Celui qui est habile dans l'escrime, ne va pas rechercher une lutte à coups de bâton, quand il peut se battre à l'épée. Un gamin avec un fusil vaudrait sur ce terrain-là vingt fois plus que moi. Indépendamment de ma maladresse et de ma timidité, suites naturelles de ma première éducation, c'est là d'ailleurs chez moi un résultat philosophique. Dans ces luttes, on ne diffère d'ordinaire que par les moyens pour atteindre un même but ; en sorte qu'on risque de tuer celui qui pense comme vous, et qui réaliserait mieux que vous votre pensée. — 2<sup>o</sup> En fait de manifestation quelconque d'opinion, m'en tenir aux principes théoriques ; ne toucher jamais aux questions de fait ou de personnes, pas même aux moyens d'application pratique. — 3<sup>o</sup> Dans le moment actuel ne manifester aucune opinion. Tu es (à l'exception de Berthelot) la seule personne au monde à qui je communique ma pensée sur ces sujets. Avec les autres, je suis exactement de leur opinion et de leur nuance. Cela ne m'est pas difficile ; car j'en ai une longue habitude. Longtemps encore je suivrai ce système. Il n'y a rien de plus mauvais goût que de s'engager jeune dans ces luttes, sans s'être fait une autorité à un autre titre. La première chose, c'est de se faire écouter ; autrement on perd son temps et sa peine. Cela convient surtout au genre

d'influence que je veux exercer, si tant est que je me décide jamais à en essayer une dans cet ordre de choses. Toutefois dans ce que j'écris, je prends garde de ne rien mettre qui ne soit l'expression vraie de ma pensée. Mais en évitant ou en tournant les questions épineuses, cela n'a rien de compromettant. Voilà certes un programme d'une extrême prudence; n'est-ce pas, chère amie? C'est qu'en effet, si je suis passablement hardi en pensée, je suis en pratique timide et cauteleux jusqu'à l'excès. Calme donc sur ce point toutes tes inquiétudes. Ce ne sera que dans une période bien ultérieure de ma vie que je changerai de conduite à cet égard,

Quant à l'agrégation, chère amie, maintenant comme autrefois, mais pas plus qu'autrefois, il m'en coûtera de m'assujettir à un programme officiel; maintenant comme autrefois, je voudrais une liberté de l'enseignement bien entendue. Mais je le répète, là-dessus j'ai pris mon parti, et il me sera aussi facile d'annuler ma personnalité dans un enseignement de collège, dont je m'acquitterai toujours par manière d'acquit et comme d'une corvée, que cela m'est facile dans toute ma conduite actuelle. J'ai toujours voulu des réformes dans l'Université, mais non une révolution; parce que là les réformes sont possibles sans révolution. J'avais vu avec dégoût dans les premiers jours qui suivirent la Révolution de Février, les criailleries des subalternes et des imbéciles s'élever contre elle; je l'ai vue avec plaisir se raffermir. Pour le moment, la tendance est plutôt vers la stagnation que vers les réformes intempestives et exagérées. Je t'enverrai dans quelques jours deux ou trois articles que j'ai insérés au *Journal de l'Instruction publique* et où j'ai touché incidemment cette question. Je ne sais s'ils te parviendront.

Je ne taries pas, ma bonne et aimable sœur, et pourtant la métaphysique est là qui m'appelle. Dans un mois, je serai en plein concours. Je ne puis croire toutefois que toutes les dissertations du monde eussent fait plus de bien à mon âme que cette longue causerie que je viens d'avoir avec toi. La désolante tristesse de tes lettres m'afflige, chère Henriette. Je t'assure que les choses ne sont pas si déses-

pérées que tu penses. Alain, qui certes n'est pas dupe d'une imagination trop vive ou d'un optimisme passionné, m'exprimait la même pensée. « Notre amie, me disait-il, s'exagère peut-être le mal de notre situation, et l'infidélité des rapports qu'elle voit en est sans doute la cause. » C'est pour cela que je te voudrais parmi nous. Ce que tu dis du choléra me désole. Tu reviendras, amie chérie, s'il sévit dans le pays que tu habites ? J'espère que la guerre te le fera devancer. Enfin, si j'ai une place honnête l'an prochain, qu'auras-tu à dire ? Au nom du ciel, ma fille, aime-moi toujours, et ne me traite pas de communiste. Entends-tu ? Ça me fait bondir. Je suis progressif, comme l'ont été tous nos hommes d'autrefois ; voilà tout. Cousin n'a-t-il pas été *carbonaro* enragé ? Puis quand on est pair de France, c'est une autre histoire.

31 juillet. — Enfin une bonne nouvelle, chère amie. Je viens de rencontrer M. Le Clerc à la bibliothèque de l'Institut. Il m'a parlé de mon mémoire de la manière la plus satisfaisante. Les quatre membres de la commission (MM. Le Clerc, Boissonnade, Letroune, Hase) lui ont été très favorables. Toutefois, aucune décision officielle n'est encore prise ; les trois membres du bureau annuel de l'Académie (parmi lesquels M. Burnouf, président) doivent se joindre à eux, aux termes du règlement, pour porter un jugement définitif. Mais tout cela n'est plus que formalité ; les paroles de M. Le Clerc étaient si formelles, qu'elles équivalent à une décision officielle. Souvenons-nous toutefois que ce n'en est pas une, et soyons discrets jusqu'au bout. Nous avons ensuite causé longuement de mon plan d'études, de la prochaine agrégation, etc. Il m'a dit expressément que mon travail y serait une excellente recommandation, surtout si M. Cousin présidait. Ce dernier en a eu quelque connaissance sur ouï-dire, et a été ravi du sujet ; depuis quelque temps, il ne rêve que philosophie du moyen âge. Supposé que j'en tirasse peu d'avantage pour le concours, ce serait au moins un puissant appui pour obtenir ensuite quelque chose à Paris. Tout cela va remettre mon esprit dans l'ornière officielle, d'où les barricades l'avaient un peu fait dérailler. Ce n'est pas un mal aux approches du

concours. — J'oubliais de te dire qu'il était arrivé après le mien un second mémoire, mais tout à fait inférieur. Il n'aura servi qu'à rendre possibles les conditions du concours.

1<sup>er</sup> août. — Je te disais avant-hier qu'il n'y avait pas en France un seul communiste. La séance d'hier m'a, ce semble, donné un démenti. Mais non, cet homme est extravagant, et en vérité je trouve de mauvais goût la tactique de ceux qui ont agacé ce pauvre fou, pour lui faire dire des sottises à pleine tête. Cela est peu spirituel, et même peu philosophique. Nous sommes en face d'une immense difficulté : tout le monde la voit. Les habiles, n'y voyant pas d'issue, se croisent les bras. Les têtes plus faibles, capables de se laisser éblouir à la première blquette qui leur traverse le cerveau, proposent bravement leur petit expédient comme le remède à tous les maux. Puis les cauteleux s'amuse à rire de leur mésaventure, et à les embourber encore davantage. Je voudrais bien que ces messieurs proposassent à leur tour quelque chose. A ce propos, je me rappelle une découverte que fit il y a deux ou trois ans l'Académie des Sciences morales et politiques. Il s'agissait du remède au paupérisme. L'Académie ne trouva rien de mieux que de recommander par l'organe de M. H. Passy aux pauvres qui avaient beaucoup d'enfants de mettre le plus possible à la caisse d'épargne. Excellent conseil à donner à des gens qui peuvent à peine se suffire au jour le jour ! Cela rappelle ce préfet de police qui, au temps du choléra, fit afficher au faubourg Saint-Marceau une affiche philanthropique, pour apprendre aux habitants que la Faculté ayant reconnu que l'insalubrité des logements était la principale cause de la maladie, il leur conseillait de se pourvoir de logements plus confortables.

2 août. — Je viens de lire les excellentes pages sur le siècle des Antonins que tu as écrites et qui viennent de paraître au *Journal des jeunes personnes*. Que tes réflexions sur les fortunes colossales et la mauvaise organisation sociale de cette époque sont justes et bien senties ! Eh ! que disons-nous autre chose ? Oui, je le répète, chère amie, si nous vivions dans le même pays, nous nous entendrions.



Sans doute, il serait souverainement injuste de comparer notre ploutocratie à celle-là. Mais la tendance était de ce côté, et Dieu sait où l'on se fût arrêté. De bonne foi, le gouvernement passé faisait-il autre chose dans ses mesures générales que favoriser ceux qui possédaient déjà et les mettre en position de gagner davantage ! Les penchants mercantiles n'ont-ils pas été ceux qu'il a développés de préférence à la morale, à l'intelligence et à la poésie ? L'argent n'était-il pas devenu le mobile de tout ? La grande originalité exclue du monde officiel ne se morfondait-elle pas dans la misère ? Tu n'as pas souffert de tout cela, chère amie ; tu n'as pas eu comme nous l'âme froissée par l'orgueil de ces banquiers sceptiques, qui croyaient avoir raison de l'humanité avec de l'or et des baïonnettes, tu n'as pas vu cette famille devenue orgueilleuse s'installer dans la France comme dans une terre féodale, une cour se dessiner d'une manière toujours plus insultante, et étendre déjà son influence sur toute chose, l'Académie par exemple, amenée comme malgré elle à donner la majorité de ses suffrages (et cela quand elle pouvait choisir Lamennais, Béranger, etc.) à un ignoble farceur (1), qui n'avait d'autre talent que d'amuser de ses bons mots et de ses chansons graveleuses les commensaux du château. Où était dans ce monde de glace la place du saint idéal, de ce qu'il y a de pur, de céleste, d'élevé dans notre nature ? Tu n'as pas souffert avec nous, ou pour mieux dire, tu as pu par comparaison avec le monde qui t'entourait nous trouver heureux. Il est tout naturel que tu ne t'expliques point encore une révolution qui ne te paraît point amenée par des causes suffisantes. Mon Dieu ! que je voudrais pouvoir causer à loisir avec toi ! Ce n'est que par l'habitude qu'on parvient à s'entendre. Je parie par exemple que mon aversion pour la bourgeoisie est pour toi une énigme. N'est-ce pas en effet dans cette classe que se trouvent les hommes que j'aime le plus, que j'admire le plus, auxquels je voudrais le plus ressembler ? Sans doute, et pourtant je ne puis appeler d'un

(1) Il s'agit de Vatout (1792-1848), auteur de chansons légères, élu à l'Académie française peu avant la Révolution de 1848.



autre nom l'esprit dominant du dernier règne, cet esprit tout préoccupé d'intérêts positifs, ne voyant rien au-delà du réel, n'estimant que la richesse, ne comptant pour rien les idées. Voilà ce qui m'irrite; voilà ce que je voudrais voir disparaître à tout jamais.

3 août. — M<sup>lle</sup> Ulliac a voulu te répondre immédiatement. Je me décide aussi à faire partir mon journal, sans attendre la nouvelle officielle de l'Institut. Je ne sais quand aura lieu la séance. C'est ordinairement dans les premiers jours d'août. Je t'écirai quelques mots à l'ouverture du concours, où je t'informerai de tout. On vient de m'apprendre le président de la commission. C'est M. Ozaneaux (1), le même que l'an dernier, un homme nul, sans la moindre idée, mais bienveillant, dit-on, et assez tolérant. Du reste son titre de président ne lui donne que peu d'influence dans le bureau. Au contraire, quand c'était M. Cousin, il jugeait *seul*.

Adieu, chère et excellente amie, songe souvent à ton frère bien-aimé, et ne désespère jamais de la France. Quelles que soient du reste les épreuves auxquelles nous pouvons être réservés, que notre affection mutuelle, notre entente dans les choses supérieures, notre confiance sans réserve nous rendent l'épreuve plus douce à supporter.

Adieu, fille bien-aimée,

E. RENAN

165

ERNEST RENAN À SA MÈRE

Paris, 15 août 1848

Excellente mère,

Enfin, une bonne nouvelle à vous annoncer ! Je viens de remporter un nouveau prix à l'Institut. Vous vous rappelez

(1) Georges Ozaneaux (1795-1852), professeur, auteur de plusieurs ouvrages.

peut-être que, lors du voyage de l'an dernier, je vous manifestai l'intention non encore bien arrêtée de concourir pour le sujet proposé par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Ce fut pour cela que je fis avec notre cher Alain le voyage d'Avranches, où j'ai recueilli pour ce travail tant de précieux matériaux. J'y ai travaillé tout l'hiver passé, et le fracas des barricades ne m'a pas empêché de le mener à terme. Depuis longtemps, chère mère, j'étais à peu près assuré du succès, j'en avais la parole presque formelle de MM. les académiciens chargés d'examiner mon travail ; mais je ne voulais pas en parler jusqu'à ce que j'eusse reçu une communication officielle, de peur de compter sans mon hôte [*sic*]. Bien des fois pourtant, j'ai eu de fortes tentations de rompre le silence à votre égard.

Le prix est plus élevé que celui qui m'a été décerné l'an passé. Je croyais qu'il n'était que de mille deux cents francs comme celui de l'année dernière, mais on m'a appris aujourd'hui qu'il était de deux mille francs. Ils viennent bien à propos, n'est-ce pas ? Vous voyez que les révolutions n'empêchent pas notre commerce, à nous, de marcher. Je vous assure pourtant qu'ils sont bien gagnés et qu'il y a eu quelque mérite à poursuivre un travail aussi patient à travers tout ce tintamarre. Il se compose de six énormes volumes plus gros que les quatre autres ; et pourtant ce travail m'a coûté beaucoup moins de peine et de recherches que le premier. Je recevrai comme l'an dernier les deux mille francs en espèces et, en outre, une médaille que je vous enverrai avec l'autre pour faire le pendant. Sitôt que j'aurai touché cette somme, je ferai passer mille cinq cents francs au compte de notre chère Henriette pour ce que je lui dois. Toute ma vie, je lui serai redevable de soins et d'amour ; mais il faut commencer par quelque chose et aller au plus pressé.

La séance de l'Académie où le prix me sera décerné aura lieu vers la fin de ce mois-ci. Elle sera présidée par M. Bur-nouf, mon professeur de sanscrit au Collège de France et mon ami le plus dévoué. Quant à l'an prochain, j'ai des espérances bien fondées pour une amélioration dans ma position, et j'espère que dans quelque temps je pourrai

vous causer une surprise plus agréable encore. Courage et espérance ! Ma plus grande joie, je vous l'assure, est de songer à celle que ces bonnes nouvelles vont vous causer, ainsi qu'à notre chère exilée. Votre bonheur n'est-il pas et ne sera-t-il pas toujours le mien ? Je vous écrirai dans quelques jours une lettre plus détaillée. Puisse tout ceci égayer et raviver un peu votre âme attristée par les épreuves de cette année !

Adieu, aimable et délicieuse mère, à vous de toute mon âme,

Votre fils plein de respect et de tendresse,

E. RENAN

166

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M. le comte André Zamoyski, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

Paris, 21 août 1848

Excellente amie,

Nous venons d'avoir notre première réunion pour l'agrégation. Elle a été purement préparatoire, et s'est bornée à l'exhibition des juges du concours, à la lecture du règlement et à l'appel nominal. Nous sommes beaucoup plus nombreux que je ne pensais. Il n'y a pas moins de vingt concurrents. Le nombre des places officielles mises au concours est de dix ; mais jamais ce nombre n'est atteint ; il n'est pas probable qu'il y ait plus de six admis. Le nombre des concurrents n'a rien du reste qui doive effrayer. A l'exception des deux élèves de l'École normale et de moi, tous sont professeurs et quelques-uns très vieux professeurs. Mais l'expérience a prouvé que les vétérans du professorat, ceux qui y ont usé des dix et des quinze années de leur vie, apportent aux épreuves peu d'avantages. On voit qu'un grand nombre de ceux qui se présentent cette année l'ont

fait par suite des réflexions que les derniers événements ont fait faire à chacun sur sa position. Ce sont des professeurs de province qui ont voulu se mettre en règle. J'en vois six ou sept qui peuvent être de sérieux candidats : les deux élèves de l'École qu'on dit fort distingués, un ancien élève de cette même École, qui en était sorti et que j'ai connu à la conférence de M. Jacques, deux ou trois autres, qui ont échoué aux dernières agrégations, mais en sont sortis avec d'honorables recommandations; car, à la suite de la liste des admis, la commission ajoute toujours quelques noms qu'elle recommande à la bienveillance du ministre, en attendant un meilleur succès.

Les juges du concours sont MM. Ozaneaux, président, Danton, Mallet, Jacques, Daunas. M. Ozaneaux est un homme d'une désolante nullité, et avec cela d'une très ridicule prétention. Il a écrit un livre de philosophie qui est un prodige de ridicule. A tout risque, j'aurais préféré M. Cousin, malgré ses boutades et ses caprices. C'est au moins une haute intelligence et peut-être après tout serais-je tombé dans ses bonnes grâces. Car avec lui c'était une affaire de loterie et d'humeur. Quant à M. Ozaneaux, il ne voit que le professorat, et ne veut pas qu'on regarde au delà. — M. Danton (neveu du trop célèbre rival de Robespierre) est un inspecteur de l'Académie de Paris, homme estimable et éclairé. Je l'ai vu plusieurs fois chez M. Garnier. — Je t'ai parlé de M. Jacques, excellent homme, qui me porte beaucoup d'intérêt. — M. Mallet est un ancien professeur de Paris, maintenant inspecteur, auteur de bons travaux sur l'histoire de la philosophie ancienne. — M. Daunas est un jeune professeur de province, qui a eu le bonheur d'être persécuté par M. de Salvandy pour témérités de doctrines, et qui maintenant est en grande faveur. Je l'ai vu passer avant-hier sa thèse de docteur.

Les épreuves de l'argumentation sont de deux sortes : compositions écrites rendant *admissible*; épreuves orales, formant la deuxième série et réglant l'admission définitive. Les compositions écrites sont au nombre de deux, une dissertation sur un sujet de philosophie théorique, une autre sur l'histoire de la philosophie; nous les ferons demain et

après-demain. — Les épreuves orales sont aussi au nombre de deux : 1<sup>o</sup> une argumentation sur un sujet indiqué, et durant de deux à trois heures. Tour à tour on attaque et on est attaqué sur le sujet proposé par un concurrent désigné au sort ; 2<sup>o</sup> une leçon d'une heure sur un sujet de philosophie. L'épreuve de l'argumentation est celle à laquelle je suis le moins préparé ; mais elle se passe toujours très mal.

Voilà, chère amie, l'état des choses. Toutes ces épreuves sont longues et difficiles. Nous n'en saurons guère le résultat avant un mois. Je puis dire sans vanité que nul des candidats n'apporte des titres antérieurs comparables aux miens ; nul, je crois, n'a rien publié. Mais nul aussi peut-être n'apporte une préparation *immédiate* moins complète. Je me suis laissé préoccuper jusqu'à ces dernières semaines par des travaux accessoires, des articles de *Revue*, etc., qui n'avaient qu'un rapport assez indirect aux matières du concours. Je ne sais si, somme toute, j'y aurai donné un mois ou six semaines. Enfin pour comble de malheur, ma santé, toujours si bonne, m'a fait défaut la semaine dernière, et c'est à peine si le travail de cette semaine, pour laquelle j'avais réservé une foule de travaux spéciaux, peut équivaloir à celui d'une bonne journée. Il faut dire néanmoins que cette préparation de la veille ne sert guère pour ces épreuves, et que l'essentiel est la maturité d'esprit, l'habitude d'écrire et de professer, qui ne peuvent pas s'improviser.

L'Académie a enfin rendu son jugement définitif. Il est tel que je devais l'attendre. Le rapport de la commission est très favorable ; on me l'a dit du moins, car je ne l'ai pas entendu. Le jour de la séance publique n'est pas encore indiqué. J'en suis bien fâché ; car je suis ainsi presque dans l'impossibilité de faire valoir ce titre pour l'agrégation. J'envoie à chacun des juges du concours un petit dossier de ce que j'ai imprimé de meilleur, avec le rapport du prix Volney, et j'y joins un mot où je parle du prix de l'Académie des Inscriptions. Mais une pièce officielle eût fait meilleur effet.

Adieu, excellente et bien-aimée sœur, écris-moi bientôt ; ma prochaine lettre t'informera du résultat du concours.



Compte toujours sur ma sincère et tendre amitié. C'est ta pensée, bonne Henriette, qui m'anime au milieu de tous ces travaux. Puissé-je contribuer à ramener la joie dans ta pauvre âme attristée !

Adieu, sœur bien-aimée,

E. RENAN

167

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

Paris, 4 septembre 1848

Ma chère amie,

Le succès a dépassé toute mon attente. Je suis le premier sur la liste des agrégés, et mes épreuves m'ont valu les témoignages les plus satisfaisants des juges du concours. Le rapport officiel doit être adressé aujourd'hui au ministre ; il sera publié dans quelques jours, et immédiatement je te le ferai passer. Les sujets des compositions écrites se rencontrèrent parfaitement avec ma manière et mes études spéciales. D'une part le *Droit de propriété*, sujet délicat, que j'ai pu et dû traiter avec la plus parfaite franchise sans me compromettre : « Droit fondé sur le travail, qui a semé doit moissonner. — Héritage, pure mesure de législation, non de droit naturel. — Limites de la propriété : le travail ne produit qu'avec tous et suppose la société, comme l'abeille ne fait pas seule son alvéole. Donc la société a un droit sur le travail individuel, droit qui ne peut jamais aller jusqu'à la spoliation. » Telle est, telle a été ma doctrine, laquelle n'a pas semblé trop hérétique. J'ai été le deuxième dans cette première composition. — L'autre sujet fut *L'École écossaise et son influence sur la philosophie française*. La philosophie écossaise est celle que je connais le mieux. Mais la seconde partie de la question étant toute d'histoire contemporaine, devenait fort délicate. J'ai encore été le second. Mais comme le premier de chacune des compositions était assez bas dans l'autre,

je me suis trouvé de fait le premier sur la liste des admissibles.

Sont venues les argumentations. Ici, chère amie, je le dirai franchement, je suis très mécontent de moi-même. Le sort m'a peu favorisé. Il m'a donné des antagonistes peu aimables et peu capables, des questions d'un médiocre intérêt et ne prêtant pas à la discussion (la morale de Locke et la logique d'Aristote). D'ailleurs cette guerre simulée ne m'allait pas, cette forme me gênait; enfin pour comble de malheur, j'étais à ce moment fort découragé. Toutes les fois que j'ai fait quelque chose, il est inmanquable que le lendemain je le trouverai détestable. Cela m'arriva pour mes compositions, je croyais être mal placé. Enfin est arrivée l'épreuve de la leçon. Ici, chère amie, laisse-moi te dire avec franchise des choses qui, dites à d'autres, ne seraient que ridicule et fatuité. Cette leçon, je t'assure, m'a révélé à moi-même pour la parole improvisée. Le sort m'avait donné pour sujet : La Providence et le gouvernement de l'univers. Ce magnifique sujet rentrait fort bien dans mes pensées habituelles, j'y ai rattaché toutes mes vues originales, surtout en ce qui concerne l'histoire et le développement de l'humanité. Ça été un vrai succès, et à ma sortie j'ai reçu les félicitations les moins suspectes de personnes qui pour la plupart ne me connaissaient pas. Une tirade demi-railleuse contre les partis qui exploitent à leur profit la Providence, qui veulent que Dieu ait aussi un drapeau et une cocarde, et font de leurs favoris des Joas et des Dieudonné, m'a valu de nombreux bravos. Enfin, chère amie, tous les juges du concours que j'ai entretenus, M. Jacques surtout, M. Ozaneaux lui-même, m'ont exprimé la plus haute satisfaction. Cette épreuve, la plus importante de toutes, et où j'ai eu une très grande supériorité sur tous les autres candidats, a décidé ma primauté définitive. J'en suis moins touché, je te l'assure, que de la conscience de ce que j'ai fait; car cette leçon m'est chère au cœur, et c'est ce que j'ai fait de mieux dans ma vie.

Voilà donc terminées à ma plus grande satisfaction, excellente sœur, ces épreuves qui me préoccupaient depuis si longtemps. Je n'ai réellement qu'à me louer de M. Oza-

neaux ; ce n'est certes pas un génie, mais c'est un bon homme, dans toute la force de l'expression. Je l'ai vu longuement ce matin. Il ne voit rien au delà du professorat, et m'a fortement dissuadé de rester à Paris. Il m'a promis tout son appui (qui est grand en qualité d'inspecteur général) pour une place de province. C'est là maintenant la grande affaire. Je vais à l'heure même voir M. Soulice, puis tout mon monde. En qualité de premier, j'aurai le choix des places vacantes. Que faire ! Écris-moi immédiatement sur ce point important. M. Ozaneaux me parlait de Rennes, peut-être Strasbourg. La tentation est délicate. Je vais ces jours-ci agir de tous les côtés. Je te ferai connaître les premiers résultats quand le rapport sera publié.

Le temps me manque pour prolonger cette conversation, chère amie. Les journaux et le rapport que je t'ai expédié (l'as-tu reçu ?) te parleront de la séance de l'Académie. Excellente sœur, puissent ces bonnes nouvelles adoucir ta tristesse ; que ton désespoir m'afflige, excellente amie ! Que je voudrais pouvoir te rapprocher des faits, afin qu'ils te parussent moins effrayants ! Compte au moins, chère amie, sur l'éternelle amitié de ton frère ; quelquefois tu parais si désespérée que tu as l'air de douter de moi-même. O ma sœur bien-aimée, comment te dirai-je tout ce qu'il y a pour toi au fond de mon cœur d'amour et de reconnaissance ?

Adieu, amie chérie,

E. RENAN

168

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 8 septembre 1848

Excellente mère,

Bonne nouvelle sur bonne nouvelle ! Je viens de me présenter au concours d'agrégation pour l'enseignement de la

philosophie, et j'ai été reçu dans le rang le plus honorable. Voilà bientôt trois semaines que durent ces concours, et je ne voulais pas vous en parler de peur de vous effrayer par le surcroît de travail que cette épreuve nécessitait. Tout est fini depuis hier, et bien que le rapport officiel n'ait pas encore été adressé au ministre, tous les juges du concours à qui j'ai parlé m'ont assuré que j'étais admis, et même qu'il était très probable que je serais le premier sur la liste par ordre de mérite. Cet ordre ne sera réglé que dans quelques jours, mais il est au moins parfaitement certain que je ne descendrai pas plus bas que la seconde place. Nous étions à peu près vingt concurrents, ayant longtemps professé pour la plupart ; six seulement ont été admis. Ces épreuves sont longues et nombreuses ; d'abord deux compositions écrites ; puis deux argumentations ou discussions publiques, dans lesquelles tour à tour on attaque un adversaire et on est attaqué par lui sur un sujet de philosophie ; puis une leçon publique sur un sujet indiqué vingt-quatre heures d'avance. Je suis sorti le premier des deux compositions écrites réunies. J'ai été beaucoup moins satisfait de mes deux argumentations. Mais ma leçon a eu un véritable succès. J'avais à parler sur la Providence et le gouvernement moral de l'univers. Je l'ai fait durant une heure et demie d'une manière qui a vivement captivé un nombreux auditoire et m'a valu les compliments les moins suspects de gens qui pour la plupart ne me connaissaient pas. Enfin, j'ai tout lieu d'être parfaitement satisfait de ces épreuves. Dans huit ou dix jours, le rapport de la commission sera publié, et je vous l'enverrai.

J'ai donc désormais, chère mère, le titre de Professeur agrégé de philosophie. Ce titre me donne droit à une chaire de philosophie dans un lycée (collège royal) ou, à défaut, à un dédommagement de six cents francs par an. Cette petite rente me suivra lors même que par une cause quelconque je cesserais d'enseigner ; alors me voilà rentier jusqu'à la fin de mes jours ! Qu'est-ce qui m'empêche maintenant de voler dans vos bras ? Rien sans doute, pourtant mon séjour à Paris est encore nécessaire pour quelques jours. Il faut que j'agisse et que je presse au minis-

tère afin d'être placé à Paris, s'il est possible. Cela est très difficile, néanmoins il y aura encore moyen de s'arranger. Tout cela m'entraînera encore un peu, mais soyez convaincue qu'aussitôt que je pourrai, je ne tarderai plus un jour. Eh mon Dieu ! peut-être sera-ce dans quelques jours !

Je suis si préoccupé que je n'ai pas songé à vous parler de la séance de l'Académie où j'ai été couronné. Il n'y manquait qu'une chose, c'était vous ou quelqu'un de nos amis. Je me console en songeant que bientôt nous nous reverrons. Oui, je l'espère... Adieu, vous savez combien je vous aime, combien mon bonheur est tout entier dans le vôtre.

Votre fils plein de tendresse et de respect,

ERNEST RENAN

169

ERNEST RENAN A ALAIN RENAN

Paris, 8 septembre 1848

Excellent frère,

Je t'annonce que je viens d'être reçu agrégé pour la philosophie, après les longues épreuves dont se composent ces difficiles concours. Quoique l'ordre des admis ne soit pas encore réglé d'une manière définitive, il est très probable que je serai le premier ; il est certain du moins que je ne descendrai pas plus bas que le second. Je suis le premier pour les compositions écrites réunies, ainsi que pour la leçon ; le seul concurrent qui me dispute la première place est le premier pour l'argumentation. Quoiqu'il en soit, ce point est secondaire ; l'important est que le titre m'ait été conféré. Je vais vivement agir pour obtenir une place à Paris. En cas que cela fût tout à fait impossible, il est probable que je demanderais un congé pour cette année ; je toucherais alors mon traitement fixe de six cents francs, et je pourrais en outre obtenir quelque suppléance éventuelle dans un des lycées de Paris. On m'a déjà demandé si la



chaire de philosophie à Rennes ne me plairait pas. J'avoue que la tentation est délicate. Il est pourtant bien essentiel pour mon avenir que je reste à Paris. Dans deux ou trois ans, cela ira tout seul; mais pour les premières années, c'est très difficile. Dis-moi ton avis sur ce point.

J'ai vu il y a quelques jours M. Marion. Il est indisposé depuis quelques semaines, et m'a chargé de te dire que telle était la cause qui l'avait empêché de t'écrire. C'est un excellent homme, toujours prêt à obliger. Le seul service du reste que je lui demande parfois est de me faire entrer à l'Assemblée nationale. Mille amitiés à la chère Fanny, et baisers aux petits neveu et nièce.

Tout à toi, cher ami,

Ton frère tout affectueux.

170

HENRIETTE RENAN A ERNEST RENAN

15 septembre 1848

Bien vainement, mon Ernest, je chercherais des expressions pour te dire ce que j'éprouve en apprenant ton second, ton double et si beau succès. Le cœur plein de ta pensée et de la plus douce émotion, je ne sais, depuis deux heures que je relis ta lettre, que verser des larmes de joie, que remercier Dieu des dons qu'il t'a accordés, que t'adresser intérieurement tout ce que la tendresse la plus vive peut inspirer en satisfaction et presque en reconnaissance. Ah ! mon ami, ne te récrie pas à ce dernier mot : laisse-moi croire que souvent mon souvenir t'a animé dans tes cruelles angoisses, laisse-moi me dire qu'il t'a aidé à les soutenir et à les vaincre, laisse-moi par conséquent te parler de gratitude pour ton courage et tes affectueux efforts... Quels travaux, quelle persévérance ! mais aussi quelle réussite, quelle moisson ! — Ernest, mon frère chéri, que ne puis-je te voir dans de pareils instants ! Que ne peux-tu lire dans tout mon être ce que je ne saurais rendre ici, l'impression de bonheur qui m'agite, et qui te ferait certai-

nement du bien si tu en pouvais comprendre l'étendue !... Ah ! que le ciel place dans ta vie de pareils dédommagements ! Il me semble que c'est aujourd'hui la meilleure prière que je puisse lui adresser. Que notre vieille mère va être heureuse ! Jouis, mon Ernest, jouis pleinement de ces joies que tu nous donnes, car elles sont bien réelles ; elles sont, sois-en sûr, bien senties. — Depuis que je savais le concours ouvert, un tel poids m'oppressait en prévoyant tes fatigues et tes craintes, que je faisais des vœux continuels pour en voir arriver le terme, pour en connaître le résultat, quel qu'il pût être. Juge par là ce que je ressens en voyant tout terminé plus tôt que je ne l'espérais, et d'une manière si brillante, si heureuse, que je n'eusse jamais permis à mon imagination elle-même de s'y arrêter... Merci, mon Dieu, de m'avoir donné quelques joies ! Merci surtout d'avoir choisi mon Ernest si cher pour en être l'instrument !... Oh ! pourquoi dois-je passer seule la soirée de ce jour ?

Il m'est bien difficile, mon ami, de te donner un conseil juste, et surtout éclairé, sur la question de savoir si tu dois tenir invariablement à habiter Paris, ou si tu dois accepter une place en province. Il y a un an, mon premier cri eût été certainement : Paris, Paris ! Mais ce qui s'est passé depuis cette époque a nécessairement beaucoup modifié mes idées à ce sujet. La ville qui a fait ou laissé faire ce dont nous venons d'être les témoins, ne peut plus m'inspirer la moindre confiance, la plus légère sécurité. Je crois d'ailleurs, quoique ce soit avec une douleur profonde, je crois, dis-je, qu'elle a connu ses plus beaux jours..., que la province terrifiée n'accordera plus une si grande force, ni morale, ni matérielle, à celle qui a fait un si triste usage de l'immense ascendant qu'on lui avait laissé prendre. — Donc je prévois que les départements garderont désormais chez eux, autant que possible, ce qu'ils donnaient depuis longtemps à Paris, et puiseront dans ce principe une plus grande dose de vie... Je n'ose dire ni oui ni non jusqu'à ce que tu aies pris quelques avis encore et que tu me les aies communiqués.

Que pense de ceci M. Soulice ? N'y aura-t-il aucune

place vacante à Paris ? Je pense que s'il y en avait, toute incertitude serait finie. — Que pense aussi M. Burnouf de cette question ? — Il doit, lui, t'engager à rester à Paris, et ceci est à mes yeux un grand argument. — Oui, je conçois que s'il faut en province se concentrer tout entier dans l'enseignement, ce serait à refuser ; jamais, mon ami, je n'aurai l'odieux courage de t'imposer le sacrifice de tes études de choix, de ta vie de goût... Ainsi, mon Ernest, si les départements te répugnent, s'il t'en coûte de quitter Paris, restes-y, mon bien-aimé : nous ne vivons qu'un temps, qu'un temps fort court, pourquoi nous torturer quand cela n'est pas nécessaire ?... Avant tout, je te demande de faire ce qui te sourit le plus ; en pareille matière, le goût personnel est très fort à consulter. J'ai, tu le sais, une foi entière dans ta raison ; je serai bien convaincue que tu auras choisi le meilleur parti, quel que soit celui qui t'arrête. Je crains qu'il ne soit difficile d'obtenir quelque chose à Paris, lorsqu'une fois l'on a été envoyé dans les départements ; et je ne voudrais pas entrevoir la province pour toujours. Rennes et Strasbourg seraient, après Paris, des villes propres à tenter ; ce sont de grands centres d'instruction ; elles possèdent l'une et l'autre des facultés ; — et pourtant je m'arrête quand il s'agit de t'y envoyer, tant j'ai peur de nuire à ton avenir en t'éloignant de Paris... — Écris-moi en détail, mon ami, le résultat de tes recherches et de tes démarches ; tout ceci me préoccupe beaucoup. — Pauvre esprit humain ! pauvre cœur de femme ! il faut toujours qu'ils s'agitent de quelque chose : hier, c'était le concours — aujourd'hui, c'en est la suite. — Tâche de voir MM. Garnier et Burnouf ; sans les connaître, j'ai une grande confiance en leur jugement ; n'ont-ils pas été les premiers à comprendre ce qu'il y a de supérieur et de distingué dans ton esprit, toi si modeste, toi qu'au premier instant il faut presque deviner ! Je souffre en pensant qu'il te faudra peut-être t'éloigner de pareils hommes. — Au nom de notre amitié, mon Ernest, je te supplie une fois encore de ne pas t'imposer là-dessus de pénibles sacrifices. Consulte tes goûts, et pour le présent et pour l'avenir ; en le faisant tu seras bien cer-

tain de compléter les grandes joies que tu me donnes en ce moment et dont je te remercie avec une si rare et si vraie affection. O mon Ernest, que n'as-tu pas été dans ma vie ! Non, non, non, sois-en bien assuré, je n'ai jamais douté de toi !

J'ai reçu, très cher ami, le rapport de l'Académie ; ai-je besoin d'ajouter que ç'a été avec un bien sensible plaisir ? — Les barbares au milieu desquels je vis avaient pesé cet imprimé comme si c'était une lettre, et me l'ont fait payer en conséquence ; mais n'importe, envoie-moi toujours le rapport de la commission du concours : j'obtiens de moi d'être économe en toutes choses, excepté quand il s'agit des joies qui me viennent de mon Ernest. — Le *Journal des Débats* a reproduit le rapport de l'Académie, ce qui m'a valu pour toi d'aimables compliments de tout mon entourage ; il en sera certainement de même du rapport de M. Ozaneaux. Très cher Ernest, qu'est-ce qui lui aurait dans ma vie si tu n'y étais pas ? qu'est-ce qui animerait mon cœur si tu ne le remplissais ?

J'ai passé à t'écrire, mon ami, cette soirée qu'il m'eût été pénible de consacrer à d'autres soins : depuis que j'ai ta lettre, toutes mes actions ont été purement mécaniques, car ma pensée ne t'a pas quitté un instant. Viendra-t-il un temps où nous partagerons de moins loin et nos satisfactions et nos craintes ? Oh ! Dieu le veuille ! — En attendant, aimons-nous toujours, car il n'y a que cela de stable et de consolant dans ce pauvre monde. Encore une fois, mon Ernest bien-aimé, merci de ta tendresse, merci des joies que tu me donnes.

H. RENAN

171

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 27 septembre 1848

J'ai bien tardé à vous écrire, excellente mère, souhaitant ne le faire que quand je serais arrivé dans mes affaires

à un résultat définitif. Quoique tout ne soit pas encore parfaitement terminé, je ne puis tarder plus longtemps, craignant de vous inquiéter par ce long silence. Il est décidé que je resterai à Paris ; mais quelles y seront mes fonctions, c'est ce qui ne sera bien éclairci que dans les premiers jours de la rentrée qui a lieu le 2 octobre. Il n'y a à Paris aucune chaire vacante, mais je serai suppléant pour les collèges de la rive gauche : Henri IV, Louis-le-Grand, Saint-Louis (présentement lycées Corneille, Descartes, Monge). Il arrive d'ordinaire qu'à chaque trimestre un des professeurs est empêché de faire son cours : pendant le temps qu'on le remplace, on reçoit le traitement fixe comme le professeur, mais non l'éventuel du collège. Tout cela est assez peu déterminé ; j'aurais pu avoir en province une place plus lucrative et plus fixe ; mais je tiens absolument à rester à Paris, afin d'être aux aguets des places vacantes. D'ailleurs, il faut que j'y sois cette année pour achever mes deux thèses de docteur. Alors, supposé qu'il n'y ait point à Paris avant quelques années de places vacantes, je pourrai accepter en province une place de suppléant de faculté. Ces places sont très agréables. Elles se réduisent à faire deux leçons d'une heure par semaine aux amateurs qui veulent venir au cours. D'ailleurs, comme l'enseignement des facultés ne dure guère que six mois de l'année, je pourrai passer à Paris tout le temps dont j'aurai besoin pour mes travaux. Voilà mon plan ; mais pour cela, il faut être docteur. Du reste, parmi les places vacantes de province, entre lesquelles j'ai eu le choix comme étant sorti le premier de l'agrégation, il n'y avait rien qui me convînt. On m'avait d'abord parlé de Rennes, puis de Strasbourg ; mais il se trouve que les professeurs de ces deux villes qui, disait-on, devaient passer ailleurs, n'ont pas voulu quitter leurs chaires. En sorte que le meilleur de ce qu'on m'offrait ailleurs ne valait pas grand-chose. Du reste, le ministre actuel, qui sent bien qu'il n'y est pas pour longtemps, ne s'occupe de rien. Il laisse tout à faire aux bureaux, et ces gens font cela comme une pure affaire mécanique. Je suis encore en litige avec eux relativement à mon traitement fixe. Je soutiens que



mes fonctions de suppléant ne constituant pas une place régulière et n'entraînant pas de nomination officielle et brevetée, j'ai droit à mes six cents francs, comme si je n'avais pas de place. Ils prétendent au contraire que l'administration m'ayant agréé pour ces fonctions et m'ayant d'ailleurs offert des places brevetées en province, elle est quitte envers moi. J'en ai appelé directement au ministre et au conseil (jadis royal) de l'Instruction publique. J'espère gagner mon procès, car j'ai pour moi des antécédents. Il faut montrer bec et ongles avec ces gens-là ; autrement ils vous tondraient bien ras. Depuis la République, ils sont devenus très chiches. Ah ! qui nous rendra les *ministres magnifiques* !

Tout cela va encore m'entraîner dans bien des longueurs. Hélas ! que ne puis-je voler immédiatement dans vos bras ! Non, je ne puis renoncer à l'espérance que nous avions caressée de nous embrasser avant la fin de cette année. Mais si vous saviez dans quel labyrinthe d'embarras entraînent toutes ces affaires ! Il faut au moins huit jours pour recevoir une réponse à chaque lettre ; autant pour avoir une audience, et cela en attendant des demi-journées entières. Je serais désolé de vous donner des espérances que je ne pourrais remplir ; j'aime mieux donc ne fixer encore aucune époque. Si après la rentrée j'avais quinze jours ou trois semaines de libres, j'en profiterais. A Pâques, ou mieux encore à l'époque de Noël et du jour de l'an (mais la saison est si mauvaise à cette époque !) cela serait certainement possible. Enfin, s'il m'était absolument impossible de réaliser mes désirs pour cet hiver ou cet automne, j'aurai certainement passé ma thèse vers le mois de mai ou juin. Immédiatement, je pourrais partir, et alors nous compenserions l'arriéré ; car je pourrais passer avec vous deux ou trois mois. Mais je ne renonce pas à avoir plus tôt ce bonheur. Cela me coûterait trop.

J'ai reçu mes deux mille francs de l'Institut, non pas en porcelaine, mais en bons billets de banque. Soyez donc rassurée sur la fragilité de ce prix. Adieu, bonne et chère maman ; comment vous exprimerai-je mon éternelle et inal-

térable tendresse ? En vous embrassant bientôt peut-être.  
Votre fils plein de respect et d'amour,

E. RENAN

172

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*M<sup>lle</sup> Renan, chez M. le comte Zamoyski, Nouveau-Monde,  
Varsovie (Pologne)*

[30 septembre 1848]

Mon Dieu ! ma sœur bien-aimée, dans quelles angoisses me jettent les quelques lignes que je reçois à l'instant ! Je savais bien, excellente amie, que le choléra était à Varsovie ; mais nos journaux étaient loin de nous le représenter comme aussi terrible, et en voyant sa marche rapide vers l'Occident, je ne savais si, en te suppliant de revenir, je ne te ferais pas quitter un pays où il cessait pour un autre où il allait commencer. Que ta lettre me terrifie ! Et encore qui sait si tu nous dis tout ! Voilà, chère amie, ce à quoi aboutissent ces fatales réticences que tu gardes envers moi pour ne pas m'effrayer. Maintenant, durant des semaines, je vais être dans des angoisses sans remède, puisque tes lettres elles-mêmes, j'en suis sûr, ne seront pas l'expression pure de ce qui est. Au nom du ciel, ma fille bien-aimée, au nom de notre amitié, ne me cache rien, jure-moi que tu n'adoucis pas de cruelles vérités, tu serais coupable de me le refuser, et après me l'avoir promis, de m'abuser encore. Écris-moi tous les trois ou quatre jours, *quelques lignes* seulement, mais n'y manque pas, à moi directement ; je t'en prie. Comment t'exprimer, ma chère fille, l'état d'esprit où je me trouve ! Te voir dans un état maladif, analogue à la contagion régnante, dans un pays infesté de cette contagion !... Fais-moi écrire, si tu ne le peux, si cela te fatigue ; mais que j'aie des nouvelles et des nouvelles vraies, durement vraies, s'il le faut, n'im-

porte. Il est trop tard pour te dire de partir. Mais veux-tu que je parte ? je suis libre, rien ne me retient ; je t'en conjure, ne m'épargne pas. Oh ! si je venais à ne plus te revoir, Henriette bien-aimée, ma vie serait empoisonnée à tout jamais, je ne me le pardonnerais pas, je ne te le pardonnerais pas à toi-même. Faudra-t-il attendre une réponse à cette lettre ? Non, jamais les maux de l'absence ne m'avaient paru plus cruels.

Il est parfaitement faux, chère amie, que le choléra ait éclaté parmi nous. Quelques cas de choléra sporadique, tels qu'il s'en présente en tout temps, mais qui dans cette circonstance ont attiré davantage l'attention, ont seuls donné occasion à ce bruit. Que nous l'ayons tôt ou tard, c'est assez probable ; mais mon bon tempérament, ma sobriété habituelle, la salubrité de ce quartier, la bonté de la nourriture ici (et ce ne sera pas une des moindres raisons qui m'engageront à ne pas changer de domicile), les précautions que je peux prendre, grâce à Dieu, me mettent dans la position la plus favorable relativement à ce fléau. S'il sévissait d'une manière tout à fait exceptionnelle, je ferais le voyage de Saint-Malo, que maman me supplie de faire immédiatement, et que je m'efforce d'ajourner à Pâques ou au-delà par tous les moyens possibles. Confie-toi à ma raison. Notre vie n'a-t-elle pas un double prix, du moment où par l'amitié elle se rattache intimement à celle de l'autre ?

Je ne te parlerai pas cette fois en détail de mes affaires. Tout va bien, très bien même. Je resterai à Paris comme agrégé suppléant des collèges, et spécialement de ceux de la rive gauche. Ces classes sont bien payées ; j'aurai en outre mes six cents francs ; si un professeur s'absente pour un trimestre ou plus, j'aurai le traitement fixe, mais non l'éventuel du collège. Tout cela est peu déterminé, mais enfin suffisant pour cette année. J'ai fait une foule de connaissances depuis quelques semaines, soit par mon prix de l'Institut, soit par mon agrégation ; M. Guigniaut, secrétaire général du Conseil de l'Université, Jules Simon, avec qui je suis devenu fort intime du premier coup, en qualité de collaborateur dans *la Liberté de penser* (il est

député des Côtes-du-Nord, tu sais), M. Cousin, même, quoique d'un peu loin encore. Je te conterai tout cela plus tard. — J'avais d'abord songé au concours pour les facultés qui aura lieu en novembre prochain. J'en ai parlé à M. Guigniaut, qui m'en a dissuadé par d'excellentes raisons, et en m'assurant expressément que dès à présent je pourrais obtenir ce à quoi ce titre donne droit, une suppléance de faculté de province. — Mon plan est désormais irrévocablement fixé. Rester à Paris cette année, achever mes thèses; puis, s'il n'y a pas de place vacante à Paris, demander une suppléance de faculté en province. J'y aurai alors tout droit. Ces places sont de toutes les sinécures les plus agréables : parler deux heures par semaine devant cinq ou six désœuvrés, voilà tout. D'ailleurs les cours de faculté ne durent que six mois environ, je serai libre de faire de longs séjours à Paris. Et quant à mes travaux favoris, j'aurai tout loisir. Mon travail sur l'histoire des études grecques peut parfaitement se revoir en province, d'autant plus que je ne tiens pas de cœur à cet essai comme à mon ouvrage sur les langues sémitiques. Si je peux éviter la province pour quelques années, assurément ce sera là, je crois, le meilleur moyen d'utiliser ce temps d'attente. Que dis-tu de ce plan ? Mais tu vois qu'il est de rigueur pour cela de rester à Paris cette année. Ce n'est pas certes sans y avoir sérieusement réfléchi que je m'y suis déterminé, tant les positions y sont précaires par suite des circonstances où nous sommes. Mais il faut risquer quelque chose : je ne pouvais en aucune façon achever mes thèses en province, et en supposant même (ce que j'ai peine à croire) que j'eusse pu obtenir ce que me disait M. Guigniaut, il m'eût été pénible d'ajourner ce travail. — Le rapport de M. Ozaneaux n'est pas encore imprimé. — J'ai touché les deux mille francs de l'Institut, et les ai déposés chez Alain.

Excellente amie, je t'épargne tous les détails, j'aurai tant à te dire. Mais la tristesse où m'a plongé ta lettre ne me permet qu'une pensée. Faudra-t-il, grand Dieu ! rester quinze jours en cet état, jusqu'à ta prochaine lettre ! Oh ! mon Henriette chérie, que nous aurons chèrement

acheté les jours de repos et de calme, si tant est que la Providence nous les destine.

Pense à moi, ne me cache rien, aime-moi toujours.

E. RENAN

173

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M. le comte André Zamoyksi, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

Paris, 22 octobre 1848

Enfin, excellente amie, je puis m'entretenir avec toi en toute liberté d'esprit et te parler d'autre chose que des terribles inquiétudes où j'ai passé les dernières semaines, par suite de ta maladie. Que je te remercie de venir au-devant de mes craintes par tes lettres fréquentes ! Je ne puis croire d'ailleurs que tu sois assez cruelle envers moi pour me jouer de fausses espérances, et me présenter ton état comme plus satisfaisant qu'il n'est en effet. Je vais cette fois te raconter avec détails tous les faits dont je ne t'ai présenté la dernière fois que les résultats. Dirai-je même que, pour ne pas t'affecter dans ton état maladif, je t'avais caché plusieurs circonstances qui m'ont fait bien souffrir ? Cette fois au moins je vais être complet, et te dire les phases diverses par lesquelles a passé notre affaire pour arriver au point où elle en était quand je t'écrivis et où elle est encore.

Ainsi que je te l'ai déjà dit, chère Henriette, aussitôt que le résultat du concours eut été connu, je consultai sur les démarches à faire toutes les personnes dont le conseil pouvait m'être utile. Le premier résultat fut de connaître l'impossibilité absolue d'obtenir cette année une chaire à Paris, au moins comme titulaire. La plupart des chaires de Paris avaient été dédoublées dans les années précédentes, à cause du nombre des élèves : les rentrées ayant été cette année très faibles, la plupart des classes ont été réunies en



une seule, en sorte que, bien loin qu'il y eût des places vacantes, plusieurs professeurs divisionnaires de Paris ont dû refluer en province ou n'obtenir que des places provisoires. La question était donc : Faut-il accepter en province, ou demander à rester à Paris en disponibilité ? Tous les universitaires purs, les inspecteurs qui présidaient le concours, et autres, n'ayant en vue que le professorat, m'engageaient très fortement à aller en province, et semblaient même me faire entendre que la demande contraire pourrait être mal interprétée. J'aurais l'air, disaient-ils, de vouloir garder mon titre pour moi seul, et de refuser mes services à l'Université. Depuis quelques années d'ailleurs, on montre la plus grande rigueur pour exiger que tous les agrégés passent par la province durant un temps plus ou moins long, et cela, à cause des vives réclamations des professeurs de province eux-mêmes. — D'ailleurs, me disait-on, l'administration actuelle n'admet aucune considération littéraire ou scientifique : elle regarde le titre, le temps de services, voilà tout ; elle classe ensuite d'une façon toute mécanique. Tout se fait par le chef de bureau (M. Lesieur) ; le ministre, à qui il serait bien difficile de prendre au sérieux des fonctions qu'il n'exercera plus dans quelques jours, ne fait que signer. Les inspecteurs, les membres du conseil n'ont aucune influence. Ah ! si nous étions au temps de M. Villemain ou de M. Cousin, me disait-on, à la bonne heure !... Tout cela m'attristait profondément. — Cependant toutes les personnes vraiment éclairées et comprenant la science me conseillaient de rester à Paris à tout prix, et mieux que personne j'en voyais l'absolue nécessité. Mes thèses ne peuvent s'achever qu'à Paris ; leur succès peut décider de tout mon avenir. Avec le titre de docteur, l'École normale peut s'ouvrir ; je suis presque assuré d'une suppléance de faculté en province ; je me place au moins dans un rang distingué et tout à fait à part. Enfin, excellente amie, après bien des hésitations, il fut décidé que je resterais. — Je vis M. Soulice. Avec les meilleures intentions du monde, je dois dire qu'il me leurre un peu. Il me détourna d'adresser une demande directe pour rester à Paris, et obtenir une suppléance : il me promit de tout faire par lui-

même. J'obéis, et ce fut une grande faute. Soit qu'il n'ait pas exercé toute l'influence qu'il aurait souhaitée dans une affaire qui n'était pas de son ressort immédiat, soit toute autre cause, il s'ensuivit un incident fort désagréable. Mon nom tomba dans la machine administrative : il fallait me placer, on m'appliqua au premier vide qui se présenta, et je fus nommé professeur de philosophie au lycée de Vendôme, lycée de troisième classe érigé depuis un an seulement à la place de l'ancienne institution de plein exercice, avec deux mille cinquante francs d'appointements, et sans espérance d'éventuel ! Tous ceux à qui je l'ai dit (et je l'ai dit le moins possible) en ont jeté les hauts cris, et en ont ri comme d'une très comique aventure, et d'un charmant exemple de la loterie des nominations. Ni moi, ni personne, ni les bureaux eux-mêmes ne prîmes la chose bien au sérieux. Les uns me disaient d'accepter : je serais à quelques heures de Paris, j'aurais trois ou quatre élèves, que je confierais à quelque maître d'étude, et je passerais mon temps à Paris. Des personnes sérieuses me disaient cela. — D'autres (les universitaires purs) me disaient de réclamer en province une place plus convenable. — D'autres enfin me disaient de profiter de cette offre ridicule pour demander à rester en disponibilité. Je suivis ce dernier parti ; toutefois on m'avait tellement effrayé des difficultés que cela pourrait offrir que je crus devoir intéresser à mon affaire M. Guigniaut, M. Jules Simon, et enfin M. Cousin lui-même. Ce fut bien inutile pour ma demande ; mais ce fut une excellente occasion pour entrer en relations avec ces hommes distingués. J'y reviendrai bientôt. — Ma demande fut accordée sans difficulté ; mais, comme si cette chicaneuse bureaucratie eût voulu pousser jusqu'au bout les tracasseries, on me disait dans la lettre que je n'aurais pas mon traitement d'agrégé. C'était une illégalité. — La règle est que tout agrégé qui n'est point en possession d'un titre officiel a droit à un dédommagement de six cents francs. Il est vrai que la législation universitaire est sur ce point assez peu définie. L'agrégé qui a refusé une place qu'on lui offrait, ou qui abandonne le professorat, y a-t-il droit ? ou bien l'administration est-elle libérée envers lui par les

offres qu'elle lui a faites ou qu'elle est censée lui faire ? Il n'y a pas d'arrêté précis sur ce point : mais la pratique constante, surtout des dernières années, a été favorable aux agrégés. J'ai immédiatement réclamé, et il a été fait droit à ma demande. Ainsi, chère amie, me voilà définitivement arrivé au but que je m'étais d'abord proposé, mais après bien des tourments et de pénibles expériences. J'ai vu depuis M. Lesieur. Je n'ai qu'à me louer de son accueil, il a été on ne peut plus honorable : on lui avait depuis parlé de moi. Il m'a exprimé ses regrets sur les embarras qu'on m'avait causés, et m'a demandé si j'accepterais un lycée de seconde classe (Amiens, Angers, Dijon, Orléans, Tours, Grenoble, Besançon, etc.), avec trois mille francs au moins d'appointements. J'eusse fait mentir toutes mes démarches antérieures et les raisons que j'avais alléguées, en disant : oui. J'ai répondu non résolument. Du reste il a été expressément convenu que mes services commençaient à compter dès cette année. — Je lui ai parlé ensuite des suppléances à Paris. On peut obtenir le titre officiel de suppléant, soit pour un collège, soit pour plusieurs collèges de Paris. Ce titre est rare et n'a aucun avantage réel. M. Lesieur n'a pas eu l'air très disposé à l'accorder, et je n'ai pas insisté. Mais il m'a assuré qu'il ne nommerait pas de suppléant officiel pour les collèges de la rive gauche : lycées Corneille (Henri IV); Descartes (Louis-le-Grand) ; Monge (Saint-Louis), et m'a autorisé à me présenter aux proviseurs. La chose était toute faite pour Descartes, où j'ai déjà suppléé M. Jacques, et pour Corneille, où je suis connu : elle s'est faite sans difficulté pour Monge, où j'ai également été accepté. Il est bien probable que quelque cause viendra rendre permanente une de ces suppléances, et alors ce sera avantageux. Les classes volantes sont rétribuées à raison de huit francs. Elles sont peu nombreuses dans les premiers mois. — J'ai de plus été chargé il y a quelques jours de la préparation littéraire à l'École de Saint-Cyr dans une des écoles préparatoires de ce quartier. Ces leçons me sont très bien payées. En ajoutant tous ces gains éventuels à mes six cents francs fixes et à ce dont je suis défrayé ici, et que j'évalue à mille francs, j'atteindrai presque le chiffre que j'aurais eu dans

une place en province, et cela avec aussi peu d'occupations que possible. — M. Crouzet, sachant que je restais à Paris, m'a vivement sollicité de demeurer chez lui. Toute l'année dernière, je n'ai eu réellement qu'à me louer de ses procédés. Il a été au-devant de la principale difficulté, en m'offrant une clef du salon, situé au premier, afin d'y recevoir les personnes que je ne voudrais pas faire monter dans ma chambre. Grâce à quelques réparations que j'ai demandées pour ma chambre, elle a cessé d'être une glacière. Enfin ma pension a été fort améliorée. Je mangeais auparavant avec les maîtres d'étude, en même temps que les élèves, et des mets semblables aux leurs. Quelques jeunes gens étant venus cette année à titre de pensionnaires libres, nous formons avec les maîtres de la maison une nouvelle table beaucoup mieux servie (on ne peut réellement désirer mieux) et surtout à des heures plus commodes. Sois donc complètement rassurée sous ce rapport, bien futile sans doute en lui-même, important dans une année où les précautions sanitaires seront de rigueur.

Au milieu de ces préoccupations, la plupart pénibles et humiliantes, j'ai eu, chère amie, la plus vive consolation que j'aie éprouvée, depuis que je suis entré dans la carrière scientifique. Je t'ai dit que j'avais cru devoir en appeler à M. Cousin pour le succès de mes démarches au ministère. Bien que je ne le connusse pas, cette démarche n'avait rien d'inconvenant. C'était le prendre pour ce qu'il a été et ce qu'il méritait d'être, le chef de l'enseignement philosophique. Dans ma lettre, je parlais de mes thèses, de mes travaux. M. Cousin habite maintenant la campagne : il ne vient à Paris que le vendredi pour le conseil. On tarda à lui remettre ma lettre; dans l'intervalle je reçus réponse du ministère; mais huit jours après, je reçus de M. Cousin la lettre la plus bienveillante, où, tout en s'excusant de la façon la plus piquante sur son impuissance dans l'état actuel de l'administration, il me faisait ses offres et m'invitait à aller en conférer avec lui, au conseil, le vendredi suivant. J'en étais là lorsque je t'écrivis ma dernière lettre, je ne soupçonnais pas quelle pourrait être cette entrevue. Elle a dépassé toutes mes espérances. Ni M. Garnier, ni



M. Burnouf ne m'avaient dès le premier abord reçu d'une façon aussi distinguée. Cet homme est ravissant dans sa parole abandonnée; je comprends maintenant ce que tous ceux qui le connaissent appellent la verve admirable de M. Cousin. C'est le mot : il se lance avec une naïveté charmante, et vous prend de suite sur le plus haut ton, sans aucun égard aux banalités des formes convenues. Dès les premières phrases, il est question de la philosophie et de Platon, ou de l'idée qui ce jour-là le possède; et cela sans aucune emphase, avec une sorte de ton familier très pénétrant. Enfin il est difficile d'aborder son homme de plus près qu'il ne le fait. Je ne puis te répéter toutes les délicieuses choses qu'il m'a dites. J'ai vu qu'il me connaissait fort bien : il est ravi de ma thèse sur Averroès, surtout : il a beaucoup travaillé ce sujet, et m'a promis tous les renseignements qu'il a recueillis, et dont plusieurs sont tirés de sources complètement inédites, qui lui avaient été communiquées. Il m'a plusieurs fois répété d'aller souvent le voir, et je ne m'en ferai pas faute, sitôt qu'il sera de retour. Enfin, chère amie, c'est une bonne fortune; car, je t'assure, il m'est impossible de te donner une idée de l'excellent ton de cette première entrevue.

Il paraît que le rapport détaillé de M. Ozaneaux ne sera pas publié cette année. Je ne sais pas du tout pourquoi : aucun rapport sur les concours d'agrégation n'a encore paru au *Journal de l'Instruction publique* et ce qui me fait croire qu'il n'en paraîtra pas, c'est qu'on y a inséré les jours derniers un *article non officiel*, où le concours de philosophie était apprécié dans ses caractères généraux. A un seul endroit, l'auteur, que je ne connais pas, a mêlé des noms propres. Il a loué dans mon argumentation la *finesse et la variété d'aperçus*.

Parlons d'autre chose, excellente amie. Non certes, ce n'est pas moi qui ai songé à un *remboursement* avec toi, chère Henriette. Ce mot est trop prosaïque; jamais la chose ne s'est ainsi formulée dans mon esprit, et à vrai dire, je serais fort embarrassé, s'il me fallait te rembourser, puisque rembourser il y a, ce dont je te suis redevable. Non, non; jamais il ne sera question de telles platitudes entre nous. Tu



comprends toutefois qu'il n'y avait aucun inconvénient, et qu'il pouvait y avoir quelques avantages à ce que je fisse passer quinze cents francs à ton compte. Puisque nos comptes sont en commun, cela ne pouvait, dis-je, avoir le moindre inconvénient, et c'est à ce point de vue que je l'ai envisagé. Mais la preuve que j'y tenais fort peu, et que je n'y voyais qu'une pure affaire de forme, c'est que j'y ai renoncé d'après des réflexions ultérieures que je t'ai communiquées.

Comme la tienne, chère amie, ma pensée se porte sans cesse vers la question désormais permanente de ton retour. Je suis convaincu que la grande commotion qui agite en ce moment l'Europe ne se terminera que par une vaste guerre, qui, dans un espace de temps plus ou moins rapproché, viendra trancher nos délibérations. Toutefois, lors même que tant de nationalités ébranlées et de principes mis en lutte parviendraient à se faire leur place respective sans ce terrible moyen, il y aurait lieu, chère amie, d'agiter entre nous cette grave question ; et pour ma part, je la trancherais, comme je l'ai toujours fait, dans le sens du retour le plus prompt. Il est trop clair, chère amie, que si nous n'écou-tons que nos sentiments, toute délibération serait inutile ; il s'agit de savoir si ce parti est aussi sage aux yeux de la raison qu'il est désirable pour notre amitié. Je n'hésite pas à répondre oui, chère amie. Je sais bien que les circonstances sont loin d'être favorables. Mais c'est surtout en vue de l'avenir que je commence à croire que ton séjour en France devient rigoureusement nécessaire. Le jour viendra, je n'en doute pas, où l'éducation des femmes recevra une organisation officielle et générale. Si, après tes longs travaux, tu ne voulais pas encore te réduire à un repos absolu, ce serait là seulement que je verrais pour toi des dispositions convenables. Or tu comprends, chère amie, qu'un séjour trop prolongé à l'étranger, en t'empêchant de te faire connaître parmi nous, ne pourrait t'être que préjudiciable en vue de cet avenir. Un ouvrage serait le meilleur titre : les excellents articles que tu donnes à M<sup>lle</sup> Ulliac, complétés par d'autres, coordonnés entre eux, et enrichis au moyen des nouvelles sources que tu trouverais parmi nous, n'auraient-

ils pas une unité suffisante ? As-tu quelques idées à toi, sur la possibilité de l'organisation de l'éducation des femmes, sur quelque chose qui fût pour elles ce que l'Université est pour les hommes ? Que cela serait actuel, et dans quelle pénurie nous sommes à cet égard ! Tu tracerais le programme, tu dessinerais les traits généraux, sans entrer bien entendu dans trop de détails. Tu sais que le ministre Carnot avait annoncé une réforme sur ce point. Il est permis de croire que la nouvelle institution n'eût pas été des plus libérales ; l'intention du moins était bonne, et je suis convaincu qu'on la reprendra. C'est une chose désolante qu'il n'y ait dans le système actuel aucune place officielle pour l'enseignement des femmes, que tout soit livré au caprice et à la mesquinerie des établissements particuliers. J'ai feuilleté quelques recueils de législation universitaire, et n'ai rien trouvé. Les maisons de la Légion d'honneur sont, je crois, dirigées par des congrégations religieuses, et les dames inspectrices, à ce que l'on m'a dit, ne reçoivent pas de traitement. En vérité, s'il y avait eu quelque possibilité de ce côté, nous eussions pu tenter. Tu comprends au moins que pour faire naître et saisir les occasions, il faut que tu sois parmi nous.

Ce sera moi toutefois, chère amie, qui pour le moment t'engagerai à attendre quelques mois. Le pays que tu habites vient de payer sa dette au fléau qui nous menace à notre tour. Il serait malavisé de courir en poste avec le choléra, et de sortir du pays où il vient de sévir pour entrer dans le pays où il va peut-être sévir. Je dis peut-être ; car, à voir la progression toujours décroissante de son intensité en Angleterre et en Hollande, on pourrait croire ou qu'il ne nous atteindra pas ou qu'il ne se montrera que comme une de ces maladies de saison auxquelles on est exposé en tout temps. Quoi qu'il en soit, chère amie, il faut attendre que le fléau ait nettement exprimé ses intentions. Ce ne doit plus être entre nous qu'une question de quelques mois. Il est tout à fait décidé que, de manière ou d'autre, je prendrai l'an prochain une position définitive, qui avec le simple revenu de tes fonds pourra nous suffire. Quant aux fonds, il faudra poser en principe de n'y pas toucher. Quel que soit

l'avenir qui nous est réservé, je ne puis croire que le fruit du travail soit jamais atteint. Ne t'imaginer pas, je t'en supplie, que les extravagants qui veulent bouleverser pour bouleverser soient réellement forts, comme on pourrait le croire à leurs cris, et aux alarmes des bons bourgeois. Le parti fort est celui qui veut l'amélioration du sort de tous et la réhabilitation du travailleur par des moyens vraiment sociaux, et par le changement de nos mœurs ploutocratiques. Voilà ce qui se fera à travers bien des oscillations et peut-être aussi, il faut le dire, car c'est la loi fatale des révolutions, par l'emploi transitoire de moyens regrettables. Certes, bien des choses vont mal et très mal parmi nous ; mais déjà l'amélioration est grande. Déjà ce petit parti, qui n'était que l'incapacité exclusive, et qui prenait la France comme une mine de places à exploiter, est profondément percé. Un parti a pu prendre une initiative ; mais la France seule, j'entends les capacités de la France, feront la vraie révolution, celle qui n'aura pas de nom exclusif, celle qui n'appartiendra pas aux républicains ni aux socialistes, mais sera la conséquence naturelle de la marche de l'humanité. Rassurons-nous donc sur l'avenir. Notre fonds est assez léger pour qu'il puisse traverser les mauvais jours, et quant à notre position sociale, elle ne peut que s'améliorer, quand les résultats définitifs seront acquis.

J'ai reçu les trois mille francs en ton nom, et les ai fait passer à Alain, qui m'en a accusé réception. Notre mère me parle dans toutes ses lettres de ton retour. Adieu, excellente amie, quelles que soient les épreuves qui nous attendent, appuyons-nous sur notre affection réciproque. Celle-là au moins ne nous manquera jamais.

Adieu, excellente Henriette.

E. RENAN

HENRIETTE RENAN A ERNEST RENAN

5 novembre 1848

Pour mon frère.

Oui, mon bien cher Ernest, ce que je t'ai dit de ma santé est de la plus scrupuleuse exactitude. Je suis tout à fait remise du choc que j'ai éprouvé, et de tant de souffrances, il ne me reste qu'un peu d'irritation dans les voies digestives; fait qui est la conséquence infaillible du genre de mal que j'ai senti. Cette irritation, d'ailleurs, disparaît aussi graduellement, et dès qu'il ne sera plus question ici de choléra, je cesserai de m'en occuper. Je continue à manger peu, mais je digère bien ce que je mange; et la preuve c'est que je souffre presque toujours plus quand j'ai l'estomac vide qu'après mes repas. Je t'assure, mon bon Ernest, qu'il n'y a plus à penser à cette secousse. — Quant au fléau qui me l'a attirée, j'en ai peu de nouvelles, mais je sais qu'il ne disparaît pas encore entièrement. On en était, il y a une semaine, à plus de vingt cas par journée, et cela après trois mois de ravages, dans une population qui est à peine le dixième de celle de Paris. Pendant très longtemps il y avait plus de deux cents cas par jour, l'armée non comprise. — Non, mon ami, l'Europe occidentale ne verra pas de tels désastres : d'abord parce que la contagion est encore plus faible ici qu'en Russie, et qu'elle perd toujours de son intensité en s'éloignant de son berceau; ensuite parce que l'on a dans ces deux contrées, en général, l'habitude de nourritures horribles, de choux aigris et crus, des concombres verts, d'affreux mélanges; et enfin parce qu'il y a dans le caractère des habitants de ce pays une indifférence si prodigieuse, qu'ils ne prennent pas la moindre précaution pour éloigner le mal ou le rendre moins violent. On attribue à la religion des Turcs leur apathie en pareille matière; je ne crois plus qu'elle dérive entièrement des préceptes du

Coran : je vis au milieu de chrétiens fort zélés, et quand je leur parle de quelque très simple mesure sanitaire, du danger qu'il y a en ce moment à faire telle ou telle imprudence, on me répond tranquillement : « Il n'en sera ni plus ni moins ; à la volonté de Dieu ! » et là-dessus on laisse tout aller. — C'est une étude curieuse que d'observer, dans ces peuples divers, combien est insensible la gradation qui conduit à des systèmes fort opposés. Qu'on aille directement de Paris à Constantinople, on reste sans doute ébahi ; je ne doute pas qu'on ne le fût infiniment moins si l'on prenait la route de l'Allemagne, de la Pologne et de la Russie, en séjournant dans chacune de ces contrées. Il arriverait certainement un jour où l'on s'apercevrait plus que les autres qu'on est en Turquie ; mais la différence ne serait pas énorme. — Me voilà loin de l'horrible calamité dont je te parlais, mon ami. J'espère que le froid va bientôt la faire complètement disparaître. Jusqu'à présent il s'est peu fait sentir, et une grande humidité a laissé l'atmosphère d'une douceur phénoménale sous cette latitude ; cependant les froids rigoureux ne peuvent plus tarder : j'ai vu une fois, à la Toussaint, treize degrés Réaumur au-dessous de zéro.

Que de soucis, mon Ernest, que de tracasseries tu as eu à supporter avec ces bureaux de l'Instruction publique ! Pauvre cher ami ! il faut donc que ton entrée en ce monde soit obstruée de milliers d'épines ! et n'était ta haute prudence, ton admirable capacité, il y en aurait encore bien d'autres ! Tes décisions et ton plan sont remplis de sagesse ; je ne sais en quoi on y pourrait trouver à redire. — J'apprends avec une grande joie, cher ami, que ta vie d'intérieur s'est améliorée ; mais prends garde d'avoir cherché de riantes couleurs pour calmer des appréhensions que tu sais, j'en suis sûre, justement pressentir. Du feu dans ta chambre, je t'en supplie, mon Ernest bien-aimé. Quels arrangements y a-t-on faits pour qu'elle soit moins froide ? La cheminée y est-elle bonne ? Au nom de ta vieille sœur, chauffe-la au moins tous les soirs. — Je vois que pour la table tu es dans la situation où j'étais la dernière année que j'ai passée à l'institution de la rue Saint-Jacques. Ces tables d'exception sont ordinairement bien servies dans de pareils établissements ;



du moins celle où je m'asseyais l'était-elle à un haut point. Puisse-t-il en être ainsi pour toi, mon bon et si cher ami ! — Je suis tout heureuse de ce que tu me racontes relativement à ton entrevue avec M. Cousin ; tes joies<sup>s</sup> me font tant de bien, et j'ai compris que celle-ci devait être si vive ! — Ceux des ouvrages de ce grand homme qui s'abaissent jusqu'à ma hauteur me causent un inexprimable plaisir, même quand je les relis pour la vingtième fois. Il y a dans tout ce qu'il écrit une clarté, une raison, une verve, un *entrain*, qui me font passer des heures délicieuses. Qu'est-ce donc de l'entendre ? — Ah ! je me réjouis bien de voir sa maison s'ouvrir pour toi, mon ami ! La société des esprits d'élite a un charme auquel il me semble que je ne deviendrai jamais insensible, et que je crois devoir exister pour tout le monde, pour toi surtout, mon judicieux Ernest, pour toi si supérieur en tant de choses !

Tu me parles de mon retour. Que de questions, cher ami, sont renfermées dans ce seul mot, et qu'il serait imprudent de les résoudre en présence de l'obscurité qui couvre l'avenir ! — L'avenir, ai-je dit, qui ose désormais y jeter les yeux, et en particulier suis-je capable de m'en préoccuper fortement, après l'avoir vu si restreint et sous mes pas et sous ceux de tout ce qui m'environnait ? — Je crois comme toi qu'une guerre européenne surgira de toutes ces tempêtes. Si cette triste prévision se réalisait, si les territoires qui nous séparent devaient être le théâtre des événements, ou si le passage pouvait m'être fermé, alors je n'hésiterais point, mon Ernest : je t'ai promis et j'ai pris la résolution de ne pas mettre entre nous de barrière infranchissable. Mais en dehors de cette limite, je dois rester, finir mes dix années, mon bon frère. Avant ce terme, quelque explosion aura mis fin, d'une manière quelconque, à l'effroyable incertitude qui pèse sur les trois quarts de l'Europe. Alors, si je suis encore de ce monde (pardonne cette supposition qui se retrouve souvent sous ma plume ; je viens de voir tant mourir !), alors je saurai entrevoir ce que je pourrai ou devrai faire ; aujourd'hui je l'ignore absolument. Si avec l'incertitude qu'on fait peser en France sur toute possession, grande ou minime, acquise ou reçue, si, dis-je, j'étais en ce moment à

commencer mon séjour à l'étranger, je n'y viendrais point : on peut s'imposer de pareilles douleurs pour être utile aux siens, pour se préparer des ressources dans la vieillesse ; on ne le pourrait jamais *pour vivre*, rien que pour vivre... Mais il ne s'agit pas de commencer, il s'agit de poursuivre, et je dois rester. — Je ne saurais trop te redire qu'il y aura dans mon âme un inguérissable regret d'avoir supporté dix années d'exil, s'il ne doit m'en rester aucun fruit. Toute souffrance passée s'oublie ordinairement fort vite ; eh bien ! celle-ci a été telle que je frissonne chaque fois que je pense aux huit ans qui vont bientôt finir... C'est pour ne pas perdre entièrement le résultat de tant d'angoisses, que je veux rester jusqu'au bout. Si je rentrais maintenant, le père de mes élèves me remettrait nécessairement de suite ce dont il me sera redevable au moment de notre séparation ; et je jetterais mon pauvre petit pécule dans un gouffre sans fond en le portant maintenant en France. Puisque tu n'en avais pas besoin, j'ai bien regretté de ne pouvoir arrêter le paiement des trois mille francs qui t'ont été comptés et que tu as fait passer à Saint-Malo ; mais c'était une affaire depuis longtemps entamée, et le comte était bien aise de retirer au moins cette somme des fonds énormes qu'il a à Paris, et qu'il regarde comme à peu près perdus. — Je ne puis, mon Ernest, partager ta sécurité en présence de ce qui se dit et se passe dans notre malheureuse France. Pardonne !... en vieillissant on se méfie outre mesure, parce qu'on a souffert et beaucoup souffert... Les banquets de l'an dernier nous ont jetés dans l'abîme où nous nous débattons ; ceux de cette année nous jetteront dans quelque chose que nul esprit sensé ne peut comprendre, mais qui amènera certainement une misère qu'il est permis de redouter. — Où irais-je maintenant dans notre patrie, cher Ernest ? — Paris ne peut de longtemps m'inspirer qu'une répulsion profonde ; d'ailleurs de quoi y vivrais-je quand tout s'y meurt ? — Je ne connais pas Saint-Malo. Notre ville natale ne m'offre aucune ressource. Je dois donc rester. — Quant à ce que tu me dis de la possibilité de trouver pour moi une place dans une organisation quelconque de l'enseignement des femmes, c'est plus que vague, mon pauvre ami. Cette organisation

viendra-t-elle ?... Quel en sera l'esprit ?... Je crois peu que cette pensée se réalise bientôt ; on a bien autre chose à faire : il s'agit de vivre avant tout, Ensuite s'il s'y trouvait du Carnot ou plutôt du Jean Reynaud, soit de nom, soit en principe, je n'y voudrais pas prendre la plus petite, la plus infime part, — Si cette organisation était faite, si l'esprit en était élevé, j'y entrerais bien volontiers ; mais s'il est question de *canaillocratie*, comme dit Joseph de Maistre — « qu'on me ramène aux carrières » ; — j'aime encore mieux l'exil. — Même à ce point de vue, je dois donc encore rester, mon ami, puisque la chose n'existe pas, et que par conséquent je n'en puis juger, — Si elle se créait quelque jour et que je dusse y entrer, ce serait comme tout le monde, par la voie d'examens ou de concours ; par conséquent ma présence maintenant en France n'y ferait absolument rien. C'est un argument que t'a inspiré ton bon cœur pour me décider, et comme témoignage d'affection, je t'en tiens grand compte ; mais tu n'y peux croire toi-même, mon excellent Ernest, tant il est dénué de fondement. Je n'ai rien de propre à attirer sur moi les regards, et posséderais-je des dons brillants, je serais encore incapable de les mettre au jour uniquement pour me donner quelque relief. Il y a là, très cher ami, un sentiment que tu ne peux apprécier avec exactitude, un sentiment que je serais très malheureuse de voir en toi, parce que dans un homme ce serait un grand mal, ce serait une source certaine d'infériorité ; mais aussi un sentiment que toute femme doit conserver avec soin, sous peine de perdre, à mes yeux du moins, ce que rien ne remplace pour elle, sa véritable dignité.

[Celle lettre est inachevée.]

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M. le comte Zamoyiski, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

Paris, 24 novembre 1848

Quelle joie m'ont causée, chère amie, tes longues et fréquentes lettres ! de quel poids mon esprit est soulagé, en apprenant que définitivement ta santé est rétablie et que le fléau qui nous a causé tant d'alarmes s'éloigne enfin du pays que tu habites ! Oui, certes, ma bonne Henriette, c'est la dernière fois que tu seras exposée à ses rigueurs dans cette contrée, et s'il revenait l'an prochain, ce serait un motif déterminant de retour. Si je voulais cette fois entrer dans une discussion approfondie de tout ce que tu me dis dans ta dernière lettre sur cette importante question, j'aurais bien à dire, et tout en convenant de bien des points, il y en aurait beaucoup d'autres sur lesquels je ne serais pas entièrement d'accord avec toi. Mais au fond, ma chère amie, je crois toute discussion sur ce point frivole et oiseuse au moment où nous sommes. La question ne sera pas résolue par nos délibérations ; elle le sera plus brutalement, et cela bientôt peut-être. Le cas de guerre dans le pays qui nous sépare serait, dis-tu, un motif péremptoire de retour. En vérité, je me demande si ce qui se passe en Prusse n'équivaut pas à cette condition suprême que tu nous poses. Quel temps que le nôtre, chère amie ! Ne crois pas, je t'en prie, que je me livre à un fol optimisme, parce que je cherche parfois à diminuer tes craintes. Je ne mets pas de bornes à mes espérances en ce qui concerne l'humanité et la France en particulier. Le passé m'apprend que toute catastrophe est pour elle la condition d'un perfectionnement ultérieur, et cet état meilleur, qui sera à la société française durant les cinquante premières années de ce siècle ce que cette société elle-même était à l'ancien ordre de choses, j'ai

confiance non seulement que notre génération le verra, mais qu'il ne tardera pas au-delà de quelques années. Mais j'ai toujours dit que nous l'achèterions bien cher, et plus je vais, plus je conçois la possibilité de terribles catastrophes; une vraie barbarie temporaire, une guerre de gladiateurs, une invasion de barbares, un despotisme militaire, des folies comme celles de Caligula, des imbécillités comme celles de Claude, tout cela est possible. Je conçois qu'à un certain âge une telle perspective doit faire mourir de tristesse. Mais nous autres, jeunes et rêvant d'un long avenir, nous nous consolons facilement en regardant au-delà; la pensée même que nous pourrions en être la victime ne fait que nous intéresser au drame. Quand je dis *victime*, je te répète, excellente amie, ce que je t'ai mille fois déclaré, qu'à aucun prix ni dans aucune circonstance, je ne m'exposerai à des dangers matériels. Cela serait chez moi de très mauvais goût. J'ose croire que je saurais sacrifier ma vie à mon idéal, si l'occasion s'en présentait; mais ce ne serait jamais dans une lutte brutale, avec une populace ameutée ou des soldats fanatisés. D'ailleurs pour m'exposer à un danger pour ma conviction, j'exigerais une certitude telle que ma cause est la vraie, et la seule vraie, que j'attendrai vainement, je crois, toute ma vie qu'une telle occasion se présente. Toujours est-il que dans aucune des circonstances périlleuses que nous avons traversées, je n'ai vu la chose assez nette, pour que j'eusse voulu m'exposer à une égratignure. L'homme de parti, qui ne voit qu'une face des choses, se jette à corps perdu sans y regarder de si près; l'homme critique et philosophe voit si bien en toute chose le pour et le contre, qu'il est toujours tenté de rester les bras croisés, ne trouvant pas la chose assez claire pour se faire tuer.

Il est souverainement désirable pour nous tous et pour moi en particulier que Cavaignac soit élu. Tout mon entourage, surtout *la Liberté de penser*, où je suis fort engagé, s'est attaché à lui de la façon la plus exclusive, la plus compromettante même, s'il n'est pas élu. Je suis presque fâché d'avoir inséré un article, tout scientifique du reste (sur le tome II du *Cosmos* de M. de Humboldt) dans le dernier numéro, qui d'un bout à l'autre n'est presque qu'un



manifeste en sa faveur et une diatribe contre l'autre, et dont on s'est en effet emparé comme d'une manœuvre électorale, en en reproduisant à cinq cent mille exemplaires la partie politique. J'ai vu hier soir Jules Simon, qui est engagé à tel point que je ne voudrais pas pour mon honneur l'être autant. Aussi est-il dans des transes pour le résultat du grand duel qui doit se livrer demain. C'est un vrai fanatisme cavaignaquiste, que je ne partage pas, bien que je sois pleinement et complètement pour lui, puisqu'il n'y en a pas d'autre à opposer à l'idiot. Avouons toutefois que celui-ci a les plus grandes chances. Il a pour lui les paysans, les portiers et, ce qui est plus capital, les orgues de Barbarie, qui le jouent sur tous les airs. Ces innocents instruments sont devenus les grands agents électoraux du nouveau système. Un homme qui a pour lui tous les chanteurs en plein vent d'un pays ne peut manquer d'être élu.

Rien du reste de nouveau dans mes affaires. Je n'ai pu encore revoir M. Cousin. Il a été gravement malade, et maintenant, quoique à peine rétabli, il préside le concours d'agrégation pour les facultés. Ce concours est bien faible, nous faisons aussi bien que cela. Aucun rapport sur les concours d'août ne sera publié cette année ; j'ignore absolument pourquoi.

Adieu, excellente amie ; conserve-moi cette précieuse affection qui fait le charme de ma vie, et m'est si nécessaire pour traverser ces jours pénibles. Compte à jamais sur la mienne.

Ton frère et meilleur ami,

E. RENAN

176

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*M<sup>lle</sup> Renan, chez M. le comte André Zamoyiski, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

Paris, 16 décembre 1848

Excellente amie,

Que les intervalles de notre correspondance me paraissent longs, depuis que je m'étais habitué à voir chaque semaine quelques mots de toi ! Ton silence et la lettre récente de M<sup>lle</sup> Ulliac m'ont fait conclure que ta santé était enfin rétablie ou du moins que l'amélioration dont tu m'assurais dans chacune de tes lettres, continue lentement. Et pourtant nos journaux parlent toujours du choléra comme sévissant à Cracovie. Quant à Varsovie, si quelque chose pouvait faire comprendre le mur de séparation qui existe entre le pays que tu habites et le nôtre, c'est le silence qu'ils ont tenu, faute de renseignements sans doute, sur les ravages du fléau dans cette ville. A peine parlaient-ils d'un fait qui, en temps ordinaire et dans un pays européen, eût été un événement.

Voilà donc la grande folie accomplie, chère amie ! Louis-Napoléon Bonaparte est président de la République française. Il est certes difficile d'être plus désintéressé que je ne le suis dans cette affaire. J'avais une antipathie naturelle pour Cavaignac, à tel point que je n'ai pas voulu le faire bénéficier de ma voix, et que j'ai préféré me donner le plaisir innocent de voter pour Lamartine. J'en suis presque fâché à la vue de ce qu'on nous prépare. Quel avenir, grand Dieu ! Cela va être pis que sous la Restauration. On donne pour certaine la nomination de M. de Falloux au ministère de l'Instruction publique. Imagines-tu la portée d'un tel acte ? M. de Falloux, tu le sais, n'est qu'une nuance de M. de Montalembert. Ce qu'il y aurait de plus désirable, ce

serait qu'ils fussent assez imprudents pour frapper un grand coup ; alors nous leur ferions une croisade en règle. Mais ils s'en garderont ; ils nous mineront sourdement, ils nous épargneront des persécutions, qui seraient des titres à valoir à la prochaine révolution. Rien ne peut dépeindre la débâcle du parti Jeune Université (École normale, *Liberté de penser*, etc.). La plupart de ces jeunes gens avaient voulu faire les personnages publics, et s'étaient fort avancés en articles de journaux, brochures, discours de clubs, etc. Certes, je peux m'en laver complètement les mains ; car j'ai toujours trouvé cette misérable petite action de détail indigne de l'homme intellectuel. Le vrai penseur a sa mission bien plus haute. Il doit s'adresser aux idées, chercher à modifier le tour d'imagination généralement répandu, mais mépriser ces misérables questions de personne. Je souffre vivement toutefois de voir l'échec que vont recevoir de cette plate restauration les idées libérales. Et si un tel régime devait durer, j'en souffrirais plus que personne ; car je suis engagé, et je suis résolu à marcher hardiment, sauf les conseils de prudence, pour lesquels tu peux compter sur moi. Si la réaction *intellectuelle* (je parle de celle-là seulement) était trop forte, il se pourrait que je rompis le silence, et qu'interrompant mes arides recherches, je reprisse un cadre que je manie et remanie depuis fort longtemps (je t'en ai parlé, je crois, je le désigne par ces mots : *De l'avenir de la science*) afin de dire hautement et largement ma pensée. Je ne le ferais qu'au cas où je serais sûr qu'un vif écho me répondrait dans un monde assez étendu. — Une nouvelle société d'actionnaires vient d'être formée pour notre Revue, l'ancienne ayant été dissoute, par suite de dissensions sur la direction. M. de Lamartine est en tête de la nouvelle liste. Ces messieurs m'ont proposé d'y figurer, en changeant en une action de cinq cents francs les sommes qui m'étaient dues pour les articles que je leur ai donnés. J'ai accepté ; c'est, je crois, un très mauvais placement au point de vue financier ; mais je n'y devais point regarder avec ces messieurs qui m'ont accueilli avec tant d'empressement et de bienveillance. On se réunit tous les jeudis soir chez Jules Simon. J'y vais quelquefois. Ce n'est pas précisément une

société de mon goût ; Jules Simon lui-même n'est pas l'homme idéal que j'aime, et dont je trouve tant de traits dans M. Cousin et M. Burnouf et même M. Garnier ; mais enfin nous sympathisons sur une foule de points, et je trouve parmi eux une franchise et un libéralisme de très bon aloi, joints à beaucoup d'esprit.

L'avenir, ces jours-ci, m'attriste beaucoup. On a mis les rênes de la France, la direction de la pensée entre les mains d'une masse aveugle, arriérée de deux ou trois siècles, et la sottise bourgeoisie, qui a peur de ses propres principes, laissera faire. Car elle préfère ses écus à ses principes et à la culture intellectuelle. Je crains beaucoup plus la barbarie cette fois que je ne la craignais en face du débordement démocrate-socialiste. La majorité est trop lourde pour gouverner ; la majorité ne veut que repos, bien-être, sécurité. Or repos, bien-être, sécurité sont inconciliables avec le progrès. Celui-ci ne s'obtient qu'en sacrifiant un peu des premiers. Pour faire marcher l'humanité, il faut la traîner ; elle est naturellement lourde et endormie. Le rôle des minorités est de la secouer, de l'empêcher de prendre trop ses aises ; car elle s'y corromprait. C'est ce rôle des minorités qu'on a rendu terriblement difficile par cette grande absurdité du suffrage universel. Rendre l'humanité digne d'une telle institution devrait être le but de tout gouvernement, et le crime du régime déchu est d'avoir fait tout le contraire ; mais la lui donner avant le temps, c'est pure folie, et nous allons en éprouver les tristes conséquences.

Je continue activement mes thèses : c'est un immense travail et des plus arides ; mais je suis certain qu'il aura du prix au moins aux yeux des personnes qui en seront les juges. Il m'en coûte infiniment de renfermer dans ce cadre étroit mon activité intellectuelle, qui est maintenant à sa plus grande énergie. Les travaux accessoires dont j'entremêle mon œuvre du moment ne me soulagent même pas suffisamment. Que je te voudrais auprès de moi ! Cette pensée me poursuit sans cesse ; elle résume tous les besoins de mon cœur. J'ai éprouvé ces jours-ci une affliction des plus vives. Il vient d'arriver un terrible accident à mon excellent ami Berthelot. Il travaillait cette année au labo-

ratoire de chimie de M. Pelouze ; mais cette ardeur à chercher, qui est le trait de son esprit, ne put se contenter des heures régulières. Il voulut faire dans sa chambre une suite d'expériences fort dangereuses. Après s'être blessé plusieurs fois, et malgré mes supplications (car je connaissais sa maladresse), il s'obstina à continuer. Enfin un accident plus grave que les autres a failli, il y a quelques jours, lui coûter la vie. Il est maintenant rétabli, mais un de ses yeux est presque perdu, et il est bien à craindre que peu à peu cet œil ne s'éteigne entièrement. Cet admirable jeune homme me parlait encore sur son lit de souffrances des découvertes qu'il croyait avoir faites dans l'expérience qui lui a coûté si cher, et ne paraissait préoccupé que du soin de les continuer. Adieu, excellente amie. Écris-moi bientôt ; j'ai besoin de ta voix douce et chérie ; car, je ne sais pour-quoi, je suis triste.

Tout à toi, chère sœur,

E. RENAN

177

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M. le comte André Zamoycki, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

Paris, 29 décembre 1848

Excellente sœur,

Tu me demandais une prompte réponse pour calmer les inquiétudes que t'avaient fait concevoir sur l'état de notre pays des nouvelles inexactes. Bien que des récits plus véridiques aient dû les faire cesser, je ne veux pas tarder néanmoins à t'écrire. C'est d'ailleurs, je t'assure, une de mes joies les plus vives de trouver une affection comme la tienne dans le sein de laquelle je puisse épancher sans réserve ma pensée et mon cœur. Que je souffre de te voir, en ce qui concerne l'état de notre patrie, le jouet du premier nou-



velliste extravagant ou ennemi ! Au nom du ciel, ne crois rien que ce que tu verras dans le *Journal des Débats*. Je suis loin sans doute de te donner cette feuille comme un juge impartial ; mais enfin sa publicité lui interdit les canards trop excentriques. J'en suis à me demander ce qui a pu faire voir au voyageur qui t'a alarmée quelque symptôme analogue aux fatales journées dans le grand acte que la France vient d'accomplir avec tant de calme et si peu d'enthousiasme. Depuis juin, l'esprit politique est mort dans le peuple ; il ne songe plus qu'à vivre. Sans doute il s'opère en ce moment un immense mouvement d'idées. Mais nul, je t'assure, ne songe à tenter de sitôt l'expérience des armes. Le premier coup d'État, la première *illégalité* (pour parler au point de vue sur lequel tu insistais avec tant de vérité dans ta dernière lettre) viendra, j'en suis sûr, du parti conservateur ou rétrograde. Malheur à lui, s'il réussit ! L'expérience a prouvé qu'un gouvernement qui agit en son nom personnel est, en France, la chose la plus facile à renverser, mais qu'un pouvoir qui n'est que la représentation nationale elle-même est invincible. Quel gouvernement eût résisté aux journées de juin ? et la République y a résisté. Si j'étais Montagnard, je souhaiterais un empire ou une restauration, car il est certain que dans un ou deux ans, plus peut-être, on en aurait beau jeu ; au contraire cette majorité personnifiée est un roc inébranlable, une vraie borne. Pour peu qu'un gouvernement ait d'autocratie, il est si facile de faire croire qu'il ne représente pas le pays ; au lieu que dans l'état actuel, il n'y a pas moyen d'argumenter là-dessus.

Je souhaite vivement pour ma part qu'on renonce à l'agitation de la rue et à l'émeute (qui est bonne aussi à son jour) pour ouvrir la lice à la lutte des esprits. Le grand effet de la Révolution de Février aura été de poser des problèmes auparavant inaperçus, d'éveiller les esprits, de faire éclore des idées nouvelles. Rien de tout cela n'est encore mûr : il y a plus ; les idées d'avenir se sont, comme lors de notre première révolution, présentées avec un cortège repoussant, en mauvaise compagnie et sous des formes hideuses. Par un étrange contresens, les idées d'humanité et de frater-

nité se sont alliées à des souvenirs de Terreur. De pauvres fous ont cru se montrer *avancés* en reculant à 93, je dis aux jours néfastes de 93, et on a confondu avec eux les vrais avancés, ceux qui sont pénétrés de la sainteté de l'humanité, et aspirent à substituer à l'iniquité actuelle un état plus juste et plus heureux. Je me creuse la tête pour trouver ce qu'il y a de commun entre de telles idées, toutes pleines de religion, de douceur, d'amour, et les tristes souvenirs de l'époque passée. L'œuvre de tout ce qu'il y a maintenant d'intelligent en France doit être de changer ce tour superficiel d'imagination, de détruire cette fatale association, de faire qu'en montrant l'avenir on ne se reporte plus effrayé vers le passé. Ce doit être de montrer les idées nouvelles, non plus sous l'image du cynisme, de la haine, d'une populace ameutée, mais sous les traits de l'idéal et de la morale, embellies par la poésie, appuyées sur la raison, et de montrer dans cette veine nouvelle une littérature nouvelle, une philosophie nouvelle, une morale nouvelle, un idéal nouveau, et pour les initiés, un Dieu nouveau.

Le jour n'est pas loin où le vieux parti conservateur-égoïste, celui que quelquefois je me laisse aller à appeler (improprement, je l'avoue), le parti bourgeois, autrement dit, les satisfaits matérialistes et financiers du vieux régime, le jour, dis-je, n'est pas loin où ce parti sera réduit à une telle nullité, à une telle incapacité de produire quoi que ce soit, qu'il tombera de lui-même comme une bourse vide, qu'il mourra de bêtise bien plus que de mort violente. Nul plus que moi ne respecte les générations de leur vivant, si elles consentaient au rôle de momies. Je ne trouve même pas mauvais qu'elles ne prennent pas le ton nouveau ; nous autres, nous aurons un jour à réclamer la même indulgence. Le vieillard n'est pas ridicule pour conserver le costume de son temps ; au contraire, cela lui donne un air original et vénérable qu'on aime, et qu'il perd, s'il cherche à prendre des airs de jeunesse et à suivre les modes du jour. Celui qui s'est moulé dans une forme roide et cassante ne peut s'en débarrasser, et (quoique nous ne concevions pas comment cela pourra arriver) il est bien probable qu'un jour nous aussi nous prononcerons l'anathème contre l'avenir au

nom de ce que nous aurons considéré comme la perfection. Ainsi donc, respect à tout ce qui a été beau, à tout ce qui a servi le progrès ! Mais que ce respect ne soit pas une chaîne ! Où serions-nous, si les Cousin, les Villemain, les Guizot n'avaient poussé à la roue ? Pourquoi nous refuserait-on ce qu'on leur a accordé ? Combien d'ailleurs parmi les hommes de cette magnifique couvée qui prit la togé virile en 1815 ont continué à marcher sans s'arrêter ? Michelet, Lamartine, Lamennais, Quinet, Pierre Leroux lui-même (à ce nom, je crains tes anathèmes ; mais je respecte tout ce qui est original et pur, lors même que je suis dissident) ! Mais malheur à qui avait vingt ans en 1830 ; celui-là est entré dans le monde sous les influences de Mercure, et si son âme n'a noblement réagi et ne s'est formée dans la tristesse et la colère, celui-là ne peut comprendre le beau, le divin, le désintéressé, celui-là est exclu du royaume du ciel.

Que ne puis-je te faire assister au prodigieux mouvement qui s'opère maintenant dans les esprits ! Sans doute il y a une puissante résistance, organisée par des hommes dont je ne nie pas la capacité, tous enchaînés au passé par leurs intérêts pécuniaires ou par des théories préconçues. Mais toute la jeunesse intelligente, comme tous les hommes indépendants, entre à pleine voile dans les idées d'avenir. Parmi mes connaissances, je n'en vois qu'un ou deux qui se rattachent au passé et songent à la résistance. Un jeune homme, appartenant à une famille aristocratique, à qui j'ai donné des leçons et qui fait maintenant son droit, m'assurait hier encore que tous les jeunes gens sérieux entraient dans la voie nouvelle avec enthousiasme, et que c'était seulement la jeunesse des estaminets et des cafés, ceux qu'on appelle en langage d'école les *viveurs*, qui se refusait au dogme nouveau de la fraternité. Cela se conçoit. Il y a quelques jours, chez M. Garnier (qui est lui-même fort prononcé pour le sage progrès), je voyais le même fait se dessiner d'une manière frappante. Mais là il y avait d'un autre côté une résistance acharnée, haineuse, et avouant avec cynisme le plus hideux égoïsme. J'y ai entendu une femme distinguée soutenir, je dirai presque *prêcher* les idées nouvelles avec l'entraînement d'une foi religieuse, et

produire sur tous ceux qui l'écoutaient une vive impression. Pour le dire en passant, les femmes seront le plus puissant appui du socialisme ; elles seront pour lui ce qu'elles ont été pour le christianisme naissant, plus que les apôtres. Car elles sentent plus vivement, elles ont plus de vérité ; quand un homme prêche une doctrine, il faut se demander avant tout s'il ne joue pas un rôle ; cela n'a pas lieu pour la femme. — C'est avec peine sans doute que je vois le socialisme prendre une forme religieuse, et par conséquent étroite, contre laquelle il faudra ultérieurement réagir. Ma conviction est qu'une religion durable est impossible en face du développement de l'esprit critique, si puissant chez les modernes. Au bout de quelques années, la forme dogmatique, qui autrefois résistait des siècles, sera percée à jour. Nous autres, philosophes, nous voudrions que tout se fît rationnellement et grandement. Mais les masses ne sont pas philosophes, il faut leur laisser ces formes étroites, mais puissantes, nécessaires au moins pour créer. Ensuite viendra le travail épuratoire et critique.

Si tu étais parmi nous, que tu étudierais tout cela avec intérêt ! Ta force de raison te rangerait sans doute parmi les philosophes ; tu resterais en dehors de toute forme sectaire ; comme nous tu refuserais de porter aucun nom ; un nom est une limite, et quand on me demande si je suis socialiste, je réponds résolument : Non. Je suis homme raisonnable et sensible ; tout ce qui est raison et humanité est ma loi. D'ailleurs, parfaitement d'accord avec les socialistes pour les tendances et les principes théoriques, je crois tous les moyens qu'ils proposent chimériques et contraires au but qu'ils veulent atteindre. L'avenir résoudra le problème d'application, ou plutôt (disons-le, quoique ce soit triste à dire), la brutalité des faits s'en chargera. Voilà comment se tranchent les questions de l'humanité. Nous voudrions abattre les obstacles tout doucement et sagement. Mais la sottise résistante provoque un effroyable déluge où ceux qui attaquent, ceux qui résistent, ceux qui détruisent, ceux qui bâtissent sont roulés pêle-mêle. Dieu soit loué ! quand l'orage a cessé, l'obstacle est détruit, et le champ est libre pour recommencer. Que tous les raisonnements



et toutes les politiques sont faibles contre ces forces-là !

*La vertu les conçoit, le crime les consomme ;  
L'ouvrier est divin, l'instrument est mortel ;  
L'un veut changer le Dieu, l'autre brise l'autel ;  
L'un sur la liberté veut fonder la justice ;  
L'autre sur tous les droits fait crouler l'édifice ;  
Puis vient la nuit fatale où l'esprit combattu  
Ne sait plus où trouver le crime et la vertu ;  
Chaque parti s'en fait d'horribles représailles ;  
Les révolutions sont des champs de batailles  
Où deux droits violés se heurtent dans le temps ;  
Quel que soit le vainqueur, malheur aux combattants !  
L'un, possesseur jaloux d'un héritage inique,  
Se fait un titre saint d'une injustice antique,  
Veut que l'oppression consacre l'oppresser,  
Et croit venger le ciel en défendant l'erreur ;  
L'autre, le cœur aigri par une vieille offense,  
Dans la raison qui lui ne voit qu'une vengeance,  
Et s'armant à sa voix d'un droit ensanglanté,  
Brûle, pille et massacre à coups de vérité ;  
Aussi l'abîme appelle un plus profond abîme ;  
Qu'y faire ? La raison n'a que le choix du crime ;  
Faut-il que le bien cède et recule à jamais ?  
Faut-il vaincre le mal à force de forfaits ?  
Devant ces changements, le cœur du juste hésite ;  
Malheur à qui les fait, heureux qui les hérite ! (1)*

O Jocelyn ! Jocelyn ! ton âme est la mienne. Un de mes plus sensibles déplaisirs est de songer que tu vois un journal qui apprécie M. de Lamartine comme un vulgaire intrigant. En général, ma bonne amie, je souffre beaucoup de voir un prisme entre toi et nous. Je ne te demande pas d'être d'un avis, mais de suspendre tout jugement. Ceci est de la pure critique. Je conçois que nous devons être souverainement ridicules quand nous jugeons d'après nos vues personnelles les affaires d'Allemagne ou de Pologne. En vérité, chère amie, es-tu dans une meilleure position pour juger de nos affaires ? Car enfin le meilleur œil du monde ne peut bien voir à travers des verres qui déforment les objets.

Je me suis laissé aller à te dire tout, chère amie, même

(1) *Jocelyn*, Deuxième époque.



dans une forme que je me permets rarement, comptant sur ta haute intelligence. N'y a-t-il absolument aucun moyen de te faire parvenir des imprimés, sous forme de commission, ou par l'entreprise du consul ? J'ai plusieurs choses que je veux te faire lire, et je vois que le *Journal de l'Instruction publique* ne te parvient pas. — Je t'enverrais entre autres un article sur le *Cosmos* que j'ai inséré dans la *Liberté de penser* et où j'ai rendu compte du deuxième volume, traduit par un de mes amis, M. Galuski. — L'objet du deuxième volume est tout historique. C'est le *Cosmos* dans la conscience humaine, ou l'histoire des idées que l'homme s'est faites de l'univers aux diverses époques de son développement, « Reflets du monde extérieur dans l'imagination de l'homme. Poésie de la nature chez tous les peuples. — Peinture de paysage, son histoire. — Histoire du goût de la nature, du site pittoresque. — Phases diverses du développement progressif de l'idée de l'univers. Bassin de la Méditerranée, point de départ; commerce et navigation antiques; Alexandre; les Ptolémées; l'Empire romain; les Arabes; — découvertes des *xv<sup>e</sup>* et *xvi<sup>e</sup>* siècles, achevant l'idée du *Cosmos*. » Ce deuxième volume est inférieur au premier pour l'unité et la majesté de l'ensemble et de l'exposition. Mais il est plein de documents inappréciables et de vues particulières pleines d'originalité.

J'ai vu M. Cousin il y a quelques jours. Cet homme est si étendu, si multiple qu'il ne se ressemble jamais à lui-même deux jours de suite. Cette fois il m'a fait une impression tout autre. Il venait d'obtenir de M. Freslon de très importants arrêts relatifs aux agrégés des facultés, et était tout préoccupé de ses plans d'organisation : il ne m'a parlé que de cela une heure durant, avec sa verve habituelle. Dieu me garde de le regretter. J'aime cet homme comme un père, bien plus certes que ceux qui sont ses disciples officiels. La *Liberté de penser* ne s'est pas, à mon avis, montrée assez reconnaissante envers lui. Dans un article regrettable, M. Jacques a presque renié sa paternité, la trouvant compromettante pour le moment. C'est moi qui dans un article philosophique ai parlé de lui de la façon la plus convenable, et qui ai hautement avoué toute l'admiration

que je professe pour ce grand homme. Ces passages ont été remarqués. — Adieu, excellente amie; l'espace me manque, mais tu sais combien je t'aime.

E. RENAN.

178

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 24 janvier 1849

Excellente mère,

Merci de votre bonne et douce lettre. Il y avait bien longtemps que je n'en avais reçu, et je la désirais bien vivement. Je craignais pour votre santé par cet hiver mou et humide. Il est vrai que je vois par les journaux que vous êtes terriblement secoués par le vent. Si le choléra par hasard voulait s'abattre sur vous, il faut espérer que vos tempêtes ne lui laisseraient pas le temps de s'asseoir. Que je voudrais être sur vos remparts pour contempler ces flots qui exaltent si vivement mon âme! Je ne passe pas une fois la Seine sans que ses flots jaunes de boue ne me rappellent vos belles vagues bleues. Quelle différence! Que j'aspire après le moment où je vous reverrai, et votre bonne ville de Saint-Malo, que j'aime beaucoup depuis que vous y êtes!

Votre joli petit sermon en faveur de M. de Falloux m'a fort touché et m'a presque reconcilié avec lui. Puisque vous l'aimez, je ne puis lui être trop hostile. Avouez toutefois qu'il y avait de quoi concevoir un peu de mauvaise humeur. Car enfin, que veut-il autre chose que détruire l'Université et l'enseignement laïque? Or, je suis membre de l'Université et engagé à la défendre. Si M. de Falloux a pu en toute loyauté (dit-on) accepter le ministère de la République à laquelle il veut donner pour roi Henri V, et la présidence d'un corps qu'il veut détruire, je ne me regarderai pas comme aussi loyal si je voyais avec indifférence un corps qui m'a agréé parmi ses membres. Mais vous ne voulez pas que je lui fasse la guerre, suffit, chère mère. Du reste, je vous

assure, je ne lui ai pas fait jusqu'ici la moindre égratignure. Jamais, soyez-en sûre, je n'userai mes facultés à des guerres de personne. Ma plume est vouée aux principes sacrés de l'ordre et de la liberté. Si en défendant ces principes, on se trouve à heurter des personnes, tant pis pour elles. C'est une preuve qu'elles se reconnaissent dans les attaques. Soyez donc bien rassurée sous ce rapport. Je n'ai pas le temps de m'abaisser à de pareilles attaques ; seulement, je ne puis m'empêcher d'avoir un sentiment sur les personnes qui cherchent à renverser les principes que je défends. Et encore vous me diriez de leur faire bon visage, que je les embrasserais de tout mon cœur.

J'attends de jour en jour une lettre d'Henriette. Je n'ose réellement combattre sa résolution de rester en Pologne, jusqu'au moment, lequel n'est peut-être pas très éloigné, où les circonstances extérieures l'obligeront à rentrer en France. Attendons que j'aie une position plus stable. Je suis bien persuadé qu'une année ne s'écoulera pas avant que nous ne la voyions parmi nous. La Pologne du reste est parfaitement tranquille et le choléra y a entièrement cessé.

Ma santé est excellente. Je travaille beaucoup, mais le travail ne me fatigue pas. L'hiver est fort doux ici ; à peine avons-nous eu un jour ou deux de gelée. Je suis du reste bien gardé contre le froid. J'ai fait sceller ma cheminée et monter un poêle au milieu de ma chambre. Cela chauffe beaucoup mieux et on n'a pas la distraction du feu. Une fois allumé, tout l'appartement devient une étuve, et cela pour toute la journée ; au lieu qu'avec une cheminée, on gèle par un côté tandis qu'on se chauffe par l'autre, et puis il faut être toujours à cendrillonner autour du feu. Le poêle est d'ailleurs bien plus économique ; je voudrais bien que vous en eussiez un. On ne sait pas se chauffer en province...

Adieu, excellente mère, vous connaissez ma tendresse mieux que je ne puis vous l'exprimer. Ma pensée, mon cœur tout entier ne vivent que de vous.

Votre fils plein d'amour et de respect.

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*M<sup>lle</sup> Renan, chez M. le comte Zamoyiski, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

Paris, 27 janvier 1849

Je n'ai point encore achevé la lecture de ta lettre, chère amie, et je sens le plus impérieux besoin de répondre aux premières pages qui font naître en mon âme un sentiment que jamais, non jamais, je n'avais éprouvé. Quoi ! tu as douté de mon cœur, tu as pu prendre pour toi et pour notre excellent frère, cette âme si rare, des mots trop durs peut-être même pour ceux à qui ils s'appliquent, mais qui certes ne peuvent se rapporter aux deux âmes qui me sont les plus chères, à celle surtout que, seule entre toutes les femmes, j'aime et j'admire. O Henriette, ma bien-aimée, ce qui m'afflige, je t'assure, ce n'est pas ce contresens en lui-même, mais ce qui me désole, c'est qu'il ait été possible, c'est qu'après de si longues années du commerce le plus intime que deux âmes puissent avoir l'une avec l'autre, un tel malentendu ait pu survenir entre nous, c'est que tu n'aies pas trouvé dans la conscience que tu dois avoir de mon cœur de quoi suppléer à ce que mon expression pouvait avoir de défectueux. N'est-il pas trop évident qu'en frappant d'anathème les hommes qui sont entrés dans la vie politique en 1830, je n'ai pu parler que de ceux qui ont eu une vie politique ? Grand Dieu ! est-ce de l'âme la plus sympathique que je devais attendre cette judaïque littéralité, qui ne sait pas suppléer au demi-mot, et rectifier ce qui serait inexact dans son sens trop général ! En sommes-nous donc sur le terrain de ces sottises controverses, où on ne cherche qu'à prendre son interlocuteur dans ses mots, et à rétorquer contre lui des paroles incomplètes, dont le supplément se devine ? Quoi ! tu as pu croire un instant que ton frère, auquel tu as bien voulu parfois accorder

quelque bon sens et quelque pénétration, ait pu dire une sottise comme celle-là : Tous ceux qui ont eu tel âge en telle année sont de mauvais cœurs. O Henriette ! Henriette ! quelle exégèse ! N'est-il pas plus clair que le jour que l'année 1810, comme les autres, a vu naître de pures et belles âmes, que les influences du régime de Juillet, quelles qu'elles aient pu être (ce n'est pas la question) ont été nulles et par leur bien et par leur mal sur l'immense majorité de ceux qui ont traversé ce régime ? Enfin, ma bonne amie, comment as-tu pu appliquer à des personnes complètement étrangères à la politique des mots qui ne s'appliquent trop évidemment qu'aux hommes politiques ? Notre frère par exemple... certes cet excellent ami, avec sa vie retirée, son esprit droit et peu inquiet, aurait pu traverser des régimes de toutes les couleurs sans qu'il en fût rien résulté pour sa belle et bonne âme. Et tu me reproches son affection ; tu me rappelles ses larmes, comme si j'avais besoin de preuves de son amitié. Et toi, ô amie bien-aimée, toi sur qui se concentre en moi tout ce que Dieu a mis dans le cœur de l'homme pour la femme, tu m'argumentes ton amitié. O Henriette, Henriette, et moi je suis obligé de t'argumenter pour te dire que je ne crois pas que ton cœur soit un cœur de Mercure. Et tu restes sur ce thème trois pages durant, et du premier instant, tu n'as pas compris ma proposition sous sa forme exagérée, comme c'est un peu mon défaut. Eh bien ! écoute : voici tout ce que j'ai voulu dire, crois-moi au moins cette fois : Mon opinion est que 1830 a été une époque défavorable pour entrer dans la vie intellectuelle et politique (et par là je n'entends pas l'acte d'avoir une opinion dans les choses intellectuelles ou politiques, mais pour parler net, le rôle d'écrivain et d'homme d'État) ; eh bien donc ! je crois que 1830 a été un mauvais moment pour débiter dans la carrière d'écrivain et d'homme d'État. Car on n'a eu sous les yeux dans les années suivantes rien de fort et d'original, mais seulement quelque chose de calme, pâle, peu élevé ; une petite vie, assez peu propre à agrandir. Cette opinion, prise comme une pure vue critique, ne renfermerait même pas de blâme contre le régime de Juillet ; car ce sont souvent les régimes calmes, réguliers,



les régimes qui donnent sécurité et attirent l'esprit sur les petits soins et les petits intérêts, qui sont les moins favorables au grand développement intellectuel, qui ne végètent puissamment que sous l'orage (voir Athènes, Rome, les républiques italiennes, Dante, notre xvi<sup>e</sup> siècle). Mais au fond, cette assertion n'est pour moi qu'un fait, celui-ci : tous nos hommes éminents sont de la portée de 1815, nous ne voyons pas que celle de 1830 ait rien produit ; de là, la mort complète de notre littérature, et l'affaïssement général des esprits qui se manifeste de toutes parts. Et ce sont des idées de cet ordre que tu as été tourner en reproches personnels ? Mais tout le contexte n'était-il pas assez clair ? Voici un tour plus sérieux peut-être, et sur lequel je vais m'expliquer avec plus de sang-froid, car la question de cœur et d'amitié est désormais mise de côté. Ton esprit, me diras-tu, a été formé sous ses influences : or je n'hésite pas à te dire que je te place dans cette sphère plus élevée où de hautes influences peuvent agir ; oui, je te place parmi les pensées qui comptent. Ma proposition s'appliquait donc à toi ? — Non, mon Henriette, non, mille fois non, et si tu me le permets je vais te faire l'analyse psychologique de ton attachement au régime de Juillet. Tu as embrassé ce régime comme le représentant des idées libérales, comme le résultat naturel de la noble révolution qui renversa la Restauration. Tu n'as jamais envisagé ce régime que par son beau côté, en tant que représentant la liberté et l'ordre, critiquable certes même à ce point de vue sur une foule d'actes de détail (cela est inévitable de l'avoué de tous), mais enfin dessinant assez bien sa ligne générale. Puis quand sont venues les mauvaises années, quand le vieillard s'affaissant sur des espérances surannées ne vit plus devant lui qu'un soin de dynastie, quand il devint sourd à tous les conseils (et dis-je ici autre chose que les témoins les moins suspects, le prince de Joinville par exemple, dans ses lettres publiées ?), quand une *cour*, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus antipathique à la France actuelle, apparut tous les jours de plus en plus envahissante, enfin quand on vit reparaître trait pour trait la Restauration, moins cette espèce d'air de majesté qu'elle avait par droit de naissance, alors tu

n'étais plus parmi nous, tu étais dans un pays où le régime qui nous étouffait eût pu passer pour un âge d'or. Rends-moi justice, longtemps avant la Révolution de Février, ne te parlais-je pas dans le même sens ? Certes voilà plus qu'il n'en faut, je crois, pour expliquer comment la plus belle âme et l'esprit le plus élevé a pu avoir de la sympathie pour un régime qu'elle n'a connu que par ce qu'il avait d'honorable. Et cette apologie n'est pas pour toi seulement, je me l'adresse pour tous ceux dont l'estime m'est chère. M. Garnier, par exemple, celui-là, grâce à Dieu, n'était pas et ne se vante pas d'avoir été républicain de la veille. Et pourtant M. Garnier est à mes yeux le type de l'inflexible honnêteté. Aussi je craindrais de passer à tes yeux pour un démocrate enragé, si je te citais les dures paroles que je l'ai entendu, avant février, lancer contre Guizot, devant ceux qui étaient les plus étroitement liés à la politique du ministre, Saint-Marc Girardin, Nisard, etc., qui ne répondaient pas, mais riaient. M. Burnouf encore, le vendredi 25 février, le jour où nous nous rencontrâmes tous deux seuls devant la porte de notre salle au Collège de France, transformé en place de guerre, je l'ai vu verser des larmes, tandis que nous gravissions les barricades pour regagner notre domicile, et me dire d'un air triste, en lisant sur les murs des proclamations où on invitait le peuple à ne pas quitter ses armes : « *Nous n'avions pas fait comme cela en Juillet.* » Crois-tu donc que j'aie pu un instant maudire des hommes pour lesquels je professe la plus haute estime ? Non, mon amie, fais-moi la grâce d'apporter à mes paroles ces rectifications de la bonne foi, sans lesquelles tout discours n'est qu'un tissu de sottises. Si je disais : « Malheur à celui qui, né vers 1700, est mort quelques années avant la Révolution ; car celui-là a vécu dans le siècle le plus radicalement dépourvu d'idéal, celui-là a pu croire que le mouvement de l'humanité n'est qu'intrigues de cours et tactique militaire, que la création poétique n'est qu'un mécanisme artificiel, etc. », je dirais certes une phrase acceptable ; et pourtant quelle absurdité, grand Dieu ! si on la prenait à la lettre, si on appliquait cette malédiction à ceux qui ont traversé ce siècle immoral sans le connaître, M. Rollin par exemple,

à ceux qui ont noblement réagi contre lui, comme Jean-Jacques, ou même si on l'appliquait exclusivement aux vrais représentants de ce siècle, à Voltaire, par exemple, Voltaire dont pour ma part je reconnais la paternité, tout en faisant mes réserves.

T'ai-je prouvé mon étrange thèse, chère Henriette ? t'ai-je prouvé que je n'ai pu songer à lancer contre toi l'anathème des mauvais cœurs ? Se peut-il qu'une fois dans notre vie tu m'aies mis sur un pareil terrain ? En vérité, je ne puis le prendre au sérieux, et le sentiment de profonde douleur que j'ai éprouvé en lisant tes premières pages se change en un rire inextinguible. En y réfléchissant, je trouve cela si drôle, que je ne puis croire que toi-même tu n'en ries de ton côté. Il est bien sûr au moins que nous en rirons un jour ensemble.

J'ai achevé la lecture de ta lettre et j'y trouve encore, chère amie, de désolants malentendus, et toujours de ces malentendus qui me font peine, parce que j'y vois je ne sais quelle mauvaise humeur qui prend à dessein les choses de travers. Par quel monopole, par quelle iniquité, me demandes-tu, ai-je réussi à sortir de la misère ? Suis-je coupable d'avoir empêché ma vieille mère d'aller mourir à l'hôpital, d'avoir été pour mon frère la providence terrestre ? Et tu ajoutes : « *Oui*, me répondras-tu peut-être avec Pierre Leroux, puisque tu l'admires... » Réfléchis à ce mot, ma bonne amie, et demande-toi si jamais une sœur a adressé à un frère, une amie à un ami, un reproche plus dur. Car enfin supposer que j'aie pu répondre *oui* à une telle question, c'est me dire que je suis un fou et un méchant. Je ne discute pas sur ceci ; car en vérité ai-je posé le moindre principe qui ait pu t'autoriser à m'attribuer une telle absurdité ? — Il y a plus, j'ai lu Pierre Leroux un peu plus que tu n'as pu le faire, et, bien que je n'aie nul intérêt à faire son apologie, je dois dire que Pierre Leroux n'eût répondu *oui* à une telle question, que cet homme presque aliéné d'esprit, mais d'un si admirable cœur, n'aurait que de l'admiration pour ton dévouement. Et d'ailleurs eût-il ajouté cette folie à tant d'autres, je n'en serais pas, je crois, responsable. Tu prétends que je l'admire ; faut-il en conclure

que je me fasse solidaire de toutes ses rêveries ? J'admire dans le passé bien d'autres fous sublimes, sans être tenté de me faire leur disciple. J'admire Platon, sans songer à réaliser son immorale République, bien pire assurément que celle de Pierre Leroux et même de Fourier. J'admire les fondateurs du christianisme, tout en haussant les épaules sur leurs rêveries théurgiques et leurs grossières superstitions. Je dois même dire que l'expression *admirer* est trop forte pour Pierre Leroux. Je l'estime comme une âme assez forte pour avoir préféré au réel ce qu'elle considère comme la vérité. Un homme qui a marché l'égal des Guizot, des Cousin, des Villemain, qui eût pu comme eux arriver à son jour, et qui a préféré rester dans la plus profonde misère pour le culte de sa pensée (et cela sous le règne de l'argent!!!), cet homme-là, dis-je, est digne du *respect* de tous ceux qui attachent encore un sens au mot vertu. Que ses idées soient étranges, folles même, que sa critique et son érudition atteignent le dernier degré du ridicule (il en est ainsi), je respecte au moins une conviction assez forte pour absorber si puissamment une vie. C'est là l'apôtre; l'apôtre est à moitié fou, les gens pratiques le regardent comme idiot, parce qu'il n'a d'œil que pour le ciel; le critique, sans se faire son disciple, tout en reconnaissant l'égarement inséparable d'une telle position intellectuelle, le respecte profondément comme une des plus énergiques manifestations des puissances de la nature humaine.

Henriette, il te manque une certaine impartialité, une certaine largeur, ou tolérance, qui fait à toute chose sa part, qui ne s'attache à rien exclusivement, qui n'est d'aucun parti (tu es d'un parti, toi), mais qui voit dans chacun une face de vérité à côté d'une part d'erreur, qui n'a pour personne ni exclusion ni haine, parce qu'elle voit la nécessité de tous ces mouvements divers, et le droit qu'à chacun d'eux par la part de vérité qu'il possède, de faire son apparition dans le monde. L'erreur n'est pas sympathique à l'homme; l'erreur n'est pas dangereuse : elle ne peut rien : une erreur dangereuse est une contradiction aussi bien qu'une vérité dangereuse. Car une pure erreur ne provoquerait de la nature humaine, qui après tout est bien faite,

que dégoût et sentiment du ridicule. Ce qui fait le prosélytisme, ce qui entraîne le monde, ce sont les vérités incomplètes, partielles, les choses envisagées par un seul côté, avec négation du reste. C'est cette négation qui est l'erreur. Ce qu'un système affirme, c'est sa part de vérité : ce qu'il nie, c'est sa part d'erreur. Il n'erre que parce qu'il *exclut* ce qui n'est pas lui. L'erreur n'est que l'exclusion, la partialité, la négation de ce qu'on n'est pas. Le critique est celui qui prend toutes les affirmations, et qui, embrassant toutes choses, n'a d'exclusion pour aucune ; et c'est pour cela que le critique est peu fait pour le prosélytisme. Car ce qui est partiel est plus fort ; les hommes ne se passionnent que pour ce qui est incomplet, ou pour mieux dire, la passion les attachant exclusivement à un objet leur ferme les yeux sur tout le reste. C'est l'éternelle duperie de l'amour qui ne voit au monde que son objet. Amour exclusif est le parallèle de haine et d'anathème. C'est là ce qu'on appelle l'*écléctisme*, dans le bon sens. Voilà ce que disait M. Cousin dans ses beaux jours de jeunesse. Voilà ce que tu embrasseras avec la puissance de ta ferme intelligence, sitôt que, de retour parmi nous, tu seras rendue au commerce vivant de notre mouvement intellectuel.

Un autre malentendu qui me fait peine encore, c'est que tu me jettes toujours comme objection les noms et les actes de ceux qui ont paru depuis février sur la scène politique, dont quelques-uns sont des noms odieux. Tu as l'air de supposer que j'ai avec eux quelque solidarité. Or ne t'ai-je pas mille fois répété que je n'avais nulle sympathie pour ces hommes, que je n'envisagerais jamais la question sous ce côté ? Les questions de principe m'occupent seules, je n'ai pas le temps de m'occuper de ces misérables personnes. Il n'y a que Lamartine auquel je tiens, parce qu'il est la personnification de mon idéal.

Dimanche 28

Je relis encore ta lettre, ma bonne amie, chacune de ces lignes demanderait de ma part une page de réponse. Mais voici encore quelques passages que tu vas me permettre



aussi de te citer à toi-même. « S'il m'a plu de placer en autrui le but de toutes mes espérances, de faire de toi le centre de ma vie, cette douce et si chère *imprudence* ne t'engage à rien... » et ailleurs tu reviens à diverses reprises sur ces espérances déçues, cette confiance trompée. — Mais tu as donc résolu de me percer le cœur !... Mon exégèse, chère amie, n'est pas aussi sévère que la tienne. Je veux interpréter ces paroles, et suppléer de mon cœur à ce que ne dit pas la lettre. Je suis convaincu que tu n'as pu douter un instant de mon amitié, je dirai mieux, de ma probité. Car que serais-je si je t'étais infidèle !... Non, tu n'as pu le penser. Tu as voulu dire sans doute que tu n'espères plus entre nous deux une pleine harmonie intellectuelle. Eh bien ! cette pensée, excellente amie, je ne puis davantage l'accepter. Il y a sans doute entre nos deux esprits (et je m'en réjouis pour le temps où nous vivrons ensemble), il y a, dis-je, entre nos deux esprits, de grandes différences dans lesquelles l'âge et l'expérience du monde ont une large part. Ton esprit exact et ferme, ton caractère aristocratique (dans le bon sens), ton admirable netteté, ton sens pratique si éminent, te rendent peu sympathique aux innovations hasardées et à tout ce qui sent l'exagération. Tout ce qui est hardi, aventureux, peu raisonné te déplaît. J'ai vu d'ailleurs peu d'esprits aussi dogmatiques que le tien, c'est-à-dire affirmant avec autant de fermeté ce qu'ils tiennent pour vrai. J'ai moins de fixité dans l'esprit, mon imagination m'emporte fort souvent, tout ce qui me paraît humain et sensible m'entraînerait sans examen, si je n'y prenais garde. Chez toi, l'examen est la première chose ; chez moi, il ne vient qu'après le premier jugement porté par le cœur. De là une exagération générale dans mon expression. Il m'est extrêmement difficile de ne dire que juste ma pensée. Cela a de l'avantage pour le style, et à vrai dire combien d'écrivains ne valent que par là ! Je vaux par ailleurs, je le dis sans modestie ni vanité ; mais j'avoue bien aussi que ce petit côté d'exagération et de verve a une bonne part dans ma manière. Cela me passera probablement, et je jure du fond de mon cœur qu'il n'y entre aucun calcul de charlatanisme. Il y a donc entre nos deux natures

d'esprit de grandes différences ; mais ces différences ne sont-elles pas précisément la condition d'un commerce vivant et intime ? On n'aime pas son semblable, on aime son égal. Qu'est-ce qui attire l'homme vers la femme et la femme vers l'homme ? les qualités que chacun d'eux n'a pas. Cela est si vrai que l'homme aime d'autant plus la femme qu'elle est plus femme, et que la femme aime d'autant plus l'homme qu'il est plus homme. D'ailleurs je ne crois nullement que, quand nous serons réunis, nous demeurerions en désaccord sur des questions essentielles. Notre dissentiment à quatre cents lieues de distance n'a rien d'étonnant, et d'ailleurs à vrai dire, nous ne nous rencontrons pas sur les mêmes objets. Tu blâmes ce que je ne loue pas, je loue ce que tu ne blâmes pas. Suppose que nous soyons tous deux sur la colline qui domine Tréguier, au pied de la tour de Saint-Michel. Tu regardes du côté de la mer, et moi du côté de la terre. « Je vois des champs, des vallées, une rivière, une petite ville sur le penchant, une montagne dans le lointain, dirais-tu. » — Et moi : « Je vois un clocher, des couvents, des maisons entourées de jardins, des navires et la mer. » Si une altercation s'élevait entre nous, pour savoir qui voit bien et qui voit mal, un tiers survenant pourrait sagement nous conseiller de regarder du même côté. Il est infiniment probable que nous verrions alors de la même manière.

N'avais-je pas raison par exemple de te dire de te mettre en garde contre toutes les nouvelles que tu ne verras pas dans les journaux français, quand je vois par le supplément de ta lettre qu'on a pu t'alarmer sérieusement par des *puff* comme celui-ci : le canon tiré pour une dispute de marchands de vin, dont j'avais à peine pour ma part entendu parler. Tu ne veux juger que les faits, dis-tu ; eh bien ! chère amie, ce témoignage-là, je le récuse encore. Il faut juger le résultat final, ou pour mieux dire, il faut l'attendre. Les émigrés de 91 prétendaient aussi qu'ils ne jugeaient que les faits. Mais certes qui n'aurait jugé la révolution d'alors que par les faits l'aurait bien mal jugée, et comment en effet la jugèrent tant d'hommes éminents de l'Allemagne ? Certes je suis loin de te comparer, excel-

lente amie, toi qui adores la France, à ses plus mortels ennemis, exilés de leur patrie par haine contre elle. Je veux dire seulement qu'il ne faut pas juger les révolutions par les faits de détail. Ainsi jugée, que serait celle de 89 ? un amas de crimes. Que serait celle de 1830 ? des barricades suivies d'une curée. Que serait celle de 48 ? des barricades élevées par des gamins, suivies de pitoyables pugilats et d'une pluie de sang. Voilà les révolutions vues à la loupe. Vues de haut, au télescope, quelle différence ! Ce sont les grands pas de l'humanité, les jours critiques de sa vie, les ébranlements d'Encelade se tournant d'un côté sur l'autre, quand l'Etna pèse trop fort.

Tu me recommandes la prudence dans ce que j'écris, excellent conseil, chère amie. Mais je vais, je t'assure, te rassurer. Je n'écris plus absolument que dans le *Journal de l'Instruction publique* et la *Liberté de penser*. Le premier étant le journal officiel du ministère, je ne peux, tu penses bien, y commettre de compromettantes hardiesses. Et quant à la *Liberté de penser*, ses rédacteurs ont tout intérêt à ne pas se rendre impossibles. J'y prends d'ailleurs fort souvent le pseudonyme ou l'anonyme. J'ai résolu de faire l'essai dont je t'avais parlé sous le titre de : *De l'avenir de la science*, titre qui est devenu mauvais avec les modifications que j'ai fait subir à mon plan. Je l'ai soumis à M. Egger qui l'a fort approuvé. Si tu avais besoin d'être rassurée sur ce nouvel essai, voici le gage le plus sûr que je puisse t'offrir, chère amie. Je compte lui donner la forme d'une lettre adressée à M. Eugène Burnouf, comme à mon idéal scientifique, à celui qui a confirmé à jamais ma vocation à la science. Tu comprends bien que je n'irai pas lui débiter des impertinences. J'attends toutefois à lui en parler, que je puisse lui présenter plusieurs pages, afin qu'il prenne une idée de l'ouvrage. Cette question de forme n'est même pas, je dois le dire, tellement arrêtée, que je ne me réserve de revenir sur ce point, si quelques idées refusaient absolument de se prêter à ce cadre. Je te donnerai dans ma prochaine lettre la table analytique des paragraphes. Je suis assuré que Joubert, l'éditeur philosophique, avec qui j'ai eu plusieurs fois affaire pour des

articles tirés à part de *la Liberté de penser*, acceptera le manuscrit à de bonnes conditions. Et dussé-je faire les avances, elles ne dépasseraient pas cinq à six cents francs, que dis-je ? peut-être pas quatre cents francs, que je serai assuré de couvrir par la vente. M. Egger, qui s'entend très bien en librairie, m'a assuré que j'en écoulerais environ cinq cents exemplaires. D'ailleurs j'envisage ce premier essai beaucoup moins comme une spéculation commerciale que comme un premier titre, une première manifestation de ma pensée intime. C'est pour cela que je désire l'émettre avant mes thèses. Ma vie ne sera jamais absorbée par l'érudition aride et sans vie. Je ne veux pas être confondu dans la foule de ces grimauds de compilateurs, qui passent leur vie sans remuer une idée. Je veux dire dès le début le sens que j'attache à la science, comment elle est à mes yeux inséparable de la philosophie, comment elle n'a de valeur que par la philosophie qu'elle renferme, comment la science est une religion, sacrée au même titre qu'elle, puisque seule elle peut résoudre à l'homme le grand problème des choses, etc. Ce sera ma profession de foi scientifique, mon *Discours de la méthode*, mon *Novum Organum*. Je voudrais que l'effroyable réaction intellectuelle à laquelle nous sommes en proie sous ce néo-féodal M. de Falloux continuât jusqu'au moment de la publication. Cela lui donnerait un petit vernis d'opposition et d'actualité fort prisé en France. Malheureusement cela ne sera pas, à moins que pis n'arrive. Jules Simon, que je vis jeudi dernier, nous assura que les batteries contre le ministère auraient un immanquable succès les premiers jours de la semaine prochaine. Je ne puis te dire à quelle exaspération tout ce parti est en proie. On comploté beaucoup, et des choses de toutes sortes. L'agitation est d'ailleurs assez vive dans Paris. Le légitimisme ne cache plus ses batteries, M. de Falloux marche à visage découvert, et c'est lui qui est l'âme du cabinet. Il se peut qu'avant un mois les coups de fusil recommencent. Je te répète, chère amie, quoi que tu apprennes, ne crains rien pour moi. Je serai pour les révolutions de l'avenir ce que j'ai été pour celles du passé, spectateur curieux, rien de plus. Et ce que je dis pour les



coups de fusil, je le dis pour les manifestations de toute espèce et pour quelque but que ce soit, même contre Henri V. Ma petite nature retirée et peu communicative me rend insupportables ces masses où disparaît l'individualité personnelle.

Quelle longue et douce causerie, excellente sœur ! Oui, *douce*, en ces dernières pages, car le sentiment pénible qui résulte pour moi de la lecture de ta lettre s'efface aussitôt que j'ai causé quelques instants avec toi. Cela me fait penser aux jours de l'avenir ! L'espace me manque complètement pour te parler des faits importants survenus au département de l'Instruction publique. D'ailleurs on peut se demander s'ils auront quelque suite.

*Lundi soir.* — Étrange journée, telle que nous n'en avons pas vu depuis les jours néfastes de juin. Partout des canons, des troupes se croisant, le rappel, l'alerte sur tous les visages, ces bizarres accoutrements qui ne nous font plus rire depuis que nous y sommes habitués, sabres suspendus sur de vieux habits râpés, mines grotesques, le fusil sur l'épaule, uniformes de fantaisie. Et pourquoi tout cela ? C'est une énigme. Je viens de voir le journal du soir. Il semble que ce soit un 18 Brumaire avorté. Les sympathies pour l'Assemblée et la République sont universelles. Ce soir toutes les troupes sont rentrées. Il n'y a ni exaspération, ni agitation trop forte. Le gai Parisien ne fait encore que rire. Il y a des groupes, et un lecteur au milieu qui lit le journal. Les commentaires ne sont que malins. Ce matin, la physionomie de Paris était effrayante. Il a passé dans la rue d'Enfer plus de vingt pièces de canon. Ce soir au contraire, elle n'est qu'animée. On ne sait le résultat de la séance. Je regretterai ce bon M. de Falloux. J'aime à avoir ainsi quelqu'un contre qui je m'aiguise ou je m'agace. Il me faisait l'effet de ces petits corps d'ivoire qu'on donne aux enfants pour s'irriter les gencives et aider les dents à percer.

*Mardi.* — Tout est calme. Évidemment on a supposé un complot, et voulu provoquer une émeute. Et puis on jette toute cette agitation sur ceux qui n'y sont pour rien et qui en souffrent. Et on dit que ce sont eux qui empêchent le



commerce par le trouble qu'ils entretiennent dans la rue. Voilà les gens comme il faut à l'œuvre.

Berthelot va beaucoup mieux : la guérison est meilleure qu'on aurait pu l'espérer. Il ne lui reste plus qu'un point noir dans le champ de la vision, lequel pourra disparaître avec le temps.

Adieu, bonne et chère amie : réponds-moi le plus tôt possible, rassure-moi sur les dispositions de ton cœur. Le mien sera toujours à toi sans réserve.

E. RENAN

*Mercredi midi.* L'agitation sourde s'accroît. Au nom du ciel, ne crois pas à ces complots. Il n'en est rien. Ce sont des machines du ministère pour faire perdre l'Assemblée et faire retomber sur le parti républicain l'odieux du désordre. J'y suis bien désintéressé, car je le répète mille fois, je n'ai pas de parti *politique*. Si Henri V pouvait rendre la France plus éclairée, plus morale, et par là plus heureuse, je serais pour lui.

180

ERNEST RENAN A ALAIN RENAN

Paris, 17 février 1849

Excellent ami,

Je ne te reproche pas le long intervalle de tes lettres ; car je connais tes occupations nombreuses, et d'ailleurs ton amitié ne saurait jamais m'être douteuse. Moi-même j'ai aussi à implorer ton indulgence pour mon long silence. J'ai vu il y a quelques jours Charles Gilbert, qui m'a annoncé que tu étais complètement rétabli de ton indisposition d'estomac. C'est l'excès du travail, je n'en doute pas, qui t'a causé ce dérangement, toujours si long à guérir. J'espère que les lettres de maman m'apprendront que le printemps aura fait disparaître les dernières traces de ce mal opiniâtre. Je n'ose espérer que, vu l'état des affaires, tu songes à réa-

liser cette année avec la bonne Fanny le voyage de Paris, dont il avait été question. Ce serait pourtant le meilleur remède, et pour moi le plus grand plaisir que je pourrais éprouver.

Je continue mes travaux solitairement et en silence. Le ministère actuel nous est on ne peut plus favorable, à moi et à mes amis. J'aurai terminé dans quelques semaines un opuscule que je t'enverrai. Notre jour viendra.

J'ai reçu il y a peu de jours une lettre d'Henriette. Sa santé est bonne, mais elle se tourmente toujours d'une terrible manière et pour toi et pour nous. Tâche donc de la rassurer un peu. Tout ce que je lui dis est inutile.

Assure la chère Fanny de ma vive et sincère affection, et embrasse pour moi la gentille petite famille qui va bien sans doute, puisqu'on ne m'en a mandé depuis longtemps aucune mauvaise nouvelle.

Tout à toi, excellent ami,

Ton frère tout affectionné

181

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M. le comte Zamoyski, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

Paris, 24 février 1849

Que ta lettre m'a fait de bien, excellente amie ! Avec quelle impatience je l'attendais, non pas certes pour rassurer mon cœur, qui n'a pas douté un instant du tien, mais pour entendre de toi-même ce mot qui était devenu pour moi un si impérieux besoin : Eh bien ! oui, il y a eu un malentendu. Cela une fois dit, excellente sœur, n'insistons plus sur ce singulier débat, qui n'aurait pas dû commencer entre nous. J'avais bien raison de te dire qu'au fond nous étions d'accord, et ta dernière lettre est venue me le prouver. J'y souscrirais comme à ma profession de foi, et, à part quelques très légères dissidences sur la manière d'envisager

certaines *faits*, je prétends bien n'avoir jamais dit autre chose. Que disais-je en effet ? J'adopte les principes théoriques du socialisme (solidarité de tous dans la production, et droit d'intervention de l'État entre le travail et le capital); je crois qu'ils renferment pour l'avenir le germe d'une amélioration pour l'état de l'humanité; mais je maudis les excès, les exagérations, les tentatives d'application de doctrines qui ne sont pas mûres; je déteste quelques-uns des prétendus apôtres de la doctrine nouvelle et pour d'autres, je les respecte, sans être leur disciple aveugle. Et toi : Je maudis le socialisme, à cause des excès qu'on a voulu en déduire pratiquement; *toutefois* je reconnais que quand on aura séparé le bon grain de l'ivraie, il en résultera un bien incontestable. En vérité, si la différence qui sépare ces deux énoncés, différence qui est toute, ce me semble, en ce que l'un met en phrase principale ce que l'autre met en phrase subordonnée, si, dis-je, cette différence méritait que nous nous fissions de la peine à cinq cents lieues de distance, il faudrait que le démon de la dispute eût de merveilleuses subtilités. Quant à la question politique, au jugement sur les hommes de Février, je t'ai dit mille fois que je te les abandonne. Si cela pouvait te faire plaisir, je taperais sur eux encore plus fort que tu ne le fais toi-même. Je n'ai rien à faire avec ces gens-là. Tu te rappelles que l'an dernier, à pareille époque, je n'étais guère de bonne humeur. Si ensuite je me suis radouci, c'est quand j'ai vu l'abominable machiavélisme du parti Thiers, et cette apostasie sans exemple de toutes les idées libérales. Et je maintiens par exemple que ce triste gouvernement n'eût jamais commis une escobarderie comme celle du 29 janvier : supposer une conspiration, et pour y faire croire, opérer de nombreuses arrestations, et cela pour intimider la Chambre et rendre odieux le parti républicain. Puis refuser toute explication, sous prétexte que la justice est saisie, qu'il faut s'adresser à la justice. Puis la justice déclare non-lieu sur tous les prévenus. Et ceux qui font cela sont des honnêtes gens; et ces pauvres malotrus qui n'ont eu d'autres torts que de ne pouvoir et de ne savoir rien faire sont traités de profonds scélérats. Je le répète, comme je n'ai rien de commun avec eux,

cela me touche peu; toutefois ces curieuses injustices de partis me font beaucoup rire. Et pour te le dire franchement, un passage de ta lettre me laisse incrédule; c'est celui où tu m'assures que tu n'es d'aucun parti. Je ne doute pas que tu ne le croies, puisque tu me le dis. Mais je t'affirme que tu te trompes toi-même. Pose-toi vis-à-vis d'un fait arrivé il y a cinq cents ou six cents ans, et demande-toi si tu jugerais de même, décidée à enfler les peccadilles et les maladresses d'un côté et à tout pardonner de l'autre.

Ce que tu me dis sur la tolérance est très finement pensé. Je pense comme toi que toute doctrine qui dit : Hors de moi, point de salut, doit être intolérante *par charité*. Mais c'est précisément dans cette exclusion qu'est l'erreur : car il n'est pas de doctrine, du moment où elle a un prosélytisme étendu, qui ne renferme des germes de salut, par cette raison, je le répète, que l'esprit humain n'est pas sympathique au faux; il peut suivre, et de fait il suit toujours la vérité incomplète, jamais l'erreur. La comparaison de la mère chrétienne du xvi<sup>e</sup> siècle, appelle deux observations : 1<sup>o</sup> En comparant le socialisme à la Réforme, je ne devrais pas être mis sur le même pied que les hommes qui à cette époque embrassèrent le culte nouveau; mais je ressemblerais à la plupart des hommes distingués de ce siècle, Erasme, Robert Estienne, etc., qui, sans admettre le dogmatisme nouveau, en embrassaient les tendances. Je plains fort ceux qui de 1620 à 1650 sont restés purs catholiques, à moins qu'ils n'eussent plus de cinquante ans. — 2<sup>o</sup> C'est dur à dire : mais la mère avait tort, et le fils avait raison. Il faut marcher, marcher à tout prix, sans regarder ce qu'on brise et ce qu'on renverse. Où en serait l'humanité, si on s'était arrêté à ces scrupules ? La Révolution de 89 (celle-là au moins tu l'acceptes, j'espère) se fût-elle opérée, si on eût ainsi atermoyé ? A chacun son rôle : plus que personne je reconnais le nécessité d'un énergique contrepoids, dans la machine humanitaire. Un navire sans lest, qui n'a que des voiles, et un navire pesamment chargé, sans moyens de locomotion, sont deux machines également imparfaites, et encore la seconde est préférable, car au moins elle se tient sur l'eau. Ceux qui tirent en arrière rendent donc un véri-

table service à l'humanité; mais il en faut aussi qui tirent en avant. Or, qui le fera, sinon la jeunesse? C'est un triste sire que celui qui, à vingt-cinq ans, boude son siècle, ou même qui n'est qu'à son unisson. Celui-là peut bien s'attendre à être au bout de quarante ans au rang des fossiles. Hélas! viendra aussi le jour où nous serons dépassés; laisse-nous jouir de notre petite verdeur, et de cet aimable moment où l'on s'indigne tout de bon contre le présent, sûr qu'on est de l'avenir. — C'est avec grand plaisir que je vois devant nous une perspective de trois ou quatre années de ronde et ferme opposition, surtout au point de vue intellectuel, le seul qui me regarde. La lutte est déjà engagée; *la Liberté de penser* est depuis quelques semaines sous le feu continu des journaux du parti Falloux. Nous avons de très spirituels collaborateurs qui ne laissent pas languir la riposte. Plus que jamais, je me renferme exclusivement dans la partie scientifique et littéraire, et toujours sous le pseudonyme, depuis que la lutte est devenue personnelle. Je viens de leur épicer une salade au plus haut goût, une série d'articles sur Strauss et les historiens critiques de Jésus. Ce va être un plaisir piquant de contempler à l'ombre les hauts cris qu'ils vont pousser. — Je le répète toutefois, je n'ai pour ces messieurs qu'une demi-sympathie; et quand nous serons définitivement posés en face l'un de l'autre, nous ne resterons pas longtemps d'accord. Plus je vais, plus je découvre que ce Jules Simon est une vilaine âme, qui ne croit et n'aime rien. Nos relations sont du reste les meilleures qui se puissent imaginer.

J'ai parlé à M. Burnouf de mon projet d'opuscule, où je voulais associer son nom. Il en a été ravi, et a trouvé l'idée excellente. Il m'a vivement engagé à le réaliser le plus tôt possible; il faut, dit-il, saisir ce moment fugitif; plus tard vous ne pourrez plus dire de pareilles choses, et il m'a fait confidence du regret qu'il avait de ne pas avoir profité de sa jeunesse pour certaines publications, qui ne sont plus maintenant au ton de son âge plus objectif, comme disent les Allemands. J'ai renoncé à la forme de lettre d'un bout à l'autre; en tête seulement je mettrai une lettre adressée à M. Burnouf. Je ne puis te dire les choses délicieuses, fines,



admirables, qu'il m'a dites. C'est un homme unique, unique sous tous les rapports. C'est un ton de morale, de vertu, une manière sérieuse de prendre la vie, qui m'enchanté et pénètre mon idéal. M. Garnier l'égale presque sous ce rapport : c'est le type de l'honnête homme ; mais quelle différence pour la portée intellectuelle ! Je commence demain la rédaction définitive de mon opusculé. Je suis plein de vie et d'espérance à cet égard ; je le tiens et le possède très fortement, je veux que ce premier essai me représente tout entier. Ce sera fini dans six semaines. Ne t'inquiète pas des fonds, chère amie ; supposé que je fasse les frais de la publication, j'aurai un recours direct sur les deux mille francs de l'Institut, auxquels je n'ai pas encore touché pour mes frais courants. Mes finances sont cette année dans un état très satisfaisant. Je suis toujours au-dessus de mes affaires, et il m'est dû, soit pour répétitions, soit pour rédaction au *Journal de l'Instruction publique*, beaucoup plus que je ne dépenserai jusqu'à la fin de l'année. Resteront donc en dehors des comptes les six cents francs de l'agrégation sans compter l'action de *la Liberté de penser* sur laquelle je spéculé tout à fait peu ; car je crois que les bénéfices à partager seront très minces.

Plus je vais, chère amie, plus je reconnais l'absolue nécessité de rester à Paris à tout prix. Eh bien ! je t'affirme qu'une voie un peu exceptionnelle comme celle que je vais m'ouvrir par ce petit essai est un meilleur moyen que l'emploi exclusif de moyens légaux et officiels. Le cercle de mes relations s'est beaucoup étendu. M. Guigniaut est devenu pour moi un très chaud protecteur et ami. Un très savant homme de notre voisinage, dans la rue d'Enfer, M. Daremberg, à qui j'apprends l'arabe, me répand beaucoup. Il me revient de divers côtés des attentions et des bruits qui m'étonnent, et cela toujours dans les deux cercles qui m'importent le plus, l'Institut et le Collège de France. Il ne faut plus songer aux bibliothèques : M. de Falloux y déplace tout le monde pour y placer ses amis, rédacteurs de journaux légitimistes en province, littérateurs de sacristie, etc. Et puis, ces places ont peu d'avenir ; elles ne produisent pas dans la parole publique. Une confé-

rence à l'École normale serait mon idéal. Le titre d'agrégé est la condition de ces places, données sur la présentation du directeur de l'école, M. Dubois, que je ne connais pas, il est vrai, mais que je puis aborder de divers côtés. Si M. Egger est élu à l'Académie des Inscriptions pour remplacer M. Letronne, comme cela est possible, peut-être sa conférence resterait-elle vacante? C'est en pensant à toi, ma chère amie, que je tourne de ce côté une sérieuse attention. Sans toi, je serais d'une déplorable apathie pour ma position extérieure. Tu me disais bien des choses dans ta dernière lettre sur notre avenir que je ne comprenais pas très bien; c'est pourquoi je ne te prends pas à partie sur ce chapitre. Écoute, chère amie, je n'y mets pas de finesse : j'entends purement et simplement que nous nous réunissions, aussitôt que nous pourrions vivre honorablement ensemble. Ne vois pas en tout ceci d'arrière-pensée ni d'innocence d'ignorant. Je sais qu'il y a peu d'amour plus doux que celui du frère et de la sœur, je sais pourtant (ne fût-ce que pour l'avoir lu) qu'il y en a un autre. Mais celui-là me sera à tout jamais défendu, non que mon cœur n'y soit très sensible, mais par mille raisons extérieures et surtout par la vocation intellectuelle qui m'est dévolue, et qui exige la plus parfaite indépendance. M. Cousin, qui m'a prêché sur ce chapitre, me disait en déplorant la funeste habitude des élèves de l'École normale qui en sortant n'ont rien de plus pressé que de prendre une femme et une place : « Croyez-vous que si je m'étais marié, j'aurais pu me faire cette magnifique bibliothèque ? » C'est un peu cru, et ce n'est pas ainsi que je dis. Mais dans l'état actuel des choses, plus que jamais, pour jouer un rôle intellectuel, il faut être libre, c'est-à-dire prêt à se briser soi-même le jour où l'intérêt de ce rôle l'exige. Il est indubitable que nous traverserons des circonstances où il faudra jouer sa vie, pour être libre. Cela n'est pas *permis* à une mère ou à un père. Certes ce n'est pas avec cette humeur aventureuse que j'irais m'imposer de tels devoirs, quelque doux qu'ils fussent. Ne t'imaginer donc pas, excellente sœur, que tu m'imposes des chaînes; c'est moi [qui ne voudrais pas t'en imposer, car je sens que le célibat de la femme est fort différent de celui de

l'homme. Mais laisse-moi te dire une fois pour toutes que, soit que tu attaches ta vie à un autre, soit que tu me la laisses, je ne m'imposerai jamais de devoirs inconciliables avec ma vocation. Voilà des choses comme nous ne nous en étions jamais dites, mais il faut bien à un certain jour arriver à en parler.

Tu me désolés, chère amie, quand tu me répètes sans cesse dans tes lettres que tu n'oses songer à un long avenir. Et pourquoi, grand Dieu ! Es-tu donc malade ? Dis-le, excellente amie. Mais au nom du ciel, pourquoi regarder aussi tristement l'avenir ? Non, ma bonne Henriette : nous sommes destinés à être heureux ensemble. Sachons attendre ; ne sacrifions pas l'avenir à de faux calculs ; conservons notre stoïcisme et notre détachement de ce qui n'est que douceur et plaisir. Mais espérons, et surtout aimons-nous sans arrière-pensée. N'assemblons pas par jeu des images entre nous. Certes, elles ne peuvent tenir longtemps ; mais n'est-ce pas trop déjà qu'elles aient pu tenir un instant ? Adieu, excellente amie ; une chose au moins sera toujours entre nous à l'abri des malentendus, c'est notre amitié réciproque. A toi de toute mon âme.

E. RENAN

182

ERNEST RENAN A ALAIN RENAN

Paris, 23 mars 1849

Excellent ami,

Je n'ai pas besoin de te dire quelle joie m'a causée la nouvelle du voyage qui va me procurer le bonheur de te voir ainsi que la chère Fanny. Bien des fois j'y avais rêvé dès le commencement de cette année, mais je n'osais m'arrêter à l'espérance de la réalisation. Tous mes souhaits sont heureusement dépassés, et pour comble de bonheur, le terme que je croyais d'abord être plus éloigné, se trouve placé à quelques jours.

J'ai été hier à l'hôtel de Genève. Je crois aussi que vous y serez fort bien. Je n'ai pas arrêté de chambre, parce qu'on m'a assuré qu'à votre arrivée vous auriez amplement à choisir, et cela dans tous les prix. On m'a parlé de 90 francs par mois, comme devant être très bien, et de 60 francs comme bien aussi. J'ai préféré laisser tout cela à votre choix. Le quartier est en effet bien central et la distance qui nous séparera n'est pas trop considérable.

Il y a un peu d'agitation dans Paris. Il faut espérer qu'une révolution ne viendra pas reculer l'époque de notre entrevue ou, ce qui serait bien pis encore, vous offrir le triste spectacle auquel nous sommes déjà comme habitués, depuis une année.

Écris-moi, je te prie, avant ton départ, et dis-moi les messageries que tu auras choisies, afin que j'aie le plaisir d'aller vous embrasser aussitôt votre arrivée. En attendant, crois à ma bien vive affection.

Ton frère et ami.

J'attends impatiemment, chère Fanny, le moment qui va me procurer le plaisir de vous voir après une si longue séparation. C'est une charmante surprise, dont je vous remercie infiniment. Vous trouverez Paris bien triste en comparaison de ce qu'il était autrefois. Depuis qu'elle est redevenue la ville des révolutions, elle a cessé d'être la ville du luxe et des plaisirs. Ce serait encore un bien petit malheur, si elle n'était aussi la ville du trouble et de la misère. Quoi qu'il en soit, elle sera pour moi la ville de la joie tant que vous y serez. A bientôt, chère Fanny, embrassez pour moi l'aimable petite famille.

Votre frère et ami.

E. RENAN

183

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M. le comte André Zamoyski, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

Versailles, 23 avril 1849

La suscription de ma lettre va assurément, chère amie, te paraître un mystère, et bien que j'eusse vivement désiré recevoir, avant de t'écrire, la réponse à ma dernière lettre, je ne puis tarder plus longtemps à te l'expliquer. Effectivement, chère amie, je suis depuis hier soir habitant de Versailles. M. Bersot, professeur de philosophie au lycée de cette ville, ayant obtenu un congé pour aller se mettre sur les rangs pour les élections de la Législative, j'ai été désigné du ministère pour le remplacer. Je n'ai pas cru, chère amie, devoir refuser, et toutes les personnes que j'ai consultées ont été unanimes pour m'en dissuader et me féliciter de cette nomination comme d'une bonne fortune. Assurément ce n'est pas au point de vue pécuniaire. Quelles que soient les conditions de traitement qui me seront faites (elles ne sont pas encore réglées), elles ne couvriront pas le surcroît de dépense où va m'entraîner jusqu'à la fin de l'année ma nouvelle position. La durée du congé de M. Bersot n'est que de six semaines; ce temps écoulé, je me trouve sans place, ou du moins il est possible qu'il en soit ainsi. Je quitte donc une position assurée jusqu'à la fin de l'année, et qui, avec la leçon que je donnais en ville, suffisait à mes besoins pour un emploi temporaire et médiocrement avantageux. Tout cela m'a beaucoup fait réfléchir, et peu s'en est fallu que cette fois encore je n'aie refusé. Voici ce qui m'en a empêché. Je craignais d'abord d'indisposer au ministère par ces refus éternels; M. Soult m'a parlé dans ce sens, et m'a assuré qu'on me tiendrait compte de ma condescendance en cette circonstance, où il y avait visiblement un sacrifice de ma part. Ensuite c'est un



premier pas dans un lycée d'un ordre élevé, ensuite il se peut que le congé se prolonge au-delà des limites susdites ; enfin l'élection de M. Bersot, bien que très peu probable, n'est pas complètement impossible. M. Bersot se présente dans le département de la Gironde, où il est né et où il a professé : il avait eu vingt-trois mille voix aux premières élections. Ce n'est nullement une raison, je le sais, pour qu'il les ait cette fois-ci. Entre le parti blanc qui forme la grande majorité de ce département et le parti rouge qui y forme une minorité très compacte et très exaltée, nous ne lui voyons guère de place ; enfin il s'est vu de plus grands miracles. Que si cela arrivait, j'aurais des espérances bien fondées sur la chaire auquel il serait tenu de renoncer. Or pour mon plan scientifique, Versailles, qui, grâce aux chemins de fer, n'est qu'un faubourg de Paris, équivaut presque à Paris, et est d'ailleurs un acheminement immédiat pour obtenir une place dans cette dernière ville.

L'acceptation étant décidée, restait à décider si je fixerais mon domicile à Versailles, ou si je continuerais mon ancienne position, tout en faisant tous les jours le voyage. La considération de la perte de temps et celle des frais quotidiens (2 fr. 50) où ce dernier parti m'entraînait, auraient suffi pour me décider. Les convois des chemins de fer et les heures du collège concordaient si mal que, quittant mon domicile à midi et demie, je ne pouvais y être de retour avant six heures et demie, après quoi il fallait encore dîner. Ce n'est pas moi qui, pour rien au monde, souffrirai un tel gaspillage de mon temps. D'ailleurs il y avait une autre considération décisive. Je ne pouvais être de retour à la pension qu'une heure après le dîner. M. Crouzet ne m'a pas proposé de faire garder mon dîner ; dès lors, obligé de dîner au restaurant, je ne trouvais plus aucun avantage à conserver ma position. J'allais donc élire un domicile à Versailles, quand M. Bersot, que je connais pour l'avoir rencontré chez Jules Simon, et qui est un de nos plus zélés collaborateurs à *la Liberté de penser*, et avec cela un des hommes les plus aimables que je connaisse, m'a fait offrir de prendre son appartement (il est garçon), en insis-

tant avec une grande obligeance pour que j'acceptasse. J'ai accepté, et c'est de ce nouveau domicile que je t'écris. Il est situé au coin de la place d'Armes, en face du château, tout près de l'embarcadère, et pas trop loin du collège. *Rue de Satory, 1*. On ne peut rien imaginer de plus coquet ni de plus commode. Il se compose de trois pièces, chambre, cabinet à coucher, cabinet de décharge. Eh bien ! croirais-tu que j'ai encore le cœur gros d'avoir quitté les murs nus et la table de bois de ma pauvre chambre, et que j'ai une forte tentation, si après le congé je reviens à Paris, de la reprendre ? J'y ai tant vécu, j'y ai pensé et senti tant de choses ! M. Crouzet a été parfait, et chose merveilleuse, que j'avais toujours regardée comme impossible, nous nous sommes quittés en très bonne intelligence. Il a voulu que je laisse la partie de ma bibliothèque et de mes objets qui ne me sont pas ici nécessaires.

Voilà donc une démarche importante accomplie, excellente sœur. Bien que le résultat définitif en soit encore douteux, il n'y avait pas, ce me semble, à hésiter. Mon travail actuel, bien loin de souffrir de ce changement, ne fera que gagner au calme et au repos que je vais goûter ici. Versailles est en été le plus ravissant séjour, M. Bersot m'a fait remettre sa clef des parterres réservés ; on y est comme dans un jardin particulier. J'ai déjà fait la classe toute la semaine dernière, en faisant le double voyage, et je suis fort satisfait de mes élèves, ainsi que des procédés des messieurs du lycée [...]

[...] Adieu, délicieuse amie, que j'aurais besoin de ta douce compagnie ! Ce changement de vie m'attriste beaucoup. Et puis le départ de notre frère me laisse un vide pénible. J'ai oublié de te dire qu'il est parti hier matin pour Le Havre. Il sera jeudi à Saint-Malo. Adieu encore une fois, chère Henriette ; écris-moi à l'adresse susdite.

Ton frère bien-aimé,

E. RENAN

[En marge, 1<sup>re</sup> page.]

J'irai au moins deux fois par semaine à Paris, mercredi et vendredi, pour le cours de M. Burnouf. Je rattacherai à ces deux voyages toutes mes autres courses et visites.

Les lettres, dis-tu, te coûtent très cher. Entendons-nous donc une bonne fois à cet égard. Combien paies-tu ? Veux-tu que nous t'affranchissions jusqu'à la frontière ? Est-ce l'excédent qui te fait payer si cher ? Paies-tu quelque chose sur celles que tu nous envoies ? Il semble que la réforme postale ait élevé le prix de nos lettres.

184

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*M<sup>lle</sup> Renan, chez M. le comte Zamoyski, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

Versailles, 15 mai 1849

Je veux profiter, chère amie, de deux jours de vacances forcées qui me sont imposées pour m'entretenir à mon aise avec toi. Le manuscrit de mon essai (que j'ai achevé) est entre les mains de M. Egger ; en sorte que le principal instrument de mon travail me fait défaut. Les événements politiques de l'Europe centrale me paraissent d'ailleurs d'une si haute gravité que je ne peux tarder plus longtemps à t'en écrire.

Ces événements, ma bonne amie, me causent, je te l'avoue, de graves inquiétudes, d'autant plus graves que, comme tu nous l'as dit cent fois, et comme je le comprends à merveille, il nous est impossible d'en recevoir d'information exacte et de nous en faire une juste idée. Je me demande souvent s'il ne serait pas temps, et plus que temps, de partir chacun de notre côté, si nous ne voulons pas qu'une terrible tempête nous sépare. S'il s'agissait de ces guerres qui se prévoient et se déclarent ; à la bonne heure ; je dirais alors qu'il faudrait attendre le jour décisif.

Mais en sera-t-il ainsi ? Je n'entre dans aucun détail, excellente amie, parce que sans doute tu les connais mieux que nous, et que d'ailleurs M<sup>lle</sup> Ulliac m'écrit qu'elle a su que plusieurs lettres pour Varsovie ont été interceptées. Je ne sais où elle a pris cela, mais s'il en était ainsi, quelle position serait la nôtre ? Henriette, ma bonne amie, plus que jamais nous avons besoin de te dire : Au nom de Dieu, sois juge pour nous, vois pour nous ce que nous ne pouvons voir, et juge, non comme te l'inspirera ton dévouement, mais comme nous jugerions nous-mêmes. Songe que depuis le détroit de la Baltique jusqu'aux Dardanelles, depuis le Rhin jusqu'à la Vistule, il n'y a pas un pays qui ne soit en guerre ou sur le qui-vive. La position de l'Allemagne entre autres n'est-elle pas des plus propres à inspirer de sérieuses réflexions ? J'attends impatiemment ta prochaine lettre, qui m'entretiendra, j'en suis sûr, de ces graves incidents, et peut-être m'instruira de la résolution que tu auras prise. Songe bien que je puis partir le lendemain du jour où je recevrais ta lettre. Mes fonctions à Versailles ne seraient pas un obstacle et d'ailleurs elles touchent peut-être à leur terme. M. Bersot reviendra probablement la semaine prochaine, s'il n'est pas élu. En cas d'événement tout à fait imprévu et d'importance majeure, je partirais sans attendre d'ordre, en te donnant l'adresse où nous nous rencontrerions à Berlin. Sois bien persuadée que pour me décider à une démarche aussi grave, j'attendrais et que le fait qui l'aurait déterminée fût parfaitement et officiellement constaté, et que sa gravité fût aussi tout à fait indubitable. Si tout ceci ne devait aboutir qu'à nous réunir, je ne regretterais pas les inquiétudes que nous aurions éprouvées ; mais craignons de rendre cette réunion difficile ou dangereuse. Songe surtout que tu devras transporter des valeurs à la frontière, et que pour cela certaines conditions sont nécessaires dans l'état du pays. Il est temps définitivement, ma chère amie, et j'ai la confiance que cette fois tu le reconnaitras comme moi-même, il est temps, dis-je, de mettre un terme à cette vie d'alarmes perpétuelles. Certes ces événements nouveaux n'étaient nullement nécessaires pour motiver une détermination, que

depuis si longtemps nous aurions dû prendre; mais enfin que ce soit le dernier coup. L'occasion est d'ailleurs bonne, ce me semble, pour que ta séparation du comte ait l'air de t'être imposée par la force des circonstances et non par un libre choix. J'ai la ferme espérance, ma chère amie, que ta prochaine lettre aura devancé mes propres réflexions à cet égard.

Quant à l'état de notre pays, c'est une énigme, ma chère amie, et tout en conservant mon optimisme pour l'avenir définitif, je ne vois point en beau la situation actuelle. Les élections vont dire le grand mot; mais ce grand mot ne sera certes pas la pacification. Si la Chambre est favorable au pouvoir, le pouvoir ne résistera pas à la tentation hautement avouée de changer la constitution; or les exaltés n'attendent que cela pour une épouvantable guerre civile. Si la Chambre est hostile au pouvoir ou du moins ferme dans ses droits, on verra d'étranges choses avec un esprit étroit et entêté à la tête du pouvoir exécutif, et une constitution qui n'offre aucune solution à de tels conflits. On verra... voilà tout ce qu'on peut dire, et je crois franchement que les plus fins, quelque vaste plan qu'on leur prête, n'ont pas eux-mêmes autre chose à dire. Le suffrage universel a mis dans les affaires une si forte portion de hasard et d'imprévu, que tout calcul est devenu impossible: il n'y a plus qu'à vivre au jour le jour. Ce qu'il y a de certain c'est que personne ne croit plus à rien en politique: chose singulière! la constitution qui devrait être l'infailibilité vivante et permanente d'une république, n'a la confiance de personne; et il n'est pas un seul parti (sans excepter celui des républicains) qui ne soit suspect de conspirer contre elle! L'étrange état de l'armée vient compliquer la position: on ne saurait s'en faire une idée à moins de l'avoir vu de près. Je le vois ici d'une manière frappante. La moitié de la population de Versailles est militaire; dans les restaurants, aux chemins de fer, dans tous les lieux publics en un mot, on ne rencontre que soldats de toute arme et de tout grade. Eh bien! il y a là pour l'observateur un fait unique peut-être dans l'histoire. C'est une armée qui raisonne, qui délibère, qui refuse de se



laisser conduire en machine, mais veut avoir la raison de ce qu'on lui fait faire, qui ne croit plus à l'autorité. Je ne dis pas que l'armée est démocrate socialiste comme prétendent les adeptes, et pourtant s'il fallait la caractériser exclusivement par un nom de parti, ce serait celui-là qu'il faudrait prendre ; non, l'armée est sceptique, comme tout le reste, et n'est disposée à servir personne, si ce n'est la cause militaire de la France vis-à-vis de l'étranger. Pour comble de malheur, la malheureuse affaire de Rome (1) vient de blesser le seul sentiment vif et vrai qui lui restât.

Plus que jamais, ma chère amie (et c'est ici une des thèses que je développe dans mon essai), je pense que la question est transportée hors de la politique, qu'il n'y a plus rien à faire dans ce monde épuisé, que le remède viendra d'ailleurs. Évidemment la politique a fait tout ce qu'elle pouvait faire, nous avons la mesure de sa capacité ; n'espérons pas trouver des hommes plus *habiles* que M. Guizot ou M. Thiers, un chef de l'État plus avisé que Louis-Philippe. Eh bien ! les voilà tous déclarés impuissants. Ce n'est pas leur faute, c'est la faute du temps, et des besoins terribles qui s'agitent dans l'humanité, sans trouver à se satisfaire. La révolution à faire n'est pas politique ; elle est religieuse et morale. La politique n'est plus qu'une vaine agitation, une affaire de coteries et de partis, d'où ne peut venir le salut. La plus haute question de la politique est celle-ci : qui sera ministre ? Grand Dieu ! peut-on croire après tant d'expériences, qu'un changement de plus guérira le mal ! Évidemment il n'y a que des esprits étroits ou des intriguants qui puissent s'y laisser prendre. Voyez les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle : ceux-là assurément ont changé la face du monde ; se sont-ils mêlés de politique ? Nullement. Ils ont laissé la politique mourir en s'agitant inutilement dans son cercle épuisé, et pendant ce temps, ils jetaient les fondements d'un nouveau monde. Que sont maintenant Fleury, Choiseul, Richelieu, Maupeou, auprès de Voltaire, Rousseau, Montesquieu, je ne dis pas seulement au point

(1) L'expédition de Rome entreprise dans le but de rétablir le pape Pie IX.

de vue littéraire ou philosophique, mais au point de vue de *l'action* qu'ils ont opérée sur le monde ? Qu'est-ce que la guerre de Sept ans ou le pacte de famille auprès du *Contrat social* ou de *L'Esprit des Lois* ? Je me figure la politique comme ces moutons de nos maigres pâturages de Bretagne, de Bréhat par exemple, attachés à un pieu central par une corde, dans le rayon de laquelle ils ne peuvent brouter qu'une herbe rare. Le pâturage est épuisé, et ils n'ont pas la liberté d'aller chercher leur vie ailleurs. Non, l'esprit n'est plus là. Le mouvement nouveau, comme le christianisme, comme la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle, naîtra hors du monde officiel, grandira parallèlement à lui, sauf à devenir politique à son tour, quand le jour de son triomphe et de son action extérieure sera venu.

Mon essai, t'ai-je dit, est terminé. Mais il faudra bien du temps encore pour le revoir et le mettre définitivement en état d'être publié. Je suis fort content d'avoir réalisé ce plan, et je persiste à croire que j'ai bien fait. Le moment est bon : tous les esprits sérieux sont portés à la pensée, et l'activité intellectuelle est plus grande qu'on ne pourrait croire au premier coup d'œil. Je vois beaucoup M. Cousin depuis quelque temps. Nous sommes décidément tout à fait bien ensemble : il veut m'associer à une espèce de publication hebdomadaire qu'il médite, analogue aux traités de l'Académie des Sciences morales, et où, avec ceux de ses disciples qui lui sont restés fidèles, il essaierait d'une manière suivie une sorte de morale philosophique à l'usage du peuple. Bien que nos vues diffèrent à beaucoup d'égards, je prendrai part très volontiers à ce travail, pour les parties où mes opinions concorderont avec la rédaction générale, et en morale cela a lieu presque sur tous les points. M. Cousin est un esprit d'une extrême finesse et d'une admirable critique, mais un peu timide, quand il s'agit de créer. Il voudrait purement et simplement le catéchisme chrétien appuyé sur la raison. Eh bien ! nous autres, de *la Liberté de penser*, ne pouvons nous arrêter là, et disons que, quant à prendre le christianisme, mieux vaut le prendre tout d'une pièce, tel que le donne l'Église, appuyé sur la révélation, etc., que de se faire un christianisme à sa guise,

une trinité de fantaisie, une incarnation de même nature, etc. Voilà bien un peu ce que fait M. Cousin, et ce qui ne réussit à contenter personne. Mais il y a dans cet homme une ardeur philosophique vraiment admirable : on dirait un jeune homme qui aspire pour la première fois la vie de l'esprit. Il ne rêve plus qu'à sa nouvelle entreprise, et nous réunit à tout propos pour nous en parler.

Jeudi, 17 mai

Voilà encore des nouvelles de l'étranger qui m'atterrissent, excellente amie. Au nom du ciel, si tu ne m'as pas écrit, ne tarde pas un instant à le faire. On dit que la grande ligne de chemin de fer qui nous aurait réunis en si peu de jours est rompue en plusieurs endroits, surtout dans la Prusse rhénane. Il n'y a plus à hésiter, chère amie, je n'attends de toi qu'une seule réponse. — Ici tout est calme ; les élections ne sont pas encore suffisamment dessinées. Le vote de l'armée seul fait beaucoup parler. Mon Dieu ! ne parlons pas de tout cela ; car une seule chose est maintenant sérieuse pour nous ; c'est ton retour, et en vérité pour ma part, je n'ai pas le loisir de penser à autre chose. Adieu, bonne amie, compte sur l'affection éternelle de ton frère et ami,

E. RENAN

M. Cousin m'a appris que c'était lui qui m'avait proposé à M. de Falloux pour Versailles.

185

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

Versailles, 15 juin 1849

Ma chère amie, bien que l'échauffourée (1) d'avant-hier ait été bien peu sérieuse, elle donnera sans doute lieu à mille bruits exagérés et absurdes, qui pourraient te causer

(1) Il s'agit de la manifestation organisée par Ledru-Rollin contre l'expédition de Rome le 13 juin 1849.

de vaines inquiétudes. Je m'empresse donc de te rassurer, et de t'apprendre que cette folie a passé comme tant d'autres et même avec moins de suites fâcheuses que les autres. L'action a été si faible que la réaction se fait à peine sentir. Paris, que je viens de quitter, a repris ou plutôt n'a pas perdu un moment sa physionomie habituelle, on parle à peine de ce ridicule avortement, et, n'étaient les exploits des braves gardes nationaux de la première légion contre les presses, celle-ci pourrait s'appeler la victoire sans larmes. Quant aux imbéciles qui ont donné dans ce panneau, c'étaient des fous, le fait le prouve; il ne faut donc pas le regretter. — Le choléra préoccupe beaucoup plus. Il sévit assez fortement depuis quelques jours; mais il semble avoir atteint le terme de sa période d'accroissement, et même commencer à décroître. Le maximum a été de sept cents par jour. Je te dis tout ceci sans crainte de t'effrayer, chère amie; car il n'y a pas eu à Versailles un seul cas qui appartienne précisément à cette ville; en 1832 d'ailleurs, cette ville avait été à peu près exempte du fléau. Aussi s'y est-il opéré une vraie immigration de Paris. Tout y est comble, et l'Assemblée nationale entre autres semble s'y être transportée au complet.

M. Bersot est arrivé depuis trois jours. Il m'avait fait demander s'il ne me contrarierait pas en dépassant un peu les limites de son congé; à quoi je me suis hâté de répondre conformément à son désir. Je suis encore néanmoins à Versailles, et je suis bien tenté d'y rester encore quelques jours. J'ai pris une chambre à l'étage supérieur de la même maison, où je suis fort bien et à très bon marché. La pension d'ailleurs est à Versailles à très bon compte, en sorte qu'en comptant mes deux voyages hebdomadaires, ma vie est encore ici à meilleur marché qu'elle ne serait à Paris. D'ailleurs mon travail n'exige nullement ma présence à Paris; le séjour de Versailles m'est même à beaucoup d'égards préférable sous ce rapport. Il serait donc possible que j'y restasse jusqu'à la mi-juillet, époque où finissent les cours du Collège de France. Alors peut-être j'effectuerai le petit voyage de Saint-Malo, que maman me demande avec tant d'instances et que je ne peux plus lui

refuser. J'y resterai trois semaines ou un mois, après quoi je reviendrai à Paris, vers la mi-août, afin de presser mes affaires pour ma situation de l'an prochain.

Je suis tout à fait décidé, chère amie, à me faire l'an prochain une position plus lucrative et plus confortable que par le passé. Non pas assurément que mes goûts soient devenus plus positifs, ni que mon ambition ait changé d'objet, mais parce que le bien même de ma carrière intellectuelle le demande et que d'ailleurs c'est pour moi un devoir. C'est un bonheur que la suppléance de Versailles soit venue m'arracher de force de chez M. Crouzet; car tel est mon quiétisme pour ces sortes de choses que quand je me trouve casé bien ou mal, je ne songe pas à chercher mieux. Je ferai des efforts suprêmes et de grands sacrifices pour rester à Paris; mais en désespoir de cause, je ne reculerai pas devant certaines places de province. M. Egger m'engage à demander une place de maître-surveillant à l'École normale. Ces places sont peu assujettissantes, et sont données d'ordinaire à des agrégés qui veulent rester provisoirement à Paris. Tout ce qu'il nous faut, c'est de gagner du temps. Quoi qu'il en soit, sois certaine que je négligerai rien pour faire réussir ces démarches.

L'affaire importante pour moi est en ce moment mon ouvrage. Je revois ma première rédaction qui, d'après mon habitude, est tout à fait négligée. Ce long travail, qui m'occupe depuis trois semaines, sera achevé vers la mi-juillet, c'est-à-dire vers l'époque de mon départ pour Saint-Malo. L'ouvrage sera alors complètement terminé et fixé dans toutes ses parties essentielles. Je l'emporterai en Bretagne, et je consacrerai mes vacances à la dernière révision et à ces interminables corrections dont on a tant de peine à se détacher avant l'heure suprême. L'ouvrage à mon retour à Paris sera donc scellé et parachevé. Le publierai-je immédiatement? Très grave question, et qui préoccupe en ce moment toutes mes pensées. Je suis à peu près décidé toutefois à attendre qu'on ait réglé ma position de l'an prochain avant de le donner au public. Car d'une part la publication n'en pourrait avoir lieu avant le mois de septembre, et par conséquent je ne pourrais guère m'en



prévaloir comme d'un titre ; d'une autre, les mois de vacances sont tout à fait défavorables pour toute publication ; enfin les circonstances ne seront pas encore à cette époque, ce qu'on peut espérer qu'elles seront dans quelques mois. Le temps qu'il me faudrait, ce serait un moment de calme et presque d'ennui, de réaction mesquine et tracassière, mais non pas violente, un moment aussi où la Montagne fût tout à fait vaincue et impuissante, où les idées libérales fussent en hausse par le triomphe de leurs adversaires et le silence de ceux qui leur font tant de tort en les faussant et les défendant mal. Or évidemment nous marchons là, et l'événement d'avant-hier ne peut être que favorable à mon point de vue. Le triomphe de la Montagne eût remis pour longtemps mon manuscrit en portefeuille ; car ces gens-là donnent mauvaise mine à tout ce qui sent un peu le mouvement et le progrès, et en parlant ainsi, on pourrait être soupçonné d'abonder dans leur sens. L'élimination de l'élément Dufaure serait aussi bien désirable pour créer la circonstance de mon livre : il faudrait pour le faire opportun et lui rendre les esprits favorables un gouvernement Thiers-Falloux. Je te transcrirai tout à l'heure un extrait de la table analytique des paragraphes, qui pourra te donner une idée du contenu.

M. Daremberg est de retour d'Oxford, et est venu à Versailles demeurer tout auprès de moi. Mon plus pressé a été de lui lire le passage de ta lettre relatif aux symptômes du mal que tu éprouves. Il m'a bien rassuré, chère amie. Ces symptômes lui paraissent, à n'en pas douter, ceux d'une névralgie intercostale, maladie qui n'attaque aucun organe essentiel. Toutefois il a désiré savoir : 1<sup>o</sup> si tu éprouves des palpitations en montant les escaliers, etc. ; 2<sup>o</sup> si le retour du mal offre quelque caractère de périodicité ; 3<sup>o</sup> si tu tousses et si en général tu es faible de poitrine. Voici l'ordonnance qu'il m'a donnée d'après les symptômes que je lui ai lus. Couvrir la partie souffrante d'un emplâtre d'extrait de *stramonium*, le laisser deux jours, et le renouveler deux ou trois fois. L'emplâtre devrait avoir environ six pouces de long sur quatre de large, sur peau de mouton. Réponds, chère amie, aux questions ci-dessus, surtout à celle qui

est relative à la poitrine, ne fût-ce que pour me tirer d'inquiétude.

Que ton obstination à nous refuser ton retour me cause de peine ! Que puis-je te dire, si ce n'est te répéter ce que je t'ai dit mille fois, chère amie ? Le consul de France n'est plus à Varsovie, et tu m'avais promis que tu n'y resterais pas après lui. Je pense que mes raisons auront plus de poids, quand j'aurai obtenu une place pour l'an prochain, et ce n'est pas là, je l'assure, une des moindres raisons qui me décident à déployer du zèle de ce côté. Je persiste donc dans la pensée que tu as passé ton dernier hiver dans ce fatal climat, et que cette année ne finira pas que nous ne soyons réunis. Plaise à Dieu que quelque catastrophe ne vienne pas rendre notre réunion plus difficile !

Voici maintenant quelques extraits de ma table. Ne t'étonne pas de manques de suite tout à fait choquants. J'omets beaucoup, et d'ailleurs une table ne saurait présenter les transitions. — I. Une seule chose est nécessaire. Le sacré et le profane. Ascétisme chrétien. Sanctification de la vie inférieure. Unité de la vie supérieure. Possibilité de réaliser cette unité. Une trop riche nature est un supplice. — II. Savoir. Curiosité primitive des premières tentatives scientifiques. La science conçue d'abord comme un attentat. Des résultats et des applications de la science. Idée de la science pure. Tâche de notre temps : reconstruire par la science l'édifice bâti par les forces spontanées de la nature humaine. Comment un jour la philosophie gouvernera le monde, et comment la politique disparaîtra. — III. La science peut seule fournir les vérités vitales. La science n'est sérieuse que quand on en fait l'affaire de l'homme. Esprit moderne. Il faut le continuer. Exemple tiré de l'islamisme. Symbole rationaliste. Qui sont les sceptiques ? Une nation rationaliste et réfléchie serait-elle faible ? Que si la civilisation succombait sous la barbarie, elle vaincrait encore une fois ses vainqueurs, jusqu'au jour où elle n'aurait plus personne à vaincre. — IV. Les frivoles. Jamais la frivolité ne gouvernera le monde. L'humanité est sérieuse. Des tendances utilitaires. De la science du bonhomme Richard. Noblesse de l'ascétisme. Défauts de

notre civilisation bourgeoise, nécessaires et justifiés. La liberté ne sert de rien pour la production d'idées nouvelles. Le christianisme n'a pas eu besoin de la liberté de la presse ni de la liberté de réunion. Toute idée naît hors la loi. Une police tracassière nuit plus à l'originalité que l'arbitraire pur et la persécution. Si Jésus paraissait de nos jours, on le traduirait en police correctionnelle, ce qui est pis que d'être crucifié, pour le progrès de la doctrine. Le progrès de la réflexion ramènera la grande originalité. — V. Idée d'une science positive des choses métaphysiques et morales. Regret des illusions détruites. La réalité que la science révèle est supérieure à toutes les imaginations. Le monde d'Indicopleustès et de Humboldt. Le temps des sectes est fini. Couleur sectaire. Saint-simonisme, Pierre Leroux. Impossibilité d'une nouvelle secte religieuse. La forme pure, grave et universelle de la science. — VI. La science mal comprise. La science n'est comprise qu'en vue du collège et de l'enseignement. Le ministère de l'Instruction publique conçu à tort comme le ministère de la science. De la science d'amateurs. De la science de revues et de salons. Du pédantisme. — VII. De l'érudition. Elle n'a pas la conscience de son but. — VIII. De la philologie. Fournit les matériaux de l'histoire de l'esprit humain. La philosophie suppose l'érudition. Les recherches particulières n'ont de valeur qu'en vue des résultats généraux, mais les résultats généraux ne sont possibles que par les recherches particulières. La philologie constitue la supériorité des temps modernes. Les fondateurs de l'esprit moderne sont des philologues. — IX. Philosophie critique. Le philosophe, c'est le spectateur dans le monde. — X. Réforme de la psychologie par la science de l'humanité. — XI. Groupes de sciences qu'on doit appeler : sciences de l'humanité. — XII. De spécialités scientifiques. Les travaux généraux sont encore prématurés dans la plupart des branches de la science. Nécessité des monographies. Que les grandes histoires générales sont encore impossibles. Il n'y a rien de frivole dans la science. — XIII. L'état doit patronner la science. Liberté de la science. Ordres religieux, grands ateliers de travail scientifique. Nécessité des sinécures, etc.

— XIV. Exemples de recherches érudites constituant une philosophie scientifique. Linguistique. Comment se fait-il qu'il n'y a pas une chaire de linguistique dans toute l'Europe ? au Collège de France ? — XV. La philosophie parfaite serait la synthèse de la connaissance humaine. — XVI. XVII. La science est une religion. Travailler à élever tous les hommes à la hauteur du culte pur. Différence de la condition du peuple relativement à la culture intellectuelle dans l'antiquité et dans les temps modernes. L'homme du peuple est chez nous déshérité de l'esprit. Une seule solution : élever tous à l'intelligence. Nos institutions supposent ce qui n'est pas, le peuple intelligent et instruit. Malentendu du libéralisme français : fermez les clubs, ouvrez les écoles. — XVIII. Le but de l'humanité n'est pas le bonheur, mais la perfection. Le but de l'humanité n'est pas son affranchissement, mais son éducation. Société qui a un dogme et société qui n'en a pas. La première, essentiellement intolérante : c'est le dogme qui gouverne. — XIX. Le fondateur de la plus haute école philosophique de l'antiquité fut un *portefaix* (Ammonius Saccas). Pourquoi cela nous fait-il sourire ? Différence de l'antiquité et temps modernes. — XX. XXI. L'état habituel d'Athènes, c'était la *Terreur*. Besoin de sécurité que nous avons contracté. — XXII. Foi à la science. Il n'y a rien à faire en politique. La révolution sera morale et scientifique. — XXIII. Nous sommes avec les croyants. L'homme frivole et sceptique, c'est l'athée.

Je te présenterai une autre fois avec plus de détails la pensée des sept derniers paragraphes, qui sont d'un intérêt plus général, et que je n'ai pu qu'indiquer ici. Je te répète que ce que je viens de transcrire ne fait que le vingtième de la table.

Adieu, bien chère amie. Compte sur mon éternelle affection, comme je crois à la tienne.

Ton meilleur ami,

E. RENAN

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M. le comte André Zamoycki, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

Versailles, 25 juin 1849

J'ai tardé deux ou trois jours à t'envoyer cette lettre, chère amie, parce que maman promettait dans sa dernière lettre de m'envoyer incessamment une lettre qu'elle doit t'écrire avec des nouvelles qu'elle attendait de M<sup>me</sup> Gauguain. Le tout serait parti ensemble; mais la lettre de maman tardera peut-être, et tu me reprocherais de t'avoir privée plusieurs jours des nouvelles de ton amie. Je l'ai vue hier, et elle était presque remise d'une bronchite qui l'a tourmentée les jours derniers.

Que ce retour du fléau à Varsovie m'afflige, chère Henriette ! Quelles vont encore être mes transes ! Au nom du ciel, ne me cache rien, puisque par toi seule je puis savoir la vérité. Nos journaux ne m'apprennent rien sur ce point, le plus capital pour moi. Ah ! je te l'affirme, si le soin de tes élèves ne t'eût été en ce moment plus étroitement confié, nous eussions bien pressé ton retour. M<sup>lle</sup> Ulliac m'a parlé de je ne sais quels soins testamentaires dont tu traites dans ta dernière lettre, et cela m'a navré le cœur. Il est tout à fait impossible, chère amie, que tu restes plus longtemps dans ce malheureux pays où cette épidémie paraît définitivement devenir endémique. Je te le répète, octobre ne se passera pas sans que nous nous soyons embrassés; mais je veux, avant d'insister, avoir à faire valoir de nouveaux et plus puissants arguments.

Je suis fort occupé ces jours-ci. M. Jacques me demande pour juillet quelques pages de mon ouvrage pour la Revue et je ne sais encore que lui envoyer. Une note du directeur de la Revue expliquera que ce fragment est extrait d'un livre qui doit paraître bientôt. Ce qui sera une bonne



annonce et vaudra mieux pour mes démarches que l'ouvrage paru. Ne t'imagines pas que l'opposition que fait cette Revue au ministère et spécialement à M. de Falloux, opposition à laquelle du reste je ne prends aucune part active, puisque je reste toujours dans la région pure, me crée des chances défavorables. Tout au contraire, j'ai été surpris de voir quelle considération cela me valait, même dans les bureaux du ministère et dans l'Université. Ces messieurs à grandes places ne peuvent faire de l'opposition, mais ne sont pas fâchés de voir la jeunesse libérale, qui n'a pas tant à ménager, se lancer un peu. Moins que jamais je suis décidé à me gêner pour l'expression de ma pensée. J'ai découvert qu'on ne taquine que ceux qui y vont timidement et sournoisement. Mais la manière franche, libre et originale, passe d'elle-même. Mon article, signé seulement des initiales, sur les historiens critiques de Jésus, dont l'anonymat n'a trompé personne, m'a valu d'unanimes compliments et pourtant jamais l'école n'avait été jusqu'à une telle hardiesse (profondément respectueuse, bien entendu, et plus respectueuse que l'adoration).

Jacques lui-même en était étourdi. On m'a porté de bien encourageantes paroles de M. de Rémusat. Causant avec Simon de mon article, qui a presque rempli deux numéros, et demandant qui j'étais : « Si c'est un homme âgé, ajoutait-il, je ferai quelques critiques : si c'est un jeune homme, c'est parfait. » M. Cousin, qui a répudié Bersot, jadis son secrétaire intime, pour je ne sais quelle petite hérésie inaperçue dans les pages d'un de ses livres, ne m'a qu'un peu grondé, et encore d'un ton très paternel, et en faisant mille compliments sur le *talent* de l'article. M. Quinet, qui avait déjà traité le même sujet il y a dix ans dans la *Revue des Deux Mondes*, lors de la première apparition du livre de Strauss, m'a reçu à bras ouverts. T'ai-je déjà dit que j'avais fait la connaissance de M. Michelet ? Cela me l'a fait renouveler beaucoup plus intime. Enfin cet article, qui, fait à demi et avec une critique malingre et cauteleuse, m'eût valu une disgrâce, fait franchement et largement, ne m'a valu que des éloges. J'ai reçu par le bureau de la Revue plusieurs témoignages de sympathie des provinces et spé-

cialement des parties allemandes et protestantes de la France.

J'ai passé hier l'après-midi avec M. Garnier à la campagne près de Sceaux. Il m'y invite fort souvent, mais hier j'étais presque seul avec lui et M<sup>me</sup> Garnier, et nous avons beaucoup parlé de toi. M<sup>me</sup> Garnier surtout ne tarissait pas à ton égard et souhaitait beaucoup te connaître. M. Garnier te fera joliment causer. Il exploite à la lettre toutes les personnes qui peuvent lui fournir des observations nouvelles sur des sociétés différentes de la nôtre. Ne t'imagines pas, chère amie, que nous te laisserons inutile. Si ta modestie se refuse absolument à publier, eh bien ! tu traduiras, et moi je me ferai ton éditeur-préfacier. Il y a un ouvrage de M. de Humboldt, le plus important peut-être et qui renferme d'ailleurs l'œuvre des deux frères, Guillaume et Alexandre, que M. Burnouf et M. Egger m'ont souvent engagé à traduire. Mais hélas ! j'ai tant de choses commencées que je n'aurai jamais le temps de vaquer à celle-ci. Voudrais-tu t'en charger ? Tout ce qui est de M. de Humboldt se vend très bien en France, et celui-ci, je le répète, est l'ouvrage le plus capital de haute philologie comparée que l'Allemagne ait produit. C'est le volume d'introduction à l'Essai sur le kawi de Guillaume de Humboldt (*Über die Kawi-Sprache auf der Insel Java*), introduction qui a pour titre spécial : *Einleitung über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaus und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*. Ce volume se vend à part et fait un ouvrage tout à fait distinct. Je t'éclaircirais pour ce qui est tout à fait technique, et je mettrais une introduction. Fais-le venir de Berlin, si tu veux, mais à condition de ne pas t'en fatiguer. J'ai reçu une lettre très longue et très intéressante d'Alexandre de Humboldt à propos de mon article sur son *Cosmos*. Il y a des détails intimes vraiment curieux sur ce bel ouvrage et des choses tout originales sur les opinions personnelles de l'auteur.

Adieu, chère amie, je suis un peu pressé cette fois. Je ne te parle pas de la déplorable loi de l'enseignement, qui détruit radicalement l'Université, et nous ramène aux plus

mauvais jours de la Restauration. La haute Université est atterrée; nous autres, nous disons: « Tant mieux, car l'avenir est à nous. » Adieu, encore une fois, bonne amie, écris-moi souvent durant le fléau.

Ton ami de cœur,

E. RENAN

187

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M. le comte André Zamoycki, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

Versailles, 27 juin 1849

Je le tiens ce mot, si longtemps attendu, amie bien-aimée : « Si le ciel t'a conservé à ma tendresse, quand la mère de mes élèves sera de retour, je serai prête à aller te rejoindre partout où tu voudras... Nous vivrons comme nous pourrons, mais nous vivrons ensemble. » Enfin, ma bien-aimée, le voilà prononcé, nous ne l'oublierons pas. Il ne s'agit plus que de gagner les jours. Songe que chaque heure de retard nous expose à des larmes éternelles et nous maintient dans de mortelles inquiétudes. Écris-moi donc sur-le-champ, chère Henriette, le jour où nous pourrons nous rejoindre à Berlin. Nous chercherions en vain un moment plus favorable. Je suis absolument sans occupation extérieure, vivant purement et simplement à mes frais, sans travail bien pressé, puisque mon essai ne saurait paraître avant octobre ou novembre. Le temps des démarches actives pour l'an prochain n'est pas encore venu. Dans deux mois ou six semaines par exemple, le voyage ne me serait pas à beaucoup près si commode. Après notre retour, nous irons ensemble à Saint-Malo, où tu trouveras ton amie. Voilà, excellente sœur, un concours de circonstances tel que nous en chercherions en vain à un autre moment. Le lendemain de la réception de ta lettre, je suis prêt à partir. Au nom du ciel, ne prolonge pas d'un jour ces

angoisses. En vérité, chère amie, les circonstances sont si exceptionnelles, que je me demande si tu dois attendre le retour de la mère de tes élèves. A la bonne heure, si ce retour doit avoir lieu dans quelques jours, s'il n'entraîne d'autre retard que celui qu'auraient amené les préparatifs du voyage et l'échange de nos lettres. A cela près, je ne vois pas que tu sois obligée à t'exposer à un danger imminent, surtout le père de tes élèves représentant suffisamment la famille. Veux-tu que j'écrive ou que *nous* écrivions au comte, Alain et moi, pour lui annoncer que ta famille exige impérieusement de toi un retour immédiat ? Enfin, ma bonne amie, les jours sont ici la chose capitale. Songes-y. Est-ce joie, est-ce inquiétude que je ressens, chère amie ? Je ne sais. Quand nous serons réunis, il me semble que je bénirai toute cause qui aura fait tomber les barrières élevées par ta volonté. A bientôt, chère Henriette.

Notre frère est très bien. Tes inquiétudes pour nous ne sont pas fondées, chère amie. Il n'y a pas eu un seul cas de choléra à Versailles, et à Paris le fléau a presque cessé. Sois donc bien rassurée. Ah ! plutôt au ciel que nous eussions à ton égard la même assurance ! Nous ne l'aurons, bonne amie, que quand nous serons définitivement réunis. Un seul mot résume maintenant toute ma pensée : au plus vite, au plus vite.

Ton frère bien-aimé,

E. RENAN

188

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M. le comte André Zamoycki, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

Paris, 21 juillet 1849

Je tenais pour si formelle ta promesse de retour, chère amie, que m'attendant de jour en jour à recevoir l'ordre du départ, j'avais déjà transporté mon domicile de Versailles

à Paris. Mon séjour à Versailles eût pu en effet être une cause de retard, surtout à cause de l'intention que j'avais de prévenir plusieurs personnes de mon voyage. J'avais d'ailleurs d'autres raisons que je te dirai tout à l'heure. Et voilà que cette fois encore tu trompes nos espérances, et tu échappes à nos prières ! Pauvre amie, que tu me fais peine ! Au moins, cette fois, il me reste l'espérance ; car j'ai conclu de tout ce que tu dis, chère Henriette, que tu consens enfin au retour avant l'hiver. Sans doute, si le choléra avait en effet disparu de Varsovie, s'il était vrai surtout qu'il fût très grave dans les lieux intermédiaires que nous devrions traverser, je concevrais un retard de quelques mois, pour tout arranger dans la famille que tu dois quitter. Mais si la maladie continuait encore ses ravages, aucune raison ne devrait tenir. Un mois par ce temps d'épidémie offre plus de dangers qu'une année de séjour en temps ordinaire. Je me fie sur ce point à ton jugement, chère amie ; mais ce à quoi je tiens par-dessus tout, c'est qu'il soit bien convenu que l'automne ne se passera pas sans que tu sois de retour parmi nous.

Avec quelle joie je t'ai entendue dire que la maladie de M<sup>me</sup> Gaugain déterminerait ton retour ! Ajouterai-je à ces motifs, chère sœur, les considérations tirées de mon propre avantage ? Quelque position que j'occupe l'an prochain, il n'est pas probable que je vive comme par le passé ; dès lors, une foule de soins essentiels, où je suis complètement inexpert, et les nécessités de la vie ne me sont pas tolérables. Ma santé n'est pas mauvaise, chère amie, cependant le moindre dérangement suffit pour l'altérer. Mon estomac surtout est détestable, et sans me causer jamais de grave indisposition, m'accuse immédiatement la plus légère dérogation à mon régime. Le travail après les repas commence à me devenir impossible. Certes, je suis loin de te dire, chère amie, que ma santé soit altérée, mais tu conçois pourtant que cette vie nomade, cette pension de restaurant si artificielle, si irritante, n'est pas ce qu'il me faut. En outre, cette vie est à elle seule presque aussi dispendieuse que le serait celle de deux personnes. Les frais de mon entretien, par exemple, sont, je suis sûr, aggravés au moins d'un tiers



par mon inexpérience du prix réel des choses, et le mauvais parti que je sais tirer de mes effets. Enfin, ma chère amie, cette vie m'est réellement préjudiciable sous tous les rapports. Je ne parle pas de ce qu'elle a de pénible, pour moi surtout qui me lie si peu, et ne peux jamais me résoudre à nouer de ces relations vulgaires, qui trompent la solitude de la vie. Tu reviendras, n'est-ce pas, ma bonne Henriette ? Ce moment-ci eût été, je le répète, plus commode. Mais n'importe, pourvu qu'il ne s'agisse bien certainement que d'un retard de quelques mois.

Je suis donc de retour à Paris. Outre la raison de l'éventualité d'un prochain départ, Versailles cessait de m'offrir des ressources suffisantes pour mon travail. J'ai une foule de vérifications qui ne se pouvaient faire que dans les bibliothèques de Paris. En outre, il devenait essentiel de me rapprocher des personnes que je devais voir pour l'an prochain. Je n'ai encore rien fait d'efficace parce qu'un travail tout à fait spécial et d'un bon caractère (1) que j'insère en ce moment au *Journal de l'Instruction publique* et que je veux présenter à diverses personnes, a éprouvé beaucoup de retard. Le tirage à part ne sera fini que dans huit ou quinze jours. J'ai inséré dans *la Liberté de penser* du 15 juillet dernier un fragment de mon Essai futur, qui a fait fort bon effet. Mon travail de révision touche à sa fin, mais le tirage de cet article dont je te parlais tout à l'heure m'occupe beaucoup, et offre de grandes difficultés à cause des caractères orientaux.

J'ai pris une chambre dans mon ancien quartier, rue d'Enfer, 39, vis-à-vis l'École des Mines et par conséquent tout près du Luxembourg. M. Crouzet m'a indiqué cette maison meublée, où l'on est parfaitement bien en effet. Je suis loin de la rue, au fond des cours, entre la cour et les jardins, qui sont fort spacieux en ce quartier. On ne peut désirer mieux pour la salubrité et l'agrément. J'en ai pour vingt-cinq francs par mois. Le choléra a totalement disparu et il paraît qu'à Saint-Malo il est aussi à peine sensible.

(1) Il s'agit des *Éclaircissements tirés des langues sémitiques sur quelques points de la prononciation du grec*.

Comme il arrive d'ordinaire, le chiffre moyen des décès de toute sorte est, après la retraite de l'épidémie, fort au-dessous du niveau commun. Sois donc sans aucune inquiétude à cet égard, chère amie. L'époque de mon départ pour Saint-Malo est encore incertaine, et je ne sais en vérité si je dois faire mes plus actives démarches avant ou après ce voyage.

Quant à la phrase que je t'avais citée (1) et que tu as crue une réminiscence, je la prends dans un sens tout opposé à celui des Montagnards, et je ne crois pas d'ailleurs qu'ils aient dit exactement la même chose. Je me rappelle bien que Pierre Leroux me dit un jour une grosse bêtise, quand il fut question de savoir si les voleurs seraient éligibles, prétextant qu'à ce prix Jésus aurait été exclu de l'Assemblée. Je ne me rappelle pas autre chose. Voilà du reste le passage entier, il faisait partie du fragment que j'ai inséré dans *la Liberté de penser* : « Cette liberté formaliste, a dit M. Villemain, faisait naître plus de tracasseries que de grandes luttes, plus d'intrigues que de grandes passions. » Ce n'est pas beaucoup dire que d'avancer que les libertés publiques sont maintenant mieux garanties qu'à l'époque où apparut le christianisme, et pourtant je mets en fait qu'une grande idée trouverait de nos jours plus d'obstacles pour se répandre que n'en rencontra le christianisme naissant. Si Jésus paraissait de nos jours, on le traduirait en police correctionnelle, ce qui est pis que d'être crucifié. On se figure trop facilement que la liberté est favorable au développement d'idées vraiment originales. Comme on a remarqué que, dans le passé, tout système nouveau est né et a grandi hors la loi, jusqu'au jour où il est devenu loi à son tour, on a pu penser qu'en reconnaissant et légalisant le droit des idées nouvelles à se produire, les choses en i raient beaucoup mieux. Or c'est le contraire qui est arrivé. Jamais on n'a pensé avec moins d'originalité que depuis qu'on a été libre de le faire. L'idée vraie et originale ne demande pas la permission de se produire et se soucie peu que son droit soit ou non reconnu ; elle trouve toujours

(1) Voir le sommaire des chapitres de *L'avenir de la science*, p. 1191.

assez de liberté, car elle se fait toute la liberté dont elle a besoin. Le christianisme n'a pas eu besoin de la liberté de la presse, de la liberté de réunion, pour conquérir le monde. Une liberté reconnue doit être réglée. Or une liberté réglée constitue en effet une chaîne plus étroite que l'absence de lois. En Judée, sous Ponce-Pilate, le droit de réunion n'était pas reconnu, et de fait, on n'en était que plus libre de se réunir, car par là même qu'il n'était pas reconnu, il n'était pas limité. Mieux vaut, je le répète, pour l'originalité, l'arbitraire et les inconvénients qu'il entraîne que l'inextricable toile d'araignée où nous enserment des milliers d'articles de loi, arsenal qui fournit des armes à toute fin. Notre libéralisme formaliste ne profite réellement qu'aux agitateurs et à la petite originalité, si facile en ce qu'elle déprécie la grande, mais sert très peu le progrès véritable de l'esprit humain. Nous usons nos forces à défendre nos libertés, sans songer que ces libertés ne sont qu'un moyen, qu'elles n'ont de prix qu'en tant qu'elles peuvent faciliter l'avènement des idées vraies. Nous tenons par-dessus tout à être libres de produire, et en fait, nous ne produisons pas. Nous voulons être libres de penser, et de fait, on a pensé plus librement et plus hardiment, il y a un demi-siècle, à la cour de Weimar, sous un gouvernement absolu, que dans notre pays qui a livré tant de combats pour la liberté. Goethe, l'ami du grand-duc, aurait pu se voir en France poursuivi devant les tribunaux. Le traducteur de Feuerbach, auteur d'un ouvrage intitulé : *Das Wesen des Christenismus*, n'eût pas trouvé d'éditeur qui osât publier son livre. Occupons-nous donc un peu plus de penser et un peu moins d'être libres d'exprimer notre pensée. Je le répète, *l'homme qui a raison est toujours assez libre*. Ah ! n'est-il pas bien probable que ceux qui crient à la liberté violée ne sont pas tant des gens qui, possédés par le vrai, souffrent de ne pouvoir le divulguer, que des gens qui, n'ayant aucune idée, exploitent à leur profit cette liberté qui ne devrait servir que pour le progrès rationnel de l'esprit humain. Les novateurs qui ont eu raison aux yeux de l'avenir ont pu être persécutés ; mais la persécution n'a pas retardé d'une année peut-être le triomphe de leurs idées, et leur a plus

servi par ailleurs que n'eût fait un triomphe immédiat.

« Sans doute nous devons maintenir soigneusement des libertés que nous avons conquises avec tant d'efforts, mais ce qui importe bien plus encore, c'est de nous convaincre que ce n'est là qu'une condition avantageuse si l'on a des idées, funeste si l'on n'en a pas. Car à quoi sert d'être libre de se réunir, si l'on n'a pas de bonnes choses à se communiquer ! A quoi sert d'être libre de parler ou d'écrire, si l'on n'a rien de vrai et de neuf à se dire ? »

Rien de moins Montagnard, ce me semble, que ce fragment. Tu remarqueras en général que libéralisme n'est pas mon mot, et que si je me dis libéral, c'est uniquement dans un sens plus large et comme opposé de rétrograde. Je trouve la liberté assez indifférente, le progrès rationnel est tout. Si le *Napoléon qu'il nous faut*, le grand organisateur scientifique, venait, je lui dirais : « Usez de moi, si vous voulez. La liberté n'organise pas. » Je ne blâme pas du tout l'ancien régime comme ayant comprimé la liberté, jamais on n'a été plus libre que de 1830 à 1848 et de longtemps on ne jouira d'une aussi grande latitude. Mais je le blâme de n'avoir pas eu d'initiative, d'avoir négligé la tutelle du peuple qui lui était confiée, de n'avoir songé (depuis 1840) qu'à un but tout égoïste, sa conservation, l'établissement d'une cour et d'une dynastie.

Adieu, amie bien-aimée. Songe à notre tendresse quand il s'agit de ta santé. Soigne-toi, et surtout commence dès à présent à préparer le comte à ton prochain départ. Que serais-je sans toi, amie chérie ! Ah ! puissé-je te prouver un jour la part que tu as tenue dans ma vie. En attendant, crois à toute ma tendresse.

E. RENAN

189

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M. le comte André Zamoyski, à Clemen-sow, près Zamosc, à Varsovie (Pologne)*

Paris, 13 août 1849

Je t'avais écrit quelques lignes, bonne amie, me réservant de répondre plus longuement à la lettre que j'attendais de toi, quand, en allant les porter à Mlle Ulliac, je trouve ta bienheureuse lettre du 5 août. Je ne puis résister au désir de causer plus longuement avec toi, et je retarde d'un jour, pour le faire à loisir, le départ de notre courrier.

Comment t'expliquer, ma bien-aimée, toute la reconnaissance que j'éprouve pour la nouvelle preuve d'affection et de confiance que tu me donnes ? Non, aucune autre ne m'avait plus touché ni ne m'avait causé une plus vive joie. Ce sera donc pour moi, excellente sœur, que tu auras renoncé à de brillants avantages pour une vie qui ne pourra être que bien modeste ; et tu auras eu assez de confiance en mon avenir et en mon cœur pour t'y appuyer ; que je t'en remercie ! Oui, mon excellente sœur, j'ai bien besoin de toi, et pour la douceur de ma vie intérieure mille fois plus encore que pour ma vie extérieure. Je lis et relis ces pages bénies, où se trouve enfin la promesse définitive de ce que depuis si longtemps nous réclamions de toi. Ce point une fois bien arrêté, je t'accorderai volontiers, chère amie, qu'il ne faudrait pas tenir à quelques mois plus tôt ou tard, si la circonstance de l'hiver qui approche et de l'impossibilité où nous serons de nous réunir durant ce temps, n'était un motif urgent de presser ton départ. Ce à quoi j'ai tenu par-dessus tout, c'est que tu ne passasses pas l'hiver prochain sous ce climat rigoureux ; car il n'est que trop évident que le froid et l'humidité sont la cause principale, unique même, du mal dont tu souffres. Ne serait-ce pas bien mal calculer que de rester, le départ étant résolu, pendant les mois défa-



vorables, pour quitter au moment où le séjour aurait de moins graves inconvénients ? Dis-moi bien franchement si tu crois qu'un voyage au mois de janvier ou de février serait impossible par le Midi (Vienne, etc.). Si cela était, je serais tout à fait d'avis, chère amie, que nous arrêtàssions nos projets pour les mois d'octobre ou novembre. Mais il faut que je te parle d'une importante proposition qui vient de m'être faite, et qui se complique directement avec la question que nous traitons en ce moment. Je t'annonce du nouveau, et vais, pour ne pas t'étonner trop, reprendre la chose dès l'origine.

M. Daremberg eut, il y a quelques semaines, l'excellente idée qu'il serait utile de profiter du séjour des Français à Rome pour explorer les bibliothèques manuscrites de cette ville, lesquelles étaient presque inaccessibles sous l'ancien régime, et dont les *Tedeschi*, appuyés par l'Autriche, avaient le monopole exclusif. Tous les voyageurs savants attestent qu'il n'y a pas de ville en Europe où la communication fût plus difficile, sans parler des bibliothèques particulières de la Propagande et des couvents, où elle était presque impossible. De là l'idée de demander au ministère une mission spéciale pour cet objet. Le docteur me communiqua cette idée, à laquelle je donnai mon plein assentiment, et m'engagea vivement à faire la même demande conjointement avec lui. J'aurais pris dans mon département les langues orientales, si peu cultivées à Rome, où il y a pourtant de si précieux matériaux pour cette étude. Tu comprends, chère amie, toutes les difficultés qui s'élevèrent dans mon esprit : notre position vis-à-vis de M. de Falloux, notre désapprobation de cette expédition, le peu d'espérance de réussir, etc. Je m'arrêtai à un moyen terme, et sans faire aucune démarche, je laissai mon ami sonder les possibilités, en l'autorisant à associer mon nom au sien, pour voir quel effet cela ferait. Cet effet fut très satisfaisant. Il faut te dire que tout ceci se négociait non pas avec M. de Falloux, mais avec M. Génin, chef au ministère pour les travaux scientifiques, les missions, etc. M. Génin est de nos amis. Avant Février, il s'était mis au premier rang de l'Université militante : ce fut lui qui frappa les grands coups de bâton dans les controverses

d'alors : cela allait même jusqu'au mauvais goût ; il devint type, une sorte de jésuitophobe, un soldat perdu de l'avant-garde. Quand Février éclata, il entra de plain-pied et comme de droit naturel au ministère avec M. Carnot. Mais voici le miracle : depuis, il y est resté ! et aujourd'hui encore, sous M. de Falloux, il continue ses fonctions à la satisfaction de ses anciens et de ses nouveaux amis, si amis il y a. Cela s'explique de diverses manières, un peu, il faut l'avouer, par la délicatesse de M. de Falloux, qui eût craint de commettre par sa destitution un acte de vengeance personnelle. Quoi qu'il en soit, M. Génin accueillit parfaitement le projet, et témoigna vivement la satisfaction qu'il aurait à me voir y prendre part. Il nous demanda un programme de notre voyage pour l'envoyer à l'Académie des Inscriptions, et demander l'avis de cette savante compagnie. Ceci était sans inconvénient : je rédigeai ma pièce d'une façon générale, disant seulement ce qu'il y aurait à faire, sans formuler aucune demande, sans une seule phrase qui révélât une affaire personnelle. Depuis M. Génin en a parlé à M. de Falloux, qui a complètement approuvé le projet et l'a embrassé même avec une sorte d'amour-propre, comme une façon de relever *son* expédition, et de prouver qu'il n'est pas aussi illibéral que l'on pense. Les choses en sont là : les pièces sont envoyées à l'Académie des Inscriptions, dont la décision n'est pas douteuse. M. Guigniaut nous a beaucoup servi, par sa position au ministère, ses rapports avec M. Génin, et son influence à l'Académie. Il s'est chargé de faire composer la commission dans le sens le plus favorable. M. Le Clerc a aussi très bien pris l'affaire. Je n'ai parlé à personne autre ; et en vérité si cette affaire réussit, ce ne sera pas par les frais que j'aurai faits. Je me suis tenu dans le rôle passif, laissant faire M. Daremberg. Je n'ai vu M. Génin que pour le remercier de son empressement, auquel en effet j'ai été très sensible. Maintenant, chère amie, voici quel serait le plan de notre voyage. Nous demandons une mission de cinq ou six mois, à cinq cents francs par mois (on nous rognera peut-être quelque chose), et transport gratuit de Marseille à Rome sur les navires de l'État. Nous explorerions non seulement les manuscrits de

Rome, mais encore ceux des autres villes d'Italie qui en possèdent, Florence, Naples, le mont Cassin, le Cava, Venise même. Nous consentons à ce que notre solde soit échelonnée sur les exercices de deux années consécutives, parce que l'exercice de l'année courante est presque épuisé. Remarque bien que cette mission n'aurait absolument aucun caractère politique, et qu'elle ne suppose en aucune façon que ceux qui l'acceptent approuvent cette déplorable entreprise. Toutes les armées de Napoléon furent ainsi accompagnées de savants, et Geoffroy Saint-Hilaire ne se fit pas scrupule de mettre à profit pour la science la plus injuste des guerres, celle d'Espagne.

Je suis loin du reste, chère amie, de regarder cette affaire comme terminée. J'ai peine à croire que l'attention de M. de Falloux se soit encore portée sur mon nom, et je n'espère pas de lui la même faveur que de M. Génin. Il est vrai qu'il ne s'occupe en aucune façon de son ministère : il est tout entier à la haute politique. D'ailleurs, le dirai-je, j'ai peine à souhaiter définitivement la réussite de cette affaire. J'y vois de très réels avantages, mais aussi de graves inconvénients. D'abord il faudrait encore renoncer pour l'an prochain à une position officielle, ensuite cette faveur ne me plaît pas, plusieurs la comprendront mal, y verront coterie ou commérage, ou déloyale fluctuation. Cela pourrait nuire au caractère qui commence à se former de moi dans l'opinion de plusieurs. Et puis ce qui me tient le plus au cœur, c'est que mon cher ouvrage (1), l'os de mes os et la chair de ma chair, sera encore ajourné. A peine dans un an à cette époque serait-il publié. Sera-t-il alors de circonstance ? Correspondra-t-il encore à ma pensée ? Non : il est indubitable que ce voyage, s'il s'exécute, révolutionnera considérablement mes manières de voir et de sentir. Je voudrai le refaire, et je retomberai dans mon éternel défaut, qu'on commence déjà à me reprocher, d'être très vif pour le travail de première main, mais de ne pas savoir achever.

D'autre part, ce voyage aurait de réels avantages.

(1) *L'avenir de la science.*

D'abord il me mettrait en possession de documents inappréciables pour mes divers travaux, surtout pour mon histoire de la langue grecque au moyen âge, et mon averroïsme. Puis une mission de cette sorte est considérée comme un titre littéraire d'une assez grande valeur. Cela me poserait fort bien, et serait l'antécédent le plus assuré pour ne pas quitter Paris. Et puis cela m'apprendrait tant de choses : moi qui ne sais à la lettre que les livres, quel monde s'ouvrirait là devant moi ! On dit qu'on ne peut comprendre l'antiquité sans avoir vu cette mer, ces rochers, ces rivages. Et puis, je t'avoue, que je ne serais pas fâché de faire ce voyage au point de vue hygiénique. Ma santé n'est pas mauvaise, je ne fais jamais de maladie ; mais un atome suffit pour me causer un dérangement, j'ai toujours quelque incommodité volante, à laquelle je pense à peine ; tout cela accuse fatigue et faiblesse générale. Ma vie a été jusqu'ici si exclusivement intérieure, que mon développement extérieur en a souffert. J'ai toujours vécu courbé sur moi-même ; jamais personne à côté de moi pour m'épanouir. Ce voyage, je crois, me dilaterait, me ferait vivre par le dehors, et ferait époque dans ma vie physique et intellectuelle. Eh bien ! croirais-tu que rien de tout cela ne balance la douce espérance que je me formais de me voir sous presse dans trois ou quatre mois ?

Maintenant si ce voyage s'exécutait, comment s'opérerait notre réunion ? Si, conformément à mes souhaits, tu arrêtes ton départ pour cet automne, rien de plus simple. M. Daremberg ne veut partir que vers le mois de novembre. Nous aurions donc octobre pour nous réunir. Que si tu persistes à ne pas fixer à ton départ un terme aussi rapproché, alors je déterminerai M. Daremberg à partir vers le commencement d'octobre ; nous nous trouverions donc, ou moi, du moins, je me trouverais à Venise vers le mois de février. Qui nous empêcherait de nous réunir par le Sud, surtout si tu restes à Clemensow ? J'irais à Vienne, ou tu viendrais à Venise, et nous traverserions ensemble le Nord de l'Italie. Évidemment les événements politiques peuvent considérablement modifier ce plan. Mais de manière ou d'autre, il ne semble pas impossible.



Le seul inconvénient sérieux est de reculer si loin l'époque de notre réunion, de placer ton voyage au cœur de l'hiver et de te faire passer une grande partie de l'hiver dans ce mortel climat. Aussi préférerais-je de beaucoup le premier plan. Tu passerais les mois de mon absence auprès de notre mère qui, naturellement, voudra te posséder un peu de temps. Enfin cela sera à décider quand nous aurons quelque chose de définitif. Cela ne peut tarder. — J'ai demandé à M. Génin comme la première faveur une prompte décision. Elle m'est indispensable, pour pourvoir, en cas de non-réussite, à mon placement l'an prochain.

Quant à mon voyage de Saint-Malo, Dieu me pardonne ! le voilà encore bien risqué, surtout si le projet ne réussit pas. Car alors il faudra rester ici pour de nouvelles démarches. Ah ! quel supplice ! J'espère pourtant trouver quinze jours ou trois semaines à donner à notre mère.

Les affaires pour mon livre allaient à merveille. Mon spécimen a fait sensation ; il a été reproduit en partie, avec éloges et commentaires, par *le Semeur*, revue sérieuse par excellence. J'ai parlé à Joubert, qui a paru très disposé à prendre le manuscrit, me l'a même promis, si la prochaine rentrée relève un peu la librairie. Je t'affirme que ce livre se vendra et que nous ne ferions peut-être pas une mauvaise affaire en le faisant publier à mes frais. Enfin, nous verrons. L'essentiel est que cette affaire d'Italie se décide le plus tôt possible.

14 août

Je ne rêve qu'à la bienheureuse lettre d'hier. Il est donc vrai, amie, que je vais te posséder, que nous allons vivre ensemble, que je ne serai plus seul, que j'aurai une maison ! Oh ! que ne ferais-je pour cela ? Sois assurée que nous trouverons bien moyen de couvrir nos frais courants sans entamer notre fonds, si ce n'est aux mauvais jours. J'ai bien vécu cette année de mes six cents francs d'agrégé et de ce que j'ai inséré au *Journal de l'Instruction publique*. C'est à peine si j'ai donné deux ou trois mois de leçons



particulières. Je déteste profondément cette manie de faire argent de la production littéraire; toutefois, en l'acceptant comme une dure nécessité, on peut noblement s'y résigner. Tous les journaux ont l'habitude de consacrer des bulletins aux sciences physiques. Pourquoi les sciences historiques, l'érudition comme on dit, l'histoire savante, la linguistique, l'histoire littéraire, la haute critique, l'archéologie, etc., n'ont-elles nulle part de bulletins analogues? Je voudrais essayer de fonder cela, et de relever ces sciences en montrant leur but et leur unité (sciences de l'humanité). Peut-être essaierai-je, après la publication de mon livre, quelques articles de ce genre dans *la Presse*, qui seraient à l'Académie des Inscriptions ce que les autres bulletins sont à l'Académie des Sciences. Je n'aime pas beaucoup Girardin, mais c'est un homme d'essais, et ouvert à toutes les idées neuves.

Nous voilà dans une situation assez satisfaisante, chère amie, et tu dois être contente. Certes il y aurait bien à dire sur le détail, et surtout sur cette croisade papale. Je te renvoie là-dessus aux *Débats*. Mais enfin nous avons le calme, une réaction tolérable, l'assurance contre les coups d'État durant les trois années; enfin un état à peu près comme avant Février. La seule chose déplorable, mais dont le public ne se soucie guère, c'est l'abominable camaraderie qui préside au ministère de l'Instruction publique à toutes les nominations scientifiques, celles qui devraient être les plus sacrées. La science n'est plus rien: un jeune homme de mes amis, d'un mérite scientifique éminent, sollicitait la nomination officielle à une place à la Bibliothèque nationale qu'il occupait depuis un an à titre provisoire. Il n'avait pas de concurrent. Quel est son étonnement quand il se voit évincé par un inconnu, précepteur des enfants de M. Passy pour les études élémentaires, et ayant à peine fait des études classiques! M. Passy avait trouvé tout simple de se dispenser de lui faire une pension en le recommandant à son collègue de l'Instruction publique pour une bibliothèque. Voilà ce qui se fait tous les jours. M. Letronne a été remplacé aux Archives par un individu qui n'a pas imprimé une ligne et ne serait pas capable

de déchiffrer une charte. Adieu, bien-aimée ; adieu ; je t'écirai bientôt, et j'espère, le résultat. Tout à toi,

E. RENAN

190

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M. le comte André Zamoyiski, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

Saint-Malo, 5 septembre 1849

J'ai reçu, il y a quelques jours, chère amie, une lettre de Mlle Ulliac, laquelle m'a appris que tu es encore à Varsovie. Je ne puis te dire combien je suis contrarié, surtout si tu n'as pu recevoir la lettre que je t'ai adressée à Clemensow. Cette lettre renfermait d'importants détails sur une proposition qui m'est faite pour l'an prochain, et qui est de nature à modifier considérablement, quant aux époques, nos projets réciproques. Comme je pense qu'elle t'est maintenant parvenue, ou du moins que tu as des moyens pour la faire arriver jusqu'à toi, je ne te répète pas ce que je t'y mandais sur les commencements de cette affaire et je reprends mon récit au point où je l'avais laissé.

Depuis ma dernière lettre, tout a marché à souhait. Notre projet a été présenté à l'Académie des Inscriptions dans la séance de vendredi, 25 août. J'étais déjà parti pour Saint-Malo à cette époque, je ne sais donc ce qui s'y est passé que par la lettre de M. Daremberg. Je te transcris purement et simplement ce qu'il m'écrivait à ce sujet : « Notre affaire a été renvoyée vendredi à l'Académie des Inscriptions. Il y a eu une longue et animée discussion qui a mis notre projet en relief. D'abord la lettre ministérielle était très bien sous tous les rapports. Après la lecture, M. Dureau de la Malle (comme c'est son habitude) a fait quelque opposition ; ce qui a fourni à MM. Le Clerc,

Naudet et Reinaud l'occasion de défendre vigoureusement nos idées. A la suite, on a nommé une commission, dont MM. Hase, Naudet, Le Clerc, Burnouf font partie. M. Quatremère avait été désigné : mais cela a suffi pour qu'il refusât obstinément. Vous le reconnaîtrez à ce trait. M. Le Clerc sera le rapporteur. Je l'ai vu et remercié, il s'occupe activement de nos instructions; tout cela ne sera pas achevé cependant avant la fin de septembre. Cependant vous ferez peut-être bien de revenir dans les derniers jours, afin d'être un peu sur les lieux... M. Le Clerc a fait votre éloge direct à l'Académie. Il prend grand intérêt à tout ce que vous faites. »

Le sort en est donc jeté. Il semble que ce projet, que je n'ai jamais accueilli qu'avec une sorte de défiance et avec un demi-acquiescement, soit destiné à réussir. Plus que jamais pourtant j'en sens les inconvénients, en ce qui touche surtout la publication de mon livre. Il se peut d'un autre côté que l'exécution du voyage soit ajournée par des raisons extérieures. Le choléra sévit, dit-on, en Italie. Ce ne serait pas une telle considération qui m'arrêterait dans la réalisation d'un plan que je jugerais le meilleur. Mais Daremberg est peureux à l'excès, et m'a juré que pour rien au monde il ne mettrait le pied en Italie, tant que l'épidémie y sévira. S'il tient parole, cela seul suffirait pour rendre l'exécution de ce projet bien problématique; car si notre départ était retardé jusqu'aux premiers mois de 1850, la saison ne serait plus propice; et remettre le voyage à l'hiver de 1850-1851, ce serait bien le mettre dans l'incertain. Enfin, pour le moment, je n'ai qu'à laisser marcher les choses en soutenant jusqu'au bout ce rôle passif que, dès l'origine, j'ai voulu prendre en cette affaire.

Me voilà donc, chère amie, auprès de notre mère et de nos amis. Mon départ de Paris a été très précipité. Sitôt que j'ai vu que ma présence n'était plus nécessaire, j'ai jugé à propos de partir le plus tôt possible, incertain que j'étais de l'époque où mon retour serait de rigueur. En deux jours, mon voyage a été décidé et effectué. J'ai trouvé toute notre famille en parfaite santé. Alain ne ressent plus absolument rien de son indisposition, et les

fâcheux symptômes qu'il conservait encore lors de son voyage de Paris ont complètement disparu. J'espère pouvoir prolonger mon séjour jusque vers la fin de septembre. Ce projet d'Italie me met dans un grand embarras pour mon placement de l'an prochain. Je n'en ai encore rien dit à MM. Lesieur et Soulice. Je les laisse prendre l'initiative, et puis je leur opposerai au besoin cette mission. Tout cela ne peut donc être parfaitement éclairci que dans cinq ou six semaines.

De manière ou d'autre, chère Henriette, notre réunion ne peut être longtemps ajournée. Car si le voyage d'Italie manquait ou était remis à l'an prochain, j'insisterais vivement auprès de toi pour que notre voyage eût lieu en novembre. La prolongation de ton séjour à Varsovie par ce temps d'épidémie m'effraie et m'attriste plus que je ne saurais te dire. J'en reviens toujours à ma supplication. Ne passe pas l'hiver prochain sous ce climat meurtrier. Et puis ta présence m'est si nécessaire pour me rendre tolérable la vie extérieure ! Je me trouve fort bien de mon séjour ici, bien que ce ciel soit d'une extrême atonie et que ce climat m'enlève presque toute capacité de produire. Tu ne saurais croire à quel point je dépends de ces circonstances extérieures, et c'est bien pour cela que j'envise avec quelque joie la perspective d'un voyage vers ces belles rives qui, dit-on, révèlent tant de choses. J'ai dans la manière quelque chose de dur, de hérissé comme nos rochers, de cassant comme nos vagues, de gris comme notre ciel. J'ai besoin d'un air plus excitant et d'une lumière plus vive. Je songeais ces jours-ci en voyant ces rochers durs et dentelés combien doit être différente l'impression produite par les rivages de l'Italie et de la Grèce, pour avoir inspiré la belle fiction de la poésie antique. Des sirènes sur nos rochers de la Manche ! Mais elles se mettraient en pièces, les malheureuses, nues sur ces pointes aiguës ! La mythologie inspirée par ces durs rivages a dû être rude, roide, rugueuse, il faut pour peupler ces rochers des dieux à écailles et à carapace, à la tête aiguë et aux formes anguleuses. Je suis pressé d'aller, comme Childe Harold, à la découverte d'un nouvel idéal ; mais que je

voudrais pouvoir auparavant fixer et donner au public ma première forme abstraite et sévère !

Écris-moi tout de suite, si tu ne l'as fait, excellente sœur. Cette lettre sera pour toi une énigme, si tu n'as reçu la première; mais je ne puis croire que nous soyons contrariés à ce point ! Adieu, excellente amie; j'appelle avec impatience la solution de toutes ces affaires, en vue surtout de notre heureuse et désormais indubitable réunion.

Ton frère bien-aimé,

E. RENAN

191

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*M<sup>lle</sup> Renan, chez M. le comte André Zamoyski, Nouveau Monde, Varsovie (Pologne)*

Paris, 24 septembre 1849

J'ai quitté notre mère mercredi dernier, 19 septembre ma sœur bien-aimée. Mes affaires me rappelaient à Paris de la manière la plus pressante. Depuis mon arrivée, j'y ai vaqué sans relâche et désormais la solution est à peu près acquise. Bien que nous n'ayons pas encore de signature ministérielle, le voyage est décidé, et il ne semble nullement probable qu'aucun obstacle vienne désormais l'empêcher. J'ai sous les yeux le rapport adressé par l'Institut au ministère. Il est impossible de désirer plus de bienveillance et une manière plus distinguée. Ce rapport est l'œuvre de M. Le Clerc; mais la partie principale de ce qui me concerne est due à M. Burnouf. M. Génin a d'ailleurs dit aujourd'hui à M. Daremberg qu'il ne s'agissait plus que de quelques formalités officielles, et que nous devions considérer la chose comme terminée. Les cinq cents francs nous seront accordés dans leur intégrité, et payés d'avance par quartiers. MM. Le Clerc et Guigniaut m'ont vivement félicité, et m'ont fait envisager ce voyage comme devant exercer la meilleure influence sur mon avenir. Il



n'en a pas été tout à fait ainsi de M. Cousin. Bien que son opposition ait été fort amicale, il eût souhaité que j'eusse pris de l'emploi en province, et m'avait déjà désigné pour le lycée de Bourges. Il a été jusqu'à me promettre de me faire obtenir par la suite une mission analogue de l'Académie des Sciences morales et politiques. Ç'a été une vraie bataille entre lui et M. Le Clerc. Mais ce dernier a tenu ferme et réponse expresse a été faite par l'Académie au ministère qu'il ne fallait pas compter sur moi pour cette année. Ne crois pas que ceci tienne à aucune malveillance de la part de M. Cousin ni qu'il m'en garde rancune. Tout au contraire; il aime assez à se donner ainsi un air de pédant universitaire et de vieux bonhomme dur à cuire, et trouve bon qu'on l'agace sur ce point. Nous nous sommes quittés meilleurs amis que jamais, et je suis sûr qu'au fond il eût été fâché que j'eusse cédé à ses gronderies.

Les instructions de l'Académie sont fort détaillées. Les commissions et les indications que nous recevons de divers côtés suffiraient déjà à elles seules pour remplir un laborieux voyage. Nous ferons ce que nous pourrons : tel va être pour longtemps notre éternel refrain. La grande question est de savoir quelles dispositions nous rencontrerons à Rome. Les bibliothèques seront-elles rentrées sous la garde soupçonneuse du clergé ? La Propagande en particulier a-t-elle retrouvé ses anciens maîtres ? On raconte des faits inimaginables sur les entraves apportées autrefois aux recherches savantes par les scrupules de l'orthodoxie romaine. Nous fondons une partie de nos espérances sur quelque révolution diplomatique qui chasserait de Rome, ne fût-ce que pour quelques jours, les cardinaux, et remettrait les clefs en des mains françaises. Cela ne semble pas probable; pourtant la politique suivie par le cabinet dans cette misérable expédition nous a ménagé assez de surprises pour que celle-ci ne soit pas tenue pour impossible.

Mes dispositions à l'égard de ce voyage sont toujours les mêmes. Pourtant, depuis ces derniers jours, j'y tiens un peu plus et je suis plus frappé des avantages qu'il présente. L'excellent accueil que j'ai reçu de l'Académie y est pour

beaucoup. M. Quatremère pourtant m'a fait une assez vive opposition personnelle. On y a fait peu d'attention et lui-même s'est rallié, puisqu'une partie de mes instructions vient de lui. M. Littré est resté muet. T'ai-je dit que j'avais fait la connaissance de cet homme admirable, l'un de ceux qui, je crois, attireront le plus puissamment ma sympathie, et auront le plus agi sur moi, en me présentant le type de ce que je rêve ? Non que je partage entièrement ses opinions radicales ; mais c'est un sérieux, une conscience, une vertu, dans le sens le plus élevé du mot, vraiment sublimes. M. Littré était par la nature du sujet appelé à juger notre plan qui se rattache directement à la plupart des branches de ses études. Il n'a pas voulu en dire un mot, ne jugeant pas, dit-il, qu'il fût permis de participer à une expédition criminelle, ni par conséquent de contribuer aux instructions relatives à un voyage qui s'y rattache. « Tu es ridicule, Littré », lui dit sans se gêner M. Burnouf. M. Littré est un dévot scrupuleux dans son genre. C'est lui qui ayant eu besoin d'un manuscrit de Vienne, et sollicité par M. Villemain de permettre qu'on fît venir le manuscrit par la voie de la diplomatie, refusa constamment, disant qu'il ne voulait rien devoir à un tyran. M. Villemain fut obligé de faire copier le manuscrit aux frais du ministère, et eut encore toutes les peines du monde à le lui faire accepter.

J'attends impatiemment tes conseils sur l'hygiène à suivre à Rome ; toutes les indications locales que tu pourrais nous donner nous seront précieuses ; car nous arriverons là entièrement neufs.

Adieu, mon amie bien chère, confie-toi à mon inaltérable tendresse.

Ton frère et ami,

E. RENAN

M. Augustin Thierry vient de me faire savoir par M. Egger qu'il désire me voir.

192

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M. le comte André Zamoycki, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

Lyon, 19 octobre 1849

Je quitterai donc la France, mon amie bien-aimée, sans avoir reçu une lettre de toi. Je ne puis te dire combien cette privation m'est sensible, et quelle amertume elle jette sur ce départ. Quand je calcule les jours nécessaires à l'échange de nos lettres, bien assuré que je suis que tu n'as pu mettre de retard à me répondre, je ne puis m'empêcher de concevoir quelque inquiétude. Une lettre de Mlle Catry nous a appris que tu étais encore malade au moment de ton départ. Tout cela m'alarme, chère amie, d'autant plus que Dieu sait maintenant quand je recevrai une lettre de toi au milieu de cette vie nomade que je vais mener durant quelques mois.

J'avais d'abord résolu de t'écrire le dernier soir de mon séjour à Paris. Les embarras de départ qui déjouent toujours un peu les prévisions, m'en ont empêché, et je me suis réservé ce plaisir pour la soirée que j'aurais à passer à Lyon. Jusqu'au dernier moment, toutes nos démarches relatives à ce voyage ont continué à réussir à souhait. Je n'aurais osé m'attendre à tant de marques de considération et à des égards si délicats de la part des personnes de l'Institut et du ministère à qui j'ai eu affaire. M. Génin a été pour moi un véritable ami, M. Halévy, chargé spécialement comme chef de bureau des missions scientifiques, a été d'une complaisance parfaite. De tous les côtés, nous avons reçu les lettres les plus flatteuses pour Rome, et on peut l'espérer, des plus efficaces. Nous en avons pour le général Rostolan, le général Mollière (homme très lettré, et bien libéral, ami intime de M. Burnouf), pour le cardinal Mai, membre correspondant de l'Académie des Inscriptions, de

la part de M. Le Clerc, pour Rosmini (au mont Cassin), lettre secrète de M. Cousin pour le poète Niccolini à Florence, de la part de M. Quinet pour le chevalier Campana, de M. Ingres pour le directeur de l'École française. Je laisse à la responsabilité de mon compagnon de voyage, bien que je sois très disposé à en profiter, les lettres pour les cardinaux Antonelli et Altieri, et pour un grand nombre de notabilités ecclésiastiques. Ces lettres nous sont communes quant aux facilités qu'elles pourront nous procurer; mais je me lave les mains de les avoir demandées. Il n'y a pas jusqu'au nonce, qui n'ait voulu appuyer notre hérétique mission. Quant à Naples, j'ai reçu toute une collection de lettres pour les hommes un peu marquants dans la science qui habitent cette ville, d'un de mes amis, savant archéologue, qui y a fait un long séjour. Avec tout cela, nous ne nous attendons qu'à du mauvais vouloir. J'ai vu avant mon départ le fils de M. Isambert, revenant de l'ambassade à laquelle il était attaché, et qui m'a conté des choses inouïes de la petitesse d'esprit et des suspicions mesquines de ces gens-là. La grave question politique qui s'agite ces jours-ci nous préoccupe vivement, comme tu conçois. Une rupture serait pour nous une bonne fortune : que les Français règnent huit jours seulement à Rome, et nous forçons les dernières armoires du Vatican.

J'ai trouvé jusqu'au bout M. Cousin excellent, mais fort original. Il a fait une vraie scène à M. Génin et à M. Lesieur, qui me l'ont rapportée en riant. Puis il m'a cordialement félicité de mon voyage, et m'a assuré qu'il en avait toujours souhaité la réussite. Il m'a même avoué qu'il n'avait jamais songé bien sérieusement à m'envoyer en province, que l'enseignement des collèges ne me convenait pas, qu'on avait découvert et non désapprouvé mon plan d'arriver tout de suite aux facultés, qu'en toute hypothèse le titre d'agrégé me servirait à mettre sur ma carte de visite. Enfin les dernières fois que je l'ai vu, je l'ai trouvé plus aimable que jamais; il m'a chargé de commissions scientifiques et autres, d'une nature assez délicate. Rosmini, en ce moment en pénitence au mont Cassin, dernièrement condamné par l'Index, est son grand ami. Rosmini est *philosophe*, mais

âme si douce et si timide qu'il se sacrifierait lui-même plutôt que de faire un éclat. M. Cousin n'a jamais osé lui écrire au milieu de son nouvel entourage, de peur de l'inquisition à laquelle il est sans doute soumis. Je serai l'intermédiaire de leurs philosophiques confidences. « C'est un saint, me disait-il, de ce grand ton qui n'appartient qu'à lui, le plus grand saint qui soit maintenant en ce monde. » Quant au cardinal Maï, ce fut lui, M. Cousin, qui eut la plus grande part à sa nomination à l'Institut, mais depuis, « ce brigand de cardinal », comme il l'appelle, a signé sa condamnation à l'Index. « Bien des choses, ajouta-t-il, m'ont fait plus de peine ; mais c'est un monsignor, je ne vous donnerai rien pour lui. »

Nos instructions seront insérées et l'ont déjà été probablement tout entières au *Moniteur* et au *Journal de l'Instruction publique*. Il est donc probable que les autres journaux en parleront. Nous nous attendons à quelque invective de *L'Univers*. Mais ces injures-là honorent, puisqu'il n'y a pas un homme tant soit peu intelligent qui n'en ait sa part. Demain matin à cinq heures, nous prenons les bateaux à vapeur du Rhône jusqu'à Beaucaire. Là nous faisons une petite déviation de notre route naturelle, et prenons le chemin de fer de Montpellier, où nous voulons voir quelques manuscrits. Nous nous arrêterons à Nîmes, et reviendrons par Arles, Aix, Toulon, sans passer probablement à Marseille. Benjamin Moulec n'est plus à Marseille, mais à Montpellier, où je le verrai. Le 25, irrévocablement, nous nous embarquons à Toulon sur le paquebot de l'État qui nous mènera directement à Civita-Vecchia.

Adieu, ma bien-aimée. La fatigue me force d'abrégier. J'ai visité avec plaisir les environs de Lyon, très pittoresques et très caractérisés. L'aspect montueux de ce pays, surtout de Roanne à Tarare, m'a vivement impressionné. Notre Bretagne et en général nos régions du Nord et de l'Ouest ne m'avaient rien révélé d'analogue à cet horizon dentelé et à ces coupes de terrain variées et irrégulières. Adieu, bonne amie, une lettre le plus tôt possible.

Ton bon ami.



193

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Montpellier, 23 octobre 1849

Me voilà déjà bien loin de vous, ma chère mère. Je n'ai point encore quitté la France et je suis tenté de me croire en pays étranger tant la nature, les mœurs, la langue même du Midi diffèrent de celles du Nord. Au lieu des froids, des brouillards et des pluies qui sans doute ont déjà commencé leur cours parmi vous, nous avons ici des chaleurs du mois d'août, et à l'heure où je vous écris (dix heures du soir), la joyeuse population de Montpellier se livre sous ma fenêtre aux divertissements du soir. Rien ne peut vous donner une idée, chère mère, de cette éternelle jeunesse dont ces belles races ont le privilège. C'est une expansion, une facilité, une prestesse, un flux de paroles, une mobilité d'humeur, une intarissable gaieté qui produit sur notre grave taciturnité l'effet d'une perpétuelle comédie. Mais aussi comment nourrir un instant de mélancolie sous ce ciel toujours bleu, au milieu de ces plaines d'oliviers toujours verts et en face de ce beau lac qu'on appelle la Méditerranée ?

Notre voyage jusqu'ici, chère mère, s'est accompli à souhait. Le chemin de fer nous a conduits de Paris à Néronde (au-delà de Bourges) en quelque sheures. Puis la diligence nous a fait traverser le Bourbonnais par Moulins et La Palisse. Le centre de la France offre généralement un aspect monotone. De vastes plaines à perte de vue, des marécages sans culture où errent de grands troupeaux, un pays baigné ou plutôt inondé par d'innombrables courants d'eau, tel est l'aspect depuis Orléans jusqu'au moment où l'on aperçoit les premiers sommets des Cévennes. Mais alors l'aspect change complètement, le pays se plisse en collines de formes variées, l'horizon devient dentelé et paraît de tous les côtés chargé d'énormes masses de granit. Pendant près d'une journée, nous avons cheminé ayant à droite cette immense chaîne de montagnes qui traverse la France du nord au sud.

Mais c'est surtout de Roanne à Tarare que l'aspect devient imposant et pittoresque. La route serpente à une très grande hauteur sur le sommet de longues collines qui se font suite l'une à l'autre, au milieu d'un labyrinthe de petits mamelons tout couverts de la plus riche végétation, et au milieu de petites rivières qui, suivant les pentes du terrain, vont porter leurs eaux à la Loire ou à la Saône, à l'Océan ou à la Méditerranée, aux terres du Nord ou à celles du Midi. Car là est la grande arête du continent européen qui détermine le cours des eaux et leur direction définitive. Nous sommes arrivés à Lyon à dix heures du soir et avons passé deux jours francs dans cette grande ville, si digne d'être vue, même après Paris. La capitale ne saurait donner une idée de ce mouvement commercial, de ce va-et-vient perpétuel de bateaux à vapeur qui sillonnent à toute heure le Rhône et la Saône. Ces deux beaux fleuves, qui réunissent leurs eaux à Lyon même, offrent une masse d'eau du plus imposant aspect et qui rappelle presque la mer, en même temps qu'ils présentent le plus étrange contraste. Le Rhône emporté par un cours rapide mugit contre les quais qui le bordent et les ponts qui le traversent, tandis que la Saône semble dormir dans son lit paisible.

La ville de Lyon est surtout considérable par les immenses faubourgs qui l'avoisinent et qui forment autant de villes distinctes : Vaise, Fourvières, la Croix-Rousse, les Brotteaux, la Guillotière, Perrache. Pendant plusieurs lieues, on dirait une ville continue, capricieusement dispersée sur les bords de ces deux grands fleuves. Le 20, à cinq heures du matin, nous nous sommes embarqués sur les bateaux à vapeur qui descendent le Rhône. Toute la journée, nous avons suivi les sinuosités de ces bords qui sont bien les plus pittoresques qu'on puisse voir. Des deux côtés une chaîne de montagnes, les coudes de terrains les plus variés et les plus inattendus, des ruines de vieux châteaux sur toutes les collines, des villes et de nombreux villages semés sur le versant des coteaux, des ponts d'une grande hardiesse qui réunissent sans cesse les deux bords. Nous avons ainsi salué la ville de Vienne, Valence, Tournon, Pont-Saint-Esprit, Orange, et, dans le lointain, les montagnes du Dau-

phiné, les Alpes, le mont Blanc à notre gauche, les montagnes de l'Auvergne à notre droite. Ces grandes masses, la première fois qu'on les aperçoit, font une impression qui ne peut se décrire, et à laquelle notre Bretagne ne révèle rien d'analogue. Supposez ces rochers dont nos rivages sont hérissés ayant des milliers de pieds d'élévation et perdant leur sommet dans les nuages. Le 21, à la nuit tombante, nous abordions aux quais de la gentille petite ville d'Avignon, avec ses jolis petits remparts à petits créneaux dentelés, ses petites tours, ses petits clochers brodés en pierre, qui lui donnent l'aspect d'une petite bonbonnière offerte en présent aux papes qui y ont si longtemps résidé. Tout y respire encore la longue domination pontificale. Le grand château féodal où ils résidaient domine la ville : là tout est historique, depuis la grande salle aux voûtes dorées où ils recevaient les souverains jusqu'à l'admirable chapelle peinte à la manière italienne, jusqu'aux salles de torture de l'Inquisition, jusqu'à l'horrible tour encore teinte de sang à l'intérieur, où eurent lieu les affreux massacres qui inaugurèrent en 1793 la Révolution à Avignon. La population d'Avignon est vraiment étrange, ces gens ont le feu dans les veines. C'est la passion vivante et agissante. Ils semblent vivre sans cesse dans une demi-ivresse de gaieté et de colère, qui donne place à des scènes de fureur auprès des plus gracieuses scènes d'une vie toute de plaisir. Redoutable levain que ce soleil ardent fait fermenter dans ces têtes ardentes ! Nous avons passé une matinée et une nuit à Avignon et hier un chemin de fer nous a menés de cette ville à Montpellier, en passant par Tarascon, Beaucaire, Nîmes, Lunel. Aujourd'hui, j'ai passé dans la famille de Benjamin Moulléc tous les moments que je n'ai pu donner à mes recherches et demain je ferai de même. Il est impossible de trouver une amitié plus franche et une réception plus cordiale que celle que j'ai trouvée dans cet excellent homme. Il m'a chargé à maintes reprises de le rappeler, chère mère, à votre souvenir.

Montpellier est une jolie ville, bien fraîche et bien gaie, située sur le penchant d'une colline non loin de la Méditerranée. Elle a la réputation d'être la ville la plus saine de

France ce qui attire beaucoup d'étrangers. Tout est jeune sous ce beau climat. Au lieu de cette teinte noirâtre et plombée que notre air corrosif donne à nos monuments, les plus vieux édifices de ce pays ont une belle couleur dorée et semblent à la lettre pénétrés par la lumière. Cet aspect de blancheur, ces rayons éblouissants que reflètent les murs et jusqu'aux toits des maisons feraient croire que cette ville est sortie hier de ses fondations, et pourtant c'est une des plus anciennes de France. La campagne, à l'entour, est une vraie forêt d'oliviers, entremêlés de maisons blanches.

Mercredi matin nous partons par le chemin de fer de Montpellier à Marseille en repassant par Nîmes où nous resterons quelques heures pour admirer les antiquités romaines de cette ville célèbre, ainsi qu'à Arles et à Aix. Nous arriverons vers le soir à Marseille d'où nous partirons pour Toulon. Le 25, jeudi prochain, nous nous embarquerons pour Civita-Vecchia. Dimanche prochain, nous serons probablement à Rome.

L'impression que me laissent tous ces voyages est fort agréable, chère mère. Quand on est jeune, on trouve partout une patrie et un foyer, et on aime à voir fuir au bord de la route la paisible chaumière où se réunit la famille. Le contraste de cette vie agitée et toujours nouvelle avec cette vie de repos plaît et enchante. Plus tard vient l'âge où l'homme se concentre sur lui-même et cherche entre quatre murailles la vie et le bonheur. Heureux celui qui le trouve n'importe où et n'importe comment ! Ah ! chère mère, que j'aime à penser à vous au milieu de cette vie nomade, à notre joyeuse chambrette, à cette paisible ville de Saint-Malo, à ses raisonnables habitants, à nos chers amis à qui je vous prie de dire combien je les aime, combien je me plais à penser à eux. Adieu, bonne mère, ma prochaine lettre sera d'Italie. Dès à présent, écrivez-moi si vous voulez à Rome, poste restante. J'aimerai bien trouver une lettre de vous à mon arrivée. Adieu, excellente mère ;

Votre fils tout aimant

E. RENAN

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*M<sup>lle</sup> Renan, chez M. le comte André Zamoyiski, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

Rome, 12 novembre 1849

Enfin, ma bien-aimée, après des retards qui sont encore pour moi inexplicables, j'ai reçu ta lettre du 5 octobre. Mon inquiétude commençait à être sérieuse. Je m'expliquais que je n'eusse pu recevoir ta réponse avant mon départ de France, mais comment ne m'avait-elle pas devancé à Rome durant nos longues pérégrinations dans le Midi ? Comment plus de quinze jours s'écoulèrent-ils sans rien recevoir ? Tous les jours j'allais au bureau de la place Colonne, mais je n'en rapportais que l'impitoyable *Niente*. M<sup>lle</sup> Ulliac m'apprend qu'elle n'a reçu ton paquet qu'après un terme beaucoup plus long que d'habitude, et suppose que la personne chargée de mettre la lettre à la poste y aura mis quelque retard. Quoi qu'il en soit, ma bien chère amie, que ceci nous serve de leçon et nous apprenne à prendre l'irrégularité de notre correspondance comme un mal nécessaire et non comme un indice alarmant. Le service des postes est ici, comme tu le sais, déplorablement administré.

Que de choses ont passé sous mes yeux, que de sentiments se sont croisés dans mon âme, depuis les dernières lignes que je t'ai écrites de Lyon ! Un jour, bientôt, je l'espère, nous en causerons, ma bien-aimée ; maintenant j'en remplirais ces pages, dont l'espace m'est mesuré, sans pouvoir t'exprimer la plus faible partie de ce que j'ai senti dans ces jours si pleins d'émotions et d'enseignements divers. A Lyon, j'augurais déjà la nature méridionale ; je ne sais quel vent tiède m'apportait déjà des parfums tout nouveaux pour moi. Quelle fut ma surprise quand je me trouvai les jours suivants en face de ces belles montagnes du Dauphiné, suivant tous les détours du grand fleuve sur les



bords duquel s'est si vivement épanouie la vie de la France méridionale. Je n'ai bien compris la Gaule romaine et la Provence du moyen âge, que dans cette journée qui m'a porté de Lyon à Avignon, et durant laquelle j'ai vu fuir des deux côtés Vienne, Valence, Tournon, Orange, Pont-Saint-Esprit, Bourg-Saint-Andéol, tant d'autres villes, villages, châteaux, ruines, tous empreints d'une indicible physionomie. Toute la littérature gallo-romaine, toute la poésie des chansons de geste a passé là sous mes yeux. Le comtat, et surtout Avignon où je suis resté un jour, m'ont encore plus vivement frappé. Cette jolie petite ville avec ses petits remparts ciselés, ses clochers en miniature, ses cailloux, son château papal, ses chapelles italiennes, sa population mobile, ardente, ses lazzaroni, populace de l'absolutisme et des prêtres, est encore à très peu de chose près ce qu'elle était il y a un demi-siècle sous le régime pontifical (1) ; elle est sous ce rapport d'un ravissant intérêt. Tarascon et Beaucaire achèvent cette curieuse physionomie, parfaitement dessinée en architecture, costumes, mœurs, églises, ton général du pays. Montpellier où nous avons passé deux jours de très agréable séjour, grâce à Benjamin Moulecc et aux professeurs de la Faculté qui nous ont fait un excellent accueil, Montpellier représente éminemment une ville du Midi, blanche, neuve, éternellement jeune, architecture gracieuse et facile, mais n'a pas de caractère individuel.

Nîmes m'a plu infiniment. Je ne connaissais encore aucun reste insigne d'antiquités romaines. Nous sommes ridicules dans le Nord par notre culte pour quelques brimborions insignifiants, qui ne disent rien, n'expriment rien et n'ont d'autre mérite que d'avoir appartenu à un édifice ancien. Qu'un pavé vienne de Rome ou de Persépolis, on le mettra dans un musée ; qu'un pan de mur, sans signification aucune, remonte à l'époque de Julien, on se gardera de le démolir, on l'entourera d'une balustrade, on lui donnera un factionnaire. Il y a en cela quelque chose de fort niais, quelque chose de la manie de l'antiquaire, qui attache

(1). Le comtat et Avignon ne furent réunis à la France que par le traité de Tolentino en 1797.

du prix aux objets de sa collection, non parce qu'ils sont beaux ou instructifs, mais parce qu'ils sont antiques. Ce goût mesquin des antiquités est comme inévitable dans le Nord; où l'époque romaine n'a laissé que peu de monuments bien expressifs. Juge de mon émotion quand je me suis trouvé en face des Arènes, de la Maison carrée, des bains, du temple de Diane, de la tour Magne, édifices entiers dans leurs formes essentielles, où l'antiquité semble encore vivre et respirer. Elle est là, c'est bien elle; même différence qu'il y a entre le corps d'un saint ou d'un grand homme, et la singulière habitude du catholicisme moderne, de scier le corps de ses saints pour en faire des reliques. Qui jamais a été ému devant une poussière d'os qu'on dit avoir appartenu à tel ou tel ? Qui jamais a mieux compris l'antiquité devant une feuille de chapiteau ou un nez de statue que quelque touriste anglais aura bêtement cassé de son marteau ? Après avoir vu le Colisée, le croiras-tu ? je me demande si les arènes de Nîmes ne font pas éprouver l'impression plus immédiate d'un théâtre antique : le Colisée est trop métamorphosé, trop échafaudé, trop dévié par d'autres souvenirs et d'autres impressions. Après avoir vu tous les temples de Rome, je maintiens qu'il n'en est aucun qui fasse comprendre l'économie intérieure d'un temple antique (galeries secrètes, cachettes, salles pour les prêtres, etc.) comme le temple de Diane, et parmi les plus belles ruines du Palatin et du mont Coelius, je n'en vois aucune d'un plus grand effet que cette immense ruine grecque ou phénicienne qui domine tout le bassin de Nîmes et qu'on appelle la tour Magne. Combien j'ai regretté de n'avoir pu voir le pont du Gard, si supérieur lui-même à ces aqueducs qui constituent les restes les plus insignes que la Rome ancienne ait légués à la Rome moderne ! Nîmes, ma chère amie, fut pour moi une Rome anticipée, Nîmes recueillit les prémices de ce goût vif de l'antique qu'inspirent ces régions du Midi où la civilisation compte une assise de plus que dans le Nord. Mais que dire d'Arles ? Arles, mon amie, mériterait à elle seule un voyage dans le Midi. Arles, c'est le *province romaine* tout entière; je l'ai vue à la hâte; je réserve Arles et Aix pour *notre* prochain voyage dans ces

belles et curieuses contrées. Marseille et Toulon sont deux villes modernes, et n'ont aucune physionomie : c'est la France. Le nom de ville moderne peut paraître une étrange bévue historique, pour la première surtout de ces deux villes. Mais cela est triste à dire ; la mère des colonies grecques du Midi, l'ionienne Massilie, qui a eu son texte d'Homère (1), l'Athènes des Gaules, comme l'appelle Cicéron, Marseille est de toutes les villes la plus banale, la plus vulgaire. Pas un débris antique, pas un souvenir littéraire, pas une école, pas un morceau de marbre qui rappelle l'intelligence, hors, je crois, un mauvais buste d'Homère inaperçu dans un carrefour, et qui probablement ne dit pas grand-chose à ces marchands. Bien des fois, je te l'assure, durant ce voyage, j'ai eu des moments d'humeur contre notre civilisation uniforme, absolue, éteignant toute physionomie locale, pour cet air général et régulier qui est celui de la France moderne, le même pour tous de Dunkerque à Perpignan, de Brest à Strasbourg. Mais c'est la marche nécessaire des choses !

Je m'étais d'abord imposé en t'écrivant cette fois, de m'interdire toute impression de voyage et de ne te parler que d'affaires. J'aurais tant à te dire ; tant de souvenirs, d'impressions diverses, de pensées se présentent en foule à mon esprit ! Je ne te dirai donc rien de notre traversée sinon qu'elle fut vraiment délicieuse, à bord de la corvette à vapeur le *Véloce*, un temps superbe, des nuits célestes, une excellente compagnie, tout ce qu'on peut désirer en fait d'égards et de confortable, aucune velléité de mal de mer. Que je pensais à toi ce soir où nous vîmes le jour se coucher derrière l'île de Corse, en touchant presque les côtes de l'île d'Elbe, Monte-Christo élevant devant nous son cône étrange. Je me rappelais que ces mers tu les avais traversées, ces côtes escarpées t'avaient fait sentir et penser (2). Le 27 au matin, nous nous réveillions en face du mont Argentaro ; le 28 à cinq heures du matin, nos *vetturini* nous réveillaient à la porte Cava-

(1) Parmi les manuscrits de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*, il y avait les manuscrits « des villes » et l'un d'eux avait appartenu à Marseille.

(2) Voir ci-dessus, page 901.

leggieri pour remplir les formalités d'usage. Nous étions dans Rome.

Depuis mon séjour à Rome, ma bien-aimée, un immense changement s'est opéré dans toute ma manière de sentir. J'avais traversé le Midi sous l'empire d'une réaction assez vive ; je critiquais, parfois je m'indignais (innocemment bien entendu). Le jour que je passai à Civita-Vecchia fut pour moi un jour de colère, je regrettais presque d'être venu m'enfoncer dans ce tombeau. Ces croix partout dominatrices, ces armes papales insolemment restaurées, cet étendard blanc, ces moines à l'air de maîtres, ces capucins mendiants et dégradés, ces monsignors aux airs déliés, ces fonctionnaires à l'habit demi-laïque, demi-clérical, cette population pâle, souffreteuse, fiévreuse, abattue, immorale, tout cela révoltait mes sentiments de Français et d'homme moderne. Je redoutais mon séjour à Rome, comme devant réveiller sans cesse en moi le pénible sentiment de l'indignation morale. Mon premier jour fut encore triste et tracassé ; je n'éprouvais quelque consolation qu'en rencontrant partout nos soldats, cet uniforme qui m'est devenu si cher, ce drapeau de la civilisation, ces officiers français partout dignes, nobles, fiers, modérés. C'était le jour d'une grande revue du général Rostolan. J'y assistai : une revue de Gaulois, grand Dieu ! en plein Champ de Mars, et les *Quirites* assis alentour, nonchalants, moqueurs, buvant à plein verre les *fiaschetti* d'Orviète. O Camille ! O Manlius ! Cet état ne dura guère. A peine avais-je descendu le Corso au milieu des flots de ce peuple que la séduction opérait déjà. Cette ville est une enchanteresse, elle endort, elle épuise. Ces ruines, ces églises, ces monastères, ces voies désertes exercent une fascination comme surnaturelle. Je ne sais plus que dire sur toute chose : il en est ainsi ; ainsi vont les choses ! Rien ne m'indigne ; je pardonne ou j'explique très volontiers ; enfin je me suis trouvé mis tout spontanément dans une assiette d'esprit très tolérante, très *douce*, nullement partielle, bienveillante ; sentir plutôt que penser et critiquer : recevoir plutôt que réagir. Cette religion méridionale, que je croyais devoir m'être si antipathique, me plaît et me paraît tout à fait pittoresque. Notre



idéalisme est abstrait, sévère, sans images ; celui de ce peuple est plastique, tourné vers la forme, invinciblement porté à s'exprimer et à se traduire. Mais au fond ce peuple vit tout autant que nous dans l'idéal, seulement par des facultés différentes. Cette madone dans les lieux les plus vulgaires, dans les boutiques, les cafés, à tous les coins de rue, me plaît. Car enfin, c'est ainsi que ce peuple se formule la vie supérieure, et cela vaut mieux après tout que notre manière toute profane et vulgaire, et que notre peuple dénué de toute idée religieuse. Tout ce que j'ai vu m'inspire une plus grande aversion que jamais pour tout le troupeau noir ; mais cette aversion ne s'étend pas au système intellectuel de ce pays, à ses institutions, à ses mœurs. J'assistai le jour de la Toussaint à une prédication au Colisée : là tout était populaire, depuis le capucin qui, grimpé sur les planches, parcourait en gesticulant sa tribune, jusqu'à cette foule vaguement attentive, qui recevait cette parole comme un rythme donné, chacun vaquant cependant à ses affaires, les hommes dormant assis sur les fûts de colonnes, les mères allaitant leurs enfants sur les marches de la croix, les autres assis par terre, et imitant machinalement les gestes du prédicateur. J'imagine qu'une grande cérémonie à Saint-Pierre, où l'on n'entrerait qu'avec des billets de faveur, et où il n'y aurait que du beau monde, me ferait l'effet d'une ridicule mômerie. Telle est ici mon éternelle distinction. Partout où se trouve le souffle vrai du peuple, j'aime et me complais. Le Panthéon d'Agrippa changé officiellement en église, ce portique incomparable chargé de tableaux d'indulgence me révolte. Car enfin en tant que *Panthéon* il me révélait une idée religieuse infiniment plus élevée, une idée que la plus haute philosophie a su à peine atteindre dans les temps modernes. Mais que le peuple plante une croix au milieu du Colisée, pour ensuite la baisser, que le peuple colle une mauvaise madone dans le temple de Vesta, allume deux ou trois cierges à l'entour, et place un mendiant à la porte, ah ! voilà l'humanité vraie, voilà le sentiment religieux, se traduisant par des formes très étranges, très éloignées de nos habitudes, mais belles et originales. Jamais je n'ai mieux perçu dans sa grande



universalité cette loi éternelle de la nature humaine, dont la philosophie moderne a trop peu tenu de compte : *L'humanité est religieuse.*

Je vis donc ici, chère amie, dans une extrême quiétude, peu soucieux, ne pensant pas à l'avenir, me laissant aller doucement au train des choses. Je vois Rome en amateur, me défendant un sentiment trop vif de *curiosité*, lequel gâte la pureté et la simplicité des impressions, ne cherchant pas d'une façon inquiète à tout voir, mais prenant ce qui se trouve sur mon chemin, revenant vingt fois à ce qui me dit quelque chose. Le Forum, le Colisée, les environs du mont Palatin, le Vélabre, sont mes promenades favorites; j'y vais régulièrement tous les jours : ce quartier me plaît et m'enchanté. L'Ara Cœli, bâtie avec les marbres du temple de Jupiter Capitolin (lesquels avaient été pris par les Romains au temple de Jupiter Olympien) est ma première visite de chaque matin. Je ne sais si tu te rappelles cette terrasse, à côté du Capitole, mais un peu plus haut. Ces colonnes qui depuis deux mille cinq cents ans élèvent vers le ciel la pensée religieuse de l'humanité sont saintes à mes yeux. Et puis de cette terrasse, il y a une vue délicieuse sur toute la ville et les collines qui ceignent le Transtévère. De là, je vais par divers détours aborder au pont Sixte, et en remontant la Longaretta et la Longara j'arrive sur les dix heures au Vatican. J'y reste jusqu'à trois heures environ, puis je fais une promenade de fantaisie jusqu'au coucher du soleil. J'ai toujours soin de me trouver à ce moment admirable sur une des collines si délicieuses le soir, le plus souvent, à Saint-Pierre in Montorio, ou à Saint-Onuphre, d'où l'on voit les teintes incomparables de l'Apennin à l'horizon. Nous avons eu jusqu'ici un temps admirable; comme la plus belle merveille de ce pays, c'est le ciel et la nature, je croirais commettre un sacrilège en leur dérochant un moment : je n'ai encore vu attentivement que peu d'intérieurs; je les réserve pour les pluies : j'ai commencé aujourd'hui par la galerie du palais Corsini, qui m'a fait tomber d'admiration. Oh ! mon Henriette, que je comprends bien l'Italie ! Que je l'aime ! Que ne t'ai-je ici à côté de moi ! Que ne puis-je t'interroger sur nos propres

sentiments, éclairer mes sensations par les tiennes ! Je ne puis te dire à quel point je vis avec toi ; je suppose toujours, et cela quelquefois avec une réalité presque enfantine, que tu es avec moi, que nous causons ensemble, que je t'exprime ce que je pense, ce qui m'excite à chercher pour mes sensations une expression plus nette que la pure formule intérieure. Je me promène presque toujours seul : les visites de monuments, je les fais avec mes compagnons, je les ai priés une fois pour toutes de ne pas s'offenser de ce goût de la solitude, qu'il était devenu un besoin pour moi dans cette ville incomparable. La Bibliothèque du Vatican n'est pas la seule que nous explorions. Nous alternons suivant les jours ou suivant diverses opportunités, avec les bibliothèques de la Minerve, de la Chiesa Nuova, l'Angélique, la Corsinienne, la Barbérine, la Bibliothèque Albani, la Propagande. Nous avons trouvé à la Chiesa Nuova un homme vraiment admirable, qui est notre providence ; c'est le Père Theiner, homme d'une grande science et d'une belle élévation d'esprit ; Allemand de nation et de cœur, et jouissant à Rome de la plus haute considération. Nous lui étions recommandés par M. de Broglie : non seulement il a mis à notre disposition avec une libéralité rare tous les trésors de son monastère, où nous avons fait une ample moisson ; mais il a voulu nous introduire dans toutes les autres bibliothèques particulières où il est fort connu. Le Père Theiner est à Rome un des types les plus beaux, les plus purs, les plus inattendus, et sa connaissance n'est pas une des moins douces jouissances que j'ai trouvées en cette ville céleste. Le général Mollière, qui demeure au palais Albani, nous a aussi beaucoup servi. Le plus agréable service qu'il nous ait rendu est de nous avoir fait faire la connaissance de M. Visconti ; tous les jeudis soirs, nous trouvons dans ses salons toute la société artistique et littéraire de Rome, et par-dessus tout une musique incomparable et des collections d'objets d'art dont rien ne peut donner une idée dans notre France mesquine et bourgeoise. M. Visconti est personnellement un des plus beaux modèles de l'union de la science, de l'art et du plus noble caractère. Il se dit Français à demi, et est en effet bien dépaycé au milieu de ce peuple déplorable. Pour avoir

seul consenti à recevoir les officiers français, il s'est vu menacé de l'incendie et du poignard, et ce n'est pas sans un profond sentiment de tristesse que nous échangeons avec le général Mollière cette réflexion, que cette loyale et noble hospitalité qu'il nous donnait, il la paierait probablement un jour de sa vie, que ces collections d'une délicatesse infinie seraient un jour pillées et brisées ! Ainsi vont les choses ! L'espace me manque, ma chère amie. Nous sommes logés à l'hôtel français de la Minerve, place de la Minerve : c'est un point bien central ; nous y sommes très bien, au milieu de Français, d'officiers, d'attachés à l'ambassade, etc. Écris-moi bien vite. J'ai reçu une lettre de maman. Les nouvelles de Saint-Malo sont très bonnes. Ton frère tout aimant,

E. RENAN

195

HENRIETTE RENAN A ERNEST RENAN

Clemensow, 8 décembre 1849

Pour mon frère

Le retard de ta lettre, mon Ernest bien-aimé, m'a jetée pendant deux semaines dans un état inexprimable. J'avais pensé que tu m'écrirais en arrivant à Rome ; on m'avait dit qu'il ne fallait que douze jours pour recevoir ici les nouvelles que j'attendais de toi ; et au commencement de décembre je n'avais rien, rien encore... Il me semble que jamais heures de pareille souffrance n'ont passé dans ma vie. J'en ai été malade, alitée pendant quatre jours, et je ne sais en vérité ce que je serais devenue si ta lettre n'était alors arrivée jusqu'à moi. Mon frère chéri, conserve ton existence si tu veux que je vive... Ah ! que j'ai souffert ! Que la traversée dont tu me fais un si joli tableau m'a causé de terreurs, m'a fait passer de nuits horribles !... Tu as raison, cher ami : il faut dans notre pénible éloignement tâcher de nous épargner de tels coups, compter toujours

sur des retards, prévoir même la perte d'une lettre. Pour moi, quand je songe à la filière par où les miennes doivent passer, je m'étonne encore de les voir parvenir, même avec mille lenteurs.

Enfin, mes sinistres craintes n'étaient que folie !... J'ai besoin de laisser échapper encore cette exclamation avant de te dire, très cher ami, combien je suis heureuse de te voir comprendre l'Italie comme elle mérite d'être comprise, l'aimer, l'enchanteresse, comme elle mérite d'être aimée. Oh ! que j'avais bien prévu, mon Ernest, que tu en recevrais une impression sans égale ! Et moi aussi, dans les premiers instants que j'y ai passés, je m'indignais, je désirais autre chose sous ce ciel ravissant, au milieu de cette splendide nature ; puis promptement — comme toi, ami, bien promptement — je me suis tout expliqué, j'ai tout excusé, et mille fois plus par le cœur que par le raisonnement. Lorsque, l'an dernier, des actes de violence vinrent détruire cet ordre de choses dont l'ensemble avait fini par me faire pardonner des détails blessants, j'éprouvai une douleur réelle, une douleur que je n'aurais certainement point ressentie avant d'avoir été à Rome. Les hommes qui ont amené ces événements ont passé leur vie sous un ciel étranger, puis ont voulu porter sur ce beau coin de terre les formes, les idées politiques qu'ils avaient vues ailleurs, sans songer que ces transplantations sont absurdes, que l'on ne métamorphose point à l'aide de quelques phrases pompeuses ce que des siècles ont lentement formé. Oh ! que je sens de satisfaction en te voyant parcourir Rome avec les sentiments de calme qu'elle t'a donnés et qu'elle est si propre à faire naître ! C'est ainsi seulement qu'on peut la bien voir, et ne serait-ce pas un malheur réel d'avoir mal vu ce qui se place si loin au-dessus de tout le reste, ce que rien ailleurs ne saurait même rappeler ? — Au milieu des glaces et des frimas qui m'environnent, je suis sans cesse près de toi par le cœur et la pensée. Doublement, je remercie aujourd'hui la Providence de m'avoir fait connaître l'Italie ; je sens la joie que ce beau pays te donne, et il me semble que je m'y attache à chaque heure par de nouveaux liens.

Tu me demandes, cher ami, si j'ai oublié l'Ara Coeli.



J'espère n'avoir rien oublié de Rome, et cette église était aussi l'un des lieux que j'aimais le plus à visiter. Par une étrange sympathie, c'était aussi le matin que je m'y rendais, comme tu as coutume de le faire. Que de doux instants j'y ai passés ! Je me rappelle qu'en marchant entre ces colonnes dépareillées, entre ces débris dont le rapprochement suggère tant de réflexions, je me rappelle, dis-je, que je ne pus excuser l'historien Gibbon d'avoir trouvé dans le même lieu l'inspiration d'une œuvre partielle, et dès lors souvent mesquine et injuste, malgré tant d'autres qualités. Tu y puiseras autre chose, je n'en doute point, mon Ernest. — Je t'attends à l'heure où les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture auront frappé ton âme en apparaissant à tes regards : c'est, selon moi, une grande époque dans la vie que le jour où l'on a vu l'Apollon du Belvédère, la Transfiguration, la Communion de saint Jérôme. — Le prodigieux Moïse de Michel-Ange (dans l'église S. Pietro in Vincoli) me causait une émotion qu'aucune parole ne saurait exprimer. Ah ! que le cœur de l'homme est grand devant une pareille œuvre ! car c'est l'œuvre d'une âme et non pas d'un ciseau. Au bout de quatre années, lorsque je ferme les yeux, je vois encore intérieurement le regard de ce marbre animé.

Mon Ernest, je dis bien mal ce que je sais pourtant sentir comme toi, avec la plus grande vivacité et de toute mon âme ; tu suppléeras à la faiblesse de mon expression. Comment bien parler d'un ciel enchanteur, de ce qu'il a inspiré, en ne voyant sous ses yeux que les arbres courbés sous le poids du givre, qu'une atmosphère uniformément chargée de neige ? Oh ! merci, mon bon frère, de m'envoyer dans tes lettres chéries quelques souvenirs d'un ciel plus généreux, quelques parfums du Midi, quelques rayons du beau soleil de Rome !... Ma pauvre imagination en a bien besoin : il n'est dans toute ma personne que les facultés de mon cœur qui résistent aux rigueurs de ce climat.

Je suis toujours à la campagne, et j'y serai sans doute quelques semaines encore, car la neige est tellement abondante cette année qu'il est devenu presque impossible de voyager, même en traîneau. Cher Ernest, te parler de *trai-*



*neaux* quand tu es à Rome ! Tout est enseveli sous un linceul de plusieurs pieds d'épaisseur, et j'ai déjà vu le thermomètre à quinze degrés au-dessous de zéro. Au reste, cher ami, ne t'alarme point de ces rigueurs ; je ne les sens point. Depuis trois semaines nous sommes entièrement séquestrés dans cette immense maison, et rien ne m'oblige à sortir. Sous ce rapport, j'aime mieux passer ici les plus mauvais jours ; à la ville, il y a toujours des sorties inévitables. — Lorsque tu auras reçu cette lettre, mon Ernest, écris-moi à Varsovie, à l'adresse ordinaire. Je ne sais en aucune manière quand nous partirons ; cependant il est probable que ce sera avant l'arrivée de ta réponse déjà vivement désirée. Dans tous les cas, on me l'enverrait régulièrement de Varsovie.

Depuis longtemps j'attends à chaque courrier des nouvelles de notre mère ; il y a plus de deux mois que je n'en ai reçu que par toi, aussi je te remercie beaucoup de celles que tu m'as données. La dernière lettre de ma pauvre Emma est désolante : la malheureuse femme se sent perdue, et me supplie de ne pas mettre d'obstacle au cher projet que tu as formé, mon Ernest, et dont la réalisation est, dit-elle, l'un de ses derniers vœux. — Dès aujourd'hui je vais, cher ami, te parler franchement sur ce projet. Mettant à part la joie immense de t'être plus tôt réunie, je n'y vois d'autre avantage que de m'offrir *un prétexte* à l'égard du père de mes élèves. Tu comprendras tout de suite que le voyage de Varsovie à Venise n'est pas plus facile et presque aussi long que celui de Varsovie à Paris, surtout en considérant qu'on peut, sans interruption, faire ce dernier en chemin de fer. Or, mon Ernest, acheter un prétexte de l'énorme dépense qu'amènerait mon voyage de Venise à Paris me semble un peu cher. (J'évalue à peu près au même prix le voyage de Varsovie à Venise ou à Paris.) Mon élève mariée habite la Prusse, j'ai près d'elle un point d'appui ; son mari m'accompagnerait quelque peu, si je le lui demandais, ou du moins il me faciliterait le voyage. — Très cher Ernest, tu sentiras bien que tout cela ne balance en aucune manière le bonheur de te voir un peu moins tardivement, de parcourir avec toi les beaux lieux que tu colorerais à mes regards d'un double charme ; mais je m'arrête devant la

dépense. — Pardonne-moi : je suis obligée de m'y arrêter, cher ami. D'ailleurs, je voudrais aussi te laisser accomplir ta mission, sans te détourner d'un seul pas, sans t'obliger à me consacrer le moindre de tes instants. — Je pense que la prochaine missive de maman renfermera une lettre de ma malheureuse amie, et de son médecin, M. Leduc. Suivant ce que m'apprendront ces lettres, je me déterminerai à dire au comte, dans le courant de janvier, que je projette de rentrer en France au printemps prochain. Je pressens les graves objections qu'il va me faire, j'en sens la justesse. De mon côté, je lui alléguerai la maladie de ma pauvre amie qui m'appelle avec des accents si douloureux ; se rendra-t-il ? éviterai-je des tiraillements ou quelque irritation dans cette rupture ? — Mon Dieu, Ernest, jouis en paix du bonheur de voir Rome et de l'habiter, et ne t'occupe pas de tous ces ennuis que tu ne peux en rien alléger. Je ferai de mon mieux, je te l'assure, c'est-à-dire que je n'épargnerai aucun effort pour arriver au plus vite, mais considère, je t'en prie, la dépense du voyage par le Midi, et ne trouve pas mauvais que le désir de faire cette épargne entre pour quelque chose dans mes déterminations. O très cher ami, quand tout cela sera-t-il fini ? quand serai-je près de toi ?

J'ai vu avec la plus grande joie, mon Ernest, que tu n'as qu'à te louer de tes compagnons de voyage, de vos rapports, de vos arrangements réciproques. Quand il s'agit de ton repos, cher ami, il faut me pardonner de trop prévoir. C'est d'ailleurs le mal que donnent les années : on a été souvent froissé, on craint, on entrevoit de nouveaux froissements, surtout pour ceux que l'on aime. Ceci est involontaire, en dehors de tout raisonnement, et ce n'est pas une des moindres souffrances que l'expérience amène à sa suite. J'aurais été vraiment affligée de te savoir en butte même aux moindres tracasseries, dans un voyage où je te désire tant de repos d'esprit et de cœur. Tout ce que tu me dis sur ta vie, l'emploi de tes journées, tes occupations intellectuelles, me laisse heureuse et pleine de gratitude envers le sort, qui une fois du moins couronne mes vœux dans l'être où il m'est le plus doux de les voir exaucés. Je suis intérieurement joyeuse dans la soirée du jeudi, en sentant que tu

la passes agréablement, entouré d'une société d'élite, au milieu de cet enchantement des arts que nos barbares du jour veulent aussi anéantir. Je sais que M. Visconti est à Rome une très précieuse connaissance, sous le rapport du savoir, de l'art et du goût, et je bénis tout bas le général Mollière de t'avoir donné l'occasion d'en profiter.

Que tu es bon, mon Ernest, de penser à ta vieille sœur au milieu des douces jouissances que Rome fait naître et que tu sais si bien goûter ! En remarquant chaque jour combien il est difficile aux affections de la jeunesse de se reporter vers ceux qui sont plus loin dans la vie, je ressens pour toi, mon bien cher ami, une profonde reconnaissance, si toutefois il est quelque sentiment qui puisse s'adjoindre à ceux que je t'ai depuis longtemps consacrés. Au nom de tout ce qui t'est cher, conserve-toi, préserve-toi, garantis-toi ! Comprends-tu mes angoisses quand tu es l'objet de mes craintes ? Ces assassinats qui frappent à Rome nos compatriotes, le choléra qui est arrivé jusque sous ce beau ciel, me font frissonner, jettent une épine cruelle dans le bonheur que me donne ton beau voyage. Par pitié pour moi, ne t'expose point la nuit dans des rues peu fréquentées, prends tous les soins possibles contre cet affreux choléra. Je tremble en me rappelant qu'il fut d'une extrême violence à Naples, en 1833, et en pensant que tu l'y rencontreras peut-être encore. Voilà près d'une année que je te vois sans cesse entouré de cette horrible maladie. Les derniers journaux que j'ai vus disaient que quelques cas en avaient paru à Civita-Vecchia. Que je vais attendre longtemps une nouvelle lettre, très cher ami ! Enfin, je te promets d'être raisonnable, de ne pas me tourmenter outre mesure. — Je réclame un souvenir lorsque tu parcourras la voie Appienne, dans les catacombes de Saint-Sébastien, près du tombeau de Cecilia Metella, de ce côté de la campagne de Rome que j'aimais tant à contempler. — Adieu, très précieux ami ! Tant que ta sœur te restera, pense que tu es l'objet d'une tendresse qu'aucune autre ne surpasse.

Adressé-je bien cette lettre ?

196

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*M<sup>lle</sup> Renan, chez M. le comte André Zamoyski ; au château de Clemensow, près Zamosc (Pologne)*

Rome, 16 décembre 1849

Que nos correspondances deviennent lentes et incertaines, chère amie ! Je n'ai rien reçu de toi depuis la lettre qui m'est parvenue par l'entremise de M<sup>lle</sup> Ulliac. Je me décide d'autant plus volontiers à devancer la réception de ta réponse que je viens d'apprendre par notre frère qu'une grande peine t'a été réservée ces jours derniers. Hélas ! je ne prévoyais que trop ce coup douloureux, et je ne pouvais entrevoir sans une profonde tristesse le jour où tu aurais à pleurer une amie. Que te dirai-je, ma bien-aimée ? Je sais trop bien ce que c'est que l'amitié, et je connais trop combien M<sup>me</sup> Gaugain méritait d'être aimée pour ne pas comprendre tes vifs regrets. La plus douloureuse impression qu'on éprouve en avançant dans la vie est sans doute de voir ainsi tomber autour de soi ceux en qui l'on avait placé une partie de soi-même. D'autres amitiés ne te manqueront jamais, chère amie ; mais rien ne remplace, je le sais, ces douces affections formées dès l'enfance par le seul attrait de la sympathie. Puissions-nous te faire oublier bientôt ta peine par nos soins et nos embrassements !

Le jour ne peut être éloigné, chère amie, où nous nous trouverons définitivement réunis. Je n'ai jamais envisagé ce voyage d'Italie que comme un acheminement à regagner ensemble notre patrie. Pourquoi ne m'en parlais-tu pas dans ta dernière lettre ? Garderais-tu encore quelque arrière-pensée ? Cela ne se peut, chère amie. Ç'a toujours été une chose entendue, et il ne peut être question entre nous que de la manière de l'exécuter. Il est temps, grand temps que nous commençons à en conférer. Le terme légal de notre mission me porte jusqu'au 15 avril. Mais le



séjour de l'Italie m'étant à la fois agréable et utile, j'espère me faire accorder une prolongation de deux ou trois mois, et ne rentrer en France qu'avec les fortes chaleurs. Ce serait alors vers le mois d'avril que je me dirigerais vers le Nord de l'Italie. Cette époque me semble aussi la meilleure pour le voyage que tu devrais entreprendre de ton côté. C'est à toi à décider si nous nous rejoindrions à Vienne ou Venise. Je préférerais pour ma part la première de ces villes, puisque ainsi se trouverait avancée l'époque tant désirée, et que d'ailleurs la route que tu devrais parcourir seule s'en trouverait abrégée. Toutefois je laisse cela à ton arbitrage. Toi seule aussi peux fixer la date précise de notre bonheur; il me semble toutefois que tu ne peux le retarder au delà du mois d'avril ou mai. Nous parcourrons ensemble après notre réunion les villes de la Lombardie et du Piémont, où j'aurai à faire quelque séjour. Daremberg m'aura certainement quitté à cette époque. Il n'achèvera pas ses six mois; ses affaires et plus encore M<sup>me</sup> Daremberg le rappellent instamment. Nous nous dirons probablement adieu à Florence. Il est impossible, ma chère amie, que tu m'objectes contre ce retour tes engagements avec le comte; car à une époque aussi avancée de l'année, il ne s'agira plus que de quelques mois plus tôt ou plus tard, et s'il est raisonnable, il ne peut manquer de comprendre que l'occasion de mon voyage est plus que suffisante pour expliquer ce départ un peu anticipé.

J'aurai bien besoin de toi, chère amie, et je n'augure pas bien du temps que je passerai seul en ce pays. Durant les premières semaines de mon séjour, la grande excitation produite par le spectacle de cette vie nouvelle suffit à m'entretenir sur un diapason fort élevé. J'ai produit en ces premiers jours plus que je n'eusse fait en une année. Puis il s'est fait en moi une réaction singulière; j'ai eu des jours désagréables, je me suis trouvé comme épuisé d'intelligence, incapable de produire. Cela s'explique en ce pays, où la vie s'opère bien plus par périodes d'action et de réaction que chez nous. L'amitié de Daremberg et l'intérêt de son commerce ont seuls empêché que, pour la première fois de ma vie, je n'aie ressenti quelque chose



qui ressemble à de l'ennui. Notre idéalisme en ce pays devient subtilité, il s'évapore, l'objet de l'esprit se volatilise à tel point qu'il devient insaisissable, ce qui occasionne une étreinte fausse très pénible. Il faut se faire un peu sensualiste en ce pays sous peine de se voir écartelé, l'âme en haut, le corps en bas. Le Père Theiner nous expliquait cela hier d'une façon bien spirituelle et nous a révélé aujourd'hui même un remède des plus pittoresques. Il nous a invités à une réunion de la Vigne de l'Oratoire sur le monte Mario, cette belle colline, tu sais, qui domine Rome du côté du Vatican et de la place du Peuple. En chemin, il nous a appris comme quoi cette vigne avait été donnée au cardinal Baronius par Sixte V, en récompense de ses grands travaux sur l'histoire de l'Église. Il ne fallait rien moins pour nous préparer aux scènes qui nous attendaient. Nous nous sommes trouvés à la Vigne au milieu d'une vraie colonie d'Allemands, la plupart novices ou élèves de l'Oratoire, qui sans vergogne faisaient de larges sacrifices aux nécessités du pays. Tout cela se passait chez le vigneron; car la *casa* a été dévastée de la cave au grenier par Ciceruacchio. Le Père n'en faisait que rire, et excitait par ses épigrammes l'ardeur des chanteurs et des buveurs, et quand notre puritanisme français sembla s'étonner de cette étrange scène, il nous expliqua avec une naïveté vraiment amusante comme quoi ces diversions étaient tout à fait nécessaires à celui qui veut mener en ce pays une vie de travail intellectuel. Quoi qu'il en soit de sa théorie, il est certain que la bande descendit le monte Mario au sein d'une gaieté qui ne s'était pas ralentie à l'entrée de la porte Angélique, et à laquelle les philosophes prenaient part comme les autres. Nous sommes tombés d'accord que cette journée a été la plus originale de celles que nous avons passées à Rome. Elle a tout à fait dissipé mes humeurs noires, et les derniers restes en disparaîtront, je pense, jeudi prochain, jour pour lequel nous sommes invités de nouveau pour faire connaissance avec le savant M. Boehmer, l'archiviste de Francfort, qui est actuellement à Rome pour sa belle collection des documents originaux de l'histoire des Hohenstaufen.

Nous partons le jeudi 27 de ce mois pour Naples. Nous aurons peu à y travailler ; cette partie de notre voyage est plutôt pour l'agrément que pour la science. Il se peut que nous allions jusqu'à Palerme ou Messine, afin de voir les beaux rivages de Sicile. La longue quarantaine qu'il faut faire en entrant par mer dans les États napolitains nous empêche de prendre la voie de mer. Nous irons donc par Terracine. Au retour, nous passerons par le mont Cassin. Nous comptons séjourner plusieurs semaines dans cette savante abbaye pour en examiner les manuscrits. Mais le Père Tosti auquel nous étions recommandés est en prison à Naples, et toute l'abbaye est en quarantaine, à cause de l'ardeur avec laquelle ces moines avaient embrassé les idées nouvelles. Je ne sais donc si nous y trouverons toutes les facilités désirables. Nous retournerons ensuite à Rome où nous séjournerons encore quelques jours avant de partir pour Florence. Je crois qu'il vaut mieux, chère amie, que tu continues à m'écrire à Rome, à la Minerve, d'où on m'enverra tes lettres là où je me trouverai. Il est décidé que nous serons logés à Naples à l'hôtel de Genève ; ainsi si tu le préfères, tu peux m'y adresser au moins ta prochaine lettre.

Adieu, ma bien-aimée. La pensée de notre prochaine réunion m'occupe tout entier. Parle-m'en bien longuement, ne me parle que de cela, et surtout sans retard. Que je souffre de rester si longtemps sans lettre de toi ! Je ne t'ai jamais tant aimée, je n'ai jamais tant rêvé de toi qu'en Italie.

Ton frère,

E. RENAN

197

ERNEST RENAN A ALAIN RENAN

Rome, 19 décembre 1849

Le séjour de Rome continue, mon cher ami, à m'être fort agréable. Il n'est pas de ville au monde où l'on trouve

plus de calme, une plus profonde quiétude de toutes nos facultés. Ces palais déserts, ces innombrables églises, ces ruines n'ont rien de bien attrayant pour l'homme du monde qui recherche le mouvement de la vie sociale, le confortable et les plaisirs. Au sortir de la rue Vivienne et du Palais-Royal, on doit trouver bien tristes les étroites ruelles du Transtévère, ou les galeries désertes du Vatican. Mais que ces lieux pleins de souvenirs, que cette tristesse de vingt-cinq siècles qui pèse sur ces éternelles collines, que ce ciel admirable et les belles montagnes de la Sabine qui forment l'horizon, ont d'attrait pour l'artiste et pour l'homme doué du sentiment des belles choses ! Pour trouver Rome belle et agréable, il faut être capable de faire abstraction du présent et de juger les faits en dehors des hommes. La misère de ce peuple est affreuse ; la dépravation morale est portée dans ce pays à un point difficile à croire, et ce qu'il y a de plus triste, on n'entrevoit aucune issue, aucune voie de régénération pour l'avenir. Il est certain que depuis des siècles ce pays est le plus mal gouverné de toute l'Europe. L'industrie y est vue de mauvais œil ; toutes les sciences usuelles, celles qui servent à former l'ingénieur, le mécanicien, le navigateur, le médecin même y sont à l'état d'enfance. La terre est possédée tout entière par le clergé et quelques grandes familles papales et livrée à des paysans, espèces de serfs qui la cultivent sans aucun zèle. Ces beaux fruits qu'on achète ici par douzaines pour quelques sous, ces oranges, ces olives, ces raisins admirables sont le produit brut de la nature et croissent en ce pays avec aussi peu de culture que les mûres sur nos fossés de Bretagne. Toutes les administrations sont dans un état déplorable, le vol est à l'ordre du jour et à peine poursuivi. On assure qu'il y a des « voleurs patentés » et que quelques brigands arrêtés dans les environs d'Albano par un détachement français exhibèrent à l'officier des lettres patentes en bonne et due forme par lesquelles ils étaient autorisés à exercer leur profession. De tous les abus de ce pays, les plus criants sont sans contredit ceux de la justice. Elle est tout arbitraire ; la procédure est secrète ; nul code, nulles études de jurisprudence civile ; tout s'y fait par

argent ou par protection. Les juridictions privilégiées sont en outre fort nombreuses : le laïque ne peut citer l'ecclésiastique devant le tribunal dont il est lui-même justiciable et il est certains crimes dont il n'obtiendra jamais justice car le tribunal ecclésiastique ne les connaîtra jamais. En somme, mon ami, je ne crois pas qu'il y ait de pays en Europe régi par de plus déplorables institutions, et si quelque part une révolution semble désirable, c'est assurément dans cette malheureuse contrée. Mais hélas ! cette révolution, on est réduit à la redouter comme le dernier fléau. Une révolution n'est profitable à un peuple que quand elle ouvre les voies à une classe d'hommes intelligents, laborieux, actifs, zélés pour l'amélioration sociale. Ces hommes, où les trouvera-t-on dans ce pays ? L'éducation de ce peuple est toute à faire. C'est comme un pupille que ses tuteurs auraient tenu dans l'abrutissement pour conserver plus longtemps la gestion de ses biens. Comment ne ferait-il pas de folies le jour où pour la première fois on lui fera le don fatal de sa liberté ?

Je le dis du fond de ma conscience : je crois que pour le moment présent ce qu'il y a de plus désirable pour ce pays, c'est encore le gouvernement du pape. Rome n'est rien que par le pape ; le jour où Rome ne serait plus la ville papale, elle ne serait plus qu'une petite ville secondaire et sans importance ; on y mourrait à la lettre de faim. La seule industrie des Romains consiste à louer des appartements pour les sous-louer ensuite aux étrangers, qu'ils traitent dans leurs familles, genre de vie que plusieurs préfèrent à celui des hôtels garnis. Rome compte chaque hiver 30 000 ou 40 000 étrangers, et l'argent qu'ils jettent durant ce temps dans la population suffit à la défrayer pour le reste de l'année. Imagine quel désastre ce doit être, quand cette unique source de cette grande cité se trouve tarie. C'est ce qui a eu lieu cet hiver ; c'est ce qui aurait lieu si le pape cessait d'être le souverain de cette ville. Les Romains le savent, et quelque antipathie qu'ils aient pour le gouvernement ecclésiastique, ils le rappellent à grands cris, espérant voir rentrer avec lui l'argent et le

pain. Les retards que Pie IX a mis à ce retour l'ont rendu fort impopulaire : les Romains l'accusent de leur misère. Ajoute à cela les déplorables mesures prises par le gouvernement papal relativement au papier-monnaie de la République. Ce papier était hypothéqué sur les biens du clergé, il suffisait que le clergé sacrifiât 1,5 p. 100 de son revenu pour sauver une affreuse banqueroute. Ils ont refusé et le papier a été frappé d'une dépréciation de 35 p. 100. Or, ce papier consistait en assignats de dix, quinze, vingt sous, et était tombé par conséquent tout entier entre les mains des petits marchands et des pauvres gens. Ç'a été une affreuse ruine. Eh bien, le croirais-tu ? Ce papier est aujourd'hui recherché comme de l'or, car c'est maintenant la banque romaine (analogue à notre Banque de France) qui est en procès avec le gouvernement et est menacée de voir son privilège s'éteindre au 1<sup>er</sup> janvier prochain. Quant à l'argent on n'en voit pas en ce pays. Toutes les pièces frappées à l'effigie de la République ont été démonétisées : tout ce qui sort de la Monnaie est accaparé à l'instant même par un agiotage dont personne ne peut percer le mystère, et quant à l'ancienne monnaie papale, sa valeur est tellement au-dessous de sa valeur courante que personne n'y a confiance. Juge quelle perturbation cela doit jeter dans les affaires ; pour les comptes les plus simples, pour l'achat d'une paire de souliers ou pour un compte de restaurant, il faut pratiquer les comptes les plus compliqués. Quand vous demandez le prix d'un objet, le marchand vous répond : c'est tant en argent, tant en papier, tant en argent de France. Chaque chose a ainsi trois ou quatre prix. Je t'assure, mon cher, que les agents de change font ici de bonnes affaires et que, plus d'une fois, j'ai désiré voir ton bureau transporté du coin de la Halle au blé (1) au Corso ou à la Piazza di Spagna. Le prince Tortonìa, le grand banquier de ce pays, possède à l'heure qu'il est la moitié à peu près de la ville de Rome, sans compter d'innombrables villas, tous les théâtres, le monopole du sel et du tabac qui lui a été vendu, etc. Trois ou quatre palais

(1) A Saint-Malo.



portent son nom, et il n'est pas d'édifice nouveau qui ne porte sur son fronton, suivant l'usage romain : *Princeps Alexander Tortonius fecit.*

Nous partons jeudi 27 décembre, pour Naples, et cette partie du voyage est plutôt pour l'agrément que pour la science. Il se peut que nous poussions une pointe jusqu'en Sicile. Les communications de Naples à Palerme et à Messine sont faciles et à bon marché. La longue quarantaine qu'on fait subir à l'entrée des États napolitains à ceux qui débarquent par voie de mer nous force à prendre la voie de terre par Terracine et Capoue. J'écrirai de Naples à la chère Fanny, à qui je pense bien souvent au milieu des enchantements de ce beau voyage. Je m'amuse souvent à rêver qu'un jour, devenus millionnaires, nous visiterons ensemble ces beaux lieux. Et nos petits amis, comment vont-ils ? Je ne vois pas de petit poupon dans les bras des belles Transtévérines, je ne vois pas de petit Romain, ou de petites Romaines jouer au soleil sous les portiques de Saint-Pierre ou du palais du Quirinal que je ne pense à eux.

Adieu, mon cher ami, mille baisers affectueux.

ERNEST RENAN

198

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

Mlle Renan, chez M. le comte André Zamoyski, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)

Naples, 10 janvier 1850

Voilà bientôt deux semaines que je suis à Naples, chère amie ; de jour en jour j'ai remis à t'écrire, voulant te transmettre une expression plus exacte et plus complète de la physionomie de cet étrange pays ; et aujourd'hui, je suis encore à démêler les sensations si diverses, si opposées qu'il

a réveillées chez moi. S'il est deux villes au monde qui produisent une impression différente, c'est assurément Rome et Naples. A Rome, l'effet est électrique : ce torrent de poésie et d'imagination plastique, qui est comme répandu dans le ciel, dans les monuments, dans le sol, j'oserai même dire (sauf explication) dans les hommes, vous déborde et vous possède dès les premiers instants, et vous ôte le pouvoir ou la volonté de critiquer en détail tant de faiblesses et de misères. A Naples, le premier effet est beaucoup plus complexe et plus balancé. Je comprends qu'aux yeux de l'homme de plaisir ou de celui qui se préoccupe exclusivement des beautés de la nature, Naples soit le lieu privilégié par excellence, le paradis sur terre : mais pour le philosophe qui s'est fait une idée plus élevée de la beauté, qui la cherche surtout dans le monde moral, dans les institutions religieuses, dans l'art, dans ce qui est humain en un mot, pour celui-là, Naples aura presque autant de tristesses que de jouissances. Personne n'est plus disposé que moi à la tolérance envers le caractère et les institutions étrangers aux nôtres : Rome ressemble certainement moins que Naples à la France, l'extérieur de la vie en ce pays diffère peu de la nôtre, eh bien ! à Rome, je pardonnais tout ; à Naples, je ne le puis. Non, je ne le puis ; c'est par trop fort. L'extinction absolue de tout sentiment moral, voilà le dégoûtant spectacle que présente ce peuple infâme ; ce ne sont pas des hommes, ma chère amie ; ce sont des brutes, chez lesquelles vous cherchez en vain quelque trace de ce qui constitue la noblesse humaine. Non, cela n'est pas tolérable ; non, on n'est pas maître de détourner complètement les yeux de cette dégradation pour ne voir que la mer, le Vésuve, Ischia, Caprée. Car qu'est-ce que la nature sans l'homme ? Qu'est-ce que la nature sans les sentiments moraux dont elle est le symbole et le miroir ? Le sol de Rome me serait-il si cher, s'il ne recélait ces nobles ruines ? Le coucher du soleil serait-il si beau du mont Pincio, s'il n'éclairait de ses derniers rayons le Janicule, Saint-Pierre, le Vatican ? Comprends-moi, chère amie, et ne pense pas que j'applique à ces choses une critique étroite et mesquine. J'ai une grande facilité à faire abstraction des réalités qui

m'environnent, je cherche le type d'un peuple, non pas dans quelques individus dégradés, mais dans les œuvres qui l'expriment, dans ses grandes manifestations artistiques et religieuses. C'est par là, et non certes par les pauvres hommes que j'avais sous les yeux, que Rome m'a séduit. C'est par là que Naples m'a déplu. La religion et l'art de Naples dépassent tout ce qu'on peut imaginer en fait de ridicule et de mauvais goût. Au nom du ciel, ne vois en ceci aucune récrimination voltairienne, aucune mauvaise humeur de philosophe. Je ne fais que constater un fait : les manifestations religieuses de Rome plaisent, touchent, élèvent, lors même qu'on les regarde du dehors ; je t'affirme que celles de Naples ne sauraient exciter que le rire, lorsqu'elles n'excitent pas le dégoût.

Le culte populaire de Rome est vrai, naïf, plein de haute moralité ; que de choses charmantes j'ai vues à notre chère église de l'Ara Coeli le jour de Noël ! l'église comme au moyen âge, lieu de réunion populaire, chacun y faisant son ménage, les moines grommelant au milieu de tout ce tintamarre, des mystères à la manière ancienne, sortes de dialogues récités et en partie improvisés par des enfants du peuple avec une inimitable vérité, et par-dessus tout la célèbre crèche qui attire tant de pèlerins émerveillés, de toutes parts : « *Ecco la madonna ! Ecco'l bambino ! O ch'è bello !* » Enfin cet accent populaire et de naïve moralité qui fait la beauté religieuse. Mais ici, chère amie, rien de tout cela. Pas un instinct moral ! La religion n'est que la superstition pure, l'expression de la crainte ou de l'intérêt. D'abord, il n'y a pas de Dieu pour ce peuple : il n'y a que les saints : et les saints ne sont pas envisagés comme des modèles de vertu morale ou religieuse, mais uniquement comme des thaumaturges, des espèces de magiciens surnaturels, au moyen desquels on peut se tirer d'embarras quand on est malade ou dans un pas difficile. Les églises deviennent ainsi de vrais musées pathologiques, où chacun fait suspendre le modèle de la maladie dont il a guéri, et notre ami Daremberg parlait sérieusement de faire envoyer au musée Dupuytren quelques-uns de ces moules qui sont empilés à la lettre dans les chapelles vénérées, comme types des

maladies du pays. Il y a des saints pour les voleurs, et j'ai vu de mes yeux un ex-voto où le saint délivre l'auteur du vœu des mains des gendarmes. Mon Dieu ! à Rome, je pardonnais tout cela ; car il y a au fond de ce peuple un fond de moralité et de poésie ; j'aimais à les entendre raconter comme quoi les bombes du siège — des bombes *françaises* ! qui jusqu'ici pourtant n'ont guère obéi qu'aux lois de la nature — s'étaient détournées de leur chemin pour ne pas briser telle madone ou tel saint. Mais quelle poésie en vérité dans un peuple qui attache une corde au cou de saint Janvier, en le traitant de galeux, et le menaçant de le traîner à la mer, quand il tarde à faire son miracle ! Cette façon si dégradée d'envisager la religion a eu et devait avoir sur l'art la plus déplorable influence. La statue ici, c'est le saint lui-même, dès lors il ne s'agit plus de le faire beau, de réaliser sous un nom donné un type idéal ; mais de le faire bien réel : on n'a plus de statues, on a des images ou des joujoux.

De là ces ignobles statues habillées, vraies caricatures, qui remplissent ici les églises, renfermées sous verre, et sur lesquelles on entasse les rubans, les cœurs, les couronnes, de façon à former sur sa tête des pyramides plus hautes que le saint lui-même. Cela est clair : chacun veut enchérir sur celui qui l'a précédé ; un tel donne au saint un cœur en argent, mais moi j'ai bien le droit d'en faire autant ; de là ces saints qui ont quatre ou cinq cœurs, embrochés, transpercés, rôtis à toutes les sauces possibles. Puis, quand il n'y a plus de place pour des cœurs, on met des couronnes, puis des bagues, puis des colliers, puis des branches de lis, que sais-je ? Imagine un peu ce que fût devenu l'*Addolorata* de Michel-Ange ou le *Saint Sébastien* de Bernini si on l'eût affublé de la sorte. Voilà, ma chère amie, l'art de Naples. Ce peuple ne comprend que la chair, le matériel. Je ne puis te dire quelle fut notre colère, quand, au lieu de ces charmantes madones qui à Rome frappent partout les regards, nous vîmes à San Domenico Maggiore, à San Gennaro et dans presque toutes les églises, exposée sur une espèce de toton, devant l'autel, une infâme poupée, en robe bleue, en cheveux, tout cela si réellement que de loin on la pren-

drait en effet pour une femme. Le laid, le repoussant, voilà ce qui plaît au goût dépravé, au sens perversi de ce peuple. La religion, qui constitue ailleurs la plus noble partie de la nature humaine, n'est ici qu'une transformation, une *perversion*, pour prendre le terme physiologique, des instincts inférieurs, qui ne se nomment pas, et qui sont si habiles à se transformer pour se satisfaire. Tous les christs de ce pays sont atroces. Incapables de comprendre et de représenter cette sublime figure, ils ont substitué à l'idéal de la beauté morale la dégoûtante image de la souffrance physique, comme ces gens blasés à qui il faut le spectacle de la souffrance réelle pour suppléer à l'émotion morale qui est usée chez eux. Leurs christs sont laids, lacérés, crevassés, trop heureux encore quand ils ne sont pas affublés d'une robe rouge. Au fond, chère amie, je crois que le type espagnol, qui a tant laissé de lui-même à Naples depuis sa domination, est pour beaucoup dans cette étrange dépravation. L'Italien est trop artiste pour cela, et en effet nous voyons que sous la maison angevine et surtout au xve siècle, Naples fut un des principaux centres artistiques de l'Italie.

Ce que j'ai dit de l'art religieux, il faut le dire également de l'art profane. Il n'y a pas à Naples un édifice, pas une fontaine, pas une statue qui ait quelque mérite, excepté, je le répète, quelques monuments de la dernière moitié du moyen âge, le Castel-Nuovo, San Gennaro, Santa Chiara (complètement défigurée par l'ornementation moderne), l'Incoronata, et la célèbre église du *Mercato*, Santa Maria del Carmine qui rappelle tant de souvenirs, depuis Conradin jusqu'à Masaniello. Tout le reste est du plus effroyable mauvais goût. Naples n'a pas eu depuis le xve siècle un seul artiste de quelque valeur. Chose étonnante ! la ville la plus béotienne de l'Italie en fait d'art est celle pour laquelle la nature a été si prodigue. Pour trouver quelque chose de beau, en fait d'art bien entendu, à Naples, il faut aller au Musée, incomparable collection de statues antiques, de peintures de Pompéi, d'Herculanum, de bronzes, de vases, etc., à laquelle l'Europe n'a rien à comparer. Ce bétisme du reste s'explique. Il y a maintenant pour moi trois Italies bien distinctes : celle du Nord, où l'élément intellec-



tuel domine, noble, forte, faite pour l'action et la vie politique, pour la philosophie et la science (Piémont, Lombardie, grandes écoles rationalistes de Padoue, Pavie, Venise, etc.) ; l'Italie du centre (Toscane et Rome), où l'intelligence et la sensation se combinent dans cette belle proportion qui fait l'art et la religion : c'est le pays des arts, assez inhabile à la vie politique et à la philosophie ; l'Italie du Sud, où la sensation domine tout à fait, et étouffe tout le reste. C'est le pays du plaisir, rien de plus. En ce pays, on n'a jamais fait que jouir, depuis Tibère, Baïa, Caprée, jusqu'à nos jours. Jamais une noble pensée n'a germé sur ce sol ; jamais on ne s'y est préoccupé du beau idéal et du vrai ; se laisser aller au courant de cette enivrante nature. J'ai merveilleusement compris cela à Baïa au pied du temple de Vénus Genitrix. Pays ignoble, pays de plaisir ; la jouissance étouffe l'art, comme elle étouffe la beauté morale. Pourquoi ces rudes efforts, cette poursuite acharnée ? *cogliamo la rosa*, c'est bien plus facile. Lamartine a divinement exprimé cela dans ses *Nouvelles Méditations*, toutes faites sous l'influence napolitaine (Ischia.)

Élégie :

*Cueillons, cueillons la rosé au matin de la vie.*

Tristesse :

*Ramenez-moi, disais-je, au fortuné rivage...*

Le passé :

*Combien de fois sur le rivage  
Où Nisida dort sur les mers...*

Chant d'amour :

*Si tu pouvais jamais égaler, ô ma lyre...*

Ce n'est pas là ma manière : ce pays excite en moi une grande réaction morale, et me passionne surtout pour Rome. Maintenant que cette ville est dans le lointain, elle m'apparaît toute divine. Oui, à cette coquette Parthénope, couchée comme une belle endormie sur le bord de son lac, à l'ombre de ses orangers, je préfère ma vieille matrone romaine, avec ses rides et sa tristesse séculaire. Avec quelle joie je la reverrai dans quelques jours !

Qu'ai-je fait, chère amie ? Je viens de t'écrire quatre pages de mauvaise humeur, et à peine me reste-t-il de l'espace pour te parler des enchantements de ce pays, et de cette chaîne de lieux célèbres ou charmants qui sont groupés autour de cette baie incomparable. J'ai vu Pouzzoles, Baïa, le cap Misène, Cumes, l'autre de la Sibylle, le lac Averno, le lac Lucrin, Ischia, Procida, Nisida, Caprée, Sorrente, Castellamare, Pompéi, Portici, la Cava, Salerne, Pœstum. Demain nous allons au Vésuve et à Herculaneum. Pompéi est inappréciable : une ville romaine en plein soleil ! Mais que je préfère Pœstum ! Une ville dorienne du VIII<sup>e</sup> ou IX<sup>e</sup> siècle avant J.-C., conservée dans ses édifices principaux, avec son enceinte cyclopéenne, et ses temples étranges dont l'architecture n'a pas d'analogue ! Pœstum nous a bien récompensés des peines qu'il nous a coûtées. Ces admirables ruines sont situées dans un affreux désert, au milieu de marécages presque inabordables en cette saison, et à une journée de Salerne. Là, nous avons planté nos colonnes d'Hercule vers le midi. Ce n'est pas sans tristesse que je me disais en revenant que désormais je tournerais le dos au soleil. Rien ne peut te donner une idée, chère amie, de la sauvagerie de ce pays et de ses habitants : Salerne peut être considérée comme la limite de la civilisation vers le sud. Je ne puis te dire l'étrange impression que j'ai éprouvée en me trouvant ainsi subitement en pleine barbarie. Quoi ! je ne suis qu'à six ou sept jours de Paris, et je suis au bout de la civilisation ! Au centre, on croit la circonférence éloignée à l'infini ; quelle surprise quand on vient s'y heurter, comme un homme qui donne du nez contre un mur qu'il croyait bien loin devant lui !

Toutes ces courses, chère amie, n'ont rien dérobé au temps que nous aurions pu donner à nos recherches scientifiques. La prudence me défend toute réflexion sur les inqualifiables procédés de ce pays. Qu'il me suffise de te dire que, depuis un an à peu près, tous les manuscrits sont sous scellés, sous le prétexte le plus futile, que depuis ce temps nul n'a pu en voir un seul, que toutes les démarches de M. Rayneval ont été inutiles pour obtenir l'autorisation de faire lever les scellés. Tout cela, comme tu peux penser,

ne nous met pas de bonne humeur ; M. Daremberg comptait surtout sur les instruments de chirurgie de Pompéi, conservés au Musée. Aussi sous les scellés ; nous n'avons pu les voir qu'à travers un verre, et les dessiner tant bien que mal, malgré les exclamations de deux ou trois custodes qui tempêtaient pour nous en empêcher. Quel pays, mon Dieu ! quel pays ! Les bras nous en tombent. Pour comble de malheur, la bibliothèque Brancaccia, où il y a aussi quelque chose en fait de manuscrit, est maintenant sens dessus dessous. Impossible d'y rien voir. Enfin peu s'en est fallu que nous n'ayons dû renoncer au mont Cassin. La vieille abbaye de saint Benoît est tenue en quarantaine, comme un foyer d'esprit révolutionnaire, les moines sont presque tous dispersés. Grâce à M. Rayneval, nous pourrions y entrer. Ah ! que Rome est un pays d'or, pays de liberté, pays de bonne administration, de bons procédés ! Je ne plaisante pas, chère amie, je compare.

Nous partons lundi pour le mont Cassin. Nous y resterons cinq ou six jours, puis nous retournerons à Rome. De là, je t'écirai, si je ne le fais même du mont Cassin. Je réserve à ma prochaine à te parler de notre visite à Portici et de l'audience de Pie IX, laquelle a été fort intéressante. Dans cette lettre je te parlerai aussi plus expressément de nos plans et de nos affaires. Je comprends tes objections contre le voyage par Venise, et pourtant, chère amie, j'ai peine à renoncer à cette chère espérance, et je n'y renoncerais à aucun prix, si tu ne m'assurais que tu reviendras par une voie ou par une autre avant l'hiver prochain. Pour ceci, aucun prétexte ne me semble nécessaire auprès du comte. Tes engagements finissent en janvier ; le voyage étant impossible en cette saison, il faudra nécessairement l'avancer ou le retarder de quelques mois, je ne vois pas quelle raison peut t'obliger à dépasser le terme plutôt qu'à l'avancer. Octobre est d'ailleurs le mois essentiel pour prendre nos arrangements ; il faut que nous soyons réunis avant cette époque. Le voyage du Nord de l'Italie me souriait infiniment. Si tu me le refuses, je changerai tous mes plans. Daremberg me quittera à Florence, dans un mois ou six semaines. J'ai quelque répugnance à faire seul ce long

voyage de Venise, Milan, Turin : ces voyages à un seul sont très dispendieux en ce pays : nos courses aux environs de Naples nous auraient été fort onéreuses ou pour mieux dire impossibles sans l'association. Que ferai-je donc, si tu ne veux pas que nous fassions de compagnie ce beau voyage ? Eh bien ! chère amie, je reviendrais à Rome, j'y resterais deux ou trois mois, travaillant à ma guise, pour ma mission et pour moi, y menant en un mot ma vie de Paris, tout à fait acclimaté au sol. Les frais d'hôtel et de pension ne dépassent pas à la Minerve cent soixante francs par mois. J'aurais donc une épargne sur mes cinq cents francs et je pourrais en outre profiter du retour gratuit de Civita-Vecchia. Comment y emploierais-je le temps que je ne donnerais pas à mes recherches officielles ? nous en causerons, chère amie. Mais qu'il m'en coûtera de voir encore éloigné de quelques mois le moment bienheureux qui nous réunira ! — Écris-moi toujours à la Minerve, suivant l'adresse que tu avais déjà mise. Adieu. A toi toute ma tendresse, ma bien-aimée.

Ton frère et ami,

E. RENAN

199

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

Mont Cassin, 17 janvier 1850

De toutes les surprises que me réservait l'Italie, chère Henriette, le mont Cassin m'aura, sans contredit, procuré la plus douce, et je ne sais si les jouissances intellectuelles et morales que Rome m'a fait goûter durant le premier mois de mon séjour ont égalé les délicates impressions dont je suis redevable à la noble abbaye, où depuis quelques jours nous recevons la plus aimable hospitalité. Naples m'a trouvé bien sévère, sans doute parce que le sens des beautés de la nature est chez moi beaucoup moins vif que le sens de la beauté morale : une belle âme, une œuvre élevée, me parlent plus que des horizons colorés de mille nuances, que des rivages délicieux, que des îles qui semblent dormir sur

les mers. Si Sorrente et Portici, Baïa et Pausilippe n'ont pu dissiper le nuage de tristesse que l'affreuse dégradation morale de ce pays répandait autour de mon esprit, je doute que les beautés mâles des Apennins eussent obtenu de moi plus d'indulgence, si je n'avais trouvé sur ce mont célèbre que de grossiers ou ridicules adeptes d'institutions surannées. Mais c'est là le miracle, chère amie ; c'est là ce qui fait en ce moment du mont Cassin un des lieux les plus curieux du monde, et celui où l'on peut mieux connaître l'esprit italien dans ce qu'il a de poétique et d'élevé. Le mont Cassin est le centre le plus actif et le plus brillant du mouvement moderne en ce pays, le mont Cassin offre l'étonnant spectacle de moines persécutés par l'autorité séculière pour leur patriotisme et l'élévation de leur sentiment religieux.

Cette lettre parviendra par la voie de Paris, chère Henriette ; elle ne sera mise à la poste qu'à Rome, je puis donc te parler en toute liberté de l'affreuse tyrannie intellectuelle qui règne sur cette partie de l'Italie. Ce n'est qu'ici que j'ai appris à la connaître, des moines devaient m'apprendre ce que c'est que la tyrannie de la conscience et le dur martyre de ceux que le sort a doués de nobles aspirations au milieu d'un peuple avili. Grâce à l'influence de quelques hommes d'élite, grâce surtout à de studieuses habitudes et à la grande culture intellectuelle qui a toujours distingué l'ordre des bénédictins, l'antique abbaye qui fut le berceau de la vie monastique en Occident et qui resta si longtemps un des refuges de la science et de la civilisation est redevenue, dans ces dernières années, un centre d'études, de patriotisme et de noble sentir. Les doctrines qui dernièrement ont été condamnées sous le nom de Rosmini, de Gioberti, de Ventura avaient envahi toute l'école et avaient un de leurs plus brillants organes dans le Père Tosti, l'auteur de la *Lega Lombarda*, de la vie de Boniface VII, du *Salterio del Pellegrino*, du *Veggente del Secolo XIX*, espèce de Lamennais italien, dont la poétique imagination avait exercé sur tout ce monde monastique une véritable fascination. Le mont Cassin n'a jamais eu dans le courant de sa longue histoire de plus beaux jours que les premiers mois de



Pie IX, alors que toute l'Italie s'ouvrait si naïvement à ses mystiques élans de patriotisme et de liberté. Rosmini, le père de l'abbaye selon l'esprit, s'approchait de Rome pour recevoir le chapeau et les fonctions de secrétaire d'État ; Tosti ne quittait pas Pie IX, qui ne l'appelait que le prophète, à cause de son *Veggente* ; Pie IX lui-même, après le funeste assassinat de Rossi, songeait à se conformer à la bulle de Victor III, en vertu de laquelle le mont Cassin a le privilège exclusif de donner l'hospitalité au pape, toutes les fois qu'il se retire vers le Midi de l'Italie. Mais le roi de Naples l'emporta ; le bon mais faible pontife consentit à venir couvrir de sa robe blanche les infamies de ce tyran, et pendant que le roi des consciences occupait ses loisirs à voir bouillir tout exprès pour lui le sang de saint Janvier, il oubliait et laissait persécuter ses anciens et meilleurs amis. Un matin, un régiment de dragons gravit au pas de course la longue rampe qui mène à ce paisible sommet. Tosti reçut l'ordre de s'éloigner dans les vingt-quatre heures, Rosmini put rester, mais avec une garde spéciale à laquelle il ne voulut pas se soumettre, Papalettere fut mandé à Naples, comme accusé de rationalisme et de panthéisme (nous savons depuis longtemps ce que cela veut dire), les scellés furent mis sur l'imprimerie de l'abbaye, coupable d'avoir mis au jour les poétiques aspirations de Tosti, qu'on traitait de pamphlets impies et révolutionnaires. Ils y sont encore, et nous les avons vus, sauf un seul que le tremblement de terre de novembre a rompu, ce qui fit une grosse affaire. Depuis ce temps, l'abbaye vit sous le régime de la plus incroyable inquisition : visites domiciliaires, persécutions personnelles, suppression complète de communications avec l'étranger, rien n'est oublié : nous-mêmes, à notre arrivée à San Germano, nous fûmes l'objet d'un espionnage odieux.

Juge, chère amie, combien toutes ces circonstances contribuaient à nous rendre désirable cette belle abbaye, et aussi combien elles ont dû contribuer à faire de notre arrivée une fête pour ces bons religieux, qui, depuis plusieurs mois, n'avaient pas entendu parler du monde civilisé. Étrange surprise en vérité, la plus douce et la plus inat-

tendue de ma vie. Il fallait venir en ce désert, sur un des sommets les plus élevés de l'Apennin, loin de toutes les routes battues, pour nous retrouver en pleine France, pour entendre parler de Hegel, de Kant, de M. Cousin. Le premier livre que nous rencontrâmes dans la cellule du Père Sebastiano, le bibliothécaire, fut la *Vie de Jésus* de Strauss ! J'étais sur mon terrain, la conversation s'engage sur la christologie allemande ; en ma qualité d'hôte, j'y allais avec une extrême timidité et n'insistais que sur les points critiquables. Quel fut mon étonnement d'entendre un moine défendre contre moi le point que j'attaquais dans le célèbre mythologue et parler comme aurait pu faire le plus hardi docteur de Halle ou de Tubingue ! Notre étonnement fut bien plus grand encore, quand nous les entendîmes parler avec la plus grande liberté de la corruption du catholicisme, de la déplorable influence du clergé en ce pays, du culte grossier de Naples, des erreurs fatales qui conduisent la papauté et le catholicisme à l'abîme. Rien ne saurait donner une idée de l'intérêt de nos entretiens du soir, alors que, groupés autour d'une immense cheminée monastique, nous causons avec les cinq ou six religieux les plus intelligents de l'abbaye, de la France, de ses hommes illustres, qu'ils connaissent aussi bien que nous, des idées qui s'y agitent, et surtout des choses religieuses et morales. Entre nous soit dit, ma chère sœur, ces bons moines sont aussi philosophes que nous. Leurs études les ont menés là où aboutit forcément toute la culture moderne, au culte en esprit et en vérité. Aussi quelles colères contre l'hypocrisie, contre l'obscurantisme, contre les tendances arriérées qui ont définitivement prédominé dans l'Église ! Ils y portent cette exaltation inséparable de la vie monacale ; car ils sont moines, oh ! ils sont bien moines, Italiens frénétiques, sans ces nuances, sans ces ménagements que donnent l'habitude de la vie réelle et l'esprit séculier. Ils me rappellent ces grands moines irlandais du VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècle, un saint Colomban, tenant tête aux princes barbares, indomptable, inflexible comme une barre de fer. Nous nous regardâmes les uns les autres, quand le sous-prieur nous déclara que, si on les expulsait de l'abbaye pour y mettre les jésuites, ainsi qu'on

les en a menacés, ils y mettraient plutôt le feu, en emportant leurs archives, comme les moines du moyen âge chassés par les barbares portaient sur leur dos les os de leurs saints. Ainsi le moine se trahit par moments : tout cela fait avec les idées modernes le plus étrange mélange : jamais je n'aurais rêvé une réalisation plus parfaite de la situation intellectuelle si bizarre que George Sand a peinte admirablement dans *Spiridion*, un de mes livres les plus chers.

Je l'ai retrouvé ici tout entier, non plus dans la fiction, mais dans la réalité. Quels types admirables de résignation douce, de délicatesse morale, de culture intellectuelle, j'ai rencontrés sous ces capuchons de moines ! Des jeunes gens surtout ; j'en ai trouvé deux ou trois, dont l'image ne s'effacera jamais de mon souvenir, comme la mienne, je crois, ne leur sera jamais indifférente. Ah ! que nous étions faits pour nous comprendre ! J'ai retrouvé là toutes mes années d'autrefois, mes doutes, mes combats, mes hésitations. J'ai fait ce que je devais faire, étant Français ; et je crois qu'ils font ce qu'ils doivent faire, étant Italiens. Le salut de l'Italie viendra des moines. Oh ! avec quelles délices, nous nous sommes ouverts l'un à l'autre, nous nous sommes conté notre odyssée. Ils me portent envie, et me parlent de la France, où il est bien probable que plusieurs d'entre eux devront un jour chercher asile. Et moi je leur disais que dans toute situation, on peut mener la noble vie, que, pour faire de belles choses en Italie, il faut être prêtre ou moine, que l'évolution des idées modernes en ce pays doit se faire sous forme religieuse. Ils comprennent cela à merveille ; ils me lisent et m'apprennent à admirer les *Inni* de Manzoni, admirables expressions de ce *christianisme moral*, auquel se rattachent toutes les intelligences élevées de l'Italie contemporaine, et auquel pour ma part je me rallierais si volontiers, à condition qu'on me laissât carte blanche pour la critique dogmatique et historique. Nous travaillons toute la journée à l'*archivio*, au milieu de ces bons moines, qui ne nous laissent un moment. Ils sont avides de nous ; hélas ! depuis dix-huit mois, ils n'ont reçu ni livres, ni journaux, ni revues. Tout en feuilletant les manuscrits, la conversation va son train. Presque tous parlent français à merveille, et

le besoin de communiquer d'esprit avec quelques-uns des plus jeunes et des plus sympathiques m'a donné du reste une facilité singulière à me faire entendre en italien : souvent dans une même phrase, le français, le latin, l'italien se suppléent et, grâce à la permission réciproque que nous nous accordons de faire des barbarismes, il n'est pas une seule idée à laquelle nous soyons forcés de renoncer faute de pouvoir l'exprimer. Nous faisons de délicieuses promenades dans les environs du monastère : ils sont admirables, chère amie. Le mont Cassin est le dernier contrefort d'une des ramifications les plus élevées de l'Apennin. La montagne a quatre étages qui se superposent, tout en étant séparés l'un de l'autre par d'assez profondes vallées. Le premier étage est tout de rochers et est couronné par une ancienne forteresse, jadis bâtie par l'abbé Aligerne pour défendre le pays contre les invasions des Sarrasins et couvrir la ville de San Germano. Le deuxième est couvert d'oliviers, d'arbres indigènes : sur le large plateau qui le couronne, s'élèvent les immenses bâtiments du monastère, une vraie ville, un labyrinthe, des cloîtres, des portiques, une église comme je n'en ai pas vu depuis mon départ de Rome. Le troisième étage, qui s'élève derrière le monastère, et borne la vue du côté du nord, est à peu près inaccessible. Il est couvert de sapins ; au-dessus s'élève le dernier pic, couvert de neige. Tout cela, chère amie, fait un ensemble admirable ; mais le vrai charme de ce paysage est dans la vue superbe qui se déploie du côté du sud et du couchant. Une plaine admirable, traversée dans tous les sens par les innombrables canaux du Liris et du Garigliano. A droite, la grande chaîne des Apennins, toute couverte de neiges, formée de roches primitives, aux formes bizarres et fantastiques. Devant, une chaîne secondaire qui, en se prolongeant à l'ouest, va former le promontoire de Gaëte, et se relie à une autre ramification qui fait la limite des États de Naples et de l'Église. L'horizon se trouve ainsi encadré d'une manière admirable : au pied de la montagne est serrée la ville de San Germano ; à côté l'amphithéâtre de l'ancienne ville romaine d'où le mont a pris son nom, et la célèbre villa de Varron.

La première fois qu'on monte la rampe rapide qui, en



serpentant sur les flancs de la montagne, conduit au monastère, l'impression est immense : mais l'incomparable variété d'aspect dont on jouit en prolongeant son séjour sur ces montagnes dépasse toute imagination. Le matin, toutes les vallées sont couvertes d'épais nuages dont on voit la surface supérieure inégale comme celle d'une mer agitée : on ne voit alors que le sommet des montagnes environnantes : et on jouit d'un soleil brillant, tandis que les régions inférieures sont plongées dans les brouillards. C'est vers les dix heures du matin que le spectacle est admirable, quand ces vapeurs se déchirent, qu'on voit apparaître à travers leurs déchirures de larges pans de la campagne, et les cimes des arbres percer çà et là. Quand le temps est nébuleux, le monastère est plongé dans les nuages. J'éprouve une jouissance très vive à voir ces grandes masses s'avancer, étendre leurs bras, métamorphoser leurs formes et nous plonger dans l'ombre pour quelques instants. Quand je les vois s'avancer, je quitte mon manuscrit et je vais à la fenêtre de l'*archivio* pour contempler ce singulier spectacle. Il est impossible de se faire des idées exactes sur la météorologie et les divers phénomènes de l'atmosphère sans avoir résidé quelques jours sur ces hauteurs et contemplé ces nombreux plans de vapeurs qui s'étagent sur le flanc des montagnes et donnent lieu aux aspects variés dont on jouit d'en bas. Les beaux souvenirs de ces lieux achèvent de me les rendre chers. Quel homme que ce saint Benoît et quelle force dans ces institutions qui ont traversé tant de siècles ! Qu'est-ce donc que fonder, chère amie ? Nous voilà tous tant que nous sommes, philosophes du xix<sup>e</sup> siècle, plus savants et plus critiques, assurément, que le père de l'ascétisme chrétien au vi<sup>e</sup> siècle, eh bien ! nous sommes incapables de faire cohabiter deux hommes sous le même toit, de les faire coopérer à la même œuvre ! L'individualisme nous disperse ; chacun a sa voie, chacun a son langage. Ces immenses associations ne sont possibles qu'avec des consciences à peine développées et prêtes à s'abdiquer elles-mêmes au profit d'un plus vaste ensemble.

J'ai beaucoup pensé à toi en visitant la grotte où saint Benoît avait son entrevue *annuelle* avec sa sœur, sainte



Scolastique, qui habitait un autre monastère sur une des collines latérales de la montagne. Cela m'a fait sentir très vivement certains traits de la vie morale ; il est dans notre nature des instincts qu'il vaut mieux nourrir et amuser que satisfaire ; car à l'état de désir, ils élèvent et ennoblissent ; une fois satisfaits, ils ne sont plus que des jouissances sans idéal. La soif est le but ; au lieu de se précipiter sur la coupe pour la satisfaire, il vaut mieux l'entretenir. Heureux saint Benoît ! Il voyait sa sœur une fois tous les ans, et il voyait à toute heure le toit qui l'abritait et sous lequel elle pensait à lui. J'ai trouvé beaucoup dans l'*archivio*. Cette collection de manuscrits est la plus curieuse assurément que nous ayons explorée. J'ai découvert dans un manuscrit, qui jusqu'ici avait été mal décrit, le traité de la *Théologie chrétienne* d'Abélard, beaucoup plus complet que dans le texte publié par Martène (1). Je rapporte ainsi à M. Cousin plusieurs pages inédites. Grande sera sa joie. Ce traité doit faire partie du deuxième volume des *Œuvres complètes* d'Abélard, lequel n'est pas encore publié.

J'ai reçu de bonnes nouvelles de Saint-Malo. Nous partons dans deux ou trois jours pour Rome. Adieu, ma bien-aimée ; tu sais toute ma tendresse.

E. RENAN

200

#### ERNEST RENAN A SA MÈRE

A l'abbaye du mont Cassin, le 21 janvier 1850

Je vous écris cette lettre, ma chère mère, du plus beau lieu du monde, du haut d'une des montagnes les plus élevées de la chaîne des Apennins, du célèbre monastère des bénédictins du mont Cassin, où nous recevons depuis quelques jours la plus aimable et la plus généreuse hospitalité. De tous les épisodes de notre voyage, je ne sais si aucun autre aura eu pour nous plus de charmes. Figurez-vous trouver au milieu d'un désert, au milieu des nuages et au pied des

(1) Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, 1654-1739.

neiges éternelles, une réunion d'hommes aimables, instruits, libéraux, et persécutés pour leur libéralisme et l'élévation de leurs sentiments religieux par l'abominable tyran qui règne en ce pays. L'abbaye du mont Cassin fut fondée, il y a mille trois cents ans, par saint Benoît lui-même ; depuis ce temps, elle est restée un centre d'études et de civilisation : là s'est formée durant des siècles cette précieuse collection de manuscrits que nous venons explorer, et qui renferme de si inappréciables richesses. Aujourd'hui encore les religieux du mont Cassin sont les hommes les plus instruits et les plus éclairés de l'Italie : le Père Tosti, maintenant exilé par le roi de Naples, est un des plus grands écrivains de l'Italie ; plusieurs autres hommes de talent font de cette abbaye un centre de lumière et de science. Il est impossible d'imaginer, chère mère, une situation plus pittoresque que celle de ce beau monastère. Le mont Cassin est le dernier contrefort d'une des ramifications les plus élevées de l'Apennin. On y monte durant une heure et demie de chemin par une longue rampe taillée dans le roc, au milieu des oliviers et des plantes indigènes qui garnissent les flancs de la montagne. Les bâtiments immenses du monastère s'élèvent sur le plateau supérieur. C'est une vraie ville, chère mère, un labyrinthe où l'on se perd, avec des portiques, des cloîtres et une église comme je n'en ai pas vu depuis Rome. De là, la vue est incomparable : au pied du mont se déroule une plaine admirable, arrosée par le Liris et le Garigliano, qui se divisent en mille canaux pour mieux arroser la contrée. La ville de San Germano disparaît derrière les rocs qui forment le flanc de la montagne ; elle se serre au pied comme à son ombre. Au nord, la vue est bornée par des sommets plus élevés couverts de sapins et de neige ; au sud et à l'est, c'est la grande chaîne des Apennins, qui est en ce moment éblouissante de blancheur par la neige qui la couvre, tandis que dans les vallées il fait un temps de printemps. Au couchant, ce sont d'autres montagnes qui, en se prolongeant, vont former le promontoire de Gaëte. Tout cela, chère mère, encadre l'horizon d'une manière admirable, rien ne peut donner une idée de la variété des contours de ces montagnes. Le matin, toutes

les vallées environnantes paraissent remplies de vapeur ; on dirait une mer ; les régions inférieures sont plongées dans l'obscurité, pendant que nous jouissons sur le mont du plus beau soleil. Vers dix heures, le voile se déchire ; on voit apparaître de larges pans de la campagne, les arbres et les maisons montrent leurs cimes, quelques vapeurs flottent encore çà et là, suspendues au-dessus de la vallée. Quand le temps est nébuleux, nous sommes ici dans les nuages. C'est un spectacle admirable de les voir s'avancer, étendre leurs grands bras, embrasser le monastère, et nous plonger pour un temps dans l'obscurité. J'éprouve un extrême plaisir à voir cet étrange phénomène. Quand je les vois s'approcher, je mets une marque à mon manuscrit et je m'approche de la fenêtre de la bibliothèque pour les regarder venir. Nous faisons avec les moines des promenades délicieuses sur la montagne, autour du monastère. Ils sont pour nous d'une amabilité charmante, nous mangeons avec eux : le soir, ils viennent causer et prendre le thé avec nous, ils ne nous quittent pas un instant par courtoisie, et viennent à la bibliothèque nous distraire de nos travaux. L'arrivée d'un Français est ici une grande fête ; ce vilain roi de Naples ne leur laisse venir ni livres, ni journaux, ni lettres de la France ; jugez avec quelle avidité ils entendent ceux qui leur parlent de ce beau pays, où sont toutes leurs sympathies. Ils cherchent à nous faire rester le plus longtemps possible ; et si nous ne consultations que notre goût, chère mère, nous resterions en effet bien longtemps. Ah ! qu'il fait beau vivre ici entre le ciel et la terre, dans la paix, la solitude et la pensée ! J'ai presque eu la tentation d'y rester.

J'ai vu le pape, chère mère. Nous sommes on ne peut plus satisfaits de notre audience. Pie IX est vraiment une des plus belles et des plus douces natures ; il est impossible de le voir sans l'aimer. Sa physionomie respire un calme et une bonté charmantes ; sa parole est affable et douce. Nous avons causé avec lui à peu près une demi-heure dans son cabinet particulier. Le cérémonial est qu'on lui baise la main en entrant, en guise de salut ; il se tient toujours debout, et ceux qu'il reçoit, debout aussi. Son costumé est

entièrement blanc, d'une grande simplicité. La conversation de Pie IX est vive, spirituelle et enjouée. Il parle beaucoup, comme en général les Italiens, il aime à causer sur toutes sortes de sujets et aime à mêler à sa conversation quelque mot agréable. Il nous a beaucoup parlé de son désir de venir à Rome et des obstacles qui l'en empêchent. Je n'ai rien vu de plus touchant et de plus vénérable que ce beau vieillard rendu plus aimable encore par la majesté du malheur. Je lui ai dit que j'avais une bonne mère qui aimerait bien avoir quelque chose de sa main et il a tiré de son secrétaire un beau chapelet en améthyste, d'une seule dizaine, qu'il a béni et m'a donné pour vous : « Dites-lui, a-t-il ajouté, que je lui envoie avec ce chapelet ma bénédiction à condition qu'elle le dise souvent pour moi. » Nous lui avons apporté plusieurs autres objets que nous avons fait bénir et que je vous donnerai pour que vous en fassiez cadeau à qui vous voudrez. Vraiment, j'aime beaucoup Pie IX, et je suis persuadé que la bénédiction de cet excellent homme ne peut que porter bonheur.

Nous partirons pour Rome dans quelques jours. Comme le service des postes est très irrégulier dans ce pays perdu, j'emporterai cette lettre avec moi, et je la jetterai à la poste dès mon arrivée. M. Lacauchie est de retour à Rome ; ainsi il faut recommencer à adresser les lettres par lui. Il saura toujours où me les faire parvenir. Adieu, excellente mère. Combien je vous aime ! Combien je pense à vous ! Qu'un jour nous aimerons à causer de tout ceci !

Votre fils tout amour

E. RENAN

Rome, 26 janvier

Nous voilà de retour à Rome, chère mère, après un voyage bien accidenté, à pied, à cheval, à âne, en voiture, en char à bancs. Il faut faire avec ce qu'on trouve en ce pays. Nous partons dans trois ou quatre jours pour Florence. On m'apprend que la lettre que j'avais envoyée de Naples à Rome pour Fanny, par occasion, n'est pas partie. Quelle négligence ! Elle partira par le même courrier que celle-ci et arrivera de même. Je vous écrirai de Florence. Adressez toujours à Rome, à Lacauchie.

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M. le comte André Zamoyiski, quartier du Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

Florence, 7 février 1850

Que ta dernière lettre, chère amie, a mis de temps à me parvenir, et que j'ai failli en être à jamais privé ! J'étais parti de Rome quand elle est arrivée, elle me fut expédiée à Naples, et elle a dû y arriver le jour même où nous quittons cette ville pour nous rendre au mont Cassin. A la fin de ma dernière lettre, je t'exprimais à cet égard mes inquiétudes. Par une providence inespérée, elle me fut remise à Rome, deux heures avant de monter en voiture pour Florence. Un retard du facteur, et j'étais privé à jamais, au moins pour bien longtemps, de lire ces pages si chères, si douces à mon cœur, bien qu'elles y aient laissé tant de tristesse. Je les ai lues et relues vingt fois en route et dans mon nouveau séjour, elles sont l'objet de mes perpétuelles réflexions, et je ne puis tarder, chère amie, à te communiquer ma pensée sur les divers points que tu y touches.

En ce qui concerne M. Gaugain, chère amie, j'avais bien des fois remarqué une étrange divergence entre sa manière de parler et d'écrire à notre mère, et ce que nous nous sommes mille fois répété l'un à l'autre. Je l'avais dit à maman et à Alain, qui en paraissaient parfois surpris, et je leur avais fait comprendre qu'il y avait là-dessous un malentendu, ou une interprétation fausse de tes paroles. Tout ce que tu me racontes m'étonne, en me montrant que les singulières prétentions de M. Gaugain allaient beaucoup au-delà de ce que je pensais, et me prouve plus que jamais que j'avais bien auguré de ton bon sens et de ton cœur. Merci, mille fois merci, chère Henriette, d'avoir pensé à moi. Assurément, je ne t'ai jamais fait l'injure de croire que de tels projets eussent un moment arrêté ta pensée ; ton esprit



me l'aurait garanti, quand même ton cœur ne m'eût pas rassuré. Mais qu'il m'a été doux, bonne Henriette, de voir mon souvenir se mêler à ta résolution, de t'entendre prononcer mon nom comme une objection à tout autre projet que celui de notre réunion ! Pourquoi suis-je obligé de te combattre, chère Henriette, dans les difficultés que tu élèves contre ce retour ? Non, en vérité, je ne puis donner les mains à aucune des considérations que tu m'adresses à cet égard. Les propositions de M. Gaugain ne peuvent être prises au sérieux, et ne peuvent entrer en ligne de compte dans une délibération aussi grave. Tu me dis que tu dois rester à l'étranger jusqu'à ce que cette malheureuse discussion soit apaisée. Oh ! par exemple, ma chère amie, c'est trop fort. Elle est apaisée, j'espère, il n'en peut plus être question, et puis, que nous importe ? Ne parlons plus de cette raison-là, au nom du ciel. Quant aux difficultés qui pourraient venir du comte, elles ne sauraient être plus sérieuses. Le terme de dix années est arrivé : il s'agit de savoir si tu partiras trois mois auparavant, ou trois mois après. Il y a, pour avancer ton départ, des motifs si raisonnables que le comte ne peut refuser de s'y rendre. Je suis égoïste peut-être, mais c'est que je t'aime ; je ne peux plus vivre sans toi, non, je ne puis concevoir comment à mon retour d'Italie, je reprendrais ma triste vie d'hôtel garni et de restaurant, si ingrate, si peu digne, si onéreuse, si mauvaise pour mon tempérament. Il faut que nous soyons réunis au mois d'octobre prochain, j'en ai formé l'espérance, je la nourris là dans mon cœur, tu ne me l'arracheras pas, bonne amie.

Que ce point-là ne soit plus sujet à controverse, je t'en supplie. Maintenant quand et comment s'opérera notre réunion ? Je t'ai dit mes désirs, plus que jamais je voudrais que nous rentrassions ensemble dans notre patrie. Mais j'accorde que ce plan souffre quelques objections, et bien qu'elles soient amplement compensées par les avantages, je ne voudrais pas sur ce point faire violence à ta manière de voir. Le voyage de Venise ou Vienne serait mon plus doux rêve : dis-moi que tu y consens, et nous fixerons les jours, et je pars. Mais d'un autre côté la route de Berlin à

Paris est si simple, si facile, que je te verrais, avec regret sans doute, puisque je serais privé du bonheur de t'accompagner, mais enfin sans inquiétude, prendre la route du nord. Tels sont les deux pôles entre lesquels je te laisse toute latitude, le mois de mars ou le mois de septembre, Venise ou Berlin. Mais tout autre plan, n'en parlons pas, chère Henriette.

Que te dirai-je donc de la proposition que tu m'adresses et qui, en toute autre hypothèse, m'eût ravi de joie, celle du voyage de Vienne ou de Venise, non pas pour nous retrouver et revenir ensemble, mais pour nous voir et puis nous séparer ? Inutile de te dire, chère amie, que cette entrevue eût été ma plus douce joie, si tu ne m'avais permis d'espérer davantage ; inutile de te dire que je serais inconsolable de l'avoir refusée, si la fatalité reculait encore le terme de notre bonheur. Et pourtant, ma bien-aimée, telle est ma confiance, tel est mon désir que, fermement et réflexion faite, je dis non à ce projet d'ailleurs si cher. Non, parce que nous revoir un instant, ce serait ajourner la réunion définitive. Non, parce que ce serait renoncer à nos promesses réciproques, reconnaître que ton retour peut être reculé au delà du terme de dix années, pensée horrible, qui n'a pu entrer dans ton esprit. O Dieu ! tu ne me soupçonneras bien sûr jamais de n'être pas pressé de te voir. Mais j'aime mieux, chère amie, retarder ce bonheur, j'aime mieux m'en priver pour un temps que d'ajourner un vœu plus cher, et de te dire encore une fois adieu. Oh ! non, non, cela ne sera pas. Tu reviendras cette année, par Vienne ou par Berlin. Nous nous reverrons à Venise ou à Paris. Mais ce sera cette fois pour toujours, et sans qu'il puisse être question de séparation. Et puis, comme tu le dis, les difficultés pour ce voyage seraient presque aussi grandes que pour un retour définitif. Parlons donc seulement de celui-ci.

Ce que tu me dis de ta santé ne serait-il pas suffisant pour me rendre inébranlable dans ma volonté ? Tu me perces le cœur quand tu me parles de ces affreux pressentiments. Grand Dieu ! y penses-tu ? me parler de ces choses et toi, y penser, t'arrêter à de telles idées ! Il faut ne pas penser à cela, ma chère amie. Dis-moi toujours quand tu

seras malade, mais jamais ne t'abandonne à de tels cauchemars. Mourir en Pologne, loin de moi, oh ! Henriette, qu'avais-tu, le jour où tu fis ce mauvais rêve ?

Darembert me quitte dans trois ou quatre jours. Il n'est pas bien décidé si je resterai après lui à Florence, ou si je me rendrai avec lui à Livourne, si je retournerai à Rome par mer, par les Maremmes ou par Sienné. Mais je suis bien décidé à retourner à Rome. Je ne puis rester à Florence jusqu'à ce que je reçoive ta réponse. C'est donc à Rome que j'apprendrai de toi si tu veux que je fasse le voyage du Nord. Je suis décidé à ne pas le faire seul. Si tu ne le veux pas, je resterai à Rome, tant que mon argent durera et que les chaleurs ne m'en chasseront pas. Rome est maintenant une ville de France, l'hôtel de la Minerve est une maison à part, très simple, sans embarras et sans luxe, mais d'une sûreté parfaite, une vraie maison de confiance. Je suis acclimaté à cette vie-là comme à celle de la rue d'Enfer. J'y travaillerai beaucoup et j'apprendrai Rome à fond. Je la sais déjà assez bien ; nous avons été vraiment favorisés sous ce rapport, et il n'est pas de partie de cette ville admirable que nous n'ayons visitée avec les personnes les plus compétentes. Je veux vivre encore de sa vie, et la voir au printemps : c'est en automne qu'elle m'est apparue d'abord dans sa ravissante beauté. L'hiver, quoi qu'on dise, est un temps détestable pour voir l'Italie.

Florence m'a beaucoup plu. Cette originalité de la vie municipale en Italie aux xiv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècles m'a vivement frappé. Quelles pages d'histoire que ce palais Vieux, ce dôme, ce baptistère, cet adorable Campanile ! Te rappelles-tu Santa Maria Novella ? Je suis tenté de l'appeler comme Michel-Ange, *mia sposa*. C'est mon petit coin de préférence ; j'y vais tous les jours ; cette chapelle où est peinte la trilogie de Dante par Orcagna, cette vierge de Cimabue, cette chapelle des Espagnols surtout, avec tout son poème florentin en peinture, tout cela est à ravir. Santa-Croce m'attire aussi bien souvent : le nom de Zamoyska sur un beau tombeau dans la croisée à gauche m'a fait une douce surprise, car je pensais que probablement tu étais venue en ce lieu. Le temps est bien mauvais, depuis que nous sommes ici.

Nous n'avons eu qu'un seul beau jour : nous en avons profité pour monter à Fiesole. Quel ravissant pays que cette Toscane ! Et puis on trouve ici quelque vie contemporaine. A Rome on se console d'habiter avec les morts. Je crois même qu'on en voudrait aux vivants, de faire entendre leur voix dans ce grand silence, et de venir jaser ou intriguer au Capitole ou au Forum. Quant à Naples, c'est la terreur, on n'y vit pas ; pour supporter Naples, il faut être assez léger ou assez fort pour se fermer les yeux sur les hommes et ne voir que la nature. Ici, la vie est plus active, plus libre, plus distinguée. Florence est bien une ville civilisée : certes, ce ne sont pas des magasins plus ou moins semblables à ceux de Paris, des rues charmantes, un aspect général de bien-être qui me la font aimer. Mais enfin, au sortir de Naples, ce doux et tranquille reflet de la vie européenne plaît et repose. Il y a peu d'institutions en ce pays, mais il y a des mœurs : une absurdité ou un abus trop criant y serait impossible, eu égard au milieu général et au ton donné. Les idées françaises ont tout envahi le pays. J'allai l'autre jour pour voir Stenterello, qui de temps immémorial, comme le Pulcinella de Rome et le Sebeto de Naples, a le privilège de faire rire les joyeux habitants des bords de l'Arno. Hélas ! quelle fut ma surprise ! L'innocent Stenterello était devenu le *Chiffonnier de Florence*, et le *Chiffonnier de Florence*, c'était la traduction fidèle du *Chiffonnier de Paris* de Félix Pyat. Il n'y a plus de peuple, ma chère amie.

E. RENAN

202<sup>~</sup>

HENRIETTE RENAN A ERNEST RENAN

[février 1850]

J'étais assurée que Florence te plairait, cher ami ; j'en ai aussi conservé les meilleurs souvenirs. N'est-ce pas que la vallée de l'Arno est charmante, vue des hauteurs de Fiesole ? Tous les environs de Florence sont délicieux, et la ville elle-même est remplie de sujets d'observation. Oui,



j'ai bien aimé tous les lieux dont tu me parles, et les voir passer sous tes yeux me cause une bien vive joie. — Le tombeau que tu as vu à Santa-Croce est celui de la grand-mère de mes élèves ; ce fut nécessairement le but de notre première visite à Florence. Par une coïncidence singulière, la lettre où tu m'en parlais m'est arrivée le 28 février, jour anniversaire de ta naissance et de la mort de cette dame. Le tombeau que tu as justement admiré est l'œuvre du sculpteur Bartolini, qui vient de mourir et que j'ai connu à Florence.

Tu m'as mis dans le cœur une angoisse cruelle, mon Ernest, en me disant que tu prendras peut-être la voie de Livourne et de la mer pour retourner à Rome. J'ai beau me redire que j'ai fait sans accident la même traversée, je ne puis me rassurer quand je te sais sur les flots. Ah ! que je vais passer de pénibles nuits jusqu'à la réception de ta prochaine lettre ! Nous vivons ici au milieu de tempêtes continuelles, et ces vents violents me jettent l'effroi dans l'âme quand je pense qu'ils peuvent être pour moi un danger. Pardonne-moi, mon bien bon ami ; je ne suis pas maîtresse de ces terreurs. — Adresse tes lettres à Varsovie : on dit chaque jour que nous y retournerons bientôt. Il est vrai qu'il y a six mois que ce bientôt dure ; cependant il pourrait bien arriver avant une réponse à ces lignes. Écris-moi directement de Rome à Varsovie, sans envoyer tes lettres par la France : elles me parviennent un peu plus vite par la voie directe. Dis-moi pourquoi ta dernière, celle dont M. Daremberg était chargé, ne porte pas une adresse de ta main.

Je ne t'ai pas expliqué ce qui a donné lieu, probablement, au fait dont M<sup>me</sup> Daremberg avait parlé à son mari ; c'est en soi chose fort simple. J'écrivais un jour à M<sup>lle</sup> Ulliac, pendant que j'étais encore dans l'anxiété cruelle que ton premier silence m'a causé. Je ne lui adressai que quelques mots, parce que j'étais malade par suite de cet horrible chagrin ; je me contentai de lui dire que je n'avais pas de tes nouvelles et que j'en étais inquiète. M<sup>lle</sup> Ulliac lut ma courte lettre à M. Soulice, qui eut l'obligeance de rechercher le domicile de tes compagnons de voyage et, après information, de me faire dire que tu étais arrivé à Rome sans



accident et en très bonne santé. C'est lui sans doute qui se sera présenté chez M<sup>me</sup> Darenberg, laquelle aura confondu le ministère de l'Instruction publique avec celui des Affaires étrangères, et une démarche toute privée avec une recherche officielle.

Mon bon Ernest, quand il te sera temps de retourner en France, je reviendrai encore à mes terreurs de la mer. C'est peu sage, me diras-tu, de la part de quelqu'un qui a fait les mêmes traversées. Eh ! mon Dieu, oui ; mais ai-je jamais accordé à ma vie les sollicitudes anxieuses dont j'entoure la tienne ? — Je te conjure de ne pas rester à Rome après le mois de juin, de ne pas braver cette terrible *malaria* qui y fait tant de ravages à partir, je crois, du mois de juillet. Ma vie se passe à deviner ce qui peut être pour toi danger quelconque, mon Ernest bien-aimé. Les journaux parlent de fréquents assassinats dans Rome ; juge des idées qui s'emparent de mon esprit quand je lis de pareilles choses, quoique je sache bien que tu ne portes pas d'uniforme et que c'est surtout nos pauvres soldats qu'on attaque. Ne te fatigue pas à m'écrire longuement, cher ami ; mais fais-le souvent, je t'en supplie. Le seul mouvement de joie qu'il y ait dans ma vie, c'est la réception de tes lettres.

J'espère que l'Italie se fait bien riante au printemps, pour te dédommager du rude hiver qu'elle t'a donné. Ah ! que j'y ai vu de beaux jours dans cette saison ! que la villa Borghèse et la villa Pamphili, aujourd'hui détruites, étaient jolies dès le mois de février et de mars !... Ici nous grelottons toujours : à l'heure où je t'écris la neige tombe encore, et voilà six mois entiers que cela dure.

Adieu, très cher ami ! J'ai passé une grande partie de la nuit dernière à t'écrire ; il faut maintenant que je ferme en toute hâte. — Puisse ta vingt-huitième année être heureuse, mon Ernest ! Puissent tes jours être tels que le désire le cœur de ta vieille amie.

H. R.

## ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*M<sup>lle</sup> Renan, au château de Clemensow, près Zamosc  
(Pologne)*

Rome, février 1850

Je n'avais reçu jusqu'ici, chère amie, que deux lettres de toi, depuis mon séjour en Italie ; je reçois aujourd'hui le numéro 6, venu par M<sup>lle</sup> Catry, lequel fait suite immédiate au numéro 2. Trois lettres intermédiaires par conséquent ne me sont point encore parvenues : tu m'expliques le sort de deux de ces lettres, celle adressée poste restante à Florence, et celle adressée à M<sup>me</sup> Daremberg qui probablement ne l'aura pas encore reçue. Il en reste une troisième, le numéro 3 probablement, dont le sort ne m'est point expliqué. Celle de M<sup>me</sup> Daremberg m'arrivera sans doute ; je vais charger un ami que nous avons à Florence de m'envoyer celle que j'ai dans cette ville. Comme toi, je déplore vivement cette irrégularité de correspondance, surtout en ce moment. Désormais adresse toutes tes lettres à M<sup>me</sup> Daremberg, rue d'Enfer, 53, Paris. Nous nous écrivons par tous les courriers ; de Rome à Paris, nous ne payons que vingt centimes. Pour comble de malheur, j'ai fait une maladresse sur l'adresse de ma dernière lettre de Florence ; je l'ai adressée à Varsovie, oubliant que tu étais restée à Clemensow. Cette lettre est partie pour Paris dans un paquet de M. Daremberg à madame. Le lendemain, comme M. Daremberg écrivait de nouveau, je l'ai fait prier de changer l'adresse ; mais la lettre était déjà peut-être à la poste.

Ta lettre d'aujourd'hui, chère et bonne amie, m'a fait une peine sensible. Pourquoi d'abord m'écrire avec tant d'empressement pour m'enlever un si doux espoir ? Pourquoi cette crainte de m'avoir troublé l'esprit ? Pourquoi cette attention à répéter : *Je reste ici ?* Mon Dieu ! je crois

que tu as douté un instant de mon cœur. A un certain moment, tu m'as moins aimé, que dis-je ? tu as cru que je t'aimais moins. Eh bien ! ma chère amie, le repentir qui, dis-tu, suivit le départ de ta lettre du 1<sup>er</sup> janvier, ce repentir suivit également, et plus vif peut-être, le départ de ma lettre de Florence. Mon Dieu ! me dis-je, qu'ai-je fait ? Oui, sans doute, s'il était bien sûr qu'elle revînt en automne, il aurait mieux valu renoncer à l'*entrevue* de Venise ou Vienne. Mais si elle ne revenait pas !... Elle reviendra, c'est une chose décidée ; mais enfin si elle ne revenait pas, oh ! je serais inconsolable d'avoir manqué par ma faute un tel bonheur. Ces pensées me travaillaient tellement que je faillis t'en écrire de nouveau dans les dernières heures de mon séjour à Florence. Mon Dieu ! que notre position si complexe relativement à ce retour tant désiré nous met dans de difficiles alternatives ! Je suis inébranlable dans mon système : ou retour au printemps par Venise avec moi, ou retour en automne par Berlin. Je ne puis te cacher que tout autre parti me causerait une peine des plus vives, surtout après notre renonciation au projet d'*entrevue*. Ce projet était excellent, je le répète, si nous avions encore deux ou trois ans à être séparés ; l'un de ces deux points supposait l'autre, si bien qu'accepter l'*entrevue*, c'eût été de ma part et aussi, j'ai du moins été tenté de le croire de la tienne, c'eût été, dis-je, reconnaître que notre réunion était pour longtemps ajournée, ce que je n'admettrai jamais. Car enfin, lors même qu'en toute rigueur, et contrairement à mes vœux les plus pressants, tu resterais jusqu'en janvier 1851, il est tout à fait impossible que tu aies songé à aller au-delà. Et c'est précisément parce que le retour sera impossible à ce moment, qu'il m'a toujours paru si raisonnable d'avancer ton départ de quelques mois. Au nom du ciel, mon Henriette, ne dépasse pas d'un jour les dix années. Mon Dieu ! si l'aînée des deux élèves qui te restent était seule, je ne sais si j'insisterais si fortement ; je comprendrais ton désir d'achever ton œuvre et de jouir des avantages auxquels tu auras droit à ce moment. Mais ce qui m'effraie, c'est la plus jeune de tes élèves ; où en sommes-nous, grand Dieu ! si tu l'entreprends ? il n'y a plus désormais de raison

de s'arrêter. Oh ! non, non ; coupons court à un moment donné, au moment le plus naturel, à celui où finissent tes premières conventions, et pour éviter ce redoutable hiver, devançons de deux ou trois mois. Ce que tu me dis de tes douleurs me désole : je me demande si je peux en conscience goûter une joie, tandis que tu es dans cette position, si je ne ferais pas mieux de me faire pédagogue de collègue, de renoncer à un meilleur avenir, pour me faire plus vite une position sortable ; alors peut-être tu reviendrais. Je le sais, ma chère amie ; les motifs qui me font désirer ton retour sont en grande partie égoïstes ; c'est pour moi que je te rappelle, c'est un sacrifice que je te demande. Je me ferais certainement conscience de te faire renoncer aux avantages que le comte ne peut manquer de t'offrir pour t'engager à rester, si la raison péremptoire de ta santé ne tranchait pour moi la question. Que puis-je t'offrir ? J'ai presque l'air, Dieu me pardonne ! de t'appeler pour partager avec moi ! Mais je me ferais un reproche bien plus terrible encore de ne pas employer toute la force de mes prières et de mes supplications pour te porter à fuir ce climat meurtrier pour toi. Henriette, ma sœur chérie, songe donc aux larmes auxquelles tu me condamnerais, si, par une prolongation intempestive, tu me privais à jamais du bonheur de te revoir. Je suis ainsi fait que très difficilement une autre femme que toi m'aimera, je n'ai pas cette petite activité qui attache si fort à la vie vulgaire. Quel ressort me resterait après toi ? J'ai vu avec bonheur que dans ta lettre d'aujourd'hui tu ne parles pas du tout de prolonger ton séjour ; mais aujourd'hui même j'ai reçu des lettres de Saint-Malo où Alain et maman me parlent avec peine de déclarations beaucoup plus explicites que tu leur faisais à ce sujet. Écris-moi tout de suite pour m'assurer que tu ne dépasseras pas l'automne prochain. Ce sera un moment bien important pour moi : les énormes bouleversements qui vont avoir lieu à ce moment dans l'instruction publique marqueront une phase dans ma vie comme dans celle de tant d'autres.

J'ai reçu d'excellentes nouvelles de Daremberg de Paris. Nos rapports ont fait bon effet ; nous sommes en très bonne odeur au ministère et à l'Institut. On a offert spontanément

de m'accorder une prolongation, si je la désirais, au moins pour un mois ; j'ai accepté, bien entendu ; c'est le mois auquel Daremberg a renoncé ; le cinquième lui a été dévolu, parce qu'il était commencé. En outre, on se charge de la publication des résultats de nos recherches. Nous avons tant de choses à nous dire que j'ai toujours eu peu de place pour t'en parler. J'ai trouvé pourtant bien des choses intéressantes. Tu nous serviras bien, quand tu seras de retour ; tu arrangeras tout cela ; nos résultats les plus intéressants sont relatifs à l'histoire moderne. Je resterai probablement encore un mois à Rome. Il est probable que je ferai encore une petite visite à Pise ou Florence, où j'ai plusieurs choses à revoir ; c'est si facile et si peu coûteux par les chemins de fer ! Puis j'explorerai Gênes, Turin, et, s'il est possible, Verceil et Bobbio. Je rentrerai par Genève. Si tu m'avais permis l'espoir de te rejoindre définitivement à Venise, avec quel bonheur j'aurais pris cette direction ! Figure-toi qu'on nous parle déjà d'une autre mission, pour le Sud de l'Allemagne, avec retour par la Lombardie et la Suisse. Mais tenons ceci provisoirement pour un rêve. Devrais-je même accepter ? Ce serait à voir. Daremberg a un talent admirable pour conduire ces affaires, et cela sans intrigue ni coterie, par une certaine manière facile et ferme. J'ai vu peu d'hommes doués d'un tact pratique aussi fin ; si je lui ai beaucoup appris, il ne m'a pas été non plus inutile sur ce point. Je serai toujours un maladroit, la chose est sûre ; mais enfin je suis devenu capable de mener à bout quelque chose sans trop de gaucherie ; je suis même surpris de mes prouesses, depuis que je suis seul. On devient diplomate dans ce pays malgré soi.

J'ai quitté Daremberg à Livourne. J'avais le désir, je ne sais trop pourquoi, de voir la route des Maremmes. Que j'ai eu une heureuse inspiration ! Cette route est admirable : on ne perd pas la mer de vue deux heures de suite, et longtemps au sortir de Livourne, la route est taillée dans le flanc des montagnes qui plongent dans la mer. La Maremme représente à merveille les steppes ; la baie d'Orbitello et de Talamone, avec le cap Argentaro et l'île de Giglio, est bien un des plus ravissants paysages de l'Italie. S'il y avait



là une ville de cinquante mille âmes, Orbitello serait aussi célèbre que Naples. Je n'ai bien compris la campagne romaine que du haut des remparts de Corneto ; cet effroyable et magique désert, bosselé à perte de vue, m'a fait une impression que je n'oublierai jamais. Je suis toujours à la Minerve, et pas trop seul ; j'ai trouvé deux ou trois officiers très lettrés, entre autres le colonel Frossard, un homme vraiment à part comme soldat et comme homme d'intelligence. C'est lui qui présidait aux fouilles faites depuis l'occupation et que la municipalité a fait cesser. Le Dr Lacauchie, chirurgien en chef de l'armée, ami intime de Daremberg, et avec qui je suis en des rapports continuels, le remplacerait au besoin pour ma santé.

Adieu, ma sœur bien-aimée. Compte toujours sur mon inaltérable tendresse. Écris-moi immédiatement ; assure-moi que tu reviendras au mois de septembre. Comment te prouverai-je que je t'aime ? Un jour, je l'espère, en te rendant heureuse et te faisant oublier les dures années de ton exil.

Ton meilleur ami,

E. RENAN

204

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M. le comte André Zamoyiski, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

Rome, 6 avril 1850

Je ne puis accepter, ma bien chère Henriette, toutes les réflexions que tu me proposes dans ta dernière lettre sur la grave question qui nous préoccupe depuis si longtemps. Toutes, je le reconnais, partent de la noblesse de ton cœur et de l'infinie délicatesse de tes sentiments ; mais en les examinant avec tout le sang-froid possible, je ne puis donner à ces considérations, une seule peut-être exceptée, toute la valeur que tu leur attribues dans cette délibération. Et

d'abord, ma chère amie, ne me parle plus du motif tiré des bizarres imaginations de M. G., car il m'est impossible de comprendre comment les folies de cet homme seraient un motif pour retarder d'un jour ton retour parmi nous. Je t'ai retrouvée tout entière, ma bonne Henriette, dans les délicates inquiétudes que tu m'as communiquées relativement à notre future réunion; mais ces inquiétudes, je ne puis les partager, et bien que je n'aie pas songé un seul moment à les prendre dans un sens où elles eussent été une défiance de mon cœur, peu s'en faut qu'elles ne m'aient affligé. Il est trop clair, ma chère amie, qu'il serait préférable que je ne fusse en rien nécessaire à ton existence matérielle : telle est l'incertitude de notre existence, telle est de nos jours le précaire de toutes les positions qui tiennent de près ou de loin à l'État, qu'il n'est personne qui n'aime à savoir que le sort des personnes qui lui sont chères n'est pas trop directement soumis aux chances qu'il peut courir lui-même. Ainsi donc, quand tu me demandes si je n'aimerais pas à te voir une position entièrement indépendante des chances de ma fortune, je serais un mauvais frère si je ne répondais pas : Oui; cela est trop clair pour qu'il soit besoin de le dire. Mais ce que je n'admets pas, c'est le tour par lequel tu semblais me présenter cette réflexion : « Je ne veux peser sur ton existence ni sous une forme ni sous une autre... Quand tu sauras que j'ai des ressources, tu seras plus à l'aise, etc. » Je te le répète, ma bien-aimée, je sais interpréter ces paroles selon ton cœur; jamais je ne croirai que tu m'aies soupçonné d'égoïsme. Laisse-moi te dire pourtant que si ces sentiments étaient les miens, ils ne seraient pas dignes d'une âme élevée. Car il suivrait de là que pour plus d'indépendance, pour n'associer personne à son sort et n'avoir d'autre charge que soi, le mieux serait de rester solitaire; ce qui en thèse générale serait immoral. Quand l'homme associe un autre être à son existence, il s'impose des soucis, des soins, des devoirs; il est moins libre, plus responsable. Est-ce une raison pour préférer son égoïste indépendance à de saintes obligations? Aristote dit quelque part que le maître est plus noble que l'esclave, parce que l'esclave a très peu de devoirs et ne répond que de lui-même, tandis que le maître

a beaucoup de devoirs et répond de plusieurs. Je ne dis tout cela que comme exemple, et pour te faire comprendre comment je ne puis accepter cette manière de présenter une considération, dont je reconnais à certains égards la vérité. Je dois faire la même observation, chère amie, sur un autre argument que tu tires contre moi d'une réflexion que je t'avais adressée du mont Cassin, réflexion qui peut avoir sa vérité, mais n'est nullement applicable entre nous. N'est-il pas évident qu'il faut distinguer dans les affections humaines deux classes parfaitement distinctes : les unes qui n'ont jamais commencé, qui sont toujours les mêmes, qui ne sont que l'intime et toujours uniforme sympathie du sang et des habitudes : l'amour filial, fraternel, les amitiés d'enfance ; les autres qui ont une date, un premier germe, un accès, un paroxysme, et par conséquent une période de prostration et de désillusion. L'accès ne peut durer ; c'est en ce sens seulement que j'ai pu t'adresser la réflexion que tu as mal interprétée. Oui, je maintiens qu'il est des instincts qu'il est plus doux d'amuser que de satisfaire, parce qu'il n'est que trop sûr qu'après la satisfaction viendra le dégoût. Mais cela ne peut s'appliquer qu'aux affections par accès, à celles qu'on appelle généralement passions. Y a-t-il eu une époque où tu m'aies plus aimé qu'à une autre ? Quand tu vivais journellement avec ta pauvre Emma, l'aimais-tu moins que depuis que tu en es séparée ? Non, sans doute. Car ces affections n'ont ni périodes, ni époques. Au bout de vingt ans, ma chère, nous serions aussi neufs l'un pour l'autre qu'au premier jour, surtout grâce à notre culture intellectuelle qui nous préserve de l'ennui. Si tant de personnes qui n'ont pas un mauvais cœur se fatiguent à la longue, cela tient toujours au vide de leur esprit, source perpétuelle de petites tracasseries et de mauvaise humeur. Ainsi, ma chère amie, la réflexion que je t'avais communiquée ne peut en aucune manière nous être appliquée : elle n'est vraie que pour les instincts qui s'épuisent par la satisfaction, et notre affection n'est pas de ce nombre. C'est par une association d'idées inexacte qu'elle m'est venue à propos d'un frère et d'une sœur. Un jour, en nous promenant autour du beau monastère, je citais à Daremberg les paroles

de l'Évangile : « Il est bon d'être ici ; voulez-vous que nous y fassions trois tentes... ? » Il me répondit en souriant, comme c'était bien naturel, qu'il lui faudrait quelqu'un de plus. A quoi j'ajoutai que pour moi j'aimerais mieux la savoir comme Scolastique sur la montagne voisine, sauf à la voir une fois l'an. Je ne vois pas en tout cela d'argument bien décisif qui nous oblige à rester à quatre cents lieues l'un de l'autre. — J'aurais encore bien d'autres explications à te donner, mais je ne veux pas épuiser cette fois ma psychologie. Je veux bien reconnaître que les raisons tirées des instances du comte seraient suffisantes pour te faire prolonger de quelques mois, si cette prolongation ne t'obligeait à passer un hiver de plus dans ce déplorable climat. Voilà, chère amie, ce qui m'arrête ; voilà ce que rien ne balance dans mon esprit. Et puis ce qui m'effraie encore davantage, c'est que la même raison subsistera au mois d'avril ou mai 1851 ; on te suppliera encore de rester, et alors ce serait à désespérer ; car je ne verrais plus d'issue. Ma très chère Henriette, promets à ton frère que tu ne dépasseras pas les dix années, obtiens la parole du comte qu'il ne t'adressera pas d'instances ultérieures, et si, la main sur la conscience et pensant à moi plus qu'à toi, tu m'assures que bien sérieusement un hiver de plus ne t'inspire pas d'inquiétude, eh bien ! je me résignerai à ne te voir que quatre ou cinq mois plus tard. Mais, je t'en prie, posons dès à présent une limite fixe, que rien ne puisse désormais déranger, et qui nous fasse trouver léger chaque jour qui nous en rapprochera. Et puis combien n'est-il pas nécessaire pour nos projets et nos arrangements que nous ayons ainsi un point fixe au moins un an à l'avance ?

Bien qu'en toute hypothèse, chère amie, notre réunion ne puisse être plus éloignée, combien je regrette maintenant de n'avoir pas accueilli avec plus de hâte ton projet de voyage à Venise ! Figure-toi, ma bien-aimée, que ce voyage me devient très nécessaire : en explorant un fonds de manuscrits vénitiens transportés à Rome, j'y ai trouvé tant de choses pour mon histoire de l'averroïsme, que je vois que je me priverais de documents essentiels, en ne visitant pas Bologne, Padoue et Venise qui furent les centres de l'aver-

roïsme de la Renaissance. Les suppléments que m'accorde le ministère me permettent d'ailleurs ce voyage. Il est donc bien probable que dans quinze jours je prendrai la route des Légations; je ferai quelque séjour dans les trois villes susdites, et aussi un peu à Ravenne, qui m'intéresse si vivement pour mon étude sur le grec au moyen âge. Milan et Turin seront un peu sacrifiés. Il y a, comme tu sais, beaucoup de chemins de fer en Lombardie, ce qui rend ce voyage assez facile. Si je ne trouve pas de compagnons pour prendre le *vetturino*, je prendrai la diligence qui me portera d'une traite jusqu'à Forlì, à quelques lieues de Ravenne. Combien je regrette maintenant que nous n'ayons pas suivi notre première inspiration ! Oh ! si tu ne revenais pas dans un an, je ne me pardonnerais jamais de nous être privés de ce bonheur ! Mais tu reviendras, c'est bien sûr, et alors nous n'aurons plus rien à regretter. Je reçois toujours de très flatteuses communications de Paris. Je t'écirai certainement avant mon départ. Je n'ose te dire où m'adresser ta prochaine lettre : adresse-la à M. Daremberg à Paris, c'est le plus sûr ; il saura toujours où je serai. J'ai de bonnes nouvelles de Saint-Malo. Adieu, ma bien-aimée : oh ! je t'en prie, ne doute jamais de ma vive et tendre affection et consens à t'appuyer sur mon dévouement et ma reconnaissance.

E. RENAN.

205

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M. le comte André Zamoyski, Nouveau-Monde (Varsovie)*

Rome, 9 avril 1850

Je reçois à l'instant, ma chère Henriette, ta lettre numéro huit, qui me cause des émotions si opposées, et à laquelle je ne veux pas tarder un jour à répondre. Oui, grâce à notre éloignement et à ma position toujours flottante, notre corres-



pondance n'est qu'un contresens et une rectification perpétuels. Une seule chose reste toujours claire et évidente pour nous deux au milieu de tous ces malentendus ; c'est notre inaltérable affection et notre confiance sans bornes l'un dans l'autre. Sur ce point-là aucune explication n'est nécessaire.

Est-ce la joie, est-ce l'inquiétude, ma bien-aimée, qui l'a emporté en mon âme en lisant pour la première fois ces lignes que depuis quelques heures je relis sans cesse, et dont je voudrais rendre chaque parole significative ? Comment ne craindrais-je pas, te sachant en proie à des souffrances que tu avoues et auxquelles tu consens à faire attention ? C'est maintenant, ma chère amie, que je me mets à genoux devant toi pour te conjurer, si tu me portes quelque affection, de ne pas tarder au-delà de l'automne prochain. Ça a toujours été là ma pensée fixe, et si, dans ma dernière lettre, j'ai paru céder, c'est devant des considérations qu'il eût été presque indélicat de ma part de combattre. Mais désormais je serai inébranlable : il ne dépend pas de moi d'influencer tes libres déterminations, dans une affaire surtout où à tant d'égards je te demande de te sacrifier à moi ; mais laisse-moi te dire que tu me causeras la peine la plus vive, que tu repousseras la prière la plus instante qu'un frère puisse adresser à sa sœur, si tu n'acquiesces sur ce point à mes vœux. Il y a plus, chère amie : j'ai donc repris le projet de mon voyage de Venise ; pourquoi ne reprendrions-nous l'annexe de ce projet primitif, notre réunion dans cette ville ou à Vienne ? Ce voyage ne pourrait-il servir au moins comme raison plausible pour accélérer ton départ ? Je laisse cela à ton appréciation, et ne veux trop insister sur cette question secondaire, afin que tu me permettes d'être plus pressant sur le point essentiel, notre réunion avant l'hiver prochain. Mais en vérité au mois de novembre, n'auras-tu pas fini tes dix années, et qu'est-ce que deux ou trois mois de plus ou de moins sur un laps de temps si considérable ? Une prolongation de séjour si insignifiante dans la famille du comte mérite-t-elle d'être considérée devant l'immense avantage d'éviter un hiver dans ces régions si funestes à ta santé ? Il est impossible que le comte ne

comprenne pas une chose si évidente. Remarque bien que la question ne se pose pas pour moi : s'il faut finir ou non tes dix années. Je me place toujours à ce point de vue que si tu attends l'automne prochain, les dix années peuvent raisonnablement être considérées comme terminées, eu égard à la raison si plausible qui t'oblige à écourter un peu les derniers jours. Je suis convaincu que le médecin, quelque jugement qu'il porte sur ton mal (et plaise à Dieu qu'il ne soit que rassurant !) sera le premier à te dire que, si tu es décidée à ne pas dépasser le terme de tes dix années (et ce point tu me l'as accordé, chère amie, il n'y a plus à y revenir !), il est du plus simple bon sens d'éviter, en avançant ton départ de quelques semaines, une saison qui décuple les chances défavorables à ta santé. Je ne sais quoi m'assure que la chose est conclue ; car ta raison est trop droite pour ne pas saisir une considération si péremptoire, et ce que tu m'as dit souvent du caractère du comte me donne la certitude qu'il ne t'opposera aucune difficulté. Si ton mal continuait obstinément, chère amie, il ne faudrait même pas attendre l'automne, et si le voyage de Vienne ne te semblait pas trop fatigant, il faudrait nous réunir de ce côté. Nous en avons parfaitement le temps : cette lettre te parviendra vers l'époque où je quitterai Rome. Adresse-moi la réponse poste restante à Venise : comme j'ai à m'arrêter à Ravenne deux ou trois jours, à Bologne cinq ou six jours et à Padoue à peu près autant, je pourrai trouver ta réponse à mon arrivée à Venise, et dès lors être fixé sur nos résolutions. De Venise à Varsovie, il sera d'ailleurs plus facile d'échanger nos lettres. Je t'y attendrai tant que tu voudras, je partirai pour Vienne au besoin. Enfin, ma chère aimée, use de moi, commande-moi ce qui te plaira, et songe que mon plus grand bonheur serait d'être au plus tôt réuni à toi.

Mes finances sont dans un état satisfaisant : en quittant Rome, j'aurai encore quinze cents francs, parfaitement intacts devant moi, sans compter des avances considérables pour l'achat de livres pour la bibliothèque de l'Institut ou pour commissions particulières, avances qui bien entendu me rentreront à Paris — sans compter aussi la valeur intrinsèque des copies que je rapporte, faites par moi ou à

mes frais, lesquelles, représentant des textes uniques, ont une valeur vénale qui ne peut aller qu'en augmentant. Il est expressément stipulé que tous nos papiers sont exclusivement notre propriété. Un arrêté de novembre dernier, relatif aux missions scientifiques et dont tu as peut-être eu connaissance, ne s'applique pas à nous, d'abord par le principe de la non-rétroactivité, et puis parce que l'objet de notre mission est l'exploration et la description, bien plus que l'acquisition des monuments littéraires. La publication nous est aussi entièrement abandonnée, bien qu'on nous offre place dans un recueil savant fondé expressément pour les résultats des missions, offre dont nous avons déjà commencé à profiter. Je ne renonce nullement au projet d'une seconde mission formé par Daremberg, et qui semble prendre de plus en plus de consistance. Cela dépendra du temps, des circonstances, de l'urgence de mes travaux, et d'une foule d'autres considérations qui ne peuvent se prévoir un an d'avance. Mais il est bien sûr, ma chère amie, qu'avant ce temps-là nous serons réunis. Loin de contrarier le plan de cette seconde mission, mon voyage en Vénétie ne fera qu'y préparer les voies. Mon exploration à Bologne, Padoue et Venise se bornera au point de vue de l'histoire philosophique ; à Milan et à Turin, elle sera nécessairement bien incomplète, vu le peu de temps qui me restera.

Je n'ai jamais pensé, ma chère amie, que l'enseignement des collèges m'ouvrît un grand avenir. J'ai pris le titre d'agrégé, d'abord parce qu'il exigeait de moi bien peu de préparation spéciale, puis parce qu'il est toujours rassurant d'avoir derrière soi une planche de sûreté, un pis-aller supportable, puis enfin parce que ce titre est nécessaire pour l'École normale, pour toute fonction universitaire un peu élevée, et qu'il est d'usage universel qu'on le prenne avant l'agrégation des facultés et même avant le doctorat. Si l'enseignement secondaire était mon recours, en vérité, dans le moment présent, je serais bien à plaindre. On m'écrit de Paris des choses désolantes sur la désorganisation des collèges ; le nombre des élèves est réduit de moitié ; les classes supérieures sont désertes depuis la suppression du certificat d'études : il y a une classe de philosophie à Paris

qui compte deux élèves !! Voilà le chef-d'œuvre de nos législateurs de province qui, le jour où Jules Simon se permit de leur dire que pour juger ces questions il fallait être un peu spécial, le prirent comme une injure et lui répondirent : « Nous sommes tous spéciaux. » Et néanmoins, ma chère, tout cela ne m'effraie pas autant que bien d'autres, autant que mes amis les libres penseurs, par exemple, qui font en ce moment de grandes sottises, dont je me lave les mains. Je n'ai jamais craint que l'éducation par le clergé fit une génération de fanatiques : Voltaire et le XVIII<sup>e</sup> siècle sont sortis des collèges des jésuites et de l'Oratoire. On nous prépare un beau rôle : il semblait que nous n'eussions plus qu'à dormir sur les conquêtes de nos pères, et voilà qu'on va nous donner l'occasion de les refaire à notre manière et pour notre compte. Quoi qu'il en soit, les témoignages positifs et pratiques que je reçois de France me prouvent que les personnes dont l'estime m'est la plus chère me portent autre chose qu'une bienveillance vulgaire. Je te parlerai de ceci une autre fois ; mais je crois que, sans pousser trop loin l'optimisme, les nouvelles que je reçois sont toutes à l'espérance.

Quand je pense, ma bien-aimée, que dans six mois nous serons réunis, je me possède à peine. Cela seul peut me faire oublier un instant que tu souffres, et que pendant que je vais chercher l'ombre sur le Pincio ou du côté de Sainte-Croix de Jérusalem, tu ne vois autour de toi que neiges et frimas. Adieu, ma tendre sœur.

E. RENAN

Le pape rentre vendredi 12 à quatre heures du soir. On promet de l'enthousiasme.



## HENRIETTE RENAN A ERNEST RENAN

*Ernest Renan, recommandée aux soins et à l'obligeance de  
M. Daremberg, rue d'Enfer, 53.*

Varsovie, 10 avril 1850

Ah ! mon Ernest chéri, que de tristes choses se sont passées depuis que ma voix n'a pu arriver jusqu'à toi ! Je voudrais retenir ces lignes, quand je songe à l'impression douloureuse qu'elles vont te causer, — et pourtant il faut que je te les adresse. Il y a quinze jours, je t'écrivis à Rome que j'étais malade et privée de tout secours dans le désert de Clemensow. Depuis, j'ai été dans le plus pénible état ; et maintenant je suis à Varsovie et un peu mieux, mon bon et mille fois cher ami. Il s'agit d'un mal de gorge, dans les voies de la respiration. J'en ai ressenti quelque chose pendant l'hiver affreux qui vient de s'écouler, mais depuis un mois, c'est devenu très violent. Dès que le temps m'a permis de me mettre en voyage, je suis partie pour Varsovie, en dépit de tous les obstacles. Le médecin français que j'ai enfin vu ici, a trouvé le mal de la plus haute gravité, mais conserve toujours une grande espérance de le guérir. C'est une irritation de la gorge poussée à de très hautes limites ; cependant, je le répète à dessein, mon bien-aimé frère, il m'autorise à te dire qu'il conserve tout espoir de guérison. Il a attaqué, à l'aide d'un acide, des boursoufflures énormes qu'il y avait dans cette malheureuse gorge, et maintenant je parle et je respire plus librement. — Mon Ernest, mon frère chéri, je n'ai qu'un sentiment, qu'un désir, c'est de me rapprocher de toi, de notre mère, de notre patrie, d'aller chercher enfin un ciel moins rigoureux. Le médecin m'a formellement déclaré que, lors même que j'obtiendrais maintenant une guérison, je ne dois pas m'exposer à passer ici un nouvel hiver. D'un autre côté, il s'oppose aussi à ce que je parte tout de suite, à cause de l'état humide et encore



froid de l'atmosphère; rien ne me serait, dit-il, plus nuisible. Il me faut donc attendre, très cher ami; mais j'espère, oh ! oui, j'espère que l'attente ne sera plus très longue. Je t'assure, mon bien-aimé, que pour bien des motifs je voudrais l'abréger. Je suis seule à la ville, tous les autres sont restés à Clemensow. Le voyage (cinquante lieues) m'a un peu fatiguée ; mais que je suis contente d'être venue, d'avoir enfin les conseils d'un homme qui m'inspire de la confiance ! — Ami, ami, sois courageux en lisant ces tristes lignes. Espère, oh ! espère que le ciel te conservera ta vieille amie, celle qui t'a toujours si tendrement aimé. Il ne s'agit pas d'une maladie aiguë; ce que j'ai a très vite passé à l'état chronique. Il me faudrait du soleil et de la chaleur, mais le moyen de m'en procurer ? — A mains jointes, ma douce idole, je te supplie de supporter courageusement ma destinée; tout n'y a pas été rigueur : je t'ai si tendrement chéri !... Nuit et jour je cause avec toi dans mon cœur et ma pensée. Au milieu de ma solitude, solitude sans égale, je ne me sépare pas un instant de ton souvenir, et c'est en te prenant idéalement la main que je supporte les remèdes douloureux qu'on emploie contre mon mal. On me souffle maintenant, trois fois par jour, de la poudre d'alun dans la gorge; c'est très désagréable, mais je trouve que cela me fait du bien. J'ai un très bon médecin, cher ami; les premiers docteurs de Paris, au milieu desquels il s'est formé, ne m'inspireraient pas plus de confiance. Sois donc tranquille sur ce point, mon Ernest, et aie du courage pour les autres. Ah ! si je pouvais te revoir !

Le médecin m'a interrompue, très cher ami; il sort de ma chambre après m'avoir dit plusieurs paroles rassurantes que je m'empresse de te transmettre. Il n'y a pas d'aggravation dans l'état de ma gorge; pourvu que le larynx ne soit pas profondément affecté, le médecin espère une guérison, et jusqu'à présent il ne croit pas que cet organe ait beaucoup souffert. Je tousse peu, ce qui est sous ce rapport un bon symptôme. Mon bon frère, espère, mais réunissons-nous; te revoir est mon vœu de tous les instants ! — Le médecin m'a déclaré qu'à la fin de mai ou dans le courant de juin je pourrai soutenir le voyage.

Très cher ami, ta mission te permettra-t-elle de venir à cette époque ou un peu plus tard me chercher à Berlin ? Si j'étais certaine que cette lettre te parvînt, j'y renfermerais à cet effet un billet de cinq cents francs ; mais si elle se perdait dans les détours si multipliés et si déplorables que notre correspondance doit subir ? Écoute : je vais tâcher, avant quelques jours, d'envoyer cette somme à M. Daremberg, en le priant de la tenir à ta disposition ; j'espère qu'il te sera possible de la faire venir promptement de Paris au lieu où tu te trouveras, cher et bon Ernest. Tout mon être se ranime à l'idée de te revoir ; oh ! puisse le ciel réaliser cette dernière espérance ! Lors même que ta mission t'obligerait à retourner à Paris, tu viendrais ensuite à Berlin. Le comte me fera conduire chez sa fille mariée, le mari de cette dernière m'accompagnera à Berlin, et s'il t'est possible, mon bien-aimé, de venir en cette ville, je ne ferai plus un pas sans appui.

12 avril. — Un petit mieux, mon Ernest, mais un mieux marqué dans ma malheureuse gorge. Mon docteur a été content ce matin de l'état où il l'a trouvée. Je suis loin d'être bien, mais rattachons-nous à l'espérance. O mon frère, ô ma chère âme, ô mon plus doux lien ici-bas, sois courageux quoi qu'il m'arrive, mais crois bien surtout que c'est pour toi que je me rattache à la vie. — Je t'assure, mon Ernest, que je suis mieux ; je ne puis pas encore parler, ou du moins je ne parle que peu, mais je n'ai plus dans la gorge les déchirements continuels que j'y ressentais. Achève ta mission, cher ami, et tâche d'être à Berlin au commencement ou dans le courant de juin. Il me semble que près de toi, sous un chaud rayon de soleil, je reviendrai encore à l'existence. Le médecin qui me traite ne pense pas que je doive passer l'hiver prochain même à Paris, il serait d'avis que j'allasse dans le Midi de la France ; mais nous en parlerons plus tard. Si je ne puis pas envoyer à M. Daremberg les cinq cents francs dont je te parle, j'espère, cher ami, que tu pourras faire venir cette somme de Saint-Malo ; j'aurai à Berlin tout ce qu'il nous faudra pour aller jusqu'à Paris. Te revoir, mon Ernest, voyager avec toi ! ah ! que mon cœur bat encore à cette douce idée ! — Il faut fermer cette

lettre, mon Ernest; mais je t'assure que je l'achève avec une espérance bien plus vive que celle que j'avais en commençant. Te revoir dans deux mois ! Cette pensée me fait oublier que mon cruel mal me menacera longtemps. — Ah ! qui dira jamais avec quelle tendresse je t'embrasse et je soupire vers toi !

H. RENAN

207

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Rome, 12 avril 1850

Voici sans contredit, chère mère, une des plus intéressantes journées que j'ai passées à Rome ! La Rome ancienne avec ses majestueuses ruines, la Rome italienne et artistique, avec ses mœurs poétiques, ses chefs-d'œuvre de peinture, de sculpture, d'architecture m'était bien connue, mais je n'avais pas vu encore la Rome pontificale avec ses cérémonies papales, ses cortèges de prélats et de cardinaux, de légats, d'ambassadeurs. Je la connais maintenant et elle a très vivement piqué ma curiosité. La rentrée de Pie IX a dépassé en splendeur, en éclat, en magnificence tout ce que rappelaient de mémoire d'homme les fastes de l'ancienne cour romaine. Il nous est impossible à nous autres Français, avec nos habitudes graves, sérieuses, occupées, d'imaginer ce que c'est qu'une fête italienne, surtout une fête romaine. Ce peuple possède à un degré supérieur le talent de l'ornementation et des pompes extérieures. Rien n'égalait la grâce des draperies, des festons, des girandoles qui décoraient la façade de toutes les maisons tout le long du parcours pontifical. Ces innombrables soieries ou tapisseries suspendues à chaque fenêtre et mêlant leurs mille couleurs, quand elles étaient agitées par le vent, formaient un des spectacles les plus gracieux qui se puissent voir. J'ai suivi pour jouir de ce beau spectacle un plan dont je me félicite beaucoup. Je suis allé d'abord me placer au péristyle de Saint-Jean de Latran. Le pape devait faire

son entrée par la porte située vis-à-vis. J'ai parfaitement joui de ce premier coup d'œil qui a été le plus beau de tous. Cette immense place, ordinairement déserte, et d'où l'œil jouit de la plus admirable perspective, offrait à ce moment un spectacle indescriptible. Une foule compacte couvrait les champs, les ruines, les remparts, le toit des maisons environnantes ; les plus brillants uniformes, l'état-major français dans tout son éclat, les équipages d'ambassadeurs, tout le Sacré Collège, avec leurs robes rouges et leurs hermines, les insignes pontificaux, les *flabelli* (immenses éventails qu'on porte à côté du pape), les *ombrelle* (parapluies gigantesques qu'on porte derrière lui), tout le clergé romain, tous les ordres religieux, le chapitre de Saint-Jean de Latran, tout cela s'étendant pêle-mêle dans cette vaste plaine aux détonations du canon et au milieu des *Viva !* et des cris *Benedizione !* de la foule agitant ses mouchoirs, formait un spectacle qu'il faut avoir vu pour se le représenter. Le pape a été reçu à sa descente de voiture par le général en chef ; puis il est entré faire une pause dans la basilique. Pendant ce temps j'ai pris les devants, et remontant toutes les rues qu'il devait traverser, qui étaient richement tendues et ornées de fleurs, de myrtes et de lauriers, j'ai pu jouir de l'aspect de la population, qui faisait haie d'un bout à l'autre et des jolies Romaines qui garnissaient les fenêtres et les balcons en costume d'été. Je suis arrivé ainsi à Saint-Pierre, où j'ai encore eu le temps de prendre une bonne place sous la colonnade, en attendant l'arrivée du pontife. Le coup d'œil de la place Saint-Pierre ne le cédait pas à celui de la place de Latran. L'horizon étant moins étendu, le plan de cette vaste esplanade légèrement incliné permettait aux masses de s'y déployer d'une manière grandiose ; les gigantesques proportions de l'église et de la coupole couronnaient cet ensemble d'une façon admirable. Le carrosse du pape s'est arrêté au bas des degrés ; puis, avec tout son cortège, il est entré dans l'immense basilique où bientôt la foule l'a suivi pour le *Te deum* solennel. Quand on ne connaît pas le facile enthousiasme des Romains, leur humeur légère, changeante, leurs accès de joie, le délire de leurs fêtes qui va presque jusqu'à la



folie, on ne peut se représenter l'entraînement, la bonne humeur, la vivacité qu'ils déploient dans ces occasions solennelles. A chaque pas, ce sont des chanteurs en plein vent qui improvisent des vers nouveaux, des orchestres populaires, des boutiques et restaurants de feuillage où l'on va joyeusement s'attabler, des inscriptions pompeuses apposées aux murs, des tableaux, des statues, des bustes entourés de guirlandes de feuillage. Le soir, la ville entière, illuminée *a giorno* avec un art que nous ne connaissons pas, produit un effet magique. Le Borgo surtout, avec ses arcades innombrables de lampes transparentes, est d'un coup d'œil ravissant. La coupole et la façade de Saint-Pierre, toutes dessinées en lumière, le Monte-Pincio, le Capitole sont aussi des plus belles choses qui se puissent voir. Mais ce qui charme surtout l'étranger, c'est l'aspect de cette population si impressionnable, enivrée de ces beaux spectacles et dont rien n'approche. Ce sont des enfants; ils en ont la vive ardeur et aussi les caprices. Car hélas ! il faut bien le dire : il y a un an, ils faisaient des illuminations tout aussi belles pour Garibaldi et pour la déchéance de Pie IX. Quoi qu'il en soit, il paraît que la réconciliation est faite, car jamais on n'a tant crié *Viva Pio IX* ! Jamais on ne lui a demandé si dévotement sa bénédiction. En attendant qu'il leur prenne encore fantaisie de le prier de partir. Cet excellent homme, avec sa bonne et douce figure, et ce charmant petit sourire qui ne le quitte jamais, a été le roi de la fête; les sympathies des dames lui paraissaient particulièrement acquises, et les fleurs qu'on lui jetait partaient en général de fort élégantes mains. Quant aux Romains, ils sont toujours heureux d'avoir à mettre au vent leurs belles tentures et d'allumer leurs lampions, n'importe pour quelles raisons et pour n'importe qui. Ils brûlent encore, pendant que je vous écris ces lignes, tout pleins des émotions de cette journée, mais bien désireux aussi d'aller prendre un peu de repos après tant de fatigues.

13 avril

Une autre nouvelle importante, maintenant, chère mère ! C'est que je vais probablement entreprendre le long voyage



de Venise auquel j'avais d'abord renoncé. Mon voyage scientifique serait incomplet sans cela; j'ai là encore à faire des recherches très importantes, et on m'y invite très instamment de Paris. Ce voyage est un peu long, chère mère, mais il est assez facile. Je prendrai à Rome un *vet-turino*, c'est-à-dire une voiture et un postillon à mes ordres et, en prenant ma route par les Légations, je serai porté en sept jours et demi à Ravenne. Sept jours et demi, direz-vous, c'est effrayant. Rassurez-vous, on va à petites journées, on s'arrête toutes les fois qu'on trouve quelque chose d'intéressant, à la cascade de Terni, à Lorette, à Ancône, etc., et on ne voyage jamais de nuit. Cette manière est très peu fatigante et peu coûteuse. Tout compté, ce long trajet ne revient pas à cinquante francs. J'aurai d'ailleurs des compagnons de voyage, si j'en veux accepter, à mon choix. Les villes par lesquelles je vais passer sont : Terni, Spolète, Foligno, Tolentino, Macerata, Lorette, Ancône, Fano, Pesaro, Rimini, Césène, Forli, Fænza, Ravenne, je m'arrêterai quelques jours, puis je me rendrai à Bologne, où je ferai un plus long séjour, puis à Ferrare, puis à Padoue où je resterai encore, puis à Venise. Après avoir exploré Venise, je reviendrai en traversant le royaume lombard-vénitien, par Vicence, Vérone, Brescia, Milan. Après un séjour à Milan, je gagnerai Turin, puis la France. Voilà donc un changement considérable à mon itinéraire, chère mère. Mais ce voyage est bien facile; une fois les montagnes passées près de Terni, ce n'est plus qu'une plaine. Il y a d'ailleurs beaucoup de chemins de fer en Lombardie, ce qui abrège beaucoup la route et la rend plus économique. Je compte partir dans huit jours à peu près; de sorte que je serai, je l'espère, de retour à Paris vers la fin de mai. Je ne ferai pas de bien longs séjours dans les villes diverses où je m'arrêterai. Grâce aux suppléments d'indemnité que m'alloue le ministère, mes finances y seront d'ailleurs plus que suffisantes. Voilà donc un grand et beau voyage pour le bouquet de mon exploration. Ces routes sont d'ailleurs très fréquentées par les voyageurs étrangers et je ne manquerai pas de compagnons. Je vous écrirai bien souvent de toutes les villes où je m'arrêterai, et encore une fois, bien

certainement, avant de partir de Rome. Mais hélas! je n'aurai probablement pas le temps de recevoir la réponse de celle-ci. Adressez-moi donc, chère mère, votre prochaine lettre : poste restante à Bologne si vous me faites le bonheur de m'écrire de suite, et si vous tardez un peu : poste restante à Venise. Peut-être même vaudrait-il mieux en tout cas l'adresser à Venise où je ferai un plus long séjour. J'ai reçu, il y a quelques jours, une excellente lettre d'Henriette. Elle est probablement maintenant à Varsovie. Adieu, excellente mère; mille amitiés à mon oncle, à ma tante et au cher Alcide. Alain et Fanny savent ma vive affection, et vous, excellente mère, ne doutez jamais de l'inaltérable tendresse de votre fils respectueux et chéri.

E. RENAN

208

HENRIETTE RENAN A ERNEST RENAN

*M. Ernest Renan, recommandée aux soins et à l'obligeance de M. Daremberg, rue d'Enfer, 53.*

Varsovie, 13 avril 1850

Je songe sans cesse, mon Ernest chéri, au mal que t'aura fait ma lettre d'hier. J'y songe tellement que je ne puis résister au désir de t'écrire de nouveau. Le petit mieux se soutient, mon ami; prenons courage! Le médecin a trouvé ce matin que, malgré les boursofflements, l'aspect général de la gorge n'est pas trop mauvais. Remets-toi donc un peu, je t'en supplie, mon Ernest. Achève ta mission de la manière dont tu l'avais projetée et prenons le temps de nous entendre au sujet de mon voyage. Le courant de juin me vaudra mieux que le commencement; non que je sois faible, mais parce qu'il fera moins humide. Je puis attendre jusqu'en juillet, même jusqu'au commencement d'août. Le médecin vient de me redire que ce que j'ai sera long. Ne dérange donc que le moins possible tes affaires, cher ami; combine le tout de manière à ne pas te causer de dommage.

Sois sûr que si je me trouvais plus mal, je te le dirais tout de suite. Si le projet d'une nouvelle mission se réalisait, peut-être encore serait-il possible de le concilier avec mon retour. Le tout est, si j'obtiens un mieux bien prononcé, que je ne reste pas ici après la mi-août ; si au commencement de juin, je ne suis pas mieux, je partirai à cette époque — Je voudrais, mon bien-aimé frère, ne point déranger ton avenir ; mais surtout, surtout, je désire te revoir. Que deviendrai-je ensuite ? Je l'ignore absolument, mon pauvre ami. Tu seras ma Providence tant que je serai sur la terre. Ah ! Dieu sait que ma plus grande crainte au milieu de mes souffrances est de peser sur ta jeunesse !

Je n'ai pas encore eu le courage d'écrire à notre mère que je suis malade ; il faut pourtant que je le fasse, mais avec tous les ménagements possibles. Notre frère connaît la vérité. Oh ! que je souffre du mal que je fais à tous ceux que j'aime ! Ernest, Ernest, avec quel cœur je te chéris et te désire !

H. R.

209

HENRIETTE RENAN A ERNEST RENAN

*M. Ernest Renan, par M. Daremberg, rue d'Enfer, 53.*

Varsovie, 15 avril 1850

Mieux, mieux, mon Ernest !... Je ne sais comment te le dire assez vite pour calmer les inquiétudes cruelles que mes dernières lettres ont dû t'inspirer. Le temps s'est mis au beau, le soleil brille, les boursofflements de ma gorge ont beaucoup diminué, tout enfin me permet de croire que je suis en voie de guérison, que je serai pour cette fois rétablie lorsque ces lignes passeront sous tes regards. Oh ! que je me reproche maintenant de t'avoir adressé mes lettres précédentes, de t'avoir tourmenté de mes souffrances ! mais il y a eu deux semaines où ce mal prenait un caractère si alarmant que je ne pouvais plus, ce me semble, t'en faire un

mystère. Mon Ernest bien-aimé, tranquillise-toi, je t'en conjure; n'interromps point tes affaires, achève ta mission, retourne à Paris, nous nous entendrons ensuite sur ce qui me concerne : du moment que je suis mieux, je puis rester jusqu'au mois d'août sans le moindre danger. Pour cette fois, le mal est vaincu; je ne saurais trop le redire, cher et bon ami. Le larynx se dégage, je respire librement, et quoiqu'il me reste encore quelque peine à parler, ce qui me reste n'est rien comparativement à ce que j'ai souffert. O mon bon frère, cesse de t'alarmer, je t'en supplie ! Si tu pouvais comprendre combien m'est pénible l'idée de te savoir par moi et pour moi dans la peine ! — Reprends ton repos d'esprit : je crois me sentir sauvée, et le médecin partage la même conviction. Il m'a permis aujourd'hui d'ouvrir ma fenêtre pour respirer l'air extérieur, et je t'assure que c'est immense d'après l'état où j'étais il y a dix jours seulement. — Encore une fois, sois tranquille, mon frère chéri, termine en paix ta mission, et après ton retour à Paris, nous parlerons du mien. — A toi, mon bien-aimé, à toi de toutes les forces de mon âme,

H. R.

210

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*M<sup>lle</sup> Renan, palais Zamoycki. Nouveau-Monde, Varsovie  
(Pologne)*

Rome, 17 avril 1850

Quel étrange spectacle, ma chère amie, que celui dont j'ai été témoin il y a quelques jours, et que mon exploration morale de l'Italie eût été incomplète, si je n'avais assisté à cette restauration de la Rome pontificale ! Je n'ai jamais rien vu de plus original, rien qui se puisse moins deviner. Je m'attendais à des démonstrations officiellement arrangées et payées, comme l'avaient été celles du carnaval. Quel fut mon étonnement, quand, debout sur les marches



de Saint-Jean de Latran, je me trouvai, à l'entrée du pontife, au milieu d'une foule d'énergumènes, hurlant à pleine tête : *Viva Pio IX*, et se prosternant à terre, aux cris de *Benedizione! Benedizione!* Mais ce n'était rien encore, auprès du bizarre spectacle qu'offraient les rues étroites et pauvres que devait traverser le cortège. Je le suivais parallèlement afin d'examiner les diverses physionomies. Il est difficile sans avoir vu cette scène étrange de bien comprendre l'Italie et l'aveugle entraînement des masses populaires. Des hommes du peuple, à l'air égaré, les bras nus, se jetaient dans les rues, sous les pieds des chevaux, en criant : « Commandez-nous, Saint-Père, commandez-nous ! » Un mot, un signe mal interprété, et cette foule fanatique se ruait au meurtre et à l'incendie comme à une œuvre sainte. Les femmes surtout faisaient frémir ; de vraies bacchantes, en haillons, échevelées, les yeux leur sortant de la tête, des bêtes féroces. Les officiers qui suivaient le cortège ont été vivement frappés de cet effrayant spectacle. La marque la plus équivoque d'irrévérence aurait suffi pour faire éventrer un homme. Les libéraux et les exaltés, qui connaissent mieux que nous ce peuple, savaient cela ; aussi se sont-ils à dessein et très prudemment éclipsés. Quel peuple, ma chère amie ! Jamais l'image de ce sauvage enthousiasme ne sortira de mon esprit. Que je comprends bien maintenant ces grands massacres épidémiques du moyen âge ! Évidemment si un homme mal intentionné eût dit en ce moment : « Cet homme que voilà est un garibaldien », celui-ci eût été mis en pièces, sans plus d'enquête. Qu'on suppose maintenant les principes d'humanité, qui de gré ou de force régissent toute politique européenne, non encore introduits dans les mœurs, qu'on suppose une armée du xiv<sup>e</sup> ou du xv<sup>e</sup> siècle au lieu de cette armée modèle, vous auriez eu la reproduction de ces épouvantables scènes, qui heureusement sont maintenant d'un autre âge. Se figurer la hideuse décomposition de la figure humaine dans ces moments de fanatisme populaire, est chose impossible ; j'ai vu la réalisation de ce que j'avais parfois rêvé dans mes cauchemars : la forme humaine cessant d'être l'expression de la raison, n'offrant plus que l'image de l'instinct bestial. A la place Saint-Pierre,



où les papistes honnêtes et modérés s'étaient donné rendez-vous, la manifestation a été bien plus digne, et comme les étrangers s'y étaient généralement rendus d'avance, par la crainte, toujours mal fondée à Rome, de ne pas trouver de place, ce grand événement ne sera probablement décrit et apprécié que par ce moment.

Le soir, la scène n'était pas moins pittoresque. Dans toutes les manifestations de la nature humaine, une ligne imperceptible sépare le beau du laid, le sublime de l'odieux. Un même instinct a inspiré d'un côté les plus belles créations de l'esprit humain, Laure, Béatrix, Elvire, de l'autre les plus monstrueuses perversions ; un même instinct a inspiré d'un côté l'Évangile et les merveilles des religions, de l'autre les plus odieux excès. Ce peuple, que j'avais vu hideux dans l'expression de son enthousiasme irrationnel, je l'ai trouvé plein de grâce, d'invention, de verve, d'entrain dans ses réjouissances. Tu connais sans doute les fêtes romaines, tu as dû être frappée du prodigieux talent de ce peuple pour l'ornementation, et de l'étonnante variété de moyens qu'il sait se créer pour cela. Les trois soirées qu'ont duré ces fêtes ont été pour moi des plus agréables et bien fécondes en observations morales. Le Borgo surtout, avec ses illuminations *a giorno*, ses orchestres ambulants, ses chanteurs populaires improvisant en l'honneur de Pie IX, ses restaurants de feuillage en plein vent, où l'on va s'attabler, ses chœurs dans les boutiques et au coin des rues devant la madone, offrait un spectacle unique. Mazzini n'a rien à faire ici pour le quart d'heure ; il peut se consoler en songeant que ses fêtes étaient tout aussi brillantes : des réactionnaires m'ont avoué que l'enthousiasme qui salua la révolution égalait au moins celui-ci. Bien que l'habileté ne soit plus l'apanage de la cour romaine, ils sont pourtant assez sages pour ne pas faire grand fond sur toutes ces démonstrations. Si dans un mois Pie IX, victime d'une révolution, subissait (hypothèse affreuse et heureusement impossible !) le sort de l'infortuné Louis XVI, ce peuple le regarderait passer et l'insulterait. Évidemment il n'est question pour ces gens que de trouver une occasion à fanatisme, n'importe laquelle. Trop heureux de pouvoir étaler

à leurs fenêtres leurs pièces de soieries, tendre leurs maisons, allumer leurs lampions, ils ne regardent pas au-delà. C'est surtout en ce pays que les lampions brûlent pour tout le monde. Un cortège, un déploiement de troupes, un défilé, toutes choses pour lesquelles notre rationalisme bourgeois ne se détournerait pas de quatre pas, les transporte. J'avais à côté de moi, à Latran, des Romains et des Romaines pur sang, qui tombaient en pâmoison à la vue du défilé des dragons, et ne se possédaient pas d'enthousiasme pour ces beaux Français. Si Pie IX fût entré sans cérémonie, on serait maintenant bien froid à son égard. Ce qui contribua dans les premiers temps à entretenir l'éloignement de la population pour notre armée, ce fut notre manière simple, sans façon, modérée, qui est toujours prise pour de la faiblesse ou de l'imbécillité. Prétendre se faire aimer en Italie par la bonté et le soin sérieux du peuple, c'est bien mal connaître ce pays. Si cette canaille vous voit ainsi timide et modéré, elle vous méprisera, et préférera un maître qui lui donne des coups de botte, mais qui ait de la *fantasia*. Les bonnes grâces de la populace s'acquièrent comme celles des dames, non par la timidité, mais par le sentiment qu'on leur imprime de la force. Ce que la faiblesse veut, c'est un maître. Les hommes n'admirent et n'*aiment* que ceux qui les ont le plus maltraités (Napoléon, etc.), comme Grisélidis reconnaît son mari quand il l'a battue. Pendant qu'on adore ici le pape, notre président se fait huer à Saint-Mandé. Si au lieu d'être un pauvre sire, un ridicule soupirant à l'empire, il avait l'épée, l'état-major, les victoires de feu son oncle, cela n'arriverait pas. Les aristocrates savent bien ce qu'ils font, quand ils entretiennent à leur profit cette ménagerie de bêtes sauvages, pour les lâcher au besoin ; ils savent très bien que la canaille est leur machine. Mais qu'ils y prennent garde : il est dangereux de jouer avec certaines bêtes : elles se tournent parfois contre ceux qui les ont éduquées. C'est un très mauvais jeu que celui-là.

Par toutes les voies, j'en reviens à ma formule : Pendant qu'il y aura des barbares, défendre énergiquement la société contre eux ; mais travailler incessamment à ce qu'il n'y ait plus de barbares. La société ne sera assurée, la civi-

lisation moderne ne sera inébranlable, que quand on y aura incorporé ces hordes qui semblent ne chercher qu'à la renverser, mais qui au fond ne demandent qu'à y entrer. Rome périt parce qu'elle n'eut ni le temps ni la puissance d'opérer cette œuvre d'assimilation, de rendre romains les barbares du iv<sup>e</sup> et v<sup>e</sup> siècle, comme elle avait eu la force de rendre romaines la Gaule, l'Espagne, etc. Ma conviction est que la civilisation moderne est assez forte pour cela, qu'elle le fait sans s'en douter et peu à peu, et que l'œuvre s'accomplira continuellement, sans avoir besoin d'une transition par la barbarie. Quant à ceux qui prétendent maintenir perpétuellement en face d'eux des barbares, en les domptant sans cesse, leur système est aussi absurde que celui de ces empereurs qui croyaient tout sauver en fortifiant les villes frontières, et en maintenant les peuplades envahissantes derrière le Rhin et le Danube. N'est-il pas évident qu'à force d'être battus ils finiront par triompher et miner les digues ? Et je comprends très bien pourtant que les hommes admirables de la génération qui nous a précédés, M. Thiers par exemple, qui en est le vrai représentant, ne comprendront jamais cela.

Mon départ de Rome, chère amie, est décidément fixé à samedi prochain, 20 avril. Je me suis décidé pour les *vetturini*. Nous serons une vraie caravane pour Bologne ; je m'arrêterai à Fænza, où il y a un service régulier pour Ravenne. Cette manière de voyager est bien longue, mais peu coûteuse et peu fatigante : on ne voyage que de jour, on s'arrête aux points intéressants, à la cascade de Terni, à Lorette, à Ancône, etc., on jouit du pays. Pour ce long trajet, on ne me demande que cinquante francs, y compris tous les frais d'hôtel. En supposant qu'il faille ajouter quelque chose pour plus de confortable, il n'y aurait rien d'exorbitant. J'ai cherché de toute manière à organiser un itinéraire par Assise et Pérouse, point d'un si haut intérêt pour l'histoire de l'art et du développement italiens : il m'a été impossible de combiner un plan satisfaisant. La saison est excellente : la végétation, restée jusqu'ici un peu en retard, est maintenant dans sa première verdure. Il m'eût été trop pénible de parcourir en poste et de nuit ces

sites charmants de l'Apennin. Au-delà de Bologne et en Lombardie, je reprendrai les voies expéditives.

Avec quel empressement, ma chère amie, j'attends la lettre que je trouverai de toi à Venise, et qui décidera de notre prochaine réunion ! Je ne puis que te répéter mes plus instantes supplications, et te prier de penser à moi plus qu'à toi-même. Quelle que soit l'opinion du médecin, ma chère amie, reviens-nous, et que la joie de notre prochain retour ne soit pas troublée par la pensée qu'il a pour cause un dérangement grave de ta santé. N'est-il pas assez démontré que l'hiver t'est funeste en ces climats, et quelle cruelle imprudence de répéter toujours cette meurtrière expérience ! Adieu, excellente sœur ; cette fois j'ai confiance, je ne sais trop pourquoi, que le jour est proche. Aime-moi toujours, et continue de me le dire.

Ton ami et frère,

E. RENAN

211

HENRIETTE RENAN A ERNEST RENAN

*M. Renan, à Venise, poste restante (par Vienne)*

Varsovie, 21 avril 1850

J'ai eu la bonne pensée de devancer ta recommandation, très cher Ernest, je t'ai déjà écrit à Venise. Dans le doute, j'ai même employé deux moyens : j'ai adressé une lettre au consulat, et l'autre *poste restante*. J'espère que tu les recevras toutes deux, que tu les auras même avant diverses autres missives que j'ai adressées précédemment à M. Daremberg et qui étaient écrites au milieu de vives et graves souffrances. Je te répète, cher ami, qu'en ce moment je suis mieux, infiniment mieux, tout à fait en voie de guérison ; mais depuis ma lettre numéro 8, adressée à Rome, j'ai été dans un bien triste état. Dans les jours qui suivirent celui où je te l'adressai, le mal de gorge dont j'étais atteinte fit de grands progrès ; j'arrivai à ne respirer



qu'avec douleur, et à ne pouvoir prononcer un seul mot sans les plus vives souffrances. Et j'étais toujours dans le désert de Clemensow, avec une température de quinze degrés au-dessous de zéro; impossible de me procurer du secours, impossible de partir ! Le 3 avril, le temps s'adoucit un peu; je déclarai que je voulais partir tout de suite pour Varsovie, afin d'avoir au moins l'avis d'un médecin. J'eus à vaincre beaucoup d'obstacles; mais je pensai à notre mère, à toi, mon cher Ernest, je ne fléchis point et je partis le 4. J'arrivai très fatiguée, mais contente de m'être rapprochée des miens, d'avoir enfin l'avis d'un homme éclairé, m'inspirant toute confiance. Dès que le médecin que je venais chercher de soixante lieues eut visité ma gorge, il me dit que ce mal, causé par le froid, était déjà passé à l'état chronique; que c'était grave, qu'il fallait y apporter de grands soins, mais qu'il avait pourtant tout espoir de guérison, à l'aide des beaux jours qui commençaient enfin à paraître. Il ajouta qu'après une pareille secousse, lors même que dans quelques semaines il me verrait guérie, il ne pensait pas que je dusse m'exposer à passer un nouvel hiver en Pologne. Bien plus, hélas ! mon bon frère, et c'est ici le point le plus douloureux de tout ce qui me frappe, il ne croit pas que pour le premier hiver le climat de Paris puisse me suffire, il voudrait au moins le Midi de la France. « Ce mal, me dit-il, est de ceux qui reviennent, lorsque les conditions nuisibles se représentent. Pendant une année, vous aurez à prendre les plus grandes précautions contre le froid et l'humidité. Si vous passez un hiver sans accident, habitez ensuite tel point de la France que vous voudrez, mais pour le premier hiver je dois vous conseiller le Midi. » Il s'est formellement opposé à un voyage immédiat; il ne veut pas que je me mette en route avant juin, ni que je reste ici après août. Ainsi, cher ami, comme je te l'écrivais il y a deux ou trois jours, finis en paix ton voyage; nous nous entendrons ensuite pour le mien. Non seulement il ne m'est pas possible d'aller te rejoindre maintenant, mais la route par Vienne ou Venise serait pour moi trop longue et trop dispendieuse. Dans ma lettre adressée poste restante à Venise, je te dis qu'il n'est pas impossible que mon entourage



aille passer l'hiver en Italie ; ceci est bien vague, mon Ernest, et j'ai bien peu à y compter.

Donc, très cher ami, si l'on ne me parle point de ce voyage d'Italie, je partirai pour la France dans le courant de l'été, au plus tard dans le mois d'août. Le comte m'a promis de me faire conduire chez sa fille aînée (près de Posen), le mari de celle-ci m'accompagnera jusqu'à Berlin ; si je suis bien, je ferai seule le reste du voyage ; si je continuais à être malade, je te demanderais de venir me chercher jusqu'à cette dernière ville, mais tout me permet d'espérer que ce ne sera pas nécessaire.

En ce moment, je suis hors de tout danger. Je n'ai plus du tout de fièvre ; j'ai retrouvé le sommeil et de l'appétit ; je ne suis plus faible ; quand le temps est beau, je sors dans le jardin, au soleil, et je m'en trouve bien : en un mot, mon bon frère, la main sur la conscience, je t'affirme que tu n'as pas à t'inquiéter. Pour l'avenir, nous prendrons si bien nos mesures que nous empêcherons, je l'espère, ce mal de revenir ; quand je serai près de toi, cher ami, il me semble qu'aucun mal ne pourra plus m'atteindre. Ah ! si je pouvais me passer de ce séjour dans le Midi ! — Quant à rester ici un nouvel hiver, sois certain, cher Ernest, que je n'y songe aucunement. Écris-moi à Venise.

22 avril. — Involontairement, j'ai manqué le courrier d'hier, mon ami ; mais je n'en espère pas moins que ma lettre te précédera à Venise. On vient de me faire une nouvelle cautérisation de la gorge, et je l'ai bien supportée, mon bon Ernest ; sois donc tranquille, je t'en supplie. Le médecin a été content de l'état où il a trouvé cette malheureuse gorge. Les boursoufflements sont beaucoup moins grands, et surtout ne menacent plus de s'étendre jusqu'au larynx. Du courage donc, mon bon frère ! je verrai peut-être bientôt un terme heureux à ces souffrances. — Je reçois à l'instant une lettre de notre frère. L'excellent ami m'offre de venir me chercher à Berlin, si je veux partir avant que tu puisses te rendre dans cette ville ; je lui ai déjà écrit que je ne dois pas voyager avant le mois de juin, que je pourrai même attendre un peu plus tard, qu'à cette époque je serai probablement assez bien rétablie pour

faire seule le voyage, mais que dans tous les cas je puis t'attendre, cher ami, et que je lui demande par conséquent de ne point quitter ses affaires. Je te répète, mon bon frère, que si je ne suis pas plus souffrante, je puis très bien faire seule le voyage de Berlin à Paris. — Avec les plus vives instances, très cher ami, je te demande que ce qui me frappe ne change en rien tes vues ou tes projets. J'ai foi en ton avenir : que j'en sois ou non témoin, c'est aujourd'hui tout pour moi. Je te supplie donc de toute mon âme de n'y porter aucune atteinte à ma considération ; ce serait me causer la plus vive des douleurs. — Accepte la nouvelle mission que M. Daremberg arrange ; je désire de tout cœur que ce projet réussisse. Si Dieu prolonge mes jours, comme tout me permet de l'espérer, je passerai ce temps près de notre mère. — O mon Ernest, comprends-tu avec quelle vivacité je tends vers toi, avec quel cœur je désire te revoir ? Depuis que tu te rapproches de Venise, il me semble que je suis moins seule sur cette froide terre ; te sentir moins loin m'est déjà une joie. Cher, cher ami, en toi sont désormais toutes les miennes ; que suis-je encore par moi-même ? A toi de cœur, mon cher Ernest ; à toi de toute mon âme.

H. R.

212

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M. le comte André Zamoycki, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

Bologne, 8 mai 1850

Je suis à Bologne depuis quelques heures, chère Henriette, tout absorbé par le nombreux courrier de douze lettres que j'y trouve poste restante, et surtout par celles qui te concernent, et dont les premières m'ont causé une indicible impression d'effroi. Et d'abord j'en trouve une de notre frère qui m'annonce que sous les dates du 1, du 2 et du 3 avril, il recevait de toi sur ta santé les nouvelles les plus

affligeantes. Un post-scriptum ultérieur m'annonce qu'à la date du 9 tu étais à Varsovie, et que tu lui mandais des nouvelles moins inquiétantes, avec l'assurance tant désirée et enfin définitive que la saison tempérée ne se passerait pas sans que tu nous eusses accordé ton retour. Notre frère, au commencement de sa lettre, semblait même disposé à partir pour te rejoindre à Berlin, résolution qui m'a glacé de terreur, par la gravité qu'elle supposait à ton mal. Il m'apprenait en post-scriptum que le médecin te dissuadait d'un voyage immédiat. — Une lettre de Daremberg du 20 avril m'apprend qu'il a reçu par l'intermédiaire de M<sup>lle</sup> Ulliac deux lettres de toi à mon adresse, qu'il me les a expédiées poste restante à Venise, craignant qu'elles ne pussent m'atteindre à Bologne, mais qu'il tenait à m'instruire immédiatement de ce qu'il tenait de M<sup>lle</sup> Ulliac. Suivaient des nouvelles trop conformes aux premières que me donnait notre frère, et qui m'ont causé, chère sœur, les mêmes angoisses. — Une lettre du 23 de Daremberg m'apprend qu'il a reçu une troisième lettre, qu'il m'a également expédiée à Venise. Il ajoutait, comme le post-scriptum de notre frère, qu'il croyait pouvoir me donner, d'après les indications de M<sup>lle</sup> Ulliac, des nouvelles plus rassurantes.

J'ai trouvé poste restante une lettre de maman qui était bien inquiète à ton sujet. Alain lui cachait les mauvaises nouvelles de ta santé.

Juge de mes angoisses, ma chère amie, en recevant de telles nouvelles, dont l'expression indirecte, et dont l'atténuation mal déguisée ajoutent à mes terreurs ! Une seule résolution était à prendre ; partir le plus tôt possible pour Venise, pour y lire tes propres lettres et attendre tes ordres. Cette résolution, je l'ai prise, Bologne et Ferrare n'auront de moi que quelques regards. O mon Henriette, qu'il m'est cruel de mener cette vie errante et indécise, au moment même où la fixité nous serait le plus nécessaire ! Mais enfin, voici qui est bien arrêté : Venise sera notre point fixe ; j'y attendrai tes instructions définitives, et tu m'y écriras jusqu'au jour *précis* que nous aurons déterminé.

Ainsi donc, ma bonne et douce amie, le grand point est arrêté, toute argumentation est désormais heureusement

inutile : tu rentreras avant l'automne, nous en avons ta promesse. Qui aurait dit que cette bienheureuse nouvelle, tant sollicitée, serait pour moi une cruelle peine, en raison du douloureux motif qui l'a déterminée ? Et pourtant telle était la situation pénible et toujours douteuse que nous créait cette incertitude qu'au milieu de l'irrémissible inquiétude que je ressens et qui me poursuivra jusqu'au jour où j'aurai sur ta santé des nouvelles positives, je ne puis nier qu'il ne s'y mêle un sentiment de joie et de sécurité. Le champ de nos délibérations est maintenant plus délimité. De Venise irai-je te rejoindre à Berlin ou à Breslau ? ou bien préféreras-tu attendre quelques mois, jusqu'à ton parfait rétablissement ? Sur ce point, je le répète, chère amie, tu n'as qu'à commander. J'ai toujours laissé cela à ton choix ; toi seule peux apprécier les raisons qui militent pour chacun de ces partis. Je me permettrai seulement de te faire observer que le premier parti serait le plus conforme à mes désirs, et que j'apprendrais avec une joie extrême que tu t'y es arrêtée — que ma mission officielle, avec son prolongement d'un mois, expire le 15 mai, c'est-à-dire dans quelques jours, et qu'à partir de ce moment je suis libre — que de Venise à Berlin la route est des plus faciles, et presque toute en voie de fer. A Breslau, j'ai une excellente connaissance, le savant Dr Henschel, médecin habile, intime de Daremberg. Turin et Milan n'ont pour moi qu'un intérêt secondaire, et j'y séjournerai, en toute hypothèse, peu de temps. Mes finances sont en bon état, ma première lettre de crédit me laisse encore une marge très considérable ; et en toute hypothèse, M. Vernes vient de m'en expédier une seconde de mille francs sur Venise, comme s'il avait deviné l'importante éventualité qui là peut m'accueillir. J'ai trouvé également ici poste restante la lettre officielle du ministère pour ma prolongation. Les réductions barbares du budget ont seules empêché de m'accorder davantage. On a pourtant laissé entendre à Daremberg qu'à mon retour on pourrait, si j'étais en déficit, m'accorder un dédommagement.

Ainsi donc, ma bien-aimée, voilà qui est bien entendu et très net, si les lettres que tu m'as déjà expédiées et qui



m'attendent à Venise, ne contiennent pas un ordre précis relativement au voyage qui devrait nous réunir, écris-moi immédiatement tes volontés à cet égard. J'attendrai *inmanquablement* ta réponse à Venise. Plaise à Dieu qu'elle soit celle que je désire !

10 heures du soir

Que je regrette, ma bien-aimée, de ne pas t'avoir écrit de Ravenne, comme j'en avais eu l'inclination ! Je t'aurais parlé le cœur tranquille et la tête calme du ravissant voyage que je viens de faire. Maintenant je n'en ai plus le courage. Toutes ces nouvelles m'ont bouleversé. Qu'il me suffise de te dire que cette portion la plus difficile et la seule périlleuse de mon voyage s'est accomplie de la manière la plus heureuse.

Un contretemps me força de prolonger mon séjour à Rome de deux ou trois jours, et me fit manquer l'occasion qui s'offrait à moi pour la Romagne. Je n'y perdis rien. Quelques jours après, je trouvai une société composée à souhait partant pour Florence par Pérouse : c'étaient des élèves de l'École française, et un professeur des Beaux-Arts à l'Université de Genève, homme des plus distingués. Je pris ma place parmi eux jusqu'à Pérouse, et je ne sais si dans tout mon voyage j'ai passé des jours plus agréables que ceux durant lesquels nous avons cheminé ensemble doucement et lentement, selon le vieux et classique système des *vetturini*, le seul vraiment avantageux en Italie. Les sites admirables de Narni, la superbe cascade de Terni, que notre Genevois lui-même reconnaissait supérieure par la beauté du dessin, sinon par la hauteur et la richesse des eaux, à toutes celles de la Suisse, les intéressants monuments de Spolète, de Foligno, les ravissantes campagnes du Clitumne, dont rien ne peut rendre la fraîcheur et la vie, nous ont fait passer des moments d'une joie ineffable, de ces joies qui ne s'effacent pas, et servent de parfum au reste de la vie. Mais que dire d'Assise ? J'ai donc vu Assise, après laquelle je soupirais tant, que je me résignais si péniblement à laisser à quelques lieues de moi. J'aime mieux



me taire que de te parler à demi de ce lieu incomparable, de ces trois basiliques superposées, de cette église de Sainte-Claire, de cinq ou six autres églises du style le plus original, de l'âpre solitude qui couronne la montagne, de cette ville étrange, plus curieuse encore que ses monuments, où l'on se croit en plein moyen âge, dont les maisons ont presque toutes quatre ou cinq cents ans, où des rues entières du style original le plus pur, maintenant abandonnées, présentent dans toute sa vérité, comme un cadavre momifié, la physionomie du passé. J'ai vu cette grande légende populaire tracée sur ces murs par le pinceau de Cimabue et de Giotto ; j'ai suivi à la trace ce second Christ du moyen âge, cet homme qui à mes yeux marque une période dans le christianisme, et qui faisait dire à Dante, interprète de l'enthousiasme de son siècle : « Ici est né un soleil, comme autrefois cet autre sortit du Gange. Que celui qui veut donner à ce lieu son véritable nom, ne l'appelle point Assise, mais qu'il l'appelle Orient ! » Il m'a fallu voir deux fois ce lieu admirable. Une première visite avec mes artistes ne m'avait pas satisfait. Revenant de Pérouse, j'ai laissé ma malle me devancer à Foligno, et quittant la voiture à Santa-Maria degli Angeli près de là, j'ai gravi à pied l'illustre montagne, ne portant avec moi que mes papiers toujours suspendus à mon cou, et lisant le onzième chant du *Paradis*, le poème de ce lieu :

*Intra Tupino et l'acqua che discende  
Del colle eletto dal beato Ubaldo  
Fertile costa d'alto monte pende  
Onde Perugia sente freddo e caldo.*

J'ai passé là un jour délicieux : on n'a rien vu en Italie, si on n'a pas vu Assise. Pérouse aussi m'a beaucoup appris. L'Ombrie est trop négligée : elle a sa physionomie à part, son développement original : plus artiste encore que la Toscane, elle n'a ni sa puissante activité ni sa tendance rationaliste. On ne peut, d'ailleurs, bien comprendre les origines de l'école romaine que là. Malheureusement cette belle région du développement italien a été indignement dépouillée, on retrouve à chaque pas la place d'un tableau

de Raphaël, du Pérugin, de l'Ingegno, enlevé par un pape, un cardinal ou par le traité de Tolentino. Heureux quand la trace ne s'en est pas perdue, comme cela est arrivé pour l'admirable *Sposalizio* du Pérugin ! Jamais je n'ai maudit plus cordialement le vandalisme de ces barbares qui croient suppléer à leur impuissance plastique en chargeant sur leurs fourgons les chefs-d'œuvre des vaincus. Combien il serait plus doux d'admirer à leur place, après un long voyage entrepris exprès pour eux, les chefs-d'œuvre de Raphaël ou de son maître, que de les trouver appliqués à la file contre un mur, à côté d'autres œuvres que le hasard seul leur a données pour compagnes, dans les salles presque toujours mal éclairées, au Louvre ou au Vatican ! Le musée est la dernière ressource à laquelle il faut recourir ; il indique déjà la décadence de l'art, l'époque où l'art cesse d'avoir un but réel et extérieur, où l'on fait un tableau pour faire un tableau, comme les rhéteurs font des discours pour le plaisir d'en faire.

De Foligno à Ancône, j'ai pris un nouveau *vetturino*. Le col Fiorito est admirable : l'Apennin est superbe en cet endroit. Les Marches sont la Béotie de l'Italie ; le contraste est frappant en sortant de l'Ombrie. La peinture des rues, si caractéristique de toutes les villes ombriennes, disparaît, les villes n'ont plus de physionomie, les légendes deviennent pesantes et n'inspirent plus l'art. A Saint-Nicolas de Tolentino, on croirait être dans une église de Naples. Lorette m'a souverainement déçu. Cette lourde et béotienne légende n'a rien inspiré. L'église est du plus détestable mauvais goût : en pensant la faire belle, ils l'ont faite riche. Ils auront beau faire : leur Santa-Casa ne sera jamais qu'un gros mensonge doré. Ce pays est charmant pourtant ; chaque colline est couronnée par une petite ville avec ses remparts, offrant les plus gracieux profils. Ancône a de beaux monuments byzantins et fait déjà pressentir Ravenne. D'Ancône à Ravenne, autre *vetturino* : on suit constamment l'Adriatique, dont les bords sont fort insignifiants. Pas un rocher, pas une grève, pas une vague un peu blanchissante, pas une baie ou un promontoire un peu caractérisé : toujours le bord monotone d'un étang. Oh ! en fait de mer,

rien ne vaut notre Océan. Sur ce point-là, je n'entends pas raison. A Pesaro, on commence à trouver l'influence des cours lettrées du *xv<sup>e</sup>* et du *xvi<sup>e</sup>* siècle, de ces petits princes, mélange bizarre du tyran et du civilisateur. Ici et à Urbin, les la Rovère, à Rimini, les Malatesta. L'église San Francesco de Rimini, bâtie par Pandolphe, ornée en guise de saints des divinités correspondant aux douze signes du zodiaque, et portant au-dessus de chaque autel le chiffre de Sigismond et de la belle et docte Iseult, est inappréciable. Nulle part le paganisme de cette époque ne s'est plus franchement exprimé. La route de Rimini à Ravenne, peu fréquentée, est fort curieuse : on voyage au milieu d'immenses lagunes ; à droite la célèbre Pineta forme un sombre et funèbre horizon, qui convient bien à cette ville sépulcrale. Ravenne était, après Assise, ma seconde fantaisie. Je l'ai satisfaite. Je ne crois pas qu'il y ait de ville au monde qui conserve aussi vive dans ses monuments la physionomie d'une époque. On se croit à Constantinople, au temps de Justinien ; on croit voir Placidie, Théodoric, Justinien, Théodora, dans ces précieuses mosaïques où ils vivent encore. J'ai trouvé là une charmante hospitalité, comme on n'en trouve que dans ces parages reculés. Une lettre qu'on m'avait donnée pour le marquis Cavalli, et dont je n'attendais que le banal effet de ces sortes de recommandations, m'a valu des attentions, des soins qu'on ne peut imaginer. Cet excellent homme est en possession de patronner tous les étrangers un peu distingués qui visitent ce pays. Il voulut tout d'abord me faire descendre chez lui, et j'ai vu ensuite qu'il eût été de meilleur goût d'accepter. Je dinai tous les jours chez lui à la place qu'occupait lord Byron, qui du reste, dit la chronique, y était attiré par d'autres charmes que par ceux du mari. Nous avons fait de charmantes excursions en voiture dans la Pineta et dans les environs si curieux de Ravenne. Tout cela m'a bien attardé ; j'y suis resté cinq jours. La bibliothèque m'a beaucoup fourni, et puis j'avoue que j'avais besoin de me restaurer un peu. Je me suis oublié à causer, adieu, chère amie.

ERNEST RENAN A ALAIN RENAN

Bologne, 10 mai 1850

Mon cher ami,

J'ai trouvé poste restante à Bologne la lettre où tu m'informes des tristes nouvelles que tu as reçues de notre sœur. Avant de quitter Rome, j'avais reçu d'elle une lettre datée de Clemensow, où elle me parlait déjà de cette affection à la gorge, mais non à beaucoup près d'une manière aussi inquiétante. Elle m'annonçait également l'intention dès son arrivée à Varsovie de consulter un médecin consciencieux, et de s'en remettre exclusivement à lui sur la question du retour. Dès lors, cher ami, j'avais considéré cette question comme décidée, et regardé comme certain le retour de notre sœur avant l'automne prochain. Ta lettre m'a appris que je ne m'étais point trompé; mais plutôt à Dieu que ce retour fût amené par un moins douloureux motif! Les nouvelles plus consolantes que tu as ensuite reçues me rassurent un peu. J'ai reçu du reste par M<sup>lle</sup> Ulliac des nouvelles identiques à celles que tu me mandes, les premières très inquiétantes et parlant d'un retour immédiat; les secondes plus rassurantes, et promettant seulement le retour avant l'hiver prochain. Plusieurs lettres de notre amie m'attendent à Venise poste restante. J'y serai dans les premiers jours de la semaine prochaine. J'ai du reste écrit immédiatement à notre amie pour lui répéter ce que je lui avais déjà dit de Rome, que j'attendais ses ordres à Venise, et qu'elle n'avait qu'un mot à dire pour me voir arriver à Berlin. Je ne comprends pas comment Henriette a pu te demander un tel voyage, qui eût pu être si préjudiciable à tes affaires. Il est probable que, quand elle t'a écrit cela, elle ne savait pas encore que je passerais par Venise. Si notre amie se rétablit promptement et qu'elle puisse prendre son temps pour le retour, je ne vois pas de



nécessité à entreprendre ce long voyage. Car de Berlin à Paris la ligne de fer n'est pas interrompue. Arrivée à Berlin elle est chez nous, et ce n'est pas sur cette partie de son voyage, mais bien de Varsovie à Berlin qu'elle aurait besoin d'être accompagnée. Tu sais sans doute que le comte avait pris antérieurement avec elle des engagements à cet égard. Quant au voyage de Berlin, il n'aurait d'autre avantage que de nous réunir quelques heures plus tôt. En tout cas, je me conformerai absolument au désir de notre sœur qui me sera manifesté à Venise.

Quelque pénible qu'il m'ait été d'apprendre cette nouvelle atteinte qu'a subie la santé de notre amie, j'éprouve une joie réelle de voir enfin définitivement résolue la grande question qui depuis si longtemps nous tenait tous en suspens, et mettait dans nos relations réciproques avec notre sœur tant d'indécisions. Mon avis invariable avait toujours été qu'Henriette revînt cette année avant l'hiver. Bien que ses dix années ne finissent qu'au mois de janvier, comme le voyage est absolument impossible à cette époque, elle se trouvait dans la nécessité d'avancer ou de reculer le terme convenu. Il n'y avait plus de raison pour le reculer que pour l'avancer, et le comte ne pouvait raisonnablement pour deux ou trois mois de plus exiger de notre amie un sacrifice aussi rigoureux que celui de passer un hiver de plus dans ce climat meurtrier. Ma seule peine est qu'il ait fallu une circonstance aussi douloureuse pour décider notre sœur au retour. J'espère bien toutefois que des soins assidus et un climat meilleur la rétabliront complètement et effaceront la trace de ses longues fatigues.

Si notre sœur ne m'appelle point à Berlin, je reviendrai de Venise par Milan et Turin. Mon voyage se continue fort heureusement et fort agréablement. Le difficile est fait ; je trouve maintenant partout sur mon chemin des services réguliers et des routes sûres. J'avoue que si c'était à recommencer, je ne referais pas cette route de Rome à Bologne par la Légation. Mais maintenant qu'elle est faite, je m'en réjouis ; car cette ligne est peu suivie et m'a offert des points du plus haut intérêt.

Assure la chère Fanny de ma plus vive affection, et



embrasse le cher petit neveu et la chère petite nièce.  
Compte toujours cher ami, sur ma vive et sincère amitié.  
Ton frère tout dévoué

214

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

Venise, 17 mai 1850

Avec quelles émotions diverses, ma chère amie, j'ai parcouru la triste chronologie de tes souffrances, telle que me l'ont apprise les nombreuses lettres de toi que j'ai trouvées ici ! Les nouvelles indirectes que j'avais trouvées à Bologne ne m'avaient pas fait supposer à ton mal une telle gravité. Quelques expressions de tes lettres m'ont fait frissonner, ma bonte amie. Mon Dieu ! ne te disais-je pas bien qu'en prolongeant ton séjour sous ce climat déplorable, tu nous préparais de terribles angoisses ? Je ne puis croire, ma chère Henriette, que tu cherches à me rassurer au-delà de ce qui est la pure vérité sur les progrès de ton rétablissement. Ce serait là un jeu bien cruel, une faute contre laquelle la droiture de ton jugement me rassure. Je n'ai pu lire pourtant sans une vive peine que tu avais écrit à M. Daremberg de ne pas m'envoyer tes premières lettres, où tu me disais la vérité. Est-il possible qu'après nous être tant de fois promis la plus parfaite franchise, tu aies pu concevoir une telle idée ? Combien d'ailleurs, ma chère amie, les consolantes nouvelles que tu me fais parvenir sous les dates plus récentes laissent encore de place à l'inquiétude ! Je vois bien que de longtemps nous ne pouvons espérer une parfaite sécurité. Je ne puis te dire toute la tristesse que cela met dans mon âme. Voilà tous mes plans, voilà tout mon idéal gâtés ! Le conseil qui t'est donné, de passer l'hiver prochain dans les contrées méridionales ne m'attriste, chère Henriette, que par la gravité même qu'il suppose à ton mal, et les craintes qu'il me laisse sur sa réapparition. Moi-même j'avais souvent pensé que quelques mois passés sous ce beau soleil, au sortir des tristes et ingrates régions que tu as trop long-

temps habitées, te seraient bien salutaires. Qui sait, ma chère amie, si pour accomplir ce projet devenu nécessaire, il faudra nous séparer ? Je ne te verrais qu'avec une peine extrême partir seule pour un pays où tu devrais vivre sans relation aucune. L'année prochaine passée en province n'aurait pour moi nul inconvénient ; tu le verrais si je t'exposais en détail mon plan de travail. Or je crois bien que j'obtiendrais, si je le demandais, une suppléance dans une faculté du Midi, à Aix par exemple, ou à Toulouse. Un autre séjour en Italie ne serait pas non plus chose impossible. Enfin, chère sœur, je me berce de l'espérance que l'exécution du conseil de ton médecin ne nous imposera pas de séparation. Ne me parle plus, je t'en supplie, de nuire à mon avenir, de t'imposer à ma jeunesse (grand Dieu ! tu es donc décidée à me faire de la peine avec de telles paroles), et autres choses de cette sorte qui m'attristent toujours quand je les trouve sous ta plume. Quoi, elle a pu penser cela, cette idée a pu lui venir ! Notre nouvelle mission est toujours indéterminée surtout quant à l'époque. Les réductions absurdes des économes de l'Assemblée sur notre pauvre petit budget la rendront peut-être moins facile que nous n'avions pensé d'abord. Daremberg a d'ailleurs été l'objet à l'Académie de médecine de taquineries mesquines, dont il a, du reste, très honorablement triomphé. J'ai toujours été frappé du caractère de coterie et de niais commérage du monde médical. C'est un guépier, où je plains bien mon pauvre ami d'être engagé. Nous avons du reste indiqué au ministre une foule de *postulata*, pour lesquels il serait bon de passer encore un hiver à Rome ou à Florence. Si Daremberg ne pouvait venir, un seul suffirait. Je t'avoue, chère amie, que je ne vois pas pourquoi tu préférerais le Midi de la France à l'Italie, dans l'hypothèse même où tu devrais être seule. La vie n'est pas plus chère en ce pays, tu n'y serais plus éloignée de nous que de deux ou trois jours, et quel charme de plus n'y trouverais-tu pas ! Florence serait un séjour charmant, un peu cher peut-être. Naples de même, et puis je ne voudrais pas te voir seule au milieu de ces barbares. Mais Rome ! La vie y est à un prix très modéré : cette ville est toute française ; tu y

trouverais la plus excellente société, société exactement telle qu'il te la faudrait ; enfin tu y serais en pleine France. Le docteur Lacauchie, chirurgien en chef de l'armée, qui nous a rendu de vrais services d'ami, vient de m'écrire à Bologne qu'il a reçu avis du ministère que ses fonctions en cette ville seraient prolongées indéfiniment. Sa grande habileté médicale serait pour moi une sécurité. C'est d'ailleurs un homme d'une délicatesse d'esprit vraiment rare. Montpellier, ma chère, est une ville bien triste. La proximité des lagunes de Cette, sa situation dans une plaine basse, au niveau de la mer (quoique semble dire son nom, assez trompeur), y donnent à l'atmosphère la qualité nuisible qu'on te conseille précisément d'éviter. Sa vieille réputation de salubrité nous parut un mythe, à Daremberg et à moi. Nous en parlâmes à quelques professeurs de la faculté, qui nous répondirent en riant qu'il ne fallait pas détruire l'aurole de la vieille faculté, mais que la renommée seule de cette grande école avait fait considérer cette ville comme la ville de la santé par excellence. Montpellier est d'ailleurs le chef-d'œuvre de nos villes françaises sans caractère : pas un monument, des maisons parfaitement blanches, une insipide promenade, une campagne qui n'est à perte de vue qu'une monotone plantation d'oliviers. J'y ai trouvé des hommes de la plus haute distinction, dignes de Paris : mais le fanatisme du parti légitimiste religieux m'y a paru extrême. Figure-toi bien ce qu'est le Midi à cet égard, rappelle-toi Nîmes, Toulouse, 1815, Avignon. Je crois vraiment, ma chère amie, que tu devras préférer l'Italie, à moins que nous trouvions moyen de combiner ensemble quelque chose pour le Midi. Nous avons heureusement le temps de causer de ceci. Je dis causer, car nous nous serons embrassés avant ce temps-là.

Voilà ce qui me semble un rêve, voilà ce qui m'enchanté, me transporte, me fait par moment oublier le douloureux motif qui va nous procurer tant de bonheur. Dans *deux mois*, nous serons réunis. Oui, deux mois, puisqu'en août, m'assures-tu, ce serait déjà trop tard. Tout à l'heure, en contemplant cette ravissante place Saint-Marc, et cette Piazzetta, qui, vue du bord du grand canal, est bien vrai-

ment, je crois, la perle des choses humaines, cette idée m'est venue. Saint-Marc alors m'a semblé incomparable, et j'ai cru vraiment faire un rêve des *Mille et une nuits*. Ah ! que je comprends bien maintenant tout ce que tu me disais de Venise ! Oui, c'est une ville sans pareille ; je ne sais si aucune autre se fait tant aimer. Rien n'égale pourtant l'épouvantable tristesse et le deuil qui, en ce moment, pèsent sur cette noble et héroïque cité. Toute la partie du côté de la terre, où l'on aborde, n'est qu'un tas de ruines. Ces canaux déserts, où notre gondole seule circulait, ces maisons abandonnées, d'où ne descend aucun bruit, aucun signe de vie, me firent d'abord une impression funèbre que ni Pérouse, ni Assise, ni Ravenne, ni Ferrare, que j'avais prises tour à tour pour l'idéal d'une ville abandonnée, n'avaient produite en moi. A Saint-Marc, j'ai retrouvé la vie, et ce style énergique et prononcé qu'on ne rencontre qu'en Lombardie et dans les Romagnes, et qui contraste si singulièrement avec le type italien pur des contrées plus méridionales. Quelque chose vit encore dans ces ruines. Ma vue donne sur le grand canal ; le ciel est adorable ; les cloches de Saint-Marc sonnent à toute volée, et leur son se prolonge au loin sur les eaux. Plût à Dieu qu'il pût arriver jusqu'à toi ! Cela te guérirait, je crois. Quant à l'Adriatique, je suis définitivement irréconciliable avec elle, et en dépit du Bucentaure, je ne consentirai jamais à l'épouser. Elle n'est pas claire comme notre mer de Bretagne ; elle est boueuse ; ce bord de terre est insupportable. A la lettre, depuis Ancône, je n'ai pas trouvé un rocher. Et ces fleuves de boue, qui arrivent tous à la mer, sous forme de canaux, avec des parapets et des écluses, font pitié vraiment, quand on les compare à nos beaux estuaires, à l'embouchure de la rivière de Saint-Malo, de Tréguier, etc. Si nos côtes de Bretagne étaient bien éclairées, ce serait la plus belle chose du monde.

J'attendrai encore la réponse à cette lettre, chère Henriette ; ainsi écris-moi dès que tu l'auras reçue. Je te répète encore que je suis prêt à partir le lendemain du jour que tu m'indiqueras. Si tes souffrances s'aggravaient, je ne puis croire qu'il me fût impossible de pénétrer jusqu'à Varsovie.

C'est là et en ce moment que je voudrais te rejoindre. Est-ce tout à fait impossible ? Toujours au moins compte sur mon inaltérable tendresse.

E. R.

215

HENRIETTE RENAN À ERNEST RENAN

*M. Renan, à Vérone, État Lombard-Vénitien, Italie (poste restante).*

Varsovie, 4 juin 1850

Achève en paix ton voyage, mon Ernest bien-aimé ; rien ne m'oblige, je te l'assure, à hâter le moment de mon retour. Suivant tes désirs, j'ai posé à mon médecin la question que renfermait ta dernière lettre : lequel vaut le mieux, au point de vue de ma santé, ou partir immédiatement, ou attendre quelques semaines, deux mois au plus ? Il n'a pas hésité à me répondre : « Mieux vaut attendre ! » Ses raisons ont été : que l'amélioration obtenue, amélioration réelle, quoique très lente, conseillait hautement de poursuivre le traitement qui l'a fait naître ; que le voyage pourrait nuire à ce mieux encore chancelant et sujet à s'ébranler ; qu'il ne voit pour moi aucun inconvénient à attendre jusqu'au commencement d'août, que la température est ici, jusqu'à cette époque, la même que celle de Paris ; que l'agitation, la fatigue du voyage, dans ce moment, pourraient amener quelque fâcheuse complication ; que recommencer divers traitements est toujours chose mauvaise, et qu'il serait difficile à un autre médecin d'apprécier exactement mon mal en ne le voyant que dans l'état actuel ; qu'il ne peut certainement point me promettre d'être guéri avant six semaines, mais qu'il a tout lieu d'espérer une marche ascendante dans le mieux qui se fait sentir, et par conséquent des chances meilleures pour le voyage. « Prenez du repos, a-t-il ajouté en se résumant ; attendez : je ne vois, heureusement, rien qui nécessite votre retour avant le mois d'août,



et je trouve, sur tous les points, que vous pouvez, que vous devez gagner à attendre. » Il m'a trouvé aujourd'hui meilleur visage (je n'ai jamais été très défectueuse), et je m'aperçois moi-même que depuis quelques jours je reprends une mine de plus en plus rassurante. Sachons donc attendre, bon et si cher ami, n'exposons à aucun hasard ce petit mieux si péniblement obtenu et encore peu consolidé. Ne t'inquiète point, je t'en supplie : mon mal n'avance pas vite dans la voie d'amélioration où il est entré, mais il s'y maintient, malgré quelques retours de souffrance, malgré l'irritation qui existe encore dans l'organe attaqué. Le matin, après le repos de la nuit, je suis toujours dans une situation très calme, sans douleurs ni tiraillements ; c'est dans la journée, vers midi, une ou deux heures, lorsque j'ai dû forcément prononcer quelques phrases, que la souffrance se fait de nouveau sentir. L'aspect de ma gorge est infiniment meilleur ; ce n'est que la douleur que j'éprouve en parlant, même en n'élevant point la voix et en ne prononçant que quelques syllabes, ce n'est que cette douleur tenace qui prouve que tout n'est pas fini, qu'il me reste encore et que je conserverai longtemps des traces de cette irritation cruelle. Après tout, mon Ernest, il n'en saurait être autrement ; dès le premier jour, le médecin m'a dit que ceci serait très long, que je serais très heureuse si je n'en avais que pour plusieurs mois. Je te le demande en grâce, mon bon frère, calme un peu les craintes de ton excellent cœur, retourne à Paris, finis tes affaires avec quelque repos d'esprit, tu viendras ensuite me rejoindre à Berlin, soit à la fin de juillet, soit au commencement d'août, suivant le temps et les circonstances. Ne te tourmente pas, je t'en conjure ; le seul mauvais symptôme que je conserve, c'est l'impossibilité de parler, ou plutôt la douleur que j'éprouve en prononçant toute parole, car je n'ai pas du tout la voix couverte. Sur tous les autres points, le mieux est arrivé presque au bien. Je n'ai plus dans la gorge ces lésions qui m'ont fait tant souffrir, et d'où s'échappait le sang que j'ai craché ; ma langue, qui était horrible, redevient ce qu'elle doit être, [elle] a tous les jours meilleur aspect. Je n'ai plus de fièvre, d'insomnies, et je ne retrouve que rarement de ces

heures d'accablement général qui m'ont tant fatiguée. Je t'assure, mon Ernest, que je suis en bonne voie, qu'en totalité je me trouve beaucoup mieux, et que si j'attends, ce n'est que pour consolider ce mieux avant de me mettre en voyage. Tranquillise-toi donc, je t'en supplie; je te dis la vérité entière et je t'assure que maintenant cette vérité n'a plus rien d'effrayant.

Il paraît, cher ami, que les courriers sont plus longtemps à venir de Venise à Varsovie qu'à faire la même route en sens contraire : je n'ai reçu qu'hier soir ta deuxième lettre de Venise; auras-tu reçu avant de partir pour Padoue ma réponse à la première ? Je te l'ai adressée le 28 mai. En même temps que ta lettre, j'ai reçu hier de M<sup>lle</sup> Ulliac des nouvelles qui m'ont fait beaucoup de peine. Sa pauvre mère est très malade, alitée depuis vingt-sept jours. Juge de la douleur de sa fille ! Au moment où elle m'écrivait, il y avait un petit mieux ; mais ce terrible chiffre de quatre-vingts ans est une complication bien alarmante. Le moment de la perte de sa mère sera horrible pour M<sup>lle</sup> Ulliac ; ah ! puisse-t-il être encore différé ! — Je n'ai pas de fraîches nouvelles de Saint-Malo ; cependant j'espère que tout le monde y est bien. — Au revoir, mon Ernest ! mon cœur bat de la plus vive joie en sentant que ce mot a désormais pour synonyme à *bientôt* !

H. R.

[Sur un billet séparé.]

Pour calmer tes terreurs et pour me conformer à ce que tu désires, je t'écirai de huit en huit jours à Milan et à Turin ; mais je t'assure que cela n'est point nécessité par ma situation, en laquelle huit jours n'amènent pas grand changement. — Ah ! que tu as bon goût d'aimer Venise ! qu'elle m'a aussi charmée ! Ne dis pas trop adieu à l'Italie ; nous la reverrons peut-être ensemble.

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

Padoue, 5 juin 1850

Je suis bien inquiet, ma chère amie, du long retard que ta réponse à ma première lettre de Venise met à me parvenir. D'après mes calculs, il y a longtemps que j'aurais dû l'avoir reçue. Comme à Padoue, je serai aussi bien qu'à Venise en position pour obéir à tes ordres, j'ai pris le parti de m'y rendre, et voilà déjà près de deux jours que j'habite cette docte ville. J'ai pris les précautions les plus rigoureuses pour que toutes les lettres qui m'arriveront à Venise m'y soient envoyées. J'ai éprouvé quelque regret après t'avoir écrit ma dernière lettre. J'ai craint que tu ne visses dans le souhait tout naturel d'être réuni à toi le plus tôt possible un désir de ma part auquel tu ne voulusses condescendre au préjudice de ta santé. Je ne sais si je t'ai dit assez fortement que la prédilection que j'ai pour notre réunion immédiate ne doit tenir en aucune manière devant la considération de ta santé. Quelquefois j'ai craint de te voir sacrifier cet intérêt capital à une prétendue économie (que je ne crois pas réelle) et à l'appréhension plus mal fondée encore de me causer un double dérangement. Tout cela m'a un peu inquiété, et, quelque désir que j'éprouve de te revoir le plus tôt possible, j'ai craint d'avoir sacrifié à ce désir un intérêt plus sérieux. Mais je me fie à la rectitude de ton jugement, qui aura su sans doute donner la prépondérance aux motifs qui la méritent. Je recevrai sans doute ta lettre à Padoue; et si tu me rappelais, ô bonheur ! en une heure je serais de nouveau à Venise, et six heures après à Trieste.

Notre prochaine réunion, chère amie, absorbe toutes mes pensées. C'est un rêve pour moi, mais le plus doux des rêves. Dans quelques semaines, excellente sœur, dans quelques semaines, y penses-tu ? Pourquoi cependant ta lettre ne m'est-elle pas parvenue ? Cela m'inquiète ; car

enfin il me semble que si tu avais été bien, tu m'aurais répondu tout de suite. Écris-moi souvent et partout ; je voudrais trouver ma route semée de tes lettres. Écris désormais à Milan et Turin ; aussi court que tu voudras, ce que tu pourras sans te fatiguer, quelques lignes au moins. Padoue est une triste ville, sans distinction intellectuelle. Que Bologne lui est supérieure ! Là j'ai trouvé sans contredit les esprits les plus distingués de l'Italie. Ici le béotisme est grand. L'Université est dans une déplorable décadence. Mais je trouve beaucoup de complaisance et d'égards. Saint-Antoine ne me plaît pas. Cet entassement de coupoles et de minarets n'a ni caractère ni unité ; et puis cette légende est lourde comme un pavé. Saint Antoine fait, dit-on, trente miracles régulièrement par jour ; cela se peut, mais encore faudrait-il que ces miracles fussent un peu bien imaginés ; au contraire, jamais il n'y en eut de plus mauvais style ni de plus pauvre invention. Que l'art est déjà inférieur dans ce pays, quand on se rappelle la Toscane, l'Ombrie !... Venise est certainement un point incomparable : l'art y est pourtant bien moins pur qu'à Pise, Florence, Pérouse, Assise. Ce sont des marins ingénieux qui ont vu Sainte-Sophie, qui volent çà et là une colonne grecque, un bas-relief antique, et entassant tout cela, plaquant les morceaux contre les morceaux, font Saint-Marc. Combien il y a là moins de spontanéité que dans cet art si pur, si harmonieux, qui s'épanouit de lui-même sur les bords de l'Arno ! Et cette école vénitienne... Comment aimer ce réalisme si cru, ces têtes si vulgaires du Titien, si laides du Tintoret, après le ravissant idéal des écoles toscane et pérugine, après la suave et correcte beauté de l'école bolonaise ? En revanche, les souvenirs scientifiques et philosophiques se retrouvent ici à chaque pas, et ont pour moi le plus vif intérêt.

Adieu, ma bien-aimée ; écris-moi, écris-moi, et continue de m'aimer,

Ton ami, et ton frère,

E. RENAN

J'ai de bonnes nouvelles de Saint-Malo. Maman est enchantée de ton retour. Mais, mon Dieu, pourquoi tardes-tu si longtemps à m'écrire ?

217

HENRIETTE RENAN A ERNËST RENAN

*M. Renan, à Milan, Lombardie (poste restante)*

Varsovie, 11 juin 1850

Je viens accomplir ma promesse de t'écrire, très cher Ernest, quoique j'aie bien peu de changements à t'annoncer dans ma situation de malade. Toujours ma gorge paraît mieux à l'œil, et ce matin, en la considérant, le médecin pouvait me dire qu'elle ne lui paraissait plus loin de l'état normal; mais toujours aussi je continue à y éprouver de très vives douleurs qui ne me permettent point de croire que je touche à une guérison. Si je t'écrivais le matin, cher ami, sans penser à la soirée de la veille, je n'aurais à te donner que les plus consolantes nouvelles, car chaque jour, je suis invariablement mieux dans la matinée, c'est toujours vers une ou deux heures que le mal renouvelle ses atteintes, et j'en ai alors jusqu'au soir à peu près sans interruption. Il me semble maintenant que le siège de la douleur est un peu plus bas que jadis, ce qui explique à mes yeux pourquoi la gorge paraît mieux lorsque je ne souffre pas moins. Mon Ernest, je t'en supplie, ne te tourmente point, ne laisse pas abattre ton courage. Je te répète que le médecin est content de l'état de ma gorge; il attribue les douleurs et l'embarras presque continuels que je ressens, au gonflement démesuré de petites glandes qui se trouvent sur le fond de la langue, glandes que l'on ne voit point à l'état normal et qui ont pris chez moi la dimension de gros boutons, par suite de l'irritation excessive de la gorge et de l'arrière-bouche. Ces boutons touchent souvent à la glotte et développent, suivant mon docteur, la gêne douloureuse que j'éprouve encore et dont il ne paraît pas s'inquiéter. Le larynx est ce qui le



préoccupe particulièrement et, comme je ne tousse plus, comme j'avale sans tousser fortement, il espère qu'il n'y a eu que peu de mal à cet organe si délicat. Il me disait il y a deux heures : « Ne vous inquiétez pas si vous conservez longtemps la douleur que vous ressentez; il ne pourrait guère en être autrement; mais les pustules du pharynx diminuent, c'est le résultat que nous devons surtout désirer. » Sois donc à peu près tranquille, mon Ernest, je te le demande en grâce. — Les cautérisations sont toujours suspendues; on m'insuffle maintenant dans la gorge du bismuth pulvérisé, dans l'espoir que ce calmant adoucira l'extrême irritation de la partie malade. A ce mal si long et si cruel se joint chez moi une affection nerveuse, poussée depuis plusieurs mois à un très haut point. Ceci n'est pas dangereux, mais malheureusement décuple toutes les souffrances. — Comme dans mes lettres précédentes, mon Ernest bien-aimé, je te demande d'achever ton voyage sans te détourner : il faut que je poursuive le traitement commencé, et je ne puis songer à notre réunion que pour la fin de juillet ou les premiers jours d'août. Mais pas plus tard que cette époque, mon Ernest; si le froid me surprenait ici (et en ces contrées il se fait sentir dès la fin d'août), je ne sais plus ce que je deviendrais. Au commencement d'août, à Berlin, n'est-ce pas, très cher ami ?

Ne t'afflige pas de ce que je te dis, mon excellent Ernest; en somme, je suis réellement mieux, quoique j'aie encore des heures mauvaises. Afin que mes lettres fussent plus rassurantes, je voudrais pouvoir t'écrire le matin, à mon bon moment; mais j'en suis empêchée par l'obligation de marcher en me levant pendant deux ou trois heures, en avalant des flots de petit-lait. Dans cinquante jours nous serons réunis, très cher, ou du moins tout à la veille de l'être. Ah ! cette douce idée ranime encore tout mon pauvre être abattu ! Te revoir, te revoir, est depuis plus de quatre mois le vœu continuel de mon âme. — J'ai reçu une nouvelle lettre de M<sup>lle</sup> Ulliac; sa mère va mieux, on espère que le danger est passé. Ma bonne amie s'est préoccupée de me chercher un logement sain et convenable, pour les quelques jours que je passerai à Paris avant d'aller à Saint-Malo.

Il y a, dit-elle, en face de la maison qu'elle habite, une pension bourgeoise habitée et tenue par d'honnêtes gens qu'elle connaît; elle espère que je pourrai y avoir ce qu'il me faut. Tu verras ceci avec M<sup>lle</sup> Ulliac, cher Ernest, et tu jugeras la question en dernier ressort. Songe qu'il ne me faut pas grand'chose, que ce ne sera que pour peu de temps, une ou deux semaines, et peut-être moins, et tâche que ce ne soit pas trop cher. Si je puis me passer d'un médecin, je ne m'arrêterai à Paris que pour me défatiguer; mais si je dois encore recourir aux conseils de la science, j'y resterai peut-être plus longtemps : le tout dépendra de ma malheureuse santé. Fais en sorte, mon Ernest, que je ne sois pas loin de toi. Aujourd'hui te retrouver, alors te voir, me paraît le souverain bien. — J'ai un peu peur de la température de Saint-Malo, et du manque complet de végétation sur cet industrieux rocher; c'est pourquoi je désire y aller pendant que le soleil aura encore de chauds rayons. Mon médecin me fait rester autant que possible à l'air extérieur, et désire surtout que je sois entourée de végétation, que les émanations des feuilles rendent à ma pauvre personne ce qu'elle a perdu. — J'espère que tu ne me trouveras point défaite, cher Ernest; mon visage donne raison à mon médecin qui me trouve mieux : depuis quelques semaines j'ai repris ma mine ordinaire.

[Sur un billet séparé.]

Où es-tu, cher ami ? Cette lettre te parviendra-t-elle ? J'attends celle que tu me fais espérer de Padoue. — Poursuis en paix ton voyage, mon Ernest si cher; le médecin ne cesse de me redire que je vais aussi bien qu'il se peut dans une maladie pareille, qu'il n'y a plus à se tourmenter de ce qui me reste, qu'un mal aussi enraciné laisse longtemps de l'irritation dans la partie atteinte. Remets donc en paix ton bon cœur effrayé; achève ton voyage et pense souvent que dans deux mois nous n'aurons plus à souffrir séparés.

Ta sœur,

H. R.

## ERNEST RENAN A SA MÈRE

Milan, 16 juin 1850

Me voici encore plus rapproché de vous, chère mère. Quand je jette les yeux autour de moi, je crois déjà être en France. Tous les voyageurs qui ont visité Milan ont été frappés de la physionomie parisienne de cette ville. On y parle français presque autant qu'italien, les habitudes d'ailleurs sont toutes françaises. L'Italie a déjà disparu avec ses coutumes locales, ses monuments originaux, ses costumes pittoresques. On ne voit plus que l'habit et le chapeau rond et les dames emmaillotées à la manière française, avec des entonnoirs sur la tête en guise de chapeaux. Oh ! je la regrette, je vous assure, cette belle et naïve Italie, demi-barbare encore, mais si intéressante, si originale. Je regrette, logé comme je suis dans un splendide hôtel, mes épouvantables auberges de la Romagne. Il n'y avait là ni table d'hôte, ni service d'argent, ni éclairage au gaz, mais un naïf empressement, de joyeux propos, une piquante curiosité autour de « l'étranger », dont l'arrivée au village était l'événement du soir. Adieu les madones, adieu les pèlerins, adieu les brigands, adieu les voiturins, adieu les fêtes du village ! J'entrevois déjà le Luxembourg, la rue d'Enfer, le Palais-Royal. A cela près, Milan est vraiment une superbe ville, grande, peuplée, riche, avec de larges rues, des palais superbes, la ville du monde sans contredit qui rappelle le plus la physionomie de Paris. Ce soir, je remontais le cours, au moment où les équipages et les promeneurs revenaient des promenades de la ville, je me suis cru un instant au boulevard de la Madeleine. La cathédrale de Milan, qu'on appelle le Dôme, est d'ailleurs un des plus superbes édifices du monde. Il est bâti tout en marbre depuis la base jusqu'à la flèche la plus élevée. Rien ne peut donner une idée de cette gigantesque ciselure, vraie dentelle de marbre, qui compte plus de soixante clochetons

et qui, dans ses innombrables niches, compte plus de quatre mille statues, aussi de marbre. La façade seule en contient deux cents pour sa part. C'est un vrai colombier de saints ; il n'y a pas de colonnette, de saillie qui n'ait le sien. Toute cette population de marbre, animant ainsi tous les coins et recoins de cet immense édifice, produit un prodigieux effet. Tout y est vivant ; la vie y jaillit de toutes parts, les formes inanimées de l'architecture semblent devenues vivantes. L'Arc de la Paix, l'Amphithéâtre, le Palais-Royal sont aussi de superbes édifices dus presque tous à Napoléon, dont la trace est ici si profonde. C'est à Milan qu'il fut couronné roi d'Italie, Milan était sa seconde capitale et sa ville de choix. Monza à quelques lieues de Milan offre aussi beaucoup d'intérêt par ses souvenirs historiques. Là se conserve la célèbre couronne de fer des rois lombards ; nul n'avait osé la porter depuis Didier, le dernier de ces rois, jusqu'au jour où Napoléon en ceignit son large front. Mais le souvenir qui domine tous les autres à Monza, c'est celui de la grande Théodelinde, reine des Lombards. On y conserve sa couronne, sa croix, sa coupe de saphir, ses armes et jusqu'à son peigne et son éventail, reliques un peu poudreuses qui seraient peu, je crois, du goût de nos dames.

Turin m'arrêtera peu ; dans huit jours peut-être, je serai en France ! A bientôt, chère mère, mille amitiés à tous nos amis et croyez à la tendre, à la toute filiale affection, au respect sans bornes et à l'amour parfait de votre

ERNEST

219

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*Mlle Renan, chez M. le comte André Zamoyiski, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

Turin, 19 juin 1850

Je voulais t'écrire de Milan, chère amie. Mais une note que j'ai dû transmettre à l'Académie sur quelques commis-

sions dont elle m'avait chargé à l'Ambrosienne a pris tous mes moments libres. Je ne suis resté que quatre jours dans cette ville, si ennuyeuse, si dénuée de physionomie ! Verceil m'a pris un jour et Turin, où je suis depuis quelques heures, ne me prendra guère que trois ou quatre jours. Je serai donc à Paris dans huit jours à peu près, vers le 27 ou le 28. Déjà du reste j'ai dit adieu à l'Italie. L'aspect, la langue, les habitudes, tout est français dans ce pays. L'art est du dernier médiocre ; à part l'incomparable horizon des Alpes, le pays est triste, le ciel atone. Vérone est à proprement parler la dernière ville italienne de cette ligne : mais qu'elle est intéressante et qu'elle mérite d'être visitée ! J'ai cru un moment me retrouver en Toscane ou en Ombrie. Ici Napoléon efface tout et domine tout souvenir. Milan est sa ville ; un peu plus encore, et il l'eût faite blanche et neuve comme la rue de Rivoli. Monza même n'a pas échappé à ce replâtrage et à cette décoration théâtrale, et en vérité la couronne de fer et les curieuses reliques de Théodelinde y paraissent fort dépaysées. Il faut s'y résigner ; adieu les madones, adieu les costumes pittoresques, adieu l'art local ; en revanche, il y a des gardes nationaux d'une tournure fort amusante, et des crieurs de journaux qui vendent à toute heure *l'Instituteur du peuple*, *l'Ami du peuple*, *le Conseiller du peuple*, et toute chose du peuple. Ah ! que tu me fais de joie en me recommandant de ne pas dire adieu à l'Italie ! Il faudra être sage pourtant, et si une faculté dans le Midi peut s'arranger, il faudra renoncer à ce beau rêve. Mais pourquoi anticiper sur ce point, dont nous causerons à loisir ? J'ai communiqué à Daremberg les détails que tu me donnes sur ta maladie et le traitement. Tout ce qu'il me dit (et je suis assuré qu'il y met une franchise toute médicale) me rassure complètement ; le traitement lui semble tout à fait méthodique, et le séjour du Midi salubre, sinon nécessaire. Du reste il lui semble que le Midi de la France suffirait. Je le crois bien aussi ; mais quant à choisir, Rome me semblerait aussi économique et mille fois plus agréable. Il est très vrai que ta solitude y serait grande. Mais serait-elle moindre à Montpellier ? Je maintiens que tu trouverais à Rome un milieu plus ana-



logue à celui de *notre* France que dans aucune ville du Midi. Chose étrange ! Rome est la ville du monde où le libre penseur est le plus à sa place : tout le monde s'y trouve à l'aise et chez soi. Mais je ne me résoudrai que très difficilement à te voir partir seule pour un pays *étranger* quelconque : non, cela n'est pas possible.

Maintenant il est temps, chère amie, de fixer nos jours. J'ai reçu très exactement à Venise et à Vérone les lettres que tu m'y avais adressées. Mais je n'ai rien trouvé à Milan ni à Turin. Sans doute j'aurai plus accéléré mon voyage que tu ne pensais. Désormais écris-moi à Paris ; il est assez probable que je reprendrai provisoirement une chambre à mon ancien numéro 49 ; toutefois, adresse à M<sup>lle</sup> Ulliac ou à M. Daremberg ; c'est plus sûr. Je pense, chère amie, d'après tes lettres antérieures, que tu me diras de partir vers la fin juillet. Plus tôt serait tout aussi commode pour moi ; mais il faut avant tout consulter tes forces. Que je redoute ce voyage de Varsovie à Berlin, et surtout cette fatale poussière ! C'est là que je voudrais être avec toi. Il me sera utile d'être à Paris dans le courant du mois de septembre pour régler l'année prochaine. Probablement nous irons ensemble à Saint-Malo, d'où je repartirai avant toi. Enfin, nous réglerons tout cela. L'essentiel pour le moment est de fixer l'époque de notre réunion. Il faut déterminer aussi le point où nous nous rencontrerons, c'est-à-dire l'hôtel où je descendrai en arrivant, à moins que tu ne préfères que j'arrive quelques jours d'avance, de manière que je puisse t'écrire dans le grand-duché de Posen, et te dire où tu me trouveras. Tu régleras tout cela dans ta prochaine lettre, chère amie ; et moi dans ma réponse, je te donnerai les jours et les heures. Songe bien que c'est la dernière correspondance que nous échangerons de Paris avant notre réunion. Quand ce mot se retrouve sous ma plume, j'ose à peine croire à la réalité de ce que j'écris. Dans un mois, ma bien-aimée, irrévocablement dans un mois ! Cela me ravit tellement que j'oublie trop la triste cause qui accélère notre bonheur. Mon Dieu ! je me fais peut-être illusion sur ton état, et quand je cherche à scruter les termes de tes lettres, je ne les trouve pas toujours à la réflexion

aussi rassurants que je le voudrais. Alors j'ai de tristes retours. Mais pourtant il me semble tout à fait impossible qu'après notre réunion et notre retour à Paris, tu ne sois complètement guérie. Je t'en prie, dis-moi tout avec franchise, et s'il faut retarder en août et septembre, retardons; alors je ferai mes affaires au ministère avant de partir, et cela serait même peut-être mieux. Enfin, ne considère qu'une seule chose, le bien de ta santé et les circonstances plus ou moins favorables de ton voyage.

Je reçois des nouvelles assez fréquentes et très bonnes de Saint-Malo. Adieu, ma bien-aimée; écris-moi tout de suite à Paris, et continue de m'aimer. Que tu as répandu de charme sur la fin de mon voyage par cette ravissante perspective que tu m'accordes! Et j'oublie peut-être que tu souffres! Mais est-ce ma faute! Pourquoi me rends-tu si heureux? Adieu, ma bien chère Henriette.

Ton frère et ami,

E. RENAN

220

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*M<sup>lle</sup> Renan, chez M. le comte André Zamoyski, Nouveau-Monde, Varsovie (Pologne)*

Paris, 9 juillet 1850

J'ai reçu ta lettre du 30 juin, ma chère amie. Elle me confirme malheureusement dans les appréhensions que j'avais conçues sur le sort de mes lettres de Padoue et de Milan. Je suis désolé de t'avoir causé cette inquiétude. Mais rien, je te l'affirme, dans mes lettres, ne justifiait l'infidélité évidemment *systématique* des postes autrichiennes à leur égard. Celles que j'ai écrites à Paris et à Saint-Malo, tout aussi innocentes, ne sont pas non plus parvenues.

La date du 1<sup>er</sup> août me convient parfaitement, chère amie, comme le ferait toute autre; car, je le répète, je suis à ton entière disposition. Si donc je ne reçois de toi aucune

instruction nouvelle, j'ai arrêté de partir de Paris le vendredi, 26 juillet, à huit heures du soir. Je prendrai le trajet direct, et serai à Berlin le dimanche, 28, à neuf heures trente minutes du soir. La durée du trajet est de quarante-neuf heures trente minutes. Le lundi, je t'écirai à Niechanow. Si tu m'envoies l'adresse d'un hôtel, je le prendrai ; mais dans le système que nous avons adopté, cela n'est pas nécessaire. Comme j'emporterai très peu d'objets, tu peux compter sur du vide dans ma malle. J'emporterai aussi à vide dans ma malle un sac de nuit qui m'a servi en Italie. Il serait préférable, je crois, que tes effets t'accompagnassent. En chemin de fer, le transport des bagages est simple, commode et économique, en France du moins. De Paris à Berlin, les malles ne sont visitées qu'à Cologne. Le prix des premières places de Paris à Berlin est de cent et un francs vingt centimes, et des deuxièmes de quatre-vingt-cinq francs quatre-vingt-dix. Nous ne serons pas fâchés, je pense, de passer quelques jours à Berlin. J'aurai à voir plusieurs doctes personnes, et quelques commissions à faire. Comme ce voyage n'est pas précisément un voyage de loisir, nous ne nous écarterons pas de la grande ligne. Nous pourrons faire des arrêts à Cologne, Aix-la-Chapelle et Bruxelles, et peut-être une pointe sur Bonn, où j'ai des relations scientifiques formées d'avance. Nous délibérerons tout cela ensemble. C'est une chose délicieuse que cette liberté que laisse le chemin de fer de calculer à loisir ses heures et ses minutes.

Je ne pense pas, ma chère, que les lettres que je recevrai de toi avant mon départ m'obligent à rien changer au plan que je viens de t'exposer. C'est pourquoi je n'attendrai pas pour l'exécuter une réponse à cette lettre. Je n'ai point entendu parler du choléra de Potsdam, il ne peut par conséquent être bien violent à Berlin, et d'ailleurs ce ne serait pas là une raison pour empêcher mon voyage. J'ai vu avec M<sup>lle</sup> Ulliac une dame Dessans, tenant une pension bourgeoise fort honnête dans son voisinage, et qui nous offre de bonnes conditions pour notre premier séjour à Paris. Nous aurions deux chambres communiquant par un couloir et ayant leur sortie indépendante, l'une pour quinze

et l'autre pour vingt francs par mois. La pension serait à peu près de soixante francs au plus par mois. J'y prends provisoirement mon dîner, et je suis satisfait. Le local est situé au bas de la rue de l'Ouest, tout près du carrefour de l'Observatoire.

Ainsi donc, ma chère amie, voilà notre longue attente qui touche à son terme, dans trois semaines, nous serons à la veille d'être réunis ! Je ne te parle longuement ni de l'hiver prochain, ni de l'avenir ; nous allons dans quelques jours en causer. Je suis très content de l'accueil que je reçois ici. J'y ai vraiment des amis. Cette mission, je le vois, sera officiellement mon titre le plus efficace. J'avais remarqué depuis longtemps qu'on ne vaut dans le monde officiel que par son côté le plus médiocre. Le volume où je consignerai mes recherches sera peut-être celui auquel j'attacherai le moins de prix, et probablement celui qui m'avancera le plus.

Il n'est pas nécessaire, chère amie, que tu me fasses passer de lettre de change. Rien ne m'est plus facile que de réaliser deux ou trois cents francs soit avec mes reliquats de compte, soit avec ce qui m'est dû pour mon traitement d'agrégé, dont j'ai une année en réserve. Je t'écirai encore une ou deux fois avant mon départ, mais cela ne changera rien à l'itinéraire ci-dessus exposé. Ainsi le 28 à Berlin, chère sœur. Adieu ; bientôt nous n'aurons plus à prononcer ce mot fatal.

Ton meilleur ami,

E. RENAN

221

HENRIETTE RENAN A ERNEST RENAN

*M. Renan, rue d'Enfer, 49, ou 39, à Paris (France)*

Varsovie, 12 juillet 1850

J'ai attendu jusqu'aujourd'hui à t'écire, très cher ami, espérant recevoir hier une réponse à la lettre que je t'ai

adressée le 30 juin. Comme elle ne me parvient point, je pense que tu n'as pas d'objection à faire sur le plan que je te traçais, et je ne puis tarder plus longtemps à t'en confirmer tous les détails. — Mon élève, M<sup>me</sup> Zoltowska, m'a répondu que son mari sera tout prêt à m'accompagner à Berlin, à partir du 3 août. En conséquence, mon bon Ernest, si rien ne s'y oppose, pars à l'époque que je t'avais indiquée, sois à Berlin le 1<sup>er</sup> août, et dès que tu y seras arrivé, écris-moi chez M<sup>me</sup> Sophie Zoltowska, née Zamoyska, à Niechanow, près Gnesne, grand-duché de Posen : si Dieu nous préserve l'un et l'autre d'accident, nous serons le 3 au terme de notre longue séparation. Avec quel cœur je demande à la Providence de nous épargner au moins jusque-là ! Avec quelle terreur j'envisage tout ce qui pourrait détruire ce beau rêve, qui me semble trop beau pour devoir se réaliser dans ma vie !... — M. Zoltowsky recommande à Berlin l'hôtel de Rome, *Unter den Linden* ; il me dit qu'on y est très bien et que les prix y sont raisonnables. Tu y descendras, cher ami ; tu y prendras d'abord un logement pour toi, puis une chambre en mon intention le jour de mon arrivée. — Je forme le projet de quitter Varsovie au plus tard le 25 de ce mois, afin de me reposer pendant quelques jours chez mon élève. M. Zoltowsky est un excellent homme avec lequel il n'y a à redouter aucune gêne.

Je pense que tu seras bien aise de séjourner un peu à Berlin, mon Ernest ; j'y resterai autant que tu voudras, et tu peux y venir avant le 1<sup>er</sup> août si tu le désires. Je ne t'envoie pas de lettre de change sur Paris : je n'ai pas voulu demander un acompte quelques jours avant le règlement définitif de mes intérêts. Je renfermerai dans cette lettre un mot pour notre frère, en lui disant de te remettre quatre ou cinq cents francs (ce que tu voudras), pour venir jusqu'à Berlin ; je m'arrangerai de manière à avoir ensuite avec moi ce qu'il nous faudra pour continuer notre route. Comme tu l'as prévu, cher ami, je préférerais ne pas aller tout d'un trait de Berlin à Paris. Ce n'est pas que je ne sois capable de supporter cette fatigue, je le suis assurément ; mais j'aimerais mieux quelques interruptions. Les voyages en chemin de fer ont toujours le don de me fatiguer au plus haut



point ; mais comme je ne ressens aucune faiblesse, comme je n'ai plus la moindre trace de fièvre ni d'abattement, comme j'ai repris toutes mes forces, je serai toute disposée, toute prête, mon bon frère, à suivre les mesures et la direction qui seront le plus à ta convenance. Ainsi, vois si tu ne peux en aucune manière utiliser cette excursion dans l'Allemagne septentrionale : rien ne me serait plus agréable que de seconder en ce point tes désirs. La saison n'est pas avancée, rien ne nous presse, et je puis sans le moindre inconvénient m'écarter de la ligne directe, soutenir toutes les formes de voyage. Que le sort nous réunisse, mon ami, et tout le reste me paraîtra bien peu de chose ! — Je vais passer des jours cruels pendant ton voyage de Paris à Berlin. Par pitié pour ta pauvre vieille sœur, nerveuse et surexcitée par de longues souffrances, écris-moi chez M<sup>me</sup> Zoltowska quel jour tu partiras de Paris, quel jour tu seras à Berlin. Je passerai le temps de ton voyage dans de telles angoisses, que d'avance elles me font frémir. Pardonne-moi ces terreurs, cher Ernest ; il ne dépend pas de mes efforts de les maîtriser, et quand tu en es l'objet, elles n'ont plus de limites. Aie bien soin de monter dans les wagons avant le dernier signal, et si ce signal est donné, laisse partir le convoi, plutôt que de t'exposer à être écrasé par l'ébranlement des voitures. Ne te mets pas dans les premiers wagons après la locomotive, ni dans les derniers à la suite du convoi ; fais en sorte qu'il y en ait toujours quatre ou cinq devant toi, et autant en arrière. Ne te mets pas près de portières ouvertes, à cause des étincelles qui enflamment les habits ; surtout garde-toi d'avancer la tête en dehors des voitures. En chemin de fer, il faut voyager comme un ballot, et se résigner à ne rien voir que les visages ennuyés de ses compagnons d'infortune. J'admire beaucoup la grande invention du XIX<sup>e</sup> siècle, mais j'avoue sincèrement que ce n'est pas lorsque j'ai quelque être chéri à y confier, ou que j'ai moi-même à voyager. Je m'estime très heureuse d'avoir visité l'Italie avant qu'on ait gâté cette terre ravissante par la ligne droite des voies de fer, ou terni ce ciel sans égal par la fumée de la houille. Cher ami, quelles douces journées tu eusses perdues s'il y avait eu un chemin de fer de Rome

à Ravenne ! — Enfin, il y en a un de Paris à Berlin et nous ne pouvons pas le fuir ; mais au nom de tout ce qui peut te toucher, sois plus que prudent, songe à l'état où je vais être jusqu'au moment où je te saurai à Berlin ! Mes craintes pour toi me rendent si malheureuse, que je regrette vivement de t'avoir dit de me venir chercher. Pourquoi t'exposer, exposer ce que j'ai de plus cher au monde ? ne pouvais-je pas faire seule ce voyage ?

Le choléra n'est pas à Berlin ; Sophie m'a parfaitement rassurée à cet égard. — Je ne t'écirai plus à Paris, mon Ernest, à moins que je ne reçoive dans deux ou trois jours une lettre de toi qui me demande une réponse. Je ferai en sorte qu'en arrivant à Berlin tu trouves une lettre de moi *poste restante*, ainsi va la réclamer. Si tu as à répondre à cette lettre, adresse ta réponse chez M<sup>me</sup> Zoltowska : ne crains pas de me faire attendre chez elle ; j'y puis rester aussi longtemps qu'il sera nécessaire. J'espère qu'avant de quitter Varsovie je recevrai de toi un mot pour me dire si mes arrangements te conviennent ; mais, outre cette lettre, je te conjure encore de m'écrire à Niechanow, pour m'indiquer exactement le jour où tu quitteras Paris. Je ne sais que craindre : mon imagination attristée empoisonne tout, est devenue pour moi un véritable supplice.

Je t'en prie, mon Ernest, écris-moi, ne serait-ce que pour me dire ce que tu auras décidé après la réception de ma dernière lettre. M<sup>lle</sup> Ulliac et toi, avez-vous réussi à me trouver un logement à Paris ? Je vais bien, mon ami, quoique ma gorge soit toujours douloureuse, quoique j'éprouve toujours les mêmes difficultés en parlant. — Le temps commence ici à être froid et mauvais ; il m'est temps de partir. — Donne, je te prie, de mes nouvelles à notre mère et à M<sup>lle</sup> Ulliac ; annonce-leur l'époque précise de ton départ et celle où nous espérons être réunis. Que le ciel exauce nos vœux, mon bon Ernest ! Je te recommande ta chère personne comme mon plus précieux trésor. — A toi toujours !

ERNEST RENAN A HENRIETTE RENAN

*M<sup>me</sup> Sophie Zoltowska, née Zamoyska, à Niechanow, près Gnesne, grand-duché de Posen (pour M<sup>lle</sup> Renan)*

Berlin, 1<sup>er</sup> août 1850

Nous ne sommes plus qu'à quelques heures l'un de l'autre, chère amie. Je suis arrivé hier soir à Berlin, conformément au plan que je m'étais proposé, après un voyage sans incident. C'est donc samedi ou dimanche que se réalisera notre bonheur. Je ne vis plus que d'attente et de désir. Que ces trois jours vont me paraître longs et insupportables ! Écris-moi tout de suite pour m'apprendre définitivement l'heure et le jour de notre réunion. Quelquefois j'aurais envie de t'attendre à l'hôtel, pour ne pas profaner nos premiers embrassements dans l'effroyable bagarre du débarquement d'un chemin de fer. Mais je désespère d'avoir cette patience. Dis-moi donc bien exactement l'heure de ton arrivée. Ta chambre sera prête pour le jour que tu m'indiqueras. Je suis descendu à l'hôtel de Rome, Sous-les-Tilleuls, qui m'avait aussi été indiqué à Paris. Je t'écris ces lignes dès mon réveil, avant d'avoir été à la poste prendre la lettre que j'y dois trouver poste restante ; mais je ne fermerai celle-ci qu'après l'avoir lue, pour y répondre, s'il en est besoin. Adresse la prochaine hôtel de Rome. Dans les derniers jours de mon séjour à Paris, on m'a fait des ouvertures pour les années prochaines, d'une grande importance. Je ne t'en parle pas, nous en causerons ; je te dis seulement que l'avenir s'ouvre bien, et que tout l'embarras sera d'opter. A bientôt, ma très chère amie ; donne-moi dans ta lettre tes dernières instructions ; sois heureuse, et ne te tracasse de rien : nous réglerons tout à ton arrivée. Arrive surtout le plus tôt possible.

Ton frère et tendre ami,

E. RENAN

[Au crayon.]

Après ta lettre reçue. J'ai éprouvé un moment de terreur en voyant ta lettre timbrée de Varsovie. Maintenant je suis rassuré, craignant bien pourtant que notre bonheur ne soit retardé de quelques jours par le voyage de la comtesse. Qu'importe ? Il n'en est pas moins assuré.

223

HENRIETTE RENAN A ERNEST RENAN

Niechanow, dimanche matin, 4 août

J'ai reçu hier soir ta lettre de Berlin, très cher ami, dans un moment où une nouvelle et pénible incertitude pesait douloureusement sur mon esprit. Je t'ai écrit d'ici il y a trois jours, poste restante à Berlin. Dans cette lettre je et disais le motif qui a retardé mon départ de Niechanow, et qui ne me permet pas d'arriver à Berlin avant mercredi 7 août. Cette date était bien arrêtée lorsque la seconde de mes élèves, cette Cécile dont j'ai souvent prononcé le nom devant toi, est tombée malade. Hier elle était dans un assez triste état pour que je ne voulusse pas la quitter immédiatement ; aujourd'hui elle est beaucoup mieux, et j'espère pouvoir revenir au plan d'après lequel je dois partir d'ici après-demain mardi. — Ainsi, mon bien cher frère, si cette chère jeune fille se remet, j'arriverai mercredi soir ; si je tardais un peu, ce serait sa santé qui me retiendrait. Elle ne peut cependant me retenir longtemps, car je sais que tu m'attends, mon bon Ernest, et je souffre vivement de la pensée que je te fais perdre un temps précieux. — Bien probablement à mercredi, mon Ernest ; — les agitations de ma vie auront-elles enfin un terme ?

H. RENAN.

Si tu n'as pas encore ma lettre du 1<sup>er</sup> adressée poste restante, va la réclamer. — A bientôt, très cher ami !

J'ignore à quelle heure on arrive à Berlin par le chemin

de fer de Posen et de Stettin; tu pourras peut-être t'en informer. Excuse le laconisme de ma lettre; j'écris en courant et sans avoir le temps de me relire.

224

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Londres, 15 septembre 1851

Ma très chère mère,

A mon tour me voilà à Londres ! Quelques manuscrits du British Museum que j'avais besoin de voir m'y ont amené pour quelques jours (1). Je suis arrivé vendredi et je repartirai très probablement mercredi prochain. Ce pays n'est pas de ceux qui attachent. L'aspect extérieur de cette société frappe par sa parfaite régularité. Mais l'âme et le génie y manquent. L'ensemble est grandiose et le détail est mesquin. Une fois que l'on a vu le mouvement du Strand, de Regent Street, de Temple-Bar, et l'activité qui règne sur la Tamise, il ne reste rien à voir qui ne soit au-dessous du médiocre. Les monuments publics sont excessivement mesquins, les arts y sont nuls ou ridicules. Certes, la verdure des parcs, juste compensation de l'éternelle humidité qui règne dans l'atmosphère, n'est pas à dédaigner, mais rien dans tout cela qui révèle le goût et le sentiment des belles choses. Il n'est pas de ville de troisième ordre en Italie que je ne préfère à celle-ci. On passerait des semaines entières, je ne dis pas à Rome, à Naples, à Venise, à Florence, mais dans les villes d'un ordre inférieur, comme Sienne, Pérouse, Bologne, Vérone, sans s'être rassasié de ce que l'art et la nature leur ont départi de beauté; ici, au bout de quelques jours, on est las et désireux de retour. Les collections scientifiques et artistiques sont fort peu considérables, et n'équi-

(1) Renan avait été chargé par le ministère de l'Instruction publique d'une mission pour examiner les manuscrits syriaques du British Museum. Il adressa au retour un rapport au ministre qui parut dans les *Archives des missions scientifiques et littéraires*. T. II, 1851.



vaudraient point, toutes réunies, à notre Louvre ou à notre Bibliothèque nationale. Ici, tout se fait par des particuliers, tout appartient à des particuliers : tout ce que fait la nation est étroit et mesquin. Il n'y a pas de palais à Londres qui soit aussi beau que les écuries du palais de Versailles. D'un autre côté, la parfaite propreté, l'ordre et le mouvement des rues, l'agrément des squares, sortes de places plantées d'arbres et couvertes de verdure, la police et la régularité qui règnent partout, sont sans doute des avantages enviables et que Londres possède au suprême degré.

Enfin, chère mère, je reprendrai avec un extrême plaisir le chemin de la rue du Val-de-Grâce. Je n'ai pas vu encore l'exposition : le British Museum me prend toutes mes journées. Je me réserve pour mardi. J'ai eu un temps superbe pour ma traversée pour venir, le temps continue à être très beau et j'espère qu'il se maintiendra jusqu'à mon retour. J'ai pris et je reprendrai le trajet direct par Boulogne et Folkestone, par lequel la traversée n'est que de deux heures. Je n'ai pu traverser cette mer sans songer qu'un peu plus loin ses flots baignent des murs qui me sont chers, Assurez Alain, Fanny et nos parents Forestier de mon affectueux souvenir. Adieu, chère mère, ah ! croyez toujours à ma tendresse ; voyez sur combien de points du monde vous avez été aimée, de Londres à Naples, de Varsovie au fond de la Bretagne, un cœur a battu pour vous, une pensée s'est reposée sur vous. Puissent tant d'amour et tant de vœux sincères vous valoir le bonheur. Dites-moi que vous êtes heureuse et je le serai.

Votre tendre et toujours bien-aimé

ERNEST

ERNEST RENAN A ALAIN RENAN

Paris, 17 décembre 1851

Mon cher ami,

J'ai longtemps attendu à t'écrire sur les graves événements qui viennent de se passer parce que j'avais la certitude que ma lettre, si elle contenait l'expression de la vérité, ne parviendrait pas jusqu'à toi. Aujourd'hui ces lignes seront-elles plus heureuses ? je ne sais et pourtant je ne puis résister au désir de t'adresser quelques mots. Et d'abord, mon cher ami, je crois que le moyen de se former l'idée la plus fausse des événements qui viennent de s'accomplir, ce serait de croire les journaux officiels, ils ne sont à la lettre qu'un tissu de mensonges. Il serait long et peut-être peu sûr d'essayer de rétablir la vérité sur tous les points. Qu'il me suffise de te dire que la dernière crise s'est accomplie à la stupeur d'abord, puis à l'indignation de toutes les personnes honnêtes et pensantes. Je puis dire que dans mon entourage, à la Bibliothèque, à l'Institut, au Collège de France, dans l'Université, je n'ai pas vu une personne qui ne frappât ces actes du blâme le plus énergique. La populace seule est restée indifférente : la couleur que l'on a voulu donner au soulèvement de Paris est le plus insigne mensonge : les faubourgs n'ont pas donné : le petit nombre de personnes qui ont participé à cette protestation portaient des habits et des paletots, non des blouses. Les premiers, presque les seuls coups de feu ont été tirés de chez Tortoni et du Grand Balcon. Ce n'est pas là, on le sait, le rendez-vous des *facteurs d'anarchie qui ne rêvent que pillage et incendie*, comme disent les proclamations officielles. Que se passe-t-il en province ? Il nous est aussi impossible de le savoir avec vérité qu'il ne l'est à la province de savoir exactement ce qui s'est passé à Paris. Toutefois, puisqu'à nos yeux, on a métamorphosé en une tentative de brigands et comparé aux journées de juin quelques coups de fusils

tirés par des gants jaunes, il est, dis-je, bien permis de croire que la couleur d'événements qui se passent à deux cents lieues de nous, nous arrive singulièrement altérée. Je sais de source certaine par un de mes amis qui a sa famille à Clamecy que les excès commis sur ce point ont été singulièrement exagérés. Ailleurs les protestations les plus légales sont transformées en insurrections socialistes. Pour te donner une idée des moyens que l'on emploie pour fausser l'opinion, qu'il me suffise de te dire que durant trois jours les noms inscrits au ministère étaient faux; aucune des personnes nommées ne consentait à faire partie du cabinet. La commission consultative a été formée de même sans le consentement et malgré la protestation des personnes qui y figurent. Les journaux avaient reçu l'ordre de n'insérer aucune réclamation. Les personnes dont le nom était ainsi usurpé étaient réduites à envoyer leurs domestiques de porte en porte pour réclamer. Deux lettres pleines de fermeté et de noblesse de Léon Faucher et du duc d'Albufera qui ont paru dans le *Times* et dans les journaux belges, ont circulé manuscrites dans Paris, et produit une vive émotion. Le seul parti qui se rallie est la fraction légitimiste qui suit la politique de *l'Univers*, c'est-à-dire les ultramontains exaltés. Ils en profitent : le Panthéon rendu au culte et la loi du dimanche sont un premier acompte donné à leur haine contre cette *société bourgeoise*, dont la destruction est leur rêve favori. Le reste du parti légitimiste garde une attitude fort digne, et il faut leur rendre cette justice que la protestation la plus énergique est venue d'eux. Tous les orléanistes et parlementaires bien entendu se tiennent entièrement à l'écart.

Quant à la politique qui semble prévaloir en ce moment dans le parti honnête et raisonnable, la voici : ramener une restauration constitutionnelle par la fusion des branches aînée et cadette ; que les d'Orléans, le prince de Joinville surtout, prêtent la main au retour du comte de Chambord, que ce retour s'opère par leur influence et avec leur appoint. Ainsi ramenée, la monarchie légitime serait sans danger, et vaudrait toujours mieux que le despotisme militaire, sans Parlement. Entouré par les d'Orléans, qui sont plus nom-

breux, et ont plus de sève et d'avenir, le chef du pouvoir serait obligé de marcher dans le sens de la nation et les mauvaises tendances du parti exclusivement légitimiste seraient contenues. Comme il est à peu près certain, d'ailleurs, que le comté de Chambord n'aura pas d'héritier direct, le pouvoir rentrera de droit dans la maison qui seule est capable de le tenir dignement dans la France contemporaine. Ce serait une très grave erreur de croire que la sanction accordée à l'usurpation qui vient d'avoir lieu amènerait un calme et un état de repos, dont tout le monde reconnaît la nécessité. Il suffit de jeter les yeux sur ce plan de constitution proposé pour en voir l'impossibilité. Le Parlement n'existe pas, il est muet, et ne peut dire que oui ou non, jamais interpellé le pouvoir exécutif. La liberté de la presse étant d'ailleurs supprimée, les abus les plus incroyables deviennent possibles dans un gouvernement dont tout ce qu'on peut dire de plus indulgent, c'est qu'il ne brille pas par sa moralité. D'ailleurs le corps législatif émanant du suffrage universel, ne se résignera jamais à ce rôle subalterne, et ce sera une source perpétuelle de conflits. Il faut laisser à l'avenir à amener les circonstances, et à déterminer plus exactement les alliances des partis. En attendant, on pense ici généralement qu'un honnête homme ne peut prêter son appui moral à ce qui s'est établi et que les personnes qui ne se sentiraient pas la force de dire *non* doivent s'abstenir ou voter avec un billet blanc.

Crois toujours à la sincère amitié de ton ami.

226

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 2 mai 1852

Chère et excellente mère,

Je m'empresse de répondre à votre bonne et chère lettre. Notre Henriette a en effet été bien affectée du malheur qui a frappé la famille Zamoyski : elle supporte néanmoins avec

courage cette épreuve, obligée elle-même de consoler la mère et la famille; cela la soutient et la fortifie. Aucune époque n'est encore fixée pour le départ de la famille Zamoyski; il est probable qu'il ne s'effectuera pas avant un mois. Je désire vivement en effet, qu'aussitôt après leur départ, notre amie se rende auprès de vous pour se remettre de ces pénibles émotions. Il me sera bien pénible, sans doute, de me priver pour un temps de cette chère et bonne amie. Mais je sens trop bien que je ne dois pas la garder pour moi seul et qu'il ne faut pas être égoïste à ce point. Maintenant, dites-moi bien franchement ce que vous désirez sur ce point : aimez-vous mieux que je m'arrange de manière à me trouver à Saint-Malo avec notre amie ou aimez-vous mieux nous avoir séparément ? Dans le premier cas, j'irais aux vacances prochaines; dans le second, ce serait pour l'hiver prochain, ou au plus tard pour Pâques. Un si long retard m'effraie : cependant, en faisant nos voyages séparément, cela vous procurerait d'avoir plus longtemps l'un ou l'autre de nous. Ce sera exactement comme vous voudrez, notre seul désir est de nous conformer au vôtre et de faire en tout ce qui vous est agréable.

J'avais pensé, pour distraire notre amie, à lui faire faire un voyage durant les vacances, à son retour de Saint-Malo : nous serions allés chercher le soleil et le beau ciel en Sicile par exemple; cela nous eût pris un mois ou six semaines, pas plus. Mais ce plan n'a encore rien de bien arrêté; il est soumis à une foule de conditions et la première de toutes, c'est qu'il vous soit agréable. Car si vous aimez mieux nous posséder ensemble, nous préférons de grand cœur Saint-Malo à Palerme et au mont Etna. Vous y êtes, cela nous suffit. Voilà de longues années qu'Henriette et moi n'avons vécu avec vous. Aucun de nous ne peut aspirer à vous aimer et à vous respecter plus que l'autre, parce que notre tendresse et notre respect, à nous trois, sont sans borne. Cependant, toute chose ici-bas a ses nuances; nous vous avons aimée chacun à notre manière; ne serions-nous pas plus à l'aise chacun seul à seul avec vous ? Vraiment, je ne sais pas bien ce que je vous dis là, je vous exprime seulement un sentiment vague que je ne peux bien définir. Je



remets tout au jugement de votre cœur. Répondez-moi sur cette question, et toujours à la Bibliothèque impériale. Oh ! chère mère, que ne puis-je vous exprimer comme je le sens mon amour et le désir que j'aurais de passer ma vie auprès de vous ? Hélas ! que les temps ont été cruels de faire de la séparation la loi presque constante de notre existence ! Mon amour y supplée ; croyez bien que jamais fils ne ressentit pour sa mère une tendresse comme celle que je trouve dans mon cœur pour vous.

E. RENAN

227

ERNEST RENAN A SA MÈRE

25 mai 1852

Je saisis avec bonheur, chère mère, au milieu de mes occupations toujours si multipliées, un court intervalle de repos pour m'entretenir avec vous. Ah ! que ne puis-je par moment voler à votre rocher, reposer un instant ma tête entre vos bras et revenir rafraîchi, ravivé, consolé ! Que je me reproche parfois d'être si rare à vous écrire ; mais je vous assure que mon cœur n'est pas coupable de ces retards. Coupées par mon voyage à la Bibliothèque, mes journées sont si fort entamées que je suis obligé de saisir à la piste les moments pour les soins qui me sont les plus chers. Nous avons eu ces jours-ci de si fortes chaleurs que notre double voyage de tous les jours est bien fatigant ; mais nous en sommes récompensés en trouvant à notre rentrée notre charmant petit appartement, notre jardin éblouissant de verdure et de fleurs et cet excellent air que nous chercherions vainement au centre de Paris.

Comme je pense avec plaisir à nos promenades charmantes, à Saint-Servan, derrière le port, sur les murs surtout, en face de cette belle mer. Vraiment, vous m'avez gâté ; je suis déjà à calculer quand je pourrai vous revoir, mais nos vacances sont si courtes ! Et encore avons-nous mille soins que nous devons réserver pour ce temps. Au

nom du ciel, soignez bien votre santé, prenez bien régulièrement votre café le soir : le thé peut-être vous ferait plus de bien ? Prenez-en en souvenir de celui que nous prenions si agréablement avec notre Alain. Mon Dieu, chère mère, qu'il me semble qu'il s'est écoulé de temps depuis notre séparation ! Les premiers jours furent pour moi des années. Je ne me consolerais que si vous m'assurez que vous êtes bien, heureuse et contente de votre Ernest, qui n'a d'autre pensée que de rendre heureuse la meilleure des mères.

E. RENAN

228

ERNEST RENAN A ALAIN RENAN

Paris, 22 août 1852

Mon cher ami,

J'ai écrit il y a quelques jours à notre mère pour lui annoncer que je suis enfin débarrassé de mes travaux de doctorat, j'étais tellement fatigué, et j'ai depuis ce moment été distrait par tant de soins que j'ai été forcé de différer jusqu'à ce jour à t'en dire quelques mots. A vrai dire, cette épreuve n'était pas à mes yeux bien sérieuse : elle ne m'est pas nécessaire, et il n'est guère probable que je doive jamais faire usage du diplôme qu'elle me confère. Je désirais seulement tenir l'engagement que j'avais pris avec ces messieurs de la Faculté; d'ailleurs ayant achevé pour mon propre compte les travaux que j'avais d'abord eu l'intention de présenter comme thèses, il était naturel que je les fisse servir à cette fin, qui, si elle n'ajoutait rien, n'enlevait rien non plus à leur valeur intrinsèque. J'ai trouvé du reste une extrême bienveillance dans tous ces messieurs de la Faculté des Lettres, et je n'ai lieu que d'être satisfait à tous égards. Cette épreuve du reste n'en est réellement pas une : le candidat ayant fait sur le sujet de son choix un travail long et spécial, est toujours nécessairement plus fort que ceux qui l'argumentent, et le rôle de ceux-ci se réduit à des compliments et à demander quelques explications. Je pro-

l'iterai de la prochaine occasion pour te faire passer un exemplaire de ma thèse. Elle est en vente depuis quelques jours, et ce premier débit me donne lieu de croire que je rentrerai dans la presque totalité des frais qu'a entraînés l'impression, frais qui montent à près de seize cents francs.

Vos projets de société de crédit foncier sont-ils définitivement abandonnés, et devons-nous renoncer au plaisir de te voir à cette occasion ? Nous aimons encore à croire que toute espérance n'est pas perdue de ce côté, ou du moins que sans trop tarder nous aurons la joie de te recevoir chez nous avec la chère Fanny. Il se peut que je fasse un petit voyage de délassement durant mes vacances qui vont commencer le 1<sup>er</sup> septembre : je songerais à me diriger vers le Midi, pour chercher encore quelques rayons de soleil ; il fait ici un temps de mois d'octobre. Henriette accompagnera probablement ses élèves dans un voyage qu'ils vont faire à un château d'un de leurs parents, du côté d'Amboise. — Assure la chère Fanny de mon souvenir affectueux, embrasse pour moi le cher petit Henri et notre Aline, que je félicite d'avance de ses succès, et crois à ma sincère amitié.

229

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Cette, 7 septembre 1852

Me voilà bien loin de vous, chère mère. Je suis sur les bords de la Méditerranée, devant une mer éblouissante, sous un ciel incomparable. Je vous avais annoncé l'intention de faire un petit voyage durant mes vacances : j'hésitais entre la Suisse, les bords du Rhin et le Midi. J'ai préféré le Midi, j'ai voulu retrouver un peu de ce soleil qui déjà a quitté le Nord et rafraîchir quelques-unes de mes impressions d'Italie par la vue d'un pays presque semblable. J'ai pour compagnon de voyage mon ami M. Berthelot, dont la compagnie m'est infiniment agréable. Nous sommes allés d'abord directement à Lyon en chemin de fer ; de là, nous avons descendu le Rhône en bateau à vapeur jusqu'à Avignon. D'Avignon, nous sommes allés en chemin de fer à

Arles, Tarascon, Beaucaire, Nîmes, Montpellier, Cette, en nous arrêtant successivement partout où il y avait quelque chose d'intéressant. Arles m'a plu infiniment ; peu de villes ont d'aussi intéressantes antiquités romaines. Je connaissais déjà celles de Nîmes, mais j'ai vu cette fois-ci pour la première fois la merveille des merveilles : l'aqueduc que l'on appelle le Pont du Gard, qui, si on excepte le Colisée de Rome, est, sans contredit, le plus beau reste qui ait survécu de la civilisation romaine. Le chemin de fer de Montpellier à Cette est une des choses les plus originales qui se puissent voir. Il est construit tout entier au milieu des lagunes de la Méditerranée : on se croirait à Venise à voir ces immenses étangs d'eau salée, ces salines, ces constructions à fleur d'eau, ces étroites langues de terre qui séparent la lagune de la pleine mer. Mais, au lieu des boues de l'Adriatique, nous avons ici sur chaque dune de sable d'admirables vignobles qui produisent le vin de Frontignan et des raisins d'une grosseur fabuleuse. Ce matin, nous avons pris un bain dans cette belle mer ; ce soir, nous partons pour Narbonne ; de là à Toulouse ; de Toulouse, nous descendrons la Garonne en bateau à vapeur jusqu'à Bordeaux ; de Bordeaux à Paris, le chemin de fer est presque achevé, et ainsi j'aurai fait en quinze jours ce long tour dans le Midi, qui autrefois eût exigé des mois entiers. Je serai de retour à Paris le 16 au soir au plus tard. Le temps est superbe, très chaud, il est vrai ; mais c'est ce qu'il faut pour ce pays. Que de fois j'ai pensé à vous et à nos amis ! Je tâcherai de vous écrire encore de Toulouse ou de Bordeaux. Assurez notre cher Alain et la bonne Fanny de mon amitié et croyez, chère mère, à ma vive et bien filiale tendresse.

E. RENAN

230

ERNEST RENAN À SA MÈRE

Bordeaux, 15 septembre 1852

Me voilà presque à la fin de ma petite excursion méridionale, ma très chère mère. Ce soir, je prends la voiture pour

Paris où j'arriverai sans m'arrêter en 30 heures, partie en chemin de fer, partie en diligence. La partie de mon voyage depuis Cette a été non moins intéressante que la première, bien que le Languedoc et la Gascogne me plaisent beaucoup moins que la Provence. La Provence est vraiment un prolongement de l'Italie en deçà des Alpes. L'aspect du pays est le même, les souvenirs et les monuments historiques sont du même ordre : ce sont les mêmes horizons brûlants, les mêmes flots de lumière, les mêmes montagnes grisâtres, les mêmes productions végétales. Au contraire, à peine a-t-on quitté les côtes de la Méditerranée, après Cette, que tout change d'aspect. La campagne reverdit, les rivières qui, en Provence, ne sont que des torrents sans eau en été, arrosent de toutes parts les champs, l'olivier disparaît, la vigne qui, en Provence, n'est qu'un cep chargé de fruits, reprend le même aspect que dans nos régions du Nord. Enfin, l'aspect général redevient tout à fait semblable à celui des pays que nous connaissons. Pour ma part, j'aime mieux la Provence, j'aime le soleil, j'aime cette mer de pourpre, j'aime ces montagnes aux tons chauds et éblouissants, j'aime surtout ces teintes dorées que le soleil brûlant de la Provence dépose sur les monuments antiques dont ce pays est parsemé. Je ne nie pas, toutefois, le charme des bords verts et fertiles de la Garonne. J'ai pu les apprécier à loisir durant deux jours, en descendant le canal latéral de Toulouse à Agen et le fleuve lui-même d'Agen à Bordeaux. Cette navigation en canal est bien une des plus charmantes manières de voyager qu'il y ait. On ne se sent pas avancer ; pas la moindre saccade, pas le moindre mouvement. L'opération des écluses vient seule interrompre ce repos non troublé. Bordeaux est vraiment une superbe ville ; c'est sans contredit la ville de province qui rappelle le mieux l'aspect de Paris : Lyon même ne le rappelle pas aussi bien ; car elle a sa physionomie propre et qui n'appartient qu'à elle. La vaste étendue du port, l'immense multitude des navires forment un spectacle unique et vraiment admirable.

Enfin, chère mère, ce voyage, favorisé par un beau temps parfaitement soutenu, m'a été réellement très agréable.



Que de choses m'ont rappelé votre souvenir et notre chère vie d'autrefois ! Vraiment, vous aurez été aimée aux quatre coins du monde. Que d'impressions douces et chères j'ai eues en caressant votre souvenir durant les longues traites du voyage. La prochaine fois ce sera le tour de la Bretagne. Ah ! je vous assure, rien ne vaut la Bretagne : là est ce que j'aime, là est ma mère chérie vers laquelle se dirigeront toujours les meilleures et les plus tendres aspirations de mon cœur.

E. RENAN

231

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 29 novembre 1852

Que votre bonne lettre m'a fait de plaisir, mère chérie ! Oui, votre amour sera toujours le premier et le plus vif sentiment de mon cœur. Que ne puis-je vous le dire à toute heure et, par votre présence chérie, embaumer chacune de mes journées ! Seulement, j'aurais voulu que vous eussiez accepté ce que j'aurais été si heureux de vous offrir. Je crains que vous ne vous imposiez des privations : oh ! je vous en prie, ne nous causez pas cette cruelle inquiétude. Songez au moins que je tiens toujours à votre disposition tout ce dont je puis disposer et que je n'aurai jamais de plus grande joie que le jour où je pourrai croire avoir fait plaisir à ma bonne, à mon excellente mère.

Au nom du ciel, mère chérie, soyez sans inquiétude sur le caractère de mes écrits et croyez bien qu'ils ne seront jamais que l'expression la plus pure de ma conscience (1). Et, de ma conviction, il ne sortira jamais rien que de pur,

(1) Renan collaborait depuis 1848 à *La Liberté de penser* et à *La Politique nouvelle* qui passaient pour des revues d'avant-garde. Les articles de Renan : *Le Libéralisme clérical* (1848), *L'Activité intellectuelle en France en 1849* (1849), *Qu'est-ce que la religion dans la nouvelle philosophie allemande ?* (1850), *Du mouvement intellectuel dans l'Italie contemporaine* (1851) ont pu prêter à des commentaires qui arrivèrent aux oreilles de M<sup>me</sup> Renan mère.

d'élevé, de religieux, dans le sens le plus véritable du mot. Avez-vous jamais pu croire que ma plume pourrait *s'avilir*, et produire quelque chose d'indigne de moi ? Non, mon cœur est toujours ce que vous l'avez connu, ce que vous l'avez fait. Ce que je suis, je le suis par vous. C'est dans votre sein, dans mon éducation domestique pieuse et recueillie, que j'ai puisé ce qui fait la force et l'élévation de mon esprit. C'est grâce à vous que la vulgarité et les passions inférieures ne m'ont jamais atteint. C'est grâce à vous que je suis toujours resté noble et sans attache aux choses qui occupent et passionnent le commun des hommes. Rassurez-vous donc ; d'un cristal pur ne sortira rien que de pur. Je dois trop de reconnaissance à l'Église pour l'oublier jamais. Cette reconnaissance, il est vrai, ne sera jamais pour moi une chaîne ni une limite. Rien n'est au-dessus des intérêts de la vérité et de la science, et c'est faire acte de véritable piété que de sacrifier tout pour elle. Mais cela ne m'amènera jamais, je vous l'assure, à une polémique tout à fait éloignée de mon caractère. J'aimerai toujours à mériter le reproche d'être trop discret. Je serai toujours votre Ernest bien-aimé, celui que vous avez fait et moulé entre vos doigts, celui qui a grandi sous votre aile, pur, irréprochable, n'ayant que son œil gauche pour la terre et gardant son œil droit pour le ciel. Ma gloire, si la gloire m'est réservée, sera la vôtre. Mon cœur, au moins, chère mère, mon cœur sera toujours digne de vous et n'aura jamais de plus douce occupation que de vous aimer et de vous respecter comme la meilleure des mères.

E. RENAN

232

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 29 décembre 1852

Quoique les souhaits que nous formons pour votre bonheur soient de tous les instants, chère mère, nous ne saurions laisser passer le renouvellement de l'année sans vous

dire combien votre pensée nous est toujours présente et combien les vœux que nous formons pour vous sont les plus ardents de nos vœux. Puisse cette année être pour vous telle que nous la désirons, pleine de contentement et de bonheur ! Puisse-t-elle ne pas s'écouler sans qu'elle ait amené pour nous la joie suprême, celle de vous embrasser et de nous reposer auprès de vous ! Puisse-t-elle enfin répondre à notre amour et à la vivacité de notre tendresse !

Nous autres, chère mère, nous allons toujours à merveille, faisant lestement notre longue course de tous les jours, fort occupés mais nous portant à merveille. Mes fonctions à la Bibliothèque deviennent de plus en plus attrayantes (1). Vous me parliez dans votre dernière lettre de la visite de l'émir : il a été fort aimable et fort spirituel en effet. Nos manuscrits arabes l'ont fort intéressé : il ne tarissait pas de questions et nous a laissé en partant un curieux souvenir écrit de sa main en arabe : « Je suis entré dans le palais des livres, et j'y ai vu des choses telles qu'on n'en verrait pas dans le monde entier. Les conservateurs les y gardent plus précieusement que l'or et le diamant et c'est leur devoir. Salut à tous les savants de France et, en particulier, à ceux qui savent l'arabe ! De la part d'Abd-el-Kader, fils de Mahy-eddin, l'ami de la science et des savants ! » C'est un homme vraiment instruit et nous avons été surpris de l'étendue de ses connaissances et de la distinction de ses manières.

Adieu, chère et excellente mère ; croyez toujours au profond respect et à l'inaltérable tendresse de votre

ERNEST

(1) Renan avait été nommé le 27 avril 1852 surnuméraire à la Bibliothèque nationale et attaché au Département des manuscrits aux appointements de 5 francs par jour.

## ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 31 mai 1853

Il y a, ce me semble, bien longtemps que je ne vous ai écrit, chère mère. Quel bonheur m'ont fait cependant vos bonnes et charmantes lettres et combien j'ai été heureux de voir que nos pensées s'étaient devinées ! Oui, toujours, mère chérie, nos désirs et nos espérances seront inséparables ; toujours notre plus grande joie sera de nous communiquer cœur à cœur toutes nos pensées. Notre bonne et chère amie Henriette ne pense qu'au bonheur qu'elle aura sans doute avant moi de vous voir. Elle souhaiterait bien vivement pouvoir exécuter son voyage avant l'époque des vacances et nous espérons bien qu'elle le pourra. Malheureusement, les incertitudes de la famille Zamoyski tiennent tout en suspens. Ces grands personnages ne vivent ni ne sentent comme le reste des humains. Ce ne serait pas nous qui, dans de pareilles circonstances, prolongerions notre séjour loin des nôtres. Mais telle est leur irrésolution que, si on ne vient pas les chercher, ils ne partiront jamais. Ils en sont venus à ne plus savoir se résoudre ni agir. Il est bien probable, cependant, que quelque cause extérieure viendra les déterminer et que, dans quelques semaines, notre amie pourra penser à son départ. Que je lui porterai envie, chère mère ! Il est vrai que mon tour viendra bientôt après et que je n'aurai rien perdu pour attendre. Nous parlons toujours de notre voyage de vacances qui paraît beaucoup sourire à notre amie. Pourvu que la question d'Orient ne jette pas de flottes belligérantes sur notre passage, c'est tout ce qu'il faut (1). Soyez bien tranquille sur

(1) La France et l'Angleterre, émuës des prétentions russes sur les dix millions de Grecs orthodoxes de Turquie, envoyèrent à cette époque des escadres en Méditerranée pour protéger les Turcs. Ce fut le début de la guerre contre la Russie qui devait aboutir à l'expédition de Crimée (1854-1855).

tous les dangers, chère mère : ils ont disparu depuis la vapeur : Charybde et Scylla ont perdu toute leur malice ; les Sirènes ont pris la fuite. Songez d'ailleurs qu'on fait le trajet de Marseille à Palerme en deux ou trois jours par le paquebot direct qui part une fois par mois. Nous prendrions ce paquebot, soit pour aller et pour revenir, et pour l'autre traversée, nous prendrions le paquebot qui suit les côtes d'Italie afin de faire une visite à Naples, qu'Henriette ne connaît pas. Tout cela n'est qu'en projet, mais je tiendrais beaucoup, je l'avoue, à procurer à notre amie cette distraction qui est si bien de son goût. Malheureusement, tout dépendra en grande partie des déterminations de la famille Zamoyiski, c'est-à-dire de ce qu'il est le plus impossible de prévoir.

Notre amie comptait vous écrire aujourd'hui en même temps que moi, mais nous avons été dérangés ce matin et c'est de la Bibliothèque que je vous écris, et il y a si longtemps que je ne vous ai écrit, que je ne veux plus tarder d'un jour. Elle réparera dans quelques jours son omission. Peut-être alors quelque détermination aura-t-elle été prise et pourra-t-elle vous annoncer l'époque de son voyage. Croyez, en attendant, mère chérie, à notre tendresse qui n'a d'égale que notre respect.

E. RENAN

234

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 9 mars 1854

Il me semble qu'il y a bien longtemps, chère mère, que je ne vous ai écrit. Le temps admirable dont nous jouissons depuis quelques jours m'a remis en mémoire que le moment n'est plus loin où nous serons réunis. Cette chère espérance me remplit de joie et je compte presque les jours qui nous séparent de cet heureux moment. Mais qu'il y a longtemps que je n'ai reçu de lettre de vous ! Écrivez-moi bientôt et



parlez-moi de notre prochain bonheur qui va devenir ma plus chère, et bientôt mon unique pensée.

Si je vous ai écrit trop rarement cet hiver, j'ai eu mon excuse dans mes occupations qui ont été rarement plus nombreuses. Du *Journal des Débats* et de la *Revue des Deux Mondes*, on m'a demandé beaucoup de travaux et, par surcroît, des exigences de société auxquelles je n'ai pu me soustraire, m'ont pris un grand nombre de mes soirées. Tout cela, néanmoins, ne m'a pas trop fatigué et, en tout cas, n'aurai-je pas bientôt pour me remettre le remède souverain, le séjour auprès de vous ? J'en reviens toujours là car tout m'y ramène ; c'est ma meilleure et ma plus chère joie.

Notre Henriette est très bien et n'a pas du tout souffert de la gorge cet hiver, qui pourtant a été bien mauvais pour les personnes délicates de cet organe. C'est de cette maladie qu'est mort presque subitement M. Armand Bertin, le rédacteur en chef du *Journal des Débats*, dont la perte nous a été à tous sensible. Ce n'est pas M. Bertin aîné, qui était autrefois rédacteur en chef du même journal, mais son fils. Il continuait du reste les traditions de la famille qui, malheureusement, vont bientôt s'éteindre. Car M. Armand Bertin ne laisse que des filles et son frère M. Édouard Bertin, qui lui a succédé de nom, est de la plus déplorable santé.

Je vous ai envoyé les jours derniers un tirage à part d'un article que j'ai inséré dans la *Revue des Deux Mondes* (1). J'ai pensé qu'il vous ferait plaisir, parce qu'il y est question de la Bretagne et des Bretons dont j'ai parlé, comme vous voyez, avec amour et patriotisme. Je pensais en l'écrivant, à nos promenades d'autrefois, à tous nos souvenirs ! Mais qu'avons-nous à regretter ? Nous allons bientôt nous revoir. Cette pensée me ravit et m'entraîne sans cesse. Vous savez que nos vacances commencent le dimanche qui précède Pâques, c'est-à-dire dans un mois à peu près. Nous conviendrons ensuite du jour de mon départ, mais soyez bien sûre que je partirai aussitôt que je pourrai et

(1) *La poésie des races celtiques*, *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> février 1854, réimprimé dans *Essais de morale et de critique*.

que je n'y mettrai pas une seconde de retard volontaire. Adieu, chère mère, assurez Alain et Fanny de ma vive amitié mais croyez surtout au respect sans bornes et au dévouement filial avec lesquels je suis votre fils tendre et respectueux

E. RENAN

235

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 23 juin 1854

Il y a vraiment bien longtemps que j'aurais dû vous écrire et que de jour en jour je me propose de le faire, mère chérie et toujours de plus en plus chérie. J'allais le faire quand j'ai reçu votre délicieuse lettre de l'autre jour, qui m'a causé une vive joie en me prouvant que vous êtes toujours heureuse, contente et bien portante. C'est là, je vous assure, ma perpétuelle et plus chère pensée. J'ai tardé à vous écrire, pour qu'il s'écoulât quelques jours entre ma lettre et la vôtre et pourtant, par moment, je crains que ce retard ne vous ait inquiétée. En ce moment, je suis extrêmement occupé. J'achève pour l'impression un des mémoires couronnés par l'Institut, le premier de tous, et je tiens beaucoup à l'avoir terminé le plus tôt possible (1). Des personnes, beaucoup trop bienveillantes sans doute, me pressent fort et m'engagent à me mettre en mesure pour me présenter à une des prochaines vacances de l'Académie. C'est là un conseil prématuré et que je ne mettrai pas de sitôt à exécution. Cependant, il est bon que je sois en règle et à même de profiter des bonnes occasions. Pour cela, je presse fort mon travail; dans un mois à peu près, j'aurai tout remis à l'Imprimerie impériale où je demande

(1) Il s'agit de l'*Histoire générale des langues sémitiques* (1<sup>re</sup> partie de l'*Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*), mémoire présenté à l'Académie des Inscriptions en 1847 et qui avait obtenu le grand prix Volney de linguistique. Les lettres des 27 octobre, 9 juin et 9 août 1855 font également allusion à ce mémoire qui parut en juillet 1855 à l'Imprimerie impériale.

l'impression gratuite. Cela est décidé par une commission de savants que je sais d'avance m'être très favorable. Mais tout cela entraîne bien des retards et comme d'ailleurs l'Imprimerie impériale procède avec beaucoup de lenteur, à cause de l'extrême soin qu'elle met à tous ses travaux, je pense bien que je ne paraîtrai que dans le courant de l'année prochaine. Enfin, j'aurai toujours fait ce qui aura dépendu de moi et les retards ne seront pas dus à ma faute. Aussitôt délivré de ce rude travail, je serai tout à vous et je vous dédommagerai en vous écrivant plus souvent et plus longuement du laconisme que j'ai été obligé, bien malgré moi, de m'imposer.

Je suis enchanté que vous ayez pris un journal, mais je suis fâché que ce soit cette triste et ennuyeuse *Union*. N'y en avait-il donc pas d'autre qu'on aurait pu vous procurer aux mêmes conditions ? Je suis enchanté aussi que les extraits de M. Cousin vous aient réconciliée avec lui. Vous voyez que ce n'est pas un homme aussi terrible que l'on disait et que tout cela n'était que d'atroces calomnies. Il est amoureux à la folie, dans ce moment-ci, de toutes les dames de la cour de Louis XIV ; il ne rêve que cela, cela lui a tourné la tête. Vous voyez que c'est la plus innocente et la plus inoffensive des passions, puisque tous les objets en sont morts depuis 200 ans ! Mais cela l'amuse et le rend de plus en plus aimable ; que faut-il de plus (1) ?

Notre Henriette est très bien. Tous deux, nous nous unissons dans un même embrassement pour vous serrer contre notre cœur, mère chérie,

Vos enfants tendres et respectueux,

E. R.

(1) Victor Cousin fit paraître à cette époque une suite d'études sur la femme au xvii<sup>e</sup> siècle : *M<sup>me</sup> de Longueville* (1853) ; *M<sup>me</sup> de Sablé* (1854) ; *La duchesse de Chevreuse* (1856) ; *M<sup>me</sup> de Hautefort* (1856).

## ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 27 octobre 1854

Ma chère maman,

Enfin, il m'est permis de m'entretenir à loisir avec vous. Je suis débarrassé du long et difficile travail qui depuis plusieurs années et surtout depuis quelques mois absorbait tous mes instants. Les dernières semaines surtout ont été bien rudes : M. Naudet, l'administrateur général de la Bibliothèque, qui a le plus grand désir de voir l'ouvrage paraître le plus tôt possible, avait fait convoquer la commission des impressions gratuites pour l'Imprimerie impériale beaucoup plus tôt que je ne pensais; en sorte que j'ai été pris fort à court et qu'il m'a fallu concentrer en quelques jours le travail de plusieurs semaines. Enfin, je suis arrivé à terme; ces messieurs y ont mis du reste la plus grande complaisance en me permettant de ne remettre le manuscrit qu'au dernier moment. Le jugement de la commission a dépassé mon attente. L'usage est de n'accorder que des indemnités partielles et le rapporteur croyait être fort généreux en demandant pour moi les  $\frac{3}{4}$  des frais. Mais la commission, sur les observations de M. Naudet et de M. de Saint-Georges, le directeur de l'Imprimerie impériale, m'a accordé la totalité du devis, montant à trois mille huit cent cinquante francs. Voilà donc un grand point obtenu. Je dois une grande reconnaissance pour tout ceci à M. Naudet, qui est aussi secrétaire perpétuel de l'Académie et qui désire que je me présente le plus tôt possible. Grâce à ses vives instances, je ne subirai pas les lenteurs habituelles de l'Imprimerie impériale. Dès la semaine prochaine, l'impression sera commencée avant même que les signatures officielles soient obtenues. On pourra marcher très vite et j'espère que dans trois ou quatre mois j'aurai mon volume terminé. En attendant, je prends un peu de

repos. J'en avais besoin vraiment. Ne faut-il pas que tous mes moments aient été bien exclusivement occupés pour que j'aie dû surseoir au plaisir de vous écrire et charger mon amie de me remplacer dans ce soin près de vous ? Mais votre pensée, je vous assure, ne me quittait pas : elle était et elle est toujours ma plus chère compagnie. Pendant l'hiver qui s'approche, je vous en prie, soignez-vous bien et chauffez-vous bien. Avec quel bonheur nous avons vu l'épidémie cruelle qui a sévi cette année passer sans avoir atteint Saint-Malo (1) ! Quelles eussent été nos craintes si nous eussions vu ravagé par le fléau le pays où se trouve tout ce que nous avons de plus cher ! Enfin, nous sommes délivrés de cette crainte. Au nom du ciel, soignez-vous bien et conservez-vous à notre tendresse. Notre amie est très bien quoique parfois un peu inquiète pour ses amis de Pologne par suite des événements de la guerre (2). De longs intervalles s'écoulent entre les nouvelles qu'elle en reçoit et rarement ces nouvelles sont directes.

Adieu, chère mère. Embrassez-moi le cher petit neveu et aussi la bonne Aline. Assurez Alain et Fanny de ma bonne amitié et rappelez-moi au souvenir de nos parents Forestier. Pour vous, mère bien-aimée, oh ! ne doutez jamais, je vous en prie, de mon inaltérable tendresse et de mon respect filial.

E. RENAN

237

HENRIETTE RENAN A ALAIN RENAN

23 mai 1855

Quoique ma dernière lettre soit restée sans réponse, je viens, très cher ami, t'adresser encore quelques lignes pour

(1) Le choléra de 1854.

(2) L'expédition de Crimée avait été décidée en mars 1854 par la France, l'Angleterre et la Turquie.



te prier de me dire si tu peux remettre à maman le 1<sup>er</sup> juin, la somme de soixante-six francs qui t'est restée entre les mains à cet effet. Si tu le peux, mon ami, aie la bonté de les remettre toi-même et de ne pas attendre que maman te dise qu'elle a besoin d'argent, car bien certainement, maman ne le ferait point. Si tu ne le pouvais pas, ne crains pas de me le dire, mais fais-le promptement, je t'en prie, afin que je puisse envoyer un mandat sur la poste dès les premiers jours du mois. Maman, très susceptible en affaires d'argent, me témoigne le désir qu'à l'avenir je lui fasse mes remises par la poste ; je me conformerai à ses souhaits, quoique cette voie soit un peu onéreuse. Ne lui dis pas un mot de ceci, je t'en conjure : respectons les susceptibilités de notre mère, même quand rien ne les justifie.

Dans ces derniers temps, comme dans tous ses jours de tristesse, maman est revenue au projet que nous avons si souvent combattu de se retirer dans un couvent. Tu penses bien, mon ami, que j'ai encore repoussé ce projet, comme je le repousserai toujours. Cette fois c'était mille fois pis que précédemment, puisque maman ne songeait à rien moins qu'à se mettre en qualité de pensionnaire dans une maison de Paramé que je ne veux même pas désigner dans ma lettre... Enfin j'ai pu chasser une fois encore cette idée si inconvenante et si déplacée ! Maman m'assure qu'avec le revenu de la maison il suffira qu'Ernest et moi nous lui envoyions une somme d'environ quatre cents francs par année ; mais j'aurai soin d'augmenter quelquefois la petite remise de manière que maman reçoive ce qu'elle recevait dans le passé. Sois tranquille, mon ami, Ernest et moi nous nous mettrons en mesure de remplir ce devoir sacré et de faire sous ce rapport tout ce qui sera nécessaire. Au nom de notre amitié, ne prends de tout ceci aucune inquiétude : c'est à Ernest et moi à y songer et à y pourvoir. Maman conservera son chez elle, et, autant qu'il dépendra de nous, nous éloignerons de sa vieillesse les agitations et les secousses.

Maman m'a dit que la maison que tu habites vient d'être vendue. Ce changement de propriétaire t'obligera-t-il, obligera-t-il maman à un déménagement ? — Je sais qu'il

y a bien le temps d'y penser, puisque l'acquéreur, comme son prédécesseur, est engagé pour l'année prochaine.

Fais-moi le plaisir, mon ami, de me répondre sans retard en ce qui touche la remise des soixante-six francs. Si tu pouvais aussi me dire quelque chose concernant ta santé et tes affaires tu apporterais quelque soulagement à des sollicitudes bien vives et bien affectueuses.

J'embrasse la chère Fanny et tes enfants bien-aimés. Ernest doit joindre un mot à ces lignes. Tu es, mon très cher ami, l'objet de nos plus intimes entretiens et le but de nos vœux les plus ardents. Je te répète tout ce que ma dernière lettre te disait, et je t'embrasse avec la plus vive tendresse.

HENRIETTE RENAN

[Post-scriptum d'Ernest Renan]

D'incessantes occupations, qui touchent enfin à leur terme, m'ont depuis bien longtemps empêché de t'écrire, cher ami. Tu n'as pas douté, je l'espère, de la sollicitude et de l'amitié avec lesquelles je t'ai suivi dans les pénibles circonstances que tu viens de traverser. J'ai bien des fois admiré ton courage, et je n'ai craint pour toi qu'une seule chose, c'est que le travail ne fût au-dessus de tes forces et n'altérât ta santé. Quel bonheur, mon cher ami, qu'à défaut des dons de la fortune qui, à ce qu'il semble, ne furent jamais faits pour nous, et que nous ne savons ni atteindre ni désirer, nous ayons en partage la fermeté morale qui se suffit à elle-même et est plus jalouse de se satisfaire que de réussir ! Je doute que cette qualité-là soit ce qu'il faut pour faire son chemin en ce monde ; mais elle est certainement celle qui nous met le plus en repos, et la seule qui nous ennoblit. Je me mets souvent à ta place, et je conçois que ce revers, loin de t'abattre, ne fasse que redoubler ton ardeur. Tiens-nous au courant, cher ami, de la marche de tes affaires ; tu dois croire assez à notre amitié pour ne nous rien cacher. Notre courageuse amie a été moins émue, je t'assure, de la possibilité d'une perte matérielle que des anxiétés que tu as dû traverser. Tu

nous rends bien heureux en nous apprenant que tu trouves autour de toi la sympathie et les encouragements que tu mérites si bien. Rappelle-moi au souvenir de la chère Fanny, et appuie-toi toujours sur ma vive et sincère amitié.

238

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 9 juin 1855

Enfin, chère mère, je peux m'entretenir un instant à loisir avec vous. Le grand travail qui m'occupait depuis si longtemps est enfin terminé. J'ai renvoyé hier soir la dernière feuille corrigée et bonne à tirer et je profite de mon premier instant de repos pour vous écrire un peu plus longuement que je ne l'ai fait depuis plusieurs mois. Quelles rudes épreuves, chère mère, vient de traverser notre cher Alain (1)! Comme nous avons vivement compati à ses angoisses! Nous voyons avec bonheur l'horizon se rasséréner un peu pour lui. Comme vous, nous pourrions désirer que notre ami nous tînt un peu mieux au courant de ses affaires et fût moins avare de ses communications. Mais il faut passer bien des choses aux constantes préoccupations qui l'assiègent. Ne soyez pas trop inquiète des suites de ce désastre pour notre amie. Tout porte à espérer que la liquidation de notre frère s'opérera sans perte pour les créanciers et que notre amie en sera quitte pour avoir été privée momentanément de l'emploi de ses fonds. Rien du moins ne nous fait craindre pour le moment quelque chose de

(1) Alain Renan, qui n'avait aucune aptitude pour les affaires, était devenu l'associé d'un banquier ou plutôt le prête-nom d'une entreprise douteuse. La banque fit faillite. Une série de procès interminables commença, des poursuites furent engagées contre Alain qui frôla même la prison. Les lettres suivantes font allusion aux inquiétudes causées dans la famille par cette banqueroute désastreuse. En 1857, Ernest Renan ira à Rennes pour les derniers règlements de l'affaire. Voir ci-dessous, page 1399.

plus grave. Entre toutes les peines que nous avons éprouvées, chère mère, une des plus sensibles, je vous l'avoue, a été celle que vous aviez formée de vous retirer à Paramé. Je ne peux pas croire que vous ayez conçu ce projet sérieusement. N'avez-vous pas senti, mère bien-aimée, que c'était nous faire la plus vive peine ? Pouviez-vous croire qu'aucun sacrifice nous coûterait pour vous rendre l'existence aussi digne et aussi douce qu'elle doit l'être ? Je le répète, je ne croirai jamais que vous ayez pensé à cela sérieusement. Promettez-nous bien que vous ne nous en parlerez plus et que cette mauvaise pensée ne se représentera plus à votre esprit. Notre tendresse en a été blessée dans ce qu'elle a de plus sensible. Alain vous en eût sans doute également dissuadée si vous lui en aviez parlé. Quelle peine c'eût été pour lui ; oh ! chère mère, si quelqu'un a pu agréer cette idée et vous engager à l'accomplir, c'est qu'il connaissait bien mal le cœur de vos enfants.

Malgré les secousses qu'elle a reçues de ces tristes événements, notre chère Henriette est assez bien, un peu fatiguée pourtant des premières chaleurs et aussi d'un surcroît de travail qui pèse sur elle ces jours-ci. Quel courage elle a montré dans ces pénibles circonstances ! Pouvant croire compromises les trop modestes épargnes de ses longs travaux, elle n'a pas cessé un moment d'envisager l'avenir avec fermeté et de penser plus aux siens qu'à elle-même. Quel dévouement et quel cœur ! Elle est sans cesse préoccupée de vous, et sa plus vive peine est de vous savoir inquiète et tourmentée de quelque chose. Nous espérons bien que les scènes regrettables dont vous nous aviez parlé ne se sont pas renouvelées. Il me semble qu'il faudrait éviter, de près ou de loin, tout ce qui peut ramener ce triste sujet. Adressez-vous à Alain directement quand vous avez besoin d'être rassurée ; malgré sa réserve habituelle, notre ami sera toujours heureux de calmer vos inquiétudes. Que nous voudrions vous savoir heureuse et à l'abri de toutes ces secousses dont la vie est semée ! Croyez du moins à notre tendresse inaltérable. Croyez que le désir de vous voir heureuse est notre unique pensée. Notre courage n'est troublé que quand nous vous voyons agitée ou que nous crai-

gnons que vous ne soyez pas entourée de tout le bonheur que nous vous souhaiterions. Écrivez-nous; dites-nous que toutes vos pensées noires sont passées et vous rendrez bien heureux par là vos enfants pleins de respect et de tendresse.

E. RENAN

239

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 9 août 1855

Il est bien vrai, mère chérie, que je suis depuis quelque temps fort irrégulier dans ma correspondance. Je me le reproche, et, par moment, je m'en désole, mais je vous en prie, ne voyez en tout cela qu'une suite des occupations qui m'assiègent de tous les côtés. Je croyais que, mon volume terminé, j'aurais un peu plus de liberté : hélas ! non. L'apparition d'un livre entraîne mille soins, mille soucis ; en sorte que j'en suis presque à regretter le temps où la correction des épreuves m'absorbait tout entier. Heureusement que ma tendresse pour vous ne change pas ; celle-là ne connaît ni interruption, ni temps d'arrêt.

Nous avons vu avant-hier M. Carouge qui nous a appris avec plus de détails tout ce qui concerne la catastrophe de notre excellent ami. Quel tissu de fatalités ! que d'animosités injustes ! Après les explications de M. Carouge, il y a encore en tout cela bien du mystère. Pourquoi chercher à le percer, puisque le malheur de notre ami n'en reste pas moins une triste réalité ? Espérons que le temps et la constance de notre ami guériront ces blessures et effaceront ces tristes souvenirs.

Vous nous parlez de voyage pour cette année. Ah ! mère chérie, le temps n'est pas à cela. Lors même que des embarras imprévus n'eussent pas pesé sur nous cette année, la position de notre frère ne nous eût pas permis de songer à des voyages de pur agrément. Nos ressources, en partie engagées dans la ruine de notre frère, sont limitées ; nous



espérons qu'elles suffiront à tout, mais elles ne nous permettent pas de songer au superflu. Nous ne le regrettons pas : si nous avions l'assurance de voir notre frère sortir de la position fâcheuse où il se trouve, nous serions satisfaits.

Je n'ai pas voulu charger M. Carouge de mon gros volume sur les langues sémitiques ; il est trop lourd et trop gros. Et puis, chère mère, vraiment je vous assure qu'un travail aussi spécial n'aurait pu vous intéresser : figurez-vous des pages couvertes de citations et émaillées de haut en bas de caractères orientaux, crochus, ronds, carrés, de toutes les formes : un vrai grimoire. Dès que j'aurai fait quelque chose de plus intéressant, je vous l'enverrai. Ce travail-ci ne s'adresse qu'à l'Académie des Inscriptions et aux savants de profession. Sans cela, je vous l'aurais bien plus tôt envoyé. Ces travaux sont une vraie algèbre et ne s'adressent qu'à un petit nombre de personnes. Je suis très satisfait du reste de l'accueil qui a été fait au mien par les juges compétents.

Voilà que l'heure me presse, chère mère. Je vous écrirai de nouveau sans tarder ; croyez toujours à mon inaltérable tendresse ; elle ne fait que s'accroître avec le temps qui nous sépare. Sans l'accident fatal de cette année, nous eussions été presque à la veille de nous réunir. Espérons dans l'avenir, qui sera sans doute meilleur que le présent. Aimons-nous toujours, c'est là le plus doux et le plus sûr.

Votre fils respectueux et plein de tendresse

E. RENAN

240

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 18 septembre 1855

Voilà mes vacances qui avancent, chère mère, et je ne vous ai pas encore écrit. Hélas ! combien d'autres fois à cette époque nous avons été réunis. Cette année, rien que la séparation et la triste pensée de l'état de notre ami. Il y a bien longtemps qu'il ne nous a écrit, mais nous comprenons

les préoccupations et les travaux qui doivent l'accabler en ce moment ; puisse-t-il en être bientôt délivré et arriver à une solution digne de ses persévérants efforts ! Tout cela naturellement nous préoccupe beaucoup, ne vous alarmez pas toutefois, mère chérie, en ce qui nous concerne. Nous faisons face à tout ; le courage de notre amie ne se dément pas ; quant à moi, je n'ai aucune raison de sortir de mon calme habituel. Ma carrière est de celles qui se font d'elles-mêmes et sans qu'on s'en occupe. Les seuls succès que je désire, je les obtiens ; que me faut-il de plus ? L'amitié et la sympathie des personnes que j'estime me sont acquises. Le reste m'est indifférent. Mon gros livre a tout le succès qu'il pouvait avoir auprès des personnes sérieuses auxquelles il s'adresse. Sous tous les rapports, rien n'altérerait ma joie si la pensée du malheur de notre frère ne venait m'attrister. Henriette s'est un peu ressentie les jours derniers de ses anciens maux de gorge, à la suite de fatigues inaccoutumées que lui a causées une indisposition de M<sup>lle</sup> Ulliac. M<sup>lle</sup> Ulliac a éprouvé une grave affection des yeux, et cette demi-cécité, se combinant avec sa surdité, a obligé notre pauvre Henriette à faire de grands efforts pour communiquer avec son amie. Il s'en est suivi une certaine recrudescence de son mal de larynx d'autrefois. Heureusement, cela n'a pas eu la même gravité et nous espérons bien que, dans quelques jours, il n'en sera plus question.

Vous nous avez appris, chère mère, que vous aviez reçu de Tréguier une somme équivalente, avec quelque surplus, à celle de votre loyer. Mais ce surplus est bien faible et nous craignons que vous ne soyez à court d'argent. Écrivez-nous à quelle époque vous désirez que nous vous fassions notre envoi habituel de chaque mois : nos habitudes ont été dérangées par la recette de Tréguier. Aussitôt que nous aurons reçu votre lettre, nous les reprendrons pour n'y plus manquer.

Quoique en vacances, je fais d'assez nombreuses visites à la Bibliothèque pour faire plaisir aux étrangers qui affluent à Paris et désirent visiter nos raretés. C'est une complaisance que nous regardons comme un devoir. On dirait que le genre humain tout entier s'est donné rendez-

vous à Paris en ce moment. La Bretagne elle-même est largement représentée et l'Exposition m'a valu la visite de quelques compatriotes qui m'ont rappelé de vieux souvenirs (1).

Rappelez-nous, chère mère, au souvenir de notre cher Alain. La nouvelle des succès de notre petit neveu et de notre chère nièce nous a fait grand plaisir, surtout à cause de la joie qu'en aura ressentie notre bon Alain. Présentez aussi nos amitiés à la chère Fanny et à nos parents Forestier. Que notre union et notre affection mutuelle nous consolent de ce que la fortune nous a refusé. N'avons-nous pas encore la meilleure part ? Ah ! s'il nous était donné de nous revoir plus souvent, je ne me plaindrais de rien. Écrivez-nous et croyez qu'il est impossible d'être avec plus de respect et d'affection que nous ne le sommes, chère mère, vos enfants tout dévoués.

E. R.

241

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 4 novembre 1855

Nous recevons aujourd'hui même, chère mère, une lettre de notre Alain qui me rappelle qu'il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit. Notre bon frère espère enfin être sorti dans quelques jours des immenses travaux que lui ont imposés ces fâcheux événements. Quelle épreuve, chère mère ! Heureusement, son courage ne faiblit pas. Il fait face à tout ; espérons que l'avenir lui réserve des jours meilleurs.

Notre bien-aimée Henriette est toujours la même. Il y a des moments d'amélioration sensible, puis des rechutes. Rassurez-vous, même dans les moments où elle est le moins

(1) L'Exposition universelle de Paris en 1855 inspira à Renan un article qui parut dans le *Journal des Débats* en novembre 1855 : *La poésie de l'exposition* et qui fut réimprimé dans les *Essais de morale et de critique*.

bien, cela n'a pas beaucoup de gravité. Seulement, c'est bien long. Jusqu'ici, nous avions attendu à faire les cautérisations, ce remède paraissait trop grave pour le mal; si pourtant le mal continue, nous y aurons recours. En gardant un silence presque absolu, notre amie ne souffre pas; mais la moindre fatigue de la gorge la fait souffrir. L'indisposition de M<sup>lle</sup> Ulliac coïncide de la manière la plus fâcheuse avec son mal; c'est ce qui la fatigue; j'insiste sans cesse pour qu'elle y aille le moins possible car il faut faire de grands efforts pour se faire entendre d'elle. Le *Journal des jeunes personnes* l'occupe beaucoup : tout le travail tombe sur elle depuis l'indisposition de son amie : elle suffit à tout par son courage et son énergie.

Nous avons reçu il y a quelques jours la visite d'un fils d'Adolphe Toussaint de Lannion, qui revenait d'un voyage dans le Midi. Paris a offert cette année une affluence inaccoutumée d'étrangers, qui commence à diminuer. En revanche, il semble que la population habituelle se fût donné le mot pour désertier : maintenant, tout le monde revient et tout rentre dans l'ordre habituel. Nous sommes rentrés en fonctions à la Bibliothèque depuis un mois. Je suis de plus en plus content du succès de mon gros volume ; il se vend fort bien et je crois que dans peu de temps toute l'édition sera épuisée. Il m'en revient de tous les côtés, surtout de l'Allemagne, des jugements très flatteurs. Il est probable que si une place devenait vacante à l'Académie, on me mettrait sur les rangs et que j'aurais des chances sérieuses de réussir. Mais je ne sortirai en rien pour cela de mon caractère, je n'y dépenserai pas plus d'empressement que je n'ai coutume de le faire. Sans doute, il est désirable pour moi de faire partie de l'Institut, mais après tout, je puis très bien m'en passer, et le plaisir et l'honneur qui peuvent s'y trouver ne vaudraient pas un seul acte contraire à mes principes et à mes goûts.

Soignez-vous bien, chère mère, durant l'hiver qui approche. Avez-vous fait votre provision de bois ? Chauffez-vous et ne sortez que très chaudement vêtue. Il fait ici un temps très désagréable et nous sortons le moins possible. Adieu, bonne mère, aimez-nous et croyez à notre amour.

Assurez Alain et Fanny de toute notre affection et embrassez pour nous Aline et Henri. Que notre mutuelle affection nous console en ces temps difficiles : ils passeront comme tant d'autres, faisons qu'il ne nous en reste d'autre souvenir que de nous être de plus en plus prouvé notre amitié. Encore une fois, adieu ; à vous de tout cœur,

E. RENAN

242

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 15 juin 1856

Qu'il y a longtemps que je ne vous ai écrit, chère mère ! C'est que des préoccupations de toutes sortes ont rempli pour moi ces derniers temps. La mort de mon illustre et excellent ami M. Augustin Thierry m'a bien vivement affecté ; j'ai perdu en lui un précieux appui, un conseil éclairé, un protecteur tout dévoué. Les précieuses qualités de son cœur, égales au moins à celles de son esprit, l'avaient rendu cher à tous ceux qui le connaissaient et sa mort laisse un vide immense parmi nous. Un souci d'une autre nature m'a bientôt enlevé tous mes moments. M. Thierry laisse une place vacante à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Beaucoup de personnes songeaient depuis longtemps à me porter comme candidat à la prochaine place vacante : on me l'a si fortement conseillé à nouveau que je n'ai pas dû résister. Hélas ! c'était le pauvre Augustin Thierry lui-même qui m'engageait toujours le plus à me porter et qui m'aurait fourni le plus solide appui. Quoique cloué dans son fauteuil, il exerçait une grande influence et il se faisait porter à la séance pour voter pour ses candidats favoris. Cet excellent appui me manquera, mais j'en ai trouvé d'autres de non moins honorables : M. Villemain et M. Guizot en particulier me témoignent le plus grand zèle. Enfin, ma candidature sera posée dès cette fois-ci de la manière la plus honorable. Il est très rare que l'on réussisse du premier coup et cette fois en particulier, il y a un



autre candidat qui a obtenu aux élections antérieures un grand nombre de voix et qui a les plus grandes chances. L'essentiel est d'arriver à une forte minorité pour passer la fois suivante. En tout cas, cela ne sera pas décidé de sitôt : l'élection sera remise sans doute en novembre ou décembre. Mais quels embarras ! Il faut faire une visite et souvent plus d'une à tous les membres de l'Académie, c'est-à-dire à quarante personnes demeurant aux quatre coins de Paris, sans parler des lettres à écrire aux quatre coins du monde, etc. Enfin, ces dernières semaines ont été pour moi des plus encombrées et il faut cela pour m'excuser d'avoir gardé avec vous un silence si prolongé.

Les lettres de notre cher Alain nous rassurent un peu en nous prouvant que la situation s'éclaircit peu à peu. Henriette vous a écrit, chère mère, pour ce qui concerne les maisons de Tréguier et les prétentions que les syndic élèvent à cet égard. Il importe de montrer toute la fermeté possible. Nous comprenons qu'Alain se soit adressé à M. Rouxin de préférence à M. Bellamy, parce que M. Bellamy étant syndic de la faillite se serait trouvé entre deux intérêts, celui des créanciers qu'il est obligé de soutenir et le vôtre dont vous l'auriez chargé. Enfin, attendons, chère mère ; car ce n'est pas à nous à provoquer l'enquête : elle viendra si elle doit venir. Nous sommes désolés de vous voir en proie à toutes ces inquiétudes ; espérons qu'elles auront un terme et un terme prochain.

Notre amie est bien ; toutes ses misères de l'hiver dernier ont disparu au retour du beau temps. Et vous, soignez-vous, je vous en prie ; sortez de temps en temps ; ne restez pas trop renfermée ; allez faire le tour des murs ; je crains souvent pour vous les suites de cette vie trop renfermée que vous nous dites mener. Traversons avec courage ces temps difficiles et réservons-nous pour des jours meilleurs. Adieu, chère mère, croyez à la tendresse et au respect de vos enfants, toujours préoccupés de vous et de votre bonheur

ERNEST RENAN A ALAIN RENAN

Paris, 12 novembre 1855

Nous recevons toujours de tes nouvelles, cher ami, avec une joie bien vive. Chaque pas que font tes affaires est accueilli de nous avec bonheur, et nous voyons s'approcher avec un bien sincère contentement le moment où tu seras enfin délivré de ces embarras. Tiens-nous au courant, cher ami, de tout ce qui te concerne et écris-nous sitôt que tu seras arrivé à un dénouement. Les nouvelles que tu nous a données de M. Lair nous ont fort affligés. N'y a-t-il donc plus d'espoir ? Qui aurait pu croire qu'une santé si florissante cachât un danger si prochain ? Quelles inquiétudes, quelle douleur peut-être pour la pauvre Fanny !

Nous t'avons envoyé par M. Séguin un *Manuel de thèmes grecs*, qui pourra, je crois, être utile à Henri. Il n'est pas probable qu'on fasse des thèmes grecs dans les classes au collège de Saint-Malo : cet exercice est encore trop peu répandu. Le livre que je t'envoie ne lui en sera que plus utile. C'est un commentaire perpétuel avec des exemples de la grammaire de Burnouf. Si cette grammaire n'est pas celle que l'on suit au collège de Saint-Malo, écris-le-moi pour que je l'envoie à Henri : il est essentiel qu'il l'ait. A mesure qu'il avancera dans sa grammaire, il faut qu'il suive les exercices correspondants du cours de thèmes. Avec ce procédé-là, il deviendra infailliblement un helléniste de premier ordre. Que tu as raison d'apporter le plus grand soin à l'éducation classique de notre cher petit ami ! Avec la décadence rapide des études qui est la conséquence des nouveaux règlements, une bonne éducation littéraire sera dans dix ans une exception rare et un héritage du plus grand prix.

Je suis très content du succès de mon dernier volume, surtout à l'étranger : il se vend avec une promptitude rare pour cette sorte d'ouvrages. Assure la bonne Fanny de

mon sincère attachement ; embrasse pour nous tes aimables enfants, et crois-nous dévoués à toi de tout cœur.

244

ERNEST RENAN A SA MÈRE

[Juillet 1856]

[*Fragment*]

Je n'ignore pas, mère chérie, que beaucoup d'objections pouvaient être soulevées en ce moment contre mon mariage. L'état de nos affaires est triste, ma position est fort modeste, mais promet dans un avenir prochain de s'améliorer beaucoup. Nous n'avons pas cru néanmoins devoir attendre, chère mère. Nous nous épousons l'un pour l'autre et non pour une position plus ou moins brillante. Des arrangements que je laisse à Henriette le soin de vous exposer sommairement nous mettront au-dessus de tout embarras : notre ménage sera fort modeste d'abord ; il n'en sera que plus agréable : M<sup>lle</sup> Cornélie n'aime pas plus que moi le luxe et l'apparat ; une vie élevée et entourée de considération, voilà tout notre idéal.

Une difficulté plus grave, chère mère, tenait à notre bien-aimée Henriette (1). C'était une résolution absolument arrêtée chez moi de ne rien laisser s'engager sans avoir la certitude qu'elle ne nous quitterait pas. J'eusse été toute ma vie inconsolable d'avoir pu faire un acte qui de près ou de loin eût été cause du départ de cette précieuse et incomparable amie. Ici, j'ai eu une longue lutte à soutenir contre la délicatesse et la générosité de son cœur : enfin, je l'ai emporté. Elle restera : la famille Scheffer et M<sup>lle</sup> Cornélie la première y ont mis la plus grande insistance. Ce grand point obtenu, je n'ai plus eu d'objection ; j'ai cédé au penchant de mon cœur que je n'aurais fait taire que devant de plus impérieux devoirs.

(1) Voir ci-dessus p. 463.

M<sup>me</sup> VEUVE RENAN A ERNEST ET HENRIETTE RENAN

Saint-Malo, 3 août 1856

Mes enfants bien-aimés,

Vos lettres me causent une surprise qui ne doit point vous étonner et met dans mon âme bien attristée de bien douces émotions. Oui, mon Ernest chéri, tu auras le consentement de ta bien tendre et bien aimante mère, persuadée que tu fais un choix digne de ton excellent cœur. Tu n'es plus un enfant. Tu ne l'as jamais été. Toujours bon et réfléchi, si aimant, si affectueux pour ta famille. Tu as gagné notre tendresse. Tu es notre idole à tous. Il n'est pas étonnant que tu aies su plaire à un cœur tel que tu me dépeins, ainsi que notre judicieuse Henriette, la personne de ton choix. Tu sais, mon Ernest, les sensations que j'éprouve; profondément affligée des malheurs de mon bien cher Alain, je ne puis me livrer à ces douces joies sans mélange qui auraient dans un autre moment occupé toutes mes pensées. Ernest, mon enfant chéri, que mon cœur sent de choses, ma pauvre imagination ne peut les rendre toutes dans ce moment. Je me borne à te demander une bien grande grâce, c'est qu'après avoir rempli les formalités religieuses du culte protestant, puisque c'est la religion de ta bien-aimée et ma future enfant chérie comme toi, que les cérémonies catholiques aient lieu immédiatement, je t'ai élevé dans des sentiments religieux; de grâce, cher fils, que tout se fasse régulièrement, point de faux-fuyant. Cela est indigne d'un noble cœur. Soumets-toi de cœur et de bonne foi à tout ce qu'elle prescrit dans cette grave et solennelle circonstance. Ta fiancée, que je me permets déjà de nommer ma chère Cornélie, ne se refusera pas à se rendre

(1) Cette lettre est une réponse de M<sup>me</sup> Renan mère à l'annonce que lui avait faite son fils de son mariage avec Cornélie Scheffer, fille du peintre Henry Scheffer et nièce d'Ary Scheffer.

aux vœux ardents d'une tendre mère qui bénira de toute son âme l'union de ses chers enfants. Ernest, l'enfant de mon cœur, accorde à ta pauvre vieille mère cette douce, cette délicieuse satisfaction.

Je ne puis t'en dire davantage aujourd'hui, je suis toute tremblante et toute émue, demain j'écirai à Henriette, je serai un peu plus remise.

Alain arrive de Rennes, je lui ai fait part de ta lettre, il attend celle que tu annonces pour lui.

Adieu, ange chéri, mille choses aimables à la jeune fiancée, que j'aime déjà sans avoir le bonheur de la connaître, puisqu'elle aime le très cher...

Ta mère tendre et affectueuse

VEUVE RENAN

246

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Août 1856

Merci, ma bonne mère, de la bonté avec laquelle vous avez accueilli notre projet d'union. Merci de la spontanéité avec laquelle vous l'avez bénie. Quand vous connaîtrez l'aimable enfant à laquelle je dois m'unir, vous approuverez en toute connaissance de cause l'acte que je vous ai demandé d'agréer de confiance. Merci encore une fois. Mais je suis désolé que vous ayez eu des inquiétudes sur le mariage catholique. Je n'ai pas eu un instant d'hésitation à cet égard et si je ne vous en ai pas parlé dans une première lettre, c'est que j'ai cru que cela s'entendait de soi-même : il me semble même que ce que je vous écrivais supposait cela. Rassurez-vous donc complètement : tout se fera dans les formes ordinaires au temple protestant et à l'église catholique. La famille Scheffer elle-même l'a désiré. La fille de M. Ary (1), M<sup>me</sup> Marjolin, s'est mariée dans les mêmes formes il y a quelques années, M. Marjolin

(1) Ary Scheffer.



appartenant à la religion catholique. Les relations de la famille Scheffer avec le haut clergé et en particulier avec l'archevêque de Paris suffiraient pour lever cette fois, comme elles l'ont déjà fait pour M<sup>me</sup> Marjolin, toutes les difficultés. Aujourd'hui même, j'écris à l'archevêque pour obtenir la dispense nécessaire, les démarches préliminaires que nous avons faites nous ont prouvé qu'on y mettra le plus grand empressement et des égards tout particuliers.

Vous ne me dites pas ce que vous préférez pour notre voyage. Soyez bien convaincue que notre seule pensée a été de vous faire le plus de plaisir possible et de ne point vous causer de fatigue. Cornélie se fait déjà une fête de son voyage et m'en parle sans cesse. Mais que surtout votre désir s'accomplisse. Soyez heureuse, chère mère, dites-nous que vous l'êtes et c'est le meilleur moyen pour que nous le soyons.

Votre fils plein de tendresse

E. RENAN

247

ERNEST RENAN A CORNÉLIE SCHEFFER

*Mlle Cornélie Scheffer, poste restante, Baden, grand-duché de Bade.*

Paris, le 5 août 1856

Ma chère Cornélie (permettez-moi de vous appeler dès à présent de ce nom), votre lettre était attendue de moi avec une vive impatience et m'a causé une bien douce joie... J'y ai trouvé votre excellent cœur et le témoignage immédiat de cette affection qui m'est plus précieuse que tout en ce monde. Le bonheur de vous avoir rencontrée et d'avoir été compris de vous comptera toujours en tête de mes joies. Timide dans l'expression de mes sentiments, précisément parce que ces sentiments sont sincères; mettant une sorte de pudeur à me dévoiler moi-même, à moins d'une longue intimité, j'ai souvent éprouvé que mon pre-

mier abord laisse une impression d'embarras et de froideur. Une femme ordinaire n'aurait jamais su pénétrer cette écorce ni comprendre la réserve d'une affection d'autant plus vraie qu'elle hésitait plus à s'exprimer. Vous avez su démêler tout cela avec un tact, une finesse, une bonté qui me remplissent d'admiration. Laissez-moi vous le dire sans prétention : vous en serez récompensée ; quand vous me connaîtrez mieux encore, vous trouverez en moi des qualités que ma réserve pouvait ne pas laisser soupçonner. Mais que vous dis-je là, ma bonne et chère Cornélie ? Vous avez tout vu et tout senti : le souvenir de nos chers entretiens remplit d'un charmant parfum ces journées que votre absence rendrait sans cela un peu pénibles à traverser.

Quelle affreuse parole vous a dite Ary, et qu'il faut que je l'aime pour oublier un tel blasphème ! Et d'abord, vous écrivez d'une manière délicieuse, et puis, est-ce qu'il s'agit de style entre nous ? J'embrasse votre ravissante petite lettre, et vous prie de m'en écrire le plus souvent possible, ne fût-ce qu'une ligne pour me prouver que vous pensez à moi.

J'ai reçu une lettre bien touchante et bien émue de ma mère. Elle agrée notre union avec bonheur ; ce que nous lui avons dit de vous lui a déjà inspiré pour vous une affection qu'elle vous exprime avec sa vivacité habituelle. Quant à ma sœur, ma chère Cornélie, vous avez tout à fait gagné son estime et sa tendresse. Elle vous trouve accomplie, et j'avais bien auguré de son cœur en pensant qu'elle vous aimerait dès qu'elle verrait que vous voulez bien m'aimer. Que de bonheurs à la fois, et qu'il y avait là de choses délicates que l'élévation de votre caractère et la finesse de votre esprit ont su merveilleusement concilier !

J'ai passé hier une partie de l'après-midi à causer de vous avec Monsieur votre père. Il a pour vous une bien tendre affection, qui se traduit pour moi en une amitié dont je suis fort touché. Madame votre mère était à Versailles : j'écris aujourd'hui même pour donner des nouvelles de votre arrivée à Strasbourg.

Répétez à votre oncle et à M<sup>me</sup> Marjolin ce qu'ils savent déjà, je veux dire l'éternelle reconnaissance que je leur aurai,

pour la part qu'ils ont eue au plus grand bonheur de ma vie.

Dites-moi où je dois vous adresser ma prochaine lettre, et croyez à des sentiments que vous saurez mieux comprendre que je ne saurais les exprimer.

E. RENAN

248

ERNEST RENAN A CORNÉLIE SCHEFFER

*Mlle Cornélie Scheffer, poste restante, Heidelberg, grand-duché de Bade.*

Paris, 8 août 1856

Vos lettres font ma consolation, et j'en ai grand besoin. Votre absence m'est fort pénible et à ma sœur aussi. Les nuages de tristesse qui s'élèvent parfois entre ma sœur et moi se dissipent devant un sourire de vous. Elle me le disait l'autre jour avec attendrissement : le seul fait de vous voir assise à côté de moi avec votre air heureux et charmant suffisait pour la rasséréner : seuls maintenant, avec notre caractère plus porté à la tristesse qu'à la joie, nous sommes retombés dans nos nuages : notre ciel est comme celui de Bretagne, un peu gris ; vous serez notre soleil ; venez vite. Ne soyez pas surprise, chère Cornélie, de ma grande préoccupation pour le bonheur de cet être excellent et qui tient un rang si élevé dans l'ordre moral. Le sort a été si dur pour elle, elle a été si vertueuse et si peu récompensée, que je me suis toujours envisagé comme chargé d'être la Providence à son égard et de lui rendre une partie du bien qu'elle m'a fait. Vous entrerez dans mes desseins, n'est-ce pas ? Plus j'avance dans la vie, plus je vois qu'il n'y a de complète jouissance qu'à faire ce que Dieu devrait faire, rétablir la justice, en ce bas monde si étrangement violée. Votre tact exquis, votre délicatesse de cœur, votre manière si ouverte et si aisée vous feront à merveille comprendre cela et le pratiquer.

Mon Dieu ! je vous tiens peut-être des discours trop austères, et je ne vous dis point assez combien je vous aime et combien je suis heureux de me savoir aimé de vous. C'est que cela est toujours sous-entendu entre nous ; c'est aussi que je vous donne dans mon estime un rang à part. Notre affection n'est point un attrait vulgaire et superficiel : elle repose sur notre foi commune au monde moral dont j'ai trouvé en vous la charmante expression.

Vous avez trouvé, je pense, ma lettre adressée poste restante à Baden. Je vois en esprit les beaux paysages que vous traversez et j'en jouis avec vous. Je voudrais bien que vous vissiez à Heidelberg mon excellent ami Bunsen, et qu'il sût que vous êtes ma fiancée : il demeure à Charlottenbourg, où il me demande dans toutes ses lettres d'aller le voir. Ma sœur désire aussi beaucoup que vous rencontriez la princesse Lubomirska (1) avec laquelle elle croit que vous sympathiserez tout à fait.

J'ai commencé mes négociations avec l'Église romaine pour notre bénédiction nuptiale. Je me suis adressé à un prêtre, homme d'esprit et de sens, avec lequel je suis dans des termes fort courtois, et qui voit de très près l'archevêque. Il m'a conseillé de m'adresser directement à ce dernier, et m'a promis de lui écrire de son côté. Il ne doute pas que l'archevêque n'y mette un grand empressement. J'ai donc écrit à ce prélat une lettre polie, mais réservée, où je lui expose ma demande ; je n'ai point encore de réponse ; car Sa Grandeur est en ce moment dans ses terres près de Valence (2).

Vous me demandez des nouvelles de mon article sur Thierry : hélas ! je suis toujours d'une affreuse paresse : je prends la plume avec résolution, et au bout de quelques minutes, je me retrouve les bras croisés dans mon fauteuil et courant en esprit la Forêt-Noire à votre suite. Je veux pourtant faire un effort héroïque et avoir fini avant votre arrivée ; autrement, quand finirais-je ? Quant à *Sancho*

(1) Fille du comte Zamoyski. Voir ci-dessus, p. 454.

(2) La dispense pour mariage mixte fut accordée par M<sup>gr</sup> Auguste, archevêque de Paris. Le mariage eut lieu le 11 septembre 1856, à l'église Saint-Germain-des-Prés.

*niathon* (1), je crains qu'il ne reste longtemps encore dans ses limbes. Ma paresse a inventé à ce propos toutes sortes de sophismes pour s'excuser elle-même : j'ai réussi à me persuader qu'il valait mieux ne pas lire ce mémoire à l'Académie avant mon élection, qu'un candidat ne peut rien faire sans se compromettre, si ce n'est se marier, etc. Ce sont là, je le répète, de vains prétextes : la vraie raison est que je ne sais plus penser qu'à vous. Revenez vite, et croyez à ma vive et profonde affection.

E. RENAN

249

ERNEST RENAN A CORNÉLIE SCHEFFER

*Mlle Cornélie Scheffer, poste restante, Heidelberg, grand-duché de Bade.*

Paris, 9 août 1856

Je crains de vous avoir écrit hier une lettre un peu triste, et je vous envoie ces lignes, espérant qu'elles vous arriveront en même temps et qu'elles détruiront l'effet des premières. C'est la suite de votre absence : sans vous, je suis comme une terre sans soleil, à la surface de laquelle se forment toutes sortes de moisissures. Votre bonne lettre que j'ai reçue ce matin m'a ravivé. Oui, vous m'avez vraiment rendu heureux, et je crois avoir ce qu'il faut pour vous rendre ce bonheur. Quelques personnes veulent bien faire un peu de cas de mon esprit ; mais je vous assure que j'ai toujours fait plus de cas de mon cœur. Cependant, Dieu, qui m'a accordé des dons d'intelligence et de sentiment dont je n'ai pas à me plaindre, m'a refusé celui qui fait valoir tous les autres, le seul que *d'ordinaire* les femmes comprennent, la faculté de les traduire en un langage extérieur et de leur donner une forme sensible. J'ai longtemps

(1) Il s'agit du *Mémoire sur l'histoire et le caractère véritable de l'histoire phénicienne qui porte le nom de Sanchoniathon*, auquel Renan travaillait alors et qu'il fit paraître en 1885.



désespéré de trouver une femme qui comprît ma langue obscure et perçât ce nuage d'abstraction où je vis (ma sœur bien entendu exceptée, puisqu'elle n'est qu'une espèce de dédoublement de moi-même). Vous avez réalisé ce miracle, et c'est là le plus beau prix de ma vie ; car nous sommes ainsi faits que l'admiration de l'élite du genre humain ne vaut pas pour nous l'amour élevé d'une femme. Lord Byron, dont l'âme tourmentée était pleine d'un si grand amour du beau moral, déclarait qu'il préférerait à la gloire de Napoléon (j'aimerais autant qu'il eût choisi tout autre exemple) une marque naïve de pitié qu'il trouva inscrite sur un exemplaire de ses œuvres de la main d'une femme vertueuse et distinguée. Comment, dans mon humble mesure, ne préférerais-je pas à toute récompense le bonheur d'être aimé de vous ?

Je retombe toujours dans ma métaphysique, chère Cornélie, et en vérité, je ne sais pourquoi je vais chercher ces étranges discours pour vous dire ce simple mot : je vous aime. Revenez vite, et vous couperez court à toutes mes subtilités. Entretenez toutes les craintes d'Ary, et démontrez-lui que s'il allait à Dresde, il y laisserait infailliblement son génie et son goût pour son art. Cette longue course m'effraie : quoi ! à peine la moitié de mon veuvage serait passée !

Je me suis sans doute mal exprimé en ce qui concerne la visite que j'ai faite à Monsieur votre père. C'est par hasard et comme simple promenade que Madame votre mère était à Versailles. C'est Monsieur votre père qui me demanda de lui écrire dès que j'aurais reçu une lettre de vous, et c'est à lui que ma lettre fut adressée.

Continuez à m'envoyer vos charmantes lettres, et rendez-moi le plus tôt possible votre charmante personne. Mille compliments à Ary et à M<sup>me</sup> Marjolin, à vous de tout mon cœur.

E. RENAN

250

ERNEST RENAN A ARY SCHEFFER

*M. Ary Scheffer, poste restante, Heidelberg, grand-duché de Bade. (Renvoyée à Dresde, puis à Eisenach)*

Paris, 12 août 1856

Monsieur et excellent ami,

Que votre absence m'est fatale et que j'aurais besoin de vous pour lever les nuages qui obscurcissent en ce moment mon bonheur ! Je suis convaincu que ce ne sont que des chimères, des produits de la malveillance et de la sottise, mais songez combien il m'est cruel de rester sous le coup d'un doute déchirant quand un mot de vous pourrait m'en tirer.

Nul plus que moi ne dédaigne l'opinion vulgaire et n'est plus en défiance contre les commérages. Je commence donc par vous déclarer que, de tout ce que je vais vous transcrire, je ne crois pas un mot : mais c'est un devoir pour moi de vous le redire et d'attendre de vous la solution qui soulagera mon cœur. Voici donc ce que dit la chronique malveillante, vous comprendrez avec quel dégoût je trace ces lignes, où ma plume est forcée de servir à des cancons mensongers qui ruineraient le rêve le plus cher de ma vie.

M<sup>lle</sup> Cornélie, disent les malveillants, aurait obéi, en m'accueillant pour époux, non à un sentiment profond et sincère, mais à un dépit résultant d'un mariage manqué. Une union projetée et fort avancée aurait été rompue par suite d'objections que le prétendant aurait trouvées dans le caractère de M<sup>lle</sup> Cornélie. Ce caractère, la chronique prétend le connaître fort exactement ; il serait vif, difficile, romanesque. M<sup>lle</sup> Cornélie aurait conçu de la rupture du premier mariage un grand déplaisir et aurait dit hautement que le prochain ne manquerait pas de même. La chronique prétend savoir que, par suite de cette résolution, M<sup>lle</sup> Cor-

nélie aurait poussé à un second mariage avec une insistance qui n'était que l'effet d'un parti pris.

Je vous jure qu'en transcrivant ces lignes, mon cœur n'a pas été ébranlé un instant dans les sentiments qu'il a voués à l'aimable et toujours chère enfant qui a bien voulu m'assurer des siens. J'y distingue, d'ailleurs, des choses fort différentes et dont une seule a besoin d'explications.

Et d'abord, ce qu'on dit du caractère de M<sup>lle</sup> Cornélie ne me fait aucune impression. Ce caractère, je le connais mieux que personne : la version qui est venue jusqu'à moi part évidemment de personnes inintelligentes qui prennent en mauvaise part tout ce qui dans une femme n'est pas insignifiance et nullité : ce sont les qualités de M<sup>lle</sup> Cornélie transformées en défauts : il n'est personne dont on ne pût faire ainsi un portrait défiguré.

En second lieu, le fait d'un mariage manqué avant les relations d'amitié que j'ai eues avec M<sup>lle</sup> Cornélie ne serait pour moi de nulle conséquence. Cela se voit tous les jours : moi-même (et je l'ai dit à M<sup>lle</sup> Cornélie), j'ai rompu il y a trois ans, avant de vous connaître, un projet d'union de convenances extérieures qui avait été conçu pour moi par des amis officieux et qui n'arriva jamais à être autre chose qu'un projet.

La seule chose sur laquelle il importe à mon cœur d'être éclairé est le motif qu'on prête à M<sup>lle</sup> Cornélie et la relation qu'on établit entre notre mariage et celui qui n'a pas réussi. C'est ici que je vous demande la vérité et la vérité tout entière. Vous êtes le chef de la famille; vous êtes ici mon autorité sans appel. L'admiration tout à fait à part que j'ai pour votre caractère ne me permettra aucun doute quand vous m'aurez parlé. Je me suis accoutumé à vous envisager comme un des bons génies de mon existence; songez au crime qu'il y aurait à me faire illusion sur un crime de cette gravité.

Dites-moi donc sous le sceau du serment ce que vous savez du fait qui cause mes alarmes. Consultez au besoin M<sup>me</sup> Marjolin, elle me doit aussi toute vérité. Dites-moi la date du premier projet, le caractère qu'eut la rupture et surtout s'il est possible de supposer quelque vérité au senti-

ment qui, selon les malveillants, aurait poussé M<sup>lle</sup> Cornélie à m'agréer. Ne craignez pas de m'affliger, vous êtes trop sage pour ne pas sentir qu'il s'agit ici du bonheur de deux vies et qu'il y aurait folie à rien dissimuler pour des précautions mal entendues.

Mon Dieu ! je vous le répète, je ne permets aucun doute de s'élever en mon cœur contre Cornélie. Tous les mariages provoquent des calomnies comme celle qui trouble notre joie en ce moment ; on apprend tous les jours sur son propre compte des choses qu'on ignorait ; comment n'en apprendrait-on point sur le compte des autres ? Notre union a un caractère trop élevé et trop distingué pour que la sottise et la platitude ne s'en irritent pas. Je suis persuadé que la malveillance de certaines gens contre moi est pour beaucoup dans ces calomnies. On n'est jamais impunément distingué et M<sup>lle</sup> Cornélie, en particulier, est trop supérieure à la plupart des personnes de son sexe pour ne pas expier sa supériorité. Ma bonne et chère Cornélie, si vous voyez ces lignes, n'accusez pas mon cœur : il ne vous a jamais tant aimée et quand ce nuage sera dissipé, il vous appartiendra avec un redoublement de tendresse et de foi.

Adieu, mon cher et excellent ami : dites-moi toute la vérité et sans délai, je vous en prie. Ma sœur est aussi fort émue : l'extrême délicatesse de son cœur la fait prendre tout ceci avec beaucoup de peine. Rien n'égalerait jamais la tendresse et la reconnaissance que je vous ai vouées.

E. RENAN

Jugez si vous devez montrer ma lettre à Cornélie et lui parler de tout ceci. Je serais désolé d'avoir affligé cette pauvre enfant par des commérages sans doute mensongers, et pourtant je ne veux avoir pour elle aucune peine cachée. Faites pour le mieux.

ERNEST RENAN A ARY SCHEFFER

*M. Ary Scheffer, poste restante, Dresde, Royaume de Saxe.*

Paris, 13 août 1856

Monsieur et excellent ami,

Je vous ai écrit hier mardi à Heidelberg. Une lettre que je reçois ce matin de M<sup>lle</sup> Cornélie m'apprend que hier même vous avez dû partir pour Dresde : en conséquence ma lettre d'hier ne vous parviendra probablement pas : j'écris cependant à Heidelberg pour que, s'il est possible, on vous la fasse passer.

Ce retard m'afflige beaucoup, car la lettre que je vous écrivais avait pour but d'éclairer un doute cruel pour mon cœur. Des cancans tels qu'il s'en fait toujours à propos des mariages circulent ici. Il est impossible d'être plus dédaigneux que je ne le suis à l'égard de tous les commérages en général ; je n'accueille ceux-ci qu'avec le plus parfait mépris, je suis convaincu que le désir de me faire de la peine y entre pour une bonne part. Il y a seulement dans les bruits que l'on répand un fait sur lequel il importe à mon bonheur d'être éclairé et sur lequel je ne puis attendre la lumière que de vous.

Mais avant de vous retracer ces cancans, sans doute absurdes, laissez-moi vous protester que ce n'est qu'avec le plus profond dégoût que je m'y résigne, que je les crois d'avance mensongers et que je n'attends qu'un mot de vous pour en repousser jusqu'au souvenir. Voici ce que l'on dit :

Que M<sup>lle</sup> Cornélie en m'agréant, n'aurait point obéi à un sentiment profond et sincère mais à un dépit.

Qu'un projet de mariage formé pour elle aurait manqué, par suite, dit-on, de difficultés de caractère.

Que cette rupture lui aurait causé un vif déplaisir et l'aurait rendue très facile pour une seconde union.



Qu'elle aurait poussé à cette autre union par suite d'un parti pris et qu'elle y aurait mis de l'empressement uniquement pour éviter les difficultés qui dans le premier cas s'étaient produites.

Je ne m'arrête pas à relever ce que j'aperçois moi-même en tout cela de faux et de contraire à ma propre expérience. M<sup>lle</sup> Cornélie est une personne trop distinguée pour ne point porter la peine de sa supériorité : je ne suis nullement surpris que des personnes inintelligentes l'aient mal jugée et aient pris pour des défauts ses charmantes qualités. Il n'y a dans tous ces commérages qu'un fait qui m'intéresse : c'est le fait de ce premier projet de mariage manqué ou pour mieux dire la relation qu'on cherche à établir entre les deux projets d'union. Sur ce point-là, j'attends de vous la plus entière franchise ; j'ai une si haute opinion de votre caractère qu'un mot de vous fixera ma foi. La main sur la conscience, croyez-vous qu'il y ait quelque chose de vrai dans le sentiment qu'on prête à M<sup>lle</sup> Cornélie ? Consultez au besoin M<sup>me</sup> Marjolin, à qui rien de cela ne peut être caché. Dites-moi la date du projet, le caractère de la rupture et s'il est possible de supposer la moindre connexion entre cette rupture et les sentiments d'amitié que M<sup>lle</sup> Cornélie m'a témoignés ?

Remarquez bien que ma susceptibilité ne porte nullement sur le mariage rompu en lui-même. Rien de plus simple et de plus ordinaire et j'ai moi-même raconté à M<sup>lle</sup> Cornélie comment, il y a trois ans, avant que je vous connusse, des amis formèrent pour moi un projet d'union qui n'eut pas de suite. Le seul point qui me touche est le caractère que l'on donne à la rupture et le sentiment qu'on prête à M<sup>lle</sup> Cornélie. Je le répète, si tous ces bruits m'affligent profondément, ils ne m'ébranlent pas. J'ai cru à l'affection de M<sup>lle</sup> Cornélie, j'y croirai jusqu'à ce que l'on me défende d'y croire. Cette désillusion serait la plus cruelle de ma vie, mais ne me l'épargnez pas si c'est la vérité. Songez aux conséquences qu'aurait pour deux existences qui vous sont chères un malentendu qui ne se découvrirait que trop tard.

Je regretterais beaucoup que ma lettre d'hier ne vous parvînt pas : elle renfermait plusieurs nuances que je ne

reproduis point ici. Écrivez aussi à la poste de Heidelberg pour qu'on vous l'envoie, ainsi qu'une lettre écrite par ma sœur à M<sup>lle</sup> Cornélie dimanche, avant que cette ignoble calomnie fût venue nous troubler. Employez-y le télégraphe au besoin.

Soyez juge de cette question, s'il vaut mieux parler de ceci à M<sup>lle</sup> Cornélie ou le lui taire. D'une part, je ne veux rien avoir de caché pour elle, de l'autre, je serais désolé qu'elle fût initiée à d'absurdes commérages, que j'oublierai dès que vous m'en aurez montré l'inanité. Si vous voyez ces lignes, ma bonne et chère Cornélie, ne croyez pas que j'aie un moment douté de vous. J'ai été attristé, j'ai regretté de ne pouvoir chercher près de vous la solution immédiate des doutes qu'on cherchait à m'inspirer : mais pour me faire croire que votre affection pour moi ne fût pas sincère, il faudra autre chose que de sots bavardages ; il faudra, je crois, que vous-même vous me le disiez.

Écrivez-moi un mot sur-le-champ, mon cher et précieux ami, revenez le plus tôt possible et croyez à l'amitié et à la reconnaissance sans égales, avec lesquelles je suis tout à vous

E. RENAN

252

ERNEST RENAN A ARY SCHEFFER

*M. Ary Scheffer, poste restante, Eisenach, grand-duché de Bade. Renvoyée à Paris, 16, rue Chaptal.*

Paris, 18 août 1856

Monsieur et excellent ami,

Votre lettre, celles de M<sup>me</sup> Marjolin et de M<sup>lle</sup> Cornélie, que je reçois ce matin seulement, me causent une douceur que vous pouvez comprendre. Je vous proteste que le côté odieux du bruit que je vous ai transmis n'a jamais trouvé en moi la moindre créance, mais en dépouillant ce

comméragé de ce qu'il a de mensonger et de calomnieux, il restait un fait dont je ne pouvais pas n'être point ému. La fatalité des circonstances me prive de la possibilité d'une prompte réponse de vous (voilà aujourd'hui 8 jours que je suis sous le coup de cette angoisse), je me suis adressé à M. Henry (1) et j'ai appris, en effet, qu'il y a huit mois, un projet d'union avait été rompu et que M<sup>lle</sup> Cornélie en avait été affligée. J'ai dissimulé mon émotion à M. Henry; mais je vous avoue que cela m'a blessé au cœur.

Mon union avec M<sup>lle</sup> Cornélie n'était à mes yeux qu'un mariage d'inclination réciproque, et ce motif suprême avait seul pu me faire passer sur des objections qui, en d'autres circonstances, eussent dû m'arrêter. En thèse générale, je ne devais pas me marier, d'abord parce que les carrières exceptionnelles comme les nôtres entraînent presque nécessairement le célibat, en second lieu parce que les relations exceptionnelles aussi que j'ai avec ma sœur, relations analogues à celles que vous aviez avec Madame votre mère de vénérable mémoire, me déconseillaient le mariage. Pour me faire déroger à ces principes, dont j'avais fait la base de ma conduite, il fallait une rare occasion, un rare mérite, une affection à part, amenée par ce qu'il y a en moi de particulier et d'individuel. J'avais cru trouver tout cela en M<sup>lle</sup> Cornélie : de son rare mérite, je ne douterai jamais et aucune personne capable de la comprendre n'en doutera, mais quant à cette affection unique et spéciale qui répondit à la mienne, vous concevez combien la révélation de M. Henry était de nature à me troubler sur ce point. Ce qui m'enchantait en elle, indépendamment de tant d'autres charmes, c'était d'avoir su comprendre en moi ce quelque chose d'intime et de caché que j'avais toujours désespéré de voir saisi par une femme (ma sœur exceptée). Je croyais qu'elle me prenait comme quelque chose de spécialement noble et bon; je la prenais elle-même comme une femme particulièrement distinguée et supérieure à ce qu'il y a généralement dans les personnes de son sexe de superficiel

(1) Henry Scheffer, futur beau-père de Renan.

et de frivole. Jugez de ma douleur quand il me fut avoué qu'elle aurait préféré tout autre à moi; que si elle avait pu être M<sup>me</sup> Guiraudet elle n'aurait pas été M<sup>me</sup> Renan; que me connaissant, ayant eu avec moi des rapports d'amitié, elle en avait aimé et regretté un autre! Comment en trois ou quatre mois avait pu s'éteindre sa première affection et s'en former une autre? N'avais-je pas lieu, je ne dis pas d'admettre la stupide et grossière explication que la malveillance avait imaginée (je l'ai toujours écartée avec dégoût), mais de craindre qu'il n'y eût en effet entre les deux projets d'union un lien dont M<sup>lle</sup> Cornélie elle-même n'eût pas une entière conscience? Enfin, mon cher et excellent ami, tout cela troublait dans sa fleur l'idéal que je m'étais formé et me plongeait dans des regrets augmentés par l'impossibilité de m'en expliquer avec vous.

Les bonnes et douces lettres de ce matin m'ont fait un bien extrême. Je douterais du sens moral de l'espèce humaine si je doutais de vous. Si vous me dites que je ne dois pas renoncer à mon rêve, qu'elle m'a pris réellement comme je le croyais, qu'elle ne m'épouse pas comme tout autre pour épouser quelqu'un et s'appeler Madame, je vous croirai. Mon Dieu ! je vous demande de me dire des choses qui sont entendues; mais comprenez mon angoisse : il y a huit mois, elle agréait une autre personne dont le mérite peut être fort distingué, mais enfin qui ne sortait pas, je crois, de la foule ordinaire des maris. Oui, je le crois fermement, elle a de l'affection pour moi, mais est-ce cette affection spécialement distinguée dont j'ai besoin et dont je me crois digne? Croyez-vous en conscience que l'incident qui me trouble ne doive point être pris en considération par la conscience la plus timorée en amour ?

Un enchaînement de dérangements extérieurs est venu me troubler en écrivant cette lettre au moment de ma vie où j'aurais eu le plus besoin d'être seul. Je ne puis achever sans manquer le courrier d'aujourd'hui, tout ce que je voulais vous dire. Attendez un jour encore à Eisenach, demain, vous aurez la fin de cette lettre. Mais jusque-là, ma bonne et toujours chère Cornélie, soyez tranquille. Je vous aime plus que jamais; je n'ai jamais attaché tant

de prix à votre affection que depuis qu'un nuage est venu m'en dérober le doux rayon. Non, non, je n'ai jamais douté de votre droiture et de votre affection. Tout ceci n'est qu'une affaire de nuances auxquelles notre délicatesse raffinée nous fait attacher une valeur que la plupart des gens ne comprendraient pas. A demain, croyez tous les trois à ma plus vive amitié.

E. RENAN

253

ERNEST RENAN A ARY SCHEFFER

Paris, 19 août 1856

Monsieur et cher ami,

Je vous ai écrit hier une lettre singulièrement contradictoire, et si des circonstances fortuites ne m'avaient empêché de la continuer, j'aurais, je crois, indéfiniment couvert des pages de mes fluctuations. Hélas ! cher ami, cette contradiction est l'image de mon cœur. Mes sentiments pour M<sup>lle</sup> Cornélie sont toujours les mêmes, mais il y a là un fait pénible où ma subtile délicatesse va chercher des motifs pour se torturer elle-même. Je comprends la puérilité des questions que je vous adressais hier : ces questions j'en sais d'avance la réponse et les excellentes lettres que j'ai reçues hier matin la contiennent par anticipation. Vous prierais-je de revenir pour éclaircir tout cela de vive voix ? Je n'entrevois qu'avec charme les explications qui seraient échangées, mais je suis sûr d'avance du résultat. Comprenez pourtant mes angoisses et ne dites pas que je me tourmente pour une pure chimère. La circonstance qui m'afflige et qui ne serait rien pour le vulgaire frappe au cœur même de tous mes rêves. Est-ce sans remède ? Non, non. Je l'oublierai quand j'aurai vu une ou deux fois M<sup>lle</sup> Cornélie ; sa finesse, sa distinction, sa vive intelligence des choses grandes et élevées me font



redire ce que j'ai dit tant de fois : elle n'était faite que pour moi et moi seul étais digne d'elle.

Le mot de suspicion dont vous vous servez m'effraie et Dieu me garde de m'en servir. D'un autre côté, il est essentiel qu'avant le jour qui nous unira toute ombre d'arrière-pensée ait disparu. Laissons un peu à notre ébranlement le temps de se calmer. Ne stipulons pas de délais; ce serait nous faire injure les uns aux autres : laissons à nos cœurs à décider le moment. En tout cas, nous serions bien en retard pour le terme que nous avions indiqué tout d'abord. Je n'ai pas encore reçu de Bretagne les pièces nécessaires : la lettre à M. Aubry m'est arrivée au plus fort de mes angoisses, je n'ai pas eu le cœur d'aller la porter. Il est vrai, mon cher ami, mon cœur n'a jamais réclamé de délais; mais vous savez aussi que plusieurs fois je vous ai fait observer que des considérations indépendantes des raisons de sympathie me forçaient à attendre un peu. Si j'ai été en retard pour quelques démarches, cela n'a jamais eu d'autre cause. Dieu me garde de faire des concessions à une opinion aussi sotte que celle qui a enfanté l'incroyable calomnie qui m'a tant agité : ne faisons de concessions qu'à la tranquillité de nos cœurs. Revenez le plus tôt possible, nous causerons de tout à cœur ouvert; je verrai M<sup>lle</sup> Cornélie, elle verra ma sœur, M<sup>me</sup> Marjolin nous réconciliera tous et ce sera une chose finie. Ah ! croyez bien que si je n'y mettais pas un véritable raffinement de délicatesse, je n'éprouverais pas tant de scrupules : mais ce serait un sacrilège et un affreux malheur d'aller à la légère dans une matière aussi grave. J'ai besoin d'avoir en autrui une confiance absolue comme celle que je veux qu'on ait en moi. Votre grand et noble caractère est fait pour comprendre cela. Revenez donc ; votre parole sera décisive pour moi; pesez-la comme l'oracle qui doit décider de toute ma vie.

Quant à la source du bruit calomnieux que je vous ai transmis, en protestant du dégoût qu'il m'inspirait, voici tout ce que je sais. Ce bruit m'a été porté par M. Daremberg, médecin érudit et bibliothécaire à la Bibliothèque Mazarine, avec qui j'ai des rapports. M. Daremberg déclare l'avoir

recueilli dans une maison qu'il a obstinément refusé, malgré mes plus vives instances, de me nommer. Nous lui avons écrit depuis pour l'adjurer et presque le sommer d'être plus explicite, nous n'avons point encore de réponse. M. Daremberg est un homme fort commère, mais il faut bien pourtant qu'il ait recueilli quelque part le fait qui a été si indignement travesti. J'ignore absolument par quel filon ce fait a pu venir jusqu'à lui, et à quel point de sa course ce fait est devenu la base d'une calomnie.

Ah ! mon cher ami, quelle honte pour vous et pour moi de patauger dans cette boue ! Croyez que j'en suis fort dégagé et que le ressouvenir qui me reste se rattache, non à cet ignoble cancan, mais au fait que m'a appris M. Henry. Pardon d'avoir troublé votre noble vie par toutes ces indignités et croyez à ma haute et sympathique admiration.

E. RENAN

254

ERNEST RENAN A CORNÉLIE SCHEFFER

Août 1856

Ma chère Cornélie,

Croyez-moi quand je vous jure que l'ignoble calomnie qui a passé sous vos yeux n'a pas un moment trouvé de créance dans mon cœur. J'ai dû transmettre à M. Ary ce qui se disait dans toute son absurdité, afin d'avoir de lui l'explication de cette énigme de méchanceté. Je n'ai jamais douté qu'un fait fort simple en lui-même n'y eût donné occasion. Ce fait m'est maintenant connu, et, comme je l'avais toujours cru, ce n'est point mon honneur, c'est ma délicatesse seule, et, je le crois, une délicatesse raffinée, qui peut encore conserver quelques susceptibilités. Ces susceptibilités ne doivent point vous affliger ; elles viennent uniquement du haut rang où je vous place et de la manière élevée dont j'ai conçu notre union. Dans un mariage ordinaire, tout cela ne serait rien, littéralement rien ; mais vous

êtes pour moi quelque chose de tout à fait à part; seule vous avez pu me déterminer à renoncer à un plan de vie que le devoir et les circonstances semblaient m'imposer. Ma fierté (dites mon orgueil, si vous voulez) s'est trouvée blessée d'un rapprochement; j'ai frémi que vous ayez regretté un moment de ne pas vous appeler d'un autre nom que du mien. Si vous aviez été à Paris, tout cela n'eût été sans doute qu'une impression passagère et bientôt effacée; mais l'absence envenime tout. Revenez donc le plus tôt possible: il faut que nous nous entendions, que nous nous disions tout sans réticence, qu'il ne reste pas une ombre sur notre ciel. Il est impossible que nous acceptions l'un de l'autre un serment irrévocable avec une arrière-pensée. Chère Cornélie, tout ceci n'aura fait que nous donner une conscience plus vive et plus distincte de notre affection.

Monsieur votre père sort de chez moi: sa loyauté et sa franchise me calment: mais au nom du ciel, comment avez-vous pu accepter d'être M<sup>me</sup> Guiraudet? M'aviez-vous déjà remarqué? N'étais-je déjà rien pour vous? Voilà des questions que me pose le démon de mon orgueil. Je termine un peu ému, et vous supplie de croire aux meilleurs sentiments de mon cœur.

E. RENAN

255

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 26 août 1856

Le moment d'arrêt, chère mère, que nous avons cru devoir mettre depuis quelques jours dans le dessein qui nous préoccupe tous, avait pour cause un fait qui a été porté à notre connaissance pendant le voyage de la famille Scheffer en Allemagne et sur lequel il nous importait d'être complètement éclaircis. Il s'agissait d'un projet de mariage antérieur dont la rupture nous fut présentée sous des formes malveillantes, selon la version de la famille mécontentée par cette rupture. Si la famille Scheffer eût été à Paris, ce malentendu eût été levé en quelques heures. Malheu-

reusement, nos lettres ont eu beaucoup de peine à les joindre dans leur course à travers l'Allemagne et ce n'est que depuis leur arrivée que de complètes explications ont pu être échangées. Ces explications sont de nature à lever tous nos scrupules. Le premier projet n'a jamais eu grande profondeur et il a été rompu très honorablement. J'ai la certitude qu'il n'en reste absolument rien qui soit de nature à troubler nos sentiments réciproques et à nous laisser la moindre arrière-pensée. Notre excellente amie Henriette, que j'ai prise en juge en tout ceci, et qui a déployé en cette circonstance le tact le plus exquis, pense de même. Oublions donc tout ceci, chère mère, et reprenons l'affaire au point où nous l'avions laissée. Nous voulons que le mariage ait lieu dans le courant de septembre et assez tôt pour nous permettre d'aller vous voir avant le 1<sup>er</sup> octobre, époque où finissent mes vacances. Envoyez-nous l'adhésion que vous êtes assez bonne pour nous accorder le plus tôt possible. Qu'Alain veuille bien y joindre l'extrait mortuaire de notre pauvre père, qu'il s'est chargé de nous procurer. Comme je suis fort en retard pour toutes ces formalités, je serais heureux que tout cela se fît sans autres retards que ceux qui sont inévitables. Croyez bien, chère mère, que si ce nuage a pu m'attrister pendant quelques jours, il est maintenant tout à fait dissipé. Nous avons trouvé la famille Scheffer dans cette circonstance comme toujours pleine de cœur et de loyauté. Ne doutez jamais, mère chérie, de ma vive et respectueuse tendresse.

E. RENAN

256

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 30 août 1856

Mère chérie,

Merci de vos bonnes lettres et de la bonté avec laquelle vous agréez nos souhaits. Les pièces qui vous manquent encore n'étant pas nécessaires pour procéder aux publi-

cations, nous avons fait les démarches nécessaires dans les mairies : la première publication sera faite demain, la seconde dimanche prochain ; à partir de jeudi 11 septembre, il sera loisible de procéder au mariage. Mais il faut que toutes les pièces soient au complet pour le lundi 8.

On m'a fait à la mairie une recommandation que je dois vous communiquer : c'est que, sur votre autorisation, soient mentionnés tous les prénoms de M<sup>lle</sup> Cornélie et même son domicile afin d'établir avec certitude l'identité. Veuillez donc, si vous n'avez pas encore fait faire l'acte notarié, y désigner ainsi M<sup>lle</sup> Cornélie : M<sup>lle</sup> Cornélie-Henriette Scheffer, demeurant chez ses parents, rue et cité Pigalle, à Paris.

Je me suis adressé directement à l'archevêque pour la dispense nécessaire au mariage mixte. Il m'a répondu la lettre la plus aimable pour moi et pour la famille Scheffer, et il a donné ordre à son secrétariat pour que les dispenses me soient immédiatement expédiées.

Ainsi tout va bien, chère mère, et si vous, si Henriette, si tous les miens sont heureux de mon union, je n'ai rien à désirer de plus. La joie de vous revoir bientôt ajoute infiniment à toutes les autres. Notre bien-aimée Henriette, dont le bonheur est la règle et la condition essentielle du mien, me paraît contente. Ah ! quelle sœur et quelle amie ! Qu'on a tort de croire qu'une nouvelle affection en naissant dans le cœur fasse tort aux anciennes ! Elle ne fait au contraire que leur donner un nouveau degré de vivacité.

Adieu, chère mère, à bientôt.

Votre fils plein de respect et de tendresse

E. RENAN

Notre union vient d'être bénie, chère mère, et nous partons dans quelques heures. Les cérémonies se sont accomplies avec la plus grande simplicité, mais, ce qui vaut mieux que



l'apparat, avec la plus entière cordialité. Dans quelques jours, nous serons près de vous. Quand sera ce jour ? Nous l'ignorons encore. C'est par Orléans et les bords de la Loire que nous avons choisi notre itinéraire. Cette route est plus intéressante que celle de Laval. Comptez sur nous vers le milieu de la semaine prochaine, mais point à jour fixe. Nous arriverons à l'improviste et sans être attendus. Bénissez et agréez notre bonheur, chère mère, et croyez à notre inaltérable tendresse. A bientôt, mère chérie.

E. RENAN

(Au dos de la lettre, de la main d'Henriette.)

Il est marié depuis ce matin et il me quitte dans une heure ! Je ne puis rien ajouter à ces mots, très chère maman, faute de temps et peut-être faute de force. Je vous embrasse de toute mon âme en vous faisant la petite remise que vous désirez.

H. RENAN

258

ERNEST RENAN A ARY SCHEFFER

Saint-Malo, 22 septembre 1856

Monsieur et excellent ami,

M<sup>me</sup> Marjolin me reprochait il y a quelques jours de n'avoir su quel nom lui donner : celui de belle-sœur que je lui proposais et que tant de motifs justifiaient ne la satisfaisait même pas. Jugez de mon embarras pour en trouver un qui exprime tout ce que je vous dois et les sentiments que j'ai pour vous. Ces sentiments vous sont heureusement bien connus et, au risque de provoquer la défense qui accueillit toutes mes protestations de reconnaissance, je veux vous redire encore que je vous suis redevable du plus grand bonheur de ma vie. Les quelques jours que j'ai passés avec Cornélie m'ont prouvé qu'en concevant pour elle la vive affection dont je vous ai fait tout d'abord la confidence,

je ne connaissais encore que la moindre partie de ses charmantes qualités. La tendresse que cette délicieuse enfant veut bien me témoigner est à mes yeux le plus beau titre et la plus douce récompense de ma vie. Être compris et aimé d'une femme distinguée est le plus grand prix que j'ai ambitionné : jugez combien il est doux de voir mon rêve accompli par celle des femmes que j'ai connues en qui j'aie trouvé la réunion la plus rare des qualités que j'aime. Nos journées se passent fort doucement : nous allons voir la mer, nous nous promenons en bateau, nous épanchons notre amitié dans de longs entretiens. Cornélie montre ici, dans une situation où beaucoup de tact était nécessaire, une extrême délicatesse. La facilité de son heureux caractère m'enchanté : je ne doute plus maintenant que nous ne traversions la vie sans le moindre nuage : nos deux natures semblent avoir été faites exprès pour une union accomplie. Je ne tarirais pas, excellent ami, si je vous disais tout ce que je pense et ce que je sens sur ce sujet ; mais je vous fatiguerais de mes redites et je manquerais encore aujourd'hui le courrier. Je suis devenu depuis quelque temps d'une inconcevable paresse ; j'attends à écrire au dernier moment, et même après m'être mis bravement la plume à la main, je me lève vingt fois pour embrasser ma chère Cornélie et lui demander ce que je sais d'avance, si elle m'aime toujours. Pardonnez-moi donc l'insuffisance de ce que je vous écris ; rappelez-moi au souvenir de M<sup>me</sup> Marjolin, que je remercie bien vivement de ce qu'elle fait pour consoler ma pauvre amie, et croyez, excellent ami, à la reconnaissance et à l'affection sans égales de celui qui ose presque se dire votre fils.

E. RENAN

259

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Octobre 1856

Mon Dieu ! mère chérie, que j'ai été négligent à vous écrire ! Une foule d'occupations relatives surtout à ma candidature m'ont assailli dès mon retour ici. Et puis, Cornélie vous a écrit pour moi et c'est tout un. Elle est toujours bien gentille et bien bonne et elle m'assure que je la rends heureuse. Je le crois aussi ; pourtant elle est depuis quelque temps maigrie et un peu changée. Depuis que vous n'êtes plus là pour la faire manger à la mode de Bretagne, elle ne mange plus et ne vit que de quintessences. Nous sommes maintenant à peu près installés : le salon de Cornélie est fort gentil ; l'appartement d'Henriette est aussi commode et bien arrangé. Mais jusqu'à l'élection de l'Académie qui doit avoir lieu à la fin de novembre, nous ne serons pas encore bien entrés dans notre vie habituelle. Soignez-vous bien, chère mère, pendant cet hiver ; pensez beaucoup à vos enfants et croyez à leur vive affection.

E. RENAN

260

ERNEST RENAN A ALAIN RENAN

Paris, 10 décembre 1856

Mon cher ami,

Me voilà enfin délivré d'un grand souci. L'élection de vendredi dernier a dépassé mes espérances ; car je ne m'attendais guère à réussir que vendredi prochain, pour la seconde vacance. J'ai trouvé en cette circonstance dans mon rival M. Renier et dans mes amis de l'Académie une

loyauté et un dévouement rares. Dans les dernières semaines une opposition assez vive s'est manifestée contre moi, se couvrant du nom de M. Delille, homme fort inoffensif, mais d'autant plus propre à servir de prétexte à une intrigue. Il n'est pas de manœuvre qu'on n'ait fait jouer contre moi; mais toute cette hostilité n'a fait que me servir, et a même décidé mon élection à la première vacance. Mon succès était devenu une question de principe, une foule de personnes neutres se sont décidées, et les partisans de M. Renier se sont en partie ralliés à moi. J'ai été infiniment touché de la joie de mes amis : mon élection a été envisagée par eux comme une véritable victoire. Celle de M. Renier est du reste certaine pour vendredi prochain. J'espère moi-même y prendre part; car on m'apprend à l'instant que le décret nécessaire pour me conférer mes pouvoirs a dû être signé aujourd'hui par le chef de l'État. Ce succès a pour moi beaucoup d'importance : il assoit ma position et me confère une sorte d'inviolabilité qui m'était très nécessaire. S'il contribue peu pour le moment à améliorer ma position matérielle, il élève beaucoup ma situation littéraire, ce qui ne peut manquer d'avoir une influence indirecte sur ma position pécuniaire elle-même.

Enfin, mon cher ami, c'est là un très heureux événement, dont nous avons à tous les points de vue à nous féliciter. Ni ta dernière lettre, ni celle de maman que nous avons reçue hier ne nous disent rien de précis sur la marche de tes affaires. C'est là, mon cher ami, une de mes plus constantes préoccupations. Informe-moi dès qu'il y aura à cet égard quelque chose de nouveau. Ai-je besoin de te dire, cher ami, que si directement ou indirectement quelque démarche de moi pouvait t'être utile, je suis prêt à tout faire pour toi. Donne-moi tes instructions à cet égard.

Henriette et Cornélie sont bien et très joyeuses du dernier événement. Ce que j'avais prévu sur les relations de ces deux personnes si distinguées s'est parfaitement réalisé. Non seulement la plus parfaite union, mais une grande amitié s'est établie entre elles, et toute pensée de départ pour notre sœur est désormais écartée. Toutes deux ont montré dans cette circonstance un tact charmant. Nous

parlons souvent de toi et de Fanny, et nous aspirons au moment où vous sortirez d'inquiétude. Embrasse pour nous tes chers enfants, et assure la bonne Fanny de notre tendre affection.

Ton frère et meilleur ami.

E. RENAN

261

M<sup>me</sup> VEUVE RENAN A HENRIETTE ET ERNEST RENAN

Saint-Malo, 1<sup>er</sup> janvier 1857

Me voici avec vous, mes bien chers enfants, le cœur bien triste, mais mes idées un peu plus suivies. Vos lettres toutes d'amour et d'affection sont bien propres à me rendre à moi-même d'où j'étais totalement sortie par le nouveau malheur qui vient de frapper votre malheureux frère (1). Aussi, chers bien-aimés, c'est pour lui que je renonce au bonheur que j'eusse trouvé près de vous trois. L'asile affectueux que vous me proposez, j'en fais le sacrifice en faveur de mon infortuné fils, car enfin, mes enfants, où ira-t-il après sa captivité? Il ira chercher un refuge près de vous, recevoir vos paroles de consolation et avec l'espoir de pouvoir trouver des occupations qui le mettent en mesure de réunir près de lui sa bonne, sa digne femme et ses chers enfants. Quant à moi, mes bien-aimés, je saurai bien me caser. Tu sais, mon Henriette, que depuis longtemps, je t'avais parlé du désir d'aller finir mes jours dans une communauté religieuse. Maintenant, c'est une résolution prise et arrêtée, ne cherchez pas à m'en détourner, je vous en supplie, vous me feriez de la peine. Je choisirai une retraite honorable où un rideau tiré entre le monde et moi me laissera pour doux

(1) Les affaires malheureuses d'Alain Renan (voir plus haut, p. 1357) firent prendre à M<sup>me</sup> Renan mère la décision de se retirer dans un couvent. On jugera par la date de la lettre du 6 janvier de la rapidité avec laquelle la mère de Renan céda aux instances de son fils,



loisir de penser à vous, de prier pour vous et de vous bénir. Oui, mes anges chéris, un doux sourire viendra encore ranimer mon âme en songeant que cette pauvre victime de la haine et de la vengeance trouvera près de vous quelques adoucissements à ses poignantes douleurs. Son cœur est comme le mien, prêt à recevoir des consolations si elles se présentent. Où en trouvera-t-il de plus douces que d'être près de son bon frère, de notre bonne et franche Cornélie dont j'ai de suite apprécié le cœur et de cette incomparable sœur toute de dévouement ? Tout cela occupera mon esprit et me soutiendra. Tu ne t'opposeras pas à mes projets, n'est-ce pas, mon Ernest chéri, ni toi, mon Henriette bien-aimée ? Ma douce et bonne Cornélie sera mon défenseur. Dites-leur, fille aimée, de ne point contrarier leur pauvre vieille mère ; Alain et Fanny n'en sont pas éloignés. Allons, mes enfants, plus de ces idées d'amour-propre. Je n'irai point dans une maison de refuge, j'irai dans une maison où se retirent des personnes honorables, fatiguées des tribulations de ce monde. Je n'irai pas à Tréguier, je serais trop tracassée, ni à Lannion pour la même raison. Vous savez, enfants, que nous y avons beaucoup de connaissances, ce serait encore à ne pas en finir. Ce seraient, je crois, les sœurs de la Croix de Guingamp. Là, je ne connais personne ; je ne serai point importunée, je serai à portée de recevoir de M. Guillard mes petites rentes qui me suffiront, c'est un point qui n'est pas à dédaigner dans la position où nous nous trouvons, ce qui vous mettra encore en mesure de faire plus pour lui, mes bons amis. Tout pour votre infortuné frère ; pour moi, votre tendresse, votre affection et vos plus doux souvenirs.

Adieu, très charmants. Aimez-vous toujours comme je vous aime.

Votre tendre mère qui sera toujours avec vous d'esprit et de cœur.

## ERNEST RENAN A SA MÈRE

Paris, 3 janvier 1857

Votre lettre d'aujourd'hui nous a bien émus, mère chérie, et c'est avec les plus vives instances que je viens vous supplier d'abandonner le malheureux projet dont vous me faites part. Aucune peine n'égalerait pour moi celle de vous voir isolée de vos enfants et privée des soins qu'eux seuls vous doivent. Cela ne se peut pas, mère chérie, ce serait une peine cruelle pour moi et pour nous tous, ce serait de plus une tache dans ma vie. Quoi, mère bien-aimée, nous aurions, Henriette et moi, sur la conscience cette insoutenable pensée que nous aurions laissé à d'autres les devoirs qu'il nous est si doux de remplir envers vous ! On pourrait me reprocher, et surtout je pourrais me reprocher à moi-même, de n'avoir point recueilli et consolé la vieillesse de ma mère ! Oh ! non, mère chérie, ne nous parlez plus de ce triste projet. Vous savez que nous l'avons combattu toutes les fois qu'il s'est présenté. Jamais, jamais, il n'obtiendra notre assentiment ; vous ne l'exécuteriez qu'en nous perçant le cœur. Ce que vous nous dites pour notre cher et malheureux ami n'est point une raison. Votre présence près de nous ne sera point un obstacle aux services que nous lui pourrions rendre. L'un n'empêche pas l'autre et, en tout cas, notre premier devoir est envers vous. Il y a tout espoir que l'inique jugement du tribunal de Saint-Malo sera cassé : immédiatement après, notre frère pourra venir à Paris pour sonder le terrain et se procurer une place qui lui permettra de se réunir de nouveau à sa famille. Mais ce séjour à Paris ne sera que provisoire et, même après votre réunion avec nous, il ne nous sera pas impossible de donner asile pour quelque temps à notre frère. Il n'y a donc là, chère mère, aucun obstacle sérieux à notre réunion. Lors même que nous devrions surmonter quelques difficultés pour cela, certes, il n'y aurait point à hésiter. Le bon-

heur qui en résulterait pour nous et les énormes inconvénients du parti contraire suffiraient bien pour mériter quelques efforts. Ainsi, mère bien-aimée, ne nous parlez plus de ce projet impossible qui nous couvrirait de honte et nous remplirait de chagrin. Mûrissez le plan qui doit nous réunir, conférez avec Alain et Fanny; fixez les époques qui vous conviendront, mais, au nom du ciel, ne revenez plus à une idée qui fait le désespoir de vos enfants.

Encouragez et fortifiez pour nous nos bons amis, pour lesquels nous sommes prêts à tous les sacrifices, excepté à celui dont vous nous parlez et qui ne leur serait d'aucune utilité. Croyez toujours, chère mère, à l'affection et au respect filial de votre

ERNEST

263

M<sup>me</sup> VEUVE RENAN A ERNEST ET HENRIETIE RENAN

Saint-Malo, 6 janvier 1857

Vos tendres et touchantes lettres que j'ai reçues hier soir m'ont tout émue et m'ont fait verser de bien douces larmes. Soyez tranquilles, chers enfants, ce n'est pas votre mère, toute d'amour pour vous qui vous contrariera en rien, je serais par trop cruelle. Je renonce dès ce moment à un projet que je croyais me convenir dans la position où nous nous trouvons, mais vous affliger, mes enfants, non, jamais. Adieu donc le couvent où je croyais trouver un peu de paix comme s'il y en avait désormais pour moi sur cette pauvre terre. C'est une affaire finie, n'en parlons plus. Que vous êtes bons et dévoués, mes bien-aimés, de désirer avec tant d'empressement votre vieille mère près de vous (1). Il m'est bien doux de penser que tous trois avez le même empressement et la même tendresse, vous surtout, bonne et chère Cornélie, qui avez quitté une

(1) En avril 1857, M<sup>me</sup> Renan mère vint habiter chez son fils. Elle y demeura jusqu'à sa mort (1868).

famille heureuse et prospère pour venir dans une famille cruellement éprouvée. Je ne puis vous dire tout ce que je sens. La journée d'hier m'a douloureusement ébranlée. C'était le dixième jour depuis le fatal jugement. Je croyais à tout moment voir prendre mon malheureux fils, je ne savais pas que l'on avait jusqu'à 4 heures du soir. La folle du logis s'était aussi mêlée de l'affaire. Je montai à 6 heures toute tremblante, je vis mon fils qui travaillait avec un calme et une sérénité d'une âme innocente. Cela me remit un peu ; vos délicieuses lettres que je reçus peu de temps après me remirent tout à fait. Le courage et l'énergie d'Alain sont au-dessus de tout éloge ! C'est vraiment une trempe d'homme peu ordinaire ; il n'est pas du tout abattu et ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il se porte parfaitement bien. Nous voilà encore pendant un mois dans une grande anxiété. Fanny vient de me dire qu'il était décidé, si le malheureux jugement était confirmé, et même pendant qu'Alain aurait été à se procurer une place, à aller avec ses deux enfants chez son père. Alors, mes enfants, tous nos plans sont dérangés, je ne laisserai point mon infortuné fils ici seul, je trouverai encore dans ma tendresse pour lui le courage de vaincre mon amour-propre et, la tête basse et le cœur gros, j'irai le visiter tous les jours dans sa captivité. Il n'y a pas moyen ici de rien décider, tous les jours c'est quelque changement. Mon Dieu, qu'il faut aimer ce pauvre Alain pour lui pardonner tout cela ! Dans quel affreux dédale il nous met tous, et à tout moment, c'est quelque nouvelle chose et encore peut-être que l'on ne me dit pas tout. Quand je vous écrivais toutes ces folles lettres, je ne le savais pas en jugement, je croyais tout cela fini. Mon pauvre cœur toujours prêt à recevoir des consolations a été cruellement trompé. Espérons encore, chers enfants.

Je vous quitte, mes chers, mes bons enfants. Puisse le ciel vous récompenser des consolations que vous me donnez.

Votre tout aimante mère.

264

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

[Rennes] mercredi matin [janvier 1857]

Je profite d'un petit moment de liberté, ma chère enfant, pour vous donner un baiser de cœur et vous dire combien votre pensée m'est douce et chère au milieu de ces tristes préoccupations. J'ai écrit hier soir une longue lettre à Henriette qui arrivera, je pense, par le même courrier que celle-ci et vous tiendra au courant. Consolerez cette pauvre amie qui doit être bien inquiète; faites-la sortir jeudi; ma dépêche télégraphique ne pourra arriver (si elle arrive) avant 5 ou 6 heures du soir. Aimez-moi, pensez à moi; soyez bonne, douce et gentille comme vous l'êtes toujours. Ah ! que je serais malheureux si je ne savais que vous m'aimez toutes deux et que je remplis un devoir. Aussitôt que le résultat sera acquis, je partirai.

Adieu, ma douce et bien-aimée Cornélie.

E. R.

265

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Rennes, jeudi soir, janvier 1857

Ma douce et bien-aimée Cornélie, que je vous aime, et que vous êtes entrée profondément dans ma vie ! Je ne l'ai si bien compris que depuis que j'ai vécu un jour sans vos baisers. Je n'existe qu'à moitié, ma douce enfant, et il faut les graves préoccupations qui m'ont amené ici pour que je ne me laisse point aller à une grande tristesse. L'impression vive encore de vos chères caresses, le souvenir de vos yeux charmants et de votre voix si affectueuse me poursuit comme un rêve à la fois triste et doux. Quel bonheur, ma bien-aimée, que nos deux cœurs se soient ren-



contrés ! Je vous assure que, moi, je me sens meilleur depuis que je vous aime, oui, meilleur et plus noble : quelle erreur de ne voir qu'une jouissance égoïste dans le sentiment qui nous élève et nous attendrit !

Quand vous reverrai-je, ma douce amie ? Je l'ignore à l'heure où je vous écris. Je n'ai point vu encore M. Rouxin, dont les avis me sont si essentiels. J'espère parfois pouvoir partir samedi matin et être à Paris samedi soir. Au fond, mes démarches me demanderont moins de temps que je ne l'avais cru d'abord, les visites se font ici d'une manière bien plus expéditive qu'à Paris : les gens sont presque toujours chez eux, et les plus longues courses sont de quelques minutes. Je ne vous parle point en détail de tout ce que je fais, pour ne point vous répéter ce que j'écris à Henriette. Cornélie, ma petite bien-aimée, ayez bien soin d'elle ; ne la laissez pas être triste ; vous m'êtes responsable de son bonheur, comme elle me l'est du vôtre, et moi je le suis pour vous deux. Que je vous aime d'avoir, par votre charmante nature, rendu possible cet état si digne de nous trois, si élevé et si doux ! Il me semble que j'aime mille fois mieux ma vie, que je tiens plus que jamais à la faire grande et belle, depuis que vous en êtes devenue un membre essentiel.

Rennes me plaît beaucoup : c'est une ville grave et triste, d'un aspect digne et grand. Je me suis promené durant quelques moments que je ne pouvais utiliser en visites, et j'ai éprouvé de fort douces impressions en songeant à vous, au bonheur que vous me donnez, à la beauté de la vie que nous menons.

266

ERNEST RENAN A ARY SCHEFFER

Paris, 22 mai 1857

Cher oncle et illustre ami,

Je n'ai point voulu laisser passer votre absence sans vous écrire quelques mots. Je vois avec regret que cette absence

se prolongera au-delà du terme que nous avions pensé d'abord : je le regrette et pour moi, qui trouve à vous voir tant de plaisir et de réconfort, et pour notre chère petite Cornélie, qu'il est bien difficile de rendre heureuse sans son oncle et sa cousine. Elle souffre ces jours-ci et je sens que son meilleur remède serait sa course ordinaire de la rue Chaptal. Je fais ce que je peux pour la consoler ; elle me dit qu'elle est contente de moi et elle est toujours bonne et gentille malgré sa tristesse : elle gagne du reste tous les jours en élévation morale et en vraie bonté : une petite promenade le soir suffit à ses plaisirs de la journée ; sa manière d'agir avec ma mère et ma sœur est pleine de délicatesse et de tact. Ma sœur le lui rend bien maintenant par une profonde et sincère amitié. J'espère que notre changement de domicile, qui aura lieu dans quelques jours, achèvera de cicatriser quelques endroits encore douloureux et d'effacer certains souvenirs (1).

J'ai su que vous étiez très satisfait en ce qui concerne l'objet essentiel de votre voyage. Cousin, à qui j'en ai parlé hier, a fait de grandes exclamations sur le beau portrait que tous vous devront. Notre ami Martin a échoué à l'Académie pour le prix Gobert : il fallait s'y attendre ; l'abandon de Villemain a été décisif. Si la mort de M. Brifaut, qui paraît imminente, ajoute une seconde place vacante à celle qu'a laissée M. de Musset (2), on espère faire passer M. Cuvillier-Fleury avec M. de Laprade ; le *Journal des Débats* servirait de compensation et de contrepoids à la concession faite au parti catholique suivant l'habitude de l'Académie. Vous apprendrez sans trop d'émotion, j'espère, la mort de votre vieux voisin, M. Dureau de la Malle : nous étions réconciliés depuis quinze jours ; d'« homme atroce » que j'avais été lors de ma candidature, j'étais devenu l'espoir de l'Académie ! Le pauvre bonhomme est mort, comme on devait s'y attendre, de son originalité : atteint d'une fluxion de poitrine, il est allé se promener

(1) Renan quittait son appartement de la rue des Saints-Pères, où il habitait avec sa sœur et où il s'était marié, pour aller habiter rue Casimir-Périer.

(2) Alfred de Musset.

dans un des costumes excentriques qu'il aimait à se donner. J'ai revu le baron d'Eckstein qui était enchanté de l'entrevue qu'il a eue avec vous peu avant son départ.

Cornélie vient de recevoir à l'instant une lettre de M<sup>me</sup> Marjolin ; elle n'y répond point aujourd'hui, parce qu'elle est très fatiguée et que la chaleur qui est extrême l'abat. J'appelle de tous mes vœux votre retour qui seul peut rendre à ma chère petite amie la moitié de sa vie. Présentez mes meilleurs compliments à M<sup>me</sup> Marjolin, et croyez aux sentiments d'amitié et d'estime sans égales avec lesquels je suis

votre neveu tout dévoué

E. RENAN

267

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

[S. d.]

Ma chère amie,

J'ai eu des remords après vous avoir quittée. Votre doux baiser sur le seuil de la porte m'a rendu si vivement votre amour que j'ai craint de ne pas l'avoir assez reconnu pendant la journée. Comment ai-je pu vous témoigner le moindre mécontentement de vos reproches de ce matin ? Ils étaient injustes ; mais je devais être heureux qu'ils le fussent. Pendant le retour, j'ai vivement regretté de ne vous avoir plus pour vous dire encore une fois combien je vous aime, et je n'ai pu trouver le repos qu'en me disant que je vous écrirais pour vous le dire ; car je me suis figuré que vous seriez peut-être triste pendant ces deux jours de la même pensée que vous m'aviez communiquée ce matin. Je vous assure, mon enfant chérie, qu'aucune affection n'a jamais été plus délicate et plus tendre que celle qu'a pour vous

Votre ERNEST

Minuit et demi.

## ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Pierrefonds, 13 septembre 1859

Chère petite bien-aimée,

J'ai trouvé votre lettre à Compiègne et nous l'avons lue tous deux avec bonheur. Nous avons cru vous embrasser un moment, et la Poule (1) a trouvé votre petite lettre si bonne qu'elle a pleuré de joie. Elle est toujours très bien et très contente. Nous avons fait ce matin avec délices notre petite course de Saint-Leu d'Esserens (2). Figurez-vous une charmante église d'abbaye dans un village des plus pittoresques. Nous irons en nous promenant voir cela quelque jour : c'est à une douzaine de lieues de Paris, sur la ligne de Pontoise. Puis après un second retard forcé dans l'ennuyeuse ville de Creil, nous sommes partis pour Compiègne. Une heure nous a suffi pour jeter un coup d'œil sur la ville et le château, et nous sommes partis pour Pierrefonds. La forêt a dépassé toutes nos imaginations, et le château aussi. On le restaure. Pierrefonds est devenu une ville d'eaux fort encombrée. Mais nous n'avons d'yeux que pour le château; nous venons d'en faire le tour au clair de lune avec ravissement. Ma délicieuse et chère enfant, que tout ce que vous m'écrivez est juste, bon et vrai! Que vous connaissez bien mon cœur, et que je vous aime! Ce voyage fait beaucoup de bien à la Poule. Seulement, ce soir, elle est fatiguée à un degré inouï. Elle me charge de vous dire qu'elle est anéantie et que cela l'empêche de

(1) Cornélie Renan avait introduit dans la famille l'emploi des surnoms dont elle faisait un jeu. L'austère Henriette, d'abord choquée par son surnom de Bonne Poule, finit par en rire.

(2) Renan fit, à cette époque, avec sa sœur un voyage de recherches afin d'écrire le *Discours sur l'état des beaux-arts en France au XIV<sup>e</sup> siècle*. (O. C. tome VIII, p. 598-783). Voir ci-dessus, p. 459.

vous écrire. Adressez-nous votre prochaine lettre poste restante à Laon; embrassez pour nous deux les babys (1) et croyez, ma douce et chère enfant, à ma vive et bien profonde affection.

Votre ERNEST

269

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Noyon, vendredi soir

Ma chère enfant,

Nous voilà sortis de la partie la plus difficile de notre voyage, de celle pour laquelle les chemins de fer nous manquaient. Notre course se continue sans accroc considérable, bien qu'à Pierrefonds nous soyons tombés dans un guépier de bourgeois, où une fatale connaissance qui s'est trouvée sur mes pas nous a fort engagés, et que le temps hier et avant-hier ait été fort mauvais. Aujourd'hui, au contraire, il a été très beau. Nous avons rayonné dans tous les sens autour de Pierrefonds et de Soissons. Henriette a été enchantée de la forêt. Nous avons vu avec beaucoup d'intérêt Morienvall, Vez, l'abbaye Saint-Jean, Champlieu, Soissons, Longpont, Braine, Coucy. Maintenant, la fin de notre voyage est facilement calculable. Nous serons sans doute de retour lundi soir; je vous écrirai pour vous dire au juste l'heure. Chaque train que la Poule voit partir pour Paris, elle veut s'y élancer; elle prétend que le baby ne la reconnaîtra plus, qu'il aura oublié de la tyranniser. Je la rassure par toutes sortes de bonnes raisons. J'attends demain avec impatience pour avoir votre lettre à Laon. Je ne vous demande plus de nous écrire, car votre lettre aurait beaucoup de peine à nous rencontrer. A bientôt, chère et bonne amie; embrassez les babys.

E. RENAN

(1) Le fils de Renan, Ary, était né le 28 octobre 1857. Une seconde enfant, Ernestine, naquit le 10 juillet 1859, elle mourut à l'âge de sept mois. Voir ci-dessous, p. 1563.



ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Marseille, 20 octobre 1860

Ma bien-aimée Cornélie,

Nous sommes arrivés hier dans l'après-midi à Marseille (1), fatigués et par moment bien tristes au souvenir de notre séparation. Je vous assure, ma chère enfant, que si je n'avais pas cru, en faisant ce voyage, accomplir un devoir, je n'aurais pas résisté aux rudes épreuves auxquelles il m'a soumis. Il est vrai que l'espérance de plus en plus certaine de vous revoir bientôt me soutient. Je puis bien vous affirmer dès à présent que le voyage n'offre pour vous aucune difficulté. Nous n'avons que l'embarras du choix entre les personnes qui pourront vous recevoir à Marseille. M. Rebitté, en particulier, s'en chargerait avec empressement. J'ai vu ce matin le paquebot, c'est splendide et commode au-delà de ce que vous pouvez croire. Les dames voyagent seules avec la plus grande facilité. M. Giraldon, chef de service, vous épargnera tout embarras, c'est déjà convenu. Enfin, chère enfant, une bonne partie des obstacles qui auraient pu nous empêcher de nous réunir (obstacles dont, en toute hypothèse, j'aurais fini par avoir raison) sont déjà levés à mes yeux. M. Berthelot vous accompagnerait à la gare de Paris, où ont lieu les seuls embarras du voyage dont il y ait à tenir compte.

Nous avons eu contact avec M. Berthelot à Avignon. Il est avec nous bon et aimant et heureux comme toujours quand il est avec nous. Il a fait des confidences à la Poule sur ses projets de mariage. Il se mariera cet hiver. Seule-

(1) Par arrêté en date du 11 octobre 1860, Renan avait été chargé par le ministre de l'Instruction publique « d'une mission scientifique à titre gratuit ayant pour objet des recherches épigraphiques et archéologiques en Palestine et en Syrie ». Il partit avec sa sœur Henriette. Cornélie Renan les rejoignit en décembre 1860.

ment, il est désolé que nous ne soyons pas à Paris pour lui dire notre avis, car il a à choisir entre deux jeunes personnes et il se décidera difficilement sans nous. Aidez-le, il est si bon !

Le temps est magnifique ici et tout me fait croire que nous aurons une belle traversée. A Lyon, nous sommes sortis de la région du froid et de la pluie et entrés dans un splendide été. Courage, ma chère enfant, dans six semaines et même plus tôt, ce sera votre tour.

Voici encore une affaire que je vous recommande :

1<sup>o</sup> L'épreuve que j'ai renvoyée à Wittersheim était une sorte de bon à tirer. Cependant, j'ai fait réflexion qu'il y avait dans l'*Index* (1) beaucoup de noms propres que je n'ai pu vérifier, je vous prie d'écrire à Wittersheim de vous envoyer encore une épreuve de l'*Index*. Vous vérifierez tous les noms propres ajoutés dans cette nouvelle édition et écrits au crayon sur l'exemplaire qui a servi à l'impression (vous demanderez qu'on vous envoie aussi cet exemplaire). Vous vérifierez d'abord si les noms écrits au crayon sont bien reproduits et si vous avez quelque doute, vous recourrez au volume (nouvelle édition) à la page indiquée. Vous trouverez un exemplaire complet de la nouvelle édition dans le panier aux vieux papiers. Je l'y avais jeté parce que l'exemplaire était trop maculé pour pouvoir servir. Après tout, si cela vous cause trop d'embarras, laissez-le. Mon petit être adoré, soyez heureuse et contente. Nous nous reverrons bientôt, j'en suis plus sûr que jamais. Réglez tout en vue de votre prochain départ. Il y a une chose que je te demande, car par moment il me peine que tu ne l'aies point fait : je t'ai légué mes devoirs, je te demande de me léguer les tiens et qu'on voie que tu m'as aimée. Joins cela aux papiers que tu déposeras chez M. Egger. Sans cela il me resterait une pensée pénible. La Poule est bien ; elle me fait remarquer chez le marchand de vin un petit chat fort original, elle croit qu'il t'aurait

(1) Il s'agit de la Table alphabétique d'*Averroès et l'averroïsme* dont la 2<sup>e</sup> édition parut chez Michel Lévy en 1861. La 1<sup>re</sup> édition avait paru chez Durand en 1852 (Thèse de doctorat).

plu. Il y avait aussi un chat noir à yeux jaunes. Le marchand de vin pense que c'est la mère du petit chat blanc. Est-ce possible ?

M. Berthelot arrivera peu après cette lettre. Inutile de vous dire que sa première visite sera pour vous et pour baby. Embrassez bien pauvre baby chéri et sois bien contente en pensant à

ton ERNEST

271

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

A bord du *Cydnus*, 23 octobre 1860

Ma chère enfant

Cette lettre vous parviendra de Malte, où nous serons demain matin. Notre traversée se fait à merveille, quoique en ce moment le vent fraîchisse un peu. Nous n'avons pas été malades le moins du monde. Est-il besoin de vous dire qu'à chaque instant nous parlons de vous, que chaque incident nous fait penser à vous ? Rien de plus commode que l'installation à bord des bateaux. Pas une ombre de difficulté sous ce rapport, pour vous et pour l'enfant. La grosse affaire, c'est le temps qui n'est jamais sûr en hiver. Nous imaginons toutes sortes de combinaisons. Vous pourriez arrêter votre place jusqu'à Malte, sauf à vous y arrêter s'il faisait mauvais temps. Enfin, nous recauserons de tout cela. Courage, ma chère petite bien-aimée ; nous nous reverrons. Je m'arrête ; car il est très difficile d'écrire et cela risquerait de nous rendre malades. Aimez-moi toujours, la prochaine sera de Beyrouth.

Tout à ma chère enfant.

E. RENAN

272

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Beyrouth, 2 novembre 1860

Ma chère petite bien-aimée,

Enfin je me retrouve avec vous. Le bateau qui nous a amenés ne repartait pas pour la France; je n'ai pu vous écrire par lui. Et voilà qu'au moment où j'allais vous écrire longuement pour le bateau de dimanche, on m'offre un moyen précieux de nous transporter sur-le-champ à Saïda. J'ai accepté; car la vue de Saïda est pour nous un élément essentiel. Si nous devons prendre notre détermination d'après la vue de Beyrouth, nous n'hésiterions pas un moment à trancher la question négativement pour l'enfant. Et quant à vous, ma pauvre petite chérie, en vous demandant de venir, j'aurais cru faire un acte d'égoïsme et d'imprudence. Le séjour à Beyrouth est insupportable. Pas une maison à louer, pas un jardin, rues impossibles pour une femme et un enfant, société fort médiocre, nourriture peu saine; salubrité générale équivoque. Votre vie, en mon absence (et je n'ai rien à faire ici) se passerait sur la terrasse, d'où la vue est splendide, il est vrai, mais cela ne suffit pas. Tout le monde, sans exception, nous dit au contraire que Saïda est un séjour charmant et qui n'a rien de commun avec Beyrouth. Nous y aurions la maison du Dr Gaillardot, des jardins. Enfin, Saïda va devenir, par suite de plans divers du général, un point beaucoup plus approvisionné et plus important. J'ai tout lieu de croire que notre séjour y serait non seulement possible, mais agréable. Nous ne renonçons pas encore à y voir le cher baby avec nous. Et quant à vous, chère enfant, si Beyrouth même ne m'a pas fait renoncer à ma volonté de vous avoir ici, je ne vois pas ce qui pourra la faire fléchir. Vous viendrez; attendez huit jours encore, et nous vous dirons précisément s'il faut amener l'enfant. Vous ne sauriez croire dans

quel tourbillon de petits soins nous vivons ici. Tout va très bien pour la mission. Je suis très content du général et du commandant des forces navales, très content de Fuad aussi (1). M. Gaillardot est un excellent et très digne homme ; il nous épargne beaucoup de peines. Demain, nous partons pour Saïda par un bateau qu'on met à notre disposition. La grosse difficulté pour vous, pauvre enfant, est la mer. Quand il fait mauvais temps et qu'on est malade, c'est affreux. Et il faut le dire, hélas ! en hiver, il est rare qu'une traversée se fasse sans deux ou trois mauvais jours. Ah ! ma pauvre petite, que le cœur de ton pauvre Ernest a été triste ! Par moment, j'ai désespéré de te voir ici. Bien des fois, j'ai failli te demander d'attendre au printemps. Passé la fin de mars, la mer est toujours belle. Et bien des doutes seraient aussi levés. L'état de ce pays est le plus inouï qu'on puisse imaginer. Il n'y a pas maintenant une ombre de danger ; mais le jour où l'armée partirait, il n'y aurait qu'à partir au plus vite. L'exaspération des chrétiens et des musulmans est effroyable. Mon Dieu ! comment es-tu ? Es-tu bien triste ? L'ennui ne t'a-t-il pas trop gagnée ? Et quelle fatalité d'être obligé de se décider sans pouvoir s'entendre ni conférer ! Venez, chère enfant ; dans huit jours, nous vous dirons pour baby. Ma prochaine lettre vous donnera différentes instructions pour le voyage. Je flotte, ma pauvre enfant, dans d'étranges alternatives. Tantôt, je me vois heureux avec vous ici, puis les difficultés du voyage m'effraient. Mais soyez tranquille : ma prochaine vous dira positivement : Venez. Quelle confiance j'ai eue en votre bon sens et votre sûreté de jugement ! Comme j'ai compté sur votre cœur ! O ma bonne et chère Cornélie, comme en revenant sur les jours qui viennent de s'écouler, j'y trouve des raisons de t'aimer ! Sois tranquille ; nous passerons ici de doux moments ensemble ; le ciel est

(1) La France avait été amenée à intervenir en Syrie pour arrêter les massacres entre Druses et Maronites. Le général Beaufort d'Hautpoul commanda le corps expéditionnaire (6 000 hommes) qui, la Syrie pacifiée, revint en France en juin 1861. La base navale était sous les ordres du commandant de La Roncière qui devint contre-amiral en 1861. A l'époque où Renan arriva en Syrie, Fuad-Pacha venait d'y être envoyé par le gouvernement turc.



incomparable, la nature est splendide; mais il faut vivre loin des hommes. Ce ne sont plus des hommes, c'est de l'ignoble corruption. Saïda va devenir notre quartier général; nous serons logés chez le Dr Gaillardot. Puis j'irai à Djebeil; je me déciderai entre les deux, et le général me donnera des hommes pour fouiller. J'ai vu aujourd'hui trois pachas! Cela ressemble à une comédie; mais heureusement, je marche droit à mon but et avec une promptitude rare en ce pays.

Allez voir M<sup>me</sup> Cornu (1). Dites-lui que tout va très bien, que je suis très content du général, du commandement des forces navales et de Fuad, enchanté de Gaillardot, et que je lui écrirai par le prochain courrier. La note que je lui avais promise sur le Collège de France est rédigée; seulement, la pauvre Henriette n'a pas eu le temps de la copier. Nous sommes écrasés de fatigue. Ce départ imprévu (nous ne croyions pas quitter Beyrouth avant la semaine prochaine) nous a terriblement pris de court.

Mille amitiés à notre pauvre ami Berthelot. Rappelez-moi au bon souvenir de M. Egger. Embrassez mon pauvre baby. Oh! nous n'en avons trouvé aucun qui lui ressemble. Les enfants ici sont horriblement laids. Ah! pauvre petit mignon, si je pouvais l'embrasser! A huit jours, enfant chérie; jamais je ne vous ai tant aimée. Ne doutez jamais de la tendresse de votre ami

E. RENAN

273

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Beyrouth, 9 novembre 1860

Venez, ma chère enfant, mais venez seule. Voilà le résultat de nos réflexions les plus mûries. Je veux vous avoir ici; je crois que pour vous ce voyage aura plus

(1) M<sup>me</sup> Cornu, après avoir été l'instigatrice de la mission de Syrie, s'occupait de la candidature de Renan au Collège de France.

d'avantages et d'agréments que d'inconvénients et d'ennuis. Je n'en peux dire autant pour l'enfant. Vous saurez vous contenter de l'installation qui nous sera possible; la mauvaise nourriture ne vous rebutera pas; la difficulté des sorties sera compensée par bien d'autres jouissances. Il n'en serait pas de même pour l'enfant. Sa petite vie serait très difficile à arranger ici. Ajoutons qu'à Saïda, il y a des maladies d'enfant. Or, c'est à Saïda qu'il serait encore le plus possible de l'avoir. La nourriture y est plus mauvaise; mais il y aurait possibilité de le promener. Ajoutez l'énorme doute résultant de la mer et du climat. Les grandes personnes résistent à ces inégalités et ne retirent que du bien de ce qu'il y a de généreux et de fort dans cet air admirable, mais l'enfant résisterait-il à cette brusque révolution ? Venez donc seule, ma chère petite fille, sauf le cas où, depuis votre dernière lettre, l'enfant paraîtrait souffrir de l'hiver et tomber dans l'état où nous l'avons vu. Dans ce cas, il faut à tout prix le tirer de ce mauvais milieu. Mais à part cela, nous n'osons prendre sur nous de provoquer un changement aussi grave dans un état qui, somme toute, est satisfaisant.

Nous avons fait heureusement notre course de Saïda. Mais quel pays, grand Dieu ! pour le confortable ! Pas une trace de route. On chemine avec sa bête parmi les rochers ou sur le sable. Heureusement, les montures sont accoutumées à cela et vont d'elles-mêmes. On va très lentement.

Pour l'argent, M. Darasse m'a transmis copie de la lettre à lui adressée par le ministère d'État et qui établit un système de comptabilité autre que celui auquel nous pensions. D'après ce système, c'est seulement sur la production successive faite par M. Darasse au ministère d'État des traites formées par moi ici que M. Darasse recevra l'argent. Ces traites seront transmises au ministère d'État. Dans cet état de choses, je préfère que vous preniez l'argent du voyage sur les dix-sept cent cinquante francs provenant de Lévy, que vous deviez placer. Je ne veux pas que votre signature aille au ministère d'État. En réalité, ce n'est pas à l'argent de la mission que vous prendriez la somme dont vous avez besoin, puisque vous avez mis dans la mission

beaucoup d'argent de la maison et que nous y fondrons nos revenus de l'année. Mais il faut éviter avec certaines personnes tout ce qui peut prêter au malentendu. Vous savez le principe auquel nous nous étions arrêtés; c'est qu'à la fin de la mission nous devons nous trouver au même point que si l'année s'était passée dans les conditions ordinaires, c'est-à-dire avec une épargne de mille ou deux mille francs venant des sommes de Lévy, peut-être plus, si la vente des livres donnait d'une manière exceptionnelle. Que cette épargne de mille ou deux mille francs soit faite au commencement ou à la fin de la mission, cela importe peu. Il est plus commode qu'elle soit faite à la fin, parce que, à cette époque, il y aura de nombreux reliquats, venant de la revente des chevaux, selles, ustensiles, etc. qui ne pourront plus être employés dans les fouilles. Ces reliquats serviront à la liquidation finale et à couvrir les sommes dont la mission nous sera débitrice. En somme, en prenant sur nos épargnes antérieures l'argent de votre voyage, comme nous y avons pris déjà diverses avances, nous ne perdons que l'intérêt de mille ou deux mille francs pendant un an, et nous y gagnons un système de comptabilité plus commode, l'avantage d'agir avec une parfaite gentillesse, et l'avantage de ne pas nous trouver, à la fin de la mission, en présence de sommes devenues improductives pour la mission, et que nous n'aurions qu'à restituer. Mon avis, par conséquent, est que vous ne fassiez replacer par M. Gérard que les trois mille francs que nous avons retirés des Bons du Trésor et que vous jetiez dès à présent les dix-sept cent cinquante francs de Lévy dans la mission et les frais courants, sauf à les retrouver à la fin de la mission.

L'énorme préoccupation que me cause votre voyage ne m'a pas laissé de pensée pour vous parler de notre course de Saïda, du tour que prend la mission, de nos projets d'arrangement. La mission va très bien; je suis très content du commandant des forces navales, et quant au général, il entre en plein dans mes projets. Nous allons faire ces jours-ci une excursion sur Djebeil. Puis, nous organiserons avec le général des fouilles sur Saïda et Djebeil. Je demeurerai surtout à Saïda, où Henriette sera à poste fixe.

Quand vous arriverez, nous aurons presque fini Saïda. Il est probable que vous n'y passerez qu'une quinzaine. Puis, je pense que le mieux sera de prendre une maison à Beyrouth pour vous deux. Pendant l'hiver, j'aurai une campagne à faire dans le Nord, sur *l'Éclaireur*, à Ruad. Nous explorerons avec l'équipage de ce navire ce point très important. En mars et avril, je ferai le voyage de Palestine. Nous reviendrons, je pense, en France, vers mai ou juin. L'armée restera certainement d'ici là, et pendant que l'armée restera, le pays sera sûr, au moins pour les étrangers. Ce pays est l'assemblage le plus étrange de choses charmantes et repoussantes, et les voyages y sont tissés de moments délicieux et de moments insupportables. Je ne crains pour vous que la mer; en attendant le printemps, cette difficulté-là n'existerait plus; mais je ne prendrai jamais sur moi de vous conseiller cela. Ai-je besoin de vous dire, cependant, ma pauvre enfant, que si vous preniez ce parti, je n'y verrais point une marque d'égoïsme. Votre cœur m'est trop bien connu pour cela. En somme, je crois que l'avantage de l'hiver passé en un climat si doux l'emporte sur l'inconvénient de la mer.

Le duc d'Elchingen, que je viens de voir chez le général, me charge de compliments pour M. et M<sup>me</sup> Marjolin. Nous camperons chez lui quand nous irons à Baalbek; il est campé de ce côté avec son corps d'armée.

Compliments à tous nos amis; mille baisers à baby. Et vous, ma pauvre petite fille, aimez toujours

votre ERNEST

274

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Beyrouth, 18 novembre 1860

Ma chère enfant,

Je ne sais si cette lettre vous trouvera encore à Paris. Voici encore quelques petites recommandations. Apportez-

moi Saulcy, *De l'art judaïque*, et au lieu d'un, apportez deux exemplaires de *Job* et du *Cantique*, apportez aussi mon lorgnon et la lunette d'approche de maman, et des cartes de visite. Si vous trouvez chez votre père quelque copie de tableau de religion, apportez-la. Cela fera grand effet comme cadeau à l'église de Djebeil. Si vous en avez deux ou trois, apportez-les également. Parlez à votre père de cela. Il faudrait surtout des vierges. La Vierge de Ravergie irait très bien. Ne mettez pas plus de cent ou cent cinquante francs à cet enfantillage, ou deux cents francs avec cadre.

J'ai vu Djebeil depuis ma dernière lettre. Nous commencerons par là. Ce sera, je crois, très fécond. Le général me donne cent hommes pour les fouilles. Nous aurons moyen de nous y loger. Vous nous y trouverez, touchant déjà à la fin de notre séjour. Inutile de vous dire que je viendrai vous prendre à Beyrouth. Puis, quand nous aurons fini Djebeil, c'est-à-dire quelques jours après votre arrivée, nous irons à Saïda ou à Tortose. Laissez-nous faire; nous passerons au milieu de tout cela de très agréables moments. Il ne faut pas s'arrêter, en ce pays, à la première impression. Quand on s'est fait à certains manques de confortable choquants, et qu'on ne voit plus que de beaux et grands côtés, on s'y plaît infiniment. Le climat est admirable; nous avons le temps de nos plus beaux étés, sans chaleur lourde. Je n'ai pas éprouvé la plus légère indisposition. Quant à baby, le cœur me saigne de le dire, mais nous persistons dans notre premier avis. On ne peut avoir ici des enfants qu'avec une maison complète et à poste fixe. Or un tel établissement nous tiendrait presque toujours séparés et vous ferait à toutes deux une vie fort triste. Ajoutons qu'il serait même presque impossible à Beyrouth, faute de moyens de promenade; à Saïda, faute de bonne nourriture. Embrassez pour moi le pauvre bichon; je suis obligé pour vous écrire ceci de prendre mon cœur à deux mains.

Apportez quelques livres pour être ici donnés en cadeau. Prenez les rebuts les plus enfantins ou les plus élémentaires de notre bibliothèque, vous serez à la hauteur du pays : des histoires du moyen âge, des histoires modernes, des livres de M<sup>lle</sup> Ulliac, etc. Apportez seulement un ouvrage plus



propre et plus sérieux pour un jeune homme qui m'a rendu des services, par exemple l'*Histoire de la civilisation* de M. Guizot, ou bien un Henri Martin complet.

Demandez à Lévy si l'*Averroès* a paru. Avertissez-le de votre départ, et si vous le voyez, engagez-le de ma part à établir un dépôt de ses livres en ce pays; il en vendrait beaucoup.

Je m'arrête, ne sachant si ces lignes vous atteindront. A bientôt, ma chère petite, croyez à la très vive et tendre affection de

vosre ERNEST

275

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Amschit, 1<sup>er</sup> décembre 1860

Nous voilà installés dans un charmant village, près du théâtre de nos travaux (Djebeil). Et vous, ma pauvre enfant, où êtes-vous? Notre séjour ici va rendre nos communications encore un peu plus lentes et irrégulières. Ne vous étonnez jamais si vous manquez de lettre à un courrier. Nous sommes obligés d'envoyer un exprès prendre et porter nos lettres à Beyrouth; nous ne pouvons jamais, par conséquent, répondre courrier par courrier, et il arrivera que nous manquerons plus d'un départ. Avec quelle impatience j'attends vos prochaines lettres! Peut-être êtes-vous en route? en mer? Rien de changé du reste dans nos idées. Nous sommes ici installés d'une manière très agréable pour un ou deux mois; nous vous y recevrons avec bonheur. Amschit est un vrai paradis; Djebeil est inhabitable. Apportez un exemplaire des *Séances de Harîrî* que je veux donner en cadeau. C'est la manière ici de payer ses frais d'hôtel. J'insiste de nouveau sur les tableaux de religion, tâchez qu'ils soient encadrés, mettez-y jusqu'à trois cents francs.

Qu'il m'est pénible de vous chercher ainsi dans le vide, de vous écrire sans savoir si ces lignes seront lues de vous! Lundi, nous donnons notre premier coup de pioche; l'armée

est arrivée aujourd'hui. Tout va très bien, mais jusqu'à ce que vous nous soyez arrivée, je serai dans le doute et le trouble. Qui sait ? Peut-être sera-ce dans quelques jours. La plume me tombe des mains, quand je songe à cela. Lundi soir, j'aurai de vos lettres et je serai fixé sur bien des points. A bientôt, j'espère, mon enfant bien-aimée, et en tout cas, croyez à ma vive tendresse.

E. RENAN

276

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Amschit, 3 juillet 1861

Mon enfant chérie,

Que je vous envie de savoir à l'heure qu'il est l'issue de la maladie de notre pauvre baby ! Quelques heures après votre départ de Tripoli, j'ai reçu les lettres qui m'annonçaient la nouvelle épreuve qu'il subit (1). J'ai été heureux, et que vous soyez partie et que vous n'ayez pas su avant votre départ cette triste nouvelle. Nous attendons avec impatience le courrier de demain. Pauvre baby, il faudra à tout prix l'hiver prochain le soustraire aux influences de Paris, qui sont trop excitantes.

Notre mission, toute désarçonnée par la maladie de tout le monde, commence à se remettre un peu. M. Gaillardot allait mieux quand j'ai quitté Tripoli. M. Thobois va beaucoup mieux aussi et peut continuer avec nous jusqu'au prochain trajet direct. M. Lockroy (2) est allé voir pour moi Kalaat-el-Hosn (3) et certains points de Damyych. J'ai montré aujourd'hui Gebril à M. Thobois ; il est très frappé

(1) Cornélie Renan, après avoir passé six mois en Syrie, fut obligée de revenir en France, rappelée par son enfant malade. On ne sut qu'après le départ de sa mère qu'il avait la scarlatine.

(2) Édouard Lockroy, alors âgé de vingt ans, était attaché à la mission en qualité de dessinateur.

(3) Château des Croisés.

de nos résultats et en effet, en les revoyant après nos autres campagnes, je les trouve plus importants que je ne l'avais jamais cru. Tout va donc bien, et je serai libre au terme que je vous ai dit.

Mon enfant chérie, que de fois j'ai regretté votre départ, et que de fois vous m'avez manqué ! Mes voyages ont été tous attristés par l'absence de ma petite mouche chérie. Flora a aussi été bien triste et toute sauvage. L'arrivée de la Poule l'a adoucie un peu. Mon enfant chérie, votre présence a été pour moi une bien douce habitude et a répandu sur mon voyage bien de la douceur. De Tripoli à Amschit, j'ai été tout à fait malheureux. Puis, j'ai vu notre réunion si proche que je me suis consolé. Je suis très bien, mais écrire me fatigue outre mesure et me cause une irritation nerveuse des plus douloureuses. Il n'y a pas ici une table ni un siège disposés pour cela. Pourtant, mon enfant bien-aimée, vous savez combien je vous aime, combien j'ai cherché en vous seule la joie et le délassement de ma vie. Il fait ces jours-ci un vent du sud très fatigant. On n'y résiste que par la plus complète inactivité.

Ma petite Cornélie chérie, je veux cependant que vous sachiez encore quel sentiment tendre a rempli mon cœur après votre départ. Tout me semblait défloré et sans attrait. De Tripoli ici, j'ai revu pas à pas la route que nous avons faite; j'ai été tout le temps avec vous. La Poule, que j'ai retrouvée ici le mardi soir, m'a donné de bonnes nouvelles de vous et m'a dit que mon petit être était content. C'est ce que veut surtout son pauvre bon chat. Je suis heureux quand je te crois heureuse; tu ne sauras jamais, chère petite bien-aimée, la place que tu as occupée dans mon cœur.

Crois-tu bien que je t'aime ? Sauras-tu toujours lire dans mon cœur ? Pardonne-moi de t'écrire si mal. Mes forces me trahissent ; il est minuit et, depuis mon arrivée, je n'ai pas encore eu une heure de repos.

A bientôt ; embrasse baby pour moi, crois-moi ton bon ami.

277

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Tannourin, 15 juillet 1861

Ma chère enfant,

Nous voici encore au haut du Liban, dans ces vallées froides et vertes que vous connaissez. Notre voyage se poursuit très bien, et j'espère que dans quatre ou cinq jours il sera fini. Nous sommes restés deux jours à Mashnaka avec M. Thobois, qui n'a pas pu faire grand-chose, il est retombé dans son incapacité de travail, et je l'ai engagé à repartir. Il a voulu cependant passer par Jérusalem, et il retournera en France par le paquebot qui vous portera cette lettre. Nous avons ensuite passé deux journées un peu plus confortables à Mischmisch, puis nous sommes venus ici, où nous avons de l'eau fraîche, de beaux arbres, une température très douce, mais un pitoyable logis. Impossible d'y fermer l'œil par suite du fléau nocturne que vous connaissez. Les aspects que nous avons vus sont du reste tout à fait ceux que vous connaissez. Rappelez-vous les allées latérales de la Kadischa, celle de Mar Antoun (1) par exemple, vous aurez Tannourin. M. Lockroy nous a rejoints, après un énorme voyage qu'il a fait avec Botros à Kalaat-el-Hosn et aux sources de l'Oronte. Il se porte très bien, cette vie vagabonde lui va à merveille. Il nous seconde beaucoup, et en nous partageant les différents points où on nous signale des inscriptions, nous serrons, à nous trois, le pays comme dans un vaste filet. Nous sommes arrivés à un résultat singulier : presque toutes les inscriptions dont on nous avait signalé l'existence en ces pays sont des inscriptions commémoratives du voyage d'Adrien. Nous en avons maintenant plus de soixante. A Irabda, au-dessus de Bhadidat, où nous avons été ensemble, j'ai trouvé une sculpture très belle sur le roc. Lockroy l'a dessinée. Nous avons rencontré plusieurs

(1) Vallée de Saint-Antoine.

fois dans ce voyage le patriarche, toujours très aimable et excellent.

J'ai appris indirectement de Beyrouth que le transport qui ramènera nos objets arrivera bientôt. Si cela est, dans six ou huit jours, nous procéderons aux emballages. Comme il n'y a plus de trajet direct (c'est pour cela qu'à notre grand regret nous sommes restés quinze jours sans écrire), je suis assez tenté de revenir par le transport. M. Kadhra viendrait ensuite avec le reste de la mosaïque (1). Si le transport tarde à arriver, ou si les emballages sont trop longs, ou si nous jugeons qu'il vaut mieux attendre la fin de la mosaïque, je partirai toujours à la date que je vous ai indiquée. Je ne manquerai pas de parole à mon petit être chéri. Nous sommes tous très bien. Quand nous aurons fini notre voyage, nous irons probablement nous établir à Ghazir, pendant les emballages et les derniers préparatifs. Mais une circonstance me cause beaucoup d'inquiétude. M. Gaillardot a eu une rechute, à Tripoli. M. Lockroy, qui l'a vu en repassant, m'a dit des choses qui m'alarment beaucoup. J'ai envoyé un exprès savoir de ses nouvelles; il arrivera ce soir. Je vous dirai en post-scriptum les nouvelles qu'il m'aura apportées, si elles ont quelque chose de grave.

J'ai bien été contrarié, ma chère petite fille, de la brusque interruption des trajets directs, qui rendra nos lettres encore plus rares, et surtout de ne pas l'avoir su à l'avance pour que vous ne fussiez pas inquiète. Je pense que vous en aurez été avertie. Bientôt nous n'aurons plus à compter avec cela; car notre réunion dans un mois ou six semaines est tout à fait assurée.

Mes *Origines* avancent tout doucement (2). J'ai fini mes notes de dépouillement. Il me suffirait de trois semaines de travail suivi pour tout rédiger. Je commencerai à Ghazir et finirai près de vous. Avec quelle impatience j'attends votre prochaine lettre; mais hélas! dans quinze jours, je ne l'aurai pas encore. La dernière lettre de Fanny nous a bien

(1) Les mosaïques découvertes par Renan sont au musée du Louvre.

(2) Primitivement, la *Vie de Jésus* devait former le premier chapitre d'un volume intitulé *Origines du christianisme*.



rassurés sur baby. Mais que de choses sur lui, sur vous, sur la maison, je voudrais savoir ! Fanny a été vraiment, dans toutes ces maladies de l'enfant, bien dévouée. Faites ce que vous pourrez pour adoucir le changement qui va avoir lieu pour eux. Si on pouvait leur conserver leur vieille domestique à laquelle ils tiennent beaucoup ? Je livre tout cela à votre raison et à votre cœur.

Je vous écris près du ruisseau de Tannourin, où je voudrais bien vous voir près de moi. Tout me rappelle les jours où nous étions réunis et où la présence de ma petite mouche chérie jetait tant de gaieté sur notre voyage. De bien jolis petits oiseaux à robe jaune viennent boire dans le ruisseau en remuant leur queue. Mais ils ne me semblent plus si charmants que quand nous les voyions ensemble. Flora est toujours bien gentille ; mais je n'ai plus tant de plaisir à jouer avec elle. Sa conduite est du reste des plus légères, et je ne sais comment qualifier l'union intime qui s'est établie entre elle et Maroun, le chien de M. Lockroy. La Poule est très bien et très contente. Elle ne sera pourtant pas fâchée de revenir.

Faites mes compliments à M. Egger, qui a été pour nous un si bon ami, et annoncez-lui notre prochain retour. J'écris par ce courrier à M<sup>me</sup> Cornu et, si je trouve un instant, à M. Berthelot. Dites en tout cas à ce cher ami de ne pas juger de mon amitié par la rareté de mes lettres. Vous savez ce que c'est que voyager en ce pays, vous pouvez lui expliquer cela. A bientôt, ma petite mouche, mon petit lézard, mon petit caméléon. Embrassez bien baby pour moi.

E. R.

16 juillet

Le courrier de Tripoli nous apprend que M. Gaillardot a pu partir pour Beyrouth sur le paquebot français ; il y a donc un peu d'amélioration.

278

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Ghazir, 30 juillet 1861

Ma chère enfant,

Comme cette suppression des bateaux directs rend nos communications lentes et irrégulières! A l'heure qu'il est, je n'ai pas encore reçu de lettre de vous, et l'intervalle entre l'arrivée du courrier et son départ est trop court pour que je puisse répondre à votre lettre de jeudi, par ce même courrier. Heureusement nos affaires marchent bien, et j'espère fermement être dans vos bras à l'époque que nous avions marquée.

Notre voyage du Liban est fini depuis huit jours. Nous nous sommes installés, jusqu'à l'arrivée du transport, à Ghazir. C'est un séjour charmant, très frais, et où nous serions parfaitement bien sans une circonstance qui est venue tout attrister. Henriette a été prise, après avoir quitté Tannourin, d'une névralgie extrêmement violente (1). Notre voyage de Toula à Amschit et d'Amschit ici a été bien pénible. Ici, le mal n'a d'abord fait qu'empirer. Le mal s'est transporté de la tête aux jambes. Hier, notre pauvre amie souffrait de partout et n'a pas eu un moment de repos. La nuit dernière a été beaucoup meilleure, et aujourd'hui elle est réellement mieux. Voilà près de quinze jours qu'elle n'a pas eu un moment de soulagement! Pas un moment il n'y a eu d'inquiétude sérieuse à concevoir; ce sont là évidemment des douleurs rhumatismales, qui ne laissent pas de trace derrière elles. Mais les douleurs ont été atroces et notre amie, si courageuse, en était complètement terrassée. J'attribue cela aux alternatives de froid et de chaud que nous avons eues dans la haute montagne

(1) Première attaque des névralgies paludéennes qui devaient emporter Henriette le 24 septembre 1861.

et surtout à l'obligation où nous étions de laisser la nuit les fenêtres ouvertes pour ne pas étouffer dans les misérables cases où nous logions. Quels tristes moments j'ai passés ! M. Gaillardot, qui est arrivé ici à peu près en même temps que nous, en pleine convalescence, nous a été fort utile. M. Lockroy a été aussi malade après Tannourin. Il a été se faire soigner à Beyrouth, et est maintenant reparti pour une excursion dont je l'avais chargé.

La *Moselle*, qui doit prendre nos objets, n'est pas encore arrivée. On l'attend de jour en jour. J'ai l'assurance que dans quinze jours, toutes les opérations qui exigent ma présence seront finies et que je pourrai partir. Vous voyez que je n'ai pas dépassé le terme convenu.

J'ai énormément travaillé depuis mon séjour ici. Il ne me faudrait plus que trois semaines pour achever mon gros chapitre des *Origines*. Je suis ravi d'avoir pris le parti de faire cela, j'y avais la main et je ne sais si j'aurais retrouvé plus tard la disposition où j'étais. Ce sera une grosse pièce en réserve et que je donnerai absolument quand je voudrai.

Henriette souffre moins aujourd'hui, mais elle est bien faible. Tout cela n'a aucun caractère grave ; mais je crains la prolongation des souffrances et la faiblesse qui en résulte. Il eût été, en tout cas, impossible de la transporter à Beyrouth pour le départ de demain, sans cela, je me serais presque fait un scrupule d'avoir prolongé encore d'une quinzaine notre séjour ici.

A bientôt, petit être chéri.

E. R.

279

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Ghazir, 31 juillet 1861

Chère mère,

Henriette ne vous écrit pas cette fois, c'est moi qui l'en empêche. Elle souffre beaucoup d'un rhumatisme qu'elle a pris dans la haute montagne. Vous savez que cela n'a

aucune gravité, mais vous savez aussi combien cela fait souffrir. Elle a souffert beaucoup, elle va mieux depuis hier. Aujourd'hui en quinze, nous partirons et cette lettre sera probablement la dernière que vous recevrez de nous du Liban. Soyez tranquille, chère mère, je vous assure que ce qu'a Henriette n'a aucune gravité. Je vous l'assure sur ma conscience. Nous sommes très bien ici; il y fait plus froid qu'à Paris; on est très haut dans la montagne et néanmoins près de la mer. C'est le plus bel endroit de la Syrie, un vrai paradis, mais les souffrances d'Henriette, quoique je sache qu'elles n'ont pas de conséquences, attristent tout pour moi.

A quinze jours, chère mère.

Votre fils bien-aimé

E. RENAN

280

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Ghazir, 14 août 1861

Ma chère enfant,

Dans quelle nasse votre pauvre chat s'est engagé; mais laissez faire, il fera tant avec ses pattes qu'il en sortira. Vous avez reçu, je pense, le mot que je vous ai envoyé, par Constantinople, en même temps qu'une lettre à Mme Cornu. Vous aurez vu aussi, je pense, la lettre que j'ai écrite à Mme Cornu. Les choses ont été arrangées de telle sorte qu'il m'était difficile de reculer. M. Grasset m'écrivait la date de son arrivée à Beyrouth, de telle sorte qu'il m'était impossible de lui faire faux bond. Mais j'ai exprimé vivement à Mme Cornu le mécontentement que j'ai éprouvé de tout cela (1). La suppression des trajets directs introduit en tout ceci une difficulté de plus. Il m'eût été impossible, en tout

(1) Mme Cornu avait insisté pour que Renan prolongeât sa mission et allât faire des fouilles à Chypre. Ce voyage n'eut pas lieu.

cas, de partir par le paquebot qui vous portera cette lettre. La *Moselle* n'est pas encore arrivée ! M. Grasset arrivera par le prochain paquebot, et je ne pourrai vraiment quitter le port au moment où il y entrera. Le retour par l'avisio a d'ailleurs de grands avantages. Tout cela me désole, car cela éloigne le moment de notre réunion. Ne croyez pas du reste que cela dépasse de beaucoup le terme que j'aurais été obligé d'attendre, si le voyage de Chypre n'avait pas eu lieu. Et quant à la santé, je vous jure, mon enfant, que je prendrai toutes les précautions possibles. La Poule est là d'ailleurs pour quelque chose. Soyez donc bien rassurée : je me porte fort bien, malgré les chaleurs exceptionnelles qu'il fait ici cette année. Et puis, voici une bonne nouvelle : figurez-vous que la rédaction *définitive* (sauf bien entendu les petits remaniements) de ma *Vie de Jésus* en est à la moitié. Encore trois semaines, et la grande œuvre de ma vie sera fixée. Il ne s'agit plus, en effet, à la façon dont j'ai composé cela, d'un chapitre isolé de mes *Origines du christianisme* ; il s'agit d'une grande moitié de l'ouvrage, auquel j'ai donné de la sorte une coupe plus ample et plus saisissante. Je rentrerai près de vous tranquille, et vous ne verrez plus en moi ces inquiétudes et ces scrupules extrêmes qui me faisaient craindre de manquer mon œuvre principale. Courage, ma pauvre petite Cornélie, et merci d'avoir permis à ton ami de suivre la ligne que lui conseillaient sa fierté, son devoir et l'intérêt général bien entendu.

J'écris à M<sup>me</sup> Cornu pour le Collège de France (1). Je ne démords pas de mes principes. On finira par céder. En attendant, j'aurai fait ce que je devais.

Priez donc Lévy de passer chez vous pour savoir où en sont nos affaires et les tirages qui ont pu être faits. Laissez-lui entendre que j'ai du nouveau à lui donner ; mais ne lui parlez pas de la *Vie de Jésus* ; il faut ne parler de cela absolument à personne qu'à M. Berthelot, en lui recommandant le secret.

Henriette est tout à fait débarrassée de ses douleurs

(1) En août 1861, on informa Renan qu'il pouvait prétendre à une chaire au Collège de France. Il répondit qu'il accepterait seulement la succession de M. Quatremère (chaire d'hébreu).



névralgiques. Elle a horriblement souffert, mais il n'en reste presque plus de trace. Il fait à Beyrouth cette année des chaleurs inouïes. Ici, il fait habituellement un temps supportable, par moment très agréable ; mais nous avons eu aussi quelques jours terribles, hier en particulier. Des personnes qui ont toujours vécu en Syrie déclaraient n'avoir jamais ressenti une telle chaleur. Aujourd'hui, il fait moins torride. En somme, nous supportons la chaleur très bien ; ne craignez rien ; dans quelques jours d'ailleurs, les chaleurs tomberont ici. M. Gaillardot va beaucoup mieux.

Un bon souvenir à M. Berthelot et à M. Egger, dont j'apprends les inquiétudes avec beaucoup de peine. Il faut espérer que ce ne sera rien. Un baiser à baby chéri. Au revoir, mon cher petit être. Voyez M<sup>me</sup> Cornu ; sur bien des choses, elle peut mieux vous renseigner que moi. Croyez qu'on ne saurait aimer son petit être plus que ne le fait

votre ERNEST

281

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Ghazir, 17 août 1861

Mère adorée,

Nous voilà encore retardés. Le bateau qui devait prendre nos objets est fort en retard et on veut que j'aille à Chypre. Mais, laissez faire, nous nous portons bien, nous arriverons dans six semaines à peu près et dans de bien meilleures conditions. Le voyage maintenant eût été pénible par la chaleur. Ici, il fait bien frais, c'est un véritable petit paradis perché sur le haut des montagnes. Pour y arriver, il faut grimper comme à un mâât de perroquet. A Beyrouth, on cuit tout vivants. Vous ne pouvez pas vous faire une idée d'une telle chaleur ; je vous assure qu'un départ dans ces circonstances eût été bien difficile. Ici, nous ne bougeons pas ; je ne suis pas descendu une seule fois de la montagne.

Soyez donc bien tranquille. Nous avons des glaces du haut Liban; de la bonne eau, de beaux arbres. C'est un des endroits les plus beaux du monde. Pauvre chère mère, comme je suis pressé de vous embrasser! Mais cela arrivera bientôt, et puis alors, je n'aurai plus à me déranger l'hiver prochain.

Votre fils bien affectueux.

E. RENAN

282

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

[Date de la poste : 17 août 1861]

Ma chère petite bien-aimée, mon Dieu! que c'est désolant d'être ainsi à 800 lieues, cherchant à se joindre par lettre et se croisant toujours! Je vous assure que si j'avais reçu votre dernière bonne petite lettre au moment où j'ai envoyé ma dépêche télégraphique, j'aurais refusé Chypre. Mais il fallait prendre un parti en quelques heures; votre lettre était courageuse et me permettait tout. J'ai dit à l'avis de venir. Mais je vous jure, s'il y a danger à aller à Chypre, je n'irai pas, et j'arrangerai cette petite campagne pour M. Grasset et M. Gaillardot, pour un mois plus tard, sans que j'y aille. Laissez-moi faire; je vous jure que je serai toujours conduit par l'amour de ma petite Cornélie.

Allez à Challifer avec baby pour quelque temps et amenez la bonne. Pourquoi vous gêner et gêner vos parents pour des commérages de gens inférieurs?

Mille tendres baisers.

E. R.

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Ghazir, 27 août 1861

Ma chère enfant,

Que je souffre de votre attente et que je suis contrarié d'être ainsi cloué ! Il n'est que trop vrai que les départs directs sont supprimés. Cela rend la correspondance sur les affaires pressées impossible. Je n'ai pas encore de nouvelles de M. Grasset ni de l'avis. La *Moselle* est arrivée ; nos embarquements se font en ce moment. Voilà un point qui s'expédie. Chypre s'expédiera aussi, et alors je serai tout à vous. Il est certain que, l'expédition de Chypre mise à part, je n'aurais pu partir avant le départ d'après-demain en quinze. Je n'aurais été près de vous qu'une quinzaine de jours plus tôt. Mais que je souffre de ce que vous souffrez, de vos tristesses à cause de votre famille, de votre isolement ! J'ai été alarmé un moment de ce que vous me dites pour baby ; j'espère que ce n'est rien. Non, décidément, Paris ne lui vaut rien ; il faudra sérieusement aviser à cela l'hiver prochain.

Ici, nous sommes très bien. Les chaleurs sont tout à fait tombées. Il fait un temps charmant et l'endroit est parfaitement sain. La Poule est bien, tout à fait, ou à très peu de chose près, délivrée de sa douleur névralgique. Grâce à M. Kadhra et à M. Gaillardot, qui est à peu près rétabli, le travail d'embarquement ne me dérange pas trop. Il suffit de quelques courses par-ci par-là, qui ne sont pas fatigantes. Je suis parfaitement bien, je vous assure ; soyez tout à fait sans inquiétude. Ma *Vie de Jésus* avance à merveille, encore quinze jours et ce sera fini ; je pourrai très bien finir sur le bateau. Je vous arriverai avec l'ouvrage complet. Songez comme ce sera beau ! Ce contrariant retard a eu cela de bon. Dieu sait quand j'aurais pu faire ce travail qui voulait être fait d'une seule haleine. Courage,

donc, ma petite Cornélie. Votre bon ami arrivera bientôt, avec son grand ouvrage en portefeuille.

Le ministère de la Marine a tout arrangé en dépit du sens commun, et je pense qu'il y a eu quelque malentendu. La *Moselle* a apporté des instructions du 21 juin, absolument insuffisantes pour répondre aux nouveaux ordres qu'on m'a donnés. Quelquefois, je pense qu'il viendra un autre navire; car toutes les lettres où vous et M<sup>me</sup> Cornu parlez d'un navire qui doit venir, sont postérieures à cette date. Si l'amiral La Roncière s'imagine que c'est avec ces moyens-là que j'enlèverai les marbres de Sour, il est fou. C'est comme si on avait envoyé une chaloupe prendre l'obélisque de Louqsor. On m'apprend aujourd'hui de Djebel qu'on ne peut prendre les gros sarcophages. J'irai demain voir ce qu'il en est. L'amiral m'a donné ce qu'il a pu; mais à moins d'un navire spécialement outillé pour ces enlèvements, on ne fera rien, du moins pour les grosses pièces. En tout cas, cela ne m'empêchera pas de partir désormais. L'affaire est montée; Kadhra et Gaillardot suffisent pour la mener.

Il se pourrait que Kadhra, qui prendra passage sur le transport, arrive avant nous. Cela n'est pas probable, mais cela se pourrait. Dans ce cas, logez-le dans mon cabinet, en dressant un lit provisoire. Nous verrions à un autre arrangement à notre retour.

Il est très douteux que les lettres que vous écrirez désormais nous arrivent. Écrivez tout de même. Peut-être arrangerai-je les choses pour que les lettres nous rejoignent à Chypre. Mille amitiés à M. Berthelot et à M. Egger. Pensez que votre ami arrivera bientôt, débarrassé de deux grosses affaires et libre d'entrer dans de nouvelles campagnes.

A bientôt, mon petit être chéri.

Votre bon ami.

F. R.

284

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Ghazir, 31 août 1861

Mon enfant chérie,

Cette lettre vous arrivera par Constantinople, elle vous apprendra peu de chose. Car ce n'est pas une chose nouvelle de vous dire que j'aime plus que jamais mon petit être, que j'aspire tous les jours à le voir. M<sup>me</sup> Cornu m'apprend enfin que l'avis est commandé; nous partirons vers le 15 septembre. Je serai à Paris vers la fin d'octobre. C'est bien plus tard que je ne l'aurais voulu; mais pour le coup c'est définitif, et nous voyons le terme avec certitude. Ma pauvre enfant, si je ne t'avais sue si courageuse, je n'aurais pas accepté cette nouvelle charge. Mais il est sûr que, les choses étant comme me les présentait la lettre de M<sup>me</sup> Cornu, je ne pouvais guère faire autrement. Pardonne-moi et ne m'aime pas moins. Comme ce sera doux de nous embrasser, de revoir le pauvre baby! Kadhra partira sur la *Moselle* vers le 10 ou le 15 septembre. Il arrivera donc avant nous. Casez-le comme vous pourrez.

Ce que vous me dites pour baby m'a encore désolé. Ce pauvre enfant ne sera donc jamais quitte de cette déplorable disposition fiévreuse. Il faudra que l'hiver prochain, nous prenions un grand parti. Nous causerons de tout cela.

L'exprès me presse outre mesure, je crains de manquer le bateau. Excusez-moi auprès de M. Egger à qui je voulais écrire. Cet excellent ami est celui que je néglige le plus car je compte sur son amitié.

Adieu, petit être adoré.

Ton bon chat

ERNEST



ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Beyrouth, 12 septembre 1861

Ma chère enfant,

Nous avons quitté Ghazir, dont le climat est assez humide et, sans me rendre malade, ne m'allait pas très bien, et où, de plus, j'avais l'inconvénient d'être trop loin de Beyrouth. Tous ces jours-ci j'aurais eu besoin d'être continuellement par voies et par chemins. On nous a procuré ici une fort jolie maison, bien située dans le haut de la ville. Il fait une chaleur supportable, et nous sommes bien plus à portée pour nos affaires. J'ai été bien dérangé tous ces jours-ci. Enfin, M. Kadhra part aujourd'hui ; la *Moselle* est partie mardi dernier.

Comme je vous ai dit, nous avons bien des contrariétés pour Chypre. L'amiral déclare n'avoir pas, à l'heure qu'il est, la possibilité d'exécuter l'ordre du ministre. A vrai dire, à l'heure qu'il est, cela ne me gêne pas beaucoup. Car 1<sup>o</sup> M. Grasset n'est pas arrivé, 2<sup>o</sup> Taddei n'a pas fini et je ne peux le laisser derrière moi, 3<sup>o</sup> il me faut encore huit jours pour achever ma *Vie de Jésus*.

Quand ces trois termes-là seront échus, surtout les deux premiers, je presserai, et je crois qu'on s'exécutera. En tout cas, cela ne retardera pas beaucoup mon arrivée. Car je ne veux pas être à Paris plus tard que le 1<sup>er</sup> novembre. J'ai écrit à M<sup>me</sup> Cornu et même dans le cas où il me faudrait attendre sa réponse, cela ne m'entraînerait pas au-delà du terme susdit. Courage donc, cher petit être. Tes bonnes petites lettres me ravissent. Que je te remercie d'être si bonne pour ma vieille bonne maman et pour la famille de mon frère ! Tu es ma bonne, ma douce petite Cornélie, ma petite mouche, ma petite tortue, tu sais. Quelle joie quand nous nous reverrons et que nous causerons de tout notre voyage !

Comme je te l'ai dit, j'ai presque fini mon grand morceau, et j'en suis content. Avec cela en portefeuille, je suis dix fois plus fort, et tu verras comment je vais les forcer à être mes obligés et à me créer une sorte de position privilégiée. Laissez faire Misou, il s'en tirera, vous verrez. Je ne dis plus mot au Collège de France, jusqu'à mon retour.

La Poule est bien. Nous sommes bien installés, et l'air de Beyrouth est le plus sain du monde. A Ghazir, j'éprouvais des velléités de rhumatisme qui ont disparu ici comme par enchantement. Croyez bien cependant que j'aspire au jour où je verrai fumer le vapeur à notre adresse. Mon Dieu ! quelle longue séparation ! Mais elle n'aura servi qu'à nous montrer combien nous nous aimons.

Tout à mon petit être

MISOU

286

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Beyrouth, 16 septembre 1861

Une occasion s'offre à nous, et je ne la laisserai point passer sans vous envoyer un petit mot. Rien de nouveau. L'amiral s'étant ravisé pour les sarcophages de Djebeil, nous partons aujourd'hui sur le *Caton* pour ce point. Nous irons passer le temps que durera l'opération à Amschit. Il a fait bien chaud ces jours-ci, mais nous résistons bien. Nous aurons plus frais à Amschit. M. Grasset n'est pas encore arrivé. Soyez tranquille ; le terme ne sera pas dépassé. Si nous sommes trop distancés, je le laisserai aller seul. Enfin, fiez-vous à votre bon Misou. C'est votre bon ami, qui vous aime bien. Embrassez le cher baby.

E. RENAN

287

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Marseille, 22 octobre 1861

Me voici arrivé, ma pauvre enfant. La santé est bonne, le cœur navré. Je ne trouve rien ici de vous. Un doute affreux me traverse l'esprit, et Kadhra, qui est venu de Toulon ici pour me rejoindre, me le confirme. Serait-il possible que M<sup>me</sup> Cornu n'eût pas reçu les lettres de M. Gailardot et de Kadhra, qui lui annonçaient le coup qui nous a frappés, moi et la pauvre Henriette, et dont je me suis relevé seul ? Grand Dieu ! serait-il possible que vous ignoriez encore notre malheur ? Je pars ce soir par le train de 10 h. 50 et serai à Paris demain, mercredi soir, à 5 heures, dit-on.

A bientôt, ma pauvre enfant, à bientôt, pauvre mère.

E. RENAN

288

ERNEST RENAN À SA MÈRE

Le Caire, 25 novembre 1864

Chère mère,

Voilà notre voyage qui avance et qui avance très bien (1). Nous sommes venus en chemin de fer d'Alexandrie au Caire. Nous avons vu la ville et ses environs, les Pyramides, les fouilles de M. Mariette, mon ami, à Sakkarah. Tout cela est superbe. Les mosquées du Caire sont très curieuses ;

(1) Afin de poursuivre ses recherches sur les origines du christianisme et en particulier sur les voyages de saint Paul, Renan entreprit avec sa femme un second voyage en Orient en novembre 1864. Ses premières étapes furent Alexandrie et Le Caire. Il revint à Paris en juin 1865.

les Pyramides dépassent tout ce qu'on peut imaginer; ce sont des montagnes de pierres. Nous sommes entrés dedans; ce n'est pas facile, c'est un véritable voyage souterrain. J'ai pour tout cela le guide le plus excellent, M. Mariette, qui est chargé par le vice-roi des antiquités de toute l'Égypte. J'ai été rendre visite au vice-roi qui a été on ne peut plus gracieux et m'a proposé un bateau à vapeur pour aller voir toute la haute Égypte. Ma foi, j'ai été tenté; j'ai résisté beaucoup à la tentation, puis j'ai cédé. C'est si beau ! c'est tout un monde.

Nous partons donc dimanche prochain, avec M. Mariette. Tout cela se fait aux frais du vice-roi. Nous avons un charmant petit bateau à vapeur, celui dont M. Mariette se sert pour tous ses voyages. Nous remonterons le Nil jusqu'à Thèbes ou jusqu'à Edfou. Prenez votre carte d'Égypte et montrez tout cela à Ary. Le Nil est très large, c'est comme une mer. Dans cette saison, le climat est charmant; tous les jours sont comme les belles journées du mois de mai. Mais à Thèbes, nous aurons beaucoup plus chaud. Enfin, chère mère, voilà un voyage qui s'ouvre parfaitement. Ce voyage d'Égypte me retarde un peu; mais on ne vient pas tous les jours en ce pays et on ne trouve pas tous les jours de si bonnes occasions. L'Égypte est bien plus civilisée que la Syrie. On y a du confortable; le pays est très riche. Le vice-roi est le plus riche particulier du monde. C'est aussi un homme très bien élevé et plein de bonnes intentions.

Embrassez mon petit Ary et la petite Noémi (1), qui, j'espère, est bien complaisante pour lui. Mes meilleurs compliments à M<sup>me</sup> Scheffer et croyez, tendre mère, à ma vive amitié.

E. RENAN

(1) La fille d'Ernest Renan, Noémi, était née le 1<sup>er</sup> mars 1862.

## ERNEST RENAN A SA MÈRE

Sur le Nil, près du Caire, 17 décembre 1864

Eh bien ! chère mère, voilà notre grand voyage d'Égypte fini, un voyage de 500 lieues sur le Nil, fait en trois semaines et dans les meilleures conditions. Nous avons tout vu et admirablement bien vu. Nous avons eu tout le temps avec nous M. Mariette, qui est l'homme du monde qui connaît le mieux l'Égypte. Nous avons été parfaitement installés sur le bateau à vapeur ; un homme du vice-roi nous accompagnait pour nous procurer partout ce dont nous pourrions avoir besoin. Tout cela avait été parfaitement organisé ; en plein désert, nous avons vécu avec le confortable le plus achevé. Nous avons été jusqu'à la Nubie, à l'île de Philae, au-delà de la première cataracte. Ces ruines égyptiennes sont vraiment extraordinaires, on ne peut imaginer rien de plus grandiose et de plus imposant. La nature est charmante aussi. L'air est d'une pureté et d'une transparence sans égale. Les matinées et les soirées sont délicieuses. Les bords du fleuve sont un peu monotones. Mais la moindre chose, un bois de palmiers, un horizon de montagnes donnent lieu aux paysages les plus charmants. Le Nil est large trois ou quatre fois comme la Seine. L'eau en est trouble mais néanmoins excellente. Nous avons vu la cataracte où le fleuve se précipite au milieu des rochers. Enfin, chère mère, ce beau voyage nous a fait le plus grand plaisir et m'a procuré une solide instruction. Demain, de bonne heure, nous serons au Caire. Puis, nous irons probablement faire une petite course à Suez ; rassurez-vous, il y a un chemin de fer. Puis, nous aviserons à partir le plus tôt possible pour la Syrie. Voilà donc notre voyage qui avance à merveille. Soyez bien rassurée et écrivez-nous toujours votre prochaine lettre à Beyrouth.

Notre grande préoccupation durant tout ce voyage a été de n'avoir pas de nouvelles. Toutes les lettres nous attendent



à Beyrouth. Nous attendons avec bien de l'impatience d'ouvrir ces lettres qui nous apprendront tant de choses auxquelles nous tenons. Comment surtout va le pauvre Ary ? Ah ! que nous pensons à lui ! Nous avons à bord un petit singe vert, amené du fond du Soudan et qui est tout gentil. Nous pensons toujours au plaisir qu'il aurait à jouer avec lui.

Adieu, bonne mère, croyez à ma tendresse la plus affectueuse et la plus vive.

Votre bon fils

E. RENAN

290

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Alexandrie, 27 décembre 1864

Mère chérie,

Nous voici à Alexandrie depuis minuit de la nuit dernière. Depuis ma dernière lettre, tout a été parfaitement. Nous sommes rentrés au Caire où nous avons pris quelques jours de repos. J'ai été remercier le vice-roi ; puis M. de Lesseps m'a entraîné à son isthme de Suez. Vous savez que M. de Lesseps est chef de la compagnie pour le percement de l'isthme. Nous avons vu tous ces grands travaux. Cela a duré quatre jours. C'est en plein désert, au milieu de plaines de sable sans fin. Mais on voyage très agréablement, toujours en barque sur des canaux. Nous avons trouvé dans ce désert des personnes très aimables, pleines d'ardeur, très bien élevées. Enfin, ces quatre jours nous ont été très agréables. Suez est une ville bien curieuse. On s'y croirait presque dans l'Inde, il y a beaucoup d'Hindous et de Chinois. La mer Rouge est admirable ; elle mérite bien peu son nom ; c'est la plus bleue du monde. Les côtes au contraire sont d'une couleur orange vif éblouissante ; cela fait des contrastes surprenants. De Suez au Caire, nous avons voyagé en chemin de fer à travers le désert. Cela fait l'effet le plus étrange du monde. Mais ces chemins de

fer égyptiens ne marchent pas comme nos chemins de fer français. Nous avons eu en partant trois heures de retard, ni plus ni moins. Enfin, c'est cependant quelque chose d'extraordinaire que ces machines de précision entre les mains d'Arabes; on ne comprend pas que tout ne déraile pas et n'éclate pas du premier coup; eh bien ! avec tout cela, il arrive très peu d'accidents. Tout va ici à la grâce de Dieu.

Ce soir, nous nous embarquons pour la Syrie. Demain matin, nous partirons et nous serons à Beyrouth, le 30 au matin. Là nous trouverons vos lettres, si longtemps attendues. Quel bonheur sera de les lire ! Au nom du ciel, chère mère, soyez heureuse et tranquille. Ne vous tourmentez pas. M<sup>me</sup> Scheffer est bonne et veut que vous soyez contente : mettons-y tous de la bonne volonté. La pauvre vie humaine n'est supportable qu'à force de bon vouloir, de sympathie et de bonne humeur. Embrassez les chers petits enfants et croyez, mère chérie, à ma tendre amitié.

E. RENAN

291

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Beyrouth, 12 janvier 1865

Mère bien-aimée,

Voilà enfin mon doux pèlerinage accompli. J'ai vu l'endroit où repose notre Henriette chérie. Ce voyage a été pour nous plein d'émotions bien douloureuses et cependant de charme. Nous l'avons fait lentement, à petites journées, savourant à chaque pas les souvenirs attachés pour nous à chaque endroit du chemin. Nos braves gens du village d'Amschit nous ont reçus à bras ouverts. Le souvenir de notre bonne Henriette est encore très vivant parmi eux et ils ont bien vivement compati à nos larmes. Près du tombeau de notre amie, est une chapelle où j'ai fait célébrer pour elle un service selon le rite du pays. Tout le village

y était : les femmes, les enfants nous entouraient et pleuraient avec nous. Ces beaux chants de la liturgie maronite doux et graves, répondaient avec une admirable harmonie à ce qu'il y avait de tendre et d'élevé dans le cœur de notre pauvre amie. J'avais d'abord voulu la tirer du caveau où elle avait été déposée et lui construire un caveau à part. Mais la famille à laquelle appartient le caveau m'a prié si instamment de ne pas leur enlever ce précieux dépôt, que je n'ai pas voulu leur faire de peine. Elle est gardée par l'amitié de toutes ces bonnes gens ; j'élèverai seulement au-dessus du caveau un petit monument avec une inscription pour dire que là repose une femme d'une rare vertu.

Nous avons eu très beau temps pour ce triste et cher voyage. La montagne était déjà couverte de verdure et de fleurs. A notre retour à Beyrouth, nous avons été saisis par de fortes pluies. Aujourd'hui le temps s'est éclairci, et demain nous partons pour Damas. C'est un très facile voyage. Il y a une route et une diligence. Puis nous quitterons la Syrie. L'heure me presse et m'empêche, mère chérie, de causer aussi longtemps que je l'aurais voulu. Écrivez-nous votre prochaine lettre à Smyrne (Turquie). Je vous écrirai encore avant de quitter Beyrouth et vous donnerai de nouveaux détails.

Mille baisers à nos chers petits, et croyez à ma vive tendresse.

292

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Beyrouth, le 20 janvier 1865

Chère mère,

Nous voilà tout à fait au moment de quitter la Syrie. Nous nous embarquons ce soir pour Alexandrette. Nous y serons après-demain, de là nous irons faire notre voyage d'Antioche, puis nous reviendrons à Alexandrette, pour nous rembarquer pour Smyrne, en suivant toute la côte d'Asie Mineure.

Depuis le dernier courrier, nous avons fait un bien beau voyage. Nous avons été à Damas. La route est magnifique, on traverse le Liban, l'Anti-Liban. Ces montagnes étaient couvertes de neige, néanmoins la route était libre, et nous n'avons pas eu trop froid. La position de Damas est admirable. Elle est au milieu d'une plaine de trente lieues de long, qui est toute comme un jardin. Les musulmans l'appellent le paradis, et prétendent que Mahomet n'y voulut pas entrer, disant que ce n'était qu'à la fin de ses jours qu'il voulait entrer dans le paradis. Mille ruisseaux d'une eau claire et très fraîche la sillonnent dans tous les sens, la ville en est tout inondée, ce qui la rend d'une délicieuse fraîcheur. L'extérieur des maisons est misérable, mais les intérieurs, surtout les harems, sont splendides. Les bazars sont remplis de jolies choses. Devinez ce que nous avons acheté à Ary ? Une charmante petite table en nacre ciselée et travaillée avec un art charmant. Elle est haute tout au plus d'un pied. Il pourra écrire dessus, peindre dessus, manger dessus. Nous lui avons aussi acheté des tapis pour lui faire un petit divan, où il sera assis comme un petit pacha.

Il fait un temps superbe. J'espère que notre voyage d'Antioche se fera très bien, et que nous pourrons gagner Athènes sans encombre. Enfin, bonne mère, tout va bien et sans doute ira très bien. Mille compliments affectueux chez Alain. Mes amitiés les plus dévouées à M<sup>me</sup> Scheffer, et croyez, tendre mère, à ma tendresse sans égale.

E. RENAN

Écrivez-nous votre prochaine lettre à Smyrne (Turquie) par Marseille.

## ERNEST RENAN A SA MÈRE

Smyrne, 8 février 1865

Chère mère,

Voilà que nous avançons à grands pas dans notre voyage. Depuis ma dernière lettre, nous avons vu Antioche. Cela n'a pas été sans peine. Cette course-là n'a pas été sans de graves difficultés. Débarqués à Alexandrette, nous avons dû faire deux jours sur des chevaux détestables à travers des montagnes très élevées et des plaines détrempées par la pluie. Autant pour le retour. Pour comble de malheur, nous avons eu d'affreuses pluies. La pauvre Cornélie était trempée jusqu'aux os. Et quels gîtes, grand Dieu ! Une fois, nous avons couché dans une hutte ouverte à tous les vents et dont les pignons étaient formés par des branchages. Une autre fois dans une maison, à la lettre, à jour et qui s'écroulait pierre à pierre sous l'effort du vent et de la pluie, pendant que nous dormions. Cela ne nous a pas empêchés d'aller plus loin encore, d'Antioche à Séleucie, l'ancien port d'Antioche. Puis, nous sommes revenus à Alexandrie. Il était temps que cela finît. Mais rassurez-vous, c'est notre dernier voyage difficile. Maintenant, nous voilà en pays civilisé et nous attendrons que le temps soit tout à fait beau pour entreprendre de pareilles courses.

Notre traversée d'Alexandrette à Smyrne a été assez bonne. Les jours précédents, il y avait eu une tempête dont nous avons eu les restes, mais c'était supportable. Passé Rhodes, d'ailleurs, nous sommes entrés dans l'Archipel et là les mauvais coups de mer ne sont pas longs, car on est toujours abrité par une île ou par une autre. A la hauteur de Samos, nous avons été assaillis par une affreuse tempête de tonnerre, de pluie et de vent. Mais nous étions sur un des meilleurs bateaux du monde, l'*Euphrate*, et nous sommes arrivés sains et saufs.



## ERNEST RENAN A SA MÈRE

Athènes, 16 février 1865

Nous voici à Athènes, mère chérie, bien portants, un peu fatigués, mais très contents. Nous allons avoir un mois pour nous reposer ici. Notre traversée de Smyrne ici a été assez rude. Dieu soit loué, nous voilà au port que nous ne quitterons plus jusqu'à ce qu'il fasse très beau. Ici, nous sommes très bien, parfaitement installés dans un bon hôtel, entourés de soins et de prévenances de tout le monde, ayant à visiter chaque jour les plus belles choses du monde. Athènes, outre ses merveilleuses antiquités, est une jolie ville, très gaie, très agréable, très élégante. Enfin, bonne mère, nous voilà au mieux jusqu'au printemps. Il fait ici un temps doux et charmant, un temps du mois de mai.

Qu'il y a longtemps que nous n'avons eu de lettre de vous ! Voilà trois courriers que nous n'avons pas de lettres. J'attribue cela à quelque erreur de la poste. Écrivez-moi de suite, chère mère. Adressez votre lettre à l'hôtel de la Grande-Bretagne, Athènes. Les courriers ici vont et viennent tous les huit jours. Informez-vous à la poste du jour où il faut mettre la lettre à la poste à Paris. Du reste, cela n'est pas nécessaire. Mettez-nous une lettre à la poste tous les huit jours, elle nous arrivera toujours.

Embrassez le cher petit Ary. Montrez-lui Athènes sur la carte ; dites-lui que c'est la plus belle chose du monde, que je lui expliquerai cela plus tard. Et n'oubliez pas Noémi qui, j'espère, est bien sage. Nous sommes fatigués aujourd'hui, dans huit jours, je vous écrirai plus longuement. Mille compliments à M<sup>me</sup> Scheffer, mille amitiés chez Alain, et vous, bonne mère, croyez à ma vive tendresse.

E. RENAN

295

## ERNEST RENAN A SA MÈRE

Athènes, 23 février 1865

Mère bien-aimée,

Nous voilà toujours bien et bien reposés. Nous sommes parfaitement ici et nous y avons trouvé toutes sortes de bonnes connaissances. Soyez donc bien rassurée, nous voilà très bien casés pour attendre la fin du mauvais temps. Ce qui nous reste à faire est très peu de chose comparé à ce que nous avons fait. Le mois de mai certainement ne se passera pas sans que vous nous revoyiez. Voilà une perspective à laquelle nous avons besoin de songer, car souvent nos yeux se retournent en arrière et nous trouvons que nous avons maintenant droit au retour.

Athènes continue de nous plaire beaucoup. La ville ancienne est incomparable, la ville moderne fort gaie et jolie. Il y fait un temps charmant, nous y sommes très bien logés sur la place Royale, en face du palais, à côté de l'École française d'Athènes. Nous allons aux soirées de la cour qui ne sont pas des plus amusantes, mais qui nous font voir ce curieux monde grec et nous distraient des travaux du jour.

Nous rapporterons à Ary des vues d'Athènes pour son stéréoscope, cela l'amusera beaucoup. Embrassez-le bien pour moi, ainsi que la chère petite Noémi. Adieu, mère chérie, croyez à ma vive amitié.

E. RENAN

296

## ERNEST RENAN A SA MÈRE

Athènes, 23 mars 1865

Nous sommes toujours très bien, mère chérie, et Cornélie est enchantée de son séjour ici. C'est qu'Athènes, en effet,

est un bien joli endroit. Nous devrions déjà être partis. Mais nous avons appris de Smyrne que l'hiver y a été très pluvieux et très prolongé et que les pays que nous devons visiter sont encore tout inondés. Nous ne partirons donc que mardi prochain, 28 de ce mois. Alors, le temps sera superbe. Il a déjà fait ici des journées bien chaudes, mais il pleuvra cependant encore une ou deux fois avant que le temps se fixe définitivement au beau. Soyez bien rassurée, nous sommes maintenant hors de tout danger. Tout le difficile est fait, et sûrement le mois de mai ne se passera pas sans que nous nous soyons embrassés.

Le printemps est ici dans toute sa splendeur. Toutes les collines d'Athènes sont couvertes de fleurs. Nous avons fait de charmantes promenades à Eleusis et aux environs. On parle beaucoup dans les journaux des brigands qui infestent l'Attique, ne croyez rien de tout cela. S'il y a des brigands, ils sont de l'espèce la plus inoffensive, ils ne font aucun mal, ils sont très polis, surtout pour les étrangers. Tous les Grecs sont, du reste, d'une amabilité charmante pour nous. Il y a aussi ici l'École française d'Athènes dont je connais beaucoup le directeur et les jeunes gens. Ils sont ici pour se perfectionner dans les hautes études classiques. Tout cela fait une société très agréable et que nous aimons beaucoup.

Embrassez pour moi mon petit bien-aimé Ary et la non moins chère Noémi. Mille compliments chez Alain et ne m'oubliez pas auprès de M<sup>me</sup> Scheffer. Croyez, bonne mère, à ma vive tendresse.

Votre fils le plus respectueux

E. RENAN

297

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Smyrne, 5 avril 1865

Mère bien-aimée,

Nous voilà encore à Smyrne, toujours très bien et à la veille d'entreprendre notre petit voyage dans l'intérieur de

l'Asie Mineure. Notre traversée de l'Archipel s'est bien effectuée, mais ce n'est pas sans peine que nous avons dit adieu à notre chère ville d'Athènes. Le séjour en cette ville nous a vraiment été charmant. Ici, du reste, nous sommes très bien aussi et on est très aimable pour nous. Demain, nous partons pour notre voyage. Nous avons un chemin de fer jusqu'à Ephèse. Là, nous monterons à cheval et nous remonterons la vallée du Méandre jusqu'à Hiérapolis et Colosses. Puis, nous reviendrons par la vallée de l'Hermon en contournant le mont Tmolus. Le temps est superbe depuis hier. Le printemps est dans toute sa fleur ; il ne fait ni chaud, ni froid, l'air est délicieux. Notre petite caravane est très bien montée, nous avons d'amples approvisionnements, car le pays que nous devons traverser est dénué de tout. Nous avons d'excellentes lettres de recommandation et des ordres du pacha pour que nous soyons partout en sûreté. Soyez donc bien rassurée, chère mère, ce voyage n'offre pas une ombre de danger ni de difficulté sérieuse. Il durera environ quinze jours. Vous allez donc être un courrier sans nouvelles, peut-être même un peu plus, car il est possible que nous ne puissions vous écrire que de Constantinople. Ne soyez nullement inquiète, dès que nous pourrons vous écrire, nous le ferons. Mille tendresses à Ary ; montrez-lui sur la carte d'Asie Mineure où nous allons. Embrassez aussi la petite Noémi. Croyez, mère chérie, à ma vive tendresse.

E. RENAN

298

ERNEST RENAN A SA MÈRE

Constantinople, 13 juin 1865

Mère chérie,

Nous voilà arrivés à ce que nous pouvons appeler la fin de notre voyage. Nous sommes à Constantinople depuis cinq jours. Notre voyage de Salonique à Cavala, par terre,

a duré cinq jours. Deux jours ont été très chauds, les autres délicieux. Ce pays est superbe et nous avons été enchantés de cette excursion. De Cavala à Constantinople, nous sommes venus par un bateau à vapeur turc où nous n'avons pas été très bien. Ici, nous sommes très bien installés, nous nous reposons, nous nous promenons et nous nous préparons au départ définitif. Constantinople est vraiment le panorama le plus éblouissant du monde. Le Bosphore, la Corne d'Or, la pointe du Sérail sont les paysages les plus éblouissants du monde. Les bazars sont pleins d'originalité et d'une splendeur qui rappelle *Les Mille et une nuits*. Mais, il n'y a pas de beaux monuments si l'on excepte Sainte-Sophie et, à tout ce luxe de mauvais goût nous préférons souvent notre pauvre et chère petite ville d'Athènes avec ses incomparables ruines. Enfin, dans huit jours, tout sera fini. Nous partirons la semaine prochaine. La perspective de vous voir, ainsi que nos chers enfants, me remplit de joie. Je vous envoie une photographie qu'on a faite de moi et qui vous prouvera que je suis en bonne santé. Adieu, mille baisers à Ary et à Noémi ; à vous mille tendresses.

E. RENAN

299

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

M<sup>me</sup> Renan, maison Schnabel, à Creuznach, Prusse rhénane

Sèvres, 25 juillet 1868

Ma chère amie,

Nous recevons, à 2 heures, vos deux bonnes petites lettres qui nous rassurent et nous semblent de bon augure. Creuznach, à ce que je vois, n'est pas un paradis de délices, mais je vois aussi que vous finirez par vous y trouver assez bien pour traverser ce mois d'épreuve (1). Je vous assure, ma

(1) Cornélie Renan était allée avec son fils Ary à Creuznach pour prendre les eaux. Il souffrait d'un mal de Pott.



chère amie, que nos premières impressions n'ont pas été moins tristes que les vôtres. Le soir, je me suis éloigné, le cœur bien gros, de la gare, et pendant ma longue promenade jusqu'au Montparnasse, j'ai roulé plus d'une triste pensée. A Sèvres, j'ai été salué par les « bravos » de Coco, mais j'ai trouvé Cora bien abattue, elle n'avait pas voulu dîner; le soir, le matin, elle passe des heures à me demander son monde avec ses bons yeux noirs brillants et son petit gémissement. Enfin, vos lettres viennent de nous relever un peu. Coco les a écoutées la tête penchée, toutes les plumes hérissées, en éclatant de rire à chaque phrase. Votre mère, qui est fort bonne pour moi, versait des larmes. Hier, j'ai passé toute ma journée à Paris. M. Bréal m'avait prié de rester le soir pour la commission de publication de la Société de linguistique. A l'Institut, j'ai fait la connaissance du général Faidherbe, homme fort intelligent, et dit adieu à M. Schiefner. Aujourd'hui, nous dînons chez M. Robert; demain matin, Henri viendra déjeuner avec nous; j'irai dîner chez M. Berthelot, non avec Maury, mais avec M. Ollivier. Je causerai avec lui des prochaines éventualités (1). J'avoue que j'hésite beaucoup à faire quelque chose pour m'enfermer dans cette cage à paroles de mauvaise foi et de passion, qui est l'endroit du monde où la raison a le moins de chances de se faire écouter. Enfin, nous verrons. Il faut, du reste, s'attendre à de l'imprévu; l'Empereur, ce semble, médite ces jours-ci quelque chose.

Ta lettre, mon petit Ary, m'a fait beaucoup de plaisir; elle est claire, très bien suivie. Décris-moi de même tout ce que tu verras. Ne mets pas les timbres sur le dos de la lettre. Embrasse pour moi la petite Noémi, et sois bien bon pour elle.

Adieu, tous, et mille tendresses.

E. RENAN

(1) Émile Ollivier insistait pour que Renan se présentât au Corps législatif. Après beaucoup d'hésitations, il y consentit et fit la campagne électorale de mai 1869 comme candidat du Tiers-parti.

## ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Sèvres, 28 juillet 1868

Je vois avec bonheur votre ciel un peu moins sombre qu'aux premières heures, sans le voir encore bien souriant. Vous avez très bien conduit la chose pour le médecin. Si vraiment Munster vaut mieux, allez à Munster. Je suis effrayé que vous soyez si seule et que Noémi ne se promène pas. Vous auriez à Munster M<sup>me</sup> Liebreich et des promenades peut-être pour Noémi. Quant à Ary, je crois que la position couchée est en effet la meilleure pour lui. Mais il ne faut pas que cela le fasse souffrir ou l'agace. Il vit trop complètement pour qu'il soit permis de le traiter comme un paquet de matière. L'adulte a le droit, si bon lui semble, de s'imposer des supplices pour vivre ou éviter une infirmité ; je trouve une sorte de matérialisme grossier et d'immoralité à ce que les parents s'arrogent ce droit sur des enfants. Je pense donc qu'il ne faudrait pas lui imposer ce régime malgré lui (1).

Il me semble que vous feriez bien d'écrire à M<sup>me</sup> Cornu, si vous ne l'avez déjà fait. Elle a été si bonne en tout ceci. Dimanche matin, Henri est venu déjeuner ; puis nous avons été chez M. Bertrand, qui a été très bon pour lui. Le soir, j'ai dîné chez M. Berthelot avec Ollivier, toujours vain et personnel mais intelligent. Il ne croit pas du tout aux élections prochaines et on n'y croit pas généralement. J'en suis ravi. Je crois à la guerre avant les élections ; la situation de l'Europe me paraît chargée au plus haut degré. Le traité avec la Belgique et la Hollande sera l'occasion qui fera tout éclater. Ce traité est un projet fort sérieusement engagé,

(1) On avait conseillé à Renan de mettre Ary dans le plâtre. Cette méthode était alors nouvelle, Renan et sa femme ne se décidèrent pas à l'adopter. A défaut, les médecins exigèrent la position couchée.

quoi qu'on dise (1). Hier, j'ai travaillé; aujourd'hui, je ferai de même; demain, j'irai à la commission et chez la princesse Julie.

Mon travail va bien; je ne vais pas à Paris en ce moment; le genre de révision que je fais peut tout entier se faire ici. Dans une quinzaine, cette opération sera finie, et alors j'irai à Paris tous les jours. Avant de partir pour aller vous rejoindre, j'aurai pu donner le bon à mettre en pages du tout (2).

La petite lettre d'Ary était charmante, d'une suite, d'un ordre, d'une clarté parfaits. Pauvre enfant, qu'il est gentil! Mais aussi est-il sûr qu'il eût si bien tourné sans son malheur! Et la pauvre petite Noémi, on ne nous parle jamais d'elle. Elle doit être bien sage puisqu'elle va ainsi par-dessus le marché.

Ma pauvre enfant, cette épreuve est fort rude pour nous deux. Courage, le temps passe vite, nous aurons rempli un grand devoir.

Votre mère ne va pas mal; il tonne depuis ce matin, sans une goutte de pluie. Ce temps est accablant. Ton Misou t'embrasse de tout cœur.

E. RENAN

La pauvre Cora est toujours triste, quoique en ce moment, fort recherchée et même assiégée. Mais elle ne pense qu'à vous; elle a été un peu malade; maintenant elle va mieux. Coco est d'une loquacité fabuleuse; les perruches s'aiment plus que jamais.

(1) A la suite de la cession de deux réseaux de chemins de fer belge et luxembourgeois à une compagnie française, la Prusse et l'Angleterre s'émurent d'un projet qui pouvait cacher des visées guerrières. Napoléon III pensait à un traité d'alliance avec la Belgique, pays neutre. Devant l'attitude de la Prusse et de l'Angleterre, il fut contraint d'y renoncer.

(2) *Saint Paul*, qui parut en 1869.

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Sèvres, 2 août 1868

Votre bonne petite lettre, ma chère enfant, est un bijou de lettre et je la serre contre mon cœur. Mon Dieu ! que vous êtes courageuse, bonne et sensée ! Certainement tout ce que vous dites est très vrai, et voilà pourquoi je ne m'ingérerai jamais dans les affaires publiques ; pour la bonne assiette de ma conscience, j'ai besoin que j'y sois porté, car telles choses, d'autre part, ne se doivent pas refuser. Quant à la désirer, nullement ; la partie d'activité que je donnerai à cela sera soustraite à des emplois meilleurs ou égaux. Mais ne croyez jamais, ma chère enfant, que vous m'engagiez en ceci ni en rien à des décisions inconsidérées, vous si discrète, si judicieuse, si droite. Tout ce que vous m'avez dit est parfaitement sensé. Du reste, tout est ajourné. Il n'y aura pas d'élections cette année ; tout le monde le croit, du moins. Il y aura autre chose : on croit de plus en plus à la guerre, quoique les traités belgo-hollandais paraissent écartés.

J'ai été mercredi chez la princesse Julie. Il y avait la duchesse de Galiera, Maury, Miller, le jeune Braschi et le *Marchese* (1), qui m'a fort demandé de vos nouvelles. C'est bien cette année, comme je le supposais d'abord, que le concile commence (2). La sottise du gouvernement en cette affaire dépasse toute idée. Ils en sont effrayés, au lieu de réjouir qu'ils devraient être, s'ils avaient un peu de sens et

(1) Marchese, journaliste italien qui avait donné à la *Revue des Deux Mondes* pendant la guerre d'Italie des correspondances politiques et militaires.

(2) Le concile œcuménique du Vatican, où fut définie l'infailibilité du pape, commença en effet en décembre 1868. On devait y discuter les propositions du Saint-Siège tendant à affirmer l'autorité de l'Eglise sur les actes temporels des États. Ce principe, soutenu par une partie du gouvernement, avait suscité l'inquiétude des esprits libéraux.

d'habileté. Ce nigaud de Maury, toujours poule mouillée et superficiel, est à cet égard leur écho de la façon la plus amusante. Le *Marchese*, bien plus sensé, se réjouit fort de voir la France monter la garde à la porte d'un concile dont le but est la condamnation de toutes les idées de la France. M. de Eardiger prêche toujours l'abstention, et il a raison. On croit que l'archevêque de Paris n'ira pas ; mais il n'est pas impossible qu'ultérieurement il soit obligé de donner sa démission.

Vous trouverez ci-jointe une lettre d'Athènes. Courage, ma bonne petite amie, écrivez-moi souvent, embrassez les babys et croyez à ma plus vive tendresse.

E. RENAN

302

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Sèvres, 6 août 1868

Dans votre avant-dernière lettre, vous disiez n'avoir pas eu de lettre de moi depuis longtemps. Je vous ai écrit au moins tous les trois jours. Y aurait-il eu une lettre perdue ? Celle que nous venons de recevoir de vous nous fait grand plaisir. Voilà notre épreuve à plus de moitié passée. Pour le temps qu'il faut rester pour Ary, soyez juge, et jugez l'avis des médecins eux-mêmes. Hélas ! moi non plus je ne crois pas à ces assurances exagérées. Qu'il prenne des forces, qu'il grandisse, qu'il se tienne un peu mieux, voilà tout ce que j'espère. Mais cela même vaut tous les sacrifices. Le petit diable a l'imagination vive ; il m'avait conté tout un mystère sur l'austérité de la vie que vous menez : pas de vin (il est cher) ; personne ne mange, tout le monde s'ennuie, etc. Je vois heureusement que les couleurs étaient chargées.

Je corrige en ce moment le 26<sup>e</sup> placard sur 45. J'aurai fini cette opération dans dix jours au plus. Je fais tout ici, et n'ai pas quitté Sèvres depuis vendredi, ni ne le quitterai davantage si ce n'est pour l'Académie. Quand j'aurai fini cette révision, j'aurai une période de travail dans les biblio-



thèques que j'évalue à trois semaines. Puis, je fais mettre en pages, et me borne à vérifier les corrections. Il n'y a nul inconvénient à ce que le travail dans les bibliothèques soit séparé par plusieurs jours de la révision que je fais maintenant. Ainsi, cette révision achevée, dans une dizaine de jours, je suis libre d'aller vous chercher. M. Berthelot a toujours grande envie de venir; dans une dizaine de jours, il sera libre aussi. Quant à Martin, il m'a écrit il y a trois jours pour me demander, de la part de la maison Didier, un service de librairie (il s'agissait d'un article à faire sur une traduction de Bunsen, publiée par cette librairie sous les auspices de Martin). En lui répondant (Martin lui-même comprenait que je ne pouvais faire l'article dans l'état actuel de mes travaux), je lui ai parlé du voyage, du plaisir qu'il nous ferait à tous en venant. Je n'ai pas encore reçu de lui de nouvelle lettre.

Naturellement, nous sommes tous dominés par Ary. Mais vous pouvez tenir comme un élément ferme que dans dix jours je serai libre, M. Berthelot aussi. Ce petit voyage nous ferait, je crois, du bien à tous, donnez-nous vos idées.

Je travaille beaucoup. Je me lève à 8 heures du matin; le soir, je vais faire une promenade avec M. Berthelot. Cora est bien; elle passe la nuit sur votre lit, la tête sur l'oreiller, à l'endroit où est la vôtre. Coco est un vrai diable, il a mangé un rosier vert et sec et l'a réduit à l'état de brochon (*sic*). Il est arrivé à imiter si bien Cora que la pauvre bête en est agacée et doute parfois de sa propre identité.

Votre bon ami

E. RENAN

303

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Sèvres, 16 août 1868

Je viens de terminer la correction de mon 45<sup>e</sup> placard; me voilà libre, chère amie. Bientôt, nous pourrons nous

dire : à quelques heures. Hier, j'étais invité par M. Picard (1), à dîner avec Jules Favre. Mais j'avais une invitation antérieure de M. Robert, à laquelle j'ai eu l'héroïsme de politesse de tenir ferme, à la grande indignation de M. Berthelot, qui était aussi chez Picard. Il a déclaré M. Robert une des plaies de Sèvres, etc., enfin, il m'a beaucoup blâmé, mais j'ai tenu bon. Le soir, je suis allé de bonne heure chez Picard, et nous avons beaucoup causé. Il y a chez Jules Favre un élément d'imagination et de poésie qui a beaucoup d'agrément et lui donne un charme que n'ont pas d'ordinaire les hommes politiques. Nous avons fait ensemble tout un voyage d'Orient. Il s'y est singulièrement intéressé. Après-demain, je dîne chez M. Bertrand avec Berthelot et Charles Edmond. J'aurai encore le temps avant de partir de faire une première révision du rapport et de préparer les vérifications qui se feront durant mon absence par le jeune Guyard. Jeudi, nous prendrons ici le train de 7 heures.

Ainsi donc, à bientôt, ma bonne et chère amie. Croyez à la vive affection de votre ami.

E. R.

304

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Bourneville, mardi matin, 7 octobre 1868

Chère amie,

Mon petit voyage s'est fait au mieux. Temps admirable, route charmante, réception des plus aimables. Lutteroth est un type des plus respectables du vieux protestant allemand ou du janséniste français; ses convictions religieuses n'empêchent ni l'indépendance ni surtout une instruction fort étendue. Avec mon ami Waddington, nous faisons les inscriptions de la Syrie et la topographie d'Éphèse. Enfin,

(1) Grâce à Berthelot, Renan pénétra dans le milieu républicain de Jules Favre, d'Ernest Picard et de Charles Edmond auxquels il donna son amitié.

ce seront ici quelques heures agréables, auxquelles, ma chère enfant, il ne manque que vous. Vous êtes devenue une part si essentielle de ma vie que ne pas vous avoir près de moi est pour moi quelque chose d'étrange et comme le sentiment d'une amputation.

Mardi 2 heures

Léon Renier est arrivé. Sont arrivés aussi M. de Pressensé, M. et M<sup>me</sup> de Guerle. Cette orthodoxie relative ne nuit pas au bon accord. Il y a plus de points de rapprochement que de dissidence et on ne discute que sur les premiers. Renier nous conte des choses fort curieuses de Rome et comment la Révolution d'Espagne (1) est pour la papauté de tous les coups le plus grave, l'appui de l'Espagne étant la réserve qu'ils tenaient toujours prête et avec laquelle ils stimulaient le gouvernement français, le menaçant de recourir à une autre protection. L'original du *Christ au Jardin* de votre oncle est ici, il est fort beau et corrige tout à fait la fausse impression que m'en avait donnée la gravure, laquelle est bien défectueuse.

Baisers et amitiés à tous. Croyez à ma vive tendresse.

E. RENAN

305

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

M<sup>me</sup> Renan, maison Beaufrils, Yport, Seine-Inférieure

Sèvres, 8 août 1869

Ma chère enfant,

Votre lettre m'a rendu joie et courage. J'en avais besoin. Votre absence m'a fort attristé, et je ne vous cacherai pas que j'ai regretté le parti que nous avons pris de nous séparer.

(1) La Révolution de 1868 qui avait chassé la reine Isabelle.

Toutes sortes de pensées pénibles, plusieurs absurdes, m'ont traversé l'esprit ; aucune ne vaut la peine d'être écrite ; aucune même n'offre assez de logique pour supporter l'épreuve d'être dite sérieusement. Toutes disparaîtraient, si je pouvais avoir avec vous un de ces chers entretiens qui nous sont habituels.

Vendredi j'ai passé, selon mon habitude, ma journée à l'Institut. Le soir, je n'ai pas été chez la princesse Julie. J'ai cédé à ma paresse, et remis à vendredi prochain.

Hier, votre frère est venu déjeuner avec nous. Je l'ai trouvé gai et d'une excellente mine. Nous sommes partis ensuite pour Paris, où j'ai passé toute mon après-midi à ranger ma bibliothèque. Je fais un travail très considérable, prenant tous les volumes les uns après les autres. Ce travail était devenu indispensable. Vous trouverez tout dans un ordre parfait.

Aujourd'hui, Henri est venu déjeuner avec nous. Nous sommes allés ensuite voir M. Bertrand, qui a été pour lui d'une bonté parfaite, comme d'habitude. J'ai manqué pendant ce temps la visite de M. Schliemann, qui m'a fait dire qu'il revenait d'Amérique au comble de ses vœux. Il vous a apporté un cadeau dont il vous exposera, j'espère, le mécanisme, car, pour moi, je ne le comprends pas. C'est une espèce de registre buvard américain, avec une encre particulière, au moyen de laquelle on peut écrire plusieurs fois la même lettre. Le digne homme m'a apporté des spécimens de la Bible en chéroke et autres langues indiennes. M. Halévy, d'Andrinople, est venu aussi, et le soir, j'ai fait la promenade de rigueur avec M. Berthelot.

J'ai reçu *Deutsche Liebe*. Demain, je vous l'expédierai. C'est fort original, mais, je crois, bien difficile à traduire pour le public. Il est impossible d'imaginer en effet quelque chose de plus allemand. Mais, pour prendre l'expression d'un directeur de je ne sais quel journal grotesque à qui Lévy avait eu la bonhomie d'envoyer une des pages de théologie les plus étudiées de *Saint Paul* : « C'est beau ; mais c'est pas assez rigolo. »

Demain, je passerai encore une journée à Paris pour le rangement de ma bibliothèque. M. Chapelain doit venir

également m'y voir pour que je pose avec un paletot d'hiver, un peu moins étriqué que ces guenilles d'été. J'espère déterrer sans trop de difficulté ledit paletot. Le soir, je dînerai chez Alain.

Croyez, ma chère enfant, à ma bien vive et bien sincère affection. Vous ne comprenez pas assez combien je vous aime, quelle place élevée vous occupez dans ma vie. Ma nature calme fait que la joie de la jouissance ne s'exprime pas assez et ne devient très sensible que par la séparation. J'irai bientôt vous voir, et nous causerons de tout cela sur la grève d'Yport. Votre mère ira vous voir aussi, et probablement Arnold, de son côté, passera par vos parages. Embrassez les chers petits, et croyez-moi votre meilleur ami.

E. RENAN

306

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Sèvres, 15 août 1869

Ma chère amie,

Merci pour vos bonnes et chères lettres, qui m'ont fait tant de joie. J'ai enfin terminé, et absolument terminé, mon grand rangement de livres et de papiers. Ce n'est pas sans peine que je me suis sorti de ce désordre de dix ans. Hercule nettoyant les écuries d'Augias n'a rien fait de comparable. J'ai, pour cela, été à Paris tous les jours de la semaine dernière. Je vais ces jours-ci rester à Sèvres, parachever encore le texte de la petite édition populaire de la *Vie de Jésus*, et y faire une nouvelle préface, sur laquelle Lévy compte beaucoup, et que je vous apporterai à Yport. Je médite toujours l'article (1); nous en causerons longuement. J'ai vu vendredi M. Buloz, qui ne paraissait pas bien comprendre le cadre d'un article de politique générale dans les circonstances actuelles. Le fait est que ces circonstances sont trop en dehors de la logique pour

(1) Il est question du même projet d'article dans la lettre datée : Sèvres août 1869.



pouvoir être réduites en théorie. Je crois que je rattacherai l'article à quelque publication récente, de M. de Sybel, par exemple.

J'ai trouvé le pauvre Buloz très triste et reprochant vivement à P. de n'être pas à Ronjoux et d'être cause ainsi que sa femme n'y soit pas. Il y a beaucoup de cœur sous cette rude peau d'ours. Je l'ai calmé; il cherche à former Charles, mais il sent les dangers que court la *Revue*.

*Arice mi, lude, bibe, comede, piscare, sorori tuee indulge, sis mitis omnibus; ad Bathildem praeceptorem tuum, scribe; dormi multum, nil facias. Postea philosophaberis et laborabis. Matrem ama.*

Je vous écrirai dans un ou deux jours et vous dirai le jour précis de mon arrivée.

Votre bon ami.

E. R.

307

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Sèvres, 18 août 1869

Chère amie,

A bientôt. C'est toujours samedi matin que nous partons. Je vous assure, ma chère enfant, que je me promets grande joie de ce petit voyage. Ces 15 jours ont été tristes; vous êtes devenue une partie si essentielle de ma vie. M. Berthelot se fait aussi une fête de cette petite fugue.

Je suis ravi de ce que vous me dites des enfants. Pauvre Ary ! Je le crois bon et bien né. Je crois que ce changement d'air leur aura fait du bien, et en somme, je ne regrette pas cette séparation.

Rien de neuf. J'ai dîné aujourd'hui chez Berthelot. Votre mère est bien, quoique un peu triste. Je suis allé aujourd'hui chez la princesse Julie, que je n'ai pas trouvée. J'ai reçu l'invitation de Nubar pour le voyage d'Égypte. Quoique Charles Edmond sût que mon intention est de ne pas

accepter, il a voulu que la lettre me fût adressée. Je vais répondre un refus poli. Nous renouerons l'autre projet avec M. Mariette, qui doit revenir ces jours-ci de Vichy.

A samedi, mille baisers aux petits. Je pense que nous prendrons l'omnibus, qui correspond au chemin de fer arrivant à midi. Si pourtant nous le manquions, ne vous étonnez pas. Croyez à ma vive tendresse.

E. RENAN

308

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Sèvres, août 1869

Ma très chère petite amie, croyez d'abord qu'on ne peut être plus aimée que vous l'êtes. Plus ce monde me paraît laid, plat et bête, plus je me réfugie en vous. Ne manquez pas à votre ami, il serait trop malheureux. Mon retour a été d'abord tout parfumé par vos chers baisers, puis, en approchant de Paris, je suis redevenu triste. Ce retour est très fatigant. Défiez-vous-en avec les enfants. A partir de Beuzeville, il n'y a, je crois, que des premières ; prenez garde, en descendant, qu'on ne vous prenne vos places.

Aujourd'hui, j'ai passé ma journée à faire vos chères commissions. Le volume et la lettre pour Trie (1) sont partis. J'ai été à la *Revue*, Buloz n'était pas à Paris. Je voulais savoir si le volume de Prévost était pris, il l'est ; sans cela, il m'eût fourni un clou assez bon pour suspendre mon article. J'ai trouvé chez Lévy un volume de M. Guizot qui serait bon aussi pour cet usage ; mais j'hésite à me rattacher à ces vieilles bribes d'une autre époque. Je me rabattrai, je crois, sur M. de Sybel, à moins que je ne me décide à me passer de prétexte. Les faits actuels sont si instables qu'on hésite à les prendre pour sujet d'un travail

(1) Propriété de Gobineau.

sérieux ; en montant un peu plus tard, je trouverai peut-être un sol plus solide (1).

On était ému aujourd'hui. On s'obstine à croire l'Empereur malade. Baisse énorme à la Bourse. Étrange état ! Nous allons à quelque chose de grave. Mazade, que j'ai vu à la *Revue*, croit le Tiers-parti au fond réactionnaire, ennemi de la presse, clérical ; il croit son règne éphémère. Le fait est qu'il ne répond nullement à l'opinion générale du pays. Le prince Napoléon ne va décidément pas en Orient. Quant à l'Impératrice, les bruits changent d'heure en heure. Mariette part demain sur l'ordre du vice-roi pour préparer les illuminations des temples pour son arrivée, et d'autre part, on dit qu'elle ne partira pas (2). J'ai reçu une lettre de la princesse Julie, qui quitte Paris pour quelque temps. Elle était folle de joie de l'amnistie (3). Pauvre bonne femme !

A partir de demain, je vais travailler beaucoup. C'est le cas de dire avec l'empereur romain : *Laboremus*.

Faites mes compliments à M. et à M<sup>me</sup> Pailleron, dont j'ai gardé un si bon souvenir. Promenez-vous sur le second étage de la falaise en pensant à votre ami. Embrassez les petits.

Tout à vous.

E. RENAN

(1) Renan donna le 1<sup>er</sup> novembre à la *Revue des Deux Mondes* un article : *De la philosophie de l'histoire contemporaine. La monarchie constitutionnelle en France. A propos des Mémoires de M. Guizot*. Les deux livres auxquels il fait allusion sont : Prévost-Paradol, *La France nouvelle* et de Sybel (historien allemand), *Histoire de la période révolutionnaire de 1789 à 1795*.

(2) L'Impératrice assista à l'inauguration du canal de Suez le 16 novembre 1869.

(3) Le 15 août 1869, à l'occasion du centenaire de Napoléon 1<sup>er</sup>, l'Empereur accorda une amnistie générale. L'agitation révolutionnaire, très grande depuis le procès Delescluze, était alors à son comble.

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Sèvres, 31 août 1869

Dieu soit loué ! Revenez vite, et laissez là ce triste séjour. Nous avons fait un four, je vous dirai pourquoi. Nous avons trop les mêmes défauts ; nous défaisons en détail ce que nous avons accordé en gros. Tâchez cependant qu'Àry puisse encore prendre quelques bains chauds. Surnourrissez-le ; même ses caprices de nourriture, ayez-y égard. J'ai trouvé votre cuisine piètre, non par la faute de Cathérine, mais par la faute du fond. Le moment n'est pas de faire des économies ; nous verrons ensuite ; en tout cas, il vaudrait mieux faire porter les économies sur la suppression de ces voyages *intra* que de rendre ces voyages *extra* infructueux ou nuisibles par de petites économies. Même histoire qu'à Creuznach. Vous ne vivez que de bouillis et de ragoûts réchauffés ; au moins pour les jours qui restent, mettez des biftecks et des côtelettes. A votre retour, nous ferons nos grands plans d'organisation future. Il faut modifier quelque chose au système extérieur de notre vie ; nous prenons certaines choses d'une manière trop absolue. Voyez comme ces deux expériences de Creuznach et d'Yport sont parlantes. Si nous avions mis l'argent de ces deux expériences en amélioration de notre intérieur, c'eût été bien mieux. Il en est peut-être de même pour la campagne. Enfin, nous verrons cela. Nous sommes trop consciencieux ; ce qu'on nous dit nous le faisons, et prenons pour le faire sur ce qui ne se dit pas et n'est pas moins nécessaire. Tout le monde suppose, quand on vous envoie aux eaux ou à la mer, que c'est pour vivre plus largement et pour se distraire. Il n'y a que nous pour prendre ce temps-là pour vivre comme des grigous et des bonnets de nuit. En sorte que l'effet n'est pas le même.

Par exemple, il y a quelque chose qui est toujours charmant et aimé, c'est le petit être. J'aime tout en lui, et quand

je pense à lui, si petit, si drôle, si gentil, je me mets à éclater de rire, mais d'un bon rire plein de tendresse. Et puis, son cœur est si grand, si haut, si fort. Tiens, je l'adore tout à fait. Reviens-le vite, je le ferai beaucoup rire et s'amuser.

Amuse aussi un peu le pauvre Ary. Il s'ennuie trop; ce pauvre petit vit beaucoup par le cœur. Quant à Noémi, je crois qu'elle sera toujours contente; elle ressemble à son papa.

Si je savais dimanche le train par lequel vous arriverez, j'irais à la gare Saint-Lazare vous aider à vous débrouiller. Écrivez-moi lequel vous préférez. Et puis, c'est bien convenu, nous ne nous séparerons plus, cher petit être. Cora est bien malheureuse aussi et vous attend impatiemment.

Ton bon chat.

MISOU

310

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

*A bord du Jérôme-Napoléon (1), rade de Cherbourg*

3 juillet [1870], 9 heures matin

Chère amie,

Vos larmes et vos chers embrassements m'ont accompagné tout le jour d'hier, et ce matin, j'ai pleuré en pensant à vous, à votre affection, qui est le trésor de ma vie. Plus je vais, plus je vous aime, car chaque jour me montre mieux ce qu'il y a en vous de cœur, de jugement, de solide courage. Tout va admirablement jusqu'ici. Le prince a voyagé hier tout à fait incognito, mais partout attendu. Pour moi, qui n'entends rien aux détails pratiques du voyage, une pareille façon de voyager avec des maréchaux des logis est la perfection. M. Scheffer, M. Martins, M. Ragon et moi ne quit-

(1) Renan avait été invité par le prince Napoléon à faire une croisière au Spitzberg. La déclaration de guerre interrompit le voyage.



tons pas le prince, et, sauf M. Ragon, sur qui pèsent beaucoup de soins, participons à son insouciance de tout détail. Le prince est charmant en voyage; il a la qualité que, vous le savez, j'estime le plus, l'objectivité. Il ne pense jamais à lui, et est toujours attiré par les choses. Le Pérugin du Musée (1) l'a vivement intéressé; c'est en effet la chose du monde la plus singulière, une sorte d'épreuve manquée du *Sposalizio*. Je lui ai montré les églises; quand je lui ai parlé de Bayeux et de la tapisserie de la reine Mathilde, il a vivement regretté de ne pas avoir combiné son plan pour s'y arrêter. Nous sommes arrivés à Cherbourg un peu avant 10 heures du soir et nous nous sommes embarqués tout de suite. Le yacht du prince est un petit chef-d'œuvre d'aménagement. Il est petit, mais d'une commodité et d'une élégance parfaites. J'ai fort bien dormi et ce matin j'ai procédé à mon installation. J'ai admiré l'ordre et le soin qu'a mis à tout cela votre main chérie. C'était une petite perfection que tout cet emballage fait avec tant de réflexion juste et d'amour. Rien, rien n'y manquait; je surabonde même, et toute ma cabine est meublée, pourvue, comme le ménage le plus confortable. Nous quittons Cherbourg vers 3 heures de l'après-midi. Hélas ! je ne peux dire où vous pourriez encore m'écrire; le prince a pour principe (et le principe est bon) d'obéir beaucoup au temps. Il fait très beau; son opinion est de marcher le plus tôt et le plus vite possible. Nous ne savons donc pas encore où sera notre prochaine escale, mais soyez sûre que, de ma part, je ne manquerai jamais, dès que je pourrai, de vous donner signe de vie, et de vous dire où vous pourriez m'adresser une lettre ou une dépêche.

Scheffer est un compagnon de voyage très intéressant par son intelligence et sa rare instruction. Martins est un vrai savant philosophe, de l'excellente race des protestants du Midi, bonne nature, douce, modeste, sincère et honnête. Ragon est tout ce qu'il y a de plus amical et de plus serviable. J'ai retrouvé chez les officiers et le commandant Bruat, ces marins, tous les mêmes dans toutes les mers, avec qui nous

(1) Musée de Caen.

avons fait si ample connaissance sur la Méditerranée, mais tout ce qu'il y a de mieux dans le genre. Ah ! si je vous avais ici avec moi ! Je vous sais si courageuse que je ne craindrais pas même pour vous les moments difficiles. Quant à M. Berthelot, je suis bien aise qu'il ne soit pas venu, pour lui, j'entends. Cette façon me plaît infiniment, vu mon caractère volontiers passif et mon indifférence aux difficultés résultant d'un parti pris, mais je crois qu'il eût été très malheureux. Je suis très bien, déjà beaucoup plus fort que je n'étais en ces derniers mois, j'avais besoin d'un peu de gymnastique, l'exercice va être excellent. Le prince ne rêve que pêche, poissons extraordinaires, excursions étonnantes. Il ne regrette que son cuisinier d'habitude qui l'a quitté parce qu'il a entendu dire dans les cuisines du Palais-Royal que le prince allait au bout du monde. Le brave homme a été persuadé qu'arrivé là, le prince voudrait faire le saut et passer de l'autre côté. Tout est, du reste, admirablement outillé pour de tels voyages, et presque tout le monde a déjà la pratique des mers du Nord. Ainsi, ma chère, soyez tranquille, bien tranquille vraiment ; c'est un tout petit voyage, dont je vous reviendrai frais, jeune et dispos.

Adieu, ma bonne chère amie. Disons-nous bien que ce voyage était bon, utile à faire. Pour rien au monde, je ne voudrais croire qu'un voyage de plaisir m'a fait me séparer de vous.

Votre bon chat,

ERNEST

311

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Aberdeen, 5 juillet 1870

Ma chère amie,

Notre voyage avance, et toujours pour le mieux. Notre traversée de Cherbourg à Peterhead a été splendide ; tous les voyageurs sont contents, gais, animés, pleins d'ardeur.

Le prince a voulu que nous fissions un tour d'Écosse. Nous sommes donc venus en chemin de fer de Peterhead à Aberdeen, où nous sommes splendidement installés. Quel confort, mon Dieu ! Quelle règle ! Quel ordre ! Quels gens sensés, honnêtes, comme il faut, et qu'ils seraient intelligents et pleins d'esprit, s'ils osaient casser la glace d'une espèce de convenu. Je me suis informé de Grant Duff (1), qui est à Londres et que j'aurais été si heureux de présenter au prince. Demain matin, nous visiterons la ville, vers 1 heure, nous partirons pour Peterhead, où déjà l'*ice-master* qui doit nous mener au Spitzberg est choisi.

Le *Jérôme-Napoléon* est un admirable marcheur, le premier marcheur peut-être qu'il y ait. Nous avons fait la traversée sur le pied de 15 nœuds, soit 7 lieues à l'heure. Avec cela, il n'y a plus de difficultés ; nous montons ou descendons un degré de latitude en moins de 4 heures. Le commandant Bruart est un marin militaire, il n'aime pas le cabotage et prend pour tout des pilotes, ce qui est plus sûr, mais ce qui révolte l'équipage qui est de l'école de Dubuisson, marin renforcé qui allait partout tout droit. Quand l'autre jour, au sortir du Pas-de-Calais, on l'a vu accueillir les offres d'un pilote qui roulait dans la mer du Nord, le point d'honneur du marin a été vivement froissé ; jamais on n'avait vu pareille chose, et on regrettait unanimement M. Dubuisson. Le prince ne s'accommode pas non plus beaucoup de cette prudence, mais soyez sûre qu'il y a là une garantie. Il n'y a pas une ombre de danger dans ces voyages en cette saison. L'*ice-master* que nous avons pris hier, quand nous lui avons dit que nous allions au Spitzberg, a répondu *all right*, comme à la chose la plus simple du monde. Il paraît que nous trouverons dans la baie de la Madeleine 3 ou 4 yachts anglais de plaisance, qui vont là chaque été pour l'agrément.

La côte d'Écosse de ce côté ressemble beaucoup à celle de Bretagne. Le pays est vert comme chez nous par une journée pluvieuse d'avril, le blé est en herbe (l'orge bien entendu, il n'y a plus de froment à cette hauteur), il n'y a

(1) Sir Mountstuart Grant Duff.

de bois que dans les fonds des vallées. Partout de petites rivières coulant avec rapidité. La culture est admirable, toute faite à la mécanique ; les fermes sont des usines ; les maisons d'école, les maisons de pauvres sont de petits palais. Quant au soleil, on peut se le figurer en prenant le contre-pied exact de Claude Lorrain. Le ciel est comme une ouate grise, où se dessinent sur un fond blanc pâle, toutes les nuances du clair-obscur, pas une teinte de couleur quelconque. Tout cela, sur un sol où se déroulent toutes les nuances du vert et avec des horizons de montagnes noirâtres, fait quelque chose de profondément triste et romantique.

Le prince aime beaucoup ces pays. C'est là son calmant, et le fait est qu'il n'est pas possible de se figurer un tel silence ; pas un cri, pas un son de voix humaine. Les chemins de fer eux-mêmes ne font aucun bruit. L'incognito est ici impossible, à cause des consuls, qui viennent partout offrir leurs services au prince. Nous traversons tout entre deux haies de curieux, mais pas un bruit, pas un son de voix.

Je tâcherai de vous écrire encore un mot d'Inverness ou de Peterhead ; mais si vous ne recevez rien, ne soyez pas inquiète. Le prince est excellent voyageur et vous savez que quand on voyage bien, on n'est jamais absolument sûr de ce qu'on fera. Où pourriez-vous m'écrire ? Voilà la difficulté. De Bergen, je vous télégraphierai, et vous pourrez me répondre par télégraphe. De Drontheim et peut-être de Hammerfest, également. Quant à recevoir vos lettres, je crois que c'est impossible, nous allons plus vite que toutes les postes.

Adieu, bonne et chère enfant. N'ayez pas une ombre d'inquiétude, dominez votre ennui, ne soyez pas trop sauvage, et croyez que votre bon ami vous aime plus qu'il n'a jamais fait.

E. RENAN

312

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

*M<sup>me</sup> Renan, rue Avice, Sèvres (S.-et-O.) près Paris,  
France*

Rade de Peterhead, jeudi 5 heures  
juillet 1870

*All right !* Voyage charmant ; le paysage des montagnes délicieux ; on ne peut voir une plus exquise petite nature. Inverness est ravissant ; tout cela fait un petit monde à part et frappant d'originalité. Le temps a été superbe ; on cause, on discute à perte de vue. Et n'avoir à s'occuper de rien, ni de ses bagages, ni de payer l'hôtel, etc. Le prince est on ne peut plus aimable. Le temps est exceptionnellement beau aujourd'hui ; le soleil luit, ce qui est rare ici. Tout nous promet une excellente traversée. Dans une heure nous partons ; demain vers midi, nous serons à Bergen. Il est probable que je vous aurai télégraphié avant que cette lettre vous parvienne.

Embrassez les petits et aimez votre

ERNEST

313

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Rade de Bergen, 9 juillet [1870] (1)

Chère amie,

Je vous ai adressé hier une dépêche dont j'espère recevoir la réponse ce soir ou demain à Drontheim. Il m'est toujours

(1) La veille, 8 juillet, Renan avait noté sur son carnet de voyage : « Nouvelles de Paris. Déclaration de Gramont sur l'affaire du prince de Hohenzollern. Le prince est préoccupé. Possibilité de retour. » (*Voyages*, 132.)



impossible de vous donner des indications pour m'écrire. Vos lettres certainement ne m'atteindraient pas.

Toujours on ne peut plus favorisés. Partis de Peterhead avant-hier soir vers 5 heures du soir, nous étions en vue des côtes de Norvège hier vers 10 heures du matin. Le temps a été parfaitement calme. Vers midi, nous entrons dans les îles et les fjords de la Norvège; ici, la navigation devient celle du lac le plus tranquille. Ces canaux représentent à peu près ce que serait la vallée de Sèvres, si elle était inondée à la hauteur de notre maison. Il y a des endroits où ils n'ont que 150 et 200 mètres, mais toujours des profondeurs énormes, si bien que le plus grand navire peut raser les rochers ou les maisons des pêcheurs. Nous avons eu dans cette belle navigation une journée admirable; on nous a dit à Bergen qu'il s'écoule des années sans qu'on en voie de pareille. On se serait cru par moment dans l'Archipel de Grèce, si le fond du côté de l'Est n'eût été formé de montagnes énormes, toutes couvertes de neige. Cette navigation peut passer pour une des plus belles choses du monde, je la place au rang de mes plus vives impressions; le fond de chaque petite crique est occupé par un champ et un verger, une toute petite maison et un petit navire à la porte. Chacun a son petit port à lui et son rocher au large pour l'exploitation des oiseaux et le pâturage des troupeaux. Bergen est on ne peut plus original. C'est une cuvette dans les montagnes, le port est d'une profondeur et d'un calme extraordinaires. La ville est très curieuse, assez riche, intéressante à comparer à l'Écosse, inférieure comme goût, mais d'un sentiment plus à part. Il y fait très doux en tout temps, mais une humidité désespérante. N'importe, nous sommes tous très bien.

Nous partons à l'instant pour Drontheim. De là encore je vous écrirai si je peux. Adieu, j'entends les apprêts du départ. Croyez à ma vive tendresse.

E. R.

## 314

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Støren, 11 juillet 1870

Cette vie est comme un tourbillon, comme un rêve. Il m'est très difficile de trouver un moment pour m'entretenir avec vous. Il fait jour jusqu'à minuit et l'on veut profiter de toutes les heures pour voir ce monde étrange. Nous sommes à Drontheim depuis hier midi. La journée d'hier a été vraiment splendide. Ce que je vous ai dit de l'Écosse ne s'applique nullement ici. Tout le monde était d'accord hier pour comparer le fjord de Drontheim à la baie de Naples ou à la mer de Marmara près des îles des Princes.

Votre chère dépêche m'a été remise hier à 3 heures. Quelle joie elle m'a faite ! Je vis toujours avec vous et, à chaque heure, je songe à ce que vous faites, à ce que font nos chers petits. Dieu sait quand vous arrivera cette lettre, nous sommes à quelques lieues du cercle polaire, et tout ici, excepté l'électricité, est bien ralenti. Charmante ville cependant que Drontheim, excellente population, où je trouve votre type et celui d'une foule de personnes que nous connaissons courant les rues. Hier, nous avons fait une course en voiture aux cascades de Leerfoss, qui comptent entre les plus belles ; aujourd'hui, nous avons suivi le seul tronçon de chemin de fer qui existe en ces parages et qui nous a menés au petit village d'où je vous écris, sur les bords du Gwel. Le prince est allé pêcher le saumon, c'est si ennuyeux, que j'ai profité de quelques gouttes de pluie pour rentrer au petit hôtel, et j'emploie cet instant de repos à vous écrire. Nous sommes ici au cœur des Alpes scandinaves, couvertes de magnifiques forêts de sapins. Tous ceux qui ont vu la Suisse déclarent que la ressemblance est frappante. Vous ne sauriez imaginer la beauté des prairies, la fraîcheur des herbes et des fleurs. Rien absolument ne déceit la latitude où nous sommes, si l'on n'est averti que la saison tempérée dure trois mois et

que les belles journées comme celle d'hier se comptent par une ou deux chaque année. Nous suivons partout la veine de l'arrivée du beau temps; il y a quelques jours, tout renaissait à peine.

Ce soir, nous partons pour Tromsø d'où je pourrai encore vous adresser une dépêche. Après cela, plus de télégraphe. Mais soyez bien rassurée. Cette navigation des côtes de Norvège est quelque chose d'extraordinaire. Ce n'est vraiment pas une navigation, on est toujours entre la terre et une chaîne continue d'îles, qui fait une barre entre les fjords et la haute mer. C'est comme un lac. Cela dure jusqu'à Hammerfest.

Irons-nous au Spitzberg ? C'est probable, ce n'est pas sûr cependant. L'année est très belle, soyez sûre qu'il n'y a là aucun danger.

Et le temps coule et quand vous recevrez cette lettre, nous en serons à compter les jours. Quelle joie, ma bonne et chère enfant, de vous embrasser, ainsi que les enfants ! Je vous ai acheté ce matin d'assez jolies petites choses à Drontheim. Adieu, mille tendresses.

E. RENAN

315

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Rade de Tromsø, le 14 juillet [1870]

Ma chère enfant,

*Semper bene.* La traversée de Drontheim ici est d'une longueur inouïe, on ne peut se figurer sur les cartes le développement énorme de la carte de Norvège, mais cette navigation se fait tout entière, sauf 2 ou 3 heures à la hauteur des Lofoden, dans les fjords et les îles. Tout s'est donc passé pour le mieux; le tirant d'eau du navire nous a seulement forcés à faire relâche d'une demi-journée dans un fjord pour attendre la marée. Nous en avons profité pour de curieuses excursions à terre. C'est chose prodigieuse de trou-

ver en ces climats effroyables une si bonne et si fine race, des livres, des dames bien élevées. Nous avons eu la bonne fortune de tomber sur une foire qui a lieu à ce qu'on appelle ici un *Marketsplad* pendant trois jours chaque année. Il y avait à cet endroit, désert le reste du temps, des centaines de barques et 3 ou 4.000 personnes réunies. La vie de tout cet archipel côtier est d'une activité qui surprend. Les fjords sont des routes qui pénètrent partout et mettent toutes les maisons isolées en communication. Il n'y a pas de villages; les pasteurs, les maîtres d'école sont ambulants, et vont de maison en maison, ou plutôt de gaard en gaard. Le gaard est une réunion de petits établissements, habités par des membres d'une même famille et faisant une seule grande maison. Les hommes semblent heureux. Les femmes, surtout celles qui ont été à Christiania (le paradis des Norvégiens), sont un peu tristes. L'aspect de la côte, à mesure qu'on s'avance vers le nord, est d'une prodigieuse grandeur. La végétation, sauf quelques points privilégiés, comme Tromsø, où nous sommes, se réduit au bouleau; le sapin est fini; à terre, l'orge, et dans les endroits choisis la pomme de terre; arbustes: la framboise, la groseille, le sorbier. Mais la fraîcheur des herbes a quelque chose d'inouï. Des tapis de verdure claire, comme le vert des peintres flamands du xvi<sup>e</sup> siècle, alternent avec des flaques de neige; la neige couvre par larges traînées les sommets des montagnes et descend jusqu'à 40 ou 50 mètres de la mer. Des torrents sillonnent de toutes parts les flancs des montagnes, et déversent en cascades dans la mer les eaux résultant de la fonte des neiges. C'est surtout vers la hauteur du cercle polaire, que nous avons passé hier soir, vers 7 heures, que les aspects de la côte sont grandioses. Les montagnes et les îles affectent les formes les plus fantastiques et semblent exécuter autour de l'horizon une folle danse de géants. Ce qui ajoute à l'étrangeté de tout cela, c'est le ciel. On ne peut plus dire qu'il fasse beau ni mauvais temps, calme ni tempête, ni jour ni nuit. A un moment donné, vous voyez à l'horizon cinq ou six temps, ici beaux soleils sur un tapis de verdure, là un grain sombre, ailleurs une brume, un nuage traînard jusqu'à la mer ou noyant les sommets. Le temps change toutes les

heures; il pleut huit et dix fois par jour, mais pas du tout de ces averses de Syrie; de petites pluies fines, très froides, mais durant très peu. Le thermomètre est maintenant à 8° au-dessus de zéro. Il ne varie pas beaucoup et est descendu lentement à un degré, car toutes ces bourrasques et giboulées ne changent pas beaucoup le fond de la température.

L'île de Tromsø cause un vif étonnement. Comme elle est basse, elle n'a pas de neige en cette saison; elle se montre comme un bouquet de verdure, parsemée de jolies maisons. La ville a 6.000 habitants. Nous allons y descendre, mais j'ai dû vous écrire auparavant, car le bateau-courrier part ce soir et on me fait espérer que vous aurez cette lettre dans une dizaine de jours. Le prince a reçu une masse de dépêches, les affaires politiques le préoccupent (1), mais il ne paraît nullement disposé à abrégier son voyage. Nous irons donc probablement au Spitzberg, et peut-être partirons-nous d'ici. La traversée n'est que d'un jour, et nous ne nous y éterniserons pas comme vous pouvez croire. Demain ou après-demain, je vous enverrai une dépêche télégraphique d'ici, qui vous dira probablement ce qui aura été décidé. Tromsø est le dernier point où va le télégraphe. Remarquez, du reste, que nous sommes ici très près du cap Nord et de Hammerfest.

Tout va toujours pour le mieux à bord. Le prince est insatiable d'aller de l'avant, Martins, qui a déjà été au Spitzberg, serait désolé de n'y pas aller; c'est un homme de haute valeur, comme caractère, comme savoir, comme esprit philosophique. Le colonel Ragon aspire volontiers au retour; quant à Scheffer, il ne cesse de vanter Le Caire et le Ghouïta (2) de Damas; il est fermé aux beautés polaires et maudit l'ardeur de Martins. Les officiers sont tous gens d'intelligence et d'esprit. Tout cela fait un ensemble parfait.

Votre bon ami,

E. RENAN

(1) A la date du 14 juillet, on lit dans *Voyages*: « Guerre un moment imminente, puis écartée. » Les voyageurs revinrent à Paris le 21 juillet 1870.

(2) Oasis de Damas.



316

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Prangins (1), 18 juillet 1871

Chère amie,

Me voilà arrivé depuis 3 heures. Le voyage s'est effectué, non sans fatigue, au moins sans nul encombre. La chaleur était d'abord bien forte; peu à peu, la fraîcheur est venue et la nuit a été superbe et agréable. A Genève et pour venir ici, nous avons retrouvé un soleil torride. La route depuis Ambérieu, dans les défilés du Jura, est très belle, et m'a singulièrement rappelé le Liban. La beauté des eaux du lac à Genève suffirait pour tenir lieu à la ville la plus ennuyeuse des charmes qu'elle n'a pas.

Le prince a eu la bonté de venir m'attendre à la gare. Je l'ai retrouvé toujours le même, aussi bon, aussi affectueux, aussi clairvoyant que possible, car il est triste, désespéré, ne voit pas d'issue; c'est assez dire que nous nous entendons à merveille, au moins sur un point capital. La princesse est toujours cette personne supérieure par sa hauteur morale aux coups du sort que nous avons connue. Elle vit ici le plus simplement du monde; nous l'avons trouvée à la gare de Nyon attendant à la barrière exactement comme vous faites chaque soir (2).

Prangins est un vrai paradis. Le parc vient jusqu'au bord même du lac, et quelles eaux! Les plus bleues, les plus pures sûrement qu'il y ait au monde. Vous savez combien j'aime les belles eaux. J'ai trouvé ici le général

(1) Résidence du prince Napoléon en Suisse.

(2) La princesse Clotilde, fille du roi Victor-Emmanuel II, était d'une extrême dévotion. On a écrit que lorsque Renan arriva à Prangins, elle ne voulut pas paraître au déjeuner et que le soir, au dîner, elle s'agenouilla, avant d'entrer, devant la porte du salon. (Berthet-Leleux, *Le vrai prince Napoléon*.) Les termes que Renan emploie pour parler de la princesse Clotilde prouvent que cette hostilité a été fortement exagérée. Voir ci-dessous, page 1474.

de Franconières, le colonel Ragon, le commandant Rabou (le second du yacht). Les récits du prince sont inestimables. Seul il sait l'histoire de ce lugubre mois, seul il pourra la fixer d'original. C'est plus étrange, plus inouï que tout ce qu'on peut rêver, mais, hélas ! plus douloureux aussi. Cela confirme bien ce que nous avons dit souvent, que seule la princesse Clotilde a été à la hauteur de ses devoirs. L'empereur, cependant, a été moralement supérieur à ce que l'on croit.

317

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Prangins, 19 juillet 1871

Chère amie,

Ce matin, bain délicieux dans le lac. Oh ! la belle eau ! quelle transparence, quelle propreté des bords ! Le parc a de petites îles très jolies, des flaques d'eau limpide avec des roseaux et des nuées d'oiseaux, une petite rivière, la Promentouse, qui roule sur un beau fond de cailloux. Il y a de bien beaux animaux, pas de chats il est vrai, mais de gros chiens très bons, des paonnes qui ont des corsages superbes, et des lièvres dans la luzerne, qui sautent quand on passe et vont se cacher. Les eaux sont pleines de petits poissons très civilisés, qui viennent dès qu'on se présente vous demander du pain. Nyon, sur le bord du lac, avec son vieux château, est d'un charmant aspect.

Dans la journée, le prince est allé à Genève et je me suis reposé presque toute l'après-midi. Le soir, à 6 heures, nous avons fait une très belle promenade avec le prince et la princesse, en voiture, à Rolle, et dans ces très vertes campagnes du canton de Vaud, qui s'étendent en pente douce entre le Jura et le lac. C'est un vrai jardin et des plus soignés, de charmants villages offrant l'image de la paix et de l'aisance. Dieu soit loué ! il y a donc encore du bon sens quelque part au monde. Au sortir de notre fournaise, on est heureux de faire cette découverte.

Le général de Franconières est parti de Nyon, où nous l'avons laissé, ce soir. Nous sommes revenus à Prangins, et avons dîné à 9 heures. Le soir, jusqu'à minuit, j'ai causé avec le prince, tout à fait seul. Rabou est resté à Genève toute la journée. Tout, maintenant, dans cet incroyable épisode, m'est expliqué; je vous conterai cela; tout ce que l'on dit, et ce que l'on croit savoir, est l'inverse à peu près de la vérité.

Demain, la duchesse Colonna et M<sup>me</sup> de Baulaincourt (la fille du maréchal de Castellane) viennent déjeuner, ce qui amuse médiocrement le prince. Je vous écrirai tous les jours. En tout cas, l'heure où vous devez m'attendre est le matin avant le déjeuner; je ne peux dire le train, car il y a souvent du retard. Je passerai par la maison en arrivant.

Votre gros chat.

E. RENAN

318

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Prangins, 20 juillet [1871]

Mes plans ont été un peu embrouillés, mais ils retrouveront leur fil. Pendant que nous faisons notre promenade de l'après-midi, M. Titter est venu me dire qu'il était demain à ma disposition. Or, à cette heure, je désespérais de le voir, et j'avais accepté un autre plan du prince, qui veut absolument demain aller dîner à Saint-Cergues, le point de vue le plus célèbre du Jura et fameux par les *Confessions* de Rousseau. A mon retour, j'ai trouvé le mot de M. Ritter. Nous avons alors adopté la combinaison suivante : demain matin, de très bonne heure, je pars pour Morges; je serai de retour ici au plus tôt à 4 heures et demie, et alors nous monterons tous à Saint-Cergues. J'irai par le chemin de fer et je reviendrai par le bateau à vapeur.

Samedi, le prince et moi irons à Genève. Le prince veut à toute force me garder encore. Il veut faire avec moi le tour du lac entier en un jour, qui serait dimanche; je par-

tirais alors lundi seulement, et serais mardi matin près de vous. Je ferai mon possible pour écarter ce prolongement démesuré, et être dimanche près de vous. J'avoue d'autre part qu'avec l'extrême amabilité du prince il est difficile de faire ce qu'on veut.

M<sup>mes</sup> C. et de B. sont venues aujourd'hui, et ont passé toute l'après-midi. La seconde est, comme vous savez, M<sup>me</sup> de Contades. A tout péché miséricorde ! C'est un type fort curieux, une sorte de radotage naïf, si totalement dénué de prétention qu'on finit, après un premier moment de répulsion, par s'y plaire, et le préférer beaucoup au pédantisme poseur de l'autre dame qui l'accompagnait. Le déjeuner et la promenade de l'après-midi ont été, en somme, fort agréables. M<sup>me</sup> de B. a des traditions curieuses de l'ancienne société et est, par moment, très intéressante.

Vers 6 heures, j'ai pris un nouveau bain dans le lac, qui était assez froid. Le temps est beau, la chaleur est bien tombée.

A demain, ma chère petite bien-aimée. J'abrège, il est près de minuit, et demain matin, je me lève à 5 heures et demie. Quelle vie, bon Dieu !

Votre bon ami.

E. RENAN

319

ERNEST RENAN A CORNÉLIE RENAN

Prangins, 21 juillet 1871

Levé ce matin à 5 heures et demie. Parti de Nyon pour Morges à 6 heures et demie. Trouvé M. Ritter à la gare. Il m'a mené chez lui faire un petit déjeuner d'une sobriété suisse ; puis nous avons pris une petite voiture pour Lausanne, d'où j'ai repris le bateau pour Nyon à 3 heures. Lausanne a de la physionomie ; la vue du fond du lac vers l'embouchure du Rhône est des plus grandioses.

A Nyon, vers 5 heures, le prince, la princesse, M<sup>me</sup> Barbier (qui est ici à poste fixe, je ne sais si je vous l'ai dit), Ragon, Rabou, M. Nyer (Corse à demi Suisse, important dans la famille) m'ont rejoint en break à Nyon, et nous sommes montés à Saint-Cergues. J'avoue qu'en effet, c'est

là une des plus belles choses du monde. La vue des Alpes savoyardes, qui, de la rive suisse du lac, est un peu écrasée, se développe à mesure qu'on monte, et prend une grandeur inouïe, des deux côtés de la grande masse centrale du mont Blanc. Au coucher du soleil, cela est d'un effet vraiment merveilleux. C'est peut-être le plus grand spectacle de la nature que j'aie jamais vu. La montée du Jura, à travers de belles forêts, est charmante, et le village de Saint-Cergues des plus jolis. Nous avons trouvé là un Français du Midi, fou pour un tiers, poète et homme de l'esprit le plus original pour un autre tiers, aubergiste pour le reste, qui nous a donné un dîner et une soirée des plus amusants. Saint-Cergues est un grand rendez-vous de promenade de Genève, de Divonne, etc. C'est le lieu favori de Victor Cherbuliez, qui y a élu domicile. La princesse s'est amusée comme un enfant, et j'ai pour la première fois causé d'une manière suivie avec elle. C'est une nature simple et forte qui n'a pas trouvé à s'amalgamer facilement avec la mièvrerie française; faute de connaître le vrai caractère de la piété catholique, on ne l'a pas comprise, et on a tenu à tort son mysticisme, qui a quelque chose de très élevé, pour de l'insociabilité.

En descendant, le prince a eu une redoutable fantaisie. Il a voulu descendre à pied une partie de la montagne; je me suis engagé avec lui, en lui faisant un cours de philologie; nous ne sommes remontés en voiture qu'après avoir fait huit kilomètres; mais il faisait si frais et si beau qu'il ne m'en reste que peu de fatigue.

Demain à 11 heures, nous partons pour Genève. Je doute que je puisse partir demain pour Paris. Il n'est pas facile de se tirer du cercle d'une activité si ardente et d'une si affectueuse bienveillance. Aujourd'hui, en parlant de la princesse Julie, le prince a tout de suite dressé le plan que nous allions la voir ensemble à Cantalupo. J'ai prudemment décliné l'engagement, tout en protestant du plaisir que j'y aurais. En tout cas, cette fois-là, il y aurait une autre personne de la partie.

Embrasse les chers bébés et crois-moi ton bon ami.

E. RENAN







## FRAGMENTS INTIMES ET ROMANESQUES

Les textes qui suivent ont formé avec les *Lettres à Liart* que nous avons jointes aux *Lettres de famille*, le volume posthume publié en 1914, intitulé *Fragments intimes et romanesques*. Ces morceaux ont été écrits pour la plupart par Renan dans ses années de jeunesse. Les *Confessions de Felicula*, *Les deux chœurs*, l'*Invocation à Ernestine* sont de dates ultérieures, mais par leur inspiration et aussi par leur caractère inachevé, il était logique de les joindre aux premiers morceaux. On a, dans la présente édition, changé l'ordre de la première publication et rétabli les textes dans l'ordre chronologique où ils ont été écrits par Renan. Les notes de Renan signalées comme étant de lui (N. d'E. R.) indiquent bien que, dans l'idée de l'auteur, ces morceaux étaient faits pour être publiés.



## RÈGLEMENT PARTICULIER (1)

1<sup>o</sup> Je ferai mon oraison sur le sujet proposé la veille, et quand il n'y en aura pas, je choisirai, selon mon habitude, quelque passage du Nouveau ou de l'Ancien Testament, convenable au temps de l'année, pour m'entretenir et suggérer les réflexions nécessaires.

2<sup>o</sup> Pendant la sainte messe, je pourrai m'occuper jusqu'à la Préface des pensées qui m'auront le plus touché dans l'oraison, ou même de la lecture de quelques passages du Nouveau Testament, ayant rapport à la Passion, ou à la sainte Eucharistie, ou bien encore de la lecture du iv<sup>e</sup> livre de l'Imitation. Depuis la Préface, je m'occuperai exclusivement du saint sacrifice. Du reste, je pourrai employer de temps en temps d'autres méthodes, par exemple, suivre les prières du prêtre, pour éviter la routine.

3<sup>o</sup> Je ferai tous les jours une demi-heure d'Écriture sainte le plus tôt possible après l'oraison.

4<sup>o</sup> Je préparerai toujours exactement le reste de la classe, employant le reste du temps à des études accessoires, dans lesquelles j'éviterai la légèreté qui veut toujours changer. Je m'occuperai spécialement cette année des sciences physiques et mathématiques.

5<sup>o</sup> Je ferai une visite au saint Sacrement après la classe du matin, ou après le déjeuner. Je m'y occuperai de la

(1) Ce morceau et le suivant ont été écrits au séminaire en 1843, et publiés dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1914 (posthume). (N. de l'éd.).



lecture du Nouveau Testament ou de l'Imitation ou de quelque livre pieux, ayant quelque rapport au très saint Sacrement.

6<sup>o</sup> Dans les récréations, j'éviterai d'aller plus avec l'un qu'avec l'autre, quoique je ne croie pas qu'il me soit défendu d'avoir quelqu'un à qui je puisse ouvrir mon cœur.

7<sup>o</sup> En tous mes exercices, j'éviterai le trouble, ou du moins je n'y ferai pas attention.

8<sup>o</sup> Je tiendrai à la propreté dans ma chambre et sur moi-même, faisant tous mes arrangements le soir et le matin.

## PRINCIPES DE CONDUITE

Décembre 1843.

Un principe essentiel dans la recherche du type que je veux suivre, c'est que la perfection pour chaque homme n'est pas de sortir de son naturel, mais de rester dans son naturel.

L'impossibilité prouvée par l'expérience où est tout homme de parvenir à un beau caractère hors de son naturel, suffirait pour établir ce principe. C'est en effet son oubli qui produit ces espèces de polichinelles dont le monde est plein, et qui donnent la nausée à ceux qui sont dans le vrai et qui ont le tact un peu fin.

Et qu'on ne dise pas que ces individus, s'ils fussent restés dans leur naturel, eussent tout de même été des hommes médiocres. Sans doute; mais ils eussent été vrais : or il n'est pas imposé à tous d'avoir un grand et beau caractère, mais c'est un devoir pour tous d'être ce que l'on est, d'avoir dans le caractère cette vérité sans laquelle il n'y a pas de vie sérieuse. Les hommes médiocres qui restent ce qu'ils sont, qui sont médiocres avec vérité, sans emphase, sans prétention, ne sont ni méprisables ni ridicules, et la foi et la raison nous apprennent qu'ils peuvent parvenir à une aussi grande hauteur morale que les plus grands esprits. Mais les médiocres, qui singent le grand, qui ne peuvent se résoudre à s'avouer ce qu'ils sont, qui sont sans cesse occupés à se tromper eux-mêmes, ceux-là sont méprisables et ridicules.

Je vais plus loin, et je prétends qu'il n'y a réellement aucun naturel méprisable, c'est-à-dire qui, réglé par une volonté droite, ne puisse devenir digne d'estime. Il y a des caractères grands, communs, ardents, froids, tendus, peu

sensibles, etc.; en tout cela le bon et le mauvais se font à peu près équilibre. Mais ce qu'il y a de vraiment ridicule, c'est le caractère commun qui veut se faire grand, le caractère froid qui fait le passionné, le caractère à la glace qui vise à la sensibilité, etc., et cela par ce principe que la règle pour chacun est dans son naturel.

Il serait singulier en effet que Dieu, destinant chaque homme à une fin, lui eût donné des moyens directement opposés à cette fin, et qu'après avoir fait [de] la nature de l'homme le critérium de la vérité en logique et en morale, il l'eût obligé à s'en écarter pour chercher sa ligne particulière de conduite comme être moral. Ce serait là une anomalie contraire à toutes les analogies de la création.

Mais ce principe, dicté par la saine raison, a besoin d'une explication fournie par la foi, sans laquelle il serait incomplet et même faux; aussi ceux qui ont ignoré ce complément nécessaire ont-ils grossièrement erré dans leurs théories morales. Dire que la règle de chaque homme est dans sa nature, soit dans sa nature d'homme en général, soit dans sa nature comme individu, est-ce dire que tout homme peut et doit se livrer à ses penchants sans contrainte et sans remords? Ce serait là, il faut l'avouer, une morale infâme, qui fournirait au voluptueux, à l'avare, à l'ambitieux, l'excuse la plus naturelle et la plus légitime à leurs excès. Ce serait enfin le renversement de tout le christianisme : or, une théorie morale qui arrive là est sûrement fausse. Mais remarquons bien que le naturel, dans le sens où nous le prenons ici, n'est pas synonyme de la nature, comme l'entendent les moralistes chrétiens. Le christianisme anathématise sans cesse la nature, ordonne de la détruire, d'en prendre en tout le contre-pied; ordonne-t-il pour cela d'aller contre son naturel? Des esprits peu délicats, peu inclinés aux tendances morales, l'ont pensé, et ont agi en conséquence; et bien sûr que Dieu ne leur en voudra pas, car plusieurs sont des saints; mais d'autres saints ont enseigné tout le contraire par leurs paroles et leur conduite. Voyez un saint Augustin, un saint François de Sales, un Fénelon. Quelle vérité, quelle délicatesse,

quel naturel et en même temps quelle abnégation de la nature !

Voici donc, ce me semble, comment il faut entendre ce point important. Chaque homme naît avec certaines dispositions qui constituent, les unes sa nature générale d'homme, les autres son caractère individuel. La raison et la foi nous apprennent que les unes et les autres ont dû être droites au sortir des mains de Dieu ; mais la foi ajoute qu'elles n'ont pas persévéré dans leur bonté primitive. Elles ne sont donc plus règles infailibles. Cela ne veut pas dire que de bonnes, elles sont devenues essentiellement mauvaises ; mais seulement qu'au lieu qu'auparavant elles n'avaient de force que pour le bien, elles ont force aujourd'hui pour le bien et le mal, et que souvent la force pour le mal l'emporte. Le devoir de l'homme n'est donc pas de détruire ces penchants, puisque ce sont, à proprement parler, ses règles, mais, par le secours de ses moyens de connaître naturels ou révélés et de sa volonté, de les mettre ou de les conserver dans la ligne du bien, dont elles peuvent s'écarter, puisque ce sont des règles faussées.

Cela posé, le premier pas de celui qui veut se tracer une ligne de conduite est de se connaître lui-même, et c'est ce qui explique pourquoi tous les âges ont si bien senti l'importance de cette maxime.

Mais s'agit-il ici d'une connaissance d'analyse, où chacun s'attaquerait à se disséquer lui-même, à énumérer, à classer ses principes ? Cette analyse, indispensable pour l'étude de la nature humaine en général, utile aussi peut-être pour chaque individu, mais d'une extrême difficulté, n'est certainement pas nécessaire pour le but que nous nous proposons. Il y a une sorte de connaissance d'instinct, qui supplée à cette connaissance scientifique, et qui est peut-être plus propre au but en question. J'entends par là ce sentiment qui dit à l'homme : Voilà ma vraie ligne de conduite ! ce mouvement spontané par lequel, voyant ou lisant une action, il dit sur-le-champ : Cela est ou n'est pas dans mon type. Cet instinct se trahit encore dans la conduite que l'on suit, lorsqu'on n'agit sous l'empire d'aucun principe d'affectation ou dans ces moments où l'on dépose

son masque pour être un instant seul à seul avec soi.

Le but constant de mes efforts doit donc être de perfectionner ma nature, de rejeter avec la plus grande sévérité tout ce que l'affectation ou l'imitation voudrait surajouter à mon type. Je suis assez porté naturellement, quand je vois quelque caractère qui me plaît, à en prendre la couleur ; sans doute qu'il faut éviter cette roideur qui rejette tout élément qui n'est pas natif, cela irait à détruire la progressivité et même l'éducabilité, puisqu'il est douteux qu'il y ait en nous un principe absolument natif. Mais avant d'admettre aucun élément dans mon caractère, il faudra que je regarde s'il n'y serait pas hétérogène. Du reste, je ne dois pas me troubler, quand je sentirai ce désir d'imiter un tel ou un tel, ni surtout m'amuser à argumenter avec ce penchant ; il faut revenir aux occupations et à la couleur d'idées de mon type, quoique restant sous l'impression du type étranger, et cinq minutes après, je serai rentré dans mon naturel.

Comme j'ai un désir extrême de plaire à ceux avec qui je me trouve, et que je sens fort bien que le seul moyen pour cela, c'est de prendre quelque chose de leur ton et de leur manière, vu que les hommes ne peuvent apprécier que ce qui est dans leur type, cela me porte souvent à altérer mon type, sous prétexte que cela ne tirera pas à conséquence pour l'intérieur, ainsi, durant les vacances, aux réunions des catéchistes, etc., etc. Sur cela j'observe : 1<sup>o</sup> qu'un homme qui veut rester un caractère doit nécessairement s'attendre à plaire aux uns et déplaire aux autres ; et cela ne doit pas lui faire de peine, car c'est la condition nécessaire d'un bien. Il faut donc s'y résigner et ne pas altérer son unité, pour plaire à un tel ou un tel ; 2<sup>o</sup> que je suis bien plus sûr de m'attirer l'estime même de ceux qui ne sont pas de mon type, par la permanence en mon caractère, convenablement approprié aux circonstances, que par une trop grande flexibilité à me conformer à eux : car ils sentent fort bien que ce n'est pas de l'intime que cela part ; 3<sup>o</sup> qu'en me revêtant de ces types étrangers, je ne peux espérer y réussir que médiocrement ; or cela est dégoûtant ; 4<sup>o</sup> enfin cela est indigne d'un homme qui prend



les choses sérieusement; il aurait honte d'en faire autant devant ceux qui l'apprécient dans son type; cela doit suffire pour le faire rougir. Je devrai donc garder en tout un type invariable, quelque chose d'un peu haut, peu flexible, sans roideur, faisant entendre que c'est là un genre arrêté, que rien ne me le ferait changer, parce que je le suis par conscience.

Cette attention sur le genre extérieur est extrêmement importante pour la conservation du type intérieur. C'est une chose impossible qu'un homme ait un genre extérieur différent de l'intérieur, vu que nous sommes invinciblement portés à conformer le type intérieur à celui que nous croyons que les autres se forment de nous. Cela est si vrai qu'il suffit que nous croyions qu'un tel a telle opinion de nous, pour que nous cherchions de toutes nos forces à être conformes à cette opinion, en vertus ou en vices.

Chercher et suivre le vrai, dans l'ordre intellectuel et pratique, sera l'idée dominante de mon type intérieur. J'envisagerai le sacerdoce comme le dévouement, la consécration à la vérité, la tonsure que je vais recevoir comme le dépouillement de tout superflu pour m'attacher à la seule vérité.

Puisque Dieu ne m'inspire pas ce zèle vif, ardent et expansif pour le salut de beaucoup qu'il donne à ses âmes choisies, je me contenterai du rôle modeste de chercheur, trop heureux de trouver pour lui et les autres une parcelle de vérité. Comme je suis un peu porté à l'égoïsme philosophique, je marierai toujours l'idée de l'utilité de quelques-uns de mes frères à celle de la recherche personnelle de mes convictions. Dieu m'a donné une charité tendre pour les esprits avides de vérité, mais flétris par le scepticisme; je la nourrirai avec soin. Oh! qui me donnera de trouver un vrai chercheur, prêt à renoncer au monde entier pour la vérité? Vérité, vérité, n'es-tu pas le Dieu que je cherche?

Je me tiendrai invinciblement collé à Jésus-Christ, la vraie vérité des hommes. Je ferai converger toutes mes études vers la religion, je me souviendrai qu'il est l'intermédiaire nécessaire, l'interprète, si j'ose le dire, sans lequel Dieu n'entend pas notre langue et nous n'entendons pas

celle de Dieu. Je me nourrirai donc de sa parole divine, consignée dans les saints Évangiles, tâchant d'en prendre l'esprit et évitant la critique trop critique.

Comme j'ai grand lieu de croire que Dieu m'a taillé pour une vie d'études, et que d'ailleurs l'étude la plus acharnée est nécessaire pour mon inquisition de la vérité, qui doit être mon tout, je travaillerai sans relâche, et très largement, ne jugeant presque aucune étude étrangère à mon but, faisant cependant un choix.

Je me garderai de gêner en rien la marche naturelle de mon esprit, le laissant faire son chemin, comme ses développements successifs l'amèneront, et j'aurai soin en tout état de tenir compte de sa relativité, et d'affirmer très sobrement.

Je ne jeterai pas mes idées à tout venant, non que je me défende toute exposition de mes sentiments, surtout sur certains points et avec certains. Mais quand je verrai que je ne pourrai me faire entendre, je me tairai très soigneusement. Ce n'est jamais une excuse de dire : Je n'ai pas été compris ; il fallait ne pas dire des choses qui pussent être mal comprises. J'aurai mes amis, à qui j'ouvrirai parfois la porte de derrière.

Quand on parlera en ma présence de choses qui ne tombent pas dans mon sens, soit que je pense le contraire, soit que je croie la chose formulée de travers, je me tairai et me garderai d'entrer en leur sens ni de le contester. Le second ferait hausser les épaules aux sots ; le premier serait mentir, et d'ailleurs me troublerait ; car ensuite je serais tenté de me conformer au type que j'aurais pu leur donner lieu d'induire de moi. Nous sommes si singuliers, qu'il suffit que nous énoncions une opinion, souvent sans y croire, pour être ensuite sérieusement portés à y croire.

Jamais la moindre polémique avec mes professeurs, très rarement en conférence, et seulement quand je serai interrogé, et que la matière le comportera.

J'éviterai de soutenir : 1<sup>o</sup> ce que je ne croirai pas. Car ce serait une raison pour y croire, ce qui me fausserait. D'ailleurs, c'est se jouer avec la vérité ; 2<sup>o</sup> ce dont je ne serai pas sûr. Car les autres pourraient avoir raison, me

pousser à bout, et je me sens assez faible pour n'avoir pas la force d'y céder : or c'est un triste rôle [que] de soutenir des absurdités pour ne pas s'avouer vaincu.

J'éviterai toute manière sèche d'envisager les choses, voyant tout dans le point de vue de la morale et de la vérité. Ceci ne veut pas dire que je rejetterai la forme scientifique. Au contraire, j'y moulerai mon esprit.

Ma piété sera aussi dans ce genre ; je tâcherai de pénétrer l'esprit et le cœur des choses et des mystères chrétiens. Je n'aime pas ceux qui font de la piété une chose à part, et comme l'antithèse du profane. Je n'aime pas non plus ces questions sur la prépondérance de l'étude et de la piété, etc. Cela n'a pas de sens. Si la piété était quelque chose de distinct de tout le reste, comme une spécialité à part, il est clair qu'il faudrait absolument ne faire que cela, ce qui mènerait à des conséquences subversives. Mais la piété n'est pas cela : elle est un esprit qui pénètre, domine la vie, plutôt qu'une partie plus ou moins importante de cette vie.

Je tâcherai donc de pénétrer ma vie de la piété, évitant celle qui rapetisse l'esprit par des pratiques trop petites ou trop multipliées, et celle qui énerve le cœur par une fausse sensibilité, et celle qui fausse l'intelligence par des spéculations creuses ou des systèmes à perte de vue sur des objets où nous ne sommes pas compétents. Mon type en ce point sera dans les *Élévations* de Bossuet, quelques endroits de Malebranche, et les *Pensées* de Pascal.

Il y en a qui, pour se procurer je ne sais quelles rêveries qu'ils appellent piété, se font des illusions perpétuelles, se forgeant dans l'esprit un beau idéal, auquel il faut absolument que les faits, bon gré mal gré, s'accommodent ; type : M. Duchesne, professeur de rhétorique. Je me moquerai de cela : *intra me*, s'entend.

Je suis quelquefois porté à une certaine contention, ou recueillement d'imagination forcé, quoique ce ne soit pas là mon défaut. J'éviterai cela, y allant en tout bonnement et par raison.

J'aurai mes petites pratiques, simples et humbles, à part moi, auxquelles je serai fidèle, évitant le petit esprit et l'indifférence.

Comme il y a beaucoup d'exercices de piété dans la maison, je prendrai bien garde que ce soit là pour moi un temps perdu, surtout celui de l'oraison. Je m'occuperai de piété, mais largement, sans me resserrer scrupuleusement au sujet actuel, dont on parle ou qu'on lit. Pour l'oraison, j'y penserai très régulièrement le soir en me couchant. Quand il n'y aura pas de sujet donné, j'en prendrai dans l'Écriture sainte, suivant en cela ce que je trouverai de mieux. Du reste, je ne m'astreindrai pas rigoureusement à la méthode, suivant mes pensées et mes sentiments où ils me mèneront.

Je penserai souvent à la mort. Je tâcherai de prendre l'habitude d'y penser spécialement au sortir de l'examen particulier et de la prière du soir. Je me demanderai si je serais content de mourir au moment actuel. J'ai éprouvé que c'est la vraie pierre de touche pour voir si j'étais dans le vrai. Quand je vivais de vérité, j'aimais à y penser, quand je vivais de vanité, hors de moi, sa pensée me répugnait, et je n'eusse pas voulu mourir en ce moment.

J'ai remarqué qu'il y a des savants qui craignent beaucoup la mort. Je le conçois pour les savants qui ont étudié pour savoir; mais les savants qui ont étudié dans des vues supérieures, pour trouver la vérité et perfectionner leur nature, ceux-là la reçoivent avec courage. Je tâcherai d'être tel. Pour cela, je donnerai un rang très secondaire au désir d'estime, si je ne peux le détruire; je verrai dans l'étude et dans la pensée la destination de mon existence, me disant à moi-même : Eh bien ! si je mourais actuellement, je pourrais me rendre témoignage d'avoir tendu *pro modulo meo* à ma fin. Je marierai à cette pensée un peu orgueilleuse quelque idée chrétienne.

Il faut que je me mette au-dessus de l'opinion, prêt à tout sacrifier pour la vérité. Je me nourrirai dans le goût de la persécution, esprit de saint Paul.

Je sens bien qu'actuellement il y a bien des mobiles en moi qui ne sont pas pour la pure vérité, je ne les ferai jamais entrer essentiellement dans mon type, et je prendrai garde qu'ils n'étouffent jamais l'essentiel. Quand je sentirai qu'ils le font, je n'argumenterai pas pour les mettre à la porte,

mais revenant simplement à mon type, et y adhérant par la volonté, je les laisserai tomber.

Je suis extrêmement porté à une vertu toute profane. Je me souviendrai que tout ce qui ne passe pas par Jésus-Christ n'est rien.

Je ne me tordrai pas la tête à faire par raison certains actes de piété, qui ne peuvent venir que de la grâce, par exemple, la contrition, l'amour de Dieu. C'est comme si on voulait prouver la géométrie par sentiment.

Grâce à Dieu, je commence à être un peu plus maître de mes troubles. Je continuerai la même méthode, n'argumentant jamais, et me dispensant même du sentiment projectif par ce raisonnement que si je l'avais eu, j'aurais jeté le trouble : or que je l'aie ou que je ne l'aie pas eu, la chose est objectivement la même.

*Sine amico non potes bene vivere.* J'aurai des amis, *salvâ regulâ*. Je serai simple et vrai dans mon amitié, comme en tout, n'ayant rien de caché pour mon ami, m'entretenant avec lui de l'intime de mon intime. Je serai ce que j'ai été jusqu'ici et mieux encore ; car c'est un des points où je suis le plus content de moi, excepté dans deux malheureuses circonstances, qui me pèseront toujours sur le cœur. Je tâcherai que mes amis sympathisent avec moi pour l'esprit et le cœur.

L'amour le plus tendre, le plus simple, le plus attentif, le plus respectueux pour ma mère, entrera essentiellement toujours dans mon type. Je ne lui refuserai rien de ce qui sera strictement licite, et je n'attendrai pas qu'elle me fasse la demande explicite, un désir de sa part sera pour moi un ordre, et je mettrai tout mon soin et toute ma finesse à les deviner.

Je m'occuperai très peu de former des combinaisons pour l'avenir, et lorsqu'il me viendra des troubles à cet égard, j'y appliquerai le procédé susdit. Mais comme, pour agir avec sens, il faut de nécessité une certaine vue de l'avenir, j'aurai un avenir que je tiendrai pour certain, et dans la vue duquel j'agirai. Et quand le perturbateur m'objectera que je n'en sais rien, je dirai : C'est vrai ; mais sur ce point, ne faut-il pas agir sur une probabilité ? Cela



est clair. Du reste, je mettrai tout entre les mains de la Providence, la chargeant absolument de moi. Je n'ai jamais mieux compris combien c'est peine perdue que de combiner des plans. Pour bien conduire un tel plan, il faudrait avoir un point d'appui, savoir l'avenir, comme un point fixe, pour y viser; mais c'est précisément ce qui nous manque, et ce que Dieu seul a. Par exemple, j'étais en grand émoi pour savoir si je devais accepter la tonsure ou non. Or, il n'y avait qu'une manière de sortir de ce doute : c'était de savoir quelles seraient mes idées dans l'avenir. Accepter, ou n'accepter pas, ne dissipait pas l'embarras, car n'accepter pas, c'était une décision tout aussi tranchée que d'accepter. Si je n'accepte pas, je m'expose à un reproche éternel, si j'accepte, je m'expose à m'en repentir. Le moyen de sortir de là, c'était de savoir ce que je serai dans vingt ans. Or impossible. Donc *fiat voluntas tua*, et faisons ce que nous dit notre directeur. Oh ! que je vous remercie, mon Dieu, de me l'avoir fait faire.

Je ne tiendrai pas du tout aux biens de la terre, commodités de la vie, etc. Je ne me permettrai de désirer que le nécessaire pour mener une vie tranquille et mettre à l'abri du besoin ma mère et ma sœur. Je tâcherai même de vivre toujours dans une certaine pauvreté.

En un mot, vie calme, simple, pauvre, humble, ayant des amis, la facilité de penser et d'étudier, et en même temps d'être utile à l'Église, hauteur de sentiments, bonté de cœur, élévation de pensées, recherches tenaces et inductives, piété élevée, simple et tendre, et surtout vérité en tout, dans mes sentiments, j'aurais d'emphase en ma conduite, agissant comme si j'étais seul au monde, toujours en la disposition de mourir, envisageant les choses crûment et sans lunettes, cherchant en tout et par-dessus tout la vérité, n'ayant jamais pour mobile essentiel la réputation, en un mot, c'est le mot résumant : vérité, vérité, vérité, unité, simplicité, voilà mon type, et tout cela *per Dominum nostrum Jesum Christum, Deum et hominem*. Mon Dieu ! qu'en ce siècle il y a peu d'hommes dans le vrai ! Quelle fascination ! Toujours des riens, des intérêts d'un moment, la vie dans l'opinion, jamais le réel, jamais le vrai dans sa crudité.

Par exemple, les philosophes, M. Cousin etc. On veut paraître philosophe, métaphysicien, et on dit bien des choses vraies, mais avec cela qu'on est indifférent pour la vérité! Tout ce qu'on cherche, c'est du beau, car le beau fait parler de soi, et le vrai laisse morfondre ceux qui le disent : aussi dit-on indifféremment le pour et le contre, quand le pour et le contre fournissent en apparence du beau. J'aime bien M. Jouffroy, parce que lui au moins, il voyait là une affaire personnelle. Ce qui le prouve, et ce qui fait son éloge, c'est qu'il était horriblement malheureux.

*Dominus pars haereditatis meae et calicis mei, tu es qui restitues haereditatem meam mihi* (1). Mon Dieu! que je suis content d'avoir dit cette parole! Que je trouve du goût à la répéter! J'étais en grand émoi de délibération. Oh! que j'ai bien fait, grâce à vous, de jeter tout ce fatras, pour aller dire simplement : *Dominus pars...* La vérité est mon partage; je l'embrasse, je la prends pour ma compagne, je me dépouille de tout pour elle, je renonce à tout le superflu pour la suivre et m'attacher à elle. Oh! le christianisme ne serait pas vrai, que cette cérémonie serait délicateuse, et je ne me repentirais pas de l'avoir faite. Ce devrait être l'initiation à la recherche de la vérité, la séparation des hommes, le renoncement au superflu. Mais si, mon Dieu, le christianisme est vrai, vous me l'avez fait sentir au cœur, j'y adhère de toute mon âme, je l'embrasse de toute ma force : et si (ce qui est aussi éloigné que possible de ma pensée, et ce que je dirais impossible, si l'homme n'était pas un mystère inexplicable), l'avenir me montrait ailleurs la vérité, eh bien! c'est à la vérité que je suis consacré, je suivrais la vérité où je la verrais, je serais encore vrai tonsuré. Vérité, vérité, n'es-tu pas le Dieu que je cherche? *Dominus pars...* Mon Dieu, je ne sacrifie rien de matériel, car je n'ai rien; mais j'ai mon moi, j'ai mon esprit, mon indépendance, ma hardiesse, voilà ce que je lie, ce que je vous offre. *Propositum adolescentiae meae*. Guyomard, Liart, quand causerons-nous ensemble de nos *propositions*? Vérité, vérité, je me suis attaché à toi dès

(1) *Psaumes*, XV, 5 (N. d'E. R.).

mon enfance. Puissé-je souffrir pour toi, pour te prouver combien je t'aime! *Dominus pars!* Mon Dieu! quelle douceur vous avez cachée en ces paroles, comme elles pénètrent! *Quam bonus Israel Deus his qui recto sunt corde* (1).

On me proposerait la plus délicieuse position, la plus conforme à mes souhaits, que je dirais encore *Dominus pars...* Jésus, celui qui a fait l'Évangile, voilà mon partage. *Haereditas mea praeclara est mihi.* Mon cher ami Guyomard, j'ai fait ce que tu désirais tant faire, ce que tu étais plus digne que moi de faire. Souviens-toi de notre jeune temps, c'est toi qui me fis aimer la vertu, oh ! oui, tu vis encore, jamais je ne me résoudrai à croire le contraire. Je t'ai senti encore me parler. Pauvre ami, comme je t'ai été infidèle, comme il y a eu des orages dans mon esprit depuis nos entretiens d'autrefois ! Très sainte Vierge, qui avez été notre mère commune, et sous les auspices de qui s'est formée notre amitié, gardez-moi, car je suis perdu, si je suis abandonné à moi-même. Mon Dieu! ne permettez pas que rien ne me dépouille jamais des sentiments élevés et de l'amour du vrai qu'il vous a plu de mettre dans mon cœur ! C'est le christianisme qui m'a fait ce que je suis, n'aurait-il été pour moi qu'un pédagogue d'enfant ? Je me donne, je me consacre à lui. *Hodie... privilegia clericalia sortiti estis. Privilegia clericalia*, c'est-à-dire se faire moquer, huer et pis peut-être; tant mieux, cela prouve que cela est la vérité; c'est là sa vraie condition parmi les hommes *Dominus pars haereditatis meae et calicis mei; tu es qui restitues haereditatem meam mihi.* Vraiment, je remercie le bon Dieu des douceurs qu'il m'a données à cette réception de la tonsure; elles ont été solides, senties, peu mélangées, et cependant je l'avais bien peu mérité, car vraiment, j'avais fait une singulière retraite. Il est vrai que je cherchais le vrai de tout mon cœur. Je ne croyais pas que mon cœur roide fût si flexible aux sentiments doux de la piété. *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus* (2).

(1) *Psaumes*, LXXII, 1. (N. d'E. R.).

(2) *II Cor.*, 9, 15 (N. d'E. R.).

## L'IDÉAL (1)

(Imitation du rythme oriental) (2).

OM (3).

Qui me donnera un style d'airain,  
Une pointe d'acier ou de fer,

Pour graver ma pensée sur le marbre  
Ou pour la sculpter dans le roc ?

Je la tiens, mon âme la possède,  
Comme un fort possède un trésor.

Ma main la serre et la palpe sans cesse,  
Ma bouche en exprime le doux suc.

Longtemps, je dis : Qu'est-ce que l'homme ?  
Dites-moi donc le chiffre de son nom ?

Je travaillais à le résoudre  
Comme un nœud dont les bouts sont cachés,

Autour duquel la main s'inquiète,  
Fait et défait ce qu'elle a fait.

J'étais comme l'esclave timide,  
Qui ne sait pas encore son prix,

(1) Je dois dire pour excuser ces pièces et le caprice qui me les fait publier qu'elles sont de ma première jeunesse et des premiers temps où je respirai l'air libre. J'étais plein alors de la poésie hébraïque. Je les mets ici pour suppléer à ce que je n'ai pu dire en langage abstrait. (N. d'E. R.)

(2) Poème écrit vers 1845, publié dans le *Figaro* (supplément), le 28 décembre 1912 (Posthume). (N. de l'éd.).

(3) Il s'agit ici de la syllabe mystique des bouddhistes qui précède toute prière ou formule de culte. (N. de l'éd.).

Et attend, l'œil fixé à terre,  
Qu'un passant pèse son être.

Je disais à l'arbre : Que m'es-tu ?  
Au bœuf : Peut-être es-tu mon frère ?

Ah ! dis-moi donc, si tu sais,  
Qui nous tira de la poussière ?

O terre, es-tu notre mère ?  
Notre substance est-elle de toi ?

Nos os sont-ils de tes rochers ?  
Notre chair de ton sol argileux ?

Nos larmes sont-elles ta rosée ?  
Et nos yeux l'azur de tes flots ?

Nos pensées, le gouffre qui tourne en cercle,  
Notre âme, le souffle de tes vents ?

L'aigle s'élève, le vautour plonge,  
L'insecte rampe sous le gazon.

L'oiseau fait son nid dans le cèdre,  
Le polype bâtit au fond des mers,

Le corail est sa demeure,  
Il déchire le flanc des vaisseaux.

Sirius dort sur sa couche d'azur,  
Connaît-il aussi le doute qui me ronge ?

C'est pourquoi mon cœur s'enflamme,  
Et bondit hors de son lien.

Ma pensée bouillonne en mon sein,  
Une chaudière dans mes entrailles,  
Et ses flots brûlants débordent sur mes lèvres.

O mon âme, saisis ta force :  
De toi-même viendra ton salut.

L'homme est ce qu'il se fait,  
Le rang dont il s'empare est le sien.



Nemrod posséda la terre,  
Quand son glaive eut dit : C'est à moi.

Allons donc ! aiguise ton audace,  
Apprête-toi à te saisir les flancs,

Pour t'exalter vers les hauts lieux,  
Comme le prêtre exalte l'enfant,

Pour marcher à la conquête de ta gloire,  
Et fonder ton empire.

Que ton courage soit ton aide,  
Nul autre ne te prêtera son bras.

Pose-toi dans des hautes sphères,  
Sois le compagnon de route des étoiles.

Élève-toi, et tu seras haut,  
Plane dans le bleu, et tu seras sublime.

Vois là-bas le conseil de Dieu,  
Et les fils de Dieu rangés en cercle.

Ils forment une double couronne,  
Comme les perles pressées d'un collier.

Dis-moi quelle est leur figure ?  
Leurs traits sont-ils ceux de l'homme ?

Leur cerveau est-il aussi comme du lait caillé,  
Un cœur humain bat-il dans leur poitrine ?

Leur barbe est comme la neige du Salmon,  
La sagesse et la grâce en découlent.

Un grand silence se fait entendre,  
J'écoute, et j'entends une voix :

L'homme est Dieu quand il sait l'être,  
Poussière, quand il va s'y cacher.

Saisir Dieu, voilà la vie,  
Ceux qui ont l'intelligence comprennent.

Où est Dieu ? Je ne le vois pas.  
Mon œil le cherche en vain, comment le toucherai-je ?

A-t-il un corps et des mains,  
Une âme qui sente et qui pense ?

Ah ! s'il était mon semblable,  
Je l'aimerais comme mon frère aîné.

Je vois le sénat, mais non le prince.  
Le sénat serait-il donc le prince ?

Il y a une profondeur qui est profonde,  
Une hauteur qui est sublime,

Une largeur qui embrasse tout,  
Une richesse qui possède tout,

Un mot qui englobe toute chose,  
Une syllabe qui égale l'univers.

Enfonce-toi dans les profondeurs,  
Élève-toi sur les hauteurs,

Embrasse la divine amplitude,  
Nourris-toi de la chaste beauté.

C'est Dieu, mon fils, c'est Dieu lui-même,  
Ah ! faut-il qu'il soit concret comme du pain ?

Ne sens-tu pas un baume céleste,  
Un parfum comme celui d'Érythrée,

Qui vogue sur la surface des mers  
Et va au-devant des vaisseaux ?

Tu aimes, tout le ciel est en toi ;  
Joie chaste comme neige timide !

Elle est blanche et pure comme une colombe,  
Jamais homme ni génie ne conçut le mal en sa présence.

Béatrix a l'œil doux et modeste (1),  
On ne pense pas au corps en sa présence (2)

Joie céleste, le ciel en sourit ;  
Les étoiles nous font des signes d'amour.

Innombrables rides des eaux,  
Vents qui soufflent sur l'onde humide,

Rochers qui hérissent leur tête,  
Ailes d'oiseau à l'horizon,

C'est la mer en son langage sévère,  
Un des tons du céleste accord.

Souvent elle a parlé à mon âme,  
Et sa grosse voix a retenti dans mon sein.

Un voile noir... c'est la douleur.  
Mais la douleur est-elle sans charmes ?

Elle est sœur de l'allégresse,  
Elles se donnent la main et s'embellissent.

Souffrir, c'est aussi toucher Dieu.  
Heureux donc celui qui souffre !

Homme, comprends-tu ton être,  
La substance est-elle déployée devant toi,

As-tu vu dans ses replis,  
As-tu sondé ses profondeurs ?

Sentir et penser, c'est tout l'homme,  
Ce qu'il sent et pense est son Dieu (3).

(1) On en approche comme d'un temple, timide et l'œil baissé.  
(N. d'E. R.).

(2) Voyez la même pensée dans les mêmes mots ridiculisée dans les *Femmes savantes*, et les *Précieuses ridicules* de Molière. J'ai noté dans mes [Cahiers] mes réflexions à ce sujet. C'est un égrillard, et il l'érige en morale systématique. Gens qui se font une morale de bon ton, d'un ton léger et moqueur, immoral. (N. d'E. R.)

(3) Cf. aussi plusieurs passages de la *Chute d'un ange*, fragments du livre primitif. Cf. Lamartine, *Harmonies*, livre III, III. Je ne l'avais pas lu, avant d'écrire ceci. (N. d'E. R.)

## ÉVOLUTIONS DÉIFIQUES DE PAN (1)

C'est l'humanité qui parle.

Je me suis lavé à la gouttière d'or de la Caaba,  
J'ai bu de l'eau du puits de Zemzem.

J'ai porté le pagne du brahmane,  
Je me suis ceint du cordon d'herbe moundja,

J'ai pratiqué une austérité de dix mille ans,  
Je me suis mortifié des ongles aux cheveux

J'ai murmuré l'Om éternel  
Autour du sacré sommet du Merou.

J'ai tourné la roue à prières  
J'ai appelé mille ans le Nirvâna.

J'ai dansé avec les nymphes  
J'ai mené le char triomphal de l'initié.

J'ai tremblé dans les forêts de chênes,  
J'ai porté la robe blanche et la serpe d'or.

J'ai bu l'hydromel des Walkyries,  
Les hurlements de Fenris (2) ont troublé mon sommeil.

Je me suis reposé sur les chérubins,  
J'ai chanté avec Asaph et Idithun.

Je me suis lamenté avec Israël,  
J'ai appelé celui qui doit venir.

(1) Écrit vers 1845. (N. de l'éd.)

(2) Loup fabuleux qui, dans l'Edda, dévore Odin. (N. de l'éd.)

J'ai vu Dieu dans un morceau de pain.  
Ce Dieu-là se mange et se boit.

J'ai mangé sa chair et son sang.  
J'ai ri pendant cinquante ans du déjeuner d'Ezéchiel (1).

L'oiseau fuit vers les régions du soleil,  
En agitant lentement ses longues ailes.

O chaleur ! ô foyer sublime !  
O centre immaculé du beau !

Que ne puis-je voler dans tes rayons,  
M'humecter de ta tiède rosée.

Amour, amour, ô force des choses !  
Je suis comme l'onagre du désert,

Qui regarde au loin des collines de sable,  
Secoue sa fauve crinière

Et frappe de son pied le sol qui vole en poussière.  
J'ai crié : Qui m'enchaîne ?

Nul ne peut m'imposer des fers !  
J'ai brisé toutes mes entraves,

Je n'ai d'autre maître que moi !  
Je suis l'homme libre et sans loi,

Qui veut me saisir, je le tue !  
Ô vie ! ô mystère ineffable !

Je lutte contre l'impossible,  
Je maudis la langue des mortels.

(1) Cf. *Ezéchiel*, ch. IV. V, 9, 15. (N. de l'éd.)



## ERNEST ET BÉATRIX (1)

### PRÉFACE

Au mois de novembre 1848, ce devint pour moi un besoin plus impérieux que jamais d'exprimer dans une œuvre adéquate à tout mon être l'ensemble complet de ma vie. Jusque-là je n'avais montré de moi-même que le côté philosophique et scientifique. Et pourtant le fond, l'intime de ma vie n'est pas là tout entier. Je sens en moi une plénitude de vie, qui va parfois jusqu'à l'ivresse, et que je ne puis verser suffisamment dans le cadre étroit de la science.

Le besoin de réaliser que je couvais depuis si longtemps devint à cette époque si pressant qu'il m'entraîna fatalement, et me fit interrompre les arides travaux dont je m'occupais, au risque de causer un grave préjudice à la suite de ma vie scientifique. D'ailleurs la jeunesse, dit-on, passe vite. Je suis dans la fleur de la mienne, et pourtant mon âge avance. Jamais, je crois, je ne sentirai plus vivement. Si j'attendais, retrouverais-je mon cœur, ce cœur d'aujourd'hui si plein de vague amour ? Le malheur de ma position a imposé à ma vie de dures privations. Je n'ai connu ni les douces liaisons ni l'amour d'un objet réel. Ma mère et ma sœur sont les seules femmes que j'aie connues et pu aimer.

Dieu sait pourtant tout ce qui remue au fond de mon cœur ! Mon état à cet égard est étrange. J'aime en général. Je me suis fait une Béatrix, je la vois, je l'adore. Mais cette Béatrix n'a point de personnage réel qui lui corresponde. Toute femme que je vois me ravit au ciel ; mais elle passe, et la trace est bientôt effacée. Ma timide pudeur, ma position

extérieure ne me permettent pas davantage. Hélas! mon âge d'or passera peut-être sans que j'aie pu faire autre chose que rêver le bonheur!

J'ai voulu peindre dans Ernest cette vie exubérante, intérieure, condensée, multiple, se déversant sur tout. Ernest est pour moi l'idéal de la vie humaine, c'est le parfait, l'homme que je voudrais être, si je pouvais choisir, non pas cette perfection qui n'est que pâleur et médiocrité, mais la plus parfaite réunion de ce qui constitue l'homme, la plus parfaite harmonie de tous les éléments de l'humanité. Mon but en ce livre n'est pas de peindre et d'analyser, mon but est dogmatique. Je veux donner aux âmes amoureuses du beau et du parfait mon idéal, tel que je l'entends; je veux présenter, en contraste avec la hideuse sensualité de notre jeunesse et le réalisme de nos hommes positifs, un type tout céleste qui traverse la vie, l'œil fixé au ciel. Au point de vue où nous sommes, nous n'avons d'injures à dire à personne. Souvent même, je suis amené à envisager l'immoralité comme une face des choses, et à trouver de la beauté dans les tableaux qu'on en trace. Quoi qu'il en soit, il est des âmes qui sont dans l'heureuse nécessité d'être vertueuses. Celles-là aimeront peut-être mon Ernest.

Certes, je ne me suis pas mis en frais de complications, d'intrigues. Qu'on ne cherche pas de charpentations, de ressorts profonds. Je n'ai pas voulu en mettre. Si j'ai fait parler le cœur, si j'ai élevé l'âme, j'ai atteint mon but.

*Ernest, jeune séminariste, terminant, vers 1789, ses études à Paris, est tourmenté par des doutes philosophiques; il ressent une passion naissante pour une jeune fille, Béatrix, qui habite Tréguier, ainsi que la mère du jeune homme (1).*

(1) Les passages en italique ne sont pas de Renan. Ils ont été écrits par les éditeurs de l'édition de 1908. (N. de l'éd.)

## LA MÈRE A ERNEST

*Ernest vient de quitter sa mère. Les vacances sont finies. Il est de retour au séminaire.*

« Quelle tristesse, cher fils, après les douces joies des vacances ! Quel vide autour de moi quand je vois désertes cette chambre, cette table où tu travaillais ! J'embrasse tes livres, tes papiers, je m'approche de la fenêtre, où tu t'appuyais pour regarder la mer. Tu étais triste quelquefois. Pourquoi donc, cher fils ? Cette pensée me revient sans cesse. Que manquait-il à ton bonheur ? Tes goûts simples et purs, satisfaits de la vie douce ; combien de fois ne m'as-tu pas dit qu'une vie de méditation et d'étude, entourée de douces affections, te suffirait ! Je parcours les lieux où nous nous sommes promenés ensemble ; je revois jour pour jour les lieux où nous allions nous asseoir pour lire et causer. Quelle douce tristesse entoure ces lieux ! Je crois encore te voir à mes côtés au bord de la rivière, quand la mer montait. Tous nos amis, du reste, ne m'oublient pas. Ils viennent me voir pour me distraire. Pendant que vous aviez Ernest, me disent-ils, nous ne nous sommes pas approchés. Nous savions que vous aviez assez.

» Béatrix est un peu indisposée.

» Ta mère bien-aimée. »

## ERNEST A SA MÈRE

Paris, 20 septembre 1789.

« Excellente mère,

» Oui, ces premiers jours de la séparation sont bien durs. Que ma vie me paraît dure, aride, sèche, sans vous ! Le silence, l'étude me sont à charge. Mon cœur ne sait où se déverser. Oh ! que je songe avec bonheur à nos joies des vacances ! Que je me reproche de n'avoir pas assez multiplié nos promenades et de ne pas avoir suffisamment savouré le bonheur de ces trop courts moments ! Hélas ! ce n'est

qu'après que nos joies sont passées que nous en sentons le prix. Mon cœur se fend de tristesse quand je songe à nos promenades solitaires, à ces mots du cœur que nous échangeons en lisant ou en marchant à travers les rochers et les galets, à la petite chaumière et aux petits enfants que nous allions visiter près de l'étang. Tous ces bons amis qui m'aiment me reviennent aussi bien souvent au souvenir. Béatrix est-elle triste ? Ce que vous me dites de son indisposition m'inquiète. Excellente mère, croyez-vous bien à ma vive affection ? Comment vous l'exprimerai-je ? Je me reproche de ne pas vous l'avoir répété sans cesse. »

ERNEST A PAUL

*Ernest écrit à un ami, nommé Paul, et lui expose son état d'esprit philosophique.*

Paris, 22 septembre 1789.

« Excellent ami,

» A toi enfin je puis dévoiler tout le trouble de mon âme. Quelle position est la mienne, grand Dieu ! Dans quelle voie sans issue la force invisible qui préside à nos destinées m'a engagé !

» Mon malheur, cher ami, est d'être doué d'une trop riche nature. Celui qui n'est que sensible, est heureux en satisfaisant sa sensibilité. Il s'endort dans ses rêves, aucune force ennemie ne vient rompre ce charme. Celui qui est doué d'une nature exacte et ferme trouve sa joie à faire manœuvrer son instrument exact et sûr. Que l'érudit est heureux ! Que parfois j'envie son sort, et qu'il me semble qu'une telle vie ferait mon bonheur !

» Mais bientôt mille autres faces de la vie se révèlent à moi. La vue d'une jeune fille, d'un enfant remplit mon âme d'une ivresse, j'aime, j'envie le sort de celui qui ne sait qu'aimer. Je suis tenté de renoncer à la science pour livrer ma vie tout entière à ces douces impressions. Puis la vertu m'apparaît sévère et pure, elle m'exalte, elle m'enflamme,

mon idéal, c'est le sage antique, c'est l'homme de bien. Puis, quand je me vois dans l'impossibilité de réaliser l'idéal multiple que je conçois, quand je vois notre vie si courte, si bornée, si fatalement partielle, quand je songe que des côtés entiers de moi-même resteront à jamais ensevelis dans l'ombre, cruel retour ! je voudrais avoir dix vies à mener de front, et avoir simultanément et dans une unité supérieure la conscience de chacune d'elles. O ami, qu'on souffre de trop bien concevoir le parfait !

» Encore si toutes ces peines intérieures ne se traduisaient pas en fatales nécessités extérieures ! Si ces combats pacifiques de l'intelligence ne se passaient qu'en nous-mêmes ! Mais hélas ! le jour n'est pas loin où mes luttes intérieures devront aboutir à un fatal éclat. Si je n'étais que sensible et aimant, je me reposerais doucement dans le christianisme, où tant d'affections et de doux souvenirs m'attachent. Mon enfance, ma mère, l'excellent abbé Rainier (1), une autre que je ne te nomme pas, sont autant de liens. Plût à Dieu que je n'eusse jamais touché ce cruel et décevant rationalisme ! Mais dépend-il de nous d'étouffer nos facultés et nos besoins ? Je vois autour de moi des âmes bonnes et pures, sans grande activité intellectuelle, sans critique. La vie est pour elles un doux sentier où elles se laissent mener par l'habitude. Maudit soit le jour où je commençai à secouer, à sonder ! Il est des voiles qui, une fois touchés, ne peuvent plus reprendre leurs premiers plis.

» Chaque jour me dévoile de plus en plus mon incrédulité. Je me retiens sur la pente. Je m'accroche aux plus frêles appuis. Je suis presque de mauvaise foi avec moi-même pour me retenir, et me faire croire à moi-même que je crois quand je doute (hélas ! plût à Dieu que je ne fisse que douter !) et que je doute quand je vois la raison contraire à ma croyance se dresser devant moi. Oui, si je suis forcé d'abandonner le christianisme, ce sera malgré moi. J'aurai lutté. Que ceux-là me condamnent qui ne savent pas, qui n'ont jamais entendu la voix d'une raison exigeante. On dira,

(1) Personnage du roman, qui essaie plus tard de ramener Ernest à la foi. Voir p. 1510. (N. de l'éd.)



je le sais, que ce sont de vils motifs qui m'ont fait abandonner. N'est-ce pas un thème reçu parmi nos apologistes ? L'erreur (ce qu'ils appellent l'erreur) de bonne foi, est pour eux une contradiction. Pauvres esprits, durs et scolastiques, quelle rage, quelle sainte colère ils excitent dans mon cœur !

» Je m'arrête, excellent ami. »

## LA MÈRE A ERNEST

« Cher fils,

» Que n'ai-je la clef de ton cœur ! Il y a là, j'en suis sûre, un secret que tu me caches. Oh ! les mères ont un tact pour deviner. Dis-moi tout, tes lettres sont tristes.

» Je vois souvent Béatrix à l'église ; elle me demande de tes nouvelles et se recommande à tes prières. Ta piété douce et pure, pauvre petit, t'a fait aimer de tout le monde. »

## ERNEST A PAUL

« J'ai parfois des retours. Voici un an que j'ai reçu les ordres mineurs. Ces fêtes, tout cela me touche. Je suis presque tenté de revenir à la piété. Ce mot est étroit, petit, mesquin, mais il a sa douceur. [Je suis] quelquefois tenté de renoncer à mon rationalisme pour m'y jeter. Il n'est pas du tout impossible d'étouffer ainsi une partie de soi-même.

» J'ai ici un ami qui m'en fournit un frappant exemple. C'est l'âme qui fut le plus en harmonie avec la mienne. N... est une âme douce et pure, un esprit distingué et élevé, pénétrant même, mais dominé par son cœur. Il n'est pas tourmenté par une curiosité aussi vive que la mienne. Le fond de sa nature, c'est la bonne foi. Sa belle âme d'ailleurs méprise la vie réelle, sa vocation est venue de l'ennui des misérables soucis du périssable. Il a aimé et doucement aimé, sa bien-aimée (ce sont des confidences que je tiens de lui-même) l'aimait aussi. Mais de sottes considérations de famille sur la dot, je ne sais lesquelles, ont fait tout rompre. Deux âmes plus énergiques eussent marché. Ces

deux-ci, timides et douces, se résignèrent. La jeune fille languit. N..., mon excellent ami, est venu au séminaire. Il a un besoin absolu de croire au christianisme. Il serait le plus malheureux des hommes s'il n'était pas la vérité absolue. Il fait comme moi tout ce qu'il peut pour le trouver vrai. Il y réussit mieux que moi. Il s'affaisse dans la piété de la meilleure foi du monde, il se ment à lui-même. De quel côté tombera l'arbre ? Je ne sais. Je le fortifie et lui inspire une force virile. Mais sa belle et harmonieuse douceur ne peut s'élever à mes hardis élans. Il n'a pas ce coup de jarret du chamois qui me rend insaisissable à la scolastique et aux arguties. »

## ERNEST A PAUL

« N... a pris une grande résolution : c'est de ne plus raisonner. Il y parviendra, il s'en est fait une affaire de conscience. On lui a dit que cela le mènerait à mal, il le croit, et comme il pose en premier principe que perdre sa foi serait pour lui le dernier malheur, il [l'évite]. Étrange contradiction ! Comment vivre sur cette fin de non-recevoir : je ne veux pas examiner, car j'arriverais à trouver faux. Mais l'esprit humain est si étrange ! je vois le jour où mon pauvre ami sera si [pris], où ses yeux [seront] si appesantis que l'évidence ne suffira pas à secouer [cette] pesanteur. »

*Notes d'Ernest pour servir à l'explication de son caractère.*

La vie est trop courte. Il faudrait une vie pour aimer, une vie pour savoir, une vie pour bien agir, hélas ! et si l'on veut savoir, il faut presque renoncer à aimer ; si l'on veut aimer, il faut presque renoncer à savoir. Cela est cruel. Mon défaut, c'est trop d'activité, ou d'activité trop concentrée. Je me dévore intérieurement. J'ai tant à vivre, je veux tant vivre, que je n'ai pas le temps de vivre pour le dehors. Je ne veux rien laisser échapper, je veux tout cueillir. Tantôt je veux me lancer dans la vie politique, tantôt m'absorber dans la science, tantôt ne vivre que pour

l'amour, tantôt au fond des campagnes dans une chaumière, inconnu, tantôt en spectacle au monde.

O vague indéfini de mon cœur, thème éternel de toute poésie, ô mystère des choses, amour, Dieu caché, force universelle qui te retrouves toi-même ! Et quand on pense que tout cela n'est qu'un phénomène isolé dans l'immense sein de l'infini, phénomène d'un jour, alors [j'éprouve une] sainte tristesse qui est joie, tous les mots ne portent plus, tout est vrai, tout est chimère, tout s'efface.

Et pourtant, ma vie est une. Si j'aimais moins, j'adorerais moins la science. Si je n'étais pas possédé de l'amour de savoir, je n'aimerais pas [autant]. Enfin un mot résume ma vie : Dieu, l'idéal.

Dure condition du temps présent ! Cruelle alternative ! Il faut, si l'on veut servir l'avenir, travailler à détruire la société présente. Car elle est injuste, la forme seule la maintient. Posé l'inégalité des conditions, éliminé la religion, il n'y a qu'une conséquence à tirer : détruire. Or, il est dur de détruire, il faut s'attirer la haine de tous ceux qui s'appellent honnêtes gens, il faut prendre un rôle odieux, il faut s'associer à des brigands, il faut se réunir au camp des méchants, et les bons vous maudissent. O barbares ! ô inintelligence ! D'autre part, être conservateur, ah Dieu ! quel crime ! Quelle belle âme peut vouloir conserver ! La belle âme n'hésite pas, elle est pour l'avenir.

J'ai parfois des moments de dilatation inexprimable, de libre élan, de fureur de liberté. Je suis comme l'onagre qui regarde l'univers, et dit : Pas un lien ! J'ai tout brisé. O plaisir ! ô délectation !

O céleste harmonie de l'homme ! Mille voix divines, science, amour, philosophie, poésie, beau, bon, vrai, idéal, saint, amour, ô toutes choses belles, heureux qui aspire par tous ses pores la beauté répandue dans l'air que nous respirons ! O Dieu ! je te touche ! Ce mot seul est adéquat à ce que je sens.

Je préfère mon cœur à ma science et à mon esprit.

ERNEST A PAUL

« Veux-tu que je te dise, cher ami, pourquoi Béatrix m'est si chère ? C'est qu'elle n'est pas embarrassée avec moi. Je suis gauche, timide, maladroit ; à la vue d'un doux visage, j'éprouve un sentiment tendre, mais tellement timide, que je serais désolé qu'elle le vît. Je suis dans des transes, des embarras. Je me cache, et pourtant je voudrais qu'elle vît au travers. Eh bien ! c'est ce que fait Béatrix. Elle me devine, elle me devance presque. Et je [la] suis, cher ami. Je devance pour l'affection, mais il faut que je sois devancé pour l'expression extérieure. »

J'en suis arrivé à considérer tout comme phénomène curieux, vie, sentiment, peine. En cela, il y a poésie infatigable, surtout quand je suis malade ou que je souffre.

Moments de vif sentiment de ma force, où je m'écrie : Donne-moi la vie seulement, je me charge du reste.

C'est vous qui êtes les sceptiques, et nous qui sommes les croyants. Nous croyons à l'esprit humain et à ses divines destinées, nous croyons à l'humanité et à son impérissable avenir. Vous m'appellez sceptique. Non, le progrès de l'humanité, la dignité de l'homme, cela, j'y crois. Je donnerais ma vie pour [cela]. Comment dites-vous après cela que je suis sceptique ?

Je crois à l'œuvre des temps modernes (c'est peut-être même là ma meilleure profession de foi, la plus exacte, celle à laquelle je me réfère le plus souvent).

C'est à peine si je me souviens comment on est chrétien.

Comment je veux mourir.

Pas de faiblesse. Pas de cièrges. Pas de prêtres. Pas de cérémonie. Je protesterai contre la mort. Mon dernier mot : je proteste contre la mort.

Pourvu que quelques amis consentent à me dire : Notre Dieu est le tien.

L'homme vraiment moral est celui qui, par une longue culture de son sens moral, est arrivé à avoir une plus fine aperception du type moral et à saisir le point où [le] beau devient laid. Non celui qui a quelques préceptes presque tous négatifs. N'est pas hautement moral qui veut.

Je meurs dans la religion de l'avenir.

Pas de ligne trop décidée entre le bien et le mal. Pour moi, j'aime mieux l'esthétique que la morale. Car la morale seule ne fait qu'un honnête homme sans poésie. L'esthétique fait l'artiste. En amour, par exemple, la morale est plate, l'esthétique est loi. Tout ce qui est beau est permis. Il faut conserver les lignes, mais ne pas les faire pénétrer trop profondément.

Savourer le sentiment préliminaire plutôt que le goûter dans sa réalité.

On ne touche pas ce qu'on adore.

Tout ce qui est beau ravit mon âme, tout ce qui est saint fait battre mon cœur.

Que ne puis-je être grondé par une femme ! repris de mon rationalisme, de mon rire, parfois voltairien. Une pieuse femme là à côté de moi qui soit scandalisée de ma hardiesse, et me tance vertement !

Béatrix [est] demi-croyante, demi-incrédule. Elle en est à cette limite où il y a peu de distance entre croire tout et ne rien croire.

ERNEST A PAUL

« Ces jours-ci, préoccupé exclusivement de sentiment, je ne puis te dire comme mon intelligence crie famine. Je vais demain ou après-demain me replonger à corps perdu dans la science. Quand je me livre à la science, je n'éprouve pas réciproquement le vide du cœur. Car pendant que mon



esprit s'applique, mon cœur a de l'aliment dans la beauté des choses, ou si [la science est] trop aride, il mène sans aucun préjudice sa petite vie à part; il bondit, il soupire, tandis que je combine d'insipides et sèches formules. J'ai souvent songé à la possibilité d'être philosophe, et grand philosophe, tout en exerçant un métier manuel, et le plus grossier, celui qui ne réclame exclusivement que la main. Spinoza, le divin Spinoza, [polissait des] verres de lunettes. De même, je conçois une vie de cœur très active, dans l'érudit, à rouages à part; car le cœur est libre alors, il est tout entier à l'amour. Ce qui tue, c'est le partage. Le philosophe est possible dans un état où l'intelligence n'est pas requise, le labourage, les travaux des champs. Il est impossible dans un métier où il faut dépenser son esprit, le négoce, la banque. Voilà ce qui abrutit. De même pour le cœur. Ce qui le rend incapable d'aimer, c'est de se dépenser en pure perte.

» Je n'accepte aucun nom; un nom est une limite. Quand on est tel ou tel, on n'est pas le reste, on n'est pas critique. Je veux être tout, non pas par la compensation usée de toute chose, mais par la cohabitation de toutes choses. »

ERNEST A PAUL

« La position n'est plus tenable, cher ami. On veut me faire avancer, contracter des liens irrévocables. D'ailleurs ma conscience ne me permet plus de différer. N'est-ce pas déjà hypocrisie? J'emploie tous les palliatifs pour me persuader que je crois encore. Les lettres de l'abbé Rainier et de maman, qui me traitent en pieux enfant, me percent le cœur. Je ne puis mentir davantage. Je vais rompre. »

*Ernest écrit à l'abbé Rainier pour lui avouer son incrédulité.*

L'abbé Rainier est l'ecclésiastique vénérable et simple, l'homme doux, aimant et poli de l'ancien clergé, mais sans rationalisme aucun. Le bon abbé prendra le mal d'Ernest

pour une simple fantaisie et croira le guérir avec de petits procédés de famille et de précepteur.

Le même jour, Ernest écrit à sa mère, en termes vagues et couverts.

## BÉATRIX A ERNEST

« Monsieur Ernest,

» Souvenez-vous de ces doux moments ! Quoi ! vous ne sentiez donc pas ? Vous ne mentiez pas pourtant. Votre âme est pure, je le sens, moi. Ernest, peut-être sais-je mieux que vous-même certaines choses qui se passent au fond de votre cœur. Quand vous étiez à l'église, je priais mieux en pensant à vous. Un regard vers vous... vous n'y pensiez plus peut-être. Je suis ignorante, je ne vois rien au-delà de mon *Credo*. Croyez-vous, Ernest, que je n'ai pas un témoin aussi sûr que le vôtre ? Je vous aimerai toujours. »

## ERNEST A BÉATRIX

« Heureuses tentations qui m'ont valu le bonheur d'être grondé par vous ! Grondez-moi encore, Béatrix. Je crois comme vous. Dites-moi ce qu'il faut croire, Béatrix. Vous savez mieux que moi. Je veux tenir mon symbole de vous. Je ne vous parle pas comme à une femme, Béatrix, vous pouvez comprendre, et si (ô bonheur de ma vie !) nous vivions ensemble, je vous rendrais intelligente. Oh ! si la femme savait, si elle philosophait, quelles merveilles elle atteindrait ! Si on lui fournissait l'instrument critique, elle découvrirait mille délicatesses qui nous échappent. Enfin, Béatrix, ma bien-aimée, vous me dites que vous m'aimerez toujours. Bénies soient ces lettres qui m'ont permis de vous dire ce que mon cœur ressentait depuis tant d'années, et que notre pudeur mutuelle ne m'eût jamais permis de vous dire. »

## DIALOGUE ENTRE ERNEST ET BÉATRIX

Ernest. — Quand ton ombre disparaissait à travers les piliers, oh ! m'écriais-je, quel est donc ce charme ? Quel ange m'a touché ! O Dieu, aspiration de mon cœur, oui, tu es tel que t'a rêvé mon enfance, et plus beau encore, toi qui touches si doucement mon cœur.

Béatrix. — « Je ne veux pas être heureuse, disait-elle, c'est trop vulgaire. »

Entrevue d'Ernest et de Béatrix analogue à la scène de Faust et de Marguerite sur la religion (1). Ernest tentera Béatrix par tous les côtés du rationalisme ; quelques-uns ne prendront pas, d'autres prendront. Elle fléchira, par droiture, de son orthodoxie et en viendra presque à fraterniser et à lui dire qu'ils croient de même, tout en croyant rester orthodoxe. Elle lui exposera ses preuves à son tour. Ce n'est que par la religion qu'on peut faire le bien. « Ernest, vous êtes bon, et on ne peut être bon en dehors de la religion. »

— Dis-moi que tu m'aimes, et je crois comme toi.

— Ernest, je n'aime que Dieu seul, mais pourtant tu m'es cher.

Grande scène pendant la nuit.

Nous avons passé la nuit à parler de choses célestes, et voici ce que nous avons dit :

— Dis-moi donc, ô bien-aimée, apprends-moi Dieu !

— Ernest, quand je te parle, ne le sens-tu pas ?

— O Dieu ! que tes paroles sont douces et que tu me dis des choses charmantes ! Viens avec moi, nous serons heureux ensemble.

— Non, je suis à Dieu.

— Entre le ciel et nous, il n'y a que ta volonté et la largeur de cette table.

— Jamais, jamais, reprit-elle. Elle se leva, son visage devint ferme et presque sévère, sa main s'étendit vers la

(1) Cf. Goethe, *Faust*, 2<sup>e</sup> partie. (N.d'E. R.)

mienne. « Ernest, me dit-elle, il est de belles fleurs dont il faut adorer le parfum, mais qu'il ne faut jamais toucher. »

Ernest. — Dis-moi comment tu entends le monde ? Pourquoi nous nous aimons ? Ange céleste, que tu vaux mieux que moi !

En parlant de ces hautes choses, ma tête était appuyée sur mes mains, et mes mains sur mes bras. Je [me] levai, et mes lèvres touchèrent les siennes. Oh ciel ! quelles seront tes joies, si elles égalent celles que je goûtai en ce moment ineffable ! Le monde supérieur se développa à moi si grand, si sublime, si doux, si écrasant de beauté et de charme, que je faillis en mourir. Ce monde s'identifiait avec Béatrix, je ne distinguais plus l'un de l'autre. Béatrix était l'idéal, Béatrix était Dieu.

Je restai quelques instants dans cette ravissante extase. Des larmes qui tombèrent sur mes joues me réveillèrent. Quoi ! des pleurs, Béatrix ? Quoi ! il y a encore des larmes ? Quoi ! Toute souffrance n'est pas effacée ?...

. . . . .

*Ernest, renié par sa famille, sauf par sa mère, à cause de son incrédulité, rompt définitivement avec le séminaire, et se rend à Paris.*

Béatrix entre au couvent. Lettre de reproches et de supplications d'Ernest. Béatrix y répond, mais son directeur intercepte [sa lettre] et y substitue une lettre dure.

#### ERNEST A BÉATRIX

« O Béatrix, ô ma sainte et pure amie, est-ce bien vous, est-ce votre main qui a tracé ces lignes barbares ? Quoi ! parce que je ne crois pas tel détail !... Eh quoi ! n'adoré-je point Dieu à ma manière ? Notre cœur ne tressaille-t-il pas aux mêmes beautés ? Quand j'étais à côté de vous, le ciel, les étoiles ne nous parlaient-ils pas la même langue ? Ai-je donc perdu tout droit à la pitié ? O fatal effet des religions ! Elles sont des causes de séparation et de luttes. Elles

séparent le fils de la mère, le frère de la sœur. Il disait bien : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre. »

» Assurez-moi, Béatrix, qu'on vous a dicté cette lettre fatale. Que ne puis-je douter que ce soit votre main ! Vous avez pu obéir à ceux qui vous ordonnaient de blasphémer ainsi ! »

*Les événements de la Révolution interviennent. Le décret qui rompt la clôture rend la liberté à Béatrix. Ernest est dans l'île de Bréhat, où il regrette l'éloignement de Béatrix.*

*Béatrix va le voir, mais résiste à son amour.*

Que Béatrix fasse un voyage auprès [d'Ernest] à Bréhat sans se faire annoncer. Surprise céleste quand il la voit. Tant elle est sûre d'elle-même.

Il faut se garder de faire résister Béatrix par scrupule de religion. Cela serait petit. La conversation d'Ernest l'élèvera, et lui fera concevoir ces demi-doutes dont on ne se rend pas compte. Elle sera à un haut point de vue. Tristesse, vue générale de la vie, amour de la souffrance et du sacrifice. « Ernest, dira-t-elle, ne croyez pas que ce soit des scrupules matériels. Je reste dans le christianisme, car c'est ma forme, et d'ailleurs la plus belle que je connaisse. Si je voyais un système fait, plus beau, je serais pour lui. Mais il me faut un système. » — Mais ces deux belles âmes [seront] à l'unisson dans la grande raison, sans particularisme religieux (c'est le défaut de *Volupté*, de Sainte-Beuve, c'est trop particulier). Elles se comprennent et sont au même niveau. Hautes discussions sur la valeur de la vie.

*Ernest, appelé par son ami Nollin, se rend à Paris pour témoigner en sa faveur. Arrêté par le tribunal révolutionnaire, il est condamné à mort.*

#### LETTRE D'ERNEST LA VEILLE DE SA MORT

« Il ne reste de chacun que ce qu'il a fait. Si ce que j'ai fait est éternel, j'ai agi dans le tout, j'ai donné mon impulsion, j'ai contribué à faire Dieu.



» Nos individualités se retrouveront-elles un jour quand Dieu sera parfait et l'unité accomplie ? Cela n'est guère probable, puisque l'individualité est un fait. Les autres servent à faire tapisserie. Ce sont les spectateurs du cirque. Vaut-il mieux être spectateur ou gladiateur ? cela dépend des goûts. Souvent, dans cet étrange spectacle, on passe de l'un à l'autre.

» S'il y a un juge là-bas, je l'aborderai la tête haute, comme Job. Je vais savoir ce qui en est.

» O Béatrix ! Béatrix. »

Paris, 2 novembre 1817.

Béatrix est religieuse depuis de longues années. Elle est consumée lentement. Un jour des Morts, le souvenir d'Ernest lui revient. Elle jette sur le papier quelques souvenirs.

Elle parle avec délice des sensations pures qu'elle éprouvait avec Ernest. [Elle raconte] son entrée au couvent. Comment le directeur lui fit de terribles scrupules de ses relations avec Ernest. Auparavant elles lui avaient semblé parfaitement naturelles et innocentes. Cet imprudent fit si bien que le voile fut déchiré. État horrible où elle se trouva, en butte à des tentations vraiment coupables, torturée par ce qu'on lui disait, les monstres qu'on lui créait. Son idéal s'efface, des rêves affreux, ce n'était plus Ernest. Elle en parlait à son directeur, qui rejetait le tout sur ses relations antérieures, et le lui expliquait avec la plus détestable crudité. Béatrix protestait qu'elle était pure, mais le directeur l'effrayait de sa malice et de sa perversité intérieure ; « Vous cachez en vous des monstres. » (Ici toute l'affreuse théorie sacerdotale du péché caché. Il était janséniste, il la tourmentait par les doctrines de la grâce et lui laissait entrevoir qu'[elle était] peut-être prédestinée à la damnation. (Cf. dans l'Essai de Cousin sur Pascal, l'histoire affreuse qu'il raconte de la duchesse de Roannez.) Affreux supplice. Nulle consolation. On l'entourait d'une piété fausse, qui ne disait rien à son cœur. Puis, quand elle disait qu'elle ne sentait rien, on l'accusait de tiédeur, de peu de

piété. Cette situation dura plus d'une année. Elle avait presque perdu sa religion et n'osait se jeter dans la pure morale. Un volume de lettres de saint François de Sales et de Fénelon lui tomba entre les mains, lui fit concevoir l'idée intérieure, et la guérit.

Raconter [la] scène avec Ernest après [sa] sortie du couvent. Comment, après [son] départ, elle eut de cruels remords, envie de courir après lui. « Quand je passais à côté du temple fermé et en ruines, où nous nous étions connus dans la prière... »

Après la mort d'Ernest, profonde douleur, mais plus douce. Depuis ce temps, son système de vie intérieure, au couvent, triste et résignée, haut sentiment. « L'image d'Ernest est mon entretien habituel. » Les règles pour prier pour lui. Elle l'appelle toujours Lui.

« O Ernest, ô ami bien-aimé, que ne puis-je entrevoir tes traits chéris ! Tu es sans doute au sein du Christ, que tu as aimé, pour lequel tu es mort. Viens en songe faire reflourir mon âme macérée par le cloître. Apparais, ô doux visage, et viens verser dans la pauvre âme de ta sœur un avant-goût des joies du ciel. »

## PATRICE (1)

28 novembre 1788.

« Je ne suis qu'une pauvre fille, Monsieur Patrice, et je vous ferais sourire de mes naïvetés, si je voulais raisonner avec vous. Nous autres femmes, nous sommes condamnées à ne savoir que le catéchisme et nos prières. Votre science est pour moi une langue inconnue ; mais vous souffrez, dites-vous, et par là, peut-être, je pourrai vous comprendre.

» Pourquoi donc êtes-vous triste, cher Patrice, et qu'y a-t-il de changé en vous ? Quand je vous ai vu, il y a un mois, vous étiez aussi bon et aussi aimable que vous l'avez toujours été. Si vous étiez devenu méchant, mon cœur me l'aurait dit. Oh ! je l'aurais deviné ; ne croyez pas que vous puissiez me cacher ces choses ! Qu'y a-t-il donc de changé en vous ? Vous parliez de doutes à Madame votre mère. Mais de quoi doutez-vous ? S'il faut aimer Dieu ? S'il faut le prier ? S'il faut être doux et humble de cœur ? Oh ! mon Patrice, vous ne doutez pas de cela. Nous avons prié ensemble ; nous avons goûté ensemble les joies du ciel, et vous doutez de ce que vous avez senti ? Vraiment, j'ai presque envie de remercier Dieu d'être une ignorante, si la science n'apprend que de telles choses.

» Croyez-moi, cher Patrice, j'ai dans mon cœur un témoin aussi sûr que le vôtre. Vous, douter de la religion... C'est impossible. Vous, parmi les réprouvés... vous, qui avez été à mes yeux un ange visible ! Oh ! je croirais plutôt que les étoiles tomberaient du ciel, et que les saints échange-raient d'eux-mêmes le paradis contre l'enfer. Vous m'avez

(1) Paru dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1908 (Posthume).  
Écrit à Rome en 1849-1850. (N. de l'éd.)

quelquefois appelée votre sœur ; laissez-moi vous prier les mains jointes et à genoux d'écarter ces tristes pensées.

» On vous parle souvent de l'orgueil ; on dit que la science engendre l'orgueil, que les grands savants sont orgueilleux. Seriez-vous orgueilleux, Patrice ? Je ne sais pas bien ce que cela veut dire, mais je ne crois pas que vous le soyez. Les orgueilleux n'aiment qu'eux-mêmes, et vous, vous êtes si bon ! Est-ce qu'il vous en coûterait de vous humilier devant Dieu ? Pour moi, c'est ma plus grande douceur, et je suis bien heureuse de n'être qu'une pauvre petite fille par le charme que j'éprouve à me soumettre et à savourer ma petitesse. Faites tous les soirs un acte d'humilité ; si j'étais près de vous, nous nous mettrions à genoux tous les deux pour le faire.

» Mon Dieu ! j'en veux presque à votre science. Je crains que ce ne soit elle qui ait troublé notre paradis. Vous rappelez-vous ce jour où nous nous promenions avec Madame votre mère près de la chapelle des Cinq-Plaies, sur le bord de la rivière de Troguindy ? Vous lisiez un livre de philosophie, qui vous donnait l'air triste et pensif. Vous étiez distrait et ne faisiez pas attention à nos paroles. Maman vous tira le livre des mains, et vous dit qu'elle ne voulait plus vous voir lire ces sortes de choses ; moi, je cherchai à vous égayer, et vous vous mîtes à pleurer. Depuis ce temps, je n'aimais plus vos livres de philosophie, et je crois que je les aurais volontiers jetés au feu ; car ils vous empêcheraient de penser à nous et peut-être aussi de penser à Dieu.

» Adieu, priez pour votre sœur Cécile. »

Au bas et sur le revers de cette lettre, on lisait les lignes suivantes écrites au crayon de la main de Patrice :

« Douce enfant, que tu m'es supérieure, et que je donnerais volontiers la moitié de ma vie pour voir encore une fois le monde avec tes yeux de colombe ! Pour toi, la grande harmonie n'est pas troublée ; religion, devoir, amour, beauté, reposent pour toi dans une mystique et sainte unité. Tu ne connais pas la lutte du saint contre le vrai, du beau contre le bien, du vrai contre lui-même. Dors toujours ainsi

au son de la musique des mondes, et puisses-tu ignorer à jamais les souffrances réservées à celui qui, par la fatalité de sa nature, a cessé d'être enfant !

» Je me suis mis à genoux, et, les bras croisés sur ma poitrine en présence de Dieu et de ta pensée, ô ma sœur, j'ai sondé mon âme, et j'ai cherché sans feinte et sans détour à être vrai avec moi-même. Eh bien ! Cécile, j'ose te répondre avec l'assurance infaillible que la conscience porte avec elle : Non, je ne suis pas orgueilleux. J'aime à m'être trompé pour le reconnaître ; j'aime à avoir péché pour me repentir. Un enfant me fait changer d'avis, une femme me ferait rétracter tout ce qu'elle voudrait. J'aime à pleurer et à me frapper la poitrine ; j'aime à demander pardon à ceux que j'ai pu offenser. Quelquefois, le soir, j'éprouve des moments d'un très doux affaïssement. S'il y avait encore un vestibule au temple pour les pénitents, c'est là que j'irais choisir ma place. Si jamais je vais au ciel, je veux y être dans le quartier des Madeleines.

» L'orgueil, c'est de n'aimer pas ; l'humilité, c'est d'aimer beaucoup. J'ai parfois des suffoquements d'amour vague et des pléthores de sympathie, que doit, je crois, ignorer l'égoïste. J'aime tout le monde en ces moments ; tous ont raison à leur manière, tous sont bons, honnêtes, aimables ; il n'y a pas jusqu'aux petits défauts de chacun auxquels je ne trouve du charme. Je ne sais contredire personne, je suis toujours de l'avis de ceux qui parlent avec moi, et lors même que je ne pense pas comme eux, je finis par dire : Je crois qu'après tout il a raison dans sa pensée.

» Voilà pourquoi je hais les systèmes, les réformateurs trop fiers, les dialecticiens, les raisonneurs, les fortes têtes, les gens tout d'une pièce, et parfois même les savants. J'aime les faibles, les tremblants, les hésitants, les enfants, les femmes, les faibles d'esprit. Je ne cherche pas du tout à être rigoureux et logique dans mon système de vie ; quand je trouve des contradictions, des antinomies, je ne m'en soucie pas, ni ne me fatigue à concilier tout cela, comme font les logiciens, qui sont des orgueilleux, et veulent tracer avec deux ou trois lignes le tableau des choses. Moi, je suis convaincu que notre esprit est partiel et faible, qu'il ne



voit que des fragments incohérents du système des choses. Je prends ce que je trouve, j'embrasse tous les atomes de vérité et de beauté; je me glorifie de mes contradictions; quant à l'ensemble, le Père céleste sait ce qu'il en est.

» Comme je suis critique, je vois fort bien les analogies de tous ces sentiments et leur racine première. Si je voulais, je montrerais comme quoi l'humilité chrétienne, sentiment à peu près inconnu à l'antiquité, n'est qu'une transformation d'un autre instinct, instinct qui, dans l'antiquité, resta toujours dans sa forme la plus sévère et la plus naturelle, mais qui, par le christianisme, se réfracta en mille voluptueuses métamorphoses et devint humilité, dévotion, amour de la bassesse, goût du niais. Je pourrais montrer les perversions de ces instincts divers dans l'histoire et dans les arts. Mais je ne saurais trop comment exprimer cette délicate psychologie, et qu'importe, du reste? Tout est également noble et pur, dans les instincts natifs de l'homme, quand ils sont préservés de leurs déviations.

» Qu'est-ce donc qu'on pourrait appeler en moi de l'orgueil? Ma foi à la science? Ma confiance dans les facultés humaines? L'usage ferme et résolu que j'en fais? Là est en effet le secret de ce prodigieux abus que font les orthodoxes de ce mot. L'orgueil, dans leur langage, c'est de ne pas penser comme eux; c'est de cultiver et d'ennobler sa nature, c'est d'user de la raison que Dieu nous a donnée comme une faculté aussi sainte apparemment que toutes les autres. L'orgueil est l'explication universelle, le dernier mot de toute leur psychologie. Quand la science humble et patiente est amenée à s'écarter de leurs solutions, c'est de l'orgueil; quand la timide critique hésite et refuse de s'associer à leurs outrecuidantes affirmations, c'est de l'orgueil. A ce prix, je suis orgueilleux et je m'en félicite. Que Dieu me damne, s'il le veut, mais jamais il n'obtiendra de moi que je fasse volontairement une faute de critique, que je trouve vrai ce que je ne trouve pas vrai.

» L'homme vraiment humble, c'est le critique. Il ne croit avoir pour la vérité ni privilège, ni monopole; il la cherche péniblement et le front baissé. Il recueille jusqu'au grain de sable qui pourrait en recéler quelque atome; et quand il a

trouvé ce qu'il cherche, il ne croit pas encore l'avoir trouvé, il est en soupçon contre lui-même, il ne cherche pas à imposer aux autres les délicats et imperceptibles aperçus auxquels il est arrivé. L'orgueilleux, c'est l'homme tout d'une pièce, prétendant tenir entre ses mains le mot définitif de ce qui est et la règle inflexible du meilleur. L'orgueilleux est celui qui dit à ses semblables : « Vous êtes tous des insensés, privés de la vérité, errant dans le labyrinthe de vos pensées. Et moi, je possède la vérité, je suis l'infailible; si vous ne croyez pas ce que je vous dis, vous êtes des misérables, allez au feu éternel (1). » L'orgueilleux est celui qui commence sa prière comme le pharisien de l'Évangile : « Mon Dieu, je vous rends grâce de n'être pas comme ces pauvres insensés qui ne savent rien. » L'orgueilleux, c'est le docteur scolastique, qui prétend vous enfermer dans ses *définitions*, et exprimer d'une manière adéquate la vérité des choses; l'orgueilleux, c'est le théologien qui prétend tenir dans son alchimie le secret du parfait magistère, et en finir avec ses adversaires par ce mot : « Vous n'êtes pas théologiens ! » La tour d'orgueil et de dispute, la Babel théologique, c'est l'Église (2). »

10 décembre 1788.

« Grondez-moi encore, chère Cécile. Oui, je suis un enfant qui s'effraie de son ombre; je me laisse tourmenter par de

(1) C'est surtout dans la controverse avec les protestants que se montrent dans tout son jour cet épouvantable orgueil de l'orthodoxe, et cette imperturbable confiance dans sa hautaine dialectique. Il est certain que les protestants dogmatiques, comme l'étaient Claude et Jurieu et en général ceux du XVII<sup>e</sup> siècle, ne se tiraient que très difficilement de ces captieux filets de controvertistes. Ils acceptaient l'arme et les conditions du combat; on ne se plaint pas trop de les voir battus, bien qu'ils eussent raison, non pas pour autant qu'ils l'auraient pu. Mais ce qui est tout à fait agaçant, c'est le triomphe hautain et pédantesque des catholiques à l'égard des protestants plus critiques, qui n'admettent le christianisme que comme la plus pure manifestation de l'idée religieuse et la forme la plus avancée du culte en esprit. Don Quichotte n'offre pas un trait de caractère aussi plaisant que cette ardeur à ferrailer contre des adversaires, qui sont assez fins pour sourire de cette humeur belliqueuse et de ces armes rouillées. (N. d'E. R.)

(2) Plus tard Patrice arriva à envisager la chose par une autre face et à comprendre la grande majesté de l'Église orthodoxe. Voyez plus bas ses réflexions sur l'Église de Latran. (N. d'E. R.)

mauvais rêves, comme s'ils étaient des réalités. Désormais je serai sage, je ferai tout ce que vous voudrez, je croirai tout ce que vous me direz de croire. Donnez-moi un symbole, que je le croie avec passion, que je l'embrasse, que je l'adore. Venant de vous, il ne peut être que bon et beau. Je vous promets, Cécile, que dès que vous aurez parlé je ne douterai plus, je croirai tout ce que vous me direz. »

26 décembre 1788.

« Ah ! monsieur Patrice, comment pouvez-vous parler ainsi ? Moi, une pauvre ignorante, dire à un savant comme vous ce qu'il doit croire ! Vous qui savez tout, comment n'êtes-vous pas encore arrivé à savoir notre symbole ? Mais à quoi vous sert donc votre science, si elle ne sert pas à vous faire croire ? J'ai quelquefois désiré être plus savante, afin de croire plus de choses, et voilà que vous, qui êtes si riche en science, vous venez me demander un peu de foi comme une aumône. Mon Dieu ! qui a donc ainsi troublé toutes vos pensées ? L'Église n'est-elle pas là pour vous apprendre ce qu'il faut croire ? Les saints docteurs, les papes, les conciles, que vous faut-il de plus ? Vous qui savez tout cela, vous venez demander à des enfants comme nous de vous l'apprendre ! Voici de belles et douces fêtes ; priez pour moi, et ne lisez plus vos livres de philosophie. »

5 janvier 1789.

« Vous me renvoyez aux théologiens, savez-vous ce que c'est que les théologiens, Cécile ? Des cerveaux desséchés, des intelligences calcinées, des machines dialectiques, fonctionnant sans âme. Je vous demandais ce qu'il faut croire, et vous me répondez : Adressez-vous au pape ! Tout ce que vous me direz ne peut être que vrai et beau. Expliquez-moi les choses vous-même, et, fussent-elles absurdes, vous les rendrez raisonnables et charmantes. Je croirai les choses comme vous me les direz ; mais comme les dit le pape !... Figurez-vous des bouts de phrases qui finissent tous par ces mots : *qu'il soit anathème !* Pauvres femmes ! que vous

êtes bonnes et simples ! vous recevez des plus grossières mains les plus laides choses, et, par le prisme de beauté qui est en vous, vous en faites de délicieuses vérités. »

\* \* \*

Rome produisit d'abord sur Patrice une impression très vive. Il n'en écrivit à personne, par suite de cette répugnance qu'il éprouvait à communiquer aux autres ses sensations actuelles et personnelles. Il haïssait d'ailleurs, dit-il quelque part, ceux qui, en visitant le Capitole ou le Colisée, seraient mécontents d'eux-mêmes, s'ils n'y pouvaient accoucher de quelque *pensée* remarquable, ou trouver l'occasion d'une lettre emphatique. Les fragments qui suivent marquent seulement les progrès de la pensée de Patrice durant ces premiers jours qui furent décisifs dans l'histoire de sa vie intérieure.

Cette ville est vraiment la ville sainte : il est impossible, si on ne l'a vue, de comprendre la grande fascination que le sentiment religieux exerce sur la conscience humaine. J'ai toujours rêvé La Mecque au temps du pèlerinage comme devant offrir dans toute son originalité l'expansion exclusive du sentiment religieux. Le débordement de l'Arafat, les prédications des ulémas, les sacrifices de la vallée de Mina, les processions, la pierre noire, la gouttière d'or, le puits de Zemzem, cette absence complète d'une pensée de doute ou de limitation à cette grande omnipotence du sentiment religieux, ce repos complet, cette abstraction d'une moitié du genre humain doit offrir un spectacle unique, inappréciable pour le critique. Eh bien ! Rome est, j'imagine, à beaucoup d'égards, un plus curieux sujet d'études pour celui qui expérimente les manifestations religieuses de l'humanité. Rome est par excellence la ville centre d'une religion, la ville dévouée à la manifestation d'une idée religieuse.

Les premiers instants que j'ai vécus sur cette terre, je les ai passés sous l'empire d'une réaction très vive. J'étais Français encore, je critiquais, je m'indignais. Ces croix, partout dominatrices, ces armes papales, ces moines men-



dians et dégradés, ces troupeaux de prêtres, ces clercs à l'habit demi-laïque, aux manières déliées, cette population pâle, souffreteuse, portant sur son visage les traces de la fièvre et de l'immoralité, m'attristaient et m'irritaient ; je regrettais presque d'être venu m'ensevelir dans ce tombeau. Mais à peine eus-je respiré le parfum des ruines sur le mont Palatin, à peine me fus-je égaré au milieu de ces champs déserts où fut la Rome d'autrefois, et où l'on n'entend que le son de la cloche des monastères et les carillons lointains de la ville aux trois cents églises, que la séduction opérait déjà, et que volontairement je laissais tomber ma critique, pour m'abandonner au torrent de poésie et de volupté qui s'exhale de ces lieux. Il y a dans ces ruines, dans ces voies désertes, dans ces églises, dans ces monastères, un charme si puissant, qu'il faut bien des jours pour se reconnaître et se mettre au net avec soi-même dans ce flot de sentiments nouveaux qui vous déborde de toutes parts. Rome m'a vaincu. Cette ville est une enchantresse ; elle épuise, elle endort.

J'aime l'imagination plastique de ce peuple ; j'aime ses poétiques rêves et jusqu'à ses superstitions, j'aime cette religion extérieure et sensuelle, il est vrai, mais pleine du sentiment de la forme et du vif instinct de la beauté réalisée. Notre idéalisme est abstrait, sévère, sans images ; celui de ce peuple est plastique, invinciblement porté à se traduire et à s'exprimer. Mais au fond, ce peuple vit plus que nous dans l'idéal. Entrez dans une église à l'heure où vous entendez la cloche tinter la prière, et où vous voyez entrer les femmes en se couvrant la tête de leur mouchoir. Elles sont là, les lèvres closes, l'œil vague, mais facile à détourner. Ce qu'elles entendent et ce qu'elles disent n'est pour elles qu'un son vague ; elles ne prient pas, car ce mot désigne un acte ; elles sentent, elles aspirent. Telle est la vie de ce pays : le ressort de l'action s'use, on reçoit tant du dehors, qu'on se dégoûte de réagir. On ne pense pas ; car penser, c'est agir par l'intelligence ; on sent.

Voilà pourquoi la vie italienne est si peu tourmentée. Un Romain me questionnait hier sur les affaires de France ; et comme je lui disais quelques mots de nos idées de réforme



rationnelle de la société, ce brave homme joignait les mains et s'écriait : *Che pazzia ! che pazzia !* Quelle folie, n'est-ce pas, quand on a un beau soleil au-dessus de sa tête et une terre qui vous nourrit sans travail, de se fatiguer pour la gloire, pour la patrie, pour l'honneur, pour la raison ! Voilà tout le système de la vie italienne.

Le battement de la vie est ici plus lent d'un degré. Ce pays a besoin de lieux destinés à ne rien faire : ces lieux, ce sont les églises. Les églises ne sont pas ici ce qu'elles sont au point de vue de notre religion étroite et prosaïque, des lieux de prière ; ce sont des lieux où l'on va savourer l'idéal, soit par l'art, soit par le repos, qui pour l'Italien est à beaucoup d'égards un état saint. Elles sont admirablement faites pour cela. On ne se repose pas dans une église gothique : cet horizon infini, ce mystère, ce jeu multiple des lignes et de la lumière trouble, agite, creuse, attriste, sentiment très noble et très élevé, mais qui n'est pas le repos. Au contraire, ces églises basses, finies, cet horizon terminé de toutes parts par un mur et une fresque, cette absence complète de profondeur dans les effets de lumière, ces plafonds à compartiments dorés, cette profusion d'images douces et voluptueuses soulagent de cette tension qui accompagne toujours l'exercice austère de la raison.

Je fonde à ce beau soleil : mon Dieu ! pourquoi s'affliger ainsi l'esprit ? pourquoi se fatiguer à poursuivre l'insaisissable ? Ne vaut-il pas mieux s'asseoir au soleil ?

L'Italie est le pays du monde le moins fait pour le rationalisme. Le rationalisme, c'est peine et fatigue ; c'est courage et persévérance. Qu'il est bien plus commode de recevoir un système tout fait sans le comprendre, et de se laisser aller doucement et sans souci selon le cours du culte établi, surtout quand ce culte est tout en dehors de l'âme, tout sensuel ! Demander à l'Italien de renoncer aux molles et humbles pratiques, de s'imposer des années d'études, de critiquer sans relâche, de poursuivre les nuances dans leurs derniers replis, c'est lui trop demander. On ne peut entreprendre ce rude labeur que dans un climat sévère, qui invite à la concentration, et excite l'activité intérieure. Mais ici, ah ! qu'il est plus commode de s'agenouiller devant

la Madone et de passer des heures à ne rien faire, à entendre de la musique dans une église ou à entendre prêcher un capucin que d'apprendre le grec, l'hébreu, le syriaque, de se faire acariâtre et impitoyable dans son cabinet !

Cette paresse, je le sais, m'impatientera un jour ; cette religion de nonchalance et de sensualité m'irritera. Mais maintenant elle me plaît : Dieu leur a donné un beau ciel, que leur faut-il de plus ? Et puis, *qui peut en pensant ajouter une coudée à sa taille ?*

Pour comprendre le profond sentiment de bien-être qui fait le fond de la vie italienne, il faut aller s'asseoir le dimanche sur les ruines du mont Palatin, du côté du Forum. De là, on domine tout ce vaste champ qui s'étend du Capitole au Colisée, semé de ruines. Les églises s'y serrent et s'y adossent comme ailleurs les maisons : l'Ara Coeli (le temple de Jupiter Capitolin), San Giuseppe de Falegnami, San Pietro in Carcere (l'ancienne prison Mamertine), Santa Martina (l'ancien *Secretarium Senatus*), Saint-Adrien (l'ancienne basilique de Paul-Émile), San Lorenzo in Miranda (temple d'Antonin et Faustine), Saints-Cosme-et-Damien (temple de Rémus), Sainte-Françoise Romaine, Sainte-Marie Libératrice, Sainte-Marie de la Consolation, Saint-Théodose (temple de Vesta).

De là, on peut voir se dérouler tranquillement sur ce champ de ruines, le long de la Voie Sacrée et de la Voie Triomphale, la foule morne et paisible, les longues processions de *sacconi*, qui vont au Colisée. Les cloches répondent aux cloches, le soleil darde à plomb sur les ruines, il règne sur toute cette vie une placidité merveilleuse, une sorte de sommeil. Que l'on comprend bien comment ce peuple, plus esthétique qu'intellectuel, s'est endormi dans cette dévotion sensuelle qui est un plaisir, et qui n'exige qu'en apparence le renoncement et le sacrifice ! Combien j'ai vivement senti cette Rome du <sup>xvii</sup>e siècle, s'étendant nonchalamment dans sa dévotion, sans l'ombre d'une pensée révolutionnaire ou incrédule, jouant avec ses cérémonies, ses cardinaux, ses indulgences, ses chapelles coquettes, ses grandes dames dévotes, ses confréries, ses moines mendiants, faisant des parties de dévotion comme ailleurs on fait des

parties de plaisir. La *station* règle la promenade ; on s'amuse entre deux exercices de piété ; le cours des plaisirs et des habitudes est enchaîné à celui des fêtes ; il y a des divertissements et des fêtes qui n'apparaissent que durant telle octave (1). Comment un peuple, assez peu enclin au rationalisme, n'aurait-il pas accepté tout cela comme loi courante et reçue, et ne se serait-il pas laissé endormir à la voix de cette sirène ? Comment ne vivrait-il pas tranquille dans une religion qui le satisfait et l'amuse ?

Le grand plaisir de l'Italien, c'est de vivre. La vie dans ce pays est une jouissance, lors même qu'elle n'est accompagnée d'aucun plaisir accessoire. Il peut sembler dérisoire de parler de bien-être, quand il s'agit d'un peuple souffreteux et en guenilles. Et pourtant, ces gueux couchés au soleil du matin au soir, avec la certitude de ne pas mourir de faim, vivent dans un état habituel de calme. La vie en ce pays s'en va bien savourée : chez nous, elle court sans laisser de goût. Nous n'aimons de la vie que l'action et la jouissance ; nous sommes toujours pressés et affairés.

Tout ce qui est original est curieux, et à ce titre, il n'y a pas un petit oratoire à Rome qui n'ait son intérêt. Il faut pourtant reconnaître que l'admiration que le vulgaire professe de confiance pour les monuments religieux de Rome est des plus niaises. Sur les trois cents églises que compte

(1) Cette habitude d'échelonner ses plaisirs selon les époques de l'année religieuse est un des traits de la vie provinciale, trait qui va de plus en plus disparaissant sous le niveau logique de l'esprit moderne. Combien notre caractère est moins original que celui du moyen âge, que celui de Rome ou de Venise ! Que dire des fêtes de Noël, des Rois, qui ont disparu ! En Bretagne, il y a des jeux d'enfants pour chaque saison, et sans que personne donne le signal, à un moment donné, le jeu qui semblait oublié depuis un an reparait. Vers la fin du carême, les rues et les places de Rome se couvrent de tentes faites de branches de laurier, où se prépare, se vend et se consomme sur place un genre particulier de fritures (*fritelle*). C'est une grande fête pour le petit peuple. Les illuminations des boutiques, à l'époque de Pâques, sont aussi un événement dans cette vie uniforme. Les anciens avaient aussi de ces procédés pour interrompre la monotonie de leur petite vie vulgaire. Notre année rationaliste est bien plus uniforme. Je suis toujours charmé quand, en étudiant un manuscrit, je trouve la date donnée par les chants de l'année chrétienne. Le copiste de la chronique de Thomas de Mégarah, dont le manuscrit unique se trouve au Vatican, dit qu'il a fini son travail le dimanche où l'on chante *Mansionem deliciis plenam* ; tel autre, le jour où l'on chante à l'Université de Paris...

(Note inachevée d'E. R.)

cette ville, il en est une douzaine de très précieuses par leur antiquité et leur physionomie primitive, quatre ou cinq de la Renaissance, d'un style vraiment beau et pur, tout le reste est du plus épouvantable mauvais goût, et de ce nombre se trouvent celles que le vulgaire admire le plus, le Gesù par exemple. Et Saint-Pierre même, je reconnâtrai volontiers que la coupole mérite d'être placée parmi les plus belles créations de l'art; mais quant à l'ensemble de la basilique, je n'obtiendrai jamais de moi de l'appeler belle. Enfin, pour trouver les chefs-d'œuvre du mauvais goût, des œuvres qui au premier regard vous fassent éclater de rire par la prodigieuse bizarrerie du goût de l'artiste, il faut venir à Rome, et voir par exemple la Sapience, ou la riche église de Santa Maddalena. Mais ce mauvais goût lui-même a son charme, et exprime avec une admirable vérité cette physionomie de la Rome dévote que nous ont faite le concile de Trente et la grande réforme de Pie V. Ces lignes brisées, tourmentées, cette ornementation bizarre, subtile, craignant toujours de n'en pas faire assez, superposant les frontons aux frontons, les corniches aux corniches, expriment à merveille ce culte mesquin, sans élévation, cette dévotion petite et scrupuleuse. Ce n'est plus le grand christianisme avec sa majestueuse gravité; c'est la piété moderne prenant Dieu comme un personnage qu'il faut honorer, et croyant y réussir en l'entourant de chandelles, de tentures, de draperies, de baldaquins.

Heureux peuple qui n'a d'autre droit à réclamer que le droit de sa place au soleil! Il aura toujours les marches de quelque église ou quelque vieux portique pour s'y étendre. Voilà le grand fond de bien-être qu'on n'enlèvera jamais à ce peuple, et qui le rend en un sens plus heureux que le nôtre, malgré son humiliation. Voilà le secret de ce laisser-aller et de cette insouciance, qui parfois devient presque de la fierté, et constitue la vraie démocratie de ce pays.

L'étranger qui visite ce pays avec la préoccupation de son pays est choqué de la mendicité qui se rencontre à chaque pas, et attristé de l'effroyable misère qu'elle semble supposer. Mais qu'il se détrompe: ces gueux n'en sont ni plus tristes ni plus malheureux; cette façon de vivre, assis



au soleil, sur le chemin des stations pieuses, a sa poésie ; elle paraît ici une façon de vivre toute naturelle et tient à la fierté du peuple romain, qui ne veut pas cultiver la terre (1), et si le sort m'avait fait naître en ce pays sans patrimoine, j'aurais probablement embrassé cette profession. Il faut bien considérer d'ailleurs que le bas monachisme n'est ici qu'une transformation de la mendicité ; le moine, c'est le mendiant vêtu d'une robe grise et d'un capuchon, et présentant son état comme saint et religieux.

Les impressions religieuses ont toujours été en moi très fortes, et, par suite des habitudes de mon enfance, elles se mêlent dans une proportion indéfinissable aux instincts les plus intimes de ma nature. Ces impressions se sont réveillées ici avec une extrême énergie. J'ai toujours admiré le christianisme, et je ne l'ai jamais tant aimé que depuis le jour où j'ai cessé de m'appeler chrétien ; mais jamais je n'ai tant regretté d'avoir renoncé à ce titre que depuis que je suis ici. A certains moments fugitifs, à Latran, à l'Ara Coeli, j'ai cru, par une douce illusion, me retrouver à cette époque plus heureuse dont un abîme me sépare. Oui, si Rome apprend quelque chose, c'est à juger les faits en dehors des hommes et à tout respecter dans la majesté du passé. Si Rome inspire un regret, c'est de ne pouvoir s'agenouiller avec les simples devant ces touchantes madones, dans ces églises où l'on aime à s'attarder. J'ai cru longtemps que je reviendrais au catholicisme, la tête haute, et par la voie de la critique. Hélas ! j'y reviendrai peut-être humble comme une petite fille, vaincu par une madone. Autrefois, je maudissais la souffrance parce qu'en affaiblissant notre fierté rationaliste elle fait oublier la critique ; maintenant, je la bénis, car, adoucissant l'âcreté de nos humeurs, elle nous ramène par l'humiliation à des pensées religieuses.

Plût à Dieu que je pusse oublier un instant les impossibilités scientifiques du catholicisme ! Tout vient se briser en moi contre le rocher de la science et de la critique, contre ce mot fatal : Cela n'est pas vrai. Car il faut être logique : pour être catholique, il faut admettre tout ce qu'enseigne

(1) Les cultivateurs de ce pays viennent presque tous des Abruzzes. (N. d'E. R.)



le catholicisme. Or il y a parmi les croyances obligées du catholicisme des choses absolument inadmissibles. Je donnerais tout au monde pour redevenir catholique : mais, pour être catholique, il faudrait croire que la femme de Loth a été *bien réellement* changée en statue de sel, que les premiers chapitres de la *Genèse* représentent une histoire *réelle*, que le *Pentateuque* est bien *réellement* l'œuvre de Moïse, que le livre qui porte le nom de *Daniel* est bien réellement de Daniel, que la légende du Christ est vraie à la lettre. Or je parierais vingt fois ma vie et mon salut éternel que la femme de Loth n'a pas été réellement changée en statue de sel, que les premiers chapitres de la *Genèse* ne sont qu'un mythe, que le livre dit de *Daniel* n'est pas de Daniel, que tout l'édifice historique du christianisme orthodoxe est inacceptable à la critique. Cela m'est aussi démontré qu'il m'est démontré que la fable de Pandore et de Prométhée n'est pas une histoire réelle, qu'Orphée ou Hermès Trismégiste ne sont pas les auteurs des livres qu'on leur attribue. Est-ce ma faute ?

Le temps est venu où le christianisme doit cesser d'être un dogme pour devenir une poétique. Le paganisme avait cessé depuis des siècles d'obtenir la foi des esprits éclairés, qu'il fournissait encore des images et de la poésie aux représentants les plus élevés du rationalisme d'alors et que Proclus écrivait des hymnes à Vénus. De même, le christianisme restera notre mythologie et notre topique poétique, alors qu'il ne sera plus notre règle de foi. Cela est si vrai que, quand nous voulons revenir un instant à la poésie, à l'image, au symbolè, nous sommes obligés de redevenir chrétiens par fiction. Notre mythologie, c'est le christianisme (1). La science aspire à être vraie ; la religion

(1) C'est surtout à Pise que l'on comprend bien cette façon de prendre la religion comme un thème artistique, sans aucune vue dogmatique. La religion n'est évidemment qu'un prétexte au Dôme, au Baptistère, à la Tour penchée, au Campo-Santo. Un sculpteur ancien ne croyait pas faire un acte de dévotion en sculptant Vénus ou Apollon, comme frà Angelico en sculptant ses madones, ou comme Guercino en peignant sa sainte Pétronille. De même, quand Gozzoli historie avec tant de charme sur les murs du Campo-Santo tout l'Ancien Testament, ce n'est là évidemment pour lui qu'un thème à de jolies choses, un sujet à propos duquel il va faire jaillir la poésie de la vie humaine. (N. d'E. R.)

tient surtout à être belle. Voilà pourquoi une religion trop exacte et trop simple, comme le protestantisme, bien que plus philosophique, est bien inférieure comme religion. La précision, l'exactitude, la sobriété d'invention, l'absence de la faculté imaginative peuvent être des qualités dans un livre scientifique, mais jamais dans une épopée. Il ne s'agit pas de la faire vraie, mais de la faire riche et belle.

Rien n'égale la grandeur du catholicisme, quand on l'envisage ainsi dans ses proportions colossales, avec ses mystères, son culte, ses sacrements, son histoire mythique, ses patriarches, ses prophètes, ses apôtres, ses martyrs, ses vierges, ses saints, entassement immense de dix-huit siècles, où rien ne se perd, montagne toujours grandissante, temple gigantesque, où chaque génération pose une assise. Tout fait nombre dans ces masses colossales : la moindre statue inaperçue, qui décore une des mille niches du temple, a son rôle. Et nous, que faisons-nous cependant, pauvres philosophes ? Dresser notre motte de terre chacun à notre guise, aplanir une base, sans espérance que personne vienne jamais y bâtir.

Ainsi vont les choses. Il faut de la poésie à l'humanité. Le prêtre n'est pas le philosophe ni le savant ; ce n'est pas l'homme du vrai, mais c'est l'homme de ce grand système d'idéalisme confus et mélangé que l'humanité se crée à elle-même sous le nom de religion. Une création si complexe est assurément très critiquable, et la science ne peut l'accepter tout d'une pièce. Mais lorsqu'elle trouve dans ces grandes constructions des éléments divers, de la paille, de la boue, des matériaux de moindre valeur, elle n'est pas en droit pour cela de condamner l'ensemble de l'édifice, ni de prétendre qu'il n'est pas accommodé à sa destination sociale.

Tel est donc le résumé final de ma pensée actuelle : la religion n'est pas le vrai ; elle est l'instrument de la vie idéale de l'humanité. Ce livre, dites-vous, est l'histoire authentique des temps primitifs. Cela n'est pas vrai ; ce livre est admirable, précieux, divin ; ce livre, je l'adore ; mais il n'est pas ce que vous dites. Ce pain est substantiellement le corps de Jésus. Cela n'est pas vrai. Ce pain,

je le respecte, je l'adore; si j'osais, je le recevrais sur mes lèvres, et plaise à Dieu qu'un jour, converti et redevenu aveugle, je puisse participer au festin des simples et communier de nouveau avec la femme et l'enfant ! Mais ce pain-là n'est pas ce que vous dites. Ce tribunal est un lieu d'opérations surnaturelles, où, à un moment donné, les péchés seront remis : cela n'est pas vrai. Ce tribunal, je voudrais m'y agenouiller et entendre cette parole : Va en paix, tes péchés te sont remis. Mais les péchés ne sont remis que par l'amélioration du cœur, et il n'y a pas d'atelier alchimique où les âmes, de noires, deviennent blanches. Le rite de cette huile a été établi par Jésus lui-même. Ce n'est pas vrai. Cette huile viendra un jour toucher mes membres, quand ils s'étendront déjà glacés sur ma couche, et il me serait dur de détruire une erreur qui a consolé tant de mourants, et qui, je l'espère, me consolera un jour. Mais il est historiquement faux qu'à un moment donné du temps et de l'espace, le fondateur du christianisme ait établi cet usage. Le Galiléen qui a porté le nom de Jésus fut le fils de Dieu. Cela n'est pas vrai. Je reconnaitrai, si l'on veut, qu'entre les fils de la femme il n'en est pas né de plus grand. Mais...

Si j'avais un esprit moins rigoureux, je jetterais un voile sur ces points épineux, et, adhérant à l'ensemble du système, je pourrais, comme tant d'autres, m'appeler catholique, tout en étant hérétique sur une foule de points de détail. Mais c'est là une illusion que je ne puis réussir à me faire ; en sorte qu'aujourd'hui comme autrefois je reste inébranlable sur l'impossibilité de croire au système historique et critique du catholicisme.

La question est donc posée pour moi dans ces termes : N'y aurait-il pas quelque moyen d'être catholique, sans croire au catholicisme ? Car d'une part, j'ai envie de pouvoir m'appeler catholique, et d'autre part, il m'est absolument impossible de croire en bloc tout le catholicisme. Je monteraï volontiers la Scala Santa à genoux, si l'on voulait me dispenser de croire à l'authenticité de *Daniel* ou à l'interprétation messianique de tel psaume.

Lorsque le catholicisme se pose comme un système

scientifique, je ne puis être catholique, car ce système scientifique est renversé de toutes parts par le système rationnel et irrécusable de la science moderne. Quand un prêtre vient entasser les paradoxes pour me prouver une théorie historique insoutenable; quand il veut m'expliquer les origines du monde et de l'humanité avec des contes d'enfant, je l'arrête, et sans hésitation, sans restriction, je lui dis : Cela n'est pas vrai. Ces choses sont du domaine de la science et de la critique. Mais quand le catholicisme se pose comme la forme religieuse de la société où je suis né, comme la forme religieuse sinon la plus parfaite, du moins la plus appropriée à cette société, considérant d'une part que la religion est un élément nécessaire de toute société, de l'autre, que la religion ne se conçoit pas pour un peuple sans une forme particulière et plus ou moins étroite, d'une autre enfin, que le catholicisme est cette forme, je suis ramené à pouvoir me dire catholique, non pas que je cède un seul des droits imprescriptibles de la science, mais parce que je ne veux pas m'isoler de la société où le sort m'a fait naître, et qu'après tout nos pères ont ainsi adoré.

Les religions sont locales et nationales; la science ne l'est pas, elle est la même pour tout le genre humain. On ne peut donc lui contester le droit de critiquer les religions locales; mais elle excède sa mission, si elle transforme ses résultats théoriques en une négation pratique; si, de ce qu'elle a reconnu des points vulnérables dans la religion nationale, elle s'écrie : Cette religion est mauvaise, je ne suis pas de cette religion. C'est comme si l'on refusait de se soumettre à la constitution politique de son pays, sous prétexte qu'elle est défectueuse. Lors même qu'on oserait affirmer que la religion d'un autre pays est relativement préférable, ce ne serait pas une raison pour l'embrasser, de même que je pourrais croire que la constitution anglaise vaut mieux que celle de la France, sans avoir envie pour cela de me faire naturaliser Anglais.

La religion n'est que la part d'idéal dans la vie humaine. L'humanité a bâti des temples comme l'abeille a construit ses alvéoles, comme l'araignée a tissé ses réseaux. Ainsi



envisagée, peut-elle avoir un sérieux contradicteur ? Le peuple y mêle une part de fiction et de légendes locales, que nous ne pouvons prendre d'une manière aussi réaliste que la sienne ; mais qu'y faire ? C'est sa manière à lui ; si elle est moins scientifique, elle est d'autre part plus poétique. Il est donc radicalement impossible de détruire la religion, puisqu'elle tient à l'essence même des facultés humaines, surtout chez les femmes. Une femme qui n'est pas religieuse n'est pas femme. Il lui est aussi essentiel d'avoir des moments de dévotion que d'avoir ses règles : l'un et l'autre est physiologique. Cessons une fois pour toutes de rabaisser certaines parties de la nature humaine, sous prétexte qu'elles tiennent à l'organisme et qu'elles relèvent des parties appelées inférieures. Tout est également noble dans la nature humaine ; tout relève de la matière, non pas de cette matière vile et méprisable que les vieux spiritualistes opposaient à l'esprit, mais de cette matière sublime, divine, qui est la mère de l'esprit. Pourquoi être tangible et étendu rendrait-il moins noble ? Pourquoi un fait psychologique provenant d'un organe serait-il moins noble qu'un fait psychologique résultant d'un autre organe, s'il est idéalement aussi beau ?

L'humanité peut être comparée à un chœur à deux parties où les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, modulent à leur manière le chant divin de la vie humaine. Il est heureusement aussi impossible que la science et la critique étouffent la religion et la poésie qu'il serait contre nature que l'élément masculin étouffât l'élément féminin, que la voix ferme et mâle de l'homme imposât silence à la douce et profonde harmonie de la voix de la femme.

Il est indubitable : 1<sup>o</sup> que l'humanité aura toujours une religion ; 2<sup>o</sup> que le christianisme, qui est actuellement la religion des peuples civilisés, renferme de l'inacceptable, ce que le peuple ne sait pas, et ce dont il se soucie peu ; 3<sup>o</sup> que, durant une série incalculable de siècles, la religion de l'humanité, quelle qu'elle soit, renfermera une part de scories superstitieuses et d'éléments non scientifiques. Quand la religion est fière, arrogante et prétend, au nom de ses prétendus dogmes, arrêter la critique et la science,



il est beau de l'attaquer. Mais quand elle ne demande qu'à vivre, sans persécuter la pensée, il y a quelque chose de lourd et de grossier à venir la chicaner sur des enfantillages. Il est trop clair que cela n'est pas scientifique, et c'est parce que c'est trop clair, qu'il est de mauvais goût de le dire.

Il est certain que pour les simples qui ne peuvent recevoir l'aliment philosophique, une religion superstitieuse vaut mieux que l'irréligion. Car l'essentiel est que l'idéal ne soit pas complètement banni de la vie humaine. En dehors d'un petit nombre d'hommes capables de rendre compte scientifiquement de leur refus critique d'adhérer au christianisme, j'estime peu les incrédules. Les incrédules ont raison, mais non pas par les raisons qu'ils pensent. Car leurs raisons sont parfois encore plus mauvaises que celles de ceux qui croient.

Il y a une foule de paysages qui n'ont leur charme que par le clocher qui les domine. Nos villes, si peu poétiques, seraient-elles supportables, si au-dessus des toits vulgaires ne s'élevait la flèche élancée ou le majestueux beffroi ? Il faut conserver l'église, ne fût-ce que comme effet de paysage, et parce que sans cela l'aspect de la vie serait trop simple et trop vulgaire.

Les opinions les plus opposées des hommes intelligents sur la question religieuse sont également fondées, mais également partielles. Celui qui n'envisage le christianisme qu'au point de vue du progrès de la science et de l'esprit critique doit n'y voir qu'une borne incommode, une barrière qui obstrue la route. Celui qui l'envisage au point de vue des besoins moraux de l'humanité doit regarder comme des insensés ceux qui cherchent à enlever au peuple le seul mobile qui ennoblisse sa vie, et l'élève au-dessus de l'égoïsme et des intérêts matériels.

La religion est fausse au point de vue de l'objet, c'est-à-dire en elle-même, et quant à ce qu'elle ordonne de croire ; mais elle est éternellement vraie au point de vue du sujet, c'est-à-dire du besoin que nous en avons et du sentiment religieux auquel elle correspond. Or, ce point de vue est le plus important aux yeux du philosophe, qui sait que le

dogme n'est dans les religions qu'une partie très secondaire, une sorte d'algèbre insignifiante, qu'on accepte en vue de l'esprit et de la vie morale, qui en sont la partie essentielle. Il faut à l'humanité pour faire de belles choses un peu de métaphysique, graine qui détermine la fermentation.

Quand un bourgeois (1) vient me parler de dogmes révélés, qu'il croit avec son esprit étroit et positif, je suis tenté de lui dire crûment : C'est absurde. Mais quand je vois le peuple, qui ne comprend rien à ce jargon théologique, prier, se consoler, s'élever avec la religion établie, non pas parce qu'elle est telle ou telle, mais parce qu'elle est religion, oh ! alors, plutôt que de le scandaliser, je me mettrais à genoux avec lui, je prierais ses saints et sa madone.

Le bourgeois doit être irrégulier, parce qu'il est superficiel : cela est dans son type, et quand il est ce qu'il doit être, il a son intérêt, comme toute physionomie de l'humanité, il a même raison jusqu'à un certain point, par le côté dont il envisage les choses. Je me révolte quand j'entends dire qu'on revient au christianisme en France. Le bourgeois français est trop peu sérieux et trop fin pour croire à une religion ; c'est le voltairien par essence. C'est pour cela que je ne l'aime pas ; mais je rirai bien, s'il pousse la niaiserie jusqu'à se convertir. Je voudrais bien voir de quel ton cet insipide rieur va me parler de la Trinité, de l'incarnation, du pape.

La religion est bonne et vraie en Allemagne et en Italie ; elle est ridicule en France, parce qu'elle n'est pas dans le type du pays. La religion était bonne jadis, elle ne l'est plus dans le milieu de notre culture intellectuelle. Elle est bonne encore pour le peuple, car, sous le rapport de la culture intellectuelle, le peuple est du passé ; mais elle est absurde dans le bourgeois, car elle n'est pas dans son type.

L'erreur de l'école de Voltaire fut de juger tout au point de vue du siècle présent, et de manquer ainsi de critique à l'égard du passé. Une croisade au XVIII<sup>e</sup> siècle eût été une extravagance, donc les croisades du XII<sup>e</sup> furent une

(1) Patrice entend ici, comme en beaucoup d'autres endroits, par bourgeois, un homme qui a reçu une demi-culture rationaliste. (N. d'E. R.)

extravagance. Grégoire VII au XVIII<sup>e</sup> siècle eût été un insensé ; donc le grand pontife du XI<sup>e</sup> siècle fut un insensé. Pour nous, nous sommes prêts à faire au passé la plus large part ; nous reconnâtrons tout ce que l'on voudra, que le christianisme fut beau, aimable, bienfaisant ; nous serons généreux, nous irons, si l'on veut, au-delà du vrai, pourvu qu'il ne s'agisse que du passé. Nous voudrions employer nos plus précieux parfums à embaumer le christianisme, et déposer sur sa tombe nos lacrymatoires, s'il consentait sérieusement à se tenir pour bien mort. Nous le réhabiliterons, nous ferons ressortir ses gloires, ses beautés ; mais, au nom du ciel ! qu'il se tienne pour mort ! Que si un jour, fier de nos aumônes, ce vieillard que nous avons trouvé mourant de froid, couvert de boue, sur le bord du chemin, que nous avons réchauffé, ranimé, dont nous avons essuyé les souillures, se tournait contre nous, et voulait prendre comme un brevet de vie les éloges que nous avons eu la naïveté de lui donner, oh ! qu'il meure alors, et que cette fois la pierre soit si bien scellée, qu'il ne ressuscite pas le troisième jour !

## LATRAN

Je lisais hier sur le front de cette orgueilleuse église de Latran :

*Dogmate papali datur et simul imperiali  
Quod sim cunctarum mater caput ecclesiarum.*

Voilà qui est clair. Que dire après cela ? La grande majesté des religions est dans cette manière de se poser comme vraies de droit premier et imprescriptible, et de trancher sans raisonner avec lui quiconque ne les admet pas. Ce vieux Latran, cette résidence de l'infailibilité, cette capitale du royaume des âmes est un des lieux de Rome qui me parlent le plus vivement et me font l'impression la plus originale. Nulle part je ne regrette davantage les restaurations modernes qui ont complètement détruit et masqué, sous

une ornementation moderne du plus mauvais goût, le Latran des douze conciles, celui d'Innocent III et de Boniface VIII, celui que Dante a si vivement compris. Un des plus regrettables effets du schisme d'Avignon fut de faire tomber en ruine le vieux *patriarchium*, de sorte que les papes qui suivirent, si peu soigneux de la tradition chrétienne, préférèrent le Vatican, qui n'a pas de tradition bien ancienne et dont la consécration idéale ne peut être considérée que comme l'œuvre et le symbole du catholicisme moderne. Quant au Quirinal, c'est bien moins encore; c'est le palais d'un mauvais petit gouvernement, d'une niaise petite cour, d'un groupe d'administrations et de bureaux, sans caractère architectural, ne rappelant rien moins que la résidence du roi des âmes. Quelle faute d'avoir ainsi déplacé le chef-lieu de l'infailibilité! Mais combien ces trois résidences papales sont la personnification expressive des trois phases du rôle papal : chef de la chrétienté, chef du catholicisme, petit prince vivant de diplomatie!

Les soins du gouvernement sont devenus dans les temps modernes une affaire si compliquée, qu'ils ne peuvent souffrir de partage. Le pape, qui devrait être par excellence souverain spirituel, le premier des évêques, possédant pour son indépendance un petit coin de terre, est devenu un petit prince italien, gouvernant la catholicité. Rome moderne n'a pas d'autre physionomie; prenez, par quelque côté que ce soit, l'administration romaine, vous n'y trouverez rien de saint, rien de *catholique*, je veux dire qui rappelle l'Église universelle. Les neuf dixièmes des pensées du pape sont préoccupés, j'en suis sûr, par le gouvernement de ce petit État, et cela ne m'étonne pas. Nous touchons au temps où les croyants de l'autre bout du monde recevront et baisseront avec respect des décisions dogmatiques fabriquées dans des bureaux. Quelle bizarre destinée que de voir une nation, l'Italie, ainsi dévolue au monopole de la théologie, par fait de naissance, le droit de régler la foi! L'esprit moderne gouverné par la nation la plus arriérée, la plus ignorante! Car toutes ces congrégations qui expédient des directions au monde dans tous les sens sont toutes composées d'Italiens, et si l'on veut réussir dans cette voie, être

approuvé ou n'être pas condamné, il faut se mettre bien avec ces Italiens. Les Italiens sont devenus le concile permanent du catholicisme. Quel étrange spectacle que celui d'un Fénelon, l'âme la plus élevée de son siècle, consentant à être jugé par quelques prélats ignorants et intrigants, écrivant à des cardinaux imbéciles, Barberini, etc., et se soumettant quand ces Italiens ont prononcé ! Quel droit a donc ce peuple sur la théologie ?

Le pape du moyen âge, au contraire, le pape de Latran, combien il est supérieur au pape du Vatican et au pape du Quirinal ! Il n'est pas Italien, il est universel. Sa royauté ne consiste pas à posséder pour les condamner à la misère quelques cantons de l'Italie. Sa principauté temporelle et locale n'est à beaucoup d'égards que nominale ; il ne règne pas chez lui ; il n'est que le suzerain de municipes indépendants et souvent rebelles, mais que lui importe ? Son règne n'est pas borné à quelques cantons de l'Italie ; son règne, c'est l'humanité tout entière. Il aspire à l'empire universel, et parmi ses trois couronnes, il n'en est pas une pour le petit coin de terre qui absorbe aujourd'hui tous ses soins. On s'étonne que les papes du moyen âge aient si peu bâti à Rome ; cela se conçoit à merveille. Ces papes ne pensaient pas à la Rome dont ils étaient souverains nominaux ; leur pensée était pour le monde. Les papes n'ont commencé à bâtir à Rome (Nicolas IV, Martin V), que quand ils ont renoncé à leurs grandes prétentions, et que, par suite du grand schisme, le monopole de la papauté est tombé aux mains des Italiens. Et la Rome moderne n'a définitivement commencé que quand elle a été gouvernée par les Jules II, les Léon X, Paul III, les Médicis, les Farnèse, les Aldobrandini, les Barberini, ces grandes familles patriciennes qui n'avaient d'autre idéal que de lutter de magnificence à Rome avec les autres princes italiens de Florence, de Venise ou de Milan.

C'est surtout au cloître de Saint-Jean de Latran que j'ai saisi la physionomie originale de la papauté du moyen âge. Ce cloître, avec ses vers léonins en mosaïque, ses colonnes torses marquetées, ses petites arcades, est le musée du vieux Latran. Les vieux débris qu'on y a rassemblés sont frap-



pants de caractère et font comprendre à merveille ce style demi-gothique, demi-byzantin, qui fut celui de l'architecture romaine au moyen âge. La rosace et l'aiguille y sont très caractérisées. D'innombrables légendes s'attachent d'ailleurs aux objets qu'on y a recueillis et complètent la physionomie. La moins apocryphe peut-être est celle qui voit l'antique siège papal dans un siège byzantin, en *opus alexandrinum*, rouge et or, avec lions et colonnes torsées. Près de là, dans la basilique, est le portrait de Boniface VIII par Giotto. Le portique léonien renferme aussi une foule de restes du Latran antique. Je ne parle pas de l'admirable abside de Mino da Torrita, du XIII<sup>e</sup> siècle. Ah ! ce Latran est vraiment un musée de la vieille papauté ! Ici, comme partout à Rome, l'antiquité païenne et chrétienne se trouvent conjointes. Au milieu des rosaces brisées, des inscriptions ecclésiastiques, des colonnes du palais de Pilate, des colonnes qui marquent la taille de Jésus-Christ, vous trouvez le monument de Plautius Lateranus, qui devait donner son nom au chef-lieu du christianisme.

Mais nulle part autant qu'au baptistère on ne comprend la grande majesté de l'empire infailible, et cette fière assurance d'elle-même, qui forme l'un des caractères des religions. Aucune cérémonie du christianisme n'est plus originale, ni plus significative que le baptême. Cette façon de s'arroger l'enfant sans son consentement, de le prendre comme son bien propre, sur lequel on conserve un droit inaliénable, est l'un des traits les plus hardis de cette altière religion. « Crois-tu au Père ? demande-t-on à l'enfant, qui ne répond que par des vagissements. — Oui, répond-on pour lui. — Crois-tu au Fils ? — Oui. » Et ce *oui* prononcé par d'autres oblige cet enfant. Il a dès ce moment la foi infuse, et si, plus tard, il n'acquiesce pas à ce qu'on a dit pour lui, il est apostat, et les théologiens condamnent ceux qui soutiennent qu'on peut revenir à l'âge du libre arbitre sur les promesses faites par d'autres, et le concile de Trente prononce anathème contre ceux qui diraient qu'on ne peut employer les peines temporelles pour ramener ces rebelles au devoir.

Cette théorie est très conforme à nos idées sur la liberté

individuelle. Il nous semble que l'enfant adulte ne peut être lié par des serments qu'on a faits pour lui, et auxquels il n'a eu aucune part.

Mais avec ce raisonnement, on serait amené à donner aussi à l'homme le droit de se révolter contre les conditions du pacte social, conditions qui ne lui ont pas été proposées, et qu'il n'a pas acceptées, mais dans lesquelles il a été engagé par le fait même de sa naissance. L'homme naît sociable, et membre d'une société, ayant vis-à-vis d'elle des droits et des devoirs ; de même, aux yeux de l'Église, l'homme naît pour être chrétien. L'Église a le droit de s'approprier tout l'homme qu'elle trouve et qui ne résiste pas. Si elle ne baptise pas l'enfant malgré ses parents, c'est pour éviter de plus graves inconvénients : en cas de mort imminente, elle le permet et l'ordonne, et bien que les théologiens ne soient pas d'accord pour accorder au prince chrétien le pouvoir de faire baptiser les enfants malgré leurs parents infidèles, le sentiment de ceux qui lui accordent ce pouvoir est seul conséquent aux principes. L'Église est tout sur la terre ; tout est pour elle, elle règne sur ceux qui ne sont pas ses sujets ; rien ne peut soustraire à ses lois, dès qu'on s'y est soumis par le baptême ; l'hérétique ou le schismatique, qui ne connaissent pas les lois spéciales de l'Église, font un péché toutes les fois qu'ils ne les observent pas ; car, disent les théologiens, la rébellion ne détruit pas la sujétion à la loi, et il serait trop commode que les rebelles fussent moins chargés que les fidèles, et, par le fait même de leur rébellion, se trouvassent dans une situation plus favorable. Tout cela est admirablement beau, je veux dire admirablement original.

## ROME

« Tu t'es trompé, mon ami, en supposant qu'en qualité de libre penseur je n'avais ni le droit, ni la possibilité de me complaire dans la Rome moderne. La Rome ancienne, me dis-tu, la Rome historique et deux fois capitale du monde, celle-là, tu me l'abandonnes ; mais la Rome des papes et

des moines, la Rome niaise et dévote des deux derniers siècles, tu supposes qu'elle ne doit exciter en moi que l'indifférence ou le dégoût. Détrompe-toi ; tout ce qui est expression vraie et originale de l'humanité me plaît et m'intéresse. Jusqu'ici j'avais considéré la religion de ce pays comme imposée, jamais comme acceptée : je la voyais enseignée par un clergé absurde et ignorant, bien plutôt qu'acceptée et ennoblie par la foi d'un peuple simple. Le concile de Trente, Charles Borromée, Pie V, les jésuites avaient à mes yeux serré autour de ce peuple les bandelettes funèbres. C'est une erreur. La grande réaction dévote et catholique qui, vers le milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, vint étouffer la liberté et le puissant développement de l'Italie au xv<sup>e</sup> et au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, est bien réellement une œuvre italienne. L'Italie n'était pas d'un tempérament assez rationaliste pour devenir protestante, et les temps de l'incrédulité pure n'étaient pas encore venus. L'Italie tient de la femme ; on parla à ses instincts, et la pauvrete se laissa séduire. Elle accepta sa chaîne de si plein cœur qu'il serait plus juste de dire qu'elle se la donna. Quand on étudie de près cette curieuse réaction, on trouve que le peuple et les laïques y eurent plus de part encore que le clergé. L'Italie offre même cela de remarquable que le peuple y est plus superstitieux que les prêtres, et que le rôle de ceux-ci se borne souvent à interdire des pratiques trop grossières ou trop immorales. C'est le peuple qui a fait des églises de tous les temples anciens, qui a collé une mauvaise madone dans le temple de Vesta, mis deux ou trois chandeliers à l'entour, et un ermite mendiant à la porte pour demander l'aumône. C'est le peuple qui a planté une croix au milieu du Colisée, et qui, tous les jours, en passant, s'agenouille pour la baiser. C'est le peuple qui, de lui-même, s'assemble le soir au coin des rues ou dans les boutiques du Borgo pour chanter des couplets à la Madone. Ces capucins qui courent les rues le sac sur le dos, nu-pieds et en guenilles, c'est le peuple ; le peuple les aime, cause avec eux, les amène au cabaret, leur donne quelques morceaux de pain ou de bois, sauf à aller les redemander à la porte du couvent. J'assistais il y a quelques jours aux offices du Gesù, et deux

sentiments bien divers se partageaient mon âme. D'une part, sympathie pour ce peuple, qui prend naïvement la religion qu'il trouve sous sa main; de l'autre, colère et mépris contre les chorèges qui trônent au-dessus de lui, contre ces docteurs scolastiques qui faussent toute science et toute critique pour l'apologie de leurs dogmes absurdes. Le Panthéon d'Agrippa changé en église officielle et bien ornée, ce portique admirable, plaqué de tableaux d'indulgences, me révolte : car en tant que Panthéon, il exprimait une idée religieuse bien plus élevée. Il eût fallu le laisser ruiné, sauf à y placer un mauvais autel en bois et une madone. Mais qu'un capucin, au Colisée, grimpé sur des tréteaux, prêche au milieu des *sacconi*, en répétant sans cesse pour toute éloquence : *Fratelli miei*, tandis que l'auditoire vaque à ses affaires, que les hommes dorment appuyés contre les ruines, que les femmes allaitent leurs enfants, assises sur les marches de la croix, voilà l'humanité naïve, voilà le beau, voilà l'aimable, voilà le vrai.

» Toute manifestation religieuse, fût-elle grotesque, m'est sacrée. La religion de Rome n'est jamais grotesque. Le sentiment d'ailleurs a sa valeur indépendamment de l'objet qui l'excite. Je m'abandonne donc sans scrupule aux impressions de cette religion, que je pourrais critiquer, si je le voulais, par tant de côtés divers.

» Nulle part la pensée n'est plus calme, la tête plus libre, la vie plus limpide qu'à Rome; mais nulle part aussi on n'éprouve plus profondément ce sentiment de respect et de haute placidité qui apprend à aimer dans toute croyance ce qu'elle a de pur et d'élevé. Je me maintiens dans une situation d'esprit calme et bienveillante, évitant la curiosité, qui trouble la simplicité et la pureté des impressions. Je m'occupe très peu des affaires politiques; depuis que je suis à Rome, je me soucie fort peu de vos querelles, et puis, j'ai bien assez d'éclaircir les sensations différentes qui m'assaillent à chaque pas. Que ne puis-je vous voir à côté de moi sur ces belles collines de Saint-Onuphre, de Saint-Pierre in Montorio ou de l'Aventin! Que ne puis-je vous interroger sur mes propres sentiments et éclaircir mes sensations par les vôtres!

» Je mériterais toutes tes railleries, mon ami, si, comme tu le supposes, j'avais eu l'enfantillage de me convertir, et si, en dépit de ma raison et des habitudes les plus invincibles de mon esprit, j'étais revenu à croire au surnaturel. Rassure-toi ; je n'ai pas fléchi sur un seul des résultats acquis de ma critique ; maintenant comme par le passé, je jouerais vingt fois ma vie et par conséquent mon salut éternel pour la vérité scientifique de la thèse rationaliste.

» La légende n'est pas vraie comme fait, mais elle est toujours vraie comme idée. Il est démontré pour moi que saint Pierre n'a jamais été à Rome : la preuve de Beausobre (1) est péremptoire à cet égard. Aussi quand on me dit : Voilà sa chaire, voilà les chaînes qui ont serré ses mains, voilà la prison où il fut enfermé, voilà le lieu où le Christ lui apparut, voilà le lieu où fut dressée sa croix, voilà sa tête, voilà ses os, il m'est difficile de prendre ces objets avec le réalisme du croyant. Croyez-vous pourtant que je visite avec moins de dévotion Saint-Pierre in Vincoli, la prison Mamertine, Saint-Pierre in Montorio, le Tempietto du Bramante ? Nullement. Eh ! que m'importe que ces morceaux de fer rouillé aient touché sa chair, que le crâne enfermé là soit le sien ? Que m'importe que cet homme, dont l'histoire ne m'apprend presque rien, ait ou non foulé cette terre ! Céphas en sera-t-il moins la pierre angulaire de l'humanité ? Que m'importe ce pécheur obscur, qui ne se douta jamais sans doute de la haute destinée à laquelle il était appelé ? Le vrai Pierre, le Pierre qu'il faut révéler, est celui qu'a créé l'humanité, le Pierre qui, durant dix siècles, a été le chef des consciences, devant lequel se sont courbés les empereurs, dont l'humanité a été tributaire, et dont le pied de bronze est usé sous les baisers des pèlerins.

» Il ne faut pas grand effort de critique pour découvrir qu'il n'est pas tout à fait sûr que la Scala Santa soit l'escalier du prétoire de Pilate, que la colonne de Sainte-Praxède pourrait bien n'être pas celle où Jésus fut lié, que

(1) Isaac de Beausobre, théologien calviniste, né à Niort en 1659 et mort à Berlin en 1758, auteur de plusieurs ouvrages d'histoire et d'exégèse, en particulier de *Remarques historiques, critiques et philologiques sur le Nouveau Testament*. (N. de l'éd.)



la lance de Longin n'est pas aussi authentique, ainsi que tel portrait de Jésus ou Marie, qu'on pourrait le souhaiter. Mais, en vérité, quelle découverte qu'une proposition formulée de la sorte : Cet escalier n'est pas l'escalier de Pilate ; et qu'il y a lieu d'être fier d'une pareille trouvaille ! Et quand vous aurez détruit la foi naïve du peuple à ces touchantes fables, quand vous l'aurez privé de la joie qu'il éprouve à monter à genoux ces marches consacrées par la foi de tant de générations, qu'aurez-vous gagné ? Je les ai montées comme les autres, et je vous assure que j'y ai trouvé bien de la douceur. Jésus ne les a pas montées, c'est très vrai ; mais que de genoux il a fallu pour les user ainsi ! que d'âmes qui valaient mieux que moi en ont été consolées ! que de simples ont mis là leurs complaisances ! qu'un docteur en théologie vienne en faire une dissertation pour me prouver, en dépit de toute critique, que cet escalier est bien celui du prétoire, je rirai et lui tournerai le dos ; et si la chose est prise au sérieux dans le monde critique, je la réfuterai impitoyablement. Mais enlever son illusion à ce pauvre paysan qui a traversé plusieurs lieues de désert pour monter ces marches saintes et baiser cette image ! Ce serait une barbarie, et un pédantisme du plus mauvais goût.

» Il est de mauvais goût d'appliquer une trop sévère critique à ces gracieuses légendes, et de se poser la question de leur réalité, pour arriver à ce prosaïque résultat : Cela n'est pas vrai. Le pesant érudit venant effeuiller de son doigt rustique ces roses délicates et légères ressemble au paysan qui avalerait d'une gorgée le parfum qu'on lui donnerait à sentir.

» Mon ardeur de savoir ne s'est nullement affaiblie... »

« Quand je me prends à réfléchir sur ma propre existence, et sur mon histoire intérieure, j'éprouve beaucoup de tristesse, mais aucun remords. Le malheur de ma vie fut d'être trop critique. Il y a danger pour l'homme à avoir trop analysé ses propres ressorts et à voir trop clairement les fils de la machine. Qu'est-il arrivé ? J'ai tué en moi la jeunesse, la naïve spontanéité ; je ne puis m'échapper à moi-même. Ce qui fait l'énergie de la nature humaine, c'est

sa naïveté; je m'explique : tel homme combat et expose sa vie pour une opinion politique, cet homme est naïf, il croit avoir absolument raison : or, s'il était plus fin, il verrait que ses adversaires ont raison autant que lui, et que le côté par lequel ils envisagent la question est tout aussi vrai que le sien. Tel homme accorde sa foi absolue à un système religieux; cet homme est naïf, car, avec un peu plus de science, il verrait que ce système est vulnérable, et exige de lui des actes de foi sur des choses inadmissibles. Tel homme consacre sa vie à une idée dominante : pouvoir, richesse, que sais-je ? Cet homme est très naïf; car s'il consultait tant soit peu l'expérience vulgaire, il reconnaîtrait que, ce but atteint, il n'en sera pas plus heureux, et que les efforts qu'il aura faits pour l'atteindre seront inutiles.

» Espère-t-il échapper le premier à la loi universelle de l'humanité ? Tel homme se laisse aller tout entier et sans retour à la douce ivresse de l'amour. Cet homme est naïf encore, et l'homme calme ne pourra s'empêcher de sourire, comme l'homme sobre passant près de l'homme ivre, car il y a dans cette ivresse une illusion nécessaire : il est obligé de croire éternel ce qui est plus fugitif que la pensée; s'il réfléchissait, s'il tirait une induction pour lui de la loi universelle, il serait plus dans le vrai, mais il cesserait d'aimer. Ainsi ne pas trop voir est la condition nécessaire de l'exercice énergique des facultés humaines : l'homme trop savant devient impuissant. Mais si c'est là un mal, c'est un mal incurable : le seul remède serait de *n'avoir pas pensé*.

» Tel est mon sort. Le développement normal de la nature humaine n'est que dans un certain milieu; cette délicate machine ne doit être ni trop maniée, ni tourmentée; je l'ai forcée, comme une montre qu'on déränge en la faisant aller artificiellement, comme un ressort dont on détruit l'élasticité par de continuelles et inégales pressions. Ma nature dans sa naïveté était douce et tendre, oh ! avec quelle douceur j'aurais appuyé ma tête sur le sein de ma bien-aimée, j'aurais confondu mon âme dans la sienne !

» Et je suis devenu incapable d'aimer !... Je vois passer les jeunes filles souriantes et parées, ma vue les attriste et elles détournent les yeux. « Celui-ci, semblent-elles dire,

n'est pas comme les autres. Avec les autres, nous rions et nous causons ; mais avec celui-ci, nous n'oserions. » Et j'ai été pour elles comme un nuage, et après avoir passé devant moi, elles restent quelques moments pensives, jusqu'à ce qu'une fleur...

» J'avais de l'ardeur et de la vie ; et je suis devenu inutile, et je n'ai pas su prendre mon rang dans la vie ; et le vulgaire me regarde comme un être incapable et manqué.

» J'avais de la vigueur et de la finesse d'esprit, mon âme était capable d'enthousiasme et d'élan, j'aurais pu insérer mon action dans le grand mouvement des choses, et être un homme dans mon siècle, et quand je me surprends à formuler une opinion, à m'indigner ou à m'échauffer, je souris de moi-même. Quand je me surprends poursuivant un but avec passion, je me mets à rire de moi-même, comme de l'homme qui a la bonhomie de se passionner au jeu ou à la chasse, et de se poser un but pour après s'amuser à l'atteindre.

» Quelquefois, pour n'avoir pas l'air trop inepte, je hasarde avec toutes sortes de restrictions une opinion. Puis cela me paraît si inexact, si partiel, je me donne si gauchement ce rôle, que je prends le parti de me taire, et alors on me tient bien et dûment pour un sot. Parlez-moi des béotiens. Ils ne doutent de rien, eux. Ils entrent avec leur grosse allure chez les délicats, ils affirment à tort et à travers, sans scrupule, sans égards pour les mille nuances fuyantes des choses.

» Ce n'est pas que, par moment, très souvent même, je ne m'échauffe, je ne me prononce avec vigueur par oui et non. Autrefois le défaut qu'on me reprochait était d'être affirmatif et tranchant, et les personnes qui me connaissent savent que c'est là encore un des traits de mon caractère. Mais cet élan n'est jamais simple et sans retour comme dans l'homme qui a conservé la naïveté de sa nature. Le regard critique suit immédiatement l'élan spontané. Voilà, me dis-je, comme se passent les choses, comme la nature humaine se passionne.

» Tous les amateurs de l'art chrétien vont admirer à Saint-Clément les ravissantes fresques de Masaccio repré-

sentant les actes de sainte Catherine. Cette belle et chaste vierge pose là devant les philosophes les arguments à sa manière, et refuse d'adorer Jupiter. Il y a quelque chose d'infiniment délicat dans cette gracieuse timidité de la jeune fille alliée à l'assurance du dogme religieux. « Jupiter, c'est le mal. » Qu'elle fit bien de n'être pas critique ! Si elle l'eût été, elle aurait dû dire : « Christ vaut mieux à quelques égards. Mais après tout !... » Avec cela, elle n'eût pas été martyre, elle ne suivrait pas l'agneau partout où il va. Je ne pense pas qu'il y ait de joie au monde plus vive que celle du martyr. Que de fois, en parcourant cette galerie héroïque de Saint-Jean le Rond, où le rude pinceau de Pomerancio a exprimé en traits si terribles cette sanglante épopée du christianisme naissant, j'ai maudit notre critique de nous avoir rendu le martyr impossible. Le critique n'a pas besoin d'être martyr. Car il ne croit pas son opinion tellement vraie que l'opinion contraire ne le soit aussi un peu. Or, cela posé, pourquoi se faire tuer ? Il faut s'entendre. J'aurais été à la place de sainte Catherine, j'aurais dit aux philosophes : « Entendons-nous ; oui, en un sens, vous avez raison : je veux bien sacrifier à Jupiter. » Le martyr n'est pas critique ; il est absolu : on ne meurt pas pour quelque chose qu'on croit à moitié vrai.

» Je me mêle volontiers à la foule qui rit des bons mots de Pulcinella ; mais que leur rire est différent du mien ! Leur rire est simple, et le mien est un rire de critique, un rire de curieux, d'érudit. Ces bonnes gens sont tout à Pulcinella, ils ne voient rien au-delà de la naïve plénitude de leur joie.

» Mes propres sentiments deviennent ainsi pour moi un curieux sujet d'expérimentation. Ah ! plutôt à Dieu que je fusse délivré, un jour, une heure, de moi-même, et que je pense avec la naïveté de l'enfant !

» On ne recommence pas deux fois le même rêve. Un jour, je vis en songe les cieux ouverts et la face des bienheureux. Je regrettai le réveil, et je voulus me rendormir pour continuer mon rêve. Vain espoir : la douce image avait fui pour toujours.

» Ainsi j'ai manqué ma vie. La fatalité m'a engagé dans

une voie où il ne me reste plus qu'à mourir. A vingt-six ans, j'ai épuisé la vie. Quoi ! trente ou quarante années de prolongement inutile et insignifiant ? Cela ne s'est jamais vu : la mort a un tact merveilleux pour savoir clore à propos chaque vie, quand le plan moral en est rempli. Le cercle de la vie physique et de la vie morale... Je sens que l'une finira avec l'autre.

» Si ces lignes tombent jamais sous les yeux de quelqu'un, il croira peut-être que j'ai pensé au suicide. Celui-là me connaîtrait bien mal. Le dégoût et l'ennui me sont inconnus et ne correspondent à aucun fait de mon expérience intime. Je ne me suis jamais ennuyé. Ma curiosité me fait prendre goût à la vie, je trouve le monde trop curieux pour ne pas aimer à le contempler. Étranger au plaisir, je n'ai guère connu ce qu'on appelle déception. Mon fait est bien simple : j'ai touché au Saint des Saints, je dois mourir.

» Mon exemple, je le sais, ne guérira personne. Car, une fois entré dans cette voie, on n'est pas maître d'en sortir. Et d'ailleurs ces maux sont de ceux qui se gagnent par le contact. Comprendre ce mal, c'est en être atteint. Mais enfin il ressort de tout ceci, il me semble, un important résultat psychologique : c'est qu'il ne faut pas trop critiquer, sous peine de mort.

» Que de fois, passant près de ces heureux mendiants qu'on trouve ici à chaque pas étendus au soleil, vivant de cette belle et douce vie, j'ai envié leur sort ! Jamais ils n'ont réfléchi, leur âme naïve plonge dans la nature. Ils déchirent leur morceau de pain d'aussi bon cœur que s'ils l'avaient gagné.

» Je ne suis ni sceptique ni mélancolique. Je suis convaincu que quand j'aime et quand j'admire la beauté, je touche et j'embrasse la réalité céleste. Je suis convaincu que dans les vues générales que la science et la critique accumulent il y a bien véritablement du vrai. Après ces moments de tension où m'a porté l'excès de la critique, j'éprouve une inexprimable consolation à me reporter sur la simple nature. Un arbre en fleur, deux oiseaux qui jouent ensemble, un petit lézard gris courant au soleil sur des ruines romaines, un petit agneau qui vient de naître, et



essaie de se lever, les yeux à peine ouverts, le bœuf accroupi entre les herbes des prés et levant majestueusement, immobile, son front mystique, un canard barbotant dans l'eau avec cette joyeuse petite façon vulgaire de prendre la vie, l'âne, la bonne créature faite pour souffrir, heureuse par sa bonté; tout cela m'enchanté et me rajeunit. Je touche la vie alors; j'aime.

» Le défaut de ma nature fut de réunir trop d'éléments divers. La partialité est la condition nécessaire de l'esprit humain. Toute phrase isolée est fausse, parce qu'elle ne présente qu'une face des choses.

» Tout esprit est partiel, et c'est parce qu'il est partiel qu'il est fort. Toute affirmation est partielle. Les hommes vraiment forts sont ceux qui ont assez de pénétration pour saisir fortement une pensée, mais pas assez pour en voir la partialité. Si Napoléon eût été aussi critique que moi, le 18 Brumaire [*Inachevé*]. Celui qui veut tout saisir dans ses concepts est faible et effacé, incapable d'agir avec énergie. Car il comprend trop bien toute chose, il sait trop bien balancer, il est trop modéré et trop apte à tout comprendre. Il ne s'abandonne jamais tout entier. Un tel homme est peu fait pour réussir auprès des autres hommes, et de fait, il n'est pas dans les conditions humaines. Il n'est pas né viable.

» Nous sommes assez facilement critiques avec les arts et avec le passé. Mais si l'on est conséquent, il faut être aussi critique avec soi-même, et se juger comme on juge le passé. S'il n'est pas une seule querelle du passé dans laquelle nous donnions absolument raison aux uns, absolument tort aux autres, il faut bien croire que l'avenir dira de même de nous, et ne nous donnera pas absolument raison, ni absolument tort à nos adversaires. Eh bien ! quand on sait cela, on est perdu ! Quand on est ainsi sorti de soi-même pour se critiquer, la vie est tarie dans sa source. Supposons un homme politique défendant son système et reconnaissant qu'après tout ses adversaires n'ont pas complètement tort, aura-t-il la force ? Il faut être brutal pour ces sortes de choses : il faut croire qu'on a la raison pour soi, que ceux qu'on a en face sont des

ennemis ou des pervers. Il faut oublier l'histoire, car dans l'histoire, nous n'appliquons à personne, sauf des cas rares et facilement reconnaissables, l'épithète d'individu pervers. »

Depuis l'origine de la société politique, il y a eu des partis; et cela tient aux lois les plus essentielles de la nature humaine. Tout développement humain se fait partiellement et par contraste. Tout système est louable ou critiquable, et toute chose est belle et fautive. La Grèce, qui représente dans une admirable proportion l'humanité tout entière, la Grèce n'est que l'antithèse du dorien et de l'ionien. Les petits esprits se demandent laquelle valait mieux, et sont, suivant leur goût, pour Sparte ou Athènes. Or, pour l'esprit critique, ces deux esprits ont été tout ce qu'ils pouvaient être. Sparte est belle, mais fautive. Toute chose est excellemment ce qu'elle est; il ne faut pas lui reprocher de n'être pas ce qu'elle n'est pas. Il y a des roses, il y a des violettes, il y a des œillets. Demandez à l'œillet pourquoi il n'a pas le parfum de la rose, à la violette pourquoi elle n'a pas les couleurs variées de l'œillet. Je suis ce que je suis, répondra-t-elle, et je n'aspire pas à être autre chose. Dans les œuvres d'art, il est même impertinent de demander pourquoi une œuvre n'est qu'idéale, pourquoi telle autre n'est que sensuelle.

La critique consiste à maintenir en face les contradictions, à ne laisser aucun élément de l'humanité étouffer l'autre. Le poète hausse les épaules sur le savant, parce qu'il ne le comprend pas, le savant sourit du poète, parce qu'il est fermé à la moitié de la nature humaine. Il en est de même pour les partis politiques. L'homme critique ne peut être d'aucun parti. Les guelfes avaient raison et tort, comme les gibelins avaient raison et tort. Chaque chose a ses faces. Au point de vue de l'individu et des droits individuels, l'ancienne société aristocratique et fondée sur des privilèges que la Révolution vient de renverser était révoltante. Les révolutionnaires ont eu raison contre elle. Mais ce point de vue individuel est lui-même partiel et exclusif. La conséquence en serait une sorte de démocratie égalitaire, qui serait la mort de l'humanité. Chaque parti

est obligé de croire qu'il a absolument raison, et que quand il aura triomphé, le grand terme de la perfection sera atteint. Or, comment croire que pour la première fois depuis le commencement du monde...

Tous les partis ont eu leur triomphe et leur chute. Ils ont triomphé par la part de vérité et de justice qu'ils représentaient. Ils ont été renversés à leur tour par la part d'erreur qu'ils renfermaient, et qui, se dévoilant peu à peu, a laissé pour un temps la raison et la victoire au parti contraire.

Lycurgue fit, dit-on, une loi pour défendre aux citoyens de rester neutres dans les dissensions civiles. On voit bien que Lycurgue n'était pas critique. Prenons toutes les grandes querelles du passé, Sparte et Athènes, Rome et Carthage, Rome et la Grèce, Rome et les Barbares, les guelfes et les gibelins, le sacerdoce et l'empire, le protestantisme et le catholicisme, la maison de France et la maison d'Autriche, les partis divers de notre Révolution; quel est l'homme de quelque sens qui peut embrasser un seul de ces partis à la distance où nous sommes, qui peut être pour Sparte contre Athènes, ou pour Carthage contre Rome, ou pour les guelfes contre les gibelins? Nous n'avons plus de colère pour le passé. Quel enfantillage après cela de s'indigner quand on sait que l'avenir ne partagera pas nos colères, et qu'il nous jugera comme nous jugeons le passé!

O inquiétude ! ô paix ! ô unité ! de quel nom t'appeler, es-tu la vie ou la mort ? Vertu, crime, beauté, laideur, ciel, enfer, venez sur ces pics sublimes vous donner le baiser de paix et vous embrasser dans le vaste sein du Père. Tout est beau, tout est bon, excepté le médiocre. Il n'y a place pour celui-là ni dans le ciel, ni dans l'enfer. Moi, grâce à Dieu, je suis pour la beauté, pour la vertu, pour le ciel, pour les victimes, mais ce n'est pas une raison pour m'irriter contre le laid, contre le crime, contre l'enfer, contre les bourreaux.

Tout a son droit à l'être. Vouloir détruire ou abolir quoi que ce soit, c'est folie. C'est détruire un ton dans l'échelle musicale, une nuance dans la série des couleurs. L'ennemi veut détruire son ennemi, mais il n'y a d'ennemis qu'au point de vue de l'individu, il n'y a pas d'ennemis au point de vue

du tout. Toute chose représente un ton dans l'univers, dans le concert universel.

Il est d'un petit esprit de vouloir supprimer le mal. Le mal est une face des choses comme une autre, et le monde ne serait pas complet sans le mal (1). L'Indien sait qu'en s'engageant dans un tel sentier il sera dévoré par un tigre; il y va et se laisse dévorer. Cela a sa beauté, et représente fort bien ce que serait le monde sans l'amour de soi. Car c'est l'amour de soi qui fait appeler *mal* ce qu'on juge contraire à son propre bien. Dans le système de la grande quiétude, on dirait : Que chaque chose suive sa voie et que l'univers se réalise !

En somme, tout se réduit à savoir si l'on se place au point de vue de l'individu, de l'opposé, du divers, ou au point de vue du tout et de l'unité. Au premier point de vue, il y a lieu à partialité, à guerre, à colère, à morale; au second, il n'y a plus que la paix. Ceci est plus élevé et plus avancé, mais ce n'est pas le milieu normal de la nature humaine; l'homme est fait pour ne pas dépasser un certain milieu. S'il va au-delà, il se donne la mort. Par toutes les voies, je suis amené à ce résultat qui est l'abrégé de toute ma philosophie. La nature humaine a ses bornes en profondeur et en étendue. A force de se perfectionner, on arrive à s'anéantir. En se posant dans la région transcendante, on se suicide.

L'œuvre de l'historien se borne, selon moi, à saisir la physionomie originale des hommes et des faits. La plupart des personnages qui ont joué le rôle principal dans le grand drame qui s'achève en ce moment en France étaient des hommes très médiocres. Mais dans notre système d'esthétique, on ne regarde pas les hommes, mais l'originalité de l'œuvre qu'ils ont tracée. Les plus curieux développements de l'histoire ont été esquissés par des hommes nuls. Il faut voir le tableau résultant : or, il est certain que la Révolution française est un des plus curieux tableaux que présente

(1) En lisant ce passage, comme bien d'autres, il faut se rappeler que Patrice n'exprime pas toujours des opinions définitivement arrêtées, mais des aperçus dont il voyait fort bien l'imperfection, mais qu'il jugeait susceptibles par leur erreur même d'ouvrir des vues nouvelles et de faire réfléchir. (N. d'E. R.)

l'histoire. Le rouge y domine, comme dans les tableaux de Rubens, mais c'est une manière comme une autre. Je ne cherche en tout cela que l'intérêt du curieux et de l'amateur, et on conçoit qu'à ce titre un Marat ou un Danton doivent bien plus me plaire par leur pittoresque que de plats personnages plus honnêtes ou même plus capables. Je les maudis après cela pour l'acquit de ma conscience; c'étaient de laids et méchants gredins, mais ils avaient de la physionomie, je les aime comme j'aime les brigands et les soudards de Salvator Rosa, sans souhaiter que l'espèce en reparaisse.

Mais le ciel est pur, les oiseaux chantent doucement dans les vignes et les roseaux. Allons sur la voie Nomentane, voir couler l'Anio, et saluer en passant la belle vierge et martyre sainte Agnès.

« Non, mon ami, l'homme n'est rien que par son cœur. J'aurais entre les mains la gloire de Napoléon, que je la donnerais toute pour le sourire d'une femme. J'aime la science parce que la science rend plus beau, mais à ma science, je préfère mille fois mon cœur. Et à cette heure, si l'on m'offrait d'échanger mon âme, que j'ai cultivée avec tant de soin depuis mon enfance, contre l'âme douce et naïve d'une humble femme qui ne sait qu'aimer, j'accepterais avec bonheur, et je me croirais plus riche aux yeux de Dieu par le seul sentiment d'un cœur simple que par tout un édifice de science péniblement amassé.

» Il faudrait parler la langue des anges pour expliquer tous les mystères que recèle l'acte le plus simple de la vie féminine. On me donnerait le choix d'avoir été Alexandre, Newton ou sainte Catherine de Sienne que je préférerais le sort de la vierge de Fonte Branda. Cette pauvre fille d'un teinturier, qui ne savait ni lire ni écrire, cette Circé chrétienne du *xiv<sup>e</sup>* siècle, qui changeait le cœur de tous ceux qui la voyaient, qui admonestait le pape et les évêques, avait atteint du premier coup et par le seul instinct de sa puissante nature le but que nous poursuivons avec tant d'efforts. J'ai lu autrefois une histoire dont mon âme fut parfumée durant plusieurs mois. Une jeune fille était belle,



et on la croyait irréprochable. Un jour, elle a disparu ; on entre dans sa chambre ; elle était étendue sur son lit, revêtue d'une robe blanche, et ses bras croisés sur sa poitrine serraient une croix. On ne reconnut sa faute que quand on vint l'ensevelir. Voilà une jeune fille qui, sans art et sans savoir, a dépassé par le sentiment esthétique les plus grands artistes. Elle a conçu assez puissamment l'idéal de la pudeur pour y sacrifier sa propre vie ; elle a vu sa statue gâtée par un irréparable malheur ; elle a pris le marteau et l'a brisée. Sois bénie et bienheureuse, âme sublime, et reçois la complainte de tous ceux qui sont capables de préférer un sentiment à eux-mêmes. Le vulgaire la plaint et les esprits secs la condamnent ; mais la douceur de ses derniers instants, quand elle revêtit sa robe blanche et qu'elle croisa ses bras sur sa poitrine, dut être si grande qu'elle aurait suffi, répandue sur toute une vie, pour l'embaumer et en faire le charme.

» J'aime aussi à penser aux amants qui, contrariés dans leur amour, se sont donné la mort dans les bras l'un de l'autre. Que de doux pensers les ont menés à ce douloureux pas ! Et quand ils se sont liés la dernière fois l'un à l'autre, la douceur de ce seul moment !

» O mon ami, voilà des simples, des ignorants qui gagnent le ciel à tire-d'aile, et nous, nous l'escaladons avec sueur, nous entassons des montagnes, au risque à chaque pas de voir Ossa manquer sous nos pieds, un Pélion s'écrouler sur nos têtes !

» Ma plus grande peine est, par la nature même de mon mal, de ne pouvoir obtenir la compassion d'une femme. Être plaint par une femme est une si douce chose que ce ne serait pas trop de l'acheter au prix d'une vie de douleur.

» Ma fenêtre domine la terrasse d'une maison voisine, où vient parfois une jeune fille pauvrement mais gracieusement vêtue ; je l'ai entendu appeler Annunziata. La distance est trop grande, ou mes yeux sont trop faibles pour que j'aie pu savoir si elle est belle. Mais il y a dans l'ombre d'une femme simplement vêtue, dans sa taille, dans son corselet, dans ses cheveux, une vénusté que l'on complète idéalement par la grâce des traits de son visage. Souvent

elle me voit penché le soir sur ma fenêtre, contemplant les reflets du soleil couchant sur les montagnes d'Albano, et quelquefois mes regards rencontrent les siens, fixés timidement sur moi. Elle feint alors de s'occuper, et cherche à ne point paraître m'avoir devancé. Je n'ai pas encore osé hasarder un sourire. Serait-il possible qu'elle pensât à moi, et qu'elle rêvât de son côté ce que je rêve ?

» Si jamais une femme lit ces lignes (je serai mort alors), je ne lui demande pas une larme sur mon sort ; ce serait demander trop de bonheur. Je lui demande de croire que j'avais un bon cœur, je lui demande un peu de pitié. Et dût ce don funèbre ne venir me chercher que bien tard dans ma tombe, je me trouverais assez consolé.

» Autrefois j'avais des joies et des tristesses, des indignations et des sympathies, des bons et des mauvais jours, des printemps et des hivers. Maintenant j'ai atteint l'azur, où tout est d'une même couleur, où tout n'a qu'un visage dans l'univers. L'arbre dépouillé de ses feuilles me plaît autant que l'arbre en fleur, la colline aride et couverte de bruyères me plaît autant que le coteau qui s'arrondit sous la vigne et sous l'olivier ; le désert de la campagne de Rome me charme autant que la vallée verdoyante de l'Arno ou du Léman. J'aime autant le Forum couvert de fumier, de charrettes et de bœufs que servant de lieu de réunion à un peuple libre ; j'aime autant les cardinaux et les moines que les consuls et les tribuns ; j'aime autant une ridicule église dans le style de Borromini que le temple de la Fortune virile ou de la Pudicité patricienne.

» L'esprit humain ne s'exerce que sur des différences, dans la catégorie de l'antithèse et du divers. Or la différence n'est qu'à la surface, l'antithèse n'est jamais qu'apparente. Il n'est rien qu'on ne puisse trouver vrai ou beau, si on sait le bien prendre. Les révolutions du goût ne tiennent pas à un autre principe. Tel siècle a été préoccupé dans la littérature et dans l'art de l'idéal de la beauté antique : rien de mieux ; mais ce siècle s'est trouvé par là même incapable de comprendre l'esthétique du christianisme et du moyen âge. En cela les siècles qui suivront pourront lui faire la leçon. Ils réhabiliteront la beauté germanique, et seront à

leur tour incapables de comprendre la beauté grecque. Je parie qu'il viendra un homme d'esprit qui soutiendra que Berthe aux longs pieds vaut mieux qu'Homère, et qu'une maigre statue du moyen âge vaut mieux qu'un chef-d'œuvre antique, et il aura raison par quelque côté. J'ai vivement exprimé sur quelques feuilles l'indignation qu'excitait en moi la religion sensuelle et grossière de Naples. C'était un enfantillage : cette infâme religion est des plus originales ; elle est ce qu'elle est ; l'expression naïve d'un peuple sensuel et incapable d'abstraction. Eh bien ! cela, c'est une physiologie comme une autre, les choses ne peuvent être que ce qu'elles sont. L'araignée fait de la toile, l'abeille fait du miel et la vipère du venin.

» La perfection abstraite de l'esprit humain serait de savoir embrasser toute chose par ce qu'elle a de bon, de beau et de vrai. Mais non seulement cela dépasse notre faiblesse, il faut dire que cela dépasse les conditions de la nature humaine. Dès que l'esprit humain dépasse la sphère des affirmations antithétiques, dès qu'il atteint l'identité fondamentale, c'est le repos, mais c'est aussi la mort. L'opposition, la partialité est la loi de l'esprit humain. L'homme ne pense et ne sent, c'est-à-dire ne vit, qu'à condition d'être imparfait. Si son intelligence arrivait à la vue complète, il mourrait ; car cette vue complète serait toujours identique, il n'aurait qu'une seule pensée, un seul sentiment ; une seule note retentirait sans cesse à son oreille, la note de l'univers ; il nagerait dans l'uniforme infini. Or, quand cet état se prolonge, cela s'appelle la mort ; quand il n'est que momentané, c'est l'extase. L'extase est une mort passagère. L'homme ne recommence à vivre que quand il redevient imparfait, c'est-à-dire quand il se reprend bravement à trancher et à définir.

» Chez les peuples méditatifs, comme les Indiens, ceci peut devenir une doctrine sociale, et des masses d'hommes peuvent arriver à se persuader que le repos, l'équilibre, l'abstention, l'indifférence, la mort sont le terme souverain du développement humain, et que quand il est atteint, l'homme meurt, c'est-à-dire qu'il est parfait. Les mystiques chrétiens se sont aussi parfois rapprochés de cette doctrine.

Mais la forte dose d'anthropomorphisme qui entre dans la composition du christianisme, et les idées très arrêtées que cette religion a toujours professées sur la personnalité et l'individualité de Dieu, l'ont arrêtée sur la pente, et le quiétisme s'est borné dans son sein à quelques cas sporadiques qui n'ont jamais fait épidémie. L'activité est trop puissante chez nous pour que nous fassions jamais consister la perfection dans le *nirvâna*, c'est-à-dire dans la négation même de la vie.

» Je suis trop critique pour m'arrêter à une doctrine que je vois bien n'avoir chez nous aucune racine. Si je voulais, croyez-le bien, je serais d'un parti, je trancherais, je déciderais, je raisonnerais sur les oppositions, j'aurais ma théorie philosophique et esthétique, je prendrais la vie comme une partie à gagner. Mais, franchement, je n'en ai pas le courage. Car je vois trop bien que cette théorie est partielle comme toutes les autres. Là est le côté faible de ma nature : une disposition native, fatalement secondée par mon éducation première et par les circonstances qui ont suivi, a posé le germe du cancer qui me dévore.

» Étrange fascination ! l'abîme attire celui qui y fixe ses regards. Malheur à qui s'assied sur le bord de ce fleuve, et se laisse enchaîner par le charme assoupissant de ses gouffres mobiles ! Le fleuve l'entraîne avec lui à la mer. Oh ! qu'il est doux de naufrager dans cette mer !

» Cela peut-il s'appeler mort ou vie, joie ou tristesse, enfer ou paradis ? L'un et l'autre, car, à cette limite, les deux extrémités du cercle se joignent et les oppositions s'effacent. Sitôt que l'homme est arrivé à envisager l'univers des corps et des esprits comme un tout, et lui-même comme un phénomène intégrant dans cet univers, il connaît Dieu, il n'a plus qu'à mourir.

» Oh ! Cécile, si pourtant tu avais voulu me laisser appuyer ma tête sur ton sein, et te serrer dans mes bras, j'aurais vécu et j'aurais compté parmi les hommes ! »

Ainsi donc ma vie se sera écoulée, sans que j'aie goûté la douce ivresse, ni pénétré le suprême mystère. Quelle est donc cette joie étrange, que pressentent ceux qui ne l'ont

pas goûtée, et qu'on devine par ses rêves ? Le soir, quand je regagne ma couche froide et solitaire, le sentiment d'un vide infini s'empare de moi, et je maudis la fatalité qui a défleuri mon existence, en rendant impossible la sympathie entre un être simple et moi. Je vois les simples se rapprocher sans vergogne, se sourire et trouver sans peine de douces choses à se dire ; et moi, je tremble devant une jeune fille ; elle sent mon embarras, baisse les yeux et se détourne et je ne sais pas bien quel sentiment elle emporte de moi. A quoi tient cette étrange timidité, qui constitue le défaut capital de ma nature ? Est-ce cette pudeur ingénue qui ne fait qu'ajouter un charme de plus à la sympathie et resserrer le lien de deux âmes ? Ce serait me flatter que le croire. Cette pudeur de la première jeunesse rapproche, ravive, donne de la grâce au sourire, et parle mieux que le plus doux langage. Mon embarras éloigne, assombrit, c'est un mur qui se dresse et empêche les deux âmes de se réfléchir. La jeune fille s'en va triste, et moi, le front baissé, je reprends ma solitude. Hélas ! c'est que je ne suis plus simple ! Cette femme sent trop bien que je lui suis supérieur ; elle se défie de moi, je devinerais peut-être son secret ; je déjouerais ce système d'instincts et d'illusions qui fait sa vie. Son secret, la femme aime qu'on le devine, mais non pas qu'on l'analyse : cette froide main lui fait peur ; elle s'écrie, comme si on allait la violer. Ainsi donc ç'en est fait ; jamais, jamais une femme ne m'aimera.

Je prends pourtant le ciel à témoin que, moi, j'ai aimé. Le jour où mes lèvres rencontrèrent celles de Cécile, la vie se développa devant moi si fleurie, si vaste, si épanouie, que, rien que d'y penser, mon âme s'exalte en moi-même. Mais plus je réfléchis à l'étrange nature de cette enfant, plus j'admire l'étonnante persistance du sort à pousser un homme dans sa voie, jusqu'à ce qu'il l'ait mené aux abîmes. Cécile m'avait compris, Cécile m'aimait pour ma beauté morale, dont elle avait très bien saisi la nuance. Toute illusion entre nous était impossible. Par des voies très différentes, moi par le plein développement de mes facultés viriles, elle par la prodigieuse finesse de ses instincts, développée encore par le commerce intime de nos deux esprits,



nous en étions venus à considérer le monde moral à peu près de la même manière. Dès lors devait s'élever entre nous un mur éternel de séparation, ce mot glacial : A quoi bon ? L'abstention devait même nous paraître plus belle que la jouissance. Or, pénétrés comme nous l'étions de la beauté supérieure du sacrifice et de la privation, il devait nous sembler préférable, même au point de vue de notre amour et de notre mutuelle beauté, de nous séparer.

Notre malheur a été d'être trop chrétiens. C'est le christianisme, par ses principes de renoncement et par son étrange esthétique, qui a rompu le charme qui nous attirait. Si nous avions été païens, ou moins profondément imbus de christianisme, notre vie se fût écoulée normale et vulgaire. Si à cette époque nous eussions habité l'Italie, si j'eusse compris l'antiquité comme je la comprends maintenant, je n'eusse pas quitté les sentiers doux et faciles de la plaine pour les pics aigus et romantiques de la montagne. Je manquais radicalement à cette époque de cette mesure, de ce *modus optimus* qu'enseigne si bien cette terre classique. Apollon, Castor et Pollux, Diane, Minerve, Vénus me paraissaient insipides, parce qu'ils représentent la nature saine et normale. Je leur préférerais une Vierge mère de Dieu, et la maigre image d'un Dieu tiraillé par des clous. Préférence donnée à l'anormal, à l'exceptionnel, au maladif, voilà l'esthétique chrétienne ; voilà les idées qui nous ont perdus. Maintenant je comprends à merveille que le beau n'est que dans le simple, dans le naturel, dans le vulgaire ennobli ; j'ai fait justice de ce prétendu attirail de finesse et de profondeur, au moyen duquel on arrive à prouver que le laid, c'est le beau, que la pâle et hystérique sainte Thérèse est plus belle que Sapho. A cette étrange doctrine qui a bouleversé toutes nos idées sur le beau et le bien, je préfère la droiture antique ; à cette paradoxale théorie : Heureux ceux qui pleurent ! Heureux ceux qui ont faim ! Heureux ceux qui se privent ! je préfère la prière de Solon :

« Charmants enfants de Mnémosyne et de Jupiter Olympien, muses qui habitez le Piérion, écoutez ma prière !

» Obtenez-moi des dieux le bonheur et d'avoir toujours une bonne réputation aux yeux des hommes.

» D'être doux à mes amis et amer à mes ennemis, aimable pour ceux-là, terrible pour ceux-ci.

» Je souhaite d'avoir des richesses, je ne veux pas souffrir d'injustice... »

Voilà le vrai, le simple, le naturel. Voilà ce que le christianisme a profondément interverti par son surnaturalisme, en prêchant sans cesse le renoncement, le combat contre la nature, en subtilisant à l'infini sur le bien moral et le bonheur. Il nous a accoutumés à chercher les choses dans leur contraire, à chercher bien loin ce qui est tout près. Toutes les idées fausses qui sont dans le monde en fait de morale sont venues du christianisme. La Grèce, avec un tact divin, avait saisi la parfaite mesure, fugitive et insaisissable nuance qu'on entrevoit sans raisonnement par l'instinctive finesse de sa nature, mais où l'on ne peut se maintenir. La mesure d'ailleurs paraît froide et insipide à la longue; on se fatigue de la proportion et du bon goût : on en vient à préférer l'étrange, l'anormal. Les types parfaitement purs ne suffisent plus; une femme malade et pâle plaît plus alors que la forme idéale; une femme voilée et cloîtrée plaît plus que la Vénus classique; la beauté simple et superficielle ne suffit plus : il faut du quintessencié, de l'arrière-pensée, et on appelle cela de l'idéal.

Il faut être juste; ce n'est de la faute de personne quand cela arrive. Cela arrive, parce qu'en effet la mesure et la proportion, ne représentant que le fini, peuvent contenter la nature humaine, dès qu'elle reste dans de justes et étroites limites, mais deviennent insuffisantes, dès qu'elle aspire à l'infini. Dans le premier état, l'humanité se repose et est heureuse; dans le second, elle est insatiable et malheureuse, mais plus noble en un sens; et dès lors, elle préférera dans l'art et dans la morale le souffrant, l'irrasasié, la sensation vague et pénible que fait naître l'infini, à la pleine et complète satisfaction que procure une œuvre saine et achevée.

Mais il est trop tard. On ne guérit pas de la subtilité. On peut reconnaître qu'on s'est faussé l'esprit, mais non le

redresser. Et puis, la déviation a tant de charme, et la droiture est si ennuyeuse qu'en vérité, si j'étais à recommencer, je la préférerais peut-être encore. Un temple ancien est incontestablement d'une beauté plus pure qu'une église gothique ; et pourtant je resterai des heures en celle-ci, et ne pourrai durer cinq minutes dans celui-là sans bâiller. Cela prouve que je suis perversi. Mais qu'y faire ?

Quoi qu'il en soit, ma Cécile, on mettra une croix sur notre tombe, et ce sera pour jamais !

## INVOCATION A ERNESTINE

### A MA FILLE ERNESTINE

MORTE A SEPT MOIS (1)

*sans avoir eu, ce semble, conscience des choses finies.*

*Ton trajet dans la vie passagère a été court ; mais la trace sera longue dans nos cœurs et éternelle au sein de Dieu, apparition chérie, âme d'un jour rentrée si vite dans la paix immuable. Sortie un moment des bras du Père céleste, tu as eu hâte d'y revenir ; l'infini te retenait par un charme invincible, tu ne voulais pas quitter ton petit paradis. Quand ton frère, moins sage que toi, cherchait à te faire partager le plaisir qu'il trouve à ses jouets, tu ne lui répondais que par un sourire doux et vague. Tu n'as pas eu un regard pour ce monde frivole ; ton œil charmant ne s'est fixé sur rien de passager. Crois ceux qui ont vécu plus longtemps que toi ; tu as sacrifié peu de chose, on souffre en ce monde plus qu'on n'y jouit, bien peu s'y perfectionnent, et beaucoup s'y flétrissent. Oh ! de la coquille de nacre où tu reposes, dis-moi, Titine chérie, dis à ton père, à qui tu souriais, le secret de cet infini que tu connais mieux que lui, aide-le à ne pas douter, au milieu de la critique des formes qui passent, de la vérité de ce qui est éternel, persuade-lui que l'être doit être cherché en haut et non en bas, fais-lui comprendre que si l'océan où tout ce qui est particulier a son origine et sa fin ressemble pour nous au néant, cela tient au voile qui couvre nos yeux et à l'étroit horizon de cette terre, où tu n'as pas voulu t'arrêter.*

1860.

## CONFESSIONS DE FELICULA

### I

Je naquis dans cette contrée montagneuse qui sépare les eaux du Rhône de celles de la Loire, et sert de siège principal à la tribu gauloise des Ségusiaves. Mon père était un des principaux de sa tribu et fut délégué pour la représenter dans la grande assemblée permanente des peuples de la Gaule, groupée autour de l'autel de Rome et Auguste. On était alors sous le règne du pieux Antonin. Toutes les pensées, bonnes et mauvaises, se produisaient en toute liberté; c'était un bonheur, une joie de vivre. Ceux qui n'ont pas vécu en ce temps ne peuvent se figurer combien on y a vécu. Tout était mis en discussion; le cœur n'était pas séparé de l'esprit. On passait les nuits à s'entretenir des doctrines nouvelles qui naissaient de toutes parts. Je me souviens, en particulier, d'un vieux juif qui arriva, un jour, à Lyon, peu après les dernières crises de sa patrie. Il semblait tout sanglant encore, à moitié fou, totalement égaré. Un matin, je le rencontrai sur les hauteurs de Fourvières, d'où l'on voit les neiges des Alpes; le soleil se levait.

— Ma fille, dit-il, c'est le commencement du royaume d'Israël.

Tous furent charmés et entraînés quand le bienheureux Pothinos, avec une troupe d'Asiates et de Phrygiens, aborda au quai d'Athanacum et commença de prêcher. La timidité de nos bonnes et sérieuses races gauloises fut d'abord étonnée de ces insinuations, de cette grâce de

(1) Le manuscrit inachevé de cette ébauche de roman ne porte pas de date. D'après quelques indications du manuscrit, on peut en fixer la composition vers l'année 1880. (N. de l'éd.)



femme chez des hommes, de cette façon de flatter et de chercher à plaire. La plupart des notables de la colonie romaine établie à Fourvières, presque tous les délégués qui habitaient sur les pentes situées au-dessus de l'autel d'Auguste, raillaient ou s'indignaient.

Mais d'autres, comme mon père, étaient surpris et convaincus. Les prédicateurs nouveaux annonçaient le mystère du Christ, son évangile salutaire, sa doctrine conforme à celle des apôtres, ainsi que l'attestait une succession non interrompue de témoins; car Pothinos avait connu Polycarpe et Polycarpe avait connu Jean, qui avait reposé sa tête sur la poitrine du Christ. Pothinos aimait à raconter ce que lui disait Polycarpe du disciple de Christ, et en écoutant ces récits, nous nous croyions transportés en Galilée, sur les bords du lac où Jésus répandit sa parole divine et ses chastes enseignements.

Mon père adhéra entièrement à la parole nouvelle et reçut le sceau du salut. Ma mère reçut en même temps le caractère du salut. Ma grand-mère Genovefa était morte sans que je l'eusse connue; mais mon père était si sûr de sa vertu qu'il ne doutait pas qu'elle ne fût sauvée. Pothinos, en effet, disait souvent que la chasteté était une si belle vertu qu'un païen chaste est nécessairement chrétien, qu'il n'y a pas de miracle que Dieu ne fasse pour le sauver. Or, est-ce un plus grand miracle pour Dieu d'étendre la grâce du salut à ceux qui sont morts, mais vivent dans son sein, que de les ressusciter, comme il le pourrait, pour recevoir le sceau de la réconciliation?

Le Rhône nous apportait chaque jour des prédicateurs nouveaux qui, tout en plaçant avant tout autre nom celui de Christ, parlaient de lui en une tout autre langue que Pothinos. Pothinos et ses Smyrniotes les écoutaient avec défiance, souvent avec indignation. Valentin était leur maître, et ce qu'ils disaient, d'après lui, était parfois surprenant de grandeur. Ce que racontait Pothinos, d'après les apôtres, était une simple et divine histoire, qui s'était passée il y a cent cinquante ans. Les valentiniens souriaient de cette simplicité: « Comment pouvez-vous croire, disaient-ils, que l'œuvre de la rédemption de l'humanité

se soit passée uniquement dans un point de l'espace et du temps ? » Jésus était pour eux une révélation de la raison infinie, la dernière et la plus grande de toutes ; mais il n'était pas l'unique. « Vous dilatez Jésus, jusqu'à le faire éclater », disaient les docteurs orthodoxes. « Vous rétrécissez Jésus, jusqu'à l'anéantir », répondaient les valentiniens. Leur piété n'était pas moindre que celle des orthodoxes, et leur esprit était supérieur. Mon père et ma mère goûtèrent leur manière de prêcher et admirèrent la plupart des manières de parler de Christ qu'ils cherchaient à faire prévaloir. Quand ma mère mourut, mon père lui composa lui-même l'épitaphe suivante [*lacune*].

\* \* \*

Quelque temps après, de nouveaux frères arrivèrent d'Orient, et nous étonnèrent par leur manière, inouïe jusque-là, d'adorer Christ. Ceux-ci venaient de Phrygie, de Galatie, et parlaient une langue que nos Gaulois comprenaient presque. Ils observaient une abstinence de toutes les œuvres de la création. Les nourritures ordinaires, que, selon les antiques Écritures, Dieu a permises à l'homme, en ne faisant de réserves que pour celles qui sont impures par elles-mêmes, leur paraissaient mauvaises. Ils ne vivaient que de choses sèches, n'ayant jamais vécu, de légumes et d'huile. Ils avaient des extases qui duraient des heures, priaient les doigts appuyés contre le nez, si bien qu'en grec on les appelait *passalorynchites*, et dans la langue de leur pays, peu différente de celle de nos compatriotes, *tasco-drugites*. Ils parlaient sans cesse des prophéties d'un inspiré nommé Montanus, d'une femme nommée Priscille. Ces saints de Phrygie, saisis par l'Esprit saint, parlaient toutes les langues, annonçaient des fléaux terribles, la fin de l'empire romain, le retour de Néron sous forme d'*Antichristos*, l'opposé en tout du Christ, la prochaine fin du monde mauvais, œuvre de Satan, la descente de la Jérusalem céleste dans un lieu qu'ils indiquaient et qui s'appelait Pépuze, en Phrygie. La virginité absolue était selon eux un devoir ; continuer un monde mauvais, c'était se rendre

responsable de tout ce qui s'y faisait de mal. Les femmes devaient toujours être voilées, ne fût-ce qu'à cause des anges. Notre simple et gracieux costume des pays séguiaives leur paraissait d'une suprême inconvenance.

Ces frères de Phrygie étaient des hommes très saints, et tous nous les respections beaucoup. Pothinos et son disciple Irénée les traitaient comme des frères, bien que, sans les nommer, ils fissent des critiques, des observations discrètes qui se rapportaient à eux. « Oui, sûrement, disaient-ils, la virginité est bonne et supérieure à tout ; celui qui la prend a choisi la bonne part ; mais elle n'est pas un devoir. Plusieurs apôtres, à commencer par le bienheureux Pierre, qui a glorifié Christ par sa mort, étaient mariés. Toutes les nourritures, sauf celles que Dieu interdit à Noé, sont bonnes, pourvu qu'on les prenne sobrement et avec actions de grâces. Dieu confère à ceux qu'il veut le don de prophétie, comme il fit dans les temps nouveaux à Amonias, à Agab, aux filles de Philippe ; mais ce don est rare ; le premier venu, sans l'autorisation de l'évêque et des anciens, ne peut se l'attribuer. Nous attendons tous la fin du monde et la venue du Christ à grand triomphe dans les nues ; mais Christ lui-même a défendu de supputer les temps. Ces hommes sont saints et par moment nous croirions voir en eux Élie ou Jean-Baptiste ressuscités ; mais ils n'obéissent à personne ; ils n'ont pas d'évêques en leur pays ; les autres évêques d'Asie, à qui nous avons écrit, ne paraissent pas les approuver. Ce que Christ veut avant tout, c'est l'obéissance à l'Église et la docilité. »

Mon père sur ce point était de l'avis de Pothinos, et pour moi, j'éprouvais pour ces saints une sorte d'aversion. Ils me faisaient scrupule du moindre ornement, d'une coupe élégante de la robe noire que portaient toutes les sœurs, d'une disposition heureuse de la bande de pourpre que leur condition permettait à certaines. Un tour heureux donné aux cheveux leur paraissait un crime. J'avais pour disposer les bandeaux blonds de ma chevelure un petit art discret de jeune fille. Ramenant sur l'arrière les abondantes masses que me fournissaient les tempes et le sommet de la

tête, j'en formais par derrière une masse enroulée que retenait une bandelette infibulée d'or. Ils blâmaient ce très innocent artifice. Cette horreur de la beauté me paraissait un blasphème. Pourquoi Dieu a-t-il créé la femme belle, si cette beauté est pour le mal ? Dieu tenterait donc à plaisir sa créature ? Non, j'ai toujours cru et je crois encore, malgré les malheurs de ma vie, que la beauté vient de Dieu, et constitue le meilleur trésor de la femme, même quand elle la garde pour elle seule. Les dons de l'homme sont la force, le courage, la science, le génie. Le don de la femme est la beauté. Par l'éclair seul de sa beauté, elle apprend et prouve ce que le docteur enseigne péniblement et avec de longs détours. Elle est un abrégé de la bonne création, l'argument suprême de Dieu ; car sa beauté n'est au fond que l'argument de sa bonté intérieure, de ses vertus.

Je sais bien que l'insupportable Fulgentius faisait quelquefois en ma présence d'odieux sophismes sur ce point. « La beauté (il disait quelquefois la modestie) des femmes, disait-il, me rappelle les temples de l'Égypte. Le dehors ne prouve rien pour le dedans. Voyez le dehors ; que c'est beau ! que c'est saint ! Entrez-y ; savez-vous ce qu'il y a derrière tout cet appareil ? Quelque bête immonde, un bouc, un serpent. » Oh ! le vilain homme ! Qu'il était loin des voies de Dieu !

La preuve, c'est qu'une femme bonne n'est jamais laide. Sa bonté peinte sur sa figure est sa beauté. Nos vieilles diaconesses ne sont jamais laides. Une jeune fille charmante et modeste est toujours assez belle.

Pothinos voyait bien mes innocents artifices et ne les blâmait pas. Irénée ne les voyait pas. Sa sainteté était née avec lui et l'occupait tout entier. Jeune, il était vieillard pour les sens et la sagesse. Quand je voyais louer les grands artistes qui ont fait les statues célèbres qu'on propose à notre admiration, je ne pouvais m'empêcher de penser que la femme qui se pare ou travaille à parer les autres est un grand artiste aussi. Dans l'âge actuel du monde, âge de péché et d'intempéries, la nudité étant justement interdite, l'art de parer la femme avec ses vêtements est le premier des arts. Et peut-être qu'un jour, quand, avec l'innocence



et le chaud soleil du royaume de Dieu, reviendra le temps où tous iront nus sans rougir, regrettera-t-on le temps où l'attrait divin de nos formes était dissimulé en partie et rendu par là plus attrayant. J'imagine qu'on en conservera quelque chose, et qu'après la résurrection, il y aura place encore pour cet art divin, par l'emploi discret de certaines bandelettes, par l'agencement de certains bandeaux.

Peu après les sectaires de Phrygie, arriva un docteur, dont l'arrivée fut l'heure fatale de ma vie, quoique, tout en le maudissant de bouche, je n'aie jamais pu consentir à le maudire en mon cœur. Il s'appelait Markos, était né à Antioche, et n'avait embrassé la doctrine du Christ qu'après avoir étudié toutes les religions et toutes les philosophies de l'Orient. Il en résultait un mélange singulier. Comme les disciples de Valentin, il alliait à Christ un alliage étranger. Pythagore, Orphée, Linus, Zamolxis, Zoroastre, Zostane lui paraissaient des révélateurs. Il leur dressait des statues, leur offrait un culte, tout en posant en première ligne l'image de Christos, en Sophia Pronoia, semblable à celle qu'éleva l'hémorroïsse de Panéas, que Jésus guérit. Il ne voulait pas entendre parler de l'homme-Dieu, Jésus, lui refusait la divinité, la réservant pour la Sophia, base toujours pure de toutes les inspirations, conseillère de tous les inspirés. Il composait des hymnes, des psaumes. Je n'entrais pas dans toutes ces subtilités. Pourvu qu'on prononçât avec amour le nom de Jésus, j'étais contente. Mais tout d'abord, Pothinos et Irénée se révoltèrent. Ils déclarèrent que les idées de Markos étaient la négation de la tradition apostolique, que les hommages qu'il rendait à Jésus étaient autant de blasphèmes. Markos n'avait pour nos évêques et nos anciens que du mépris. Il les traitait de gens arriérés, qui ne connaissaient pas les progrès récents accomplis par la prédication chrétienne, ni les grandes écoles d'Alexandrie, d'Antioche, où le christianisme se créait et se rajeunissait tous les jours. On lui refusa la liberté d'enseigner dans l'église; il eut son église à part. Mon père y alla, malgré l'aveu de Pothin et d'Irénée. Pothin alla jusqu'aux larmes, rappela l'enseignement de Polycarpe, allégua la colère que le saint vieillard eût éprouvée si Dieu l'eût réservé à des



temps aussi pervers. Markos était plein de séduction. Mon père trouva son enseignement supérieur à celui de l'église ordinaire. Pothin avait beau lui dire que ce qui est destiné à tous doit être de portée moyenne, afin de ne pas dépasser la portée du plus grand nombre, mon père était trop lettré pour se contenter de l'église commune; je le suivis à l'église de Markos. D'autres femmes en faisaient déjà partie. Elles appartenaient aux classes les plus honorables. Au lieu de cet aspect sombre qu'offrait l'église des Phrygiens, remplie de femmes voilées de la tête aux pieds, celle de Markos était pleine d'élégance. On n'y trouvait que des personnes instruites et bien élevées. Pas une robe de femme qui n'eût la bordure de pourpre, indice d'un rang distingué.

Markos avait la taille élevée et une tête d'une grande beauté, rappelant celle qu'on donne aux philosophes grecs dans les bustes qui remplissent les gymnases et les écoles. Son costume était le costume gréco-oriental, dans toute sa majestueuse simplicité. Ses beaux cheveux blonds, séparés sur le sommet de la tête, le faisaient par moment ressembler à un dieu. Quand il parlait, on eût dit Hermès, le maître de la parole. Sa parole était un fleuve qui entraînait tout, une chaîne qui retenait et attachait. Il avait un évangile très différent des simples récits où s'attachait Pothin, un évangile relevé, sublime, tout selon l'esprit, où les circonstances matérielles de la vie de Jésus, qui prêtent à la division, étaient omises. Sa conversation au sortir de l'église n'était pas moins attachante. Mais c'était surtout son rite eucharistique qui paraissait fort supérieur à la simple Cène que l'Église commune célébrait, sans bien en comprendre la portée.

Tous ses sacrements étaient à l'avenant. Il avait pour toutes les circonstances de la vie, surtout pour les mourants, des onctions, accompagnées de prières sublimes. En possession des charismes qui confèrent l'esprit divin, il nous faisait assister à la descente de cet esprit, et nous en rendait les organes vivants. C'étaient les femmes, selon lui, qui étaient les instruments les plus propres à rendre les sons de la harpe divine. Dans l'église, au moment le plus solennel, il s'approchait de l'une d'elles, et lui annonçait le don qui

allait lui être accordé. Il relevait en peu de mots l'immensité du privilège qui allait lui être accordé. Nous tremblions fort en ce moment, notre cœur battait outre mesure. Plusieurs s'excusaient, déclaraient n'avoir aucun droit au titre de prophétesses. « Nous ne saurons que dire », disaient-elles. Lui, d'un air impérieux : « Qu'importe, disait-il, tout ce que vous direz sera prophétie ! » Nos sœurs tombaient alors dans une sorte d'extase, prononçaient des syllabes entrecoupées. Lui recueillait avec empressement ces sons indistincts, les rapprochait, en tirait des sens sublimes.

Ce qui d'abord avait excité chez nous une vive répulsion finissait par nous être agréable. Un sentiment dont nous ne nous doutions pas s'y mêlait. Fulgentius, qui venait parfois à l'église avec mon père, me disait souvent ces mots dont je ne voyais pas la portée : *Fallit te incautam pietas tua*. Toutes nous étions pures ; nous ne soupçonnions pas que, dans la joie que nous éprouvions, il y avait le sentiment secret de toucher le Dieu par l'intermédiaire d'un homme. Ce qu'il y avait de plus grave, c'est que ces sortes de scènes prophétiques ne se passaient pas seulement dans l'église. Quelques-unes de celles qui étaient le plus favorisées allaient voir le maître chez lui, et là, sous le regard de Dieu seul, s'abandonnaient totalement. Dans ces communications intimes, elles perdaient tout sentiment, peut-être pendant des heures.

Je jure devant Dieu qui me jugera que, quand je suivis mes compagnes dans ces dangereuses pratiques, je ne soupçonnais rien, je ne savais rien. Mon innocence était absolue. Et la sincérité de Markos ? O ciel, que je sois damnée plutôt que d'admettre qu'un homme que j'ai aimé fût un affreux charlatan ! Mais Markos avait de bonnes qualités. Il était réellement chrétien. Il l'était au moins alors, mais un limon d'impuretés souillait ce beau fleuve, et Dieu, qui sait où il est maintenant, aura sans doute pardonné à l'homme qui a perdu plusieurs, mais [qui a] aussi peut-être sauvé plusieurs.

Je fus de celles qu'il perdit. Mes évanouissements sous sa main se multiplièrent. Certes, je dois avouer que je ne jouis jamais durant ce temps de la paix profonde que donne

seule la possession de la vérité au sein de l'Église catholique; mais je croyais pourtant être en relation avec l'Esprit de Dieu, et l'être par lui. Ce qui se passait durant ce sommeil, je l'ignorais. En me réveillant, j'éprouvais un grand trouble; une fois surtout, je ne me reconnaissais plus; j'aurais cru que mes sens étaient profondément atteints, que j'étais une autre personne. Une vague idée de profanation me traversa l'esprit, je souffrais, mais je détournai promptement ma pensée de mon corps. Comment veut-on qu'une enfant accoutumée à ne jamais regarder son corps, qui n'avait plus sa mère, et que son père avait entretenue dans une ignorance absolue de la vie, conçût ce qui jusquelà lui avait été absolument caché ?

Inexpérimentée dans les choses de l'amour autant qu'on peut l'être, j'aimais Markos sans savoir que j'étais coupable. Sa parole me parut plus éloquente que jamais; dans la collation des sacrements, il me paraissait d'une majesté admirable. Les secrètes communications de l'Esprit devinrent pour moi un besoin; je les recherchais. Les jours où je ne le voyais pas me paraissaient vides. J'éprouvais pour celles de mes sœurs qu'il favorisait des charismes un sentiment de jalousie que je combattais et dissimulais.

Les semaines n'amènèrent qu'un étonnement mêlé d'inquiétude. Mais les mois amenèrent un éclat que Markos vit ne pouvoir être évité. J'étais de plus en plus inquiète et troublée, et chaque palpitation de mon sein était comme l'effroi que cause un abîme entrouvert. Je me demandais si c'était un mauvais rêve. Ce que j'avais lu dans les Évangiles me faisait croire par moment que la femme pouvait concevoir par le souffle de l'Esprit. Mais aucun ange ne m'étant apparu, je craignais d'avoir été le jouet d'un démon. Tantôt j'avais honte, tantôt je tremblais. Je me rassurais en lisant les *Psaumes* où l'âme fidèle se rassure :

*Sub umbra alarum tuarum...*  
*A sagitta volante in die*  
*Ab incursu et daemonio meridiano.*

Ce qui augmentait mon trouble, c'est que Markos se montrait de jour en jour, contre son habitude, sombre et

rêveur. Son affection pour moi, qu'il témoignait toujours discrètement, semblait diminuée. Il m'évita plusieurs jours ; puis, tout à coup, un dimanche, vers le soir, il me prit à part et me prêcha longuement. Il lut dans l'Évangile le passage : « Celui qui ne quitte pas pour moi son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, n'est pas digne de moi. » Puis, il me cita les exemples d'apôtres qui ont voyagé avec des sœurs demeurant vierges. L'Esprit, ajouta-t-il, lui avait révélé que j'étais la sœur destinée à suivre chacun de ses pas, et à semer avec lui la parole du Christ. Ces paroles venant d'un homme que je révérais me troublèrent profondément. « Maître, lui dis-je, j'en parlerai à mon père, et je te suivrai. » Il rouvrit l'Évangile, et me lut l'histoire du jeune homme qui, après avoir adhéré à Christ, demanda un moment pour [réfléchir] et le mot de Christ : « Celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas digne de moi. »

— Eh bien, dis-je, demain, je te suivrai.

— Non, aujourd'hui.

— Eh bien, dans quelques heures, j'aurai préparé mes objets de femme.

— Non, me dit-il, tout de suite, et il lut : « En route, n'ayez ni provisions, ni sac, ni deux tuniques ; un bâton de voyage vous suffit. »

En même temps il ouvrit une porte qui donnait sur un angiport, communiquant avec les bords du Rhône. Une barque attendait avec deux bateliers. Un petit tapis marquait deux places à l'arrière ; il s'assit à la première, laissant vide la seconde ; j'hésitais, il me regarda. Je ne l'avais jamais vu si beau. Son Évangile sous le bras, il semblait un prédicateur muet. Fascinée, j'allai m'asseoir à côté de lui ; je ne pensais à rien, je crus sentir l'impression de l'Esprit. Les mariniers, d'un coup de rame, s'éloignèrent de la rive, j'étais déjà au milieu des saules et des peupliers, d'où l'on aperçoit Fourvières comme un lointain vapoureux, quand je revins à moi. La pensée de mon père me déchira. Il me rappela que, dans la carrière apostolique, le regard en arrière est le plus grand des crimes. J'étais tout entière sous son empire ; sa conscience s'était substituée à la mienne. Je me rappelais ce que j'avais entendu dire aux adhérents de



Pothin, que Markos séduisait les femmes par des philtres, que celles qui, après leur séduction, revenaient à l'Église, disaient que pendant qu'elles avaient été à lui, elles l'avaient aimé plus qu'on ne peut aimer un homme. Je ne crois pas ce qui concerne les philtres, mais il est vrai que, quand je fus seule avec lui, je fus totalement enivrée, je n'existai plus ; sa volonté fut complètement la mienne. Si je péchai, il fut le seul coupable, car pour moi, je n'existais plus.

## II

Nous remontâmes le Rhône, et malgré ma tristesse, tout ce que je voyais était pour moi un sujet d'enchantement. Le courant du fleuve nous conduisit rapidement au-delà de Vienne, où Markos ne voulut pas s'arrêter, quoiqu'il s'y trouvât beaucoup de frères. De belles montagnes dorées, couvertes de vignobles, venaient finir dans le fleuve, qui, de ses eaux rapides et légères, semblait les affleurer plutôt que les baigner. Parfois on eût dit que la route était fermée par les montagnes, qu'il n'y avait pas d'issue. Puis le fleuve trouvait sa voie à travers les dédales inextricables des monts qui semblent le barrer. Markos évitait les villes, et souvent nous passions la nuit dans les îles du fleuve, au milieu des saules. Je vis Arles, où Markos trouva des gens qui parlaient grec comme lui. Il partit vite, il semblait inquiet. Dans les basses eaux du Rhône, semblables à des étangs morts, je crus voir le royaume du ciel perçu au travers de ces horizons fuyants, où l'eau, la terre, de légères lignes d'arbres se confondaient. Je m'évanouissais dans ces pensées, et aussi sous son regard, durant des heures. Si la fièvre m'avait enlevée dans ces marécages déserts, combien elle eût abrégé ma pénitence ! J'étais innocente, je le jure ; j'obéissais à une voix que je croyais celle de Dieu. Bientôt, je devais expier le crime d'avoir été trop docile. Pothin fut le vrai sage. La femme ne peut pas bien choisir sa direction. Mais qui lui indiquera le directeur ? Dieu est bon et sait combien [le bien est] difficile.



Nous nous embarquâmes à Marseille sur un navire chargé pour Smyrne, lequel devait nous remettre à un navire alexandrin qui faisait régulièrement le voyage d'Égypte en Asie, en passant par Séleucie, le port d'Antioche. Oh ! combien ces jours et ces nuits, passées à la clarté des étoiles, eussent eu pour moi de charmes, si le trouble inconnu de mes sens, et surtout les façons d'agir de Markos ne m'eussent ôté tout bonheur. Déjà, de tous les charismes dont j'avais été gratifiée, il ne me restait que celui des larmes. Markos, en tout temps, avait été pour moi grave et réservé, il me traitait bien comme sa sœur spirituelle, s'interdisant les jeux et les enfantillages qui font la douceur des rapports entre les frères et les sœurs selon la chair. Mais cette réserve paraissait de plus en plus de la froideur, même de l'aversion. Il y avait des moments où je ne le comprenais plus. Aliéné de moi et presque de lui-même, il semblait avoir abandonné Dieu et toutes nos espérances. Il me cachait aux autres femmes, ne voulait pas que je fusse seule avec elles. Quand il remarquait un sourire chez ceux qui me regardaient, il affectait de ne pas me considérer comme sa compagne. Pendant ce temps, il ne me dit pas un mot qui pût m'apprendre ce qui concerne la nature des femmes. Je souffrais horriblement. Le monde me paraissait une énigme méchante. Celui que j'avais regardé comme mon maître, et à qui j'avais tout sacrifié, me paraissait par moment un traître, le Satan de mon âme.

Une vision, que j'eus vers ce temps, [me montra] Jésus, un linge blanc à la main, me regardant avec des regards pleins de douceur, essuyant les larmes de mes yeux. Il m'en resta tant de douceur !

Je vis alors une coupe. Je demandai ; il me fut dit : « C'est la coupe de l'amour ». Je voulais voir, une main invisible m'écarta, mais je vis une enfant boire.

— Qui est-ce qui boit ? dis-je.

— C'est ta fille ; toi, tu n'aimeras pas, mais elle aimera.

J'en gardai un sentiment triste et doux. L'idée de cette fille qui devait sortir de moi sans que je susse comment elle avait été conçue ne me quitta plus. A Antioche, le martyre de mon cœur atteignit aux plus cruelles angoisses. Markos

avait là une clientèle brillante, une école, un entourage de femmes qui me regardaient d'un air curieux et malveillant. Parfois je les voyais se détourner de moi avec un sourire. Markos évitait de se montrer avec moi. Il rougissait de moi. Les mauvais traitements m'eussent été mille fois moins pénibles. Car il était clair que tout amour pour moi était profondément éteint dans son cœur.

Après quelques jours passés à Antioche, il me dit que l'Esprit lui ordonnait d'évangéliser. La haute vallée de l'Oronte avait jusque-là peu entendu parler du Christ. D'Antioche, Markos voulait remonter le cours de ce fleuve, voir les grandes villes d'Émèse, d'Épiphanie, de Paradisus, de Laodicée, d'Héliopolis. Mais un doute profond [me saisit]. Je ne croyais plus en lui; je l'aimais. Oh! jours affreux! Dieu me les comptera.

[Dans] sa sécheresse de cœur, il n'aimait plus ni Dieu ni moi. Il ne prêchait que pour la forme; toute grâce s'était retirée de lui. A Héliopolis, il me tint un discours étrange :

— A quelques lieues d'ici, me dit-il, au sommet de ces monts couverts de neige est le temple d'Aphaca, chef-lieu du culte d'Aphrodite et d'Adonis. Beaucoup de nos frères pensent qu'un démon très méchant habite en ce lieu, séduit les femmes, remplit les hommes d'une fureur sacrée, éclate en étoiles brillantes qui viennent s'éteindre dans un lac, rend des oracles, tranche souverainement les doutes d'amour. Je veux voir...

Et comme mon indignation éclata :

— O femme d'un esprit étroit, me dit-il, tu ne sais pas ce qu'est la vie, et le premier devoir de celui qui vit. Il faut tout essayer. La pudeur ferme la femme à une foule de vérités. Comment voulez-vous qu'on sache le monde, quand on ne sait pas ce que c'est que l'amour? On fait des religions, des philosophies où on ne dit pas un mot de l'amour. Adonis est une forme du dieu suprême. Comme Christos, il est mort jeune; les femmes le pleurent au printemps. Je veux goûter cette religion; en cueillir la fleur, sauf à la jeter ensuite.

J'hésitai à le suivre, mais comment l'abandonner? Il était mon maître, j'osais presque dire mon époux. Je le

suivis. Nous gravâmes ensemble les pentes rocailleuses du Liban céléstyrien. Le soir, nous nous arrê tâmes au lac Leimon. C'est comme un morceau de l'azur du ciel déposé au fond d'une conque aride. Nous montâmes encore ; les hauts plateaux étaient couverts de neige. La mer était devant nous, à une profondeur infinie. Entre elle et nous, s'étagaient des étages de montagnes, comme des toits escarpés, couverts de cèdres. A nos pieds, un abîme, d'où un fleuve semblait s'élancer ; à côté, un temple avec de vastes dépendances.

*(Fin du manuscrit inachevé.)*

## LES DEUX CHŒURS (1)

Fragment de l'histoire primitive de l'humanité.

La tribu s'arrêta sur les bords d'un fleuve où les femmes allèrent puiser de l'eau, mais elles la trouvèrent blanchâtre, et pour cela elles l'appelèrent Albula. Près de là, il y avait plusieurs collines; sur l'une, un bois d'osier, elle s'appela Viminal; sur l'autre, un bois de chênes. L'une, qui dominait le fleuve, avait deux sommets et semblait un arc; ils l'appelèrent Capitole. Les autres, dirent-ils, auront des noms plus tard. Tout le jour, les hommes chassèrent sur ces collines; quand le soir fut venu, ils se rassemblèrent tous sur le sommet oriental de la double colline. Les femmes se groupèrent vis-à-vis, les enfants jouaient dans la vallée qui les séparait. Alors, ils se [parlèrent].

### LES HOMMES

Quand nous traversons la grande forêt, nous éprouvons une grande [crainte]. Nos haches étaient émoussées. Mais vous étiez avec nous.

### LES FEMMES

Oui. Nos enfants s'en souviendront. Car tous ceux qui naquirent dans ce temps-là reçurent des noms de douleur et ne sucèrent qu'un lait troublé aux mamelles de leurs mères. Mais ne pensons plus à ces souffrances. Ces lieux-ci sont magnifiques; dressons-y nos tentes afin que nous

(1) Paru dans *Figaro* du 21 décembre 1912. (Posthume). (N. de l'éd.)

puissions soulager nos bras qui depuis si longtemps portent nos petits. Leurs bras se fatiguent à se suspendre à notre cou, et cette vallée serait excellente pour leur apprendre à marcher.

## LES HOMMES

Oui. Plusieurs de nos jeunes gens ont déjà pris la robe des hommes sans avoir connu de jeunes filles. Il serait bien de faire ici un sacrifice et de célébrer des danses et des jeux. Mais il serait mieux peut-être d'aller encore, car l'horizon est très loin devant nous ; les dieux favorisent ceux qui vont toujours devant eux ; à force de marcher, nous trouverons sans doute ces champs fortunés dont nous ont parlé nos pères.

## LES FEMMES

Oui, nous vous suivrons partout où vous irez. Car nous aimons vos boucles de cheveux et le son ferme de votre voix. Mais pourquoi courir toujours au-delà ? Que trouverons-nous au-delà que nous n'ayons ici, des arbres, des herbes et des fleurs ? Il y a dans cette vallée une fontaine d'eau fraîche et pure ; nous l'avons appelée Juturne.

## LES HOMMES

Oui, il ferait bon de demeurer ici, car il nous est doux d'être partout où vous vous plaisez. Mais nos pères ne s'arrêtaient jamais, ils nous avaient défendu d'enfoncer trop profondément les pieux de la tente. La Terre a dévoré une tribu qui avait voulu faire un pacte avec elle. D'autres furent changées en arbres et en rochers. Notre cœur nous dit qu'il ne faut jamais s'arrêter. La vie, c'est de marcher toujours.

## LES FEMMES

Oui. Vous êtes pleins de courage et de force. Quand nous sommes fatiguées, votre vue nous ranime. Nous vous



aimons, car vous êtes nos maîtres, et qu'il nous est doux de nous soumettre. Mais le repos est doux aussi, et qu'importe sous quel ciel ? Si vous vouliez bâtir des maisons, nous aimerions à les orner, nous vous ferions de beaux vêtements, qui réjouiraient votre cœur, et sur cette colline, nous bâtirions le feu de Vesta. Le feu du foyer n'est sain que quand il s'allume toujours à la même place. Quelques-unes d'entre nous resteraient vierges pour le garder.

#### LES HOMMES

Les dieux des femmes sont comme elles ! Mais nous voudrions savoir ce qu'il y a au-delà de ces collines. Nous voudrions savoir aussi pourquoi le soleil se lève et se couche, pourquoi la lune s'entoure d'un halo, quelles sont les vertus des plantes, quel est le nom de chaque étoile.

#### LES FEMMES

Oui, il serait bien beau de savoir tout cela. Mais il vaut mieux que les dieux le sachent. Nous voudrions savoir aussi qui a appris aux enfants à sucer la mamelle de leur mère.

#### LES HOMMES

Oui, l'homme est fait pour être savant, et nous pensons qu'un jour nos enfants sauront toutes ces choses. Les dieux jaloux des hommes ont caché le bonheur et la science dans une caverne. Mais nous les en arracherons malgré les dieux. Les dieux sont terribles à ceux qui les craignent, mais ils cèdent à ceux qui leur font violence. Ce sera là sans doute la fortune promise à nos descendants, car pays et ciel n'y font rien.

#### LES FEMMES

Oui, heureux ceux qui verront ces jours ! Mais nous pensons qu'alors encore les enfants pleureront, et que les vieillards se courberont, que le soleil se voilera de nuages. Mais nous prierons pour vous les dieux !

## LES HOMMES

Oui, priez pour nous les dieux. Notre Dieu à nous, c'est notre force.

## LES FEMMES

L'autre jour, une de nos compagnes eut deux nuits de suite le même songe. Et quand elle l'eut raconté, plusieurs jeunes filles l'ont eu après elle. Une femme portait dans les bras un petit enfant, la lune était sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles. Si ce petit enfant était un dieu, que nous l'aimerions ! Mais un dieu ne peut être fils d'un homme, et c'est pour cela que nous pensons bien que la femme qui est apparue à notre [compagne] était une vierge, et que son enfant est né immaculé. Nous pensons même que sa mère a été conçue sans souillure.

## LES HOMMES

Oui, nous aimerions aussi à avoir de ces rêves. Mais le soir nous sommes bien fatigués, et il faut songer au lendemain.

## LES FEMMES

Oui, nous croyons que les dieux eux-mêmes doivent avoir quelquefois envie de souffrir. Car cela est doux par moment. Quelques-uns, dit-on, se sont faits hommes pour souffrir avec nous.

## LES HOMMES

Oui, mais il est plus beau encore de faire de grandes choses, des pyramides, qu'on laisse derrière soi sur le chemin. Quand nous aurons trouvé la terre qui nous fut promise, nous y bâtirons des villes magnifiques. Il y aura des murs que personne ne pourra franchir, ni hommes ni bêtes féroces, nous ferons des machines qui chasseront

pour nous, et nous, rassemblés sur la place publique, nous passerons le temps à discourir sur la justice. Le soir, nous viendrons nous réjouir avec vous.

#### LES FEMMES

Y aura-t-il dans ces villes des maisons pour les dieux ? Nous voulons qu'il y en ait une aussi pour la vierge qu'a vue [notre sœur] et pour son petit enfant ; le petit enfant croîtra, et nous l'aimerons, et quand il sera grand, les hommes le tueront, et nous nous arracherons les cheveux sur son tombeau, et des milliers de vierges le prendront pour époux.

#### LES HOMMES

Oui, nous élèverons un temple à Jupiter. On l'y verra avec son large front et ses épais sourcils, ses grands cheveux tomberont des deux côtés de sa tête. Il tiendra la foudre d'une main.

#### LES FEMMES

Nous voudrions aussi un jeune dieu qui souffre, qu'il eût des cheveux blonds séparés en deux sur le sommet de son front, que ses yeux fussent baissés, et sa robe serrée par une ceinture, sa barbe se séparant en deux sur son menton ; on le verrait souffrant et mis à mort, et il y aurait là des femmes pour le consoler.

#### LES HOMMES

Oui, il est doux d'être consolé par des femmes. On y verrait encore Mercure, dont la figure respirerait l'industrie et l'intelligence ; Apollon, inspirateur des belles choses ; Mars, qui donne du courage dans les combats, et Diane, qui court sans cesse les forêts ; Minerve qui donne la sagesse, et Vénus qui fait la douceur de la vie.

## LES FEMMES

Nous voudrions aussi des prêtres pour nous dire comment adorer les dieux. Car nous ne savons pas ; nous, nous n'avons pas le don pour nous conduire, et nous avons besoin d'être dirigées. Ils n'auront point d'épouses, mais ils auront un grand chef, qui leur apprendra ce qu'ils doivent [faire], et à lui, les dieux l'apprendront.

## LES HOMMES

Les femmes veulent qu'on leur apprenne, mais l'homme ne sait que ce qu'il a appris lui-même. Nous inventerons des machines pour atteindre le fond de la mer et savoir ce qui s'y fait ; d'autres, pour mesurer la distance des étoiles, de telle sorte qu'on pourra annoncer d'avance l'époque où elles se lèvent et le temps où le soleil et la lune s'obscurcissent, comme s'ils passaient l'un devant l'autre. Peut-être pourra-t-on savoir à combien de pas de nous sont les étoiles et combien elles pèseraient si elles étaient mises dans la balance.

## LES FEMMES

Il nous paraît difficile de savoir ces choses, car les étoiles sont très loin de nous. Mais les prêtres nous apprendront comment on purifie l'enfant qui vient de naître, comment on lui donne le don de la force, comment on fortifie les vieillards qui vont mourir, et comment on peut expier par des châtiments volontaires les fautes qu'on a commises. Nous leur dirons tous nos péchés, et ils nous imposeront des peines que nous subirons.

## LES HOMMES

Dans ce temps-là, il y aura des lois pour toutes choses, et les hommes se rassembleront tous les sept jours pour rechercher ce qui sera le meilleur. Il y aura festins et fêtes, courses et luttes.

## LES FEMMES

Ce petit enfant qu'ont vu nos [compagnes] était si beau que nous n'aurions voulu que lui pour nos festins. Il prendra une apparence de pain et nous le mangerons. Son sang deviendra du vin et [nous] le boirons. O sang d'un dieu ! nous nous enivrerons et nous tomberons en tressaillements. Nous adorerons son cœur percé d'une flèche et son image sera toujours devant nos yeux.

## LES HOMMES

Silence ! Nous vous défendons d'avoir de telles pensées. Vos pensées sont comme l'arc-en-ciel, on ne peut dire où commence une couleur et où finit l'autre ; de même, vos rêves, de doux et célestes, deviennent quelquefois bas et sanglants. Vous viendrez à nos fêtes, des fleurs sur la tête, et vous couronnerez les vainqueurs !







I N D E X  
DES  
NOMS PROPRES  
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE  
ET  
TRADUCTION DES TEXTES  
LATINS ET GRECS

Pour le tome IX, il a été établi, contrairement aux autres tomes, un seul Index des noms propres allant de la page 11 à la page 1584 et également un seul Index bibliographique. Pour la correspondance, les noms des personnes de la famille de Renan : Alain, Henriette, Aline, Fanny, Henri, Cornélie, etc., n'ont pas été indexés sauf lorsqu'il est parlé d'eux dans les notes.



## INDEX DES NOMS PROPRES

Abbadie (J.), 106.  
 Abbé-de-l'Épée (rue de l'), 808, 950.  
 Abd-el-Kader, 110, 1347.  
 Abd-el-Raman, 110.  
 Abderrahman Souyouti, 115.  
 Abélard, 276, 1040.  
 Aberdeen, 1462.  
 Aboulféda, 394.  
 Abraham, 11, 12, 14, 15, 170.  
 Abruzzes, 1529.  
 Absternius (= Bevilacqua), 121.  
 Abyssins, 1002.  
 Académie de Médecine, 1311.  
 Académie de Paris, 630, 1013, 1113.  
 Académie des Beaux-Arts, 985, 986, 989.  
 Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 129, 322, 330, 350, 415, 956, 958, 962, 985, 986, 989, 1004, 1009, 1010, 1019, 1021, 1025, 1032, 1111, 1114, 1176, 1206, 1210, 1211, 1217, 1351, 1360, 1364, 1365.  
 Académie des Sciences, 985, 989, 1009, 1024, 1210.  
 Académie des Sciences morales et politiques, 147, 936, 943, 985, 989, 1025, 1108, 1186, 1215.  
 Académie (du séminaire), 504, 528, 532-536, 547, 557, 566, 567, 591.  
 Académie française, 71, 300, 384, 575, 985, 988, 989, 1109.  
 Acheloüs, 99.  
 Achille, 103, 105, 107, 323.  
 Ad, 134.  
 Adam, 11, 169, 181.  
 Addolorata (l'), 1248.  
 Adonis (le dieu), 472, 1576.  
 Adonis (fleuve), 469, 470, 478.  
 Adriatique, 1306, 1313, 1343.

Adrien (empereur), 1418.  
 Aeolus, 425.  
 Affaires étrangères (ministère des), 1270.  
 Affre (Mgr), 68, 115, 518, 536, 701, 732, 737, 791, 804.  
 Africain, 568.  
 Afrique, 275, 626.  
 Agab, 1567.  
 Agamemnon, 105.  
 Agar, 13, 14.  
 Agathon, 132.  
 Agen, 1344.  
 Aix, 1219, 1226, 1311.  
 Aix-la-Chapelle, 1327.  
 Ajax, 103, 105.  
 A Kempis (Thomas), 460.  
 Albani (palais), 1231.  
 Albano, 1242.  
 Albufera (duc d'), 1337.  
 Albula, 1578.  
 Alcménoïdes, 186.  
 Aldobrandi, 1539.  
 Alexandre le Grand, 563, 1002, 1155, 1554.  
 Alexandrette, 1437, 1439.  
 Alexandrie, 70, 1002, 1432, 1435, 1439, 1569.  
 Alexandrins, 146, 369.  
 Alger, 674.  
 Algérie, 147, 674.  
 Algésiras (l'), 476.  
 Aligerne (abbé), 1258.  
 Allah, 140.  
 Allemagne, 66, 94, 116, 122, 139, 140, 155, 158, 190, 193, 229, 260, 301, 340, 351, 429, 430, 437, 454, 455, 609, 625, 703, 739, 760, 761, 763-765, 769, 771, 772, 779, 788, 789, 791, 793, 798, 803, 815, 817-819,



- 873, 915, 950, 1041, 1045, 1139, 1154, 1166, 1183, 1196, 1274, 1330, 1387, 1388, 1536.  
 Allemands, 104, 106, 128, 133, 148, 289, 323, 340, 360, 362, 383, 404, 405, 625, 695, 946, 949, 956, 1174, 1231, 1240.  
 Alpes, 154, 1224, 1344, 1474.  
 Alpes scandinaves, 1466.  
 Altabiscar (chant d'), 82.  
 Altenbourg, 260.  
 Altieri (cardinal), 1218.  
 Aliscans (chanson d'), 105.  
 Alpes, 1222, 1564.  
 Amonias, 1567.  
 Ambérieu, 1470.  
 Amérique, 122, 123, 130, 150, 354, 1453.  
 Amiens, 1132.  
 Ammonius Saccas, 1193.  
 Ampère, 74, 887.  
 Amphithéâtre (à Milan), 1323.  
 Ampoule (sainte), 266.  
 Amrit, 467.  
 Amschit, 467, 469, 470, 472, 473, 476, 478, 479, 1415, 1417, 1421, 1431, 1436.  
 Anacréon, 430.  
 Anaxagore, 393.  
 Ancône, 1290, 1297, 1306, 1313.  
 Andelys (les), 583.  
 Andilly (Arnaud d'), 288.  
 Andronicus, 234.  
 Angelico (frà), 1530.  
 Angélique (l'), 1231.  
 Angélique (porte), 1240.  
 Angélique (sœur), 192.  
 Angers, 1132.  
 Anglais, se, 357, 628, 1533.  
 Angleterre, 135, 150, 447, 1052, 1062, 1136, 1348, 1447.  
 Anio (l'), 1554.  
 Antar (poème d'), 412.  
 Antheaume (M<sup>lle</sup>), 574.  
*Anthia et Abrocome*, 413.  
 Antioche, 1437-1439, 1569, 1575, 1576.  
 Antiochus, 50.  
 Antisthène, 400.  
 Antonelli (cardinal), 1218.  
 Antonien (un), 418.  
 Antonin (empereur), 1564.  
 Antonin et Faustine (temple d'), 1526.  
 Antonins (siècle des), 1108.  
 Antoun, 475, 476.  
 Apamée, 212.  
 Apennin, s, 1230, 1254, 1256, 1258, 1260, 1261, 1298, 1306.  
 Aphaca, 478, 1576.  
 Aphrodite, 1576.  
 Apollon, 83, 118, 173, 1530, 1560, 1580.  
 Apollonius de Tyane, 212.  
 Apollon du Belvédère, 1234.  
 Appienne (voie), 1237.  
 Apulée, 360.  
 Arabes, 36, 143, 152, 178, 279, 286, 439, 1002, 1155, 1436.  
 Arabie, 626.  
 Ara Cœli (église de l'), 1230, 1233, 1247, 1526, 1529.  
 Arafat (l'), 133, 1523.  
 Arago (F.), 60, 250, 785, 893.  
 Aramoun, 470.  
 Arc de la Paix (à Milan), 1323.  
 Arc de Triomphe, 523, 524, 596.  
 Archimède, 218.  
 Archipel (l'), 1439, 1443, 1465.  
 Archives (les), 1210.  
 Arènes (les), 1226.  
 Argan, 293.  
 Arganthonius, roi des Tartessiens, 188.  
 Argentaro (mont, cap), 1227, 1274.  
 Arioste (l'), 93, 357.  
 Aristarque, 207.  
 Aristophane, 550.  
 Aristote, 87, 128, 130, 131, 140, 141, 170, 187, 203, 208, 209, 391, 1002, 1003, 1116, 1276.  
 Arles, 1219, 1226, 1343, 1574.  
 Arménie, 17.  
 Armes (place d'), 1181.  
 Armor, 110.  
 Arno (l'), 1268, 1318, 1556.  
 Arphaxad, 991.  
 Arras (cardinal-archevêque d'), 518.  
 Arthur, 86.  
 Asaph, 1498.  
 Aser, 468.  
 Asiates, 1564.  
 Asie, 866, 1066, 1575.  
 Asie Mineure, 212, 1437, 1443.  
 Assemblée constituante (mai 48), 1068, 1069.  
 Assemblée législative (1849), 1069, 1179.  
 Assemblée nationale (1849), 1042, 1051, 1057, 1059, 1076, 1120, 1188.

Assise, 1297, 1304, 1305, 1307, 1313, 1318.  
 Assyrie, 28.  
 Astrée, 357.  
 Athanacum, 1564.  
 Athènes, 110, 132, 146, 349, 392, 1160, 1193, 1227, 1438, 1440-1444, 1449, 1451, 1452.  
 Atlantique (océan), 154, 1221, 1307.  
 Atlas (mythe d'), 78.  
 Atrée, 103.  
 Atticus, 301.  
 Attila, 359.  
 Attique (l'), 1442.  
 Attiques, 131.  
 Aubry (Mr), 1385.  
 Auch (archevêque d'), 532.  
 Audin (libraire), 260.  
 Audran, 190.  
 Auffret (abbé), 487, 496, 571, 608, 681, 688.  
 Augias (écuries d'), 1454.  
 Auguste, 143, 151, 297, 343, 377, 398, 406, 407, 415, 417, 419.  
 Auguste (Mgr), 1373.  
 Auray, 555.  
 Auteuil, 547.  
 Autriche, 789, 797, 798, 1205, 1552.  
 Auvergne, 1222.  
 Auvray (Mr), 1013.  
 Avenel (Henri), 557.  
 Aventin (l'), 1543.  
 Averse (lac), 1251.  
 Averroès, 1002, 1003, 1134.  
 Avicenus, 1002.  
 Avignon, 1222, 1225, 1312, 1343, 1405, 1538.  
 Avranches, 522, 1013, 1111.  
 Aymon (les quatre fils d'), 90, 95.  
 Azâzel, 16.

Baabek, 1413.  
 Babel, 16, 1521.  
 Babel (tour de), 11, 614.  
 Babrius (fabuliste), 98, 369, 370.  
 Babylone, 70, 976.  
 Bacon, 136, 330.  
 Bactriane, 1002.  
 Baden, 1373.  
 Baïa, 1250, 1251, 1254.  
 Bailly (Mr), 703.  
 Balaam, 12, 191.  
 Baltique (mer), 1183.

Balzac, 357.  
 Banque de France, 1244.  
 Baptistère (le), 1530.  
 Barbares (les), 1101, 1552.  
 Barbarie (orgue de), 1144.  
 Barbe-Bleue (contes de), 812.  
 Barberine (la), 1231.  
 Barberini, 1539.  
 Barbès, 510.  
 Barbier (M<sup>me</sup>), 1473.  
 Barmécides, 28.  
 Baronius (cardinal), 1240.  
 Bartolini, 1269.  
 Barus, 203.  
 Basques, 82.  
 Basra (école de), 70.  
 Bastille (place de la), 543, 1068, 1088.  
 Bâton - de - Jacob (constellation), 173.  
 Baudier (abbé), 817, 819, 820, 880.  
 Bausset, 417.  
 Bautain (abbé), 25, 28, 39, 40, 43, 64, 113.  
 Bayle, 270.  
 Béatrix (de Dante), 1295.  
 Béatrix (personnage de roman), 195, 337, 1497, 1500-1503, 1505, 1508, 1509, 1511-1515.  
 Beaucaire, 1219, 1222, 1225, 1343.  
 Beaufort, 390.  
 Beaufort d'Hautpoul (général), 1409.  
 Beaulaincourt (M<sup>me</sup> de), 1472, 1473.  
 Beaumarchais, 887.  
 Beausobre (Isaac de), 1544.  
 Beauvaisis (le), 459.  
 Bec (abbaye du), 1013.  
 Bédier (J.), 82, 105.  
 Bédouins, 674.  
 Bedr, 222.  
 Belges, 273.  
 Belgique, 1446, 1447.  
 Belin de Ballu, 129.  
 Bellamy (syndic), 1365.  
 Bellanger, 591.  
 Belloy (Buirette de), 406.  
 Bembo (cardinal Pierre), 355.  
 Benoît (Mr), 136, 140, 152, 156, 161, 208.  
 Béotie, 1306.  
 Beowulf (roi des Gètes), 140, 325.  
 Béranger, 1095, 1108.  
 Bergen, 1463-1465.  
 Berlin, 340, 456, 1048, 1049, 1051,

- 1183, 1196, 1197, 1265, 1266,  
1272, 1286, 1300-1303, 1308,  
1309, 1315, 1320, 1325, 1327-  
1333, 1544.  
Bernini, 1248.  
Berrier (Constant), 1013.  
Bersot (Ernest), 1179-1181, 1183,  
1188, 1195.  
Berthe aux grands pieds, 1557.  
Berthelot (Dr), 897, 1102.  
Berthelot (Marcelin), 475, 899,  
990, 1090, 1105, 1148, 1170,  
1342, 1405, 1407, 1410, 1420,  
1424, 1425, 1428, 1445, 1446,  
1450, 1451, 1453, 1461.  
Bertin (ainé), 1350.  
Bertin (Armand), 1350.  
Bertin (condisciple de Renan),  
546, 557, 560, 583, 616, 630.  
Bertin (Édouard), 1350.  
Bertois (député de Saint-Malo),  
916, 918.  
Bertrand (Joseph), 1446, 1451, 1453.  
Besançon, 1132.  
Bessières (Mr), 487, 513, 524, 527,  
535, 545, 546, 550, 554, 558.  
Beuzeville, 1456.  
Bevilacqua, voir Abstemius.  
Beyrouth, 468, 470, 472, 474-478,  
1407, 1408, 1410, 1413-1415,  
1419, 1420, 1422, 1423, 1425,  
1430, 1431, 1434-1437.  
Bhadidat, 1418.  
Bibliothèque Albani, 1231.  
Bibliothèque Ambrosienne, 1324.  
Bibliothèque Brancaccia, 1252.  
Bibliothèque de la Chiesa Nuova,  
1231.  
Bibliothèque de la Minerve, 1231.  
Bibliothèque de la Sorbonne, 1008.  
Bibliothèque de l'Institut, 814,  
862, 867, 899, 946, 1008, 1009,  
1107, 1281.  
Bibliothèque du Vatican, 1231.  
Bibliothèque impériale, 456, 1340,  
1347, 1349, 1353, 1361, 1363.  
Bibliothèque Mazarine, 899, 1385.  
Bibliothèque nationale, 1210, 1335,  
1336.  
Bibliothèque royale, 300, 543, 814,  
850, 868, 898, 927, 928, 938,  
939, 946, 965, 971, 979, 995,  
1003, 1010, 1022.  
Bibliothèque Sainte - Geneviève,  
434, 774, 862, 868, 899, 1008,  
1023.  
Billion (D.), 63.  
Billion (Léon), 547, 607, 615.  
Biot (Édouard), 1004, 1009.  
Biot (J.-B.), 1009.  
Bizu (Jean-Louis), 819.  
Bkerké (couvent de), 468.  
Bladé (J.-F.), 82.  
Blanc (mont), 1222, 1474.  
Blanqui, 510.  
Bobbio, 1274.  
Boccace, 357.  
Boccalini, 374.  
Boèce, 146, 417.  
Boëhmer (de Francfort), 1240.  
Böhm, 166.  
Boileau, 82, 92, 163, 197, 292,  
355, 375, 376, 413, 435, 819.  
Bois de Boulogne, 540, 541.  
Boissonnade (J.-F.), 1107.  
Bollandistes (les), 272.  
Bologne, 871, 1278, 1281, 1282,  
1290, 1291, 1297, 1298, 1301,  
1302, 1308-1310, 1312, 1318, 1334.  
Bonafous, 354.  
Bonald (L. de), 33, 94, 196, 606.  
Bonaparte (Louis), 1073.  
Bondy (forêt de), 508, 537.  
Boniface VIII, 1538, 1540.  
Bonn, 1327.  
Bordeaux, 272, 1343, 1344.  
Borghèse (villa), 1270.  
Borgo (le), 1289, 1295, 1542.  
Borromée (Charles), 1542.  
Borromini, 1556.  
Bosphore, 1444.  
Bossuet, 22, 151, 172, 372, 384,  
385, 416, 417, 530, 550, 565,  
568, 581, 596.  
Botros, 1418.  
Botrys, 472.  
Botzaris (Marc), 142, 230.  
Bougeant (le Père), 222.  
Bouget (abbé), 272.  
Boulogne, 1335.  
Bourbonnais, 1220.  
Bourges, 928, 1215, 1220.  
Bourgogne, 607.  
Bourg-Saint-Andéol, 1225.  
Bourguignon, s. 187, 563.  
Bourse (la), 543, 1067, 1457.  
Boyer (Mr), 608.  
Braine, 1404.  
Braschi (Mr), 1448.  
Bréal (M.), 1445.  
Bréhat (île de), 107, 524, 570,  
777, 1186, 1514.

Brême, 946.  
 Brémoy (M.), 487.  
 Brescia, 1290.  
 Breslau, 340, 1303.  
 Brest, 1227.  
 Bretagne, 104, 106-108, 133, 138, 178, 208, 232, 233, 239, 275, 299, 301, 331, 353, 374, 397, 411, 453, 454, 460, 485, 486, 506, 507, 509, 512, 515, 517, 519, 524, 546, 548, 554, 555, 559, 560, 572, 579, 600, 612, 613, 617, 627, 630, 648, 658, 660, 666, 671, 675-677, 684, 692, 704, 709, 745, 894, 954, 1186, 1189, 1219, 1222, 1242, 1313, 1335, 1350, 1362, 1372, 1385, 1392, 1462, 1527.  
 Breton, s, 447, 452, 554, 557, 560, 591, 593, 607, 608, 630, 681, 685, 687, 691, 1350.  
 Brifaut (Mr), 1401.  
 Britanniques (Iles), 1032.  
 British Museum, 1334, 1335.  
 Broglie (de), 1231.  
 Brongniard (Adolphe), 985, 989.  
 Brosses (président de), 948.  
 Brotteaux (les), 1221.  
 Brouster (M.), 487.  
 Bruart (commandant), 1460, 1462.  
 Brumaire (18), 1169, 1550.  
 Brunot (Claire), 122, 247.  
 Brutus, 255, 358, 390.  
 Bruxelles, 1327.  
 Bucentaure (le), 1313.  
 Buffon, 313, 400.  
 Bug, 454.  
 Bullet (J.-B.), 68.  
 Buloz (Ch.), 1454-1456.  
 Bunsen, 1373, 1450.  
 Burnouf (Eugène), 296, 937, 967, 968, 971, 973, 975, 979, 988, 995-997, 1001, 1004, 1010, 1020, 1026, 1038, 1048, 1050, 1055, 1061, 1107, 1111, 1122, 1134, 1148, 1161, 1167, 1174, 1182, 1212, 1214, 1216, 1217, 1366.  
 Bussy-Rabutin, 376.  
 Buxtorf, 195.  
 Byblos, 467, 472, 479.  
 Byron (lord), 321, 323, 407, 455, 1307, 1375.

Caaba (la), 1498.  
 Cabanis, 321.

Cacault (François), 275.  
 Caen, 522, 523, 678, 1460.  
 Cafre, 439.  
 Cagots, 274, 276.  
 Caïn, 11.  
 Caire (le), 1432, 1434, 1435, 1469.  
 Calcutta, 1026, 1027, 1033.  
 Calderon, 386.  
 Caligula, 1144.  
 Calvados, 522.  
 Calydon (sanglier de), 99.  
 Cambrai (place), 341.  
 Camille, 1228.  
 Campana (chevalier), 1218.  
 Campanie, 273.  
 Campanile (le), 1267.  
 Campo-Santo, 1530.  
 Canaris, 230.  
 Cancale, 522.  
 Cantalupo, 1474.  
 Capitole, 156, 1230, 1268, 1289, 1523, 1526, 1578.  
 Capoue, 1245.  
 Caprée, 1246, 1250, 1251.  
 Carbon (abbé), 428, 608, 609, 614, 678, 680, 688, 815.  
 Carcassonne (légende de), 93.  
 Carlovingiens, 22.  
 Carlowitz (M<sup>me</sup> de), 81, 86.  
 Carmel (le), 468.  
 Carmélites, 456.  
 Carnes (les), 942.  
 Carné (M<sup>r</sup> de), 887.  
 Carnot (L.-H.), 1055, 1061, 1136, 1142, 1206.  
 Carouge (famille), 685, 1359, 1360.  
 Carpathes, 454.  
 Carrée (maison), 1226.  
 Carrière (le Père), 87, 156, 614.  
 Carthage, 1552.  
 Carthagène, 139.  
 Carthaginois, 147.  
 Casaubon, 203.  
 Casimir-Périer, 1401.  
 Cassin (mont), 1207, 1218, 1241, 1252-1255, 1258, 1260, 1261, 1277.  
 Cassiodore, 146.  
 Castellamare, 1251.  
 Castellane (maréchal de), 1472.  
 Castel-Nuovo, 1249.  
 Castor et Pollux, 1560.  
 Catalans, 277.  
 Caton, 251, 254, 416.  
 Caton (le), 472, 473, 1431.  
 Catry (M<sup>lle</sup>), 797, 864, 865, 882, 1005, 1217, 1271.

Catulle, 257.  
 Caucase, 199, 394.  
 Caussin de Perceval, 115, 116, 143, 169, 170, 271, 277.  
 Cava (le), 1207, 1251.  
 Cavaignac, 1144, 1146.  
 Cavala, 1443, 1444.  
 Cavaleggieri (porte), 1228.  
 Cavalli (marquis de), 1307.  
 Cavigilly, 516.  
 Cécile (personnage de roman), 1518, 1519, 1521, 1522, 1558, 1559, 1562.  
 Cecilia Metella, 1237.  
 Céladon, 357, 358, 360.  
 Céleste (M<sup>lle</sup>), 801.  
 Cène (la), 474, 1570.  
 César, 255, 301.  
 Césène, 1290.  
 Cette, 1312, 1343, 1344.  
 Cévennes, 1220.  
 Chaise (Père de la), 292.  
 Chalcédoine (archevêque de), 536.  
 Challifer, 1426.  
 Cham, 183, 991.  
 Chambord (comte de), 1337, 1338.  
 Chambre des députés, 523, 978, 1184.  
 Champ-de-Mars (à Rome), 1228.  
 Champenois, 92.  
 Champlieu, 1404.  
 Champs-Élysées, 218.  
 Champs-Élysées (avenue des), 436.  
 Chananéens, 991.  
 Chancellerie (M<sup>r</sup> de la), 292.  
 Chapelain (Jean), 300, 364.  
 Chapelain (photographe), 1453.  
 Chapelle, 322.  
 Chaptal (rue), 1401.  
 Charlemagne, 79, 80, 82, 105, 117, 137, 320, 326.  
 Charles VII, 326.  
 Charles VIII, 274.  
 Charles le Chauve, 1013.  
 Charlottenbourg, 1373.  
 Chartres, 514.  
 Charybde, 109, 1349.  
 Chasles (Philarete), 289, 994.  
 Chateaubriand, 94, 240, 322, 409.  
 Chatterton, 236, 237.  
 Chauliac (M.), 546.  
 Chaulieu (Auffrye de), 197, 205, 322, 431.  
 Chénier (André), 197.  
 Cherbourg, 1460, 1461.

Cherbuliez (Victor), 1474.  
 Chesnel (M<sup>r</sup>), 691.  
 Chevalier (famille), 661, 685.  
 Chien (fleuve du), 471.  
 Childe Harold, 1213.  
 Chili, 147.  
 Chine, 1004.  
 Chinois, 1435.  
 Choiseul (duc de), 1185.  
 Chosroès Noushirwan, 1002.  
 Christiania, 1468.  
 Chypre, 425, 469, 471, 1423-1428, 1430.  
 Cicéron, 129, 133, 132, 146, 171, 214, 301, 336, 390, 396, 398, 435, 1227.  
 Ciceruacchio, 1240.  
 Cimabue, 1267, 1305.  
 Cincinnatus, 377.  
 Cinq-Plaies (chapelle des), 196, 232, 447, 1518.  
 Circé, 1554.  
 Cittiens (les), 425.  
 Cittium, 425.  
 Civita Vecchia, 1219, 1223, 1228, 1237, 1253.  
 Clairét (Jean), 386.  
 Clarke (Samuel), 615.  
 Clamecy, 1337.  
 Clarté (chapelle de la), 123.  
 Claude (empereur), 1144.  
 Claude (Jean), 1521.  
 Claudien, 294.  
 Clemensow, 454, 715, 720, 736, 845, 1208, 1211, 1271, 1284, 1285, 1299, 1308.  
 Clitumne, 1304.  
 Clotilde (princesse), 1470, 1471.  
 Clovis, 117, 187, 326.  
 Coco (le perroquet), 1445, 1447, 1450.  
 Coëlius (mont), 1226.  
 Cognat (abbé), 122, 289, 383.  
 Colbert, 276, 291.  
 Colisée, 1226, 1229, 1230, 1343, 1523, 1526, 1542, 1543.  
 Collège de France, 224, 323, 433, 740, 746, 751, 754, 769, 785, 806, 842, 850, 851, 858, 862, 868, 873, 887, 898, 900, 937, 956, 958, 962, 970, 971, 979, 995, 1008-1010, 1021, 1038, 1048, 1050, 1060, 1061, 1064, 1066, 1111, 1161, 1175, 1188, 1193, 1336, 1410, 1424, 1431.  
 Collen, 517.



Collin d'Harleville, 299, 335.  
 Cologne, 1327.  
 Colomb (Christophe), 270.  
 Colomban, 94.  
 Colonna (duchesse), 1472.  
 Colonne (place), 1224.  
 Colosses, 1443.  
 Comana (le prêtre de), 212.  
 Combalot (Th.), 67.  
 Communion de saint Jérôme (la), 1234.  
 Compiègne, 1403.  
 Conches (abbaye de), 1013.  
 Concours général, 414.  
 Condé, 518.  
 Condorcet, 146.  
 Conflans, 817, 819.  
 Conradin, 1249.  
 Conseil d'État, 978.  
 Constance, 138.  
 Constantin (le Grand), 273, 985, 989, 1011.  
 Constantinople, 1139, 1307, 1443, 1444.  
 Contades (M<sup>me</sup> de), 1473.  
 Coptes, 1002.  
 Cora (la chienne), 1445, 1447, 1450.  
 Corax (de Syracuse), 130, 140.  
 Cormenin (Louis de), 100.  
 Corne d'Or (la), 1444.  
 Corneille, 173, 295, 392, 394, 402.  
 Corneille (lycée), 1124.  
 Cornelius à Lapide, 45, 203, 204.  
 Corneto, 1275.  
 Cornificius, 130.  
 Cornu (M<sup>me</sup>), 1410, 1420, 1423-1425, 1428, 1430, 1432, 1446.  
 Corps législatif, 1445.  
 Corse (la), 1227.  
 Corse (un), 615, 1473.  
 Corsini (palais), 1230.  
 Corsinienne (la), 1231.  
 Corso (le), 1244.  
 Cosaques, 145, 153, 715, 1069.  
 Cosmes, 354.  
 Cosmos (le), 1155.  
 Côtes-du-Nord, 123, 678, 691, 1128.  
 Coucy, 1404.  
 Coufa (école de), 70.  
 Cousin (Victor), 28, 62, 64, 74, 75, 94, 113, 145, 148, 164, 202, 240, 316, 321, 330, 340, 375, 634, 791, 927, 931, 978, 1003, 1016, 1025, 1050, 1066, 1104, 1107,

1110, 1113, 1128, 1130, 1131, 1133, 1134, 1140, 1144, 1148, 1152, 1163, 1164, 1176, 1186, 1187, 1195, 1215, 1218, 1219, 1256, 1260, 1352, 1401, 1490, 1515.  
 Crabot (abbé), 542, 546, 549, 555, 583.  
 Cracovie, 1146.  
 Crébillon, 406.  
 Crechriou (M<sup>r</sup>), 745.  
 Creil, 1403.  
 Crête (le vieillard de), 317.  
 Creuzer (Fr.), 373.  
 Creuznach, 1445, 1458.  
 Crimée, 1348, 2354.  
 Critias, 131.  
 Croisades (les), 124, 161, 277, 326.  
 Croix (sœurs de la), 526, 587, 1395.  
 Croix-Rousse (la), 1221.  
 Crouzet, 161, 223, 224, 237, 322, 807, 810, 824, 832, 833, 882, 894, 896, 922, 939, 1013, 1133, 1180, 1181, 1189, 1200.  
 Cruice (abbé P.), 272, 941.  
 Cultes (ministère des), 1040.  
 Cumes, 1251.  
 Curius, 377.  
 Cuvier, 285.  
 Cuvillier-Fleury, 1401.  
 Cybèle de Pessinunte, 212.  
 Cygne (le) (astronomie), 173.  
 Cyrus, 298.  
 Czentochowa, 1000.

Damas, 1437, 1438.  
 Damiron (J.), 101, 128, 144, 210, 877, 883, 924, 927, 936, 943.  
 Damyych, 1416.  
 Danaë (fable de), 279.  
 Daniel, 1530.  
 Dante, 203, 204, 363, 1160, 1267, 1305, 1538.  
 Danton, 1554.  
 Danton (inspecteur), 1113.  
 Danube, 1297.  
 Daphnis, 188.  
 Darsse (M<sup>r</sup>), 1411.  
 Dardanelles, 1183.  
 Daremberg (Ch.), 1175, 1190, 1205, 1206, 1208, 1211, 1212, 1214, 1239, 1247, 1251, 1252, 1267, 1269, 1271, 1273-1275, 1277, 1279, 1282, 1286, 1298,

- 1301-1303, 1310-1312, 1324,  
 1325, 1385, 1386.  
 Darenberg (M<sup>me</sup>), 1239, 1269-  
 1271.  
 Daunas (professeur), 1113.  
 Dauphiné, 1221, 1224.  
 David (le roi), 18, 28, 31.  
 Debeauvais (Mr), 546, 583.  
 Débora (cantique de), 82, 430.  
 Dèce, Décus, 82, 135.  
 Delafosse (G.), 126, 169.  
 Delangle (M.), 487, 500.  
 Delécluze, 1457.  
 Delille (abbé), 323.  
 Delisle (L.), 1393.  
 Délos, 118.  
 Démétrius Chalcondyle, 354.  
 Démonsthène, 121.  
 Desbois (Mr), 487, 499, 673.  
 Descartes, 35, 72, 73, 87, 136,  
 248, 330, 393, 395, 419, 420,  
 590, 926.  
 Descartes (lycée), 1057, 1059,  
 1073, 1124.  
 Descuret (J.-B.), 673, 1005.  
 Dessans (M<sup>me</sup>), 1327.  
 Deux-Églises (rue des), 808, 824,  
 832, 847, 858, 892, 894.  
 Diane, 1560, 1580.  
 Diane (temple de), 1226.  
 Didier (éditeur), 1450.  
 Dijon, 260, 1132.  
 Dillon (expédition de), 140.  
 Dinan, 520, 521, 524.  
 Dinard, 794.  
 Diomède, 110.  
 Dion Chrysostome, 414.  
 Divonne, 1474.  
 Djébeil, 1410, 1412, 1414, 1415,  
 1431.  
 Djébel-Mousa, 472, 474.  
 Dol, 522, 685.  
 Dôme (le), 1322, 1530.  
 Dorothée (de *La Pucelle*), 247.  
 Dorra, 425.  
 Dresde, 455, 919, 930, 955, 962,  
 981, 993, 994, 998, 999, 1375,  
 1379.  
 Drontheim, 1463, 1464, 1466, 1467.  
 Droz (Joseph), 434.  
 Druses, 1409.  
 Dubois, 147, 1176.  
 Dubuisson (Mr), 1462.  
 Du Cange, 276.  
 Duchêne (M.), 487, 495, 500, 505.  
 Duchesne (abbé), 419.  
 Duchesne (condisciple de Renan),  
 579.  
 Duchesne (Père), 545, 546, 550,  
 558, 566, 1487.  
 Duclos (Ch.), 208, 268.  
 Dufaure (Armand), 1190.  
 Dumas (J.-B.), 418.  
 Dunkerque, 1227.  
 Dupanloup (abbé), 33, 67, 75,  
 148, 150, 453, 487, 493, 524,  
 527, 528, 537, 549, 554, 558,  
 560, 572, 576-580, 585, 586,  
 597, 607, 609, 610, 616, 682,  
 709, 711, 762-764, 779, 798,  
 800, 805-808, 815, 841, 854,  
 880, 891, 895.  
 Dupin (ainé), 99, 377.  
 Dupuytren (musée), 1247.  
 Durand (éditeur), 1406.  
 Dureau de La Malle, 1211, 1401.  
 Eardinger (M. de), 1449.  
*Éclaireur* (l'), 1413.  
 École de médecine, 418, 616, 798.  
 École de Saint-Cyr, 1132.  
 École des chartes, 1020.  
 École des langues orientales, 850,  
 1060, 1066.  
 École des mines, 1097, 1200.  
 École française d'Athènes, 1441,  
 1442.  
 École française de Rome, 1218,  
 1304.  
 École normale supérieure, 74, 257,  
 592, 630, 761-763, 765, 779,  
 782, 786, 806, 844, 845, 854-  
 857, 859, 861, 866, 882, 912,  
 923-927, 931, 941, 982, 995,  
 1019, 1066, 1089, 1098, 1112,  
 1113, 1130, 1147, 1176, 1189,  
 1282.  
 École polytechnique, 630, 823,  
 845, 899, 1060.  
 École vétérinaire, 616.  
 Écossais, 35, 36, 55-57, 75, 258,  
 330.  
 Écosse, 1462, 1465, 1466.  
 Edda (l'), 314, 1498.  
 Edfou, 1433.  
 Edmond (Charles), 1451, 1455.  
 Edwards, 204.  
 Edwin de Northumberland, 266.  
 Égée, 78.  
 Égée (mer), 78.  
 Egger (Victor), 78, 336, 369, 370,

- 433, 857, 885, 916, 920, 926,  
932, 939, 977, 981, 982, 992,  
995-997, 1019, 1032, 1167, 1168,  
1176, 1182, 1189, 1216, 1406,  
1410, 1420, 1425, 1428, 1429.  
Égon, 203.  
Égypte, 183, 212, 283, 354, 1433,  
1434, 1455, 1568, 1575.  
Eisenach, 1383.  
Elam, 991.  
Elbe (île d'), 1227.  
Elchingen (duc d'), 1413.  
Électre, 103.  
Éleusis, 1442.  
Élie, 1567.  
Élisabeth (cour d'), 360.  
Elvire (de Molière), 1295.  
Èmèse, 1576.  
Emmanuel, 14.  
Empire (I<sup>er</sup>), 227, 259, 304, 371, 420.  
Empire romain, 1155, 1566.  
Encelade, 1167.  
Ènée, 273.  
Enfer (rue d'), 456, 892, 1038,  
1080, 1169, 1175, 1200, 1279,  
1271, 1322.  
Éphèse, 1443, 1451.  
Épictète, 131.  
Épiphanie, 586, 1576.  
Érasme, 1173.  
Ernest (personnage de roman),  
1501-1505, 1510-1515.  
Erquy, 449, 549.  
Érythrée, 1496.  
Escualdunac (= Basques), 82.  
Escorial (l'), 1003.  
Ésope, 370.  
Espagne, 274, 425, 707, 860,  
1207, 1297.  
Espagnols (chapelle des), 1267.  
Estampe (d'), 546.  
Estienne (Robert), 1173.  
Estrapade (place de l'), 787.  
États-Unis, 382, 396.  
Étienne I<sup>er</sup> de Hongrie, 72.  
Etna, 1167, 1339.  
Eucharistie, 1479.  
*Euphrate* (l'), 1439.  
Euric, roi des Wisigoths, 359.  
Euripide, 131, 132, 186, 294.  
Europe, 138, 199, 227, 335, 435,  
525, 599, 625, 848, 959, 1010,  
1027, 1041, 1046, 1051, 1062,  
1065, 1092, 1135, 1138, 1140,  
1182, 1193, 1205, 1242, 1243,  
1249, 1446.  
Européen, 469.  
Eusèbe, 273.  
Évangile, s, 29, 30, 116, 124, 246,  
280, 347, 470, 502, 553, 623,  
748, 750, 773, 1096, 1278, 1295,  
1486, 1492, 1521, 1570, 1572,  
1573.  
Ève, 11.  
Évreux, 583.  
Exposition universelle (1855), 1362.  
Ézéchiël, 1499.  
Fabre d'Olivet, 190.  
Faculté des Lettres, 433, 774,  
836, 858, 888, 910, 941, 986,  
1024, 1025, 1341.  
Faculté des Sciences, 774, 1025.  
Faculté de Théologie, 576.  
Faenza, 1290, 1297.  
Faidherbe (général), 1445.  
Falloux (M<sup>r</sup> de), 1146, 1156, 1168,  
1169, 1174, 1175, 1187, 1190,  
1195, 1205-1207.  
Fano, 1290.  
Farnèse, 1539.  
Faucher (Léon), 1337.  
Fauriel (Cl.), 82, 210, 328, 360,  
434.  
Faust, 255, 792, 1512.  
Favre (Jules), 1451.  
Fayet, 630.  
Fénelon, 22, 59, 129, 218, 298,  
317, 384, 581, 596, 1482, 1516,  
1539.  
Fenris, 1498.  
Féron, 547, 560.  
Ferrare, 871, 1290, 1302, 1313.  
Fête-Dieu (la), 613.  
Feugères (prof. de rhétorique),  
208, 857.  
Fichte, 194, 270.  
Fiesole, 1268.  
Figaro, 83.  
Fiorito (col), 1306.  
Firmin-Didot, 208, 386, 1016,  
1089.  
Fléchier, 435.  
Fleury (cardinal), 1185.  
Flora (la chienne), 1417, 1420.  
Florence, 355, 356, 455, 871, 890,  
1003, 1207, 1218, 1239, 1241,  
1252, 1263, 1264, 1267-1269,  
1271, 1272, 1274, 1304, 1311,  
1318, 1334, 1539.  
Foligno, 1290, 1304-1306.

- Folkestone, 1335.  
 Fontainebleau, 543.  
 Fontainebleau (barrière de), 1082.  
 Fontanes, 196, 197, 418, 428.  
 Fonte Branda, 1554.  
 Fontenay, 197.  
 Fontenelle, 83, 86.  
 Forestier (l'oncle et la tante),  
     365, 485, 506, 509, 539, 587,  
     675, 777, 819, 903, 946, 980,  
     1335, 1354, 1362.  
 Forêt Noire, 454, 1373.  
 Forli, 1279, 1290.  
 Fortune virile (temple de la), 1556.  
 Forum (le), 1230, 1268, 1526, 1556.  
 Foulon (abbé Alfred), 514, 515,  
     525, 527, 541, 544, 549, 554,  
     569, 941.  
 Fourier (Charles), 1163.  
 Fourvières, 1221, 1564, 1565, 1573.  
 Franc (Martin), 272.  
 Français, se, 27, 147, 154, 189, 228,  
     396, 416, 429, 467, 478, 1059,  
     1064, 1205, 1218, 1228, 1231,  
     1232, 1257, 1262, 1287, 1296,  
     1474, 1523.  
 France, 66, 94, 103, 107, 117, 122,  
     139, 150, 153, 155, 156, 158,  
     189, 208, 230, 242, 250, 260,  
     274, 276, 287, 297, 351, 375,  
     421, 429, 434, 436, 454, 460,  
     474, 517, 521-523, 527, 541, 575,  
     591, 603, 613, 616, 626, 666,  
     675, 706, 734, 751, 762, 791,  
     827, 836, 841, 845, 846, 848,  
     850, 865, 871, 907, 909, 910,  
     914, 946, 956, 971, 1011, 1018,  
     1034, 1038, 1044, 1047, 1057,  
     1062, 1064, 1068, 1073, 1076-  
     1078, 1082-1084, 1087, 1090,  
     1092, 1097, 1103, 1104, 1107-  
     1110, 1135, 1137, 1140-1143,  
     1148, 1150, 1151, 1160, 1168,  
     1185, 1191, 1196, 1202, 1217,  
     1220, 1223-1225, 1227, 1236,  
     1239, 1244, 1246, 1250, 1257,  
     1262, 1267, 1269, 1283, 1286,  
     1287, 1290, 1299, 1300, 1311,  
     1312, 1322-1325, 1327, 1338,  
     1347, 1348, 1408, 1409, 1413,  
     1416, 1418, 1449, 1524, 1533,  
     1534, 1552, 1553.  
 Francfort, 917, 919.  
 Franck (Adolphe), 224.  
 Franconières (général de), 1471,  
     1472.  
 Francs, 22, 82.  
 Frayssinous (D. L.), 581.  
 Fréhel (cap), 449.  
 Frère (abbé), 615.  
 Frères (rue des), 892.  
 Freslon (M<sup>r</sup>), 1155.  
 Fresneau (Armand), 1069.  
 Fronde (la), 139, 357.  
 Frontignan, 1343.  
 Frossard (colonel), 1275.  
 Fuad-pacha, 1409, 1410.  
 Fulgentius, 1568, 1571.  
 Furies (les), 294.  
 Gaète, 1258, 1261.  
 Gaillardot (D<sup>r</sup>), 459, 476, 1408-  
     1410, 1416, 1419, 1420, 1422,  
     1425-1428, 1432.  
 Galatie, 1566.  
 Galerón (M<sup>r</sup>), 784, 787, 806, 807,  
     810, 837.  
 Galice (roi de), 274.  
 Galicie, 626, 860, 862, 871, 1016, 1021.  
 Galiera (duchesse de), 1448.  
 Galilée, 468, 470, 1565.  
 Galiléen (le), 1532.  
 Gall, 321.  
 Gallet (abbé), 45, 134.  
 Galuski (M<sup>r</sup>), 1155.  
 Gange (le), 1305.  
 Garay de Monglave, 82.  
 Garcin de Tassy, 843.  
 Gard (pont du), 1226.  
 Garigliano (le), 1258, 1261.  
 Garibaldi, 1289.  
 Garnier (A.), 66, 67, 69, 73, 74,  
     90, 100, 101, 114, 115, 128, 130,  
     144-147, 171, 183, 189, 190,  
     192, 199, 200, 223, 290, 338-  
     341, 877, 880, 883, 884, 924,  
     926, 927, 936, 976, 982, 991,  
     992, 997, 998, 1020, 1024, 1028,  
     1029, 1033, 1047, 1050, 1054,  
     1098, 1113, 1122, 1133, 1148,  
     1152, 1161, 1175, 1196.  
 Garnier (abbé), 608, 680, 688.  
 Garnier (M<sup>me</sup>), 1196.  
 Garonne, 1343, 1344.  
 Garot (Bernard), 564, 566, 579,  
     591, 607.  
 Gascogne, 1344.  
 Gasselin (M<sup>r</sup>), 783-785, 797, 805.  
 Gatién-Arnoult, 259, 260.  
 Gaugain (M<sup>me</sup>), 706, 1194, 1199,  
     1238.

Gaugain (M<sup>r</sup>), 1264, 1265, 1276.  
 Gauguin (Emma), 539, 744, 767,  
 768, 770, 782, 798, 944, 1079,  
 1083, 1235.  
 Gaule, 1225, 1297, 1564.  
 Gaules (les), 514, 1227.  
 Gaulois, 1228, 1566.  
 Gébeil, 467, 468, 470, 472, 473,  
 1416.  
 Gênes, 871, 914, 1274.  
 Gènesareth (lac de), 468.  
 Genève, 1274, 1304, 1470-1472,  
 1474.  
 Genève (hôtel de), 1178, 1241.  
 Genevois, 1304.  
 Génin (M<sup>r</sup>), 1205-1207, 1209, 1214,  
 1217, 1218.  
 Genovefa, 1565.  
 Gentilly, 490, 515, 517, 538, 541,  
 543, 546, 549, 630.  
 Geoffroy (J.-L.), 203, 434.  
 Géorgie, 1002.  
 Géraube (Père de), 557.  
 Gérard (M<sup>r</sup>), 1412.  
 Gérard de Vienne, 104.  
 Germain, 21, 22, 82, 271.  
 Germanie, 95.  
 Geruzez (J.-B.), 78, 81, 82, 90,  
 137, 158, 235, 276, 289.  
 Gesenius, 19, 21, 195, 695.  
 Gessner, 341.  
 Gesù (le), 1528, 1542.  
 Gètes, 109.  
 Ghazir, 459, 469-471, 1419, 1421,  
 1430, 1431.  
 Ghouta (de Damas), 1469.  
 Gibbon (E.), 1234.  
 Gibraltar, 123.  
 Giessen, 260.  
 Giglio (île de), 1274.  
 Gilbert (Charles), 521, 1170.  
 Gioberti, 1254.  
 Giotto, 1305, 1540.  
 Giraldon (M<sup>r</sup>), 1405.  
 Girard, 560.  
 Gironde (département de la), 1180.  
 Girondins (les), 1050.  
 Glaire (J.-B.), 66, 67.  
 Glaucus, 110.  
 Gnesne, 1329.  
 Gobelins (manufacture des), 544.  
 Gobert (prix), 1401.  
 Gobineau (A. de), 1456.  
 Goël (loi du), 21, 428.  
 Goëlo (pays de), 448.  
 Goerres (J. de), 242.

Goethe, 86, 117, 133, 143, 148,  
 173, 193, 228, 249, 256, 295,  
 322, 341, 400, 428, 625, 791,  
 1202.  
 Gog, 134.  
 Gordon, 579.  
 Gorgias, 140, 151, 152.  
 Gosselin (abbé), 580, 609, 610,  
 614, 631, 642-644, 646, 648,  
 651, 654, 655, 668-670.  
 Gottofrey (abbé), 607, 668.  
 Gourio (M.), 487.  
 Gouriou (abbé), 487, 498, 500,  
 516, 631, 645, 653, 654, 673,  
 718.  
 Gozzoli, 1530.  
 Graal (saint), 161.  
 Grabot (M.), 524.  
 Grâces (trois), 991.  
 Grainville, 245.  
 Grand Balcon (le), 1336.  
 Grande-Bretagne (hôtel de), 1440.  
 Grand-Porte (la) (à Saint-Malo),  
 521.  
 Grant Duff (sir), 1462.  
 Grasset (M<sup>r</sup>), 1423, 1424, 1426,  
 1427, 1430, 1431.  
 Gratry (abbé), 806, 813, 816,  
 834.  
 Gratz, 871.  
 Grec, s, 36, 70, 86, 94, 102, 104,  
 107, 110, 131, 138, 142, 147,  
 152, 181, 242, 306, 328, 334,  
 354, 355, 406, 416, 425, 439,  
 974, 976, 1348, 1442.  
 Grèce, 32, 81, 83, 92, 103, 117,  
 118, 147, 151, 152, 212, 230,  
 328, 354, 431, 997, 1213, 1551,  
 1552, 1561.  
 Grégoire VII, 1537.  
 Grégoire de Tours, 274.  
 Grenoble, 1132.  
 Grisélidis, 1296.  
 Guérard (professeur), 1020.  
 Guercino, 1530.  
 Guerle (M<sup>r</sup> et M<sup>me</sup> de), 1452.  
 Guichet (M<sup>r</sup>), 488, 820.  
 Guigniaut (J.-D.), 128, 129, 275,  
 276, 358, 925, 926, 941, 942,  
 1127, 1128, 1131, 1175, 1206,  
 1214.  
 Guihal (professeur), 837.  
 Guillard (M<sup>r</sup>), 1395.  
 Guillaume de Hautcourné (= Guil-  
 laume d'Orange), 105.  
 Guillotière (la), 1221.



Guindy (le), 232.  
 Guingamp, 485, 488, 489, 506,  
 679, 859, 1395.  
 Guiraudet (M<sup>me</sup>), 1383, 1387.  
 Guiscard (Robert), 72.  
 Guyane, 21.  
 Guyard, 1451.  
 Guyomard (F.), 243, 245, 488,  
 489, 491-493, 495, 496, 500,  
 507, 510, 511, 515, 517, 520,  
 523, 524, 528, 534, 536, 538,  
 544, 546, 548, 552, 555, 556,  
 559, 561, 563, 571, 573, 1491,  
 1492.  
 Guyon (M<sup>me</sup>), 298.  
 Guizot (Fr.), 21, 22, 25, 35, 274,  
 277, 372, 429, 1152, 1161, 1163,  
 1185, 1364, 1456.  
 Gwel (le), 1466.

Haig, 17.  
 Halévy (d'Andrinople), 1453.  
 Halévy (Mr), 1217.  
 Hallays-Dabot (Mr), 784, 787.  
 Halle, 1256.  
 Halle au blé, 1244.  
 Hamann, 148, 178.  
 Hammerfest, 1463, 1467, 1469.  
 Hase (Karl), 1066, 1107, 1212.  
 Haüy (René-Just) (minéralogiste),  
 295.  
 Havet (Ernest), 145-147, 171, 339.  
 Hébreux, 21, 82, 120, 124, 143,  
 178, 232, 334, 976.  
 Hécaton, 131.  
 Hector, 103.  
 Hegel, 321, 625, 1256.  
 Heidelberg, 1373, 1379, 1381.  
 Heinsius (Nicolas), 204.  
 Helcias, 15.  
 Héliopolis, 1576.  
 Hellen, 425.  
 Hellènes, 17.  
 Helta, 469.  
 Henri IV (collège), 207, 272, 787,  
 857, 897, 1124.  
 Henri V, 1074, 1156, 1169, 1170.  
 Henrion (baron M.-R.), 324.  
 Henschel (Dr), 1303.  
 Héraclius, 386.  
 Herculaneum, 1249, 1251.  
 Hercule, 99, 1251, 1454.  
 Herder, 82, 86, 114, 148, 193,  
 198, 211, 295, 323, 792, 885.  
 Hermès, 1570.

Hermès Trismégiste, 1530.  
 Hermon (l'), 468, 1443.  
 Hérodote, 354, 355.  
 Hersart de la Villemarqué, 82.  
 Hersen, 579.  
 Hésychius (de Milet), 414.  
 Heude (A.), 616, 630.  
 Hiérapolis, 1443.  
 Hindous, 1435, 1557.  
 Hobbes, 337, 183, 184.  
 Hohenstaufen, 1240.  
 Hollande, 1136, 1446.  
 Homère, 77, 79, 83, 86, 93, 97,  
 98, 103-105, 109, 111, 131, 136,  
 144, 167, 191, 204, 218, 252,  
 273, 282, 284, 295, 306, 323,  
 325, 328, 343, 354, 355, 363,  
 364, 375, 527, 1227, 1557.  
 Homunculus (dans *Faust*), 86, 94,  
 117.  
 Horace, 118, 151, 208, 273, 298,  
 363, 375, 410, 430, 431, 568.  
 Horn (cap), 139.  
 Hôtel des Monnaies, 986, 992.  
 Hugo (Victor), 437, 180.  
 Hugonin, 547.  
 Huhlé (lac), 468.  
 Humboldt (Alexandre et Guil-  
 laume), 351, 1192, 1196.  
 Hume, 74.  
 Huningue, 621.  
 Iblis, 169.  
 Icard (abbé), 43, 87.  
 Idithun, 1498.  
 Ile-de-France, 435.  
 Imprimerie impériale, 1351, 1352.  
 Imprimerie royale, 939.  
 Incoronata (l'), 1249.  
 Inde, s, 23, 97, 199, 275, 1002,  
 1010, 1435.  
 Index (l'), 1218, 1219.  
 Indicopleustes, 1192.  
 Indiens, 28, 78, 82, 974.  
 Indo-Germains, 97.  
 Ingegno (Andrea di Luigi, dit l'),  
 1306.  
 Ingres, 1218.  
 Innocent III, 1538.  
 Inquisition (l'), 49, 324.  
 Institut, 350, 900, 937, 952, 955,  
 956, 970, 972, 984, 985, 989,  
 990, 993, 995-997, 999, 1005,  
 1014, 1015, 1038, 1040, 1047,  
 1050, 1055, 1066, 1075, 1089

- 1110, 1125, 1127, 1128, 1175,  
1217, 1219, 1273, 1336, 1351,  
1363, 1445, 1453.  
**Institution des sourds-muets**, 892,  
893.  
**Instruction publique** (ministère de  
l'), 983, 993, 996, 998, 1040,  
1139, 1147, 1192, 1210, 1270,  
1334.  
**Invalides**, 523, 524, 596.  
**Inverness**, 1463, 1464.  
**Ioniens**, 425.  
**Irabda**, 1418.  
**Irénée**, 1567-1569.  
**Irlande**, 104, 106, 107, 124, 272.  
**Isaac**, 18, 19.  
**Isaïe**, 14.  
**Isambert**, 1218.  
**Ischia**, 1246, 1250, 1251.  
**Isengrin**, 158.  
**Ismaël**, 13, 14.  
**Israël**, 12, 191, 1498, 1564.  
**Issy (séminaire d')**, 122, 366, 530,  
537, 557, 578, 579, 581, 583,  
584, 595, 597, 602, 608, 612,  
613, 617, 618, 629, 634, 642,  
646, 661, 671, 686, 690, 692,  
693, 697, 699, 793, 880, 894,  
897, 958.  
**Italie**, 273-275, 455, 459, 542,  
585, 797, 827, 832, 836, 840,  
841, 845, 848, 871, 872, 908,  
909, 948, 1033, 1207-1209, 1212,  
1213, 1223, 1230, 1233, 1238,  
1239, 1241, 1249, 1250, 1252-  
1255, 1257, 1261, 1265, 1267,  
1270, 1271, 1274, 1293, 1294,  
1296, 1300, 1304-1306, 1311,  
1312, 1316, 1318, 1322-1324,  
1327, 1330, 1334, 1342, 1344,  
1349, 1448, 1525, 1536, 1538,  
1539, 1542, 1560.  
**Italien**, s, 1249, 1256, 1257, 1263,  
1525, 1527, 1538, 1539.  
  
**Jacob**, 21, 31, 50, 341.  
**Jacques** (Amédée), 977, 1004,  
1016, 1057, 1059, 1060, 1064,  
1067, 1098, 1113, 1116, 1155,  
1194, 1195.  
**Janicule (le)**, 1246.  
**Janin (Jules)**, 192.  
**Japha (= Joppe)**, 425.  
**Japhet**, 425.  
**Jardin des Plantes**, 495.  
  
**Jassy**, 1016.  
**Jauffret (pension)**, 977, 1002.  
**Jean de Mehun** (Joannes Magdu-  
nensis), 274.  
**Jean-Jacques Rousseau** (rue),  
486.  
**Jeffroy**, 544, 572.  
**Jéhovah**, 88, 140, 401.  
**Jérôme-Napoléon (le)**, 1462.  
**Jérusalem**, 324, 468, 470, 575  
1418, 1566.  
**Jésus, Jésus-Christ, Christ (le)**,  
29, 66, 87, 101, 116, 129, 134,  
166, 169, 186, 189, 190, 203,  
215, 216, 220, 242, 244, 246-  
248, 280, 306, 321, 343, 436,  
470, 724, 746, 748, 750, 791,  
827, 1174, 1192, 1305, 1485,  
1489, 1516, 1531, 1532, 1540,  
1544, 1545, 1548, 1565-1567,  
1569, 1570, 1573, 1575, 1576.  
**Jésus** (compagnie de), 537, 1485.  
**Job**, 12, 341.  
**Jocelyn**, 1154.  
**Joinville (prince de)**, 1160, 1337.  
**Jonson (Ben)**, 293.  
**Jorand (Edmond)**, 528.  
**Joseph**, 361.  
**Josèphe (Flavius)**, 470, 1002.  
**Joséphine** (impératrice), 342.  
**Josias**, 15.  
**Josué**, 13, 28.  
**Joubert**, 1209.  
**Jouffroy**, 94, 147, 224, 290, 1072,  
1491.  
**Jourdain**, 115, 466, 468.  
**Jove (Paul)**, 356.  
**Juda**, 191.  
**Judée**, 1202.  
**Juges (les)**, 28.  
**Jules II**, 1539.  
**Julie** (princesse), 1447, 1448, 1453,  
1455, 1457, 1474.  
**Julien** (empereur), 144, 1095, 1225.  
**Julien** (Stanislas), 769, 785, 786,  
814, 826, 837, 842, 850, 862,  
867, 868, 873, 880, 900, 937,  
938, 946, 1008, 1009.  
**Jupiter**, 83, 173, 1548, 1580.  
**Jupiter Capitolin**, 1230, 1526.  
**Jupiter Olympien**, 1230, 1560.  
**Jupiter Xénus**, 85.  
**Jura**, 275, 1470-1472, 1474.  
**Jurieu (Pierre)**, 1521.  
**Justinien**, 1002, 1307.  
**Juturne**, 1579.

Kadischa (la), 1418.  
 Kalaat-el-Hosn, 1416, 1418.  
 Kalmouks, 36.  
 Kant (E.), 74, 143, 165, 166, 193,  
 310, 590, 601, 606, 619, 625,  
 851, 885, 1256.  
 Kasimirski (A. de), 115, 134.  
 Kaskel (Michel) (banque), 999.  
 Kasyoun, 468.  
 Kellgren (Mr), 1027.  
 Kerguézec (M<sup>lles</sup> de), 888.  
 Kesrouan (baie de), 467, 470.  
 Khadra, 467, 1419, 1427-1430,  
 1432.  
 Klopstock, 293, 325.  
 Kock (Paul de), 209.  
 Königsberg, 619.  
 Koréich (tribu des), 186.  
 Krummacher, 198.  
 Laban, 21.  
 Labdacides, 186.  
 La Boétie, 315.  
 La Bruyère, 129, 438, 924.  
 Lacassagne (professeur), 1020.  
 Lacauchie (Dr), 1263, 1275, 1312.  
 Lacordaire (Père), 567, 591.  
 Lacretelle (J. de), 128, 877, 883.  
 La Fare, 205.  
 La Feuillade, 376, 413.  
 La Fontaine, 92.  
 Lagrange-Chancel, 431.  
 La Harpe, 87, 197, 304, 428,  
 434.  
 La Harpe (rue de), 783.  
 Lair (famille), 685, 1366.  
 Lamartine (A. de), 159, 160, 163,  
 174, 178, 196, 331, 430, 1040,  
 1042, 1069, 1146, 1147, 1152,  
 1155, 1164.  
 Lamech, 11, 12.  
 La Mecque, 329.  
 Lamennais, 94, 310, 591, 1109,  
 1152, 1254.  
 La Mothe, 364.  
 Landstrasse (à Vienne), 797.  
 Langueux, 558.  
 Languedoc, 1344.  
 Lannion, 449-451, 570, 600, 645,  
 859, 870, 957, 1395.  
 Laodicée, 1576.  
 Laon, 459, 1404.  
 Laouénan (Mr), 690, 704.  
 La Palisse, 1220.  
 La Pérouse, 139.

Lapon, 439.  
 Laprade (R. de), 1401.  
 La Romiguière, 74.  
 La Roncière (amiral), 1409, 1428.  
 Lascaris, 354.  
 Latins (les), 354, 356.  
 Latouche (Emmanuel), 695, 850,  
 868.  
 Latour, 608.  
 Laure (de Pétrarque), 1295.  
 Laurent de Médicis, 356.  
 Lausanne, 1473.  
 Laval, 1390.  
 Lavater, 404.  
 Laviron, 516, 547, 583.  
 Laybach, 871.  
 Le Barbier de Tinan (amiral),  
 472.  
 Le Borgne (abbé), 488, 490, 564,  
 643, 645, 673, 718.  
 Le Brigant (M<sup>lle</sup>), 820.  
 Le Camus, évêque de Belley, 359.  
 Lechi (en Philistie), 301.  
 Le Clech, 605, 611, 616, 631,  
 672.  
 Le Clerc (V.), 109, 128-130, 136,  
 210, 211, 271, 273, 275, 276,  
 348, 355, 359, 360, 418, 888,  
 925-927, 937, 942, 976, 986,  
 989, 997, 998, 1002, 1003, 1066,  
 1107, 1206, 1211, 1212, 1214,  
 1215, 1218.  
 Le Cornec (Mathieu), 593.  
 Ledru-Rollin, 1187.  
 Leduc (Dr), 1236.  
 Le Dû (M<sup>me</sup>), 489, 496, 498.  
 Leerfoss (cascades de), 1466.  
 Lefébure de Fourcy, 877, 883.  
 Le Gall, 489, 513, 544, 573, 616.  
 Légations (route des), 1290, 1309.  
 Le Goff, 516, 616.  
 Le Graët (M.), 582, 592.  
 Legrand d'Aussy, 272.  
 Le Havre, 1181.  
 Le Hir (abbé), 19, 27, 37, 69, 115,  
 142, 308, 681, 691, 754, 872,  
 879, 880, 889, 891, 895, 900,  
 972, 985.  
 Leibniz, 53, 96, 101, 165, 166,  
 195, 267, 308, 309, 885.  
 Leimon (lac), 1577.  
 Léman (vallée du), 1556.  
 Lemercier, 548, 558.  
 Lemierre (A.-M.), 406.  
 Lemonnier (Mr) (de Saint-Malo),  
 660, 665.

Lenormant (François), 810, 816,  
823, 858, 889, 898.  
Léon X, 1539.  
Léonard (Nicolas-Germain), 138,  
433, 435.  
Lequellec, 516.  
Leroux (Pierre), 1152, 1162, 1163,  
1192, 1201.  
Lesieur (Mr), 1130, 1132, 1213,  
1218.  
Lesseps (F. de), 1435.  
Letronne (J.-A.), 1107, 1176, 1210.  
Le Turdu (Mr), 690.  
Léviathan, 220.  
Le Vincent (Mr), 529, 536.  
Lévy (Michel), 1406, 1411, 1412,  
1424, 1453, 1456.  
Lézardieux, 777.  
Liart (Fr.), 245, 489-492, 495,  
496, 504, 505, 507, 510, 511,  
523, 524, 528, 529, 534, 539,  
543, 544, 548, 552, 555, 569,  
572-574, 578, 588, 644, 645,  
720, 755, 816, 1491.  
Liban, Anti-Liban, 466, 469, 470,  
472, 1418, 1421, 1423, 1426,  
1438, 1470, 1577.  
Liebreich (M<sup>me</sup>), 1446.  
Liechtenstein (princesse de), 797.  
Lignon (le), 358, 359.  
Lingard (John), 609.  
Linis, 1569.  
Liris (le), 1258, 1261.  
Lissillour (condisciple), 582, 605,  
616, 672.  
Littré (Émile), 1216.  
Livourne, 1267, 1269, 1274.  
Locke, 69, 386, 1116.  
Lockroy (Édouard), 1416, 1418-  
1420, 1422.  
Lofoden (îles), 1467.  
Loire, 507, 1221, 1390, 1564.  
Lokman, 370.  
Lombardie, 1239, 1250, 1274,  
1279, 1290, 1298, 1313.  
Loménie (L. de), 83, 887.  
Londres, 1026, 1062, 1334, 1335.  
Longara, 1230.  
Longaretta, 1230.  
Longin, 1545.  
Longpont, 1404.  
Longueville (duchesse de), 357.  
Lope de Véga, 435.  
Lorette, 608, 1290, 1297, 1306.  
Lorient, 555.  
Lorrain (Claude), 1463.

Loth, 11, 1530.  
Louen-Yu, 133.  
Louis XIV, 80, 92, 108, 119, 135,  
138, 142, 143, 151, 300, 304,  
317, 322, 326, 327, 355, 358,  
362, 375, 376, 384, 413, 415,  
418, 428, 434, 534, 537, 542,  
1352.  
Louis XV, 327, 428.  
Louis XVI, 1295.  
Louis - le - Grand (collège), 1057,  
1059, 1124.  
Louis-Napoléon, 1074, 1146.  
Louis-Philippe, 135, 508, 523,  
524, 528, 576, 1036, 1037, 1185.  
Louqsor, 1428.  
Louvel (Dr), 476.  
Louviers, 678.  
Louvois, 215, 292.  
Louvre (le), 1306, 1335, 1419.  
Loyola (Ignace de), 192.  
Lubomirska (princesse Cécile), 454,  
1373.  
Lucain, 398, 406.  
Lucrèce, 377.  
Lucrèce Borgia, 286.  
Lucrin (lac), 1251.  
Lud, 991.  
Ludolf (Job), 211.  
Lulli, 215, 292.  
Lunel, 1222.  
Luther, 66, 323.  
Lutteroth, 1451.  
Luxembourg (jardin dn), 785, 817,  
839, 892, 893, 1037, 1075, 1097,  
1200, 1322.  
Lycurgue, 254, 1552.  
Lyncée, 438.  
Lyon, 260, 275, 359, 514, 817,  
821, 914, 1084, 1217, 1219, 1221,  
1224, 1225, 1342, 1344, 1406,  
1564.  
Lyon (archevêque de), 532.  
Lysias, 435.  
Macerata, 1290.  
Macpherson, 218.  
Madeleine (baie de la), 1462.  
Madeleine (boulevard de la), 1322.  
Madeleine (la), 523, 532, 533,  
554, 558.  
Magne (tour), 1226.  
Magog, 134.  
Mahomet, le Prophète, 109, 115,  
116, 133, 134, 168, 169, 178,

- 183, 312, 313, 329, 330, 341, 1438.  
 Mahy-eddin, 1347.  
 Mai (cardinal), 1217.  
 Maine de Biran, 53, 75, 84, 94.  
 Maistre (J. de), 33, 73, 94, 192, 193, 1142.  
 Malatesta (les), 1307.  
 Malebranche, 34, 391, 395, 636, 1487.  
 Malherbe, 360, 430.  
 Mallet (banque), 846, 859, 886, 913, 920, 950, 952, 993.  
 Mallet (inspecteur), 1113.  
 Malmaison (la), 542.  
 Malte, 1407.  
 Mamertine (prison), 1526, 1544.  
 Manche (la), 1213.  
 Manlius, 1228.  
 Manou (lois de), 258.  
 Mantes, 523.  
 Mar-Antoun (vallée de Saint-Antoine), 1418.  
 Marat, 1554.  
 Marches (les), 1306.  
 Marchese (journaliste), 1448, 1449.  
 Marchetti (conseiller de Pie VII), 324.  
 Maremmes (les), 1267, 1274.  
 Marguerite (de *Faust*), 148, 247, 1512.  
 Mar-Iakoub, 469.  
 Marie (mois de), 508, 511, 537, 577.  
 Mariette, 1432-1434, 1456, 1457.  
 Marine (ministère de la), 1428.  
 Mario (monte), 1240.  
 Marion (Mr), 1074, 1120.  
 Marjolin (Dr), 1369, 1413.  
 Marjolin (M<sup>me</sup>), 1369-1371, 1375, 1377, 1380, 1381, 1383, 1390, 1391, 1413.  
 Markos, 1569-1572, 1574-1576.  
 Marly, 542.  
 Marmara (mer de), 1466.  
 Marmontel, 434.  
 Maronites, 1409.  
 Maroun (le chien), 1420.  
 Mars, 1580.  
 Marseille (Massilia), 95, 354, 360, 1206, 1219, 1223, 1227, 1349, 1405, 1438, 1575.  
 Marsile Ficcin, 354.  
 Martène (Père), 1260.  
 Martial, 276.  
 Martin V, 1539.  
 Martin (Henri), 1401, 1415, 1450.  
 Martins, 1459, 1460, 1469.  
 Masaccio, 1547.  
 Masaniello, 1249.  
 Maschnaka, 469, 1418.  
 Massillon, 180, 550.  
 Mathieu (Mr), 785.  
 Mathilde (reine), 1460.  
 Mauffray (Mr), 721.  
 Maupeou, 1185.  
 Maury (Alfred), 1445, 1448, 1449.  
 Mauvais (Victor), 785.  
 Mazade, 1457.  
 Mazzini, 1295.  
 Méandre (le), 1443.  
 Meaulle (Mr), 1074.  
 Mécène, 167.  
 Mecque (la), 1523.  
 Médicis (les), 354, 1539.  
 Médine, 329.  
 Méditerranée, 93, 1155, 1220-1222, 1342-1344, 1348, 1461.  
 Meigneux, 547, 579.  
 Melchisédek, 182.  
 Ménage, 276.  
 Ménandre, 132.  
 Mendelssohn (Moïse), 341.  
 Mentor (dans *Télémaque*), 381.  
 Méphistophélès, Méphisto, 94, 148.  
 Mercato (église du), 1249.  
 Mercure, 1152, 1159, 1580.  
 Mérimée (P.), 82.  
 Merlin, 86, 94.  
 Merou (le), 1498.  
 Messine, 1241, 1245.  
 Meudon, 541, 596, 597, 894.  
 Meyer, 136.  
 Michel-Ange, 285, 1234, 1248, 1267.  
 Michelet (J.), 158, 198, 229, 754, 859, 1152, 1195.  
 Michel (Francisque), 272, 275, 277.  
 Midi (le), 276, 309.  
 Mikhaël Tobia, 467, 478.  
 Milan, 1252, 1279, 1282, 1290, 1303, 1309, 1316, 1318, 1322-1326, 1539.  
 Millault (abbé), 565, 588.  
 Miller, 1448.  
 Millevoeye, 506.  
 Milne-Edwards, 174.  
 Milton, 293, 295, 363.  
 Mina (vallée de), 1523.  
 Minerve, 1560, 1580.  
 Minerve (hôtel de la, place de la), 1232, 1241, 1253, 1267, 1275.



- Mino da Torrita, 1540.  
 Minos, 137.  
 Mirza (vision de), 158.  
 Mischmisch, 1418.  
 Misène (cap), 1251.  
 Mithridate, 394.  
 Mnémosyne, 1560.  
 Moïse, 12-15, 90, 137, 186, 187, 1234, 1530.  
 Molé, 1050.  
 Molière, 71, 292, 299, 322, 335, 375, 416, 417.  
 Mollière (général), 1217, 1231, 1232, 1237.  
 Monge (lycée), 1124.  
 Monier (Mr), 277.  
 Montagnards (les), 1050, 1150, 1201, 1203.  
 Montagne (la), 1190.  
 Montalembert (comte de), 314, 386, 1146.  
 Montanus, 1566.  
 Monte-Christo, 1227.  
 Montesquieu, 322, 1185.  
 Monte-Virgilio, 272.  
 Montmartre (rue), 523.  
 Montmorency, 515, 517.  
 Montparnasse (boulevard), 785, 893, 1445.  
 Montpellier, 1219, 1220, 1222, 1223, 1225, 1312, 1324, 1342.  
 Montpensier (duc de), 1037.  
 Monza, 1323, 1324.  
 Morand (la tante), 488, 519.  
 Morges, 1472, 1473.  
 Morierval, 1404.  
 Morlaix, 524, 681, 691.  
 Morts (jour des), 1515.  
 Moscou, 1016.  
 Moselle (la), 1422, 1424-1430.  
 Mouffetard (rue), 1081.  
 Moulins, 1220.  
 Moullec (Benjamin), 1219, 1222, 1225.  
 Moullec (la tante), 496, 521.  
 Munich, 798.  
 Munster, 1446.  
 Muratori, 357.  
 Muret (Marc-Antoine), 121.  
 Murillo, 577.  
 Musset (A. de), 1401.  
 Namur (prise de), 83.  
 Nanterre, 523, 542.  
 Nantes, 507, 524, 607.  
 Nanteuil (Arnaud de), 557.  
 Nanteuil (Edmond de), 557.  
 Naples, 72, 1207, 1218, 1237, 1241, 1245-1249, 1253, 1255, 1256, 1258, 1261-1264, 1268, 1275, 1306, 1311, 1334, 1335, 1349, 1466, 1557.  
 Naplouse, 468.  
 Napoléon I<sup>er</sup>, 135, 153, 155, 190, 317, 372, 418, 438, 542, 615, 1203, 1207, 1296, 1323, 1324, 1375, 1457, 1550, 1554.  
 Napoléon III, 466, 1445, 1447, 1457, 1471.  
 Napoléon (prince), 1457, 1459, 1470.  
 Narbonne, 1343.  
 Narni, 1304.  
 Naudé (Gabriel), 270.  
 Naudet (Joseph), 1212, 1353.  
 Nehardea (école de), 70.  
 Némée (ours de), 99.  
 Nemrod, 11, 1495.  
 Nephtali, 468.  
 Neptune (bassin de), 517.  
 Néron, 135, 1566.  
 Néronde, 1220.  
 Nestor, 105.  
 Neuilly, 486, 523, 524, 540, 541, 612.  
 Neuve - Sainte - Geneviève (rue), 787.  
 Newton, 53, 267, 1554.  
 Nice, 871, 914.  
 Nicée (concile de), 273.  
 Nicodème (Père), 409.  
 Nicolas I<sup>er</sup>, 315.  
 Nicolas IV, 1539.  
 Nicolini (poète, de Florence), 1218.  
 Niebuhr (Berthold), 390.  
 Niechanow, 1327, 1329, 1331, 1333.  
 Nil (le), 23, 283, 1433, 1434.  
 Nîmes, 1219, 1222, 1223, 1226, 1312, 1343.  
 Niort, 1544.  
 Nirvana, 1498.  
 Nisard (Désiré), 235, 348, 350, 398, 1161.  
 Nisida, 1251.  
 Noachides, 183.  
 Noé, 11, 12, 183, 628, 1567.  
 Noël, 391, 588, 689, 700, 753, 1124, 1247, 1527.  
 Nollin (H.), 402, 514, 525, 527, 549, 554, 557, 1514.  
 Noménoé, 446.

- Nomentane (voie), 1554.  
 Nord (cap), 1469.  
 Normandie, 507, 523.  
 Normands, 72.  
 Norvège, 1465, 1467.  
 Norvégiens, 1468.  
 Notre-Dame (cathédrale), 304, 510, 511, 518, 524, 530, 567, 571, 575.  
 Notre-Dame de Lorette, 533.  
 Notre-Dame des Anges, 508, 537.  
 Notre - Dame - des - Champs (rue), 817.  
 Notre-Dame des Victoires (église), 598.  
 Notre - Dame - des - Victoires (rue), 514.  
 Notre-Dame du Bon Secours, 645.  
 Notre-Dame du Tromeur, 447.  
 Nougaret (J.-B.), 396.  
 Nouveau-Monde (à Varsovie), 1030.  
 Noyon, 459.  
 Nubar, 1455.  
 Nubie, 1434.  
 Nyer (M<sup>r</sup>), 1173.  
 Nymphes (les), 295.  
 Nyon, 1470-1473.  
  
 Observatoire (l'), 785, 839, 893, 1328.  
 Occident, 97, 124, 713, 1003, 1011, 1034, 1126, 1254.  
 Occidentaux, 97, 116.  
 Océanie, 31, 50, 233, 299.  
 Odessa, 1016.  
 Odin, 314, 1498.  
 Odyssée, 230.  
 Odysseus, 78.  
 Edipe, 103, 120.  
 Ogier, 90, 93, 104, 105.  
 Ohod, 223.  
 Oise, 471.  
 Olier (J.-J.), 64, 580.  
 Olivier, 104.  
 Ollivier (Constant), 549, 557-559, 561, 582, 583, 593.  
 Ollivier (Émile), 1445, 1446.  
 Ombrie, 1305, 1306, 1318, 1324.  
 Ophir, 199.  
 Orange, 91, 1221, 1225.  
 Oratoire (ordre de l'), 1283.  
 Oratoire (Vigne de l'), 1240.  
 Orbitello (baie d'), 1274, 1275.  
 Orcagna, 1267.  
 Oreste, 103.  
  
 Orgon, 292.  
 Orient, 18, 21, 91, 97, 107, 115, 159, 170, 203, 213, 409, 411, 413, 460, 467, 904, 976, 997, 1002, 1011, 1305, 1348, 1432, 1451, 1457, 1566, 1569.  
 Orientaux, 27, 28, 97, 110, 151, 242, 421, 425, 715.  
 Orion (constellation), 173.  
 Orléans, 1132, 1220, 1390.  
 Orléans (duc d'), 612, 1010.  
 Orléans (famille d'), 1337.  
 Oronte, 1418, 1576.  
 Orphée, 1530, 1569.  
 Orviète, 1228.  
 Osnabrück, 946.  
 Ossa, 1555.  
 Ossian, 81, 94, 191, 218.  
 Ott, comte de Gueldre, 276.  
 Ouest (rue de l'), 1328.  
 Oum-el-Awamid, 468.  
 Ovide, 86, 294, 991, 1019.  
 Ozanam (F.), 82, 83, 86, 108, 109, 114, 128, 129, 140, 147, 159, 176, 183, 200, 204, 210, 328, 357, 359, 398, 434, 810, 823, 877, 883, 898, 925, 941, 1030, 1032.  
 Ozaneaux (Georges), 1110, 1113, 1116, 1117, 1122, 1128, 1134.  
  
 Pabu-Tual (monastère de) (ou de saint Tual), 446.  
 Pacca (cardinal), 532.  
 Padoue, 871, 1250, 1278, 1281, 1282, 1290, 1316-1318, 1321, 1326.  
 Pailleron (M<sup>r</sup>, M<sup>me</sup>), 1457.  
 Palais-Royal, 1036, 1242, 1322, 1461.  
 Palais-Royal (de Milan), 1323.  
 Palatin (mont), 1226, 1230, 1524, 1526.  
 Palcy, 275.  
 Palerme, 1241, 1245, 1339, 1349.  
 Palestine, 468, 470, 1405, 1413.  
 Palmer (E.-H.), 204.  
 Pamphili (villa), 1270.  
 Panama, 139.  
 Pandolphe (Pandolfini Agnolo), 1307.  
 Panéas, 1569.  
 Panthéon, 523, 524, 596, 1036, 1038, 1080, 1081, 1088, 1337.  
 Panthéon d'Agrippa, 1229, 1543.

- Papalettere, 1255.  
 Pâques, 505, 530, 594, 607, 614,  
 914, 954, 961, 969, 1057, 1125,  
 1127, 1339, 1350.  
 Paradis, 23.  
 Paradisus, 1576.  
 Paramé, 1355, 1358.  
 Paris, 18, 108, 122, 138, 145, 239,  
 275, 299, 304, 353, 382, 449,  
 451-454, 456, 485, 486, 489,  
 491, 497, 501, 506, 508-510,  
 512, 515, 518, 520, 522-527,  
 531, 534, 536-538, 541-543, 546,  
 548, 549, 559, 561, 576, 578,  
 579, 583-586, 591, 595-597, 603,  
 607-609, 613, 614, 616, 617,  
 626, 628, 629, 654, 673, 674,  
 678, 681, 709, 711, 729, 731,  
 743, 754, 758, 762, 765, 767-  
 769, 771-774, 777-783, 787, 790,  
 793, 799, 800, 803, 814, 817-  
 820, 824, 826, 831, 838, 842,  
 844, 858, 870, 871, 873, 876,  
 878, 883, 892-894, 897, 899,  
 900, 902-904, 910, 911, 914,  
 915, 923, 924, 927, 931, 932,  
 934, 935, 941-943, 949, 962,  
 977, 981, 982, 984-986, 996,  
 998, 999, 1005-1007, 1009, 1013,  
 1018, 1024, 1027, 1034-1039,  
 1041-1047, 1050, 1051, 1053,  
 1054, 1057, 1059, 1062, 1068-  
 1070, 1073, 1074-1076, 1079,  
 1081, 1084, 1088, 1090, 1091,  
 1093, 1098, 1102, 1107, 1113,  
 1117-1122, 1124, 1127-1133,  
 1138, 1139, 1141, 1168, 1169,  
 1171, 1175, 1178, 1180-1182,  
 1188, 1189, 1198-1200, 1208,  
 1213, 1214, 1217, 1220, 1221,  
 1235, 1251, 1253, 1254, 1266,  
 1268, 1271, 1273, 1279, 1281,  
 1282, 1285, 1286, 1290, 1293,  
 1299, 1300, 1301, 1309, 1312,  
 1314, 1315, 1320-1322, 1324-  
 1327, 1329, 1330-1332, 1336,  
 1337, 1340, 1343, 1344, 1362,  
 1363, 1387-1389, 1396, 1397,  
 1400, 1403-1406, 1413, 1416,  
 1423, 1428, 1430, 1432, 1440,  
 1445, 1447, 1449, 1453, 1454,  
 1456, 1457, 1463, 1474, 1501.  
 Pâris (amiral), 476.  
 Paris (comte de), 574, 575, 995,  
 1036.  
 Parisien, s, 613, 615, 1035, 1169.  
 Paropamise, 199.  
 Parthénope, 1250.  
 Pascal, 162, 213, 333, 390, 396,  
 581, 600, 605, 664, 729, 1515.  
 Pasco (abbé), 487, 495, 500, 504,  
 645, 647, 652, 654, 718, 748,  
 820, 874, 986.  
 Pas-de-Calais, 1462.  
 Passion (la), 474, 1479.  
 Passy (H.), 1108, 1210.  
 Pataud (M<sup>r</sup> et M<sup>me</sup>), 784, 787,  
 825, 834.  
 Patin (Guy), 151, 235, 359, 363,  
 431, 925, 941, 1020.  
 Patrice (personnage de roman),  
 1517, 1518, 1521-1523, 1536,  
 1553.  
 Paul III, 1539.  
 Paul (l'apôtre), 17, 30.  
 Paul (personnage de roman), 1503.  
 Pausilippe, 1254.  
 Pavie, 1250.  
 Peccia (de), 357.  
 Pégase, 492.  
 Peigné (M<sup>r</sup>), 942.  
 Pélages, 17.  
 Pélée, 120.  
 Pélion, 1555.  
 Pelouze (Théophile), 1149.  
 Pentecôte, 509, 536.  
 Pépuze, 1566.  
 Pergame (école de), 70.  
 Périchon (M<sup>r</sup>), 690, 748.  
 Périer (M<sup>me</sup>), 396.  
 Périne (tante), 488.  
 Périsse (librairie), 587.  
 Pérouse, 1297, 1304, 1305, 1313,  
 1318, 1334.  
 Perpignan, 1227.  
 Perrache, 1221.  
 Perros-Guirec, 123.  
 Périclès, 151.  
 Persans, 97.  
 Perse (Aulus Flaccus), 398.  
 Persépolis, 1225.  
 Perses, 107.  
 Pérugin, 1306, 1460.  
 Pesaro, 1290, 1307.  
 Peterhead, 1461-1463, 1465.  
 Pététot (abbé), 526.  
 Petitot, 434.  
 Peuple (place du), 1240.  
 Phalerne, 85.  
 Phénicie, 466.  
 Phéniciens, 425.  
 Philae (île de), 1434.

- Philippe (de Macédoine), 563.  
 Philippe le Bel, 326.  
 Philippe (le diacre), 1567.  
 Philon, 1002.  
 Phocion, 317.  
 Photius-Noël, 414.  
 Phrygie, 212, 1566, 1567, 1569.  
 Phrygiens, 1564, 1570.  
 Piazza di Spagna, 1244.  
 Piazzetta (à Venise), 1312.  
 Picard (Ernest), 1451.  
 Pie V, 1528, 1542.  
 Pie VII, 324.  
 Pie IX, 1185, 1244, 1252, 1255,  
 1262, 1263, 1287, 1289, 1295,  
 1296.  
 Piémont, 1239, 1250.  
 Piérion (le), 1560.  
 Pierrache (la), 275.  
 Pierrefonds, 1403, 1404.  
 Pierre l'Ermite, 435.  
 Pigalle (rue), 1389.  
 Pilate, 1540, 1544.  
 Pillon (Alexandre), 965, 966, 971,  
 973, 979, 994.  
 Pinault (le Père), 582, 592, 630.  
 Pincio (mont), 1246, 1283, 1289.  
 Pindare, 430.  
 Pineta (la), 1307.  
 Pise, 1274, 1318, 1530.  
 Placidie, 1307.  
 Platon, 87, 96, 129, 131, 141, 146,  
 152, 161, 186, 187, 189, 190,  
 209, 248, 364, 376, 395, 396,  
 401, 610, 885, 1163.  
 Plautius Lateranus, 1540.  
 Pline le Jeune, 924.  
 Plouguiel, 671, 672.  
 Poestum, 1251.  
 Poëtus (lettre à), 214.  
 Poissy, 523.  
 Poitou, 275.  
 Politiën (Ange), 354-357.  
 Pologne, 124, 187, 255, 299, 317,  
 454-457, 559, 600, 625, 706,  
 713, 718, 725, 838, 845, 848,  
 907, 909, 913, 915, 919, 948,  
 960, 962, 999, 1016, 1034, 1041,  
 1056, 1068, 1139, 1154, 1157,  
 1267, 1299, 1354, 1355.  
 Polonais, 299, 331, 907.  
 Polycarpe, 1565, 1569.  
 Pomerancio, 1548.  
 Pompée, 301.  
 Pompéi, 1249, 1251, 1252.  
 Pompéien, 417.  
 Ponce-Pilate, 1202.  
 Pongerville, 368.  
 Pont du Gard, 1342.  
 Pontoise, 1403.  
 Pont-Saint-Esprit, 1221, 1225.  
 Porphyre, 1095.  
 Portes (rue des), 787.  
 Portici, 1251, 1252, 1254.  
 Port-Royal, 106, 192, 193, 288,  
 420, 457.  
 Posen, 907, 1056, 1300, 1325,  
 1329, 1334.  
 Pot-de-Fer Saint-Sulpice (rue du),  
 678, 801.  
 Pothinos, 1564, 1565, 1567-1570,  
 1574.  
 Potier (abbé), 487, 495, 517.  
 Potsdam, 1327.  
 Pumbeditha (école de), 70.  
 Pouqueville, 142.  
 Poussinière (la) (constellation), 173.  
 Pouzzoles, 273, 1251.  
 Prangins, 1470, 1472.  
 Présentation (fête de la), 690.  
 Pressensé (M. de), 1452.  
 Prévost-Paradol, 1456.  
 Priam, 103.  
 Princes (îles des), 1466.  
 Priscille, 1566.  
 Procida, 1251.  
 Proclus, 1530.  
 Prodicus, 131, 152.  
 Promentouse (la), 1471.  
 Prométhée, 1530.  
 Propagande (la), 1231.  
 Properce, 257.  
 Proserpine, 294.  
 Protagoras, 140.  
 Provence, 1225, 1344.  
 Prusse, 1143, 1187, 1235, 1447.  
 Ptolémée Philadelphie, 131.  
 Ptolémées (des), 1155.  
 Pucelle (la), 80.  
 Pudicité patricienne (temple de  
 la), 1556.  
 Pulcinella (la) (de Rome), 1268, 1548.  
 Purification (fête de la), 532.  
 Pyramides, 1432, 1433.  
 Pyrénées, 154, 274, 275, 277.  
 Pyrrhon, 400.  
 Pythagore, 1569.  
 Quatremère (Étienne), 157, 746,  
 751, 754, 757, 761, 763, 769,  
 779, 785, 806, 826, 837, 842,

843, 850, 866, 873, 880, 900,  
927, 939, 956, 958, 962, 971,  
975, 976, 995, 1010, 1020, 1212,  
1216, 1424.  
Quélen (Mgr de), 531, 536, 562,  
607, 819.  
Quémén (Mr), 487, 755.  
Quichotte (don), 1521.  
Quinet (E.), 158, 229, 754, 858,  
859, 1152, 1195, 1218.  
Quintilien, 130, 132, 398.  
Quintin, 608, 691.  
Quirinal, 1245, 1538, 1539.  
  
Rabou (commandant), 1471-1473.  
Racan, 359.  
Racine, 92, 160, 292, 322, 375,  
376, 392, 394, 413.  
Racine (Louis), 288.  
Ragon (colonel), 1459, 1460, 1469,  
1471, 1473.  
Raincy (le), 508.  
Rainier (abbé) (personnage de  
roman), 1504, 1510.  
Rama, 1061.  
Rance (la), 521.  
Raoul (M.), 524.  
Raoul-Rochette, 986, 989.  
Raphaël, 1306.  
Ratisbonne (M.), 609.  
Ravenne, 1279, 1281, 1290, 1297,  
1304, 1306, 1307, 1313, 1331.  
Ravergie (la Vierge de), 1414.  
Ravignan (M. de), 532, 537, 567,  
571, 597, 610, 895.  
Rayneval (Mr), 1251, 1252.  
Razumowsky (hôtel), 797.  
Rebitté (Mr), 1405.  
Réforme (la), 1173.  
Regent Street, 1334.  
Regnauld (H.-V.), 785.  
Reich (Mr), 340, 341.  
Reid (Th.), 42, 73, 257, 330.  
Reims, 459.  
Reinaud (Joseph), 134, 171, 172,  
927, 938, 946, 952, 955, 956,  
958, 962, 964, 965-969, 971-  
974, 976, 981, 988, 994, 995,  
1001, 1004, 1006, 1008, 1010,  
1013, 1089, 1212.  
Reiske (J.-J.), 204.  
Reland, 30.  
Rémus (temple de), 1526.  
Rémusat (Abel), 988, 1010, 1025,  
1195.

Renaissance, 121, 228, 1279, 1528.  
Renan (Alain), 486, 489, 492, 675,  
1357, 1394.  
Renan (Ary), 465, 471, 474, 475,  
1404, 1433, 1435, 1438, 1444,  
1446.  
Renan (Cornélie), 475, 1383, 1391-  
1393, 1403, 1405, 1416, 1444.  
Renan (Ernest), 652, 831, 941,  
1019, 1345, 1357, 1401, 1404,  
1405, 1409, 1410, 1419, 1423,  
1432, 1433, 1445, 1446, 1459,  
1464, 1470.  
Renan (Ernestine), 474, 1404.  
Renan (Gilles), 777.  
Renan (Henriette), 122, 247, 341,  
559, 1357, 1367.  
Renan (M<sup>me</sup> veuve), 881, 1345,  
1368, 1394, 1397.  
Renan (Noëmi), 1433.  
Renard (le vieux), 92.  
Rendu (Mr), 834.  
Renier (Léon), 1392, 1393, 1452.  
Rennes, 507, 524, 831, 836, 858,  
869, 1117, 1120, 1122, 1124,  
1357, 1400.  
République (I<sup>re</sup>), 448.  
République (II<sup>e</sup>), 1125, 1150,  
1156.  
République (romaine), 301.  
Restauration (la), 190, 213, 227,  
229, 304, 311, 450, 982, 1146,  
1160, 1197.  
Retz (cardinal de), 418.  
Révolution (de 1789), 163, 194,  
300, 327, 420, 436, 446, 447,  
451, 518, 608, 1039, 1098, 1100,  
1161, 1173, 1514, 1551, 1552.  
Révolution (de 1830), 450, 543,  
1035, 1042, 1160.  
Révolution (de 1848), 1034, 1037,  
1071, 1106, 1109, 1161.  
Révolution d'Espagne (1868), 1452.  
Reynaud (Jean), 1060, 1061, 1142.  
Rhin, 154, 1183, 1297, 1342.  
Rhodes, 1439.  
Rhône, 1219, 1221, 1343, 1473,  
1564, 1565, 1573, 1574.  
Richard (bonhomme), 1191.  
Richard (de Dol), 685, 818, 820.  
Richelieu, 317, 1185.  
Richter (Jean-Paul), 179, 246.  
Rimini, 1290, 1307.  
Ritter (Ch.), 1472, 1473.  
Rivoli (rue de), 1324.  
Roanne, 1219, 1220.



- Roannez (duchesse de), 1515.  
 Robert (M<sup>r</sup>), 1445, 1451.  
 Robespierre, 1103, 1113.  
 Rochefoucauld (de la), 358.  
 Roche-Jagu (château de la), 777.  
 Rois (fête des), 1527.  
 Roland, 77-80, 86, 95, 97, 103, 104, 325.  
 Rolle, 1471.  
 Rollin, 147, 208, 209, 257, 1026, 1161.  
 Rollin (collège), 1019.  
 Romagne, 1313, 1322.  
 Romain, s, es, 82, 118, 147, 152, 242, 297, 306, 390, 416, 417, 1230, 1243-1245, 1288, 1289, 1296, 1524.  
 Romand (abbé), 505, 648, 673.  
 Romand (M<sup>me</sup>), 720.  
 Rome, 92, 118, 135, 143, 156, 192, 230, 273, 275, 390, 392, 415, 431, 447, 455, 557, 609, 845, 871, 888, 890, 900, 907, 908, 913, 914, 929, 951, 1160, 1185, 1187, 1205-1207, 1215-1218, 1223-1226, 1228, 1230-1237, 1240 - 1244, 1246 - 1248, 1250, 1252-1255, 1258, 1260, 1261, 1263, 1264, 1267-1271, 1274, 1278, 1281, 1284, 1287, 1290, 1291, 1293, 1295, 1297, 1298, 1308, 1309, 1311, 1324, 1325, 1334, 1452, 1523, 1524, 1527 - 1529, 1537 - 1544, 1552, 1556.  
 Rome et Auguste (autel de), 1564, 1565.  
 Rome (hôtel de) (à Berlin), 1329, 1332.  
 Roncevaux, 82, 277.  
 Ronge (Johannes), 289.  
 Ronjoux, 1455.  
 Ronsard, 336.  
 Ropers (M<sup>me</sup>), 673.  
 Roquefeuille (famille des), 135.  
 Rosa (Salvator), 1554.  
 Rosmini (Antonio), 113, 1218, 1254, 1255.  
 Rosny, 508.  
 Rossi, 1255.  
 Rossignol (J.-P.), 79, 90, 111, 176, 186.  
 Rostolan (général), 1217, 1228.  
 Rothschild (banque), 787, 859, 999.  
 Rouen, 1084.  
 Rouge (mer), 1435.  
 Rousseau (J.-B.), 430.  
 Rousseau (J.-J.), 114, 310, 321, 323, 344, 358, 431, 1162, 1185.  
 Roustem, 107.  
 Rouxin (M<sup>r</sup>), 1365, 1400.  
 Rovère (les la), 1307.  
 Royale (place) (à Athènes), 1441.  
 Royer-Collard, 75, 94.  
 Ruad, 1413.  
 Rubens, 1554.  
 Russie, 135, 600, 907, 1068, 1138, 1139, 1348.  
 Sabine (la), 1242.  
 Sacré-Cœur (congrégation du), 500, 553, 817.  
 Sacré Collège, 1288.  
 Sacrement (saint), 502, 1479, 1480.  
 Sacy (Silvestre de), 30, 995, 1010.  
 Sada (la mule), 470.  
 Sadducéens, 30.  
 Saïda, 468, 1408-1414.  
 Saint-Adrien, 1526.  
 Saint Ambroise, 171.  
 Saint Antoine, 1318.  
 Saint-Antoine (de Padoue), 1318.  
 Saint-Antoine (rue, faubourg), 358, 1081, 1083, 1088.  
 Saint Athanase, 280.  
 Saint Augustin, 87, 131, 146, 171, 264, 309, 407, 701, 1482.  
 Saint Avitus, 23.  
 Saint Basile, 212, 430.  
 Saint Benoît, 22, 92, 1259-1261.  
 Saint-Benoît (abbaye de), 1252.  
 Saint Bernard, 435.  
 Saint Brandan, 106, 107, 109.  
 Saint-Brieuc, 449, 509, 517, 520, 528, 549, 559, 560, 571, 572, 578, 608, 616, 630, 631, 644, 671, 672, 686, 793, 816, 820.  
 Saint-Cergues, 1472, 1473.  
 Saint Chrysostome, 146.  
 Saint-Clément, 1547.  
 Saint-Cloud, 540, 541, 596, 597, 894.  
 Saint Colomban, 1256.  
 Saint-Denis, 156, 515, 517.  
 Saint-Denis (rue), 358, 630.  
 Saint Éloi, 117.  
 Saint Ephrem, 125.  
 Saint-Esprit (séminaire du), 548.  
 Saint Étienne, 333.

Saint-Étienne du Mont, 533.  
 Saint-Eustache (église), 544.  
 Saint François, 356, 359, 1482.  
 Saint François de Sales, 1516.  
 Saint Gall, 138.  
 Saint - Germain - des - Prés  
 (église), 1373.  
 Saint-Germain-en-Laye, 515, 523,  
 541, 542.  
 Saint-Germain (faubourg), 1036.  
 Saint-Germain l'Auxerrois, 544.  
 Saint-Georges (M. de), 1353.  
 Saint Grégoire de Nazianze, 212.  
 Saint-Hilaire (Barthélemy), 100,  
 101, 108, 187, 190, 279, 418.  
 Saint-Hilaire (Geoffroy), 1207.  
 Saint Ignace, 193.  
 Saint-Jacques (barrière), 1082.  
 Saint-Jacques-du-Haut-Pas, 892,  
 893, 900, 1080.  
 Saint-Jacques (rue), 892, 1036,  
 1038, 1080, 1082, 1088, 1139.  
 Saint Janvier, 1248.  
 Saint Jean, 1096, 1565.  
 Saint-Jean (abbaye), 1404.  
 Saint Jean-Baptiste, 1567.  
 Saint-Jean de Latran, 1287, 1288,  
 1294, 1296, 1521, 1529, 1537-  
 1540.  
 Saint-Jean le Rond, 1548.  
 Saint Justin, 146.  
 Saint-Lazare (gare), 1459.  
 Saint-Leu d'Esserens, 1403.  
 Saint-Lô, 1013.  
 Saint Louis, 276, 326, 523, 540,  
 576.  
 Saint-Louis (collège), 1124.  
 Saint-Louis-d'Antin (église), 526.  
 Saint-Malo, 298, 449, 488, 494,  
 507, 519-522, 594, 608, 657,  
 660, 665, 678, 683, 685, 691,  
 716, 730, 735, 767-769, 777,  
 780-782, 793, 794, 796, 797,  
 801, 803, 819, 820, 830, 831,  
 836, 842, 869, 888, 903, 929,  
 946, 959, 977, 980, 999, 1005,  
 1013, 1031, 1051, 1069, 1127,  
 1141, 1156, 1181, 1188, 1189,  
 1197, 1200, 1201, 1209, 1211,  
 1223, 1232, 1244, 1260, 1273,  
 1279, 1286, 1313, 1316, 1319-  
 1321, 1325, 1326, 1339, 1354,  
 1366, 1396.  
 Saint-Mandé, 1296.  
 Saint-Marc, 1312, 1313, 1318.  
 Saint-Marceau (faubourg), 1108.

Saint-Marc Girardin, 75, 87, 109,  
 130, 193, 269, 286, 295, 305,  
 323, 433, 434, 941, 1020, 1021  
 1050, 1161, 1210.  
 Saint-Martin (rue), 1088.  
 Saint-Maudé (île), 106.  
 Saint-Maur (congrégation de), 1260.  
 Saint-Michel (église, tour), 447,  
 1167.  
 Saint-Michel (fête de la), 919.  
 Saint-Michel (mont), 1015.  
 Saint-Michel (place), 1080.  
 Saint-Nicolas de Tolentino, 1306.  
 Saint - Nicolas - du - Chardonnet  
 (église), 566, 704.  
 Saint-Nicolas-du-Chardonnet (sé-  
 minaire), 106, 154, 366, 402,  
 419, 453, 456, 486, 487, 492,  
 511, 516, 519, 530, 546, 549,  
 551, 552, 558, 560, 579, 581,  
 585, 588, 595, 597, 602, 603,  
 605, 612, 613, 615, 629, 648,  
 671, 673, 689, 703, 709, 714,  
 816, 849, 854, 896, 916.  
 Saint-Onuphre, 1230, 1543.  
 Saint Patrice, 94, 106, 107, 117.  
 Saint Paul, 180, 246, 273, 277,  
 827, 1096, 1432, 1488.  
 Saint-Pétersbourg, 1021.  
 Saint Pierre, 1544, 1567.  
 Saint-Pierre (Bernardin de), 138,  
 196, 197, 435.  
 Saint-Pierre (cathédrale) (à Caen),  
 522.  
 Saint-Pierre (de Rome), 1229,  
 1245, 1288, 1289, 1294, 1528.  
 Saint Pierre in Montorio, 1230,  
 1543, 1544.  
 Saint Pierre in Vincoli, 1544.  
 Saint-Remi (de Reims), 156.  
 Saint-Roch, 583, 597.  
 Saints-Anges (congrégations des),  
 500.  
 Saints Cosme et Damien, 1526.  
 Saint-Sébastien (catacombes de),  
 1237.  
 Saint Sébastien (de Bernini), 1248.  
 Saint-Servan, 1340.  
 Saint Siège, 1448.  
 Saint-Simon, 146.  
 Saints-Pères (rue des), 1401.  
 Saint-Sulpice (église), 297, 508,  
 526, 596, 679, 682, 690, 720,  
 894.  
 Saint-Sulpice (place), 680.  
 Saint-Sulpice (séminaire), 18, 122,

- 298, 366, 428, 455, 487, 519,  
537, 557, 560, 580, 583, 585,  
591, 597, 603, 607-613, 629,  
634, 656, 662, 671, 674, 682,  
685, 687, 689, 691, 695, 698,  
699, 709, 711, 729, 754, 761,  
764, 790, 793, 800, 804, 805,  
808, 811, 815, 817, 821, 843,  
857, 861-863, 867, 872-874, 878,  
880, 887, 889, 900.  
Saint Théodose, 1526.  
Saint Tual (ou Tugdual), 446.  
Saint-Vincent-de-Paul (église), 533.  
Saint Yves, 447.  
Saint-Yves (chemin de), 233.  
Sainte Agnès, 1554.  
Sainte-Anne (couvent de), 450.  
Sainte-Barbe (collège), 977, 1002,  
1008.  
Sainte-Beuve, 97, 101, 102, 138,  
196, 238, 283, 291, 417, 418,  
428, 433.  
Sainte Catherine, 1548, 1554.  
Sainte-Claire (église), 1305.  
Sainte-Croix de Jérusalem, 1283.  
Sainte Élisabeth, 314.  
Sainte Épine, 192.  
Sainte-Françoise Romaine, 1526.  
Sainte Geneviève, 542.  
Sainte-Marie de la Consolation,  
1526.  
Sainte Marie Libératrice, 1526.  
Sainte Pétronille, 1530.  
Sainte Praxède, 1544.  
Sainte Scolastique, 1259, 1278.  
Sainte-Sophie, 1318, 1444.  
Sainte Thérèse, 125, 288, 341,  
1560.  
Sainte Vierge, 170, 487, 505, 528,  
1492, 1545.  
Sainte Vierge (congrégation de la),  
500.  
Sakkarah, 1432.  
Salameh, 30.  
Salerne, 273, 1251.  
Salluste, 948.  
Salomon, 31, 839.  
Salonique, 1443.  
Salvandy (M<sup>r</sup> de), 911, 916, 1018,  
1113.  
Salzbourg, 273.  
Samaritains, 30.  
Samos, 1439.  
Samoyède, 343.  
Samson, 67, 98, 300.  
San Domenico Maggiore, 1248.  
Sandras, 407.  
San Francesco de Rimini, 1307.  
San Gennaro, 1248, 1249.  
San Germano, 1255, 1258, 1261.  
San Giuseppe de Falegnami, 1526.  
San Lorenzo in Miranda, 1526.  
Sannin (le), 471.  
San Pietro in Carcere, 1526.  
San Pietro in Vincoli, 1234.  
Sanseverin, 608.  
Santa Chiara, 1249.  
Santa Croce, 1267, 1269.  
Santa Maddalena, 1528.  
Santa Maria degli Angeli, 1305.  
Santa Maria del Carmine, 1249.  
Santa Maria Maggiore, 355.  
Santa-Maria Novella, 1267.  
Santa Martina, 1526.  
Santa-Rosa, 376.  
Saône, 1221.  
Sapho, 1560.  
Sapience (la), 1528.  
Saragosse, 91.  
Sarba, près Djouni, 467.  
Sarrasins, 91, 1258.  
Satory (rue de), 1181.  
Savonarole, 356, 357.  
Saxons, 140.  
Scala Santa, 1532, 1544.  
Scaliger, 322.  
Scandinaves, 78, 82.  
Scheffer (Ary), 464, 1368, 1369,  
1371, 1375, 1386.  
Scheffer (Cornélie), 464, 465, 1367,  
1368, 1376-1385, 1389.  
Scheffer (famille), 1367, 1369, 1370,  
1387, 1388, 1389.  
Scheffer (Henry), 464, 1368, 1382,  
1386.  
Scheffer (M<sup>me</sup> Henry), 1433, 1436,  
1438.  
Scheffer (M<sup>r</sup>), 1459, 1460.  
Schelling, 194.  
Schiefner (M<sup>r</sup>), 1445.  
Schiller, 173, 625.  
Schlegel, 322, 323, 427, 853.  
Schliemann, 1453.  
Schouwallow, 322.  
Scipion, 82.  
Scot Erigène (Jean), 1013.  
Scott (Walter), 359, 360.  
Scudéry (M<sup>lle</sup> de), 358.  
Scylla, 109, 1349.  
Scythe, s, 181.  
Sébastien (Père), 1256.  
Sebeto (le) (de Naples), 1268.

- Séguin (Mr), 1366.  
 Ségusiaves, 1504.  
 Seine (département), 508.  
 Seine-et-Marne, 508.  
 Seine-et-Oise, 508, 1059.  
 Seine (fleuve), 523, 540-542, 584, 596, 818, 1156, 1434.  
 Séleucie, 1439, 1575.  
 Sem, 991.  
 Sémites, 97, 976.  
 Sénat (romain), 129.  
 Sèneque, 106, 171, 360, 406, 407, 1096.  
 Sept ans (guerre de), 1186.  
 Sérail (pointe du), 1444.  
 Sésostriis, 372.  
 Sèvres, 541, 1445, 1449, 1451, 1465.  
 Sibérie, 315.  
 Sibylle (la), 1251.  
 Sicile, 188, 1241, 1245, 1339.  
 Siegfried, 105.  
 Sienne, 871, 1267, 1334.  
 Sigebert de Gemblours, 273.  
 Sigismond (empereur), 1307.  
 Silius, 82.  
 Simonin (Mr), 518, 546.  
 Simon (Jules) (Simon Suisse), 289, 419, 959, 1057, 1069, 1127, 1131, 1145, 1147, 1148, 1174, 1180, 1195, 1283.  
 Simon (Mr), 930.  
 Sirènes (les), 1349.  
 Sisyphe (père de Glaucus), 131.  
 Sixte V, 1240.  
 Sixte (pont), 1230.  
 Smyrne, 1437-1440, 1442, 1575.  
 Smyrniotes, 1565.  
 Société asiatique, 958, 1010, 1026.  
 Société de linguistique, 1445.  
 Socrate, 161, 167, 189, 190, 247, 328, 364, 386, 400, 791, 1050.  
 Soissons, 1404.  
 Solitude (la), 581, 614.  
 Solon, 1560.  
 Sophia Pronoia, 1569.  
 Sophocle, 151.  
 Sora (école de), 70.  
 Sorbonne, 224, 255, 272, 298, 322, 354, 575-577, 610, 615, 616, 732, 740, 746, 754, 771, 810, 816, 826, 831, 836, 839, 841, 857, 858, 861, 877, 885, 898, 900, 912, 924, 1023, 1050, 1066.  
 Sorrente, 1251, 1254.  
 Soudan, 1435.  
 Soulice (Mr), 858, 934, 935, 996, 1007, 1008, 1117, 1121, 1130, 1179, 1213, 1269.  
 Sour, 1428.  
 Souvestre (E.), 111, 148, 150, 155, 175, 198, 213, 234, 276, 301, 428.  
 Spartacus (Mlle), 213.  
 Sparte, 1551, 1552.  
 Spartiate, s, 254.  
 Spinoza, 96, 101, 1510.  
 Spitzberg, 1459, 1462, 1467, 1469.  
 Spolète, 1290, 1304.  
 Sprengel, 129.  
 Stace, 405, 406.  
 Staël (M<sup>me</sup> de), 75, 94, 383, 404, 436.  
 Stahl (Georges), 37, 38, 69, 261.  
 Stanco (rue), 892.  
 Stanislas (collège), 807-809, 811, 812, 815-819, 821, 822, 824, 826, 828, 832, 841, 859, 868, 874, 875, 879, 885, 887, 891, 896, 897, 903, 905, 913.  
 Stenterello, 1268.  
 Stephan (abbé), 487.  
 Stettin, 1334.  
 Stevens, 340.  
 Stewart (Dugald), 25, 42, 84, 85, 90, 232.  
 Stilpon, 400.  
 Strand, 1334.  
 Strasbourg, 1117, 1122, 1124, 1227, 1371.  
 Strauss (David), 244, 1174.  
 Stymphale (lac), 99.  
 Suarez (Fr.), 87.  
 Sue (Eugène), 209, 812.  
 Suez, 1434, 1435, 1457.  
 Suisse, 1274, 1304, 1342, 1466, 1470.  
 Suisse (un), 1473.  
 Suquet (Dr), 476, 477.  
 Suresnes, 540.  
 Sybel (M. de), 1455, 1456.  
 Syracuse (vin de), 286.  
 Syrie, 467, 469, 472-474, 476, 1405, 1409, 1410, 1416, 1423, 1433, 1434, 1436, 1437, 1451, 1469.  
 Syriens, 997, 1002.  
 Tacite, 290, 291, 503, 567, 1095, 1096.  
 Taddei, 1430.

- Tahitiens, 36.  
 Talamone (baie de), 1274.  
 Tallibart, 674.  
 Tamise, 1334.  
 Tannourin, 469, 1418, 1420-1421, 1422.  
 Tantalides, 186.  
 Tarare, 1219, 1221.  
 Tarascon, 1222, 1225, 1343.  
 Tardieu (graveur), 986, 989.  
 Tarente, 234.  
 Tarpéienne (roche), 156.  
 Tarsis, 425.  
 Tartarie, 335.  
 Tartesse, 188.  
 Tasse (le), 106, 324, 325.  
 Tassel (Mr), 959.  
 Télamon, 120.  
 Tempietto du Bramante, 1544.  
 Temple Bar, 1334.  
 Tepe, 547, 560, 593.  
 Terni (cascade de), 1290, 1297, 1304.  
 Terracine, 1241, 1245.  
 Terreur (la), 1084, 1087.  
 Tertulien, 567.  
 Testament (Ancien), 690, 1479, 1530.  
 Testament (Nouveau), 169, 1096, 1479, 1480.  
 Tharsis, 199.  
 Thèbes, 1433.  
 Theil (professeur), 208.  
 Theiner (Père), 1231, 1240.  
 Thémistins, 414.  
 Thémoud, 134.  
 Théocrite, 358.  
 Théodelinde, reine des Lombards, 1323, 1324.  
 Théodore, 1307.  
 Thierry (Amédée), 276, 985, 989.  
 Thierry (Augustin), 1216, 1364, 1373.  
 Thiers (A.), 1172, 1185, 1190, 1297.  
 Thobois (Mr), 1416, 1418.  
 Thomas de Mégarah, 1527.  
 Thucydide, 131, 152.  
 Tibère, 143, 1250.  
 Tibériade (école de), 70.  
 Tilleuls (sous les), 1329, 1332.  
 Tintoret (le), 1318.  
 Tissot (Pierre-François), 323.  
 Tite-Live, 290, 417.  
 Titien (le), 1318.  
 Tmolus (mont), 1443.  
 Tocqueville (Mr de), 985, 988.  
 Tolbiac (victoire de), 266.  
 Tolentino, 1290, 1306.  
 Tonp, 204.  
 Torlonia (prince), 1244.  
 Tortoni, 1336.  
 Tortose, 467, 1414.  
 Toscane, 1250, 1268, 1318, 1324.  
 Tosti (Père), 1241, 1255, 1261.  
 Toula, 469, 1421.  
 Toulon, 1219, 1223, 1227, 1432.  
 Toulouse, 259, 260, 1311, 1312, 1343, 1344.  
 Tournon, 1221, 1225.  
 Tour penchée (la), 1530.  
 Tours, 1132.  
 Toussaint (Adolphe) (de Lannion), 1363.  
 Toussaint (la), 525, 1139, 1229.  
 Transfiguration (la), 1334.  
 Transtévère, 1230, 1242.  
 Transtévérines (les), 1245.  
 Trébeurden, 520.  
 Trécorois, 524.  
 Tréguier, 107, 122, 135, 153, 298, 366, 374, 396, 445-450, 453, 485, 486, 488-490, 494, 496, 498, 500, 504, 505, 507, 509, 513, 515-517, 520, 521, 528, 548, 558, 561, 562, 564, 570, 572, 582, 583, 600, 616, 665, 671, 672, 678-680, 691, 745, 767, 773, 893, 903, 1166, 1313, 1361, 1395, 1501.  
 Trenit (rue) (à Lannion), 366.  
 Trente (concile de), 280, 355, 1528, 1540, 1542.  
 Tresvaux (abbé), 488, 494, 505, 534, 580, 646, 673, 819.  
 Trèves (la sainte robe de), 242.  
 Trie, 1456.  
 Trieste, 871, 1317.  
 Trillat, 547.  
 Trinité (la), 266, 616, 644, 646, 653, 701.  
 Tripoli, 1416, 1417, 1419, 1420.  
 Tripolizza, 147.  
 Troie (guerre de), 79.  
 Trois-Rois (constellation), 173.  
 Tromsoë, 1467-1469.  
 Trovern, 519, 570.  
 Tubingue, 1256.  
 Tuileries, 70, 239, 523, 1036.  
 Turcs, 91, 335, 1138.  
 Turgot, 146.



Turin, 1252, 1274, 1279, 1282, 1290, 1303, 1309, 1316, 1318, 1323-1325.

Turquie, 1139, 1348, 1437, 1439.

Tyr, 188, 425, 468, 470.

Ulliach-Trémadeure (Sophie), 180, 247, 248, 460, 499, 683, 697, 731, 783-787, 797-800, 805-808, 811-813, 821, 825, 832, 834, 836-839, 842, 845, 847, 850, 858-862, 880, 890, 893, 914, 915, 929, 932, 933, 942-944, 948, 951, 953, 954, 957, 959-961, 969, 980, 985, 989, 994, 1016, 1022, 1027, 1031, 1032, 1044, 1045, 1047, 1048, 1057, 1070, 1073, 1079, 1110, 1135, 1146, 1183, 1194, 1204, 1211, 1224, 1238, 1269, 1302, 1308, 1316, 1320, 1321, 1325, 1327, 1331, 1361, 1363, 1414.

Ulysse, 79.

Urbino, 1307.

Urfé (Honoré d'), 358-360.

Urvoy (abbé), 487.

Vacherot (Étienne), 854, 923, 925.

Vaise, 1221.

Val-de-Grâce, 456, 596, 893, 1036, 1038, 1335.

Valence, 1221, 1225, 1373.

Valentin, 1565, 1569.

Valentine de Milan, 929, 943.

Valérien (mont), 540, 596.

Valois (le), 459.

Vannes, 524.

Varillas (Antoine), 355.

Varron, 1258.

Varsovie, 455, 626, 627, 697, 700, 713, 719, 759, 780, 1000, 1027, 1030, 1031, 1040, 1048, 1049, 1051, 1052, 1056, 1126, 1146, 1183, 1191, 1194, 1199, 1211, 1213, 1235, 1269, 1271, 1281, 1284, 1291, 1299, 1302, 1308, 1309, 1313, 1316, 1325, 1329, 1331, 1333, 1335.

Vatican, 1218, 1230, 1240, 1242, 1246, 1306, 1448, 1527, 1538, 1539.

Vatout, 1109.

Vatry (abbé), 129.

Vaud (canton de), 1471.

Vaugirard (rue de), 419.

Vauvenargues, 208, 272.

Vavin (rue), 817.

Vélabre (le), 1230.

Véloce (le), 1227.

Vendôme, 981, 983, 1131.

Vénétie, 1282.

Venise, 455, 845, 871, 1207, 1208, 1235, 1239, 1250, 1252, 1265, 1266, 1272, 1274, 1278, 1280-1282, 1290, 1291, 1298, 1299-1304, 1308, 1309, 1313, 1316, 1317, 1325, 1334, 1343, 1527, 1539.

Ventura, 1254.

Vénus, 357, 1530, 1560, 1561.

Vénus Génitrix, 1250.

Verceil, 1274, 1324.

Vérien (professeur), 208.

Vernes (M<sup>r</sup>), 1303.

Vérone, 1290, 1324, 1325, 1334.

Versailles, 227, 515, 517, 542, 578, 630, 673, 1179-1181, 1183, 1184, 1187-1190, 1198-1200, 1335, 1371, 1375.

Versailles (évêque de), 508.

Vesta, 85, 1229, 1526, 1542, 1580.

Vésuve (le), 1246, 1251.

Vexin, 459.

Veze, 1404.

Vicence, 1290.

Vichnou, 1061.

Vichy, 1456.

Victor III, 1255.

Victor-Emmanuel II, 1470.

Vienne, 454, 455, 562, 574, 586, 599, 756, 771, 797, 827, 832, 845, 847, 848, 860, 871, 876, 881, 888, 930, 1051, 1205, 1208, 1239, 1265, 1266, 1272, 1280, 1281, 1299.

Vienne (Isère), 1221, 1225.

Viennet (Guillaume), 986, 989.

Vieux (palais), 1267.

Villemain (François), 128, 129, 131, 136, 304, 322, 352, 414, 415, 948, 988, 1105, 1130, 1152, 1163, 1201, 1216, 1364, 1401.

Viminal, 1578.

Vincennes, 515, 540, 1037.

Virgile, 80, 85, 104, 105, 218, 272, 273, 274, 294, 295, 325, 358, 365, 407, 503.

Vierge (sainte), 115, 116, 507, 508.

Vire, 522.

Visconti (M<sup>r</sup>), 1231, 1237.  
 Vistule (la), 1183.  
 Viterbe, 871.  
 Vivien (l'enfant), 105.  
 Vivienne (rue), 1242.  
 Voie Sacrée, 1526.  
 Voie Triomphale, 1526.  
 Volney, 190.  
 Volney (prix), 937, 943, 988, 1114, 1351.  
 Voltaire, 83, 317, 322, 330, 341, 362, 385, 386, 392, 409, 428, 434, 948, 1162, 1185, 1283, 1536.  
 Voss (J.-H.), 133.  
  
 Waddington (W.-H.), 1451.  
 Walkyries, 1498.  
 Waltha d'Aquitaine, 359.  
 Wartbourg (la), 314.  
 Warton, 204.  
 Weimar, 1202.  
 Werther, 228.

Wirquin (Louis), 557.  
 Wisigoths, 276.  
 Witikind (poème de), 117.  
 Wittersheim (M<sup>r</sup>), 1406.  
 Woldemar, 249.  
 Wolf (A.-F.), 82.

Yport, 1454, 1458.  
 Ys (ville d'), 106.

Zakhia, 467, 472, 476, 478.  
 Zalmoxis, 109, 137, 1569.  
 Zamosc, 713, 719, 909.  
 Zamoyiski (famille), 454, 759, 836, 845, 860, 909, 913, 1030, 1267, 1329, 1338, 1339, 1348, 1349, 1373.  
 Zemzem (puits de), 1498, 1523.  
 Zoltowska (Sophie), 1329-1331.  
 Zoroastre, 1569.  
 Zostane, 1569.

## INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- Abélard, *Théologie chrétienne*, 1260.  
*Œuvres complètes*, 1260.  
 Actes des Apôtres, 138.  
 Addison, *The Spectator*, 158.  
 Adelung (J.), *Mithridates oder allgemeine Sprachkunde mit dem « Vater unser » als Sprachprobe...*, 36.  
 Alexandre, *Abrégé du dictionnaire grec-français*, 296.  
 Ami du peuple (*L'*), 1324.  
 Anacréon, *Odes*, 203.  
 Ancien Testament, 690, 1530.  
 Annales de philosophie chrétienne, 21.  
 Apocalypse de saint Jean, 134, 343, 688.  
 Archives des missions scientifiques et littéraires, 1334.  
 Aristote, *Rhétorique*, 131, 140.  
     *Poétique*, 140, 293, 349.  
 Arnauld (A.), *Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal* (éd. Petitot) et *Commentaire de Duclos*, 192, 193, 201, 225, 226, 268, 427, 428.  
     *Logique de Port-Royal*, 192, 581.  
 Arnauld d'Andilly, *Œuvres de sainte Thérèse*, trad., 288.  
 Audran (P.-G.), *Grammaire arabe en tableaux*, 143.  
 Avenir (*L'*), 591.  
 Babrius, *Fables*, 98.  
 Bacon (Fr.), *Novum organum*, 1168.  
 Balbi (A.), *Atlas ethnographique du globe*, 394.  
 Barante (A. de), *Tableau de la littérature française au XVIII<sup>e</sup> siècle*, 82, 312, 320, 328, 344.  
 Bausset (Louis-François de), *Histoire de Bossuet*, 417.  
 Bautain (abbé L.-E.), *Philosophie morale*, 25, 37-40, 42, 43, 55, 58, 59, 61, 62.  
 Beausobre (Isaac de), *Remarques historiques, critiques et philologiques sur le Nouveau Testament*, 1544.  
 Benoît (Ch.), *Essai historique sur les premiers manuels d'invention oratoire jusqu'à Aristote*, 128, 130, 140, 152, 156.  
 Berthet-Leleux, *Le vrai prince Napoléon*, 1470.  
 Bible (*la*), 50, 156, 168, 252, 605, 688, 1453.  
 Bibliothèque du Prédicateur, 515.  
 Blaze de Bury (Henri), *Le Faust de Goethe*, 172.  
 Boèce, *Consolation à la philosophie*, 360.  
 Boileau, *Art poétique*, 80.  
     *Correspondance*, 322.  
     *Dialogue des héros de roman*, 291, 304.  
     *Épître X*, 164.  
     *Épître à Renaudot. De l'amour de Dieu*, 292.  
     *Épître à Seignelay*, 201.  
     *Lettre à Colbert sur le privilège de l'art*, 291.  
     *Lettre au comte de Brienne*, 291.  
     *Lettres à Racine*, 292, 375, 376, 413.  
     *Œuvres complètes* (1829), 291.  
 Bonafous (N.), *De Angelis Politiiani vita*, 354.  
     *Étude sur L'Astrée et sur Honoré d'Urfé*, 357.  
 Bossuet, *Histoire des variations*

- des Églises protestantes, 515.  
*Élévations à Dieu sur les mystères*, 1487.  
 Brosses (Ch. de), *Lettres historiques et critiques sur l'Italie*, 949.  
 Buffon, *De la nature brute et de la nature cultivée*, 283.
- Cantique des Cantiques*, 70, 285, 430.  
 Capella (Marcianus), *Satyricon de nuptiis Philologiae et Mercuri...*, 282.  
*Chant du départ (Le)*, 1095.  
 Chiarini (abbé L.-A.), *Théorie du judaïsme appliquée à la réforme des Israélites de tous les pays de l'Europe*, 21.  
 Cicéron, *De legibus*, 402.  
*De officiis*, 129.  
*De oratore*, 334, 387.  
*De republica*, 131.  
*Pro Archia*, 503.  
 Cirodde (P.-L.), *Leçons de géométrie théorique et pratique*, 115.  
*Conseiller du peuple (Le)*, 1324.  
*Constitutionnel (Le)*, 986, 1087.  
 Cormenin (L. de), *Oui et non, au sujet des ultramontains et des gallicans par Timon Cormenin qui n'est ni l'un ni l'autre*, 220.  
 Coran (le), 115, 133, 134, 169, 184, 222, 271, 277, 313, 316, 329.  
 Corneille, *Cid (Le)*, 362.  
*Suite du Menteur*, 358.  
 Cousin (Victor), *Arguments de Platon (dans Platon, Œuvres, trad.)*, 376.  
*Cours de philosophie de 1818*, 22, 52, 64, 113, 145, 345, 347.  
*Des pensées de Pascal*, 375.  
*Fragments de philosophie cartésienne*, 418.  
*Mme de Hautefort et Mme de Chevreuse*, 1352.  
*Mme de Longueville*, 1352.  
*Mme de Sablé*, 1352.  
 Creuzer (Fr.), *Symbolique ou mythologie des peuples de l'antiquité et surtout des Grecs*, 373.
- Dante, *Paradis*, 1305.  
 Daunou (P.), *Discours sur les rap-*  
*ports de la foi et de la raison*, 127.  
*Décalogue*, 688.  
*La démocratie pacifique*, 180.  
 Démosthène, *Olynthiennes*, 503.  
 Descartes, *Discours de la méthode*, 1168.  
 Descuret (J.-B.), *La Médecine des passions*, 453.  
 Dillon (Peter), *Voyage aux îles de la mer du Sud en 1827 et 1828 et relation de la découverte du sort de La Pérouse*, 139.  
*Deutéronome*, 15, 16, 174.  
 Droz (J.), *Pensées sur le christianisme*, 434.  
 Ducis (J.-F.), *Abufar ou la famille arabe*, 286.
- Ecclésiaste (L')*, 159.  
*Épître aux Hébreux*, 182.  
*Épître de Paul aux Corinthiens (I<sup>re</sup>)*, 17.  
*Épître de Paul aux Corinthiens (II<sup>e</sup>)*, 703, 1492.  
*Épître de Paul aux Éphésiens*, 23.  
*Épître de Paul aux Philippiens*, 27.  
 Eschyle, *Prométhée*, 391, 568.  
*Suppliantes (Les)*, 391.  
 Ésope, *Fables*, 503.  
*Évangile de l'enfance*, 116.  
*Exode*, 12, 15, 17.
- Fauriel (Cl.), *Histoire de la poésie provençale*, 360.  
 Fénelon, *Lettre sur les occupations de l'Académie*, 384.  
*Télémaque*, 218, 381.  
 Feuerbach, *Das Wesen des Christenismus*, 1202.  
 Ficker (Fr.), *Histoire abrégée de la littérature ancienne*, trad. Theil, 343, 363, 370, 414-416.  
*Figaro*, 1493, 1578.  
 Franck (A.), *Dictionnaire des sciences philosophiques*, 147.  
 Frayssinous (D.-L.), *Les causes de nos erreurs (dans Conférences)*, 581.
- Garnier (A.), *Critique de la philosophie de Thomas Reid*, 113, 426.  
*De la perception de l'infini et de la foi naturelle*, 113.

- Gazette de Berlin*, 1000.  
*Gazette de l'Instruction publique*, 1089.  
*Genèse*, 11-14, 17, 19-21, 28, 31, 78, 110, 183, 186, 361, 704, 1530.  
 Gesenius, *Scripturae linguaeque pheniciae monumenta...*, 110.  
*Thesaurus philologicus criticus linguae hebraeae*, 16, 22, 27, 30, 31, 296, 361, 363.  
 Glaire (abbé), *Introduction aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, 12, 15.  
 Goethe, *Faust*, 94, 172, 792, 1512.  
 Gresset (J.-B.), *Le Lutrin vivant*, 566.  
 Guessard (P.) et Montaiglon (A. de), *Alixans, chanson de geste publiée d'après le manuscrit*, 105.  
 Guizot (Fr.), *Histoire de la civilisation en Europe*, 428.  
*Histoire de la civilisation en France* (dans *Cours d'histoire moderne*), 21, 23, 25, 271, 400.  
 Heinsius (Daniel), *Théocrite*, trad., 204.  
 Herder (J.-G.), *Histoire de la poésie des Hébreux* (trad. Carlowitz), 81, 86, 95, 301.  
 Herder (J.-G.) et Liebeskind, revu par Krummacher (F.-A.), *Les feuilles de palmier* (*Palmenblätter*), 158.  
*Histoire littéraire de la France*, 459.  
 Homère, *Iliade*, 81, 110, 111, 347, 503.  
*Odyssée*, 109, 203, 571.  
 Horace, *Art poétique*, 503.  
*Épître*, 503.  
*Odes*, 503.  
*Satires*, 503.  
 Hugo (Victor), *Aymerillot*, 82.  
*Lucrèce Borgia*, 437.  
 Humboldt (A.), *Cosmos, essai d'une description physique du monde*, 382, 1144, 1155, 1196.  
 Humboldt (G.), *Essai sur le Kawi* (*Ueber der Kawi-Sprache auf der Insel Java*) (Introd.), 1196.  
 Joinville, *Histoire de Saint Louis*, éd. de Wailly, 283.  
 Jouffroy (Th.), *Cours de droit naturel. Du scepticisme actuel*, 42.  
*Comment les dogmes finissent*, 1072.  
*Journal asiatique*, 1089.  
*Journal des Débats*, 994, 1087, 1095, 1150, 1210, 1350, 1362, 1401.  
*Journal des jeunes personnes*, 944, 960, 1011, 1026, 1108, 1363.  
*Journal des villes et des campagnes*, 986.  
*Journal général de l'Instruction publique*, 932, 977, 994, 1004, 1009, 1089, 1106, 1134, 1167, 1175, 1200, 1209, 1219.  
 Kazimirski Biberstein (A. de), *Le Koran*, trad., 134.  
 Klopstock (F.), *Poèmes*, 325.  
 Kopp (Fr.), *Palaeographia critica*, t. I, 110.  
 Krummacher (F.-A.), *Le Persan, le juif et le chrétien* (dans *Nouveau choix de paraboles*), 50.  
 Labitte (Ch.), *De l'étude des poèmes latins sous Louis XIV*, 433.  
 La Boétie (E. de), *Discours sur la servitude volontaire*, 315.  
 La Bruyère, *Des ouvrages de l'esprit*, 355.  
 La Harpe (J.), *Correspondance littéraire adressée au grand-duc de Russie Paul Petrovitch et à M. le comte André Schouwalow*, 322.  
 Lamartine, *Chute d'un ange* (La), 1497.  
*Dernier chant du pèlerinage de Harold*, 159.  
*Harmonies poétiques et religieuses*, 1497.  
*Méditations poétiques*, 159.  
*Nouvelles Méditations*, 1250.  
*Retraite* (La) (*Méditations*), 197.  
*Voyage en Orient*, éd. Gosselin, 411, 412.  
 Langlois (Père J.-B.), *Histoire des croisades contre les Albigeois*, 93.  
 Le Clerc (V.), *Nouvelle rhétorique*

*Instituteur du peuple* (L'), 1324.



- extraite des meilleurs écrivains anciens et modernes, 280.  
*Legendre, Géométrie*, 385.  
 Léopold (E.-F.), *Lexicon hebraicum et chaldaicum in libros Veteris Testamenti ordine etymologico compositum in usum scholarum*, 16.  
 Lessing (G.-E.), *Fables*, 734.  
*Histoire du vieux loup en sept fables (dans Fables)*, 158.  
*Lévitique*, 16, 129.  
*Liberté de penser (La)*, 1057, 1127, 1144, 1147, 1155, 1167, 1168, 1174, 1180, 1186, 1200, 1201, 1345.  
*Livre de Daniel*, 28, 343, 1530, 1532.  
*Livre de Jérémie*, 19, 88.  
*Livre de Job*, 12, 14, 77, 83, 232, 284, 300, 421, 472.  
*Livre de Josué*, 15.  
*Livre de Michée*, 31.  
*Livre d'Esdras (III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup>)*, 343.  
*Livre des Juges*, 142, 301.  
*Livre d'Ézéchiel*, 22, 134, 1499.  
*Livre d'Isaïe*, 14, 230.  
*Livre des Juges*, 15.  
 Locke (J.), *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, 340.  
*Lois de Manou*, 258.  
 Loménie (L. de), *Galerie des contemporains illustres, par un homme de rien*, 887.  
 Longin, *Traité du sublime*, 374.  
 Lucrèce, *De natura rerum*, 367, 368.  
*Magasin pittoresque (Le)*, 396.  
*Mahabharata (le)*, 97.  
 Manzoni (A.), *Inni sacri*, 1257.  
 Matthieu, 29.  
 Marc, 347.  
 Michel (Francisque), *Histoire des races maudites de la France et de l'Espagne*, 274.  
 Michelet (J.), *Histoire de France*, t. IV (faits de l'année 1422), 413.  
*Peuple (Le)*, 154, 155.  
*Précis de l'Histoire de France jusqu'à la Révolution française*, 83.  
*Mille et une Nuits (Les)*, 1444.  
*Million de faits (Un)*, 427.  
*Miracula Virgilii*, 273.  
 Mischna (la), 347.  
 Molière, *Bourgeois gentilhomme (Le)*, 293.  
*Femmes savantes (Les)*, 1497.  
*Malade imaginaire (Le)*, 293.  
*Monsieur de Pourceaugnac*, 314.  
*Précieuses ridicules (Les)*, 1497.  
 Tartufe, 292.  
*Moniteur (Le)*, 1026, 1219.  
 Montesquieu, *L'esprit des lois*, 1186.  
 Naudé (G.), *Apologie pour tous les grands hommes qui ont été soupçonnés de magie*, 270.  
*Niebelungen (les)*, 97, 104, 105, 325.  
 Nombres, 13, 186.  
 Nougaret (J.-B.), *Beautés de l'histoire des États-Unis d'Amérique septentrionale*, 396.  
 Nouveau Testament, 332.  
 Ovide, *Métamorphoses*, 991.  
 Ozanam (Fr.), *Notice sur M. Fau-riel*, 328.  
 Pascal, *Pensées*, 1487.  
 Patin (H.), *Coup d'œil général sur Horace et ses œuvres*, 363, 431.  
*Mélanges de littérature ancienne et moderne*, 352.  
*Pentateuque*, 11-13, 428, 1530.  
*Peschito (la)*, 29.  
*Philosophie de Bayeux*, 581.  
*Philosophie de Lyon*, 23, 606, 607.  
 Pinault (abbé), *Éléments de physique*, 372.  
*Pirké Aboth*, 133, 185, 348.  
 Platon, *Apologie de Socrate*, 503.  
*Cratyle*, 79, 258.  
*Dialogues*, 395.  
*Phèdre*, 364.  
 Plaute, *Rudens*, 132.  
*Politique nouvelle (La)*, 1345.  
 Pongerville (J.-B. de), *Lucrèce, De la nature des choses*, 368.  
 Preiswerk (S.), *Grammaire hébraïque (Introd.)*, 15.  
*Presse (La)*, 986, 1087, 1210.

- Prévost-Paradol, *La France nouvelle*, 1457.  
*Proverbes*, 363.  
*Psaumes*, 18, 23, 83, 158, 182, 204, 704, 728, 1491, 1492.  
 Pyat (Félix), *Le chiffonnier de Paris*, 1268.
- Quintilien, *Institutions oratoires*, 394.
- Racine, *Andromaque*, 95.  
*Athalie*, 293.  
*Ramayana (Le)*, 1021.  
 Renan (E.), *Activité intellectuelle en France en 1849 (L')*, 1345.  
*Avenir de la science (L')*, 1201, 1207.  
*Averroès et l'averroïsme*, 1406.  
*Cantique des Cantiques (Le)*, 1414.  
*De la philosophie de l'histoire contemporaine. La monarchie constitutionnelle en France*, 1457.  
*Discours sur l'état des beaux-arts en France au XIV<sup>e</sup> siècle*, 459, 1403.  
*Du mouvement intellectuel dans l'Italie contemporaine*, 1345.  
*Éclaircissements tirés des langues sémitiques sur quelques points de la prononciation du grec*, 1200.  
*Essai historique et théorique sur les langues sémitiques en général et sur la langue hébraïque en particulier*, 964, 970, 978.  
*Essais de morale et de critique (La poésie de l'Exposition)*, 1362.  
*Ibid. (La poésie des races celtiques)*, 1350.  
*Grammaire hébraïque (ms)*, 337.  
*Histoire générale des langues sémitiques*, 1351.  
*Libéralisme clérical (Le)*, 1345.  
*Livre de Job (Le)*, 1414.  
*Mémoire sur l'histoire et le caractère véritable de l'histoire phénicienne...*, 1374.  
*Origines du christianisme*, 1419, 1422, 1424.  
*Qu'est-ce que la religion dans la nouvelle philosophie allemande ?*, 1345.  
*Saint Paul*, 1447, 1453.  
*Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, 445, 485, 606, 615, 668, 806.  
*Vie de Jésus*, 473, 1419, 1422, 1427, 1430, 1454.  
*Voyages*, 1464, 1469.  
 Retz (Cardinal de), *Mémoires*, 357.  
*Rhétorique à Alexandre*, 130, 131.  
*Rhétorique à Hérennius*, 130.  
*Revue des Deux Mondes*, 1095, 1195, 1350, 1352, 1448, 1456, 1457, 1479, 1517.  
*Revue encyclopédique*, 1016, 1089.  
*Revue nouvelle*, 339, 340.  
*Revue philosophique*, 1016, 1060, 1089.  
 Reynaud (A.), *Cours de mathématiques à l'usage de la marine*, 487.  
 Rollin, *Histoire ancienne*, 487.  
*Roman de la Rose*, 314.  
 Rosenmuller (C.), *Institutiones ad fundamenta linguæ arabicæ*, 175.  
 Rodriguez (Père), *La Perfection chrétienne*, 515.  
 Rousseau (J.-J.), *Le contrat social*, 43, 1085, 1186.
- Sacy (S. de), *Mémoire sur l'état actuel des Samaritains*, 30.  
*Séances (Les) de Hariri avec un commentaire*, 70, 185, 279, 1415.  
 Saint Ambroise, *De officiis*, 129.  
 Saint Augustin, *Commentaires sur les Psaumes*, 131.  
*Œuvres choisies*, 515.  
 Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, 101, 138, 143, 228, 270, 333, 335, 433.  
*Port-Royal*, 192.  
*Volupté*, 1514.  
 Saint François d'Assise, *Fioretti*, 475.  
 Saint Jean Chrysostome, *Homélies choisies*, 515.  
 Saint-Marc Girardin, *Cours de littérature dramatique*, 76, 221, 286, 288, 304, 429.  
*Poésie dramatique*, 433.  
 Sand (George), *Spiridion*, 1257.  
 Saulcy (F. de), *Histoire de l'art judaïque*, 1414.

- Scott (Walter), *Ivanhoe*, 360.  
*Semur (Le)*, 1209.  
 Sénèque, *Epistulae*, 96, 130, 167.  
*Épîtres à Lucilius* (trad. Malherbe), 360.  
 Septante (les), 23, 27.  
 Shakespeare, *Hamlet*, 293.  
 Sophocle, *Œdipe à Colonne*, 391.  
 Souvestre (E.), *Le monde tel qu'il sera*, 72, 112, 146, 241, 315.  
 Stace, *Genethliacon de Lucain* (dans *Silves*), 371.  
*Silves*, 371.  
*Thébaïde (La)*, 75.  
 Staël (M<sup>me</sup> de), *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, 407.  
*De l'Allemagne*, 407.  
 Strauss (D.), *Vie de Jésus*, 1256.  
 Sue (Eugène), *Les mystères de Paris*, 315, 1035.  
 Sybel (H. von), *Histoire de la période révolutionnaire de 1789 à 1795*, 1457.  
 Tacite, *Mœurs des Germains*, 21.  
*Annales*, 417.  
 Talmud (le), 36, 45.  
 Théocrite, *Idylles* 203, 204.  
 Thorlacius, *Libri sibyll. crisi, quatenus monumenta christiana sunt, subjecti*, 343.  
*Times (The)*, 1337.  
 Tite-Live, *Histoire romaine*, 503.  
 Tosti (Père L.), *Salterio del Pellegrino*, 1254.  
*Storia de Bonifazio VIII e dei suoi tempi*, 1254.  
*Storia della lega lombarda*, 1254.  
*Veggente del secolo XIX*, 1254, 1255.  
 Trognon (A.), *Vie de Marie-Amélie*, 574.  
 Turol (ou Turolus), *Chanson de Roland*, 81.  
*Un million de faits*, 427.  
*Univers (L')*, 1219, 1337.  
 Urfé (Honoré d'), *Astrée (L')*, 357-359.  
*Épîtres morales*, 360.  
 Villemain (Fr.), *Cours de littérature française. Tableau de la littérature au XVIII<sup>e</sup> siècle*, 82, 229, 314, 431.  
*Études de littérature ancienne et étrangère. Romans grecs*, 392.  
 Virgile, *Églogues*, 204.  
*Énéide*, 78, 747.  
*Géorgiques*, 282.  
*Pharmaceutria*, 273.  
 Voltaire, *Candide*, 362.  
*Contes de Guillaume Vadé*, 409.  
*Pucelle (La)*, 247.  
*Théâtre* (éd. Didot, 1842), 386.  
 Vulgate (la), 17, 704.  
 Xénophon d'Éphèse, *Anthia et Abrocome* (ou les *Éphésiaques*), 413.

## TRADUCTION DES TEXTES LATINS ET GRECS

### CAHIERS DE JEUNESSE

*Page 11, note 1.* Il en est ainsi également dans le Talmud, Pentateuque, introduction.

*Page 12, ligne 2.* De nombreux autres exemples ailleurs.

*Page 14, ligne 13.* Voici que tu es grosse.

*Page 15, ligne 2.* Ailleurs.

*Page 16, ligne 11.* Voir de plus... en syriaque. — Même identité de forme.

*Page 16, ligne 20.* Si le Seigneur ne bâtit pas (*Psaumes*, CXXVI, 1).

*Page 17, ligne 3.* Établir une famille. — Vers la fin.

*Page 17, ligne 10.* Il n'y a pas [de langue] qui n'ait des sons intelligibles.

*Page 17, ligne 11.* Les cieux racontent (*Psaumes*, XVIII, 1).

*Page 17, ligne 12.* Il n'y a pas de paroles.

*Page 18, ligne 2.* Le Seigneur a dit (*Psaumes*, CIX, 1).

*Page 18, ligne 6.* A dit.

*Page 18, ligne 25.* Conservez-moi (*Psaumes*, XV, 1).

*Page 19, ligne 7.* Les justes sont dans l'attente de la justice (*Psaumes*, CXLI, 8). — De peur que les justes n'étendent leurs mains vers l'iniquité (*Psaumes*, CXXIV, 3).

*Page 19, ligne 10.* Conservez-moi parce que j'ai espéré en vous (*Psaumes*, XV, 1).

*Page 19, ligne 13.* Seulement.

*Page 19, ligne 16.* O vous tous (Ancien Testament, Jérémie, *Lamentations*, I, 12).

*Page 19, ligne 21.* De lui.

*Page 19, ligne 22.* Sile Seigneur ne bâtit pas la maison (*Psaumes*, CXXVI, 1).

*Page 19, note 1.* C'est toi qui soutiens mon radeau.

*Page 21, note 5.* Vers le milieu.

*Page 22, ligne 16.* Escabeau.

*Page 22, ligne 17.* Escabeau

Page 23, ligne 7. Rachetant le temps.

Page 23, ligne 8. Acheter.

Page 23, ligne 9. Racheter. — Le temps.

Page 25, ligne 9. Aussi. — Ailleurs.

Page 26, ligne 29. Eux, elles. — Celui, celle.

Page 26, ligne 30. Eux, elles, d'eux.

Page 26, ligne 34. Celui. — Celui.

Page 26, ligne 35. Celui.

Page 27, ligne 14. Manière d'être.

Page 27, ligne 16. Étant dans la forme de Dieu. — Dans.

Page 27, ligne 17. D'essence. — Dieu est en puissance.

Page 27, ligne 18. Qui, étant de la forme de Dieu.

Page 27, note 1. Tendre un piège.

Page 28, ligne 5. Qu'il soit.

Page 29, ligne 2. Oh ! qui pourrait me donner de dire ce que je sens de notre origine.

Page 29, ligne 29. Lunatique.

Page 30, ligne 6. Pacifiques.

Page 30, ligne 23. Voici la force de Dieu, qui est appelée grande.

Page 30, ligne 29. Le sceptre ne se détachera pas de Juda, et le bâton de législateur ne s'éloignera pas d'entre les pieds de celui à qui seront soumises toutes les nations.

Page 31, ligne 14. Dévastateur, destructeur.

Page 31, ligne 15. Ravageur, dévastateur.

Page 31, ligne 24. Tranquillité.

Page 35, ligne 7. D'après ce qui a été dit.

Page 41, note 1, ligne 3. Rouleau. — Tablette à écrire.

Page 42, ligne 12. Je ne sais où, ou bien.

Page 42, ligne 13. Qui exposent le second point.

Page 45, note 1, ligne 3. Baptême d'eau qui coule, de souffle.

Page 46, ligne 26. Vers la fin.

Page 55, ligne 13. Au début.

Page 55, ligne 29. D'après ce qui a été dit.

Page 59, ligne 5. Cependant.

Page 61, ligne 28. En mon philosophe.

Page 63, ligne 30. Un plus long développement de ce sujet.

Page 63, ligne 31. Chez. — Étant donné que nous y avons travaillé ensemble.

Page 64, ligne 22. Vers la fin.

Page 71, ligne 20. Et suivante.



Page 77, ligne 2. Très utile.

Page 78, ligne 1. En changeant ce qui doit être changé.

Page 78, ligne 7. Sur l'*Odyssée*.

Page 78, note 1, ligne 5. Gaulois, Breton.

Page 78, note 1, ligne 7. Tempête.

Page 79, ligne 6. Désirer.

Page 82, note 3, ligne 2. Voir sur tout cela.

Page 89, ligne 19. Aide-mémoire.

Page 90, ligne 17. [Dieu] a régné par le bois (hymne *Vexilla regis* de la liturgie catholique). — Sur Oreste.

Page 90, ligne 30. Ci-dessus.

Page 90, note 1, ligne 2. Ceci.

Page 93, ligne 12. Personne.

Page 93, ligne 29. Berceau du monde.

Page 96, ligne 13. Lettres.

Page 102, ligne 18. Dieu ! mon Dieu !

Page 105, ligne 25. Assembleur de nuages (Homère, *Iliade*, I, 511 ; *Odyssée*, I, 63, etc.).

Page 110, ligne 15. — dore, Diodore, Apollodore.

Page 110, ligne 20. Vers la fin.

Page 110, ligne 21. Monuments [de l'écriture et de la langue] phéniciennes.

Page 111, ligne 1. Thèbes.

Page 111, ligne 4. Commentaire sur Oreste, au début.

Page 116, ligne 28. Manque de discernement, de sens critique.

Page 117, ligne 1. Petit homme, homme de taille réduite.

Page 127, ligne 7. Le Seigneur est la part qui m'est échue en héritage et la portion qui m'est destinée (*Psaumes*, XV, 5). Mon héritage me paraît bon.

Page 129, ligne 21. Réunion des arts.

Page 129, ligne 25. Des devoirs.

Page 129, ligne 29. Des devoirs (des ministres [sacrés]).

Page 129, note 2, ligne 1. Une bouchée.

Page 130, ligne 5. Aux Lettres de Sénèque.

Page 130, ligne 23. [Le fils] unique [de Dieu].

Page 130, note 1, ligne 3. Risible.

Page 131, ligne 30. La chose publique, dit l'Africain, est la chose du peuple (d'après Cicéron, *De re publica*, I, 25).

Page 131, ligne 31. Toutes choses ne sont qu'un corps dans le Christ.

Page 132, ligne 7. Le câble.

Page 132, ligne 10. Qui est dans toutes les mains (Quintilien, *Institution oratoire*, II, 15, 4).

Page 133, ligne 13. Aux environs.

Page 134, ligne 6. Début.

Page 140, ligne 25. Opportunité.

Page 143, ligne 17. Aux Corinthiens.

Page 145, ligne 5. Ailleurs, notes sur.

Page 148, ligne 9. Mourons dans notre simplicité.

Page 148, ligne 32. Puisse Dieu le faire !

Page 151, ligne 17. Se reporter à d'autres pensées de ce genre dans ma thèse.

Page 156, ligne 24. Manque de discernement, de sens critique.

Page 158, ligne 14. Renard le goupil.

Page 158, ligne 23. Et comme aux plus forts [nos années ne vont ordinairement que] jusqu'au nombre de soixante-dix ; le surplus n'est que peine et douleur (*Psaumes*, LXXXIX, 10).

Page 165, ligne 26. Le plus grand en tout ordre.

Page 167, ligne 11. Lettres.

Page 168, ligne 5. Le plus grand.

Page 168, ligne 25. Manque de sens critique.

Page 169, ligne 11. Cependant.

Page 169, ligne 12. Où il ne comprend pas [jour] principalement. D'où...

Page 170, ligne 5. Ci-dessus.

Page 172, ligne 19. Lettre aux Corinthiens.

Page 182, ligne 24. Selon l'ordre de Melchisédech (*Psaumes*, CIX, 4).

Page 182, ligne 26. A la manière du roi juste.

Page 184, ligne 29. Se reporter quelque part ci-dessus.

Page 186, ligne 5. Tableau généalogique.

Page 186, ligne 6. Ci-dessus diverses observations. — Dans la grammaire hébraïque.

Page 186, ligne 17. Ici. — En haut. — En bas.

Page 186, ligne 18. En haut.

Page 187, ligne 21. Ci-dessus.

Page 190, ligne 10. Qui me donnera d'être compris ?

Page 190, ligne 26. Ci-dessus.

Page 190, ligne 31. Autrefois.

Page 193, ligne 5. Ci-dessus.

Page 199, ligne 1. Finesse de l'intelligence.

Page 199, ligne 26. Et ce dont j'ai parlé ailleurs.

Page 200, ligne 18. Prix de la victoire.

Page 203, ligne 10. Manque de sens critique.

Page 204, lignes 2, 4. Question (Littéralement : Tu demanderas).

Page 204, ligne 9. Questions. — Embarras, incertitudes.

Page 204, ligne 15. Je jure par les amours de Théocrite.

Page 204, ligne 24. A qui ce troupeau ? (Virgile, *Bucoliques*, V, 87). —  
Ce qu'Edwards a rassemblé de Reiske, de Paulmier, de Warton.

Page 206, ligne 19. Tout ce que l'on peut savoir.

Page 209, ligne 27. Résidu.

Page 219, ligne 11. Il est impossible d'échapper aux arrêts du destin.  
Zénon fouettait un esclave qui avait volé. « Mon destin, dit l'esclave,  
était de voler ». — « Et d'être châtié », répondit Zénon.

Page 228, ligne 30. Travail à la meule.

Page 236, ligne 13. Le point culminant du philosophe.

Page 238, ligne 9. Le Seigneur est la part qui m'est échue en héritage  
et la portion qui m'est destinée ; c'est toi, [Seigneur], qui me rendras  
mon héritage (*Psaumes*, XV, 5).

Page 239, ligne 17. Camaraderie, intimité.

Page 243, note 1, ligne 2. Brusque.

Page 246, ligne 34. Si le Christ est ressuscité.

Page 251, ligne 31. Indispensable.

Page 252, ligne 26. Un seul maître (Homère, *Iliade*, II, 204).

Page 258, ligne 18. Remarque préliminaire.

Page 258, ligne 28. Laid (Platon, *Cratyle*, 416 A).

Page 263, ligne 27. Ailleurs... et ce que vous savez.

Page 264, ligne 19. L'âme se crée en se répandant [dans le corps].

Page 267, ligne 17. Leur visage propre.

Page 271, ligne 8. Uni [par le mariage], époux, épouse.

Page 273, ligne 5. La Magicienne. — Prédiction de l'avenir par évocation  
des morts.

Page 273, ligne 25. Les miracles de Virgile.

Page 274, ligne 32. De *guttur*, gorge.

Page 275, ligne 3. Qui a une crête.

Page 276, ligne 1. Ce qu'a dit.

Page 276, ligne 5. Ce que tu sais.

Page 276, ligne 19. Avoir du lard.

Page 276, ligne 25. Colbert est un nom d'esclave.

Page 277, ligne 8. Aux Corinthiens.

Page 277, ligne 18. Donc il endure qui il veut (Saint Paul, *Épître aux  
Romains*, IX, 18), et il réprouve qui il veut.

Page 277, ligne 25. Regarder de bas en haut, admirer.

Page 277, ligne 27. Par le fait même.

- Page 278, ligne 26. Double voie.
- Page 279, ligne 3. Autour.
- Page 284, ligne 5. Loin de moi les pensées de ces [impies] (Ancien Testament, *Job*, XXII, 18).
- Pages 284, ligne 6. Impies.
- Pages 288, ligne 7. Vers le début.
- Pages 293, ligne 11. D'autres exemples dans toutes les tragédies.
- Page 296, ligne 2. Être serviteur.
- Page 296, ligne 4. Voir ma note au mot.
- Page 296, ligne 6. J'ai été serviteur. — J'ai été serviteur.
- Page 296, ligne 8. J'ai été serviteur.
- Page 296, ligne 9. Serviteur.
- Page 296, ligne 12. Serviteur. — Être serviteur.
- Page 296, ligne 13. Être serviteur. — Serviteur.
- Page 296, ligne 14. Être serviteur.
- Page 296, ligne 15. Serviteur.
- Page 302, ligne 14. Dégagé de la loi.
- Page 307, ligne 5. Rejetée.
- Page 308, lignes 17, 19. Prodige.
- Page 309, ligne 2. Ailleurs mais dans.
- Page 310, ligne 9. Paraître.
- Page 312, ligne 31. Vers le début.
- Page 316, ligne 16. A ce passage.
- Page 319, ligne 21. Ci-dessus.
- Page 329, ligne 28. A ces versets.
- Pages 332, ligne 30. A partir de l'œuf, de l'origine (Horace, *Art poétique*, 147).
- Page 332, ligne 31. Ci-dessus.
- Page 336, ligne 2. Monter à cheval sur un long roseau (Horace, *Satires*, II, 3, 248).
- Page 336, ligne 3. Monter à cheval.
- Page 337, note 1, ligne 2. Voir les notes très nombreuses que j'ai jetées çà et là dans la Grammaire hébraïque, par exemple cahier 13 aux énallages.
- Page 338, ligne 2. Ci-dessus.
- Page 340, ligne 7. Dans le passage cité ici.
- Page 342, ligne 11. Ci-dessus.
- Page 343, ligne 6. Une bouche qui prononçait de grandes choses (Ancien Testament, *Daniel*, VII, 20).
- Page 343, ligne 7. Et d'autres passages innombrables. — Il vient sur les nuées (Nouveau Testament, *Apocalypse*, I, 7).

Page 343, ligne 8. Note 4.

Page 343, note 2, ligne 1. Voir la note, par ex. — voici — après.

Page 343, note 2, ligne 2. Le temps et la moitié du temps.

Page 343, note 3, ligne 2. Il y a des variantes.

Page 343, note 5, ligne 3. Voir les notes.

Page 343, note 5, ligne 4. Se reporter aux notes.

Page 343, note \*, ligne 2. Après, par derrière, sur les pas de.

Page 343, note \*\*\*. Les livres des Sibyllistes [de l'ancienne Église] ; dans quelle mesure ils sont des monuments chrétiens.

Page 345, ligne 10. Ailleurs.

Page 346, ligne 16. Eleusis, parce que c'est là qu'est venue, qu'a été apportée (eleuthô = venir) l'invention du blé.

Page 346, ligne 17. Recueil de discours.

Page 348, ligne 24. Dictionnaires à l'usage de ceux qui font des vers latins.

Page 349, ligne 1. Ci-dessus.

Page 349, ligne 16. Mes notes.

Page 350, ligne 6. Pour quel bien ?

Page 355, ligne 19. Par les dieux immortels.

Page 356, ligne 4. Pour le poinçon à écrire.

Page 356, ligne 5. Pour l'horloge à eau.

Page 356, ligne 6. Bréviaire. — Horloge.

Page 356, ligne 16. Jeune homme.

Page 356, ligne 23. Sous le Laurier.

Page 357, ligne 8. Première édition.

Page 358, ligne 13. Ainsi dit.

Page 358, ligne 16. Arrêts d'amours.

Page 359, ligne 3. Ainsi dit.

Page 362, ligne 19. D'Homère. — Avant Homère. — Après Homère.

Page 363, ligne 11. Au mot.

Page 364, ligne 8. Jugement. — Invention.

Page 364, ligne 16. Jugement.

Page 364, ligne 19. Invention.

Page 366, ligne 5. Ce que j'ai dit ailleurs.

Page 367, ligne 26. Et aucune créature ne pourra nous séparer de la charité (d'après saint Paul, *Romains*, VIII, 39).

Page 370, ligne 29. Et le reste.

Page 371, ligne 16. L'enthousiasme sublime de Lucrèce (Stace, *Silves*, II, 7, 76).

Page 374, ligne 8. Vers la fin.



Page 375, ligne 22. Çà et là.

Page 375, ligne 5. Se reporter à une autre observation que j'ai déjà écrite sur un petit papier.

Page 382, ligne 20. Formes, figures.

Page 386, ligne 23. Ce qui nous échappe, que nous importe ?

Page 387, ligne 15. Remarques sur l'Orateur.

Page 394, ligne 3. Vue, spectacle.

Page 399, ligne 16. Avec précision.

Page 399, ligne 32. Génie égal à la majesté de la nature (Inscription d'une statue élevée à Buffon en 1777).

Page 400, ligne 12. Ce que j'ai noté ailleurs et ce que Socrate a exposé dans le *Phèdre*.

Page 400, ligne 33. Tu sais.

Page 401, ligne 14. Ailleurs, notes sur les explications classiques.

Page 402, ligne 3. Les lois.

Page 402, ligne 14. Jusqu'à la preuve.

Page 404, ligne 5. Issue, refuge.

Page 405, ligne 14. Ailleurs.

Page 409, ligne 2. Cadeau d'enfant.

Page 409, ligne 15. Enchaînement des choses.

Page 410, ligne 5. Oh souvent avec moi...

Page 410, ligne 6. La forme suprême.

Page 411, ligne 3. Pourquoi cette perte ? (*Évangile selon saint Matthieu*, 26, 8).

Page 415, ligne 17. Il n'en est pas ainsi.

Page 418, ligne 5. Prince, souverain.

Page 418, ligne 6. Il en est ainsi.

Page 420, ligne 7. En changeant ce qui doit être changé.

Page 425, ligne 6. Arbre généalogique.

Page 425, ligne 12. Enfants des Hellènes. — Enfants d'Hellène.

Page 427, ligne 22. En posant ce qui doit être posé.

Page 427, ligne 29. Donnerait la nausée.

Page 427, ligne 30. Difficulté.

Page 427, ligne 31. Voir aussi les passages cités ici.

Page 429, ligne 5. Oh ! quand commencera à luire ton...

Page 431, ligne 11. Parce que tu es triste, mon âme (*Psaumes*, XLI, 6).

Page 431, ligne 22. O fontaine de Bandusie (Horace, *Odes*, III, 13, 1). — Maintenant il faut boire (Horace, *Odes*, I, 37, 1). — Tel le ministre [de la foudre] (Horace, *Odes*, IV, 4, 1).

Page 439, ligne 7. Victimes expiatoires.

MA SŒUR HENRIETTE

*Page 460.* Dans un petit coin avec un petit livre (Thomas A Kempis).  
*Page 461.* Je renonce.

LETTRES DE FAMILLE

*Page 513.* Loué soit Jésus-Christ.

*Page 514.* A égalité.

*Page 551.* Venez [Esprit] créateur (hymne de la Pentecôte de la liturgie catholique).

*Page 557, ligne 4.* Les doux chuchotements.

*Page 557, ligne 17.* On espère.

*Page 557, ligne 18.* On doute. — On désespère.

*Page 559.* On devient orateur.

*Page 556.* Je crois. — Moment de la messe où se dit le Symbole des Apôtres qui commence par ce mot.

*Page 583.* Voir ci-dessus.

*Page 611.* C'est ce que je me demande.

*Page 629.* J'ignore.

*Page 672.* A cœur ouvert.

*Page 686.* Et ce n'est pas donné à tout le monde.

*Page 701, ligne 33.* Palpent très doucement et très délicatement de la main mes blessures.

*Page 701, ligne 37.* Le Seigneur est la part (*Psaumes*, XV, 5).

*Page 702, ligne 1.* Un ange de Satan pour me donner des soufflets (saint Paul, *II<sup>e</sup> épître aux Corinthiens*, 12, 7).

*Page 702, ligne 3.* Tourne-toi vers le bas, tourne-toi vers le haut.

*Page 747.* O [mes compagnons] vous avez souffert de pires maux ; la Divinité mettra encore un terme à ceux-ci (Virgile, *Énéide*, I, 199).

*Page 838.* Il faut détruire Carthage.

*Page 913.* J'emporte tous mes biens avec moi.

*Page 971, ligne 37.* Résultat à égalité.

*Page 1019, note 1.* [Les défauts de ce livre], je devais les faire disparaître si j'en avais eu la possibilité (Ovide, *Tristes*, I, 7, 40).

*Page 1076.* Malheur aux vaincus.

*Page 1104.* Je porte tous mes biens avec moi.

*Page 1190.* Stramoine.

*Page 1228.* Citoyens romains.

*Page 1245.* Construit par le prince Alexandre Tortonia.

Page 1288. Toi, ô Dieu [nous te louons]. Cérémonie religieuse où se chante cette hymne de l'Eglise catholique.

Page 1311. Demandes.

Page 1455. Mon cher Ary, joue, bois, mange, pêche, sois bienveillant pour ta sœur, sois doux avec tout le monde ; écris à Bathilde, ton précepteur ; dors beaucoup, ne fais rien. Plus tard, tu seras philosophe et tu travailleras. Aime ta mère.

Page 1457. Travaillons (*Histoire Auguste, Spartien, Vie de Septime Sévère, XVIII*).

Page 1458. A l'intérieur. — A l'extérieur.

Page 1467. Toujours en bon état.

## FRAGMENTS INTIMES ET ROMANESQUES

Page 1487. En pensée.

Page 1488. Selon ma propre mesure.

Page 1489. Sans ami, on ne peut pas bien vivre. — Pour la bonne règle.

Page 1490, ligne 16. Que votre volonté soit faite.

Page 1490, ligne 35. Par notre Seigneur Jésus-Christ, Dieu et homme.

Page 1491, ligne 11. Le Seigneur est la part qui m'est échue en héritage et la portion qui m'est destinée. C'est toi, [Seigneur], qui me rendras mon héritage (*Psaumes, XV, 5*).

Page 1491, lignes 16, 32. Le Seigneur est la part (*Psaumes, XV, 5*).

Page 1491, ligne 35. Proposition de mon adolescence.

Page 1492, ligne 2. Le Seigneur est la part (*Psaumes, XV, 5*).

Page 1492, ligne 4. Que Dieu est bon à Israël, à ceux qui ont le cœur droit.

Page 1492, ligne 7. Le Seigneur est la part (*Psaumes, XV, 5*).

Page 1492, ligne 9. Mon héritage est excellent (*Psaumes, XV, 6*).

Page 1492, ligne 24. Aujourd'hui, vous avez obtenu les privilèges des clercs.

Page 1492, ligne 25. Les privilèges des clercs.

Page 1492, ligne 28. Le Seigneur est la part qui m'est échue en héritage et la portion qui m'est destinée. C'est toi [Seigneur], qui me rendras mon héritage (*Psaumes, XV, 5*).

Page 1492, ligne 36. Grâce à Dieu de son ineffable don.

Page 1526, ligne 18. Salle réservée du Sénat.

Page 1527, note 1. Demeure pleine de délices.

Page 1537, ligne 24. La doctrine du pape et de l'empereur est que je suis la mère et la maîtresse de toutes les églises.

Page 1538, ligne 5. Palais du patriarche.

Page 1540, ligne 8. Œuvre alexandrine.

Page 1560, ligne 19. Réserve, pondération.

Page 1571, ligne 15. Tu te laisses égarer imprudemment par ta piété (d'après Virgile, *Énéide*, X, 812).

Page 1572, ligne 34. [Protégez-moi en me mettant à couvert] sous l'ombre de vos aîles (*Psaumes*, XVI, 9).

Page 1572, ligne 35. [Vous ne craindrez rien] de la flèche qui vole durant le jour... ni des attaques du démon de midi (*Psaumes*, XC, 6).

*La traduction française est de M. Marcel Pernot, ancien élève de l'École Normale Supérieure, agrégé de l'Université.*





TABLE  
DES  
MATIÈRES



## CAHIERS DE JEUNESSE

<i>Premier cahier</i> : Moisson .....	11
<i>Deuxième cahier</i> : Nouvelle Moisson .....	41
<i>Troisième cahier</i> : Utile à beaucoup de choses .....	77
<i>Quatrième cahier</i> : Nephtali .....	119
<i>Cinquième cahier</i> : Moi-même .....	194
<i>Sixième cahier</i> : Ma vie .....	260
<i>Septième cahier</i> : Pensées .....	303
<i>Huitième cahier</i> : La citerne de Joseph .....	361
<i>Neuvième cahier</i> : Cadeau d'enfant .....	409
<i>Appendice</i> .....	425

---

## MA SŒUR HENRIETTE 445

---

## LETTRES DE FAMILLE

1838

1 - H. Renan à E. Renan, 31 août .....	485
2 - E. Renan à sa mère, 8 septembre .....	486
3 - E. Renan à sa mère, 11 septembre .....	488
4 - E. Renan à sa mère, 16 septembre .....	491
5 - E. Renan à F. Liart [s. d.] .....	492
6 - E. Renan à sa mère, 16 octobre .....	494
7 - E. Renan à sa mère, 5 novembre .....	497

## 1839

8 - E. Renan à sa mère, 3 février .....	500
9 - E. Renan à sa mère, 30 mai .....	506
10 - E. Renan à F. Liart, 1 <sup>er</sup> juin .....	511
11 - E. Renan à sa mère, 2 juillet .....	513
12 - E. Renan à F. Liart, 16 août .....	576
13 - E. Renan à sa mère, 20 septembre .....	519
14 - E. Renan à sa mère, 10 novembre .....	525

## 1840

15 - E. Renan à sa mère, 2 mars .....	530
16 - E. Renan à sa mère, 6 juin .....	535
17 - H. Renan à sa mère, 1 <sup>er</sup> juillet .....	538
18 - E. Renan à sa mère, 25 juillet .....	539
19 - E. Renan à F. Liart, 7 septembre .....	545
20 - E. Renan à sa mère, 4 octobre .....	547
21 - E. Renan à sa mère, 8 novembre .....	552
22 - E. Renan à F. Liart, 22 novembre .....	556

## 1841

23 - E. Renan à F. Liart, 5 février .....	558
24 - E. Renan à sa mère, 12 février .....	561
25 - E. Renan à F. Liart, 24 février .....	564
26 - E. Renan à sa mère, 7 mars .....	569
27 - E. Renan à sa mère, 9 mai .....	574
28 - E. Renan à F. Liart, 6 novembre .....	578

## 1842

29 - E. Renan à sa mère, 12 janvier .....	583
30 - E. Renan à F. Liart, 24 janvier .....	588
31 - E. Renan à sa mère, 26 février .....	594
32 - E. Renan à H. Renan, 23 mars .....	599
33 - E. Renan à F. Liart, 3 mai .....	604
34 - E. Renan à F. Liart, 15 juillet .....	612
35 - E. Renan à H. Renan, 15 septembre .....	617
36 - H. Renan à E. Renan, 30 octobre .....	622
37 - E. Renan à F. Liart, 31 octobre .....	627

## 1843

38 - E. Renan à H. Renan, 17 janvier .....	632
39 - H. Renan à E. Renan, 12 mars .....	637
40 - E. Renan à sa mère, 28 avril .....	641
41 - M <sup>me</sup> veuve Renan à E. Renan, 4 mai .....	644
42 - E. Renan à sa mère, 12 mai.....	646
43 - E. Renan à sa mère, 6 juin .....	649
44 - M <sup>me</sup> veuve Renan à E. Renan, 8 juin .....	653
45 - E. Renan à sa mère, 11 juin .....	655
46 - E. Renan à Alain Renan, 14 juin .....	658
47 - E. Renan à H. Renan, 16 juin .....	660
48 - E. Renan à F. Liart, 20 juin .....	667
49 - M <sup>me</sup> veuve Renan à E. Renan, 24 juin .....	672
50 - E. Renan à Fanny Renan, 21 août.....	674
51 - E. Renan à sa mère, 13 octobre .....	676
52 - E. Renan à sa mère, 6 novembre .....	679
53 - E. Renan à Alain et Fanny Renan, 16 novembre ....	684
54 - E. Renan à F. Liart, 18 novembre .....	685
55 - E. Renan à H. Renan, 27 novembre .....	691

## 1844

56 - E. Renan à sa mère, 1 <sup>er</sup> janvier .....	697
57 - E. Renan à F. Liart, 29 mars .....	700
58 - E. Renan à H. Renan, 16 avril .....	705
59 - H. Renan à E. Renan, 9 mai .....	712
60 - E. Renan à sa mère, 27 mai.....	717
61 - E. Renan à sa mère, 5 juin .....	719
62 - E. Renan à H. Renan, 11 juillet .....	721
63 - E. Renan à H. Renan [s. d.] .....	727
64 - E. Renan à sa mère, 11 octobre .....	729
65 - E. Renan à H. Renan, 1 <sup>er</sup> décembre .....	731

## 1845

66 - E. Renan à Alain Renan, 10 janvier .....	735
67 - E. Renan à H. Renan, 13 février .....	736
68 - H. Renan à E. Renan, 28 février .....	741
69 - E. Renan à F. Liart, 22 mars .....	745



70 - E. Renan à H. Renan, 11 avril .....	748
71 - E. Renan à sa mère, 2 mai .....	752
72 - H. Renan à E. Renan, 1 <sup>er</sup> juin .....	755
73 - E. Renan à H. Renan, 21 juillet .....	760
74 - H. Renan à E. Renan, 5 août .....	767
75 - H. Renan à E. Renan, 13 août .....	770
76 - E. Renan à Alain Renan, 4 septembre.....	776
77 - H. Renan à E. Renan, 12 septembre .....	778
78 - H. Renan à E. Renan, 16 septembre .....	783
79 - E. Renan à H. Renan, 22 septembre .....	787
80 - E. Renan à Alain Renan, 2 octobre .....	794
81 - H. Renan à E. Renan, 10 octobre .....	795
82 - E. Renan à Alain Renan, 11 octobre .....	799
83 - E. Renan à H. Renan, 13 octobre .....	801
84 - E. Renan à H. Renan, 17 octobre .....	809
85 - E. Renan à sa mère, 17 octobre .....	815
86 - M <sup>me</sup> veuve Renan à E. Renan, 30 octobre .....	819
87 - E. Renan à H. Renan, 31 octobre .....	821
88 - E. Renan à Alain Renan, 3 novembre .....	828
89 - E. Renan à H. Renan, 5 novembre .....	833
90 - E. Renan à Alain Renan, 16 novembre .....	841
91 - E. Renan à H. Renan, 15 décembre .....	847
92 - E. Renan à Alain Renan, 23 décembre .....	860
93 - E. Renan à H. Renan, 25 décembre .....	864
94 - E. Renan à Alain Renan, 27 décembre .....	869

## 1846

95 - E. Renan à sa mère, 3 janvier .....	870
96 - M <sup>me</sup> veuve Renan à E. Renan, 18 janvier .....	875
97 - E. Renan à sa mère, 25 janvier .....	877
98 - E. Renan à H. Renan, 26 janvier .....	881
99 - M <sup>me</sup> veuve Renan à E. Renan, 3 février .....	886
100 - E. Renan à sa mère, 8 février .....	890
101 - E. Renan à sa mère, 24 février .....	895
102 - H. Renan à sa mère, 15 mars .....	901
103 - E. Renan à sa mère, 22 mars.....	908
104 - E. Renan à Alain Renan, 1 <sup>er</sup> avril .....	911
105 - E. Renan à Alain et Fanny Renan, 1 <sup>er</sup> juin .....	914

# TABLE DES MATIÈRES

1641

106 - E. Renan à Alain Renan, 11 juillet .....	917
107 - E. Renan à Alain Renan, 15 août.....	919
108 - E. Renan à sa mère, 3 septembre .....	920
109 - E. Renan à H. Renan, 23 octobre .....	923
110 - E. Renan à Alain Renan, 5 novembre .....	930
111 - E. Renan à H. Renan, 24 novembre .....	933
112 - H. Renan à E. Renan, 8 décembre .....	942
113 - E. Renan à H. Renan, 14 décembre .....	944
114 - H. Renan à E. Renan, 29 décembre .....	948

## 1847

115 - E. Renan à H. Renan, 11 janvier .....	951
116 - E. Renan à sa mère, 24 janvier .....	953
117 - E. Renan à H. Renan, 12 février .....	955
118 - E. Renan à sa mère, 28 février .....	957
119 - H. Renan à E. Renan, 8 mars .....	959
120 - E. Renan à Alain Renan, 21 mars .....	961
121 - E. Renan à H. Renan, 25 mars .....	963
122 - E. Renan à sa mère, 12 avril .....	969
123 - E. Renan à H. Renan, 12 avril .....	973
124 - E. Renan à Alain et Fanny Renan, 13 avril .....	978
125 - E. Renan à H. Renan, 23 avril .....	980
126 - E. Renan à Alain Renan, 26 avril .....	983
127 - E. Renan à sa mère, 3 mai.....	984
128 - E. Renan à H. Renan, 3 mai .....	987
129 - E. Renan à Alain Renan, mi-mai .....	993
130 - E. Renan à H. Renan, 19 mai .....	994
131 - E. Renan à Alain Renan, 3 juin .....	998
132 - E. Renan à H. Renan, 1 <sup>er</sup> juillet .....	1000
133 - E. Renan à H. Renan, 11 août .....	1006
134 - E. Renan à H. Renan, 21 octobre .....	1011
135 - E. Renan à H. Renan, 5 décembre .....	1017

## 1848

136 - E. Renan à H. Renan, 2 janvier .....	1022
137 - E. Renan à Alain Renan, 8 janvier .....	1026
138 - H. Renan à E. Renan, 22 janvier .....	1027
139 - E. Renan et H. Renan, 21 février.....	1032

140 - E. Renan à sa mère, 25 février .....	1035
141 - E. Renan à H. Renan, 26 février .....	1037
142 - E. Renan à sa mère, 4 mars .....	1041
143 - E. Renan à H. Renan, 10 mars .....	1043
144 - H. Renan à E. Renan, 12 mars .....	1044
145 - E. Renan à H. Renan, 19 mars .....	1048
146 - E. Renan à H. Renan, 21 mars .....	1049
147 - E. Renan à sa mère, 29 mars .....	1051
148 - E. Renan à H. Renan, 3 avril .....	1052
149 - E. Renan à sa mère, 19 avril .....	1056
150 - E. Renan à H. Renan, 23 avril .....	1058
151 - H. Renan à E. Renan, 1 <sup>er</sup> mai .....	1062
152 - E. Renan à H. Renan, 9 mai .....	1065
153 - E. Renan à sa mère, 14 mai .....	1068
154 - E. Renan à H. Renan, 6 juin .....	1070
155 - E. Renan à sa mère, 15 juin .....	1072
156 - E. Renan à Alain Renan, 15 juin .....	1074
157 - H. Renan à E. Renan, 18 juin .....	1075
158 - E. Renan à sa mère, 24 juin .....	1080
159 - E. Renan à H. Renan, 25 juin .....	1081
160 - E. Renan à H. Renan, 1 <sup>er</sup> juillet .....	1083
161 - H. Renan à E. Renan, 1 <sup>er</sup> juillet .....	1090
162 - E. Renan à Alain Renan, 3 juillet .....	1092
163 - E. Renan à H. Renan, 16 juillet .....	1093
164 - E. Renan à H. Renan, 30 juillet .....	1099
165 - E. Renan à sa mère, 15 août .....	1110
166 - E. Renan à H. Renan, 21 août .....	1112
167 - E. Renan à H. Renan, 4 septembre .....	1115
168 - E. Renan à sa mère, 8 septembre .....	1117
169 - E. Renan à Alain Renan, 8 septembre .....	1119
170 - H. Renan à E. Renan, 15 septembre .....	1120
171 - E. Renan à sa mère, 27 septembre .....	1123
172 - E. Renan à H. Renan, 30 septembre .....	1126
173 - E. Renan à H. Renan, 22 octobre .....	1129
174 - H. Renan à E. Renan, 5 novembre .....	1138
175 - E. Renan à H. Renan, 24 novembre .....	1143
176 - E. Renan à H. Renan, 16 décembre .....	1146
177 - E. Renan à H. Renan, 29 décembre .....	1149

## 1849

178 - E. Renan à sa mère, 24 janvier .....	1156
179 - E. Renan à H. Renan, 27 janvier .....	1158
180 - E. Renan à Alain Renan, 17 février .....	1170
181 - E. Renan à H. Renan, 24 février .....	1171
182 - E. Renan à Alain Renan, 23 mars .....	1177
183 - E. Renan à H. Renan, 23 avril .....	1179
184 - E. Renan à H. Renan, 15 mai .....	1182
185 - E. Renan à H. Renan, 15 juin .....	1187
186 - E. Renan à H. Renan, 25 juin .....	1194
187 - E. Renan à H. Renan, 27 juin .....	1197
188 - E. Renan à H. Renan, 21 juillet .....	1198
189 - E. Renan à H. Renan, 13 août .....	1204
190 - E. Renan à H. Renan, 5 septembre .....	1211
191 - E. Renan à H. Renan, 24 septembre .....	1214
192 - E. Renan à H. Renan, 19 octobre .....	1217
193 - E. Renan à sa mère, 23 octobre .....	1220
194 - E. Renan à H. Renan, 12 novembre .....	1224
195 - H. Renan à E. Renan, 8 décembre .....	1232
196 - E. Renan à H. Renan, 16 décembre .....	1238
197 - E. Renan à Alain Renan, 19 décembre .....	1241

## 1850

198 - E. Renan à H. Renan, 10 janvier .....	1245
199 - E. Renan à H. Renan, 17 janvier .....	1253
200 - E. Renan à sa mère, 21 janvier .....	1260
201 - E. Renan à H. Renan, 7 février .....	1265
202 - H. Renan à E. Renan, février .....	1268
203 - E. Renan à H. Renan, février .....	1271
204 - E. Renan à H. Renan, 6 avril .....	1275
205 - E. Renan à H. Renan, 9 avril .....	1279
206 - H. Renan à E. Renan, 10 avril .....	1284
207 - E. Renan à sa mère, 12 avril .....	1287
208 - H. Renan à E. Renan, 13 avril .....	1291
209 - H. Renan à E. Renan, 15 avril .....	1292
210 - E. Renan à H. Renan, 17 avril .....	1293
211 - H. Renan à E. Renan, 21 avril .....	1298
212 - E. Renan à H. Renan, 8 mai .....	1301

213 - E. Renan à Alain Renan, 10 mai .....	1308
214 - E. Renan à H. Renan, 17 mai .....	1310
215 - H. Renan à E. Renan, 4 juin .....	1314
216 - E. Renan à H. Renan, 5 juin .....	1317
217 - H. Renan à E. Renan, 11 juin .....	1319
218 - E. Renan à sa mère, 16 juin .....	1322
219 - E. Renan à H. Renan, 19 juin .....	1323
220 - E. Renan à H. Renan, 9 juillet .....	1326
221 - H. Renan à E. Renan, 12 juillet .....	1328
222 - E. Renan à H. Renan, 1 <sup>er</sup> août.....	1332
223 - H. Renan à E. Renan, 4 août .....	1333

## 1851

224 - E. Renan à sa mère, 15 septembre .....	1334
225 - E. Renan à Alain Renan, 17 décembre .....	1336

## 1852

226 - E. Renan à sa mère, 2 mai.....	1338
227 - E. Renan à sa mère, 25 mai.....	1340
228 - E. Renan à Alain Renan, 22 août.....	1341
229 - E. Renan à sa mère, 7 septembre .....	1342
230 - E. Renan à sa mère, 15 septembre .....	1343
231 - E. Renan à sa mère, 29 novembre .....	1345
232 - E. Renan à sa mère, 29 décembre.....	1346

## 1853

233 - E. Renan à sa mère, 31 mai.....	1348
---------------------------------------	------

## 1854

234 - E. Renan à sa mère, 9 mars.....	1349
235 - E. Renan à sa mère, 23 juin .....	1351
236 - E. Renan à sa mère, 27 octobre .....	1353

## 1855

237 - H. Renan à Alain Renan, 23 mai .....	1354
238 - E. Renan à sa mère, 9 juin .....	1357
239 - E. Renan à sa mère, 9 août .....	1359



# TABLE DES MATIÈRES

1645

240 - E. Renan à sa mère, 18 septembre .....	1360
241 - E. Renan à sa mère, 4 novembre .....	1362
242 - E. Renan à sa mère, 15 juin .....	1364
243 - E. Renan à Alain Renan, 12 novembre .....	1366

## 1856

244 - E. Renan à sa mère, juillet .....	1367
245 - M <sup>me</sup> veuve Renan à E. Renan, 3 août .....	1368
246 - E. Renan à sa mère, août .....	1369
247 - E. Renan à C. Scheffer, 5 août .....	1370
248 - E. Renan à C. Scheffer, 8 août .....	1372
249 - E. Renan à C. Scheffer, 9 août .....	1374
250 - E. Renan à Ary Scheffer, 12 août .....	1376
251 - E. Renan à Ary Scheffer, 13 août .....	1379
252 - E. Renan à Ary Scheffer, 18 août .....	1381
253 - E. Renan à Ary Scheffer, 19 août .....	1384
254 - E. Renan à C. Scheffer, août .....	1386
255 - E. Renan à sa mère, 26 août .....	1387
256 - E. Renan à sa mère, 30 août .....	1388
257 - H. Renan à sa mère, 11 septembre .....	1389
258 - E. Renan à Ary Scheffer, 22 septembre .....	1390
259 - E. Renan à sa mère, octobre .....	1392
260 - E. Renan à Alain Renan, 10 décembre .....	1392

## 1857

261 - M <sup>me</sup> veuve Renan à E. Renan, 1 <sup>er</sup> janvier .....	1394
262 - E. Renan à sa mère, 3 janvier .....	1396
263 - M <sup>me</sup> veuve Renan à E. Renan, 6 janvier .....	1397
264 - E. Renan à C. Renan, janvier .....	1399
265 - E. Renan à C. Renan, janvier .....	1399
266 - E. Renan à Ary Scheffer, 22 mai .....	1400
267 - E. Renan à C. Renan [s. d.] .....	1402

## 1859

268 - E. Renan à C. Renan, 13 septembre .....	1403
269 - E. Renan à C. Renan [s. d.] .....	1404

## 1860

270 - E. Renan à C. Renan, 20 octobre .....	1405
271 - E. Renan à C. Renan, 23 octobre .....	1407
272 - E. Renan à C. Renan, 2 novembre .....	1408
273 - E. Renan à C. Renan, 9 novembre .....	1410
274 - E. Renan à C. Renan, 18 novembre .....	1413
275 - E. Renan à C. Renan, 1 <sup>er</sup> décembre .....	1415

## 1861

276 - E. Renan à C. Renan, 3 juillet .....	1416
277 - E. Renan à C. Renan, 15 juillet .....	1418
278 - E. Renan à C. Renan, 30 juillet .....	1421
279 - E. Renan à sa mère, 31 juillet .....	1422
280 - E. Renan à C. Renan, 14 août .....	1423
281 - E. Renan à sa mère, 17 août .....	1425
282 - E. Renan à C. Renan, 17 août .....	1426
283 - E. Renan à C. Renan, 27 août .....	1427
284 - E. Renan à C. Renan, 31 août .....	1429
285 - E. Renan à C. Renan, 12 septembre .....	1430
286 - E. Renan à C. Renan, 16 septembre .....	1431
287 - E. Renan à C. Renan, 22 octobre .....	1432

## 1864

288 - E. Renan à sa mère, 25 novembre .....	1432
289 - E. Renan à sa mère, 17 décembre.....	1434
290 - E. Renan à sa mère, 27 décembre.....	1435

## 1865

291 - E. Renan à sa mère, 12 janvier .....	1436
292 - E. Renan à sa mère, 20 janvier .....	1437
293 - E. Renan à sa mère, 8 février .....	1439
294 - E. Renan à sa mère, 16 février .....	1440
295 - E. Renan à sa mère, 23 février .....	1441
296 - E. Renan à sa mère, 23 mars.....	1441
297 - E. Renan à sa mère, 5 avril .....	1442
298 - E. Renan à sa mère, 13 juin .....	1443
299 - E. Renan à sa mère, 25 juillet .....	1444

## 1868

300 - E. Renan à C. Renan, 28 juillet .....	1446
301 - E. Renan à C. Renan, 2 août .....	1448
302 - E. Renan à C. Renan, 6 août .....	1449
303 - E. Renan à C. Renan, 16 août .....	1450
304 - E. Renan à C. Renan, 7 octobre .....	1451

## 1869

305 - E. Renan à C. Renan, 8 août .....	1452
306 - E. Renan à C. Renan, 15 août .....	1454
307 - E. Renan à C. Renan, 18 août .....	1455
308 - E. Renan à C. Renan, août .....	1456
309 - E. Renan à C. Renan, 31 août .....	1458

## 1870

310 - E. Renan à C. Renan, 3 juillet .....	1459
311 - E. Renan à C. Renan, 5 juillet .....	1461
312 - E. Renan à C. Renan, juillet .....	1464
313 - E. Renan à C. Renan, 9 juillet .....	1464
314 - E. Renan à C. Renan, 11 juillet .....	1466
315 - E. Renan à C. Renan, 14 juillet .....	1467

## 1871

316 - E. Renan à C. Renan, 18 juillet .....	1470
317 - E. Renan à C. Renan, 19 juillet .....	1471
318 - E. Renan à C. Renan, 20 juillet .....	1472
319 - E. Renan à C. Renan, 21 juillet .....	1473

## FRAGMENTS INTIMES ET ROMANESQUES

Règlement particulier .....	1479
Principes de conduite .....	1481
L'idéal .....	1493
Évolutions déifiques de Pan .....	1498

Ernest et Béatrix .....	1500
Patrice .....	1517
Invocation à Ernestine.....	1563
Confessions de Felicula.....	1564
Les deux chœurs .....	1578
 Index des noms propres .....	 1589
Index bibliographique .....	1617
Traduction des textes latins et grecs .....	1624



















